



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 684597

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS



Reference

CT
148
R113



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE ET PORTATIVE

DES CONTEMPORAINS,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUTES LES NATIONS,
MORTS OU VIVANTS,

QUI, DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ONT ACQUIS
DE LA CÉLÉBRITÉ PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PUBLICISTES, DE LÉGISLATEURS, D'HOMMES DE LETTRES,
D'ARTISTES, DE MILITAIRES ET D'ANCIENS MAGISTRATS.

Ouvrage entièrement neuf, contenant plus de trois mille notices nouvelles qui ne se trouvent dans aucune Biographie, et rédigé d'après les documents les plus authentiques,

Et précédé d'un Vocabulaire complet, pour servir de clef aux termes et expressions consacrés par la Révolution; du tableau général des Batailles gagnées par les Français, depuis 1792 jusqu'en 1815; des journées, constitutions, lois, actes, ordonnances, et événements mémorables, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

ÉDITION ORNÉE DE 250 PORTRAITS.

Alphonse Rabbe, 1826

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIOGRAPHIE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 65,

PRÈS LE PASSAGE DU COMMERCE.

1826.

Reference
Liberman
12-31-24
10988
6 v.

IMPRIMÉ PAR AUCHER-ELOY, A BLOIS.

Reference
CT
148
.R113

NOMENCLATURE

DES MATIÈRES ET NOTICES BIOGRAPHIQUES CONTENUES DANS
CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

	page.		page.
Vocabulaire des nouvelles dignités.	1	Abzac de Falgneyrac et de Montastruc [le comte	34
Journées mémorables.	15	d'], grand-prévôt du Lot en 1816.	34
Tableau des victoires des Français de 1793 à 1815.	16	Abzac de la Douze [le marquis d'], dép. de 1815.	34
Batailles, prises de villes, etc., de la dernière		Abuckaya [N.], envoyé d'Alger.	34
guerre d'Espagne.	21	Açarg [d'], homme de lettres.	34
Décrets, lois et ordonnances, etc.	22	Accom [Frédéric], fameux chimiste anglais.	34
Aa [Chrétien-Charles-Van-Der], Hollandais, cé-		Acedo [Jérôme], dép. aux cortès d'Esp. en 1812.	34
libre prédicateur luthérien.	25	Acerbi [Joseph], célèbre voyageur italien.	34
Abadia [François-Xavier], chef polit. espagnol.	25	Acevedo [Dominique], membre des cortès d'Es-	
Abad-y-Queypo [Emmanuel], évêque espagnol		pagne en 1813.	35
constitutionnel, ministre de Ferdinand VII.	25	Acevedo [Félix-Alvarez], général constit. espag.	35
Abamonti [N.], direct. gén. de la police cisalpine.	26	Achainire [Nicolas-Louis], helléniste et philo-	
Abancourt [Charles-Xavier-Joseph de Franque-		logue.	36
ville], ministre de la guerre sous Louis XVI.	26	Achard [Claude-François], méd. de Marseille.	36
Abancourt [François-Jean-Villemin d'], poète		Achard [le baron N.], général français.	36
et auteur dramatique.	27	Achard [François-Charles], prussien, chimiste	
Abancourt [Charles-Frédéric d'], ingén. géographe.	27	distingué.	36
Abancourt [le vicomte Armand d'], secrétaire gé-		Achard de Bonvouloir [N.], député aux ét. gén.	36
néral pour l'indemnité des émigrés, etc.	27	Acher [Nicolas d'], homme de lettres.	36
Abascal [Don José-Fernando], vice-roi du Pérou		Acher-Mout-Gascon [Clément], capitaine d'or-	
jusqu'en 1816.	27	donnance de Monseigneur le Dauphin.	36
Abatucci [Jacques-Pierre], maréchal de camp sous		Achmet, dey d'Alger, massacré en 1808.	36
Louis XVI.	28	Acharius [Éric], célèbre botaniste suédois.	37
Abatucci [Charles], génér. répub. fils du précéd.	28	Ackermann [Jean-Christian-Gottlieb], grand mé-	
Abatucci [N.], chef de bataill. frère du précéd.	28	decin saxon.	37
Abaythina [N. d'], littérateur espagnol.	29	Acloque [André-Arnault], com. de la garde na-	
Abbé [le baron], lieutenant-général.	29	tionale à Paris.	37
Abbéma [Balthazar], magistrat hollandais.	29	Acloque de Saint-André [André], fils du précé-	
Abbot [Charles], pair d'Angleterre.	30	dent chef de légion.	37
Abelle [Louis-Pa. l], memb. de la société d'agric.	30	Acler [Olaus], chirurgien et médecin suédois.	38
Abelle [Jean], envoyé du commerce de Marseille.	30	Acton [Joseph], premier ministre à Naples.	38
Abel [Frédéric-Godofroi], méd. cél. et poète alle.	31	Adair [Robert], memb. de la ch. des com. d'Ang.	39
Abel de Pujol [N.] peintre distingué de l'école		Adair [Jacques-Mackitrick], médecin anglais.	39
française.	31	Adam [Nicolas], littérateur.	39
Abel-Rémusat, membre de l'académie.	31	Adam [Guillaume], membre du parl. ang.	39
Abercromby [Sir Ralph], général anglais.	31	Adam [Louis], célèbre professeur de piano.	39
Abercromby [N.], colonel anglais.	31	Adams [Samuel], membre du congrès américain.	39
Aberden [George-Gordon comte d'], pair d'Écosse		Adams [John], président des États-Unis d'Armé.	40
et ambassadeur anglais.	32	Adams [John Quincy], fils aîné du précédent,	
Aberli [Jean-Louis], peintre distin. de la Suisse.	32	ambassadeur des États-Unis, en Prusse.	41
Abildgaard [Pierre-Christien], cél. natur. danois.	32	Adanson [Michel], célèbre naturaliste, philo-	
Abingdon [lord], pair d'Angleterre.	32	sophe.	41
Abisal, général au service d'Espagne.	32	Adanson [Aglas], fille du précédent, agronome.	41
Aboliz [Germatin-Théodore], dép. au cons. des Soc.	32	Addington [Antoine], médecin anglais.	42
Aboville [François-Marie comte d'], inspecteur		Addington [Henri], fils du précédent, membre	
général d'artillerie, pair de France.	32	du parlement anglais.	42
Aboville [Auguste-Gabriel d'], fils aîné du préc.		Adelaide [madame], de France, tante de Louis XVI.	42
pair de France, frère cadet du précédent.	33	Adelasio [N.], patriote milanais.	43
Aboville [Auguste-Marie], commandant d'artille-		Adeler [Théodore], chambellan du roi de Da-	
rie de la Fère.	33	ne-mareck.	43
Abrantès [Don F. D. marquis d'], président de la		Adelon [Nicolas-Philibert], professeur de mé-	
régence de Portugal.	33	decine.	43
Abrantès [Don José marquis d'], fils du précédent,		Adelung [Jean-Christophe], savant allemand.	43
colonel portugais.	33	Adelung [Frédéric], neveu du précédent, con-	
Abrantès [le duc d'], maréchal de France	33	seiller-d'état russe.	44
Abrial [André-Joseph, comte d'], pair de Fr.	33	Ader [N.], jeune littérateur français.	44
Abrial [le vicomte Emile], fils du précédent,		Adet [Pierre-Auguste], député, chimiste, offi-	
maître des requêtes.	34	cier de la légion d'honneur.	44
Abzac [Henri-Venange-Auguste, vicomte d'],		Adhémar [Jean], colonel du régiment de Cam-	
écuyer de la maison du Roi.	34	brésis.	44

	page.		page.
Adhémar-de-Lantagnac [le comte Maurice d'], colonel de la légion du Haut-Rhin.	44	Alancourt [N.], adjudant général sous la répub.	55
Adhémar de Ciansa [Joseph comte d'], colonel de la garde départementale des Deux-Sèvres.	45	Alary [Antoine], soldat courageux et fort.	55
Adhémar de Colombier [Antoine-Frédéric-Louis, comte d'], com. d'Anduse.	45	Alary [Etienne Aimé], amon. de l'ar. de Condé.	55
Adler [Jacques-Georges-Chrétien], savant orientaliste danois.	45	Alava [Michel d'], amiral espagnol, aide de camp de Wellington.	55
Adlung [Jacques], célèbre musicien allemand.	45	Alavoine [N.], célèbre architecte.	55
Admiral [Henri l'], l'un des assassins de Collo-d'Herbois.	45	Albenze [N.], célèbre chanteur et comp. italien.	56
Admirauid [Julien-Louis], député libéral de 1814 à 1819.	46	Albani d'Urbini [Jean-François], cardinal, neveu de Clément XI.	56
Adolphe [le Prince], frère du roi d'Angleterre.	46	Albani [Joseph], neveu du précédent, nonce du pape à Vienne.	56
Adolphe [John], littérateur anglais.	46	Albarade [N. d'], contre-amiral et ministre sous la république.	56
Adomé, nègre, l'un des chefs de la révolte à Cayenne.	46	Alharet [Etienne], juge du tribunal de cassation.	57
Adorus [don Antonio], député aux cortès d'Espagne en 1811.	46	Albemarle [W. Charles Keppel comte d'], pair d'Angleterre.	57
Adriam [Marie], fille de seize ans, défenseur de Lyon.	46	Alhenas [le chevalier d'], officier et auteur de vers en l'honneur de Napoléon.	57
Adry [Jean-Félicissime], philologue et bibliographe.	47	Albenas [Louis-Eugène], frère aîné du précédent, chef d'escadron.	57
Æpinus [François-Marie-Ulrich-Théodore], célèbre physicien russe.	47	Albenas [Prosper], fils cadet du chevalier, lieutenant de la garde royale.	57
Affry [Louis-Auguste-Augustin d'], colonel des gardes suisses en 1789.	47	Albert [Jean-Bernard], député à la convention.	57
Affry [Louis-Augustin-Philippe comte d'], fils du préc. landamann de la Suisse.	47	Alberti [N.], député en 1815 et président du tribunal d'Angoulême.	57
Affry [Charles comte d'], fils de ce dern. col. des gardes suisses.	48	Albert Jeune [N.], député au conseil des cinq-cents et au corps législatif.	57
Aga-Mahmed, empereur de Perse.	48	Albert [N.], juge à Metz, parent du préc.	58
Agar [Jean-Antoine-Michel, comte de Moabourg], min. des fin. de Murat.	48	Albert [Nicolas], fondateur des bains médicaux à Paris.	58
Agar [Pierre], conseillers-d'état espagnol.	49	Albert [François], président du collège d'arr. de Briançon.	58
Agasse [Jeune], propriétaire du Moniteur.	49	Albert [le comte N.], colonel-major de la jeune garde impériale.	58
Agier [Charles-Guy-François], député aux états-généraux, procureur du roi.	50	Albert [Casimir-Ignace-Pierre-François], duc de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas.	58
Agier [N.], fils du préc. proc. gén. de la cour royale de Paris.	50	Albert [de Rioms, le comte d'], officier général de la marine.	58
Agier [Jean-Pierre], cousin des préc. présid. de la même cour.	50	Albert [Joseph-Jean-Baptiste], premier aide-camp du duc d'Orléans.	59
Agirmel [N.], voyageur espagnol.	51	Albertas [Suzanne, marquise d'], pair de Fr.	59
Agneaux de Vienne, bénédictin.	51	Alberti di Villa-Nova [François d'], auteur de dictionnaires.	60
Agnèse [N. d'], patriote napolitain.	51	Alberti [N.], Vénitien, chargé d'aff. à Rome.	60
Agnesi [Marie Gaétane], savante italienne.	51	Albignac [N. d'], lieutenant général.	60
Agout [Vincent d'], officier de la maison de Condé.	51	Albignac [le comte N. d'], maj. gén. des gardes-du-corps.	60
Agout [Antoine-Jean vicomte], écuyer de madame la Dauphine.	51	Albignac [N. d'], fils du préc. mar. de camp.	60
Agout [Antoine comte d'], aide-major général des gardes du corps.	52	Albignac [Maurice-Castelnau, comte d'], ministre de la guerre en Westphalie, gouverneur de Saint-Cyr.	60
Agout [N. d'], frère du préc. évêque de Poitiers.	52	Albignac [N. d'], com. de l'or. roy. et mil. de Saint-Louis.	60
Agousseau [Henri-Cardin-Jean-Baptiste comte d'], pair de France.	52	Albini [le baron d'], min. de l'élect. de May.	61
Aguillard [Nicolas-Joseph baron d'], conseiller d'état de François II.	52	Albisson [N.], conseiller-d'état sous le gouv. imp.	61
Ahlwardt [Pierre], métaphysicien suédois.	52	Albitte [Antoine-Louis], l'ainé, conventionnel.	61
Ahmet [Bey de Soliman].	53	Albitte [Jean-Louis], frère du pr. conventionnel.	62
Aignan [Etienne], homme de lettres, académicien.	53	Albon [Claude-Camille-François, comte d'], homme de lettres.	62
Aigoin [François], commissaire nat. à la trésor.	53	Alben [André-Suzanne, comte d'], maire de Lyon député de 1815.	63
Aigremont [Jean-Baptiste-Angustin d'], maire de Caen et dép.	53	Aldon [N. d'], frère du précédent, partis. de Bonap. au 18 brum.	63
Aigrethois [le général N. baron d'].	53	Alborthetti [N.] membre du conseil cispain.	63
Aiguillon [Armand-Vignerol Duplessis duc d'], député aux états-généraux.	53	Albouis d'Anincourt [Joseph-Jean-Baptiste], comédien français.	63
Aikin [Jean], savant littérateur anglais.	54	Albouis [N.], conventionnel.	64
Aikin [Arthur] fils du précédent, naturaliste.	54	Albrechts-Berger [Jean-Georgs], organiste allemand, et compositeur de musique.	64
Aillaud [l'Abbé], professeur et poète.	54	Albrizzi [Mme], femme de lettres ital.	64
Ainé [Marie-Jean-Baptiste-Nicolas d'], littérateur et intendant.	54	Albuzéra [Louis-Gabriel Suchet, duc d'], maréchal de France.	64
Aiton [Guillaume], botaniste anglais.	54		
Akerblad [N.], savant antiquaire suédois.	55		

NOMENCLATURE

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES CONTENUES DANS CETTE SECONDE LIVRAISON.

000

	page.		page.
Albafra [Suchet], mort à Marseille le 3 jan. 1826.	64	Almenara [don Diégo], député aux cortès.	83
Albuquerque [N.], grand d'Espagne, lieutenant général.	66	Almeras, lieutenant-général.	83
Aldeguier [N.], député.	67	Almodovar [le duc d'], écrivain espagnol.	83
Ald-guier [Auguste], homme de lettres.	67	Almon [Jean], fameux pamphlet. anglais.	84
Aldini [Antoine], ministre d'état d'Italie.	67	Alonso de Viado [Emmanuel-Joseph-Bernard],	
Aldini [N.], sous-préfet italien.	67	savant espagnol.	84
Alea [Léonard], écrivain.	67	Alonso y Lopez, député aux cortès.	84
Alessandri de Bergame, directeur de la république cisalpine.	67	Alopeus [Maxime], diplomate russe.	84
Alexandre-Paulowits, empereur de Russie.	67	Alopeus [David], diplomate russe.	84
Alexandre [Charles-Louis], membre du trib.	71	Alphonse [François-Jean-Baptiste baron d'], législateur.	85
Alex d'Andaza [Jean-Joseph-Marie-Auguste],		Alquier [Charles-Jean-Marie], convent. amb.	85
vicair-général, otage de Louis XVIII.	71	Alrici [Auguste-Jean], législateur.	86
Alfieri [le comte Victor], auteur trag. italien.	71	Alstroemer, naturaliste suédois.	86
Alfred [Thomas], capitaine anglais.	73	Alten [sir Charles], lieutenant-général anglais.	86
Alfroy [Louis], oratorien, homme de lettres.	73	Alter [François-Charles], savant jésuite.	86
Ali-Pacha de Janina.	73	Alton [Richard comte d'], général autrichien.	86
Ali-Pacha [Méhéméd], vice-roi d'Egypte.	75	Alton [le comte d'], lieutenant-général autrichien.	87
Albert [Jean-Louis], médecin du Roi.	77	Alvarez de Soto Major [don Juan M.], alcade major.	87
Ali Effendi [Essid], ambassadeur turc.	77	Alvarez de Castro [Mariana], défenseur de Gironne.	87
Aliff [N.], auteur anglais.	77	Alvarez-Guerra [Jean], révolut. savant espagnol.	88
Aligre [le président d'], émigré.	77	Alvens-Leben [Philippe-Charles comte d'],	
Aligre [le marquis], pair de France.	78	diplomate allemand.	88
Alissac [N.], ancien monseigneur.	78	Alvinzi [baron d'], général autrichien.	88
Aliva [Denis-Ignace-Marie d'], vice-amiral espagnol.	78	Alxinger [Jean-Baptiste], savant autrichien.	99
Allafort [Jean], conventionnel.	78	Alyon [Pierre-Philippe], savant chimiste.	89
Allain [le chevalier], prévôt d'Ajaccio.	78	Amaleric [François de Sales], homme de lettres.	89
Allain de la Courtière, homme de lettres.	78	Amalie [la princesse], duchesse de Weimar.	89
Allain-Turgé, maire de Senmar.	78	Amand [François], brave militaire.	89
Allan, officier anglais.	78	Amanthon [Claude-Nicolas], savant magistrat.	90
Allard de la Rochelle, Vendéen.	79	Amar, conventionnel.	90
Allard [Marguerite-Aimé-Louis], professeur en droit.	79	Amar du Rivier [Jean-Auguste], bibliothécaire homme de lettres.	90
Allard [Melle], auteur célèbre.	79	Amberic [Dujas d'], homme de lettres.	91
Allard ou Allart, supp. conventionnel.	79	Ambert [Jean Jacques], lieutenant-général.	91
Allard-Jean-Joseph, inventeur du moiré métall.	79	Ambly [le marquis d'], lieutenant-général.	92
Allarde [Pierre-Gilbl.-Leroy, baron d'],		Ambrogio [Antoine-Marie], jésuite improvisateur.	92
constituant.	79	Ambrosio, colonel napolitain.	92
Allasseur [Pierre], conventionnel.	80	Ambrugeac [Alexandre-Valon d'], maréchal-de-camp.	93
Alle [N.], instituteur de sourds-muets, allemand.	80	Ambrugeac [Louis comte d'], pair de France et	
Allegroin [Christophe-Gabriel], statuaire.	80	lieutenant-général.	93
Allemand [Zacharie-Jacques-Théodore comte d'],		Amedroz [Jacob], colonel suisse.	93
vice amiral.	80	Ameilh [le baron], général de brigade.	93
Allen [Ethan], patriote américain.	81	Ameilhon [Hubert-Pascal], savant-littérateur.	94
Allet [Pierre-Alexandre-Joseph], habile ingénieur.	81	Amelot, ministre de Louis XV.	94
Allier [Claude], curé contre-révolutionnaire.	81	Amelot, intendant de la prov. de Bourgogne.	94
Alliet, chiromancien.	81	Amelot, administrateur de la loterie.	95
Allioni [Charles], célèbre médecin piémontais.	81	Ames [Fischer], législateur des Etats-Unis.	95
Allin [Jacques-Alexandre-François], général de division.	82	Amesot [Charles-Pierre], législateur.	95
Allix [Jean-Baptiste], chef d'escadron.	82	Amfrye, savant chimiste.	95
Allouville [Armand-François comte d'], col. émig.	82	Amherst Jeffery, baron, feld-maréchal anglais.	95
Allouville [Louis], préfet de la Somme.	82	Amici, professeur de mathématiques italien.	96
Allat [Antoine], député à l'ass. lég.	83	Amiet, célèbre voleur.	96
Almenara [don Joseph-Mart. de Hervas marquis d'], chargé d'affaires du roi d'Espagne.	83	Amiot, savant jésuite missionnaire.	96
		Amman [Ignace-Ambroise], géographe allemand.	96
		Ammon [Christophe-Frédéric], savant théolog	96

	page.		page.
Amoretti [Charles], savant italien.	97	Andrieux [François-Guillaume-Jean-Stanilas],	
Amoureux [Pierre-Félix], médecin distingué.	97	membre de l'institut, poète comique, profes.	103
Amoros [don Francisco], ministre espagnol.	97	Andrieux [Bertrand], graveur célèbre.	103
Ampère [André-Marie], académicien.	98	Andrieux [Marie-Martin-Antoine], adjudant	
Amy [Louis-Théodore-Antoine], député.	98	général.	104
Amvoz ou Anyon de Poligny, conventionnel.	98	Andrieux [Pierre-Auguste], officier de marine.	104
Ancelet, auteur tragique, pensionné du Roi.	98	Androé [Jean-Gérard-Renard], physicien et	
Ancillon [Jean-Pierre-Frédéric], célèbre pré-		chimiste allemand.	105
dicateur.		Androt [Albert-Auguste], compositeur de musi.	105
Anckarstroem [Jean-Joseph], assassin de Gus-		Anelli [Ange], avocat et professeur de droit à	
tave III, roi de Suède.	98	Milan.	105
Anckwitz [N.], nonce du palat. de Cracov.	99	Anfossi [Pascal], compositeur, élève de Piccini.	105
Anderlouis [Pierre], graveur célèbre.	99	Angeloni [Louis], écrivain italien.	105
Andermalt [N.], général helvétique.	99	Angelucci, médecin, patriote romain.	105
Anderson [Encas], voyageur célèbre.	99	Angibaut-Constance [le chevalier d'], officier de	
Anderson [Jean], médecin anglais.	100	l'armée de Condé.	105
Anderson [Jacques] agronome anglais.	100	Angiolini, ambassadeur du grand duc de Toscane.	105
Anderson, alderman de Londres.	100	Angivillier [Labillarderie comte d'], surinten-	
Andigné [Louis-Marc-Auguste-Fortuné], pair de		dant des bâtiments.	105
France, maréchal-de-camp.	100	Anglars [N. d'], colonel de carabiniers.	105
Andigné de Maineuf [comte d'], député.	100	Anglars, archevêque de Cajare.	106
Andlaw ou Andélan de Hombourg [Frédéric-		Anglars [Félix le chevalier d'], garde-du-corps.	106
Antoine Marc comte d'], maréchal-de-camp.	100	Anglés [Charles-Grégore], président d'âge à la	
Andlaw [N.], abbé prieur.	100	chambre des députés.	106
André [N.], maire de Lille.	100	Anglés [le comte], préfet de police.	106
André [Pierre], député.	100	Angosse [le marquis d'], pair de France.	106
André [Claude], évêque de Quimper.	101	Angosse [Armand], député.	106
André d'Arbelles, journaliste.	101	Angoulême [Louis-Antoine de Bourbon duc d'],	
André des Vosges [Jean-François], écrivain.	101	dauphin de France.	106
André de Nanteuil [N.], poète et littérateur.	101	Angoulême [Marie-Thérèse-Charlotte, fille de	
André [Jean-Pierre], législateur.	101	France, dauphine, duchesse d'].	108
André, Jean, musicien allemand.	101	Angrand d'Alleray [Denis-François], lieutenant	
André [Chrétien-Charles], littérateur allemand.	101	civil au Châtelet.	110
André [Noël], religieux, savant astronome.	101	Angran [Louis-Alexandre] conseiller de grand-	
André [Saint-], brave officier.	102	chambre.	110
Andréa [N.], compositeur de romans.	102	Anisson-Duperron [Etienne-Alexandre-Jacques],	
Andrée [le baron Eugène], savant distingué.	102	directeur de l'imprimerie royale.	110
Andréi [Antoine-François], conventionnel corse.	102	Anisson-Duperron [Hyppolite], directeur gé-	
Andréossi [Antoine-François comte], gén. franç.	102	néral de l'imprimerie royale.	111
Andréossi [Gaetano], compositeur italien.	103	Anuery [N.], homme de couleur, député au	
Andrés [Bonaventura], jésuite et professeur.	103	conseil des anciens.	111
Andrés [don Juan], savant jésuite espagnol.	103	Année [Antoine], littérateur.	111
Adrezel [Christophe-François-Thérèse-Frison d'],		Auquetil [Louis-Pierre], historien français.	111
ambassadeur à Constantinople.	103	Auquetil-Duperron [Abraham-Hyacinthe], sa-	
Andrezel [Barthélemi-Philibert], abbé, censeur.	103	vant orientaliste, académicien.	112
Andrieu, constituant.	103	Ansart [André-Joseph], archéologue.	112

SUPPLÉMENT,

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AUX NOTICES DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

AVIS IMPORTANT.

Malgré l'exactitude la plus scrupuleuse, les éditeurs de la Biographie portative, ont senti qu'il serait possible que des erreurs se glissent dans les articles même les plus soignés; pour prouver à leurs nombreux souscripteurs combien ils sont disposés à n'en laisser subsister aucune, les deux pages blanches qui, à chaque livraison nouvelle, resteraient après la nomenclature seront consacrées aux suppléments, additions et corrections de la livraison précédente. Ces suppléments seront reproduits à la fin du volume avec les nouvelles améliorations que le temps se peut manquer de nous fournir. Mais comme des errata ne redressent qu'imparfaitement des erreurs importantes, nous prenons envers le public l'engagement de faire des cartons toutes les fois qu'il en sera besoin, ne nous réservant l'usage des errata que pour les fautes légères. Nous espérons par là parvenir à une perfection qu'il eût été impossible d'atteindre autrement. Nous accueillerons donc avec reconnaissance toutes les réclamations qui nous seront adressées.

ACHARD (MICHEL le baron d'), p. 36, après ces mots; le 25 août suivant, ajoutez: L'ex-colonel de la 108^e de ligne fut nommé commandant de la légion du Lot, à la réorganisation de l'armée. Il fit la campagne de 1823 en Catalogne, comme maréchal de camp, et enleva le 9 juillet, la position de Martorel. Il se distingua à Altafula, le 27 août suivant, et se signala de nouveau le lendemain, sous les murs de Tarragone, où il obtint encore, le 29 septembre suivant, quelques avantages. Le baron Achard est aujourd'hui l'un des inspecteurs généraux d'infanterie.

ADANSON, sur la fin de sa carrière, éprouva par degrés tous les genres de privations, et les horreurs de besoin et même le désespoir de ne pouvoir continuer ses travaux pendant les longues nuits de l'année, faute de feu et de lumière. Les ministres Bénézech et François de Neufchâteau lui ont procuré les premiers secours dont ils pouvaient disposer dans un temps malheureux, et leurs successeurs se sont fait un devoir d'adoucir ses derniers moments. Il a supporté ses maux physiques comme il avait supporté sa pauvreté. En proie pendant plusieurs mois aux douleurs les plus cuisantes, les os ramollis, une cuisse cassée par suite d'une carie, on ne lui entendait pas pousser un cri; le sort de ses ouvrages était l'unique soin de sa sollicitude. Il a demandé par son testament qu'une guirlande de fleurs, prise dans les 58 familles de celles qu'il avait établies, fût la seule décoration de son cercueil: « Passagère mais toujours chante image, dit M. Cuvier, du monument le plus durable qu'il s'est érigé lui-même. »

ALBANY (la comtesse LOUIS-MAXIMILIENNE d'), naquit le 21 septembre 1752, à Monsen-Haiant. Elle n'était pas encore sortie de l'enfance, qu'elle perdit son père le prince de Stolberg (Gustave-Adolphe), tué d'un coup de canon, le 5 décembre 1757, à la bataille de Lissa, dans laquelle il commandait un corps de cavalerie. Sa mère Elisabeth-Philippine, fille d'Emmanuel prince de Horn, lui fit donner une éducation solide qu'elle acheva dans un couvent. Parvenue à l'âge où l'on commence à sentir le besoin d'un état, la jeune princesse profitant des privilèges

accordées par les lois de l'empire aux personnes d'un sang illustre peu favorisées des dons de la fortune, entra dans un des chapitres de la Flandre. Déjà on parlait en Europe de la beauté, de la grâce et des autres brillantes qualités de la jeune princesse de Stolberg; le ministre français négocia son mariage avec le prince Edouard qui avait fait d'inutiles tentatives pour remonter sur le trône de ses ancêtres; et les cours de la maison de Bourbon assurèrent aux époux un apaisement convenable. La Toscane, gouvernée alors par le sage Léopold, leur offrit une retraite agréable. En se rendant dans cet état, le prince prit le titre de comte d'Albany, comme le plus conforme à sa situation présente. Les époux vécurent tranquilles pendant plusieurs années, mais le souvenir de ses grandes infortunes vint troubler le bonheur du prince Edouard qui n'avait pu oublier que son nom fut un nom de roi. Rien ne pouvait alléger sa tristesse, ni les agréments et l'éclat d'une habitation fréquentée par les plus illustres personnages qui visitaient la Toscane, ni les consolations de son frère, qui en suivant la carrière ecclésiastique avait obtenu la pourpre romaine. La mort du comte d'Albany, survenue le 31 janvier 1788, enleva tout espoir de lui rendre ses droits héréditaires; depuis le moment où la comtesse avait commencé à vivre avec son époux, elle avait donné le noble exemple de ne pas convoiter la grandeur éclipsée de sa maison, mais de s'en montrer digne. Elle fut reçue à Rome dans le palais de son beau-frère, Amie des arts et des lettres, Mme d'Albany accorda des distinctions flatteuses aux hommes qui parcouraient alors cette carrière avec le plus d'éclat. Ce fut ainsi qu'elle connut Alfieri, et qu'elle partagea l'estime que portait l'Italie au génie supérieur qui, de l'état le plus obscur, avait élevé le théâtre tragique à la hauteur de la scène grecque, au temps de Périclès. La comtesse et Alfieri retirés à Paris qu'ils abandonnèrent, prirent le parti de retourner en Toscane où ils étaient rappelés, la comtesse par le mémoire de l'accueil qu'elle y avait reçu dans sa première jeunesse, le poète par la pureté du langage dont on ne trouve point de modèle dans le reste de l'Italie. Ce fut en Toscane qu'Alfieri mit la

dernière main à un grand nombre de ses ouvrages et en composa de nouveaux. Ce n'est pas tout, la patrie de Politien, de Vettori, de Salvini lui inspira la passion de la langue attique, et telle était la supériorité et l'activité de son génie, qu'en très peu de temps et sans maître, il devint un savant helléniste. La comtesse d'Albany partageait gaîement son temps entre les études littéraires et la société d'amis choisis, lorsqu'elle fut atteinte par l'événement le plus fatal, une mort imprévue enleva Alfieri. La comtesse voulut, autant qu'il est donné à un être mortel, éterniser le souvenir de sa douleur, en faisant enfermer la dépouille de son ami dans un mausolée de marbre, digne du temple où reposent tant d'illustres morts. Le monument d'Alfieri fut coulé à Canova. Mais un monument plus durable encore que le marbre, était préparé par Mme d'Albany à la gloire de son ami; une édition magnifique des œuvres choisies d'Alfieri, faite sur les manuscrits les plus corrects, fut publiée par elle et offerte à l'admiration de toute l'Italie. M. F. X. Fabre, ami intime de la comtesse et du poète, y consacra les soins les plus attentifs. M. Fabre est un peintre d'histoire d'un très grand talent, élève de David, camarade de Drouais, de Gérard et de Girodet dont il s'honore d'être l'heureux émule. La paix fut rétablie en Europe; l'Italie devint le but de nombreux voyageurs qui avaient pour objet l'agrément et les sciences. Aucun personnage de réputation ne passait à Florence sans faire connaissance avec l'illustre veuve du dernier des Stuarts, avec la femme qui avait inspiré les chants du Sophocle italien. Le grand duc Ferdinand qui la regardait comme un des plus rares ornements de sa capitale, était charmé que la jeunesse florentine allât prendre chez la comtesse d'Albany, des leçons de goût et de savoir vivre, et il se plaisait à s'entretenir familièrement avec elle. La comtesse d'Albany mourut le 29 janvier 1824, pleurée de toute la ville qui, par son choix, était devenu sa patrie. Un de ses souverains permit à ses dépouilles mortelles de reposer dans le temple de Santa-Croce. Les précieux manuscrits et les autres livres d'Alfieri dans lesquels se trouvent des traductions ou des apostilles de sa main n'ont pas été perdus pour la Toscane, le généreux héritier de la comtesse d'Albany les a donnés à la bibliothèque Médicis, persuadé avec raison que la ville où est mort Alfieri, où sa mémoire a été honorée d'un monument superbe par une dame illustre, qu'une ville enfin où sont déjà déposés tant de manuscrits précieux, est la plus digne de conserver ceux de ce grand homme. (Voy. Alfieri page 77).

ALBERT (N.), ancien grenadier à cheval de la vieille-garde, chevalier de la légion d'honneur, né à Coutras (département de la Gironde). Ce brave est un de ceux qui enlevèrent l'infortuné Marceau, quand il tomba mortellement blessé. Il se précipita seul au milieu des ennemis, se battit en furieux, et parvint à sabrer le chasseur tyrolien qui venait de ravir à la France un de ses fils les plus dévoués, un de ses plus

grands capitaines. Revenant près du général expirant, il le plaça sur son cheval, disent les auteurs des *Trophées des armées françaises*, et, quoique blessé lui-même d'un coup de feu, il atteignit le camp français avec son précieux dépôt. Albert fut dignement récompensé : le premier consul attesta de sa main cet acte de courage, et lui fit décerner une carabine d'honneur, qui lui valut lors de l'institution de la légion d'honneur, l'étoile des braves. Les habitants de Coutras s'occupaient, en 1819, d'élever un monument funéraire à la mémoire d'Albert; nous ignorons si leur vœu a été rempli. Si toutes les villes de France rendaient un pareil hommage aux héros qu'elles ont produits, la France entière serait couverte de monuments qui, excitant la vénération des siècles à venir, leur donneraient pour modèles les prodiges de la génération présente.

ALBIGNAC (MAURICE-CASTELBAU, comte d'), colonel en août 1812, mérita les éloges du maréchal de Gouvion-Saint-Cyr pour sa conduite à la bataille de Polotsk (Russie). Nommé depuis maréchal-de-camp, il commanda l'école royale militaire de Saint-Cyr, que ses infirmités le forcèrent d'abandonner en 1822, il n'en fit pas moins la campagne d'Espagne en 1823, dans le 3^e corps. Il obtint le 22 juin à Puente-Terras des avantages sur le général Palarea, et assista au blocus de Saint-Sébastien. Il est mort en 1824.

ALBUFERA. L'article du maréchal Suchet d'Albufera duc et pair de France, était à peine imprimé que cet illustre guerrier est venu jeune encore à l'âge de 54 ans, prendre place près de ses rivaux de gloire, Masséna, Augereau, Pérignon, Kellermann, Davoust. Mort à Marseille le trois janvier 1826, sa dépouille mortelle fut transportée à Paris, où on lui rendit dans les premiers jours de février tous les honneurs dus à son rang. Bon père, bon époux, bon ami, ses obsèques causèrent un deuil général; on ne regrettait pas seulement l'intrépide soldat, le grand capitaine, et l'administrateur intègre, mais encore l'homme de bien, aussi recommandable par ses talents que par ses vertus. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe, et tous trois furent un éloge magnifique, quoiqu'ils ne rappelaient que les actions du maréchal. L'un des orateurs, le général Belliard, après avoir parlé des titres du défunt à la faveur de Charles X, emporté par l'enthousiasme douloureux qui l'entraînait, s'est écrié : « Puisse le prince reverser sur une famille éplorée, la bienveillance dont il honorait son chef ! » Le monarque a entendu cet appel fait à sa bienveillance, il vient d'accorder 15,000 livres de rente à la veuve du maréchal duc d'Albufera.

ALIBERT (N.). L'*Agamemnon*, vaisseau anglais et 3 frégates formèrent le projet d'enlever dans la rade de Lavano, la canonnière la *Dangerous* au capitaine Alibert. Ce brave marin repoussa victorieusement l'attaque des Anglais, qui eut lieu le 7 mai 1796, et arriva sain et sauf à Vado.

VOCABULAIRE COMPLET

DES NOUVELLES DIGNITÉS,

DES TERMES INTRODUITS DANS LA LANGUE DEPUIS LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE, ET DE CEUX DONT LA VÉRITABLE ACCEPTION

A ÉTÉ DÉNATURÉE,

TERMINÉ PAR LE TABLEAU DES JOURNÉES LES PLUS MÉMORABLES, PRISES DE VILLES,
COMBATS ET BATAILLES GAGNÉES PAR LES FRANÇAIS, PAR ORDRE
CHRONOLOGIQUE, DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1825.

A

APPROUEURS. Individus dont l'emploi est d'approuver ou d'improuver dans les lieux publics. (*Voyez Claqueurs.*)

ACCAPAREURS, AFFAMEURS. Dénomination injurieuse donnée aux monopoleurs qui spéculaient pendant les temps de disette sur les denrées de première nécessité.

ACCLAMATION. Cri ou bruit par lequel des personnes assemblées manifestent l'approbation qu'elles donnent unanimement à une chose. *Magistrat élu par acclamation*, sans qu'on ait suivi les formes prescrites.

ACCUSATEURS NATIONAUX. Deux membres du tribunal de cassation, nommés par lui pour poursuivre devant la haute-cour de justice les accusations sur lesquelles elle devait prononcer.

ACCUSATEUR PUBLIC. Officier de justice nommé par l'assemblée électorale (C. de 1795) ; il poursuivait devant les tribunaux les personnes prévenues de crimes.

ACTE ADDITIONNEL. Supplément aux constitutions de l'empire, ajouté pendant les *cent jours*, (*Voy. ce mot*) et dont le dernier article excluait la famille royale du trône de France.

ACTE CONSTITUTIONNEL. Titre donné par la convention nationale à la constitution française publiée par elle en 1793.

ACTIF (Citoyen actif). Celui qui réunissait toutes les conditions voulues pour avoir droit de suffrage dans les assemblées primaires.

ADDITIONNEL, ELLE, adj. (article) ajouté à une loi, à un décret; (centimes) ajoutés au principal d'une contribution.

ADJOINT. Officier élu dans les assemblées communales pour aider ou suppléer dans ses fonctions l'agent municipal (aujourd'hui le maire). (C. de 1795.)

ADJOINTS. Dans les procédures criminelles, personnes choisies par les notables de la commune pour assister aux rapports, aider les juges par leurs observations, etc. *Jurés adjoints*.

ADMINISTRATEUR. Celui choisi pour gérer une administration.

ADMINISTRATIF, IVE, (adjoint). Corps ou assemblée chargée d'une partie d'administration publique.

ADMINISTRATION CENTRALE. Corps administratif

ADM

composé de cinq membres, établi dans chaque département pour la répartition des contributions et autres objets d'administration intérieure. Il était renouvelé par cinquième, tous les ans. (C. de 1795).

ADMINISTRATION INTERMÉDIAIRE. Nom donné par la constitution de 1793 aux administrations de district. Elle tenait le milieu entre les administrations municipales et celles de département, appelées administrations centrales.

ADMINISTRATION MUNICIPALE. Celle qui était chargée dans chaque municipalité et sous la surveillance des administrations de département, de diverses fonctions d'administration ou de police. (C. de 1795.)

ADMINISTRATION DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES. Créée en l'an 12 sous le titre de *régie des droits réunis*, elle est chargée, 1^o de la perception des droits sur les boissons, les matières d'or et d'argent, les voitures publiques, les cartes, la navigation intérieure, les bacs et passages d'eau, la pêche, les francs fiefs, et de ceux à la fabrication du sel; 2^o de l'achat, fabrication et vente exclusifs du tabac; 3^o de la surveillance des octrois municipaux et de bienfaisance. Son personnel se compose, savoir : à Paris (administration centrale) d'un conseiller d'état directeur-général, de cinq administrateurs, six inspecteurs généraux, et de chefs, sous-chefs et commis de division et de bureau. Pour chaque département; d'un directeur, d'un chef de comptabilité, d'un ou plusieurs contrôleurs ambulants et de commis de direction. Pour le ressort; d'un bureau de garantie des matières d'or et d'argent, d'un contrôleur, d'un receveur et d'un essayeur. Pour chaque arrondissement ou sous-préfecture; d'un directeur, d'un receveur principal, d'un commis de direction. Pour chaque recette particulière sédentaire; d'un ou plusieurs contrôleurs de ville, d'un receveur, de commis aux exercices et de surnuméraires. Pour chaque recette particulière ambulante, à pied ou à cheval; d'un receveur, d'un commis-adjoint, et dans certaines localités, de commis aux exercices. Pour chaque bureau de navigation; d'un receveur. La vente exclusive du tabac s'exécute à l'aide 10 de huit manufactures (situées dans les villes de Paris, Bordeaux, Lyon, Lille, Strasbourg, le Havre, Marseille, et Tonneins), administrées chacune par un régisseur, un contrôleur, un garde-magasin, et des

commis aux écritures; 20 d'un entreposeur de tabacs fabriqués, placé dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 30 de débitants établis dans les villes et villages. Il y a dans les pays de culture des inspecteurs-généraux, des gardes-magasins de tabacs en feuilles, et des postes de surveillance, composés d'un brigadier ou sous-brigadier et de quatre à cinq commis.

ADMINISTRATION DE L'ENREGISTREMENT et des Domaines et Bois. Elle a fait suite à celle qui existait avant la révolution; pendant cette époque elle a été chargée de l'exécution de toutes les lois concernant les biens nationaux, confisqués et séquestrés. Ses attributions actuelles sont, 10 la perception du droit d'enregistrement des actes civils et judiciaires et des droits de succession; 20 la distribution et vente du papier timbré; 30 la recette des revenus des domaines et bois; 40 la tenue des registres de la conservation des hypothèques. Son personnel consiste à Paris, en un conseiller d'état, directeur-général, quatre administrateurs, et en chefs et sous-chefs de division et de bureau, commis aux écritures, et autres employés subalternes. Au chef-lieu de chaque département, en un directeur, un ou plusieurs inspecteurs, receveurs, un ou plusieurs vérificateurs, un garde-magasin du timbre, un receveur du timbre extraordinaire. Dans chaque chef-lieu d'arrondissement ou sous-préfecture, y compris celui du chef-lieu du département, un ou plusieurs receveurs, un conservateur des hypothèques. Dans chacune des autres villes auxquelles sont toujours annexées des communes rurales; dans les chef-lieux de canton en général, et dans les principales communes rurales, pour un nombre déterminé de communes, un receveur.

ADRESSE. Lettre de respect, de félicitation, d'adhésion, ou de demande, *adressée au Roi*, ou à une autorité supérieure. On disait: *adresse à la nation*, *adresse au tiers-état*.

AÉROPORISTE. Voyageur dans les airs, aéronaute.

AÉROSTAT. *s. m.* Qui manœuvre un aérostat, compagnie d'aérostats: on en fit usage à la bataille de Fleurus.

AGENT MUNICIPAL. Officier nommé par les communes au-dessous de 5000 habitants, pour exercer les fonctions municipales. (C. de 1793.)

AGENTS PROVOCATEURS. On nomme ainsi des individus qui, chargés de rechercher les mécontents, de les agiter contre l'autorité, et de les engager à conspirer contre elle, les dénoncent ensuite, servent de témoins dans les accusations intentées contre leurs victimes, ou bien disparaissent au moment du procès.

AJOURNEMENT. Renvoi d'une délibération à un jour fixe; lors qu'on n'indique point le terme de ce renvoi c'est un *ajournement illimité ou indéfini*: on dit dans le même sens *ajourner*, etc.

ALARME. Epithète donnée à ceux qui répandaient des alarmes fausses ou réelles.

ALTERNAT. Droit qu'ont deux villes, etc., d'être tour à tour le siège d'un tribunal ou d'une administration; on dit en ce sens qu'un lieu alterne avec tel autre.

AMENDEMENT. Modification apportée à un projet de décret ou de loi, pour les rendre plus précis, plus clairs ou plus significatifs. (*Voy. Sous-amendement*.)

AMENDER. Modifier un projet de décret de loi, etc., pour le rectifier.

AMENER (mandat d'). Ordre d'amener une personne devant le juge.

ANARCHISERS. Les girondins nommaient ainsi les députés de la convention, partisans de Marat et du régime de la terreur, aussi bien que ceux qui, depuis le 9 thermidor an 2, étant restés attachés au gouvernement révolutionnaire, formèrent diverses entreprises contre la majorité de la convention, et ensuite contre l'autorité constitutionnelle.

ANNÉE RÉPUBLICAINE. Celle qui avait été adoptée par la république française; elle commençait à l'équinoxe d'automne, les 20, 21 ou 22 septembre du calendrier grégorien.

ANNUAIRE (calendrier). Table de distribution de l'année.

ANNUITÉ. Paiement qui s'opère chaque année, au moyen duquel on rembourse une partie déterminée du capital en même temps que l'on acquitte l'intérêt.

ANTI-RÉVOLUTIONNAIRES, (contre-révolutionnaires). Ceux qui se prononçaient contre la révolution.

APPEL NOMINAL. Lorsque dans une assemblée délibérante, les membres ont *voté par assis et levé* contre ou pour une proposition, et qu'on ne sait au juste de quel côté est la majorité, chaque membre est appelé par son nom pour donner son suffrage au moyen du scrutin; c'est ce qui constitue l'*appel nominal*.

APOTRYEURS. On nommait ainsi au commencement de la révolution, ceux qui plaignaient le sort des émigrés, des prêtres bannis ou réfractaires, etc.

ARBITRE. Homme choisi librement par des personnes qui ont un différend entre elles, pour prononcer sur leurs intérêts respectifs. Par la constitution de 1795, la décision de ces arbitres était sans appel, à moins que les parties ne l'eussent expressément réservé.

ARBITRES PUBLICS. Sorte de magistrats élus par les assemblées électorales pour prononcer en dernier ressort sur les contestations qui n'auraient pas été terminées définitivement par les arbitres privés ou par les juges de paix; ils devaient remplacer les tribunaux civils. (C. de 1793.)

ARCHI-CHANCELIER DE L'EMPIRE. La seconde des grandes dignités de l'empire créée par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12; l'archi-chancelier de l'empire faisait les fonctions de chancelier pour la promulgation des sénatus-consultes organiques, des lois, etc.

ARCHI-CHANCELIER D'ÉTAT. La troisième des grandes dignités créées par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12; le titulaire de cette dignité faisait les fonctions de chancelier pour la promulgation des traités de paix et d'alliance, pour les déclarations de guerre, etc.

ARCHI-TRESORIER. La quatrième des grandes dignités de l'empire; l'archi-trésorier visait les comptes des recettes et des dépenses avant qu'ils fussent présentés à l'empereur, il arrêtait tous les ans le grand livre de la dette publique, était présent au travail du ministre des finances et du trésor public avec l'empereur, etc.

ARE. s. m. Mesure de superficie pour les terrains dans le système des nouvelles mesures; l'are contient cent mètres carrés, ou environ vingt-six toises carrées, environ trois centimètres de l'arpent.

ARISTOCRATES. C'est ainsi qu'on désignait dans les premiers temps de la révolution les partisans de l'ancien ordre de choses.

ARISTOCRATIE. Terme appliqué aux nobles et privilégiés; dans l'origine de la révolution, opinion des partisans de l'ancien régime.

ARMÉE (Vieille). (*Voy. Champ-d'Asile*.)

ARRÊSTATION. Action d'arrêter une personne; on dit aussi *décréter, mettre en état d'arrestation*.

ARRÊT (mandat d'). Ordre d'arrêter une personne prévenue d'un crime ou d'un délit.

ASILE (Champ d'). Colonie presque aussitôt détruite que formée; en 1819, les vétérans de nos armées voulurent établir une colonie au Texas, vers les frontières de l'Amérique espagnole; ils en furent expulsés par des forces supérieures. On y trouvait réunis les débris des cinquante armées qui pendant trente ans firent trembler l'Europe; on nous saura grés sans doute, de rappeler en tête de cet ouvrage les principales dé-

nominations de ces diverses armées. L'armée Parisienne, 1789, — du Nord, — de Sambre-et-Meuse, — de la Moselle, — des Ardennes, — de Mayence, — de Hollande, — de la Vendée, — de Savoie, — Révolutionnaire, — du Midi, — des Pyrénées, — des Alpes, — d'Espagne, — des côtes de l'Océan, — des côtes du Nord, — d'Observation, — de Réserve, — de l'Ouest, — d'Angleterre, — d'Orient, — d'Égypte, — Gallo-Batave, — d'Helvétie, — de Naples, — d'Italie, — d'Allemagne, — de Saint-Domingue, — Italienne, — de Portugal, — grande Armée, — de la Loire, 1815, — et d'Espagne en 1823, convertie en armée d'occupation.

ARMÉES AUXILIAIRES. La France a eu successivement pour alliés les Américains, les Brabançons, les Bataves, les Allobroges ou Savoisiens, les Suisses, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Grecs, les Albanais, les Maltais, les Russes, les Prussiens, les Hanovriens, les Autrichiens, les Suédois, les Saxons, les Bavaurois, les Wurtembourgeois, les Westphaliens, les Polonais, les Africains, les Mamelucks, les Turcs, les Croates, les Dalmates, etc.

ARTICLES (faiseur d'). Pauvre homme de lettres qui vend sa plume et ses phrases au premier journaliste qui veut bien les lui payer.

ARTISAN. Celui qui exerce un métier : la vanité des artistes en a fait un terme de mépris.

ARTISANS. Celui qui cultive un art : l'orgueil des artisans s'en est emparé au point que le plus inhabile manœuvre se fait appeler artiste.

ASSEMBLÉES NATIONALES OU LEGISLATIVES.
Assemblée des notables, ouverte à Versailles, la première le 27 février 1789, la seconde le 16 novembre 1788.

États généraux, à Versailles le 5 mai 1789.

Assemblée constituante, le 9 novembre 1789, à Paris de même que toutes les assemblées subséquentes.

Assemblée législative, le 1^{er} octobre 1791.

Convention nationale, le 21 septembre 1792.

Conseil { des anciens } le 28 octobre 1793.
 { des cinq-cents }

Sénat conservateur, le 25 décembre 1799.

Corps législatif, le 1^{er} janvier 1800.

Tribunal, le même jour.

Chambre des pairs, nommée par le Roi le 4 juin 1814.

Chambre des députés, le même jour.

Chambre des pairs, nommée par Napoléon, le 7 juin 1815.

Chambre des représentants, le même jour.

Chambre des pairs, nommée par le Roi le 7 octobre 1815.

Chambre des députés, le même jour.

Depuis cette époque, les sessions de la chambre des députés se sont renouvelées régulièrement par cinqième, à la fin de chaque année, à l'exception de celle de 1815 qui a été dissoute par l'ordonnance royale du 5 septembre 1816, et remplacée par une chambre entièrement nouvelle. Enfin, dans la session de 1824, le mode de renouvellement a de nouveau subi un changement notable : il a été rendu une loi portant qu'à l'avenir les membres de la Chambre, y compris ceux actuels, se seraient remplacés qu'après une période de sept années, et que le renouvellement serait intégral.

ASSEMBLÉE PRIMAIRE. Réunion des citoyens domiciliés dans le même canton pour élire les membres de l'assemblée électorale, le juge de paix et ses assesseurs, le président de l'administration municipale et les officiers municipaux. Les *assemblées primaires* délibèrent aussi sur l'acceptation ou le rejet des changements à faire à l'acte constitutionnel (C. de 1795). Par la constitution de 1793, elles nommaient immédiatement les députés au corps législatif. — *Commune*, réunion des habitants d'une commune au-

dessous de 5000 habitants, pour élire les agents de chaque commune et leurs adjoints (C. de 1795). — *Electoral*, réunion des électeurs nommés dans les assemblées primaires pour élire les membres du corps législatif, ceux du tribunal de cassation, les hauts jurés, les administrateurs de département, les président, accusateur public et greffier du tribunal criminel, et les juges des tribunaux civils, (*ibid.*). — *Nationale*, réunion des députés ou représentants de la nation.

ASSÉSSEUR. Officier adjoint au juge de paix pour l'aider ou le suppléer dans ses fonctions ; il était élu par l'assemblée primaire. (C. de 1795.)

ASSIGNAT. Papier monnaie dont le paiement était assigné sur la vente des biens nationaux ; créés en 1789, ils furent annulés en 1796.

ASSIS, cours d'assis. (*Voy. Tribunal criminel.*)

ASSURANCE (compagnies ou sociétés d'). Associations d'intérêt public, autorisées et surveillées par le gouvernement. Le rang qu'occupent dans la société les actionnaires, et les capitaux affectés en garantie, assurent à ces établissements, le plus haut degré de confiance : leurs membres se composent de hauts dignitaires et fonctionnaires, de manufacturiers et négociants distingués, de riches capitalistes, etc. Il y a des assurances contre l'incendie, les risques maritimes et de guerre, les accidents atmosphériques, sur la vie des hommes, pour celle des chevaux, etc. Nous citerons pour sa fidélité à remplir ses engagements, la compagnie du Phénix, contre l'incendie.

ATTENTATS à la sûreté de l'état, définis par la loi, sont jugés par la Chambre des pairs.

AUTOGRAPHIE. Nouveau procédé pour écrire soi-même sur un papier préparé qui, reporté sur la pierre lithographique, produit un tirage de 1500 épreuves : on l'emploie avec succès pour circulaires, etc.

AVANTISSEUR. Dénomination appliquée à ceux qui, dans les premiers temps de la révolution, affectaient de mépris pour le gouvernement républicain, les autorités constituées, les armées françaises, leurs généraux, les assignats et pour le nouvel ordre de choses en général.

AVOCAT. Homme de loi, établi près des tribunaux pour défendre les parties plaidantes. Ils remplissent les fonctions qu'exerçaient les procureurs auxquels on les a substitués.

B

BASONNIERS. Partisans de Babeuf ou du régime populaire.

BASSE. Séparation pratiquée dans une salle d'assemblée, où se placent les personnes qui, n'étant point membres de cette assemblée, ont obtenu d'elle la permission d'être entendues.

BARRIÈRE. On donnait ce nom à des barres mobiles, placées sur les grandes routes, à des distances déterminées, pour assurer le paiement des taxes affectées à l'entretien de ces routes ; on donne encore ce nom à des bureaux établis aux entrées de Paris pour la perception des droits imposés sur certaines denrées ou marchandises.

BASCULE. Politique qui consiste à balancer l'influence d'un parti par l'ascendant que l'on donne au parti opposé en l'entourant d'un pouvoir factice.

BASSE. Donner un fondement, une base, au propre et au figuré ; ce mot que l'usage paraît consacrer n'est encore admis dans aucun dictionnaire. (*Voy. le dictionnaire de l'Académie, J. Smith, au 7 de la république.*)

BASSE. Nom donné par dérision à un parisien montant la garde en habit bourgeois.

BLUES. Les royalistes de la Vendée appelaient ainsi les soldats des armées républicaines.

BONAPARTISTES. Partisans de l'empire ou de Bonaparte.

BONNET ROUGE. Coiffure qu'adoptèrent en 1791, les républicains ardents, et à l'occasion des soldats du régiment suisse de Châteauneuf, dont les plus mutins, s'étant révoltés contre leurs officiers, furent condamnés et envoyés aux galères : leur grâce ayant été demandée par la municipalité de Paris à l'assemblée nationale qui l'accorda, ils revinrent tels qu'ils avaient été tirés de la chaîne, coiffés du *bonnet rouge*, et furent reçus en triomphe par leurs protecteurs, qui, couverts du même bonnet, les promènèrent avec acclamations dans le jardin des Tuileries.

BONS HOMMES DE LETTRES. (*Voy. Obscurantins, Ignorantins, Eteignoirs.*)

BOULES BLANCHES ET BOULES NOIRES. Les membres des assemblées législatives et de tout autre assemblée délibérante manifestaient ainsi leur vote, dans la chambre des pairs et des députés. Ces boules servent à compter et à constater les suffrages : la boule blanche est toujours pour l'affirmative.

BOURBONISTE. Celui qui, lors de la restauration, s'est prononcé pour les Bourbons.

BOURSE. Lieu public où se traitent les affaires de commerce ; on dit jouer à la bourse, pour dire spéculer sur les fonds, sur les papiers publics.

BRAVE. On disait, on dit encore : les braves de la grande armée, pour désigner les soldats qui avaient fait les glorieuses campagnes avant 1815.

BRÈVET D'INVENTION. (*Voy. Patente nationale.*)

BRIGANDS DE LA LOIRE. Dénomination odieuse dont quelques Français ennemis de la patrie ont voulu flétrir les débris de la vieille armée, retirée derrière la Loire, en vertu de l'amnistie signée sous les murs de Paris le 3 juillet 1815.

BRISSOTINS. Le conventionnel Brissot était le chef du parti de ce nom, renversé le 31 mai 1793 par celui de Robespierre ou de la Montagne ; les Brissotins furent aussi appelés la faction des *hommes d'état*.

BRÛLEMENT. L'action de brûler ; le *brûlement des assignats*, le *brûlement des châteaux*, les *chauffeurs brûlent les pieds* de leurs victimes. (*Voy. Chauffeurs*).

BRUMAIRE. Second mois de l'année républicaine ; il commençait du 20 au 22 octobre, et finissait du 20 au 22 novembre.

BULLETIN DES LOIS. Cahier des lois, etc. de la république française, et depuis de celles du gouvernement, des décrets, des ordonnances royales, etc., imprimé et publié officiellement.

BULLETIN DÉCADAIRE. Cahier historique et instructif des affaires générales de la république, qui se publiait chaque décade.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE. Récits historiques des faits militaires que la postérité pourra, sans trop d'injustice, regarder comme fabuleux, puisque les détracteurs modernes de la gloire de la France ne rougissent pas de les traiter de mensonges.

BUREAU CENTRAL. Bureau établi dans les communes divisées en plusieurs municipalités, pour les objets jugés indivisibles par le corps législatif ; il était composé de trois membres nommés par l'administration du département, et confirmé par le pouvoir exécutif.

BUREAU DE PAIX OU DE CONCILIATION. Sorte de tribunal établi par la constitution de 1791, pour accorder amiablement les parties dont le juge de paix n'avait pas le droit de juger le différend ; la C. de 1795 avait établi de même des espèces de tribunaux conciliatoires. (*Voy. Juge de paix.*)

BUREAUCRATIE. Esprit, pouvoir, influence des chefs et commis de bureau dans l'administration.

BUREAUAIRIE. Manie de gouverner, d'administrer par la puissance des bureaux.

BUZOTINS. Partisans du conventionnel Buzot.

C

CALDERARI. Association mystérieuse et politique, formée en Italie, et opposée à celle des carbonari, (*voyez ce mot*) calderari est un mot italien qui signifie chaudronniers.

CAMP DE JALRY. Réunion armée de nobles dans le Velay (Haute-Loire), qui soulèverent en 1790 les habitants du midi de la France, contre le gouvernement constitutionnel.

CANTON. Ville, section de ville, ou réunion de communes rurales formant une division administrative, et le ressort d'une justice de paix ; plusieurs cantons ensemble formant, dans l'origine, l'arrondissement d'un district, composent aujourd'hui celui d'une sous-préfecture.

CAPET-ESS. Dénomination donnée aux partisans du Roi, et qui date de 1792 ; elle est tirée du nom de Hugues Capet, premier roi de la troisième race, dont les descendants sont aussi nommés Capétiens.

CARBONARI. Faction mystérieuse et politique, formée récemment en Italie, où elle a joué un rôle durant les derniers troubles, et qui y soutient le régime impérial établi par les Français ; leurs adversaires sont les *calderari* (*Voy. ce mot*). En italien *carbonari* signifie charbonniers.

CARNAGNOLE. Nom donné en premier lieu à une sorte d'air et de danse, ensuite au costume des jacobins en 1793, consistant en un gilet rond à mamme, un pantalon à la matelote, une cravate de couleur dont les nœuds reposaient sur la poitrine et un bonnet rouge ; et finalement, d'après leurs propres auteurs, à certains rapports faits à la convention nationale, pour amuser l'esprit public. *Voyez Barrière de Vieuxac.*

CARNAGNOLE. Les royalistes nommaient ainsi les soldats républicains.

CARTE DE SURETÉ. Cartes que les agents des communes délivraient aux citoyens reconnus pour tels dans le lieu de leur domicile, et sur lesquelles ils indiquaient l'âge, l'état et le signalement de celui qui en était muni.

CASSATION. *Voy. Tribunal de cassation.*

CENTI. Nom générique, la centième partie d'une chose.

CENTIÈRE. Centième partie de l'are ou un mètre carré.

CENTIGRAMME. Centième partie du gramme.

CENTIME. Centième partie du franc.

CENTIMÈTRE. La centième partie du mètre.

CENT JOURS (les). Terme écoulé entre le 20 mars 1815, époque du départ du Roi, et le 8 juillet suivant, époque de son retour.

CENTRALISATION DES POUVOIRS. Réunion de l'autorité dans un petit nombre de mains ; on dit, *Paris centralise tous les pouvoirs*.

CENTRE. Réunion des députés ministériels, qui, à la Chambre des députés, occupent habituellement le centre de la salle.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. Réunion des représentants de la nation. (*Voy. Assemblées nationales.*)

CHAMBRE DES PAIRS. Est une portion essentielle de la puissance législative, dont les sessions commencent et finissent par ordre du Roi avec celles des députés des départements, et qui ne peut s'assembler en d'autres temps : elle connaît des crimes de haute trahison et des attentats à la sûreté de l'état, définis par la loi. Le nombre des pairs est illimité ; leur nomination appartient au Roi, qui peut en varier les dignités, les nommer à vie, ou les rendre héréditaires, selon sa volonté. Ils ne peuvent être arrêtés que de l'autorité de la Chambre, qui, en matière criminelle, a seule le droit de les juger.

CHAMBRE INTROUVABLE. Dénomination dérisoire donnée à la Chambre des députés convoquée en 1815, et dissoute par l'ordonnance du 5 septembre 1816.

GRANDE POLITIQUE. Nom donné en 1791 à la guerre de la Vendée, qui entraîna la ruine de ce malheureux pays.

GRANDE CONSTITUTIONNELLE. Constitution octroyée par Louis XVIII, le 2 mai 1814, pour lui et ses successeurs.

CHAUVEFUEUX. Association de malfaiteurs qui allaient dans les fermes isolées, s'emparaient des maîtres, et leur brûlaient les pieds, afin d'en tirer le plus d'argent possible; ces scélérats ainsi que les Chouans auraient voulu se faire passer pour des partisans de la royauté.

CHEVALIERS DU POIGNARD. On a nommé ainsi des chevaliers de Saint-Louis et des gentilshommes, qui, en 1791, affectaient de paraître au château des Tuileries, armés de poignards et de pistolets, et qui furent désarmés et dispersés par les gardes nationales, le 28 février, même année.

CHOUANS. Hommes qui, sous le prétexte de servir la royauté, enlevaient les fonds publics dans les diligences, dérobassent les passants, et se livraient à toutes sortes d'exécutions. Il ne faut pas les confondre avec les Vendéens; ceux-ci combattaient pour le Roi et la religion, les Chouans pour le pillage.

CITOYEN, CITOYENNE. Qualifications que, dans la révolution, on avait substituées à celles de monsieur, et madame, comme plus conformes à la dignité et à l'indépendance des Français devenus libres.

CIVIQUE, adj. Qui concerne ou intéresse les citoyens; serment civique.

CIVISME. Zele qui se manifeste par l'empressement du citoyen à s'acquitter de tous les devoirs inhérents à cette qualité.

CLIQUEURS. Appelés habituellement chevaliers du lustre, d'après la place que le chef surtout occupait habituellement au théâtre, et d'où partent les signaux répétés dans le reste de la salle. Jeunes gens aux gages de ceux qui les paient pour faire tomber ou réussir les pièces nouvelles.

CLICHÉENS. On a ainsi désigné les membres de la convention qui, désirant le rétablissement de la royauté constitutionnelle, formèrent, après le 9 thermidor an 2, une réunion politique, d'abord au jardin de Clichy, ensuite chez le député Delahaye; ce parti fut anéanti à la révolution du 18 fructidor an 5.

CLUB (mot anglais). Assemblée de personnes à des jours déterminés pour s'entretenir des affaires publiques; dans la révolution, il y a eu dans Paris différents clubs plus ou moins puissants, plus ou moins fameux, et qui presque tous avaient pris leur nom des lieux où leurs membres se réunissaient: *club des jacobins, des cordeliers, des feuillants*, ce dernier fut surnommé club royaliste.

CLUBISTE. Membre d'un club.

COCARDE NATIONALE. Signe des trois couleurs, bleu, blanc et rouge, que, pendant la révolution, on obligeait tous les Français, et même les femmes, de porter à leur coiffure; aujourd'hui la *cocarde blanche* est la seule nationale.

COLLÈGES ÉLECTORAUX. Assemblées créées par la constitution de l'an 8, tant dans chaque département que dans les arrondissements dont il se compose; les collèges d'arrondissements désignaient des candidats pour le corps législatif, et pour le tribunal avant sa suppression; ceux de départements nommaient des candidats au sénat conservateur, au corps législatif et au conseil général du département. Selon la Charte, il y a maintenant pour la nomination des députés, un collège électoral par département et un par arrondissement, dont les présidents nommés par le Roi sont membres de droit.

COLLÈGES. Nom donné depuis la restauration aux lycées ou écoles du troisième degré.

COMITÉ. Bureau formé de plusieurs membres

d'une assemblée qu'on commit pour l'examen de quelque affaire. Il y eut au commencement du mois d'août 1793, un *comité d'insurrection* formé par les jacobins, qui, sous différents prétextes, se réunissaient en divers lieux, mais dont le vrai but était d'échauffer les esprits et de concerter les mesures pour la journée du 10 août.

COMITÉ DIRECTEUR. Nom donné par les ultras-royalistes à un prétendu comité occulte, dirigeant des conspirations contre l'autorité du Roi.

COMMISSAIRE AUDITEUR DES COMPTES. Officier chargé spécialement de pourvoir auprès de la cour martiale, la punition des délits militaires commis dans son arrondissement particulier. (C. de 1791.)

COMMISSAIRES DE LA COMPTABILITÉ NATIONALE. Officiers au nombre de cinq, élus par le corps législatif aux mêmes époques et selon les mêmes formes et conditions que les commissaires de la trésorerie, dont ils étaient chargés de vérifier, d'arrêter les comptes. (C. de 1795.)

COMMISSAIRE DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF. Agent du gouvernement chargé de surveiller et d'assurer l'exécution des lois dans les administrations, tant départementales que municipales, et dans les tribunaux; ces commissaires étaient nommés par le directoire exécutif et destitués par lui. (C. de 1795.)

COMMISSAIRE DU ROI. Magistrat désigné par le Roi pour exercer en son nom, auprès des tribunaux, le ministère public. (C. de 1791.)

COMMISSAIRES DE LA TRÉSORERIE. Fonctionnaires chargés de surveiller la recette des deniers nationaux, d'ordonner les mouvements de fonds, etc. Ils étaient au nombre de cinq, élus par le conseil des anciens, sur une liste triple, présentée par celui des cinq-cents. La durée de leurs fonctions était de cinq ans, et ils pouvaient toujours être réélus. (C. de 1795.)

COMMISSION SÉNATORIALE DE LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE. Commission de sept membres nommés par le sénat et choisis dans son sein; pour connaître des arrestations effectuées conformément à l'article 46 de la constitution de l'an 8, lorsque les personnes arrêtées n'ont pas été traduites devant les tribunaux dans les dix jours de leur arrestation. — *Commission sénatoriale de la liberté de la presse*; commission de sept membres du sénat qui était chargée de veiller à la liberté de la presse.

COMMUNE. Chacun des arrondissements dont un canton est composé.

COMMANDE DE JÉBUS ET DU SOLEIL. Association de jeunes gens, formée après le 9 thermidor an 2, qui, sous prétexte de venger les victimes du régime de la terreur, assassinaient à Lyon, à Marseille et dans presque tout le midi de la France.

COMPAGNIES D'ASSURANCE. (Voy. *Assurances*.)

COMPLÉMENTAIRES (jours). Les cinq jours ajoutés aux douze mois de l'année républicaine pour compléter les 365 jours de l'année solaire; ces jours complémentaires répondaient aux cinq jours *épagomènes* de l'année égyptienne. (Voy. *Sans-Culotides*.)

COMÉTÉ. La cinquième des grandes dignités de l'empire, créées par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12; le cométaire assistait au travail annuel du ministre de la guerre, et du directeur de l'administration de la guerre, avec l'empereur, il installait les maréchaux d'empire, les présentait au serment, etc.

CONSCRIPTION MILITAIRE. Inscription des citoyens français classés par année, pour le service militaire. La conscription étant abolie par la Charte, une loi du 28 février 1818 lui a substitué un nouveau mode de recrutement de l'armée.

CONSCRIT. Compris dans la conscription militaire; tout jeune Français était conscrit à l'âge de 20 ans.

CONSEIL DES CINQ-CENTS. Section du corps législatif invariablement fixée à ce nombre, à laquelle

appartenait exclusivement la proposition des lois. — *Des anciens*, autre section du même corps législatif, composée de 250 membres et à laquelle il appartenait exclusivement d'approuver ou de rejeter les résolutions du conseil des cinq-cents. (C. de 1793.)

CONSEIL CÉNÉRAL DE LA COMMUNE. Assemblée des officiers municipaux et des notables d'une commune. (C. de 1791.)

CONSEIL DE DÉPARTEMENT. Assemblée des membres d'une administration de département. (C. de 1791.)

CONSEIL DE DISTRICT. Réunion des membres d'une administration de district, au nombre de huit. (C. de 1791.)

CONSEIL DE JUSTICE. Tribunal établi dans les ports et sur chaque vaisseau pour infliger, d'après la déclaration d'un jury militaire, aux officiers et soldats de l'équipage, les peines prononcées par le code pénal de la marine. (C. de 1791.)

CONSEIL MARTIAL. Tribunal qui, dans les ports et sur les vaisseaux, jugeait les officiers généraux de la marine. (C. de 1791.)

CONSEIL MUNICIPAL. Réunion de deux tiers des officiers municipaux dans les municipalités, composées de plus de trois membres (C. de 1791); maintenant assemblée des membres formant le conseil de la commune, et choisis parmi les citoyens qui-y sont le plus imposés.

CONSTITUANT. Membre de la première assemblée nationale appelée *constituante*, à cause de la constitution qu'elle donna à la France en 1791.

CONSTITUTIONS. Corps de lois fondamentales qui forment le gouvernement d'un peuple. Les constitutions données à la France, sous les différents régimes depuis la révolution, sont :

1^o *Celle de 1791*, décrétée par l'assemblée constituante le 3 septembre même année, et sanctionnée par le Roi le 13 du même mois;

2^o *Celle de 1793*, décrétée par la convention le 24 juin 1793, acceptée par le peuple le 10 août suivant. Cette constitution n'ayant point été mise en vigueur, des lois organiques du gouvernement révolutionnaire lui furent substituées;

3^o *Celle de l'an 3*, décrétée le 17 août 1795;

4^o *Celle de l'an 8*, acceptée le 7 février 1800;

5^o *Sénatus-consulte organique de cette constitution*, rendu le 4 août 1802;

6^o *Charte constitutionnelle*, octroyée par Louis XVIII, le 4 juin 1814;

7^o *Acte additionnel aux constitutions de l'empire*, donné le 22 avril 1815.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ. Nouvelle organisation du clergé français, décrétée par l'assemblée constituante le 12 juillet 1790; chaque département formait un seul diocèse, et le nombre des évêques, tous élus par les assemblées électORALES respectives, était par conséquent réduit à 83; dans ce nombre, il y avait dix métropolitains, de chacun desquels dépendaient à peu près huit suffragants.

CONSTITUTIONNEL. Qualité de ce qui est constitutionnel.

CONSTITUTIONNELLE. Partisan de la constitution et plus spécialement de celle de 1791.

CONSTITUTIONNEL, NUL, adj. Conforme à la constitution de l'état.

CONSTITUTIONNELLEMENT. Selon la constitution.

CONSULS. Magistrats suprêmes de la république française au nombre de trois, à qui le gouvernement avait été confié par la constitution de l'an 8; ils étaient nommés pour dix ans et indéfiniment rééligibles; le premier consul avait des fonctions et des attributions particulières; il promulguait les lois, nommait les membres du conseil d'état, les ministres, les ambassadeurs, etc. Par le sénatus-consulte organique du 16 thermidor an 10, les consuls furent nommés à vie; par celui du 28 Brumaire an 12, le consulat fut

aboli, et Napoléon, alors premier consul, fut proclamé empereur des Français.

CONSULAT. Dignité de consul.

CONTRA-RÉVOLUTION. Révolution nouvelle, basée sur un régime opposé au précédent.

CONTRA-RÉVOLUTIONNAIRE. Ennemi de la révolution, qui s'occupe à la détruire, etc.; on dit aussi adjectivement, projet, action, discours contre-révolutionnaire.

CONTRIBUTIONS DIRECTES. Ce sont : 1^o la contribution foncière imposée sur les immeubles; 2^o celle des portes et fenêtres; 3^o la contribution mobilière portant sur les revenus mobiliers; 4^o le droit de patente assis sur le commerce et l'industrie. Le montant annuel de chacune de ces contributions est déterminé chaque année par une loi, qui en établit la répartition entre les départements; les travaux qu'exigent la répartition et le recouvrement de cette première branche de revenus publics, s'opèrent en premier ordre sous l'autorité du ministre des finances par un directeur-général placé près de lui, et en sous-ordre dans chaque département, sous la surveillance du préfet, par un directeur, des contrôleurs et des percepteurs.

CONTRIBUTIONS INDIRECTES. (Voy. Administration.)

CONVENTIONNEL. Membre de la convention nationale.

CONVENTION NATIONALE. Réunion des députés du peuple pour donner une constitution, la changer, la modifier, etc.; dans une acception plus particulière, l'assemblée nationale qui eut lieu en France en 1792, et qui y exerça tous les pouvoirs jusqu'en octobre 1795.

CORDELIERS. Il se forma en 1793, dans l'église des Cordeliers de Paris, un club qui en prit le nom, et devint le rival de celui qui siégeait au couvent des Jacobins.

CORPS ADMINISTRATIF. Réunion de fonctionnaires chargés de l'administration; il y avait sous la constitution de 1791, des administrations de département, et des administrations de district; par la constitution de 1795, celles de district furent supprimées et celles de département prirent le titre d'administration centrale.

CORPS LÉGISLATIF. Nom donné à l'assemblée nationale comme revêtu, par la nation, du pouvoir de faire des lois; sous la constitution de 1791, il n'était que d'une seule chambre qui devait se renouveler en totalité tous les deux ans, mais par celle de 1793, le corps législatif fut divisé en deux conseils, l'un de 500 membres, appelé *conseil des cinq cents*; l'autre de 250 membres, nommé *conseil des anciens*; tous deux se renouvelaient par tiers chaque année; la constitution de l'an 8 changea encore la composition du corps législatif, il ne fut plus que de 300 membres à renouveler tous les ans par cinquième. Par le sénatus-consulte organique du 16 thermidor an 10, tous les départements de la France ont été, pour le renouvellement par cinquième du corps législatif, divisés en cinq séries, et tout département compris dans la série à renouveler doit élire un nombre de députés, réglé sur sa population. (Voy. Assemblées nationales, Chambre des députés.)

CÔTÉ DROIT, CÔTÉ GAUCHE. Depuis l'assemblée constituante jusqu'à présent, les députés amis du gouvernement aristocratique ont occupé le *côté droit*, tandis que ceux du gouvernement populaire ou libéral se sont placés au *côté gauche*.

COUR MARTIALE. Tribunal militaire créé pour appliquer les lois pénales sur les crimes et délits militaires, après la déclaration des jurés sur le fait. (C. de 1791.)

CRAPAUDS DU MARAIS. (Voy. Marais.)

CHÂTÉS. (Voy. Montagne.)

CRIMES DE HAUTE TRAHISON. Sont jugés par la chambre des pairs. (Charte.)

CRIME DE LÈSE-NATION. Celui qui offense la nation ; sous la constitution de 1791, il était jugé par la haute cour-nationale.

D

DANTONISTES. Ceux qui étaient du parti de Danton.

DÉCA. Nom générique (mille fois la chose.)

DÉCADEIRE, adj. m. f. Ce qui, dans l'année républicaine, se rapportait à la décade : *féte decadaire*.

DÉCADE. Terme de dix jours qui formait le tiers d'un mois de l'année républicaine.

DÉCADI. Dixième jour de la décade, remplaçant le dimanche.

DÉCAGRAMME. Poids de dix grammes.

DÉCALITRE. Mesure de capacité de dix litres.

DÉCAMÈTRE. Longueur de dix mètres.

DÉCASTÈRE. Solide de dix mètres.

DÉCI. Nom générique, le dixième d'une chose.

DÉCIARE. Surface ou étendue d'un dixième d'are.

DÉCILITRE. Dixième du litre.

DÉCIME. Dixième partie du franc, pièce de monnaie de cuivre.

DÉCIMÈTRE. Dixième du mètre.

DÉCISTÈRE. Dixième du stère.

DÉCRET. Selon la constitution de 1792, acte du corps législatif qui n'avait force de loi qu'après la sanction du Roi. Le même nom fut appliqué par la constitution de 1795, à diverses décisions, soit du conseil des anciens, soit du corps législatif même.

DÉCRÉTER. Rendre un décret.

DÉFENSEUR. Dans les causes criminelles, avocat choisi par les accusés ou nommé d'office pour les défendre.

DÉMAGOGIE. Action d'égarer le peuple.

DÉMAGOGIQUE. Ce qui tient à la démagogie.

DÉMAGOGUE. Chef d'un parti populaire.

DÉCIGRAMME. Dixième partie du gramme.

DÉMOCRATIE. Qui aime la démocratie.

DÉMOCRATIE. Gouvernement où l'autorité réside dans le peuple.

DÉMOCRATIQUE. Qui appartient à la démocratie.

DÉMOCRATIQUEMENT. D'une façon démocratique.

DÉPARTEMENT. Chaque division principale de la France, d'abord subdivisée en districts, que l'on nomme aujourd'hui arrondissements ; c'était aussi le lieu où s'assemblaient les administrateurs des départements.

DÉPOPULARISER. Faire perdre l'affection du peuple.

DÉPORTATION. Bannissement hors du territoire français ou dans un lieu déterminé.

DÉPORTER. Exclure, bannir du territoire français ; on dit encore substantivement, *un déporté*.

DÉPUTÉ. Spécialement celui élu membre de la chambre des députés par les corps électoraux.

DÉSAPPOINTER. Contrarier, déconcerter quelqu'un dans ses espérances, ses desseins, sa position.

DÉSAMPARER. Abandonner le lieu de l'assemblée.

DÉSORGANISATEUR. Celui qui désorganise ; s'emploie adjectivement : *système désorganisateur*.

DÉSORGANISATION. Action de désorganiser ou résultat de cette action.

DÉSORGANISER. Andantir ce qui est organisé.

DÉTENTION. Peine afflictive qui consiste dans l'emprisonnement.

DETTE FLOTTANTE. On exprime par ce mot la dette publique émise en circulation et *flottante* à la faveur d'effets payables à vue ou à jour fixe.

DÉVERSER. Jeter, répandre (le mépris).

DIRECTEUR. Celui qui préside, administre, dirige, conduit, régle. Les cinq membres du directoire exécutif portaient le titre de directeurs. Il y a des directeurs de contributions directes et indirectes, de l'enregistrement, des douanes, des postes, etc.

DIRECTEUR DU JURY D'ACCUSATION. Cette fonction

était attribuée au président du tribunal correctionnel de chaque arrondissement.

DIRECTOIRE. Portion d'un corps administratif dont la mission était de faire exécuter les arrêtés et délibérations de l'assemblée générale. (C. de 1791.)

DIRECTOIRE EXÉCUTIF. Corps de cinq membres chargés du pouvoir exécutif suprême par la constitution de 1795, renversé en l'an 8, il a été remplacé par trois consuls.

DISCRETIONNAIRE, adj. N'a été employé jusqu'ici que pour exprimer le droit qu'a le président d'un tribunal criminel d'exiger des renseignements que la procédure n'indique pas. *Pouvoir discretionnaire*.

DISSIDENCE. Scission.

DISTRICT. Section de département ainsi nommée par la constitution de 1791 ; on a depuis substitué à cette dénomination : celle d'*arrondissement*.

DOCTRINAIRES. Politiques, hommes d'état, publicistes qui dans l'intérêt de leur parti, tendent à exécuter la Charte d'une manière qui leur est propre, et qui consiste à balancer l'un par l'autre le parti libéral et le parti royaliste, en demeurant indépendants du ministère.

DROIT PUBLIC DES FRANÇAIS. Est établi par la Charte constitutionnelle du 4 juin 1814.

DUODI. Second jour de la décade.

E

ÉCHARPE TRICOLORE. Bande d'étoffe à trois raies longitudinales, rouge, blanc et bleu, que, pendant la révolution, les magistrats et administrateurs portaient, en ceinture ou baudrier, dans les cérémonies et fêtes publiques et dans l'exercice de leurs fonctions.

ÉCOLES CENTRALES. ou du second degré d'instruction publique. Il y en avait une par département.

ÉCOLE NORMALE (instituée à Paris.) On y formait à l'art de l'enseignement des citoyens instruits qui devaient diriger d'autres écoles normales, à établir dans les départements. Cette utile institution ne fut qu'éphémère, décrétée le 30 octobre 1794 (9 brumaire an 3), elle fut supprimée le 26 avril 1795 (7 floréal an 3) ; rétablie par Napoléon, elle fut supprimée par Louis XVIII en 1823.

ÉCOLE POLYTECHNIQUE. Celle où l'on instruit des élèves pour le génie, l'artillerie et autres branches du service public.

ÉCOLES PRIMAIRES. On y apprenait la lecture, l'écriture, le calcul et les éléments de la morale. Il y en avait une dans chaque canton.

ÉCOLES DE SERVICE PUBLIC. Elles sont au nombre de neuf qui sont l'école polytechnique, celle d'artillerie, des ingénieurs militaires, des ponts et chaussées, des mines, des géographes, des ingénieurs de vaisseaux, de navigation et de marine.

ÉCOLES SPÉCIALES. Ce sont celles du troisième et dernier degré d'enseignement public.

ÉCOLES À LA LANGSTRE OU D'ENSEIGNEMENT MUTUEL. Nouveau mode d'enseignement applicable à la lecture, à l'écriture, au calcul, aux langues, à la musique, etc. et selon lequel les élèves s'instruisent mutuellement.

ÉCOLEAUX (assassins). Il y en a eu sous toutes les bannières et à toutes les époques.

ÉLECTEUR. Membre d'une assemblée électorale. D'après la Charte il faut payer 300 francs de contribution directe pour être électeur, mais selon la nouvelle loi des élections, les électeurs sont répartis en deux collèges de département et d'arrondissement ; ils votent tous dans ces derniers, mais ce sont les plus imposés qui votent dans le collège de département, de sorte qu'il est des électeurs qui votent deux fois, et que dans certains départements il y a des éligibles, c'est à dire des hommes payant 1000 fr.

d'imposition, qui ne peuvent pas faire partie des deux collèges.

ELUTHÉROMANE. Possédé de la manie de la liberté.

EMIGRÉ. Français réunissant toutes les conditions voulues pour être élu député; d'après la Charte il faut payer 1000 fr. de contribution directe.

EMIGRANT. *ante. adj.* Personne qui *émigre*.

EMIGRATION. Action d'émigrer.

ÉMIGRÉS. Ceux qui quittent leur patrie pour se fixer en pays étranger. Cette dénomination a été plus particulièrement appliquée aux Français sortis de France en haine ou en crainte de la révolution.

ÉMIGRER. Abandonner son pays pour en habiter un autre.

ENDORMEURS. Les républicains ont ainsi nommé ceux dont les discours tendaient à arrêter la marche du nouvel ordre de choses.

ENRAGÉS. Individus qui professaient des maximes ultra-révolutionnaires et qui se conduisaient d'après ces maximes.

ÉPURATION. Examen de la conduite ou de l'opinion des employés d'une administration à la suite duquel ils perdent presque toujours leur place. On dit : *le système des épurations*, etc.

ÈRE FRANÇAISE. Elle avait commencé le 22 septembre 1792, jour de la fondation de la république.

ÉTRANGERS. Ceux qui s'opposent aux progrès des lumières et de la philosophie.

F

FAMILLE ROYALE. Ses membres sont pairs de France par le droit de leur naissance. (Charte constitutionnelle.)

FANATISER. Rendre fanatique.

FAYETTISTES. Partisans du général Lafayette lorsqu'il commandait la garde nationale de Paris.

FÉDÉRALISER. Faire adopter le système ou le gouvernement fédératif.

FÉDÉRALISME. Principes, système du gouvernement fédératif.

FÉDÉRALISTE. Ami du gouvernement ou du système fédératif.

FÉDÉRALISTES. Girondins, brissotins modérés. Le parti de la montagne a donné ce nom aux députés de la Gironde et à leurs partisans qui semblaient manifester l'intention de soustraire la convention au joug de la commune de Paris. Ils furent renversés par la révolution du 31 mai 1793.

FÉDÉRATIF, adj. Gouvernement fédératif. Celui de plusieurs états ayant chacun des lois particulières, mais alliés pour la défense et l'intérêt de tous, tels que ceux de la Suisse.

FÉDÉRATION. Engagement de plusieurs personnes de se défendre mutuellement, réunion qui a pour objet de consolider cet engagement : *La fédération du 14 juillet 1790.* Durant les cent jours, association pour le maintien du régime impérial.

FÉDÉRÉS. Ceux qui font partie d'une fédération ou qui y assistent. Ceux qui, en 1815, se sont faits soldats pour s'opposer à l'invasion des armées étrangères.

FEUILLANTS. Club opposé à celui des Jacobins que les députés modérés de l'assemblée constituante tinrent à la fin de cette assemblée, et durant la session législative, dans le local des anciens feuillants.

FLORÉAL. Huitième mois de l'année républicaine.

FONCTIONNAIRE PUBLIC. Celui qui remplit des fonctions dépendants du gouvernement et qui en reçoit un traitement.

FOURNÉS. On a ainsi nommé les charrettes d'individus que le tribunal révolutionnaire condamnait au supplice de la guillotine, des mitrallades et moyades.

FRANC. Unité de la nouvelle division monétaire,

c'est aussi une pièce effective d'argent du poids de cinq grammes à 9 dixièmes de fin.

FRANCIADÈ. Dans l'ère républicaine, période de quatre ans, à la fin de laquelle on ajoutait un jour à l'année commune pour faire coïncider l'année civile avec le mouvement des astres.

FRANÇAIS ÉTRANGERS. On a donné ce titre par dérision aux Français des divers partis qui, en 1814 et 1815, ont cru ne pouvoir mieux témoigner leur patriotisme, qu'en adoptant en même temps le costume russe et anglais.

FRIMAIRE. Troisième mois de l'année républicaine, il commençait du 20 au 22 décembre.

FRUCTIDOR. Douzième et dernier mois de l'année française; il commençait du 20 au 22 août.

FRUCTIDORISÉ, adj. Compris dans la loi de déportation du 19 fructidor an 5, contre le parti clichien, qui tendait à rendre à la France la monarchie constitutionnelle.

FUSILLADE. Exécution à coups de fusil.

G

GARDE NATIONALE. Soldat de la garde nationale: des 1789 tout citoyen a fait partie de la garde nationale jusqu'à 60 ans; d'après les ordonnances de Louis XVIII, la garde nationale consiste en une garde urbaine de citoyens notables, organisés pour le maintien de la paix intérieure.

GARNISAIN. Individu placé en garnison au domicile des contribuables en retard.

GENDARMERIE NATIONALE. Force armée répartie parmi toute la France pour la répression des crimes et délits. Elle porte aujourd'hui le titre de gendarmerie royale.

GERMINAL. Septième mois de l'année française républicaine. Il commençait du 20 au 22 avril.

GIRONDINS. (*Voy. Fédéralistes.*)

GIROUETTES. On désigne ainsi, depuis les cent jours, les hommes dont le langage et la conduite sont toujours ceux du pouvoir qui domine. (*Voy. le Dictionnaire des Girouettes*, publié à la fin de 1815.)

GOVERNANT. Celui qui gouverne.

GOVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE. Gouvernement odieux, dénué de tout principe constitutionnel, qui n'a jamais inspiré que la terreur.

GRAMME. Unité des mesures de pesanteur dans le nouveau système des poids et mesures. C'est le poids d'un centimètre cube d'eau pure, à la température de la glace fondante.

GRAND AMIRAL. La sixième des grandes dignités, créées par le sénatus-consulte du 28 floréal an 12. Le grand amiral assistait avec l'empereur au travail annuel du ministre de la marine, signait les brevets des officiers de l'armée navale, etc. etc.

GRAND DIGNITAIRE DE L'EMPIRE. Titulaire d'une des six grandes dignités érigées par le sénatus-consulte du 28 floréal an 12. Ces dignités étaient celles de grand électeur, d'archi-chancelier, d'archi-chancelier d'état, d'archi-trésorier, de comte, de grand-amiral. Les titulaires étaient inamovibles, sénateurs et conseillers d'état, jouissaient des honneurs rendus aux princes français, et avaient rang après eux.

GRAND-ÉLECTEUR. La première des six grandes dignités qu'érige le sénatus-consulte du 28 floréal an 12. Les fonctions de chancelier étaient attribuées au grand électeur pour la convocation du corps législatif, des corps électoraux et des assemblées de canton, et pour la promulgation des sénatus-consultes rendus pour la dissolution du corps législatif, des corps électoraux, etc.

GRAND-JUGE. Ministre de la justice. Dignité créée par le sénatus-consulte du 16 thermidor an 10.

GRAND-JUGE MILITAIRE. Commissaire ordonna-

teur des guerres, président de la cour martiale dans chaque arrondissement militaire. (C. de 1791.)

GRANDS OFFICIERS DE L'EMPIRE. C'était, selon le sénatus-consulte du 28 floréal an 12, 10 les maréchaux d'empire, 20 huit inspecteurs et colonels généraux de l'artillerie, du génie, des troupes à cheval et de la marine, 30 les grands officiers civils de la couronne.

GUILLOTINE. Le médecin Guillotin fit adopter cet instrument de supplice au moyen duquel on trancha la tête par un simple procédé mécanique.

GUILLOTINÉ. Celui qui a subi le supplice de la guillotine.

GUILLOTINER. Trancher la tête par la guillotine.

H

HAUTE-COUR DE JUSTICE. Tribunal suprême dont les attributions étaient de juger les accusations adoptées par le corps législatif, soit contre ses membres, soit contre ceux du directoire exécutif. Cette cour se composait de cinq juges et de deux accusateurs nationaux pris dans le tribunal de cassation, et des hauts jurés choisis par les assemblées électorales des départements. (C. de 1795.)

HAUTE-COUR IMPÉRIALE. Elle fut créée par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12, pour connaître : 10 des délits commis par les membres de la famille impériale, les titulaires des grandes dignités, les ministres, le secrétaire d'état, les grands officiers, les sénateurs et les conseillers d'état, 20 des crimes, attentats et complots contre la sûreté intérieure et extérieure de l'état, la personne de l'empereur et celle de l'héritier présomptif de l'empire. La haute-cour se composait des princes, des titulaires des grandes dignités, des grands officiers de l'empire, du grand-juge ministre de la justice, de soixante sénateurs, des six présidents de section du conseil d'état, de quatorze conseillers d'état et de vingt membres de la cour de cassation.

HAUTE-COUR NATIONALE. A été instituée par la constitution de 1791 pour juger les crimes de lèse-nation.

HAUT-JURÉ. Juré de la haute-cour nationale par la constitution de 1791, et par celle de 1795, de la haute cour de justice.

HÉBÉRTISTES. Ceux qui étaient du parti d'Hébert, procureur de la commune de Paris, en 1793, que le parti de la montagne condamna à mort.

HECTARE. Surface de cent ares.

HECTOGRAMME. Poids de cent grammes.

HECTOLITRE. Mesure et capacité de cent litres.

HECTOMÈTRE. Cent mètres de longueur.

HOMME DE LOI. Titre substitué dans la révolution à celui d'avocat ; il en exerçait le ministère.

HOMMES D'ÉTAT. Qualification donnée sous la convention, par les montagnards aux girondins et aux brissotins.

HOMMES. Du 14 juillet, du 10 août, du 31 mai. Ceux qui ont pris les armes à ces époques marquantes de la révolution.

HOMMES MONARCHIQUES. Titre que se donnent entre eux les royalistes partisans de la monarchie sans charte constitutionnelle.

HOMMES PURS. Qualification dont se targuent des individus qui prétendent n'avoir jamais transigé avec la révolution.

HOMMÉTRES GENS. Titre que s'approprient ceux qui veulent faire croire qu'ils ont constamment abjuré les principes de la révolution. Les gens braves ne font point partie de cette classe.

HÔTEL COMMUN. (Voy. *Maison commune.*)

HONORABLE. Qualification que se donnent entre eux les membres actuels de la chambre des députés : *mon honorable collègue, l'honorable préopinant* ; de

là quelques solliciteurs en s'adressant à un député lui disant : votre honneur.....

I

IGNORANTISME. Nom donné aux frères des écoles chrétiennes, aux promoteurs de l'ancien mode d'instruction primaire, aux détracteurs de l'enseignement mutuel, et aux ennemis de tout ce qui tend à propager les lumières et la philosophie.

IMMOBILES. On appelle ainsi, par opposition aux *girouettes*, ceux qui, malgré les faits qu'on leur oppose, soutiennent que depuis 1789 leur opinion politique n'a point varié.

IMPLACABLES. Dénomination appliquée aux assassins du midi, et aux réacteurs de 1813 et 1816.

IMMORAL. Opposé aux bonnes mœurs ; *conduite immorale.*

IMMORALITÉ. Ce qui est immoral.

INCENDIAIRE *adj.* de *g.* Séditieux.

INCIVIQUE. Qui manque de civisme.

INCIVISME. Défaut de civisme, conduite et opinion contraires à celles d'un bon citoyen.

INCONSTITUTIONNALITÉ. Qualité d'être contre la constitution.

INCONSTITUTIONNEL. Opposé à la constitution.

INDENNITÉ. Traitement annuel que la constitution de 1795 allouait à chacun des membres du corps législatif et du directoire ; celle des premiers était de 3000 myriagrammes de froment ; celle des seconds de 50,000 myriagrammes.

INDENNITÉ (loi d'). Loi de 1825 qui accorde aux émigrés français, dont les biens ont été vendus pendant la révolution, 30 millions de rente à titre d'indemnité.

INDEPENDANTS. (Voy. *Libéraux.*)

INÉLIGIBLE. Qui n'a pas les conditions exigées pour être élu.

INSCRIPTION CIVIQUE. Enregistrement aux registres de la municipalité, de tous les individus de 21 ans, habitant la commune pour prêter le serment civique et faire le service de la garde nationale. (C. de 1791.) L'inscription au registre civique du canton, de tout citoyen âgé de 21 ans, était aussi prescrite par la constitution de 1795, mais l'obligation de prêter le serment civique n'y était pas insérée.

INSERMÉ. Qui n'a point prêté de serment. Cette désignation a été spécialement appliquée aux ecclésiastiques qui se sont refusés de prêter serment à la constitution civile du clergé.

INSOUIS. On qualifiait ainsi les ecclésiastiques qui se sont refusés à la prestation du serment exigé par la loi.

INSOUSSION. Défaut de soumission à cette loi.

INSTITUT NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS. Institution littéraire fixée à Paris pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, composée de 144 membres résidents, et d'autant d'associés. Il se divisait en 4 classes subdivisées en différentes sections, et devait remplacer toutes les anciennes académies : il comprend aujourd'hui quatre académies : des sciences, des inscriptions et belles lettres, des beaux arts et de l'académie française.

INSURRECTION. L'usage de ce mot qui signifie soulèvement, restreint d'abord à la Pologne, est passé depuis aux colonies anglaises, aux colonies espagnoles et ensuite à la France, etc. On confond mal-à-propos l'insurrection avec la révolte ; la première s'entend des soulèvements de tout un peuple contre ses gouvernants, la seconde du mouvement d'un petit nombre de factieux contre le pouvoir établi. La déclaration des droits de l'homme de 1793, proclame que lorsque le gouvernement viole les droits des peuples, l'insurrection est le plus sacré des devoirs.

INSURRECTIONNEL. Qui tient de l'insurrection; *mouvement insurrectionnel.*

INTÉMPÉSTIF. Qui arrive à contre-temps, mal-à-propos.

INVIOUABILITÉ. Privilège attaché à certaines dignités ou fonctions publiques, en vertu duquel les titulaires ne peuvent être arrêtés, mis en jugement etc., pour fait relatif à leur mission.

INVIOUABLE. Celui qui jouit du droit d'invioabilité : la personne du Roi est inviolable.

J

JACOBINISME. Doctrine des jacobins. (*Voy. Jacobins, société des.*)

JACOBIN. Membre de la société des jacobins.

JACOBINS (société des). Association populaire et politique formée dès 1789, d'abord sous la dénomination de club Breton, et qui tenait ses séances à Paris dans l'ancien couvent des jacobins d'où elle a pris son nom. Robespierre en fut long-temps le chef. Dissoute le 21 brumaire an 3, elle se reforma, en l'an 7, dans la salle du manège; mais, n'ayant plus de chef, elle fut moins redoutable qu'elle ne l'avait été en premier lieu.

JUGE DE PAIX. Magistrat qui dans un territoire déterminé, juge différentes affaires, les unes en dernier ressort, les autres sous appel. Il forme avec ses assesseurs un bureau de conciliation où sont portées toutes les affaires de la compétence du tribunal civil.

JURÉ. Membre d'un jury. (*Voy. ce mot.*)

JURY. Conseil de citoyens appelés pour constater l'existence d'un crime ou d'un délit et prononcer si l'accusé en est l'auteur. (C. de 1791.)

JURY MILITAIRE. Celui composé d'hommes de guerre, et dont le jugement devait précéder celui de la cour martiale. (C. de 1791.)

JURY D'ACCUSATION. Sa mission était de déclarer s'il y avait lieu ou non à accusation. Il est remplacé par l'une des chambres de la cour royale qui, lorsqu'elle admet l'accusation, renvoie pour le jugement devant la cour d'assises.

JURY D'INSTRUCTION. Commission de trois citoyens désignés par les administrateurs des départements pour inspecter les différentes branches de l'instruction publique.

K

KILO. Nom générique, mille fois la chose.

KILOGRAMME. Poids et pesanteur de mille grammes.

KILOLITRE. Capacité de mille litres.

KILOMÈTRE. Longueur et mesure de mille mètres.

L

LANTERNE (mettre à la). Supplique qu'à l'origine de la révolution le peuple fit subir à quelques personnages qu'on lui signala comme ses ennemis. Il consistait à pendre à la potence d'un réverbère.

LANTEUR. Pendre quelqu'un à la lanterne.

LÉGION D'HONNEUR. Ordre institué en France pour récompenser et encourager les services militaires, civils et littéraires. — Créé par l'empereur Napoléon, il a été maintenu par le roi Louis XVIII.

LEGISLATEUR. Celui qui coopère à faire des lois.

LEGISLATIF, IV. Pouvoir, puissance de faire des lois.

LEGISLATION. Droit de faire des lois, corps des lois.

LEGISLATURE. Corps législatif. — Période non interrompue où il demeure assemblé.

LÉGITIMITÉ. Pris dans un sens absolu, se dit, depuis la restauration, du droit légitime de la famille des Bourbons au trône de France.

LEVÉE EN MASSE. (*Voy. Masse*)

LIBÉRAL. Celui qui a le sentiment des idées libérales et qui les professe.

LIBÉRALES (idées). Toutes celles qui appartiennent à une juste et sage liberté, au sentiment de la vraie dignité de l'homme. — On donne aujourd'hui à ce mot une acception dérisoire, ainsi qu'on l'a fait au 18^e siècle du mot philosophe, et du mot liberté pendant la révolution.

LIBÉRALISME. Doctrine libérale.

LIBERTICIDE. Destructeur de la liberté.

LIS (chevalier du). Désignation des personnes qui lors de la première restauration affectaient de se montrer dans les lieux publics, décorées d'une fleur de lis en argent, attachée à la boutonnière par un ruban blanc.

LITRE CIVIL. Traitement alloué au Roi de France pour les dépenses de sa maison, fixé à 25 millions par an, par une loi de 1790. Elle est maintenant déterminée à l'avènement du Roi au trône pour toute la durée de son règne.

LITRE. Unité des mesures de capacité du nouveau système métrique. Il contient un décimètre cube.

LOI. Décret du Corps législatif sanctionné par le Roi. (C. de 1791.) — Résolution du conseil des cinq-cents, adoptée par celui des anciens. (C. de 1795.) — Projet présenté au nom du gouvernement et adopté par le corps législatif. (C. de l'an 8.) — Projet adopté par les deux chambres sur la présentation du Roi et sanctionné par lui. (Charte constitutionnelle.)

LYCÉE. Nom donné lors du régime impérial aux écoles publiques nommées *prytanées*.

LYCÉEN. Elève d'un lycée.

M

MACHINE INFERNALE. Tonneau rempli d'artifice que l'on fit sauter à Paris en décembre 1800, dans le dessein de faire périr le premier consul Bonaparte, et qui, sans lui causer aucun mal, tua et blessa un grand nombre d'honnêtes citoyens.

MAISON COMMUNE. Nom substitué dans la révolution à celui de maison ou hôtel de ville. — *D'arrêt.* Prison où l'on retient les individus *prévenus* d'un crime ou d'un délit. — *De détention.* Celle où sont renfermés les personnes condamnées à la *détention*. — *De justice.* Prison qui contient les individus *accusés* de crime.

MAJORITÉ. Le plus grand nombre. (La majorité de la chambre.) (*Voy. Minorité.*)

MANDAT (ordre) *d'amener.* Celui de comparaître et d'amener quelqu'un devant un juge ou autre officier de justice. — *D'arrêt.* Celui d'arrêter et mettre en prison un *prévenu*. — *De prise de corps.* Celui de saisir et emprisonner un accusé contumace ou condamné.

MANDAT TERRITORIAL. Papier monnaie non émis, décrété en 1795, pour remplacer les assignats et les rescriptions. Il y fut suppléé par des *promesses de mandat*, dont le cours forcé fut supprimé le 6 février 1797.

MANÈGE. C'est dans la salle du *manège* que se tintrent les séances des assemblées constituantes et législatives, de la convention nationale, et, en 1799, de la société des jacobins.

MARAS. Dénomination insultante donnée aux députés modérés de l'assemblée législative et de la convention, qui, réunis au centre de la salle, flottaient entre le parti royaliste ou monarchique, et celui des républicains exagérés ou de la montagne, contre lequel ils avaient long-temps lutté avant l'événement du 31 mai 1793, qui les fit succomber.

MARATISTES. Ceux qui étaient du parti de Marat.

MARC D'ARGENT. Valeur de la contribution directe qu'il fallait payer pour être *éligible* à l'assemblée nationale. (C. de 1791.)

MANSUILLAIS. Nom donné à ceux qui firent la jour-

née du 10 août 1793. On les a ainsi nommés d'un bataillon de Marseille qui prit une part très active à l'attaque et au feu du château des Tuileries, et qui était venu à Paris pour provoquer la déchéance de Louis XVI.

MARTIALE (loi). Autorisait l'emploi de la force militaire, si les moyens ordinaires étaient jugés insuffisants.

MASSÉ (levée en). Collectivement, tous ensemble. Une loi de 1793 a ordonné la levée en masse des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, pour voler à la défense de la patrie.

MAXIMUM. Assujettir au maximum.

MAXIMUM. Prix que l'on ne pouvait dépasser dans la vente des objets spécifiés dans la loi du *maximum*.

MÉLODRAME. Drame mêlé de chant. On appelle aujourd'hui mélodrame des pièces de théâtre dans lesquelles il n'y a pas toujours du chant, mais dont toutes les entrées d'acteur sont annoncées par l'orchestre. Ce sont des espèces de tragédies bourgeoises en prose.

MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE. Sont pairs de France par le droit de leur naissance. (Charte constitutionnelle.)

MESSAGE. Communication officielle des autorités entre elles.

MESSENGERS D'ÉTAT. Officiers attachés au conseil des cinq-cents, ou à celui des anciens, ou au directoire, et qui en portaient les messages.

MESIDOR. Neuvième mois de l'année républicaine. Commencait le 20 juin.

MÈTRE. La dix millionième partie de l'arc du méridien terrestre, compris entre le pôle boréal et l'équateur : type du nouveau système *métrique*, et unité des mesures de longueur. Il équivalait à trois pieds onze lignes et demie.

MILLI. Terme générique qui signifie la millième partie d'une chose.

MILLIGRAMME. Millième partie du gramme.

MILLIMÈTRE. Millième partie du mètre.

MINISTÉRIELS. Pairs et députés qui votent au désir des ministres.

MINISTRES. Hauts fonctionnaires nommés par le souverain, placés près de lui, et chargés, en premier ordre, d'une ou plusieurs branches d'administration publique. Il y a généralement un premier ministre qui a toute la confiance du prince, et qui dirige chaque département : sous la constitution de 1793, les ministres étaient nommés et révocables par le directoire. Selon la Charte, les ministres du Roi sont responsables, la chambre des députés a le droit de les accuser et de les traduire devant la chambre des pairs, qui seule a celui de les juger : ils ne peuvent être accusés que pour faits de trahison ou de concussion.

MINORITÉ. Le plus petit nombre. Minorité de l'assemblée, de la chambre, des voix.

MIRI. Imposition levée par le général Bonaparte en Egypte.

MITRAILLADES. Exécutions à coups de canons chargés à mitraille.

MITRAILLER. Exécuter à coups de canons chargés à mitraille.

MODÉRANTISME. Doctrine, opinion des modérés en révolution.

MODÉRÉS. Ceux qui professaient des principes modérés. (Voy. *Fédéralistes*.)

MONARCHIENS. Partisans de la constitution monarchique.

MONARCHIQUES (hommes). Partisans de la monarchie absolue.

MONARCHISTES. Partisans de la monarchie.

MONTAGNARD. Membre du parti de la montagne à la convention.

MONTAGNE. Désignation donnée aux membres les

pins outrés de la convention, parceque dans la salle ils occupaient les gradins les plus élevés.

MORALITÉ. Caractère moral, mœurs, principes d'une personne.

MOTION. Proposition faite dans une assemblée.

MOTIONNER. Faire une motion.

MOTIONNEUR. Qui fait des motions.

MOUCHARD. Espion de police.

MOUCHER. *Idem*.

MUNICIPALISER. Introduire le régime municipal.

MUNICIPALITÉ. Commune. — Local où s'assemblent les officiers municipaux.

MUSCADINS. En 1793, jeunes gens semi-partis d'une toilette recherchée. — On s'est depuis servi de ce mot pour désigner des *petits-maitres*.

MYRI. Terme générique, signifie dix mille.

MYRIAGRAMME. Dix mille grammes.

MYRIALITRE. Dix mille litres.

MYRIAMÈTRE. Dix mille mètres.

MYRIARE. Dix mille ares.

MYRIASTÈRE. Dix mille stères.

N

NAPOLEONIENS, ou NAPOLEONISTES. Partisans de la famille de Napoléon.

NEGOCIANTISME. Expression outrageante du règne de la terreur, appliquée au commerce.

NEGRE. La traite des nègres est abolie par les lois anglaises, françaises, américaines, etc.

NIVELER. Mettre de niveau, égaliser.

NIVELEURS. Ceux qui voulaient *niveler*. Démocrates.

NIVÔSE. Quatrième mois de l'année républicaine. Commencait le 20 décembre.

NONDI. Neuvième jour de la décade.

NOTABLES. Principaux habitants d'une commune. — Ceux choisis pour les représenter. (Voy. *Assemblée des notables*.)

NOYADES. Atrocités commises sur des infortunés que l'on conduisait dans des bateaux à soupape au milieu de la rivière ou on les submergeait.

O

OSCURANTINS. Dénomination appliquée aux antagonistes des lumières du siècle, des découvertes utiles, des institutions nouvelles, telles que la *vaccine*, l'*enseignement mutuel*, etc.

OSCURANTISME. Doctrine des obscurantins.

OCCULTE (gouvernement). Celui qui est illégal, dont le système est inconnu, les ressorts cachés, et dont les résultats sont seuls apparents.

OCTIDI. Huitième jour de la décade.

OFFICIER DE SANTÉ. Médecin, chirurgien, etc.

OLIGARCHIE. Gouvernement du petit nombre.

OLIGARQUES. Partisans de l'oligarchie, plus qu'aristocrates ; ils sont l'appui des démagogues.

ORDRE DU JOUR. Objet dont doit s'occuper à jour indiqué une assemblée délibérante.

ORGANIQUE. Concernant l'organisation, destiné à organiser. *Sénatus-consulte organique*.

ORGANISATION. Manière dont est réglé un corps politique ou une administration. Sa forme intérieure, etc.

ORGANISER. Déterminer les règles intérieures d'un corps politique, d'une administration, etc.

ORLÉANISTES. Attachés au parti du feu duc d'Orléans, Philippe-Egalité.

P

PANORAMA. Lieu, rotonde dans lesquels on voit la représentation d'une ville entière. On dit le *panorama d'Athènes*, de Rome, etc.

PANTHEON FRANÇAIS. Monument religieux consacré

a recevoir les cendres des grands hommes. La nouvelle église de sainte Geneviève, à Paris, fut affectée à cet usage en 1791. Bonaparte le rendit au culte, et la dénomination de Sainte-Geneviève lui fut définitivement rendue par le Roi.

PATENTE (droit de). Celui qui est tenu de payer annuellement à l'état, toute personne qui veut exercer un commerce ou une industrie. — *Especes de brevet qui se délivre sur l'acquit de ce droit*.

PATENTE NATIONALE, ou BREVET D'INVENTION. S'accorde aux auteurs de nouvelles découvertes pour leur en assurer la propriété exclusive.

PARTISANS DE LA LISTE CIVILE. Personnes que les républicains croyaient vendues à la cour.

PATRIOTE DE QUATRE-VINGT-NEUF. Ceux qui des l'origine embrassèrent le parti de la révolution.

PENTARQUE. Nom que quelques écrivains ont donné au directoire, parcequ'il était composé de cinq membres.

PERMANENCE. Etat d'une assemblée, etc., qui est sans cesse en activité. — Dont la séance est continue, et qui ne s'interrompt point.

PERMANENT, TE. Qui est en permanence.

PÉTITION. Mot qui signifie demande, et dont l'usage est devenu commun selon les constitutions de 1791 et de 1793. Tout individu avait le droit de *pétition*, mais ce droit ne pouvait être délégué ni exercé en nom collectif. Les pétitions collectives aux autorités constituées, pour objets compris dans leurs attributions, furent permises par la constitution de 1793.

— La Charte garantit également le droit de pétition.

PÉTITIONNAIRE. Celui qui présente une pétition.

PHILOSOPHES. (*Voy. Libéraux.*)

PHILOSOPHIQUE. Doctrine des faux philosophes qui rejettent la morale, les opinions et les principes généralement adoptés.

PHILOSOPHIQUE. Faux philosophe qui brave tous les principes reçus.

PLAIN. On appelait ainsi sous la convention le parti opposé à celui de la montagne, parcequ'à la salle des séances il occupait les gradins les moins élevés.

PLURALITÉ RELATIVE DES SUFFRAGES. Avoir plus de suffrages que chacun de ses collègues en particulier.

PLUVIOSE. Cinquième mois de l'année républicaine. Commencait le 20 ou 21 janvier.

POLICE CORRECTIONNELLE. Section de la police judiciaire instituée pour la répression des délits dont la connaissance lui est attribuée.

POLITICOMANIE. Ironiquement. — Passion excessive de parler et de s'instruire de la politique.

POLYACTIF, adj. Terme d'imprimerie et de fonderie. C'est un procédé par lequel on fond une grande quantité de lettres d'un seul jet.

POPULARISER (se). Se concilier l'amour du peuple.

POUVOIR EXECUTIF. Celui chargé d'assurer l'exécution de la loi, par la constitution de 1791 : il était exclusivement attribué au Roi. — Celle de 1793 le confia à un *directoire* de cinq membres nommés par le corps législatif. — Celle de l'an 8, à trois consuls, et dans beaucoup de cas au premier des trois ; enfin, le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12 le remit tout entier entre les mains de l'empereur, chef suprême du gouvernement.

PRIMAIRE. Neuvième mois de l'année républicaine. Commencait au 20 ou 21 mai.

PRÉCISER. Déterminer, fixer.

PREFECTURES. Hautes magistratures créées par l'un des sénatus-consultes organiques de la constitution de l'an 8, et substituées aux administrations centrales de département dont elles réunissent toutes les attributions. Chacun des quatre-vingt-six départements de la France forme une préfecture confiée à un préfet, nommé par le Roi, et divisée en arrondissements ou

sous-préfectures, administrées par des sous-préfets qui sont également à la nomination du Roi.

PRIEMERSON (droit de). Celui en vertu duquel l'état se fait mettre en possession d'un objet taxé.

PRIEMERSONS DES COLLEGES ELECTORAUX. Sont nommés par le Roi, et de droit membres du collège. (Charte constitutionnelle.)

PRIEMERSONS ASSEMBLÉS. Ceux qui avaient prêté serment à la constitution civile du clergé, décrétée en 1790. — *Insermentés.* Ceux qui n'avaient pas fait cette prestation. — *Réfractaires.* Ceux qui, l'ayant effectuée, s'étaient rétractés.

PRIEMERSON. Premier jour de la décade.

PRIEMERSON. Faveur qu'obtient un discours, un avis, d'être entendu ou discuté avant un autre.

PROCLAMATION. Publication solennelle d'un événement important, d'une loi, etc.

PROCURATEUR DE LA NATION (grands). Etaient deux membres du corps législatif, chargés de poursuivre devant la haute cour nationale les accusations portées par lui. (C. de 1791.)

PROCURATEUR. Fonctionnaire qui représentait près des administrations les habitants du ressort et dont il défendait les intérêts. Il y avait un *procureur-général syndic* dans chaque département, un *procureur-syndic* dans chaque district, et un *procureur de la commune* dans chaque municipalité. (C. de 1791.)

PROPAGANDE. On a ainsi appelé certaine association qui propagait les principes et les mouvements révolutionnaires.

PROPAGANDISTE. Membre de cette association.

PRINCES DU SANG. Sont pairs de France par le droit de leur naissance. (Charte constitutionnelle.)

PROV. HOMME. Assesseur du juge de paix. (C. de 1791.)

PRYATANER. Nom donné sous le directoire aux écoles publiques du troisième degré, ou écoles centrales.

PUISSANCE EXECUTIVE. Appartient seule au Roi. (Charte.)

PUISSANCE LEGISLATIVE. S'exerce collectivement par le Roi, la chambre des pairs et celle des députés des départements. (Charte.)

Q.

QUART DU MÉRIDIEN TERRESTRE. Arc compris entre le pôle boréal et l'équateur, dont la longueur est de cinq millions cent trente-deux mille quatre cent trente toises. Le *mètre*, type ou étalon du *système métrique*, est la dix millionième partie de cet arc qui est la base de ce nouveau mode de poids et mesures.

QUARTIDI. Quatrième jour de la décade.

QUESTEURS. Membres de la chambre des députés qui en surveillent les recettes et dépenses.

QUESTION PROPOSABLE. Celle de savoir si l'on débattira une autre question proposée précédemment.

QUEUX DE ROBESPIERRE. On a donné cette dénomination aux partisans de Robespierre qui lui ont survécu.

QUIETISME. Tranquillité de ceux qui ne prenaient aucune part à la révolution.

QUIETISTE. Celui ou celle qui dans la révolution s'abandonnait avec calme au cours des événements sans embrasser aucun parti.

QUINTIDI. Cinquième jour de la décade.

R.

RADIATION (acte de). Celui qui autorise à rayer, à supprimer d'une liste ou registre public un nom ou pièce qui y étaient inscrits, radiation d'émigrés.

RADICAUX. On donne ce nom à ceux que l'on accuse de désirer le renversement de la constitution de l'état.

RAPPORTER. Retirer, révoquer, annuler une loi, un arrêté, etc.

REACTEUR. Acteur ou instrument d'une réaction.

RÉACTION. Mouvement politique par lequel un parti tend à subjuguer celui qui domine. Dans le sens absolu, sévérités, cruautés commises sur des adversaires par un parti qui reprend le pouvoir. (*Voy. 9 ther.*)

RECENSEMENT DE L'ANNEE. Deux lois des 28 février et 6 mars 1818 en déterminent le mode. (*Voy. Conscription.*)

REFRACTAIRES. (*Voy. Prêtres, Conscrits.*)

REGULARISER. Rendre régulier.

REPRESENTANTS DU PEUPLE. Dans les gouvernements constitutionnels, députés de la nation autorisés à concourir à la confection des lois et à toutes autres mesures législatives.

REPRESENTATIF (gouvernement). Celui où l'autorité souveraine s'exerce au nom du peuple par ses représentants ou délégués.

REPRESENTATION NATIONALE. Remplacement de la nation par ses mandataires.

REPUBLICOLE. Membre d'une république.

RÉQUISITION. Action de requérir, soit les choses, soit les personnes. — Levée d'hommes, ceux qui la composent.

RÉQUISITIONNAIRE. Compris ou sujet à la réquisition.

RESCRIPTION. Papier monnaie substitué aux assignats en 1795.

RESOLUTION. Proposition adoptée par le conseil des cinq-cents.

RESPONSABILITÉ. Obligation d'être garant ou responsable de quelque chose.

RESTAURATION (la). Rétablissement de la dynastie des Bourbons sur le trône de France en 1814 et en 1815; on dit de la première restauration (1814); on dit de la seconde restauration (1815).

REVISION (assemblées de). Celles qui par les constitutions de 1791 et de 1795, devaient être convoquées à des époques déterminées pour la révision des décrets constitutionnels.

REVOLUTIONNAIRE. Ami de la révolution; qualité de ce qui est selon ses principes et propre à en accélérer les progrès.

REVOLUTIONNER. Mettre en révolution.

ROI DE FRANCE (le). Est le chef suprême de l'état; sa personne est inviolable et sacrée, il a seul la puissance exécutive, exerce collectivement avec la chambre des pairs et celle des députés des départements la puissance législative; seul il propose, sanctionne et promulgue les lois: il a le droit de faire grâce. (Charte constitutionnelle.)

S

SANS-CULOTTE. Dénomination de mépris donnée par l'abbé Maury, et adoptée par la classe indigente du peuple aux premiers temps de la révolution, et qu'ensuite les républicains se firent gloire de porter.

SANS-CULOTTIERE. Classe des sans-culottes.

SANS-CULOTTIDES. On a ainsi nommé pendant quelques temps les cinq jours complémentaires de l'année républicaine.

SCRUTATEURS. Membres d'une assemblée, désignés pour dépouiller et vérifier un scrutin.

SECTION. Partie d'une ville dont les habitants forment une espèce de communauté distincte.

SENAT CONSERVATEUR. Premier corps de l'état créé par la constitution de l'an 8. Il était composé 10 des princes français âgés de 18 ans; 20 des titulaires des grandes dignités de l'empire; 30 de 80 membres nommés entre des candidats choisis par l'empereur sur des listes formées par les collèges électoraux de département; 40 des citoyens que l'empereur voulait éléver à la dignité de sénateur.

SEPTEMBRISADE. Massacre horrible consommé à Paris les 1^{er}, 2 et 3 septembre 1792, sur les personnes détenues dans les prisons de la Force et de l'Abbaye.

SEPTEMBRISER. Massacrer. (*Voy. Septembrisade.*)

SEPTEMBRISER. Nom donné aux exécuteurs et à ceux soupçonnés d'avoir approuvé les massacres de septembre 1792.

SEPTIDI. Septième jour de la décade.

SKSISOX. Temps pendant lequel un corps délibérant est convoqué.

SKXTIDI. Sixième jour de la décade.

SKXTILE (année). Dans l'ère républicaine année de 366 jours ou de six jours complémentaires; c'est l'année bissextile grégorienne.

SOCIÉTÉS POPULAIRES. Réunions organisées qui occupaient d'intérêts politiques, garanties par la constitution de 1793; celle de 1795 les abrogea.

SOSIE. Personne qui ressemble parfaitement à une autre. Cette acception a été adoptée par suite des aventures de *Sosie*, dans l'*Amphitruon* de Molière.

SOUSMISSIONNAIRE. Souscripteur d'une soumission pour achat de biens nationaux, entreprise de fournitures, travaux publics, etc.

SOUSSIONNAIRE. Objet en vente ou entreprise pour laquelle il y a soumission.

SOUSSIONNER. Souscrire une soumission.

SOUS-AMENDMENT. Modification d'un amendement. (*Voy. ce mot.*)

STERE. (mètre, cube). Unité des mesures de solides, dans le nouveau système métrique, pour le bois de chauffage; il répond à peu près à la *demivoe*.

SUPPLÉANT. Celui nommé pour suppléer un autre dans une fonction publique.

SUSPECTS. C'est ainsi que les républicains qualifiaient ceux qu'ils soupçonnaient ennemis de la révolution.

T

TABEAU CIVIQUE. Celui sur lequel on inscrivait les citoyens d'un canton ou d'une section, âgés de vingt-un ans, ayant prêté le serment civique. (C. de 1791.) (*Voy. Inscription civique.*)

TERREUR (temps de la). On appelle ainsi l'époque du gouvernement sanguinaire et anarchoïque de Robespierre et de ses partisans en 1793. Les libéraux furent aussi victimes d'une autre terreur qui régna en 1815 et 1816.

TERRORISME. Système, régime de la terreur.

TERRORISTE. Partisan de ce régime.

TEAOPHILANTROPIE. Secte de déistes qui de 1797 à 1799, avaient établi leur culte dans les églises consacrées à la religion catholique; le directeur La Rozeillere-Lepaux en était le chef.

THERMIDOR. Onzième mois de l'année républicaine: commençait au 20 ou 21 août.

THERMIDORIENNE. Ceux qui au 9 thermidor an 2, renversèrent Robespierre et son parti.

TRAVAILLER (des troupes). Susciter parmi elles le mécontentement; tendre à les attirer dans une faction, etc.

TRÉASORERIE NATIONALE. Lieu où s'effectuaient les recettes et les dépenses de l'état; c'est aujourd'hui le *trésor royal*.

TRIBUNAL DE CASSATION. Seul pour toute la république, il a été établi par la constitution de 1795 à l'effet de statuer sur les demandes en cassation de jugements ou en renvoi d'un tribunal à un autre. Le titre de *cour de cassation* lui a été donné par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an 12.

TRIBUNAL CIVIL. Juge en première instance les affaires qui n'ont pu être conciliées au bureau de paix; il en a été établi un dans chaque *district*, aujourd'hui *sous-préfecture*, mais il n'y en a qu'un divisé en plu-

sieurs chambres pour le département de la Seine (Paris).

TRIBUNAL D'APPEL. Le ressort de chaque tribunal d'appel se composait de plusieurs départements; ils durent cette première dénomination à la constitution de 1795, celle de *cours d'appel* au sénatus-consulte du 28 floréal an 12, *cours impériales* à la loi du 20 avril 1810, et à la restauration celle de *cours royales*.

TRIBUNAUX DE COMMERCE. Connaissent de toutes les contestations qui se rapportent au commerce, et jugent en dernier ressort les causes dont le principal n'excède pas 1000 francs; ils furent institués par la constitution de 1793.

TRIBUNAUX CORRECTIONNELS. Trois au moins et six au plus étaient établis dans chaque département par la constitution de 1795, pour juger tous les délits dont la peine n'était ni afflictive ni infamante; ils furent supprimés par la loi du 20 avril 1810, qui chargea de leurs attributions les tribunaux civils.

TRIBUNAUX CRIMINELS. Il en fut institué un par département, pour, d'après la déclaration du jury de jugement, appliquer les peines prononcées par la loi contre les délits emportant peine afflictive ou infamante. (C. de 1795.) Nommés *cours de justice criminelle* par le sénatus-consulte du 28 floréal an 12, la loi du 20 avril et le décret du 6 juillet 1810 leur substituèrent les *assises*, qui à des époques que détermine le ministre de la justice ou à son défaut les procureurs généraux des cours royales, sont tenues par des magistrats de ces cours.

TRIBUNAUX DE FAMILLE. La constitution de 1791 les avait créés pour décider des contestations élevées entre mari et femme, père et fils, grand-père et petit-fils, frères et sœurs, oncles et neveux. Ce tribunal domestique se composait de huit et au moins de six parents les plus proches, ou d'amis ou voisins, à défaut de parents.

TRIBUNAL DE PAIX. Est formé d'un juge de paix et de deux assesseurs; pris dans la commune où se tiennent les séances.

TRIBUNAL DE POLICE MUNICIPALE. Connaissait des infractions aux lois et règlements de police; il se composait de trois membres, de cinq dans les villes de 60,000 âmes, et de neuf à Paris, que les officiers municipaux choisissaient parmi eux. (C. de 1791.)

TRIBUNAL REVOLUTIONNAIRE. Fut institué pour juger ceux que l'on désignait comme ennemis de la révolution.

TRIBUNAT. Assemblée de cent membres qui formait une section du pouvoir législatif, érigé par la constitution de l'an 8; il discutait les projets de loi et en votait l'adoption ou le rejet. Réduit à cinquante membres par le sénatus-consulte organique du 16 thermidor an 10, celui du 19 août 1807, contenant une nouvelle organisation du corps législatif, en prononça la suppression.

TRICOLEUR. A la lettre *trois couleurs*, et dans une acception plus spéciale, *rouge, bleu et blanc*; cou-

leurs des Français durant la révolution et sous l'empire.

TRIDI. Troisième jour de la décade.

TUGENDBUND (de l'allemand *tugend*, vertu, et *bund*, lien). Société secrète que formèrent les souverains pour détruire en Allemagne le pouvoir exercé par les Français sous le régime impérial.

TYRANNIQUE. Celui qui tue un tyran. Adjectivement *doctrine, projet tyrannique*.

U

ULTRA-ROYALISTES, OU PLUS ROYALISTES QUE LE ROI. Parti qui tend à renverser le mode de gouvernement institué par la Charte pour le remplacer par la monarchie féodale. Ils ont adopté cette qualification qu'ils doivent aux libéraux. On dit aussi *ultra-libéraux*.

ULTRACISME. Sentiment des *ultras*.

ULTRA-REVOLUTIONNAIRE. Celui qui surpasse le but de la révolution. — Adjectivement *mesures ultra-révolutionnaires*.

URGENCE. Nécessité indispensable.

URGENT, TR, adj. Dans le cas de l'urgence.

UTILISER. Rendre utile.

V

VANDALISME. Système, régime destructif des sciences et des arts, par similitude aux mœurs des Vandales.

VENDÉENS. Habitants de la Vendée, qui, en 1793, 1794 et 1795, s'insurgèrent contre les républicains pour la défense du trône et de l'autel. S'ils se sont distingués par leur bravoure et leur intrépidité, on n'a pas à leur reprocher comme aux chouans d'avoir assassiné sur les grandes routes.

VENDÉMAIRE. Premier mois de l'année républicaine. Commencait à l'équinoxe d'automne, les 22 ou 23 septembre.

VENDÉMAIRISTES. Ceux attachés au parti des sections de Paris qui attaquèrent la convention au 13 vendémiaire an 4.

VENTRE, VENTRUS. (Voy. *Munis*.)

VERGETS. On les a dits être des compagnies secrètes formées dans le midi de la France pour protéger au premier signal les réactions.

VÉTO (terme latin). Formule d'opposition aux arrêts du sénat et à tout acte des autres magistrats qu'employaient à Rome les tribuns du peuple. En France, la constitution de 1791 donnait au Roi, sur les décrets du corps législatif, un droit de veto *suspensif*, mais non *absolu*.

VISITES DOMICILIAIRES. Recherches exactes dans le domicile des citoyens, effectuées par la force armée en présence d'un magistrat.

VOCIFÉRATIONS. Paroles accompagnées de clameurs, proférées dans une assemblée.

JOURNÉES MÉMORABLES

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1825.

- 5 mai 1789. — Ouverture des états généraux à Versailles.
- 20 — Renonciation du clergé à ses privilèges pécuniaires.
- 22 — Même renonciation de la part de la noblesse.
- 17 juin. — Séance de nuit tenue par les députés du tiers-état sur la motion de l'Abbé Sieyès : ils se constituent en assemblée nationale sous la présidence de M. Bailly, et jurent de remplir fidèlement leur mission.
- 20 juin 1789. — *Serment du jeu de paume*. Les députés du tiers-état qui insistaient pour la réunion des trois ordres en une seule assemblée, trouvant la porte de leur salle fermée par ordre du Roi, se rendent au *jeu de paume*, où, sous le titre d'assemblée nationale, ils prêtent le serment solennel de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une constitution.
- 23 — *Séance royale à la salle du tiers-état*. Le Roi casse les arrêtés pris par ses membres pour la réunion des trois ordres en une seule assemblée, et ordonne aux membres du clergé et de la noblesse de se retirer chacun dans la salle qui leur est affectée. L'assemblée, après le départ du Roi, déclare persister dans ses premières déterminations ; Mirabeau apostrophe le marquis de Brézé, maître des cérémonies, et lui dit : *Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes*.
- 7 juillet. — Réunion des trois ordres en une seule assemblée.
- 12 et 13 — *Tumulte dans Paris*. Charges sur le peuple par un régiment allemand et un corps suisse, sous les ordres du prince Lambesc.
- 14 — Insurrection du peuple de Paris, prise de la Bastille.
- 15 — Rappel de M. Necker. Nomination de M. Bailly, pour maire de Paris, et de M. de Lafayette pour commandant en chef de la garde nationale.
- 16 — Départ des princes et de beaucoup de personnages marquants de la cour.
- 17 — Arrivée du Roi à Paris. La cocarde nationale lui est présentée par M. Bailly.
- 4 août. — *Fameuse séance nocturne*. Renonciation d'enthousiasme et spontanée par les membres du clergé et de la noblesse aux droits féodaux, justices seigneuriales, privilèges, dîmes, redevances, etc. Tous les Français sont déclarés admissibles aux divers emplois publics ; Louis XVI est proclamé le restaurateur de la liberté française.
- 23 — La liberté des cultes et des opinions religieuses est consacrée par un décret.
- 5 et 6 octobre — *Attaque du château de Versailles par le peuple de Paris*. Plusieurs gardes-du-corps sont tués ; le Roi et la famille royale sont amenés à Paris.
- 21 — Proclamation de la loi martiale contre les attroupements.
- 2 novembre. — Les biens du clergé sont déclarés nationaux.
- 22 — Création des assignats.
- 15 janvier 1790. — Division de la France en 83 départements.
- 12 mai. — Formation du club des feuillants afin de balancer celui des jacobins, fondé le 6 octobre précédent.
- 14 juillet 1790. — Première fédération au Champ de Mars.
- 21 juin 1791. — Fuite du Roi, son arrestation à Varennes.
- 20 juin 1792. — *Irruption dans le château des Tuileries*. Le peuple présente au Roi le bonnet rouge : *Sa Majesté le place sur sa tête*.
- 10 août. — Nouvel envahissement du château des Tuileries ; massacre de la garde de Louis XVI, déchéance et arrestation de ce monarque.
- 2 et 3 septembre. — Horribles massacres dans les prisons de Paris, consommés par le peuple sur les personnes qui y étaient détenues.
- 21 janvier 1793. — Exécution de Louis XVI.
- 31 mai. — Triomphe du parti de la montagne, dirigé par Robespierre, sur celui des girondins ou modérés.
- 16 octobre 1793. — Exécution de la reine Marie-Antoinette.
- 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). — Chute et mort de Robespierre.
- 12 Germinal an 3 (1^{er} avril 1795). — Le peuple force la salle de la convention, demande du pain et la constitution de 1793.
- 1^{er} et 3 prairial an 3 (20 et 22 mai 1795). — Nouvelle tentative contre la majorité de la convention ; assassinat du député Féraud.
- 13 vendémiaire an 4 (18 octobre 1795). — Attaque de la convention par les sections de Paris ; les insurgés perdent du monde et sont vaincus.
- 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). — Triomphe du directoire sur le corps législatif qui est dissout.
- 30 prairial an 7 (18 juin 1799). — Les directeurs Merlin, La Réveillère-Lépeaux et Rewbel sont renversés par les conseils.
- 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). — Le général Bonaparte dissout les conseils et le directoire, et se fait nommer premier consul.
- 3 nivôse an 9 (14 décembre 1800). — Attentat contre la vie du premier consul par l'explosion d'un tonneau rempli d'artifice que l'on a nommé machine infernale.
- 14 thermidor an 10 (2 août 1802). — Bonaparte est proclamé premier consul à vie.
- 28 floréal an 12 (18 mai 1804). — Napoléon Bonaparte est proclamé empereur des Français.
- 11 frimaire an 13 (2 décembre 1804). — L'empereur et l'impératrice Joséphine sont couronnés par le pape Pie VII.
- 2 avril 1810. — Mariage de l'empereur avec Marie Louise, archiduchesse d'Autriche.
- 4 avril 1814. Abdication de l'empire par Napoléon, à Fontainebleau.
- 3 mai 1814. — Entrée solennelle de Louis XVIII à Paris.
- 20 mars 1815. — Départ du Roi, retour de Napoléon.
- 1^{er} juin 1815. — Assemblée du Champ de mai.
- 22 — Seconde abdication de Napoléon.
- 8 juillet. — Louis XVIII rentre dans la capitale.
- 16 septembre 1824. — Mort de Louis XVIII ; avènement de Monsieur au trône, sous le nom de Charles X.
- 29 mai 1825. — Sacre et couronnement de S. M. Charles X, à Reims.
- 6 juin. — Entrée solennelle du Roi Charles X dans la capitale.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES VICTOIRES ET AVANTAGES REMPORTÉS PAR LES FRANÇAIS DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1824.

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES AU PRÉSENT TABLEAU.

B. Bataille de. C. Combat de. Pas. Passage de. P. Prise de. I. Invasion de. L. Levée de. R. Reprise de.
Oc. Occupation de. P. B. Pays-Bas-Autrichiens. Fl. Aut. Flandre-Autrichienne. Allem. Allemagne.
C. Comté de.

Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1792				1793			
29 avril	Suisse.	P. Porentruy.	Custines.	19 mai.	Hollande.	C. Duremont.	Lamarlière.
20 juin	Flan Au	P. d'Ypres.	Lukner.	4 juin.	Fland. A.	P. Furnes.	
"	Pays-Bas.	P. Courtray.	"	6	Bavière.	P. Rotta.	
août.	Belgique.	C. Membray.	Lafayette	9	"	C. Arlon.	"
"	"	C. Lannoy.	"	10	"	P. Sieve.	Kellermann.
20 sept.	France.	B. Valmy.	Kellermann.	"	"	P. Assiote.	"
22	Savoie.	L. Savoie.	Montesquiou.	12	"	R. Condé.	"
23	Piémont.	P. Chambéry.	"	"	"	R. Longwy.	Laage.
28	Savoie.	P. Nice.	Anselme.	14	Italie.	P. postes avan.	"
29	Allem.	P. Spire.	Custines.	16	Prusse.	B. Marienbourg.	"
3 oct.	"	P. VVorms.	"	"	Espagne.	P. Val-Carlos.	"
8	France.	L. Siège de Lille.	Dumouriez.	19	Vendée.	R. d'Angers.	"
13	"	R. Verdun.	Kellermann.	20	"	C. d'Hermenault.	Sandoz.
14	C.de Nice.	P. Villefranche.	Truguet.	25	"	C. Parthenay.	"
20	Allem.	P. Mayence.	Custines.	"	"	C. d'Aubigné.	"
"	France.	R. Longwy.	Kellermann.	29	"	C. Luçon.	"
28	Allem.	P. Francfort-sur le Mein.	Custines.	"	Espagne.	R. Chat-Pignon.	Moncey.
6 nov.	Belgique.	B. Jemmappe.	Dumouriez.	4 juillet.	Vendée.	R. Chaillon.	WVesterman.
7	Hai. Autr.	P. Mons.	"	7	"	P. d'Anckenis.	"
8	Fla. Autr.	P. Tournay.	La Bourdonn.	8	"	C. d'Oost-Camp.	"
12	"	P. Gaud.	"	14	"	P. Pont S. Esprit.	"
"	P. B. Aut.	P. Charleroy.	Valence.	30 août.	Espagne.	P. Cerdagne.	"
13	Bra Aut.	B. d'Anderlech.	Dumouriez.	7 sept.	France.	B. Hindstchoot.	Houchard.
14	P. B. Aut.	P. Bruxelles.	"	13	P. B. Aut.	P. Menin.	Berie.
"	France.	P. Merzick.	Beurnonville.	15	"	P. Furnes.	"
"	"	P. Saarbruck.	"	17	Espagne.	B. Peyrestortes.	Davoust.
"	"	P. Freidenburg.	"	"	Allem.	C. Barlebroth.	Laudremont.
16	P. B. Aut.	P. Ostende.	Mouton.	"	Belgique.	C. Commies.	douville.
"	"	P. Malines.	Dumouriez.	"	Espagne.	C. Sierry.	Sabuguet.
18	"	P. d'Ypres.	La Bourdonn.	6 oct.	"	R. Thuin.	"
"	"	P. Furnes.	"	"	"	R. Bain. Colom.	"
"	"	P. Bruges.	"	9	"	P. Lyon.	Kellerman.
"	"	P. Auyers.	Lamarlière.	16	Belgique	B. Wattigotines.	Caru. Jourd.
21	"	P. Namur.	Valence.	17	France	B. Maubeuge.	"
22	"	P. Tirlémont.	Dumouriez.	23	"	B. Marchiennes.	"
27	Allem.	P. Liège.	"	24	Espagne.	P. Canteloups.	"
30	P. B. Aut.	P. Anvers Cita.	Miranda.	"	"	C. Collioure.	Delâtre.
2 déc.	"	P. Namur. Cita.	Valence.	16 nov.	"	C. Bitch.	"
6	"	C. S. Bernard.	"	17	Trèves.	P. Bli-Castel.	"
8	"	P. Aix la-Chap.	Dumouriez.	"	"	R. Wvantenau.	"
"	"	C. Berra.	Anselme.	20	"	Oc. d'Hornbach.	"
10	"	C. Ruremonde.	Miranda.	"	"	Oc. d. dx. ponts.	"
21	"	P. Consaarbrick.	"	21	"	P. Dol.	"
"	"	P. Guelldre Aut.	"	30	Allem.	P. Kayerslauter.	"
1793.				"	France.	C. Bitch.	Augier.
26 jan.	Hollande.	P. Breda.	Dumouriez.	13 déc.	Espagne.	B. Bidassoa.	Muller.
"	"	P. Klondertz.	Darson.	16	France.	P. Toulon.	Dugommier.
14 fév.	"	P. Herstienswert.	Miranda.	22	Vendée	B. Savenay.	Kleber, Mor.
17	"	P. Saint-Michel.	Champmouis.	25	France.	B. Weissamb.	Hoche.
"	Espagne.	C. Luceron.	Biron.	28	Hollande.	B. S. André.	Daendels.
7 mars.	Hollande.	C. Gertruidenb.	"	"	"	R. Landau.	"
"	Brabant.	C. Tirlémont.	Dumouriez.	"	France.	C. Jamaigne.	Hardy.
18 avril.	France.	R. Valenciennes.	"	"	Allem.	C. Dawendorf.	Pichegru.
				"	"	C. Gambsheims.	Desaix.

BATAILLES, COMBATS, PRISES DE VILLES, PASSAGES DE PONTS, etc. 17

Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1793. 28 déc.	Allem.	C. Marasi.	Bonneau.	1794. 28 août.	Hollande.	P. de l'Ecluse.	Schérer.
1794. janvier.	Espagne.	C. d'Ispeguay.	Laroche.	29	France.	R. Condé.	Marescot.
6	Allem.	C. Gerneskinn.	Hoche.	Piémont.	C. Mo. Genève.		Moulins.
5 février.	Pyr. occi.	P. Worms.	Hoche.	18 sept.	Hollande.	R. for. Bellegard.	
16	Allem.	C. S. Jean de Luz.		27	Hollande.	P. Crèveœur.	Delmas.
"	Belgique.	C. Oggertheim.	Desaix.	"	Belgi ue.	C. Sandweiler.	Vincent.
"	"	C. Reckem.	"	"	Espagne.	C. d'Olia.	Charlet.
7 avril.	Piémont.	C. Commies.	Macquart.	2 oct.	Allem.	B. Aldenhoven.	Jourdan.
8	"	C. Onelle.	Dumberlion.	3	"	P. Aix-la-Chap.	"
26	P. B. Aut.	C. Courtray.		"	"	P. fo. Crèveœur.	"
28	Espagne.	B. Teck.	Dugommier.	"	"	P. Juliers.	"
29	"	P. Menin.		7	"	P. Bois-le-Duc.	"
"	France.	C. d'Hendaye.	Frécheville.	17	Allem.	P. Cologne.	
"	Espagne.	C. Monteille.	Dagobert.	18	"	P. Prancental.	Desaix.
"	Allem.	C. Tiferdange.	Charbonnier.	"	"	P. Worms.	"
"	Espagne.	C. d'Arneguy.	Harida.	23	"	P. fort S. André.	"
"	"	C. Bascara.	Perignon.	26	Allem.	P. d'Andernach.	
10 mai.	"	Pas. la Sambre.		26	"	P. Coblents.	Marceau.
11	"	P. F. Mirabouk.	"	31	"	P. Vanloo.	Pichegru.
"	"	P. Col Fenestroll.	"	4 nov.	"	P. Rheinfels.	
13	"	P. Lannoy.	"	8	"	C. Cronstadt.	Michaud.
"	"	P. Rouba.	"	15	"	P. Maestricht.	Jourdan.
14	"	P. Mont-Cenis.	"	27	Pyr. orie.	P. Nimégue.	
18	Belgique.	B. Tourcoing.	Souham.	28	"	B. Monta. noire.	Dugommier.
20	"	Oc. d'Arbon.	"	27	"	P. Figuières.	Perignon.
26	"	Oc. Bincè.	"	28	"	P. Bergara.	
"	"	R. fort S. Elme.	"	27 déc.	Hollande.	P. Breda.	
"	"	R. port-Vendres.	"	30	"	Red. fort Rhin.	
"	"	R. Collioure.	"	1795. 1 janv.	"	P. Grave.	
27	Pyr. orie.	P. Dinant.		"	"	C. Breda.	
13 juin.	Allem.	C. Schifferstadt.	Michaud.	13	Hollande.	C. Heusden.	Pichegru.
"	"	P. d'Hoogladen.	"	17	"	C. Utrecht.	
17	"	P. Rousseler.		18	"	C. Gertruydend.	Bonneau.
23	"	P. d'Ypres.	Moreau.	20	"	P. Bot. hol. Texel.	
24	"	C. Deyne.	"	21	"	P. Amsterdam.	Pichegru.
26	Belgique.	P. Charleroy.	Jourdan.	1 fév.	"	P. Willemstadt.	
"	"	B. Fleurns.		"	"	R. Breda.	
"	"	P. Tournai.		"	"	P. Bergop-Zoom.	
"	"	R. Courtray.		2	"	Conq. Hollande.	Pichegru.
"	"	P. d'Anvers.		3	Espagne.	P. Roses.	Sauret.
"	"	P. Bruges.		16	"	Redd. Zélande.	
1 juillet.	"	P. Mons.		20 avril	France.	Chouans battus.	Aubert du
5	"	P. d'Ostende.		5 juin.	"	Les reb. de Toulon sont soumis.	Bayet.
"	"	P. Gand.		"	Sam. Meu.	P. Luxembourg.	
10	"	P. Oudenarde.		"	Espagne.	C. Descara.	Villot.
15	"	P. Brézelles.		18 juil.	"	C. Vittoria.	
"	"	R. Landrecies.		21	"	Défa. émigrés et ang. à Quiberon.	
"	"	P. Louvain.		"	"	C. Roncervaux.	Reille.
"	"	P. Malines.		"	"	C. d'Oizcorbe.	Digonet.
"	"	P. Spire.		"	Italie.	C. Limone.	Dallemagne.
18	Belgique.	P. Kersweiler.	Dejean.	"	Piémont.	C. Barbena.	Laharpe.
20	"	P. Nieuport.		6 sept.	"	P. Dusseldorf.	Jourdan.
29	Allem.	P. Namur et Cit.		20	"	P. Mannheim.	Pichegru.
"	Pyr. occi.	Occup. Bastan.		23 nov.	"	B. Loano.	Schérer.
"	Belgique.	P. Seneffe.	Morlot.	"	"	C. Spinardo.	Serrurier.
1 août.	Piémont.	C. Loano.	Dumberlion.	1796. 11 avril.	Piémont.	B. Montenotte.	Bonaparte.
"	"	P. Fontarabie.	"	13	"	B. Millesimo.	
"	"	P. S. Sébastien.	"	15 16 17	"	B. Dégo.	
2	"	R. Trèves.	"	"	"	C. Montenesimo.	
9	Espagne.	P. ile Cassandria.	Latour-Auve.	21	"	B. Vico.	
11	"	P. Tolosa.	"	22	"	B. Mondovi.	
12	Pyr. occi.	P. S. Sébastien.	"	25	Italie.	B. Alba.	Angereau.
13	Espagne.	P. Trèves.	Dugommier.	"	Piémont.	C. Mo. Legnano.	Rampon.
"	"	P. Boulou.	Schérer.	"	Italie.	C. Voltri.	Cervoni.
16	"	B. S. Laurent.		2 mai.	"	C. Tortone.	
27	"	R. Quenoy.		8	"	Pas. Pô.	
"	"	R. Valenciennes.					

BATAILLES, COMBATS, PRISES DE VILLES, PASSAGES DE PONTS, ETC.

Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1796. 10 mai.	Italie.	Pas. pont Lodi.	Bonaparte.	1798. 5 mars.	Helvétie.	P. Berne.	Brune.
11	"	C. Cremona.	"	12 juin.	Ile Médit.	P. Malte.	Bonaparte.
14	"	C. Pavie.	"	2 juil.	Egypte.	P. Alexandrie.	"
15	"	P. Milan.	"	7	"	B. Rosette.	Dugua.
29	"	Pas. Borghetto.	"	12	"	B. Chebreisse.	Bonaparte.
30	"	Pas. Peschiera.	"	21	"	B. Pyramides.	"
"	"	Pas. Mincio.	Gardane.	22	"	B. Caire.	Dupuy.
1 juin.	"	B. Sieg.	Kléber.	"	"	C. Ramanieh.	Bonaparte.
4	ANem.	B. Altenkirchen.	Beaupuy.	août.	Irlande.	C. Castelbar.	Humbert.
"	"	C. Kerih.	"	6 oct.	Egypte.	B. Sediman.	Dessaix.
17	"	P. Véronas.	Dessaix.	2 déc.	Italie.	B. Ponto-fermo.	"
24	"	P. Kehl.	"	4	"	B. Civita-Castel.	"
28	"	Pas. Rhin.	"	6	"	B. Calvi.	"
"	"	C. Renchen.	"	9	"	Occ. Piémont.	"
"	"	Ent. Livourne.	"	14	Italie.	P. Rome.	Championnet
29	"	P. chà. Milan.	"	21	"	Entrée Lucques.	"
1 juil.	ANem.	B. d'Ettingen.	Moreau.	1799.	"	"	"
5	"	B. Rastadt.	"	10 jan.	Naples.	P. Capoue.	Championnet
6	"	P. Rastadt.	"	21	"	P. Naples.	"
9	"	P. Ettingen.	"	"	Egypte.	C. Benicouef.	Marmont.
22	"	P. Wurzburg.	"	"	"	C. Samanhou.	Dessaix.
"	Italie.	C. Salo.	Soret.	"	"	C. Quetbier.	Samson.
"	ANem.	C. Caustadt.	Tapponnier.	"	"	C. Taiba.	Davoust.
"	"	C. Rinsfelden.	Vandamme.	"	Naples.	P. Sulmona.	Dachene.
"	"	C. Runkel.	Bernadotte.	"	"	C. d'Aversa.	Broussier.
"	"	C. Willerdord.	Lefebvre.	"	"	C. Castella.	Kellerman.
2 août.	"	P. Königshofen.	"	février.	Egypte.	C. Kéné.	Conroux.
3	"	C. Lonato.	"	7 mars.	"	Occ. pa. Grisons.	"
4	"	P. Bamberg.	Bernadotte.	15	"	B. Furstermunde.	"
6	Italie.	B. Castiglione.	Bonaparte.	23	Italie.	P. Livourne.	Miollis.
8	Allem.	B. Neresheim.	Moreau.	"	Egypte.	C. Souhama.	Friant.
11	"	B. Heidenheim.	"	"	"	C. Caffa.	"
19	Italie.	B. Trente.	Saint-Hilaire.	"	"	C. Bordeyn.	Duranteau.
24	"	B. Borgoforte.	Sabugnet.	"	Naples.	C. Sandria.	Broussier.
"	Allem.	C. Friedberg.	"	3 avril.	Syrie.	C. Tyr.	Vial.
"	"	C. d'Attendorf.	Lefebvre.	15	"	B. mont-Thabor.	Kléber.
"	"	C. Vvolfring.	Collaud.	"	Egypte.	C. Bir-al-Baar.	Davoust.
"	"	C. Teining.	Bernadotte.	mai.	Helvétie.	C. Winterthur.	Thureau.
4 sept.	Italie.	C. Roveredo.	Bonaparte.	25 juil.	Egypte.	B. Aboukir.	Bonaparte.
8	"	C. Bassano.	"	19 sept.	Hollande.	B. Bergen.	Brune.
14	"	C. San-Giorgio.	"	25	Helvétie.	B. Zurich.	Masséna.
"	"	C. Sarca.	Vaubeis.	4 oct.	"	C. Glaris.	Molitor.
"	"	C. Governolo.	Kilmaine.	6	Hollande.	B. Castricum.	Brune.
"	Allem.	C. Kamlach.	Ferino.	8	"	P. Alckmaer.	"
2 oct.	"	C. Buchau.	"	1 nov.	"	Ent. à Stuttgart.	"
21	"	C. Neuwied.	Championnet.	déc.	Italie.	C. Stori.	Gouv. S. Cyr.
16 nov.	Italie.	Pas. pont Arcol.	Bonaparte.	1800.	"	"	"
"	"	C. Rivoli.	Masséna.	20 mars.	Egypte.	B. Héliopolis.	Kléber.
1797.	"	"	"	"	"	P. Belbeys.	"
14 janv.	Italie.	B. Rivoli.	Bonaparte.	4 avril.	ANem.	B. Moeskirch.	Moreau.
16	"	C. B. Favorite.	"	"	Helvétie.	C. Walsbut.	Richepanse.
"	"	C. d'Anghiar.	Angereau.	3 mai.	Allem.	B. Engen.	Moreau.
"	"	C. S. Georges.	Miollis.	5	"	B. Moeskirch.	"
"	"	C. Bassano.	Masséna.	8	Espagne.	B. Méquinezza.	Rogniat.
"	"	C. Copernodolo.	"	9	Allem.	B. Biberach.	Moreau.
"	"	C. Torbolo.	Murat.	17	Alpes.	Pas. M. S. Ber.	Berthier.
1 fév.	"	P. Mantoue.	"	26	"	Pont du Var.	"
16 mars.	"	Pa. Tagliament.	Bonaparte.	"	Italie.	C. Turbigo.	Murat.
"	Tyrol.	C. Clagenfurth.	Masséna.	2 juin.	Prémont.	P. Bard.	Chabran.
"	"	C. Brixen.	Joubert.	"	Italie.	B. Montebello.	Lannes.
"	"	C. Mitterwald.	"	"	"	B. Marengo.	Bonaparte.
"	"	C. Siersing.	"	14	Allem.	B. Hochstetd.	Moreau.
17 avril.	Allem.	B. Neuwied.	Hoche.	19	"	P. Munich.	"
13 mai.	"	Occup. des états de Venise.	"	28	"	B. Nordlingen.	Ménard.
28 juin.	"	P. Corfou.	"	"	"	C. Aberhausen.	Montriehard.
1798.	"	"	"	"	Italie.	C. Cel de Tende.	Rochambeau.
3 fév.	Italie.	P. Rome.	Berthier.	19 oct.	"	C. Broni.	Vahubert.
"	Helvétie.	C. Buren.	Brune.	3 déc.	Autriche.	B. Hohenlinden.	Moreau.
"	"	C. Bienne.	Schauwenbo.	26	Italie.	Pas. Mincio.	Brune.

Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1800. décemb.	Allem.	C. f. Graffenberg.	S. Suzanne.	1806. décem.	Pologne.	C. Pulstuck.	Lannes.
"	"	C. Lanff.	Pacthod.	"	"	C. Nasielk.	Rapp.
"	"	C. Himmelsfort.	Dumonceau.	1807. 25 janv.	Prusse.	C. Mohringen.	"
"	"	C. Atteingen.	Barbou.	7 fév.	"	B. Eyleau.	Napoléon.
"	"	C. Ingoldiad.	Levasseur.	"	"	B. Hoff.	Hautpoul.
"	"	C. Neukirke.	Augereau.	"	"	P. d'Ostrotenska.	"
"	Alpes.	C. Fontana.	Sully.	19	"	C. Braunsberg.	Dupont.
"	"	C. Ramutz.	Barag. Hill.	26	"	C. Dirschau.	Dombrowski.
1801. 1 jan.	Italie.	Pas l'Adige.	Brune.	"	"	C. Schlett.	Lasalle.
7	"	P. Trente.	Macdonald.	"	"	C. d'Alstadt.	Loison.
"	"	C. Montebello.	Brune.	mars.	"	C. Glatz.	Gérard.
"	"	C. S. Albetas.	Macdonald.	"	"	C. Haskelsberg.	Puthard.
mars.	Egypte.	C. Bêda.	Destaing.	avril.	"	C. Kelberg.	Schramm.
1805. 8 oct.	Autriche.	C. Wvertingen.	"	"	Allem.	C. Uckermunde.	Veau.
14	"	C. Memmingen.	"	7 mai.	Prusse.	P. Isle d'Holm.	Dreüot Erlon.
17	"	P. d'Ulm.	Napoléon.	15	"	P. Weichselmu.	"
18	Allem.	C. Nordlingen.	Beiliard.	27	"	Oc. Dantsick.	Lefebvre.
28	Italie.	B. Verone.	Massena.	"	Pologne.	C. Wiskowo.	Lemarrois.
"	"	C. Paolo.	Serras.	"	Naples.	C. Reggio.	Despagne.
"	Allem.	C. d'Albeck.	Dupont.	"	Prusse.	C. Cauth.	Dumuy.
"	"	C. Riöd.	Montbrun.	6 juin.	"	C. Domitten.	"
"	"	C. Guntzbourg.	Barag. Hill.	14	"	B. Friedland.	Napoléon.
5 nov.	Italie.	P. Vicence.	Solignac.	15	"	P. Kœnisberg.	"
7	Autriche.	Oc. Tyrol.	"	24	"	P. Glatz.	Jér. Bonap.
11	"	C. Diernstein.	Gozan.	"	"	C. Spandaw.	Freyne.
14	"	C. Vienne.	Napoléon.	"	"	C. Heilsberg.	Napoléon.
16	"	C. Gunstersdorf.	"	"	"	C. Druesewo.	Claparède.
"	"	C. Presbourg.	"	"	"	C. Creutzbourg.	Milthaud.
18	"	C. Brunn.	"	21 août.	"	Oc. Stralsund.	"
"	Allem.	C. S. Léonard.	Charpentier.	30 sept.	Portugal.	P. Lisbonne.	Junot.
"	"	C. Limz.	Milthaud.	1808. 13 juil.	Espagne.	B. Médina.	Beauières.
"	Tyrol.	C. Neustarck.	Ney.	9 nov.	"	P. Burgos.	"
"	"	C. Tagliamento.	Despagne.	23	"	P. Tudéla.	"
"	Italie.	C. Castel-Franco.	Regnier.	29	"	B. Somo-Gierra.	Napoléon.
"	"	C. d'Albertini.	Grigny.	"	"	C. d'Espinosa.	Maison.
"	Autriche.	C. d'Almitz.	Walthier.	4 déce.	"	En. Madrid.	Napoléon.
"	"	C. Scharnitz.	Ney.	26	"	P. Saragoisse.	"
"	"	C. Marionzell.	Houdelet.	27	"	P. Férol.	"
2 déc.	"	B. d'Austerlitz.	Napoléon.	1809. janvier.	Espagne.	C. Carabella.	Colbert.
1806. 6 mars	Naples.	C. S. Martin.	Partonneau.	"	"	C. Cuença.	Latour-Mau.
18 juil.	"	P. Gaète.	Campredon.	18 mars.	"	C. Medelin.	"
semp.	"	C. Campoli.	Partonneau.	29	Portugal.	C. Porto.	Souff.
"	"	C. Vietri.	Verdier.	"	Espagne.	C. Guimmauren.	Jardon.
"	Autriche.	C. Debitibritch.	Lauriston.	18 avril.	Allem.	B. Tann.	Napoléon.
"	"	C. Castelnovo.	Launay.	19	"	B. Abensberg.	"
10 oct.	Prusse.	C. Saalfeldt.	Lannes.	21	"	B. d'Eckmuhl.	"
14	"	C. Weimar.	"	23	"	P. Ratisbonne.	"
"	"	B. Jéna.	Napoléon.	"	Espagne	C. Pennafiel.	Caulincourt.
17	"	B. Halle.	"	"	Italie.	C. Caldero.	Eugène.
20	"	C. Wittemberg.	Davoust.	9 mai.	"	Pas. de la Piave.	"
21	"	Oc. Hanovre.	"	17	"	P. fort de Mal-	"
26	"	P. Berlin.	Napoléon.	"	"	borghetto.	"
28	"	C. Prentslow.	"	21	"	Ent. à Vienne.	"
31	"	Oc. Hesse-Cassel.	"	22	Autriche.	B. d'Essling.	Napoléon.
"	"	P. Strelitz.	Savary.	"	"	C. d'Ottochatz.	Delzons.
"	"	C. Géra.	Lasalle.	"	"	C. d'Ebersberg.	Claparède.
"	"	C. Lubeck.	"	"	Italie.	C. S. Daniel.	Eugène.
9 nov.	"	Oc. Magdebourg.	"	14 juin.	Autriche.	B. Raab.	"
8	"	Oc. Hambourg.	"	"	"	P. Raab.	Lauriston.
19	"	En. Varsovie.	"	22	Tyrol.	C. Tarvis.	Abbé.
28	"	C. Crevismulen.	Walthier.	"	Espagne.	C. d'Osado.	Bardet.
"	Pologne.	C. Loviez.	Beaumont.	"	"	C. S. Anderde.	Bonnet.
6 déc.	Prusse.	P. Thorn.	Ney.	5 juil.	Autriche.	B. d'Engerdorf.	Napoléon.
"	Pologne.	C. Kikol.	Beauières.	6	"	B. Wagram.	"
"	"	C. Wvka.	Davoust.	28	Espagne.	B. Talaveyra.	Jos. Bonap.
"	"	C. Powikowo.	Gauthier.	"	Autriche.	C. Znaïm.	Marmont.
"	"	C. Soldau.	Marchand.	3 août.	Espagne.	Pas. Tage.	Beurmann.

Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	PAYS.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1809. 3 août.	Espagne.	C. d'Oropeza.	Dulanloy.	1812. septem.	Russie.	C. Zvenigrod.	Eugène.
octobre.	"	C. Navia.	Ornano.	3 nov.	"	B. Vviasma.	Ney.
18 nov.	"	B. de Ocana.	Jos. Bonap.	25	"	Pas. Bérésina.	"
28 déc.	"	B. Alba Tormes.	"	"	"	B. Nicmatitza.	Oudinot.
1810. 20 jan.	Espagne.	C. Sierra-Moren.	Soult.	décem.	Espagne.	C. Roncal.	Abbé.
28	"	P. Grenade.	"	1813. avril.	Prusse.	C. Mokern.	Grenier.
31	"	P. Séville.	Victor.	2 mai.	Allem.	B. Lutzen.	Napoléon.
6 fév.	"	P. Malaga.	"	20	"	B. Bautzen.	"
"	"	C. Vich.	Suchet.	21	"	B. Wurtchen.	"
mars.	"	C. d'Etronquillo.	Gazan.	"	"	C. Pozerna.	Bessière.
"	"	C. d'Huroyo.	Foy.	"	"	C. Wessig.	Bertrand.
avril.	"	C. Santa-Cathar.	Laplane.	juillet.	Espagne.	C. Sarauzen.	Soult.
"	"	C. Lérída.	Mouton.	27 août.	Saxe.	B. Dresde.	Napoléon.
14 mai.	"	P. Lérída.	Suchet.	"	Allem.	C. Pirna.	Mortier.
juin.	"	P. Mequinenza.	Rogniat.	septem.	"	C. Zahna.	Guilleminot.
10 juil.	"	P. Cnidad-Rodr.	"	"	"	C. Dennewitz.	Lorges.
27 août.	"	P. d'Alméida.	"	"	"	C. Beraun.	Gouv. S. Cyr.
"	"	C. Bienvenida.	Brayer.	"	"	C. Richofsweydo.	Napoléon.
15 oct.	"	C. Fuengirola.	"	"	"	C. Mersbourg	Lefeb. Desno.
nov.	"	C. Vimarox.	Broussard.	"	"	C. Feitz.	Quesnel.
1811. 1 jan.	Espagne.	P. Tortose.	"	16 oct.	Italie.	B. Vachau.	"
9 fév.	"	P. Gebora.	"	30	Italie.	B. Hanau.	Napoléon.
11 mars.	"	P. Badajoz.	Girard.	25 nov.	"	P. Ferrare.	De Conchy.
"	"	C. Chiclana.	Victor.	"	"	C. S. Martin.	Marcognet.
15 mai.	"	B. d'Albufera.	Soult.	"	"	C. Caldeiro.	Eugène.
29	"	P. d'Olive.	Suchet.	"	"	C. Castagnaro.	"
29 juin.	"	P. Tarragone.	"	1814. 29 jan.	France.	B. Brienne.	Napoléon.
"	"	C. Bonaredès.	Valletaux.	"	"	C. S. Dizier.	"
juillet.	"	C. Mont-Serrat	Suchet.	10 fév.	"	B. Montmirail.	"
août.	"	C. d'Aunou.	Lahoussaye.	14	"	C. Vaux-Champ.	"
25 oct.	"	B. Sagonte.	Suchet.	18	"	B. Montereau.	"
26	"	P. Sagonte.	"	"	"	C. Châ. Thierry.	"
novem.	"	C. S. Roch.	Sémélé.	"	"	C. Sens.	Allix.
1812. 9 janv.	Espagne.	P. Valence.	"	"	"	C. Cha. Aubert.	Napoléon.
mai.	"	C. Santana.	Char. Lamet.	"	"	C. Sezanne.	"
23 juin.	"	Pas. Niémen.	"	"	"	C. Merys-Seine.	"
28	Russie.	C. Vilna.	Bruyère.	"	"	C. d'Orléans.	Chassereau.
"	Espagne.	C. Bornos.	Conroux.	"	"	C. Fontainebleau.	Allix.
"	Russie.	C. Soleszniszki.	Bordesoult.	"	"	C. Nangis.	Napoléon.
16 juil.	"	B. Poniewitz.	Ricard.	"	Belgique.	C. d'Anvers.	Carnot.
23	"	C. Mobilow.	Davoust.	"	Italie.	C. Borghetto.	Eugène.
"	"	C. Witepsk.	Murat.	"	"	B. Mincio.	"
1 août.	"	C. Drissa.	Oudinot.	"	"	C. Villa Franca.	Bonnamain.
17	"	B. Smolensk.	Napoléon.	7 mars.	France.	B. Craonne.	Napoléon.
18	"	2 ^e B. Polotzk.	Gouv. S. Cyr.	8	Hollande.	C. Berg-op-Zoom.	Bizannet.
"	"	C. Slawkowow.	Grouchy.	"	Italie.	C. Cuastellaro.	Freissinet.
"	"	C. d'Uswiat.	Murat.	"	"	C. Parme.	Grenier.
"	Russie.	C. Gradeczna.	Reynier.	"	"	C. Guastalla.	Eugène.
"	"	C. Liody.	Grouchy.	"	France.	C. Vauclet.	Drouot.
"	"	C. Krasnoé.	Razout.	"	"	C. Béry-au-Bac.	Napoléon.
7	"	B. Moskowa.	Napoléon.	"	"	C. Reims.	"
14	"	P. Moskow.	"	"	"	C. S. Dizier.	"
"	"	C. Galowino.	Compans.	1815. 15 juin.	Belgique.	C. Charleroy.	Napoléon.
octobre.	"	C. Denitrow.	Delzons.	"	"	C. Namur.	Teste.
24	"	B. Malo-Jaroslo.	Napoléon.	16	"	B. Ligny.	Napoléon.
"	"	C. Garosen.	Grandjean.				

BATAILLES, PRISES DE VILLES, ETC.

DERNIÈRE GUERRE D'ESPAGNE.

Années, mois et jours.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.	Années, mois et jours.	LIEUX.	GÉNÉRAUX.
1823.			1823.		
5 avril.	C. S. Sébastien.	Bourck.	13 juil.	C. Betanzos.	Bourck.
6	C. et Pas. Bidassoa.	"	"	P. la citadelle de Lorca.	Molitor.
17	P. Logrono.	Obert.	8 au 13	C. sous Barcelonne.	Curial, Vasserot.
18	Pas. des Pyrénées orien.	Moncey.	15	C. sur les hauteurs de la Corogne.	Géné. Bourck, colonel Lambot.
2 mai.	Pas. Fluvia.	"	"	Red. fles de las Medas.	Damas.
"	Entrée à Gironne.	"	"	Af. devant Pampelune.	Lauriston.
18	C. Castel-Tersol.	Donnadieu.	"	Red. Pampelune.	"
21	Occu. de Mattaro.	Curial.	18	Red. Santana.	Hohenlohe.
24	C. Mattaro.	La Roche-Aym.	19	Red. S. Sébastien.	Hohenlohe.
"	Entrée à Madrid.	Duc d'Angoulé.	21	Capitulation du Ferrol.	Hubert.
25	2 ^e C. Castel-Tersol.	Latour-Dupin.	22	Occupation de Monbu.	Mongardé.
28	C. Talaveyra la Reyna.	Valin.	24	Occupation d'Igualada.	Tromelin.
2 juin.	C. d'Astorga.	La Rochejacqu.	"	Affaire Jorba.	Maré. Moncey.
8	C. Visillo.	Bordesoult.	25	C. Calaf.	Baron d'Éroles.
"	Passage du Tage.	Co. Bourmont.	"	C. Guadalhuertano.	Bonnemain.
9	C. Villitre.	Duc Dino. Esp.	26	Entrée à Grenade.	Molitor.
12	Entrée à Valence.	Molitor.	27	Af. Campillo.	Molitor, Pelleport, Loverdo, Bonnemain, S. Chamans, Lanferna.
"	C. d'Elviso.	Prin. Carignan.	28		Curial.
13	Entrée à Cordoue.	Bordesoult.			Molitor.
14	C. Pallan.	Vidal.			
19	C. San-Lucar los magos.	Lauriston.	30	Af. sous Barcelonne.	Lamarant, Drouuault, cap. Frég.
"	C. devant S. Sébastien.	Hohenlohe.	"	Sou. du gé. Ballesteros.	Lauriston.
20	C. Vers Huebla.	Saint-Mars.	1 août.	Départ de Madrid de Mon. duc d'Angoulême.	Tromelin.
21	C. S. Jean del Puerto.	D'Hautefeuille.	2	P. l'île Verte.	Baron d'Éroles.
21	C. sur la Déla.	Hubert.	"	Red. de l'île d'Algésiras.	Bourck.
21 22.	C. Gazurès et Pento-de-Tieras.	d'Albignac.	5	C. Calda.	
22	C. Rivar-Vella-Colonga et Gijon.	Hubert.	"	C. Manresa.	
"	Entrée à Séville.	Co. Bourmont.	11	Red. de la Corogne.	
24	Occ. Puerto Santa Maria et Puerto Réal.	Bordesoult.	16	Arrivée de Mons. le duc d'Angoulé. dev. Cadix.	
26	C. Manzanarès.	La Rochejacqu.	26	Affaire contre Riégo.	Latour-Froissac
27	C. d'Oviédo et Campo de Cuso.	Longa espagnol.	31	P. du Trocadéro.	duc d'Angoulé.
7 juil.	C. vers la Nevia.	Hubert.	13, 14 se.	C. livrés par le 2 ^e corps.	Molitor.
9	Af. de Molins-del-Rey.	La Roche-Aym.	10	Af. devant Barcelonne.	Latour-Dupin.
"	Affaire de Martorell.	Achard.			
11	Entrée à Lugo.	Bourck.			

LES BATAILLES LES PLUS MÉMORABLES. SONT CELLES

De JEMMAPES, 7 nov. 1792, DUNMOURIER; HONDS-COOT, 9 août 1793, HOUGHARD; WATTIGNIES, 16 oct. 1793, CARNOT et JOURDAN; FLEURUS, 26 juin 1794 JOURDAN; MONDOVI, MONTENOTTE, MILLESIMO, CASTIGLIONE, ARCOLE, RIVOLI, PYRAMIDES, ABOU-KIR, BONAPARTE; HEIDENHEIM, HORSCHTADT,

HOHENLINDEN, MOREAU; ZURIC, VÉRONE, MASSÉNA; AUSTERLITZ, IENA, FRIEDLAND, WAGRAM, MOSKOWA, DRESDE, HANAU, et d'une foule d'autres lieux, NAPOLEON. Waterloo a interrompu la série des succès de nos armées, mais ne les a point fait oublier.

DÉCRETS, LOIS, ORDONNANCES, ÉVÈNEMENTS ET ACTES

SOUVENT MENTIONNÉS DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1825.

1789.

- 17 juin. — Décret qui met la dette publique sous la garantie de l'honneur et de la loyauté nationale.
- 23 — Un décret établit la liberté des cultes.
- 4 août. — Dans une séance nocturne, la noblesse renonce aux droits féodaux.
- 19 décem. — Création d'un papier monnaie, sous le nom d'assignats.
- 24 décem. — Décret qui rend les *non catholiques* admissibles aux emplois publics.

1790.

- 13 février. — Décret qui supprime les vœux monastiques.
- 19 juin. — Suppression de la noblesse héréditaire.
- 6 sept. — Suppression des parlements, cours souveraines.

1791.

- 20 avrîl. — Abolition des maîtrises et jurandes.
- 3, 12 et 13 sept. — Protestation signée par une partie des membres du *côté droit* de l'assemblée constituante, contre les innovations décrétées par cette assemblée, contre la constitution acceptée et sanctionnée par le Roi.
- 8 nov. — Décret qui déclare coupables de conspiration, les émigrés non rentrés au premier janv. 1792.

AN 1^{er}, 1792.

- 9 février. — Décret qui met à la disposition de l'état les biens des émigrés.
- 27 juill. — Décret qui ordonne la confiscation et la vente des biens des émigrés, au profit de la nation.
- 19 septem. — Décret qui supprime l'ordre de Malte et qui ordonne la vente de ses biens.

1793.

- 3 mai. — Établissement du *maximum*, ou loi qui fixe le prix des denrées.
- 6 juin. — Protestation de 73 girondins, contre la révolution des 31 mai, premier et 2 juin.
- 17 sept. — Lois des suspects qui atteint arbitrairement une foule de citoyens français.
- 1^{er} octob. — Abolition du calendrier grégorien, et substitution d'une ère nouvelle et d'un calendrier nouveau.

AN 2, 1793.

- 19 vend. 10 octob. — Établissement par la convention du gouvernement révolutionnaire.
- 14 frim. — Décret qui organise le gouvernement révolutionnaire.

AN 3.

- 9 brum. — Loi qui établit une école normale.
- 3 vent. — Création des écoles centrales.
- 4 niv. — Suppression du *maximum* ou de la taxe sur les denrées.
- 4 jour compl. — Loi qui exclut les parents et alliés des émigrés et des prêtres insermentés de toutes fonctions publiques.
- 1 germ. — Formation de l'école polytechnique.

AN 3.

- 4 fruct. — La convention décrète que les deux tiers de ses membres seront élus à la prochaine législature.
- 14 prair. — Suppression du tribunal révolutionnaire.

AN 4.

- 3 brum. — Décret pour l'établissement d'un institut national et l'organisation de l'instruction publique.
- 4 brum. — Loi qui accordait une amnistie pour les délits révolutionnaires.
- 2 pluv. — Décret ordonnant la destruction des objets servant à la fabrication des assignats, dont l'émission avait été portée à 40 millions.
- 12 vent. — Rapport de la loi des suspects.
- 26 vent. — Création de deux milliards 400 millions de mandats territoriaux.
- 22 germ. — Loi qui interdit l'usage des cloches.

AN 5.

- 7 fructid. — Rapport des lois pénales contre les prêtres insermentés.
- 14 fructid. — Rapport de tout décret jusqu'à ce jour prononçant des *misses hors la loi*.
- 19 fruct. — Loi qui condamne 53 députés et un grand nombre de citoyens à la déportation.
- 1^{er} jour compl. — Loi sur le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur.

AN 6.

- 9 vendém. — Remboursement des deux tiers de la dette publique.
- 9 frim. — Loi qui restreint les droits des ci-devant nobles et assimile aux étrangers cette classe de citoyens.
- 15 niv. — Saisie générale des marchandises anglaises.
- 13 therm. — Installation du prytanée français, en remplacement du collège Egalité, nommé originellement collège de Clermont, ensuite collège de Louis-le-Grand, lycée sous le consulat, lycée impérial sous l'empire et aujourd'hui collège royal de Louis-le-Grand.
- 19 fruct. — Établissement de la conscription militaire.

AN 7.

- 22 vend. — L'empereur de Russie se déclare grand-maitre de l'ordre de Malte, et en fixe le chef-lieu à Saint-Petersbourg.
- 16 niv. — Coalition entre l'Angleterre, les deux Siciles, la Russie et la Porte Ottomane, contre l'expédition d'Egypte.
- 9 floréal. — Assassinat des plénipotentiaires français, au sortir des conférences de Rastad.
- 6^e jour complém. — Décret qui met hors la loi (peine de mort), tout Français qui tendrait à changer la constitution.

AN 8.

- 15 vend. — Débarquement du général en chef Bonaparte, à Fréjus.
- du 18 au 24 brum. — Promulgation de la constitution de l'an 8.

AN 8.

- 27 niv. — Arrêté qui détermine le nombre des journaux et les soumet à la censure.
- 22 pluv. — Établissement de la banque de France.
- 1 germ. — Division du prytanée français en quatre collèges.
- 15 prair. — Bataille de Marengo, gagnée par le 1^{er} consul.

AN 9.

- 18 vend. — Arrêté des consuls qui raye 52,099 individus de la liste des émigrés.
- 10 mess. — Ouverture du concile national de France.
- 26 mess. — Signature du concordat.

AN 10.

- 9 vend. — Préliminaires de paix avec l'Angleterre.
- 18 brum. — Grande fête pour la célébration de la paix générale.
- 13 vent. — Arrêté des consuls portant qu'il y aura chaque année à Paris une exposition publique des produits de l'industrie française pendant les 5 jours complémentaires.
- 4 germ. — Paix d'Amiens entre la France, l'Espagne, et la Hollande d'une part, et l'Angleterre de l'autre.
- 15 germ. — Présentation du concordat à l'approbation du corps législatif.
- 18 germ. — Loi pour l'organisation des cultes, liberté de conscience, etc.
- 6 floral. — Sénatus-consulte pour l'amnistie accordée aux émigrés.
- 11 floral. — Loi portant création des écoles primaires, secondaires, lycées et écoles spéciales.
- 18 floral. — Le consulat de Napoléon Bonaparte est prorogé pour 10 ans.
- 28 floral. — Création de la légion d'honneur.
- 14 therm. — Le sénat proclame Napoléon Bonaparte consul à vie.

AN. II.

- 14 niv. — Création des sénatoreries.
- 1 floral. — Loi qui accorde des propriétés territoriales aux vétérans qui devront s'établir dans les vingt-sixième et vingt-septième divisions militaires.

AN 12.

- 10 niv. — Proclamation de l'indépendance de Saint-Domingue, cette île reprend son nom d'Haïti.
- 4 vendém. — Décret sur la liberté de la presse.
- 5 vent. — Établissement des droits réunis.
- 10 germ. — Loi pour la réunion des lois civiles, sous le titre de *Code civil des Français*.
- 28 flor. — Napoléon Bonaparte reçoit du sénat le titre d'empereur des Français.
- 11 messid. — Rétablissement des jésuites par le pape Pie VII dans le royaume des Deux-Siciles.

AN 13.

- 10 frim. — Admission de l'hérédité de la dignité impériale dans la famille de Napoléon Bonaparte.
- 11 frim. — Couronnement de Napoléon, comme empereur des Français et de Joséphine comme impératrice.
- 27 vent. — Communication faite au sénat de l'acceptation de la couronne d'Italie, par l'empereur Napoléon.
- 15 germ. — Départ du pape de Paris.
- 22 fruct. — Sénatus-consulte pour le rétablissement du calendrier grégorien fixé au 1^{er} janvier 1806.

1806.

- 1 janvier. — Formation des royaumes de Bavière et Wurtemberg.

1806.

- 15 mars. — Le général Murat est nommé grand-duc de Berg.
- 30 mars. — Joseph Bonaparte est proclamé roi des deux Siciles.
- 5 juin. — Louis Bonaparte est déclaré roi de Hollande.
- 12 novem. — Décret impérial sur l'organisation de la garde nationale.
- 21 novem. — Décret impérial qui déclare les îles Britanniques en état de blocus.

1807.

- 27 janv. — Création de la république d'Haïti.
- 9 mars. — Les juifs sont admis à la participation des droits civils et politiques.
- 25 juin. — Entrevue des empereurs de France et de Russie sur le Niémen.
- 18 août. — Formation du royaume de Westphalie.
- 19 août. — Suppression du tribunal.
- 1 septem. — Organisation du gouvernement des Sept Îles.
- 7 sept. — Bombardement et incendie de Copenhague par les Anglais.
- 14 sept. — Napoléon déclare qu'il s'opposera à toute liaison des puissances du continent avec l'Angleterre.
- 8 décem. — Élévation de Jérôme frère de Napoléon au trône de Westphalie.
- 11 mars. — Création des majorats et des titres héréditaires de prince, duc, comte et chevalier.
- 13 avril. — Adresse de la junte suprême d'Espagne qui demande Joseph Bonaparte pour roi.
- 6 juin. — Joseph Bonaparte est proclamé roi des Espagnes et des Indes.
- 15 juillet. — Murat, grand-duc de Berg, est nommé roi de Naples.

1808.

- 27 janvier. — Arrivée au Brésil de la famille royale de Portugal.
- 7 mars. — Le pape lance un bref d'excommunication contre l'empereur Napoléon.
- 28 juillet. — Mustapha, empereur de Constantinople, est détrôné et Mahmoud, son frère, est proclamé sultan.

1809.

- 29 mars. — Abdication du roi de Suède, Gustave Adolphe IV.
- 5 juillet. — Bulle d'excommunication contre Napoléon, datée de Sainte-Marie-Majeure.
- 6 juillet. — Murat donne l'ordre de s'emparer de la personne du Pape et de l'éloigner de Rome.
- 16 décem. — Dissolution du mariage de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine.

1810.

- 7 fév. — Convention du mariage entre l'empereur Napoléon et l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.
- 17 fév. — Sénatus-consulte qui accorde au pape deux millions de dotation.
- 19 avril. — Formation du gouvernement fédératif de Vénézuëla.
- 9 juillet. — Abdication de Louis Bonaparte, roi de Hollande.
- 18 octob. — Institution des cours prévôtales et des tribunaux de douanes.
- 13 décem. — Sénatus-consulte qui, par la réunion de plusieurs villes et contrées, porte à 130 le nombre des départements de la France.

1811.

- 8 janvier. — Le prince de Galles est nommé régent d'Angleterre.
 20 mars. — Naissance du roi de Rome.
 2 juin. — Christophe est couronné roi d'Haïti.
 14 juin. — Ouverture d'un concile à Paris.
 4 août. — Bref du pape qui confirme les décrets du concile de Paris.

1812.

- 15 janvier. — Trente mille hectares de terrain sont affectés à la culture des betteraves.
 13 mars. — Division de la garde nationale de France en trois bans.
 9 mai. — Départ de l'empereur Napoléon pour l'armée.
 19 juin. — Arrivée de N. S. P. le pape à Fontainebleau.
 28 juin. — Proclamation annonçant le rétablissement du royaume de la Pologne.
 5 décem. — Napoléon quitte l'armée de Russie à Smolensk, pour rentrer en France.
 20 — Arrivée de Napoléon à Paris.

1813.

- 25 janvier — Concordat de Fontainebleau.
 1 février. — Proclamation de Louis XVIII aux Français.
 15 avril. — Départ de Napoléon pour l'armée d'Allemagne.
 3 novem. — Retour de Napoléon à Mayence pour rentrer en France.
 9 — Son arrivée à Saint-Cloud.

1814.

- 1 fév. — Proclamation du duc d'Angoulême.
 28 mars. — Marche des alliés sur Paris.
 11 avril. — Abdication de l'empereur Napoléon.
 12 avril. — Entrée du comte d'Artois à Paris.
 20 — Napoléon part de Fontainebleau pour l'île d'Elbe.
 24 avril. — Débarquement de Louis XVIII à Calais.
 2 mai. — Déclaration du Roi à Saint-Ouen, qui pose les principes de la Charte.
 7 août. — Rétablissement des jésuites par Pie VII.

1815.

- 1 mars. — Napoléon débarque au Golfe Juan, près de Cannes.
 20 mars. — Retour de Napoléon à Paris.
 1 juin. — Assemblée du champ de mai.
 18 juin. — Bataille de Waterloo.
 22 juin. — Nouvelle abdication de Napoléon.
 24 juillet. — Ordonnance par laquelle 19 généraux ou officiers supérieurs sont mis en arrestation et en jugement, et 38 autres individus sont mis en surveillance, jusqu'à ce que les deux chambres législatives aient prononcé sur leur sort.
 29 août. — Suspension de la liberté individuelle.
 12 décem. — Rétablissement par le Roi des cours prévôtales.

1816.

- 2 janvier. — Un ukase de l'empereur Alexandre expulse les jésuites de toutes les Russies.
 12 janvier. — Loi d'amnistie par laquelle tous les ex-conventionnels ayant voté la mort de Louis XVI et occupé quelques fonctions publiques pendant les cents jours, sont bannis du royaume.
 21 — Substitution de quatre académies aux quatre classes de l'Institut.
 13 avril. — Licenciement des élèves de l'école polytechnique.
 19 avril. — Fin de la session de la chambre dite introuvable.

1816.

- 4 mai. — Abolition du divorce.
 5 septem. — Rétablissement de l'école polytechnique.
 25 — Ordonnance du Roi qui déclare que la Charte ne sera pas révisée.
 8 septem. — Ordonnance qui autorise les missions en France.
 4 novem. — Ouverture de la chambre de 1816; le Roi dans son discours dit qu'il ne sera porté aucune atteinte à la Charte.

1817.

- 5 février. — Loi constitutionnelle relative aux élections.
 12 — Nouvelle loi sur la liberté individuelle.
 16 juillet. — Convention avec le pape, pour remettre en vigueur le concordat passé entre François 1^{er} et Léon X.
 5 novem. — Discours du Roi à l'ouverture de la session de 1817; Sa Majesté promet de nouveau que la Charte sera fidèlement observée.
 30 décem. — Loi qui astreint les journaux à ne paraître qu'avec l'autorisation du Roi.

1818.

- 6 mars. — Loi sur le recrutement de l'armée.
 2 août. — Ordonnance du Roi sur l'avancement par ancienneté dans l'armée.
 24 nov. — Le maréchal Gouvion Saint-Cyr fait ouvrir, à Paris, un cours normal d'enseignement mutuel pour tous les corps de l'armée.

1819.

- 24 mars. — Société royale créée en France pour l'amélioration des prisons.
 17 mai. — Loi sur la répression des délits de la presse.
 5 oct. — Constitution du royaume de Wurtemberg.
 6 — Mort de Charles-Emmanuel IV ancien roi de Sardaigne, les jésuites veulent s'emparer de sa succession.

1820.

- 13 février. — Assassinat du duc de Berry.
 25 mars. — Loi qui restreint la liberté individuelle.
 — Renvoi définitif des jésuites de la Russie.
 30 — Adoption à la chambre des députés du projet de loi sur la censure des journaux et feuilles périodiques.
 7 juin. — Troubles à Paris au sujet de la loi des élections.
 9 — Loi qui a augmenté le nombre des députés et accordé un double vote aux électeurs les plus imposés dans chaque département.
 27 septem. — Naissance de S. A. R. monseigneur le duc de Bordeaux.

1824.

- 16 sept. — Avènement de Charles X au trône de France, son premier acte est l'abolition de la censure.

1825.

- 25 mars. — Loi qui accorde aux émigrés trente millions de rente, à titre d'indemnité.
 17 avril. — Ordonnance du Roi qui reconnaît l'indépendance de la république d'Haïti.
 1^{er} mai. — Loi qui convertit en 3 pour cent, les 5 pour cent de la dette publique.
 11 juillet. — Acceptation par la république d'Haïti, de l'ordonnance royale qui reconnaît son indépendance, moyennant une indemnité de 150 millions pour les anciens colons.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE ET PORTATIVE

DES CONTEMPORAINS.

A

AA. (Cm. Cu. VAN-DEB), naquit à Zwol le 25 août 1718. D'excellentes études faites aux universités de Leyde et de Jéna le firent nommer, en 1739, pasteur de l'église luthérienne d'Almaer, et trois ans après, pasteur de celle de Harlem. Ses succès pendant 54 ans attestent ses talents et l'ardeur de son zèle; ses sermons faisaient une telle impression sur ses auditeurs, que les fidèles des autres communions désertaient souvent leurs temples pour venir l'entendre. Il donnait aux sciences les moments de liberté que lui laissait son ministère; il concourut à la fondation de la société des sciences, établie à Harlem en 1752, et en fut un des membres les plus distingués; il en remplit jusqu'à sa mort les fonctions de secrétaire, et l'enrichit de plusieurs mémoires savants et curieux sur l'histoire naturelle et l'économie domestique. Il mourut à 74 ans, en 1792, après avoir exercé pendant 52 ans le ministère évangélique à Harlem. Il avait célébré, un an auparavant, la cinquantenaire de ses fonctions; une médaille, gravée par J. G. Holtzhey, l'un des meilleurs artistes de son temps, en a perpétué le souvenir.

ABADIA (Fa. Xa.), né à Valence (Espagne), en 1774, entra fort jeune comme simple cadet, dans le régiment de Tolède. Sa bonne conduite le fit bientôt distinguer; lieutenant dès 1793, il servit en Catalogne dans la guerre contre la France, mérita de plus en plus la confiance de ses chefs, et devint successivement major de la place de Cadix et directeur du préside correctionnel de Grenade. Accusé d'être favorable aux Français contre sa patrie, il déclina de se justifier autrement que par ses services, et organisa à cet effet la division de l'armée nationale de la Manche, dont il devint chef d'état-major. Cette armée qui vainquit d'abord à Baylen, ayant été battue ensuite, Abadia retourna à Cadix où il fut nommé maréchal de camp par la junte centrale qui soutenait la couronne de Ferdinand, détenu à Valence; il fut même chargé par intérim du portefeuille de la guerre, et ne quitta ces fonctions que pour passer au commandement de l'armée de Galice qu'il vint à bout d'organiser. Après la rentrée de Ferdinand en Espagne et l'abolition du système constitutionnel, Abadia fut envoyé à Cadix pour inspecter les troupes destinées à combattre les insurgés d'Amérique. On connaît l'issue de ces préparatifs. Resté dans l'inaction jusqu'en 1814, il fut nommé par

le gouvernement constitutionnel, rétabli à cette époque sous la sanction royale, chef politique de Murcie, où une assez vive opposition au nouvel ordre de choses s'était manifestée. Il occupa cette place jusqu'en 1822, où les cortès le mirent en jugement, pour n'avoir pas arrêté les troubles arrivés à Lorga, la nuit du 29 au 30 avril. Il est à présumer que les changements survenus dans la péninsule lui auront fait pardonner ses torts envers les constitutionnels.

ABAD Y QUEYPO (Emanuel), né dans les Asturies, embrassa l'état ecclésiastique, et passa à la nouvelle Espagne; l'évêque de Valladolid de Mechoacan sut bientôt distinguer ses talents et ses vertus, et lui donna la plus grande marque de confiance en le nommant au poste important de *Jefe de testamentos*. En 1807, le prince de la Paix, pour remédier au désordre des finances d'Espagne, voulant créer une *caisse d'amortissement*, fit saisir certains biens ecclésiastiques, appelés en Espagne *capellanías* (espèces de bénéfices), dont les produits étaient répartis entre les bénéficiaires, les possesseurs de mines et les commerçants; cette mesure fit jeter les hauts cris à toutes les parties prenantes: l'évêque de Valladolid, sans s'arrêter à des plaintes stériles, envoya Abad en Espagne pour demander au moins la suspension du décret; cette démarche n'eut aucun résultat pour le moment, la capitale se trouvant au pouvoir des Français; mais Abad ayant suivi la junte centrale à Séville, obtint enfin, lorsque la situation des affaires fut devenue un peu plus tranquille, la suspension du décret, rendu contre les biens ecclésiastiques, objet de sa mission. Il retourna vers la fin de 1809 en Amérique, et y apprit que l'évêque son protecteur, ainsi que celui qui lui avait succédé, étaient morts en son absence, et qu'il avait été appelé à les remplacer. La révolution ayant éclaté en 1810, dans la nouvelle Espagne, il s'opposa, mais inutilement, à ses progrès, et fut obligé de se réfugier à Mexico. Il y resta jusqu'à ce que le mouvement insurrectionnel eut été apaisé, et arriva assez à temps à Valladolid pour soustraire quelques malheureux victimes aux vengeances des commissaires espagnols. Son zèle eut un plein succès, mais le compromit auprès de ses compatriotes et des Américains eux-mêmes. Ceux-ci le regardaient comme un ennemi des libertés nationales, et il passait auprès des Espagnols pour partager les idées

nouvelles. A son retour en Espagne, Ferdinand VII, livré aux mêmes ministres qui l'avaient déterminé, en 1808, à se remettre entre les mains de Napoléon, annula comme illégitime, tout ce qui s'était fait pendant son absence, et révoqua en conséquence la nomination de l'archevêque de Mexico, et celle de l'évêque de Valladolid de Mechoacan. Le premier céda sans résistance, le second doué d'une ame forte, opposa aux ordres de la cour une fermeté indomptable, et fit valoir pour défendre les privilèges de l'église, tous les moyens puissants qu'elle met à la disposition de ses ministres : représentations, mandemens, excommunication même contre ceux de ses diocésains qui reconnaîtraient le nouvel évêque nommé par le gouvernement de Madrid. Le ministère n'osant passer outre, chercha un appui dans le tribunal de l'inquisition, que Ferdinand VII venait de rétablir. Abad qui avait signalé ce tribunal comme illégitime et anti-évangélique, déclina sa juridiction, mais le vice-roi du Mexique, d'après l'ordre qu'il en avait reçu, le fit embarquer pour l'Espagne. Pendant que son procès s'instruisait à Madrid, il eut l'adresse de pénétrer auprès du roi et de l'entretenir; ses paroles firent une telle impression sur le monarque, que ce prince lui rendit ses bonnes grâces et lui donna le porte-feuille de la justice. L'alarme aussitôt se répand dans le ministère et parmi tous ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis; on redouta un homme dont l'éloquence produisit des effets aussi puissants; le grand inquisiteur est député vers le roi et lui représente les graves inconvénients qu'il y aurait, chez une nation catholique, de donner un porte-feuille à un sujet poursuivi judiciairement par l'inquisition; il ajouta que l'évêque de Mechoacan était libéral. Cette raison fut la plus puissante : le roi révoqua la nomination d'Abad; mais le grand inquisiteur craignant le retour des bonnes grâces du roi en sa faveur, le fit arrêter la nuit suivante par les familiers de l'inquisition, et transporter malgré ses protestations et sa résistance dans la voiture qui devait le conduire en prison. On l'enferma dans un couvent et on instruisit son procès, mais avec une lenteur qui le prolonga jusqu'en 1820, époque d'une nouvelle révolution qui lui rendit la liberté. La persécution qu'il venait d'éprouver fixa sur lui les regards de la nation qui l'éleva membre de la junte provisoire, créée jusqu'à l'installation des cortès. Les lumières et la fermeté qu'il y déploya, le firent nommer député aux cortès de 1820 à 1821; il refusa cette honorable mission, alléguant sa surdité qui l'empêchait d'entendre les discussions pour ou contre les propositions soumises à l'assemblée. Sa démission ainsi motivée fut acceptée par les cortès; mais sa surdité ne l'empêcha pas d'exercer des fonctions épiscopales, il fut nommé par le gouvernement évêque de Tortose. Il cheminait en paix au milieu de ses ouailles, lorsque les changements survenus dans la péninsule, depuis 1823, ayant remis aux mains de l'inquisition le sort de l'Espagne, on se ressouvint des erreurs d'Abad y Queypo relativement à la légitimité de ce redoutable tribunal; on l'arrêta de nouveau et on recommença son procès; on était encore, il y a quelques mois, en discussion sur le choix des juges qui devaient prononcer sur son sort; quant à lui, il réclame le jugement de ses pairs; mais il serait peu étonnant qu'il ne l'obtient pas, et que ses vertus, ses talents et même ses services ne pussent pas le garantir d'une condamnation flétrissante. Ses craintes à cet égard se sont confirmées, Abad y Queypo vient d'être condamné à six ans de réclusion. Les habitants de Madrid n'ont pas vu sans étonnement ce vieillard traîné par des soldats, comme un grand criminel, traverser leurs rues, couvert de haillons, pour se rendre dans le couvent que la junte apostolique lui a désigné pour prison.

ABAMONTI (N.), né à Naples, d'abord avocat distingué, se rendit bientôt célèbre par des ouvrages de jurisprudence, estimés. Républicain par principes, il sourit à l'aurore de la révolution française, dans l'espoir de voir un jour le système libéral triompher dans sa patrie. Ses opinions hautement manifestées l'ayant rendu suspect à la cour de Naples, il se réfugia dans la Lombardie, qui, à la suite des conquêtes du général en chef Bonaparte, venait d'être érigée en république et organisée sur le même pied que la France. Les directeurs cisalpins le nommèrent directeur-général de la police. Mais le trône de Ferdinand ayant été renversé, et la république napolitaine proclamée par les généraux français au nom du directoire exécutif, Abamonti se hâta de retourner dans sa patrie, et y fut appelé à l'une des places de l'autorité exécutive. Cet état de choses ne fut pas de longue durée; les armées françaises, aux ordres du général Macdonald, forcées à la retraite, abandonnèrent le pays aux vengeances de Ferdinand, qui entra à Naples en 1799, et y sévit contre tous ceux qui s'étaient déclarés pour la liberté. Abamonti fut arrêté comme beaucoup d'autres et condamné à mort; au moment de l'exécution, il eut le bonheur d'être compris dans une amnistie de douze personnes, que des amis de l'humanité venaient d'obtenir du roi. Il courut chercher un asile à Milan, où les dangers auxquels il venait d'échapper, et le souvenir de son mérite personnel excitèrent un intérêt général et le rappellèrent aux fonctions qu'il y avait déjà exercées. L'empereur Napoléon ayant changé en 1805 cette forme de gouvernement, et l'ayant rendue monarchique, Abamonti, franchement républicain, et qui ne savait pas transiger avec ses principes, donna sa démission et retourna à Naples, où il vécut étranger aux affaires publiques. Il avait vu, sans y prendre aucun intérêt, Napoléon placer successivement, sur le trône de Naples, deux princes de sa famille, son frère Joseph et son beau-frère Joachim. Ce ne fut qu'aux pressantes sollicitations qui lui furent faites de la part de ce dernier, qu'il accepta les fonctions de membre de la cour de cassation; il y réunit bientôt celles de directeur-général des postes, mais les conditions que le gouvernement attachait à cette place, offenserent sa délicatesse, il refusa de les remplir et voulut se retirer. Le second retour de Ferdinand le rendit à la vie privée.

ABANCOURT (CHARLES-XAVIER-JOSEPH FRANQUVILLE D'), neveu du célèbre ministre Calonne, né à Douai, était, au moment de la révolution, capitaine au régiment de mestre-de-camp, cavalerie. Il adopta les nouveaux principes avec modération, et mérita, à ce titre, la confiance de Louis XVI, qui, croyant se populariser après les événements du 20 juin 1792, s'entoura de personnages qui, sans lui déplaire, s'étaient rendus agréables au parti constitutionnel, et lui confia le ministère de la guerre. La monarchie allait expirer; M. d'Abancourt en parut qu'une fois à l'assemblée législative pour y rendre compte de l'état des frontières du nord, et annoncer le choix des généraux Servan, Beaularnais, Custine et Charton pour commander le camp de Soissons; il donna en même temps des explications sur la dénonciation que venaient de porter quelques soldats de ce camp, contre les agents du pouvoir exécutif, qu'ils accusaient d'avoir mêlé du verre pilé au pain des soldats; il avait été prouvé que le hasard, et peut-être la négligence de quelques subalternes avaient causé l'accident qui servait de prétexte à l'accusation; aussi n'eut-elle aucune suite. Ce triomphe ne désarma pas les ennemis de M. d'Abancourt; le 10 août, il fut dénoncé comme ennemi de la liberté, décrété d'accusation, enfermé à l'hôtel de la Force, et bientôt après transféré dans

les prisons de la haute cour nationale, à Orléans. Ramené de cette dernière ville à Versailles, pour être conduit à Paris, il y fut massacré avec les autres prisonniers de la haute cour, au moment où l'on ouvrait la grille de l'orangerie pour laisser passer le convoi. On n'a point encore levé le voile qui couvre les monstrueux auteurs de ces épouvantables égorgements, soudoyés par l'étranger pour déshonorer la liberté; nous en ferons justice, en les signalant au public, à mesure que leurs noms se présenteront dans nos articles.

ABANCOURT (CHARLES-FRÉROT *n'*), adjudant général dans les armées de la république française, résida long-temps en Turquie, où il avait été envoyé pour y remplir une mission particulière. De retour en France avec une riche collection de cartes et de plans militaires dont le dépôt lui avait été confié, il fut choisi par l'assemblée constituante pour exercer auprès de son comité de constitution les fonctions d'ingénieur-géographe. Il passa ensuite à la place de chef du dépôt des cartes et plans de la commission des travaux publics, pour la partie militaire et géographique. Enfin, il fut nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube, et profita des avantages que lui procuraient cette place pour lever une carte générale de la Suisse, qui est fort estimée. Charles-Frérôt d'Abancourt est mort à Munich en 1801. Les savants ont long-temps attendu, même de son vivant, la publication des relations extrêmement intéressantes qu'il avait rapportées de son voyage dans l'orient, et sont autant surpris qu'affligés que cette publication n'ait pas eu lieu du moins après sa mort.

ABANCOURT (FRANÇOIS-JEAN VILLEMARIN *n'*), né à Paris le 22 juillet 1745. Poète et auteur dramatique, n'a pu s'élever, malgré de nombreux travaux, au-dessus de la médiocrité. C'est le jugement que portait de lui, dès 1772, l'abbé Sabatier, auteur des trois siècles littéraires. Ne pouvant par de bons ouvrages mériter la célébrité à laquelle il aspirait, d'Abancourt crut l'obtenir par la singularité; il se procura toutes les éditions des pièces de théâtre, et les copies manuscrites de celles qui n'étaient pas imprimées, auxquelles sa manie connue mettait un prix exagéré, et forma ainsi une collection immense que lui seul savait apprécier. Comme poète, d'Abancourt n'a pas été connu. Comme auteur dramatique, il a eu le sort de la plupart des faiseurs sociétaires de drames et de comédies, dont le succès, commandé par les chevaliers du lustre, est oublié hors de l'enceinte où ils exercent leur empire. Ce littérateur est mort à Paris le 10 juin 1803. Sa nombreuse collection des pièces de théâtre qu'il avait acquises à grands frais, imprimées ou manuscrites, lui a seule survécu.

ABANCOURT (le vicomte HARMAND *n'*), député par le département des Ardennes à la Chambre devenue septennale en 1824, fut successivement nommé préfet de l'Allier, maître des requêtes au conseil d'état, secrétaire du conseil supérieur, et du bureau du commerce et des colonies; il a joint depuis peu à toutes ces fonctions celles de secrétaire général de la commission de la liquidation de l'indemnité due aux émigrés et aux enfants des condamnés pour délits révolutionnaires, et enfin de conseiller-maître à la cour des comptes. Il est des hommes assez robustes pour supporter toutes les charges qu'on leur impose; ainsi l'on vit sous le dernier gouvernement, le *Gilblas de la révolution*, ne faire qu'un saut, des planches à l'académie, recevoir ensuite la décoration de la légion d'honneur, et exercer la direction générale du premier théâtre national.

ABASCAL (DON JOSE-FERNANDO), marquis de la Concordia espagnole del Pera, chevalier de l'or-

dre militaire de Saint-Jacques, grand cordon de l'ordre de Charles III, membre de l'ordre d'Isabelle la Catholique, de celui de Saint-Herménégilde et de celui de Sainte-Anne de Russie, capitaine général des armées espagnoles, naquit à Oviedo, capitale des Asturies, en 1743, fit ses études à l'université de cette ville, entra à 19 ans dans le régiment de majorque-infanterie en qualité de cadet, et commença sa réputation militaire dans la guerre contre les Anglais et les Portugais réunis en 1762. Il profita ensuite des loisirs de la paix pour perfectionner son éducation, et alla étudier les mathématiques dans l'académie militaire de Barcelonne. Nommé, en 1767, porte-drapeau dans le régiment de Tolède, il s'embarqua la même année pour l'île de Porto-Rico, et revint en Espagne au moment de l'expédition d'Alger, se trouva à la bataille de ce nom, en 1775, et l'année suivante à la conquête de Sainte-Catherine et de la colonie du Sacrement. De retour dans sa patrie, il y fut chargé jusqu'en 1793 de missions importantes, administratives ou militaires; il organisa aussi pendant cet intervalle le troisième bataillon du régiment de Tolède, et l'instruisit de manière qu'il servit de modèle à tous les autres bataillons; le roi Charles IV satisfait de ses manœuvres, conféra à Abascal le grade de colonel; la guerre ayant été déclarée à cette époque, il eut le commandement du second bataillon du régiment des quatre ordres, passa à l'armée des Pyrénées et y acquit la réputation d'un bon officier: le roi le nomma colonel-commandant et bientôt après brigadier. Il partit, en 1796, pour l'île de Cuba avec le titre de lieutenant du roi, à l'effet de fortifier et défendre conjointement avec le gouverneur, la place de la Havane contre les attaques des Anglais. Le commandement général et l'intendance du royaume de la nouvelle Galice, dans la nouvelle Espagne, avec la présidence de la cour royale de la Guadalupe, capitale de ce pays, furent la récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance. Il fut à peine installé que les Indiens se soulevèrent; trente mille s'étaient réunis pour s'emparer du pays, il vint à bout par son activité de les disperser et de les rejeter dans leurs limites; il donna ensuite tous ses soins à l'administration du pays, améliora l'instruction publique, établit trente écoles nouvelles pour l'enseignement primaire, embellit la ville de Guadalupe, la fit paver et éclairer, lui donna une promenade et plusieurs fontaines, bienfait immense dans une ville qui manquait d'eau, la plus grande partie de l'année; il y construisit aussi deux ponts pour faciliter la communication d'une rive à l'autre, et parer aux accidents qui avaient souvent lieu dans la traversée. Elevé au grade de maréchal de camp en 1804 et pourvu presque aussitôt de la vice-royauté du Pérou, il s'était embarqué pour s'y rendre, mais il fut pris par les Anglais et conduit à Lisbonne. Il s'échappa néanmoins, passa à Janéiro, et fit 1300 lieues par terre pour regagner Limá. Il acquit pendant ce voyage des connaissances pratiques dont il fit le plus heureux usage pour le bonheur de ses administrés: les diverses insurrections qui éclatèrent dans les provinces qu'il gouvernait, étaient une suite nécessaire des événements survenus en Espagne, pendant les années 1808 et suivantes. Napoléon et Ferdinand dominèrent tour-à-tour dans la péninsule, l'un pour la soumettre à l'empire de sa famille, l'autre pour détruire la constitution libérale qu'elle s'était donnée, après lui avoir rendu sa couronne et sa liberté; mais l'Amérique ne voulant subir ni le despotisme de Napoléon, ni celui de la Métropole, chercha dans l'indépendance à se soustraire à l'un et à l'autre. Abascal fut le dernier vice-roi qui, par la justice de son administration, retint cette colonie dans le devoir, il entre tint constamment la tranquillité dans Lima; ranima le com-

merce du Pérou, appauvri par des pertes énormes; secourut Buénos-Ayres, envahi par les Anglais; envoyait des secours au général Liniers, qui le mirent en état de forcer les ennemis à capituler et à se rendre prisonniers; enfin, redoublant d'activité au moment où la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les troupes françaises parvint au nouveau monde, il apaisa toutes les insurrections qui eurent lieu successivement dans les différentes parties du vaste empire dont la tranquillité lui était confiée, et il avait une telle connaissance des localités, que lorsqu'il ne pouvait pas diriger lui-même une expédition, il indiquait aux généraux les positions qu'ils devaient occuper et leur donnait des plans d'attaque. Sa sollicitude s'étendait à tout, il établit des fabriques de poudre, de munitions, de pièces d'artillerie, d'armes et d'ustensiles de tout genre, fit construire des magasins et fortifier les villes les plus importantes. Il créa aussi un régiment appelé les *volontaires de l'union espagnole du Pérou*, dans le but de maintenir l'union entre les Espagnols et les Américains qu'auraient nécessairement divisés des désordres souvent répétés. Il ne s'en tint pas à ces mesures de précaution; il fournit de l'argent à Monte-Video et envoya à la péninsule, outre de fortes sommes d'argent, du salpêtre et beaucoup d'excellente poudre pour l'aider dans la guerre de l'indépendance. Tant de services furent appréciés par les cortès; elles rendirent un décret, le 30 mai 1812, qui lui accorda le titre de marquis avec la dénomination qu'il avait donnée à son régiment. Le zèle d'Abascal parut s'accroître de nouveau; il équipa une flotte, poursuivit le capitaine insurgé Brown, et parvint à le prendre sur la côte de Guayaquil. Après avoir pourvu aux mesures militaires, il s'occupa d'objets de police et d'administration; il fit construire un vaste cimetière et une école de médecine et de chirurgie, qu'il dota de fonds suffisants pour lui procurer un cours complet d'enseignement; il établit une académie de dessin et un collège pour l'instruction gratuite des connaissances élémentaires; il dessécha des mines dont jusque là on n'avait tiré aucun parti, avec des machines à vapeur qu'il avait fait venir d'Angleterre; enfin, il économisa des frais considérables en faisant construire des machines pour la fabrication de la monnaie. Il fit encore à cette époque une conquête importante, qui, sans coûter une seule larme ni une seule goutte de sang, procura à sa patrie des avantages immenses, ce fut la découverte de l'ancienne ville de Logrono, perdue depuis long-temps pour la métropole, il ressaisit avec elle une vaste contrée, riche en toutes sortes de produits, dont il soulagea sa patrie, tant que dura la guerre contre Napoléon; il porta même alors le désintéressement jusqu'à abandonner une partie de ses appointements pour secourir les veuves et les orphelins des patriotes des Asturies, morts au champ d'honneur. La junte des Asturies récompensa cette conduite en déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie, et en le nommant son *deputé général*. Abascal joignait à de grands talents militaires et administratifs une modération bien rare dans les dissensions civiles; malgré les troubles qui éclataient sous son gouvernement, jamais il ne donna l'exemple d'aucun châtiement pour des matières politiques, jamais il ne versa de sang sur les champs de batailles; il sut inspirer une telle confiance aux divers gouvernements qui se succédèrent en Espagne, qu'il fut maintenu par eux tous dans son administration au-delà du terme prescrit par les lois, et ce ne fut qu'après un exercice de 31 années tant à Lima qu'en Amérique qu'il laissa, en 1816, à Pezuela, son successeur, la vice-royauté du Pérou, dans l'état le plus florissant, et augmentée des quatre meilleures provinces du Rio de la Plata, avec une armée de dix-mille hommes de toutes armes, complètement

équipée et prête à marcher contre Buénos-Ayres. Pezuela ne parut pas d'abord apprécier dignement les vertus de son prédécesseur; il voulut s'opposer à son départ et l'astreindre à une formalité exigée de tous les vice-rois renouvelés tous les cinq ans, et qui les soumettait à une résidence de quelque durée pour rendre compte de leur conduite pendant leur commandement. Toute la population s'opposa à cette mesure à l'égard d'Abascal; les citoyens les plus remarquables se rendirent cautions pour leur ancien vice-roi, et l'accompagnèrent jusqu'à Callao, où il s'embarqua: leurs larmes attestaient les regrets que son départ leur faisait éprouver. Abascal ainsi bon citoyen que général habile, mourut à Madrid le 31 juin 1821, à l'âge d'environ 78 ans. Sa mémoire y est vénéralisée comme celle d'un homme qui a le plus honoré le nom espagnol; on y est surtout indigné contre ceux qui ont voulu le déshériter de la gloire qu'il s'est acquise dans son gouvernement, et l'on y fait des vœux pour que tous les hommes chargés de fonctions publiques, prennent sa conduite pour modèle de la leur.

ABBATUCCI (JACQUES-PIERRE), né en Corse, en 1726, d'une famille distinguée, fit ses études à Padoue; revenu dans sa patrie, il suivit la carrière où ses ancêtres s'étaient illustrés et prit le parti des armes. Il balança bientôt le pouvoir du fameux Paoli, et se déclara d'abord pour le parti opposé au sien; mais ces deux rivaux s'étant reconciliés, Abbatucci qui pouvait obtenir le premier rang, se contenta du second, sacrifiant ainsi ses prétentions aux besoins de la patrie; il servit sous ses ordres dans toute la guerre contre les Génois. Après l'invasion de la Corse sous Louis XV, Abbatucci fut le dernier chef qui se soumit au gouvernement français, mais sa soumission franche et loyale entraîna celle de ses nombreux partisans, et lui fit obtenir le grade de lieutenant-colonel. Abbatucci, né républicain, avait conservé des principes d'indépendance qui déplurent d'abord au comte de Marbeuf, gouverneur de l'île, et qui l'irritèrent ensuite au point qu'il le fit comprendre dans une procédure criminelle; il le fut condamné à une peine infamante. Toute l'île prit le deuil à la nouvelle de ce jugement; les états qui se trouvaient alors réunis, et dont il était un des membres les plus distingués, lui témoignèrent le plus vif intérêt; les réclamations de la province devinrent si vives que la cour fut obligée d'y avoir égard. Renvoyé au parlement de Provence, Abbatucci fut complètement acquitté et réintégré dans son grade par Louis XVI, qui le nomma en même temps chevalier de Saint-Louis, et ensuite maréchal-de-camp. En 1793, il défendit l'île de Corse contre Paoli et les Anglais, et n'abandonna la partie que lorsque la prise de Toulon lui eut ôté tout espoir de secours: il se rendit alors en France, et fut nommé général de division. Ses infirmités l'empêchèrent de servir dans ce grade. Les Anglais ayant évacué la Corse, en 1796, Abbatucci retourna dans ses foyers et vécut jusqu'en 1812, entouré de l'estime et de l'amour de ses concitoyens dont il était devenu le bienfaiteur. Il mourut à cette époque avec la consolation d'avoir donné à la patrie d'illustres défenseurs, dont trois plus heureux que lui, moururent au champ d'honneur.

ABBATUCCI (CHARLES), fils du précédent, général républicain, naquit dans l'île de Corse, en 1771, il entra à quinze ans à l'école militaire de Metz. Lieutenant en 1789, capitaine en 1792, il servit dans l'artillerie à pied de l'armée du Rhin, il était lieutenant-colonel à 21 ans. Un trait de valeur et d'adresse inouïes excita l'enthousiasme des soldats qui voulurent le proclamer général, mais il refusa cet honneur. Trois ans après, il entra dans l'artillerie à cheval, qui venait d'être organisée, et mérita d'être remarqué du général Pichegru, qui le nomma son

aide-de-camp, en 1794. Il se distingua en qualité d'adjudant-général au premier passage du Rhin, et de nouveaux services lui firent bientôt obtenir le grade de général de brigade. Chargé par le général Moreau de préparer le passage du Rhin à Kehl, il s'empara de plusieurs places pour en faciliter l'exécution, et effectua le 27 juin le passage du Lech : il donna dans cette circonstance des preuves de la plus grande intrépidité. Le fleuve d'une rapidité extrême avait englouti le premier bataillon ; sans être intimidé par cet exemple, Abbatucci se précipita dans le fleuve à la tête d'un second bataillon, exécuta heureusement le passage et ne dirigea l'attaque contre le fort de Kehl, qu'après avoir redescendu le fleuve à la nage, et sauvé plusieurs soldats entraînés par la violence du torrent ; ce qui ne l'empêcha pas de battre deux fois l'ennemi dans la journée. Le grade de général de division fut la récompense de ces actes de bravoure et d'humanité. Chargé à la fin de 1796 du commandement de la ville et du pont d'Huningue, il fut attaqué par les Autrichiens dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre ; déjà ils s'étaient emparés de l'ouvrage à corne, lorsque Abbatucci fit une sortie à la tête de ses grenadiers et remporta un avantage signalé. Il était dans la grande île qui fait face à la ville, quand il fut mortellement blessé d'une balle qui vint le frapper au flanc : il expira, quelques jours après, en prononçant ces mots : *pour la patrie*, c'était sa devise ordinaire. Il était âgé d'un peu moins de 36 ans. En 1803, le général Moreau lui fit élever un modeste monument à l'endroit même où il avait reçu le coup mortel, les alliés l'ont détruit dans la seconde invasion en 1815 ; le général Rapp, deux ans avant sa mort, avait fondé une souscription pour le rétablir. Ce projet resta jusqu'ici sans exécution, faisait craindre qu'il ne fût abandonné ; nous pouvons rassurer à cet égard les amis de la gloire française ; les obstacles qui s'opposaient à cette reconstruction vont cesser incessamment, et les souscripteurs ne seront pas privés de la satisfaction d'honorer la mémoire d'un héros. Ce monument remplacera la couronne de chêne qu'il eût reçue à Rome, pour avoir sauvé des citoyens.

ABBATUCCI (N.), frère aîné du précédent, le seul qui existe de cette famille, le seul qui ait recueilli le riche héritage de gloire, laissé par son père et ses trois frères, suivit d'abord la carrière des armes. Après avoir été, dans sa jeunesse, lieutenant au service de la république de Venise, il fut nommé chef de bataillon dans la première organisation des gardes nationales soldées de la Corse ; il combattit vaillamment les ennemis de sa patrie dans les rangs desquels se trouvait Paoli, lorsqu'ils firent une invasion en Corse. Fait prisonnier dans cette circonstance, il resta dix-huit mois détenu et quitta le service après avoir recouvré sa liberté. Il remplit ensuite de hautes fonctions diplomatiques, et devint administrateur du département de la Corse dans des temps de troubles et de dangers. Il vit aujourd'hui (1825) retiré des affaires, au milieu de ses concitoyens dont il n'a cessé de mériter l'estime et l'affection.

ABBAYTHUA (N. d'), est né à Vittoria en Biscaye ; destiné à parcourir la carrière de la diplomatie, il fit des études analogues à cette science ; son goût en décida autrement ; ennuyé de connaissances qui ne parlaient ni à son cœur ni à son imagination, il quitta sa patrie et vint en France au commencement de la révolution, où il ne s'occupa que de littérature. Il se crut des talents dramatiques et travailla dans un genre qui a beaucoup de rapport avec le mélodrame, inventé depuis, mais inconnu à cette époque ; parmi les pièces qu'il a données au théâtre de la Cité, on en distingue deux surtout qui eurent beaucoup de succès, ce sont les *ruines de*

Palazzi et la fête du soir. Nous osons présumer que les habitués des théâtres du boulevard verraient avec plaisir la remise de ces deux ouvrages.

ABBÉ (le baron) lieutenant-général, commandeur de la légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, fut d'abord soldat, devint officier peu de temps après, et ensuite colonel du 23^e régiment de ligne. Sa conduite brillante dans la guerre de Prusse, en 1807 et à la bataille d'Eylau, l'éleva au grade de général de brigade. Sa bravoure au combat de Tarvis et à la bataille de Wagram qui termina la guerre contre les Autrichiens, le fit citer de la manière la plus honorable dans le bulletin officiel. Passé en Espagne à la fin de juin 1810, il chassa les Espagnols du Tivissar et conserva ce poste malgré leurs efforts pour le reprendre. Il obtint les suffrages de toute l'armée aux combats de Falset et au siège de Tortose par les preuves nouvelles qu'il y donna de sa bravoure et de ses talents. L'année suivante au combat de Bruch, près de Figuières, il mit l'ennemi en pleine déroute et lui fit bon nombre de prisonniers. Parvenu au grade de général de division, en 1812, il justifia cet avancement en battant le corps d'armée de Mina, aux sanglantes batailles données sur les rives de l'Adour, le 22 août 1812, et les 9 et 13 décembre de l'année suivante. Lors de l'évacuation de l'Espagne par l'armée française, il fut chargé par le maréchal Soult, du commandement de la ville et du camp retranchés de Bayonne, et malgré l'infériorité de ses forces il sut par ses bonnes dispositions autant que par son courage, tenir tête au duc de Wellington, et détruire à plusieurs reprises le pont que ce général faisait jeter sur l'Adour. Après la première restauration, le général Abbé reçut la croix de Saint-Louis, et le commandement des départements des Basses-Alpes et du Var, et signala à cette époque au maréchal prince d'Essling, un débarquement de cinquante hommes, venant de l'île d'Elbe, effectué sur les côtes du Var. En juin de la même année, au moment où la France était menacée d'une nouvelle invasion, le général Abbé fut employé au corps d'observation du Jura, sous les ordres du général Lecourbe. Après la seconde restauration, il se retira avec ses troupes au-delà de la Loire, et y subit le licenciement général. Il a été remplacé depuis parmi les lieutenants-généraux en disponibilité.

ABBÉMA (BALTHAZAR), magistrat hollandais, figura parmi les patriotes qui signalèrent leur amour pour la liberté, dans l'insurrection qui eut lieu contre le stadhouder, vers 1784. Mais, lorsque l'armée prussienne eut pénétré en Hollande, au mois de septembre 1787, il se réfugia en France. Il était à Paris, lorsque Favras fut mis en jugement ; il parut dans ce procès comme témoin, et l'on se rappelle la réponse qu'il déposa avoir faite à cet accusé qui lui donnait connaissance de ses plans : « Votre affaire est une pièce en trois actes ; le premier s'est passé en Brabant ; le second en Hollande ; le troisième se passe à Paris ; mais je ne veux y être ni acteur, ni payeur. » Abbéma profita de son séjour à Paris pour établir une maison de banque. Les Français qui conservent de la reconnaissance pour ceux qui ont coopéré aux embellissements de Paris, lui sauront gré d'avoir puissamment contribué à la construction de la cour Batave, rue Saint-Denis ; monument, qui insensiblement se trouvera complètement terminé, et deviendra un des plus remarquables de la capitale. Abbéma retourna dans sa patrie, lorsque les Français s'emparèrent de la Hollande, et fut nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg ; il est mort dans cette résidence, soupçonné avec assez de raison, d'être moins le ministre de la Hollande, que l'agent des ennemis de la France.

ABBOT (CHARLES), né en 1755, fils d'un mal-

tre d'école du Devonshire, fit ses études au collège de Westminster, et adressa dans sa première jeunesse, une pièce de vers à Catherine II, impératrice de Russie, qui lui fit remettre une médaille d'or par son ambassadeur. Cet essai semblait annoncer un goût décidé pour les lettres. M. Abbot trompa tous les faiseurs d'horoscope et se livra tout entier à l'étude des lois et des finances; la littérature ne fut pour lui qu'un objet de délasement. La fortune considérable dont il se trouva possesseur à sa majorité, loin de ralentir son goût pour l'étude des lois, sembla lui donner une nouvelle activité, et, pour compléter les connaissances nécessaires à un homme d'état, il se livra particulièrement, sous le ministère de Pitt, à la discussion des affaires de finances. Déjà la jurisprudence lui devait plusieurs traités, lorsqu'en 1790, il fut nommé membre du parlement, puis réélu en 1796 et 1802. Redoutable adversaire de Fox, il attaqua sa doctrine sur la résistance à l'oppression, et soutint avec un succès d'éclat la discussion élevée au sujet des bills proposés par Pitt, contre les assemblées séditieuses et pour la sûreté du roi. Le ministre devait une récompense à un si puissant auxiliaire; M. Abbot fut appelé à la présidence du comité des finances. Le bill sanctionné par le roi, en 1797, avait été le 2 novembre 1796, l'objet d'une de ses motions à ce même comité. Il prêta, au commencement de 1799, tout l'appui de son éloquence au projet de la taxe des revenus. Les vues financières de M. Abbot étaient trop sages pour se prêter à l'agiotage et à l'emploi illicite des fonds du gouvernement, aussi fit-il, le 19 mai 1800, la proposition infiniment juste de contraindre les comptables à payer l'intérêt des sommes qu'ils avaient entre les mains. Le bill destiné à réprimer sur les flottes et dans les armées, les agitations et séditions de la malveillance lui fut redevable de sa prolongation jusqu'au 1er août 1807. Entièrement dévoué au ministère, le chancelier de l'échiquier le trouva toujours prêt à soutenir ses desseins, à servir sa politique, et à combattre avec ardeur, et un talent victorieux, les attaques sans cesse renaissantes de l'opposition. Tant de services rendus au ministère le portèrent aux places les plus éminentes; il devint successivement premier secrétaire d'état d'Irlande, lord commissaire de la trésorerie, conseiller privé du royaume, et enfin, le 10 février 1802, *Speaker*, orateur de la chambre des communes. Ce poste aussi honorable que difficile, équivalant à la présidence de la chambre des députés en France, avec cette différence qu'ici ces fonctions sont purement honorifiques, et qu'un président nommé par le roi est en quelque sorte obligé de se prêter à toutes les vues du ministère; en Angleterre au contraire le droit de nommer son président est essentiellement inhérent à la chambre des députés. Son choix n'est soumis qu'à la formalité de l'approbation du roi. Ce qui donne encore à cette place une tout autre importance qu'en France, c'est qu'en Angleterre, tous les projets de loi, relatifs à la justice, à l'administration, aux finances, se préparent et se discutent dans les bureaux de l'orateur, qui, par suite de l'esprit éminemment national qu'on remarque dans toutes les institutions britanniques, est, par honneur, dans l'obligation de se prononcer, en cas d'égalité de voix, pour l'opinion opposée à celle du ministère. Ainsi dans la fameuse affaire de lord Melville qui avait été mis en accusation par le parti anti-ministériel, les voix se trouvant partagées, M. Abbot, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, fit par son vote, pencher la balance pour un parti dont il s'était montré jusque-là le plus redoutable adversaire. En sa qualité d'orateur de la chambre des communes, M. Abbot était conservateur du musée britannique et l'un des gouverneurs de l'hôpital de Greenwich,

il joignait à ces titres ceux de docteur en droit à l'université d'Oxford, d'archiviste de cette ville, de membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires, enfin de garde des sceaux d'Irlande. C'est en 1807 que M. Abbot a quitté la présidence de la chambre des communes, et qu'il fut nommé, au mois de mai de la même année, pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de vicomte de Colchester, avec un traitement annuel de 4,000 liv. sterl. Cette récompense qui éprouva quelque opposition dans la chambre des communes, appartenait de droit à M. Abbot, si on n'eût consulté que son courage, son esprit et ses talents politiques; mais si l'on considère qu'aucun orateur de la chambre des communes d'Angleterre, n'a plus contribué à cimenter le système de despotisme et de corruption ministériels, embrassé par Pitt, et si prodigieusement étendu par lord Castlereagh, on sera surpris que cette chambre, appelée pour défendre les droits du peuple, se soit montrée si favorable au plus grand ennemi des libertés nationales. M. Abbot, entre autres ouvrages a publié un traité sur la jurisprudence et le commerce maritimes, 1810, in-8°; et sous le voile de l'anonyme de *l'usage et de l'abus de la sutyre*, in-8°, Oxford, 1786.

ABEILLE (LOUIS-PAUL), né à Toulouse le 2 juin 1719, s'appliqua dès sa jeunesse au commerce et à l'agriculture, et fit de grands progrès dans ces deux arts, extrêmement négligés, lorsqu'il commença de les exercer. Son mérite connu le fit nommer inspecteur général des manufactures de France, fonctions qu'il remplit pendant vingt ans; il devint aussi secrétaire général du conseil du bureau de commerce, et enfin membre de la société d'agriculture de Paris. Il a publié, en 1761, un ouvrage intitulé: *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*, Rennes, 1761, in-8°; et en 1768, *principes sur la liberté du commerce des grains*, Paris, 1768, in-8°. Il a rédigé en société avec le savant Tillet, son ami, des observations sur l'uniformité des poids et mesures, 1790. Le comité d'agriculture de l'assemblée nationale ayant proposé, en 1791, cette question: *Si l'usage des domaines congéables est utile ou non à l'agriculture*, Abeille publia des observations judiciaires sur cette matière. En 1799, il remplaça à l'institut Baudin des Ardennes, et mourut, le 28 juillet 1807, à l'âge de 60 ans, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

ABEILLE (JEAN), négociant à Saint-Domingue, vint s'établir à Marseille au commencement de la révolution. L'estime qu'il avait inspirée par son caractère personnel, et par ses connaissances commerciales déterminèrent le commerce de Marseille à l'envoyer en députation auprès de l'assemblée constituante. Il fut apprécié à Paris comme il l'avait été à Marseille; le commerce français remit entre ses mains les intérêts généraux du commerce et des colonies. L'une de ses premières démarches auprès du comité colonial fut de demander la garantie du commerce et des mesures propres à assurer son indépendance et sa prospérité. Il réclama ensuite, par une lettre en date du 19 janvier 1791, contre l'établissement d'un tribunal de cassation dans les colonies, parce que ce serait donner, disait-il, une arme trop puissante au despotisme ministériel, que de lui attribuer la faculté de nommer les membres de ce tribunal; au lieu que cette cour ne serait pas exposée à se relâcher de ses principes d'impartialité, si elle restait sous la surveillance immédiate du corps législatif. En 1790, M. Abeille avait publié un mémoire, en faveur de l'ordre de Malte, et M. le prince Camille de Rohan, alors grand-maître de l'ordre, lui avait permis d'en porter la décoration. En 1814, le roi l'autorisa de nouveau à la porter,

tant pour lui rendre une distinction qu'il avait si justement méritée 24 ans auparavant, que pour récompenser son zèle dans une mission dont l'ordre l'avait chargé ; il a publié, 1^o une brochure ayant pour titre : *Réflexions sur l'entrepôt de Marseille*, 2^o *Essai sur nos colonies et le rétablissement de Saint-Domingue*.

ABEL (ΦΑΕΔΚΡΙΣ-ΓΟΥΚΡΗΟΣ), médecin célèbre et poète allemand, naquit à Halberstadt, le 8 juillet 1714, fit ses premières études, dans cette ville, ainsi que sa théologie sous Moshein, et assista à Halle aux leçons publiques de Wolff et de Baumgarten. Il se destinait à l'état ecclésiastique et prêcha souvent avec succès ; mais ses opinions sur certains dogmes n'étaient pas entièrement conformes à celles qu'il devait enseigner, il eut la bonne foi, pour ne point tromper ceux qui l'auraient cru sur parole, de renoncer aux avantages que cet état lui présentait et d'en choisir un autre. Il étudia alors la médecine, qu'il exerça pendant près de cinquante ans, et, quoiqu'il y fut devenu très habile, il n'y avait aucune confiance ; le scepticisme qui était le fond de son caractère, le suivait dans toutes les croyances que l'autorité ou le préjugé impose aux hommes. Il employait à la culture des lettres quelques uns des moments qu'il dérobaient à la médecine. On a de lui une dissertation très savante sur les opérations chirurgicales, intitulée : *Diss. de stimulantium mechanicorum ratione* ; il a aussi traduit Juvénal en vers métriques, ou l'harmonie et l'élégance sont sacrifiées à la fidélité. Il publia, en 1788, cet ouvrage de sa jeunesse, qu'il avait retouché dans un âge très avancé : il avait aussi l'intention de revoir sa traduction du *remedium amoris* d'Ovide ; mais ce projet resta sans exécution. Abel mourut le 23 novembre 1794, laissant trois filles et deux fils dont l'un (Jean), médecin à Dusseldorf, s'est fait un nom comme écrivain.

ABEL DE PUJOL (N.), peintre distingué de l'école française moderne, et l'un des plus laborieux, a, depuis les dernières expositions, garni avec une abondance remarquable le salon et nos temples des plus grandes pages. M. Abel n'avait encore aucune célébrité lorsqu'il peignit l'auteur du génie du christianisme ; ce portrait exécuté avec sentiment commença de faire soupçonner les talents de ce jeune peintre. Depuis lors il paraît s'être livré particulièrement aux sujets pieux qui rappellent la grande manière des peintres italiens. Il s'est aussi essayé dans le genre de la peinture à fresque ; on lui doit le plafond du grand escalier du musée royal, connu de tous les amateurs. On cite de ce peintre une grande quantité de tableaux, entre autres : *Jacob bénissant les enfants de Joseph ; Saint Etienne prêchant l'Evangile ; La Vierge au tombeau ; Joseph expliquant les songes ; Mort de Britannicus ; César allant au sénat, le jour des ides de Mars ; Symplice aux enfers*. Le salon de 1824, outre *Izid aux enfers ; le Trocadéro et le Baptême de Clovis*, présentait le grand *Germanicus* sur le champ de bataille où Varus et ses légions furent massacrés par les Germains, faisant rassembler les ossements des victimes de cette fatale journée. On y reconnaît, à la manière de draper, un dessinateur *de tutti santi* ; mais si l'on n'apercevait point quelques aigles romaines, il serait difficile d'assigner à quelle époque de l'histoire appartient cette représentation théâtrale, qui singe le Léonidas du grand maître, mais est encore loin d'en approcher. Le gouvernement commande et achète presque toutes les productions de M. Abel de Pujol.

ABEL-REMUSAT, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, etc. (Voy. Remusat.)

ABERCROMBY (Sir RALPH), général anglais, né en Ecosse, entra fort jeune dans les gardes-du-corps, et s'éleva rapidement aux premiers grades militaires. Il se trouva le 23 mai 1793 à l'attaque

du camp de Famars, dirigea l'une des principales attaques du siège de Valenciennes, et obtint, l'année suivante, le commandement de l'avant-garde de l'armée anglaise. Cette campagne qui ne fut pas heureuse pour les Anglais, fournit au général Abercromby l'occasion de montrer beaucoup d'habileté. En 1796, il fut nommé chevalier de l'ordre du Bain, obtint le gouvernement de l'île de Wight, et le grade de lieutenant-général ; enfin en 1798, il eut le commandement de l'armée d'Irlande ; ne pouvant faire dans ce pays tout le bien qu'on pouvait attendre de sa modération et de son habileté, par les obstacles que lui opposaient la malveillance et l'indiscipline des troupes, il retourna en Angleterre. Après un séjour de quelques mois, il fut appelé à commander sous le duc d'York l'armée rassemblée contre la Hollande. Ce prince, dirigeant seul ses opérations, perdit deux batailles auxquelles Abercromby ne prit part que par les dangers qu'il y courut ; il eut, dans la dernière, deux chevaux tués sous lui. Ce mauvais succès, qui ne pouvait lui être attribué, sembla augmenter sa réputation et lui mérita le commandement de l'expédition dirigée contre l'Egypte que les Français occupaient alors. En passant devant Cadix et dans les mers de Naples, il ne voulut ni attaquer l'une de ces deux villes, ni secourir l'autre, quoiqu'il en fut puissamment sollicité ; parcequ'il n'avait ni hommes, ni temps à perdre. Il entra dans la rade d'Aboukir, le 1^{er} mars 1801, et opéra son débarquement, le 7. Les Français inférieurs en forces se replièrent sur Alexandrie. Abercromby ne perd pas un instant, il emporte le fort d'Aboukir, s'avance vers la ville avec une armée forte de 16,000 hommes ; mais sans négliger aucune des précautions qu'exigeait la présence d'un ennemi aussi brave qu'aguerri. Malgré les désavantages de leur position et leur infériorité numérique, les Français, sous la conduite du général Menou, se précipitent sur les retranchements anglais, mettent en déroute la seconde ligne de leur infanterie, et pénétrèrent jusqu'à la réserve, où Abercromby et ses officiers opposent inutilement les plus grands efforts à l'impétuosité française. La plupart des officiers périrent et le général, blessé mortellement, expira sept jours après, sur le vaisseau qu'il conduisait à Malte. Abercromby n'est connu que par ses exploits militaires, ses travaux législatifs n'ont laissé aucun souvenir.

ABERCROMBY (Sir JOHN-ROBERT), lieutenant-général anglais, chevalier de l'ordre du Bain, partit de Bombay, au mois de juillet 1790, à la tête des troupes anglaises qu'il commandait, pour combattre Tipoo-Sultan. En janvier 1791, il envahit les états de la reine de Cananore, alliée de Tipoo, et vers la fin de juillet de la même année, il s'établit sur quelques points du royaume de Mysore, bien qu'il fût sans cesse harcelé par un ennemi puissant. Gouverneur de Bombay le 20 octobre 1793 ; gouverneur de Madras six mois après ; commandant en chef des troupes anglaises en deçà et au-delà du Gange, l'année suivante, il rendit sous son gouvernement l'Angleterre maîtresse de ces riches contrées. En 1793, Abercromby s'étant emparé des comptoirs hollandais sur la côte Malabare, affranchit le commerce anglais de toute concurrence dans cette partie du monde. Sir Robert, de retour en Europe, devint membre de la chambre des communes, mais se fit peu remarquer dans les débats parlementaires. Il mourut à Marseille, en 1817, avec la réputation d'un sage administrateur et d'un capitaine heureux.

ABERCROMBY (N.), colonel anglais, fut du nombre des prisonniers qu'un arrêté des consuls retint en France après la rupture du traité d'Amiens par son gouvernement ; mais par un effet du hasard ou de vengeance calculée, ce même Abercromby eut

le commandement de l'escorte anglaise qui accompagna Napoléon à Sainte-Hélène. Il est parent du général du même nom, qui fut tué à la bataille d'Aboukir en 1801.

ABERDEEN (GROUNTS-GORDON, comte d') lord Haddo-Methlic-Tarvis et Kellie, vicomte de Formarine, l'un des seize pairs d'Écosse, etc., fut chargé par son gouvernement en 1813 de décider la cour de Vienne à réunir ses efforts contre la France, à ceux de la coalition qui venait de se reformer, réussit à l'y déterminer, et signala le 3 octobre à Tœplitz, les préliminaires du traité qui devait unir l'Angleterre à l'Autriche. Nommé immédiatement après aux fonctions d'ambassadeur extraordinaire près de cette cour, il reçut de son cabinet l'ordre d'intervenir dans les négociations entamées entre l'Autriche et le roi Joachim. Il s'agissait de décider celui-ci à restituer la couronne à la maison de Bourbon et de lui faire accepter d'autres états en dédommagement. On assure que cette restitution avait été arrêtée en principe par le congrès, et que ce fut l'avis qu'en avait reçu Joachim qui le décida à déclarer la guerre à l'Autriche. Quoiqu'il en soit, l'invasion de Napoléon, au mois de mars 1815, donna aux événements militaires une marche beaucoup plus rapide, dans laquelle l'intervention de lord Aberdeen devint entièrement inutile, aussi sa conduite politique est restée ignorée depuis ce temps. C'est ce diplomate qui fonda en 1804, une société savante, dans laquelle on ne pouvait être admis qu'après avoir fait le voyage de la Grèce. Il donna à cet établissement singulier le nom de *Société des voyageurs athéniens*.

ABERLI (JEAN-LOUIS), peintre et graveur, né à Winterthur en Suisse, en 1723, fut élève de Mayer et de Green. Cet artiste avait un talent très précieux pour le paysage. Il a dessiné et gravé une suite des vues de la Suisse, fort estimée. Il avait un genre particulier, pour colorier ses gravures et leur donner le ton et la touche d'une aquarelle. Ses vues de Suisse, quoique très exactes et très précieusement exécutées, n'en sont pas moins très pittoresques. Aberli, qu'on peut regarder en quelque sorte comme chef d'école dans son genre, a eu pour élève Rieter, qui a laissé des renseignements curieux sur la vie privée de son maître. Aberli qui était domicilié à Berne, est mort dans cette ville vers 1790.

ABILDGAARD (PIERRE-CARLÉN), célèbre naturaliste danois, né à Copenhague, s'éleva, jeune encore, au niveau des hommes les plus habiles dans les sciences naturelles. On lui doit plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie, et plusieurs mémoires publiés dans les recueils de la société d'histoire naturelle et de l'académie des sciences de Copenhague; il découvrit le fameux *mégatherium* et en donna la description en même temps que M. Cuvier. Il est un des fondateurs de l'école vétérinaire, et de la société d'histoire naturelle de sa ville natale. Il y mourut en 1808, et y fut regretté comme savant et comme citoyen.

ABINGDON (LOAN), membre de la chambre des pairs d'Angleterre, est un des soutiens les plus constants de toutes les mesures ministérielles. Il défendit avec ardeur, en 1793, les principes et les vues de lord Grenville sur les conspirations d'Angleterre. Le 2 mai 1794, il s'écria en parlant contre le bill qui défendait l'exportation des esclaves que « le jacobinisme était le grand promoteur de la liberté des nègres. » On ne doit pas s'étonner qu'il se soit prononcé ensuite en faveur de la suspension de l'*habeas corpus*. L'année suivante il attaqua les sociétés secrètes, comme séditionnaires, démagogiques, et comme les causes premières des troubles de la France. Les événements de 1814 offrirent un vaste champ à son éloquence; le discours qu'il prononça, le 8 mars 1814, à la rentrée des chambres, entièrement consacré au

panégyrique du gouvernement, est terminé par ces paroles qui donnent la mesure du caractère et des opinions du noble lord : « Messieurs, regardez la tâche que je me suis imposée, comme un témoignage de mon attachement au prince, comme un hommage de mon admiration pour celui qui, au travers de tant de périls, a conduit d'une main si ferme le vaisseau de l'état, et qui a su tant de fois, sauver la patrie, affermir le trône et protéger l'Europe. » Ces mots *protéger l'Europe* paraîtront un peu emphatiques; c'est une formule usitée par les membres d'un certain côté du parlement anglais.

ABISBAL, (Voy. O'Donnell.)

ABOLIN (GERMAIN-THÉODORE), membre du conseil des cinq-cents, nommé par le département de la Haute-Garonne, y entra avec le nouveau tiers, élu pour se réunir aux deux tiers des conventionnels, conservés dans cette assemblée par les décrets du 5 fructidor an 3. On le vit dans toutes les circonstances, et surtout le 19 juin 1796, s'élever contre le système d'assassins, connu sous le nom de réaction thermidorienne, qui depuis deux années avait remplacé le régime révolutionnaire. Dans cette séance il combattit avec force la proposition de Dumolard, l'un des chefs du parti royaliste, tendant à ôter au tribunal de l'Isère, la poursuite des crimes et des assassinats commis à Lyon. Il fit à cette époque une opération qui jeta quelque défaveur sur son caractère; se trouvant dans son département, par congé, il acquit pour 10,000 francs, une portion du domaine qui avait appartenu au marquis d'Espagnac et que l'émigration de celui-ci avait mis à la disposition de l'état; mademoiselle d'Espagnac prétendit que la valeur de ces biens était infiniment supérieure au prix de l'adjudication, et réclama contre cette vente auprès du corps législatif, par une plainte en date du 7 octobre 1796, s'étayant particulièrement sur ce que M. Abolin, à une époque antérieure, avait été régisseur des biens qu'il venait d'acquérir. Quoiqu'il en soit, le conseil des cinq-cents trouvant la vente parfaitement régulière, la confirma par un décret du même jour. Cette affaire était oubliée, lorsque M. Abolin rendit à mademoiselle d'Espagnac les biens dont elle lui avait contesté la possession. Au mois de brumaire an 6, il s'opposa à ce que le directoire fut autorisé à compléter les administrations, parceque c'eût été substituer son propre choix aux choix populaires. En prairial de l'année suivante, il fit rejeter l'admission de Thirion, en qualité de député, sur le motif qu'il était parent d'émigré. Après la session, M. Abolin s'est retiré dans son département, devint ensuite juge au tribunal civil de Toulouse, fonctions qu'il exerça avec honneur, et qu'il cessa de remplir vers la fin de 1814.

ABOVILLE (FRANÇOIS-MARIE, comte d') né à Brest le 23 janvier 1730, entra comme sous-marinier dans l'artillerie en 1744, parvint successivement au grade de colonel, fit, en cette qualité, la guerre d'Amérique sous Rochambeau, et partagea la gloire des armes françaises, lors de la capitulation des Anglais à New-York. Maréchal-de-camp en 1789, il fut du nombre des officiers généraux qui, en 1791, lors du départ du roi, protestèrent de leur dévouement à l'assemblée constituante. Il commanda, en 1792, en qualité de lieutenant-général, les armées du Nord et des Ardennes, et se déclara contre Dumouriez au moment de la défection de ce général. Premier inspecteur général d'artillerie après le 18 brumaire, sénateur, grand officier de la légion d'honneur, il devint le 22 mai 1804, titulaire de la sénatorerie de Besançon. Il commanda en 1805 les gardes nationales du Doubs et du Jura, et obtint en mars 1809, le gouvernement de Brest. Se trouvant à Paris le 3 avril 1814, il donna le jour même

son adhésion aux mesures prises pour le rétablissement des Bourbons. Le Roi le nomma pair le 4 juin, et bientôt après commandeur de l'ordre de Saint-Louis. En mars 1815, M. d'Aboville offrit au Roi, au nom de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis, une adresse de fidélité et de dévouement; et le 2 juin de la même année, il exprimait sa reconnaissance à Napoléon qui l'avait nommé pair, s'excusant sur ses infirmités de l'impossibilité qu'il aurait d'en remplir les fonctions. Au retour du Roi, ce refus ne paraissant pas mériter une exception aux dispositions de l'ordonnance du 4 juillet, M. d'Aboville fut exclus de la Chambre des pairs. Il ne fut rétabli dans les honneurs de la pairie que le 14 août suivant, par une ordonnance spéciale. On doit au comte d'Aboville une invention utile dont la classe des mathématiques de l'institut a parlé avec éloge en 1808, et qui, exposée en 1802, parmi les produits de l'industrie française, avait fixé l'attention des savants. Ce sont des *roues à vissoir*, dont les moyeux sont de métal, et qu'on emploie aujourd'hui dans les vélocifères. Le comte d'Aboville est mort en 1819; et a laissé deux fils qui tous deux ont succédé à la dignité héréditaire de la pairie.

ABOVILLE (Auguste-Gabriel d'), fils aîné du précédent, est né à La Fère, le 20 mars 1773. Dès 1789, il devint sous-lieutenant d'artillerie à la suite, et fut nommé, les trois années suivantes, lieutenant et capitaine au même corps. Il servit dans ce dernier grade, aux armées de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Nord; il obtint en avril 1800, à l'armée de réserve qui s'organisait sous Dijon, le grade de chef de bataillon; en 1804, celui de colonel, et enfin celui de général de brigade en 1809. Il fit, de 1810 à 1813, les campagnes d'Espagne et de Portugal, se distingua dans plusieurs circonstances, et notamment à la bataille de Talavera. Le Roi le nomma, en juin 1814, chevalier de Saint-Louis et peu de temps après commandeur de la légion d'honneur. Il fut appelé ensuite à la place de commissaire du Roi près de l'administration des poudres et salpêtres. A la mort de son père, il succéda à la dignité héréditaire de la pairie. Lors de la discussion du projet de loi, relatif à la fabrication des poudres et salpêtres, il voulut s'opposer à l'admission de l'article 11 qui supprimait à l'avenir les fouilles obligées; et fit valoir un long usage, les prérogatives de la couronne, la réduction d'une branche d'industrie indigène, et l'inconvénient de priver les familles occupées de ce travail, de leurs moyens accoutumés de subsistance; mais l'article subsista; le noble pair ne put même obtenir que l'exécution de la suppression prescrite par cet article, fût différée. M. le comte d'Aboville semblait indiquer alors que l'esprit militaire dominait chez lui sur l'esprit du législateur et du citoyen. Il est mort en août 1820.

ABOVILLE (Auguste-Max d'), comte et pair de France, né à La Fère, le 12 avril 1776, entra à 16 ans en qualité d'élève dans le corps royal d'artillerie. Suspendu de ses fonctions comme noble, il reprit bientôt du service, fut nommé capitaine, et fit dans ce grade, toutes les campagnes du Nord, du Rhin et d'Italie. Ce ne fut qu'en décembre 1808, qu'il obtint le grade de major dans l'artillerie de la garde impériale. Il perdit un bras à la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809, fut fait général de brigade trois jours après et commandant de l'école d'artillerie de La Fère. Le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis, le 5 août 1814, puis commandeur de la légion d'honneur, et enfin commandant de l'école de La Fère qui avait été un instant supprimée. Vers l'époque du 20 mars 1815, il se trouvait dans cette ville, lorsque les généraux Lefèvre-Desnoettes et Lallemand s'en approchèrent, à la tête d'un corps de cavalerie, pour s'en rendre maîtres;

le commandant leur opposa un appareil de défense qui les décida à se retirer. Il obtint néanmoins une audience de Napoléon; et, après la seconde restauration, le Roi lui conféra le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Louis et une pension sur sa cassette. Ce général a fait partie du conseil de guerre qui jugea en 1816, le contre-amiral Linois et le colonel Boyer, prévenus d'avoir méconnu, en 1815, l'autorité royale à la Guadeloupe.

ABRANTES (don F. J. marquis d'), né en 1763, était président du conseil de régence de Portugal, lors de l'invasion des Français, et fut nommé membre de la députation envoyée près de Napoléon. Retenu en otage comme ses collègues, et privé comme eux des secours que dans d'autres temps il eût pu retirer de sa famille, non seulement il les encouragea par son exemple et par ses discours, mais encore en partageant avec eux le peu de ressources qui lui restaient. Il en a été récompensé dignement et par l'estime de ses concitoyens et par la confiance dont son souverain n'a cessé de l'honorer.

ABRANTES (don José marquis d'), fils du précédent, né au château d'Abrantes, en 1782, entra fort jeune dans la garde du prince régent par suite de la faveur dont jouissait sa famille à la cour de Lisbonne. Lors du départ de la maison de Bragance pour le Brésil, le prince régent exigea du jeune duc d'Abrantes qui avait toute sa confiance, qu'il resterait en Europe, pour surveiller les intérêts du Portugal contre les Français; mais ayant accompagné son père, en 1807, auprès de Napoléon, pour y traiter des intérêts politiques du royaume, il fut retenu avec les membres de la députation, et se refusa aux offres brillantes qui lui furent faites pour entrer au service dans les troupes françaises. Privé de toute espèce de ressources, tous les moyens d'évasion lui étant interdits, il se résigna à son sort et donna aux sciences un temps qu'il ne pouvait consacrer à sa patrie, il composa en portugais plusieurs écrits sur l'agriculture et la botanique. Don José, rendu à la liberté en 1814, fut nommé président d'une société d'agriculture, nouvellement établie par le conseil de régence. Il est aujourd'hui colonel d'un régiment de cuirassiers.

ABRANTES (le duc d'). V. Junot. (le Maréchal.)
ABRIAL (André-Joseph, comte d'), pair de France, membre du conseil d'administration de la société d'encouragement, est né à Annonay, vers 1750; il étudia à l'université de Paris, et s'attacha au barreau de cette ville. Commissaire du pouvoir exécutif, en 1791, près le tribunal de cassation, il remplit cet emploi pendant tout le cours de la révolution, dont il se montra le partisan modéré. En février 1799, il fut envoyé à Naples pour y organiser le gouvernement républicain, et fut nommé à son retour commissaire près de l'administration du royaume français. Après le 18 brumaire, les consuls l'appelèrent au ministère de la justice, et il s'acquitta honorablement de ces fonctions aussi importantes, que difficiles à cette époque. Ce département ayant changé d'organisation en 1802, M. Abrial devint sénateur et, en 1804, titulaire de la sénatorerie de Grenoble. Il fut peu de temps après nommé grand officier de la légion d'honneur, et vers le milieu de la même année, chargé de se rendre dans le royaume d'Italie, et dans les états de Gènes, pour y introduire le Code Napoléon. A son retour il fut élu par le sénat, membre du conseil particulier d'administration pour surveiller la liberté individuelle. En juillet 1811, il se maria en secondes noces, à mademoiselle Abrial, sa parente; son contrat de mariage fut signé par l'empereur, qui le nomma, sept mois après, à la présidence du collège électoral du département du Cantal. Le 3 avril de l'année suivante, il fut nommé comte et reçut la grand-croix de l'ordre de la réu-

nion. Le 1^{er} avril 1814 il vota avec le sénat, la déchéance de Napoléon et le gouvernement provisoire. Appelé par le Roi à la chambre des pairs, il en fut exclu par Napoléon, et y fut rappelé au second retour du Roi. M. le comte Abrial, connu par son intégrité et sa justice, faisait, comme nous l'avons dit, partie de la commission établie pour la sûreté individuelle; on se demande quelles vexations ministérielles lui et ses collègues ont empêchées ou réprimées? quels malheureux injustement détenus ils ont rendus à la liberté? Quel pouvoir enchainait leur langue muette pendant tant d'années? Enfin quels efforts ils ont faits pour justifier le titre dont ils étaient fastueusement décorés? L'histoire répondra sans doute à ces différentes questions.

ABRIAL (le vicomte ÉMILX), fils du précédent, entra jeune encore, dans la carrière politique et fut d'abord auditeur, en service ordinaire, au conseil d'état, dont il sortit, en conservant le titre d'auditeur en service extraordinaire, pour aller remplir à Lyon les fonctions de commissaire général de police, et trois ans après (en 1813) il fut nommé à celles de préfet du département du Finistère. Il y fit preuve, le 20 mars 1814, d'une fidélité inviolable à l'empereur Napoléon, dans une allocution à la garde nationale de Quimper. La première restauration porta M. le vicomte Abrial à la place de maître des requêtes honoraire. Nommé, en avril 1815, par Napoléon à la préfecture du Gers, il proclama, après le second retour des Bourbons, les actes du gouvernement royal, et fut remplacé peu de temps après, par M. de Vénigny. Il a été depuis rappelé à la place de maître des requêtes, qu'il remplit encore aujourd'hui (1825), et a épousé mademoiselle Treillard, fille de l'ex-conseiller d'état de ce nom.

ABZAC (HENRI-VINCENT-AUGUSTE, vicomte d'), issu d'une ancienne famille du Périgord, fut d'abord capitaine au régiment d'Auxerrois, infanterie, et passa ensuite en qualité de major aux îles Sous-le-Vent. Il épousa en 1777 une habitante de la Martinique, qu'il abandonna en 1792, époque de son émigration. Il fit la campagne de cette année dans l'armée du duc de Bourbon, et se retira à Hambourg où il établit une école d'équitation. Il habite la France depuis la restauration, a obtenu la croix de l'ordre de Saint-Louis, et est employé, ainsi que son frère cadet, comme écuyer dans le manège de la maison du Roi.

ABZAC DE FALGUEYRAC ET DE MONTASTRUC (le comte d'), cousin du précédent, et colonel d'infanterie, a émigré en 1791, et a servi dans l'armée des princes. Revenu en France après le licenciement de cette armée, il vécut ignoré jusqu'en mars 1816, époque où le Roi le nomma grand-prévôt du département du Lot.

ABZAC DE LA DOUZE (le marquis d'), et, si l'on consulte l'armorial des familles nobles de France, de *Railiac*, de *Limmerac*, de *Cazenac*, de *Falgueyrac*, etc., en *Périgord* et en *Limousin*, fut nommé, en septembre 1815, par le département de la Dordogne, membre de la Chambre des députés, dite depuis chambre introuvable. Il y vota constamment avec la majorité.

ABUCKAYA (N.), chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple, au mois de ventôse an 7 (février 1799), par représailles de la conduite de son gouvernement. Cette arrestation ne fut que momentanée, il rentra bientôt dans son domicile, sous la surveillance de deux gendarmes. Cet événement avait été précédé d'une aventure qui pouvait devenir désagréable, et qui ne fut que plaisante; des voleurs, sous des costumes de militaires, et d'agents de police, s'étaient présentés chez lui, avec de faux ordres, et, tout en feignant de l'arrêter, et de faire les perquisitions d'usage, lui avaient en-

levé ses bijoux et une somme considérable en argent. La police ne tarda pas à découvrir les voleurs; ils furent saisis et condamnés. Abuckaya mourut à Paris à la fin de l'année 1799.

ACARQ (d'), professeur à l'école royale militaire, et auteur d'une grammaire philosophique, s'est aussi permis de faire des observations sur Boileau, Racine, Crébillon et Voltaire; on lui doit encore un portefeuille hebdomadaire, et un plan d'éducation publique. Les ouvrages de M. d'Acarq ne sont pas sans mérite; ils ont de la justesse et de la profondeur, sont écrits avec chaleur et énergie, et ses décisions s'écartent rarement des règles du vrai goût. On lui reproche seulement et avec raison d'avoir employé dans des ouvrages de grammaire, un *jargon philosophique et ridicule*. Il est mort vers la fin du dix-huitième siècle.

ACCUM (FRAZER), fameux chimiste anglais, professeur et membre des académies d'Irlande et de Berlin, est connu à l'étranger par plusieurs écrits sur la chimie technique, et particulièrement par son *traité pratique sur le gaz d'éclairage*, dont trois éditions ont paru en moins de deux ans; on regrette jusqu'ici que les ouvrages d'un savant qui a continué les expériences de Priestley, fussent peu connus en France; mais ils viennent d'être traduits dans notre langue, et de nombreuses expériences attestent que son nouveau procédé d'éclairage est aussi connu chez nous qu'en Angleterre. La célébrité qu'il en recueillera ne se rattache pas à des faits brillants, mais à une longue suite d'expériences utiles; et la gloire qui résulte des unes, n'est pas, selon nous, inférieure à celle qui résulte des autres.

ACEDO (JÉNÔUX), né à Valence, dans le royaume de ce nom, en Espagne, en 1773, exerçait avec succès la profession d'avocat, lorsqu'il fut député, en 1812, à l'assemblée des cortès. Ses lumières, sa modération, sa probité généralement connues attirèrent une foule d'esprits sages, jusque-là incertains, à la cause des libéraux. Présentant que Ferdinand VII serait peu favorable à leur système, Acedo n'eût pas plutôt appris son retour, qu'il se démit de toutes ses fonctions publiques, retourna à Valence et y reprit sa profession paisible d'avocat.

ACERBI (JOSÈPH), célèbre voyageur italien, né à Castel-Goffredo, en Lombardie, abandonna sa patrie au moment où les Français y entrèrent, et partit pour l'Allemagne avec M. Bellotti de Brescia. Il pénétra ensuite en Danemark et de là en Suède, dans l'automne de 1798. Il rencontra à Tornéo, en Finlande, le colonel suédois Skiof de Brand, excellent paysagiste, qui avait les mêmes goûts que lui; ils eurent bientôt formé le projet de visiter la Laponie et de s'avancer jusqu'au Cap-Nord. Les dangers et les fatigues d'une pareille entreprise n'effrayèrent pas M. Acerbi, ils disparaissaient devant la gloire d'être le premier Italien qui eût foulé les glaces du nord dans la partie la moins praticable et la moins accessible. Ce noble désir le soutint au milieu de difficultés incroyables, et il arriva au Cap-Nord en juillet 1799. Il revint, en suivant à peu près la même route, dans la capitale de la Suède, d'où il se rendit à Londres. Il y fit imprimer, en 1802, son *voyage au Cap-Nord, par la Suède, la Finlande et la Laponie, dans les années 1798 et 1799*, avec cette épigraphe, empruntée à l'inscription que notre poète Regnard avait lui-même gravée, en 1680, sur les rochers de la Laponie:

Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

a vol. in-4o, orné d'une carte et de 17 figures. Cet ouvrage que M. Acerbi dédia à son père, est rempli de remarques intéressantes sur le climat et le sol, les sciences et les arts en Suède; l'art du dessin, dit-il, y est presque seul encouragé par l'exposition publi-

que qui se fait, tous les ans, dans la capitale. M. Acerbi a parlé avec peu de ménagement du clergé, de la noblesse et des académies, trois corporations qu'il regarde comme contraires au progrès de la raison, de la liberté, des sciences, des lettres et des arts. Il répond au reproche qu'on lui fait de n'avoir pas supprimé des réflexions souvent amères à leur égard, que, par respect pour le public, il avait dû conserver ce qui lui avait été dicté par l'amour de la vérité. Il prétend que dans ce royaume il n'y a guère de civilisation que la capitale, et que Gottenbourg et dix à douze villes semblables ne seraient que de grands villages dans la Belgique. L'auteur donne surtout des détails intéressants sur les pays peu fréquentés qu'il a parcourus, et raconte de la manière la plus piquante les anecdotes qui le concernent. M. Acerbi termine son ouvrage par des observations générales sur la Laponie, et il avoue avec franchise (exemple qu'aucun voyageur ne lui avait donné), qu'il devait une partie de ces observations à l'écrivain de *Canut Leem* (missionnaire suédois). Cette bonne foi ne l'a pas garanti des traits de l'envie; sa gloire n'en est pas moins restée intacte, et son ouvrage présentera toujours autant d'utilité que d'agrément aux savants et aux voyageurs, et sera même recherché par les amateurs d'une lecture amusante.

ACEVEDO (DOMINIQUE), né en Arragon, en 1760, s'y occupa de finances, fit la banque et fut député aux cortès en 1813. Partisan outré du despotisme royal, il voulait qu'on accordât un pouvoir illimité à Ferdinand VII. L'exaltation de ses principes et la violence de son caractère irritèrent tellement les partisans modérés de ce prince, qu'il parvint à les détacher de sa cause. Il crut avoir bien mérité de son roi par sa hauteur, sa dureté et son zèle exagéré pour détruire les libertés nationales; Ferdinand rentra en Espagne et ne lui sut aucun gré de ses efforts; c'est un des traits de sagesse qui a le plus honoré ce prince. Acevedo est retombé dans l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir. Si c'est un châtimement, il n'en sera pas dédommagé par l'estime de ses concitoyens.

ACEVEDO (FELIX-ALVARRE); né à Otero, province de Léon, étudia à l'université de Salamanque, et y obtint plusieurs grades en différentes facultés; il fut élu recteur du collège de *San-Pelayo* en 1799, réélu en 1802, et reçu en 1804, avocat à Madrid. Cette profession paisible ne convenait pas à son caractère, il la quitta bientôt et entra dans les gardes-du-corps du roi. L'année suivante (1808) eut lieu l'invasion de Napoléon. Les gardes-du-corps s'étant dispersés dans les provinces pour les armer en faveur de l'indépendance nationale, Acevedo se rendit dans la province de Léon, et y fut nommé par la junte supérieure, commandant du 8^e corps des volontaires de Léon. La junte centrale, corps souverain, composé de deux membres de chaque junte provinciale, le confirma dans cet emploi. Ses talents ne tardèrent pas à le faire distinguer par le général marquis de la Romana qui le nomma lieutenant-colonel, en 1809, et bientôt après colonel. Il se signala en cette qualité dans une foule d'occasions et notamment au siège d'Astorga. Ayant été fait prisonnier, il s'échappa des mains de l'ennemi, retourna aux armées et continua à y donner des preuves d'un grand courage jusqu'à la fin des hostilités. En 1820, Acevedo, colonel agrégé au régiment de Grenade, se trouvait en Galice, nourrissant l'espoir de voir rétablir la constitution de Cadix, abolie par Ferdinand en 1814, lorsqu'il apprit l'insurrection des généraux Quiroga et Riego, dans l'île de Léon. Cette nouvelle fut bientôt répandue et, dès le 20 février 1820, le peuple de la Corogne, réuni aux troupes, déposa les autorités instituées par le gouvernement absolu, et proclama Acevedo comman-

dant général de l'armée et de la province, et le nomma, peu de temps après, membre de la junte provinciale. Santiago, ville gouvernée par un clergé nombreux et un chapitre puissant, était la seule qui put s'opposer au vœu général de la Galice; la junte décida qu'Acevedo, commandant général des troupes, irait y rétablir la constitution, et celui-ci partit sur-le-champ à la tête d'une colonne de soldats choisis. Il ne devait pas s'attendre à triompher, sans coup férir, parce que le comte San Roman, qui d'abord avait adopté les idées nouvelles, mais qui depuis s'était réuni aux ennemis de la révolution, habitait Santiago. Et en effet, ce général ne fut pas plutôt instruit des événements de Cadix qu'il rassembla tous les partisans du despotisme, et en forma une troupe peu imposante d'abord; mais qu'il se flatta de grossir bientôt à l'aide de proclamations fanatiques, et en publiant les ordres qu'il avait envoyés à différentes villes; il dépêcha en même temps un courrier à Madrid pour informer le roi des mesures qu'il venait de prendre; mais ne se croyant pas en sûreté dans la ville, il en sortit le 2 février. Acevedo y entra presque aussitôt, fit publier la constitution, rétablit les autorités constitutionnelles, et augmenta sa troupe d'une multitude d'officiers et de soldats qui n'avaient pas voulu suivre le comte de San Roman; un de ses premiers soins surtout avait été de faire ouvrir les cachots de l'inquisition, et de mettre en liberté les prisonniers. Cependant il importait de disperser la troupe du général San Roman, renforcée d'une partie de la colonne des grenadiers provinciaux, aux ordres du colonel, comte de Torrejon, grand d'Espagne, parti en poste de Madrid pour se mettre à leur tête. Acevedo qui avait été joint par une division envoyée de la Corogne, sous la conduite du colonel Espinosa, se porta sur les troupes de San Roman, les repoussa sur tous les points, les força d'abandonner la ville d'Orense, et les poursuivit jusqu'au-delà des frontières de la province. Le 8 mars, l'armée s'arrêta aux *Portillas de la Canda* appelées les *Thermopiles*. Ce jour et la nuit suivante se passèrent en conférences pour éviter l'effusion du sang. Acevedo, ennuyé de tant de lenteur fit attaquer la position; à peine sa colonne fut-elle en mouvement, que toute la ligne ennemie se débanda, et selon toutes les probabilités, allait être complètement battue, lorsqu'Acevedo cédant à une imprudente magnanimité, arrêta l'impétuosité de ses troupes, et s'élançant seul, à course de cheval, au milieu des miliciens en déroute, le chapeau à la main et l'épée dans le fourreau: « Amis, leur cria-t-il, nous sommes tous des frères! Quelle fatalité nous désunit! Abandonnez ces ambitieux qui vous arrachent à vos foyers; écoutez la voix de vos pères qui vous rappellent au sein de vos familles. » Ces paroles de paix ne furent point entendues de ceux à qui elles s'adressaient; quelques miliciens placés en embuscade, voyant Acevedo séparé des siens, lui tirèrent trois coups de fusil à bout portant, lui percèrent le cœur, et coururent à lui pour le décapiter. Exemple funeste des guerres civiles! Ses soldats vengèrent sa mort, mais ne lui rendirent pas la vie. Néanmoins avant de mourir, il put adresser aux siens ces paroles: « En avant, mes enfants! ne vous inquiétez pas de mon cadavre; je meurs en accomplissant mon devoir; vive la liberté! vive la nation! » Un fait que l'histoire recueillera, c'est que le jour même où Acevedo expirait pour la constitution, le Roi la jurait à Madrid!... Sa mort causa un deuil général dans toute la Galice, la junte suprême de la Corogne déclara que le général Acevedo avait mérité de la patrie un suprême degré. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les honneurs qui furent rendus à cet illustre citoyen, nous ne parlerons que de ceux qui ont rapport au célèbre

Latour d'Auvergne, connu sous le titre modeste de premier grenadier de France : les cortès, réunies en 1820, ordonnèrent que le nom d'Accevedo serait conservé dans l'almanach militaire, comme si ce héros existait encore, et qu'il resterait inscrit sur les contrôles du régiment où il avait servi.

ACHAINTRE (NICOLAS-LOUIS), helléniste et philologue, né à Paris le 19 novembre 1771, fit ses études au collège d'Harcourt par les soins et aux frais de l'abbé Asseline, depuis évêque de Boulogne-sur-Mer; il se destinait à l'état ecclésiastique; mais au moment d'entrer dans les ordres, il changea de résolution, et se livra à l'enseignement. Atteint bientôt par la réquisition, il servit comme soldat dans les armées du Rhin et du Nord, en 1793, 1794 et 1795, fut fait prisonnier et transféré dans les prisons de la Hongrie, où il resta jusqu'en 1797. De retour en France, il eut occasion de travailler dans la librairie, ce qui lui inspira l'idée de publier des auteurs grecs et latins *cum notis variorum*, et de leur donner un degré de perfection, capable de ranimer le goût des éditions correctes en France. Les savants apprécièrent ses travaux, et la réputation d'Achaintre s'accrut de plus en plus, par le soin qu'il prit de justifier leurs éloges. Il a publié : 1° *Q. Horatii Flacci carmina, cum scholiis J. Bonæ, edente N. L. Achaintre*, 1806, in-8°; 2° *D. Junii Juvenalis satyræ ad fidem codd. bibl. reg. recensitæ et commentario perpetuo illustratæ*, N. L. Achaintre, Firm. Didot, 1810, 2 vol. in-8°; 3° *A. Persii Flacci satyræ ad fidem codd. bibl. reg. recensitæ*, Firm. Didot, 1812, in-8°, ouvrage faisant suite au précédent; 4° *les Synonymes latins de Gardin Duménil*, augmentés de plus de cinquante articles, par M. Achaintre, 1814, in-8°; 5° *Excerpta ex Cornelio Tacito, cum notis*, in-12; 6° *Phædri fabulæ tum veteres, tum recentior repertæ, cum notis*, in-12; 7° *Dictionarium latino-gallicum, auctore Boudot*, Delalain, 1814, in-8°. M. Achaintre est auteur, 1° d'un *Epitome historiae græcæ, cum notis*, 1815, in-8°; 2° d'un *cours d'humanités, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique inclusivement*, 1815 et suiv., 13 vol. in-12; 3° de la première traduction française qui ait été publiée de l'histoire de la guerre de Troie, attribuée à Dictys de Crète, 1813, 2 vol. in-12; 4° de la traduction de plusieurs traités de Cicéron, de cinq dialogues de Platon, et de beaucoup d'autres ouvrages que l'on doit à la plume savante et laborieuse de cet utile écrivain. Il enrichit aujourd'hui de ses nombreuses élucubrations les ouvrages de quelques éditeurs célèbres qui achètent pour quelque écus la gloire dont il fait en leur faveur la généreuse abnégation.

ACHARD (CLAUDE-FRANÇOIS), né à Marseille, en 1755, y exerça la médecine avec distinction, et mérita par ses connaissances en histoire, et en bibliographie, d'être nommé académicien et bibliothécaire de cette ville. On lui doit sous ces deux rapports plusieurs ouvrages dont quelques uns présentent des vues extrêmement utiles. Les principaux sont : 1° *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin*, Marseille, 1785 et 1787, 4 vol. in-4°; un vocabulaire français et provençal occupe les deux premiers volumes; l'histoire des hommes illustres de ces contrées remplit les deux derniers; 2° *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du comtat Venaissin*, Aix, 1787, in-4°, ouvrage qui n'est point encore terminé; 3° *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départements du midi*, 1802, in-8°; 4° *Cours élémentaire de bibliographie, ou la science du bibliothécaire*, Marseille, 1807, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, fait avec soin; n'est au reste qu'un extrait des meilleurs traités sur cette partie; il sera lu avec fruit, quoique ses exigences relatives aux qualités d'un bibliothécaire soient peut-être exagérées. Achard avait commencé plusieurs

autres ouvrages curieux et instructifs, qu'une mort prématurée ne lui a pas permis d'achever: il a été élevé avec lettres et de ses nombreux amis, en 1809, à Marseille.

ACHARD (le baron N.), général français, s'était élevé de grade en grade, jusqu'à celui de colonel du 108^e régiment d'infanterie. Il fit en cette qualité, la campagne de Russie et fut particulièrement remarqué par son courage et sa belle conduite, au combat de Mohilov, le 23 juillet 1812, une ordonnance du Roi le nomma chevalier de Saint-Louis, le 27 juin 1814, et il obtint le grade d'officier de la légion d'honneur, le 24 août suivant. Napoléon lui confia, en 1815, le commandement de la Mayenne. Le baron Achard a été mis en retraite depuis le second retour du Roi.

ACHARD (FRANÇOIS-CHARLES), chimiste distingué, directeur de la classe de physique de l'académie royale de Berlin (d'origine française), né dans cette ville, le 28 avril en 1753 ou 1754, a, le premier, exécuté, en Europe, en grand et avec succès la fabrication du sucre de betterave. Ses procédés connus en France dès l'année 1800, y devinrent, à l'institut national, l'objet d'un rapport très détaillé, dans lequel il fut reconnu que cette découverte intéressante pouvait augmenter les richesses nationales, et que son auteur avait bien mérité de la société. L'on vit aussitôt s'élever des fabriques sur tous les points de la France, et les résultats furent tels qu'on ne sentit presque pas les privations que devait faire éprouver le blocus continental qui éloignait, alors, de l'Europe les produits des colonies. Depuis cette époque la fabrication du sucre de betterave a toujours lieu; mais ne présente point aux spéculateurs le même intérêt qu'auparavant, bien qu'un maréchal de France, ancien fermier des jeux, s'obstine dans cette fabrication ruineuse, qui peut être bonne pour la Prusse qui n'a point de colonie ni de marine. M. Achard a publié beaucoup d'autres ouvrages parmi lesquels on remarque : 1° *Mémoires chimiques et physiques*, Berlin, 1780; 2° *Leçons de physique expérimentale*, 1791-1792, 4 vol. in-8°; 3° *Instruction sur la préparation du sucre brut, du sirop et de l'eau-de-vie de betterave*, 1800, in-8°. Ce savant est encore auteur de plusieurs ouvrages on mémoires beaucoup plus connus en Allemagne qu'en France. Il est mort à Cammern en Silésie, le 22 avril 1821, à l'âge de 66 ans.

ACHARD-DE-BONVOULOIR (N.), député de la noblesse normande aux états généraux, protesta, le 30 mai 1789, contre la double représentation du tiers-état, et proposa le 2 octobre d'autoriser le prêt-à-intérêt, pour favoriser la circulation de l'argent. Le 11 mai 1791, il réclama comme député normand, contre le projet de décret qui établissait l'égalité de partage dans les successions, et signa les protestations des 12 et 15 septembre de la même année. Il protesta en outre personnellement contre l'abolition des coutumes et des prérogatives de la Normandie. Rien ne révolta autant M. Achard de Bonvouloir et ne contrariait davantage ses principes politiques que la marche uniforme d'un grand état, régi par les mêmes lois.

ACHARIUS (ERIC), né à Stockholm, eut un goût décidé pour la botanique, fit de cette science l'étude de toute sa vie, et y obtint des succès qui l'ont rendu célèbre; il est mort dans la même ville, en 1820. Les ouvrages suivants de sa composition attestent les services qu'il a rendus à la botanique dans la partie qu'il avait embrassée: ce sont : 1° *Lichenographia Sueciae prodromus*, Lincopie, 1798, in-8°; 2° *Methodus qua omnes detectos lichenes, secundum organa carpomorphia, ad genera, species et varietates redigere, atque observat. illustrare tentavit Acharius*, Stockholm, 2 vol. in-8°, fig.; 3° *Lichenographia universa*—

lis, in qua lichenes omnes detectos, adjectis observationibus et figuris horum vegetabilium..... ad genera, species, varietates differentis et observat. sollicite definitos redigit Erik Acharius, Goettingæ, 1810, in-40. cum tab. color.

ACHER (NICOLAS d') est né en Piémont vers 1727; admis dans les bureaux des finances, il devint premier commis, fut depuis nommé juge à la cour royale d'Amiens, d'où il passa à celle de Lyon. Il employait à la littérature les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, et a publié un *Abregé des hommes illustres de Plutarque*, en 4 vol. in-12, dont le premier parut en 1797 et les 3 autres en 1807. Son fils, d'abord conseiller à la cour impériale de Lyon, a été continué à la cour royale de la même ville, par ordonnance du Roi, du 25 octobre 1815.

ACHER-MONT-GASCON (СЛЕМЕТ), né à Sainte-Colombe, département de l'Aude, à la fin de septembre 1792, fut nommé, en avril 1814, lieutenant dans la garde nationale du Toulouse, et présenté au duc de Wellington, après la bataille du 10, par le marquis Descoloubre, comme l'un des hommes qui avaient montré le plus d'attachement à la cause royale. Le duc de Wellington lui confia, auprès de sa personne, les fonctions d'officier d'ordonnance, et le recommanda au duc d'Angoulême qui se l'attacha au même titre. M. de Mont-Gascon suivit ce prince à Paris, où il devint officier de sa chambre, et ensuite dans sa campagne du midi, où il fut élevé, en mars 1815, au grade de lieutenant d'état-major. Nommé, peu de jours après, à la suite du passage de la Drôme, membre de la légion d'honneur, il accompagna le duc d'Angoulême au port de Cette, s'embarqua avec ce prince et passa avec lui en Espagne. De retour en France, il resta attaché à son altesse royale, aujourd'hui monseigneur le Dauphin, en qualité de capitaine. Il ne paraît pas avoir figuré dans les derniers événements de la péninsule où tant de Français s'illustrèrent sous les ordres du prince généralissime.

ACHMET, dey d'Alger, parvint, à force de crimes, sur le trône, le 30 août 1805, après la révolution qui en précipita son prédécesseur, Mustapha, qui y perdit le sceptre et la vie. Cette leçon terrible fut perdue pour Achmet; il se rendit également odieux par son avarice et sa férocité, faisant périr dans les plus cruels supplices un grand nombre de ses sujets, et livrant les propriétés des Juifs au pillage de sa soldatesque; il ne la trouva pas plus dévouée, par cette lâche condescendance, à sa personne quand il en eut besoin. Car s'étant soulevée contre lui, le 7 novembre 1808, après trois ans de vexations inouïes, et voulant lui donner un successeur, il eut en vain recours aux plus basses sollicitations, et aux concessions les plus avilissantes, jusqu'à offrir le pillage des Maures, pour obtenir la liberté de fuir dans le Levant; tout le monde fut sourd à la voix du tyran; sa lâcheté ne fit que le rendre plus odieux, en le rendant plus vil; son palais ayant été pris d'assaut, lui-même tué d'un coup de fusil, son corps fut mis en pièces et livré aux insultes de la populace, qui le traîna ensuite au milieu des rues de la ville, et porta sa tête en triomphe. Les exemples de ce genre sont innombrables, et la tyrannie règne toujours sur la terre.

ACKERMANN (JEAN-CHRISTIAN-GOTTLIEB), naquit en 1756, à Zeulenrade dans la Haute-Saxe; son père, médecin célèbre, lui donna les premières leçons de la science qu'il professait, et le jeune Ackermann répondit à ses soins au-delà même de ses espérances. Il avait à peine 15 ans, lorsqu'une épidémie s'étant manifestée à Ottendorf, il donna les preuves du plus grand talent, en sauvant un grand nombre de personnes. Ces premiers succès ne firent qu'accroître son ardeur d'apprendre; il fréquenta

les écoles de Jéna et de Göttingue, et alla se perfectionner sous le célèbre Heyne qui lui découvrit tous les secrets de son art. Il se retira ensuite dans son pays et y pratiqua long-temps, avec un tel succès qu'il fut nommé professeur de médecine à l'université d'Aldorf. Ses cours prouvèrent à ses nombreux élèves que la théorie lui était aussi familière que la pratique. Ackermann réunissait à l'habileté du médecin le talent du littérateur; outre ses ouvrages en médecine qui sont: 1° *Institutiones historice medicince*, 1 vol. in-80, Nuremberg, 1792; 2° *Manuel de médecine militaire* (en allemand), 2 vol. in-80, Leipzig, 1794 et 1795, il a publié la vie de *Jean-Conrad Dippel*, 1 vol. in-80, Leipzig, 1781, et celles de *Hippocrate*, *Galien*, *Théophraste*, *Dioscoride d'Artée* et *Rufus d'Éphèse*, qui passent pour autant de chefs-d'œuvre. Ackermann est mort à Aldorf en 1801.

ACLOQUE (ANNOU-ANNOUET), né à Amiens, forma un établissement de brasserie dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris, et y acquit une fortune considérable, sans rien perdre de la probité qui avait commencé sa réputation. Il fut successivement représentant de la commune au 14 juillet 1789, président de son district et commandant d'un bataillon de la garde nationale. Il était de service, auprès du roi, dans la journée tumultueuse du 20 juin. Ce prince ayant mis sur sa tête un bonnet rouge que lui avait présenté une populace égarée, et s'élevant sur la pointe des pieds, s'appuyait sur M. Acloque pour haranguer la multitude. La cour, d'après les mémoires de l'ex-ministre Bertrand de Molleville, qui néanmoins ne mérite pas toujours la confiance que certaines personnes lui accordent, l'avait chargé de distribuer de l'argent au petit peuple du faubourg Saint-Antoine. Après le 10 août, M. Acloque s'est retiré à Sens et paraît y avoir été oublié, puisqu'il a survécu aux jours de la terreur.

ACLOQUE-DE-SAINT-ANDRÉ (ANNOU), fils du précédent, fut nommé en janvier 1814, sur le refus de M. Gontaut-Biron, chef de la 11^e légion de la garde nationale, et présenté, peu de jours après, au serment de fidélité, qu'il prêta à l'empereur. Il signa vers le même temps conjointement avec les officiers de son corps, une adresse dans laquelle on lisait les phrases suivantes: « Paris, sire, avec sécurité; que nulle inquiétude sur le sort de ce que « vous avez, de ce que nous avons de plus cher, ne « trouble vos grandes pensées: allez avec nos enfants « et nos frères repousser le féroce ennemi qui ravage « nos provinces; fiers du drapeau sacré que vous remettez à notre foi, nous défendrons votre capitale » et votre trône contre tous les genres d'ennemis.... » Deux mois après, le 6 avril, M. Acloque envoyait au sénat son adhésion à la déchéance de Napoléon, et à l'exclusion de son fils et de sa famille, de tout droit à l'hérédité du trône de France, et ajoutait: « le sénat et le gouvernement provisoire viennent de couronner leur généreuse entreprise, en proclamant ce prince dont l'antique race fut, pendant huit cents ans, l'honneur de notre pays. Un peuple magnanime que des malheurs inouïs n'ont pu abattre, va recouvrer ses droits, que le despotisme du tyran n'avait pu lui faire oublier. La garde nationale est appelée à donner à la France entière l'exemple du dévouement à son prince et à son pays. J'adhère donc avec empressement à l'acte constitutionnel qui rend le trône de France à Louis-Stanislas-Xavier et à son auguste famille. » M. Acloque nommé chevalier de la légion d'honneur, en septembre 1814, a obtenu, par une ordonnance du 31 janvier 1815, des lettres de noblesse et l'autorisation de joindre à son nom celui de Saint-André. Ce qui ne l'empêcha pas, d'après les journaux de l'époque, de figurer au champ de mai. Il y exerça même une sorte d'autorité en empêchant les musi-

ciens de la garde nationale de continuer l'air de la marseillaise qu'ils avaient commencé de jouer. Il signa, le 29 juillet 1825, une déclaration qui exprimait le vœu d'une partie des officiers de la garde nationale, demandant à conserver la cocarde tricolore; mais prompt à se rétracter, il protesta le lendemain contre sa déclaration de la veille, sans doute parce qu'il craignait que le signe d'un gouvernement proscrit ne servit de point de ralliement contre le nouvel ordre de choses. A la fin de 1815, M. Aclouque fut encore nommé officier de la légion d'honneur. Nouveau noble, il n'est pas encore imbu des préjugés de l'ancienne noblesse qui croyait déroger en cultivant des arts même utiles; il augmente la fortune honorablement acquise par son père, en exerçant un commerce de vinaigrier-moutardier, dans lequel une probité héréditaire lui promet un succès durable. On assure que les empereurs d'Autriche et de Russie, ayant reconnu, à la seconde restauration, la supériorité des vinaigres et des moutardes de M. le baron Aclouque, l'ont nommé vinaigrier-moutardier de leurs majestés impériales et royales. Des relations ultramontaines, qu'il est si facile de se procurer, pourraient lui donner des débouchés en Italie, ce serait un gain sûr; et il lui serait possible de faire revivre, en sa faveur, par ses bonnes et loyales fournitures, le titre suranné de premier moutardier du pape.

ACREL (OLAUS), chirurgien et médecin suédois, naquit dans les environs de Stockholm, au commencement du 18^e siècle: une ardeur infatigable pour l'étude de la chirurgie, lui fit visiter toutes les universités où il crut trouver des connaissances nouvelles; ainsi on le vit successivement à Upsal et à Stockolm, puis en Allemagne et en France, dans les écoles de Gœttingue, de Strasbourg et de Paris. Cette théorie ne suffit pas à son zèle, il voulut y joindre une pratique infailible, et servit deux ans, comme chirurgien, dans les armées françaises. Son retour en Suède fut marqué par des succès de toute espèce, qui lui firent une grande réputation et lui méritèrent des places importantes; il fut nommé d'abord directeur général de tous les hôpitaux du royaume; ensuite chevalier de Vasa, enfin commandeur de cet ordre. Il a perfectionné la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et a publié divers ouvrages dont les principaux sont: ¹⁰ *Traité sur les plaies récentes*, Stockholm, 1745; ²⁰ *Observations de chirurgie*, ibid. 1750; ³⁰ *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, ibid. 1766; ⁴⁰ *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, ibid. 1767. Acrel mourut en 1807, dans un âge très avancé, avec le titre de docteur de l'université d'Upsal, de membre de l'académie des sciences de Stockolm, et d'associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris.

ACTON (JOSEPH), Français de naissance, fils d'un médecin, attaché à l'hôpital militaire de Besançon, est un de ces hommes dont l'existence abhorrée passera à la postérité avec l'exécration des peuples; fait pour honorer son siècle par les qualités dont il était doué, il en a été l'opprobre par l'abus infâme qu'il en a fait; devenu assez puissant pour imposer ses haines et ses vengeances à des têtes couronnées, il les a rendus les instruments et enfin les victimes de ses crimes, et n'a attaché le sceptre à des mains trop faibles pour le porter que pour l'appesantir sur des peuples assez malheureux pour vivre ou plutôt pour mourir sous son joug de fer. Telle est l'impression que fera naître dans l'âme des lecteurs la notice impartiale d'Acton; nous en abrégons les détails pour épargner leur sensibilité. Ce misérable, honteux de la profession de son père, fut assez lâche pour en rougir, lorsqu'on lui en parlait, et malgré sa jeunesse, il s'en indigna au point qu'il en conçut

une haine profonde contre la France; il l'abandonna pour n'y jamais rentrer, en renonçant à une place qu'il occupait dans la marine royale. Voyageant en Italie sans projet déterminé, il résida quelques temps en Toscane, fut admis au service du grand duc et obtint le commandement d'une frégate. Charles III, roi d'Espagne, préparait alors une expédition contre les barbaresques, et prit les mesures qu'il crut propres à la faire réussir: les vaisseaux toscans dont le commandement était confié à Acton, furent réunis à la flotte espagnole; mais une attaque mal concertée faillit à tout perdre, et sans la présence d'esprit et la valeur d'Acton, quatre ou cinq mille soldats périssaient avec une partie de la flotte espagnole. Cet événement décida de sa fortune, le roi de Naples lui offrit du service, et demanda le consentement du grand duc qui l'accorda d'autant plus volontiers que tout en rendant justice aux qualités éminentes d'Acton, il le considérait comme un intrigant aussi habile que dangereux, et il le peignit sous ces traits au roi de Naples; mais déjà l'ascendant du courtisan triomphait dans cette cour; en possession de la faveur du roi et surtout de celle de la reine, il devint en peu de temps ministre de la marine, et se rendit bientôt nécessaire, en prenant sur les dépenses les plus indispensables de ce département, pour fournir avec profusion aux dilapidations de la cour, qui là comme ailleurs s'accroissaient de caprices sans cesse renaissantes. Acton réunit bientôt le ministère de la guerre à celui de la marine, et, sans être ministre des finances en titre, il composa ce ministère de manière que tous les membres lui étaient subordonnés. Ce qui lui mérita surtout la confiance et la protection de la reine, plus ambitieuse encore que prodigue, fut l'empressement qu'il mit à la faire rentrer au conseil. C'était un droit, qu'une loi formelle accordait aux reines qui avaient donné à l'état un prince héréditaire, droit dont elle avait joui, et dont l'avait exclue le premier ministre Tanucci; et ce qui paraissait incroyable partout où la volonté du prince n'est pas la suprême loi, la reine avait eu assez de pouvoir pour obtenir le renvoi du ministre, mais non pour faire révoquer sa propre exclusion du conseil. On sent dès lors quel empire Acton dut exercer sur l'esprit de la reine, et d'après son caractère, combien il dut en abuser. La haine qu'il avait vouée à la France subsistait dans toute sa force et avait établi entre lui et Hamilton, ministre d'Angleterre, une intimité qui ne s'est jamais démentie; tous deux réunis dans le même intérêt cherchaient moins encore à nuire à cette puissance qu'à l'humilier, quoiqu'il dût en coûter au pays qu'il était chargé de rendre heureux. Cette conduite révoltante fut connue de l'Europe entière, et excita l'indignation universelle. Charles III exigea le renvoi d'Acton, le cardinal de Bernis, au nom de Louis XVI, se rendit à Naples, pour ramener la paix entre trois princes divisés par un seul homme; les efforts du roi d'Espagne et de la cour de France n'aboutirent qu'à faire déclarer Acton premier ministre. Depuis ce moment, son ambition et ses vengeances n'eurent plus de bornes. Son orgueil fut, il est vrai, contraint de fléchir, en 1792, à l'aspect du bombardement dont Naples était menacé par l'escadre française commandée par Latouche-Tréville; mais il crut avoir trouvé l'occasion de s'en venger, l'année suivante, en empêchant l'ambassadeur français d'être reçu à la cour ottomane. En 1794, sur le simple soupçon d'intelligence avec les Français, il remplit les prisons et couvrit les échafauds de ses victimes; et secondé des fureurs de la reine, il ne fit grâce à aucun de ceux qu'il croyait ses ennemis. La haine qu'on lui portait, était au comble, lors que le Français se présentèrent, en 1795; ce fut l'auxiliaire le plus puissant de leur armée, il donna à cette épo

que sa démission, mais elle n'était que simulée, son influence fut toujours la même. Forcé par les événements de 1797, il conclut avec la France, de concert avec la reine, une paix perfide qui ne servit qu'à mieux cacher les préparatifs de la guerre qui éclata, en 1803, contre les Français qui occupaient l'état romain, et dans laquelle l'armée napolitaine, commandée par le général Mack fut entièrement détruite. Alors les conditions de paix dictées par le vainqueur furent fidèlement observées, et la première fut le renvoi d'Acton; il se retira immédiatement en Sicile où il traîna jusqu'en 1808, dans la bassesse et dans le mépris une existence déshonorée. Cet homme infâme a servi la France en lui vouant une haine implacable; il a fait plus pour la gloire de celle-ci, en reniant sa patrie et son père, c'était rendre hommage au titre de Français; effectivement il changea son nom en celui de Hecton, se prétendant Anglais et fils d'un baronnet d'Irlande. C'est sous ce dernier nom qu'il a commis cet épouvantable amas de crimes et d'assassinats qui rendront sa mémoire à jamais exécration. Malheur aux princes qui s'avancent dans la postérité, escortés de pareils ministres, sans pouvoir se disculper d'un trop fatal abus de confiance.

ADAIR (ROBERT), écuyer, fils d'un chirurgien anglais nommé par le bourg d'Appleby, membre de la chambre des communes, se distingua dans l'opposition, en appuyant les motions de M. Gray, contre le débarquement des troupes étrangères en Angleterre. Cette motion avait eu lieu le 10 février 1794; le 14 mars suivant, il s'unit avec le même membre pour demander un bill d'abolition pour le débarquement des troupes hessoises, et un autre contre les personnes qui avaient conseillé au roi d'ordonner ce débarquement. Le 7 mars 1796, M. Adair demanda avec chaleur l'abolition de la traite des nègres, et seconda puissamment la motion de M. Wilberforce qu'on peut regarder comme le véritable auteur de l'abolition de cet infâme trafic, que commandait l'humanité et dont l'intérêt seul du commerce anglais a ordonné la cessation. Il obtint à la mort de Pitt l'ambassade de Vienne, d'où il fut rappelé après la chute du ministère-Fox, en mai 1807. Envoyé quelque temps après en mission à Constantinople, la révolution opérée par Mustapha Bairactar le retint en chemin, et le força de relâcher dans l'île de Malte; il reprit sa route quelque temps après; mais arrêté au passage des Dardanelles, il retourna à Malte, d'où la mort du grand vizir et la chute de son parti lui permirent de nouveau de se rendre à Constantinople, où il arriva le 27 janvier 1809. Il revint en Angleterre en 1810, à la suite d'une maladie grave. M. Adair a fait en 1817, un voyage en France. Il a publié entre autres ouvrages sur la politique : 1° *Apologie de la fermeté d'un obéissant* (ouvrage anonyme), in-8°; 2° *Lettre du très honorable membre, C. J. Fox aux électeurs de Westminster*, vol. in-8°, 1793 et 1802; enfin à l'occasion d'un écrit publié par Burke, *Fragment d'une lettre au très honorable membre C. J. Fox*.

ADAIR (JACQUES-MACKILTRICK), docteur en médecine, juge de la cour du banc du roi, et des plaids communs de l'île d'Antigua, ensuite aux îles Sous-le-Vent, a publié plusieurs écrits sur la médecine, et une objection sans réplique contre l'abolition de la traite des nègres.

ADAM (NICOLAS), né à Paris en 1716, fit d'excellentes études, apprit presque toutes les langues de l'Europe et acquit la réputation d'un homme plein de connaissances, qu'il se faisait un plaisir de communiquer à ceux qui le consultaient. Il fut connu de M. Choiseul qui l'envoya comme chargé d'affaires près la république de Venise. Adam revint à Paris après avoir rempli honorablement ces fonctions pendant douze ans. Il avait employé à la littérature les loisirs que lui laissait sa place, et a publié plusieurs

ouvrages élémentaires qu'ont fait oublier des livres plus nouveaux qui ont beaucoup moins de mérite; ce sont : *la manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*; 5 vol. in-8°, 1787; *Traduction littérale des œuvres d'Horace*, même année, 2 vol. in-8°; *Traduction littérale des œuvres de Phédre*; *Traduction littérale de Rasselas, prince d'Abissinie*, roman de l'auteur anglais Johnson. M. Adam est mort à Paris en 1792.

ADAM (GUILLAUME), fils d'un architecte de Leith en Ecosse, fut nommé très jeune, membre de la chambre des communes, et y vota d'abord avec l'opposition. Ses principes libéraux le firent surtout remarquer lorsqu'il fut question de l'expulsion de Wilkes. Bientôt dégoûté d'un parti qui n'offrait que le stérile honneur de soutenir les droits du peuple, sans dignités, ni richesses, il embrassa et soutint toutes les opinions ministérielles. Depuis cette époque (1792) les places et les dignités prévinrent ses vœux et l'assailirent à l'envi. Il fut successivement chancelier, garde du sceau, conseiller d'état du prince régent en Ecosse, lord-lieutenant du comté de Kinnross, et enfin, pourvu de la place d'avocat du roi et de la compagnie des Indes orientales. M. Fox s'étant permis en séance du parlement, quelques expressions inconvenantes contre lui, il s'ensuivit entre eux un duel où l'agresseur fut légèrement blessé. M. Adam fut quelques années sans faire parti du parlement, réélu en 1807 par le comté de Kinnardine, il a cessé de l'être à l'élection suivante. Il ne serait pas étonnant que son changement d'opinions n'eût été la cause de cette défaveur populaire. Il n'en est pas de même dans d'autres pays, où le peuple à la bonhomie de confier ses droits aux hommes les plus dévoués au ministère, et le plus comblés de ses bienfaits.

ADAM (LOUIS), célèbre professeur de piano, né à Mittersholz, vers 1760, annonça dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la musique, l'étudia sans maître, et obtint des succès et des encouragements qui le décidèrent à venir à Paris à dix-sept ans. Il s'y fit bientôt connaître par des symphonies concertantes de sa composition pour piano, harpe et violon. Il fut nommé, en 1797, professeur au conservatoire, et y forma des virtuoses du plus grand mérite, tels que Henri Lemoine, mademoiselle Heck, M. Kalkbrenner, etc. M. Adam est d'autant plus digne de sa réputation qu'il ne dut qu'à lui-même la profonde connaissance de son art. On a de ce professeur : une *méthode de doigter*, une *méthode de piano*, onze *cahiers de sonates*, les *quatuor d'Haydn et de Pleyel*, *arrangés pour le clavecin*, et les *délices d'Euterpe*.

ADAMS (SAMUEL), né dans la province de Massachusetts, le 27 septembre 1722, étudia avec succès au collège d'Harvard, et donna au moment même qu'il en sortit une preuve du talent qu'il y avait acquis, en composant un factum pour son père dont la fortune était compromise. Dévoué à l'indépendance nationale, il ne craignit pas d'attaquer l'administration de Shirley, dont le pouvoir semblait la menacer, et annonça dans des écrits pleins de force et de raison le futur *Caton de l'Amérique régénérée*. Il attendit pour choisir un état, que celui auquel le destinait son génie vint s'offrir à lui, et l'attendit long-temps, il remplit dans l'intervalle la place de collecteur des deniers publics; ces fonctions peu dignes de son talent l'occupaient quelques instants, mais lui laissaient la liberté d'esprit nécessaire pour étudier la politique et les intérêts de son pays, objet constant de ses méditations. Il était déjà âgé lorsque l'occasion d'en faire usage se présenta, mais il avait conservé une âme ardente et une tête forte, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus activement à l'opposition formée dans le Massachusetts contre la tyrannie fiscale de l'Angleterre. Ses

instances jointes à celles de Franklin et de Jefferson eurent constamment pour but l'indépendance des colonies, mais il développa personnellement un caractère si inflexible et des opinions si hardies, que le gouvernement en fut effrayé, et l'exclut nominativement ainsi que Jean Hancock, du pardon qu'il offrit le 12 juin 1775, à tous les révoltés. Cette mesure ne fit que rendre la lutte plus opiniâtre, et l'exception prononcée contre Samuel Adams lui donnant une nouvelle énergie, il opposa aux vengeances de la métropole un obstacle terrible qu'il fut impossible à celle-ci de vaincre. Ce fut d'organiser des sociétés populaires de manière à ce qu'elles correspondissent entre elles et qu'elles eussent toutes un point central à Boston. L'explosion de l'insurrection américaine fut l'effet immédiat de cette organisation. Les délais nécessaires paraissaient encore trop lents à l'impatience d'Adam, mais lorsqu'il entendit les premiers coups de fusil tirés à Lexington, il s'écria plein de joie : *O glorieuse matinée!* L'état de Massachusetts le nomma plusieurs fois de suite son député, et jamais il ne sut composer avec la liberté, il la voulait entière, il eut désiré qu'à l'imitation des anciennes républiques, tous les Américains fussent soldats. Doué d'un génie opposé en tout à celui de Washington, il ne sut pas apprécier ce grand homme et concourut, dit-on, en 1778, pour lui ôter le commandement et le donner au général Gates; il confondait la réflexion avec la lenteur, et la prudence avec l'inhabileté. Il fut un des auteurs de la constitution de Massachusetts, et malgré son zèle ardent pour toutes les sortes de libertés, il se réunait enfin à ceux qui voulaient une armée et un gouvernement libre, mais mixte. Ce sage était instruit et avait une âme et des habitudes toutes romaines; il vécut pauvre, mais heureux du bonheur de sa patrie qui lui devait son affranchissement. Ce républicain dont la vieillesse aurait dû être entourée de tous les amis de la liberté, finit ses jours dans l'isolement, abandonné de tous ceux à qui il avait prêté, dans les temps de crise, l'appui de ses vertus et de son courage. Cette ingratitude des hommes l'attrista sans l'étonner, il s'en consola néanmoins en se rendant ce témoignage qu'il n'avait pu perdre leur estime. Il mourut à 80 ans, le 2 octobre 1808.

ADAMS (JOHN), né à Braintree, dans la province de Massachusetts, le 19 octobre 1735, descendait en droite ligne d'un des premiers colons qui s'établirent à Massachusetts-Bay, en 1608. Il s'éleva de l'état de maître d'école à celui d'homme de loi, et se trouvait ainsi mûr pour la révolution, lorsqu'elle éclata. La popularité qu'il acquit à cette époque s'accrut bientôt par la publication de deux ouvrages qui éclairèrent le peuple sur ses droits et sur ses véritables intérêts : le premier était une dissertation *sur les lois canoniques et féodales*; le second, une *histoire de la querelle entre l'Amérique et la mère-patrie*, qu'il inséra dans la gazette de Boston. Il figura parmi les principaux chefs de l'opposition de Massachusetts, ainsi que Samuel Adams, mais s'opposa constamment aux mesures extrêmes, ce qui, dans la circonstance lui fit perdre momentanément de son crédit. Cependant il le reconquit bientôt en se montrant l'un des plus ardents promoteurs de l'indépendance américaine, le 14 juillet 1776, après avoir été élu membre du congrès en 1774 et 1775. Il vint ensuite à la cour de Versailles avec le docteur Franklin et y négocia le traité d'alliance entre les deux nations. A son retour, il coopéra, avec Samuel Adams, à la constitution de Massachusetts. Il conclut ensuite avec les provinces unies de Hollande, un traité d'amitié et de commerce, si adroitement cimenté que les états-généraux se trouvèrent engagés dans la guerre contre la grande Bretagne. Au moment où l'indépendance de l'Amérique fut reconnue, Adams vint encore à

Paris et obtint pour sa patrie l'avantage inappréciable de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Tant de services rendus à son pays ne purent le garantir de la haine du parti *républicain*, qui lui reprochait sa modération et l'indulgence dont il usait envers les *loyalistes*. Il n'en fut pas moins envoyé à Londres pour conclure un nouveau traité, mais il échoua complètement dans cette entreprise. Pendant son absence, la liberté de l'Amérique fut menacée. Treize souverainetés indépendantes, divisées d'opinions et de volontés ne pouvaient servir de base à un gouvernement solide; il fallait une constitution qui donnât à tous les états un centre et au gouvernement un point d'appui; le parti qui voulait cet ordre de choses, était celui de John Adams, il triompha et donna naissance à la constitution de 1787. Mais celui-ci, quoiqu'il fut nommé vice-président sous la présidence de Washington, essuya les plus vifs reproches de la part du parti opposé qui l'accusait d'être *fédéraliste* et favorable à l'aristocratie. Tout concourait à fixer sur lui les soupçons, ses richesses, son état de maison, et surtout ses idées anti-démocratiques. Jefferson, homme de tête et de mérite, était le chef de l'autre parti qui se disait républicain. La révolution française et la guerre qui éclata alors entre la France et l'Angleterre furent une nouvelle source de discord entre les deux partis qui divisaient l'Amérique; l'un voulait une alliance avec l'Angleterre, et l'autre avec la France, ce dernier parti eût peut-être prévalu, si les excès qui souillèrent notre belle révolution et les maladrotes du directoire exécutif français, ou de ses agents n'eussent effrayé l'Amérique, et n'y eussent porté l'alarme en laissant entrevoir des intentions hostiles. On préféra l'opinion d'Adams à des maux plus réels, et malgré les efforts des partisans de Jefferson, il fut élu président sur le refus de Washington qui avait déclaré vouloir se retirer des affaires. Ainsi John Adams ne fut élu que parce que la France le repoussait, tant l'idée d'une influence toujours fatale à la liberté, frappait les Américains. On pressentit dès lors quelle serait sa conduite envers la France; les relations devinrent de jour en jour moins amicales, et il finit par refuser de reconnaître Dupont et Rosières en qualité de consuls Français. En 1798, on fit des démonstrations hostiles et l'on commença des négociations sans but; moins le président des Etats-Unis était disposé à faire la paix, plus il cherchait à faire croire à ses intentions pacifiques; c'est dans cette vue qu'il envoya à Paris M. Gerry, chargé en apparence de rétablir la bonne intelligence, et qu'il le rappela sans qu'il eut rien fait. Fort alors de ses démarches ostensibles, John Adams exposa au congrès la nature des différends qui divisaient les deux peuples, appela les jeunes gens à la défense de la patrie et Washington à la tête des armées. Afin de rendre la guerre nationale, en appuyant la politique sur la religion, il avait ordonné quelque temps auparavant un jeûne général pour éloigner de l'Amérique le fléau de la guerre. Adams dominait dans le congrès, ne gardait plus de mesure avec la France, et une rupture totale allait éclater, lorsque les événements du 18 brumaire vinrent changer l'état des choses, et rétablir par des concessions réciproques une harmonie trop long-temps interrompue; dès la fin de l'année 1799 trois agents américains furent députés en France pour traiter de la paix. Le 2 décembre John Adams rendit un compte détaillé de son administration, fit connaître les améliorations qu'il avait faites et celles qu'il n'avait que préparées; exposa la situation des Etats-Unis, soit par rapport à leur état intérieur, soit par rapport au reste du monde; il avait à parler d'une affaire délicate, des mesures sévères employées dans les troubles de la Pensylvanie, il le fit avec beaucoup d'adresse, et se fit bien pardon-

ner, en déclarant qu'il n'avait jamais porté atteinte aux droits politiques des citoyens; il finit par annoncer la translation du gouvernement à Washington. A la fin de sa présidence John Adams s'est retiré des affaires et a eu pour successeur son antagoniste de gloire et d'opinion, M. Jefferson. Il joignait aux qualités qui forment l'homme d'état, le talent qui constitue le littérateur. Il a publié : *Défense des constitutions américaines*, en anglais, Londres, 1787, 2 vol in-8°. Cet ouvrage traduit en français et imprimé en 1792, aussi en 2 vol. in-8°, a eu du succès. John Adams l'a reproduit sous le titre d'*Histoire des républiques*. La Biographie de Leipsick attribuée encore à John Adams, un *choix de voyages modernes* pour l'instruction de la jeunesse, traduit et publié, en 1799, par J. F. André.

ADAMS (JOHN QUINCY), fils aîné du précédent, fut nommé, en 1801, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis près la cour de Berlin et rappelé sous la présidence de Jefferson. Le parti fédéraliste auquel il avait été attaché comme son père, le fit nommer professeur au collège d'Harvard, province de Massachusetts. Il fut député par elle au sénat, en 1804; alors il changea de principes et se prononça pour le parti démocratique. Il fut ensuite envoyé en Russie avec le titre de ministre, et fit partie, en 1814, des ministres plénipotentiaires des Etats-Unis, près les puissances alliées. En mars 1815, il se rendit à Londres comme ambassadeur, et y soutint avec dignité les intérêts de son gouvernement. Il a publié des *Lettres sur la Silésie*, qu'il avait d'abord adressées à son frère, pendant son ambassade de Vienne. Ces lettres aussi instructives qu'intéressantes renferment des détails précieux sur les manufactures de la Silésie, quant aux objets surtout qui pourraient offrir quelques vues utiles au commerce de son pays; elles contiennent aussi des notices sur les meilleurs écrivains de cette province et des aperçus satisfaisants sur les progrès qu'a faits l'éducation depuis l'établissement des séminaires d'instituteurs, créés par Frédéric II. On y trouve encore une description géographique, topographique et historique de la Silésie, beaucoup plus exacte que celles qui avaient paru jusqu'à lui. Ces lettres imprimées d'abord à Philadelphie, ont été réimprimées à Londres, en 1804; J. Dupuy les a traduites en français et publiées à Paris, en 1807, in-8°.

ADANSON (MICHEL), né à Aix en Provence, le 27 avril 1727, de parents écossais, fit ses études à l'université de Paris, et y obtint pour prix de poésie grecque et latine, un Aristote et un Plinie qui sembleraient présager dès lors les genres d'étude qui l'occuperaient toute sa vie. Le savant Needham lui-même devina son talent et détermina sa vocation, lorsqu'en lui donnant un microscope, il lui dit : « Vos progrès dans l'étude des ouvrages des hommes, vous rendent digne de connaître aussi les œuvres de la nature. » Adanson à quatorze ans avait étudié toutes les plantes du jardin royal, et mécontent du système de Linnée, il avait tracé le plan de quatre nouveaux systèmes qui n'obtinrent que long-temps après l'assentiment des naturalistes. Son goût dès lors fut décidé et rien ne lui coûta pour s'y livrer tout entier. Il voulut voyager dans le Sénégal, parcequ'il lui offrait un vaste pays non encore exploré, son insatiable curiosité en ayant jusque là écarté tous les voyageurs. Ce fut après cinq ans passés dans ce climat malsain, qu'il fit sortir d'une masse d'observations et de richesses recueillies dans les trois règnes, un système aussi étrange que gigantesque. Il voulut y renfermer toutes les espèces d'existences physiques, animées, mortes et intellectuelles, et déterminer tous les chaînons qui les lient entre elles, système immense qui comprenait jusqu'à quatre-vingt-dix-mille existences, mises à part et classées entre elles. La vie de vingt hommes

organisés comme Adanson n'eut pas suffi à ce vaste travail; il fit paraître le premier volume par souscription, et, le reste de l'ouvrage n'ayant pas paru, il fit rendre aux souscripteurs l'excédant de la souscription. Cet ouvrage plusieurs fois abandonné ne fut jamais perdu de vue par l'auteur, il y revenait toujours avec un nouvel enthousiasme. En 1775, il soumit à l'examen de l'académie et du public, cent-vingt volumes manuscrits, et soixante-quinze mille figures, bases et matériaux de son grand ouvrage; des commissaires nommés décidèrent qu'il était au-dessus des forces d'un seul homme. Adanson poursuivait toujours sa chimère, et n'a laissé que des mémoires, mais tous substantiels et profonds, sur l'invariabilité des espèces de plantes, contre l'opinion de Linnée; sur la météorologie; sur les mouvements spontanés de quelques plantes, sur les taretts (vers destructeurs des navires); sur la commotion produite par la torpille et le gymnotus, phénomène qu'il attribua le premier à l'électricité; sur la tourmaline, pierre cristallisée, dans laquelle il découvrit le premier la propriété électrique, communiquée par la chaleur. Les articles de botanique, fournis par Adanson, se distinguent comme tous ses autres ouvrages par la plus vaste érudition. Aussi bon citoyen que savant distingué, il avait proposé, en 1753, un plan pour l'abolition successive de la traite des nègres, mais qui, selon l'usage, ne fut peut-être pas lu du ministre courtisan à qui il l'adressait. Adanson était connu dans toute l'Europe, tous les souverains lui firent les offres les plus avantageuses pour l'attirer ou le fixer chez eux, il les refusa toutes; l'amour de la patrie le retint en France. Dans un de ses voyages en Provence, il découvrit cette tarantule jadis si redoutée à Naples, mais inconnue et inoffensive à Marseille et à Nice. C'est à cette époque que les récompenses vinrent le trouver, et lui auraient procuré une aisance dont il était privé depuis long-temps, si le vaste ouvrage dont il poursuivait toujours l'exécution n'avait pas absorbé toutes ses ressources. La perte de sa fortune pendant l'orage de la révolution, lui fut moins sensible que le sacrement d'un jardin où il faisait ses expériences sur la végétation. Lors de la réorganisation de l'institut, en 1790, on l'invita à assister à ses séances: il répondit avec bonhomie qu'il ne pouvait s'y rendre, n'ayant pas de soutiens. Le ministre Benezek lui fit donner une pension de 6000 francs, que l'empereur Napoléon voulut doubler en le nommant le 26 frimaire au 12, chevalier de la légion d'honneur. Adanson expira le 3 août 1806; il disait quelques jours avant sa mort à ceux qui l'entouraient : *Mes amis, l'immortalité n'est pas de ce monde!* Ce savant avait un esprit vigoureux dans un corps faible et délicat, et malgré des fatigues, des travaux et des privations de toute espèce, il a prolongé sa carrière beaucoup au-delà du terme moyen de la vie. Voici le portrait que fait d'Adanson M. Cuvier dans l'éloge qu'il prononça à l'institut, le 5 janvier 1807 : « Courage indomptable, et patience infinie; génie profond, et bizarrerie choquante; ardent désir d'une réputation prompte, et mépris des moyens qui la donnent; calme de l'âme enfin, au milieu de tous les genres de privations et de souffrances : tout, dans sa longue existence, mérita d'être médité. »

ADANSON (M^{lle} AGLAR), digne fille du précédent, joint à un esprit observateur la grâce de l'expression. Retirée dans une terre qu'elle exploite, elle met en pratique les procédés les plus ingénieux sur l'économie domestique et l'agriculture; elle a publié à cet effet, en 1825, un petit ouvrage intitulé *la Maison de campagne*, qui jouit déjà d'une célébrité méritée, et assure une place à son estimable auteur dans le souvenir des hommes dont elle désire non pas éclairer l'esprit, ni étendre les connais-

sances, comme son illustre père, mais améliorer la condition.

ADDINGTON (ANTOINE), médecin anglais, père du ministre **HENRI ADDINGTON** (Voy. ce nom), étudia au collège de la Trinité à Oxford, y fut reçu maître-ès-arts, en 1740, et docteur en 1744. Admis au collège des médecins de Londres, en 1756, il alla tenir à Reading une maison de fous, et acquit une grande réputation dans le traitement des maladies épidémiques et l'aliénation mentale, dont il avait fait une étude particulière. Intimement lié avec lord Chatham, il fut employé par lord Bute pour négocier la rentrée de celui-ci au ministère qu'il avait quitté après la paix de 1762. Addington a publié : 1^o *Essai sur le scorbut, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce en mer*, 1 vol in-8^o, 1755; 2^o *Essai sur la mort des bestiaux*, in-8^o; 3^o une brochure in-8^o sur une négociation entre Lord Chatham et lord Bute. Addington mourut en 1790, laissant une grande fortune, honorablement acquise par l'exercice de son art. Ce docteur fit servir à la politique ses connaissances médicales. Georges III étant tombé en démence, on voulut avoir l'avis de M. Addington sur une maladie qu'il avait traitée avec succès; il déclara solennellement dans la chambre des pairs, « que le roi recouvrerait bientôt la santé, et que l'accès devait être passé » sager chez un homme qui n'avait jamais été atteint de mélancolie. » L'événement ne justifia pas tout-à-fait cette prédiction qui néanmoins n'en fut pas moins utile au fils d'Addington et au jeune Pitt son ami, parcequ'elle servait les intérêts d'une foule d'hommes en place qui reconnurent dans le fils les services du père.

ADDINGTON (HENRI), fils du précédent, lié dès l'enfance avec le célèbre Pitt, parcourut la même carrière que lui, avec la différence que la nature avait mise entre eux. Ils firent leurs études ensemble, et les succès qui les distinguaient dès lors, n'annonçaient dans le fils du médecin qu'un talent secondaire, que le génie de l'autre devait bientôt effacer; mais l'éclat dont brillait son ami rejaillit sur lui, et il entra jeune encore au parlement et soutint constamment le jeune Pitt contre l'éloquence jusque là victorieuse de l'immortel Fox. En 1789, Addington devint orateur de la chambre, et conserva ce poste jusqu'à la convocation du nouveau parlement; on vit alors les deux amis marcher dans des routes opposées; Pitt appuyait la motion de Wilberforce qui avait proposé, en 1792, l'abolition totale de la traite des nègres, et l'adroit Addington se rangea de l'avis de Dundas, en votant l'abolition graduelle, et en demandant même que l'époque de cette abolition fut prorogée jusqu'en 1800; il devint peu de temps après ministre concurremment avec Pitt, et se montra partisan de la paix; il ne tarda pas néanmoins à demander une levée de troupes, destinées à secourir les armées bataves; il lui échappa à cet égard une indiscretion dont Tierney profita habilement pour tourner en ridicule le ministère britannique, en le félicitant d'avoir fait un traité avec la victoire. La levée des troupes appuyée par Addington avait pour motif avoué la promesse faite aux amiraux hollandais qui avaient livré leur flotte, de rétablir le gouvernement stathoudérien. Le 9 mai 1800, Addington assura que la guerre actuelle n'avait point pour but, quant à l'Angleterre, le rétablissement des Bourbons; plus tard il s'éleva contre la motion de M. Jones, tendant à demander compte à sir Sidney-Smith des raisons qui l'avaient porté à entraver l'exécution du traité conclu entre Kléber et le grand-vizir pour l'évacuation de l'Egypte. En 1801, Addington occupa la place de chancelier de l'échiquier que laissa vacante son ami Pitt. Il voulut en même temps se donner des airs d'indépendance à laquelle personne ne crut. Le caustique Sheridan en parlait

ainsi : « Cette indépendance d'opinions est la vertu « dont une jolie femme se vante; cette pudeur « dont on fait parade demande à être attaquée. » La conduite ultérieure d'Addington prouva que Sheridan ne s'était pas trompé sur son compte. Personne ne contribua plus puissamment que lui, depuis cette époque, aux mesures liberticides qui pèsent encore sur le peuple anglais; soit en dénonçant des menées prétendues séditionnelles du nord et du midi de l'Angleterre, soit en donnant les détails les plus alarmants sur l'état de l'Irlande. Bientôt il défendit le système des dîmes, et soutint le bill d'abolition qui accorde à tout homme en place un brevet d'impunité. Il est d'autres pays où cet abus existe de fait, mais n'est pas encore érigé en droit. A la fin de 1801, il demanda une augmentation de fonds pour le bien du service, et, pour en justifier l'emploi, il fit quelques mois après un tableau magnifique du commerce et de l'opulence de la Grande-Bretagne; tactique ordinaire de tous les ministres pour forcer une nation à donner au gouvernement des secours proportionnés à ses ressources; enfin, il vota la prorogation de la loi martiale en Irlande. On voit combien la liberté anglaise s'accrut sous Addington. Cet homme si favorable au despotisme était haï des courtisans qui savent si bien l'exploiter; ils profitèrent de la maladie du roi pour l'éloigner des affaires, mais cette disgrâce ne fut que momentanée. Méprisé du peuple, haï des grands, la faveur seule du roi le soutint, et il fut fait vicomte de Sidmouth. Pitt mourut vers ce temps, et cette mort changea de nouveau la destinée d'Addington, il fut nommé *gardien du sceau privé*. Il se montra alors généreux envers Pitt avec qui il s'était brouillé avant sa mort; il vota au parlement pour qu'on fit à ce grand homme des funérailles aux frais de l'état, et pour qu'on lui élevât un monument à Westminster. Fox quitta le ministère en 1806 et Addington lui succéda. Bientôt, changeant de principes, il vota avec l'opposition, parla en faveur des catholiques d'Irlande et donna sa démission quand le roi refusa de consentir à leur émancipation. Nommé secrétaire d'état, en 1812, après l'assassinat de Perceval, il voulut encore se montrer le défenseur des malheureux Irlandais, mais l'opposition rejeta de son sein un homme qui, ne connaissant d'autres lois que les ordres tyranniques de ses maîtres, avait provoqué la suspension de l'*habeas corpus*, le maintien de la loi martiale et le système des emprisonnements secrets. Il fit cependant une bonne action en sa vie, ce fut de faire accorder à la veuve du général Abercromby une pension de 2,000 livres sterling et le titre de baronne d'Aboukir. Addington, attaqué en 1811, a voulu se justifier, et le fit sans succès; et avait encore le portefeuille en 1820.

ADELAÏDE (MADAME DE FRANCE), fille aînée de Louis XV et tante de Louis XVI, naquit à Versailles, le 5 mai 1732. Elle jouit à la cour du roi son père d'un grande considération, méritée par ses mœurs, sa vertu et son affabilité; témoin des intrigues de cour, jamais elle n'y prit aucune part, et vécut comme isolée au milieu du tumulte qui l'environnait. Sans avoir de grandes connaissances, elle avait un sens droit, un tact sûr qui la trompait rarement; les plans de finances de M. Calonne, sous Louis XVI, ne lui en imposèrent jamais, et, malgré le silence qu'elle s'était imposé sur les affaires d'état, elle fit céder sa timidité naturelle au besoin de combattre auprès du roi les projets brillants de ce ministre, dont la ruine de l'état démontra bientôt le vide. Mme Adelaïde vivait dans l'union la plus intime avec Mme Victoire; effrayées toutes deux des troubles qui agitaient le royaume, elles obtinrent du roi la permission de se rendre à Rome, et quittèrent Paris, le 19 février 1791. Arrêtées à Muret et à Ar-

may-le-Duc, elles ne purent continuer leur route que sur les ordres exprès de l'assemblée nationale, ceux du roi commençant à être méconnus à cette époque. Néanmoins l'assemblée hésitait, lorsque le général Menou fit cesser la discussion par cette plaisanterie : « Que dira l'Europe en apprenant que l'assemblée de France a passé deux séances à discuter si les princesses entendraient la messe à Paris ou à Rome. » Elles furent accueillies à Rome de la manière la plus distinguée, et elles y trouvaient une sorte d'allègement à leur sort, lorsque l'approche des armées françaises, en 1799, les contraignit à quitter l'Italie. Les princesses se réfugièrent dans le royaume de Naples, elles furent ensuite transportées dans l'île de Corfou, et montèrent enfin un vaisseau portugais qui les conduisit à Trieste; cette vie errante, les fatigues et les chagrins qui en furent la suite, affaiblirent leur santé, plus encore que l'âge, Mme Adélaïde y succomba dans les premiers mois de 1800, à 67 ans. Mme Victoire l'avait précédée au tombeau neuf mois auparavant.

ADELASIO (N.), Milanais, coopéra avec ardeur à la révolution de 1796, et éprouva de la part des différents gouvernements qui furent successivement imposés à sa patrie, des persécutions dont ceux qui figurent dans les révolutions, sont rarement exemptés. Nommé, en 1799, par le directoire cisalpin, ambassadeur près de la république helvétique, il devint, en juillet 1798, membre de ce même directoire; maintenu en place par le ministre Trouvé, quand celui-ci vint reformer sur un nouveau plan le gouvernement cisalpin, il fut destitué, la même année, par le nouvel ambassadeur Fouché, et bientôt après réintégré par le directoire français qui avait rappelé son dernier agent. Lorsqu'après la défaite de Schérer, les Autrichiens occupèrent le territoire cisalpin, Adelasio fut arrêté à Milan, il recouvra la liberté, mais au lieu de se réfugier en France comme ses collègues, il alla se faire moine dans le couvent de Sainte-Justine à Padoue, soit que les événements dont il avait été victime eussent bouleversé sa raison, soit que, par un nouvel exemple des contradictions humaines, il eut conservé des idées superstitieuses avec les idées nouvelles qu'il avait embrassées avec chaleur.

ADELER (Тадэон), capitaine de vaisseau et chambellan du roi de Danemark, quitta jeune encore le service pour cause de santé, et se retira dans une de ses terres. Dans la plupart des états du nord les paysans sont encore serfs. Adler voulut être le bienfaiteur des siens, en les rendant propriétaires amphitétiques. Il avait en agriculture des connaissances qu'il consigna dans un ouvrage que le roi récompensa par le don d'une médaille d'or. Forcé de chercher un climat plus doux que celui où il était né, il vint en France, habita quelques mois Paris, et acheta une propriété en Provence, où il vécut en philosophe, il n'était qu'à deux lieues d'Avignon. Lors de la réaction de 1815, quelques habitants du midi, sans égard pour un vieillard de 70 ans, pour un étranger qui les avait comblés de bienfaits, se portèrent chez lui, pillant et dévastant son habitation, et le laissèrent baigné dans son sang, après l'avoir frappé de violence: ils enlevèrent aussi comme trophée de ce noble exploit, sa voiture et ses chevaux, avec lesquels ils coururent publiquement à de nouvelles expéditions. M. Adler survécut aux blessures qu'il avait reçues, et se tint caché à Avignon tout le temps qu'il s'écoula jusqu'à l'ordonnance du 5 septembre, dont l'influence fut si salutaire pour la France et surtout pour les départements méridionaux. Ce philanthrope si mal récompensé de son humanité l'exerce toujours avec le même zèle, donnant des leçons d'agriculture, des exemples de vertus, et des secours pécuniaires suivant la nature des besoins

qui lui sont connus. Sa bienfaisance s'est même étendue à tous les êtres utiles. Il a fondé une espèce d'hôpital pour les animaux qui le servent; c'est une vaste prairie plantée d'une multitude d'arbres, ou les chevaux et les bœufs de labour errent en liberté, quand ils sont malades, ou trop vieux pour travailler. Il serait possible qu'il les fit soigner avec d'autant plus d'attention qu'il n'a jamais trouvé d'ingratis parmi eux.

ADELON (NICOLAS PAULBERT), né à Dijon, fit ses études médicales à Paris, et rédigea dans plusieurs journaux de la capitale quelques articles relatifs à la profession qu'il y exerçait. En 1808, M. Adelon rendit compte dans la Gazette de France, des séances publiques dans lesquelles le docteur Gall développa son système de l'anatomie du cerveau. Il réunit ensuite tous les articles publiés sur ce sujet, et composa un vol. in-8° sous ce titre: *Analyse du cours du docteur Gall, ou physiologie et anatomie du cerveau, d'après son système*, Paris 1808. M. Adelon prépare un grand ouvrage sur la physiologie de l'homme et le fait d'autant plus désirer que depuis 15 ans, il professe la physiologie dans les amphithéâtres particuliers de la faculté de Paris. Ce médecin aujourd'hui professeur à l'école de médecine a travaillé avec M. Chaus sier, à la *revue encyclopédique*, et au *dictionnaire des sciences médicales*. Il publie en ce moment de concert avec divers professeurs, une édition nouvelle de l'ouvrage important de Morgagni, de *sedibus et causis morborum*, avec notes; 5 vol. in-8° ont déjà paru.

ADELUNG (JEAN-CHRISTOPHE), professeur allemand, fut le législateur de sa langue maternelle; il en rassembla les matériaux, les classa judicieusement, en tira des résultats nouveaux et les réduisit aux plus simples expressions. Il était né en 1734, et avait étudié dans trois universités différentes. Nommé professeur au Gymnase d'Erfurt, en 1759, il en sortit deux ans après, et alla se fixer à Leipsick, où il se livra sans distraction à ces études profondes qui firent sa réputation, et donnèrent des lois à la littérature et à la grammaire allemande. Bibliothécaire de l'électeur à Dresde, en 1787, il mourut dans cette ville le 10 septembre 1806. Ces deux faits sont à peu près les seuls de ce long espace de temps, mais la liste de ses ouvrages est immense, et leur mérite ne peut être apprécié que par un homme habile et réfléchi. Toute la gloire d'Adelung repose presque en entier sur son Dictionnaire (grammatical et critique), dans lequel il n'a dérivé que Johnson qui lui est inférieur sur certains points, mais supérieur à d'autres égards, quoiqu'on puisse, à plus d'un titre, lui contester cette supériorité. En effet, l'allemand était obligé de créer, pour ainsi dire, les éléments dont il se servait; son pays n'avait encore rien produit d'où il put tirer des modèles, lorsqu'il s'occupait de son travail; rien n'était fixé, tout était arbitraire, quand il était obligé d'établir des règles de goût; rien ne le guidait, quand il se proposait de guider les autres, et s'il l'emporte sur Johnson par l'exactitude des définitions, par plus de sagacité dans la filiation des mots, par une métaphysique plus sévère dans l'ordre de leurs acceptions, et enfin par une plus grande vraisemblance d'étymologie, il ne le doit qu'à la supériorité de son génie. Johnson, au contraire, n'avait qu'à choisir dans les modèles qui lui étaient offerts. Les auteurs les plus distingués avaient écrit; le dialecte de Londres était le seul admis dans les trois royaumes, la limite du néologisme était déterminée; Johnson eut donc moins besoin de génie que de goût, et, en cela, il remplit parfaitement sa tâche. On reprocha à Adelung d'avoir tracé autour de lui un cercle beaucoup trop étroit, et d'avoir appauvri la langue au lieu de l'enrichir, en rejetant une foule de mots et de phrases qui n'avaient pas à ses yeux une assez noble origine

(il était partisan exclusif du dialecte pur de la Misnie ou de la Saxe), mais qui, sous la plume d'un homme de génie, ne leur auraient pas été inférieurs. Ce reproche prouverait seulement qu'Adelung n'était ni assez hardi, ni assez entreprenant; mais il reste prouvé qu'il est le génie le plus étendu qui se soit occupé de la grammaire. Bien différent de la plupart des grammairiens, il savait employer cette clef des connaissances humaines pour pénétrer dans leur sanctuaire: témoin ses trois *Grammaires allemandes*, plusieurs fois imprimées; son *Traité du Style allemand*, son *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, où toutes les qualités de l'art d'écrire se trouvent réunies. A ce mérite d'analyse et de mécanisme, si l'on peut parler ainsi, du langage, il joignait une philosophie bien précieuse et bien rare, qu'il a développée dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans son *Supplément au Dictionnaire des Gens de Lettres*, par Jækker, et son *Tableau de toutes les sciences, arts et métiers, qui servent aux besoins de la vie*. Enfin, après avoir médité pendant toute sa vie sur les différents modes dont se servent les hommes pour manifester leurs pensées, il conçut l'immense tableau comparatif de ces différents modes, c'est à dire qu'il imagina d'exécuter, pour l'anatomie du langage, ce que le savant Adanson avait entrepris pour toutes les existences matérielles et intellectuelles, etc. Ces deux hommes célèbres, doués à peu près des mêmes facultés, offrent encore plus d'un rapport de ressemblance. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, et eurent tous deux la douleur de laisser imparfait l'ouvrage le plus important de leur vie. M. Adelung, plus heureux, trouva dans M. Vater un continuateur digne de lui. Ce savant mourut dans une vigne plantée sur les bords de l'Elbe, où il célébrait avec ses amis l'anniversaire de sa 74^e année. Nous nous bornerons ici à donner lecture de l'immense ouvrage; qui recommande Adelung à la postérité. *Aperçu raisonné de toutes les langues anciennes et modernes, divisées en familles et en classes.*

ADELUNG (FAMMENTON N°), neveu du précédent, fut d'abord employé à Pétersbourg comme directeur du théâtre allemand dans cette capitale, continua, d'une manière honorable, avec M. Vater, les recherches philologiques de son oncle, et fut nommé instituteur des jeunes princes de la famille impériale. Il a reçu de l'empereur Alexandre la croix de l'ordre de Sainte-Anne de seconde classe. On lui doit quelques ouvrages importants, 1^o en allemand, *Notices et extraits d'anciens poètes allemands, dont les manuscrits sont passés de la bibliothèque d'Heidelberg à celle du Vatican*; Kœnigsberg, 1796 et 1798, 2^e part., in-8^o; 2^o sur l'*Ancienneté de quelques poèmes septentrionaux*, inséré dans le tom. IV de la Collection de Bekker, 3^o en français, *Rapports entre la langue sacrilite et la langue russe*, ouvrage présenté, en 1811, à l'académie impériale russe. M. Adelung est possesseur d'une très belle collection de manuscrits sur les différentes langues de l'univers, et surtout sur celles de l'Asie, qu'il doit en grande partie à feu M. Backmeister, qui fut, pendant long-temps, bibliothécaire de l'académie des Sciences, à Pétersbourg.

ADER, jeune littérateur de la plus grande espérance, a travaillé successivement à plusieurs feuilles littéraires; il vient de donner (août 1825) une comédie en vers, au second théâtre Français: *Les Deux Ecoles*, ou le *Classique et le Romantique*, qui a obtenu un succès d'estime. Il est inutile de dire qu'il s'est placé par cette composition dans la première des deux écoles. Des situations neuves lui auraient fait cueillir des palmes encore plus brillantes, si la pièce du *Charlatanisme* n'avait pas précédé la sienne.

ADET (PIERRE-AUGUSTE), officier de la légion d'honneur, né à Nevers, le 18 mai 1763, s'est livré avec succès à l'étude des sciences naturelles; élève

d'artillerie, puis administrateur, il devint successivement chef de l'administration des colonies, membre du conseil des mines, adjoint au ministre de la marine d'Albarade, envoyé de la république à Genève, et enfin ministre plénipotentiaire aux États-Unis d'Amérique. C'est lui qui, en janvier 1796, présenta au congrès, de la part de la nation française, un drapeau aux trois couleurs. Il fut rappelé le 4 mars même année, et conserva son emploi. Envoyé de nouveau en Amérique le 28 octobre suivant, il remit au secrétaire des États-Unis un arrêté du directoire, portant « que le pavillon de la république traiterait tout pavillon neutre, comme » celui-ci se laisserait traiter par les Anglais. » No² tification qui fut regardée par les Américains comme contraire au traité de 1778. M. Adet suspendu de ses fonctions de ministre plénipotentiaire, revint en France, et fut nommé par le nouveau directoire, à la fin de l'an 7, commissaire à Saint-Domingue avec Saint-Léger et Fréron, mission qu'il ne crut pas devoir accepter. A l'époque du 18 brumaire, il fut élu membre du tribunal, fit ensuite partie de la commission des inspecteurs et devint secrétaire le 22 novembre 1801. Il passa en mars 1803, à la préfecture de la Nièvre qu'il administra pendant six ans, en sortit par suite d'une dénonciation calomnieuse, fut nommé par ses administrés candidat, sept mois après les avoir quittés, au corps législatif, et en fut élu membre par le sénat, le 2 mai 1809. Il n'y prit aucune part aux délibérations de la chambre. Chevalier de la légion d'honneur depuis plusieurs années, il fut nommé officier au commencement de 1813, et devint bientôt après conseiller-maire en la cour des comptes. Il donna en cette qualité son adhésion à la déchéance de Napoléon, le 10 avril 1814, après avoir combattu, en qualité de sergent des grenadiers de la garde, les puissances alliées sous les murs de Paris. Appelé par la Charte à la chambre des députés de 1814, il prit rang parmi les constitutionnels. Lors du retour de Napoléon, vers la fin de mars 1815, il signa l'adresse qui lui fut envoyée au nom de la cour des comptes, et le 29 mai suivant, il fit partie d'une députation de Nevers qui alla lui présenter ses félicitations. M. Adet, connu par plusieurs ouvrages en chimie, l'est plus encore par les traductions qu'il a faites de plusieurs ouvrages anglais sur le même objet. Il est l'un des collaborateurs des annales de chimie, et M. Ersch lui attribue les *Contes de la chaumière*, traduits de l'anglais, 1798, in-12.

ADHEMAR (JEAN D'), issu d'une famille distinguée du Languedoc évidemment originaire de Florence, était à l'époque de la révolution, colonel du régiment de Cambresis et chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Prévenu d'avoir voulu, en 1791, livrer aux Espagnols la citadelle de Perpignan, où son régiment était en garnison, il fut, le 11 janvier 1792. Décrété d'accusation et envoyé devant la haute-cour nationale; transféré dans les premiers jours de septembre, même année, d'Orléans à Paris, ses compagnons d'infortune et lui arrivèrent à Versailles le 9, et furent égorgés au moment où l'on venait d'ouvrir la grille de l'orangerie, pour donner passage au cortège. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui ont prétendu que le retard mis à l'ouverture de cette grille fut l'effet d'une combinaison atroce, pour laisser aux assassins le temps de se réunir et de consommer leur crime; il faudrait les preuves les plus évidentes pour ajouter à de pareils forfaits l'horreur d'une préméditation calculée. Les deux enfants de Jean d'Adhémar, qui n'avaient pas voulu quitter leur père, furent massacrés avec lui.

ADHEMAR DE LANTAGNAC (le comte MAUVIC N°), né le 11 juin 1772, appartient à la même famille. Page de Louis XVI, il ne quitta

point ce prince dans la journée du 5 octobre, et l'accompagna le lendemain à Paris. Il émigra en 1791, prit du service dans l'armée de Condé, et passa successivement dans la légion Mirabeau, dans le régiment Dauphin-cavalerie, et dans le corps connu, alors, sous le nom de Cavalerie-noble. Il quitta l'armée du prince de Condé, le 29 avril 1801, époque de son licenciement, et rentra sur-le-champ en France. Il fit, en 1814, partie de la garde à cheval qui alla, le 10 avril, au-devant de Monsieur. Ce prince l'envoya dès le lendemain à Bordeaux. Le zèle dont M. de Lantagnac fit preuve dans cette expédition toute pacifique, lui valut la croix de Saint-Louis et le grade de colonel. A la seconde restauration, il fut nommé par ordonnance du 26 octobre 1816, colonel de la légion départementale du Haut-Rhin.

ADHEMAR DE CIANSA (JOSEPH comte d'), cousin des précédents, était dès 1782, sous-lieutenant au régiment de Viennois, il partit ensuite avec M. de Bouillé, et fit la guerre d'Amérique sous ses ordres. Il émigra en 1793, rentra en France sous le consulat, et s'attacha au premier consul Bonaparte en qualité de gendarme d'ordonnance. Il obtint ensuite de l'empereur et conserva jusqu'en 1814, le commandement du 2^e régiment d'infanterie. Le Roi le créa, par ordonnance du 27 novembre 1814, chevalier de Saint-Louis, et le nomma depuis colonel de la garde départementale des Deux-Sevres, poste qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui, 1825.

ADHEMAR DE COLOMBIER (ANTOINE-FRÉDÉRIC-LOUIS comte d'), né à Anduze, en Langue-doc, de la famille des précédents, était capitaine d'artillerie avant et depuis la révolution, devint en 1791, commandant de la garde nationale d'Anduze, quitta ce poste pour servir dans l'armée active, et fit deux campagnes sur le Rhin. Suspendu de ses fonctions, en 1793, d'après un décret qui excluait les nobles de toutes les places, il rentra dans la vie privée et échappa aux désastres du temps en traversant dans l'obscurité les orages révolutionnaires. Une ordonnance royale le nomma, le 17 juillet 1814, commandant de sa ville natale. Son zèle pour la cause royale lui fit courir quelques dangers pendant les cent jours; il eut le bonheur d'y échapper et reprit ses fonctions après le second retour du Roi.

ADLER (JACQUES-GEORGE-CHRÉTIEN), naquit à Arnis dans le duché de Slesvig, en décembre 1756. Un goût irrésistible pour les antiquités orientales, le conduisit, au sortir de ses études, à Rome où il fit connaissance avec plusieurs grands personnages et notamment avec le cardinal Borgia, qu'il sut intéresser au point que ce cardinal fit publier à ses frais, la description des pièces les plus curieuses du cabinet de ce jeune allemand. De retour dans sa patrie, en 1783, M. Adler fut nommé professeur de langue syriaque et professeur de théologie, en 1788, à l'université de Copenhague. Il remplit dans la même ville, de 1785 à 1789, les fonctions de pasteur de l'église allemande de Christian-Hafen, et fut nommé, en 1798, prédicateur du château de Gottorp. Les principaux ouvrages de ce savant sont: *Recueil de formules et de contrats en hébreu rabbinique et en allemand*, Hambourg, 1773, in-80. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il publia ce livre. — *Judeorum codices sacri ritus scribendi leges adrité estimandos codices manuscriptorum antiquos*, etc. ibid. 1779, in-40. — *Descriptio codicum quorundam cuficorum*. In *bibliotheca regia, Hafnensis Altona*, 1780, in-40; cet ouvrage renferme des détails très curieux sur la manière d'écrire des Arabes. — *Museum cuficum borganianum velitris*, Rome 1782 et 1792, vol. in-80. — *Bibliotheca biblica Iurtembergica ducis, olim lorichiana, Altona*, 1784, in-40. — *Novi Testamenti versiones syriacae*. Illustrata, Copenhague, 1789,

in-40. M. Adler a publié outre les ouvrages que nous venons de citer, quelques sermons et plusieurs morceaux de littérature orientale, récoltés dans divers ouvrages et dans son voyage de Rome, écrits en allemand et imprimés à Altona, 1783, in-40. Tout cela pourrait paraître d'un mince intérêt à quelques esprits superficiels; qu'on daigne réfléchir néanmoins, que c'est sur de semblables matériaux que s'appuie le génie qui sans eux marcherait en aveugle dans la route des temps, des sciences et des arts.

ADLUNG (JACQUES), organiste célèbre, naquit près d'Erfurt, en 1699, et mourut dans cette ville le 5 janvier 1792. Né avec les plus heureuses dispositions pour la musique, il les cultiva, pour ainsi dire, sans maître, et arriva presque seul à une perfection que les plus habiles artistes avaient inutilement cherchée avant lui; c'est un des hommes qui ont le mieux approfondi leur art. On a dit avec raison « que d'Alémberg avait donné les rudiments de la science musicale, que Bemetrieder en avait offert la grammaire complète, mais que les deux « traités d'harmonie d'Adlung étaient les seuls ouvrages où les questions épineuses de ce bel art sont « résolues avec le plus de clarté. » Ces deux traités de Jacques Adlung sont: 1^o *Introduction à la science musicale*, Erfurt, 1758, in-80; 2^o *Les sept étoiles musicales*, Berlin, 1768, in-40.

ADMIRAL (HENRI D') ou l'Amiral, né à Auzelot, département du Puy-de-Dôme, en 1744, de parents peu fortunés, vint chercher un état à Paris, entra comme domestique dans la maison du ministre Bertin, s'en fit remarquer, et obtint par son crédit la place de directeur de la loterie à Bruxelles. Il occupa long-temps et la perdit par suite de la révolution. Se trouvant sans ressource, son esprit s'en agrita, et son ressentiment se porta contre ceux qui passaient alors (1793) pour les principaux auteurs des maux qui désolaient la France; on lui désignait Robespierre et Collot d'Herbois, ce furent eux qu'il résolut d'immoler. La difficulté d'arriver au premier le détermina à attaquer le second. Ce fut, le 22 mai 1794, qu'au moment où Collot d'Herbois rentrait vers le soir dans sa maison, l'Admiral tira sur lui deux coups de pistolet qui firent long-feu, et dont il ne fut pas atteint. Poursuivi par la garde et par un nommé Geoffroi, serrurier, qui enfonça la porte de la chambre où il s'était retiré, il blessa légèrement ce dernier d'un coup de pistolet qui lui restait, fut arrêté et conduit au comité de sûreté générale: il répondit avec fermeté aux questions qui lui furent faites, et déclara que « s'il eût réussi dans son projet « d'assassiner Robespierre et Collot d'Herbois, il aurait sauvé la république, délivré la France et serait « devenu l'objet de l'admiration et des regrets de l'univers. » On eut soin de présenter cet attentat comme le résultat d'une conspiration dirigée contre la république et les représentants du peuple par les agents de l'étranger. Le 26 du même mois, sur la proposition d'Elie Lacoste, la convention nationale rendit un décret qui enjoignait au tribunal révolutionnaire de juger sans délai l'Admiral, la fille Sophie Renaud, âgée de 20 ans, qui, quelques jours auparavant, s'était rendue chez Robespierre, exprès, disait-elle, pour voir un tyran, et cinquante-deux autres fauteurs ou complices de la prétendue conspiration. On distinguait parmi eux deux des trois Sombreuil, M. de Sartines, madame de Sainte-Amaranthe, et madame Despremlenil, tous étrangers les uns aux autres. On a dit qu'à la lecture de l'acte d'accusation, l'Admiral avait interrompu le greffier, et s'était écrié d'une voix ferme en s'adressant à Fouquier-Tinville: « Est-ce que vous avez le « diable au corps d'accuser tout le monde d'être mes « complices? Je ne les ai jamais vus. » Lorsqu'il entendit prononcer le jugement, il ne put retenir l'ex-

pression de sa douleur, « que de braves gens vont mourir à cause de moi, s'écriait-il de nouveau ! « c'est mon seul chagrin. » En descendant du tribunal pour rentrer dans la conciergerie, il chanta d'une voix forte ce refrain patriotique :

Pintôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Son courage ne se démentit pas un seul instant ; lorsqu'après l'exécution de ses cinquante-trois coaccusés, son tour vint de subir le même sort, il dit encore pendant qu'on l'attachait à la planche fatale : « J'ai conçu seul mon projet ; j'ai voulu sauver la république. » Nous nous sommes abstenus de qualifier l'action de l'Admiral, 1^o parce que dans aucun cas nous ne sommes les partisans de l'assassinat ; 2^o parce que ces monomanies sont rarement pures, ou exemptes d'intérêt personnel ; 3^o parce qu'elles rendent toujours plus acerbes les mesures qu'elles veulent empêcher ; 4^o enfin parce qu'elles impliquent souvent dans la cause du monomane une foule de personnes qui lui sont étrangères. L'Admiral ne nous semble grand qu'au moment où il paraît devant ses juges ; depuis ce moment jusqu'à sa mort il ne mérite que des éloges.

ADMYRAULD (JULIEN-LOUIS), se prononça, en 1789, pour la révolution ; devint en 1809, maire de la commune de l'Assigne, département de la Charente inférieure, et fut porté au corps législatif par le sénat ; il y siégea parmi les défenseurs des libertés nationales. Réélu en 1814 à la chambre des députés il y professa les mêmes principes et prononça le 19 novembre un discours où il s'élevait contre le système des douanes, et contre cet esprit de conquête qui dénaturait tous les éléments de la prospérité publique. M. Admyrauld repartit en août 1815 à la chambre des députés, et fit partie, dans cette session, de la minorité libérale ; il appela l'attention de la chambre sur la marine française, démontra l'influence du commerce maritime sur la fortune publique, et prouva que la protection d'une bonne marine était indispensable. Il se montra constamment fidèle au Roi et à la Charte, dans les sessions de 1817, 1818 et 1819, fut un des champions les plus prononcés pour le maintien de la loi des élections en 1820, et fit, à ce sujet, un discours aussi éloquent qu'énergique. Depuis cette époque il n'a plus été appelé à défendre les intérêts nationaux.

ADOLPHE (LE PRINCE), frère du roi d'Angleterre, partagea la haine de son pays contre la France et combattit de bonne heure contre elle. Il faisait, en 1793, partie de l'armée anglaise et hanovrienne, et commanda, au mois de mars, à la tête de l'armée combinée, deux colonnes d'Hanovriens. Dans la retraite qui eut lieu, la nuit du 6 septembre 1793, il tomba entre les mains des troupes françaises, se battit avec un rare courage et fut fait prisonnier ; le hasard lui rendit la liberté : une patrouille d'Hanovriens s'étant trompée de chemin, passa par le village de Respoede, où le prince était gardé, et s'étant jointe à un régiment des gardes hanovriennes, rassemblé à la hâte par le général Wvalmoder, parvint à dégager le royal prisonnier, qui avait reçu à cette affaire deux légers coups de sabre. Il n'avait que 19 ans à cette époque.

ADOLPHUS (JOHN), membre de la société des antiquaires, né à Londres, en 1768, est issu d'une ancienne famille saxonne, fixée en Angleterre depuis le règne de Guillaume III. Son grand-père, médecin de Frédéric-le-Grand, se fit connaître aussi comme littérateur, par des ouvrages philosophiques auxquels le roi de Prusse prêtait l'appui de son nom. John Adolphus fut envoyé jeune encore à l'île de Saint-Christophe, y séjourna quelque temps et revint à Londres, où il exerça d'abord les fonctions

de procureur, et ensuite celles d'avocat, il joignit bientôt à cette profession la culture des lettres, et publia avec M. Cox les *Mémoires de sir Robert Walpole*. Il est auteur des *Mémoires biographiques de la révolution française* ; ouvrage remarquable par l'exactitude des recherches et une impartialité peu commune, 1799 ; de l'*Histoire d'Angleterre*, depuis l'avènement de Georges III jusqu'à la paix de 1773, ouvrage dont on publie une traduction française. On lui doit encore des *Réflexions sur les causes de la rupture actuelle avec la France*, 1803 ; *Histoire de France depuis 1571 jusqu'à la paix d'Amiens*, 4 vol. in-4^o, ouvrage fait à la hâte et rempli d'incorrection. John Adolphus a encore publié d'autres écrits qui peuvent intéresser ses compatriotes ; mais qui auraient besoin pour passer dans notre langue d'être rédigés avec plus de soin et surtout d'être beaucoup abrégés ; au reste, si ce littérateur fait désirer quelques unes de ces qualités qui font le grand écrivain, sa défense aussi éloquente que généreuse de Thistlewood et de ses compagnons d'infortune, lui assure la reconnaissance de tous les vrais amis de l'ordre, de l'humanité, et d'un système de gouvernement juste et loyal.

ADOMÉ, nègre de Cayenne, homme de tête et de courage, conçut le projet de briser ses fers et ceux de tous ses compagnons d'infortune ; l'insurrection devait éclater dans la nuit du 4 au 5 février 1794 ; le signal de l'exécution devait partir du port et s'annoncer par plusieurs coups de canon. A cet instant décisif tous les nègres de la campagne, réunis à ceux de la ville devaient égorger les blancs. Le signal eut lieu réellement, mais il ne fut pas compris par tous les conjurés ; l'attaque ne fut que partielle, les habitants coururent aux armes, mirent plus d'ensemble dans leur défense et triomphèrent. On fit prompt justice d'Adomé ; il fut à l'instant même pris, désarmé et fusillé.

ADORUS (DON ANTONIO), né à Madrid, se montra partisan zélé de la révolution française, essaya d'en propager les principes dans sa ville natale et fut exilé en 1792. Ayant paru revenir ensuite à des sentiments monarchiques, il fut rappelé de son exil. Sa conversion vraie ou feinte ne fut pas de longue durée, il ne tarda pas à manifester des opinions libérales, et fut nommé en 1811, député aux cortès. Il fut un des membres de cette mémorable assemblée, qui se signalèrent avec le plus d'énergie contre Napoléon ; ennemi de toute espèce de despotisme, il insista avec la même fermeté, pour qu'on exigeât que Ferdinand VII ne fût reçu en qualité de souverain, qu'après avoir prêté serment à la constitution. Ferdinand rentra dans ses états, Adorus, disparut et le voile le plus épais a couvert jusqu'ici son existence. On a prétendu qu'il avait été enfermé dans la tour de Ségovie ; cette opinion n'est pas vraisemblable ; on l'aurait vu reparaitre à la suite de la révolution de 1820 qui n'eut à la vérité qu'une existence éphémère, mais qui répara momentanément une partie des maux du gouvernement qui l'avait précédée.

ADRIAM (MARIE), jeune fille de Lyon, se trouvait dans cette ville, en 1793, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes de la convention et défendue par ses habitants. L'enthousiasme général se communiqua jusqu'à Marie Adriam qui, à peine âgée de seize ans, prit des halits d'homme et remplit, pendant toute la durée du siège les fonctions de canonnière. Son dévouement et sa valeur ne se démentirent pas un seul instant au milieu des fatigues et des dangers d'un état si étranger à son sexe. Cette amazone fut arrêtée après le siège et condamnée à mort. « Comment, lui dit un des juges, avez-vous osé braver les périls de la guerre, et prendre les armes contre votre patrie ? — Je les ai prises, répondit-elle, pour la servir et pour la délivrer de ses oppresseurs. »

ADRY (JEAN-FÉLICISME), né en 1749, à Vincelles près d'Auxerre, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et professa la rhétorique, à Troyes en Champagne. Il était au commencement de la révolution bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Monore. Philologue et bibliographe, il a enrichi les sciences d'une foule d'éditions d'ouvrages anciens et modernes, auxquelles il ajoutait des préfaces, des notes et des suppléments qui leur donnaient aux yeux des amateurs un prix inestimable. La plus célèbre des éditions de M. Adry est celle des *aventures de Télémaque par M. de Fénelon, collationnée sur les manuscrits et les imprimés*, augmentée d'un précis de la vie de cet illustre archevêque. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, relativement à cette édition, est d'avoir dit « que les ré-
marques satyriques, pour l'intelligence de ce poème « allégorique, sont de Henri-Philippe de Limiers, » tandis qu'il est évident que leur véritable auteur est le fameux Jean-Armand de Bourdieux, ministre protestant, écrivain d'un tout autre mérite que le premier. M. Adry a encore en manuscrits une foule d'ouvrages, dont le nom bien connu de l'auteur fait désirer l'impression avec la plus vive impatience.

ÆPINUS (FRANÇOIS-MARIE-ULRICH-THÉODORE), naquit à Rostock, le 13 décembre 1724, et mourut à Dorpat en Livonie, au mois d'août 1802, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ce savant modeste, a fait faire un pas immense aux sciences naturelles, et, s'il n'a pas toujours porté l'évidence dans les matières qu'il a traitées, il y a du moins laissé d'assez grandes traces de lumière pour guider ceux qui le suivront dans les mêmes recherches. On lui doit surtout d'avoir appliqué de la manière la plus utile les mathématiques à la physique; personne n'était plus rigoureux dans ses déductions, ni plus circonspect dans ses expériences. Il soumit au calcul exact les phénomènes rapides, mystérieux et si mal connus de la puissance électrique, et ceux de la force magnétique, dont on soupçonne, sans les connaître, les rapports avec l'électricité. Æpinus n'a pas sans doute obtenu un succès complet, mais il a prouvé de la manière la plus évidente tout ce que pouvait la patience et le savoir humains; il a eu l'honneur d'approfondir la théorie de l'électricité, quant au mouvement du fluide, et à sa manière de se répandre sur la surface des corps, et de découvrir par la seule force de ses calculs et de ses généralités, des modes d'expériences nouvelles, et recommandables, tels que l'électrophore, et le condensateur électrique, dont il a donné la théorie complète. Il a consigné ses rares connaissances dans divers ouvrages dont voici les principaux: *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, Petersbourg, 1 vol. in-4o, ouvrage dont M. Haüy a donné un abrégé en 1787; *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, 1762, in-4o, traduction de M. Raoul de Rouen; enfin, d'après des mémoires insérés dans le *Recueil des mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, Æpinus est le premier qui ait fait des expériences exactes sur l'électricité de la tourmaline, qu'Adanson (voy. ce nom) avait découverte le premier.

AFFRY (LOUIS-AUGUSTIN-AUGUSTIN D'), issu d'une des plus anciennes familles de Fribourg, et fils de François d'Affry, lieutenant-général au service de France, naquit à Versailles en 1713. Il était capitaine aux gardes en 1734, et se trouvait à Guastalla ou son père fut tué. Sa bravoure dans les campagnes de 1746, 1747 et 1748 lui mérita le grade de maréchal de camp. Il remplit, en 1755, la place d'envoyé extraordinaire auprès de la république des Provinces-Unies, et bientôt après celle d'ambassadeur, qu'il conserva jusqu'en 1762. Nommé la même année lieutenant-général, il se rendit à l'armée de Hesse, où il donna de nouvelles preuves de valeur.

De retour en France, après cette campagne, il jouit dans cette ville de la gloire qu'il avait acquise, et des nombreux amis qu'il s'était faits par son noble caractère et les qualités les plus aimables. Nommé, en 1767, colonel des gardes-suisses, il conserva ce grade jusqu'à la révolution, commanda, en cette qualité, les régiments destinés, en 1789, à la garde personnelle de Louis XVI, et se montra digne de ce poste aux journées des 5 et 6 octobre. Après le départ du roi, le 20 juin 1791, M. d'Affry, se croyant délié de son serment de fidélité, vint à l'assemblée nationale protester de son dévouement à la nation, resta depuis ce moment entièrement étranger aux affaires, et ne put échapper aux nombreuses arrestations qui eurent lieu après le 10 août 1792: on l'accusait d'avoir exécuté des ordres ayant pour but d'arrêter les rassemblements populaires qui se portaient sur les Tuileries. L'assemblée législative, saisie de cette affaire, reconnut la fausseté de l'inculpation et lui fit rendre la liberté; il avait échappé par une espèce de prodige aux événements des 2 et 3 septembre. Il se retira alors dans son château de Saint-Barthélemy au canton de Vaud, et y mourut, en 1793, dans sa quatre-vingtième année, inconsolable de la mort d'un de ses fils, tué au château des Tuileries un an auparavant.

AFFRY (LOUIS-AUGUSTIN-PHILIPPE, comte d'), fils du précédent, né à Fribourg, en 1743, accompagna son père à la Haye, en 1755, comme gentilhomme d'ambassade, et devint successivement aide-major aux gardes suisses, capitaine brigadier, maréchal de camp et lieutenant général. Cet avancement rapide n'était pas l'effet de la faveur, mais des qualités réelles qui distinguaient le jeune comte d'Affry. Ce fut à la confiance qu'il inspirait qu'il dut l'honneur de commander, en 1791, les contingents suisses, encadrés dans l'armée du Haut-Rhin; mais les contingents ayant été licenciés après la journée du 10 août, M. d'Affry retourna dans sa patrie, et y fut étranger aux affaires, jusqu'en 1798, où le double danger d'une guerre civile et d'une invasion étrangère dont la Suisse était menacée à cette époque, l'obligea à reparaitre sur la scène politique. Il fut nommé en même temps adjoint au conseil secret de Fribourg, et commandant des forces militaires. Sentant tout le poids du fardeau qui lui était imposé, il prit des mesures de prudence, telles que lorsque les maux qu'il redoutait fondirent sur sa patrie, il avait pourvu aux moyens d'en arrêter les effets désastreux. Pendant l'occupation de Fribourg par les troupes françaises, il devint membre du gouvernement provisoire. Exclu bientôt après de toute fonction publique, par une mesure générale, il se renferma chez lui, tranquille spectateur des mouvements qui agitaient la Suisse pendant 1801 et 1802. Le 1er consul Bonaparte résolut, pour les faire cesser, de se faire déclarer médiateur des cantons, et appela à Paris les députés de l'Helvétie; parmi eux figura en première ligne M. d'Affry qui, étranger aux deux partis qui divisaient la Suisse, avait également mérité la confiance de l'un et de l'autre par son esprit conciliant, sa franchise et l'aménité de ses mœurs; des qualités si propres à rapprocher tous les intérêts et à éteindre les haines le firent distinguer du 1er consul, qui lui confia l'acte de médiation du 19 février 1803, et le chargea de la mission pénible de rétablir la paix parmi ses concitoyens, en lui confiant le titre et les fonctions de *Landamman* pour l'année. Le canton de Fribourg le nomma ensuite son aveyer; il répondit à la confiance de ses concitoyens en les faisant jouir de tous les avantages d'une bonne administration. Lors du couronnement de l'empereur, il fut chargé d'aller lui présenter les félicitations de l'Helvétie, et trois ans après, au moment de la guerre de 1807, il alla lui recommander les intérêts de la neutralité.

suisse. Député en 1810, près de ce souverain pour le complimenter sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, il venait de recevoir le grand cordon de la légion d'honneur, et allait rendre compte de sa mission à la diète réunie à Berne, lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie, le 26 juin de la même année.

AFFRY (CHARLES comte d'), fils du landamman, entra de bonne heure dans la carrière des armes; lieutenant à l'époque du 10 août, il n'échappa aux désastres de cette journée, que parce qu'il se trouvait alors en Normandie, à la tête d'un détachement de gardes suisses. Il s'éleva sous l'empire de grade en grade jusqu'à celui de colonel, et fit en cette qualité, au service de France, la campagne de Russie en 1812. Sa conduite au combat de Smolensk lui mérita le rang d'officier de la légion d'honneur. En septembre 1814, il reçut du Roi la croix de Saint-Louis, et, six mois après, de Monsieur, le brevet de commandant de légion. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, deux jours après son entrée à Paris, lui fit donner l'ordre de paraître le lendemain à la parade avec son régiment; M. d'Affry crut devoir consulter auparavant le général Castella, à qui le Roi avait remis, le 19, le commandement des quatre régiments suisses. Ce général lui défendit expressément, ainsi qu'à tous les officiers suisses, de se montrer au château; et, en effet, aucun d'eux n'y parut. Napoléon fit mander M. d'Affry qui lui expliqua sa conduite devant un nombreux état-major; le prince l'écouta avec le plus grand calme, et le résultat de cette explication fut le départ des quatre régiments, et de M. d'Affry pour la Suisse. Pendant les cent jours, il commanda à Bâle, au moment du bombardement, une division de l'armée de la confédération suisse. Il suivit les alliés en France avec sa division, et occupa la ville de Pontarlier et le fort de Joux. L'empereur d'Autriche, pour récompenser les services qu'il avait rendus aux Autrichiens en leur facilitant, avec son corps d'armée, le passage du Rhin (il n'était plus alors au service de France), lui donna la petite croix de Saint-Léopold. M. d'Affry fut nommé depuis par Louis XVIII, maréchal de camp et colonel de l'un des deux régiments de la garde. Il était en congé en Suisse, lorsqu'il mourut en 1818.

AGA-MAHMED, empereur de Perse, appartenait à l'une des familles les plus distinguées du Khorasan; il était encore au berceau, lorsque son père et ses frères furent égorgés en 1738, par les ordres de Thamas-Kouli-Kan. Le jeune âge d'Agah sauva; alors son barbare vainqueur rougit de paraître redouter un enfant, il épargna ses jours, mais il prit la cruelle précaution de l'empêcher de perpétuer sa race. Quand par hasard les tyrans ne sont pas féroces, ils sont maladroits; Thamas en fournit ici une nouvelle preuve, il crut s'être débarrassé de tous ses ennemis et il conserva le plus dangereux. Ici se renouvela le prodige de Narsès qui, quoiqu'eunuque, devint le premier homme d'état et le plus grand général de son temps; Agah l'égalait sous ces deux rapports. Mais il ne put se venger de Thamas que la mort enleva trop tôt à son ressentiment. La mère d'Agah s'étant remariée à cette époque elle eut plusieurs enfants qui tous devinrent les ennemis les plus irréconciliables de leur frère aîné: Mourtonza le plus acharné de tous, osa même dans la suite, implorer contre lui le secours de la Russie; il était parvenu à rassembler des forces considérables. Agah, sans se laisser intimider par cet appareil imposant, vint à la rencontre de l'ennemi, le défait, et s'empare du Ginlan, du Mazanderan, du Schirvan et de plusieurs autres provinces: il eut bientôt un ennemi plus dangereux, mais qu'il réduisit aussi à l'impuissance de lui nuire: l'amiral russe Voino-Vitsch avait établi un comptoir sur

la côte d'Asterabath, à la pointe sud-est de la mer Caspienne, à huit cents lieues d'Astracan, et avait déjà placé dix-huit canons dans une forteresse qu'il venait de bâtir, lorsque l'empereur persan instruit de cette prise de possession, lui fit témoigner le désir de voir le nouvel établissement; il y vint, en parut enchanté, se félicita de ce bon voisinage, et sous prétexte d'entretenir la bonne intelligence, il invita l'amiral à lui rendre visite avec ses principaux officiers, à une maison de campagne qu'il avait, à quelques lieues de là, dans les montagnes. Les Russes n'eurent rien de plus pressé que de se rendre à l'invitation. Ils s'aperçurent bientôt que la ruse était de tous les pays: on les chargea de chaînes et on les menaça de la mort, si la forteresse n'était à l'instant démolie. L'amiral en donna l'ordre sur le champ, les canons furent embarqués et les Russes abandonnèrent la côte. Un nouvel ennemi, nommé Gbedehad, vint encore l'importuner au sein de ses états, et remporta sur lui d'assez grands avantages: peu délicat sur les moyens de vaincre, Agah se fit livrer Gbedehad par ses propres officiers qu'il avait gagnés, et lui fit trancher la tête. Schah-Nadir était celui de ses prédécesseurs qu'Agah avait pris pour modèle et dont il se proposait d'exécuter les grands desseins, c'était surtout, contre la Russie dont il connaissait les projets d'envahissement, qu'il prétendait tourner tous ses efforts, il semblait redouter, des lors, ce que nous avons vu s'exécuter depuis, et voulait ajouter au royaume de la Perse, celui d'Astracan, avec la capitale qui lui donne son nom, afin de fermer aux Russes la mer Caspienne, qui les conduit au centre de ses états. Il montra quelques années avant Catherine II, et son plan de conquête resta sans exécution de la part des Perses, mais il a été suivi en sens contraire par le peuple alors menacé, qui vient de leur imposer la loi de faire la paix avec les Turcs, pour que ceux-ci puissent sans obstacle, diriger toutes leurs forces contre les malheureux Grecs.

AGAR (JEAN-ANTOINE-MICHEL, comte de Mosbourg), officier de la légion d'honneur, dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, né dans le département du Lot, en 1771, eut une jeunesse orageuse, et fut long-temps à trouver un état qui lui convint. Il sollicitait, à Paris, une place de professeur qu'il ne put obtenir, lorsque le hasard le conduisit chez le maréchal Murat, son compatriote et son camarade de collège, qui, nommé à cette époque, général en chef de l'armée d'Italie, lui donna un emploi dans les bureaux de son état-major. Il ne languit pas long-temps dans ce poste subalterne; il passa bientôt à la place de commissaire du gouvernement auprès du nouveau roi d'Etrurie. Cette mission terminée, M. Agar fut employé pour les affaires de la consulte, tant à Lyon qu'à Milan, devint en 1802 président du conseil général de son département, et, en 1804, membre du corps législatif. Au moment où l'armée réunie pour une descente en Angleterre fut dirigée contre l'Autriche, il renonça à ses fonctions législatives pour suivre à l'armée le général Murat, devenu prince, et donna le spectacle bizarre d'un employé militaire en costume de député. Joachim Murat, nommé grand duc de Berg et de Cleves, confia à M. Agar l'administration de ses finances, et, pour resserrer les liens qui les unissaient déjà, lui donna en mariage une de ses nièces. Les finances du grand duc mal administrées excitèrent des plaintes qui parvinrent jusqu'à Napoléon; il exigeait le renvoi du ministre, mais la grande duchesse Caroline vint à bout d'apaiser l'empereur, et le comté de Mosbourg fut donné à M. Agar, en dédommagement de cet affront passager, sinon en récompense de ses services. Il suivit bientôt le grand duc de Berg dans le royaume de Naples, auquel celui-ci venait

d'être appelé, y remplis les mêmes fonctions que dans le grand duché, et y montra le même zèle pour le soulagement des peuples. Il jouissait tranquillement de la faveur du roi et de ses bienfaits, comptant sur un long avenir, lorsque les événements de 1814 qui détachèrent le roi de Naples de la France, et ceux de 1815 qui l'armèrent contre l'Autriche, l'arrachèrent à sa sécurité et rendirent sa position extrêmement difficile. On avisa au moyen de calmer le peuple, et la première idée qui se présenta fut d'ôter au comte le portefeuille des finances, et de lui donner celui de secrétaire d'état. Cette concession au cri public n'ayant fait qu'accroître le mécontentement, on résolut de publier une constitution libérale. M. Agar fut aussitôt chargé de ce travail; mais par une fatalité inouïe, le matin même où elle fut publiée, le roi Joachim était forcé d'abandonner sa capitale et ses états, sans savoir où trouver un asile, s'étant, par les conseils de son fidèle Agar, fermé la porte de la France, en se déclarant contre elle, ayant tout à redouter de l'Autriche, à qui, séduit par une fausse idée de bravoure chevaleresque, il faisait la guerre. Quant au comte de Mosbourg, il resta à Naples près de la reine et ses enfants, qu'il accompagna à Trieste, et entra en France au mois de septembre 1815. Ce fut dans ce pays qu'il apprit la fin déplorable de celui qui l'avait comblé de bienfaits, et envers qui il avait, à la vérité, déployé le zèle qui rend un courtisan agréable, mais jamais le talent qui rend un ministre utile. Le duché de Berg et de Clèves étant devenu une possession du roi de Prusse, le comte de Mosbourg fit le voyage de Berlin pour réclamer ses propriétés séquestrées, et, contre l'attente générale, elles lui furent rendues. Nous n'affirmerons pas que cette exception qui n'eut lieu que pour lui seul, soit un acte de justice ou de faveur; c'est une question que peut seule résoudre la conduite qu'il a tenue envers celui qui était son roi et qu'il appelait son ami, ou la connaissance du titre en vertu duquel il possédait le comté de Mosbourg. M. Agar vient de repaître sur la scène politique; il a publié une brochure sur le projet de M. de Villele, relatif à la conversion des rentes, à laquelle il ne se montre nullement favorable. D'après la manière dont il a administré les finances du grand duché de Berg et celles de Naples, l'opinion de M. le comte de Mosbourg doit être d'un grand poids dans une affaire de cette importance.

AGAR (PIRANE), conseiller-d'état espagnol, natif d'Amérique, connu par sa conduite et par ses connaissances, qui lui avaient mérité le grade de capitaine de frégate, et la place de professeur au collège des gardes-marines de Cadix, fixa les regards de ses compatriotes, lorsqu'en 1808 l'Espagne se leva en masse pour repousser l'invasion de Napoléon. Les cortès constituantes, installées dans l'île de Léon, ayant résolu de changer la régence et de réduire de cinq à trois le nombre des membres qui la composaient, ayant arrêté, en outre, que l'un des trois régents serait américain, Agar fut élu d'une voix unanime, régent du royaume, avec D. Francisco Cisgar, comme lui capitaine de frégate, et le général Blake. Celui-ci, par une exception au règlement fait pour la nouvelle régence, ayant été mis à la tête d'une armée et pris par l'ennemi, la régence se trouva réduite à deux membres, les affaires languirent, et les défaites se multiplièrent au point que les cortès revinrent à leur premier projet d'établir une régence de cinq membres, et y procédèrent sur-le-champ. Agar ne fut pas réélu, mais comme il n'avait pas encouru la disgrâce de la nation, les cortès le nommèrent conseiller-d'état. Cette nouvelle régence ne fit pas le bien qu'on en attendait, et se montra souvent opposée aux principes libéraux des cortès et à la constitution, publiée le 19 mars

1812; elle fit plus; le chapitre de Cadix ayant défendu de lire, dans les églises, le décret qui abolissait l'inquisition, la régence eut la faiblesse d'excuser cette désobéissance. Mais les cortès considérant que cette conduite ne tendait à rien moins qu'à exciter une guerre de religion, décrétèrent, à l'unanimité, sur la proposition du célèbre Arguello (*Voy. ce nom*), qu'il serait créé une nouvelle régence en se conformant au mode prescrit par la constitution. Or, d'après ce mode, Agar pouvait être réélu, et il le fut à la satisfaction de tous les amis de l'ordre. Tout changea alors dans la Péninsule; la confiance se rétablit, et le plus grand accord régna entre toutes les classes de citoyens. Telle était la situation de l'Espagne au moment où Ferdinand VII allait être rendu à ses peuples. Mais les choses prirent bientôt une autre face; ce prince, n'écoutant que ceux à qui cet ordre de choses déplaisait, s'aïda de l'armée d'Elío et de celle du comte d'Albissal, pour détruire le système constitutionnel, et, sans égard aux sacrifices que la plupart des députés et des fonctionnaires avaient faits pour la défense de sa couronne, il fit exiler ou exécuter les uns et jeter les autres dans des cachots. Ce coup d'état eut lieu dans la nuit du 10 au 11 mai 1814, avant l'arrivée du roi. Les régents étaient instruits de tout ce qui se préparait, et s'attendaient au sort qui les menaçait; il leur était facile de prendre des mesures efficaces contre les actes arbitraires dont ils étaient sûrs d'être atteints; mais il eut fallu compromettre la sûreté publique, et opposer une résistance qui pouvait amener la guerre civile; ils aimèrent mieux céder aux ordres qu'on vint leur intimar dans leur palais où ils furent arrêtés, et ils se soumièrent, persuadés que les souffrances dont ils allaient être les victimes, ranimeraient un jour dans l'âme de leurs compatriotes, l'amour de cette liberté constitutionnelle qu'on voulait y éteindre. Agar subit une longue détention, des vexations de toutes espèces, et fut relégué à Betanzos, dans la Galice. Il y vivait tranquille, oubliant ses propres maux et ne pensant qu'à ceux de la patrie, lorsqu'au mois de février 1820, le bruit de la révolution commencée à l'île de Léon, se répandit dans la Corogne. Bientôt on établit une junte, investie de tous les pouvoirs nécessaires pour gouverner avec fermeté, et réprimer les désordres inséparables des changements politiques. Les vertus et les talents du conseiller Agar avaient frappé tous les esprits, on s'en souvint au moment où ils devenaient utiles, et le peuple de la Corogne le nomma membre et président de la junte. Des commissaires furent députés à Betanzos, pour lui annoncer cette nomination et on lui envoya une garde d'honneur pour l'escorter jusqu'à la Corogne. Son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe. Agar fit bientôt régner l'ordre et la tranquillité dans ces contrées naguère si malheureuses, et un bonheur sans mélange signala tous les jours de son administration. Le roi ayant juré la constitution le 9 juillet de cette même année, et toutes les junte ayant abdiqué leurs pouvoirs, Agar résigna son autorité comme les autres, et alla reprendre dans la capitale sa place au conseil d'état, laissant dans la Galice l'immortel souvenir de sa modération et de son amour pour une sage liberté. Ce vertueux citoyen a-t-il échappé à la funeste réaction de 1823? Nous le pensons, sans oser l'assurer; aucun renseignement certain ne nous est parvenu à cet égard. S'il se trouvait exposé aux mêmes persécutions qu'en 1814, ce serait le cas de de s'écrier avec Brutus: *à quoi sert la vertu?*

AGASSE (JEUNE), né à Paris, fut imprimeur et propriétaire du *Moniteur*, dès l'établissement de cette feuille. Deux de ses frères, fabricateurs de faux effets publics, ayant été condamnés à mort et exécutés, le 9 février 1790; Agasse simple volontaire

dans le bataillon de Saint-Honoré, voulut se retirer du service : mais les nouveaux principes, proclamés par la révolution, avaient déjà inculqué dans les esprits cette vérité incontestable, que, les fautes étant personnelles, le déshonneur qui en était la suite, ne devait rejaillir que sur ceux qui les avaient commises; aussi le bataillon tout entier ne voulut pas souffrir que le jeune Agasse, étranger aux crimes de ses frères, abandonnât ses rangs. Les exemples de sentiments généreux étaient encore nombreux à cette époque; Beaulieu, acteur des Variétés, et lieutenant dans le même bataillon, donne alors sa démission, afin de rendre son poste vacant et d'y faire nommer M. Agasse. M. le général Lafayette entendit cet appel fait à la raison et à l'humanité, il reçut lui-même M. Agasse, lieutenant à la tête de sa compagnie, lui donna l'accolade, et l'invita à dîner chez lui avec les chefs du bataillon. Heureuse la révolution, si elle n'avait produit que des actes semblables! Cette direction philosophique donnée aux idées s'est perpétuée jusqu'à nos jours : le frère du trop fameux Castling, officier dans les troupes du Roi, voulait aussi donner sa démission, ses officiers supérieurs s'empresèrent de l'inviter à rester au poste qu'il avait rempli avec honneur. M. Agasse avait conservé la propriété du *Moniteur*, et sa veuve en a joui jusqu'à sa mort, arrivée quelque temps avant la restauration.

AGIER (CHARLES-GUY-FRANÇOIS), né le 24 août 1753, exerça avant la révolution, les fonctions de lieutenant-général de la sénéchaussée du Poitou, et de procureur du roi à Saint-Maixent. S'étant montré favorable aux nouveaux principes, il fut nommé, en 1789, par le tiers état de sa province, député aux états-généraux; il sut y tenir une balance égale entre les différents partis, et cherchant plutôt à se rendre utile qu'à se faire une brillante réputation, il se livra presque entièrement au travail des bureaux; on ne le vit que rarement monter à la tribune, et toujours pour défendre ou faire respecter des droits attaqués ou méconnus; il chercha surtout à ne point séparer la liberté des institutions monarchiques. Il vota en 1790, pour la suppression des ordres monastiques, et fit remplacer le nom de *paroisses* par celui de *communes*. Après le retour du roi, de Varennes, en juin 1791, il combattit la proposition de Robespierre, demandant que ce prince fût mis en jugement, et la fit rejeter. L'assemblée constituante, au moment de terminer sa session, nomma M. Agier membre de la cour de cassation, il refusa cette preuve honorable d'estime, et reentra dans ses foyers. Il dut partager, comme tous les membres de l'assemblée constituante, les persécutions de la terreur; mais on se borna à le priver de sa liberté qu'il recouvra au 9 thermidor. Il fut nommé depuis, commissaire du gouvernement près le tribunal civil de Niort; il est aujourd'hui procureur du roi près le tribunal royal de la même ville, et fait partie du collège électoral du département des Deux-Sèvres.

AGIER (N.) fils du précédent, ancien substitut du procureur-général près la cour royale du département de la Seine, se distingua jeune encore dans la carrière que son père parcourut de la manière la plus honorable; il donna surtout les plus grandes preuves de talent et de sensibilité, dans l'affaire du jeune Troche, impliqué dans le procès du général Moreau. Ce jeune homme, dénué de moyens, n'avait point de défenseur; M. Agier simple élève de l'académie de législation, vint lui offrir de le défendre, est accepté avec reconnaissance et a le bonheur de sauver et le jeune accusé et son père dont il avait incidemment lié la cause à celle de son fils, sans autre but que d'être utile à ce dernier. Son noble caractère lui fit de nombreux amis; par leur moyen il fut nommé, en 1808, conseiller-auditeur à la cour

impériale de Paris, ayant en le double honneur d'être présenté en même temps aux deux cours de Paris et Poitiers. Deux ans après, il passa aux fonctions de substitut du procureur-général de la même cour, et fut chargé des audiences des assises et des appels de police correctionnelle; partout il fit paraître beaucoup de modération et d'impartialité. En 1814, il se dévoua avec un enthousiasme qui ne s'est jamais démenti à la cause des Bourbons; en mars 1815, il fut nommé capitaine d'une compagnie de volontaires royaux; après les événements du 20 du même mois, malgré son opposition à l'envoi d'une adresse à Napoléon, et le refus de signer l'acte additionnel, M. Agier conserva sa place; l'intégrité, les talents de ce magistrat lui ont mérité l'estime de ses concitoyens, mais aucun avancement de la part du gouvernement. Au commencement de 1816, M. Agier présidait une société dite des *Frères régénérés*; l'exaltation de leurs principes, leurs nombreuses affiliations, enfin leurs réunions fréquentes déterminèrent, dit-on, M. le garde des sceaux à la dissoudre; on prétend qu'elle existe toujours, mais de manière à ne plus porter ombrage au gouvernement. Ce magistrat a pris part en 1819 et en 1820 à la rédaction du Conservateur; il n'a pas dû à ce travail la célébrité dont il jouit.

AGIER (JEAN-PIERRE), cousin des précédents, né à Paris, était connu comme juriscultiste, lorsque la révolution éclata. Il l'embrassa avec chaleur, croyant y voir la réforme des abus, fondée sur des principes d'ordre et de justice. Nommé député suppléant de Paris aux états généraux de 1789, représentant de la commune au 14 juillet, et membre de son comité des recherches, le 18 novembre suivant, il se comporta dans ces dernières fonctions avec tant de modération et d'impartialité qu'il mérita d'être proposé comme candidat, lorsqu'il fut question de donner un gouverneur au Dauphin, désigné alors sous le nom de *prince royal*, et, quelque temps après, il fut appelé aux fonctions de juge du deuxième arrondissement de Paris. Il échappa ainsi aux proscriptions de la terreur. Dans les premiers jours de 1793, il fut nommé président du tribunal révolutionnaire régénéré, et présida le tribunal, lorsque Fouquier-Tinville et ses complices furent envoyés à l'échafaud. Appelé aux fonctions de haut juré, en 1796, et désigné par le sort comme suppléant pour la haute-cour nationale qui devait prononcer dans l'affaire de Babeuf et de ses coaccusés, il ne crut pas devoir accepter, et se récusa dès la première séance, se fondant sur ce qu'il avait été placé sur une liste de proscrits, dressée par les accusés. Ces motifs qui faisaient honneur au caractère de M. Agier, ne furent point admis, mais il regarda comme un bonheur de ne point exercer les fonctions pendant tout le cours du procès. Un arrêté des consuls le porta, en 1800, à la présidence du tribunal criminel de la Seine; il refusa ces fonctions qui ne convenaient, disait-il, ni à ses goûts, ni à l'état de sa santé, et accepta celle de juge au tribunal d'appel, qui lui était offerte en même temps. Dix-huit mois après, M. Agier fut nommé vice-président du tribunal d'appel, en remplacement de M. Treillard qui remplaçait lui-même le président d'Aguesseau. En janvier 1816, il fut confirmé dans la place de président de la cour royale, et installa en cette qualité la cour prébôtale de Paris. M. Agier a reçu du Roi la décoration de la légion d'honneur. On lui doit les ouvrages suivants : 1^o le *Juriscultiste national ou principes sur les droits les plus importants de la nation*, 1789, in-8^o; 2^o *Vues sur la réformation des lois civiles*, 1793, in-8^o; 3^o du *Mariage dans ses rapports avec la religion et avec les lois nouvelles de France*, 1801, 2 vol. in-8^o; 4^o *Psaumes nouvellement traduits de Phébreu et mis dans leur ordre naturel, avec des explications et des notes cri-*

tiques, 1809, 3 vol. in-80. M. Agier est mort le 22 septembre 1833, président de la cour royale.

AGIORMEL (N.), voyageur espagnol, n'avec une curiosité insatiable qu'il ne put satisfaire qu'en parcourant le monde, aurait une réputation colossale, si elle était proportionnée à ses travaux. C'est un vol fait aux sciences et aux amateurs des voyages, que de laisser inédits des manuscrits que l'on croit déposés à Paris et qui contiennent, dit-on, les découvertes les plus précieuses et des notes aussi nombreuses qu'intéressantes, c'est en même temps une grande injustice que de condamner à l'oubli un auteur si digne d'être connu. Fils d'un riche négociant, Agiormel quitta l'Espagne en 1768, vint à 16 ans achever ses études à Paris, et y prendre sa licence de droit à l'université. C'est alors qu'il prit la détermination de voyager; il se dirigea, en 1777, vers les îles de la Sonde, passa de là sur la côte de la Nouvelle-Hollande, parcourut l'intérieur de ce vaste pays, si peu connu, où il resta sept ans et demi, arriva aux Indes en 1786, entra au service de l'infortuné Tipoo-Saïb, en qualité d'aide-de-camp, revint à Paris en 1789, et s'enfuit de cette capitale, à la suite des premiers événements de la révolution. Il retourna en Espagne, en 1790, la quitta bientôt pour aller s'établir à Acapulco, et pénétra de là dans le Mexique où il paraît s'être fixé. Depuis son entrée dans ce pays, il ne nous est parvenu aucun renseignement sur l'existence de cet infatigable voyageur.

AGNEAUX DE VIENNE (JEAN-BAPTISTE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, écrivain de la force des *Garasse* et des *Nonante*, voulut prouver dans sa jeunesse que Montaigne était un excellent catholique; c'était mal choisir son modèle que de citer un philosophe qui avait pris pour devise : *Que sais-je ?* on ne parle pas plus aujourd'hui de ses lettres en forme de dissertation sur l'incrédulité, (1736); de son point de vue concernant la défense de l'état religieux (1737); de son plan d'éducation, etc. (1760); de son éloge de Montaigne; que de sa dissertation sur la religion de Montaigne (1755); de sa *Marie de la coque* et d'autres ouvrages du même genre. Agneaux de Vienne, malgré sa défense de l'état religieux vit expirer son orire avant lui et se convertit, à ce qu'on prétend, aux idées du jour, avant sa mort, arrivée en 1792. Il avait été professeur à Séz, et avait publié des ouvrages plus importants que ceux que nous avons cités : une *Histoire de Bordeaux* (1771); et une *Histoire d'Artois* (cinq parties, 1785 à 1787.)

AGNESE (N. d.), patriote napolitain, avait passé trente années en France, séduit par les mœurs françaises dont il était idolâtre, et obtenu des lettres de naturalisation. Partisan de la révolution, il en avait adopté les principes et avait occupé plusieurs places administratives. Trop confiant en son titre de citoyen français, il eut l'imprudence de suivre l'armée française, lorsqu'elle alla faire la conquête de Naples, et l'imprudence plus grande encore de rester dans cette ville, lorsque les Français furent forcés d'en sortir. Un des premiers actes du roi, en rentrant dans Naples, fut de faire condamner Agnese au dernier supplice, comme rebelle; et la sentence fut exécutée.

AGNESI (MARIE-GANTAN), née à Milan, le 16 mars 1718, tient un rang distingué parmi les femmes célèbres et par les heureuses dispositions qu'elle reçut de la nature, et par l'usage admirable qu'elle sut en faire; bien différente de ces enfants précoces dont le génie brille dans l'enfance et s'éteint avec l'âge; le sien prit de nouvelles forces à mesure qu'elle s'avancé dans la vie, et après avoir étonné par ses progrès dans la littérature et dans la philosophie, elle osa, comme notre célèbre madame Duchâtelet, aborder des sciences, réputées inaccessible aux femmes, et fit regretter aux sociétés savantes

les plus renommées que leurs réglemens s'opposassent à ce qu'elle fut admise dans leur sein. Voici quelques détails qui mettront le lecteur à même d'apprécier cette femme extraordinaire. A cinq ans, Agnesi parlait la langue française avec autant de facilité que la sienne propre. A neuf elle traduisait le latin en italien, à onze elle possédait assez bien les langues italienne, française, latine, grecque, hébraïque, allemande, espagnole pour les écrire avec goût et correction. A quatorze ans elle traduisit en grec l'ouvrage intitulé : *Il combattimento spirituale del P. Lorenzo Scupoli*; elle apprit alors les éléments d'Euclide, la physique générale, particulière et expérimentale; soutint publiquement des thèses de philosophie, et fit imprimer, en 1738, sous le titre de *propositiones philosophicae*, un recueil de cent quatre-vingt-onze thèses qu'elle avait soutenues, l'année précédente, dans la maison de son père, en présence des personnages les plus distingués de Milan. Elle n'avait que vingt ans et se crut en état d'étudier l'algèbre; elle réussit au-delà de ses espérances. Elle publia, en 1748, après un travail opiniâtement soutenu, pendant dix années, un ouvrage, en 2 vol. in-4o, avec 59 planches, sous le titre de *Institutioni analitiche*, d'autant plus remarquable que, cette science n'étant point encore, si on peut le dire, acclimatée en Italie, elle l'y implanta, en quelque sorte, et en répandit le goût. L'académie des sciences de Paris déclara par l'organe de Fontenelle « que c'était le meilleur ouvrage qui eut paru dans ce genre. » L'institut de Bologne reçut l'auteur au nombre de ses membres; et le pape Benoît XIV qui la félicitait de cette élection, la nomma lectrice honoraire de mathématiques, à l'université de cette même ville. Agnesi mourut à Milan, le 9 janvier 1799, à l'âge de 81 ans. Ses *institutions analytiques* traduites en partie, sous le titre de *traités élémentaires du calcul différentiel et du calcul intégral*, par d'Anthelm, ont été enrichies de notes par l'abbé Bossut. L'abbé Frisi a écrit en italien l'éloge d'Agnesi et M. Boulard l'a publié en français en 1807.

AGOULT (VINCENT D') était attaché à la maison de Condé et y occupait une place importante; il osa un jour, après avoir donné sa démission au prince, de qui il prétendait avoir reçu une offense, lui demander réparation; le prince accepta le défi, veut bien se rendre sur le terrain et tire l'épée. Le combat eut lieu avec un acharnement marqué de la part de M. d'Agoult. Le prince fut blessé au bras, assez grièvement pour porter le bras en écharpe, et paraître ainsi à Versailles, où il alla supplier le roi de fermer les yeux sur la conduite de M. d'Agoult; il fit plus; en cas qu'il succombât, il avait pourvu à la sûreté de son adversaire, et lui avait préparé les moyens de se mettre à l'abri des suites. M. d'Antichamp, témoin du prince dans ce combat, a rapporté que, lorsque le prince fut blessé, il demanda à son adversaire, s'il y en avait assez : *Qu'appellez-vous, assez, Monseigneur*, s'écria M. d'Antichamp, *il y en a quatre fois trop*. Cet officier a depuis figuré dans un de ces tristes événements qui ont préparé de loin la chute du trône, en aigrissant et livrant au mépris ceux qui devaient en être les plus fermes soutiens. Ce fut M. Vincent d'Agoult alors aide-major au régiment des gardes-françaises qui viola le parlement au nom du roi, et qui effectua l'arrestation de MM. d'Épreménil et de Goisard de Montsabert, au sein même du palais de la justice. Ces deux faits sont les seuls qui aient rendu son nom historique. Le même événement s'est renouvelé de nos jours dans la chambre des députés; sans avoir des suites aussi funestes, il assure la même célébrité à l'officier de gendarmerie qui fit empoigner M. Manuel.

AGOULT (ANTOINE - JEAN vicomte d'), issu d'une ancienne famille de Provence, montra à la

maison de Bourbon un attachement qui ne se démentit jamais. Mousquetaire dès 1768, sous-lieutenant des gardes-du-corps, le 30 mars 1781, il fut fait mestre-de-camp, en 1783, et commandeur de l'ordre de Saint-Lazare en 1787; il sortit de France en 1791, rejoignit l'armée de Condé, et fit, sous ce prince, la campagne de 1792 dont les commémorations assez heureuses se terminèrent par les plus funestes désastres. Après la retraite de l'armée, M. d'Agoult rejoignit Louis XVIII à Vérone, le suivit ensuite en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et revint en France avec ce prince. Peu de temps après, il fut nommé lieutenant-général, puis commandeur de Saint-Louis, et enfin écuyer de Madame (aujourd'hui dauphine). Il suivit en cette qualité cette princesse à Bordeaux, en Angleterre et en Belgique.

AGOULT (ANTOINE comte d'), cousin du précédent, entra fort jeune dans l'état militaire et y obtint un avancement rapide. Sous-lieutenant de cavalerie en 1763, lieutenant deux ans après, capitaine en 1769, il entra, en 1784, dans les gardes-du-corps du roi, en qualité de sous-lieutenant et devint mestre-de-camp en 1788. Nommé par la noblesse du Dauphiné, en 1789, député aux états généraux, il vota d'abord avec la minorité de son ordre et se réunit au tiers-état dans la séance du 22 juin. Cette désertion du côté droit ne pouvait pas durer, il y retourna après le décret du 4 août qui supprimait la noblesse, et contre lequel il protesta. Il resta néanmoins dans l'assemblée jusqu'à la fin de la session, se prononçant contre tout ce qui lui paraissait contraire à ses principes. En 1791, il se rendit à Coblenz, et passa, en 1793, à l'armée de Condé, obtint, en 1797, le grade de maréchal-de-camp, commanda, en cette qualité, une compagnie noble avec laquelle il servit constamment jusqu'au dernier licenciement de l'armée des princes. M. le comte d'Agoult vécut ignoré jusqu'à l'entrée du Roi à Paris. Il vint alors auprès de ce prince qui le nomma aide-major-général des gardes-du-corps. Il se trouvait en Dauphiné, lors du retour de Napoléon, il voulut réunir des forces à Grenoble, pour s'opposer à son passage. N'ayant pu y réussir, il courut à Lyon prévenir Monsieur (aujourd'hui Charles X) de ce qui se passait, et le détermina à retourner à Paris; il l'y devança lui-même et accompagna les princes jusqu'à Armentières. Après le second retour du Roi, M. le comte d'Agoult reprit ses fonctions et déposa, au mois d'août suivant, dans le procès du colonel de Labédoyère, qui fut condamné à mort.

AGOULT (N. d'), évêque de Poitiers, est frère du comte Antoine, ce prélat passe depuis long-temps pour être l'auteur d'un mémoire présenté autrefois à Louis XVI, et qui a pour titre : *Éclaircissements sur le projet de banque nationale, et réponse aux objections faites contre ce projet.*

AGUESSEAU (HENRI-CARDIN-JEAN-BAPTISTE comte d'), né à Fresnes, petit-fils du célèbre chancelier, était d'abord avocat général au parlement de Paris; il devint, en 1783, conseiller d'état, et prévôt maître des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit, membre de l'académie française, en 1787, et député de la noblesse du bailliage de Meaux, en 1789, aux états-généraux; il se réunit un des premiers de son ordre au tiers-état, donna sa démission en 1790, et vécut retiré chez lui; dénoncé en 1792, comme tenant dans sa maison des conciliabules opposés à l'esprit qui régnait alors dans l'Assemblée, il eut bientôt détruit des assertions dénuées de preuve, et échappa ensuite aux excès de la terreur; il ne reparut sur la scène politique qu'après le 18 brumaire; le premier consul le nomma président de la cour d'appel de Paris, et reçut par son organe les hommages de ce corps, où l'orateur fit entrer les louanges du vainqueur de l'Italie. M. d'Aguesseau alla, en 1803,

remplir à Copenhague les fonctions de ministre plénipotentiaire, et fut nommé, en 1805, membre du sénat conservateur. Il s'y fit peu remarquer, et n'en devint pas moins comte de l'empire, et commandant de la légion d'honneur. En 1814, il fut autorisé par le Roi à reprendre les décorations de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et créé membre de la chambre des pairs. Il y contribua, en qualité de commissaire, à la formation du règlement, et fit partie du comité des pétitions. Il s'éloigna de Paris à l'époque des cent jours, et n'y reparut qu'après le second retour du Roi, il présenta à cette époque, conjointement avec M. de Séze, aux monarques alliés, les décorations de Saint-Michel et du Saint-Esprit que S. M. leur conférait. Lorsqu'en 1818, la chambre des pairs discuta la résolution prise par la chambre des députés, relativement à l'admission de ces membres, il motiva son vote affirmatif en ces termes. « Le temps est passé, où tout homme parvenu à l'âge de 50 ans était regardé par le chef du gouvernement comme peu capable de servir son pays. » M. d'Aguesseau appuya aussi le projet de loi sur la contrainte par corps, en la considérant comme réunissant les dispositions diverses des lois déjà en vigueur, et, en répondant à ceux qui voyaient dans la détention pour dettes, une peine à perpétuité, « que la loi proposait laissait un asile aux débiteurs malheureux, et ajouta à ce motif qui pouvait ne pas paraître péremptoire, qu'elle était indispensable pour mettre un terme aux incertitudes dans cette partie de la jurisprudence. » Le noble pair a été conservé par l'ordonnance du Roi, du 28 mars 1816, parmi les membres de l'académie française, et fait partie du conseil d'administration des hospices.

AGUILAR (NICOLAS-JOSEPH baron d'), né à Bruxelles en 1739, conseiller-d'état de l'empereur François II, en 1794, puis conseiller-d'état privé extraordinaire, et enfin conseiller-d'état extraordinaire de S. M. le roi des Pays-Bas, en 1814 et, en 1815, fut du nombre de ces hommes qui ne trouvent bien que ce qui existe, et qui redoutent tous les changements qui paraissent compromettre leur bien-être personnel ou leurs préjugés; aussi refusa-t-il, en 1783, à l'exemple de ses frères, de concourir à la suppression des communautés religieuses, et de prêter en 1789, pour la présidence d'un nouveau conseil de première instance, un serment qui n'eut pas été conforme à la constitution du pays. On lui doit néanmoins des éloges pour la conduite qu'il tint en 1789, aimant mieux renoncer à ses emplois que de prendre part à des mesures violentes et contraires aux droits de la nation. Tombé entre les mains des patriotes, il subit la prison, sans se démentir, et répondit constamment à ceux qui voulaient l'endoctriner, « qu'il avait fait serment à l'empereur et qu'il voulait y rester fidèle. »

AHLWARDT (PIERRE), professeur de métaphysique, naquit à Greisswald, le 17 février 1710. Son père était corbonnier; voulant donner à son fils une éducation soignée, il le fit d'abord étudier dans sa ville natale, et l'envoya ensuite à l'université de Jena. On a de cet écrivain : 1^o *Dissertations sur l'immortalité de l'ame, et sur la liberté de Dieu*; 2^o *Sermons et dissertations philosophiques*; 3^o *Réflexions sur la confession d'Ausbourg*, huit parties en 3 vol. in-4^o, Greisswald, 1742 à 1750; 4^o *La Brontothéologie, ou Méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs*, in-8^o, Greisswald, 1745. Les méditations ont été traduites en flamand. C'est surtout à ce dernier ouvrage que ce savant doit sa réputation. Pierre Ahlwardt a fondé l'ordre des abbés, qui faisaient profession de candeur et de sincérité parfaites, les deux vertus qui peignaient le mieux le caractère du fondateur. Nous ne croyons pas que cet ordre jusqu'ici inconnu en France, puisse jamais s'y éta-

blir. Ahlwardt joignait à de grands talents tout ce qui peut rendre un homme recommandable dans la société ; sa charité était surtout inépuisable, et sa modestie ajoutait un nouveau prix à ses bienfaits. Il est mort en 1791, emportant l'estime et les regrets de ses concitoyens.

AHMED (Bey de SOULMAN), né en Géorgie, abandonna l'Égypte, en 1801, à la suite de la révolution contre les Mamelucks, et vint à Paris. Il reçut une pension du gouvernement consulaire auquel il avait, dit-on, communiqué des renseignements utiles sur l'Égypte. Il s'attacha d'une manière particulière au duc d'Orante (Fouché) qu'il accompagna dans son exil à Aix, en 1812. Lorsque l'ex-ministre quitta cette ville pour remplir différentes missions dont il était chargé par l'empereur Napoléon, Ahmed alla habiter Marseille, et s'y trouvait encore lors des événements de 1813. Il accourut en toute hâte à Paris, s'enrôla dans un corps français et donna des preuves de la plus grande valeur, dans plusieurs combats contre les armées étrangères. Fait prisonnier par l'armée russe, et regardé d'abord comme déserteur, il fut enfin rendu à la liberté, après le traité de Paris. On a de lui une notice détaillée sur sa vie, écrite d'une manière assez intéressante.

AIGNAN (ÉTIENNE), homme de lettres, né à Beaugency en 1773, fit d'assez bonnes études au collège d'Orléans ; trouvant tout désorganisé au sortir de ses classes, il ne lui restait que la carrière administrative, dont l'entrée lui fut ouverte par une exaltation factice ou réelle, et, dès l'âge de 19 ans, il remplit les fonctions de procureur syndic près du district d'Orléans. Il parut tout autre alors ; son début dans le monde fut honorable ; il y montra une sagesse qu'on n'attendait pas de l'effervescence de son âge, dans un temps surtout où l'effervescence affectait toutes les têtes ; il fit plus encore, il crut que sa place lui prescrivait de réprimer les excès qui se passaient sous ses yeux, il l'entreprit et fut victime de son zèle ; on le mit en arrestation comme suspect. Ce traitement injuste lui inspira contre la révolution un ressentiment qu'il ne devait qu'à ses indignes agents. Pour s'en venger en quelque sorte, il prit la mort de Louis XVI pour le sujet d'une tragédie qu'il composa ; mais il fut la preuve que les sentiments vertueux, même dans leur plus haut degré d'exaltation, ne peuvent pas tenir lieu de ce génie qui créa les Corneille et les Racine. La tragédie de la mort de Louis XVI n'est qu'un long drame dépourvu de toute entente de la scène et de toute verve poétique. M. Aignan montra la même absence de talent dans presque tous ses ouvrages. La tragédie de *Brunthaut* qui vint après, quoique d'une composition supérieure, ne s'élève pas au-dessus de ce qu'il y a de plus médiocre ; *Polixène*, représenté en 1804, n'eut qu'une représentation ; *Arthur de Bretagne*, joué par les comédiens français en 1816, ne fut pas achevé ; ses opéras *Clisson* et *Nephthi* ne sont supportables que par la musique de *Porta* et de *Blancini*. La première édition de sa traduction en vers de l'Iliade d'Homère ne fut nullement goûtée, la seconde l'eût été davantage, si on n'y avait pas reconnu 1200 vers, empruntés mot à mot à la traduction de M. Rochefort. Ce plagiat et beaucoup d'autres de cette espèce le firent surnommer le cossaque de l'institut. On loua beaucoup sa traduction en vers de l'Odyssée ; d'incrédules critiques souscrivirent à ces éloges jusqu'à ce qu'ils l'aient vue imprimée. Ce sont cependant de pareils ouvrages qui le mirent en vogue et qui l'élevèrent à l'aide du comte de Ségur, à l'emploi d'aide des cérémonies, pour l'introduction des ambassadeurs, à la cour de Napoléon ; six ans plus tard ils lui méritèrent encore une place à l'Académie française, en remplacement de Bernardin

de Saint-Pierre. Les ouvrages en prose de M. Aignan n'ont pas été plus épargnés, il n'en est aucun qui soit loué sans restriction. On trouve que, soit pour la noblesse des pensées, soit pour l'élégance ou l'élévation du style, il est presque toujours au-dessous de son sujet. Depuis la restauration, il s'est avisé de se faire écrivain politique, et s'est jeté dans toutes les coteries écrivassières, jusqu'à donner des articles dans une nouvelle encyclopédie que personne ne lit. Il a aussi travaillé pour les journaux et les brochures du parti libéral, et même pour la Minerve, mais ce n'est point à sa plume que ces différents ouvrages ont dû leur succès. Il s'est montré néanmoins plus heureux dans la traduction des romans anglais, c'est lui qui a fait connaître en France le vicair Wackefield que chacun vent lire. Ce qu'il a écrit sur le juri et sur les coups d'état, passe aussi pour être d'un style correct et qui n'est pas dépourvu de chaleur. Il s'occupait à sa mort de commenter nos auteurs tragiques ; le public ne perdra pas au change : M. Tissoi est son continuateur. Ce laborieux et infatigable écrivain est mort dans le courant de juin 1824. Il avait continué de faire partie de l'Académie française, d'après l'ordonnance royale du 21 mai 1816. M. Jouy, son confrère à l'Académie, s'est chargé de payer à ses cendres le tribut d'usage, il fut aisé de voir qu'il cédait à l'impulsion de son cœur plutôt qu'à la conviction de son esprit, et le discours de l'orateur, en laissant apercevoir quelle sorte de talent manquait à son ami, n'a pas toujours consciencieusement apprécié celui qu'il possédait.

AIGOIN (FRANÇOIS), d'abord juré au tribunal révolutionnaire de Paris, devint ensuite commissaire national à la trésorerie ; il succéda à Davesne dans cette dernière place. En 1795, d'après quelques agitations partielles, il crut avoir renaltre le parti de Robespierre, et consigna ses craintes dans un discours qu'il lut à la convention nationale. Il fut ensuite employé à l'école Polytechnique. M. Aigoïn s'est retiré depuis dans le département de Seine-et-Oise et habite aujourd'hui la commune de Gantelu.

AIGREMONT (JEAN-BAPTISTE-AUGUSTIN D'), né en mai 1761, remplissait avant la révolution les fonctions d'avocat du roi, au présidial de Caen. Depuis 1789, ayant adopté les idées nouvelles, il fut successivement nommé membre de l'administration municipale et maire de la commune de Caen. Il remplaça, en 1805, le général Caffarelli dans la présidence du collège électoral du Calvados, et fut nommé député au corps législatif dont il a fait partie pendant cinq ans. Il retourna ensuite dans son département pour y reprendre ses fonctions de membre du conseil municipal. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé par la ville de Caen, à la fin d'octobre 1813, d'adresser à l'impératrice Marie-Louise, alors régente, l'hommage du dévouement et du zèle de ses habitants.

AIGREMONT (le général N. baron D'), était entré, jeune encore, dans la carrière militaire, et se trouvait, en 1809, colonel au 13^e régiment de cuirassiers. Il fut cité honorablement à la bataille de Wagram, où il avait déployé le plus grand courage, et obtenu le grade d'officier de la légion d'honneur. Passé de la en Espagne, à la tête de son régiment, il combattit, le 23 avril 1810, à la journée de Lérida et y contribua puissamment au succès des armes françaises ; le grade de général de brigade fut la récompense de sa valeur. Quatre ans après pour pour jour, le 23 avril 1814, après avoir adhéré à l'abdication de Napoléon, il se rendit auprès du duc de Berry, sur la route d'Abbeville, et fut, dès le lendemain, nommé chevalier du Saint-Louis ; depuis il a été élevé au grade de maréchal de camp.

AIGUILLON (ARMAND-VICKROT-DEPLISSIS duc D'), fils du célèbre duc d'Aiguillon qui fut mi-

nistre de Louis XV, favori de la comtesse Dubarry, et dont les débats scandaleux avec les parlements de Bretagne et de Paris, et les coups d'état qui en étaient la suite, furent si funestes à la monarchie, hérita des biens et des titres de son père, mais n'obtint point la considération que donne l'éclat du rang, à cause des inimitiés que des souvenirs récents excitaient contre lui; c'est peut-être pour la conquérir qu'il se montra favorable aux nouveaux principes et qu'il parut s'écarter de l'opinion de ses pairs. Il était avant la révolution pair de France, colonel du régiment royal-Pologne cavalerie, et commandant des chevaux-légers de la garde du roi. Député par la noblesse d'Agen aux états-généraux, en 1789, il se réunit des le 25 juin à la chambre du tiers, et vota, le second, pour la suppression des privilèges de son ordre, dans la fameuse nuit du 4 août. On l'accusa avec aussi peu de raison, que le duc d'Orléans, d'avoir été l'un des instigateurs des événements des 5 et 6 octobre, et d'avoir agité, déguisé en femme des halles, dans les groupes de Versailles; ce conte imaginé pour plaire au parti qu'il avait offensé, fut reçu avidement, et il ne fut plus permis d'en douter, quand un écrivain plus frivole que profond, plus épigrammatiste que vrai, l'eût appuyé de son autorité. En vain s'appuierait-on, pour y croire, d'une apostrophe moins décente qu'énergique de l'abbé Maury, que M. d'Aiguillon eut la prudence de laisser sans réponse; on connaît les aménités oratoires de cet abbé, doué d'ailleurs d'un grand talent, mais souvent peu délicat sur le choix des armes, il ne voulait que triompher. D'Aiguillon se rendit utile dans les comités, sans négliger la tribune dans les occasions importantes; injuste envers la cour qu'il haïssait et qu'il voulait priver du droit de nommer à toute espèce de place, il n'eut d'ailleurs que des opinions libérales et philanthropiques, fut le partisan constant de la souveraineté du peuple, et voulait qu'à lui seul appartenait le droit de faire la paix ou la guerre. Ce qui lui fit le plus d'honneur à cette époque, c'est la réponse pleine de noblesse et d'énergie, qu'il fit au député Casales, s'élevant avec force contre la mémoire du commandant de Bretagne. Après la session, le duc d'Aiguillon remplaça Custines dans le commandement des troupes employées dans les gorges de Porcien. Une lettre interceptée le fit dénoncer à la convention nationale et décréter d'accusation. Il quitta la France et se retira à Londres, mal reçu des émigrés, il se rattacha de nouveau au parti constitutionnel, et alla habiter Hambourg. Il avait obtenu, en 1800, sa radiation de la liste des émigrés, et était sur le point de rentrer dans sa patrie, lorsqu'il fut atteint d'une maladie grave et mourut le 4 mai de la même année.

AIKIN (JEAN), littérateur anglais, fils d'un ministre presbytérien, étudia la médecine et la chirurgie, et exerça ces deux arts avec succès, en même temps qu'il composait des ouvrages pleins de recherches et de goût, où la facilité et l'élégance du style se font également remarquer. Voici les principaux : *Miscellaneous pieces*, etc. (*Mélanges*, en prose, par J. et A. L. Aikin), Londres, 1773, in-12; *Altembourg*, 1775, etc. Aikin a été aidé dans ce travail par Anne-Lettitia Aikin, sa sœur, plus connue sous le nom de Mme Barbaud, et regardée en Angleterre comme la femme qui possède au plus haut degré toutes les qualités de l'écrivain. Il a composé, 2e édit. *Essai sur la composition des chansons*, avec un recueil des meilleures chansons anglaises, 1774, in-12; *seul*: *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, Londres, 1777, in-4; *Esquisse du caractère et des services publics de Jean Howard*, 1792, traduit en Allemand, Leipsick, 1792, in-8; et en français, par M. Boulard, Paris, 1796, in-12; *Lettre d'un*

père à son fils sur différents sujets, relatifs à la littérature et à la conduite de la vie, 1793, réimprimé en 1796, en un vol. in-8; *les Soirées au logis*, 1793 — 1796, 6 vol. in-12; *les Arts de la vie pour se procurer, 10 la nourriture, 20 le vêtement, 30 l'abri, décrits dans une suite de lettres*, 1802. Au moment où Napoléon menaçait l'Angleterre d'une descente, Aikin, pour ranimer dans l'âme de ses concitoyens l'amour de la patrie, et leur prouver qu'une nation bien unie sait toujours triompher de l'ambition et du despotisme des conquérants et des oppresseurs, traduit en anglais, 1803, l'histoire de l'invasion de la Suisse, par Zschokke. J. Aikin a aussi composé plusieurs ouvrages de médecine, très estimés. On doit encore à ce savant l'*Annual Review*, journal publié tous les ans, et qui présente un tableau exact de tous les livres qui ont paru pendant l'année qui vient de s'écouler. L'impartialité de l'auteur, ses vastes connaissances assurées à cet égard un succès qui ne s'est pas encore démenti.

AIKIN (ARTHUR), fils du précédent, s'est livré à l'étude des sciences naturelles, et y a acquis des connaissances qu'il a consignées dans plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue : 10 *Journal d'un voyage dans le pays de Galles et le Shropshire* avec des observations sur la minéralogie et d'autres branches de l'histoire naturelle, Londres, 1797, in-8; 20 une traduction anglaise des *Voyages dans la haute et basse Egypte*, par Denon, 1802, 2 vol. in-4; 30 *Dictionnaire de chimie et de minéralogie*, 2 vol. in-4, 1809; ouvrage fait en société avec Charles-Rogerson Aikin, son frère. On y a joint un supplément intitulé : *Exposé de plusieurs importantes découvertes, et progrès récemment faits dans la chimie et la minéralogie*. Ces deux savants ont travaillé à une nouvelle édition de l'*Encyclopédie britannique*, publiée par Rees, et aux *Annales de physique, d'histoire naturelle*, etc.

AILLAUD (l'abbé), professeur de rhétorique au collège de Montauban, a composé, sous le titre de l'*Egyptiade*, un poème sur la campagne du général en chef Bonaparte en Egypte, publié en 1813; l'auteur paraît avoir suivi le plan de la Jérusalem détruite; mais, à l'exception de quelques vers assez remarquables, il a peu de ressemblance avec son inimitable modèle.

AINE (MARIE-JEAN-BAPTISTE-NICOLAS D'), né à Paris, vers 1750, fut maître des requêtes, et intendant des villes de Pau, de Tours et de Limoges. Cet administrateur se délassait par la culture des lettres de ses graves fonctions; il a publié deux traductions estimées : l'une des *Eglogues de Pope*, insérée dans la *nouvelle Bigarrure*, pag. 75 du 11^e tome; l'autre de l'*Economie de la vie humaine*, de Tole-Doddsley, 1782, Edimbourg, in-12. Il mourut à Paris, en 1804.

AITON (Guillaume), botaniste distingué, natif en Ecosse, en 1731. Miller, surnommé le *Prince des jardiniers*, qui reconnut en lui des talents au-dessus de son état, le fit nommer, en 1759, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. Dès lors la botanique devint sa principale étude, et il acclimata en Angleterre une foule de plantes qu'on n'y connaissait pas avant lui. La liste générale des plantes cultivées dans ce jardin, avec les noms de ceux qui les ont introduites dans le pays, a été imprimée sous ce titre : *Hortus kewensis, or a catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8. On y a joint une belle collection de gravures, représentant les plantes les plus nouvelles et les plus curieuses, avec des descriptions qui ne laissent rien à désirer pour les faire connaître des amateurs. La modestie d'Aiton égalait son talent; il est mort en 1793. M. Thunberg a élevé à la mémoire de ce savant botaniste, un monument que le temps ne peut

détruire, en donnant le nom d'*Aïlona* à un genre de la famille des mélancées.

AKERBLAD (N.), savant suédois, s'est fait un nom distingué parmi les antiquaires par d'utiles découvertes qui doivent débrouiller enfin le chaos des antiquités d'Égypte, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il ait trouvé l'alphabet des anciens Égyptiens. Il l'a, dit-on, analysé dans une lettre savante sur les inscriptions de Rosette; et précédemment il avait fait connaître celles de plusieurs monuments phéniciens. Il a aussi donné la clef d'une écriture inconnue avant lui dans le monde lettré : l'écriture cursive des Coptes.

ALANCOURT (N.), adjudant-général au service de la république française, se fit un nom par sa bravoure, dans la guerre de la Vendée, et battit complètement les chouans au château de Brunet, en juillet 1795. Il a cessé, depuis cette époque, d'être en évidence.

ALARY (ANTOINE), simple soldat, né à Mussidan, département de la Dordogne, avait un courage indomptable, et une force prodigieuse dont il donna des preuves qu'on refusait de croire, si elles n'étaient attestées par des témoignages irréfragables. Il était au service avant quinze ans; à l'affaire du Bois-des-Chevres, tous ses camarades ayant pris la fuite, il resta seul au milieu des Vendéens, leur disputa, le sabre à la main, le drapeau national, le perdit, le rassaïsa à plusieurs reprises, et enfin l'emporta au milieu des siens. Quelque temps après, il fait naufrage sur un rocher désert, avec 1,300 hommes. Ils passent cinq jours, sans vivres, sans espoir; six lieues les séparaient du continent; Alary entreprend de les franchir, et se jette à la mer; au bout de sept heures d'efforts, il arrive mourant sur la côte de Bretagne. Rappelé à la vie par quelques gardes côtes, il raconte la détresse de ses compagnons; un vaisseau est dépêché sur le champ, et les 1,300 hommes sont sauvés. Cinq ans après, il tombe à Stockak, au milieu de 600 Autrichiens, soulevés avec quinze hussards cette lutte inégale, et donne le temps à quelques hommes du même régiment, qui l'aperçoivent, de venir à son secours; il était couvert de blessures, et avait été foulé aux pieds des chevaux, lorsqu'on l'emporta du champ de bataille.

ALARY (ÉTIENNE-AIMÉ), né à Montpezat, en Vivarais, en septembre 1762, se voua à l'état ecclésiastique, en 1785; des 1790 et 1791, il fit partie des premiers rassemblements de royalistes qui se fixèrent à Jalex, et y établirent un camp. M. Alary fut mis hors la loi, et sortit de France en 1792. Nommé d'abord par le prince de Condé aumônier de son quartier-général, il devint ensuite directeur de la conscience des ducs d'Angoulême et de Berri. Pendant les campagnes de 1792 à 1800, indifférent à ses propres dangers, il remplit souvent sur les champs de bataille les fonctions de son ministère. Il entra en France en 1803, et fut enfermé à Sainte-Pélagie; il passa de là dans les prisons du Temple d'où il ne sortit, après plusieurs années, que pour aller en exil. La restauration lui rouvrit les portes de la France, qu'il quitta encore en 1815 pour accompagner le Roi dans les Pays-Bas; la seconde restauration le ramena dans sa patrie, et lui rendit ses fonctions d'aumônier du quartier-général.

ALAVA (MIGUEL D'), né à Vittoria, en 1770, entra fort jeune dans la marine, était capitaine de frégate en 1808, il fut à cette époque l'un des notables espagnols qui se réunirent à Bayonne pour signer la constitution donnée à leur pays. Après l'abdication des Bourbons, et l'avènement du roi Joseph Bonaparte au trône d'Espagne, Alava accompagna jusqu'à Madrid le nouveau roi, et lui apaisa les difficultés qui se rencontrèrent sur la route; il l'abandonna bientôt pour suivre les dra-

peaux de l'indépendance, se réunissant à Wellington, dont il appuya les opérations, et se trouvait sous ses ordres à la bataille d'Albujéra et au combat de Burgos où il fut blessé. Il combattit aussi à Vittoria et enfin à Toulouse, où il fut nommé maréchal de camp. Malgré les services qu'il venait de rendre, Alava, à sa rentrée en Espagne, fut arrêté, et aurait subi, comme beaucoup d'autres, une peine plus sévère, sans la protection du duc de Wellington. Les ministres de Ferdinand n'ayant pu perdre Alava, l'éloignèrent sous un prétexte honorable, en le nommant ministre plénipotentiaire près la cour des Pays-Bas, et le roi lui conféra le grade de lieutenant-général et le créa commandeur de l'ancien ordre militaire de Saint-Jacques, avec une commanderie de cent soixante-mille réaux (quarante-mille francs) de revenu. La conduite de M. Alava à Bruxelles fut d'autant plus remarquée qu'elle était toute différente de celle qu'il avait tenue après la bataille de Vittoria, avec ceux dont il venait de quitter les bannières, et qu'il semblait punir de n'avoir point imité sa défection; au lieu qu'à l'époque dont nous parlons, il accueillit les malheureux proscrits de la manière la plus affable et leur offrit tous les secours qui dépendaient de lui. Contraste frappant avec les ambassadeurs des autres puissances, qui aggravaient les rigueurs exercées contre leurs compatriotes, par ordre de la Sainte-Alliance! Alava avait pris part à la bataille de Waterloo. Après un séjour de quatre ans en Belgique, il voulut revoir sa patrie et demanda un congé d'un an. Il retourna en Espagne, et s'y trouvait, lorsque la révolution de 1820 éclata. Le peuple se rappela alors qu'il avait servi sous un général étranger, lord Wellington, dont il avait été aide-de-camp, et refusa de lui accorder sa confiance. Ce ne fut qu'après avoir renoncé à la légation de Paris, sous prétexte de mauvaise santé, et avoir exercé en remplacement de Riégo, le commandement militaire de l'Arragon, de manière à mériter l'amour des Arragonais par la sagesse de sa conduite, qu'on se ressouvint enfin qu'il avait déjà marché dans les rangs des constitutionnels et qu'il pouvait encore leur être utile. On le nomma député aux cortès. Alava remplit toutes les espérances qu'on avait conçues de lui, et fut élu président pour le mois de mai 1822. Il semblait prévoir alors les événements de 1823, et s'efforçait, au milieu de l'assemblée, qu'il connaissait les ministres de France, qu'ils étaient les ennemis implacables de la constitution espagnole.

Alava est encore venu au secours de sa patrie, appauvrie par des guerres civiles et des guerres d'invasion; il lui a fait le sacrifice de sa commanderie. On ignore, si depuis les changements survenus dans la péninsule en 1823; on a tenu compte à M. Alava de son dévouement, et même si on lui a pardonné les nombreux services qu'il a rendus à ses concitoyens. M. Alava vient de quitter l'Espagne et de retourner comme particulier à Bruxelles où il avait laissé de si honorables souvenirs; il y a été reçu avec les marques du plus vif intérêt. Il était à Paris, au mois d'août 1823, où il avait accompagné son ancien général et ami lord Wellington dont le but serait de rendre la paix à la malheureuse Espagne. Nous ne doutons pas que M. Alava ne s'emploie de tous ses efforts à ce noble dessein, malgré la prison et l'exil dont on a payé ses services de tout genre envers son roi et son pays.

ALAYOINE (JEAN-ANTOINE), architecte du gouvernement, né à Paris, en 1778, est élève de Faivre et Thibault. Cet artiste a voyagé en Italie avec fruit; il y a puisé cette pureté de dessin et de goût, qu'on a pu remarquer aux expositions au Louvre, notamment à celle où on a vu différents monuments espagnols, émanés de son pinceau. Il a reçu à l'exposition du salon de 1810, une médaille

de 500 fr. pour un projet de monument. M. Alavoine est auteur de la fontaine de l'éléphant ainsi que du piédestal de la statue de Louis XIV, à la place des Victoires. Ce monument est remarquable, surtout par la nature des matériaux employés à sa construction qui semblent faits pour en éterniser la durée. M. Alavoine s'occupe dans ce moment de réparations et embellissements à la cathédrale de Sées, ainsi qu'à celle de Rouen, où il fait un travail très important pour la réédification de la flèche de cette église détruite par le feu du ciel. S. M. vient de décorer cet artiste de la croix de l'ordre royal de la légion d'honneur.

ALBANÈZE (N.) célèbre chanteur et compositeur italien, est né à Naples en 1731. Elevé au conservatoire de cette ville, l'un des plus célèbres d'Italie, il y acquit bientôt une excellente méthode de chant, et l'art de donner à sa voix, du genre de celles qu'on appelle *soprano*, toute l'étendue et le brillant dont elle était susceptible. Il vint à dix-huit ans à Paris, et ne tarda pas à s'y faire avantageusement connaître. Les premières places de la capitale en ce genre, celle de musicien de la chapelle du roi et de premier chanteur au concert spirituel, vinrent en quelque sorte s'offrir à lui. Albanèze acquit alors un nouveau genre de célébrité; fameux par son chant, il le devint par ses compositions. On a de lui des airs charmants, et des duos pleins de grâce et de mélodie, qui ont encore après plus de cinquante ans tout le mérite de la nouveauté. Il mourut, en 1800, universellement regretté; son caractère était aimable comme son talent.

ALBANI D'URBIN (JEAN-FRANÇOIS), neveu de Clément XI, né en 1720; il obtint dans l'église toutes les dignités auxquelles sa naissance lui donnait droit de prétendre. Successivement évêque d'Ostie et de Velletri, puis cardinal, et enfin doyen du sacré collège, il ne manqua à sa fortune que la tiare de souverain pontife. Il avait d'ailleurs tout ce qui mène au succès dans le monde; un esprit orné, beaucoup de pénétration, et une figure remarquable; cardinal à vingt-sept ans, mais plus ami des plaisirs que des affaires sérieuses, il eut un emploi peu propre à l'y rattacher: celui de recevoir les ambassadeurs. Malgré tous ces avantages, il n'eût obtenu qu'une réputation ordinaire, si les jésuites, que sa famille avait toujours protégés, ne lui avaient prêté leur appui, et ne lui avaient fait un parti qui dirigeait le conclave dans l'élection des papes. A l'époque de la révolution française, il manifesta, dans la congrégation d'état dont il était membre, toute sa haine contre les nouveaux principes, et son attachement à la maison d'Autriche, et le fit de manière à laisser des souvenirs; aussi s'éloigna-t-il précipitamment de Rome à l'approche des Français. Il se retira d'abord à Naples qu'il fut bientôt obligé de quitter pour se réfugier à Venise, où il eut la plus grande part à l'élévation de Pie VII au trône pontifical. Il croyait trouver dans un pape de son choix un instrument docile: il en fut tout autrement; Pie VII réconcilia la république française avec le saint siège, et conclut avec le premier consul un concordat qui rétablit le culte catholique en France. Le cardinal Albani, ennemi déclaré du système politique français, fut néanmoins le premier à protéger à Rome ceux qu'on y proscrivait pour leurs opinions. Malgré l'influence de son parti et son propre ascendant, il se vit éloigner deux fois du souverain pontificat, non pas qu'on le crût indigne de ce poste éminent; mais l'empire que son valet-de-chambre, Mariano, avait pris sur son esprit, faisait craindre que ce valet n'introduisît dans tout l'état romain, les abus qui avaient lieu dans l'évêché d'Ostie et de Velletri, l'un des évêchés privilégiés, où Mariano admettait tous les malfaiteurs de l'état romain, en trafiquant du

droit de cité, et en disposant de la signature et du cachet de son maître. Le cardinal Albani est mort à Rome, vers la fin de septembre 1803.

ALBANI (JOSSEPH), neveu du précédent et cardinal-diacre, est né à Rome, en 1750. Peu studieux dans sa jeunesse, il n'eut que des goûts frivoles jusqu'à un âge assez avancé; la musique l'occupait exclusivement, et il n'ambitionna long-temps que la gloire d'exceller sur le violon. Il dut néanmoins, étant peu fortuné, penser à des choses plus solides: on lui donna la préfecture de l'Annone; c'était un moyen prompt de s'enrichir, et il y réussit. Ayant fait ce premier pas pour arriver aux dignités, sa famille eut le crédit de le faire nommer nonce près la cour de Vienne; il s'y refusa d'abord pour ne pas renoncer, dit-on, à des goûts qui faisaient son bonheur; d'autres ont cru que ces goûts hautement manifestés, cachaient des vues ambitieuses; nous ne déciderons pas entre deux opinions, comme on l'a prétendu, si opposées; mais s'il eut de l'ambition, et s'il l'a cachait sous ces mots: « J'ai manqué ma vocation: je devais être compositeur de musique, » et non pas un prince de l'Eglise. « Il ne fut pas adroit; puisqu'il ne s'éleva jamais au-dessus de ce que son nom seul pouvait lui faire obtenir, et encore resta-t-il long-temps sans emploi. Albani devint enfin auditeur de la chambre apostolique, et dès lors, suivant l'usage constant de sa famille, il servit les intérêts de l'Autriche contre ceux de la France. On put s'en convaincre lors de l'assassinat de Bassville. S'il ne fut pas convaincu d'avoir pris part à ce crime atroce, ses discours, sa conduite et d'autres circonstances durent faire croire qu'il n'y était pas étranger. Chargé, en 1795, de parcourir l'Italie pour attacher tous les petits états qui la divisaient à une ligne commune contre la république française, il ne put gagner que le roi des Deux-Siciles, qui s'unît par un traité avec le pape, tandis que celui-ci concluait un armistice avec la France. L'envoyé du Saint-Père fut très mal reçu à Vienne, et continua néanmoins d'y résider, convaincu qu'il obtiendrait l'assentiment de sa cour à tout ce qu'il tramait contre la France avec le cabinet autrichien. Ses intrigues ne tardèrent pas à retomber sur lui-même, une lettre du cardinal Busca, adressée à Albani, et décelant la mauvaise foi qui avait présidé au dernier traité, ayant été interceptée par l'armée du général en chef Bonaparte, et envoyée au directoire français, les traités furent rompus sur-le-champ, et la guerre recommença. Albani en fut la première victime; il perdit des bénéfices considérables qu'il possédait en Lombardie, et son palais de Rome fut pillé, lorsque les Français entrèrent dans cette ville. Ce ne fut qu'en 1801, qu'il regut de Pie VII le chapeau de cardinal. Il avait depuis long-temps cessé d'habiter Rome, pour se fixer dans la capitale de l'Autriche, où il réside encore.

ALBARADE (N. d'), contre-amiral et ministre de la marine sous la république, servait dans la marine, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes avec chaleur et son exaltation fut d'autant plus remarquée que ses camarades professaient pour la plupart des opinions contraires; mais cette effervescence de jeunesse ne le porta jamais à aucun excès. Monge ayant quitté le ministère de la marine, en 1793, d'Albarade l'y remplaça en considération de ses talents et de sa conduite. La confiance que lui avait méritée cette place, aurait dû l'y maintenir, mais l'âge vieillait pour le perdre; elle profita des mouvements survenus à Marseille et à Toulon, après les événements du 31 mai 1793, pour le dénoncer à l'assemblée conventionnelle. Il ne lui était pas difficile de se justifier; il le fit pleinement. En janvier 1794, un nouveau reproche lui fut adressé au sujet de l'inexécution d'un décret qui nommait le lieuten-

nant Trolé, capitaine de vaisseau; ici il ferma la bouche à ses dénonciateurs, en prouvant qu'il n'avait agi que pour le bien du service et par amour pour la patrie. D'Albarade rentra au mois d'avril 1794, dans les rangs de l'armée navale (le conseil exécutif ayant été supprimé par le comité de salut public qui voulait concentrer tous les pouvoirs), et demeura sans fonctions actives jusqu'en 1796, époque où le directoire exécutif l'appela au commandement du port de Lorient. Deux ans après, à la suite, on peut-être à l'occasion de l'embarquement du vaisseau, le *quatorze juillet*, il fut destitué et traduit devant une cour maritime où, sur l'accusation de négligence dans l'exercice de ses fonctions, il fut déclaré déchu de tout commandement. On avait soupçonné que cette sentence n'avait été rendue contre lui que par l'influence de haines particulières; le gouvernement lui-même a changé les soupçons en certitude, en rendant à cet ex-ministre, d'abord le grade de capitaine, et en l'élevant ensuite à celui de contre-amiral.

ALBARET (ETIENNE), devint président, par droit d'ancienneté, de la cour nationale à Orléans, dont il avait été nommé l'un des grands-juges le 22 nov. 1791. Les attributions de ce tribunal étaient de connaître des délits des agents du pouvoir exécutif; et de poursuivre spécialement les conspirateurs; mais quelques-uns de ceux qui conduisaient alors les affaires, trouvèrent que ces magistrats mettaient un peu trop de lenteur dans leur manière d'opérer, en voulant s'astreindre scrupuleusement aux formes prescrites par les lois, le président et ses collègues furent accusés et réduits à se justifier eux-mêmes, après dix mois de fonctions. Albaret fut appelé depuis au tribunal de cassation, et passa, sous le consulat, à la cour de Montpellier, en qualité de conseiller.

ALBEMARLE (W. CHARLES-KRPPK comte d'), pair d'Angleterre, né vers 1774, prit séance à la chambre des pairs du parlement d'Angleterre, le premier février 1794. Il suivit dans sa carrière politique les principes de lord Landerdale, élevé à l'école de Fox, qu'il prit constamment pour modèle dans la défense des droits du peuple et d'une sage liberté. Le premier discours qu'il prononça était relatif au projet de faire débarquer dans la Grande-Bretagne des troupes étrangères, il fit voir l'illegalité et le danger de cette mesure qui ne pouvait être proposée, disait-il, que par les ennemis de son pays, et qu'il qualifiait de *barbarie inconstitutionnelle*. Ce discours fit l'impression la plus profonde; on y reconnaissait l'âme expansive d'un jeune homme qui se veut qu'être vrai, sans égard pour la faveur des ministres ou du peuple. Le bien de l'état seul, et jamais l'esprit de faction, l'a toujours guidé dans son opposition aux mesures ministérielles. Ainsi dans la séance des pairs du 16 mars 1797, ne pouvant s'opposer aux mesures proposées par le ministère, « pour employer la marine de l'état à protéger l'Irlande contre l'invasion » dont elle était menacée. » il se réduisit à demander avec instance qu'elles fussent examinées attentivement. Il avait d'autant plus de raison alors, qu'on sait que les obstacles qui garantirent à cette époque l'Irlande d'une invasion, furent entièrement indépendants de la prévoyance anglaise. Lord Albemarle a depuis tenu constamment la même conduite; membre de l'opposition, aussi sage qu'éclairé, sentinelle vigilante des libertés nationales, les usurpations ministérielles, les mesures arbitraires ont toujours trouvé en lui un adversaire irréconciliable.

ALBENAS (le chevalier d'), né à Sommières département du Gard, en 1760, prit part à la guerre de la liberté d'Amérique, sous le général Lafayette, qu'il accompagna en qualité d'officier au régiment de Touraine. Il quitta le service à son retour en France, adopta les principes de la révolution, et remplit diverses fonctions publiques: il était conseil-

ler de préfecture du département du Gard, en 1803. Il s'est fait connaître par plusieurs écrits politiques et par quelques ouvrages en vers, en l'honneur de Napoléon.

ALBENAS (LOUIS-EUGÈNE d'), fils aîné du précédent, chef d'escadron, officier de la légion d'honneur, est né à Sommières, en 1787. Ses premiers pas dans la carrière militaire furent marqués par un acte de courage et de dévouement qui lui eût mérité à Rome la couronne civique: Cinq milliers périssaient au camp de Boulogne dans un naufrage, lorsqu'Albenas, sans penser au danger qu'il court, se jette à la nage et parvient à les sauver tous cinq. Il est peu d'exemples d'une vie aussi remplie que la sienne, dans un si court espace de temps; à la fin de 1815, il avait fait toutes les campagnes depuis 10 ans, et n'avait pas encore vingt-cinq années accomplies. Sa bravoure s'était fait remarquer dans tous les combats où il s'était trouvé; il avait été blessé plusieurs fois, et fut nommé chef d'escadron à Moskov. Mis à la retraite après le licenciement de l'armée, derrière la Loire, il a consacré ses loisirs à la culture des lettres; on lui doit les *Ephémérides militaires*, depuis 1793 jusqu'à 1815, ouvrage vraiment estimable sous le rapport de l'exactitude et du patriotisme.

ALBENAS (PROSPER d'), fils cadet du chevalier, ne commença sa carrière militaire qu'en 1812; il échappa aux désastres de Moskov, et servit dans la campagne de 1813. Il est aujourd'hui lieutenant au premier régiment de la garde royale.

ALBERT (JEAN-BERNARD), homme de loi à Colmar, adopta les principes de la révolution, et fut nommé par le département du Haut-Rhin, député à la convention nationale. Il y vota pour la détention de Louis XVI, son bannissement à la paix, et l'appel au peuple du jugement à intervenir; ce jugement ayant prononcé la mort, M. Albert vota pour le surris. A la fin de la session, il entra dans le conseil des cinq-cents, en sortit deux ans après, et devint membre du tribunal de cassation. Compatriote du directeur Rewbell qui avait pris son fils pour secrétaire particulier, il lui resta constamment attaché dans ses démêlés avec Carnot, ce qui ne lui fut pas inutile pour sa fortune ultérieure. En l'an 6 (1798) la scission des électeurs, réunie à l'institut, le nomma pour deux ans au conseil des anciens. Après la révolution du 18 brumaire, il devint membre du corps législatif, dont il fit partie jusqu'en 1803. M. Albert fut nommé en 1814 par le Roi, son procureur près la cour criminelle de Schelestadt, dans le département du Bas-Rhin.

ALBERT (N.), élu dès l'année 1814, député de la Charente, vota avec la majorité de la chambre de 1815; il subit la dissolution de 1816, et fut réélu à la chambre suivante. Pendant cette session, il proposa divers amendements à la loi du 21 octobre 1816, sur la manière de procéder contre les auteurs d'écrits saisis. En 1817 et 1818, il fut le rapporteur de plusieurs pétitions, et proposa le renvoi au ministre de la marine, de celle d'un nommé Laignel, capitaine de vaisseau en retraite, qui demandait l'impression et la publication du tableau des pensions accordées par ce ministère. Il appuya aussi le renvoi à la commission du budget et au ministre des finances, d'une pétition de plusieurs propriétaires ruraux d'Angoulême qui, en se plaignant d'un abus de pouvoir de la part du conseil municipal de cette ville, accusaient le ministre des finances, et demandaient qu'on les autorisât à le poursuivre devant les tribunaux. M. Albert quitta la chambre en 1819, et alla remplir à Angoulême, la place de président au tribunal de première instance, qu'il occupa encore aujourd'hui.

ALBERT JEUNE (N.), était avocat, à l'époque

de la révolution; il s'en montra le partisan modéré, et mérita la confiance des autorités supérieures au point d'être chargé de plusieurs fonctions civiles et militaires qu'il remplit avec beaucoup de talent. En 1798, le choix des électeurs du département du Bas-Rhin le porta au conseil des cinq-cents; tout entier au travail des comités, il se fit peu remarquer à la tribune. Ayant concouru à la révolution du 18 brumaire, il continua de siéger au corps législatif, après l'élimination de 60 de ses membres, et le renvoi des directeurs.

ALBERT (N.), parent du précédent, exerçait près le tribunal de Metz, la place de substitut du directoire exécutif. Emporté par un zèle sans doute exagéré et crédule, il adressa au conseil des cinq-cents, dans la séance du 20 pluviose an 5, une pétition qui déclarait que, sur tous les points de la république et principalement dans les départements du Rhin et de la Moselle, les prêtres réfractaires prêchaient la guerre civile, et fomentaient la discorde et les assassinats. Cette accusation démentie par plusieurs membres de l'assemblée, y causa de grands débats qui se terminèrent par l'ordre du jour. En 1800, M. Albert fut nommé juge du tribunal de Metz, par un arrêté des consuls.

ALBERT (NICOLAS), né vers 1723, fit construire les bains médicinaux, établis à Paris sur le quai d'Orsay, et les posséda seuls pendant long-temps. Les propriétés attribuées à ces bains furent l'objet d'un examen particulier auquel procédèrent les sociétés de médecine et de chirurgie; après l'analyse la plus exacte, elles en rendirent le compte le plus favorable; ce qu'elles admirèrent surtout, ce fut un système de la *douche ascendante* pour le traitement de quelques maladies secrètes, système dont le célèbre Louis, secrétaire de l'académie de chirurgie, fit dans son rapport l'éloge le plus flatteur. Les pompes qui servent ces bains, font monter l'eau de la Seine à 288 pieds.

ALBERT (FRANÇOIS), fut appelé en 1812 à la présidence du collège d'arrondissement de Briancourt, département des Hautes-Alpes; ce sont les seuls renseignements que nous ayons pu nous procurer sur sa vie politique.

ALBERT (N. LE COMTE), né à Chaleat département du Jura, en 1773, entra le 5 août 1792, dans le 10^e bataillon des volontaires du Jura, devint ensuite capitaine dans la 60^e demi-brigade, passa de là, le 28 mars 1807, avec le même grade dans les grenadiers de la garde impériale, et fut nommé chef de bataillon en juin 1811. M. Albert obtint enfin, en janvier 1814, le grade de colonel-major du 10^e régiment des tirailleurs de la jeune garde. Cet officier avait reçu la décoration de la légion d'honneur, en avril 1807; celle d'officier du même ordre, le 5 juin 1809; la croix de la réunion, en août 1813; enfin le titre de comte, en septembre de la même année. Il est inutile d'ajouter qu'il dut ces avancements progressifs à sa valeur, et qu'il conquit chacun de ses grades sur le champ de bataille.

ALBERT (CASIMIR-IGNACE-PIERRE-FRANÇOIS, duc de Saxe-Tricaken), né le 11 juillet 1738, épousa l'archiduchesse Marie-Christine, et partagea avec elle le gouvernement des Pays-Bas. Lors des troubles du Brabant, en 1798, il quitta momentanément Bruxelles et se refugia à Vienne, mais il ne tarda pas à revenir dans son gouvernement à la suite des troupes qui y avaient rétabli l'autorité autrichienne. Il commanda le siège de Lille, en 1792, et fut obligé de l'abandonner après un bombardement sans exemple dans les fastes militaires, se vengeant de la fermeté héroïque des Lillois, par les dégâts horribles qu'il laissa commettre à ses troupes; ils furent portés à un tel excès d'inhumanité, qu'on accusa leur chef, à la tribune de la convention, d'avoir violé

le droit des gens et les lois de la guerre, et qu'on y proposa (*Voy. Gossuin*) de mettre sa tête à prix. Quelque temps après, il offrit un pardon généreux aux Belges et aux Liégeois, à condition qu'ils rentreraient à son service; ils refusèrent le pardon offert à un tel prix, et restèrent fidèles à la France. Le duc, sans se rebuter, s'adressa à Dumouriez et eut quelques conférences avec lui; mais le vainqueur de Valmy et de Jemmappes se crut offensé alors des propositions du duc et en instruisit la convention, le 20 novembre 1792. Vers le même temps, M. Lafayette, proscriit par un décret, avait cherché un asile dans les états autrichiens; conduit à Luxembourg, il demandait des passeports au duc Albert qui lui répondit, « qu'ils étaient inutiles pour ceux » à qui on réservait l'échafaud. » M. Albert prit peu de part aux affaires importantes qui suivirent cette époque; il s'est retiré à Vienne et y jouit de toute la considération due à son rang, et de tous les avantages que donne une grande fortune. On assure qu'il a fait de celle-ci un excellent usage; ce qui semblerait annoncer que certains actes que nous avons signalés dans cette notice, tenaient plutôt à son rang qu'à son caractère.

ALBERT (DE RIOM, le comte d'), chef d'escadre, né en Dauphiné vers 1738, entra fort jeune dans la marine et ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs. Les circonstances étaient favorables; les États-Unis combattaient pour leur indépendance, et la France secondait leurs efforts. Il se distingua dans cette guerre, et obtint le commandement du vaisseau le *Sagittaire* fort de 50 canons, avec lequel il se trouvait, en 1779, au combat de la Grenade où le comte d'Estaing battit l'amiral Byron. Le 27 septembre de la même année, il eut un engagement avec l'*Experiment*, vaisseau de même force que le sien, dont il s'empara après le combat le plus opiniâtre; ce vaisseau était porteur de 650,000 livres. En 1781, il commandait le *Pluton*, de 74, et faisait partie de l'escadre du comte de Grasse; il assista à tous les combats livrés par elle, cette même année et la suivante; le 25 avril, contre l'amiral Hood, sous le canon du fort royal de la Martinique; le 25 septembre, contre l'amiral Graves, devant la baie de Chesapeake; les 25 et 26 septembre 1782, près Saint-Christophe, contre le même amiral Hood, qu'il avait déjà vaincu l'année précédente, et enfin, les 9 et 12 avril suivants, journées si fatales à la France, contre l'amiral Rodney, entre la Dominique et la Guadeloupe. Le comte d'Albert ne mérita que des éloges dans toutes ces affaires, même dans celles où la France perdit l'empire des mers. Ce désastre ayant été attribué à la mésintelligence des chefs, un conseil de guerre, convoqué d'après les ordres de la cour, examina leur conduite; celle du comte d'Albert fut jugée irréprochable; on trouva même que dans ces deux combats, comme dans les précédents, il avait rendu des services essentiels. On l'en récompensa, quelque temps après, par le grade de chef d'escadre. Nommé lieutenant-général en 1789, il fut envoyé au commandement de Toulon; ce poste devenait difficile à cette époque où la révolution venait d'éclater. Le nouveau commandant ne fit aucune concession aux idées nouvelles; il défendit aux ouvriers des arsenaux de la marine, sous des peines sévères, de faire partie de la garde nationale et même de porter la cocarde tricolore, on lui prêta aussi des propos qui pouvaient à cette époque exaspérer le peuple et compromettre gravement la sûreté de celui qui les tenait. Les mécontentements partiels dégénérèrent bientôt en soulèvement général, lorsqu'il eut fait traîner en prison deux charpentiers, ou maîtres d'équipages. On l'incarcéra lui-même ainsi que deux de ses officiers, sans que la troupe de ligne qu'il s'était aliénée, prit sa défense. Un rap-

port exact de cette affaire fut fait à l'assemblée nationale, qui décréta qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre le comte d'Albert, non plus que les deux officiers inculpés avec lui, elle vota même pour le premier des témoignages d'estime. Le roi pour le dédommager des désagréments qu'un zèle exagéré peut-être lui avait causés, lui confia quelque temps après, le commandement d'une flotte de trente vaisseaux de ligne qu'on réunissait à Brest, dans le but de soutenir les prétentions de l'Espagne contre l'Angleterre. D'anciens griefs existaient contre lui, il lui fut impossible de maintenir l'ordre dans son escadre; l'insubordination toujours croissante s'éleva à un point qu'il fut obligé de donner sa démission. Il quitta la France alors, se rendit auprès des princes français à Coblenz, et fit la campagne de 1792, avec un corps d'officiers de marine émigrés. Sa haine contre la révolution était implacable; on l'entendit souvent s'écrier: «il faut passer au fil de l'épée tout Français qui s'est déclaré en faveur de l'infame assemblée constituante.» A 54 ans, accablé de fatigues et de chagrins, mais surtout de l'idée de savoir sa patrie malheureuse, sous le régime oppressif et cruel des dominateurs de 1793 et 1794, il se retira en Dalmatie où il se tint éloigné des affaires. Il ne reparut en France qu'après le 18 brumaire, et y vécut jusqu'en 1806, entouré d'un petit nombre d'amis qui avaient échappé comme lui à la bourrasque révolutionnaire.

ALBERT (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE), né le 28 août 1771, à Guillestre, département des Hautes-Alpes, venait de terminer ses études, en 1790, lorsque la France fut menacée de l'invasion étrangère; il entra aussitôt dans la carrière militaire, et fut nommé lieutenant dans le 1^{er} bataillon des volontaires des Hautes-Alpes. Ce bataillon dirigé vers les Pyrénées orientales fit partie de la division Augereau. Albert ne tarda pas à se faire remarquer du général, qui le nomma son aide-de-camp. Celui-ci justifia sa confiance par sa belle conduite pendant les trois campagnes des Pyrénées, et fut chargé d'aller présenter au directoire les drapeaux pris sur les Espagnols. Sa réputation l'avait précédé; il reçut un sabre et une paire de pistolets, avec le grade de chef de bataillon. Il accompagna le général Augereau dans les campagnes d'Italie et celle de Franconie, si glorieuses pour la France, et s'y distingua lui-même d'une manière particulière; les bulletins de l'armée dite *Gallo-Batare* font de lui la mention la plus honorable. A la fin de l'an 10, il fut nommé chef de brigade. A l'époque des camps formés sur les côtes de la Manche et de l'Océan, il remplissait au camp de Brest, les fonctions de sous-chef d'état-major. Il en partit pour faire les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna, se couvrit de gloire au combat de Golymin, à la suite duquel il fut nommé par l'empereur, général de brigade. Il prouva bientôt, à la sanglante bataille d'Eylau, qu'il n'était pas au-dessous de ce grade, lorsque, n'ayant sous ses ordres qu'une brigade d'infanterie du 7^e corps, il résista une journée entière à des forces quadruples des siennes. Il ne se distingua pas moins pendant le siège de Dantzick, à l'affaire du *Nehrung*, où il fit 1,200 prisonniers et prit plusieurs pièces d'artillerie; ce fait d'armes parut si important à l'empereur, qu'il le fit complimenter par le major-général. Albert était aux batailles d'Essling et de Wagram; c'est dire qu'il s'y distingua; il reçut en récompense de sa belle conduite la décoration de la couronne de fer. A la suite du combat de Jakobowo, où le général Albert s'était montré d'une manière brillante, l'armée, forcée de se retirer derrière la Drissa et suivie par l'ennemi, s'attendait à une affaire sanglante pour le lendemain. Tous les généraux opinèrent pour la retraite, Albert seul demanda le combat et s'offrit à

marcher le premier; son avis était suivi et l'ennemi est complètement battu. Ce fut Albert qui à la retraite de Russie ouvrit le passage de la Bérézina, et repoussa l'ennemi au pas de charge, pendant l'espace de deux lieues. Cet acte de bravoure lui mérita les félicitations de Napoléon, et le grade de général de division. Dans la campagne de 1813, il obtint par de nouvelles preuves de valeur, la croix de grand-officier de la légion d'honneur; le 19 août, il battit entre *Hainau* et *Buntzlau*, le général russe Saken dont les troupes étaient cinq fois plus nombreuses que les siennes; cette action fut jugée par le maréchal Ney, comme l'une des plus belles qui soient consignées dans les fastes militaires. Revenu sur le sol de la patrie, son courage parut s'accroître pour le défendre. Bonn, Châlons, la Ferté-sous-Jouarre furent les témoins d'une valeur qui paraissait plus qu'humaine, et qui lui valut sur la demande du maréchal MacDonald, le grand cordon de la légion d'honneur. En juillet 1814, il remplit sous le maréchal Augereau, commandant supérieur de la 1^{re} division militaire, à Lyon, les fonctions de chef de l'état-major, et fut nommé par le Roi, chevalier de Saint-Louis. Le maréchal Augereau ayant ensuite été remplacé dans son commandement supérieur par le comte Roger de Damas, le général Albert fut chargé du commandement de la ville. Après le 20 mars 1815, il se rendit à l'armée du Rhin, ne prit aucune part à la guerre, revint à Paris vers le 20 mai, et y resta sans emploi. Après la restauration, M. le duc d'Orléans attacha le général Albert à sa personne, en qualité de premier aide-de-camp. On cite à cet égard un trait qui honore également le prince et le général; forcé de choisir entre deux officiers qu'elle estimait également, son altesse royale fit connaître à celui qui n'obtenait pas son choix, «qu'elle croyait de son devoir de donner la «préférence à celui qui avait fait la guerre.»

ALBERTAS (SUZANNE marquise d'), pair de France, né à Aix, fils du premier président de la chambre des comptes de cette ville, place qu'il occupait lui-même au moment de la révolution, s'est montré constamment opposé aux nouveaux principes; néanmoins il aima mieux subir les chances du gouvernement républicain que celles de l'émigration; on a prétendu que des spéculations commerciales qui avaient considérablement augmenté sa fortune héréditaire, l'avaient fixé au sol de la patrie. Quoiqu'il en soit, M. d'Albertas n'a contribué que par ses vœux au retour de la maison de Bourbon, ou s'il a fait quelques efforts pour elle, ils sont restés inaperçus pendant les divers gouvernements qui se sont succédés dans l'espace de 21 ans. M. le marquis s'est dédommagé de cette contrainte à la rentrée du Roi en 1814, son zèle alors s'est montré d'autant plus ardent, qu'il avait été plus long-temps comprimé. Nommé, à cette époque, préfet des Bouches-du-Rhône, il suivit M. le duc d'Angoulême, aujourd'hui M. le Dauphin, dans sa campagne du midi, et contre-signa tous les bulletins de ce prince, jusqu'au moment où le retour de Napoléon fit cesser ses fonctions. Il continua d'hériter la France, et se retira dans sa terre de Géménos; ce ne fut point pour y chercher des consolations; son père y avait été assassiné dans les premiers troubles de la révolution pendant une fête qu'il donnait à ses vassaux. M. d'Albertas y a vécu tranquille, et a vu s'écouler, sans aucune inquiétude pour sa sûreté personnelle, les cent jours du nouveau règne de Napoléon. Au second retour du Roi, il reprit ses fonctions de préfet qu'il ne conserva que jusqu'au 17 août 1815. A cette époque, une ordonnance royale l'appela à la chambre des pairs; une lettre autographe du Roi très flatteuse lui annonça cette nomination, et non point la concession du titre de marquis, comme

l'ont dit certains biographes, sa terre d'Albertas étant érigée en marquisat depuis 1767.

ALBERTI DI VILLANOVA (François d'), Piémontais, né à Nice, en 1757, se sentit entraîné à cultiver les belles-lettres par les succès brillants qu'il obtint dans ses études. Un bon dictionnaire italien-français et français-italien manquait à son pays ; il donna tous ses soins à en composer un qui put remplir cette lacune, et il obtint un succès complet. Trois éditions successives rapidement épuisées l'engagèrent à en donner une quatrième, qui eut le même succès que les précédentes ; elle avait été imprimée à Marseille en 1796, 2 vol. in-4°. Il publia ensuite son *Dizionario universale critico, encyclopedico della lingua italiana*, imprimé à Lucques en 1797. Ce dictionnaire est fort estimé et peut tenir lieu à des étrangers de celui de la *Cruca*. Ce savant mourut à Lucques, en 1800, au moment où il préparait une nouvelle édition de ce dernier. Il en confia, en mourant, l'exécution à son collaborateur, François Frederighi, qui, fidèle à l'amitié, la fit paraître à Lucques, 1805, 6 vol. in-4°.

ALBERTI (N.), Vénitien. Il était de l'ordre des secrétaires de la république de Venise et employé en cette qualité auprès des inquisiteurs d'état. Napoléon ayant connu son tact et sa finesse, le nomma chargé d'affaires du royaume d'Italie près la cour de Rome. Il était d'autant plus propre à remplir cette mission que personne ne connaissait mieux que lui l'intérieur du sacré collège.

ALBIGNAC (N. d'), lieutenant général des armées du Roi, issu d'une famille noble, était officier supérieur, à l'époque de la révolution, à laquelle il se montra favorable. Il commandait, en 1791, les troupes en garnison dans le département du Gard, et comprima avec quelques centaines d'hommes, les troubles excités par des royalistes à Uzès et dans les environs. Il dispersa avec la même facilité le camp qui s'était formé à la même époque et pour le même motif à Jaleix, ce qui lui valut les éloges des administrations locales et le grade de maréchal de camp, commandant la 4^e division militaire. Le 24 octobre de la même année, il fut nommé commissaire pour la réunion du comtat Venaissin à la France. Extrêmement sévère sur la discipline, il ne put souffrir que l'on donnât raison, à son préjudice, au 28^e régiment d'infanterie de ligne, et donna sa démission, au moment même où le ministre de la guerre, Narbonne, venait de le suspendre de ses fonctions. Il fut rappelé au mois de mai suivant et promu au grade de lieutenant-général. Il continua d'être employé dans l'intérieur, et, après avoir de nouveau pacifié le département du Gard, il se retira dans ses foyers. Échappé par une extrême circonspection aux orages révolutionnaires, il resta sans fonctions jusqu'en 1799, époque où il fut nommé chef de la 11^e division militaire.

ALBIGNAC (le comte N. d'), issu d'une famille noble, originaire du midi de la France, et transplantée ensuite en Normandie, fut nommé le 1^{er} janvier 1780, lieutenant des gardes-du-corps, avec rang de mestre-de-camp, en février 1784. Émigré en 1791, il reentra en France après le 18 brumaire, et vécut dans la retraite pendant toute la durée du gouvernement impérial ; il ne reparut sur la scène politique qu'en 1814, au retour du Roi qui le nomma major-général de ses gardes-du-corps. A l'époque des cent jours, des considérations particulières le retinrent en France, et il ne rejoignit le Roi à Gand qu'au moment de son retour. Cette conduite et celle qu'il avait tenue sous le gouvernement impérial, parurent jeter, parmi ses camarades, des soupçons sur la pureté de ses sentiments, il en fut mal reçu, et voulut en vain se justifier ; sa position devint désagréable à un point qu'il était déterminé

à se retirer du service, lorsque l'ordonnance du mois d'août 1816, qui met en retraite les officiers âgés de plus de 50 ans, vint lui épargner l'initiative de cette démarche. Ignorant ce qu'on avait à reprocher à cet officier, nous n'affirmerons pas que son âge ne fut qu'un prétexte pour lui appliquer les dispositions de l'ordonnance ; mais, nous dirons que dans la main de ministres mal intentionnés, elle peut devenir une arme puissante de despotisme.

ALBIGNAC (N. d'), fils du précédent, se voua dès sa première jeunesse à l'état militaire, servit long-temps dans les emplois subalternes, se distingua en qualité d'aide-de-camp du maréchal Ney, et parvint au grade de maréchal-de-camp. En 1815, il fut nommé membre de la chambre des représentants par le département du Calvados, et une ordonnance du Roi le nomma, dans la même année, président du collège électoral de l'arrondissement de Bayeux.

ALBIGNAC (MAURICE-CASTELNAU, comte d'), cousin des précédents, ancien page de Louis XVI, officier à l'époque de la révolution, émigra en 1793, fut attaché sept ans à un corps soldé par l'Angleterre, et revint en France, à l'époque du 18 brumaire. Resté sans emploi jusqu'en 1806, il entra alors, comme simple gendarme d'ordonnance dans la garde impériale, fit la campagne de Tilsitt dans ce corps, et y devint successivement maréchal-des-logis-chef et officier. A l'époque du licenciement des gendarmes, M. d'Albignac passa au service du roi de Westphalie qui se l'attacha d'abord comme aide-de-camp et lui confia ensuite le portefeuille de la guerre, après l'avoir nommé grand écuyer. Ce prince l'employa, en 1809, contre le fameux partisan Schill, dont M. d'Albignac parvint à détruire les bandes, et qu'il força bientôt à se tuer, pour ne pas tomber vivant entre les mains de Napoléon. Il ne tarda pas, après cette expédition, de rentrer en France, où il fut employé en qualité de chef d'état-major du 6^e corps, sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr et, peu de temps après, sous ceux du vice-roi d'Italie, avec lequel il fit la campagne de Russie, en 1812. Il fut nommé, en 1813, au commandement du département du Gard, et chargé de l'organisation de la quatrième division de réserve. La restauration le trouva dans l'exercice de ces deux fonctions. Il fut mis à la demi-solde, et se trouvait le 20 mars à Paris, lorsqu'on y apprit le débarquement de Napoléon sur le territoire français ; il suivit le maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Orléans, et y reprit auprès de lui ses fonctions de chef d'état-major ; mais la défection des troupes devenant générale, il se rendit dans le midi, pour offrir ses services au duc d'Angoulême, aujourd'hui M. le Dauphin, qui lui confia des pleins-pouvoirs dont il devait faire usage à son passage à Lyon, et des dépêches pour le Roi, alors retiré à Gand. Après la seconde restauration M. d'Albignac de retour à Paris avec le Roi, fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre dont le portefeuille était entre les mains du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Lorsqu'il passa à M. le duc de Feltre, M. d'Albignac fut envoyé, en qualité de gouverneur, à l'école royale militaire de Saint-Cyr. Il remplit encore aujourd'hui cette place avec une rare habileté, en faisant aimer leurs devoirs à ses jeunes élèves, et en les soumettant sans effort à la rigueur d'une discipline dont, malgré ses infirmités, il ne cesse de leur donner l'exemple.

ALBIGNAC (N. d'), a laissé peu de renseignements sur sa vie politique : on sait seulement qu'il est chevalier de Saint-Louis, qu'il a fait la guerre d'Amérique, et qu'il a obtenu, en 1814, le brevet de commandeur de l'ordre, ce qui semble indiquer qu'il a rendu des services qui l'ont recommandé auprès du gouvernement.

ALBINI (le baron d'), ministre de l'électeur de Mayence, fut chargé, en 1792, de notifier au commissaire français, résident en cette ville, l'arrivée du roi de Prusse, de l'empereur d'Autriche et des princes français, en lui laissant le choix de rester à Mayence, ou de s'éloigner pendant les conférences qui auraient lieu. La même année, il eut la douleur de voir maîtres de la ville, ceux dont le commissaire n'avait été que toléré quelques mois auparavant, et fut un des membres chargés de conclure la capitulation. En 1795, il représenta l'électeur au congrès de pacification, et enfin il figura, en 1797, à celui de Rastadt. Ces fonctions pacifiques envers une puissance, telle qu'était la France alors, lui déplurent enfin, il en demanda d'hostiles, et on lui confia le commandement des troupes levées à Mayence, après la reprise de cette ville. Il obtint sur les Français quelques avantages sans résultat, se retira à Aschaffembourg, et voulut entrer à la solde de l'Angleterre. Il était à Vienne en 1800, et n'a plus reparu, depuis cette époque, dans la carrière des armes. L'électeur de Mayence, voulant récompenser dignement le zèle de M. le baron d'Albini pour sa personne, lui a fait présent d'un sabre très riche, orné d'une inscription qui rappelle à cet officier ses exploits militaires, et lui marque tout d'attachement que ce prince avait pour lui.

ALBISSE (N.), conseiller d'état sous le gouvernement impérial, et membre de la légion d'honneur, né à Montpellier, département de l'Hérault, en 1732, fut destiné à la profession d'avocat, et fit avec succès les études qu'elle exige. Il y acquit bientôt une célébrité qui le fit appeler au conseil des états du Languedoc. Wantant justifier de plus en plus le choix honorable dont il était l'objet, il s'imposa des occupations dont il pouvait se dispenser, mais qu'il entreprit pour éclaircir des points d'histoire dont la solution importait à sa province. Ainsi, il publia un discours sur *l'origine des municipalités diocésaines du pays*, et, quelque temps après, un ouvrage plus considérable sur *les lois municipales de cette même province*. La révolution qui éclata à cette époque, le trouva favorable aux principes qu'elle proclamait; mais, comme aucune des grandes questions qui s'agitaient alors, n'avait été l'objet de ses études, il se borna à remplir dans son département des fonctions administratives ou judiciaires, et mérita l'estime de ses concitoyens au point qu'il fut nommé par le sénat, sur la présentation du département de l'Hérault; membre du tribunal, en mars 1802. Il se trouva alors sur son terrain, et eut occasion de développer de grandes connaissances et des talents distingués dans les discussions relatives à la confection des divers codes de législation; il fut un des membres du tribunal qui appuya le plus vivement la proposition faite en mai 1804, de placer la couronne impériale sur la tête de Napoléon, et d'en assurer l'hérédité à sa famille. Cet attachement à la nouvelle dynastie lui mérita les faveurs du gouvernement; il reçut la décoration de la légion d'honneur, et fut désigné, en février 1805, pour remplir après de la cour de cassation les fonctions de substitut du procureur général. Il avait été nommé, quelque temps après, conseiller d'état dont il ne put remplir les fonctions que par intervalle, par suite d'une maladie douloureuse à laquelle il succomba, à Paris, le 22 février 1810.

ALBITTE (ANTOINE-LOUIS), l'aîné, exerçait à Dieppe la profession d'avocat, lorsque la révolution éclata; il l'embrassa avec toute l'effervescence d'un jeune homme, et mérita par son exaltation la confiance des électeurs du département de la Seine-Inférieure, qui l'éurent, en septembre 1791, à l'assemblée législative. Les études d'Albittle l'avaient porté au barreau, ce ne fut donc pas sans étonne-

ment qu'on le vit presque exclusivement occupé dans les comités de cette assemblée, d'objets relatifs à l'organisation militaire. Parmi une foule de discussions peu importantes, où le besoin de dénoncer se faisait plutôt apercevoir que le désir d'être utile, il fut aisé d'en remarquer une qui lui parut mériter sa présence à la tribune : il s'agissait d'un projet tendant à augmenter la gendarmerie. Albittle combattit comme dangereux, la liberté politique ou civile ne pouvant subsister avec un corps nombreux de gendarmerie, mis à la disposition des ministres. L'action du gouvernement s'affaiblissait, il est vrai, à cette époque, il fallait lui rendre de nouvelles forces; mais le moyen s'est maintenu depuis, malgré lui; force toujours croissante du gouvernement. Albittle avait peut-être raison en principe, toutefois il eut tort devant les ministres du roi. Il parla ensuite contre les ministres Narbonne et Bertrand de Mollville; entra dans le détail de toutes les preuves de négligence, d'incapacité et même de trahison dont ils se rendaient coupables, et demanda leur mise en accusation. Il insista pour faire décréter le séquestre des biens des émigrés, et prit la défense de Roland de La Platière, qui devint ministre dans la suite, mais qui alors était accusé par le côté droit, d'avoir favorisé l'évasion des prisonniers, détenus à Avignon, comme prévenus des crimes commis dans ce pays, quelques mois auparavant. Le système de désorganisation introduit dans les armées et dans les administrations, éclata, à cette époque, d'une manière alarmante; de là une foule de dénonciations contre les généraux, les administrateurs et les magistrats les plus probes. Albittle ne manquait jamais d'accueillir les plaintes, et de proposer ensuite des mesures propres à faire naître le désordre ou à l'augmenter; ainsi, à la suite du combat et de la déroute de Tournay, et des débats tumultueux qui eurent lieu dans l'assemblée à cette occasion, il fit la proposition d'ôter aux généraux le droit de faire les règlements, et celle d'augmenter l'influence des soldats dans la composition des conseils de guerre. Il demanda, le 11 juillet, la démolition de toutes les places fortes de l'intérieur, comme pouvant servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires. Le lendemain du 10 août, voulant profiter de cette fatale journée pour exécuter des projets de république, nourris depuis long-temps par une partie de l'assemblée, il fit décréter, concurremment avec son collègue Sers, que les statues des rois seraient renversées et remplacées par la statue de la liberté. On remarqua alors que les événements du 10 août, et surtout les massacres qui vinrent à la suite, changèrent entièrement l'esprit de l'assemblée législative. Jusque là on reculait encore devant des mesures arbitraires et violentes; mais, à compter de cette époque jusqu'au 9 thermidor, tout ce qu'on avait rejeté auparavant fut adopté; parler modération était se dévouer à la mort, il fallait se taire, ou dénoncer et condamner. Quand la plupart des députés changeaient de système, Albittle n'eut besoin que de rester ce qu'il était pour être à leur niveau; et la convention, dont il fut nommé député, le trouva disposé à seconder tous ses excès. Ainsi, lorsqu'au retour d'une mission dans le département de la Seine-Inférieure, qu'il avait remplie avec Lecointre-Puyraveau, il rendit compte de la sévérité avec laquelle il avait fait exécuter les décrets qui ordonnaient le désarmement des personnes suspectes, et la déportation des prêtres insermentés, il reçut les félicitations de la nouvelle assemblée qui s'empressa de passer à l'ordre du jour sur la dénonciation de l'ex-ministre Narbonne, qui l'accusait d'être un des députés dont on avait acheté l'opinion en faveur du parti royaliste. Depuis lors, il ne garda plus de mesure; il demanda la vente des biens des émigrés, et obtint

un décret pour que ceux d'entre eux qui seraient arrêtés en pays étranger, armés ou non armés, fussent traités de la même manière, c'est à dire punis de mort. Lorsqu'il fut question de mettre Louis XVI en jugement, il s'opposa à ce qu'il pût se choisir un ou plusieurs conseils, et dans le procès de ce prince il vota la mort, et se déclara contre l'appel au peuple et le sursis. Dans un de ces moments bien rares où la gironde triomphait au instant de la montagne, elle avait obtenu un décret qui autorisait les assemblées primaires à révoquer les nominations de ceux de leurs députés qui se montreraient indignes de leur choix; Albitte usa bien vite de toute son influence pour faire rapporter ce décret. Il crut alors pouvoir tout oser : chargé de toutes les missions ou il y avait des rigueurs à exercer, et du sang à répandre, il fut adjoint à Dubois-de-Crancé auprès de l'armée sous Lyon; remplit les mêmes fonctions à l'armée du Midi, commandée par le général Cartaux; parcourut, toujours armé de son terrible pouvoir, la Savoie, Marseille, Toulon et le comté de Nice; fit décréter l'arrestation des généraux Estourmel et Ligneville, ordonner la mise en surveillance de l'extrémiste Mathieu Dumas, et termina cette funeste tournée par faire traduire au tribunal révolutionnaire le général Brunet qui, pour prix de ses services, périt sur l'échafaud. Ses missions dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc ont été marquées par les mêmes excès, et ont laissé les mêmes souvenirs; les actes arbitraires et vexatoires qu'il s'y était permis, quelque habitué qu'il fût à abuser de ses pouvoirs, l'inquiétaient néanmoins au point qu'il sollicita de la commune de Paris l'approbation de ses arrêtés. Fort alors d'un tel appui, il brave toutes les dénonciations qui arrivent journellement contre lui, et se plaint hardiment à la convention que les députés les plus fidèles à leurs devoirs, sont les plus exposés aux accusations des ennemis de la patrie. Il assistait, vers cette époque, à l'une des représentations de C. Gracchus, tragédie de Clénier : au moment où le public applaudissait avec enthousiasme ce bel hémistiche qui n'était pas, il est vrai, à l'ordre jour : *des lois et non du sang*; Albitte se leva furieux, et prononce d'une voix d'énergumène : *du sang et non des lois* ! Le 9 thermidor vint enfin mettre un terme à son pouvoir, sans rien changer à ses principes; pendant quatorze mois il se condamna au silence, bien résolu de le rompre à la première occasion. Elle se présenta au 1^{er} prairial; le mouvement insurrectionnel de cette journée lui rendit toutes ses espérances; mais, trop sûr du succès, il devoit trop tôt qu'il n'y était pas étranger : en effet, il avait demandé ce jour-là même que le bureau, vacant par l'absence des secrétaires, fut occupé par les représentants qui avaient été en mission. On l'accusa aussitôt d'être un des auteurs de l'insurrection, le président donne l'ordre de l'empêcher de sortir de la salle; Tallien vote son arrestation, Vernier le dénonce, et, malgré la chaleur avec laquelle Albitte jeune, son frère, le défend, il est décrété d'accusation avec Bourbotte, Romme, Duroi, Goujeon, Duquesnoy et Soubrany : il a le bonheur de s'échapper, et la commission militaire, qui condamne ses co-accusés à mort, le déclare contumace. L'amnistie du 14 brumaire, au 4 le rendit à son existence politique. Cette notice ne contient qu'une partie des faits qu'on peut justement reprocher à Albitte aîné. Croira-t-on que le directeur ait porté l'oubli des convenances au point de lui confier, au sortir de la session conventionnelle, la place de maire de Dieppe. Après le 18 brumaire, auquel il souscrivit avec empressement, malgré ses anciens principes démagogiques, il fut appelé à remplir les fonctions auxquelles il semblait avoir préludé dans ses premiers travaux à l'assemblée législative. Nom-

mé sous-inspecteur aux revues, il a occupé ce poste pendant toute la durée du règne de Napoléon. Il suivit les armées françaises à Moscow, et mourut pendant la retraite avec une foule de braves, plus dignes que lui des regrets de la patrie. Un fait peu remarquable, mais qui tire quelque intérêt de ce désastreux événement, c'est, qu'étendu de fatigue, de froid et de faim, Albitte ne soutint, pendant trois jours, sa pénible existence qu'avec les restes d'un flacon d'eau-de-vie qu'il partageait, dans ses derniers moments, avec un sergent d'infanterie.

ALBITTE (JEAN-LOUIS), frère du précédent, a été nommé, à la même époque et par le même département, député suppléant à la convention; il n'y fut appelé que quatre mois après la mort du roi, lorsque les rangs des conventionnels, éclaircis par leurs propres fureurs, avaient besoin d'être repeuplés pour compléter la représentation nationale. Aussi calme et aussi tranquille que son frère était bouillant et emporté, Albitte jeune ne chercha, ou ne saisit aucune occasion de se mettre en évidence. Il ne parut qu'une fois à la tribune, c'était dans une occasion solennelle, où il donna la preuve d'un grand courage; après les journées des 1^{er}, 3 et 4 prairial, au 3, l'acte d'accusation était demandé contre Albitte aîné, l'autre, faisant allusion de lui-même, et, malgré le danger d'une perte presque certaine, embrassa sa défense avec une chaleur qu'on était loin d'attendre de lui : on donna des éloges au sentiment qui l'animait, mais l'arrestation de son frère n'en fut pas moins prononcée, (V. l'art. préc.). Il termina, avec la session conventionnelle, ses travaux législatifs, et ne passa point aux conseils, organisés d'après la constitution directoriale de l'an 3. Il obtint, quelques années après, une place d'inspecteur de la loterie qu'il exerçait encore à Rheims, en 1817.

ALBON (CLAUDE-CAMILLE-FRANÇOIS comte d'), descendant du maréchal de Saint-André, célèbre au temps de la ligue, naquit à Lyon, en 1753. Il reçut une éducation conforme à sa naissance, s'attacha particulièrement à l'étude des belles-lettres, et mérita, jeune encore, d'être admis dans les académies de Lyon, de Rome, della Crusca à Florence, etc. Le comte d'Albon joignait à beaucoup d'esprit des prétentions à la philosophie, et personne n'était plus entiché que lui des préjugés surannés de la noblesse. Héritier de la seigneurie d'Ivetot, dans la ci-devant Normandie, dont les possesseurs, au 6^e siècle, avaient pris le nom pompeux de roi, qui fut changé par Louis XI en celui de prince, il le fut aussi de leur vanité, en décorant des halles qu'il avait fait construire pour la tenue des foires, de cette inscription fastueuse : *Gentium commodum Camillus III*. Le comte d'Albon entraît à peine dans sa trente-sixième année lorsqu'il mourut à Paris, en 1789. Ce littérateur a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue les suivants : 1^o *Dialogue entre Alexandre et Titus*; 2^o *Observations sur le nouveau plan d'imposition*, 1774, in-8^o; 3^o *Ouvrages divers*, Lyon, 1774, in-8^o; 4^o *Éloge de Quesnay*, Paris, 1775, in-8^o; 5^o *Nécrologe des hommes célèbres*; 6^o *La paresse*, poème, traduit du grec de Nicander, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. 1777, in-8^o; 7^o *Discours sur cette question : si le siècle d'Auguste doit être préféré au siècle de Louis XIV*, relativement aux lettres et aux sciences ? 1784, in-12; 8^o *Réponse à un critique du 18^e siècle*, Paris, in-8^o; sous la date de Neuf-Châtel; 9^o *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 1782, 4 vol. in-12. La plupart de ces discours annoncent un bon observateur et donnent des idées assez justes de la situation des peuples qu'il a visités. Il n'en est pas de même de celui qui concerne l'Angleterre, on s'acc-

corde à dire qu'il a vu sa constitution avec le prisme des préjugés, nulle autre n'étant plus propre à faire le bonheur du peuple et du monarque avant les modifications que lui ont fait subir les ministres Walpole, Pitt, etc.; 100 *Discours prononcé à la séance de la société d'agriculture de Lyon*, 1785, in-80; 110 *Éloge de Court de Gébelin*, 1785, in-80. Le comte d'Albon, ami, de ce savant, lui avait érigé un tombeau, dans ses jardins de Franconville, distribués et décorés de la manière la plus pittoresque; c'est un des sites les plus agréables de la vallée de Montmorency. La plupart des ouvrages du comte d'Albon sont écrits avec élégance; on y trouve des vues patriotiques; il a surtout excellé dans l'art de louer dignement ses amis.

ALBON (ANDRÉ-SUZANNE comte d'), de la même famille que le précédent, naquit à Lyon, le 15 mai 1767. Conformément aux usages de la noblesse il embrassa la profession des armes, obtint, à dix-sept ans, une compagnie de cuirassiers, et sortit de France, en 1791, pour se rendre à l'armée des princes français. En 1793, lorsque Lyon fut assiégé par ordre de la convention, M. d'Albon se rendit à Berne, et sollicita des cantons suisses un secours pour cette malheureuse cité; mais craignant pour eux-mêmes, ils restèrent neutres, et M. d'Albon retourna en Allemagne, où il demeura jusqu'en 1801. A cette époque, la loi permettant aux émigrés de rentrer en France, M. d'Albon revint à Lyon. Il y épousa mademoiselle de Viennais, union assortie, pour un descendant des rois d'Ivetot; elle comptait parmi ses aïeux, Humbert II, dauphin de Viennois. Il vécut 12 ans dans la retraite et fut nommé, en 1813, par l'empereur, maire de Lyon; M. d'Albon en remplissait les fonctions, en 1814, lorsque les Autrichiens entrèrent dans cette ville; on a prétendu que M. le comte d'Albon, avant l'abdication de Napoléon, avait fait arborer le drapeau blanc sur l'hôtel-de-ville, et qu'il avait non seulement refusé d'ouvrir l'arsenal pour procurer des armes aux citoyens qui voulaient s'opposer à l'invasion de l'ennemi, mais leur avait fait les plus fortes menaces s'ils osaient manifester le désir de se défendre. Nous regardons ces assertions comme autant de calomnies. Avant l'abdication de Napoléon, M. d'Albon était toujours lié par le serment qu'il lui avait fait, et l'honneur lui défendait de le rompre, tant qu'il était son souverain. Quant à la défense faite aux Lyonnais de se défendre, est-il croyable qu'un maire chargé des intérêts de ses administrés, les empêche de se garantir des maux d'une invasion? d'ailleurs se défendre contre l'ennemi est-ce repousser son Roi? Plusieurs villes, tout en éloignant de leurs murs par une noble résistance, les troupes alliées, protestaient de leur fidélité envers les Bourbons. Quoiqu'il en soit, un mois après que la ville de Lyon eut été occupée par les Autrichiens, M. d'Albon obtint du Roi une audience particulière et lui adressa un discours où l'on remarquait ces phrases: «C'est avec un attendrissement religieux, sire, que la ville de Lyon, après tant d'infortunes, voit le fils de saint Louis, rendu aux vœux des Français, au trône de ses ancêtres. Il n'est point de plaies que ne cicatrise un bonheur si grand; il n'est point de douleurs qu'il ne console, point de souvenirs qu'il n'efface. Ce bon, ce magnanime Henri, l'amour et l'orgueil de nos pères, se plaisait à honorer la fidélité de notre ville, du titre glorieux de sa bonne ville de Lyon.....» De retour à Lyon, il y recommença ses fonctions de maire par un arrêté qui défendait l'étalage des portraits de Napoléon et de sa famille, et de tout ce qui pourrait rappeler le souvenir de l'empereur. Cette mesure parut mesquine au gouvernement d'alors, elle annonçait des craintes qu'il était bien loin de partager, et pouvait d'ailleurs produire un effet contraire à celui qu'on se pro-

posait; M. le maire fut destitué. Pendant les cent jours, M. d'Albon qu'on accusait d'avoir trahi le précédent gouvernement de Napoléon, pouvait sans injustice, comme on en a vu des exemples depuis, éprouver quelque persécution; il vécut tranquille et inaperçu. Après le second retour du Roi il fut nommé membre de la chambre des députés, et y vota constamment avec la majorité; il se montra l'un des plus chauds partisans de la mesure qui excluait les votans de l'amnistie, et les bannit du royaume; il exprima son vote en ces termes: «les régicides seront bannis de France à perpétuité; une peine convenable sera infligée à ceux qui enfreindraient leur ban, et leurs biens serviraient aux frais de la guerre.» Ce vote qui rappela les mesures si justement blâmées de la convention, ne fut adopté qu'en partie. La chambre ayant été dissoute par l'ordonnance royale du 5 septembre 1816, M. d'Albon ne fut point réélu à la session suivante.

ALBON (N. d'), frère du précédent, né à Lyon, fut d'abord officier de cavalerie, et depuis commissaire des guerres. Il se trouvait à Paris, à l'époque du 18-brumaire (10 novembre 1799), et participa à la révolution de ce jour. En vertu d'un décret rendu la veille par le conseil des anciens, le conseil des cinq-cents avait été transféré à Saint-Cloud. Bonaparte, investi de pouvoirs extraordinaires par le premier de ces conseils, se présenta à la barre du second pour le haranguer; mais, des qu'il voulut parler, sa voix fut immédiatement étouffée par des cris de: *Hors la loi! A bas le nouveau Cromwell!* et ce général se fut difficilement soustrait au danger qui le menaçait, si tout autre que son frère Lucien eût présidé le conseil. Tandis que le président employait toute son éloquence à justifier la conduite de son frère, M. d'Albon et plusieurs autres militaires, protégeaient la retraite de ce dernier. Ce fut alors que le général Lesclerc, entrant, au pas de charge, à la tête d'un détachement de grenadiers, déclara que le conseil était dissous, et causa une telle frayeur aux députés, qu'ils se précipitèrent à la fois par toutes les issues de la salle. Ce dévouement de M. d'Albon pour la personne de Bonaparte fut utile à son frère, le comte André-Suzanne d'Albon, qui lui dut, après sa rentrée en France, sa radiation de la liste des émigrés.

ALBORGHETTI (N.), de Bergame, prit une part active aux mouvements qui éclatèrent en Italie, en 1799. Il fut l'un des chefs de la révolution de ce pays, et devint membre du grand conseil de la république Cisalpine. Dans l'une des séances les plus remarquables de ce conseil, Alborghetti prononça un discours plein d'éloquence, relatif aux biens que possédait le clergé. Il a disparu de la scène politique après les changements survenus en Italie depuis cette époque.

ALBOUIS d'AZINCOURT (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE), comédien du Théâtre Français, naquit à Marseille, le 11 décembre 1747. Sa famille avait acquis dans le commerce une réputation honorable; destiné à la profession de son père, il trouva le moyen de s'y soustraire dans la protection de M. le maréchal, duc de Richelieu, qui se l'attacha en qualité de bibliothécaire, et le chargea plus tard de rédiger les mémoires de sa vie. Le goût qu'il avait montré d'abord pour la littérature, céda bientôt à celui qu'il conçut pour la comédie, et les nombreux applaudissements qu'il reçut de ses amis, en s'exerçant sur des théâtres de société, décidèrent sa vocation. On l'engageait à débiter au Théâtre Français, où on lui promettait un accueil favorable; moins confiant en ses forces, et meilleur juge de ses talents, il voulut s'essayer d'abord sur un théâtre de moindre importance, et se rendit à Bruxelles où il fut généralement applaudi, dans le rôle de Crispin, des *Fo-*

lies amoureuses. Après avoir passé quelque temps dans cette ville, il revint à Paris où il ne fut plus connu que sous le nom de d'Azincourt, débuta enfin au Théâtre Français, par l'intervention du prince de Ligne, y soutint dignement l'opinion qu'on s'était déjà formée de son talent, et en devint sociétaire en 1778. A cette époque, la reine Marie-Antoinette voulut apprendre à jouer la comédie; elle choisit d'Azincourt pour lui donner des leçons de cet art, et le récompensa généreusement. D'Azincourt disait, quelques années avant sa mort que cette princesse jouait fort bien les rôles de soubrette. Il jouissait d'un sort heureux, lorsque la révolution vint lui enlever sa fortune, et le priva pour quelque temps de sa philosophie. Des ce moment, son caractère devint sombre, et sa tristesse contrasta d'une manière étrange avec les rôles de son emploi. Quelque sensible qu'il fût à ses propres maux, il ne voulut pas néanmoins les adoucir aux dépens d'une lâcheté; on l'avertit du sort dont étaient menacés ses camarades; il pouvait fuir, il s'obstina à le partager, et subit onze mois de prison. D'Azincourt s'était fait de nombreux et de puissants amis, et par ses talents et par son caractère; il les retrouva aux jours de l'adversité, et vint à bout, par leur protection, de rétablir un théâtre trop long-temps désorganisé. Ses co-sociétaires avaient été le premier objet de sa sollicitude; il reçut enfin la récompense de son dévouement: il fut nommé, en 1807, professeur de déclamation au conservatoire, et obtint peu après la direction des spectacles de la cour impériale. D'Azincourt ne profita pas long-temps de ce retour de la fortune; la mort vint le frapper, le 28 mars 1809, à peine âgé de 62 ans. Comme acteur, on remarquait dans son jeu autant de profondeur que de finesse; comme citoyen, il avait des qualités sociales qui le rendirent très estimable. Préville faisait, en peu de mots, la critique et l'éloge de cet acteur distingué: « C'est, disait-il, un excellent comédien, *plaisanterie à part.* » En effet d'Azincourt, plein de vérité dans ses rôles, n'y mettait pas la gâté qu'exigent souvent les grands rôles à livrer.

ALBOUYS (N.), né dans le département du Lot, exerça les fonctions de juge au tribunal de Cahors, lorsqu'il fut nommé, en septembre 1792, député à la convention nationale. On ne l'aurait pas remarqué si par son vote dans le procès de Louis XVI, il n'eût tâché de réunir les intérêts de la nation et du législateur, à ceux de la justice. M. Albouys se prononça pour l'appel au peuple, la réclusion jusqu'à la paix, et le surris. Albouys, n'ayant plus reparu dans les hautes fonctions législatives, a été perdu de vue depuis cette époque.

ALBRECHTS BÉRGÉ (JEAN-GEORGES), organiste allemand, naquit à Kloster-Neuburg, vers l'an 1729. Placé d'abord, en qualité d'enfant de chœur, dans le chapitre de sa ville natale, il passa ensuite à l'abbaye de Moelk pour en diriger le gymnase. Après avoir pris des leçons du célèbre professeur Monn, il devint l'organiste de l'abbaye, emploi qu'il occupa pendant douze ans, au bout desquels il fut nommé maître de chapelle de la cathédrale de Vienne, l'académie musicale de cette ville l'ayant admis au nombre de ses membres, ainsi que celle de Stockholm. Albrechts est mort le 7 mars 1803. On a de lui plusieurs morceaux de musique estimés, entre autres un *oratorio* allemand à quatre voix. Il avait publié, en 1790, un traité élémentaire de composition, ayant pour titre: *Gründliche anweisung zur composition.* Son talent lui avait mérité l'estime du savant compositeur Haydn qui le consultait souvent sur ses ouvrages.

ALBRIZZI (Mme), née Isabelle Teotocchi, de Corfou, dame aussi célèbre par les grâces de son esprit que par son amour pour les lettres. On a d'elle

un petit volume intitulé: *Ritratti*, publié à Brescia, en 1807. C'est un recueil du caractère des hommes les plus distingués que l'auteur a connus. Le charme de son imagination a quelquefois embelli ses modèles, comme le pinceau d'un peintre habile sait faire disparaître les légères difformités d'une physionomie, tout en conservant la ressemblance. Voici comme la comtesse d'Albrizzi parlait du *Thésée* de Canova, *assis sur le Minotaure vaincu*: « Tout homme vou- » drait, en l'admirant, lui ressembler, et toute » femme se sent, à son aspect, le cœur d'Ariadne. »

ALBUFERA (LOUIS-GABRIEL SUCRET duc d'), maréchal de France, né à Lyon, le 22 mai 1772, venait de finir ses études au collège de Lisle-Barbe, et d'atteindre sa vingtième année, lorsqu'en 1792, il entra, comme volontaire dans la cavalerie nationale de Lyon. Il sortit de ce corps, pour accepter une place de capitaine d'une compagnie franche créée dans le département de l'Ardeche où il était venu visiter sa famille, originaire d'Argenteuil. Quatre mois après, il fut nommé chef du 4^e bataillon de ce même département, qui, le 30 novembre, fit prisonnier devant Toulon, le général en chef de l'armée anglaise, O'Hara. Dans ce moment d'effervescence générale, augmentée peut-être encore par les malheurs de Toulon, le jeune Suchet fut chargé par le proconsul Maignet d'une mission qui, nous en sommes sûrs, répugnait à son cœur, mais qu'il ne pouvait refuser qu'au péril de sa vie. Ce représentant avait condamné la commune de Bedouin à être incendiée et totalement ruinée, ses malheureux habitants, au nombre de mille, à être décimés, et dispersés dans les communes voisines. La sentence fut exécutée, et Suchet, forcé avec son bataillon, d'en protéger l'exécution. Ainsi le grand Turenne fut chargé jadis d'incendier le Palatinat; mais Turenne ne se trouvait pas comme Suchet, placé entre l'échafaud et l'obéissance à des ordres supérieurs. Au reste tous deux ont effacé par la vie la plus honorable, sacrifiée tout entière à la patrie, cette tache qui les souille moins que les gouvernements dont ils étaient les agents involontaires. Suchet passa ensuite en Italie, fut partie de la brigade Laharpe, et se distingua aux combats de Vado, de Saint-Jacques et particulièrement de Loano, où il éleva trois drapeaux aux Autrichiens. Ce corps attaché depuis successivement à diverses brigades, faisait partie de la 11^e, dans les affaires de Cossaria, de Lodi, Dego et Borghetto, sous les ordres du général Angereau. Envoyé ensuite dans la division du général Masséna, il combattit sous ses ordres à Rivoli, Castiglione, Lonata, Peschiera, Saint-Marc, Trente, Bassano et Arcole. A peine rétabli d'une blessure grave qu'il avait reçue le 24 septembre à Cerca, près d'Arcole, il fit la campagne que suivit le traité de Campo-Formio. Blessé de nouveau à la bataille de Tarvis, il fut, dès les premiers jours de sa convalescence, envoyé près du général en chef Bonaparte, pour lui présenter les drapeaux pris par la division dont son bataillon faisait partie dans ces affaires mémorables. Sur le champ de bataille de Neumark, il avait été nommé chef de brigade, pour prix de son courage et de ses blessures. Il fit ensuite partie de l'armée envoyée en Suisse, se rendit dans le pays de Vaud, où il concourut à un traité passé au nom du général Ménard, avec des envoyés de Berne et de Fribourg. Le général Brune étant venu prendre le commandement des troupes, il fallut malgré le traité, recommencer les hostilités et rentrer en campagne, ce qui fournit à Suchet de nouvelles occasions de déployer sa valeur et ses talents. Cefut à son habileté que l'on fut redevable de la jonction de l'armée, sous les murs de Berne, avec les corps venus des bords du Rhin pour la renforcer. Après cette brillante campagne, il fut député à Paris pour offrir au gouvernement 23 dra-

peaux qui en étaient le résultat. Il fut désigné pour faire partie de l'armée destinée à l'expédition d'Égypte; mais des désordres s'étant manifestés dans l'armée d'Italie, le général Brune qui la commandait, s'opposa au départ de Suchet, l'employa au rétablissement de l'ordre et le nomma major-général. Bientôt la soldate fut acquiescée, et le soldat satisfait reprit l'habitude de l'obéissance; dans ses fonctions de major-général, il eut occasion de faire connaître l'étendue de ses moyens militaires, en créant une organisation plus parfaite, en ravivant la discipline, en maintenant l'abondance, et en ne laissant aucun acte remarquable de bravoure, même du simple soldat, sans éloger et sans récompense. Le général Joubert qui avait succédé à Brune dans le commandement de l'armée d'Italie, distingua Suchet et en fit son ami. Cependant un corps formidable composé de Prussiens et d'Autrichiens s'avancait vers l'Italie; le général Joubert, jaloux de s'assurer du Piémont qui donnait des inquiétudes, y envoya Suchet qui eut occasion alors de se trouver en opposition avec des commissaires du directoire qui voulaient faire expédier sur Paris des sommes considérables, fruits des travaux et des périls de l'armée, qui en avait elle-même grand besoin. Grâce à ses soins, rien ne fut distrait de la caisse de l'armée; mais le directoire mécontent rendit un arrêté qui rappelait Suchet en France, où il devait se rendre dans trois jours, sous peine d'être inscrit sur la liste des émigrés. Le général Joubert prit la défense de son ami dont il ne put cependant empêcher le départ pour Paris; et mécontent du peu d'égards qu'on avait pour lui, il quitta l'armée, en remit le commandement au général Delmas qui le garda jusqu'à l'arrivée du général Schérer qui venait de quitter le ministère de la guerre. Suchet s'étant justifié vis-à-vis du directoire, reprit son activité, et fut envoyé à l'armée du Danube. Détaché dans le pays des Grisons sous les ordres du général Masséna, il défendit plusieurs positions importantes, battit l'ennemi qui s'opposait à sa marche et rejoignit le gros de l'armée, après avoir remporté le Saint-Gothard jusqu'aux sources du Rhin, et avoir traversé, sur la glace, le lac Oberlapp, pour arriver à Urseren. Quoiqu'il éprouvât des obstacles de tout genre et qu'il fut blessé, sa brigade ne fut pas entamée, il donna toute facilité au général Lecourbe, parti de Bellinzzone avec sa division, de rejoindre le corps de l'armée. Les désastres de Schérer lui ayant fait perdre le commandement de l'armée d'Italie, Joubert reprit ce commandement, appela Suchet près de lui, le choisit de nouveau pour chef d'état-major, poste qu'il venait de remplir sous Masséna. Le général Joubert ayant été tué à la bataille de Novi, le général Moreau le remplaça un moment, étant désigné pour prendre le commandement de l'armée du Rhin; et ce fut de ses mains que le général Championnet prit le commandement de l'armée d'Italie. Comme la présence de Suchet était nécessaire à cette armée, le ministre de la guerre (Bernadotte) écrivit à Suchet une lettre flatteuse par laquelle il le priait de ne point quitter le général Championnet; « la patrie, lui disait-il, réclame vos secours, n'abandonnez pas l'armée dans un instant où vos talents lui sont si nécessaires; aidez Championnet de vos lumières, le bien public l'exige. » Il fallut donc que Suchet gardât son poste et achevât une campagne extrêmement périlleuse, à raison de la grande supériorité numérique de l'armée ennemie. Bientôt Masséna vint remplacer Championnet et choisit pour son lieutenant, Suchet, qui reçut du premier consul Bonaparte, des lettres de nomination à ce grade. A peine en fonction, et à la tête d'un corps de 8000 hommes, il fut mis en présence du général Mèlas qui en commandait 40,000, et le tint en échec. Pendant ce temps, le général Masséna

s'était enfermé dans Gènes ou il fit la plus mémorable défense. Vainement le général autrichien à la tête d'une nombreuse armée, et secondé par la présence d'une escadre anglaise suivait avec ardeur le siège de Gènes; les savantes manœuvres de Suchet le déconcertèrent dans toutes ses tentatives. Un corps nombreux de troupes françaises traversait alors le grand Saint-Bernard pour renforcer l'armée de Masséna, et la jonction de ces auxiliaires était extrêmement difficile par l'interposition de l'armée autrichienne: Suchet imagina de tirer un parti utile d'une ligne télégraphique qu'il parvint à établir entre lui et les troupes stationnées à Villefranche et à Montalban, presque au milieu de l'armée autrichienne. Ces lignes le tinrent instruit des mesures que prenait le général Mèlas, pour aller au-devant des troupes qui descendaient le Saint-Bernard; dès lors Suchet s'avancant à la tête du corps d'armée qu'il commandait et suivant les crêtes des montagnes, coupa tout moyen de retraite à l'armée autrichienne qui marchait le long de la mer, et la réduisit à se rendre à discrétion. Il lui prit 33 pièces de canon, 6 drapeaux et fit 15,000 prisonniers. Masséna forcé d'abandonner la place de Gènes, ce qu'il ne fit qu'après une honorable capitulation, se remit avec son armée en campagne; son lieutenant Suchet vint le joindre dans les plaines d'Alexandrie, et contribua ainsi au succès de la bataille de Marengo. Le traité qui suivit cette journée ayant rendu Gènes aux armes françaises, le commandement de cette place fut remis au général Suchet qui, entra en campagne au mois de décembre 1800, après six mois d'armistice, et commanda le centre de l'armée d'Italie, composée de trois divisions, chacune de 18,000 hommes. Son premier fait d'armes après le passage du Mincio, fut de dégager le général Dupont, de s'unir à lui et de faire ensemble 4000 prisonniers sur le général autrichien Bellegarde, à Pozzolo. Il prit ensuite part aux combats de Borghetto, Vérone, Montebello. L'armistice signé à Trévise suspendit ses exploits; puis vint la paix de Lunéville. En 1803, il fut chargé de l'inspection des troupes cantonnées dans le Midi et dans l'Ouest, après quoi, il se rendit à Boulogne, où il commanda une partie des troupes qui y étaient rassemblées, et y conduisit les travaux du port de Wimereux, de là il fut nommé gouverneur du château de Lacken près Bruxelles. En 1805, sa division devint la 1^{re} du 3^e corps de l'armée d'Allemagne que commandait le général Lannes. Elle combattit à Ulm, à Hollabrunn et à Austerlitz, où placée à gauche, elle enfonce la droite de l'armée russe, par suite d'une marche savante que toute l'armée admira, d'autant plus qu'elle était faite comme une étude de manœuvre, quoique sous le feu d'une batterie de 50 pièces de canon. En 1806, il prépara, puis décida le gain de la bataille d'Iéna; en Pologne, seul avec sa division, il résista à Pultusk, aux efforts de l'armée russe. Ses succès furent tels que le général russe Bennigsen dans son rapport, exprima qu'il avait eu à combattre une armée entière, quoique Suchet n'eût qu'une division, laquelle eût encore depuis l'occasion de battre les Russes à Ostrolenska, avant la paix de Tilsitt, qui fut signée le 8 juillet 1807. Il fut réuni aux généraux russes Tolstoy et Wittgenstein, pour tracer la ligne nouvelle de démarcation des frontières du grand-duché de Varsovie. En 1808, il se rendit en France pour y prendre le commandement du 5^e corps de l'armée destinée à entrer en Espagne. Il arriva en novembre au milieu des Pyrénées, et commença par coopérer avec sa division, au siège de Saragasse; le 10 mai 1809, il prit en qualité de général en chef le commandement de l'armée d'Arragon, et fut nommé gouverneur de la place de ce nom. Cette armée se trouvait alors dans le plus grand état de délabrement,

par suite de besoins et de pertes successives, et quand l'armée espagnole parut en attitude hostile, sous les ordres du général Blacque, l'armée française voulut se retirer; Suchet s'y oppose, relève les courages abattus, ranime l'espérance et montre aux soldats par l'énergie de ses discours, un avenir plein de gloire. Dans un combat qui commença à Maria et qui ne fut achevé qu'à Balchite, les Français battent les Espagnols, leur font 4000 prisonniers et leur prennent 30 pièces de canon. Suchet s'applique ensuite à rétablir la discipline dans son armée, à remonter les esprits, et à gagner l'estime et l'amitié des gens du pays; il y parvint par sa modération, sa justice et une sage fermeté. L'abondance se reproduit au milieu de ses soldats, et l'habitant vit et traite paisiblement avec eux. Sur les ordres du gouvernement de Madrid, Suchet remet son armée en campagne, elle attaque d'abord Lérida, place presque imprévisible, devant laquelle beaucoup de généraux avaient échoué, et s'en rend maître, après avoir battu le général O'donnell, connu aujourd'hui sous le nom de comte d'Abisval, dans la plaine de Margalef, où l'ennemi perd 5600 hommes; Mequinenza et le fort San-Félicip, sont ensuite enlevés, et enfin Tarragone, dont la prise est suivie de celle du Mont-Serrat, malgré sa redoutable position et le feu protecteur d'une escadre anglaise. Ces derniers succès valurent à Suchet le bâton de maréchal d'empire. Bientôt le nouveau maréchal se porte vers l'antique place de Sagonte, dont les forts venaient d'être relevés à grands frais; pour faire arriver les canons de siège, il fallut s'emparer du fort d'Oropeza qui commande la route de Barcelonne, seul passage qui conduise à Sagonte. Le maréchal Suchet l'attaque lui-même et le force de se rendre; inutillement la garnison de Sagonte avait risqué deux sorties et repoussé deux assauts; il fallut que cette place cédât à son tour, après avoir vu battre sous ses murs le général Blacque, qui était sorti de Valence avec 30,000 hommes pour la secourir, le maréchal y fut blessé à l'épaule. La place se rendit dans les premiers jours de décembre. Le 26, un corps de réserve étant arrivé dans la Navarre, le général court investir Valence, et presse si vivement cette place, qu'elle capitule, le 9 janvier 1812. Le lendemain 10, le maréchal Suchet vint l'occuper après avoir fait prisonnier la garnison et les débris de l'armée espagnole, consistant en 17,500 hommes d'infanterie, et 1800 de cavalerie, Peniscola et Deina subirent bientôt le sort des autres places du royaume de Valence. Cette province se soumit sans obstacle et sans regret d'après la confiance qu'avaient communiquée aux habitants l'équité connue du vainqueur et le bon ordre qu'il venait d'établir dans l'Arragon. Il savait également entretenir la discipline et l'émulation dans ses troupes, par la justice avec laquelle il rendait compte, dans ses rapports, de la bonne conduite, et de la bravoure de ses officiers comme de ses soldats. Cet ensemble de nobles procédés et de talents du premier ordre, lui valut le titre et le domaine d'Albúfera, sur lequel il venait de combattre. Des troupes anglaises étaient venues renforcer l'armée espagnole, appelée alors armée anglo-espagnole, et commandée par le général Wellington. La fortune depuis cessa de favoriser les armées françaises, et se déclara pour les armées coalisées. Le maréchal d'Albúfera eut encore le bonheur de faire lever le siège de Tarragone que pressait vivement le général Murray; mais il lui fallut abandonner l'Espagne, renoncer à ses conquêtes, retourner vers les Pyrénées et rentrer en France. Le maréchal d'Albúfera venait d'être nommé colonel général de la garde impériale; mais avant de se rendre à Paris pour occuper ce poste honorable, il fut chargé de protéger la rentrée de Ferdinand VII dans ses états, en 1813. Ce qu'il fit avec succès malgré les obstacles qu'il dut rencontrer. Les Espagnols

étaient alors affamés de voir leur roi, et leur reconnaissance envers le maréchal dut être proportionnée au bienfait dont il les faisait jouir. L'empereur des Français avait à cette époque signé son abdication. Le maréchal d'Albúfera se considérant alors comme soldat de la patrie, et non comme soldat de Napoléon, fut un des premiers à reconnaître les Bourbons rentrant dans leur antique héritage, et sa soumission fut aussi franche que désintéressée; elle fut accueillie par les témoignages les plus éclatants d'estime et de confiance de la part de Louis XVIII, qui après lui avoir donné le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, lui confia le commandement de la 1^{re} division militaire. Il profita de son crédit nouveau et mérité, pour servir la ville de Lyon jusqu'alors en état de siège, qu'il fit lever. Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, lui avait confié une armée de 10,000 hommes, dont il ne prit le commandement qu'après le départ du Roi, et dans la seule vue de diminuer autant que possible les maux de l'invasion qu'il redoutait. Alors il se porta successivement en Savoie et en Piémont, y battit un corps de Piémontais, puis un corps d'Autrichiens, se retira aux approches d'une puissante armée autrichienne, et retourna à Lyon où il conclut un traité honorable avec les alliés, qui, d'après une des conventions de ce traité, laisserent dans cette ville un matériel de guerre en artillerie, armes et munitions, d'une valeur de 10 millions, service qui lui valut des témoignages solennels de reconnaissance de cette cité, exprimés par le corps municipal et par le conseil de commerce; il amena ensuite avec facilité les restes de l'armée française à renouveler sa soumission de fidélité et d'attachement à la légitimité. Cette conduite le fit nommer par le Roi, le 16 août 1816, grand-croix de l'ordre royal de la légion d'honneur, mais il ne fut réintégré dans sa dignité de pair de France, que par l'ordonnance du 5 mars 1819. Par une distinction aussi honorable que flatteuse, S. M. Louis XVIII avait nommé M. le maréchal duc d'Albúfera pour assister aux conches de madame la duchesse de Berry. D'après les souvenirs honorables que ce maréchal avait laissés en Espagne, on pouvait croire qu'il partagerait, en 1823, l'honneur d'accompagner monseigneur le duc d'Angoulême dans la péninsule; le rang d'ancienness à sans doute décidé d'autres choix, ou peut-être la délicatesse française a-t-elle craint d'envoyer chez un peuple fier qu'on voulait s'attacher, plutôt qu'à asservir, un homme qui devait son nom aux succès qu'il avait obtenus sur lui.

ALBUQUERQUE (N.), grand d'Espagne, lieutenant général, digne par son patriotisme et sa valeur de l'illustration que lui a transmise le chef de sa famille, considéra toujours la défense de son pays comme le premier des devoirs. Ce fut dans cette vue qu'il accompagna le général La Romana, qui retourna sur des vaisseaux anglais dans sa patrie, avec le corps espagnol que Napoléon avait envoyé en Danemarck. A son retour en Espagne, envahie par les armées françaises, Albuquerque, chargé du commandement d'un corps de l'armée, sous les ordres du duc de l'Infantado, se distingua en plusieurs occasions, notamment à la bataille de Médellin. Il vint ensuite occuper l'île de Léon, où sa présence, en ranimant le courage des soldats espagnols, enfermés dans la place de Cadix, qu'assiégeait le duc de Belune, et prêts à se rendre, le porta à cette vigoureuse résistance qui sauva Cadix et l'Espagne du joug étranger. Albuquerque révéla le courage des troupes, et le patriotisme des citoyens; de là se forma cette junte célèbre qui s'empara de tous les pouvoirs, et qui pourvut avec une activité incroyable à tous les besoins de Cadix. Mais la junte centrale ayant nommé une régence pour remplacer

toutes les jantes partielles et exercer l'autorité suprême, la junte de Cadix éprouva par l'habitude du pouvoir, le désir de le conserver, et refusa d'abdiquer en faveur de la régence; la junte centrale conserva aussi quelque part dans l'administration. Alabaquiere crut devoir intervenir et eut des démêlés avec l'une et l'autre; la junte centrale sans égard pour les services éminents qu'il avait rendus à la patrie, eut encore assez de crébill pour éloigner un citoyen importun et le fit nommer à l'ambassade d'Angleterre. Il partit pour cette destination; mais les débats qui s'étaient engagés entre lui et la junte, se continuant par le moyen de la presse, il en conçut un tel chagrin, qu'il mourut à Londres, quelques mois après son arrivée.

ALCUDIA (duc d'), prince de la Paix. (V. Godoy.)

ALDEGUIER (s'), possédait avant la révolution la charge de conseiller au parlement de Toulouse. Nommé juge à la cour d'appel de cette ville après le 18 brumaire, il devint président de la même cour, sous le gouvernement impérial. Il continua d'en remplir les fonctions après la restauration de 1814, et donna sa démission dans les cent jours de 1815. Après la seconde restauration, M. Aldeguier fut réintégré dans sa place, puis élu membre de la chambre des députés, par le département de la Haute-Garonne. Il y fut chargé de plusieurs rapports au nom du comité des pétitions dont il faisait partie, et vota constamment avec la majorité. Après s'être montré dans toutes les occasions le zélé défenseur des privilèges, on fut extrêmement surpris de voir ce député, donner sa démission, avant que les cinq années de son mandat fussent expirées.

ALDEGUIER (AUGUSTE d'), homme de lettres, frère du précédent, obtint sous le gouvernement impérial une place d'inspecteur de la librairie. Il a publié, en 1805, une brochure in-8°, intitulée: *Réponse à Chénier, au nom de Voltaire*. Tous ceux qui ont lu cet ouvrage regrettent que M. d'Aldeguier en parlant au nom de Voltaire, ait adopté des idées et un style qu'aurait assurément désavoué l'auteur de la *Henriade*.

ALDINI (ANTOINE), né à Bologne, en 1756. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla à Rome et apprit le droit sous d'habiles professeurs; ses succès au barreau lui acquirent une grande réputation, et le firent nommer professeur de droit à l'université de Bologne. Quand la présence des armées françaises permit à ce pays de se soustraire à la domination du pape, Aldini fut nommé ambassadeur en France, il devint ensuite président du conseil de Modène qui venait aussi de se constituer en république, et enfin, président du conseil des anciens de la république Cisalpine. Après plusieurs missions remplies au nom de cette république, il fut nommé par le 1^{er} consul, membre de la commission du gouvernement. En 1801, il fit partie de la *consulta*, tenue à Lyon, et obtint lors de son retour en Italie, la présidence du conseil d'état. Mais bientôt la méintelligence s'étant établie entre Melzi, vice-président de la république italienne, et lui, il fut exclu du conseil, et malgré les réclamations les plus vives de sa part, cette injustice fut maintenue, Melzi étant nécessaire au poste qu'il occupait. Cependant l'empereur Napoléon, qui savait combien les services d'Aldini pouvaient lui être utiles, l'appela à Paris, en 1805, lorsqu'il eut érigé la république italienne en royaume, et le créa ministre d'état d'Italie, comte et grand officier de la légion d'honneur, grand dignitaire de la couronne de Fer et trésorier du même ordre. Aldini resta près de Napoléon jusqu'au moment de son abdication, en 1814. L'empereur d'Autriche le vit à Paris, lui témoigna de la confiance, et le chargea d'une mission pour Vienne. De retour en Italie, Aldini alla se fixer

à Milan, quoiqu'il ait à Bologne de très belles propriétés, qu'il se borne à visiter une fois l'année.

ALDINI (JEAN), frère du précédent, membre de la société galvanique de Paris, et professeur de physique à l'université de Bologne, forme avec le comte, son frère, un contraste parfait, car, tandis qu'Antoine saisissait avidement tous les moyens d'arriver à la fortune, Jean montra toujours pour elle la plus grande indifférence. Se trouvant à Paris, en 1804, il y publia en français, un ouvrage en deux volumes intitulé: *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme avec une série d'expériences faites en présence des commissaires de l'institut national de France, et en divers amphithéâtres de Lombes*. Cet ouvrage est orné de plusieurs planches. M. Aldini en publia un autre à Milan, en italien, dont le titre traduit est: *Observation sur le flux de la mer, considéré comme moteur des moulins*. Estimé du vice-roi, Eugène Beauharnais, qui voulait se servir du flux et reflux de la mer, comme moteur, pour mouler les grains à Venise, et soutenu du crédit de son frère, ce savant fut nommé, en 1811, conseiller d'état du royaume d'Italie et chevalier de l'ordre de la couronne de Fer.

ALDINI (N.) de Césène. Il a été sous-préfet à Cadore et à Chioggia, et ensuite secrétaire général du département du Lario. Archéologue et numismate, il a abandonné l'administration, et occupe maintenant avec distinction une chaire analogue à ses connaissances, à l'université de Pavie.

ALEA (LIOMANO). On a de cet écrivain: *L'antidote de l'athéisme, ou examen critique du dictionnaire des athées*, 1801, in-8°; cet ouvrage a été réimprimé et augmenté sous le titre de, *La religion triomphante des attentats de l'impie*, 1802, 2 volumes in-8°; *Réflexions sur le divorce*, 1802, in-8°.

ALDOBRANDINI. (Voy. Borghèse.)

ALESSANDRI DE BERGAMÉ (MARCO), fut l'un de ceux qui figurèrent au premier rang dans la révolution de cette ville, en 1797. Il devint d'abord membre de la république Cispadane, et plus tard directeur de la république Cisalpine. Lorsque la constitution et les autorités de cette dernière furent renouvelées par M. Trouvé, en l'an 6, Alessandri fut conservé dans son emploi; il est devenu successivement, depuis cette époque, directeur de la république Cisalpine, député aux comices de Lyon, conseiller d'état et enfin sénateur du royaume d'Italie.

ALEXANDRE PAULOWITZ, 1^{er} du nom, empereur-autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc., fils aîné de Paul 1^{er} et de Sophie-Dorotheë-Marie de Wurtemberg, et petit-fils de la célèbre Catherine II, né le 24 décembre 1777, marié le 9 octobre 1793, à Louise-Marie-Auguste de Baden-Baden (Elisabeth-Alexiévna), dont il n'a pas eu d'enfant, mort, âgé de 48 ans, le 1^{er} décembre 1825, à 500 lieues de sa capitale, dans la ville de Taganrock. Son aïeule voulant lui donner une éducation conforme aux grandes vues qu'elle avait sur lui, en confia le soin au colonel Laharpe, du pays de Vaud, bien digne à tous égards de ce choix. Cet habile instituteur transmit à son élève le système politique de Catherine, qui seul pouvait achever l'ouvrage immense que Pierre-le-Grand n'avait pu qu'ébaucher. Ce système, interrompu pendant le règne despotique de l'ombrageux Paul 1^{er}, fut repris par son fils, lorsqu'il monta sur le trône après la funeste catastrophe qui en fit descendre son père, le 24 juillet 1801 (V. Paul I^{er}). Ce jeune prince sentit dès lors combien il importait au bonheur de ses peuples de les faire jouir de la civilisation, du commerce et des arts, jusque là inconnus dans les déserts incultes et glacés de la Russie. Il vit que c'était la seule base solide sur laquelle il pût appuyer, sinon sa domination, du moins sa prépondérance sur l'Europe entière. Abandonnant les

routes battues par ses ancêtres qui ne régnaient que par la terreur, il eut l'ambition de ne régner que par des bienfaits et l'amour de ses sujets; ce plan, constamment suivi depuis, se manifesta dès les premiers jours de son règne par des actes multipliés de bienfaisance, de clémence et de justice: il fit sortir des cachots, et rappela de l'exil, une foule de personnes que les actes arbitraires et capricieux de Paul Ier avaient privées de leur liberté. Il abolit la censure, encouragea et protégea le commerce; l'uniformité des poids et mesures fut adoptée; enfin l'administration de la justice éprouva, par ses soins, de grandes améliorations; l'unanimité d'opinion parmi les juges, disposition législative pleine d'humanité, qui manque à presque tous les codes criminels de l'Europe, devint désormais indispensable pour condamner à mort, et la confiscation des biens héréditaires fut abolie, nonobstant la nature du crime pour lequel on aurait condamné le coupable. Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de ses peuples, il s'occupa des sciences, se fit gloire de répandre ses bienfaits, non seulement sur les hommes de mérite de son empire, mais encore sur les savants les plus célèbres de l'Europe; il fit un magnifique présent au poète Delille qui lui avait dédié sa traduction de l'Énéide; il voulut qu'une somme considérable fut consacrée à l'impression des livres dont l'utilité serait généralement reconnue. Alexandre dut enfin s'occuper de politique; le chef-d'œuvre de la sienne c'est l'organisation d'un sénat dirigeant, d'un corps intermédiaire entre le prince et la noblesse. Jusqu'au 19^e siècle, le trône des czars était presque toujours ensanglanté que celui des sultans. La noblesse, toujours favorable au despotisme, en tirait l'avantage de conspirer contre le despotisme et d'asservir le peuple, tandis que le sénat dirigeant, interposé entre l'un et l'autre, les garantissait tous deux des invasions des classes privilégiées. L'expérience a prouvé combien cette institution était sage et conservatrice. La politique d'Alexandre s'était encore alors des idées libérales et des principes philosophiques, dont on reprochait à son instituteur, le colonel Laharpe, de l'avoir imbu; mais son libéralisme et sa philosophie étaient tempérés chez lui par un sentiment religieux, et c'est celui que toutes ses institutions tendent à répandre parmi ses peuples, qui, loin de relâcher les liens du rapport qui unit les monarques et les sujets, ou les citoyens les uns avec les autres, les resserre au contraire avec plus de force, en donnant la garantie du ciel aux engagements réciproques stipulés sur la terre. Et comment Alexandre n'aurait-il pas eu des idées libérales et philosophiques dans la véritable acception de ces mots? Il avait sous ses loix cent peuples différents, divisés de langage, de mœurs, d'habitudes, de religion; tous les cultes du monde se professant dans la Russie, mais tous adoraient un Dieu, et cette seule croyance suffit pour établir la tolérance du prince et celle des sujets entre eux. C'est d'après ce principe qu'il avait d'abord accepté la grande maîtrise de l'ordre de Malte, à laquelle il a renoncé dans la suite, sans doute parce que ce titre, quoique vain, pouvait exciter la jalousie des princes attachés au culte de l'église romaine. En 1804, il établit à Teflis, capitale de la Géorgie, une école d'enseignement public; ouvrit, vers le même temps, une université à Cherson, une autre à Vlna, et fonda un séminaire destiné à l'instruction des clercs catholiques. Des écoles de chirurgie, de médecine et de chimie furent organisées, et une école de marine fut créée dans la capitale. Ces établissements, auxquels on affecta des fonds considérables sont propres à accélérer la propagation des lumières au sein d'une population à peine sortie de la barbarie. Mais les fruits qu'ils doivent produire se feront encore long-temps attendre; au lieu que la

tolérance, la bonté, la générosité, l'affabilité, toutes vertus vraiment royales qui monterent sur le trône avec Alexandre, le rendirent à l'instant même les délices de ses peuples, et les disposèrent à recevoir toutes les institutions qu'on voudra introduire parmi eux, pour en faire la nation la plus civilisée et la plus puissante de l'univers. Maître des moyens dans l'intérieur de ses états, il eut tout le succès qu'il pouvait désirer; mais dans ses relations extérieures, souvent entraîné par des événements indépendants de sa volonté, il changea souvent de système, comme ils changeaient eux-mêmes de face, jusqu'à ce qu'enfin, mais à la tête de la coalition des souverains, par la force des choses, il put diriger les événements, et amener le résultat depuis long-temps désiré. Ainsi l'avènement de l'empereur Alexandre au trône, n'interrompit point les relations amicales entre la France et la Russie; mais à l'époque où le traité d'Amiens fut rompu, Napoléon crut devoir se plaindre du cabinet de Saint-Petersbourg dont la conduite lui paraissait tortueuse. Des explications très vives eurent lieu à ce sujet entre Napoléon et M. de Markoff, ambassadeur de Russie. Les emportements auxquels se livra le prince, ne permirent aucune conciliation, et cet entretien fut suivi d'une rupture entre les deux puissances. Dans le même temps que le comte de Markoff quittait Paris, en 1804, l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg (le comte d'Hédouville), demanda ses passeports. L'année suivante, les cabinets de Londres, de Vienne, de Saint-Petersbourg, de Stockholm, s'unirent par un traité d'alliance offensif et défensif contre l'empereur des Français, au moment où il plaçait sur sa tête la couronne d'Italie. Ce traité fut suivi d'une déclaration de guerre qui fournit à Napoléon une nouvelle occasion de déployer cette activité prodigieuse à laquelle il dut dans tous les temps une grande partie de ses succès. L'Autriche, en raison de sa situation plus rapprochée de la France, en ressentit les premiers coups, et fit à peine quelque résistance avant de succomber. Les puissances coalisées perdirent un temps précieux par le peu d'accord qui régnait entre elles, de sorte que l'empereur Alexandre ne parut sur le terrain que lorsque l'armée autrichienne, déjà vaincue, n'avait pu empêcher les Français victorieux d'entrer dans Vienne. Les Prussiens, malgré leur haine pour la France, avaient long-temps hésité à livrer passage à l'armée russe; ils n'étaient pas prêts encore à se mettre en campagne. Cependant l'Autriche et la Russie, réunies dans les champs de la Moravie, se crurent assez fortes pour tenter de nouveau la fortune; mais elle se déclara en faveur de Napoléon, qui remporta l'une des plus éclatantes victoires des temps modernes. Cette bataille, livrée le 2 décembre 1805, près le village d'Austerlitz qui lui a donné son nom, amena le traité de Presbourg entre la France et l'Autriche. Néanmoins la Prusse, unie à la Russie, continuait ses préparatifs de guerre, et dès le printemps de l'année suivante, elle entra en campagne avec une armée formidable. Napoléon, avec son activité ordinaire, eut bientôt déconcerté les projets de ce nouvel ennemi; déjà ses guerriers avaient ressaisi leurs redoutables armes, et des qu'ils parurent, ils anéantirent, aux champs d'Iéna, cette superbe armée prussienne qui dans son orgueil se croyait invincible. La capitale, les places fortes et les derniers remparts de la monarchie prussienne tombent en un moment au pouvoir des Français, et le petit-fils du grand Frédéric n'eut que le temps de chercher un refuge dans le camp de l'empereur Alexandre, son ami, qui avait pris l'engagement de le soutenir, mais qui était arrivé trop tard. La sanglante bataille d'Eylau, ayant encore empiré les affaires des Prussiens, ils hésitèrent celle de Friedland, conjointement avec

les Russes : les chefs et les soldats de l'armée ennemie font des prodiges de valeur ; mais les Français, habitués à vaincre, sont encore victorieux. C'est alors que pour arrêter l'effusion du sang humain, Alexandre et Napoléon conviennent de l'entrevue qui eut lieu sur le fameux radeau du Niémen, où les deux empereurs s'embrassèrent et se jurèrent une amitié éternelle (on sait comment ce serment a été tenu). La paix, dont on avait posé les bases dans cette réunion, fut signée à Tilsit, les 8 et 9 juillet 1807. Par ce traité, l'empereur Alexandre déclarait que la Russie n'aurait aucune relation avec l'Angleterre, tant que l'injustice commise par cette dernière, à l'occasion du bombardement de Copenhague, ne serait pas réparée. La Suède n'ayant pas voulu séparer ses intérêts de ceux de l'Angleterre, une armée russe ne tarda pas à s'emparer de la Finlande, qui depuis fit partie des états d'Alexandre. Ce prince devenu, ainsi que Napoléon, l'un des arbitres de l'Europe, eut à Erfurt une nouvelle entrevue avec l'empereur des Français ; il y renouvela l'engagement de maintenir rigoureusement le blocus continental, moyen regardé comme le seul qui pût contraindre l'Angleterre à signer une paix durable. Cette puissance, alarmée des mesures prises contre elle, trouva les moyens d'armer encore l'Autriche en sa faveur ; mais tous les efforts de l'Autriche n'amenèrent que de nouvelles défaites. Enfin la célèbre bataille de Wagram, remportée par les Français, fut suivie du traité de Vienne, où fut stipulé le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec l'empereur Napoléon. Cette alliance ne fit qu'accroître la confiance de l'empereur des Français, et fut la première cause de sa perte. Il se crut par ce moyen maître de terminer sans obstacle la guerre impolitique d'Espagne ; mais bientôt de nouveaux nuages s'élevèrent entre Alexandre et Napoléon ; celui-ci se plaignait avec humeur de quelques modifications faites par l'empereur Alexandre au système continental. En effet, Alexandre avait pris des engagements qu'il ne pouvait pas tenir ; les besoins de ses peuples s'y opposaient ; il y apporta donc toutes les restrictions que commandaient d'aussi puissants intérêts ; mais, au lieu de s'accuser d'imprévoyance, Alexandre récrimina en se plaignant à son tour de l'occupation du duché d'Oldembourg. La mésintelligence augmenta et la guerre fut de nouveau déclarée, en 1812. L'influence de Napoléon avait rassemblé tous les souverains de l'Europe sous ses aigles, et leurs contingents réunis aux Français, formaient l'armée la plus nombreuse qui eût paru dans le monde depuis celle de Xercès ; elle marcha vers la Vistule, et prit à Wilna la route de Moscow. D'éclatantes victoires, telles que celles de Smolensk et de la Moskowa, signalèrent la marche de cette armée, si justement nommée grande. Le gouverneur de Moscow avait reçu l'ordre d'incendier cette ville, et les villages environnants, à l'approche de l'armée française, afin de lui enlever toutes les ressources, dont elle avait le plus grand besoin dans des pays presque déserts. Cet ordre affreux, ponctuellement exécuté, déconcerta les projets de Napoléon, et produisit cette longue suite de calamités qui vint fondre sur la France et sur lui. Il s'était en vain flatté qu'arrivé dans la capitale de l'ancienne Moscovie, l'empereur Alexandre lui ferait demander la paix ; il ne trouva dans cette cité si riche quelque jour avant, que des cendres, la disette, et la perspective d'un avenir épouvantable. En ordonnant sur le champ la retraite, il eût évité une partie des désastres qui furent la suite de cet événement, mais il perdit sur les ruines de Moscow un temps précieux. Au moment où l'armée commençait sa retraite, un froid prématuré et extraordinaire, même dans ces contrées, vint y porter la désolation et la mort. Vaincu par les éléments dans

les déserts glacés de la Russie, sans se laisser néanmoins abattre, Napoléon fut obligé d'abandonner le fruit de sa conquête ; les deux tiers de cette armée si brave et si belle périrent dans les neiges, ainsi que trente mille chevaux. Tandis que les débris de l'armée française se retiraient en Allemagne, Alexandre se rendit à Varsovie, déjà occupée par ses troupes. C'est de là que le 25 février 1813, il fit contre Napoléon un appel énergique à tous les rois et à tous les peuples. Ce manifeste produisit l'effet qu'il en attendait, et la Prusse qui, la première, donna l'exemple de la défection, détermina toutes celles qui eurent lieu dans la suite. Cependant le génie de Napoléon lui créa encore de nouvelles ressources, et le printemps de 1813 offrit à l'Europe étonnée des forces imposantes, et capables de rallier la victoire aux drapeaux de la France, bien que sa cavalerie fut alors peu nombreuse. La campagne s'ouvrit pour elle par de brillants succès, tels que ceux de Lutten, de Bandzen et de Wurchem. (Quelques défections avaient déjà eu lieu ; elles se multiplièrent pendant un armistice que Napoléon eût beaucoup mieux fait de ne pas accepter, mais qui fut offert par les puissances alliées sous le prétexte de traiter de la pacification générale de l'Europe. L'empereur d'Autriche avait été choisi comme médiateur ; on fit à son gendre des propositions qu'il ne pouvait ni ne devait accepter, et l'on employa plus utilement le repos que procurait la suspension d'armes à compléter le système de défections, devenu le seul espoir des alliés. L'armistice fut rompu ; l'Autriche, de médiatrice qu'elle était, devint l'ennemie de la France, et réunit ses armées à celles de la Russie et de la Prusse. La défection de l'Autriche amena d'abord celle de la Suède, de la Bavière et du Mecklinbourg ; ce qui n'empêcha pas l'armée française de cueillir encore des palmes éclatantes à Dresde, où le célèbre général Moreau, dont la gloire militaire avait été sans tache jusqu'alors, fut tué dans les rangs de l'armée russe. La bataille de Leipzig qui vint ensuite, la plus sanglante de toutes celles qui eurent lieu pendant cette campagne, fut remarquable, non pas par le talent du général ennemi, sorti des rangs français, qui fit peu de chose pour le succès, mais par l'épouvantable défection de trente bataillons saxons et wurtembourgeois qui, au milieu de l'action font volte-face, s'éloignent des Français, leurs camarades, et tournent leurs armes contre eux. L'histoire ne présente qu'un trait à peu près semblable dans les commencements de Rome, et l'on sait comment le général qui s'en rendit coupable fut traité par le chef romain. Les Français, plus étonnés qu'abattus, ne furent jamais plus grands que dans cette circonstance : la bataille, commencée le 16 octobre, ne fut terminée que le 18. Sept souverains s'y trouvaient à la tête de plus de 500,000 hommes. Le prince polonais Poniatowski, que sa valeur avait fait proclamer maréchal d'empire sur le champ de bataille, périt à la suite de ces terribles journées. Alexandre, après s'être fait roi de Pologne, a rendu les plus grands honneurs à la mémoire de ce héros. Napoléon, que la défection de ses alliés, séparait de tous les corps de son armée, serait infailliblement tombé au pouvoir de ses ennemis, sans les manœuvres savantes du brave des braves, le maréchal Ney, et l'extrême bravoure du peu de troupes qui lui restaient, lesquelles, dans les défilés de Hanau, battirent complètement l'armée bavaroise, commandée par le général Wrede qui avait osé prétendre leur fermer le passage ; il se croyait habile parcequ'il avait remporté quelques succès à la tête des Français. Des le commencement de janvier 1814, les alliés franchirent la barrière du Rhin qui ne fut que faiblement défendue, et le théâtre de la guerre s'établit dans la ci-devant Champagne. L'empereur

Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se trouvaient à Chaumont, le 24 février. C'est de ce lieu qu'ils publièrent une déclaration qui garantissait l'indépendance de la Suisse. Le 1^{er} mars ils signèrent le traité qui servit de base à celui connu depuis sous le nom de *sainte-alliance*, dont le prétexte était *l'établissement et la garantie des droits et de la liberté de toutes les nations*. Pour concourir à ce but, ils s'engageaient à consacrer toutes les ressources de leurs états respectifs à la poursuite vigoureuse de la guerre contre la France. Ce fut à cette époque seulement que des agents de la maison de Bourbon se présentèrent au quartier-général d'Alexandre, qui se contenta de les écouter, mais ne leur fit, dit-on, aucune promesse. Dans la position critique où se trouvait la France, à l'exception de quelques vieilles légions accourues d'Espagne à la hâte, elle n'avait pour défenseurs que des soldats imberbes, arrachés avec violence des bras de leurs mères. Ce fut avec ces faibles moyens que Napoléon commença la campagne de 1814; chaque jour fut marqué par des combats, et des talents supérieurs; on y retrouva le vainqueur de l'Italie. Cette campagne de trois mois est la plus savante et la plus sublime qu'aient offerte jusqu'ici les annales de la guerre; César lui-même n'a rien fait qui lui soit comparable. Napoléon fut victorieux à Saint-Dizier, à Brienne, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Vauchamp, à Nangis, à Craonne, à Vauclair, à Montereau, etc. Tous ces combats, qui retardèrent la prise de Paris, honorent à jamais la valeur française; mais les alliés étaient dix contre un, l'opinion publique ne soutenait plus Napoléon, et le moment était arrivé où presque tous ceux qui lui devaient leur fortune et leur illustration allaient l'abandonner. Paris qui n'était plus couvert que par la colonne du duc de Raguse, se repliant toujours, vit bientôt à ses portes une armée de deux cent mille hommes Russes, Autrichiens, Prussiens et Bavares. On avait élevé des palissades, des redoutes, et creusé des fossés pour défendre la ville, mais ce système de défense était mal conçu; ces fortifications qui ne paraissaient imposantes qu'aux yeux du vulgaire, étaient réellement trop faibles pour défendre long-temps une cité aussi vaste: ajoutons que Joseph Bonaparte, lieutenant-général de Napoléon dans cette circonstance, n'avait aucune des qualités propres à suppléer à d'aussi faibles moyens. Le 30 mars, les troupes alliées se présentèrent à quatre heures du matin devant Paris, dont les habitants furent éveillés par le bruit du canon et des tambours. *Quinze mille hommes* de troupes de ligne, harrassés de fatigues, et *deux mille hommes* de la garde nationale, répartis sur tous les points menacés, soutinrent pendant douze heures les efforts de cette multitude, en lui faisant éprouver une perte considérable. Cependant toute l'artillerie n'avait point été mise en batterie, les canonniers manquaient de munitions, et sur plusieurs points on se battait sans commandement, il fallut donc se résoudre à recevoir une capitulation qui fut proposée par le maréchal Marmont, duc de Raguse, acceptée et signée par les alliés. On assure que l'armée des alliés, coupée de tous ses magasins, n'avait plus de munitions et qu'elle eût été obligée de se retirer, si la défense de Paris eût pu être prolongée seulement de quelques heures. Cette armée entra donc dans la capitale de la France, le 31 mars. Le premier acte de l'empereur Alexandre fut une déclaration en son nom et en celui de ses alliés, « Qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun des membres de sa famille; qu'ils respecteraient l'intégrité de la France, telle qu'elle avait existé sous ses anciens rois; qu'ils reconnaîtraient et garantiraient la constitution que la nation française se donnerait. » Il est difficile de croire que les alliés qui paraissaient

laisser aux Français la liberté de se choisir une constitution, ne désiraient pas le rétablissement des Bourbons, et ne favorisaient pas ceux qui le préparaient. Quoiqu'il en soit, l'empereur Alexandre montra beaucoup d'affabilité aux Parisiens, et, pour les Français en général, la plus grande estime. Logé chez le prince de Bénévent, Talleyrand Périgord, il visita successivement tous les monuments publics de la capitale, assista, avec le roi de Prusse, à une séance de l'académie, et alla dîner, un jour, à la Malmaison, chez l'impératrice Joséphine. Après avoir signé, le 30 mai 1814, le traité de paix définitif avec le roi de France (Louis XVIII, replacé sur le trône que Napoléon venait d'abdiquer), traité qui ne fut conclu qu'après de grandes difficultés, l'empereur de Russie, conjointement avec le roi de Prusse, partit pour Londres qu'il quitta vers la fin de juin, afin de se rendre à Carlsruhe où l'attendait l'impératrice son épouse. Peu de temps après il se remit en route pour Saint-Petersbourg où il recut avec beaucoup de modération les hommages multipliés de la reconnaissance publique, qu'il sut toujours distinguer de la flatterie; ce fut sans doute dans cette vue qu'il refusa le titre de *béni*, que voulait lui donner le sénat, et dit à cette occasion « que la modestie et l'humilité étaient des vertus dans les souverains comme dans les sujets. » Après quelques jours de repos, Alexandre s'étant rendu au congrès de Vienne, y manifesta des intentions qui contrastaient un peu avec la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors. Celle de placer la couronne de Pologne sur sa tête, fut annoncée de manière à laisser voir qu'un refus serait inutile; aussi ne l'éprouva-t-il point. Le congrès souscrivit à tout ce qu'il voulut; et dans le mois de janvier 1815, il joignit au titre d'empereur, et d'autocrate de toutes les Russies, celui de roi de Pologne. Dans le même temps, des négociations habilement conduites lui faisaient céder par la Perse un territoire immense. Le congrès était prêt à se séparer lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon en Provence, sa marche rapide sur Paris, et la facilité avec laquelle il ressaisit les rênes du gouvernement. Les monarches alliés ouvrirent alors de nouvelles délibérations, mirent le souverain fugitif de l'île d'Elbe, hors la loi, et convinrent de faire marcher de nouveau tout ce qu'ils avaient de forces disponibles vers Paris. L'armée russe fut mise en mouvement la première; mais la fortune qui avait paru un instant reconciliée avec Napoléon l'abandonna bientôt, et la sanglante journée de Waterloo décida à jamais de son sort. L'un des corps de l'armée russe s'avança jusqu'à Paris, où Alexandre se rendit lui-même le 11 juillet 1815. Le caractère de ce prince paraissait changé, son air plus réservé, et ses communications moins franches. Peut-être s'était-il aperçu que sa présence dans cette capitale n'avait pas produit l'espèce d'enthousiasme qu'elle avait excitée l'année précédente; c'est qu'il ne jouait réellement ici que le second rôle, tandis que l'Angleterre, l'ennemie éternelle de la France, avait orgueilleusement usurpé le premier. Si c'était à cause du succès inespéré de Waterloo, il appartenait incontestablement à la Prusse. Après avoir passé ses troupes en revue, dans la plaine des Vertus, Alexandre se rendit, presque sur-le-champ, à Bruxelles pour y assister au mariage de sa sœur, la grande duchesse Anne, avec le prince royal des Pays-Bas. De Bruxelles il partit pour la Pologne, et donna au peuple de ce royaume des institutions qui ne le dédommagèrent que faiblement de tant de sacrifices faits à la liberté. Le traité de la *sainte-alliance*, proposé par Alexandre, dans l'intérêt des rois, ne pouvait manquer d'être accepté par eux. Cependant ce traité qui semble dirigé contre les entreprises révolutionnaires des peuples, pourrait

bien prodire, un jour, des effets contraires à ceux que ses auteurs avaient en vue, parcequ'un traité qui unit les rois, ne suffit pas toujours pour unir les peuples; il faut pour que ceux-ci entrent dans l'alliance, qu'ils y trouvent leur intérêt, c'est à dire une liberté, vraie, sage, constitutionnelle; et alors ils s'acquiescent par un amour sans bornes et une obéissance inaltérable, du bien qu'on leur fait. Les souverains en firent l'expérience, lorsqu'au nom de la liberté ils appelèrent les peuples sous leurs drapeaux; tous entendirent ce mot magique et repoussèrent l'ennemi commun. Quelque soit le sort des autres peuples, on ne peut disconvenir que celui des Russes ne se soit considérablement amélioré sous le règne d'Alexandre. Il n'existait dans son empire d'autres conditions libres que celles de marchand et de bourgeois, l'empereur a créé, par une loi positive, celle de labourer affranchi; il a déterminé avec sagesse la manière de procéder aux affranchissements, et d'appeler à une existence sociale la classe des citoyens la plus nombreuse et la plus utile. On regrette que ce monarque, qui d'abord avait paru embrasser la cause des Grecs et qu'il était dans son intérêt de soutenir, n'ait pas persisté dans la louable résolution de délivrer de l'oppression la plus cruelle, un peuple brave et généreux, aux ancêtres duquel l'Europe doit ses beaux-arts et sa civilisation, et qui est attaché à son empire par les liens si puissants de la même croyance religieuse. Il paraît en cela s'être écarté du système de Catherine la Grande, mais cet écart est un sacrifice qu'il devait à la sainte-alliance, ainsi que celui des principes philosophiques qu'il avait manifestés au commencement de son règne, et qui néanmoins se reproduisent dans la plupart des actes qui sont émanés de ses conseils; tel est, entre autres, ce mémorable Ukase par lequel il bannit éternellement des états une secte porteuratrice (les jésuites), dont l'existence momentanée ne s'y était fait remarquer que par les troubles qu'elle commençait à y exciter; il a eu la prudence de la renvoyer aux gouvernements, qui, malgré la cruelle expérience qu'ils en ont déjà faite, ne craignent pas d'exposer leurs peuples, aux discordes civiles et religieuses qui signalent partout leur présence. Puis-ent, en cette occasion, tous les souverains de l'Europe imiter sa sagesse pour leur propre sûreté. C'est par de tels actes qu'il est assuré à jamais le bonheur de ses peuples, s'il y avait joint des institutions libérales. Il a aussi mérité leur affection par l'empressement avec lequel il est venu au-devant de tous les maux, causés par la guerre ou par l'intempérie des saisons. Il a soulagé toutes les infortunes, on l'a vu dans la funeste inondation qui désola, il y a deux ans, une partie de Saint-Petersbourg et qui causa une ressource tant de milliers d'habitants, secourir avec une sorte de profusion les malheureux victimes de ce désastreux événement, et récompenser dignement les hommes généreux qui s'étaient dévoués pour sauver leurs frères. La position topographique de la Russie avec les nouveaux accroissements qu'elle a reçus, met en quelque sorte à la disposition de son chef tout l'ancien monde. Il touche d'une main au nord-ouest et de l'autre au nord-est de l'Amérique dont il fait presque exclusivement le commerce; maître de la mer Noire, s'il pouvait le devenir du Bosphore, ses flottes domineraient dans la Méditerranée, comme elles dominent dans la mer Baltique, depuis l'acquisition récente de la Finlande, et alors quel secours ne pourrait-il pas tirer d'une alliance avec les Grecs; comme dans une aussi vaste étendue de pays son action ne peut se faire sentir que faiblement aux extrémités, on a remédié à cet inconvénient par un système de colonisation, emprunté aux Romains, mais qui jusqu'ici n'est qu'un moyen de conservation. Il n'est pas jusqu'à la Po-

logne dont Alexandre, par le droit du plus fort, avait mis la couronne sur sa tête, qui ne puisse servir de barrière contre les attaques de l'Europe occidentale. Ainsi tous les états, si fiers jusqu'ici de leur ancienne illustration, sont aujourd'hui à la disposition du czar moscovite; leur existence est toute dans son caractère, et comme Alexandre avait déjà dérogé à ses principes, comment espérer que ses successeurs y seront plus fidèles? Quel dommage que des conseillers perdus et intéressés l'aient détourné de la route qu'il avait d'abord suivie! Il eut emporté dans la tombe les regrets de l'univers. La postérité a commencé pour lui; l'histoire dira d'Alexandre: il a allégé les fers de ses esclaves, sans rien faire pour les rompre, et a rivé ceux de tous les peuples du continent; il n'a créé aucune institution libérale qui lui survive. Sa mort dans une empire plus vaste que l'Europe, fera peut-être couler moins de larmes, que celle du grand citoyen que vient de perdre la France.

ALEXANDRE (CHARLES-LOUIS), zélé partisan de la révolution, dont il adopta les principes avec toute l'ardeur d'un jeune homme, prit une part active à la journée du 10 août 1792, en qualité de commandant du bataillon des Gobelins, grade qu'il devait à la protection de Santerre, son ami. Il était commissaire ordonnateur à l'armée des Alpes, en 1793, lorsque Barrère le proposa pour remplacer Bouchotte au ministère de la guerre, mais Billaud-Varennes, et Thuriot s'opposèrent à sa nomination. Il conserva son emploi jusqu'en l'an 5 (1797), et partagea, à cette époque, la candidature au directoire exécutif, avec Barthélemy qui fut préféré. En 1799, Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, ayant quitté les fonctions de ministre de la guerre, M. Alexandre devint successivement chef de la 1^{re} et de la 2^{me} division de ce ministère. Nommé sous le gouvernement consulaire membre du tribunal, il s'y fit particulièrement remarquer par un rapport, sur l'établissement des bourses de commerce, et l'utilité des agents de change, pour établir d'une manière légale le cours des effets publics, et sortit de ce corps à la 2^e élimination. La première restauration le trouva inspecteur général de l'administration des droits réunis; le Roi l'en nomma directeur, au commencement de 1815, mais, chose assez surprenante, ce ne fut que pendant les cent jours qu'il fut installé dans ses nouvelles fonctions. M. Alexandre a obtenu, après le second retour du Roi, celles de directeur des contributions directes du département du Haut-Rhin, qu'il a conservées depuis.

ALEX D'ANDUZE (JEAN-JOSEPH-MARIE-AUGUSTIN), d'une ancienne famille de la ci-devant province de Languedoc, naquit en 1757, et fut destiné de bonne heure au ministère des autels. Ordonné prêtre en 1785, il devint vicaire général de Bayeux, avec le titre ecclésiastique de comte de Saint-Pierre et de Saint-Chef de Vienne. En 1791, il était vicaire général et administrateur d'Albi, et refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. En 1792, il fut l'un de ceux qui s'offrirent en otage pour Louis XVI, alors détenu au Temple, et donna sa croix capitulaire pour être inscrit sur la liste formée pour le rachat des domaines de la famille royale. En 1793, M. l'abbé Alex fut déporté en Espagne où il passa douze années. Revenu en France, en 1814, il fut nommé aumônier de l'institution de Sainte-Perrine, à Chaillot. Le 8 juillet 1815, il fut présenté au Roi en qualité de chef de la députation d'Albi; il avait accompagné, pendant les cent jours, Madame duchesse d'Angoulême, en Angleterre. M. l'abbé Alex est, à ce qu'on assure, revêtu des grades les plus éminents de la maçonnerie, comme un des membres zélés du Grand-Orient de France.

ALFIERI (le comte Victor), littérateur italien, le plus célèbre auteur tragique de l'Italie, issu d'une

des principales familles du Piémont, naquit à Asti le 17 janvier 1749. Son père, Antoine Alfieri, avait soixante ans, lorsqu'il épousa la veuve du marquis Cocherano, (Monique Maillard). Peu de temps après la naissance de son fils il mourut. La tutelle du jeune orphelin fut remise à son oncle paternel, Peregrino Alfieri, qui confia son pupille, au sortir de l'enfance, au comte Benoit Alfieri, premier architecte du roi, qui reçut le jeune Victor à Turin, et le plaça à l'académie du collège des nobles de cette ville. Ses professeurs n'eurent pas le secret d'exciter son émulation, ou l'élève se refusa à secondier leurs efforts. Il sortit de son cours d'études à peu près aussi ignorant qu'il y était entré, et lorsqu'il quitta ses maîtres, ils furent bien loin de pressentir la gloire et les succès littéraires qu'il devait recueillir un jour. Au sortir du collège, il commença ses voyages, parcourut toute l'Europe, séjourna dans toutes les capitales, n'y recherchant que des plaisirs, et encore dans ces plaisirs, il ne fit entrer que les sens, le cœur n'étant point de la partie: il devint cependant amoureux à diverses reprises; mais habitué à d'assez mauvais choix, il demanda vainement à des coquettes par état, un retour de tendresse qu'elles étaient incapables d'éprouver. Comme toutes ses impressions étaient violentes, il en résultait que l'ingratitude ou les infidélités des belles auxquelles il s'adressait le jetaient dans des emportements et des déclamations, adressées à toutes les femmes, sans vouloir réfléchir que ses mécomptes avaient pour cause principale des choix indignes de lui. Ce qui ajoutait à ses peines, c'est qu'étant resté insensible aux charmes des beaux arts, faisant profession de détester la musique, le dessin, la danse, et n'attachant aucune valeur aux beautés de la poésie, rien ne pouvait le distraire de ses chagrins, lorsque ses maîtresses en accablaient son cœur. Heureusement il aimait l'équitation et les hasards de ses courses l'ayant conduit en Espagne, il acheta plusieurs chevaux andalous d'une grande beauté. Il s'attacha à ces nobles animaux et se fit un plaisir exclusif de les soigner et de les promener: l'exercice que lui fit prendre cette nouvelle fantaisie, rétablit sa santé, fortifia son tempérament, rendit ses organes robustes de débiles qu'ils étaient auparavant; et répara le mal qu'avaient pu lui faire ses premières et vulgaires amours. Il se préparait cependant une grande révolution dans ses inclinations et dans son caractère. Ce fut en Italie qu'elle s'opéra. Le bonheur qu'il eut d'y rencontrer une femme charmante, la princesse de Stolberg, épouse du dernier Stuart, dit le Prétendant, qui ne fut plus connue ensuite que sous le nom de comtesse d'Albani, le mit à même de connaître et d'apprécier les seuls éléments du bonheur de la vie. Jamais femme, en effet, ne fut plus abondamment pourvue de tous les avantages que donnent la nature, un esprit éclairé, un cœur sensible, un sang illustre et une belle éducation. Dès qu'il eut formé le projet de s'attacher cette personne accomplie, il conçut qu'il fallait de son côté, qu'il réunît au moins quelques unes des qualités propres à intéresser une femme aussi distinguée. Cette résolution lui fit trouver beaucoup de charme dans les lettres; puis considérant que la carrière dramatique était, dans sa position, celle qui semblait lui promettre le plus de succès, il s'attacha d'abord à l'étude de la langue, et de la littérature italienne, puis à la composition théâtrale. Il lut et médita tous les auteurs tragiques célèbres d'Athènes, de Rome et des temps modernes, l'école grecque lui parut la meilleure, et, ainsi que les grands maîtres de cette terre classique, il rejeta de ses compositions, les confidentes et autres personnages épisodiques, ne consentant à admettre que ceux entre lesquels se passait l'action qu'il avait entrepris de peindre. Cette réso-

lution qu'il suivit invariablement, imprima à ses ouvrages, une physionomie tout à la fois simple et sévère, diamétralement opposée aux pièces de théâtre que l'Europe moderne admire exclusivement aujourd'hui. Heureusement pour Alfieri, qu'il travaillait pour le théâtre italien qui depuis long-temps avait négligé la scène tragique pour n'occuper exclusivement ses auditeurs que de comédies et d'opéras. Alfieri fit représenter successivement les tragédies suivantes: *Philippe II, Polinice, Antigone, Agamemnon, l'Virginie, Oreste, Rosamonde, Mérope, Marie-Stuart, Timoléon, Octavie, La conjuration des Pazzi, Dom Garcia, Saiti, Mirra, Sophonisbe, les deux Brutus, Cléopâtre*, etc. Nous nommons *Cléopâtre* la dernière quoiqu'elle fut, sinon le premier, au moins l'un de ses premiers ouvrages, parcequ'il est le plus imparfait; opinion que partageait l'auteur lui-même, et qu'il exprima franchement, dans une petite comédie critique, intitulée: *Les poètes*, qu'il fit jouer à la suite de cette tragédie. Une partie des pièces de théâtre dont nous venons de donner la nomenclature sont d'incontestables chefs-d'œuvre; plusieurs autres, d'un vol moins élevé, sont dignes de l'auteur des premières, et, dans le surplus, on rencontre fréquemment des scènes entières aussi parfaitement écrites que dialoguées. L'accent en est constamment grave et souvent sublime. On y admire l'élevation des pensées, et un dialogue facile et naturel. Presque toutes ont été non seulement traduites, mais encore imitées et représentées avec un grand succès, sur les plus célèbres théâtres de l'Europe. En un mot, le recueil des ouvrages du théâtre d'Alfieri occupe une place distinguée dans toutes les bibliothèques européennes. La carrière dramatique n'est cependant pas la seule dans laquelle Alfieri se soit distingué. Ses écrits politiques lui auraient fait seuls une grande réputation; les principaux consistent en deux traités: le premier, *de la tyrannie*, le second, *du prince et des lettres*; tous deux sont aujourd'hui traduits en diverses langues européennes. Il s'interrompit dans ses occupations pour reprendre avec la duchesse d'Albani ses précédentes habitudes de voyage. Il quitta la ville de Bologne, emportant avec lui une grande partie de sa fortune, il y a tout lieu de croire qu'il avait résolu de se fixer en France, aussi se rendit-il presque directement à Paris, où il fit faire une édition de son théâtre. Convaincu qu'il éprouverait en France quelques obstacles à l'édition de ses compositions politiques qu'il désirait mener de front, il se détermina à la faire exécuter à Kelh, ce qui lui fit partager son séjour entre Strasbourg et Paris. Il se trouvait dans cette dernière ville, en juillet 1789, à l'époque de la prise de la Bastille. Cet événement et ses premières suites obtinrent sa vive approbation. Il s'estimait heureux d'avoir adopté pour sa nouvelle patrie, cette France qu'on appelait alors: *La terre de la liberté*. Plus rassérmi que jamais dans le projet de s'y fixer, il s'occupa des moyens de s'arranger en conséquence, et ses mesures, à cet effet, le mirent dans la nécessité de faire un voyage à Londres, d'où, au bout de quelques mois, il repartit pour se rendre à Paris où il arriva peu de jours avant la funeste journée du 10 août 1792. Alfieri, effrayé de cette catastrophe et considérant que la France n'offrirait plus aucun point de sûreté, se hâta de remonter en voiture pour aller chercher, pendant le cours de cette tempête, un asile dans l'Italie. Mais sa voiture fut arrêtée à l'une des barrières de Paris, le peuple parisien, alors au plus haut degré d'exaltation, s'opposa au départ d'Alfieri et de la duchesse d'Albani, puis, malgré la garde nationale, témoin immobile de cette scène, il défila ses chevaux et força les voyageurs de retourner dans leur domicile. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts et d'éternels pour-parlers avec les autorités du jour, qu'il fut

possible à Alferi et à la duchesse de continuer leur route. Ces désagréments ne furent pas les seuls qu'ils éprouvèrent. On imagina d'inscrire les deux voyageurs sur la liste des émigrés, de s'emparer de leur domicile, et de piller les valeurs mobilières qu'ils y avaient déposées. Les hommes qui régnaient alors, s'attaquèrent à la bibliothèque d'Alferi, la dévasterent et la détruisirent entièrement. Alferi eut donné la moitié de sa fortune pour la recouvrer ; mais les vandales en avaient décidé autrement. Leur instinct de rapacité leur fit découvrir les divers emplois qu'Alferi et la duchesse d'Albani avaient faits des fonds qu'ils avaient apportés en France, et ils s'en rendirent les maîtres. Leurs victimes ainsi spoliées, se rendirent précipitamment en Italie et se fixèrent à Florence. L'affection que d'abord Alferi avait prise pour la France, pour les Français, pour leur révolution, et pour la liberté qu'ils venaient de conquérir, fit place dans son cœur à une effroyable haine qu'il conserva jusqu'à sa mort, et qu'il étendit, sur tout ce qui portait le nom français, elle lui inspira des satires, des épigrammes, et une foule de traits insultants contre cette nation comble surtout à ses yeux d'avoir fait la conquête de son pays. Alferi passa assez paisiblement les dernières années de sa vie à Florence, dans la société intime de son illustre compagne. Ses principales réflexions avaient pour objet, alors, les excès de la révolution française dont le tableau le désenchantait de ses affections politiques : *Je connaissais bien les grands, disait-il ; mais je ne connaissais pas les petits.* Il avait continué dans sa retraite ses travaux de composition et de traduction ; l'*Alceste* d'Euripide lui avait fourni le modèle et il en avait composé, dans sa manière, une autre pièce, qu'il appelait *Alceste seconde*. Il traduisit, en outre, une partie des œuvres de Virgile. Dans les manuscrits qu'il laissa, on a trouvé des odes, des satires, et des comédies au-dessous du médiocre. L'activité dévorante de son âme et l'impétuosité de ses passions avaient usé en lui les sources de la vie. Il est mort jeune encore, le 8 octobre 1803, à Florence. Par les soins de la duchesse d'Albani un tombeau en marbre, l'un des plus beaux ouvrages de Canova, lui a été élevé dans l'église de *Santa Croce*, à Florence. Voici la description de ce beau monument : « l'Italie, le front couronné de tours et de créneaux, pleure sur le tombeau de son illustre fils. Un médaillon offre les traits du poète ; quatre masques antiques, placés aux angles du sarcophage, rappellent les jeux de la scène, où Alferi a triomphé. » Son nom et le nom d'Asti sa patrie se lisent autour de son portrait, où la ressemblance est parfaitement conservée. C'est aux soins de la comtesse d'Albani que les arts doivent ce monument. L'épithaphe d'Alferi, qui orne les frises, a été composée par lui-même ; il fit en même temps celle de sa respectable amie qui a dû être inhumée dans le même tombeau. L'épithaphe d'Alferi, composé par lui-même, commençait ainsi :

Quiescit hic tandem
Victorinus Alferius, astensis,
Musarum ardentissimus cultor,
Veritati tantummodo obnoxius, etc.

« Les restes de ce grand homme reposent entre ceux de Michiavel et de Michel-Ange, au milieu d'une réunion de tombeaux, qu'on a justement appelés, « l'assemblée des morts les plus illustres de l'univers. »

ALFIELD (THOMAS), capitaine anglais, d'une étonnante valeur, se trouvait, en 1799, parmi les défenseurs de Saint-Jean d'Acre ; il fut chargé par Sidney Smith d'aller s'emparer de la mine que les Français avaient pratiquée pour faire sauter les fortifications. Alfield traverse avec audace les troupes

ennemies, et parvient avec ses soldats près de la mine, il y fut tué au milieu de ses compagnons d'armes. Les Français qui savent honorer le courage, enterrèrent ce brave avec les honneurs de la guerre.

ALHOY (L.), orateurien, ancien administrateur des hospices de Paris, né à Angers en 1733. Après avoir professé dans différents collèges, il remplaça l'abbé Sicard à l'école des sourds-muets, pendant la proscription de ce célèbre instituteur. En 1815, M. Alhoï fut nommé principal du collège de Saint-Germain. Il a publié, en 1800, un *Discours sur l'éducation des sourds-muets*, et en 1804, un *Poème sur les hospices*, dans lequel on trouve une versification facile, et un grand nombre de difficultés heureusement vaincues.

ALI-PACHA (de Janina), natif de Tébelen, ville de l'Albanie, descendant d'une famille distinguée de cette ville, s'est rendu célèbre dans l'Asie et dans l'Europe par ses actes de cruauté, par son avarice et son ambition. Il était entré dans les calculs de son orgueil de s'attribuer une origine illustre et de faire croire qu'il était descendant d'une des premières races de l'Orient. Pour y parvenir il n'épargna ni l'industrie héraldique, ni les impostures, ni l'or ; mais la vérité qui tôt ou tard triomphe du mensonge, a ramené Ali-Pacha à sa véritable origine. Il perdit son père de bonne heure, et resta sous la surveillance de sa mère nommée Khamco, fille d'un bey de Couitza, femme d'un caractère cruel et vindicatif. Elle s'appliqua à développer dans le cœur de son fils, les inclinations féroces dont elle avait reconnu le germe, et elle se proposa d'en faire l'instrument de ses vengeances, ce à quoi elle réussit complètement. Le père d'Ali avait laissé des richesses considérables, et ces richesses, il les avait acquises par le meurtre de ses frères. Ainsi Ali, avait pour entrer dans la carrière des crimes, l'exemple de son père et les leçons journalières de sa mère, aussi devint-il l'homme le plus féroce de son temps. Il débuta par se joindre, à l'âge de quinze à seize ans, à une bande de jeunes vagabonds, qui, se répandant dans les campagnes, et infestant les routes, attaquaient, pillaient et égorgaient les voyageurs, s'emparaient des bestiaux qu'ils pouvaient rencontrer, et désolaient le pays. Leurs désordres furent tels que l'autorité envoya contre eux des troupes réglées qui forcèrent Ali de retourner chez sa mère. Mais cette femme vint au-devant de son fils ; et, lui présentant une quenouille, lui ordonna de quitter les armes qu'il deshonorait, de prendre en main cet instrument et de se confondre parmi les femmes esclaves. Ali fut sensible à un tel accueil ; il se fit d'autres compagnons, se remit en campagne, montra un peu plus de courage, mais n'eut pas plus de succès que la première fois. Sa mère lui témoigna moins de mécontentement, ce qui l'encouragea à risquer une troisième tentative qu'il exécuta en Thessalie, avec des individus qu'il soudoyait. Il tombèrent entre les mains de Courd, pacha de Bérat, qui les fit pendre tous, à l'exception d'Ali qui dut son salut aux intimités que sa mère avait eues avec ce Pacha ; car la débauche était un des vices de Khamco qui avait été l'une des plus belles femmes du pays. Pour arracher Ali à ses habitudes vagabondes, on le maria à Euclide, fille de Capellan, pacha de Delvino que l'on surnommait *le Tigre*. Ce Capellan aussi scélérat que son genre avait épousé les intérêts d'un aventurier qui se faisait appeler Pierre III, czar de Russie, dans l'espoir de produire une révolution, et de se rendre indépendant de la Porte. Il voulut faire entrer Ali dans son projet ; mais Ali, après avoir pesé cette proposition si semblant de l'accepter, puis, ayant calculé qu'il trouverait mieux son compte à trahir Capellan, il le dénonça à la Porte ; Capellan fut égorgé et dépouillé.

de ses Mèns; mais il n'en revint rien à Ali. Dans son dépit contre le gouvernement, il retourna à Télién, et s'y livra impunément à tous les excès que lui conseillaient sa rage et sa cupidité. Il assassina ou fit assassiner les principaux habitants du pays et s'approprie tout ce qu'ils possèdent. Ce fut à cette occasion qu'il fit égorger le mari de sa sœur, par le frère de ce mari, lequel en épousa la veuve. Dans ces entrefaits il apprit que Khamco, sa mère, était sur le point de mourir, par suite de ses anciens excès. Il accourut pour recevoir ses derniers soupirs et ses dernières volontés. Elle lui demanda le châtiment d'un habitant de Cormovo, dont elle prétendait avoir reçu les derniers outrages, à l'époque où, avec son fils Ali, elle avait été prisonnière dans cette ville. Dès que Khamco eut fermé les yeux, Ali courut à Cormovo, y chercha le coupable, le découvrit et le livra à ses bourreaux qui, après l'avoir tenaillé, le placèrent entre deux brasiers où il fut rôti à petit feu. Puis il livra la ville à ses soldats qui la pillèrent, massacrèrent tous les hommes, et vendirent à l'encan les enfants et les femmes, après avoir fait subir à celles-ci les derniers outrages. Ali eut sa part du butin qui fut immense. Ibrahim, pacha de Bérat, désirant garantir son pays des fureurs d'Ali, lui fit proposer sa fille, pour en faire l'épouse de Mouctar, l'aîné des fils d'Ali. Le mariage se fit, mais Mouctar, fidèle imitateur de son père et de son aïeule, fit égorger Ibrahim dès qu'il fut devenu son gendre et s'empara de ses richesses. Ali s'était proposé de faire une guerre d'extermination aux souliotes; ayant échoué deux fois dans ce projet, il eut recours à un stratagème pour réussir dans sa troisième expédition; il conduisit son armée sur le sommet des montagnes de Souli, d'où il descendit comme un torrent; puis se précipita dans la ville dont il fit égorger tous les habitants. Sa femme Euciné, témoin, malgré elle, de ces horreurs, essaya de fléchir son barbare mari; mais il la repoussa avec un tel accès de furie, qu'elle expira de frayeur; il fit jeter dans un lac voisin de Souli, douze jeunes filles, dont la plus remarquable par sa beauté, était maîtresse de Mouctar son fils. La mort tragique de ces jeunes personnes excita un soulèvement général. Des chants funéraires, des poésies mélancoliques se répandaient et se répétaient partout. La crainte qu'inspirait le tyran était oubliée et méconnue pour faire place à l'affliction la plus déchirante. Ali témoin de la terreur qu'il produisait sur l'esprit de ces peuples dégradés, s'en effraya néanmoins, et chercha des alliances, et des points d'appui, même chez des puissances éloignées. Il dépêcha des espions d'ambassadeurs à Napoléon, qui préparait alors à Varsovie sa désastreuse campagne de 1812. Il avait envoyé des présents au gouvernement anglais qui en retour lui expédia un train complet d'artillerie. C'est dans cette circonstance et après les désastres de Moskow que les malheureux parganistes jusque-là défendus par les Français, et frappés de leur abaissement militaire, voulurent passer sous la protection des Anglais qui les vendirent à leur plus cruel ennemi. « Inhumanité sacrilège, dit un témoin oculaire, dont les annales du monde chrétien n'avaient pas encore offert l'exemple, et qui ajoute une tâche de plus à celles qui ont souillé l'administration ministérielle de lord Castlereagh. » Cette double intrigue avec des puissances européennes donna à la fin de l'ombrage à la cour de Constantinople. On y connaissait parfaitement le caractère perfide d'Ali, ses immenses richesses et son ambition insatiable, double source de crainte et de convoitise; chaque jour amenait la révélation de ses actes de férocité habituelle. Enfin sa perte fut résolue, par suite des intrigues de l'un de ses plus grands ennemis, Ismaël-Pacha-Bey, venu exprès à Con-

stantinople pour concerter plus sûrement les moyens de le surprendre. Ali envoya dans cette capitale trois Albanais chargés de le massacrer; mais ils ne réussirent pas. Quelques coups de pistolet n'eurent aucun résultat. Ali fut mandé à Constantinople; mais n'ayant pas obéi, il fut déclaré relaps et mis au ban de l'empire s'il ne se présentait « au soleil doré de » la porte de félicité du monarque, dispensateur des « couronnes, aux princes qui règnent dans le monde, » dans le délai de quarante jours, pour s'y justifier. En même temps le sultan Mahmoud envoya contre lui une armée d'expédition, sous le commandement d'Ismaël. Ali se prépara dès lors à opposer une forte résistance. Les premiers soulèvements des Grecs contre la Porte ottomane lui parurent propres à le servir. Mais les chefs de cette insurrection qui connaissaient trop bien Ali, se refusèrent à toute alliance avec lui. Ses fils mêmes s'éloignèrent de leur père. Alors il songea à concentrer ses moyens et à ne plus compter que sur lui. Il se retira à Janina, où il avait réuni ses trésors dans une espèce de château-fort qu'il avait fait construire exprès sur les bords d'un lac attendant à la ville, château protégé par plusieurs petits forts établis de distance en distance le long des rivages du même lac. Il avait commencé par approvisionner le château de vivres et de munitions. Il y entretenait une garnison nombreuse dont les fréquentes et presque toujours heureuses sorties inquiétaient Ismaël qui le tenait assiégé; et qui frémissait d'avance en songeant aux représailles horribles auxquelles Ali se porterait s'il avait une fois le dessus. Cette terreur fit perdre à Ismaël son énergie première. On s'en plaignit à la Porte qui le fit sur-le-champ remplacer par un homme habile, courageux et en mesure d'opposer la ruse à la ruse. Le seraskier Khourschild, était le nouveau général de l'armée turque; il commença par des négociations et des offres d'un pardon absolu qu'il lui faisait, disait-il, de la part du sultan. Ali, quoique accoutumé à se servir de semblables ruses, fut la dupe de celle qu'on employa contre lui. Khourschild lui fit proposer de venir conférer avec lui dans une île, placée au milieu du lac, où le seraskier avait établi sa résidence. Ali s'y décida avec d'autant plus de facilité, que presque tous ses soldats venaient de désertier, par suite d'un retranchement de vivres qu'il eut la maladresse de leur faire subir. En quittant le château, il en avait confié la garde à Sélim, son lieutenant et son ami, avec ordre de foudroyer l'île, s'il lui en donnait le signal. Entraîné comme son maître dans le plus inconcevable abîme, Sélim qui tenait toujours prête une mèche allumée pour mettre le feu aux poudres, ayant reçu une moitié d'anneau dont il tenait l'autre moitié, signe convenu entre son maître et lui pour exécuter ses ordres, il éteignit la mèche fatale, et fut aussitôt poignardé par ceux dont il venait d'épargner les jours. On se jeta à l'instant sur Ali qui vendit chèrement sa vie, mais qui finit par être égorgé. La manière dont il donna cette moitié d'anneau a une forme orientale et despotique qu'on ne sera pas fâché de retrouver ici : « Allez, » dit Ali à ceux qu'il chargeait de cette commission; « présentez-lui (a Selim) ceci, et ce dragon terrible » se changera en timide et obéissant agneau. » Ainsi se termina la carrière de l'homme le plus féroce de tous les personnages criminels que nous présente l'histoire. On trouva dans le château de Janina des richesses immenses dont la cour ottomane profita. M. de Pouqueville qui résida quelque temps auprès d'Ali, lui ayant demandé un jour s'il était vrai qu'il dût le principe de sa fortune à un trésor qu'il avait découvert, Ali lui répondit que ce n'était qu'une fable, mais qu'il avait permis qu'elle s'accréditât, pour donner une physionomie miraculeuse à sa fortune; « hélas! ajouta-t-il, que ne suis-je venu plus

«tôt au monde! avec l'aide de quelques fous, j'aurais peut-être été prophète; mais Mahomet a fermé la porte, en s'annonçant comme le *paraclet*: tout est dit.» Ce fut le 5 février 1822, qu'arriva la fin tragique d'Ali, dont le nom conservera à jamais l'épouvantable célébrité. Cette fois du moins le despotisme vengea ses propres injures, au profit de l'humanité si long-temps et si cruellement outragée.

ALI-PACHA (MAMMUD OU MOHAMMED), vice-roi d'Égypte, est le prince de tout l'Orient, et peut-être du monde entier, le plus habile dans l'art de gouverner, si on ne le juge que par les succès qu'il a obtenus; mais si l'on réfléchit aux moyens qu'il a employés pour arriver à ses fins, il est peu de despotes et même de tyrans qui puissent lui être comparés. Il ne s'est élevé au-dessus de cette foule de pachas, qui pèsent depuis tant de siècles sur le sol oriental, que parce qu'il a eu l'audace de commander à la fortune en se débarrassant de tous ceux qui pouvaient l'arrêter dans sa marche. Ses vues politiques et administratives sont profondes; mais ne les dut-il pas à un homme plus habile qui l'avait précédé dans cette contrée? Bonaparte, arrivé en Égypte avec toute la vigueur de son génie, avait ébauché tout ce qu'Ali exécuta depuis; il avait fait plus encore en préparant les peuples aux changements qui devaient les rendre heureux: n'importe, nous laisserons à Ali toute la gloire du succès, s'il parvient à civiliser l'ancien royaume de Sésostri. Né de parents obscurs, en 1769, à la Cavale, ville et port de mer de la Romélie, Ali-Méhéméd était encore en bas âge, lorsqu'il perdit son père. Il trouva un asile dans la maison du gouverneur de la Cavale, qui, charmé de ses heureuses dispositions, se plut à l'élever comme son fils. Ali-Mohammed sortait à peine de l'enfance, lorsqu'il donna à son protecteur une grande preuve de sagacité et de courage. Les habitants d'un village voisin refusaient de payer le tribut d'usage, et le gouverneur manquait de moyens pour les y contraindre; Ali se présente, et ne demande que quelques hommes armés pour réduire les rebelles. Il part pour ce village, entre dans la mosquée, demande les quatre principaux habitants à qui il feint d'avoir à communiquer une affaire importante, les emmène chargés de chaînes, menace de les mettre à mort si on veut les lui enlever, et arrive avec eux à la Cavale; l'arrière de l'impôt fut bientôt acquitté. Cette affaire, conduite avec autant d'adresse que de vigueur, mérita un emploi au jeune Ali, et la main d'une jeune veuve très riche, parente du gouverneur. Il se trouva alors à la tête d'une grande fortune, et mit tous ses soins à l'augmenter encore. Il se livra au commerce du tabac, un des plus lucratifs de ces contrées, et y acquit des richesses auxquelles il dut un surcroît de considération, ce qui ne l'empêchait pas de prendre les armes toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Ce fut contre les Français, en Égypte, qu'il fit sa première campagne. Le gouverneur de la Cavale avait armé et équipé un corps particulier dont il avait donné le commandement à son fils Aly-Agha, en lui adjoignant pour conseil, Ali-Mohammed. Le premier, bientôt rebuté des fatigues de la guerre, quitta l'armée, et laissa le commandement de sa troupe à Mohammed. Celui-ci ne tarda pas à se faire remarquer par plusieurs actions d'éclat, et fut élevé par le capitain-pacha à un poste supérieur. Il entrevit dès lors le rang auquel il pouvait prétendre, et ne négligea rien pour y arriver. Il chercha surtout à s'attacher les soldats albanais, et servit, à leur tête, les projets de la Porte pour l'ancanissement des Mameloucks. La grande réputation qu'il se fit par les succès continuels qu'il obtint sur eux, excita la jalousie, et même la haine des pachas ses supérieurs, qui démontrèrent bientôt les vues ambitieuses de leur subordon-

né, et le desservirent auprès du grand-seigneur, qui lui intima l'ordre de quitter l'Égypte, en le nommant pacha de Salonique. Ali déconcerté, mit tout en œuvre pour empêcher le triomphe de ses ennemis; le peuple, les militaires, les ulémas, soulevés secrètement par lui, s'opposèrent ouvertement à son départ, et portèrent leur réclamation jusqu'au pied du trône. La réponse se faisant trop attendre, le peuple et les cheycks impatients, déposèrent Khourschyd-pacha, et le remplacèrent par Ali, qui, trop rusé pour céder à une nomination illégale, attendit le firman du grand-seigneur, qui arriva enfin, et le confirma dans la place éminente de gouverneur d'Égypte, avec la dignité de pacha à trois queues. Les circonstances n'étaient pas favorables; les soldats, sans paie depuis long-temps, étaient en pleine insurrection; les Mameloucks, ayant à leur tête Elly-Bey, soudoyé par l'Angleterre, faisaient la guerre au pacha légitime, et remportèrent sur lui quelques avantages. Les Anglais portaient Elly-Bey au gouvernement de l'Égypte, et faisaient agir à Constantinople tous les ressorts de la politique en sa faveur; ces démarches, et surtout la promesse de 1500 bourses dont l'Angleterre garantissait le versement, décidèrent le grand-seigneur à envoyer une armée en Égypte pour en déloger Ali-Pacha, et y établir les changements nécessaires. Ces troupes, au nombre de 3,000 hommes, débarquèrent à Alexandrie. Un capidi, dépêché sur le champ à Mohammed, lui intima l'ordre de se rendre sans délai à Alexandrie, pour de là être transporté à Salonique en qualité de pacha. Ali sentit le piège, et différa d'obéir sous les prétextes les plus plausibles; mais il eut soin de faire prévenir sous main ses principaux officiers de l'ordre qu'il venait de recevoir, en leur annonçant qu'il était prêt à s'y soumettre; ce n'était qu'une ruse de sa part, il savait que la mort l'attendait à Alexandrie. Tous ses officiers accoururent à l'instant, et lui protestèrent qu'ils ne consentiront jamais à son départ. L'adroite pacha profite de cet enthousiasme, leur fait une courte, mais véhémentement allocution, et leur demande de jurer sur le Coran, livre sacré pour eux, qu'ils ne l'abandonneront pas, qu'ils mourront, s'il le faut, pour la cause qu'ils défendent. Le serment fut prêt à l'instant même; ils ajoutèrent au serment une cérémonie simple, mais antique qui forme pour les Albanais un lien indissoluble qu'ils n'oseraient rompre sans infamie; c'est de passer l'un après l'autre sur un sabre nu, tenu aux deux bouts par les deux plus anciens. Une nouvelle requête fut présentée au divan, auprès duquel l'ambassadeur français agissait aussi d'une manière énergique; elle ne fit pas un grand effet: Ali-Mohammed n'eut raison que lorsqu'il eut envoyé à Constantinople 2,000 bourses que lui avaient fournies ses amis en se cotisant chacun selon ses moyens. Alors seulement arriva le firman du grand-seigneur qui confirmait pour la seconde fois Ali dans le pachalik d'Égypte. Lorsqu'il croyait n'avoir plus à s'occuper que de la guerre des Mameloucks et de l'expédition contre les Vahabites, sectaires fanatiques qui venaient de s'emparer de Médine, un ennemi plus redoutable vint l'attaquer au sein de sa capitale. Les Anglais avaient déclaré la guerre à la Porte, et étaient accourus en toute hâte avec vingt-trois vaisseaux et 6,000 hommes de troupes de terre, se précipiter sur l'Égypte; mais leurs succès fastueusement annoncés se bornèrent à la prise d'Alexandrie, où ils ne purent se maintenir; ils furent ensuite complètement battus dans divers engagements, la plupart de leurs généraux ayant été tués ou faits prisonniers, et enfin obligés de s'humilier devant leurs vainqueurs pour obtenir la permission de se retirer. Ali, enflé de cette victoire, tourne aussitôt ses armes contre les Mameloucks; la perte de plusieurs

chefs accrédités rendait leur défaite plus facile; néanmoins leurs successeurs soutinrent leur réputation; alternativement vainqueurs et vaincus, opposant un courage déterminé à des ruses perfides; mais affaiblis par leurs victoires autant que par leurs défaites, ils acceptèrent la paix aux conditions qu'ils proposèrent, et qui leur furent garanties; c'était qu'il leur fut permis de retourner au Caire, et d'y jouir des débris de leur ancienne fortune. Ils s'étaient rendus trop redoutables pour ne pas porter ombrage au despote de l'Égypte; leur destruction était résolue; il fallait des motifs, ou du moins des prétextes, et enfin des moyens d'exécution. Ali avait tout prévu, et lui seul pourvut à tout. Les prodiges opérés en Égypte par les Français, sous Bonaparte, lui avaient appris tout le parti que l'on pouvait tirer de cette vaste et fertile contrée; il ne voulait pas lui rendre l'illustration que lui avait donnée Sésostris, mais les richesses qu'y avaient amenées les successeurs d'Alexandre; c'est dans ce but qu'il avait cherché à y introduire la civilisation de la vieille Europe, et avec elle il importa l'art funeste de créer des conspirations pour justifier ou modifier les coups d'état, si fréquents dans les temps modernes. Il imagina donc que les Mameloucks fomentaient de nouveaux troubles pour renverser le gouvernement, et au moment où il les combattait d'honneurs et des témoignages d'amitié les plus signalés, au milieu d'une cérémonie solennelle ou Toussoum, son fils, chargé de la guerre des Vahabites, allait être revêtu des insignes du commandement, il les fit massacrer de la manière la plus perfide et la plus barbare; de 470 Mameloucks qui faisaient partie de ce cortège, devenu pour eux une marche funèbre, aucun n'échappa au carnage; l'extermination fut générale dans les provinces; soixante-dix-huit qui avaient été amenés de Sayd au vieux Caire furent également tués pendant la nuit. Il est peu de faits dans l'histoire qui puissent laisser un aussi exécrable souvenir. Depuis cette époque sanglante, Ali débarrassa de ce qu'il appelait ses ennemis, parut s'occuper entièrement des objets qui font le bonheur des peuples libres, et qui diminuent les maux de ceux qui ne le sont pas, de l'agriculture, du commerce et des arts. Il appela, pour peupler ses villes désertes, des étrangers de tous les pays du monde. Des Européens, fatigués des secousses qu'ils éprouvaient chez eux, y accoururent en foule, croyant y respirer l'air pur de la liberté, ils ne l'ont pas trouvé tel qu'ils l'espéraient; ils attendent qu'un vent favorable le leur apporte. Du reste, Ali a continué les grands travaux entrepris par les Français, et en a commencé d'autres aussi importants; des lieux marécageux, couverts de temps immémorial d'eaux croupissantes, portent aujourd'hui des muriers et des oliviers; on y recueille des huiles, des soies et des cotons. Cent mille ouvriers ont été occupés pendant trois ans à réparer le canal qui porte les eaux du fleuve depuis Riamanhez jusqu'à Alexandrie, d'où les communications s'étendent à tout le reste de l'Égypte. Les bras ne manquent pas à ce pays; il s'y formera des hommes pour les diriger; le souverain peut y renouveler le prodige des pyramides. Cependant les ordres réitérés du grand-seigneur le forcèrent enfin de s'occuper de la guerre des Vahabites; on lui prescrivait de les détruire entièrement; il partit à la tête d'une puissante armée, et ne put que leur porter les premiers coups. Rappelé bientôt dans ses états, il laissa la conduite de la guerre à son fils Toussoum, que la Porte avait élevé à la dignité de pacha à deux queues. Le jeune général ne tarda pas à justifier le choix de son père, en remportant sur l'ennemi plusieurs avantages; mais atteint de la peste, il mourut en 1816, à peine âgé de vingt ans, au camp de Damanhour. Ibrahim Pacha, son frère, lui succéda; il battit les sectaires

dans plusieurs rencontres; reprit sur eux toutes les conquêtes qu'ils avaient faites, les dispersa complètement, et crut avoir terminé la guerre en faisant prisonnier leur chef qu'il envoya à Constantinople, ou le sultan Mahmoud le fit torturer, et mettre à mort sous ses yeux. Les guerres de religion ne s'éteignent pas si facilement, celle-ci renaitra encore de ses cendres, et sera suivie de beaucoup d'autres, sans que la croyance qu'elles condamnent soit détruite; le traitement barbare qu'a subi le chef lui donnera de nouveaux prosélytes. Les débris des Mameloucks s'agitaient aussi dans la Nubie. Ali-Mohammed, résolu de les anéantir, envoya contre eux, Ismaël, son plus jeune fils; il se proposait plusieurs autres avantages de cette expédition : la conquête de la Nubie, la découverte des mines d'or qu'on disait exister dans cette contrée, et enfin la faculté de recruter ses armées par les noirs de la Nubie et du Sennâr. Son ambition fut trompée sur tous les points; Ismaël avait pénétré assez facilement dans le pays, et traînait à sa suite une grande troupe de prisonniers; il pensa enfin à la retraite; il n'était plus temps : les maladies se mirent dans son armée; les peuples vaincus se réunirent; des combats journaliers s'engagèrent; le jeune général fit long-temps tête à l'orage; mais enfin, accablé par le nombre, il périt avec la plus grande partie des siens. M. Caillaud, de Nantes, savant naturaliste, accompagnait le malheureux Ismaël dans cette expédition; il eut la prudence de quitter l'armée avant les désastres qui l'assailirent, et entra en Égypte avant ses débris. Il prépare en ce moment un ouvrage, non seulement sur cette expédition, mais encore sur les découvertes qu'il a faites dans un pays où nul Européen n'avait pénétré avant lui; ce sera un appendice, nous dirons presque nécessaire, à l'histoire de la grande expédition d'Égypte. Tels sont les actes principaux du règne d'Ali-Mohammed, parmi lesquels on peut remarquer une foule de crimes affreux pour des âmes vulgaires, mais pas une seule faute, si l'on parle le langage des despotes. Voilà ce qui lui a mérité les éloges de tous ceux qui ont voyagé en Égypte, et qui, éblouis par son administration extérieure, n'ont pas vu les vices de celle qui pesait immédiatement sur le peuple; ils lui ont supposé la noble pensée de se soustraire à la domination du grand-seigneur, sans doute pour faire disparaître de son gouvernement les formes arbitraires et despotiques, tandis qu'on l'a vu obéir aveuglément à tous les ordres qu'il en recevait quand leur exécution servait ses vengeances ou ses projets d'agrandissement. Il a fait un appel à tous les commerçants du monde pour introduire chez lui des richesses dont il s'approprie la plus grande partie; il accueille les mécontents de tous les pays, pour importer dans ses états les arts qui lui manquent, ou pour grossir ses armées; mais ce ne sont dans ses mains que des instruments qu'il brise quand ils ne sont pas assez souples, ou ne remplissent pas ses vus; peu délicat sur la religion du serment, il s'est toujours affranchi de la foi jurée pour servir ses intérêts ou ses ressentiments; on vante sa tolérance; et, par lui-même ou par ses fils il a fait trois fois la guerre aux Vahabites dont l'erreur consiste à ramener l'islamisme à sa pureté primitive; ses plus grands partisans attendaient pour l'apprécier qu'il prit un parti dans la guerre des Grecs, et voilà que sur l'ordre du grand-seigneur il dirige contre eux une armée puissante, commandée par le seul fils qui lui reste. Tandis qu'en les soutenant ou seulement en gardant une exacte neutralité, il pouvait s'en faire de puissants auxiliaires; il a ainsi trompé la plupart des étrangers qui s'étaient enrôlés sous ses drapeaux dans l'espérance de marcher au secours de la liberté. Et ce qui prouve qu'il n'a pas désappris ses habitudes orientales et barbares,

c'est qu'il a fait mutiler bon nombre de ces étrangers, vaincus par les Grecs moins nombreux peut-être, mais électrisés par d'antiques et d'ineffaçables injures; c'est lui qui l'a fait, car on ne peut s'empêcher de croire que son fils ne suive l'impulsion et même n'exécute les ordres de son père; au reste l'intérêt qu'il avait d'abord excité se porte aujourd'hui sur les Grecs, et l'on serait charmé, pour le bonheur de l'humanité et le triomphe de la civilisation sur la barbarie, que les revers dont Ibrahim était menacé, se réalisassent. Quoiqu'il arrive, le retour de son armée victorieuse ou vaincue, prouvera évidemment aux Egyptiens qu'on ne veut pas la liberté chez soi, quand on va détruire celle des autres. Cependant si Ali ne s'était décidé que par des motifs de religion, quelle leçon ne donnerait-il pas aux princes chrétiens qui restent impassibles au milieu des désastres dont le croissant menace la croix!

ALIBERT (Jean-Louis), médecin du roi, et de l'hôpital Saint-Louis à Paris, et médecin adjoint du collège royal de Stockholm, est arrivé à une grande célébrité dans son art comme théoricien et comme praticien. Il s'est appliqué particulièrement à l'étude des maladies de la peau, et de celles auxquelles les femmes sont spécialement assujetties. Le grand nombre de ses opérations faites avec une rare habileté et presque toutes suivies du succès, lui ont acquis une réputation devenue européenne. Le Roi a voulu l'avoir pour un de ses médecins. Le peu de temps que lui laissent ses malades est par lui employé à rédiger et à publier ses nombreuses observations. Les étudiants font un grand cas de ses écrits où la clarté s'unit à la profondeur. Il s'est essayé également en littérature; mais il y a eu peu de succès. L'opinion publique a considéré comme un vol fait à l'art qu'il exerce le temps qu'il donne aux muses. S'il n'était qu'un médecin ordinaire, nous ne nous permettrions pas ces réflexions. Qu'importe, en effet, que la médiocrité s'exerce en vers ou en prose! il n'en est pas ainsi du docteur Alibert, il est de l'intérêt de la société qu'il soit toujours médecin et rarement littéraire.

ALI EFFENDI (Essüb), ambassadeur turc, après avoir travaillé à la chancellerie d'état de Constantinople fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Berlin, en 1795, puis de Berlin à Paris, où il arriva le 24 messidor an 5 (juillet 1797). La brillante réception qu'Ali Effendi reçut du directoire, lui inspira pour le gouvernement français une préférence qu'il ne chercha point à dissimuler; mais craignant que l'influence du gouvernement anglais ne le desservit auprès de la Porte, il n'osa retourner à Constantinople, lorsque l'expédition d'Égypte eut occasionné la guerre entre la Turquie et la France; il continua de demeurer à Paris où le directoire le traita toujours avec distinction. Les relations entre les deux puissances ayant été rétablies sous le gouvernement consulaire, Ali signa, le 17 vendémiaire an 10, conjointement avec M. de Talleyrand-Périgord, les préliminaires de la paix qui ne tarda pas à être définitivement conclue. Alors il put retourner à Constantinople, où le divan lui fit un accueil favorable. Depuis cette époque Ali Effendi s'est retiré dans une maison de campagne agréablement située sur les bords de la mer Noire.

ALIFF (N.), auteur anglais, a publié plusieurs ouvrages sur la politique et sur la religion. Dans l'une de ces productions, intitulée *des Devoirs du citoyen*; il voue les tyrans et leurs satellites à la haine des peuples; c'est surtout contre les hommes de loi, les prêtres et les soldats qu'il se déchaîne avec une impudence sans exemple. Dans un autre ouvrage il attaque les personnages les plus respectables de

l'Ancien et du Nouveau Testament, et cherche à verser le ridicule sur les fondateurs de leurs doctrines qu'il regarde comme des sources de tyrannie. Traduit devant les tribunaux pour ce dernier ouvrage, M. Aliff et son imprimeur subirent un jugement sévère; depuis lors il est retombé dans l'oubli dont ses compositions médiocres et originales n'auraient jamais dû le faire sortir.

ALIGRE (le président d'), issu de l'une des plus nobles familles de la haute magistrature, comptant même des chanciers parmi ses ancêtres, était président à mortier du parlement de Paris, et avait à peu près quarante ans, lorsque le crédit de M. de Laverdy, alors contrôleur général des finances, le fit nommer par le roi, à la place de premier président du même parlement. Dans cette nouvelle dignité, il développa de grands talents et un discernement remarquable, autant par sa justesse que par sa profondeur; on admirait particulièrement l'étendue de sa mémoire et le classement de ses idées, dans la manière dont il prononçait les arrêts les plus compliqués. Lors de l'exil du parlement, en 1771, il obtint en même temps les suffrages de la cour, de sa compagnie et de l'opinion publique, par la sagesse avec laquelle il ménagea tous les intérêts, et toutes les passions. Le désordre des finances, et la fermentation politique qui s'était répandue dans toutes les classes déterminèrent, en 1788, Louis XVI et son conseil à convoquer les états-généraux. La sagesse des pressentiments du président d'Aligre, lui inspira le dessein de s'opposer de tous ses moyens à cette dangereuse convocation; ce qui divisa la cour en deux partis: le roi crut devoir accorder une audience privée à ce sage magistrat, qui employa cette audience à lire au roi, en présence du ministre Necker, un mémoire dans lequel étaient développés pertinemment les nombreux motifs de sa répugnance pour la convocation projetée. La lecture étant achevée, la séance fut levée sans qu'après la lecture du mémoire, il fut proféré une parole. M. Necker emporta l'écrit et la convocation fut décidée; on sait de reste ce qui en est advenu. Comme la conduite politique du président d'Aligre dans ces circonstances avait été universellement connue, et travestie aux yeux de la multitude par les nombreux pamphlets qui se publièrent alors, il arriva que le président d'Aligre fut mandé par l'autorité populaire. Arrêté chez lui, et conduit à l'hôtel de ville, les meneurs ne demandaient pas mieux que de l'associer aux victimes, frappées dans la même journée; mais par un bienfait de la providence, il se trouva parmi les hommes revêtus de l'espèce d'autorité municipale qui s'exerçait ce jour-là, un ancien domestique de la maison d'Aligre, qui parvint à sauver son maître, à le soustraire à ses bourreaux et à le ramener chez lui. M. d'Aligre échappé à ce danger, ne s'occupait plus que des moyens de quitter la France et surtout la capitale. Il emprunta par voie d'hypothèque des sommes considérables formant à peu près l'équivalent de ses immeubles. Avec cette somme, il émigra accompagné de sa famille; il voyagea d'abord dans le continent et se fixa long-temps à Bruxelles. Au bout de quelques années il passa en Angleterre pour être plus près de ses fonds, placés presque en totalité dans la banque de Londres. Autant il s'était montré estimable lorsqu'il occupait en France la place de premier magistrat, autant il se fit remarquer dans les diverses capitales qu'il habita, notamment à Bruxelles et à Londres, par son extrême avarice, et par l'ardeur avec laquelle sa femme et lui se livraient aux plus basses spéculations que leur inspirait leur cupidité. Nous épargnons à nos lecteurs les détails de cette conduite que certains biographes n'ont pas hésité de publier, et que les actes de courage et de sagesse de ce magistrat auraient dû les

l'assemblée constituante, M. le baron d'Allarde abandonna la carrière politique et se livra tout entier au commerce où il ne fut pas heureux; il accepta la place de régisseur de l'octroi municipal de Paris, comptant mal à propos sur l'acquiescement des sommes considérables que lui devait le gouvernement, il se vit forcé de manquer à ses engagements; mais cette faillite, dont les traces disparurent par le remboursement intégral de ses créanciers, fut loin de porter la moindre atteinte à sa réputation. En 1809, le baron d'Allarde mourut à Bezançon, à l'âge de soixante ans. Son fils, connu à Paris, sous le nom de *Francis*, par d'agréables chansons, est l'un des auteurs solidaires du vaudeville. On voit souvent son nom sur les affiches de ce théâtre.

ALLASSEUR (PIERRE), fut envoyé à la convention par le département du Cher. Il y prit séance à la fin de septembre 1793, et ne parut qu'une fois à la tribune; ce fut pour voter dans le procès de Louis XVI. Ce vote est essentiel à rapporter: « Rome » chassa ses rois et eut la liberté; César fut assassiné par Brutus et eut un successeur; les Anglais » immolèrent leur tyran et bientôt rentrèrent dans les fers. Je pense donc que pour établir la liberté, » Louis doit-être détenu jusqu'à la paix et ensuite » banni. » Depuis cette époque M. Allasseur a totalement disparu de la scène politique.

ALLE (N.), instituteur des sourds-muets, à Gmünd, ville ci-devant libre et impériale de Suabe, faisant aujourd'hui partie du royaume de Wurttemberg, n'est connu en France que depuis 1822, par un acte de bienfaisance, envers un jeune sourd-muet, arrêté comme vagabond, à Bernhausen, en décembre 1821. Plus heureux que l'abbé de l'Épée qui croyait avoir retrouvé dans un autre sourd-muet, le comte de Solar, qu'il ne put toutefois faire rentrer dans ses droits, sa famille présumée s'obstinant à ne pas le reconnaître, M. Alle est parvenu à force de patience, de talents et d'adresse, à tirer du jeune sourd-muet le secret de sa naissance, de sa famille, de son pays, de sa ville natale et du rang que ses parents y tiennent. Le compte que M. Alle rend à un amis de ses efforts pour apprendre ce qu'il lui importait de savoir, est extrêmement curieux. Il en résulte que le jeune homme est né à Argos, que son père, général grec, riche et revêtu de décorations, y avait un vaste palais qui fut consumé par les flammes lors de la prise de cette ville par les Turcs; que le jeune grec avait reçu quatre blessures dans cette circonstance; qu'il avait été transporté sur un vaisseau qui faisait voile pour Trieste où on l'avait déposé; que la crainte de voir arriver les Turcs dans cette ville, l'avait forcé à s'en éloigner, que dépouillé en route par des brigands il avait été arrêté comme vagabond, et détenu jusqu'au moment où il avait été confié à M. Alle. C'est M. le baron de Semann, officier Wurttembergeois qui partait pour la Grèce, que le bailliage de Stuttgart à chargé de remettre le jeune sourd-muet à sa famille. Nous sommes redevables de ces particularités à la correspondance de M. Alle, traduite de l'allemand en français, par le docteur Lortet de Lyon, qui a déjà, jeune encore, des droits à la célébrité par la philanthropie la mieux entendue.

ALLEGRAIN (CHRISTOPHE-GABRIEL), statuaire, naquit à Paris en 1710. Son père Étienne Allegrain, peintre de paysage, et membre de l'académie, seconda les heureuses dispositions de son fils pour la sculpture. Né avec un jugement sain, et le sentiment du vrai et du beau, le jeune Allegrain ne se laissa pas séduire par le faux goût qui dominait l'école française à cette époque. On peut penser qu'en s'écartant ainsi du sentier, on pour mieux dire de l'ornière suivie par ses contemporains, il dut éprou-

ver bien des contradictions, et que ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se faire une réputation. Mais fidèle imitateur de la nature enrichie par l'étude de l'antique, il sut résister aux avis et aux exemples de Pigale son beau-frère, qui jouissait alors d'une réputation colossale. Sa persévérance dans la bonne route, qui le faisait passer dans l'académie comme un original, retarda long-temps son admission dans ce corps savant, qui par suite ne l'admit même que par une espèce de faveur, sur son Narcisse, figure remplie de grâce et de naïveté. Parmi les nombreux ouvrages de cet artiste célèbre, nous distinguerons particulièrement, sa statue de Vénus, la baigneuse qu'il fit pour le roi, et la Diane qui décorait le pavillon de Lucienne, qui fit beaucoup de sensation, et que madame Dubarri paya généreusement le double du prix convenu; on peut voir plusieurs de ces figures exposées maintenant dans la galerie de Luxembourg. Allegrain peut être regardé avec raison comme le restaurateur de l'art du statuaire en France, et comme le premier qui l'ait attaché à la manière et aux préjugés de l'ancienne école; pour le rapprocher de la nature, de l'antique, de la vérité, et des grâces, véritables compagnes de la beauté. Cet artiste est mort à Paris; le 17 avril 1795. Il n'a jamais fait d'élèves, et n'a pas laissé de postérité.

ALLEMAND (ZACHARIE - JACQUES - TAKÉNOUX, comte), naquit à Port-Louis, en 1762, et des son plus jeune âge se destina à la marine. Ne voulant devoir son avancement ni à sa qualité de noble, ni même à son père, lieutenant de vaisseau, il abandonna la maison paternelle, se fit mousse, et partit de cet humble grade pour effectuer son avancement. Il était arrivé au rang de vice-amiral, quelque temps avant sa retraite. Il avait servi et s'était distingué sous le bailli de Suffren, comme officier auxiliaire, de 1770 à 1783. Fait capitaine de haut-bord en 1793, on lui donna le commandement de la *Carmagnole* frégate de 44 canons, avec laquelle il combattit une frégate anglaise la *Tumise*, et s'en empara ainsi que des navires qu'elle convoyait. Les diverses prises qu'il fit ensuite de bâtiments chargés de vivres, furent assez considérables pour suffire aux approvisionnements des ports de la Manche. On lui donna en 1801, le commandement d'un vaisseau de 74 canons, le *Duquesne*, avec lequel il fut chargé d'interdire les établissements anglais du Labrador, et d'attaquer le Canada. Il s'empara provisoirement d'un convoi considérable parti de Québec; il attaqua ensuite Toussaint Louverture; puis il eut l'occasion de se distinguer à la Dominique. Ramené dans l'océan, il s'empara du vaisseau le *Calcutta*, ainsi que d'un convoi très riche et très nombreux que ce navire protégeait. Employé ensuite comme vice-amiral, en 1809, il eut le bonheur, par ses précautions, de sauver l'escadre qu'il commandait, composée des forces navales de Brest et de Rochefort, et de la garantir des mesures formidables et destructives que le capitaine Cochrane avait fait organiser; le moyen de salut qu'il employa consista dans une estrade qu'il fit établir à 400 toises de ses lignes, qui furent ainsi garanties des effets de l'explosion d'une machine infernale composée de 1500 barils de poudre; de 3000 grenades, de 500 caisses de ferailles et d'un nombre proportionné de fusées à la congrevé qui s'embranchèrent et furent lancées toutes à la fois. L'habileté du vice-amiral ne put cependant prévenir la perte de quatre vaisseaux livrés à la fureur de ce fleau par l'imprudence coupable de leurs capitaines. Faute qui fut punie par la dégradation ou la condamnation à mort de l'un des quatre, et la détention des trois autres. En 1810, il fut nommé vice-amiral, commandant en chef de l'escadre de Toulon. Dans la campagne suivante, il fit sur l'océan pour environ 20 millions de prises qu'il ramena dans le

port de Lorient ; après avoir coulé à fond les bâtiments qui contenaient les objets capturés, et malgré la poursuite de vingt vaisseaux de guerre anglais. Il fut fait comte de l'empire et grand-officier de la légion d'honneur. En 1814, Louis XVIII le décora de l'ordre de Saint-Louis, et cependant il ne fut point remis en activité, quoiqu'il n'eût pris aucune part aux événements des cent jours. En 1816, il composa et publia un précis historique sur l'ordre militaire du Saint-Sépulchre, ce qui lui a fait donner la grande administration de cet ordre par Sa Majesté. M. le comte d'Allemand se vit recherché alors par un homme à longue vue de la capitale qui fit des spéculations sur ce nouveau titre, et en tira, dit-on, un excellent parti.

ALLEN (ETMAN), se signala dans la révolution américaine, et y développa un courage remarquable. Ses habitudes cependant étaient fort simples, et la douceur de ses mœurs ne permettait pas de deviner l'énergie avec laquelle il servit constamment la cause de la liberté. Il était né, en 1752, à Salisbury dans le Connecticut, et s'était d'abord réuni à un parti connu alors sous la dénomination des *enfants de la montagne verte*. Il fut fait prisonnier, mis en jugement et condamné à perdre la tête comme rebelle. Son parti le sauva. Il prit part à la bataille de Lexington, premier acte d'hostilité remarquable, puis il fut s'emparer de Ticonderago et du lac Champlain. Il entreprit aussi, mais sans succès alors, de réunir le Canada aux États-Unis ; il échoua dans l'attaque du Montiel, et fut livré aux fureurs des Anglais et des naturels du pays. Rendu à la liberté, il revint aux États-Unis, vécut tranquille dans ses terres, et mourut subitement, en 1789. Il s'était livré, vers la fin de sa vie, à la composition de quelques écrits sur la météorologie et sur le système de Pythagore. Ses opinions exaltées, à cet égard, troublèrent son esprit ; il croyait voir le corps dans lequel son âme allait passer au sortir de la vie ; c'était un cheval blanc pour lequel il invoquait d'avance les soins de ses amis.

ALLEN (PIERRE-ALEXANDRE-JOSEPH), reçut le jour à Saint-Omer, le 4 août 1772. Simple canonnier au bombardement de Lille, en 1792, il fut admis au corps du génie dans lequel il devint capitaine en 1795 ; il fut employé à des opérations topographiques le long des côtes qui s'étendent de Dunkerque au fort Louis, opérations jugées nécessaires pour l'histoire de la guerre d'alors, et fut fait ensuite chef d'état major du génie aux armées de Mayence et du Danube. En 1798, il gagna le prix proposé par l'institut national sur *l'influence morale et politique de la peinture*. En 1799, il dirigea comme ingénieur la traversée du Saint-Gothard par l'armée de réserve. Nommé ensuite chef de bataillon, puis secrétaire et ensuite directeur du dépôt des fortifications, il se distingua dans les divers travaux qui lui furent confiés. Lors de l'expédition des Anglais sur l'Escout, en 1809, le ministre directeur qui résidait à Anvers le chargea de reconnaître les positions. En mars 1814, il fit les plus grands efforts pour arrêter les progrès des alliés sur Paris, et eut le bonheur d'arrêter leur armée sur la route de Clichy, jusqu'à la signature du traité qui assura le salut de la capitale. Napoléon l'ayant appelé lors des cent jours, il n'accepta aucune de ses offres et conserva son refus dans les feuilles publiques. Sa conduite fut en toute occasion celle d'un excellent officier et d'un homme d'honneur. Au retour du Roi, M. Allen reprit ses fonctions d'aide-major de la garde nationale, et devint peu de temps après conseiller du Roi, en service extraordinaire. Il est auteur de plusieurs écrits estimés ; l'un est *l'histoire du génie militaire en France* ; l'autre est un précis sur *l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les*

Romains ; il travaille maintenant à une histoire de France, considérée dans ses rapports avec l'établissement de ses frontières et avec ses guerres défensives.

ALLIER (CLAUDE), curé de Chambones, manifesta des 1789, la haine la plus forte contre la révolution. Il parvint à réunir dans un village situé à peu de distance du Puy-en-Vélay, un grand nombre de nobles armés ; le lieu de leur rassemblement fut connu depuis sous le nom de *camp de Jales*. Ce rassemblement contre-révolutionnaire inquiéta longtemps les patriotes. Après en avoir soigneusement calculé les forces, ils se déterminèrent à le combattre, et rassemblèrent à cet effet plusieurs régiments dont la bravoure assura enfin la victoire aux républicains. Le camp fut dissipé à l'instant même, les nobles du pays disparurent tous ; mais on se saisit de la personne du curé de Chambones, qui livré à un tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort et exécuté le 5 septembre 1793. Un de ses parents, Dominique Allier, ayant partagé ses opinions politiques et fait partie du camp de Jales, eut le même sort en septembre 1798. Il était accusé, en outre, d'être un des agents des princes français.

ALLIETTE (chiromancien), dont on n'a connu ni la famille, ni l'origine, se donnait à Paris pour un tireur de cartes, et celles dont il se servait étaient des *cartes de Tarots*, c'est à dire chargées de figures symboliques, créées par une imagination blessée, et surchargées de représentations bizarres, dont le prétendu chiromancien ne pouvait rendre compte ni à lui ni aux autres. Il exerçait son industrie dans un petit asile qu'il avait dans l'une de ces petites maisons qui environnaient autrefois le Louvre. Beaucoup de femmes élégantes et crédules venaient fréquemment le consulter en secret. Par la nature de leurs questions, il devinait leurs passions favorites, il promettait du bonheur et des belles cartes aux joueurs, de la fidélité et de beaux amants aux femmes galantes, le gain de leurs procès aux plaideurs, etc. ; son langage mystérieux portait, malgré lui, l'empreinte de sa profonde ignorance. Le rédacteur de cet article, accompagna un soir une belle dame chez le cartomancien Alliette. Quoique le chevalier de la dame curieuse, ne fut rien moins qu'un sorcier, il fut tout étonné de voir le diseur d'oracles, muet à la 3^{me} ou 4^{me} question. Il s'obstina dans son silence même vis-à-vis de la dame, et pour son argent ne lui donna qu'un petit billet cacheté qu'elle ne devait ouvrir que le lendemain chez elle, et par lequel il l'invitait à revenir seule, et à ne plus se faire à l'avenir accompagner d'un tiers, quand il lui plairait de venir le consulter. On peut juger combien l'indiscret écuyer de la dame fut grondé. Le cartomancien Alliette a composé plusieurs livres sur son art ; mais ces livres sont aussi insignifiants que ses conversations et ses oracles. Il mourut vers les derniers jours du 18^{me} siècle. Voici la notice de ses ouvrages qu'il publia sous le nom d'*Estéilla* ou le *zodiaque universel* ; 1^o les *oracles d'Estéilla* ou le *zodiaque universel* ; 2^o la *manière de se servir des cartes* appelées *Tarots* ; 3^o *Cours théorique et pratique du livre de Thott pour apprendre l'art de rendre des oracles*. Ces divers écrits sont inintelligibles.

ALLIONI (CHARLES), né en 1725, célèbre médecin de Turin, s'était livré avec ardeur à l'étude de son art, et il avait porté très loin celle de la botanique et de l'histoire naturelle. Devenu professeur de ces sciences diverses à Turin sa patrie, ses grands talents et sa renommée le firent admettre successivement parmi les membres de l'institut de Bologne, et des académies de Montpellier, Madrid et Göttingue. Il a composé sur les sciences qu'il cultivait divers ouvrages très estimés, écrits en latin ou en italien. Son livre principal sur la botanique est orné de 75 gravures, représentant 300 plantes indigènes

du Piémont, et toutes parfaitement dessinées. Les dessins de ces estampes, déposés dans la bibliothèque du musée de Turin, sont l'objet de la curiosité de tous ceux qui visitent ce musée. Allioni est mort, en 1804, âgé de 79 ans. Sa réputation était européenne.

ALLIX (JACQUES - ALEXANDRE - FRANÇOIS), fils d'un célèbre professeur de mathématiques, naquit à Perci (département de la Manche); le 27 septembre 1776. Sa jeunesse fut cultivée avec grand soin par ses parents; les sciences exactes, celles d'agrément, l'étude des langues et des belles lettres l'avaient exclusivement occupé, lorsqu'à l'âge de 16 ans, en 1792, il entra dans la carrière militaire. Ce fut à l'arme de l'artillerie, à laquelle son père avait été lui-même attaché comme professeur, qu'il donna la préférence. Il servit d'abord dans l'armée du Nord, se distingua au siège de Luxembourg et fut fait colonel à l'âge de 20 ans. Il se fit remarquer dans le passage du mont Saint-Bernard, et il commanda l'assaut qui rendit l'armée française victorieuse de Verone. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue sous le général Leclerc. Le peu d'empressement qu'il témoigna à la journée du 18 brumaire, et à celui qui en recueillit le fruit, tint pendant quelques années le général Allix dans une espèce de disgrâce. Cependant l'empereur Napoléon qui rendait justice à la bravoure et à l'habileté de cet officier, l'attacha spécialement au service de Jérôme son frère, qu'il venait de faire roi de Westphalie. Les services éminents qu'il rendit à ce roi, le firent élever du grade de général de brigade à celui de général de division; mais cet avancement ne fut pas du goût de Napoléon, qui conservait encore de la rancune contre cet officier; néanmoins il reçut à cette époque la décoration de la légion d'honneur. Lors de la chute du royaume de Westphalie et de son monarque, le général Allix ne put reprendre dans l'armée que son ancien grade de brigadier; mais au moins avait-il conservé les autres bienfaits de Jérôme, qui lui avait donné le titre de comte de Fraudenthal, titre qu'il n'a jamais pris, et l'investiture du domaine de ce nom. Les armées alliées ayant inondé la France, en 1814, il les combattit et s'opposa autant qu'il le put à cette humiliante invasion. Il se couvrit de gloire en défendant la ville de Sens, ouverte de toutes parts, qui n'était défendue que par de nouvelles levées, avec lesquelles il parvint à chasser de la forêt de Fontainebleau les Cosaques qui s'y étaient établis, et battit les Autrichiens en plusieurs rencontres; ce fut alors qu'il reconquit son grade de général de division. Rappelé aux armées du Nord, après le retour de Napoléon, en 1815, il fut employé tour-à-tour comme guerrier et comme négociateur, ce qui l'empêcha de figurer à la bataille de Varterloo. Compris depuis dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, quelques jours après le 2^e retour de Louis XVIII, il subit son exil, et se proposa d'aller habiter son comté de Fraudenthal. Il s'était borné à choisir son asile dans l'une des fermes de ce comté, lorsqu'il s'en vit empêché par les ordres du prince de Hesse-Cassel. Il appela de cette violence à la diète de Francfort qui se déclara incompétente. Il fut alors chercher un autre asile à peu près tranquille, et l'ayant trouvé, il s'y livra exclusivement à l'étude, et particulièrement à celle des hautes sciences. Il composa entre autres écrits un livre sur l'astronomie, s'y attacha à combattre le système des Newton, auquel il s'efforça d'en substituer un autre qu'il avait créé. Ce bouleversement du monde qu'il avait entrepris, était à coup sûr une occupation bien innocente, et semblera sans doute aux esprits paisibles, préférable aux dangers, aux hasards et aux diverses chances de la guerre. Qu'importe en effet les vains calculs des hommes sur les causes motrices des corps célestes qui agissent ou réagissent sur notre globe? Mais il

fallait un aliment à l'esprit actif du général Allix, et il n'en pouvait choisir un plus noble. Le marquis De la Plache combattit le système de cet officier, travail dont il eut pu se dispenser, ne fut-ce que par le sentiment de respect qui est dû au malheur. Le général Allix au surplus fut bien vengé par l'accueil que fit l'Europe savante à son ouvrage qui est aujourd'hui traduit en anglais, en allemand et en italien. Le mérite et les grandes qualités de cet officier ont déterminé son rappel en France, en 1819. Lors de l'avènement de Charles X, il fut compris dans la liste des lieutenants généraux mis à la retraite, sans doute par suite de son arrestation, en 1822, ayant été compromis dans l'affaire du général Berton.

ALLIX (JEAN-BAPTISTE), né à Oullins près Lyon, chef d'escadron dans l'arme des cuirassiers, se fit remarquer dans une foule d'occasions par une grande valeur. Au combat du Mont-Cassel, à la tête de dix cavaliers, il chargea plusieurs bataillons anglais, prit une pièce de canon et fit 100 prisonniers. Le surlendemain n'ayant avec lui que deux cavaliers, il enleva et fit prisonnier au combat du Lers, un peloton autrichien. En Italie, seulement à la tête de 12 hommes, il dissipa un corps d'Autrichiens occupant une position avantageuse dans Mûlta et enleva 11 husards. Il se signala à la bataille de Marengo et contribua à cette victoire avec le 2^e régiment de cuirassiers qu'il commandait; poussé par son ardeur dans la mêlée, il s'élança seul au milieu de l'infanterie ennemie et enleva un drapeau qui lui valut un sabre d'honneur. Il avait quitté l'armée et vivait paisiblement dans ses foyers, honoré de l'estime de ses concitoyens qui l'avaient plusieurs fois nommé maire de sa commune, lorsque, sur la supposition qu'il avait pris part, en 1815, à une conjuration, il fut décrété et incarcéré. Une longue instruction établit son innocence et lui fit recouvrer sa liberté. Il retourna chez lui, et y retrouva de la part de ses concitoyens un surcroît d'estime et d'amitié, comme pour le dédommager de la disgrâce injuste qu'il venait d'éprouver.

ALLONVILLE (ARNAUD-FRANÇOIS comte d'), était major du régiment d'auxerrois infanterie, lorsqu'il émigra, en 1791. Il se rendit à l'armée des princes, y fut fait colonel et reçut, en 1795, la croix de Saint-Louis. Ayant perdu sa première femme et s'étant depuis rendu en Russie, il y épousa en secondes noces une arrière-petite-fille du célèbre général Munich. Sous la date de 1792, M. le comte d'Allonville avait publié en Europe, une lettre qu'il adressait au député Malouet, et par laquelle il combattait les doctrines à l'aide desquelles ce député prétendait justifier l'établissement éphémère de la monarchie constitutionnelle d'alors. Il entra en France, en 1814, avec les Bourbons. Avant et depuis cette époque, il s'est occupé de divers ouvrages politiques et historiques, le 1^{er} qu'il ait publié date de 1813, il est intitulé : *Précis biographique sur la personne de Louis XVIII*; M. le comte d'Allonville en a adressé des exemplaires à toutes les puissances de l'Europe. Il s'est fixé à Paris depuis 1815.

ALLONVILLE (Louis d'), frère puîné du précédent, né en 1774, avait émigré comme son frère. Il s'était attaché également à l'armée des princes, on lui commanda un corps de cavalerie, connu sous le nom de *nobles de la province de Champagne*; puis il se détermina à rentrer en France, par suite de la journée du 18 fructidor, il fit partie de l'expédition de l'armée d'Égypte, accompagnant le général Dommartin son parent, qui commandait l'artillerie. Il y fut fait directeur général des finances, et de retour en France en 1802, il fut nommé inspecteur dans l'administration des domaines. La famille des Bourbons étant rentrée en France, M. le comte d'Allonville reçut la croix de Saint-Louis et fut fait préfet;

du département de la Creuse, place qu'il perdit par l'apparition de Napoléon pendant les cent-jours. Aussitôt sa destitution, il s'était hâté de quitter Guéret, et de se rendre à Vitry, son pays natal, où il reçut le 12 juillet 1815, sa nomination à la préfecture d'Ille-et-Vilaine. Quelques mois après, il fut fait chevalier de Saint-Louis. L'attachement énergique des deux frères d'Allonville à la cause de la légitimité était pour eux une habitude ou plutôt une vertu de famille. Un de leurs oncles (le chevalier d'Allonville) sous-gouverneur de l'infortuné dauphin, fils de Louis XVI, avait été tué le 10 août 1792, en défendant les Tuileries. Son frère, le baron d'Allonville, en combattant vaillamment à l'armée de Condé, avait aussi péri en décembre 1793.

ALLUT (Antoine), né à Montpellier, en 1743, s'était fixé à Uzès comme avocat, où demeurait également Mme Verdière sa sœur, célèbre par des ouvrages de poésie, pleins de grâces et d'esprit. Lui-même était littérateur distingué, et plusieurs articles estimés de l'Encyclopédie sont sortis de sa plume. La confiance qu'on avait en ses lumières le fit appeler au corps législatif, en 1791. Ses concitoyens, pour le choisir, s'étaient rappelés qu'il s'était montré partisan des principes de la révolution, que tous les honnêtes gens professaient avant qu'elle éclatât. Il se fit remarquer à cette assemblée par ses travaux et ses discussions dans les comités, plutôt qu'à la tribune où il parut rarement. Il ne fut pas renommé pour la convention et s'en retourna à Uzès, où il reprit son premier poste de procureur de la commune. A l'époque du 31 mai, il se prononça même par des écrits et par des adresses pour le parti de la gironde, contre celui de la montagne, ce qui le perdit. Proscrit par le parti victorieux, il échappa long-temps aux poursuites, mais enfin il fut arrêté et subit la peine de mort, un mois avant le 9 thermidor.

ALMENARA (Don JOSEPH MARTINEZ DE HERVAS, marquis d'), né dans la ville d'Uxijar, royaume de Grenade. Il était très jeune lorsque le roi d'Espagne, Charles IV, le chargea successivement de missions de la plus haute importance, auprès du directoire exécutif de France et du 1^{er} consul Bonaparte; il fut ensuite nommé ambassadeur à Constantinople, où les plus vives convulsions politiques lui firent courir les plus grands dangers. Il était encore dans cette ville, à l'époque où le roi d'Espagne et sa famille se déterminèrent à venir en France; il ne reparut en Espagne que vers juillet 1809, Joseph frère de Napoléon y était alors assis sur le trône des Bourbons. M. le marquis d'Almenara fut appelé pour concourir à ce gouvernement comme conseiller d'état, et se trouva associé dans ces fonctions aux personnages les plus considérés de l'Espagne. Il conserva pendant quelque temps le portefeuille du ministère de l'intérieur et y fit remarquer ses talents en diplomatie et en administration. Lors du retour de Ferdinand VII sur le trône de son père, le marquis d'Almenara fut obligé de venir chercher un asile en France. Sa première occupation dans cette retraite fut de défendre son fils le chevalier d'Hervas, violemment attaqué par don Pedro Cevallos; cette défense qui fit autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit du marquis d'Almenara, a forcé ses ennemis à reconnaître leurs torts. Depuis cette époque, il s'est livré aux travaux de la littérature. Il a donné plusieurs écrits importants au Censeur, sous la désignation du *Bachelier de Salamanca*; parmi ces articles on distingue *L'Espagnol pacifique*, et *l'Alcade de Mirabueno*; il a composé un *éloge historique du général Ricardo*, qui a eu du succès en Espagne et en France; on lui doit aussi une analyse des deux premiers volumes de *l'Histoire de l'inquisition en Espagne*; on sait qu'il s'occupe en ce moment d'une *histoire véritable et philosophique de la guerre et de la révolution d'Espagne*. Il avait

marié sa fille au maréchal Duroc, duc de Frioul.

ALMENARA (don DIEGO), Espagnol de la province d'Estramadure, avait débuté à la cour d'Espagne par gagner l'affection du prince de la Paix, Manuel Godoy qu'il recommanda fortement au roi Charles IV, dont il était le favori. Mais la disgrâce du protecteur obligea le protégé à se cacher lors de l'émeute de Madrid contre ce ministre. Almenara se montra ensuite à la cour lors du retour à Madrid de Ferdinand VII, et de son avènement au trône d'Espagne; mais ce monarque lui ayant fait un mauvais accueil, il fut obligé de chercher un asile en France. Il y fut instruit des dispositions de Napoléon contre la famille royale d'Espagne, retourna à Madrid et se montra l'un des plus grands ennemis de l'usurpation française. Cette conduite lui mérita la confiance de ses compatriotes qui le députèrent aux cortès, où il exerça beaucoup d'influence. Il eut la plus grande part à la rédaction de l'acte constitutionnel, et quoiqu'il eût puissamment contribué au retour de Ferdinand dans ses états, son exaltation dans les cortès ayant laissé des souvenirs dans l'esprit du roi, il fut obligé de revenir en France et d'y attendre des circonstances plus favorables. Elles se présentèrent, en 1820, mais don d'Almenara n'ayant point figuré dans les événements publics de cette époque, nous sommes obligés de terminer ici les détails ultérieurs de sa vie politique.

ALMERAS (N.), lieutenant général, était sous-lieutenant à l'armée des Alpes, où sa bravoure et ses talents l'élevèrent au grade de chef de bataillon, adjudant-général. Il se trouvait à la tête d'un détachement de 200 hommes, en 1794, dans la vallée d'Aoste, et y défut un corps de 1500 Piémontais. Envoyé, en l'an 5, dans les départements méridionaux ou les partis opposés sous l'influence de chefs furieux, se firent une guerre à mort, il parvint à y rétablir la paix, et reçut des félicitations du conseil des cinq-cents, auquel il venait de rendre compte de ses opérations. Attaché au général Kléber il le suivit en Egypte, et prit une part glorieuse à toutes les affaires qui eurent lieu dans cette partie du monde. Revenu en France avec les débris de l'armée, il fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, où il mérita et obtint le grade de général de brigade; il alla ensuite commander à l'armée du Nord; suivit l'empereur dans la guerre de Russie, se distingua d'une manière particulière le 7 septembre 1812, à la bataille de la Moskowa, et fut nommé général de division. Après avoir échappé comme par miracle aux désastres de la retraite, il ne reentra en France que pour recommencer l'année suivante une lutte pénible qui, malgré des prodiges de valeur, ne put garantir la patrie de l'invasion ennemie. Le 30 août 1814, le lieutenant-général Alméras fut nommé par le Roi chevalier de Saint-Louis.

ALMODOVAR (le duc v'), Espagnol, s'est acquis des droits à la célébrité non pas comme grand d'Espagne, ni comme ministre plénipotentiaire en Russie, en Portugal et en Angleterre; mais comme littérateur et comme écrivain distingué. En 1781, il publia un journal intitulé : *Décade philosophique*; il traduisit ensuite *l'Histoire philosophique et politique des deux Indes*, par l'abbé Raynal. On sent combien le traducteur dut faire de coupures et de retranchements à l'original, et combien il dut prendre de précautions, pour faire paraître un tel livre, dans un temps où la censure ecclésiastique et l'inquisition étaient dans toute leur force et jouissaient de tous leurs droits en Espagne. Il ne paraît pas que la tranquillité de l'auteur ait été troublée pour cet objet. Il est mort à Madrid en 1794.

ALMON (JEAN), naquit à Liverpool, en 1748. Son éducation étant finie, il voyagea quelque temps, chez l'étranger, puis il vint, en 1759, s'établir comme

libraire à Londres, il se montra l'un des plus grands détracteurs des ministres du roi George III, et de son administration. Il avait débuté dans cette orageuse carrière par publier, en 1760, *Un examen critique du règne de George II*, à la suite de cet écrit, Almon fit paraître successivement : *Un examen de l'administration de Pitt*; un recueil d'anecdotes sur la vie de Chatam, et une collection d'anecdotes biographiques sur les personnages les plus illustres de ce temps. Bientôt s'éleva la fameuse querelle dirigée contre le trône, entre Wilkes et Butte, c'est à dire entre le ministre et l'autorité, Almon qui venait d'acheter un fond considérable de librairie dans Piccadilly, seconda de sa fortune, de son commerce et de son crédit, le parti de l'opposition. Il publia sur ces entreprises un pamphlet nouveau intitulé : *des jurés et des libelles*, ce qui lui valut une citation au banc du roi, à laquelle on ne donna cependant point de suite. L'autorité avait à se garantir d'un ennemi plus redoutable ; en effet parurent alors les fameuses lettres de Junius, le défenseur le plus hardi des libertés publiques, le pamphlet le plus remarquable de tous ceux qu'on eut vus jusqu'alors, par la force, la véhémence et le ton satirique qui y règne constamment. Il produisit un tel effet sur l'autorité qu'elle sembla reculer devant lui et resta muette, n'ayant rien à opposer à la pureté de son patriotisme, malgré l'audace de ses accusations. Ces lettres de Junius furent suivies de cette fameuse lettre au roi où l'auteur semble avoir emprunté la voix de l'histoire et de la postérité pour dire au monarque les vérités les plus fortes et les plus sévères. Rien n'est comparable au mouvement qu'occasiona cette terrible lettre de la part des agents de l'autorité, rien ne fut épargné pour en découvrir l'auteur ; toutes les recherches furent vaines, on s'en prit alors aux libraires convaincus de l'avoir vendue ; Almon fut condamné à payer une amende de dix marcs, et à donner pendant trois ans, des cautions de sa bonne conduite. Le *registre parlementaire*, journal, qui se continue encore aujourd'hui a été fondé par Almon. Il a aussi publié la *Correspondance de Wilkes* et un *Recueil d'œuvres politiques* dont un ardent patriotisme fait tout le mérite. Il donna ensuite, et ce fut sa dernière entreprise, une édition du *Junius*, accompagné de notes biographiques et curieuses, où l'on trouve les renseignements les plus complets sur les hommes qui y sont cités. Malgré les nombreuses éditions des lettres de Junius et la gloire attachée à cet ouvrage célèbre, le nom de son auteur est resté, jusqu'à ce jour, enseveli dans le secret le plus impénétrable.

ALONZO DE VIADO (EMMANUEL-JOSEPH-BERNARD), reçut le jour, le 27 septembre 1775, à Gijón, ville des Asturies. Ses parents le destinaient à la carrière de la magistrature, et l'obligèrent à faire des études analogues, à l'université d'Oviédo ; mais ses goûts et sa destinée en décidèrent autrement. Il se voua à la profession des armes, et entra, en 1792, à l'âge de dix-sept ans, comme cadet, dans le régiment de Léon ; il occupa ensuite la place d'aide-major successivement dans les régiments des nobles des Asturies, de Savoie, de Jaén, etc. Il servit pendant plusieurs années contre les armées françaises, après quoi il entra dans l'ordre civil et fut nommé administrateur général de la dime royale dans le royaume de Grenade ; devenu ensuite député à la junte de ce royaume, il eut diverses occasions de se faire remarquer par ses talents, et son amour raisonné pour la liberté. Joseph Napoléon devenu roi d'Espagne sut apprécier le mérite de don Alonzo de Viado, et lui confia l'emploi d'administrateur général de la dime et des biens nationaux du royaume de Jaén. Forcé ensuite par les orages politiques qui agiterent sa patrie, en 1813, de se réfugier en France, le préfet de la Haute-Garonne le chargea d'établir la

répartition et d'effectuer la distribution des secours destinés aux Espagnols réfugiés à Toulouse. Il a écrit plusieurs mémoires qui se sont fait remarquer ou par les vues sages et patriotiques qu'y développe l'auteur, ou par leur utilité générale ; on distingue surtout parmi eux : *Un système de l'organisation de l'armée espagnole* et des recherches sur l'architecture improprement appelée gothique. Il a traduit en espagnol, *La géographie de Lacroix*, *Les hommes illustres de Plutarque*, et l'*Histoire de l'Amérique* par Robertson. Don Alonzo de Viado est membre de plusieurs sociétés savantes d'Espagne et de France.

ALONZO Y LOPEZ (N.), ingénieur espagnol, né au Ferrol, fut admis très jeune à l'école des pilotes, en 1810, et commença ses caravanes par parcourir les mers qui baignent les côtes d'Afrique, monté sur un vaisseau du roi. En 1782, il fit partie de l'escadre chargée de protéger le service des batteries flottantes qui devaient foudroyer le rocher de Gibraltar et qui obtinrent un si déplorable résultat. Il se trouva également au malheureux combat naval entre l'escadre hispano-française commandée par Louis de Cordova, et l'escadre anglaise que commandait le général Howe. Il assista à un bombardement de la ville d'Alger dirigé, en 1784, par Barcelo. Ses connaissances très vastes et ses talents distingués le rendant propre à tout, on l'occupa quelque temps à l'observation astronomique du Ferrol, puis on lui confia la chaire de professeur des mathématiques, fondée pour l'instruction des gardes marines et qu'il conserva jusqu'en 1803 ; après quoi il fut nommé commissaire ingénieur des routes et canaux. Alonzo fit partie des troupes envoyées du Ferrol pour s'opposer aux progrès de l'armée de Napoléon qui était venue porter la guerre en Espagne. Joseph que son frère Napoléon avait placé sur le trône des Bourbons, ayant imaginé pour donner une couleur de légitimité à sa puissance, de se faire envoyer à Madrid des députations qui venaient lui apporter l'adhésion des provinces, que ces députations étaient supposées représenter, Alonzo désigné pour faire partie de celle du Ferrol, s'y refusa constamment. Il fut ensuite appelé à diverses juntes et fut nommé député des cortes où il continua à se faire distinguer par les services éminents qu'il rendait à sa patrie ; mais les fautes journalières du gouvernement de Joseph n'aboutissant qu'à faire peser sur la nation espagnole un joug plus insupportable que celui qu'elle subissait auparavant, les bons espagnols se crurent obligés de tendre les bras aux puissances alliées qui annonçaient l'intention de les rendre à la liberté. Alonzo s'était flatté que le monarque légitime lui tiendrait quelque compte de ses services constants et d'un dévouement souvent périlleux. Après de longues sollicitations il ne put obtenir que la restitution de son ancienne place de commissaire ingénieur des chaussées et canaux de la province du Ferrol, qui lui a été donnée comme retraite, après trente-cinq années de pénibles et utiles services.

ALOPEUS (МАХИНА), diplomate russe, fils aîné d'un archidiacre de Vibourg, fut destiné par son éducation et ses premières études à la carrière diplomatique. En 1769, il résida à Berlin avec une mission que lui avait donnée Catherine II, impératrice de Russie. Sa souveraine désirant l'avoir auprès d'elle, le remplaça par le prince Kalitcheff, et le fit revenir à Saint-Petersbourg pour l'admettre dans son conseil d'état. Quelques temps après Alonzo fut envoyé par Alexandre successeur de Paul Ier, comme plénipotentiaire, successivement dans la capitale de la basse Saxe, à la diète de Ratisbonne, et enfin à Berlin, où, après quelques voyages dans diverses cours d'Allemagne et du Nord, il se fixa pendant la guerre de la Russie et de l'Autriche avec la France. Il remplit ensuite plusieurs missions à la

satisfaction de son souverain, et s'est retiré momentanément des affaires; il y reentra, en 1815, par la place de conseiller privé en activité, à laquelle le nomma l'empereur Alexandre, et qu'il occupa encore aujourd'hui.

ALOPEUS (DAVID d'), frère du précédent, a suivi la même carrière; une des premières missions que lui confia l'empereur Alexandre était extrêmement importante. Le caractère du prince près duquel il était envoyé, Gustave IV, roi de Suède, la rendait également périlleuse. Il s'agissait de lui présenter et de lui faire consentir une transaction sur les prétentions respectives des deux souverains à l'égard de la Finlande. Gustave s'étant violemment irrité des propositions de l'empereur, détermina la descente d'une armée russe dans cette province, avec l'ordre de l'envahir. La fureur du monarque suédois ayant été poussée au plus haut période par cet acte d'agression, ce prince ne trouvant que l'ambassadeur russe sur qui il put l'exercer, le fit arrêter dans son hôtel et lui fit subir une longue et pénible captivité. Alexandre dès qu'il en fut instruit, réclama et se fit rendre son ambassadeur, qui, dès qu'il fut réintégré à Saint-Petersbourg, reçut par forme d'indemnité la clef de chambellan, l'ordre de Saint-André de 1^{re} classe, et un domaine de 5000 roubles de revenu. Il fut ensuite employé à terminer le traité qui établait la paix entre la Suède et la Russie. Leduc de Sudermanie ayant ensuite succédé, sous le nom de Charles XIII, à Gustave IV qui avait été déposé par les états-généraux, David d'Alopeus fut renvoyé auprès du nouveau roi pour le féliciter sur son avènement, au nom de l'empereur Alexandre. Il s'était remis en route pour se rendre à Naples, où il était envoyé comme ambassadeur, lorsqu'à VVilna, il trouva l'ordre de retourner à Saint-Petersbourg. Il fut ensuite attaché aux armées des alliés dont il surveilla les administrations pendant les campagnes de 1814 et de 1815, après lesquelles il suivit l'empereur Alexandre, lors de son retour dans sa capitale. Partout et en toute rencontre ce ministre a eu occasion de donner des preuves de son esprit vaste et conciliateur. Il est toujours activement employé, et on le regarde dans toute l'Europe comme l'un des plus habiles et des plus estimables diplomates.

ALPHONSE (FRANÇOIS-JEAN-BAPTISTE, baron d'), naquit en 1756, dans le Bourbonnais, suivit d'abord le barreau, remplaça ensuite son père dans une place de finances, et devint en 1790, vice-président et administrateur du district de Moulins; la confiance qu'il sut inspirer à ses administrés l'éleva successivement aux différentes fonctions administratives pendant les années de la terreur, et enfin à celles de député au conseil des anciens, au mois de septembre 1795. Il y vota constamment dans le sens d'une sage liberté, et s'opposa autant qu'il put aux mesures rigoureuses qui avaient trop prévalu jusque-là. Ainsi il fit rendre le 12 septembre aux prêtres frappés par la loi, la possession de leurs biens. Nommé membre de la commission des inspecteurs, le 6 thermidor an 5 (24 juillet 1797), malgré sa fidélité aux principes constitutionnels, il échappa aux proscriptions qui eurent lieu au mois de fructidor suivant. Il s'était opposé avant cette époque au droit de passe sur les routes, et avait voté pour faire rayer la peine de mort du code criminel. Au mois d'août 1799, il combattit, mais sans succès, le projet d'un emprunt de cent millions. Dans la séance du 19 brumaire à Saint-Cloud, voyant la constitution menacée, il demanda que tous les membres jurassent de la maintenir, ce qui n'empêcha pas ce député de faire partie du corps législatif, dont il fut même nommé secrétaire. S'étant prononcé, en 1802, contre le consulat à vie, il cessa ses fonctions législa-

tives et reentra dans la vie privée. Ce ne fut que quelque temps après que le chef de l'état le rappela à des fonctions publiques, en le nommant préfet du département de l'Indre. Sans négliger les intérêts de ses administrés, M. d'Alphonse s'y occupa d'un travail nouveau dont on connaît bientôt toute l'utilité. Il fit la statistique de son département; elle parut si bien établie, qu'elle servit de type à toutes celles qui furent faites depuis, d'après les ordres du ministre de l'intérieur. Il passa ensuite à la préfecture du Gard dont il dressa aussi un état statistique, qui lui mérita une lettre pleine d'obligeance de la part du gouvernement. Appelé à Paris lors du couronnement de l'empereur, il fut décoré de la croix de commandeur de la légion d'honneur, et retourna à ses fonctions de préfet qu'il remplit jusqu'en 1810, où il fut choisi, en conseil des ministres, pour créer en Hollande une administration, sous le titre d'intendance de l'intérieur; il reçut en même temps le titre de maître des requêtes et celui de baron. Ces nouvelles fonctions dans un pays où tout était à faire, l'obligèrent à des courses multipliées afin de recueillir tous les renseignements dont il avait besoin pour éviter les erreurs dans une opération de cette importance. Il en vint heureusement à bout, et malgré le peu de temps qu'il passa dans ce pays, il rédigea sur la Hollande un ouvrage intéressant, qui est resté inédit entre les mains de M. d'Alphonse son neveu. Il ne fut point employé après la première restauration, et fut chargé à la suite du 20 mars, d'une commission extraordinaire dans les provinces méridionales; rendu à la vie privée après le retour du Roi, il ne reparut sur la scène politique qu'en 1819, où il fut envoyé par le département de l'Allier, à la chambre des députés. Fidèle à ses principes, il vota contre les deux lois d'exception et le nouveau système électoral. Le discours qu'il prononça le 24 mai sur la nouvelle loi des élections est plein de force et de logique; M. d'Alphonse y démontre que la Charte est prête à succomber aux attaques qu'on lui porte journellement, et qu'il ne restera bientôt plus que le nom de ce pacte social. Ce véritable ami des droits et de la liberté de son pays, est mort à Moulins en septembre 1821.

ALQUIER (CHARLES-JEAN-MARIE), conventionnel et ambassadeur, était avocat du roi et maire de la Rochelle, lorsqu'en 1789, il fut envoyé par sa province, aux états-généraux, il s'y fit remarquer bien moins par des talents d'un ordre supérieur, que par la véhémence de ses opinions révolutionnaires. Ne se sentant pas les moyens oratoires qu'exige la tribune, il se consacra spécialement au travail des comités et se chargea de préparer des rapports dans les affaires difficiles. C'est ainsi qu'il vint prononcer à la tribune le rapport concernant l'évêque de Tréguier, accusé d'avoir excité l'insurrection de la Bretagne, et que, devenu depuis membre des comités de la marine et des colonies, il fit connaître l'abus qu'avaient fait certains députés de la faculté du contre-aérog qui leur avait été accordée. Appelé depuis au bureau de l'assemblée constituante, il y fit un rapport sur les troubles survenus à Tabago, et qu'il attribua à quelques hommes influents et surtout au commandant de la colonie, qui s'opposaient à l'établissement de principes d'égalité et de liberté, décrétés par l'assemblée, ce qui déterminait le rappel de ce commandant nommé Jobal. Il présenta ensuite un nouveau rapport sur les troubles religieux arrivés, en 1791 à Nîmes et à Montpellier, et fit prononcer un décret qui renvoyait devant la haute cour nationale le chefs des assemblées dites catholiques d'Uzes qui persistaient dans leurs démarches et leur esprit de rébellion. Après la session M. Alquier fut nommé président du tribunal criminel du département de Seine et Oise. Il essaya, mais en vain, en cette qualité, d'empêcher à Versailles le massacre des prison-

niers d'Orléans. On l'appela bientôt à la convention, et y figura dans le procès du roi, en votant la mort en cas d'invasion étrangère, mais avec suris jusqu'à la paix, et d'autres modifications qui rendaient le vote presque nul. Il fut ensuite et pendant quelques jours en mission à Brest; c'est après son retour à Paris, que s'établit et s'accrut le règne de la terreur. M. Alquier n'y prit part que par le sentiment d'épouvante que cette crise terrible lui donna, et pendant laquelle il se fit oublier. Ce mal se calma cependant par son excès. M. Alquier reparut alors sur le nouvel horizon; mais ne pouvant prévoir qui l'emporterait au milieu des désordres et des diverses factions qui divisaient alors la France, il revêtit toutes les couleurs et se saisit tour à tour des opinions qui devenaient alternativement dominantes. Au milieu de ces tergiversations, il fut appelé au conseil des anciens. Ce fut sur sa proposition, que ce conseil, en supprimant le clergé de la Belgique, consentit la formation d'un capital qui serait distribué à chaque membre de ce clergé pour assurer sa subsistance. Après la cessation, en 1798, de ses fonctions législatives, le directeur le nomma successivement consul à Tanger, puis envoyé extraordinaire auprès de l'électeur de Bavière. Ainsi commença sa nouvelle carrière diplomatique dans laquelle il se maintint avec honneur et quelque talent. L'assassinat des ministres français aux portes de Radstadt, détermina le prince Charles à lui donner une escorte lors de son départ de Munich pour se rendre en France, et cette escorte le remit aux avant-postes de l'armée française; il fut ensuite et pendant quelque temps revêtu de l'emploi de receveur général du département de Seine et Oise, après quoi il se rendit à Madrid pour succéder à Guillemardet, dans ses fonctions diplomatiques auprès de cette cour; il remit ensuite ce poste à Lucien qui, brouillé avec le premier consul, venait de quitter le ministère de l'intérieur et qu'on envoyait à Madrid pour l'éloigner de Paris. M. Alquier fut ensuite chargé des mêmes fonctions, d'abord à la cour de Naples, puis à Rome auprès de Sa Sainteté. Il se maintint dans cette dernière résidence plusieurs années, et se rendit toujours comme ambassadeur d'abord à la cour de Suède puis à celle de Danemark. Etant à Stockholm, il adressa au ministre Engelstroem une note ayant pour objet de se plaindre des intelligences secrètes que cette puissance entretenait avec le cabinet de Saint-James; la note produisit tout l'effet désiré et rompit cette dangereuse intelligence. Enfin M. Alquier résidait paisiblement à Copenhague, et venait de contribuer à faire perdre au roi de Danemark la souveraineté de la Norvège, lorsque les événements militaires de 1814, ramenèrent les Bourbons en France et y rétablirent la monarchie légitime. M. Alquier fut d'abord obligé de subir l'exil imposé aux députés dits votants; c'était une erreur, elle fut bientôt réparée grâce à M. Boissy-d'Anglas, il obtint la permission de rentrer dans sa patrie, où il a subi avec courage et bonheur l'opération de la pierre. Il existe encore aujourd'hui.

ALRICI (A. J.), fut nommé par le département de l'Isère, membre du conseil des cinq-cents pour la session de l'an 4 (septembre 1795), il s'y fit peu remarquer et n'a point été réélu en 1797.

ALSTROEMER (N.), naturaliste, naquit en Suède, en 1736, il avait quelque teinture de botanique, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer le savant Linné, sous lequel il fit des progrès remarquables dans cette science. Astrœmer est cité honorablement dans les ouvrages de cet habile botaniste, pour lui avoir fourni un grand nombre de plantes nouvelles, parmi lesquelles on distingue surtout le *lis d'Astrœmer* ou des *Incas*. Ce savant n'était âgé que de cinquante-huit ans, lorsqu'il mourut en 1794.

ALTEN (Sir CHARLES, baron anglais), com-

mandait en Espagne en qualité de lieutenant-général, les troupes hanovriennes en 1812, et lorsqu'à la suite du général Wellington, il entra d'Espagne en France, et prit le commandement de l'une des divisions de l'armée anglaise. Sa division fit ensuite partie de l'armée d'observation qui resta quelque temps sur ces frontières. Il résida avec son état-major à Condé. Il s'était trouvé à la bataille de Waterloo, où il avait été grièvement blessé.

ALTER (FRANÇOIS-CHARLES), né en 1749, à Engelsberg en Silésie, se fit jésuite, et s'attacha, après la suppression de son ordre, au gymnase de Sainte-Anne dont il devint l'un des premiers professeurs. Il exerça jusqu'au moment de sa mort arrivée le 29 mars 1804, à l'âge de 55 ans. Il a laissé divers ouvrages, les uns écrits en latin, les autres en allemand. La plupart consistent en traductions d'auteurs grecs, tels que les dialogues de Platon, Thucydide, etc., ou traductions d'ouvrages écrits dans la langue géorgienne et dans d'autres langues asiatiques; en Allemagne on fait assez de cas de ses ouvrages, on loue surtout la fidélité de ses traductions.

ALTOW (RUDOLPH, comte d'), officier général autrichien, servit d'abord avec distinction dans la guerre que suivit le partage de la Pologne. Il fut ensuite employé comme général, lorsque l'empereur Joseph II entreprit de faire cesser l'insurrection qui s'était manifestée dans la Belgique où les intentions réelles de ce monarque avaient été mal interprétées. Joseph désirait assujettir les propriétés des nobles et du clergé aux mêmes charges publiques que celles supportées par les propriétés des simples particuliers. Le clergé et les nobles firent prendre le change à toutes les classes des habitants, et leur firent voir une notable injustice dans une mesure qui ne tendait qu'à soulager la masse des propriétés, du poids des privilèges dans lesquels se maintenaient ces deux catégories de propriétaires, percevant les deux cinquièmes au moins du territoire Belge. Cette multitude ainsi trompée se refusa à toute explication, et la fureur de la guerre civile parvint à allumer tous les esprits. L'archiduchesse Christine, gouvernante des Pays-Bas, se crut intéressée à profiter de cette exaltation et par conséquent à l'aocroître. Son objet secret était de parvenir à la souveraineté de la Belgique. L'ambition comme l'on sait, trouve toutes les routes bonnes pourvu qu'elle arrive. On conçoit que le clergé et la noblesse joignissent leurs efforts à ceux de l'archiduchesse pour entretenir l'erreur; des troupes autrichiennes étaient cependant répandues sur divers points de la Belgique. En effet, Joseph II irrité de voir ses intentions méconnues, avait nommé deux gouverneurs, l'un civil et l'autre militaire pour apaiser les troubles; d'Altow gouverneur militaire crut devoir renouveler les mesures acerbes du duc d'Albe, et obtint les mêmes résultats; on se souleva de toutes parts. Bruxelles avait reçu une garnison de 6000 hommes, et Gand était contenu par la présence de 4000 soldats; mais la fermentation étant arrivée à son comble dans ces deux cités, les Bruxellois parvinrent à chasser de leurs murs les 6000 hommes qui s'y trouvaient; les bourgeois de Gand, de leur côté, enfermaient dans leurs casernes de Saint-Pierre, les 4000 hommes qu'ils avaient été obligés de recevoir, et ne leur rendirent la liberté qu'après leur avoir fait déposer leurs armes. Le général d'Altow put à peine se retirer du pays avec environ 2000 soldats qui lui étaient restés. Joseph II qui n'avait pas commandé ces excès, créa sur-le-champ une commission militaire pour juger le comte d'Altow, dont on regardait la perle comme certaine, mais il mourut avant d'arriver à Luxembourg où il devait être jugé; les uns disent qu'il abrégea sa carrière, d'autres que sa mort ne fut pas volontaire. Quoiqu'il en soit, les troubles

de la Belgique qui commençait à retentir dans toute l'Europe, furent oubliés par le spectacle bien autrement imposant de celui de la révolution française qui commençait presque au même instant ou la Belgique se disposait à se soumettre.

ALTON (le comte d'), frère du précédent, fut d'abord employé comme lieutenant-général autrichien, dans la dernière guerre de l'Autriche avec les Turcs, où il servit avec distinction; mais il encourut la disgrâce du cabinet de Vienne, par la publicité qu'il s'efforça de donner au mémoire justificatif de la conduite de son frère, lors de la dernière révolte des Pays-Bas. Il avait remis le manuscrit de ce mémoire à l'imprimeur Joubert qui fut arrêté comme lui. Rendu à la liberté un mois après, il fit partie de l'armée autrichienne, et commandait une division qui concourut à la prise de Valenciennes, où il resta quelque temps sous le général Ferrar. Le comte d'Alton commanda ensuite un corps de troupes qui se joignit à l'armée du duc d'York, qui se préparait d'entreprendre le siège de la ville de Dunkerque, mais une bataille qui eut lieu aux environs de cette place, et que les Anglais perdirent, fut fatale au comte d'Alton qui y fut tué, le 24 août 1793.

ALVARES DE SOTO MAJOR (DON JUAN MARIA), descend de l'une des plus anciennes familles de l'Espagne. Il reçut le jour, en 1759, dans la ville de Lucene, royaume de Cordoue. Les doctrines qui furent adoptées en France par une partie de la nation, et qui provoquèrent la révolution commencée en 1789, étaient parvenues jusqu'à Alvarès, et la profession publique qu'il en faisait, le firent appeler aux cortès d'Espagne, en 1800 et en 1821. Il est probable que l'examen qu'il avait fait, tant de la Charte française, que de l'influence qu'elle avait eue et qu'elle a encore sur le choix de ses représentants, lui inspirèrent l'idée de rendre plus indépendants de l'autorité les députés espagnols. En conséquence, lors de la séance du 22 juillet 1820, il proposa que, mettant à profit et en stricte exécution les articles 92 et 93 de la constitution, on ne pût à l'avenir choisir des députés qu'autant qu'ils justifieraient d'un revenu fixe et foncier, supérieur à celui qui avait été adopté jusqu'alors. Il demandait encore dans la même assemblée, que le nombre des membres du clergé fut restreint et réglé sur le nombre de prêtres dont l'Espagne pourrait avoir besoin d'après sa population. Cette proposition fit une très grande sensation dans l'assemblée, et fut rejetée à une grande majorité. Alvarès avait débuté par exercer la profession d'avocat; puis il avait rempli dans diverses villes la fonction d'*alcalde mayor* qui réunissait celles de maire et de président de tribunal. Il n'avait cessé d'être poursuivi et persécuté sous les divers gouvernements qui s'étaient succédés dans les troubles de sa patrie. Lors de l'avènement de Ferdinand VII, il avait quitté les affaires publiques, et s'était renfermé dans sa famille où il s'occupait exclusivement de l'administration de ses propriétés. Quoiqu'il immobilise dans sa retraite, on l'y tourmentait tantôt comme *Josephino*, tantôt comme *patriote exagéré*; il est à craindre que le repos dont il a joui, en 1820, et années suivantes, n'ait été troublé par les événements de 1823.

ALVAREZ DE CASTRO (MARIANA), né dans le Bourg d'Osma, s'est acquis un nom immortel par la défense de la place de Gironne boulevard de la Catalogne; il était entré des son jeune âge dans la carrière des armes. Admis comme cadet dans un régiment des gardes royales espagnoles, et monté de grade en grade jusqu'à celui de capitaine qui lui donna le rang de colonel dans l'armée, il se vit appelé à commander le fort de Mont-Jouy, qui domine Barcelone et sa citadelle. Les armées fran-

çaises ayant mis à profit les fautes que l'on avait faites dans la défense de Barcelone, s'étaient emparées successivement de cette place et de sa citadelle et s'avancèrent sur le fort du Mont-Jouy croyant y entrer sans résistance, lorsque l'intrepide Alvarès fit lever le pont-levis du fort, en leur présence, et leur déclara qu'il allait faire feu, si elles ne se retiraient sur-le-champ. Le général Dubhème qui commandait les troupes françaises s'éloigna et s'adressa à D. Espetela gouverneur de la Catalogne, pour l'inviter à donner tous ordres nécessaires pour que le commandant de Mont-Jouy rendît incontinent ce fort. Alvarez se vit obligé, à son grand regret d'obéir. Mais un corps de troupes espagnoles qui arrivait de Mabon, et qui venait de débarquer en Catalogne pour protéger cette province, fit concevoir à Alvarez l'idée de contribuer à la défense de son pays, en se joignant à ce corps. Il s'adressa donc au marquis de Pallacio général commandant de ces troupes nouvellement arrivées, qui accueillit sa proposition et lui donna de l'emploi. L'intelligence, la bravoure avec lesquelles Alvarez remplit les diverses missions que son général lui donna et les combats qu'il avait si glorieusement soutenus aux avant-postes, déterminèrent le marquis de Lazon à lui confier le commandement de la place de Gironne dont l'armée française avait commencé le siège, on comptait alors 70 jours de siège, dont 48 de tranchée ouverte et 34 de bombardement, 10,000 tant bombes que grenades avaient renversé et incendié presque tous les bâtiments particuliers. Le citoyen sans asile rivalisait avec la garnison, tant pour opposer une résistance héroïque que pour réparer provisoirement le dommage que les assiégeants ne cessaient de causer à la place. Cinq cents femmes robustes et choisies indifféremment dans toutes les classes des citoyens s'étaient vouées volontairement aux travaux journaliers qu'exigeait la défense de la place. Nul ne murmurait, tous sans distinction d'âge, de sexe et de profession étaient animés de même courage. La renommée de cet admirable dévouement s'était répandue en France comme en Espagne. Napoléon envoyait coup sur coup des ordres de presser le siège, tandis que le brave Alvarez écrivait à la junte de Catalogne: «J'ose vous déclarer que si la province entière, soit en organisant de nouvelles troupes, soit par une levée en masse, dans le cas où les forces du capitaine-général ne seraient pas suffisantes, ne vient pas promptement faire lever le siège, Gironne ne sera plus qu'un tas de glorieux cadavres couchés sous les ruines de ses édifices et de ses remparts, et dont la mémoire douloureuse affligera la postérité.» Les secours n'arrivèrent pas, et le défenseur de Gironne succomba à ses horribles fatigues. La place tenait encore cependant, malgré quatre brèches praticables et l'épuisement de toute espèce de provisions, les maladies contagieuses se multipliaient autour de lui, il en fut atteint lui-même. Alors il fut obligé de résigner le commandement. Un des premiers officiers de la garnison lui succéda; mais sans vivres, sans munitions, sans ressources, avec une garnison presque détruite, une population diminuée des trois quarts et réduite par la misère et le dénuement le plus absolu, à se pouvoir plus se défendre. Le nouveau commandant n'avait plus autre chose à faire que de se rendre aux conditions les moins pénibles; ce fut ce dont il s'occupa. Il obtint une capitulation honorable, que tous les officiers signèrent excepté Alvarez qui s'y refusa hautement; il fut retenu prisonnier et conduit à Perpignan; on le ramena bientôt à Figueras, où il resta détenu jusqu'au moment où succombant à ses douleurs, il termina une vie qu'il avait illustrée par les plus glorieux exploits, laissant à l'histoire à décider laquelle de ces trois villes Numance, Sagonte

ou Gironne avait fait la défense la plus opiniâtre. La prison où mourut d'Alvarez a été convertie en un petit Panthéon, construit par les ordres d'une âme généreuse. Une inscription établie sur une pierre de marbre noir qui forme l'un des côtés de l'édifice, conserve et consacre le récit de son admirable conduite, et rappellera à la postérité le souvenir de sa fin déplorable.

ALVARES-GUERRA (JEAN), naquit, en 1770, à Zafrá dans la province d'Estramadure. Ce fut à l'université de Salamanque qu'il fit ses études, et qu'il eut le bonheur de trouver une bibliothèque composée des ouvrages les plus estimés, tant anciens que modernes, qui donnèrent à ses méditations une rectitude et une profondeur remarquable. Il se fit recevoir avocat à Madrid, en 1794, et bientôt il fut admis dans une société littéraire dite *économique des amis du pays*. Il forma à cette époque l'entreprise de la traduction du dictionnaire de l'abbé Rozier sur l'agriculture, et s'aida pour la plus prompt exécution de ce long ouvrage de la sténographie de Taylor dont il avait fait une longue et profitable étude. Son livre fut généralement approuvé; on y distingue l'article de la *préparation des cuirs*, supérieurement définie et expliquée. Jaloux de joindre la pratique à la théorie, il présenta aux sociétés savantes de la capitale espagnole, des cuirs de toute épaisseur admirablement tannés, corroyés et passés, depuis ceux qu'on emploie dans la sellerie, jusqu'à ceux qui servent à fabriquer les gants des femmes les plus recherchées dans leur parure. Aux mêmes époques cette même industrie servit à un Français fixé à Paris, d'aliment à une fortune colossale. Alvarez négligea ce moyen d'acquiescer beaucoup d'argent, et en suivant sa destinée ultérieure, on peut dire qu'il eut doublement tort. Il courut après la liberté et l'indépendance, et s'efforça de donner ces biens à son pays; mais le bonheur a fui loin de lui. Il n'a fait que multiplier ses ennemis, s'attirer des persécutions, se faire ouvrir des cachots et se rendre victime des puissances qu'il avait voulu combattre et qu'il espérait redresser. Il entreprit la publication d'un journal semi-périodique qu'il avait intitulé: *Annales des sciences, de la littérature et des arts*. La doctrine qu'il y professa et qui lui attira beaucoup de prosélites, fut précisément ce qui le perdit. S'il s'était borné à dévoiler ceux dont l'ambition, l'égoïsme et la duplicité ont préparé la ruine de son pays, et l'ont à la fin perdu, il eût continué à mériter la reconnaissance et l'estime générale. Mais Alvarez s'attaqua ensuite à tous les dépositaires de la puissance, aux Bourbons, et aux diverses modifications que des circonstances pénibles firent depuis subir à la monarchie ainsi qu'aux constitutions espagnoles. Il fit partie des cortès qui s'élevèrent contre les abus du pouvoir, et l'on attribua à ses exagérations politiques les dangers auxquels le monarque et la monarchie furent plus d'une fois exposés. Il déclama avec violence contre les actes de Ferdinand VII qui, rentré en Espagne, se hâta de proscrire et de mettre au néant cette constitution à laquelle néanmoins il devait sa liberté et son trône. Alvarez ne sut peut-être pas garder tous les ménagements qu'un sujet doit à son roi même dans de justes réclamations. Il ne vit pas que cet appareil, ou plutôt cette persévérance d'opposition ne pouvait manquer de déplaire aux ennemis de toute espèce de changement politique, qui ne trouvent bien que ce qui a toujours existé, et qui voient le malheur public dans l'extinction des privilèges et des abus qui pèsent sur tout un peuple, au profit de quelques individus. Il ne mit pas toujours dans ses déclamations la prudence nécessaire, confondit trop souvent le monarque avec ses ministres, et tandis qu'il reprochait à ceux-ci la fausse route où ils engageaient le monarque qu'il respectait, on l'accu-

sait de haine et de mépris pour son auguste personne. Aussi dans la nuit du 10 mai 1814, Alvarez fut arrêté et plongé dans une prison. Ferdinand en rentrant en Espagne avait commencé par affermir sa puissance, et s'était environné d'une force redoutable; 699 membres des cortès avaient abandonné leurs collègues et s'étaient attachés au parti du roi. Alvarez ministre de l'intérieur à l'époque où ce grand coup fut frappé, ne s'attendait pas qu'on oserait l'arracher de son hôtel ministériel; on l'en arracha néanmoins. Dans sa prison il se plaignit, déclama et se livra à de grandes indiscretions contre le pouvoir royal. On le changea de prison; puis on le déporta d'abord à Ceuta en Afrique, et ensuite dans l'île de Majorque, où il prit domicile dans le bourg d'Alendia. Là, il fit trêve à ses exaltations politiques pour se livrer à un travail manuel; à Ceuta il s'était fait charpentier; à Alendia il se fit jardinier. En 1820, les changements qui prirent naissance dans l'île de Léon lui ayant rendu sa liberté, il en profita pour retourner à Madrid. Ses partisans voulurent donner à ce retour l'éclat triomphal; mais l'époque de ces illusions était passée. Il reparut quelquefois dans des assemblées politiques, et présenta des observations sages sur diverses matières; cette conduite prudente en faisant oublier ses anciennes exagérations, l'aura peut-être garanti des dangers auxquels aurait pu l'exposer la nouvelle révolution de 1823, qui a fait rentrer le gouvernement de Ferdinand VII dans la route du pouvoir absolu.

ALVENS LEBEN (PAUL-CHARLES comte d'), diplomate allemand, né à Hanovre le 12 décembre 1743. La continuité de sa faveur et l'excellente opinion qu'il a laissée partout de ses vertus, de ses talents et de son amabilité lui donnent le rang le plus distingué parmi les représentants des souverains d'Europe. Chaque cour où il a résidé, chaque capitale qu'il a parcourue et où il s'est alternativement fixé, en ont conservé un long et agréable souvenir. Il parut d'abord à la cour de Berlin qu'il choisit pour sa résidence, par suite de l'intimité qui s'était établie à Magdebourg, où il fit ses études, entre lui et le prince Frédéric-Guillaume depuis roi de Prusse. Il y reçut la clef de chambellan et fut ensuite nommé à la place de référendaire près la cour des comptes. Il entra bientôt dans la diplomatie et alla résider à la cour de Saxe en qualité de ministre plénipotentiaire. Il resta à cette cour douze années de suite, il y stipula les intérêts de son maître, sans user de la moindre ruse ni porter la plus légère atteinte à la vérité. Il parut ensuite avec le même titre successivement à la cour de France, en 1787, auprès du Stathouder en Hollande, en 1788, et à la cour de Londres, en 1790. De retour à Berlin, le roi de Prusse lui remit le portefeuille du ministère des affaires étrangères. Vingt-neuf années de sa vie se sont ainsi consumées dans les honneurs et les travaux diplomatiques, sans que l'étoile de sa faveur ait jamais pâli, succès qu'il dut partout à une probité inaltérable, à un esprit de conduite de la plus grande justesse, et à un tact que donnent rarement même les plus grands emplois. Il s'est enfin consacré à la retraite, et a terminé paisiblement ses jours, en 1802, à l'âge de 57 ans, laissant une réputation honorable, et ayant enrichi Berlin de plusieurs établissements de bienfaisance. Il est l'auteur d'un ouvrage estimé en Allemagne, ayant pour titre: *Tableau chronologique des événements de la guerre, depuis la paix de Munster, jusqu'à celle de Hubertsbourg*.

ALVINZY (N. baron d'), né d'une noble famille de la Transylvanie, en 1726, entra au service militaire de très bonne heure et fit la guerre de sept ans, avec le titre et l'emploi de capitaine de grenadiers. En 1780, il fut revêtu du commandement de l'une des divisions de l'armée envoyée contre les Turcs par

l'empereur d'Autriche, sous les ordres du feld-maréchal Lawdon. Quelque temps après il fut chargé de faire rentrer dans le devoir et la soumission les habitants de Liège, qui s'étaient révoltés contre leur évêque et leur souverain. Il combattit ensuite les armées françaises pour les intérêts de l'Autriche, successivement dans les Pays-Bas, en Hollande et sur les bords du Rhin. Le cabinet de Vienne lui confia enfin le commandement d'une armée chargée d'arrêter les progrès du général en chef Bonaparte dans l'Italie. Il eut d'abord quelques succès à la Scalda, à Bassano et à Vicence; mais deux grandes batailles qu'il perdit successivement, l'une à Arcole et l'autre à Rivoli, anéantirent son armée. Son gouvernement l'accusa d'impéritie et de trahison, lorsqu'il n'aurait dû s'en prendre qu'aux glaces et à l'impuissance de l'âge. Il fut défendu, puis absous, d'abord par son innocence et ensuite par les soins de son empereur lui-même, François II, qui opposa la gloire de ses anciens services aux infortunes presque évitables de sa vieillesse. On lui donna par forme d'indemnité le commandement général de la Hongrie où il finit ses jours à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 27 novembre 1810, à l'âge de 84 ans. Il réunissait d'une manière remarquable deux qualités qui paraissent incompatibles, l'extrême rudesse d'un soldat, et la souplesse du courtois le plus délié.

ALXINGER (JEAN-BAPTISTE), chevalier héréditaire de la maison d'Autriche, né à Vienne, le 24 janvier 1755. Avec un goût décidé pour les sciences, il eut le bonheur de rencontrer dans le savant Eckel, conservateur du cabinet des médailles de Vienne, l'homme le plus propre à développer en lui ses dispositions naturelles pour la littérature ancienne. Sous ce maître habile, il eut bientôt enrichi sa mémoire de tous les ouvrages qui nous restent des auteurs des beaux siècles d'Athènes et de Rome. Il étudia également la philosophie et la jurisprudence, se fit recevoir docteur en droit, et prit le titre d'avocat. Il usa de ses connaissances non point pour exercer une profession lucrative, mais pour concilier des plaideurs de bonne foi, ou pour défendre gratuitement les droits de ceux que le défaut de fortune livrait à la discrétion de leurs adversaires. Alxinger était aussi homme de lettres; il rédigea le journal de l'Autriche, et donna ensuite quelques morceaux de poésies, dans l'*Almanach des muses de Vienne* et dans les *mois littéraires*. A ces morceaux qu'il fit réunir et vendre au profit des pauvres de l'institut de Vienne, succéda le poème chevaleresque de *Doolin de Mayence*. Wieland s'était fait avant lui une grande réputation dans le même genre d'ouvrages. Alxinger lui dédia son *Doolin*, comme pour lui rendre l'hommage d'un élève à son maître, et fit ensuite imprimer à Leipzig, un poème du même genre, intitulé *Blumberg*; il traduisit aussi d'une manière assez heureuse, le *Ruma Pompilius* de Florian. La manière dont le public avait reçu ses premiers ouvrages, l'encouragea à publier, en 1794, une nouvelle collection de *poésies diverses*; mais il y parut extrêmement inférieur à lui-même sous tous les rapports, et il fut impossible d'y reconnaître l'aimable auteur de 1784. Depuis cette époque il ne s'occupa plus que de la rédaction de quelques journaux, et s'y montra constamment écrivain patriote, et ami éclairé des lettres. Le reste de sa vie ne fut qu'un exercice continu de services rendus aux littérateurs qui avaient besoin d'encouragement; c'était en quelque sorte l'unique emploi qu'il faisait de sa fortune. Trois ans avant sa mort qui eut lieu le 2^r mai 1797, il avait été nommé secrétaire et inspecteur du spectacle de la cour. Malgré quelques défauts que lui reprochaient les amis de sa gloire, il est peu de littérateurs qui aient laissé en Allemagne des souvenirs plus honorables.

ALYON (PIERRE-PHILIPPE), savant chimiste quelquefois paradoxal, naquit dans la province d'Auvergne, en 1758. Il interrompit ses études pour occuper l'emploi de lecteur du duc d'Orléans (Egalité), et contribuer à l'éducation de son fils. Il reprit ensuite l'étude de la botanique, de la chimie et autres sciences que doit posséder un médecin. Ses recherches en chimie le conduisirent à penser que l'oxigène était tout à-la-fois curatif et préservatif de la maladie vénérienne, il soutint cette erreur pendant quelque temps, mais revenant bientôt à des sentiments plus raisonnables, il reconnut avoir trop promis à la société, et pour ne plus se compromettre, il annonça depuis par voie d'amendement, que considérant cette affreuse maladie comme un frein puissant et salutaire contre le libertinage, il croyait sa conscience engagée à refuser aux hommes la destruction d'une maladie qui avait l'utile avantage, selon lui, de conserver les mœurs et de prévenir des excès. Il borna depuis ses travaux à la composition de plusieurs ouvrages, entre lesquels on distingue : 1^o un *essai sur les propriétés médicinales de l'oxigène*; 2^o un *cours élémentaire de chimie*; 3^o un *cours élémentaire sur la botanique*; 4^o une *traduction de l'ouvrage anglais de Rollot sur le diabète sucré*, à laquelle il a joint des notes de Fourcroy. Après la mort du duc d'Orléans (Egalité) son protecteur, il a été arrêté à Nantes, et est resté plusieurs mois en prison. Depuis, on lui a confié la pharmacie du Val-de-Grâce et celle de l'hôpital de la garde impériale; il est membre du collège royal de pharmacie, de la société royale de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes.

AMALIE (duchesse douairière de Saxe-Veymar, la princesse), de l'illustre famille des Guelfes, née en Italie, en 1739, épousa en 1756, le duc Ernest Constantin de Saxe-Veymar, dont elle devint veuve deux ans après, à l'âge de 19 ans. Administrant elle-même la souveraineté dont elle était restée douairière, et quoique dans l'âge des plaisirs et de l'effervescence d'une grande jeunesse, elle révéla à l'Europe étonnée tout ce qu'on peut attendre d'un esprit courageux, attentif, laborieux, et d'un cœur qui compte pour première jouissance le spectacle du bonheur des peuples qui lui sont confiés. Elle commença par réparer les maux qu'avait faits la guerre de sept ans, puis elle éloigna de ses états, par de sages mesures, la famine dont les maux s'étaient étendus sur presque toute l'Allemagne. Elle encouragea le commerce et l'industrie, créa une foule d'établissements utiles, et s'appliqua à perfectionner ceux qui existaient avant elle. Elle satisfait à tous les engagements contractés par ses prédécesseurs, ce qui ne l'empêcha pas de remplir ses trésors du produit de ses sages économies. Ses grands travaux ne la détournèrent aucunement de ses devoirs intérieurs, dont le plus pressant consistait dans les soins qu'elle devait à l'éducation de son fils, Charles-Auguste. Cette éducation fut remise au célèbre Wieland, considéré comme l'un des premiers écrivains de l'Allemagne. L'affection que la princesse Amalie portait aux belles lettres et aux sciences avait fixé à sa cour les plus beaux génies de l'Allemagne, et rendu sa capitale, le point le plus recherché de toutes les cours du Nord. C'est à Veymar que les illustres voyageurs trouvaient réunis près de la princesse Amalie, Wieland, Goëthe, Schendoff, Knebel, Herder, Boettiger l'antiquaire, Bode et Muséus, prosateurs du premier mérite, et le célèbre poète tragique Schiller, l'un des plus grands génies des temps modernes. M. Mounier, qui depuis parut d'une manière si distinguée dans l'assemblée constituante, fut chargé de la direction d'une maison d'éducation que la princesse Amalie avait établie au château de Belvédère près de sa capitale. En 1775, elle avait remis les rênes du gouvernement à son fils, et elle profita des

belles années qui lui restaient, pour parcourir l'Europe et revoir encore une fois l'Italie sa patrie. Partout elle se fit adorer par le charme de son esprit et l'extrême bonté de son cœur. Elle a payé son tribut à la nature, en 1809, âgée de 70 ans.

AMALRIC (FRANÇOIS DE SALES), né en Provence et issu d'une famille noble, se prépara par d'excellentes études à la carrière d'homme de lettres qu'il parcourut ensuite avec assez de succès. Il s'était d'abord voué à l'état ecclésiastique, avait reçu l'ordre de la prêtrise, et avait été quelque temps grand vicaire du diocèse de Tulle; mais la révolution qui survint et qu'il ne vit que du bon côté, le fit rentrer dans le monde et lui fit oublier qu'il s'était spécialement consacré à Dieu. Il s'était pourtant frayé une route vers les grandeurs et la renommée, en troquant son grand vicariat de Tulle contre celui de Verdun, et en se livrant aux travaux de la prédication, dans lesquels il avait réussi même à la cour, où il avait été désigné pour prêcher le carême de 1793; mais les événements de cette triste époque, avaient tout renversé et laissaient l'abbé Amalric sans ressource. Il se vit bientôt l'objet des plus vives persécutions; pour s'y soustraire, il fit son serment, se maria, puis sollicita des pardons à Rome; en alléguant l'état violent auquel il avait été réduit. La cour de Rome ayant égard à ces motifs lui pardonna et le rendit à l'état séculier; il en profita pour se lancer de suite dans une carrière à-la-fois politique et littéraire. Il se fit l'un des collaborateurs d'une feuille semi-périodique, intitulée : *La clef du cabinet des souverains*; à cet effet il s'était réuni à MM. Daunou, Bourgoing, Fontanes et Garat. Ce travail le conduisit à la place de chef de division au ministère de l'intérieur, pour l'instruction publique, place qu'il échangea contre une autre semblable à la chancellerie de la légion d'honneur. Il en était encore revêtu lorsqu'il termina sa carrière. On lui doit : *Un appel à la sagesse sur les événements et sur les hommes de la révolution*, par un ami de la paix, Paris, 1804, in-80. Il a aussi composé plusieurs petites pièces de poésie qui ne sont pas dépourvues de mérite et parmi lesquelles on en compte quelques unes à la louange de l'empereur Napoléon. Ce qu'il a fait de plus utile, c'est un *cours de morale* pour les jeunes demoiselles, à l'usage des deux maisons d'éducation d'Ecouen et de Saint-Denis, 1803, 2 volumes in-12.

AMAND (FRANÇOIS), né, en 1774, à Bourg en Bresse, soldat dans le 2^e d'infanterie de ligne, à mérite, non seulement d'être remarqué, mais même d'être illustré dans sa carrière, par une foule d'actes de bravoure, mais particulièrement par un trait de sa vie, que nous nous faisons un devoir de rapporter. A la bataille de Zurich, il s'élança seul au milieu d'un bataillon ennemi, pénétra jusqu'au drapeau et l'emporta, après avoir tué trois hommes qui voulaient le défendre. Il revenait vers son corps, lorsqu'il fut joint par quatre de ses camarades qui le secondèrent si bien, qu'ils firent rendre les armes à 14 officiers et à 163 soldats, que tous cinq amenèrent prisonniers. Le conseil d'administration de son régiment n'a fait connaître cette belle action au gouvernement qu'après un intervalle de trois ans, et le brave Amand reçut la décoration de la légion d'honneur en 1803. Quelque temps après il mourut à Alexandrie, emportant les regrets de ses chefs et de ses camarades, témoins constants de son courage et de ses vertus militaires.

AMANTHON (CLAUDE-NICOLAS), est né à Villers-les-Port, le 20 janvier 1760. Il fut d'abord avocat au parlement de Dijon, et dès le nouvel ordre social, il devint adjoint du maire de cette ville, puis maire d'Auxonne, et enfin après avoir échappé dans des fonctions subalternes aux orages révolutionnaires, il se trouva, en 1803, conseiller de

préfecture du département. Cet estimable magistrat a donné aux sciences et aux lettres les loisirs que lui laissaient ses modestes fonctions; il est aujourd'hui correspondant de la société des sciences, arts et agriculture de Dijon. On lui doit un grand nombre de mémoires judiciaires et plusieurs autres écrits; *L'apôlisme de Rameau*, in-80, Dijon, 1783; des recherches et notices biographiques sur différents personnages; des essais relatifs aux intérêts de la contrée qu'il habite; plusieurs discours parmi lesquels on distingue celui qu'il a prononcé au sujet du mariage de Marie-Louise avec Napoléon; enfin il a enrichi le *magasin encyclopédique* de plusieurs mémoires intéressants sur les antiquités.

AMAR (N.), l'un des conventionnels les plus exagérés, semblait avoir été d'autant mieux garanti des excès dans lesquels il est tombé, que, né d'une famille distinguée de la ville de Grenoble qui l'avait élevé avec soin, et dont il reçut une fortune indépendante, il réunissait en lui tout ce qui devait le maintenir dans les limites de la justice, de la sagesse et de l'humanité: il avait été reçu avocat au parlement de Grenoble, et possédait une charge de trésorier de France au bureau des finances de la même ville, lorsque commença la révolution dont les excès lui parurent d'abord révoltants; mais soit calcul soit instinct fatal qui n'attendait que l'occasion de se développer, il abandonna sa première modération, et se fit remarquer bientôt dans Grenoble par la violence de ses déclamations; aussi fut-il nommé membre de la convention. Ce fut dans cette assemblée qu'il manifesta, sans déguisement, ses principes de démagogie furibonde. Son début fut de dénoncer de prétendues machinations qui, disait-il, se préparaient dans l'Alsace et sur les bords du Rhin. De là il s'attacha à combattre les opinions de son collègue Lanjuinais qui refusait sagement à la convention la faculté de faire le procès à Louis XVI. Amar opposa à cette opinion tous les lieux communs que les ennemis du trône répandaient de toutes parts, pour faire adopter et applaudir leur criminelle résolution. Il trouvait tout simple, disait-il, que la convention s'attribuât le droit de prononcer comme juge sur une question de fait, celui de tyrannie. Ce n'est plus aujourd'hui le moment de démontrer toutes les absurdités que renferme cette doctrine. Quoiqu'il en soit, la convention adopta les mêmes principes, et Amar appelé à son tour à la tribune vota la mort, l'exécution dans les 24 heures et le rejet de l'appel au peuple. Amar fut après ce procès, envoyé en mission avec Merlin à Bourg, et se livra aux plus cruelles injustices. Elles devinrent si criantes et si nombreuses qu'une députation de l'Ain se présenta à la convention pour le dénoncer: on lui reprochait, entr'autres choses, d'avoir fait incarcérer une dame du pays sous le prétexte d'une correspondance qu'elle entretenait avec son fils émigré, et il était de notoriété que cette dame n'avait jamais eu de fils; mais la journée du 31 mai ayant commencé le règne de la terreur, il n'y eut plus de justice ni de réparation à obtenir de la convention. La stupeur, l'égoïsme avaient rompu tous les liens de famille et glacé tous les cœurs, chacun tremblait pour son avenir; nul n'avait droit de se croire à l'abri de la prison et de la mort. Déjà, sur les dénonciations d'Amar, étaient tombées les têtes des plus habiles orateurs de la convention; des généraux à la tête de leurs armées n'étaient à l'abri ni de ses accusations ni de ses poursuites. Des milliers de citoyens venaient d'être jetés dans des cachots par les ordres des nombreux procureurs que la convention avait expédiés sur tous les points de la France. Chacun d'eux faisait assaut de férocité et de déraison. Amar devenu membre du comité du salut public s'abandonnait à toute ses fureurs. La violence avec laquelle

lui et ses collègues repoussaient les réclamations les mieux fondées, ne permettant plus d'en risquer de nouvelles. De toutes parts s'installaient et s'organisaient des tribunaux révolutionnaires qui condamnerent à mort les personnes les plus recommandables. Amar, digne émule de Robespierre, tenait toujours prêts des rapports, contenant des accusations au premier chef, dirigées contre tous ceux qui, par leurs talents ou par leurs vertus leur portaient ombrage. Les prétendus fédéralistes, la faction de Brissot, celle des Danton, des Buzot, des Chabot, des Fabre d'Eglantine, des Bazire furent poursuivis à leur tour et envoyés à l'échafaud. Il suffisait d'être nommé devant Amar, devant Robespierre pour devenir l'objet de leurs prescriptions. Amar dans son activité meurtrière ne dédaignait aucun rôle, ne repoussait aucune fonction, si avilissante qu'elle fut : c'est ainsi qu'il se mit à la tête des sbires qui environnèrent la maison de Rabaud Saint-Étienne, l'arrêtèrent, et le livrèrent au tribunal révolutionnaire. L'on ne finirait pas, si l'on entreprenait de citer ici les innombrables victimes d'Amar et de ses amis. Enfin ces crimes prirent fin par leurs propres excès. Robespierre et ses complices regrettent, au 10 thermidor au 4 (juillet 1794), le digne châtiement de leurs excès, et la France eut le droit de respirer ; mais Amar parvint à se soustraire à sa trop juste punition. Vainement était-il impliqué dans toutes les conspirations du temps. Vainement fut-il arrêté et envoyé à la haute cour de Vendôme, chargée de prononcer sur le sort de quelques hommes qui avaient eu la maladresse d'inspirer des craintes au directoire exécutif, il ne s'éleva contre lui aucune preuve légale, et il fut renvoyé absous. Après les cent jours, il fut question de lui appliquer la loi d'amnistie contre les vôtants ; mais il alléqua pour sa défense, et prouva que, depuis 1816, il n'avait rempli aucune fonction publique, qu'il n'avait proféré aucun serment et que par conséquent les amnisties prononcées, lors des deux restaurations, étaient toutes en sa faveur ; il ne fut plus inquiété depuis cette époque et a continué d'habiter la capitale jusqu'en 1816, qu'il a terminé son existence paisiblement et dans son lit. Étrange effet des révolutions ! les innocents périssent ; quelques grands coupables tombent au milieu des massacres qu'ils ordonnent, et le plus grand nombre échappe à la vindicte publique ; mais il suffit, pour venger l'humanité, qu'ils n'échappent pas à leurs remords !

AMAR DU RIVIER (JEAN-AUGUSTIN), né à Paris, en 1765, fit de très bonnes études au collège de Montaigu, où il avait été admis comme boursier ; ses succès lui firent adopter la carrière de l'enseignement. Il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et y professa les humanités jusqu'en 1791. Il se rendit ensuite à Lyon, où on lui confia l'éducation d'un jeune homme, qu'il suivit jusqu'en 1793, où il fut jeté en prison après le siège de cette ville. On avait commencé son procès comme conspirateur, lorsqu'il fut soustrait à ses bourreaux par un homme auquel il avait eu l'occasion de rendre un service, quelque temps auparavant, et qui s'en souvint alors. M. Amar quitta Lyon à cette époque, et y retourna après la mort de Robespierre, il y reprit ses fonctions d'instituteur qu'il continua jusqu'en 1802, où il fut attaché à la bibliothèque Mazarine par ordre du ministre de l'intérieur. Il y joignit un chaire de professeur, au collège de Henri IV. Il occupa encore aujourd'hui ces deux honorables emplois, malgré ses occupations. M. Amar s'est fait avantageusement connaître comme homme de lettres : les principaux ouvrages qu'il a publiés sont : 1^o *Chefs-d'œuvre de Goldoni*, avec l'Italien en regard, accompagnés de notes et d'analyses, 5 vol ; 2^o *Éléments de l'histoire de France*, commencés par Millot

depuis Pharamond jusqu'à Louis XV, et continués par M. Amar jusqu'à la mort de Louis XVI, 3 vol. 3^o *Le culte rétabli et l'anarchie ruinée*, poème en 4 chants ; 4^o *Le fablier Anglais*, ou recueil des meilleures fables publiées en Angleterre, 1 vol ; 5^o *La gymnastique de la jeunesse*, 1 vol ; 6^o *Le lycée des arts utiles et agréables*, 1 vol, 7^o *Cours de rhétorique*, d'après les rhéteurs anciens et modernes, 1 vol ; 8^o *Paméla mariée*, comédie représentée à Lyon, reçue comme une foule d'autres et enterrée au théâtre Français. M. Amar a en outre préparé l'édition du théâtre de Tércence traduit en français par Lemonnier, plus une édition des œuvres de J. B. Rousseau dont il a écrit la vie ; il a été chargé dans la Biographie universelle des articles des poètes grecs et latins. C'est également à lui qu'on est redevable de plusieurs articles anonymes et littéraires, insérés de temps en temps dans le *Moniteur*. M. Amar n'est pas un écrivain du premier ordre ; mais l'universalité de son érudition et la parfaite impartialité avec laquelle il apprécie les ouvrages dont il rend compte, le font toujours lire avec intérêt.

AMBERIEUX (DORAS D'), ci-devant seigneur du bourg d'Amberieux, près de Lyon, où il est né, ne connut la révolution que par les rapports qu'on lui en fit. Il évita d'y prendre part et d'en partager les dangers par le soin qu'il s'imposa de se tenir renfermé dans ses foyers, tout le temps qu'il n'eût pas été sûr de se mettre en évidence ; il se bornait alors à répandre de nombreux bienfaits sur ses concitoyens, et il eut le bonheur de ne point trouver d'ingrats parmi eux. La culture des lettres occupa agréablement ses loisirs ; on lui doit un opuscule charmant intitulé, *des singes*. En août 1815, M. Ambérieux a présidé le collège électoral du département de l'Ain ; le discours qu'il prononça à cette occasion a été imprimé. Le fils de M. Ambérieux a composé des romances qui ont eu du succès et de jolis romans toujours accueillis par le public ; il est l'un des savants qui ont travaillé à la *Flore*, publiée à Lyon, chez Bruyset.

AMBERT (JEAN-JACQUES), lieutenant général des armées du roi, né le 1^{er} octobre 1766, à Saint-Céré, département du Lot, se destina au service de la marine, au sortir de ses études ; il s'embarqua, en 1780, comme volontaire sur le *Pluton* qui se rendait aux Antilles, et assista à la prise des îles Tabago et de Sainte-Lucie. La paix de 1783 le ramena en France. En 1794, il fut nommé chef du 2^e bataillon du Lot, qui se mit aussitôt en marche vers le nord de la France pour y combattre les Prussiens. Ce bataillon dans un premier combat, étant sur le point d'être battu, Ambert alors malade et souffrant, s'élança de son lit, à la nouvelle du danger de ses compatriotes, arriva sur le champ de bataille et parvint à repousser l'ennemi. Ce fait d'armes lui valut le grade de général de brigade, qui fut, en 1793, remplacé par celui de général de division. C'est en cette qualité, sous le général Hoche, qu'il commanda l'infanterie de l'armée lors de l'affaire de Kaiser-Lauren ; à la tête de 4500 hommes, il combattit et repoussa 25 mille Prussiens, en 1794, et parvint à chasser l'ennemi du pays des deux Ponts. On le chargea, en 1795, du blocus de Luxembourg ; il resta cinq mois devant ses murs, et malgré les efforts et les sorties d'une nombreuse garnison, il mena cette place à se rendre. Sa division ayant été réunie à l'armée du Rhin, il eut occasion de se distinguer dans une foule d'affaires et particulièrement devant Manheim, Heidelberg et Neherath. Le délabrement de sa santé l'ayant forcé d'aller prendre quelques jours de repos dans sa patrie, il employa cet intervalle à calmer des mouvements séditieux qui s'étaient manifestés dans sa province à laquelle il rendit le repos, en même temps qu'il recouvrait ses

forces. Bientôt il retourna commander sa division, et prit part à toutes les affaires glorieuses qui furent suivies de la paix de Leoben. Pendant le congrès de Radstadt, les hostilités recommencèrent et il prit le fort de Manheim d'assaut. Vint la paix de Radstadt, en 1794, à la suite de laquelle le général Ambert est envoyé comme général commandant, à l'île de Corse. Il y trouva le pays en proie à des divisions intestines, et toutes les familles divisées par des haines et de vieux ressentiments. Il parvint à apaiser les esprits, à calmer les sentiments exaltés, et à rendre cette île habitable. Le régime qu'il y établit convint tellement à la population, que rappelé en 1801, et repassé en France, les Corses le redemandèrent; mais alors il était à l'armée d'Italie; ami et compagnon de Pichegru et de Moreau, il commença par partager les soupçons dont ils étaient les objets, et partagea bientôt leur disgrâce. On l'envoya commander à la Guadeloupe; mais il trouva sous le tropique tous les feux du climat et de la guerre civile. Dépourvu des moyens propres à les éteindre, il se retira à la campagne, où il resta spectateur immobile d'un état de désordre auquel il ne pouvait remédier; au bout de quatre ans (en 1808) on lui notifie un décret qui le destitue, le suppose criminel et lui arrache un pouvoir dont il n'avait fait ni pu faire aucun usage. Il demanda à quitter l'île ou à rester tranquille dans sa retraite, on lui refusa l'un et l'autre; il trouva le moyen de s'échapper de cette malheureuse colonie et de revenir en France. Là, il demanda à être jugé. En 1812, une commission présidée par un maréchal de l'empire se livre à l'examen de sa conduite et l'acquitte à l'unanimité. En 1813, on lui donne le commandement de la 17^e division militaire en Hollande. Il y ramène l'ordre et la fortune de nos armes; avec 5000 Français, il contient une colonne anglaise de 10 mille hommes d'infanterie et un corps prussien de 5000 hommes. Survient le duc de Clarence avec un corps nombreux; les Français sont enveloppés; on les croit perdus, le général Ambert parvient à les dégager, à les remettre en marche, et à les ramener en France avec une nombreuse artillerie. En janvier 1815, il eut le commandement de la 9^e division militaire; consulté lors du débarquement de Napoléon sur les moyens d'arrêter sa marche, il donna des conseils qui ne furent pas suivis, donna son adhésion au nouveau gouvernement impérial, et fut ensuite destitué. Depuis il fut chargé de la ligne de défense établie le long du canal de l'Ourcq, et s'opposa avec succès aux désastres dont les environs de la capitale étaient menacés. Enfin, après la seconde abdication de Napoléon, il se retira avec les débris de l'armée sur les bords de la Loire, et subit toutes les chances qu'éprouvèrent les officiers les plus distingués de l'ancienne armée. Ainsi se termina l'historique de sa carrière militaire.

AMBLY (le marquis d'), issu d'une des premières familles de la Champagne, était gouverneur de la ville de Reims, lieutenant-général des armées et cordon rouge, lorsqu'il fut député aux états-généraux, qui bientôt se constituèrent en assemblée nationale, plus connue aujourd'hui sous le nom d'assemblée constituante. Il y apporta son esprit chevaleresque, et défendit en désespéré et par conséquent sans succès les vieilles institutions depuis longtemps tombées en ruines, abandonnées par le plus grand nombre, et mal protégées par une poignée de champions qui à peine s'entendaient entre eux. Il s'opposa d'abord à la réunion des trois ordres qui, selon lui, devaient délibérer à part. Lors de la discussion sur le droit de chasse, la seule concession qu'il crut devoir faire, fut de demander que le port d'armes ne fut accordé qu'aux propriétaires d'une certaine quantité de terres. Mirabeau combattit cette proposition

avec toute la force de son éloquence populaire; il proposa ensuite l'exclusion de tout député calomnieux. Mirabeau repoussa encore cette motion injurieuse, disait-il, *au corps des représentants*. Il s'ensuivit une provocation personnelle de la part du noble député; mais le moment favorable à ces sortes de provocations était passé. M. d'Ambly défendit avec chaleur son ami Lantrec, injustement attaqué. Lors du renouvellement du serment exigé, après le voyage du roi à Varennes, M. le marquis d'Ambly fit précéder le serment d'un discours assez remarquable, dans lequel, après s'être plaint de s'être vu préférer dans une promotion de lieutenants-généraux, M. de Montesquiou, il ajouta : « Je sens que je suis vieux, déjà ma patrie se montre ingrate envers moi, n'importe, je n'en jure pas moins de lui rester fidèle. » Il a fini ses jours chez l'étranger.

AMBROGI (ANTOINE-MARIE), entra dans l'ordre des jésuites, cultiva les belles lettres, et s'attacha à la poésie; il exerça beaucoup un genre de talent très estimé dans l'Italie, celui de l'improvisation. La langue de ce pays si harmonieuse, si bornée dans le nombre des terminaisons de ses mots, mais si abondante dans la richesse et le nombre de ses expressions, offre aux personnes douées d'une belle mémoire et d'un peu de goût, toute facilité d'étonner leurs auditeurs par un déluge de phrases sonores dont aucune ne pourrait soutenir l'analyse; aussi les plus célèbres improvisateurs italiens venus à Paris, par suite d'imprudents conseils, y ont compromis et même détruit leur petite célébrité. Ambrogio a cependant porté cette sorte d'industrie très loin, ce qui ne l'a pas néanmoins empêché de se livrer à la composition de plusieurs ouvrages qui ont en Italie quelque réputation, mais qui malheureusement se ressentent presque tous de cette redondance de sons et d'épithètes, qui forme le principal prestige de l'improvisation. On a de lui diverses traductions, celle de l'histoire du pélagianisme par le jésuite Patouillet; de plusieurs lettres de Cicéron, et de l'Enéide de Virgile. La première édition de cette dernière traduction est ornée de gravures très belles dont les dessins originaux sont déposés à la bibliothèque du Vatican. Il est auteur d'un petit poème sur la culture des citronniers, et s'est occupé de traduire en latin quelques tragédies de Voltaire.

AMBROSIO (N.), exerçait la profession d'avocat, lorsque les armées françaises entrèrent dans le royaume de Naples et s'en emparèrent; il se détermina alors à troquer sa robe d'avocat, contre un uniforme. En six ans, il parcourut tous les grades de l'armée et devint lieutenant-général; il avait servi pendant ces six années successivement en Italie, en Espagne et dans les Calabres. Le comte Mathieu Dumas en avait fait l'un de ses aides-de-camp, lorsqu'il était lui-même au service de Joseph. En 1809, Murat nomma Ambrosio colonel du régiment royal sarrnite; ce régiment et son chef suivirent le général de division Cavaignac dans son expédition en Sicile. Malheureusement il fut pris par un corps de cavalerie anglaise, comme il était sur le point de s'embarquer. Les Anglais le déposèrent à Malte comme prisonnier, et il fut honorablement traité. Admis chez le gouverneur de l'île et invité à un bal que ce dernier donnait, Ambrosio se proposa de profiter du désordre de la fête pour se sauver; il communique son projet à des officiers français, prisonniers comme lui, qui se refusent à ce manque de foi. Ambrosio partit seul; mais le commandant de Malte, instruit du refus des français, leur rendit sur-le-champ la liberté et leur donna tous les moyens de retourner en France. Depuis le gouvernement anglais refusa tout échange avec le général Ambrosio, qu'il considéra aussi longtemps que dura la guerre, comme son prisonnier. Il fit depuis la campagne de 1813 en Saxe, sous le géné-

ral comte Gérard; il revint ensuite à Naples où le roi Murat en fit l'un de ses aides-de-camp. Il fut admis au congrès de Vienne avec le prince Cariati et le duc Campo-Chiaro, pour y stipuler les intérêts de son maître. Envoyé à Ravenne avec sa division pour y protéger par ses manœuvres l'armée napolitaine qui se retirait devant les troupes autrichiennes, la retraite précipitée qu'il fit alors, occasiona la perte d'une partie des troupes qu'il commandait, et lui attira des reproches que justifia la faveur dont il jouit auprès de Ferdinand IV. Après la chute du prince Murat, lors de la révolution de 1820, où figura le général Pépé, on vit Ambrosio à la tête de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme. Son zèle pour le nouvel ordre de choses était-il vrai ou simulé? Nous ne le déciderons pas; mais nous dirons qu'Ambrosio, s'il perdit un instant la confiance du roi de Naples, la recouvra bientôt; il fallait qu'il eût rendu de grands services, pour que le prince lui confiât vers cette époque le commandement du château neuf. Depuis le départ des troupes autrichiennes, Ambrosio a aussi été nommé gouverneur de Naples.

AMBRUGEAC (ALEXANDRE-VALON comte d'), issu d'une des principales familles d'Auvergne, né en 1770, était capitaine de dragons, en 1789, lorsqu'il fut envoyé dans la province de la Marche, pour y calmer des mouvements séditieux qu'avait occasionnés la disette réelle ou factice qui se faisait sentir dans ce pays. Sa conduite fut si belle dans cette mission et son succès tellement complet, que le roi Louis XVI, l'en remercia par la lettre la plus flatteuse. La reconnaissance que lui en portèrent les habitants lui firent élever une pyramide dans la ville dite la *Souterraine*, au milieu d'une place qu'on appelle depuis : *place Valon*. Il émigra, en 1791, se rendit à Coblenz et prit du service dans le corps des *gentilshommes d'Auvergne*. Après le licenciement de l'armée des princes français, on lui donna la mission de lever un régiment dont il fut fait colonel; puis il passa dans un corps de troupes à la solde d'Angleterre. Il faisait partie des émigrés français que l'aile gauche de l'armée des républicains tint long-temps bloqués dans Nieuport. Ces émigrés ayant été forcés de se rendre à discrétion, le comte Ambrugeac, lui quatrième, échappa aux républicains, à la faveur de la langue allemande qu'ils parlaient tous quatre passablement. On les dirigea sur Amiens, comme prisonniers de guerre; mais en route, l'un des quatre ayant été reconnu comme français émigré, fut fusillé sur-le-champ. Le comte d'Ambrugeac trouva à Amiens les moyens de se sauver et de pénétrer en Suisse, d'où il se rendit près des princes qu'il suivit en Angleterre et qui lui donnèrent la croix de Saint-Louis, en 1799. On lui fit un crime de ce que ne pouvant se résoudre à être dans l'oisiveté, il avait sollicité du service en Espagne. Certains esprits voudraient faire considérer cette démarche comme un acte d'abandon de la cause royale; il répondit que ne pouvant rien faire pour le service de la dynastie française, il lui avait paru tout naturel de s'attacher à celui des Bourbons d'Espagne. Ces tracasseries le déterminèrent à rentrer en France, où il fut d'abord nommé par Napoléon, colonel d'un régiment des gardes d'honneur. Aussitôt l'abdication de l'empereur, il se rattacha aux Bourbons, et pendant les cent jours, il alla tenter les moyens de réchauffer les esprits de la Vendée. Il fut ensuite nommé par le Roi, commandant de la 1^{re} brigade de la garde royale; puis il fut élu député de la session de 1817, où il se rangea du côté droit. On remarqua qu'il stipula avec une extrême chaleur l'agrandissement de la prérogative royale, sans autre limite que la volonté du monarque. Il a accompagné le M. duc d'Angoulême dans son expédition d'Espagne, qui lui avait donné une des premières places de l'armée que

ce prince commandait, faveur que cet officier a dignement justifiée; il est aujourd'hui maréchal de camp. Son épouse est petite-fille du maréchal Rochambeau, qui commanda les troupes françaises qui allaient se réunir aux troupes américaines pour leur procurer la liberté dont jouissent aujourd'hui les colonies européennes de l'Amérique septentrionale.

AMBRUGEAC (Louis comte d'), frère puîné du précédent, le suivit dans les corps que commandaient les princes français, de 1793 à 1794, contre les armées de la révolution. On lui avait même confié le commandement d'un corps de hulans britanniques; mais il reentra en France, en 1800, et prit du service. Il fut d'abord chef de bataillon et en cette qualité, fut employé au blocus de Cadix. Son mariage avec une demoiselle de Marbeuf, lui valut les bonnes grâces de Napoléon, qui lui donna ainsi qu'à son frère aîné le grade de colonel. Louis XVIII, à son avènement, confirma tout ce que le précédent gouvernement avait fait pour MM. d'Ambrugeac. Celui dont nous parlons est pair de France et lieutenant général; il a été député par la Corrèze aux sessions de 1816, 1817 et 1818; il occupait le côté droit, et a toujours parlé et voté en conséquence. En 1819, il s'est prononcé pour les lois d'exception, et pour l'élection à double vote. Le 7 juin 1820, lors de la discussion de cette dernière loi, les dragons de la garde royale ayant été accusés d'avoir sabré des citoyens paisibles et sans armes lors des troubles qui eurent lieu dans Paris et surtout aux environs du palais des députés, M. le comte d'Ambrugeac prit avec chaleur leur défense. Son régiment, le 10^{me} de ligne, fut le seul qui resta fidèle au duc d'Angoulême dans la campagne du Midi, en 1815.

AMEDROZ (JACOB), servit avec distinction dans la guerre que termina la paix de 1763; guerre d'autant plus malheureuse qu'elle était dirigée par une favorite qui ne jugeait de tout que par son engouement pour certains personnages auxquels elle faisait donner des places qu'elle refusait aux vrais talents. A la funeste affaire de Rosback, le régiment que commandait le colonel Amédroz, fut celui qui tint le plus opiniâtement contre les Prussiens, vainqueurs dans toutes les autres positions. Il soutint le siège de Cassel en qualité de commandant de cette place, rejeta avec dédain, les honteuses conditions sous lesquelles on le pressait de capituler, proposa et obtint de faire réparer les fortifications extérieures de la place. Une conduite si courageuse parut inouïe à une époque où les Français déconcertés par une foule de défaites, ne savaient plus opposer de résistance à leurs ennemis. Il avait fait glorieusement toutes les campagnes de la guerre de 7 ans. Il était Suisse d'origine, né en 1710 à Neuchâtel, où il alla finir ses jours, ramenant dans sa patrie, une réputation généralement reconnue de brave militaire et de bon citoyen. N'ayant à cette époque d'autre recommandation que sa bravoure et ses vertus, il est resté toute la vie sans fortune. Il mourut à Neuchâtel, le 15 février 1812.

AMEILH (le baron N.), simple soldat d'infanterie, lors des événements de 1789, parcourut successivement tous les grades de l'armée. En 1805, il était colonel et faisait partie de l'armée de Hanovre, sous les ordres du général Bernadotte, depuis roi de Suède. Il fit ensuite les campagnes d'Allemagne, de Pologne et de Russie, et, à son retour de Moscou, il fut nommé général de brigade, le 21 novembre 1812. Malgré son dévouement à la cause impériale il donna son adhésion à l'abdication de Napoléon, et parut se rapprocher de la famille des Bourbons; il offrit ses services et les fit agréer; ses premières démarches furent récompensées par la croix de Saint-Louis. Il accompagna Monsieur, aujourd'hui Charles X, dans un voyage que ce prince fit alors avec le projet de

s'opposer à la marche de Napoléon sur Paris; mais la défection générale des troupes qui devaient le seconder, obligea Monsieur à reprendre la route de la capitale. Ameilh ne le suivit pas, resta à Lyon, où il attendit Napoléon sous les drapeaux duquel il se rangea. Envoyé par ce Prince à Auxerre, il fut arrêté dans cette ville par ordre du Roi, et de là transféré dans les prisons de l'Abbaye à Paris. Il y était encore, lorsque Napoléon vint habiter les Tuileries. Le général Ameilh sortit de l'Abbaye, et fut employé dans l'armée qui se forma alors. La journée de Valmy ayant terminé cette courte campagne, le général Ameilh adressa au Roi Louis XVIII une lettre par laquelle, après avoir cherché à justifier sa conduite, il jura de nouveau fidélité au Roi, et promettait de le bien servir. Le général Ameilh n'en fut pas moins compris au nombre de ceux que l'ordonnance du 24 juillet 1815 désignait pour être traduits devant un conseil de guerre. Il quitta aussitôt la France, et se réfugia en Angleterre d'où il se rendit à Hanovre, avec le projet de passer en Suède, et de se placer sous la protection de Bernadotte sous lequel il avait servi. Il disposait les moyens de son embarquement, lorsqu'il fut arrêté à Lunebourg d'où il fut transféré à Mildenheim et déposé dans une prison d'état où l'on croit qu'il est encore. On a publié, dans le temps, que la raison du général Ameilh avait succombé sous le poids de son infortune, et qu'il était demeuré dans un état constant d'aliénation mentale.

AMEILHON (HUBERT-PASCAL), savant littérateur, né à Paris, le 5 avril 1730, après avoir fait d'excellentes études, se consacra spécialement à des recherches profondes sur l'histoire et la littérature des anciens, il réunissait une foule de qualités qui le rendaient plus propre que beaucoup d'autres à cette carrière. Un grand amour pour le travail, une patience infatigable, et un goût exquis qu'on trouve bien rarement chez messieurs les savants, le guidèrent constamment dans ses études. Il débuta dans le monde littéraire par la publication d'un livre intitulé : *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens, sous le règne des Ptolémées*. Cette première production qui eut beaucoup de succès et qui commença la réputation de son auteur, fut suivie de *l'histoire du bas empire*, ouvrage commencé par Le Beau et qu'Ameilhon acheva. On reproche à cette production de manquer de mouvement et de vie, ce qui n'empêcha pas Ameilhon d'être admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il se consacra ensuite à la rédaction des journaux et particulièrement à celui de Verdun, travail qu'il interrompit pour se charger de l'organisation de la bibliothèque de l'Arsenal. Son succès à cet égard le fit charger de celle de plusieurs autres bibliothèques publiques et particulières. Il retrouva et classa plus de huit mille ouvrages qu'il sortit de l'encombrement révolutionnaire, des bibliothèques des maisons religieuses de France, livrées pendant plusieurs années à la plus déplorable dévastation. Il n'en continuait pas moins dans les intervalles que lui laissait cette nature d'occupation, ses recherches sur les mœurs et les habitudes des nations les plus anciennes, sur lesquelles il a donné une foule de mémoires estimés. Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par la mention d'un discours solennel qu'il prononça comme membre de l'institut, et président d'une séance de distribution de prix, aux jeunes artistes dont il était entouré, et qui composaient en grande partie son auditoire. Il s'attacha à leur démontrer qu'en se conformant à cet égard aux principes et aux opinions des anciens, l'on devait considérer l'étude des beaux arts, comme formant une partie essentielle des institutions sociales, et produisant la plus utile influence sur la morale publique. Il mourut en 1811, et se garantit, par ses habitudes

constamment laborieuses, du reproche toujours répété et malheureusement trop souvent mérité de l'état d'inertie dans lequel s'endorment ceux qui ont obtenu un fauveuil dans certaines académies et sociétés savantes.

AMELOT (N.), ministre de Louis XVI, s'éleva par degrés jusqu'au ministère de la maison du roi, et après avoir joui long-temps de tous les avantages qui accompagnent la puissance et la fortune, il éprouva tous les maux attachés à la captivité, à l'indigence et aux angoisses d'une mort prochaine et ignominieuse. Il échappa à cette dernière infamie, il mourut dans la prison du Luxembourg à la suite d'une maladie, pendant laquelle il eut du moins la consolation de recevoir des soins assidus de madame Tardieu Malaysie, et non pas Malassis, comme on l'a dit par erreur, femme remplie de mérite, d'esprit et de vertus; on a reproché à ce ministre la longue captivité de Latude (*Voy. ce nom*), ce fait est inexact sur tous les points: d'abord M. Amelot ne fut ministre que de Louis XVI plus de dix ans après la mort de Louis Pempaudour qui pour se venger d'une espèce de mystification dont s'était rendu coupable, à son égard, le jeune Latude, garde-du-corps, obtint contre lui une lettre de cachet sous laquelle il gémit pendant 34 ans; ensuite Latude ne fut pas trouvé dans les cachots de la Bastille, en 1789, il y avait cinq ans qu'il avait été transféré dans une maison de santé du faubourg Saint-Antoine, près Saint-Mandé. Il y était oublié; ce ne fut qu'à force de jeter des lettres par dessus les murs qu'il fit enfin penser à lui. Il figura parmi les prisonniers réels de la Bastille, sans doute pour rendre le cortège plus intéressant. Enfin si les héritiers Amelot ont donné des indemnités à Latude, c'est par pure bienfaisance, et peut-être aussi pour éviter les dangers qu'un refus pouvait leur attirer à cette époque. On a fait à ce ministre un reproche beaucoup plus grave, selon nous, et peut-être aussi peu fondé que l'autre: c'est d'avoir dit ce mot que nous nous abstenons de qualifier: « S'il n'y avait pas de lettres de cachet, je ne voudrais pas être ministre, le roi m'en priât-il » à moins jointes.

AMELOT (N.), fils du précédent, était depuis 1766, intendant de la province de Bourgogne, lorsque la révolution éclata; il avait fait dans cet intervalle un ouvrage important et très utile, c'était une espèce de statistique raisonnée de la province qu'il administrait, accompagnée d'un état de la population, établie par commune avec une carte topographique bien faite, de 1790 à 1792, il s'était particulièrement livré à l'étude de la science des finances et y avait acquis des connaissances assez profondes pour que sur diverses questions, il put se mettre utilement en opposition avec le comité des finances d'alors. Devenu, seulement par le nom qu'il portait, suspect aux autorités du temps, la commune de Paris fit apposer les scellés chez lui; mais l'assemblée législative les fit aussitôt lever. Cela n'empêcha pas que vers la fin de 1793, quoiqu'il eut prêté serment entre les mains de la convention, il ne fut décrété, arrêté et constitué prisonnier jusqu'à l'époque du 9 thermidor. Rendu à la liberté, il reprit la carrière des travaux administratifs, et fut, en 1798, chargé de se rendre en Italie pour y vérifier l'état de situation et les écritures des divers comptables attachés à nos armées dans ce pays. Bientôt il fut compris parmi ceux des administrateurs que l'on soupçonnait d'avoir pris part aux conclusions qu'on reprochait à Schérer. M. Briot du conseil des cinq cents, demanda une poursuite générale contre les comptables. Sa proposition, d'abord accueillie, n'eut pas de suite. M. Amelot a depuis quitté la capitale et les affaires et s'est retiré à la campagne où il se livre exclusivement à l'agriculture.

AMELOT (parent des deux premiers), est auteur d'un *mémoire sur les avantages de l'assiette et de la perception de l'impôt en nature*; il avait été nommé par le 1^{er} conseil Bonaparte l'un des trois administrateurs de la loterie; ce prince le replaça dans la même administration pendant les cent jours: après la seconde restauration, le mode d'administration qui existait alors ayant été changé, on offrit à M. Amelot la place de chef de division qu'il accepta et qu'il occupa: encore quelques années après.

AMES (**FISHER**), né à Dedham, petite ville de la province de Massachussets dans les États-Unis, se livra, après d'excellentes études, à la connaissance des lois et devint avocat habile; en étudiant les lois de son pays, il connut le droit des nations et se maintint dans les bornes d'une sage liberté. Devenu membre de la convention de Massachussets, il fut bientôt appelé à la législature comme premier représentant de son district. Il eut alors occasion de développer ce talent oratoire qui étonna toute l'Amérique, qui rapassa tous les courages et qui fit perfectionner le plan de constitution des États-Unis. Il ne lui fallut pas moins que huit années de travaux et de succès pour arriver à ces grands résultats. Son éloquence simple, énergique, dégagée de tout luxe oratoire, émanée d'un cœur droit et d'un esprit véritablement éclairé, exerçait sur son auditoire un empire irrésistible, dans un combat d'opinions sur une matière importante, son adversaire après l'avoir entendu et avoir partagé l'impression générale qu'avait produite l'orateur, déclara pour toute réponse que, placé sous le charme de l'éloquence de son adversaire, il demandait jusqu'à la séance prochaine pour faire une réponse qui ne se sentit pas de son émotion actuelle. Fisher Ames mourut le 4 juillet 1808.

AMESOT (**CHARLES-PIERRE**), membre du conseil des cin-*quante*, sous-préfet, né le 29 juin 1760, était médecin à Cusset, en 1789, administrateur du district en 1791, et destitué comme modéré en 1793. Il connut se réfugier dans les armées pour échapper à la proscription attachée alors à ce titre fatal, et y exerça sa profession tant que le régime de la terreur se maintint dans l'intérieur; rentré dans ses foyers en l'an 3 (1795), il devint procureur de sa commune, et bientôt administrateur du département de l'Allier. Député par les électeurs de ce département au conseil des cinq-cents en l'an 5 (1797), il en sortit deux ans après, à la suite de la révolution du 18 brumaire, en 8 (9 novembre 1799). Il passa quelque temps après à la sous-préfecture de Montluçon où il se comporta de manière à laisser des regrets, lorsqu'il quitta ce poste pour se retirer dans une campagne voisine de Cusset. Il y a repris l'exercice de sa première profession.

AMEY (le baron N.), entra dans la carrière des armes par le grade de simple soldat dans un bataillon départemental; de grade en grade et en peu de temps, il parvint à celui d'adjudant général. Il alla, en 1795, faire la guerre aux royalistes vendéens. En 1793, il fut nommé général de brigade, et on l'employa dans l'intérieur où on lui confia des commandements, et où il présida divers conseils de guerre. Il se trouva et se fit remarquer par Saint-Claude dans la journée du 18 brumaire. Le général Lefebvre l'emmena dans son expédition de Saint-Domingue. De retour en France, il alla en Espagne et se distingua dans toutes les affaires auxquelles il prit part, notamment au siège de Gironne. En 1812, il passa à la grande armée et fit avec elle la campagne désastreuse de Russie, dans la division du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Le corps qu'il commandait ayant été chargé de protéger la retraite de l'armée française, le général Amey montra dans ses manœuvres autant d'habileté que de courage, et fut nommé gé-

néral de division. Louis XVIII, lui donna la croix de Saint-Louis et le commandement de Bourges, 21^e division militaire. Il continua de servir son pays pendant les cent jours. Il se rattacha ensuite au service du Roi, auquel il avait envoyé sa soumission dès qu'il apprit l'issue de la bataille de Waterloo.

AMFRYE (N.) se consacra à l'étude de la chimie et s'appliqua à faire des découvertes dans cette science. Il s'associa au célèbre d'Arcet, et après de nombreux essais, ils obtinrent des carbonates de strontiane et de baryte, qu'ils pouvaient lier pour la moitié du prix que ces matières étaient payées dans le commerce. Le débit en était d'autant mieux assuré que cette nature de carbonate est un des agents les plus puissants dans les travaux de décomposition. Amfrye a été long-temps employé à la monnaie de Paris. Nous devons convenir que son carbonate n'a pas encore produit les effets avantageux qu'il semblait promettre. C'est du temps qu'il faut attendre les perfectionnements propres à rendre cette découverte utile à la science et aux manufactures.

AMHERST (**JEFFERY**, lord d'**HOLDDALE** et de **MONTREAL**), né dans le comté de Kent, le 29 juin 1717, entra de très bonne heure dans la carrière militaire. En 1741, le général Ligonier en fit l'un de ses aides-de-camp. Il assista en cette qualité aux batailles de Dettingen, de Rocoux et de Fontenoy, et y combattit avec distinction. Il passa ensuite, en la même qualité d'aide-de-camp, au service du duc de Cumberland, et combattit à ses côtés à la bataille de Lawfield. En 1748, il fut envoyé dans l'Amérique septentrionale pour remplacer le général Abercromby dans le commandement d'une des armées anglaises qui y étaient employées. Il débuta par la prise de Louisbourg et du cap Breton. Ensuite Amherst se concerta avec les généraux des deux autres armées anglaises, pour commencer la conquête du Canada. Cette partie de l'Amérique, depuis deux cents ans, appartenait aux Français qui y avaient formé une colonie assez nombreuse, qu'enrichissait le commerce de pelleteries qu'ils recevaient des sauvages avec lesquels ils vivaient en bonne intelligence; mais le gouvernement français, distrait par d'autres intérêts, perdait trop souvent de vue les intérêts et les besoins de cette colonie, ce qui en rendit la conquête facile aux Anglais. Leurs trois armées étaient réunies sous le commandement des généraux Amherst, Wolf et Pimdeux. Le général Amherst entra avec son armée dans le Canada par Albany et Ticondérage, attaqua et prit la place de Crown; point où les vainqueurs séjournèrent trois mois, après lesquels l'armée ayant descendu le fleuve Saint-Laurent, attaqua la ville de Mont-Réal chef-lieu de la colonie. Le général Amherst en regut les clefs de sa main de M. de Vaudreuil qui en était le gouverneur. Il resta en Canada jusqu'en 1763 qu'il revint en Angleterre, où le gouvernement le combla de faveurs et de marques de distinction. Le commandement de Guernesey lui fut remis; puis il fut nommé baron d'Amherst (son nom jusque-là était Jeffery), lieutenant général et bientôt après feld-maréchal. Sa carrière fut longue et sa vieillesse garantie d'infirmités; il finit ses jours dans son château de Kent, en août 1797, âgé de 80 ans.

AMHERST (lord), eut une mission en Chine, en 1804; il parvint jusqu'au centre de cet empire; mais ayant refusé de se soumettre à quelques cérémonies humiliantes, il fut forcé de retourner sur ses pas, sans avoir rempli l'objet important dont il était chargé. Quoiqu'il n'ait point publié de mémoire sur son voyage, il a cependant donné quelques renseignements consignés dans la *relation du capitaine Elliot*. On y voit combien cette nation dont l'existence date depuis tant de siècles a fait peu de progrès dans la civilisation; comme tout y est soumis à un cérémo-

nial ridicule; combien le gouvernement paternel qui régit tout ce qui s'y fait, est despotique; combien le peuple y est ignorant et abruti, et enfin avec quelle barbarie, les mandarins et les prêtres qui sont les pères des sujets chinois traitent leurs enfants, pour les diriger dans la route des mœurs et des vertus. On doit au voyage d'Amherst et par suite à la relation du capitaine Élie des lumières nouvelles sur l'état de la Chine.

AMICI (N.), né dans une ville de l'Italie, fut long-temps professeur de mathématiques au lycée de Panaro; il se proposa de faire servir les connaissances qu'il avait acquises par une longue étude en métallurgie, en physique, en optique, pour étendre et perfectionner les moyens de connaître la marche des astres et le système du ciel. Il composa d'abord un métal aussi dur et aussi peu flexible que celui dont les Anglais se servent pour fabriquer leurs instruments de physique et d'astronomie; avec ce métal il fabriqua des miroirs et des télescopes d'un effet de beaucoup supérieur à ceux faits jusqu'à présent en Italie et même dans tout le continent. Enfin il arriva à l'exécution parfaite d'un télescope présentant 17 pieds de foyer et 11 pouces d'ouverture. Il l'a déposé, en 1811, à l'observatoire de Milan avec deux autres qu'il avait faits auparavant. Ils ont déjà donné lieu à des expériences, dont la science astronomique a tiré quelques avantages qui en font espérer de plus importants.

AMIET (N.), célèbre voleur, avait organisé dans le département de l'Ain, une troupe de brigands avec laquelle il fut long-temps la terreur du pays. Il s'attacha particulièrement au pillage des diligences, ce qui lui valut en peu de temps des sommes considérables. Cette troupe était devenue si redoutable que les autorités se déterminèrent enfin à prendre des mesures efficaces pour en purger la contrée. On concerta une battue si bien conduite que toute la bande fut prise avec son chef Amiet. Condamnés à la peine de mort, ils traversaient la ville pour aller au supplice, lorsque, parvenus au pied de l'échafaud, ils brisent leurs liens, échappent à leurs gardes et fuient de toute part. Un combat s'engagea alors entre eux et les gendarmes. La résistance que ces misérables opposèrent fut si opiniâtre que tous périrent, ou de leurs mains ou de coups de bayonnettes, sur le champ de bataille, à l'exception d'Amiet et d'un de ses complices, nommé Hyvert, qui furent sur-le-champ livrés aux bourreaux.

AMIOT (le père), jésuite missionnaire, naquit à Toulon, en 1718. Après d'excellentes études, il entra dans l'ordre des jésuites, où on le destina à faire des missions en Chine. Son premier voyage dans cet empire date de 1750, il avait alors 32 ans, il s'arrêta d'abord à Macao d'où la réputation de ses vastes connaissances s'étendit jusqu'à la capitale et parvint à l'empereur qui l'appela à sa cour. Dès qu'il y fut installé, il sentit que l'ignorance de la langue du pays rendrait ses communications très imparfaites et qu'il ne recueillerait que peu ou point de fruit de son entreprise, il s'appliqua exclusivement à l'étude des langues chinoise et tartare. Cette dernière langue lui était indispensable dans ses communications avec l'empereur qui était d'origine tartare: il parvint promptement à les écrire et à les parler toutes deux malgré la difficulté presque insurmontable que lui opposait la multitude des signes et des mots dont chacun n'exprime qu'un objet isolé, et n'est nullement classé avec d'autres objets homogènes. Après avoir formé plusieurs jeunes missionnaires qu'il consacra à la propagation de la religion catholique dans cet empire, il se livra tout entier à ses études et à ses recherches scientifiques. L'empereur lui fit ouvrir les dépôts et bibliothèques de la capitale et mit à sa disposition les livres, les

manuscrits et autres objets qu'il se proposait de consulter et dont il pouvait avoir besoin; avec ce secours il recueillit beaucoup de notes, dont il fit un choix judicieux, rédigea une foule de mémoires et composa beaucoup de traités d'une grande étendue. Voici la nomenclature des principaux: 1° *Traduction en français d'un poème chinois intitulé: Éloge de la ville de Moukden, par l'empereur K'ian Loong*, Paris, 1770, in-8°, avec fig. Cette traduction est accompagnée de notes topographiques et autres sur la province de Moukden. 2° *Art militaire de la Chine*, traduction d'un ensemble de manuscrits chinois sur ce sujet; 3° *Mémoire sur les Chinois*; 4° *Lettres sur les caractères chinois*; 5° *De la musique des Chinois, tant anciens que modernes*. La publication de cet ouvrage en Europe a attiré beaucoup de contradicteurs et d'ennemis au père Amiot, qui très profondément versé dans la connaissance de cet art, a posé dans son livre beaucoup d'assertions que l'on a trouvées diamétralement opposées aux doctrines professées par le chevalier Gluck et par Sacchini; 6° *Vie de Confucius*, ornée de figures d'après des dessins chinois; 7° *Dictionnaire tartare-mantchou et français*. Le père Amiot a encore rapporté de la Chine où il a séjourné pendant 44 ans une foule de notes, de mémoires et de traductions tendant à donner des notions positives sur l'antiquité de cette nation, la marche progressive de sa civilisation, ses découvertes dans les arts et les sciences, ses mœurs, sa religion, son climat et son gouvernement. La plupart de ces manuscrits sont déposés dans les bibliothèques publiques. Une foule de savants et de commentateurs y ont puisé des notions pour l'utilité du monde savant. Il existe un recueil, en 7 volumes in-folio, des ouvrages les plus estimés de ce jésuite, quelques uns de ses compagnons, à son exemple, ont également publié leurs observations sur les Chinois, et sur leur pays. Le père Amiot finit ses jours à Pékin à l'âge de 77 ans, quoique digne chrétien et bon religieux, ce n'est pas à lui qu'il faut reprocher ce zèle indiscret pour le prosélitisme qui jeta tant de troubles dans cet empire et qui en fit fermer l'entrée aux Européens; sa philosophie, son esprit tolérant et sa prévoyance lui firent concevoir qu'il valait mieux ne pas tant tourmenter la conscience des Chinois, et qu'il était préférable de donner à l'Europe des connaissances exactes de cet intéressant pays. Aussi le père Amiot sera très probablement celui de tous nos missionnaires, en Chine, dont la postérité conservera le plus honorable souvenir.

AMMAN (IGNACE-AMBRIOSE), géographe allemand, naquit le 7 décembre 1793, à Mühlheim sur le Danube; il fut attaché successivement comme géographe arpenteur au comte de Schenk, à l'évêque souverain d'Augsbourg, et enfin au roi de Bavière qu'il nomma conseiller aulique, arpenteur à Dillengen, puis conseiller directeur des travaux topographiques pour la Souabe. Il a acquis une grande célébrité en Allemagne par une ouvrage intitulé: *Détermination géographique de la Souabe orientale et les pays voisins*. Il y ajouta plusieurs cartes géographiques, soigneusement détaillées et très bien faites. Cette production servira nécessairement de modèle, non seulement en Allemagne, mais même dans toute l'Europe, pour en perfectionner la description géographique. Ce laborieux et habile géographe s'est retiré à Ulm, avec le titre de conseiller aulique, de conseiller de la direction bavarroise, et avec une pension de son souverain. Il faut le distinguer du naturaliste de Schaffouse, Ammann, mort à 85 ans, dans cette ville, en 1811.

AMMON (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), né à Baruth, le 19 février 1765, se livra aux profondeurs de la science théologique et s'appropriâ toutes les ressources de la discussion scolastique. Aussi occupa-t-il

avec succès plusieurs chaires de théologie et il fut nommé prédicateur dans les principales églises de l'Allemagne; il était, en 1803, conseiller du directeur, titre qu'il réunissait à ceux de professeur ordinaire de théologie et de prédicateur de l'université de Göttingue. Rappelé, en 1804, à Erlang, il y fut nommé directeur du séminaire *Homélique*. Ses travaux, comme professeur de théologie et de prédicateur, ne l'empêchèrent pas d'entreprendre de combattre les opinions du célèbre Kent, qui fut pour lui un très rude adversaire. Outre les dissertations nombreuses qu'il publia pour répondre aux assertions plus que hardies de cet écrivain, on cite d'Ammon plusieurs ouvrages dont voici les principaux : 1^o *Histoire de la philosophie homélique*; 2^o un *Nouveau Testament grec*, avec les commentaires de Kopp; 3^o le *nouveau Journal théologique de Nuremberg*; 4^o une *nouvelle version grecque du Pentateuque*, d'après le missel unique de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Il a laissé encore beaucoup d'autres ouvrages moins importants et restés manuscrits.

AMORETTI (CHARLES), savant italien et abbé, naquit dans les environs de Milan, vers 1743, et s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des sciences et particulièrement à la minéralogie. Il commença par publier en italien un voyage pittoresque de Milan aux trois lacs, Cosme, Legnano et Majeur; ce qui lui valut un place à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Ce voyage, traduit dans plusieurs langues européennes, a eu un grand succès par la variété des descriptions qu'il contient, et ne pouvait être entrepris que par un homme profondément instruit et grand observateur. On lui doit encore une *vie de Léonard de Vinci*; un *recueil de mémoires diplomatiques déposés à la bibliothèque Ambrosienne*. A l'époque du sacre du 1^{er} consul Bonaparte à Milan comme roi d'Italie, il publia une petite brochure intitulée : *Guide des étrangers dans Milan et dans ses environs*; ce qui prouve que ce savant abbé n'était rien moins qu'étranger à la science de l'à-propos, et qu'il était parfaitement de ce monde. Il a traduit plusieurs voyages, en entre autres à l'Océan Atlantique. Il vit paisiblement aujourd'hui à Milan, riche de l'estime et de l'affection générale, ainsi que d'un revenu assez court, mais qui lui suffit. En rendant justice aux talents des hommes célèbres, il peut être permis sans doute de parler de certains petits travers d'esprit qui, sans diminuer l'estime à laquelle ils ont tant de droits, semblent les rapprocher des hommes ordinaires. Ce savant qui a publié beaucoup de mémoires et de manuscrits précieux, s'occupe aussi des prodiges de la baguette divinatoire; mais il est probable que c'est par délassement, plutôt que par conviction.

AMOREUX (PIERRE-JOSEPH), né à Beaucaire (Gard), membre et bibliothécaire de la faculté de médecine à Montpellier. On peut le regarder comme un de nos premiers savants dans la botanique et les sciences naturelles. Il serait au rang des Buffon, des Lapeyrou et des Cuvier, s'il avait l'art de classer ses idées avec clarté et de les revêtir du coloris du style; malheureusement il ne sait pas écrire. Il a cependant publié beaucoup d'ouvrages; mais soit par l'incohérence des idées, ou la diffusion des phrases, ils fatiguent la patience du lecteur, qui dans son dégoût cependant ne perd pas de vue qu'il a son dédommagement dans les précieuses découvertes que lui révèle le savant naturaliste. L'ouvrage qui a le plus contribué à la réputation d'Amoreux est sa *Notice des insectes de la France, réputés venimeux*, 1789, in-8^o; on lit encore avec intérêt sa *Dissertation historique et critique sur Porigine du cachou*, 1802; son *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, 1805, et son *Précis historique de l'art vétérinaire*, 1810.

AMOROS (DON FRANCISCO), né en Espagne le

19 février 1770. Les troubles politiques de la péninsule en ont enrichi la France, et la malheureuse Espagne toujours dans le vertige de l'esprit de parti, ne s'est pas aperçue de la perte qu'elle faisait. Amoros, né dans les camps, a fait en quelque sorte ses premières études sous la tente; aussi ce fut au milieu des balles et sous le feu du canon, qu'eut lieu son entrée dans le monde. Servant avec distinction dans les campagnes de 1792 et 1793, il se fit remarquer par ses chefs à l'attaque du fort de Bellegarde, et à la prise de Villefranche. Son intrépidité protégea la retraite de l'armée espagnole après la malheureuse affaire de Vernez. Aussi dans l'espace de trois ans il obtint le grade de major général; il commandait en cette qualité le fort Saint-Elme qu'assiégeait le général Despinois; ce fut à ce siège qu'il osa, n'ayant avec lui que 500 hommes, se faire jour à travers les colonnes de l'armée française. Presque tous les braves dont il s'était fait suivre furent tués; Amoros n'en comptait plus au tour de lui que 37, lorsqu'il gagna Collioure. Obligé de traiter de la capitulation du fort Saint-Elme, il réclama comme condition principale la sauve-garde des émigrés français, qui se trouvaient renfermés dans la place; cette clause refusée par le général Despinois, la garnison espagnole étant même menacée d'être passée au fil de l'épée, Amoros voulut s'exposer aux chances d'un nouvel assaut plutôt que d'abandonner à leurs bourreaux les réfugiés français. La défense du fort Saint-Elme ne pouvait plus se prolonger, aussi Amoros s'empressa de faire embarquer les malheureux émigrés, malgré le feu meurtrier des Français. Le traité de Bâle (22 juillet 1795), ayant mis fin à la guerre, une nouvelle carrière s'ouvrit pour Amoros. Au milieu des missions importantes qui lui furent confiées, son esprit actif s'occupa des moyens d'améliorer diverses branches de système administratif. Il posa les bases, et fit agréer l'organisation d'un *ministère de l'intérieur* qui n'existait pas en Espagne. Une pension de 4000 francs fut la récompense de son travail. Son mérite supérieur ayant fixé sur lui l'attention particulière du gouvernement, il fut chargé de l'exécution du plan qu'il avait proposé pour l'établissement d'une institution militaire à Madrid, d'après la méthode de Pestalozzi. Enfin, en 1807, on lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne, don François de Paule. Il aurait fait de grands progrès dans les bonnes grâces du roi Charles IV, si les plus malheureuses discordes qui prirent naissance dans le sein même de la famille royale, n'avaient alors tout changé dans le système politique de l'Espagne, et donné une nouvelle direction aux ambitions particulières. L'attachement d'Amoros à l'infortuné Charles IV, ne l'avait pas mis en crédit auprès de son fils. Aussi dès le commencement de son règne, Ferdinand VII, l'avait fait arrêter; mais la recommandation de l'infant don Antonio, parvint à dissiper les préventions du nouveau roi. Remis en liberté et, paraissant dans une position assez favorable à la cour, il fut nommé membre de ces fameuses cortès, réunies à Bayonne sous les bâtonnettes de Napoléon. Amoros se déclarant pour le nouvel ordre de choses, obtint la confiance intime du roi Joseph, qui cherchait à s'environner de tous les personnages du pays les plus considérables par leurs talents et leur naissance. Amoros fut successivement nommé conseiller d'état, intendant général de la police et commissaire royal de la province de Guipuscoa. Obligé de prendre part aux opérations militaires, il organisa les milices du pays, les disciplina, et, se mettant à leur tête, il repoussa les troupes anglaises sur plusieurs points. Cependant les chances de la guerre l'obligèrent de retourner à Madrid. Le roi Joseph dont il avait la confiance, et qui le regardait comme un des citoyens les plus utiles de l'Espagne, le mit à la tête

de la commission de l'intérieur dans le conseil d'état. Mais de nouvelles circonstances le firent passer en peu de temps de ce ministère de l'intérieur à celui de la police, ensuite au gouvernement des provinces de Tolède, d'Avila, d'Estramadoure et de la Manche. Enfin, la révolution d'Espagne ayant pris une face nouvelle et amené le retour de Ferdinand VII, Amoros dut se réfugier en France avec la plupart de ceux qui avaient joué un rôle dans les derniers événements. Le regret qu'il avait d'abandonner sa chère patrie lui fit faire plusieurs démarches pour fléchir le ressentiment du roi Ferdinand, mais toutes furent inutiles; alors toutes ses affections se dirigèrent vers le pays qui l'avait accueilli dans ses infortunes. Il ne s'occupa plus que de faire adopter par le gouvernement français, ses institutions gymnastiques dont il avait fait de si heureux essais en Espagne. Louis XVIII avait l'esprit trop éclairé et des vues trop généreuses pour ne pas reconnaître et ne pas utiliser les talents du réfugié espagnol, le ministère adopta les vues de M. Amoros pour les institutions gymnastiques, et ce savant distingué est actuellement chargé à Paris, sous les auspices du gouvernement français, du gymnase civil, du gymnase normal militaire et des plus importantes institutions de ce genre.

AMPERE (ANDRÉ-MARIE), membre de l'académie des sciences, inspecteur général de l'université, né à Lyon le 22 janvier 1775. M. Ampère s'est principalement distingué dans les sciences exactes. Croisirait-on qu'un ouvrage sur le jeu a fait en quelque sorte la fortune littéraire de ce dignitaire de notre université. Cet ouvrage a pour titre, *Considération sur la théorie mathématique du jeu*. Il analyse géométriquement toutes les chances de ce hasard que l'on croit maîtriser par des combinaisons exactes; aussi l'institut, dans un rapport sur les progrès des sciences, a fait le plus bel éloge de cet ouvrage en disant qu'il serait capable de guérir les joueurs, s'ils étaient tant soit peu géomètres.

AMY (LOUIS-THÉODORE-ANTOINE), député du département d'Eure et Loir à la première législature; après le 18 brumaire, juge du tribunal de première instance du département de la Seine, il en est aujourd'hui président. Tout ce qu'on peut dire de ce magistrat, c'est qu'il se montre digne des fonctions dont il est honoré.

AMYOT, ou AMYON DE POLIGNY, administrateur de son district et député par le département du Jura à la convention nationale. Il vota la mort sans appel et sans sursis dans le jugement du malheureux Louis XVI, et fut un des 73 députés qui protestèrent contre les attentats du fameux 31 mai. Mis en arrestation avec ses 72 collègues, il ne fut comme eux rendu à la liberté, que par les suites du 9 thermidor; et, ayant passé au conseil des anciens après la session conventionnelle, il entra dans la vie privée, en 1797, pour ne plus reparaitre sur la scène politique. Il est mort dans ses foyers quelques années après.

ANCELOT (N.), né au Hâvre, en 1795, il est compatriote et condisciple de M. Casimir Delavigne; un certain esprit de parti essaie aujourd'hui de le placer à côté de son illustre rival dans le temple de Melpomène. Le jeune Ancelot s'était essayé d'abord par quelques vaudevilles qui n'avaient pas réussi; il s'imagina depuis que son génie ne pouvait se soutenir que sur les hautes régions du Parnasse. Se créant donc une muse tragique qu'il a travestie sous le manteau toujours imposant de l'histoire, il a fait la tragédie de *Louis IX*, tandis que son jeune compatriote illustrait son nom par les *Vépres siciliennes*. La pièce du premier a paru une thèse très monarchique, et Saint-Louis a beaucoup édifié; aussi l'auteur obtenant les suffrages de la cour, a-t-il reçu

le brevet d'une pension de 1200 francs, avec un diplôme de chevalier. Mais l'opinion qui juge le poète, lui a refusé de reconnaître ses lettres de naturalisation sur le Parnasse. Sans cesser d'être bon royaliste, peut-être M. Ancelot deviendra-t-il meilleur poète, il a devant lui assez d'années pour se former à l'école des grands maîtres de la scène française. Alors il fera oublier son *Louis IX*, comme Corneille s'est fait pardonner *Sertorius*. Il pourra bien encore faire quelques poèmes ou quelques tragédies médiocres, mais le travail peut finir par lui tenir lieu de verve; à force de marteler ses idées il en pourra faire jaillir quelques étincelles. M. Ancelot a encore donné au théâtre Français, en attendant mieux, le *Maire du palais*, tragédie en 5 actes, qui n'a eu qu'un succès médiocre à la vérité; mais il prépare une épopée en 3 chants, intitulée: *Marie de Brabant*, qui doit le conduire au fauteuil académique, par la précaution qu'il prendra, sans doute, d'en envoyer un exemplaire aux 39 académiciens, lorsqu'il s'agira de remplacer M. Bigot de Préameneu; ils ne pourront pas alors prétendre cause d'ignorance sur le mérite du candidat.

ANCILLON (JEAN-PIERRE-FRÉDÉRIC), célèbre professeur, prédicateur et historien, né à Berlin le 30 avril 1766. Il est petit-fils et arrière petit-fils de Français, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcés à s'expatrier; sa famille était originaire de Metz. Jean-Pierre-Frédéric Ancillon se consacra dans sa première jeunesse au ministère évangélique. Un discours pour la bénédiction d'un mariage, qu'il prononça, en 1794, en présence du prince Henri de Prusse, fit concevoir de lui les plus grandes espérances; il les justifia par plusieurs sermons qu'il prêcha deux ans après à Berlin, sur l'amour de la patrie. Mais il prit rang parmi les grands écrivains du siècle, par le *tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du 15^e siècle*, qu'il publia en 1806; cet ouvrage important est en 4 vol. in-80. L'institut de France, dans un rapport sur les progrès de l'histoire, en 1810, en fait le plus grand éloge. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 7 vol. in-12, il a été depuis traduit en allemand par l'auteur lui-même, sous le titre de *Considérations générales sur l'histoire*. La Prusse fière de pouvoir offrir à l'Europe un écrivain aussi distingué, le combla d'honneurs et le revêtit des emplois les plus brillants; le roi le nomma gouverneur de son fils le prince royal et de son neveu; il fut fait ensuite conseiller d'état et décoré des ordres du mérite civil et de l'aigle romaine. Ce fut M. Ancillon qui prononça, en 1810, l'oraison funèbre de la reine de Prusse qui venait de mourir. La police de France déploya à cette époque toutes les mesures qui lui sont propres pour empêcher dans toute l'étendue de l'empire, la circulation des exemplaires imprimés de ce discours. En 1814, M. Ancillon accompagna à Paris les deux princes ses élèves, se lia avec plusieurs hommes célèbres de cette capitale où il a laissé des amis et d'honorables souvenirs.

ANCKARSTROEM (JEAN-JACQUES), officier suédois, assassin de Gustave III, naquit en 1759, d'un père anobli et entra de bonne heure sous-lieutenant dans les gardes du roi. A l'âge de 24 ans, il quitta le service et se retira, en 1783, avec le brevet de capitaine, grade supérieur à celui qu'il occupait dans l'armée. La révolution de 1772, avait laissé dans les esprits une fâcheuse impression contre Gustave III; Anckarstroem passionné pour les libertés nationales partageait ce sentiment. Arrêté pour s'être exprimé sur le compte du roi dans des termes peu respectueux, il fut pendant quelque temps détenu, d'autres disent exilé, dans l'île de Gothland, et n'obtint sa liberté qu'en 1789. La guerre de 1788 contre la Russie, dans laquelle Gustave avait échoué, plus encore par

l'incapacité d'un administrateur, que par l'opposition de l'armée de Finlande, avait décidé ce prince à détruire le peu de garanties qu'il avait laissées à la nation, par la constitution de 1772. Un nouveau coup d'état fut préparé, et Gustave y préluda par l'arrestation de dix-sept des principaux membres de la noblesse, parmi lesquels on distinguait le vieux comte de Fersen, le comte de Horn et les barons Mackens. Cet acte illégal, (voy. l'article Gustave III) le supplice du colonel Hoestisko, condamné à mort comme principal auteur de l'insurrection de l'armée de Finlande, enfin, le souvenir du traitement qu'avait essuyé Anckarström lui-même, avait porté l'exaspération de son esprit au plus haut degré. Lorsqu'en 1789, le roi proposa à la diète assemblée au milieu des baïonnettes, *l'acte d'amour et de sagesse*; loi par laquelle il complétait son despotisme, en s'arrogeant le droit de faire seul la paix ou la guerre, de supprimer le sénat, etc. Anckarström s'exprima avec une violence, qui fit croire par la suite que déjà il avait formé le projet d'assassiner Gustave. Cependant les sentiments qu'il exprima furent partagés par la plus grande partie de la noblesse, et même par plusieurs membres des ordres de la bourgeoisie et des habitants des campagnes. Une conspiration se forma, et, si les conjurés n'exécutèrent pas leur dessein sur-le-champ, ni plus tard pendant la diète tenue à Gefle, c'est que l'occasion de le faire leur manqua. Gustave était depuis long-temps informé du péril qui menaçait ses jours; des avis fréquents l'en avertissaient, mais il les avait toujours négligés. Il reçut un billet qui l'engageait à ne pas s'écarter du bal masqué qui fut donné le 16 mars 1792; il n'en tint pas plus de compte que des autres: il se rendit dans cette assemblée, et y trouva la mort. Au signal convenu dans la crainte de méprise, et donné par le comte de Horn, Anckarström tira à bout portant sur Gustave un coup de pistolet, chargé de deux balles et de plusieurs clous, et se perdit dans la foule. On fit évacuer la salle avec les précautions propres à faire connaître toutes les personnes qui s'y trouvaient; deux pistolets dont l'un chargé et un poignard, laissés sur le parquet, mirent la justice sur la voie du coupable. On sut par un armurier de Stockholm que le pistolet avait été acheté récemment par Anckarström, qui fut arrêté le 16 mars, et traduit en jugement. Mis à la torture, quoique ce supplice eût été subi depuis quelque temps, il avoua avec courage qu'il était l'auteur de l'assassinat; mais il ne dénonça aucun de ses complices, et indiqua seulement quelques personnes, comme ayant été informées de son dessein. Plus de deux cents individus de toutes les classes furent compromises dans cette affaire; plusieurs se donnèrent la mort, entre autres le baron de Bieffe. Le 29 avril le procès fut terminé, et Anckarström fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours et avoir eu la main droite coupée; quelques uns de ses concusés furent condamnés à la délation, quatre autres à la mort; c'étaient le comte de Horn et de Ribbing, le colonel du régiment des gardes Killehorn et l'adjudant Ebreusvard. Gustave à son lit de mort avait demandé la vie en faveur de tous ceux qui seraient reconnus avoir pris part au complot. Le duc de Sudermanie, frère du roi et exécuteur de ses volontés, fit commuer la peine de mort prononcée contre les quatre personnes nommées plus haut, en un bannissement perpétuel. Anckarström subit son jugement avec résignation et montra jusqu'à sa mort le même courage, malgré l'horreur d'un supplice dont les douleurs s'accroissaient chaque jour, en renouvelant les blessures de la veille. Son corps suivant la coutume de Suède, fut exposé en public; mais l'autorité fut contrainte de le faire enlever: chaque matin on voyait sur sa tête une couronne de

laurier et dans sa main un bâton qui renfermait ces mots dans la langue du pays: «*Bénie soit la main qui sauva la patrie.*» Les nombreux écrivains qui ont parlé de cette conspiration, s'accordent tous sur les faits principaux, mais ils diffèrent sur quelques circonstances. C'est ainsi qu'on a publié qu'Anckarström eut part à l'insurrection de l'armée de Finlande, qu'il fut en conséquence exilé dans l'île de Gothland, et qu'il était encore au service, lorsqu'il commit son attentat. On a prétendu aussi qu'il ne se chargea point de l'exécution du complot, et que le sort seul en décida entre lui, le comte de Horn et le comte de Ribbing. Nous nous abstenons de prononcer sur ces divergences d'opinion qui d'ailleurs ont peu d'importance; mais nous assurons nos lecteurs que l'opinion que nous avons émise, n'a été adoptée qu'après de mûres réflexions et des recherches nombreuses; que nous avons même soumises à des personnes présentes au procès, et qui l'ont suivi dans tous ses détails. Cet événement a fourni à M. Tronré le sujet d'une tragédie, reçue en 1793 au théâtre Français, mais que celui qui renversait alors les lois de son pays, Robespierre, trouva trop patriotique pour en permettre la représentation.

ANCKWITZ (N.), nonce du palatinat de Cracovie, député de l'ordre equestre à la diète du royaume de Pologne. Les pages de l'histoire du nord de l'Europe ne renferment pas de nom plus odieux et plus digne de l'exécution publique que celui de ce noble Polonais. Spécialement honteusement sur la grande influence que lui donnaient les grands talents dont la nature l'avait doué, il fit marchandise des libertés et de l'indépendance de sa patrie qu'il jeta dans les fers de la Russie, depuis long-temps convoitant cette riche proie. Ce fut lui qui rédigea et signa le second traité de partage; une pension de 30,000 florins qu'il reçut du cabinet de Saint-Petersbourg fut le salaire de sa perfidie; mais la providence ne tarda pas à faire une justice éclatante de ce traître. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata à Varsovie contre les oppresseurs étrangers; le peuple se porta au palais du nonce, s'empara du trône; on lui fit son procès; condamné à être pendu, il est exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville; son cadavre, exposé tout un jour aux outrages de la multitude, fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

ANDERLOUIS (PIERRE), graveur, élève du célèbre Longhi. On a de lui un bon portrait du peintre Appiani, exécuté d'après le dessin de Gaëtan Monti, milanais.

ANDERMALT (N.), général de la république Helvétique. Il fut opposé aux cantons de Glaris et d'Appenzel qui, en 1804, voulurent empêcher de vive force l'ancêtrement de leurs anciennes constitutions, et ne pas reconnaître la nouvelle forme qu'avait prise la fédération suisse. Andermalt bombarda Zurich, devenu le centre de l'opposition républicaine, et força cette place à capituler et à adopter le nouvel ordre de choses. Ayant en le même succès à Fribourg, il soumit tous les cantons dissidents; aussi, pour prix d'aussi grands services, le gouvernement helvétique le nomma sénateur. En 1816, il fut un des commissaires nommés pour régler les nouvelles capitulations de la Suisse avec la France qui venait alors de rentrer sous le gouvernement de l'ancienne famille royale des Bourbons.

ANDERSON (ENNAS), officier anglais qui, en 1792, fit partie de l'ambassade mémorable de lord Macartney en Chine; il publia sur les mœurs et les usages des habitants de ce grand empire, des relations très prolifiques qui sont peu lues aujourd'hui. Il a aussi publié, en 1 vol. in-40 avec des planches, des relations sur les opérations des Anglais dans la célèbre campagne d'Égypte par les Français, sous

le général en chef Bonaparte; mais celles de sir Wilson, renfermant sur cette campagne des détails plus précis et plus intéressants, ont fait oublier les relations d'Enéas Anderson.

ANDERSON (JEAN), médecin anglais, né en 1726 et mort en 1796. Il est seulement connu pour ses *Institutions de médecine*, ouvrage assez estimé dans les universités britanniques.

ANDERSON (JACQUES), né à Hermiston, près d'Edimbourg, en 1739, et mort dans les environs de Londres, en 1808. C'est sur l'agriculture qu'il a dirigé toutes ses études et toutes ses expériences. Il serait difficile de citer les nombreux écrits qu'il a publiés sur cette science; ce fut lui qui fonda l'*Abeille*, journal périodique qui commença en 1788, et dont on compte 18 vol. in-80; il a également attaché son nom aux *Régérations*, journal d'histoire naturelle et d'agronomie, dont il y a 50 vol. in-80. Anderson avait l'habitude de signer ses divers articles par des noms d'emprunt qu'il variait. On reconnaît dans tous les ouvrages de ce fécond écrivain un philosophe ami de l'humanité, continuellement occupé du bien général. Lors de la famine qui affligea l'Ecosse, en 1783, Anderson rendit par ses connaissances agronomiques, les services les plus signalés.

ANDERSON, alderman de Londres et membre du parti ministériel dans la chambre des communes. Il se distingua par son zèle à soutenir toutes les vues du gouvernement dans un moment où le déchaînement contre les ministres était général, et qu'on se plaignait ouvertement de l'état de décadence où étaient les affaires de la Grande-Bretagne; il soutint qu'elles n'avaient jamais été plus florissantes, déclara qu'il jugeait les ministres dignes de la reconnaissance nationale, et leur vota des remerciements.

ANDIGNE (LOUIS-MARC-ANTOINE-AUGUSTE-FORTUNE chevalier d'), maréchal de camp, pair de France, né à Saint-Gault, près de Segré, dép. de Maine et Loire. Ce gentilhomme a tout le caractère chevaleresque des anciens preux. A son début dans le monde, il trouva devant lui la révolution qui menaçait le trône; il s'en déclara l'ennemi avec toute la vaillance d'un jeune impétueux qui méconnaît ou méprise les dangers. Emigré en 1791, il obtint du service dans le régiment d'Hector, à la solde du gouvernement britannique; en 1795, les troubles qui éclataient dans la Bretagne lui fournissant l'occasion de combattre les révolutionnaires dans leurs propres foyers, il se rendit auprès du comte de Puyssaye, chef vendéen, dont il fut un des hérauts les plus actifs, et trouva moyen de venir à Paris pour y servir d'intermédiaire entre les partisans royalistes et l'armée vendéenne. Bientôt après on le vit à Londres pour y solliciter le gouvernement britannique en faveur des insurgés de l'intérieur de la France. A son retour, il servit de nouveau, avec le titre de major-général de l'armée royaliste, commandée par le comte de Châtillon qui remplaçait le vicomte de Scépeaux. Les hostilités se trouvant suspendues après le 18 brumaire qui avait donné la direction suprême des affaires au général en chef Bonaparte, le chevalier d'Andigné, ne perdant jamais de vue le retour de la dynastie royale, prit la courageuse résolution de pénétrer dans le cabinet du premier consul pour lui proposer de se charger du rôle glorieux de Monk pour le retour des Bourbons. Cette négociation, qui fera un éternel honneur au chevalier d'Andigné, n'eut aucun succès: aussi réunit-il sur le premier consul tous les sentiments d'indignation et de mépris qu'il avait voués aux nouvelles institutions et à leurs instigateurs; il ne faut donc pas être surpris de le voir compromis dans l'événement de l'explosion de la

machine infernale (le 3 nivose an 9). Arrêté, s'évadant de sa prison, repris, et parvenant toujours à briser ses fers, il trouva les recherches des agents du premier consul, sortit enfin de France, et se réfugia à Francfort-sur-le-Mein; mais la vengeance toute puissante du chef du gouvernement français ne le laissa pas tranquille dans cette retraite. L'ordre était arrivé de Paris de l'enlever de vive force; il fut averti à temps et eut encore le bonheur de s'échapper, et de passer secrètement en Angleterre. De retour à Paris, après la restauration, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp. Pendant les cent jours, il se jeta dans les départements de l'Ouest, et remporta quelques avantages; enfin, à la seconde restauration, il fut nommé pair de France, le 7 août 1815; ses destinées politiques se sont ainsi trouvées fixées.

ANDIGNÉ DE MAINEUF (le comte d'). Nommé par le département de Maine et Loire député à la chambre de 1815, a siégé dans la plupart des législatures qui ont été successivement réunies depuis la restauration, et a constamment voté avec le côté droit.

ANDELAU ou ANDELAU DE HOMBURG (FÉDERIC-ANTOINE-MARC comte d'), né en 1736 d'une famille noble d'Alsace. Ayant embrassé dès sa jeunesse la carrière militaire, il était maréchal-de-camp au commencement de la révolution. La dissipation de la vie militaire ne l'avait pas empêché de cultiver son esprit; devenu le gendre d'Helvétius, il ne se montra pas indigne d'être l'allié de ce philosophe; aussi, député aux états-généraux par la noblesse de Haguenau, il prit parti pour le tiers-état. Après avoir été, dans le cours de la révolution, président du district d'Hunigau, il rentra dans la vie privée pour ne plus en sortir. En 1815, il se refusa à l'honneur que lui fit le Roi de le nommer président de l'assemblée électorale du Haut-Rhin, s'excusant sur sa mauvaise santé. Il est mort depuis universellement regretté.

ANDELAU (N.), frère du précédent, abbé prieur de Mourbach, fut également député aux états-généraux; comme son frère, il se déclara pour le tiers-état. Cependant son caractère d'ecclésiastique finit par l'entraîner parmi les opposants du côté droit; il signa les protestations contre ce fameux décret du 13 avril, par lequel l'assemblée déclara l'entière liberté de conscience, et la tolérance de toutes les religions. On voit aussi figurer parmi les fastes de l'époque présente deux militaires du nom d'Andelau, et fils du comte. Le premier (Félix), écuyer de Napoléon, major, en 1813, d'un régiment de gardes d'honneur, a depuis été nommé par le Roi colonel d'un régiment de cuirassiers. Le second (Gustave) qui fut écuyer de l'impératrice Joséphine, est aujourd'hui sous-lieutenant des gardes-du-corps du Roi.

ANDRÉ (N.), né dans le département du Nord, s'est rendu digne du souvenir de ses contemporains par le courage qu'il développa comme maire de Lille pendant le siège mémorable qu'essuya cette ville, en 1792. Faisant afficher la menace de faire pendre le premier qui parlerait de capitulation, il parvint, par son énergie, à conserver à la France la plus importante de ses forteresses. Depuis, M. André a peu fait parler de lui; on sait seulement qu'il mourut vers 1811.

ANDRÉ (PIERRE), député du Bas-Rhin, en 1797, au conseil des cinq-cents, où il entra en remplacement des membres que les suites de la journée du 18 fructidor en avaient fait exclure. M. André ne se fit connaître, dans sa carrière législative, que par son zèle à provoquer la prohibition des maisons de jeu. Ses principes ne s'accordant pas avec ceux que développèrent les moteurs et les partisans du 18 brumaire, il cessa de faire partie du corps législatif; mais nommé, en 1811, conseiller à

la cour de Colmar, il a été continué dans cette magistrature depuis la restauration.

ANDRÉ (CLAUDE), né à Montluel près de Lyon, département de l'Ain, le 30 mai 1743, s'était voué à l'état ecclésiastique, et avait obtenu un canonicat dans l'église cathédrale de Troyes. S'étant montré favorable aux nouveaux principes, il fut nommé, en 1801, évêque de Quimper, après le concordat passé entre le premier consul Bonaparte et Pie VII. Il se démit de son évêché, en 1802, par suite de discussions qui s'élevèrent entre lui et le préfet de son département; il n'en conserva pas moins l'estime du chef du gouvernement qui le nomma chanoine de l'église de Saint-Denis, avec le traitement d'évêque. En juin 1815, il assista à la réunion du champ de mai sur la désignation de Napoléon.

ANDRÉ d'ARBELLES (N.), frère du précédent, était secrétaire de M. de Clermont-Tonnerre; il émigra en 1792, et fit, en qualité de simple volontaire, la campagne de cette année dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de Montluel. De retour en France, en 1798, il y travailla au journal intitulé : le *Journal du soir*, et fut pour collaborateur Isidore Langlois. Il devint par la suite historiographe au ministère des relations extérieures. En 1814, il reçut la décoration de la légion d'honneur. En 1815, il perdit sa place, ayant refusé le nouveau serment exigé par Napoléon. Le second retour du Roi lui valut la place de préfet du département de la Mayenne, et le rang de maître des requêtes en service extraordinaire; il ne garda pas long-temps ses fonctions administratives, une ordonnance du Roi l'en priva bientôt après, en maintenant néanmoins son nom sur le tableau du conseil d'état.

ANDRÉ DES VOSGES (JEAN-FRANÇOIS), né à Ligneville, en 1744. Il a publié : *Histoire abrégée de l'empire britannique* pour les années 1792, 1793, 1794, par F. Plowden, traduction de l'anglais, 1796, 2 vol. in-8; *Choix des voyages modernes*, pour l'instruction et l'amusement des deux sexes, par J. Adams, traduit de l'anglais, 1799, 2 vol. in-8; le *Musée de la jeunesse*, traduit de l'anglais, 1811, vol. n-12; les *Souvenirs du roi d'Angleterre pendant sa maladie*, sont aussi de lui, si l'on s'en rapporte à l'auteur des *Tablettes historiques*. On attribue encore à cet écrivain des traductions de romans anglais ou italiens, dont le public paraît avoir oublié l'existence.

ANDRÉ DE NANTEUIL (N.), poète et littérateur, s'est d'abord fait connaître dans la littérature par un poème burlesque, genre peut-être trop négligé de nos jours, intitulé : le *Temple de la fraude*, où il retrace, d'une manière fort gaie, toutes les ruses que les fraudeurs emploient pour éviter l'exercice des contributions indirectes. Cet ouvrage a été suivi d'une traduction élégante en vers des odes d'Horace, et de la descente d'Enée aux enfers, de Virgile, publiée chez Baudoin frères, qui lui assure, comme traducteur, une place distinguée dans la république des lettres. Il a publié, sur le dévouement des médecins français dans la peste de Barcelonne, et sur la mort de Mazet, deux poèmes estimés des connaisseurs; on assure que cet auteur possédait en portefeuille beaucoup de productions échappées de sa muse facile. Il est le premier qui ait chanté la *Campagne du duc d'Angoulême en Espagne*. Ses vers, sous tous les rapports, sont d'un bon Français. La duchesse d'Angoulême à son retour du voyage entrepris, en 1823, dans le midi de la France, a accordé une audience particulière à ce poète, et ne s'est pas contentée de le complimenter d'une manière stérile, elle lui a fait rendre une étude de notaire, dont il avait été injustement dépourvu. Le triomphe de M. André de Nanteuil, aurait été complet, si le ministère, n'avait jusqu'à ce jour, paralyse les bonnes dispositions de la princesse, fondé

sans doute sur la tendance au libéralisme dont est soupçonné, sinon entaché, ce favori des muses, comme tous ceux qui ont des talents. Cet auteur avait fait ses études à Jailly, avec Jérôme Bonaparte dont il est resté l'ami jusqu'au moment de sa haute fortune. Demonstrier, poète aimable, comme chacun sait, a illustré le département de l'Aisne; celui de l'Oise, qui l'avaisine, et qu'habite M. André de Nanteuil, donnera une nouvelle preuve que tous les talents ne sont point concentrés dans la capitale.

ANDRÉ (JEAN-PHILIPPE), de la Lozère, membre de diverses législatures, pendant le cours de la révolution. Il fit surtout partie de la fameuse chambre de 1815. M. André paraît n'être entré dans les principes de la révolution, et ne s'être associé à ses institutions que pour l'attaquer dans ses propres foyers et la combattre avec ses armes, aussi eut-il soin de diriger contre les coriphées de la démocratie le serment de haine à la royauté qu'il fut, comme député, obligé de prêter le 11 janvier 1796. Dans la session de cette même année, il s'éleva vivement contre la loi qui excluait de toute fonction publique les parents d'émigrés. Ce fut avec le même courage que, l'année suivante, il combattit la proposition de Dumolard, d'assujettir les électeurs au serment de haine à la royauté. On pense bien que de telles opinions devinrent, au 18 fructidor, des titres de proscription. M. André inscrit sur la fatale liste de déportation parvint à s'échapper et à se retirer en Allemagne; ses principes politiques cessant d'être dominés par sa position, il ne dissimula plus son attachement au système monarchique, et son affection aux Bourbons. Ces sentiments ne durent pas lui concilier la faveur de celui que le 18 brumaire avait élevé au suprême pouvoir. Aussi, quoique Bonaparte eût toléré le retour en France de M. André, il ne cessa pas de l'y faire surveiller sévèrement. Enfin l'époque de la restauration combla les espérances de M. André, il reçut des lettres de noblesse le 18 août 1814, et la décoration de la légion d'honneur, le 15 octobre suivant; il fit partie de la chambre dite introuvable de 1815, et a cessé de faire parler de lui depuis cette époque.

ANDRÉ (JEAN), né à Offenbach, le 26 mars 1741, mort en 1800. Il est un des plus célèbres compositeurs de l'Allemagne. La nature fut son unique Mentor, car ses parents le destinaient au commerce. C'est de lui-même qu'il apprit le clavecin et le violon. Le genre dramatique n'a pas produit encore en Allemagne un compositeur aussi gracieux. Son opéra comique le *portier* commença sa réputation. Appelé à la direction du théâtre de Berlin, il l'enrichit d'un grand nombre de jolies pièces qui se jouent toujours avec tout l'attrait de la nouveauté. Il établit ensuite à Offenbach un des plus beaux magasins de musique que l'Europe puisse posséder. Il a formé dans son troisième fils (Jean-Antoine) un élève digne de le remplacer. Dès l'âge de treize ans cet élève composa une sonate avec accompagnement de violon. Comme son père il a enrichi la scène germanique d'un grand nombre de jolis opéras; c'est à lui que nous devons l'usage de la lithographie dans l'impression de la musique.

ANDRÉ (CHRÉTIEN-CHARLES), littérateur allemand, né le 30 mars 1763, à Hildburghausen en Franconie, successivement directeur d'un pensionnat de jeunes demoiselles, à Gotha, et d'un gymnase protestant à Brunn, en Moravie. Cet homme de lettres a consacré tous ses travaux au développement des principes élémentaires de l'instruction; il serait difficile de citer tous ses ouvrages qu'il a publiés et qui ont pour objet l'enseignement mutuel. Le plus distingué est celui qui a pour titre *Le minéralogiste et le botaniste*, imprimé à Gotha, en 1795.

ANDRÉ (NORL), plus connu sous le nom du P.

bourg le 6 mai 1759; destiné au barreau, il travailla d'abord chez un procureur, se livra en même temps à l'étude du droit et se fit recevoir avocat en 1781. La place de secrétaire du duc d'Uzès lui ayant été proposée par le président de Lamoignon, il l'accepta, s'en repentit, et reprit son cours de jurisprudence. La révolution, toutefois, l'empêcha d'être inscrit sur le tableau des avocats. Depuis long-temps déjà M. Andrieux cultivait les lettres avec succès; il continua d'effleurer cette carrière agréable, sans que les hautes fonctions auxquelles il fut depuis appelé, l'en aient détourné. Nommé, en 1798, membre du conseil des cinq-cents par les électeurs du département de la Seine, il y prononça un discours étendu sur l'instruction publique, et s'y montra le défenseur de la liberté de la presse. Après la révolution du 18 brumaire, il passa au tribunal, y fit un rapport sur le projet de loi relatif aux émigrés, et devint ensuite secrétaire et président de l'assemblée. Animé par les plus nobles sentiments, il prononça un discours remarquable le 1^{er} vendémiaire an 9 : « Tribuns, dit-il, dans quel lieu, dans quelle assemblée peut-il être plus convenable et plus doux de célébrer la fondation de la république ! C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement des vertus républicaines, doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. » Le tribunal était, en effet, le dernier refuge des libertés publiques; aussi ne tarda-t-il point à être aboli. Une élimination eut d'abord lieu, et M. Andrieux, qui, dans différentes circonstances, s'était montré opposé au conseil d'état, fut compris dans cette épuración. Vers le même temps, il fut nommé professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école polytechnique, place qu'il exerça avec la plus grande distinction pendant douze ans, et qui fut donnée, en 1815, à M. Aymé Martin, jeune homme alors moins connu par ses productions littéraires que par l'exaltation de ses principes politiques. M. Andrieux a obtenu, sous le gouvernement impérial, la croix de la légion-d'honneur et le fauteuil académique, et, en 1814, la chaire de littérature française au collège royal. Ses titres à ces honorables distinctions sont nombreux : il a donné à la comédie française plusieurs pièces auxquelles la gaieté, l'esprit et le bon goût assurent un succès durable. *Analimandre* et les *Etourdis* avaient paru dès 1783. Cette dernière comédie, déjà remarquable par une poésie riche et élégante, l'est d'avantage encore par un dénouement des plus heureux; elle est une de ses meilleures productions dramatiques. *Helvétius ou la vengeance d'un sage*, le *Trésor*, *Molière avec ses amis*, ou la *soirée d'Autueil*, enfin la *Comédie neuve*, ont paru depuis et ont été joués avec beaucoup de succès. M. Andrieux a publié un *traité sur l'art de parler et d'écrire*, un *cours de grammaire et de belles lettres*, à l'usage de l'école Polytechnique; quelques autres pièces de théâtre, parmi lesquelles l'opéra de *Louis IX en Egypte*, composé avec Guillard; enfin, une satire philosophique sur le refus de M. le curé de Saint-Roch d'accorder la sépulture à M^{lle} Chamerois. Cette pièce intitulée : *Saint-Roch et Saint-Thomas*, est remplie de sel et a excité pendant quelque temps l'hilarité publique. Ses contes sont très estimés et l'ont mis au rang des premiers écrivains dans ce genre, après Voltaire; un d'eux le *Doyen de Badajoz*, est imité de l'abbé Blanchet. On a annoncé il y a quelques années que M. Andrieux avait l'intention de traduire les *animaux parlants* de Casti. Il paraîtrait qu'il a renoncé à ce projet. S'il en est ainsi, c'est une perte pour la littérature; personne plus que lui n'était propre à l'exécuter. Le 7 juillet 1825, jour de la réception à l'académie de MM. Droz et Casimir Delavigne, il a prononcé un discours en vers sur la *perfectibilité de l'homme*. Ce morceau qui a été écouté

avec le plus vif intérêt, renferme plusieurs vers heureux, et donne une idée parfaite du caractère de l'auteur. Quelques poètes contemporains se sont élevés au-dessus de M. Andrieux; mais aucun d'eux n'a écrit avec plus de charme et de facilité. Sa philosophie douce ne lui aurait fait que des amis, sans les fatales dissensions causées par les diverses opinions politiques. Calomnié en 1815, dans un libelle publié contre lui par un prêtre, il confondit son accusateur dans une épître où la gaieté et le charme du style contrastaient d'une manière piquante avec l'aigreur et la dureté du libelle. L'intolérance du prêtre et la modération du philosophe ont été appréciées par le public, à leur juste valeur. M. Andrieux est encore auteur de beaucoup de commentaires au répertoire des théâtres de la belle collection de M^{me} Dabo.

ANDRIEUX (BERTRAND), élève de M. Lavoisier, a gravé un grand nombre de médailles, la plupart desquelles rappellent la gloire des armées françaises; telles que les batailles de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz, la conquête de la Silésie, la paix de Vienne, celles de Tilsitt, de Lunéville, le rétablissement du culte. Tous ces événements, ainsi qu'un grand nombre d'autres, sont représentés d'un style noble, et chaque sujet traité dans le genre qui lui convient. M. Andrieux a modelé aussi, avec talent, différents bustes. On a encore de cet artiste plusieurs gravures exécutées sur acier pour la typographie. Sa médaille sur le rétablissement du culte, a remporté le prix dans un concours.

ANDRIEUX (MARIE-MARTIN-ANTOINE), adjudant général, entra au service, à la fin de 1791, comme capitaine dans le 1^{er} bataillon de l'Aude, et ne tarda point à justifier le choix de ses compagnons d'armes par différents traits d'une bravoure éclatante. Chargé le 22 septembre d'attaquer une redoute ennemie, il se précipita sur les pièces à la tête de sa compagnie, et s'empara du poste. Non moins recommandable par ses talents que par son courage, il fut employé, en 1795, dans les états-majors, en qualité d'adjoinct aux adjudants généraux, obtint le grade de chef de bataillon en 1797, et celui d'adjudant-général en 1799. Andrieux rendit des services importants au passage du Mincio, où il eut un cheval tué sous lui, et surtout au blocus de Gènes. Honoré de la confiance du général Masséna, il fut chargé par lui de traiter avec le général autrichien pour la capitulation de cette ville, qui lui offrit un sabre magnifique comme gage de sa reconnaissance. Andrieux accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue. Atteint par la fièvre jaune, il termina ses jours sur cette terre fatale aux Européens. Sa mort nous a privés d'une relation du siège de Gènes, à laquelle il travaillait au moment où il s'embarqua.

ANDRIEUX (PIERRE-AUGUSTIN), officier de marine, membre de la légion d'honneur, se distingua d'une manière toute particulière, les 13 et 14 mars 1795, dans les combats que le Ça-Ira soutint contre six vaisseaux de guerre anglais. L'arrêté du directoire du 30 mai 1796, relatif à cette belle défense, fit une mention honorable de la conduite d'Andrieux. En 1798, cet officier s'embarqua sur la flotte de l'amiral Bruys, et fut blessé à la malheureuse affaire d'Aboukir. Guéri de ses blessures, il continua de combattre les Anglais avec un courage que la fortune, si funeste alors aux Français, sur mer, se plut souvent à couronner. En 1813, la ville de Livourne, attaquée par les troupes anglaises, allait être forcée de se rendre; Andrieux, non moins intrépide sur terre que sur mer, vole à sa défense avec l'équipage du brick le *Zéphir*, qu'il montait, et contribue puissamment à faire retirer l'ennemi. Après ce fait d'armes, il fit voile vers la mer de Toscane, et la nétoya des corsaires qui l'infestaient. Un événement important, auquel le lieutenant Andrieux fut étran-

ger, mais dont l'esprit de parti se servit contre lui, enleva cet excellent officier à la marine. En 1815, au moment où Napoléon quitta l'île d'Elbe, Andrieux se trouvait encore en croisière dans les mêmes parages, et fut rencontré par le vaisseau qui portait l'empereur. Ce bâtiment était commandé par le lieutenant Taillade, qu'Andrieux connaissait beaucoup, et avec qui il conversa quelques temps, sans que le moindre soupçon s'élevât dans son esprit. La lettre que, quelques jours après, Andrieux écrivit au ministre de la marine, prouve suffisamment ce fait. Cependant, après la seconde abdication, il fut destitué et déclaré incapable de servir, même dans la marine marchande. Il avait été élevé au grade de capitaine de frégate, après l'événement du 20 mars.

ANDROEE (JEAN-CLÉMENT-RENCHARD), savant physicien et chimiste allemand, naquit à Hanovre, en 1724, et mourut en 1793. Honoré de l'amitié de Gmelin, de Muschenbroek, et de Franklin, estimé de tous les physiciens de son temps, il a justifié l'opinion des savants sur son mérite, dans une foule de dissertations sur la chimie et la physique, publiées par lui dans le magasin Hanovrien.

ANDROT (ALBERT-AUGUSTE), compositeur de musique, né à Paris, en 1781, et mort à Rome, en 1804, s'est fait remarquer, malgré sa jeunesse, par un talent tellement supérieur, que nous n'hésitons pas à le placer parmi les grands musiciens de cette époque. Élève du conservatoire, il y remporta plusieurs prix, celui d'harmosonie en 1799, et celui de composition en 1803. L'année suivante il obtint le grand prix de composition, et partit aussitôt pour Rome, aux frais du gouvernement. Le mérite d'Androt fut bientôt apprécié du fameux Guglielmi, qui lui donna à composer une messe funèbre et un morceau de musique religieuse. Cette production excita à Rome un tel enthousiasme, que Guglielmi et le directeur du premier théâtre de cette ville, l'engagèrent à composer la musique du grand opéra pour l'automne. Le jeune artiste passionné pour la gloire, se livra à ce travail avec un ardeur qui eut bientôt épuisé ses forces; il succomba avant de l'avoir achevé. Les Romains, si justes appréciateurs de la belle musique, rendirent à sa mémoire les plus grands honneurs, et firent exécuter dans l'église de *San Lorenzo in Lucina* un de ses *profundus*, composé par lui quelques jours avant sa mort.

ANELLI (ANGE), de Desenzano, avocat et professeur de droit aux écoles spéciales de Milan. Il désirait depuis long-temps la réforme politique de sa patrie, et fut un des premiers à se déclarer pour elle, lorsque les Français la lui offrirent, en 1796. Le discours qu'il prononça, en 1809, à l'ouverture de son cours et qui fut imprimé, en 1811, ne fait pas moins honneur à ses lumières comme professeur, qu'à son goût comme écrivain. Il a composé différents opéras buffas qui ont eu du succès, et une critique ingénieuse, intitulée : *les Chroniques du Pinde*. M. Ange Anelli est mort en 1820.

ANFOSSI (PASCAL), compositeur italien et élève de Piccini, naquit en 1736, et mourut à Rome, en 1795. Après avoir fait ses premières études musicales au conservatoire de Naples, il alla à Rome, où il composa pour le théâtre Delle Dame, différents ouvrages dont les premiers furent mal accueillis, mais qui en général obtinrent beaucoup de succès. Anfossi fut ensuite maître du conservatoire de Venise. Il voyagea en France, eut la direction du théâtre de Londres depuis 1783, jusqu'en 1789, et revint enfin à Rome, où de nouvelles productions lui méritèrent l'honneur d'être porté en triomphe. Les opéras d'*Antigone*, de *Démétrius* et l'opéra buffa de *F. Ascare*, sont les ouvrages auxquels il doit principalement sa réputation. Son opéra de *L'inconnue persécutée*, est aussi très estimé en Italie, mais il n'a

point été jugé aussi favorablement à Paris, où l'auteur l'avait arrangé pour la scène française.

ANGELONI (Louis), écrivain italien, a publié un ouvrage estimé et rempli de patriotisme, intitulé : *Dell' Italia uscente il settembre del 1813*. L'auteur y rapproche au gouvernement autrichien d'avoir oublié au congrès de Vienne, les promesses de liberté qu'il avait faites aux Italiens dans la lutte contre les Français, en 1813. Cet ouvrage n'a été d'aucune utilité aux peuples de l'Italie, mais il durera comme un monument de la politique des gouvernements. On doit encore à Angeloni quelques brochures et un écrit sur la vie, les ouvrages et le savoir de Guido d'Arezzo. Il habite Paris depuis plusieurs années.

ANGELUCCI, médecin à Rome, se montra à l'époque de la révolution française, l'un des partisans les plus prononcés de la liberté et des principes philosophiques. Arrêté deux fois par ordre du gouvernement pontifical, il dut d'abord sa liberté aux cardinaux Albani et Antonelli, et ensuite au général en chef Bonaparte. M. Angelucci fit le voyage de Paris pour lui témoigner sa reconnaissance, et fut nommé quelque temps après consul en Italie. Devenu suspect par suite d'une dénonciation, dont on ne connaît pas bien le motif, il perdit sa place, et ne se crut pas moins obligé d'abandonner son pays, quand les Français l'évacuèrent, en 1813. Lorsque l'effervescence des esprits eut été apaisée, il quitta Paris où il s'était réfugié, et retourna à Milan.

ANGIBAUT-CONSTANCE (le chevalier d'), officier de l'armée du prince de Condé, se distingua par son courage dans différentes actions, et mérita le surnom de Constance, qui lui fut donné par les émigrés à la prise de cette ville par les Français. Le chevalier d'Angibaut commandait, en 1815, le 3^e bataillon des volontaires royaux, reçu, dans le mois d'août, l'accueil le plus distingué du prince de Condé, qui se ressouvint de l'affaire de Constance. Dans le mois de décembre suivant, il fut nommé chef de bataillon dans la garde royale; quelque temps après il accompagna en Corse, comme aide-de-camp, le lieutenant général Villot, chargé du commandement de cette île.

ANGIOLINI, ambassadeur du grand duc de Toscane, se trouvait à Rome en cette qualité, lorsque le général Duphot fut assassiné. La protection qu'il accorda aux Français dans cette circonstance, et le courage avec lequel il les arracha à la fureur de la populace, lui valurent l'assentiment de son souverain, qui l'envoya peu de temps après en mission à Paris. Cette mesure dictée par la politique, était aussi une récompense pour l'ambassadeur. Angiolini s'acquitta de la négociation dont il était chargé à la satisfaction du grand duc, et il reçut du directeur l'accueil honorable que lui avait mérité sa conduite à Rome.

ANGIVILLER (LABILLARDIERRE comte d'), membre de l'académie des sciences, mérita une place distinguée dans cette galerie par les services qu'il rendit aux arts. C'est à lui qu'on doit l'idée d'avoir réuni au Louvre cette foule de chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, qui font la gloire de la nation. Le comte d'Angiviller sa plaisait avec les gens de lettres; il s'était lié avec Dupris et lui avait donné un logement dans son hôtel. On se souvient de ces faits et l'on a oublié que ses biens furent confisqués, en 1791, à cause de son administration, et qu'il émigra par suite de cette mesure. M. d'Angiviller, après avoir été mené de Louis XVI, fut successivement nommé conseiller d'état, mestre-de-camp de cavalerie, surintendant des bâtiments et directeur du jardin du Roi.

ANGLARS (N. d'), était colonel d'un régiment

de carabiniers pendant la campagne de 1793. A Arlon, dans le duché de Luxembourg, il décida le gain de la bataille par une charge des plus brillantes, et mérita le grade de général de brigade, avec lequel il se retira quelque temps après.

ANGLEARS (N. d'), archiprêtre de Cajare, dans le département du Lot, devint évêque constitutionnel de Cahors, en 1799, et rappela les vertus des pasteurs de l'église primitive.

ANGLARS (Félix le chevalier d'), a fait la guerre de l'émigration comme sous-lieutenant dans le régiment d'Hohenlohe, infanterie. Eprouvant, en 1814, des difficultés à cause de sa taille, pour entrer dans la compagnie écossaise des gardes du corps du roi, il s'adressa directement à Louis XVIII, qui l'accueillit avec bonté : « Vous serez reçu, lui dit ce prince; il y a cinq cents ans que les d'Anglars sont toisés; d'ailleurs leur fidélité et leur bravoure me sont connues. »

ANGLES (CHARLES-GRÉGOIRE), président d'âge de la chambre des députés, naquit vers 1740. Maire de Veynes, département des Hautes-Alpes, il fut nommé, en 1813, membre du corps législatif, conseiller de préfecture au commencement de 1815, et enfin président de la cour royale de Grenoble. Élu député à la fin de la même année par le département des Hautes-Alpes, il présida la chambre avec assez de dignité au commencement de cette session et des suivantes. Partisan des doctrines professées par le côté droit, il parla en 1816, en faveur du projet de loi relatif à la restitution des biens des émigrés non vendus, et demanda en faveur des autres une indemnité qui vint de leur être accordée, en 1825. A la fin de 1819, lors de la vérification des pouvoirs de l'abbé Grégoire, ancien évêque de Blois, M. Angles qui présidait l'assemblée comme doyen d'âge, souleva contre lui le côté gauche, en voulant mettre aux voix l'indignité avant l'illégalité. A la fin de la même session, il vota pour les lois suspensives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, et enfin, pour le changement à la loi des élections. En 1822, M. Angles a cessé de faire partie de la chambre des députés.

ANGLES (le comte), fils du précédent, ministre d'état, officier de la légion d'honneur, est né à Grenoble, en 1780. Destiné à la magistrature, il étudia le droit; mais il renonça à cette carrière pour celle des emplois publics. Il entra d'abord dans l'administration des pays conquis, en qualité d'auditeur au conseil d'état, et devint maître des requêtes, en 1809. Pendant le cours de cette année, il fut employé en Autriche, revint en France après la fin de la guerre, et entra au ministère de la police, où il fut chargé de la correspondance du 3^e arrondissement, dans lequel étaient compris les départements au-delà des Alpes. Nommé provisoirement ministre de la police sous le gouvernement provisoire de 1814, il devint conseiller d'état quelques mois après, et quitta la France à la nouvelle rentrée de Napoléon dans Paris. La défaite des Français à Waterloo détermina M. Angles à rentrer dans sa patrie; et peu de temps après il remplaça à la préfecture de police M. Decazes, qui lui-même venait de succéder au duc d'Ortante, au ministère de la police. Dans le mois de mars 1816, il obtint du Roi des lettres de noblesse et le titre de comte, qui déjà lui avait été accordé par Napoléon. La faveur de M. Angles n'a cependant pas été durable; en 1821, sa place a été accordée à M. Delaveau, qui ne la remplit pas avec moins de sévérité que son prédécesseur. Si M. Angles partage notre manière de voir, il n'a point dû s'affecter de cette disgrâce; il a seulement dû regretter qu'elle n'ait pas eu lieu avant l'exécution de ces mesures rigoureuses que sa place l'a obligé

d'ordonner; mais que tout homme vertueux et sensible ne peut prescrire qu'en gémissant.

ANGOSSE (le marquis d'), pair de France, fils du marquis d'Angosse, député aux états-généraux, fut élevé à l'école militaire, et entra au service au commencement de la révolution. A peine âgé de 17 ans, en 1791, au moment où les officiers nobles, employés dans l'armée, quittaient ses rangs pour s'incorporer aux légions étrangères, le jeune d'Angosse abandonna sa patrie, avec la marquise d'Angosse sa mère; mais il y revint en 1801, dès qu'il le put faire sans s'exposer. Investi bientôt après des fonctions de maire, il fut attaché, en 1806, à la personne de l'empereur en qualité de chambellan. Il avait déjà rempli plusieurs missions importantes, lorsqu'il fut envoyé, en 1810, à Vienne, et accompagna l'archiduchesse Marie-Louise jusqu'à Paris. Dans la même année M. d'Angosse fut nommé préfet du département des Landes, qu'il administra jusqu'au 12 mars 1814. La manière dont il seconda les généreux efforts du maréchal Soult, lui valut à la fois la croix d'officier de la légion d'honneur et sa destitution. Après le 20 mars 1815, l'empereur lui confia la préfecture du Haut-Rhin, où il ne lui fut pas difficile de faire entendre la voix de l'honneur à des hommes passionnés pour la patrie. Ses efforts toutefois furent inutiles; mais il eut la gloire, en quittant Colmar, d'emporter avec lui les regrets des Alsaciens. En 1819, sa conduite fut jugée avec moins de sévérité, et il fut appelé à la chambre des pairs.

ANGOSSE (ARMAND d'), frère puîné du précédent, resta en France avec son père à l'époque de l'émigration, et se consacra presque exclusivement à l'agriculture. Avant 1814, il fut successivement nommé membre et président du conseil général du département des Basses-Pyrénées, qui le choisit, en 1816, pour le représenter à la chambre des députés. M. d'Angosse a siégé au centre jusqu'en 1824, et a voté constamment en faveur des projets de lois proposés par les ministres. Il est un des plus riches propriétaires de son département.

ANGOULEME (LOUIS-ALEXANDRE BOURBON, duc d'), dauphin de France, fils du Roi Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie, né à Versailles le 6 août 1775, fut nommé grand prieur de France en 1796, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1789. Ce prince annonça de bonne heure toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et M. de Sérent, son gouverneur, mit tous ses soins à les développer. Les détails en seraient extrêmement intéressants; mais les vertus de l'âge mûr nous forcent à abrégier les présages de l'enfance; nous nous bornerons à en citer un qui suffit alors pour donner de son esprit et de la noblesse de ses sentiments des espérances que le temps a si bien justifiées. M. le bailli de Suffren, après avoir soutenu avec le plus grand éclat l'honneur du pavillon français sur les mers d'Asie, était de retour à Versailles. Il vint présenter ses hommages aux enfants de monseigneur le comte d'Artois, au moment où le duc d'Angoulême s'occupait d'une leçon d'histoire. A l'annonce qu'on lui fit de l'amiral, le jeune duc se lève, va à lui, et lui dit : « Je lisais en ce moment » même les vies des hommes illustres de Plutarque; » je quitte mes héros anciens avec plaisir, puisque » j'ai le bonheur d'en avoir un devant les yeux. » Cette heureuse application montre quel fruit il savait tirer de ses lectures. Il continua ainsi jusqu'à la révolution à s'instruire sous les plus habiles maîtres, mettant constamment en pratique les leçons utiles qu'il en recevait. M. le duc d'Angoulême sortit de France avec son père en 1789, et le suivit à Turin, où il fit un séjour de plus d'une année, auprès du roi de Sardaigne, son aïeul. Il mit à profit sa retraite forcée dans cette cour, pour apprendre un art dont les circonstances présentes lui faisaient sentir l'im-

portance, et dont il prévoyait l'usage qu'il serait obligé d'en faire un jour; il suivit avec le duc de Berri, son frère, un cours d'artillerie théorique, et obtint des succès dont s'étonnèrent même les officiers supérieurs de cette arme. Au mois d'août 1793, M. le duc d'Angoulême quitta la Savoie pour aller en Allemagne commander un corps d'émigrés. Il se rendit de là à Edimbourg avec son auguste père, puis à Blankembourg, et enfin à Mittau, où il épousa, le 10 juillet 1799, Marie-Thérèse-Charlotte de France, fille unique de Louis XVI. En 1800, S. A. R. accompagna, avec la princesse son épouse, Louis XVIII à Varsovie. Une politique ombrageuse et timide vint bientôt les priver de cet asile; les princes français furent obligés de retourner en Russie, où l'empereur Alexandre leur fit un accueil digne de lui et de ses nobles hôtes. Pour se soustraire au désagrément d'une vie errante qui pouvait se renouveler encore, Louis XVIII acheta la terre d'Hartwell, près de Londres, et alla l'habiter en 1810, accompagné de M. le duc et de Mme la duchesse d'Angoulême. Toute la famille des Bourbons se réunit alors dans le château, et y passa plusieurs années. Ce ne fut que vers le mois de janvier 1814, au moment où le duc de Wellington allait pénétrer en France, que le duc d'Angoulême s'éloigna de la princesse, son épouse, pour se porter sur la côte occidentale de l'Espagne. Le prince mit le pied sur le sol français le 2 février, à Saint-Jean-de-Lux, et adressa de là une proclamation toute bienveillante aux armées françaises, dans laquelle on lisait ces mots : « J'arrive, je suis en France, dans cette France qui m'est si chère; je viens briser vos fers. . . . Marchons tous ensemble au renversement de la tyrannie. Généraux, officiers, soldats, qui vous rangez sous l'antique bannière des lis, au nom du Roi, mon oncle, qui m'a chargé de faire connaître ses intentions paternelles, je vous garantis vos grades, vos traitements et des récompenses proportionnées à la fidélité de vos services. . . . » Les esprits se trouvant ainsi favorablement disposés, et les événements devenant de plus en plus favorables à la cause des Bourbons, M. le duc d'Angoulême se dirigea vers Bordeaux, et y fit son entrée le 13 mars aux acclamations unanimes des habitants, qui émuèrent tellement S. A. R., qu'elle ne put répondre que ces mots au discours du maire : *Loué du passé, le bonheur pour l'avenir*. Le prince se rendit ensuite à la cathédrale, où l'on chanta un *Te Deum* en actions de grâces. Trois jours après, une nouvelle proclamation, posant les bases de la Charte, de cette Charte immortelle, dont l'entière exécution fera un jour le bonheur de la France, fut encore publiée par le prince. On y lisait les promesses suivantes : « ce n'est que par vos vœux que le Roi, mon oncle, aspire à être le restaurateur d'un gouvernement paternel et libre. » Jusqu'à cette époque, il ne veut rien innover dans la forme de votre administration. . . . Seulement, j'aime à vous répéter que ma plus consolante mission est de proclamer, au nom du Roi, qu'il n'y aura plus de conscription, ni d'impôts odieux; que la liberté des cultes sera maintenue, que le commerce et l'industrie, véritables sources de la prospérité publique, seront encouragés; qu'il ne sera porté aucune atteinte à la propriété des domaines qu'on appelle nationaux; que la valeur française ne se verra jamais enlever ses récompenses et ses honneurs. . . . etc. » Les seuls mots que le prince prononça, lorsqu'il apprit l'abdication de Napoléon, et le rappel au trône de la famille royale, furent ceux-ci : « Dieu soit loué, le sang français ne se coulera plus. » Il parcourut alors les départements du Midi, visita les différents cantonnements des armées des maréchaux Suchet et Soult, entra dans toutes les villes où les soldats étaient répartis, et regut

partout les acclamations des troupes et des citoyens. Il y avait cinq mois que le duc d'Angoulême était séparé de la famille royale, lorsqu'il s'y réunit le 27 mai, jour de son arrivée à Paris. Le Roi l'avait nommé, le 15, colonel général des cuirassiers et des dragons, et grand amiral de France. Le 18, malgré la gloire dont le prince s'était converti dans l'honorable mission qu'il venait de remplir, et les nouveaux titres dont il était revêtu, il n'en parut que plus modeste en se montrant aux Tuileries, il semblait que l'admiration dont il était l'objet l'importunait, et plus on était empressé de le voir, plus il cherchait à se dérober aux regards. S. A. R. avait promis aux habitants des provinces méridionales de se retrouver incessamment au milieu d'eux; il parut au mois de février 1815 avec Mme la duchesse d'Angoulême, et se trouvait à Bordeaux depuis trois jours, lorsqu'il reçut la nouvelle du retour de Napoléon. Le monarque qui la lui mandait lui confiait en même temps les pouvoirs les plus amples avec le titre de lieutenant-général. Le prince part sur-le-champ, se rend à Toulouse, y établit un gouvernement, en nomme président le lieutenant-général comte de Dumas, et commissaire extraordinaire du Roi, le baron de Vitrolles. De là il vole à Nîmes, et exile dans sa terre de Remoulins le général Gilly qui lui inspirait peu de confiance. Il rassemble ensuite, sous ses drapeaux, quelques régiments de ligne et plusieurs milliers de gardes nationaux. Ce fut avec ces forces qu'il se lia sa première affaire avec les troupes de Napoléon. Le succès lui donna quelques espérances; il crut que 3000 hommes d'infanterie et 100 hommes de cavalerie lui suffiraient pour s'emparer de Lyon, et forcer ainsi Napoléon à rétrograder; mais il en fut tout autrement; les troupes de celui-ci grossirent à vue d'œil, tandis que le prince n'éprouva que des défections. Après des avantages assez signalés, des troupes nombreuses arrivèrent de toutes parts contre lui, des villes puissantes qui lui servaient de points d'appui lui furent enlevées; la plupart des soldats qui s'étaient attachés à sa fortune l'abandonnèrent, et le prince, sans troupes, mais non pas sans courage, ne céda qu'après une capitulation honorable pour lui et pour les siens. On le priva de sa liberté; c'est là surtout qu'il se montra véritablement grand; il ne voulut pas d'un avantage dont il aurait joui seul; cette noble fermeté le retint prisonnier, au Pont-Saint-Esprit, pendant six jours de plus. Le rapport détaillé qu'il fit le duc d'Angoulême de cette campagne de quinze jours, est un modèle de clarté et de précision; on y voit à nu le caractère du prince; rien n'y est oublié que ce qui l'honore. C'est un devoir pour nous de suppléer ce qu'il n'a pas dit : « Il était 11 heures du soir; » deux officiers qui redoutaient quelques dangers pour le prince, entrèrent dans son appartement et lui proposèrent de partir sur-le-champ avec une troupe choisie. S. A. R., les interrompant vivement, leur demanda s'ils avaient jamais pu croire que lui, prince et chevalier français, abandonnât, au moment du danger, comme un lâche déserteur, une armée qui s'était rassemblée à sa voix, qui avait déjà versé son sang pour lui. » Les mêmes officiers s'étaient présentés de nouveau, le prince leur déclara fortement « que, quels que fussent les desseins de la providence à son égard, il n'abandonnerait jamais, sans convention et sans sûreté, des amis, des compagnons qui avaient suivi son étoile. » Ce ton décida leur imposa silence; il fut enfin permis au prince de partir, et le général Radet le conduisit jusqu'au port de Cette, où il trouva le *Scandinavia*, vaisseau suédois sur lequel il fit voile vers Barcelonne; il se rendit de là à Madrid, où il reçut de Ferdinand VII l'accueil le plus affectueux. Il se rapprocha bientôt des frontières de France, et ne tarda pas à apprendre

que Marseille s'était déclarée pour le Roi. A peine S. A. R. avait-elle écrit au comité royal de cette ville pour lui témoigner sa satisfaction de la conduite des Marseillais, qu'elle reçut la nouvelle des succès obtenus par les armées alliées en Belgique; ainsi, le corps de royalistes, formé par le prince sur les frontières d'Espagne se trouva dissous, et au moment même où le Roi rentrait à Paris, son lieutenant-général quittait l'Espagne et pénétrait en France. Témoin de l'enthousiasme qui éclatait de toutes parts dans le Midi, le duc d'Angoulême conçut et exécuta l'idée de former des bataillons de volontaires royaux; c'était à qui s'enrôlerait sous ces nouveaux drapeaux; il fallait modérer, bien loin d'activer le zèle des jeunes Français. Le prince, rappelé à Paris, y arriva le 7 août, remit ses pouvoirs au Roi, et adressa aux habitants du Midi une proclamation dans laquelle, après leur avoir exprimé toute sa sensibilité pour leur dévouement à sa personne et à la cause royale, il les félicita de ce que leur constante fidélité leur ait épargné les maux d'une occupation étrangère. Nommé à cette époque président du collège électoral de la Gironde, le prince se rendit à Bordeaux, et, le 23 du même mois, il ouvrit la séance par un discours où, renouvelant l'expression des sentiments dont il était pénétré pour les marques d'affection dont son auguste épouse et lui avaient d'abord été l'objet dans les premiers jours de la restauration; et rappelant avec attendrissement le dévouement inaltérable que lui avait montré le bon peuple de la Gironde dans les derniers jours d'adversité, il se félicita d'avoir été appelé à présider l'élection de ceux qui, honorés de la confiance publique, doivent concourir avec l'élite des Français à sauver la France, et à la préserver désormais de nouveaux maux. Les élections à peine terminées, on apprit que les Espagnols, rassemblés depuis deux mois sur leurs frontières, étaient prêts à les franchir. C'était l'occasion d'un nouveau bienfait, M. le duc d'Angoulême la saisit avec empressement, il courut sur les lieux, eut plusieurs conférences avec le général Castanos, et le détermina à rétrograder. Le 12 octobre de cette même année, ce prince fut nommé président du 5^e bureau de la Chambre des pairs; mais, depuis cette époque, il a été, ainsi que les autres princes du sang, rarement appelé à siéger dans cette noble assemblée. Deux mois après, des troubles éclatèrent dans les pays méridionaux; personne n'était plus propre que le duc d'Angoulême à les apaiser; la mémoire de ses bienfaits y était récente; il s'y rendit par ordre du Roi, et vint à bout de rapprocher les citoyens, on leur faisait entendre des mots touchants d'amour et d'oubli. Peut-être n'y étouffa-t-il pas tous les germes de haine, produits par des intérêts d'orgueil et de privilèges; mais il a pris les mesures les plus sages pour empêcher les maux qui pouvaient en résulter. S. A. R. ne fut de retour à Paris que dans le mois de janvier 1816, et y jouit enfin d'un repos dont elle avait été privée depuis long-temps. Trois ans s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un événement épouvantable, l'assassinat de son auguste frère, le duc de Berry, vint lui ravir, peut-être pour toujours, ces moments de tranquillité qui commençaient à adoucir ses longs maux. Au reste, sa douleur ne fut point injuste, le duc d'Angoulême connaissait la nation française, il ne l'accusa point d'un crime qu'elle détestait comme lui, et qui faisait aussi couler ses larmes. Ce prince, trois ans après, se livrait encore tout entier à ses regrets, lorsque la guerre qui éclata entre la France et l'Espagne, vint l'en distraire sans les lui faire oublier. Il fut nommé par le Roi généralissime des troupes françaises. Voici en quels termes Louis XVIII annonçait aux Chambres, le 29 janvier 1803, par la bouche de son ministre, le choix qu'il avait fait du duc d'Angoulême pour

commander en chef l'armée d'Espagne. « Cent mille Français, commandés par un prince de ma famille, » par celui que mon cœur se plaît à nommer mon fils, » sont prêts à marcher en invoquant le Dieu de saint Louis, pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils de Henri IV, préserver ce beau royaume de sa ruine, et le reconcilier avec l'Europe. » Il n'a pas tenu au généralissime que ces paroles prophétiques se soient toutes vérifiées : le prince, comme s'il ne se fut occupé toute sa vie que d'opérations militaires, montra autant de sagesse, dans les mesures à prendre pour assurer les succès, qu'il fit paraître de courage dans leur exécution; il étonna les vieux guerriers par la justesse des observations et du coup d'œil. Affable avec les soldats, il avait un moyen sûr de s'en faire adorer, c'était de marcher à leur tête dans le danger; aussi retrouvait-il, dans une armée toute neuve, le dévouement, l'impétuosité, la brillante bravoure de l'ancienne. Dans une inspection dangereuse, un boulet effleura la tête du prince. On lui remontra à quels dangers il s'exposait. « Ne mourrais-je pas en bonne compagnie, dit S. A. R. avec une gaieté héroïque, ne serais-ce pas là une mort toute française ? » et il continua son inspection avec le même sang-froid : ce mot est digne de Henri IV. Humain envers les vaincus, il se les attachait par ses bienfaits, et ceux qui se proposaient de lui résister, cédaient autant à l'ascendant de son caractère qu'à la force de ses armes. Le prince voulait délivrer Ferdinand VII du joug des cortès; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne triomphait que pour une faction, et qu'une nouvelle tyrannie allait peser sur l'Espagne, il rendit alors la fameuse ordonnance d'Andujar, qui traçait au gouvernement espagnol la seule route du bonheur. Sa voix ne fut pas entendue; il parla le même langage au port Sainte-Marie, avec aussi peu de succès; et le roi d'Espagne était libre alors. Le duc d'Angoulême quitta l'Espagne avec le chagrin de n'avoir pas fait tout le bien qu'il avait en vue, et la crainte de voir des maux d'une autre espèce remplacer ceux qu'il avait dissipés. L'expérience a prouvé que le prince savait juger les hommes et les choses, et ce qui se passa en Espagne depuis cette époque, fait regretter que ses conseils n'aient pas été suivis. La France a revu avec enthousiasme le pacificateur de l'Espagne, et se félicita de voir sur les marches du trône un héros dont elle s'honore. Depuis ce moment, le nom du duc d'Angoulême se rattache à tout ce qui se fait de beau et de grand en France. On a publié qu'il n'était pas étranger à la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti, l'on assure aussi qu'il a repoussé les attaques dirigées contre la liberté de la presse, et qu'on lui doit la conservation de ce dernier asile des libertés publiques. Ce prince est président du conseil des prisons, qui lui doivent déjà de notables améliorations; il protège la plupart des institutions philanthropiques, et sa présence au conseil des ministres donne l'espoir d'une amélioration progressive dans la marche du nouveau règne.

ANGOULÊME (MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE, fille de France, dauphine, duchesse d'), est née à Versailles, le 19 décembre 1778, de Louis XVI et de Marie-Antoinette-Joséphine-Jeanne d'Autriche. Elle avait reçu, en venant au monde, le titre de MADAME ROYALE, et fut élevée par M^{me} de Rohan-Guéméné, de Polignac et de Tourzel, successivement gouvernantes des enfants de France, sous la surveillance de la reine et de M^{me} Elisabeth, (Voy. Elisabeth), sœur de Louis XVI, qu'elle aima toujours comme une mère. Cette princesse se fit moins remarquer par la vivacité de l'esprit que par la sensibilité du cœur; cette qualité en effet fut bien plus exercée que l'autre, et l'éducation grave et sévère de la princesse semblait l'avoir disposé aux maux qui l'attendaient au sortir de l'enfance. Voici un trait de ce

gente qui peint son âme tout entière. Mme de Mac-kau sa gouvernante, lui marcha un jour sur le pied, par mégarde, mais Madame ne parut pas avoir souffert, mais le soir son bas se trouva teint de sang; sur les questions qu'on lui fit, elle en dit la cause; et sa gouvernante désolée lui ayant demandé pourquoi elle n'en avait pas parlé sur-le-champ : « Puisque répon-dit la jeune princesse, à présent que je ne souffre plus, vous êtes si peinée de m'avoir fait mal, vous au-riez été bien plus fâchée si vous l'eussiez su quand je sentais quelque douleur. » Son air de réserve et de modestie, dès sa plus tendre enfance, était sur elle les regards de tous les grands qui l'approchaient. En 1792, Paul 1^{er} n'étant encore que grand-duc de Russie, vint visiter la France sous le nom de comte du Nord; en faisant ses adieux au roi, le prince moscovite prit dans ses bras Madame, alors âgée de quatre ans, et la serrant contre son cœur : « Char-mante enfant, lui dit-il, je ne vous verrai plus; mais lorsque j'apprendrai que vous êtes l'ornement de la cour de France, je me dirai : je l'ai vue à son aurore; elle promettrait d'être belle et vertueuse. » — Monsieur le comte, j'ai vu voir, répondit en souriant la jeune princesse. Cette réponse devint par l'événement une fatale prophétie; 12 ans après, elle alla se réfugier dans les états de ce prince. Le bonheur qu'elle goûta dans ses premières années, fit bientôt place aux maux les plus affreux qu'il soit possible d'imaginer; elle avait à peine 13 ans lorsqu'elle partagea au Temple la captivité de ses parents. Elle pouvait alors sentir toute l'étendue de leurs peines et des siennes; elles étaient à leur comble, et l'on se plut à les aggraver encore par l'isolement dans lequel on la laissa : séparée d'abord de son père, qu'elle ne vit que quelques moments avant sa mort, elle le fit bientôt successivement de sa mère, de sa tante et de son frère, et l'on conçoit combien chacune de ces séparations dut lui paraître douloureuse. Elle les supporta avec une grandeur d'âme et une force de caractère dont on voit peu d'exemples à cet âge; elle ne s'en vengea que par l'adieu qu'elle faisait sur les murs du Temple, lorsqu'elle quitta cette prison pour aller chercher un appui auprès de son second père, et lui dévouer sa vie : ou lui ces mots après son départ : *O mon dieu, pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents !* Mise en liberté, au mois de décembre 1795, et échangée contre les représentants que Dumouriez avait livrés aux Autrichiens, elle se rendit à Vienne où l'on eut d'abord l'idée de la marier à un archiduc; mais sa famille avait fait depuis long-temps pour elle un choix auquel elle donna son consentement. Madame partit de Vienne, en mai 1799, et alla rejoindre, à Milan, Louis XVIII (*Voy. ce nom*); elle y épousa, le 10 juin suivant, le duc d'Angoulême, son cousin, avec tout l'appareil que permettaient les circonstances. Les intérêts politiques de la Russie exigèrent bientôt l'éloignement de la maison de Bourbon. Louis et sa famille partirent dans l'hiver de 1801, pour se rendre à Varsovie, le Roi sous le nom de comte de Lille, et la duchesse sous celui de *marquise de la Milleraie*. Ils habitèrent successivement plusieurs villes du continent, où Mme la duchesse surtout se faisait remarquer par son active bienfaisance envers les prisonniers français. Louis XVIII, fatigué enfin des changements continuels auxquels l'exposait la politique versatile des princes qui lui donnaient asile, fit l'acquisition du château d'Hartwell en Angleterre, et alla l'habiter dans le courant de 1809. Mme la duchesse l'y suivit, et passa dans la retraite la plus profonde, les 5 années qu'il s'écoulèrent jusqu'à la restauration. On a remarqué qu'elle ne parut qu'une seule fois à la cour, le 4 juin 1811, à l'occasion de la fête donnée pour célébrer la naissance du roi Georges III. Elle rentra aussitôt à Hartwell

d'où elle sortit encore une fois au mois d'août 1813, pour aller à Chetendham où sa santé l'avait obligée de se rendre, et où elle reçut la visite de Louis XVIII, qui passa même quelques jours avec elle. De retour à Hartwell, elle y attendit en silence les événements qui se préparaient et qui se décidèrent dans les premiers mois de 1814, en faveur de la maison de Bourbon. Dès le 24 avril, Madame, accompagnant Louis XVIII, quitta l'Angleterre et toucha le sol de la France. Le 4 mai, jour de l'entrée solennelle du Roi dans Paris, au désir de voir et de saluer de mille acclamations l'auguste monarque, se joignait le désir non moins vif de rendre hommage à la fille de Louis XVI. Ses malheurs, sa bonté, la douce mélancolie répandue sur ses traits, tout rappelait de cruels souvenirs; les cœurs étaient oppressés de peine et de plaisir par le contraste du passé avec le présent; les Parisiens avaient épuisé tous les moyens pour faire éclater leur amour et leur profonde vénération. De son côté, Madame, enivrée de bonheur, souriait, saluait la multitude empressée sur ses pas, et faisait oublier des bruits sinistres que la malveillance seule avait pu répandre : « Que son cœur toujours ulcéré n'oublierait jamais les cruels traitements dont ses augustes parents, ainsi qu'elle-même, avaient été les victimes, » sentiments bien démentis par sa conduite actuelle, par les mots tracés par elle-même sur les murs de sa prison, et enfin par cette devise : *Union et oubli*, si souvent répétée par elle et par tous les membres de son auguste famille. Obligée de se rendre à Vichi pour cause de santé, elle y passa la belle saison, elle en partit ensuite pour Clermont et Lyon, et se trouvait avec son auguste époux à Bordeaux, vers la fin de février 1815. Un courrier leur apprit, le 5 mars, le débarquement de Napoléon; le prince partit la nuit même. Le lendemain la princesse assembla les magistrats; leur communiqua les nouvelles qu'elle avait reçues, les anima de son énergie, et prit avec eux toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances pour parer à l'événement qui menaçait la ville et le pays. Tous ceux qui étaient témoins du courage qu'elle développait alors, s'étonnaient que son âme douce et aimante sut allier tant de force à tant de sensibilité. La princesse aperçut bientôt que toute résistance était inutile, et que tant de serviteurs fidèles, en s'opiniâtrant à se défendre s'exposaient à une perte certaine; elle fut donc la première à les engager à céder à l'orage, et leur annonça qu'elle était décidée à quitter Bordeaux. En effet, après avoir pris quelques dispositions préliminaires pour n'être pas inquiétée dans sa route, elle partit le jour même, 1^{er} avril, à huit heures du soir, pour le village de Pouilhac, où elle arriva le lendemain à la même heure; elle y trouva la chaudière du sloop de guerre anglais, qui la transporta à Londres. Madame revint bientôt à Gand auprès de Louis XVIII, et ne tarda pas à repasser en Angleterre, qu'elle ne quitta que vers la fin de juillet, pour revenir à Paris où elle ne rentra que le 28. Le prince dont elle était séparée depuis 5 mois, ne l'y rejoignit que quelques jours après, et tous deux partirent le 15 août, pour se rendre de nouveau à Bordeaux. C'était leur ville chérie; Madame y fit une entrée solennelle avec le duc son époux, le 19 août suivant. Après avoir passé en revue le 26 du même mois, les gardes nationales et quelques troupes de ligne, reçu les autorités constituées et assisté à quelques fêtes, elle partit pour Toulouse, n'y resta que quelques jours et retourna à Paris. Les jours d'épreuves n'étaient pas encore passés tous pour cette princesse; la mort cruelle et inattendue du duc de Berri renouvela toutes ses anciennes douleurs. Celle-ci fut pour elle d'autant plus cuisante, qu'inconsolable elle-même, elle était obligée de consoler une jeune princesse, épouse et mère dont les jours étaient menacés; elle fut le bon-

heur d'en venir à bout. A l'époque de la guerre d'Espagne (1823), cette princesse quitta la capitale, et fit un nouveau voyage dans le Midi de la France; elle visita à son retour la Vendée si célèbre dans les fastes du royalisme, et put y reconnaître l'enthousiasme qui animait ses habitants pour leurs princes. De retour à Paris, elle suivit de l'œil les démarches de son époux dans la péninsule, applaudit avec toute la France à ses succès, et mit le prix le plus flatteur à son triomphe, en l'honorant de son suffrage. A peine jouissait-elle du repos qui suit la victoire, qu'elle perdit l'auguste et vieil ami de son enfance, celui que depuis trente ans elle appelait son père, Louis XVIII enfin, l'immortel auteur de la Charte, qui fut si grand dans l'adversité, si grand sur le trône, dont toutes les journées avaient été remplies, et qui donna à sa race la seule illustration qui lui manquât, celle d'une restauration plus glorieuse peut-être qu'un règne d'une succession non interrompue. Mme la dauphine a écrit l'histoire de sa captivité dans la tour du Temple; il y règne un ton simple et modéré qui rend plus touchantes encore ses longues infortunes; c'est le développement de la belle inscription qu'elle avait laissée sur les murs de sa prison, au moment de la quitter. Le nom de Marie Thérèse était déjà célèbre en Europe; la fille de Louis XVI saura ajouter à son éclat. Les honneurs auxquels son rang l'appelle, la mettront à même de développer pour le bonheur de tous, les vertus qu'elle est obligée de restreindre dans un cercle étroit, et la France entière s'enorgueillira aussi de posséder sa Marie-Thérèse.

ANGRAN-D'ALLERAY (DENIS-FRANÇOIS), lieutenant civil du Châtelet de Paris et conseiller d'état, naquit dans cette ville en 1715. Digne héritier des vertus d'une famille honorée depuis des siècles dans la magistrature, il apporta dans l'exercice des différentes fonctions auxquelles il fut appelé, des connaissances profondes et un esprit d'équité qui le rapprocha des Malesherbes, des Molé, des Lamoignon, des Harlay et des d'Agnesseau. En 1735, il fut nommé conseiller au parlement, puis maître des requêtes et intendant de Lyon. En 1746, il devint procureur général au grand conseil, exerça cette place avec la plus grande distinction pendant 28 ans, et fut enfin nommé, en 1774, lieutenant au Châtelet de Paris. C'est alors que parurent dans tout leur éclat les belles qualités de M. Angran-d'Alleray. Doué d'un esprit peut-être moins vaste que juste, lent à décider quoique prompt à saisir, personne n'était mieux placé que lui sur un tribunal dont les attributions s'étendaient sur tout le royaume, bien qu'elles ne fussent que secondaires. Bientôt il devint l'arbitre de tous les démêlés qui s'élevaient entre les habitants de la capitale, et dans son cabinet, devenu le plus respectable des tribunaux, il reconciliait les plaideurs, conservait leur fortune, souvent leur honneur, et faisait passer dans leur cœur cet amour de la justice dont il était en quelque sorte dévoré lui-même. C'est à cette passion si louable que nous devons plusieurs magistrats non moins remarquables par leur intégrité que par la justesse de leur esprit; d'Alleray les avait formés dans des conférences particulières qu'il avait ouvertes deux fois par semaine, en faveur de ceux des jeunes conseillers qu'il voyait les plus propres à s'illustrer un jour. En 1789, il recueillit un témoignage éclatant de l'estime qui l'environnait. Désigné par le roi pour présider une des sections de la noblesse aux états-généraux, les membres qui composaient cette section le refusèrent comme président, parcequ'il leur était imposé par le gouvernement, et par conséquent choiz de M. d'Alleray pour en remplir les fonctions, mais il crut devoir refuser cet honneur. Deux ans auparavant, il avait déjà fait partie de l'assemblée des no-

tables et avait été nommé conseiller d'état. La marche rapide de la révolution effrayait son âme calme et son esprit habitué à la lenteur des combinaisons; il se démit de celle de lieutenant civil au Châtelet, à laquelle la chute imminente du parlement allait donner des attributions et une responsabilité qui l'effrayaient. M. d'Alleray emporta avec lui les regrets des magistrats et de toute la capitale; il se retira dans le sein de sa famille, qui se composait de trois filles, mariées, l'une au lieutenant général marquis de Vibraye, et les autres au marquis et au comte de la Luzerne, le premier successivement ambassadeur à Constantinople et à Londres, et le second ministre de la marine. Angran-d'Alleray ne jouit pas longtemps des douceurs de la retraite; ses gendres émigrèrent, et l'isolement fut le moindre des maux que lui causa cette détermination. Arrêté bientôt après pour avoir fait parvenir de l'argent à l'un d'eux, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire. L'accusateur public, l'odieux Pouquieu-Thinville, avait été procureur au Châtelet; subjugué par l'ascendant d'une vertu si pure, il oublia cette fois sa férocité, fit proposer à M. d'Alleray de le sauver, s'il consentait à nier le fait dont il était accusé. Le mensonge ne pouvait soniller les lèvres de cet auguste magistrat. « Ignorais-tu, lui dit Thinville avec une émotion qu'il cachait difficilement, la loi qui défend de faire passer de l'argent aux émigrés?—J'en connais une plus sacrée, répondit d'Alleray, celle de la nature, qui ordonne aux pères de secourir leurs enfants. » Cette réponse sublime fut son arrêt de mort; il le subit le 18 avril 1794, à l'âge de 79 ans. Les vertus publiques n'étaient point les seules que cultivait M. d'Alleray; la douceur de son commerce dans l'intérieur, le faisait adorer de tous ceux qui l'entouraient. Son humanité a été célébrée par M. Chastenet-Puiségar dans une comédie en trois actes, intitulée : *Le juge bienfaisant*, qui retrace une des actions de la vie de ce célèbre magistrat. Obligé par le devoir de sa charge de condamner un malheureux négociant, père d'une famille nombreuse, qui était poursuivi pour dettes, il se rendit en hâte à la prison où venait d'être conduit cet infortuné, et brisa ses fers en lui remettant la somme dont il était débiteur. Plusieurs traits de ce genre honorent sa vie et enrichissent la scène théâtrale. Avec un caractère comme le sien, il ne dut commettre aucune de ces fautes graves, dont les résultats si funestes pour les parties, impriment une tache indélébile sur le magistrat qui s'en rend coupable. A peine remarquait-on dans le cours de sa longue carrière quelques légères erreurs, qu'il s'efforçait de réparer d'une manière si noble, qu'il eût été moins grand s'il avait été infailible.

ANGRAN (LOUIS-ALEXANDRE), frère aîné du précédent, et comme lui recommandable par ses vertus et ses lumières, exerça long-temps les fonctions de conseiller de grand-chambre. Mort sans postérité le 6 juillet 1801, à l'âge de 83 ans. Il vécut le dernier de l'estimable famille à laquelle il appartenait.

ANISSON-DUPERRON (ETIENNE-ALEXANDRE-JACQUES), directeur de l'imprimerie royale, naquit à Paris, en 1748, d'une famille qui a fondé cet établissement et a rendu des services importants à la typographie. Jaloux de la réputation que ses ancêtres avaient acquise, Anisson-Duperron mit un zèle et une activité incroyables dans la direction de l'imprimerie royale, qui lui fut confiée, en 1783. Il seconda merveilleusement les immenses opérations de l'assemblée constituante; le travail qu'il se chargea d'exécuter, l'entraîna dans des démarches qui lui réussirent mal. Les rapports que ses fonctions nécessitaient avec la cour commencèrent à le rendre suspect au parti opposé, et on le contraignit par un décret du mois de décembre 1790, de déposer aux archives un in-

ventaire du matériel de l'imprimerie royale. Cette mesure n'était que le prélude de ce qui devait lui arriver. Le 4 juillet 1793, il fut dénoncé pour avoir imprimé un arrêté du département de la Somme, relatif aux événements du 30 juin, et se justifia toutefois en présentant l'ordre qui avait été donné par le secrétaire général du ministère de l'intérieur. De nouveaux désagréments l'engagèrent à se retirer à la campagne après l'événement du 10 août; mais il y fut arrêté dans le mois germinal an 2. Dans l'espérance d'échapper au sort qui le menaçait, il répandit l'argent à pleines mains, et ne fit par là que hâter sa perte. On s'empressa de le traduire devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 6 floréal suivant. Anisson-Duperron a prétendu être l'auteur de la presse à un coup; mais MM. Didot lui ont disputé l'honneur de cette invention.

ANISSON-DUPERRON (HYPOLYTE), fils du précédent, est né à Paris en 1775. Après avoir rempli diverses missions en Italie sous le gouvernement impérial, il devint successivement auditeur au conseil d'état, inspecteur général de l'imprimerie impériale, membre de la commission du sceau, maître des requêtes en service extraordinaire, et directeur général de l'imprimerie royale. M. Anisson-Duperron a en outre obtenu la jouissance gratuite du matériel de l'imprimerie et de l'immense local où elle est située. Les imprimeurs de Paris ont vivement réclamé, en 1816, contre cette disposition. M. le député Roux du Châtelet l'a lui-même signalée à la chambre comme trop onéreuse à l'état; mais ni les uns ni les autres n'ont pu en obtenir la révocation. M. Anisson-Duperron continue à jouir d'une prérogative, qui lui donne en quelque sorte le monopole de l'imprimerie, et il n'est soumis à d'autre condition qu'à celle d'entretenir les objets qui lui sont confiés. Il y avait peut-être des moyens moins préjudiciables à ses confrères et à l'état, de l'indemniser des pertes que la révolution lui a fait éprouver.

ANNECY (N.) homme de couleur, fut nommé, en 1797, par les colons de Saint-Domingue député au conseil des anciens, où il n'entra que l'année suivante, à cause de quelques irrégularités dans sa nomination. En 1799, il devint secrétaire de l'assemblée; mais en 1801, il fut accusé d'avoir pris part à l'insurrection des noirs, dirigée par Toussaint-Louverture, et fut en conséquence déporté à l'île d'Elbe, en 1802.

ANNEE (AUTROIN), fut employé dans les armées au commencement de la révolution, et revint après la chute de Robespierre, à Paris où il entreprit la publication d'un journal intitulé *le Réhabilitateur*. L'auteur fut obligé d'abandonner cette entreprise, et composa ensuite en société avec M. Gersin et Ferrère, plusieurs pièces jouées sur les petits théâtres. Nous nous bornerons à citer, *le Carrosse espagnol*, *le Premier homme du monde* et *les travestissements*. Il a travaillé à la revue encyclopédique, et a fourni des articles à plusieurs ouvrages périodiques. Il vient de subir une détention, en vertu de la dernière loi sur les délits de la presse.

ANQUETIL (LOUIS-PIERRE), littérateur et historien français, membre de la seconde classe de l'institut, naquit à Paris, en 1723, et mourut le 6 septembre 1808. Une facilité extraordinaire annonça de bonne heure qu'il s'illustrerait dans la carrière des lettres. Après avoir achevé ses premières études au collège Mazarin, il fit sa théologie sous le P. Lecourayer, professeur à la congrégation de Sainte-Geneviève, et appelé presque aussitôt aux fonctions de maître; il montra toute l'étendue de son intelligence et la force de son esprit en enseignant ce qu'il apprenait lui-même. Le travail qu'il s'imposait ainsi et pour lui les plus heureux résultats; il développa ses moyens; mûrit son jugement,

et lui fit en peu de temps acquérir des connaissances si étendues, qu'on n'hésita pas à lui confier, à l'âge de 20 ans, les chaires de belles lettres de philosophie et de théologie au collège de Saint-Jean. Anquetil fut ensuite chargé de la direction du séminaire de Reims, et y composa *l'Histoire civile et politique de cette ville*, 3 vol. in-12, 1756 et 1757. Cet ouvrage, dégagé de toutes les erreurs et de toutes les inutilités, répandues dans les histoires particulières, suscita à l'auteur une discussion avec Félix Delassalle, qui réclamait l'honneur d'y mettre son nom. Anquetil Duperron l'emporta sur son adversaire, fut quelque temps après nommé prieur de l'abbaye de la Roque, et de là envoyé au collège de Senlis pour y surveiller les études. En 1766, il devint prieur de Château-Renard dans le département du Loiret; et il y mérita l'estime de tous ses paroissiens, par son zèle à remplir ses devoirs, par sa modération et sa bienfaisance. Anquetil espérait y terminer une vie qu'il avait entièrement consacrée à l'étude et à l'humanité; la révolution déranga ses projets, et il se décida à venir administrer la cure de la Villette près de Paris. En 1793, il paya comme tant d'autres son tribut à la tourmente révolutionnaire, et resta quelque temps détenu à Saint-Lazare, et n'en continua pas moins ses travaux littéraires. Mis en liberté, il fut nommé membre de l'académie des inscriptions et belles lettres, et entra ensuite au ministère des relations extérieures, où il resta employé pendant plusieurs années. Doué d'une santé robuste qu'il devait à sa sobriété et à la tempérance de ses passions, il conserva toutes ses facultés jusqu'à la fin de sa vie, et travaillait encore dans un âge très avancé dix heures par jour. Une des plus grandes jouissances de l'abbé d'Anquetil pendant cette dernière période de sa vie, était de faire chaque année le voyage de Château-Renard, où il recevait de ses anciens paroissiens le plus noble prix de ses vertus; son arrivée était la fête de la reconnaissance. Cet homme estimable a écrit la vie de son frère, avec lequel il n'a cessé d'être étroitement uni, malgré le caractère peu sociable de ce dernier. On lui doit un grand nombre d'autres ouvrages, dont les principaux sont : *Intrigue du cabinet sous Henri IV et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 4 vol. in-12, 1780; *Louis XIV, sa cour et le Régent*, 4 vol. in-12, 1789, 2^e édition, 5 vol. 1794. Une édition des mémoires du maréchal de Villars; *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, in-8o 1798. Les écrits auxquels il doit sa réputation comme historien, sont : *l'Esprit de la ligue, ou histoire politique des troubles de France pendant les 16^e et 17^e siècles*; 3 vol. in-12, 3^e édition 1797; *Précis de l'histoire universelle*, 12 vol. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions, et a été traduit en anglais, en italien et en espagnol par F. Vasquez; enfin, *l'Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, 14 vol. in-12, 1805. Cet ouvrage a été souvent réimprimé, et ne se ressent nullement de l'âge avancé de l'auteur, qui avait 80 ans lorsqu'il le composa.

ANQUETIL-DUPERRON (ABRAHAM-HYACINTHE), frère du précédent, naquit à Paris, le 7 décembre 1723, et fit d'excellentes études en l'université de cette capitale. Ses progrès dans la langue hébraïque inspirèrent à M. de Caylus, évêque d'Auxerre, son protecteur, de l'envoyer au séminaire d'Amersfort, près d'Utrecht, pour y suivre son cours de théologie. Le jeune homme ne trouvant plus de professeurs assez instruits dans ce séminaire ni dans le pays pour se perfectionner dans l'étude de la langue hébraïque, à laquelle il avait voué un culte particulier, revint à Paris, et résolut de fréquenter assiduellement la bibliothèque du roi, jusqu'à ce qu'il connût parfaitement toutes les richesses de cette lan-

gue. Il ne tarda pas à être remarqué de l'abbé Sal-
lier, alors garde des manuscrits de cette bibliothè-
que. Celui-ci employa ses amis pour faire obtenir au
jeune homme un petit traitement annuel comme
élève dans les langues orientales. Quelques feuilles
qui lui parvinrent de la copie du manuscrit du
Vendidad-Sadé, lui inspirèrent le désir irrésistible
de passer dans l'Inde. On sollicita pour lui son passage
aux frais du roi. La lenteur avec laquelle on s'oc-
cupa dans les bureaux de cette demande ayant fait
croire à l'impatient jeune homme qu'il était refusé,
il prit la résolution de s'embarquer comme simple
soldat pour passer avec son corps dans cette contrée.
Le gouvernement vint de lui accorder son pas-
sage, avec la table du capitaine, des livres, des
cartes de géographie, des instruments de mathéma-
tiques et un traitement, lorsqu'on apprit qu'Anque-
til-Duperron était parti. Le traversée dura neuf mois,
et ce ne fut que le 10 août 1755 qu'il débarqua à
Pondichéry. Après y avoir appris le persan mo-
derne, il se rendit à Chandernagor pour y étudier
le *sanskrit*. Il tomba malade dans cette dernière ville,
puis la guerre se déclara entre l'Angleterre et la
France, ce qui le détermina à retourner à Pondi-
chéry : il n'y avait plus moyen de faire ce voyage
par mer ; il résolut de le risquer par terre, malgré
une distance de 400 lieues, et tous les périls qu'of-
frait un pays sauvage et peuplé de bêtes féroces. Il
brava tous ces obstacles, visita toutes les pagodes,
et autres objets curieux placés sur sa route et par-
vint à Pondichéry, où il trouva l'un de ses frères.
Tous deux s'embarquèrent pour Surate ; mais leur
navigation ayant été interrompue, ils poursuivirent
leur route par Calicut, Goa, Aurengabad, traver-
sèrent le pays des Marates, visitèrent tous les établis-
sements juifs et chrétiens de cette contrée et arrivè-
rent enfin à Surate, où Anquetil entra en commu-
nication avec les prêtres indiens, dépositaires des
livres précieux qu'il désirait connaître ; il rencontra
beaucoup de difficultés et de résistance de la part des
prêtres dans ses recherches ; mais il parvint à les
surmonter, et put même assister à des solennités
remarquables par les rites et les cérémonies qui s'y
pratiquaient. Pour aider à ses recherches et les ren-
dre plus promptes et plus fructueuses, il étudia la
langue *pehlevi*, espèce de dialecte mystérieux appar-
tenant aux prêtres du pays, et en composa un voca-
bulaire avec les mots français en regard, qu'il ter-
mina, en 1759. Il allait passer à Benares pour y
étudier les divers dialectes des Indous et leurs livres
de religion, lorsque les Anglais s'emparèrent de
Pondichéry. Il lui fallut quitter ces contrées et re-
tourner en Europe ; à cet effet il s'embarqua sur un
navire anglais qui l'amena en Angleterre. Là, il se
rendit à Oxford pour y collationner la copie qu'il
avait rapportée du *Vendidad-Sadé*, avec une sembla-
ble copie qui était déposée à la bibliothèque de cette
université ; après quoi il retourna en France, où il rap-
portait de grandes richesses, non en or ou en mar-
chandises, mais en manuscrits, fruits de ses travaux,
auxquels il attachait le plus grand prix. M. l'abbé
Barbier parvint à l'attacher à la bibliothèque du
roi, en qualité d'interprète des langues orientales,
avec une pension ; puis il fut nommé membre de l'Aca-
démie des inscriptions et belles lettres. En 1771, il
publia une traduction en français du *Zend-Avesta*,
ou Recueil des livres sacrés des Perses ; à ce re-
cueil il ajouta une relation détaillée de ses voyages
et une vie de Zoroastre, auteur de quelques parties
du *Zend-Avesta*, dont les plus remarquables ont
pour titre le *Vendidad* et l'*Isischind*. L'opinion répandue
et accréditée par Montesquieu que tous les peuples
de l'Inde étaient soumis à l'esclavage et courbés
sous un despotisme universel, lui parut nécessiter
une réfutation qu'il entreprit en composant et pu-

bliant un écrit intitulé : *Législation orientale ou le
despotisme considéré dans la Turquie, la Persa et l'In-
dostan*. Il s'attacha à y établir qu'il existait dans ces
trois divisions de l'Asie des lois aussi obligatoires
pour les souverains que pour les peuples. Il fit suivre
cet ouvrage d'un *Traité historique et géographique sur
l'Inde*, qu'il joignit à la *Géographie de l'Inde*, du P.
Thieffen-Thaler. Trois ans plus tard, il publia un
traité de la *Dignité du commerce et de l'état du commer-
çant* ; puis une traduction d'un ouvrage persan intitu-
lé : *Oupnek' hat* ou *Upanishada*, c'est à dire *Sec-
rets qu'on ne doit pas révéler*. M. Lanjuinais a fait
une analyse très estimée de ce dernier ouvrage. An-
quetil a aussi publié un recueil des lettres qu'il écri-
vait aux brames de l'Inde par lesquelles il les invi-
tait à poursuivre la traduction des livres indiens qu'il
avait commencée, et à envoyer cette traduction en
Europe. Il y rend compte de la vie frugale et dure
qu'il avait passée dans l'Inde, et qu'il continuait en
France ; couchant sur la dure, et ne s'alimentant que
de la nourriture la plus grossière, étranger à tous
les plaisirs comme à toutes les douceurs de la vie,
faisant la guerre à ses sens, ne voyant personne que
quelques gens de bien, se refusant meubles, linge
et habits, ne dépensant enfin par jour qu'environ
quatre sols de notre monnaie. Il passa en France et
dans sa patrie les dernières et longues années de sa
vieillesse, mettant de l'ordre dans ses nombreux ma-
nuscripts, et en copiant certaines parties qui lui pa-
raissaient défectueuses. Il fut loin de ressembler à ces
hommes de lettres qui emploient une grande partie
de leur vie à solliciter des honneurs, des gratifica-
tions et des emplois. Content de ses très modiques
revenus, et fidèle à son régime plus qu'économique,
il repoussa loin de lui les dons de la puissance.
Louis XVI ayant destiné des fonds pour en gratifier
ceux des hommes de lettres et des savants auxquels
la France avait le plus d'obligation, il avait fait com-
prendre Anquetil-Duperron pour une somme de
3000 livres. La grande difficulté était de la lui faire
accepter ; un de ses amis se chargea de cette com-
mission, se rendit chez lui, et n'ayant pu, par
aucun moyen, le faire consentir à accepter cette
somme, il imagina de laisser le sac qui la contenait
sur un coin de sa cheminée ; Anquetil s'en aperçut,
et lança le sac dans l'escalier, de manière qu'il ar-
riva au rez-de-chaussée plus promptement que l'ami.
Quelque temps après, le comité d'instruction publi-
que lui attribua une pension de 6000 livres et lui en fit
parvenir le brevet ; il le renvoya, disant qu'il n'avait
besoin de rien. Il prit un jour un de ses amis de lui
indiquer d'honorables indigents dans les mains des-
quels il verserait 100 livres qu'il avait au-delà de sa
dépense habituelle par mois. Ses habits et son exté-
rieur étaient tellement négligés que plus d'une fois,
sans le connaître, on lui proposait des aumônes qu'il
refusait modestement, en indiquant des pauvres hon-
teux de son voisinage, à qui ces petites libéralités fe-
raient beaucoup de plaisir. On sait qu'il avait refusé
en Angleterre 3000 francs de sa traduction du *Zend-
Avesta*, ne voulant pas soustraire cette richesse à sa
patrie. Il a fini ses jours, en 1805, à l'âge de 82
ans. On ne voit plus maintenant de ces hommes
aussi simples que désintéressés. C'est particulière-
ment sur ce point que les lumières du siècle se sont
accrues, et qu'il n'est plus si mince écrivain qui ne
cultive avec chaleur le grand art de tirer de ses pe-
tits talents le meilleur parti possible.

ANSART (ANNAË-JOANNE), né en 1733, dans la
province d'Artois, fit de bonnes études ; et, comme
il annonçait du goût pour l'archéologie, il fut ad-
mis dans l'ordre des bénédictins, qui cultivaient
cette science avec succès. Dom Ansart aimait plus
l'étude qu'une retraite forcée ; il quitta un jour ses
confrères et vécut plusieurs années loin d'eux. Le

besoin, des accidents de toute espèce (il avait eu la jambe cassée), peut-être aussi le repentir le ramènèrent au bercail, et il fut reçu comme une brebis égarée. C'était un homme très instruit et de l'esprit le plus agréable. Après avoir passé plusieurs années toujours travaillant et compilant, l'ennui du cloître le saisit de nouveau, mais cette fois il en sortit légalement : le cardinal de Bernis, à qui il avait l'honneur de plaire, le fit entrer comme frère conventuel dans l'ordre de Malte. L'abbé Ansart devint bientôt curé de Ville-Conin, près d'Etampes. Il y mourut, vers 1790, à l'âge de soixante-sept ans. Voici la nomenclature des principaux ouvrages qu'il publia ou qu'il laissa après lui : 1° *Dialogue sur l'utilité des moines rentés*, ouvrage qui avait fait fort peu de prosélytes comme le prouva la révolution ; 2° *Exposition sur le cantique des cantiques de Salomon*, qui, au dire de l'exposant, est tout composé d'allégories ; 3° *Histoire de saint Maur, abbé de Glanville* ; 4° *Éloge de l'empereur Charles-Quint* ; 5° *Esprit de saint Vincent-de-Paul* ; 6° *Histoire de sainte Reine-d'Alis et de l'abbaye de Flacigny* ; 7° *Vie de Grégoire Cortez* ; 8° *Bibliothèque littéraire du Maine, ou Traité historique et critique de cette province*, 1784, in-8°, ouvrage bien fait et extrêmement utile, etc., etc. Il fut admis dans plusieurs sociétés savantes, entre autres dans celles de l'académie d'Arras et des arcades de Rome.

ANSALDI (le chevalier), né à Cervère, petit village du Piémont méridional, servait encore dans l'armée française, où il s'était distingué, au moment où la maison de Savoie fut réintégrée sur le trône de Sardaigne. Il entra alors dans sa patrie, et était devenu lieutenant-colonel d'une brigade d'infanterie à l'époque où éclata la révolution du mois de mars 1801. Il prit une part active à l'insurrection d'Alexandrie, réunit quelques bataillons de troupes de ligne et de fédérés, ainsi qu'un régiment de dragons dans la citadelle, et y proclama la constitution espagnole. Il institua sur-le-champ une junte provisoire dont il fut nommé président ; il pourvut aussi à la sûreté d'Alexandrie dont le commandement lui avait été confié, et, tout en maintenant le bon ordre partout, il activait avec la plus grande énergie les préparatifs militaires. Cet état de choses ne dura que jusqu'aux désastres des Napolitains ; l'opinion qui soutenait les efforts d'Ansaldi et des siens les abandonna. Alors le prince de Carignan, régent du royaume, prit la fuite, le nouveau gouvernement croula de toutes parts, et le dernier coup lui fut porté dans la journée décisive de Novarre, où la garnison d'Alexandrie se révolta contre ses officiers : Ansaldi, dans l'impossibilité de se défendre, n'eut que le temps de s'enfuir à Gènes, suivi d'un faible détachement. Il fut à son arrivée dans cette ville en impose au gouverneur, qui n'osa le faire arrêter, et lui laissa le temps de s'embarquer pour l'Espagne, où Riego le reçut avec la plus grande bienveillance, lui prodiguant tous les soins d'une généreuse hospitalité. Étrange effet des révolutions ! ce Riego, si heureux alors, but lui-même, trois ans plus tard, dans la coupe du malheur, et n'a pas trouvé un ami pour le soustraire au sort affreux auquel il a succombé, et il est possible qu'Ansaldi ait reconquis dans sa patrie les droits dont il était alors privé.

ANSE ou DANSSE DE VILLOISON (JEAN-BAPTISTE-GASPARD d'), savant helléniste, naquit à Corbeil, près Paris, le 5 mars 1750. Il descendait d'une maison noble, de tout temps consacrée au service militaire. Son grand-oncle, capitaine de dragons, fut tué à la bataille d'Hochstedt. Son père, successivement page, mousquetaire, officier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, jouissait de la plus haute estime. Le fils, donc d'une intelligence supérieure et d'une excellente mémoire, après avoir

fait de très bonnes études aux collèges de Lizeux et des Gravières sous le professeur Lebeau, et y avoir remporté tous les prix de l'université, se consacra spécialement à l'étude du grec, et suivit au collège royal les cours du savant Capperonier. Ses progrès furent si rapides et si étendus qu'en très peu de temps, non seulement il connut tous les auteurs grecs, mais était en état de les réciter par cœur et de les expliquer ensuite. Il entreprit la publication du *Lexique homérique d'Apollonius*, avec des notes et des scolies, en grec et en latin. Cet ouvrage avait été jugé très difficile et était resté jusqu'alors inédit ; on le considérait surtout comme très au-dessus des forces d'un jeune homme. Villosion en vint à bout, et ce Lexique est un de ses meilleurs ouvrages. Il lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-deux ans. Cette académie sollicita pour Villosion une dispense d'âge, donnant pour raison qu'il était d'un des honneurs précoces à qui avait devancé les autres hommes dans la carrière du mérite et du savoir. Son nouveau titre d'académicien le mit à même d'établir une correspondance avec presque tous les savants de l'Europe. Peu de temps après son admission, il lut aux séances de son académie, d'abord des *Recherches sur les Jeux néméens*, puis d'autres *Recherches sur le grec moderne*. En 1778, il publia une nouvelle édition en grec et en latin du roman de *Daphnis et Chloé* de Longus. Après avoir épuisé dans ses recherches tout ce que les bibliothèques de Paris pouvaient contenir sur les ouvrages et les auteurs grecs, il se rendit à Venise et se mit à explorer la bibliothèque de Saint-Marc, connue pour ses richesses immenses à cet égard ; il séjourna plusieurs années dans cette ville, ou plutôt dans cette bibliothèque. Les richesses helléniques qu'elle possédait y avaient été déposées par le cardinal Bessarion à son retour d'un voyage en Grèce qu'il avait fait dans le cours du 15^e siècle. Villosion publia, en 1788, à Venise, une édition nouvelle de l'*Iliade d'Homère*, enrichie de notes et de scolies, qui ont eu un succès européen ; elle mit le sceau à sa réputation, et lui valut le titre de *sauveur d'Homère*. Il avait également publié en cette ville un recueil de particularités et d'anecdotes historiques, mythologiques et philologiques, sous le titre d'*Anecdota graeca et regia Parisiensis et Venetæ Sancti-Marci bibliothecae depropterea*. En quittant l'Italie, il prit la route de l'Allemagne, et s'arrêta d'abord à Strasbourg, où il fit imprimer une collection de proverbes grecs qu'il avait recueillis dans la bibliothèque de Saint-Marc. Appelé à Weymar, par le duc régnant de Saxe-Weymar, il commença par s'y lier avec les célèbres Goëthe et Wieland ; puis il publia, sous le titre d'*Epistolae Vimarenses, ou Lettres écrites de Weymar*, une dissertation de *Triplici Theologia mystérieuse veterum*. En 1785, il accompagna dans ses voyages M. le comte de Choiseul-Gouffier, nommé à l'ambassade de Constantinople. Il parcourut et explora avec le plus grand soin la Grèce et l'Archipel ; il y étudia les monuments, les inscriptions, les ruines ; visita les bibliothèques, et les couvents disséminés dans ces contrées ; si riches en souvenir ; il s'occupa surtout à rassembler les matériaux dont il avait besoin pour l'exécution d'un grand ouvrage qu'il méditait depuis long-temps, et qu'il publia enfin sous le titre suivant : *De la Grèce ancienne et moderne considérée sous tous ses rapports*. Cet ouvrage, composé de quinze volumes in-4°, est resté inédit. Cette grande entreprise terminée, Villosion se rendit à Orléans dans l'intention de visiter la bibliothèque de cette ville qu'il savait être très riche en manuscrits helléniques. Après y avoir recueilli un nombre prodigieux de notes écrites sur divers ouvrages grecs, il revint à Paris où il ouvrit un cours de littérature grecque qui

le fit admettre à l'institut comme successeur de *Sélie*, mort en 1802. On établit, en 1804, pour d'Anse de Villoison au collège de France, une chaire de grec moderne, qu'il parlait comme un homme du pays ; mais, pour le malheur des sciences, il ne l'occupa pas long-temps. A la suite d'une douloureuse maladie, qui dura trois mois, il expira, le 18 avril 1805, à l'âge de 53 ans. Il était resté dans le célibat, et on ne lui connaissait point d'héritier, lorsque le hasard dirigea l'attention d'un passant sur une enseignette de décrocteur, placée le long des parapets du Pont-Neuf, et portant le nom de *Dansse*. On interrogea ce pauvre homme, qui fit d'abord connaître qu'il était de Corbeil comme *Dansse de Villoison*. Les papiers qu'il produisit furent suffisants pour établir qu'il était neveu de Villoison, qui laissait une succession assez ample que le neveu recueillit, et dont il employa une partie à l'éducation de son fils, dont il voulait, disait-il, faire un savant comme l'avait été son grand-oncle. Bien jusqu'à présent n'a révélé qu'il eût réussi. Villoison laissa un grand nombre de manuscrits que l'héritier mit à la disposition de divers savants liés avec le défunt : c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. On en retrouve des lambeaux dans les œuvres de MM. Chevalier et Morin. M. Dacier a publié une excellente notice sur la vie et les travaux de d'Anse de Villoison. M. de Villoison, malgré ses vastes connaissances, et peut-être à cause de ses vastes connaissances, était lourd, fatigué et ennuyeux dans la société. Il aimait à raconter, et ne le faisait pas d'une manière agréable ; il avait le défaut, assez commun aux savants qui ont plus de commerce avec les livres qu'avec les hommes, de parler toujours et de n'écouter personne.

ANSELIN (JEAN-LOUIS), graveur, naquit à Paris en 1754. Il fit ses études chez Augustin de Saint-Aubin, artiste habile. Anselin a gravé divers sujets intéressants, tels que le premier homme et la première femme, d'après M. le Barbier ; le siège de Calais, d'après Barthélemy ; madame de Pompadour, d'après Boucher ; plusieurs sujets de bacchanales, d'après Carême. Mais son morceau capital est le sujet représentant Molière lisant sa pièce du *Tartuffe* chez Ninon, en présence d'un grand nombre de savants, d'artistes, de littérateurs et des hommes les plus marquants de la cour de Louis XIV. Cette jolie composition est de M. Mansseau. Anselin est mort à Paris en 1823.

ANSELME (le général) était colonel d'un régiment de grenadiers lorsque la révolution commença. En 1791, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp, et on lui remit le commandement de l'armée du Var. En 1792, il parvint à calmer les troubles qu'avait suscités dans la ville de Perpignan l'ancien régiment de Vermandois. Un mois après, il passa le fleuve du Var avec le corps qu'il commandait, et vint s'emparer de Nice et du fort de Montallan ; puis il fit capituler le château de Villefranche, défendu par cent pièces de canon, battit l'armée qui le protégeait, la mit en fuite et en détruisit une partie. Un de ses aides-de-camp vint, en décembre suivant, présenter à la convention quatre drapeaux, fruit de cette victoire. Mais la fortune a ses revers ; le général Anselme fut battu à Sospel. Cet échec le mit en disgrâce. Vainement il s'efforça de se justifier près des autorités de cette époque ; le malheur était un crime ; on le suspendit en l'accusant d'avoir favorisé le pillage du territoire de Nice. Dans un mémoire qu'il publia, il reversa cette accusation sur le général Montesquieu, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté, amené à Paris, et déposé dans la prison de l'Abbaye sur la proposition du conventionnel Goupilleau. Une blessure dangereuse qu'il avait reçue, et dont il souffrait beaucoup,

lui valut son élargissement. Enfin on le mit en jugement : l'instruction n'ayant présenté aucune preuve, ni même d'allégation contre lui, il fallut bien l'acquitter. Depuis il ne reparut ni aux armées, ni dans le monde, et se décida à une retraite absolue dans une modeste propriété.

ANSIAUX (JEAN-JOSEPH-ÉLÉONORE-ANTOINE), peintre d'histoire, membre des sociétés philotechnique et des enfants d'Apollon de Paris, et membre honoraire de la société d'émulation de Liège ; né à Liège, en 1764, d'une famille distinguée dans le barreau, est un des nombreux exemples d'enfants qui ont contrarié le vœu de leurs parents dans le choix d'un état, et dont les succès ont justifié la vocation. Après quelques études préparatoires, il s'appliqua à la science du barreau, qu'il quitta bientôt pour prendre des leçons de dessin, où le portait un goût invincible. Ses succès furent aussi rapides qu'étonnants, et, dès l'âge de dix-sept ans, il reçut des mains du prince de Liège, qui venait de fonder une académie de peinture dans sa capitale, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. La réputation dont jouissait l'école flamande le détermina à faire le voyage d'Anvers pour l'étudier. Il y fit la connaissance d'un jeune Français qui lui vanta l'école de Paris, et le décida à y terminer ses études. Enchanté des chefs-d'œuvre des David, des Vincent et des Regnault, il voulut étudier les principes de ces grands maîtres, et s'attacha à l'école de Vincent. Les médailles qu'il remporta dans différents concours attestèrent sa son application et ses succès. Il ne lui manquait pour perfectionner son talent que de voyager en Italie ; il était prêt à partir lorsque des obstacles invincibles s'y opposèrent. Il s'en dédommagea en étudiant les chefs-d'œuvre amenés dans la capitale par les victoires des armées françaises. Des portraits en pied commencèrent la réputation de M. Ansiaux. Entre autres portraits de femmes, on distingua surtout celui de Mlle Mécari ; on cita encore celui du maréchal Kellermann comme un des meilleurs de la collection des portraits des maréchaux. Cet artiste ne marcha plus ensuite que de succès en succès. Après avoir été cité par l'institut comme un des peintres qui méritaient le plus d'être employés par le gouvernement, il fit le *Retour de l'enfant prodigue*, placé à l'hôtel-de-ville d'Hoë, pour lequel il reçut une grande médaille. Il exposa, au salon de 1821, un tableau de grande dimension, représentant *saint Jean reprochant à Hérode sa conduite licencieuse* ; un second tableau, *Jésus bénissant les enfants*, et enfin une troisième composition où l'on voit *Moïse sauvé des eaux*. Il exposa encore les portraits de plusieurs hommes célèbres, on l'on remarqua la plus frappante vérité jointe à la plus parfaite ressemblance. On a vu aussi à la même époque, dans l'atelier de M. Ansiaux, une *flagellation* de grande proportion pour la cathédrale de Metz, et un petit tableau de *l'Annonciation de la Vierge* pour l'infirmerie de Marie-Thérèse. L'exposition de 1824 doit aussi à M. Ansiaux le tableau de *saint Paul à Athènes*, ce tableau, de grande dimension, produit l'effet le plus pittoresque. C'est saint Paul qui, allant à l'aréopage, rencontre sur son chemin un autel sur lequel était écrit : *Au Dieu inconnu*. Ces mots firent le texte de la harangue du saint apôtre. Cet artiste infatigable a fait dans le genre gracieux une foule de tableaux qui ont été recueillis dans des cabinets d'amateurs, et dont quelques uns se trouvent encore dans son atelier. Ils lui assurent, ainsi que ses tableaux de grande dimension, un rang distingué parmi les peintres de l'époque.

ANSON (PIERRE-HENRI), né à Paris le 18 juin 1744, homme d'un esprit très cultivé, ayant des connaissances en droit et en littérature, fut chargé, par M. d'Ormesson, alors intendant des

finances, de l'éducation de son fils, qui depuis devint, sous Louis XVI, contrôleur-général au ministère des finances. Le prix de cette éducation fut une place de receveur-général des finances que M. Anson occupa encore lorsqu'il fut appelé à être l'un des représentants de la capitale aux états-généraux, depuis appelés *assemblée constituante*, ou il s'occupa spécialement de questions de finances. Il proposa de rétablir les entrées de Paris supprimées dans une première effervescence, et d'y soumettre tous les habitants domiciliés dans l'enceinte formée par les barrières. Dans un discours qu'il prononça, vers la fin de décembre 1790, à la tribune, il annonça la balance parfaite, et réalisée en janvier suivant, des recettes et des dépenses, ce qui lui mérita les applaudissements de l'assemblée; mais, comme les espérances qu'il présentait étaient fondées sur des assignats, il ne parvint à rassurer que les esprits superficiels. Il s'opposa, tantôt avec succès, et tantôt inutilement, à l'adoption des mesures financières et nouvelles que l'inexpérience venait proposer à la tribune; et ce fut dans ces pénibles combats qu'il se ruina, en 1792, sa laborieuse mission. Après la clôture de l'assemblée constituante, il essaya de se consacrer spécialement à la vie agricole; mais il en fut distrait par divers emplois honorables dont on le revêtit. Il fut successivement président de la préfecture du département de la Seine, membre de l'administration des pyramides de Paris et Saint-Cyr, et enfin l'un des administrateurs des postes. Sa carrière a été terminée le 20 novembre 1810, à l'âge de soixante-seize ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés : 1° *Anecdotes sur la famille de Lefèvre d'Ormesson*; 2° *Deux Mémoires sur les villes de Milly et de Nemours*, insérés dans les *Nouvelles Recherches sur la France*; 3° *Lettres de milady Montagu*, deux volumes. On a retrouvé dans ses papiers des comédies, des édes et autres morceaux de littérature.

ANSPACH (la margrave d'), plus connue dans le monde sous le nom de milady Craven, a dû sa réputation à ses longs et fréquents voyages, à quelques écrits ingénieux et à des talents distingués. Née en 1730, et née du comte de Berkley, elle épousa en premières noces le lord Craven, auquel elle donna sept enfants, pendant quatorze années qu'elle vécut avec lui; mais excédée des mauvais procédés d'un homme qui vivait publiquement avec une femme qui avait été précédemment aimée du prince Guillaume, elle fit prononcer sa séparation, et le quitta en 1781. D'Angleterre, milady Craven se rendit successivement en France, puis en Allemagne, et s'arrêta à Anspach, dont était souverain alors le prince Chrétien-Frédéric-Charles-Alexandre, neveu du grand Frédéric, qui comptait pour elle un amour violent, auquel elle ne fut pas indifférente. Bientôt elle partit d'Anspach dans le dessein de parcourir la Crimée, la Russie et la Turquie, et elle s'arrêta à Constantinople, où résidait alors comme ambassadeur de France le comte Choiseul-Gouffier, qui lui fit le plus gracieux accueil. Lord Craven étant mort en 1791, elle épousa la troisième la margrave d'Anspach qui, bientôt après, ayant cédé son margraviat à son oncle Frédéric, moyennant un revenu considérable, la maria à son époux les moyens de subsister aux goûts pour les voyages et pour une existence indépendante. Elle ne s'en consacra pas moins au bonheur de l'époux de son choix, et rendit sa maison infiniment agréable et le rendit-vois au tout ce qu'il y avait de plus aimable parmi les personnes distinguées qui voyageaient en Angleterre ou elle s'établissait une retraite charmante. C'est là que, mécontent à profit le temps que lui laissait la noble hospitalité qu'elle exerçait, elle se consacra à la culture des belles-lettres. Elle s'essaya dans tous les genres, et écrivit avec la même succès

en vers et en prose dans les langues anglaise, allemande, italienne et française, qu'elle possédait parfaitement et qu'elle parlait avec la plus grande facilité. Elle vient de publier (1826) ses propres mémoires en anglais, à vol. in-12, dont il n'a paru presque en même temps une traduction française, à vol. in-8°. Ce qu'elle a écrit de plus remarquable, c'est la *Relation de son voyage en Crimée et à Constantinople*. Une de nos plus jolies chansons françaises, *Non, je n'irai plus au bois*, est une des productions de cette aimable femme. Elle s'était fait une philosophie douce, se refusait volontiers des grandeurs humaines, dédaignait les entraves de l'étiquette, et se livrait tout entière au charme de l'amitié. La reine d'Angleterre, épouse de George IV, poursuivie par l'opinion et par le malheur, trouva un asile chez la princesse d'Anspach, qui jeta quelques fleurs sur son existence douloureuse.

ANSTEEY (Cunston), naquit, en 1787, dans le Wiltshire, province d'Angleterre, et fut envoyé, par ses parents, successivement à Eton et à Cambridge pour y faire ses études; mais elles se trouvèrent interrompues par son expulsion de Cambridge, qu'avait provoquée un écrit satirique dont Ansteey s'était rendu coupable envers ses professeurs. Ce ne fut pas dans sa famille qu'il revint; il se rendit à Bath, où il fit rousseur de son plume et de son penchant à la raillerie. Il débuta par deux ouvrages : *La Guide de Bath* et les *Mémoires d'un ci-devant Macaroni*. La foule d'oisifs qui se rassemble à Bath s'amusa beaucoup de ces deux productions. Ne se souciant nullement d'être auteur par métier, il entra dans la carrière des armes, sans cependant cesser d'écrire. Il augmenta le nombre de ses petits maîtres à épaulettes qui fourmillent à Londres, à Bath et dans toutes les grandes villes de l'Angleterre. Voici les titres de ses principales productions : 1° *Poème sur la Mort de lord Taristock*; 2° *Bail d'ectomol*, ou *Lettres pottiques d'Inckle, bourgeois de Bath, à sa femme, résidant à Gloucester*; 3° *Anatomie du sacerdoce*; 4° *Spéculations*, ou *Apologie de l'espèce humaine*; 5° *La Fille du Fermier*, roman. Ces ouvrages ont encore des lecteurs en Angleterre. Leur succès en fait l'ouvrage principal. Ansteey a fini ses jours en 1805.

ANTHOINE (ANTOINE-JOACHIM), baron de Saint-Joseph, issu d'une ancienne famille de magistrats, naquit à Embrun, département des Hautes-Alpes, le 21 septembre 1749; il ne suivit point la carrière de ses ancêtres, et préféra l'étude et les travaux du haut commerce; il commença par résider dix ans à Constantinople. C'est dans cette ville qu'il conçut le plan d'une alliance commerciale entre la Russie, la Pologne et la France, en ouvrant une route par la mer Noire et le Bosphore. Sa proposition fut goûtée par les trois cours qui le chargèrent de la mettre lui-même à exécution, et l'autorisèrent à faire tous les voyages nécessaires en Pologne et en Russie. Ces voyages durèrent trois ans, de 1781 à 1783. Ils lui donnèrent l'occasion d'établir une maison de commerce à Cherson, où jusqu'alors on s'était établi aucun Français commerçant. Catharin II lui donna une protection spéciale, et donna l'essor le plus favorable à cette entreprise. Le czar de France seconda l'impératrice de Russie, surtout d'après l'approbation solennelle que l'abbé Raynal avait donnée publiquement aux tentatives d'Antoine. La justice de ses vues se trouva justifiée par l'arrivée, après trois mois de route, de bois de construction, coupés dans le fond de la Russie, voyageant par le Dniéper, la Mer Noire et la Méditerranée; tandis que précédemment de tels bois se vendaient trois années en chemin, lorsqu'on les embarquait sur la Baltique, puis sur l'Océan. En travaillant aussi utilement pour sa patrie, il ne négligea point ses intérêts particuliers. Sa fortune,

devenue considérable, ne faisait qu'augmenter sa gloire, puisqu'il ne la devait qu'à son génie et à ses travaux; il en donna même le secret dans un écrit intitulé : *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*. En 1786, il reçut des lettres de noblesse, et vint d'établir à Marseille; il y continua ses armements et ses expéditions, non seulement dans la mer Noire, mais encore aux Echelles du Levant, dans l'Afrique et dans l'Amérique. Les trois maires de Marseille ayant été réunies en une seule, la dignité et les fonctions de maire lui furent remises. Il en profita pour faire exécuter des réparations et des embellissements dans cette ville; il replaça l'obélisque de la place Castellane, qui forme l'entrée de la plus belle rue de Marseille. Arrivé à un âge avancé, il a consacré ses dernières années au repos et à la retraite, où l'a suivi sa famille. Son épouse, née Clary, est sœur de la femme de Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, et de celle de Joseph Bonaparte, qui fut successivement roi de Naples et d'Espagne. La destinée de Mme d'Anthoine, pour avoir été moins brillante, n'en est peut-être que plus tranquille et plus heureuse.

ANTHOINE (FRANÇOIS), chevalier de Saint-Joseph, fils du précédent, est né à Marseille en 1787; il servit d'abord comme volontaire dans le 1^{er} régiment de dragons, où il entra en 1804. Il en sortit pour passer comme élève à Fontainebleau, où il reçut son brevet de sous-lieutenant du 25^e de chasseurs à cheval. En 1807, il se rendit en Pologne à la grande armée, y fut choisi pour être l'un des aides-de-camp du maréchal Soult, fit en cette qualité la campagne de Friedland, d'où il fut envoyé en mission à Saint-Petersbourg. De retour en France, il suivit le maréchal Soult en Espagne et en Portugal, et fut fait prisonnier à Alhambra, à Grenade, avec son frère d'armes le général Franceschi-Delorme. Échangé en 1809 par les soins du maréchal Albufera, son beau-frère, il se rendit en Hollande, où on lui donna une compagnie dans le 8^e régiment de hussards. Il revint bientôt en Espagne, où l'avait appelé pour en faire son aide-de-camp le maréchal Albufera, et fit sous cet habile chef les campagnes de 1811, 1812 et 1813. Il monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone, dite *La Porte*, et contribua à la prise de cette place. Il assista aux sièges d'Oropéza et de Sagonte dont il signa la capitulation; il se distingua à l'investissement de Valence, et seconda le maréchal Albufera dans la nouvelle organisation de son armée. Colonel en 1814 il devint, après le second retour du Roi, successivement colonel du corps royal d'état major, chef d'état major du baron de Damas, dans la huitième division militaire, et enfin sous-aide major général de la garde royale.

ANTHOINE (FRANÇOIS-PAUL-NICOLAS), ancien lieutenant-général du bailliage de Boulay, fut envoyé aux états-généraux par le bailliage de Sarguemines, débuta par prendre le parti de Danton contre le Châtelet de Paris, et demanda que les magistrats de ce tribunal fussent mis en état d'accusation. Les abus qu'il crut apercevoir alors l'engagèrent à solliciter l'institution du jury en France; il s'occupa ensuite de l'organisation de la cour de cassation; puis il demanda et obtint l'élargissement d'un nommé Nerlé, accusé d'avoir répandu des écrits injurieux à l'assemblée constituante. De retour chez lui, après la session, il fut nommé maire de Metz. Lors de l'assassinat de l'abbé de Fiquelmont, il se présenta à la barre de l'assemblée législative pour y discuter la ville de Metz du reproche d'être entrée dans le parti du prince, et d'avoir suivi les inspirations du général Bouillé. Sur les poursuites des administrateurs du département de la Moselle, la convention avait décerné un mandat d'arrêt contre lui; mais ce mandat fut annulé sur la demande du représentant Quinette.

Anthoine, appelé à la convention, y vota la mort de *Rox*, sans appel et sans sursis; en se servant de la formule suivante : *Sur mon honneur, Louis mérite la mort*. Envoyé, pendant l'hiver de 1795, dans le département de la Meuse, il fut dénoncé, à son retour, par son collègue Salles, qui l'accusa de concussion et de prévarication; il échappa encore à cette attaque. Ayant obtenu, quelque temps après, un congé pour se rendre à Metz, on l'appelaient ses affaires, il tomba malade dans cette ville, et expira au bout de quelques jours. Il avait fait un testament par lequel il léguait ses biens à la nation; la convention repoussa ce legs, et le remit aux héritiers du testateur. Toutefois elle déclara par décret que *le mémoire d'Anthoine était cher à tous les Français*.

ANTHOUDARD (CHARLES-NICOLAS d'), né à Verdun-sur-Meuse, le 3 avril 1773, obtint, en 1789, une place d'élève dans l'artillerie, devint lieutenant, le 30 juillet 1790, et capitaine deux ans après; il servit en cette qualité à l'armée de Lyon, en 1793, sous les ordres du général Vaugeois, et à celle de Toplon, sous le commandement immédiat du général Bonaparte; il le suivit ensuite dans les campagnes d'Italie et d'Egypte, et fut fait, cinq ans après son retour en Europe, colonel aide-de-camp du vice-roi d'Italie. Il obtint, en 1807, le grade de général de brigade, fit la guerre d'Allemagne, en 1809, et se distingua à la bataille de Raab, livrée et gagnée par ce prince en Hongrie, le 14 juin. Général de division, en 1810, il fut nommé, la même année, commandant militaire des provinces illyriennes, et se rendit à Laybach, en juillet 1813, pour secourir le vice-roi, occupé à repousser les troupes autrichiennes prêtes à forcer le passage de l'Adige. Le général d'Anthouard fut d'autant mieux accueilli par le prince, que le roi de Naples, Murat, cédant aux conseils d'une fausse politique, venait de se réunir à la coalition, et se portait sur Parme et Plaisance. M. d'Anthouard fut chargé de défendre ces deux villes; mais la marche rapide des alliés avait fixé le sort de l'Italie, avant que les armées, qui étaient en présence, eussent eu aucun engagement sérieux. M. d'Anthouard quitta l'Italie et revint en France, où il fut nommé chevalier de Saint-Louis, à la promotion du 8 juillet 1814, et grand officier de la Légion d'Honneur, le 29 du même mois. Inspecteur général de l'artillerie pendant les cent jours, il fut employé en cette qualité par Napoléon dans les places de l'Est. Revenu au service du Roi, après la seconde restauration, il a présidé, en avril 1816, le conseil de guerre qui acquitta le général Drouot.

ANTIBES (le Chevalier d', dit Blonnet), se fit connaître au commencement de la révolution par son attachement à la cause de la monarchie. En 1791, il demanda à l'assemblée législative de servir d'otage à l'émigré X... et, en 1792, il publia un ouvrage intitulé : *Memoire d'Antibes d'Autriche, à la nation*. Le chevalier d'Antibes, dont les sentiments ne pouvaient être équivoques, dut la vie à son peu d'importance; cependant il perdit la liberté plusieurs fois, se réfugia dans la Vendée, et se revint à Paris qu'en 1797. Deux ans après, il fut employé par Trochu, à la rédaction du Bulletin des affaires de France, que ce dernier faisait parvenir à l'agence royale d'Ausbourg; mais après avoir langué près de deux ans dans ce travail, pour lequel Trochu lui avait promis une rétribution de deux francs par jour qu'il n'acquittait pas très exactement, le chevalier d'Antibes fut arrêté et renfermé au Temple, jusqu'en 1805. A cette époque, il fut exilé à Orléans, où il resta jusqu'au retour des Bourbons. En 1820, il obtint de la duchesse de Berry une médaille à l'effigie de son auguste époux, qui venait d'être assassiné. Le chevalier d'Antibes est moins connu par ses pro-

ductions littéraires, que par le surnom de *Blondel*, qu'il doit à son dévouement à Louis XVI, et à une parodie de la romance de Richard, adressée à ce prince.

ANTIBOUL (CHARLES-LOUIS), avocat à Saint-Tropez, fut nommé, au commencement de la révolution, administrateur du département du Var, et ensuite député à la convention nationale; non moins courageux que modéré, il déclara, dans le procès de Louis XVI, qu'il ne se regardait pas comme juge. Il vota comme législateur pour la réclusion; mais il n'émit aucune opinion sur le sursis. Antiboul fit lancer un décret qui autorisait les bâtimens de guerre et les corsaires français à arrêter et conduire dans les ports de la république les vaisseaux neutres chargés de marchandises pour des ports ennemis. Quelque temps après, il fut envoyé en mission dans la Corse, et à son retour il fut arrêté à Marseille, où une insurrection avait éclaté à l'occasion des événemens du 31 mai 1793. Délivré par le général Cartaux, qui s'empara de la ville le 25 août, Antiboul se rendit de suite à la convention, où il fut accusé par Amas d'avoir avili la représentation nationale, en répondant à l'interrogatoire des révoltés de Marseille, et de s'être montré dans cette circonstance partisan de la faction renversée. C'était en effet l'opinion que professait Antiboul; sa modération l'avait attaché aux girondins, et il fut condamné comme leur complice à l'âge de 41 ans. Le lendemain même, 30 septembre au 2 (31 octobre 1793), vingt de ses collègues victimes, ainsi que lui, de leur amour pour la liberté, subirent la peine de mort.

ANTIGNAC (ANTOINE), l'un de nos plus agréables chansonniers, est né à Paris, en 1770. Connoisseur du *Chansons moderne*, il a composé un grand nombre de chansons qu'on trouve dans *l'Épicerie*, etc.; il en a aussi publié une recueilli intitulée: *Chansons et poésies diverses*, 1809, in-8°, ainsi qu'une petite pièce pour le mariage de Napoléon, intitulée: *Cadet Bonaparte aux préparatifs de la fête*, 1810, in-8°. Ces chansons de circonstances aussi aimables que légères, étant employées à l'administration des postes. On lui a reproché la versatilité de son opinion politique; mais il n'en était pas moins un homme de bien, un chansonnier spirituel, un compositeur agréable, et un philosophe sans méroisme. M. Antignac a été emporté aux Indes et à son nombreux amis dans le courant de septembre 1825, à l'âge d'environ 56 ans; on était loin de s'attendre à être si tôt privé de son agréable talent. M. Desangiers, au banquet d'ouverture du *Cinquantenaire*, réorganisé le 10 octobre, a chanté quelques vers à la louange d'Antignac; ils m'ont paru de bien piquants, s'ils n'expriment des sentimens qui n'ont pas toujours été ceux de l'auteur:

Si les bons coeurs ont droit au bonheur des élus,
Si l'esprit, la gaîté peuvent goûter ses charmes,
Sur Antignac cessons de répandre des larmes.
C'est un ami de moins, c'est un heureux de plus.

ANTILLY (A. L. d'), auteur de *l'École de l'adolescence*, comédie représentée en 1789, dont le mérite consiste principalement dans une morale pure et une sensibilité vraie. Il a encore donné diverses autres pièces qui ont obtenu quelques succès; mais il a échoué complètement dans le *Jeune aveugle*, sujet sans doute trop élevé pour la plume de cet écrivain. d'Antilly possédait quelques connaissances du cœur humain, et surtout l'art de rendre son dialogue piquant et animé.

ANTILLON (Isidore), membre des cortès, naquit au village de Sainte-Eulalie, près de Ternel, dans la province d'Aragon, et fit ses études à Sarago-

gose. Un esprit juste et la connaissance qu'il fit de personnes éclairées, l'affranchirent du joug des préjugés qui pèsent depuis si long-temps sur sa patrie, et lui firent adopter de bonne heure les principes de la saine philosophie. Destinée à la jurisprudence, il s'appliqua néanmoins par goût aux sciences exactes, et ne tarda point à obtenir du roi la place de professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles, à Madrid. Pour rendre ses cours plus faciles et pour diriger les études de ses élèves dans un esprit conforme à ses principes, il composa différents ouvrages qui ont eu le plus grand succès. Sa méthode pour l'histoire était basée sur une critique raisonnée, qui apprenait bientôt aux jeunes gens à discerner le vrai du faux, et à n'admettre aucun de ces faits dont la fatterie des écrivains et leurs différentes passions, ont dénaturé l'histoire. Antillon qui soutenait seul l'amour de la vérité et de son pays dans les plus utiles efforts qu'il faisait pour donner une bonne direction aux études, ne put être insensible aux malheurs dont l'invasion des Français menaçait l'Espagne; il quitta Madrid dans le mois de mai 1808, et se retira dans sa province, où il fit partie de la junte populaire de Ternel. Après la prise de Saragoce, il se rendit à Séville et y contribua, avec plusieurs littérateurs distingués, à la rédaction de journaux qui entretenaient le patriotisme des Espagnols. Lorsque les Français pénétrèrent en Andalousie, il suivit la junte centrale à Cadix, où fut presque aussitôt nommé juge à la cour royale de Majorque. A peine rendu à sa destination, Antillon publia *l'Aurora patriotique majorquine*, journal à la fois dirigé contre les Français, et destiné à défendre les principes libéraux des cortès, contre lesquels s'élevaient déjà l'ignorance et le fanatisme. Après la retraite des Français en 1813, les *Asagones* éclairés par les écrits d'Antillon sur leurs véritables intérêts, firent choix de lui pour les représenter aux cortès constitutionnelles. Il se rendit de suite à Cadix, où se trouvait le gouvernement, et appuya au congrès la cause de la liberté de toute la force de son talent et de ses connaissances. Antillon vit triompher dans cette assemblée les doctrines constitutionnelles, dont il était l'un des plus éloquents apôtres; mais bientôt les circonstances changèrent. Les cortès constituées, réunies à la fin de 1813, se trouvèrent composées en grande partie de *serviles*. Il fut obligé de siéger, en qualité de suppléant, jusqu'à l'arrivée de nouveaux députés de l'Aragon, parmi les partisans du despotisme religieux et politique. Son courage ne l'abandonna pas; il foudroya à la tribune les défenseurs de ces principes anti-libéraux qu'il avait combatus avec tant de succès dans ses écrits; mais il se fit un grand nombre d'ennemis acharnés qui jurèrent sa perte. Des assistants furent apostés pour l'immoler à sa sortie des cortès; le hasard seul le fit échapper à leur fureur. Les membres des cortès cependant, tout opposés qu'ils étaient aux principes d'Antillon, conservèrent la dignité de la représentation nationale; ils décrétèrent les mesures les plus rigoureuses pour atteindre et punir les auteurs de cet attentat. Antillon toutefois ne pouvait se dérober à la haine de ses ennemis; dénoncé pour ses opinions à la rentrée de Ferdinand-VIII en Espagne, il fut arrêté par ordre du roi, et traîné sur la route de Saragoce malgré une maladie grave dont il était atteint, et les certificats des médecins qui attestaient qu'il ne pouvait être transféré sans danger de perdre la vie. Ces fatales commissions, qu'on rendues trop fameuses les condamnations des plus illustres défenseurs du trône et de la liberté espagnole, étaient déjà formées. Antillon devait être jugé par elles; mais la mort leur déroba cette victime. Il périt sur la route dans les bras de sa femme, qui avait obtenu avec peine l'au-

l'ornement de l'accompagner. Il ne regretta en mourant que de ne pas voir sa patrie heureuse. Antillon fut enterré comme un proscrit, mais en 1820, dans le court espace de temps que le système constitutionnel prévalut, il fut exhumé avec une grande pompe, et ses restes furent déposés dans un tombeau qu'on lui éleva dans l'église de Sainte-Eulalie. Ce savant professeur a composé plusieurs cartes géographiques et une grande quantité d'écrits sur la politique et sur les sciences. Les Espagnols s'accordent tous sur le mérite de ses *Leçons de géographie générale*, et sur les *Éléments de la géographie astronomique, naturelle et politique de l'Espagne et du Portugal*. Dans cet ouvrage Antillon a relevé les erreurs sans nombre que tous les géographes étrangers ont commises, les uns d'après les autres, relativement à la péninsule.

ANTOINE (Victor), archiduc d'Autriche, vice-roi du nouveau royaume Lombardo-Vénitien, général d'artillerie, etc., est né à Vienne le 31 août 1779. Nommé évêque de Munster, après la mort de Maximilien, archevêque de Cologne, il éprouva de l'opposition de la part de la cour de Berlin, et renonça à cette dignité. Après le déstroi d'Ulm et la prise de Vienne, en 1805, l'archiduc Antoine se rendit auprès du roi de Prusse pour l'engager à réduire ses troupes aux Russes, qui se portaient alors sur Austerlitz; mais il ne put déterminer aussitôt le cabinet de Berlin à renoncer aux sommes énormes qui lui étaient payées pour la neutralité. Le prince Charles, son frère, s'est démis en sa faveur de la dignité de grand-maître de l'ordre teutonique.

ANTOINE (Jacques-Denis), membre de l'ancienne académie d'architecture et de l'institut de France, naquit à Paris le 6 août 1733. Passionné pour l'architecture, il voyagea dans différentes parties de l'Europe, et se fit connaître dans l'intérieur de la France et dans les pays étrangers, par plusieurs constructions admirables. Il était de retour à Paris lorsqu'on mit au concours celle de l'hôtel des Monnaies, l'un des plus beaux monuments de la capitale, qui seul suffit pour immortaliser Antoine. Ses plans furent préférés à ceux des artistes les plus distingués; il commença à les mettre à exécution en 1768, et acheva son chef-d'œuvre en 1775. Il est mort presque subitement à Paris, le 24 août 1801, avec la réputation d'un homme vertueux, et d'un des premiers architectes qu'ait produits la France.

ANTOINE (Antoine), auteur de la *Vie publique et privée de Louis XVI*, vol. in-12, 1814, et d'une *Histoire de Sa Majesté Louis XVIII*, vol. in-80, 1816; est né à Paris le 14 octobre 1778. Il s'est fait d'abord connaître par quelques petites pièces jouées, en 1799, sur le théâtre des Jeunes Artistes, et ensuite par un ouvrage de compilation, intitulé *les Animaux célèbres*. C'est un recueil des traits de caractère, de reconnaissance, etc., qu'on attribue aux animaux de toute espèce. On doit encore à M. Antoine: un *Roman comme un autre*, les *Beautés de la nature*; quelques écrits consacrés à l'enfance, tels que les *Petits peuples ornés*, les *Nuits enfantines*, *l'Esprit des enfants*, la *Jeunesse de Henri IV*, etc.

ANTOINE (N.), était général en 1792. Il fit la campagne de cette année, sous Montecquion, en Savoie, détruisit les batteries piémontaises qui s'opposaient au succès de nos troupes, par leur position formidable sur les abîmes de Miems, et finit par se rendre maître de Bellagarda et du château de Marches. Il a cessé, depuis cette époque, de concourir à la gloire de nos armes.

ANTOINETTE (Marie-Josephine-Jeanne d'Arvanc), épouse de Louis XVI, reine de France, fille de l'impératrice Marie-Thérèse et de l'empereur François I^{er}, naquit à Vienne, le 2 novembre 1755, jour du tremblement de terre de Lisbonne. Donc

des plus brillantes qualités de l'esprit et de cœur, cette digne et malheureuse épouse de plus vertueux des monarques regut, des sens sensibles, et de son auguste mère et des plus habiles maîtres, les exemples et les leçons les plus propres à développer ces heureux dons de la nature. Elle connaissait, outre sa langue maternelle, les langues française, italienne et latine, le dessin et la musique; elle joignait à tous ces avantages acquis une taille majestueuse, une démarche noble, des yeux doux et spirituels, le ton le plus affable. Possédant ainsi tout ce qu'il faut pour plaire et intéresser, ayant longtemps exercé ce double empire sur tous ceux qui la voyaient, comment est-elle devenue tout à coup un objet de haine et de vengeance? Nous suivrons le plan que nous-mêmes sommes tracé; nous parcourrons tous les actes de la vie privée d'Antoinette, car nous reims, en France, à l'usage pas d'actes publics, et nous laisserons le lecteur décider si la plus tendre des mères, si la meilleure des épouses était capable des tristes et même des faiblesses qu'on lui prête. Nous revivrons sur ces pas, et nous la considérerons dans l'enfance; ou se fait souvent remarquer le caractère dont l'influence agit sur toute la vie. Au milieu d'un rigorisme hivers (elle était bien jeune alors), admise dans le salon de l'impératrice au moment où l'on s'occupait de la situation du peuple, elle entendit des détails affligeants sur la cruelle position de quelques familles qui logeaient dans les faubourgs de Vienne. Touchée jusqu'aux larmes, la jeune archiduchesse sort un instant, et revient bientôt avec une petite boîte; elle s'approche de sa mère, et lui adresse ces mots: «Voilà cinquante-vingt écus, c'est tout mon trésor, permettez qu'il soit offert à ces familles infortunées » dont on vient de nous tracer un tableau si touchant. — Un autre jour, se rendant chez sa mère qui était incommode, Antoinette traverse une salle où des militaires hongrois attendaient le moment favorable pour remettre un placet à leur souverain, s'approche de ces soldats mutins, reçoit de leurs mains le placet, et se charge de le présenter. En entrant dans l'appartement de l'impératrice: «Maman, lui dit-elle avec un sourire charmant, je viens de recevoir un message qui inquiète de votre santé; et attendez une réponse. — Eh! quels sont ces amis? — Ce sont des Hongrois; voici une lettre de leur part. — A merveille, ma fille. — Marie-Thérèse, charmée de ce trait de la jeune archiduchesse, s'empresse de signer la requête. La princesse s'accommode ainsi à notre bonheur que par les bienfaits qu'elle répandait autour d'elle. Antoinette avait quinze ans lorsqu'elle épousa, le 20 mai 1770, le duc de Bergh, devenu Dauphin de France par la mort de son père; l'enthousiasme que son arrivée causa en Espagne éclatant à Paris fut universel. Le peuple la partagea comme les grands, et tous les Français se firent à l'envi d'un bonheur inconnu depuis long-temps. Le Dauphin seul ne partageait pas l'ivresse générale; imbu de préjugés aristocratiques, elle regardait comme des présages sinistres les accidents produits par le hasard, et les mille maux de l'impératrice qui s'accompagnaient à l'exécution de son mariage. Versailles, et qui attristèrent les fêtes données à cette occasion par la ville de Paris. Elle se rappelait encore avec effroi quelle était ce jour du désastre de Lisbonne. Cette princesse éprouva bientôt des désagréments personnels qui la convainquirent qu'il est des oris pour toutes les épouses, comme l'avait dit une espèce d'illuminé à l'impératrice, sa mère, qui la consultait sur les destinées de sa fille. Ce de vin, semblable aux anciennes sibylles, disposait ses réponses de manière qu'elles s'adaptèrent aux diverses circonstances de la vie. Le premier chagrin qu'Antoinette

éprouva fut l'exil du duc de Choiseul qui avait négocié son mariage, et qui ne jouit pas six mois de son ouvrage à la cour, malgré la constante protection que lui avait promise la Dauphine, à la sollicitation de son anguste mère. Les meurs et les usages de la cour, soumis alors à l'étiquette la plus minutieuse, ne furent pas nos des moindres caractéristiques qu'elle ressentit ensuite; mais elle les dévorait en silence et s'y soumit, sans cependant en censurer la favorite Dubarry devant laquelle elle voyait la cour entière se prosterner. Devenue reine le 10 mai 1774, elle refusa le droit antique de *ceinture de la reine*, comme le roi, en égard à la pénurie des finances, avait exempté ses peuples du droit de *joyeux avènement*. La réclusion de Mme Dubarry fut le seul événement remarquable de cette époque : on eût dû peut-être se contenter de l'éloigner de la cour. La reine s'honora par un trait emprunté à Louis XII, mais les Français lui pardonnèrent ce plagiat. M. de Pontcoulant, major des gardes-du-corps, avait donné à cette princesse quelques sujets de plaintes avant son avènement au trône, et se disposait à offrir sa démission. L'épouse de Louis XVI l'apprend et lui fait dire que « la reine ne venait pas les injures de la Dauphine. » Elle porta encore ses regards sur les arts et sur les lettres, encouragea ceux qui les cultivait, mais se laissa souvent guider par l'esprit de coterie plutôt que par le vrai mérite, erreur qui n'appartient qu'à ceux qui la dirigeaient. Rien ne la fatiguait plus que d'être obligée de représenter; elle se déroba, autant qu'elle le pouvait, au cérémonial de la cour, et, une fois rentrée dans son palais, elle s'éciait avec l'accent du bonheur : « Enfin, je ne suis plus reine. » Ce fut une des principales causes de ses malheurs par la haine qu'elle lui attira des vieux hâ bités de la cour qui entraînèrent ensuite dans leur parti les jeunes courtisans. Son union fut longtemps stérile, ce qui fournit un vaste champ aux conjectures des faiseurs de mémoires. Ce ne fut que huit ans après, en 1778, qu'elle mit au monde une princesse. (Voyez MARIE-THÉRÈSE.) Le 22 octobre 1781, elle donna le jour au Dauphin qui mourut peu d'années après; elle accoucha d'un second prince, le 27 mars 1785, qui reçut d'abord le nom de duc de Normandie, qu'il échangea, en 1789, pour le titre de Dauphin, et pour celui de roi, en 1791, après la mort de Louis XVI; et enfin, le 9 juillet 1786, elle eut une seconde fille qui ne vécut qu'une année. Tout concourait alors au bonheur de la reine; ses grâces lui avaient concilié l'amour des Français; cette heureuse fécondité lui conquit le dévouement le plus entier; on voulait la voir tous les jours; on allait à Versailles quand elle ne paraissait pas à Paris, et les plus vives acclamations signalaient partout sa présence. Tous les jours étaient pour elle des jours de triomphe, mais de misérables intrigues de cour les firent à jamais disparaître. Alors commença cette longue suite d'infortunes dont la fin fut si déplorable, et le procès scandaleux du *collier* (voyez LAMOTHE) porta tout à coup, dans toute la France, en 1785, l'étonnement et l'indignation, quand on vit un grand personnage compromettre les noms les plus augustes, et se pèter avec la plus naïve crédulité aux mensonges hardis de quelques fripons pour satisfaire ses vœux ambitieux. Mais ceux qui voulaient faire perdre à la reine sa popularité accumulèrent sur sa tête tous les torts imaginables; on parla de ses profusions, et les comptes du trésor, vérifiés avec la plus grande exactitude, offrirent pour résultat que la reine ne dépensait pas pour sa maison particulière plus de 500,000 francs par an. Le prince de Ligne, dont le caractère franc et loyal peut être de quelque poids dans l'espèce, terminait un très long

article en faveur de la reine par ces mots : « N'a-t-elle jamais eu, dit-il, de femme-de-chambre, de maîtresse de roi, ou du ministre, qui n'ait eu plus de honte... Je me souviens d'avoir quêté dans son antichambre 25 louis qu'elle voulait donner à une malheureuse. » La reine fut exposée à des calomnies d'une autre nature avec aussi peu de fondement. Voici comme le même prince de Ligne, qui était admis dans la société intime de la reine, venge cette princesse, dans un de ses mémoires, de ces odieuses imputations : « Elle faisait la reine sans s'en douter; on l'adorait sans songer à l'aimer. » Antoinette vit bien alors on tendait ses ennemis; elle crut échapper à leur rage en ne s'occupant que de ses devoirs, et en se livrant tout entière à l'éducation de ses enfants. La révolution venait d'éclater, et des peines d'un autre genre allaient l'assailir. Le 5 octobre 1789, les gardes-du-corps donnèrent, à Versailles, un repas aux officiers des troupes de ligne. La présence du roi et de la reine, à la fin du banquet, excita un enthousiasme général parmi les convives, que l'on accusa d'avoir foulé aux pieds la nouvelle cocarde que Louis XVI avait adoptée. On ne manqua pas de charger la reine de tout l'odieux de l'aventure. L'alarme se répand aussitôt dans Paris; le peuple se rassemble et se porte sur Versailles, précédé d'une troupe de femmes furieuses; on égorge quelques gardes-du-corps; on court chez la reine qui n'a le temps de fuir que parce que les gardes-du-corps de service se font tuer sur le seuil de sa porte. C'est à la reine qu'on en veut; on lui conseille de se dérober avec ses enfants à la fureur du peuple. « Non, dit-elle, mon devoir est de par-tager les dangers du roi; s'ils veulent ma mort, ils me trouveront, et je saurai mourir. » Sa constance ne tarda pas à être mise à la rude épreuve; la multitude la demanda au balcon; la reine y paraît avec Madame et le Dauphin. « Point d'enfants, » cria-t-on de toutes parts ! « Persuadée qu'on n'éloigne les enfants que pour l'éliminer seule, elle les fait disparaître, et se présente comme une victime dévouée, levant les yeux et les mains au ciel. Cet acte magnanime fut apprécié même par cette populace barbare, et des applaudissements succédèrent aux cris de rage. La famille royale partit alors pour Paris, et obtint quelques égards de cette multitude effrénée dans sa marche tumultueuse. Prisonnière aux Tuileries, la reine s'occupa plus que jamais de l'éducation de ses enfants; elle n'interrompait ce soin important que pour répandre des bienfaits sur les infortunés. Indépendamment des sommes affectées à l'entretien de l'hospice de Saint-Cloud, de l'école de dessin de Paris, etc., elle donna 400,000 francs pour retirer du Mont-de-Piété les effets des malheureux. Le Châtelet instruisait alors contre les événements des 5 et 6 octobre. Quand les juges vinrent lui demander sa déposition, elle répondit simplement et sans aigreur : *J'ai tout vu, tout su, et tout oublié.* Le roi outragé publiquement et n'ayant aucun moyen pour réprimer les excès qu'on se permettait contre lui, céda enfin au conseil qu'on lui donnait depuis long-temps, de chercher un lieu où il pût faire respecter son autorité, et se décida pour Mont-Médry; il partit avec sa famille le 20 juin 1791, à onze heures du soir. Arrivé à Varennes le 21, il entra dans Paris le 30, et fut conduit aux Tuileries. Le fantôme de liberté dont la famille royale avait joui avant ce funeste voyage, disparut entièrement; on la soumit à une information humiliante sur les circonstances de l'évasion. La reine que l'on mettait toujours à la tête des entreprises qui exigeaient de l'énergie, subit un interrogatoire plus sévère; mais incapable de compromettre qui que ce soit, elle sut répondre à tout en n'accusant qu'elle-même : « Je déclare, dit-

« elle, que le roi désirant partir avec ses enfants, rien au monde n'aurait pu m'empêcher de le suivre, j'ai assez prouvé depuis deux ans, que ma résolution est de ne jamais m'en séparer. » L'acceptation de la constitution qui eut lieu quelque temps après, fut suivie d'une amnistie qui donna à la famille royale un peu plus de liberté; mais ce n'était qu'un calme trompeur; il disparut avec ceux qui l'avaient fait naître; l'assemblée législative qui remplaça la constituante, formée d'éléments absolument contraires, parut n'avoir d'autre but que de détruire ce que l'autre avait édifié. De là les attaques, journalières auxquelles la famille royale était exposée, et qui se manifestèrent au 30 juin, d'une manière effrayante. Les Parisiens d'une certaine classe, armés de piques, de sabres et d'autres instruments de mort, après avoir défilé dans la salle des séances, envahissent le château des Tuileries, brisent les portes à coups de hache et inondent les appartements. Le roi se présente avec calme, et les arrête par le seul ascendant de la vertu. La reine placée auprès du roi, tenant ses enfants par la main, semble ignorer les dangers qui l'entourent, et voit tranquillement s'écouler cette troupe menaçante, honteuse peut-être de n'avoir pu la forcer de compromettre la majesté de son rang et la noblesse de son caractère. Le 10 août acheva ce que le 30 juin avait commencé; le château attaqué avec de l'artillerie, se rendit, cédant moins à la force qu'aux ordres réitérés du roi, décidé à se porter au sein de l'assemblée législative; des conseillers perdus lui avaient proposé ce parti, comme le plus propre à mettre son auguste famille en sûreté, tandis que la reine qui prévoyait les suites de cette démarche, s'y opposait inutilement, en disant : « Qu'elle se ferait plutôt cloquer aux murs du château que d'en sortir. » Ce qu'elle avait prévu ne tarda pas à se vérifier; le roi était à peine rendu à l'assemblée qu'il entendit prononcer sa déchéance et l'abolition de la royauté. Ainsi périt la monarchie; le monarque ne devait pas lui survivre, mais des attentats moins importants précédèrent celui qui devait les couronner tous. Les massacres des 2 et 3 septembre, qui eurent lieu environ trois semaines après la translation de la famille royale au Temple, furent signalés par la plus grande des atrocités. La princesse de Lamballe (*voyez ce nom*) avait été l'une des victimes; une troupe d'assassins, portant sa tête au bout d'une pique, se présenta devant les fenêtres de la reine pour attirer ses regards sur cet horrible spectacle. Leur cruauté fut déçue sous ce rapport, mais l'avis qu'ils lui en firent donner produisit son effet; elle perdit l'usage de ses sens. On envia bientôt aux augustes prisonniers la triste consolation de se soutenir mutuellement dans leurs maux; ils cessèrent de communiquer entre eux du moment où le procès de l'infortuné monarque commença, et il ne leur fut permis de se revoir que lorsque la peine de mort fut prononcée. La reine resta encore sept mois au Temple, privée de ses enfants, abandonnée du monde entier; elle en sortit le 5 septembre pour être conduite à la Conciergerie, où elle attendit dans un cachot infect la sentence qui devait finir ses tourments. Son âme sensible y éprouva des consolations et de nouvelles douleurs; le geolier et sa femme lui témoignèrent une pitié qui se communiqua à quelques agents de la municipalité de Paris. Des mesures étaient prises pour sauver l'infortunée prisonnière lorsque tout se découvrit, et ceux qui s'étaient associés à cette noble action furent punis de mort. Le 4 octobre commença le procès d'Antoinette; elle fut interrogée secrètement sous le nom de *veuve Capet* par le président du tribunal. Nous ne rapporterons pas les questions qui lui furent faites dans cet interrogatoire secret; elles étaient ou insai-

dieuses ou insultantes, et la reine y répondit victorieusement. Le 14 elle comparut devant le tribunal; elle développa alors tout ce qu'elle avait de grand dans l'âme et de noblesse dans le caractère. On eût dit qu'elle était là pour juger ses juges. Elle laissa Fouquier-Tinville divaguer longuement sur un prétendu acte d'accusation, ou il avait entassé les imputations les plus absurdes et les plus atroces, et ne daigna pas y répondre. Mais Hébert, enchaîné sur les horreurs qu'on venait d'entendre, ayant osé calomnier la tendresse maternelle, et prêter des intentions coupables aux affections les plus pures, la reine, saisie d'horreur et d'indignation, garda encore le silence. « C'est avouer le fait, s'écria un juré, que ne pas répondre. — Si je n'ai pas répondu, dit-elle en se tournant vers l'auditoire, c'est que la nature se refuse à une pareille accusation faite à une mère. *J'en appelle à toutes celles qui sont ici, et je leur demande si cela est possible.* » La foudre n'eut pas produit un effet plus terrible dans l'assemblée. Tout le monde se réunit à elle pour repousser cette odieuse incalpnation, et personne ne chercha à la garantir d'un jugement qui n'était fondé que sur de perrilles absurdes. Les débats durèrent trois jours et trois nuits. La reine n'avait désigné aucun avocat pour lui prêter son secours, afin de ne compromettre personne, et aucun n'avait osé s'offrir. Le tribunal nomma d'office deux défenseurs, MM. Tronçon-Ducoudray et Chauveau-Lagarde. Pleins de zèle pour leur cliente, ils étaient persuadés de l'innocence de leurs efforts; ils n'en remplirent pas avec moins de courage leur mission, quelque danger qu'elle leur offrit, et, comme ils l'avaient prévu, la reine fut condamnée à l'unanimité : la séance avait duré dix-huit heures. Antoinette ne démentit pas un seul instant le grand caractère qu'elle avait montré jusque-là; elle entendit avec un sang-froid imperturbable sa condamnation, qui fut prononcée, à quatre heures du matin, le 16 octobre 1793. Le même jour, à onze heures, elle monta, vêtue de blanc, dans la fatale charrette, et arriva, après deux heures de marche, entre deux haies de spectateurs passionnés ou curieux, au lieu du supplice. Redoublant de courage à ce moment terrible, elle monta d'un pas ferme sur l'échafaud. Sa tête, séparée du corps, fut, suivant l'usage barbare du temps, présentée aux regards du peuple, aux cris de *vive la république!* Les restes de la reine furent déposés au cimetière de la-Madelaine, et recouverts de chaux vives dans la fosse même où neuf mois auparavant avaient été portés ceux de Louis XVI. En 1815, une ordonnance du Roi a autorisé l'érection, au même lieu, d'un monument expiatoire à la mémoire de la reine et de Louis XVI. L'année suivante, M. Decazes, ministre de la police, a fait construire une chapelle également expiatoire dans le cachot où Antoinette avait été enfermée à la Conciergerie. Après la seconde restauration du Roi, on eut connaissance d'un testament autographe de la reine, fait absolument dans le même esprit que celui de Louis XVI, témoignage sublime de générosité, de patience et de résignation, ou sont peints de la manière la plus touchante les sentiments qui l'animaient dans ses derniers moments. Il ne fut pas trouvé, comme on l'a dit d'abord, dans le cachot où la reine avait été enfermée, mais chez le conventionnel Courtois (*voyez ce nom*), où l'on faisait, d'après la loi du 12 janvier 1816, une visite domiciliaire. Contre l'offrit de lui-même avec un gant de la reine à l'officier de gendarmerie qui présidait à l'opération, espérant échapper à la loi de l'exil, l'officier se fit un mérite du prétendu succès de ses recherches, et obtint la croix de Saint-Louis. Courtois s'était approprié ce testament, et le gant qui y était annexé, en faisant l'inventaire des papiers de

Robespierre, fonction dont l'avait chargé la convention nationale après le 9 thermidor.

ANTOMMARCHI (N.) né dans l'île de Corse, exerçait avec distinction la place de professeur d'anatomie à Florence; et malgré la réputation dont il y vivait environné, il ne cessait d'exprimer le plus vif désir d'être attaché au service de Napoléon, enchaîné alors sur le rocher de Sainte-Hélène. Ses vœux furent enfin entendus du cardinal Fesch, qui, appréciant mal les vues de M. Antommarchi, ne craignit pas de lui proposer des gages annuels. Ceci n'était qu'un simulacre; mais il éprouva des obstacles réels, lorsque sa détermination fut connue en Toscane: on le considérait déjà comme l'agent, le complice de Napoléon; on eût dit qu'un voyage à Sainte-Hélène donnait le pouvoir d'en arracher le prisonnier. Le chef de la police surtout en conçut les plus vives alarmes. Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit entre lui et M. Antommarchi: « Je connais vos trames, vos menées, lui dit le chef. — Anatomiques. — Je sais jusqu'à vos moindres dispositions. — D'amphithéâtre. — Allez, vous fîtes un... — Physiologiste. — Conspirateur. D'ailleurs, physiologiste et conspirateur, c'est tout un. — Napoléon... — Tient l'Europe en alarmes. — Enchaîné, gardé à vue? — Recueille les regrets des peuples. — Il en est séparé par de vastes mers. — Il peut les franchir. — Echapper à la vigilance anglaise? — Il la trompera, la surprendra; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son secours. » Ce fut bien pis lorsqu'il fut question de s'embarquer en Angleterre, et surtout de débarquer à Sainte-Hélène. Les formalités furent interminables, mais la maladie de Napoléon ayant fait des progrès rapides, depuis le départ forcé du docteur O'Méara; il fallut bien en finir, et M. Antommarchi fut enfin présenté au général Bertrand. Ce n'était pas tout; Napoléon se défiait de tout ce qui lui arrivait d'Europe; et un homme en quelque sorte tombé des nues, qui n'était porteur d'aucun écrit, soit du cardinal Fesch, soit de quelque membre de sa famille, devait lui paraître suspect. Sa pénétration suppléa à tout; il causa avec le docteur, apprécia son savoir et son attachement pour sa personne, et l'admit. Bientôt s'établit entre eux la plus entière confiance; cette intimité a donné lieu aux Mémoires du docteur italien, intitulés: *Derniers moments de Napoléon*. Ils renferment les dernières paroles de Napoléon; ce qu'on peut appeler le chant du cygne, et forment, avec les Mémoires de Las-Cases, et ceux d'O'Méara, un document précieux et indispensable à l'histoire de cet homme extraordinaire. Nous devons à ce facile et agréable écrivain une foule d'anecdotes écrites d'une manière pittoresque, qui leur donnerait de l'intérêt, si l'on pouvait en ajouter à ce qu'a dit ou fait le personnage auquel elles se rapportent. Voici un échantillon de son style: le médecin avait prescrit à son malade un exercice violent. « Oui, docteur, répond Napoléon, vous avez raison; je bécotterai la terre. » Il fit ses dispositions, et le lendemain il était à l'œuvre. Noveraz avait l'habitude des travaux rustiques, Napoléon le fit jardinier en chef, et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups de bêche furent heureux; il voulut me rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher: « Eh bien! docteur, êtes-vous content du malade? est-ce assez de docilité? Il tenait sa bêche en l'air, riait, me regardait, secouait la tête, marquait de l'œil ce qu'il avait fait... Voilà qui vaut mieux que vos pilules *Dottoraccio*; vous ne me droguerez plus. » Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instants: « Le métier est trop rude, dit-il; je n'en puis plus: mes mains sont d'accord avec mes forces; à la prochaine fois... » Et il jeta sa bêche. « Vous irez, ajouta-t-il, je vois ce qui vous égale, mes

belles mains, n'est-ce pas? Laissez, j'ai toujours fait de mon corps ce que j'ai voulu; je le plierai encore à cet exercice. » En effet, il s'y habitua, et y prit goût. Dans ces Mémoires, l'âme s'attache avec mélancolie à l'extinction progressive de ce génie éclatant, de ce caractère stoïque, qui ne cède qu'à près une héroïque résistance à l'envahissement des douleurs physiques. On n'a point voulu part, avec de plus touchantes couleurs, le tableau de cette progression du mal auquel succombe un héros sans en être accablé. Le docteur Antommarchi eut un legs de cent mille francs dans le testament de Napoléon; mais ce qui le toucha bien plus que l'argent, c'est l'amitié dont l'honora son malade. « Seriez-vous bien aise d'entrer au service de Marie-Louise, et de lui être attaché en qualité de chirurgien, lui disait-il un jour, comme vous l'êtes auprès de ma personne? Elle est ma femme, la première princesse de l'Europe; c'est la seule que vous puissiez désormais servir. Je vais écrire à l'impératrice. » Nous devons encore au docteur Antommarchi les détails suivants: « Quand je serai mort, disait Napoléon à ses amis, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe; vous reverrez, les uns vos parents, les autres vos amis; et moi, je retrouverai mes braves aux Champs-Élysées. » Il disait encore, le 7 avril, au docteur Antommarchi, après un long assoupissement: « Eh bien! ce n'est pas encore cette fois. » Il ajouta bientôt: « L'Angleterre réclame mon cadavre; je ne veux pas la faire attendre. » Antommarchi revint en Europe, après la mort de Napoléon, et s'est constamment dérobé à la célébrité que lui avait donnée son dévouement. Nous dirons, à son occasion, qu'il est peu de souverains qui aient trouvé sur le trône des amis aussi fidèles et aussi sincères que Napoléon dans l'exil. M. Antommarchi, qui habite la France, a publié des planches anatomiques du corps humain, de grandeur naturelle et colorées; ouvrage qu'il avait entrepris à Florence avec le célèbre docteur Morgagni. Napoléon l'avait exclusivement chargé de faire l'ouverture de son corps pour y chercher les germes d'une maladie qu'il croyait héréditaire; à peine eut-il les yeux fermés, qu'une troupe de chirurgiens anglais s'en emparèrent, et firent une autopsie dont ils dressèrent procès-verbal. Antommarchi refusa de le signer, soit qu'il ne voulut pas s'associer à une opération qu'il devait faire seul, soit qu'il ne fût pas de l'avis des autres chirurgiens sur les causes du trépas de Napoléon.

ANTON (CHARLES-GOTTON), magistrat intègre et savant historien allemand, né en 1751 à Lauban, sut allier l'étude des lois à celle de l'histoire, à laquelle il sacrifiait tous les loisirs que lui laissait sa place de sénateur à Gœrlitz. On lui doit plusieurs ouvrages importants, entre autres: *L'Analogie des langues; Essai d'une histoire de l'ordre des Templiers, avec des recherches sur leur secret; Essais sur l'origine, les mœurs, etc., des anciens Slaves; Histoire des anciens Germains; Histoire des Allemands, à l'usage des écoles; Des langues dans leur rapport avec l'histoire des peuples, et la traduction des mœurs des Germains, par Tacite*. Il a encore publié quelques écrits sur la jurisprudence féodale, et un très grand nombre d'articles, qui ont été insérés dans les journaux allemands, sur l'histoire, la philologie, etc.

ANTONELLE (PIRAN-ANTOINE), né d'une des plus nobles et des plus riches familles d'Aries sa patrie, entra de bonne heure, et suivant les usages du temps, dans la milice comme officier. Parvint au grade de capitaine d'infanterie au régiment de Bassigny, il quitta le service en 1782, deux ans avant qu'il n'eût des droits à la croix de Saint-Louis, et put se livrer entièrement à l'étude de la philosophie, des sciences morales et politiques, qui avaient pour lui un attrait exclusif. La révolution française le

trouva dans cette situation, affermi par la maturité de l'âge, ses principes et la méditation. Il devint dès les premiers moments l'un des plus zélés partisans du nouvel ordre de choses. Il fit paraître en 1789, un écrit intitulé : *Catechisme du tiers-état*, qui eut beaucoup de succès, et fut nommé maire de la commune d'Arles, lors de l'organisation des mairies. Mirabeau qui jouissait encore de l'estime générale, fit à la tribune un grand éloge de ses talents et de son civisme. Le pouvoir législatif d'alors lui confia deux missions importantes; l'une à Avignon, l'autre à Marseille. Il contribua beaucoup par son éloquence, son patriotisme et son urbanité, à pacifier Avignon et à réunir le comtat à la France; à Marseille il parvint à calmer les haines de l'esprit de parti, portées au plus haut degré d'exaltation : « Généreux Marseillais, disai-je aux descendants des Phocéens, si j'ai quelques succès, vous en aurez la gloire. Écoutez la voix de la patrie qui vous commande les plus grands sacrifices... » Ces deux missions furent deux triomphes pour lui, et son nom devint le plus populaire du midi de la France. Aussi fut-il nommé à l'assemblée législative par le département des Bouches du Rhône. Il fit plusieurs rapports dans cette assemblée sur de nouveaux troubles dans le Midi, en indiquant les moyens de les faire cesser. Il inclinait dès lors vers les idées républicaines. « Les trônes malheureusement pour eux et pour les peuples, disai-je alors, écoutent peu la voix des gens de bien qui ont le courage de leur adresser des vérités utiles, mais qui blessent l'orgueil du pouvoir... Le 10 août éclate; le trône succombe; la république est proclamée, P. A. Antonelle en fut le sincère et constant défenseur. Envoyé comme commissaire avec Camus et Bancel ses collègues à l'assemblée législative, près de l'armée des Ardennes pour annoncer aux troupes la déchéance de Louis XVI, il fut arrêté ainsi qu'eux par ordre de Lafayette, et tous trois ne recouvrèrent la liberté que lorsque ce général eut abandonné son armée. La convention nationale ayant proclamé la république, le pouvoir exécutif chargea Antonelle avec deux autres commissaires, de la haute mission d'aller organiser le gouvernement à Saint-Domingue. Les vents contraires firent rentrer l'expédition qui portait ces commissaires, et leur mission n'eut point lieu. A son retour placé en concurrence avec Pache pour la mairie de la ville de Paris, il fit rayer son nom de la liste. Resté dans cette ville, il se vit exclu comme noble, de la société des jacobins, malgré les réclamations des patriotes. Juré au tribunal révolutionnaire lors du jugement de la reine, il le fut aussi lors du procès des girondins. Dans ce dernier il déclara publiquement que sa conscience n'était pas assez éclairée, et publia presque aussitôt un écrit sur le tribunal révolutionnaire, dans lequel il réclamait la plus grande liberté d'opinions pour les jurés; il y avait, on le sait, un grand courage à se prononcer ainsi alors; aussi fut-il arrêté et enfermé au Luxembourg. Le 9 thermidor l'en tira; un décret de la convention le mit en liberté. Bientôt il se prononça par ses écrits contre la réaction fâcheuse qui suivit cette journée; il en prédict toutes les conséquences. Au 13 vendémiaire ou l'on put clairement les discerner, on vit Antonelle rangé sous les drapeaux de cette convention qui avait méconnu ses prévisions, et qui fut sauvée alors par ces mêmes républicains, persécutés par elle depuis le 9 thermidor et sortant des cachots pour venir la défendre. Tout en formant des vœux pour la représentation nationale, on ne le vit point prendre les armes, mais on le remarquait au milieu du feu, au col-de-sac Dauphine, déplorant les discordes civiles, ayant à la main le livre qu'il lisait et tenant le doigt à la page où la multitude était venue interrompre sa lecture.

Après l'installation du directoire exécutif, ses membres nommèrent Antonelle rédacteur et directeur du *Moniteur*; il refusa; avant tout il prit son indépendance. Dès lors il inséra dans le journal des *Hommes libres* fondé avec la république, le 21 septembre 1792, et étouffé le lendemain du 18 brumaire, des morceaux de politique sur la marche déplorable et incertaine du directoire et des conseils. Son caractère et ses talents inquisiteur le directoire; il fut compris dans la conspiration Babeuf, et renvoyé par-devant la haute-cour. Il fut arrêté par d'Osnonville, et conduit à Vendôme ou ses coaccusés étaient déjà depuis près d'une année. La haute-cour nationale ayant commencé le procès des accusés, il regardait comme une folie de chercher à se justifier, et son accusation comme une plaisanterie. Il prit même à cet égard, d'une manière fort originale, la défense de l'accusateur public, qui dans le résumé de la cause lui adresse des éloges flatteurs en le reconnaissant innocent. Mais pendant ce procès mémorable on le vit soit avant par des écrits, soit dans les débats par de soudaines improvisations, prendre la défense de ses coaccusés et particulièrement de Félix Lepeletier, de Buonarroti, et de Babeuf auxquels le directoire en voulait le plus. Antonelle acquitté revint à Paris se livrer encore à la polémique des journaux. La marche révolutionnaire du directoire contre les patriotes produisit le même effet que sous la convention, et provoqua la journée du 18 fructidor contre le royalisme. Antonelle fut sur le point d'être aussi déporté avec son ami Félix Lepeletier, par suite du système de bascule. A cette même époque, Merlin de Thionville en avait fait la motion; on appelait cela une compensation. Toutefois le conseil des cinq-cents repoussa la motion de Merlin. Plus tard Antonelle fut nommé député par son département des Bouches du Rhône; mais le directoire trouva moyen de faire annuler par le conseil des anciens, cette nomination qui avait été approuvée par le conseil des cinq-cents; c'était l'époque des éliminations. Au 18 brumaire le nom d'Antonelle se trouva encore inscrit sur la liste de déportation, suivant Bonaparte; l'ouvrage de Sieyès, mais révoqué tout aussitôt par le premier. A l'époque du 3 nivôse le premier conseil contraignit Antonelle de sortir de Paris et l'exil. Celui-ci profita de cette nouvelle persécution pour visiter l'Italie, dont il étudia la langue et la littérature avec cet intérêt et cette ardeur que les grandes choses obtiennent d'un esprit tel que le sien. De retour à Paris après l'ériction de l'empire, il refusa de présenter une pétition à l'empereur ou il serait obligé de le traiter en monarque; en conséquence il fut forcé de sortir de Paris, et subit son exil à Arles sa patrie. Cette injustice fut la dernière qu'il éprouva. Il reprit à Arles le cours de son genre de vie philosophique et studieux. D'obscures dénominations cherchaient à troubler encore son repos; Napoléon y ferma l'oreille. En 1814 on vit tout à coup ce nom républicain reparaitre à la tête d'un écrit contre le gouvernement de Napoléon; il semblait servir d'appui aux anciennes dynasties de l'Europe, mais en lisant avec attention son écrit intitulé : *Réveil d'un vieillard*, on y retrouvait les grands principes de la liberté, posés par la main d'un grand maître, d'un ami constant de cette liberté, et de nobles exhortations aux monarques qui venaient de renverser Napoléon, pour les porter à tenir à la nation française leurs solennelles promesses, et à fonder la liberté de sa patrie. Il avait aussi pendant tout le cours de la révolution publié une foule de brochures et de pamphlets en faveur de la cause qu'il avait embrassée; il fut toujours fidèle à ses principes. Antonelle mourut à Arles dans un âge avancé, en 1830, au milieu de ses concitoyens, et des acclamations d'une bienfaisance très étendue. Il avait

toujours attaché peu de prix aux richesses, et même à ses propriétés, et s'occupait si peu de ses revenus qu'après une absence d'un assez grand nombre d'années, ayant réglé avec ses fermiers, il se trouva qu'ils lui devaient 27,000 francs. Il leur donna 27 ans pour le payer. Le clergé qui n'avait oublié ni sa mission à Avignon, ni la philosophie qui distingua sa vie, lui refusa la sépulture. Ses concitoyens et tous les malheureux qui l'avaient secourus, pleins de respect pour sa mémoire, portèrent son corps au temple des chrétiens, et le placèrent dans la sépulture commune.

ANTONELLI (Léonard), cardinal, né à Sinigaglia le 9 novembre 1730, et mort dans le mois de janvier 1811, se fit connaître dans sa jeunesse par le bref d'interdiction du duc de Parme qu'il rédigea, et qui fournit à Voltaire le sujet d'une pièce piquante, intitulée : *Le royaume mis en interdit*. Antonelli ne parvint que très tard aux premières dignités de l'église; une manière de voir entièrement opposée aux lumières de son siècle, et surtout son attachement aux jésuites, ne lui concilièrent pas la faveur du pape Clément XIV, qui avait aboli leur ordre. Ce ne fut que sous Pie VI, le successeur de ce prélat, qu'Antonelli devint cardinal, évêque d'Asi et de Velletri, cardinal doyen du sacré collège, préfet de la Propagande, et membre de la congrégation d'état. Pendant la révolution française, il montra dans toutes ces places l'intolérance d'un disciple de Loyola et la perfidie d'un italien : c'est ainsi qu'on l'a vu, dans le mois de janvier 1791, voter pour que le clergé français acceptât la constitution civile, décrétée par l'assemblée constituante, non par penchant pour les nouveaux principes comme l'ont cru plusieurs personnes; mais parcequ'il croyait que les prêtres en restant à leur poste, conserveraient assez d'empire sur les fidèles pour les engager à secourir l'autorité des lois nouvelles et à faire avorter la révolution. Plus tard, en 1797, le cardinal Antonelli se lia avec la fiscal Barbieri, et fut l'un des auteurs des mesures violentes qui occasionnèrent à Rome l'insurrection dans laquelle périt le général Duphot. On ignore les motifs qui l'ont déterminé à voter, en 1800, en faveur du cardinal Chiaramonti, qui fut alors élu pape sous le nom de Pie VII.

ANTONIO (PASCAL-FRANÇOIS - НЕРОМОНЪ-АНТОНІО-РАУМОНД-СУЛЪСТАК), infant d'Espagne, frère de Charles IV, naquit le 21 décembre 1753, et mourut dans le mois d'avril 1819. Entièrement occupé d'arts mécaniques et d'exercices de piété, ce prince étranger aux affaires, se trouva dans une position des plus critiques, en 1808, lorsque Ferdinand VII à son départ pour Burgos le nomma président de la junte suprême du gouvernement. Cette junte composée de cinq ministres d'état, était chargée de s'expédier pour les affaires d'urgence, et il lui avait été enjoint de s'opposer aucune résistance aux volontés de Murat, commandant l'armée française à Madrid, dans la crainte de détruire par une opposition à contre-temps, les heureux résultats que le roi d'Espagne attendait de son entrevue avec l'empereur Napoléon. L'exécution de cet ordre fut bientôt impossible. Le grand duc de Berg réclama le prince de la Paix, don Manuel-Godoi, qui avait été arrêté le jour de l'abdication de Charles IV, et avait tout à craindre de la haine du peuple; il exigea que la reine d'Etrurie, son fils et l'infant don François de Paule fussent conduits à Bayonne, et fit entendre en même temps que Napoléon s'opposait à l'abdication de Charles IV. Une lettre de ce prince à don Antonio justifia bientôt la conduite de Murat; Charles protestait contre son abdication, attendu qu'elle n'avait pas été volontaire; il annonçait qu'il reprenait les rênes de l'état, et qu'il se rendait au-devant de son auguste allié, l'empereur des Français. Effrayé par tant de difficultés, le faible Antonio ne savait quel parti pren-

dre; il négociait, lorsque, le 2 mai au matin, le peuple s'insurgea sur le bruit que les Français enlevaient la reine d'Etrurie, son fils et l'infant don François de Paule. Une affaire générale s'engagea dans toute la ville, le sang coula dans toutes les rues; mais enfin une amnistie, publiée au milieu du massacre, arrêta la fureur des partis, et rétablit l'ordre. Toutefois Murat fit fusiller plusieurs Espagnols qui avaient contribué à faire soulever le peuple, et le soir même l'infant don François partit pour Bayonne. Don Antonio ne tarda point à être informé des événements qui se passaient dans cette ville; il sut par l'ambassadeur français que Joseph Bonaparte était destiné pour le trône d'Espagne, et il fit connaître à la junte la nécessité dans laquelle il se trouvait lui-même d'aller rejoindre sa famille. Toutes les représentations des ministres pour lui faire changer de résolution furent inutiles; le salut de l'état, celui de sa maison, rien ne l'arrêta; il partit de Madrid, le 4 du même mois, ne laissant à la junte pour toute instruction qu'un billet, monument de son impéritie et de sa pusillanimité; il était ainsi conçu : « Je fais savoir à la junte pour sa règle, que je suis parti pour Bayonne par ordre du roi; et je prévient la dite junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que si j'étais au milieu d'elle. Dieu nous soit en aide. Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josaphat. » Don Antonio se rendit avec sa famille à Valençay, où il reprit sa manière de vivre, partageant son temps entre la religion et les arts mécaniques, la serrurerie surtout pour laquelle il avait un goût particulier. Heureux s'il ne se fut jamais livré à d'autres occupations; il n'aurait point contribué, à son retour en Espagne, aux malheurs affreux dans lesquels son pays sera plongé long-temps encore. Nommé alors grand amiral de Castille, il voulut se mêler des affaires politiques, et fut un de ceux qui conseillèrent à Ferdinand VII les mesures de rigueur que ce monarque exerça envers les défenseurs de la patrie et les siens propres. Don Antonio est un exemple des maux que peut causer le défaut d'éducation chez les princes. Dans la vie privée, ses vertus lui auraient mérité l'estime de tous les Espagnols; mais son incapacité à dû produire un sentiment contraire, lorsque les circonstances le contraignirent à se charger de la direction des affaires. La principale occupation d'un prince n'est point de fabriquer des serrures; il ne doit même pas s'occuper exclusivement de religion; c'est aussi un acte de pitié que de faire le bonheur de ses peuples.

ANTONIO (Don) MARAÑON ou MARACON, plus généralement connu sous la dénomination de *Trupide*, commandant une division de l'armée de la Foi, est né, vers 1778, dans un bourg de la Navarre. Il s'enrôla comme simple volontaire, et fit ses premières armes pendant la guerre que les Espagnols soutinrent avec quelque gloire contre les vainqueurs de l'Europe. Son audace, portée souvent jusqu'à la témérité, l'éleva au grade de capitaine dans le régiment de la princesse, mais il ne paraissait pas réunir alors les qualités nécessaires pour monter plus haut, ni même pour se maintenir dans ce grade. En effet, se trouvant après la paix en garnison à Lérida, une ancienne passion pour le jeu, qui semblait l'avoir abandonné, se réveilla tout à coup avec fureur; il s'y livra sans réserve, perdit d'abord tout l'argent qu'il possédait, mit à contribution la bourse de ses amis, et perdit encore les sommes qu'il en retira; enfin il porta le délire jusqu'à jouer le prêt de sa compagnie et les épaulées de son grade. Il essaya même, à ce qu'on assure, de vendre son brevet d'officier. Une pareille conduite devait lui enlever l'estime de ses chefs, et toute considération parmi ses égaux; il perdit effectivement tout ce qu'il exposa, et, pour se dérober

sux reproches et à la honte d'une destitution, il se fit dévot, et, dans sa ferveur de circonstance, il quitta de nuit Lérida, et alla s'enfermer dans un couvent de l'ordre de la Trappe dont il endossa l'habit. On pense bien que le capitaine Marañon, séquestré du monde entier, ne se plut pas longtemps dans sa prison. Son goût d'indépendance militaire et son amour du jeu devaient lui laisser des souvenirs; mais les vœux qu'il avait prononcés le retenaient dans sa retraite. Lorsque les royalistes de la péninsule possédèrent un nouveau cri de guerre contre la constitution des cortès, rétablie en 1820 par suite des événements de l'île de Léon, le Trapiste ne manqua pas de saisir le prétexte que la religion qu'il prétendait outragée, lui fournissait pour devenir un personnage important, en s'associant à ses défenseurs. Les principes de couvent favorisaient ses projets. Il put donc, sans avoir l'air d'en violer la règle, puisqu'il conservait son froc, remplacer le capuchon par l'épaulette, comme il avait précédemment remplacé l'épaulette par le capuchon. Il commença par jouer le rôle d'inspiré, et parvint à rassembler sous ses ordres un assez grand nombre de partisans qui tous, électrisés par ses discours, secondèrent merveilleusement son audace, en s'emparant par un coup de main du fort d'Urgel, situé au versant méridional des Pyrénées orientales. C'était au moment où les chefs de l'armée de la Foi venaient d'établir une régence : Marañon profita de cette occasion pour faire hommage de sa conquête et de ses guérillas à ce nouveau gouvernement, lui prêta serment, et en reçut le titre de général. La régence s'établit dès ce moment à Urgel, dont elle prit le nom, et cet exploit du Trapiste est peut-être le seul qui lui mérita sa célébrité. Il ne fut pas aussi heureux dans une entreprise qu'il fit sur l'Aragon peu de temps après; il y échoua complètement. Attaqué, le 19 août 1822, sur les hauteurs d'Ayerbe, par le général Zarco-del-Valle, il perdit toutes ses munitions, ses équipages, son drapeau, trente chevaux, un grand nombre d'hommes, et le seul canon qu'il possédait. Après avoir été successivement battu sur d'autres points, il fut, comme la plupart des chefs de l'armée de la Foi, obligé de se sauver en France pour éviter de tomber entre les mains des constitutionnels alors victorieux partout. Marañon vint chercher un asile dans un couvent de Toulouse, où, malgré ce qu'en ont publié certains journaux, il ne trouva qu'un bien petit nombre d'admirateurs. Il est reparti de cette ville vers l'époque où l'armée française entra en Espagne, pour commander la division royaliste de Biscaye, sous les ordres du général Quesada. Ce moine fougueux qui, hors des combats, affectait de paraître doux, simple et modeste, ne se montrait à ses soldats qu'en tenant dans la main gauche un crucifix qu'il élevait en l'air, et un fouet dans la droite. Sa longue robe était criblée de balles qui, disait-il, n'avaient pu l'atteindre. Il portait par-dessus de larges épaulettes de général une longue carabine suspendue en sautoir. L'air grotesque que lui donnait cet accoutrement bizarre ne contribuait pas peu à attirer sur lui l'attention générale. Sa taille est d'environ cinq pieds. On pourra se faire une idée du style et de l'éloquence du Trapiste en lisant quelques fragments de la proclamation qu'il adressa aux armées constitutionnelles après le passage de la Bidassoa : « Gloire à Dieu, soldats ! le chant de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre ; c'est une preuve que nous avons passé la mauvaise saison de l'hiver, et que nous sommes maintenant dans le beau, agréable et fleuri printemps. Je vous dis que la constitution, cet horrible monstre conçu par l'enfer dans l'Espagne catholique, va disparaître du sol espagnol... Vous avez vu exterminer le saint tribunal de la foi ;

vous avez vu exterminer la compagnie de Jésus ; vous avez vu supprimer les monastères et les couvents ; vous avez vu une pierre de marbre respectée, vénérée et déifiée ! Mes frères, ouvrez, ouvrez les yeux ; venez à moi, ou courez aux royalistes qui sont les plus près de vous ; faites-le sans délai ; votre humble frère le Trapiste vous y invite. » (Cette pièce curieuse est datée de Vittoria, le 14 avril 1823.) Nous avons omis dans cette proclamation les apostrophes injurieuses pour différents membres des cortès. Dans une seconde proclamation, datée du même jour, et adressée aux soldats de la Foi, l'indulgent Trapiste, ne comptant pas apparemment assez sur l'appui des Français, appelle à son secours l'ange exterminateur pour anéantir le gouvernement révolutionnaire d'Espagne. Au surplus, Marañon, qui ne fit rien de bien remarquable pendant la campagne de 1823, fut l'un des chefs espagnols qui s'opposèrent avec le plus d'énergie à l'exécution du décret d'Andujar. Rentré dans son couvent lorsqu'il n'y eut plus de constitutionnels à combattre, on assure qu'il a reçu du roi Ferdinand une lettre de félicitation sur sa conduite. Là, sans doute, se borneront les récompenses à accorder à ce singulier personnage qui, en raison de l'état qu'il a embrassé, a dû renoncer aux honneurs, aux dignités, à toutes les faveurs de la cour enfin, comme aux plaisirs du monde. Don Antonio Marañon, accoutumé à la vie active des camps, ne peut supporter le silence du cloître ; il se jeta dans un nouveau parti formé contre le roi, et prit les armes en faveur de Charles V. On annonça de Madrid qu'il comptait déjà plusieurs mille hommes sous ses ordres, et que le roi, furieux en apprenant cette défection, avait promis 25,000 piastres à celui qui s'emparerait du Trapiste, mort ou vivant. On ne dit pas que les 25,000 piastres aient été données, mais on assure que le Trapiste a été arrêté à Viana et conduit à Pampelune, où le clergé l'a réclamé comme étant un de ses justiciables, et l'a mis en surveillance dans un couvent où il est bien traité. On attend avec impatience des nouvelles de Madrid pour savoir comment le gouvernement jugera ce déclinatoire, et si un crime de la nature de celui dont est prévenu don Antonio de Marañon ne mérite pas les honneurs d'être traduit devant une commission militaire. Plusieurs de ses complices ont déjà subi la peine de leur trahison. Quelques journaux ont annoncé la mort de don Antonio ; peut-être n'est-ce qu'un mensonge pieux pour le soustraire au jugement des hommes. Dans tous les cas, il serait possible qu'un miracle bien constaté rendît la vie à don Antonio pour achever contre son roi légitime l'œuvre qu'on l'a empêché de terminer.

ANTRAIGUES (EMMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNY, comte d') fit d'excellentes études sous l'abbé Maury, et entra ensuite au service, en qualité d'officier, dans le régiment de Vivarais. D'Antraigues par sa naissance n'avait point droit à cette faveur ; mais il l'obtint par le crédit de M. Guignard Saint-Priest, son allié, et protégé de Mme de Pompadour. Une affaire d'honneur, qu'il n'eut pas, dit-on, le courage de vider l'épée à la main, le détermina à renoncer à l'état militaire. Bientôt après, les premières étincelles de la révolution éclatèrent. D'Antraigues se montra l'un des plus ardents apologistes des nouveaux principes, et, dès 1788, il publia son *Mémoire sur les états-généraux*, ouvrage plus libéral qu'aucun écrit publié depuis cette époque, et dans lequel la chaleur du style égale la force des pensées. L'auteur démontra que le droit de faire des lois n'appartenait d'abord qu'aux états-généraux, et qu'alors les rois étaient punis pour avoir enfreint les lois.... Il soutient que les temps orageux enfantent les vertus, que la liberté naît de l'oppres-

sion, et qu'une mâle résistance est l'aliment des grands courages.... Il avance que la nation a le droit de confier le pouvoir exécutif à qui lui plaît, de rendre le trône héréditaire ou électif; mais qu'elle doit conserver le pouvoir législatif comme le seul frein assez fort pour arrêter les empiétements de l'autorité exécutive.... Il s'élève avec une force étonnante contre la noblesse héréditaire qu'il regarde comme le plus épouvantable fléau dont le ciel puisse frapper une nation libre.... « Il est temps enfin, dit-il d'Antraigues, de revenir aux vrais principes; aussi bien nous a-t-on rassasiés jusqu'au dégoût, et a-t-on avili peut-être pour jamais ces mots si doux de *régne paternel, d'enfants chéris, gouvernés par un père tendre*. Les ministres en ont abusé jusqu'à la niaiserie, jusqu'à la cruauté; car est-il rien de plus vil et de plus odieux que d'employer ces mots, gages du sentiment le plus tendre, pour nous tromper, nous ruiner, nous déshonorer?.... Qui croirait que c'est lui, lui seul (le jurisconsulte Loyseau) qui a établi cette opinion inconsidérée autant que tyrannique que *si veut le roi, si veut la loi*.... Ce principe, mis en évidence par le seul Loyseau, sorti du cloaque affreux de la plus basse flatterie et du plus effroyable despotisme. » Cet ouvrage produisit un effet prodigieux, et ne contribua pas peu à accélérer la marche de la révolution. L'auteur parvint, malgré ses principes et malgré son orgueil, à se faire nommer député aux états-généraux par la noblesse de la seigneurie de Ville-neuve-de-Berg. D'Antraigues détermina l'ordre de la noblesse à renoncer aux privilèges pécuniaires en matière d'impôts, mais il défendit le système de délibération par chambre. Bientôt, plus conséquent avec lui-même, il parla en faveur de la déclaration des droits de l'homme, présenta à l'assemblée un plan utile pour la circulation des grains, et s'opposa à un nouvel emprunt demandé par le ministre Necker. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet le 8 août, d'Antraigues laissa échapper quelques expressions offensantes contre le cour, et cependant, le 8 septembre, il prononça un discours éloquent en faveur du *veto*, qu'il déclara être le seul moyen de maintenir la monarchie constitutionnelle. Quelque temps auparavant il avait fait l'éloge des républiques fédératives comme du meilleur gouvernement possible. A l'ouverture des états-généraux, d'Antraigues s'était vu en quelque sorte à la tête de parti de la noblesse qui s'était prononcée pour la réforme; mais sa conduite à l'assemblée constitutive le perdit dans l'esprit de tous les ordres de l'état. Sentant l'impossibilité de regagner l'opinion publique, il se décida à émigrer autant par calcul que par crainte. Après un séjour de quelque durée à la cour du roi d'Espagne, où il avait reçu l'accueil le plus distingué, d'Antraigues partit pour Coblenz avec des lettres de ce monarque pour les princes français, qui acceptèrent ses services. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Russie, où il chercha inutilement à insinuer dans l'esprit de Catherine II, et en fin il fut envoyé par Monsieur, depuis Louis XVIII, en mission secrète en Italie. Sa conduite à Venise parut plus qu'équivoque. A la fois ministre de Louis XVIII et de Charles IV, conseiller de la légation russe, et attaché à l'ambassadeur anglais Drake, il était dans le même temps l'agent des intrigues de trois puissances, dont les intérêts étaient loin d'être les mêmes. A la solde de ces différents gouvernements, il fournissait à chacun d'eux des rapports qu'il serait curieux de comparer; l'on y verrait toutes les ressources de son esprit et de son talent pour l'intrigue. L'on a prétendu que l'ambition et la soif des richesses avaient jeté le comte d'Antraigues dans toutes ces turpitudes, et que même il avait eu la bassesse de reténir à son profit une partie des sommes que le roi d'Espagne lui

adressait pour être remises à Louis XVIII. Quoi qu'il en soit, il eut l'habileté de conserver la confiance de ce prince, qui se trouvait alors à Vérone, et même d'en obtenir la décoration de Saint-Michel, en faveur de Mlle Saint-Huberti, chanteuse de l'Opéra, avec qui il vivait depuis long-temps, et qu'il épousa depuis. D'Antraigues était alors, en quelque sorte, le directeur de toutes les intrigues fomentées contre la république; il mérita de nouveau le surnom de *Beau-Conjurt* qui lui avait été donné autrefois dans les salons du faubourg Saint-Germain, mais pour des intérêts bien différents. « Lorsque nous rentrerons en France, disait-il, il faut que quatre cent mille têtes tombent sous la hache des bourreaux; point de grâce pour tous ceux qui ont pris part à la révolution; il ne faut conserver d'elle que la guillotine; je serai, s'il le faut, le Marat de la royauté! » Le gouvernement français ne pouvait ignorer long-temps le rôle que d'Antraigues jouait en Italie. Plusieurs de ses lettres trouvées dans la correspondance de Lemaître, et les aveux de Duvernoy de Presle, ne purent laisser aucun doute sur la nature des différentes missions dont il s'était chargé. L'ordre de le faire arrêter fut expédié et exécuté à Trieste, dans la mois de mars 1797, par les soins du général Bernadotte. Le comte d'Antraigues fut conduit à Milan, d'où il écrivit, dit-on, une lettre très fière à Bonaparte, et n'en fit pas moins à ce général toutes les révélations qu'il exigea de lui. Mis en liberté et devenu suspect à l'Angleterre, à l'Autriche et à Louis XVIII même, il voyagea quelque temps en Allemagne, sans but déterminé; mais enfin, au commencement de 1803, il fut nommé conseiller-d'état par l'empereur Alexandre. A la fin de la même année, il fut chargé d'une mission à Dresde, et se retira enfin en Angleterre, où il parut que son esprit d'intrigue l'empêcha de jouir de la tranquillité que lui assurait la protection de MM. Drake et Wickham. En 1811, il fut poignardé, ainsi que sa femme, par un domestique anglais, que les journaux britanniques ont désigné comme Italien sous le nom de Lorenzo. Ce crime a été attribué à la démente de l'assassin, qui se tua lui-même après l'avoir commis; cependant plusieurs personnes ont cru que la politique eut quelque part à cet événement, et ce qui fortifie ce soupçon fut la célérité avec laquelle les papiers du comte furent saisis par le gouvernement. Aucune autre raison ne justifie cette opinion; une foule de faits de même nature n'ont jamais été mieux éclaircis. Le comte d'Antraigues est auteur de plusieurs écrits sur la politique: *Quelle est la situation de l'assemblée nationale?* 1790, in-8°; *Exposé de notre antique et seul régime de la constitution, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°; *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1793, in-8°; *Observations sur la conduite des premiers coadjuts*, 1795, in-8°; *Lettre à M. de L. G. sur l'état de la France*, 1796, in-8°; *Réflexions sur le divorce*; *Adresse à la noblesse française sur les effets d'une contre-révolution*; etc. Il a encore publié quelques pièces de poésie; mais l'ouvrage auquel il doit sa réputation est son *Mémoire sur les états-généraux*. Cet écrit l'a mis au rang des premiers publicistes que la révolution a produits. Le comte d'Antraigues était très bel homme; il avait des idées élevées, des vues profondes, beaucoup d'érudition, de l'éloquence, et surtout beaucoup d'habileté. Avec ces qualités il ne pouvait manquer de jouer un grand rôle dans la révolution; mais la versatilité de son esprit lui fit faire un triste usage de ses talents. Jeune encore, il avait donné de grandes preuves de son inconstance. Son véritable nom était Audenel, il n'adopta celui d'Antraigues, qu'après en avoir changé trois ou quatre fois. Dans la suite il fut tour à tour démagogue ardent et aristocrate furibond. Les rois n'avaient point de défenseur plus sélé

ni de plus amer détracteur; fidèle à son ambition seule, il n'est point de moyen qu'il n'ait adopté pour satisfaire cette passion. On lui a fait tenir les propos les plus affreux, auxquels malgré son immobilité, nous avons peine à ajouter foi. « Ici disait-il, » (à Venise) quand un homme suspect, un homme servant la révolution française me gêne, m'inquiète, je m'empresse de le rechercher, je le comble de politesse, et une assée de chocolat, servie à propos, m'en débarrasse. »

AOUST (J.-Maur, marquis d'), ancien officier, s'était retiré, par suite de quelques mécontentements, dans ses terres, près de Donat, où il était né, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse du bailliage de cette ville. Le marquis d'Aoust sentait la nécessité d'une réforme dans l'état; il avait adopté, ainsi que tous ceux de son ordre dont l'esprit était cultivé, des principes philanthropiques qui le déterminèrent à voter aux états-généraux pour la réunion des trois ordres. Réticé à la convention nationale, il se prononça dans le procès de Louis XVI pour la mort et contre le suris, et fit connaître à l'assemblée la lâcheté des habitants de Saint-Amand qui s'étaient osés se défendre contre une faible troupe d'Autrichiens. Le député Aoust fut ensuite envoyé en mission dans les départements du Nord et de Pas-de-Calais, et, à son retour, il fut exclu, en sa qualité de noble, de la société des jacobins. Sous le directoire, il devint commissaire près de l'administration centrale du département du Nord, et, sous le consulat, maire de la commune de Quincy, où il est mort il y a quelques années.

AOUST (Eustache d'), fils du précédent, servait au commencement de la révolution dans le régiment du roi, infanterie. Ayant adopté, ainsi que l'avait fait son père, les nouveaux principes, il obtint un avancement rapide dans l'armée, et fut employé, en 1793, comme général de division, dans la guerre d'Espagne, où il obtint quelques succès mêlés de revers. Les généraux alors payaient souvent de leur tête le coût de s'avoir point triomphé. La naissance du général d'Aoust était un crime plus grand encore. Né son talent, ni son patriotisme, ni l'opinion politique de son père ne purent le sauver. Destitué d'abord, et traduit ensuite devant le tribunal révolutionnaire de Paris, il fut condamné à mort, et exécuté le 1^{er} juillet 1794.

AOUST (le marquis Antoine d'), frère du précédent, n'imita point l'exemple de sa famille; il émigra, et ne reentra en France qu'après l'établissement du gouvernement consulaire. En 1811, il présida le collège électoral de l'arrondissement de Donat; mais, en 1814, il employa tout son crédit à favoriser le retour des Bourbons en France. Après les événements du mois de mars 1815, il fut arrêté pour ce motif et exilé dans un autre département que le sien. Nommé, dans le mois d'août, membre de la chambre dite *intermédiaire*, il a voté constamment avec le côté droit. Il a subi la dissolution entière de cette chambre en 1816.

APOSTOLI (N.), Vénitien, avait été victime des inquisiteurs d'état de Venise; ses souvenirs lui firent prendre une part d'autant plus active à la révolution de 1796 qu'il en fut puni en 1799, lors de l'invasion des Autro-Russes, ayant été déporté en Dalmatie avec le médecin Moscati et d'autres patriotes. Ce fut dans cet exil qu'il composa un ouvrage intitulé: *Lettres Sirianiques*, où l'on trouve des aperçus ingénieux et des critiques locales piquées de verbi. Il publia ensuite à Milan un livre ayant pour titre: *Tableaux du 18^e siècle*. Sous la vice-présidence de M. Melzi-d'Eril, Apostoli fut chargé de quelques missions à Paris, où il fut présenté à Bonaparte, alors premier consul, comme envoyé de la petite république de Saint-Marin. Depuis cette époque, il a

cessé d'être remarqué, étant du reste absolument étranger aux affaires publiques.

APPELLIUS, directeur général des contributions indirectes du royaume des Pays-Bas, est né à Middelbourg, en Zélande, où son père était ministre du culte réformé. Après avoir été notaire, il fit partie de l'assemblée nationale de la république batave, et se livra dès lors aux affaires publiques; une grande activité, et de véritables talents, l'élevèrent bientôt aux premiers emplois; il eut l'habileté de s'y maintenir, malgré tous les changements de gouvernement. Ministre secrétaire-d'état sous Louis Bonaparte, il devint conseiller-d'état de l'empire, après la réunion de la Hollande à la France, conseiller-d'état du royaume des Pays-Bas en 1814, administrateur général des finances pour les provinces belges, et enfin directeur-général des impositions indirectes. M. Appellius, dans toutes ses fonctions, a fait preuve de grandes connaissances en administration, surtout pour la partie des finances. C'est lui qui a organisé le système de l'impôt indirect suivi actuellement en Hollande. En rendant justice à son mérite, on lui reproche un esprit fiscal, et il a parfois éprouvé le désagrément de voir ses propositions rejetées comme injustes et onéreuses à ses concitoyens. Il ne jouit point de la faveur du peuple; mais le gouvernement l'en a dédommagé: il est grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique.

APPERT (B.), jeune encore, s'est déjà fait une grande réputation par d'innombrables services rendus à l'humanité. On lui doit: 1^o *Journal des prisons*, (ouvrage périodique); 2^o *Le livre de tous les ménages, ou l'art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales*, 3^e édition, Paris, Barrois l'aîné, 1813, in-8; 3^o *Manuel théorique et pratique de la méthode d'enseignement mutuel pour les écoles régimentaires*, Paris, Chanson, 1811, in-12; 4^o *Rapport sur l'état actuel des prisons, des hospices et des écoles des départements de l'Alsace, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, etc., suivi de considérations générales sur ces 30 des établissements*, Paris, Chanson, L. Colas, 1814, in-12; 5^o *Traité d'éducation élémentaire, d'après la méthode d'enseignement mutuel, pour les prisonniers, les orphelins et les adultes des deux sexes, etc.*, Paris, L. Colas, 1812, in-22.

APPIANI (Annex), peintre célèbre, naquit en 1754, à Bezio, dans le Haut-Milanais, et mourut à Milan, le 8 novembre 1817. Appartenant à une famille pauvre, quoique noble, il sut réparer les torts de la fortune à force de travail et de constance. Après avoir étudié les principes du dessin sous le chevalier Giudetti, le premier professeur de Milan, il s'attacha à des peintres de théâtre, afin de pouvoir voyager et étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'école italienne. Appiani sut, encore se procurer les moyens de faire un cours d'anatomie, il visita Florence, Parme, Bologne et Rome, et, en ces peintures à fresque de Raphaël excitèrent en lui le plus grand enthousiasme, et fixèrent son goût pour ce genre qui était alors négligé. Il se fit bientôt revivre, le complice de l'église de Saint-Celse à Milan mérita l'admiration générale, et lui valut l'honneur de voir son nom confondu avec celui du célèbre architecte Bramante, qui l'avait construit. Il dut à son talent la protection de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, qui le chargea de l'exécution de plusieurs travaux pour le château de Monza. Après la conquête de l'Italie, par les Français, il fut employé par le général Bonaparte, et jouit auprès de ce prince, quand il fut élevé à l'empire, d'une faveur qui honora également l'artiste et le monarque. Nommé membre de l'institut d'Italie, peintre du roi, chevalier de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer, il en obtint encore une pension de 6000 fr., qu'il perdit en 1814, par

suite des événements qui replacèrent la couronne d'Italie sur la tête de l'empereur d'Autriche. Cette mesure plongea Appiani dans un état voisin de la misère. Chargé d'une famille nombreuse, et réduit à l'impossibilité de travailler par une attaque d'apoplexie dont il venait d'être atteint; il continua de végéter jusqu'à sa mort, exécré d'ennui et d'infirmité. Il existe de ce grand peintre plusieurs tableaux à l'huile très estimés, malgré les critiques dont quelques uns ont été l'objet. Les plus remarquables sont : *Vénus et l'Amour*; *l'Olympe*; *la Toilette de Junon servie par les Grâces*; *l'Entrepreneur de Jacob et de Rachel*; et *Renaud dans les jardins d'Armide*. Ses portraits lui ont également fait une grande réputation; on cite ceux de Napoléon, du prince Eugène et de la vice-reine. Mais c'est dans les peintures à fresque qu'il a surtout excellé; son génie s'est développé dans ce genre d'une manière étonnante, et l'a élevé au rang du Parmigiano et du Corrégio. La coupole de l'église de Saint-Celse, une salle magnifique du palais de Busca, la rotonde du palais de Monza, le plafond du palais Villabonaparte, représentant *Apollon et les Muses*, enfin les salles du Palais-Royal de Milan, ou brille surtout l'apothéose de *Jupiter-Napoléon*, ont rendu son nom immortel. Plusieurs ouvrages d'Appiani n'ont point été achevés, et jusqu'ici aucun peintre n'a osé tenter de les terminer. Privé du secours de maîtres savants, son génie y a suppléé, et lui a ouvert une route nouvelle qui l'a élevé au-dessus de tous ses contemporains. En général, il brille par la pureté du dessin, par la distribution des groupes et par l'éclat de son coloris. Lorsque les Français entrèrent en Italie, Appiani se montra partisan de la révolution; il fut, en 1797, membre du corps législatif de la république cisalpine, et en 1802, électeur dans le collège des doctes.

APPLETON (MISS ELIZABETH), auteur de deux ouvrages estimés sur l'éducation; l'un a pour titre : *Traité d'éducation pour les demoiselles*, et renferme des maximes excellentes et des vues pures quoique souvent exaltées; l'autre, intitulé *l'Education des premières années*, repose sur cette vérité que tout ce qui entoure l'homme exerce une influence certaine sur ses goûts et sur sa destinée; il prouve encore que parfois la religion et la philosophie peuvent se trouver à un haut degré dans le même individu. Miss Appleton a aussi publié un roman moral intitulé *Edgard*, remarquable, ainsi que ses autres productions, par un style brillant, des descriptions pompeuses, et une grande richesse d'imagination. Quoique jeune encore, et malgré les écarts qu'on lui reproche, écarts que toutefois elle partage avec toute la secte des romantiques, elle a associé son nom à celui des femmes qui ont donné un grand éclat à la littérature anglaise. Miss Appleton est née en 1792; elle perdit de bonne heure ses parents, et fut obligée de faire son sort elle-même. C'est presque toujours le moyen de réussir.

AQUILAR (N. d'), général espagnol, né en Andalousie, entra de bonne heure au service, et fut nommé colonel en 1808. La révolution, arrivée à cette époque dans la péninsule, le décida à passer au Mexique, où il obtint bientôt le grade de général. Aquilar fit la guerre contre les indépendants, et fut chargé, au commencement de 1815, d'aller détruire un corps d'insurgés. Il partit de la Vera-Cruz à la tête de douze cents hommes, et, comptant sur la discipline de ses troupes et sur la supériorité de leur nombre, il attaqua les indépendants avec une confiance funeste. Battu complètement et atteint d'une blessure grave, il ne parvint qu'avec peine à s'échapper après avoir perdu un grand nombre de ses officiers. Il n'a plus reparu depuis ce moment parmi les défenseurs des droits de la métropole.

AQUIN-DE-CHATEAU-LION (PIERRE-LOUIS),

éditeur de l'*Almanach littéraire*, est auteur de différents ouvrages : *Le Siècle littéraire de Louis XV*, 2^e édition, 2 vol. 1755; *Lettres sur Fontenelle*, 1751, in-12; *La Phédonie française*, ou *l'Esprit des sept plus grands poètes*, 2 vol in-12, 1764; les *Eloges de Gassend, Crétillon, Montesquieu, Voltaire*, etc. Son *Almanach littéraire*, ou *Eutremes d'Apollon*, compilation en vers et en prose, est moins estimé que l'*Almanach des Muses*, malgré les plaisanteries dont ce recueil a été si souvent l'objet. Aquin-de-Château-Lion ne jouissait pas lui-même d'une réputation brillante; Grimm et Rivarol l'ont écrasé de leurs sarcasmes avec justice. Ce dernier disait en parlant de lui et de son père, célèbre organiste : *on souffla pour le père, on siffla pour le fils*. Il était né à Paris en 1721, et mourut en 1796.

ARAGO (DOMINIQUE-FRANÇOIS), membre de l'académie des sciences, section de l'astronomie, est né à Estagel, près de Perpignan, le 26 février 1786. Son enfance fut loin d'annoncer ce qu'il serait un jour, à 14 ans il ne savait pas lire, et à 20 il s'était déjà placé au premier rang parmi les savants de l'Europe. Après avoir été élève de l'école polytechnique et secrétaire du bureau des longitudes, il fut chargé, avec M. Biot et les commissaires espagnols Chais et Rodrigues, de l'expédition du travail relatif à la mesure de l'arc du méridien terrestre qui a servi de base au nouveau système métrique. Ce travail, commencé par MM. Méchain et Delambre à Dunkerque, devait être continué jusqu'à Barcelonne, mais la guerre empêcha de le terminer. M. Arago, arrêté par suite de l'invasion des Français en Espagne, resta quelque temps détenu dans la forteresse de Rosen, fut pris en revenant en France par un corsaire d'Alger, et était sur le point d'être fusillé lorsqu'il obtint sa liberté par l'entremise du consul français, et arriva enfin dans sa patrie pendant l'été de 1809. Ses nombreuses découvertes sur le magnétisme, fondent son plus beau titre à l'illustration, ainsi que la nouvelle théorie des fluides impondérables, dont la première idée remonte à Roger Bacon, mais à laquelle les travaux de M. Arago ont donné une importance telle qu'on peut la regarder comme lui appartenant. Cette théorie que les expériences de MM. Ampère, Fresnel et OERsted ont beaucoup contribué à répandre dans le monde savant, considère le calorique, la lumière, l'électricité, le galvanisme et le magnétisme, comme des phénomènes produits par les vibrations différemment modifiées d'un fluide unique (l'éther). Cette doctrine qui a encore besoin pour faire autorité de la sanction du temps, renverse tout l'édifice de la théorie newtonienne de l'émission. M. Arago est avec M. Gay-Lussac, le fondateur des *Annales de physique et de chimie*, recueil périodique fort estimé. Il est le premier Français qui ait obtenu la médaille que décerne tous les ans la société royale de Londres, pour les plus belles découvertes en physique et en chimie, et ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il l'obtint dans cette circonstance à l'unanimité des suffrages, bien qu'il se soit souvent montré peu disposé à reconnaître la supériorité que s'attribuent les savants anglais sur ceux des autres nations. Comme citoyen, M. Arago n'a pas moins de droits à l'estime de ses compatriotes; son caractère ferme et indépendant lui aurait déjà peut-être fait perdre les places qu'il remplit avec tant de distinction, si le ministère n'avait compris l'impossibilité de le remplacer. Il fut le premier élève de l'école Polytechnique qui donna un vote négatif pour le consulat à vie. Toutefois Napoléon qui se connaissait en hommes, ne lui mit point mauvais gré de cet acte de courage, et ne mit aucun obstacle à son avancement. Les résultats des travaux de M. Arago sont pour la plupart consignés dans les journaux scientifiques et dans les mémoires de l'institut. Il passe à juste titre pour l'un des sa-

vants les plus distingués de l'Europe. Professeur d'analyse, de géométrie, et d'arithmétique sociale à l'école Polytechnique, il est également membre du bureau des longitudes à l'Observatoire. Ses cours publics sont très suivis; la profondeur de ses connaissances et la clarté de ses démonstrations y attirèrent une foule d'auditeurs.

ARAGON (M^{me}), née Alexandrine Gloux, en 1786. On lui doit la traduction estimée de *l'Histoire d'Angleterre* de Goldsmith et de Coates, continuée jusqu'à nos jours, 6 vol. in-8°, 1825 et 1826. Elle a publié sous le nom de Renée Royer, *Elgiva ou la vengeance d'un moine*, roman historique, 1 vol. in-12, 1824; et en société avec M^{me} Marie d'Heures, la traduction de *Madeline ou mémoires d'une jeune écossaise*, 3 vol. in-12, 1822; *Adieu*, 3 vol. in-12, 1825. Enfin on lui attribue la *Petit dictionnaire des anecdotes de l'amour*, par une société de jeunes veuves, in-8°, 1826.

ARANÇEY (le baron d'), officier long-temps avant la révolution, né à Vitry-le-Français, servit, en 1793, à l'armée des Pyrénées, et fut ensuite dénoncé comme ayant fait remplir les cartouches de son pour arrêter les succès des armées républicaines. M. d'Arancey se justifia du crime dont il était accusé, fit les campagnes d'Italie et de Russie sous Napoléon, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Après les désastres de l'armée française en 1814, il adhéra à l'abdication de l'empereur, et fit sa soumission au gouvernement du Roi. M. d'Arancey était alors commandant de la garde nationale de Vitry. Le Roi le maintint dans le grade de maréchal-de-camp, et lui accorda la croix de chevalier de Saint-Louis. Il est en outre officier de la légion-d'honneur et chevalier de la couronne de fer.

ARANDA (DON PEDRO-PABLO-ABONEDA BOLSA), ministre de Charles IV, né à Saragosse, en 1716. Il fut, même sous la simarre ministérielle, un des philosophes de nos temps modernes; et l'Espagne la contrée peut-être la moins philosophique de tout le continent, est encore aujourd'hui étonnée de l'avoir produit. Descendant des anciens rois de Navarre, sa jeunesse belliqueuse rappela le noble sang qui coulait dans ses veines. Il fit les guerres de 1740, et fut laissé pour mort à la bataille mémorable de Campo-Santo; ce ne fut que deux jours après qu'un de ses domestiques le retrouva sur un monceau de cadavres, lit sanglant où il donnait encore quelques signes d'existence. Croyant avoir suffisamment acquitté sa dette à l'héroïsme militaire, il se livra tout entier à la culture des sciences et à l'étude de la diplomatie. Il rechercha et obtint, en 1758, l'ambassade de Pologne, il s'y concilia tellement la confiance de son gouvernement, qu'à son retour on lui confia le grade de capitaine général du royaume de Valence. Peu de temps après, le roi Charles III le prenant en affection, le nomma président du conseil de Castille. Ce fut dans l'exercice de ces hautes fonctions qu'il montra combien il était peu favorable aux jésuites, aux moines, égarés à l'inquisition; il se garda donc bien de calmer la vive rancune que Charles III gardait contre les jésuites, qu'il finit à l'exemple de la France, par expulser de ses états. Le comte d'Aranda s'était trop mis en évidence dans ce coup d'état, pour n'avoir pas provoqué contre lui l'inquisiteur, le clergé et tous ceux de la cour qui regrettaient les jésuites. Ses ennemis surent si bien circonvenir l'esprit de Charles III, que ce prince ne pouvant consentir à la disgrâce entière d'un de ses serviteurs dont il connaissait les talents, et dont il appréciait les services, l'éloigna seulement en lui donnant l'honorable ambassade de France. Il la conserva neuf ans, et pendant ce temps il fit à Paris les délices des sociétés les plus distinguées, y devint l'ami des savants et même des encyclopédistes; aussi son hôtel fut-il un

lieu de réunion pour la plupart des beaux esprits de la cour et de la ville. Quelques discussions qu'il eut avec le marquis de Florida-Blanca, le fit rappeler en 1754. Bientôt après Charles III étant mort, Aranda fit partie du nouveau ministère, mais un ministre bel esprit et philosophe ne pouvait convenir au système que la faveur naissante de don Manuel Godoi, commençait à faire dominer dans le gouvernement. Un jour le roi présidant le conseil d'état, le comte d'Aranda se permit des observations assez franches contre l'administration du favori. Rentré chez lui afin de prévenir l'exil auquel il s'attendait, il fit atteler sa voiture pour se rendre en Aragon, dans une de ses terres; il allait se mettre en route, quand on vint lui apporter l'ordre de son exil, « Vous voyez, dit-il au porteur du message ministériel, que j'avais prévu cet ordre du roi, et que je m'empressais d'y obéir. » Ce fut en Aragon qu'il termina sa carrière, en 1794.

ARANZO (AZEVEDO, chevalier d'), un des membres les plus distingués du corps diplomatique en Portugal; ses missions n'ont pas en un grand éclat: elles se trouvent en quelque sorte perdues dans le cahos des révolutions au sein desquelles elles ont dû se confondre. C'est ainsi qu'il fut envoyé en Hollande pour l'ouverture de la convention batave, réunie sous le sabre des Français victorieux. Son ambassade à Paris, en 1796, eut pour objet de faire obtenir grâce au Portugal auprès de la fière république française. La reine de Portugal ayant refusé sa sanction au traité qu'avait obtenu son ministre, le directoire, qui se jouait du droit des gens, se vengea sur l'ambassadeur portugais, qu'il fit renfermer au Temple, servant alors de prison d'état. Le directoire, honteux enfin de sa conduite brutale, mais ne voulant pas la désavouer, fit échapper de prison le chevalier d'Aranzo. Ce noble portugais ayant ainsi recouvré sa liberté, se dégoûta de la diplomatie, et consacra tous ses loisirs au culte des Muses. On a de lui des odes pleines d'images et d'harmonie, que ne désavoueraient pas nos littérateurs du premier ordre.

ARBAUD DE JOUQUES (JOSEPH-CHARLES-ANDRÉ); son père, président à Mortier, au parlement de Provence, périt à Lyon, sur l'échafaud, en 1793. Pour lui, reçu chevalier de Malte en 1791, il émigra presque aussitôt avec ses deux frères, servit dans l'armée de Condé, et y obtint la croix de Saint-Louis. Après le 18 brumaire, il fut du nombre de ces émigrés qui sollicitèrent et obtinrent leur rentrée en France. La reconnaissance l'attachant au chef du gouvernement, dont la main puissante fermait les abîmes de l'anarchie, il accepta des fonctions publiques dans le nouvel ordre de choses; il fut d'abord sous-préfet d'Aix, ensuite préfet des Hautes-Pyrénées. La sagesse et l'énergie qu'il montra dans son administration lui méritèrent plusieurs fois des éloges publics du chef de l'empire, qui n'en était pas prodigue. M. Arbaud s'était tellement acquis l'estime de ses administrés, qu'il fut conservé dans sa préfecture, en 1814, après la restauration. L'événement du 20 mars n'ayant pu le détacher de la cause monarchique, où il retrouvait le culte de ses pères, les affections et les serments de sa première jeunesse, il resta dans la vie privée pendant les cent jours. Mais au second retour du Roi, il eut la préfecture de la Charente-Inférieure, ensuite celle du Gard. La dernière crise qui, à peine affirmée, venait d'ébranler le trône, donna à son zèle une exaltation qui le porta malheureusement bien au-delà des bornes de la modération; ses proclamations trop peu mesurées dans leurs expressions exaspérèrent des passions qui n'attendaient qu'un mot de l'autorité pour dégénérer dans tout le département en guerre civile. Les anciennes discussions religieuses entre les protes-

tants et les catholiques venaient se confondre avec les animosités politiques, les ressentiments personnels s'annonçant avec le caractère de la discorde qui disente, la torche incendiaire à la main, le magistrat du Gard, au lieu d'adoucir toutes ces passions furibondes, qui ne faisaient entendre que les vociférations du massacre, prit imprudemment parti pour des fureurs qui semblaient prendre leur source dans le royalisme, et ne vit pas que le royalisme était égaré. Le général Lagarde, commandant du département fut massacré : les assassins absous par l'influence forcée qui dominait alors ce malheureux département, furent portés en triomphe par d'autres forcés. Le préfet ne désavoua pas les excès d'un tel délire ; aussi le gouvernement lui retira sa confiance. M. Arbaud de Jouques avait publié, en 1811, une imitation des poésies d'Ossian, qui est restée dans l'oubli qu'elle méritait ; rien en effet de plus médiocre que cette production. M. Arbaud de Jouques, étant rentré dans la carrière militaire, est aujourd'hui maréchal-de-camp en activité de service.

ARBAUD DE JOUQUES (N. le comte d'), qui avait servi comme son frère le préfet dans l'armée de Condé, entra avec lui en France, après le 18 brumaire. Il était, sous le gouvernement impérial, chef d'escadron dans un régiment des gardes d'honneur de Napoléon : il fut nommé colonel le 25 juillet 1814, et commanda la légion de la Charente, devenue 42e de ligne. Nommé maréchal-de-camp, il a été employé en cette qualité dans la campagne de 1823, où il faisait partie du deuxième corps ; il est chevalier de l'ordre de Saint-Louis et commandeur de celui de la légion d'honneur.

ARBAUD-MISON (BACH-**PHILIPPE-AUGUSTE**, le comte), frère des deux précédents, servit d'abord dans le régiment du roi, dragons ; entra dans l'ordre de Malte en 1796, émigra ensuite, et devint colonel de cavalerie au service d'Autriche. Il entra aussi en France après le 18 brumaire, resta sans emploi jusqu'en 1811, époque où il fut nommé chef d'escadron des gardes d'honneur du département des Bouches-du-Rhône. Il fit en cette qualité les campagnes de 1813 et 1814, en Champagne, et donna des preuves de bravoure et d'un grand talent à la Fère, en Tardenois, où, à la tête de soixante gardes d'honneur, il mit en fuite trois cents hommes. En septembre 1815, il fut nommé colonel de la légion départementale du Cher, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Depuis il est devenu maréchal-de-camp et officier de la légion d'honneur.

ARBAUD (**ANDRÉ-ÉLÉAZAR**), père des précédents, né à Aix, où il avait été long-temps domicilié, et ancien président au parlement de Provence, s'était réfugié à Lyon, avec un grand nombre de magistrats des différents tribunaux des provinces méridionales, pour échapper aux troubles du Midi. Son nouveau domicile ne lui fut pas plus favorable. Arrêté dans cette ville, et traduit devant la commission militaire le 6 nivôse an 2 (26 décembre 1793), il fut condamné à mort, et subit sa sentence le même jour à l'âge de cinquante-sept ans.

ARBAUD (N.) habitait Marseille lorsqu'il fut nommé commandant des troupes destinées à résister à la tyrannie que la commune de Paris exerçait sur la convention nationale, et qui pesait ensuite sur toute la France. Il avait en tête le général Carteaux, qui, méprisant des troupes levées à la hâte, et mal disciplinées, ne prit aucune des précautions d'usage, et fut complètement battu. Arbaud ne jouit pas long-temps des avantages que sa victoire lui avait procurés. Carteaux reçut des renforts, reprit l'offensive, et battit l'armée marseillaise. Après un combat sanglant, le brave Arbaud, blessé et fait prisonnier, fut condamné à mort. Sa perte entraîna celle de deux de

ses parents. Joseph-Victor Arbaud, juge-de-peace à Marseille pendant l'insurrection, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de cette ville, le 4 pluviôse an 11 ; et Joseph Arbaud, né à Grenoble et domicilié à Lyon, livré à la commission militaire, fut aussi condamné à la peine de mort le 21 Trimaire an 2 (11 décembre 1793).

ARBAUD (**JEAN-PAUL**), ancien juge au tribunal civil du Var, a fait parler de lui, en 1819, à l'occasion d'une singulière pétition qu'il présenta à la chambre des députés, ayant pour objet la demande d'une loi de prévoyance en cas de mort, de *démision* ou de *destitution* du Roi. La chambre, sur la proposition même du côté gauche, déléga cette pétition au ministre de la justice. L'auteur, mis en jugement, fut condamné à huit mois d'emprisonnement, 100 fr. d'amende et aux frais.

ARBERG (comte d'), général au service de l'Autriche, fut employé, en 1789, contre les insurgés brabançons. Les patriotes le bloquèrent dans la ville de Gand et le forcèrent à capituler. La plupart de ses opérations ne furent guère plus heureuses, car il fut bientôt forcé d'évacuer les provinces insurgées. Tous ces revers et les désagréments qui en furent la suite le dégoûtèrent du service au point qu'il prit sa retraite, et alla vivre obscurément dans ses terres. Il mourut à Bruxelles en 1813.

ARBERG-DE VALLENGIN (**CHARLES-PHILIPPE** d'), fils du général autrichien de ce nom. S'étant attaché à la cour de Napoléon, dont il fut chambellan, quoique Belge, il passa pour un des plus élégants et des plus aimables Français de cette cour qui se ressentait un peu de la rudesse des camps. Le jeune d'Arberg, par sa bravoure personnelle, son esprit orné et son caractère chevaleresque, rappelaient les beaux jours de la cour de Louis XV. Il eut une mission diplomatique à Saint-Petersbourg, qu'il remplit honorablement. Capitaine des gendarmes d'ordonnance à Tilsitt, il s'y montra un des plus braves de cette armée de héros. Après les événements de Bayonne, si funestes à la gloire de Napoléon, il eut la triste mission d'escorter les princes d'Espagne, conduits à leur prison de Valençay. Quelque temps après il fut préfet à Brème, et dans les circonstances critiques de 1823, son habileté parvint à maintenir la paix dans les villes anstéatiques malgré les troubles sérieux qui commençaient à les agiter. La mort enleva, le 18 mai 1814, cet intéressant jeune homme à l'armée et à ses amis. Il a laissé dans la douleur, sa mère et deux sœurs, dont l'une est mariée au général Mouton, comte de Lobau, et la plus jeune au lieutenant-général Klein.

ARBOD (le baron), officier de la légion d'honneur, commandait le 14e régiment de ligne. Employé à l'armée d'Aragon, sous les ordres du maréchal Suchet, il fut un des guerriers dont nous eûmes à déplore la perte à Yecla, Gualatta et Barja les 21, 12 et 13 avril 1813.

ARBOGAST (**LOUIS-FRANÇOIS-ANTOINE**), né à Mutzig, en Alsace, le 4 octobre 1759. Ancien recteur de l'université de Strasbourg, ensuite professeur de mathématiques à l'école centrale du département du Rhin, correspondant de l'institut de France et de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, il fut membre de l'assemblée législative et de la convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention jusqu'à la paix. Cette assemblée le nomma membre de la commission chargée de vérifier le télégraphe de Chappe ; il fut aussi du comité auquel on renvoya l'examen de la conduite du fameux Carrier. Après la session conventionnelle, Arbogast reprit ses études de mathématiques, et fit, sur une des parties les plus importantes de cette science, un mémoire qui fut couronné par l'académie de Saint-Petersbourg, dont il devint correspondant. On a de

lui un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures*, et un ouvrage très estimé sous le titre de *Calcul des dérivations et de ses usages dans la théorie des suites, et dans le calcul différentiel*. Ce savant qui tient un rang distingué parmi nos géomètres, mourut en avril 1803.

ARCAMBAL (N.), il a successivement été secrétaire de la guerre sous le comte de Saint-Germain, le prince de Montbarey et le maréchal de Ségur; il le devint encore sous M. Lamoignon-Pin et sous M. Deportail. Nommé ensuite archiviste du dépôt de la guerre, il a obtenu sa retraite après 40 ans de service dans ces différentes fonctions.

ARCAMBAL (JACQUES-PAULIN), frère du précédent. Il n'avait que 17 ans lorsqu'il entra dans la maison militaire du roi. Nommé sous le ministère du maréchal de Ségur d'abord élève adjoint, ensuite commissaire des guerres, il servit en cette qualité sous le maréchal de Clermont-Tonnerre en Dauphiné, et sous le maréchal de Broglie au camp d'observation sous Metz. Dans les premières guerres de la révolution, il fut employé comme commissaire ordonnateur aux armées du Nord et de l'Ouest, ensuite le directeur l'adjoignit au ministre de la guerre Pétiet, pour la direction du matériel de la guerre. Il continua ce service sous le ministre Schérer; quelque temps après il fut envoyé comme ordonnateur dans l'armée, qui, sous le général Championnet, était destinée à l'occupation militaire du royaume de Naples. La république parthénopeenne ayant été constituée sous l'influence française, il eut le portefeuille de la guerre dans ce nouveau gouvernement. Les Français ayant dû faire retraite, M. Arcambal revint en France; alors le ministre Berthier l'employa comme secrétaire général de son département; et lors de la formation du camp de Boulogne, il fut l'un des ordonnateurs en chef de la *grande armée*. Après avoir servi dans la campagne d'Allemagne, qui suivit la levée du camp de Boulogne, il suivit Joseph lorsqu'il alla prendre possession du trône de Naples, devint ministre de la guerre sous le nouveau roi, et intendant de sa maison. Il continua ces importantes missions sous Murat, successeur de Joseph, qui venait d'obtenir le trône d'Espagne. Mais en 1814, Murat s'étant déclaré contre son bienfaiteur et son beau-frère, M. Arcambal désavoua avec indignation une défection aussi perfide, abandonna ses titres, ses honneurs, la fortune qu'il possédait à Naples, et revint en France. Lors de la restauration, le Roi le nomma inspecteur en chef aux revues, et l'honora de la croix de Saint-Louis. Il jouit maintenant d'une retraite à laquelle lui donnent droit son âge et ses longs services.

ARCHAMBAULT (N.), avocat, fut électeur et juge aux tribunaux de district, avant 1790. Il se trouvait, en 1797, président de l'une des sections de Paris, insurgées contre la convention. Après la journée du 13 vendémiaire, le parti victorieux le fit juger par une commission militaire et condamner à mort. Mais les mesures révolutionnaires n'étaient plus de saison à cette époque; on craignait de rappeler les égorgements de 1793. Aussi toutes les condamnations qui suivirent l'affaire du 13 vendémiaire, n'étaient plus que de vaines menaces. M. Archambault profitant de l'insouciance de l'autorité, parvint à se soustraire par la fuite à la condamnation. Deux ans après s'étant présenté au tribunal criminel du département de la Seine, il fut acquitté à l'unanimité. Il est aujourd'hui doyen du barreau de Paris.

ARCHENHOLTZ (chevalier d'), un des écrivains allemands les plus remarquables par son originalité et par son esprit d'indépendance. Après avoir suivi quelque temps la carrière des armes, et avoir fait la plupart des campagnes de la guerre de sept ans, le désir de s'instruire dans la littérature des di-

vers pays, le fit voyager dans les principales contrées de l'Europe. Il rendit publiques les relations de ses voyages, comme c'est assez l'usage de nos philosophes nomades. Dans les observations qu'il publia sur les mœurs et le gouvernement de l'Angleterre, on reconnaît la sagacité d'un observateur aussi caustique qu'ingénieux. Enfin, M. Archenholz s'étant fixé à Hambourg, il y rédigea une *Mienerische allerhand*, ouvrage périodique qui a servi de modèle à la *Miener française*, qui fit tant de bruit dans les premières années de la restauration. M. Archenholz s'honora dans cette production par le courage avec lequel il parla, en 1793, contre la détention du général Lafayette par le gouvernement autrichien. Le général, du fond de sa prison, l'en remercia par une lettre qui se trouve rapportée dans l'histoire de France de M. Toulougeon. On a encore de M. Archenholz une histoire de la guerre de sept ans, ou la partialité allemande se fait trop remarquer.

ARCHIMBAUD (le marquis d'), membre de la chambre de 1815, dite la chambre introuvable, à laquelle il fut nommé par le département de Vaucluse, y vota constamment avec la majorité; mais il s'est peu fait remarquer à la tribune. Particulièrement occupé de finances, il a soumis à l'Assemblée et fait imprimer un rapport sur la nécessité de faire des réformes et des réductions dans les dépenses intérieures de la chambre.

ARÇON (JEAN-CLAUDE-ÉLÉONORE LEMICHAUD d'), né à Pontarlier, en 1733, mort le 17 juillet 1800, à la Tuilerie, belle terre qu'il avait achetée près d'Auteuil. Après Cohorn et Vauban, le général Arçon tient le premier rang dans le génie militaire: ses heureuses dispositions se manifestèrent dès sa première jeunesse. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; Arçon substitua l'habit d'ingénieur à celui d'abbé sur son portrait qu'on venait d'achever; on comprit alors sa véritable vocation, et on eut la sagesse de ne pas s'y opposer: aussi l'envoya-t-on à l'école de Mézières, en 1754. En 1755, il fut fait ingénieur ordinaire, servit en cette qualité dans la guerre de sept ans, et mérita l'éloge de ses chefs au siège de Cassel. Il fut chargé, en 1774, de lever la carte du Jura et des Vosges; ce fut alors qu'il imagina une nouvelle manière de laver, qui fut regardée comme une heureuse invention, produisant bien plus d'effet que le lavis ordinaire. Ce fut, en 1780, au siège de Gibraltar, qu'il développa toute la supériorité de son génie dans la partie la plus savante de la théorie militaire. Après quelques expériences sur la combustion, Arçon imagina des batteries insubmersibles et incombustibles destinées à entamer le corps de la place, du côté de la mer, tandis que, par d'autres batteries avancées sur le rivage, on devait prendre de revers les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de face. Il fit revêtir ses batteries d'une forte cuirasse en bois, les couvrit d'un blindage assez fort pour résister aux bombes, et y ménager une circulation d'eau entretenue par des pompes, pour les garantir du feu. Au moyen d'un lest pour contrebalancer le poids de l'artillerie, il établit un équilibre parfait. Ces machines furent soutenues par des chaloupes canonnières, des bombardes et des vaisseaux de ligne qui devaient manœuvrer sur divers points, afin d'occuper les assiégés et de les obliger à plusieurs diversions. Cent cinquante pièces de canon étaient réparties dans cinq machines à deux rangs de batterie, et dans cinq autres à un seul rang; ce fut le 13 septembre 1782, que ce moyen si savamment combiné fut mis à exécution. Le démon de l'intrigue sut rendre inutiles ces belles conceptions d'un genre audacieux. L'armée combinée de France et d'Espagne qui assiégeait Gibraltar, se trouvait composée des troupes des deux nations jalouses l'une de

l'autre, et dont les chefs militaires affectaient la plus fière indépendance des uns à l'égard des autres. Dans l'armée française surtout était l'élite des jeunes seigneurs de la cour qui regardaient presque d'Arçon comme un officier parvenu, quoiqu'il fût cependant gentilhomme d'ancienne race. On ne parla donc qu'avec prévention de ses innovations hardies. Les anciens dans l'armée du génie virent avec jalousie l'essor qu'il voulait prendre; ils redoutaient son succès comme un échec à leurs réputations; on manœuvra donc pour faire avorter son entreprise. De dix prames qui devaient agir simultanément, deux seulement mirent à la voile, n'étant suivies des autres qu'à une grande distance: elles essayèrent tout le feu de la place, et le défaut d'ensemble fit manquer l'opération. D'Arçon se disposait à réparer cet échec, lorsque ses envieux comblèrent leurs espérances en obtenant de faire livrer aux flammes les batteries flottantes, sous prétexte d'empêcher l'ennemi de s'en rendre maître. Elliot qui commandait pour les Anglais la ville assiégée, sut rendre justice aux talents de l'ingénieur français, et fit publiquement le plus grand éloge de sa belle invention, et des combinaisons savantes qui l'avaient fait concevoir. Ceux qui, pendant la révolution, se trouvaient à la tête du gouvernement, surent mieux apprécier les talents du général d'Arçon. Employé dans l'armée qui envahissait la Hollande sous les ordres de Picbegré, on lui dut la prise de Bréda et de Gertruydenberg. Le comité de salut public et le directoire, appelèrent constamment le général d'Arçon dans les conseils et les comités militaires dont il était l'âme. Enfin devenu membre, en 1799, du sénat conservateur, il pouvait se promettre de jouir désormais d'un repos qu'il avait acheté par de longs et d'âpres services. Il ne survécut pas long-temps à la carrière qu'il avait parcourue d'une manière aussi active que glorieuse; il mourut l'année suivante. Il serait trop long de citer tous les ouvrages qu'il a publiés sur les nombreuses parties du génie militaire; ceux que les stratèges regardent comme des livres classiques, sont : 1° les *Considérations sur l'influence du génie de l'urban dans la balance des forces de l'état*, 2° *Examen détaillé de l'importante question de l'utilité des places fortes et des retranchements*; 3° *De la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs*; 4° *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*.

ARCONVILLE (GENEVIEVE-CHARLOTTE d'ARROS-THIROUX d'), naquit le 17 octobre 1720, et mourut le 13 décembre 1805. Cette dame, belle-sœur du vertueux Angran d'Alleray, eût eu la réputation des Lespinasse, des Doubles, des du Desfant et des Duchatelet, si sa modeste n'eût pas encore été au-dessus de ses rares talents. C'était comme malgré elle qu'elle se livrait à son goût pour la culture des sciences et des lettres; elle trouvait si ridicule la conduite de tant de femmes savantes dont elle était contemporaine, qu'elle aurait eu honte que l'opinion pût l'assimiler à ces *vingt* de la littérature. On sait avec quelle prudence scientifique elles rassemblaient tous les beaux esprits de la cour et de la ville; elles faisaient annoncer fastueusement par tous les échos littéraires, les plus légères productions échappées de leur plume. Mme d'Arconville liée avec les Macquer, les Jussieu, les Anquetil, les Lavoisier et les Malherbes, conservait avec ces savants l'ingénieuse simplicité d'un timide élève avec ses maîtres. Dans toutes les productions qu'elle publia, elle garda constamment l'anonyme le plus absolu; elle s'attacha principalement aux traductions anglaises. C'est à elle que notre littérature doit les meilleurs romans de Littleton et de Mme Behn; elle en a composé quelques uns, mais qui sont aujourd'hui presque entièrement oubliés; cependant on lit encore avec intérêt *Dona Gratin d'Albide*, histoire portugaise. Passant bientôt

aux genres les plus élevés de la science, elle a traduit les *Lepous de chimie de Schœ*, avec des observations que Lavoisier n'aurait pas désavouées. Sous le nom de M. Sue, elle a traduit également de l'anglais le *Traité d'ostéologie de Moro*; et enfin n'étant pas étrangère au genre historique, elle a publié la *Vie du cardinal d'Orsini*; celle de *Marie de Médicis*, et l'*Histoire de François II, roi de France*. Ces ouvrages certes n'ont pas le nerf et la profondeur qui doivent caractériser une histoire; on s'amuse même de la prétention d'une femme qui veut se montrer plus habile administrateur que Sully; la femme la plus forte en littérature laisse toujours deviner les défauts de son sexe.

ARCY (N. d'), colonel du 6^e de ligne, fut employé, en 1823, dans le troisième corps de l'armée des Pyrénées.

AREMBERG (Louis Eschmann duc d'), né à Bruxelles, en 1730, mort en 1820. Il épousa une demoiselle du nom et de la famille Laursgais; peu de temps après son mariage il perdit la vue à une partie de chasse. Quoiqu'il menât une vie très paisible à sa belle terre d'Enghein, la révolution du Brabant fit naître en lui quelques velléités d'ambition; il crut même quelque temps qu'à la faveur des troubles, il pourrait se faire nommer duc de Brabant. Son espérance étant trompée, il retomba dans cette apathie qui tenait peut-être à son état de cécité. Il était par sa naissance et sa fortune un trop grand personnage de la Belgique, pour que Bonaparte s'étant déclaré empereur, ne le fît pas entrer dans le sénat. Les événements de 1814 ayant séparé les Pays-Bas de la France, le duc d'AreMBERG s'empressa de reconnaître le nouveau royaume qui venait de se former du riche héritage de l'ancienne maison de Bourgogne.

AREMBERG (PAULIN, prince d'), fils du précédent, né le 28 avril 1785. Des sa première jeunesse il fut produit à la cour de Napoléon qui voulut l'allier à sa famille pour s'attacher une maison tenant le premier rang dans la noblesse des Pays-Bas; il épousa donc, le 1^{er} février 1808, Mlle Stéphanie Tascher de Lapagerie, nièce de l'impératrice Joséphine. Ce mariage que l'intérêt et l'ambition avait fait contracter, ne fut pas heureux; cependant il rendit plus vif l'attachement que le jeune d'AreMBERG avait voué à Napoléon. Presqu' aussitôt son mariage, il monta à Liège et à ses frais un régiment de chasseurs à cheval, dont il fit présent à Napoléon qui l'envoya à la tête de ce régiment faire la guerre d'Espagne, où il arriva en 1809. Il s'y conduisit avec bravoure, fit même plusieurs actions d'éclat; mais il se laissa surprendre à Carares, le 28 octobre 1811. Fait prisonnier il fut conduit en Angleterre où il resta jusqu'en 1814, époque à laquelle les chances de la guerre avaient forcé les armées françaises d'évacuer la Belgique qu'elles occupaient depuis près de 20 ans. Ce fut au retour du prince d'AreMBERG dans son pays natal, que sa jeune épouse ayant toujours senti pour lui une antipathie qu'elle ne pouvait vaincre, forma devant les tribunaux de Paris une demande en nullité de mariage. Cette affaire éprouva de grandes difficultés, car l'esprit du nouveau gouvernement tendait à donner plus de sévérité aux meurtres domestiques; cependant le mariage fut déclaré nul afin de se dispenser de prononcer le divorce. Le prince, redevenu libre, épousa, en 1819, une princesse de Lobekwitz. Depuis la mort de son père, il a pris le titre de duc et du service dans les armées du roi des Pays-Bas.

AREMBERG (Auguste, prince d'), oncle du précédent, et frère du duc Louis Engelbert, né à Bruxelles en 1753. Il a d'abord été connu sous le nom de comte de Lamareck. Ce nom lui avait été imposé par son aïeul maternel, qui lui transmit, a

cette condition, la propriété du régiment de Lamarch. Ce régiment était au service de France, et fut envoyé dans les Indes en 1780; le comte de Lamarch y passa avec lui, et se battit en quelques rencontres contre les Anglais, avec qui nous étions en guerre. Lorsqu'il fut question d'embarquer son régiment, plusieurs officiers en parurent mécontents; un d'eux même, nommé Ferron, donna sa démission. En 1814, cet officier, devenu chambellan du roi de Suède, se ressouvint de quelques propos railleurs que son ancien colonel avait tenus sur lui. Il lui en fit demander raison. Le duel eu lieu, et le chambellan fut tué. Jusqu'en 1788, le comte de Lamarch s'était fait connaître honorablement des principales cours de l'Europe, entre lesquelles il partageait ses loisirs; mais les deux révolutions qui éclatèrent presque en même temps en Belgique et en France le produisirent comme un personnage important. Il appartenait à ces deux pays ou par sa naissance, ou par ses propriétés; car il possédait d'assez grands domaines dans la Flandre française. En Belgique, il s'unifiait au duc d'Areberg, son frère, pour favoriser la cause des insurgés. En France, nommé député de la noblesse aux états-généraux, on le vit également se déclarer pour le parti opposé à la cour, quoique le caractère de cette opposition fût bien différent. Les moines avaient fomenté la révolution belge, tandis qu'en France les lumières qui avaient pénétré dans toutes les classes de la société avaient fait sentir le besoin d'un changement dans le système politique. Le comte de Lamarch se garda bien de se jeter dans la tourbe des agitateurs; il ne rechercha que la société des personnages les plus distingués du côté gauche. Le choix de ses amis lui fit honneur. Sa liaison fut intime avec Talleyrand et le fameux Mirabeau; mais bientôt il abandonna les principes de la révolution pour se rapprocher de la cour. Il devint même, avec le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche, le conseil intime du cabinet des Tuileries. Il promit au roi de lui ramener Mirabeau, et tint sa promesse. Cette conquête qu'il venait de faire sur les opinions et la conscience politique de ce grand orateur aurait eu peut-être les résultats les plus décisifs en faveur de la cause monarchique si une mort prématurée, dont la cause est restée inconnue, n'eût enlevé Mirabeau trop tôt à son parti. Ce fameux personnage mourut entre les bras du comte de Lamarch, qui fut son exécuteur testamentaire. Après la mort de Mirabeau, le comte de Lamarch resta plus dévoué que jamais aux intérêts de la cause royale. La révolution ayant pris décidément le dessus, et le trône avili étant prêt à s'écrouler, le comte se retira en Autriche où il prit du service militaire, sans cependant avoir été mis en activité à la tête d'aucun corps. Cependant le baron Thugut l'employa dans quelques négociations contre la France pendant que Bonaparte couvrait l'Italie entière de ses trophées. Napoléon s'en souvint lorsqu'il se fut rendu maître du gouvernement; car le comte de Lamarch, ayant fait quelques démarches pour partager les destinées de son frère, le duc d'Areberg, membre du sénat, se vit fermer, en France, la porte des honneurs et des dignités. Il resta donc à Vienne au service du gouvernement autrichien. Aussitôt la formation du royaume des Pays-Bas, il revint à Bruxelles, où il est encore général de division, sous le nom de prince Auguste d'Areberg qu'il a repris. Les réfugiés français qui se trouvent à Bruxelles n'ont pas trouvé auprès de lui l'accueil et la protection qu'ils espéraient d'un ancien membre de l'assemblée constituante, et surtout d'un ancien ami de Mirabeau.

ARENA (JOSSEPH), né en Corse. La carrière militaire fut celle de sa jeunesse. D'abord chef de l'un des bataillons de la première levée, il servit avec assez

de distinction en qualité d'adjudant-général au siège de Toulon. Son nom fut cité honorablement dans les rapports officiels. Le département de la Corse le députa, en 1796, au corps législatif. On ne le vit monter à la tribune qu'une seule fois; ce fut pour proposer des mesures de rigueur contre la Corse, son pays natal, où se manifestaient quelques symptômes d'agitation; mais il se fit autrement connaître par l'animosité avec laquelle il se déclara contre Bonaparte. Cette haine paraît avoir été héréditaire entre sa famille et celle de Napoléon. Le 18 brumaire ayant abandonné les destinées de la France à l'entière discrétion de son compatriote, Arena renvoya de suite le brevet de chef de brigade de gendarmerie qu'il venait de recevoir. Ses sentiments d'opposition, qu'il était loin de vouloir dissimuler, le mirent en rapport avec tous les mécontents qu'avait faits le nouvel ordre de choses. Parmi eux se trouvaient des républicains exaltés qui se crurent destinés à jouer le rôle de Brutus contre le nouveau César. Tels furent Ceracchi, célèbre sculpteur romain; Topino Lebrun, un des peintres distingués de l'école française; Demerville, ancien secrétaire de Barère, et Diana, jeune Romain, très exalté dans ses sentiments, et d'une audace à ne pas reculer devant toute entreprise qui aurait la liberté pour objet. C'est avec de tels hommes qu'une conspiration est redoutable; aussi peu s'en fallut que le général Bonaparte ne pût sonner le poignard de ces enthousiastes audacieux. Arena devint leur complice après avoir été leur confident. Ils s'étaient concertés pour poignarder le premier consul, qu'ils appelaient le tyran, lorsqu'il se rendrait à l'Opéra. Barère devait s'y trouver. Demerville, son ancien ami, lui fit une demi-confiance pour le détourner d'aller au spectacle ce jour-là. Ce conventionnel, si connu par ses turpitudes à la tribune comme orateur du comité de salut public, et la perte de bassesse d'aller donner l'éveil à la police ombrageuse du consul. Le complot éventé, les complices furent bientôt découverts, arrêtés et mis en jugement. L'instruction de l'affaire traînait en longueur lorsque survint l'explosion de la machine infernale, le 3 nivôse an 9 (24 décembre 1800). Arena apprenant ce grand événement, *cari est nostre arrêt de mort*, dit-il à ses amis: effectivement quelques jours après, leur sentence de mort fut prononcée. Joseph Arena périt sur l'échafaud le 9 janvier 1801.

ARENA (BARTHÉLEMY), frère du précédent, d'une imagination plus vive et d'un esprit plus entreprenant. Sachant mieux se lier à un système et en suivre tous les détails, il fut dans nos troubles politiques plus dangereux que son frère; il y joua un rôle bien plus actif, et eut plus de bonheur pour échapper à la proscription du puissant ennemi de toute sa famille. Dès que la révolution commença, il se déclara vivement en faveur de ses principes; aussi le parti patriote de la Corse le nomma-t-il député suppléant aux états-généraux. Salicetti se rendant à l'assemblée constituante dont il était membre, Arena le remplaça dans les fonctions de procureur-général-syndic. L'érection et la division des provinces en départements devint en Corse la cause d'une grande agitation. Les rivalités locales s'annoncèrent avec toute l'animosité des guerres civiles; le parti opposé à celui d'Arena ayant pris le dessus, ses ennemis le bannirent de la Corse et dévastèrent les propriétés qu'il avait à l'île Rousse. Une espèce de réaction en Corse ayant ramené la chance en faveur de son parti, ses amis le firent nommer, en 1791, à l'assemblée législative; il y devint un des membres les plus actifs du côté gauche que dominait alors cette faction de la Gironde, qui voulait substituer son utopie républicaine à la place de la monarchie constitutionnelle, résultat des opérations de l'assem-

blée constituante : aussi, dès le 2 juillet, Arena voulut-il que la patrie fût déclarée en danger ; il attaqua les ministres que la cour avait donnés pour successeurs à Roland et à Dumouriez. Après la session législative, il revint en Corse où il prit part à la lutte élevée entre le parti patriote et le général Paoli. Celui-ci étant parvenu à faire passer la Corse sous la domination anglaise, Arena se vit obligé de nouveau de s'en exiler et de revenir à Paris. Il fréquenta la société des jacobins, où il déclama vivement contre l'apathie des patriotes qui laissaient la Corse sous l'oppression. Les Anglais ayant évacué la Corse, Arena se hâta de s'y rendre, en 1798, pour s'y faire députer au conseil des cinq-cents. Il y fut un des plus véhéments adversaires du directoire dont il critiquait amèrement toutes les opérations. Dans son opposition, il passa même toutes les bornes de la convenance en accusant follement le directeur Merlin, avocat, entièrement étranger à la partie militaire, d'avoir réuni secrètement dans Paris une armée de 20,000 hommes destinée à déclamer les patriotes. Sûr, ayant remplacé Rewbel au directoire, voulait flatter l'ancien parti des jacobins afin de couvrir, sous le voile de la démocratie, les vues secrètes de son ambition. Il fit donc réunir au manège l'ancien club des jacobins depuis long-temps dissous. Arena en fut un des plus fougueux orateurs. Enfin la véhémence de son caractère put se montrer d'une manière plus honorable à la fameuse séance du 18 brumaire, où le général Bonaparte, jetant enfin le masque civique qu'il avait jusqu'alors porté, vint comme un nouveau Cromwell chasser à main armée de leur siège les députés de la nation. Le bouillant Arena se précipita sur le nouveau dictateur, et le saisit au collet pour l'expulser. Tous les écrivains, cherchant à flatter le chef du gouvernement, ont prétendu qu'Arena avait tiré le poignard contre Bonaparte. Quoi qu'il en soit, le premier consul, qui le regardait comme son ennemi personnel, ne manqua pas de le comprendre dans le nombre des députés qui, exclus de la législature, devaient être déportés ; mais il eut le bonheur de se soustraire par la fuite à la proscription. S'étant retiré en Italie, il s'y tint dans la retraite la plus obscure pendant tout le temps que Napoléon resta maître des affaires. Il est presumable qu'Arena sera retourné dans sa patrie depuis la restauration.

ARETIN (ADAM), né à Ingolstadt le 24 août 1769, est connu en Allemagne par les écrits théoriques qu'il a publiés sur l'art du dessin. On cite son *Magasin des arts du dessin* et son *Catalogue des estampes gravées par Chodowiecki*.

ARETIN (JEAN-GEORGES), frère du précédent, comme lui né à Ingolstadt le 28 avril 1771, s'est principalement livré à l'économie rurale. Il est directeur du département d'agriculture et des ponts-et-chaussées dans le Haut-Palatina. En 1800, il y établit une feuille hebdomadaire à l'usage surtout des agronomes. Le plus estimé de ses écrits est son *Génie de la Bavière sous Maximilien IV*, publié à Munich en 1802.

ARETIN (JEAN-CRISTOPHE, baron d'), frère des précédents, né à Munich le 2 septembre 1773. Il a jeté dans le monde savant un bien plus grand éclat que ses frères aînés. Sa réputation comme écrivain a été loin de nuire à sa fortune, car il tenait un rang très distingué dans la Bavière. Décoré du titre de baron, il a été nommé conseiller de la direction générale des états de Bavière, vice-président de l'académie de Munich, et premier conservateur de la bibliothèque de cette ville. Ses nombreux ouvrages, qui tous jouissent d'une grande réputation, semblent justifier ces emplois et ces honneurs qui sont devenus comme la récompense de ses travaux scientifiques. Il serait difficile de citer tous ses ouvrages, car il passe pour

un des écrivains allemands les plus féconds. Ses ouvrages qu'on lit avec plus d'intérêt sont : 1° son *Histoire des Juifs en Bavière* ; 2° ses *Anciennes Traditions sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne* ; 3° *Recherches sur les Cours d'amour dans le moyen âge* ; 4° *Bibliothèque historique et statistique de la Bavière* ; 5° *Discours sur les résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie* ; 6° enfin *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Bavière, 1806-1812*, 5 volumes in-4°. Ces cinq volumes ne contiennent encore que les manuscrits grecs. Le baron d'Aretin est mort à Munich le 11 août 1822.

AREYZAGA (D.), général espagnol, né à Tolosa de Guipuscoa, d'une famille dont l'illustration est ancienne, embrassa de bonne heure la profession des armes. Après avoir servi en qualité de cadet dans l'un des régiments de gards royaux, il obtint, en 1793, le commandement des volontaires de Tolosa, et fut nommé successivement brigadier, général et maréchal de camp, après la paix conclue entre l'Espagne et la France. La défense de la Sierra-Morena, qui lui fut confiée pendant la guerre de l'indépendance, ne contribua pas beaucoup à étendre sa réputation militaire ; mais il se fit remarquer en 1813 par une surveillance portée même au-delà des bornes de la sévérité, envers les courriers français et espagnols qui passaient à Irun. M. Areyzaga, dont la famille est alliée à celle de Loyola, professe la plus grande vénération pour les principes jésuitiques.

AREZZO (THOMAS), né, en 1756, à Orbieto, en Toscane, embrassa l'état ecclésiastique, où il fut à même de développer les talents diplomatiques qu'il tenait de la nature. Il fut successivement vice-légat à Bologne, gouverneur de Fermo, de Pérouse et de Macerata ; archevêque *in partibus* de Scleucie, et enfin ambassadeur extraordinaire du saint-siège près la cour de Rome. Il passa à Dresde à la mort de Paul I^{er}. Il fut chargé, en 1807, par Napoléon, de concilier les différends qui existaient entre la France et le saint-siège ; n'ayant pas réussi dans cette mission, sa conduite fut taxée de perfidie, et on le renferma dans la forteresse de Florence, d'où il fut relégué à Novarre. Rendu à la liberté, il habita Florence, fut accusé d'intrigues contre le gouvernement français, et exilé en Corse. Les mêmes accusations s'étant renouvelées contre lui, et ayant été traduit devant une commission militaire, il échappa à la condamnation, qu'il eût infailliblement subie, en se sauvant en Sardaigne. Cet archevêque *in partibus* reçut la récompense de son imperturbable fermeté, il fut nommé cardinal en 1816, et envoyé à Ferrare en qualité de légat du saint-siège.

ARGENSON (N. DE VOYER, marquis d'), préfet du département des Deux-Nèthes, ex-membre de la chambre des représentants et de celle des députés, né à Paris en 1771, appartient à une famille qu'ont illustrée depuis long-temps les armes et la magistrature, auxquelles de grands talents et des vertus qui semblent héréditaires ajoutent encore un nouvel éclat. M. d'Argenson terminait ses études à Strasbourg lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes avec cette sage modération qui n'est pas toujours le partage de la jeunesse ; et, lorsqu'après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, on dut, avec raison redouter l'attaque des puissances étrangères, il entra au service en qualité d'aide-de-camp du général Wittgenstein, commandant une division sur la Meuse. La guerre ayant été effectivement déclarée à la France, il obtint le même emploi près de M. de Lafayette, nommé général en chef de cette armée. Lorsque ce général, après les événements du 10 août 1792, se vit dans la nécessité de quitter son armée et le sol français, M. d'Argenson se retira dans l'une de ses propriétés rurales. A la suite des horribles journées de septembre, il conduisit une de

ses sœurs en Angleterre, où il ne séjourna que trois semaines, et revint habiter la France dont il ne s'éloigna jamais depuis. Ce fut à cette époque que M. d'Argenson unit sa destinée à celle de la respectable veuve du prince Victor de Broglie, petite-fille du maréchal de Rosen, et mère du duc de Broglie, aujourd'hui pair de France. Ne voulant alors prendre aucune part aux affaires politiques, M. d'Argenson alla se fixer dans sa belle terre des Ormes, située dans le ci-devant Poitou; il y trouva l'occasion et les moyens de rendre les plus grands services à l'agriculture de ce pays, et de mériter la reconnaissance de ses habitants, en maintenant, dans les temps de disette, le prix des grains au taux le plus modéré. En 1803, M. d'Argenson fut nommé président du collège électoral de la Vienne. Appelé aux mêmes fonctions l'année suivante, il fit partie de la députation envoyée à l'empereur qui lui fit proposer une place de chambellan. M. d'Argenson ne l'accepta point, mais il ne crut pas devoir refuser celle de préfet du département des Deux-Nèthes qui lui fut offerte peu de temps après. Il eut bientôt l'occasion de faire éclater son amour pour la justice en opposant une généreuse résistance à des ordres arbitraires. Plusieurs années avant son administration, le maire d'Avers avait été dénoncé à l'empereur comme ayant, conjointement avec quatre autres personnes, commis des dilapidations dans la gestion de l'octroi. Cette dénonciation était devenue l'objet du rapport d'une commission formée à cet effet dans le conseil d'état; et Napoléon avait écrit au bas de ce rapport : *Renvoyé au grand juge pour faire exécuter les lois de l'empire*. Cependant ces individus, qui n'avaient subi aucun jugement, n'étaient encore qu'en état de prévention quand le préfet des Deux-Nèthes reçut l'injonction d'ordonner le séquestre de leurs biens. Sur un premier refus, cette injonction lui fut renouvelée par le ministre des finances. M. d'Argenson refusa de nouveau, et motiva son refus sur l'illégalité d'une semblable mesure. La correspondance qui s'engagea à ce sujet entre lui et les ministres des finances et de l'intérieur, ainsi que les débats qui eurent lieu dans le conseil d'état pour la même affaire, n'ayant produit aucun résultat, il offrit sa démission, qui fut acceptée, et se retira dans le département du Haut-Rhin, au centre de ses propriétés. Il s'y trouvait encore à l'époque de la première invasion, en 1814, et se rendit à Paris aussitôt que les routes, long-temps couvertes d'ennemis, furent devenues praticables. Pendant ce voyage, M. d'Argenson apprit, par la voie d'un journal, sa nomination à la préfecture du département du Rhône. Ayant lu, dans le même journal, le rejet de l'acte constitutionnel, présenté au Roi par le sénat, il déclara, dès qu'il fut arrivé dans la capitale, qu'il n'accepterait aucune fonction tant que la France n'aurait point une constitution libre, et que son territoire serait occupé par les armées étrangères. Pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentants par l'arrondissement de Belfort (Haut-Rhin); et, lorsque les députés qui composaient cette chambre en trouvèrent les portes fermées au mois de juillet de la même année, M. d'Argenson fut un de ceux qui se réunirent chez le président Lanjuinais pour y signer le procès-verbal constatant la protestation des représentants contre la violation de leurs droits. Appelé, au mois d'octobre suivant, à faire partie du collège électoral de la Vienne, il n'y prêta le serment d'usage qu'en le faisant précéder d'une protestation contre toute aliénation du droit qu'ont les peuples de modifier ou changer leurs constitutions. Nommé par le département du Haut-Rhin à cette chambre de 1815 que, plus tard, l'auguste auteur de la Charte se vit dans la nécessité de dissoudre à

cause de son exaltation plus que royaliste, M. d'Argenson s'y montra constamment le défenseur des libertés publiques, en combattant avec énergie les opinions d'une majorité qui paraissait avoir pour but de les détruire. A l'occasion des mesures de sûreté générale, proposées dès l'ouverture de la session, M. d'Argenson déclara que, pour procéder à ces mesures, il fallait préalablement faire une enquête sur la situation du royaume. (Il était instruit par sa correspondance des horreurs qui venaient de se passer à Nîmes.) « Les uns, dit-il, ont l'oreille blessée de quelques cris séditieux; les autres ont le cœur déchiré de la nouvelle que l'on répand du « massacre des protestants dans le Midi..... » Interrompu par une partie de la chambre, qui feignit de croire cette nouvelle mensongère, M. d'Argenson fut rappelé à l'ordre. Cependant ce qu'il avait avancé se trouva prouvé quelques jours après par la déclaration même du ministère. Une chose digne de remarque, c'est que M. d'Argenson fut le seul qui combattit directement le projet de loi pour l'établissement des cours prévôtales. Après la dissolution de cette chambre, par suite de l'ordonnance royale du 5 septembre, M. d'Argenson fut réélu député du Haut-Rhin, et signala son entrée dans la nouvelle chambre par la publication de son opinion sur le projet d'adresse au Roi, en réponse au discours d'ouverture de Sa Majesté. Cette opinion, qu'il n'avait pu émettre qu'en comité secret, présentait le tableau de la terreur de 1815, dont les effets dans le Midi, quoique moins prolongés, furent, selon lui, aussi déplorables que ceux de la terreur de 1793. L'opinion de M. d'Argenson fut censurée par certains journaux qui se gardèrent bien néanmoins de la faire connaître littéralement. Il refusa facilement ces censeurs de mauvaise foi, mais on ne lui permit pas de publier sa réfutation. Lorsqu'on discuta le projet de loi sur l'ensemble des dotations ecclésiastiques, M. d'Argenson fut encore le seul qui le combattit, en soutenant que les dotations ne pouvaient être applicables qu'aux seuls établissements d'utilité publique, non en qualité de corporations, mais comme annexes des propriétés communales. La liberté individuelle et celle des journaux trouvèrent en lui un défenseur énergique; son opinion sur la loi du recrutement fut celle d'un véritable ami de l'égalité; il plaida avec chaleur la cause des bannis illégalement détenus à Pierre-Château, et demanda la rentrée en France de ceux dont les noms furent portés sur les ordonnances royales de 1815. Il combattit la proposition de décerner une récompense nationale au duc de Richelieu, dénonça le refus du ministre d'admettre dans les collèges les enfants des protestants, s'éleva contre le monopole de la poste aux lettres, et tonna contre l'impôt immoral des loteries dont il demanda la suppression. Le zèle patriotique de M. d'Argenson put encore briller de tout son éclat pendant la mémorable session de 1819 à 1820. On le vit en effet, armé de sa dialectique foudroyante, combattre les nouvelles mesures de sûreté générale, proposées par les ministres, et cette loi électorale dont l'adoption devait produire un si grand changement dans notre système représentatif. Réélu en 1821, M. d'Argenson, toujours placé sur le terrain de la Charte, n'a cessé de le défendre pied à pied contre les nombreuses attaques portées chaque jour à cette loi fondamentale de l'état, jusqu'au moment où le projet d'établir la septennalité détermina la dissolution de la chambre (1824). La manière de procéder aux dernières élections a privé la nouvelle chambre des lumières de M. d'Argenson, et de celles de plusieurs de ses honorables collègues.

ARGENTEAU. Voyez MARCY D'ARGENTEAU.

ARGENTEUIL (ANTOINE LE BASILE d') membre de l'assemblée nationale constituante. Il avait em-

brassé fort jeune l'état militaire, et jouissait déjà de sa retraite comme maréchal-de-camp, lorsqu'en 1789 il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse du bailliage d'Auxois. Imbu des préjugés de son ordre, il siégea et vota constamment avec le côté droit, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre tous les actes de cette assemblée. Il émigra à la fin de la session, prit du service à l'armée des princes, et mourut quelques temps après, vers 1793.

ARGIS (d'). Voyez BOUCHER D'ANIS.

ARGOD (N.), adjudant-général, se distingua, en 1797, d'une manière particulière aux combats d'Anghiari et de la Favorite, sous les ordres du général en chef Bonaparte. Il donna, sous Schérer, de nouvelles preuves de sa bravoure à une affaire qui eut lieu, en 1799, avec les Autrichiens près de Santa-Lucia.

ARGOUT (le comte d') pair de France. Auditeur au conseil d'état sous le gouvernement impérial, maître des requêtes surnuméraire après la restauration de 1814, mis en service extraordinaire le 23 août 1815, il a été nommé pair par ordonnance royale du 9 mars 1819, et se signala à cette chambre au mois d'août de l'année suivante en refusant, avec autant de force que de talent, un écrit contenant des dénégations, sinon absurdes, au moins ridicules, contre M. le duc Decazes, par M. Clausel de Coussergues. M. le comte d'Argout, qui a été successivement préfet des Basses-Pyrénées et du Gard, a mérité, par sa sagesse et sa modération, la reconnaissance des protestants de cette belle et malheureuse contrée.

ARGOUT (N. d') lieutenant-colonel le 23 août 1816, fit en qualité de colonel des chasseurs à cheval de la garde royale la campagne de 1823. Il fut cité dans la relation de l'affaire de Jodar en Andalousie, le 14 septembre, et l'avait déjà été, le 9 juin, pour celle de Vilches (Vieille-Castille).

ARGUELLADA (RAYMOND), né en 1768, à Grenade, se montra dès sa jeunesse ennemi de la superstition et du despotisme. La confiance qu'il inspira à ses concitoyens le fit nommer député aux cortès, où il fut l'un des rédacteurs de la constitution qui fut présentée à Ferdinand VII, et que ce prince refusa de signer, lorsqu'il fut rétabli sur son trône en 1814, et qu'il vit les partisans du pouvoir absolu s'accroître de jour en jour. M. Arguellada, qui avait été membre de la députation chargée de présenter cette constitution au roi, partagea la disgrâce des cortès dont Ferdinand prononça la dissolution à cette époque. On sait que cette dissolution fut la source de tous les maux qui accablent encore aujourd'hui (1826) la malheureuse Espagne.

ARGUELLES (AUGUSTE), l'un des personnages les plus célèbres de la révolution d'Espagne, né dans les Asturies, en 1775, cadet d'une famille noble, dont la fortune était peu considérable; après avoir étudié le droit avec succès, à l'université d'Oviedo, il entra dans la carrière du barreau, où sa réputation s'établit bientôt d'une manière distinguée. M. Arguelles, désirant obtenir une place dans la magistrature, se rendit à Madrid, où d'abord il fut employé à la secrétairerie de l'interprétation des langues étrangères, et passa de cet emploi dans les bureaux de la caisse d'amortissement. La confiance qu'il sut inspirer engagea le gouvernement à le charger d'une mission à Lisbonne, à la suite de laquelle on l'envoya à Londres pour y conduire une négociation diplomatique d'une grande importance. Il se trouvait à Cadix lors de la révolution occasionnée par l'entrée des Français dans la péninsule, en 1808; il fut alors nommé membre de la première assemblée des cortès, et chargé par elle de rédiger le projet de constitution. Ce projet, et le rapport qu'il

fit en le présentant, donnèrent la plus haute idée des talents de M. Arguelles, et lui firent décerner, par les cortès, le surnom de *Diana*. Le 10 mai 1814, Ferdinand VII, donna l'ordre d'arrêter M. Arguelles, et de le traduire devant les tribunaux. Ses réponses, aux interrogatoires qu'on lui fit subir, embarrassèrent tellement ses juges, qu'après avoir recommandé plusieurs fois les interrogatoires, ils étaient encore incertains sur le parti qu'ils devaient prendre. Le roi, impatient de ces lenteurs, se fit apporter les pièces du procès, et écrivit au bas : *Dix ans de galères aux présides de Ceuta*. Cette sentence fut exécutée sur-le-champ. L'insurrection militaire de l'île de Léon, en 1820, brisa les fers de M. Arguelles, et le replaça sur la scène politique. Redevenu membre des cortès, et ministre constitutionnel de Ferdinand VII, il parut s'attacher sincèrement à la personne de ce prince, dont il avait tant à se plaindre, ce qui contribua à lui enlever une partie de la popularité que sa conduite antérieure lui avait acquise. Il a toutefois suffisamment prouvé que si sa manière de voir ne ressemblait pas en tout à celle de ses collègues, il n'en était pas moins l'ami de son pays. Proscrit de nouveau par suite des événements de Cadix, en 1823, ce patriote estimable s'est réfugié en Angleterre. On assure que lorsque M. Arguelles était aux *présides de Ceuta*, quelques Anglois lui ayant offert des secours en argent, il leur avait répondu : « Je ne veux rien recevoir des sujets d'un gouvernement qui n'a pas aidé l'Espagne à recouvrer sa liberté, nonobstant ses promesses formelles. »

ARGUELLES (CANCA) fut comme le précédent député aux cortès espagnoles; comme lui aussi il fut victime de son patriotisme, et exilé pour huit ans à Péniscola, en 1815.

ARICI (CÉSAR), poète italien, né dans le Brescian, en 1785, se livra de bonne heure aux douces inspirations des Muses, qui le favorisèrent quelquefois. Son premier ouvrage, et, suivant ce qu'en disent les Italiens, le plus digne d'assurer sa réputation, est le *Codinzioni degli olivi*, poème didactique en vers blancs, qui lui ouvrit les portes de l'académie de Brescia. Un autre poème didactique sur une autre partie de l'agriculture fut publié par Arici, en 1813; mais il n'obtint pas, comme le premier, l'universalité des suffrages de ses concitoyens.

ARISMENDI (don JEAN - BAPTISTE) devenu célèbre par la révolution qui rendit la liberté à l'Amérique méridionale, naquit à la Marguerite, de l'une des premières familles de cette île. Il entra jeune encore dans la carrière militaire, et la guerre de l'indépendance le fit avancer rapidement; chaque grade fut le prix d'une belle action, et on le vit bientôt arriver au grade de général. Il justifia la confiance de ses concitoyens par des succès dus à ses talents autant qu'à sa bravoure; mais lorsque Morillo, commandant de l'expédition qui l'Espagne envoyait contre les insurgés, se présenta devant la Marguerite; Arismendi, trop faible pour lui résister, fit néanmoins bonne contenance, et obtint une capitulation honorable. Morillo le traita d'abord avec les égards dus au courage malheureux, le fit manger à sa table, et, par cette conduite modérée, maintint la tranquillité dans l'île. Mais tout changea après le départ de Morillo; la capitulation signée et jurée sous les auspices de la religion, fut perfidement violée, et les habitants de l'île, dont les plus notables furent proscrits, éprouvèrent de la part des Espagnols tous les genres de vexations. Le général Arismendi ayant tout à craindre pour lui-même de la part des forcenés, pour qui rien n'était sacré, pourvu à sa sûreté personnelle, en se retirant chaque nuit dans une caverne. L'expérience prouva bientôt qu'il avait bien jugé ses ennemis; un bâtiment armé,

expédié par Morillo, apporta à don Juan Uristieta, gouverneur de la Marguerite, l'ordre de faire arrêter Arismendi, et de l'envoyer à Carracas, pour y être exécuté. Le général, instruit de ce qui se passait, échappa à toutes les recherches; et tandis que les Espagnols furieux mettaient sa tête à prix, et traînaient en prison son épouse, il s'occupait avec ses amis fidèles des moyens de délivrer son pays. Il s'agissait d'abord de s'emparer du château du Nord, ce qu'ils ne pouvaient faire que par surprise; ils s'armèrent à cet effet de piques et de pistolets, se portèrent vers la forteresse qu'ils attaquent avec une audace que l'amour de la patrie peut seul inspirer, et s'en rendent maîtres, ainsi que de la personne du capitaine Cabian, et de quatre-vingts soldats qui en formaient la garnison. Cet exploit fut le signal d'une insurrection générale dans l'île, dont les Espagnols, après une lutte terrible, furent chassés. Morillo, ayant reçu de l'Espagne de nouveaux renforts, qui portèrent ses forces à huit mille hommes, tenta de soumettre de nouveau la Marguerite; Arismendi le laissa pénétrer dans l'intérieur du pays, l'attaqua, le battit trois jours de suite, et le contraignit de fuir de la manière la plus honteuse. Morillo se vengea en emmenant sur son vaisseau l'épouse d'Arismendi, qui, condamnée à une réclusion perpétuelle, devait être transportée à Cadix. Le capitaine-général de l'Andalousie, à qui elle fut présentée, touché de son état de misère et d'infirmité, lui rendit la liberté. Elle ne put être réunie à son époux qu'après une séparation de deux années. Le général don Arismendi devint depuis l'un des chefs de la république de Grenade, autrement dite *Nouveau-Mexique*.

ARIZA (le marquis d') marquis de Guadaleste, et amiral d'Aragon, titre héréditaire de tous les marquis de Guadaleste, fit partie de l'assemblée des notables espagnols convoquée, à Bayonne, en 1808, par l'ordre de Napoléon. Il s'attacha au roi Joseph dont il devint le grand chambellan, après avoir prêté trois fois serment à ce prince, en raison des fonctions qu'il avait successivement remplies auprès de sa personne. Le marquis d'Ariza eut l'assurance, lorsque Ferdinand VII fut rétabli sur son trône, de se présenter devant ce prince en qualité de son grand chambellan. Il fut conservé dans sa place, et mourut en 1818.

ARJUSON (le comte d'), après avoir occupé l'emploi de receveur-général des finances, fut appelé à la présidence du collège électoral du département de l'Eure, le 14 mai 1806, puis devint chambellan de la reine Hortense; son épouse était dame du Palais depuis long-temps. Nommé chef de bataillon de la garde nationale de Paris, à la fin de 1813, il fut pendant les cent jours de 1815 membre du conseil-général du département de la Seine, et passa de cette place à la chambre des pairs, instituée par Napoléon. Cette chambre dissoute par suite des événements de 1815, ayant été recomposée après le second retour de Louis XVIII, M. d'Arjusun n'y siégea pas d'abord; il n'y reentra qu'en vertu de l'ordonnance royale du 19 mai 1819.

ARKWRIGHT (Sir RICHARD), riche manufacturier anglais, né à Manchester, y exerça dans sa jeunesse la profession de barbier. Afin de s'attirer des pratiques, lorsqu'il s'établit, il avait mis sur son enseigne : *Ici l'on rase pour un penny (10 centimes)* . Sa boutique était toujours pleine, et les autres barbiers, jaloux, furent obligés de raser pour le même prix. Arkwright, que cette concurrence ruinait; se réduisit à un demi-penny, et ne laissa pas de gagner beaucoup, en raison de son activité. Une aventure, peu importante en elle-même, fut la cause de sa fortune : un savetier, qui avait la barbe très dure, se présenta chez lui pour être rasé; le barbier exigea un penny, lui représentant qu'il lui en coûterait un

rasoir pour cette seule opération; l'autre insista sur le prix de la taxe, et le barbier s'en contenta. Ces débats établirent entre eux une sorte d'intimité. Le savetier présenta son ami à un homme de sa connaissance qui avait inventé une machine à filer. Arkwright l'examina avec soin, et, s'étant fait marchand de cheveux, il fut obligé pour son commerce de parcourir plusieurs comtés de l'Angleterre. Le hasard lui fit connaître l'horloger John Kay, à qui il communiqua, comme sien, le projet d'une mécanique au moyen de laquelle le problème du mouvement perpétuel devait se trouver résolu. John engagea Arkwright à faire l'application de son invention aux filatures de coton, et s'associa avec lui pour cette entreprise. Ils firent de grandes dépenses, et n'eurent aucun succès; ils allèrent à Mortingam, où des capitalistes les secondèrent, en fournissant les fonds nécessaires pour établir une filature considérable qui fut mise en mouvement par des chevaux. Cette fois les succès d'Arkwright furent complets; mais on lui contesta l'invention de ses machines, et l'on mit tout en œuvre pour que sa patente lui fût retirée. Cependant un mécanicien nommé Hayes, qui se prétendait l'inventeur de la machine dont Arkwright était le propriétaire, lui intenta un procès en 1785. Les prétentions d'Hayes parurent fondées; mais il fut prouvé qu'Arkwright avait seul porté la machine au degré de perfection où elle se trouvait. Sans entrer dans le fond de l'affaire, le roi d'Angleterre, persuadé qu'Arkwright avait rendu de grands services aux manufacturiers, le créa chevalier, le 24 décembre 1786. Cet homme, né de parents pauvres, a laissé une fortune de 12,000,000 fr., à sa mort, arrivée le 3 août 1793, à Crumford, dans le Derbyshire.

ARLINCOURT (VICTOR, vicomte d'), poète et romancier, remplissait, avant la restauration de 1814, les fonctions d'auditeur de première classe, et fut appelé par le Roi à celle de maître des requêtes, le 23 août 1815. L'ouvrage qui a commencé sa réputation littéraire, est un poème en vingt-quatre chants, intitulé : *Charlemagne*. Ce poème, dans lequel il est facile de remarquer la profonde étude de l'auteur, offre un assez grand nombre de traits brillants, de vers heureux et de figures hardies, qui caractérisent bien l'époque chevaleresque où il a puisé son sujet, ce qui cependant n'empêche pas les incohérences du style, et les inégalités d'une versification qui n'est pas toujours épique. Depuis l'apparition du poème de *Charlemagne*, M. d'Arincourt a publié plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on distingue le *Solitaire* et l'*Etrangère*. Le premier de ces ouvrages, dont le sujet est tiré de l'*Histoire de Charles-le-Téméraire*, duc de Bourgogne, a eu onze éditions en très peu de temps, a été traduit en onze langues, et se trouve par ce moyen entre les mains de tous les amateurs du genre romantique. Les critiques des journaux, et les jugements peu avantageux qu'ils ont portés de ce roman, singulièrement remarquable par des inversions presque continuelles, n'en ont point empêché le succès. Cependant quelques gens à vieux préjugés, s'obstinant à ne pas reconnaître les beautés de la nouvelle école, doutent que ce succès soit confirmé par ceux qui ont conservé le goût de ce qu'ils appellent la bonne littérature. L'*Etrangère*, en qui l'on reconnaît Agnès de Méranie, repudiée par Philippe-Auguste, quoiqu'elle ait fait moins de bruit, a peut-être plus de mérite. Au commencement d'août 1855, M. d'Arincourt a prouvé à la fois son zèle pour l'auguste famille des Bourbons, et la délicatesse de son goût pour l'ordonnance des fêtes à l'occasion de celle qu'il donna à MADAME, duchesse de Berri, lors du voyage de cette princesse à Dieppe, et dans différents lieux de la ci-devant Normandie. Dans

le parc de Saint-Paër, on se donna cette fête vraiment romantique, parmi des bosquets enchantés autour desquels serpente une petite rivière, que l'on pourrait surnommer le Permesse; une barque élégamment pavoisée, et ornée de guirlandes, reçut la princesse, que les dames de Gisors et des Andelys, sous le costume de bergères, conduisirent, avec des chaînes de fleurs, vers une charmante pelouse où s'élevait un temple grec, offrant aux regards émerveillés le buste de l'auguste bêtise. Sous ce buste, on lisait des vers dignes à la fois du sujet et de l'auteur. De très jolis couplets furent aussi chantés par Mlle d'Arincourt à la princesse, tandis qu'une troupe de six cents bergers (toute la jeunesse des villages environnants), qui bordaient les rives, agitaient leurs drapeaux, en saluant de leurs acclamations la fille des rois, et qu'une musique militaire se faisait entendre; un repas somptueux fut donné au château; une illumination, un feu d'artifice et un bal terminèrent la fête. MADAME, duchesse de Berri, dont l'amabilité transportait tous les cœurs, voulant témoigner à M. d'Arincourt toute sa gratitude, lui fit présent d'une boîte ornée de son portrait.

ARMAILLÉ (La Font d'), président de la cour royale de Rennes, né dans la ci-devant Bretagne, fut élu membre de la chambre des députés, en 1815, par le corps électoral du département d'Ille-et-Vilaine. Il se fit remarquer par sa modération dans cette chambre, où les passions opposées s'agitèrent avec la plus grande violence.

ARMAND (François), membre de l'assemblée constituante, exerçait, avant la révolution, la profession d'avocat à Saint-Flour, où il fut nommé, en 1789, député du tiers-état aux états-généraux. Défenseur énergique des droits du peuple, sa probité le fit choisir pour surveiller, en qualité d'inspecteur, la fabrication des assignats. Armand se retira dans ses foyers après la session, et ne reparut au corps législatif qu'en l'an 4, où il fut élu au conseil des cinq-cents par le département du Cantal. Juge d'appel au tribunal de Riom, sous le gouvernement impérial, il en remplissait encore les fonctions lorsqu'il mourut, en 1812.

ARMAND (le baron), colonel du 2^e régiment d'infanterie de ligne, officier de la légion d'honneur, né à Bourg (Ain), était chef de bataillon au 2^e léger, et n'avait avec lui que cent hommes de son régiment, lorsque pendant la nuit il fut surpris dans la ville de Wollin, Poméranie prussienne, par six cents fantassins ou cavaliers de la bande de Schill: après avoir échappé aux plus grands dangers, il parvint à donner l'alarme à ses soldats endormis, et bientôt se rendit maître de l'artillerie de ces partisans, et leur fit mettre bas les armes. Trois mois après, au siège de Dantzick, Armand fit partie des deux cent cinquante braves qui, guidés par l'adjudant commandant Aymé (V. ce nom), s'emparèrent, dans la nuit du 5 au 6 mai 1807, d'une île, qui, située entre la Vistule et le canal, gênait la communication de la presque-île avec le corps principal de l'armée. Ce coup de main, que le maréchal de Kalkrent ne pouvait croire avoir été opéré par un si petit nombre de Français, compléta le blocus de Dantzick, et accéléra la reddition de cette place, dont le maréchal Lefebvre, en récompense de sa conduite, lui confia le commandement. Nommé peu de temps après colonel du 2^e régiment de ligne, Armand cueillit de nouveaux lauriers au sanglant combat d'Heilsberg, le 10 juin 1807. Les blessures graves qu'il y reçut le forcèrent à prendre sa retraite. Le baron Armand est aujourd'hui retiré dans le lieu de sa naissance.

ARMBRUSTER (Jean-Michel), né à Sulz, dans le royaume de Wurtemberg, en 1761, cultiva

de bonne heure la littérature, et fut secrétaire du célèbre Lavater, avec lequel il coopéra à la rédaction de la *Gazette de Zurich*. En quittant cette ville, il alla successivement s'établir à Guntzbourg et à Vienne, où il devint principal rédacteur de la *Gazette de Vienne*, et conseiller aulique à la police générale. Armbruster a publié un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux: 1^o *Fragments physiologiques*, extrait de Lavater, trois volumes in-8^o, avec figures, Zurich, 1783-1785; 2^o *Porte-feuille poétique*, volume in-8^o, Saint-Gall, 1784; 3^o *Esprit de Lavater*, in-8^o, 1786; 4^o *Contes moraux et petits Romans pour tous les états*, volume in-8^o, Brégentz, 1787; 5^o *Joseph II, souvenir historique*, volume in-4^o, Vienne, 1790; 6^o *Examen de conscience des Français pendant leur séjour dans la Souabe et l'Autriche antérieures*, volume in-8^o, Carlsruhe, 1797; 7^o le *Messager de Souabe*, volume in-8^o, Guntzbourg, 1799. Tous ces ouvrages sont en allemand.

ARMENONVILLE (le vicomte de Couturier d'), né à Gisors, entra fort jeune dans la carrière militaire. Il obtint, en 1792, le grade de maréchal-de-camp, servit en cette qualité sous Dumouriez, et quitta le service au moment où ce général s'enfuit de la France qu'il trahissait. M. d'Armenonville siégeait au corps législatif, en avril 1814, et adhéra à la déchéance de Napoléon. Nommé, en 1815, membre de la chambre des représentants, il refusa cet honneur, et ne sortit point de la retraite qu'il s'était choisie pendant les cent jours. Il obtint le titre de vicomte après le second retour du Roi.

ARMFELD (Gustave-Maurice baron d'), lieutenant-général des armées suédoises, et grand gouverneur de Stockholm. Les événements de sa vie et les vicissitudes de sa fortune ont fait porter sur lui des jugements si opposés, que sa conduite politique est encore un problème très difficile à résoudre. Sans ajouter plus de foi à ceux qui l'accusent d'ambition et d'intrigue, qu'à ceux qui ne voient en lui qu'une victime de la haine d'un grand personnage, nous nous bornerons à citer les faits tels qu'ils sont parvenus à notre connaissance. Le baron d'Armfeld faisait partie de cette noblesse dont Gustave III voulait limiter la puissance, parcequ'il la redoutait; il fut arrêté dans la Finlande, au mois de mars 1799, avec plusieurs confédérés de son ordre. Il parait néanmoins qu'il n'y avait rien de périlleux pour lui dans cette mesure, puisqu'il recouvra peu après sa liberté, et fut revêtu du commandement en chef de l'armée qui, en 1799, agit contre les Russes. Après avoir obtenu divers succès, le général suédois fut nommé plénipotentiaire, et conclut la paix avec la Russie, dans la plaine de Wärcela, le 3 août 1799; le 19 octobre de l'année suivante, il signa un traité d'alliance entre le roi de Suède et Catherine II. Gustave III ayant été assassiné, peu de temps après le baron d'Armfeld fut nommé gouverneur de Stockholm, et se démit alors de sa place de général, parceque le duc de Sudermanie, régent du royaume, refusait, aux termes du traité qu'Armfeld avait conclu avec l'impératrice de Russie, de faire marcher un corps de Suédois contre la France. Cette opposition aux vues du prince, amena sans doute la disgrâce du gouverneur, qui pourtant reçut le nouveau titre de ministre accrédité de Suède, près les cours d'Italie. Mais il entra à peine en fonctions qu'il fut sur le point d'être arrêté à Naples, d'après un ordre apporté de Stockholm par un courrier extraordinaire, sous le prétexte d'une correspondance criminelle avec la comtesse de Rüdenskost, dont le but était de renverser l'autorité du prince régent. Le gouvernement napolitain favorisa l'évasion du baron d'Armfeld, ce qui excita le mécontentement de la cour de Suède. On répondit à ses plaintes que les

formalités voulues en pareil cas n'avaient point été observées; mais il fallut pour concilier les deux puissances, la médiation de l'Espagne. Cependant d'Armfeld, qui s'était retiré en Pologne, fit insérer, dans les papiers publics, sa justification, ce qui n'empêcha pas le tribunal de la cour, de le citer comme coupable de trahison et de lèse-majesté. Ses partisans prétendent que la correspondance saisie avait été fabriquée pour le perdre : quoi qu'il en soit, toutes les pièces en furent lues à l'audience; ces pièces contenaient le développement d'une conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à placer une nouvelle dynastie sur le trône de Suède. Une flotte russe devait s'introduire dans un port suédois, et favoriser l'entreprise. D'Armfeld, condamné à mort, fut mis hors la loi, et son jugement affiché dans les principales villes du royaume. Les défenseurs du baron prétendent que tout son crime fut un propos tenu contre le duc de Sudermanie, qu'il accusait d'avoir mis trop de lenteur dans la poursuite des assassins de son frère. D'autres pensent que le véritable projet d'Armfeld était d'unir le prince Gustave-Adolphe, avec la grande duchesse Alexandra de Russie; alliance qui eût mis la Suède sous la dépendance du gouvernement russe. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Gustave-Adolphe n'était point l'ennemi du baron d'Armfeld, puisque aussitôt qu'il fut sur le trône il le rappela, le rétablit dans ses honneurs, et nomma son épouse grande gouvernante des enfants du roi. Chargé d'une mission diplomatique près la cour de Vienne, il reprit à son retour son grade à l'armée et fut nommé, en 1805, gouverneur de Finlande. En 1807, il défendit Stralsund contre les Français, et reçut une blessure assez grave d'un coup de feu. En 1808, il eut le commandement d'un corps destiné à reconquérir la Norvège sur les Danois. Les défaites qui suivirent les premiers succès, empêchèrent l'exécution du projet : d'Armfeld revint en Suède où bientôt la révolution qui fit descendre Gustave-Adolphe du trône, y plaça son oncle, le duc de Sudermanie. Le nouveau monarque avait apparemment oublié son ressentiment contre le baron, puisqu'il le nomma président du conseil de la guerre. On ignore si d'Armfeld a contribué à cette dernière révolution; mais ce qui peut causer quelque étonnement, c'est qu'il passa au service de Russie, en 1810, sans qu'on en pût deviner la cause : ainsi, tous les ressorts de sa conduite sont restés jusqu'alors couverts d'un voile impenétrable.

ARMONVILLE (J. B.), surnommé *Bonnet rouge*, conventionnel, naquit à Reims, on il exerçait à l'époque de la révolution la profession de cardeur de laine. Les mœurs de cet homme sans instruction, étaient celles qu'on remarquait presque généralement alors parmi les ouvriers de sa classe : il était grossier, ivrogne et querelleur. Cependant ses excès démagogiques pris, par une multitude aveugle, pour du patriotisme, le firent nommer, en 1792, député à la convention nationale par le département de la Marne. La gravité des hautes fonctions qu'il eût à remplir dès ce moment, ne changea rien à ses habitudes; mais incapable de prendre aucune part aux discussions, il choisit, pour modèle et pour guide, le trop fameux Marat, dont il était l'admirateur. Il se plaçait ordinairement près de lui dans cette partie de l'assemblée appelée la *Montagne*, et là, il attendait toujours qu'un signal de son patron lui ordonnât de se lever ou de s'asseoir. Dans le procès de Louis XVI il vota la mort sans appel et sans sursis. Lorsque, d'accord avec l'opinion publique de ce temps, l'autorité ordonna la clôture de la salle des Jacobins, en novembre 1794, Armonville qui s'y trouvait, montra la plus vive opposition, et n'en sortit que l'un des derniers. Après la dissolution de la convention il n'eut aucun emploi, et retomba dans la misère et

dans l'obscurité, d'où il était sorti un instant. Quelques uns de ses compatriotes ont assuré, malgré les apparences contraires, que cet homme méprisable à tant d'égards, n'avait jamais été méchant. Il est mort à l'hôpital de Reims, quelques années avant la restauration.

ARMSTRONG (JOHN), poète et théologien écossais, publia un volume de poésies avec un *Essai sur les moyens de prévenir les crimes*. En 1790, il se rendit à Londres, écrivit dans les journaux, et prêcha avec succès dans le temple des non-conformistes. Il commençait à jouir d'une certaine réputation, lorsqu'il mourut dans la 26^e année de son âge, en 1797.

ARMSTRONG (N.), général américain, fut nommé, en 1804, ambassadeur des États-Unis en France. Nommé plus tard ministre de la guerre dans sa patrie, il fut obligé de donner sa démission par suite de la haine qu'il avait inspirée au parti fédéraliste, à cause du peu d'efficacité des mesures qu'il prit pour empêcher les Anglais de s'emparer de la ville de Washington en 1814.

ARNAUD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE DE BACULARD d'), littérateur célèbre, appartenant à une famille noble du midi de la France, naquit à Paris, en 1718. Elevé chez les jésuites, il montra de bonne heure des dispositions pour les lettres, et fit facilement des vers dès l'âge de 9 ans. Il fit représenter, en 1750, sur un théâtre de société, sa comédie du *Mauvais riche*, dans laquelle Lekain jouait le premier rôle; Voltaire qui était présent, peu sensible aux beautés de la pièce, fut frappé du talent du jeune acteur, qu'il détermina par ses conseils à s'attacher au théâtre. De là une sorte de liaison entre d'Arnaud et Voltaire qui lui voulut long-temps du bien, et le recommanda au roi de Prusse, dont il devint le correspondant à Paris. D'Arnaud sut plaire à Frédéric qui l'attira à Berlin, et ne dédaigna pas de lui adresser des vers dans lesquels le poète-roi en l'appelant son Ovide, ne ménageait point Voltaire, avec lequel il était brouillé pour l'instant. Ces flatteries et cette préférence qui pourraient faire douter de la sagesse du *Salomon du Nord*, blessèrent l'amour-propre de l'auteur de la *Henriade*; et l'indisposèrent fortement contre son ancien protégé. Cependant d'Arnaud ne fit pas un long séjour à Berlin, on peut-être il parla avec trop de franchise; c'est du moins ce que l'on pourrait soupçonner en lisant l'anecdote suivante : A un souper où, devant le roi, on s'exprimait assez librement sur la religion, d'Arnaud seul gardait le silence. Frédéric s'en aperçut et lui dit : « Eh bien ! » d'Arnaud, quel est votre avis sur tout cela ? — Sire, » répondit le littérateur français, j'aime à croire à l'existence d'un être au-dessus des rois ! » En quittant la capitale de la Prusse, d'Arnaud se rendit à Dresde où il exerça pendant quelque temps la place de conseiller de légation. De retour à Paris, il vécut dans une société choisie dont il s'éloigna bientôt pour s'occuper exclusivement des lettres; c'est à cette solitude que l'on dut les nombreux ouvrages dont il a inondé le public. Il ne sortit de sa retraite que pour se mesurer avec Beaumarchais, guerroyant alors contre Goetsman et Kornemann; mais son ton larmoyant et déclamatoire fournit un nouveau triomphe au piquant et satirique Beaumarchais. En 1793, d'Arnaud fut arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire. Il était accusé d'avoir recueilli dans sa maison un émigré; c'était alors un crime irrémissible : cependant il fut acquitté, bonheur sur lequel les hommes célèbres et humains devaient alors moins compter que les autres. N'ayant, en sortant de la conciergerie, d'autre bien que le produit de ses ouvrages, et quelques secours que le gouvernement lui accordait, il tomba dans un état voisin de l'indigence, qui l'avit au point de lui faire contracter la manie de s'adresser, non seulement à ses amis, mais à des per-

sonnes qu'il connaissait à peine, pour leur emprunter de petites sommes qu'il ne rendait jamais : ce qui a fait dire au caustique Chamfort, que d'Arnaud devait *cent mille écus en pièces de six sous*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés, on distingue : 1° les *Epreuves du sentiment*; 2° les *Délabements de l'homme sensible*; 3° les *Loisirs utiles*; 4° les *Epoux malheureux*; 5° les *Lamentations de Jérémie*. Tous ces ouvrages, publiés à Paris, ont eu plusieurs éditions; les deux premiers surtout obtinrent le plus grand succès lorsqu'ils parurent, et ne tardèrent pas à être traduits en plusieurs langues. Le ton larmoyant dans lequel ils sont écrits ne plaît plus aujourd'hui, et c'est peut-être avec raison qu'on a donné à ce genre le nom de *sensiblerie*, pour le distinguer de la véritable sensibilité dont il n'est qu'une affectation. On se souvient encore du dernier de ces ouvrages, grâce au quatrain de Voltaire qui n'était plus son ami lorsqu'il le fit :

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Que Baccalard le traduirait.

Voltaire a depuis substitué le mot de Pompignan à celui de Baccalard, ce qui faisait deux victimes pour une; mais le philosophe de Ferney n'y regardait pas de si près. On doit aussi à d'Arnaud quatre drames : 1° *Le comte de Comminges*; 2° *Euphémie*; 3° *Fayel*; 4° *Mérial*. Ces drames sont du genre le plus sombre; le premier seul fut représenté en 1790; il a eu depuis encore quelques représentations. D'Arnaud est mort, en 1805, à l'âge de 87 ans. Il a laissé un fils, qui a été officier supérieur dans le corps de la gendarmerie.

ARNAUD (N.), lieutenant de gendarmerie, à l'époque où la bravoure française s'est placée au premier rang, a mérité d'être distingué encore parmi les plus braves. C'est ce guerrier qu'on a vu, le 18 juin 1815, à l'affaire de Muxillac dans le Morbihan, culbuter et mettre en déroute, avec 40 cavaliers seulement, une colonne de 600 hommes qui s'opposait en coupant la route, à la marche du général Rousseau. C'est encore lui qui, trois jours après au combat d'Auray, n'eut besoin que de 20 dragons et 30 gendarmes pour emporter le village de Breck que plus de 500 hommes défendaient. Ce brave est mort, mais plusieurs témoins oculaires de ces faits, qui tiennent du prodige, sont encore existants.

ARNAUD (François), capitaine à l'ex-14^e régiment de ligne, né à Carcassonne, en 1761. Soldat, en 1781, il avait fait son apprentissage dans la profession des armes, lorsque la révolution éclata. Le 5 septembre 1792, à la tête d'un détachement, il se défendit avec la plus rare intrépidité dans Toulbaix, qu'il n'abandonna qu'après un combat de 4 heures, et lorsqu'il ne lui restait plus ni soldats ni munitions. Le 4 mars 1793, nos troupes, après avoir disputé avec acharnement le passage du pont sur la Roër, se virent réduites à le faire sauter; les fougasses étaient préparées, mais personne ne voulait y mettre le feu, Arnaud se dévouant seul alors, pour épargner à ses camarades des périls auxquels lui-même ne craignait pas de s'exposer, s'avança sous une grêle de boulets et de balles, saisit la mèche, attendit qu'elle fût enflammée, et ne s'éloigna qu'avec la certitude que rien ne s'opposait plus à l'explosion. Le 19 prairial an 2, avec une compagnie de grenadiers, il tint en échec un corps considérable d'ennemis, dont il fit échouer les attaques, et auquel il en imposa par l'habileté de ses dispositions et la fermeté de sa contenance. A la bataille d'Iéna, Arnaud s'élança sur deux pièces de canon, qui défendaient l'approche d'un défilé dont l'empereur avait ordonné l'occupation,

et les fit tourner contre une colonne prussienne qu'il obligea à se replier en désordre. Le 24 décembre 1806, le 14^e régiment était arrêté sur les bords de la Vvrka, le pont de Ksotombia sur cette rivière avait été rompu; Arnaud malgré la fusillade la plus vive et les obstacles sans nombre qu'on lui opposait, parvint à le rétablir, et donna ainsi à son régiment le moyen d'effectuer le passage en colonne serrée, et fournit à ce corps, dont le général fut tué dans une charge de cavalerie, une nouvelle occasion de signaler son intrépidité. Le capitaine Arnaud est aujourd'hui retiré à Boulogne-sur-Mer.

ARNAUD (Joseph); chef de bataillon de l'égarde, officier de la légion d'honneur, fils d'un cultivateur de Saint-Laurent-sous-Rochefort, département de la Loire, s'enrôla, en 1791, dans le 25^e de ligne, et fit avec distinction les premiers campagnes de la révolution. Il se fit remarquer surtout, le 13 juin 1793, à l'attaque du camp de Raoune en Piémont. Alors sergent-major, Arnaud, suivi d'un de ces camarades, s'empara d'une redoute que défendaient trente hommes. Ils devaient succomber sous le nombre, mais, soutenus par quelques braves que leur exemple encourage, ils tuent huit ennemis, et mettent les autres en fuite; Arnaud reçut un coup de feu à la jambe gauche. Sous-lieutenant, en Egypte, au siège de Saint-Jean-d'Acre, il tombe, à la tête d'un peloton de grenadiers, sur un poste de turcs assez nombreux, leur enlève deux pièces de canon, leur tue vingt hommes sur la place, et poursuit les autres jusque sous les murs de la ville où il ne put en entrer qu'un très petit nombre. Blessé dangereusement à la bataille d'Eylau le 8 février 1807, il s'opiniâtra à rester sur le champ de bataille jusqu'à la défaite complète de l'ennemi, et reçut la décoration de la légion d'honneur. A la prise de Ratibonne, Arnaud monte le premier à l'assaut, et pénètre dans la place malgré la plus vive résistance. Maître d'une première position dont il a facilité l'accès à ses braves camarades, il en obtient une seconde dont il s'empara également, atteinte le succès le plus complet, et ne s'aperçoit d'une blessure grave que quand il n'y a plus d'ennemi à combattre. Nommé chef de bataillon dans le 1^{er} régiment de voltigeurs de la vieille garde, il fit pendant la retraite de Moscou des prodiges de valeur, lorsqu'en avant de Krasnoï, son régiment résista à tous les efforts des ennemis, cavalerie et infanterie, réunis sur ce point pour rompre l'armée. Atteint d'une balle au côté droit, il devait être la proie des Russes; mais ses soldats, dont il était adoré, l'enlevèrent du champ de bataille, et l'emportèrent malgré les dangers auxquels eux-mêmes étaient exposés. Il reparut dans la campagne de Saxe, y déploya la même valeur, et fut encore blessé à Lutzen. En 1814, le chef de bataillon Arnaud redoubla de bravoure pour défendre sa patrie. Il combattit à Brienne, à Craône, et sous les murs de Paris où une dernière blessure le mit hors de combat. Il s'est retiré dans ses foyers où il jouit de la gloire qu'il s'est acquise dans les combats et de la haute considération due à ses vertus civiles.

ARNAUD (N.), général de brigade, fit la campagne de 1809, en Portugal, sous les ordres du maréchal Soult, se distingua au combat de Villatza et à la bataille d'Oporto, où nos troupes victorieuses s'emparèrent de 97 pièces d'artillerie, de 20 drapeaux, de 30 bâtiments anglais, de 300 milliers de poudre, d'une grande quantité de munitions confectionnées, et de tentes dressées pour plus de 30,000 hommes.

ARNAUD (Antoine), général de brigade, commandant de la légion d'honneur, naquit à Grenoble le 14 janvier 1749. Il s'enrôla à dix-huit ans comme soldat au régiment des gardes de Lorraine, et servit

donne ans dans ce corps, qu'il quitta en 1779. Lorsque la patrie, menacée par les armées étrangères, appela ses enfants aux armes, Arnaud répondit comme aurait fait un jeune homme à cet appel, et fut reçu en qualité de capitaine dans le 1^{er} bataillon du Calvados; mais, dès le premier jour, il passa de ce grade à celui de commandant de ce même bataillon. Envoyé à l'armée du Nord, il combattit vaillamment à la bataille d'Hondscoote, si fatale aux Anglais, et y eut le bras gauche fracassé d'un coup de feu. Il fut nommé, en l'an 2, colonel du 48^e régiment, et justifia ce choix honorable par sa belle conduite dans les campagnes des années 3, 4, 5, 6, et 7. Le colonel Arnaud passa en l'an 8 à l'armée du Rhin, s'y distingua en plusieurs occasions, notamment à l'affaire de Thierberg, sur le Danube, le 16 prairial. Au moment où les ennemis débouchaient par la forêt de Battzheim, il tomba sur eux avec cinq compagnies de son régiment, et les pressa si vivement, malgré le feu de huit pièces de canon tirant sur lui à mitraille, qu'il leur culbuta trois bataillons et un régiment de cavalerie, leur prit cent vingt hommes et un nombre considérable de bouches à feu. C'est surtout à sa valeur que furent dus les succès inouïs de la bataille de Hohenlinden où toute l'artillerie autrichienne tomba au pouvoir des Français. Sa conduite pendant la campagne de Hanovre, en l'an 10, lui mérita le grade de général de brigade. Il mourut en l'an 11, regretté de toute l'armée.

ARNAUD (JEAN-BAPTISTE-BERNARD-ANTOINE D') fut nommé maire de Perpignan en 1809, conseiller de préfecture des Pyrénées-Orientales en 1813, et membre de la chambre introuvable où il ne saisit aucune occasion de se faire remarquer. Quelques biographes lui attribuent une grande modération de principes.

ARNAUD (N.), chef de bataillon et aide-de-camp du général Gazan, se distingua au siège de Badajoz, le 17 février 1811, en repoussant une sortie des assiégés.

ARNAUDAT (N.), est un de ces soldats intrépides qui, par leur bravoure, eussent, dans les temps antiques, obtenu les honneurs de l'apothéose. Nous ne rechercherons pas tous les traits héroïques qui peuvent l'honorer dans les campagnes qui précéderent celle de 1814 : cette dernière suffit pour faire passer le nom d'Arnaudat à la postérité. A la bataille de Laon, le 9 mars, ce brave, à la tête de quelques chasseurs flanqueurs de la vieille garde, avait reçu du maréchal Ney l'ordre de s'avancer dans un bois occupé par l'ennemi. D'Arnaudat bientôt enveloppé, se trouve seul avec son caporal, séparé du détachement qu'il commandait. Un coup de feu atteint le caporal au genou et le met hors de combat ; le blessé se traîne au pied d'un arbre, auquel Arnaudat s'adosse pour le protéger de ses armes, en le couvrant de son corps. Là, assailli de toutes parts, il soutient avec un courage qui n'a point d'exemple, le choc des soldats ennemis. « Rendez-vous ! lui crie en français le commandant russe, on ne vous fera aucun mal. — Me rendre ! ne voyez-vous pas que j'ai encore un sabre ? » Pendant vingt minutes, ce brave en détournant par son adresse les lances dirigées contre lui, renverse tout ce qui l'approche, et malgré deux blessures à la cuisse et plusieurs coups de feu dont son pied gauche est fracassé et ses mains ensanglantées, il défend, sans ralentir ses efforts, le caporal que la perte de son sang a déjà privé de connaissance. Le maréchal Ney instruit de la position du chasseur, se hâte d'envoyer à son secours un détachement qui arrive assez tôt pour sauver les deux braves. Par un oubli trop ordinaire quand il ne s'agit que de simples soldats, il n'a été fait de cet acte de bravoure aucun rapport à Napoléon, qui n'eût

pas manqué de le récompenser ; la lithographie a réparé cette omission et s'est chargée de la transmettre à la postérité.

ARNAUDAT (PIERRE-HERNÉ D'), général de brigade, commandant de la légion d'honneur, né à Oribès, département des Basses-Pyrénées. Après avoir servi dans le 60^e régiment, où il avait été successivement cadet gentilhomme en 1779, sous-lieutenant en 1780, et lieutenant en 1788, d'Arnaudat devint capitaine le 1^{er} juillet 1791. Il fit, avec distinction, la première campagne de la révolution, pendant laquelle il fut blessé, et obtint, sur le champ de bataille, le grade d'adjudant-général chef de bataillon, et le 27 avril 1793, celui d'adjudant-général chef de brigade ; il était alors à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et se signala contre les Espagnols au combat de la montagne de Louis XIV, le 23 nivôse an 2, sous les ordres du général Laroche. Dans son rapport, le général Servan, commandant en chef, s'exprimait en ces termes : « Quatre pièces de canon supérieurement servies, et judicieusement placées par l'adjudant-général d'Arnaudat, déterminèrent le succès de cette brillante journée. Ce fut là que ce brave officier fut atteint à la poitrine d'un éclat d'obus et renversé de cheval ; quelques instants auparavant un grenadier d'Angoumois avait en le bras cassé ; l'adjudant d'Arnaudat court pour le secourir et lui témoigner sa sensibilité : Ne me plaignez pas, lui répondit le grenadier, il me reste encore un bras pour la république. » Le même jour d'Arnaudat fut nommé général de brigade, et placé à la tête de l'avant-garde de la division de gauche, sous les ordres du général Dubouquet. Peu de temps après, il fut chef d'état-major de l'armée sous le général Labourdonnaie. A la paix, il fut employé à l'intérieur, et passa ensuite à l'armée du Rhin dont il guida l'avant-garde. En prairial an 7, il battit les Autrichiens et défit entièrement le régiment des seklers (hussards). Pendant cinq campagnes, le général d'Arnaudat prit part à un grand nombre de combats, et se comporta dans toutes les occasions de manière à mériter les éloges des généraux en chef et des représentants en mission. Toujours au poste d'honneur, toujours plein de zèle pour la chose publique, il n'avait qu'une seule pensée, celle de la prospérité et de l'indépendance de sa patrie à laquelle il se montra constamment dévoué.

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT), est né à Paris le 22 janvier 1776. Sa famille était attachée à la maison de Moxikon, depuis Louis XVIII, il fut nommé, en 1785, secrétaire du cabinet de MADAME, et acheta, en 1787, chez MONSEIGNEUR, une charge que l'émigration des princes ne tarda pas à lui faire perdre, et dont il perdit aussi la finance. Déjà connu par quelques pièces de poésie, il débuta dans la carrière dramatique, en 1791, par la tragédie de *Marius à Minturnes*, qui obtint alors le succès qu'elle méritait, mais qui n'a plus été jouée depuis la chute du gouvernement impérial. Les allusions qu'on aurait pu faire à un héros que cependant l'auteur n'avait pas pu avoir en vue, ont probablement déterminé l'autorité à en défendre les représentations. Après les événements déplorables des 2 et 3 septembre 1792, M. Arnault passa en Angleterre, et de là en Belgique, d'où il revint en France par Dunkerque. Arrêté dans cette ville comme émigré, il dut sa liberté à la tragédie de *Marius* ; et, de retour en France, il se livra tout entier à la littérature jusqu'en 1797. A cette époque, il se rendit en Italie, et fut accueilli favorablement par le général en chef Bonaparte, qui le chargea d'organiser le gouvernement des îles Ioniennes. En 1798, il s'embarqua avec l'armée d'Orient ; mais il s'arrêta dans l'île de Malte où Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, son ami et son beau-frère, était tombé malade. Le

départ de la flotte pour l'Égypte l'ayant contraint de revenir en France, il fut pris dans la traversée par les Anglais, qui eurent pour lui tous les égards dus au mérite, et lui rendirent la liberté après sept jours de captivité. M. Arnault devint membre de l'institut en 1799, peu de temps avant la révolution du 18 brumaire, à laquelle il prit une part très active. En 1800, il fut nommé chef de la division de l'instruction publique par Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, et l'année suivante, il l'accompagna dans son ambassade à Madrid. Admis à l'académie de cette ville, il y prononça, pour sa réception, un discours remarquable sur l'état des sciences et des arts en France. De retour dans sa patrie et rendu à l'instruction publique, il fut associé aux travaux du savant Fourcroy, et, en qualité de président de l'institut, il porta la parole à l'empereur Napoléon à son retour de la campagne de 1805. Trois ans après, lorsque l'université fut organisée, il devint secrétaire-général de cette administration avec le titre de conseiller ordinaire. M. Arnault pouvait espérer que le rappel des Bourbons, en 1814, ne lui serait pas préjudiciable; il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne. Toutefois cette démarche ne parut point un gage suffisant de dévouement; il fut privé de tous ses emplois en janvier 1815. Deux mois après, Napoléon reparut, et le gouvernement impérial lui confia provisoirement l'administration générale de l'université. Nommé à la même époque membre du conseil général du département de la Seine, et député à la chambre des représentants, il assista à la cérémonie du Champ-de-Mai. Après la bataille de Waterloo, il fit partie de la députation envoyée à l'armée par la chambre, proposa ensuite et obtint une souscription de 50 francs par député pour le soulagement des militaires blessés. M. Arnault fut du nombre des représentants qui, le 8 juillet, se réunirent chez M. le président Lanjuinais pour protester contre la fermeture des portes du corps législatif, opérée dans la nuit précédente par la force armée. Compris dans les ordonnances du 24 du même mois et du 17 janvier suivant, il se réfugia dans le royaume des Pays-Bas, où il ne jouit pas de la tranquillité qu'il croyait y trouver. Enfin, dans le mois de novembre 1819, il apprit son rappel et continua dans sa patrie les travaux littéraires que ni l'exil, ni ses emplois administratifs n'avaient interrompus. Depuis cette époque, il lui a été alloué, par le gouvernement, une pension de retraite, et a été porté sur le testament de Napoléon pour une somme de 100,000 fr. M. Arnault publia, depuis 1822, la vie de ce prince, ouvrage qui n'est point au-dessous de la réputation de l'auteur, et qui est enrichi de lithographies dont plusieurs sont dignes du texte. Plus de 25 livraisons grand in-folio ont déjà paru. Sa tragédie de *Germanicus*, qui a excité tant de désordre à la première représentation, le 22 mars 1817, a été jouée pour la seconde fois, en 1825, au Théâtre-Français, et a été dignement appréciée. Le public s'est convaincu que si la critique qu'en a d'abord faite M. Martinville n'était pas entièrement injuste, elle était du moins plus que sévère, et surtout peu généreuse, puisque l'auteur était alors proscrit. Un de ses fils, voyant son père offensé, se crut obligé de le venger; M. Martinville, forcé par l'opinion de se battre, malgré l'autorité à laquelle il s'était adressé, a payé, par une blessure légère, la légère intempérance de sa plume. C'était proportionner la peine au délit. M. Arnault a composé plusieurs autres tragédies moins connues : *Lucrèce*; *Cincinnatus*, ou la Conjuraison de *Spurius Manlius*; *Ossur*, fils de *Ossian*; *Blanche et Montecassin*, ou les *Vénitiens*; *Dom Pedro*, ou le Roi et le Laboureur; les *Guelfes et les Gibelins*, et enfin *Lycæus*. On lui doit

encore *Horatius Cocles*, tragédie lyrique; *Phrosine et Mélidor*, drame lyrique; *Scipion*, drame héroïque; et la *Ranson de Duguesclin*, ou les *Mœurs du douzième siècle*, comédie. M. Arnault a fait paraître un volume de fables, composées dans un genre nouveau, qui n'est pas celui de La Fontaine, mais qui, par ses rapports à la politique, convient mieux peut-être au temps présent. Il est auteur de plusieurs excellents discours sur l'instruction publique et de différents opuscules. Il est l'un des éditeurs de la *Biographie des contemporains*, et a concouru à la rédaction de plusieurs journaux et écrits périodiques. L'esprit mordant et caustique, qui perce dans plusieurs articles du *Libéral belge* les lui ont fait attribuer; mais il ne les a pas avoués lorsqu'un libraire voulut les réimprimer pour s'en servir contre lui-même. En général, son style, toujours nerveux, est semé de traits piquants qui entretiennent l'intérêt du lecteur. Les genres différents qu'il a embrassés, et dans lesquels il a presque toujours réussi, lui ont mérité un rang distingué parmi les littérateurs de cette époque. Il ne fait plus partie de l'institut; son nom a été rayé des tableaux à la réorganisation de l'académie en 1816. M. Arnault vient de faire un voyage en Belgique où il a reçu l'accueil le plus flatteur du roi Guillaume. Il a fait au prince héréditaire la lecture d'une tragédie dont le sujet est l'assassinat de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Les journaux en ont déjà fait l'éloge.

ARNAULT (LUCIEN-EMILE), fils du précédent, embrassa d'abord la carrière administrative, et fut, en 1808, auditeur au conseil d'état. Chargé en même temps d'organiser et de diriger la province d'Istrie, en Illyrie, il resta dans ce pays jusqu'en 1813, et, de retour en France, il devint successivement sous-préfet de Châteauroux et préfet du département de l'Ardeche. Après le rétablissement du gouvernement monarchique, M. Lucien fut privé de sa place et se livra alors à la littérature. En 1818, il fut au comité du Théâtre-Français la tragédie de *Pertinax*, qu'on a depuis appartenir à son père. La première pièce sortie de sa plume est *Régulus*, et elle a suffi à sa réputation; elle a été représentée pour la première fois, le 5 juin 1822, sur le Théâtre-Français, et a enlevé tous les suffrages. La beauté des vers, la force des expressions, et l'effet dramatique de cette tragédie lui assurent un succès durable. La tragédie de *Pierre de Portugal*, jouée depuis, le 21 octobre 1823, est peut-être écrite avec plus de pureté; elle a été d'autant mieux goûtée du public, que le même sujet, traité faiblement par M. Firmin Didot, a paru dans le même temps au théâtre de l'Odéon. M. Lucien, qui pourrait se prévaloir de la réputation de son père et s'enorgueillir de son propre mérite, réunit à un grand talent une modestie rare; il est peut-être, dans la haute littérature, le seul exemple d'un fils qui n'a point dégénéré de son père.

ARNAVON (FRANÇOIS), était avant la révolution prieur de Vauluse et chanoine de Lille, où il était né en 1749. Il a appartenu à l'église métropolitaine de Paris, et conserva le titre de vicaire-général de Corfou. Auteur de deux ouvrages, peut-être trop mondains pour un ecclésiastique, *Pétrarque à Vauluse* et *Retour à la fontaine de Vauluse*, il en a fait un autre plus analogue à son état, mais où il a été moins heureux : l'*Apologie de la religion chrétienne contre le Contrat Social*. Ici sa piété et son érudition n'ont pu balancer le génie de Jean-Jacques. Il est mort en 1824.

ARNAY (JOSSEPH), né à Dôle le 8 novembre 1762. L'histoire a conservé le nom de ce soldat d'élite. Sergent dans les gardes françaises, il monta le premier à l'assaut lors de la prise de la Bastille, saisit le gouverneur de Launay : *Rendez-vous*, lui dit-il, je

réponds de vous. Vainement Arnay s'efforça de soustraire son prisonnier à la fureur du peuple et de le conduire à l'Hôtel-de-Ville : parvenu à la place de Grève, de Launay fut massacré. Après la réforme des gardes françaises, Arnay entra dans un bataillon de volontaires, et parvint, par sa bravoure et sa conduite, au grade de capitaine. Mort à Saint-Domingue, âgé d'environ 36 ans, il emporta les regrets de ses compagnons d'armes, qui voulurent prendre soin de ses enfants. Cet hommage rendu à ses qualités privées honora plus encore sa mémoire que le titre de vainqueur de la Bastille, et la médaille d'or qui lui fut décernée à cette époque.

ARNDT (ERNEST-MAURICE), né à Allona en 1769, ancien professeur de philosophie à Greifswald, dans la Poméranie prussienne. C'est un de ces idéologues dont les principes ont contribué à arracher l'Allemagne à la domination de Napoléon. Chef de la *Société unie pour la propagation de la vertu*, et l'un des partisans les plus enthousiastes de la liberté civile, il opposa, à la fortune du conquérant français, tout l'ascendant que ses doctrines lui donnaient sur une jeunesse exaltée et naturellement portée à la méditation. En 1806, il fit paraître son *Esprit du temps*, ouvrage original, plein de rapprochements ingénieux, et dont les pensées profondes, liées entre elles par des rapports en quelque sorte mystérieux, durent produire le plus grand effet sur des hommes passionnés pour la liberté. Arndt, effrayé lui-même des conséquences de son livre, et redoutant la vengeance de Napoléon, se hâta de se sauver en Suède, d'où cependant il ne cessa de correspondre avec ses prosélytes jusqu'au moment où les malheurs imprévus de la campagne de Russie déterminèrent l'Europe entière à s'armer contre la France. Alors éclata l'insurrection qu'Arndt avait préparée : l'Allemagne se leva en masse, et se vengea du moins de ses revers, si elle n'obtint pas le prix qu'elle attendait de ses efforts. Arndt a publié plusieurs autres ouvrages dans le nombre desquels on cite : *Discours philanthropiques sur la liberté des anciennes républiques* ; *Voyage fait en 1798 et 1799 dans une partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la France* ; *Voyage en Suède* ; *Essai historique sur l'état des serfs en Poméranie et dans l'île de Rügen*, etc. ; *la Germanie et l'Europe* ; *Fragments sur la civilisation*. Le premier rapport que la commission d'enquête de Mayence a envoyé au comité de la diète germanique présente un exposé historique, qui remonte jusqu'à 1806, du résultat de ses recherches sur les faits qui devaient en être l'objet, et contient ce passage sur le fondateur du système gymnastique connu sous le nom de *Turnschulen* : *Arndt, ses écrits tendent à la régénération de l'Allemagne, mais non au renversement de l'ordre existant comme ceux de ses associés sur plusieurs autres sociétés secrètes.* Les persécutions qu'il avait éprouvées à Naples, comme suspect de carbonarisme, ont beaucoup contribué à avancer sa mort, arrivée en 1824, à deux milles de Venise.

ARNEMAN, médecin allemand, mort en 1806, s'est fait une grande réputation comme praticien, et par plusieurs ouvrages de médecine insérés dans les recueils périodiques sur cette science.

ARNOLD (BENNETT), est l'un des généraux les plus fameux qui ont figuré dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Tour à tour le défenseur et l'ennemi de sa patrie, il acquit la réputation d'un grand capitaine, et imprima sur son front la tache des traîtres. Intrépide, téméraire même, il eut le génie de la guerre, et compta ses combats par autant de victoires. La prise de Ticonderago, qui succomba sous ses efforts réunis à ceux du brigadier Allen, commença sa réputation ; l'attaque de Québec y mit le comble ; une marche des plus savantes, au milieu des glaces de l'hiver et dans les affreux déserts du

Maine, l'avait couvert de gloire, mais, blessé à l'assaut de cette place, il fut obligé de quitter l'armée et les Américains furent forcés de se retirer. A peine guéri, il revint à la tête de ses troupes et ramena avec lui la victoire. Il battit d'abord les Anglais sur le lac Champlain, et bientôt, sous les ordres du général Gates, à la suite de deux batailles sanglantes, livrées au général Bourgoigne sur les bords de la rivière du Nord, il contraignit les ennemis de l'indépendance à déposer les armes. Tant de succès lui devinrent funestes. Nommé commandant de Philadelphie après l'évacuation de cette ville par les Anglais en 1778, il oublia la cause pour laquelle il avait combattu, et s'attira la haine de ses concitoyens autant par ses superbes dédains pour l'autorité civile, que par un faste qui contrastait trop avec la simplicité républicaine. Arnold éprouva bientôt les tristes effets des nouveaux sentiments qu'il avait inspirés. Cherchant dans les plaisirs un dédommagement à l'estime publique, il fit des dettes, jona pour les réparer, tomba dans la misère, et se déshonora enfin par des extorsions odieuses et des vols de tout genre. Accusé de tous ces crimes devant l'assemblée de Pensylvanie, il fut condamné à une réprimande publique, et il se soumit à cette espèce de flétrissure. La soif de la vengeance lui en fit même supporter la honte avec résignation ; il parut se repentir de sa conduite et chercha à regagner la confiance de ses concitoyens, qui, trompés par les apparences, et importunés par ses sollicitations pressantes, lui accordèrent le commandement de West-Point, place importante, située près de New-York, non loin des avant-postes anglais. C'est alors qu'Arnold cessa de se contraindre : il fit par secretément de ses desseins au général anglais Clinton, qui envoya près de lui le major André pour régler les conditions de sa trahison. Elles furent bientôt arrêtées. Arnold s'engagea à livrer le poste de West-Point, projet cependant qu'il ne put exécuter. Le major André, pris par les gardes avancées américaines tandis qu'il retourrait à New-York, paya ce complot de sa tête. Arnold parvint à s'échapper, et, réuni à l'armée anglaise, il y servit en qualité de major-général. Il publia aussitôt des proclamations insensées, dans lesquelles, traitant sa trahison de patriotisme, il engagea ses anciens compagnons d'armes à venir se ranger sous les bannières de la mère-patrie. Cet exemple ne fut point imité ; aucun Américain ne voulut abandonner la cause de la liberté. Arnold, cependant, dominé par des passions ardentes et feugueuses qui le rendaient capable des plus grands crimes comme des plus grandes vertus, brûlait du désir de s'abreuver dans le sang de ses concitoyens. Il leur fit une guerre atroce, et telle qu'elle n'avait point eu lieu depuis l'insurrection. Partout la dévastation accompagna ses pas jusqu'au moment où l'indépendance de l'Amérique fut reconnue. Arnold se retira en Angleterre où il mourut en 1801. Le courage qu'il montra dans ses derniers moments et les regrets qu'il manifesta arrachèrent des larmes au généreux Washington. Les Anglais lui ont élevé un superbe monument en marbre à Westminster, au milieu de leurs rois et des grands hommes qui ont illustré leur pays. On est étonné de voir un traître entre le plus grand des philosophes, l'illustre Newton et le fameux amiral tué à Trafalgar, le brave Nelson. Arnold aurait été traité d'une manière plus convenable à son mérite aux Etats-Unis. Dans le temps qu'il les ravageait ; il demanda à un Américain prisonnier ce qu'on lui ferait s'il tombait entre les mains des indépendants. « On couperait, lui répondit le brave, cette jambe blessée devant Québec pour le service de la patrie ; on l'enterferait avec tous les honneurs de la guerre.... Quant au reste de votre corps, il serait pendu. » M. Marbois a donné des détails très cu-

rienx sur la vie de ce général dans un ouvrage intitulé *Révolte d'Arnold*.

ARNOLD (FERDINAND-CAJETAN), écrivain allemand, a publié *Nouveau Dictionnaire géographique, historique et statistique de la principauté d'Anhalt*, vol. in-8°, 1802, *Erfurt avec ses curiosités et ses antiquités, sous le rapport historique, statistique et commercial*, vol. in-8°, 1802; quelques autres ouvrages moins importants, entre autres *l'Art de composer et de diriger un orchestre*. M. Arnold est professeur de philosophie à Erfurt.

ARNOLD (THOMAS), médecin de Leicester, où il fonda un établissement pour les fous, qu'il dirigea jusqu'à sa mort arrivée en 1816, était membre du collège de Londres et de la société royale de médecine d'Edimbourg. Il a publié, 1° *Dissertation de pleurésie*; 2° *A case of hydrophobia successfully treated*, 1793; 3° *Observations on the management of the insane*.

ARNOULD (SOPHIE), célèbre actrice, naquit à Paris le 14 février 1744, dans l'appartement même où fut massacré l'amiral Coligny. Fille d'un bourgeois aisé, ses parents lui avaient donné une brillante éducation que rehaussa encore sa beauté et son esprit naturel. Elle dut ses succès dramatiques à une constance assez singulière; la princesse de Modène faisait pénitence dans une retraite au Val-de-Grâce, pendant la semaine sainte, des péchés qu'elle avait commis dans le carnaval. Frappée de la beauté de la voix de Sophie, qui chantait une leçon de ténors; elle en parla à la cour, et bientôt, malgré sa mère, Sophie qui peut-être fut restée une femme estimable si une princesse n'eût pas eu de péchés à expier, fut lancée de par la roi dans la voie de la dissolution. Elle débuta le 15 février 1767, sur le théâtre de l'académie royale de musique, fut reçue sociétaire au bout d'un an, et pendant vingt ans y tint avec le plus grand succès les premiers emplois. Mais c'est toutefois moins comme actrice, que Sophie Arnould s'est rendue célèbre, que par son esprit et ses aventures galantes. On cite d'elle une foule de bons mots dont elle savait faire passer le cynisme sous une enveloppe piquante et spirituelle. Nous ne citerons aucun de ceux-ci; mais nous ne pouvons toutefois nous dispenser de faire connaître quelques uns de ceux dont la pudeur ne peut s'offenser. Rencontrant un jour un médecin qui allait voir un malade avec un fusil sous le bras : "Docteur, lui dit-elle, il paraît que vous avez peur de le manquer." Une dame très jolie mais dépourvue d'esprit, se plaignait d'être obsédée par une foule d'amants : "Eh ! ma chère, lui dit Sophie, il vous est si facile de les éloigner; vous n'avez qu'à parler." Une prude disait près d'elle qu'on devrait bien distinguer les femmes honnêtes par des marques honorables. "Vous voulez donc, lui dit Sophie, mettre les filles dans le cas de les compter." Voyant un jour sur une tabatière le portrait du ministre Choiseul, accolé, par la flatterie, à celui de Sully. "Voilà, dit-elle, la recette et la dépense." Cette célèbre actrice se retira du théâtre en 1778, et mourut à Paris en 1802, à l'âge de cinquante-neuf ans. Toujours fertile en plaisanteries, elle ne cessa d'en faire que lorsque la mort lui eut fermé les yeux. Au moment d'être administrée, elle dit au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois : "Je suis comme Madeleine : Beaucoup de péchés me seront remis, parceque j'ai beaucoup aimé." — Un fils de Sophie Arnould, Constant Divoille de Brancas, fut tué à la bataille de Wagram. Il était colonel de cuirassiers.

ARNOULD (AMÉDÉE-MARIE), député aux conseils des anciens et des cinq cents, puis membre du tribunal, se fit connaître dès le commencement de la révolution par des connaissances en finances. Partisan des idées libérales, il publia, en 1791,

un écrit intitulé : *De la balance du commerce*, qu'il reproduisit par extrait, en 1794, sous le titre de *Point de terrorisme contre les assignats, ou Triple union entre la foi publique et l'intérêt des finances et du commerce*. Arnould resta étranger aux discussions politiques jusqu'au moment où la convention décréta que les deux tiers de ses membres seraient partie des nouvelles assemblées qui devaient être formées en vertu de la constitution de l'an 3. Opposé à cette mesure, il se réunit aux sections, quoique mu par des motifs différents, et devint un des principaux moteurs des événements du 13 vendémiaire an 4. Arnould échappa à la proscription qui suivit cette journée, mais il fut obligé de se tenir longtemps caché pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. Enfin il reparut aux élections de 1798, où il fut nommé membre du conseil des anciens par les scissionnaires auxquels il s'était réuni. Instruit par l'expérience, il ne s'occupa que d'objets de finance dans cette assemblée et au conseil des cinq-cents dont il fit partie en 1799. Après le 18 brumaire, auquel il prit part, il fut nommé membre de la commission chargée de diriger le projet de la constitution de l'an 8, appela l'attention du peuple sur les heureux effets de cette révolution, et devint ensuite membre du tribunal. Arnould avait espéré obtenir le ministère des finances; trompé dans son attente, il n'en fut pas moins un des tribuns qui se prononcèrent en faveur du gouvernement impérial, après l'établissement duquel il devint maître à la cour des comptes. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1812.

ARNOULT (N.) avocat et député à l'assemblée constituante, fut un des premiers à demander l'abolition des dîmes. Peu de temps après, il proposa de déclarer la branche d'Espagne inhabile à succéder au trône de France. Il s'opposa à l'exportation des grains, et voulut rendre les ministres responsables des malversations qu'on remarquait dans l'administration des subsistances. En 1790, il provoqua l'établissement d'un tribunal provisoire, en remplacement du parlement de Dijon, et en 1791, il appuya le projet de loi de déclarer *propriétés nationales* les rivières navigables. M. Arnould a publié une collection des décrets de la première assemblée nationale.

ARNOULT (PIERRE-AUGUSTE), né à Paris (Seine), chevalier de la légion d'honneur, de Saint-Henri de Saxe et de Saint-Ferdinand. Le général Thilmann et le colonel Orlov, aide-de-camp de l'empereur de Russie, s'approchèrent de Mersbourg en septembre 1813; le chef de bataillon corse à qui le commandement de cette place était confié, ayant abandonné son poste au moment du danger, l'adjoint provisoire au commissariat des guerres, Arnould, et le sous-lieutenant d'Astugues, du 9^e bataillon du train, imposent aux habitants, dont l'esprit n'était pas favorable aux Français, font armer ceux des malades le plus en état de faire feu, résistent avec une opiniâtreté héroïque aux attaques de plus de deux mille hommes, font prisonnier, dans une sortie, le prince de Hohenollern, et évacuer sur Erfurt douze cents blessés ou malades. Obligés de céder au nombre, ces trois cent cinquante braves, dépourvus de munitions, obtiennent des alliés, étonnés de leur courage, la plus honorable capitulation. Cette action valut à Arnould et au sous-lieutenant d'Astugues, la décoration de la légion d'honneur; et Napoléon dit en apprenant ce fait d'arme : J'ignorais que mes commissaires des guerres fissent le coup de sabre. Arnould reçut en même temps l'ordre de Saint-Henri de Saxe. Employé au commencement de 1815, au ministère de la guerre, Arnould, qui ne se sentait aucun goût pour la carrière bureaucratique, fit, comme adjoint aux com-

missaires des guerres, la campagne de 1815, et sauva, avec quelques hommes, une pièce d'artillerie française que les Prussiens emmenaient. Cette action, dont le général Bertrand fut l'un des témoins, resta sans récompense. Les événements politiques ayant fermé de nouveau au jeune Arnoul la carrière brillante où il avait débuté avec tant de succès, il entra comme simple soldat dans celle des armes, pour laquelle il s'était toujours senti une vocation décidée. Devenu, en 1819, officier au 5^e régiment de hussards, il se distingua, le 19 juin 1823, au combat de San-Lucal-la-Mayor, en Espagne, et fut décoré de l'ordre de Ferdinand.

ARNOUX-LAFFREY, auteur des *Annales de la monarchie française*, depuis son origine jusqu'à la mort de Louis XV, naquit à Gap, le 18 septembre 1735, et mourut à Paris, le 19 septembre 1794. On lui doit aussi la *Vie privée de Louis XV*.

ARPAJEAN (d'Assy d'), médecin à Montpellier, né, en 1738, à Monzac, dans les Quatre-Vallées, a publié une dissertation sur la phibisie pulmonaire, ouvrage habilement écrit et rempli d'observations nouvelles et importantes. Il a encore traduit du latin les *Œuvres médicales de Gorter*.

ARQUIER (JOSEPH), né à Toulon en 1763, annonça de bonne heure des dispositions pour la musique, se livra avec ardeur à l'étude de cet art, et devint en peu de temps musicien et compositeur. Il exerça d'abord son talent au théâtre de Lyon, passa ensuite à celui de Marseille en qualité de chef d'orchestre, et y fit représenter, en 1789, un opéra de M. de Saint-Priest, *Daphnis et Hortense*, qu'il avait mis en musique. Il vint alors à Paris, précédé d'une sorte de célébrité; il comptait pour l'accroître sur la protection que lui avait vouée M. de Saint-Priest, et aspirait à la place de second maître de musique à l'Opéra, que celui-ci lui avait fait espérer; mais la retraite de son protecteur l'obligea de n'employer que ses propres moyens, et ne put devenir chef d'orchestre dans des théâtres subalternes, tels que ceux de Montansier, Molière; etc. Il finit enfin par retourner à Marseille. Cependant Arquier ne manquait pas de talent; il entendait parfaitement la scène, faisait des airs faciles et chantants, avec des accompagnements d'une facture brillante et légère, qualités dont tous les compositeurs ne sont pas pourvus. Il a donné à Paris le *Mari corrigé*, *l'Hôtelier de Sarzano*, les *Deux Petits Troubadours*, *l'Emblème des Pyrénées*; à Marseille, *Zico et Monrose* et les *Pirates*. Il avait fait, pour le *Médecin Turc*, un second acte, qui ne fut point reçu à Feydeau pour des causes indépendantes du mérite de l'ouvrage.

ARRIAZA (dom JEAN-BAPTISTE), écrivain espagnol, est né en 1770, dans la Vieille-Castille. Après avoir servi dans la marine royale, il devint secrétaire d'ambassade, et fut ensuite employé dans les secrétariats d'état. En 1801, on a vu M. Arriaza fréquenter assiduellement la maison de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur en Espagne. Plus tard, on l'a vu se déclarer avec une espèce de fureur contre les Français, et contre leurs amis en Espagne. Partisan de toute espèce de tolérance, nous serions les premiers à louer la fidélité de M. Arriaza pour son prince, s'il eût mis plus de modération dans sa conduite. En 1820, à l'époque où l'armée s'insurgea à Cadix, il fit paraître des lettres, dont le but était de détruire l'effet des écrits publiés en faveur des *Josephinos* ou *constitutionnels* de 1808. On doit à la plume de M. Arriaza un poème sur la danse, un autre plus remarquable sur la peinture et l'architecture, et quelques autres pièces de poésie, toutes estimées.

ARRIETA (Augustin), bibliothécaire de la bibliothèque de San-Isidro de Madrid, et député aux cortès de 1820, est né dans un village de la province de Ségovie. Après avoir étudié dans cette dernière

ville et à l'université de Valladolid, où il fut gradué, il alla dans la capitale, et y suivit plusieurs cours, entre autres ceux de droit canon, de droit naturel et de droit des gens. Les nouvelles connaissances qu'il acquit, la lecture des livres étrangers et la société de personnes instruites, lui firent sentir que son éducation avait été défectueuse, et il eut le courage d'entreprendre de la refaire lui-même. Les principes politiques et religieux qu'il manifesta depuis furent le résultat de cette noble résolution. Arrieta ne tarda point à les faire paraître dans la traduction des *Lois ecclésiastiques, tirées du Nouveau Testament*, ouvrage italien, dans lequel l'auteur détruit de la manière la plus forte et la plus claire les abus de l'église actuelle et les maximes ambitieuses des ultramontains, en leur opposant les lois et les maximes de l'église primitive. L'inquisition défendit ce livre aussitôt qu'il parut; et Arrieta, certain du danger auquel il s'exposait, en s'occupant de matières religieuses, se livra exclusivement à la littérature et à la politique. Sur la recommandation de quelques hommes de lettres, il obtint un emploi à la bibliothèque de San-Isidro, et publia presque aussitôt la traduction des *Principes de littérature*, de l'abbé Batteux, auxquels il ajouta des notes critiques, des applications à la langue espagnole, etc. A l'époque de l'invasion des Français en Espagne, Arrieta, plein d'amour pour sa patrie, et incapable de transiger avec ses principes, se retira dans sa province natale, où il chercha par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, à entretenir la haine des Espagnols pour leurs ennemis. A peine cette longue lutte fut-elle terminée, qu'il retourna à Madrid pour y remplir la place de bibliothécaire de San-Isidro, que la régence du royaume venait de lui accorder. En 1818, les jésuites, rappelés par Ferdinand VII, reprirent la direction de cette bibliothèque, établie dans leur ancien collège; et en 1820, une décision des cortès, en décrétant l'expulsion des jésuites, réintégra dans sa charge Arrieta, qui en fut encore dépossédé après le renversement du gouvernement constitutionnel. Nommé, en 1820, député à l'Assemblée des cortès, par la province de Ségovie, il fut un des auteurs de la loi qui soumit les délits de la presse à la décision du jury. Dans la séance du 22 mars 1821, il proposa la vente des biens nationaux; et, dans celle du 12 mai, il demanda qu'on appliquât aux ecclésiastiques l'article 97 de la constitution, qui défend à tout fonctionnaire public, nommé par le gouvernement, de représenter aux cortès la province dans laquelle il est employé. Cette sage proposition fut modifiée par la chambre, qui décréta que le haut clergé seul y serait soumis. Outre les ouvrages que nous avons cités, Arrieta a encore publié *l'Esprit du Télémaque* ou sa *Morale et sa politique*; il est auteur d'une collection des principales productions des classiques espagnols, avec leurs vies et des notes critiques sur leurs écrits, intitulée: *Bibliothèque choisie de la littérature espagnole*. Cette entreprise, aussi propre à entretenir le patriotisme qu'à propager les lumières dans la péninsule, était digne de cet excellent citoyen.

ARRIGHI (HΥΑCΙΝΤΗC), baron et officier de la légion d'honneur, cousin-germain par alliance de Mme Légitima Bonaparte, mère de Napoléon, fut d'abord avocat-général du roi en Corse. A l'avènement de Louis XVI au trône, il vint en France en qualité de commissaire de son pays, et après la mort de ce prince, il retourna dans la Corse, comme commissaire de la république pour l'administration centrale de l'île. Opposé aux projets de Paoli, il fut exilé avec sa famille, pendant l'occupation de sa patrie par les Anglais. Après l'établissement du gouvernement consulaire, il devint successivement membre du corps législatif, préfet du dé-

parlement du Liamone, et enfin de toute la Corse. Destiné après les événements de 1814, il fit partie, en 1815, de la junte organisée après la nouvelle du débarquement de Napoléon en France; depuis cette époque, il a cessé d'être en évidence.

ARRIGHI (ANTOINE-LOUIS), frère du précédent, fut, ainsi que lui, élevé à la dignité de baron et décoré de la croix d'officier de la légion d'honneur. Non moins remarquable par son esprit et ses connaissances que par son patriotisme, il mérita l'estime et l'affection de l'empereur Napoléon, et fut élevé à la dignité d'évêque d'Acqui. Il avait été vice-roi-général de l'île d'Elbe, avant la cession de ce pays à la France.

ARRIGHI (JOSEPH-PHILIPPE), frère du précédent, était, en 1814, vice-roi-général d'Ajaccio et de la principauté de Piombino. Sincèrement attaché à Napoléon, il ne l'abandonna pas dans sa mauvaise fortune, et trois jours après le débarquement de ce prince à Porto-Ferraio, il publia un mandement dans lequel il félicitait les habitants de l'île d'Elbe de le posséder. M. Arrighi se retira en Corse après la seconde rentrée des Bourbons en France. Il est membre de la légion d'honneur, chanoine honoraire de la cathédrale de Pise, et de l'église métropolitaine de Florence.

ARRIGHI (JEAN), cousin des précédents, fut nommé député suppléant de la Corse à la convention nationale, où il entra le 18 vendémiaire an 3. Peu après, il fit décréter que des secours seraient accordés à ses compatriotes réfugiés sur le continent; et dans la même année, il fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite de Joseph Lebon. En l'an 4, Jean Arrighi, passa au conseil des cinquante, avec les deux tiers des conventionnels; et en l'an 5, il s'opposa à l'annulation des élections de la Corse, opérées avant la promulgation de la constitution de l'an 3. Membre du corps législatif, après l'établissement du gouvernement consulaire, il s'y fit remarquer comme membre de la commission créée pour exécuter le travail du rappel des émigrés. A l'expiration de ses fonctions législatives, il fut nommé préfet du département du Liamone, et renonça bientôt à cette place. Il ne reparut sur la scène politique qu'au moment du départ de Napoléon, de l'île d'Elbe, le 26 février 1815; ce prince le nomma alors l'un des membres de la junte qu'il chargea de l'administration de l'île de Corse.

ARRIGHI (duc de Padoue), fils d'Hyscinthe, embrassa de bonne heure le parti des armes, et s'embarqua avec l'armée d'Orient, en qualité d'aide-de-camp du général Berthier, depuis prince de Neuchâtel et de Wagram. Nommé capitaine au combat de Salehiah, le 11 août 1798, il fut blessé grièvement à l'assaut de Jaffa, et fut laissé pour mort à Saint-Jean-d'Acre, où il combattit avec les grenadiers d'élite. Le capitaine Arrighi ne cessa de se distinguer dans la mémorable campagne d'Egypte, après laquelle il passa à l'armée d'Italie. A la bataille de Marengo, il obtint le grade de chef d'escadron, et fut bientôt après chargé du commandement du 1^{er} régiment de dragons. A la tête de ce corps, au combat de WVertingen, en 1805, il chargea deux régiments de cuirassiers, et fit prisonniers quelques centaines de cavaliers, et un bataillon de grenadiers hongrois, qui soutenaient les cuirassiers. Le colonel Arrighi avait été blessé au commencement de la charge, et n'avait dû son salut qu'à l'audace d'un dragon. A la bataille d'Austerlitz, il mérita le grade de général de brigade, auquel il préféra celui de colonel des dragons de la garde. Enfin Napoléon lui décerna le titre de général sur le champ de bataille de Friedland, et l'éleva peu après à la dignité de duc de Padoue. Nommé général de division, en 1809, à Easing, en remplacement du général Es-

pagne, tué au commencement de cette bataille, il combattit vaillamment à Wagram, à la tête des cuirassiers. Au commencement de 1812, le duc de Padoue épousa la fille du comte Henri de Montesquiou, qui était alors attaché à l'empereur en qualité de chambellan; et peu de temps après son mariage, il fut chargé du commandement en chef de toutes les cohortes organisées pendant la campagne de Russie, et repoussa toutes les attaques des Anglais contre la Hollande et l'île de Vvalcheren. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, et malgré la suspension d'armes qui eut lieu alors, il fut attaqué à Leipsick par quinze cents hommes d'élite, Russes et Prussiens, commandés par les généraux Woronzow et Czernichef. Le but de ce mouvement était de couper les communications de l'armée française, et de s'emparer de ses magasins; mais le général Arrighi, avec quelques bataillons et quelques escadrons seulement, fit une si belle contenance devant l'ennemi, qu'il le détermina à se retirer avec la honte d'avoir échoué dans un projet hostile entrepris malgré les traités. Les habitants de Leipsick se montrèrent reconnaissants envers les Français, et leur offrirent tous les secours dont ils avaient besoin. A la bataille de Leipsick, le général Arrighi, commandant le 3^e corps de cavalerie, défendit avec beaucoup de valeur les faubourgs de cette ville. Dans les campagnes de France, il servit, en Champagne, les corps d'armées commandés par les maréchaux Marmont et Mortier, et soutint, sans se laisser entamer, toutes les attaques du prince Constantin, qui chargeait lui-même à la tête de toute la cavalerie, et d'une artillerie nombreuse. Membre de la chambre des pairs pendant les cent jours, il se rendit en Corse au commencement du mois de mai, et fit des préparatifs immenses pour mettre l'île à l'abri de toute insulte. Après la seconde abdication, il voulut continuer les mêmes préparatifs, dans le but de rendre la Corse indépendante; mais, ne trouvant point les esprits disposés à prendre part à ce hardi dessein, il fut obligé d'y renoncer. Le duc de Padoue fut frappé par l'ordonnance royale du 7 janvier 1816: il a obtenu son rappel à la fin de 1820.

ARRIGHI (ANTOINE), de la même famille que les précédents, sortit en 1810 de l'école militaire de Saint-Cyr, pour entrer comme sous-lieutenant dans le 3^e régiment d'infanterie de ligne. Ce fut en Portugal qu'il fit ses premières armes, sous les ordres du maréchal Masséna. Il y donna des preuves d'une grande valeur, ainsi qu'en Espagne, après l'évacuation du Portugal. Le 8 mai 1813, il se distingua par un fait d'armes aussi brillant qu'utile à l'armée, en culbutant et dispersant les bandes de *Campillo* et d'*Herriero*, qu'il attaqua avec les voltigeurs d'avant-garde, dans des retranchements établis sur une rivière près du village de Mahon. La désite de ces guerillas facilita les opérations du siège de Castro-Urdiales, que le général Foy réduisit quelques jours après. Dans le mois de novembre suivant, le capitaine Arrighi, intrépide jusqu'à la témérité, se précipita plusieurs fois seul contre une maison crénelée, défendue par quarante Espagnols qui faisaient un feu terrible, et qui se firent tuer presque tous sans vouloir se rendre. A la fameuse bataille de Tudlouse, Antoine Arrighi montra l'ardeur d'un jeune soldat et le sang-froid d'un militaire consommé. Blessé grièvement dans cette affaire, il eut part au dernier triomphe de notre vieille armée, triomphe d'autant plus important qu'il faisait voir aux puissances alliées combien la France, malgré ses revers et la trahison, était encore redoutable.

ARRIVABENE (FRANÇOIS), est né, vers 1760, dans le Brescian, avec des talents médiocres dont il ne sut calculer ni la force, ni l'étendue. Il s'exerça dans presque tous les genres de littérature; il fit

des sonnets et beaucoup d'autres poésies fugitives, sans que leur peu de succès l'éclairât sur son vrai mérite. Lorsque la révolution éclata dans son pays, il l'embrassa avec ardeur, persuadé qu'elle allait ouvrir un vaste champ à son ambition, et ne négligea rien pour en propager les principes. Ses liaisons avec l'abbé Bettinello, alors le Nestor de la littérature italienne, lui donnaient une sorte de crédit littéraire; aussi avait-il été nommé membre de l'académie de Mantoue, et quelques circonstances, dont il avait usé avec adresse, lui avaient donné de la prépondérance. Compris d'abord dans le collège électoral des *dotti*, établi en vertu de la constitution politique du royaume d'Italie, par Napoléon, il fut ensuite nommé juge au tribunal d'appel du département de la Mella, à Brescia. Mais des honneurs civils lui convenaient peu sans la gloire littéraire; il voulut obtenir celle-ci à quelque prix que ce fût. Il imagina pour cet effet un moyen bizarre dont le résultat lui parut infallible; ce fut de mettre en prose le poème de *l'Enfer*, du Dante. Il n'avait, disait-il, d'autre prétention que de le rendre plus intelligible au commun des lecteurs. Cette traduction commença à paraître en 1813; mais il en arriva tout autrement que l'auteur avait prétendu. Il prouva qu'il n'avait pas entendu son modèle, et qu'il écrivait mal en italien.

ARROWSMITH (A.), éditeur de cartes géographiques, né à Londres vers le milieu du 18^e siècle, mort en 1833, s'occupa toute sa vie de géographie, et y acquit des connaissances très étendues; néanmoins toutes ses cartes ne sont pas également estimées, s'étant servi de renseignements peu exacts qu'il n'a pas été à même de vérifier. Il a fait ses *mappemondes* d'après la projection de Mercator, et c'est celui de ses ouvrages auxquels les connaisseurs attachent le plus de prix.

ARTAUD, écrivain français, a traduit le *Paradis* du Dante, *l'Enfer* et le *Purgatoire* du même poète. Ces traductions, enrichies de notes curieuses et de faits historiques, sont justement estimées. On a encore de lui des *Considérations sur l'état de la peinture en Italie, dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël*. M. Artaud a fait la campagne de Champagne dans l'armée du prince de Condé. De retour en France, en 1802, il a été employé dans différentes missions diplomatiques, et a obtenu en Espagne la croix de chevalier de l'ordre de Charles IV. M. Artaud a été censeur sous le gouvernement impérial et sous le gouvernement royal.

ARTAUD (FRANÇOIS-SOULANGE), frère du précédent, est auteur d'une traduction de *l'Histoire de la révolution de Danemark* en 1660, écrite en allemand par Spittler, et d'une autre traduction de la sixième édition du *Manuel d'histoire naturelle*, par M. J.-F. Blumenbach (*Voy. l'article BLUMENBACH*). Il a aussi fourni des articles au *Magasin encyclopédique*.

ARTAUD (MATTHIEU), né en 1750, était d'abord avocat, et devint, avant la révolution, conseiller à la sénéchaussée d'Arles, sa ville natale. Il vint à Paris chercher un asile pendant la terreur, et y resta jusqu'à la chute de Robespierre; il fut nommé, en 1810, président du tribunal civil de Tarascon, et mourut le 1^{er} avril 1821. Aussi bon juriconsulte que magistrat intègre, il consacrait à l'histoire naturelle, et surtout à la botanique, les loisirs que lui laissaient ses fonctions. Il avait rassemblé un *bel herbier*, dont son fils a fait don à la bibliothèque de la ville d'Arles.

ARTEAGA (ETIENNE), savant jésuite espagnol, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont voici les principaux : *Révolutions du théâtre italien*, écrites en cette langue; quatre volumes in-12, Venise, 1785; des *Dissertations* (aussi en italien) sur le rythme

sonore et le rythme muet des anciens. Cet écrit, puisé dans les ouvrages des premiers écrivains de l'antiquité, est remarquable par une foule de découvertes neuves et utiles : la musique, la poésie, la grammaire, la danse, la pantomime, etc. y sont traitées avec une supériorité qui prouve combien l'auteur possédait son sujet. On lui doit encore un *Recueil de poésies grecques et latines*, et un *Recueil sur le beau idéal*, qui a été couronné par l'académie de Madrid. Arteaga est né dans cette ville, en 1744, et mourut à Paris en 1799, où il avait suivi le chevalier d'Azarra, alors ambassadeur en France.

ARTHENAY (LOUIS-GUILLAUME, baron d') fut présenté, par le département du Calvados, comme candidat au corps législatif, et en qualité de représentant par le sénat conservateur, en mai 1811. Au mois d'octobre 1814, il fut d'avis qu'on restituât aux émigrés la partie de leurs biens non vendus, ainsi que les biens cédés à la caisse d'amortissement; et les propriétés sur les canaux qui avaient été concédées en dotation à divers fonctionnaires publics. M. d'Arthenay a voté constamment avec la majorité de la chambre sur ces différents objets, et n'a pas reparu dans les assemblées suivantes.

ARTHUR (N.), est un de ces étrangers forcés qu'on voit partout où des révolutions éclatent, pour en augmenter les désordres ou pour en profiter. Jacobin furieux, il se fit nommer membre de la commune de Paris. Quoiqu'il ne fut pas Français, l'arrêté qui ordonnait à tout propriétaire de maison d'inscrire sur sa porte l'âge et les qualités de toutes les personnes qui habitaient chez lui, fut l'ouvrage d'Arthur. Agent servile de Robespierre, il dénonçait aux jacobins tous ceux qui déplaisaient à ce despote; une accusation de sa part était un arrêt de mort. Ainsi périrent Danton, Clavière et une foule d'autres dont Robespierre avait proscrit les têtes, et qu'Arthur avait accusés aux jacobins. Il eut la récompense qu'obtiennent presque toujours de pareils agents; il osa réclamer le salaire de son zèle. Robespierre l'en récompensa en faisant lancer contre lui un ordre d'arrestation. Arthur prévint le sort qui l'attendait, en se poignardant dans sa prison.

ARTIGAS (don JUAN), l'un des fondateurs de la liberté américaine, naquit à Monte-Video, d'une famille originaire d'Espagne. Capitaine au service de cette puissance, lors de la première insurrection des colonies, il n'imita point d'abord l'exemple de ses compatriotes, et ne quitta la cause des royalistes qu'à la suite de quelques démêlés avec le gouverneur portugais de Santo-Sacramento. Différents succès qu'il obtint à la tête de quelques *guerrillas*, dont la république de Buénos-Ayres lui donna le commandement, déterminèrent ce gouvernement à lui confier un corps d'armée, avec lequel il défit les troupes royales en différentes rencontres, et les tailla en pièces à la bataille de Las-Piedras, où il fit prisonnier leur général en chef. Bientôt Artigas porta ses armes contre les Portugais, qui, sous le prétexte de soutenir la cause du roi d'Espagne, cherchaient, à la faveur des dissensions, à s'emparer de tout le pays qui s'étend sur la rive gauche de la Plata. Il les battit, et contraignit le gouvernement du Brésil à suspendre l'exécution de ses projets, et à traiter provisoirement avec les indépendants. Tranquille de ce côté, Artigas alla renforcer les troupes qui, sous le commandement du général Rondeau, formaient le siège de Monte-Video; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait des ennemis puissants auprès de la jonction de Buénos-Ayres. Le directeur Payreton et les autres chefs du gouvernement, qui prévoyaient qu'Artigas, dont le patriotisme était connu, opposerait son ascendant, sur ses concitoyens, à leurs projets de domination, l'avaient noirci dans l'esprit de la plupart des députés, et l'avaient accusé de chercher à soumettre

à son autorité une partie du pays. Artigas, indigné des intrigues qu'on avait employées contre lui, et mécontent d'ailleurs de la manière illégale dont on venait de convoquer un congrès pour les élections, s'éloigna du camp de Monte-Video avec ses troupes, sur lesquelles il pouvait compter, et contraignit, par cette démarche, les indépendants à lever le siège. Le général Rondeau, cependant, ne tarda pas à se présenter devant la place avec de nouvelles forces, et il poussa les travaux avec tant de vigueur, que la ville fut forcée de capituler en 1814. Posada venait d'être nommé directeur; plein de ressentiment contre Artigas, il le fit déclarer infâme, et mit sa tête à prix. La prise de ce chef n'était pas d'une exécution facile; adonné de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes, à peu près les mêmes que celles des anciens sibilustiers, Artigas, aussi actif qu'intépide, et à qui l'âge et l'expérience avaient appris toutes les ruses de la guerre, sans lui rien ôter de ses forces, n'avait besoin que de parler pour être obéi. Il eut bientôt fait des levées considérables dans le pays qui s'étend entre l'Uruguay, le Parana et le Brésil, s'avança lui-même contre les troupes que ses ennemis avaient fait marcher contre lui, les battit et s'empara de Santa-Fé, et de Monte-Video. Un nouveau corps aux ordres de Balcarcel, envoyé contre lui après la défaite des Espagnols par le général Saint-Martin, ne put le réduire. La république conclut alors avec lui un traité par lequel elle lui céda Santa-Fé, et toute la rive orientale. Le gouvernement de Rio-Janeiro cependant, excité par quelques citoyens de Buénos-Ayres, que les dissensions continuelles de la république avaient obligés de se réfugier au Brésil, se persuada que le moment de réaliser ses projets de conquête était arrivé, et il donna au général Lecor l'ordre de soumettre le pays jusqu'à la Plata. Artigas repoussa d'abord cette agression; mais les Portugais ayant surpris Monte-Video, il ne put les en chasser, malgré plusieurs avantages qu'il remporta sur eux dans le Brésil même, où il s'était jeté pour opérer une diversion. En 1818, des revers plus décisifs, que lui firent éprouver les Portugais réunis aux troupes de Buénos-Ayres, le contraignirent à traiter avec ce gouvernement. Les bruits de l'armement de Cadix resserrèrent cette union; on connaissait l'étendue du pouvoir d'Artigas, son caractère et sa haine pour toute domination. Les craintes qu'avaient inspirées la métropole cessèrent bientôt à la nouvelle de la révolution opérée par Quiroga et Riogo, et dès lors les républicains de la Plata sentirent qu'il était temps de mettre des bornes aux projets ambitieux des chefs qui étaient à la tête du gouvernement; ils comprenaient tous sur Artigas, tandis que le directeur Puyredon, qui savait lui-même combien ce général lui était opposé, fit marcher contre lui le général Rondeau. Le moment était décisif pour conserver la liberté, les républicains gagnèrent une grande partie des officiers et des soldats de l'armée, qui se réunirent aux troupes d'Artigas, et marchèrent ensemble sur Buénos-Ayres, pour achever la révolution qu'on y avait projetée. Puyredon et tous les siens furent obligés de prendre la fuite, et don Juan Pedro de Aguirre fut nommé provisoirement directeur pour le remplacer. La discorde, qui ne cessait d'agiter ce malheureux pays, faisait passer le gouvernement entre les mains de mille chefs. Il recombait au pouvoir des ennemis d'Artigas, qui fut de nouveau obligé de prendre les armes, et succomba enfin, vers le mois d'octobre 1820, dans les embûches que depuis long-temps on lui préparait. Revenu au Paraguay par le dictateur Francia, Artigas y passa obscurément les cinq dernières années de sa vie, et mourut au commencement de 1826. Plusieurs personnes ont douté du patriotisme d'Artigas; elles ont pensé que la popularité

qu'il affectait n'avait été qu'un moyen employé par lui pour établir sa domination. Nous ne partageons point cette opinion; nous croyons au contraire que Artigas, en qui les véritables républicains n'ont jamais cessé d'avoir confiance, ne s'était séparé de son gouvernement que pour sauver les débris de la liberté, trop souvent enviable par des chefs ambitieux. Au reste, la mort l'a frappé trop tôt pour pouvoir asseoir un jugement sur lui, et ce serait maintenant seulement qu'on pourrait le faire d'une manière certaine s'il eût vécu.

ARZBERGER (CHRISTOPHE), savant allemand, né le 22 octobre 1772 à Arzberg, dans la principauté de Bayreuth, a publié entre autres ouvrages : 1° *Traduction de la doctrine d'Ilésiode sur l'origine des choses et la nature des dieux*, vol. in-8°, Erlang, 1794; 2° *Sur la sixième proposition du premier livre d'Archimède sur l'équilibre*, vol. in-8°, Cobourg, 1796; 3° *Cours élémentaire de géométrie à l'usage de ceux qui ne veulent pas étudier les mathématiques*, vol. in-8°, 1799; 4° *Essai des déterminations géographiques sans triangles ni horloges astronomiques*, vol. in-8°, 1800; 5° *Cours encyclopédique de mathématiques*. Les deux premiers de ces ouvrages sont écrits en latin, et les autres en allemand. Arzberger est professeur de philosophie et de mathématiques au gymnase de Cobourg, et conseiller-d'état dans la même ville.

ASGILL (N.), jeune officier anglais, n'est pas cité dans cet ouvrage pour des faits qui le recommandent à la postérité, mais parcequ'il ailli devenir un exemple déplorable des calamités que la guerre entraîne à sa suite, et parcequ'il importe de faire connaître combien l'habitude des combats dénature les meilleurs caractères, et les porte à des actes injustes et cruels dont une foule d'autres peuvent devenir les victimes. En 1782, lorsque la rupture entre l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique éclata, un officier américain, fait prisonnier par les Anglais, avait été mis à mort contre les lois de la guerre; le général anglais avait ainsi sacrifié son honneur à une vengeance puérile; le général Washington demanda satisfaction de cet acte barbare, et déclara que si on ne la lui accordait pas il serait obligé, malgré sa répugnance, d'user de représailles, et de faire exécuter un des officiers britanniques qui étaient entre ses mains. N'ayant reçu aucune réponse à sa missive, il fit procéder au tirage au sort, qui désigna le capitaine Asgill comme devant subir cette fatale destinée. C'était un jeune homme de la plus belle espérance qui, par une noble émulation, avait quitté le sein de sa famille, où il jouissait d'une fortune considérable, pour servir en Amérique, et mériter la gloire que l'on acquiert dans les combats. Washington néanmoins, plus humain que ses cruels ennemis, ne se pressait pas de faire exécuter la sentence; il semblait attendre une intercession assez puissante pour pardonner sans cependant paraître céder à la peur. Elle se présenta enfin; la cour de France intervint, et l'innocente victime, qui allait tomber sous le plomb meurtrier, fut arrachée à la mort.

ASPASIE (CARL-MIGELLI, dite), fille d'un coureur de la maison du prince de Condé, dut sa triste réputation à une férocity qu'on a vue trop souvent et qu'on a toujours été étonné de rencontrer dans un sexe qui semble n'être fait que pour des affections douces. Une passion malheureuse, à la suite de laquelle elle fut traitée pour cause de démence, produisit, dit-on, cet esprit de vertige empreint dans toutes les actions de sa vie. Au fort de la révolution, elle dénonça sa mère comme contre-révolutionnaire, tandis qu'elle-même parcourait les rues aux cris de *vive le roi*. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut renvoyée comme insensée. Elle se rendit plusieurs fois, dans le dessein de l'assassiner, chez Boissy-d'Anglas, que la populace accusait d'être

l'auteur de la disette. A la fameuse séance du 1^{er} prairial an 3, où le député Féraud périt assassiné, Aspasia, ivre de liqueurs fortes et de rage, se présenta à la convention, un couteau à la main, précédant une troupe de femmes furieuses, et demanda la tête de Boissy-d'Anglas, qui présidait dans ce moment l'Assemblée. Au milieu de l'agitation, Féraud tombe frappé d'un coup de pistolet; il essaie de se relever, mais il est renversé par Aspasia qui lui brise la tête à coups de galoches. Cette forcenée se précipita aussitôt sur le député Camboulas, qui n'échappa qu'avec peine au couteau de l'assassin. Le 8 du même mois Aspasia fut arrêtée, et ne voulut nommer aucun de ses complices; elle déclara seulement qu'elle avait agi d'après les conseils des Anglais, des royalistes et des émigrés. Tous les efforts furent inutiles pour tirer d'elle d'autres aveux, et enfin elle fut mise en jugement le 19 prairial an 4, et condamnée à la mort cinq jours après. Cette fille, âgée seulement de vingt-trois ans, et qui avait donné de si fréquentes marques de la violence de son caractère, entendit sa sentence et la subit avec un sang-froid extraordinaire; elle ne témoigna jusqu'à sa mort d'autre regret que celui de n'avoir point égorgé Camboulas et Boissy-d'Anglas.

ASPE (A.-J.-B. d'), président à mortier au parlement de Toulouse, naquit à Auch en 1752. Dès les commencements de la révolution, il montra une opposition forte aux principes de la liberté, et n'en fut pas moins chargé de l'organisation d'une légion de volontaires nationaux. L'opinion du chef fut bientôt celle des soldats, et les uns et les autres se portèrent à de tels excès que l'Assemblée constituante se vit dans la nécessité de dissoudre ce corps, qui déjà n'était plus connu que sous le nom de *légion de la Saint-Barthélemy*. En 1794, M. d'Aspe fut traduit devant le tribunal révolutionnaire pour avoir signé les protestations du parlement de Toulouse contre les décrets de l'Assemblée constituante, et le 6 juillet de la même année, il subit le jugement de condamnation à mort prononcé contre lui.

ASPRE (CONSTANTIN, baron d'), feld-maréchal autrichien, issu d'une famille distinguée de Flandre, naquit à Gand, et entra de bonne heure au service. Il était capitaine dans un régiment de ligne à l'époque de l'insurrection du Brabant, et il se porta aussitôt dans le duché de Limbourg, où il fit des levées avec lesquelles il comprima les efforts des patriotes. Confirmé, en 1790, dans le commandement des troupes qu'il avait organisées, et décoré de la croix de Marie-Thérèse, il marcha sur Liège avec un autre régiment, et réduisit les insurgés de cette ville. Lorsque la guerre fut déclarée à la France en 1792, le baron d'Aspre servit sous les ordres du général Clairfayt, et se distingua dans différentes circonstances. Pendant le siège de Lille, il fut envoyé par le duc de Saxe-Teschén devant le gouverneur de cette place pour le sommer de la rendre, et faillit devenir la victime du ton qu'il prit avec lui et de l'indignation des habitants. Le baron d'Aspre fit la campagne de 1796 en Bavière, où il fut blessé, et celle de 1799 en Italie, où il insurgea la Toscane. Fait prisonnier à Ulm en 1805, il fut rendu à la paix de Presbourg en 1807, et de nouveau employé en 1809. Sa conduite à la bataille d'Essling lui valut la propriété du 18^e régiment d'infanterie, qui lui fut accordée sur le champ de bataille même. Quelques écrivains ont prétendu qu'il mourut le 6 juillet de la même année par suite d'une blessure mortelle dont il fut atteint à Wagram; d'autres, au contraire, ont publié qu'il servit en Italie pendant les campagnes de 1813 et de 1815, et qu'il contribua à la défaite du roi Joachim.

ASSAC (HENRI d'), naquit à Médoc près de Bordeaux. Il habitait cette dernière ville en 1805, et

sa maison devint le rendez-vous de l'agence royale, dirigée par Forestier et Cécis, qui paraissaient n'y être attirés que par les parties de chasse qu'ils faisaient avec d'Assac. Mais la police impériale eut bientôt découvert le but de cette réunion, et d'Assac, incarcéré, en fut quitte toutefois, pour une longue captivité.

ASSALINI (PIZZANI), docteur en chirurgie, né à Modène, entra au service de l'armée française dans la première campagne d'Italie en qualité de chirurgien major; il fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte. M. Assalini suivit le général Bonaparte en Syrie; mais il s'arrêta à Jaffa pour y soigner le général Damas, retenu dans cette ville par des blessures graves, et il le traita conjointement avec le baron Larrey (voyez ce nom). Retiré en France, il fut employé dans la garde des consuls, et fit la seconde campagne d'Italie comme chirurgien major du régiment des guides, commandé par le prince Eugène. Aussitôt après l'érection du royaume d'Italie, il devint chirurgien particulier du vice-roi, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Ambroise, à Milan, et directeur de l'hospice des femmes en couche et des enfants trouvés de cette ville. Quoiqu'il eût été gelé en Russie, il n'en fit pas moins les campagnes suivantes en Saxe et en Italie, et fut obligé, après l'abdication de l'empereur Napoléon, de sortir à la hâte de Milan, ainsi que le prince Eugène l'avait fait lui-même. Les services de M. Assalini, la nature des fonctions qu'il remplissait, semblaient devoir le mettre à l'abri d'une crise politique. Plus tard il obtint plus de justice, et retourna à Milan, où il occupa, dit-on, une chaire de chirurgie clinique. Le docteur Assalini réunit au savoir le mérite de la pratique. Il a inventé un grand nombre d'instruments de chirurgie, dont le plus important est employé avec succès dans l'opération césarienne. L'auteur en a publié les gravures dans un ouvrage qui a pour titre: *Novi Strumenti di ostetricia e loro uso*. On lui doit encore le *Manuel de chirurgie en italien*, 2 vol. in-8o, et un *Mémoire ou Relation sur la peste*, avec des réflexions sur la fièvre jaune de Cadix, sur la dysenterie et sur le mirage, en français, Paris, 1803. On reproche à M. Assalini d'avoir avancé dans cet ouvrage que la peste de Jaffa n'était pas contagieuse. L'exemple qu'il cite de M. Larrey, qui fit impunément plusieurs expériences sur des cadavres pestiférés, ne peut balancer l'opinion contraire de M. Desgenettes, et enfin de toute l'armée. La mort de trois médecins, de quatorze chirurgiens et de onze pharmaciens, victimes de cette contagion dans l'espace de deux mois; celle enfin de plusieurs milliers d'hommes, répondent suffisamment à M. Assalini, qui, dit-on, tint à Jaffa une conduite opposée à ses assertions.

ASSAS (le comte MONT-DARDIER d'), de la famille du brave d'Assas, qui succomba dans la guerre de sept ans, en se dévouant pour sauver l'armée française, fut nommé maire de Vigan en 1815. On lui attribue des mesures sages pour empêcher les vengeances politiques dont cette époque n'a fourni que trop d'exemples.

ASSCHERADE (CHARLES-GUSTAVE-SCHULTZ), ambassadeur du roi de Suède en Prusse, mort à Stockholm en 1799, est auteur d'une *Histoire de la guerre de sept ans*, écrite en latin. Il a mêlé à cet ouvrage plusieurs événements importants du dix-huitième siècle, tels que le tremblement de terre de Lisbonne, et des pensées sur les mœurs et le caractère du même siècle.

ASSELIN (JEAN-AUGUSTIN), membre du conseil des cinq-cents et de la chambre des représentants, né le 1^{er} janvier 1756, entra dans les ordres avant la révolution, et fut nommé, en 1789, électeur de la ville de Paris. Peu de temps après, il devint maire

de Cherbourg, et ensuite administrateur du département de la Manche. Appelé, en 1798, au conseil des cinq-cents par les électeurs de ce département, il fut chargé, après la révolution du 18 brumaire, d'administrer la sous-préfecture de Vire. Presque aussitôt après, il passa à celle de Cherbourg, et entra à la chambre des représentants en 1815. On doit à Asselin une édition des vaudevires d'Olivier Basselin, ou Josselin, imprimée à Vire en 1811.

ASSELIN (EUSTACHE-BENOÎT), avocat à Paris avant la révolution, fut nommé, en 1793, député à la convention nationale par le département de la Somme. M. Asselin, l'un des hommes les plus modérés de cette assemblée, vota pour la détention, le bannissement à la paix, et l'appel au peuple dans le cas seulement où le roi serait condamné à la peine capitale. Opposé à la révolution du 31 mai, il signa les protestations des 6 et 9 juin, et fut arrêté le 3 octobre suivant avec ceux de ses collègues qui avaient embrassé la même cause. Le 8 décembre 1794, après quatorze mois de détention, il rentra dans le sein de l'assemblée, et y siégea jusqu'à l'établissement de la constitution de l'an 3. Depuis cette époque M. Asselin est resté étranger aux affaires publiques. On lui doit la *Contume du gouvernement, bailliage et prévôté de Chauny*, avec des notes. Cet ouvrage, estimé dans le temps, a perdu toute son importance par suite de la législation à laquelle la France est maintenant soumise.

ASSELIN (PIRANX), ex-conventionnel, fut appelé, en mai 1815, à la chambre des représentants par le collège électoral de Lisieux, où il était receveur d'arrondissement. Présenté au corps législatif, il n'avait point été admis.

ASSELIN (N.), fut d'abord maire de Blois; nommé en 1814 sous-préfet de Chartres. Il passa en 1816 à la sous-préfecture de Pithiviers, et de là à la préfecture de Gap, qu'il administrait en ce moment. En 1812, il avait été présenté comme candidat du collège de Loir et Cher.

ASSELIN DE VILLIANCOURT, né à Arras, devint aide-de-camp du général d'Hautpoul, qu'il accompagna dans les guerres d'Autriche en 1805; il fut élevé au grade de maréchal-de-camp, et commanda en cette qualité le fort de Kehl. Décoré au mois de novembre 1814 de l'ordre militaire de Saint-Louis, il se trouvait encore à Paris au mois de mars 1815, et accepta la place de chef-d'état-major de la cinquième division militaire. Le bruit courut en 1816 qu'il avait été arrêté en Alsace dans les premiers jours de février.

ASSELIN DE VILLEQUIER, président de la société populaire de Rouen en 1793, fut nommé le 7 avril 1815, par décret de Napoléon, conseiller à la cour de cette ville, et fit partie de la députation qui présenta à ce prince ses hommages de cette cour supérieure.

ASSELIN DE CREVECOEUR, fut d'abord sous le gouvernement impérial conseiller-auditeur à la cour d'Amiens; une ordonnance royale le nomma, le 23 août 1815, conseiller-d'état honoraire, et il joignit à ces titres, le 1^{er} janvier 1816, celui de membre de la commission du sceau.

ASELINE (JEAN-BENOÎT), évêque de Boulogne, naquit à Paris en 1742, et mourut en Angleterre dans les premières années du dix-neuvième siècle. La maison d'Orléans, ou son père était employé comme palefrenier, lui fit donner une éducation distinguée, dont le jeune Asseline profita si bien qu'il vint tarder point à obtenir le titre de docteur de Sorbonne, et à être chargé de la chaire d'hébreu, demeurée vacante par la mort de Ladvocat. Quelques temps après, il fut nommé chanoine de l'église royale et collégiale de Cléry, près d'Orléans, et dispensé de la résidence comme docteur de Sorbonne. L'abbé

Asseline devint ensuite grand-vicaire de l'archevêque de Paris, et enfin évêque de Boulogne-sur-Mer. Sa nomination éprouva de grandes difficultés; ses vertus et ses connaissances profondes n'auraient point été des titres suffisants pour l'élever à cette dignité, si Louis XVI eût partagé les principes de la noblesse, qui s'est toujours crue seule en droit de remplir les hautes fonctions de l'état et de l'église. On se rappellera toujours les paroles du roi dans cette circonstance; on lui opposait la naissance de l'abbé Asseline: « A-t-il autant de vertu qu'on l'assure, demanda ce prince? » La réponse fut affirmative. « C'est là précisément comme il nous faut des évêques à l'avenir, répondit Louis XVI. » La tolérance est presque toujours compagne du savoir; l'abbé Asseline en avait été lui-même un exemple en approuvant le nouveau formulaire de serment exigé des catholiques anglais et irlandais en 1778. Au commencement de la révolution, il parut avoir oublié l'opinion qu'il avait manifestée à cette époque: non seulement il refusa de prêter le serment exigé le 12 juillet 1790, mais il publia contre la constitution civile du clergé une *instruction pastorale* qui excita les plus grands troubles, et le contraignit d'émigrer en Angleterre pour échapper aux poursuites dirigées, à ce sujet, contre lui. L'évêque de Boulogne se donna encore le tort de troubler son diocèse par des mandements et des instructions qu'il y fit parvenir, et il alla jusqu'à méconnaître l'autorité du pape en refusant de se soumettre au concordat de 1801. Choisi par Louis XVIII pour remplir auprès de lui les fonctions d'aumônier, il accompagna ce prince dans différentes parties de l'Europe. L'abbé Asseline a publié en pays étranger quelques écrits de peu d'importance sur des matières de religion. Il avait souvent prêché dans la capitale, mais son défaut d'organe et d'action oratoire nuisait à l'effet qu'auraient pu produire ses sermons.

ASSEMANI (Simon), savant orientaliste, né le 30 février 1752 à Tripoli de Syrie, alla de bonne heure à Rome, où ses oncles, savants distingués, avaient obtenu le droit de cité, l'honneur du patriarcat et de hautes dignités dans l'église. Le jeune Assemani entra d'abord au collège des maronites, fit sa philosophie et sa théologie au collège romain, et fut ensuite employé dans les missions en Orient. Douze ans après, il revint à Rome, accompagna le nonce Garampi à Vienne, et travailla pendant quelque temps à la bibliothèque impériale. De retour en Italie, Assemani fut nommé professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, et enfin à l'université de cette ville, où il mourut, le 7 avril 1821, d'une fluxion de poitrine. Ce savant maronite était membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Padoue, et de l'institut du royaume d'Italie. L'institut de France a fait dans ses mémoires une mention honorable des ouvrages d'Assemani sur la numismatique, l'astronomie et la bibliographie orientale. Les principaux sont un *Essai sur l'origine, la civilisation, la littérature et les mœurs des Arabes avant le faux prophète Mahomet*, 1789, in-8°, Padoue; *Description du globe céleste caïco-arabique du musée Borgia à Velletri, précédée d'une dissertation sur l'astronomie des Arabes*, Padoue, 1790, in-4°. On lui attribue aussi des *Dissertations sur des monuments arabes en Sicile et à Vienne*.

ASSIGNY, colonel et chevalier de Saint-Louis avant la révolution et ancien ministre de Louis XVI près la cour de Munich, fit partie, le 16 mai 1814, de cette fameuse députation où le chevalier Allain se rendit auprès du Roi, l'organe des colonels de l'armée. Voyez ALLAIN.

ASTIER fit hommage au mois de janvier 1816, à Louis XVIII d'un ouvrage intitulé: *Graphonomie, ou Ecriture cursive*; nouveau moyen d'écrire aussi

vite que l'on parle, mais qui s'est beaucoup perfectionné depuis cette époque. Sa Majesté grâcia l'auteur du titre de *Graphodrome du Roi*.

ASTORG (ЖАН-ПІКАР-ІІПОЛІТЪ, comte d'), issu d'une ancienne famille espagnole, établie depuis long-temps dans la Guyenne, est né, en 1761, à Poligny, dans la Franche-Comté. Il entra de bonne heure dans la marine, fit les campagnes de l'Inde sous les ordres du bailli de Suffren, et fut nommé lieutenant de vaisseau à l'âge de vingt-cinq ans. Le comte d'Astorg quitta le service au commencement de la révolution, vécut dans ses terres, tantôt en Bretagne, tantôt en Franche-Comté, jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire. A cette époque, il alla habiter Saint-Cyr, fut nommé, en 1809, président du collège électoral de l'arrondissement d'Étampes, et enfin appelé au corps législatif l'année suivante. En 1814, le comte d'Astorg présenta un rapport en faveur du projet de loi sur le budget, et se prononça fortement pour la restitution aux émigrés de leurs biens non vendus. Il demanda une indemnité pour ceux dont les propriétés avaient été aliénées, et réclama la franchise des ports de Marseille, de Dunkerque, de Bayonne et de la ville de Strasbourg. Dans le mois d'août 1815, il présida le collège électoral de Rambouillet, et fut peu de mois après chargé du commandement d'un vaisseau de ligne dans le port de Toulon. M. d'Astorg est commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis, chevalier de la légion d'honneur et de Cincinnatus.

ASTORG (JACQUES-MARIE d'), cousin du précédent, émigra au commencement de la révolution, fit toutes les campagnes à l'armée du prince de Condé, et devint lieutenant de la compagnie écossaise des gardes du corps en 1814. En 1815, il fit la campagne de Gand, fut ensuite chargé du commandement du département de la Marne, et obtint l'année suivante sa retraite avec le brevet de lieutenant-général.

ASTORG (ADRIEN, comte d'), fils du précédent, fit les campagnes d'Allemagne et de Russie sous l'empereur Napoléon, qui lui accorda plusieurs marques d'intérêt. En 1814, il était déjà officier de la légion d'honneur et colonel de cavalerie. Nommé alors commandant du 8^e régiment de dragons, dits de Condé, il fit tous ses efforts pour s'opposer au torrent qui précipitait l'armée sur les pas de Napoléon; il sévit même contre des militaires de son corps; mais, à la veille d'être poursuivi lui-même, il abandonna son commandement, et se refugia à Gand. Après la bataille de Waterloo, il rentra en France, fut nommé aussitôt colonel des lanciers de la garde, et fit, en qualité de colonel des hussards du Haut-Rhin (6^e régiment), la campagne de 1823 en Catalogne.

ASTORG (EUGÈNE), son frère cadet, a été aide-de-camp du duc de Berri, sous-lieutenant des gardes du corps, compagnon de Grammont; il est maintenant aide-de-camp du duc de Bordeaux.

ASTORGA (le marquis d'), comte d'Altamira, duc d'Atrisco, prince d'Ascoli, etc., grand d'Espagne de première classe, se prononça fortement contre les Français en 1807, et souscrivit pour une somme considérable destinée à leur faire la guerre. Lorsque Morat entra dans Madrid, le marquis d'Astorga fut chargé par Ferdinand VII d'aller lui remettre en grande cérémonie l'épée de François I^{er}, que le grand duc de Berg avait eu soin de réclamer. Le marquis d'Astorga jouissait de la prérogative de porter l'étendard de Madrid à l'inauguration des rois d'Espagne; il l'avait porté à celle de Ferdinand VII, mais il parvint à s'en dispenser au couronnement de Joseph en payant les frais de la cérémonie, et en feignant une maladie, moyen qui lui avait déjà réussi pour ne point assister aux conférences de Bayonne. Après la capitulation de Baylen, il revint à Madrid,

et fut nommé par cette ville député à la junte centrale, qu'il suivit d'abord à Aranjuez, jeté à Séville, lorsque les Français, commandés par Napoléon, reprirent l'offensive en 1808. A cette époque, il fut déclaré traître à la patrie, entra avec la junte dans l'île de Léon en 1810, et fut l'un des premiers à prêter le serment de fidélité à l'assemblée des cortès, installée le 24 septembre de la même année. En 1814, le marquis d'Astorga, mécontent de la conduite de Ferdinand VII à l'égard des défenseurs de la liberté espagnole et du trône, se retira des affaires et mourut quelque temps après. Il était possesseur de plus de trente marquisats ou comtés, et de neuf grandesse de première classe.

ASTRUC (N.) s'était élevé par sa bravoure et son intelligence au grade de chef de bataillon. Il fit en cette qualité la guerre d'Espagne avec le 64^e régiment de ligne, dans lequel il était employé, et se distingua de nouveau à la bataille d'Ocana le 18 novembre 1809. La décoration de la croix de la légion d'honneur, qu'il reçut le 17 décembre de la même année, fut la récompense de sa belle conduite dans cette occasion. Il se distingua d'une manière également brillante au combat de Villalba le 15 juin 1811, et les rapports du général en chef firent de sa bravoure la mention la plus honorable. Cet officier supérieur a été perdu de vue depuis cette époque.

ATHENAS (N.), directeur de la monnaie de Nantes, et secrétaire de la société des lettres, sciences et arts de la Loire-Inférieure, que les opinions politiques de ses membres déterminèrent le gouvernement à dissoudre en 1816, a publié, dans le *Précis analytique* des travaux de cette réunion, en 1814 et 1815, une *Notice sur l'interprétation étymologique d'une inscription découverte dans la Belgique*, en 1813, sur un autel dédié à la déesse *Sandraudiga*, Nantes, Mellinet-Malassie, 1816, in-12.

ATTIRET (FRANÇOIS), sculpteur célèbre, né à Dôle le 13 décembre 1728, s'est placé parmi les premiers sculpteurs du dix-huitième siècle. On lui doit les statues des quatre saisons, celles de saint André et de saint Jean, ainsi que les têtes de plusieurs grands hommes de sa province. La statue de Voltaire, placée au foyer du Théâtre-Français, est son ouvrage autant que celui de Pigal. C'est encore lui qui exécuta le seul monument élevé à Louis XVI pendant le règne de ce prince, la belle fontaine de Dôle. L'habileté de cet artiste ne le garantit pas du sort d'une foule d'hommes célèbres; il mourut à l'hôpital le 14 juillet 1804. Nouvel exemple de l'insouciance des hommes à grands talents, généralement plus occupés de leur gloire que de leur fortune.

ATTILLYS (N.) était avant la révolution colonel du régiment de Royal-Comtois. Le régiment du roi, infanterie, ayant été licencié après l'insurrection de Naanci, on forma de ses débris le 103^e régiment dont M. Attillys fut nommé colonel; il devint, en 1792, adjudant-général de la nouvelle garde de Louis XVI. Après le licenciement de cette garde, M. Attillys quitta la France et se refugia en Angleterre. On leva dans ce pays un corps d'émigrés pour former le régiment d'Hervilly, en y joignant pour le compléter quelques soldats étrangers. M. Attillys en fut nommé lieutenant-colonel, et on lui confia la garde du fort Penhietre, dans la presque île de Quiberon: les émigrés, qui savaient le sort qui les attendait, voulurent le défendre jusqu'à la mort; les soldats étrangers, qui n'avaient pas les mêmes dangers à courir, se révoltèrent, assassinèrent M. Attillys afin de pouvoir remettre le fort aux troupes républicaines.

ATWOOD (GONERS), fameux physicien anglais, inventeur de la machine qui porte son nom, dont l'objet est de démontrer les lois de la chute des corps, naquit en 1742, et mourut en 1807. On lui doit encore un *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation*

des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet; *Analyse d'un cours sur les principes de la physique fait à l'université de Cambridge; Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges.* Atwood était professeur de physique à l'université de Cambridge, où ses cours attiraient une grande foule d'auditeurs. Le fameux ministre Pitt y assista un jour; étonné de l'éloquence et des connaissances profondes de ce savant physicien, il lui donna un emploi dans les finances, et lui accorda une pension dont la mort du ministre priva Atwood en 1806. Ce physicien mourut en 1807.

AUBERTON. Voyez DAUBERTON.

AUBERNON (PHILIPPE), commissaire ordonnateur en chef des armées, est fils de Joseph Aubernon, premier consul de la ville d'Antibes. Employé à l'armée du Var, en 1792, comme commissaire des guerres il contribua par ses soins et son activité à maintenir les Français dans la rivière de Gènes, pendant les années difficiles de l'an 2, l'an 3 et l'an 4. Son zèle ne fut pas inutile à Masséna, et contribua au succès de la bataille de Loano, qui prépara la conquête de l'Italie. Commissaire ordonnateur pendant la campagne de 1796, il acquit auprès du général en chef Bonaparte, la réputation d'un administrateur aussi prévoyant qu'éclairé. En 1797, il était commissaire ordonnateur en chef, et loin d'exécuter des mesures de rigueur contre les émigrés, ainsi que certains biographes l'ont répété les uns après les autres, il en plaça dans l'administration plusieurs qui, il est vrai, n'avaient point porté les armes contre la France. En suivant les instructions qu'il avait reçues du gouvernement à l'égard des autres, il sut encore concilier l'humanité et les devoirs de sa charge. Pendant le siège de Gènes, M. Aubernon, dont l'intelligence égalait le patriotisme, rendit des services inappréciables aux Français affamés, et créa des ressources inespérées, qui prolongèrent la défense mémorable de cette ville. Masséna dans son rapport lui rendit une justice éclatante, et déclara qu'il avait puissamment concouru à retarder la reddition de la place. M. Aubernon continua d'être employé très utilement en Hollande, en Allemagne, en Illyrie, et dans la première division militaire, en qualité d'inspecteur aux revues jusqu'au premier août 1815, époque où il a été mis à la retraite. Il est décoré de la croix d'officier de la légion d'honneur et de celle de chevalier de Saint-Louis.

AUBERNON (JOSEPH-VICTOR), ancien préfet du département de l'Hérault, fils du précédent, est né à Antibes le 28 novembre 1783. Il entra dans la carrière administrative, en 1804, comme adjoint aux commissaires des guerres, passa à la grande armée, en 1805, devint commissaire des guerres, en 1808, et fit les campagnes de Dalmatie et de Wagram. En 1810, il fut nommé auditeur de première classe au conseil d'état, section de la guerre, employé à la vérification des comptes de la grande armée, à la révision des créances de Saint-Domingue, et enfin envoyé en mission à Marseille, à Gènes, en Corse, à l'île d'Elbe et en Hollande. En 1812, il accompagna M. de Pradt à Varsovie, en qualité d'auditeur d'ambassade, et fut chargé presque à son arrivée d'une mission diplomatique pour la Pologne autrichienne, où il resta jusqu'à la rupture du congrès de Prague. A sa rentrée en France, à la fin de 1813, il fut adjoint au sénateur, comte de Valence, pour aller organiser des moyens de défense dans la 6^e division militaire. Presque aussitôt après il fut nommé préfet du département de l'Hérault, et sut maintenir la tranquillité publique, malgré l'exaltation que causa, dans le Midi, la crise politique de 1814. Un décret de Napoléon du 6 avril 1815, le

chargea de l'administration du département de Tarn-et-Garonne; le 3 du même mois, pour même du rétablissement du gouvernement impérial à Montpellier, M. Aubernon avait envoyé au ministère sa démission de la préfecture de l'Hérault, qu'il quitta le 14, après avoir pris toutes les dispositions d'ordre que ce nouveau changement politique nécessitait. Sa conduite dans cette circonstance, et ses principes, qui cependant n'étaient guère conformes à ceux des ultra-royalistes, lui valurent la disgrâce de Napoléon. A la seconde restauration il ne chercha point à être réemployé, et acheta à Paris une charge d'agent de change, dont il a traité depuis. Il est membre de la légion d'honneur.

AUBERT (MARIE-HONORÉ-CLODONALD), membre du corps législatif et député à la chambre des représentants, est né le 5 octobre 1763. Partisan de la liberté, mais ennemi de tout excès, il fit partie de la première commission populaire de Bordeaux, dont les membres réputés pour les meilleurs citoyens de cette ville, furent proscrits après la révolution du 31 mai. M. Aubert parvint à se soustraire au décret de mise hors la loi, lancé contre cette société, et vécut retiré à la campagne jusqu'à la chute de Robespierre. Libre de paraître alors il remplit successivement les fonctions de maire, de juge de paix, de président d'administration municipale, et enfin de sous-préfet. Ce fut en 1800, qu'il obtint cette place. Sept ans après, l'arrondissement de Blaye, qu'il administrait, le présenta comme candidat au corps législatif. Confirmé par le sénat, il devint, en 1813, secrétaire de cette assemblée où il ne traita guère que des matières de finances, et donna son adhésion à l'acte d'abdication de l'empereur Napoléon. M. Aubert avait obtenu de ce prince la croix de la réunion; il fut décoré, en 1814, de celle de la légion d'honneur, et fit partie, en 1815, de la chambre des représentants. Il s'y montra tel qu'il a été dans tout le cours de sa carrière, sage, modéré et zélé pour le bien public; depuis cette époque il est resté étranger aux affaires.

AUBERT (de la Seine), était en 1797, inspecteur des contributions de la ville de Paris, et fut nommé député au conseil des cinq-cents, par la partie de l'assemblée électorale séante à l'institut, dont les opérations furent validées par le directoire. Occupé uniquement d'objets d'impôts et de finances, il présenta à l'assemblée deux projets qu'elle accepta avec quelques modifications, l'un sur l'établissement d'un octroi à Paris, et l'autre sur le dégrèvement des contributions directes. M. Aubert demanda et obtint pour la trésorerie nationale, l'autorisation de délivrer des lettres de crédit. Il présenta, en l'an 7, un rapport relatif à la répartition de la contribution foncière; fut nommé membre du corps législatif, après la révolution du 18 brumaire, et à sa sortie, en l'an 2, il devint régisseur de l'octroi municipal de Paris, place que depuis long-temps il n'exerce plus.

AUBERT (l'abbé JEAN-LOUIS), chapelain de l'église de Paris, censeur royal et professeur de langue et de littérature française au collège Royal, commença, en 1752, par rédiger les *annonces et affiches de province*, et ensuite celles de Paris, qu'il continua jusqu'en 1770. Quatre ans auparavant il avait entrepris le *journal de Trévoux*, connu depuis sous le titre de *journal des Beaux-Arts*, et il y travailla jusqu'en 1774; à cette époque il fut chargé de la direction générale de la *Gazette de France*, qu'il quitta en 1786, reprit en 1791, et abandonna définitivement en 1792. L'abbé Aubert joignait à un esprit pénétrant, un goût exquis et beaucoup d'érudition, qualités que ne possèdent pas toujours les critiques, et qui l'ont mis au rang des meilleurs aristarques de la fin du 18^e siècle. Sa critique cepen-

dant était parfois acerbe : *Passes vite, il mord*, écrivit un jour un plaisant au bas de son buste sculpté par Moitte. L'abbé Aubert ne s'est pas contenté de composer des articles pour les journaux ; il a publié le poème de *Pyché*, remarquable par une poésie élégante et facile ; des contes moraux en vers ; la *Mort d'Abel*, drame en trois actes ; une réputation des principes de Rousseau sur la musique, et enfin des fables auxquelles il doit principalement sa réputation littéraire. Voltaire regardait l'abbé Aubert comme le premier des poètes en ce genre, après Lafontaine : « Plusieurs de vos fables, dit-il, dans une de ses lettres adressée à l'auteur, respirent la philosophie la plus digne de l'homme ; celles du *Merle*, du *Patron*, et des *Fournis*, sont de ce nombre. C'est du sublime écrit avec naïveté. » On remarque dans ce fabuliste, du naturel, un style pur et surtout un heureux choix de sujets. Toutefois le rang qui lui a été accordé par le philosophe de Ferney, lui a été contesté par plusieurs poètes ; La Mothe, Florian et M. Arnault même l'emportent peut-être sur lui sous certains rapports ; moins caustique que le dernier, il n'a point la finesse et la grâce des autres.

AUBERT-DU-BAYET (JEAN-BAPTISTE-ANNI-SAL), ambassadeur à Constantinople et ministre de la guerre, naquit à la Louisiane, le 9 août 1759, et entra de bonne heure au service dans le régiment de Bourbonnais. En 1780, il partit en qualité de sous-lieutenant pour l'Amérique, et obtint pendant la guerre de l'indépendance le grade de capitaine. De retour en France, il crut dans la simplicité de son cœur à un changement heureux, lorsque la France convoqua sa première assemblée nationale pour éclairer le roi et soulager les maux de la nation. Du Bayet adopta avec ardeur les principes de la révolution conformes à la philosophie, et favorables d'ailleurs à la louable ambition d'un homme qui se sentait les talents nécessaires pour remplir de hautes fonctions. Il fut le fondateur, dans le Dauphiné, de la première société populaire qui ait existé en France. Dès lors lié à la cause des républicains, il présida l'assemblée électorale du département de l'Isère, qui le nomma député à l'assemblée législative. Aubert-du-Bayet montra bientôt par sa modération et son zèle à servir sa patrie, qu'il était digne du choix dont on l'avait honoré. Dans la séance du 22 octobre 1791, où la question relative aux émigrés fut agitée, il examina la situation des différentes puissances de l'Europe, par rapport à la France, et termina son discours en proposant d'inviter le roi à demander aux cours étrangères la cessation des préparatifs hostiles, et la dissolution des corps d'émigrés qui se formaient sur les frontières. La suite fit voir que cette proposition n'avait rien d'intempestif ni d'exagéré. Peu de jours après il fit voter des remerciements à la nation anglaise et au gouvernement de la Jamaïque, pour la conduite qu'ils avaient tenue pendant les troubles de Saint-Domingue. Le 19 avril, il fit la motion de rechercher l'alliance de l'Angleterre et de la Suisse, et le lendemain il insista avec force sur la nécessité de déclarer la guerre à l'Autriche. Aubert-du-Bayet proposa ensuite de réduire les dépenses secrètes du ministre des affaires étrangères, et sollicita un nouveau délai en faveur des fonctionnaires qui n'avaient point prêté le serment à la constitution ou qui avaient protesté contre ce pacte social, dans les séances des 5 et 6 juin ; il lutta à la fois contre les girondins et les anarchistes, en défendant Lafayette et Dupont-Dutertre, que les uns et les autres attaquaient avec fureur. Peu de temps après il s'opposa au projet d'une fédération générale, qu'il prévoyait ne devoir être utile qu'aux desseins ambitieux de ceux qui s'étaient déjà emparés du pouvoir. Nommé président de l'assemblée dans le mois de juillet, il

occupa le fauteuil avec beaucoup de dignité et de fermeté, en maintenant la parole aux orateurs qu'on voulait éloigner de la tribune. Le 23 du même mois, les fédérés dont il n'avait pu empêcher l'organisation, se présentèrent à la barre de l'assemblée pour demander la suspension et le jugement du roi, la convocation des assemblées primaires et d'une convention nationale. Aubert-du-Bayet voulut leur faire sentir avec beaucoup de ménagement que la France serait sauvée sans eux ; mais les fédérés lui répartirent qu'il n'était pas question de faire des phrases, et ils se firent accorder les honneurs de la séance. Redoutant avec raison leur zèle immodéré, il ne cessa de demander leur éloignement, tout en faisant l'éloge de leur patriotisme, et proposa même de les accompagner au camp de Soissons. Aubert-du-Bayet fit décréter ensuite une augmentation de pension pour les religieux qui sortiraient de leur cloître, et proposa l'ordre du jour pour l'adresse du département de Loir-et-Cher, qui accusait le côté droit, et félicitait l'assemblée des mesures prises à l'égard des émigrés et des prêtres réfractaires. Il fit rendre compte au ministre de l'intérieur, des ordres qu'il avait donnés pour comprimer les troubles du département des Bouches-du-Rhône ; s'opposa à ce que les anciens drapeaux des régiments fussent brûlés, fit interdire le costume ecclésiastique, parla en faveur du divorce, et lorsqu'on proposa de faire prêter le serment de haine à la royauté, il fit déclarer que la nation française ne souffrirait jamais les fers de l'étranger. Depuis les événements du 10 août, Aubert-du-Bayet avait constamment voté dans un sens opposé à la minorité de l'assemblée, qui déjà régnait par la terreur. Après l'établissement de la convention, il reprit du service et parvint bientôt au grade de général de brigade. L'année suivante il fut employé à la défense de Mayence ; mais après la capitulation de cette place, rendue après un blocus de huit mois aux Prussiens et aux Autrichiens, à qui elle avait coûté plus de trente mille hommes, il fut dénoncé et décrété d'arrestation, parcequ'il était alors de la politique du comité de salut public de persuader à la multitude qu'une place défendue par des Français était imprenable ; mis en liberté sur la demande de Merlin de Thionville et de Thuriot, il fut admis le 7 août de l'an 2 à la barre de la convention. Dans la justification qu'il présenta pour la garnison de Mayence, qui avait perdu mille hommes et avait combattu contre quatre-vingt mille soldats des meilleures troupes d'Europe, et les avait empêchés de mettre le pied sur le territoire de la république, on remarqua le passage suivant : « Jamais, au milieu de ces combats fréquents et des privations les plus dures, on entendit, je ne dis pas un seul murmure, mais une juste réclamation. Ces braves soldats ont commencé par vivre de cheval, ils ont fini par se nourrir de chiens et de chats. Moi-même je me glorifie d'avoir invité tous mes amis à dîner au quartier-général, parceque j'avais à leur offrir un chat entouré d'un cordon de souris. Les soldats faisaient leur soupe avec de l'huile de poisson, quelques uns y mêlaient d'une herbe vénéneuse qui les fit devenir fous ; ils supportaient tous ces maux avec résignation, et je leur en donnais l'exemple. » La convention désabusée, reconnut son erreur, et partageant l'admiration de l'étranger pour les guerriers intrépides qui ont défendu Mayence, elle décréta à l'unanimité qu'ils avaient bien mérité de la patrie. Leur chef reçut l'accablade du président de l'assemblée. D'après le traité de capitulation, l'armée de Mayence ne pouvait servir avant l'expiration d'un an contre les armées coalisées ; elle fut, suivant ses désirs, envoyée dans la Vendée pour y rendre à son pays des services aussi importants, et cueillir des lauriers glorieux, sans doute, mais plus

Mais puisqu'ils étaient teints du sang de leurs frères, de Français assez malheureux pour tourner contre la patrie des armes qu'ils n'auraient dû porter que pour la défense. A peine arrivé dans ce pays, du-Bayet éprouva un échec terrible à Clisson; mais bientôt il reprit sa revanche et remporta une victoire complète sur les insurgés. Au moment de livrer la bataille il tégal la nouvelle de sa désertion; mais, comptant sur ses dispositions, il n'en ordonna pas moins l'attaque, et rendit par cet acte de courage un service signalé aux départements de l'Ouest. Aubert-du-Bayet fut bientôt rappelé à Paris comme suspect. A cette nouvelle ses grenadiers s'écrièrent : *plus de du-Bayet, plus de grenadiers*. Le général vivement ému les pria d'oublier son injure, et sut calmer leur fureur et changer leur dessein d'abandonner l'armée. Malgré les suffrages de la société populaire de Nantes, il fut attaqué de la manière la plus virulente à la convention et aux jacobins, où on renouvela les anciennes accusations dont il avait été l'objet. Le gouvernement le fit jeter dans un cachot de l'Abbaye. Le général du-Bayet ne voulut descendre à aucune prière pour échapper le tyran de la république; s'il lui échappait un soupir ou une plainte, c'était de voir son épée olivée, et d'être séparé de son épouse et de sa fille qu'il adorait. La chute de Robespierre le sauva. Du-Bayet courut aussitôt braver les périls de la guerre; et nouveaux soupçons le firent rappeler. Souriant à sa disgrâce, il se baigna près de Grenoble pour cultiver le champ de ses pères et revoir des médaillés qu'il avait écrits dans le tumulte des camps. Mais bientôt, tourmenté comme Thémistocle, par les exploits de ses rivaux, il brave l'hiver glorieux de 1793, et vient s'offrir sous les murs de Mayence comme simple volontaire, au général Kléber, son frère et son ami, qui vit avec admiration ce dévouement magnanime dans un homme qui avait rempli les premières charges de la république. Nommé commandant en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, il aida le général Hoche à pacifier ces malheureuses provinces, aplaissant par sa modération que par son courage. La vérité que nous nous faisons gloire de proclamer, nous oblige cependant d'avouer que dans cette circonstance il se rendit coupable d'un emportement déplacé envers Cofmatin-Dorzières, acte qui toutefois n'eut aucune suite fâcheuse. Il battit les chouans dans plusieurs rencontres, et rétablit les communications entre le Mans, Alençon, Angers et la Flèche, et fit remettre au trésor public une somme de plusieurs millions dont il aurait pu disposer à son gré. Siègé et nommé attaché à la république, il était disposé à marcher avec son armée sur Paris, lorsqu'il fut lauréat des mouvements des sections contre la convention. La journée du 13 vendémiaire rendit son acte inutile et assura l'établissement de la constitution de l'an 3. Aubert-du-Bayet fut alors nommé ministre de la guerre, place difficile après six ans de révolution, à une époque où la France avait à combattre presque toute l'Europe. L'œil de du-Bayet parcourut les innombrables détails d'une administration formée de quinze commissions qui avaient jusque-là été regardées comme autant de ministères. Leur réorganisation nouvelle, sous un seul homme, offrait un chaos capable de rebuter la patience la plus laborieuse. La vigilance de du-Bayet rétablit l'ordre dans toutes ces parties, et donna huit armées à la république. Il voulut mettre à exécution des projets importants; mais contrarié dans ses desseins par le directeur Carnot, qui n'avait cessé de s'occuper des affaires de la guerre, et sentant l'impossibilité de se soutenir contre un adversaire trop puissant, il donna sa démission quatre mois après sa nomination au ministère, et obtint aussitôt l'ambassade de Constantinople. Les préparatifs d'Aubert-du-Bayet retardèrent son départ de quelques mois; il emmenait avec

lui une suite nombreuse et une compagnie d'artillerie légère qui devait rester au service de la Turquie, mais que cette puissance imprévoyante eut la maladresse de réformer sur les sollicitations de la Russie. A son arrivée, l'ambassadeur français demanda à jouir des honneurs accordés aux envoyés russes et à être salué par l'artillerie de Tophana et des vaisseaux du port. Il ne put obtenir cette distinction, mais cependant il fut reçu d'une manière très honorable, parvint à rétablir tous les droits accordés aux ambassadeurs français avant la révolution, et finit par jouir de la plus grande faveur. On se rappelle encore la réponse que lui fit le grand-seigneur lorsqu'à la première audience qu'il en reçut, il notifia à sa hauteurs l'avènement du directoire. « Je reçois » avec grand plaisir, dit ce prince, la notification » que vous me faites de l'avènement du directoire; » au moins celui-là n'épousa pas une archiduchesse » d'Autriche. » L'expérience avait fait connaître au grand-seigneur les véritables intérêts politiques de la Turquie par rapport à l'Autriche; mais il ne les connaissait pas encore à l'égard de la Russie, et il le prouva bientôt en réformant, comme nous l'avons dit, la compagnie d'artillerie légère que le gouvernement français avait mise à sa disposition. Quoi qu'il en soit, Aubert-du-Bayet parvint à faire respecter la république française dans le Levant; il obtint l'éloignement de Constantinople de plusieurs émigrés qui intriguaient contre la France, et jouit de la plus haute considération jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai 1799 (17 décembre 1799), après quinze mois de résidence en Turquie. Une fièvre maligne l'emporta presque subitement au moment où son épouse allait arriver à Constantinople. Plusieurs contemporains lui ont reproché un amour-propre qui, suivant eux, ternissait ses plus belles qualités. Sans doute la complaisance avec laquelle il parlait de ses propres actions le rendit parfois ridicule, mais elle ne pourra faire oublier les services que lui a dus la patrie: c'est une tâche légère sur un beau tableau. Aubert-du-Bayet d'ailleurs réunissait des qualités précieuses, la bonté, la générosité, l'honneur et la bravoure. Aimant la liberté, idolâtre de son pays, il sut, malgré la faiblesse de son caractère, être modéré dans un temps où les passions de tout genre avaient fait sortir des limites tracées par la raison les hommes les plus sages de tous les partis. On le félicitait un jour sur son ambassade : « J'ai » commandé avec gloire, disait-il, les armées de la » république; j'ai mis le militaire sur son pied le plus » pied étant ministre de la guerre; j'aurais pu être directeur; je suis nommé à l'ambassade la plus intéressante de l'Europe; il ne me reste plus qu'à mourir les armes à la main en combattant pour la » liberté. »

AUBIER (EMMANUEL D'), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, est né le 20 septembre 1749 à Clermont, d'une ancienne famille d'Auvergne. Une fidélité sans bornes et un dévouement à toute épreuve distinguent M. Aubier, et lui ont mérité une place distinguée dans l'histoire. A la journée du 10 août 1793, il fut l'un des cinq perillieux qui, après avoir défendu Louis XVI au pètit de leurs jours, l'escortèrent jusqu'à l'assemblée législative. M. Aubier ne quitta point l'antichambre de l'appartement où se trouvait la famille royale pendant les deux jours qui précédèrent sa translation au Temple; et, forté alors de s'éloigner, il laissa sur la table du roi tout l'argent qu'il possédait (cinquante louis). M. Aubier ne tarda point à quitter la France; mais, informé de la mise en jugement de Louis XVI, il demanda au général Dumouriez et à l'ambassadeur français à La Haye l'autorisation d'y rentrer pour déposer que ce prince n'avait point donné l'ordre par écrit de tirer sur le peuple. Cette demande resta

sans réponse, et M. Aubier s'adressa à M. de Mallesherbes, qui, de l'avis de son illustre client, lui écrivit de renoncer à un projet qui n'aurait d'autre résultat que de l'exposer lui-même inutilement. La conduite généreuse de M. Aubier fut connue du roi de Prusse, qui lui accorda une place de chambellan et la décoration de commandeur de l'aigle noir. Après l'établissement du gouvernement consulaire, il revint dans sa patrie, et resta dans sa province jusqu'au retour de Louis XVIII, auprès de qui il entra dans la place de gentilhomme ordinaire. Ses trois fils ont combattu dans l'armée du prince de Condé. L'un d'eux est resté au service de la Prusse avec le titre de major; les deux autres sont rentrés en France avec leur père.

AUBERTIN (ETIENNE), né au Temple-lex-Dôle le 30 mars 1753, servit d'abord huit ans au régiment des gardes françaises, obtint son congé le 21 juin 1780, entra au service en 1782, fut fait brigadier, le 21 septembre 1784, dans un régiment de chasseurs, puis maréchal-des-logis-chef le 26 avril 1792. Il se trouva à la bataille de Jemmapes, à la prise de Liège, devint sous-lieutenant le 17 juin même année, et lieutenant le 1^{er} juillet 1793. Il s'empara de deux pièces de canon qui étaient au pouvoir de l'ennemi et passa au grade de capitaine le 1^{er} messidor an 2. A la bataille de Fleurus, il prit aux Autrichiens une pièce de canon. Il reçut un sabre d'honneur le 4 pluviôse an 11, et fut fait officier de la légion d'honneur. Ce brave officier, couvert de blessures, mourut à Dôle en 1812.

AUBRÉE, général français, assista, comme chef du 1^{er} bataillon d'Ille-et-Vilaine, au siège d'Ypres en 1794, fit avec la plus grande distinction, la campagne de 1799 en Hollande, sous les ordres du général en chef Brune. A la bataille de Berghen, remportée, le 19 septembre, par le général Brune, sur les Anglo-Russes, Aubrée, alors chef de brigade, déploya des talents si rares et se battit avec une telle intrépidité qu'il excita l'admiration de toute l'armée, et fut nommé général de brigade sur le lieu même du triomphe. Il mérita les mêmes éloges à la bataille de Kistrakum le 6 octobre suivant. Employé à l'armée de Dalmatie sous le général de brigade Marmont, il se distingua, le 1^{er} octobre 1806, à la tête du 11^e de ligne, au combat de Castel-Novo, où il culbuta deux bataillons russes, et dispersa les Monténégrins. Ce brave officier périt glorieusement sur le champ de bataille. — Un personnage du même nom fut élu au conseil des anciens, en 1797, par le département d'Ille-et-Vilaine; mais il en fut exclu, avant d'y avoir paru, par suite des événements des 18 et 19 fructidor an 5 (14 et 15 septembre 1797).

AUBRY (FRANÇOIS), membre de la convention nationale, naquit à Paris, et servit dans l'armée de l'artillerie, où il occupait le grade de capitaine, en 1789. Ses principes, conformes alors à ceux de la révolution, déterminèrent le département du Gard à le choisir, en 1793, pour député à la convention nationale. A peine installé, Aubry fut envoyé en mission à l'armée des Pyrénées, se trouva au siège de Toulon, où commença sa haine contre Bonaparte, dont il prévoyait devoir éclipser les talents comme officier du génie; il entra dans l'assemblée vers la fin de l'année, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la mort, avec la condition du sursis jusqu'à ce que la constitution eût été acceptée par le peuple. Le 3 août 1793, Aubry fit décréter que toutes les cloches, à l'exception d'une seule par paroisse, seraient mises à la disposition du ministère de la guerre. Signataire des protestations des 6 et 9 juin contre la révolution du 31 mai, il resta détenu jusqu'à la chute de Robespierre, entra aussitôt après à la convention, et fut nommé membre du comité du salut public, où il s'occupa de la

partie militaire, confiée précédemment à Carnot. Aubry fit rendre différents décrets relatifs aux convois militaires, à l'organisation du génie, et provoqua la destitution d'une foule d'officiers dont les principes n'étaient point en harmonie avec l'opinion anti-républicaine que lui-même commençait à professer. Cette opinion se manifesta d'une manière bien plus forte encore, et lui attira la haine de tous les républicains, après les événements des premiers jours du mois de prairial an 3. Chargé de la direction de la force armée, il fit prononcer la peine de mort contre ceux qui battraient ou feraient battre la générale sans ordres supérieurs, marcha contre les faubourgs à la tête des sections, et licencia les gendarmes des tribunaux, dont la plupart étaient entièrement dévoués aux thermidoriens. Cette dernière mesure décida l'explosion qui eut lieu contre lui à la séance du 14 thermidor; il y fut accusé d'avoir destitué, sous le prétexte de terrorisme, une foule d'officiers qui avaient rendu des services importants à la république, tels que les Masséna, les Bonaparte, et de les avoir remplacés par des ex-nobles, des ennemis de la révolution. Tous les officiers destinés s'étaient réunis aux conventionnels républicains contre Aubry, qui, le lendemain de cette séance, sortit du comité de salut public, mais qui n'en continua pas moins de suivre avec ardeur ses projets de contre-révolution. Réuni au parti de Clichy, dont l'influence allait chaque jour croissant, il parvint à faire donner des emplois importants à des ennemis prononcés de la révolution, et voulut faire réélire par les collèges électoraux les deux tiers des membres de la convention, qui devaient passer au nouveau corps législatif. Aubry échoua dans cette tentative: toutefois, la crise du 13 vendémiaire approchait; pour favoriser les sections, il chercha à empêcher les réunions des militaires à Paris; et, sous prétexte qu'ils étaient déserteurs, il s'opposa à ce qu'ils votassent la constitution. Ses desseins ne pouvaient plus être ignorés, il fut à la fois accusé d'avoir conspiré contre la convention, désorganisé l'armée, et empêché le passage du Rhin par nos troupes. Un décret d'arrestation fut lancé contre lui le 30 vendémiaire an 4; mais ses partisans, encore puissants alors, parvinrent à l'y soustraire, et même à le faire entrer au conseil des cinq-cents. Désormais invariable dans sa conduite, il appuya, par un long discours, le projet d'amnistie générale proposé par Carnot, et combattit par ses collègues, comme injuste, impolitique et outrepassant les pouvoirs du conseil. Dans la même séance, il fit rapporter la loi du 3 brumaire, en vertu de laquelle les nobles et les parents des émigrés avaient été déclarés inhabiles à remplir aucune fonction publique. Aubry s'occupa aussi de la législation militaire, et fit passer sous le titre de lois des 13 et 18 brumaire an 5, une espèce de code militaire, que la guerre et les révolutions continuelles rendaient peut-être tolérable alors. C'est ce code, incomplet et incohérent, qui, enrichi d'une grande partie des dispositions de la loi barbare du 12 mai 1793, et d'une foule de décrets impériaux, régît encore l'armée française au milieu d'une paix profonde, et malgré les réclamations répétées chaque année à la tribune par les députés libéraux et royalistes. Ce travail important ne le détourna pas de ses projets contre-révolutionnaires. Aubry était devenu l'objet de la haine générale; il le savait, et les avant-coureurs du 18 fructidor lui firent comprendre que son salut dépendait de la chute du directoire; il y travailla avec toute l'énergie dont il était capable: membre du comité des inspecteurs, il chercha à faire augmenter la garde du corps législatif, et à la mettre à la disposition de ce comité. Le 2 thermidor, il s'éleva fortement contre la violation de la loi sur les limites constitutionnelles, et

contre l'arrivée des troupes dans les environs de Paris. Oubliant les destitutions sans nombre qu'on pouvait lui reprocher à lui-même, il fit un rapport sur celles qui avaient été prononcées par le directoire, et parvint même à faire adopter sa demande d'un message aux directeurs pour en obtenir des explications sur les faits dont il les accusait. Ce fut son dernier triomphe; peu de temps après, la lutte fut décidée, et son parti fut condamné à la déportation. Aubry, arrêté et transporté à Rochefort, s'embarqua pour Cayenne, d'où il parvint à s'échapper sur une pirogue avec Pichégu, et quelques autres de ses compagnons d'infortune. Il gagna Démérari, et passa aux États-Unis d'Amérique, et enfin en Angleterre, où il mourut, plusieurs années après, de regret de ne pouvoir rentrer dans sa patrie. Aubry, quoique livré aux plaisirs, était actif et laborieux. Sa partialité, sa jalousie envers tous ceux dont le mérite ofusquait le sien, enfin son opiniâtreté dans ses haines, firent tous ses malheurs. Lorsque Bonaparte, destitué par lui, se trouvait à Paris dans un état voisin de la misère, un ami commun vint le solliciter en faveur du général. « Est-ce bien vous, » répondit Aubry, dont les malheurs et la haine contre l'anarchie sont connus, qui me sollicitez pour un homme qui serait l'appui des terroristes, » si on lui rendait quelque influence. » Bonaparte avait suivi son ami chez le député; il entendit cette conversation à travers une légère cloison, et ne l'oublia pas. Devenu chef du gouvernement, et voulant alors fermer toutes les plaies de la révolution, il rappela les émigrés, les déportés, et confia même à plusieurs des fonctions importantes, mais rien ne put le déterminer à comprendre Aubry dans cette mesure de clémence. Cet infortuné périt victime d'une obstination dont il avait lui-même donné l'exemple.

AUBRY-DUBOUCHET (N.), né à la Ferté-Milon, département de l'Aisne, était commissaire à terriers, dans son pays, lorsqu'il fut nommé député à l'Assemblée constituante par le tiers-état du bailliage de Villers-Cotterets. Étranger en quelque sorte à la politique, il s'occupa constamment d'objets d'économie et de finances. Dans la séance du 14 octobre 1789, il proposa un cadastre pour diviser le royaume en départements, et fut adjoint au comité de constitution pour ce travail. Aubry ne tarda point à être nommé membre de celui des finances; et quelque temps après, il présenta un cadastre pour l'établissement de l'impôt foncier. Ce député laborieux a composé plusieurs ouvrages sur l'économie politique. Son *Cadastre général de la France* a été imprimé en 1790, par ordre de l'Assemblée nationale.

AUBRY (CHARLES-LOUIS), frère du précédent, géomètre et libraire à Paris, est né à la Ferté-Milon, en 1746. On lui doit des tables sur le rapport de toutes les mesures possibles entre elles, présentées en 1798 au corps législatif, sous le titre de *Comparateur linéaire*, des ouvrages plus importants sur les *Nouveaux poids et mesures*, et enfin sur le *Système décimal*, qu'il contribua à faire adopter, et pour lequel il ouvrit des cours publics. En 1792 et en 1793, il avait publié, en trois volumes, la *Correspondance du Libraire*, aperçu bibliographique. Avant la révolution, il était, ainsi que son frère, commissaire à terriers.

AUBRY (N.), colonel, est l'un des braves qui payèrent de leur sang la victoire de Polotsk; il commandait le 19^e de ligne, et mourut au champ d'honneur, avec les colonels Mayot, du 37^e de ligne, et Lebrun, d'un régiment de lanciers.

AUBRY-DE-LA-BOUCHARDERIE (le comte CLAUDE-CHARLES), général de division d'artillerie, commandant de la légion d'honneur, né en 1773, à

Bourg, département de l'Ain. Fils d'un inspecteur-général des ponts-et-chaussées, Aubry s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes. Il se destinait à la profession de son père, lorsque tout à coup la révolution vint changer ses goûts et lui montrer sa véritable vocation. Le 10 mars 1792, il entra au service comme élève sous-lieutenant d'artillerie, devint lieutenant en second le 1^{er} septembre de la même année, lieutenant en premier le 15 avril 1793, et capitaine le 1^{er} août suivant; il fit successivement en cette qualité, jusqu'en 1796, les campagnes aux armées du nord, de la Moselle et du Rhin, où sa bravoure, son activité, son instruction et son intelligence furent souvent remarquées. Le 1^{er} avril 1797, il donna et fit accepter sa démission, et ne reparut sous les drapeaux que le 13 janvier 1799. Il reprit alors son grade et fut employé à l'armée d'Italie. Au moment où les troupes franchirent le grand Saint-Bernard, il fit effectuer le transport de l'artillerie, et s'acquitta avec un rare talent de cette opération aussi périlleuse que difficile; peu de temps après il se distingua au passage du Mincio, y commanda les batteries de l'avant-garde, et les dirigea avec tant d'habileté qu'elles sauvèrent la division du général Moncey, momentanément en péril, sur un point où elle s'était engagée. A Mosambano, on le vit, sous le feu le plus meurtrier, commander quatre pièces de canon et les manœuvrer pendant plus d'une heure dans une position en butte à tous les coups de l'ennemi. Vingtdix canonniers ou soldats du train, c'est à dire plus de la moitié des hommes sous ses ordres, et vingt chevaux y furent tués ou blessés. En 1801, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous le commandement du général Leclerc, et fut en débarquant au cap, nommé chef de bataillon, sous-directeur d'artillerie. Il se signala à cette époque dans plusieurs combats contre les noirs, notamment le 19 mai 1802, où il reçut dans l'estomac une balle dont l'extraction fut impossible. En 1803, Aubry revint en France, et fut, le 23 mai, promu au grade de major dans l'artillerie légère; cinq mois après il reçut le brevet de colonel du 8^e régiment à pied de la même arme, et fut appelé en 1805 au camp de Boulogne, d'où il partit en 1806 avec les troupes qui se rendaient en Allemagne. Chef d'état-major de l'artillerie du corps d'armée de Masséna, en trois heures, il construisit sur l'un des bras du Danube, entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling, un pont de soixante-deux toises, communiquant de la rive gauche du fleuve à l'île d'Inder-Lobau, où se trouvait la division Molitor. Le 22 mai, il assista à la bataille d'Essling, où il fut grièvement blessé et resta quelque temps confondu parmi les morts; quinze jours après, l'empereur voulant récompenser ses éclatants services qu'Aubry lui avait rendus, le nomma général de brigade et lui conféra ensuite le titre de baron. De retour en France, après que l'Autriche eût fait sa paix, Aubry fut envoyé dans les provinces Illyriennes, où il fut chargé de plusieurs inspections. Au sein de ces contrées sauvages, où il n'y eut jamais de sûreté pour des Français, il fut souvent en danger de perdre la vie. Il lui fallut autant d'adresse que de courage pour éviter les embûches des Morlaques et des Monténégrins, et s'exposer en même temps à leurs attaques. Après avoir rempli cette importante mission, Aubry fut nommé directeur de l'école d'artillerie à Alexandrie; le ministre de la guerre lui confia alors la tâche d'inspecter l'île de Corse, et toutes les places fortes de l'Italie. Le 2 août 1811, il obtint une dotation de 4000 fr. en actions de la société d'Hanovre, et fut appelé le 1^{er} février 1812, au commandement de l'artillerie du deuxième corps de la grande armée avec lequel il fit la campagne de Russie. Il se convrit de gloire aux combats de Smolensk, de Polotsk et de Valontina. Pendant la

retraite de Moscou, il jeta, avec une promptitude qui tient du prodige, le pont sur lequel, le 28 novembre, le gros de l'armée passa la Bérésina. Devenu général de division, Aubry commanda en 1813 l'artillerie du 11^e corps, formant l'avant-garde de la grande armée; dans les journées de Lutzel et de Bautzen, il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et fut couvert de blessures. Après tant de fatigues et de travaux, sa santé se trouvant trop affaiblie, il profita de l'armistice de Dresde pour solliciter un congé; l'empereur qui venait récemment de lui conférer le titre de comte, lui accorda un repos de trois mois. Aubry s'absenta à peine quelques jours, et ne fit pour ainsi dire que paraître à Paris. Les hostilités ayant promptement recommencé, il oublia ses souffrances, repartit aussitôt et revint au 11^e corps où on lui avait conservé son commandement. A Leipsick, sa conduite fut héroïque; mais dans la dernière des journées de cette funeste bataille, au moment où il faisait mettre en position des batteries destinées à soutenir la retraite, il tomba frappé par un boulet; transporté dans la ville, il y subit l'amputation des deux cuisses, on croyait le sauver, lorsqu'à la nouvelle d'une défaite qui le laissait au pouvoir de l'ennemi, il mourut de douleur en songeant aux désastres dont sa patrie était menacée. On a prétendu que le général Aubry, se trouvant sans argent à l'ambulance, en aurait fait demander à l'empereur, et que celui-ci aurait répondu : Aubry ne peut plus m'être utile, il n'a plus besoin de rien. On a ajouté que cette réponse, transmise au général, lorsque la fièvre qui suit l'amputation faisait concevoir le plus heureux espoir, l'aurait transporté de colère, que dans sa fureur il aurait déchiré l'appareil, et aurait succombé à une violente hémorragie. L'absurdité d'un pareil récit est trop évidente pour que nous cherchions à le réfuter. — On trouve dans la *Biographie des contemporains* plusieurs individus du nom d'Aubry; mais on cherche en vain la notice des trois généraux Aubry, qui s'illustrèrent au service de la patrie : le premier combattit avec distinction sous les drapeaux de la république. Le second, aujourd'hui lieutenant-général et le Nestor de l'artillerie, a fait toutes les guerres de la révolution; il se signala notamment à l'armée des Pyrénées, lors de la première invasion des Espagnols, fut cité souvent pour sa bravoure et ses talents, obtint à diverses époques plusieurs commandements importants, fortifia un grand nombre de places en Italie et en Allemagne; fut désigné deux fois pour présider le collège électoral de son département et marcha à la tête d'une légion de citoyens en armes, au moment où, en 1814, les alliés menaçaient le territoire de l'empire. Le troisième est le comte Aubry, à qui, avec leur parcimonie ordinaire, les auteurs des *Victoires et Conquêtes*, dans une prétendue *Biographie militaire de France*, ont accordé quelques lignes insignifiantes, et ceux du *Dictionnaire des généraux*, ouvrage composé sans une influence tout aristocratique et anti-nationale, trois pages remplies d'erreurs et d'inexactitudes.

AUBRY (JEAN-BAPTISTE), ex-prieur et principal du séminaire collégial bénédictin de Commercy, naquit, en 1726, à Davilly, près d'Epinal, département des Vosges, et mourut à Commercy en 1809. Après avoir terminé ses études chez les jésuites, il entra dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vanne, et composa un grand nombre d'ouvrages savants et utiles, dans lesquels cependant les préjugés de son état ne sont pas toujours d'accord avec la véritable philosophie. *L'Ami philosophe et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les principes, les signes canonisables, les avantages et les devoirs de l'amitié*, qu'il a publié en 1776, paraît dégagé du défaut qu'on reproche à ses autres écrits : « c'est, disait d'Além », « bel, le livre d'un philosophe vertueux et citoyen. »

Ses *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, imprimées en 1776, et suivies des *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne*, ont également obtenu les éloges de nos auteurs les plus distingués. Ses autres ouvrages les plus importants ont pour titre : *Leçons métaphysiques à un lord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790; *Questions aux philosophes du jour sur l'âme et la matière*, 1791; *L'Anti-Condillac, ou Harangue aux idéologues modernes*, 1801; *Nouvelle théorie des êtres, suivie des erreurs de Condillac dans la logique, et de celles de l'Attaire dans la métaphysique*, 1802; enfin, le *Nouveau Mentor*, dans lequel l'auteur donne d'excellentes notions sur les sciences, les belles-lettres et les arts. C'est à l'abbé Aubry que nous devons cette expression : *Faire des livres avec des livres*; il s'en servit en parlant de lui-même avec une franchise qu'il est rare de rencontrer dans les littérateurs et les savants.

AUBRY, évêque constitutionnel du département de la Meuse, et euré de Vél avant la révolution, fut nommé en 1783 député de son ordre aux états-généraux par le bailliage de Bar-le-Duc. Aubry fut un des premiers des ordres privilégiés qui se prononcèrent pour leur réunion aux députés du tiers-état. A la fin de la session, il signa l'acte constitutionnel présenté à l'acceptation de Louis XVI, et alla ensuite occuper le siège épiscopal constitutionnel du département de la Meuse. Lorsque le culte catholique fut interdit, il se livra à la profession d'avocat, devint administrateur de son département, et enfin conseiller à la cour royale de Colmar, place qu'il a, dit-on, perdue en 1816. Quelques écrivains ont publié au contraire, qu'après avoir quitté la mitre, il fut employé dans l'administration forestière, reprit ses fonctions de prêtre, et mourut, dit-on, à Commercy en 1813. Au reste il n'existe aucun renseignement positif sur la fin de cet ancien constitutionnel.

AUBRY (Mlle), danseuse figurante à l'Opéra, fut chargée de représenter la déesse de la *Raison* dans les fêtes par lesquelles Collet-d'Herbois voulut remplacer, en 1793, les cérémonies de l'église. S'il était inconvenant de faire figurer le personnage d'une divinité sévère par une danseuse de l'Opéra, on doit avouer que personne n'était plus propre à faire adorer la déesse que Mlle Aubry; les charmes de son maintien et la beauté de ses formes, qu'un tissu léger ne pouvait dérober aux yeux des spectateurs, durant faire beaucoup de prosélytes à cette divinité, même parmi ceux qui jusque-là avaient négligé son culte. Moins heureuse dans le rôle de la *Glaire*, qu'elle remplissait à l'Opéra, elle éprouva un jour le sort de Phédon, tomba d'une hauteur assez considérable au-dessus de la scène, et se cassa la tête. Une souscription ouverte en faveur de Mlle Aubry et une pension de retraite que lui accorda l'académie de musique, l'ont dédommagée de cet accident. Elle a pu se convaincre alors que s'il y avait moins de profit, il y avait moins de danger à jouer le rôle de la Raison que celui de la Glaire. Mlle Aubry vit encore et habite la capitale.

AUBRY-DE-GOUGÈS (MARIE-OLYMPIA), née à Montauban en 1753, vint s'établir à Paris avec sa famille en 1793, et s'y fit remarquer par sa beauté et par une passion immodérée de rendre son nom célèbre. La littérature était alors le seul chemin ouvert à une femme honnête pour parvenir à ce but, Mme Aubry s'y livra tout entière; mais malgré beaucoup d'effort et une imagination fécondée, elle ne produisit aucun ouvrage capable de l'illustrer. La révolution survint et lui ouvrit une carrière plus facile, quoique plus périlleuse. Elle publia d'abord plusieurs brochures moins remarquables par le talent de l'auteur que par son amour pour le bien public. Remplie d'enthousiasme pour tout ce qui était beau, pour tout ce qui était grand, elle eut le courage de

s'offrir pour défenseur de Louis XVI, et de présenter à la convention, en faveur de ce prince, un Mémoire qui ne fixa point l'attention alors, mais qui ne fut point oublié par la suite. Guidée par une imagination trop ardente, elle ne fut point aussi heureusement inspirée en fondant la société populaire des *Tricolores*; elle ignorait que rien n'est si dangereux que de soulever les passions de la populace, et que l'anarchie conduit toujours au despotisme. Marat et Robespierre lui fournirent bientôt la preuve de cette vérité; ils détruisirent jusqu'à l'ombre de cette liberté, qui était l'objet de ses vœux les plus ardents, et ensanglantèrent la France. Mme Aubry, déçue sous ce rapport, s'engagea dans une lutte inégale où la mort devait être le prix de son courage; elle publia une brochure intitulée les *Trois femmes, ou le salut de la Patrie*, qui eut beaucoup de succès et qui fut la première atteinte portée au pouvoir formidable du dictateur. Le tyran ne lui pardonna pas de l'avoir fait trembler, elle fut arrêtée le 25 juillet 1793, et traduite devant le tribunal révolutionnaire qui la condamna à la mort le 4 novembre suivant. Mme Aubry fut exécutée le même jour; elle entendit son jugement avec beaucoup de fermeté. Outre ses écrits politiques, elle a composée des romans et plusieurs pièces dramatiques, dont quelques-unes ne manquent pas d'intérêt, de ce nombre sont le *Philosophe corrigé*, comédie; l'*Esclavage des nègres*, ou l'*Heureux naufrage*, drame; enfin, *Mirabeau aux Champs-Élysées*, pièce épisodique. Dans cette dernière production, on voit jusqu'à quel point elle portait l'enthousiasme pour les grands hommes qui ont illustré la première époque de la révolution.

AUBUSSON (ou VOUTINS d'), ingénieur en chef au corps royal des mineurs, a publié un Mémoire estimé sur la force de projection des volcans et sur les effets de l'évaporation. Il est encore auteur d'un excellent *Traité de géognosie*, 2 vol. in-80. Il est membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

AUBUSSON DE LA FEUILLADE (PIERRE-JACQUES-ALEXANDRE, marquis d'), né dans le mois de mars 1763, fut colonel avant la révolution, obtint le croix de chevalier de Saint-Louis au retour des Bourbons en 1814, et présida en 1815 le collège électoral de l'arrondissement d'Aubusson. Héritier substitué de la famille des Aubusson de la Feuillade, il présenta à Louis XVI, en qualité d'ainé de cette maison, la médaille offerte tous les cinq ans au roi, en mémoire de l'érection de la statue de Louis XIV. Ce mouvement, à la fois de l'orgueil du monarque et de la flatterie d'un courtisan, fut fondé par un d'Aubusson de la Feuillade, qui dépensa vingt millions pour l'élever et pour construire la place des Victoires. Il avait ménagé sous la statue elle-même un oratoire où ses vœux furent déposés.

AUBUSSON DE LA FEUILLADE (HECTOR), fut successivement chambellan de l'impératrice Joséphine, ministre plénipotentiaire auprès de la reine d'Étrurie, président du collège électoral du département de la Corréze, et enfin ambassadeur auprès du Roi de Naples, Joseph Bonaparte. Le comte d'Aubusson occupa quelque temps cette ambassade, pendant laquelle il rendit des services aux deux puissances, et à son retour en France, il maria sa fille à M. de Cambiacourt, frère du duc de Vicoenza. A la rentrée des Bourbons, M. d'Aubusson quitta les affaires; mais, se commençant du mois de juin 1825, il fut nommé membre de la chambre des pairs, créée par Napoléon. Effrayé des mesures de sévérité générale qui furent proposées dans la séance du 26 du même mois, il déclara qu'il préférait vivre à Constantinople sous le joug d'un pacha, qu'être soumis à la loi dont le projet était présenté à la chambre, s'il passait sans amendement. M. le comte

d'Aubusson n'a rempli aucune fonction depuis cette époque.

AUBUSSON (N. DE LA FEUILLADE d'), chef de bataillon, le 23 décembre 1813, servit dans le 4^e régiment de la garde royale, fut nommé, en 1819, lieutenant-colonel de la légion du Gard, (16^e de ligne).

AUBUSSON DE SAUBREBOST (Louis), est né à Bourgneuf, petite ville du département de la Creuze, le 13 février 1748. Admis en 1770 dans un régiment colonial comme lieutenant, il passa avec son corps à Saint-Domingue, et fit la traversée avec son frère qui allait prendre possession d'une place de conseiller au conseil souverain du Port-au-Prince. Ce frère y étant mort, M. Aubusson quitta la colonie et le service, et revint en France avec le brevet de capitaine. De retour à Bourgneuf, il a parcouru toutes les dignités municipales et administratives de son département; depuis, il fit partie de plusieurs législatures. Il était encore député en 1814. Rentré à Bourgneuf, il en est redevenu maire, se partageant entre ses fonctions municipales et ses théories en agriculture, s'appliquant surtout à inculquer des méthodes nouvelles dans l'esprit de ses concitoyens. C'est au milieu de ces paisibles et estimables travaux qu'il a terminé sa carrière, le 15 avril 1820.

AUCANE (JULIEN-LOUIS), créole de la Martinique, fut d'abord maître des comptes, puis capitaine de cavalerie, se fit principalement connaître par ses liaisons avec la Sainte-Amaranthe, fille du marquis de Saint-Simon, gouverneur de la Franche-Comté. Compris dans la conspiration dite de Saint-Lazare, il fut condamné à mort et exécuté le 2 juillet 1794. Son fils, âgé de quinze ans, subit le même sort, ainsi que toute sa famille, parcequ, dans un dîner auquel Robespierre s'était trouvé chez la Sainte-Amaranthe, ce monstre avait, dans un moment d'épanchement, dévoilé toute la noirceur de son ame, et qu'il craignait l'indiscrétion des convives.

AUCHER (P. JEAN-BAPTISTE), docteur méchitariste de l'Académie arménienne de Saint-Lazare de Venise, né à Agnora. Ce savant arménien est auteur 1^o d'un *Dictionnaire arménien-français et français-arménien*, 2 vol. in-80, Venise, 1812; 2^o *Grammar English and Armenian*, 1 vol. in-80, Venise, 1817; 3^o *Eusebii Pamphili, Cæsariensis episcopi, chronicon bipartitum*, etc., arménien et latin, Venetiis, typis carabii PP. Armenorum in insula Sancti-Lazari, 1818, 2 vol. in-40. On sait qu'il n'existait que des fragments grecs de la *Chronique d'Eusèbe*. Le P. Aucher nous apprend que, dès 1794, l'exemplaire original du manuscrit arménien, qui est d'une très grande antiquité, existait dans la bibliothèque du collège arménien de Venise. Le docteur arménien Zorab, qui a publié, en 1816, à Milan, une version latine de la même chronique, prétend au contraire que sa version et celle de Venise ont été faites sur une copie écrite, en 1784, à Constantinople, par un arménien nommé Georges, fils de Jean, mort maintenant, et qu'on ignore depuis ce qu'est devenu le manuscrit original. L'assertion du docteur Zorab est assez probable, car, à l'examen des deux versions, on reconnaît qu'elles n'ont pu être faites que sur des textes absolument parricels. Malgré les fautes assez fréquentes que le P. Aucher a commises, tant dans le texte arménien que dans la version latine, ce savant a rendu un service important aux lettres, et particulièrement aux orientalistes, en facilitant l'étude d'une langue à qui il est réservé de réparer une partie des pertes que la littérature classique a éprouvées par les ravages du temps et de la barbarie. Quand des voyageurs instruits pourroient pénétrer dans les nombreux monastères de la Grande-Arménie, il est à croire

qu'ils y trouveront des traductions arméniennes de beaucoup d'ouvrages grecs dont les textes sont absolument perdus.

AUCKLAND (WILLIAMS-EDMUND, lord baron d'), issu d'une famille anglaise anoblie par Charles II, en 1672. Après avoir étudié le droit, il fut chargé en 1771 de la direction de l'hôpital de Greenwich; il remplit ensuite pendant six ans les fonctions de sous-secrétaire d'état. Devenu membre de la chambre des communes, il saisit toutes les occasions qu'il rencontra de se distinguer. Chargé bientôt de plusieurs missions diplomatiques, il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et fut associé à plusieurs personnalités d'un mérite éminent, lord Howes, Georges Johnston, Clinton et le comte de Carlisle, pour aller proposer un traité d'accommodement aux colonies du continent américain; mais cette négociation échoua. Les efforts de ces braves colons avaient fixé leur indépendance et les avaient affranchis à jamais de la métropole anglaise. Revenu de sa mission et rentré au parlement, il y reprit les nobles travaux qu'il n'avait que momentanément abandonnés. C'est à ses efforts que l'Angleterre doit les heureuses modifications de ses lois pénales relativement aux détentions, déportations, etc. Il se réunit à MM. Howard et Blackstone pour améliorer le système de la police intérieure de l'Angleterre et le régime des prisons. Nommé secrétaire d'état d'Irlande, il épousa les intérêts de ce malheureux pays, invoqua son indépendance, quant à la législation, y fit établir une banque à l'instar de celle de l'Angleterre, et accrut ainsi l'industrie et les relations commerciales de ce royaume trop négligé jusqu'alors par le gouvernement britannique. En 1784, il venait d'être nommé aux fonctions de lord commissaire du commerce et des colonies, lorsqu'il fut envoyé en mission extraordinaire à la cour de France pour y conclure un traité de commerce qui fut signé en 1786. Sous le prétexte de prévenir toute difficulté entre la France et l'Angleterre, relativement aux Indes-Orientales, il proposa et fit agréer des articles nouveaux entièrement dans l'intérêt de son pays, que le ministre français eut la faiblesse d'accepter, et qui valurent les remerciements du cabinet de Saint-James au baron Auckland, tandis qu'ils attirèrent l'indignation de toute la France au ministre français. Envoyé ensuite comme plénipotentiaire successivement en Espagne et aux Pays-Bas, il détermina ce dernier gouvernement à joindre ses forces navales à celles de l'Angleterre pour combattre l'Espagne. Lors des troubles des Pays-Bas, il coalisa contre eux l'empereur d'Autriche, les Provinces-Unies, et les rois de Prusse et d'Angleterre. En janvier 1793, il informa les états de Hollande que le roi d'Angleterre avait fait intimé à l'envoyé de la république française de sortir de ses états. Il leur demanda en 1796, de faire exécuter les mêmes mesures contre les membres de la convention et du directoire exécutif. Des services de cette espèce devaient être largement récompensés. Aussi fut-il fait baron, sous le titre de lord Auckland et membre de la chambre des pairs, à son retour dans sa patrie. Lord Stanhope seul ne partagea pas la satisfaction générale: il demanda que la conduite de ce ministre, pendant son séjour en Hollande fut examinée, mais sa proposition n'eut pas de suite. Dans une discussion de finances relativement à la guerre contre la république française, on l'entendit s'écrier du haut de la tribune anglaise: « L'Angleterre combat aujourd'hui pour ses lois, sa liberté, sa religion, ses propriétés et même son existence; elle combat contre des barbares, pour ne pas tomber elle-même dans la barbarie. » Cette gentillesse anglaise dut égarer l'assemblée sans la persuader, et la distraire un moment des graves objets dont on avait commencé à l'entretenir. Nommé

dans la même année chancelier du collège Maréchal, il vota en 1799, pour le plan de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre, oubliant l'intérêt qu'il avait jusque-là témoigné pour cette contrée. Il entre tint la chambre, en 1800, de mesures propres à remédier aux disettes qui de temps à autre désolent l'Angleterre, et enfin provoqua des lois répressives de l'adultère. Le baron Auckland a publié plusieurs ouvrages estimés; l'un, intitulé *Lettres au comte de Carlisle*, traite les plus hautes questions relatives à la situation de l'Angleterre, de la France, et de plusieurs autres états principaux de l'Europe; il y est particulièrement question du mode de représentation de l'Irlande; il a également publié *Des principes sur la Jurisprudence criminelle*.

AUCKLAND (HARRINGTON), suivit sir Auckland, son mari, officier en Angleterre, lorsqu'il s'embarqua pour aller faire la guerre d'Amérique, c'est à dire à ses compatriotes établis dans cette contrée et résolu à se soustraire au joug de leur métropole. Elle partagea ses dangers, eut plusieurs occasions de le défendre elle-même contre l'ennemi, et lui prodigua ses soins, lorsque dans diverses affaires il eut le malheur d'être blessé. Le Canada était le théâtre de la guerre; elle n'hésita point à braver la rigueur du froid, l'apreté du climat, la disette des vivres, et tous les maux inséparables d'une guerre sanglante à deux mille lieues de sa patrie, où les Anglais avaient à combattre, non seulement les colons des États-Unis, mais encore les peuples sauvages de ce continent. Son mari, en traversant le lac Champlain, avait reçu une blessure dangereuse, il dut sa guérison aux soins affectueux de son héroïque moitié. L'armée anglaise ayant été mise en pleine déroute à la suite du combat que lui livra, le 6 octobre 1777, le général américain Gates, l'épouse de sir Auckland se vit séparée de son mari, blessé une seconde fois et fait prisonnier dans cette journée. Elle se détermina à adresser une lettre au général Gates pour lui demander la permission de se rendre auprès de son mari. La lecture de cette lettre toucha le général américain qui s'empressa de faire droit à sa demande; et milady Auckland, après une longue route semée de dangers de toute nature, arriva près de son mari, qu'elle trouva mourant. Elle lui prodigua tous ses soins, et eut encore cette fois le bonheur de lui sauver la vie et de lui rendre la santé. Les deux époux retournèrent ensuite en Angleterre, où ils jouirent d'un repos d'autant plus agréable qu'il avait été plus chèrement acheté. Trois autres anglaises ont donné dans la même guerre le même exemple d'amour conjugal; l'estime de leurs compatriotes a été la récompense de leur noble dévouement; mais est-il besoin de multiplier ces exemples? Où ont-ils été plus nombreux qu'en France! Qui ne sait qu'on trouve les femmes partout où il y a du bien à faire?

AUDE (JOSSEPH), homme de lettres, né à Apt (Vaucluse), le 12 décembre 1755, reçu chevalier de Malte en finissant ses études, il fut de suite secrétaire du ministre Caraccioli à Naples, et garda cette place pendant cinq ans, malgré les orages qu'il y essuya. Il revint en France où il occupa une place semblable auprès du célèbre Buffon; après quoi, dégoûté de cette dépendance, si éloignée de son caractère, il ne voulut plus appartenir qu'à lui seul, et chercha ses moyens d'existence dans son esprit très cultivé et très original. Ce fut au théâtre qu'il consacra plus particulièrement ses veilles; il commença par composer des drames et continua par écrire des farces. Il réussit mieux dans ce dernier genre où il obtint des succès prodigieux, grâce aux choix de ses sujets, à la source inépuisable de sa muse joyeuse et aux talents des acteurs qu'il sut employer. C'est ainsi qu'après avoir donné *l'Heure anglaise*, qui ne

fat pas généralement applaudie, non plus que le *Retour de Camille à Rouen, Saint-Preux, Julie d'Étange, Momus aux Champs-Élysées, J.-J. Rousseau au Paraclet, le Voyage à Versailles de Diderot*, etc., etc.; il arriva à la farce de *Ricco*, jouée par Beaulieu, à *Mme. Angot au sérail de Constantinople*, jouée à l'Ambigu par Corse, et aux *Cadet Roussel*, joués aux Variétés par Brunet, pièces qui firent courir tout Paris pendant plusieurs années, qui enrichirent les directeurs des théâtres où on les représentait, et qui ne valurent à l'auteur que quelques poignées d'écus dissipés en peu de moments, sans lui laisser aucune ressource pour la vieillesse. Ami du plaisir, il ne s'est presque jamais occupé du lendemain. Il avait cependant reçu de la nature et de l'éducation de grands talents, une imagination vive et une connaissance pratique et raisonnée du goût du public; il se piquait dans ses compositions d'une étonnante facilité. On l'a vu remplir beaucoup de fois l'engagement qu'il prenait avec ses convives en se mettant à table de ne parler qu'en vers, ce à quoi il réussissait sans tomber dans la médiocrité et dans les lieux communs de la plupart des improvisateurs que nous expédie l'Italie. Outre ses talents incontestables, il a encore un autre droit à l'estime de tous ceux qui l'ont fréquenté, c'est d'être un fort honnête homme.

AUDÉ (François), soldat français, s'est illustré par un fait d'arme qui annonçait une grande présence d'esprit, beaucoup de finesse et une rare intrépidité. A la bataille de Lawfelt, en 1749, le général anglais Ligonier s'était tellement avancé dans la mêlée, qu'il se trouvait seul au milieu des troupes françaises et entouré d'un bataillon d'infanterie; espérant sortir d'affaire en se donnant pour le commandant de ce bataillon, il lui commandait en effet une manœuvre à la faveur de laquelle il crut pouvoir rejoindre son armée et amener avec lui comme prisonnier ce même bataillon, qui, dupe au moment de cette ruse, lui obéissait et se disposait à le suivre. Audé reconnut le stratagème, quitta son rang, fut droit à l'officier anglais et le somma de lui rendre son épée. Maître du général ennemi, il le conduisit à son quartier-général, et reçut les éloges dus à son audace. Ce fait étant parvenu à la cour, le gouvernement lui envoya sur-le-champ le brevet d'une pension annuelle de 200 fr. En 1790, c'est à dire quarante-trois ans après, le brave Audé se présenta à la barre de l'assemblée constituante et lui demanda une augmentation de pension à raison de ses infirmités. Sa demande lui fut accordée sans la moindre opposition.

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE), peintre et graveur très habile, naquit à Rochefort, en 1739. Son père, employé dans les vivres de la marine, lui fit faire une partie de ses études; et, quoiqu'il eût remarqué en lui les plus heureuses dispositions, l'extrême médiocrité de sa fortune le força de consentir au départ de son fils pour Paris, des sa première jeunesse, le confiant en quelque sorte à la providence, et à ses bonnes qualités. Il était né avec du goût et des dispositions pour le dessin, la peinture et tous les autres arts qui en dépendent; et, en les cultivant dans ses moments de loisir, il y avait atteint une sorte de perfection. Il s'adonna d'abord à faire des portraits en miniature: cette première spéculation dans laquelle il eut du succès, lui donna les moyens de perfectionner l'apprenti de ses couleurs, et de préparer des dessins coloriés d'un genre nouveau. Le hasard lui procura la connaissance de M. d'Orey, receveur-général des finances, grand amateur de l'histoire naturelle et propriétaire d'une collection très riche dans ce genre. Le jeune Audébert entreprit, sur son invitation, de peindre, sous leurs couleurs naturelles quelques uns des objets de cette collection. Ces tableaux admirables par leur vérité, déterminè-

rent M. d'Orey à proposer à Audébert de visiter l'Angleterre et la Hollande, et d'en rapporter tous les objets qu'il jugerait propres à embellir et à compléter son cabinet. C'est ce que fit Audébert avec autant de zèle que de talent. Il rapporta à son Mécène, non seulement une foule d'objets rares et précieux, mais en outre un grand nombre de dessins qu'il avait eu occasion de composer sur sa route, savoir: des vues pittoresques, de grands végétaux, et tout ce qui lui parut en harmonie avec les richesses du cabinet de M. d'Orey. Il prépara ensuite une collection de dessins pour l'*Histoire des insectes* du savant Olivier de l'institut. Ce fut Audébert qui eut le premier l'idée de l'impression des figures en couleur. Il chercha et eut le bonheur de trouver l'art de l'application, sur la même planche, de diverses couleurs qu'il préparait à l'huile et non pas en détrempe; il y ajouta l'art de nuancer l'or de diverses couleurs pour arriver soit à des oppositions heureuses, soit à la plus parfaite imitation des nuances des objets naturels. Nous avons de lui un volume in-fo, composé de 6a planches, imprimé en 1800, intitulé: *Histoire des Singes, des Makis des Galopithèques*. Audébert avait projeté de faire suivre ce magnifique ouvrage de l'*Histoire des Oiseaux, des Animaux mammifères, et de l'Homme dans les quatre parties du monde*: de tous ces plans de travaux, il n'exécuta que l'*Histoire des Colibris, des Oiseaux mouches, jacamars et promerops*, également ornée de dessins coloriés du plus grand mérite. La mort vint le surprendre au milieu de ses intéressants travaux, en 1800, n'étant encore âgé que de quarante-deux ans. Il confia la suite de ses entreprises à son ami, M. Vieillot, alors l'un de nos plus habiles artistes. Audébert partageait son temps entre les beaux-arts et la littérature. Il a laissé entre les mains de ses amis une foule de morceaux bien écrits en vers et en prose.

AUDIBERT (RAYMOND-FRANÇOIS), ancien constructeur de la marine de l'état, ex-ingénieur du corps des pompiers de la ville de Paris, né à Grenade sur Garonne, le 14 janvier 1756, entra, vers la fin de 1772, au service de la marine, à l'arsenal de Toulon, en qualité de constructeur, et fut employé aux différents ouvrages qui s'exécutent dans ce vaste établissement. Compris, en 1780, dans une levée de constructeurs, envoyés au siège de Gibraltar, il travailla aux batteries flottantes; celle qu'il montait fut incendiée; il se sauva à la nage et fut fait prisonnier. De retour à Toulon, en 1782, il fut chargé pour les états de Languedoc de faire la sonde des ports d'Agde et de Cette que l'on voulait améliorer, et eut le bonheur de sauver l'équipage, au nombre de neuf personnes, d'un navire suédois qui avait fait naufrage à l'entrée du port. Quelque temps après, il fut envoyé à Cherbourg pour travailler aux cônes dont toute la France reentit alors, et eut l'honneur d'entretenir Louis XVI et de lui rendre un compte détaillé de la structure des cônes; il reçut de ce prince une tabatière comme témoignage de sa satisfaction. En 1785, il fut mandé de nouveau par les états de Languedoc, pour construire sur les ports de cette province, des pontons semblables à ceux qu'il venait de perfectionner à Toulon. Il se trouvait à Montpellier lors de l'incendie qui se manifesta à la salle de spectacle, et fut assez heureux pour sauver une mère et sa fille, et de préserver la salle de concert. Etant, en l'an 6, pour ses affaires à Paris, il se rendit encore utile dans deux incendies, l'un arrivé, le 7 prairial, à la salle de spectacle des élèves de l'Opéra, et l'autre, le 14 brumaire an 7, rue des Aveugles; dans ce dernier, il eut la satisfaction de sauver la vie à un pompier grièvement blessé. Au mois de vendémiaire an 10, il fut nommé ingénieur au corps des pompiers de Paris, où il est resté environ dix ans. Ce constructeur ne s'est pas

traîné servilement sur les pas de ses devanciers, il a amélioré toutes les constructions sur lesquelles il a exercé son talent, et a fait des découvertes qui l'auraient mené à la célébrité et peut-être à la fortune, s'il avait eu le talent de se produire comme il a celui d'inventer. Il est auteur d'un *Traité de charpenterie de haute futaie*, auquel il a joint la description d'un vaisseau de guerre, d'une frégate et d'un bâtiment marchand; d'un *Traité de la coupe des pierres*, d'un *Opuscule relatif à un nouveau mode de construction de salles de spectacle et d'autres édifices publics*, qui a pour objet de les préserver d'incendies. Il a encore inventé plusieurs machines et perfectionné les puits à roue, dont la mécanique est mise en action par le vent ou par un cheval. La description en est extrêmement curieuse et l'effet certain. L'auteur en a construit deux, l'un au jardin du château de Laverne près de Montpellier, et l'autre au château de Montredon, près de Marseille. M. Audibert a composé un modèle de moulin, mis en activité par l'eau, et la même eau qui fait moudre, remonte dans le bassin, d'où elle est parée, au moyen d'un réservoir et d'un cylindre placés en contre-bas, construits l'un et l'autre de telle grandeur et disposés de manière qu'il en résulte deux colonnes d'eau dont l'une met en parfait équilibre l'autre qui se verse à la hauteur nécessaire; en conséquence il ne s'en perd que ce qui est enlevé par l'évaporation; il a modifié la pompe; imaginé un pont provisoire pour le passage des armées; créé un cabestan à trois treuils, servant à dévider la corde à l'infini; l'effet en est prodigieux. Enfin la plus étonnante et la plus utile des découvertes faites par M. Audibert, s'il est permis de l'en croire, est de trouver partout, même dans les lieux les plus arides, des eaux en quantité suffisante pour mettre en mouvement des moulins et autres usines; ses procédés peuvent aussi élever, selon lui, ces mêmes eaux à telle hauteur qu'on pourra désirer, au-dessus de leur niveau. Ses moyens, qu'il garantit infailibles dans un manuscrit que nous avons sous les yeux, ne peuvent pas être détaillés dans une notice: le public les appréciera dans l'ouvrage même s'il a la curiosité de le lire, sans que dans aucun cas nous nous portions pour garants de ses assertions. Les modèles de quelques unes des machines citées plus haut, sont déposés au Conservatoire des arts et métiers, et valurent à M. Audibert des témoignages de bienveillance de la part des ministres de la marine, de la guerre, de l'intérieur et de la police. Après trente ans de service, il sollicita une pension dont il a déjà joui, mais dont il a été privé pour s'être plaint de certains abus avec la franchise d'une âme fière et indépendante.

AUDIER-MASSILLON (BAUDOUIN-PAULIN) était, en 1789, lieutenant-général de la sénéchaussée d'Aix, lorsque sa province l'envoya comme député à l'Assemblée nationale. Il se fit peu remarquer, tant dans cette assemblée, que dans celles des législatures suivantes dont il fit partie. Ce fut cependant lui qui vint annoncer que son ami Roches, avait découvert le secret de faire de la monnaie avec des cloches devenues désormais inutiles. Admis comme conseiller à la cour de cassation, il évita dans cette place paisible les contre-coups des orages politiques qu'il voyait successivement délayer; il adhéra cependant à la déchéance de Napoléon, et vota contre les articles additionnels de la constitution impériale. Sa conduite politique fut un modèle de prudence. Aussi dans un discours qu'il adressa au roi Louis XVIII, en 1815, il invita le prince à tenir quelque compte aux fonctionnaires publics, de la conduite plus ou moins courageuse qu'ils avaient tenue à ces époques difficiles. On prétend qu'il employa ses loisirs à la composition d'un livre qui ne serait pas en général d'une médiocre utilité: *l'Art de traverser une révolution*.

AUDIFFRÉDI (JEAN-BAPTISTE), né à Saorgio près de Nice, en 1714, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il avait continué ses études dans le cours de son noviciat et faisait marcher de front l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, l'antiquité et la bibliographie. L'étude de cette dernière science dans laquelle il devint très profond, décida de son avenir. Il fut nommé sous-bibliothécaire de la Casanatà à Rome, à l'âge de trente-trois ans. Ce ne fut que dix ans après qu'il en devint bibliothécaire en chef, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1794, à l'âge de quatre-vingts ans. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés, sur l'astronomie et l'histoire naturelle. On lui a attribué plusieurs ouvrages pseudonymes qu'il s'est empressé de désavouer. Ses manières étaient fort simples, et quand on le voyait pour la première fois, il était difficile de deviner qu'il était l'un des hommes les plus érudits de l'Europe.

AUDIFFRÉDY (madame d', Tuzakst de Kerkove), née, en 1727, à la Guyanne, descendait d'un religieux français exilé de France par la révocation de l'édit de Nantes et qui s'était fixé dans cette colonie. Elle avait été envoyée en France à l'âge de six ans, pour y recevoir une éducation digne de sa naissance et de la fortune qui l'attendait. Elle revenait dans sa patrie, en 1775, à l'âge de 18 ans, riche des dons les plus précieux de la nature. Le vaisseau sur lequel elle faisait cette traversée, se nommait l'*Egalité* et était commandé par le capitaine Vincent. Cet homme ayant calculé sans doute que la jeune demoiselle Kerkove qu'on lui avait confiée se trouvait livrée à sa merci, conçut le projet criminel de mettre à profit leur position respective, et s'abandonna tout entier à la violence des desirs que cette jeune beauté lui inspirait. Des officiers de terre et de mer qui se trouvaient sur son vaisseau, et qui avaient observé l'obsession de ses poursuites, prêtèrent la jeune personne sous leur protection; et refusèrent au capitaine que sa tête répondrait de son honneur. Cet arrêtement fit son effet; et depuis ce moment mademoiselle Kerkove n'eut plus à se plaindre des procédés du capitaine. Mademoiselle de Kerkove arriva enfin à la Guyanne où l'attendait sa famille, et après un délai de quinze jours, elle épousa M. d'Audiffredy, chevalier de Saint-Louis; et l'un des riches propriétaires de la colonie. Leur maison fut depuis l'asile de l'hospitalité, qui fut exercée de la manière la plus noble par cette dame ennoblée le général Pichegru; déporté dans cette île par suite de la crise du 18 fructidor.

AUDIFFRÉDY (GASTON, comte d'), originaire du Dauphiné, né à Paris; et appartenant à une famille respectable, entra, après avoir terminé ses études, dans les bureaux du ministère des Finances. Il y fit remarquer des les premières jours par un esprit d'ordre, la science du calcul, une grande pénétration dans les affaires, et par la plus constante assiduité. L'ensemble de ces qualités fut discerné par M. Mollien, alors ministre du trésor, qui le fit chef de bureau de la première restauration, en 1814. M. d'Audiffredy s'empressa d'endosser l'uniforme de garde national, et d'arborer la cocarde blanche. Cette démonstration de royalisme fut remarquée. L'abbé Louis, alors parvenu au ministère des finances, le nomma chef de division, et le fit décorer de la croix de la légion d'honneur. Le retour de Napoléon dans les cent jours, amena la présentation, dans tous les bureaux, de l'acte additionnel. Le baron d'Audiffredy eut le courage de refuser son assésion, et écrivit non sur la formule. Il n'en conserva pas moins sa place, qu'il occupa encore aujourd'hui.

AUDIN (J. M. V.), né à Lyon, en 1794, exerça la librairie à Paris; il a publié deux brochures politiques à Lyon; la première sous le titre

de Louis XVIII, la Patrie et l'Honneur, juillet 1815 ; et la seconde : *Tableau historique des événements qui se sont passés à Lyon depuis le retour de Bonaparte jusqu'au rétablissement de Louis XVIII*, 1815. Il a aussi publié à Paris, 1817, *Michel Morin et la ligue*, roman philosophique et politique ; enfin il a communiqué à différents journaux quelques articles littéraires.

AUDINOT. (NICOLAS-MEDARD), né à Nancy, en 1741, avait été jeté dès sa jeunesse dans la carrière du théâtre ; il vint, en 1764, débiter à la comédie italienne, dans une salle qui existait alors rue Mauconseil ; il y jouait les rôles désignés à ce théâtre sous le nom de *roles à tablier*, tels que le *Maréchal ferrant*, le *Tonnellier*, le *Savetier*, etc., dans lesquels il montra beaucoup de talent et une connaissance pratique et théorique de l'art théâtral. Il était doué particulièrement d'une grande sensibilité musicale. Une querelle qu'il eut pour des injustices qu'on lui faisait subir, le détermina à quitter ce théâtre, emportant avec lui, contre ses camarades, d'assez vifs ressentiments ; aussi chercha-t-il à s'en venger, ce qu'il fit en habile artiste. Il exécuta ou fit exécuter sous ses yeux de petites marionnettes auxquelles il eut soin d'imprimer des ressemblances frappantes et de traits et de gestes, avec ses mêmes camarades des deux sexes ; ces marionnettes exécutaient de petites pièces remplies de railleries, d'imitations burlesques et de mots heureux, le tout assaisonné de vandeilles joyeux et spirituels. Le public se mit de moitié dans la vengeance originale ; et la petite salle qu'Audinot avait fait d'abord construire à la foire Saint-Germain et qu'il renouvela ensuite au boulevard du Temple, ne cessait jamais d'être pleine. Quand cette espèce de curiosité eut été épuisée, il remplaça ses marionnettes par de petits acteurs ou très jolis ou très intelligents qui exécutaient de petites pièces, ou d'intéressantes pantomimes, de beaucoup supérieures à des mélodrames actuels, d'abord parce qu'on n'y parlait pas, et ensuite par le fini admirable de l'exécution. Ces jeunes acteurs malheureusement grandirent, puis vieillirent, Audinot lui-même, ayant subi les outrages du temps, succomba, en 1801, laissant à son fils un théâtre à conduire, et non les ressources que le père avait créées. Madame Audinot, qui survécut à son mari plusieurs années, fut jusqu'à sa mort une des plus belles femmes de Paris.

AUDOUIN (PIERRE-JEAN), né à Paris, vers 1760, avait reçu de la nature un de ces esprits déréglés et faciles à s'exalter. Destiné par sa position à parcourir une existence obscure et laborieuse, la révolution qui survint donna une autre direction à ses idées, et le rangea parmi les enthousiastes des nouvelles doctrines. Ce ne fut cependant pas de son épée, ni de son génie qu'il se servit, mais seulement de sa plume : il se fit *journaliste*. S'étant mis en communication intime avec les principaux meneurs, il connut leurs projets, partagea leurs espérances et se pénétra de leurs maximes. Dès 1790, il fit paraître une feuille qu'il appela *Journal Universel*, qu'il rendit la plus audacieuse et la plus insultante possible, et que le peuple français, dans son délire, préféra à toutes les autres, à raison de son extrême véhémence. Là étaient jetés pêle-mêle des injures contre le gouvernement monarchique, et des sarcasmes dirigés contre cette caste ci-devant privilégiée de Français, qui pour la plupart avaient émigré. Là étaient répétées et préconisées les déclamations des Robespierre, des Marat, des Camille-Desmoulins et des Danton. Le département de Seine-et-Oise se chargea de récompenser le zèle exagéré du journaliste en l'envoyant à la convention. On juge bien que, dès les premières séances, Audouin vint répéter à la tribune les diatribes émagogiques qu'il avait consignées dans

ses feuilles, et déjà débitées par lui, tant au club des jacobins, qu'à celui des cordeliers. Ce fut à cette même tribune qu'en sa qualité de *Montagnard*, il commença et entreprit la guerre contre les Girondins, et qu'ensuite, lors du procès de Louis XVI, il vint avec empressement voter sa mort, son exécution dans les 24 heures et le refus de l'appel au peuple. Quelques mois après, voulant arrêter les progrès que faisait son chef Robespierre vers la puissance ou plutôt vers la tyrannie à laquelle il parvint enfin, Audouin s'avisait de demander que l'on s'occupât de suite et sans désemparer des lois organiques du gouvernement. Ayant vu le front de son chef se froncer à cette proposition, il se hâta de l'expliquer en ajoutant par forme d'amendement que cependant le travail qu'il proposait, quelque en fut le résultat, ne devait pas empêcher de maintenir dans les mains de la convention les rênes et le pouvoir du gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix. Le républicain Audouin ne manquait pas, comme l'on voit, d'adresse et de flexibilité. Il ne s'occupait pas tellement du présent qu'il ne portât quelquefois ses regards sur l'avenir ; les royalistes étaient l'objet constant de ses fureurs : « Leur destruction absolue, disait-il, dans l'une de ses feuilles, » est d'autant plus indispensable, que si conformément aux vœux qu'ils forment, les tyrans conquis de l'Europe se réunissent, soit pour assurer leur salut commun, soit pour venger la mort de leur collègue Louis XVI, l'universalité de la nation française restera exposée à une proscription générale ; on dirait aux uns : vous l'avez condamné ; aux autres : vous ne l'avez pas secouru ; à ceux-ci : vous avez applaudi à sa mort dans vos maisons ; vous êtes donc tous des assassins dont il faut punir la terre. » D'après ces principes, il fit adopter la vente immédiate des biens des émigrés, appuya la loi relative à leurs parents ; parla en faveur de la liberté des cultes, réclama la suppression du clergé et des congrégations des deux sexes de la ci-devant Belgique, et enfin prit une part plus ou moins active à toutes les questions qui s'agitèrent à la tribune conventionnelle. Après la révolution du 18 brumaire, il abandonna la carrière politique, se borna à solliciter et à obtenir de petits emplois qu'il ne put même conserver, risqua quelques essais littéraires et dramatiques qui ne purent voir le jour, puis s'appliqua entièrement à se faire oublier ; il y a si bien réussi, qu'on ne sait aujourd'hui s'il est encore vivant ou mort.

AUDOUIN (FRANÇOIS XAVIER), contemporain du précédent, révolutionnaire comme lui, propagateur des doctrines nouvelles comme lui, a été souvent confondu avec lui, malgré le soin qu'il prit de se désigner sous le nom de *Xavier Audouin*, comme l'autre s'était fait connaître sous celui d'*Audinot le Sapeur* ; tous deux néanmoins avaient une physionomie particulière ; nous avons esquissé celle du Sapeur ; nous allons entrer dans des détails qui serviront à distinguer l'autre : Xavier Audouin était, au moment de la révolution, prêtre et vicaire de la paroisse de Saint-Maurice de la ville de Limoges. Nommé électeur en 1792, conduit à Paris sous ce titre, et lié ensuite avec les principaux révolutionnaires, il devint d'abord membre de la municipalité de la capitale, et ensuite envoyé comme commissaire du gouvernement à la Vendée pour revenir rendre compte du mouvement d'insurrection qui commençait à se manifester dans cette contrée. A son retour, il fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre confié à Pache, qui le prit en amitié et lui fit épouser sa fille. Bouchotte, ayant remplacé Pache devenu maire de Paris, associa Audouin à son ministère ; il fut ensuite quelque temps commissaire ordonnateur ; mais l'exagération de ses principes

l'ayant ramené à la tribune des jacobins, il y fit plusieurs motions remarquables; il demanda, entre autres choses, et obtint que les jurés du tribunal révolutionnaire eussent le droit de terminer les débats des qu'ils se considéreraient comme suffisamment instruits. S'étant établi en état de guerre avec Bourdon de l'Oise, celui-ci l'accusa et le fit traduire lui, Pache et Bouchotte devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. L'instruction était sur le point d'être terminée, lorsque la révolution du 13 vendémiaire les sauva tous les trois et leur fit rendre la liberté. Xavier Audouin se dégoûta des places, et se fit, pendant quelque temps, défenseur officieux au conseil des prises. Le général en chef Buonaparte, devenu depuis premier consul, le nomma secrétaire du département des forêts. Depuis il n'a plus reparu sur le théâtre des affaires publiques. Xavier Audouin a composé beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *du Commerce maritime*, etc.; *Situation actuelle des puissances de l'Europe*, etc.; *Réflexions sur l'armement en course*, etc.; *Oraison funèbre de Mirabeau*, etc.; *Histoire de l'administration de la guerre*, etc.; *L'intérieur des maisons d'arrêt*; *Notices sur les généraux Monier et Dagomnier*.

AUDOUIN (PIERRE), élève de Beauvarlet, naquit à Paris. Il a gravé d'une manière agréable beaucoup de portraits et de sujets d'histoire d'après les plus grands maîtres. Nous citerons particulièrement *Jupiter et Antiope*, d'après le Carrége; le *Portrait en pied de Louis XVIII*, d'après M. Gros; la *Vierge dite la belle Jardinière*, d'après Raphaël, pour la collection du Musée de Laurent son beau-père. Audouin a gravé aussi pour cette même suite divers sujets intéressants : on a de cet artiste tous les portraits des membres de la famille royale, ainsi que celui de Mme Lebrun, d'après le tableau peint par elle-même. Audouin est mort à Paris, vers 1820, à la fleur de l'âge.

AUDRIAN (PROSPER-GABRIEL), né à Romans en Dauphiné, vint à Paris dès sa première jeunesse, et après avoir terminé son cours d'humanités, se consacra à l'étude de la langue sacrée. Il remplit avec honneur la chaire d'hébreu au collège de France pendant tout le cours de la révolution. Il fut le premier qui, pour hâter ses progrès, appliqua à cette langue les méthodes synoptiques si habilement mises en usage par Dumasais et Court de Gebelin. On sait que les méthodes synoptiques ont pour objet et pour résultat, de réunir sous le même point de vue les différences, les variations et les analogies du langage. Sa vie, comme celle de la plupart des savants, a été si simple qu'elle n'a rien laissé à raconter, si ce n'est qu'il était une des plus fermes colonnes du jansénisme. Il a cependant composé et publié, en 1805, une *Grammaire hébraïque* en tableaux, et en 1818 une *Grammaire arabe* aussi en tableaux. Il est mort le 2 juin 1819.

AUDREIN (YVES-MARIE), consacré de bonne heure à l'état ecclésiastique, était préfet des études au collège de Louis-le-Grand, vice-gérant de celui des Grassins, lorsque la révolution commença; depuis long-temps il avait adopté et même professé les idées nouvelles, et recommandait ouvertement à ses élèves, parmi lesquels il comptait Robespierre et Camille Desmoulins, l'amour de la liberté et la haine des *cagots*; on sait jusqu'à quel point ils ont profité de ses leçons. Il n'est pas étonnant que, d'après de telles dispositions, l'abbé Audrein ait été l'un des plus actifs artisans de la révolution, et des plus ardens propagateurs de ses doctrines : aussi son zèle fut-il distingué et récompensé; il eut l'honneur de représenter le peuple français à l'assemblée législative; puis, à la convention, et enfin d'être élevé, ce qu'on n'eut pas deviné alors, à la dignité d'évêque; il avait débuté dans la carrière politique par

présenter à l'assemblée constituante un Mémoire ou plan d'éducation, dans lequel il proposait de retirer aux corporations religieuses l'enseignement de la jeunesse, et de le rendre uniforme et national. Dès qu'il fut nommé membre de l'assemblée législative, il appela l'attention de la chambre sur la conduite de l'ambassadeur d'Espagne, lié, d'après les preuves qu'il offrait d'administrer, avec les ennemis de la révolution; il demanda ensuite l'examen de la conduite du ministre de la guerre, proposa de priver, d'une partie de leurs traitements, les prêtres insermentés qu'il traitait de perturbateurs, et vota pour que les adresses envoyées par les sociétés populaires à l'assemblée fussent admises. Ce fut lui qui, après le 10 août, fut chargé de procéder à l'examen et à l'inventaire des papiers trouvés au timbre, et chez M. Laporte, intendant de la liste civile. Il fit partie des conventionnels envoyés par l'assemblée pour arrêter le massacre des prisons dans les journées des 2 et 3 septembre, et qui vinrent annoncer qu'ils n'avaient pu réussir, malgré les efforts les plus énergiques. Lors du procès de Louis XVI, l'abbé Audrein vota pour la mort, pour le suris et pour l'appel au peuple. Instruit, quelques mois après, des mauvais traitements qu'éprouvait l'auguste fille de Louis XVI, alors seule prisonnière au Temple, il fit publier en sa faveur un Mémoire, qui valut à cette jeune infortunée quelque adoucissement dans sa situation. En 1798, le directeur l'ayant nommé évêque de Quimper, M. Audrein crut que ses nouvelles fonctions exigeaient de nouveaux principes, il prononça en conséquence au concile, convoqué en 1800, auquel il assistait comme évêque, un discours contre les erreurs de la philosophie moderne qu'il accusa de la mort de Louis XVI, et des autres crimes de la révolution. On ne lui tint aucun compte de ce retour aux maximes qu'il avait trop long-temps méconnues, et dont il fut cruellement puni. Il se rendait à Quimper par la diligence; lorsque cette voiture fut attaquée par une bande de chousans. Leur chef, nommé le Cat, ordonna à l'abbé Audrein de descendre, et aux autres personnes de rester à leurs places : tous obéirent. Le nouveau prélat étant descendu, le chef de la troupe lui apprit qu'ils étaient chargés de le punir, comme ayant voté la mort du roi, et le fit massacrer sur-le-champ, pour venger ce même prince qui avait défendu la vengeance. On crut faire disparaître les traces de cet assassinat, et peut-être en effacer la mémoire, en creusant une fosse à quelques pas de la route, et en y jetant le cadavre. Les brigands se partagèrent ses dépouilles. Un biographe considère Audrein comme le principal auteur de la révolution, et lui attribue l'idée mise à exécution de répandre dans toutes les provinces la fausse nouvelle que des brigands innombrables marchaient la torche et le fer à la main pour dévaster tout sur leur passage. Ce récit, reproduit partout, fit lever à la fois plus de deux millions d'hommes, qui, se voyant les plus forts, déterminèrent la révolution.

AUDU (LOUIS-RAINE), était fruitière à Paris; elle mérita par sa beauté d'être surnommée la Reine des halles, et s'associa, par sa force et par son audace, à presque tous les excès de la révolution. Dès le 14 juillet 1789, elle figura parmi les vainqueurs de la Bastille. Dans les journées tumultueuses des 5 et 6 octobre de la même année, elle dirigea les divers pelotons d'hommes et de femmes qui pénétrèrent dans les appartements du château de Versailles, et donnèrent la mort à quelques gardes du corps. Ces événements ayant donné lieu à des pourmurs judiciaires, dans lesquelles la belle Audu se manqua pas d'être impliquée; on vit avec surprise le Châtelet, qui avait instruit cette affaire avec sùreté, et qui paraissait y attacher la plus grande importance, acquiescer

pleinement cette femme, ainsi que tous ceux qui y avaient été compromis avec elle. Reine Audu acquit une célébrité plus funeste encore à la journée du 10 août : on la vit, les armes à la main, combattre et tuer plusieurs Suisses; lorsque ceux-ci, forcés par l'ordre du roi lui-même d'abandonner sa défense, se voyaient livrés à la vengeance du peuple, et réduits à vendre chèrement leur vie, menacés de toutes parts. Reine Audu obtint tous les honneurs de cet affreux triomphe; elle fut le lendemain solennellement couronnée par les vainqueurs. Ici se terminèrent les exploits de la Reine des balles; elle n'a plus reparu dans les mouvements moins importants qui se renouvelèrent de loin en loin depuis cette époque.

AUF-DER-MAUR (N.), patriote suisse, ami zélé de son pays, ne craignit point d'attaquer le gouvernement central de l'Helvétie, chargé d'assurer les projets du premier consul Bonaparte contre sa patrie; malheureusement, n'ayant que des moyens très bornés, il ne put obtenir que de faibles succès. Il avait assiégé Fribourg, le 27 septembre 1802, et avait été repoussé; mais, revenant bientôt à la charge, il avait fini par s'en rendre maître. Auf-der-Maur était sur le point d'obtenir de plus grands avantages; il avait déterminé la diète de Schwitz à se prononcer pour une opposition nouvelle, et une armée confédérée allait se rassembler derrière la Reuss, lorsque tous ses projets furent déconcertés par l'entrée d'une armée française en Suisse. Arrêté par ordre du premier consul, en même temps qu'Aloys-Reding, ils furent conduits tous deux à la forteresse d'Arbourg, sous l'escorte de cinquante hussards français, et de cent hommes d'infanterie. Auf-der-Maur, mis en liberté en 1803, avait gémi en silence jusqu'en 1814, sur l'asservissement de sa patrie. A cette époque, les alliés ayant exigé le passage pour leurs troupes, à travers les cantons, Auf-der-Maur, plus animé que jamais contre Napoléon, décida les Suisses à abandonner la France, et à accorder à ses ennemis l'entrée sur son territoire. Son influence auprès du conseil souverain de Bâle, ne fit que s'accroître depuis ce moment; il s'en servit utilement pour rétablir la concorde entre les cantons de Schwitz, de Saint-Gall, et celui d'Unterach, en obtenant, des landamans, Ruttiman et Glutz, qu'ils se portassent médiateurs dans leurs différends. Il fut aussi chargé de négocier, au nom de la confédération, avec le ministre des Pays-Bas, la levée d'un régiment suisse à la solde du prince d'Orange, et conclut, au nom des cantons d'Appenzell, de Schwitz et du Tésin, une capitulation pour quatre bataillons. Aucun objet important ne l'a plus signalé à l'Europe depuis cette époque.

AUFFENBERG (général autrichien), né en 1760, en Souabe, d'une famille distinguée, se voua au métier des armes; il faisait partie, en qualité de colonel, de l'armée autrichienne commandée par le général Hotz, dans les Pays-Bas, et se fit remarquer par ce général dans l'affaire du 30 septembre 1796, près de Vukrathour. Plusieurs actes de bravoure de cet officier, s'étant succédés dans cette même campagne, il fut nommé major-général de l'armée autrichienne. Ce poste élevé lui porta malheur : autant il s'était signalé précédemment comme simple chef de corps, autant il se montra sous un jour fâcheux comme général d'armée. Il se mesura à plusieurs reprises avec des généraux français, qui eurent de grands avantages sur lui. Commandant, en 1797, un corps d'armée dans le pays des Grisons, il se fit battre par Masséna. En 1800, un corps qu'il commandait et qui faisait partie de l'armée du général Suwarow, dans le Tyrol, eut le même sort. Il fut aussi malheureux une troisième fois près de la Forêt Noire, quelques jours avant la capitulation d'Ulm; les Français ne lui donnèrent pas même, cette fois, le temps de

ranger ses troupes en bataille; elles furent culbutées des le premier choc, et lui fait prisonnier avec une partie des siens. Au bout de quelque temps, ayant recouvré sa liberté, il se rendit directement à Vienne pour s'y défendre contre une accusation de trahison. Il parvint à prouver qu'il n'était pas un traître; mais ses juges, convaincus qu'il était un mauvais général, et au moins coupable d'incurie, le condamnèrent à un emprisonnement de quatre ans.

AUFFRAY (l'abbé N.), grand-vicaire de l'évêque d'Avignon, ennemi déclaré de la révolution française, s'était opposé ouvertement à la réunion du Comtat Venaissin à la France; lorsque cette réunion fut effectuée et que les nouvelles autorités furent établies, on trouva, dans les rues d'Avignon, un mannequin qui, malgré des formes grossières et ridicules, avait quelque ressemblance avec le maire nouvellement élu. Tous les soupçons se portèrent aussitôt sur l'abbé Auffray. Une dénonciation portée à l'assemblée législative, ayant été renvoyée aux tribunaux ordinaires, le juri d'accusation ordonna l'arrestation de l'abbé Auffray que le peuple voulait mettre en pièces. On instruisit juridiquement contre lui, mais aucune preuve ne venant à l'appui de l'accusation, il fut unanimement acquitté. Jourdan, horriblement célèbre par le surnom de *Coupe-tête* qu'il s'était déjà donné lui-même à cette époque, en avait décidé autrement; les juges le savaient, et crurent arracher le malheureux Auffray à la fureur populaire en le retenant en prison. Sa mort n'en fut que plus prompte et plus terrible : les assassins s'y portèrent en foule, frappèrent tous ceux qu'ils y trouvent, et les précipitent morts ou vifs dans une profonde glacière, ou ils trouvent bientôt la mort, s'ils ne l'ont pas reçue avant leur chute. Ce massacre devança de quelques mois ceux qui eurent lieu à Paris et à Versailles dans les premiers jours de septembre 1793.

AUGEARD (N.), fermier général et secrétaire des commandements de la reine, partagea, dès les premiers jours de la révolution, la haine dont la reine était l'objet; on l'accusa d'avoir formé le projet d'enlever le roi et sa famille et de les conduire à Metz. Le châtelet fut chargé de l'instruction de cette affaire. Ce tribunal n'ayant trouvé aucune charge contre l'accusé, le renvoya absous; mais le roi et sa famille ayant tenu trois mois après de se rendre à Montmédy, Augeard, qui pouvait craindre des attaques plus graves à la suite d'un projet qui avait eu un commencement d'exécution, n'eut pas plutôt appris l'arrestation de la famille royale à Varennes, qu'il s'enfuit à Bruxelles. C'est là qu'il vit les princes français, et qu'il composa le manifeste qu'ils publièrent alors contre la constitution; mais bientôt les guerres de plume ayant fait place à des guerres sanglantes, tous ceux qui s'occupaient des premières durent rentrer dans l'obscurité; ou s'ils voulurent prolonger leur existence politique, elle fut étouffée par l'importance des mouvements militaires qui rétentissaient alors dans toute l'Europe. M. Augeard, se lassant enfin de fonctions sans but, il retourna en France, où il resta, parcequ'il s'y vit tranquille et heureux; il vécut six ans sous le gouvernement consulaire et impérial, et mourut, le 30 mars 1805; il a laissé des mémoires sur les intrigues de la cour, de 1771 à 1775, où l'on trouve les renseignements les plus importants sur les événements de la même époque.

AUGEARD (N.), parent du précédent, et président de la chambre de vacations du parlement de Bordeaux, fut mandé, en mars 1790, à la barre de l'assemblée constituante, à l'occasion de l'arrestation de ce parlement, en date du 20 février, par lequel on attribuait aux décrets de l'assemblée les troubles qui éclataient dans les provinces.

AUGER (ATHANASE), né à Paris, en 1734, em-

brassa l'état ecclésiastique, professa la rhétorique au collège de Rouen, et devint grand-vicaire de M. de Noë, évêque de Lisieux. Il sut mériter l'estime et l'amitié de ce respectable prélat par sa piété, son esprit et l'étendue de ses connaissances; jamais deux caractères ne furent mieux assortis. L'abbé Auger, dévoué aux devoirs de son état et à la culture des belles-lettres, ne fut pas moins distingué par ses vertus que par ses succès littéraires; il ressemblait aux hommes que l'antiquité nous a le plus honorablement recommandés. Malgré sa modestie, son mérite fut enfin connu et l'académie des inscriptions l'accueillit au nombre de ses membres; il fut un de ceux qui l'illustrèrent le plus. Auger avait l'esprit trop juste pour ne pas gémir des abus qui régnaient avant la révolution; il en vit l'aurore avec joie et en adopta les principes avec une sagesse et une modération qui faisaient la base de son esprit et de son caractère. Des 1789, il publia un *Projet d'éducation publique*; un *Catéchisme du citoyen français*; et un ouvrage intitulé : *Sur les gouvernements en général, et en particulier sur celui qui nous convient*. Ce vertueux citoyen, aussi savant que modeste, eut le bonheur de ne pas voir les excès de cette révolution qu'il avait saluée avec tant de franchise; il fut enlevé, en février 1793, aux lettres et à ses amis. Ses propres ouvrages sont peu nombreux, mais il a rendu, par ses traductions, des services inappréciables à tous les amis des lettres. Il a traduit : 10 les *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine*, 6 vol. in-80; 20 les *Œuvres complètes d'Isocrate*, 3 vol. in-80; 30 les *Œuvres complètes de Lyrius*, 3 vol. in-80; 40 les *Discours choisis de Cicéron*, 3 vol. in-12; 50 les *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des Œuvres de Xénophon*, 2 vol. in-80; 60 les *Homélies, discours et lettres choisies de saint Jean Chrysostome*, 4 vol in-80; 70 les *Homélies et lettres choisies de saint Basile-le-Grand*, 1 vol. in-80. L'abbé Auger a composé un ouvrage qui l'a surtout recommandé auprès des savants, et qui a pour titre : *De la Constitution des Romains sous les rois et des temps de la république*. Son importance fut appréciée dès l'instant même de son apparition, et les savants n'hésiteront pas à le placer à côté du chef-d'œuvre de Montierquien, sur le même objet, mais traité différemment. Un autre ouvrage (*De la Tragedie grecque*), que l'abbé Auger destinait à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs, venait d'être terminé lorsqu'il mourut. Il a été imprimé quatre jours après sa mort. L'éloge de l'abbé Auger fut prononcé à la loge des neuf sœurs par le célèbre Hérault de Séchelles, son ami et son condisciple.

AUGER (ÉTIENNE-AMAND), chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur, né à Rouen, département de la Seine-Inférieure, d'une famille de commerçants, fit ses études au collège de Rouen. Il était destiné au commerce; mais un goût irrésistible le porta au métier des armes; il entra au service, en 1786, dans le régiment de la Colonel-générale, infanterie, en qualité de chasseur. Cédant enfin à la volonté de ses parents, il acheta son congé, au mois de mars 1789; mais entraîné, au mois de septembre 1792, par l'exemple de la jeunesse française, il reprit du service comme volontaire, dans le quatrième bataillon de la Seine-Inférieure; élevé, par le suffrage de ses camarades, au grade de chef de bataillon, le 18 du même mois, il fit, en cette qualité, les campagnes de 1792 sur la Moselle et Rhin-et-Moselle, sous le général Kellermann; assista au siège de Longwy, et se trouva aux affaires de Grevenmacher, dans les environs de Trèves sur la Saare. Revenu ensuite aux environs de Thionville, il contribua, sous les ordres du général Hoche, à l'affaire de Bitche au déblois de Landau. Il se porta alors sur le Rhin, où s'effectua le premier embarrasement, par suite duquel il continua son service de chef de batail-

lon dans la cinquième demi-brigade de ligne. Il se retrouva alors sous les ordres du général Hoche et prit part à l'affaire de Kaiserslautern. Il revint à Strasbourg pour compléter sa demi-brigade qui avait beaucoup souffert dans les derniers combats, et passa, après le second embarrasement qui eut lieu à cette époque, dans le vingt-quatrième de ligne. Employé au dépôt pendant les premières guerres d'Italie, il ne put partager les succès de ces glorieuses campagnes. M. Auger quitta la ligne au mois de germinal an 6, pour entrer, comme capitaine, dans la gendarmerie du département de l'Eure. Parti, en 1800, pour Marengo, dans les escadrons de guerre, il resta en Italie jusqu'au 20 ventôse an 9, époque où il retourna dans le département de l'Eure. Il fut ensuite nommé chef d'escadron de gendarmerie à Gènes, au mois de germinal an 13, et passa, au mois de janvier 1808, à l'armée d'Espagne, en qualité de commandant de la force armée. Il s'y est distingué d'une manière particulière à l'affaire de Tudela, au succès de laquelle il a puissamment contribué, en tenant en échec pendant plus d'une heure l'armée ennemie avec cent cinquante hommes. Les événements de 1814 ont ramené M. Auger en France, où il a continué son service à Tours, en qualité de chef d'escadron, jusqu'en 1816, époque où il fut mis en disponibilité; il a reçu sa retraite au mois de septembre 1822. M. Auger a parcouru une carrière honorable, il pouvait prétendre aux premiers grades militaires; la fatalité ou la malveillance l'a éloigné de presque toutes les occasions où il aurait pu se distinguer; franc républicain dans un temps on il était permis de l'être, il a voté contre le consulat à vie, et ce vote a laissé des traces ineffaçables; la restauration ne lui a pas été plus favorable; il était plein de zèle et de force quand on lui a donné sa retraite; on l'a puni d'avoir voulu continuer des services utiles; il jouirait d'une pension plus forte d'un quart, si l'espoir de reprendre de l'activité ne l'avait pas retenu quelques mois de plus dans son état de disponibilité. Il vit dans ses foyers avec le titre de lieutenant-colonel de gendarmerie.

AUGER (LOUIS-SIMON), né à Paris, le 19 décembre 1772, eut d'abord un emploi dans l'administration des vivres, et passa, durant la révolution, au ministère de l'intérieur, où il travailla jusqu'en 1812. Il consacra à la culture des lettres les loisirs que lui laissait sa place, et donna à différents théâtres de petites pièces en vaudevilles qui commencèrent sa réputation. En 1812, il renonça à ses fonctions bureaucratiques, se livra tout entier à la littérature, et fit partie de la commission de l'université chargée de l'examen et de la composition des livres classiques. Après la première restauration, il fut de nouveau employé au ministère de l'intérieur, et devint, en 1815, censeur royal. Depuis cette époque il ne s'occupa plus que d'ouvrages sérieux, tels que la critique, la biographie et la politique. Ses œuvres dramatiques se composent de la *Foire de Sensis*, d'*Arlequin Quai-à-à* et de la *Motte-Houdart*. Il travailla ensuite à la *Décade philosophique*, qui prit quelques temps après le titre de *Revue*. Ses articles y sont signés d'un O. On remarqua entre autres celui où il rendait compte du discours du cardinal Maury, lors de sa réception à l'institut. Il fut aussi l'un des collaborateurs du *Mercur* et du *Journal de l'empire*; il signait dans cette dernière feuille ses articles d'un T. M. Auger avait lu, en 1805, à l'institut l'*Eloge de Baileau* qui fut couronné; il fit, en 1808, l'*Eloge de P. Corneille* qui obtint un accessit au concours de la deuxième classe de l'institut; il publia, en 1811, *Ma brochure, en réponse aux deux brochures de madame de Genlis* et soutint, à l'occasion de la *Biographie universelle*, une querelle littéraire avec cette dame, où il mit tous les égards dus à son âge, à ses talents et à son sexe. On lui doit le discours préliminaire de

la *Biographie universelle* et plusieurs notices, écrites d'un style sévère et remplies de recherches profondes. Il avait travaillé au *Journal des Débats* qu'il abandonna, en juin 1814, pour le *Journal général de France* qu'il enrichit d'articles politiques auxquels ce journal dut une grande partie de la vogue dont il jouit à cette époque. Il le continua avec une grande liberté d'opinion pendant les cent jours; et fut dignement récompensé au second retour des Bourbons; il reçut une pension du Roi, et fut nommé membre de l'académie française à la nouvelle réorganisation de l'institut, le 15 avril 1816. M. Augereau constamment joui depuis cette époque des faveurs du gouvernement. Particulièrement connu par ses opinions antilibérales, il a figuré parmi les membres de la commission de censure, établie en vertu de la loi qui a suspendu la liberté de la presse, en 1820, et supprimée, en 1822, par la nouvelle loi de la presse et des journaux. M. Augereau est éditeur d'une foule d'ouvrages anciens que ses nombreuses notes n'ont pas améliorés. Il a manqué sa véritable vocation; sa place était marquée à la rédaction d'un journal.

AUGEREAU (PIERRE-FRANÇOIS-CHARLES), duc de Castiglione, maréchal et pair de France, etc., l'un des plus intrépides guerriers qui aient illustré les armées françaises, né à Paris, le 11 novembre 1757, d'une mère marchande de fruits et d'un père maçon. Son éducation, extrêmement négligée, influa sur toute sa vie; il en conserva tous les vices. Augereau embrassa la profession des armes par goût, s'engagea dans les carabiniers de France, devint sous-officier, et fut choisi pour aller à Naples instruire les troupes napolitaines. Sa conduite turbulente, au moment on la révolution française éclata, le rendit suspect au gouvernement napoléonien, et il fut obligé de rentrer en France; il y arriva après le 9 septembre, lorsque les frontières étaient déjà envahies, et se jeta dans les premières levées de volontaires, ou il ne tarda pas à se faire remarquer par une intrépidité foudroyante presque toujours suivie du succès. Il passa rapidement par tous les grades intermédiaires, et se trouva en 1794, en qualité de général de brigade, à l'armée des Pyrénées, ou il se signala à l'affaire de Figuières. La défaite des Espagnols sur les bords de la Fluvia fut en partie son ouvrage en 1795, et il passa en 1796, avec le titre de général de division, à l'armée d'Italie. Ce fut là le véritable théâtre de sa gloire militaire, la seule qu'il ait jamais obtenue; contribuant des lors de tous ses efforts à l'exécution des plans du général en chef Bonaparte, il eut la plus grande part à tous ses succès, en déployant partout une bravoure et une activité qu'aucun obstacle n'arrêta jamais. Le 10 avril 1796, il se rend maître des gorges de Millesimo, se réunit aux généraux Mesnard et Joubert, et enveloppe la division de Provera. Quelques jours après, il s'empare des redoutes de Monteleone, met l'armée d'Italie en rapport avec le général Serurier, et décide ainsi la victoire de Dego et de Saint-Jean. Il emporte le lendemain le camp de la Ceva, Alba et Casale, et rencontre l'ennemi à la tête du pont de Lodi, hérisse de canons et défendu par un feu terrible; sur l'autre rive est l'armée ennemie, composée de soixante mille hommes. Augereau s'enflamme à cet aspect, il inspire son courage à ses troupes, renverse tous les obstacles et se précipite à leur tête sur le pont, malgré le feu soutenu de l'armée qui est postée de l'autre côté, mais qui n'attend pas que le pont soit traversé pour prendre la fuite et se disperser. Augereau profite de tous ses avantages, il fait des milliers de prisonniers, bat tous les corps de troupes qu'il rencontre, dégage Masséna d'une position difficile, s'empare de Castiglione et de Bologne, ou il fait quatre cents prisonniers de troupes pontificales,

l'état major de cette armée, et le cardinal légat lui-même, repousse pendant plusieurs jours de suite l'ennemi trop confiant en sa force numérique, passe l'Adige et arrive à Roveredo; là, il tient en échec un corps posté à Bassano, tandis que Masséna s'avance de Villa-Nova, cerne vingt mille hommes commandés par le général Wurmsers, qui ne lui échappe qu'en se sauvant le long de l'Adige jusqu'à Mantoue. Bientôt il apprend que l'ennemi a passé la Brenta et vient l'attaquer; il réunit aussitôt ses troupes, court à sa rencontre, et le poursuit pendant quatre lieues jusqu'à Bassano. Arrive enfin cette fameuse journée d'Arcole qui devait terminer, de la manière la plus glorieuse pour lui, une campagne qu'il avait illustrée par tant de beaux faits d'armes. L'armée française, accoutumée aux prodiges, hésite, chancelle et s'arrête devant une artillerie formidable. Augereau s'en aperçoit, arrache l'enseignement des mains du porte-drapeau, l'agite dans les airs en s'élançant sur le pont, et vole au pas de charge sur l'ennemi qu'il renverse et met en fuite: la victoire est aux Français. Ce fait, le plus merveilleux que présentent les fastes militaires de toutes les nations, fut récompensé dignement par le gouvernement français; il fit don au général de la bannière dont il s'était servi pour guider ses troupes. Il était réservé à Augereau lui-même de souiller cet acte d'héroïsme, d'abord en livrant au pillage, pendant trois heures la ville de Lugo qui s'était soulevée, il est vrai, contre les Français, mais qui en avait déjà été punie, et ensuite en achetant à vil prix les effets précieux que ses soldats avaient emportés du pillage. Ce fut surtout à cette occasion que le *fourgon d'Augereau* devint célèbre dans toute l'armée. N'importe; Augereau de retour à Paris, chargé d'or et de lauriers, reçut du directoire, un hommage public pour son courage et ses talents militaires; mais cet hommage fut suivi d'une confiance qui eut paru avilissante à tout autre qu'à ce général: en effet, Bonaparte et Hoche étaient les seuls qui portassent alors ombrage au directoire; Augereau, aussi brave qu'eux, était plus dévoué et moins habile; c'est de lui que le directoire fit choix pour abattre une faction qui s'était formée sous le nom de *club de Clichy*, et dont les membres nombreux se reconnaissaient à des signes particuliers, tels qu'un *collet noir* et une *caquette*. Augereau, toujours docile au pouvoir, comme on le verra dans tout le cours de sa vie, pourvu que son avarice et son ambition y trouvaient leur compte, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui; et le 18 fructidor eut lieu. Fidèle aux instructions qu'il avait reçues, Augereau entre dans la salle du corps législatif à la tête d'un fort détachement, s'adresse au général Ramel, lui arrache ses épaulettes, ordonne l'arrestation de tous ceux qu'on lui avait désignés comme coupables ou comme suspects, et les fait conduire au Temple; il avait arrêté de sa main le général Pichegru. Le parti vainqueur ne manqua pas de prodiguer les félicitations et les remerciements au général qui crut à leur sincérité; il se berça même de l'espoir de remplacer un des directeurs fracturés, et n'en douta plus quand il vit son nom placé sur la liste des candidats; mais on lui préféra Merlin de Douai et François de Neuchâteau. Telle fut la première incursion d'Augereau dans le champ de la politique, et l'on voit qu'elle ne fut pas heureuse; il y sacrifia tous les principes qu'il avait professés jusque là; on l'interrogeait quelque jours auparavant sur la crise qui se préparait; il répondit avec plus d'esprit qu'on en attendait de lui: « Je suis enlaid de Paris, j'aimais Paris n'aura rien à craindre de moi. » Il mentit encore ici à sa conscience et y mentira toutes les fois qu'il croira ses intérêts compromis à être vrai. Augereau désappointé se plaignit; pour se débarrasser de ses plaintes, on l'envoya

remplacer à l'armée du Rhin et Moselle le général Hoche qui venait de mourir. On avait joué Augereau; c'en fut assez pour le croire mécontent et pour lui prêter des projets hostiles contre le gouvernement, qui, le trouvant encore trop près de Paris, l'envoya sous le prétexte d'une guerre avec le Portugal, commander à Perpignan la dixième division militaire. Augereau ne doutait plus alors que ce commandement ne fût un véritable exil, se fit nommer, dans cette province, membre du conseil des cinq-cents, et revint à Paris en cette qualité. A la même époque, vers la fin de 1799, Bonaparte avait quitté l'Egypte et voguait vers la France; des que le directeur apprit son retour, il se crut perdu; l'extrême médiocrité des cinq directeurs, les fautes nombreuses dans lesquelles ils tombaient chaque jour, ne leur laissaient plus qu'un pouvoir déconsidéré; peu d'efforts suffisaient pour le renverser, et Bonaparte arrivait avec son génie et les vœux de toute la France. En vain Jourdan, prévoyant un coup d'état, voulait faire déclarer la patrie en danger; en vain Augereau, pour le seconder, déclara « que la tête du général de fructidor serait jetée bas avant que l'on osât rien entreprendre contre le gouvernement établi. » Le 18 brumaire éclata, et Augereau qui n'y fut point appelé, alla trouver Bonaparte et lui dit avec une apparence de franchise : « Quoi! vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau? » Ces mots, suivis d'une accolade sincère ou non, valurent à Augereau, dont les talents d'ailleurs étaient nécessaires à cette époque, le commandement de l'armée gallo-batave qui lui fut remis par les autorités de la Hollande. Chargé de seconder les opérations du général Moreau, il s'attacha au général Kalkreuth qui l'Autriche lui avait opposé, le combattit, le harcela, le poursuivit, et le livra en quelque sorte au général Moreau, qui remporta à Hohenlinden, cette fameuse victoire qui fixa le sort de l'Allemagne. Revenu en Batavie, il céda bientôt le commandement de son armée au général Victor, entra en France en 1801, et alla passer deux années dans sa belle terre de la Honssaye, occupé à rétablir sa santé et à organiser son immense fortune. Après la rupture du traité d'Amiens, il fut nommé commandant d'une expédition projetée contre le Portugal, qui n'eut pas lieu. Il revint à Paris pour assister au sacre de l'empereur. Napoléon avait acheté son adhésion avec des dignités, des décorations de toute espèce et un million en or; et le général de fructidor, malgré ses promesses solennelles, laissa abattre pour la troisième fois le gouvernement établi. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Autriche, le nouveau maréchal fut chargé du commandement de l'armée qui devait combattre en Allemagne; il atteignit les Autrichiens sur la rive orientale du lac de Constance, les vainquit, leur prit plusieurs places importantes, et concourut puissamment par ses succès à la paix de Presbourg. Bientôt la guerre recommença avec la Prusse, Augereau bat les Prussiens à Jéna, et s'empare de Berlin, leur capitale. Une nouvelle bataille eut lieu l'année suivante, celle d'Eylau; le maréchal, dévoré d'une fièvre brûlante, fit des fautes qui faillirent lui arracher la victoire; mais bientôt, rappelant ses forces morales, sans recouvrer ses forces physiques, il monte à cheval, s'y fait lier, s'élance sur le champ de bataille et fixe la victoire dans les rangs français; une balle lui avait percé le bras pendant l'action et il ne s'en était pas aperçu. Voilà de ces faits qui n'appartiennent qu'à Augereau. Quel dommage qu'ils ne soient pas les seuls qui accompagnent son nom dans l'histoire! Il prit environ dix-huit mois de repos et passa en Espagne en 1809. Chargé du siège de Gironne, il força cette place à capituler le 11 octobre suivant. Complètement battu quelques mois après, il se retira sur Barcelonne, et entra en

France rappelé par l'empereur Napoléon, qui lui donna pour successeur le maréchal duc de Tarente. Il ne reprit du service qu'en 1812, et eut le commandement du onzième corps stationnaire à Berlin, tandis que la grande armée marchait sur Moscow. Les liens qui attachaient l'Allemagne à la France commençaient à se rompre alors. Le duc de Castiglione fut attaqué dans sa maison par la population entière de la ville, et ne put rétablir l'ordre et pourvoir à sa sûreté qu'en employant l'artillerie. Il se retira à Francfort dont il fut nommé gouverneur-général, place qu'il réunit bientôt à celle de gouverneur du grand-duché de Wurtemberg. C'est dans cette dernière ville qu'il célébra, en 1813, avec une grande pompe, la fête de Napoléon. Deux mois après, il se trouva à la bataille de Leipzig où il fit des prodiges de valeur avec une poignée de soldats. Rentré en France, le duc de Castiglione reçoit le commandement en chef des sixième et septième divisions militaires, et se rend à Lyon dans les premiers jours de 1814. Il prend toutes les mesures de défense que les circonstances réclament, et publie une proclamation énergique pour rattacher le peuple à Napoléon. Il était encore fidèle à cette époque, mais il va bientôt cesser de l'être; en effet, il n'oppose que quelques obstacles à la marche du général comte de Bubna, qu'il lui était facile de vaincre, secondé comme il était par des généraux aussi distingués et aussi actifs que les comtes Desaix et Marchand, dont le dévouement aurait dû lui servir d'exemple. Napoléon lui écrivit plusieurs fois pour lui rappeler ses anciens triomphes, mais les recommandations de l'empereur furent vaines. Au moment où les troupes nombreuses qu'il avait sous ses ordres et où des légions de gardes nationales, des longtemps organisées, ne demandaient qu'à combattre, il entre en capitulation, oublie ce qu'il doit à la patrie, à des citoyens qui lui confiaient leur vie, et à sa propre gloire, et se retire sur Valence; là, mettant le comble à sa honte, il publie une proclamation où on lisait cette phrase : « Soldats, vous êtes déliés de vos serments; vous l'êtes par la nation, » en qui règne la souveraineté; vous l'êtes encore, » s'il était nécessaire, par l'abdication d'un homme » qui, après avoir immolé des millions de victimes » à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat. » Le duc de Castiglione devait recevoir la récompense de son zèle; il sacrifiait aux Bourbons plus que sa vie; aussi fut-il nommé membre du conseil de la guerre, chevalier de l'ordre de Saint-Louis et pair de France. En mars 1815, il reçut une nouvelle faveur du Roi, le gouvernement de la quatorzième division militaire (Caen). Napoléon, en débarquant quelques jours après au golfe Juan, signala Augereau en ces termes : « Un homme sorti de nos rangs » a trahi nos lauriers, son pays, son prince, son bienfaiteur; la défection du duc de Castiglione » livra Lyon sans défense à nos ennemis, etc. » Augereau ne se regarda pas comme battu; il répliqua par une proclamation dans laquelle il disait : « Soldats, dans son absence (de Napoléon), vos regards » cherchaient en vain sur vos drapeaux blancs quelques souvenirs honorables. Jetez les yeux sur l'empereur; à ses côtés brillent d'un nouvel éclat ses aigles immortelles. Rallions-nous sous leurs ailes. » Oui, elles seules conduisent à l'honneur et à la victoire. » Napoléon, insensible à ces éloges gigantesques, se vengea noblement d'Augereau en ne lui donnant aucune marque de souvenir. Cet adulateur déshoné crut que le second retour du Roi lui serait plus favorable, mais on dédaigna son impur encens, et il alla tacher ses regrets, sinon son repentir, à la Honssaye, où il mourut, le 12 juin 1816, d'une hydropisie de poitrine. Le maréchal Augereau, comme guerrier, aura des pages superbes dans l'histoire :

malheureusement son fourgon et ses trahisons multipliées sont inséparables de ce grand nom. Voici comme un grand personnage termine le portrait de cet homme célèbre : « Depuis long-temps, chez lui, le maréchal n'était plus le soldat; son courage, ses vertus premières l'avaient élevé très-haut hors de la foule; les honneurs, les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom cher à la France, mais elle réprouvera la mémoire du défactionnaire de Lyon, ainsi que celle de tous ceux qui en ont agi comme lui, à moins qu'il ne réparent les torts faits à la patrie par de nouveaux services rendus à la patrie. » Sa veuve a épousé un ancien aide-de-camp du maréchal, M. le comte de Sainte-Aldégonde.

AUGEREAU (N., baron), frère du précédent, dut l'oubli dans lequel il est resté à la réputation colossale du maréchal; il fut comme Thomas relativement à Pierre Cornille; la renommée ne s'est occupée que du plus illustre des deux; cependant Augereau cadet était un officier de mérite. Il fit en qualité d'aide-de-camp de son frère la campagne de 1796 et s'y distingua. Le maréchal Lannes le cita honorablement dans son rapport à l'empereur sur la bataille de Tudéla en 1808. Ayant pris, le 30 février 1810, à la bataille de Vido-la-Calabza, le commandement d'une division, qu'une blessure grave avait forcé le général Fournau de quitter, il s'y montra digne de son frère par la valeur brillante et les talents distingués qu'il y déploya. Cet officier général se distingua encore à Hostalrich, et mérita par sa conduite les plus grands éloges. Il fut créé par le Roi chevalier de Saint-Louis le 24 août 1814, et nommé lieutenant-général le 1^{er} juillet 1815. Il était avant la restauration commandant de la légion d'honneur.

AUGIER (JEAN-BAPTISTE), baron et maréchal-de-camp, naquit à Bourges en 1766, le 27 janvier. Son père était alors doyen de la faculté de droit de l'université de cette ville. Le jeune homme, destiné à l'état d'avocat, avait commencé ses études de droit, mais entraîné par le mouvement révolutionnaire qui se manifesta en France quand il n'avait que vingt ans, il embrassa le parti des armes. Il ne tarda pas à se faire remarquer par ses talents et par son courage, et inspira à ses chefs, par plusieurs actions d'éclat, une telle confiance, qu'il fut chargé du commandement et de la défense du fort de Biche, où il se fit beaucoup d'honneur, et où il fut blessé grièvement par un éclat d'obus. Son service actif ayant été interrompu, on lui donna le commandement militaire des départements du Cher et de la Manche; mais, quelque temps après, il reprit du service dans l'armée d'Espagne, où il resta deux ans, et obtint la décoration de la légion d'honneur. Employé depuis dans l'armée expédiée en Russie, le commandement de la place de Königsberg lui fut confié. Il entra en France, et fut nommé au corps législatif. En 1816, il applaudit beaucoup au retour des Bourbons, et quand la voix publique apprit à toute la France que l'empereur avait quitté l'île d'Elbe pour reparer en France, le général Angier montra le plus grand zèle pour les intérêts du Roi, et indiqua plusieurs mesures de défense qu'on n'eut pas le temps de réaliser, tant la marche de Napoléon fut rapide jusqu'aux Tuileries. M. Angier ne remplit aucune fonction pendant les cent jours; mais, au retour du Roi, il fut rappelé, reçut la croix de Saint-Louis, fut partie, comme député, de la chambre dite *intermédiaire*, et se montra modéré au milieu de l'exaltation générale. Il fut appelé également aux législatures ultérieures jusqu'en 1819, où il a constamment figuré au centre, et seconda les propositions ministérielles.

AUGIER (N.), négociant à Cognac, com-

merçait sur les eaux-de-vie, lorsqu'il fut nommé membre des états-généraux en 1789, par l'assemblée des états du bailliage d'Angoulême, et faisait profession de la religion réformée. Ainsi, roturier, marchand et religieux, il semblait devoir être naturellement entraîné dans les doctrines qui firent éclore la révolution. Cependant ses principes, sa conduite et son langage y furent à toutes les époques diamétralement contraires. Il défendit avec énergie les droits du trône, ne cessa de combattre les novateurs, et d'entraver, autant qu'il lui était possible, le torrent des convulsions politiques; son zèle alla au point de s'élever contre les efforts que fit la majorité de l'assemblée constituante pour protéger le protestantisme en 1791. Ce qui est encore plus remarquable dans sa conduite politique, c'est qu'il ne parut pas qu'aucun intérêt de position, aucune affection particulière, aucune faveur de la cour eussent influé sur sa manière de voir. Quoiqu'une pareille conduite eût dû le signaler aux hommes exagérés de l'époque, il vécut néanmoins tranquille, et échappa aux orages de la révolution. Il vit revenir la famille des Bourbons de son long exil, et Louis XVIII se rasseoir sur le trône de ses pères. En 1817, il reçut la croix d'honneur et des lettres de noblesse, comme récompense sans doute de ses sentiments et de sa constante fidélité.

AUGIER DE LA SAUZAYE (N.), neveu du précédent, fut comme lui envoyé aux états-généraux par la sénatuscassée de Saintes; mais bien différent de son oncle, il se montra grand partisan des doctrines nouvelles et réformatrices. Il avait été élevé au collège de Sorbère, y avait fait d'excellentes études, et acquies le germe des talents qu'il eut occasion de produire dans sa mission aux états-généraux. Plein d'esprit et de politesse, il s'était lié d'amitié avec les membres les plus distingués de l'assemblée constituante, où il se fit d'ailleurs peu remarquer; il échappa à la convention, et fut nommé en 1793, par le département de la Charente-Inférieure, député au conseil des anciens, et à la session suivante, au conseil des cinq-cents. S'étant montré favorable au 18 brumaire, le premier consul Bonaparte lui confia la place de sous-préfet à Rochefort. Peu de temps après, il l'envoya en qualité de commissaire au gouvernement à Hambourg, à l'effet d'examiner la conduite de M. Fauvelat de Bourienne, alors chargé des affaires de France dans cette ville ansatèque. C'était en 1811; l'opinion publique attribuait à M. de Bourienne une fortune colossale sur la légitimité de laquelle elle avait élevé des doutes. Napoléon avait été excité à en rechercher la source par l'empereur Alexandre, auquel le duc souverain de Mecklembourg avait porté des plaintes contre les prétendues exactions de M. de Bourienne. On l'accusait d'avoir mis à contribution la plupart des princes membres de la confédération du Rhin, de s'être fait donner, par ce même duc de Mecklembourg, une somme de 40,000 frédéric d'or, et deux obligations chacune d'une somme semblable, plus, d'avoir soutiré du sénat de Hambourg 750,000 marks banco. M. Angier prit sur ces différents chefs d'accusation les plus sages informations, et par un rapport très-détaillé qu'il fit sur cette affaire, il conclut que l'on pouvait au toute sûreté de conscience imposer à M. de Bourienne une restitution de 2 millions; Napoléon, en admettant ces conclusions, réduisit à moitié, c'est à dire à un million, la restitution, et chacun fut à peu près content. La conduite de M. Angier fut universellement applaudie, et on lui tint bon compte de son esprit de modération et de justice. Il avait donné aussi une sorte de preuve de ses connaissances administratives, et notamment en ce qui concerne la marine et les colonies. On a de lui, sur ces deux objets des mémoires très-estimés.

AUGIER (VICTOR), avocat, ne s'est fait connaître dans le monde politique que comme associé de Méhée de Latouche, dans la rédaction d'un journal intitulé : *Le Patriote* de 89, qui parut dans les cent jours. Il avait publié précédemment quelques brochures, et entre autres, *Fingal et Laidière*, nouvelle chevaleresque, suivie d'un *Voyage à Vauluse*, et de *Poésies fugitives*, 1811, in-12, et une *Lettre sur la révolution* de 1815, à l'abbé Barnuel, auteur d'un *libelle* dont j'ai oublié le titre, 1815, in-80. Depuis, il a tenu un cabinet littéraire au Palais-Royal.

AUGIER (la contre-amiral d'). Voyez DAUGIER.

AUGOYAT (ANTOINE-MARIE), né à Mâcon (Saône-et-Loire), le 28 décembre 1783, chef de bataillon du génie, officier de la légion d'honneur, professeur de fortification à l'école d'application du corps de l'état-major, a publié : 1^o *Mémoire sur l'effet des feux verticaux proposés par Carnot*, dans la défense des places fortes; suivi de deux notes, l'une sur la *Trajectoire des balles*, l'autre sur le *Tir à ricochet*, Paris, 1821; 2^o *Mémoire sur la pénétration des projectiles*, inséré au *Mémorial* de l'officier du génie, n^o 7; 3^o *Nouvelle édition du Mémorial pour la défense des places*, ouvrage posthume de Cormontaigne, Paris, 1822; 4^o *Nouvelle édition du Cours élémentaire de fortification, à l'usage des élèves de l'école spéciale militaire*, Paris, 1825; 5^o *Instruction sur les campements*, Paris, 1826; 6^o *Instruction sur le défilé des ouvrages de campagne*, Paris, 1826; 7^o *Instruction sur le service du génie*, Paris, 1825.

AUGUIER (madame), était première femme de chambre de l'infortunée reine Marie-Antoinette, et fut assez heureuse pour contribuer à lui sauver la vie, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. Elle brava tous les dangers, et se présenta aux assassins qui avaient pénétré dans la chambre de cette princesse, au moment où elle était parvenue à la faire échapper et à la mettre en sûreté. Sa fille avait épousé le maréchal Ney, prince de la Moskowa, fusillé le 7 décembre 1815.

AUGUIS (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), issu d'une ancienne famille du Poitou, naquit à Melle (département des Deux-Sèvres), en 1742. Il entra d'abord dans la carrière des armes, et devint capitaine de dragons; mais, dès que la révolution de 1789 éclata, comme il en avait adopté les doctrines et les espérances, il quitta l'uniforme pour prendre une robe de magistrat; il fut d'abord nommé procureur général en Corse; mais ne voulant pas s'expatrier, il refusa la place, et resta ce qu'il était avant, président du tribunal de Melle. Il fut ensuite appelé au corps législatif, d'où il passa à la convention. Dans le procès du roi, il vota l'appel au peuple, puis la détermination du monarque jusqu'à la paix, et enfin, après la condamnation, en faveur du sursis. Par suite de la révolution du 9 thermidor, il se rendit à Marseille pour y poursuivre les partisans de Robespierre. De retour, à Paris et nommé membre du comité de sûreté générale, lors de l'insurrection des faubourgs, le 1^{er} avril 1795, il paya de sa personne, et fut blessé. Il rendit encore de plus grands services dans une semblable insurrection qui eut lieu dans la nuit du 20 au 21 mai de la même année, lorsqu'il entra à la tête de la force armée dans la salle de la convention, vers minuit, pour en chasser une multitude séditieuse, qui s'était emparée des bancs des conventionnels et des galeries extérieures et intérieures pour diriger les délibérations à leur gré, et y faire décréter le retour de la terreur. Le 4 vendémiaire an 7, il s'opposa avec autant d'énergie que de succès à la proposition du général Jourdan, qui voulait faire décréter que la patrie était en danger; vint ensuite la journée du 18 brumaire an 8, à laquelle il se montra favorable. Auguis fut nommé trois fois, par son

département, aux fonctions de législateur. Il put enfin se reposer et se retirer à Melle, sa patrie, où il décéda le 17 février 1810, après avoir été proposé plusieurs fois par les électeurs des Deux-Sèvres pour faire partie du sénat conservateur.

AUGUIS (PIERRE-RAÏ) fils du précédent, né à Melle, le 6 octobre 1786, vint faire ses études à Paris, au collège de Louis-le-Grand; il y fit de tels progrès, qu'il devint professeur de littérature; mais bientôt il quitta cette carrière pour entrer dans celle des armes; il servit d'une manière distinguée quelques années tant en France qu'en Hollande, après quoi il quitta le service pour se consacrer de nouveau tout entier à la littérature. Son début ne fut pas heureux: il fut arrêté et constitué prisonnier en septembre 1814, sous prétexte qu'il avait fourni aux libraires Froullé et Ferras des articles insérés précédemment dans le *Moniteur*, et injurieux à la personne de Louis XVIII. Son procès lui fut fait, et ses juges le condamnèrent à une détention de cinq ans. Il subissait son jugement, lorsque les événements du 20 mars 1815, lui firent rendre la liberté; mais les cent jours passèrent, et avec eux celui à qui il devait sa liberté. En septembre suivant, il fut arrêté de nouveau, et réincarcéré à la Force jusqu'au 27 septembre 1817. Redevenu libre, il se remit à écrire. Il publia successivement plusieurs ouvrages, tels que les *Révolutions indiscrètes*, recueil d'anecdotes piquantes, la plupart inconnues, et dont quelques unes parurent injurieuses à la famille Bonaparte. Ce livre a été saisi par la police, et supprimé. *Lettres de C. Zarillo au C. Millin sur une inscription grecque*; *Id. sur les monuments anciens et modernes de l'Indoustan*; *Examen critique des lettres inédites de Voltaire, adressées à la comtesse de Lutzelbourg*, *Histoire de Catherine II*, et de *Paul son fils*; *Collection de proclamations, rapports et bulletins relatifs à la guerre depuis 1792 jusqu'en 1815*; *Notice sur les ouvrages de Rulhière, Thomas Dupuy père, et sur le cardinal de Retz*; *Considérations sur l'histoire des premiers conciles*. Il a continué l'*Histoire de France* du président Hénault depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1822; cette continuation forme 5 volumes in-8^o; il a encore publié, sous le titre des *Consils du Trône*, un ouvrage fort curieux sur le grand Frédéric; une *Histoire des peintres de l'antiquité*, 3 vol. in-fol.; une *Traduction des travaux de la société biblique de Londres*, 2 vol. in-8^o; une *Collection des poésies françaises depuis le onzième siècle jusqu'à Malherbe*, 6 vol. in-8^o, ouvrage rempli des plus savantes recherches; un *Commentaire sur les œuvres de Chénier Marot*, 5 vol. in-18; il dirige une très belle édition de Voltaire et de Rousseau, publiée par le libraire Dalibon. Il a fait une table raisonnée des matières du *Cours de littérature* de Laharpe, une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne, et a été éditeur d'autres ouvrages estimés. Il a inséré une foule d'articles qu'on lisait avec plaisir dans le *Journal de Paris*, le *Courrier Français*, le *Journal politique*; les *Annales encyclopédiques*, le *Nain Jaune*. Le roi Louis XVIII, lors du ministère de M. Decazes, l'a nommé conservateur du Palais des Thermes, dont la restauration fut ordonnée alors. M. Auguis a en deux frères, l'un Pierre-Jean-Baptiste Bonaventure, qui a servi dans la marine et qui est mort à la Havane en 1801, avec le grade de capitaine de frégate; l'autre Louis-Simon, ancien capitaine de la garde impériale et commandant de la légion d'honneur.

AUGUSTE (FERDINAND-GUILAUME-HENRI), prince de Prusse, né le 19 septembre 1779 du mariage d'Auguste-Ferdinand de Prusse, grand-oncle du roi régnant, et d'Anne-Elise-Louise de Brandebourg-Schwedt, a mérité l'estime des Français, parce qu'il adoucit autant qu'il était en lui les maux inséparables de la guerre. Il commandait, en 1813, un corps de

Prussiens qu'il joignit à l'armée du général autrichien Kleist qui s'approchait de Dresde, et, profitant tous deux de la mauvaise position où s'était mis le général Vandamme, ils le battirent et le firent prisonnier. Le prince chargé spécialement du siège des places fortes, s'empara successivement de Maubeuge, de Landrecies et de Mariembourg, n'employant la force que quand la valeur française l'y obligeait; mais n'abusant jamais de la victoire. Il donna surtout une preuve de sa générosité au siège de Philippeville : forcé par la résistance de la garnison d'ordonner le bombardement de cette place, et un violent incendie qui en fut la suite ayant déterminé le rapprochement des chefs assiégeants et assiégés, le prince accorda la capitulation la plus honorable à la garnison française, dont la valeur l'avait singulièrement intéressé, et laissa les armes à 50 hommes par bataillon et à tout un régiment de vétérans qui sortirent de la place avec tous les honneurs de la guerre. Le prince Auguste, après la traité du 20 novembre 1815, se rendit à Paris, qu'il ne quitta qu'avec le roi de Prusse pour retourner à Berlin.

AUGUSTE-AMÉLIE DE BAVIÈRE, née le 21 juillet 1788, fille de Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, mort dans le creux de septembre 1825, et ci-devant colonel au service d'Alsace, et de Marie-Wilhelmine-Auguste de Hesse Darmstadt; aujourd'hui veuve du prince Eugène de Beauharnais, elle doit sa destinée aux divers événements de la révolution française. Elle approchait de sa dix-septième année, lorsque il fut question de la marier à un jeune prince allemand; mais Napoléon, qui voulait multiplier ses points d'appui, imagina de faire contracter une grande alliance à Eugène, fils de Joséphine et que lui-même venait d'adopter. Assuré de la déférence et même de la gratitude du nouveau roi, de Bavière qui lui devait son trône, non seulement il fit la demande solennelle de la princesse Auguste-Amélie pour Eugène; mais lui-même et Joséphine se transportèrent à Manich pour y prévenir les difficultés et lever les obstacles que tout autre marche diplomatique pouvait rencontrer dans cette alliance. Pour que la jeune princesse n'opposât ni refus, ni résistance, Joséphine, à force de caresses et de profusions, s'empara de l'esprit et de l'affection des femmes attachées au service d'Auguste-Amélie, dont les habitudes douces et le caractère paternellement faible étaient faciles à influencer. Le prince allemand fut oublié, et la négociation réussit. Eugène fut agréé, et, sans perdre de temps, le mariage se fit à Munich en présence de Napoléon et de Joséphine. Peu de jours après, les nouveaux époux se rendirent en Italie dont Eugène avait été nommé vice-roi, avec l'espérance que leur avait donnée Napoléon de lui en remettre la couronne. La jeune épouse se rendit bientôt intéressante par ses aimables qualités, au nombre desquelles la bonté du cœur, une douceur extrême tenaient le premier rang. Elle avait amené avec elle, de Bavière en Italie, une femme qui lui avait inspiré, selon son auteur, un grand attachement et une confiance sans bornes. Cette femme l'avait suivie sous le nom de baronne de Vvrmis, et en qualité de dame d'atours honoraire. Vainement d'autres personnes s'efforcèrent de lui faire passer ou d'altérer cette grande affection. L'aspect et les misérables des dames italiennes l'échappaient. La vice-reine ne voulait rien voir que par les yeux de sa dame d'atours; elle ne s'en fit pas moins chérir dans sa résidence à Milan, et dans ses fréquents voyages. Cependant les orages qui, dès le commencement du siècle, avaient agité le continent, se reproduisaient alors avec une fureur nouvelle. Les progrès des armées coalisées s'étendaient de toutes parts. Le général Bellegarde, à la tête d'une armée autrichienne, était descendu en Italie, s'était emparé de Vérone et menaçait

Milan. La vice-reine était très avancée dans sa grossesse. On désirait l'éloigner du théâtre de la guerre. Le général Bellegarde lui fit proposer de se retirer au palais de Monza pour y faire ses couches. Elle s'y refusa, et préféra d'aller joindre son mari à Mantoue, où il se disposait à disputer aux ennemis le passage de l'Adige. La présence de la vice-reine fut un bienfait pour l'armée et pour les habitants. Elle y prodigua des secours de toute nature aux blessés, aux malades, et à tous les infortunés. L'affection du peuple et de l'armée pour la vice-reine, ne put cependant garantir son époux de la perte de sa vice-royauté. Il n'était plus question alors de recourir à la puissance de Napoléon, au char duquel les liens de fils adoptif et de la reconnaissance l'avaient fortement et exclusivement jusqu'alors attaché. Réduit à ses propres forces, il fut obligé de quitter l'Italie; mais il trouva, dans la générosité de son beau-père, le roi de Bavière, un dédommagement à la perte qu'il venait de faire; il reçut le titre de duc de Leuchtenberg et d'altesse sérénissime. Le prince Eugène n'a cessé d'habiter avec son épouse depuis son départ d'Italie, la capitale de la Bavière. On lui reproche d'avoir oublié sa patrie, et jusqu'à ses compagnons d'armes; les hommages que quelques uns d'entre eux, poursuivis par le malheur, allaient lui rendre, lui parurent importuns, et il les repoussa avec une dureté qu'on ne lui avait jamais connue. Son épouse était d'un caractère bien différent; après être déchue du rang qu'elle occupait en Italie, elle n'en fut que plus attachée à son mari, et mit tout en œuvre pour lui faire oublier son malheur. Une mort précoce vient de l'enlever à sa tendresse, et cette estimable épouse ne trouve d'allègement à sa douleur que dans les bienfaits qu'elle répand autour d'elle. Cette princesse était réservée à de nouvelles douleurs; elle vient de perdre inopinément le roi son père, sans qu'aucun symptôme de maladie l'ait préparée à cette perte. Si l'affliction publique peut soulager la sienne, elle a reçu d'abondantes consolations.

AUGUSTI (JEAN-CARÉTIEN-GUILLAUME), orientaliste, est né, le 21 octobre 1772, à Eschenberg, dans le duché de Saxe-Gotha. Des études brillantes le dirigèrent dans la connaissance approfondie des livres saints et des langues de l'Orient. Il s'occupa beaucoup aussi de l'étude du Coran, et des principaux ouvrages écrits sur le mahométisme. En peu d'années il devint un des savants les plus distingués en philosophie, en philologie et en théologie. En 1798, il fut nommé professeur de philosophie à Jena; puis, en 1802, on réunit pour lui à cette chaire celle des langues orientales. Il a bien mérité du monde savant par une foule d'ouvrages, dont voici les principaux : *Traduction en allemand des principaux passages du Coran*; *Ghrestologie Coranica lineamenta*; *l'Indicium Coranicum periculum*; *Peteris Testamenti apocryphi*, etc. Il a publié un journal théologique dont il paraissait un numéro tous les mois, commencé en 1796, et poursuivi jusqu'en 1802.

AUGUSTIN (JEAN-JAQUES), né à Saint-Dizier département des Vosges, peintre du cabinet du roi, peut être regardé comme l'un des restaurateurs du genre de la miniature. Le grand nombre de portraits dus à son pinceau sont d'une finesse et d'un coloris remarquables. Cet artiste peint aussi en émail. Parmi ses divers ouvrages exposés aux différents salons, nous avons remarqué ceux de S. M. Louis XVIII, de madame duchesse d'Angoulême, de Monseigneur le duc de Berri, de Monseigneur le duc d'Orléans; ceux de Napoléon, du roi de Hollande, de Denon, de madame Recamier, dont plusieurs en émail de la plus grande beauté. Il a exposé aussi plusieurs compositions dessinées avec beaucoup de goût. Madame Augustin, son épouse, qui peint aussi en miniature très agréablement, a exposé au salon, de

1822, le portrait de son époux, ceux de MM. Abel de Pujol, Blondel, etc.

AUGUSTIN (N.), aéronaute, neveu du précédent, avait aussi quelques talents en peinture; il n'est guère connu que par une ascension qu'il fit, en 1815, devant le roi de Prusse, qui le gratifia d'une médaille d'or; il est mort jeune encore en 1822.

AUGUSTIN (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC-BERNARD), savant allemand, né, le 28 novembre 1771, à Grueningen; après s'être distingué dans tout le cours de ses études, il devint, en 1797, régent au chapitre d'Halberstadt, puis professeur de philosophie, puis prédicateur capitulaire, et enfin, en 1801, assesseur du collège ecclésiastique. Il commença à se faire connaître dans le monde littéraire par la publication d'un *Recueil de Sermons*, et fit paraître, sous la forme anonyme, une satire intitulée: *Lettres d'un académicien sur la ville de Halle et sur ses habitants*. Cette dernière production fit beaucoup de bruit et même de scandale dans cette partie de l'Allemagne. L'opinion du moment l'attribua par erreur à J.-F. Kinderling. Augustin se garda bien de démentir l'opinion, ce qui le fit échapper aux ressentiments de ceux des habitants de Halle dont il avait relevé les ridicules et les travers. Ces ressentiments auraient eu pour le poète satyrique des suites d'autant plus fâcheuses que, pendant plusieurs mois de suite, on ne cessa de fulminer contre l'auteur dans les salons, et dans les lieux publics de la cité offensée; mais heureusement le temps arrange toutes choses. Augustin était l'ami intime de C.-N. Fischer, savant du premier mérite, et rédacteur d'un journal très-accrédité. Il eut le malheur de le perdre. Ce fut Augustin qui écrivit en latin le catalogue de sa bibliothèque et qui continua son journal, *Feuille hebdomadaire*, dont les bénéfices sont restés, comme du temps de Fischer, la propriété et le soulagement des pauvres.

AUGUSTIN (N.), évêque de Dimilrow et vicaire de Moscou, s'est fait remarquer par le zèle exagéré qu'il montra dans cette dernière ville après le départ des Français en 1812. Il fit faire à cette occasion une procession solennelle et purifier toutes les églises.

AULANIER, général, commandant, en 1793, contre les Vendéens. Il se signala au sortir de Craon sur la route de Rennes, et à cessé d'être en évidence depuis cette époque.

AULAY-DE-LAUNAY (JÉRAN), général de brigade, adopta les principes de la révolution, servit d'abord dans la marine, et passa, en 1792, dans le premier bataillon de la légion des montagnes. Envoyé en Espagne, où il se distingua par sa bravoure, il revint en Italie, y fixa de plus en plus l'attention de ses chefs, et chacun de ses grades fut la récompense d'autant d'actions d'éclat. Ce fut surtout, en l'an 5, qu'il donna les plus grandes preuves de talents et de bravoure. Il n'avait sous ses ordres, à l'affaire de Caldiero en Lombardie, que cinq cents hommes, et avait en tête trois mille Autrichiens qu'il avait ordre d'attaquer en quelque lieu qu'il les rencontrerait; il donna des ordres si précis et disposa sa petite troupe de manière, que l'ennemi attaqué de trois côtés à la fois, crut avoir une armée entière sur les bras; déconcerté, jeté dans le plus grand désordre, ne pouvant résister à l'impétuosité française, les trois mille hommes furent presque tous tués ou faits prisonniers. Ce beau fait d'armes, digne d'un militaire consommé, promettait un intrépide défenseur à la patrie, lorsqu'un boulet de canon vint le frapper, à quelques jours de là, sur le champ de bataille. Il eut du moins la mort des braves, en périssant au lit d'honneur.

AULNAYE (FRANÇOIS-HENRI-STANISLAS DE P.), littérateur espagnol, naquit à Madrid, le 7 juillet 1730. Le désir de s'instruire joint à l'amour du plaisir,

lui fit adopter une vie errante et le fit voyager, non seulement dans le continent européen, mais encore dans les colonies. Il s'arrêta cependant assez long-temps en France, y écrivit et publia un traité sur la *Saltation théâtrale*, rempli de recherches sur la pantomime, tant ancienne que moderne. Il réunit dans son ouvrage tout ce qu'il avait recueilli sur les pantomimes grecques, égyptiennes, romaines, et sur les théâtres modernes de l'Europe. Il avait porté ses recherches jusqu'à explorer les jeux scéniques de la Chine, de l'Inde, et des peuplades septentrionales de l'Amérique: cet ouvrage eut beaucoup de succès, et fut couronné par l'académie des inscriptions. Il a fait, avec son Pylastre du Roxel, des recherches sur l'antiméphilisme, et a publié ses expériences; ce qui n'empêche pas les Parisiens de rester persuadés que la science de l'antiméphilisme est encore aujourd'hui dans son enfance, et qu'elle est prodigieusement éloignée du degré de perfection, auquel chaque adepte de cette science se voit se flatter d'être parvenu ou d'être sur le point de parvenir. Il avait entrepris un ouvrage important *Sur les religions de tous les peuples du Globe*. Il en publia même, avec M. Leblond son associé, plusieurs livraisons; mais cette entreprise, comme bien d'autres, a été abandonnée.

AULTANNE (N. D'), devenu officier général par sa bravoure et son intelligence, se fit particulièrement remarquer dans la campagne de 1806, où il combattit les armées réunies des Russes, des Prussiens, des Anglais et des Espagnols, notamment le 26 décembre de la même année, à l'affaire de Polstuck. Cette glorieuse campagne lui valut le grade de général de division et d'officier de la légion d'honneur. Il se rendit ensuite en Espagne, où il servit, avec la même distinction, sous le général Harispe, et défendit les frontières que les armées coalisées se proposaient de franchir pour apporter la guerre en France. En mars 1814, le duc d'Angoulême, qui s'était porté dans le midi de la France, attacha le général d'Aultanne à son état-major. A l'époque des cent jours, le maréchal prince d'Eckmühl lui fit intimer l'ordre de se rendre à Paris et d'y garder les arrêts forcés; mais l'un des premiers actes de Louis XVIII, remonté sur son trône, fut de lui rendre la liberté et de l'appeler à la cour, où il commanda aujourd'hui une section de la garde royale.

AUMONT (N.), né dans le département d'Ille-et-Vilaine, suivit, comme beaucoup d'autres, le torrent de la révolution; mais, d'il y fut entraîné par ses principes, il n'en partagea point les excès. Son début dans la carrière politique de ces temps fut d'être nommé, par le gouvernement révolutionnaire, commissaire surveillant des administrations civiles, de la police et des tribunaux. Il fut ensuite, comme employé supérieur, attaché à la police générale sous les ministres Cocksou, Solin, Duval, Le Carlier et Pouché. Après le 18 brumaire, il fut nommé membre du tribunal de cassation, où il a été conservé et où il siège encore aujourd'hui.

AUMONT (JACQUES, duc d'), issu d'une des familles les plus distinguées de la Picardie, était pair de France et lieutenant-général des armées du roi lorsque la révolution se manifesta. Quoique âgé alors de 66 ans, puisqu'il était né en 1723, il en partagea l'enthousiasme et en adopta les principes. Le jour de la prise de la Bastille, il s'était mis tellement à découvrir que le peuple parisien, dans son exaltation, l'avait nommé général commandant la garde nationale créée dans la même journée; mais, si le conserva ce poste, trop pesant pour lui, que quelques jours, et le fit députer au marquis de Lafayette, rempli alors comme aujourd'hui des principes d'une sage liberté. La garde nationale de Paris, ayant été partagée en six districts, on lui donna le commandement de la division dont le bataillon des Filles-

Saint-Thomas faisait partie. Ses infirmités et son grand âge auraient dû lui conseiller de se refuser à des honneurs pour lesquels il était indispensable de payer extérieurement de sa personne. Il était très boiteux, et ne pouvait manquer de provoquer le sourire de la raillerie toutes les fois qu'avec son allure inégale il lui fallait marcher à la tête du corps qu'il commandait, et qui était composé de la plus belle jeunesse de Paris. Il imagina alors de commander sa division à cheval; il n'en fut pas moins en butte aux railleries; on soutint que le commandant de la sixième division boitait même à cheval. En 1791, il fut nommé commandant de la onzième division militaire. Pour son malheur, il s'était trouvé au château des Tuileries dans la nuit même que Louis XVI et sa famille avaient choisie pour quitter Paris et tenter de se rendre à Montmédy. L'opinion populaire l'ayant supposé du complot, il fut arrêté, maltraité et traîné à l'hôtel-de-ville. Il eut une peine extrême à démontrer son innocence, et il dut son salut à l'offre que fit le duc d'Anguillon de le cautionner. Pour se garantir de toute mésaventure ultérieure, il s'attacha plus que jamais au parti populaire, se fit initier au club des jacobins, puis obtint le commandement de la place de Lille, qu'il perdit à la suite des événements qui renversèrent la monarchie. Il se retira dans son château de Guisard, près Noyon, et y mourut tranquillement, en 1799, à l'âge de soixante-seize ans. C'était un brave homme qui n'eut que des ridicules au milieu des vices de l'époque. On lui avait persuadé qu'il ressemblait à Henri IV; aussi avait-il l'habitude d'en affecter, non la démarche, mais les manières, les bons mots, et même, autant que possible, le costume; c'était un ridicule de plus; mais, parmi les grandes scènes de la révolution, ce ridicule n'était aperçu que par ses amis.

AUMONT (N. DE PIERRE, duc d'), fils du duc de Villequier, frère cadet du précédent, né en 1762; il entra au régiment du roi en 1777, et émigra en 1791. Après avoir servi quelque temps dans l'armée des princes français, il passa en Suède, se lia avec plusieurs personnes de distinction de ce pays, et notamment avec le comte de Fersen. On lui permit de lever un régiment, qui fut appelé *Royal-Suédois*, et qui était destiné à combattre l'empereur Napoléon; mais la disgrâce de M. le comte de Fersen et la paix de Tilsit firent échouer les plans de M. le duc d'Aumont. Il se décida alors à rester en Suède, d'où il ne sortit qu'après les grands événements de 1814. Il quitta ce royaume pour se rendre en France, où il arriva avec le nom de duc de Piémont; mais, quelque temps après, il prit le nom de duc d'Aumont. Nommé commandant de la quatorzième division militaire, il essaya (mars 1815) d'attacher la population et les troupes qu'il commandait à la cause royale; il ne put y réussir; alors il quitta son commandement, s'embarqua secrètement, passa à l'île de Jersey, puis en Angleterre, puis à Gand, où il rejoignit Louis XVIII. Après les cent jours, il retourna en Normandie, entre sans coup férir dans les villes de Caen et de Bayeux; et revint prendre auprès du Roi les fonctions qu'il exerçait avant son départ. Depuis, il a été créé pair de France et premier gentilhomme de la chambre du Roi. En cette dernière qualité, il administra le théâtre Feytaud; il est de plus gouverneur de la huitième division militaire.

AUPETIT-DURAND (N.), né en 1764, ne parut sur la scène politique qu'en 1814, époque où il fut nommé procureur du Roi près du tribunal civil de Montmorillon, département de l'Allier. Élu député en 1815, il vota constamment, sans toutefois prendre part aux discussions, avec la majorité. Réélu en 1816, il garda également le silence pendant les deux

premières sessions; ce ne fut qu'à la troisième, à l'une des séances de février 1818, qu'il réclama la parole pour appuyer un amendement contre lequel s'était élevé M. de Courvoisier. Il s'agissait de l'assiette de l'impôt; on ne voulait point le laisser parler; il parvint cependant à se faire écouter par la réflexion suivante: « Depuis trois années, je me suis » tu; mais aujourd'hui ma conscience me com- » mande de m'élever contre une répartition d'impôt » qui me paraît vicieuse. — *Attendez*, lui répond une » voix. — *Attendez*! répliqua l'orateur; les intérêts » n'attendent pas et ne doivent pas s'ajourner. Vous » devez m'entendre, messieurs, que je parle bien » ou mal; je m'acquiesce de ma mission, vaille que » vaille; écoutez-moi. »

AURAND-PIERREFEU (N.), né en Provence, d'une famille noble, a été député depuis 1815 jusqu'en 1818. Il s'est toujours placé au côté droit, et ne s'est fait remarquer que par des observations assez justes sur la partie des contributions indirectes, appelées *voies et moyens*, et par sa constante opposition aux principes libéraux.

AURE-LIAS (JEAN-PIERRE-PAULIN-HECTOR, comte d'), né à Paris en 1775, descendant d'une famille honnête originaire de Lourdes (Hautes-Pyrénées), entra, en 1791, dans un régiment de hussards, en qualité de sous-lieutenant; mais, ayant eu occasion de montrer des talents administratifs, on lui donna une place d'aide commissaire des guerres. Tant en cette qualité qu'en celle de commissaire des guerres en pied, il servit sous le général Moreau jusqu'en 1797, puis il passa à l'armée d'Italie sous le général Masséna. Lors de l'expédition de Rome, il fut chargé de l'administration de l'armée, et lui fut extrêmement utile. De là, il se rendit à Civita-Vecchia où il s'embarqua, pour l'expédition d'Égypte, avec la division du général Desaix, comme ordonnateur. A son retour au Caire, il remplaça M. de Sacy en qualité d'ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, tant sous le général en chef Bonaparte que sous Kléber. Le général Menou, qui leur succéda, donna à M. d'Aure, outre ses fonctions, celles d'inspecteur-général aux revues; mais bientôt M. d'Aure reçut de Bonaparte, alors premier consul, l'ordre de revenir en France, où il arriva en 1801. A peine était-il de retour, qu'il fut nommé ordonnateur en chef de l'armée expéditionnaire que le premier consul envoyait à Saint-Domingue, sous le commandement du général Leclerc, son beau-frère; mais celui-ci, soit qu'il n'eût reçu que de mauvaises instructions et un plan vicieux, soit qu'il manquât de moyens personnels d'administration civile et de tactique militaire, soit enfin qu'il se refusât à prendre les avis des hommes éclairés qui l'entouraient, ne parut à Saint-Domingue que pour y faire humilier les armes françaises, et livrer une armée de braves guerriers à la fureur des noirs, qui en détruisirent une partie tandis que la fièvre jaune en emportait une autre. Les débris de cette armée purent beaucoup de peine à se rembarquer, et ne revirent leur patrie qu'après beaucoup de périls et de nouvelles pertes éprouvées dans la traversée. Le général Leclerc fut du nombre de ceux qui périrent de maladie. Quelle différence entre ce dénouement et les espérances dont on s'était bercé! L'embarquement avait en tous les caractères d'une fête; l'épouse du général Leclerc avait fait partie de l'expédition; sa suite se composait d'une foule de jeunes épouses de militaires attachés à l'état-major, d'artistes, de beaux esprits; chacun croyait courir à la gloire et à la fortune par la route des plaisirs. On ne trouva sur les rivages de Saint-Domingue que misères, misère et destruction. Cette colonie, qu'il était si facile de conserver à la France, fut perdue pour elle par l'impéritie de ceux qui furent chargés de la rattacher à la mè-

patrie. Au retour, chacun rejeta sur l'autre la cause de ce terrible malheur. Bonaparte avait mal tracé ses plans ; son beau-frère les avait plus mal exécutés. C'était la faute de tout le monde, ou plutôt ce n'était plus la faute de personne ; on en rendit surtout responsable l'ordonnateur d'Aure, témoin, sans pouvoir y remédier, de toutes les inepties qui avaient causé la ruine de cette expédition. On le frappa de disgrâce après l'avoir entendu expliquer avec franchise les fautes nombreuses de cette opération. Croyant sa présence importune à Paris, il se rendit auprès de Murat, devenu roi de Naples, qui l'employa utilement, et l'investit de trois ministères, de la marine, de la police et de la guerre. Son travail le plus important fut de détruire les brigands et d'arrêter tous leurs excès, ce qui présenta d'autant plus de difficultés que le brigandage était en quelque sorte acclimaté dans le pays. M. d'Aure revint en France en 1813 pour faire les campagnes de cette même année et de 1814 ; mais Napoléon chancelait sur son trône ; l'édifice de sa grandeur, ébranlé jusque dans ses fondements, annonçait une ruine totale. Vainement essaya-t-il de repaître sur la scène du monde en 1815 ; la bataille de Waterloo mit un terme terrible à sa grandeur et à sa puissance. M. d'Aure fut du très petit nombre de ceux qui s'efforcèrent de le servir dans son infortune ou de la partager ; il avait suivi les débris de l'armée jusque sur les bords de la Loire, et y rendit de grands services. Le gouvernement des Bourbons ne lui fit point un crime de sa fidélité au malheur ; il lui donna sa confiance, et le combla des marques de son estime. M. d'Aure est honoré de tous les gens de bien, et l'emploi qu'il sait faire de sa fortune n'est pas le moindre ornement de la périlleuse carrière qu'il a parcourue.

AUSSENAC (le baron d'), officier-général français, maréchal-de-camp, doit son élévation militaire à ses longs services. De simple soldat, il est arrivé de grade en grade jusqu'à celui de colonel du 7^e d'infanterie ; ce régiment, sous la conduite d'Aussenac, mérita l'honneur d'être cité avec distinction, par suite d'une foule de faits mémorables dans lesquels il s'était signalé, et notamment à Barcelonne ; il y faisait partie de la garnison, et avait juré de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre à l'armée espagnole qui l'assiégeait. Cette disposition d'yeux électrisa toute la garnison ; les Espagnols se retirèrent, et Barcelonne resta aux Français. M. d'Aussenac avait fait précédemment une campagne à Saint-Domingue, où on l'avait remarqué pour son habileté et son courage. Il se distingua particulièrement lors de la révolte des insurgés espagnols, par une retraite savante qu'il effectua sur la capitale de l'île. Il servait en Espagne en 1809, et contribua à la prise du fort Saint-Jérôme, et à la défense du bourg Saint-Charles. On lui reprocha néanmoins alors, de s'être rendu moins redoutable aux ennemis qu'agréable à ses chefs. En 1813, il était adjudant-commandant, et fut nommé en 1814, chevalier du mérite militaire. Il commandait en juillet 1815 le département de l'Ain, et dès qu'il apprit la rentrée du Roi à Paris, il s'empressa d'envoyer son acte d'adhésion aux mesures qui devaient rétablir la monarchie.

AUTEUIL (N., chevalier d'), suivit, en 1815, le duc de Bourbon dans le département de Maine-et-Loire, où le prince, jugeant impossible de soulever la Vendée en faveur de la cause royale, chargea M. d'Auteuil de lui obtenir des passeports, ce que celui-ci parvint à faire avec beaucoup d'adresse.

AUTICHAMP (JEAN-FRANÇOIS-THÉO-LOUIS DE BRUMONT, marquis d'), fils du colonel du régiment d'Enghien, tué à la bataille de Lützenfeld, et issu d'une famille noble et ancienne, dont il était le chef, naquit en 1738, au château d'Au-

gers. A l'âge de onze ans, il entra dans le régiment du roi, infanterie, en qualité de sous-lieutenant, et fit ensuite la guerre de 1757 à 1760, comme aide-de-camp du maréchal de Broglie. Capitaine de cavalerie peu de temps après, il parvint au grade de colonel en 1761 ; le roi lui donna à commander en cette qualité le régiment de Caraman, dragons, qui prit de suite le nom d'Autichamp. Il assista en cette qualité aux batailles de Fillinghansen et Muiden. Il regna, à l'âge de 24 ans, la croix de Saint-Louis, le grade de brigadier des armées du roi et celui de commandant en second de la gendarmerie de Lunéville sous M. le maréchal de Castries. En 1779, le roi lui donna le cordon rouge, le grade de maréchal-de-camp, et le commandement de la place de Longwy. A ces faveurs furent bientôt jointes les places d'inspecteur-général de la cavalerie et celle de membre du conseil militaire. Un avancement si rapide et tant de faveurs avaient été accordés autant à sa naissance qu'à son mérite personnel. Arriva enfin la révolution de 1789. La cour s'étant efforcée d'en suspendre la marche et d'en neutraliser l'action, imagina de faire rassembler une armée sous les murs de Paris, et d'en donner le commandement au maréchal de Broglie, qui fit de M. d'Autichamp son premier maréchal-des-logis ; mais de semblables mesures exigeaient une volonté ferme et une résolution courageuse, et c'est ce qu'il était impossible d'obtenir des hommes qui composaient la cour de Louis XVI. Les esprits incertains et passant d'une résolution à une autre, arrivèrent d'autant plus promptement à la détermination d'abandonner un système d'agression, que le prince l'avait lui-même désapprouvé. D'un autre côté, la population de la ville de Paris avait été portée à un si haut degré d'exaltation, qu'il y avait toute raison d'appréhender un choc terrible et dont l'issue eût été funeste au monarque et à sa cour. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, l'armée royale s'éloigna donc de Paris, et les insurgés eurent gain de cause. Vinrent ensuite la prise de la Bastille, l'institution de la garde nationale, et les autres mesures qui tendaient toutes au renversement de la monarchie. Bientôt M. d'Autichamp quitta la France, suivit M. le prince de Condé à Turin, et entra dans le conseil de M. le comte d'Artois. Désirant établir des relations avec les mécontents de la ville de Lyon et les insurgés du camp de Jalez, il se porta plusieurs fois aux frontières de France ; ses démarches et ses correspondances furent pénétrées par le comité des recherches, et des actes d'accusation furent dirigés contre lui. Alors il renonça à son projet, et obtint du prince la permission de lever, parmi les émigrés, un corps nombreux de cavalerie appelé *hommes d'armes à cheval*, qui entra en France à la suite de l'armée prussienne et pénétra jusque dans les plaines de Champagne. Cette tentative n'eut pas plus de succès que les négociations. L'armée prussienne, affaiblie par les maladies et épouvantée du nombre prodigieux de jeunes guerriers que la révolution lui opposait, quitta promptement le territoire français, traînant à sa suite les débris de la compagnie d'hommes d'armes. Le lieu de retraite des hommes d'armes français fut Mœntrich, où Masséna eut les assiéger, et où ils auraient tous été faits prisonniers, s'ils n'avaient abandonné nuitamment cette ville qui fut prise quelques jours après. M. d'Autichamp essaya une nouvelle invasion en France, et prit d'assez bonnes mesures pour, de la Suisse, pénétrer jusqu'à Lyon ; mais ces mesures ne lui réussirent pas plus que les précédentes. Bientôt après il se rendit en Angleterre, où le comte d'Artois l'avait appelé. Il était sur le point de s'embarquer avec un corps d'armée pour se rendre dans la Vendée, mais la malheureuse affaire de Quiberon fit ajourner cette expédition. M. d'Autichamp passa

ensuite en Russie sur l'invitation de Paul I^{er}, alors empereur, qui l'avait connu à Lunéville, et qui lui confiait le commandement d'un corps de trente mille Russes, destinés à renforcer en Suisse l'armée du général Suwarow. Les désastres de cette armée, abandonnée par ses alliés, firent encore avorter ce plan. M. d'Antichamp retourna en Russie avec le corps qu'il commandait, et ne reparut plus sur le théâtre de la guerre; il ne retourna même en France qu'en novembre 1815, où Louis XVIII l'accueillit parfaitement, et lui donna le gouvernement de la dixième division militaire. Il est gouverneur du Louvre depuis la mort de M. de Vaudreuil.

AUTICHAMP (ANVOINE-JOSEPH-EUGÈNE DE BRAUMONT, comte d'), frère puîné du précédent, entra très jeune au service, devint aide-de-camp du maréchal de Broglie, et fit la campagne de Corse en qualité d'aide-major-général des logis. M. d'Antichamp se distingua dans cette expédition, et à son retour en France, il fut successivement nommé mestre-de-camp de dragons et colonel du régiment d'Agénois. Quelques temps après, il passa en Amérique, sous les ordres du général Lafayette, et se battit avec valeur au siège d'York-Town ainsi qu'à la prise de Saint-Christophe, où son fils aîné fut tué par un boulet de canon. En 1781, il avait obtenu le grade de brigadier des armées du roi. Après l'affaire de Saint-Christophe, il fut nommé maréchal-de-camp, et ensuite commandant en second de la partie méridionale de Saint-Domingue. Peu de temps avant la révolution, M. d'Antichamp rentra en France, émigra, et fit toutes les campagnes du prince de Condé. Sous le gouvernement consulaire, il revint dans sa patrie, obtint sa retraite par ordonnance du Roi du 18 octobre 1815, et fut ensuite nommé gouverneur de Saint-Germain-en-Laye, où il est mort en avril 1822.

AUTICHAMP (CHARLES-BRAUMONT, comte d') pair de France, fils aîné d'Antoine-Joseph-Eugène, est né en 1768. Au service dès l'âge de douze ans dans les gendarmes d'élite, commandés par son grand-oncle, son éducation fut extrêmement négligée, et par la suite il en sentit lui-même le défaut. En 1787, il fut nommé capitaine au régiment de Royal-Dragons, se lia intimement avec le comte Henri de la Roche-Jacquelin, et entra avec lui, en 1792, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Après la journée du 10 août, ils se retirèrent tous deux dans l'Anjou, et contribuèrent l'un et l'autre à l'insurrection de cette province. M. d'Antichamp alla d'abord rejoindre Cathelineau, lorsque ce chef, à la tête des premiers paysans réunis, s'empara de Beaupréau, le 14 mars 1793. Il servit ensuite sous les ordres du général Bonchamp, dont il était le cousin et le beau-frère, et fut chargé, après la prise de Saumur, du commandement d'une des colonnes de l'armée royale, lorsqu'elle se porta sur Nantes, à la fin du mois d'avril 1793. Plusieurs biographes ont prétendu qu'après cette échafourée, M. d'Antichamp, jaloux de l'élévation de d'Elbée, nommé généralissime en remplacement de Cathelineau, s'attacha au prince de Talmon, qui voulait passer la Loire pour marcher sur Paris, ou se retirer dans l'un des ports de la Bretagne, s'il était battu. Quoiqu'il en soit, M. d'Antichamp, après l'affaire de Nantes, prit encore part à différentes actions, et dans une rencontre, il n'échappa aux républicains qu'en se tenant fortement attaché à la queue d'un cheval. Réuni dans le mois d'août à MM. de Fleuriot et de Scépeaux, il attaqua avec eux les républicains à Doué, et fut battu complètement. M. d'Antichamp se trouvait à Saint-Florent avec les compagnies bretonnes pendant les affaires de Chollet et de Beaupréau, si fatales à son parti, et il obtint le commandement d'une des cinq grandes divisions de

l'armée, lorsqu'elle passa la Loire sous les ordres de Henri de la Roche-Jacquelin. A l'attaque d'Angers il donna des preuves d'une intrépidité rare, ainsi qu'à la déroute du Mans. Blessé dans cette affaire et épuisé par la fatigue, il dut son salut à la générosité de Mme Belmare et d'un colonel de hussards républicains, qui, pour le sauver, ne craignirent pas de s'exposer à toute la rigueur des lois. Le colonel des hussards, qui était aussi blessé, avait, ainsi que M. d'Antichamp, reçu l'hospitalité chez Mme Belmare; il le prit en amitié et le fit entrer dans son corps comme inspecteur, sous le faux nom de Villemet. Ce régiment était passé à l'armée du nord, et se trouvait à Anvers lorsque les chefs vendéens conclurent le premier traité de pacification. M. d'Antichamp se fit connaître alors aux commissaires de la convention, qui lui permirent de se retirer dans ses propriétés. En 1795, il reprit les armes ainsi que les autres chefs royalistes, et après l'affaire de Quiberon, il fut envoyé par Stofflet à l'île-Dieu, auprès du comte d'Artois, qui lui offrit la croix de Saint-Louis; mais il crut devoir ne point l'accepter alors. Nommé, par suite de la mort de Stofflet, commandant des forces royalistes dans l'Anjou et le Haut-Peritou, il ne put résister longtemps aux républicains. La porte de Charette le contraignait à profiter des dispositions pacifiques du général Hoche, avec lequel il traita. M. d'Antichamp vivait tranquille dans sa terre, lorsqu'en 1799, il se vit frappé par la loi des étages. Cette mesure de rigueur le détermina à tenter de nouveau la sort des armes. La lutte n'était plus égale. Après quelques efforts impuissants, il demanda la paix au général Hédouville, qui la lui accorda le 18 janvier 1800. Bonaparte était devenu le chef de la république; ses dispositions bienveillantes envers l'ancienne noblesse, déterminèrent M. d'Antichamp à se rendre à Paris; il se présenta au premier consul, et se vanta publiquement de l'accueil distingué qu'il en reçut. Napoléon était alors vainqueur. Lorsque des revers multipliés, des trahisons mêmes eurent ébranlé son trône jusque dans ses fondements, M. d'Antichamp se rappela qu'il avait combattu autrefois pour une autre cause; il se rendit dans la Vendée et assembla chez lui à Angers un conseil composé des anciens chefs royalistes dans le dessein de soulever de nouveaux départements de l'Ouest. Ce projet n'avait alors aucun but; les alliés étaient entrés dans Paris. Un des membres du conseil fit sentir le ridicule d'une prise d'armes dans cette occurrence et les rangea tous à son avis. M. d'Antichamp se rendit auprès de Louis XVIII, qui lui accorda la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis et le commandement de la quatorzième division militaire, avec le grade de lieutenant-général. Aussitôt qu'il fut informé du département de Napoléon sur les côtes de Provence, il se porta de nouveau dans l'Anjou pour y organiser les moyens de résistance. MM. de la Roche-Jacquelin, Suzannet et Sapinaud s'étaient rendus dans les mêmes contrées pour en soulever les paysans; mais l'enthousiasme des Vendéens n'était plus le même qu'en 1793: tant de fois victimes des intérêts personnels, ils avaient appris à démentir les passions des hommes et à ne se livrer à eux qu'avec réserve. La méintelligence des chefs, leur jalousie étaient des obstacles bien plus difficiles encore à surmonter. Les corps étaient désorganisés avant d'être formés, et les généraux ne pouvaient s'accorder sur aucun plan de campagne. La défaite du général la Roche-Jacquelin au combat de la Roche-Servière termina la guerre. Un traité de pacification fut conclu le 26 juin, mais la nouvelle de la bataille de Waterloo détermina les chefs vendéens à rester à la tête de leurs troupes. Peu de jours après, on publia que l'armée royaliste s'était réunie à celle de la Loire; mais M. d'Antichamp

crut devoir démentir ce bruit par un ordre de jour signé de tous ses officiers. Nous croyons inutile de donner notre opinion sur cet acte; tous les véritables Français l'ont jugé depuis long-temps. Toutefois cette circonstance nous en rappelle une autre bien différente. Il se trouvait encore à Saint-Florent, lorsque les débris de l'armée vaincue à Cholet et Bonchamps arrivèrent. Ce général, aussi recommandable par ses talents que par son humanité, était prêt à rendre le dernier soupir. Il fit venir d'Autichamp, l'informa que les royalistes avaient résolu de faire sauter avec des poudres cinq mille prisonniers républicains, renfermés dans l'abbaye de Saint-Florent, et lui recommanda de sauver ces malheureux. Cet ordre, ou plutôt cette prière d'un chef expirant fut exécuté. Il est juste cependant de dire que Mme Bonchamps eut elle-même part à cette action généreuse. En 1815, M. d'Autichamp présida le collège électoral de l'arrondissement de Beaupréau et fut élevé à la dignité de pair de France. Il fit la campagne d'Espagne en 1823, comme commandant la première division du premier corps.

AUTICHAMP (MARIN-JEAN-JOSEPH-JACQUES DE BEAUMONT, vicomte d'), frère du précédent, est né en 1770, et entra au service à l'âge de quinze ans dans le régiment de mestre-de-camp. Major au commencement de la révolution, il émigra en 1790, et fit la campagne de 1792, comme colonel dans le corps des *hommes d'armes*, dont son oncle avait le commandement. Le vicomte d'Autichamp passa ensuite en Angleterre, et de là dans la Vendée, où il arriva après le désastre de Quiberon. Obligé de se retirer dans l'île de Jersey, il entra dans le corps des émigrés français envoyés en Portugal, et retourna en Angleterre après la dissolution de ce corps. Envoyé ensuite, par le comte d'Artois, dans les départements de l'Ouest, il servit sous les ordres de son frère Charles jusqu'au moment où ce dernier fut enfin obligé de déposer les armes. Sous le gouvernement consulaire, le vicomte d'Autichamp revint dans sa patrie, et fut nommé, en 1814, sous-lieutenant des gardes-du-corps avec le grade de maréchal-de-camp. En mai 1815, il se rendit d'abord en Angleterre, et alla ensuite se réunir à son frère, qui armait dans le Poitou en faveur du Roi. Après la seconde abdication, il fut chargé du commandement du département de la Vienne qu'il quitta pour la place de premier lieutenant de la compagnie de Noailles des gardes-du-corps du Roi. Il a été employé depuis à Cherbourg comme commandant une subdivision de la quarantième division militaire. M. le vicomte d'Autichamp est aujourd'hui gouverneur de Bordeaux.

AUTIÉ (JEAN-FRANÇOIS-ETIENNE), naquit à Vienneuve, le 13 juin 1771, et entra au service au commencement de la révolution. Des talents et du courage l'élevèrent bientôt au grade de capitaine. En l'an 3 il était attaché à l'état-major de l'armée des Pyrénées, et fut chargé d'aller porter à un général de brigade l'ordre d'attaquer Saint-Gément près de Rose. Le général décida qu'il est trop faible pour tenter cette entreprise; mais Autié ne doit retourner au quartier général qu'après la reddition de la place. Il s'adresse à un capitaine de grenadiers de ses amis, le brave Breda; et n'a point de peine à le déterminer de tenter ce coup de main. L'un et l'autre communiquent leur ardeur aux grenadiers, et, avec une centaine d'hommes, ils exécutent ce qu'un général n'avait osé entreprendre avec une brigade entière. Le 26 janvier 1797, étant aide-de-camp du général de brigade Menard (aujourd'hui retiré), Autié et le chef de bataillon Moranger, franchirent les premiers le pont de Carpendillo, défendit par deux pièces de canon, soutenues par trois mille Autrichiens, et contribua puissamment par son intrépidité à la prise

de cette position. Autié se distingua dans la campagne de l'an 6, à l'armée d'Helvétie, et ensuite dans les guerres du Nord. Nommé colonel du huitième régiment d'infanterie de ligne, il passa, en 1808, en Espagne, où il donna des preuves nombreuses de son intrépidité. Il termina ses exploits en perdant la vie, le 5 mars 1811, devant Cadix, à la bataille de Chicama, où les Français eurent à combattre contre des forces triples.

AUTRICK (LAURENT), officier d'ordonnance de Napoléon, fut du petit nombre de ceux dont la fidélité survécut à la fortune de leur bienfaiteur, et voulut lui dévouer, dans l'exil, la vie qu'il avait tant fois exposée pour lui dans les combats; après la seconde restauration, il suivit ce prince à Rochefort, et s'embarqua avec lui sur le *Belléophon*. Mais ces marques de dévouement importunèrent le gouvernement anglais et ne s'accordaient pas avec sa politique; on sépara, au moment du départ, Autrick de Napoléon, et on le fit transporter à Malte, avec Savary, le général Lallemand et plusieurs autres. (Voyez ces différents noms). On sait qu'ils s'échappèrent de leur prison; mais on ne craignait plus à cette époque de les voir réunis à Sainte-Hélène.

AUTROCHE (CLAUDE DESLOYES D'), homme de lettres, naquit à Orléans, le 1^{er} janvier 1744, et mourut le 17 novembre 1833. Le goût des beaux-arts lui fit entreprendre dans sa jeunesse le voyage d'Italie; et, après avoir parcouru les endroits les plus célèbres de cette contrée, il revint en France, se maria, et vécut retiré presque continuellement à sa campagne de la Porte, située à quelques lieues d'Orléans. C'est dans cette propriété, dont les embellissements avaient occupé une partie de sa vie, qu'il composa les traductions en vers de l'*Énéide* de Virgile, du *Paradis perdu* de Milton et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Les deux derniers de ces ouvrages ont été publiés en 1808 et 1810. On lui doit encore des traductions des *Odes* d'Horace, des *Poésies*, un *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne*, 1787, in-8°, et plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. M. d'Autroche avait une pitié profonde. Il l'a prouvée par la manière dont son testament est rédigé. Dans sa jeunesse, sa passion pour les lettres lui avait fait entreprendre le voyage de Férney; soit justice, soit crainte des dévots, qu'il devait connaître, il déclara à son retour, que ses entretiens avec Voltaire l'avaient rendu plus chrétien qu'il ne l'était auparavant.

AUVERGNE (THÉOPHILE-MALE-CORNET DE LA TOWN-D'), né à Carhaix (Finistère), le 23 novembre 1743; mort le 27 juin 1800, d'un coup de lance de hulaï, qui lui perça la tête à la bataille de Neubourg. Ce guerrier descendait de l'illustre maison de Bouillon. La légitimité de sa filiation fut contestée, mais un arrêt de la cour du parlement l'autorisa à en prendre le nom et les armes. Il était, dès sa jeunesse, idolâtre de la liberté. Ses parents, qui semblaient ignorer long-temps leur illustre origine, le destinèrent au métier des armes, qu'il aimait par instinct. Il fut placé très jeune à l'Ecole-Militaire, s'y distingua, et obtint la décoration que l'on accordait aux talents sous le nom de *croix-de-mérite*. A peine adolescent, il entra au régiment d'Angoumois, et contracta au milieu de ses camarades ces habitudes franches et généreuses qui distinguent le militaire français; mais, au milieu des camps, il consacrait tous ses moments de loisir à l'étude. Une application soutenue, une méthode constante et des recherches laborieuses le mirent au état de manier presque également la plume et l'épée. Auteur estimé des *Origines gauloises* et d'un *Glossaire en quarante-cinq langues*; il possédait presque tous les idiomes connus. Toutefois l'étude et les vertus sociales s'amoindrirent par un cœur né pour la gloire et les combats. Pendant la guerre d'Amérique, il servit sous

le duc de Crillon, qui commandait l'armée espagnole. Au siège de Mahon, il monta une frégate anglaise sous le feu de la mousqueterie et du canon de la place, et brûla les bâtiments mentionnaires de l'ennemi. Dans une sortie des troupes de la garnison, il contribua à repousser la tête de leur colonne. Après une action très vive, il revint jusques sous la batterie anglaise, chercher un soldat blessé, le relaya et le porta sur ses épaules, dans le camp espagnol; le roi d'Espagne voulant le récompenser de sa bravoure, lui envoya l'ordre de Catharava, avec une pension de mille francs qu'il refusa. La Tour d'Auvergne était capitaine lorsque la révolution éclata; il fut l'un des premiers volontaires de l'indépendance, et se dévoua à la défense du territoire français, servit sa patrie en héros, et ne voulait point accepter d'autre grade. Ce ne fut que comme le plus ancien capitaine, qu'il accepta le commandement de toutes les compagnies de grenadiers réunies sous le nom de *Colonne infernale*. Devant Saint-Sebastien, situé sur un rocher au milieu de la mer, il se jeta dans un esquif avec une seule pièce de huit. Arrivé sous la place, il fit que les Français ont amené toute leur artillerie; il s'écriait qu'il va réduire cette forteresse; le commandant ébranlé par cette assurance, lui répond : « Mais capitaine, vous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur la citadelle; faites-moi du moins l'honneur de la saluer, sans cela je ne puis vous la rendre. » La Tour d'Auvergne acquiesce à cette demande, se rend à son esquif et fait jouer la pièce de huit : la place lui répondit par une grêle de boulets; l'intrepide parlementaire retourne à la citadelle, s'en fait remettre les clefs. Il réunît les grenadiers à la colonne du centre, par la vallée de *Baitas*, gravit les montagnes, emporta les redoutes, et fait huit à neuf mille prisonniers. Après plusieurs marches forcées, il s'empara des belles bouderies d'Egny et d'Oberat, estimés 53 millions, et qui étaient défendues par des milliers de tirailleurs espagnols et les miquelets catalans. Son chapeau et son manteau, qu'il avait l'habitude de tenir sous son bras gauche en combattant, furent vingt fois criblés par le feu de l'ennemi, et jamais il n'était blessé : « Notre capitaine, disaient les grenadiers, a le don de charmer les balles. » Pendant qu'il se dévouait ainsi, on voulait le destituer comme noble; ses grenadiers s'opposèrent à cette injustice. Le glaive de la tyrannie ne pouvait balayer qu'un milieu de ses braves. « Dis à ton maître, répondit La Tour d'Auvergne au délégué d'un représentant qui le sommait de venir lui rendre ses hommages, que je ne fais la cour à personne, que je ne m'occupe d'autre chose que celui de combattre et de vaincre. » L'ennemi, dit-il, est tout-puissant comme la France, monces de mettre l'Espagne en fuite; je tiens que d'avance, je vais battre la charge. » L'armée française était en proie à la famine; quelques parties espagnoles venaient étaler aux yeux des malades des vivres en abondance; une rivière séparait, et il n'y avait point de bateau pour aborder l'autre rive. « Qui veut dîner me suive, » dit La Tour d'Auvergne; il se jeta à la nage avec ses grenadiers; ils s'emparèrent des vins d'Espagne et de tous les vivres, et les dévotement gémirent aux yeux des Espagnols. Un représentant du peuple lui vint un jour son escaut, lui offrait sa protection. « Vous êtes donc bien puissant, lui dit La Tour d'Auvergne, qui était dans le plus grand dénuement. Sans doute. — Eh bien, demandez pour moi... — Un bataillon ? un régiment ? — Une paire de souliers, » répondit le modeste capitaine. La guerre avec l'Espagne étant terminée, le vicaire qui ramenait La Tour d'Auvergne fut pris par les Anglais; ils arrachèrent à ses compagnons leurs cocardes tricolores : La Tour d'Auvergne indigné détache la

sienne, l'enfile jusqu'à la garde de son épée : « Que celui qui veut la prendre vienne la chercher, » s'écria-t-il avec une voix de tonnerre et un regard menaçant. Les Anglais se gardèrent bien de répondre à un défi aussi énergique. Après une captivité de dix-huit mois, il revint à son régiment, et apprend qu'on a disposé de sa place. On le paya en assignats; il était très pauvre, et le papier-monnaie étant tombé en désordre, ne pouvait lui faire un grand secours; le ministre de la guerre lui fit offrir quatre cents écus; il ne prit que 20 francs et dit : « Si j'ai de nouveaux besoins, je reviendrai. » Ce guerrier fut alors se renfermer dans le village de Pusey, avec une pension de retraite. Mais une circonstance qui eût été sans doute étrange à tout autre le ramena sur la scène du monde. Un homme de lettres (M. Liebrant) respectable par son âge et ses travaux, n'avait pour espoir et pour soutien qu'un fils de dix-huit ans, que la réquisition devait lui enlever; La Tour d'Auvergne apprend sa déplorable situation, il se présente au directoire, demande à remplacer le jeune homme, qu'il rend à son père, et part pour le corps auquel il était destiné. La Tour d'Auvergne avait alors 33 ans; des bords du Rhin devint le héros de ses exploits jusqu'au traité de Campo-Formio, après lequel il se retira dans ses foyers, qu'il quitta bientôt pour rejoindre en Suisse ses anciens compagnons d'armes; l'entrée des Français dans Zurich, et l'affaire du Paradis ajoutèrent de nouveaux lauriers à sa gloire, mais sa santé affaiblie le força à quitter le service. La honte des armes l'arracha encore à sa retraite; mais toujours modeste, il se traitait comme les drapeaux sans vouloir d'autre distinction que celle de son ancien grade de capitaine. Bonaparte lui en accorda une qu'il ne put refuser; il le proclama le *premier grenadier de France*. Ce titre fut accompagné d'un sabre d'honneur; et il ne voulut pas s'en parer avant de l'avoir épousé contre les trinités. La Tour d'Auvergne termina sa carrière sur les hauteurs d'Oberhausen, à l'âge de cinquante-sept ans; un coup de lance perça sa tête magnanime. Ses dernières paroles furent celles-ci : « Je meurs satisfait, je désire terminer ainsi ma vie. » Il fut enterré, lui, son colonel et vingt-sept officiers de son régiment; à la même place où il avait été frappé, et par une conformité remarquable de destins, les deux que Turenne et son petit-neveu foulèrent en vainqueurs, prêté à leur cendre une asile respecté. Sur la demande spontanée et animée de ses camarades, le cœur de La Tour d'Auvergne fut placé dans une urne, et porté par un fourrier, à la tête de la compagnie; à chaque appel, le sergent commençait par le nom d'illustre, et le fourrier répondait : *mort au vainqueur d'honneur*. Le 166^e régiment est encore en possession de cette glorieuse relique. L'armée porta son deuil pendant trois jours. Au moment où me restés furent déposés dans la tombe, un grenadier retournant son corps d'armée, il fut le placer comme il était de son vivant, fait sans lajeter face à l'ennemi. Le *Moniteur*, en rendant compte des *Origines gauloises*, avait dit que l'auteur était un des plus anciens de l'armée, dont il retraçait si bien les brillantes qualités. La Tour d'Auvergne s'empresst de publier : « qu'il s'était soufi que d'une banquette bâtarde de la maison de Bonillon. » La Tour d'Auvergne semblait avoir hérité des talents et des vertes d'un maréchal de France; il est le même bonté, l'âme simple et sincère; avec une fermeté de caractère qui ne se démentit jamais; la ressemblance même de leurs traits fut frappante. Il ne lui manquait que le commandement d'une grande armée, pour obtenir dans la guerre autant de gloire que son aïeul. Le nom de La Tour d'Auvergne, dit l'auteur de l'éloge, historique placé en tête des *Origines gauloises*,

• rappelle Turenne; mais, si l'on faisait le parallèle de ces deux héros, je ne sais si l'on ne donnerait pas la préférence à *La Tour-d'Auvergne*. Turenne fut battu à Mariendall, à Rhétel, à Cambray; « La Tour-d'Auvergne ne le fut nulle part, et il était quelque chose de plus qu'un capitaine, lorsqu'il commandait huit mille grenadiers à Turin; renne changea de parti; La Tour-d'Auvergne fut fidèle à la république; entraîné par la duchesse de Longueville, opposée à la cour, Turenne voulut séduire les troupes qu'il commandait en Alsace; de général du roi de France, il devint lieutenant du général espagnol Estevan de Gamarri; « La Tour-d'Auvergne, lorsque tous les officiers nobles quittaient leur corps, resta ferme sous son drapeau; Turenne sauva la reine-mère et son ministre par le combat de Blenheim; La Tour-d'Auvergne sauva la république dans vingt combats; Turenne fut tué d'un boulet de canon; La Tour-d'Auvergne reçut la mort d'un coup de pique. »

AUVRAY LOUIS-MAURIS, préfet et maréchal-de-camp, est né le 12 octobre 1762. Son père, secrétaire de l'intendance de Paris, le fit travailler chez un procureur qu'il quitta au commencement de la révolution pour entrer dans la garde nationale soldée de Paris. Lieutenant dans ce corps, il passa dans la ligne, devint chef de bataillon dans la 104^e demi-brigade, et enfin colonel dans la 40^e. Au commencement du mois de brumaire an 8, il se trouvait au dépôt de ce corps au Mans avec deux-cent cinquante conscrits, lorsqu'il fut attaqué pendant la nuit par quinze cents chouans, commandés par le général Bourmont. Auvray échappa à ce danger, et parvint à opérer sa retraite sur Beaumont-le-Vicomte, sans avoir éprouvé d'autre perte que celle de trois chevaux qui lui furent enlevés par le chef des chouans. Cet événement donna à Auvray une telle considération dans le pays, que les habitants demandèrent pour lui la place de préfet du département de la Sarthe; il l'obtint peu de temps après, l'administra pendant plusieurs années, et refusa de siéger en 1802 au corps législatif. Il était depuis quelque temps sans emploi lorsque les Bourbons rentrèrent en France en 1814. Le roi lui accorda alors la croix de chevalier de Saint-Louis et le brevet de maréchal-de-camp. On doit à M. Auvray la *Statistique du département de la Sarthe*, un des meilleurs ouvrages de ce genre.

AUVRAY (J.-A.), proviseur du collège royal de Henri IV, chevalier de la légion d'honneur, a publié un *Lexique français-latin, à l'usage des bassez classes, offrant à l'élève des commençants le radical et la terminaison des temps primitifs des verbes, etc.*, in-8°, 1823. Cet ouvrage, adopté par l'université, a eu plusieurs tirages.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE N.), né à Besançon en 1736, professeur de droit français à l'université de cette ville. Il est auteur d'observations sur les juridictions anciennes et modernes de sa ville natale, de projets de fontaines publiques, et de *Mémoires historiques et critiques sur les écoliers et sur la navigation du Doubs*. Tous ces ouvrages sont imprimés; il est mort en 1802.

AUZAT (N.), mort en 1816, est auteur de *Recherches sur l'Albion de Bonaparte*, in-8°, 1812. Ses humbles recherches ont été couronnées par l'Académie française.

AUZIB. (EMMAN.), chirurgien-dentiste, mort à Lyon en 1791, a publié une *Théorie d'odontologie*, Lyon, 1791.

AUZOU (née DESMAREZ-MME), a étudié la peinture dans l'école de M. Regnaud, membre de l'institut; elle est auteur d'un grand nombre de tableaux de genre; exécutés avec autant de goût que

de précision; dont elle embellit depuis plus de vingt ans les expositions du Louvre. Parmi ses différents ouvrages, on distingue plusieurs sujets de *Daphnis, la Sollicitude maternelle, le Premier sentiment de la coquetterie; une Bonne qui raconte à un enfant des histoires de rocamants; les Adieux de Boucicault à Mlle de Beaufort; Dinomache, mère d'Alcibiade, pleurant sur les cendres de Clinias, son époux; l'Amour dissipant les avarices*; et un grand nombre d'autres jolis sujets remplis de grâces et d'expressions. Mme Auxou a peint beaucoup de portraits, tels que ceux de M.M. Picard, de Volnay, du comte de Byezynsky et celui de Mlle sa sœur. On se rappelle aussi son tableau représentant l'impératrice Marie-Louise, avant de quitter sa famille, distribuant ses diamants aux archiducs et archiduchesses; ses frères et sœurs.

AUZOUX (LOUIS-THOMAS-JEAN) docteur en médecine, professeur particulier d'anatomie, naquit au village de Saint-Aubin d'Ecrville, dans le département de l'Eure. Son enfance fut marquée par un goût tout particulier pour l'étude de la médecine. Au sortir du collège, ses parents l'envoyèrent à Paris où il fut reçu docteur en 1822. La difficulté d'étudier l'anatomie, les dégoûts qui en paraissent inséparables, lui suggérèrent dès les premières années de ses études médicales, l'heureuse idée d'imiter en relief toutes les parties du corps humain. Après des essais long-temps répétés, de grandes dépenses, il est parvenu à construire un homme artificiel de grandeur naturelle dont toutes les parties peuvent se démontrer pour ainsi dire une à une; dont vers lequel depuis plusieurs siècles les anatomistes les plus distingués avaient inutilement dirigé leurs recherches. Toutes les académies ont fait le plus grand éloge de ce travail; elles n'ont pas hésité à le mettre au-dessus de tout ce qui avait été fait jusqu'alors, et lui accordent l'honneur de donner à la France l'avantage de surpasser les autres pays dans l'art des imitations anatomiques; ces préparations, que l'on pourrait appeler *mimanthropiques* ont l'avantage de simplifier l'étude de l'anatomie, de construire un grand nombre d'élèves aux accidents causés par un séjour prolongé dans les amphithéâtres de dissection, de permettre d'étudier l'anatomie dans tous les pays; et enfin de mettre les gens du monde à même d'avoir des idées générales sur l'organisation de l'homme. L'importance de ce travail fut si bien sentie, que plusieurs gouvernements en achetèrent pour leurs établissements publics. M. Auxoux prépara un grand travail destiné à représenter la femme à toutes les époques de la grossesse; en même temps il s'occupe de former une collection de cas pathologiques qui est impatientement attendue. On connaît de lui plusieurs mémoires intéressants. Il fait sur ces préparations artificielles un cours d'anatomie à l'athénée royal, où se trouvent un grand nombre d'auditeurs; qui ne comptent pour rien les titres et les dignités, viennent prendre une connaissance de la structure du corps humain; connaissant qu'il jusqu'alors était restée aux écoles de médecine.

AVARAY (EUSTACHE, duc d') chevalier des ordres du Roi, pair de France, lieutenant-général, etc., était, avant la révolution, maître de la garde-robe de Monsieur; depuis Louis XVIII. En 1789 député aux états-généraux pour la noblesse d'Orléans, il proposa de publier la déclaration des droits du citoyen, et même temps qu'on votait des droits de l'homme, et signa ensuite toutes les protestations de la minorité contre les décrets de l'assemblée constituante. Peu de temps après, M. d'Avaray émigra, et au retour des Bourbons en 1814, il fut nommé maître de la garde-robe du Roi. Par ordonnance du 17 août 1815, il a été élevé à la dignité de pair de France avec le titre de duc. Au commencement de 1816, il entra dans le conseil d'administration de l'hôtel royal des Invalides.

lides; mais il a cessé depuis d'en faire partie. M. le duc d'Avary est gouverneur de la dix-neuvième division militaire, et maître de la garde-robe honoraire du Roi, M. le marquis d'Avary, son fils, l'ayant remplacé dans ces dernières fonctions.

AVARAY (ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS, comte d'), fils du précédent, servait comme colonel du régiment de Boulonnais, avant la révolution. Monsieur, qui avait en lui une entière confiance, le chargea des préparatifs de son voyage, et des dispositions nécessaires pour sa sortie du palais du Luxembourg, lorsqu'il prit la résolution d'émigrer. Le comte d'Avary, muni de passeports sous d'autres noms, accompagna le prince dans sa fuite, et le sauva par sa présence d'esprit d'un grand danger, en déterminant le postillon d'Avesne, nommé Lajeunesse, à les conduire jusqu'à Mons, sans passer par Maubeuge où ils avaient tout à craindre s'ils avaient été obligés d'y coucher. Tous deux passaient pour Anglais. Le comte d'Avary persuada à Lajeunesse qu'une de ses sœurs, dangereusement malade à Soissons, ne voulait recevoir de secours que d'un médecin de Mons en qui elle avait une entière confiance, et qu'il était urgent pour la sauver, d'emmener de suite ce médecin. L'humanité et quelques pièces d'or firent tout braver au postillon, qui leur fit tourner Maubeuge, et parvint non sans difficulté à leur faire gagner la frontière. Ces détails et beaucoup d'autres sont consignés dans la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblenz*, écrite par Louis XVIII et publiée en 1823. Ce service important valut au comte d'Avary la place de capitaine des gardes du roi. Après la mort de Louis XVII, il accompagna Louis XVIII et remplissait auprès de lui les fonctions de ministre et de maître de la garde-robe. Constaté depuis long-temps d'un mal incurable, qui s'aggravait encore par l'humidité du climat de l'Angleterre, il fut obligé d'obéir aux pressantes instances du Roi, et d'aller respirer un air plus pur dans l'île de Madère; la mort l'y atteignit bientôt, en 1810. La douleur du Roi fut inexprimable. Pour en adoucir l'amertume, il s'occupa d'orner de ses plus touchants souvenirs le tombeau de celui qu'il se plaisait toujours à nommer son ami. Il composa lui-même son épitaphe, et la fit graver sur un marbre, qu'il envoya à Madère. Mais le duc d'Avary avait témoigné, dans son testament, le désir que sa dépouille mortelle ne restât pas toujours en pays étranger. Aussitôt après la restauration, Louis XVIII s'occupa de satisfaire au vœu de son fidèle compagnon d'infortune. Les troubles du Portugal s'opposèrent pendant les premières années à cette religieuse résolution. Enfin des moments plus calmes ont permis de l'exécuter. S. M., quelques mois avant sa mort, avait ordonné à son ministre de la marine d'envoyer à Madère au bâtiment de l'état pour rapporter en France le cercueil et la pierre tumulaire. La gabarre la *Nautica*, commandée par M. de Puyferre, a été chargée de cette commission. S. M. T. F. a montré dans cette occasion toute la bienveillance d'un fidèle allié des Bourbons. Le gouverneur, l'évêque et le clergé de Madère ont rivalisé d'empressement; l'inhumation a été faite avec la pompe et toutes les solennités militaires et religieuses convenables à la circonstance et aux personnes. Le bâtiment chargé de ces tristes et précieuses reliques arriva à la fin de 1824, et fut déposé peu de temps après, dans la sépulture particulière de sa famille, au château d'Avary, où on lui érige un monument. Louis XVIII a autorisé sa famille à placer dans ses armes l'écu de France avec cette devise, *Durum flecti potius iter*.

AVARAY (N. marquis d'), frère du précédent, a été, en 1815, officier dans les chevaux-légers; il est maintenant lieutenant-général et a succédé à son père, en qualité de maître de la garde-robe du Roi.

AVELLONI (FRANÇOIS), auteur dramatique italien, né à Vérone en 1756, fut d'abord comédien ambulante. Une actrice charmante, pleine d'esprit et de talent, à laquelle il associa son sort, le décida à renoncer à une carrière dans laquelle il n'était pas heureux; de comédien il se fit auteur; et, guidé par les conseils de sa femme, il débuta par quelques pièces qui furent applaudies par un public auquel le merveilleux plaît encore plus que le beau. Donné d'une très grande facilité, ses productions se succédèrent avec une telle rapidité, qu'en peu d'années, il fit jouer plus de quarante pièces sur les différents théâtres d'Italie. A l'exception de deux comédies, qui ne sont pas sans mérite, Avelloni n'a composé que des drames. Sa diction forte et ampoulée, propre au genre sombre et terrible qu'il a adopté, a procuré à ses productions un succès de vogue, mais réprouvé par toutes les personnes de goût; ce sont en général de véritables mélodrames. Sa meilleure pièce, *Julia Willmet* ou *Fassassin*, a été composée en quinze jours, et le cinquième acte en une seule nuit. Elle est imitée de deux pièces espagnoles de Jovellanos. Avelloni a célébré les actions d'Henri IV; il a partagé la vie de ce prince en trois parties, et en a composé trois drames, dans lesquels il a réussi à peindre avec vérité les mœurs du temps, la valeur, la loyauté et le noble caractère du héros; mais il n'a pas eu le même bonheur en représentant ses vertus privées; il n'a pu saisir la bonté d'âme, la franchise et la simplicité du bon Béarnais, du père de son peuple. Les comédies d'Avelloni, intitulées *la Lanterne magique*, et *Mauvais tête et bon cœur* (Mal génie e buon cuore), manquent de cette gaieté, de ce bon goût et de ce *vis comica* qui abondent dans nos chefs-d'œuvre et qu'on trouve dans quelques poètes italiens. Avelloni cependant a su leur donner quelque intérêt par le contraste piquant des mœurs de la nature et de celles de la société. Son style est en général animé, ses portraits sont bizarres mais fortement traités, ses situations sont souvent intéressantes et plus souvent encore forcées. Trop d'événements à la fois entravent la marche de ses pièces. Malgré leur nombre et le succès dont elles ont joui, elles n'ont pas mis Avelloni dans l'aisance. Ce poète vivait encore il y a quelques années; on lui avait donné le surnom de *Postino*.

AVENAY ou AVENAI DE VILLAINAY (d'), général de brigade, né à Avenay, près Caen, département du Calvados, en 1773. M. d'Avenay était d'une famille noble, il entra très jeune dans un régiment de cavalerie, dans lequel servait M. Savary, (duc de Rovigo). N'ayant point émigré, il obtint un prompt avancement au commencement de la révolution. Il était lieutenant-colonel lorsqu'il fut obligé de quitter le service comme noble, en 1793; il se retira à la campagne chez son père, et il ne vint au service qu'en 1801. Rebuté alors, par la protection de son ancien camarade, le duc de Rovigo, et par une faveur toute particulière, le commandement du 6^e régiment de cuirassiers. Devenu général de brigade, il fit avec distinction la campagne de 1808, en Espagne. Il fut envoyé en Italie l'année suivante, et le lendemain de son arrivée, il eut la cuisse emportée par un boulet de canon, en faisant une reconnaissance. L'auteur de cette note a vu une lettre fort gaie que le général d'Avenai écrivit sur son lit de douleur, à Mme Henri de Magnerville, sa sœur. Peu de jours après, il mourut des suites de sa blessure.

AYERDY (CLÉMENT-CHARLES-FRANÇOIS de l') et selon d'autres, DELAVANTY, ancien ministre des finances, naquit à Paris en 1720, et s'éleva par des talents réels, à la place de conseiller au parlement. Une probité intacte, un grand désintéressement et surtout l'amour du bien formaient la base de son caractère; mais ses qualités, quelque estimables

qu'elles soient, ne lui auraient pas fait conférer le contrôle général des finances sans la protection de Mme de Pompadour; ce fut la cause de ses malheurs. Trop faible pour s'opposer au système de déprédation qui entraînait alors la monarchie vers sa perte, il ne put empêcher ni le monopole des grains, ni les établissements funestes des entrepôts de Jersey et Gernsey, non plus qu'une foule de mesures désastreuses suggérées, à un gouvernement imprévoyant, par des dilapidateurs. Le nom de cet homme d'état rappelle le souvenir de M. d'Argenson, qui osa faire paraître en 1767, des observations sur le gouvernement. Il était avec raison partisan des abonnements que quelques provinces faisaient pour la perception des impôts, il voulait généraliser cette mesure; il s'adressa au roi, qui, suivant l'usage, le renvoya au contrôleur général (c'était alors M. de l'Averdy); ce ministre ne pouvant répondre à des raisons qui étaient sans réplique, lui dit : *Que deviendront les receveurs-généraux? M. d'Argenson réparaît avec l'enthousiasme du sentiment : Si l'on trouvait le moyen d'empêcher le crime, vous seriez apparemment inquiet du sort des bourgeois...* De l'Averdy se mit bientôt en butte à la haine d'un courtisan et à celle du peuple pour avoir voulu empêcher le mal et pour n'avoir pas réussi. La nation oublia qu'elle lui devait la liberté du commerce des grains, le libre exercice de toutes les professions, et l'établissement de la caisse d'amortissement, etc. Les flatteurs qui, à son avènement au ministère, avaient dénaturé son nom en celui de *Della-Verdy*, afin de lui donner une origine noble, furent les premiers à plaisanter sur cette origine et à critiquer son opération. On déversa le ridicule sur le bien même qu'il avait fait. Enfin, après avoir tenu le portefeuille pendant cinq ans, il fut remercié, et se retira à Gambais, près de Monfort-l'Amaury, où l'étude le consola de sa disgrâce. De l'Averdy était membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Avant sa retraite il avait publié : *Code pénal*, 1752; il fit paraître depuis : *De la pleine souveraineté du roi sur la province de la Bretagne*, 1765; *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*; *Expérience de Gambais, sur les blés noirs ou carés*, 1788; enfin *Tableau général raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le Recueil des mémoires de l'académie des inscriptions, depuis sa naissance jusques et compris 1788*; Paris, 1791, in-80. Les occupations paisibles de M. de l'Averdy auraient dû le mettre à l'abri des malheurs de la révolution; mais la haine injuste dont il avait été l'objet trente ans auparavant, le poursuivait encore en 1794. Arrêté comme ayant eu part aux monopoles exercés sous son ministère, et comme l'un des auteurs de la famine de 1789, en faisant jeter des grains dans l'un des bassins de son parc de Gambais, il détruisit facilement ces accusations ridicules, mais il n'en fut pas moins condamné à la mort par le tribunal révolutionnaire. Ce vieillard respectable, véritable philosophe, entendit sa sentence avec calme, et la subit avec fermeté. Il eut même le courage en allant au supplice, de consoler un de ses compagnons d'infortune.

AVERSBERG-TRANSTON (CHARLES, prince d'), feld-maréchal-lieutenant autrichien, né dans le mois d'octobre 1750, entra de bonne heure au service, et y acquit la réputation d'un des meilleurs officiers de l'armée impériale. Envoyé, en 1792, à Dresde et à Berlin pour y annoncer le couronnement de François II, il passa, l'année suivante, dans les Pays-Bas, et fut pris par les Français, qui étaient alors maîtres de ces provinces. Dumouriez venait de livrer aux Autrichiens le ministre de la guerre Beurnonville et les commissaires de la convention envoyés près de lui. Par décret du 14 avril 1793, la convention ordonna que le prince d'Aversberg serait retenu prisonnier pour leur servir d'otage; il resta

en France jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut échangé. Dans la même année, il reçut l'ordre de se rendre en Pologne pour y recevoir le serment de fidélité des habitants de la partie de ce pays, devenus sujets d'Autriche, par suite du démembrement; et à son retour, il fut nommé capitaine de la garde des Trabans. Pendant la campagne de 1805, il commandait la ville de Vienne, et avait reçu l'ordre de brûler les ponts sur le Danube à l'approche de l'armée française. Trompé par Murat, qui lui fit entendre que la paix était certaine, il négligea cette mesure, et fut, pour ce fait, traduit devant une commission militaire après la bataille d'Austerlitz. Le prince d'Aversberg, dégradé et dépouillé de tous ses ordres, excepté de celui de la Toison d'or, fut en outre condamné à la détention; mais l'empereur adoucit cette peine et la commua en celle de l'exil. Il vivait tranquille dans ses terres, lorsqu'en 1809, il obtint la faveur d'être employé, mais dans un grade inférieur à celui qu'il possédait. Jaloux de rétablir sa réputation, il se battit en désespéré, et tomba de nouveau au pouvoir des Français à la bataille de Wagram.

AVICE (le baron), maréchal-de-camp, entra au service long-temps avant la révolution, et fut nommé capitaine en 1792. Employé aux armées du Nord, du Rhin, de la Vendée et d'Italie, il fit preuve de valeur dans différentes actions, notamment à la prise des lignes de Wissembourg, où il s'empara de la redoute de Berchem, à la reprise du fort de Kehl, en l'an 5, et au passage du Mincio, en l'an 9. En 1811, Avice fut élevé au grade de général de brigade, passa à l'armée d'Espagne, et fut ensuite employé dans le troisième corps de cavalerie de la grande-armée. Général de division, en 1813, il reçut, le 23 août 1814, la décoration de commandeur de la légion d'honneur, avec trente-six officiers généraux, et celle de chevalier de Saint-Louis. Après la campagne de 1815, pendant laquelle il était chargé d'un commandement dans l'intérieur, il fut mis à la retraite.

AVILA (don Juan d'), député aux cortès en 1814, fut du nombre des serviles les plus prononcés de cette assemblée. Lorsqu'on discuta le projet de donner une constitution à la nation espagnole, il prononça un discours non moins remarquable par la fausseté des raisonnements que par la bassesse des sentiments : « Un tel acte, dit-il, imposerait des bornes à l'autorité royale; mais le peuple a'est armé pour soutenir les droits de Ferdinand; or, les droits de Ferdinand sont devenus les siens; » donc chercher à limiter les droits du roi, c'est attaquer les droits de cette nation. » On se persuade difficilement qu'un homme chargé de défendre les intérêts du peuple soit assez déhonté pour les sacrifier aussi légèrement, et qu'après avoir exercé long-temps la profession d'avocat, il raisonne assez mal pour s'appuyer d'arguments aussi pitoyables, dans une réunion d'hommes éclairés. Le ridicule dont ce discours couvrit d'Avila l'obligea de donner sa démission; mais il n'avait pas pris en vain la défense du despotisme : la faveur de Ferdinand VII et des dignités dans la magistrature le consolèrent du peu de succès qu'il avait obtenu à la tribune.

AVISSE (N.) poète et professeur de grammaire, quitta la France très jeune, et, guidé par l'espoir de s'enrichir et d'acquérir des connaissances, il visita les côtes d'Afrique. La perte de la vue le contraignit à retourner dans sa patrie, et par le secours d'un lecteur, il acheva ses études. Avisse avait alors dix-huit ans. Il s'occupa ensuite de poésie, et composa plusieurs fables, ainsi qu'une comédie intitulée *la Ruse d'aveugle*, qui a eu plus d'imitateurs que de succès. Après sa mort, arrivée au commencement du dix-neuvième siècle, ses productions ont été réu-

nies par M. Dampierre, et publiées au profit de sa veuve. Avoine avait vécu pauvre, ne possédant pour exister qu'une place de professeur de logique et de grammaire à l'institut des aveugles, créée par M. Haüy, et qui lui rapportait 800 francs par année. Le premier consul Bonaparte vint au secours de cet infortuné, qui lui avait adressé une demande en vers, tout-à-fait originale, où se trouvait ce passage :

Il était plaisant, ce boulanger farouche,
Qui ne sourit que les jours de paiement,
Et qui permet que mon malheur le touche
Quand il a touché mon argent.
Jeune et sage héros, ne crois point que je raille,
Je serais homme à l'envoyer ma taille,
Dans la douleur qui m'accable aujourd'hui:
Je m'adresse au consul suprême;
Eh bien ! j'écrirais à Dieu même,
Si la poste allait jusqu'à lui.

AVOYNE-CHANTEREYNE (Victor), conseiller à la cour de cassation, membre de la chambre des députés, est né le 22 juin 1762. Avant la révolution, il exerçait la profession d'avocat à Paris, et fut l'un des électeurs de cette ville en 1789. Avoine-Chantereyne devint successivement procureur de la commune de Cherbourg, administrateur et procureur-syndic du département de la Manche, membre du district de Cherbourg, et président de l'administration municipale de cette ville. Nommé ensuite substitut-rapporteur du procureur-général près la cour d'appel de Caen, et sous le gouvernement impérial, premier avocat-général près le même tribunal, il fut élu en 1813, membre du corps législatif. Envoyé à la chambre des députés par le département de la Manche, il s'opposa, dans la session de 1814 à 1815, au projet de loi sur la liberté de la presse, présenté par M. Raynouard, et prononça à cet effet un discours moins remarquable par la solidité des raisons, que par un dévouement absolu aux volontés ministérielles. Rapporteur de la commission des pétitions, il proposa l'ordre du jour sur celle des libraires Dento, Maroguin et Chaumerot, détenus pour avoir vendu une brochure tirée du *Moniteur* de 1796, laquelle contenait des pièces injurieuses à la personne de Louis XVIII. Dans la même session, il proposa une amélioration dans le code criminel, pour surseoir aux jugements prononcés par suite de faux témoignage. Enfin il vota pour la réduction des membres de la cour de cassation, et ne put donner de meilleures raisons de son opinion que la volonté du Roi. M. Avoine-Chantereyne avait manifesté des principes trop conformes au nouvel ordre de choses pour ne pas mériter la faveur du gouvernement royal. Dans le mois de novembre 1814, il reçut la croix de la légion d'honneur, devint président de la cour royale d'Amiens, et fut chargé de présider, en 1815, le collège électoral de l'arrondissement de Cherbourg. Nommé membre de la chambre des députés par le département de la Manche, il vota, dans la session de 1817 à 1818, pour la contrainte par corps, même contre les septuagénaires. On dut être étonné qu'il prétendit par là donner une garantie au commerce et à la propriété, lorsqu'on se rappelait que, dans la séance du 17 octobre 1814, il avait proposé la prorogation pendant un an, des délais accordés par la loi du 6 brumaire an 5, aux militaires et aux employés des armées, relativement aux actions de leurs créanciers sur leurs biens immeubles. Une semblable loi, juste en temps de guerre, était un véritable attentat aux droits de la propriété pendant la paix. Dans la session de 1818 à 1819, M. Avoine-Chantereyne parla sur différents objets, relatifs à la responsabilité des ministres, au budget de la marine, aux contributions indirectes, etc. Chargé par la commis-

sion des pétitions de faire un rapport sur celle que les étudiants en droit avaient adressée à la chambre à l'occasion de la destitution de M. Bavoux, professeur distingué sous tous les rapports, il s'éleva contre les désordres qu'avait provoqués cette destitution, soutint que l'examen de la conduite de M. Bavoux appartenait au gouvernement et non à la chambre, et conclut pour le rejet de la pétition. Cette affaire fit beaucoup de bruit, et finit comme tant d'autres, par être oubliée; mais M. Avoine fut nommé l'année suivante, conseiller à la cour de cassation. En 1820, il vota en faveur du nouveau système électoral, et pour les lois suspensives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse. M. Chantereyne, constamment appuyé par les ministres, dont il est lui-même un des plus fermes soutiens, n'a pas cessé de faire partie de la chambre, et a constamment voté avec le centre : aussi trouve-t-il le moyen d'obtenir des places et des faveurs pour une clientèle tellement nombreuse, qu'un biographe porte à soixante-onze les nominations qu'il a fait faire. En 1825, il a été l'un des partisans du renouvellement septennal, et s'est assuré de cette manière le droit de se présenter long-temps à la tribune; heureusement, a dit un écrivain de cette époque, il ne bégaye pas, et n'est pas un homme à manger la moitié de son nom. M. Avoine a eu le malheur de perdre un œil. Cette circonstance a donné lieu à l'auteur que nous citons de faire un rapprochement très piquant entre lui et deux hommes célèbres, Philopémen et Le Camoëns. Le dévouement de ce député au ministère lui a valu récemment la croix d'officier de la légion d'honneur.

AVRIGNY (CHARLES-JOSEPH L. LÉILLARD D') poète et censeur royal, naquit vers 1760, à la Martinique, qu'il quitta jeune encore. Étant venu en France, il habita pendant quelque temps Montpellier, et se fit connaître de bonne heure par plusieurs productions : en vers : la première qu'on cite de lui est la prière de *Patrocle à Achille*, sujet proposé en 1789 par l'académie française, qui n'accorda le prix à aucun des concurrents, mais qui fit une mention honorable de la pièce de d'Avrigny. En 1789, il composa, pour l'Opéra comique, *les Brouilleries*, musique de Lebreton. Son mariage avec Mlle Renaut aînée, une des plus célèbres chanteuses de l'Opéra comique, l'attacha à ce théâtre ; pour lequel il composa plusieurs opéras. Il en a fourni également au Vaudeville ; les uns et les autres ont été applaudis du public ; mais il est probable qu'elles n'obtiendraient pas aujourd'hui le même succès. M. D'Avrigny publia différentes pièces de poésie lyrique pour chanter la république. Devenu chef de bureau au ministère de la marine, sous le gouvernement impérial, il célébra les exploits de la grande armée, le mariage de Napoléon et la naissance du roi de Rome. Après la chute de l'empereur Napoléon, il cessa d'être employé à la marine, mais il fut chargé de la censure des pièces de théâtre, tristes fonctions, dont il ne s'acquitta pas toujours avec le même bonheur, malgré l'esprit conciliant dont il était doué. Sa place de censeur n'empêcha pas M. d'Avrigny de continuer ses travaux littéraires. En 1819, il donna au Théâtre-Français *Jeanne d'Arc à Rouen*, tragédie qu'un mérite réel, le jeu admirable de Mlle Duchesnois, et le sujet, entièrement national, lui ont fait réussir. Cette pièce, le plus beau titre littéraire de d'Avrigny, fut sa dernière production ; une attaque d'apoplexie l'enleva à la censure et aux lettres, le 17 septembre 1823, dans un âge où l'imagination n'est pas entièrement éteinte, et où l'on peut encore cultiver la littérature avec succès. Ce poète s'était présenté différentes fois au fauteuil académique ; il avait souvent réuni beaucoup de voix, mais inutilement, en sa faveur.

La plupart de ceux qui ont obtenu la préférence avaient moins de titres littéraires que d'Avrigny, dont la flexibilité était au moins égale à celle de ses contemporains : il a trouvé des chants pour toutes les époques et des éloges pour tous les gouvernements. Ses odes à la louange de l'empereur Napoléon ne manquent ni d'élevation ni d'élégance, et elles auraient peut-être plus de mérite si une flatterie outrée n'en eût obscurci les beautés. Le poème de la *Naviga-tion moderne*, ou le *Départ de Lapeyrouse*, est écrit dans un style à la fois correct et poétique. Le *Tableau historique du commencement et des progrès de la puissance britannique dans les Indes-Orientales*, inséré dans l'*Histoire de l'empire du Mysore*, par M. Michaud, fait regretter que d'Avrigny ne se soit point livré à ce genre ; c'est un des morceaux d'histoire les plus estimés que nous possédions. Au reste, les premières productions de l'auteur de *Jeanne-d'Arc* ne peuvent être comparées aux dernières ; son talent avait singulièrement grandi dans les derniers temps : Rivarol l'avait critiqué avec justice, et le jury des prix décernaux, sous le gouvernement impérial, avait confirmé son jugement, en parlant ainsi des poésies nationales du créole : « On y trouve du talent et de l'imagination, des idées heureuses et beaucoup de strophes bien écrites ; mais la verve, le mouvement, les rapprochements inattendus et la pompe de style qu'exige le genre lyrique ne s'y montrent pas assez. » D'Avrigny a du reste un grand mérite, c'est de n'avoir point choisi des sujets étrangers à l'histoire de France. Il est un des premiers, après Voltaire, qui ait osé célébrer les hauts faits de nos héros. Cet exemple a trouvé des imitateurs ; il en aura davantage encore, lorsque le temps aura éteint les passions. Les annales de notre révolution, si fécondes en événements prodigieux, fournissent à l'historien et au poète français les matières les plus dignes d'être transmises aux races futures par les muses de l'histoire, de la tragédie, et même de l'épopée.

AVRIL (N.), servait, en 1793, avec Manuel-Grammont, dans l'armée révolutionnaire commandée par Ronsio. Après le supplice du général en chef et la dissolution de l'armée, Avril fut employé dans son grade de général, et fit, à la tête d'une division, la guerre dans les départements de l'Ouest, depuis 1796, jusqu'à la pacification définitive, en 1800. Peu de temps avant cette époque, il avait obtenu, aux Forges de Cossé, un avantage signalé sur les chouans. Sous le gouvernement consulaire, il fut nommé commandant d'un des départements de la onzième division militaire, et reçut, en 1804, la décoration de la légion d'honneur. En 1808, il commanda, en Portugal, une colonne de quatre mille hommes qu'il dirigea sur Cadix. Il eut ordre d'arrêter sa marche, et d'occuper provisoirement les villes d'Estremoz et d'Evora, dont il eut beaucoup de peine à contenir les habitants insurgés. Le 25 juin, avec trois compagnies du quatre-vingt-sixième régiment, cinquante dragons et une pièce d'artillerie, il s'empara de vive force de la ville de Villa-Viciosa qui s'était révoltée, et ne fut point, malgré les lois de la guerre, livrée au pillage. En 1812, il eut le commandement de la quatrième cohorte des gardes nationales du premier ban, et présenta à l'empereur le vœu de sa troupe d'être incorporée dans l'armée de ligne pour prendre une part plus active à la défense de la patrie. En 1814, le général Avril fut décoré de la croix de chevalier de Saint-Louis, et ne figura plus depuis 1815 dans les cadres de l'armée.

AVRIL (JEAN-JACQUES) né à Paris en 1756, a gravé le combat des *Horaces* et des *Curiaces*, *Phélope* et *Ulysse* ou la *Pudeur*, *Coriolan* et *Vénus*, etc. grandes estampes d'après M. Le Barbier, *Gothardine II voyageant dans ses états*, en 1787, d'après

M. de Meys, beaucoup d'autres estampes d'après Rubens, Vermet, Vander-Meulen, Villa le fils, etc. — *Avril fils*, aussi gravure, a publié diverses estampes, entre autres la *Camadama*, gravée d'après le beau tableau de Drouais.

AVRIL (N.) était, en 1789, administrateur dans la partie des domaines, municipalité de Paris, et fut, en 1793, nommé administrateur des travaux publics. Il fit, en l'an 2 (1794), un rapport à la commune de Paris sur les insinuations, devint quelques années après administrateur des hospices, et fut, en l'an 7 (1799), destiné par le directoire.

AYMARD (LE BARON N.) général de brigade, montra de bonne heure du courage et des talents militaires. Après les premières campagnes de la révolution, il fit celles d'Auterlitz, de Prusse et de Bologne comme officier supérieur dans le 8^e régiment d'infanterie de ligne. Sa conduite à la bataille d'Eylau lui valut le commandement du 3^e régiment de la même arme, avec lequel il passa en Espagne en 1808. Le colonel Aymard se fit à la fois aimer de ses soldats, redouter des Espagnols, et estimer des uns et des autres. Il se distingua particulièrement aux combats livrés à Rio-Almizara, le 4 novembre 1810, et à Bazar (Murcie) le 9 août 1811, au général Black. Lorsque l'armée du midi de l'Espagne se retira dans le nord, il quitta les beaux pays de Murcie, dans lesquels il avait continuellement fait la guerre depuis l'invasion de l'Andalousie, et fut peu de temps après nommé général de brigade. Appelé à la grande armée, le général Aymard fut chargé le 10 octobre 1813, par le maréchal Augereau, d'attaquer les troupes ennemies qui occupaient le défilé de Vauhau ; malgré la canonnade et la fusillade auxquelles il était exposé, il s'empara, avec trois bataillons d'infanterie légère, de cette position difficile. Le général Aymard revint ensuite en France avec la grande armée, et donna de nouvelles preuves de valeur au combat de Montmirail, livré le 11 janvier 1814, aux troupes prussiennes, commandées par le général Yorck. Dans la même année, il reçut du Roi la croix de chevalier de Saint-Louis. Il est commandeur de l'ordre de la légion d'honneur, depuis le 8 décembre 1808.

AYMAR (N.), député du Lot à la chambre septennale, ne s'y est encore fait remarquer que par sa position sur les bancs ministériels. C'est tout ce que nous savons sur son compte.

AYMÉ (LE BARON), lieutenant-général, est né dans le département des Deux-Sèvres, où son père jouissait d'une grande considération comme président du tribunal de commerce. Aymé était ingénieur des ponts-et-chaussées au commencement de la révolution ; le désir de servir son pays lui fit alors prendre les armes, et il obtint facilement le grade d'officier dans le corps du génie, qui se trouvait alors décomposé par suite de l'émigration. Après la belle campagne de 1796 en Italie, dans laquelle il se distingua, il fut compris dans le nombre des troupes désignées pour l'expédition d'Égypte, rendit d'importants services au siège de Jaffa et à celui de Saint-Jean-d'Acre, où il reçut une blessure grave. De retour en Europe, il fut employé en 1806 dans l'armée qui fit la conquête du royaume de Naples, et passa ensuite à la grande armée. Adjudant-général du génie pendant le siège de Dantick, il mérita à cette époque la croix d'officier de la légion d'honneur ; le beau fait d'armes qui lui valut cette distinction mérite d'être cité : n'ayant avec lui que deux cent cinquante braves, il s'empara de l'île d'Holm, vaillamment défendue, ce qui accéléra la prise de Dantick. Le général ennemi, accoutumé aux prodiges des Français, ne pouvait croire à celui-ci. Voy. ANNAUD (le baron). Aymé fit ensuite la guerre en Espagne sous les ordres de Murat, se battit avec

valeur à Cuença, le 10 janvier 1809, et passa, dans la même année, au service de Murat, devenu roi de Naples. D'abord aide-de-camp de ce prince, il fut nommé successivement maréchal-de-camp, lieutenant-général et chef de l'état-major de l'armée napoléonienne. Lorsque Joachim entra dans la coalition formée contre Napoléon, le général Aymé éprouva une espèce de disgrâce, et fut renvoyé à Naples sous le prétexte d'une mission importante. Mais ayant été informé de l'ordonnance royale du 16 décembre, qui ordonnait à tous les Français de quitter le service des puissances étrangères, il s'embarqua à Naples avec ses enfants et sa femme, fille aînée du prince Caracciola, et revint en France. Le général Aymé fut confirmé le 5 juin 1818, dans le dernier grade qu'il avait obtenu au service étranger. Avant l'ordonnance rendue par Charles X, qui a mis à la retraite une foule d'officiers généraux, le nom du baron Aymé figurait encore dans le cadre des lieutenants-généraux en disponibilité. Il est officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et de la couronne de fer, et commandeur de l'ordre des Deux-Siciles.

AYMÉ (Jacques), frère du précédent, prit comme lui du service au commencement de la révolution, et devint capitaine; mais blessé grièvement dans la guerre de la Vendée, il fut obligé d'abandonner le métier des armes. Placé dans l'administration par le général Murat, il s'embarqua avec l'armée d'Orient, et fut bientôt contraint de quitter l'Égypte, dont sa santé ne pouvait supporter le climat. M. Aymé s'attacha plus particulièrement à Murat, qui, devenu grand-duc de Berg, le nomma intendant-général de sa maison, et le choisit pour son secrétaire particulier, lorsqu'il fut chargé de l'expédition d'Espagne. Après l'avènement de Murat au trône de Naples, M. Aymé devint conseiller d'état de ce royaume, premier chambellan du roi et grand-cordon de l'ordre des Deux-Siciles. Toutes ces faveurs cependant ne le firent point renoncer à la France; il revint à Paris en 1812; peu de temps après, il fut arrêté et renfermé dans le château de Vincennes. Cette mesure donna lieu à différents bruits; quelques personnes prétendirent que sa correspondance avec Murat l'avait motivée; d'autres assurèrent qu'elle n'avait été exécutée que par suite de la conduite de M. Aymé en Espagne. Toutefois il ne resta détenu que peu de temps, et obtint sa liberté sur la demande de la reine Caroline. Depuis le rétablissement des Bourbons, il s'est marié avec une des filles de M. Dandré, qui était alors directeur général de la police.

AYMÉ (Jean-Jacques), connu sous le nom de Jon Aymé, est né à Montelimar, département de la Drôme. Avec avant 1789, il embrassa la cause de la révolution, devint procureur-général-syndic du département de la Drôme, et resta sans papiers sous le régime déconservatif. En 1795, il fut nommé, en vertu de la constitution de l'an 3, membre du conseil des cinq-cents par le département de la Drôme. Le 29 décembre de la même année, il fut violemment attaqué par Génissieux, et plus fortement encore le lendemain par Goupilleau de Montaigne; on l'accusait d'avoir protégé les royalistes dans le Midi, d'avoir été l'un des chefs des assassins réunis sous les noms de compagnies de Jésus et du Soleil, et l'on présentait des pièces à l'appui de ces accusations. Jon Aymé nia les faits qui étaient à sa charge, chercha à les détruire les uns après les autres, et termina son discours par protester de son innocence, et faire des vœux pour le salut et la prospérité de la république. Cette discussion avait singulièrement échauffé les esprits; Jon Aymé n'avait pu se disculper aux yeux de beaucoup de députés; quelques uns des plus exaltés se précipitèrent vers lui lorsqu'il descendit de la tri-

bune; mais d'autres plus modérés lui facilitèrent les moyens de se retirer sans danger. Quelques jours après, Vignon présenta un rapport sur cette affaire à l'assemblée, et Treillard fit ensuite adopter la proposition de déclarer Aymé inhabile à exercer aucune fonction législative jusqu'à la paix. Le conseil reçut des adresses de félicitation pour cette mesure; mais dix-huit mois après, lorsque plusieurs de ses partisans se furent introduits dans l'assemblée, Aymé obtint son rappel sur la demande des députés Pénitres et Dumolard. Un mois après, il fut nommé secrétaire, et presque aussitôt (10 juillet 1797), il demanda l'exécution entière de décret de déportation lancé, le 12 germinal an 3, contre Billard-Varennes, Collet-d'Harpois, Barrère et Vadier; décret qui, jusque-là, n'avait eu d'effet que contre les deux premiers. Jon Aymé proposa l'envoi d'un message au directoire, pour connaître positivement l'âge de Barrère, qu'on désignait comme n'ayant point les quarante ans exigés par la constitution. Mais par des motifs qui n'ont pas été bien appréciés, il s'opposa à ce qu'on célébrât la fête anniversaire de la chute de Robespierre et demanda qu'on ne reconnût que celle du 1^{er} vendémiaire, anniversaire de l'établissement de la république. Ce ne lui fut pas un titre pour être épargné; compris dans les listes de déportation formées au 18 fructidor, il parvint pendant quelque temps à se soustraire aux recherches dirigées contre lui; mais enfin, arrêté aux barrières de Paris, au moment où il cherchait à s'échapper de cette ville pour se dérober au second transport des déportés, il fut conduit à sa destination. Après la révolution du 18 brumaire, Jon Aymé fut compris dans le décret de rappel, porté par les conseils, et fit naufrage à son retour sur les côtes de l'Écosse. A son arrivée en France, il publia un mémoire sur sa déportation, et, après être resté quelque temps en surveillance à Dijon, il fut nommé grand-juge à la Louisiane. Bonaparte ayant renoncé au projet d'établissement qu'il avait voulu former dans cette contrée, Aymé ne quitta point la France, et fut employé en 1804, dans le département du Gers, comme directeur des droits-réunis. Il passa ensuite dans le département de l'Ain, où il exerça les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1818.

AYNEZ (F. D.) homme de lettres et professeur à Lyon, a publié plusieurs ouvrages sur la géographie: 10 *Dictionnaire de Géographie ancienne et moderne*, trois volumes in-8o, 1804, et un volume in-8o, 1813; 20 *Aperçu géographique*, in-12, 1813; 30 *Manuel de la langue française*, 1814, in-12; 40 *Grammaire latine de Lhomond, disposée dans un ordre plus conforme aux principes de la langue française*, in-12. Cette grammaire a eu un grand nombre d'éditions. On lui doit encore d'autres ouvrages moins importants. Arrêté en 1812 comme soupçonné d'avoir contribué à faire connaître en France la bulle d'excommunication du pape Pie VII contre l'empereur Napoléon, il fut transféré à Paris et détenu à Vincennes. C'est pendant cette longue captivité qu'il revint son *Dictionnaire géographique*, un des meilleurs ouvrages de ce genre. La restauration rendit la liberté à M. Aynéz; depuis lors il s'est fixé à Avignon où il a levé une maison d'éducation.

AYRAL (N), député à la convention nationale, représenta dans cette assemblée le département de la Haute-Garonne, et ne s'y fit remarquer dans aucune circonstance. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la mort, pour l'appel au peuple, et contre le sursis. Après la session conventionnelle, il retourna dans sa province, continua de se livrer à sa profession de médecin, et retomba dans l'obscurité d'où il était sorti un instant, sans obtenir de célébrité.

AYSCOUGH (Samuel), né à Nottingham vers

1740, a prouvé que, si les faveurs de la fortune ne sont pas toujours durables, ses rigueurs même les plus fâcheuses peuvent avoir un terme. Il avait reçu une bonne éducation; mais les revers de sa famille le réduisirent à l'état de garçon meunier. Un camarade de collège le rappela à Londres en 1770, et lui procura un emploi au musée britannique. Ses talents et son assiduité, et beaucoup de complaisance l'élevèrent insensiblement à la place de bibliothécaire adjoint. Il acquit ainsi quelque aisance, entra dans les ordres et obtint un bénéfice. Dès lors, sa fortune étant assurée, il ne s'occupa plus que de la composition de quelques ouvrages qui, pour n'être que des compilations, n'en sont pas moins utiles parcequ'on peut compter sur leur exactitude. Samuel a mis en ordre les *Registres de la tour de Londres*, le *Catalogue des manuscrits du musée*; a fait l'index de plusieurs ouvrages périodiques et de *Shakespeare* celui de tous auxquels les savants attachent le plus de prix. Il fut moins heureux dans ses *Remarques sur les lettres d'un fermier américain*; il n'y soutint pas sa réputation. Ce savant est mort vers 1790.

AZAÏS (PIERRE-HYACINTHE), l'un des plus nébuleux philosophes de la secte des doctrinaires, naquit, le 1^{er} mars 1765, dans la petite ville de Sorèze, où son père était professeur de musique à l'école militaire. Admis dans cette célèbre école, il y fit de bonnes études, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et devint ensuite secrétaire particulier de l'évêque d'Oleron. Jenne encore, lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes, moins par amour pour la liberté, que pour satisfaire son esprit inquiet, avide de toute espèce de nouveautés, et de tout ce qui tient au merveilleux. A peine le nouvel ordre de choses parut-il consolidé, que M. Azais désira le voir renversé, et appuya de tout son pouvoir, dans son département, le parti que renversa la révolution du 18 fructidor. Condamné à la déportation, ainsi que le parti vaincu, par le tribunal d'Albi, il parvint à se soustraire à son jugement, qui fut toutefois dans la suite annulé par le même tribunal, et se cacha dans l'hospice des sœurs de la charité de Tarbes. Livré, dans cette retraite, à la méditation, fante d'occupations sérieuses, et inspiré par la reconnaissance, il créa son système des compensations, assemblage bizarre des principes de mysticité qu'il avait puisés dans sa jeunesse chez les doctrinaires, et des idées philosophiques qu'il devait à la révolution. M. Azais avait pris du goût pour les conceptions extraordinaires. Libre de reparaitre, il se retira à Bagères, où il s'occupa du *Système universel*. Il l'avait, dit-on, terminé, lorsqu'il se décida à venir à Paris, où il se fit connaître par la publication de son *Essai sur le monde*, espèce d'enfant perdu du *Système universel*, jeté dans le monde littéraire pour pressentir l'effet que ce dernier ouvrage devait y produire. Ce n'était pas sans raison que M. Azais redoutait l'opinion publique. Il avait déjà quarante ans, et son nom n'était pas connu. Cet essai cependant lui fut favorable, la nouveauté et la bizarrerie plaisant toujours à la masse des lecteurs. Peu de temps après il fut nommé professeur d'histoire et de géographie au lycée de Saint-Cyr, et adressa à l'empereur Napoléon un *Discours sur la vérité universelle*, dans lequel la flatterie l'emportait encore sur le pathos des doctrines; la seule vérité évidente de cette production est l'amour-propre de l'auteur, qui se déclare modestement l'organe de l'esprit humain. A la fin de 1808, l'école de Saint-Cyr ayant été transférée à la Flèche, M. Azais, qui ne l'y suivit pas, vint s'établir à Paris, où il publia enfin son ouvrage sur les *Compensations*. Rien de semblable, ni pour le style, ni pour les idées n'avait paru jusque là, si ce n'est peut-être le *Système de la*

balance universelle, par Antoine Lasalle, écrit oublié, dans lequel les critiques prétendirent que M. Azais avait puisé le sien. Quoiqu'il en soit, le système des compensations procura à l'auteur une grande réputation, que la malignité des journalistes étendit encore d'une manière qui lui fut peu favorable. Quelques discours prononcés ensuite à la tribune de l'Athénée sur la *Vérité universelle* fournirent de nouvelles armes à la critique; il présentait ainsi l'opinion publique avant de lancer son *Système universel*, dont il développait les principes fondamentaux. Les premiers volumes de ce grand ouvrage ne désarmèrent point les censeurs, qui y puisèrent le texte d'une foule d'épigrammes très-plaisantes. M. Azais n'en continua pas moins son travail, et en publia les derniers volumes à Avignon, où il avait été envoyé comme inspecteur de la librairie. En 1812, il passa à Nancy en la même qualité et en rempli les fonctions jusqu'en 1815, où il fut supprimé. Dans la même année, et pendant les cent jours, il fut nommé par le général Rampon, qui était commissaire impérial dans cette partie de la France, recteur de l'académie de Nancy en remplacement de M. d'Argel, et perdit cette nouvelle place après la seconde rentrée des Bourbons en France. De retour à Paris, M. Azais se mêla aux discussions politiques, et publia un grand nombre de brochures, aussi ténébreuses que ses autres productions. Il ne se montra point dans ces écrits l'organe de l'esprit humain, mais bien celui d'une excellence connue par son penchant pour les nouveaux doctrinaires. Au reste, il trouva, dans ses rapports avec le ministre, une heureuse application de son système favori: il y perdit un reste de réputation; mais il acquit une très jolie petite maison, située dans la rue Duguy-Trouin. Jusque là l'existence de M. Azais avait été pour lui une preuve de la vérité des compensations: exilé, il avait trouvé toutes les commodités de la vie chez des sœurs de la charité; inconnu jusqu'à quarante ans, il avait tout à coup joui d'une réputation colossale. Tour à tour loué et peut-être critiqué outre mesure, il tenta une épreuve qui doit l'avoir détrompé pour jamais de ses idées de balance universelle, en s'associant à Mme Azais pour donner une suite aux œuvres de Berquin; un style ampoulé et obscur, des idées bizarres et une trop grande trivialité ne peuvent se compenser entre eux, leur mélange ne produira jamais le naturel, la grâce et la naïveté de l'*Ami des enfants*. Voici les principaux ouvrages de M. Azais: 1^o *Compensations dans les destins humaines*, 3 vol. in-8^o, 1815; 2^o *Nouvel Ami des enfants*, par M. et Mme Azais, 20 vol. in-18, 1816; 3^o *Jugement impartial sur Napoléon, ou Considérations philosophiques sur son caractère, son élévation, sa chute et le résultat de son gouvernement*, suivies d'un *Parallèle entre Napoléon et Cromwell*, in-8^o, 1819; 4^o *Du sort de l'homme dans toutes les conditions, du sort des peuples dans tous les siècles*, et particulièrement du sort actuel du peuple Français, 3 vol. in-12, 1821; 5^o *Cours de philosophie générale, ou Explication simple et graduelle de tous les faits de l'ordre physique, de l'ordre physiologique, de l'ordre intellectuel, moral et politique*, 8 vol. in-8^o, Paris, 1824. Il a concouru à la rédaction de plusieurs journaux, au *Mesure*, à l'*Aristarque* et aux *Annales politiques*.

AZAOLA (GRÉGOIRE-GONZALES), chimiste espagnol, et député aux cortès de 1820, né à Burgos, fit ses études à l'université de Valladolid. En 1799, il alla à Madrid, se livra aux sciences exactes et naturelles, fut adjoint, en 1803, au fameux professeur de chimie Proust, et lorsque ce dernier quitta l'Espagne, il le remplaça comme directeur de l'école pratique de chimie. Au commencement de 1808, lorsque les Français pénétrèrent en Espagne, et que les desseins de l'empereur Napoléon étaient encore

ignorés du gouvernement, Azola en fut informé par Prout, et en donna communication au duc de l'Infantado, qui venait de reprendre le timon des affaires par suite de l'abdication de Charles IV. Le ministre ne fit aucun cas de cet avis, et donna même à Ferdinand VII le conseil imprudent de se rendre à Bayonne. Cette démarche amena les événements qui excitèrent un soulèvement général dans l'Espagne. Le père de M. Azola, vieillard de quatre-vingt-trois ans, et membre de la junte insurrectionnelle de Burgos, prit les armes, malgré son grand âge, et fut tué dans une des premières affaires contre les Français. Animé par le désir de la vengeance et par un ardent patriotisme, son fils se montra l'un des plus zélés défenseurs de la liberté, se rendit, en 1809, près la junte centrale de Séville, et devint secrétaire de la junte provinciale qui l'y trouvait réunie. Lorsque les Français eurent pénétré dans l'Andalousie, M. Azola ne quitta point le royaume, il en parcourut toutes les parties, ranima l'esprit public, fit des levées de troupes et d'argent, et ne cessa de rendre des services importants jusqu'à la délivrance de cette province. Nommé secrétaire de la députation provinciale de Séville et de la junte supérieure de santé, il forma une foule de projets utiles, que la suppression de sa place, en 1814, ne lui fit pas abandonner. A force de persévérance, il obtint du gouvernement royal l'établissement d'une compagnie dite de Séville, chargée de l'exploitation des mines de charbon de terre, de l'amélioration de l'agriculture, de la construction d'un canal pour faciliter la navigation du Guadalquivir et d'une entreprise de bateaux à vapeur sur ce fleuve. M. Azola, chargé de la direction d'une grande partie de ces utiles travaux, arrêta les inondations du Guadalquivir, et rendit des services inappréciables au commerce. Il se trouvait encore à Séville, lorsque l'armée s'insurgea, en 1820. Elu membre des cortès, il s'occupa d'objets d'économie, et fit décréter une foule de mesures favorables à l'agriculture et à l'industrie. Ce fut sur sa proposition que l'assemblée arrêta qu'un des temples de la capitale serait consacré à recevoir les restes des braves qui avaient succombé pendant la guerre de l'indépendance. L'Espagne doit à M. Azola la traduction des cinq derniers volumes du *Système des connaissances chimiques*, par Fourcroy. Ce fut par ordre du gouvernement qu'il entreprit cet ouvrage.

AZANZA (don JOSEPH-MICHEL de), né, en 1746, à Aoyz, dans la Navarre, puisa en Amérique, où il était passé dans sa jeunesse, les connaissances profondes qui l'ont rendu depuis un des meilleurs ministres espagnols. Employé tantôt comme militaire, tantôt comme administrateur, il parcourut une grande partie des contrées du nouveau monde, et revint en Espagne à l'époque où la guerre eut lieu avec l'Angleterre. Azanza servit dans l'armée occupée au siège de Gibraltar, et déploya dans cette guerre un courage et des talents qui l'auraient infailliblement élevé aux premiers grades militaires, s'il n'eût renoncé à la carrière des armes. On ne sait trop pourquoi il prit cette résolution ; mais, également propre à tout, il remplit avec un grand succès différentes fonctions diplomatiques et administratives. Après avoir été chargé d'affaires en Russie et en Prusse, il devint intendant, puis corrégidor des provinces de Toro et de Salamanque, et ensuite intendant des armées à Valence et à Murcie. En 1795, il fut employé à l'armée du Roussillon, devint conseiller de la guerre, et fut enfin chargé du portefeuille de ce département. Le nouveau ministre fit connaître tout son mérite dans cette place éminente, il fut apprécié par Charles IV ; ce prince jugeant qu'il ne pouvait confier le gouvernement de l'Amérique à une personne qui réunît plus de talents et plus de

connaissance des localités, le nomma vice-roi, gouverneur, capitaine-général et président de l'audience royale de Mexique. Azanza se montra digne de la confiance du monarque. Cependant il revint en Espagne, en 1799, et entra alors au conseil d'état. Il n'occupa aucun emploi propre à le faire remarquer, jusqu'en 1808 ; mais, à cette époque, il fut nommé ministre des finances par Ferdinand VII, et fit, en cette qualité, partie de la junte d'état, chargée, en l'absence du roi, de diriger les affaires sous la présidence de l'infant don Antonio. Azanza sut maintenir la dignité de son caractère dans les rapports difficiles qu'il eut à entretenir avec Murat, qui était alors maître de Madrid ; mais après le départ de l'infant, il se conforma au désir de Napoléon et se rendit à Bayonne, où il présida la junte suprême, formée dans cette ville pour donner une apparence de légalité au changement de gouvernement ; la résistance aux volontés du conquérant eût été inutile. Azanza pensa avec raison qu'il pourrait servir son pays en cherchant à conserver l'influence que lui avaient donné, sur l'esprit de Napoléon, son expérience et la considération dont il jouissait en Espagne ; il accepta la place de ministre de la justice. Trompé par les espérances d'indépendance et de liberté civile que le roi Joseph avait promises à la nation espagnole, Azanza, dans un discours prononcé, le 3 mai 1809, à l'occasion de l'installation des conseils, se relâcha un peu de la sévérité de ses principes en faisant un éloge exagéré des qualités de ce prince. Peu de temps après il fut chargé des affaires des Indes. L'inutilité de ce ministère, que personne n'était plus en état de remplir qu'Azanza, si l'Espagne eût été alors maîtresse de ses possessions d'outre-mer, déterminèrent Joseph à y joindre le portefeuille des affaires étrangères, auxquelles il était également propre. En 1810, il fut envoyé à Paris à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Nommé, vers le même temps, grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, commissaire royal pour le royaume de Grenade, chevalier de la toison d'or et duc de Santa-Fé, il jouissait du plus grand crédit auprès du roi Joseph, et en usait souvent pour intervenir entre les Français et les Espagnols d'une manière utile aux opprimés. C'était encore servir sa patrie. Lorsque les revers des armées françaises eurent renversé la puissance de Joseph, Azanza fut obligé de quitter l'Espagne, ainsi que tous ceux qui s'étaient déclarés en faveur des Français. Le nouveau gouvernement n'eut égard ni à ses anciens services, ni à la position dans laquelle il s'était trouvé, ni aux motifs qui avaient dirigé sa conduite. Azanza crut devoir les faire connaître, et, de concert avec son collègue O-Parill, il publia un mémoire qui renferme une foule de détails pleins d'intérêt, et qui jusque-là étaient restés ignorés. Cet ouvrage, écrit dans un style élevé, ne dément rien le caractère noble, franc et loyal d'Azanza ; il est intitulé : *Mémoire de don Miguel de Azanza et de don Gonzalo O-Parill, et exposé des faits qui justifient leur conduite, de mars 1808 à avril 1814*. A. Foudras en a publié une traduction, Paris, in-8°, 1815.

AZÉMA (MICHAEL), fut successivement administrateur du département de l'Aude, député à l'assemblée législative et membre de la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis. M. Azéma possédait un talent rare, et surtout précieux dans les tourmentes révolutionnaires, celui de savoir se taire ; aussi ne fut-il inquisiteur par aucun gouvernement au sujet de ses votes. Sous le directoire, il devint commissaire près de l'administration centrale de son département ; et, sous l'empire, il fut nommé juge au tribunal de première instance de Pamiers, département de l'Arriège. Il n'occupa que peu de temps

cette place, et revint à Paris, où il obtint de l'emploi dans les administrations. On remarqua avec une sorte d'étonnement, à cette époque, son assiduité auprès de Cambacérès et du ministre de la police.

AZINGOURT. Voyez ALBOUIS v°.

AZORQUE (le marquis d'), lieutenant-général au service du roi de Sardaigne, était, en 1815, gouverneur du comté de Nice. Quelque temps avant le départ de Napoléon de l'île d'Elbe, des bruits précurseurs de cet événement circulaient sur les côtes de l'Italie et de la Provence; l'agitation qui régnait dans les esprits avait donné matière à ces bruits; Napoléon n'avait pas confié son secret à des personnes capables de le trahir. Cependant le patron d'une barque de pêcheur avait prononcé ces mots prophétiques : *On verra bientôt du nouveau*. Dès lors plus de repos pour les autorités militaires sardes; elles emploieraient tous les moyens pour fermer au souverain de l'île d'Elbe la route de l'Italie. Le marquis d'Azorque, de concert avec le colonel anglais Burke, établit un plan de défense. Déjà les craintes qui avaient donné lieu à ces dispositions étaient oubliées, lorsqu'on apprit le débarquement de l'empereur au golfe Juan. Il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver la Savoie et l'Italie. Dans des circonstances aussi graves, le marquis d'Azorque crut devoir occuper militairement la place de Monaco, et se chargea d'exercer lui-même l'irrégularité de cette démarche auprès du duc de Valentinois, prince héréditaire de Monaco et pair de France. La marche que suivit Napoléon dissipa les craintes du noble marquis; mais ne lui déroba point la réputation qu'il s'était acquise, d'un général prudent et expérimenté.

AZUNI (DOMINIQUE-ALEXANDRE), savant juriconsulte, est né vers 1760, à Sassari en Sardaigne. De bonne heure il s'attacha à l'étude des lettres, de la jurisprudence et surtout de la législation maritime; ses succès le firent bientôt connaître et lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies de l'Italie, entre autres de celles de Turin, de Florence et de Naples. Attiré à Nice, il y fut élevé à la dignité de sénateur, et devint juge au tribunal de commerce et maritime de cette ville. La réputation dont il jouissait fit, pendant la campagne de 1796, l'attention du général en chef Bonaparte, qui, juste appréciateur du mérite, désira le voir, et s'empressa de le faire venir à Paris à son retour de l'Egypte. M. Azuni ne tarda point à se lier avec nos savants les plus distingués, et fut associé à la commission chargée de rédiger le nouveau *Code de commerce*. C'est à lui qu'on doit la partie relative au commerce maritime. Jusqu'en 1807, il n'occupa aucun emploi capable de le distraire de ses études sérieuses; mais, à cette époque, il fut nommé président du tribunal d'appel de Gênes, et revint bientôt à Paris comme membre du corps législatif. A la réorganisation des tribunaux, en 1811, M. Azuni fut conservé dans sa place de président du tribunal d'appel, qui prit alors le nom de la chambre de la compagnie de Gênes. L'amitié de M. Luzzi, grand-juge et ministre de la justice du royaume d'Italie, le maintint dans ces fonctions, qu'aucun autre ne pouvait remplir d'une manière plus honorable. Vers la même époque, il reçut la croix de la légion d'honneur et celle de l'ordre de la Réunion. Français par inclination, plus encore que par les places éminentes qu'il occupait, il vit avec peine la chute de l'empire et en éprouva le contre-coup. Depuis cette époque il vit retiré à Nice, uniquement occupé de ses travaux littéraires et scientifiques. On lui doit, 1° *Système universel des principes du droit maritime de l'Europe, en Italien et en Français*; 2° *Histoire géographique, politique et morale de la Sardaigne*; 3° *Traité du contrat et des lettres de change, suivans les principes*

du nouveau Code; 4° *Mémoire pour servir à l'histoire maritime des marins navigateurs de Marseille*. Tous ces ouvrages sont très estimés: le premier a en un succès étonnant; il le doit à une analyse vigoureuse, à la marche régulière des faits et à une pureté de style qu'on ne rencontre pas toujours chez les écrivains français. On doit encore à M. Azuni une brochure dans laquelle il attribue aux Français l'invention de la boussole, dont les Italiens s'étaient toujours fait honneur. Cet écrit l'engagea dans une discussion avec Joseph Hager, savant orientaliste; mais la question resta à peu près indécise, malgré l'appui que tous les savants italiens prêtèrent à l'opinion de ce dernier.

AZZARA (DON NICOLAS-JOSEPH chevalier d'), ambassadeur du roi d'Espagne près de la cour de Rome, annonça de bonne heure les talents qui devaient un jour illustrer son pays. Il naquit le 28 mars 1731, à Barbantines, dans l'Aragon, et fit des études tellement brillantes aux universités d'Osca et de Salammanque, qu'il fixa sur lui l'attention du gouvernement. Le premier ministre, don Ricardo-Vál, persuadé qu'il était également propre à toute espèce de fonctions, lui offrit à la fois de l'employer d'une manière avantageuse, soit dans l'armée, soit dans la magistrature, soit dans les affaires étrangères. Le jeune d'Azzara, guidé par son goût pour les arts et les sciences, qu'il espérait avec raison pouvoir mieux satisfaire dans des missions étrangères, se décida pour la diplomatie. Son attente ne fut point trompée. En 1765, il reçut l'ordre de se rendre à Rome en qualité d'agent des affaires ecclésiastiques auprès de la Daterie. Il se concilia l'estime du pape Clément XIII, et acquit l'amitié du ministre espagnol don Joseph Monino, qui l'associa à ses nombreux travaux. Lorsque cet ambassadeur fut remplacé par don Grimaldi, le chevalier d'Azzara dirigea seul toutes les affaires, et joignit le titre aux fonctions de ministre à la mort de don Grimaldi. Ami du pape Pie VI, il jouissait du plus grand crédit auprès de ce pontife, qui lui fut dans plusieurs circonstances des conseils utiles. Lorsque la suppression des jésuites, proposée par le comte d'Aranda, fut décidée dans le conseil de Castille, d'Azzara eut besoin de toute son habileté pour obtenir de Rome l'exécution d'une mesure que réclamaient à la fois la justice et la prudence. Le ministre espagnol fut guidé dans sa conduite autant par sa propre conviction que par les instructions de son gouvernement; il était trop éclairé pour être le partisan d'un ordre ambitieux, également ennemi des peuples et des rois, et qui avait prêché les maximes les plus subversives de l'ordre public. Il sacrifiait alors au bien général ses affections particulières, car il avait pour amis plusieurs jésuites distingués, au mérite desquels il se plaisait à rendre justice. Dans un pays si propre à entretenir son amour pour les sciences, d'Azzara ne pouvait s'occuper exclusivement de la diplomatie. Lié avec tout ce que Rome renfermait d'artistes, d'hommes de lettres et de savants renommés, il consacrait tout le temps que lui laissaient les affaires aux charmes de l'étude. Sa passion pour l'antique lui fit entreprendre avec le prince Santa-Croce, des fouilles considérables dans la villa des Pisons à Rivoli; il y fit des découvertes précieuses; deux superbes mosaïques dont Visconti a publié une description très intéressante, de charmantes peintures à fresque, dont Mengs tira des copies, et dont nous avons les gravures par Volpato; un mosaïque baste représentant Alexandre, qui fut déposée au musée de Paris, par Napoléon, à qui d'Azzara en avait fait présent; quelques têtes dont les noms ne sont pas bien connus, et une foule d'autres objets curieux. A la mort de Charles III, en 1788, le chevalier d'Azzara éleva, dans l'église espagnole de Rome, en l'honneur de ce prince, un monument semblable à celui que Pausanias avait érigé à la

mémoire d'Oxilus. Ce monument monoptère d'ordre dorique, renferme un cénotaphe surmonté d'une urne exécutée d'après celle qui décore le superbe tombeau d'Agrippa. Un des amis d'Azzara en donna la description, en citant le passage d'un auteur grec; mais les critiques ne l'en ingèrent pas moins sévèrement. Des désagréments bien autrement sérieux attendaient ce ministre à la fin de sa carrière. La révolution française, qui, par la suite, exerça une si grande influence sur les destinées de l'Europe, ne tarda pas à se faire sentir en Italie. D'Azzara, généreux et éclairé, se déclara le partisan des principes proclamés à la tribune de l'assemblée constituante, et ne perdit rien de son influence à la cour de Rome, qui était loin cependant de partager ses opinions. On connaît les causes qui amenèrent les Français en Italie; on sait également par quelles intrigues la populace de Rome se souleva et assassina le général Dughot. Le général en chef Bonaparte s'avancait à la tête de son armée triomphante pour venger cet attentat. Personne mieux que le chevalier d'Azzara, ne pouvait apaiser le vainqueur. Ses liaisons avec Joseph Bonaparte, ses principes, la réputation dont il jouissait, et enfin ses talents comme négociateur, déterminèrent le saint Père à l'envoyer en députation auprès du général. Cette mission présentait des difficultés insurmontables et ce ne fut pas sans peine que d'Azzara obtint que l'armée française n'entrerait pas dans Rome. Ce n'était point tout ce qu'on attendait de lui. Ainsi en gagnant l'estime d'un grand homme, il perdit une partie de la considération dont il jouissait auparavant. Tout le monde, à l'exception du pape et de quelques amis, se déclara contre lui. On alla jusqu'à l'accuser de trahison, et la cour de Madrid, elle-même, se joignit à ses détracteurs; dès lors sa disgrâce eût été complète si les ministres d'Espagne, dans leur politique étroite, n'eussent pensé à tirer avantage de son crédit auprès du gouvernement français. Nommé ambassadeur à Paris, le chevalier d'Azzara y fut également bien accueilli des savants et du premier consul; mais subjugué par l'ascendant irrésistible que Bonaparte exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, il n'exécuta point rigoureusement les ordres qu'il avait reçus du prince de la Paix, don Manuel Godoi. On pouvait s'en écarter sans cesser d'être fidèle à son pays. Cependant le ministre favori, irrité de la résistance de

l'ambassadeur, le rappela et l'exila à Barcelone; d'Azzara parvint à se faire réintégrer dans son ambassade, mais une nouvelle disgrâce l'en priva pour toujours. Il obtint néanmoins, par l'entremise du premier consul, l'autorisation de rester à Paris. Sa santé, altérée par les chagrins, ne lui permit pas de jouir long-temps de cette faveur; il sentait sa fin approcher et s'entretenait avec son frère de ce terme fatal, qu'il envisageait avec plaisir, lorsqu'il mourut le 26 janvier 1804. Ce savant avait réuni à grand frais un superbe cabinet d'antiquités, une belle collection d'excellents tableaux et une suite de pierres gravées que nous connaissons en partie par les soins de Millin. Toutes ces richesses sont passées entre les mains de deux frères et une sœur, ses uniques héritiers. Le chevalier d'Azzara, habile diplomate, bon jurisconsulte, savant antiquaire et littérateur distingué, écrivait avec une égale facilité l'italien, le français et l'espagnol. On lui doit la traduction, dans sa propre langue de l'*Histoire naturelle de l'Espagne*, par Bowles, 1783; celle de la *Vie de Cicéron*, par Middleton, 1790; la *Vie de Mengs*, en tête des œuvres de ce peintre célèbre, que d'Azzara fit publier à ses frais; la traduction de quelques fragments de *Sénèque la philosophe* et de *Plin l'ancien*, qui n'ont pas été imprimés. C'est encore à lui que nous devons la belle édition d'*Horace*, imprimée à Parme en 1791 par Bodoni, 2 vol. in-fol., ainsi que la *Religion vengée*, poème posthume du cardinal de Bernis, 1795, in-fol. En 1804, M. Bourgoing, ancien ministre de France à Madrid, a publié une notice sur la vie du chevalier d'Azzara. Moins recommandable encore par ses talents que par ses vertus, philosophe et religieux, savant et modeste, économe pour lui-même et prodigue pour les autres, il présente un des beaux caractères de la nation espagnole. A Rome, sa maison n'était pas seulement fréquentée par des personnages illustres; elle était le rendez-vous des artistes et des hommes de lettres, qui trouvaient en lui un ami sûr et un protecteur zélé. Parmi les hommes célèbres qui s'y réunissaient, Raphaël Mengs était l'un de ceux à qui il témoignait le plus d'attachement. Il lui fit avoir la place de premier peintre du roi d'Espagne avec un traitement de 5000 piastres (27000 francs environ), et à sa mort, il obtint une pension pour ses enfants.

B

BAADER (JOSEPH-FRANÇOIS-DE-PAUL), né à Ratisbonne le 13 septembre 1753, mort le 16 mars 1794. Il étudia d'abord la théologie, se fit recevoir ensuite docteur en médecine en 1757. La ville d'Amberg le choisit, en 1759, pour son physicien; il devint peu après médecin du duc Clément, et, en 1777, de l'électeur Maximilien Joseph III. C'était un médecin habile et philanthrope. Il a publié : 1° *Dissertatio de natura corporis humani vivientis*, Ingolstadt, 1757, in-4°; 2° *Ankündigung eine balsamischen Seifensyrups als eines beynahe specifischen Mittels in Schleim- und Obstruktionskrankheiten*, Augsburg, 1783, in-8°; cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, a été traduit en français par l'auteur; 3° *Purgirender Mandeltyrpfuer Kinder*, Munich, 1788, in-8°, traduit en français par l'auteur lui-même; et quelques autres ouvrages.

BAADER (FERDINAND-MARIE), médecin bavaarois, né à Ingolstadt le 10 février 1747, mort, le 4 mars 1797, à Augsburg. Son savoir étendu le fit nommer, en 1776, membre de l'académie des sciences de Munich, et, deux ans après, il eut la direction de

la classe de physique et de philosophie de l'académie. En 1777, il devint médecin de l'électeur, et peu de temps après, onseur; en 1783, il était médecin de Marianne Witteb, veuve de ce prince. Baader a laissé la réputation d'un des plus habiles médecins et des meilleurs philosophes qu'il produits la Bavière. On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine et sur la philosophie. 1° *Rede ueber die Naturkunde und Oekonomie*, Munich, 1776, in-4°; 2° *Der patriotische Landwader*, etc., Munich, in-8°, 1777; 3° *Akademische rede von dem Gluecke der Wælker unter guten Regenten*, Munich, 1777, in-4°; 4° *Vertraute Briefe ueber eine ganz unerwartete und nachtheiliche pockenkur*, Munich, 1778, in-8°; 5° *Akademische rede ueber das stadium der philosophie*, Munich, 1778, in-4°; 6° *Akademische rede : was hat die stiftung*, etc., 1783, in-4°.

BAADER (JOSEPH), ingénieur et mécanicien, né à Munich le 30 septembre 1763. Destiné à l'état de médecin, il fit les études convenables, et fut reçu docteur. Bientôt des talents supérieurs en technologie se développèrent en lui; il devint en peu de

temps directeur des machines, conseiller des mines, et enfin conseiller particulier de la direction générale des mines et salines de Bavière. Enthousiaste de son art, il voyagea pour augmenter ses connaissances, se rendit en Angleterre, et vint en France, où il se lia avec les savants les plus distingués. Il vit la machine de Marly, donna des éloges à l'auteur pour le temps où elle avait été construite; mais, la trouvant peu en harmonie avec les progrès que la science avait faits depuis cette époque, il présenta à l'institut impérial de France une nouvelle manière d'employer la machine à colonnes pour communiquer le mouvement à de grandes distances par le moyen de l'eau. Cette nouvelle machine se trouve décrite dans les nombreux ouvrages de l'auteur. Il avait précédemment communiqué à la société d'encouragement un mémoire relatif à la restauration de l'ancienne machine, et en avait reçu les témoignages les plus flatteurs de satisfaction. Ses principaux ouvrages sont : 10 *Description d'un nouveau soufflet pour la fonderie*, Goettingue, 1793, in-4°, avec cinq planches; 20 *Théorie complète des pompes*, Bayreuth, 1797, in-4°, avec six planches; 30 *Inventions pour l'architecture hydraulique, appliquées aux mines et salines*, Bayreuth, 1800, in-4°, avec seize planches; 40 *Discours, lu à l'académie de Munich, sur les progrès immenses que la technologie a faits, dans ce siècle, en Angleterre*, Munich, 1798, in-4°; 50 *Description complète de diverses machines nouvellement inventées et perfectionnées, et surtout de la pompe à feu*, 1800, in-8°; 60 *Description et théorie du soufflet à cylindre anglais, pour les forges*, Munich, 1805, in-4°.

BADER (CLÉMENT-LOUIS), né à Munich le 8 avril 1762, frère aîné du précédent, chanoine de Freisingen, conseiller du consistoire, commissaire des études, a publié les ouvrages suivants : 10 *Voyage en diverses contrées de l'Allemagne, en forme de lettres*, Augsburg, 1795-97, 2 vol. in-8°; 20 *la Bavière littéraire, ou Dictionnaire des écrivains bavares du dix-huitième siècle*, Sultzbach, 1804, in-4°. On lui doit encore des sermons, des éloges et la description du ballon de l'armée du général Moreau en 1796.

BADER (FRANÇOIS-XAVIER), frère puîné des précédents, né à Munich le 27 mars 1765, médecin, chimiste et minéralogiste, conseiller des monnaies et des mines du royaume de Bavière, est auteur des ouvrages suivants : 10 *Du Calorique*, Vienne, 1786, in-4°; 20 *Sur le prétendu système de liberté dans l'économie politique*, Munich, 1802, in-4°; *Fondements du droit naturel contre le système de Fichte*. Il a aussi publié divers mémoires dans les journaux allemands. En 1801, il fut nommé correspondant du conseil des mines à Paris.

BABA (JOSEPH-MARIE) est auteur d'un ouvrage allemand, *Vollständige Darstellung der gebrauchten*. (Exposé des coutumes, des livres et des cérémonies des Israélites, et des opinions des rabbins), in-8°, Strasbourg, 1824.

BABAULT (M.). Cet écrivain, né dans les environs d'Étampes, vers 1780, est l'auteur des *Annales dramatiques*, ou *Dictionnaire général des théâtres*, 9 vol. in-8°, 1808 à 1812. Cet ouvrage, dans lequel on trouve des renseignements curieux, n'est cependant souvent qu'une compilation indigeste et presque toujours incomplète des ouvrages du même genre. Il a aussi publié, en 1807, un poème intitulé *la Ligue du Nord*.

BABEUF (FRANÇOIS-NOËL), né à Saint-Quentin, en 1764, acquit une funeste célébrité par une espèce d'apostolat politique auquel il se crut appelé; il eut l'ambition de devenir le législateur de l'empire français; l'inflexibilité de ses principes, la bonne foi avec laquelle il les professait, l'engagèrent à se surnommer lui-même *Gaius Gracchus, tribun du peuple*, et à se comparer au Christ mourant comme

lui à trente-trois ans. Ardent ami de la liberté, il abhorrait le directoire et sa mort fut le dernier acte d'un pouvoir déconsidéré. Son père avait servi trente ans en Autriche, où il était parvenu au grade de major, et avait été l'un des professeurs de Léopold; de retour en France, il devint le précepteur de ses enfants et leur fut malheureusement trop tôt enlevé. François-Noël, l'aîné, qui annonçait les plus heureuses dispositions, avait seize ans alors; il entra chez un architecte arpenteur, y apprit la géométrie et l'algèbre, et composa un ouvrage intitulé : *le cadastre perpétuel*, vol. in-8°, qu'il dédia en 1790 à l'assemblée constituante, qui l'accueillit favorablement : il habitait alors la ville de Roye (Somme), et y exerçait la profession de *commissaire à terriers*. Il eut, à l'occasion de ses fonctions, un procès avec le marquis de Soyecourt, le perdit, et attribua cette perte à l'ascendant que donnait à son adversaire son titre de marquis; ce qui ne contribua pas peu à développer en lui cet ardent amour de l'égalité, qu'il proclama dans la suite avec une persévérance qui lui devint si funeste; il adopta avec chaleur les principes de la révolution, et contribua de tout son pouvoir à les propager, en écrivant contre les *aides* et *gabelles*, et en demandant la suppression du régime féodal et le partage des biens communaux. Ces idées, hardies pour l'époque, et qu'il publiait dans le *Correspondant picard*, fixèrent sur lui les regards de L'autorité, qui le fit arrêter et conduire à Paris; il fut mis en jugement et acquitté le 14 juillet 1790. De retour dans ses foyers, il fut nommé administrateur du département de la Somme. Envoyé en commission extraordinaire près les armées, il sauva la ville de Péronne qu'un parti royaliste voulait livrer aux Prussiens, qui se trouvaient alors sur le territoire français. Babeuf se vit alors en butte à tous les aristocrates de son département, qui, dès cette époque comme depuis, s'insinuaient dans les administrations, et montraient une exaltation plus ardente que les vrais patriotes; tel était André-Dumont, également ex-commissaire à terriers, dont les rapports à la convention sous le régime de la terreur annonçaient le démagogue le plus forcené, et qui, dans cette circonstance, destitua Babeuf comme trop exagéré, et surtout parcequ'il avait été son concurrent pour la représentation nationale. Ces tracasseries ne le privèrent point de la confiance publique; il fut nommé administrateur du district de Montdidier. L'acharnement de ses ennemis trouva bientôt le moyen de l'éloigner de cette place; on l'accusa d'avoir substitué un nom à un autre dans une adjudication de biens nationaux à laquelle il présidait; c'était, au dire de ses accusateurs, un faux qui entraînait une peine infamante (il s'agissait de trois arpents de terre). Babeuf vint chercher à Paris un appui contre les intrigues locales; et quoique condamné par contumace, il fut néanmoins nommé secrétaire-général de l'administration des subsistances du département de la Seine, où il déploya tout le zèle et toute l'activité dont il était capable. Il fut assez clairvoyant pour apercevoir un système de famine, organisé par le fameux Manuel, procureur-général de la commune, et assez courageux pour le dénoncer à la France entière, dans un placard affiché avec profusion. Manuel se vengea en lâche : il avait eu vent de la condamnation de Babeuf, et le fit arrêter. Le contumace, renvoyé par le tribunal de cassation devant le tribunal du département de l'Aisne, fut reconnu innocent et acquitté. Il revint précisément à Paris au mois de thermidor en a, concourut à la chute de Robespierre, s'éleva contre toute espèce de tyrannie, et publia après la mort de Carrier un ouvrage intitulé : *De système de dépopulation; ou la Vie et les crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°; il écrivit ensuite le *Tribun du peuple*, ou le

Défenseur de la liberté de la presse, journal piquant pour l'époque, avec cette épigraphe empruntée à J. J. Rousseau, qui annonçait toute la politique de l'auteur : *La but de la société est le bonheur commun*. Fidèle à cette maxime, il professait dans son journal, qu'il signait *Calix Gréches Babeuf*, les principes de la démocratie la plus pure, et la haine la plus prononcée contre la terreur; ce fut lui qui donna le premier, aux partisans de ce régime, le nom de *Terroristes*. Babeuf, du haut de cette nouvelle tribune, attaquait sans ménagement les jacobins réacteurs, les proconsuls qui, après la chute de la terreur, faisaient peser sur les patriotes des départements, le même despotisme; enfin il attaquait la convention elle-même, à laquelle il osait adresser des reproches qui, pour être sévères, n'en étaient pas moins justes. Tallien, peut-être plus intéressé que tout autre à faire taire cette voix accusatrice, dénonça Babeuf à la convention comme outrageant la représentation nationale, et le fit transférer dans les prisons d'Arras. Le 13 vendémiaire, qui délivra la France du joug de la convention, rendit la liberté au prisonnier. Les débris de cette assemblée, qui avaient été repoussés du nouveau gouvernement, soit pour faire triompher les hommes de leur parti, soit pour méconquérir le pouvoir, désunis dans leurs vues, voulaient tous une révolution; mais aucun d'eux n'osant se mettre en évidence, ils cherchaient un homme assez courageux pour courir les risques de l'entreprise, et assez désintéressé pour n'y point chercher des avantages personnels. Babeuf leur parut l'homme qui convenait à leurs projets; on le circonvenait, on le flatta, on l'encouragea, on lui parla du succès prodigieux qu'il en son *Tribun du peuple*, et on le détermina à le faire reparaître: crédule, sans défiance, il ne soupçonna pas le piège qu'on lui tend. Le directoire connaissait ses projets et ses moyens, par les intelligences qu'il s'était ménagées parmi les conjurés, en y mêlant des *agents provocateurs* (comme des gouvernements plus forts l'ont fait si souvent depuis), et il était résolu d'en profiter pour frapper quelques républicains prononcés qui l'importunaient encore. Ainsi Babeuf, sans le savoir, entra dans les vûes de ses plus dangereux ennemis; mais ils eurent beau l'accabler de tout le poids de leur puissance; il ne dévia pas un seul instant de la route qu'il s'était tracée. Arrêté au mois de mai 1796 avec quelques uns de ses partisans, prévenus comme lui d'avoir cherché à anéantir la constitution de l'an 3, et tramé un complot contre le gouvernement directorial, il fut traduit devant le ministre de la police Cochon, auquel il déclara qu'il était auteur d'un plan d'insurrection; et, après avoir déclaré contre la tyrannie directoriale, il nia qu'il eût aucun complice. Quelques jours après, le 23 floréal au 4, il fut transféré au Temple, d'où il écrivit au directoire cette fameuse lettre, dans laquelle il soutenait, avec une hardiesse sans exemple, le rôle de tribun qu'il s'était imposé, sans se dissimuler les chances fâcheuses qu'il courait. « Regardez-vous, disait-il, au-dessous de vous, de traiter avec moi de puissance à puissance? Vous avez vu de quelle vaste confiance je suis le centre? Vous avez vu que mon parti peut bien balancer le vôtre; vous avez vu quelles infimes ramifications y tiennent. J'en suis plus que convaincu; cet aperçu vous a fait trembler. Qu'arrivera-t-il de cette affaire lorsque elle paraîtra au grand jour? que j'y jouerai le plus glorieux de tous les rôles. On pourrât me condamner à mort, mais mon jugement serait aussitôt réputé prononcé par le vice puissant contre la vertu faible; mon échafaud figurerait glorieusement à côté de ceux de Barneveldt et de Sydney. Vous irriteriez toute la démocratie et la république, à qui vous devez votre puissance, et qui peut en

« un instant vous la retirer. » La conduite du directoire envers l'accusé peut seule justifier cette lettre menaçante; trois mois auparavant, il lui avait fait offrir par Fouché, depuis duc d'Oranste, le ministère des finances, espérant que Babeuf sacrifierait ses principes à cet appât des ames vénales; ce même Fouché, à qui l'on reprochait ses liaisons avec Babeuf, ne craignait pas de dire à la tribune nationale qu'il s'honorait de son alliance avec la vertu! Le député Brouet étant du nombre des accusés, le directoire convoqua à cause de lui une haute cour de justice criminelle, à Vendôme, et il fut le seul accusé qui ne s'y trouva point; Babeuf et soixante-cinq, non pas complices, mais prévenus, qui portaient ombrage, soit au directoire soit à ses amis, y furent successivement traduits, et les procédures ne commencèrent qu'au mois de vendémiaire an 5. La convocation d'une haute cour offrait une question d'incompétence que fit valoir Babeuf comme moyen préjudiciel, mais il fut rejeté. En parlant sur le fond, cet accusé développa encore plus de talent et d'énergie qu'on n'en attendait d'un homme qui avait si long-temps soutenu, par ses écrits, l'opinion républicaine, et qui languissait dans des cachots tellement infects qu'il n'aurait pu survivre à ce supplice si le glaive ne l'eût délivré de ses souffrances. C'est surtout lorsqu'on le pressa de dénoncer ses complices, que, plein d'une sainte indignation, il s'écria : « ô moi qui connaît bien mal, si l'on me croit assez lâche pour devenir le dénonciateur des amis de la patrie. » Il prévint dès le commencement des débats le sort qui l'attendait; négligeant alors sa propre défense, il ne pensa plus qu'à sauver ses compagnons en se proclamant seul coupable. Ses arguments, pleins de force et de raison, étayés des publicistes les plus renommés, et applaudis par les nombreux spectateurs qui assistaient aux séances, rendirent souvent pénible la position des juges, et leur fit craindre que la fidélité des militaires chargés de maintenir l'ordre ne fût enfin ébranlée; aussi changea-t-on souvent la garnison pendant le cours de ces longs débats, et le gouvernement finit par retirer la parole aux accusés. Toute la France était dans l'attente de l'issue d'un procès instruit, avec l'appareil le plus imposant, contre des hommes rassemblés de toutes les parties de la république; et soumis à des mesures de précautions qui semblaient annoncer des dangers imminents pour la patrie; quelle fut la surprise et l'indignation générale, quand on apprit, par la déclaration unanime du jury, réuni dans le sens du pouvoir, qu'il n'y avait point eu de conspiration? Néanmoins, comme il fallait du sang pour absurde de cette affaire scandaleuse, les inépuables dépositaires de l'autorité directoriale, on condamna, sur une question incidente, Babeuf et un nommé d'Arthé à la peine de mort, le 5 prairial an 5. Au moment où ils connaurent cet arrêt, ils se frappèrent tous deux de plusieurs coups de poignard. On se donna le cruel plaisir de prolonger les douleurs de Babeuf, en laissant le poignard dans la plaie, et on le porta mourant, après vingt-quatre heures d'agonie, sur l'échafaud. La haine s'acharna encore sur les cadavres des deux suppliciés; ils restèrent sans sépulture, et ne furent couverts de terre que par des payrans que ce spectacle émut de pitié. Babeuf, qui, depuis long-temps, ne doutait plus de l'issue funeste de cette lutte inégale, avait écrit à sa mère, à sa femme et à ses fils, en les priant d'assister à son supplice. Babeuf, qui avait une foule d'amis avant ses malheurs, et tant qu'on lui crut une sorte d'influence, n'en trouva plus quand on le vit sous la main de ses bourreaux; deux seuls lui restèrent fidèles: le comte Félix Lepelletier de Saint-Fargeau, et le général Turreau; le premier adopta Émile, l'ainé de ses deux fils, et le second prit un soin particulier de Camille, son frère puîné. Un

malheur constant sembla s'acharner à cette infortunée famille : Camille se précipita du haut de la colonne de la place Vendôme, lors de la seconde entrée des troupes étrangères à Paris en 1815 ; et le dernier des trois frères, Caius-Gracchus, né à Vendôme, au milieu des larmes et du sang de sa famille, fut élevé par son frère Emile jusqu'à 18 ans, et a disparu de Paris depuis 1816, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

BABEUF (ÉMILE), né le 29 septembre 1785, fils aîné du précédent, honorait son père d'une sorte de culte et partagea toutes les infortunes que la haine ou ses indiscretions lui attirèrent, jusqu'au procès de Vendôme, qui termina ses jours d'une manière si douloureuse. Il suivit toutes les circonstances de ce procès avec l'anxiété du fils le plus tendre, et ne fut pas moins indigné que surpris, lorsqu'il vit l'accusateur public, Vieillard, disposé à faire usage de sa correspondance pour aggraver les charges qui pesaient sur son père. Celui-ci fit voir tout ce qu'avait d'atroce l'intention de rendre un fils témoin à charge contre son père, et l'horreur publique fit justice d'un moyen odieux ; ce fut ce même fils qui, après la condamnation, lui apporta, au milieu des gendarmes, le poignard dont il se frappa. Cet infortuné père fit en mourant des vœux pour que ses enfants n'héritassent pas de son amour pour la patrie. Emile, adopté par M. Félix-Lepelletier, fut mis en pension : la déportation de son bienfaiteur l'ayant privé de cette ressource, il fut accueilli par un libraire de Paris, chez lequel il demeura six ans. La maison de librairie de Tournaisien, de Bâle, l'ayant ensuite chargé de voyager pour elle, il eut occasion de parcourir une partie de l'Europe, et c'est dans ses voyages qu'ayant rencontré en Espagne le dénonciateur de son père, il l'appela en duel et le tua ; mais il n'acheta cette victoire qu'au prix de son sang, il fut grièvement blessé et obligé d'interrompre ses voyages. Il s'arrêta à Lyon, s'y fixa et s'y fit recevoir libraire en 1812. En 1814, il se dévoua tout entier à la défense de cette ville, s'indigna avec tous les amis de la patrie des fausses mesures du général Augereau, osa lui indiquer celles qu'il convenait de prendre pour arrêter la marche de l'ennemi, et sortit avec le corps d'armée, lorsque'il vit Augereau décidé à n'en prendre aucune.

A la même époque, les dangers que courait Napoléon dans le midi, décidèrent Babeuf à accompagner ce prince à l'île d'Elbe. Emile Babeuf avait précédé son retour à Paris, et y avait repris sa profession de libraire. Il fut le seul alors qui osa s'élever dans une brochure contre l'acte additionnel, non pas par spéculation de librairie, mais parce qu'il contrariait ses principes. A la même époque, il adressa une lettre au comte Carnot, ministre de l'intérieur, où il proposait d'ouvrir une souscription en faveur des victimes de la dernière invasion. Cette idée, toute française, fut accueillie avec enthousiasme, et la lettre réimprimée, à Troyes, en lettres d'or. Il était alors éditeur du *Nain tricolore*, dont quelques articles offensèrent l'autorité ; arrêté en vertu de la loi du 9 novembre, il fut condamné à la peine la plus forte portée par cette loi, à la déportation, ayant constamment refusé, comme son père, de nommer les rédacteurs des articles incriminés. Il était depuis deux ans détenu à la Conciergerie, lorsqu'il demanda à la chambre des députés l'exécution de son jugement. On le conduisit, ainsi que ses compagnons d'infortune, au mont Saint-Michel, où il arriva seul, les autres déportés s'étant successivement évadés pendant la route, pour passer en pays étrangers. Babeuf s'était refusé à toutes les propositions qui lui furent faites à cet égard, par délicatesse et pour ne point compromettre son escorte. Il resta environ une année dans cette prison d'état, et y eut, à la liberté près, toutes les consolations qu'il pouvait désirer. En novembre 1818, il re-

çut la remise de sa peine et l'autorisation de revenir à Paris ; il y a continué le commerce de la librairie. Il est éditeur de plusieurs ouvrages importants.

BABEY (ATHANASE-MARIE), avocat du roi à Orgelet, en 1789, embrassa franchement les principes de liberté qui se manifestèrent à cette époque, et se prononça avec force contre les faux patriotes qui, dès le commencement de la révolution, spéculaient déjà sur les changements qui se préparaient ; il s'en fit des ennemis irréconciliables qui, malgré leur constance à dénaturer son caractère et même ses principes, ne purent parvenir à ébranler la confiance que lui avaient vouée ses concitoyens. Le tiers-état du bailliage de Laval l'ayant nommé député aux états-généraux, il s'y fit remarquer par sa fermeté et le courage avec lequel il reprochait parfois aux présidents leur choquante partialité. Il fit révoquer, en 1790, le remerciement voté au département de la Meurthe, en prouvant que sa conduite, dans les malheureux événements de Nancy, ne méritait pas cet honneur. Il montra la même énergie, lorsque la constitution du clergé fut présentée à l'acceptation du roi. Ce prince usait du droit qui lui était accordé en différant de l'envoyer, mais on lui demandait une explication qui n'arrivait pas ; Babeuf, pour l'obtenir, voulut que l'assemblée l'attendît sans désespérer. Il ne craignit pas, en 1791, de lutter contre l'abbé Maury, et réfuta victorieusement son opinion sur l'échange du Clermontois ; il fit voir ensuite le danger de suspendre les assemblées primaires, et la nécessité de présenter un projet de loi contre l'émigration. Lors du malheureux voyage de Varennes, il appuya l'avis de Vernier qui demandait que l'assemblée fût investie de tous les pouvoirs. Le 15 juillet, il insista sur l'acceptation de la constitution, et demanda, en cas de refus de la part du roi, sa déchéance et la suspension provisoire du pouvoir royal. Après la session, Babeuf retourna dans ses foyers, et reçut, en 1792, une nouvelle preuve de confiance de ses concitoyens, qui le nommèrent député à la convention nationale. Il s'y montra tout autre que ses ennemis l'avaient dépeint jusque là, et fut un des membres les plus opposés aux mesures acerbes que cette assemblée adopta. Dans le procès du roi, il se prononça pour la réclusion et le bannissement, avec la clause expresse de la convocation des assemblées primaires. Ayant protesté contre les journées du 31 mai, 1^{er} et 2^e juin 1793, il fut décrété d'arrestation et incarcéré avec 72 de ses collègues. Il rentra dans la convention après le 9 thermidor, fut du nombre des conventionnels qui, en 1795, entrèrent au conseil des cinq-cents, en sortit en floréal an 7, et mourut en 1815.

BABEY (FRANÇOIS-LAZARE), frère du précédent, né à Orgelet, (Franche-Comté) en 1740, exerçait, au moment de la révolution, les fonctions de lieutenant-général de bailliage. Il faisait partie, en 1793, du comité de salut public de Lons-le-Saulnier, lorsque chaque village avait son comité de salut public, et fut obligé de quitter la France, après la révolution du 31 mai, contre laquelle il avait protesté. Revenu dans sa patrie, après le 9 thermidor, il fut nommé membre du collège électoral du Jura, et devint ensuite membre du conseil général.

BABEY (FRANÇOIS), fils de François-Lazare, né à Orgelet, vers 1778, fit, en 1793, comme réquisitionnaire, une campagne à l'armée du Rhin. Il était maire d'Orgelet et membre du conseil d'arrondissement de Lons-le-Saulnier, lorsque MONSIEUR passa dans cette ville, en octobre 1814. Il fut alors décoré de la croix de la légion d'honneur, et nommé, en 1815, député à la chambre dite *introduit*, où il se fit peu remarquer.

BABEY (ETIENNE), parent des précédents, né à Salins, département du Jura, était membre de la

congrégation de l'oratoire, et quitta la France en 1792. Il passa plusieurs années en Angleterre, et voyagea avec quelques familles anglaises dans plusieurs parties de l'Europe. Retiré en France après le traité d'Amiens, il accompagna Fouché, duc d'Otrante, à Dresde ou l'appela Napoléon, à l'époque du congrès de Prague; le suivit ensuite à Leybach, lorsqu'il fut devenu gouverneur des provinces Illyriennes, et revint, en mars 1814, avec lui en France, où il cessa d'être employé. Le duc d'Otrante ayant reçu de nouveau, en mars 1815, le portefeuille de la police générale, Babey fut placé dans les bureaux du ministère, et chargé spécialement de la traduction des journaux anglais. Le long séjour qu'il a fait dans les îles Britanniques, les liaisons qu'il a contractées avec les personnages les plus marquants de ce pays, lui ont fourni d'abondants matériaux sur le gouvernement et la politique des Anglais, et tout porte à croire que la traduction de leurs meilleurs ouvrages sur l'économie politique, dont il s'occupe, obtiendra un succès digne de l'importance du sujet.

BABEY (madame), sœur de M. Bureau de Puzi, n'était âgée que de 17 ans lorsque, nouvelle HECATE, elle se fit remarquer par un trait de courage dont les temps héroïques offrent à peine un seul exemple. Au premier moment de l'effervescence révolutionnaire, les habitants d'Auxonne se portaient sur un château voisin, qui n'avait d'autres défenseurs qu'une femme avancée en âge et sa nièce. Mlle de Puzi s'arma aussitôt d'une hache, rassembla ses domestiques, et court, à leur tête, s'opposer au brigandage qui se prépare. Elle tombe sur l'un des assaillants les plus animés et le terrasse. Cet acte de fermeté arrête les autres; quelques uns prennent la fuite, le reste en plus grand nombre, seconde ses efforts, et les deux victimes sont sauvées par ceux qui avaient juré leur perte.

BABI (JEAN-FRANÇOIS), né à Tarascon, département des Bouches-du-Rhône, propriétaire dans le département de l'Arriège, fut un des partisans les plus fougueux de la révolution. Commandant de l'armée révolutionnaire de Toulouse, qui commit une foule d'exces sous ses ordres, il fut accusé par Clausel d'avoir continué des fonctions supprimées par la loi. Il arrive aussitôt à Paris, se justifie à l'instant même, et reçoit une nouvelle preuve de confiance du comité de salut public, qui le charge de la mission secrète de surveiller les contre-révolutionnaires du département de l'Arriège. Il s'en acquitta avec une rigueur qui, cette fois, ne lui fut point pardonnée; l'esprit de la convention était changé; c'était après le 9 thermidor. Accusé d'actes arbitraires et de concussions, il fut arrêté et traduit devant le tribunal criminel de Foix. L'amnistie du 4 brumaire an 4 lui rendit la liberté. La haine s'exerça sur ses propriétés pendant son arrestation; elles furent toutes dévastées. Il crut avoir des droits à des indemnités, et se présenta au conseil des cinq-cents pour en réclamer; il y trouva un terrible adversaire dans la personne du député Borde, qui, bien loin d'appuyer sa demande, le fit déclarer indigne de l'intérêt du conseil. Le désespoir, la misère et le désir de la vengeance le jetèrent dans une de ces conspirations ou la police, par le moyen de quelques agents provocateurs, a l'adresse d'attirer tous les mécontents et de les pousser à quelque entreprise extravagante qui fait peser sur eux toute la rigueur des lois. Babi figura dans la nuit du 23 au 24 fructidor an 4 (19 au 20 septembre 1796), dans l'attaque du camp de Grenelle. La plupart de ces hommes égarés demeurèrent sur la place; presque tous les autres furent faits prisonniers, condamnés à mort, et fusillés au milieu du camp. Babi partagea le sort de ces derniers, à l'âge de 37 ans.

BABIÉ (FRANÇOIS), né à Lavaur, département du

Tarn, fit de bonnes études, embrassa modérément les principes de la révolution, et se fit connaître dans ses différentes phases par une foule d'ouvrages dont quelques uns n'ont eu que le succès du moment, et dont quelques autres ont survécu aux époques et aux événements qui les ont vus naître. Nous citerons parmi ces derniers dont il est auteur ou éditeur : 1° *Mémoire sur les consuls*, publié par ordre du ministre de la marine Truguet, 1798; 2° *L'Antique Rome*, ouvrage orné de figures par Gresset-Saint-Sauveur, 1798; 3° en société avec L. Beaumont, *Galerie militaire* etc., jusqu'à l'an 13 (1805), 7 vol in-12, 4° *Archives de l'honneur*, etc., 1806, 4. vol. in-8°, ouvrage que les auteurs ont été obligés de suspendre; 5° *Musée de la jeunesse*, en 24 cahiers avec gravures; 6° *Voyage en Russie sur les bords du Wolga*, pendant les années 1812, 1813, 1814 et 1815, relation pleine d'intérêt, écrite d'après les notes d'un officier français fait prisonnier en 1812; 7° *Les titres de Bonaparte à la reconnaissance des Français*, an 10, in-8°. M. Babié a travaillé successivement au *Point du jour*, au *Mercur universel*, au *Courrier de Paris* et enfin, pendant 26 ans, au journal des *Indications*. Il est encore l'auteur du *Dictionnaire des non girouettes*, in-8°, Paris 1816, ouvrage que la police fit saisir. Il publia également une *Correspondance politique et confidentielle inédite de Louis XVI avec ses frères*, avec des notes par Mlle Williams, 2 vol. in-8°, 1805. Cet ouvrage apocryphe, auquel prit part M. Joubert de la Platrière, fut considéré à cette époque comme authentique.

BABILLE, né à Ferrières, département du Loiret, céda, sans y prendre part, au mouvement révolutionnaire, et exerça à Paris la profession d'avocat. Elu, en 1791, l'un des juges des six arrondissements de cette ville, il y renonça bientôt pour reprendre ses premières fonctions. La manière dont il avait rempli celles de juge, avait laissé des souvenirs; le gouvernement consulaire le nomma juge à la cour de cassation; lors de la nouvelle organisation de cette cour, sous l'empire, Napoléon lui donna, ainsi qu'à ses collègues, la décoration de la légion d'honneur, et le roi l'en nomma officier, à la première restauration. Il signa toutes les délibérations collectives de sa cour, tant en faveur de Napoléon, que des Bourbons; donna sa démission au mois de mai 1816. Quelques biographes insinuent qu'elle ne fut pas volontaire.

BABLOT (BENJAMIN-LOUIS-NICOLAS). On doit à cet écrivain, sur le compte duquel nous n'avons aucun autre renseignement, les ouvrages suivants : 1° *Épître à Zulmire sur les avantages et les obligations du mariage*, in-12, 1783; 2° *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, grand in-8°, 1788; 3° *Discours sur les maux qu'enfante l'ignorance des lois*; 4° *Réflexions sur l'eau courante des rivières, et moyens de parer à la crainte de se noyer*, in-8°, 1796; 5° *Preuve sur la nécessité d'une religion, la religion naturelle*, in-8°, 1797. On connaît encore de cet auteur une brochure intitulée : *Jardin et Demaris*, et un ouvrage sur les *Moyens de prévenir les délits dans la société*.

BABLOT (B.-D.-L.). On lui doit : *Calcul fait du poids des fers, suivant leur épaisseur et largeur, réduits au poids, suivant des tarifs à tant la livre, et à tant le cent*, etc., in-12, 1799. Cet ouvrage a eu, en 1821, une nouvelle édition augmentée du *Tarif du poids du fer rond suivant son diamètre, ainsi que du poids des pièces en fonte, le plus en usage dans les bâtiments et les jardins*.

BABO (JOSEPH-MARIK), célèbre auteur dramatique allemand, mort à Munich, le 5 février 1822. Il était membre de l'académie des sciences de cette ville. Ses ouvrages ont eu plusieurs éditions. On cite entre autres, la tragédie d'*Ulton de Pfüttschack*, que

les compatriotes de Babo regardent comme un chef-d'œuvre. Elle a été souvent réimprimée. Babo rédigeait, en 1804, le journal intitulé : *l'Aurora*, auquel Jean-Christophe d'Arélin coopéra à la même époque.

BABON DE LA BAROLLIÈRE, négociant de Lyon, fut anobli, en 1803, et obtint la croix de la légion d'honneur, pour les services qu'il rendit aux émigrés en Suisse et à Augsbourg, où il avait établi des maisons de banque pendant la révolution.

BABRON (J.-B.-A.), a publié un *Précis de l'art naval en France, en Espagne, et en Angleterre, donnant, pour les trois marines, les termes techniques, et des vocabulaires français, espagnols et anglais, des tables et des dimensions de la mâture, les proportions du grément, et, pour chaque espèce de vaisseaux de guerre ou de commerce, les manœuvres particulières, les évolutions, les descriptions des pavillons de toutes les nations*, etc., un vol. in-8°, avec planches, Brest, 1817.

BACHETTI ANTOINE, docteur en médecine, membre de la société médicale de Bologne, et professeur à l'université, a publié en 1807, un ouvrage intitulé : *Histoire médicale ou Observations pathologico-cliniques sur les eaux thermales de la Porella*, dans le département du Reno. Il se montra le chaud partisan des idées nouvelles en 1796.

BACCIOCHI (FELIX), né en Corse, le 18 mai 1762, d'une famille noble, s'éleva beaucoup au-dessus du rang que lui destinait sa naissance par le mariage qu'il contracta avec la sœur aînée de Napoléon Bonaparte. Simple capitaine d'infanterie au moment où Bonaparte venait d'être nommé général en chef de l'armée d'Italie, il regarda comme un grand avantage pour lui d'être allié à sa famille; la demanda qu'il fit de la main d'Elisa déput au général qui, des lors sur le chemin de la fortune, rêvait de plus nobles alliances pour sa famille. Le mariage se fit sans son aveu, et il sut prendre son parti quand il ne lui fut plus possible d'y remédier. Il songea bientôt à la fortune de son beau-frère, et commença par le faire nommer colonel du vingt-sixième régiment d'infanterie légère. Il lui donna, en messidor an 12, la présidence du collège électoral des Ardennes, qui ne manqua pas de l'élire candidat au sénat conservateur. M. Bacciochi devint membre de ce corps le 29 décembre 1804. Ce fut comme le premier échelon pour monter aux dignités qui ne tardèrent pas à l'accabler. Il devint successivement général, officier de la légion d'honneur, et enfin grand-cordon de cet ordre, lorsque Napoléon donna à madame Bacciochi la principauté souveraine de Piombino, qui ne précéda que de quelques jours le don de celle de Lucques. Les deux époux furent couronnés le 10 juillet 1805. C'est à peu près à cet événement que se borne la vie politique de M. Bacciochi : il n'était que le premier sujet des états de sa femme et son aide-de-camp; il baissait l'épée devant la princesse lorsqu'elle passait la revue de ses troupes. Cette élévation prodigieuse de M. Bacciochi donna lieu à une anecdote plaisante : l'ancien prince de Piombino, se trouvant sans propriété et sans titre, se plaignait au prince de Bénévent, M. de Talleyrand, de ne avoir plus comment s'appeler; ce ministre lui répondit avec sang-froid : « Que ne prenez-vous le nom de Bacciochi ? Il est vagant. » Après les événements de 1814 et 1815, M. Bacciochi suivit son épouse en Allemagne, et ensuite à Trieste.

BACCIOCHI (MARIE-ANNE-ELISA BONAPARTE, Madame), épouse du précédent, et sœur de Napoléon, naquit à Ajaccio, le 8 janvier 1777, et fut élevée à la maison royale de Saint-Cyr. Forcée de s'expatrier avec sa mère et ses sœurs à la suite des événements qui livrèrent l'île de Corse aux Anglais, elle habita Marseille pendant les jours de la terreur, et vint à Paris à l'époque où Lucien fut nommé mem-

bre du conseil des cinq-cents, et demeura d'abord chez lui ou elle prit le goût des lettres et des beaux-arts, dont elle se montra dans la suite la plus zélée protectrice. Sa maison devint à cette époque le rendez-vous de tout ce que Paris renfermait de plus recommandable; elle en était la présidente et n'y parut jamais déplacée. Si sa cour était nombreuse avant le 18 brumaire, elle dut considérablement s'accroître après cette révolution, d'autant plus que tous les hommes distingués par l'esprit et les talents y étaient accueillis, non pas avec des marques stériles de bienveillance, mais avec la bienfaisance la plus généreuse. Il suffit de citer quelques uns des personnages qui y étaient admis, pour donner une idée de ces réunions; c'étaient le chevalier de Bonfflers, Laharpe, le vicomte de Châteaubriand et le marquis de Fontanes qui fut surtout l'objet d'une générosité sans bornes. Elle préluait ainsi, dans cette société choisie, au gouvernement des états qui ne tardèrent pas à lui être confiés; elle s'essayait, pour ainsi dire, au rôle de souveraine, qu'elle remplit, lorsqu'elle fut nommée princesse de Lucques et de Piombino, avec un talent et une dignité que n'ont pas toujours ceux qui naissent sur les marches du trône. De graves défauts ont terni ses belles qualités : au-dessus des hommes ordinaires, par son esprit et par son rang, elle fit trop sentir sa supériorité, et ne ménagea pas assez l'opinion et les bienfaisances. Elle voulait gouverner, et qu'on sût que son mari n'était que son premier sujet, s'imaginant relever sa propre grandeur par l'état d'infériorité dans lequel elle le retenait. Subjugée d'ailleurs par des passions impérieuses, et s'attachant à des lenteurs qui n'étaient pas toujours dignes d'elle, elle dédaigna trop souvent de conviir ses plaisirs d'un voile qui en dérobait le scandale. Il n'en est pas moins vrai qu'elle sut régner et fit du bien aux états qu'elle gouverna; elle y a laissé des souvenirs honorables, surtout à Florence, en sa qualité de duchesse de Toscane, et il est à croire que si ses moyens dans l'administration de ses états n'avaient pas été limités par Napoléon, sa mémoire rivaliserait avec celle de quelques souverains dont ce pays s'enorgueillit; on eût pu l'appeler la Catherine du Midi. Les événements de 1814, en lui enlevant les moyens d'obliger, éloignèrent de sa personne tous ceux qu'elle avait gorgés de biens; Murat lui-même lui refusa un asile; et, après s'être fixée à Bologne, elle fut obligée, en 1815, de se retirer d'abord en Bâle, auprès de sa sœur Caroline, et alla ensuite habiter Trieste où elle mourut dans le courant d'août 1820. Elle a laissé de son mariage avec M. Bacciochi, une fille, Napoléon-Elisa, née le 3 juin 1806.

BACCIOCHI-ADORNO, parent de Félix Bacciochi, né comme lui en Corse, parcourut une carrière beaucoup moins brillante, mais ne fut point exposé à la chute terrible qui doit remplir d'amertume les dernières années de l'époux d'Elisa. Entré au service, en 1761, il devint chevalier de Saint-Louis, en 1788, et lieutenant-colonel des chasseurs-royaux-corses, en 1789. La révolution française ne compta pas M. Adorno parmi ses partisans; il émigra, dès 1792, avec ses trois frères; se trouva au siège de Toulon, en 1793, et à l'armée de Condé, en 1799, 1800 et 1801. Le licenciement de cette armée s'étant effectué à cette époque, il se hâta de retourner en Corse avec ses trois frères, heureux du moins, en perdant la cause qu'il avait embrassée, de n'avoir plus à combattre des Français. Longtemps après il s'établit à Montpellier, et y fut nommé inspecteur aux revues, emploi auquel il renonça lors des événements du 20 mars 1815, et qu'il remplit de nouveau, après la seconde restauration. Le Roi le nomma, en mai 1816, officier de la légion d'honneur.

BACH, médecin de Paris, l'un des plus chauds partisans de la révolution, était, en l'an 6 (1798), électeur du département de la Seine; démagogue outre, il publia à cette époque un écrit satyrique contre le directoire et particulièrement contre les auteurs de la loi du 22 floréal an 7 (11 mai 1799) qui annulait une partie des élections des collèges électoraux. Il fut arrêté par ordre du directoire, et traduit devant un jury d'accusation qui prononça sa mise en liberté. Un mois après, Bach recommença ses attaques véhémentes contre tous ceux qu'il croyait contraires à la révolution, et prononça, à la tribune des jacobins, rue du Bac, un discours plus fort encore que les précédents, dans lequel, après avoir exposé les dangers qui menaçaient la patrie, il proposait la création d'un gouvernement purement démocratique. Il donna ensuite lecture d'un projet de constitution tellement anarchique, que les membres les plus exagérés de l'assemblée le rejetèrent unanimement. Les craintes qu'il avait manifestées se vérifièrent néanmoins; la constitution fut détruite au 18 brumaire, et Bonaparte élevé au consulat. Bach ne put survivre à la perte des libertés publiques; fidèle à ses principes, il se donna la mort au pied de la statue de la liberté, élevée sur la place de la Révolution.

BACHE, neveu de Franklin, mort victime de la maladie épidémique qui désola, en 1798, les États-Unis de l'Amérique septentrionale, connu personnellement comme fondateur et rédacteur d'un journal intitulé *L'Aurore*; le monde savant lui a encore l'obligation d'avoir publié les manuscrits les plus importants de son oncle, dont il était devenu possesseur comme héritier de ce grand homme.

BACHE (N.), capitaine au neuvième régiment de dragons, fit, à la tête d'un escadron, mettre bas les armes, à la prise de Königsberg, en 1807, à un régiment d'infanterie, et ramena, sous le feu de l'ennemi, plus de trois cents prisonniers dont un officier supérieur. Le grade de chef d'escadron fut la récompense de ces belles actions.

BACHELAR, avocat et poète, est cité comme auteur d'un poème sur la *Naissance du roi de Rome*, Paris, 1811, in-80; et d'une pièce de vers, intitulée: *Hommage à S. M. l'Empereur de Russie*, Paris, 1814, in-40.

BACHELERIE (N.), était conseiller en la cour impériale de Limoges lorsqu'il fut nommé, en mai 1815, par le collège électoral du département de la Haute-Vienne, membre de la chambre des représentants, ou il s'est peu fait remarquer.

BACHELERIE (GUILLOUX), né dans le département de la Corrèze, était maire de Brives-la-Gaillarde, et fut successivement nommé juge et administrateur. Le 14 mai 1806, il présida le collège électoral de cet arrondissement.

BACHELET-D'AMBILLE, élevé par ses talents au grade d'adjudant-commandant, était resté stationnaire dans ce poste faute d'occasions de signaler son courage; elles se présentèrent d'abord à la bataille de Gébora en Espagne, sous les ordres du maréchal Soult, le 19 février 1811; sa belle conduite dans cette affaire lui mérita le brevet d'officier de la légion d'honneur, sur la demande même du général. L'année suivante, eut lieu la campagne de Russie, il servait dans le dixième corps de la grande armée, commandé par le maréchal Macdonald, et fut nommé général de brigade, par suite du courage et de l'intelligence qu'il déploya en se retirant avec l'arrière-garde sur Dantzick, au moment où la défection inopinée du général prussien d'York forçait ce corps d'armée à se mettre en retraite. Enfermé dans cette place commandée par le général Rapp, il rendit, pendant toute la durée d'un siège aussi long que meurtrier, d'importants services qui

furent récompensés par le grade de général de division.

BACHELIER (JEAN-MARGUERITE), membre du comité révolutionnaire de Nantes, était notaire dans cette ville, où il naquit, en 1751. Ce passage de Prudhomme, en parlant de Bachelier: « Cet homme » était notaire, et, pour augmenter le nombre de ses » clients, il a frappé de mort tous les notaires de sa » ville natale, » paraîtrait incroyable si de trop nombreux exemples n'avaient prouvé jusqu'à quel point la jalousie ou l'intérêt peut pousser les hommes au crime. Quoiqu'il en soit, ce Bachelier fut un des membres les plus sanguinaires du féroce comité aux ordres de Carrier. Traduit au tribunal révolutionnaire, par suite de l'arrestation de ce proconsul, il appuya toute sa justification sur les ordres qu'il recevait de Carrier, et sur les dangers qu'il aurait eu à courir en lui désobéissant. Cet homme, si barbare pour les autres, tomba en faiblesse dans son premier interrogatoire, et ne cessait de s'écrier: « Les in- » fortunés sont-ils donc des criminels ? » On avait répandu tant de sang innocent qu'on hésitait alors à répandre celui des coupables, Bachelier fut acquitté.

BACHELIER (J.-J.), peintre français, né en 1724, mort en 1805, est auteur d'un *Mémoire historique de l'origine et des progrès de la manufacture nationale de porcelaines de France*, in-12, 1799.

BACHELIER D'AGES (P.-G.), on lui doit un ouvrage intitulé: *De la nature de l'homme et des moyens de le rendre heureux*, in-80, an 8, 1800.

BACHELOT (FRANÇOIS-MARTIN), fut élu par le Morbihan au conseil des cinq-cents, 1796, il ne parut qu'une seule fois à la tribune, le 8 vendémiaire an 6, 30 septembre 1797, pour y défendre le projet de loi d'après lequel tous les nobles devaient être exclus des fonctions publiques. Sorti de cette assemblée peu de temps après, Bachelot rentra dans l'obscurité pour n'en plus sortir.

BACHELU (GILBERT-DÉSIRÉ-JOSEPH), lieutenant-général, né à Dôle, Jura, le 9 février 1777, d'un conseiller-maître à la cour des comptes de cette ville, fut reçu à 17 ans élève sous-lieutenant à l'école du génie à Metz. Il annonça dès lors les talents et le courage qu'il eut bientôt occasion de développer. Ayant été nommé capitaine en 1795, il fit, en cette qualité, la campagne du Rhin, suivit le général Moreau dans cette fameuse retraite, signalée chaque jour par des succès; il passa ensuite en Egypte, s'y distingua dans une foule de circonstances et notamment au siège du Caire, sous Kléber, qui le nomma chef de bataillon. En 1802, il fit partie de l'expédition destinée à faire la conquête de Saint-Domingue, y servit en qualité de colonel du génie et d'aide-de-camp du général en chef, et fut chargé, après la mort de celui-ci, de porter au premier consul, des dépêches de la part de M. Daure, préfet colonial et capitaine-général par intérim. De retour en France, il fut employé comme chef d'état-major du génie au camp de Boulogne, devint en 1805, commandant du 11^e régiment d'infanterie légère, et fut promu en 1809 au grade de général de brigade; le corps d'armée, dont son régiment faisait partie, venait d'excuter, à travers la Croatie, une des plus brillantes marches qui aient illustré les guerres de la révolution. A la bataille de Wagram, il commandait une brigade du 11^e corps, eut en 1811 le commandement en second de la place de Dantzick, et fit la campagne de Russie comme général de brigade sous le maréchal Macdonald. Il commandait l'arrière-garde dans la retraite de Tilsit à Dantzick, où il resta jusqu'à la reddition de cette place, le 1^{er} janvier 1813; il fut fait général de division alors. Bachelu reprit les armes en 1815, il s'agissait de défendre l'indépendance nationale. Il

commandait à la première affaire qui eut lieu sur la gauche de la Sambre le 15 juin 1815, la division qui poursuivait l'ennemi au-delà de cette rivière, en vint plusieurs fois aux mains avec les alliés, se battit aux Quatre-Bras, le 16, et enfin prit part à la bataille de Waterloo, le 18 juin, où Bachelin fut blessé. Revenu à Paris après le licenciement de l'armée de la Loire, il y vécut tranquille jusqu'au 15 octobre, époque où il fut arrêté par ordre du ministre de la police; sa captivité, qui dura quatre mois, fut suivie d'un exil hors de la France. Rappelé au commencement de 1817, il a continué à faire partie du cadre de l'état-major de l'armée : il a été compris dans l'ordonnance royale de 1824, qui a mis à la retraite l'élite de l'état-major de l'armée. On a dit dans plusieurs *Biographies* que le général Bachelin avait quitté Saint-Domingue avec l'épouse du général Leclerc, et était rentré en France sur le vaisseau qui portait les cendres du défunt; nous avons voulu vérifier ce fait, et les renseignements les plus exacts nous ont convaincus que le général Bachelin était revenu en France sur un aviso, plus de deux mois après Mme Leclerc.

BACHER (ALEXANDRE-ANDRÉ-PHILIPPE-FAVÉNIÉ), naquit à Thann, Haut-Rhin, vers 1730, fils de Georges-Frédéric Bacher, médecin et inventeur des pilules toniques appelées *pilules de Bacher*. Héritier du secret de son père, il le fut aussi de son talent, et s'acquit un nom dans le traitement des hydropisies; ses articles insérés dans le journal de médecine de M. Demangin, étendirent surtout au loin sa réputation. Les principes de la révolution qu'il embrassa ensuite avec l'exaltation la plus exagérée, le jetèrent dans des écarts métaphysiques étayés d'une philanthropie absurde, et de conceptions plus absurdes encore. Il prétendit refaire le corps social avec des abstractions plus subtiles et moins intelligibles que celles des *Thomas Moore*, des *Hobbes* et de tant d'autres philosophes dont les systèmes nous sont parvenus. Les rêveries de Bacher sont consignées dans un ouvrage intitulé : *Les opinions écartées par l'évidence*, 1796, in-8°; il a publié en outre en 1798, un premier cahier intitulé *Institute religieux*, ou *Cours de droit public*, selon les principes sur lesquels se fonde le respect motivé et permanent des propriétés personnelles, territoriales et mobilières, in-8°; en 1800, il fit reparaître ce volume, à la suite duquel on trouve le *Répertoire politique et moral*, enfin il fit paraître un *Cours de droit public*, 1803, 2 volumes; l'ouvrage devait en avoir cinq, les trois derniers furent imprimés, mais n'ont pas été mis en vente. Cet ouvrage est un des plus hardis qui aient vu le jour; mais le style en est dur, et l'on y trouve beaucoup de répétitions. Bacher est mort en 1807, le 19 octobre.

BACHER (FRANÇOIS-MARIE), était depuis plusieurs années secrétaire d'ambassade auprès de M. Barthélemy, aujourd'hui pair de France, et alors ambassadeur près des cantons suisses, lorsqu'en frimaire an 4, décembre 1795, il reçut du directoire exécutif l'ordre de traiter de l'échange entre MADAME, fille de Louis XVI, et les commissaires de la convention nationale livrés par Dumouriez. M. Bacher alla au-devant de cette princesse jusqu'à Huningue, et la remit avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs, entre les mains du prince de Gavres, que la cour de Vienne avait chargé de la recevoir. Il remplaça, en 1797, dans son ambassade, M. Barthélemy, nommé membre du directoire exécutif de France, lorsque le sort en eut exclu M. Letourneur. Après l'événement du 18 fructidor an 5, 4 septembre 1797, les liaisons qui avaient existé entre lui et M. Barthélemy, et les preuves qu'on venait d'acquiescer des intelligences de celui-ci avec les ennemis du gouvernement, portèrent om-

brage au directoire et lui firent craindre que Bacher n'eût pris part aux négociations qu'il venait de découvrir; il fit en conséquence apposer les scellés chez Bacher, et ordonna qu'une recherche sévère serait faite dans ses papiers. L'examen le plus minutieux ne donna pas le plus léger indice contre le diplomate : on sut même qu'il s'était permis contre des ennemis de la France plusieurs actes qui n'avaient pas plu à l'ambassadeur; alors le directoire lui rendit sa confiance, et Bacher lui continua le même dévouement; il en donna une nouvelle preuve lors de l'attaque du pont d'Huningue par les Autrichiens, attaque qu'avaient favorisée quelques officiers suisses. Des procédures avaient été dirigées contre eux, le petit conseil de Bâle s'était permis de les annuler, M. Bacher protesta vigoureusement contre cette annulation, et demanda l'arrestation des officiers. Nommé ministre à la diète de Ratisbonne pendant le congrès de Rastadt, il y déploya la plus grande fermeté de caractère, et était près d'obtenir le triomphe complet de ses négociations, lorsqu'un événement épouvantable, l'assassinat des plénipotentiaires français, vint porter la terreur dans l'assemblée, et la forcer à se dissoudre. Le prince Charles fit conduire M. Bacher aux avant-postes français. De retour en France, il fut employé dans diverses missions à Naples et en Toscane. Le gouvernement consulaire l'ayant renvoyé en 1799, à Ratisbonne, il résida auprès de la diète, jusqu'en 1805, et fut chargé, à cette époque, de lui présenter des notes très énergiques contre la cour de Vienne. C'était le moment où Napoléon venait de placer sur sa tête la couronne d'Italie, qu'allait lui contester l'Angleterre et l'Autriche. M. Bacher, revenu à Paris, fut nommé membre de la légion d'honneur, et resta attaché, dans un emploi subalterne, au ministère des relations extérieures. A la suite des événements qui ont remplacé les Bourbons sur le trône, il cessa de parcourir la carrière politique et fut mis à la retraite.

BACHER (N.), négociant à Naples, fut en l'an 7 (1799), l'un des principaux chefs de la conspiration qui avait pour but de faire massacrer l'armée française à Naples, en y renouvelant les vœux siciliennes. Le complot fut découvert à temps, mais ses nombreuses ramifications firent traîner la procédure en longueur. Bacher fut enfin condamné à mort et exécuté avec ses principaux complices.

BACHERACHT (БЪХНІ); médecin russe, naquit à Saint-Petersbourg le 27 décembre 1725. Après avoir passé quatre ans à l'étranger pour y terminer ses études médicales et avoir obtenu le titre de docteur à Leyde, le 20 février 1750, il retourna dans sa patrie. L'impératrice Elisabeth le nomma en 1751, médecin du corps de l'artillerie et du génie; en 1776 il fut attaché à la marine. On lui doit : 1° *Dissertation inauguralis de ligamentorum morbis*, Leyde, 1750, in-4°; 2° *Practische abhandlung ueber den scharbock*, etc., 1786, in-fol.; traduit en russe par l'auteur, et en français par Desbouts, 1787, in-8°; 3° *Pharmacopœa navalis rossica*, etc., Saint-Petersbourg, 1784, in-8°; 4° *Dissertation hygiénique sur la conservation des gens de mer, et surtout de la marine russe*, in-8°, Saint-Petersbourg, 1791. Cet ouvrage a été traduit en français par Desbouts.

BACHEVILLE (les frères BARTHELEMY et ANTOINE), sont un des plus déplorable exemples des haines des partis, des fureurs ministérielles et de la faiblesse des autorités subalternes; ils prouvent d'un autre côté combien le peuple est généralement bon, s'indigne de l'injustice et est toujours prêt à seconder l'opprimé. Nés à Trévoux d'une famille estimable, les deux frères prirent de bonne heure le parti des armes, et méritèrent, par leur bonne conduite et par leur bravoure, d'entrer dans la garde impériale. Les occasions de se signaler étaient fréquentes alors; ils

se distinguèrent parmi les braves qui les environnaient, et parvinrent tous deux au grade de capitaine; ils avaient obtenu auparavant la décoration de la légion d'honneur. Notre but n'étant point de donner le détail de leurs belles actions qui, quelque glorieuses qu'elles soient, se perdent dans la foule de celles qui illustrèrent à cette époque les armes françaises; nous dirons seulement qu'ils prirent part à toutes les batailles qui se livrèrent depuis 1804 jusqu'à 1814. L'aîné, Barthélemy, ayant accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, dut le suivre dans les combats qui eurent lieu à son retour en France, et fut, après la bataille de Waterloo, licencié ainsi que son frère; ils se retirèrent tous deux au sein de leur famille. Ils y vivaient tranquilles; mais le système de proscription qui s'établit alors, veillait sur eux, et voulait les trouver coupables. Ils sortirent du département pour aller voir des parents dans une ville voisine; ce fut un crime irrémissible; la gendarmerie fut dépêchée contre eux, ils résistèrent à la violence et s'échappèrent. Aussitôt leur tête est mise à prix, et la cour prévôtale du département du Rhône, séant à Lyon, condamne les frères Bacheville, savoir, l'aîné à la peine de mort et le second à deux ans d'emprisonnement, sous prétexte de rébellion à la force armée. Ils avaient pris la fuite, la Suisse seule leur offrait un asile; on eut la cruelle précaution d'envoyer leur signalement à Lausanne et dans tout le canton de Vaud, ils n'échappèrent aux poursuites qu'en se réfugiant dans un bois; on y ministre protestant, véritablement religieux et humain, leur portait à manger toutes les nuits et leur fournait les moyens de passer en Pologne, comme horlogers genevois. Après un séjour de quelques mois dans ce pays hospitalier, ils se rendirent en Valachie. C'est là que les deux frères se séparèrent pour ne plus se revoir; Antoine resta à Jassy, et Barthélemy partit pour Bucharest. Il se rendit de là à Constantinople, où il eut une nouvelle preuve de l'acharnement que l'esprit de parti mettait à le poursuivre: l'ambassadeur près de la cour ottomane, répondit à quel'un qui s'intéressait au malheureux Barthélemy que, s'il tombait en son pouvoir, il le ferait conduire en France, les fers aux pieds et aux mains. Bacheville ne crut pas devoir s'exposer à ce danger; il s'embarqua pour Smyrne, et parcourut toutes les îles de l'Archipel. Des souverains classiques lui inspiraient depuis long-temps le désir de voir Athènes, il visita ses ruines et celles de Corinthe, et alla se réfugier, pour éviter la peste et les autorités françaises, auprès du pacha de Janina. Il fit, en s'y rendant, un acte de bravoure qui le recommanda auprès de ce barbare dont il obtint la bienveillance et même une sorte de confiance. Cependant Antoine son frère, quelque bien qu'il fut à Jassy, ne pouvait supporter l'absence de Barthélemy, il part pour Constantinople et ne l'y trouvant pas, il demande un passe-port à l'ambassadeur français; M. le marquis de Rivière l'accorde et prend la singulière précaution d'y faire transcrire le jugement des deux frères, avec ordre à la gendarmerie de France d'en faire conduire le porteur de brigade en brigade jusqu'à Lyon. Antoine, qui ne crut pas avoir besoin de protection pour être jeté dans les fers, changea de projet et se rendit en Perse d'où il passa successivement à Alep, à Bagdad, à Bassora, et enfin à Mascate, à l'entrée du golfe Persique, où les fatigues du désert et le chagrin d'un long exil loin de son frère, lui causèrent une maladie dont il mourut, dans le courant de juin 1820. Malgré les égards dont Barthélemy jouissait à la cour d'Ali-Pacha, qui l'admettait à sa table, et lui donnait à fumer dans sa pipe, faveur du plus grand prix chez les Orientaux, il ne put voir plus long-temps les actes de despotisme et même de férocité dont il était tous les jours le témoin; il céda enfin au désir de saluer sa

patrie, dût-il y trouver la mort. Il avait obtenu à Constantinople du consul anglais, un passe-port avec lequel il put parcourir les principales villes d'Italie; il se rapprocha de la France où régnait un système de gouvernement moins arbitraire, et se fixa à Chambéry. Enfin pour purger sa conscience, il se constitua prisonnier. M. Ségaud, avocat de la plus grande espérance, que la mort vient d'enlever au barreau et à ses amis, avait préparé ses moyens de défense, mais, sans avoir besoin de l'entendre, la cour royale de Lyon prononça qu'il n'y avait lieu à poursuivre Barthélemy Bacheville, et qu'il serait sur le champ mis en liberté. C'est ainsi que sur les mêmes faits, sur les mêmes déclarations, la cour royale, après une instruction sévère mais impartiale, déclara qu'il n'y avait pas même lieu à accusation contre celui dont la cour prévôtale avait prononcé l'arrêt de mort! La révolution fut générale; les autorités qui, trois ans auparavant, avaient mis sa tête à prix, rendaient alors les témoignages les plus flatteurs de sa conduite, et le peuple qu'un jugement inique avait indigné, put faire éclater hautement sa joie, quand la justice fut rendue à l'innocence. M. Bacheville travailla alors à recouvrer la modique pension de retraite, qui lui était due, et il se vit à bout à force de sollicitations et de démarches. Mais son cher Antoine, rien ne peut le lui rendre, et sa perte fera le regret de toute sa vie. M. Bacheville, depuis lors, habite la capitale.

BACHÈNE, trois Hollandais ont illustré ce nom par des talents plus ou moins distingués. L'un, Guillaume-Albert, naquit à Léerdan, en 1712, fut prédicateur de la garnison de Namen, ministre de l'Evangile à Kuilenburg, enfin professeur d'astronomie à Maëstricht, où il mourut en 1783. On a de lui une *Description géographique de la Terre Sainte*, 1765, et quelques ouvrages du même genre. L'autre, Jean-Henri, naquit en 1718, fut ministre et prédicateur successivement à Triel, Almelo, Amerfort, et Utrecht. Il mourut en 1780. Il a laissé des ouvrages de morale et de théologie. Le troisième, Philippe-Jean, neveu de Guillaume-Albert, et fils de Jean-Henri, fut pasteur à Suphary, puis à Utrecht, où il mourut en 1799. Il fut digne de son père et de son oncle; il est surtout renommé comme professeur de théologie.

BACHMANN-ANDERLETTZ (NICOLAS-FRANÇOIS baron de), est né, en 1740, à Nafets, castron de Glaris, en Suisse. Il était alors de rigueur qu'un Suisse vint servir en France, pour garder nos rois au milieu des Français, Bachmann y vint dès l'âge de 9 ans et prit du service. La guerre de sept ans le vit s'élever au grade de capitaine, et, en 1768, il fut fait major au régiment de Bocard. Ses talents pour les manœuvres lui méritèrent l'honneur de faire manœuvrer les troupes suisses au camp de Verberie, devant Louis XV, en 1768, et lui obtinrent, en 1788, après la mort de M. de Salis, le commandement du régiment qui portait ce nom. Au moment de la révolution, sa fidélité ne se démentit pas; il se cantonna d'abord, par ordre de la cour, avec son régiment, dans le faubourg de Vaugirard, puis il campa au mois de juin dans le Champ-de-Mars, où il fit sa jonction avec les régiments de Châteauneuf et de Dierbach; et, dans la nuit du 12 au 13 juillet, il alla sur la place Louis XV soutenir deux bataillons de la garde suisse, campés aux Champs-Élysées. Échappé aux dangers de ces différentes mesures prises contre le peuple, il retourna, après le licenciement, en Suisse, où il retrouva aussitôt du service, devint, en 1794, major-général à la solde du roi de Sardaigne, et fut mis à la tête de l'armée dont le duc de Mont-Ferrat était le chef honoraire, dans le val d'Aoste. Le Piémont devint français, et le baron Bachmann passa en Angleterre; ayant levé un régiment au service de

cette puissance, il se rendit à Zurich, mais il ne put résister à Masséna. Peu de temps après, l'avant-garde du corps intermédiaire du Tyrol et de la Suisse fut confiée à ses ordres, sous le commandement suprême du général Auffenberg. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1800, il surprit l'avant-garde des Français qui stationnaient à Scampfen et à Zutz, mais son général l'empêcha de poursuivre ses avantages, et ses troupes furent licenciées; il retourna dans son pays et fut mis à la tête des petits cantons confédérés; après de légers avantages il fut vaincu et forcé de se retirer en Sonabre. En 1814, il vint à Paris commander en chef les troupes suisses au service de France; mais le retour de Napoléon le fit rentrer en Suisse, où il fut nommé chef d'une armée de 45,000 hommes y compris 15,000 hommes de réserve, qui fut tenue en respect par le général Lecourbe. Après la bataille de Waterloo, il ouvrit aux Autrichiens l'entrée de la France, et reçut pour récompense plusieurs décorations, outre une épée en or, dont sa patrie l'a gratifié, avec cette inscription : *Patria grata*. M. Bachmann a fixé sa résidence dans le canton de Glaris, son pays natal, où il jouit malgré sa vieillesse, au milieu d'honorables souvenirs, d'une santé que ni ses fatigues, ni ses exploits militaires n'ont altérée.

BACHMANN (JACQUES-JOSEPH-ANTOINE-LÉGER), frère du précédent, né comme lui dans le canton de Glaris, en Suisse, servit de bonne heure en France, et devint major-général des gardes suisses. Dans la journée du 10 août, lors de l'attaque des Tuileries par le peuple, il avait donné les ordres les plus précis pour la défense de Louis XVI; mais la détermination que prit le roi d'abandonner le château, en empêcha l'exécution. Bachmann fut arrêté quelques jours après, conduit à l'Abbaye, puis à la Conciergerie, et enfin traduit devant le tribunal institué le 17 août, pour connaître de ce qu'on appelait les crimes de la journée du 10. Il voulut en décliner la juridiction et faire valoir son titre d'étranger; mais la nouvelle municipalité de Paris qui s'était constituée elle-même et qui s'attribuait alors tous les pouvoirs, fit passer à l'ordre du jour, et il fut condamné à mort. Il entendit son arrêt tranquillement et le subit avec courage. Il était âgé de 59 ans.

BACKRI (N.), est un de ces hommes que la fortune a favorisés sans les corrompre. Né en France de parents pauvres, il alla chercher des richesses en Amérique, et en amassa au-delà de ses désirs. Il s'établit ensuite avec ses frères à Alger, et y suivit le penchant de son ame dans l'usage qu'il fit de sa fortune : il la consacra en partie au soulagement et au rachat de ses compatriotes qui étaient dans l'esclavage. En 1799, il fit le voyage de Marseille, et y équipa plusieurs vaisseaux pour Malte; cette entreprise, en augmentant considérablement sa fortune, le mit à même de faire un plus grand nombre d'heureux; croirait-on qu'un homme de cette trempe ne put pas mériter la confiance du directoire exécutif? un de ses frères ayant suivi en France l'envoyé d'Alger en qualité de secrétaire, le gouvernement le fit incarcérer sous de vains prétextes, et lorsqu'il lui permit quelques mois après de retourner à Alger, il le fit reconduire jusqu'aux frontières, avec injonction à ses agents de ne le laisser communiquer avec qui que ce fût.

BAOLER D'ALBE (le baron LOUIS-ALBERT-GUILLAIN), reçut de la nature une ame grande et enthousiaste du beau. Né le 21 octobre 1761, à Saint-Pol, département du Pas-de-Calais, d'un ancien trésorier du régiment de Toul, Baoler était fait pour comprendre la gloire; il la chercha d'abord dans l'étude de la peinture et de l'histoire naturelle, et, pour s'y livrer avec plus de liberté, il se retira dans une solitude des Alpes suisses; mais bientôt les principes de la

révolution y pénétrèrent, et il les adopta avec sagesse, et s'attacha à un régiment des chasseurs de l'Arrière. Son avancement fut rapide; ses services aux sièges de Lyon et de Toulon, le firent nommer capitaine d'artillerie. Adjoint à l'état-major d'artillerie, en 1794 et en 1795 pour sa conduite à Nice, il se distingua également dans l'Italie en 1796, et fixa sur lui l'attention de Bonaparte, juste appréciateur du mérite; ce général lui confia la direction de son bureau topographique, le chargea, après la paix de Campo-Formio, de dresser la carte militaire de l'Italie, et le nomma directeur du dépôt de la guerre de la république cisalpine, qu'il ne quitta qu'au moment de l'évacuation. De retour à Paris, il devint chef des ingénieurs géographes en 1800; attaché, en 1804, au cabinet topographique de l'empereur Napoléon, il accompagna ce prince dans toutes ses campagnes; adjudant-commandant en 1807, général de brigade en 1813, directeur du dépôt de la guerre à Paris, sa santé délabrée ne lui permettant plus de suivre l'armée active, il perdit cette place à la restauration de 1815. La peinture, l'objet de ses premières études, a aussi contribué à sa gloire, et il a exposé au salon du musée deux tableaux qui ne sont pas sans mérite : *la bataille d'Arcle* et *la veille d'Austerlitz*; il y était, et personne ne pouvait mieux rendre que lui ce dont il avait été témoin. Le premier se voyait à Trionon, et le second dans la galerie de Diane à Paris. On a de lui une *carte militaire d'Italie*, en cinquante feuilles, très estimée, et des *Souvenirs pittoresques*, ou *Vues lithographiées de la Suisse, du Valais*, etc. : les nommer, c'est en faire l'éloge. Il fut enlevé à ses amis et aux arts en 1823. Il était chef de l'école dite de *Styres*, qu'il habitait depuis la restauration, ne s'occupant que de l'encouragement des beaux arts qu'il aimait dans les autres, en donnant le précepte et l'exemple d'un travail continué qui l'a précipité dans la tombe à 44 ans.

BACMEISTER (HARTMAN-LOUIS-CHRISTIAN), n'est pas un de ces lourds savants d'Allemagne, qui consomment leur vie à faire de gros livres, et ressassent tout ce qui a déjà été dit sans jamais rien produire de neuf. S'il n'a pas suivi un ordre bien exact dans l'emploi de ses matériaux, s'il présente rarement à ses lecteurs de ces vues neuves qui réveillent leur attention et leur donnent une haute idée du génie de l'auteur, il fournit d'excellents renseignements sur le caractère des Russes, et sur les mœurs de ce peuple encore à demi barbare; il a, au-dessus des compilateurs ordinaires, un mérite d'exactitude que l'on remarque dans tout ce qu'il a laissé, dans son *Histoire de la nation suédoise*, Leipzig, 1767; dans son *Recueil des mémoires sur Paul Ier*, Riga, 1785, dans sa *Bibliothèque russe*, de 1777 à 1788. Cet ouvrage est fort utile à ceux qui veulent se faire une idée des connaissances littéraires et des institutions connues en Russie jusqu'à Bacmeister. Ce savant, né à Herborn en 1736, est mort en 1806 à Saint-Petersbourg, où il était allé vers 1770, et où il avait long-temps dirigé le collège allemand. L'académie de cette ville l'avait reçu dans son sein, et il était chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir.

BACO (N.), naquit à Manchester vers 1720, et mourut à Londres en 1799; il a composé des *fables* et des *réflexions morales*, mais ses fables et ses réflexions seront nulles pour sa gloire, parcequ'il n'a rien inventé, et que la pureté du style ne suffit pas toujours pour écarter l'ennui et immortaliser un écrivain. Toutes les œuvres de Baco, se réduiront peut-être dans la postérité à l'inscription gravée sur le tombeau de Chatam; et dont on a prétendu qu'il était l'auteur.

BACO DE LA CHAPELLE, était procureur du roi à Nantes, lorsqu'il fut envoyé aux états-généraux en 1789; il se livra aux travaux des comités, et ne

monta qu'une fois à la tribune pour s'élever contre l'abbé Maury, comme auteur de tous les troubles qui agitaient l'assemblée; il embrassa avec sagesse le parti de la révolution, et fut nommé en 1792, maire de Nantes, qu'il sut défendre contre toutes les attaques des Vendéens. Néanmoins, s'étant déclaré contre les événements du 31 mai, il fut dénoncé comme fédéraliste, et mis en prison à l'Abbaye, où il jouit d'abord d'une certaine liberté, dont il fut bientôt privé sur la demande de Le Gendre et de Carrier. Comme beaucoup d'autres, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Après son élargissement, il fut d'abord envoyé par le directoire exécutif, aux îles de France et de la Réunion, mais on refusa d'y reconnaître le commissaire du gouvernement français, il fut même déporté aux Manilles; de retour en France, il fut quelque temps directeur de l'Opéra, place qu'il remplit avec zèle et intelligence. Chargé ensuite de se rendre en qualité de commissaire à la Guadeloupe, il s'acquitta de sa mission, et mourut à la Basse-Terre en 1801.

BACON, brave militaire, s'est distingué dans la première guerre d'Espagne, et surtout à la prise de Bilbao, le 30 octobre 1798, et à celle de Saint-André, le 7 novembre de la même année. Il se signala surtout le 7 novembre 1808, sous les ordres du maréchal Lefebvre, au combat de Guinas, en Biscaye, qui coûta quatre mille hommes au général espagnol Blake. Il avait mérité par ses nombreux services le grade de colonel du soixante-troisième régiment d'infanterie de ligne.

BACON (ALEXANDRE-MATTHIEU), naquit à Ver-seville, Calvados; il était capitaine au dixième régiment de chasseurs, lorsqu'après avoir, le 3 juillet 1796, enlevé à l'ennemi deux pièces d'artillerie dont le feu était fatal à une de nos divisions, il fut coupé en deux par un boulet, en chargeant à la tête de cinquante hommes sur une seconde batterie.

BACON (N.), quitta la charrue pour venir siéger au conseil des anciens où il avait été envoyé par le département du Pas-de-Calais. Le 18 fructidor le renvoya dans ses foyers, et il reprit la charrue et les douces occupations de l'agriculture. Il s'était montré, bien que simple cultivateur, moins démocrate que la plupart de ses collègues, nés dans des classes entachées d'aristocratie. L'esprit de parti ne put lui pardonner ses opinions modérées et pleines de tolérance politique.

BACON (JOHN), célèbre sculpteur anglais, naquit à Southwark, bourg que depuis on a réuni à Londres; il avait long-temps cultivé la peinture sur porcelaine, mais les modèles qu'il avait sous les yeux, ayant monté son imagination, il apprit à modeler, s'essaya en sculpture et devint statuaire. Ses progrès furent si rapides, qu'après avoir employé une partie de sa jeunesse à une autre occupation, il fut cependant, à l'âge de vingt-six ans, assez habile pour mériter le prix de la société d'encouragement. Plusieurs prix remportés successivement lui ouvrirent les portes de l'académie royale, et une statue de Mars armé, mit le comble à sa réputation. Ce beau morceau n'est pas déparé par les défauts qui gâtent presque tous ses ouvrages; on n'y voit pas l'abus de l'allégorie, l'incohérence des idées, l'emploi ridicule des vêtements modernes, reproche que l'on fait à presque tous ses groupes, car il était homme à représenter, comme on l'a fait en France, Louis XIV en per-ruque, avec un costume romain. Ce qu'il a fait de mieux, ce sont des figures isolées, telles que *Mars armé, la Grande-Bretagne lançant la foudre; un Orphelin cherchant un asile, la Paix*. S'il s'est attiré des éloges pour ces divers morceaux, que de critiques il a essuyées pour les mausolées de lord Chatam à Westminster; de lord Halifax et de Pearson! ces deux derniers sont beaucoup plus estimés, précisément

parcequ'ils sont moins compliqués. On remarque, parmi ses mausolées, celui d'Eliza Draper, et on dirait que celle qui a si bien inspiré Sterne, a exercé la même influence sur le sculpteur. Deux inventions utiles le recommandent au souvenir des artistes; les *statues de marbre artificiel*, qui commencent à se multiplier en France, et *l'instrument destiné à transporter sur le marbre les formes du modèle*, ou, suivant l'expression des artistes, *à faire les points*. Bacon fut aussi homme de lettres, on a de lui des *Fables* et des *Epitaphes*; ces poésies ne sont pas sans mérite, mais ce n'est point à elles qu'il a dû sa réputation. Il est mort en 1799, à l'âge de cinquante-neuf ans.

BACON DE LA CHEVALERIE, embrassa le parti de la révolution, et était devenu président des *amis des noirs*, étant à Paris, lorsque cette société l'envoya en mission à Saint-Domingue. Il y proclama des principes opposés à ceux des commissaires du roi, et fut la cause innocente des malheurs qui ne tardèrent pas à désoler cette colonie. Mirbec, l'un de ces commissaires, lui en fit des reproches amers et le dénonça à l'opinion publique qui ne vit en lui qu'un ami de l'humanité. Bacon revint en France, et vécut sans emploi jusqu'en 1816.

BACON-TACON (PIERRE-JEAN-JACQUES), réunit à une très petite réputation littéraire une très grande réputation dans une science qu'un honnête homme ne songe pas à cultiver. Il débuta à Paris au moment de la révolution, par être accusé de falsification d'assignats; mais il fut acquitté, il fut ensuite condamné à 600 francs d'amende, et à trois mois de prison, comme coupable d'esroquerie en matière de conscription. Cet homme avait cependant eu part aux générosités de la fameuse impératrice Catherine II, auprès de laquelle il était resté plusieurs années. Mais, en Russie, comme en France, on se trompe sur le mérite des gens. Lorsque ses trois mois de prison furent expirés, le gouvernement de cette époque eut besoin d'un homme adroit et fin, qui ne fût pas scrupuleux, et qui s'inquiât peu du mépris public, pour remplir une mission secrète dans le département du Rhône; Bacon s'en chargea, et dépassa même l'espérance du directoire, aussi ne laissa-t-on pas dans l'oubli un agent si précieux: il fut attaché à la police secrète jusqu'au 18 brumaire. Le gouvernement consulaire, auquel il était devenu suspect, lui ordonna en 1801 de sortir de Paris, où il ne reparut qu'en 1815. N'ayant pu obtenir de se faire employer, il spécula en littérature, et fit imprimer sous son nom le *Discours sur les mœurs*, 5 vol. in-8°, de l'avocat-général Servan. Nous avons de lui, mais bien inférieurs au *Discours sur les mœurs*, les ouvrages suivants: *Manuel du jeune officier*, 1782; *Manuel militaire*, 1789; *Opinion sur le traité de Campo-Formio*, 1798; *Recherches sur les antiquités ecclésiastiques*. *Histoire numismatique ancienne et moderne*; plusieurs ouvrages sur l'*Équitation*, les circonstances, les assignats, quelques productions anonymes. Il est né le 18 juillet 1738, à Oyonnaz, en Bugey, département de l'Ain.

BACOT DE ROMAND (le baron CLAUDE-RENE), est un de ces hommes prudents qui n'ont rien perdu à la restauration. Né à Tours vers 1780, instruit par des voyages en Allemagne et en Italie, qui n'étaient que le complément d'une brillante éducation, il avait été, très jeune encore, nommé auditeur au conseil d'état, et se trouvait sous-préfet de l'arrondissement de Tours, lors de la rentrée des Bourbons; il continua de l'administrer jusqu'à la soudaine apparition de l'empereur. A cette époque, il sollicita un congé pour cause de maladie; et, sous prétexte d'aller prendre les eaux, il se rendit secrètement à Paris. Il s'y trouvait encore à la deuxième rentrée du Roi, qui le nomma à la préfecture de Loir-et-Cher; au mois d'août suivant, il fut appelé par les

électeurs d'Indre-et-Loire à la chambre introuvable de 1813, il y vota constamment avec la majorité, sans prendre aucune part aux discussions; en 1816, il passa à la préfecture d'Indre-et-Loire, et se conforma facilement au nouvel ordre de choses suivi à cette époque. Au mois de mai de la même année, le Roi lui conféra le titre de baron en signant son contrat de mariage avec mademoiselle de Romand.

BACOT (CÉSAR), frère puîné du précédent, n'a pas eu le savoir-faire qui distingue son aîné : c'était, dans nos armées, un militaire brave, étourdi peut-être, mais qui ne connaissait que son drapeau, les ordres de ses chefs, et ne convoitait que la gloire. Il était major dans la garde impériale, et perdit sa place au moment de la restauration. L'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, lui confia la garde des côtes maritimes d'Abbeville et de Dieppe. C'est lui qui, fidèle au serment qu'il avait fait à Napoléon, s'est opposé à ce que le duc de Castries s'enfermât dans la ville de Dieppe pour la conserver au Roi. Le 17 avril 1815, invité de se trouver à l'installation du sous-préfet, il lui demanda au nom des autorités militaires et au sien, que le drapeau tricolore fût replacé sur la tour de Saint-Jacques, ce qu'il obtint sur-le-champ. Au second retour du Roi, il fut mis à la retraite.

BADEN-ZOEHRINGEN (CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC, grand-duc de Bade), fut, comme beaucoup d'autres, l'ami de l'empereur Napoléon tant qu'il fut heureux, et, comme beaucoup d'autres, il l'abandonna dans l'adversité. Il s'en vint en 1806, à Stéphanie-Louise-Adrienne Tascher de la Pagerie, fille adoptive de Napoléon, et cousine de l'impératrice Joséphine. A cette époque, il était tout de flamme pour la cause de l'empereur, et les douceurs d'un nouvel hymen ne purent l'empêcher, deux mois après son mariage, de suivre Napoléon à la campagne de Prusse, à celle de Pologne, et de se battre à Jéna et au siège de Dantzick. Au moment où la paix de Tilsitt fut conclue, il fut nommé successivement les brillantes fêtes du 15 août, et de mariage de Jérôme Bonaparte avec la princesse, fille du roi de Wurtemberg, le prince de Bade vint à Paris; son aîné, Charles-Frédéric, auquel l'acte de la confédération du Rhin du 12 juillet 1806, avait décerné le titre de grand-duc, l'avait déjà nommé général d'infanterie et chancelier de l'ordre du mérite militaire; mais bientôt il lui laissa, par sa mort, le grand duché de Bade. Le nouveau duc songea alors qu'il avait des états et des sujets, et qu'il se devait tout entier à leur bonheur; il se retira dans son duché, laissant les troupes badoises sous le commandement du comte de Hochberg, son oncle. Bientôt les désastres de la retraite de Russie changèrent ses dispositions; le grand-duc sacrifia son goût particulier et le penchant de son âme au bien de son peuple, et fit connaître, par une proclamation, la nécessité où il se trouvait d'abandonner Napoléon; mais il ne parla pas d'un traité secret fait précédemment avec les puissances étrangères; et, sitôt que l'occasion s'en présenta, il réunit ses troupes à celles du prince de Schwarzenberg. Bientôt il se rendit à Vienne, se fit confirmer, par le congrès, tous les avantages qu'il tenait de Napoléon, et en obtint de nouveaux pour récompenser sa conduite; il reçut le pays des Deux-Ponts, quelques districts sur la rive gauche du Rhin, quelques autres dans le pays de Darmstadt, formant une population de 326,000 habitants, et les droits de souveraineté sur Mayence; il fit de son côté quelques cessions au Wurtemberg et à la Bavière. Napoléon revint, et le grand-duc fit contre lui une alliance avec les autres puissances, et un traité particulier avec l'Angleterre. Ses troupes ne pénétrèrent en France qu'au mois de juillet, et tous leurs exploits se bornèrent à en dévaster le ter-

ritoire. Après la déroute de Waterloo, le grand duc donna à lord Wellington le grand cordon de l'ordre de la Fidélité avec son portrait enrichi de diamants. De la main du grand-duc de Bade, c'était une faveur de circonstance. Il mourut en 1816 à l'âge de trente-deux ans, étant né le 8 juillet 1786. De cinq enfants que la princesse Stéphanie lui a donnés, il reste trois filles qui s'efforcent à la vertu sous les yeux et sous la direction de leur respectable mère. Deux ans avant sa mort, voulant s'assurer le cœur de ses sujets, le duc de Bade leur accorda une constitution modelée sur celle du Wurtemberg.

BADEN (JACQUES), naquit en 1735, à Vordingborg, dans l'île de la Scanie, et mourut en 1804 à Copenhague. La pauvreté de sa famille aurait privé le Danemarck d'un savant, s'il n'eût obtenu une bourse à l'université de Copenhague, et trouvé ainsi les moyens de voyager en Allemagne. Dans ses voyages, il s'attira l'amitié du célèbre Heyne, et resta plusieurs années avec lui à Gœttingue. A son retour, il ouvrit à Copenhague un cours de belles-lettres en danois, chose inouïe jusqu'alors. Bientôt il fut appelé à l'académie des belles-lettres; en 1780, il obtint la place de professeur d'éloquence, qui lui procura avec une aisance honorable, la considération et l'estime publique; il occupa cette place jusqu'à sa mort. On a de lui : 10 *Journal critique*, 1768-1779. C'est dans cet ouvrage, monument de science, de raison, de critique impartiale et décente, qu'il dirigea et forma la littérature danoise encore naissante, qu'il donna les plus sages avis aux Tollin, aux Exvald, aux Vessel, aux Nordal-Bræn, et à tant d'autres littérateurs distingués; 20 *Journal de l'université*, 1793-1799. Ce journal, lien que remplirent des vœux les plus sages, fut moins goûté que le précédent, et fut éclipsé par d'autres journaux écrits d'une manière plus piquante par des hommes dont il avait lui-même encouragé les essais; 30 *Annales de l'Asie*, traduites en danois, 2 vol., 1773-1778. C'est un des meilleurs et des plus beaux ouvrages de cette langue; le style mâle de l'historien latin est bien imité par son traducteur; 40 *Les institutions de Quintilien*, (11^e et 12^e liv.), également traduites en danois, sont dignes des annales; mais, dans une *Traduction des œuvres d'Horace*, avec le texte en regard, 2 vol., 1791, on n'a remarqué que les commentaires dont elle est enrichie. Il a fait plusieurs *Grammaires grecque, latine, danoise et allemande*, avec des *Chrestomathies*; un *Dictionnaire latin-danois et danois-latin*, malheureusement incomplet, et différents ouvrages classiques, disposés dans un ordre clair et méthodique. Ses opuscules latins, *Opuscula latina*, indiquent du talent, de la facilité et une connaissance profonde des matières qui y sont traitées.

BADEN (CHARLES, BARON DE), fut, en 1815, chargé de gouverner les départements de la Haute-Marne, de la Haute-Saône et de la Côte-d'Or. Il s'en acquitta avec plus de modération qu'il n'était permis de l'espérer; il se couvrit d'un masque terrible comme d'un épouvantail, mais au fond c'était un fort brave homme; il demanda des conseils aux bons citoyens les royalistes, pour l'aider dans ses pénibles fonctions, et se contenta de menacer les autres, qu'il appelait les *fidèles*, d'une punition sévère, s'ils ne se hâtaient de rentrer dans leurs foyers. Que de Français ont été chez nous moins Français que cet Autrichien! L'autorité dont il était revêtu lui était à charge; il s'empresse de la déposer dès qu'il en eut reçu l'ordre, et en donna avis à M^{le} les préfets.

BADENY (DE), chambellan polonais, s'est distingué par son ardeur à défendre la liberté de son pays. C'est lui qui, le 1^{er} janvier 1792, au moment où une cérémonie religieuse consacrait la mise en activité de la constitution de 1791, sans autre ca-

caractère que celui de membre de l'association polonaise, prenant un air et un ton imposant, s'approcha de l'antel, et prononça ces paroles mémorables : « Polonais! jurons devant l'antel du Tout-Puissant, d'être fidèles au système du 3 mai 1791, et de le défendre de toutes nos forces. » Son exhortation fut accueillie, comme elle devait l'être, avec enthousiasme, le serment prêté par tous les assistants, et l'air retentit de mille acclamations; mais les Polonais ne jouirent pas du bonheur qu'ils se promettaient; le démembrement de leur malheureux pays fut consommé trois ans après.

BADGER (Louis) apprit d'instinct à Lyon, sut trouver, dans l'énergie de son caractère et le plus noble dévouement, une illustration que lui refusait l'obscurité de sa naissance : son frère, généreux défenseur de sa ville natale contre les troupes de la convention, en 1793; avait été grièvement blessé dans les nombreux assauts que ses compatriotes et lui avaient long-temps repoussés. Lorsque cette ville eut succombé, moins par la force de ses ennemis que par la trahison, et qu'on fit la recherche de tous ceux qui avaient servi sous les drapeaux lyonnais, le frère de Louis Badger se trouvait encore à l'hôpital, malade de ses blessures. Celui-ci apprend qu'il est cité devant la commission militaire, et qu'il ne peut échapper à la mort; il tourna aussitôt à donner pour son frère, et marche au supplice, content de lui avoir sauvé la vie. Exemple sublime d'amour fraternel! Les noms des assassins de cette époque désastreuse sont dans toutes les bouches, et celui de Louis Badger, dont l'humanité devrait s'honorer, est à peine connu.

BADIA-Y-LEBLICH (DOMIROO), connu sous le nom d'ALY-Bey, appelé aussi Castillo, naquit en 1766. Après avoir fait d'excellentes études dans les meilleures universités d'Espagne, il s'appliqua avec une ardeur toute particulière à l'étude de l'arabe et des usages musulmans. Dès qu'il fut suffisamment instruit, voulant faire servir à sa fortune les connaissances qu'il avait acquises, il forma le projet de voyager en Asie et en Afrique, intéressa à ses vues le prince de la Paix, ministre de Charles IV, dont il obtint l'autorisation nécessaire pour entreprendre les voyages projetés, et pour l'exécution de plans secrets extrêmement avantageux à l'Espagne. Dès qu'il eut pourvu à l'existence de sa femme et de sa fille, en obtenant pour elles du gouvernement espagnol une pension viagère de 3,000 francs, il se rendit à Londres, y prit le costume musulman, et s'y fit connaître afin de réclamer, dans tous les cas possibles, les droits d'un vrai disciple de Mahomet. Il partit d'Angleterre en 1803, avec des lettres de crédit pour la valeur d'environ 3,000,000, et prit, en arrivant en Afrique, le nom d'Aly-Bey, prince de la race des Abbassides, fils d'Ottoman-Bey. Le luxe qu'il déployait, les titres écrits en ancien arabe, les sceaux et les signatures qu'il communiquait au besoin, mais surtout l'extrême facilité avec laquelle il s'exprimait en arabe, tout accréditait son mensonge, et il ne s'éleva aucun doute sur le rôle qu'il jouait avec tant d'habileté; aussi fut-il accueilli avec toutes sortes d'honneurs et de distinctions par l'empereur de Maroc, le pacha de Tripoli, celui d'Acce, le chérif de la Mecque et les bays du Caire; partout l'entrée des lieux les plus sacrés fut ouverte à son insatiable curiosité, et il put observer dans le plus grand détail toutes les cérémonies secrètes du mahométisme. Après avoir rempli le but de son voyage, il revint en Europe en passant par Constantinople, et n'apprit qu'à Monich les changements survenus dans la péninsule, et l'abdication de Charles IV. Quittant alors le costume musulman, et revêtu de l'habit espagnol, il se rendit à Bayonne, et instruisit Napoléon de la mission secrète dont

l'avait chargé son souverain. On prétend même qu'il ne lui demanda que vingt mille hommes pour lui soumettre les régences barbaresques. Cette expédition était probablement le motif de ses voyages, tandis que ses recherches archéologiques, religieuses, morales et topographiques n'en étaient que le prétexte; des embarras d'une autre nature firent pour l'instant ajourner ce projet. On lui en fut néanmoins; le roi Joseph le nomma, en 1809, à l'intendance de Ségovie, et en 1810 à la préfecture de Cordoue. Lorsque les Français furent obligés d'évacuer Séville, Badia vint chercher un asile en France, et y maria sa fille en 1813, à Delite-de-Salles, membre de l'Institut; il avait publié l'année précédente : *Voyages d'Aly-Bey en Asie et en Afrique, pendant les années 1804 à 1807*. On remarque, dans cet ouvrage, outre beaucoup de choses curieuses, des conjectures sur l'Atlantide, et sur l'existence d'une mer intérieure en Afrique; conjectures qu'il sera assez difficile de vérifier, à cause de la difficulté de pénétrer dans ce vaste pays, si mal connu jusqu'à présent. Le dégoût de Badia donna lieu à une foule de mystifications plaisantes qui, agréablement racontées, ajoutent encore à l'intérêt de son livre. Après la mort de Delite-de-Salles, Badia entreprit un nouveau voyage en Syrie; on présuma, d'après ses rapports avec le gouvernement français, qu'il se proposait des relations de commerce que personne mieux que lui n'était en état d'établir; il avait pris cette fois le nom de Ali-Othman; mais il ne fut pas aussi heureux; soit que sa mission excitât la jalousie de quelque nation européenne, soit qu'il eût été reconnu sous son nouveau travestissement : il mourut subitement à Alep, vers la fin de 1819. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné. Le pacha de Damas s'empara de ses papiers et de tout ce qui lui appartenait.

BADOUVILLE (PIERRE), né à Noisy-le-Sec, dans le département de l'Yonne, était un de ces hommes fins et déliés dont l'esprit, sous l'apparence de la plus grande simplicité, a des ressources pour tous les événements. Ses talents militaires le firent remarquer dès son entrée à l'armée, en 1792, et le général en chef Pichegru se l'attacha d'abord comme aide-de-camp, puis il lui fit accorder le titre d'adjudant-général, et lorsqu'il fut un peu plus assuré de ses dispositions, il lui confia le dangereux honneur de traiter en son nom avec le prince de Condé et l'Anglais VVickham. Il était désigné dans cette négociation sous le nom de *Coco*, circonstance dont il sut tirer le meilleur parti : l'intrigue se découvrit enfin, et on ne savait à qui attribuer le nom de *Coco*, tant de fois répété dans la correspondance de M. de Kinglin, car c'était par la saisie des équipages de cet ex-général français, passé au service de l'Autriche, que la police avait eu l'éveil sur ce qui se tramait. Cependant, à la suite du 18 fructidor (4 septembre 1797), on arrêta Badouville, et on le mit en jugement; mais lui, comme l'*Agnat*, de l'*Assoc. Patelin*, pour chaque question qu'on lui faisait, n'avait qu'une réponse : *qu'est-ce que Coco?* et cette réponse adroite put le soustraire à la déportation qui le menaçait comme les autres conjurés. Quelques mois après, il fut arrêté de nouveau, et traduit devant une commission militaire, établie à Strasbourg pour juger les agents de Pichegru, accusés d'espionnage et de trahison, mais il fut acquitté, ainsi que les autres prévenus, et rendu à la liberté au mois de nivôse an 8 (janvier 1800). En 1803, il obtint d'être employé de nouveau dans le grade de chef d'escadron; mais le retour de Pichegru à Paris, dont il eut connaissance, lui fit abandonner le poste qui lui avait été assigné, et il se rendit auprès de son ancien chef; arrêté avec le général, il se tira encore de ces mauvais pas, parcequ'il ne se trouva

aucun indice qu'il eût participé à la conspiration ; et il en fut quitte pour être exilé à quarante lieues de Paris. Il est à présumer qu'il n'existait plus en 1814, puisqu'on ne l'a pas vu reparaitre, à cette époque, sur la scène politique.

BAECK (ABRAHAM), savant suédois, président du conseil de médecine de Stockholm, chevalier de l'étoile polaire, naquit en 1713, acquit de rares connaissances comme médecin, et sut mériter l'amitié du fameux naturaliste Linné. Il a inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Suède*, plusieurs dissertations sur la couleur des nègres, sur le genêt à balai, sur une plante nommée *vichurim*, qui se trouve au Brésil ; sur un narval qui avait percé avec sa corne la carène d'un vaisseau. On a encore de lui une traduction latine du discours de Linné sur les insectes remarquables : *Oratio de memorabilibus insectis*. C'est lui qui fut chargé de faire l'éloge de Linné son ami, et d'Olaus Celsius ; lui-même a célébré cette amitié, en appelant *Bæckes*, du nom de Bæck, son ami, un genre de plantes de la famille des salicaires. Ce savant médecin est mort en 1795.

BAEHRENS (JEAN-CRISTIAN-FRÉDÉRIC), né le 1^{er} mars 1765, à Meinersshagen, se fit recevoir maître-ès-arts en 1786, dirigea dès lors l'école royale de sa ville natale, obtint en 1790, la place de pasteur et de recteur à Schwerte sur l'Unna, et se fit recevoir docteur en médecine en 1798. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et la philologie. On lui doit des traductions latines et allemandes de plusieurs ouvrages de Plutarque. On peut en voir la liste complète dans la Biographie médicale du Dictionnaire des Sciences médicales.

BAER (FRÉDÉRIC-CHARLES), naquit à Strasbourg le 15 décembre 1719, et y mourut le 23 avril 1797. Aumônier par *interim* de la chapelle royale de Suède à Paris, professeur de théologie à l'université de Strasbourg, associé correspondant de l'Académie des sciences, littérateur distingué, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout : *Oraison funèbre du maréchal de Saxe*, prononcée à Paris en 1751 ; *Essai sur les apparitions*, faisant partie du recueil de l'abbé Dufrenoy, 1751 ; *Lettres sur l'origine de l'imprimerie*, en réponse aux *Observations critiques* de Fournier jeune contre les *Vindiciæ typographicæ* de Schæpflin ; *Essai historique sur les Atlantides*, 1762, in-8° ; l'auteur a pour but de prouver que les Atlantides de Platon et les Juifs de Moïse ne sont qu'un même peuple ; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774. Nous avons encore de lui plusieurs mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et quelques ouvrages écrits en allemand ou traduits de cette langue ; *Recueil de cantiques allemands*, et enfin un *Livre des vérités de la Religion*, traduit du même ouvrage, composé par l'abbé Jérusalem, président du consistoire de Munich.

BAERT (CHARLES-ALEXANDRE-BARTHÉLEMY-FRANÇOIS DE), est un de ces hommes que l'on peut citer comme des modèles de modération et de sagesse, sans craindre d'être démenti. Né à Saint-Omer, il reçut de la nature un goût décidé pour les voyages, ce qui le porta à parcourir l'Angleterre pendant les années 1787 et 1788, puis l'Espagne, où il se trouvait, lorsque la révolution de 1789 le rappela dans sa ville natale. En 1791, il fut député à l'assemblée législative, et là, sans donner dans aucun des excès qui commençaient à s'y faire ressentir, il se montra l'ami d'une sage liberté. Convinqu que la révolution pouvait faire le bonheur de la France et de son monarque, c'est toujours vers ce but qu'il dirigea ses votes et ses opinions. Le 21 octobre 1791, il se prononça pour la liberté des cultes, et proposa de faire constater, par les officiers civils, les actes de naissance et de décès ; le 20 avril 1792, il s'opposa,

quoique le roi en eût fait la proposition, au décret qui déclarait la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. Il se trouvait, le 20 juin même année, auprès de Louis XVI, lorsqu'une multitude furieuse menaçait ses jours, il chercha à rassurer le prince, en lui promettant l'appui de l'assemblée. « Je le crois », répondit le monarque, mais, vous qui avez voyagé, que pensez-vous que les étrangers diront de nous ? » Après le 10 août, désespérant du salut public, il alla passer quelques mois à Saint-Omer, et se retira en Amérique. La révolution du 18 brumaire le ramena en France, où il épousa Mlle de Montboissier, petite-fille du vertueux Malesherbes. Il s'éloigna de la scène politique, et n'y reparut qu'en 1815, ayant été nommé à la chambre des députés par le département du Loiret. Il s'est montré, comme en 1791, le sage ami du peuple, y a fait également partie de la minorité, et s'y est déclaré contre les doctrines qu'il combattait dans l'assemblée législative. Il avait publié en 1800, un ouvrage important qui avait obtenu le plus grand succès dans le pays même que cet ouvrage intéressait ; il est intitulé : *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8°, avec cartes et figures, Paris.

BAFFA ou **BAFFI**, Napolitain, remarquable par la variété de ses connaissances, s'était fait surtout une grande réputation comme helléniste. Lorsque le roi de Naples s'enfuit en Sicile, abandonnant aux troupes françaises sa ville capitale et des sujets fidèles qui se seraient tous sacrifiés pour le défendre, Baffa eut le malheur, ainsi que beaucoup d'autres, qui jousaient comme lui de l'estime générale, d'accepter des fonctions publiques qu'il ne lui fut pas possible de refuser ; et, quand l'évacuation de Naples par les Français laissa, en 1799, la rentrée libre au roi fugitif, Baffa fut traduit devant une commission royale, et accusé d'avoir pris part à la révolution. Il fut condamné à mort, et rien ne put le sauver. Il fut exécuté avec la plupart des nobles Napolitains condamnés à la même peine pour la même cause ; en vain firent-ils valoir, pour leur justification, qu'ils n'avaient fait que remplacer momentanément un gouvernement qui avait disparu, sans qu'ils eussent contribué en rien à sa chute ; aucun moyen d'atténuation ne fut admis. Un amiral anglais, grand homme d'ailleurs, dominé par une méchante femme, n'eut pas honte d'assister à ces exécutions, après les avoir provoquées. Les Napolitains eux-mêmes parlent de cette époque avec horreur ; ils l'appellent le *famoso nonanta-nove*, l'épouvantable quatre-vingt-dix-neuf.

BAGDELONE (N.), fut un brave militaire qui s'éleva par son courage et ses talents au grade de général de division. Il mourut au mois de juin 1793, laissant à sa veuve, pour toute fortune, un nom sans tache et le souvenir de sa valeur. Le député Dupont fit obtenir, en 1799 une pension à sa veuve, en rappelant à l'assemblée que c'était son mari qui, le 4 avril 1793, s'était emparé de vingt bouches à feu qui protégeaient les postes déjà défendus par leur position, du mont Valsain, du Mont Saint-Bernard et de la Tuile, et qui, le 20 juin, s'était de nouveau distingué par la prise du petit Saint-Bernard. A cette époque, les généraux ne s'occupaient que de leur gloire ; plus tard, ils firent marcher de front la gloire et les richesses.

BAGE (ROBERT), naquit en 1728 à Darley, village du comté de Derby, en Angleterre, et mourut en 1801. Son père le destinait à la direction d'une papeterie qu'il administrait lui-même ; mais, ennuyé bientôt de cette profession, il suivit l'impulsion de son génie, et se mit à faire des romans. Doué d'une âme sensible, connaissant bien le jeu des passions,

il mit dans ses productions beaucoup de vérité et d'intérêt; et quoiqu'on n'y trouve ni grâces de style ni nouveauté de situation, ni enfin le naturel d'expression convenable aux personnages, on ne les recherche pas avec moins d'empressement. Outre *Barham Downs*, meilleur de ses ouvrages, sans contredit, on cite: la *Belle Syrienne*; *James Wallace*; *L'Homme tel qu'il est*; *L'Homme tel qu'il n'est pas*, et le *Mont-Hennet*; ils ont tous été traduits en français.

BAGET (N.), est né, en 1743, à Romagne département de la Haute-Garonne. Entré de bonne heure au service, dans un régiment de cavalerie, il avait fait toutes les campagnes d'Allemagne et se trouvait capitaine quand la révolution éclata; il servit la cause de la liberté et devint en 1792, chef d'escadron, puis chef de brigade dans les carabiniers; nommé général de brigade après la bataille d'Arion, dans laquelle il avait été blessé, il commanda pendant toute la campagne de 1793 la cavalerie d'avant-garde de l'armée de la Moselle; il se distingua d'une manière particulière à la bataille de Wissembourg et au déblocus de Landau; mis au traitement de réforme, il obtint l'inspection générale des remontes, et fut ensuite pourvu du commandement du département du Gers. Sous le gouvernement impérial, le général Baget fut nommé commandant de la légion d'honneur.

BAGETTI (JOSUË-PIERRE), né à Turin le 14 avril 1764, peintre de paysages et de batailles du roi de Sardaigne, professeur à l'académie royale militaire et à celle des beaux-arts, major et inspecteur du corps royal du génie civil, chevalier de la religion de Saint-Maurice et de Saint-Lazarre, et de l'ordre militaire de Savoie, manifesta, dès sa plus tendre enfance, un goût passionné pour les arts, notamment pour l'architecture, la perspective, le paysage et la musique, et fut architecte patenté à l'âge de dix-huit ans. Continuellement en présence des plus beaux effets d'une nature pittoresque, et doué d'une rare facilité pour les dessiner promptement, il acquit bientôt, dans la peinture à l'aquarelle, un talent éminemment distingué. En 1793, il professa le dessin et la fortification à l'académie royale des nobles de Turin, et, l'année suivante, fut nommé peintre de paysages et de batailles du roi Victor Amédée III, avec lequel il eut l'honneur de faire les campagnes militaires dans le comté de Nice et au siège de Toulon. En 1800, il passa au service de France en qualité de capitaine ingénieur-géographe, et fut attaché aux armées françaises pour en peindre les actions les plus éclatantes. Il continua de remplir les mêmes fonctions dans la campagne de Russie où il reçut la décoration de la légion d'honneur. Le dépôt de la guerre possède, de cet artiste, une précieuse collection de vues générales de batailles. Plusieurs de ces vues ont été gravées par ordre de l'ancien gouvernement, mais les événements politiques de 1814 n'eurent pas permis qu'elles fussent rendues publiques. Un des tableaux les plus remarquables de sa composition est celui qui représente les succès de l'armée de réserve pendant la campagne de l'an 8, dirigées en personne par le général en chef Bonaparte. Le théâtre de cette mémorable campagne est la portion la plus pittoresque et la plus gigantesque de notre globe. Toute cette grande chaîne des Alpes, éternellement glacée, qui sépare la France de l'Italie, forme une barrière non interrompue, aussi terrible par ses obstacles que majestueuse par sa configuration. Il ne fallait rien moins que le talent supérieur de M. Bagetti pour réussir complètement dans l'exécution d'une vue de cette importance. Le peintre, se trouvant dans la nécessité d'embrasser une immense étendue de pays, a dû sans doute sortir des règles ordinaires de l'optique et choisir un point de vue à une très grande hauteur au-dessus de la sur-

face de la terre, afin que les premiers plans ne débussassent point aux regards du spectateur les objets les plus éloignés qu'il importait de représenter, et que l'angle optique embrassât l'espace compris entre le Saint-Gothard et les Appennins; mais cette licence hardie est rachetée par un grand mérite d'exécution. Ce tableau, qui produit réellement un effet magique par la manière savante dont les lois de la perspective linéaire et aérienne et le clair-obscur sont observés, a décoré pendant long-temps un des cabinets du grand Trianon, et doit être placé au Louvre. Il est peint à l'aquarelle et a six pieds et demi de largeur sur cinq pieds de hauteur. Depuis son retour dans sa patrie (1816), M. Bagetti n'a cessé de travailler à peindre ou à représenter en relief tous les faits d'armes des princes de la maison royale de Savoie, et d'enrichir ainsi une des plus belles galeries du roi de Sardaigne. On doit, entre autres choses, à son brillant pinceau, une vue figurant l'entrée de Napoléon en Russie, et une autre représentant l'entrée d'Alexandre dans Paris. Toutes deux appartiennent à l'empereur de Russie. Son génie ne s'est pas borné à produire des vues de batailles; il s'est aussi appliqué à composer des paysages à grands effets dont la plupart ornent les cabinets de plusieurs souverains et des amateurs. Aucun artiste n'a exprimé les rochers et les eaux avec plus de franchise et de vérité, et n'a rendu ses productions plus attrayantes: aussi M. Bagetti est-il à juste titre considéré comme le chef de l'école de peinture à l'aquarelle. Pour se débarrasser de ses travaux habituels, il a souvent consacré ses loisirs à l'étude du piano, et s'est plusieurs fois exercé avec succès à la composition de la musique sacrée et profane. Par exemple, on a de lui une belle cantate à grand orchestre, qui fut exécutée, en 1801, dans une fête solennelle célébrée à Turin en mémoire de la paix de Lunéville sous le gouvernement du général Jourdan. Tant de talents réunis à beaucoup d'esprit et de goût le font rechercher des meilleures sociétés et lui assurent l'estime générale. Il est à regretter que ce célèbre artiste qui faisait un si grand honneur au dépôt de la guerre, n'ait pas continué d'être attaché à cette administration militaire, parceque la France posséderait de lui de nouveaux chefs-d'œuvre. Peut-être n'eût-il fallu pour cela que lui procurer les avantages qu'il méritait par ses longs et honorables services, et que l'on accorde quelquefois si facilement à la médiocrité.

BAGOT (N.), médecin à Saint-Brieux (Côtes-du-Nord), adopta, comme toute la France, les principes de la révolution, et arrêta, autant qu'il fut en lui, les excès qui ne tardèrent pas à le soulever. Député, en 1791, par son département, à l'assemblée législative, il fut un de ceux qui se firent le plus remarquer par la modération de leurs opinions. C'était l'époque où le serment exigé des prêtres tourmentait les consciences timorées; les uns se refusaient à le prêter, les autres le rétractaient après l'avoir fait; on proposait, dans la séance du 20 octobre 1791, des lois répressives contre les uns et les autres; Bagot fit entendre du haut de la tribune ces paroles de paix: « Il serait injuste et indigne des législateurs de la France d'opprimer des citoyens sous un prétexte aussi léger que celui de l'incompatibilité des opinions. » Il insista ensuite pour que la loi fût rédigée de manière qu'elle ne pût atteindre que ceux qui troubleraient l'ordre public, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions religieuses. Cet avis, qu'on aurait pu entendre aux opinions politiques, tout sage qu'il était, ne fut pas suivi: de la les maux qui, pendant un si grand nombre d'années, ont désolé la France.

BAGOT (LOUIS), fils de lord Bagot, évêque de Bristol en 1784, puis successivement de Norwich et

de Saint-Asaph, mourut à Londres en 1802. On a de lui des *Sermons sur les prophéties* et une *Lettre au docteur Bell sur le sacrement de l'Eucharistie*. Ces divers écrits, pleins d'idées neuves et peut-être trop profondes, montrent des connaissances peu communes en théologie. Aussi tolérant qu'éloquent, Bagot a laissé des souvenirs honorables dans sa patrie.

BAGRATION (le prince), général russe, a été un de nos plus habiles rivaux de gloire; mais nous sommes assez riches en ce genre pour ne rien envier aux autres nations. Géorgien d'origine, il fit ses premières armes, en 1792 et 1794, contre les malheureux Polonais. En 1799, Suvarow lui donna, dans la campagne d'Italie, des leçons dont il sut habilement profiter. Bagration devint bientôt (pour emprunter l'expression du maréchal) *le bras droit de Suvarow*: aussi tous les postes d'honneur, les plus importants et les plus périlleux, étaient-ils confiés à son courage. A la fin de cette campagne, sa réputation se trouva établie sur une base solide, et, en 1803, il fut choisi pour faire partie du corps d'armée que le général Koutousof conduisit au secours de l'Autriche; mais les Autrichiens qu'ils allaient secourir avaient disparu, et, à leur place, ils trouvèrent une armée française victorieuse, et bien préparée à compléter la victoire d'Ulm en cueillant un double laurier. Il fallait, pour échapper aux Français, un homme qui, joignant l'adresse à l'audace, pût tromper leur vigilance ou traverser leurs lignes. Bagration fut cet homme; enveloppé à Hollabrun, il surmonta tous les dangers, et parvint à assurer la retraite des troupes russes. Les campagnes de Prusse, en 1806 et 1807, mirent le comble à sa réputation, et, après avoir brillé au second rang, il ne s'éclipsa pas au premier. Il se distingua encore dans le commandement d'un corps d'armée qu'il guidait dans la campagne de Fiuulande: c'est à lui que fut confiée l'étonnante expédition de Stockholm, projet le plus hardi que jamais général ait conçu, et qui devait porter, à travers mille obstacles, son armée au milieu de cette ville. Déjà son avant-garde avait traversé le golfe de Bothnie lorsque le traité de Friedrichsham vint arrêter sa marche. L'empereur de Russie ne trouva pas, en 1812, d'homme plus digne que ce brave capitaine de commander le second corps d'armée, et la confiance du prince ne pouvait être mieux placée. Malgré la jonction du roi de Westphalie et du maréchal Davoust, réunis pour l'accabler, il opéra la sienne avec le premier corps d'armée. La bataille de la Moskova, où il sembla redoubler de courage et de talents, fut encore le théâtre de sa gloire, malgré sa défaite; mais ce fut le dernier; il y reçut une blessure qui le conduisit au tombeau quelques mois après. Et lui aussi aurait été digne de mourir un jour de victoire!

BAGUENAUT. Voyez **SAMLOU**.

BAHRDT (CHARLES-FRÉDÉRIC), naquit, le 15 août 1741, à Bischoffs-Verder, dans la Haute-Saxe. L'indépendance de ses idées, le dérèglement de ses mœurs, son caractère inquiet et turbulent, et plus encore la haine des théologiens dont il froissa les opinions, ont attiré sur sa vie des persécutions qui ne furent pas toujours injustes. Son père, professeur de philologie sacrée, lui donna les premières instructions, et l'envoya terminer ses études à Leipzig. Ses talents le firent remarquer; il était maître ès-arts en 1761, cathésiste en 1762, et, quelques années après, il fut jugé digne d'être adjoint à son père comme professeur suppléant. Son caractère ne lui permit pas de remplir long-temps cette fonction; en 1768, la licence de sa conduite donna lieu à une aventure scandaleuse, et le força de quitter Leipzig. Il se retira à Erfurth, et y fut nommé professeur d'antiquités bibliques. Il alla professer quelques années la théologie à Erlangen, appuyé du titre de docteur qu'il

avait acheté, et bientôt il revint à Erfurth continuer son cours. C'est dans cette ville qu'il éprouva ses premières persécutions religieuses; elles lui furent attirées par deux ouvrages qu'il publia: *Essai dogmatique biblique* et *Vœux du patriote muet*. Ces deux livres furent condamnés comme hérétiques par la faculté de théologie de Wurtemberg. Ensuite il alla professer successivement à Gießen, qu'il fut obligé de quitter, pour la même cause qui l'avait éloigné de Leipzig, et à Marischlin, où il contribua à la direction d'un nouvel établissement d'instruction publique, et qu'il quitta, pour aller dans les états du prince de Liunanges-Dachsbourg, remplir les fonctions de surintendant-général et de prédicateur de la cour. Ne pouvant s'accommoder de ce modeste emploi, il demanda et obtint le château de Heidesheim, près de Worms, pour y fonder une maison d'éducation semblable à celle de Marischlin; mais une mauvaise administration et les poursuites de ses ennemis, qui parvinrent à obtenir contre lui un décret impérial et à lui faire interdire toute fonction ecclésiastique, s'il ne faisait publiquement une rétractation des erreurs qu'il avait avancées dans ses ouvrages, et notamment dans son livre des *Nouvelles révélations*, ou *Traduction du Nouveau Testament*, l'engagèrent à se retirer en Prusse. Il y ouvrit, en 1779, des cours particuliers de philosophie, de rhétorique et de langues anciennes dans une maison de campagne près de Halle. Il s'y fit de nouveaux ennemis, qui, se joignant aux anciens, l'accusèrent d'athéisme et le firent mettre en prison. Au lieu de céder à l'orage, il voulut le braver, et lança, en 1780, une espèce de comédie, sous le titre d'*Édit de religion*, pour ridiculiser l'édit de religion du roi de Prusse, et présenta, dans un pamphlet intitulé *l'Union allemande*, un plan d'association religieuse et politique: ces deux ouvrages lui valurent une condamnation de deux années de détention dans la forteresse de Magdebourg, où cependant il ne resta qu'une année, le roi lui ayant fait grâce de la seconde. Dès qu'il fut libre, il retourna à sa maison de campagne, et y mourut en 1792. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages où sont énoncés tous les principes qui firent le malheur de sa vie. Il niait les miracles, et professait un déisme pur appuyé sur la seule raison. Outre les ouvrages déjà cités, il a publié: *Histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*, qu'il composa en prison; *Recueil de sermons sur les vérités fondamentales de la religion*, 1764, in-8o; *Considérations libres sur la religion de Jésus*, 1785, in-8o, réimpression de 1771; *Nouvelles Révélations de Dieu en lettres et en récits*, 1773, 4 vol. in-8o; *Traduction de Tacite*, 2 vol., Halle, 1781; *Satires de Juvenal*, en vers, Dessau, 1781; *Rhétorique à l'usage des prédicateurs*, in-8o, 1785 et 1792. Il serait digne d'un homme de goût de comparer cet ouvrage avec *l'Eloquence de la chaire* du cardinal Maury. *Histoire de la vie*, (de Bahrdt), etc., 1791, 4 vol. in-8o, Berlin; *Bibliothèque de théologie universelle*, 1774 et 1795, 4 vol. in-8o, Mittau.

BAIER (N.), lieutenant prussien, d'une valeur extrême, trouva un ennemi assez généreux pour l'apprécier et lui sauver la vie. Ce brave n'avait que vingt fantassins et douze cavaliers pour résister à deux cents Polonais; il se retrancha sur une haute montagne, dans un cimetière. L'artillerie ayant fait brèche au mur, Baier se retira dans l'église, en haricade l'entrée, et se défend pendant une heure. La porte est enfoncée, mais Baier n'est point vaincu; il se réfugia derrière le maître-autel, et continue de se défendre. Le général Dombrowski, étonné d'une pareille bravoure, s'approche et fait signe aux valeureux lieutenants d'épargner sa vie et celle de ses soldats. Celui-ci, n'ayant plus de munitions, se rend prisonnier. Le général Dombrowski l'embrasse, et le présente à sa troupe comme un modèle d'intrepidité et

de présence d'esprit. Ce beau fait d'armes s'est passé à Labischin le 30 septembre 1794.

BAIGNOUX (PIERRE-PHILIPPE), a figuré pendant la révolution d'une manière plus active que brillante. Il était homme de loi à Tours, lorsqu'il fut nommé membre du district de cette ville. Envoyé, en 1791, par son département, à l'assemblée législative, il y devint membre du comité des contributions, et s'occupa avec soin des objets relatifs à ses fonctions. Au mois de mars 1792, il vota avec ceux qui fixaient le maximum de la contribution foncière au sixième du revenu net. C'est lui qui, le 6 mai 1792, fit convertir le traitement d'un million, payé par l'état aux frères du roi, en une rente viagère à leurs créanciers. Le 14 du même mois, il fit voter par l'assemblée les sommes nécessaires au paiement des rentiers de Paris. Il proposa encore que trois millions fussent consacrés aux villes menacées de siège; et, au mois d'août, il obtint pour les collèges et les hôpitaux les sommes que demandaient leurs besoins. Dans le même mois, il se porta accusateur de Barnave et d'Alexandre Lameth, comme coupables de projets contraires à la liberté, en conspirant avec la cour. Les pensionnaires du roi et des princes enrôlés comme volontaires lui durent encore le paiement des gages qui leur étaient dus. Son dernier acte législatif a été de faire refuser des brevets d'invention aux auteurs d'établissements en matière de finances, les privilèges sur cet objet ne pouvant qu'être funestes à la chose publique. Après la session législative, il retourna à Tours, sa ville natale, et y exerça successivement les fonctions de magistrat de sûreté et de juge. M. Baignoux a cultivé les lettres; on lui doit : 1^o *Nouveau Plan de géographie méthodique et universelle*, in-8^o, Paris, 1784; 2^o *Traité de la sphère*, vol. in-8^o, Paris, 1784; 3^o *Gustave Wasa, ou la Suède délivrée*, 3 vol. in-8^o, Tours, 1822; et plusieurs autres ouvrages sur l'algèbre, la géométrie et l'économie politique.

BAIL (CHARLES-JOSEPH), né à Béthune en Artois, le 29 janvier 1777, fit ses études à Douay; en 1792, au moment où les Autrichiens bombardaient Lille, il fut saisi d'un enthousiasme militaire et vola comme volontaire à la défense de cette place; il fit en la même qualité la campagne de Dumouriez et les suivantes, passa ensuite dans l'artillerie et enfin dans l'administration de l'armée; cette carrière lui plaisait d'autant plus qu'il avait un goût décidé pour l'étude. Il profita de sa position et de ses nombreux voyages pour faire d'immenses recherches et publier les notices les plus complètes qui aient encore paru en Allemagne; il concourut avec M. le comte Bennet à l'organisation administrative du royaume de Westphalie, devint successivement secrétaire-général des finances, inspecteur aux revues et commissaire du roi, et remplit ensuite avec beaucoup d'habileté plusieurs missions délicates. Prisonnier de guerre, en 1813, Bail perdit par la conquête le fruit de ses économies. Rentré en France en 1814, employé à la fin de juillet 1815, il concourut au licenciement de l'armée, retirée sur les bords de la Loire. De retour à Paris, il fut en butte aux persécutions de l'esprit de parti et admis pour cinq ans au traitement de réforme. Il se retira, en 1818, dans la vallée de Montmorency, et s'y livra tout entier à son goût pour les lettres. Il y mourut d'une hydropisie de poitrine, le 20 février 1824. Il a composé de nombreux ouvrages, écrits avec beaucoup de facilité, mais où l'on trouve peu de profondeur, les principaux sont : 1^o *Réveries de M. Childebrand, ou examen critique d'un libelle intitulé de Buonaparte et des Bourbons*, 1815, in-8^o; 2^o *Des Juifs au 19^e siècle*, etc., 1816, in-8^o, 2^e édit. 1817; cet ouvrage eut une grande publicité et essaya beaucoup de critiques; 3^o *Du cadastre considéré dans ses rapports avec l'économie politique et la répar-*

tion des impôts; 4^o *de l'Arbitrage dans ses rapports avec nos institutions*, in-8^o, 1819; 5^o *Correspondance de Bernadotte, prince royal de Suède, avec Napoléon, depuis 1810 jusqu'à 1814*, in-8^o, 1819; 6^o *Essais historiques et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administration militaire en France*, in-8^o, 1817; 7^o *Etat des Juifs en France, en Espagne et en Italie depuis le commencement du cinquième siècle de l'ère vulgaire, jusqu'à la fin du seizième siècle, sous les rapports du droit civil, du commerce et de la littérature*, in-8^o, 1823; 8^o *Etudes littéraires des classiques français*, etc., a vol., in-12, 1824; 9^o *Histoire politique et morale des révolutions de la France, ou chronologie raisonnée des événements mémorables, depuis 1787, jusqu'à la fin de 1820*, in-8^o, 1821; 10^o *Qu'est-ce que le clergé dans une monarchie constitutionnelle? ou de l'Eglise selon la Charte*, in-8^o, 1818; 11^o *Statistique des provinces de Westphalie*, in-4^o, Göttingue, 1809; et enfin M. Bail a publié une *Notice sur le commerce des anciens et des modernes*.

BAILLARDEL DE LARGINTI, naquit à la Martinique, s'attacha à son oncle Malouet et le suivit, en qualité de secrétaire intime, d'abord en Amérique, en 1782, puis à Anvers en 1810. Plus tard il devint sous-commissaire de marine, auditeur au conseil d'état; fut envoyé en mission à Batavia; et, à son retour, devint secrétaire général de l'administration de la marine et des colonies, puis maître des requêtes en service extraordinaire, et enfin intendant militaire à Rochefort. Les dernières fonctions dont il fut chargé sont celles de recteur des colonies.

BAILLE (PIERRE), administrateur du département des Bouches-du-Rhône, s'était prononcé avec ardeur en faveur de la révolution, et fut nommé, en 1792, député à la convention nationale; il y montra beaucoup d'exaltation. Lorsqu'on agita la question si Louis XVI était justiciable de l'assemblée, Baille montra le plus grand étonnement, et demanda qu'il fut jugé sous huit jours; aussi vota-t-il la mort de ce prince, contre l'appel au peuple et le sursis. Vers cette époque, les circonstances exigeant des mesures extraordinaires, la convention décréta la levée en masse de tous les citoyens français, et Baille fut un des députés nommés pour veiller à son exécution. Il fut ensuite nommé commissaire de la république à Toulon; se trouvant dans cette ville lorsqu'elle fut livrée, par trahison, aux Anglais, il fut fait prisonnier. On voulut lui faire crier : *vive Louis XVI!* Il répondit : *Je n'ai pas voté la mort du tyran pour voir régner son fils*. Baille fut mis en prison; on le trouva étranglé quelques jours après.

BAILLE (PAUL, baron), né, en juin 1769, à Brignolles, département du Var, entra fort jeune dans l'état militaire, où il ne tarda pas à faire preuve de courage et de talents. Lieutenant au troisième bataillon du Var, en 1791; capitaine, en octobre 1796; chef de bataillon, au mois d'août 1799, et enfin major du cinquante-unième régiment de ligne, en décembre 1804, ce fut sur le champ de bataille qu'il obtint tous ces grades. Il se distingua surtout à la fameuse journée d'Austerlitz; sa belle conduite lui mérita, avant même qu'elle fut terminée, le grade de colonel. De nouveaux services lui firent accorder quelque temps après le brevet de général de brigade. Après la restauration, il reçut de Louis XVIII la croix de chevalier de Saint-Louis; il était depuis long-temps membre de la légion d'honneur.

— Un autre personnage du même nom, major du quatre-vingt-septième de ligne, fut nommé, en 1814, chevalier de Saint-Louis.

BAILLEUL (JACQUES-CHARLES), est né, le 12 décembre 1762, à Bretteville, arrondissement du Havre; son père était un de ces hommes honorables qui cultivent la vertu en même temps que le champ

de leurs ancêtres. C'est dans l'état de son père que Charles Bailleul puisa sans doute les nobles sentiments qui ont signalé toute sa vie politique. Il reçut une excellente éducation qui le mit à portée d'exercer les fonctions d'avocat, et il les remplissait au parlement de Paris, lorsque la révolution vint désorganiser les tribunaux, et le forcer, en 1790, de retourner dans son pays natal, où il suivit la même profession, d'abord à Montivilliers, puis au Havre. Les talents qu'il déploya le firent bientôt nommer l'un des juges de paix de cette ville, et quelque temps après député à la convention nationale. C'est là qu'il déploya toute l'énergie de son âme, à la fois ferme et modérée. Dans le procès de Louis XVI, voyant que rien ne pouvait sauver le monarque d'un jugement sinon capital, au moins flétrissant, il vota pour la réclusion, la déportation à la paix, et l'appel au peuple, espérant que celui-ci comprendrait tout ce que cet appel lui imposait. Ennemi de tout esprit de parti, il s'éleva avec force et indignation contre l'atteinte aux droits de la nation et de ses représentants, lorsque, le 31 mai, il vit mettre en accusation un certain nombre de membres qualifiés de girondins, sous le vain prétexte de fédéralisme. Il avait protesté seul contre cet acte de violence, et renouvela sa protestation avec soixante-douze autres de ses collègues. Proscrit comme eux, au mois d'octobre suivant, il s'efforça pour échapper au sort réservé à tous les ennemis de la montagne, lorsqu'il fut rencontré, à Provins, par Dubouchet, autre membre de la convention, en mission dans des contrées pour y organiser des comités révolutionnaires et y ordonner des arrestations. La prise de Bailleul était une bonne fortune pour Dubouchet ; il le fit arrêter et conduire à Paris, les fers aux pieds et aux mains, de peur que sa proie ne lui échappât. Bailleul s'en vengea dans la suite avec l'arme du ridicule, en l'appelant son *maréchal ferrant*. Mené à la conciergerie, il y rencontra les vingt-deux députés dont il avait embrassé la cause, et en reçut l'accueil le plus affectueux. Vergniaud, qui était à leur tête, alla bientôt, avec ses amis, expier, sur l'échafaud, le crime de son éloquence et de la crainte qu'il inspirait aux tyrans. Bailleul, cité devant le tribunal révolutionnaire, puis renvoyé, d'après sa réclamation, fondée sur un décret rendu par la convention même, devant les comités du salut public et de sûreté générale, fut renfermé au Luxembourg, et successivement dans plusieurs prisons. Seize mois après il fut rappelé à la liberté et à la convention. Il n'oublia pas ses collègues, plaida leur cause, et parvint à leur faire partager sa réhabilitation, comme ils avaient partagé son infortune. Les persécutions qu'il avait éprouvées n'ébranlèrent point son courage, et ne l'empêchèrent pas de rappeler à l'ordre ceux qui faisaient l'apologie du 31 mai, notamment Lecointe de Versailles. Ce fut avec la même indépendance d'opinion que, devenu membre du comité de sûreté générale, il attaqua les conspirateurs de tous les partis, qu'il fit mettre en jugement le vendéen Cormatin, et quelques meneurs terroristes. Après le 13 vendémiaire, il fut appelé au conseil des cinq-cents par les suffrages de plus de vingt départements, et ne cessa de remplir les mêmes fonctions jusqu'à la révolution du 30 prairial. Il avait publié, sur les événements du 18 fructidor et du 30 prairial au 7, deux écrits où l'histoire trouva des documents précieux sur ces deux journées ; il présidait l'assemblée lors de l'inauguration de la salle du palais Bourbon. Appelé au tribunal, à sa première création, il s'occupa surtout de finances ; mais son opposition à plusieurs mesures du gouvernement et la liberté de ses opinions, le firent comprendre dans la première élimination de vingt membres, qui eut lieu en 1802. En 1804, il fut directeur des droits-réunis dans le dé-

partement de la Somme. Il s'est conduit dans cette place difficile avec sa conscience ordinaire, et a conservé son emploi jusqu'à la deuxième restauration. Nous avons de cet homme honorable, outre les écrits publiés pendant ses fonctions législatives, plusieurs ouvrages très estimés ; on remarque entre autres : *L'Esprit de la révolution* ; les *Royalistes de M. Châteaubriand* ; *Examen critique des considérations de M^{me} de Staël-Holstein sur la révolution française*, 3 vol. in-8o ; *Situation de la France, considérée sous les rapports politiques, administratifs, et commerciaux*, 1 vol. in-8o. Il a des droits à la reconnaissance de la France pour avoir fait adopter un nouveau système de finances entièrement conforme au caractère et à l'honneur français, et le plus propre à assurer le crédit public.

BAILLEUL (ANTOINE), frère du précédent, exerçait à Paris les fonctions d'imprimeur-libraire, il fut d'abord propriétaire du *Journal du Commerce* ; qui plus tard s'est fondu dans le *Constitutionnel*.

BAILLEUL (N.), président du tribunal de l'élection de Belesme, avant la révolution, fut envoyé aux états-généraux, en 1789, par le bailliage du Perche. Il s'abstint constamment de la tribune et s'absenta autant qu'il put des séances. Après la session, il retourna dans sa province natale, ne repartit qu'en 1797 au conseil des cinq-cents, où il ne resta que jusqu'au 18 fructidor. Éliminé du corps législatif dans cette journée, il se confina de nouveau dans ses foyers, et n'a plus fait partie d'aucune assemblée législative.

BAILLIE (МАТТНУ), médecin anglais, né vers 1761, se distingua autant par sa philanthropie que par ses vastes connaissances. Son ouvrage sur *l'Anatomie morbide du corps humain* a eu plusieurs éditions depuis 1793. Il y ajouta un *Appendice* en 1798, et publia, en 1799, une série de gravures pour servir d'éclaircissement à son anatomie. On lui doit également plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions de la société des progrès de la science médicale et chirurgicale*. Ce célèbre médecin est mort le 23 septembre 1823, laissant une fortune de près de 100,000 livres sterling.

BAILLON (N.), baron, maréchal de camp, ne languit pas dans les rangs inférieurs de l'armée, il entra au service militaire avec le grade de chef de bataillon d'état-major, devint adjudant-commandant et officier de la légion d'honneur, le 4 mars 1807, et fut élevé au grade de général de brigade, le 12 juillet de la même année. Le 23 novembre 1813, il épousa mademoiselle Guyard, et l'empereur Napoléon lui fit l'honneur de signer son contrat de mariage : nous ne doutons pas que les différents grades du baron Baillon n'aient été le prix d'autant d'actions d'éclat ; mais il nous est impossible de les citer parce qu'aucune n'est parvenue à notre connaissance. Vers la fin de janvier 1814, il fut chargé du commandement du département de la Manche, et dans le mois de mai 1815, sous le général comte Lemarrois, commandant supérieur des quatorzième et quinzième divisions ; à la suite de l'entrée des alliés à Paris, il partagea le sort des principaux officiers de l'armée de la Loire.

BAILLON (EMMANUEL), était un de ces hommes simples, un de ces savants sans prétention, qui sentent les beautés de la nature, savent les observer et les décrire. C'est du fond d'une province et des bords de la Manche qu'il côtoyait en observateur habile, que ce savant envoyait une foule d'objets curieux et rares, et entretenait avec notre célèbre Buffon un commerce auquel ce naturaliste attachait le plus grand prix. Le Plin français n'a donné que d'après lui les premières notions sur la barnache. Baillon a depuis publié un mémoire beaucoup plus détaillé sur le même oiseau. Il avait des connais-

sances très étendues sur les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes de la Picardie, et un rare talent pour les préparer. Il s'est aussi particulièrement occupé de la physiologie végétale. Le cabinet d'histoire naturelle de Paris s'est enrichi d'un grand nombre d'objets qui lui furent envoyés par cet habile ornithologiste. Aussi fut-il nommé membre correspondant du Muséum d'histoire naturelle et de plusieurs autres sociétés savantes. Il est mort à Abbeville, en 1803. Nous avons de lui plusieurs mémoires, entre autres : *Mémoire sur les causes du dépérissement des bois et les moyens d'y remédier*, in-4°, 1794. Cet ouvrage lui valut le prix proposé sur cet objet par l'Assemblée constituante ; *Mémoire sur les sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion* : cet écrit est plein d'idées neuves et utiles ; l'auteur y donne la manière de fixer les sables des dunes et de les rendre fertiles et productifs.

BAILLON aîné (JEAN-ANTOINE-JOSEPH), officier municipal de la ville du Quesnoy, fut porté, en l'an 7, au conseil des anciens par le département du Nord. Il évita avec soin de se faire remarquer au milieu des orages qui troublèrent cette assemblée. La révolution du 18 brumaire le fit passer au corps législatif, dont il cessa de faire partie en 1807. Il devint alors maire du Quesnoy. Présenté par le collège électoral de son département, en 1811, comme candidat au corps des représentants, il y fut admis par le sénat conservateur, et fut réélu en 1814, par le département du Nord à la chambre des députés.

BAILLOT (PIERRE), est né, en 1771 à Passy, près Paris ; son père, après avoir été procureur du roi à Ajaccio, était venu fonder dans ce village un établissement d'instruction publique, où le jeune Baillot reçut la première teinture des lettres et les premières leçons de musique. Son père lui donna pour maîtres les artistes français les plus distingués, les Florentin, les Sainte-Marie, les Polidori. Un événement qui semblait devoir détruire les espérances qu'il faisait des lors concevoir, fut peut-être ce qui servit son talent. Son père fut nommé, en 1783, substitut du procureur général du conseil supérieur de Bastia, et se rendit en Corse. A peine y fut-il arrivé qu'il mourut sans laisser de ressource à sa femme et à ses enfants. M. de Boucheporn, intendant de l'île, se chargea du jeune Baillot, et, charmé de son talent précoce, l'envoya à Rome cultiver ses dispositions pour la musique ; il y reçut les leçons du célèbre Pollani. Après trois mois de séjour, n'étant encore âgé que de quatorze ans, il revint à Paris, et plut tellement à Viotti qu'il devint l'élève chéri de ce grand maître. C'est là qu'il prit le jeu large et brillant qui n'est le partage que d'un petit nombre d'artistes. Il débuta dans l'orchestre de MONSIEUR, depuis Louis XVIII, que dirigeait alors Viotti ; et bientôt il remplaça Rode au conservatoire, d'abord comme suppléant, et ensuite comme professeur titulaire. Il a composé pour ses élèves des méthodes qui sont aussi remarquables par le texte que les développe, que par le talent du musicien. Baillot a reçu de la nature tout ce qui constitue un homme de mérite. Ses compositions ont quelque chose de grave et de mélancolique qui se fait surtout remarquer dans l'andante. Cet homme supérieur dans son genre devait faire jurer les autres peuples de son beau talent ; il voyagea en Russie et dans le nord de l'Europe, partout il fut accueilli comme en France, et justifia les éloges de ses concitoyens.

BAILLOT (ANTOINE-RAYMOND), d'abord simple soldat, s'éleva rapidement de grade en grade jusqu'à celui de général ; ce fut surtout dans la guerre de la Vendée, sous le commandement du général en chef Hoche, qu'il se fit le plus remarquer. Il prit et fit traduire devant un conseil de guerre le général

vendéen Stofflet. Il quitta le service à la fin de cette guerre désastreuse, et alla jouir dans ses foyers de son traitement de réforme de général de brigade. Le premier consul Bonaparte se rappela les services de ce vétéran des armées françaises, et le créa chevalier de la légion d'honneur, le 4 frimaire an 12 (25 novembre 1803).

BAILLOT (DENIS). On doit à cet écrivain, entre autres ouvrages, un *Dialogue entre François I^{er}, Louis XI, Charles VII et Louis XII, sur le nouveau concordat, avec les preuves et les éclaircissements* ; in-8°, 1818 ; *Des libertés de l'Eglise gallicane, ou la France orthodoxe*, etc., in-8°, 1817.

BAILLOT-DE-SAINT-MARTIN. Indépendamment de plusieurs ouvrages sur la culture du tabac, on lui doit un *Cours d'Eloquence et de Littérature comparées*, dont la 3^e édition en 2 vol. in-8°, a paru en 1825 ; *Histoire chronologique des peuples du monde, depuis le déluge universel jusqu'à nos jours* ; 4 vol. in-8°, 1820-1821 ; *Histoire civile, politique et religieuse de tous les peuples depuis le déluge jusqu'à nos jours*, 1 vol. in-8°, 1826. Le premier volume seul a paru.

BAILLY (JEAN-SYLVAIN), maire de Paris, garde honoraire des tableaux du roi, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris le 15 septembre 1736. Son père, Jacques Bailly, peintre et garde des tableaux du roi, le destinait à la peinture, et son fils cédant à son goût et à ses dispositions naturelles, se laissait entraîner vers la littérature dramatique ; quelques essais malheureux lui firent bientôt connaître que le goût n'est pas le talent. Une rencontre fortuite l'éclaira sur sa véritable vocation ; l'abbé Lacaille, astronome illustre, le vit, le prit en amitié et lui inspira, par ses leçons et son exemple, le goût le plus vif pour l'astronomie. Les progrès de Bailly furent immenses et rapides dans cette science, et une foule d'observations, calculées sous la direction de son maître, qu'il présenta à l'Académie des sciences, révélèrent à celle-ci un talent capable de l'honorer un jour. Dès ce moment il fit marcher ensemble les sciences et la littérature, s'illustra également des deux côtés, et succéda, en 1763, à l'abbé Lacaille qui venait de mourir. Les lettres ne furent plus alors pour lui qu'un délassement à des occupations plus sérieuses, et il publia successivement les éloges de plusieurs grands hommes, dont celui de Charles V, proposé par l'Académie française, mérita une mention honorable. Egalement exercé dans les sciences et dans les lettres, il fit, en 1775, l'application des unes aux autres, et le succès le plus heureux couronna ses efforts. On vit, dans le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie*, un style aussi correct qu'élégant, embellir des idées profondes exprimées avec chaleur. Il enleva tous les suffrages ; les 4 volumes qui suivirent, ajoutèrent au mérite de consolider ce succès, celui d'établir une discussion entre Voltaire et l'auteur qui prétendait, contre le sentiment unanime des savants, que l'origine des sciences et des arts devait être rapportée à un peuple primitif qui aurait disparu, sans laisser de trace de son existence. Pour étayer ce système ingénieux, il publia ses *Lettres sur l'origine des sciences et sur l'Atlantide de Platon*, ouvrage inséparable du premier. Cette première histoire extrêmement intéressante, parce qu'il fallait fouiller dans la profondeur des siècles, en appelait une autre plus intéressante encore, l'*Histoire de l'Astronomie moderne*. Bailly remplit cette nouvelle tâche avec la même perfection, rendant justice, avec l'impartialité d'un talent supérieur, à tous ceux de ses contemporains, que de savantes découvertes avaient signalées à la reconnaissance de l'époque actuelle. Le style de cet ouvrage mérita à Bailly l'honneur de remplacer, en février 1784, le comte de

Tressan à l'académie française. Ici l'on récompensait la forme de son livre ; l'année suivante, l'académie des inscriptions se chargea d'en récompenser le fond, c'est à dire les recherches précieuses dont il l'avait enrichi, en le nommant l'un de ses membres. Le roi lui donna, dans le même temps, une marque signalée d'estime, en le chargeant d'examiner la doctrine de Mesmer sur le magnétisme ; et l'académie des sciences, non moins confiante en ses lumières, lui demanda un rapport sur la construction des hôpitaux ; il remplit cette double commission avec un égal succès, et montra autant de discernement dans l'une que d'humanité dans l'autre, en dépourvissant le mesmerisme du merveilleux qu'on lui attribuait, et en faisant servir les sciences et les lumières au soulagement des malheureux. Bailly se trouvait alors, et par son caractère et par ses nombreux travaux, investi de l'estime générale ; toutes les jalousies privées avaient cédé à son mérite universellement reconnu, et les trois corps savants et littéraires de la France l'avaient appelé dans leur sein, honneur dont Fontenelle seul avait joui avant lui. Telle fut la première partie de la carrière de Bailly ; elle est toute de gloire, de cette gloire solide et vraie qui arrive sans tache à la postérité ; la seconde que nous allons parcourir, est plus brillante peut-être, mais moins pure ; son éclat l'éblouit et le trompa ; il voulut le soutenir par des vertus, quand les vertus étaient prosrites, et il périt la plus déplorable victime de l'époque la plus déplorable que présente l'histoire. Traçons en peu de mots les événements qui amenèrent cette terrible catastrophe, et auxquels cet homme célèbre prit une part qui ne convenait ni à son talent, ni à son caractère, malgré le but honorable qu'il se proposait. Nommé, en 1789, par les électeurs de Paris, premier député du tiers-état aux états-généraux, puis élu président de la chambre du tiers, il conserva cette dignité, lorsque cette chambre, constituée en assemblée nationale, eut vu les deux premiers ordres se réunir à elle. Le 6 juin, il complimenta le roi à la tête des communes, et protesta de leur dévouement à maintenir les droits du trône. Lorsque, le 20 du même mois, le roi eut fait fermer la salle où s'assemblaient les communes, Bailly indiqua le jeu de paume, et y présida cette fameuse séance où fut prêté le serment qui ouvrit en quelque sorte la révolution ; et, lorsque le maître des cérémonies vint, de la part du roi, intimier à l'assemblée l'ordre d'évacuer ce lieu, Bailly lui répondit : « La nation assemblée n'a pas d'ordre à recevoir de vous ; » Ce savant parlait alors le langage des anciennes chartes de la monarchie, il rappelait les doctrines des parlements et les discours même de la plupart des rois de France, qui avaient solennellement reconnu que les états-généraux étaient législateurs suprêmes. C'est parce que les courtisans et les nobles l'avaient oublié, que la royauté et le roi furent renversés, en 1789. A la suite de ces paroles énergiques, il prêta et fit prêter le serment de ne point se séparer avant que l'assemblée n'eût établi la constitution que le peuple français attendait de ses mandataires. Rentrant bientôt dans les bornes d'un sujet soumis, il prêta, en qualité de maire de Paris, serment au roi en ces termes : « Sire, je jure à Dieu, entre les mains de Votre Majesté, de faire respecter votre autorité légitime, de conserver les droits sacrés de la commune de Paris, et de rendre la justice à tous. » Ces promesses solennelles furent faites au roi par Bailly. Après le massacre de Delaunay, de Flesselles, de Foulon et de Berthier qu'il n'avait pu sauver, il sentit dès lors qu'il devait être spectateur muet de tous les forfaits, s'il voulait lui-même échapper aux fureurs dont le gémissait d'être le témoin. Mais, si on lui reprochait jusqu'à son silence, combien ne dut-il pas s'affliger

de voir calomnier ses intentions les plus pures, exprimées dans des paroles pleines de bienveillance ? Ainsi on lui fit un crime d'avoir dit à Louis XVI, lors de l'entrée de ce prince à Paris, le 17 juillet : « Henri IV avait conquis son peuple, aujourd'hui, c'est le peuple qui a reconquis son roi. » Rapprochement respectueux qu'il était impossible, sans une insigne mauvaise foi, de mal interpréter, puisqu'il confondait dans le même sentiment Louis XVI et son auguste aïeul, le bon Henri. On lui reprocha aussi d'avoir présenté au roi la cocarde tricolore, ce signe du peuple français, que tant de faits éclatants ont illustré depuis, et que Louis XVI n'avait pas dédaigné de porter. Mais la faveur populaire dont il jouissait, les postes éminents auxquels il était élevé, et peut-être plus que tout cela la manière noble et indépendante avec laquelle il les remplissait, avait soulevé l'envie contre lui, et ce qu'il faisait le mieux, était toujours ce que l'on critiquait avec le plus de malignité. Il se présenta bientôt une occasion de déployer la sévérité des lois, et ce fut là le terme de sa popularité. Le roi était de retour de son fatal voyage de Varennes ; des attroupements séditieux se formèrent au Champ-de-Mars, dans le but de signer, sur l'autel même de la patrie, une pétition ou l'on demandait d'une manière impérative la déchéance du roi. Bailly s'y était rendu avec le corps municipal pour dissiper les attroupements ; il fit faire les sommations prescrites par la loi, et n'ayant rien obtenu, il commanda deux décharges de mousqueterie dirigées de manière à ne blesser personne ; le peuple n'en devint que plus furieux ; une troisième décharge eut lieu, quelques mutins furent tués et la foule entière se dispersa. Dès lors tout fut perdu pour lui ; la cour le haïssait, on l'accusa d'être d'accord avec elle, et la faveur populaire, bonheur qu'il rêvait depuis deux ans, l'abandonna tout entière ; à l'exception de quelques hommes sages, sans influence, qui savaient apprécier sa position, tout le monde le détesta. Il vit bien qu'il ne convenait plus à la place qu'il occupait et il donna sa démission pour ne pas la recevoir ; mais il ne put, que deux mois après, rentrer dans cette heureuse obscurité, dont il regrettait d'être sorti. Il quitta Paris aussitôt et alla s'enfoncer dans la Bretagne, où il habita une maison de campagne aux environs de Nantes. Le 10 août, qui eut lieu l'année suivante, lui fit craindre les persécutions qui devaient suivre cette fatale journée ; il crut qu'il serait plus en sûreté près de ses amis et sous les yeux du gouvernement ; il écrivit à M. Laplace, alors à Melun, pour lui demander un asile dans la maison où il s'était retiré ; celui-ci, qui connaissait tous les secrets de la géométrie, et qui n'avait pas la moindre notion de la situation de la France, lui donna l'imprudent conseil de venir le joindre ; mais, bientôt, voyant toutes les campagnes environnantes couvertes d'armées révolutionnaires, il écrivit en hâte à son ami pour l'en prévenir, et Bailly ne tint aucun compte de ce second avis ; il partit comme entraîné par sa destinée et arriva à Melun. Un soldat de la terrible armée le reconnut, prononça son nom, et toute la ville fut en alarmes. On le traîna à la municipalité ; le maire, M. Tarbé des Sablons, visita ses passeports, les trouva en règle, et voulut le mettre en liberté ; mais il ne put, malgré les plus grands efforts de courage, que lui épargner les horreurs de la prison ; il obtint qu'il serait gardé chez lui, jusqu'à ce que le comité de sûreté générale à qui on venait d'écrire, eût décidé de son sort. La réponse ne se fit pas long-temps attendre, elle portait que Bailly serait transféré sur-le-champ à la prison de la Force ; il n'y resta que quelques jours, et fut conduit à la Conciergerie. Dès lors il ne se fit plus illusion sur le sort qu'on lui préparait, et il ne pensa plus qu'à rassembler tout

son courage pour que sa fin fût digne de sa vie. Il en donna bientôt une éclatante preuve : on l'appela comme témoin dans le procès de la reine; on espérait que le désir de se rendre ses juges favorables, le porterait à calomnier cette princesse; jamais il ne parut plus grand que dans cette circonstance : il déclara hautement que les accusations, portées contre cette illustre infortunée, étaient fausses et calomnieuses, et dans son procès, qui eut lieu un mois après, on se servit de cette déposition comme d'une preuve de la complicité de Bailly avec la cour. Il parut le 10 novembre devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné le 11, et exécuté le 12. Sa mort fut environnée de toutes les horreurs dont les cannibales cherchent à effrayer leurs victimes. On le conduisit au supplice sur une charrette derrière laquelle était attaché le drapeau rouge qu'il avait fait arborer au Champ-de-Mars; une foule de scélérats suivait en l'accablant d'injures grossières. Une pluie froide tombait, ce jour-là, et glaçait les membres du malheureux Bailly. Arrivés sur la place de la révolution, les forcés prétendaient qu'il devait expirer à l'endroit même où il avait fait massacrer des citoyens; on démonte l'échafaud, on le transporte au Champ-de-Mars, et on traîne la victime à la suite. Enfin, arrivé, on brûle le drapeau, on l'agite tout enflammé sur la figure de Bailly, et on accable de mauvais traitements un vieillard déjà excédé de douleurs, de fatigues et de froid; il y succombe et s'évanouit. Revenu à lui, il demanda, pour toute grâce, la mort; et, comme ses membres glacés étaient agités d'un tremblement involontaire : « Tu trembles, Bailly ! — lui dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, — mais c'est de froid, répondit la victime. — Il se croyait au terme de ses souffrances; mais on prétendit alors que son sang souillera le champ de la féderation, et, par un raffinement de cruauté, on démonte encore l'échafaud, et on va l'établir sur un tas de fumier près des bords de la Seine. Enfin, épuisés de barbarie, les monstres lui permettent de mourir; on le fait descendre de la charrette. Arrivé au pied de l'échafaud, il rassemble ses forces, en monte rapidement les degrés, et semble craindre que de nouveaux délais ne prolongent encore ses souffrances; mais ses vœux sont exaucés; il meurt. Bailly est un des exemples les plus frappants de l'ingratitude du peuple et de l'inconstance de sa faveur; il avait étudié le ciel, connaissait tous les astres, et ignorait les hommes. Sa veuve, digne en tout de son mari, se trouva sans ressource à sa mort; M. Pastoret lui fit assigner en 1797, la pension accordée aux veuves des députés, morts pour la patrie, mais elle ne put en jouir qu'après le 18 brumaire, et elle mourut en 1800. Bailly a publié les ouvrages suivants, presque tous classés dans les hautes sciences : 1° *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter*, 1766, in-4°; 2° *Histoire de l'astronomie ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement d'Alexandrie*, 1775, in-4°; 3° *Eloges de l'abbé Laccaille, de Leibnitz, de Cornille, de Molière, de Charles V*, 1770, in-8°; 4° *Lettre sur l'Atlantide de Platon*, 1779, in-8°; 5° *Histoire de l'astronomie moderne*, 1778-1783, 3 vol. in-4°; 6° *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1787, in-4°; 7° *Discours de réception à l'Académie française*, 1784, in-4°; 8° *Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-4°; 9° *Rapport secret sur le magnétisme. — Rapport des commissaires chargés par l'Académie des sciences de l'examen du projet du nouvel Hôtel-Dieu*, 1787, in-4°; 10° *Procès-verbal des séances et délibérations de l'assemblée générale des électeurs de Paris*, 1790, 3 vol. in-8°; 11° *Eloge de Gresset*, 1785; 12° *Discours et mémoires*, 2 vol. in-8°; 13° *Essai sur les fables et sur leur histoire*, 1798, 2 vol. in-8°; ouvrage posthume; 14° *Mémoire*

d'un témoin de la révolution, ou Journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française de 1791, 3 vol. in-8°; ces Mémoires, publiés en 1804, vont jusqu'au 2 octobre 1789; 15° *Recueil de pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature*, in-8°, ouvrage posthume, publié en 1810.

BAILLY (NICOLAS), est né à Charleville, département des Ardennes, vers 1756. Substitut de l'accusateur public, à la haute cour de Vendôme, il y exerça avec beaucoup de talents, le 5 prairial an 5, 25 mai 1797, ses fonctions dans l'affaire du célèbre Caius Gracchus Babeuf. Depuis il a été appelé à la cour de cassation, et, en 1812, nommé président du collège électoral de Mezières. Il avait débuté dans le monde par être avocat, et il ne paraît pas avoir conservé la noble indépendance qui convient à cette profession, car en 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon; en 1815, il signa l'adresse de la cour de cassation à ce même Napoléon, et cent jours après, il signa une seconde adresse, bien différente de la première, que cette même cour présentait à Louis XVIII. M. Bailly a été nommé par le Roi, officier de la légion d'honneur.

BAILLY DE JUILLY (EDME-LOUIS-BARTHELEMY), naquit à Troyes en 1760, et mourut en 1819. C'était un honnête citoyen, un sage dans toute l'étendue de ce mot; il a pu commettre quelques fautes, mais toutes ses pensées et toutes ses actions ont été dirigées vers le bien, et sa cendre mérite d'être honorée. Il était oratorien et professeur au collège de Juilly, lorsque la révolution éclata. Il se fit alors recevoir avocat au parlement de Paris, et il en exerça les fonctions en 1790, lorsqu'il fut nommé administrateur du département de Seine-et-Marne. Ses administrés l'éurent, en 1792, député à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, le bannissement et le sursis. La convention lui déléga, en 1794, le titre de son secrétaire; bientôt elle l'envoya en mission à Strasbourg, où, loin d'imiter les proconsuls qui l'avaient précédé, il protégea les gens de bien, et élimina du pouvoir les cruels partisans de la terreur. Il suivit constamment le parti de la modération, qui, à cette époque était le plus dangereux; aussi fut-il en butte aux accusations des jacobins; mais il sut leur imposer par sa fermeté; et, au mois d'août 1795, il osa s'élever avec force contre Dubois de Crancé, qui dénonçait à la convention ce qu'il appelait les manœuvres du parti royaliste. *Messieurs de la ci-devant montagne*, dit-il *aux jacobins, vous n'êtes pas encore les maîtres*. C'est avec la même chaleur qu'il les attaqua, lorsqu'il fut devenu membre du comité de sûreté générale, et qu'il s'opposa aux mesures de proscription, proposées contre des classes entières de citoyens. Le 19 fructidor, il parla contre l'incarcération des prêtres non assermentés, et annonça que le comité avait donné ordre que l'on arrêtât aux frontières les déportés qui rentreraient en France. Après la session conventionnelle, il fit partie du conseil des cinq-cents. Dans cette assemblée, il se lia avec les principaux chefs du parti clichien; cette liaison dangereuse le fit comprendre dans la déportation du 18 fructidor an 5; il aurait subi son sort, si Malles ne l'eût fait rayer de la fatale liste, en annonçant avec assurance, malgré la fausseté du fait, qu'il était prêtre assermenté et marié. Appelé au corps législatif en 1798, il cessa d'en faire partie après la fameuse journée du 18 brumaire. Il fut alors nommé préfet du département du Lot. Pendant le cours de son administration qui dura jusqu'en 1813, il montra une modération et une probité inattaquable. Malheureusement il avait donné sa confiance à des hommes qui en étaient indignes; il fut compromis dans ses bureaux, mais son honneur resta intact. Remplacé en

1813, par M. Petit de Beauverger, il se retira dans une campagne où il ferait peut-être encore le bonheur d'une famille qu'il se plaisait à élever, si l'imprudence d'un postillon n'eût fait éprouver à cet homme respectable un accident qui lui nécessita l'amputation des deux bras, et peu de temps après causa sa mort. Bailly, à la création de la légion d'honneur, en fut nommé chevalier, et en devint officier quelques années après.

BAILLY (Louis), né à Bligny, près de Beaune, fut pendant vingt-cinq ans professeur de théologie à Dijon. Son mérite le fit élever successivement aux places de chanoine de la cathédrale et de promoteur du diocèse. Il se retira en Suisse pendant la révolution; mais, en 1801, vers l'époque du concordat, il revint en France, refusa la place de grand-vicaire, comme pour compenser les bienfaits que son absence avait fait perdre aux pauvres, et se consacra tout entier à leur soulagement et à leur service. Les malheureux perdirent bientôt leur bienfaiteur : Bailly mourut en 1808. Il a publié plusieurs ouvrages de théologie et de religion dont voici les principaux : *Tractatus de verâ religione*, 2 vol. in-8o; *Tractatus de ecclesia*, 2 vol. in-8o, 1771 et 1776; *Theologia dogmatica et moralis*, 8 vol. in-8o, 1789; *Principes de la loi catholique*, ouvrage publié en Suisse. La *Théologie dogmatique et morale* eut trois éditions; la troisième, qui, maintenant, serait donnée à la jeunesse comme une nourriture très saine, fut interdite, sous l'empire de Napoléon, comme étant infectée des principes de Loyola.

BAILLY (M.), professeur de droit à l'académie de Paris, se trouvait à Grenoble lorsque Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, passa par cette ville. On lui présenta une adresse que Bailly signa, et dans laquelle on lisait ces phrases : « Les vingt-cinq années de combats livrés et de triomphes obtenus pour conquérir et affermir les droits imprescriptibles des peuples, furent regardées comme vingt-cinq années de révolte.... Les propriétés nationales, les menacées, la féodalité près de reprendre une nouvelle vie, etc. » Lorsque la faculté de droit de l'académie de Paris présenta son adresse de félicitation et de soumission, à la suite du 20 mars, ce fut encore M. Bailly qui dit, en s'adressant à ce prince : « Sciences, arts, littérature, économie politique, éducation publique et privée, histoire, législation, et jusqu'à ces formes de la procédure dont l'examen est si aride, rien de ce qui peut aider un prince à faire le bonheur d'un vaste empire ne vous est étranger, etc. » Nous n'assurons pas que ces fastueux éloges aient été dignement récompensés.

BAILLY (N.), était président du tribunal de première instance de Lunéville, département de la Meurthe, lorsque les électeurs de ce même département l'envoyèrent, en mai 1815, comme député à la chambre des représentants. Cette chambre, composée de parties hétérogènes, dont les uns voulaient l'ancien régime, et les autres le maintien des améliorations, acquises au prix de vingt-cinq années de guerres et de souffrances, le nomma, le 30 juin de la même année, membre de la commission chargée de visiter les hôpitaux où l'on transportait les militaires blessés sous les murs de Paris. M. Bailly remplit cette honorable mission avec tout le zèle de l'humanité.

BAILLY (LE). Voyez **LIBAILLY**.

BAILLY DE MERLIEUX (CHARLES-FRANÇOIS), est né à Merlieux, près Laon (Aisne), le 3 mai 1800. Son père avait été officier du génie militaire dans les guerres républicaines d'Italie, et appartenait à la même famille que Bailly, maire de Paris. M. Bailly, qui se destinait au barreau, et qui fut même reçu avocat, ne tarda pas abandonner cette carrière pour se livrer aux sciences physiques et naturelles pour

lesquelles il avait toujours eu un goût prononcé. Il a publié : 1o *Manuel du Jardinier*, 2 vol. in-18, 1824, réimprimé en 1825; 2o *Manuel de Physique*, 1 vol. in-18, 1824, réimprimé peu de temps après; 3o *Manuel d'Astronomie*, 1 vol. in-32, 1825. Ce Manuel est le premier volume d'une *Encyclopédie portative*, qui doit former deux séries de cent volumes chacune. C'est M. C. Bailly qui a conçu le plan de cette vaste et utile entreprise. 4o *Résumé de physique*, 2 vol. in-32, faisant partie de la même *Encyclopédie portative*. M. C. Bailly est membre de la société royale académique des sciences, de la société linnéenne de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes. Il est collaborateur du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, de la *Revue encyclopédique*, etc.

BAILLY DE BLOIS (E.-M.), docteur en médecine, né à Blois en 1796, montra de bonne heure de l'application pour les sciences. Il étudia avec succès la médecine à Paris, s'y fit recevoir docteur, et voyagea ensuite pour étendre ses connaissances. Il visita, en philosophe et en naturaliste, le midi de la France, séjourna quelque temps à Montpellier, et de là se rendit à Rome où il fit des observations importantes sur la nature des fièvres pernicieuses. De retour à Paris, à la fin de 1822, après plusieurs années d'absence, il se livra à l'exercice de la médecine, et publia plusieurs ouvrages qui décelèrent en lui des vues neuves et des connaissances profondes. La réputation qu'il avait acquise le fit choisir, en 1825, par le comité grec de Paris pour aller établir en Grèce un service de santé. Le docteur Bailly reçut cette mission périlleuse avec un empressement qui l'honore infiniment. A peine débarqué à Napoli de Romanie, il se vit entouré d'une foule de victimes de la guerre qui réclamaient les secours de son art; il se dévoua avec un courage et une activité infatigables à la cause du malheur. Les environs de Napoli étaient couverts de femmes, d'enfants, de vieillards qui fuyaient devant le sabre des Turcs; la misère et l'insalubrité des lieux avaient causé, parmi eux, des maladies qui exerçaient les plus grands ravages. Le docteur Bailly, qui avait déjà eu occasion d'étudier ces maladies à Rome, eut le bonheur d'arracher un grand nombre de ces malheureux à une mort inévitable. A son instigation, le gouvernement provisoire se décida à établir un service régulier de santé; M. Bailly en eut la direction; il se rendit sans perdre de temps à Athènes et dans les autres places de la Morée pour y former des hôpitaux; mais il manquait de tout, et ses médicaments avaient été promptement épuisés. Il écrivit donc au comité grec de Paris pour l'engager à faire de nouveaux efforts. S. A. R. le duc d'Orléans s'empressa de mettre 6,000 francs à la disposition du comité. Les journaux ont publié, au commencement de cette année (1826), une lettre du docteur Bailly, dans laquelle il donne des détails très curieux sur les Grecs et sur la statistique de la Grèce. On doit à ce médecin, entre autres ouvrages, 1o *l'Existence de Dieu et la liberté morale démontrées par des arguments tirés de la doctrine du docteur Gall, sur la nature et l'origine des penchants, et des qualités morales de l'homme et des animaux*, in-8o, 1824; 2o *Mémoire sur les différents changements qui surviennent dans le système osseux et dans les principaux organes de la nutrition et de la respiration aux différentes époques de l'accroissement de l'homme, pour servir à l'histoire physique des enfants*, in-8o, 1824; cette brochure est extraite de la Bibliothèque médicale (avril 1824); 3o *Traité anatomico-pathologique des fièvres intermittentes, simples et pernicieuses, fondé sur des observations cliniques, etc., recueillies en Italie, et notamment à l'hôpital du Saint-Esprit de Rome, pendant les années 1820, 1821 et 1822*, in-8o, Paris et Montpellier, 1825; 4o *Manuel d'Astronomie*, 1 vol. in-18, 1825.

BAJOT, sous-commissaire de la marine et chef du bureau des lois au ministère de la marine et des colonies, nous a donné : *Revue de la marine française depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1801, in-8°; *Répertoire de l'administration de la marine*, 1804, in-8°; *Éloge de la paume et ses avantages sous le rapport de la santé*, 1810, in-8°. M. Bajot a remporté le prix que l'académie de la Rochelle avait proposé sur la question suivante : « Quel est le genre d'éducation le plus propre à former un administrateur? Jusqu'à quel degré les sciences et les lettres lui sont-elles nécessaires? Quel secours l'administrateur et l'homme de lettres peuvent-ils et doivent-ils se prêter. » Il a fourni des articles au *Recueil des lois de la marine et des colonies*, et a continué ce travail dans l'ouvrage périodique intitulé : *Annales de la marine et des colonies*. Il est né à Paris en 1775.

BAJOT, maréchal-de-camp, a été nommé, en 1810, président du collège électoral de l'arrondissement de Castel-Sarrasin, et a été gratifié, en 1814, du titre de chevalier de Saint-Louis.

BAKER (ANTOINET-JEAN), ambassadeur d'Angleterre, publia, au mois de décembre 1815, aux États-Unis d'Amérique la défense faite, par le gouvernement anglais, à tous les vaisseaux, excepté ceux de la compagnie des Indes, de jeter l'ancre à l'île Sainte-Hélène, sous quelque prétexte que ce fût, pas même pour y renouveler ses provisions. Cependant l'article 3 du traité permettait d'y mouiller pour cette dernière cause.

BAKEVELL (ROBERT) s'est acquis dans son genre une réputation méritée. Ce fermier anglais a consacré sa vie entière à toutes les branches de l'agriculture, mais surtout à l'amélioration et à l'éducation des bestiaux; il avait voyagé dans toutes les contrées renommées pour cet objet, et avait recueilli des connaissances dont il fit une si heureuse application à l'art d'élever des troupeaux, qu'un seul de ses beliers, qu'il faisait servir d'étalon, lui a rapporté dans un an une somme de 24,000 francs (1,200 guinées). *L'Encyclopédie domestique anglaise*, tome I^{er}, donne les moyens qu'il a employés pour arriver à cet étonnant résultat. Bakewell était né en 1726 à Dishley, dans le Leicestershire; il mourut en 1795.

BAKKER (PIETRA-HUISINGA), naquit à Amsterdam en 1715, et y mourut le 22 octobre 1801. Il cultivait la poésie avec succès, et a laissé plusieurs ouvrages estimés. On distingue surtout un poème sur l'inondation de 1740, et des satires contre les Anglais, un volume in-4°, pleines de feu et de véhémence; elles ne se ressentent en rien des quarante-deux ans qu'avait l'auteur lorsqu'il les composa. On a réuni ses poésies en trois volumes in-8°. Ses œuvres complètes forment huit volumes in-8°. Il est l'auteur d'une traduction hollandaise des vers latins de Highi, sur le printemps; il a également fait insérer, dans les mémoires de l'académie de Leyde, dont il était membre, plusieurs savantes dissertations, et nous a laissé une notice biographique sur le célèbre historiographe hollandais Wagenaer, qui était son ami et son beau-frère.

BALABIO, Milanais, manifesta au commencement de la révolution, le patriotisme le plus exalté; il embrassa l'état militaire, obtint bientôt le grade d'officier d'artillerie, et enfin celui de général de brigade; il a fait en cette qualité la guerre d'Espagne, et est rentré dans ses foyers après les événements de 1814.

BALARD (M^{me} née d'ALBI), épouse d'un avocat de Castre, département du Tarn, s'est fait connaître avantageusement dans les lettres, par le poème de *L'Amour maternel*, publié sans nom d'auteur, en 1810. Les journaux du temps en ont fait un grand éloge, et quelques uns d'entre eux l'ont comparé et même égalé celui de Millevoie. On lui doit encore

une ode sur la *Restauration du trône de France*, un *Éloge de M^{me} Verdier-Altat*, et plusieurs autres pièces qui ont remporté les prix de l'académie des jeux floraux depuis son établissement, et enfin un poème lyrique intitulé *l'Étella*, qui n'a point été imprimé; c'est une imitation des Martyrs, de M. de Chateaubriand. M^{me} Balard est morte à Castre en 1821.

BALATIER (LE BARON), Corse, fils d'un ancien commandant de Bastia; militaire dès ses jeunes ans, il a fait les campagnes d'Espagne, et s'est élevé par sa bravoure au grade de général de brigade; il a surtout fixé l'attention du maréchal duc d'Albufera, lorsqu'il servit sous ses ordres, dans l'Aragon. Il a cessé, depuis la restauration, d'être en évidence.

BALBATRE (CLAUDE), fameux organiste, naquit à Dijon le 8 décembre 1729, et mourut à Paris le 9 avril 1799. Ami et élève de Rameau, son compatriote, il fit les plus grands progrès sous ce maître célèbre, se fit connaître lui-même de la manière la plus avantageuse au concert spirituel de 1753, et obtint bientôt l'orgue de Saint-Roch, le meilleur de la capitale. On admira surtout ses *Noëls*, et le concours d'amateurs qu'il y attirait était si grand, que l'archevêque de Paris crut devoir lui défendre de toucher l'orgue pendant les principales fêtes de l'année. Cet habile compositeur fut encore plus étonnant, lorsque plus tard il exécuta ses variations sur la *bataille de Fleurus* et sur *l'hymne des Marseillais*. C'est à Balbâtre que l'on doit l'heureuse substitution du forté-piano au clavecin. Il est encore auteur de plusieurs excellentes compositions pour ce dernier instrument.

BALBI (JACQUES-FRANÇOIS-MARIE, MARQUIS DE PIOVERA, COMTE DE), appartient à une famille de Gènes des plus distinguées, qui a fourni plusieurs doges à la république. Envoyé à Vienne par suite des événements arrivés en France le 10 août 1792, il obtint, de l'empereur d'Autriche, la promesse de secours puissants, dans le cas où Gènes se trouverait menacé. Il était de retour dans sa patrie, depuis peu de temps, lorsque l'ambassadeur anglais Drak proposa aux Gênois d'entrer dans la coalition formée contre la France. M. de Balbi n'osa se prononcer pour cette mesure extrême; mais il parla en faveur d'une neutralité armée. Son opinion déplut à une grande partie de ses concitoyens, qui avaient adopté les principes de la révolution française, et bientôt il éprouva les résultats funestes de la disposition des esprits à son égard. Il faisait partie des trente magistrats connus sous le nom de *probi-viri* nommés chaque année, mais seulement pour la forme, puisque les mêmes étaient toujours réélus. Il fut exclus de cet honneur. Prévoyant dès lors le sort de sa patrie, et pour échapper aux dangers que ses principes lui avaient fait courir à Gènes, le comte de Balbi quitta cette ville, voyagea long-temps, et vint enfin habiter Paris. Après l'établissement de la république Ligurienne, ses biens furent séquestrés; il fut lui-même découvert par ses ennemis, arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie. En lui rendant la liberté, le gouvernement français, qui connaissait son attachement pour l'Angleterre, lui permit de quitter le territoire de la république. Le comte de Balbi retourna en Italie, rentra dans la plus grande partie de ses biens, et revint encore à Paris, lorsqu'il vit qu'il pourrait y repaître sans danger. Il avait l'intention de s'y fixer pour toujours, lorsque les événements de 1821 en Piémont l'obligèrent encore à changer de résolution; sommé de rentrer dans sa patrie sous peine de perdre toutes les propriétés qu'il y possédait; il vendit les biens qu'il avait acquis en France, et retourna dans les états sardes.

BALBI (N. née CAUMONT DE LA FORCE, comtesse

de) fille de la marquise de Caumont de la Force, est née en 1753, et se maria vers 1770 au comte de Balbi, cousin du précédent. Devenue par ce mariage maîtresse d'une fortune immense, et dame d'atours de Marie-Joséphine de Savoie, épouse de Mousikou, depuis Louis XVIII, elle ne s'occupa que de faire briller les avantages qu'elle tenait de la nature et de l'éducation. Une physionomie pleine d'expression, des yeux admirables et une taille divine lui attiraient une foule d'adorateurs. Privée bientôt de presque tous ces charmes par une maladie cruelle, la petite vérole, elle trouva dans son esprit des ressources telles qu'elle ne dut point s'apercevoir des pertes qu'elle avait faites. Sa société se composa des personnes les plus aimables et les plus spirituelles de la cour, et Mousikou lui-même désira y être admis. Ce prince, sur qui les charmes de l'esprit exercèrent toujours un puissant empire, s'attacha sincèrement à Mme de Balbi, qui, dès lors, augmenta sa dépense à un point qu'en peu de temps elle fut réduite à employer des moyens extrêmes pour y subvenir. Dirigée par une foule de courtisans qui exploitaient sa faveur à leur profit, elle fit interdire le comte de Balbi comme fou, et eut bientôt dissipé, avec ses conseillers, le riche patrimoine de son époux, à qui elle laissa à peine de quoi satisfaire aux besoins les plus urgents. On tenta ensuite la ressource du jeu; ce fut bien pis encore; on perdit le peu qui restait, et on leva, sur la caisse de Mousikou, des contributions tellement fortes et multipliées, que ce prince se trouva bientôt engagé dans des embarras de finances qui durent plus d'une fois troubler la tranquillité de son esprit. Mme de Balbi avait encore toute son influence lorsque la révolution éclata. Dans la confiance du départ de Mousikou, elle disposa tout pour celui de MADAME, qu'elle accompagna jusqu'à Mons, où ils arrivèrent tous à peu près en même temps, après avoir suivi des routes différentes. Madame de Balbi se rendit ensuite à Coblenz, et y jouit pendant quelque temps encore du privilège de la faveur. Il était facile cependant de s'apercevoir qu'elle n'exerçait plus le même empire sur son royal protecteur; M. d'Avary l'avait remplacée dans l'esprit de ce prince. Trop pénétrante pour ne pas prévoir sa disgrâce prochaine, elle s'engagea dans diverses intrigues, et hâta le moment fatal par des démarches inconsidérées, qui lui firent entreprendre plusieurs voyages à Spa. Enfin elle quitta définitivement Coblenz, et se rendit en Hollande, où l'éclat de ses amours avec le fameux Archambault de Périgord lui ferma pour jamais le chemin de la cour. Madame de Balbi passa ensuite en Angleterre, et y resta jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire. Bien éloignée de deviner alors les événements qui devaient changer de nouveau un jour la face de l'Europe, elle profita de l'arrêt des consuls en faveur des émigrés, et alla se fixer dans son château de Brie-Comte-Robert. La découverte de plusieurs intrigues auxquelles elle ne prit peut-être aucune part, mais dont elle pouvait très bien être soupçonnée, détermina le gouvernement à l'exiler à Montauban, où elle établit une banque de jeu. C'est alors qu'on parla des prétendus toris de Louis XVIII envers madame la comtesse de Balbi, qui toutefois ne put obtenir la révocation de son exil. Elle se trouvait encore à Montauban, lorsque la nouvelle de l'abdication de Napoléon y parvint; après s'être portée au-devant de l'armée anglaise, elle se rendit à Paris, et employa inutilement tous les moyens possibles pour être présentée au Roi. Plus heureuse en 1815, elle en obtint une audience particulière, qui toutefois ne remplit pas le but qu'elle s'était proposé, non plus que celui du personnage qui lui avait procuré cette faveur; elle la devait à une intrigue de cour, et fut alors, dit-on, l'instru-

ment d'un ministre qui voulait disgracier un favori. Depuis cette époque, madame la comtesse de Balbi paraît avoir renoncé à toute espèce d'intrigue, même à celles que l'âge lui permettrait encore; elle vit à Paris en quelque sorte oubliée. Un biographe prétend que le fils de madame de Balbi, ayant en quelques dé mêlés avec la justice, fut forcé de passer en Amérique, où il aurait été pendu, il y a quelques années.

BALBIS (Jos. BAPT.) Ce savant médecin et botaniste piémontais a publié à Turin, sa patrie, les ouvrages suivants: 1^o *Elencho dell' piante crescenti ne contorni di Torino*, 1 fasc. in-8^o, 1801; 2^o *Flora Taurinensis*, in-8^o; 3^o *Horti academici Taurinensis stirpium minus cognitarum aut forte novarum icones et descriptiones*, fasc. 1. 1810; 4^o *Materies medica*, etc., in-8^o, 1811; 5^o *Miscellanea botanica*, 1 fasc. in-4^o; 1804; 6^o *Miscellanea altera botanica*, 1 fasc. in-4^o, 1806; 7^o *Catalogi horti botanici Taurinensis*, 1803, 1810, 1811, 1812, 1813, in-8^o.

BALBO (PROSPER, comte de) président de l'académie des sciences de Turin, fut nommé en 1796 ambassadeur du roi de Sardaigne près de la république française. A cette époque, les victoires des armées républicaines avaient changé la politique de presque tous les cabinets de l'Europe. Les potentats redoutaient plus que jamais la propagation des principes proclamés par la révolution française; mais les armées républicaines leur inspiraient un terreur bien plus forte encore. Le roi de Sardaigne avait éprouvé lui-même combien elles étaient redoutables; déjà elles avaient rendu son existence politique en quelque sorte dépendante du directoire. M. Balbo fut chargé par ce prince de témoigner au gouvernement français les regrets qu'il éprouvait d'avoir été contraint, par les circonstances, à faire la guerre; de l'assurer qu'il n'avait jamais été l'ennemi de la France, et qu'il ferait tout pour entretenir la paix qui régnait alors entre les deux nations. M. de Balbo se trouvait encore à Paris, en 1798, lorsqu'il s'éleva, dans le Piémont, des mouvements insurrectionnels, précurseurs de la crise redoutée depuis long-temps. Il en informa le directoire, et lui fit connaître l'intention de Charles-Emmanuel d'abdiquer s'il se trouvait en lutte à une nouvelle agression. Ce prince fut bientôt obligé de se réfugier en Sardaigne. M. de Balbo quitta alors la France, et se retira en Espagne, où il resta jusqu'à la révolution du 18 brumaire an 8. Après cet événement, il retourna dans le Piémont, où il fut nommé ministre des finances par le gouvernement provisoire; mais, à l'époque de la réunion de son pays à la France, il cessa de remplir aucune fonction politique. En 1816, le roi de Sardaigne le nomma président de l'académie des sciences, à la tête de laquelle il se trouve encore aujourd'hui. Depuis qu'il a été éloigné des affaires, il s'est exclusivement livré à la littérature, et a composé plusieurs mémoires historiques d'un grand intérêt, des notices sur plusieurs hommes illustres de l'Italie, et enfin quelques opuscules sur différentes matières.

BALCARRAS (ALEXANDRE-LINDSAY, comte de), lieutenant-général anglais, né en Ecosse, dans le comté de Fife, fit la guerre de l'Amérique en qualité de capitaine, et fut, quelque temps après son retour en Europe, admis au nombre des seize pairs d'Ecosse. Nommé en 1793, commandant de l'île de Jersey, il employa tous les moyens possibles, l'or, la séduction, pour entretenir le mécontentement et assurer le succès de l'expédition de lord Moira. On sait jusqu'à quel point les Anglais se jouèrent alors du droit des nations et de celui des gens. Lorsque les républicains menacèrent l'île de Jersey, lord Balcarras engagea les prêtres émigrés à prendre eux-mêmes les armes; mais les évêques s'opposèrent

à l'exécution de cette mesure, si peu convenable à des ministres de paix. Lord Balcarras fut ensuite chargé du commandement en chef de la Jamaïque, en remplacement du général Williamson. Dans le même temps, les noirs marrons de l'île s'insurgèrent. Balcarras, pour les réprimer, fit venir de Cuba des chiens à sang de la race de ceux qu'employèrent autrefois contre les Américains, les barbares, conquérants du Nouveau-Monde; plus barbare encore que les Espagnols, il tenait à son arrière-garde cent de ces animaux féroces guidés par quarante monstres à figure humaine. La main trembla en traçant de pareilles horreurs; elle se refusa à transmettre à la postérité les noms des Balcarras et de ses semblables. Les noirs, cependant, effrayés par ces préparatifs horribles, proposèrent un accommodement qui fut conclu le 21 décembre 1795. Le lieutenant-gouverneur, non moins lâche et perfide qu'il était sévère, au mépris de ses serments et des traités, fit transporter ces malheureux, nés sous la zone torride, dans la Nouvelle-Ecosse, où un climat mortel et un froid de 42 degrés les eurent bientôt délivrés de leurs bourreaux. Les plus riches propriétaires de la Jamaïque, pleins de reconnaissance pour les services du général Balcarras, lui firent présent d'une épée de la valeur de 7000 guinées, et s'associèrent ainsi à son odieuse conduite. Le général Walpole, à qui un présent de 500 guinées fut également offert, non content de le refuser, témoigna toute l'horreur que lui inspirait le mépris de la foi jurée. Le comte de Balcarras resta jusqu'en 1798 à la Jamaïque, où il posséda une magnifique sucrerie, souvent arrosée du sang des noirs. Il est maintenant colonel du 63^e régiment d'infanterie de ligne et lieutenant-général.

BALDASSERONI (POMPEO), il est connu comme auteur d'une dissertation intitulée : *Nécessité d'un code de Commerce, et bases sur lesquelles il doit être rédigé*. Il a rempli les fonctions de juge d'appel à la cour de Brescia.

BALDINGER (ERNEST-GONFRUOY) célèbre médecin allemand, naquit le 13 mai 1738, à Gross Vargula, dans les environs d'Erfurth; son père était pasteur, sa mère descendait de Luther. Il fit ses études à Langensalza dans le duché de Saxe-Gotha. Passionné pour les sciences et surtout pour la médecine, il obtint des succès tels qu'il fixa l'attention du roi de Prusse, Frédéric II. Ce monarque, que Napoléon seul peut-être a surpassé dans le grand art d'employer les hommes, lui confia la direction des hôpitaux militaires. Baldinger occupa pendant sept ans cette place importante, et observa, avec l'attention la plus scrupuleuse, toutes les maladies contagieuses qui affligent les armées. Les veilles, les fatigues, la crainte de la mort, rien ne put suspendre son zèle; l'humanité et le désir de s'instruire l'emportaient en lui sur toute autre considération. Dans le même temps, il ouvrit des cours publics qui furent très suivis. Plus tard, il fut nommé professeur à l'université de Göttingue, et enfin directeur-général des établissements de médecine de l'électorat de Hesse-Cassel, avec le titre de médecin de la cour du landgrave. L'excès du travail joint à son intempérance et surtout à l'abus qu'il faisait habituellement du vin lui avaient déjà attiré plusieurs attaques d'apoplexie, dont ses confrères et ses amis étaient parvenus, non sans peine, à combattre les effets. Une nouvelle attaque plus violente le foudroya le 21 janvier 1804. Parmi ses ouvrages, que le professeur Kreutzer fait monter à quatre-vingt-quatre, nous ne citerons que les suivants : 1^o *Dissertation sur les maladies des soldats*, Wirtemberg, 1763, in-4^o; 2^o *Traité des maladies qui régnent dans les armées*, Langensalza, 1765 et 1774, in-8^o; 3^o *Magasin du médecin*, dont la collection forme 22 vol. in-8^o, et qui a paru de 1775 à 1799; 4^o *Litteratur universa materia*

medica, in-4^o, Marbourg, 1793. Il a aussi composé plusieurs ouvrages de botanique, remplis d'observations neuves et intéressantes. Baldinger avait été destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais, doué d'un caractère ardent et tenace, il suivit sa vocation, et se livra à la médecine avec l'activité qui lui était naturelle. Il unissait de grandes qualités à de grands défauts; il était profondément instruit, franc, honnête et bon; mais il poussait la sincérité jusqu'à la rudesse, le mépris des convenances sociales jusqu'à la grossièreté, et le sentiment de son propre mérite jusqu'au ridicule d'une vanité puérile. Cependant il a honoré la médecine en Allemagne; son principal mérite est d'avoir répandu, dans presque toutes les universités, le goût de la littérature classique, pour laquelle il éprouvait une véritable passion, et d'avoir ainsi ramené les esprits à l'étude des grands modèles de l'antiquité. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à la réorganisation de l'université de Marbourg en 1785.

BALDINOTTI (CESAR), philosophe et littérateur distingué. La logique et la psychologie ont été particulièrement l'objet de ses études, et il s'y est acquis une grande réputation. Il a publié un ouvrage remarquable, ayant pour titre : *De recta humane mentis institutione*. Ce savant est mort en 1807.

BALDWIN (GEORGE), historien anglais, habita le Caire pendant dix ans en qualité de consul, et fit partie de l'expédition de sir Ralph Abercromby en Egypte. Guidé par son amour pour les sciences, il rassembla, pendant sa longue mission, des matériaux avec lesquels il composa les *Souvenirs politiques relatifs à l'Egypte*, contenant des observations sur son gouvernement sous les Mamelucks, sur sa position géographique, ses ressources intérieures et extérieures, son importance relative pour la France et l'Angleterre, etc. Cet écrit, d'ailleurs trop resserré pour la grandeur du sujet, a perdu beaucoup de son importance depuis la publication du superbe ouvrage sur l'expédition des Français en Egypte.

BALDWIN (N.), professeur de langue anglaise à Paris, est auteur de différents ouvrages, entre autres des *principes de la langue anglaise*, 1799. M. Barbier, dans son dictionnaire des anonymes, lui attribue les deux écrits suivants : *L'art de la correspondance espagnole et française*, in-8^o, 1804; et les *Eléments de la conversation espagnole*, in-8^o, 1804.

BALESTE (JEAN-BAPTISTE) est auteur d'un ouvrage intitulé : *Concordat entre les diverses opinions politiques au moyen de quelques dispositions qui, en complétant la Charte, contribueraient à la rendre parfaite*, in-8^o, 1822 et 1824.

BALESTRIER-CANTILHAC (L.-S.). Parmi divers ouvrages de cet auteur, nous citerons le suivant, dont le titre a au moins le mérite de l'originalité, et qui peut avoir celui de populariser les sciences géographiques : *Géographie de la France, en vers techniques, divisée en régions, départements et districts, avec des notes historiques, géographiques et commerciales, rédigée en style lapidaire*.

BALEFOUR (FRANÇOIS), médecin d'Edimbourg, a passé une grande partie de sa vie à Calcutta, où il a fait des observations touchant l'influence de la lune sur les maladies fébriles. Suivant lui, au Bengale, le premier accès des fièvres se déclare presque toujours dans les trois jours qui précèdent ou qui suivent la nouvelle ou pleine lune; c'est à cette époque qu'elles récidivent, et que le nombre de ceux qui en sont atteints redouble; elles diminuent au contraire dans l'intervalle. Cette doctrine de l'influence lunaire sur les fièvres, n'a pas fait fortune en France non plus que dans le Nord, mais elle a compté beaucoup de partisans chez les Anglais. Voici ses principaux ouvrages : 1^o *On the influence of the moon in fevers*, Edimbourg et Calcutta, 1785, in-8^o; 2^o *On sul luna*

influence in fever, Calcutta, 1795, in-8o; 3o *Observations on adhesion, with two cases demonstrative of the powers of nature, to reunite parts which have been, by accident, totally separated from the animal system*. Edinburgh, 1814, in-8o; 4o *Observations with cases illustrative of a new, simple, and expeditious mode of curing rheumatism and sprains, without in the least debilitating the system*, Edinburgh, 1816, in-8o.

BALGUERIE-STULLENBERG (N.), fut l'un de ces hommes trop rares dont les travaux concourent sans cesse au bien-être de la société. La ville de Bordeaux, sa patrie, lui doit une foule d'entreprises utiles. En 1817, il se mit à la tête d'une compagnie pour achever le pont de Bordeaux, et fut l'un des premiers à donner l'exemple de l'esprit d'association, appliqué aux travaux publics. Il provoqua et dirigea des associations dont les fonds et les travaux, en construisant des ponts, en ouvrant des canaux, en creusant des mines, tendent à faire de la ville de Bordeaux une métropole industrielle qui pourra compenser ainsi, par de nouvelles ressources, et par des avantages d'un autre genre, ses pertes maritimes. Un dessein aussi vaste qu'utile occupait M. Balguerie au moment où la mort l'a frappé. Depuis cinq ans il s'était occupé d'explorer, dans les Landes, les moyens d'unir Bayonne à Bordeaux, et n'avait rien négligé pour atteindre ce noble but. Tous les travaux préparatoires sont achevés, et M. Balguerie a du moins emporté en mourant l'espérance que ses travaux ne tarderaient pas à ouvrir, pour ainsi dire, à la France une nouvelle contrée. Ce respectable citoyen est mort en 1825.

BALGUY (Томас), théologien anglais, naquit en 1716, et mourut en 1795. Elevé à l'université de Cambridge, il y fut reçu docteur, devint prébendaire et enfin archidiacre de Winchester. On lui doit des *Exhortations*, *Discours*, etc., dans lesquels on remarque le discours sur le *Gouvernement de l'Eglise*, et une dissertation, qui a pour titre, la *Bonté de Dieu prouvée et vengée*. Dans cet écrit, Balguy établit que la bonté vient de Dieu, et la vengeance des hommes. Cette vérité n'avait peut-être pas besoin de démonstration. Cependant, comment accorder cette opinion avec ces paroles de l'Écriture : *Mihi vindicta, dicit Dominus, et ego retribuam* : « la vengeance m'appartient, dit le Seigneur, et c'est moi qui l'exercerai. » Balguy a donné un exemple de désintéressement qui n'est pas moins rare dans les hommes de son état que parmi les gens du monde; il refusa l'évêché de Gloucester, que lui avait accordé le roi Georges III.

BALIVET (N.), avocat avant la révolution, naquit en 1755 à Gray, département de la Haute-Saône. Après avoir exercé diverses fonctions administratives dans ce département, il y fut nommé député à la convention nationale, où il vota pour la réclusion de Louis XVI et son bannissement à la paix. Malgré la modération de ses principes, il échappa à toute espèce de persécution, passa au conseil des anciens après l'établissement de la constitution en l'an 3, et devint secrétaire de cette assemblée en 1798. La même année, il cessa d'en faire partie et fut employé près de l'administration centrale de son département, en qualité de commissaire du directoire. Balivet passait pour un homme très instruit, mais il était homme de bien, peu intrigant, et ne fut point employé. Après la révolution du 18 brumaire, il ne fit aucune démarche pour se faire comprendre dans la nouvelle organisation administrative, et se retira dans une campagne, où il mourut en 1813.

BALK (Дамиль-Геограес), médecin allemand, conseiller de l'empereur, et professeur ordinaire de médecine à l'université de Dorpat, a publié : 1o *Auszuge aus dem Tagebuche eines Auswandernden Arztes, ueber Arzneiwissenschaft*, tome Ier, Berlin, 1790; tome II, Liebau, 1796, in-8o; 2o *Beytraege*

sur deutlichen Erkenntniss und gruendlichen Heilung einiger am haeufigsten herrschenden langwierigen krankeiten, Leipzig et Liebau, 1795, in-8o; 3o *Wie Kernen Frauenzimmer gesunde Mutter froher kinder werden?* Liebau, 1776, in-8o. Ces trois ouvrages sont anonymes; cependant la deuxième édition du second porte son nom. Nous ignorons s'il vit encore.

BALLA (N.), député à la convention nationale par le département du Gard, vota dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, la détention de ce prince pendant la guerre, et enfin pour le sursis, lorsque la condamnation à mort eut été prononcée. Après la session conventionnelle, il devint juge au tribunal du Vigan, et en exécuta les fonctions jusqu'à près la seconde rérestauration.

BALLAINVILLIERS (le baron de), fils de M. de Ballainvilliers, chancelier de l'ordre de Saint-Louis et intendant d'Auvergne, entra très jeune au service dans les mousquetaires noirs, et quitta bientôt la carrière des armes pour celle de la magistrature. Nommé avocat du roi à l'âge de 17 ans, il devint successivement conseiller au parlement et maître des requêtes de l'hôtel. Quelques rapports dont il fut chargé par le ministre Necker et le chancelier de France l'ayant mis en évidence, il épousa Mlle d'Aubert, nièce du ministre Calonne, et devint intendant des états du Languedoc. Il remplit ses fonctions avec zèle et désintéressement, et préserva le Languedoc de la famine en sacrifiant sa propre fortune. Au commencement de la révolution, il fut nommé maire de Montpellier et citoyen de Nîmes par le peuple de ces deux villes; mais, dédaignant ces marques de la reconnaissance populaire, M. de Ballainvilliers se rangea du parti du pouvoir, revint à Paris, et entra au conseil d'état. Chargé par Louis XVI d'une mission secrète auprès de ses frères, il se cacha à son retour dans la capitale, chez un simple particulier, M. Fouquet, actuellement employé dans l'administration des domaines, qui, au péril de sa vie, lui accorda pendant plus d'un an l'hospitalité la plus généreuse. Lorsqu'une surveillance moins active lui permit de quitter la France, il émigra, obtint la survivance de M. de Menthion dans la place de chancelier du conseil de Moxikon, et devint, en même temps, intendant-général de l'armée des princes. M. Ballainvilliers profita de l'arrêt des consuls du 28 vendémiaire an 9, en faveur des émigrés, revint en France, et vécut en quelque sorte ignoré jusqu'au retour des Bourbons. Nommé alors conseiller d'état, chancelier du conseil de Moxikon et membre de la légion d'honneur, il présida provisoirement le conseil des ministres pendant une absence du président titulaire. Depuis la mort de Louis XVIII, il a perdu sa place de chancelier par la suppression de la maison de Moxikon. En 1826, il a été nommé grand-prévôt, maître des cérémonies des ordres, en remplacement du marquis d'Aguesseau. M. de Ballainvilliers, s'est occupé de littérature. On a de lui une traduction en vers des *Odes d'Horace*, qui n'est pas très connue, et qui a été publiée en 1811. Cet ouvrage le rend moins recommandable que sa gratitude envers la famille Fouquet, qu'il a en quelque sorte adoptée. Si le grand nombre d'émigrés qui se sont trouvés dans la même position enissent agi comme lui, la loi d'indemnité qui les met à même d'acquitter la dette sacrée de la reconnaissance, n'eût point éprouvé d'opposition.

BALLANCHE (Пиказ-Симон), imprimeur-libraire, né à Lyon le 4 août 1776, est éditeur et propriétaire du journal de cette ville, intitulé, *le Bulletin de Lyon*, qu'il enrichit de ses propres articles. On lui doit les ouvrages suivants : du *Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, 1802, in-8o; 2o *Antigone*, 1815, in-8o, roman soi-disant poétique, on l'auteur cherche à cacher le dé-

fant d'imagination sous un style plus emphatique que pompeux; 3o *Essai sur les institutions sociales*, 1818, in-8o; 4o *le Peillard et le jeune homme*, 1819, in-8o; 5o *Fragments*, 1819, in-18; aucun de ces ouvrages ne s'adresse aux amis de la vérité.

BALLAND (CHARLES-ANNA), procureur-syndic du district de Bruyères (Vosges), fut nommé député suppléant à l'assemblée législative, et n'y siégea point. Réélu à la convention nationale, il vota pour la détention de Louis XVI, avec la ridicule modification de *le bannir ou de le faire mourir si le peuple le voulait*. Après la session conventionnelle, il passa au conseil des cinq-cents, où il ne s'occupa que de finances, et cessa de faire partie du corps législatif en 1797. Depuis cette époque, il est resté dans l'obscurité de laquelle il n'aurait pas dû sortir.

BALLAND (ANTOINE), général de division, né le 27 août 1751, prit du service à quinze ans, et parvint facilement au grade de sous-lieutenant. Nommé successivement, au commencement de la révolution, lieutenant, capitaine et lieutenant-colonel, il obtint le commandement d'un régiment sur le champ de bataille de Jemmapes. Balland continua de servir à l'armée du Nord, et, devenu général de division, il commanda, en 1793, l'armée qui se trouvait dans les environs de Guise. Les talents qu'il déploya alors ne justifiaient point la rapidité de son avancement. Il fut cependant encore employé dans la campagne de 1796 en Italie. Depuis cette époque, il a été mis à la retraite, et a été se fixer à Guise, département de l'Aisne, où il est mort il y a peu d'années.

BALLAND (N.), membre de la congrégation de l'Oratoire, aussi distingué par ses talents que par sa modestie, dut à l'obscurité dont il s'enveloppa le repos dont il jouit pendant la tourmente révolutionnaire. L'empereur le nomma, en 1809, conseiller titulaire de l'université qui venait d'être créée, place que Balland remplit avec distinction, malgré son grand âge, jusqu'à sa mort arrivée en 1814.

BALLARD (PAUL-MAUR), né en février 1750. Il se prononça, comme procureur-syndic du département de la Nièvre, en faveur des girondins, fut dénoncé à la convention nationale, et enveloppé dans leur proscription, à laquelle il n'échappa que par la fuite. Il reparut après le 9 thermidor, et fut député, par son département, au conseil des anciens, où il ne se fit remarquer que dans la discussion de l'impôt sur le sel, qu'il avait lui-même proposé, mission dont assurément il n'avait pas été chargé par ses commettants. Il passa, après le 18 brumaire, à la place de conseiller à la cour d'appel de Bourges, et fut nommé, par Napoléon, en 1806 et 1812, président du collège de cet arrondissement. Nommé, à cette dernière époque, candidat au corps législatif, il ne fut point agréé par le sénat conservateur.

BALLESTEROS (FRANÇOIS), lieutenant-général espagnol, né en 1770, à Brea, près de Calatayud dans l'Aragon. Lieutenant dans les volontaires de cette province lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il se distingua dans la campagne de 1793, et parvint au grade de capitaine. Quelque temps après, il quitta le service à la suite d'une contestation qu'il eut avec le ministre don Antoine Caballero, fit un séjour de courte durée dans son pays, et alla à Madrid, où il obtint du prince de la Paix, tout-puissant alors, une place d'inspecteur des bureaux de tabac à Oviédo. Ballesteros se trouvait dans la capitale à l'époque où le grand-duc de Berg, Murat, s'empara de toute l'autorité. Animé du plus ardent patriotisme, il se rendit en toute hâte à Oviédo où la junte des Asturies organisait déjà une armée. Les principes qu'il manifesta et les talents qu'il avait déployés dans la première

guerre contre les Français déterminèrent la junte à lui décerner presque en même temps les grades de colonel, de brigadier et de maréchal-de-camp. Placé à la tête de la division des Asturies, il alla faire sa jonction avec les généraux Black et Castanos, commandant l'armée de Castille. Lorsque l'empereur Napoléon entra en personne en Espagne pour venger la défaite de Baylen, Ballesteros se laissa surprendre dans Santander, et ne parvint à s'échapper seul qu'avec beaucoup de peine. Il fit ensuite la guerre en Estramadure et en Andalousie. Cette province fut le principal théâtre de ses exploits; il s'y fit adorer des habitants, et estimer des Français. Ses soldats, alors les mieux entretenus et les mieux disciplinés de l'Espagne, lui portaient une telle affection que ni les fatigues, ni les privations ne les rebuteaient; dispersés quelquefois par ces vieilles landes françaises, qui étaient sans contredit les troupes les plus aguerries de l'Europe, ils se réunissaient sous les drapeaux de Ballesteros presque aussitôt qu'ils en avaient été séparés. Néanmoins on le vit aussi à son tour harceler son ennemi, mettre en défaut les divisions qui étaient à sa poursuite, et les fatiguer par des marches et des contre-marches pénibles dans les montagnes de Ronda, et celles qui avoisinent Gibraltar. Dans une de ces courses, il vint se réfugier sous le canon de cette forteresse, prétextant, comme on l'a dit, que la retraite lui était coupée, mais avec l'intention de s'emparer de la place si le gouverneur lui eût permis d'y pénétrer. Des écrivains ont regardé cette proposition comme invraisemblable et comme contraire à la loyauté de Ballesteros; mais la manière dont les Anglais ont enlevé Gibraltar aux Espagnols eût justifié le hardi projet que ce général avait conçu. Quant à l'invraisemblance, elle n'existe que pour ceux qui ont été égarés à ces événements, mais non pour nous qui les avons vus, pour nous qui y avons pris part : *Queque ipse videret quorum pars... fui*. L'affaire de Burnos paraîtrait probablement aussi incroyable aux mêmes personnes. Deux mille hommes, formés des 9^e régiment d'infanterie légère et 96^e régiment d'infanterie de ligne, étaient bivouaques dans les plaines près de cette ville; Ballesteros, à la tête de neuf mille hommes, tenta de les surprendre pendant la nuit. Le général Conroux, non moins habile qu'intrepide, eut bientôt formé ses troupes, et, après un combat très sanglant, il contraignit le général espagnol à abandonner le champ de bataille qu'il laissait couvert de ses morts. Cet échec et d'autres encore ne peuvent nuire aux talents et à la valeur de Ballesteros auxquels nous nous plaignons à rendre justice; mais il n'était point secondé par ses soldats. Tous les militaires qui ont fait les campagnes d'Espagne partagent notre opinion à cet égard : ils savent que l'Espagnol, inébranlable derrière un rocher, est incapable, en plaine, de résister à son ennemi. Les affaires de Medellina, d'Ocaña et tant d'autres en sont des preuves irrécusables. Mais que dire des gens qui prétendent que, si Ballesteros se fût soumis au décret des cortès, qui accorda le commandement général des armées espagnoles au duc de Wellington, le maréchal Soult n'aurait pu opérer sa retraite de l'Andalousie, et ne serait sorti de l'Espagne que par un échange de prisonniers? Ils n'ont pas vu, ces grands tacticiens, la belle armée du Midi, réunie dans les environs de Grenade! Quarante mille hommes d'infanterie, six mille hommes de cavalerie, une artillerie nombreuse, bien montée, et si longtemps exercée au siège de Cadix, la composaient. Les plus jeunes soldats de cette armée avaient triomphé à Austerlitz, à Jéna et à Friedland. Le général était fier de commander à de tels hommes, et le soldat était orgueilleux de son général. Certains de la victoire, les uns et les autres ne redoutaient rien tant

que de ne pas combattre : aussi Wellington, avec des forces bien supérieures, se laissa-t-il poursuivre, sans ever attendre son ennemi, pendant plus de cent lieues, jusqu'au-delà de Salamanque, où il perdit même une grande partie de ses bagages, et aurait laissé son arrière-garde au pouvoir des Français sans une pluie épouvantable qui empêcha la cavalerie d'avancer pour lui couper la retraite. Les forces de Ballesteros n'étaient point assez imposantes pour balancer les avantages que le maréchal Soult pouvait tirer du voisinage du maréchal Suchet ; sa conduite dans cette circonstance ne pouvait donc déterminer les résultats qu'on suppose. Quoi qu'il en soit, il fut arrêté au milieu de son armée par ordre de la régence, et conduit à Ceuta, où il publia un mémoire justificatif. Cette mesure fut loin d'être généralement approuvée ; plusieurs personnes, entre autres le célèbre Romero Alpuente, qui connaissaient le patriotisme de Ballesteros, et qui étaient parfaitement informées des motifs de sa conduite, publièrent différents écrits en sa faveur. Sa détention dura peu : la régence formée après la délivrance de l'Espagne lui rendit la liberté et lui accorda l'autorisation de se retirer dans l'Estramadure. Lorsque le général Eguia, l'un des auteurs des odieuses proscriptions de 1814, fut privé du portefeuille de la guerre, Ferdinand VII le confia à Ballesteros qui lui-même ne le conserva pas longtemps. Destiné par les intrigues des ennemis du bien public, il fut envoyé en demi-solde à Valladolid. Il pouvait se consoler de cette disgrâce ; l'estime de ses concitoyens l'accompagnait dans son exil. Après les événements de Cadix, en 1820, le général Ballesteros retourna à Madrid, et exerça assez d'empire sur Ferdinand VII pour lui faire accepter la constitution. La nécessité n'avait pas été le motif le moins puissant pour déterminer le monarque dans cette circonstance. La nation espagnole, qui connaissait sa faiblesse, exigea l'organisation d'une junte consultative dont les fonctions cesseraient après la réunion des cortès. Ballesteros fut nommé vice-président de cette junte, et, quelque temps après, membre du conseil-d'état. Jusque-là aucune influence étrangère ne s'était opposée à la marche de la révolution : aussi la constitution avait-elle été acceptée avec enthousiasme dans toutes les Espagnes. Quelques faibles mouvements, réprimés aussitôt que tentés, n'avaient pu troubler la tranquillité de la péninsule, lorsque l'épidémie, qui exerça ses ravages sur la Catalogne, donna au gouvernement français l'idée d'établir un cordon sanitaire. Dès lors l'insurrection éclata dans toute l'Espagne, et la guerre civile se mêlant à la peste fit de ce beau pays un vaste champ de carnage. La garde du roi elle-même, séduite par les partisans du despotisme religieux, arbora l'étendard de la révolte, le 1^{er} juillet 1822 ; quatre bataillons marchaient sur Madrid, et se vantaient déjà de soumettre cette capitale. Le général Ballesteros, quoique sans commandement militaire, se porta, à la tête d'un seul bataillon de la garde nationale, contre les révoltés qu'il battit et dispersa. Les royalistes facilement vaincus sur tous les points, avaient été obligés de se soumettre, lorsque le duc d'Angoulême entra en Espagne, à la tête de cent mille Français. L'armée, qui jusque-là avait paru disposée à opposer la force à la force, perdit tout à coup l'énergie qu'elle avait montrée, et laissa occuper le territoire sans résistance. Le comte de l'Abisbal fut le premier qui capitula. Son exemple fut imité par le général Morillo, et Ballesteros lui-même, qui s'était retiré jusque dans le royaume de Grenade, poursuivi par Molitor, ne tarda pas à traiter avec ce général dont les forces ne s'élevaient cependant pas au-delà de la moitié des siennes. Vers le même temps, Riégo, après avoir inutilement employé tous les moyens qu'il croyait

les plus propres à faire passer, dans l'armée de Ballesteros, les sentiments qui l'animait lui-même, conçut le hardi projet de s'emparer de ce général et de prendre le commandement de son armée. Tout le monde connaît le résultat de cette tentative. Riégo périt par la main du bourreau, et le général Ballesteros, proscrit par un gouvernement qu'il n'avait pu ni défendre, ni combattre, fut obligé de s'expatrier. Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur la conduite de Ballesteros dans cette circonstance ; peut-être toute la vérité n'a-t-elle pas encore pu déchirer le voile des passions pour se montrer à découvert. C'est aux écrivains qui nous succéderont que cette grande tâche est réservée. Puissent des temps plus tranquilles leur permettre de transmettre sans altération à la postérité ces événements prodigieux qui, pendant plus de trente ans, ont étonné et ensanglanté le monde entier !

BALLET (JEAN), avocat, devint en 1791, juge au tribunal civil d'Evreux, département de la Creuse, qui le nomma dans la même année, député à l'assemblée législative ; membre du comité des finances, il s'occupa presque exclusivement des objets qui y sont relatifs ; après avoir présenté à l'assemblée un rapport sur la caisse de l'extraordinaire, il proposa d'élever la valeur des assignats en circulation à la somme de seize cent cinquante millions, et fit décréter le remboursement de l'emprunt de 1782, ainsi que l'envoi, dans les départements, des premières pages du *livre rouge*, constatant les déprédations de la cour. Ballet patriote, mais modéré, resta étranger aux grands événements, qui, depuis la session de l'assemblée législative, changèrent tant de fois la forme du gouvernement. Décoré de la croix de la légion d'honneur lors de l'établissement de cet ordre, il fut nommé en 1805 procureur-général près la cour royale de Limoges, et, à la réorganisation des tribunaux en 1811, avocat-général près la même cour. Dans le mois de juin 1815, les électeurs du département de la Creuse se rappelèrent les principes qu'il avait manifestés en 1793, et le choisirent de nouveau pour les défendre à la chambre des représentants ; Ballet justifia le choix de ses commettants, fit sentir combien la circonspection était nécessaire quand il s'agissait de voter des impôts, et s'opposa à toute discussion du budget avant que le travail des bureaux fût transmis à l'assemblée. Dans l'assemblée du 6 juillet, tandis que la chambre, au milieu des baïonnettes étrangères, discutait sur l'établissement d'une constitution qui ne devait point voir le jour, il fit la proposition infiniment sage de n'élever de statue à aucun monarque vivant. On sentit l'allusion, on applaudit l'orateur, et sa proposition fut adoptée à l'unanimité.

BALLEYDIER (N.), l'un des patriotes les plus désintéressés qui se soient consacrés à la défense de la patrie, mérite une place dans l'histoire, non seulement pour sa valeur, mais encore pour sa rare modestie. Né le 12 février 1763 à Anancy, département du Mont-Blanc, il fut nommé, au commencement de la révolution, commandant des volontaires d'Anancy, et servit, avec la plus grande distinction, sous les généraux Kellermann et Dugommier. Balleydier passa à l'armée d'Italie, et, par un coup de main des plus hardis, il fit prisonniers 5000 Esclavons commandés par le général autrichien Sommariva. Après la campagne de Franconie, où il fut employé sous le général Augereau, il fut chargé du commandement de l'île d'Elbe, et devint colonel du 108^e régiment d'infanterie légère. Ce brave se signala encore dans les campagnes de Hollande et de Russie, sans vouloir accepter le grade de général de brigade qui lui avait été offert deux fois par Dugommier et Bonaparte. Sa modestie lui faisait craindre de ne pas bien remplir les fonctions d'un grade

aussi élevé. Dugommier, si bon juge à cet égard, avait une opinion bien différente de son mérite : « Il n'y a pas, disait-il en le proposant au gouvernement pour général de brigade, d'officier qui méritât mieux ce grade que Balleydier. »

BALLÈRE-DE-LAISEMENT (DENIS), homme de lettres, musicien et chimiste, naquit à Paris en 1730, et mourut en 1804. Vice-directeur du théâtre de Rouen; il a fait représenter sur le théâtre de cette ville plusieurs opéras comiques, entre autres : *Desealion et Pyrrha*, 1751; le *Retour du Printemps*, 1755; *Zéphyre et Flora*, 1754. Ballière a publié un *Traité de la Musique*, bien écrit, mais incomplet, et quelques autres ouvrages moins importants.

BALLOIS (LOUIS-JOSEPH-PHILIPPE), publiciste, naquit en 1778 à Périgueux (Dordogne). La fougue de l'âge et l'enthousiasme de la liberté lui firent entreprendre à Bordeaux la rédaction d'un journal dont la virulence nuisait à la cause qu'il voulait défendre. Choisi, en 1798, par son ami et son compatriote le conventionnel Lamarque, pour l'accompagner dans son ambassade en Suède, en qualité de secrétaire, il n'obtint pas l'assentiment du directoire. Le chagrin que lui causa cette disgrâce fut tel qu'il chercha à se suicider; il n'eut pas plus de fermeté lorsqu'il voulut exécuter son projet : il s'ajusta d'une main tremblante, et se fit une dangereuse blessure. Trompé dans ses espérances, il continua son journal, qui fut supprimé sous le gouvernement consulaire. Ballois se livra ensuite aux sciences exactes, fonda les *Annales statistiques*, et fut ainsi le premier propagateur d'une science nouvelle. Il contribua à former à Bordeaux une société de statistique, et en fut nommé secrétaire; il devint ensuite membre de l'académie de cette ville, mais ces différentes places ne lui rendant ni l'aïssance ni la santé, que sa blessure avait entièrement détruites, il se rendit à Paris, où il mourut, le 4 décembre 1803, à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir parcouru la plus triste carrière, qu'il aurait pu rendre honorable avec ses talents et plus de modération.

BALLUE (N.) était notaire et juge de paix à Pérone, lorsqu'il fut nommé en septembre 1791, par les électeurs du département de la Somme, membre de l'assemblée législative; il n'y prit qu'une seule fois la parole, le 26 août 1792, pour raconter qu'en qualité de bon citoyen, « il avait écrit à la commune de Paris, afin de lui annoncer que plusieurs de ses collègues, attachés au parti royaliste et effrayés de la journée du 10, devaient demander des passe-ports pour aller parcourir les départements infectés d'aristocratie. » L'assemblée fit semblant d'être édifiée de cette confiance aussi maladroite qu'indiscrete, et approuva la conduite de Ballue. Celui-ci, content de lui-même comme s'il eût sauvé la patrie, en désignant au poignard ses malheureux collègues, rentra modestement dans l'obscurité, d'où il n'est pas sorti depuis.

BALLY (VICTOR), naquit à Beaurepaire (Isère). Il se livra avec ardeur à l'étude de la médecine, et fit partie, comme médecin en chef, de l'expédition de Saint-Domingue. Lorsque la fièvre jaune exerça ses ravages sur la malheureuse Barcelonne, en 1821, M. Bally fut un des médecins français qui se devouèrent pour s'opposer à ce fléau. On lui doit les ouvrages suivants : *Histoire de la fièvre jaune observée en Espagne, et particulièrement en Catalogne, dans l'année 1821*, in-8°, 1823; MM. François et Pariset, ses collègues, prirent part à la rédaction de cet ouvrage; *Opinion sur la contagion de la fièvre jaune*, in-8°, 1810; *Rapport fait au conseil supérieur de santé sur la fièvre jaune qui a régné au port du Passage en 1823*, in-4°, 1824; *Du typhus d'Amérique, ou de la fièvre jaune*, in-8°, 1824. On doit encore à M. Bally un

Mémoire sur les forces vitales, un autre sur les indications de la saignée soit dans les fièvres intermittentes, soit dans les fièvres continues, et des Observations et réflexions sur le scorbut. M. Bally est aujourd'hui l'un des médecins de l'hôpital de la Pitié.

BALMAIN (JACQUES-ANTOINE), député à la convention nationale, habitait la Savoie lorsque la révolution française éclata; il s'en déclara le partisan aussitôt que les troupes républicaines eurent pénétré dans son pays. La Savoie ayant été incorporée à la France et organisée en départements, Balmain fut nommé député à la convention nationale, et y garda le silence le plus absolu. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, et en sortit le 20 mai 1797. Il se retira dans les environs de Chambéry, où il possédait la belle terre de Schal, et vint ensuite remplir à Grenoble la place de juge au tribunal d'appel.

BALME (CLAUDE), médecin à Lyon, né à Beilley, département de l'Ain, le 8 novembre 1766, a publié différents ouvrages relatifs à l'art médical : 1° *De l'utilité de l'exercitation du corps dans différentes maladies*, an 10, in-40; 2° *Observations et réflexions sur le scorbut*, in-40; 3° *Extrait des annotations de médecine pratique sur diverses maladies, de Bréra*, 1808, in-80; 4° *Eloge de M. Balme, médecin au Puy*, 1808; 5° *Traité pratique et théorique du scorbut chez l'homme et les animaux, suivi de plusieurs considérations sur les qualités, les devoirs et les prérogatives du vrai médecin*, 1813, in-80; 6° *Répertoire de médecine, ou Recueil d'extraits et d'indications de différents ouvrages allemands, anglais, français, italiens et latins*, 1814, in-80. M. Balme travaille depuis trente ans à cet ouvrage, il en a publié le prospectus en 1817, in-80. On lui doit encore un écrit en latin sur l'analogie qui existe entre plusieurs maladies contagieuses, le *Compte rendu des travaux de la société de médecine de Lyon*, pendant les années 1809 et 1810, et enfin deux mémoires qui ont été mentionnés honorablement dans le mois de novembre 1812, par la société académique de médecine de Paris; l'un traite des *Forces vitales*, et l'autre est relatif aux *Indications et contre-indications de la saignée, soit dans les fièvres intermittentes, soit dans les fièvres continues*.

BALME (C.L.D.), médecin au Puy, département de la Haute-Loire, est auteur de plusieurs ouvrages de médecine : 1° *Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, les pensionnats, et chez les ouvriers en dentelles, et suivies d'un mémoire sur le régime des convalescents et des valétudinaires*, 1791, in 12; 2° *Mémoires de médecine pratique, ou recherches sur les efforts, considérés comme principes de plusieurs maladies*, 1782, in-80; 3° *Considérations cliniques sur les rechutes dans les maladies*, 1797, in-12; 4° *Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irreligion, et sur les nourrices mercenaires*; au Puy, 1804; in-80. Il existe encore de lui plusieurs mémoires dans le recueil de la société de médecine. Balme mourut en 1808; son éloge a été prononcé par son confrère Claude Balme.

BALMIS (FRANÇOIS-XAVIER), chirurgien de la chambre du roi d'Espagne, est un de ceux qui ont le plus contribué à propager la vaccine, découverte importante à laquelle nous devons des bienfaits inappréciables, et contre laquelle ne cessent de s'élever des ennemis du bien public. Dans un voyage qu'il entreprit en 1803, il porta la vaccine aux Canaries, à Porto-Rico, sur les côtes de Caracas, à la Havanne, à la presqu'île d'Yucatau et à la Nouvelle-Espagne. De là il se rendit à la Chine, où il vaccina un grand nombre d'habitants, revint par les îles Philippines, celles de Sainte-Hélène, et fut de retour en Europe en 1804. Dans cette longue traversée, M. Balmis ne se contenta point d'opérer

dans les contrées qu'il parcourut lui-même; il envoya, pour le même objet, Salvani dans l'Amérique méridionale, et don Francisco Pastor dans la province de Tabasco. En 1816, il a déposé à la bibliothèque du musée de Madrid un recueil de dessins coloriés, représentant les plantes usuelles de la Chine.

BALORE (N.), négociant à Moulins, passait au commencement de la révolution pour posséder une fortune colossale : c'était un grand crime en 1793; aussi fut-il dénoncé comme aristocrate, auprès du procureur alors en mission dans le département de la Nièvre, et taxé d'abord à 80,000 fr. Sur un refus positif, la somme fut portée à 160,000. Balore, indigné d'une vexation aussi tyrannique, voulut courir toutes les chances d'une résistance opiniâtre. Il fut condamné à quatre heures d'exposition sur un échafaud; mais ses ennemis, soit qu'ils regardassent cette humiliation comme une peine trop légère, soit qu'ils craignissent des vengeances pour l'avenir, l'envoyèrent à Lyon, pour se débarrasser de leurs scrupules, par-devant la commission révolutionnaire, qui le condamna à mort.

BALSAC-DE-FRIMY, conseiller au département de Toulouse, se fit remarquer parmi les membres de son corps les plus opposés aux décrets de l'assemblée constituante. Dénoncé pour cette opposition aux lois nouvelles, dans le mois de septembre 1793, il fut arrêté et conduit à Paris, où le tribunal révolutionnaire le condamna à la peine de mort : Balsac de Frim'y subit son jugement dans le mois d'avril 1794. Il était né en 1734, à Senargue, département de l'Aveyron, et appartenait à une famille nouvellement anoblie.

BALSAC-CAGLAR, gentilhomme de Rhodéz, parent du précédent, ne se fit remarquer qu'en 1812. Chargé, comme président du collège électoral de l'Aveyron, de se rendre à Paris, pour y complimenter Napoléon sur la guerre de Russie, il lui adressa un discours où l'on remarquait ces phrases : « Nous n'approchons qu'avec vénération, respect et fidélité, d'un trône rayonnant de toutes les gloires, et d'un monarque qui embrasse tout ce qui est utile, noble et grand parmi les hommes. Jamais époque ne fixa à un plus haut degré l'attention de la terre, que le siècle consacré par votre majesté à des souvenirs impérissables; puisse-t-il arriver à son terme avant que soit venu le moment des regrets de la France ! » Son amour à besoin des jours de votre majesté, et la splendeur des diverses parties de son vaste empire réclame impérieusement ses regards créateurs. » Un pareil dévouement méritait une récompense; le temps ne permit pas au prince qui en était l'objet de lui en accorder d'autre que la présidence de son arrondissement.

BALSAMINI (Camille - Brambilla), née à Batsamo, célèbre cantatrice. Elle était surtout remarquable par la délicatesse de sa voix et l'expression qu'elle savait donner à tout ce qu'elle chantait. Elle est morte à l'âge de trente-quatre ans, le 9 août 1810.

BALTARD (Louis), né à Paris, architecte du gouvernement, professeur à l'école spéciale d'architecture, a remporté plusieurs prix d'encouragement, notamment dans l'an 7. Cet artiste dessina le paysage avec beaucoup de talent, et dans le grand genre; on a vu beaucoup de ses dessins dans les expositions du Louvre. M. Baltard a fait aussi des tableaux, enfin aucun des arts ne lui est étranger; il grave, il modèle aussi avec succès.

BALTHASAR (Joseph - Antoine - Félix de), écrivain suisse, fils du célèbre patriote François Balthazar, naquit à Lucerne en 1747, et mourut en 1800. Après avoir étudié dans cette ville et ensuite à Lyon, il retourna dans son pays, où il exerça des

fonctions importantes dans la magistrature. La révolution, pendant laquelle tant d'hommes de mérite échouèrent, ne servit qu'à faire ressortir davantage encore les talents et les belles qualités de Balthazar; il sut concilier tous les partis, et mérita la place de président de l'administration municipale de Lucerne, dont il se démit deux ans avant sa mort. A la fois citoyen, magistrat, écrivain et savant, il est un des hommes qui ont le plus honoré la Suisse, et qui lui ont rendu les plus grands services. Balthazar a composé plusieurs ouvrages; quelques uns sont restés manuscrits, tels que *l'Histoire de la nonciature à Lucerne*, ou plutôt des intrigues de la cour de Rome dans cette ville; le *Code diplomatique et la Défense de Guillaume Tell*, ouvrage dans lequel il prouve que ce généreux citoyen a existé, et dans lequel il le défend contre les attaques d'écrivains mercenaires payés pour nier l'existence et les faits héroïques de ce grand homme. Il a publié en 1777, à Lucerne, *Musarum virorum Lucernatum*, in-4^o, et ensuite *De Helvetiorum juribus circa sacra*. Cet écrit, traduit en français par M. Vioud, a pour but de défendre l'église suisse des empiétements du gouvernement papal; il donne matière aux réclamations les plus vives, et excita contre son auteur les foudres de Rome, intéressée à détruire ses libertés, comme celles de l'église gallicane.

BALZA (Alexandre), patriote belge, fut employé par Dumouriez à révolutionner la Belgique, lorsque ce général en faisait la conquête. Après avoir fondé à cet effet un club à Mons, il en établit un autre à Bruxelles, et fut, en sa qualité de président des représentants du peuple de cette ville, l'un des signataires de la proclamation par suite de laquelle les Belges rompirent tous les liens qui les attachaient à l'Autriche. Dumouriez était alors à Bruxelles, et ne fut probablement pas étranger à cette proclamation. Peu de temps après, Balza fut envoyé en mission à Paris, et revint à la fin de 1792, pour mettre à exécution un plan de constitution pour la Belgique. Ce plan, auquel le conseil exécutif provisoire avait donné son adhésion, fut loin d'être approuvé par le général Dumouriez, qui déjà ne se donnait plus la peine de cacher ses projets; Balza fut disgracié; dès lors il cessa de prendre part aux affaires de son pays, et n'a plus reparu sur la scène politique.

BALZAC (N.), figura parmi les savants qui accompagnèrent le général en chef Bonaparte en Egypte, et qui s'associèrent à cette noble entreprise. Il fut nommé au Caire membre de la commission des arts, et fut un de ceux qui concoururent avec le plus de succès au bel ouvrage auquel cette expédition a donné lieu. On a vu avec plaisir plusieurs gouaches et dessins de cet artiste à diverses expositions du Louvre, représentant des cérémonies et des monuments des contrées qu'il avait parcourues à cette époque. Balzac n'était point étranger aux lettres; outre les ouvrages relatifs à l'expédition d'Egypte, on a de lui : *les deux Meuniers*, opéra, mis en musique par Rigol, qui fut joué au Caire; *Ode sur le mariage de l'empereur et la naissance du roi de Rome*. Balzac a encore publié un volume de *Poésies diverses*, qui ne s'élève pas au-dessus de la médiocrité. Cet artiste est mort à Paris vers 1818.

BAMPTON (N.), navigateur anglais, traversa en 1793, le détroit de Torres, dans lequel Ganda s'était perdu deux ans auparavant. Ce passage, dont les avantages seraient incalculables pour le commerce entre la Nouvelle-Hollande et la Chine, fut jugé en quelque sorte impraticable, à cause des écueils de tout genre dont il est hérissé. Le capitaine Bampton ne le traversa qu'avec les plus grands périls; il en a donné une carte détaillée à laquelle il a joint une relation exacte de son voyage.

BANAU (J.-B.), médecin de la maison du comte

d'Artois, a publié différents ouvrages relatifs à la science qu'il cultive : 1° *Observations sur les différents moyens propres à combattre les fièvres putrides et malignes*, troisième édit., 1786; 2° *Mémoire sur les épidémies du Languedoc*, 1787, in-8°; 3° *Histoire naturelle de la peau, et de ses rapports avec la santé et la beauté du corps*, 1802, in-8°.

BANCAL, (HENRI), député à la convention nationale, était notaire à Clermont-Ferrand, avant la révolution. Après avoir rempli dans son département différentes fonctions publiques, il fut nommé, en septembre 1792, membre de la convention, et fit briller, dans cette assemblée, toutes les qualités qui distinguent l'homme de bien. Guidé par l'amour de la justice et inaccessible aux illusions qu'enfante la victoire, il parla contre la réunion de la Savoie à la France, et réclama en faveur de la première de ces puissances le droit inaliénable, selon lui, de choisir elle-même son gouvernement. Bancal avait fait preuve en cela d'une modération bien rare à cette époque, bientôt il déploya un courage non moins extraordinaire. Le 10 janvier 1793, il chercha à détourner la convention du projet de juger elle-même Louis XVI, et prédit, en quelque sorte, les maux dans lesquels cette mesure allait entraîner la France. Fidèle à ses principes, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix. « Louis Capet, dit-il, est un otage dont la conservation jusqu'à la fin de la guerre, tend à épargner le sang français; je vote sa détention comme otage, sous la condition de répondre sur sa tête de l'invasion du territoire français par l'ennemi. » Dans le mois de février suivant, Bancal osa demander l'expulsion de Marat de l'assemblée; il l'accusa de démençance et proposa de le faire enfermer dans une maison de santé jusqu'à ce que son état mental fut constaté. Bientôt, plus intrépide encore, il s'éleva contre la mesure impolitique de choisir les ministres parmi les membres de l'assemblée, et s'opposa à la création du comité de salut public. Cette proposition fut rejetée, aussi bien que celle de changer tous les quinze jours les membres du comité, et de réduire le pouvoir de ce corps à la surveillance des opérations du conseil exécutif. Une conduite aussi loyale, et une opposition aussi généreuse aux empiétements de l'autorité tyrannique, qui commençait à peser sur la France; n'auraient pas manqué d'entraîner Bancal dans la ruine des plus vertueux défenseurs des libertés publiques, s'il n'eût été envoyé à l'armée de Dumouriez. Depuis quelque temps ce général était devenu suspect à la convention, qui lui notifia, par des commissaires, l'ordre de venir rendre compte de sa conduite à la barre de l'assemblée. Bancal, l'un de ces commissaires, arrêté avec eux et le ministre de la guerre Beurnonville, contre le droit des gens, fut conduit en Autriche et détenu prisonnier. Enfin le traité de Bâle le rendit à la liberté, dans le mois de décembre 1795, ainsi que ses compagnons d'infortune: ils firent tous échanges contre la fille de Louis XVI, aujourd'hui M^{me} la dauphine. Lors de l'établissement de la constitution de l'an 3, Bancal avait été porté par ses collègues au conseil des cinq-cents; à son retour, il reçut l'accablade du président, fut ensuite nommé secrétaire, et quelques jours après, un décret déclara qu'il avait dignement rempli sa mission. Depuis sa rentrée à l'assemblée, Bancal parut peu à la tribune; il y monta mais sans succès, pour demander une loi sur les théâtres et contre les maisons de jeu et de débauche. Peu de temps auparavant, il avait sollicité l'abolition de la loi qui autorisait le divorce pour cause d'*incompatibilité d'humeurs*. Dans le mois de mai 1797, il sortit du corps législatif, renonça aux affaires publiques et se retira à Clermont pour y consacrer le reste de ses jours à l'étude des lettres. On a de ce vertueux citoyen un ouvrage intitulé : *Du nouvel ordre social,*

fondé sur la religion, dont il a fait hommage aux conseils, en décembre 1797. Il est très versé dans les langues grecque et hébraïque.

BANCAL (femme), Voyez FUALDÉS.

BANCAREL (FRANÇOIS), a publié : *Collection abrégée des voyageurs anciens et modernes autour du monde*, 12 vol. in-8°, 1808—1810; *Table alphabétique et raisonnée des matières contenues dans Plutarque*, traduction d'Amoyot, avec les notes de Brotier, Dacier et Vauvilliers, in-12, Paris.

BANCO (N.), colonel, aide-de-camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Il a combattu en Espagne; brave et intrépide soldat, il avait obtenu tous ses grades sur le champ de bataille. Il a eu la tête emportée par un boulet de canon, près de Viasma, dans la déplorable retraite de Moscou.

BANCROFT (EDOUARD-NATHANIEL), médecin anglais, membre de la société royale de Londres, ou il réside maintenant, après avoir fait un long séjour en Amérique, a composé plusieurs ouvrages : 1° *Recherches expérimentales sur les couleurs et la teinture*, etc., 4 vol. in-8°, 1796; 2° *Essai sur l'histoire naturelle de la Guyane, dans l'Amérique méridionale*, in-8°, 1796; 3° *Essai sur la fièvre jaune*, in-8°. 1811. Il a encore publié *l'Histoire de Charles Worth*, 1790, 3 vol. in-12.

BANDETTINI (TAAKUSK), fameuse improvisatrice italienne, fut d'abord danseuse au théâtre de Florence, et quitta bientôt une profession pour laquelle elle n'était pas faite, et que son défaut de fortune l'avait obligée d'embrasser, malgré l'excellente éducation qu'elle avait reçue. Une séance publique, donnée par un célèbre improvisateur à Vérone, développa tout à coup en elle les talents qu'elle tenait de la nature et décida sa vocation. Dans la séance même, elle improvisa l'éloge de l'improvisateur, qui, charmé de son talent, et surtout flatté de ses éloges, lui donna des leçons de son art. Bandettini cultiva la poésie avec le plus grand succès, et ne tarda point à se faire une telle réputation, que plusieurs sociétés littéraires s'empressèrent de l'admettre dans leur sein; l'académie des Arcades de Rome et celle des Apatistes de Florence furent de ce nombre. Thérèse parcourut presque toute l'Italie et cueillit partout des lauriers. Ce qui la distingue des autres improvisateurs, c'est son extrême sensibilité; elle éprouve au plus haut degré les sensations qu'elle inspire à ses auditeurs; elle chantait un jour les malheurs de Marie-Antoinette, et fut si vivement émue qu'elle s'évanouit au milieu de son improvisation. Vers la fin de sa carrière, elle se retira à Lucques où elle était née en 1755. On a de cette femme célèbre un *Essai de poésie improvisée; L'entrave de Pétrarque et de Laure à l'église*; trois *Odes*, et une traduction en vers italiens de divers ouvrages grecs et latins, qui a obtenu beaucoup de succès. Le chemin de la gloire n'est pas celui de la fortune. Malgré son éclatante renommée, Thérèse passa les dernières années de sa vie dans un état voisin de l'indigence.

BANDINI (ANG-MANIX), antiquaire et philologue, naquit à Florence en 1726, et mourut en 1800 dans la même ville. Des sa tendre jeunesse, il montra un goût décidé pour les antiquités et les langues anciennes, goût qui se développa à l'école des jésuites, sous lesquels il fit ses études; guidé par le célèbre antiquaire Jean Lami, il abandonna la poésie dans laquelle il s'était exercé jusque-là, pour se livrer exclusivement à l'histoire littéraire. Bandini, nommé secrétaire de l'évêque de Volterra, le suivit à Vienne, où il obtint de l'empereur l'autorisation de lui dédier son ouvrage : *Specimen litteraturæ Florentinæ seculi XV*, qui s'imprimait alors à Florence. De retour en Italie, il se rendit à Rome et y embrassa l'état ecclésiastique; il put alors plus que jamais se livrer à ses études chéries. En quelque sorte enseveli

dans les riches bibliothèques de la capitale du monde chrétien, il en exhuma plusieurs manuscrits rares et précieux, et devint garde de la superbe bibliothèque léguée au public par François et Alexandre Marucelli. En 1756, Bandini succéda au savant Biscioni dans la place de bibliothécaire en chef de la bibliothèque Médicéo-Lauren tinienne de Florence, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Outre l'*Histoire de la littérature florentine*, il a encore publié, soit en latin, soit en italien, les éloges de quelques hommes célèbres, des *Catalogues estimés*, et des *Dissertations* dans le nombre desquelles on distingue celle qui a pour titre: *De obelisco Augusti Carsaris, et Campi Martii rudicibus nuper eruto*, 1750, in-fol.; cet ouvrage a été composé par ordre de Benoît XIV, à l'occasion de la découverte récemment faite dans les ruines du Champ-de-Mars, de l'obelisque d'Auguste, qui servait autrefois de gnomon pour les opérations astronomiques. Bandini a joint à cette *Dissertation* les opinions des premiers astronomes de l'Europe, qu'il avait en soin de consulter, sur la manière dont les Romains en faisaient usage.

BANKET (Sir), membre de la chambre des communes d'Angleterre, s'est fait remarquer par une opposition constante aux mesures proposées par les ministres. En 1815, il se prononça pour la guerre contre Napoléon; mais il s'éleva en même temps contre le subside de cinq millions sterling, demandé par lord Castlereagh pour solder les alliés. A l'occasion du traité conclu le 19 mai de la même année avec la Russie, il reprocha aux ministres la disposition par laquelle le gouvernement anglais garantissait à cette puissance l'emprunt hollandais. Dans le mois de mai 1816, il insista avec force sur la réduction de l'armée au pied de paix, 66,000 hommes, et quelques jours après, il parla contre l'augmentation proposée en faveur du budget de la marine. Ces propositions toutes patriotiques, n'ont point obtenu les suffrages de la majorité de la chambre; il en a été de même de plusieurs autres dans les années suivantes, et principalement de celle qu'il avait faite en 1799 contre le projet de réunir l'Irlande à l'Angleterre. Dans ce pays, comme dans la plupart des états constitutionnels, l'opposition signale les abus, et la majorité, toujours vouée au ministère, les sanctionne.

BANKS (Sir Joseph), savant naturaliste anglais, naquit en 1740 à Beresly-Abbey, en Lincolnshire; propriétaire d'une fortune considérable qu'il tenait de son aïeul, médecin suédois qui avait longtemps exercé son art avec succès en Angleterre, le jeune Banks se montra digne de sa fortune par le noble emploi qu'il sut en faire. A peine sorti de l'université d'Oxford, on il avait terminé ses études de la manière la plus brillante, il se livra avec ardeur à l'histoire naturelle; et, bientôt emporté par sa passion pour cette science, il s'embarqua pour l'Océan atlantique et alla visiter les côtes de Terre-Neuve et de Labrador. Encouragé par le succès de ce voyage, il demanda à faire partie de l'expédition envoyée, en 1768, dans la mer du Sud. Le principal objet de cette entreprise était d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de continuer les découvertes, précédemment faites par les navigateurs Anson, Biron, Vallis et Carteret; le lieutenant de vaisseau Cook, navigateur hardi, entreprenant et instruit, était chargé du commandement. Banks avait pour but, d'accroître dans sa patrie, les progrès des lumières, de laisser parmi les nations grossières et sauvages qu'il pourrait découvrir, quelques connaissances des arts, les instruments nécessaires pour les cultiver, et quelques productions de l'Europe, propres à adoucir leur existence. Sa proposition fut bien accueillie du gouvernement anglais, qui lui offrit tout l'argent dont il pouvait avoir

besoin pour l'exécution de ses projets. Banks ne voulut rien accepter, il s'associa pour compagnon de voyage le docteur Solander, savant suédois, élève de Linnée, et emmena encore avec lui deux peintres, pour dessiner les paysages, et les objets d'histoire naturelle, un secrétaire et quatre domestiques. Lorsque tous les préparatifs furent faits, le vaisseau l'*Endeavour*, destiné à cette expédition, mit à la voile de Plymouth, le 26 août 1768. Arrivés à la hauteur de l'île de Madère, Banks et Solander firent la découverte de plusieurs poissons inconnus aux naturalistes; mais ils ne virent rien de remarquable dans cette île, que les savants croient avoir été formée au sein des mers par l'explosion d'un volcan. Dans la traversée de Madère au Brésil on fit des observations intéressantes pour la marine; mais ce fut en vain que les deux amis sollicitèrent l'autorisation d'examiner, dans la campagne, les productions naturelles de cette contrée; le gouvernement ombrageux et ennemi des sciences de Rio-Janeiro, s'y opposa constamment. L'*Endeavour* toucha ensuite les côtes de la terre de Feu, dont on recout le gisement. Banks et Solander s'étant avancés dans l'intérieur du pays pour leurs recherches, faillirent périr par l'intensité du froid, avec tous ceux qui les accompagnaient. Ils ne durent la vie qu'au docteur suédois, qui, connaissant tout le danger de leur position, leur avait défendu de s'arrêter sous peine de mort: « Quiconque s'arrêtera, avait-il dit, s'endormira, et quiconque s'endormira, ne se réveillera plus. » Le bon docteur cependant fut le premier qui succomba à la lassitude, et sans les soins et les efforts de son fidèle ami, il serait resté sur cette terre sauvage avec trois autres personnes de leur suite, qu'il fut impossible d'arracher à la mort. Le 12 avril 1769, le bâtiment aborda à Otaïti, et resta environ quatre mois, tant dans cette île que dans celles qui l'environnaient. Pendant cet espace de temps, on observa le passage de la planète de Vénus, on renouvela les provisions, et tandis que le lieutenant Cook surveillait toutes ces opérations, ainsi que la reconnaissance des côtes, Banks et Solander faisaient une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Ces deux savants s'étaient attachés à apprendre la langue du pays, et surtout à captiver la bienveillance des naturels, qui leur furent d'un grand secours dans leurs recherches. Ils rendirent aussi de grands services à l'équipage en entretenant la concorde entre les Anglais et les Otaïtiens, et en rétablissant les fournitures de vivres, qui furent quelquefois interrompues à la suite de quelques démêlés. L'*Endeavour* remit à la voile le 15 août, et relâcha à la Nouvelle-Zélande, où Banks recueillit de nouvelles productions naturelles ainsi que plusieurs objets d'art très curieux fabriqués par les sauvages. On prit ensuite terre à la Nouvelle-Hollande, dans une baie si abondante en végétaux, que le lieutenant Cook lui donna le nom de Botany-Bay. Banks et Solander recueillirent, dans cette contrée, une quantité immense de plantes rares et plusieurs animaux inconnus qu'ils rangèrent dans les classes auxquelles ils appartiennent. Après Botany-Bay; on parcourut les côtes de la Nouvelle-Galle-Méridionale, trajet dans lequel le vaisseau faillit être englouti; il donna sur un rocher de corail, et resta long-temps fixé à sa cime. Enfin, après des efforts extraordinaires, l'équipage parvint à le dégager et à gagner l'embouchure d'une rivière à laquelle Cook donna le nom d'Endeavour. En radoubant le vaisseau, on reconnut que la pointe du rocher était restée dans le bâtiment, et que cette circonstance seule les avait sauvés du naufrage. Cet accident fut surtout fatal à Banks, qui perdit une grande partie de ses richesses en histoire naturelle pendant le radoub; mais il en recueillit de nouvelles en longant le nord de la côte;

des plantes, des poissons, des coquillages, et enfin le kangaroo, joli quadrupède, remarquable par sa grâce et sa légèreté, et jusqu'alors inconnu des naturalistes. Le lieutenant Cook fit ensuite voile pour la Nouvelle-Guinée, et débarqua le 21 septembre 1770 à Batavia, où il perdit une trentaine de marins pendant un séjour de trois mois. Banks et Solander faillirent être victimes de ce climat funeste, mais enfin ils remirent à la voile, et, après une heureuse traversée, ils entrèrent dans la Tamise au mois de juin 1771. L'expédition reçut l'accueil le plus distingué de tous les savants anglais. Banks surtout excita une espèce d'enthousiasme; on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de son désintéressement ou de son infatigable ardeur pour les sciences. Quelque temps après Cook entreprit son second voyage autour du monde, par ordre du gouvernement. Banks voulut l'accompagner dans cette expédition, mais ses amis le détournèrent de ce projet, qui ne pouvait plus avoir, pour les sciences, le même intérêt que le premier voyage. Toutefois sa passion pour l'étude de la nature ne lui permit pas de jouir long-temps du repos; il engagea le docteur Solander à visiter avec lui l'Islande, et s'adjoignit un nouveau compagnon de voyage, le docteur Vontroil, savant ecclésiastique danois. Pendant la traversée, ils relâchèrent aux îles Hébrides, situées le long de la côte nord-ouest de l'Ecosse. La superbe grotte de Staffa, qui jusque-là était restée ignorée des savants, n'échappa point aux recherches de Banks qui, à son retour en Angleterre, en donna une description exacte. Dès lors les Hébrides furent fréquentées par une foule de voyageurs jaloux d'aller admirer ce phénomène de la nature. Arrivés en Islande, les trois amis trouvèrent en grand nombre d'objets dignes de leur curiosité: les eaux chaudes, le mont Hécla, les matières volcaniques, enfin des végétaux et des minéraux étrangers aux autres parties de l'Europe. Les observations qu'ils firent ne furent pas seulement utiles aux sciences; elles le furent encore à l'humanité; le gouvernement danois, auquel le docteur Vontroil les communiqua, en tira un grand parti pour l'avantage de l'agriculture et du commerce de l'Islande. Ce voyage fut le dernier que fit Banks. De retour dans son pays, il ne quitta plus la société des savants et des hommes de lettres que pour aller de temps à autre habiter sa terre de Lincoln. Sa réputation l'avait mis en rapport avec les plus fameux philosophes de l'Europe; il ne cessa d'être en correspondance avec eux, et fut bientôt admis parmi les grands, qui admiraient en lui le savoir joint à l'élégance des mœurs. Banks partageait son temps entre ses amis, l'étude et le soin qu'il prenait d'augmenter sa belle bibliothèque et son riche cabinet d'histoire naturelle, lorsqu'il fut nommé président de la société royale de Londres. La considération dont il jouissait, sa fortune, ses talents, son urbanité, tout le rendait propre à occuper ce poste éminent; cependant quatre ans après sa nomination, qui avait eu lieu en 1777, il s'éleva contre lui un orage terrible. On lui reprochait sa partialité pour l'histoire naturelle, que les membres de la société ne cultivaient alors que d'une manière accessoire, son aversion pour les mathématiques, sa qualité d'étranger, et jusqu'à l'influence dont il jouissait. On l'accusait encore d'avoir fait entrer des grands dans la société plutôt que les savants et les hommes de lettres. Le docteur Hutton, professeur de mathématiques à Wvolfvich, donna sa démission de secrétaire de la société. Cette circonstance augmenta le trouble, et les mathématiciens allèrent jusqu'à dire que l'élevation d'un simple amateur au fauteuil qu'avait occupé Newton était une insulte faite à la science. Au point où les esprits étaient montés, tout faisait craindre une scission; les adversaires du président l'en avaient menacé. Toutefois

Banks, par sa modération et son esprit conciliant, sut rétablir la tranquillité, et, conformément à l'usage établi, il ne cessa, chaque année, jusqu'à sa mort d'être réélu président. Des honneurs d'un nouveau genre dédommagèrent Banks de ces désagréments; il fut nommé chevalier du Bain, dignité qui ne s'accordait avant lui qu'aux princes, aux pairs et aux généraux. Quelques années après, le roi l'admit dans son conseil privé. Aucune infirmité n'avait troublé les travaux de ce savant, lorsque, vers l'année 1800, les premières atteintes de la goutte se firent sentir. Cette cruelle maladie fit sur lui de tels ravages qu'elle courba son corps vers la terre, et le priva totalement de la faculté de marcher; il était obligé de se servir d'une chaise à roulettes pour parcourir son appartement. Banks vécut plusieurs années dans cet état, et mourut le 9 mai 1820. Il était grand et bien fait; sa physionomie, mâle et expressive, était pleine de douceur. Parmi une foule de bustes et de portraits qui existent de lui, on remarque celui du peintre Garrard. Les services qu'il a rendus à sa patrie, à l'humanité et aux sciences sont incalculables. Il a desséché les marais du Lincolnshire, perfectionné les instruments du labourage et amélioré les races de bœufs. C'est à son zèle qu'on doit les succès de la société africaine dans l'exploration géographique de cette partie du globe, et c'est encore à lui que l'Angleterre doit la prospérité de la Nouvelle-Galles méridionale. Ses conseils avaient déterminé le gouvernement à faire reconnaître les côtes immenses de la Nouvelle-Hollande, et ses instructions n'ont cessé de diriger les navigateurs chargés de cette entreprise. Banks a transplanté l'arbre à pain dans les îles de l'Amérique; il a amélioré le sort des sauvages en leur communiquant quelques uns de nos arts les plus utiles. Sa maison était le rendez-vous de tous les savants anglais et étrangers qui venaient s'y communiquer leurs découvertes et se faire part de leurs observations. Son superbe cabinet d'histoire naturelle et sa bibliothèque, la plus riche de l'Europe en ouvrages relatifs à cette science, étaient en quelque sorte à la disposition du public. La France elle-même a des obligations à Banks; elle lui est redevable de la restitution des papiers concernant le voyage de Lapeyrouse et de l'Entrecaesteux, et de la décision qui fit considérer, comme n'appartenant point à une nation ennemie, les personnes qui voyageaient dans l'intérêt des sciences; elle s'est montrée reconnaissante, et lui a accordé, en 1801, le titre de membre correspondant de l'Institut. Ce savant naturaliste faisait partie de plusieurs autres académies étrangères. On lui doit un *Essai sur la grotte de Staffa*, un *Ecrit sur la maladie du blé*, et un grand nombre de mémoires sur l'histoire naturelle, les arts et l'agriculture, insérés dans les *Transactions philosophiques* et les *Magasins américains*. Son éloge a été prononcé à l'Institut de France par M. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences.

BANKS (TUOMAS), sculpteur anglais, né en 1751, commença, en Angleterre, l'étude du dessin et de la sculpture, et alla ensuite se perfectionner en Italie. La vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité fut très utile à Banks, qui, après un séjour de quelques années dans la terre classique des arts, repartit dans son pays avec la réputation d'un des bons artistes de l'Angleterre. Toutefois il n'y trouva point d'amateurs pour sa statue de *L'Amour*, qu'il avait rapportée de l'Italie; il la vendit à l'impératrice de Russie, Catherine II, qui la fit placer dans les jardins de Czarskoselo, palais de plaisance des empereurs russes. Il existe encore de Banks une statue de *Caractacus*, qui est estimée. Cet artiste a du goût et de la pureté; mais son talent, admirable dans les figures isolées, se perd dans la composition des groupes.

BANNAKER (BENJAMIN), astronome et mathé-

maticien, naquit en Afrique, où, comme les autres nègres, il ne reçut aucune espèce d'éducation. Transporté dans le Maryland (États-Unis d'Amérique), il apprit à lire, et puis, dans la lecture, un goût extraordinaire pour l'étude des sciences. Les ouvrages de Ferguson et les tables de Tobie Mayer furent les seuls guides de Bannaker; mais sa patience et son travail lui tinrent lieu des plus habiles maîtres : en peu de temps, il acquit des connaissances profondes en mathématiques et en astronomie. Il a écrit sur ces sciences plusieurs traités, qu'à sa mort, arrivée en 1807, il a laissés, avec sa bibliothèque, à un de ses amis. Bannaker, dont la modestie égalait les connaissances, n'a point fait imprimer ses ouvrages; il n'a donné au public que des *Ephémérides sur le Maryland et les états voisins*. Bannaker est un nouvel exemple que la nature n'a point traité les noirs en maître pour prodiguer ses dons aux blancs, et que l'éducation peut un jour les offrir comme des rivaux estimables à l'orgueilleuse Europe.

BANTI (BRICIN-GRONCIN), célèbre cantatrice italienne, naquit en 1757, à Cresna, ville de la Lombardie vénitienne, et mourut à Bologne le 18 février 1806. Banti, dont la voix fit si long-temps les délices des principales villes de l'Europe, était encore obligée, pour subsister en 1778, de chanter dans les cafés des boulevards. Un jour, elle fut entendue par Devismes, entrepreneur général de l'Opéra, qui, frappé de l'éclat de sa voix harmonieuse, la fit venir le lendemain chez lui, et l'engagea pour l'Opéra buffa, après avoir éprouvé son talent sur un air des plus difficiles de Sacchini, qu'elle entendit seulement deux fois, et qu'elle chanta aussitôt avec un goût et une précision étonnante. Banti débuta par un air italien, qu'elle chanta entre le second et le troisième acte de l'Opéra français d'*Iphigénie en Aulide*, et enleva tous les suffrages. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Europe; elle en parcourut les villes principales, et obtint partout les mêmes applaudissements. Cette cantatrice, surnommée la *virtuose de son siècle*, resta pendant neuf ans engagée à l'Opéra buffa de Londres. A sa mort, on ouvrit son corps pour connaître la cause de l'étendue prodigieuse de sa voix, et on l'attribua au volume extraordinaire de ses poumons.

BAOUR-LORMIAN (LOUIS - PIERRE - MARIE-FRANÇOIS), poète français, naquit en 1770 à Toulouse, où son père était imprimeur. Doué d'un talent naturel pour la versification, il s'exerça d'abord dans le genre satirique, et composa avec M. Trajan-Tajan, avocat et journaliste à Toulouse, les *Satires toulousaines*, recueil dans lequel on trouve une critique assez piquante des hommes de lettres du midi, et particulièrement des membres de l'Académie de Toulouse. Ses *Trois mots*, adressés à M. Despaze, autre poète gascon, et remplis d'une foule de traits malins rendus fort heureusement, excitèrent l'opinion du public sur le mérite, en ce genre, de M. Baour. Moins heureux dans sa lutte contre Lebrun, il donna souvent lieu aux Parisiens de s'amuser à ses dépens. Le procès qu'il perdit contre sa femme, qui l'accusait d'impuissance, et le mariage de Lebrun avec sa servante avaient donné lieu à cette espèce de guerre, dans laquelle ils ne s'épargnèrent point les épigrammes. Peu d'années auparavant, en 1793, M. Baour-Lormian avait publié la traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, qui eut peu ou point de succès. L'abbé Delille donna à l'auteur le conseil de recommencer cet ouvrage, qui alors a été plus favorablement accueilli que la première fois. La nouvelle traduction se recommande par une poésie riche et harmonieuse; cependant elle a été aussi vivement critiquée : on a reproché à M. Baour d'avoir supprimé une foule de beautés de l'original, et de ne les avoir point remplacées heureusement. En 1800, il

donna son *Ossian*, imitation en vers des œuvres de ce barde, qui lui mérita la faveur du premier consul. M. Baour fut reconnu; il chanta les campagnes du vainqueur de l'Italie, et s'essaya ensuite dans la carrière dramatique. La tragédie d'*Omasis*, ou *Joseph en Egypte*, qu'il fit représenter au Théâtre-Français en 1807, obtint un grand succès. Cette pièce, comme une grande partie de celles qui ont paru depuis sur la scène, est dépourvue d'action dramatique; mais elle est écrite en vers élégants et corrects. Le rôle de Benjamin prouve que l'auteur connaît l'art de remuer les passions. En 1811, M. Baour a encore fait jouer *Mahomet II*, pièce aussi peu tragique que la première, et qui ne renferme point les mêmes beautés. L'accueil qu'elle reçut déterminait l'auteur à la retirer du théâtre et à y faire des corrections, malgré lesquelles elle n'a point été jouée depuis. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, il a encore publié le *Rétablissement du culte*, poème, in-8°, 1802; *Les fêtes de l'hymen*, suivies du *Chant nuptial*, poème, à l'occasion du second mariage de l'empereur Napoléon en 1810; les *Veillées poétiques et morales*, 1811; *l'Atlantide*, ou le géant de la Montagne bleue, poème en quatre chants, auquel il a joint *Rustan ou les Vœux*, et trente-huit *Sonnets* en prose, in-8°, 1812; un opéra en cinq actes intitulé la *Jérusalem délivrée*, 1813; une imitation en vers de *l'Amante du Tasse*, 1813, et avec M. Etienne, un opéra en un acte, qui a pour titre *l'Oriflamme*, 1814. M. Baour-Lormian est encore auteur d'un grand nombre de pièces insérées dans différents recueils de poésie, d'une *Épître à Louis XVIII*, qui a paru dans les journaux à la fin de 1816, et enfin de plusieurs satyres sur les *Classiques et les Romantiques*, qu'il a publiées en 1825. Ces dernières productions, dans lesquelles l'auteur a pris la défense du genre classique, sont loin de joindre l'exemple au précepte; rien de moins classique en effet que des vers dans lesquels la censure n'est point observée, et qu'un auteur qui remplace les raisons par des personnalités : nous conviendrions toutefois que, sous ce dernier point de vue, ses adversaires n'ont pas montré plus de modération, et ont été souvent les agresseurs. M. Baour est membre de l'Académie française depuis le 1^{er} jour des cent jours; il a remplacé à cette époque le chevalier de Bofflers.

BAPTISTE (JEAN-BAPTISTE REHAUD dit), domestique du général Dumouriez, mérite une place dans l'histoire par le service qu'il rendit à son pays à la bataille de Jemmapes. Le centre de l'armée venait d'être rompu par des escadrons autrichiens qui, débouquant d'un bois où ils étaient restés cachés, avaient fondu sur la ligne française, au moment où elle se présentait devant cette position. Le succès de la bataille était compromis. Baptiste, par une heureuse inspiration, courut au devant des troupes qui se reployaient, se fit porteur des ordres de son général, rallia l'infanterie et fait avancer sept escadrons dont cet événement avait arrêté la marche. Le combat, rétabli de cette manière, ne resta pas long-temps incertain. Dumouriez, pour rendre compte de cette victoire, envoya à la convention son aide-de-camp Larue et Baptiste, qui reçut l'accolade du président de l'assemblée et le grade de capitaine. Ce jeune homme rendit encore plusieurs services à la France, et se distingua par différents traits de courage. Cependant, plus fidèle à son maître qu'à sa patrie, il suivit le général Dumouriez après sa défection, et alla ensuite s'établir à Hambourg, où il se fit professeur de langue française.

BAPTISTE aîné (N.), comédien français, s'est fait connaître avantageusement au commencement de la révolution dans la pièce de *Robert, chef de brigands*; mais il fut loin de devoir sa réputation aux rôles qu'il jouait dans ce mauvais mélodrame et dans le

drame des *Deux frères* de Kotzebue, ainsi que l'avancé une *Biographie* connue par sa malveillance. Admis au théâtre Français, Baptiste a donné des preuves d'un véritable talent dans la haute comédie, et s'est fait surtout remarquer dans le rôle du comte Almaviva, du drame de Beaumarchais, intitulé la *Mère coupable*. Il a joué aussi quelquefois dans la tragédie et s'est fait applaudir dans les *Tempteurs*. Cet acteur a repris une partie de l'emploi de Damas; il possède une grande intelligence de la scène et une excellente méthode de déclamation. Son mérite l'a fait recevoir professeur au Conservatoire, où il a formé plusieurs bons élèves.

BAPTISTE cadet (N.), sociétaire du théâtre Français, frère du précédent, a joué comme lui sur les petits théâtres, avant de se présenter sur la scène où l'appelaient son talent. L'emploi des comiques convenait à son jeu vrai, naïf, piquant et original sans être outré; il le remplit long-temps, et y obtint constamment les suffrages du public, dont il excitait la gaîté par sa seule présence. Baptiste cadet a surtout obtenu des succès dans le *Malade imaginaire*; le *Sourd* ou l'*Auberger pléine*, et le *Conteur*, ou les *deux Postes*. Dans la première de ces pièces, il a en quelque sorte atteint la perfection. Cet artiste a pris sa retraite depuis plusieurs années. Les deux frères joignent à un talent distingué les qualités les plus estimables; ils cultivent surtout la bienfaisance, cette vertu, dont s'honorent particulièrement les artistes dramatiques, mais que ne paraissent guère d'autres comédiens aujourd'hui en faveur.

BAR (JEAN-ETIENNE), membre de la convention nationale, représente, dans cette assemblée, le département de la Moselle, où il exerçait la profession d'avocat avant la révolution. Etranger à tous les partis, mais dirigé par des principes républicains, dont il ne s'écarta jamais, il vota, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Peu de temps après, il fut envoyé à l'armée du nord et annonça la levée du blocus de Maubeuge. Bar devint secrétaire de l'assemblée après la chute de Robespierre, et obtint ensuite la cassation du jugement de la commission militaire de Rochefort, qui condamnait à la peine de mort le représentant Déchazeau. Il demanda aussi la suspension de toute radiation de la liste des émigrés, et passa au conseil des anciens avec les deux tiers des conventionnels. L'année suivante, il parla pour l'exclusion du corps législatif du député Job-Aymé, et cessa lui-même de faire partie de cette assemblée en 1797. Appelé à la même époque aux fonctions de commissaire près les tribunaux du département du Bas-Rhin, il n'en remplit pas les fonctions, mais entra au conseil des anciens, où il se rangea dans la parti du directoire, lors des événements du 30 prairial an 7. Bar cessa de faire partie du corps législatif par suite de la révolution du 18 brumaire; mais, peu de temps après l'établissement de la constitution de l'an 8, il devint président du tribunal civil de Thionville. Il est mort vers la fin de 1800.

BARA (N.), exerça d'abord quelques fonctions publiques au commencement de la révolution dont il adopta les principes. Commissaire près l'administration centrale du département des Ardennes, il fut choisi, en l'an 6, pour siéger au conseil des cinq-cents, où il se prononça en faveur du 18 brumaire. Jusque-là, il était resté ignoré dans l'assemblée, et ne se fit pas connaître d'avantage au tribunal, dont il avait fait partie à sa création, et dont il fut réélus membre en 1802. En 1800, il avait voté pour le maintien de la confiscation des biens des émigrés; lorsque plus tard, Napoléon se montra plus favorable envers eux, Bara, dit-on, changea de principes, et ne voulut pas insister en faveur d'une mesure dont il avait antérieurement

fait l'éloge, la croyant propre à garantir l'existence de la république.

BARACHIN (N.), était étudiant en médecine et aide-major à Paris, lorsqu'il fut désigné, en 1815, pour porter l'étendard de l'école de médecine, et faire partie de la députation qui se présenta à Napoléon le 7 avril; après s'être entretenu avec cette députation, pendant que tous les élèves de l'école de médecine laissaient retentir la place du Carrousel des cris de *vive l'empereur*, Napoléon remit à Barachin une aigle impériale.

BARAFIN (N.), avocat à Bruxelles, distingué par de grandes connaissances en législation et en politique, est un des Belges qui ont combattu avec le plus de force la résolution adoptée par le gouvernement de traiter en hollandais toutes les affaires administratives et judiciaires. Il a, à cet effet, publié, en 1816, un ouvrage très habilement écrit, dans lequel il se prononce en faveur de la langue française, après avoir prouvé que cette langue est familière aux deux tiers des habitants, qui ne connaissent point le hollandais. Son ouvrage a pour titre: *Question sur la langue nationale, ou Dissertation sur ces questions: 1. Les idiômes hollandais et flamand forment-ils la même langue? Avons-nous une langue nationale proprement dite? Quelle était, avant la conquête des Français en 1794, la langue du gouvernement et celle de l'administration publique? Quelle langue conviendrait-il d'adopter dans les conjonctures actuelles pour la gestion des affaires administratives.* On doit encore à M. Barafin un écrit également estimé, intitulé: *Exposé sommaire de la législation des impositions indirectes*, 1817.

BARAGUAY-D'HILLIERS (Louis), général de division, naquit à Paris d'une famille noble, et entra au service, en 1785, dans le régiment d'Alsace. Lieutenant au commencement de la révolution, il embrassa la cause du peuple et devint capitaine en 1792. Les sciences exactes, dont il avait fait une étude particulière dans sa jeunesse, lui procurèrent alors un avancement rapide. D'abord aide-de-camp des généraux Crillon et Labourdonnaye, il organisa ensuite le bataillon des Alpes, et se trouva sous les ordres de Custine, qui conçut pour lui la plus haute estime, et lui ménagea toutes les occasions propres à faire ressortir ses talents et son courage. Lorsque ce général fut chargé du commandement de l'armée du Rhin, Baraguay-d'Hilliers devint sous-chef d'état-major, avec le titre de général de brigade, et fit, avec lui, la campagne du Palatinat. Les services qu'il rendit dans cette guerre difficile, soit sur le champ de bataille, soit en approvisionnant les villes situées sur le Rhin, soit en organisant l'armée, qui, par ses soins, fut élevée à 60,000 hommes, donnèrent une si haute idée de ses talents en administration, qu'il fut proposé pour tenir le portefeuille de la guerre. Tout porte à croire qu'il l'aurait obtenu, lorsque le général Custine fut appelé à Paris pour y rendre compte de sa conduite. Baraguay-d'Hilliers accompagna son protecteur, et le défendit avec courage; mais il ne put le sauver et fut lui-même obligé de paraître devant le tribunal révolutionnaire, qui toutefois prononça son acquittement. Mis en liberté après la chute de Robespierre, et après une détention d'un an, il fut employé à l'armée de l'intérieur sous les ordres du général en chef Menou, dirigea la force armée contre les insurgés du faubourg Saint-Antoine, et fut ensuite accusé d'avoir favorisé ceux de la section Lepelletier. Cette affaire n'eut point de suite, et Baraguay-d'Hilliers alla prendre un commandement dans l'ouest, d'où il passa à l'armée d'Italie. Nommé commandant civil et militaire de la Lombardie, il s'empara de Bergame par une ruse de guerre, et fit quatre mille prisonniers à la seconde bataille de Rivoli. La seule cin-

quante-huitième demi-brigade lui avait suffi pour ce beau fait d'armes; le lendemain, avec cinq cents hommes du même corps, il s'empara des batteries de Puisona, le seul point de résistance qu'occupaient encore les Autrichiens. Baragnay-d'Hilliers continua de servir avec distinction jusqu'à la fin de cette glorieuse campagne, pendant laquelle il devint général de division. Il fut ensuite chargé du commandement de Venise, et se déclara en faveur du directoire à l'époque du 18 fructidor au 5. Destiné à faire partie de l'armée d'Orient, il s'embarqua avec sa division à Gênes; il n'alla pas au-delà de l'île de Malte, à la prise de laquelle il avait contribué. Il devait porter au directoire les drapeaux enlevés aux chevaliers de Malte; mais le bâtiment qu'il montait, la frégate la *Sensible*, fut pris dans la traversée par le vaisseau anglais la *Saint-Georges*. Après une courte captivité, il obtint sa liberté sur parole, et revint en France, où il apprit qu'il avait été destitué par suite de la prise de la frégate la *Sensible*, qu'on lui attribuait. Baragnay-d'Hilliers demanda des juges et se justifia devant un conseil de guerre des inculpations dont il avait été l'objet. Immédiatement après son acquittement, il servit à l'armée du Rhin, comme chef d'état-major, et fut, après la retraite de Manheim, mis à la tête de l'aile gauche de l'armée commandée par le général Lecourbe. Chargé ensuite du commandement de la place de Landau, il sauva, par ses soins et son activité, cette ville, dont l'explosion du magasin d'artillerie aurait infailliblement entraîné la perte, si l'incendie s'était communiqué aux magasins des poudres. Baragnay-d'Hilliers fit ensuite la campagne de l'an 8 à l'armée de Moreau; se battit avec valeur à Engen, à Biberach, à Handshut, et, après la prise de cette ville, il alla faire la guerre dans le pays des Grisons, où il eut à lutter à la fois contre le manque de vivres, un climat rigoureux et un ennemi supérieur en nombre, retranché dans des positions redoutables. Baragnay-d'Hilliers surmonta toutes ces difficultés, et fut, à la fin de la même année, nommé inspecteur-général d'infanterie dans les quatorzième, quinzième et seizième divisions militaires. En l'an 11, il présida le collège électoral du département de l'Eure, qui le présenta comme candidat au sénat-conservateur. Peu de temps après, il fut décoré de la croix de grand-officier de la légion d'honneur, et obtint le titre de colonel-général des dragons. Pendant la campagne de 1805, il commanda la réserve de cavalerie, et se distingua à la tête de ce corps. En 1808, il fut chargé du commandement de la ville de Venise, et le quitta, l'année suivante, pour suivre le prince Eugène, qu'il seconda puissamment à la bataille de Raab. Baragnay-d'Hilliers passa ensuite à l'armée d'Espagne, où il rendit d'importants services, notamment près de Figuières, où il enleva un convoi de douze cents voitures. Enfin il fit la campagne de Russie, et parvint à échapper au désastre de l'armée. Cependant il ne put aller au-delà de Berlin, et termina ses jours dans cette capitale. Une de ses filles avait épousé le général Foy, un des plus fermes soutiens de nos libertés, dont la France entière déplore la perte récente.

BARAILLON (JEAN-FRANÇOIS), médecin à Chambon, (Creuse), fut nommé, en 1790, juge de paix de cette ville, et, deux ans après, député à la convention nationale, où il tint une conduite remarquable dans plusieurs circonstances difficiles. Il fut un des premiers qui appelèrent l'attention de l'assemblée sur les projets ambitieux de Robespierre, qu'il accusa de vouloir dominer la convention; et, dans le même temps, il s'éleva contre la mauvaise administration du ministre de la guerre Pache. C'était braver le parti dominant, et il y avait déjà alors du courage à le faire. Il n'en montra pas moins dans le procès de Louis XVI, et vota pour la détention de

cet prince, « non, dit-il, comme juge, mais comme « homme d'état, et par mesure de sûreté générale. » Baraillon était modéré par caractère et républicain par conviction; aussi le même jour proposait-il d'appliquer l'ostracisme à toute la famille des Capet et à tous ceux qui avaient le titre de prince en France. Dans la séance du 11 mai 1793, il osa parler pour les insurgés de la Vendée et proposer une amnistie en faveur de ceux qui déposeraient les armes. Sans être attaché aux girondins, M. Baraillon s'était conduit de manière à se faire envelopper dans la ruine de ce parti. On ne sait par quel hasard il échappa à la proscription du 31 mai. Toutefois cet événement influa singulièrement sur la conduite politique qu'il tint par la suite; et, s'il se montra encore attaché aux principes républicains, il le fit de manière à moins compromettre sa sûreté. Jusqu'à la chute de Robespierre, on ne le vit guère à la tribune que pour présenter un rapport sur la suppression des loteries. Après le 9 thermidor, il attaqua avec force les partisans du tyran et les dilapidateurs; il parla en faveur des prêtres détenus, et fit la proposition d'une fête anniversaire, en mémoire du 21 janvier. Sa conduite était toujours conséquente avec ces principes de républicanisme. En 1795, Baraillon fit plusieurs rapports au nom de la commission d'instruction publique dont il faisait partie, et fut un des médecins députés, chargés de penser les défenseurs de la convention blessés au 13 vendémiaire. Membre du conseil des cinq-cents, après l'établissement de la constitution de l'an 3, il se trouva absent le 18 fructidor; mais il approuva cette journée, et engagea ses collègues à poursuivre les prêtres fanatiques, les nobles, les agents de Louis XVIII, et les fonctionnaires infidèles. De retour dans l'assemblée, il signala, comme fanatique, la correspondance épiscopale de l'abbé Grégoire, de cet évêque, dont les dévots du jour ont provoqué l'indignité, et dont toutefois M. Baraillon se plut à reconnaître le patriotisme. Ce député parla encore sur plusieurs autres matières, entre autres sur le recrutement. En l'an 7, il passa au conseil des anciens, et des lors il parut se détacher de ses premières idées d'indépendance, notamment à l'époque des tentatives des jacobins du ménage, et lorsque les conseils prirent la résolution de retirer au directoire le droit de faire entrer des troupes dans le rayon constitutionnel. Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il prit une part active, il entra au corps législatif, fut président de cette assemblée en 1801, et en sortit en 1806. Quelque temps après, M. Baraillon occupa la place de substitut du procureur impérial près le tribunal civil de Chambon, et enfin celle de procureur impérial dans la même ville. En 1815, il fut chargé par Napoléon de présider le collège électoral du département de la Creuse, et ne fit pas cependant partie de la chambre des représentants. Il est auteur de *Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains du centre de la France*, publiées à Paris en 1816.

BARANTE (N. de), ancien préfet de Genève, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages assez estimés : 10 une *Géographie élémentaire*, qui a eu plusieurs éditions; 20 une *Introduction à l'étude des langues*, 1792, in-80. Barante a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*; les articles *Théodore de Bèze*, *Jean Calvin* et *Duprat*, chancelier, sont de lui. Il mourut en 1812, peu regretté, dit-on, de ses administrés.

BARANTE (PROSPER-BRUCHEUX, baron de), pair de France, fils du précédent, est né en 1783 à Riom, département du Puy-de-Dôme. Jeune encore lorsque la révolution éclata, il fut étranger aux grands événements qui agitaient alors la France, et n'entra dans les affaires que sous le gouvernement impérial. D'abord auditeur au conseil d'état, il de-

vin successivement sous-préfet de l'arrondissement de Bressuire et préfet du département de la Vendée, d'où il passa à celui de la Loire-Inférieure. M. de Barante eut l'honneur d'achever plusieurs monuments utiles, commencés par son prédécesseur le baron de Celles. En 1809, il épousa Melle d'Houdetot, petite fille de la femme aimable, dont Jean-Jacques parle si souvent dans ses *Confessions*. A cette époque, on Napoléon était dans toute la splendeur de sa gloire, le préfet de la Loire-Inférieure attacha beaucoup d'importance à faire signer son contrat de mariage par l'empereur; il obtint cette faveur; mais, en 1815, lorsque le souverain de l'île d'Elbe reparut en France, il donna sa démission. Cet acte lui valut, après la seconde abdication, le titre de conseiller d'état et la place de secrétaire général du ministère de l'intérieur, dont il tint le portefeuille pendant quelques jours jusqu'à l'arrivée de M. de Vaulblanc, qui venait d'en être chargé. Presque aussitôt après, il obtint la direction générale des impositions indirectes, et fut, dans le même temps, choisi, par le département du Puy-de-Dôme, pour le représenter à la chambre des députés. M. de Barante s'honora dans cette session en combattant les propositions libéricides de la majorité, notamment celle par laquelle M. Hyde de Neuville demandait la suspension de l'institution des juges. Il fut moins heureux en défendant les divers articles de son budget, et surtout, lorsqu'après la session, il adressa à ses employés la fameuse circulaire dans laquelle il les rassurait sur la conservation de leurs emplois. Nous nous plaisions à rendre justice au caractère de M. de Barante, et nous croyons sincèrement que les nombreuses destitutions qui, à la même époque, plongèrent une foule de pères de famille dans la misère et le désespoir, ne furent point son ouvrage; on ne doit les attribuer qu'à ce pouvoir occulte, qui a si cruellement affligé la France pendant les premières années de la restauration. Commissaire du roi à la chambre des députés pendant la session de 1818, M. de Barante soutint le projet de loi sur le recrutement de l'armée, et fit adopter le monopole du tabac, système tyrannique par lequel le gouvernement non seulement s'attribue tous les bénéfices résultant de la fabrication et de la vente de cette denrée; mais encore prive une grande quantité de cultivateurs d'un moyen d'exploitation avantageux. En 1819, M. de Barante a été admis à la chambre des pairs, et y a porté la parole dans différentes circonstances. En 1820, il conserva quelque temps sa place de directeur des impositions indirectes, après la chute de M. Decazes, avec qui il est lié intimement; mais il ne tarda point à la perdre, et fut ensuite remplacé par M. Benoist. M. de Barante passe pour un homme instruit en administration; il a composé plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite: le principal est l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qu'il a publiée depuis peu de temps et qui est à sa quatrième édition; cependant on reproche à l'auteur trop d'aridité; les critiques se plaignent de ce qu'il ne s'est occupé que de faits et qu'il ne les a point entremêlés de ces observations philosophiques, seules propres à rendre l'histoire profitable. On lui doit encore un écrit qui a pour titre, *Des divers projets de constitution pour la France*, 1814, in-8o; et un autre intitulé: *De la littérature française pendant le 19^e siècle*, dont M. Garat a rendu compte dans son rapport à l'Institut, qui l'avait mis en concours, en 1809. M. de Barante passe pour avoir coopéré aux *Mémoires de M^e la Rochejaquelein*, avec qui il s'était lié tandis qu'il était sous-préfet à Bressuire. Il est l'un des collaborateurs de la collection des *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* et de la *Biographie universelle*; il a fourni à cet ouvrage les articles Bossuet, Froissard, etc.

BARANTE (ANGLÈME de), frère du précédent,

étudia sous les oratoriens au collège de Juilly, et entra ensuite à l'école militaire de Fontainebleau, d'où il passa dans un régiment de dragons, en qualité d'officier. Le jeune Barante fit quelques campagnes; mais une blessure grave le contraignit à renoncer à la carrière des armes. Il entra alors dans l'administration, et, après avoir été employé dans quelques missions, il fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Luxembourg, département des Forêts. La France étant rentrée alors dans ses anciennes limites, M. de Barante perdit cette place; mais il en fut dédommagé par celle d'inspecteur des forêts de la couronne. Il est membre de la légion d'honneur depuis le premier retour des Bourbons.

BARATTIERI (CHARLES, COMTE), cadet d'une famille illustre, naquit à Plaisance vers 1738, et mourut dans la même ville vers 1806. Privé, par des lois et des préjugés injustes, comme cadet de famille, de l'avantage de se marier, il chercha des consolations dans l'étude, apprit les langues anciennes et les principales langues modernes de l'Europe, et voyagea ensuite dans l'Allemagne, la Prusse, la France et l'Angleterre; les honneurs rendus au grand Newton après sa mort lui donnèrent le goût des sciences physiques, auxquelles il se livra avec ardeur. Plusieurs dissertations savantes qu'il écrivit sur ces matières furent le résultat de son travail; mais bientôt séduit par les sophismes des adversaires de cet homme immortel, il combattit son système sur la lumière, et publia à cet effet une dissertation intitulée: *Conghiettura sulla superfuita della materia colorata, o de' colori nella luce, e del supposto intrinseco suo splendore*. Suivant lui les couleurs et l'éclat ne seraient point inhérentes à la lumière, et il n'existerait aucune couleur primitive; toutes seraient composées. Ce système n'a point prévalu sur celui de Newton, et n'a point survécu à son auteur.

BARBANÇOIS (N., MARQUIS DE). Les services qu'il a rendus à l'agriculture et au commerce lui ont acquis des droits incontestables à la reconnaissance de ses concitoyens: propriétaire du beau domaine de Villegongis, dans le département de l'Indre, il a porté la culture des terres à un haut degré de perfection par une nouvelle méthode d'assolement. C'est à lui que nous devons les premiers mérinos venus de l'Espagne. En 1809, il a remporté le prix proposé par la société impériale d'agriculture pour le meilleur mode d'irrigation. M. Barbançois vient d'être nommé, en mai 1826, sous-gouverneur du duc de Bordeaux.

BARBANÇON (N., COMTE DE), ancien militaire et député à l'assemblée constituante, ou il représentait la noblesse de Villers-Cotterets, fut un des membres de cet ordre les plus opposés à l'affranchissement du peuple; opiniâtrément attaché à ses préjugés, il s'opposa à toute espèce d'amélioration, et signa les protestations faites contre les décrets de l'assemblée. Peu de temps après la session il émigra, et se rendit auprès du prince de Condé, qui l'employa dans différentes missions. Barbançon est mort à Mannheim en 1797.

BARBANCHON (JACQUES), naquit à Condreville, département de l'Eure, et avait trente ans, lorsqu'en 1792, le patriotisme français poussa tous les cœurs généreux aux frontières pour défendre le sol sacré contre l'invasion étrangère. Il s'enrôla sous la bannière de la liberté, et de nombreux exploits lui firent successivement parcourir tous les grades jusqu'à celui de capitaine au 14^e régiment d'infanterie de ligne. Ce brave mourut en 1807, des suites des blessures qu'il avait reçues, et des infirmités qu'il avait contractées dans les combats.

BARBANÈGRE (IK BARON), général de brigade, né le 22 août 1772, à Pontacq, petite ville du département des Basses-Pyrénées, servit d'abord dans la marine, entra dans la ligne en 1793, et fut

employé à l'armée des Pyrénées orientales, en qualité de capitaine dans un bataillon de volontaires. Après la révolution du 18 brumaire, il passa dans la garde des consuls, où il obtint le grade de chef de bataillon en l'an 12. Devenu colonel du 48^e régiment d'infanterie de ligne, il débouqua, à la bataille d'Austerlitz, un corps de dix-huit cents grenadiers russes postés sur les hauteurs de Sokolnitz, leur enleva trois drapeaux, et quatre pièces de canon. Commandant de la légion d'honneur par suite de ce fait d'armes, il continua de se distinguer dans les campagnes suivantes, battit à Jéna la réserve de l'armée prussienne, s'empara de la position de Nalzielsk en Pologne, et se surpassa à Eylau, où il commanda la division dont il faisait partie en remplacement de son général, mis hors de combat. Barbanègre fut élevé au grade de général de brigade après la paix de Tilsitt. En 1809, il fit partie du troisième corps d'armée, et se battit, avec valeur, à Eckmühl, à Ratisbonne et à Wagram. L'année suivante, il chassa les Anglais de l'île de Neuwerck, située à l'embouchure de l'Elbe, à deux lieues dans la mer, fortifia cette position, ainsi que toute la côte, et empêcha les communications des insulaires avec Hambourg et toute cette partie du continent. Pendant la campagne de Russie, il fut successivement chargé du commandement de Borissou et de celui de Smolensky. Le général Barbanègre fit partie de l'arrière-garde dans la retraite, et contribua au salut des débris de l'armée à Krasnoï et au passage du Borysthène. Blessé grièvement dans cette affaire, il gagna avec peine Sieltin, où il s'enferma avec les restes du 1^{er} corps d'armée. Sa défense dans cette place fut des plus honorables; néanmoins, il dut la remettre aux Prussiens après l'abdication de Napoléon, et revint en France, où les événements du mois de mars 1815 lui firent reprendre les armes. Il fut chargé de la défense d'Huningue, où il arriva vers la fin de mai 1815. Tout ce qui frappa ses regards lui parut du plus sinistre présage; les ouvrages, abattus lors de la belle défense faite, en l'an 7, par le général Abbattucci, n'avaient pas été relevés; les événements qui se préparaient en Flandre tenaient tous les esprits dans l'inquiétude, et produisaient, dans le moral des soldats, la crainte et le découragement; trop peu nombreux d'ailleurs pour avoir cette noble assurance qui donne le succès, ils cherchaient plutôt à se dérober aux dangers par la désertion qu'à les affronter par une noble attitude. La garnison devait se composer de quatre bataillons de garde nationale et de deux compagnies de canonniers d'environ cinquante hommes chacune. Deux des quatre bataillons désertèrent d'abord; les deux autres, formés à la hâte et n'ayant que de mauvais cadres, ne rendirent pas les services qu'on devait en attendre. On y joignit plus tard une petite partie des douaniers qu'on avait promis, et des invalides vieux ou estropiés, depuis long-temps retirés du service, bouches nuisibles ou du moins inutiles. Les Autrichiens, au contraire, au nombre de cent cinquante mille hommes, étaient cantonnés dans le voisinage de Bâle au-delà du Rhin, et les Suisses, ne se croyant pas encore en sûreté, élevaient, pour couvrir cette ville, des redoutes et un camp retranché, ouvrages dans lesquels ils campaient en présence de l'avant-garde de l'armée du Jura, commandée par le général Abbié, dont les postes avancés formaient la chaîne frontière avec ceux d'Huningue. Le général Barbanègre, loin d'être intimidé par tous ces obstacles, redoubla de courage et d'énergie, améliora ses moyens de défense, et prépara ses soldats à le seconder. Le 25 juin, la nouvelle du désastre de Waterloo lui parvint officiellement; il en fit part le jour même à la troupe, et tous jurèrent unanimement de conserver la place à la patrie, en attendant les ordres du gouvernement. Dès

le lendemain, l'avant-garde de l'armée du Jura fut attaquée par les Autrichiens et les Suisses, et forcée de battre en retraite. Les Suisses alors n'ayant plus rien à redouter de l'armée française, se précipitèrent par torrents sur nos villages, qu'ils incendièrent après les avoir pillés. Des habitants de Bâle renchérent encore sur les soldats; ils parcoururent les campagnes avec des chariots, et enlevèrent aux habitants ce que les militaires n'avaient pu emporter, ou ce qui n'avait point été la proie des flammes. Le général Barbanègre, indigné de ces atrocités, fit bombarder une ville complice de tant de brigandages. Furieux de ces représailles, les ennemis s'exaspérèrent à un tel point qu'ils chargeaient leurs armes de lingots, et qu'un soldat français en sentinelle avancée, reçut trente-quatre blessures d'un seul coup de fusil. Ce ne fut qu'après avoir permis qu'on violât toutes les lois de la guerre et avoir fait les plus terribles menaces à la garnison d'Huningue, que l'archiduc Jean se détermina à faire le siège de cette place. Barbanègre comprit son dessein aux efforts que fit l'ennemi pour obliger les Français, qui tenaient toujours la rase campagne, à rentrer dans leurs ouvrages, et mit la dernière main à ses dispositions de défense. Quelques mesures qu'il prit, il ne put empêcher que, le 14 août, la tranchée ne fût ouverte sur les deux rives du fleuve; dès ce moment, sa position devint plus critique, et en quelque sorte désespérée. La redoute de Cusine, détachée des fortifications d'environ deux cents toises, abandonnée par ceux à qui la garde en était confiée, était entre les mains de l'ennemi. Ce qui restait de gardes nationales, retenu par contrainte pour des travaux indispensables, faisait craindre une désertion prochaine; les douaniers, après avoir servi les intelligences du dehors, donnaient au dedans l'exemple de la sédition. Il fallait, sans cesse pour la soldate ni pour aucun genre de service, pourvoir à toutes les dépenses et prendre des mesures contre la misère, l'incendie et la mort, qui pénétraient partout. Heureusement qu'une partie des habitants, remplie de courage et de patriotisme, supportait les fatigues et les privations, et secondait les efforts du commandant. Néanmoins le moment approchait où tous les moyens de défense allaient être épuisés, et où la faible garnison, renforcée d'une partie des habitants, se décimant chaque jour, ne laisserait bientôt plus au général l'espoir de soutenir un dernier assaut. Sur ces entrefaites, Barbanègre, convaincu que le Roi avait repris les rênes du gouvernement, communiqua aux siens ses projets, et célébra la Saint-Louis le 25 août, par une salve de 101 coups de canon. Convaincu depuis long-temps que toute résistance serait inutile, et s'étant assuré que l'ennemi ne voulait écouler aucune proposition tendant à conserver la place pour le Roi, il signa le 26 au soir une capitulation d'après laquelle la garnison devait aller rejoindre l'armée française derrière la Loire. Le lendemain matin, 27 août, les deux pelotons de canonnières, celui de soldats de ligne et les cinq gendarmes, ayant à leur tête le général avec les officiers de l'état-major, et emmenant une partie de leurs blessés, sortirent de la place tambour battant, en présence de l'armée ennemie. On se rendit réciproquement les honneurs militaires, et les nôtres se mirent en route pour leur destination. Ce petit nombre de combattants était suivi de ce qui restait de douaniers et de manœuvres, que l'ennemi eut l'indignité de dépouiller avant qu'ils se dispersassent. Une foule innombrable de personnes de toute condition était accourue à ce spectacle, et ne pouvait se lasser d'admirer qu'une si faible troupe, environ cinquante hommes, eût fait une résistance aussi opiniâtre, et eût fini par traiter d'égal à égal avec une armée de vingt-cinq mille hommes. On a voulu souiller la

gloire dont Barbanègre s'est converti dans cette circonstance ; des Français ont répété, d'après l'*Observateur Autrichien*, que ce brave n'avait fait qu'une très médiocre défense, et ont beaucoup exagéré les ressources dont il pouvait disposer. La vérité est maintenant bien connue, et Barbanègre n'a plus à craindre de voir oublier l'un des plus beaux faits d'armes des temps modernes. Ce général vit maintenant retiré à Paris sans emploi.

BARBANÈGRE (JEAN), colonel de hussards, frère du précédent, fut un des premiers à prendre les armes lorsque nos frontières, menacées par toutes les puissances de l'Europe, appelèrent à leur défense tous ceux qu'enflammait l'amour de la patrie. Volontaire dans la légion nationale des Pyrénées, il fit, avec distinction, la guerre de 1793 contre l'Espagne, pendant laquelle il obtint le grade d'officier. Barbanègre fit ensuite partie de l'armée des Alpes, et prit part aux victoires qui immortalisèrent l'armée républicaine pendant la première campagne d'Italie. Sa conduite à Arcole, à Rivoli et à Crémone, où il fut blessé de six coups de sabre ou de lance, et par une balle qui lui traversa la poitrine, le fit remarquer par le général en chef Bonaparte, qui l'admit dans ses guides en qualité de lieutenant. Il suivit ce héros en Egypte ; et, dans une armée qui comptait autant de braves que de soldats, il fut renommé par sa valeur. Devenu capitaine, il passa, avec le même grade, dans la garde des consuls, et s'illustra à Marengo dans une charge contre les Hongrois qu'il culbuta à la tête des grenadiers à cheval de la garde. Le sabbat d'honneur fut sa récompense. Barbanègre ne tarda point à obtenir le grade de chef d'escadron, et devint en même temps premier aide-de-camp du maréchal Bessières. Après la campagne d'Austerlitz, il fut nommé colonel du 9^e régiment de hussards, et enfonça, à la tête de ce corps, la cavalerie qui protégeait la retraite de l'armée prussienne à Jéna. Cette bataille fut son dernier triomphe ; un des derniers boulets partis des batteries ennemies le frappa au cœur. L'empereur Napoléon, qui sut mieux que personne récompenser les services et exciter une noble émulation dans ses armées, avait décidé qu'un monument serait élevé à la mémoire de ce brave. Ses restes, furent à cet effet, transportés à Paris, et sont restés long-temps à l'hôpital militaire du Gros-Caillou ; ils ont depuis été rendus à sa famille.

BARBANTANE-PUJET (PAUL-FRANÇOIS-HILARION-BIENVENU, marquis de), né à Paris, le 20 mars 1754, d'une famille noble, originaire de la Provence, entra fort jeune dans la carrière militaire. En 1790, il était maréchal-de-camp, ce qui ne l'empêcha pas d'adopter les nouveaux principes et de se déclarer pour un ordre de choses qui n'avait pour but que le bien et l'affranchissement de l'humanité. Divers écrits, qu'il publia à cette époque, lui firent une réputation qu'il soutint constamment par ses actions. Il était employé, en 1790, dans la huitième division militaire, lorsqu'à la suite de troubles survenus dans la ville d'Aix, le régiment suisse d'Ernest fut désarmé par les habitants de cette ville auxquels s'étaient réunis des bataillons marseillais ; mais, comme Barbantane ne s'était pas opposé à ce mouvement, il passa pour l'avoir secondé, et, tandis qu'il recevait des patriotes du Midi les honneurs civiques, il était accusé auprès de la cour d'avoir transgressé les lois militaires. Il fut destitué, et traduit devant un conseil de guerre qu'il acquitta. Nommé ensuite commandant de la huitième division militaire, et chargé de l'organisation du comtat d'Avignon, il s'acquitta, avec succès et sans effusion de sang, d'une entreprise tentée vainement par les commissaires royaux et nationaux, ce qui lui valut le grade de lieutenant-général. Il commanda, peu de temps après, une division à l'armée des Pyr-

nées-Orientales. Nommé, par intérim, au commandement en chef de cette armée, à la mort du général Dellers, il défendit, avec une armée dépourvue de moyens, et très inférieure en nombre, le midi de la France d'une invasion tentée par les Espagnols, sauva Perpignan, et battit l'ennemi à la journée de Peirestorte. Ces succès ne le garantirent pas de la tyrannie qui commençait à peser sur la France. Noble et partisan d'Anteonelle, il fut destiné vers le mois de septembre 1792, et remplacé par le général Turreau. Il fut même incarcéré à Toulouse, et conduit à Paris, où on l'oublia jusqu'au 9 thermidor qui lui rendit la liberté. Il vécut alors ignoré aux environs de Paris. A l'époque du 18 fructidor (septembre 1797), il eut le commandement successif des 2^e, 9^e et 8^e divisions militaires. Sous le directoire, et même sous le gouvernement consulaire, on lui fit les offres les plus brillantes ; mais, fidèle aux principes qu'il avait adoptés, et ne voyant pas de garantie pour la liberté dans ces gouvernements, il se retira des affaires, et alla habiter la Provence pour y finir sa carrière dans une heureuse obscurité. Mais la réaction de 1815, dans le Midi, et l'assassinat du maréchal Brune qui en fut la suite, lui firent sentir le danger de sa position dans un pays où le patriotisme était un crime ; il quitta sa retraite, située entre Nîmes et Avignon, et vint se fixer à Paris, à l'abri des commotions dont il avait vu trop souvent agitées les contrées méridionales. Il y mourut aimé et estimé de tous ceux qui savaient apprécier la douceur de ses mœurs et la franchise de ses opinions.

BARBANTANE (N.), ne partagea pas les principes du précédent ; il émigra dès l'aurore de la révolution, et manifesta constamment les opinions les plus opposées à la véritable liberté. Il a épousé une sœur de Mlle d'Eglai, que la pitié filiale fit suivre à pied la charrette dans laquelle son père fut conduit de Lyon à Paris, où il périt sous les coups du bourreau.

BARBARON (N.), né à Sauveterre, département de la Gironde, le 24 mai 1758, entra au service en 1776. Une bonne conduite, quelques connaissances, lui valurent tout l'avancement que pouvait obtenir alors un soldat sans recommandation. Il entra dans ses foyers en 1783, et n'en sortit que le 5 février 1792. A cette époque, où la France menacée d'une invasion envoyait tous ses enfants aux frontières, il fut nommé commandant d'un bataillon de la Gironde. Son courage et ses actions le firent remarquer à l'armée du Nord. Il passa ensuite, jusqu'en l'an 6, aux armées de l'Ouest et des côtes de l'Océan. En l'an 7, il servit dans les armées d'observation du Danube et du Rhin. Attaqué à Bruchsal par un corps nombreux d'infanterie, soutenu par une forte cavalerie, il opposa la plus rare valeur et l'habileté des manœuvres à l'impétuosité de la force, et parvint à effectuer, avec ordre, sa retraite sur Wisloch. Quelques jours après, dans une autre retraite sur Necker-Germind, il arrêta l'ennemi qui, avec des forces supérieures, tentait de couper la colonne française. Barbaron, à la tête de quatre compagnies, dirigea une attaque impétueuse et bien combinée, fit perdre à l'ennemi beaucoup de monde, et déconcerta ses plans. Dans la campagne de Souabe, en l'an 8, il fut blessé, le 16 prairial, à l'affaire de Sulminghen. Enfin ses nombreux services lui méritèrent en l'an 12, le grade de major d'infanterie, et le titre d'officier de la légion d'honneur. Depuis cette époque, il a cessé d'être en évidence.

BARBAROUX (CHARLES-JEAN-MARIE), né à Marseille le 6 mars 1767, entra fort jeune au collège de l'Oratoire, où il fit de bonnes études, et gagna, au concours, une bourse fondée par M. de Malignon. L'étude des sciences domina bientôt chez lui l'amour de la littérature. A dix-huit ans, il était en corres-

pondance avec Franklin et le père Paulian, auteur du grand *Dictionnaire de physique*. Il reste de lui un mémoire remarquable sur les volcans éteints des environs de Toulon. Entré au barreau de Marseille, il plaida avec succès, dès son début, plusieurs causes importantes, et notamment celle d'une colonie de pêcheurs catalans établis près de Marseille, qu'on voulait expulser du territoire de cette ville, et qui y sont demeurés depuis lors. Dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1785, il fit un cours d'optique sous Marat, alors étranger à la politique. La révolution éclata. Marseille y prit, dès le commencement, une part active. Barbaroux, nommé secrétaire de la commune, concourut plus d'une fois à empêcher les excès auxquels l'empressement du peuple pouvait l'entraîner. Après le mouvement contre-révolutionnaire de la commune d'Arles, au commencement de 1792, il fut envoyé à Paris en qualité de député extraordinaire de celle de Marseille auprès de l'assemblée législative. Ce fut à cette époque que, reçu au club des jacobins, il devint l'ami de Brissot, Vergniaud, Gensonné, Rabaut-Saint-Etienne, qui dirigeaient alors cette société. Le ministre Rolland était en contestation, sur plusieurs points, avec la commune de Marseille. Les lettres que Barbaroux lui écrivit à ce sujet le frappèrent; il voulut voir leur auteur, et fut surpris de sa jeunesse. Une liaison étroite eut bientôt lieu entre eux. C'est chez Rolland que fut discuté, avec Barbaroux et quelques autres girondins, le projet conditionnel d'une république pour le Midi, dans le cas où la cour comprimerait tout à fait la révolution dans Paris et dans le Nord. La partie des mémoires de Barbaroux qui a été publiée par son fils, en 1822, contient le récit extrêmement curieux des événements qui ont précédé, accompagné et suivi le 10 août, auquel il paraît que Barbaroux eut une très grande part. De retour à Marseille après cette journée, il fut nommé électeur du département, et, à vingt-cinq ans, il présida l'assemblée électorale. Élu député à la convention, il prononça, en acceptant ces fonctions, le serment de mourir plutôt que d'être infidèle à la cause du peuple. Il prit part, dès l'origine de la convention, aux divisions qui éclatèrent entre la Montagne et la Gironde. Il dénonça Robespierre dès ses premiers pas vers la tyrannie et la terreur. Marat et ses partisans furent aussi l'objet de ses attaques multipliées. Il appuya, avec force, la motion de Gensonné pour la poursuite des auteurs des massacres de septembre, fit rendre un décret qui obligeait la commune de Paris à rendre compte des sommes confisquées, et voulut dissoudre les sections qui s'étaient déclarées en permanence. « Je n'aurai de repos », dit-il à la tribune de la convention, que « lorsque les assassins seront punis, les vols restitués » et les dictateurs précipités de la roche Tarpéienne. » Il avait soutenu la proposition de Gensonné tendant à ce que les députés ne pussent occuper de fonctions publiques pendant les six années qui suivraient la législature; il fit rendre un décret établissant en principe que tout fonctionnaire public était comptable, à tout instant, de sa fortune à la nation, et s'éleva avec force contre les députés qui faisaient obtenir des grâces à leurs parents et à leurs créatures. Il alla plus loin; il vota pour qu'on fit rendre compte aux ministres, aux fournisseurs et aux comptables depuis 1789. C'est surtout dans les matières d'administration générale et de commerce qu'il se fit remarquer. Il fit rendre un décret qui ordonnait la coupe des forêts nationales de Corse, et le transport de leurs bois dans le port de Toulon, et un autre qui déterminait le mode de répartition des grains entre les départements du Midi. Il s'opposa à l'emprunt forcé d'un milliard, vota contre la taxe des grains, proposa des vues sages sur l'emploi

des fonds consacrés aux travaux publics, et indiqua des moyens d'économie pour l'approvisionnement des armées et l'organisation du département de la guerre. Dans le procès de Louis XVI, la chaleur de ses opinions ne lui fit pas un instant oublier l'humanité: il demanda, avec force, que tous les moyens de défense fussent donnés aux accusés, et repoussa, avec indignation, la proposition faite par Robespierre de fouiller les conseils du roi. Il demanda, pour plus de maturité, le renvoi du procès, et fut un des plus courageux partisans de l'appel au peuple. Il vota toutefois contre Louis XVI la peine de mort. Après ce fameux procès, la discorde éclata plus vivement que jamais dans l'assemblée. On accusa hautement ceux qui avaient soutenu l'appel au peuple d'avoir voulu servir la cause du roi. La Gironde méprisa trop long-temps les attaques dont elle était l'objet. Lorsqu'aux approches du 31 mai 1793, elle voulut résister, il n'était plus temps. Des pétitions avaient déjà demandé à la convention la mise en accusation de Barbaroux. Bientôt les quarante-huit sections de Paris exigèrent son exclusion. La fameuse journée du 31 mai eut lieu. Le 1 juin, à la suite d'une séance très orageuse, Barbaroux refusa de donner sa démission, et, immédiatement après, il ne voulut point accepter les otages qu'on offrait aux députés dont l'arrestation venait d'être décrétée. Il avait tour à tour été secrétaire de l'assemblée, membre du comité de constitution, avec Syeyes et Condorcet, de la fameuse commission des vingt-quatre et du comité de salut public, à la création duquel il s'était opposé, dont il demanda bientôt après la dissolution, mais où la partie saine de la représentation l'avait porté pour neutraliser l'influence des montagnards qui en formaient la majorité. Il s'était aussi opposé, avec force, à la création du tribunal révolutionnaire, et à ce que les commissaires de la convention, dans les départements, fussent investis de pouvoirs illimités. Proscrit, il souleva une partie des départements contre la Montagne. Pendant qu'il était décrété d'arrestation, sur la demande de Thuriot, et déclaré traître à la patrie sur celle de Saint-Just, Marat fut tué par Charlotte Corday, qui avait vu Barbaroux à Caen, à l'hôtel de l'Intendance. La beauté extrêmement remarquable de ce député, qui déjà avait donné lieu à la calomnie de s'attacher à la célèbre Mme Rolland, accrédita le bruit, dénué d'ailleurs de tout fondement, que l'amour eût inspiré le dévouement de Charlotte Corday. Ce fut pendant sa proscription qu'il composa une ode remarquable sur les volcans, qui a été insérée dans le deuxième volume du *Voyage dans la Finistère, de Cambray*. Pour-suivi d'asile en asile, il quitta le Calvados, et débarqua dans les environs de Bordeaux où il fut bientôt découvert avec quelques uns de ses collègues. Plusieurs furent pris. Buzot et Pétition, excédés de misère furent trouvés morts dans un champ. Barbaroux, reconnu et poursuivi, se tira deux coups de pistolet; il vivait encore; on le transporta à Bordeaux auprès de la commission révolutionnaire, qui constata l'identité, et le fit porter à l'échafaud le 7 messidor (25 juin 1794), trente-deux jours avant la chute de Robespierre. Il n'avait alors que vingt-sept ans.

BARBARY DE LANGLADE (N) Ce membre, peu connu de la chambre des députés, fut élu en 1819, et siégeait à la seconde section du côté gauche. Il ne fait plus partie de la chambre.

BARBAULD (ANNA-LOTTITA AIKIN), sœur du docteur Aikin, critique estimé, s'est acquise en Angleterre une haute réputation par ses écrits. Née en 1765, elle épousa fort jeune encore, le révérend Rochemond-Barbauld, ministre dissident, qui tenait une école à Palegrave, dans le comté de Suffolk, et qui mourut peu d'années après dans la petite ville de Stokenington, où sa veuve réside encore. Quoique

ses talents et ses ouvrages, appréciés dans la capitale, lui eussent mérité la considération publique, elle trouve son bonheur dans une vie simple comme ses mœurs, et pure comme l'âme qui dirige sa plume. Une imagination féconde, de la sensibilité, un naturel exquis, et souvent même de la philosophie, distinguent ses ouvrages. Ses poésies, pleines d'images et de vérité, sont encore embellies par les grâces que donne un tour ingénieux. Cinq éditions confirment notre jugement. Elle a publié, en 1812, un poème, dans le genre de lord Byron, intitulé *Mil huit cent onze*, où l'originalité est alliée à la profondeur. Parmi ses ouvrages sur la religion, les sciences, etc., l'on remarque les *Dialogues sur l'histoire naturelle*, les *Pensées extraites de Job* et les *Hymnes en prose pour les enfants*. Elle a présidé, en outre, à plusieurs éditions recherchées d'Akisside, de Collins, etc., et à un recueil intitulé *English novellists*, dans lequel elle a réuni les productions légères, piquantes et instructives des Smollett, des Johnson, des Fielding, etc., auxquelles elle a joint des notices biographiques, précédées d'un *Essai sur les romans*, regardé par les Anglais comme une excellente critique dans ce genre. Elle a publié, en 1806, le *Choix des feuilles d'Addison, Johnson, Steele*, etc., la *Correspondance, la Vie et l'Examen des ouvrages de Samuel Richardson*, 6 vol., 1804, modèle de prolixité biographique, ou les moindres actions sont présentées avec les circonstances les plus minutieuses, genre dont les Anglais ont abusé depuis quelques années. Enfin un des plus singuliers ouvrages de mistress Barbauld est intitulé : *Les péchés du gouvernement sont les péchés du peuple*, ouvrage dont le but évident est de prouver que les mesures arbitraires, l'oppression, la tyrannie que les gouvernants imposent parfois au peuple sont une juste punition de la faiblesse et de la lâcheté qui le rendent indigne de la liberté.

BARBAULT-ROYER (P.-F.), homme de couleur, embrassa la cause de l'indépendance des noirs, et prit part à l'insurrection qui éclata à Saint-Domingue en 1792. Envoyé cependant en France par les colons, il retraça, dans une lettre adressée au corps législatif, toutes les horreurs dont cette colonie avait été la proie depuis l'arrivée des commissaires du gouvernement, et il en accusa surtout Santhonax. Cette plainte donna lieu à une discussion assez vive au conseil des cinq-cents, et cependant Barbauld-Royer ne put obtenir d'être entendu à la barre. Il fut renvoyé, l'année suivante, dans la colonie pour remplir les fonctions de haut juré, et demanda inutilement une indemnité pour son retour. Il travailla ensuite à la rédaction de différents journaux, et notamment à celle du *Rédacteur*, journal officiel du directoire; il fut ensuite employé au ministère des relations extérieures. Barbauld-Royer est auteur de différents ouvrages, savoir : *De la guerre contre l'Espagne*, 1795; *les Loix de la liberté, nouvelle républicaine*, 1795; *Graco, ou les Trois Opprimés*, 1795; *Voyages dans les départements du Nord, de la Lys et de l'Escaut pendant les années 7 et 8*, 1800; *les Pergamènes, ou Tablettes suivies de notes et de remarques*, 1802; *Résumé sur l'Angleterre*, 1803.

BARBAZAN. On connaît deux personnages de ce nom : le premier, général de brigade, fut nommé commandant de Calais en 1811; le second est auteur d'un *Projet de contributions*, dans lequel il prétend faire verser dans les caisses du gouvernement une somme annuelle de 500,000,000 fr. en imposant à 1 fr. le quintal de toutes les matières introduites dans les villes de deux mille cinq cents âmes et au-dessus. Les pierres de taille sont seules exceptées dans ce projet.

BARBE (N.) était, en 1798, sergent dans la 18^e demi-brigade d'infanterie de ligne. Le 2 mars, à

l'attaque de Fribourg, il escalada le premier les remparts à la tête de dix à douze soldats, et se précipita dans la place où il fut bientôt rejoint par d'autres braves qui y avaient pénétré en brisant une porte. A leur aspect, quinze cents Bernois et cinq mille paysans abandonnèrent leurs postes, et luistèrent au pouvoir des Français toute l'artillerie, les armes et les munitions de l'arsenal. Cet exploit valut à Barbe le grade de lieutenant; mais quelque temps après il fut emporté par un boulet en se précipitant le premier au milieu de la mitraille sur le pont de Neuenek pour forcer le passage de la rivière du Sense.

BARBE (N.) était prêtre à Avignon au commencement de la révolution, et y remplissait les fonctions de son ministère en octobre 1791, époque des massacres commis dans cette ville. Son zèle ne se démentit pas dans cette affreuse circonstance; il crut que son état lui faisait un devoir de donner l'absolution à chacune des victimes de cette horrible journée. Caché derrière une porte d'où il pouvait tout voir et tout entendre, il pria pour tous ceux qui tombaient sous les coups des assassins, et leur donnait sa bénédiction. Aucun des malheureux prisonniers ne fut épargné; l'abbé Barbe échappa seul au massacre général. Son zèle, tout de charité, recommande sa mémoire aux vrais amis de la religion.

BARBÉ (Gnacour-Augustin), né à Orthes (Basses-Pyrénées), entra, comme volontaire, au service en 1805, et parvint successivement, par sa bravoure et ses talents, au grade de capitaine, qui lui fut conféré en 1813. En 1810, il repoussa, avec trente-deux hommes, trois cent cinquante soldats espagnols qui l'avaient attaqué à Allecós, après un combat de plus de cinq heures. Au siège de Tarragone, il fut trois fois mentionné honorablement pour l'intrepidité qu'il déploya aux assauts du fort Franco, du bastion Saint-Charles et de celui de la place. A la bataille de Leipzig, il dégagea seul le général Maison, fait prisonnier par sept soldats ennemis. Les documents postérieurs que nous nous sommes procurés sur ce brave, nous le montrent, en 1818, faisant partie du 3^e bataillon de la Moselle.

BARBÉ (Mme Hortense Cécile), née à l'île de France, sœur de Mme de Moudetot et de Mme de Basante, a fait imprimer, en 1811, une tragédie en cinq actes et en vers; intitulée *Maximien*, qui n'a pas été représentée. Dans une seconde édition, Mme Barbé en a fait disparaître quelques imperfections que la critique y avait signalées, et l'on y remarque depuis, sans mélange, des situations touchantes et quelques vers heureux. Elle était actionnaire du journal intitulé *Annales politiques et littéraires*, dans lequel elle a inséré plusieurs articles. Ce journal, qui se fait remarquer par une courageuse indépendance, paraît aujourd'hui sous le titre de *Courrier français*.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), né à Metz le 31 janvier 1745. Son père, directeur des monnaies de cette ville, lui fit donner une éducation très soignée. Son mérite lui valut la protection du maréchal de Castries, ministre de la marine, qui le choisit pour précepteur de ses enfants, le fit nommer plus tard conseil-général aux Etats-Unis d'Amérique, et ensuite intendant de Saint-Domingue. M. Barbé-Marbois apporta, dans l'administration de cette importante colonie, des réformes utiles, réduisit des abus et améliora l'état des finances; mais sa sévérité, et plus encore son intégrité, lui firent des ennemis qui cherchèrent à le perdre dans l'esprit du roi, qui, bien informé, approuva la conduite de M. Barbé-Marbois, le maintint dans ses fonctions, et lui écrivit même de sa main, le 3 juillet 1789, pour lui témoigner sa satisfaction des services qu'il lui avait rendus, et de la fermeté avec laquelle il avait soutenu

ses intérêts. De retour en France, en 1790, M. Barbé-Marbois rentra dans le département des affaires étrangères. L'année suivante, il se rendit à la diète de l'empire en qualité d'adjoint à M. de Noailles, ambassadeur de France, pour traiter des droits des princes possessionnés en Alsace et en Lorraine. Peu de temps après, n'ayant pu obtenir une réponse positive de l'empereur, il revint dans sa patrie, où il se livra, au sein de sa famille, à l'étude des lettres, de l'agriculture, et de différentes branches de l'administration. En 1795, il fut élu membre du conseil des anciens par le département de la Moselle. Il eut d'abord à s'y justifier de l'accusation d'avoir participé à la rédaction du traité de Pilnitz, en 1791, qui avait pour objet la coalition des puissances de l'Europe contre la France. M. Barbé-Marbois se défendit avec énergie de cette accusation, et, sur l'observation d'un de ses collègues, qu'à cette époque (1791) il était maire de la ville de Metz, et que, dans plusieurs circonstances, M. Barbé-Marbois avait donné des preuves certaines de son patriotisme, le conseil passa à l'ordre du jour. Le 24 janvier 1796 (pluviose an 4), il prononça, sur l'organisation de la marine, un discours dont les expressions hyperboliques renferment des idées bien étranges de la part d'un homme d'état. L'on peut en juger par ces phrases : « Hâtons-nous de porter le désordre et le trouble dans ce gouvernement anglais qui voudrait voir l'Océan desséché jusque dans ses abîmes plutôt qu'en partager les fruits avec les autres habitants du globe. Si la nature l'a isolé de tous les continents, ses vaisseaux l'en rapprochent et lui ouvrent autant de routes qu'il peut partir de rayons du centre où il s'est placé. Que ses navigateurs redoutent des Jean-Bart, des Duguay-Trouin, des Téméraire sur tous les chemins qu'ils parcourent; que les assurances absorbent pour eux toutes les chances des bénéfices; et, puisqu'il est dévoré de la soif de l'or et des richesses, coupons, détournons tous les canaux, arrêtons toutes les sources qui seraient à le désaltérer. » En août de la même année, il parla en faveur des rentiers de l'état, et fut élu, dans le mois suivant, secrétaire du conseil. Plusieurs fois il attaqua, mais sans succès, la loi du 3 brumaire an 4, qui excluait des fonctions publiques les nobles et les parents des émigrés. Se trouvant désigné pour le ministère sur une liste saisie chez Berthelot de la Villehurnois, agent des princes français, il fut regardé comme attaché au parti royaliste et comme ennemi du gouvernement établi. Cependant il donna des éloges à la sagesse et à la modération du directoire à l'occasion des préliminaires de Léoben. Mais, dans la lutte qui se déclara entre le pouvoir exécutif et la majorité des conseils, il se prononça pour le corps législatif, dans la séance extraordinaire du 20 juillet, et vota des remerciements au conseil des cinq-cents pour la fermeté et la surveillance qu'il avait déployées dans cette circonstance. Au 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), il fut condamné à la déportation et transporté à la Guyane. Il refusa d'en partir avec l'adjudant-général Ramel, quand celui-ci parvint à s'échapper de cette terre d'exil. M. Barbé-Marbois demandait alors au directoire à être jugé en invoquant l'application des lois. Habitué au climat de Saint-Domingue, il fut préservé des maladies qui enlevèrent la plupart des exilés. M. Barbé-Marbois obtint enfin, après les vives sollicitations de son épouse auprès du gouvernement, sa translation à l'île d'Oléron, d'où il revint à Paris après le 18 brumaire an 7 (9 novembre 1799). Il fut nommé conseiller-d'état en 1801, puis directeur du trésor public. Sa direction fut érigée en ministère par arrêté consulaire du 5 vendémiaire an 10 (septembre 1801). Il accompagna le premier consul à Bruxelles, en qualité de ministre, et présida l'année suivante le collège

électoral du département de l'Eure, qui l'élit candidat au sénat conservateur. En 1803, il fut nommé grand officier de la légion d'honneur, et décoré peu de temps après du titre de comte et du grand cordon de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière. Une baisse imprévue dans les fonds publics, survenue en 1806, et causée principalement par une fausse opération de finances qu'il avait approuvée, produisit les plus funestes effets sur le crédit public. Les billets de banque perdaient jusqu'à 15 pour 100; tout le monde voulait les convertir en argent. Le ministre du trésor fut obligé de se concerter avec le préfet de police, et la force armée intervint dans les affaires de finances. Certes de pareils moyens n'étaient guère propres à calmer les inquiétudes et à rétablir l'ordre, lorsque la nouvelle de la victoire d'Austerlitz vint au secours des fautes de l'administration. Napoléon, à son arrivée à Paris, manda le ministre, le traita fort durement et le destitua sur-le-champ. M. Barbé-Marbois, en quittant le cabinet de l'empereur, lui dit, les larmes aux yeux : « J'ose espérer que votre majesté ne m'accusera pas d'être un voleur. » Napoléon lui répondit : « Je le préférerais cent fois; la trichonnerie à des bornes, la lâcheté n'en a point. » Cependant sa disgrâce cessa en 1808, et Napoléon, qui connaissait sa probité, le nomma premier président de la cour des comptes. Le dévouement absolu qu'il avait manifesté, dans tant d'occasions, à la personne et au gouvernement de l'empereur contribua plus puissamment encore que ses services à le faire entrer au sénat en 1813; et, cependant, en avril 1814, M. le comte Barbé-Marbois, entraîné par la force des événements et l'exemple de la défection des premiers fonctionnaires, vota la déchéance de l'empereur Napoléon, l'établissement d'un gouvernement provisoire et le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Le Roi le nomma pair en juin suivant, ensuite conseiller honoraire de l'université, et, par ordonnance du 27 février 1815, le confirma dans les fonctions de premier président de la cour des comptes. Après le retour en France de Napoléon, le 2 mars 1815, M. Barbé-Marbois, qui, peu de jours avant, avait renouvelé au Roi les protestations de sa fidélité, fit sonder, par le général Lebrun, son gendre, et fils du duc de Plaisance, les dispositions de l'empereur à son égard. Napoléon témoigna vivement son indignation contre un homme qui, tenant tout de lui, avait témoigné, disait-il, un empiètement d'ingratitude que la nécessité ne justifiait même point. Il lui fit donner l'ordre de quitter Paris, et nomma, en sa place, M. Gollin de Sussy premier président de la cour des comptes. M. Barbé-Marbois ne rentra dans cette fonction que lors du retour du Roi. Nommé président du collège électoral du département du Bas-Rhin, dont le territoire était encore occupé par les armées étrangères, il obtint de leurs généraux que les électeurs pussent entrer dans Strasbourg dont le blocus était formé. Les principes de modération de M. Barbé-Marbois, manifestés pendant le cours de sa vie politique, doivent faire désirer que le fait suivant, rapporté par une Biographie étrangère, soit dénué de fondement. M. Carret, maître des requêtes, avait été nommé président de la fédération parisienne pendant les cent jours. Cet homme, estimable à tant d'égards, n'usa du crédit que lui donnait la confiance de la multitude que pour réprimer les excès auxquels elle tendait à se porter. Après le 8 juillet 1815, ce fonctionnaire se présenta à la cour des comptes : « Monsieur, lui dit M. Barbé-Marbois, vous êtes nommé à vie, et personne n'a le droit de vous destituer; mais toutes les fois que vous paraîtrez ici, la séance sera levée. » Au mois d'août 1815, M. Barbé-Marbois remplaça M. Pasquier au ministère de la justice et comme garde-des-sceaux. Son âge avancé, les fati-

gues d'une vie laborieuse et agitée ne l'arrêteraient point dans ses devoirs. Assidu à la chambre des pairs, il y prit part aux discussions les plus importantes. Lors du projet de loi sur les *cris séditieux*, il s'éleva avec force contre l'opinion de la majorité qui voulait substituer la peine de mort à la *déportation*, fit le tableau trop fidèle des horreurs et des tourments d'un exilé à Sinnamari, invoqua la législation des peuples civilisés, qui veut qu'un juge se refuse s'il a été sollicité dans l'affaire sur laquelle il doit prononcer; il appliqua ce principe à la chambre des pairs, qui devait elle-même juger la plupart des grands fonctionnaires que désignait le projet, et parvint à ramener la majorité à son avis. Dans le procès de l'illustre et infortuné maréchal Ney, M. Barbé-Marbois intervint comme porteur d'accusation, et s'abstint, ainsi que les autres ministres, de voter au jugement. Le 10 mai 1816, il quitta les sceaux et le portefeuille de la justice, et fut de nouveau nommé premier président de la cour des comptes, dignité qu'il posséda encore aujourd'hui. M. Barbé-Marbois trouva, au milieu des fonctions dont il a été successivement revêtu, assez de moments de loisir pour se livrer à ses études favorites. Il a publié plusieurs ouvrages dont voici les principaux : 1° *Essai des finances de Saint-Domingue*, 1792; 2° *Culture du trèfle, de la luzerne et du sainfoin*, 1792; 3° *Mémoire sur les finances*, 1797; 4° *Voyage d'un Français (lui-même) aux salines de Bavière et de Salzbourg*, 1800. On lui attribue les ouvrages suivants : *Essai sur les moyens d'inspirer aux hommes le goût de la vertu*, 1769; *Julienne*, conte physique et moral, traduit de l'anglais, 1769; *Socrate en délire*, ou *Dialogues de Diogène à Sinope*, traduit de l'allemand de Wieland; 1777; *Essai de morale*, 1772; *Réflexions sur Saint-Domingue*, 1776; *La Richesse du cultivateur*, traduit de l'allemand, 1803; *Complot d'Arnold et de sir Henri Clinton contre les États-Unis d'Amérique et contre le général Washington*, 1780, avec carte et deux portraits.

BARBEAU-DUBARRAN (N.), député à la convention nationale, fut un des plus forcés démagogues et l'un des membres les plus influents de cette époque détestable; président du club des jacobins, et membre du comité de sûreté générale, il proposa, au nom de ce comité, les mesures les plus odieuses. Il fit condamner son collègue Asselin, qui, après avoir fait passer les lois contre l'émigration, avait recueilli chez lui la marquise Luppé de Charry, que Barbeau fit également condamner à mort. Lagnire, Soules et Froindre furent aussi traduits par lui devant le tribunal révolutionnaire, ainsi que Bernard, suppléant de Barbaroux, et le comte de Barbotan, qui avait été acquitté par le juri du tribunal criminel du Gers. Jaloux de la puissance de Robespierre, il contribua à sa chute, mais dans le dessein de lui succéder, ce à quoi il ne parvint pourtant pas. Depuis le 9 thermidor, il ne cessa de s'opposer à toute réaction, probablement dans la crainte d'en être la trop juste victime. Plus tard, il fut impliqué dans la conspiration du 1^{er} prairial an 3, mais il fut couvert par l'amnistie du 4 brumaire an 4, et reentra dans l'obscurité, d'où il ne sortit qu'en vertu de l'amnistie que proclama la chambre des députés en janvier 1816, et qui le contraignit à quitter la France. Il se retira ensuite en Suisse, où il mourut la même année.

BARBERI (N.), naquit à Rome, de parents qui ne lui laissèrent pour héritage qu'une bonne éducation. Il s'appliqua surtout à l'étude des lois, et acquit une grande réputation comme jurisconsulte. Il parvint à la place de fiscal du gouvernement papal, qu'il exerça avec une intégrité peu ordinaire; ses talents et sa conduite lui valurent la grande influence dont il jouit auprès du pape Pie VI, faveur qu'il

partagea avec la famille Albani. Peu de temps après le jugement du fameux comte de Cagliostro, que Barberi fit condamner à une détention perpétuelle, arriva l'assassinat de Basseville. Craignant que ce forfait ne fût attribué au gouvernement romain, il publia un écrié dans lequel il justifie l'autorité, et rejette tout l'odieux de cet événement sur le zèle fanatique du peuple; mais le fanatisme qui pousse au crime ne doit pas justifier les coupables; c'était donc un châtiment exemplaire, et non des écrits que la justice devait attendre du gouvernement. Barberi perdit son influence et son crédit après les victoires des Français en Italie; il fut même exilé, et en rentrant peu de temps après dans sa place, il ne put ressaisir la faveur qu'il avait perdue sans retour. Barberi était un magistrat intègre et éclairé; il ne lui a manqué que les qualités d'un homme d'état.

BARBERI (J.-P.) On a de cet auteur, 1° *Grammaires des grammaires italiennes*; ou Cours complet de langue italienne, 2 vol. in-8°, Paris, 1819; 2° *Dictionnaire portatif français-italien et italien-français*, 2 vol in-8°, Paris, 1819; 3° *Traité des Tropes de la langue française et de la langue italienne*, in-8°. Il doit faire paraître, dans le courant de 1826, un *nouveau Dictionnaire grammatical italien-français, et français-italien*, rédigé sur un nouveau plan, propre à faciliter la traduction de l'une à l'autre de ces deux langues, 2 gros vol. in-4°.

BARBERY, archi-prêtre à Porto-Ferrajo, joignait à l'instruction la plus solide toutes les qualités qui distinguent un vrai ministre de la religion. C'est à elles qu'il devait l'estime générale dont il jouissait. Sa bienfaisance accueillait tous les infortunés avec la même bonté, sans distinction d'opinions. Les Français surtout que la révolution forçait à s'expatrier, les malheureux échappés aux massacres de Toulon, trouvaient un asile assuré auprès de ce digne prêtre. Le général Miollis s'étant emparé de l'île d'Elbe, M. Barbéry, malgré les dangers qui le menaçaient, ne craignit pas d'aller au-devant des soldats français, et la haute considération dont il jouissait le sauva seule des résultats de cette démarche. En effet, sa prédilection pour les Français au moment où les Anglais étaient encore maîtres de Porto-Ferrajo lui suscita des ennemis qui portèrent l'acharnement au point de se jeter sur lui pendant qu'il célébrait le service divin, et de l'arracher avec violence de l'autel. Le saint prêtre ne leur opposa que la douceur et des paroles de paix, et parvint à les faire rentrer dans le devoir. Il fut lui-même informé que le gouverneur de Porto-Ferrajo refusait d'accepter la capitulation qui lui était offerte par les Français, il se rendit chez lui à la tête des notables de cette ville, et lui déclara, du ton le plus imposant, que tous les habitants l'abandonneraient s'il ne consentait aux articles du traité. Le commandant anglais, M. Fison, se vit contraint de capituler, et M. Barbéry alla au-devant des Français pour les assurer du dévouement des habitants, qui les recevaient comme des amis et des frères. La ville de Porto-Ferrajo eut besoin par la suite de faire des réclamations au gouvernement consulaire; elle choisit pour son interprète l'abbé Barbéry, qui obtint pour ses concitoyens la plus entière satisfaction, et pour lui-même les témoignages de l'estime la plus distinguée.

BARBET-DU-BERTRAND (L.-R.), né à Tours en 1770, était, au moment de la révolution, professeur à Arvas, comme membre de la congrégation des oratoriens. Il adopta les nouveaux principes, se fit remarquer à la société populaire de cette ville, fut arrêté en 1792, mis en liberté à l'approche du 10 août, et nommé, au mois de septembre, administrateur du district de Bapaume; où il resta jusqu'en 1794. Après le 9 thermidor, il vint à Paris,

passa, en qualité de chef, dans les bureaux du directeur Newbel, et entra ensuite dans l'administration de la loterie, pour laquelle il remplit une place d'inspecteur dans le département de la Dyle. Il exerce encore aujourd'hui les mêmes fonctions dans un des départements qui environnent la capitale. Ses occupations financières ne lui enlèvent pas tous ses moments; il emploie ceux dont il peut disposer à la confection d'ouvrages plus ou moins utiles, ou la profondeur des vues se trouve souvent jointe à la finesse des aperçus; on distingue parmi ses écrits : 10 *Almanach philosophique*, 1792, in-12; 20 *Lettres de M. le duc de Kronsac, fils du duc de Richelieu, ou son Histoire de quelques mois à la cour de Russie*, Paris, 1802, 2 vol. in-12; 30 *Loge centrale des véritable francs-maçons, ou Lettre d'un philosophe du Nord à madame la princesse de N^o, Paris, 1802, in-12; 40 *le Mariage malheureux, ou Mathurin et Magdelaine, histoire véritable*, Paris, 1816, 3 volumes in-12; 50 *Les trois hommes illustres, ou Dissertations sur les institutions politiques de César-Auguste, de Charlemagne et de Napoléon Bonaparte*, par M. B^o, nouvelle édition, Paris, 1804, in-12; 60 *Voyage du premier consul à Bruxelles, Bruxelles et Paris*, 1803, in-12; 70 *L'Hypocrite, ou les Malheurs d'une reine d'Angleterre, sous la rubrique de Bokingbrocke*; 80 *Règne de Louis XVIII, ou Histoire politique et générale de l'Europe, depuis la restauration, avec le développement des principes qui sont devenus la base de la politique de la sainte-alliance*, Paris, 1825, 2 vol. in-80, avec portraits; c'est celui des ouvrages de M. Barbet qui lui fera le plus d'honneur; il est le seul qui donne, sur la politique moderne, des renseignements aussi profonds et aussi lumineux; il intéressera également ceux qui suivent la politique européenne dans ses combinaisons mystérieuses, et ceux qui aiment à la voir dans l'état de ses développements. M. Barbet a sous presse: *Histoire des grandes révolutions qui ont changé le système politique de l'Europe, et créé de nouveaux principes dans l'esprit et les mœurs des nations, depuis l'établissement du protestantisme (de 1500 à 1814.)* On doit encore à M. Barbet-du-Bertrand une *Notice sur le général Pichegru*.*

BARBIE - DU - BOCAGE, chevalier de la légion d'honneur, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, géographe du ministère des affaires étrangères, professeur à la faculté des lettres de l'académie de Paris, naquit à Paris le 28 avril 1760. Elève de Danville, il montra de bonne heure, pour l'étude de la géographie, la même ardeur qui animait le savant dont il recevait les leçons. Le 9 mai 1780, il entra au ministère des relations extérieures, en qualité de géographe, et fut appelé, en 1795, au cabinet des médailles de la bibliothèque du roi. En 1792, il épousa la fille de Delahaye, graveur du roi pour la géographie. Incarcéré le 2 septembre 1793, il perdit son emploi, mais fut, en 1797, nommé géographe du ministère des affaires étrangères. Barbie-du-Bocage s'est acquis une brillante réputation par ses nombreux et utiles travaux. Ce fut en 1788 qu'il composa l'*Atlas du Voyage du Jeune Anacharsis*, qui lui fit le plus grand honneur. Il consacra, toute sa laborieuse vie à étudier la topographie de la Grèce, et généralement des terres classiques. On a de lui un grand nombre de cartes dont les principales ont pour objet : le *Voyage à la recherche de St. Pierre*, par M. Labillardiere; les ouvrages de Coray, pour la *Tableau de la Grande-Bretagne*, de Baert; les *Voyages de Roqueville et Castellon en Grèce*; l'*Essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer Noire*; les *grandes vues de Constantinople*, par Melling, et l'*Atlas en 96 planches* in-40, que M. Gajl a publié en 1816, pour servir à l'étude de l'histoire ancienne. Il a composé, en outre, pour

le gouvernement, une carte d'Europe en une feuille, et une autre de la Morée dans son état moderne. Ce savant géographe laisse en portefeuille un grand nombre de documents précieux. Malgré une santé très affaiblie par de nombreux travaux, son âge peu avancé permettait à ses amis, qui étaient tous ceux des lettres et des arts, d'espérer jouir encore longtemps de ses talents et de ses conseils; mais, après plusieurs attaques qu'il éprouva dans les premiers jours de décembre 1825, il succomba, sur la fin du même mois, à un coup d'apoplexie foudroyante. Si quelque chose pouvait consoler de sa perte, c'est qu'il laisse deux fils qui suivent avec succès la carrière de leur père, et donnent l'espoir qu'ils hériteront de son beau talent.

BARBIER (JOSEPH-ATHANASE, le baron), chevalier de la légion d'honneur, docteur en chirurgie et en médecine. Son père, membre de l'ancienne faculté de médecine, présentant ses dispositions, le fit entrer de bonne heure à l'hospice de la Charité, et il devint l'un des élèves les plus distingués de cette école, d'un tant d'habiles praticiens sont sortis. Adjoint au célèbre Dufour, chirurgien en chef du Val de Grâce, ses talents le firent juger digne de remplacer ce savant professeur. Les différents cours que M. Barbier a faits à cet hospice jusqu'en 1825 ont contribué puissamment aux progrès de la chirurgie militaire, et lui ont valu la décoration de l'ordre de la réunion. Il n'est pas d'opérations difficiles que cet habile chirurgien n'ait faites depuis trente ans sur un grand nombre de malades. Il en est même plusieurs qu'il a entrepris le premier avec un succès vraiment admirable. Lorsqu'en 1814, les hôpitaux militaires des départements envahis évacuèrent leurs malades ou blessés sur ceux de Paris, M. Barbier se montra infatigable; son zèle semblait croître avec le nombre des malheureuses victimes de la guerre; on le vit nuit et jour au chevet de ses malades, et il rendit alors son nom cher à la patrie par les soins qu'il ne cessa de prodiguer à ses défenseurs. M. Barbier a quitté récemment le service militaire, et le gouvernement crut devoir récompenser par le titre de baron ses longs et honorables services. Placé, par ses talents, au premier rang des notabilités de sa profession, le baron Barbier continue de l'exercer. C'est aussi un des médecins les plus modestes et les plus désintéressés.

BARBIER (ANTOINE-ALEXANDRE), né en janvier 1765, à Coulommiers, département de Seine-et-Marne, termina ses cours de philosophie et de théologie à Paris. Vicaire à Dammartin, lors de la révolution, il prêta le serment que les lois exigeaient des ecclésiastiques, et fut nommé curé de la Ferrière-sous-Jonarre. Elu membre de l'école normale, il vint à Paris en 1794, s'y distingua par son érudition, fit partie de la *commission temporaire des arts*, instituée par décret de la convention, et fut chargé de recueillir, dans les couvents et les établissements publics supprimés, les livres et autres objets d'arts, pour les placer dans les dépôts nationaux. En 1799, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du conseil-d'état, et bibliothécaire de l'empereur, en 1807. Lors du retour des Bourbons en 1814, la bibliothèque de Napoléon fut réunie à celle du conseil-d'état, et Barbier conserva sa place. Pendant et après les cent jours, il fut maintenu dans ses fonctions. La chambre des représentants, sur la demande du duc d'Orléans (Fouché), donna, le 1^{er} juillet 1815, à M. Barbier, l'autorisation de remettre à Napoléon les livres dont l'empereur avait composé la bibliothèque de Trianon, et, ce qui paraît étrange, c'est que le duc refusa ensuite de donner des ordres à cet effet. A la deuxième restauration, Barbier continua d'être administrateur particulier des bibliothèques du Roi, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1822.

Il fut alors remplacé par M. Valéry. La perte de cette place porta un coup mortel à Barbier dont la santé ne fit que décroître jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 6 décembre 1825. Cet écrivain laborieux a publié un grand nombre d'ouvrages dont quelques uns se font remarquer par des recherches savantes et un jugement solide. Les principaux sont : *Catalogue servant à indiquer les livres qui doivent composer la bibliothèque d'un homme d'état, d'un magistrat, d'un militaire et d'un ministre du culte*, 1806; *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 1806 et 1808, 4 vol. in-8°; une nouvelle édition augmentée fut publiée de 1822 à 1825; *La nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, 1808, 1810, 5 vol. in-8°; *Dissertation sur soixante traductions françaises de l'imitation de Jésus-Christ, suivie de considérations sur l'auteur de l'imitation*, par J.-B.-M. Gence, 1812; *Supplément à la correspondance littéraire de Grimm et Diderot*, 1814, in-8°; *Nouveaux suppléments au cours de littérature de La Harpe, avec l'examen des assertions avancées par La Harpe, dans sa philosophie du dix-huitième siècle*, 1818, in-8°; *Examen critique et compléments des dictionnaires historiques les plus répandus*, 1820, 1 vol. in-8°; M. Barbier a inséré plusieurs articles dans le *Mercur de France*, le *Magasins encyclopédique*, la *Revue encyclopédique*. Il est éditeur du *Mariage des fleurs*, en vers latins, par D. de la Croix, avec la traduction française et des notes, in-12, 1798; *Des écrivains de l'histoire d'Auguste*, traduits par Moulins, 3 vol. in-12, 1806; du *Journal historique, ou Mémoire de Gollé*, 3 vol. in-8° 1807; du *Mémoire du prince de Ligne sur Bonaparte*, in-8°, 1817; du *Voyage autour de ma chambre*, et du *Lépreux de la vallée d'Aoste*, de M. Xavier de Maistre, in-8°, 1817; *De la correspondance de l'abbé Galiani*, 2 vol. in-8°, 1818, etc.

BARBIER (JEAN-BAPTISTE-GRÉGOIRE), docteur en médecine de la faculté de Paris, professeur de botanique au jardin des Plantes d'Amiens, collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, a publié : 1° *Exposition des nouveaux principes de pharmacologie, qui forment de la matière médicale une science nouvelle*, 1803, in-8°; 2° *Principes généraux de pharmacologie ou de matière médicale*, 1803, in-8°; *Traité d'hygiène appliquée à la thérapeutique*, 1811, 2 vol. in-8°; 4° *Traité élémentaire de matière médicale*, Paris, 1819, 4 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont justement estimés.

BARBIER (N.), adjudant-général, montra pour le gouvernement impérial un dévouement qui trouva peu d'exemples, après la déchéance de Napoléon. Commandant d'armes de la place de Saint-Omer, en avril 1814, il refusa, malgré l'attitude menaçante de l'ennemi, de reconnaître les Bourbons, déclara la ville en état de siège, fit arrêter un officier municipal qui, à la tête de quelques royalistes, voulait proclamer le décret du sénat et l'avis officiel de l'abdication. Forcé, à la dernière extrémité, d'arborer la cocarde blanche, il s'écria, en rentrant chez lui, avec l'accent du désespoir : *Je suis déshonoré*. Nommé dans les cent jours, commandant du département du Jura, il organisa divers corps d'anciennes et nouvelles troupes qui se préparaient à marcher contre l'armée royale du midi, lorsque la bataille de Waterloo changea la face des choses. Depuis cette époque, l'adjudant-général Barbier a quitté le service.

BARBIER (N.), fut élu député de la chambre introuvable de 1815, par le département de la Loire-Inférieure, et fut membre de la commission chargée de l'examen du projet de loi relatif aux dettes des colons. Réélu en 1818, il siégea au côté gauche, seconde section. Il ne fait pas partie de la chambre retrouvée.

BARBIER (N.), aide-de-camp du général Dagonville, contribua beaucoup en 1808, à la prise de la petite ville de Sos sur les Espagnols. Ce brave est

mort au champ d'honneur pendant la guerre de la péninsule.

BARBIER-NEUVILLE, né en 1754, à Villy-le-Français, soutint les principes de la révolution, mais avec une juste modération. Il fut chargé, en l'an 8, de surveiller *l'Ami des lois*, rédigea par Hyacinthe Langlois, et donna à l'esprit de ce journal une direction vers l'ordre et le bien public, dont ses rédacteurs s'étaient souvent écartés. En 1798, il fut nommé secrétaire de légation, et envoyé en Suède avec l'ambassadeur conventionnel Lamarque, que le roi Gustave IV refusa de recevoir. L'année suivante, il fut nommé secrétaire-général au ministère de l'intérieur, sous le ministre Quinette, et en 1800, chef de division. Il remplit ses fonctions en administrateur intègre et éclairé; il réunissait dans ses attributions la division des hospices, bâtiments civils, établissements des sciences, des lettres et des arts. M. Barbier-Neuville, après seize ans de services, fut mis à la retraite par le ministre Vienneot de Vaublanc. Cette disgrâce fut attribuée, dit-on, aux sentiments français et patriotiques que M. Neuville ne put contenir lors de l'invasion de la France par la coalition européenne. L'on rapporta à son excellence que M. Barbier-Neuville, commandant d'une compagnie de gardes nationales, avait dit à ses concitoyens, dont plusieurs lui demandaient des armes : « Si vous n'avez pas de fusils, défendez-vous avec des bâtons. » La décision ministérielle parut d'autant plus sévère, que M. Vienneot de Vaublanc avait autrefois manifesté les sentiments qu'il improvisait alors. (Voyez nos discours aux fédérés marnais, juillet, 1792).

BARBIER-VÉMARS (JOSEPH-NICOLAS), né le 7 avril 1775; fils d'un cultivateur de Louvres (Seine-et-Oise), fit d'excellentes études au collège de Sainte-Barbe, à Paris, et cultiva avec passion les langues, les mathématiques et les sciences physiques; il se fit bientôt remarquer par un profond savoir, et surtout par les *Annales des arts et des manufactures*, ouvrage en 55 vol. in-8°, ornés de 666 pl., publié de 1807 à 1814, auquel avait d'abord contribué le docteur anglais O'Reilly; il fut nommé en 1805, professeur d'humanités au lycée Bonaparte, aujourd'hui collège royal de Bourbon; mais sa faible santé et une injustice faite à son fils, lors du concours général des quatre lycées de Paris, le déterminèrent à quitter une chaire qu'il occupait avec distinction. Il rédigea ensuite une feuille périodique, sous le titre d'*Hermès romains*, ou *Mercurius latin*. L'on doit regretter que M. Barbier-Vémars ait interrompu un ouvrage bien propre, par le talent qui s'y faisait remarquer, à entretenir le goût de la littérature latine. Une ordonnance du 25 mai 1820, l'a nommé conservateur de la bibliothèque royale.

BARBIER, secrétaire au régiment romain des bleus, en garnison au château Saint-Ange, fut le chef d'une conjuration dans laquelle étaient entrées plus de quinze cents personnes, dont le but était de s'emparer des chefs de l'état et du château, pendant que les troupes seraient occupées à éteindre l'incendie qu'on se proposait d'allumer dans les magasins de fourrages. Le complot fut dénoncé au major Bamiat par deux sergents. Barbier fut arrêté en juillet 1796, et condamné à mort.

BARBIER (VINCENT), abbé, professeur de rhétorique à Padoue, auteur d'un poème des *Saisons*, imité de Thomson et de Saint-Lambert, est resté bien inférieur à ses modèles. Ce poème, plein d'idées incohérentes et d'épisodes qui ne tiennent nullement au sujet, fait partie d'un recueil que Barbier publia en 1811, sous le titre : *Opere dell' abate Vincenzo Barbieri*, dans lequel on trouve un autre poème intitulé, *l'Epithalame botanique*, dont le sujet est emprunté des *Amours des plantes*, du docteur anglais Darwin,

ouvrage qui n'est point dénué d'imagination, mais que des allégories forcées, et le luxe d'une érudition déplacée rendent fastidieux pour le lecteur. A la suite de ce poème, il plaça un discours en prose sur la *Poésie descriptive*, et une apologie du style poétique avec des notes curieuses. La critique a blâmé l'expression de *poésie descriptive*, attendu que la description est toujours de l'essence de la poésie; elle lui reproche aussi des locutions que n'admet point la pureté de la langue toscane.

BARBOT (MARIE-ETIENNE, baron de), né à Toulouse en 1770, servit d'abord en 1792 dans la guerre de Savoie sous le général Montesquieu, avec le grade de commandant du quatrième bataillon des volontaires du département de la Haute-Garonne, se trouva au siège de Toulon, et fit la campagne d'Espagne; il était alors commandant des chasseurs des Pyrénées-Orientales. Il se fit remarquer au combat de Boulou, aux batailles de la Montagne-Noire, et au siège de Roses. Plus tard, il fut nommé chef de brigade, servit dans la Vendée, et fut ensuite employé comme chef de l'état-major dans l'expédition des Antilles, sous les ordres du général La Grange, et contribua principalement à la prise de Roseau, capitale de la Dominique. De retour en France, Barbot fit la campagne de 1807, où il s'illustra plus encore par son humanité que par son courage. Il avait été fait à l'empereur un rapport contre les habitants d'Herfeld, accusés d'avoir assassiné un détachement français. Napoléon irrité donna l'ordre au général Barbot de livrer cette ville au pillage, de faire fusiller trente des habitants les plus coupables, et d'en envoyer en France cent autres comme otages. Barbot, après avoir acquis la preuve que les habitants, loin de s'être rendus coupables de ce crime, avaient au contraire préservé plusieurs soldats français de la fureur des paysans, s'exposa lui-même, par une sublime désobéissance, à toute la rigueur des lois militaires. Il fit un rapport à l'empereur, où il paraissait avoir exécuté les ordres cruels qui lui avaient été donnés... Une action si généreuse excita l'admiration et la reconnaissance des habitants d'Herfeld; ils offrirent au général français un magnifique présent qu'il ne voulut point accepter. En 1808, Barbot prit part à la seconde guerre d'Espagne, se trouva aux affaires de Rio-Secco, à Burgos, à la Corogne, à Oporto, à Almeida, et enfin à la bataille des Arapilles; où il eut deux chevaux tués sous lui. Nommé général de brigade; il se distingua à la bataille de Toulouse, avril 1814. Le Roi le nomma commandant de Bordeaux, en mars 1815: il signa l'adresse dans laquelle les officiers supérieurs de la onzième division militaire, protestaient de leur fidélité au Roi, qui lui conféra le grade de lieutenant-général, et de commandeur de l'ordre de la légion d'honneur.

BARBOT (l'abbé), on doit à cet ecclésiastique un ouvrage intitulé: *Analyse des sciences, où l'on voit l'insuffisance de leurs principes actuels, et où l'on cherche, dans un nouvel ordre d'idées, ceux qui pourraient y suppléer*, 1804, in-12.

BARBOT (JEAN-JACQUES), était au commencement de la révolution, habitant de Saillais, Maine-et-Loire. Il devint successivement, depuis 1793, chef royaliste dans le canton de Coroux, major de la division de Schelon, enfin commandant des chasseurs de Stofflet. En 1795, il s'empara du château de Souliers, et fit fusiller, dans le champ voisin, le malheureux Marigny, qu'une grave maladie avait retenu dans ce château. Peu après, Barbot se rangea sous les bannières républicaines, fut nommé adjoint de la commune de Saint-Sauveur de Landemont, et enfin receveur des contributions.

BARBOTAN (N. CARRIS, comte de), maréchal de camp, fut élu, en 1789, député aux états-géné-

raux par la noblesse de Dax. Il siégea constamment au côté droit de l'assemblée nationale, et se retira, après la session, dans la province de Guyenne, où il manifesta trop ouvertement des opinions opposées à celles qui étaient alors en faveur; aussi fut-il l'une des premières victimes des lois révolutionnaires. Arrêté comme chef d'une conspiration royaliste, il fut acquitté par le jury du tribunal criminel de Gers, auquel on ne put fournir la preuve du délit. Mais les hommes qui avaient intérêt à souiller la révolution pour la rendre odieuse, employèrent le crédit de Barbeau Dubarreau, député de Gers, et compatriote de Barbotan, pour faire casser le jugement qui l'acquittait. Barbotan renvoyé devant le tribunal révolutionnaire, y fut condamné à mort, le 22 germinal an 11 (11 avril 1794).

BARBOU (GABRIEL), lieutenant-général, né à Abbeville (Somme), le 21 novembre 1761, était de la famille des imprimeurs de ce nom. Engagé comme soldat, en 1779, il était parvenu trois ans après, au grade de lieutenant, et ne dut qu'à son mérite seul un avancement qui était alors le partage presque exclusif de la noblesse. En 1791, il passa avec son régiment dans l'île de Saint-Domingue, y séjourna 16 mois, revint en France, fut employé avec le grade d'adjudant-général aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, et se trouva à la bataille de Flénus, aux blocus du Quesnoy, de Landrecies, de Valenciennes et de Condé, où il se distingua par ses talents et son courage. Nommé, en l'an 3, (1794) général de brigade, il servit dans la division du général Bernadotte, portée sur la rive droite du Rhin, et fit les deux campagnes de 1795 et 1796, si funestes aux armes françaises, et dans lesquelles le général Jourdan fut forcé à une retraite précipitée, qui donna à Barbou une nouvelle occasion de se distinguer. L'année suivante, Barbou, nommé chef d'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse, eut, au combat d'Ettersdorf, un cheval tué sous lui. En 1798, il fut chargé de faire cesser les troubles que la conscription avait occasionnés dans le Brabant; sa fermeté et sa modération rétablirent l'ordre dans ce pays, et lui concilièrent l'estime générale. En 1799, il combattit dans la Nord-Hollande, sous les ordres du général Brune, se signala aux batailles de Bergen et de Castricum, gagnées sur les Russes et sur les Anglais, et obtint le grade de général de division que lui avaient mérités ses services et ses talents. Il fit la campagne de 1801, sous les ordres du maréchal duc de Congliano (Angereau), dont l'armée occupait la Franconie; appelé à la fin de cette année au commandement de la 27^e division militaire, il dispersa les insurgés qui s'étaient réorganisés dans les départements du Midi, et y établit la tranquillité. Plus tard le général Barbou remplaça en Suisse le maréchal Ney, commanda ensuite une division au camp de Boulogne, et succéda, en octobre 1805, au prince de Ponte-Corvo (Bernadotte), dans le commandement de l'armée de Hanovre. Les Russes et les Suédois s'étant portés dans ce pays avec des forces imposantes, Barbou se retira dans la forteresse d'Hameln, et s'y maintint jusqu'à la paix de Presbourg. Il remplit à cette époque les fonctions de commissaire de l'empereur près le nouveau gouvernement hanovrien. Appelé, en 1810, au commandement de la place d'Ancone, il occupa ce poste jusqu'en 1812; il fut nommé, en 1814, chevalier de Saint-Louis et grand officier de la légion d'honneur. An 20 mars 1815, le général Barbou commandait la 13^e division militaire (Bretagne).

BARCELO, de simple soldat, s'éleva successivement jusqu'au grade de lieutenant-général des armées navales d'Espagne. Il se couvrit de gloire dans l'expédition dirigée, en 1793, contre Tanger, et força l'empereur de Maroc à subir les conditions que

l'Espagne voulut lui imposer. Le nom de Barcelo était devenu la terreur des Barbaresques.

BARCLAY (N.), se trouva, en 1815, en concurrence avec sir Francis Burdett, pour les élections d'un faubourg de Londres. La faveur ministérielle l'ayant emporté sur le choix du peuple, la multitude parut d'abord se contenir; mais au jour de la réception de M. Barclay, une foule immense et furieuse se pressa sur ses pas, lui jeta de la boue et des pierres, l'accabla de huées et d'outrages, et allait peut-être se livrer envers lui aux dernières violences, lorsqu'il se sauva dans une taverne. On se disposait à escalader la maison, et Barclay n'avait plus d'autre retraite que les toits, d'où il eut été infailliblement précipité, si la force armée ne fût accourue à son secours. Cette sévère leçon lui apprit combien il est dangereux d'arriver aux charges publiques sans y être appelé par l'estime générale, et le détermina à émettre dans le parlement une opinion favorable aux intérêts populaires. M. Barclay ne fut point réélu.

BARCLAY-DE-TOLLY, feld-marchal des armées russes, ministre de la guerre, prince, etc., était fils d'un pasteur de la Livonie. Né dans un état despotique, et dans une classe exclue le plus souvent des privilèges réservés à la noblesse, il se plaça par son rare mérite dans les rangs les plus élevés de la société. Barclay embrassa, dès l'âge de 14 ans, la carrière militaire : de l'instruction, des talents et du courage lui valurent un rapide avancement. Il se distingua, en 1807, au combat de Gurka, acquit aux affaires de Pultusk et de Prussick-Eylau, une réputation militaire qu'il soutint avec gloire dans la campagne de Finlande, en 1808, où sa marche par Quarten, sous les yeux de l'armée française, ses brillantes actions et ses connaissances dans l'administration, lui méritèrent le grade de général d'infanterie qu'il obtint en 1809, ainsi que le ministère de la guerre qui lui fut conféré en 1820. L'année suivante, il fut décoré de la croix de Saint-Vladimir de première classe; en 1812, il commanda la première armée d'Occident, lors de sa belle retraite et de sa jonction avec la seconde armée d'Occident, dont le prince de Kutusow prit le commandement en chef, un peu avant la bataille de Mozaïsk; c'est donc à ce général, et non à Barclay de Tolly, qu'il faut attribuer la proclamation suivante adressée, le 3 janvier 1813, aux soldats allemands, et dans laquelle percent les vues politiques de la Russie. « Tristes et honteux instruments de l'ambition, apprenez par l'exemple des Espagnols et des Portugais, que la ferme et constante volonté d'un peuple peut repousser les fers de l'étranger. Vous êtes opprimés, mais non pas avilis. Si beaucoup de vos vôtres, dans les classes supérieures, ont oublié leurs devoirs, la masse de votre nation n'en est pas moins loyale, brave, dégoûtée d'un joug étranger, et fidèle à Dieu et à la patrie. Vous donc que le conquérant a traînés sur les frontières de la Russie, abandonnez les drapeaux de l'esclavage, rassemblez-vous sous ceux de la patrie, de la liberté, de l'honneur national, qui sont arborés sous la protection de l'empereur mon maître. Il vous promet l'appui de tous les braves Russes en état de porter les armes dans une population de 50 millions d'ames, et il se charge d'offrir une place dans la légion allemande à tous les braves officiers et soldats allemands qui émigreront. Elle sera commandée par un des princes de l'Allemagne; et si ce but est atteint, la patrie distribuera des récompenses à ses braves et fidèles enfants. L'empereur, mon maître, donnera à ses braves un aile et des terres sous le beau climat de la Russie méridionale. Allemands, choisissez entre l'honneur et des récompenses d'un côté, l'esclavage, la honte et la misère de l'autre. » Le gé-

néral Barclay-de-Tolly, qui commandait au commencement de la campagne de 1813 un corps de réserve sur la Vistule, fut chargé, après les batailles de Lutten et de Bautzen, du commandement en chef des armées combinées de la Russie et de la Prusse. Il dénonça, le 27 juillet, la cessation de l'amnistie, après la rupture des négociations de Prague; la bataille de Leipzig décida du sort de cette campagne. L'empereur Alexandre accorda alors à Barclay-de-Tolly le titre de comte. Ce général fut ensuite chargé de diriger les opérations de l'armée russe pendant l'invasion en France; il fit une proclamation à son armée, par laquelle il lui recommandait la discipline la plus sévère, et menaçait des lois militaires ceux qui s'en écarteraient. Ses ordres furent suivis, et les armées russes ne se sont point livrées au pillage ni aux excès que l'on reproche aux Autrichiens et surtout aux Prussiens. Après les affaires de Châlons, de Langres, de Brienne, de Séanane, le comte de Barclay-de-Tolly fit son entrée à Paris, le 31 mars, à la tête de ses troupes, et l'empereur de Russie le créa feld-marchal. Il séjourna dans la capitale de la France jusqu'en juillet, partit ensuite avec son armée pour la Pologne, et établit son quartier-général à Varsovie. Aussitôt la nouvelle du débarquement de Napoléon, le feld-marchal Barclay-de-Tolly dirigea son armée sur le Rhin. Après l'issue de la bataille de Waterloo, il adressa, d'Openheim sur le Rhin, une proclamation dans laquelle il engageait les Français à abandonner la cause de Napoléon, et à se ranger sous la protection des alliés. « Notre cause est la vôtre, dit-il, nous n'avons combattu que pour la France : *Notre bonté, notre gloire, notre puissance, sont encore nécessaires au bonheur, à la gloire et à la puissance des autres nations.* » Ces belles paroles du général de l'empereur Alexandre, ont reçu des faits un démenti formel; mais tout fait présumer qu'elles étaient chez lui l'effet de sa conscience, et qu'on n'en doit attribuer la non exécution qu'à la politique méticuleuse et rétrécie des gouvernants, qui ne voient dans toute concession faite aux progrès de la civilisation qu'un empiètement sur leur autorité, et ce qu'ils appellent leurs droits. Le feld-marchal entra en France avec une partie de ses forces, et alla établir son quartier-général à Châlons-sur-Marne. La conduite des troupes russes mérita, comme dans la première invasion, l'estime des Français. L'empereur de Russie conféra alors au général Barclay-de-Tolly le titre de prince, en récompense de ses éminents services. Il vint à Paris, où Louis XVIII le combla d'honneurs, et le décora de la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. La modération et la justice du prince Barclay-de-Tolly, sont dignes d'éloges. Loin d'assujettir les pays où passait son armée à des contributions, il donna souvent l'ordre de distribuer aux habitants qui avaient le plus souffert de la guerre, des vivres pris dans les magasins russes. Il mourut, le 25 mai 1818, à Interbourg, en se rendant aux eaux de Carlsbad, en Bohême.

BARDAXI (Eusebio), né à Graus, bourg d'Aragon, en Espagne, finit ses études au collège de Bologne dans la ville de Barcelone, dont son oncle, don Eustache Azara, était évêque. Il se rendit ensuite à Rome auprès d'un autre oncle, don Nicolas, chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne près S. S. Bardaxi, après avoir été secrétaire de légation à Florence, puis attaché au ministère des affaires étrangères, fut envoyé successivement à Paris et à Vienne en qualité de secrétaire d'ambassade. Lorsque Ferdinand VII parvint au trône, par l'abdication de Charles IV son père, et que ce prince, trompé par de perfides conseillers, partit pour Bayonne, Bardaxi accompagna ce monarque, qui fut dupe d'une politique astucieuse indigne du caractère d'un guer-

rier tel que Napoléon, et qui eut pour résultat la captivité de Ferdinand et l'usurpation de la couronne d'Espagne. Bardaxi revint à Madrid après l'évacuation de cette ville par les Français, et fut chargé, par la junte centrale, d'une mission auprès de la cour de Vienne, dont le but principal était de porter l'Autriche à intervenir dans les affaires d'Espagne. Bardaxi apprit à Trieste que l'empereur François Ier s'était retiré en Hongrie après la perte de la bataille de Wagram, il vit ce prince à Pest, où se traitaient des négociations de paix avec Napoléon. Après la conclusion de cette paix entre l'Autriche et la France, Bardaxi revint en Espagne, et débarqua à Cadix au moment où la junte centrale venait de nommer une régence. Bardaxi fut porté au ministère des affaires étrangères, et chargé par interim de celui de la guerre. L'amour de la patrie et la haine du joug de l'étranger lui donnèrent un zèle infatigable : il contribua à organiser et à étendre cette guerre de guérillas seule propre à arrêter les armées qui avaient vaincu l'Europe. La régence, installée dans l'île de Léon (aujourd'hui San-Fernando) par la junte, s'était engagée à réunir les cortes, déjà convoquées ; cependant elle n'exécutait pas l'ordre de la junte, et Bardaxi lui-même semblait s'opposer à cette réunion. Le comte de Torrón eut à ce sujet une vive discussion avec ce ministre, et adressa à la régence une pétition signée des citoyens les plus remarquables et d'un grand nombre de députés arrivés à Cadix. L'autorité céda aux opinions et aux circonstances ; les cortes furent assemblées le 24 septembre 1810, et la régence fut changée. Bardaxi, affecté des revers et des calamités de sa patrie, donna sa démission ; mais le gouvernement le nomma ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Il fut ensuite envoyé auprès de l'empereur Alexandre pour la ratification du traité conclu entre la Russie et l'Espagne. Après l'acceptation de la constitution espagnole, les membres de la légation célébrèrent à cette occasion une imposante et pompeuse cérémonie, à Czarskoe-Selo, palais des empereurs près Saint-Petersbourg. Bardaxi désirant fortifier l'Espagne de l'appui de la Russie, avait espéré unir Ferdinand VII avec une princesse russe ; mortifié d'avoir échoué dans ce projet, et choqué de la direction que prenait la politique de Saint-Petersbourg, il revint dans sa patrie, où il vécut dans la retraite, jusqu'à l'époque où don Joseph Pizarro, ministre des affaires étrangères, le fit nommer ministre plénipotentiaire à Turin. Les cortes ayant supprimé les ambassadeurs par raison d'économie, le marquis de Santa-Cruz fut rappelé de Paris, et y fut remplacé par Bardaxi, qui, le jour même où il présenta à Louis XVIII ses lettres de créance, reçut de Madrid l'avis de sa nomination au ministère des affaires étrangères. Bardaxi partit de Paris en mai 1821. Les troubles suscités à la fin de cette année dans les principales villes d'Espagne par les intrigues étrangères, et les plaintes adressées aux cortes contre les ministres de Ferdinand engagèrent cette assemblée à déclarer au roi : « que le ministre avait perdu la force morale pour gouverner, soutenir les libertés constitutionnelles et défendre les prérogatives royales. » Le roi se vit donc forcé de choisir un autre ministre parmi les libéraux très modérés ; et Bardaxi se retira à Huete, village à 18 lieues de Madrid. Depuis cette époque, il paraît avoir vécu dans l'obscurité.

BARDAXY DE AZARA (N), naquit le 9 octobre 1760, à Palauxaido, en Espagne. Il fut appelé à Rome par son oncle, le chevalier don Nicoloas d'Azara, ambassadeur de S. M. C. près le saint siège, et nommé en 1793, auditeur de Rota. Il suivit Pie VI dans ses voyages en Italie et en France, et se trouvait à Valence (Drôme) en 1798, lorsque le pape y

mourut. M. Bardaxy fut membre du conclave tenu à Venise pour l'élection d'un nouveau pape. Il fut promu à la dignité de cardinal en 1806. Lors de la révolution d'Espagne en 1808, M. Bardaxy fut conduit à Valence, où il demeura en otage jusqu'à la rentrée des Bourbons, et retourna à Rome en 1814.

BARDEL (N.). On lui doit l'importation en France des cylindres de papier pour calendriers, qui ont fait faire de grands progrès au perfectionnement des toiles peintes. Il a imaginé de nouveaux procédés pour l'apprêt des étoffes, notamment des rubans et de la gaze ; enfin il a singulièrement amélioré la fabrication des tissus de crin, qui sont aujourd'hui bien supérieurs et à plus bas prix que ceux tirés d'Angleterre. L'emploi de la soie et de la laine dans ces tissus lui a également permis d'en varier les dessins et les couleurs.

BARDEL (N.). Un officier vendéen de ce nom, ancien aide de camp de M. Dandigné, commandait un corps royaliste en 1815 dans les environs de Laval.

BARDENET (JACQUES), naquit à Vesoul en 1754, et se distingua par sa bravoure et ses talents dans le corps de l'artillerie. En 1794, il fut nommé colonel du 6^e régiment, et fit partie du corps législatif en 1802. Peu après, il obtint le commandement de l'artillerie à Valence ; puis fut chargé de la direction du parc d'artillerie du 8^e corps d'armée. Nommé ensuite général de brigade par Masséna, Napoléon ne confirma pas cette nomination, mais le nomma en 1807, officier de la légion d'honneur. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Russie, il fut chargé, avec le général Lemarrois, de la défense de Magdebourg en 1814. Il fut enfin nommé chevalier de Saint-Louis à son retour en France, prit alors sa retraite, et vit aujourd'hui retiré à la campagne, près de Vesoul.

BARDET, lieutenant-général, dut tous ses grades à ses services. En 1804, il fut nommé colonel du 2^e de ligne. Sa conduite à Austerlitz lui mérita le titre de commandant de la légion d'honneur. Il servit en 1808 en Espagne sous les ordres du maréchal Ney avec le grade de général de brigade, et se signala particulièrement à la prise d'Oviedo (juin 1809). Il fut chargé en 1813 de protéger les frontières de la Savoie, s'empara du fort de l'Ecluse (1^{er} mars 1815), et fut promu au grade de général de division, en juillet suivant. Il échoua alors dans une entreprise qu'il fit pour s'emparer de Genève. Le Roi lui accorda la croix de Saint-Louis.

BARDET-DESGLAIREAUX (CHARLES-HENRI-JACQUES) servit d'abord dans la marine, et se retira dans ses foyers à Angers, après avoir obtenu la croix de Saint-Louis. Il accueillit les Vendéens à leur entrée dans cette ville, et arbora la cocarde blanche ; mais, lorsque les troupes républicaines eurent chassé les Vendéens, Bardet fut traduit devant le tribunal criminel de Maine-et-Loire, qui le condamna à mort le 30 janvier 1794.

BARDI (l'abbé de), d'une famille noble qui a fourni plusieurs membres au parlement de Toulouse et à la cour des aides de Montpellier, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique ; mais des inclinations vicieuses l'entraînèrent bientôt dans les plus grands désordres. Repoussé par ses parents, exclu de la bonne société, Bardi vint à Paris, où il put se livrer, sans ménagement, à toute la dépravation de ses mœurs. Son frère aîné, conseiller à la cour des aides de Montpellier, se trouvait alors dans la capitale. Instruit de la détresse de l'abbé, il eut la bonté de lui faire parvenir des secours, et même de le recevoir chez lui. Généreux et confiant, le conseiller apprit à son frère qu'il avait un recouvrement considérable à effectuer ; Bardi s'informa de l'époque du paiement, et le jour même, il l'attira dans une mai-

son retirée, petite rue Saint-Louis en l'île, sous prétexte de lui montrer des médailles et des antiques, dont le conseiller était grand amateur. Là cet infortuné fut assassiné à coups de bûche. L'abbé Bardi fut arrêté. Une femme reconnue pour être sa maîtresse fut compromise, elle indiqua les complices. Il fut démontré que Bardi était l'auteur du meurtre de son frère, et cependant la famille et la puissance de l'ordre dont il faisait partie obtinrent que cette affaire ne serait point jugée par les tribunaux. C'était en 1786; alors les privilèges suspendaient même le glaive de la justice. Bardi fut seulement renfermé par lettre de cachet; mais, en janvier 1792, une sentence le condamna à être pendu; il appela de ce jugement, et fut déposé à la Force, où dans les massacres de septembre, le sang de l'innocent coula avec celui du fratricide.

BARDI (JEAN), conseiller au parlement de Toulouse, né à Montpellier en 1709, protesta contre le décret de l'assemblée constituante qui abolissait les parlements. Arrêté comme suspect en 1793, il fut conduit à Paris, où le tribunal révolutionnaire le condamna à mort. Il fut exécuté le 7 juillet 1794, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

BARDIN (JEAN), peintre d'histoire, né le 31 octobre 1734 à Monibard, département de la Côte-d'Or. Il fut l'élève de Lagrègne l'aîné et de Pierre, premier peintre du roi. Au concours de 1764, le premier grand prix lui fut décerné pour son tableau de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*. Envoyé à Rome, en 1768, aux frais du gouvernement, il y resta quatre ans, et revint ensuite à Paris. Son tableau de *Sainte-Catherine au milieu des docteurs*, le fit admettre, en 1778, à l'académie de peinture. Nommé, en 1788, directeur de la nouvelle école de peinture établie à Orléans, Bardin la soutint à ses frais pendant les ravages de la révolution. L'on cite, parmi ses ouvrages les plus estimés : *Saint Nicolas*; *Saint Bernard*; *l'Immaculée conception*; *l'Exaltation de Sainte Thérèse*; *l'Adoration des mages*; *Andromaque pleurant sur les cendres d'Hector*, etc. Bardin fut le maître de Régnault, l'un des premiers peintres de l'école française; il fut aussi celui de David, le plus grand peintre qu'ait eu la France. Il mourut en octobre 1809.

BARDIN (ETIENNE-ALEXANDRE), baron, fils du précédent, né à Paris en 1774, suivit la carrière militaire. Nommé, en 1792, adjudant-major du 8^e bataillon des volontaires du Loiret, il fit dans ce grade les campagnes de 1792, 1793 et des années 2, 3, et 4 à l'armée du Nord, sous le commandement des généraux Dumouriez, Houchard, Custines et Pichegru. Il passa ensuite à la 8^e d'infanterie légère, servit en l'an 5 et l'an 6, à l'armée de Sambre-et-Meuse sous Beurnonville et Jourdan. Dans les années 6, 7 et 8, Bardin servit en Italie sous les ordres des généraux Macdonald et Masséna. Nommé, en l'an 11, chef de bataillon au 1^{er} régiment de la garde de Paris, et en 1806, major du 2^e régiment de cette même garde, il fut décoré, en 1804, du titre d'officier de la légion d'honneur; en 1811, il fut nommé colonel des pupilles de la garde impériale, et se distingua dans la campagne de Dresde, où il remplit les fonctions de général de brigade. En 1814, le Roi lui donna la croix de Saint-Louis. Le colonel Bardin est auteur de différents ouvrages, savoir entre autres : *Manuel d'infanterie*, très estimé et traduit en plusieurs langues; *Mémoires de l'officier d'infanterie*; *Cours d'instruction à l'usage de l'école de Fontainebleau*; *Examen de la législation sur le service en campagne*; *Projet de règlement sur l'uniforme de l'armée de terre*, etc.

BARDIN (HIPOLYTE). Quelques biographes de mauvaise foi ont confondu ce personnage avec le précédent; celui-ci est auteur de divers opuscules poétiques sur la naissance du roi de Rome et le mariage

de Napoléon. Il n'a rien de commun avec le peintre et le guerrier.

BARDOSSI (JEAN DE), littérateur hongrois, ancien directeur du gymnase royal, et conservateur de la bibliothèque de Leutschau. On a de lui : *Animadversiones historico-critico-diplomaticæ in opus de inscriptione nobilium*, auctore Josepho Keresztury, Vindobonæ, 1796; *Vulgatum cum recensione apocryphi de Banderis hungariciis*, Vienne 1783; *Observationes in Gregorii Henczylis libellum de commercio et industria Hungariae, Leutschoviae, 1797*; *Moldavensis vel scythensis decimæ indagatio est proxima terre scypsiensis et huic innesarum sacro-profanarum jurisdictionum evolutio*, 1803, in-4^o, on lui doit également la continuation des *Analecta scypsiæ* de Charles Wagner. Ce savant est mort à Pest, le 18 mars 1819, à l'âge de 81 ans.

BARDOU-BOISQUETIN (PIERRE-RÉMY), député du département de la Sarthe à l'assemblée législative, s'était d'abord occupé d'agriculture, science dans laquelle il avait acquis des connaissances profondes; aussi fut-il nommé membre du comité d'agriculture. Dénué de moyens oratoires, il parut peu à la tribune; mais il vota toujours dans le sens des principes qui lui avaient mérité la confiance de ses concitoyens. Nommé, en l'an 3 (1795), au conseil des cinq-cents par le même département, et réélu en l'an 5, il se montra le défenseur zélé de la cause du peuple. Il rendit hommage au patriotisme et au courage des habitants de Beaumont-sur-Sarthe, qui avaient repoussé les Vendéens de leur commune. Il demanda vengeance de l'assassinat de Magnin, commissaire du directoire près l'administration centrale de la Sarthe, et d'autres crimes commis dans les départements de l'Ouest par les ennemis de la révolution; provoqua, entre autres mesures pour arrêter ces désordres, l'augmentation de la force armée; insista sur le jugement des autorités du Mans, qui n'avaient opposé aucune résistance à l'invasion des chouans; prit part à la discussion du projet de loi contre les prêtres, dont la superstition et le fanatisme maintenaient le peuple dans l'aveuglement, et l'excitaient aux plus coupables excès. Les opinions que Bardou-Boisquetin avait manifestées si hautement, lui firent l'entrée du corps législatif, organisé après le 18 brumaire, et qui subit si docilement les diverses métamorphoses faites par les consuls et l'empereur.

BARENNE (RAYMOND DE), était avocat à Bordeaux lors de la révolution. Il fut nommé, en 1790, procureur-général-syndic de la Gironde, puis député de ce département à l'assemblée législative; il fit, dans les premiers jours de la session, la proposition de déclarer que, « si la guerre venait à avoir lieu, la France ne déposerait les armes qu'après avoir donné la liberté à tous les peuples ». Son enthousiasme se refroidit tout à coup, et le silence succéda à ses élans patriotiques. Après le 10 août, M. de Barennes, retiré dans ses foyers, y vécut étranger aux affaires publiques jusqu'en l'an VI (1798). Il fut alors nommé, par le département de la Gironde, député au conseil des cinq-cents, où il fit plusieurs rapports relatifs à l'ordre judiciaire; il fut élu secrétaire de cette assemblée; après le 18 brumaire, il fit partie du conseil des prises. Il est mort à Paris vers la fin de 1800.

BARENTIN (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS-DE-PAUL DE), chancelier honoraire, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né en 1738 d'une famille noble. Il fut d'abord avocat-général au parlement de Paris, puis premier président de la cour des aides. Il remplit ces fonctions avec une sorte d'éclat qui lui valut la faveur de la cour, et le roi lui confia, en 1785, les sceaux qu'il retira à M. de Lamoignon de Baille; mais Barentin se montra fort au-dessous de sa place; il ne sut juger ni les temps, ni les

hommes, ni les circonstances; il suivit la fausse route dans laquelle son prédécesseur s'était égaré. Ses discours, à l'ouverture de la seconde assemblée des notables et à celle des états-généraux, quoique dictés par l'esprit de modération, décelèrent sa faiblesse; ils étaient dépourvus d'éloquence, d'énergie, et déplurent généralement. Parmi les écrits qui circulèrent contre lui dans le public, l'on remarqua un pamphlet intitulé : *Testament de M. Chrétien-François de Lamoignon, ancien garde-des-sceaux de France*, 1789, dans lequel on lit, page 17 : « Je donne et » lègue à M. de Barentin, mon successeur, un bour- » lei, deux lisières et une paire de lunettes, dont » l'effet magnétique empêche les cerveaux timbrés et » sans énergie de faire des sottises. » Barentin fit de vains efforts pour opérer la réunion des ordres. Sa réponse, au nom du roi, à l'adresse des communes, qui demandaient l'éloignement des troupes, indisposa les esprits, et Mirabeau l'accusa de prévenir le roi contre l'assemblée et de donner à ce prince des conseils perfides. Barentin donna alors sa démission d'une place qu'il ne pouvait occuper long-temps, et fut remplacé par Champion de Cissé, archevêque de Bordeaux. Poursuivi par l'opinion publique, Barentin jugea prudent de se tenir caché; il était accusé d'avoir participé aux projets dirigés contre Paris, de concert avec le baron de Besenval. Jugé par contumace le 1^{er} mars 1790, le Châtelet l'acquitta des griefs qu'on lui imputait. Il quitta la France, où il ne rentra qu'après le 18 brumaire; il y vécut tranquille, quoique le gouvernement n'ignorât pas ses relations avec Louis XVIII. Au retour de ce prince en France, Barentin reçut du Roi le titre de chancelier honoraire, dont les fonctions étaient remplies par M. Dambray, son gendre, qui avait le titre de chancelier. Barentin est mort à Paris, à quatre-vingts ans, le 30 mai 1819.

BARENTIN-MONTCALÉ (le vicomte de), lieutenant-général, grand-croix de Saint-Louis, naquit en 1737. Il se distingua, dans la guerre de sept ans, comme capitaine de cavalerie, puis fut nommé officier supérieur dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps de Louis XV et de Louis XVI. Il émigra avec les princes, servit dans leur armée, et, plus tard, dans celle de Condé. Il commanda ensuite à Mittau la petite garde de Louis XVIII. Malgré son âge avancé, il reprit à la restauration son grade dans la 1^{re} compagnie des gardes-du-corps du Roi, et prit sa retraite en 1816. Il est mort au mois de mars 1824. On a de lui : *Voyage aux Etats-Unis d'Amérique, fait en 1784*, traduit de l'anglais de J.-F.-D. Smith, 1791, 2 vol. in-80; et *Géographie ancienne et historique*, composée d'après les cartes de Danville, par L. B. D. M., 1807, 4 vol. in-80, avec atlas in-folio.

BARERE DE VIEUZAC (BERTRAND), naquit à Tarbes le 10 septembre 1755. Son nom est devenu l'un des plus sinistres de ceux qui ont figuré dans nos troubles civils; cependant il était loin d'avoir reçu de la nature des inclinations féroces; la peur seule l'entraîna sous les drapeaux des anarchistes, et il n'y resta, après le 9 thermidor, que parce qu'aucun autre parti ne voulut lui ouvrir ses rangs. Il s'était fait remarquer, dans sa jeunesse, par quelques succès au barreau et par un *Eloge de Louis XII* qui lui ouvrit les portes de l'académie des jeux floraux. Plus tard, il obtint la charge de conseiller à la sénéchaussée de Bigorre. Envoyé aux états-généraux par cette sénéchaussée, au mois de mai 1789, il choisit sa place au milieu des amis de la liberté, mais une très grande modération signala ses premiers pas. Il publia un journal, le *Point du Jour*, que l'on cite encore pour son impartialité, et que l'on consulta long-temps comme un monument utile pour écrire l'histoire de cette époque. Dans le sein de l'assemblée nationale, il

se prononça fortement pour la liberté de la presse, première garantie de toutes les libertés, ainsi que pour tous les admirables principes reconnus par ce sénat illustre. En 1790, il proposa d'accorder une pension à la veuve de J.-J. Rousseau, proposition qui fut aussitôt adoptée, ainsi que celle d'ériger une statue à ce grand homme. Ce fut aussi Barère qui fit rendre des honneurs extraordinaires à la mémoire de Mirabeau. Il se fit connaître également par des motions d'un intérêt plus général; il demanda l'entière émancipation des hommes de couleur libres; il s'éleva fortement contre la faculté donnée aux ministres d'état, non responsables, de prendre part aux discussions de l'assemblée, et voulut enlever, au pouvoir exécutif, l'initiative des demandes de subsides. Après la session de la constituante, Barère fut appelé au tribunal de cassation en qualité de juge. En 1792, le département des Hautes-Pyrénées l'envoya à la convention nationale; il y entra rempli de sombres terreurs, et n'osa pas se déclarer pour l'un des partis qui menaçaient de se livrer un combat à mort. Il attendit, déjà résolu peut-être de s'allier à la faction triomphante. Cependant, dès lors, quoique ses principes et son caractère semblaient devoir l'entraîner au milieu de la brillante Gironde, la peur, sa passion dominante, lui faisait quelquefois soutenir les motions des plus extravagants montagnards, et les colorer d'un élégant vernis de rhéteur. De là, son esprit versatile pendant les six premiers mois de la convention et le bizarre contraste que présentent quelques uns de ses discours. On le voit tour à tour réclamer la suppression de la commune de Paris, du sein de laquelle s'élevait le monstre de l'anarchie, et se faire l'apologiste de l'acte le plus infâme de cette commune, le massacre de septembre! Barère était président de la convention lors de l'interrogatoire de Louis XVI. Il devint alors, pour la première fois, l'organe des hommes de sang de l'époque; il oublia le caractère sacré de juge jusqu'au point d'appeler l'infortuné roi *Louis-le-Traître* avant que la loi eût prononcé sur son sort. Il forçait ainsi son caractère. Fait pour être un homme timide, il voulait paraître un jacobin forcené. Dans le fond de son cœur, il plaignait Louis XVI, et aurait voulu pouvoir le sauver. On dit même qu'il témoigna, en particulier, au respectable Malesherbes, une grande admiration pour son dévouement sublime. « Si je n'étais pas » membre de la convention, lui dit-il, je tiendrais » à honneur de défendre notre infortuné roi; » et il pleurait en prononçant cette touchante profession de foi. Néanmoins il démentait en public les sentiments qu'il avait dans son intérieur. Il se chargea de répondre à Vergnani sur la fameuse question de l'appel au peuple, et son éloquence sophistique produisit un terrible effet sur l'assemblée. Il vota pour la mort sans appel et sans sursis. « L'arbre de la » liberté ne croit qu'arrosé par le sang des tyrans, » s'écria-t-il, cachant, sous un feint enthousiasme, sa sanglante lâcheté. Il fut l'un des premiers membres du comité de salut public, et s'y fit oublier jusqu'à la fatale journée du 31 mai, en évitant de se prononcer entre les deux côtés de l'assemblée. Au milieu même de l'insurrection qui signala cette journée de deuil, il chercha à continuer son système de perpétuelle neutralité; il proposa, au nom du comité de salut public, aux députés proscrits, de se suspendre de leurs fonctions, et offrit d'envoyer, pour eux, des otages dans leurs départements. Presque toutes ces nobles victimes refusèrent cet indigne moyen de se soustraire au danger qui les menaçait. L'insurrection porta ses horribles fruits; le gouvernement tomba dans les mains des démagogues; Barère, réélu au comité de salut public, en devint le rapporteur habituel; il se chargea d'embellir, par de jolies phrases, les atroces conceptions de ses collègues; il

fit de l'esprit sur des décrets sanglants qu'il n'aurait pas eu le courage de concevoir ou d'exécuter, mais que la peur lui apprenait à soutenir. Les contemporains ont donné à ces élégantes atrocités le nom de *carmines*, et leur auteur a été stigmatisé du titre d'*Anacréon de la guillotine*. Il est peu de décrets révolutionnaires auxquels il n'ait attaché son nom. Rapporter tous les actes auxquels il a pris part serait faire un tableau complet du règne de la terreur. Aucune mesure importante ne fut prise sans qu'il eût été appelé à la tribune. Ainsi il fit créer et détruire l'armée révolutionnaire, il dénonça Danton et Hébert comme ennemis de la patrie, il fit décréter que *la terreur était à l'ordre du jour*. Tant d'excès ne purent le soustraire à l'accusation de modérantisme; mais Robespierre, dont il était devenu le Sida, le défendit avec vigueur et le réhabilita. Barère, effrayé de la dénonciation portée contre lui, redoubla de zèle révolutionnaire. On le vit toujours le premier sur la brèche; on cite de lui plusieurs mots atroces : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*, dit-il en proposant des massacres; il croyait ainsi se mettre à l'abri de toute accusation; mais bientôt de nouveaux partis se formèrent au sein même du comité de salut public, et l'irrésolution de Barère recommença. Il craignait Robespierre, mais il craignait aussi ses féroces collègues, et il n'osait se déclarer entre eux. Robespierre demandait au comité de salut public la tête de quelques membres du comité de sûreté générale. Barère et ses collègues s'en effrayèrent. Ils voyaient bien que *l'incorruptible représentant* préindait ainsi à leur mort. « Ce Robespierre est insatiable », disait Barère, qu'il nous demande Tallien, Fréron, Legendre; qu'il ajoute, s'il veut, Thuriot, Lecointre, et toute la sequelle dantoniste; mais » Voulant, mais Amar, mais Vadier; il est insupportable d'y consentir. » La rupture éclata; Robespierre parut, au 8 thermidor, avoir repris son influence sur la convention; Barère demanda l'impression de son discours. Le 9, Robespierre fut vaincu, mais il semblait encore pouvoir combattre; Barère vint faire un rapport insignifiant où il ne se prononçait pour aucun parti. Le dictateur mort, Barère reprit une couleur tranchante, et proposa une adresse au peuple contre le *monstre* que la convention venait de punir. Peu de jours après, il proposa de continuer le détestable Fouquier-Thinville dans les fonctions d'accusateur public: cette motion fut repoussée avec horreur. Cet échec était le présage des accusations qui bientôt furent portées contre l'orateur des terroristes. Lecointre demanda, le 8 fructidor au 11, l'arrestation de Barère et des autres membres des anciens comités: son accusation fut déclarée calomnieuse. Reproduite peu de temps après (12 vendémiaire an 3) par Legendre, elle obtint un autre succès: Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et Barère furent décrétés d'accusation. Traduit à la barre de la convention, Barère se défendit avec chaleur, quoiqu'avec modération. Pendant son procès, l'insurrection des 11 et 12 germinal éclata; la convention effrayée, condamna les accusés à la déportation; Pichegru fut chargé d'assurer leur départ; ils furent conduits à Rochefort; là, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois furent embarqués pour Cayenne; on différa le départ de Barère. A la suite des événements de prairial, la convention rapporta le décret de déportation qu'elle avait rendu, et ordonna la traduction des trois accusés devant le tribunal de la Charente-Inférieure. Ce décret ne reçut point son exécution à cause de l'embarquement de deux des accusés. Après la journée du 13 vendémiaire, la déportation de Barère fut maintenue, mais il y échappa par la fuite. En l'an 5, il fut réélu au corps législatif qui le repoussa de son sein, et ordonna de nouveau l'exécution de l'arrêt de dépor-

tation rendu contre lui. Il y échappa encore, et parvint à se faire comprendre dans l'amnistie qui suivit le 18 brumaire. Il témoigna sa reconnaissance au premier consul en lui dénonçant une conspiration ourdie contre lui, acte peu noble, digne en tout du transfuge de tant de partis. En 1805, Barère fut présenté, comme candidat, au corps législatif par le département des Hautes-Pyrénées, mais il ne reçut pas une voix dans le sénat. Bonaparte le méprisait, et croyait l'avoir assez payé de sa dénonciation avec de l'argent. Pendant les dix années qui suivirent cette dernière candidature, Barère vécut dans la retraite, s'occupant à protéger les arts et à poursuivre des travaux littéraires des long-temps commencés. Doux et bon dans la carrière privée, il fut pour ses amis un honnête homme; on s'étonnait seulement de voir dans ce paisible citoyen l'homme d'état si justement diffamé. En 1815, Barère entra dans la chambre des représentants. La France regarda cette apparition comme un sinistre augure. Pendant il se conduisit dans cette assemblée suivant ses véritables principes, ceux qu'il tenait de son cœur, les principes de 1789, les principes de tous les bons citoyens. Il demanda, comme en 1789, que les ministres responsables pussent seuls paraître au sein de la chambre. Il vota avec Garat pour faire précéder la constitution d'une déclaration des droits; il défendit, avec chaleur, la liberté de la presse; enfin il proposa, lorsque les étrangers étaient aux portes de Paris, de placer la représentation nationale sous la sauve-garde du peuple, et de déclarer anti-national tout gouvernement qui ne tiendrait pas d'elle ses pouvoirs. Proposition qui rappelait les vigoureuses motions de Mirabeau en juin 1789, et qui cependant ne fut pas adoptée. Compris dans l'ordonnance royale qui expulsait les régicides, Barère se refugia en Belgique, où il s'occupa encore de travaux littéraires. Sa vaste instruction, ses talents, ses vertus privées en auraient fait un homme remarquable s'il avait possédé la seule qualité indispensable à l'homme public dans un siècle de révolution, le courage. Sa lâcheté l'a rendu le honteux représentant des crimes de notre révolution et de la corruption de notre siècle. Barère a publié : *Eloges de Montesquieu*, de J.-J. Rousseau, de Louis XII, de d'Amboise, de Séguier; *Esprit des états-généraux*, in-8°, 1789; *Opinion sur le jugement de Louis XVI*, in-8°, 1792; *Réponse d'un républicain français au libelle de sir Fr. d'Ivernois contre le premier consul*, in-8°, 1801; *les Beautés poétiques d'Ed. Young*, in-8°, 1804; *les Veillées du Tasse*, in-8°, 1804; *les Anglais au dix-neuvième siècle*, in-12, 1804; *les Chants de Tyrtée*, in-8°, 1805; *Cinq nouvelles athéniennes, sybarites, italiennes*, 2 vol. in-18, 1808; *la Vie de Cléopâtre*, in-8°, 1808, *Voyage de Platon en Italie*, 3 vol. in-8°, 1807; *Esprit de madame Necker*, in-8°, 1808; *Géochronologie de l'Europe*, in-8°, 1810; *Nouveau Voyage en Turquie*, in-8°, 1812; *Histoire des révolutions de Naples, depuis 1789 jusqu'en 1806*, in-8°; *La liberté des mers, ou le Gouvernement anglais dévoilé*, 3 vol. in-8°, 1798; *Montesquieu peint d'après ses ouvrages*, in-8°, 1797; *Essai sur le gouvernement de Rome*, in-8°, 1802; *Lettres politiques, commerciales et littéraires sur l'Inde*, in-8°, 1801; *les Epoque de la nation française et les quatre dynasties*, in-8°, 1815; *Théorie de la constitution de la Grande-Bretagne, ou de ses trois pouvoirs séparés et réunis*, 1815. Barère a aussi travaillé au *Journal de Paris*, et rédigé, sous le gouvernement impérial, un journal intitulé *The Argus*, journal anti-britannique.

BARÈRE (JEAN-PIERRE), de la même famille que le précédent, naquit à Tarbes le 27 janvier 1758. Il fut d'abord gradué en droit canon, et exerça successivement les fonctions de président du bureau de conciliation, celles de grand juré et de membre du conseil des cinq-cents. En 1800, Bonaparte le

nomma membre du conseil-général de la commune, et, en 1803, conseiller de préfecture : il fut présent, en 1805, par les Basses-Pyrénées, comme candidat au corps législatif, mais il n'y fut point admis. Il était, en 1815, vice-président du tribunal de première instance de Tarbes.

BARÈRE (ERIKNE), simple dragon, s'est distingué par un trait de bravoure et de présence d'esprit remarquable. Un détachement, dont il faisait partie, se trouva tout à coup assailli, le 5 mars 1814, par une nuée de Cosaques, entre les villages de Raccoberg et de Reassi, forcé à une retraite précipitée, quelques dragons furent faits prisonniers. Barère, après avoir d'abord suivi le gros du détachement, s'arrêta seul au coin d'un bois, et, au moment où les Cosaques approchaient, il s'élança sur eux, en criant : *Escadon, en avant*. A ces mots, l'ennemi, épouvanté, tourna bride, et s'enfuit au galop, en laissant libres les dragons qu'il avait faits prisonniers.

BARET (N.), né aux environs de Boulogne-sur-Mer, commença à se faire connaître par des vers à la louange de l'archevêque de Malines, et un écrit sur les francs-maçons ; il publia ensuite (en 1785) le *Courrier de l'Escaut*, feuille périodique, qui, malgré le plus étonnant succès, ne put faire adopter par les Belges les innovations de Joseph II. Le crédit de ce journal s'est soutenu jusqu'à ce jour, où il est continué sous le titre de *Courrier belge*. Baret écrivit contre le fameux Linguet, fut un des collaborateurs des *Ephémérides de l'humanité*, rédigea les *Annales de la monarchie*, et parut dévier des principes libéraux qu'il avait manifestés auparavant, en coopérant à un journal écrit dans un esprit opposé à la révolution française ; mais l'armée, commandée par Dumouriez, ayant pénétré dans la Belgique, il revint bientôt à ses premiers principes, et fut successivement président et secrétaire du club des jacobins à Bruxelles. Forcé de quitter le pays, lors de l'évacuation, il y retourna neuf mois après, remplit d'abord les fonctions de membre du comité de sûreté générale de Bruxelles, puis celles d'accusateur public près le tribunal révolutionnaire d'Anvers, et passa bientôt, avec le même titre, au tribunal criminel de la Lys. Nommé, en l'an 8, député au conseil des anciens, il s'y promouva pour les fêtes décadaires, fut élu secrétaire et appuya la résolution prohibitive des marchandises anglaises. Au mois de thermidor suivant, il contribua puissamment à faire annuler la résolution qui validait la nomination d'Antonelle et des autres députés des Bouches-du-Rhône. A la suite des événements du 8 brumaire, il fut envoyé dans le département du Nord pour y épurer les administrations ; il avait été nommé, pendant son absence, au tribunal, et revenait à Paris lorsqu'il mourut à Valenciennes.

BARETTI (JOSKPA), né à Turin, était destiné à la profession du barreau ; il s'ennuya bientôt des études préparatoires, et se rendit à Gualtalla auprès d'un oncle qui le plaça comme secrétaire chez un riche négociant. Baretti y rencontra un nommé Cantoni qui, ayant fait secrètement des vers, les lut à Baretti, sans en désigner l'auteur ; celui-ci les trouva excellents ; l'autre soutint qu'ils étaient détestables ; de là une dispute vivement soutenue, que Cantoni se plut à prolonger pour jouir plus longtemps d'un plaisir que peu de poètes sont jaloux de se procurer. Dès ce moment, la destinée de Baretti fut décidée ; il se consacra tout entier à la poésie. Malheureusement son talent, qui le portait au genre burlesque, où il aurait pu exceller, et dans lequel il a laissé des morceaux remarquables, n'a point atteint la perfection où il aurait pu parvenir, parceque, comme il le dit lui-même, « j'ai écrit par nécessité ; ma plume rapide n'a rien soigné ; je m'abandonne

à la critique. » Un autre défaut de Baretti, c'est d'avoir méconnu ses forces ; il traduisit Corneille, qu'il n'était pas en état d'apprécier, et voulut refuser Voltaire et Rousseau, qu'il n'entendait pas. A trente-six ans, il quitta sa patrie pour aller se fixer à Londres, et y établir un opéra italien, projet que le défaut de ressources l'empêcha de réaliser. Il eut recours à d'autres moyens pour vivre, et publia : 10 *Introduction à la langue italienne*, in-80, 1755 ; 20 *la Bibliothèque italienne*, in-80, 1757 ; 30 *Voyage de Londres à Gènes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, in-80, 1770 ; cet ouvrage est assez estimé ; il rectifie quelques erreurs depuis longtemps accréditées. Baretti fit ensuite paraître successivement *Tableaux des mœurs et coutumes d'Italie*, etc., plusieurs grammaires, etc. Cet auteur n'a pas su profiter du seul genre pour lequel il était né ; il eût pu se donner de l'aisance et jouir d'une certaine réputation comme poète burlesque ; il est mort dans la misère.

BARGINET (ALEXANDRE), né à Grenoble le 29 juin 1798, élève national du lycée de cette ville ; il débuta à quinze ans et demi dans la carrière des lettres. Quelques avantages obtenus sur les Autrichiens qui enveloppaient Grenoble en 1814, enflammèrent la jeune imagination du petit lycéen ; il improvisa, dans la nuit même qui suivit ce succès, et sous le titre, *les Autrichiens à Montméillant*, une petite pièce en vaudeville, dont la représentation, ordonnée par les autorités civiles et militaires, fut reçue avec transport par les compatriotes de Barginet, qui le demandèrent à grands cris. L'enfant-auteur fut amené sur la scène, où le public lui prodigua tous les genres d'encouragements et de félicitations. Depuis ce moment, Barginet s'occupa de littérature et avait commencé des études sérieuses que vint interrompre le retour de l'île d'Elbe. Une particularité singulière, et d'autant plus remarquable qu'elle se rattache au plus grand événement du siècle, c'est que le jeune Barginet, sur la route de Lamur à Visille, eut avec Napoléon une conversation de quelques minutes, dans laquelle le petit écolier donna à l'homme des prodiges, comme l'avait baptisé de Fontanes, des renseignements topographiques qui déterminèrent Napoléon à se rendre le soir même à Grenoble. Barginet, âgé seulement de seize ans, suivit Napoléon à Paris, où il reçut un brevet d'admission à l'école militaire de Saint-Cyr. Les événements le rappellerent dans son pays, où l'indépendance de ses opinions lui attira les persécutions de l'autorité ; il fut emprisonné quelque temps en 1815, et compromis, en 1816, dans l'insurrection dont le malheureux Didier fut le chef et la victime. Arrivé à Paris, en 1817, pour reprendre le cours de ses études, Barginet publia successivement plusieurs écrits qui tous attestent un esprit indépendant. On a de lui : *La guerre de trois jours*, poème en trois chants, à l'occasion de l'affaire de M. Bayoux, ex-professeur de droit de la faculté de Paris. *Généralogie critique et littéraire des maisons de Croix-Chanel et de Croix-Havré ; la nuit de Sainte-Hélène ; l'Apocalypse de 1821 ; de la reine d'Angleterre et de Napoléon Bonaparte, tous deux morts d'un cancer à l'estomac ; Considérations politiques et religieuses sur l'émancipation des Grecs ; Histoire véritable de Tchén-Tchou-Li, mandarin lettré ;* cette dernière brochure, publiée par Barginet, offre, sous des noms chinois, l'histoire d'un ministre disgracié et des personnages qui ont eu le plus de part à son administration ; c'est pour la publication de cette satire allégorique que Barginet a été condamné à quinze mois de prison et à trois mille francs d'amende. Conduit à Sainte-Pélagie, c'est dans le corridor de la détention qu'il a vu s'écouler les cinq premiers mois de sa captivité ; il fut forcé d'y endosser le honteux costume réservé aux malfaiteurs, et réduit à boire l'eau fétide, à

manger le pain noir que l'on accorde aux prisonniers. Ayant obtenu de descendre dans le corridor rouge, c'est là qu'il s'est occupé d'un recueil de *Traditions dauphinoises*, qui vient d'être publié sous le titre de *Montagnardes*, 4 vol. in-12, Paris, 1825, et qui a beaucoup de succès. Cet ouvrage a toutefois le défaut essentiel de manquer d'unité, d'intérêt, et de fatiguer l'attention du lecteur par une suite d'épisodes qui, s'entre-coupant les uns les autres, font perdre à chaque instant de vue l'histoire principale, noyée elle-même dans des descriptions oiseuses que ne rachètent pas toujours l'élégance du style et la force de la pensée. Dans sa préface, M. Barginet se plaint beaucoup des libéraux qui l'ont abandonné et du peu de fruit qu'il a retiré de son dévouement. Certes, nous n'approuverons jamais les rigueurs dont il a été si arbitrairement frappé; mais il nous semble que cet abandon, qu'il fait sonner si haut, fut un peu provoqué de sa part, et qu'en tous cas, s'il n'a pas donné l'exemple, il n'a du moins pas tardé à le suivre.

BARHAM (N.), membre de la chambre des communes d'Angleterre, n'est connu que par un seul trait, mais ce trait honore son caractère, et répand sur son nom un lustre ineffaçable. Le 15 avril 1815, il proposa un bill qui avait pour but de défendre à tout sujet du gouvernement anglais, d'employer ou de prêter des fonds pour la traite des nègres. Croira-t-on, que dans une assemblée représentant une nation philanthropique, une pareille motion n'ait pas été appuyée et soit restée sans effet?

BARHAM (JOSEPH FORSTER), riche propriétaire des Indes-Occidentales, fut élu, en 1796, par le bourg de Stock-Bridge, membre du parlement d'Angleterre, et a été réélu, depuis cette époque, tous les sept ans, par le même bourg. On récompensait ainsi le caractère patriotique de cet honorable député, connu par des actes multipliés de bienfaisance et par l'ouvrage intitulé : *Considérations sur l'acte pour maintenir la prohibition de l'usage du blé dans les distilleries*, in-8°.

BARHAM (CHARLES-MIDDLETON, lord), né en 1736, en Ecosse, d'un receveur du port de Dundee, entra jeune encore dans le service de la marine, s'y fit remarquer par des actions d'éclat, et fut nommé lieutenant, en 1758. Employé sur l'escadre de l'amiral Byng, il y donna de nouvelles preuves de bravoure. Après la paix de 1763, il obtint le grade de capitaine de vaisseau, fut élevé, en 1793, au rang de vice-amiral, et à celui d'amiral, en 1795. Barham n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au plus haut grade de la marine, et il le fit; il fut investi de la place de premier lord de l'amirauté, par suite de la démission de lord Melville, en 1805. Il n'occupa que momentanément ce poste; la révolution ministérielle de 1806, put bien l'en priver, mais non lui ôter l'honneur d'en avoir été jugé digne. Lord Barham, en quittant les affaires, s'est retiré dans sa belle maison de Teston, comté de Kent, où il jouit de l'estime qui suit les nobles et utiles actions.

BARILLON (JEAN-JOSEPH-FRANÇOIS-ALEXANDRE), né vers 1756, à Serres, Hautes-Alpes, quitta la maison paternelle, tourmenté de l'espérance vague de faire fortune, avec cinq mille livres en assignats, presque sans valeur, qui étaient toute la ressource de sa famille. Il se dirigea vers Bayonne, devint commis dans une maison de banque, passa à Saint-Domingue, y épousa Mlle Ambert, venue de Lyon pour y faire le commerce des modes, et s'y associa aux maisons d'Anglade et Castenet. De retour en Europe avec une fortune immense, et voulant augmenter celle d'un fils que venait de lui donner son épouse, à l'âge de quarante-sept ans, il travailla sur les biens nationaux, achetant et revendant les propriétés. Il se vit bientôt en état d'ouvrir une mai-

son de banque : le directoire exécutif, ayant formé, en 1797, le projet d'une descente en Angleterre, Barillon fut chargé, par le commerce de Paris, d'annoncer au gouvernement l'ouverture d'un emprunt pour subvenir aux frais de la guerre. En 1803, il eut la vanité ridicule d'aller revoir son pays natal, pour éblouir ses concitoyens de son opulence; il y déploya un luxe effréné et annonça hautement l'intention de devenir sénateur. Il inspirait alors une telle confiance, qu'il fut nommé successivement administrateur de la caisse des comptes courants et régent de la banque de France. Mais le génie entreprenant de Barillon le jetait dans des opérations de commerce vastes et hasardeuses dont le succès n'était pas toujours heureux; en 1805, on lui donnait quinze millions de fortune, il avait quarante chevaux dans ses écuries, et cette année-là même, il suspendit ses paiements, se déclara en état de faillite, et prit des arrangements avec ses créanciers. Perdu de vue pendant toute la durée de l'empire, Barillon ne reparut sur la scène publique que le 30 mars 1815, à la tête d'une compagnie de grenadiers de la première légion de la garde nationale parisienne, et prévint, par son courage, bien des malheurs dans ces jours d'effervescence. Nommé, par le département des Hautes-Alpes, à la chambre des représentants, pendant les cent jours, il ne s'y fit remarquer que dans le projet de loi tendant à régulariser le service et le mode des réquisitions, qu'il appuya de son vote. Il mourut en 1819, dans un état de consommation complète.

BARING (N.), banquier anglais et membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre, fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de force en 1815, à l'adoption du bill tendant à apporter de nouvelles restrictions à l'importation des grains. Baring spéculait dans cette parie et y faisait des profits immenses. Il mérita, pour cette opposition, les remerciements de l'assemblée des négociants de Londres. Le 25 mai il se prononça pour la guerre contre Napoléon, et pour le subside de cinq millions sterling, demandé par le ministère pour en soutenir les frais; il apporta ensuite le plus grand soin à la confection des listes de l'emprunt qui s'effectua en juin suivant; on l'entendit encore, dans la séance du 12, parler avec énergie contre l'acquisition des colonies hollandaises que l'Angleterre venait de payer cinq millions; il s'écria à cette occasion : « Le congrès de Vienne étant mécontent de sa part de dépouilles, la Grande-Bretagne a suppléé à tout par son or. » Le 20 mars 1816, dans la discussion d'un emprunt auquel il se montrait favorable, mais que le chancelier de l'échiquier repoussait de toute son éloquence, en l'accusant de ne le désirer que pour son intérêt personnel, Baring répondit de la manière la plus vigoureuse aux attaques dirigées contre lui et contre les autres capitalistes de Londres. Il paraît marcher constamment dans son système d'opposition au ministère.

BARJAUD (J.-B.), né à Montluçon, département de l'Allier, pendant la révolution, se recommanda à ses concitoyens comme poète et comme défenseur de la patrie; il a pris part au succès de nos braves et les a chantés. Il avait fait d'excellentes études et composé, très jeune encore, un poème sur Homère, où le public et les gens de lettres aperçurent le germe d'un beau talent. Encouragé par ce succès, il traça le plan d'une vaste composition qui exigeait peut-être un talent plus formé que le sien, mais dont néanmoins quelques morceaux connus font regretter qu'elle n'ait pas été terminée. C'était un poème en vingt chants, intitulé *Charlemagne*, cadre heureusement conçu pour admettre toutes sortes d'allusions au héros du jour. Ses *Odes nationales* sont pleines de ce talent et de cette verve qui constituent

le genre lyrique et promettaient un successeur à Lebrun-Pindare; elles ont été imprimées à Paris en 1811, in-80. On y remarque surtout celles qui ont été adressées à la France, sur le *Passage du Mont-Saint-Bernard*, sur la *Conquête de la Prusse*; sur la *Mort du duc de Montebello*, à la garde impériale, et sur la *naissance du roi de Rome*. Il voulut enfin servir cette patrie qu'il n'avait que chantée jusque-là, réchauffer en quelque sorte son génie à la source même de l'héroïsme, et parut, comme sous-lieutenant, dans la grande armée. Il obtint d'une manière fort singulière la croix de la réunion : Napoléon, dans une revue, distribuait, selon sa coutume, des récompenses et des encouragements; Barjoud sort des rangs : Sire, donnez-moi la décoration — Qu'as-tu fait, lui dit l'empereur. — Je me bats et je fais un poème épique en votre honneur. — Si je te donne la décoration, tu ne finiras pas le poème épique, reprit Napoléon en riant et en lui accordant sa demande. Barjoud aurait tenu parole, mais il n'en eut pas le temps; il fut tué l'année suivante par un boulet à la bataille de Leipzig. Il était à peine âgé de 26 ans.

BARJAVEL (François), né en 1768, à Carpentras, département de Vaucluse, allait entrer dans la carrière du barreau que son père avait parcourue honorablement, lorsque la révolution éclata. Parmi les hommes qui ont figuré dans les jours de la terreur, il n'en est aucun sur qui les opinions soient plus partagées; les uns l'assimilent aux Maignet, aux Carrer, aux Joseph Lebon; les autres, au contraire, le peignent comme un homme estimable, remplissant ses fonctions avec humanité, au milieu des horreurs qui l'environnaient. Comme nous ne voulons qu'être justes, nous saisissons l'occasion, toutes les fois qu'elle se présentera, d'absoudre les victimes révolutionnaires des crimes sous lesquels elles ont injustement succombé. Nous ne rapporterons, dans cette notice de Barjavel, que les faits que nous croyons exacts, en passant sous silence ceux qui, selon nous, lui sont faussement attribués. Partisan de la révolution, il se déclara pour la réunion du Comtat Venaissin à la France, parcequ'il le regardait comme un fief de la couronne, qui n'aurait jamais dû en être détaché. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de Vaucluse, et obligé, en cette qualité, d'envoyer à la commission d'Orange toutes les procédures qui s'instruisaient devant son tribunal, il fut regardé comme complice des assassins qui se commettaient dans cette ville, enveloppé dans la procédure instruite contre les membres de la commission qui y siégeaient, et sacrifié avec eux; tant il est facile, dans les temps de réaction, de confondre l'innocent avec le coupable! On lui conseillait, après le 9 thermidor, de se dérober, par la fuite, aux vengeances qui se préparaient : « Je ne le veux pas », répondit-il, la vertu triomphera, » et il mourut sans regret, parcequ'il était sans remords. Son père, qui l'aimait tendrement, quoiqu'il ne partageât pas ses opinions, parut supporter avec courage la mort de son fils, mais il ne lui survécut que de cinq jours.

BARLETTI-DE-SAINT-PAUL (François-Paul), issu d'une famille napolitaine, naquit à Paris en 1734. A quatre ans et demi il savait lire et écrire couramment le latin, l'italien et le grec; peu de temps après, il composa à son usage, de petits éléments de grammaire française et de grammaire grecque. Son oncle, l'abbé Antonini, confia son éducation aux soins de l'abbé Pluche qui succéderent Dumarsais, le père Jouvency et le recteur Vinot qui le mirent en état d'être nommé, à l'âge de vingt-deux ans, sous-instituteur des enfants de France, Louis XVI, Louis-Stanislas-Xavier et Charles-Philippe, qui tous trois portèrent la couronne. Il publia

à cette époque un *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues française et italienne*, in-12, ouvrage dédié au dauphin, père de Louis XVI et des deux princes ses frères. En 1764, Barletti publia un prospectus d'une *Encyclopédie élémentaire*, pour laquelle il ouvrit une souscription. L'université, qui avait seule le droit de former des maîtres et de prescrire le mode d'enseignement, poursuivit Barletti devant le parlement, comme empiétant sur ses attributions; on nomma, pour examiner son livre, des commissaires qui ne lui furent pas favorables. Il quitta la France de dépit et se retira à Bruxelles où il exhala son mécontentement dans une brochure, dont le lieutenant de police de Paris empêcha la publication; il fit ensuite arrêter et conduire l'auteur à la Bastille, où il le re tint trois mois. Rendu à la liberté, Barletti partit pour l'Espagne où il fut nommé professeur de belles-lettres au collège militaire des cadets, établi à Ségovie. De retour en France, il fit paraître un *Nouveau système typographique, ou moyen de diminuer de moitié, dans toutes les imprimeries de l'Europe, le travail et les frais de composition, de correction et de distribution*; les commissaires chargés de l'examiner en firent le plus grand éloge, et le gouvernement accorda à l'auteur, à titre de récompense, 20,000 livres et 500 exemplaires de l'ouvrage, imprimerie royale, in-40 1776; il revint ensuite à son livre favori, l'*Encyclopédie élémentaire* qu'il expliqua et commenta de vingt manières, jusqu'en 1795, pour en faire un livre universel : parmi tous ceux qu'il fit paraître on distingue particulièrement : les *Moyens de se préserver des erreurs de l'usage, dans l'instruction de la jeunesse*, ou *Découverte de la meilleure manière possible d'enseigner les sciences et les langues aux enfants de l'un et l'autre sexe*, in-40, 1780. Cet ouvrage, le meilleur de tous ceux de Barletti, est un cours complet de traités élémentaires, avec lesquels deux écoliers peuvent se donner des leçons tour à tour. En 1795, Barletti fut nommé membre du jury d'instruction publique, professeur de grammaire générale au collège des quatre nations, et, en 1799, professeur à l'école centrale de Fontainebleau. Il mourut à Paris, le 13 octobre 1809.

BARLIER (N.), maire de Chaudes-Aigues (Cantal), n'était pas connu avant que son département l'eût, envoyé, en 1824 à la chambre septennale, où il se borne à demander la clôture après les discours ministériels. Il paraît toutefois qu'il a rendu de grands services à la ville qu'il administre; car, si l'on en croit un biographe, la principale place de Chaudes-Aigues porte le nom de Barlier, et est décorée de la statue en cuivre de ce député, dont la physionomie est loin d'avoir pu inspirer le statuaire. Le même biographe prétend qu'a son arrivée à Paris, M. Barlier reçut, en députation, tous les chaudronniers, ferblantiers, ébéniers et poêliers du Cantal qui s'y trouvaient, et qu'il accepta d'eux un dîner magnifique dans lequel fut voté l'érection de la statue.

BARLOW (JON), poète, militaire, ministre presbytérien, ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique en France, naquit à Reading, petite ville de l'état de Connecticut, en 1755, d'une famille anglaise, établie en Amérique. Il fut élevé au collège de New-Haven, l'un des meilleurs de cette contrée, et s'y distingua de bonne heure par son application; les progrès rapides qu'il fit, annoncèrent ce qu'il serait un jour. Son amour pour les lettres qu'il cultiva pendant toute sa vie, et auxquelles il doit en grande partie la gloire qui accompagnera son nom, ne le quitta jamais, soit dans les camps, soit dans ses voyages, soit dans les négociations importantes dont il a été chargé à l'époque de la rupture entre l'Angleterre et les colonies américaines. Barlow qui était encore au collège avait l'âme trop élevée pour rester tranquille spectateur des événements

où son pays courait la chance d'être libre à jamais, ou entièrement asservi par le ministère britannique. Il n'était pas surprenant qu'un jeune Américain embrassât, avec enthousiasme, la cause de ses concitoyens, lorsque des Français, des Allemands et des Polonais s'empressaient d'offrir leurs services au congrès, et que ceux qui ne combattaient pas pour eux servaient leur cause par leurs écrits. Barlow porta d'abord les armes comme volontaire et se distinguait dans plusieurs circonstances; c'est dans le loisir des camps qu'il esquisse le plan de son poème intitulé la *Vision de Christophe Colomb*, ou la *Colombiade*. Ce fut aussi pendant ces temps orageux qu'il se fit recevoir bachelier ès-arts, et qu'il s'appliqua à l'étude des lois. Destiné à remplir toutes les hautes fonctions de l'état civil et militaire, depuis celles de défenseur de la patrie et d'homme de loi, jusqu'à celles d'ambassadeur, il se vit encore, pour ainsi dire, forcé à suivre, pour un temps, la carrière ecclésiastique, par l'offre que lui fit l'état de Massachusetts de le nommer chapelain d'une brigade. Il accepta d'autant plus volontiers cette place que, parmi les presbytériens de la Nouvelle-Angleterre, la prêtrise n'est qu'une espèce d'ordination civile qu'on peut quitter, quand on veut, pour suivre une autre profession. Nous observerons, en passant, que, dans les Etats-Unis, toute nomination ou promotion appartient, comme dans la primitive église, au peuple, et qu'un vicaire ne doit compter que sur ses talents et sa bonne conduite pour obtenir un bénéfice. Les vicaires sont obligés d'enseigner aux pauvres enfants de leur paroisse, à lire, à écrire et les quatre règles. Dès qu'une paix glorieuse eut couronné les efforts des Américains et assuré l'indépendance des Etats-Unis, Barlow quitta l'état ecclésiastique pour se livrer de nouveau à l'étude des lois, et le barreau ne tarda pas à se féliciter d'avoir fait une pareille acquisition. Il publia, en 1787, la *Colombiade*, poème sévèrement critiqué dans les deux mondes, et qui fut néanmoins réimprimé en Angleterre peu de mois après sa publication en Amérique. Vers cette époque, une société d'hommes très recommandables sous tous les rapports, avec la plupart desquels il avait fait les campagnes de la révolution américaine, fit une spéculation sur les terres inhabitées des bords de l'Ohio, appelé par les Français la Belle Rivière, qui, après un cours navigable de près de quatre cents lieues, va tomber dans le père des fleuves, le Mississippi. Cette société, après avoir acheté du congrès une grande quantité de ces terres, proposa à Barlow la commission d'aller les revendre en Europe; il s'en chargea, surtout parce qu'elle souriait à ses goûts et au vif désir qu'il avait depuis long-temps de visiter les pays où les arts avaient pris naissance, et s'étaient perfectionnés. Il débarqua en Angleterre, y fit peu de séjour, et se rendit en France, où il s'occupa avec succès des intérêts de la société. La colonisation, commencée en 1788, prit un accroissement si rapide, qu'on y comptait, en 1812, deux cent trente mille sept cent soixante âmes. L'état de l'Ohio est le dix-septième de l'union fédérale américaine. M. Barlow, pendant les premières années de la révolution française, habita l'Angleterre où il publia plusieurs ouvrages politiques, entre autres celui qui avait pour titre : *AVIS aux ordres privilégiés*, sur la convenance et la nécessité de changer le système du gouvernement. Ces ouvrages eurent une telle vogue dans ce pays chez les gens de goût et même les hommes d'état, que Fox prononça son éloge dans la chambre des communes; mais ils déplurent au gouvernement qui lui intima l'ordre d'évacuer le royaume. Il revint en France où ces mêmes ouvrages lui valurent le titre de citoyen français. Il fut sur le point d'être nommé à Chambéry député à la convention nation-

nale, mais une intrigue empêcha l'exécution de ce projet, ce qui affligea les vrais amis de la patrie. S'étant rendu dans le Nord pour une opération commerciale, il en fut bientôt rappelé par son gouvernement qui le chargeait de faire des traités avec tous les états barbaresques et surtout d'obtenir la liberté de tous les sujets des Etats-Unis qui depuis longtemps gémissaient dans un dur esclavage. Barlow eut la satisfaction bien douce pour son cœur, de délivrer tous ses compatriotes, et d'avoir la certitude qu'à l'avenir le pavillon américain serait aussi respecté dans ces parages que celui de France et d'Angleterre. Il revint en France et y resta jusqu'en 1803, qu'il repassa en Amérique. Nommé, en 1811, ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement français, M. Barlow revint encore une fois la France qu'il regardait comme une nouvelle patrie. Il ne devait plus la revoir; forcé par des motifs de la plus haute importance de se rendre en Lithuanie on se trouvait le chef du gouvernement français, la mort le surprit à son retour, à Zarnovitz près de Cracovie, à l'âge de cinquante-sept ans. Toutes les personnes qui lui étaient attachées par les liens de l'amitié, ont donné des larmes sincères à sa mort; il vivra éternellement dans le souvenir de ses concitoyens.

BARMONT (l'abbé PERRONNÉ de), issu d'une famille noble, était, avant la révolution, conseiller-clerc au parlement de Paris. Nommé par le clergé aux états-généraux, il s'opposa à la réunion des trois ordres, et prit la défense du parlement de Bordeaux qui avait protesté contre les actes de l'assemblée nationale, et refusé de se soumettre à son autorité. L'abbé de Barmont, dans l'impuissance de faire céder l'opinion générale à la sienne propre, prit le parti d'émigrer. Arrêté à Châlons-sur-Marne avec Bonne-Savardin, il fut reconduit à Paris. Admis à la barre de l'assemblée, il n'eut pas de peine à se justifier du reproche de complicité avec Bonne-Savardin, mais il fut renvoyé comme lui devant le Châtelet qui les acquitta tous deux. Rendu à la liberté, au lieu de reprendre sa place à l'assemblée, il se rendit en Allemagne.

BARNABÉ (N.), né à Bourg, près de Tonl, (Meurthe), était doué d'un grand caractère, qui ne manqua pas d'occasions pour se développer. Avocat avant la révolution, il en adopta les principes et marcha constamment dans la ligne qu'il s'était tracée. Il remplit successivement plusieurs fonctions publiques, et se trouvait, à l'époque du 18 brumaire, président du tribunal criminel d'Auxerre, département de l'Yonne; malgré les dangers qui menaçaient sa vie ou sa liberté, il refusa l'enregistrement des actes du corps législatif qui détruisaient la constitution de l'an 3, qu'il avait juré de maintenir. Cette résistance souleva contre lui les agents du gouvernement consulaire; on lui supposa un crime de forfaiture, pour lequel il fut exilé à Orléans, où il resta long-temps sous la surveillance des autorités. Nous n'avons pu recueillir de renseignements ultérieurs sur l'existence de ce généreux citoyen.

BARNABEN (ANTOINE), né à Alicante, en 1769, reçut, dans les collèges d'Espagne, la mauvaise éducation qu'on y donnait de son temps; il s'aperçut bientôt de son insuffisance, se dévoua à la profession des armes, la quitta ensuite pour refaire ses études et revint dans sa patrie. Un attrait invincible le porta vers la littérature étrangère, et les plus grands écrivains de la langue française devinrent l'objet de ses études. Cependant il prit la précaution, pour échapper aux recherches de l'inquisition, toute puissante en Espagne, de postuler à Valence le titre de docteur; il l'obtint et se fit ordonner prêtre. Il composa alors quelques livres ascétiques

qui le mirent en bonne odeur parmi ses confrères; mais la liberté de la presse ayant été décriée par les cortès, en 1812, Barnabé publia l'ouvrage intitulé : *Jugement historique, canonique et politique des droits des nations sur les biens ecclésiastiques*. On peindrait difficilement le scandale que produisit un tel livre; il n'est sorte de persécutions que l'auteur n'éprouvât de la part du haut clergé; il se mit, pour s'y soustraire, sous la protection de l'autorité civile. Nommé aux cortès de 1814 et 1815, il s'y montra le ferme appui du système constitutionnel, et vint de lui-même se livrer à ses ennemis, lorsque Ferdinand VII, à son retour dans ses états, influencé par de perfides conseillers, punit de la prison, de la mort ou de l'exil, ceux qui lui avaient conservé la couronne. Après avoir été écarté quatre mois au secret, Barnabé subit enfin son premier interrogatoire, et vit, avec surprise, qu'on n'eût pas donné aux vexations dont il était l'objet des motifs ou des prétextes plus graves. Il n'en fut pas moins condamné à une année de détention dans un couvent. Rendu à la liberté, il ne le fut pas au repos; l'évêque Simon Lopez, homme violent et fanatique, qui s'était toujours opposé avec le plus d'opiniâtreté au système constitutionnel, se chargea des vengeances du clergé sur le malheureux Barnabé qui se trouvait sous sa dépendance, et voulut l'obliger, à force de mauvais traitements, à rétracter ses opinions constitutionnelles; l'inquisition seconda en même temps les fureurs de l'évêque en lançant contre sa victime un acte d'accusation renfermant trente et un articles, aussi ridicules les uns que les autres. Barnabé, ne pouvant s'adresser aux tribunaux civils, eut recours à l'opinion publique, et répondit, en 1820, à ses calomniateurs, dans un ouvrage intitulé : *l'Espagne heureuse par la constitution et la destruction de l'inquisition*. Néanmoins il prit le parti d'émigrer et vint chercher, en France, un dédommagement aux persécutions qui l'avaient accablé dans son pays. Nommé, par sa province, député aux cortès de 1820 et 1821, il retourna à Madrid et fut accueilli de la manière la plus honorable par Ferdinand VII, qui le nomma archidiacre de Murviédros; il trouva, dans l'archevêque de cette métropole, un ennemi implacable, et ne put en obtenir d'être mis en possession de sa charge; mais le roi ayant exilé ce prélat par suite de son opposition au régime constitutionnel, Barnabé fut enfin installé dans sa dignité d'archidiacre. Il tint, dans les cortès, la conduite la plus honorable et y reproduisit les principes qu'il avait professés en 1814. Il s'opposa surtout aux prétentions de ceux qui soutenaient qu'un évêque ne dépendait que de l'autorité du pontife de Rome; il traitait cette doctrine de véritable scandale, et, pour la détruire sans retour, il invoquait les temps heureux de l'église, « où, disait cet honorable député, les évêques ne prêtaient aucun serment au pape; » ils se contentaient de lui envoyer leur profession de foi, et ce ne fut qu'à l'ombre des *maximes ultramontaines*, si contraires à l'indépendance et à la dignité des nations, qu'on introduisit, par la suite, « diverses formules de serment par lesquelles la cour de Rome, en réduisant les évêques à la qualité de *ses vassaux*, poursuivait ses entreprises ambitieuses. » Après la session des cortès, Barnabé est retourné dans son église, où il rendit de nouveaux services à la patrie par ses instructions et ses exemples. Heureux si sa piété et ses lumières ont pu l'absoudre, depuis la réaction de 1823, du crime impardonnable alors d'avoir figuré parmi les membres les plus distingués du parti constitutionnel.

BARNAVE (ANTOINE-PIERRE-JOSEPH-MARIE), fils d'un avocat consultant de Grenoble, naquit dans cette ville en 1761. Son père lui donna une brillante éducation dont il sut profiter. Il débuta très jeune au

barreau, et s'y fit remarquer par ses vastes connaissances et ses précoces talents. Il prononça, au parlement de Grenoble, en 1783, à l'âge de vingt-deux ans, un *Discours sur la nécessité de la division des pouvoirs dans le corps politique*, qui décelait un véritable talent oratoire; c'est au milieu de cette naissante carrière de gloire qu'il entra dans la révolution française, époque à jamais fameuse, qui fit ressortir toutes les illustrations, et leur donna une place digne d'elles. Barnabé fut appelé aux états-généraux par l'assemblée des trois ordres de sa province; une brochure qu'il avait publiée dès le 10 mai 1788, et dans laquelle il avait combattu les doctrines féodales, lui valut sans doute cet honneur; elle avait pour titre *L'esprit des édits enregistrés*. Il s'en montra digne autant par son patriotisme que par son éloquence. Son nom est demeuré sans tache au milieu des orages révolutionnaires. Il fut un de ces hommes que la révolution montra toujours avec orgueil à ses détracteurs. Vigoureux adversaire, il terrassa les Cazales et les Maury, et lutta même avec succès contre le puissant Mirabeau; il avait pour lui la bonne foi et la vérité. Il prit part à toutes les discussions d'un intérêt général, et se prononça toujours pour les mesures les plus patriotiques. Dès les premières séances des états-généraux, il préleva, par une ardente opposition aux prétentions des deux ordres privilégiés, à ses généreuses motions pour la cause populaire. Il appuya l'avis de Mounier tendant à substituer le nom de *commune* à celui de *tiers-état*, et soutint, avec une égale énergie, la proposition de Syeyes qui constituait définitivement l'assemblée nationale. Il se signala, dans la séance du jeu de paume, par son généreux enthousiasme. Après la séance du 20 juin, il devança Mirabeau à la tribune, et réclama, avant lui, les fameux arrêtés qui décidèrent peut-être du sort de la liberté. Enthousiaste de bonne foi, Barnabé ne pouvait souffrir la contradiction lorsqu'il s'agissait des nobles principes si chers à son cœur; il mit quelquefois peut-être trop d'exaltation à les défendre; après le meurtre de Foulon et de Berthier, il s'emporta jusqu'à s'écrier, dans le but de laver le peuple du reproche de férocité, « Le sang qui coule est-il donc si pur! » Cette imprudente exclamation, que son cœur ne lui avait pas dictée, lui fut cruellement reprochée. Pendant tout le cours de l'assemblée constituante, elle lui valut les sarcasmes les plus odieux. Lui-même en eut de grands remords. Autant qu'un autre, il plaignait ces tristes victimes, mais il pensait en même temps que le peuple, si long-temps vexé par elles, n'était pas si coupable de s'être vengé par un jour de dix siècles de malheurs. Barnabé appuya, dans la séance du 1^{er} août, la déclaration des droits; il demanda la création des gardes nationales. Il se prononça avec force contre le *veto absolu* (2 septembre 1789); il fit déclarer les biens des prêtres propriétés nationales (13 octobre). Le 10 décembre de la même année, il lutta, pour la première fois, contre Mirabeau; il s'agissait de l'éligibilité des membres de l'assemblée nationale aux places salariées par le gouvernement; Barnabé s'éleva, avec chaleur, contre cette éligibilité, que soutenait notre Démosène. La question était presque personnelle; le parti populaire craignait de voir son orateur détaché de lui par les faveurs de la cour; aussi les deux illustres adversaires dirigèrent-ils l'un contre l'autre des personnalités indignes d'eux. Barnabé, en janvier 1790, voulut que le serment civique ne comprît pas la promesse de fidélité au roi, parceque, disait-il, la personne du monarque se trouvait comprise dans la constitution. Il dénonça plusieurs parlements qui avaient désobéi aux décrets de l'assemblée, fit admettre les juifs aux droits de citoyen, et se prononça pour l'abolition des ordres religieux. Membre du

comité des colonies, il défendit avec enthousiasme les droits de l'homme. Souvent son exaltation l'entraînait à proposer des mesures imprudentes. On lui a attribué ce mot qui n'est pas de lui : « périssent les colonies plutôt qu'un principe, » mot qui révèle un ardent fanatisme, mais en même temps une incontestable bonne foi, l'un et l'autre également dans son caractère. Dans la séance du 22 mai, il se trouva de nouveau en opposition avec Mirabeau. La guerre d'Espagne contre l'Angleterre venait de soulever une importante question ; celle de savoir à qui appartenait le droit de paix et de guerre. Mirabeau l'attribuait au roi conjointement avec la législature ; Barnave, au corps législatif seul ; la discussion fut vive et brillante ; les deux adversaires firent de grands efforts d'éloquence ; la victoire resta à Barnave, et, victorieux plus grande encore, Mirabeau lui-même parla en termes flatteurs du talent que son adversaire avait déployé dans cette discussion solennelle : « C'est, dit-il, un jeune arbre qui montera haut si on le laisse croître. » Prédiction fatale qui nous apprend que Mirabeau avait su sonder l'abîme où se précipitaient imprudemment les amis de la liberté. Barnave devint l'idole du peuple ; une affaire d'honneur contre Cazalès accrut encore sa popularité. Membre du comité diplomatique, il s'y occupa avec able des intérêts publics ; il fit rendre une foule de décrets importants, entre autres ceux qui ordonnaient la réorganisation des colonies, décrets dictés par la justice, mais dont les effets immédiats eurent de terribles conséquences. Il se prononça, vivement, en janvier 1791, en faveur du club jacobin appelé alors *Société des amis de la constitution*, dans les querelles de cette association contre le club monarchique, qu'il qualifia de *ramas de factieux*. Peu de temps après, Barnave parut revenir sur ses pas, effrayé lui-même de l'immense carrière qu'il avait parcourue. Il avait pu déjà connaître les effets de ses doctrines exagérées sur les affaires coloniales. Il demanda, le 11 mai 1791, qu'aucune innovation ne fût introduite dans l'organisation des colonies, sans avoir préalablement pris l'avis des colons. Cette motion étonna l'assemblée ; on ne pouvait comprendre qu'il fût ainsi revenu sur ses premiers systèmes. Dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, on ne conçoit pas qu'on puisse avec bonne foi abandonner des idées qui nous ont imprudemment séduits. Les amis des noirs furent indignés de ce qu'ils appelaient une trahison. Sieyès, Grégoire, Robespierre, attaquèrent violemment Barnave, et leur opinion prévalut. De quel côté fut la raison, nous pouvons répondre que Barnave était mu par le plus pur patriotisme et par les intentions les plus droites. Une grande circonstance apprît bientôt à la France combien cet intéressant jeune homme avait perdu, par la réflexion, de son premier enthousiasme. La fuite de Louis XVI consterna les amis de la liberté. Les motions les plus violentes se succédèrent. Lafayette fut inculpé d'avoir pris part à l'évasion du monarque. Barnave conserva tout son sang-froid, et justifia Lafayette de cette accusation. Nommé, avec Lalour-Maubourg et Pétion, pour assurer le retour du roi, Barnave témoigna au noble captif les plus grands égards. Son retour vers la modération, qui n'avait été jusqu'alors que l'effet de ses réflexions, fut hâté par ses affections nouvelles. La reine mit tout en œuvre pour l'attacher à sa cause, et le jeune député se laissa entraîner à cette touchante séduction. Il avait perdu toute force pour attaquer de grandes victimes dont il avait vu de si près les infortunes. A son retour à l'assemblée, il prit place dans les rangs de la nouvelle majorité, formée des hommes modérés de toutes les opinions. Il aida souvent le roi de ses conseils. On dit même qu'il se chargea de rédiger le mémoire de ce prince

sur les événements qui avaient causé sa fuite. Barnave contribua beaucoup à faire créer le comité de révision qui modifia les décrets constitutionnels dans le sens monarchique. Il fit renvoyer le mémoire de Louis XVI à ce comité. Dans la grande discussion qui s'éleva sur l'inviolabilité royale, il se prononça avec force pour ce principe, conservateur de toute monarchie constitutionnelle ; les huées des tribunes accueillirent le discours plein d'éloquence et de logique qu'il prononça sur cette importante question ; mais il montra, contre l'intolérance populaire, le même courage qu'il avait si souvent déployé contre les absurdes prétentions de la féodalité. Il combattit un projet du comité militaire tendant à permettre aux soldats de dénoncer leurs chefs. Il défendit les prêtres réfractaires contre les mesures violentes des ultra-patriotes. Il s'éleva avec force contre les *libellistes* qui voulaient empêcher l'établissement de toute forme de gouvernement, et proposa l'ordre du jour sur la motion de conserver au corps législatif le droit de déclarer que les ministres avaient perdu la confiance de la nation. Cette marche prudente fit regarder Barnave comme un déserteur de la cause nationale ; il perdit son ancienne popularité, et fut en butte aux attaques des journalistes qui se prétendaient patriotes par excellence. Barnave avait conservé quelques liaisons avec la cour, mais il n'avait d'autre but que de donner au roi d'utiles et sévères conseils. Ce généreux dessein était peu d'accord avec les mœurs de ce pays pour lui inconnu ; il perdit la confiance du peuple, sans mériter celle de la cour ; aussi, après la session, se retira-t-il dans sa ville natale, où il vécut dans la retraite. Après le 10 août 1793, il fut décrété d'accusation avec le constituant Alexandre Lameth et l'ex-ministre Dupont-Dutour, à la suite de l'ouverture de l'armoire de fer, qui renfermait sa correspondance avec la cour ; arrêté à Grenoble, il y fut détenu pendant quinze mois ; conduit ensuite à Paris, enfermé d'abord à l'Abbaye, et plus tard à la Conciergerie, il fut bientôt traduit au tribunal révolutionnaire ; il s'y défendit avec son énergie et son éloquence accoutumées. Son discours produisit le plus grand effet sur l'auditoire et même sur les juges ; mais le prétendu tribunal était habitué à condamner sans juger ; il prononça, contre l'illustre proscrit, la fatale sentence de mort. Barnave l'écoula avec un étonnant courage. Il rencontra Camille Desmoulins en sortant de l'enceinte du sanglant tribunal : « Camille, lui dit-il, tu ne m'en veux pas, nous avons dès le commencement défendu la même cause ; je fais des vœux sincères pour que tu n'en sois pas la victime ainsi que moi ! » Camille pleurait ; Barnave était calme et impassible. Arrivé sur l'échafaud, il s'écria en tournant ses yeux vers le ciel : « Voilà donc le prix de ce que j'ai fait pour la liberté ! » Paroles touchantes, répétées par tant d'illustres victimes. Ainsi périt, à l'âge de trente-deux ans, un des plus sincères amis de la liberté, de la patrie et de l'humanité. Il avait voulu opposer une digue au torrent déchaîné par ses propres mains, quand il en avait vu les terribles ravages ; il n'était plus temps ; il périt victime de son imprudence et de son retour à la modération. La statue de ce grand orateur avait été placée par ordre du gouvernement consulaire dans le grand escalier du sénat, à côté de celle de Vergniaud ; elle en fut retirée en 1814, par le parti alors triomphant.

BARNI (CAMILLE), célèbre violoncelle, et habile compositeur, naquit à Rome le 18 janvier 1762 ; après avoir parcouru diverses contrées de l'Europe, il est venu se fixer à Paris, où ses nombreuses compositions ont obtenu le plus grand succès.

BARON (le baron), député du Var à la chambre septennale, est en même temps directeur du Mont-de-Piété de Paris ; il n'est monté que deux fois à la

tribune pour faire l'apologie de cet établissement philanthropique, qui ne prête aux pauvres, sur des nantissements d'une valeur double, qu'un modique intérêt de 20 à 22 pour cent par an.

BARON (le chevalier), officier de dragons et adjudant commandant, quitta le service actif à la suite d'une blessure grave qui nécessita l'amputation d'une jambe. Les honorables témoignages qu'il emportait de l'armée le firent nommer, en 1815, au moment où la patrie était menacée d'une seconde invasion, commandant supérieur de Vitry-le-Français, et il répondit à la confiance de son pays. Une division russe vint faire le blocus de la ville, qui n'était pas entièrement fortifiée, et qui ne renfermait pour sa défense qu'une garnison de quatre cents hommes; cependant Baron la conserva pendant plusieurs mois, et il se serait enseveli sous ses ruines, s'il n'eût reçu du gouvernement royal l'ordre d'y laisser entrer les Russes. Devenu libre de toute responsabilité, il ouvrit les portes à l'ennemi. Dénoncé alors par ceux des habitants qui auraient voulu laisser pénétrer l'ennemi, dès qu'il se présenta, le chevalier Baron n'eut pas de peine à se justifier, appuyé qu'il était des témoignages honorables de la grande majorité des habitants. La garde nationale de Vitry, faite pour apprécier le mérite de ce brave militaire, qui avait préservé la ville, lui offrit une épée d'honneur, comme un gage de sa reconnaissance et de son estime; le Roi lui conféra le titre d'officier de la légion d'honneur: son mérite seul sollicita pour lui cette décoration, qui trop souvent est devenue le prix de la faveur. Ce brave s'est retiré à Sirasbourg, où il jouit du repos et de l'estime que lui ont mérités ses travaux et ses services.

BARON (l'aîné), avocat à Reims, fut député aux états-généraux par le tiers-état de cette sénchaussée. Il y resta à peu près muet, et il fut ensuite nommé juge à Reims. Le département de la Marne le nomma en 1799, membre du conseil des anciens; il entra peu après au corps législatif, d'où il sortit en 1802. En 1805, il fut nommé magistrat de sûreté à Reims, puis président du tribunal criminel de la Marne, et enfin, en 1810, conseiller à la cour d'appel de Paris. Il fait encore partie de la cour royale.

BARON (N.), conseiller à la cour royale de Nîmes, est cité, dans la Biographie des hommes vivants, comme une victime d'une émeute populaire pendant les cent jours. Malade à cette époque, il accomplissait un vœu pour obtenir du ciel que la duchesse d'Angoulême donnât le jour à un prince, lorsqu'il fut considéré comme un conspirateur, et trainé en prison.

BARONIO (JOSEPH), savant physicien, a publié, en 1806, un ouvrage intitulé: *De l'action de l'électricité fulminante, même sur les conducteurs végétaux*.

BARON-DU-SOLEIL, membre de l'académie de Lyon, était, avant la révolution, procureur du roi au présidial de la même ville; il y perdit la vie dans l'insurrection de 1793, qui fit un si grand nombre de victimes. Sa réputation littéraire est peu étendue: elle ne se fonde que sur quelques traductions d'ouvrages anglais. On a cependant remarqué l'*Éloge de Prost de Royer*, son compatriote, ou l'on trouve de la sensibilité et de la philosophie.

BAROUD (CLAUDE-ODILE-JOSEPH), né en 1755 à Lyon (Rhône), mérita, par son esprit et ses talents, la protection de M. de Calonne, alors contrôleur-général des finances, qui l'introduisit dans la haute société de Paris, où il puisa, pour son instruction, d'utiles connaissances. C'est lui qui rédigea en 1798 le mémoire publié contre le banquier Barillon (Voyez ce nom), dont la faillite scandaleuse indigna alors toute la France. On doit encore à M. Baroud:

1^o *Observations en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés, et des émigrés eux-mêmes*, 1814-1816. Il cher-

che à prouver, dans cet ouvrage, qu'une rente annuelle de 12,000,000 de francs sur le grand livre suffirait pour indemniser tous les émigrés. Quel dommage qu'un si habile financier n'ait pas fait partie de la chambre de 1824! quelles lumières il eût apportées dans une discussion où 30,000,000 de rente parurent à peine suffisants pour le même objet! Malheureusement, M. Baroud est élève de M. de Calonne, et cet ex-contrôleur ne nous a pas appris à croire aveuglément à ses projets de finances; 2^o *Adresse des contribuables aux créanciers de l'arrière*, in-4^o, 1816. M. Baroud s'est, comme on voit, beaucoup exercé sur les finances, et a acquis de la célébrité dans cette partie; comme avocat, il a répondu à la confiance de ses clients, en éclairant par d'excellents mémoires la religion de leurs juges, dans des causes importantes.

BARRA (N.), de Palaiseau près Paris, n'avait que treize ans, lorsqu'il entra dans les troupes républicaines guerroyant alors dans la Vendée, et s'y fit remarquer par des prodiges de valeur au-dessus de son âge. Comme son courage l'emportait toujours en avant de ses camarades, il se trouva un jour cerné par les royalistes, qui voulurent lui faire crier: *Vive le roi!* le menaçant de la mort s'il s'y refusait; le jeune homme élevé dans les principes qui dominaient alors, cria aussitôt: *Vive la république!* et tomba sous vingt baïonnettes. Il nourrissait sa mère avec sa paie. La convention, instruite de ce trait de courage, décréta qu'on lui accorderait les honneurs du Panthéon, et qu'une gravure représentant son dévouement et sa piété filiale serait envoyée à toutes les écoles primaires, pour propager, parmi la jeunesse française, ce double exemple de vertu civique.

BARRA (N.), membre du conseil des cinq-cents, du tribunal, etc., était commissaire près l'administration centrale du département des Ardennes, lorsqu'il fut nommé député au conseil des cinq-cents, où il se fit peu remarquer; mais il contribua puissamment à la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), et y remplit les fonctions de secrétaire; élu, en conséquence, membre de la commission intermédiaire, chargée d'organiser le nouveau gouvernement, il le devint ensuite du tribunal. Franc républicain, il appuya, l'année suivante, à la tribune, les mesures prises pour le maintien de la confiscation des biens des émigrés, comme unique moyen de consolider la république. Bientôt la marche du gouvernement lui ayant fait entrevoir le but où il tendait, Barra changea de système politique, et se montra constamment opposé aux vues de la majorité; aussi fut-il compris dans le premier renouvellement du tribunal, ayant été éliminé en 1802. Il a été perdu de vue depuis cette époque.

BARRAIRON (FRANÇOIS-MARIE-LOUIS), né le 10 juin 1746, à Gourdon, département du Lot, était un des dix-sept directeurs de correspondance à l'administration des domaines, lorsque la révolution éclata. Il montra des sentiments si conformes aux nouveaux principes, qu'il fut nommé commissaire administrateur, au mois de décembre 1790. Il divorça en 1792, se remaria en 1793, pour se maintenir au niveau des opinions de l'époque, et servit doublement ses intérêts en épousant une femme très riche. Les gouvernements changèrent; mais Barrairon, toujours ferme dans son poste, ne changea que de principes. Il le conserva sous le gouvernement directorial, en se prêtant à ses différentes nuances de faiblesse ou d'exaltation, et, sous le gouvernement impérial, par une adulation mesurée sur les circonstances. Le département du Lot le nomma en 1804 candidat au corps législatif, et le département d'Indre-et-Loire candidat au sénat conservateur, en 1812; mais il ne siégea ni à l'un ni à l'autre chambre. L'empereur lui conféra le titre de baron, et ce

eut la dernière faveur qu'il lui accorda. Au reste, Barrairon ne perdit rien à changer de maître ; à la première rentrée du Roi, il se maintint dans sa charge ; et, pour faire preuve d'un entier dévouement, il adressa une circulaire à tous les employés de son administration, les menaçant de destitution s'ils conservaient quelques souvenirs des gouvernements qui avaient précédé. A la seconde rentrée, le Roi le nomma, en remplacement du comte Duchâtel, directeur-général de l'enregistrement et des domaines, et en 1816, conseiller d'état honoraire. Porté par le département du Lot à la chambre des députés de 1816, il interpréta, à son profit, le précepte d'un poète célèbre, *in medio virtus*, et il siégea au centre. Cette fois, il fut fidèle au parti qu'il avait adopté : car, en 1819, on le vit constamment voter avec les ministériels, en faveur des nouvelles lois sur la liberté individuelle et sur les élections. Le Roi lui donna, le 11 octobre 1820, la récompense de ses loyaux services, en l'élevant au rang de comte, et on le désigna pour présider les élections de son département ; l'arrondissement de Gourdon le nomma député ; il n'eut pas le temps de prouver au ministère, dans ses nouvelles fonctions, son invariable attachement : il mourut le 5 décembre 1820, à Châteaurenault, dont il se prétendait le *seigneur*. Le curé de cette ville refusa de lui rendre les derniers honneurs, se fondant sur son divorce. Ce ne fut que sur des ordres supérieurs qu'on lui accorda la sépulture. On peut dire de Barrairon comme de beaucoup d'autres, qu'il a servi tous les partis, et qu'il s'est servi de tous.

BARRAL (Louis-Mathias, comte de), archevêque de Tours, naquit le 20 avril 1746. Sa famille, distinguée dans la magistrature, le porta à l'état ecclésiastique, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses talents. Son mérite fut aidé par des protections qui l'élevèrent très jeune encore aux premières dignités de l'église. Le cardinal de Luynes se l'attacha d'une manière particulière, l'emmena à Rome avec lui, et le nomma, à son retour, grand archidiacre de son diocèse. Il devint, en 1785, agent général du clergé, et ce fut une occasion pour lui de déployer, dans ses rapports, des connaissances peu communes et un talent très rare. En 1789, son oncle, évêque de Troyes, le fit nommer son coadjuteur, et cédant à ses infirmités, il lui résigna son siège épiscopal. En 1791, il se refusa à prêter le serment à la nouvelle constitution civile du clergé qui venait d'être décrétée, et se retira en Suisse auprès de M. de Belloy, qui depuis fut promu à l'archevêché de Paris. Il alla ensuite rejoindre en Angleterre un grand nombre d'évêques, opposés, comme lui, aux nouvelles lois qui régissaient alors la France. Il avait refusé le serment à la constitution de 1791, il ne crut pas devoir refuser celui qu'exigeait le premier consul, et publia un écrit où il recommandait, aux prêtres de son diocèse, la promesse de fidélité qu'on leur demandait, et les engageait à se soumettre au gouvernement consulaire ; bien plus, pour n'être pas un obstacle au concordat, il alla jusqu'à se démettre de son évêché, et quarante-quatre autres prélats suivirent de près son exemple. Cette démission spontanée, conforme à la volonté du Saint-Père, lui valut la bienveillance du premier consul, qui lui confia le soin de gagner à la nouvelle constitution les prêtres du diocèse de Poitiers. Dans cette mission, M. de Barral fit si bien valoir son talent conciliateur, qu'il remplit tous les vœux de Bonaparte. A son retour, il obtint l'évêché de Meaux. Telle fut, dans son administration, la sagesse de sa conduite à la fois religieuse, ferme et tolérante, qu'il s'acquit l'estime générale, et qu'il devint, à la création de l'empire, annuaire de la princesse Caroline, puis de l'impératrice Joséphine. L'archevêque de Tours

étant mort, M. de Barral fut nommé pour le remplacer ; chargé ensuite de toutes les négociations de l'empereur avec le pape, il y montra une telle habileté que Napoléon, pour reconnaître ses services, le nomma sénateur, puis comte de l'empire, puis enfin en 1813, grand-croix de l'ordre de la réunion. Tant d'honneurs ne furent pas prodigués à un homme indigne de les recevoir. Ils furent payés de cette espèce de reconnaissance qui n'est servie que dans les âmes basses, mais qui reçoit un nouveau lustre lorsqu'elle résiste à l'épreuve de l'adversité ; telle fut celle de M. de Barral : lorsque Napoléon tomba du faite des grandeurs, l'archevêque de Tours ne sentit pas faillir avec lui l'attachement qu'il lui avait voué, et le 2 juin 1814, il ne craignit pas de se compromettre, en prononçant l'oraison funèbre de l'impératrice Joséphine. Le Roi sut apprécier cet acte de générosité, et le récompensa peu de jours après, en appelant M. de Barral à la chambre des pairs. Napoléon revint, et l'archevêque fit encore partie de la chambre des pairs pendant les cent jours. Le 2 juin 1815, il officia pontificalement à la messe qui eut lieu au Champ-de-Mai. Toujours ferme dans son plan de conduite, il refusa, dit-on, d'apposer sa signature à l'acte additionnel, et, mesurant son attachement à ses devoirs, il voulut être indépendant, même dans sa reconnaissance. Combien d'autres ont blâmé sa conduite, et n'ont pas montré, dans cette occasion, la même fermeté de caractère. Le Roi, à sa seconde rentrée, le déclara démissionnaire par une ordonnance, le 26 juillet 1815. M. de Barral avait, dit-on, prévenu cette ordonnance, en donnant lui-même sa démission, mais sur un motif bien honorable pour lui : il ne pouvait plus, disait-il, bien administrer son diocèse, après avoir perdu la confiance du monarque. Quelques temps après, il publia une mémoire justificatif de sa conduite ; peut-être pouvait-il s'en dispenser : il s'était toujours montré si bon prêtre et si bon citoyen, que les attaques dirigées contre lui étaient, auprès de ceux qui avaient appris à le connaître, autant de titres de recommandation. Ce fut la son dernier acte ; il mourut le 7 juillet 1816, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : 1^o *Lettre à M. C. Butler*, contre le serment de liberté et d'égalité ; 2^o *Sentiment de M. l'évêque de Troyes, résidant à Londres, sur la légitimité et la fidélité*, en réponse à un écrit intitulé : *Véritable état de la question de la promesse de fidélité à la constitution demandée aux prêtres*, Paris, 1800 ; 3^o *Fragmentes relatifs à l'Histoire ecclésiastique du 19^e siècle*, Paris, 1814, in-80 ; cet ouvrage renferme des mémoires sur ses négociations avec le pape en 1810 et 1812, et d'autres écrits du même genre ; 4^o *Discours prononcé par l'archevêque de Tours aux obsèques de S. M. l'impératrice Joséphine* ; 5^o *Défense des libertés de l'Eglise gallicane et de l'Assemblée du clergé de France en 1782, ou Réfutation de plusieurs ouvrages publiés en Angleterre sur l'insuffisabilité du pape*.

BARRAL (André-Horace-François, vicomte de), frère du précédent, né à Grenoble, vers 1745, fit d'abord les dernières campagnes de sept ans, comme sous-lieutenant au régiment de la Ferronnays, après 1763, il revint dans l'état-major de M. Bouret, et rédigea, par ordre de cet officier-général, des *Mémoires sur la chaîne des Alpes*, depuis le col de Tende, jusqu'au Saint-Gothard ; il fut ensuite nommé major du régiment de Noailles, puis aide-maréchal-général des logis de l'armée rassemblée à Cadix, en 1782, et maréchal de camp, en 1792, à l'armée des Alpes sous Kellermann. Un ordre de la convention, d'après lequel il devait passer à l'armée de la Vendée, le détermina à émigrer. De retour en France, M. de Barral fut nommé, en 1805, préfet du Cher, et exerça ses fonctions jusqu'en 1813, où il sollicita sa retraite. Il vivait, dans ses paisibles foyers, près

de Voiron, lorsque les Autrichiens occupèrent, en janvier 1814, le département du Mont-Blanc. Son âge avancé et la rigueur de la saison ne l'empêchèrent pas de payer de sa personne; il se mit à la tête du petit nombre de troupes qui se trouvaient à sa disposition, et défendit le poste des Echelles, jusqu'à ce que des forces supérieures l'eussent forcé de l'abandonner, pour se replier sur Grenoble. Pendant ses fonctions civiles, M. de Barrat a fait des découvertes qui doivent jeter un grand jour sur les antiquités du Berri; il s'occupe, dans sa retraite de Voiron, à mettre la dernière main à ce travail important. Il a épousé Mlle de Beaucharnais, alliée de très près à la feuë impératrice Joséphine.

BARRAL (JOSEPH-MARIE, dc), marquis de Montferrat, frère des précédents. *V. MONTFERRAT.*

BARRAS (PAUL-JEAN-FRANÇOIS-NICOLAS, comte de), l'un des hommes les plus fameux de la révolution française, membre de la convention, puis du directoire, né, le 30 juin 1755, à Fox, en Provence, département du Var, d'une famille dont on dit proverbialement dans cette province : *Nobles comme les Barras, aussi anciens que nos rochers.* D'abord sous-lieutenant au régiment de Languedoc, il s'embarqua, en 1775, pour l'Île-de-France, dont le gouverneur lui était allié. Promu ensuite au grade de capitaine dans le régiment de Pondichéry, il passa dans l'Inde, fit naufrage sur les Maldives, contribua par son courage à sauver l'équipage, et parvint, après mille dangers, à Pondichéry. Cette place, attaquée par vingt mille Anglais, sans déclaration de guerre, quoique courageusement défendue par le général Bellecourbe, fut forcée de capituler. Barras servit ensuite sur l'escadre de M. de Suffren, se trouva au combat de la Proye, livré aux Anglais, dans lequel le défaut d'intelligence de la part des chefs rendit nul le courage des Français, qui perdirent beaucoup de monde, et eurent trois vaisseaux désarmés. La tournure fâcheuse des affaires dans l'Inde et la paix qui venait d'être conclue déterminèrent Barras à revenir en France. Entraîné par des passions vives, par son goût pour les plaisirs et la volupté, il eut bientôt dissipé un patrimoine médiocre. Les troubles politiques de 1789 lui ouvrirent la carrière de la fortune. Il embrassa avec ardeur les idées de réforme, figura dans les assemblées du tiers-état, se déclara contre la cour, coopéra, avec le général Lapeyroue, le 14 juillet, à la prise de la Bastille, et prit part à tous les événements favorables à la révolution. Quoique ardent apôtre des idées nouvelles, jusque-là on ne lui reproche aucun excès : on le vit même, dans les journées des 5 et 6 octobre, parmi les témoins à charge, déclarer « qu'ayant voulu représenter à des personnes qui y figuraient l'innocence du roi et de la reine, il en avait été mal reçu, et s'était éloigné » d'elles avec horreur. » Il continua à servir la cause qu'il avait embrassée, fut un des premiers à se faire admettre à la société des jacobins, contribua, par ses relations avec elle, à l'affaire du 20 août 1793, fut nommé administrateur du département du Var, haut-juré à la cour d'Orléans, commissaire près de l'armée d'Italie, administrateur-général du comté de Nice, et président des autorités qu'il y installa. Élu député à la convention, il vota pour la mort de Louis XVI sans surmis ni appel, se déclara contre les girondins au 31 mai 1793, et participa aux mesures prises contre les modérés. Envoyé, avec les représentants Bayle et Beauvais, près de l'armée d'Italie, il fut informé que ses collègues avaient été arrêtés à Toulon qui venait d'être livré aux Anglais, que sa tête y était mise à prix, et que sa mère et sa femme avaient été insultées. Il se hâta de rassembler à Nice des troupes avec lesquelles il forma le blocus de Toulon. Le général Dugommier, chargé des opé-

érations du siège, pressa l'attaque de la place. Barras y commandait la division de gauche; l'artillerie, qui contribua principalement à la reddition de cette ville, y était dirigée par Bonaparte, alors simple capitaine. Toulon fut évacué; les républicains y entrèrent en vainqueurs, et usèrent cruellement du droit de la force, poussés par les représentants, qui cependant avaient, dit-on, adouci les ordres du comité de salut public. Plus de quatre cents Toulonnais furent victimes d'une vengeance terrible, et Barras manda à cette occasion à la convention « que les seuls honnêtes gens qu'il eût trouvés dans cette ville étaient les galériens ». La commission des représentants était composée de Salicruti, Ricord, Robespierre jeune, Fréron et Barras. Ces représentants se transportèrent ensuite à Marseille, où ils établirent une commission militaire, qui, en peu de jours, condamna à mort cent soixante personnes. Quoiqu'il eût pris part aux proscriptions et aux cruautés qui s'exercèrent dans le midi de la France, Barras s'y était acquis une telle popularité, qu'il fut excepté, avec Fréron, des dénonciations portées aux jacobins, par une foule de sociétés populaires, contre les représentants qui y avaient été en mission. Sa réputation patriotique députa à Robespierre, et, à son retour, il fut mal reçu des comités. La terreur exerçait alors ses ravages; les hommes des différents partis s'envoyaient à la mort; le glaive d'extermination était suspendu sur toutes les têtes. L'audace de Barras, le crédit que lui avaient acquis ses services à la cause des patriotes, arrêtaient le dessein de ses ennemis, qui, le considérant comme un chef d'opposition, voulaient le frapper, à coup sûr, en l'enveloppant dans une proscription générale. Robespierre même essaya de fortifier son parti chancelant de l'appui de Barras; mais celui-ci, qui connaissait sa perfidie, repoussa toute transaction, fit connaître à ses collègues la proposition de ce tyran, et, leur décelant sa faiblesse, il leur dit : « Robespierre est perdu malgré les jacobins. » Barras devint ainsi un des principaux acteurs de la révolution du 9 thermidor; jour de justice, où le monstre qui avait couvert la France d'échafauds fut décrété d'accusation. Telle fut l'homme courageux qui osa l'attaquer à cette tribune, d'où il lançait ses arrêts de proscription et de mort. Cependant il est délivré par la commune. Henriot, commandant de la garde parisienne, marche en même temps sur la convention, qui, dans cet imminent péril, nomme Barras général en chef, et le charge de sa défense. Celui-ci disperse les troupes d'Henriot, s'empare de Robespierre, et l'envoie à l'échafaud. Des ce moment, Barras paraît revenir à des idées plus modérées, et même à des sentiments d'humanité. Il se transporte au Temple, où il trouve le jeune prince malade, et lui fait donner des secours ainsi qu'à Maximilien; il vole au palais de Justice, arrête l'exécution d'une foule de victimes enlassées, dans les charrettes, et qu'on allait conduire au supplice. L'espèce de dictature dont Barras avait été investi ne dura qu'un jour, et ce jour fut le plus utile et le plus glorieux de sa vie. L'ordre rétabli, il se démit de son pouvoir. Alors il fut assailli de dénonciations. Il se servit des mêmes armes contre ses collègues envoyés avec lui dans le Midi, et qu'il accusa des troubles et des massacres de cette contrée; et, ce qu'il y a de singulier, leur reprocha de s'être montrés les ennemis de Manat. C'était alors un crime dont quelque temps après il n'eût pas voulu se justifier. Inculpé comme dilapidateur, il fut purgé de cette accusation par un décret qui approuva sa conduite. Après avoir été secrétaire et président de la convention en novembre 1794, membre du comité de sûreté générale, il s'éloigna de ces hommes dont l'exagération révolutionnaire ne connaissait aucune borne. Cependant,

en janvier 1793, il parla contre les émigrés des Haut et Bas-Rhin, défendus alors par Bentabolle, et provoqua la célébration de l'anniversaire de la mort de Louis XVI; et, afin d'engager le peuple à prendre part à cette fête atroce, il fit décréter la remise aux indigents des effets engagés au Mont-de-Piété. Tous ces actes révolutionnaires, quelquefois démentis par une conduite opposée, laissent des doutes sur ses sentiments secrets; mais la vigueur avec laquelle il poursuivit, au 1^{er} prairial (20 mars 1793), les restes du parti de la montagne, lui rendit la confiance de la majorité de la convention. Les royalistes, s'étant mépris sur les véritables intentions des réacteurs, manifestèrent des espérances qui s'évanouirent bientôt. L'on vit Barras s'opposer à toutes les mesures qui pouvaient les favoriser, et combattre avec une égale énergie le parti des sections contre la convention. Cette lutte amena le 13 vendémiaire (5 octobre 1795). La convention, par un décret unanime, nomma de nouveau Barras général en chef. Dans la matinée de cette journée, Barras fit appeler Bonaparte; tous les moyens de défense avaient été pris la veille, lorsqu'il arriva; déjà même chaque commandant de poste était nommé. Barras prit Bonaparte avec lui comme son aide-de-camp; ce dernier n'est pas, comme on l'a rapporté, le commandement de l'artillerie; il ne fit qu'assister à cette affaire. Le lendemain, Barras lui donna un ordre de service dans son grade de général de brigade, et choisit son état-major. Il fut même obligé d'insister auprès du comité de salut public pour lui faire approuver la nomination de Bonaparte; cependant il le fit ensuite nommer général de l'armée de l'intérieur par la convention. Un nouveau gouvernement se forma. Barras, l'un des membres du pouvoir exécutif, qui avait su discerner les grands talents de Bonaparte, le désigna d'abord au directoire pour commander l'armée d'Italie, où il se montra le premier capitaine du siècle. Avant d'aller prendre le commandement de cette armée, il épousa la veuve du général Beurnois, qui lui avait été proposée par Barras. Les rares qualités de cette femme lui avaient paru un prix digne du mérite de son jeune ami. Il se fit un partage tacite, mais inégal, entre les directeurs des différentes branches de l'autorité. Barras empiéta sur le département de la guerre, si justement confié à Carnot, dont les talents étaient appréciés par l'Europe. On attribua à ce motif la méintelligence qui éclata entre eux, à ce moment. Les vices de la constitution de l'an 3 se firent alors sentir; le défaut d'équilibre entre la puissance législative et l'exécutive démontra surtout son insuffisance. Le 18 fructidor arriva; Barras, investi, pour la troisième fois, d'une sorte de dictature, sortit encore vainqueur de cette lutte. Cette journée fut suivie des proscriptions que la haine et l'esprit de parti étendirent au gré de leurs passions; seulement la déportation avait succédé à la mort. Au milieu du deuil général, le palais du Luxembourg était l'asile des fêtes les plus brillantes; l'on ne parlait que de la cour de Barras. Ce directeur affectait une pompe royale, et l'on peut dire qu'il conserva, pendant deux ans, un ascendant marqué sur ses collègues. Une députation du conseil des cinq-cents ayant transmis au directoire la proposition de comprendre tous les nobles en masse dans la déportation, Barras usa de toute son autorité pour faire rejeter cet odieux projet. Cependant chaque jour le directoire perdait de sa considération. Ses nombreux ennemis, fortifiés d'un parti puissant, à la tête duquel se plaça Sieyès à son retour de l'ambassade de Berlin, parvinrent à l'abattre entièrement à la journée du 30 prairial an 7 (4 septembre). Treillard, Merlin de Douai, et Larivière-Lepoux donnèrent leur démission. Barras, qui s'était réuni à Sieyès pour renverser la constitution de l'an 3, restait

ainsi avec ce dernier chef de l'autorité exécutive. L'on rapporte que dans ce temps, Pitt fit offrir à Barras, par M. Ayries, l'appui de l'Angleterre, s'il pouvait mettre un terme à l'anarchie et s'emparer de l'autorité. D'un autre côté, dit-on, Barras recevait des propositions de la part des princes français et envoyait en Allemagne David Mounier avec des instructions secrètes pour traiter avec Louis XVIII. Il s'engageait à rétablir la monarchie, à condition que le Roi lui accorderait sûreté et un entier oubli de sa conduite, et de plus une indemnité de douze millions. Louis XVIII signa alors des lettres-patentes qui furent transmises à Barras par le chevalier Tropes de Guérin, et échangées contre l'engagement souscrit par le directeur pour le rétablissement de l'ancienne dynastie. Barras, ajoute-t-on, avait pris des mesures pour exécuter son nouveau plan et rappeler les Bourbons en France. Le 19 vendémiaire, il se croyait assuré du succès, quand il échoua dans ce grand dessein par une téméraire confiance et la lenteur apportée par un des agents principaux du Roi, qui éleva des contestations sur la validité des pouvoirs que Louis XVIII avait donnés au duc de Fleury pour négocier cette affaire. Cette circonstance de la vie de Barras, au faite du pouvoir, aurait besoin d'être appuyée par des témoignages plus authentiques, lorsque tant de motifs se réunissent pour lui ôter toute croyance. Il suffirait d'abord d'examiner, avec la plus légère attention, la vie politique de Barras jusqu'à son entrée au directoire, pour être convaincu qu'il y avait une impossibilité morale à ce qu'il abandonnât spontanément des principes politiques qu'il avait professés avec une énergie qu'on lui reproche encore aujourd'hui. Mais si ce premier motif n'offre qu'une faible garantie à l'observateur éclairé et impartial, accoutumé à voir violer les serments les plus sacrés et les plus solennels, que l'on réfléchisse au moins que Barras se trouvait dans une position trop élevée pour consentir à devenir un instrument qu'on pouvait briser, après s'en être servi; et, en écartant toute autre considération, son intérêt bien entendu devait lui interdire une pareille démarche; et d'ailleurs, Barras, membre du directoire, ne fut soupçonné en aucune manière de favoriser le parti royaliste. Déjà, après le 9 thermidor, il s'était brouillé avec Fréron, à l'occasion du journal que celui-ci rédigeait dans des principes qui n'étaient pas les siens. Cependant le général Bonaparte, dont l'ambition et l'ascendant étaient redoutés du directoire, avait été chargé par lui de l'importante expédition de l'Égypte, et la victoire, fidèle à son génie, l'avait suivi dans cette autre partie du monde. Son frère Lucien, membre du conseil des cinq-cents, l'informe de ce qui se passe en France. Bonaparte remet le commandement de l'armée au général Kléber, traverse la Méditerranée, évite l'escadre anglaise, et, après mille dangers, arrive en France. Sieyès de son côté travaillait pour une autre cause. La division des directeurs affaiblit encore leur pouvoir. Barras, ne doutant pas que la reconnaissance de Bonaparte ne dut l'emporter sur toute autre considération, lui confia ses projets et lui donna la direction de la force armée. Le général en chef, secondé par Sieyès, opéra la révolution du 18 brumaire, qui l'éleva au consulat et renversa les desseins et la fortune de Barras, qui resta dans les rangs des simples citoyens. Le premier conseil lui accorde un sauf-conduit, et le fait escorter par un détachement de cavalerie jusqu'à Grosbois, lieu qu'il avait choisi pour sa résidence. Le jour de son départ de Paris, Barras adressa au corps législatif une lettre où l'on trouve ces passages : « Engagé dans les affaires publiques, uniquement par ma passion pour la liberté, je n'ai » consenti à accepter la première magistrature de

« l'état que pour le soutenir, dans les périls, par mon « dévouement, pour prévenir, des atteintes des ses « ennemis, les patriotes compromis dans sa cause, et « pour assurer aux défenseurs de la patrie les soins « particuliers qui ne pouvaient leur être plus con- « stamment donnés que par un simple citoyen, au- « ciennement témoin de leurs vertus héroïques et « toujours touché de leurs besoins. La gloire qui « accompagne le retour du guerrier illustre à qui « j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la victoire, « les marques éclatantes de confiance que lui donne « le corps législatif, m'ont convaincu que, quelque « soit le poste ou m'appelle désormais l'intérêt pu- « blic, les périls de la liberté sont surmontés et les « intérêts des armées garantis. Je rentre avec joie « dans les rangs des simples citoyens : heureux, « après tant d'orages, de remettre, entiers et plus « respectables que jamais, les destins de la républi- « que. » Dans sa retraite, Barras se vit accuser tout à la fois d'avoir voulu favoriser les jacobins, servir les Bourbons, et même s'emparer de l'autorité suprême. Cependant Bonaparte, qui ne pouvait oublier combien Barras avait contribué à son élévation, lui fit proposer successivement, par M. de Talleyrand, l'ambassade de Dresde, celle des Etats-Unis, le commandement de l'armée de Saint-Domingue. L'ex-directeur ne voulut rien accepter. Ce refus obstiné irrita le premier consul, qui lui fit appliquer la loi qui obligeait les militaires destitués à se retirer à quarante lieues de la capitale. Alors Barras vendit Grosbois et se retira à Bruxelles, où il vécut avec un grand faise. En l'an 13 (1805), sa santé s'étant affaiblie, il obtint la permission de se retirer à Marseille, où toutes ses actions furent encore l'objet d'une surveillance particulière. Le préfet Thibaudau le désigna, en 1813, au gouvernement comme l'âme d'une conspiration ourdie avec les Anglais, dont le but était le rétablissement des Bourbons. Barras fut exilé à Rome, où il fut mis sous la surveillance d'un commissaire de police, noble émigré, qui ne craignit pas de descendre à cette abjecte fonction, probablement pour se venger d'une détention qu'il avait subie sous le directoire. Il y vivait tranquille depuis environ un an, lorsque le roi Murat y vint, avec son armée, en 1814. Dans leur entrevue, ce dernier, dit-on, l'engagea à entrer dans son parti : Barras, pour toute réponse, lui demanda des passeports, ce qui lui fut accordé. Il fut arrêté à Turin, d'où il reçut l'ordre de se retirer à Montpellier; on l'avait impliqué dans une conspiration qui figuraient nombre de personnages marquants, et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV lui-même. Les grands événements de cette époque terminèrent cette intrigue politique. Il revint à Paris lors du retour du Roi. Consulté par le gouvernement royal, Barras répondit avec franchise à MM. de Blacas et d'André : « Vous perdez le Roi : il veut le bien; vous le « lui cachez; vous ramèneriez nos calamités et Bonaparte. » Quelques jours avant le 30 mars, le Roi jugea convenable d'expédier un courrier à Barras, qui était alors en Provence, pour l'engager à revenir promptement à Paris; mais la marche rapide de Napoléon empêcha cette dépêche de parvenir à sa destination, et Barras ne vint à Paris que dans le mois de mai suivant : il y resta tranquille durant le règne agité des cent jours, qui ébranla l'Europe, ne participant en rien à tout ce qui se passait. Des ce moment, il n'a plus quitté la France, et il vit aujourd'hui à Chailiot, près Paris, dans la plus grande aisance. Cependant quelques mémoires du temps représentent Barras sous un point de vue peu favorable; le soin de sa réputation vint troubler le repos dont il paraissait jouir. Craignant les impressions que certaines traditions peuvent produire sur l'opinion publique, qui prépare l'histoire, il

jugea nécessaire de rompre le silence, et publia, le 30 juin 1819, une lettre que nous croyons inutile de transcrire, parce que l'impartialité dont nous avons fait preuve dans toutes les parties de cette notice, et la circonspection avec laquelle nous avons parlé des torts que l'on attribuait à Barras, attestent suffisamment que nous n'y avons pas ajouté une foi aveugle, et que nous avons moins besoin que d'autres de les atténuer. En supposant même que nous l'en croyions capable, que servirait le désaveu d'un homme intéressé à se justifier aux yeux de ses concitoyens ? Il n'est rien que de belles paroles ne dénâtèrent; mais les faits et l'histoire sont là; eux seuls condamneront ou justifieront Barras; la postérité oubliera ce qu'il a dit et ne se souviendra que de ce qu'il a fait. Au reste, quoique cet homme célèbre ait commis des fautes graves, et même des actions qui pourraient imprimer des taches à sa mémoire, il serait injuste de le confondre avec ces acteurs de la révolution dont la férocité a laissé des souvenirs d'horreur. Un extérieur avantageux, les formes que donne l'élite de la société, des manières affables, le faisaient distinguer de ses collègues. Cependant, maître du pouvoir, son orgueil ne souffrait aucun conseil; le langage de la vérité lui était important; témoin sa conduite envers M. Poncelet, rédacteur de la *Gazette de France*, qu'il fit fustiger cruellement, dans les appartements du Luxembourg, pour l'avoir osé attaquer avec l'arme du ridicule. Actif, ambitieux, Barras est doué d'une énergie de caractère qui supplée souvent au génie, et d'un esprit naturel qui, dissimulant le défaut d'instruction, fait apercevoir les choses sous leur vrai point de vue. Il a pénétré sur la scène du monde à l'époque la plus orageuse de l'histoire. Sa vie politique est un mélange de bonnes et de mauvaises actions. Des traits de modération, d'humanité même, le retournent vers le bien, des sentiments élevés, des services signalés, tels sont les principaux titres qui doivent commander l'indulgence de l'homme juste et impartial, qui n'a point failli ? Les faibles humains sont trop souvent maltraités par les circonstances : l'histoire de tous les temps atteste cette triste vérité.

BARRAS (comte de), frère aîné du précédent, était capitaine de vaisseau lorsque la révolution éclata. Bien loin de partager les opinions de son frère, il fut un des premiers Français qui émigrèrent. Ayant pris du service dans l'armée de Coudé, un boulet lui emporta les deux jambes dans un combat sur le Rhin, et nécessita une double amputation qui conduisit Barras au tombeau.

BARRAS (Etiennne, vicomte de), cousin des précédents, né à la Martinique en 1752, crut qu'il était du devoir d'un blanc de défendre les prérogatives que la force leur a données sur les noirs, et qu'un long usage leur a fait considérer comme un droit. Il prit du service comme lieutenant dans une compagnie des colonies, et s'embarqua sur la flotte du comte de Grasse. Il se signala contre les nègres, rentra en France en 1798, et y vécut loin des affaires jusqu'en 1814 : à cette époque, on regarda son inaction comme un service rendu à la cause royale; on le récompensa en accordant à M. Barras le titre de chevalier de Saint-Louis, et le rang de capitaine de frégate.

BARRAS (le chevalier de), était de la même famille que les précédents, et, sans marcher sur les traces du fameux Barras, il ne fut pas étranger aux événements de la révolution. Il faisait partie de l'expédition d'Egypte, et c'est lui que Kléber chargea de porter à Paris la nouvelle des projets que méditait contre le directoire, le général en chef Bonaparte, qui venait de partir pour la France. Le bâtiment qui portait le chevalier fut pris par les Anglais, et cette circonstance, au lieu de dévoiler l'entreprise, en

assura le secret. Le cabinet anglais publia plusieurs lettres d'Egypte au directeur Barras, mais il tint closes celles qui auraient pu décèler les vues du général en chef, espérant sans doute que la présence de Bonaparte en France y exciterait des troubles dont il se promettait bien de tirer parti.

BARRAU (PIERRE), est né à Rieux, département de la Haute-Garonne, le 5 décembre 1764. La nature, en le plaçant dans les derniers rangs de la société, l'avait favorisé d'un heureux naturel et d'un esprit vif qui se répandait en saillies et même en joyeux couplets. Il était garçon cordonnier, mais sa gaieté franche et son bon cœur l'avaient rendu cher au peuple, qui répétait ses chansons, et lui avaient acquis une célébrité qui le fit nommer, lors de la révolution, d'abord agent national, puis juge-de-peace dans la ville même qui l'avait vu naître. On peut faire de bonnes chansons et être mauvais administrateur; mais Barrau fut digne de la confiance qu'on lui avait témoignée, et il joignit l'estime à la popularité dont il était déjà l'objet. On récompensa, par la sous-préfecture de Villefranche, les talents et l'équité qu'il avait montrés dans l'administration centrale du département dont il était devenu membre, et il ne quitta cette place qu'après la seconde restauration; on l'y avait maintenu à la première et pendant les cent jours. On dit qu'il était aussi bon orateur que bon chansonnier dans l'idiome gascon, mais il est moins célèbre par son talent oratoire; parce que l'éloquence gasconne n'avait pas en 1815 la vogue qu'elle a obtenue depuis et qu'elle conserve jusqu'à ce qu'une autre, qui n'aura peut-être que le mérite de la nouveauté, la remplace et la fasse oublier.

BARRAU (JEAN-BAPTISTE), a donné, en 1815, une brochure intitulée: *Dissertation sur les fractures du sternum*.

BARRAU (J.-L.), est né à Bordeaux. Après avoir été libraire à Paris et professeur d'éloquence à Alais, il remplit pendant 15 années la chaire de belles-lettres au collège de Riom. Il s'est exercé dans plusieurs genres de littérature, et a publié, 1° *Séphère*, tragédie en trois actes, 1806; 2° *Poétique de Vida*, traduite en vers français, le texte en regard, in-8°, 1808; 3° *Ulysse*, tragédie en cinq actes; 4° *De restaurata puerorum ad artes informatione, oratio*; 5° *Dissertation académique sur cette question: L'éducation publique est-elle préférable à l'éducation particulière?* M. Barrau habite Paris où il s'occupe de littérature et de librairie.

BARRE (de), maréchal-de-camp, naquit à Nîmes, et fut élevé dans la religion réformée, ce qui ne l'empêcha pas d'émigrer et de servir contre la France dans un corps soldé par l'Angleterre. Nommé commandant du Gard en 1815, il publia une lettre pour démentir les bruits répandus sur les excès commis à Nîmes par les gardes nationales provinciales.

BARRÉ (GUILLAUME), chercha en Angleterre un refuge contre la révolution, dont il s'était déclaré l'ennemi; il y fit paraître en anglais les deux ouvrages suivants: 1° *Histoire du consulat français sous Bonaparte*, in-8°. Londres, 1807; 2° *L'origine, les progrès, la décadence et la chute de l'empire de Bonaparte en France*, in-8°. Londres, 1815. Ces deux ouvrages écrits en anglais et en Angleterre par un Français mécontent, ne devaient pas inspirer une grande confiance, aussi n'en ont-ils obtenu aucune; l'auteur avait promis un second volume qui n'a point paru, et le public ne lui a pas su mauvais gré de cet oubli.

BARRÉ DE JALLAIS (LIN-LEU-LÉ-LUC), est né à Chartres en 1772. Il était à Angers commissaire des guerres au quartier-général, lorsque, le premier consul, voulant pacifier la Vendée, le géné-

ral Hédouville jeta les yeux sur le commissaire Barré et le chargea de cette mission délicate. Barré se déguisa en vendéen, et alla trouver, près de Beaupréau, un homme qui, par le caractère dont il était revêtu, et par son fanatisme, s'était acquis une grande influence sur le peuple superstitieux de ces contrées, c'était l'abbé Bernier. Barré mit tant de circonspection et tant d'adresse dans cette négociation, qu'il parvint à le convaincre et à l'entraîner dans les intérêts du premier consul; et la Vendée jouit enfin du calme et de la tranquillité. Barré de Jallais fut nommé, pour récompenser son zèle, sous-préfet dans un des arrondissements de ce même pays; mais il gâta son ouvrage par une rigueur excessive dans ses fonctions. Il devint, à la première rentrée du Roi, secrétaire-général du département d'Eure-et-Loir, perdit, pendant les cent jours, cette place qui fut donnée à M. Revil; mais, à la seconde restauration, il redevint secrétaire-général, et fit paraître en 1815 la brochure suivante: *Essai sur l'industrie, les mœurs, l'administration et les besoins de la Vendée*.

BARRÉ (N.), professait la physique au lycée d'Orléans, et exerçait la chirurgie avec quelque réputation, lorsque des chagrins domestiques l'engagèrent à demander sa translation au collège royal d'Angers, où il professe aujourd'hui les mêmes sciences qu'à Orléans, et avec la même distinction. Il est connu dans le monde savant par l'invention d'une échelle métrique appliquée aux aéromètres, et par d'excellents mémoires sur la physique et la météorologie. M. Barré était lié avec M. Sigaud de la Fond, et ces deux savants étaient faits pour s'estimer l'un l'autre.

BARRÉ fils nous a donné des mémoires savants sur la minéralogie du département du Rhône, et principalement sur celle de Chessy, village de l'arrondissement de Villefranche, près Lyon.

BARRÉ (le colonel) a été, en Angleterre, sous le rapport du courage et du patriotisme, l'image du grand homme que nous pleurons aujourd'hui, le général Foy. Comme lui, il ne dut ses grades militaires qu'à son courage; appelé, comme lui, à des fonctions législatives, il porta, dans une autre chambre de députés, la même indépendance de caractère et un talent aussi original, mais moins grave et moins solide. Ce qui distinguait le membre du parlement anglais, c'était un esprit vif et porté à la satire. On ne pouvait pas dire, comme de notre orateur, qu'un dieu était en lui, mais il prodiguait à pleines mains le fiel d'une plaisanterie fine et souvent amère. On cite entre mille traits celui-ci: on délibérait sur une mesure de rigueur contre les caraïbes de l'île Saint-Vincent: « Que leur reprochez-vous? dit Barré; d'aimer l'indépendance, les femmes et les liqueurs fortes? A la couleur près, je ne vois point en quoi ils diffèrent des Anglais? » Il mourut en 1802, laissant après lui cette espèce de réputation qui se fonde sur des bons mots et sur des épigrammes, sans néanmoins exclure celle à laquelle donnent droit les services rendus à la patrie.

BARRÉ (YVES), ancien avocat au parlement, et greffier à Pau, près le même tribunal, fonda le théâtre du Vaudeville, dont il fut le directeur. Une foule de jolies pièces, sorties de sa plume gracieuse et piquante, et représentées avec plus ou moins de succès, ont enrichi le répertoire de ce théâtre. Pour être justes, néanmoins, nous sommes obligés de convenir qu'il en partage la gloire avec MM. Radet, Desfontaines, Pils, Maurice, Bourguet et Dupaty; ces messieurs ont résolu un problème, inconnu jusqu'à eux, la coopération de quatre ou cinq personnes pour un ouvrage qui exige unité de plan, d'action, de résultat; ce qui prouve un accord parfait d'idées,

de sensations, de vues et d'expressions. M. Barré a été remplacé, en 1815, à la direction du Vandeville par M. Désaugiers; celui-ci par M. Bérard, de *litigieuse* mémoire. Enfin une décision ministérielle vient de rendre cette direction à M. Désaugiers, qui s'est toujours trop montré l'ami de tous les partis pour ne pas les concilier tous.

BARRE-DE-SAINT-LEU (JEAN-BAPTISTE-HENRI), est né à Paris en 1768; il était fils d'un ancien militaire que la maison d'Orléans avait nommé gouverneur du château de Saint-Leu, d'où il avait pris son surnom. Le jeune Barré montra, dès son enfance, pour la marine, un de ces goûts décidés, qui déterminent presque toujours l'avenir. Il était garde-marine de très bonne heure, et n'avait pas encore seize ans lorsqu'il passa à Boston pour embrasser la cause des insurgés, qui lui parut la plus belle des causes; il la défendit avec tout l'enthousiasme d'un cœur généreux, et ne laissa passer aucune occasion de se distinguer. Il se fit surtout remarquer dans un combat qu'une frégate américaine soutint pendant cinq heures contre un vaisseau de ligne anglais. La fortune ne seconda pas la justice et le courage; Barré fut fait prisonnier de guerre et transféré, avec l'équipage, sur le vaisseau vainqueur; mais son audace ne l'abandonna pas; il tenta de se rendre maître du bâtiment, en excitant les autres prisonniers à la révolte. Son projet fut découvert, et sa vie exposée aux plus grands dangers. Cependant on se contenta de le mettre aux fers, se réservant de décider de son sort à Plymouth. Là, on le jeta dans un cachot; il fut néanmoins rendu à la liberté, et presque aussitôt décoré de l'ordre de Cincinnati par les Américains; il rentra au service en 1792, et fut appelé à commander le brick *l'Impatient*, que l'on arma au Havre et que l'on avait destiné à une mission secrète, peut-être même à transporter hors de France l'infortuné Louis XVI, si sa fuite eût été possible. Pendant les années suivantes, jusqu'en 1798, il fut chargé successivement de gouverner les îles de Saint-Pierre et Miquelon, et de commander une division navale en station aux États-Unis. Il remplit ces missions honorables avec distinction; aussi, lors de l'expédition d'Égypte, lui conféra-t-on le titre de capitaine de frégate et le commandement de *l'Alceste*. C'est à lui que l'amiral Brueys confia le soin de sonder les passes du vieux port d'Alexandrie; et, dans son rapport, il confirma, par ses observations, que l'entrée du port pouvait s'ouvrir même aux vaisseaux de ligne, en prenant quelques précautions. Mais ce soin fut inutile, et l'escadre qui aurait trouvé un asile dans le port d'Alexandrie, périt presque tout entière dans la baie d'Aboukir. On employa Barré d'une manière plus utile à réparer les suites de ce désastre. en le chargeant de négocier, avec Nelson, un échange de prisonniers, qui put renforcer l'armée française des hommes recueillis par les Anglais sur les vaisseaux pris ou brûlés, et il remplit cette mission avec beaucoup d'habileté. Le reste de la campagne d'Égypte lui procura les moyens de se distinguer encore, et même l'occasion d'obtenir un sabre d'honneur. A son retour, il fut envoyé à Saint-Domingue, et dans cette triste expédition, il sut aussi mériter des éloges. Il commandait, dans la rade, les forces navales restées au cap en 1803. Christophe et Dessalines, au mépris du traité fait avec le général Rochambeau, menaçaient de faire tirer à boulets rouges sur les navires français. Barré descend à terre et leur parle le langage de l'honneur; les noirs l'entendent et consentent, d'après la convention, à ne recommencer les hostilités qu'après l'expiration du délai. Barré fut pris en 1812 par les Anglais sur le vaisseau *le Rivoli*, mais sa dé faite mérita les éloges du vainqueur. Cinq cent vingt-sept hommes de son équipage mis hors de combat, tous ses officiers tués ou blessés, et lui-même atteint

d'une blessure grave, attestaient l'opiniâtreté de sa défense. Il avait honoré, en succombant, la valeur française. Il a été admis à la retraite le 31 décembre 1814, et récompensé du grade honorifique de contre-amiral.

BARREAU (ALEXANDRINE), est née à Castres, département du Tarn, à l'époque où l'enthousiasme faisait des Français autant de héros. Se sentant un courage au-dessus de son sexe, elle prit l'habit militaire et s'engagea, avec son frère et son mari, à l'armée des Pyrénées Orientales, dans le deuxième bataillon de son département, où elle eut rang parmi les grenadiers. Elle se trouvait, le 16 août 1794, à l'attaque de la redoute d'Alloqui. Des bouches à feu vomissaient la mort autour d'elle; son frère mortellement blessé, et son mari, atteint d'une balle, venaient de tomber à ses côtés; n'écoutant que son désespoir, elle s'élança sur les terribles batteries, pénétra la troisième dans la redoute, et venge sur les assiégés son époux et son frère. Bientôt elle vola à leur secours, leur prodigua les soins les plus touchants et les porta l'un après l'autre à l'ambulance, ne voulant confier à personne un fardeau aussi cher.

BARRES DU MOLARD (le vicomte SCIPION FLORY de), naquit le 7 mars 1779, fit ses études au collège militaire de Sorèze, et fut, en 1814 et 1815, membre des députations envoyées à Louis XVIII par le département de l'Ardèche et la ville de Privas. A cette occasion, le Roi lui accorda le titre de *vicomte héréditaire*, à cause de l'ancienneté de sa noblesse, des services de ses ancêtres, de ceux de son père, en qualité d'officier supérieur et général, de sa conduite particulière, et de son entier dévouement pour la cause du Roi. Aussi M. Barres offrit-il, au 15 mars, ses services contre Napoléon; il fut alors nommé chef de bataillon, et directeur du parc de l'artillerie des légions royales mobiles de Paris. Nous n'avons aucun renseignement sur son compte depuis cette époque.

BARREY (PIERRE-EMMON), naquit, en 1777, au château de Bordigny en Normandie, et eut, avec le lait les principes qui font considérer, par une classe de Français, une partie de leurs concitoyens comme des îlotes. Forcé de servir dans les gardes d'honneur de Napoléon, il fit quelques unes de nos glorieuses campagnes; mais, chargé, en 1815, d'aller prendre à Bordeaux le commandement d'une compagnie franche, il abandonna la cause de l'empereur, se plaça sous les ordres du duc d'Angoulême, et fut attaché à l'état-major des princes pendant la campagne de Belgique. Après la seconde restauration, il fut également attaché à l'état-major de la première division. Il a publié, en 1814: *La France déliée*, poème imprimé à Bordeaux; *Le cri de l'indignation*, réponse à Méhée de la Touche; et *Précis historique sur la maison du Roi*, Paris, 1816.

BARRIERE (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris, fit de brillantes études au collège Sainte-Barbe. Il se destinait à suivre la carrière du barreau quand le préfet de la Seine, M. le comte Frochet, lui fit offrir, à dix-huit ans, un emploi dans son administration. Livré pendant long-temps aux seuls soins de la place qu'il occupait, M. Barrière donna, pour la première fois, en 1814, quelques articles de littérature dans la *Gazette de France*. Au commencement de 1815, il quitta la *Gazette* et travailla pour le *Journal de Paris* qui était alors un journal d'opposition sous la direction de M. Jay. Cette feuille ne conserva long-temps ni les mêmes rédacteurs ni le même esprit. M. Barrière devint, en 1816, l'un des collaborateurs du *Constitutionnel*, et continua d'y donner des articles jusqu'en 1820, époque à laquelle il cessa d'écrire dans les journaux. Il a publié de concert avec M. Berville, la *Collection des Mémoires sur la révolution française*, en quarante vo-

lumes in-8°; il a publié seul les *Mémoires de madame Campan*, et les ouvrages que cette femme célèbre a laissés sur l'éducation. Chef de division à la préfecture du département de la Seine, M. Barrière avait concouru, en 1814 et 1815, à l'organisation des hôpitaux temporaires ou furent traités d'abord les blessés français, et ou furent admis ensuite les soldats alliés atteints du typhus. C'est, pour prix de ses services dans cette circonstance, que le Roi l'a nommé chevalier de la légion d'honneur, et qu'il a reçu, de l'empereur Alexandre et de S. M. le Roi de Prusse, les décorations de Saint-Vladimir et du mérite.

BARRIÈRE (ETIENNE-BERNARD-JOSEPH), naquit à Valenciennes, en octobre 1749. Elève de Philidor et de Paqui, il fut bon compositeur et violon très habile. Cependant il est peu connu, parce qu'il l'intrigue, qui ne manque presque jamais à la médiocrité ambitieuse, ne servit pas son beau talent. Il se fit entendre au concert spirituel et se plaça au rang des artistes les plus distingués. En 1801, il lutta avec Lafont dans un concert de la salle Olympique, et ne fut pas un rival indigne de cet habile violon. Barrière est mort en 1818. Il a laissé quelques œuvres musicales d'un style agréable et d'une mélodie piquante. Sa vie laborieuse fut consacrée tout entière au soin pénible d'instruire la jeunesse pour suppléer à une fortune modique, et il n'a pas eu assez de temps pour songer à sa gloire.

BARRIÈRE (N.), fut d'abord accusateur public près le tribunal criminel du département des Basses-Alpes. Élu au conseil des cinq-cents par ce département, il ne monta jamais à la tribune; mais il coopéra à la révolution du 18 brumaire, reentra alors au corps législatif, et en sortit en 1801. Depuis cette époque il a cessé d'être en évidence.

BARRINGTON (le docteur SUOTZ), fils aîné d'un père qui s'était élevé, par son propre mérite, aux premières charges de l'état, fut, ainsi que ses frères, digne de porter le nom qui leur était transmis. Après avoir fait ses études avec succès à Elton et à Oxford, il fut nommé successivement gardien des rôles de la principauté de Durham, vicaire du collège Bailliol, chapelain du roi d'Angleterre, évêque de Laudaff, de Salisbury, lord évêque de Durham, puis comte Palatin. Il était né en 1732. Ses principaux ouvrages sont : une édition nouvelle, augmentée et corrigée, des *Miscellanea sacra*, du vicomte Barrington son père, 1772; *Motifs de séparation entre l'église d'Angleterre et celle de Rome considérés de nouveau*, 1809; *Considération sur l'union entre les églises d'Angleterre et de Rome*, 1810; enfin la *Vie politique de son père*, 1815.

BARRINGTON (DAINES), frère du précédent, fut le dernier des enfants du vicomte Barrington, mais ne fut pas le moins célèbre. Antiquaire, naturaliste et légiste fameux, il a mérité l'estime du monde savant. Il est mort, le 14 mars 1800, au sein du repos, après une vie laborieuse. Dans ses dernières années, il avait renoncé aux places et aux fonctions qu'il occupait. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Observation sur les statuts*, 1766, in-4°. Ce livre est fort estimé des historiens et des jurisconsultes; *Le Calendrier du naturaliste*, 1767, in-4°; *Traité sur la probabilité d'atteindre au pôle septentrional*, 1775, in-4°. Il fut composé au moment où le capitaine Lutwidge et le capitaine Philippe, depuis lord Mulgrave, avaient entrepris un voyage pour faire des découvertes dans le Nord; *Expérience sur le chant des oiseaux et essai sur leur langage*. Ces recherches sont piquantes, et pleines d'idées neuves et originales; *Recherches sur l'invasion de Jules-César en Angleterre*; *Mémoire sur la fameuse médaille d'Apmée*; une Traduction en anglais de l'Histoire d'Ormus, avec le texte latin, la traduction anglo-saxonne d'Alfred-le-Grand, et des notes

critiques, par Barrington, 1773, in-8°; les *Voyages d'Otter*, ou *détachements sur la géographie du neuvième siècle*; *Mélanges sur divers sujets*, 1780, in-4°; enfin un grand nombre de dissertations insérées dans les *Mémoires de la société royale de Londres*, et dans ceux de la *société des antiquaires* de la même ville. Barrington était membre de ces deux sociétés.

BARRINGTON (SAMUEL), autre frère du docteur, parvint, très jeune encore, au grade de contre-amiral. Il s'est rendu célèbre par la prise de Sainte-Lucie, en 1780, et la part qu'il prit au ravitaillement de Gibraltar, en 1782. Il mourut en 1800.

BARRINGTON (sir JONAN), fut d'abord juge à la cour d'amirauté d'Irlande, et membre du parlement de cette Ile. On lui doit : *Analyses historiques et Mémoires secrets sur l'union législative entre la Grande-Bretagne et l'Irlande*, 4 vol. in-4°, 1809 à 1812.

BARRINGTON (N.), mérite sa place dans une Biographie ouverte à toutes les espèces de renommées. C'est le nom d'un fameux voleur anglais, qui, après avoir long-temps exercé sa profession avec une adresse extraordinaire, fut enfin pris et condamné à la déportation. Il s'est retiré à Botany-Bay, où l'on dit qu'il est devenu honnête homme; c'est aujourd'hui un citoyen aisé, estimé, et de plus un bon juge de paix. Tel est l'avantage que la législation des Anglais a sur la nôtre; leurs déportés s'amendent, et nos détenus achèvent de se pervertir.

BARRIS (le baron PIERRE-JOSEPH-PAUL), président de la cour de cassation, envoyé par le département du Gers à l'assemblée législative, en 1791, fut un député insignifiant, et ne parut pas à la tribune. En 1792, il fit rendre un décret sur le remplacement des membres des directoires administratifs à défaut de suppléants. M. Barris fut, après la session, nommé juge à la cour de cassation, puis baron, puis officier de la légion d'honneur, puis enfin président de cette même cour. Dans ce haut poste, il a montré la plus grande flexibilité de caractère, toujours disposé à signer et les délibérations en faveur des Bourbons, et les délibérations en faveur de Napoléon. Il présidait la session criminelle qui, le 14 décembre 1815, rejeta le pourvoi de M. le comte de Lavalette.

BARROIS (le comte), né à Ligny en Lorraine, était fils d'un boulanger; son courage et ses talents lui méritèrent le grade de colonel, en 1802. Son nom se rattache aux époques qui ont le plus illustré nos armes. C'est sur le champ de bataille d'Austerlitz qu'il fut nommé commandant de la légion d'honneur, en 1805; et, en 1807, après la bataille d'Eylau, il fut élevé au grade de général de brigade. Talavera, la prise du camp de Saint-Roch, et surtout l'occupation importante de Los Barrios qui le mit en état de repousser les Anglais des côtes d'Espagne, jetèrent un grand lustre sur son nom dans cette contrée. Il commandait, en 1813, la deuxième division de la jeune garde; il entra avec elle à Bresde, et dirigea ses nobles efforts à Wurtheben et Bautten et surtout à Banau dont des succès fut en partie son ouvrage. En 1814, il défendit le Brabant-Hollandais, fut blessé à la bataille de Waterloo, et resta quelques années absent de la scène militaire; il y fut rappelé en 1819. Il est aujourd'hui inspecteur-général.

BARROIS (N.), adjoint-commandant, frère du précédent, servit quelque temps dans le même régiment. Nommé, en mars 1815, chef d'état-major de la onzième division militaire, il se montra dévoué au gouvernement royal auquel il envoya une adresse où il protestait de sa fidélité.

BARROIS (N.), député du département du Nord, à la chambre septennale, se montra d'abord grand partisan des idées libérales. Il par-

courut la Grèce pour y puiser cet enthousiasme sacré qu'exalte dans les cœurs un sol jadis consacré aux arts et à la liberté. De retour dans sa patrie, M. Barrois fut nommé adjoint au maire de la ville de Lille, et donna bientôt sa démission pour ne point participer aux actes d'une administration dont lui-même avait signalé les abus. Malheureusement M. Barrois n'avait pas encore atteint l'âge de l'édigibilité, et ses concitoyens furent forcés d'attendre qu'il eût accompli ses huit lustres pour lui témoigner combien ils estimaient son indépendance, en le chargeant de défendre les libertés de la patrie. Cette bienheureuse époque arriva enfin, et M. Barrois alla siéger au milieu des mandataires de la nation, où il a pris place sur les bancs ministériels. Le crédit de M. Barrois est très étendu, mais il n'en fait qu'un usage modéré. Il faut penser comme lui, c'est à dire comme il pense à présent, pour obtenir son appui, et surtout avoir oublié ce que pensait M. Barrois avant sa nomination.

BARROT (JEAN-ANDRÉ), né le 30 juin 1753, devint vice-président du tribunal de Langogne, et fut porté à la convention nationale par le département de la Lozère. Dans le procès de Louis XVI, il vota d'abord pour la déportation, puis contre le sursis. Après la session, il fut du nombre des conventionnels réélus, et fut parti du conseil des anciens jusqu'au 30 floréal an 5 (19 mai 1797). Après le 18 brumaire an 8 (9 octobre 1799), il passa au corps législatif où il est resté jusqu'à l'abdication de Napoléon. Il vota alors la déchéance de l'empereur, parla, dans la session de mars 1815, de la manière la moins équivoque en faveur des Bourbons, et n'en figura pas moins parmi les députés, chargés de féliciter Napoléon à son retour de l'île d'Elbe; ce qui au reste est arrivé à beaucoup d'autres. Le 15 octobre suivant il fut nommé par le Roi juge au tribunal de première instance du département de la Seine; mais, voyant que ses collègues réclamaient contre sa nomination, il donna sa démission de cette place, au moment où il allait y être installé. Il a publié un mémoire pour justifier sa conduite politique.

BARROW (JEAN), membre de la société royale de Londres, et sous-secrétaire de l'amirauté, fut le secrétaire de lord Macartney dans son ambassade en Chine. Il a publié des *Mémoires sur la vie publique et le choix des écrits inédits de ce lord*. Ces mémoires sont pleins de détails intéressants; mais la partialité qu'il montre pour son protecteur leur ôte peut-être ce caractère de vérité qui fait tout le prix de ces sortes d'ouvrages. On a de lui plusieurs autres écrits: *Description des étuis portatifs d'instruments de mathématiques*, 1794, in-8o. Ce fut son début dans la carrière des sciences; il eut du succès: *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique méridionale*, 1797 et 1798, 2 vol. in-4o; 1801-1804, traduits en français, le premier volume par M. de Grand-Pré, 2 vol. in-8o, 1801, le second, en 1806, 2 vol. in-8o; on ne connaît pas bien l'auteur de cette dernière traduction; mais elle est généralement attribuée à M. Walckenaer, membre de l'institut. Elle porte, dans les notes, les lettres initiales du nom de ce savant; *Voyages à la Chine* en 1794, in-4o, 1804, traduit en français par M. de Castéra; *Voyages à la Cochinchine* en 1792 et 1793, in-4o, 1806, traduit en français 1807, 2 vol. in-8o, par M. Maltebrun qui en a relevé quelques erreurs. De tous les voyages de M. Barrow, le premier est le plus exact; il avait habité l'Afrique méridionale, et avait concouru à son administration; il se montre dans cet ouvrage, bon écrivain, voyageur instruit et judicieux.

BARRUEL (abbé AUGUSTIN DE), naquit à Villeneuve-de-Berg, en 1741. Il se fit jésuite, devint aumônier de la princesse de Comi, et rédigea,

jusqu'au mois d'août 1792, le *Journal ecclésiastique*. Il émigra, à cette époque, et passa en Angleterre. Il y fit alors paraître ses *Mémoires sur le Jacobinisme*. Son livre, rempli d'exagérations et d'idées au moins hasardées, fit beaucoup de bruit parce qu'on le prohiba, et que cette défense lui donna de la vogue. Au moment où le général Bonaparte fut nommé consul, Barruel s'empressa de solliciter sa rentrée en France, et lança, en même temps, dans le public, un opuscule qui recommandait la fidélité au gouvernement consulaire. Le moment était on ne peut mieux choisi; l'auteur fut nommé chanoine à la cathédrale de Paris. A son retour de l'île d'Elbe, l'empereur reçut de nouveaux serments de fidélité de l'abbé Barruel, mais la chute fut si prompte, qu'il n'eut pas le temps de lui donner des preuves de sa reconnaissance. Nous avons plusieurs écrits de ce chanoine, qui est mort au mois de septembre 1820: une apologie du concordat intitulée, *De l'autorité du pape*, 1803 (*Voy. BLANCHARD* pour la réfutation); *Ode sur le glorieux avènement de Louis-Auguste* (Louis XVI), 1774, in-8o; une *Traduction du poème sur les éclipses de Bosovich, jésuite ragusain; les Hélicennes, ou lettres provinciales philosophiques*; 1781 et 1812, 5 vol. in-12, ouvrage spirituel et destiné à combattre quelques philosophes; le *Patriote véridique, ou discours sur les causes de la révolution*, 1789, in-8o; *Lettre sur le divorce*, 1790, in-8o; *Les vrais principes sur le mariage*, opposés au rapport de M. Durand-Maillane, in-8o; *Collection ecclésiastique ou recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des états généraux, relativement au clergé*, 1791, in-12; *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, 1794, in-8o, et 1804, 2 vol. in-12; *Questions décisives sur les pouvoirs ou la juridiction des nouveaux pasteurs*, 1791, in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 1797 et 1803, 5 vol. in-8o. Tous ces ouvrages sont dirigés contre les événements et les institutions de la révolution, mais surtout contre les franc-maçons qu'il dénigre avec autant de passion que d'injustice. Ce jésuite a du talent, mais un caractère haineux, et il mérite d'autant moins de croyance, que tout ce qu'il a fait est gâté par une révoltante partialité.

BARRUEL-BEAUVERT (ANTOINE-JOSEPH), naquit à Bagnole, le 17 janvier 1756, de parents pauvres. Cousin de Rivarol (*Voy. ce nom*), il crut avoir les mêmes droits que lui à devenir comte, et il en prit le titre qui lui procura un mariage avantageux. Il prit alors le parti des armes, eut d'abord le commandement d'une compagnie de réforme des dragons de Belzunce, puis il devint capitaine d'une compagnie de milice de la province de Bretagne, ensuite colonel de la garde nationale de Bagnole, et se fit alors appeler le colonel comte de Barruel-Beauvert. On sent que le possesseur d'un pareil titre ne pouvait approuver la révolution; aussi embrassa-t-il avec ardeur le parti de la classe privilégiée qu'il croyait être la sienne, et coopéra-t-il au pamphlet périodique que rédigeait Peltier sous le titre des *Actes des apôtres*. Après le retour de Louis XVI de Varennes, il s'offrit en otage pour le prince, et fut gratifié de la croix de Saint-Louis. Il ne repartit qu'après la terreur, et fut, comme journaliste, compris dans la déportation qui suivit la révolution du 18 fructidor an 5 (7 septembre 1797); mais il parvint à se soustraire à toutes les recherches. Quelques brochures publiées contre la journée du 18 brumaire (9 octobre 1799), et le gouvernement consulaire, jointes à quelques pamphlets qui ne virent pas le jour, et qu'on trouva chez lui, firent retomber sur Barruel les rigueurs de la police; il resta deux ans au Temple, et en sortit à la fin de l'an 10 (1802), par l'intercession de Joséphine. Il abandonna alors la carrière politique, et exerça la médecine. Il sollicita

une préfecture, et adressa, à ce sujet, plusieurs pièces de vers à Joséphine; enfin, en 1803, il fut nommé inspecteur des poids et mesures à Besançon. Muet pendant huit ans, il ne reparut, en 1816, que pour faire le honteux métier de dictionnaireur. Il mourut, en 1817, chargé de l'exécution de plusieurs familles, entre autres de celle d'une malheureuse maison qu'il ruina en dénonçant le nommé Bien-nais, rôtisseur, comme coupable d'avoir participé aux sanglantes journées des 2 et 3 septembre 1793. Le tribunal punit le calomniateur et acquitta Bien-nais; mais, ruiné par ce fait, celui-ci perdit la raison et se donna la mort. Barruel-Beauvert a fait plusieurs ouvrages: une *Satyre contre l'abbé Delille*, pleine de méchanceté et vide de talent; *Pensées et observations modestes*, 1785, in-8o; *Vie de J. J. Rousseau*; *Lettres à un rentier habitant une solitude au bord de la mer et ne vivant que de sa pêche*, 1796, in-8o; *Caricatures politiques*, 1800, in-12; *Actes des philosophes et des républicains, recueillis et remis en évidence par le ci-devant comte de Barruel-Beauvert*, 1807, in-8o.

BARRUEL (ЕТИЕННА), enseigna avec distinction la chimie et la physique aux écoles centrales de Paris; plus tard il fut nommé professeur au lycée Bonaparte et examinateur à l'école polytechnique. Il avait coopéré à la fondation de cet établissement, auquel la France est redevable d'un si grand nombre d'excellents officiers, d'ingénieurs habiles et de savants. On doit à Barruel: 1o *Plan d'éducation publique, considéré sous le rapport des livres élémentaires*, 1791, in-8o; 2o *Physique réduite en tableaux raisonnés*, 1795, in-4o; 3o *Observations sur l'instruction publique, et particulièrement sur les écoles centrales*, 1801, in-8o; 4o avec Isnard et par ordre du ministre de l'intérieur, *Mémoires sur l'instruction en grand du suzer de betterave*, Paris, 1811.

BARRUEL (N.), neveu et élève du précédent, occupa depuis plusieurs années l'emploi de chef des travaux chimiques de l'école de médecine de Paris. Il possède au plus haut degré la pratique des opérations et la connaissance des procédés des arts.

BARRY (OXONENS), naquit au Berwickshire, en 1747, fit ses études à Edimbourg, et, après avoir présidé à l'éducation d'un jeune lord, fut fait second prédicateur à la cathédrale de Kirkwall, et ensuite ministre dans l'île de Shapinsay. Envoyé aux Orcaïdes pour exercer son ministère, il y organisa l'instruction publique, fut reçu membre de la société des progrès du christianisme, puis nommé inspecteur-général des écoles dans le même pays. Son premier ouvrage se trouve dans le recueil de John Sinclair. Il avait reçu à cet effet, des ministres des différentes paroisses, des détails exacts sur toutes les parties de l'Ecosse, et Barry s'acquitta aussi de la même tâche, avec le plus grand talent, pour les deux diocèses qu'il avait présidés. On a de lui *l'histoire des Orcaïdes*, Edimbourg et Londres, 1805; cet ouvrage, comme toutes les topographies, renferme beaucoup de choses dont l'intérêt n'est pas général, mais qui, par la manière de les dire et par une foule d'aperçus ignorés, plaisent même à ceux qui sont étrangers au pays; on y trouve partout les recherches d'un savant, et les vues d'un homme de bien. Georges Barry, voyageur exact, même minutieux, se montre en même temps peintre, poète et philosophe. Il est mort en 1804.

BARRY (MARIE-JEANNE DE VAUBERNIER, comtesse du), naquit à Valenciennes, département de la Meuse, en 1744, du commerce d'un frère picpus, nommé le père Gomart, dont elle reçut le nom avant d'avoir pris celui de Vaubernier, et d'une contrebasse appelé Bécu dite Contigny, laquelle épousa par la suite un commis aux barrières, nommé Vaubernier, à la charge par celui-ci, de reconnaître la petite Gomart pour sa fille. On juge assez qu'elle

ne pouvait recevoir aucune sorte d'éducation d'une telle famille; elle le sentit de bonne heure, quitta fort jeune le pays qu'elle avait vu naître, et vint chercher à Paris le genre de fortune qu'une jolie fille ne manque jamais de rencontrer. Les charmes naissans de Marie-Jeanne prévinrent en sa faveur une marchande de modes chez laquelle elle se présenta d'abord. Elle fut admise sous le nom de Mlle Lange, à travailler dans ce magasin, et se lia avec un garçon perruquier, qui l'aima avec passion et ne la quittait plus. Les assiduités de cet amant et son extrême jalousie produisirent, sur la petite Lange, leur effet ordinaire, et développèrent en elle, ce désir naturel à presque toutes les femmes, celui de tromper leur amant. Mlle Lange voyait une foule de jeunes personnes de son âge, et beaucoup moins jolies qu'elle, obtenir dans le monde des succès dont elle était privée. Elle reconnut que sa destinée l'appelait beaucoup plus haut, fit, à l'insu de son amant, toutes les recherches qui pouvaient la guider dans la nouvelle carrière qu'elle voulait s'ouvrir, et forma, avec la fameuse Gourdan, une liaison intime à la suite de laquelle le pauvre perruquier reçut son congé. Serments, larmes, désespoir, tout fut inutile; un cœur guidé par la Gourdan devait bientôt se trouver insensible à tout autre attrait qu'à celui de l'or. Cette nouvelle éducation fut rapide; le comte Jean du Barry, surnommé le *Roue*, passait au jeu une moitié de sa vie, et l'autre dans les boudoirs de la Gourdan; il y vit Mlle Lange, la trouva fort à son gré, et fonda, sur cette liaison, de brillantes espérances de fortune. Le comte Jean était le confident intime de Lebel, valet de chambre de Louis XV, chargé de pourvoir aux plaisirs d'un monarque blasé par des excès de tout genre. Lebel se reposait, à son tour, sur le comte Jean, du soin de lui rendre ce travail plus facile; celui-ci s'empressa de faire connaître à Lebel sa nouvelle conquête, qui, en peu de jours passa dans le lit du monarque en traversant celui du duc de Richelieu, qui avait fait au roi le plus brillant éloge des talents de cette prostituée. La passion du roi s'accrut de jour en jour, et ne pouvant plus vivre éloigné de Mlle de Vaubernier (car elle avait déjà renoncé au nom de Lange, et avait été anoblée par la flatterie des courtisans), on décida de la marier sur-le-champ, de lui donner un nom connu, et de la faire présenter. Le comte Jean, toujours fécond en ressources, calcula qu'ayant si bien trouvé son compte à donner une maîtresse au roi, il ne le trouverait pas moins à donner un mari à cette maîtresse, et que, tout bien examiné, il ne fallait pas la laisser sortir de sa famille. Ce fut donc à son frère, Guillaume du Barry qu'il la maria. A peine le mariage eut-il été conclu, que Mlle de Vaubernier, changée en comtesse du Barry, fut présentée à la cour. Bientôt après, le duc d'Aiguillon et le chancelier Maupeou s'emparèrent de la favorite, et l'animèrent contre le duc de Choiseul, leur ennemi capital, dont ils ne tardèrent pas à faire le sien. Le résultat de ces intrigues, à une époque où la monarchie était déjà livrée aux plus fatales divisions, fut d'attirer de plus en plus tous les genres de mépris sur la tête du vieux monarque, et d'encourager toutes les résistances à son autorité. Le duc de Choiseul lui-même finit par ne plus garder de ménagements, et, soit dépit de n'avoir pu faire jouer à l'illustre duchesse de Grammont, sa sœur, le rôle de Mme de Montespan, soit qu'un sentiment plus généreux et plus digne de lui parlât plus haut que son propre intérêt, en faveur de son souverain, il osa faire rougir le roi de son choix, et recueillir l'honorable prix de son courage. Dans un de ces moments où Louis XV reconnaissait l'état d'abjection dans lequel il était tombé, il dit au duc de Noailles: « Je sais bien que je succède à Sainte-Foy. — Oui, sire,

« répondit le duc, en s'inclinant, comme votre majesté succéda à Pharamond. » Dirigée par les deux plus implacables ennemis du parlement (Maupeou et d'Aiguillon), la favorite influa beaucoup sur son exil, qui eut lieu en 1771, deux ans seulement après la présentation de la du Barry à la cour. Le renvoi du duc de Choiseul et du duc de Praslin fut encore son ouvrage. Pour vaincre l'indécision du roi auquel elle en avait fait la proposition sur la demande de Maupeou, elle prit une orange dans chaque main, et les faisant sauter tour à tour, elle répétait : *Saute Choiseul ! saute Praslin !* Le souverain de la France fut convaincu par un argument aussi péremptoire, et les deux ministres furent disgraciés. La du Barry devint alors toute puissante. Les noms les plus illustres de la monarchie française, ne pouvant élever cette femme jusqu'à eux, semblaient rivaliser de bassesse pour descendre jusqu'à elle ; les petits appartements du roi ne présentaient plus, grâce au ton qu'elle y avait introduit, que l'image fidèle des lieux qu'elle habitait naguère. On rapporte que des princes lui chauffaient ses souliers ; que le chancelier lui rendit de ces services qu'une femme ne peut recevoir que de la main d'une autre femme, et que ces turpitudes faisaient, par leur scandale, les délices d'une cour corrompue, par l'exemple de cette licencieuse beauté. Louis XV aimait à faire lui-même son café. Préoccupé un jour plus qu'à l'ordinaire, le café en ébullition se répandit en abondance, « prends donc garde, la France, » dit la comtesse, du ton qui lui était familier, ton « café !... le camp » On ne s'imaginait pas qu'une telle femme fût quelquefois susceptible de réflexions sérieuses ; voici cependant une preuve qu'elles ne lui étaient pas toujours étrangères. Le chancelier Maupeou lui avait fait présent d'un tableau de Van-Dick, représentant Charles I^{er} au milieu d'une forêt, et cherchant à se soustraire par la fuite, à la recherche de ses ennemis. Un jour que Louis XV attachait plus particulièrement ses regards sur cette peinture, la du Barry dit au monarque : « Eh ! bien la France, » tu vois ce tableau ; si tu laisses faire ton parlement, « il te fera couper la tête comme le parlement d'Angleterre l'a fait couper à Charles » Le roi rit, et ce fut tout. D'autres historiens prétendent que le roi répondit : « Quant à moi je m'en tirerai, j'irai jusqu'au bout ; mais, quant à mon successeur, c'est une autre affaire ; il fera comme il pourra. » Fatiguée de Versailles où elle éprouvait sans cesse de nouvelles humiliations de la part de la famille royale, la du Barry fit bâtir Luciennes, et se retira presque entièrement dans cette habitation, où Louis XV venait régulièrement la voir. A la mort de ce prince, en 1774, elle reçut de Louis XVI, l'ordre de se rendre à l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux. Seule et livrée à elle-même, elle y joua le rôle de dévote. La reine Marie-Antoinette, que la du Barry, pendant sa faveur, n'avait jamais appelée que la petite rousse, avait toujours détesté cette femme, et Louis XVI ressentait pour elle une aversion égale. Cependant ce prince, par respect pour son aïeul, révoqua bientôt ses premiers ordres, et autorisa Mme du Barry à fixer sa résidence à Luciennes. On peut à peine croire ce qu'a coûté à la France le règne infâme de cette prostituée qui, en appauvrissant le trésor royal, semait, dans toutes les classes, les germes de la plus profonde démoralisation. Quelques historiens portent à trente-cinq millions les sommes qu'elle, son mari et le Roué ont gaspillé dans leurs honteuses orgies. A l'époque de la révolution, l'ancienne liaison que la du Barry avait formée depuis long-temps avec le duc de Brissac, assassiné depuis si misérablement à Versailles, suppléa aux cercles brillants dont elle avait été si longtemps entourée. Elle fit, en 1792, un voyage en

Angleterre, et s'empressa de revenir pour satisfaire aux lois sur les émigrés. Cette obéissance, loin de la sauver, ne rendit sa perte que plus inévitable et plus prochaine. Accusée de n'avoir été en Angleterre que pour y mettre en sûreté des diamants, auxquels on sait aujourd'hui qu'elle avait donné une destination plus noble, la comtesse du Barry fut arrêtée à son retour, en juillet 1793. Traduite, quelque mois après, au tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort le 7 décembre de la même année, et conduite à l'échafaud, le lendemain 8, à cinq heures du soir. Quelques heures auparavant, elle avait annoncé d'importantes révélations ; conduite à l'hôtel-de-ville, elle y dénonça deux cent-quarante personnes, dont elle citait les noms au hasard, et fut ainsi cause de la mort de plus de quarante victimes. Son but unique était de se sauver en ayant l'air de dévoiler des complots contre la liberté ; mais tant de bassesse fut inutile. Elle jetait des cris douloureux pendant le trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution ; elle invoquait la pitié publique en s'écriant : « Bon peuple ! délivrez-moi, je suis innocente. » Arrivée à l'échafaud, elle respirait à peine, une pâleur extrême couvrait son visage, et son corps était presque entièrement renversé sur l'exécuteur. Elle eut le malheur de reprendre ses sens en descendant de la funèbre charrette. « M. le bourreau, » s'écria-elle avec l'accent du plus violent désespoir, « encore un moment ! encore un moment ! » Elle se débattait avec tant de force, que les valets de l'exécuteur furent obligés d'employer tous leurs efforts pour la fixer à la planche fatale. Elle était alors âgée de quarante-neuf ans. De toutes les victimes de son sexe, frappées par la hache révolutionnaire, la du Barry est celle qui a montré le plus de faiblesse. On a remarqué que la femme qui fit la gloire de la France (Jeanne d'Arc), et celle qui en fit la honte, étaient nées dans la même contrée.

BARRY (JEAN-BAPTISTE, comte du), dit le Roué, dont nous avons eu occasion de parler dans l'article précédent, était d'une famille noble de Toulouse. Devenu immensément riche par les dons qu'il reçut d'une cour corrompue dont il était le principal Mercure, il épousa une demoiselle Montoussaint, dont on prétend qu'il vendit les premières faveurs pour le prix de quatre cent mille francs, au ministre Calonne. On sent que du Barry ne dut pas goûter les principes qui signalaient l'aurore de la révolution. Aussi se montra-t-il plusieurs fois dans les rangs armés de ceux qui, prétendant être d'une autre nature que le reste des hommes, s'emparaient de tous les avantages sociaux pour ne laisser que la peine et le travail à leurs concitoyens. Du Barry fut condamné à mort et exécuté le 19 janvier 1794, à Toulouse.

BARRY (JACQUES), né à Cork, en Irlande, dans l'année 1741, fils d'un simple maçon, apprit le grec et le latin, puis étudia la peinture. Les heureuses dispositions qu'il montra lui valurent la protection d'Edmond Burke, son compatriote. Un tableau qu'il fit à dix-neuf ans, *Saint Patrice baptisant le roi de Cashel*, engagea ce célèbre publiciste à le faire voyager en France et en Italie pour y étudier les grands maîtres, et il revint à Londres après quatre ans d'absence. Il composa, vers 1772, un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un tableau de *Jupiter et Junon*, tous deux d'une conception grande mais originale, et d'un coloris faible. Son *Philoctète* a les mêmes beautés et les mêmes défauts. Sa plus belle composition est une suite de six tableaux où il a représenté le genre humain, grossier encore à sa naissance, puis se polissant par la civilisation qui le forme et l'agrandit. Il peignit ces tableaux pour la société d'encouragement, et passa quatre années à leur exécution. Ils sont connus

sous le nom de *l'Élysée*, et se voient dans les bâtiments nommés les *Adelphes*, où ils couvrent les murs d'une salle de quarante-sept pieds de long sur quarante-deux de large. Cette ingénieuse composition est bizarre, outrée, mais pleine d'énergie. Jacques Barry était savant dans la partie théorique de son art, dessinateur enthousiaste, mais il ne savait pas exécuter ce qu'il savait concevoir. Ses ouvrages manquent d'effet, de goût, et surtout de coloris. Bien qu'il ait présenté, sur le coloris du Titien, les observations les plus sages et les plus judicieuses, il affectait le plus grand mépris pour cette partie qu'il ne possédait pas. Il a aussi ambitionné la gloire de l'écrivain; en 1775, il publia des *Recherches sur les obstacles réels ou imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre*. Il prétend que les lieux ont peu d'influence sur les arts, et que l'Angleterre n'a rien dans son climat qui s'oppose à leur progrès. Cette réputation de Winkelmann, de Montesquieu, de Dubos, en flattant l'orgueil national, acquit à l'ouvrage l'estime de l'Angleterre, et à l'auteur une place méritée à l'académie royale de peinture, dont il fut nommé en 1786, professeur; mais il ne conserva pas long-temps ce titre, qu'il perdit par son caractère insociable. Il était bizarre, peu obligeant envers ses confrères, et d'un orgueil ridicule. Ce dernier sentiment le brouilla avec Edmond Burke, son bienfaiteur, auquel il refusa de faire son portrait, sous prétexte que ce serait dégrader son pinceau. Il lui avait adressé d'Italie plusieurs lettres, et entre autres *Six leçons sur la peinture*, qui annoncent des connaissances rares dans son art et un grand talent comme écrivain; il se brouilla de même avec Reynolds, qu'il soupçonna d'être jaloux de son mérite. C'était une faiblesse; il voyait partout des conspirateurs contre lui; mais, s'il se plaignait des autres, les autres se plaignirent bien plus encore de lui, et il finit par tomber dans une si grande misère, que, sur la fin de sa vie, on fit une collecte en sa faveur, qui s'éleva à 1,000 liv. sterling; mais il en profita peu, et mourut l'année suivante, 1806. On l'appelait vulgairement le *Sole Barry*. A l'époque de la révolution française il s'en montra partisan au point que le roi d'Angleterre raya lui-même son nom sur les registres de l'académie de peinture. On a recueilli ses œuvres sous ce titre : *Les Œuvres de J. Barry, peintre d'histoire, avec une notice*, a vol. in-4o. Au commencement de sa carrière, il ne désirait que du pain, un toit et de la gloire, il eut à peu près les deux premiers.

BARRY (ЕГІННА), membre du comité révolutionnaire de la section des Petits-Pères, à Paris, en 1795, devint plus tard commissaire-général ordonnateur de la marine, aux colonies. Il est auteur d'un *Discours sur l'origine des institutions religieuses*, prononcé le 30 brumaire, dans la ci-devant église des Petits-Pères ou de Saint-Augustin, in-8o, 1793; d'un autre ouvrage intitulé : *Manière de bonifier, avec facilité et économie, au moyen d'un appareil simple et solide, les mauvaises eaux à bord des vaisseaux de guerre et de commerce, ainsi que dans tous les pays, etc.*, in-8o, 1801. Il en a publié une seconde édition en 1803. M. Barry s'est retiré, il y a quelques années, à Toulon sa patrie.

BARRY (JEAN), né vers 1731, mort en septembre 1803, premier commodore des armées navales américaines, fut un homme intègre, un bon patriote, et un capitaine habile. Il fut souvent vainqueur sur les lacs du Canada, et battit plusieurs flottes anglaises.

BARS (le comte de), fut envoyé par le conseil suprême de Pologne vers la république française. Il justifia cette confiance, et participa à la délivrance de la Pologne opprimée par les Russes, et à leur expulsion. Mais lorsque les Polonais furent obligés, malgré les plus vigoureux efforts, de recevoir de

nouveau le joug des Russes, ce brave citoyen quitta la France, se retira en Suisse, ou Kosciusko, juste appréciateur de sa valeur et de son patriotisme, lui voua la plus franche amitié.

BARSSE, commissaire de la république française à la Guadeloupe, ayant appris sa destitution et son remplacement par le contre-amiral Lacrosse, excita un parti de noirs à la révolte, et marcha à leur tête sur le château Saint-Anne; mais il échoua dans son entreprise, fut arrêté et condamné à mort en 1802.

BARST (Антоин-Луи), chanoine et curé de Gand, prit une part très active à la révolution des Brabançons contre les innovations de Joseph II, et s'attira la confiance des Flamands par son éloquence et son patriotisme. Chargé de traiter avec Verrari, envoyé de l'empereur Joseph, il ne lui répondit qu'en lui montrant le manifeste de Vandenoot, qui déclarait nulles toutes les prétentions de ce souverain sur la Belgique. Il poussa même trop loin son patriotisme, car il ne permit au général Verrari, de retourner à Vienne que sur la promesse écrite de ne jamais prendre les armes contre la Belgique; en cela, il nuisit plus à son pays qu'il ne le servit, car c'était violer le droit des gens que de porter atteinte au caractère d'ambassadeur.

BARTENSTEIN (LUGENT-ADAM), professeur allemand, et recteur au collège de Cobourg en 1743, naquit à Heselbourg le 28 août 1717, et mourut à Cobourg le 25 février 1796. Il dirigea l'éducation des deux comtes d'Aneberg. On a de lui : *Religionis christianae excellentia ex insigniter commendato amoris studio adiderata*, Cobourg, 1757, in-4o; *Rudimentis simplifiés de la langue grecque*, ibid., 1778, in-8o; *Cur Virgilius moriens Aeneida comburi jussit*, 1772.

BARTH (FRIEDRICH GOTTLIEB), né à Wittemberg le 5 août 1738, mort à Pforta le 6 octobre 1794, se distingua comme professeur et comme érudit. Il a publié : 1o une édition de *Propædes*, avec notes, variantes et index, Leipsick, 1777, in-8o; 2o *Stricturn aliquot animadversionum ad Anacreontem*, Naumbourg, 1777, in-4o; 3o une *Grammaire allemande et espagnole*, qui a eu trois éditions, Erfurth, 1778, in-8o; 4o une *Nouvelle Chrestomathie poétique anglaise*, Erfurth, 1778, in-8o, etc.

BARTHE (FÉLIX), l'un des avocats les plus distingués de notre jeune barreau, naquit à Narbonne, département de l'Aude, le 9 thermidor de l'an 3 (28 juillet 1795). Il fit de bonnes études au collège de Saint-Remi à Toulouse, et suivit, peu de temps après, un cours de littérature sous M. Carré, élève favori de l'illustre abbé Delille. Après avoir pris ses degrés à Toulouse, le jeune Barthe vint faire son stage à Paris, où il trouva bientôt le moyen de révéler le talent que la nature et de profondes méditations lui avaient donné. Comme tous les jeunes gens doués d'un cœur droit et d'une âme ardente, Barthe choisit sa place au milieu des amis de la liberté. Une affaire malheureuse lui fournit bientôt l'occasion de faire connaître son éloquence et ses sentiments généreux. Dans les premiers jours de juin 1820, Paris et la France étaient alarmés des projets sinistres d'un parti qui tendait à la destruction de toutes les libertés publiques. Dans le sein de la représentation nationale, quelques hommes courageux persévéraient à défendre les intérêts du peuple; au dehors, toutes les classes de citoyens, et surtout une jeunesse, l'espoir de la France, avide d'instruction et de liberté, entouraient le temple des lois pour connaître plus tôt leur sort. Des factieux armés de bâtons assaillirent ces citoyens paisibles; plusieurs furent insultés, frappés, renversés. De malheureux jeunes gens, poursuivis à la fois par leurs adversaires et par des gardes, n'échappaient aux mains des premiers que pour être traînés en prison..... Ils se retirèrent en

criant *vive la Charte!* On regarda ce cri comme séditieux, et un étudiant en droit (le jeune et infortuné Lallemand) fut tué d'un coup de fusil, par un garde royal, pour avoir proféré ce cri tout français. La douleur et la consternation se répandirent dans Paris. Plusieurs milliers de citoyens accompagnèrent Lallemand à sa dernière demeure, et le jeune Barthe lui rendit les devoirs funèbres dans un discours plein de sentiment et de convenances dont la mémoire nous est encore présente. Chargé, par le père de la victime, de demander vengeance contre le meurtrier, M^r Barthe se présenta devant les juges militaires; mais le conseil de guerre refusa de l'entendre, et déclara que le soldat avait rempli son devoir. Le jeune défenseur voulut en appeler à l'opinion; mais la censure défendait aux journaux constitutionnels d'insérer la lettre qu'il leur avait adressée sur ce triste sujet. Parmi les causes importantes que M^r Barthe eut à défendre, on remarqua l'affaire du lieutenant-colonel Caron, accusé de conspiration, devant la chambre des pairs. Ses efforts généreux furent payés d'un plein succès. Caron fut rendu à la liberté; hélas! pour peu de temps. Lors des conspirations véritables ou prétendues qui effrayèrent la France dans le cours de la fatale année 1834, M^r Barthe prêta l'appui de son éloquence à plusieurs des jeunes gens que les soupçons d'une police ombrageuse avaient jetés au milieu de ces déplorable procès. Il alla à Colmar défendre trois des accusés de la conspiration de Belfort. On se rappelle que la plupart de ces prétendus conspirateurs étaient à peine sortis de l'enfance, et que la seule charge qui pesait sur eux était leur arrivée inopinée à Belfort. Plusieurs d'entre eux ne se connaissaient même pas; le ministère accusateur ne pouvait pas même indiquer entre eux de relations lointaines, pas même une seule entrevue, et tous étaient prévenus de complicité du même crime, d'un complot *convenu et arrêté* entre eux. Deux des accusés que défendait M^r Barthe, Rouen et Brunel, furent acquittés; mais la défense de Guinaud lui fit surtout le plus grand honneur. Ce malheureux jeune homme se trouvait, à l'âge de vingt-deux ans, sous le poids d'une accusation capitale. On lui avait déjà fait subir, dans les cachots, une première peine trop cruelle, et sa mère attendait en sanglotant l'arrêt qui pouvait la priver d'un fils. Mais écoutons M^r Barthe lui-même raconter les souffrances de son client: « Ce jeune homme, dit-il, fut jeté dans un cabot infect, où il resta sept jours, par le froid rigoureux de janvier, sans feu, sans lumière, gisant sur une paille pourrie dont je n'ose vous décrire le véritable état. Au cinquième jour, on lui a rivé des fers aux pieds et aux mains; la femme du concierge lui donnait à manger comme à un enfant, et versait chaque soir des larmes sur le sort de son prisonnier. On le transfère à Colmar; ses membres étaient glacés, et le manteau d'un chasseur servait à couvrir le fils du vieux soldat. A Colmar, il faut lui dériver ses fers pour le présenter au magistrat instructeur. On charge de ce soin un vieillard, qui frappait d'une main mal assurée, autant sur ses membres que sur les fers mêmes. Le concierge Ganlet lui prête son secours. Jamais, dit-il à Guinaud, *galerien n'a été enchaîné comme vous.* » Après avoir présenté cette touchante peinture, l'avocat cherche les charges de l'accusation. Mais en vain a-t-on fait venir à grands frais de toute la France des témoins accusateurs; aucun fait n'a été articulé contre Guinaud, si ce n'est son arrivée à Belfort dans le moment de l'exécution du complot. « Que - sort-il, en définitive, continue M^r Barthe, de cette accumulation de circonstances générales étran-gères à l'accusation? un raisonnement faux, un cercle vicieux. Le ministère public suppose un complot à Paris pour incriminer les voyages des

accusés; et ensuite il argumente des voyages pour prouver les complots qu'il avait d'abord supposés. » M^r Barthe discute ensuite, avec une logique lumineuse, divers chefs d'accusation. Dans une péroraison touchante, il appelle l'intérêt des jurés sur la jeunesse de son client dont il avait si courageusement soutenu l'innocence. Cette brillante partie de son discours produisit le plus grand effet sur l'auditoire. Cependant le seul prix qu'il attendait de ses efforts lui fut refusé. Guinaud, condamné à cinq ans d'emprisonnement pour non-révélation de la conspiration, fut tiré de sa prison, chargé de chaînes, et conduit, comme un galérien, dans un autre cachot. Mais d'autres soins appelaient M^r Barthe à Paris: à peine eut-il le temps de faire le voyage pour défendre les accusés de la Rochelle dont la cour d'assises commençait alors le procès. Un incident vint, dans les derniers jours du procès, aggraver la position des accusés: une liste des jurés fut imprimée et répandue dans tout Paris. L'organe du ministère public et quelques jurés prétendirent en avoir reçu accompagnés de paroles menaçantes. L'avocat-général de Marchangy chercha à tirer parti de cet incident contre les prévenus. Il y vit la preuve des manœuvres du comité-directeur et de l'intérêt que l'on portait aux conspirateurs. M^r Barthe fut chargé de lui répondre; il soutint que ces listes et ces menaces pouvaient avoir été faites par des ennemis comme par des amis. Il s'écria en terminant: « Oui, c'est une main ennemie qui s'est efforcée d'attacher, pour ainsi dire, l'honneur des jurés à une condamnation capitale! c'est une main ennemie qui a pu leur faire entendre que la défense devrait être sans intérêt, parce que le crime veillait pour elle. » Les listes menaçantes dont nous venons de parler donneront bientôt lieu à une accusation criminelle. Un avocat, M. Delaserve, et quelques autres jeunes gens, furent traduits devant les tribunaux; M^r Barthe défendit son confrère Delaserve, comme lui, l'espoir de notre barreau, et qui déjà s'était honorablement fait connaître par un ouvrage très distingué, *la Royauté selon la Charte*. Le jeune avocat développa le système que nous lui avons vu soutenir lors du premier procès. Il prouva que tout devait faire croire que si les listes des noms des jurés avaient été confectionnées par des amis des accusés, du moins les menaces venaient d'une autre source, et que les coupables devaient être d'une opinion bien contraire. Cette intéressante plaidoirie a été perdue à cause de la suspension dont les journaux indépendants étaient frappés. L'année suivante, M^r Barthe eut encore l'occasion deployer autant de courage que de talent. M. Kechlin, député du Bas-Rhin, avait publié quelques pages énergiques sur un événement que l'opinion publique a jugé, sur l'échauffourée de Colmar. L'honorable député y professait la plus vive indignation pour des manœuvres dont, suivant lui, le département aurait pu être la victime, puisqu'en simulant une révolte armée, on pouvait donner occasion à quelques mécontentements de se manifester, et, par conséquent, entraîner à leur perte une foule de citoyens jusqu'alors paisibles. L'ouvrage de M. Kechlin fut poursuivi, et M^r Barthe fut chargé de défendre l'auteur devant la cour royale de Paris. C'est alors surtout qu'il fit estimer son caractère autant que l'on aimait déjà son talent. S'indignant du rôle que l'on a fait jouer à une partie de l'armée française, il déplora qu'on l'eût ainsi assimilée à la police, et fit ensuite un tableau déplorablement vrai de l'avisement dans lequel sont plongés ses infâmes agents. « La morale, dit-il, tire un voile sur ces déplorables nécessités de nos gouvernements; les hommes du moins qui se livrent à de tels services se sont présentés volontairement; aucune loi de

« conscription ne les a enlevés malgré eux à de plus honorables travaux; la misère et la corruption les ont offerts; mais que l'on vienne nous apprendre, par des faits et par le scandale de la justification, que des soldats, enlevés peut-être, par la conscription militaire, à des travaux utiles, à des parents qui les chérissent, peuvent être consacrés à de tels services; voilà ce dont toutes les âmes seront indignées; les pères de famille vous demanderont compte de l'honneur de leurs enfants! » Ici l'avocat se demande quels conseils un père devra donner à ses enfants en les livrant au service militaire. Faudra-t-il qu'il leur apprenne à désobéir, on leur dira-t-il: Va, cherche une victime? Tu lui présenteras des serments; tu le presseras pour fixer le jour d'un attentat, tu le proclamera ton chef, tu le livreras ensuite pieds et poings liés à l'échafaud, après avoir fait entendre mille cris provocateurs dans les campagnes. Il y a 1,500 francs pour ces services et un grade d'officier. » (M. Barthe faisait ici allusion à l'argent distribué publiquement à Colmar aux soldats et sous-officiers qui avaient pris part à l'arrestation de Caron et de Roger (Voyez ces noms). Cependant, malgré cette éloquentة défense, le ministère public persista dans son accusation contre M. Kœchlin. Un réquisitoire vint même frapper M. Barthe d'une manière inopinée; on l'accusa d'avoir insulté les autorités du Bas-Rhin; on demanda contre lui une longue suspension, et, chose remarquable, on n'inculpa séparément aucune partie de son discours; on ne lui dit pas sur quelle phrase il avait à se défendre. Néanmoins, M. Barthe, sans se déconcerter, commença sa réplique avec le même courage et le même zèle. Il se plaignit de ce que le ministère public avait attaqué la personne de M. Kœchlin plus encore que son ouvrage. « Toutefois, messieurs, ajoute-t-il, n'attendez pas de moi que je m'arrête à disculper M. Kœchlin; sa vertu seule suffit pour le défendre. Quant à l'avocat, après avoir pensé à son client, il sera temps de penser à lui-même. » Il récapitula en effet, avec une grande précision, tous les arguments de l'avocat général, et les combattit avec la plus vigoureuse logique. Ce n'est qu'après avoir rempli cette tâche honorable, qu'il vint enfin à l'accusation qui lui était propre. Il soutint qu'il avait dit la vérité, qu'il pouvait, qu'il devait la dire, et termina ainsi: « Si, lorsque je me suis présenté pour embrasser la noble profession d'avocat, on m'eût dit qu'il faudrait abandonner, dans la défense de mes clients, ce qui me paraissait bien, j'aurais renoncé sur-le-champ à une profession qui m'aurait paru sans dignité et sans gloire. Je crois, messieurs, n'avoir dit que ce que mon devoir m'obligeait à dire, et, si le réquisitoire du ministère public est adopté par vous, il me restera du moins le témoignage de ma conscience. » On appliqua à M. Barthe une suspension d'un mois, et M. Kœchlin fut condamné à six mois de prison (17 juillet 1823). Nous ne parlerons pas de tous les procès ou M. Barthe a fait remarquer son éloquence. Cette tâche appartient à l'histoire du barreau et non à notre *Biographie*; mais nous ne pouvons passer sous silence une dernière affaire, dans laquelle les yeux de toute la France se sont fixés sur lui, et où il a su mériter l'assentiment des hommes de bonne foi de tous les partis: nous voulons parler du procès du *Journal du Commerce* devant la chambre des députés, au sujet de deux articles oubliés où se trouvaient répétés des opinions bien connues sur les élections. Le 1^{er} mars fut choisi pour cette séance solennelle. Le jeune avocat se présenta devant la chambre des députés; il parla avec une noble modération qui n'exclut pas la rigueur, et soutint, avec une noble lucidité et une logique admirable,

que les articles du *Journal du Commerce* étaient vrais et inoffensifs, et que leur condamnation serait un aussi grand mal pour la chambre que pour la liberté des écrivains. « On vient vous dire, ajouta-t-il, que vous donner à vous mêmes, par une sorte d'arrêt, une preuve légale de la considération que vous méritez; on vient vous dire, dès votre première séance, et après de pénibles recherches: Jetez vos regards en arrière, et tâchez d'y découvrir un écrivain à frapper d'une peine. Ainsi, des que les lettres closes seront envoyées, les journalistes devraient se regarder avec inquiétude, se demandant: Lequel de nous sera frappé? Votre dignité a été invoquée contre mon client; c'est cette dignité bien comprise qui fera son salut. Votre juridiction nouvelle ne s'ouvrira pas par un acte de rigueur que rien ne pourrait justifier, et vous rejeterez une proposition qui, en réalité, compromettrait des droits que vous avez mandat de défendre. » Ce discours produisit la plus profonde sensation; tous les hommes modérés y applaudirent, et, quoique le *Journal du Commerce* ait été condamné au minimum de la peine portée par la loi, les amis de la liberté regardèrent le discours de M. Barthe comme une victoire. Telle est la force de la vérité soutenue avec éloquence! Un jeune avocat, se présentant, comme défenseur d'un humble écrivain, devant l'un des premiers corps de l'état, s'est trouvé, pour ainsi dire, avoir changé de rôle; d'accusé, il est devenu accusateur, et l'histoire burinera son jugement pour faire connaître les pouvoirs sociaux de notre époque.

BARTHE-LABASTIDE, naquit à Narbonne, département de l'Aude en 1775. La nature l'avait organisé assez heureusement pour être toujours du parti le plus fort. Aussi, lorsqu'en 1815 il fut porté à la chambre introuvable, il vota constamment avec la majorité, et fit éclater la sensibilité de son âme en déplorant, le 13 janvier 1816, au milieu de la chambre, la perte que la France avait faite du cardinal de Richelieu sous Louis XIII. Il faut convenir qu'un grand fond de philanthropie est nécessaire pour faire revivre des regrets éteints depuis deux siècles, si toutefois ils ont jamais existé. M. Barthe Labastide est évidemment digne de vivre sous Louis XIII, il est né deux cents ans trop tard pour son bonheur; aussi a-t-il voulu faire reculer son siècle et a-t-il fait plusieurs propositions que nous nous contenterons de transcrire sans nous permettre de les juger; c'est lui qui a proposé de remplacer le mode administratif du droit de détail perçu sur les boissons par une contribution de 20,000,000 sur tous les débitants. C'est lui qui vota pour la liberté des journaux à condition que les rédacteurs signeraient tous les articles; on sent que c'était-là le *me plus ultra* de la liberté. C'est encore lui qui a proposé de mettre, à la disposition de l'état, les bois des anciennes communautés pour doter de nouvelles corporations religieuses; c'est lui qui a proposé d'abolir le recrutement militaire; aussi les missionnaires, suivant l'honorable député, valent bien mieux que des soldats. C'est encore lui qui combattit le mode d'avancement par ancienneté, et qui proposa, de regarder comme factieux, tous ceux qui signaient des pétitions pour le maintien de la Charte; il faut cependant lui rendre la justice qu'il n'était pas seul de son avis. Il a trop de copies ou trop de modèles, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre d'avantage sur les différentes opinions qu'il a émises à la tribune nationale, soit à la chambre introuvable, où il eut l'honneur de siéger, soit à la législature suivante où il fut de nouveau envoyé par ses concitoyens. M. Barthe Labastide fait encore partie de la chambre retrouvée, où il garde maintenant le silence le plus rigoureux.

BARTHELEMY (JEAN-JACQUES), garde des médailles de la bibliothèque royale, l'un des que

rante de l'académie française, de celle des inscriptions et belles-lettres, etc., naquit, le 20 janvier 1716, à Cassis, petit port des Bouches-du-Rhône. Il avait à peine atteint sa quatrième année lorsque sa mère lui fut enlevée: il eut la douce consolation de la pleurer avec son père. « Je pleurais, dit-il, et je partageais sa douleur; ces scènes attendrissantes et pendant long-temps renouvelées, firent sur mon cœur une impression profonde, qui ne s'est jamais effacée. » Elevé d'abord à l'école du malheur, le jeune Barthélemy entra, à douze ans, au collège de l'oratoire de Marseille, où il sut bientôt, par ses progrès, attirer l'attention de ses maîtres. Le père Raynaud, qui depuis se distingua à Paris par ses sermons, prit un soin tout particulier de lui, et se fit un plaisir de seconder l'ardeur qu'il avait pour l'étude. Le succès couronna ses efforts; son élève fit les progrès les plus rapides. Barthélemy s'était destiné de lui-même à l'état ecclésiastique; mais comme l'évêque de Marseille, Belzunce, refusait d'y admettre ceux qui étudiaient à l'oratoire, il fit son cours de philosophie et de théologie chez les jésuites. Heureusement pour lui, il s'était fait un plan d'étude qui le rendit indifférent aux misères et aux fureurs de ses nouveaux régents. Il s'appliqua aux langues anciennes, apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Livré à l'histoire de l'église, il conçut le projet d'une thèse qui devait embrasser les principales questions sur les livres de l'Ecriture sainte, sur l'histoire et sur la discipline de l'église; ce plan était trop vaste, il ne put résister à la fatigue et tomba dangereusement malade. Rendu à la santé, il entra au séminaire de Marseille dirigé par les Lazaristes; dans ses loisirs, il étudia la langue arabe; son instruction rapide excita l'étonnement de tous les Marseillais, qui trouvèrent, dans cette aptitude extraordinaire, quelque chose de merveilleux. A sa sortie du séminaire, il n'eut pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique, quoique pénétré des sentiments de la religion; « peut-être même, dit-il, parcequ'il en était pénétré. » Maître de son temps et de ses actions, il se retira à Aubagne où il s'occupa de lectures et de concerts. Il eut le malheur de sacrifier aux muses sans mériter leurs faveurs, et se consola de cet échec reçu sur le Parnasse en prêchant, vers la fin du carnaval, les dominicales du carême. Les sermons ne donnent pas de pain, et Barthélemy, âgé de 29 ans, faisait force sermons sans avoir une carrière bien distincte, ou plutôt sans en avoir du tout. Ennuyé d'être à charge aux autres, il se décida à aller à Paris, la ville des ressources et de la misère, vers le mois de juin 1744. Il avait des lettres de recommandation pour le savant Boze, garde des médailles du roi, de l'académie française, et ancien secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ce savant l'accueillit, l'interrogea, et quelques mois après, le fit attacher au cabinet des médailles. Plus tard, M. de Bausset nommé à l'évêché de Beziers, lui offrit de partager ses travaux et ses honneurs en qualité d'official, de grand-vicaire etc.; entraîné par une passion impérieuse des lettres, Barthélemy sentit qu'il lui serait impossible de se livrer, sans une extrême répugnance, à des études d'un autre genre. Il refusa et se trouva presque aussitôt appelé à la place vacante à l'académie des inscriptions, par la mort de Burette, en mai 1747. Quand vers 1753, Boze fut attaqué d'une paralysie qui, quelques mois après termina ses jours; l'opinion publique désigna Barthélemy pour lui succéder; mais ce qui fit plus encore, ce fut la protection de Malesherbes, et de Caylus: il fut nommé. Pour augmenter les richesses du cabinet des médailles, il fit un voyage en Italie. Pendant son séjour sur la terre du Tasse et de l'Arrioste, il visita les plus anciens monuments de

l'architecture grecque; les salles du palais de Portici, où l'on avait rassemblé les antiquités trouvées dans les ruines d'Herculanum et de Pompeia. Ce fut là qu'il connut la duchesse de Choiseul, ambassadrice de France à Rome, à laquelle il dut sa fortune et son bonheur. Il se lia avec les gens de lettres et les artistes les plus distingués, le cardinal Passionnet, le père Pacciardi, Winckelman, Olivini, Bayer, Piranesi et beaucoup d'autres, avec lesquels il entretenait une correspondance régulière et toujours instructive. A son retour à Paris, en 1757, il rendit compte à l'académie de son voyage et des acquisitions qu'il avait faites pour le cabinet des médailles; ses réflexions sur les anciens monuments de Rome, sont dans le volume 28 des *Mémoires de l'académie*. Ce recueil, à partir du 21^e volume jusqu'au 41^e, contient beaucoup d'articles de l'abbé Barthélemy sur différents points de l'antiquité. A la fin de 1758, le duc de Choiseul fut rappelé de Vienne et fait ministre des affaires étrangères; il s'occupa de la fortune de son protégé, et lui fit accorder une pension de 4000 livres sur un bénéfice, l'archevêché d'Alby accordé à son frère, l'évêque d'Evreux. Mme de Choiseul, de son côté, ne négligeait aucune occasion d'être utile à son ami: dans sa bienfaisance despotique, elle fit offrir à Barthélemy les dépoilles d'un homme de mérite, de Marmontel, privé de la direction du *Mercur*, pour une satire qu'il avait tout simplement récitée, mais dont on l'accusait d'être l'auteur. Il fut décidé qu'on donnerait à Barthélemy le privilège du *Mercur*, et qu'à son refus, il serait accordé à M. de Laplace. « Je fis alors une faute essentielle, dit-il, je pensai que s'il tombait entre les mains de ce dernier, il n'en sortirait plus; que si je l'acceptais, on me permettrait, après que les préventions seraient dissipées, de le rendre à M. Marmontel. J'écrivis à Mme de Choiseul et lui exposai les raisons qui me déterminèrent enfin à me charger de ce journal. » Barthélemy n'eut d'autre mérite que sa bonne intention; il fit tout auprès de M. d'Aumont pour le déterminer à rendre le privilège à Marmontel, et ne put y réussir. On chargea alors M. de Saint-Florentin de cette direction, et l'on retint pour Barthélemy, sur ce journal, une pension de 5000 livres, que celui-ci trouva trop forte; il permit à M. Lultion, chargé de la recette et de la dépense, de prélever, sur sa pension, les gratifications accordées à des auteurs qui fournissaient des pièces au *Mercur*. Il remit enfin 2000 livres, dont 1000 à M. Marin, et 1000 à M. de Laplace, quand la trésorerie de Saint-Martin de Tours lui eut été donnée, en 1765. Son revenu considérable pour un homme de lettres, même après qu'il eut perdu la place de secrétaire-général des Suisses, l'eût été beaucoup plus, s'il ne l'avait borné lui-même par des cessations et par des refus. « Un jour que Mme de Choiseul parlait à son mari de mon attachement pour eux, dit-il dans ses mémoires, il répondit en souriant par ce vers de Corneille:

« Je l'ai comblé de bien, je veux l'en accabler. »

mais cette protection lui avait fait des ennemis; Duclos et d'Alembert opposés à la cour, haïssaient tout ce qui y tenait. Lors de la réception de Marmontel à l'académie, on avait fait courir les bruits les plus injurieux sur Barthélemy, au point que cet estimable savant semblait avoir renoncé pour jamais à siéger au milieu des quarante. En 1789, M. Beauséjour voyait mourir, le succès du *Voyage d'Anacharis* avait enflammé le zèle des amis de Barthélemy, qui fut forcé de faire les visites d'usage; son âge écarta tous les concurrents, « et pour comble de bonheur, » s'écrie-t-il, M. de Boufflers, qui m'avait toujours témoigné de l'amitié, fit, en qualité de directeur,

« tes honneurs de la séance; on eut de l'indulgence pour mon discours; on fut enchanté de l'esprit, des grâces et des réflexions neuves et piquantes qui brillèrent dans le sien, et une partie de l'intérêt qu'il excita, rejaillit sur le choix de l'académie. Depuis cette époque, accablé sous le poids des ans et des infirmités, privé de ce qu'il possédait, victime de la tourmente révolutionnaire, la fortune lui fit payer cher ses premières faveurs. Le 27 septembre 1793, il fut envoyé aux Madelonnettes; sa détention ne dura que seize heures; mais il eut le temps de se rappeler les attentions dont ses compagnons d'infortune l'accablèrent; il n'oublia pas les preuves d'humanité que les concierges et surtout Vaubertand lui donnèrent. Ses fers avaient été brisés, mais il s'attendait à recevoir sa démission de conservateur des médailles, lorsque, le 12 octobre au soir, il vit entrer chez lui le citoyen Paré, ministre de l'intérieur, qui lui remit une lettre qu'il avait écrite lui-même et qu'il le pria de lire. « En rentrant dans la bibliothèque nationale, lui disait-il, d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la bibliothèque d'Euclide : *C'en est fait, je ne sors plus d'ici.* » Malgré le ton obligeant de la lettre du ministre, Barthélemy n'accéda pas à sa demande. Le 11 floréal (30 avril 1793), Barthélemy s'éteignit dans les bras de son neveu, sans souffrir, avec toute sa connaissance et venant de faire une lecture d'Horace. Il était âgé de 79 ans 3 mois et 10 jours. Bien que Barthélemy joignit au mérite du savant et à la réputation qu'il s'était faite par ses travaux, un extérieur plein de charmes et de noblesse, peu d'hommes furent aussi modestes que lui. Il poussait, jusqu'à l'exagération, la simplicité, la politesse et le respect même pour les gens qui en méritaient le moins. « Enfin, depuis quarante ans que je le connaissais, dit M. Delalande, j'ai vu beaucoup de personnes se louer de lui, je n'en ai vu aucune qui s'en plaignit. » Son *Voyage d'Anacharsis* est un de ces monuments littéraires faits pour honorer le siècle qui les produit, et pour en illustrer à jamais l'auteur. Ce voyage est précédé d'une introduction où Anacharsis présente le tableau de tous les temps qui précèdent celui de son voyage. On y trouve tout ce qu'il est possible et utile de savoir sur la Grèce, sur ses guerres, sur sa politique tant intérieure qu'extérieure, sur ses lois, sur ses mœurs, sur ses arts, depuis les premiers temps jusqu'à l'époque où elle fut asservie par Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand. C'est l'ouvrage le plus complet qu'il y ait sur cette matière; c'est partout la substance la plus pure de ce que les meilleurs auteurs en tout genre, tant anciens que modernes, ont écrit sur les divers objets relatifs à la Grèce; et le tout est animé par cette heureuse fiction du *Voyage d'Anacharsis*, qui met tout en action et en mouvement. L'abbé Barthélemy est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont nous allons citer les principaux : 1° *Abrégé de l'histoire grecque, depuis les temps les plus anciens, jusqu'à la prise d'Athènes, 404 ans avant Jésus-Christ*, in-12, 1790; 2° *Amours de Carité et de Polydore*, in-12, 1796; 3° *Dissertation sur une ancienne inscription grecque, relative aux finances des Athéniens*, in-4°, 1792; 4° *Entretien sur l'état de la musique grecque vers le milieu du 4e siècle avant l'ère vulgaire*, in-4°, 1777; 5° *Explication de la musique de la Palestine*, in-4°, 1760; 6° *Lettre à M. le marquis d'Olivieri, au sujet de quelques monuments phéniciens*, in-4°, 1766; 7° *Lettre sur les médailles trouvées à Veille*, in-8°, 1764; 8° *Mémoires dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie Egyptienne, avec un précis du mémoire sur les lettres phéniciennes, publié par de Guignes*, in-8°, 1738; 9° *Mémoires sur la vie de l'abbé Barthélemy*

écrits par lui-même, précédés d'une notice par Lalande, et du jugement sur le voyage d'Anacharsis, in-8°, 1824, 100 *Ouvrages diverses*, 4 vol. in-18, 1798; 110 *Réflexions sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*, in-4°, 1754; 120 *Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent*, in-8°, 1730; 130 *Voyage en Italie, réimprimé sur les lettres originales écrites au comte de Caylus*, in-8°, 1801; 140 *enfin le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du 4e siècle avant l'ère vulgaire*, 4 vol in-4°, avec atlas, 1788. Ce dernier ouvrage a été réimprimé un grand nombre de fois.

BARTHELEMY-COURCAY (ANNAÏ), neveu du précédent, conservateur du cabinet des médailles à la bibliothèque nationale, avait, comme son oncle, un goût prononcé pour la science numismatique et l'archéologie. Il fit hommage à la convention, en 1794, d'une médaille frappée du temps de la ligne, et qui prouvait que les idées libérales germaient déjà dans les cœurs français à cette époque déplorable; il conserva donc son emploi, grâce à la réputation de son oncle et la protection du député Dussault. Il mourut vers l'an 1800, sans avoir pu embrasser son frère, exilé par suite des événements du 18 fructidor.

BARTHELEMY (FRANÇOIS, marquis de), frère du précédent, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône), en 1750. Son oncle le fit venir très jeune auprès de lui, s'occupa de son éducation, et le plaça de bonne heure dans les bureaux du duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères. Il accompagna le baron de Breteuil en Suisse et en Suède, devint secrétaire de légation auprès du comte d'Adhémar, lorsque celui-ci fut nommé ambassadeur à la cour de Stockholm, et resta chargé des affaires après son rappel. Il exerça ensuite les mêmes fonctions en Angleterre, et fut chargé d'annoncer à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Nommé, en décembre 1791, ministre plénipotentiaire en Suisse, il prêta le nouveau serment exigé des fonctionnaires publics après les événements du 10 août 1792; fit partir au gouvernement français de la neutralité que désirait conserver la Suisse, et exécuta les instructions du comité de salut public, contre les députés conventionnels mis hors la loi, avec tous les ménagements que lui dictait l'humanité. Il agit dans le même sens envers les émigrés et les prêtres qui, de toutes parts, arrivaient en Suisse. Il fut chargé de négocier la paix avec la Prusse, en avril 1793; trois mois après avec l'Espagne, et enfin avec l'électeur de Hesse: il ne fut pas aussi heureux auprès du gouvernement britannique, et ne termina pas la négociation commencée à cet effet avec M. Wickam. Elu en juin 1797, membre du directoire exécutif, en remplacement de M. Letourneur de la Manche, il se trouva bientôt enveloppé dans la proscription du parti *cléricien*, qui l'avait porté à ces fonctions. Arrêté dans son lit le 18 fructidor, une seule exclamation échappa de sa bouche: *O ma patrie!* s'écria-t-il. Gardé à vue pendant quelques jours, il fut enfin réuni à ses compagnons d'infortune, et embarqué, ainsi qu'eux, sur la frégate *la Vaillante*, destinée à les transporter à Cayenne. Après cinq mois de séjour sur le sol désert et pestilentiel de Sinnamari, M. Barthélemy parvint à s'échapper avec six de ses compagnons d'infortune, et son fidele domestique Letellier, qui partageait volontairement son exil. Ils passèrent aux Etats-Unis, de là en Angleterre, et la haine du directoire le fit bientôt porter sur la liste des émigrés. La révolution du 18 brumaire ayant mis un terme à ces vexations, M. Barthélemy rentra en France, et fut bientôt nommé, par Napoléon, vice-président du sénat conservateur, commandant de la légion d'honneur et comte de l'empire. En 1814, nommé à la présidence du sénat, il remplissait cette fonction dans la fa-

meuse séance où fut proclamée la déchéance de Napoléon et de sa famille; il fut également chargé de complimenter l'empereur de Russie sur la modération et la magnanimité qu'il annonçait alors. Membre de la commission chargée d'examiner les articles de la Charte constitutionnelle, il entra à la chambre des pairs par ordonnance du 4 juin. Il fut également promu, par le Roi, au rang de grand-officier de la légion d'honneur, le 4 janvier 1815. N'ayant été appelé à aucune fonction pendant les cent jours, il conserva ses titres et ses dignités au second retour du Roi. Nommé ministre d'état, le 5 octobre suivant, il fut créé marquis. Ce fut lui qui, au mois de février 1819, proposa à la chambre des pairs de supplier le Roi de modifier la loi sur les élections, ne craignant pas d'avancer que c'était donner une extension trop libérale à l'article de la Charte qui confère le droit d'électeur à tout citoyen payant 300 fr. de contributions directes. On sait que cette proposition, après avoir fait naître une discussion fort orageuse, fut rejetée à une grande majorité; on sait aussi que les ministres ne se rebuteurent pas, la renouvelèrent l'année suivante, et que le succès couronna leur persévérance anti-nationale. Depuis cette époque, M. Barthélemy a cessé de se mettre en évidence.

BARTHELEMY (N.), frère du précédent, négociant à Paris et membre du conseil-général du département de la Seine, est l'un des signataires de l'adresse de ce conseil, rédigée par M. Bellart, le 1^{er} avril 1814, contre l'empereur Napoléon, ce qui lui valut son anoblissement en juin de la même année, avec la croix de la légion d'honneur. Il est mort en 1820.

BARTHELEMY (de la Haute-Loire), était avocat au Puy-en-Velay à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur; il s'enrôla volontairement dans les canonniers, devint lieutenant, quitta le service, fut élu député à la convention en 1792, et ne parut à la tribune que pour y voter la mort du roi; il donna sa démission à l'approche du 13 vendémiaire an 4, se retira dans sa ville natale, et devint commissaire du directoire; rendu à la vie privée, sous le gouvernement de Napoléon, il était entièrement oublié, lorsqu'en 1816, la loi du 12 janvier, contre les députés *votants*, le força de chercher un asile en Suisse, et de là en Autriche.

BARTHELEMY de la Moselle, né à Metz le 12 octobre 1738. Il exerçait, au bailliage de cette ville, les fonctions de procureur, et fut nommé successivement juge de paix, juge du tribunal du district, administrateur, et enfin commissaire près des tribunaux; on récompensait ainsi son inviolable attachement aux principes de la révolution. Élu, en 1797, au conseil des cinq-cents, il exerçait les fonctions d'inspecteur de la salle au 18 brumaire (9 novembre 1799), et donna, peu de jours avant cette mémorable époque, communication, au conseil, d'une lettre par laquelle le général Lefebvre, commandant de Paris, refusait de mettre, à sa disposition, la garde du corps législatif; cette communication déplut au parti triomphant, et Barthélemy ne fut point réélu; cependant, depuis, il fut nommé président du tribunal de première instance à Metz, membre du corps législatif sous l'empire, député lors de la première restauration, et réélu de nouveau en 1815, pendant les cent jours. Il y garda le plus profond silence.

BARTHELEMY (N.), général de brigade, né à Gray (Haute-Saône), fit la campagne de Russie, en 1806, se distingua à toutes les affaires, et particulièrement au combat de Pultusk, où il fut blessé. Nommé commandant de la légion d'honneur le 12 juin 1806, il fut promu au grade de général de brigade en 1808; il se rendit ensuite en Espagne, où il combattit avec sa valeur accoutumée, surtout à

Villanova en mai 1809. En 1814, il fut nommé chevalier de Saint-Louis.

BARTHELEMY, fabricant de savon à Marseille, adopta, avec une ardeur toute méridionale, la cause de la révolution; après le 31 mai 1793, dénoncé comme maratiste, il fut condamné à mort, et monta sur l'échafaud avec beaucoup de courage; il demanda qu'avant de recevoir le coup fatal, on attachât la cocarde tricolore sur son cœur.

BARTHELEMY (ANTOINE), membre de l'administration municipale de Bruxelles, et l'un des juriconsultes les plus distingués des Pays-Bas, était membre du conseil provisoire en 1794, lors de l'invasion de la Belgique par les armées françaises; il s'opposa, avec un courage héroïque, au despotisme et à la rapacité des représentants en mission. Haussmann, l'un d'eux, après avoir déjà levé une contribution de cinq millions, en exigeait une seconde; mais Barthélemy refusa de la sanctionner: « Savez-vous, lui dit Haussmann furieux, qu'il y va de votre tête? — Il en jaillira du sang et non de l'or, » lui répliqua froidement le digne magistrat. Cette réponse énergique frappa d'étonnement le procureur; la contribution n'eut pas lieu, et les exactions diminèrent. Cependant M. Barthélemy fut destitué; il ne reprit ses fonctions qu'en 1806. C'est à ses soins que la ville de Bruxelles doit une partie de ses embellissements; il fit aplanir les remparts, et forma une promenade magnifique, encouragea l'éclairage par le gaz, et servit continuellement son pays par ses écrits et par ses actions; aussi habile juriconsulte que bon administrateur, il n'y avait pas d'affaire importante où il ne fût consulté; et malgré sa circonspection, il fut traduit, avec six de ses confrères, devant la cour royale de Bruxelles, en 1819, à l'occasion d'un livre publié par M. Vanderstraeten sur le système d'administration, adopté par le gouvernement belge; il avait signé, comme eux, le mémoire qui déclarait que le livre incriminé ne lui paraissait rien contenir qui pût motiver l'accusation dirigée contre l'auteur; le jour de son arrestation fut un jour de deuil pour toute la population, qui célébra avec joie son retour à la liberté, ainsi que celui de ses honorables collègues. M. Barthélemy ne rentra qu'après une longue interdiction, dans l'exercice de sa profession, et continue d'y mériter l'estime et la considération générale. Cet homme de bien a concouru en 1814, à la rédaction de l'*Observateur Belge*, et a publié: *Mémoires sur l'établissement d'une communication entre Bruxelles et Charleroi, au moyen d'un canal de petite dimension*, etc.

BARTHELEMY (N.) avocat à Bruxelles. On lui doit: *Exposé succinct de l'état des Pays-Bas, depuis le 15^e siècle, jusqu'au traité de paix, signé à Paris, le 30 mai 1814*. Bruxelles, in-80, 1814.

BARTHELEMY-HADOT (madame), est auteur d'un grand nombre de romans, parmi lesquels quelques uns ont eu plusieurs éditions, tels que *les Ruines de Mazara*, 4 vol. in-12, *Anne de Russie*, 3 vol. in-12, *Clotilde de Hapsbourg*, 4 vol. in-12, etc. Les romans de madame Barthélemy-Hadot ne brillent point par le style, mais ils ne sont point dépourvus d'intérêt, et ont trouvé des lecteurs. Cette dame est morte en 1821. Mademoiselle Adèle-Barthélemy-Hadot sa fille est auteur des romans suivants: *10 Le Soldat de qualité*, 2 vol. in-12, Paris, 1822; *20 La jeune Incendiaire*, 4 vol. in-12, Paris, 1825.

BARTHELEMY (N.), jeune poète qui s'est déjà distingué par plusieurs productions remarquables, est né à Marseille. Parmi les morceaux qu'il a publiés, nous signalerons principalement une *Épître à M. de Chateaubriand*, administrateur des jeux publics; une *épître d'adieux*, en réponse à celle adressée, par son ami M. Méry, à Sidy-Mamhoud lors du séjour de ce dernier à Paris; une *Épître au Grand-Turc*,

qui a également pour titre *les Grecs*. Il s'est associé à M. Méry pour une autre pièce de vers intitulée *les Jésuites*, qu'ils ont dédiée à M. Seguier, premier président de la cour royale de Paris. On trouve souvent dans ces poésies la vigueur de Juvénal, un à toute l'amertume de Gilbert. M. Barthélemy a composé en outre une foule de petites pièces de poésie qui n'ont point encore été publiées, et auxquelles il n'a pas attaché son nom. On croit qu'il n'est pas étranger à la publication récente d'une *Biographie des quarante de l'académie française*, ouvrage plein de malice qui a fait rire tout le monde, excepté peut-être l'académie.

BARTHELLEMY (Louis) né à Grenoble, vers 1760, a publié : 1° *Grammaire des dames*, 1786, et 1806, in-8°; 2° *La cantatrice grammairienne*, 1787, in-8°; 3° *Histoire de France*, 1787, 2 vol. in-8°; 4° *Mémoires secrets de Mme de Tencin*, 1790, a vol. in-8°; 5° *Tableau de la cour de Rome*, 1791, in-8°; 6° *La vie privée de Mably, précédée des destins de la France*, anonyme, 1791, in-8°; 7° *Accord de la religion et de la liberté*, 1791, in-8°; 8° *Mémoires par le citoyen de Tournus*, an 6, in-8°; 9° *Félicie*, pièce héroïque en 3 actes et en prose; 10° *Novel abrégé des sciences et des arts, précédé d'un discours sur la religion*; 1808, in-12. Il a en manuscrit *Phocion, ou les Français à toutes les puissances de l'Europe, et les siècles politiques et littéraires du Dauphiné*. Depuis le commencement de la révolution, il habite Beaujeu dans les environs de Lyon.

BARTHELLEMY (Razis), chanoine théologal, et membre de l'académie Delphinale de Grenoble; d'une autre famille que le précédent, mort dans cette ville le 16 novembre 1811, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui : une *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-8°; et un *Eloge de Marguerite de Bourgogne*, femme de Guignes IV, dauphin de Viennois, manuscrit. Il avait travaillé pendant nombre d'années à une *Histoire de Grenoble*, dont deux fragments ont paru dans *l'Annuaire de l'Eclaire* de l'an 9 : à sa mort, elle n'a point été retrouvée dans ses papiers.

BARTHEZ (JOSUË), né à Montpellier, le 11 décembre 1754, a été l'un des médecins les plus célèbres du 18^e siècle : son père, habile mathématicien et ingénieur de la province de Languedoc, lui fit donner une excellente éducation; il répondit à ses soins de la manière la plus brillante, et a mérité d'être cité parmi les enfants précoces, remarquables par leurs étonnantes dispositions et leur amour pour le travail. Son penchant le portait vers l'état ecclésiastique; mais il céda au désir de son père, et se livra, avec l'ardeur qui le caractérisait, à l'étude de la médecine; reçut docteur le 2 août 1753, à la faculté de Montpellier, il professa, pendant quelques années, avec succès, et contribua puissamment à faire revivre les doctrines d'Hippocrate. La guérison du comte de Périgord, gouverneur du Languedoc, qui avait été abandonné par tous les médecins, fixa sur lui l'attention générale; il vint à Paris, et sa réputation s'étendit encore dans la haute société, où sa conversation, aussi spirituelle que savante, le faisait admettre. Jamais homme ne posséda peut-être plus que Barthès le désir insatiable d'acquiescer sans cesse des connaissances nouvelles; son érudition était immense; il possédait également l'histoire et l'archéologie, et fut couronné deux fois à l'académie des inscriptions. Lié avec tous les hommes célèbres de l'époque, il puisait dans leurs vastes bibliothèques, lisait sans cesse, et savait partager son temps d'une manière qui en prolongeait la durée. Il connaissait toutes les langues mortes et vivantes, et intéressait autant par la variété de ses talents que par l'originalité de ses idées. Il fut nommé, en 1756, médecin militaire, et employé, en cette qualité, à Coutances; là il fut à même d'observer l'épidémie qui frappa le

camp de Grandville, et l'observa en habile médecin; le mémoire qu'il a publié sur cet objet se trouve dans le recueil de l'académie des sciences. Il revint à Paris en 1757, accepta la place de censeur royal, coopéra à la rédaction du *Journal des Savants* et de l'*Encyclopédie*, concourut, avec succès, à une chaire vacante à l'université de médecine de Montpellier, et acquit, par ses leçons, une réputation pour ainsi dire européenne; ses élèves, dont l'affluence allait toujours croissant, propagèrent ses principes et sa gloire; elle fut à son apogée en 1773, comme médecin, et lui valut la place de coadjuteur et de survivancier du chancelier de l'université; mais, aussi ambitieux que savant, Barthès désira bientôt de nouveaux honneurs, et des places plus brillantes encore; il se fit recevoir docteur en droit après avoir étudié rapidement la législation, et acquit une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier. Barthès, estimé de tous les hommes qui n'avaient pas à vivre avec lui, ne l'était pas de ses collègues; son caractère irascible et haineux lui attira leur haine, et il se décida alors à revenir à Paris, où bientôt il fut nommé médecin consultant du roi et premier médecin du duc d'Orléans. Presque toutes les sociétés savantes s'empressèrent de l'accueillir, et il était consulté de toutes les parties de l'Europe. La révolution l'obligea de fuir à Carcassonne, où il pratiqua gratuitement la médecine, tout en se livrant aux études du cabinet, qu'il préférait à toutes les autres. C'est dans cette retraite qu'il composa plusieurs excellents ouvrages, notamment la *Nouvelle Mécanique du mouvement de l'homme et des animaux*. Les orages révolutionnaires calmés, il accepta la place de professeur honoraire à la faculté de Montpellier, y prononça un discours remarquable sur le génie d'Hippocrate, lors de l'inauguration du buste du père de la médecine, et revint bientôt à Paris, où il fut nommé, par l'empereur, l'un de ses médecins consultants, médecin du gouvernement, et bientôt après membre de la légion d'honneur. Il mourut le 15 octobre 1806, d'une fièvre maligne, à laquelle se joignaient d'affreuses douleurs causées par la pierre, dont il ne voulut jamais se faire opérer. On a de lui plusieurs ouvrages distingués, dont voici la liste : *Consultations de médecine*, ouvrage posthume publié par Lordat, 1810; nouvelle édition par le même, 1820, in-8°; *Discours sur le génie d'Hippocrate*, 1801; nouvelle édition, Montpellier, 1816, in-8°; *Doctrina nova de functionibus naturæ humanæ*, 1776, in-4°; *Dubia circa potestates medicamentorum et usum medicandi, proposita*, 1762, in-4°; *Eléments (nouveaux) de la science de l'homme*, Montpellier, 1778, in-8°; 11^e édition, 1806, in-8°; *Mécanique (nouvelle) des mouvements de l'homme et des animaux*, Paris, 1798, in-4°; *Observations sur la constitution épidémique de l'année 1756, dans le Contentin*; *De principio hominis vitali*, 1773, in-4°; *Traité du beau*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8°; *Traité des maladies gouteuses*, 11^e édition, Montpellier, 1819, in-8°. Barthès a donné plusieurs articles de médecine dans le *Journal des savants* et dans l'*Encyclopédie*, et deux mémoires dans ceux de la société médicale de Paris. Une exposition de la doctrine médicale de Barthès a été publiée par M. Lordat. (Voy. ce nom.)

BARTHEZ-MARMORIÈRE (A.), frère du précédent, est né à Saint-Gall en Suisse, quoique sa famille fût originaire et habitante de Narbonne. Il fut successivement colonel au régiment suisse de Bachmann, secrétaire du comte d'Artois, et gouverneur de ses pages. Il émigra avec ce prince, dès 1789, et, en 1793, passa au service du roi de Sardaigne. Il avait commencé par être secrétaire d'ambassade de l'envoyé français en Suisse, M. de Beauville. C'est en cette qualité qu'il eut, avec J.-J. Rousseau les relations dont celui-ci fait mention dans le

dernier livre de ses *Confessions*. En 1800, il entra dans la diplomatie, et fut employé à Berne, dans le bureau des affaires étrangères; il revint en France à la faveur de l'amistie de 1801, et mourut à Paris quelques années après. Il était membre des sociétés économiques de Berne, Lucerne et Bâle, et correspondant de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. On trouve la liste de ses ouvrages dans la *France littéraire*, de M. Ersch, plusieurs furent imprimés en Suisse. Le dernier est intitulé : *Elnathan ou les âges de l'homme, traduit du chaldéen* (c'est une fiction), Paris, Craplet 1801, 3 vol. in-8o. M. Ersch n'a point parlé de l'ouvrage suivant : la *Mort de Louis XVI*, tragédie, Neufchâtel, 1793, in-8o.

BARTHOLDY (J.-C.-S.), directeur du séminaire d'instruction publique de Stettin, membre du consistoire de cette ville, a coopéré à la rédaction du *Mercur allemand* de Vieland, et est auteur de plusieurs ouvrages distingués; on cite particulièrement ses *Fragments pour mieux faire connaître la Grèce actuelle, d'après un voyage fait dans cette contrée en 1803 et 1804*; cet ouvrage, qui a été traduit en français sous le titre de *Voyage en Grèce*, a été mentionné favorablement par l'institut, surtout pour la géographie ancienne.

BARTILLAT (le marquis de), naquit en 1776, à Montluçon, d'une famille originaire du Bourbonnais, dont un régiment a porté le nom, s'est montré, dans plusieurs circonstances, entièrement dévoué à la cause royale. Il porta plusieurs fois la peine de son dévouement, notamment par une détention de sept mois qu'il subit à Vincennes, en 1808, pour avoir tenté de faire évader, de Valençay, le roi d'Espagne, Ferdinand VII. Ce prince l'en dédommagea en lui accordant la décoration de l'ordre de Charles III. Après la restauration, le marquis de Bartillat fut nommé chevalier de Saint-Louis et sous-lieutenant des gardes-du-corps; il accompagna, en cette qualité, M^{me} la duchesse de Berri dans son voyage de Marseille à Paris.

BARTLETT (JOSIAH), naquit le 21 novembre 1729, à Amesbury, comté d'Essex, dans le Massachusetts, d'une ancienne famille originaire du midi de la Grande-Bretagne, et qui vint s'établir à Newbury. Il étudia la médecine avec succès, introduisit l'usage du quinquina comme antidote contre la cynanche maligne, qui exerçait ses ravages dans le New-Hampshire; contribua à l'établissement de la société médicale de cette province, et est considéré comme l'un des premiers médecins de l'Amérique. Il se livra toutefois, avec un zèle aussi ardent, aux affaires politiques, devint membre de la législature, embrassa, avec chaleur, la cause nationale, et fut l'un de ceux qui organisèrent ce comité de sûreté, qui long-temps gouverna l'Amérique. Aussi brave qu'instruit, cet homme universel fut nommé le même jour colonel et juge de paix. Réduit tout à coup à l'indigence par un cruel incendie, il ne put siéger au congrès, mais bientôt d'heureuses spéculations relevèrent sa fortune et lui firent reprendre sa place et son rang parmi les défenseurs de la liberté nationale; il fut nommé au second congrès, signa, immédiatement après le président, la déclaration d'indépendance, devint juge, président, et enfin gouverneur de New-Hampshire. Il mourut subitement en mai 1793, emportant au tombeau l'estime de tous ses compatriotes.

BARTOLI (JOSUE), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'académie des inscriptions de Paris, naquit à Padoue, en février 1717. Il s'adonna d'abord à la poésie, ensuite à la philosophie, et quoique reçu docteur ès-lois, vers 1736, le dégoût qu'il prit pour le barreau le détermina à ouvrir une école de belles-lettres, qu'il abandonna bientôt

pour remplir à Padoue une chaire de physique expérimentale. En 1745, il fut nommé professeur à l'université de Turin, puis antiquaire royal, et mourut dans cette dernière ville, en 1780. On a de lui : 1^o *Deux dissertations in-4^o, sur le musée de Vérone et une inscription grecque conservée dans ce musée* 2^o *Lettere apologetiche sopra alcuni novellieri e giornalisti*, etc., in-4^o; 3^o *Il vero disegno delle due tavole d'avorio chiamate dittico Quiriniano*, etc., in-4^o; 4^o *La quarta Ecloga di Virgilio spiegata*, Rome, 1758, in-4^o; 5^o *Eponine, tragédie*, Turin, 1768, in-8^o; 6^o *L'hymen accompagné de l'amour et du plaisir*, poème en 3 chants, Clambéry, 1775, in-8^o; 7^o *Réflexions sur les progrès des sciences et des arts au 18^e siècle, en Europe*, 1780, in-8^o; on a encore de Bartoli quelques opuscules écrits en langue française.

BARTOLI (N.), d'abord sous-préfet en Corse, dans la ville de Sartine, était passé en la même qualité dans celle de Corse, au commencement de 1803, et avait conservé cet emploi après la première restauration en 1815. Napoléon, en quittant l'île d'Elbe, établit en Corse une junta d'administration dont Bartoli fut un des membres, et il n'en contribua pas moins, suivant la relation officielle publiée le 22 mai de la même année par le *Moniteur*, à détacher ses administrés des intérêts de son bienfaiteur. Nous ignorons si cette conduite fut récompensée après la seconde restauration.

BARTOLI (N.), de la même famille, était page de la grande duchesse de Toscane en 1813. (*Voyez BACCIONI*).

BARTOLOZZI (FRANÇOIS), né à Florence en 1725, fut élève d'Hugford Ferretti. Ayant quitté sa ville natale pour se rendre à Venise, il s'y livra entièrement à la gravure, sous la direction de Joseph Wagner. Ayant fait, en peu de temps, de rapides progrès, il exécuta, dans cette ville, ainsi que dans celle de Milan, un grand nombre d'ouvrages qui le mirent en réputation. Ayant passé en Angleterre, en 1764, il s'établit à Brompton, près de Londres. Ce fut là qu'il exécuta ce grand nombre d'estampes qui tendirent sa réputation dans toute l'Europe. Bartolozzi était fort laborieux, d'un travail facile, et favorisé par la nature d'un tempérament robuste et d'une excellente vue; il poussa sa carrière fort loin, et ne cessa de graver que lorsqu'il cessa de vivre. Appelé à Lisbonne à l'âge de quatre-vingts ans, il exécuta, dans cette ville, plusieurs estampes qui soutenaient encore son ancienne réputation. Etant retourné en Angleterre, il mourut à Londres en 1819, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Peu de graveurs ont autant produit que Bartolozzi. Son œuvre complète s'est vendue à Londres après sa mort, 1,000 liv. sterling. Un dessin savant, un faire agréable et un goût fin, forment le caractère du talent de cet artiste, dont les sujets les plus saillants de ses nombreux ouvrages sont, le massacre des Innocents, d'après le Guide, la mort de Chatham, d'après Copley, le Diplôme de l'académie des beaux-arts de Londres, dont il était membre, la Femme adultère, la naissance de Pyrrhus, un Saint-Jean, le Silence, d'après les Carraches, et la mort de Didon, d'après Cipriani. On peut regarder son estampe de *Clytie changée en tournesol*, d'après Annibal Carrache, comme son chef-d'œuvre. Bartolozzi a gravé aussi, tant d'après ses dessins que d'après Cipriani et d'autres, un grand nombre de vignettes et ouvrages de librairie qui sont fort recherchés des amateurs.

BARTON (BENJAMIN SMITH), professeur d'histoire naturelle et de botanique à Philadelphie, étudia la médecine à Edimbourg, devint membre de la société médicale de cette ville, et l'un des curateurs de la société américaine; il a publié : 1^o *A memoir concerning the fascinating faculty which has been ascribed*

to the rattlesnake and other american serpents, Phil. 1796, in-8°; *Supplement*, 1800, in-8°. Barton cherche à prouver que l'opinion vulgaire, qui attribue aux serpents la faculté de charmer les oiseaux et même les hommes qui les regardent, est illusoire; 30 *Collections for an essay towards a materia medica of the United-States*, Phil., 1798, in-8°; 30 *New views of the origin of the tribes and nations of America*, Phil. 1799, in-8°; 40 *Fragments of the natural history of Pensylvania*, Phil., 1799, in-fol.; 50 *Papers relative to certain American antiquities*, Phil., 1796, in-4°; 60 *A memoir concerning the disease of gout as it prevails in different parts of north America*, Phil., 1800, in-4°; 70 *Elements of botany*, Phil., 1804, in-8°. Il a inséré, en outre, un grand nombre de mémoires dans différents recueils périodiques. M. Barton a fait un voyage en France en 1813, et a présenté à l'institut un nouvel ouvrage sur les différentes races d'hommes du Nouveau-Monde.

BARTON (G.-P.-C.), professeur de botanique à Philadelphie, a publié : *Prodromus Floræ Philadelphicae*, Phil., 1815, in-4°; 20 *Vegetable materia of the United-States*, etc., tome 1^{er}, Phil., 1817, in-4°; 30 *Compendium floræ Philadelphicae*, Phil., 1818, 2 vol. in-8°; cette flore est rédigée avec beaucoup de soin, et a rangé son auteur parmi les plus habiles botanistes.

BARTRAM (WILLIAM), fils du célèbre voyageur Jean Bartram, habitant de l'Amérique septentrionale. Dominé, comme son père, par la passion des voyages, il fit, en 1773, un voyage fort long dans le nord du Canada, pénétra dans la Floride, la Caroline, la Géorgie, et observa, avec exactitude, les mœurs sauvages, mais déjà corrompues de ces peuples qu'entourent et oppriment tour à tour les Américains, les Espagnols, et les Français du Canada; il voyageait avec le titre de botaniste du roi d'Angleterre, et a fait d'excellentes observations sur l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues. Il s'était fixé à Delaware, où il cultivait les plantes les plus rares et les plus utiles de l'Amérique, pour les répandre dans le commerce. Il est mort en 1800. Il a publié : *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West-Florida, the Cherokee country, the extensive territories of the Choctaws, containing, etc.*, Philadelphie, 1791, in-8°; traduit en français par P.-V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8°.

BARTRAM (RICHARD), consul anglais, se trouvait à Civita-Vecchia, en 1799, lors de l'occupation des états du pape par l'armée napolitaine. Son nom doit être inscrit parmi ces hommes dont la philanthropie voit, dans chaque individu, de quelque nation qu'il soit, un frère et un ami. Ce fut à son courage et à son humanité que les Français durent la vie. Désarmés en vertu d'une capitulation, une populace effrénée demandait leur mort à grands cris; déjà des pièces d'artillerie se dirigeaient sur ces infortunés... Bartram se place devant eux, harangue leurs ennemis; leur reproche, avec force, cette horrible violation du droit des gens, et parvient à calmer leur fureur. Ce fut avec le même zèle qu'il sauva les patriotes romains qui s'étaient réfugiés à l'hôpital, ainsi que les républicains malades.

BARTSCH (A.), artiste allemand, conservateur du cabinet d'estampes de l'empereur d'Autriche, a gravé, dans la manière du lavé, différentes pièces très estimées. Il a publié : 10 *Catalogue raisonné de toutes les estampes de Lucas de Leyde*, Vienne, 1798, in-8°; 20 *Catalogue, etc., de l'œuvre de Rembrandt*, ibid., 1797, 2 vol. in-8°; 30 *Catalogue des dessins originaux appartenant au prince de Ligne*, ibid., 1794, in-8°; 40 *Catalogue, etc., de l'œuvre de G. Reni*, 1795, in-8°; 50 *Le Peintre graveur*, ibid., 1803-1821, 21 vol. in-8°, avec 80 pl. et deux cahiers séparés pour les estampeurs, grand et bel ouvrage.

BARY (LOUIS-FRANÇOIS), ancien archiviste du cabinet de Napoléon, fut nommé, au mois de mai 1815, député du Pas-de-Calais à la chambre des représentants, et fit insérer, dans les journaux de cette époque, un discours qu'il ne put prononcer à la tribune sur l'abolition de la confiscation des biens; ce discours, qui renferme les vues les plus sages et les plus conformes aux principes de la justice et aux droits de l'humanité, fait le plus grand honneur à son auteur; rentré dans la vie privée, M. Bary n'a plus fait partie d'aucune assemblée législative.

BASAN (PIERRE-FRANÇOIS), né à Paris, en 1723, reçut d'Etienne Fessart, son oncle maternel, les premières notions du dessin et de la gravure, et suivit pendant quelque temps les leçons de Jean Deuillé; mais la vivacité de son caractère et son peu de patience, comme il le dit lui-même, lui firent abandonner un art où il aurait pu devenir habile, et le décidèrent à se livrer entièrement au commerce des gravures. Sa résolution une fois prise, il fut remarqué par le célèbre Mariette, graveur et amateur des beaux arts, qui l'encouragea dans le projet de former une collection d'estampes rares. Basan parcourut la Flandre, la Hollande et l'Italie; et, à son retour dans la capitale, il fonda un établissement qui contribua à sa fortune, et à l'instruction des jeunes artistes qu'il secondait de ses conseils et souvent de sa bourse. Personne ne réussit mieux que Basan dans ce que les peintres appellent la *curiosité*, aussi le duc de Choiseul disait un jour en parlant de lui : « Que c'était le marchand de Saxe de la curiosité. » Basan, après avoir été séparé pendant vingt ans de sa femme, se remit avec elle, et mourut quelques années après, le 12 janvier 1797, à l'âge de soixante-seize ans. Il a publié un *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, qui a été réimprimé en 1809. On a encore de lui *Recueil de six cent cinquante estampes gravées par Basan, ou sous sa direction, par les meilleurs maîtres des trois écoles*, 1767, 1779, 6 vol. grand in-folio, et plusieurs autres recueils, gravés également sous sa direction.

BASILE (N.). Entré fort jeune dans la marine royale, la révolution lui donna l'occasion de se signaler et de parvenir au rang de capitaine de vaisseau, dont il était digne par sa valeur et ses talents. Il commandait le vaisseau *la Montagne*, en mai 1794, et se couvrit de gloire, le 1^{er} juin, dans un combat meurtrier qui s'engagea avec l'escadre de l'amiral Howe. Après avoir fait éprouver aux Anglais une perte considérable par ses habiles manœuvres, son sang-froid et son intrepidité, il perdit la vie sur ce même vaisseau, théâtre de sa valeur héroïque.

BASIRE (CLAUDE), né à Dijon, en février 1764, d'une famille considérée dans le commerce, entra chez les pères de l'Oratoire, et y fit d'excellentes études; sorti bientôt de cette congrégation, il entra en qualité de commis, aux états de Bourgogne; fut nommé, en 1790, membre du directoire du district de Dijon, et, en 1791, député à l'assemblée nationale. Jeune et enflammé par un zèle patriotique trop vif pour ne pas être quelquefois imprudent, il fit contre la cour plusieurs dénonciations violentes qui faillirent le faire arrêter. Ce fut lui qui proposa le licenciement de la garde du roi et des officiers de l'armée; il voulait aussi que l'on remît aux soldats la nomination de ces derniers; il proposa plus tard un décret d'accusation contre le général Lafayette; demanda la sécularisation des ordres religieux, et la liberté de tous les cultes. Amant passionné de la révolution, mais non de ses excès, ce fut lui qui sauva les Suisses faits prisonniers dans la sanglante journée du 10 août 1793, en faisant décréter qu'ils étaient sous la sauvegarde de la loi. L'humanité lui doit aussi la prohibition des

inhumations dans les églises. Nommé par son département à la convention nationale, Basire adopta tous les principes exagérés qui ne tardèrent pas à prévaloir dans cette assemblée; il vota l'abolissement de la royauté, et la peine de mort contre quiconque provoquerait la création d'une puissance individuelle et héréditaire; proposa de déclarer la république en état de révolution jusqu'à la paix générale; organisa à Lyon une municipalité nouvelle; et demanda, le 21 brumaire an 2 (11 novembre 1793), une loi qui ordonnât le totoeminent. Ce fut lui qui dénonça les chefs du parti girondin, et qui provoqua un grand nombre de décrets d'accusation, d'arrestation et de mise hors la loi; mais, bientôt reconnaissant les funestes effets des mesures que lui-même avait suggérées, il voulut en arrêter le cours, et s'éleva contre le système de calomnie qui avait fait proscrire soixante-treize députés; demanda qu'on ne mit plus hors la loi les prévenus qui parviendraient à s'échapper; plaida sans cesse la cause de l'humanité au comité de sûreté générale dont il était membre, et sauva un grand nombre de malheureux pros crits; il appuya le décret qui prohibait les clubs de femmes, et déput, par cette nouvelle conduite, aux partisans des sociétés populaires; mais, constant dans la route que lui traçaient ses nouvelles résolutions il demanda hardiment le système de la terreur, en demanda la fin, et ajouta avec fermeté: « Quand donc finira cette boucherie » de députés? Ce que je dis me vaudra sans doute » des haines et des vengeances, mais j'ai appris à » braver la mort. » Deux jours après, Basire fut dénoncé aux jacobins, et décrété d'arrestation, six jours plus tard, par la convention, comme conspirateur, etc... Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté, le 15 avril 1794, à l'âge de 30 ans. Des graves erreurs ont sans doute signalé la conduite de Basire, mais son repentir et sa mort, qui en fut la suite, doivent l'en faire absoudre. Il fut complice des scélérats parcequ'il ne les connaissait pas, et que son ame ardente et faible était facile à se laisser entraîner par l'apparence du bien. Son désintéressement et sa probité étaient extrêmes; il sacrifia une partie de sa fortune à la cause publique, et n'eût bientôt, pour exister, qu'une faible partie de la dot de sa femme, à laquelle le corps législatif accorda, trois ans plus tard, une pension alimentaire.

BASEDOW (JEAN-BERNARD), né, le 11 septembre 1703, à Hambourg; son père était perruquier, et les mauvais traitements dont il accablait son fils forcèrent le jeune Basedow à quitter la maison paternelle; il se refugia d'abord chez un médecin, et enfin ses parents consentirent à le placer dans le collège de Saint-Jean; mais la dureté et la brusquerie de ses maîtres irritaient encore un caractère naturellement emporté; il prit en horreur les études régulières et méthodiques, et se livra à toute la bizarrerie d'une imagination exaltée. En 1744, il se rendit à Leipsick, suivit quelques cours de philosophie et de théologie, et, ne pouvant accorder ces deux sciences, il finit par n'être ni théologien ni philosophe. Cependant, à travers ses idées singulières, cet homme en avait quelques-unes de très bonnes: chargé de l'éducation du jeune Quaalén, il pensa, avec raison, que toute langue doit être parlée pour être sue, et commença par causer en latin avec son élève pour le lui apprendre. Il a développé son système dans un ouvrage intitulé: *Inusitata et optima honestioris juvenutis erudiendi methodus*. Nommé professeur à Soroc en Danemark, le besoin d'innovation qui le travaillait sans cesse, lui fit publier sa *Philosophie pratique pour toutes les conditions*. Cet ouvrage, qui réunit, à d'excellentes idées sur l'éducation, et à des vues morales très justes, de fausses

spéculations, et des doctrines théologiques erronées, lui fit retirer son emploi; on l'envoya au gymnase d'Altan. Là, il se livra de nouveau à toute la fougue de son imagination, voulut réformer le christianisme, établir de nouveaux dogmes, et s'attira la haine du gouvernement et d'un peuple fanatique dont il fut sur le point d'être la victime. Sa *Philalèthe*, dans laquelle il essaya d'établir les limites de la religion et de la raison, souleva contre lui tous les théologiens allemands; Goltz, Winkler et Zimmermann l'attaquèrent avec toutes les forces de la logique et de l'érudition. L'innovateur répondit, non pas d'une manière victorieuse; mais avec des arguments spécieux, propres seulement à convaincre des hommes superficiels. Cette guerre de volumes donna lieu à une infinité de traités polémiques dont quelques uns méritent encore d'être cités, tels que le *Système théorique de la saine raison*, et l'*Essai en faveur de la vérité du christianisme*. Il parut enfin vouloir employer les facultés de son esprit plus utilement, et se dévoua à l'éducation de la jeunesse. Le prince d'Anhalt-Dessau, qui avait démêlé son mérite à travers ses nombreuses erreurs, lui offrit les moyens d'établir, à Dessau, un institut fondé d'après ses principes, qui d'ailleurs ont amené plus tard la réforme entière des universités d'Allemagne. Il se livra, avec son ardeur accoutumée, à cette entreprise, éleva le *Philanthropin de Dessau*; se brouilla successivement, par suite de son caractère irascible, avec tous ses associés, et tous les professeurs; renonça à la direction du Philanthropin qui fut alors fermé, et se rejeta de nouveau dans la discussion théologique. Cet homme cependant, dont l'existence ne fut qu'une agitation perpétuelle, avait des vertus, de la franchise, de la noblesse, un désintéressement sans bornes; mais des habitudes grossières et indomptables, un profond mépris des convenances, un orgueil démesuré faisaient souvent oublier ses bonnes qualités. Il avait un insatiable désir d'être utile, et il le porta si loin qu'il avait ordonné par testament que son cadavre fut ouvert après sa mort. Il mourut le 25 juillet 1790, et un tombeau de marbre lui fut élevé. Plusieurs de ses ouvrages jouissent d'une estime méritée, tels sont entre ceux que nous avons cités: l'*Education des rois*, et le *Livre élémentaire*, traduit en français; *Méthode pour les pères de famille*; *Livret pour les parents et les maîtres*; *Adresse aux amis de l'humanité*.

BASS (GEORGE), ami du célèbre navigateur anglais Flinders, prit part à plusieurs de ses découvertes, et partit, en 1798, sur une chaloupe baïennière, avec six hommes, pour l'aider à continuer ses recherches. De retour au port Jackson, où il était chirurgien, il y acheva tranquillement une carrière utile et honorable. C'est lui qui a déconvert un passage entre la terre de Van Diemen ou la Tasmanie, et la Nouvelle-Hollande ou la Notasie, qui depuis est connue sous le nom de détroit de Bass. Le récit des découvertes et des travaux nautiques de Bass se trouve dans le *Tableau de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale*, par le colonel Colin, et dans une relation du capitaine Bandin, publiée par le capitaine Freycinet et le naturaliste Perrau.

BASSAGET (ou VAUCLOUX), naquit à Marsillargues, département du Gard. Après avoir fait ses études à Genève, il fut nommé ministre protestant, et vint exercer son ministère à Lunrmarin, département de Vaucluse, où il se maria. Ayant embrassé la cause de la révolution, il devint tour à tour juge de paix de cette commune, accusateur public près le tribunal criminel du département, et enfin, en l'an 6, membre du conseil des cinq-cents, où il ne se fit point remarquer. Conservé au même conseil, il ne monta qu'une seule fois à la tribune pour rendre compte d'une

mission dont il avait été chargé en Hollande. Sorti du corps législatif, en 1808, il se retira dans ses propriétés à Lourmarin, les fit valoir avec succès, et est devenu un des riches propriétaires de ce pays. L'estime et la considération de ses concitoyens ne lui permettaient guère de penser qu'il pourrait être un objet de persécution; mais l'esprit de parti ne respecte rien, et ce citoyen, aussi honorable par ses opinions paisibles que par son caractère, fut exilé et mis en surveillance à Narbonne, dans la funeste réaction de 1815. Il ne put rentrer dans ses foyers qu'après l'ordonnance du 5 septembre.

BASSAL (JEAN), ancien membre de la congrégation de la mission, devint, en 1790, curé constitutionnel de la paroisse Saint-Louis, à Versailles; puis vice-président du district de cette ville. Nommé député du département de Seine-et-Oise, à l'assemblée nationale, il montra un républicanisme exagéré dans son hot comme dans ses moyens, et tout-à-fait incompatible avec le ministère de paix dont il avait d'abord été revêtu. Il appuya, en mars 1792, la proposition d'une amnistie pour les meurtriers commis à Avignon, ainsi que le décret d'accusation contre le duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, et fut nommé secrétaire de l'Assemblée au retour d'une mission dans le Jura. Dénoncé par les jacobins, pour ne l'avoir pas rempli, avec assez de rigueur, il se justifia en rappelant qu'il avait donné asile à Marat, poursuivi par le général Lafayette. Devenu président de la société des jacobins, il fut chargé de se rendre en Suisse pour la double mission de faire les approvisionnements de l'armée d'Italie et de surveiller l'ambassadeur Barthélémy. Nommé secrétaire-général du consulat, en l'an 6, lors de l'organisation de la république romaine, il quitta bientôt cette place pour suivre, comme secrétaire, le général Championnet à la conquête de Naples. Accusé par le directoire, d'avoir suscité la discussion qui s'était élevée entre le général et M. Faipou, commissaire du gouvernement, il fut traduit devant un conseil de guerre, comme prévenu de dilapidation, et conduit à Milan avec Championnet; ils y seraient infailliblement péri sans la chute des directeurs Merlin, Treillard et Laréveillère-Lepeaux, le 3 prairial an 7. Bassal suivit de nouveau le général, après le 18 juin 1799, lorsqu'ayant été mis en liberté, celui-ci alla prendre le commandement de l'armée, et ne le quitta plus qu'à sa mort. Alors Bassal vint à Paris, et y vécut dans l'obscurité. Il est mort en 1802.

BASSANGE aîné, naquit à Liège. La révolution française fit sentir son influence aux peuples voisins, et les hommes, doués comme Bassange d'une âme forte et d'un esprit éclairé, cherchèrent à en introduire chez eux, non pas les abus, mais les avantages: aussi Bassange prit-il une part active, en 1789, à la révolte de ses compatriotes contre le prince-évêque qui les gouvernait. Nommé député du tiers-état, et ensuite commissaire pour assister aux conférences des trois ordres réunis, il fut envoyé, par eux, près de la chambre impériale de Vetzlar et près de la cour de Berlin pour justifier leur conduite. Sa mission n'eut aucun succès, et le prince-évêque ayant repris son gouvernement, Bassange, considéré comme un des principaux moteurs du soulèvement, fut excepté de l'amnistie et forcé de s'expatrier; il se refugia en France. Lors de la réunion du pays de Liège à la république française, il devint commissaire du directoire près l'administration du département de l'Ourtbe, et ensuite député de ce département au conseil des cinq-cents en 1798. Il ne s'y fit remarquer que par sa modération, passa au corps législatif, après les événements du 18 brumaire dont il s'était montré partisan, et en sortit

en 1802 pour retourner à Liège où il obtint la place de conservateur de la bibliothèque. Il mourut en 1807.

BASSANGE (N.), frère du précédent, adopta les mêmes principes, siégea comme lui au conseil des cinq-cents, et le remplaça dans ses fonctions de commissaire du directoire. Il passa à la sous-préfecture de Malmédy en 1802, et fut, en 1804, écarté et admis au corps législatif, dont il faisait encore partie en 1814, lors de la déchéance de Napoléon à laquelle il adhéra. Supprimé aussitôt après la capitulation de Paris, comme député d'un département qui n'appartenait plus à la France, il obtint un emploi dans les contributions indirectes, et continua d'habiter ce pays.

BASSET (C.-A.), ancien bénédictin, professait la littérature à l'école de Sorèze; il émigra à la suppression de cet établissement, reentra en France en 1808, et fut nommé sous-directeur de l'école normale, emploi dont il était digne par sa longue expérience dans l'instruction et ses profondes connaissances. L'abbé Basset était en 1822 directeur des études au collège Charlemagne à Paris. Il ne fait plus partie de cet établissement, soit que la mort l'ait enlevé à ses fonctions, soit pour un motif que nous ignorons. Il a publié: *Essai sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*, seconde édition, 1814, in-8°; *Explication de Playfair sur la théorie de la terre*, par Hutton, et *Examen comparatif des systèmes géologiques, fondé sur le feu et sur l'eau*, par Murray, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'anglais, et accompagnés de notes et de planches, 1815, in-8°.

BASSET (NICOLAS), Napolitain, se fit remarquer par un dévouement sans bornes à la cause de la liberté, lors de la révolution qui éclata à Naples, par soie de l'entrée des Français dans cette capitale. Nommé pour commander les troupes envoyées contre l'armée royale, il montra autant de zèle que de courage; il marcha aussi, en 1799, contre l'armée du cardinal Ruffo; mais, contraint de céder au nombre, il fut fait prisonnier, et eut alors le noble caractère qu'il avait déployé jusque-là. Après avoir imploré basement la pitié du vainqueur, il se rendit, dans l'espoir d'éviter la mort, le délateur de tous les siens, de ceux même qui l'avaient élevé au rang de commandant; on lui accorda la vie..... mais on refusa ses services; récompense qui devrait être partout celle des traîtres et des lâches.

BASSET DE LA MARELLE (LOUIS), naquit à Lyon d'une famille honorable, fit de grands progrès dans l'étude des lois, et ne tarda pas à entrer dans la magistrature. Après avoir rempli, pendant quelques années, les fonctions de conseiller au parlement de Paris, il fut nommé président du grand conseil. Ce magistrat partagea la haine de la plupart de ses confrères, contre la révolution française, et s'opposa, de tous ses moyens, aux changements qu'elle introduisait. Il n'en fallait pas tant pour être en butte aux jacobins. Dénoncé à leur tribune, il fut arrêté avec son fils et conduit au Luxembourg en 1793; il y resta jusqu'au mois de juillet 1794. Compris dans une des prétendues conspirations de prison, si fréquentes à cette époque, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 19 messidor an 2, vingt jours avant la chute de Robespierre. Son fils, qui avait partagé ses fers, partagea son supplice et subit la mort à l'âge de dix-huit ans. Pour prolonger l'agonie du père, les bourreaux eurent la cruauté de faire mourir son fils sous ses yeux.

BASSET DE CHATEAUBOURG (N.), fut d'abord auditeur de première classe sous le gouvernement impérial. Nommé préfet de l'Oise pendant les cent jours, il perdit cette place à la seconde restauration.

BASSEVILLE (M.-J. Hesson), se livra d'abord à l'instruction publique, et travailla, pendant la révolution, à la rédaction du *Mercur national*, de concert avec Mmes Kéralio et Carra. Nommé, en 1792, secrétaire de légation à Naples, il perdit la vie avant d'avoir rempli cette mission. S'étant arrêté à Rome, la cocarde tricolore qu'il portait souleva contre lui la populace romaine. Le 13 janvier 1793, la furie de ces forcenés étant devenue plus menaçante, Basseville se réfugia dans la maison du banquier Monetti, qui ne put le soustraire à leur rage. Il y fut assassiné par un perruquier qui lui porta dans le bas-ventre un coup de rasoir dont il mourut presque aussitôt. Après ce crime, les furieux se portèrent en foule vers l'hôtel de France qui fut pillé et brûlé. On a prétendu, que cette émeute avait été causée en partie, par la substitution de l'écusson républicain à l'écusson royal. La convention vit, dans ce crime, un outrage manifeste contre le droit des gens; une vengeance éclatante fut ordonnée, et l'adoption du fils du malheureux Basseville décrétée. Plusieurs écrivains italiens et nationaux ont traité cet événement en prose et en vers; quelques uns l'ont attribué à Pie VI, ce que nous sommes bien éloignés de croire. Basseville était membre de plusieurs académies; il a publié : *Mémoires historiques, critiques et politiques sur la révolution de France*, etc., 2 vol. in-80; *Éléments de mythologie*, in-80, 1784; *Précis historique sur la vie du généreux Lefort, premier ministre de Pierre-le-Grand*, in-80, 1785; *Mémoire secret sur la cour de Berlin*, in-80; on lui doit aussi un recueil de *Poésies fugitives*.

BASSINET (ALEXANDRE-JOSEPH), naquit en Provence en 1734, se voua à l'état ecclésiastique, et, après avoir reçu les ordres, fut nommé grand-vicaire de Verdun. Doué d'un esprit solide, d'une imagination vive, d'une éloquence naturelle, nourrie de beaucoup d'érudition, il prêcha avec succès successivement à la cour et devant l'académie française. En 1792, lors de l'invasion de la Champagne, il logea, dans sa maison, le comte de Provence, depuis Louis XVIII, ce qui lui suscita des persécutions nombreuses après le départ des Prussiens. Obligé de se cacher, il resta, dit-on, enfermé pendant sept ans dans une chambre. Il vint ensuite à Paris, où il composa des articles pour divers journaux royalistes, qui lui attirèrent bientôt de nouvelles persécutions; arrêté par la police, en 1806, il fut conduit au Temple et n'en sortit que pour se retirer à Chaillot dans l'établissement de Sainte-Périne. Il composa dans cette retraite, plusieurs ouvrages et y mourut le 16 novembre 1813, à l'âge de 79 ans, au moment de terminer un nouvel écrit intitulé : *Considération sur la Russie*; il avait publié précédemment : *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures, accompagnées d'un texte explicatif*, Paris, 8 vol. in-80. Il a aussi donné ses soins à une édition des *Sermons et panégyriques de Cicéron*, et à celle des *Œuvres complètes de Luvau-de-Bois-Germain*.

BASSON (N.), Lyonnais, se prononça ouvertement contre les principes de la révolution; il fit partie de la commission populaire qui condamna à mort le sanguinaire Châlier, et prit les armes contre les troupes républicaines lorsque la ville de Lyon ne voulut plus reconnaître l'autorité de la convention nationale; on a prétendu cependant qu'ayant changé d'opinion et de parti, il avait promis d'empoisonner le comte de Precey, qui commandait les troupes lyonnaises; quoiqu'il en soit, arrêté et jugé militairement par suite de cette accusation, il fut condamné et fusillé, en septembre 1793, par les insurgés.

BAST (MARTIN-JEAN de), naquit, en 1753, à Gand, et devint chanoine de Saint-Bavon de cette ville. Doué du caractère le plus honorable, aussi bon

citoyen qu'ecclésiastique modéré, il joignait à ces qualités une vaste érudition, un esprit juste et éclairé; excellent critique, antiquaire distingué, il forma un superbe cabinet de médailles et d'objets antiques, qui s'accrut d'année en année, et qui devint, en ce genre, la collection la plus complète des Pays-Bas. M. de Bast reçut la croix de la légion d'honneur de la main même de Napoléon, et la décoration de l'ordre du Lion-Belgique, du roi des Pays-Bas, en 1816. Ce savant a fait des recherches très curieuses sur les antiquités de son pays, et en a consigné le résultat dans trois *Recueils des antiquités Romaines et Gauloises trouvées dans la Flandre, avec des dissertations sur divers points de la Belgique tant ancienne que du moyen âge*, et plus de 300 gravures, 1801 à 1813, 3 vol. grand in-40; on lui doit aussi des *Recherches historiques et littéraires sur les langues celtique, gauloise et tudesque*, in-40, Gand, 1818; et un ouvrage sur l'*Institution des communes dans la Belgique, pendant les 12^e et 13^e siècles, suivie d'un traité sur l'existence chimérique de nos forestiers de Flandre*, in-40, Gand, 1819. Bast est mort en 1825.

BAST (ALEXANDRE de), est l'auteur des ouvrages suivants : *Ma destinée, épître d'un officier à demi-solde à un de ses amis, étudiant en médecine*, in-80, 1818; *L'éclaircur, ou Tableau de mœurs*, in-12, 1804; *Le faisceau, esquisses morales et militaires*, 2 vol. in-12, 1825. Ces deux ouvrages sont en grande partie composés des articles que M. de Bast a publiés dans divers journaux.

BAST (FR. S.), est auteur d'une *Lettre critique à M. Boissonnade, sur Antonius Liberalis, Parthenius et Aristenetus*, in-80, 1805.

BASTARD D'ESTANG (DOMINIQUE-FRANÇOIS-MARIE, comte de), naquit, en 1783, à Nogaro, département du Gers. Il embrassa la carrière du barreau, et devint conseiller auditeur à la cour d'appel de Paris, puis conseiller à la cour impériale de cette même ville, en 1810. Il continua d'y siéger pendant les cent jours, vota contre l'acte additionnel, et fut maintenu dans ses fonctions après le second retour du Roi. Nommé à la présidence, trois mois après, il se rendit à Lyon, vers la fin de 1815, avec le même titre près de la cour royale de cette ville; il revint à Paris en 1819, fut nommé pair de France, et chargé, en 1820, d'instruire le procès de Louvel. Il déploya, dans cette affaire, autant d'intégrité que de jugement, et repoussa, de la manière la plus victorieuse, l'opinion absurde de ceux qui osaient, sans y croire, accuser une partie de la nation d'un crime isolé, et détesté de la France entière. Ce savant et honorable magistrat s'est toujours montré digne de la haute considération qui lui suivait dans ses différentes fonctions. Il est chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur.

BASTARD D'ESTANG (VICTOR, vicomte de), frère du précédent et né comme lui à Nogaro, en 1785; il se destina à l'état militaire et entra, en 1807, comme simple vélite à pied dans la garde impériale. Il fit, avec distinction, les campagnes de Pologne, de Prusse, d'Espagne et de Russie; obtint tous ses grades sur les champs de bataille; sous-lieutenant à Eylau, lieutenant à Iéna et capitaine à Vittoria, il devint successivement aide-de-camp des généraux d'Héricourt et Jeannin, et fit partie de l'état-major du général Rapp pendant le siège de Dantzig. Blessé d'un coup de feu au commencement d'une action, dans une sortie, bien loin de se retirer du combat, il se fit porter en avant par ses soldats, et ce trait de courage contribua à faire reprendre un ouvrage avancé, dont l'ennemi venait de s'emparer. Rentré dans ses foyers, en 1814; déplacé, en 1816, il était chef de bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie de la garde royale, en 1819, et obtint, à cette époque, la croix de la légion d'honneur, il a quitté, dit-

on, le service. La *Biographie des hommes vivants* le cite comme ayant été substitut du rapporteur du conseil de guerre qui condamna le général Bonnaire, en mai 1816.

BASTARD D'ESTANG (ARNAUD), frère des précédents, naquit, en 1787, à Nogaro, suivit, comme son frère aîné, la carrière du barreau, fut nommé, en 1810, auditeur au conseil d'état et chargé de plusieurs missions importantes. Devenu maître des requêtes, en 1814, il fut envoyé, en 1816, en qualité de commissaire-général, dans le département de l'Isère, arriva à Grenoble lors des malheureux événements des 4 et 5 mai, fit tous ses efforts pour apaiser les troubles; reçut, à son retour, la décoration de la légion d'honneur, et fut nommé, en 1817, préfet du département de la Haute-Loire, place qu'il occupa encore aujourd'hui.

BASTARD D'ESTANG (FRANÇOIS-AUGUSTE), frère des précédents, naquit, en 1794, à Nogaro, embrassa, comme Victor, la carrière militaire, passa trois années à l'école militaire spéciale de cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieutenant au second régiment des cuirassiers, et fit la campagne de Saxe d'une manière brillante. Atteint d'une balle à Dresde, il fut blessé plus dangereusement encore à Leipsick; ce qui toutefois ne l'empêcha pas, quoiqu'il n'eût que trois cuirassiers avec lui, de s'emparer d'une batterie ennemie; il eut, dans cette journée mémorable, trois chevaux tués sous lui, et, après avoir sauvé la vie au général Bessière, frère du maréchal, il eut le malheur d'être fait prisonnier. Tant de preuves de talents et de bravoure, méritaient une digne récompense. Après la paix de 1814, M. Bastard, à peine âgé de 20 ans, fut nommé, en considération de ses nombreuses blessures et de ses actions d'éclat, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la légion d'honneur, capitaine de cavalerie et brigadier dans les mousquetaires gris. Il fut licencié avec le corps auquel il appartenait, en janvier 1816; et, depuis cette époque il resta attaché en qualité de capitaine à l'état-major-général de la 1^{re} division militaire, et de rapporteur près le 1^{er} conseil de guerre; il est en outre chevalier de Malte.

BASTARD (НИКОЛА-ВАСИЛ), frère des précédents, naquit à Paris, en 1798. Étudia le droit, fut reçu avocat à 20 ans, et a été nommé procureur du roi près le tribunal de première instance d'Alençon, département de l'Orne.

BASTARD (T.), membre de la société philomatique de Paris, de la société de physique de Zurich, etc., était, avant 1815, professeur de botanique et directeur du jardin des plantes d'Angers; il perdit ces deux places à la seconde restauration, pour avoir été membre du bureau central de la congrégation angevine, qui signa, le 7 mai 1815, le pacte fédératif du département de Maine-et-Loire, en faveur de Napoléon. M. Bastard est un botaniste très recommandable; il a publié : 1^o *Essai sur la Flore de Maine-et-Loire*, un vol. in-12, Angers, 1809; 2^o *Notice sur les végétaux les plus intéressants du jardin des plantes d'Angers*, in-24, Angers, 1809; 3^o *Supplément à la Flore de Maine-et-Loire*, 1 vol. in-12, Angers, 1812. C'est une des meilleures flores locales qui aient paru en France; quelques plantes y sont décrites pour la première fois.

BASTIE (PIERRE), né à Bordeaux, le 21 novembre 1768, entra d'abord dans la marine comme simple marin, en 1781; il franchit rapidement tous les grades inférieurs, et commandait, au siège de Mantoue, la flotte armée sur les lacs; il se couvrit de gloire dans cette occasion ainsi qu'au siège de Malte, en 1798, et au combat d'Aboukir; sa réputation s'augmenta encore lors de l'expédition de Saint-Domingue, en 1801. Chargé, en 1807, d'équiper une flotte à Danzig pour seconder les opérations

du siège de Pillau, il s'empara d'un convoi de 42 voiles, chargé de vivres. Appelé l'année suivante en Espagne, il prit de vive force la ville de Jaen, et conserva intact un espace de 20 lieues de pays, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que 1200 hommes. Nommé, en 1809, colonel des marins de la garde, il arma une flotille sur le Danube, s'empara de l'île Maltheiten avec autant de bravoure que de célérité, facilita, par ce succès, le passage de divers bras du fleuve à l'armée française, et prépara ainsi la célèbre victoire de Wagram. De retour en Espagne, il fut nommé gouverneur de Lorca, se mit à la poursuite des brigands qui désolaient cette contrée, et parvint à les en bannir, en s'emparant de la ville d'Almanza qui leur servait de repaire. Voulant récompenser dignement des services aussi utiles qu'honorables, Napoléon l'éleva à la dignité de comte, le 15 août 1809, et de contre-amiral, en 1811. Sorti, comme Jean-Bart, des derniers rangs de la marine, Bastie était, comme lui, doué d'une ame désintéressée et toute dévouée au service de la patrie. Il fit la campagne de France, en 1814, avec le même zèle et la même bravoure qu'il avait déployés tant de fois sur l'humide élément, et n'eut pas la douleur de voir son pays humilié par une occupation étrangère. Il fut tué au combat de Brienne, à l'âge de 46 ans.

BASTENAIRE DAUDENART (F.), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Art de la vitrification, ou l'inité élémentaire, théorique et pratique de la fabrication du verre*, suivi d'un vocabulaire des mots techniques employés dans cet art, et d'un traité de la dorure sur cristal et sur verre, in-80, 1825, avec 4 planches.

BASTERECHE (N.), l'un des plus riches propriétaires des Basses-Pyrénées, fut envoyé, par ce département, à la chambre des députés pendant les cent jours, en 1800, et enfin à la chambre septennale. Il garda long-temps la plus exacte neutralité; mais, enfin, lorsque les libertés les plus sacrées de la nation furent attaquées, M. Basterèche s'hésita plus, et les défendit avec courage et talent. Quelques biographes ont prétendu que ses discours ne lui appartenaient que parcequ'il les avait payés. Nous ignorons jusqu'à quel point cette assertion est fondée; mais nous ajouterons qu'on a vu quelquefois cet orateur improviser d'une manière assez remarquable, pour qu'on puisse croire qu'il puisse son éloquence ailleurs que dans sa bourse.

BASTIDE (JEAN-FRANÇOIS DE), né à Marseille, le 13 juillet 1724, était fils du lieutenant-criminel de cette ville, et petit-neveu de l'abbé Pellegrin. Il vint fort jeune à Paris; sa naissance et son esprit agréable et facile le firent recevoir dans la bonne société d'alors; il se lia avec Duras, Voisenon et Crébillon fils, dont les écrits, souvent plus que légers, étaient en possession de donner le ton dans le monde; le jeune Bastide fit des progrès rapides sous de tels maîtres; les journaux du temps, surtout le *Mercur*, étaient remplis de ces vers faciles, agréables et badins, mais qui, nés avec la mode, devaient mourir avec elle. Bastide, entraîné par le torrent et encouragé par des amis complaisants, se jeta, sans réflexion, dans le genre qui donnait des acheteurs, sans trop s'inquiéter s'il donnait aussi la réputation; alors on vit sortir, de sa plume facile, les *Confessions d'un fat*, en 1749; la *Trentaine de Cythère*, 1752; les *Trois folles*, 1753; les *Aventures de Victoire Ponty*, 1758; il donna ensuite des comédies, des traités d'histoire, etc., mais tous ces ouvrages, quelque nombreux qu'ils fussent, étaient tellement superficiels, que s'ils firent quelque chose pour la fortune de l'auteur, ils ne purent rien pour sa gloire; aussi mourut-il à Milan, le 4 juillet 1798, dans l'aisance, mais dans l'oubli. Cet auteur remplaçait, par des titres ambitieux, le mérite dont ses ouvrages étaient dépourvus; ainsi il publia le *Spectateur français*,

persuadé que la ressemblance du titre fermerait les yeux sur l'énorme différence qui existait entre ses feuilles et celles des Addison et des Steele. Bastide vit aussi périr entre ses mains la *Bibliothèque universelle des Romans*, entreprise qui avait prospéré dans celle de Paulmy, qui l'avait dirigée avant lui. Il fondait le succès d'un ouvrage sur le nombre des volumes qu'il composait; ainsi il porta, jusqu'à cent huit volumes, son *Choix des Mémoires et autres journaux*, dont il rédigea lui-même plus de soixante. Quelques critiques ou sérieuses ou malignes vinrent quelquefois le troubler au milieu de ses succès financiers. Telle est entre autres la lettre philosophique que Voltaire lui adressait en 1758, et où l'on trouve tout le charme dont cet auteur célèbre savait embellir ses correspondances. Bastide voulut aussi parcourir le champ de la philosophie, mais il y trouva des critiques moins débonnaires; J.-J. Rousseau surtout le traita avec une dureté un peu sauvage. Il n'y a guère que Fréron qui ait parlé de Bastide avec modération; ces deux folliculaires (Bastide rédigeait alors le *Mercur de France*) avaient besoin de s'étayer mutuellement contre la foule d'ennemis qu'ils s'étaient attirés; mais les éloges de Fréron seront pour Bastide un faible appui dans la postérité.

BASTIDE (N.), fils du précédent, donna en 1820, un recueil de poésies, où l'on remarque un style correct, des idées assez justes sur la littérature et la morale, mais qui, du reste, sentent un peu le travail et n'offrent rien de saillant.

BASTIDE (N. dit Grammont), né vers 1768, à Dalmeyrac, maison de campagne appartenant à sa famille, était beau-frère de Jausion (V. ce nom), impliqué avec lui dans l'assassinat commis à Rhodes sur la personne de M. Fualdès (V. ce nom), ci-devant procureur-impérial près la cour d'assises du département de l'Aveyron. La fortune, le voisinage (deux lieues séparaient le château qu'habitait Jausion de la maison de Bastide) les unirent d'un lien indissoluble, et firent contracter à Bastide un mariage avantageux avec Mlle Jausion, dont la famille, comme celle de Bastide, jouissait d'une excellente réputation. Tout promettait à Bastide l'existence la plus heureuse; peu digne d'estime par lui-même, il participait à celle qu'avaient méritée ses parents et ceux de sa femme, et il entretenait, avec les uns et les autres, les liaisons les plus intimes; les jours de foire, il allait passer quelques jours à Rhodes, et c'était chez Jausion, son beau-frère, qu'il demeurait alors; si l'on de Fualdès, qui le regardait comme l'enfant de la maison, et dont la femme ne parlait de lui que comme du parent le plus cher et l'ami le plus dévoué de son mari, il était le dernier qu'on pût soupçonner d'être l'auteur de l'attentat horrible dont retentit tout à coup la ville de Rhodes, le 19 mars 1817. Fualdès venait d'être assassiné avec des circonstances affreuses. Les indices étaient trop évidents; les soupçons furent obligés de se fixer sur Bastide et sur Jausion son beau-frère. Ce procès, dont les détails épouvantables devaient repousser la curiosité la plus avide, l'excita au contraire par le rôle qu'y joua, comme témoin, une dame Manson, (V. ce nom), dont l'esprit romanesque et les tergiversations plusieurs fois répétées entravèrent quelques temps la marche de la procédure, et finirent enfin par éclaircir la conscience des juges. Cette affaire, à laquelle l'esprit de parti ne fut pas étranger, produisit, dans toute l'Europe, une grande sensation. Bastide fut déclaré coupable par la cour d'assises du département de l'Aveyron. Le jugement ayant été cassé, pour défaut de forme, par la cour de cassation, l'affaire fut renvoyée à la cour d'assises du département du Tarn (Albi), où Bastide-Grammont fut condamné, avec ses complices, à la peine de mort. Il entendit prononcer sa sentence avec calme; mais

il témoigna beaucoup d'étonnement, lorsqu'on lui annonça que la déclaration unanime du jury l'avait déclaré coupable. Dans un procès où tout inspirait la surprise, cet étonnement donna lieu à de terribles conjectures. Nous les examinerons dans l'article de la malheureuse victime. Du reste, Bastide ne se démentit pas un seul instant; il monta sur l'échafaud avec courage, et soutint le caractère d'impassibilité qu'il avait montré dans le cours des débats.

BASTIEN (JEAN-FRANÇOIS), littérateur et libraire, né à Paris, le 14 juin 1747. Les éditions qu'il a données de quelques auteurs anciens, tels que Montaigne, Charron, et de beaucoup d'écrivains célèbres du 18^e siècle, sont estimées pour la correction du texte. Bastien a aussi publié les *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites par Amyot; le *Dictionnaire géographique et portatif des quatre parties du monde*, et, entre autres ouvrages, *Jana linguarum reserata*, par J. C. Comenius. Comme littérateur, il a laissé une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abelard*; on lui doit quelques articles insérés dans le *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique*, édition de Prodhomme, et différents ouvrages sur la culture des jardins, qu'il fit paraître à des époques rapprochées. Il a encore publié les œuvres de Rabelais, Scarron, Boileau, La Bruyère, Rollin, Buffon, Diderot, d'Alembert, Sterne, Law, etc. Les éditions ou réimpressions faites par M. Bertin, sont estimées pour la correction du texte.

BASTON (l'abbé), docteur de Sorbonne, mort en 1825. On lui doit, entre autres, les ouvrages suivants : *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, in-8°, 1823; *Concordance des lois civiles et des lois ecclésiastiques de France, touchant le mariage*, in-12, 1824; *Réclamation, pour l'église de France, et pour la vérité, contre l'ouvrage de M. le comte de Maistre, intitulé : du Pape et de l'église gallicane*, in-8°, 1821; *Voltaire, ou première journée de M. de V.* (Voltaire) dans l'autre monde, 2 vol. in-12, Bruxelles, 1799.

BASTOUL (N.). La révolution française, en brisant la barrière que les préjugés élevaient entre les bonheurs et les hommes d'une naissance obscure, révéla à la France de grands capitaines : Bastoul en est un exemple frappant. En 1790, il était sergent dans le régiment de Vivarais : ce corps ayant été licencié pour acte d'indiscipline, le 2^e bataillon des volontaires du Pas-de-Calais choisit Bastoul pour son chef en second. Le nouveau commandant ne savait ni lire, ni écrire; il sentit qu'entre les manœuvres, il avait d'autres connaissances à acquérir. Il était âgé de plus de trente ans; n'importe, seul, sans le secours d'aucun maître, il sut bientôt lire et écrire, et ne tarda pas à être noblement récompensé de ses travaux; il fut élevé au grade de général de brigade, et servit, en cette qualité, dans les campagnes du Nord et de Sambre-et-Meuse où il se distinguait d'une manière particulière. Appelé, en 1797, à l'armée d'Allemagne, il y donna de nouveau des preuves de la plus grande bravoure, et eut une jambe fracassée à l'affaire de Hattershoff. On voulut en vain le décider à une amputation, devenue indispensable; il s'y refusa constamment, en disant : « qu'il voulait vivre et mourir tout entier. » Il mourut en effet victime de sa funeste résolution. Bastoul était brave, il fut pleuré de toute l'armée.

BATAGLIA (N.), Milanais, colonel du corps des gardes d'honneur, était un homme plein de douceur, d'aménité et de bravoure. Il jouissait, en Italie, d'une grande fortune, et périt de misère et de fatigue à Smolensk dans la désastreuse campagne de Moscou.

BATAGLIA (N.), l'un des nobles Vénitiens inscrits sur le livre d'or, fut nommé, par le sénat,

providiteur général des possessions vénitienues au-delà de l'Adige, et envoyé, en cette qualité, près de Napoléon. Bataglia aimait sincèrement sa patrie, et préférait la France à l'Autriche. Ce fut lui qui conseilla au sénat de s'allier avec la France pour éviter de tomber sous le joug humiliant de l'Autriche, au risque d'éprouver quelques changements dans la constitution vénitienne. Cet avis dicté par une prudence éclairée ne prévalut pas. Lorsque les Français, forcés de déclarer la guerre à la république de Venise, se furent emparés de cette ville, Bataglia, qui avait prévu cette catastrophe, en mourut de chagrin.

BATAILLARD, (N.), homme de lettres et professeur à Paris, a écrit sur la philosophie, la politique et la religion; il fit paraître, en 1802, l'*Ami des peuples et des gouvernements, ou les principes et les lumières de la saine philosophie, opposés aux paradoxes et aux maximes du philosophisme*. Il a composé d'autres ouvrages qui le recommandent, sinon comme un littérateur du premier mérite, du moins comme un citoyen estimable.

BATE (HARRY), écrivain politique anglais, rédigeait, vers la fin du 18^e siècle, un journal ministériel dans lequel il prodiguait l'outrage aux membres de l'opposition, attaquant avec la même fureur, leurs opinions et leurs personnes, au point de les provoquer en duel; on a de lui quelques pièces de théâtre dans le genre bouffon, qui n'ont pas survécu à son journal.

BATELLIER (N.), directeur des aérostats de Meudon, et député à la convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Au mois de thermidor an 3, les membres du conseil général de la commune de Vitry le dénoncèrent comme terroriste, et comme entretenant l'esprit révolutionnaire du département de la Marne, dans les fréquents voyages qu'il y faisait; on l'accusait encore de faire condamner à mort ceux qui approchaient de son établissement; il ne lui fut pas difficile de détruire ces différentes inculpations, et on répondit à ses délateurs en le nommant commissaire du directoire dans ce même département. Il y mourut avant la première restauration, dans l'exercice des fonctions de procureur impérial, auxquelles il avait été nommé quelque temps avant les événements de 1813.

BATEMAN (THOMAS), médecin anglais, résidant à Londres, est élève de Willan qui lui laissa ses papiers; Bateman n'a suivi que d'assez loin les traces de son maître, et ce qu'il a écrit sur les maladies de la peau est plutôt propre à embrouiller qu'à éclaircir l'histoire encore si obscure de cette branche de la pathologie. Une terminologie bizarre, des symptômes érigés en maladies, un étalage d'érudition mal digérée, une pratique purement empirique et par conséquent dénuée de tous principes certains, enfin une prévention aussi aveugle qu'injuste contre des écrivains français infiniment supérieurs, tels sont les principaux caractères des ouvrages les plus marquants de ce médecin. Il a publié les ouvrages suivants : *Reports on the diseases of London, and the state of the weather, from 1804 to 1816, continuing, etc.*, Londres, 1816, in-8o; 2o *A succinct account of the contagious fever of this country, etc.*, Londres, 1818, in-8o; 3o *Delineations of the cutaneous diseases, etc.*, Londres, 1817, in-4o, fig. col.; 4o *A practical synopsis of cutaneous diseases, according to the arrangement of doctor Willan, etc.*, Londres, 1817, in-8o; *ibid.* 1819; traduit en français par G. Bertrand, Paris, 1820, in-8o. Les planches de cet ouvrage sont mal exécutées et très mal coloriées; mais ce que tous les savants ont trouvé ridicule c'est une planche sur laquelle l'auteur a prétendu ranger les symptômes apparents des exanthèmes les

uns à côté des autres, comme des échantillons de drap le sont sur le livre d'un tailleur.

BATES (JOHN), compositeur et organiste anglais, touchait l'orgue avec beaucoup de talent. On a de lui un *Traité de l'harmonie*, traduit en plusieurs langues; un opéra de *Pharmacé*, qui eut peu de succès, et quelques sonates pour le violon, assez estimées. Bates mourut en 1799.

BATHURST. Cette famille, l'une des plus nobles de l'Angleterre, doit son illustration à Georges III Allen Bathurst, nommé par ce prince aux emplois les plus éminents, vécut dans l'intimité de Pope et d'Addison. Henry Bathurst, son fils, né en 1713, et mort en 1790, appelé comme son père aux plus hautes fonctions de la judicature anglaise, remplissait l'office de grand sénéchal dans le fameux procès de la duchesse de Kingston. Sa *Théorie de l'évidence* le place au rang des meilleurs jurisconsultes de l'Angleterre.

BATHURST (HENRY, lord), nommé, en 1803, évêque de Norwich, se rendit populaire par une bonté et une tolérance rare parmi ses co-religionnaires; comme Fénelon, il mérita l'amour et le respect des peuples. Plus d'une fois des clubs de whigs, portèrent publiquement sa santé, et cependant il n'éprouva aucune persécution de la part du gouvernement qui connaissait son indulgence en matière de religion, et sa modération en affaires politiques. Il éleva constamment sa voix, mais surtout, le 27 mai 1808, en faveur des malheureux catholiques d'Irlande; exemple admirable de charité, que ne donnent pas toujours les prêtres d'une religion dominante.

BATHURST (le comte N.), ministre du cabinet, et fils du précédent, se prononça fortement contre la France en toute occasion, et se fit constamment remarquer par la haine qu'il portait à Napoléon. Ces deux sentiments sont même l'unique cause de la popularité dont il a joui en Angleterre; on lui doit toutefois la justice de dire qu'il s'est plusieurs fois montré chaud partisan de l'émancipation des catholiques d'Irlande. On le vit, après le retour de Napoléon, mettre en principe dans le conseil des ministres, « Que l'administration anglaise serait à jamais déshonorée, si, après avoir offert à l'Europe la chute de ce conquérant, comme le résultat des vastes efforts entrepris par la nation britannique, cette administration pouvait consentir à le reconnaître comme souverain. » La Russie ayant fait en Hollande un emprunt considérable, le comte Bathurst insista, le 21 mai 1815, pour qu'une portion des fonds consolidés fût affectée au paiement de l'intérêt de 25,000,000 de florins hollandais qui faisaient partie de cet emprunt. Il demanda, en même temps, que l'Angleterre supportât une partie des dépenses qu'exigeaient les travaux des fortifications des frontières des Pays-Bas. Il proposa, après la bataille de Waterloo, de voter des remerciements au duc de Wellington et à l'armée. Le marquis de Lansdown, l'un des membres les plus distingués de l'opposition, ayant avancé, le 16 mars 1816, que l'état militaire de la Grande-Bretagne était trop considérable, le comte Bathurst combattit cette opinion. Il ne s'éleva pas avec moins de véhémence, le 18 mars 1817, contre la proposition de lord Holland, qui, d'après une brochure intitulée : *Appel à la nation anglaise*, signée Santini, buissier du cabinet de Napoléon, et une Lettre du général comte de Montolon, adressée au général Hudson-Loe, gouverneur de l'île Sainte-Hélène, demandait une enquête sur la conduite tenue à l'égard de Napoléon, par les agents du ministère britannique dans cette île. Peut-être serait-on en droit de penser que, dans cette discussion, où il a paru oublier constamment les principes pour ne se rappeler que l'homme, le noble

lord n'a pas toujours conservé la dignité, et surtout l'impartialité dont ne doit jamais se départir un homme d'état. Voici comment Napoléon parlait de ce ministre, lorsqu'il s'entretenait avec ses compagnons d'exil de toutes les vexations que sir Hudson Lowe lui faisait éprouver, d'après les ordres de lord Bathurst. « Il ne m'est donné de pouvoir juger d'ici » ce mauvais dogue, à la pâture duquel il semble » qu'en nous ait livrés, que d'après ses actes en- » vers moi. La brutalité de ses déterminations, la » grossièreté de ses expressions, le choix infâme de » son agent, m'autorise à le prononcer ainsi. »

BATSCH (AUGUSTE-JEAN-GEORGES-CHARLES), naturaliste distingué de l'Allemagne, est né le 28 octobre 1761 à Iéna, où son père, originaire de Livonie, était avocat. Se sentant un goût très prononcé pour l'histoire naturelle, le jeune Batsch étudia la médecine sous Nicolaï, Gruner, Loder et autres habiles professeurs. Il fut reçu maître en philosophie en 1781, et se rendit deux ans après à Weimar, auprès de ses parents, où il se livra avec une véritable passion à l'étude de la nature. En 1784, le comte de Ronsse le chargea de mettre en ordre un riche cabinet d'histoire naturelle, qu'il venait d'acquérir. Batsch employa une année entière à ce travail; le duc lui accorda, en 1786, une pension comme professeur extraordinaire d'histoire naturelle à Iéna, où il devint, cette même année, docteur en médecine; puis en 1787, professeur extraordinaire de médecine; en 1792, professeur ordinaire de philosophie, et en 1793, directeur de la société pour l'avancement des sciences naturelles fondée par lui dans cette ville. Il mourut le 29 septembre 1802. Gmelin, voulant perpétuer la souvenir des services que Batsch a rendus aux sciences naturelles, et particulièrement à la botanique, a donné le nom de *Bastchia* à un genre de la famille des borraginées. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les principaux : *Eleucus fungorum*, Halle, 1783, in-4°; *Continuatio prima*, ib., 1786, in-4°; *Continuatio secunda*, ib., 1789, in-4°. Cet ouvrage est orné de 232 fig. excellentes, qui représentent les champignons des environs d'Iéna. Il est indispensable aux personnes qui étudient la cryptogamie; 2° *Histoire naturelle générale et particulière des Tarnia*, Halle, 1786, in-8°, en allemand, monographie très estimée; 3° *Analyses florum e diversis plantarum generibus*, in-4°, Halle, 1790; 4° *Synopsis universalis analytica generum plantarum fere omnium hucusque cognitarum*, etc., Iéna, 1793-1794, 2 vol. in-4°; 5° *Tabula affinitatum regni vegetabilis*, Weimar, 1802, in-8°; ouvrage très remarquable. Batsch a écrit plusieurs ouvrages sur la minéralogie, la zoologie, etc.; il a fourni des articles au *Journal de physique de Gœttingue*, et au *Journal de botanique de Roemer*, etc.

BATT (GUILLAUME), né à Colingborn, en Angleterre en 1744, se fit recevoir docteur en 1770, à l'école de Montpellier. Il voyagea en France, en Allemagne, en Suède, en Hollande, en Prusse et en Italie, et visita, dans ses voyages, les savants les plus connus. Le climat de son pays natal ne convenant point à sa santé, il vint se fixer à Gênes où il fut nommé professeur de chimie en 1778. Il contribua beaucoup à introduire la vaccine dans la Ligurie. Lors de l'épidémie du typhus de 1800, il s'attira l'attachement des Génois par le zèle et le désintéressement dont il fit preuve dans cette occasion. Cet homme de bien est mort sincèrement regretté, le 9 février 1812. Il n'a laissé que des mémoires insérés dans les *Memorie della società medica di emulazione di Genova*. Tous ses écrits portent le cachet d'une saine observation, et méritent d'être lus.

BATTARA (JEAN-ANTOINE), curé et médecin à Rimini, où il mourut en 1789, s'adonna principa-

lement à l'étude des champignons; il chercha à prouver que ces végétaux ne devaient pas leur origine à la putréfaction, comme on l'a cru pendant long-temps, mais qu'ils proviennent de véritables semences. Pearson a donné le nom de Battara à un genre de champignons. Battara a laissé entre autres ouvrages, 1° *Fungorum agri Ariminensis historia*, Faenza, in-4°, 1755 et 1759; 2° *Pratica agraria distributa in varii dialogi*, Rome, 1778, in-12; 3° *Epistola selecta de re naturali observationes complectens*, Rimini, 1774, in-4°; *cum tabulis arsis*.

BATTHIAN (le comte JONAS de), évêque de Transylvanie, est auteur de différents ouvrages écrits en latin sur les lois ecclésiastiques de Hongrie. Il se rendit célèbre par la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts. Sa collection d'instruments astronomiques ramassée à grands frais, était à la disposition de tous les savants ainsi que sa bibliothèque et son observatoire. Il mourut le 27 brumaire an 7, (1799), en Transylvanie.

BATTISHILL (JONATHAN), musicien anglais, né à Londres en 1738. Dès l'âge de 9 ans il montra de grandes dispositions pour la musique, obtint, en 1770, une médaille pour sa romance, *A l'ombre de ce myrte*; publia, vers le même temps, quelques cantiques remarquables par leur beauté, et fit la musique des hymnes composées par Charles Wesley. Il est mort en 1801.

BATTUR (G.-B.), docteur en droit, est auteur d'un *Traité de droit politique et de diplomatie appliqué à l'état actuel de la France et de l'Europe*, 2 vol. in-8°, 1822.

BATZ (le baron de), né en 1755, fut d'abord grand-sénéchal du duché d'Albret, et ensuite nommé, par la noblesse de Nérac, aux états-généraux. Le comité des finances le trouva toujours prêt à s'opposer à ses vues. Exclusivement occupé des travaux de ce comité, il fit, en 1790, un rapport sur la dette publique, et s'éleva, avec chaleur, contre l'émission des assignats. Plus tard, entrant dans les causes détaillées du délabrement des finances, il dénonça les frères Perrier, comme redevables envers l'état de plus de 20,000,000. Le baron de Batz avait d'abord partagé les opinions de l'assemblée constituante, mais, peu stable dans ses principes, il les modifia ensuite, et protesta contre les actes de cette même assemblée, dans les journées du 12 et du 15 septembre. Ses liaisons intimes avec Faure d'Eglantine, Chabot, Basire, etc., accusés de spéculations illicites sur les fonds publics, l'ayant rendu suspect sur la fin de 1793, il fut, comme eux, enveloppé dans la conspiration de l'étranger, dont le but supposé était de dissoudre la convention nationale; il fut assez heureux pour échapper seul à toutes les poursuites dirigées contre eux. Mis une seconde fois en état d'arrestation, il parvint encore à s'évader du Plessis, où il avait été renfermé. Il cessa alors de prendre part aux affaires publiques. A l'époque de la restauration, on lui tint compte des dangers auxquels il s'était exposé pendant la révolution; il obtint le grade de maréchal-de-camp, commanda quelque temps en cette qualité et fut mis à la retraite. Il est mort en 1822.

BAUCHETON (FRANÇOIS), avocat, fut envoyé par la sénatuscroule du Berri aux états-généraux, puis député par le département du Cher à la convention nationale, où il vota, dans le procès du roi, la détention, le bannissement à la paix, l'appel au peuple et le sursis. Membre du conseil des cinq-cents, où il faisait partie du comité de l'examen des comptes, Baucheton cessa ses fonctions législatives, au mois de floréal an 5, et ne les reprit qu'en 1815, où il fut appelé à la chambre des représentants. Durant ce long espace de temps, il fut nommé successivement aux fonctions de procureur impérial près

le tribunal criminel de Bourges, et premier avocat-général à la cour d'appel de cette ville. Baucheton se montra toujours très modéré dans les nombreuses fonctions qu'il eut à remplir. Il avait été décoré de l'ordre de la légion d'honneur, sous le gouvernement impérial.

BAUD (N.), naquit à Baverney, Franche-Comté, le 4 décembre 1770. En 1789, il entra dans le 5^e régiment d'artillerie à pied, fit toutes les campagnes de la révolution, et parvint au grade de chef de bataillon en 1813. Il se trouvait à Laferre en mars 1815, lorsque Lefevre-Desnoettes tenta un coup de main contre cette place, à la résistance de laquelle M. Band contribua beaucoup. Ce fait lui fit obtenir la croix de la légion d'honneur.

BAUDE (PIERRE-JOSEPH-MARIE), né à Valence (Drôme), en 1763. Son père était président au conseil supérieur de Corse, et il y fut lui-même nommé substitut du procureur-général en 1784 : administrateur du département de la Drôme après le 9 thermidor, il fut destitué après le 4 fructidor an 7 ; il partit alors pour l'Égypte avec l'armée, et fut successivement agent en chef des finances des provinces d'Alexandrie, Damiette et Bahireh ; membre, puis président du comité des finances de l'Égypte. Démonstrateur lorsque le général Menou prit le commandement de l'armée d'Orient, il a exercé de 1800 à 1815 les fonctions de sous-préfet à Tournon, de préfet du Tarn et de l'Ain. Il a été l'ami de Kléber et de son compatriote, le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur sous Napoléon. Depuis cette époque, il a cessé toute fonction publique.

BAUDE (JEAN-JACQUES), fils du précédent, né à Valence en 1792, fut successivement sous-préfet à Confolens en 1813, à Roanne en 1814, à Saint-Etienne en 1815 ; il reconnut le gouvernement de Napoléon après que Louis XVIII fut sorti de France en mars 1815, se mit à la tête des gardes nationales de son arrondissement pour s'opposer à la marche de S. A. le duc d'Angoulême sur Lyon, et donna sa démission à la nouvelle de la seconde restauration. Une brochure politique publiée à Valence, *Le lundi-gras et le mercredi des cendres*, in-80, dans laquelle il énonçait avec autant d'esprit que de franchise son sentiment sur une affaire de police correctionnelle où la justice n'avait pas eu la plus grande part, lui a valu en 1817 une condamnation de la cour royale de Grenoble. Il a publié un *Mémoire sur la navigation de la Loire au-dessus de Briare*, Paris, in-80, et inséré plusieurs autres *Mémoires* dans le *Bulletin de Saint-Etienne*, sur diverses questions d'économie et de travaux publics.

BAUDEAU (NICOLAS) membre de l'académie de Bordeaux, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique. Né à Amboise le 25 avril 1730, il professait la théologie dans l'abbaye de Chancelade, dont il était membre, et où il s'occupait d'un ouvrage sur les *édifications*, lorsque l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, l'arracha à ses travaux et le fit venir dans la capitale. BaudEAU se lia avec les principaux économistes du temps, et surviva avec l'auteur de *l'Ami des hommes*, père du célèbre Mirabeau. Son principal ouvrage est le journal des *Éphémérides du citoyen*. L'abbé BaudEAU avait beaucoup de connaissances, mais ses vues étaient souvent fausses et ses systèmes impraticables. Il fut attaqué, sur la fin de ses jours, d'aliénation mentale, et mourut dans un état complet de démence en Pologne, où il avait suivi M. de Massalski, évêque de VVilna. Nous citerons les principaux de ses nombreux ouvrages ; ce sont : 1^o *Avis au peuple sur son premier besoin*, in-12, 1768 ; 2^o *Dictionnaire du commerce de l'encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4^o, 1783 ; 3^o *Lit de son citoyen sur l'administration des finances du*

roi, 3 vol. in-8^o, 1763 ; 4^o *Mémoires sur l'utilité des histoires particulières des provinces, et sur la manière de les écrire*, in-8^o, 1758 ; 5^o *Principes économiques de Louis XII et du cardinal d'Amboise, de Henri IV et de Sully, sur l'administration des finances, opposés au système des administrateurs modernes*, a vol. in-8^o, 1755 ; 6^o *Résultats de la liberté et de l'immunité du commerce des grains, de la farine et du pain*, in-12, 1758.

BAUDEL-MARTINET (N.), maire de Lamarche, fut élu membre de la chambre septennale par le département des Vosges. Il n'a paru que deux ou trois fois à la tribune, et vote avec les ministres. Il a obtenu la croix de la légion d'honneur, à l'époque du sacre de Charles X.

BAUDELLOCQUE (JEAN-LOUIS), né, en 1746, à Heilly, en Picardie, avec un goût décidé pour la chirurgie, vint de bonne heure à Paris, et y étudia, sous le célèbre Solayrés, la chirurgie, l'anatomie, et l'art des accouchements. Il fut nommé, en 1770, maître en chirurgie au collège de Paris, remporta le premier prix de l'école pratique, devint chirurgien de l'hôpital de la Charité, et, après y avoir exercé pendant plusieurs années, se vint tout entier à l'art des accouchements. Joignant alors une pratique habituelle à la plus complète théorie, il fit d'immense progrès dans cette science, et y acquit une réputation qui ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort. Modeste autant que savant, il sut profiter des découvertes que l'art qu'il professait avait faites de son temps, et s'en servit au soulagement de l'humanité ; le forceps venait d'être inventé, il en fit l'usage le plus heureux, bien différent de quelques uns de ses confrères qui repoussaient alors tout ce qui attaquait leurs méthodes routinières. Lorsque l'école desanté fut instituée, Baudellocque fut chargé, par le gouvernement, d'y enseigner l'art des accouchements, et obtint bientôt après les places de chirurgien en chef et d'accoucheur de l'hospice de la Maternité ; enfin il fut nommé premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise, fonctions que sa mort prématurée, arrivée en 1810, l'empêcha de remplir. Baudellocque avait une réputation européenne, et comme professeur, et comme praticien, presque tous ses ouvrages sont devenus classiques ; il a publié : *Principes des accouchements*, espèce de catéchisme par demandes et par réponses, in-80, 1775, ouvrage réimprimé aux frais du gouvernement ; *l'Art des accouchements*, a vol. in-80, avec fig. publié à Paris, en 1787, quatrième édition, est plus étendu, plus complet, plus raisonné. On lui doit encore un nombre considérable de *Mémoires*, *Dissertations*, *Rapports* sur les maladies des femmes et des enfants. Il a aussi laissé une collection de ses observations, recueillies pendant quarante ans.

BAUDER (JEAN-FRÉDÉRIC), né en 1715 à Hersbruck, mort en 1791, est connu par la découverte d'une carrière de marbre près d'Altdorf, et un ouvrage qui lui valut de l'électeur de Bavière, le titre de conseiller du commerce ; il est intitulé : *De la meilleure manière de cultiver le houblon*, en allemand, Altdorf, 1776 et 1795, in-4^o.

BAUDET-LA-FARGE, né en octobre 1765, occupa d'abord la place de clerc-commissaire dans la marine, devint, au commencement de la révolution, administrateur du département du Puy-de-Dôme, puis député au conseil des cinq-cents. Il y vota pour la déportation des émigrés naufragés à Calais, tandis que d'autres votaient pour la mort ; il s'éleva contre l'influence du gouvernement sur les élections, et parla, avec chaleur, en faveur de la liberté de la presse. Toujours opposé au directoire, il contribua puissamment à la chute de Merlin, de Treillard et de la Réveillère-Lépeaux. Baudet était en mission à l'époque de la révolution du 18 brumaire. Il assura à son retour, non pas que la chose

se serait passée autrement s'il se fût trouvé à l'assemblée, comme on l'a faussement imprimé, mais qu'il aurait un regret éternel, s'il pouvait se persuader que l'émission de son vote eût manqué pour faire pencher la balance contre les événements de cette époque. Dans une autre circonstance il s'était élevé contre la continuation d'inscription sur la liste des émigrés ; il avait demandé que le serment civique fût réduit à cette formule : « Je jure fidélité à la république », parceque, disait-il, les partis avaient tour à tour abusé des mots de *haine à la royauté* et à *l'anarchie*, qu'on y ajoutait jusque-là. En 1815, chargé par le collège électoral du Puy-de-Dôme de présenter une adresse à Napoléon, on assure que, pendant cette mission, il porta ce toast républicain : « A la patrie ! à la liberté ! puissent l'énergie de la représentation nationale, et l'union de tous les Français en assurer le triomphe ! » Depuis le 18 brumaire, il n'a pas reparu dans les assemblées législatives.

BAUDIL-DE-SENCHON, né à Lyon, fut d'abord officier d'infanterie, puis grand prévôt de la maréchaussée. A l'époque de la révolution, il poursuivait les perturbateurs de l'ordre, et surtout les jacobins. Les habitants de Lyon ayant pris les armes contre la *montagne*, après le 31 mai, Baudil prit rang parmi eux, et fut arrêté après l'entrée des troupes conventionnelles. Noble et rebelle il ne pouvait échapper à la mort ; traduit devant la commission militaire, il fut condamné le 27 décembre 1793, et exécuté le même jour.

BAUDIN (des Ardennes), né à Sedan, en octobre 1746 ; directeur des postes dans la même ville, en 1783, et maire, en 1790, fut nommé, un an après, par le département des Ardennes, membre de l'assemblée législative. Il s'y fit peu remarquer, et néanmoins obtint de nouveau les suffrages de ses concitoyens pour la convention nationale. Il avait une ame républicaine, et ne manquait pas de talents oratoires. Toujours stable, mais modéré dans ses principes, et blâmant les excès en tout genre, il vota dans le procès du roi pour la détention, et le bannissement à la paix, puis il demanda l'appel au peuple et le sursis. Nommé à la présidence de la convention, au commencement de l'an 4, il fit proclamer une amnistie pour les délits révolutionnaires ; le discours qu'il prononça dans cette circonstance respire l'amour du bien et de l'humanité. Membre du nouveau corps législatif, il en devint tour à tour secrétaire-commissaire aux archives et président. Baudin se tint constamment en garde contre les différents partis ; il ne voyait, dans celui nommé Clichien, qu'une tendance au rétablissement de la royauté, et le combattit avec chaleur ; il prit souvent la parole, durant la session de l'an 6, et fut nommé, une seconde fois, à la présidence du corps législatif ; il fit, dans un discours qu'il prononça à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet, l'éloge de la marche progressive, générale et rapide de la révolution ; Baudin s'était élevé contre Barrère qu'il méprisait ; il défendit Merlin, Treillard, et la Réveillère-Lepeaux, chez lesquels il ne voyait que de la faiblesse ; néanmoins, désespérant du salut de la France sous de tels chefs, on dit qu'il mourut de joie à la nouvelle du débarquement du général Bonaparte, à Fréjus. Il a laissé des *Anecdotes et réflexions générales sur la constitution, 1794 ; des Eclaircissements sur l'article 353 de la constitution et sur la liberté de la presse, 1795*. Baudin était membre de l'institut.

BAUDIN (N.), vicaire épiscopal, dans le diocèse de Paris, se fit remarquer au club des jacobins, et renonça solennellement à la prêtrise, disant que, chez un peuple libre, il ne fallait pas plus de prêtres que de rois. Commissaire du pouvoir exécutif dans la

Vendée, sa modération le rendit suspect aux conventionnels Hentz et Francastel qui lui firent subir un emprisonnement de huit mois ; mais elle lui avait mérité la confiance du général Hoche, qui le chargea d'une seconde mission dans ce pays. De retour à Paris, et nommé, dans cette ville, commissaire du pouvoir exécutif près du bureau central, il perdit sa place, et fut, peu de temps après, appelé à l'administration des hospices civils de Paris. Il est du grand nombre de ceux que la révolution du 18 brumaire éloigna des affaires.

BAUDIN (NICOLAS), capitaine de vaisseau et botaniste, né dans l'île de Ré, vers 1750, s'engagea comme volontaire dans la marine marchande, et fut nommé, en 1786, sous-lieutenant de vaisseau dans la marine royale. C'est au retour de l'un de ses voyages aux Antilles qu'il fit hommage au directoire d'une collection que l'empereur François II l'avait chargé d'amasser dans les Indes. Nommé capitaine de vaisseau, et chargé de reconduire le jeune Chinois A-Sam dans sa patrie, Baudin prit avec lui quelques naturalistes, entre autres MM. Péron, et Bory de Saint-Vincent. Après être acquitté de sa mission, il se dirigea vers la Nouvelle-Hollande, parcourut la baie des Chiens-Marins, et s'avança jusqu'à la région appelée par Cook, Nouvelle-Galles Méridionale. Sa conduite, pendant cette navigation, avait donné lieu à des reproches assez graves. Baudin, par suite de fatigues excessives, avait perdu la moitié de son équipage, et lui-même termina sa carrière à l'île de France, le 16 septembre 1803. M. Péron, qui se plaignait amèrement de son capitaine, a publié la relation de ce voyage, en trois volumes in-40.

BAUDIN (ALEXANDRE-LOUIS), de Cherbourg, est l'auteur d'une traduction en vers français, des *Bucoliques de Virgile*, in-12, 1814.

BAUDISSON (INNOCENT-AUGUSTE), neveu et élève du ministre Bogin, qui fut le bienfaiteur de sa patrie comme homme d'état, naquit à Turin, le 19 novembre 1737, et professa, pendant cinquante ans, le droit canon dans l'université de cette ville. Appelé au ministère, lors de la réunion du Piémont à la France, il se distingua par des vues sages et éclairées, et fut, comme son oncle, d'une grande utilité à ses compatriotes. Baudisson mourut à Turin, en 1805.

BAUDOT (MARCO-ANTONIO), fut d'abord médecin, puis suppléant à l'assemblée législative, et enfin député à la convention nationale, il vota, dans le procès du monarque, la mort et l'exécution dans les vingt heures, et, quelque temps après, il dénonça, comme ayant été en relation avec les frères de Louis XVI, MM. de Dillon, Choiseul-Gouffier, Maury et Courvoisier. Depuis cette époque, il fut presque toujours absent de la capitale. Envoyé en mission à Montauban, à Toulouse, à l'armée de Rhin-et-Moselle et déployant partout des mesures sévères contre les prêtres et les émigrés, Baudot se trouva, le 10 brumaire, au 2, à l'affaire de Kaiserslautern : il y fit preuve de valeur, et ne montra pas moins de courage dans la défense du général Hoche qu'on avait desservi auprès de Saint-Just. Nommé, en mars 1794, secrétaire de la convention, il fut chargé, même année, à la suite du 9 thermidor, d'une mission qui le retint pendant dix mois près de l'armée des Pyrénées Orientales. C'est à son retour, au mois de prairial an 3, qu'il eut connaissance d'un décret qui le mettait en état d'arrestation ; mais il s'évada, et fit perdre sa trace jusqu'au 13 vendémiaire an 4. A cette époque il fut appelé à l'emploi de chef de division au ministère de la guerre, dont Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, avait le portefeuille. A la chute de ce ministre, il retourna dans ses foyers et y reprit sa profession de médecin. Pendant les cent jours, il remplit en Bretagne une

courte mission qui lui valut, comme volant, d'être banni après la seconde restauration, en vertu de la loi du 12 janvier 1816. Il se retira chez les Suisses qui le persécutèrent, et de là à Liège où il trouva un asile qui le mit à l'abri des orages politiques.

BAUDOUIN (FRANÇOIS-JEAN), imprimeur-libraire, est né à Paris en 1759; son père, Pierre-Antoine, gendre de François Boucher, premier peintre de Louis XV, et ancien directeur de l'académie de peinture et de sculpture, était membre et professeur de cette même académie. La nomination de député suppléant du tiers-état aux états-généraux valut à M. Baudouin la confiance de cet ordre, lorsqu'il se fut constitué en assemblée nationale. Elle le choisit pour son imprimeur, et l'autorisa à qualifier sa maison d'*imprimerie nationale*. Ce titre, qui rivalisait avec celui de l'*imprimerie royale*, et paraissait même devoir le primer, déplut à la cour. Mandé par le garde-des-sceaux pour recevoir la défense d'employer cette qualification, M. Baudouin refusa courageusement d'y obtempérer, et cette résistance n'aurait pas été sans danger pour lui, si l'émigration de ce premier magistrat ne l'eût laissé maître du champ de bataille. Il était tout naturel que M. Baudouin, qui avait débüté sous d'heureux auspices dans la carrière de la révolution, en adoptât les principes avec toute la chaleur d'un jeune homme, mais il le fit avec conviction et sans egoïsme. Dans les derniers jours de juin 1789, il eut le bonheur de sauver, de la fureur d'une multitude égarée, l'archevêque de Paris, qu'elle insultait et assaillait de pierres : ce prélat était accusé d'avoir été à Marly conjurer le roi de dissoudre l'assemblée nationale; le 22 juillet suivant, MM. Baudouin et Charton, comme électeurs, furent chargés par M. Moreau de Saint-Méry, leur président, de garder le malheureux Foulon, et de veiller à sa sûreté; et, quoiqu'ils se fussent exposés à un danger imminent, ils ne purent parvenir à remplir avec succès cette tâche pénible, mais honorable; les efforts de M. de la Fayette, les exhortations du curé de Saint-Etienne-du-Mont ne purent sauver la victime; elle fut arrachée avec violence, pour aller subir la mort la plus cruelle. Dans la nuit du 5 au 6 octobre, un garde-du-corps, poursuivi par un groupe de furieux qui voulaient le massacrer, trouva dans sa maison un asile assuré; le 17 juillet 1792, il refusa d'imprimer la fameuse pétition du champ-de-mars, quoiqu'il eût tout à perdre par un tel refus. De ce jour, il fut très mal vu aux Jacobins, qui saisirent avec empressement cette occasion pour lui retirer leurs impressions, quoiqu'elles fussent presque gratuites. Dans la nuit du 10 août 1792, un officier de l'état-major, sept suisses, qui se réfugièrent chez M. Baudouin pour échapper au massacre, furent transformés de suite en imprimeurs, et durent leur salut à ce déguisement; déjà, le 8, il avait sauvé, des insultes de la multitude, deux députés votants pour M. de la Fayette, qu'on avait voulu faire décréter d'accusation; deux autres et le ministre de la justice (M. Dejoy) le furent également dans la soirée du 10, tant par ses soins que par ceux de son épouse; il avait aussi, dans la même journée, pourvu à la subsistance de soixante-dix suisses, recueillis par la section des Taileries et enfermés dans les combles du convent des Feuillants. Vers cette époque, M. Baudouin devint le propriétaire du *Logographe*, journal fort piquant, dont il parvint à assurer le succès, quoiqu'il ne fût pas rédigé dans toute la rigueur des principes à l'ordre du jour. Cette feuille périodique avait excité un tel intérêt, que Louis XVI, à qui le premier exemplaire était envoyé sous enveloppe, ne se couchait jamais avant de l'avoir lu, même lorsque l'envoi avait lieu après minuit. Cette attention à la fois respectueuse et délicate d'un homme dévoué, est restée longtemps inconnue : on eût il

fallu davantage pour envoyer M. Baudouin à l'échafaud ? ce journal était le désespoir des députés sans-culottes et de leurs adhérents. Les premiers auraient bien voulu souvent contredire le lendemain ce qui leur échappait d'imprudent et même d'inconvenant dans le feu des discussions, dont le *Logographe* était un écho des plus fidèles; le 15 août 1792, il fut supprimé. M. Baudouin, également propriétaire du *Journal des Débats*, fut contraint, par la menace de suppression en cas de refus, d'en confier la rédaction à Louvet, depuis conventionnel, avec un traitement de 10,000 francs. Le comité de défense générale, coupable de cet acte arbitraire, lui disait qu'il fallait donner une direction nouvelle à l'opinion publique : quelle devait donc être cette opinion ? ce n'était certainement pas celle de la chute du trône, que Danton vint lui annoncer le 9 août vers midi, en lui déclarant qu'à l'entrée de la journée suivante, le tocsin et le canon d'alarme la publieraient. Cet événement était fort éloigné de la pensée du comité et de ses adhérents; ils voulaient tout simplement la débécance, régner à l'ombre du trône, et faire de Louis XVI une *raison de maison*; déjà le comité avait désigné son président comme gouverneur du nouveau roi. Dès le jour où ce plan fut détruit ceux qui avaient médité, provoqué et contribué à la journée du 10 août, par des vues différentes, durent se diviser en deux partis. Entre ces partis, M. Baudouin, instruit par l'expérience des dangers que lui avait fait éprouver le *Logographe*, eut le bon esprit de se maintenir dans la plus exacte neutralité. Tout entier à son service, à ses affaires, il n'obéissait qu'aux décrets de l'assemblée, avec le même zèle et la même promptitude, quelque fut d'ailleurs le parti triomphant. Il parvint ainsi à repousser tour à tour les diverses accusations dont il fut l'objet de la part des terroristes. Mais une accusation grave, préparée par le comité de salut public de la commune de Paris (celui-là même qui avait fait le 2 septembre) pouvait un jour le conduire à l'échafaud. C'était le but du comité, qui destinait sa place à Momoro. Une députation du comité, en apportant à la convention des papiers trouvés sur les victimes de septembre et dans les bureaux de la liste civile, présenta à cette assemblée un reçu de 15000 fr. destinés à soutenir le *Logographe*, signé pour M. Baudouin, GILLES; mais heureusement que trois jours avant, M. Baudouin avait été prévenu par Merlin (de Thionville), à qui on l'avait communiqué, et qui ne pouvait y croire. Par ses conseils, il fut neutralisé. Mille affiches placardées dans Paris et distribuées aux députés, repoussèrent avec indignation et défi de la justifier, une accusation de la réalité de laquelle il était du devoir de tout homme juste et impartial de s'assurer. Admis à la barre, il demanda l'examen le plus sévère de sa conduite, en repoussant avec horreur toute supposition de relation avec la liste civile dont il se permit de qualifier les agents de scélérats, pour avoir abusé de son nom, à son insu, et avoir payé, pour un emploi fictif, 15000 fr. à un homme qu'ils connaissaient bien pour un de leurs employés. Ce Gilles est cet espion des services de qui M. Bertrand de Molléville se loue tant dans ses mémoires. Jamais ce Gilles n'avait mis le pied dans la maison de M. Baudouin, et n'a pas même pu le reconnaître, lorsqu'il lui fut confronté. On découvrit plus tard, et par des preuves écrites, que ces 15000 francs avaient servi à l'impression du journal *l'Impartial*, tout dévoué à la cour. L'innocence de M. Baudouin fut reconnue et proclamée dans la convention; mais les spéculateurs de biographies destinées à rendre odieux les hommes qui ont participé, quoique avec sagesse, à la révolution, n'ont parlé du reçu des 15000 francs destinés à soutenir le *Logographe*, que pour faire un crime à M. Baudouin

d'avoir traité les agents de la liste civile, de scélérats : on a déjà vu par quel motif ; mais ils ont gardé un silence perfide sur le fait bien constaté que toute cette affaire était une intrigue à laquelle il se trouvait absolument étranger : c'est avec la même vérocité et la même exagération, que les mêmes biographes, dans l'article *Baudouin*, l'ont qualifié de membre du comité révolutionnaire de sa section : d'abord M. Baudouin était loin de rechercher une place salariée, et surtout une telle place ; mais il y fut adjoint avec trois autres citoyens par l'assemblée générale, avec voix consultative et sans aucun émolument. Cette mesure fut provoquée par l'étrange composition de ce comité, qui inspirait à la généralité des habitants des craintes fondées ; la mauvaise foi, l'ignorance et la faiblesse, qui auraient nécessairement fait de nombreuses victimes devaient être paralysées. Des doute membres du comité, neuf savaient à peine signer leurs noms, n'avaient aucun des moyens suffisants pour l'exercice des nombreuses attributions dont les comités révolutionnaires étaient surchargés ; d'ailleurs, M. Baudouin n'aurait jamais été admis par le conseil général de la commune ; au surplus, il est vrai de dire que M. Baudouin, qui a dépensé plus de 6,000 francs en frais de bureau dans ce comité, y exerçait l'influence que l'expérience et l'aptitude des affaires donne sur les individus qui en sont dépourvus. Après avoir empêché un grand nombre d'actes arbitraires, il a déterminé la majorité de ce comité à provoquer la sévérité des lois contre trois membres coupables de prévarications impardonnables ; il a surtout préservé, d'une condamnation à mort inévitable, plusieurs personnes que des papiers imprudemment conservés, mais humanement soustraits, auraient fait traduire au tribunal révolutionnaire. Dans cette position fâcheuse se trouvait l'ancien gardes-souses, M. Hué de Miramont. Une réaction terrible suivit l'époque de la terreur ; les véritables terroristes furent poursuivis sans doute avec justice, mais avec eux furent confondus et proscrits des hommes sincèrement patriotes, qu'aucune accusation ne pouvait atteindre, et qui s'étaient eux-mêmes trouvés sous le coup de la terreur. M. Baudouin arrivait de Rouen, où il avait fait une mission le 9 thermidor, à la satisfaction générale, lorsqu'il fut arrêté le 20 vendémiaire an 3, et conduit à Vincennes, en vertu d'un mandat du comité de sûreté générale. Il est le seul prisonnier qui, soit avant, soit après la terreur, y ait été détenu. C'était une précaution imaginée par un des signataires du mandat, pour empêcher les réclamations et les sollicitations. Cependant, comme cette prison était une maison de correction de femmes, et qui n'admettait aucun prisonnier d'état, M. Baudouin fut transféré au Luxembourg, puis à la Force, d'où il devait partir pour le château de Ham. Il avait été compris dans une conspiration dont il n'avait jamais entendu parler, et qu'on l'accusait de n'avoir pas révélée. La vérité connue à temps fit révoquer l'ordre de son départ : il dut la liberté au député Le Coindre (de Versailles). Les événements du 18 brumaire auraient eu un résultat bien différent, si M. Baudouin, qui en avait obtenu le secret, à raison de son service, n'eût tenu religieusement la parole de ne pas le révéler ; mandé à la barre du conseil des cinq-cents pour y donner, à cet égard, les renseignements dont on le soupçonnait instruit, il répondit sans compromettre la vérité, de manière à n'en rien faire connaître. En 1803, il fut appelé à Saint-Petersbourg pour y fonder une imprimerie impériale, qui manquait à ce vaste empire : ses plans avaient été agréés ; il avait même été nommé *directeur de l'imprimerie de la couronne*, titre que l'on avait cru devoir préférer ; mais les événements de la guerre, funestes à la Russie, le changement du ministère qui l'avait pro-

tégé, firent prononcer l'ajournement indéfini de cet établissement, sans lui assurer aucun dédommagement de quatre années d'un séjour devenu pour lui inutile et onéreux. De retour en France, en 1809, il obtint, deux ans après, une place dans les droits réunis, et devint contrôleur en chef de l'octroi de Groningue, emploi qu'il n'exerça que quatre mois. La révolution de Hollande en 1813 l'obligea de rentrer en France. Employé depuis au ministère de la police générale, directeur de l'imprimerie et de la librairie, il y est demeuré sept ans, honoré de l'estime de ses chefs, dont il a eu l'honneur de partager la disgrâce : il fut éliminé à la fin de 1821, sans jamais en avoir connu la cause. Maintenant, retiré au sein de sa famille, il vit dans l'obscurité : la prospérité que ses enfants ne doivent qu'à une bonne éducation, à leurs travaux et peut-être aussi un peu à leur nom, le console de ses grands et longs malheurs. Cette petite gloire de nom sera sans doute pardonnée à un homme, qui, comme l'a dit un jour Mirabeau à la tribune, a fait tant d'impressions dans le monde. On dit que M. Baudouin s'occupe de la rédaction de ses mémoires particuliers ; si jamais cet ouvrage paraît, il ne pourra être accueilli qu'avec un haut intérêt, puisque M. Baudouin ne peut écrire que comme auteur ou témoin de l'époque mémorable de la révolution.

BAUDOUIN aîné, épicier droguiste à Saint-Germain-en-Laye. Les soins qu'il donnait à son négoce ne l'ont pas empêché de se livrer à des travaux littéraires de plus d'un jour ; il est auteur d'*Estelle*, ou *la Coupable innocente*, comédie en trois actes et en vers ; d'une *Lettre au tribunal sur l'article de la constitution concernant les faillites et les banqueroutes*, in-8°, 1801 ; et de plusieurs tragédies non représentées. Une seule, *Démétrius*, imprimée à Paris chez Huet, nous est connue ; les habitants de Saint Germain-en-Laye l'ont applaudie en 1785. Malgré ce succès, elle n'a pas osé se montrer sur notre théâtre national. Un biographe rappelle que Legouvé s'emprunté à cette tragédie ce vers heureux :

Un frère est un ami donné par la nature,

qu'il a inséré dans la *Mort d'Abel*.

BAUDRAIS (MARIE-MADELAINE CAROUGE, dame), née le 12 mai 1764, morte le 12 octobre 1816, est auteur de deux romans anonymes 1° *Le coin du feu de la bonne maman*, 1809, 2 vol. in-18 ; 2° *la petite Cendrillon, ou l'histoire d'une jeune orpheline*, 1813, in-18.

BAUDRAIS (JEAN), né à Tours le 14 juin 1749. La révolution, dont il adopta les principes, lui ouvrit la carrière administrative ; dès le commencement, il fut chargé de divers emplois publics. Successivement commissaire de son district (celui des Filles-Saint-Thomas), employé à la signature, puis contrôleur-général des assignats, deux fois membre du corps électoral, membre du conseil général de la commune, membre du corps du bureau municipal, il fut appelé, en cette dernière qualité, à recevoir et contresigner le *Testament oligarche de Louis XVI*, et, sous le régime de la terreur, à exercer les attributions de censeur ; il devint enfin administrateur de police, et juge de paix de la section de la halle aux blés. Il quitta ces fonctions pour aller à la Guadeloupe exercer celles de juge au tribunal civil, criminel et d'appel en matière de prises de commerce et maritimes. Son civisme éprouvé pendant la long exécution d'emplois obtenus sous la république ne le préserva pas d'être frappé par les autorités de l'époque ; et, lors de l'explosion de la machine infernale (à nivôse an 9), bien qu'il se fût signalé par des opinions toutes contraires, et qu'il se trouvât à quinze cents lieues de Paris, il fut mis sur la liste des auteurs un-

complices de cette conspiration royaliste, et député, après y avoir résidé trois ans, de la Guadeloupe à Cayenne. Appelé, de nouveau, aux fonctions publiques même dans son lieu d'exil, il cumulait celles de greffier du tribunal civil, criminel, de commerce, etc., etc., de notaire et d'officier de l'état civil; mais il fut obligé de s'en démettre par suite de son refus de prêter serment à l'empereur Napoléon. Après treize années de séjour aux États-Unis, où il vécut, avec sa femme qui l'avait accompagné, du travail de ses mains, M. Baudrais est venu, en 1817, donner un démenti aux biographes qui l'avaient fait mourir en 1801 par suite de la conspiration du 3 nivôse, le confondant avec un sieur Baudray, limonadier sur le boulevard des Italiens. Il est auteur de plusieurs ouvrages de circonstance. En 1781, il fit paraître, à l'occasion de la naissance du Dauphin, *L'élégance villageoise*, divertissement mêlé de chants et de danses; en 1793, à l'occasion de la paix, un autre divertissement en vers intitulé, *le Dieu Mars désarmé*; il avait aussi publié, en 1782, un poème héroï-comique sous le titre: *La vanité est bonne à quelque chose*. Ajoutons, à ces divers titres littéraires, qu'il fut éditeur, avec M. Leprince, qui en avait obtenu le privilège, de la *Petite Bibliothèque des théâtres*, collection assez considérable dont il se chargea seul; et enfin, de 1785 à 1789, il a donné au public: *Essais sur l'origine et les progrès de l'art dramatique en France*, 3 vol.; *De la Tragédie*, *Eltrennas de Polygnie*, *Choix de chansons, romances et vaudevilles*, 5 vol. M. Baudrais a heureusement trouvé un asile à Bicêtre, quartier des bons pauvres, où ses jours s'écoulaient parmi des littérateurs aussi maltraités que lui par la fortune.

BAUDRAN (MATTHEU). Nommé au commencement de la révolution juge au tribunal du district de Vienne en Dauphiné, et, en 1792, élu député à la convention nationale par le département de l'Isère, il vit la mort de Louis XVI, et fut envoyé en mission dans le département de la Mayenne. Attaché au parti de la Montagne, il ne s'en montra pas moins très modéré, et, dans l'affaire de Carrier, qu'il fut chargé d'instruire, il s'éleva, avec force, contre les excès de cet homme atroce. Son mandat fini, il refusa de faire partie des conseils, et n'accepta la place de commissaire près le tribunal correctionnel de Vienne qu'à la sollicitation de Rewbel, mais il donna bientôt après sa démission, et reprit les fonctions d'avocat qu'il avait exercées avant la révolution; il ne s'est plus occupé que de sa profession jusqu'à sa mort, arrivée en 1812.

BAUDRILLARD (JEAN-JACQUES), employé à l'administration générale des eaux et forêts, est auteur d'un *Nouveau Manuel forestier*, traduit de l'allemand de Burgsdorf, 2 vol. in-8°. Il a également publié: *Expériences de physique sur les rapports de combustibilité des bois entre eux*, in-12, 1802; *Instruction sur la culture des bois à l'usage des forestiers*, traduit de l'allemand de G.-L. Harlig, in-8°, et l'*Annuaire forestier*, in-12, 1811, 1812 et 1813.

BAUDRON (ANTHONY-LAURENT), né à Amiens en 1743, est, depuis l'année 1766, commandant en chef de la brigade musicale dont les tristes accords sont, de temps immémorial, en possession d'écorcher les oreilles des habitants du Théâtre-Français. On lui doit la plus grande partie de la musique qu'on exécute dans quelques pièces du répertoire, entre autres celle du *Barbier de Séville*, celle du *Mariage de Figaro*, à l'exception du vaudeville qui est de Beaumarchais. Il est l'auteur de la nouvelle musique de *Pygmalion* qu'a la prière de Larive, il a substituée à celle de J.-J. Rousseau; enfin de celle des chœurs d'*Alhalie* qu'on attribue à Gossec, sans autre fondement que le mérite de ces divers morceaux.

BAUDRY (N.), procureur du Roi à Saintes, fut

envoyé, en 1819, par la Charente-Inférieure, à la chambre des députés. Il siégeait au centre, et n'a pas été réélu. Il est encore procureur du roi.

BAUDRY-D'ASSON (GABRIEL), chef vendéen, né de parents nobles près de la Châtaigneraie, s'était retiré du service avant la révolution, et vivait dans sa terre de Brechain lorsqu'il fut nommé, en 1789, commandant de la garde nationale. A l'époque du premier mouvement insurrectionnel, les paysans le choisirent pour leur chef, parcequ'il s'était déclaré l'ennemi de toutes les innovations révolutionnaires. Baudry, à la tête de cette troupe, marcha sur Châtillon, dont il s'empara, et attaqua ensuite Mortagne; mais les gardes nationales des villes voisines l'ayant investi de toutes parts, il vit périr ses meilleurs soldats dans un combat sanglant; le reste fut dispersé. Lui-même, forcé de fuir, erra long-temps avec son fils, et fut assez heureux pour trouver un souterrain où il resta caché pendant six mois. La Vendée s'étant de nouveau soulevée, en mars 1793, Baudry reparut à la tête des habitants de son canton, commanda une division de l'armée du centre, et fit preuve de beaucoup de bravoure aux batailles de Luçon et de Saint-Vincent. Il fut tué, à ce qu'on croit, au dernier combat de Luçon, et son fils, à celui du Mans.

BAUDUIN (DOMINIQUE), prêtre de l'Oratoire, né à Liège le 14 novembre 1742, mort le 31 janvier 1809, s'est consacré à l'enseignement public, et fut long-temps professeur d'histoire à Maëstricht. Il figure dans cette Biographie comme auteur des *Considérations sur les guerres de commerce*, in-8°, ouvrage assez remarquable, et qui prouve qu'il était capable de s'occuper d'autres choses que des intérêts du ciel, quoiqu'on ait dit que son principal talent était de pincer de la harpe comme David, en chantant des psaumes. On a encore de lui des ouvrages théologiques, entre autres: *Essai sur l'immortalité de l'âme*, 1781, Dijon, in-12, réimprimé à Liège, 1803, in-12; *la Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie*, Liège, 1788, in-12, réimprimé en 1797; *Discours sur l'importance du ministère pastoral*, in-8°.

BAUDUS, né à Cahors en 1763. Lorsque la révolution éclata, M. Baudus était avocat du roi au présidial de Cahors, où sa famille était connue dans la magistrature; il adopta avec chaleur les nouveaux principes, se déclara pour les parlements en 1789, et se refusa à l'enregistrement des ordonnances qui établissaient les cours plénières. Ce fut à cette conduite qu'il dut sa popularité et la faveur d'être élevé, malgré sa jeunesse, aux fonctions de procureur-général-syndic du département du Lot. Cependant, effrayé de la tournure que prenaient les événements, il émigra en 1791, et se retira à Hambourg, où il rédigea le *Spectateur du Nord*, jusqu'à l'époque du consulat. Il rentra alors en France, et, grâce à l'appui de M. de Talleyrand, il parvint à être nommé archiviste du ministère des affaires étrangères, malgré une foule d'articles faribonds, publiés dans son journal contre le général en chef Bonaparte. Le roi Murat lui ayant ensuite confié l'éducation du prince Achille, son fils, il se rendit à Naples en qualité de sous-gouverneur des princes. Il y jouissait de la faveur royale, tout en restant étranger aux affaires de l'état, lorsqu'un décret de Napoléon, ayant rappelé les Français employés hors du territoire de l'empire, il revint à Paris, et y resta sans emploi jusqu'à la restauration, époque à laquelle il fut de nouveau employé au ministère des affaires étrangères. M. Baudus, auquel on accorde des connaissances et de l'esprit, a accepté, en 1820, les fonctions de membre de la commission de censure, alors établie par une loi d'exception.

BAUER (FRANÇOIS-LAURENT), auteur d'une foule

d'ouvrages théologiques ou de grammaires dont la longue énumération dépasserait les bornes d'une notice biographique, était un travailleur infatigable, et passa toute sa vie dans la recherche des antiquités bibliques. Il fut d'abord appelé à la chaire de morale et de littérature orientale à l'université d'Altdorf, près de Nuremberg; puis à celle de théologie à Heidelberg. Il est mort, en 1806, à l'âge de cinquante-six ans.

BAUER (FRANCIS), botaniste anglais; on lui doit : *Delineations of exotic plants cultivated in the royal garden at Kew*, publ. by W. T. Aiton, 1 fasc. in-fol., London, 1796.

BAUER (FERDINAND). On doit à ce botaniste : *Illustrationes florae Novae Hollandiae*, 2 fasc. in-fol., London, 1813.

BAUMCHEN (N.), sculpteur allemand. Ses talents le firent remarquer de l'empereur de Russie qui l'attacha à son service. Il embellit les principaux palais de ce prince de statues estimées, et s'acquitta, par ses travaux, considération et richesses. Depuis vingt ans, il vivait dans cet état prospère lorsqu'il fit connaissance du père Mayer, jésuite et astronome de la cour. Soit inconstance, soit amour du pays, réveillé par les entretiens du moine, soit désir puéril de faire parade de sa fortune, il retourna dans son pays, et tomba bientôt dans la pauvreté et dans l'oubli. Manheim, dont sa famille était originaire, et Dusseldorf, où il était né, ne lui offrant rien qui pût exercer son génie, il fut réduit à remplir une petite place de professeur, insuffisante pour le faire vivre. Enfin, accablé de misère, il n'eut d'autre ressource que de faire des cadres pour les tableaux de la galerie. Il mourut en juillet 1789.

BAUME (ANTOINE-GILBERT GRIFFET de la), né à Moulins le 21 novembre 1756, fit d'excellentes études, et, sans avoir autant de talent que les deux pères Griffet, jésuites, ses oncles, il annonça de bonne heure du goût pour les lettres. Outre les langues anciennes, il avait appris les langues allemande, anglaise et italienne. Arrivé à Paris en 1776, presque sans fortune, il lui fallut se créer des ressources; il usa donc de ses talents, et fit plusieurs traductions, ce qui, joint à un modique emploi qu'il avait obtenu au ministère de l'intérieur, lui donna un peu d'aisance. Cet état de prospérité ne dura pas long-temps; il fut réformé; c'était perdre sa fortune. Peut-être l'amour qu'il portait aux lettres y contribua-t-il en lui faisant sacrifier, à ses goûts, ses travaux administratifs. Il ne se laissa pas décourager par cet échec, mais de nouveaux chagrins s'étant joints au premier, il mourut le 18 mars 1805. Il a publié : *Epanchements de l'Imagination et de l'Amitié*, traduits du roman de Langhorne, 1780, in-12; *Lettres sur le désastre de Messine*, traduites de l'italien, 1779, in-80; *Evelina*, ou l'Entrée d'une jeune personne dans le monde, traduit de l'anglais de miss Burney; *Daniel*, de l'allemand de Moler, 1787, in-18; *Réflexions sur l'abolition de la traite et de l'esclavage des nègres*, traduites de l'anglais, 1788, in-80; *Le Sens commun*, de l'anglais de Thomas Payne, 1790, in-12; *Marianne et Charlotte*, de l'allemand de Junger, 1794, 3 vol. in-18; *Tableaux du Déluge*, d'après Bodmer, 1797, in-18; les sept derniers volumes de l'*Histoire des Suisses*, de l'allemand de Muller, 1797, in-80; le premier volume avait été traduit par N. Boileau; *Léopoldine*, ou les Enfants perdus et retrouvés, de l'allemand de Fr. Scholz; *les Adorées*, de l'allemand de Wieland, 1802, in-80; *l'Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, in-fol., de l'allemand de Hek; *le Voyage en Afrique de Fr. Hornemann*, de l'anglais, 1803, deux parties in-80; *Recherches asiatiques*, 1805, 2 vol.; *Anna Bella*, ou les Dunes de Barham, de l'anglais de Mackenzie, 1810, 4 vol. in-12; la traduction de quelques poésies anglaises, entre autres de di-

vers morceaux de *Chatterton*; la *Messe de Gnide*, par C. Nobody, Genève, 1797, in-12 de 92 pages; enfin la *Vie de Defois*, auteur de *Robinson Crusoe*, à la tête de l'édition de cet ouvrage, sortie des presses de Panckoucke, 1799, 3 vol. in-80. Il a fait et publié, dans le *Magasin encyclopédique*, journal auquel il travailla, ainsi qu'à quelques autres, tels que le *Mercur de France*, etc., une *Notice curieuse sur les femmes auteurs de la Grande-Bretagne*; elle est insérée au tome III, page 139, 7^e année; et au tome I^{er}, page 203, 9^e année.

BAUME (CHARLES GRIFFET de la), frère du précédent, né à Moulins en 1758, mort à Nice en 1800. Il était ingénieur en chef du département des Alpes-Maritimes. Il s'est fait connaître par un écrit publié en 1791, in-80, intitulé : *Théorie et Pratique des grânes décernées par l'assemblée nationale de France pour les remboursements du prix des acquisitions des biens nationaux*. Quelques personnes le prétendent auteur de la traduction de *Daniel*, qu'on attribue généralement à son frère.

BAUME, avocat à Nancy, membre de l'académie de cette ville, se fit peu remarquer pendant la révolution et sous l'empire; mais, en mars 1815, l'acte additionnel aux constitutions de l'empire lui fournit matière à des observations critiques qu'il publia en mai suivant. Cet écrit, qui fut remarqué à cette époque, renferme des passages qui s'appliquent aux ambitieux de tous les temps, aux jacobins de la révolution comme aux jésuites à robe courte et à robe longue de nos jours. « Défiez-vous, dit-il, de ces caméléons toujours prêts à encenser l'idole du jour, dont la nature est de ramper; ils ont l'art de s'accrocher à l'autorité partout où elle est placée, et ils adoreront Satan si ce prince infernal avait à sa nomination des places lucratives, des croix et des cordons. Chargés d'honneurs, quoique sans honneur, on a vu plusieurs d'entre eux, avant que le peuple fût détrôné, le flagorner avec la même bassesse et les mêmes formules d'adulation qu'ils emploient maintenant à caresser les rois. » Nous n'assurerons pas que ce langage énergique ait été entendu, mais à coup sûr il n'a corrigé personne.

BAUME (ANTOINE), pharmacien et chimiste célèbre, naquit à Senlis, le 26 février 1728. Il reçut de son père une éducation médiocre, mais le désir de s'instruire et un zèle constamment soutenu y suppléèrent. Il fut placé chez Geoffroy, et fit de rapides progrès dans le laboratoire et sous les yeux de cet homme habile. En 1752, il se présenta au collège de pharmacie où il fut reçu d'une manière brillante. Les connaissances étendues dont il fit preuve dans ses examens lui firent offrir bientôt après la chaire de chimie de cette école. C'est là qu'il jeta les fondements de l'excellente méthode qui caractérise ses ouvrages. Sa pharmacie fut bientôt une des plus en vogue de Paris, et il put exécuter en grand toutes les préparations chimiques et pharmaceutiques. Baume fit un des premiers l'application de la chimie aux procédés des arts manufacturiers qui ont, par ce moyen, acquis depuis un si haut degré de perfection. On doit à Baume plusieurs mémoires ou observations sur la fabrication des savons et du sel ammoniac, sur les argiles et la nature des terres propres à l'agriculture; une méthode pour teindre les draps de deux couleurs, un procédé pour blanchir les soies, etc. Lorsque l'on conçut le plan du *Dictionnaire des arts et métiers*, il enrichit cet ouvrage d'un grand nombre d'excellents articles qui tous montrent l'étendue des connaissances de cet infatigable savant, tels que *l'Art du fabricant de chauxfournier*, du *salpêtre*, du *distillateur d'acides minéraux*, et beaucoup d'autres. Baume fit, avec Macquer, des expériences tendant à perfectionner les porcelaines de France. Il améliora les procédés de distillation, et a

laissé son nom à un arôme. Mais les ouvrages qui lui ont fait le plus de réputation sont : *Cours de chimie expérimentale et raisonnée*, Paris, 1773, 3 vol. in-8°, que l'on consulte encore avec fruit; et les *Éléments de pharmacie théorique et pratique*, livre qui a eu huit éditions, et dont on a parlé bien diversement : les uns ont appelé son auteur le père de la pharmacie française, dont il a rendu l'étude plus méthodique et plus facile; les autres l'ont blâmé d'en avoir facilité l'intelligence aux épiciers et aux herboristes, qui se sont crus chimistes et médecins parcequ'ils en ont compris quelques pages. L'aisance que Baumé avait acquise l'engagea, en 1780, à céder son fond de pharmacie; mais quelques entreprises malheureuses, et, plusieurs années après, les convulsions politiques ayant renversé sa fortune, il eut le courage, dans un âge déjà avancé, de rentrer dans la carrière commerciale qu'il avait parcourue, trente ans, avec honneur. Il avait été démonstrateur de chimie au Jardin du Roi. En 1775, l'académie des sciences avait admis Baumé au nombre de ses membres; il fut élu associé à l'institut en 1796, et membre honoraire de la société de médecine en 1798. Il est mort à Paris, le 21 vendémiaire, an 13 (13 octobre 1804), à l'âge de soixante-seize ans, sans avoir adopté les nouvelles théories chimiques, niant la décomposition de l'eau et défendant encore avec ardeur la doctrine du phlogistique.

BAUMES (JEAN-BAPTISTE-THÉODORE), médecin, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, offre un phénomène qui doit inquiéter tous ceux que l'état de leur santé oblige de recourir à l'art qu'il professait; cet homme célèbre, malgré ses connaissances, ses talents et son expérience, ou peut-être à cause de toutes ces qualités, n'a aucune doctrine fixe et invariable; on le voit successivement passer des unes aux autres; par suite de cette mobilité de principes, il est continuellement en querelle avec d'honorables écrivains, qui, malgré leur estime pour lui, se croient obligés de le combattre. Son antipathie contre la plupart des hommes et des livres qui appartiennent à l'école de Paris n'est pas moins remarquable. Baumes est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages. Notre tâche se bornera à les rappeler : 10 *De l'usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, 1785, in-8°; 20 *Mémoire sur la question : Décrite la maladie du mésentère propre aux enfants, que l'on nomme vulgairement carreau*, in-8°, 1788; cette question fut mise au concours en 1787, et le mémoire de M. Baumes remporta le prix au jugement de la faculté de médecine de Paris; 30 *Des convulsions des enfants, leurs causes et leur traitement*, in-8°, 1784; nouvelle édition augmentée, in-8°, 1805; 40 *Mémoire sur la question : Déterminer, par l'observation, quelles sont les maladies qui résultent des eaux stagnantes et des pays marécageux*, in-8°, 1789; 50 *Mémoire sur l'ictère ou jaunisse des enfants dès leur naissance*, in-8°, 1788, in-8°, 1805; ces deux derniers ouvrages ont été couronnés, en 1785, par la faculté de médecine de Paris; 60 *De la phthisie pulmonaire*, première édition, Montpellier, 1785, 2 vol. in-8°; deuxième édition, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui renferme des erreurs médicales assez palpables, mérita cependant, et à juste titre, l'honneur d'être couronné, en 1788, par la faculté de médecine de Paris : l'état de la science était beaucoup moins avancé en 1788 que de nos jours, et, pour bien juger le savant ouvrage de Baumes, il est juste de se placer à l'époque où il parut; 70 *Essai d'un système clinique de la science de l'homme*, in-8°, 1798; 80 *Fondement de la science méthodique des maladies, pour servir de suite à l'Essai d'un système clinique de la science de l'homme*, 4 vol. in-8°, Montpellier, an 10. Ici change entièrement la doctrine médicale de M. Baumes; il subordonne toute la médecine à

la chimie, et l'on a droit de s'étonner qu'une telle doctrine soit sortie de l'école de Montpellier, surtout après les écrits de Bordeu et de Barthès; qui, tous les deux, concoururent à renverser les idées empruntées, par la médecine, à la mécanique et à la chimie, et à faire revivre la doctrine primitivement établie par Hippocrate et, depuis, renouvelée par Stahl. Au reste, si l'on ne peut refuser du mérite à la singulière nosographie de Baumes, il n'en faut pas moins regretter qu'il en ait appliqué les principes aux phénomènes physiologiques, exposés dans ses ouvrages; par ces applications, il a gâté les meilleurs dans les nouvelles éditions qu'il en a données; 90 *Traité sur le vice scrophuleux*, deuxième édition, in-8°, 1805; 100 *Traité de la première dentition et des maladies souvent très graves qui en dépendent*, in-8°, 1806; ouvrage couronné, en 1782, par la société de médecine de Paris; 110 *Eloge de M. Draparnaud*, in-4°, an 13, 58 pages; 120 *Eloge de Henri Fouquet*, in-4°, Montpellier, 1808; 130 *Eloge de M. Tandon*, in-4°, Montpellier, 1808; 140, avec M. Vincens, *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, in-4°, 1802; ouvrage qui a remporté le prix en 1790; 150 *De l'instruction publique dans ses rapports avec l'enseignement des sciences et arts appelés libéraux en général et de la médecine en particulier*, 1814, in-8°, tiré à cent exemplaires; 160 *Examen des réflexions de Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, in-8°, 1814; fort mauvais écrit politique; enfin une édition des ouvrages de Sydenham, enrichie de notes. Baumes a aussi, long-temps, rédigé le *Journal de médecine*, ou *Annales chimiques de la société de médecine de Montpellier*. Ce médecin est mort en 1815.

BAUMETZ. Voyez BRAUMETZ.

BAUMGARTEN (JEAN-CHRISTIAN GOTTLIEB), célèbre botaniste allemand, né à Lucknau, dans la Basse-Lusace, le 7 avril 1765. Il fut un des élèves distingués de l'université de Leipzig, d'où il alla exercer la profession de médecin à Schasburg, en Transylvanie. On a de lui : *Sertum Lipsicum seu stirpes præsertim exoticæ*, 1790; *Uxor Flora de Leipzig*, très bien faite, 1790; *De l'écorce de l'arméau et de ses qualités médicales*, petit ouvrage fort estimé, 1795; *Breviis Tropici coronati historia*, 1789, etc., etc.

BAUR (SAMUEL), biographe allemand, naquit à Ulm le 31 janvier 1768. Peu de faits composent la vie de ce savant. Né et élevé dans la religion luthérienne, il fut d'abord appelé à exercer le ministère pastoral à Burkenbach en Souabe, et ensuite à Gœttingue, où il fut nommé inspecteur des écoles en 1807. Tous ses titres à la célébrité résident dans ses ouvrages; voici la nomenclature des plus connus : *Observations sur le séraï du grand seigneur*, traduites et tirées du sixième voyage de Tavernier, in-8°, 1789; Memmingen; la Traduction des caractères de Labryère, Leipzig, in-8°, 1790; *des Lettres de Valentin Jamarai-Duval*, Nuremberg, in-8°, 1792; *de Gonzales de Cordoue*, de Florian, Berlin, in-8°, 1793; des troisieme et quatrième volumes du *Dictionnaire historique*, de Ladvocat; les deux premiers avaient été traduits par J.-H. Hald, Ulm, in-8°, 1794 et 1795; *Noïce historique sur les plus grands personnages de nos jours*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1798; *Galerie de tableaux historiques du 18^e siècle pour chaque jour de l'année*, en quatre parties, in-8°, 1804, *La première partie de la Galerie des personnages les plus célèbres du 18^e siècle, comprenant les poètes allemands*, in-8°, Leipzig, 1805; il a publié les autres parties sous un titre différent; *Nouveau Dictionnaire historique, biographique et littéraire portatif*; les quatre premiers volumes ont paru de 1807 à 1809. Le but de cet ouvrage était de suppléer à celui de Ladvocat; aussi y a-t-on inséré les principaux articles contenus dans ce dernier; on y a ajouté un grand nombre d'articles qui n'existaient dans aucune Biographie; *Dictionnaire-manuel*

historique, biographique et littéraire des principaux personages morts dans les dix premières années du 19^e siècle, tome V, in-8o (A.-L.), Ulm, 1816, orné du portrait de l'auteur.

BAUSAN (JEAN), né à Gaëte en 1757. Guerrier, citoyen, les combats et la tribune l'ont vu tour à tour briller aux premiers rangs. En 1820, pendant cette courte période où les Napolitains avaient paru dignes de reconquerir leurs droits, et où les amis de l'humanité se réjouissaient de voir remonter le peuple italien au rang des nations, M. de Bausan fut appelé à l'honneur de représenter la principale province du royaume des Deux-Siciles. Tonte sa vie, consacrée au service de son pays, l'avait rendu digne de veiller aux destinées nouvelles et glorieuses qui semblaient se préparer pour l'antique Italie. Ni son dévouement, ni son énergie n'ont pu conserver cette liberté dont le peuple paraissait si enthousiaste dans Naples, et qu'il défendait avec si peu de courage dans les Abruzzes; mais si Bausan ne put maîtriser les événements, nous n'en devons pas moins rendre hommage au guerrier qui avait montré en Sicile des talents capables de diriger les hommes vraiment dignes de la liberté. Ce fut lui en effet qui fut choisi par le gouvernement constitutionnel pour commander l'expédition maritime destinée à rétablir la tranquillité en Sicile, lorsqu'un parti puissant et privilégié, aidé d'une populace trompée par d'ignobles artifices, et de giliérins délivrés de leurs chaînes dans ce complot lut, et armés au nom de la liberté qu'ils déshonoraient, osa, dans Palerme, présider aux horreurs d'une guerre civile. Bausan montra, dans cette mission périlleuse, les talents d'un habile capitaine et le patriotisme d'un citoyen incorruptible. Pouvait-il en effet démentir cette carrière de gloire qu'il commença dès l'âge de dix ans, en qualité de garde-marine, au sortir du collège de marine où il avait été élevé, et qu'il parcourut d'une manière si brillante? Fils d'un lieutenant-général, ce fut par son mérite qu'il obtint d'être un des huit jeunes aspirants de sa classe, désignés pour faire, à bord des vaisseaux anglais, l'apprentissage de leur rude métier. En cette qualité, il fit trois ans la guerre sous pavillon anglais, et se trouva, en 1779, au combat où l'amiral Rodney détruisit la flotte espagnole. Il se fit distinguer, dans les années suivantes, par des actions d'éclat, soit dans l'affaire où la France perdit le vaisseau le *Proie*, soit lorsqu'en qualité d'enseigne, grade qu'il n'obtint qu'en 1783, il commanda une division de canonnières dans l'expédition funeste d'Alger, où il reçut d'honorables blessures; soit enfin, lorsqu'aux îles d'Hières, il sortit victorieux des combats toujours renaissants contre les corsaires africains. Nommé lieutenant de vaisseau en 1789, il en remplit les fonctions sur la frégate *Arctusa*, connue par ses glorieux succès contre les Algériens; il prit part à l'expédition de Toulon, et s'attira les éloges du commandant anglais dans un combat qu'il soutint contre la flotte française dans les eaux de Gènes. En 1798, il escorta le roi en Sicile sur la corvette la *Fama*, qu'il commandait, et obtint de ce prince de retourner à Naples avec tous ceux qui y avaient leur famille. Dans ces temps difficiles, Bausan ne dut pas rester oisif; il fut donc employé, et bientôt son patriotisme et ses talents l'élevèrent aux grades de major de l'armée et de brigadier; mais il fut puni par l'exil d'un avancement aussi rapide. On le rappela de nouveau au service; on le nomma, en 1806, capitaine de frégate; il commandait au siège de Gaëte, sous les ordres de Masséna, une division de canonnières, lorsque, attaqué par les forces anglaises et siciliennes réunies, il battit vingt-deux canonnières siciliennes et cinquante lances anglaises. Cette action brillante lui valut, après la reddition de Gaëte, le grade de commandant des

forces navales, et ce fut en cette qualité qu'en 20 juin 1808, il termina l'heureuse expédition de l'île de Caprée. Habitué des lors aux succès, Bausan affronta, avec confiance, les dangers les plus imminents; on le vit l'année suivante, avec la frégate la *Cerere*, attaquer seul la flotille anglaise qui était à l'ancre à l'île d'Ischia; et le 27 juin, se trouvant dans les eaux de Pozzuoli, entouré par toute cette flotille au-dessus de Misida, il sut, par une manœuvre audacieuse et savante, percer toute la ligne ennemie, y porter le désordre, et rentrer sain et sauf dans le port de Naples, au milieu des transports du peuple témoin de ce glorieux combat. Le roi Murat, brave lui-même, et qui savait récompenser les braves, donna de suite à bord de la *Cerere*, embrassa Bausan sur le pont même de son navire, le nomma capitaine de vaisseau, commandant de l'ordre des Deux-Siciles, et lui donna une dotation de 10,000 ducats en biens fonds. Le titre de baron, une autre dotation de 10,000 ducats, furent les récompenses qui lui furent accordées l'année suivante pour un nouveau combat qu'il soutint encore, au mois d'août, avec le même succès et sur la même frégate, également en présence de la ville de Naples; et pour les services qu'il rendit dans l'expédition envoyée, cette même année, contre la Sicile. Bausan y commandait huit divisions de canonnières, et se montra dans toutes les attaques dirigées contre les côtes de la Calabre. Il fut, après cette campagne, appelé au commandement du vaisseau le *Capri*, et, en 1813, du *Gioacchino*. Il commandait, en 1814, le bataillon des marins. Cette suite d'actions glorieuses, et surtout l'attachement de Bausan aux principes de la liberté, méritaient l'animation du gouvernement rétabli en 1816; aussi vit-on le guerrier converti de gloire et de nobles cicatrices, auquel l'on avait confié toutes les forces maritimes du royaume de Naples, commander le bâtiment de garde dans le port de la capitale, ensuite réformé et employé comme ingénieur président dans divers conseils de marine. Les événements du mois de juillet 1820 avaient remis M. de Bausan au rang qu'il devait occuper: la contre-révolution opérée par la sainte-alliance et les Autrichiens, ses satellites, aura-t-elle respecté l'un des soutiens de la gloire militaire de la nation napolitaine, si peu fertile en héros? Nous l'ignorons.

BAUSSANCOURT (FRANÇOIS DE) né pauvre et noble, dut à cette dernière qualité les chagrins qui terminèrent ses jours. Il était au service et comptait déjà plusieurs campagnes lorsque la révolution éclata; il en embrassa la cause avec chaleur, donna des preuves de valeur et d'intelligence, et fut récompensé par le grade de général de brigade. Envoyé à l'armée du nord, commandée par le général Custine, il se trouva le 23 mai 1793 en présence des Autrichiens qui marchaient sur Bouchain, il les attaqua aussitôt avec son courage ordinaire et les contraignit à se retirer. Malgré ses services et son amour bien connu pour la liberté, les républicains ne surent pas lui pardonner sa noblesse, il fut destitué et ne put survivre à cette disgrâce; il était alors âgé de quarante-cinq ans.

BAUSSET (LOUIS-FRANÇOIS DE), ancien évêque d'Alais, cardinal, pair de France, naquit le 14 décembre 1748, à Pondichéry, dont son père était gouverneur. Ses études furent dirigées vers l'état ecclésiastique auquel on le destinait. Appelé de très bonne heure à la conduite d'un diocèse sur lequel le gouvernement avait des vues particulières, la sagesse qu'il y montra le fit bientôt choisir pour un évêché qui demandait un homme éclairé, et il fut sacré évêque d'Alais le 18 juillet 1784; le diocèse d'Alais est placé au milieu des montagnes des Cévennes où se trouvent beaucoup de protestants; la

tolérance devait être une des premières vertus de M. de Bausset. Député aux états du Languedoc, ses talents l'y firent bientôt connaître, et il fut chargé de porter au roi les cahiers de sa province. Ce fut en cette qualité qu'il harangua Mme Elisabeth en 1786. Son discours est inséré dans le conservateur de 1787. Lorsque la révolution éclata, les lettres pastorales de M. de Bausset étaient empreintes de la haine qu'il lui portait. En 1791, il se déclara contre la constitution civile du clergé, fut arrêté et conduit dans une prison de Paris, mais il eut le bonheur d'échapper à la mort qui semblait devoir le frapper; il sut, pendant l'orage révolutionnaire, se soustraire à tous les yeux, et reparut sous le consul T. Nommé en 1806, chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis, il accepta en 1808 les fonctions de conseiller de l'université. Au retour du Roi, le cardinal de Périgord s'associa M. de Bausset dans la mission difficile d'établir les bases d'un nouveau concordat avec la cour de Rome. A la même époque, le Roi le choisit pour présider le conseil royal de l'université; interrompu dans ses fonctions par les événements des cent jours, Napoléon lui rendit son ancien titre de conseiller de l'université, mais M. de Bausset donna sa démission et refusa même de reprendre celui de président à la rentrée de Louis XVIII; l'état languissant de sa santé ne lui permit plus de s'occuper des affaires publiques. Cependant il fut appelé à siéger à la chambre des pairs, le 17 août 1815, et nommé académicien en août 1816. Les titres littéraires du cardinal de Bausset sont : l'*Histoire de Fénelon*, 3 vol. in-8°, 1808 et 1809, ouvrage biographique remarquable, qui a remporté en 1810, à l'institut, le deuxième grand prix décennal, l'*Histoire de Bossuet*, également fort estimée, 4 vol. in-8°, 1814; une *Notice historique sur S. E. M. le cardinal de Boisgelin*, in-12, 1804. On lui attribue aussi l'*Exposé des principes sur le serment de liberté et égalité, et sur la déclaration exigée des ministres du culte par la loi du 7 vendémiaire an 4*. M. le cardinal de Bausset est mort le 22 juin 1824.

BAUSSET (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH de) neveu du précédent, naquit à Béziers, département de l'Hérault, le 15 janvier 1770. Préfet du palais en 1805, il suivit l'empereur dans les campagnes d'Espagne, d'Allemagne et de Russie. En 1804, il avait été élu membre de l'académie de Lyon, par suite du succès qu'obtint sur le grand théâtre de cette ville une comédie intitulée : *Projets de sagesse*, ou le *Ménon de Valatri*, jouée l'année précédente. Son goût pour l'art dramatique lui valut l'honneur d'être chargé de la surintendance du Théâtre-Français, pendant le séjour fatal de l'armée française à Moscou, et conjointement avec le comte de Turenne, pendant l'armistice de Dresde en 1813. Noblement fidèle à une famille déchue qui l'avait comblé de faveurs, on vit M. de Bausset suivre à Vienne, du consentement du Roi, l'impératrice, duchesse de Parme; elle lui confia les fonctions de grand-maître dans sa maison, qu'il remplit jusqu'au départ de cette princesse pour ses nouveaux états, au mois de mars 1816. M. de Bausset a présidé le collège électoral de l'Hérault, en 1819. Il se fit remarquer pendant tout le temps qu'il jouit de la faveur d'un puissant monarque, par un désir ardent d'obliger; rendu à la vie privée et habitant sa terre de Sauvian, il y recueillit, dans l'estime et dans l'affection de ses concitoyens, le prix des bienfaits qu'a semés Mme de Bausset, sa mère, et dont elle a elle-même ressenti les effets pendant la terreur. M. de Bausset a épousé une Irlandaise, fille de Mme Lawless, qui est venue se fixer auprès de sa fille. Nous croyons devoir rendre ici un hommage éclatant aux éminents services que cette dame a rendus à sa patrie adoptive, services qu'aucune bouche reconnaissante n'a encore signalés

à la France, par le dessèchement de l'étang de Mursillotte, marais infect qui, par ses exhalaisons délétères, portait la contagion dans la contrée à une distance considérable. Seule, sans secours du gouvernement, mais forte de son énergie, elle est venue à bout de rendre à la culture cet espace immense, contenant près de mille arpents de terrain que couvrait un vaste amas d'eau fangeuse, et dont les tristes effets avaient plus d'une fois appelé l'attention, et toujours en vain, des rois de France, des états de la province et des évêques. Dans ces lieux autrefois si tristes, à une rare d'homme petite, malsaine et dégradée, a succédé une population forte et vigoureuse, qui féconde par son industrie et son activité le terrain qu'on a livré à ses travaux. Que nos éloges consacrent ce miracle d'industrie, accompli malgré les obstacles apportés par une administration à vues étroites, et jalouse du bien qu'on fait sans elle et souvent malgré elle.

BAUSSET (FERDINAND de), grand-vicaire d'Aix au moment de la révolution; fut nommé, en 1806, par Napoléon, évêque de Vannes. Monseigneur de Bausset appartient à la même famille que les précédents; il est né à Béziers le 31 décembre 1757.

BAUSSET (le marquis de), membre de la chambre introuvable, a été réélu en 1820, et fait partie de la chambre des députés qui s'est rendue septennale.

BAUSSIER-MATHON (N.), président d'une députation des électeurs du département du Nord, fut chargé de porter la parole au duc de Berri, et de lui remettre une médaille destinée à rappeler le souvenir du voyage de ce prince dans ce département, où il avait présidé le collège électoral en août 1815.

BAVOUX (FR.-NIC.), professeur suppléant à la faculté de droit de Paris, est l'auteur des ouvrages suivants : *De la cour de cassation et du ministère public, avec quelques considérations générales, par un magistrat*, in-8°, 1814; *La jurisprudence du code Napoléon, ou Recueil des arrêts rendus par les cours d'appel et par celle de cassation depuis la promulgation du code*, 22 vol. in-8°, 1803 à 1815; *Leçons préliminaires sur le code pénal, ou Examen de la législation criminelle*, in-8°, 1821; *Le praticien français, ou l'Esprit et la théorie du code de procédure, avec les formules*, 8 vol. in-8°, 1805 et suiv.

BAVENS (N.), habitant de Gand. Les biographes modernes ont sur leurs prédécesseurs l'avantage d'exploiter un champ plus vaste et plus varié, de nouvelles gloires se sont élevées, et ce ne sont plus seulement les actes du conquérant ou de l'homme d'état, les œuvres du littérateur ou de l'artiste qu'ils sont appelés à célébrer; ces hommes utiles, qui, par des travaux paisibles, ajoutent aux richesses et au bonheur public ont aussi droit à leur hommage; M. Bavens est remarquable parmi ces derniers, et les services qu'il a rendus à l'industrie française dont il a perfectionné et augmenté les filatures, le rendent digne de figurer dans cette *Biographie*. En 1801, il remporta le prix pour les machines à filer le coton. Les produits de ses fabriques ne le cèdent en rien à ceux des manufactures anglaises les plus renommées.

BAVVR (la comtesse de), née Changran, auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, et de quelques articles de la *Gazette de France*. Mme de Bawr, fut d'abord connue sous le nom de Mme de Saint-Simon; son second mari, gentilhomme russe, employé en France dans l'administration des droits-réunis, lui céda, il y a plusieurs années par une roue de charrette qui se détacha au moment où il passait. Pensionnée au mois de mars 1816, par le Roi, ou a prétendu qu'elle l'était également par l'empereur de Russie, pour une correspondance politico-litté-

raire qui date de 1814. Elle a fait représenter sur le théâtre de la rue de Richelieu : *L'Oncle rival*, comédie en un acte, 1811; *la Suite d'un bal masqué*, 1813, jolie pièce qui a eu beaucoup de succès; *le Double stratagème*, 1813; *la Méprise*, novembre 1813, comédie sévèrement jugée par le public.

BAYANNE (le cardinal, comte de), mort en 1820, dans un âge avancé. Jadis auditeur de Rote, sa vie politique date seulement de 1813. Nommé sénateur, le 6 avril de cette année, il vota, en 1814, la déchéance de Napoléon; créé pair de France par le Roi, il assista au champ de Mai, à l'époque des cent jours. Ce vénérable prêtre, quoique versatile dans ses opinions politiques, ne l'a point été dans les vertus de son état, il a toujours conservé la douceur évangélique, qui devait être le partage de son ministère. Au retour du Roi, rétabli sur la liste des pairs, il a refusé de siéger comme juge du brave et malheureux maréchal Ney.

BAYARD DE-PLAINVILLE (ANDRÉ-JOSEPH), habitait Saint-Domingue avant la révolution; il a fait partie du conseil supérieur du Cap, où il se fit remarquer par sa franchise et sa probité. Elu, en mars 1797, pour représenter le département de l'Oise au conseil des cinq-cents, il y a siégé jusqu'au 18 fructidor. Ses opinions le portaient à s'attacher au parti cléricien, ennemi du directoire; il en subit les chances et fut condamné à la déportation avec les autres membres de ce parti; parvenu cependant à s'y soustraire, il n'a pu reconvenir ses droits de citoyen qu'en l'an 8. Le département de l'Oise l'a de nouveau honoré de son choix, en le nommant membre de la chambre des députés, dans le mois d'août 1815.

BAYARD (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS), né à Paris, le 24 juin 1750, faisait partie de l'ordre des avocats au barreau de Paris, avant la révolution, et exerça cette profession jusqu'en 1791. Depuis cette époque, il a successivement rempli les fonctions d'accusateur public, de juge suppléant près le tribunal du 2^e arrondissement de Paris, de substitut du commissaire du pouvoir exécutif et de juge au tribunal de cassation. M. Bayard s'est montré constamment magistrat intègre et éclairé. De concert avec M. Camus et d'autres juriconsultes, il a rectifié et publié 9 vol. in-4^o, du *Dictionnaire des décisions nouvelles et des notions relatives à la jurisprudence*, par Denisart.

BAYARD (FERDINAND-MARIE), né à Moulins-la-Marche (Orne), le 28 février 1768, suivit la carrière des armes, et devint capitaine d'artillerie. Il a publié : *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis pendant l'été de 1791*, in-8^o, Paris, 1797; la *Traduction de la grammaire anglaise de Priestley*, in-8^o, 1799; *Voyage de Terracina à Naples*, in-8^o, 1802; *Tableau analytique de la diplomatie française, depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens*, 2 vol. in-8^o, 1804 et 1805.

BAYARD (JEAN), du Maryland (Etats-Unis), né le 16 août 1738. Lorsque les Américains, las de produire pour des maîtres, résolurent de secouer le joug de la métropole, Bayard fut un des premiers qui courut aux armes. Animé de l'enthousiasme de la liberté et de l'amour sacré de la patrie, il sut illustrer son nom par son courage, et se distingua d'une manière brillante à la bataille de Trenton. Aussi désintéressé que brave, il refusa son ami W. Bell qui, après un désastre où ses propriétés yenaient d'être détruites, lui offrait de partager sa fortune. Il se rendit utile dans le comité de sûreté du congrès, et remplit des fonctions importantes. Il est mort en janvier 1807. On a publié que des chagrins amers avaient abrégé ses jours. Il était alors âgé de soixante-neuf ans.

BAYEN, (PIERRE), l'un des chimistes dont les

travaux ont le plus contribué à aplanir à Lavoisier les voies qui devaient le mener à ses belles découvertes, naquit à Châlons (Marne), en 1725, d'une famille honnête, mais peu fortunée. Après avoir fait d'excellentes études au collège de Troyes, une circonstance peu importante en apparence, mais qui le fit beaucoup réfléchir, détermina son grand penchant pour la science qui, depuis, l'a rendu célèbre. C'est ainsi que Newton, Tournefort et Vaucanson ont été conduits à leur véritable vocation. Un nom gravé sur la lame d'un couteau par le moyen de l'eau forte, excita sa curiosité; dès ce moment, il voulut lui-même faire des expériences, et il se sentit tourmenté du désir d'acquérir des connaissances chimiques. Ses parents le placèrent, à Reims, chez un apothicaire qui y jouissait de la réputation d'homme instruit. Mais le jeune Bayen eut bientôt besoin de puiser à de plus abondantes sources; il vint à Paris en 1749, et fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle, savants distingués dont il conserva l'estime et l'amitié. Le vertueux Chamousset, appréciant les qualités de Bayen, l'associa à ses actes de bienfaisance, en lui confiant la direction de ses secours pharmaceutiques. Ses talents le mirent bientôt en évidence; Venet et lui requerront du gouvernement l'ordre d'analyser toutes les eaux minérales de France; c'est alors qu'avec une sagacité étonnante, il augmenta et perfectionna les moyens d'analyse. En 1755, il fut nommé pharmacien en chef de l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit à l'armée de grands services en procurant au soldat une eau salubre dont il manquait. C'est aussi lui qui eut l'heureuse idée de retirer de la poudre le canon le salpêtre nécessaire aux besoins de l'artillerie, et dont le dénuement eût arrêté les opérations du siège. Après cette campagne, Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de sept ans, où il se distingua par un zèle éclairé et soutenu. Il fut alors nommé pharmacien en chef des camps et armées du roi. Il profita de la confiance illimitée qu'avait en lui Richard de Hautsircq, pour faire sortir la pharmacie militaire de l'obscurité où elle était plongée, et lui donner la considération dont elle jouit aujourd'hui. Après la paix de 1763, il reprit le cours de ses travaux, et bientôt parut son travail sur les eaux minérales de Bagnères-de-Luchon, qui est un chef-d'œuvre d'analyse digne de servir de modèle, et l'ouvrage le plus complet en ce genre. En 1774, Bayen étudia, avec soin, les oxides de mercure dans la vue de découvrir leur nature, et il reconnut la propriété fulminante de ce métal, propriété qu'on croyait encore appartenir exclusivement à l'or. Il s'aperçut que les métaux, en passant à l'état d'oxides ou de chaux métalliques, augmentaient de poids en se combinant à une certaine quantité d'air; cette opinion, qu'avait déjà eue Rey, au commencement du 17^e siècle, ébranlait l'école de Stahl, et devait conduire au renversement de la doctrine du phlogistique. On a peine à comprendre aujourd'hui comment la connaissance du gaz oxygène et de ses principales propriétés a pu échapper aux ingénieuses recherches qui l'ont amené si près de cette brillante découverte, et comment il n'en a pas enlevé l'honneur à Priestley. Toutefois on ne peut s'empêcher de convenir que les travaux de Bayen sur les oxides de mercure n'aient été le germe de la plupart des découvertes importantes qui ont contribué si puissamment à établir les fondements de la doctrine chimique. En 1778, il fit paraître le résultat de ses expériences sur les porphyres, les ophtes, les serpentes, les jaspes, les schistes argileux, etc. qu'il soumit à l'action lente de l'acide sulfurique affaibli, exposé à l'action de l'air. Plus tard, il fut chargé, par le gouvernement, de concert avec Rouelle, frère du célèbre professeur Charlard, d'examiner l'étain, et

de prononcer sur les avantages ou les inconvénients de l'usage de ce métal en vaisselle, dans lequel les chimistes allemands disaient avoir découvert la présence de l'arsenic. Bayen fit seul le travail, et rassura le public épouvanté. Ce savant était d'une vertu sévère; véritablement philanthrope et philosophe, il se plaisait à converser avec les artisans, auxquels il communiquait des connaissances avantageuses à leur art. Bayen mourut à Paris, le 27 pluviôse an 7 (15 février 1799), âgé de 73 ans. Il était membre de l'institut de France, de la société de médecine, et du collège de pharmacie de Paris, et l'un des inspecteurs généraux du service de santé pour les armées. Ses différents mémoires ont été réunis et publiés sous le titre modeste d'*Opuscules chimiques*, 2 vol. in-8o, par les soins de son neveu, M. Malaret, digne héritier de toutes ses vertus. Son collègue et ami, le respectable Parmentier, a prononcé et publié son éloge.

BAYER (François-Pierre), antiquaire espagnol, né à Valence en 1711, mort le 26 janvier 1794. Il fit ses études dans le lieu de sa naissance, et y obtint la chaire d'hébreu; nommé chanoine de la cathédrale de Barcelonne, il publia une *Dissertation sur les rois de l'île de Tarse*, 1753, Barcelonne; c'est son premier ouvrage. Ferdinand VI, dit le Sage, digne de ce nom par ses efforts pour rappeler en Espagne l'industrie et les sciences, l'envoya à Tolède pour examiner les manuscrits conservés dans la bibliothèque de la cathédrale. Peu de temps après, il fut également chargé d'aller à Rome pour observer les monuments anciens qui pourraient avoir rapport à l'histoire d'Espagne. Les résultats de ces deux missions furent 3 vol. in-fol. inédits, dont il fit hommage au roi, sous le titre de *Recherches sur les missionnaires de Tolède, et sur les monuments de Rome intéressants pour l'histoire d'Espagne*. Pendant son séjour à Rome, où il se lia avec les hommes les plus instruits, il fit imprimer un écrit intitulé : *Damascus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati*, 1756, dissertation savante peu importante; il s'agissait d'augmenter de deux noms la liste des saints d'Espagne. A son retour, Bayer fut nommé chanoine-trésorier de la cathédrale de Tolède, puis chargé, par le roi Charles III, de surveiller l'éducation des infants, fonctions qu'il remplit à la satisfaction générale. Son royal élève, l'infant don Gabriel, est auteur d'une *Traduction de Saluste*, 1772, l'une des meilleures que possède la littérature espagnole, et l'un des plus beaux monuments de l'art typographique. Bayer eut part sans doute à cette traduction; il y a joint une *Dissertation sur l'alphabet et la langue des Phéniciens et de leurs colonies*, fort estimée. Il entreprit ensuite un voyage dans le Portugal et l'Andalousie, pour s'y livrer à des recherches d'antiquités. Ce fut à Valence qu'il publia une dissertation intitulée : *de Nummis hebreo-samaritanis*, 1781, qu'il appuya de deux autres petites dissertations 1790 et 1793, pour défendre quelques opinions avancées dans la première. Bayer a laissé un grand nombre de manuscrits, réunissant des travaux de toute sa vie; à ceux que nous avons déjà indiqués, nous ajouterons : les *Institutions de la langue hébraïque*, un *Vocabulaire des mots espagnols dérivés de l'hébreu*; et des *Recherches sur son dernier voyage en Andalousie*; on lui doit enfin des notes curieuses dont il enrichit une nouvelle édition de la *Bibliothèque espagnole d'Andalousie*, d'Antonio, qui a mérité l'estime des savants les plus distingués de l'époque.

BAYET (N), président du tribunal d'Issoire, fut élu député en 1816, par le département du Puy-de-Dôme. Il siégeait au centre, et votait en conséquence. Il n'a paru à la tribune que pour combattre, comme attaquant la prérogative royale, la proposition de M. Brun-de-Villeret relative à la pré-

sentation du code rural que ce dernier demandait au ministère. L'éloquence de M. Bayet engagea la chambre à passer à l'ordre du jour sur la proposition.

BAYEUX (Gronck) né à Caen vers 1752, se distingua au barreau de cette ville, et à celui de Rouen. L'étude des lettres ayant pour lui des attraites plus séduisantes que celle du droit, il s'y livra avec ardeur; mais la célébrité, qui semblait l'attendre comme avocat, ne le suivit pas entièrement dans la carrière littéraire. Cependant son début fut heureux; il remporta plusieurs palmes académiques. On a oublié sa traduction en prose des *Fastes* d'Ovide, bien qu'elle ne soit pas entièrement dépourvue de mérite. Bayeux traduisit aussi Claudien, Apulée et Martial, modèles qui, sans titre du premier mérite, sont cependant propres à faire briller le talent d'un traducteur. Ces dernières productions sont restées manuscrites. Son meilleur ouvrage, celui qui contribua le plus à lui faire une réputation est sans contredit les *Réflexions sur le règne de Trajan*; il est bien loin toutefois d'être sans défaut; il devait d'ailleurs manquer de justesse, l'auteur ne se servant du nom de Trajan que comme d'un voile dont il couvrait de nombreuses allusions au règne de Louis XV. Bayeux fut nommé, en 1789, commissaire du roi pour la formation des assemblées bailliagères de la Basse-Normandie, dont il publia les procès-verbaux; il se montra, dans cette fonction, favorable aux privilégiés et à l'aristocratie nobiliaire. On s'en souvint dans les temps d'effervescence, et il fut massacré trois ans après, le 6 septembre 1792, comme agent des ministres Delessart et Montmorin.

BAYLE (Motsz), conventionnel, se montra d'abord le défenseur des assassins du 2 septembre, et vota la mort du roi sans appel et sans sursis. La convention, ou plutôt le parti de la Montagne, dont il fut toujours un des plus fermes soutiens, le chargea d'une mission dans le département de la Drôme et à Marseille. Il avait pour collègue le conventionnel Boisset; les sections dévouées au parti de la Gironde leur enjoignirent de quitter Marseille dans les vingt-quatre heures. Ils obéirent, mais ils dénoncèrent ces sections à la convention. Le parti de la Montagne, tout puissant alors, protégea ses envoyés; Barbaroux prit parti contre eux, mais le décret par lequel ils avaient cassé le comité de Marseille avant de quitter cette ville n'en fut pas moins maintenu, et Bayle, à son retour, fut nommé président de la convention, le 1^{er} brumaire an 2. Alors il se montra plus modéré, et voulut que les motifs d'arrestation fussent examinés par une section du comité de salut public; devenu ensuite membre du comité de sûreté générale, dont néanmoins il n'avait pas approuvé tous les excès, il fut dénoncé après la révolution du 9 thermidor, et mis en état d'arrestation, comme ayant eu part aux événements du 12 germinal; il s'évada, et, après l'amnistie du 4 brumaire an 4, il fut employé sous Bourguignon, au ministère de la police, jusqu'en 1800; accusé d'avoir trempé dans le complot de la machine infernale, Bayle fut exilé à quarante lieues de Paris, et finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité.

BAYLE (Pierrot), député à la convention nationale, était républicain avant la république; quand l'exagération devint un titre de confiance, il fut nommé administrateur du département des Bouches-du-Rhône; il en exerçait les fonctions au moment où les troubles de Marseille éclatèrent en 1795. L'assemblée législative convaincue qu'il n'y était pas étranger, le manda à sa barre avec ses collègues. Il y prononça sa justification, qui fut accueillie par cette nombreuse partie de l'assemblée, qui commençait à partager ses opinions démocratiques, et Pierre Bayle retourna triomphant dans son pays,

avec une influence qui s'était accrue de l'espèce de succès qu'il venait d'obtenir. Aussi domina-t-il les élections du mois de septembre 1792. Nommé député de son département à la convention, il s'y montra l'un des *montagnards* les plus exagérés, s'étonna qu'on doutât de la culpabilité de Louis XVI, et qu'on voulût le soustraire au jugement de l'assemblée : il demanda qu'il fût jugé sous huit jours, et vota sa mort sans appel et sans sursis. Envoyé dans le midi par un décret du 25 août 1793, pour y activer la levée en masse, il fut arrêté à Toulon, lorsque les Anglais s'en emparèrent ; on voulut lui faire crier : *Vive Louis XVII!* « Je n'ai pas voté la mort du tyran, dit-il, pour voir régner son fils. » Un décret de la convention rendit tous les Anglais détenus en France responsables du traitement qui lui serait fait ; malgré cette précaution, on le trouva, après la reprise de la ville, étranglé dans sa prison. Étaient-ce les Anglais, étaient-ce les fugitifs qui les suivaient, qui s'étaient rendus coupables de ce crime ? ou bien Pierre Bayle, qui ignorait ce qui se passait au-dehors, avait-il lui-même terminé ses jours, pour échapper au supplice dont il était possible qu'on le menaçât. Ce fait n'a jamais été éclairci. Quoi qu'il en soit, la convention le déclara martyr de la liberté et décréta une pension pour sa veuve.

BAYLE (JEAN-CLÉMENT), né au Port-Sainte-Marie en 1748, entra fort jeune, en qualité de noble, au service, il n'y resta que le temps nécessaire pour obtenir un grade et la décoration militaire, et, dès qu'il fut devenu capitaine et chevalier de Saint-Louis, il se retira à la Réole, où il se maria, et eut deux fils, qui devinrent gardes-du-corps, et émigrèrent au commencement de la révolution. Les parents étaient alors punis pour leurs enfants ; Bayle fut arrêté en 1793, et traduit à la commission militaire de Bordeaux ; on l'accusait d'avoir engagé ses fils à se réunir aux ennemis de la France ; il fut en conséquence condamné à mort, et exécuté le 29 juin 1794. Il était alors âgé de 46 ans.

BAYLE (N.) Parent du précédent, ancien officier de gendarmerie, fut arrêté à Paris en 1795, comme agent du parti royaliste, et complice de Lemarié. Moins généreux que beaucoup d'autres qui aimèrent mieux mourir avec leur secret que d'être de vils délateurs, il dénonça ses co-accusés ; et, s'il n'évita pas les remords de sa conscience, il échappa du moins aux poursuites dirigées contre ceux dont il avait partagé les projets.

BAYLE, médecin attaché à l'hospice de la Maternité, et membre de plusieurs sociétés savantes. Il existait déjà avant lui plusieurs ouvrages sur la phthisie pulmonaire ; mais nul encore n'en avait une idée fixe et précise ; nul n'était parvenu à la suivre, pour ainsi dire, dans sa naissance, ses progrès, et enfin dans son dernier période : grâce à une suite d'observations et de soins assidus, Bayle, dans son livre intitulé : *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, est parvenu à fixer l'opinion des gens de l'art, sur cette terrible et lente maladie. On lui doit encore de bonnes descriptions des squirres, des indurations, des corps fibreux, des squirres accidentelles, toutes affections qui appartiennent à l'anatomie pathologique. Bayle travailla aussi au *Dictionnaire des Sciences médicales* ; on lui attribue les articles : *Cancer*, avec M. Cayol, *Disorganisation*, *Corps fibreux de la matrice*, *Œdème de la glotte*. Depuis longtemps, il consacrait ses veilles à un plus grand ouvrage sur les *maladies cancéreuses*. La mort qui l'enleva en 1817, ne lui a pas permis d'y mettre la dernière main ; ses amis, qui paraissent s'être chargés de le publier, ne tarderont pas, sans doute, d'élever ce monument à sa gloire.

BAYLEY (ASHELME), naquit en 1720, et mourut en 1794. Il a publié de nombreux ouvrages sur

la théologie protestante, une *Grammaire anglaise*, un traité qui a pour titre, de *l'Union de la Musique et de la Poésie*, ouvrage depuis long-temps oublié. On fait encore quelque cas de sa *Grammaire hébraïque* sans points et avec des points, et de son *Ancien Testament* en anglais et en hébreu, avec des remarques critiques et grammaticales, 4 vol. in-8o.

BAYLE-BARLLE (G.), botaniste piémontais. On lui doit : *Monographia agronomica dei cereali*, 1 vol. in-8o, Milano, 1809 ; 2o *Descrizione essatta dei funghi nocivi o sospetti*, in-4o, Milano, 1808.

BAZAINE, employé de l'octroi de Paris, avait une instruction au-dessus de son état, il a publié un *Cours de Géométrie pratique* et quelques autres ouvrages relatifs à l'arpentage et au jaugeage. Il a donné aussi des cours publics de cette science.

BAZANCOURT (M.), ancien colonel du 4e régiment d'infanterie légère, fut l'un des membres de la commission qui condamna à mort le duc d'Angoulême, en mars 1804. Il fut nommé commandant de la légion d'honneur, après la bataille d'Austerlitz, fit la campagne de 1806 contre les Prussiens, devint général de brigade, et fut chargé en novembre du commandement de Hambourg et de l'exécution des prises contre les possesseurs de marchandises anglaises. Il revint ensuite à Paris, où on lui donna le commandement d'une brigade sous le général Hulin. Napoléon lui donna le commandement de la ville de Chartres, en 1815, et la seconde restauration lui fit quitter entièrement le service. Le général Bazancourt est gendre du général Houdeot, et beau-frère du préfet du même nom.

BAZIN, député aux états-généraux, se fit peu remarquer pendant les orages de la révolution, et fut appelé, en 1798, par le département de la Loire, au conseil des cinq-cents. Bazin avait exercé avant la révolution, la profession d'avocat au bailliage de Gien ; il fut nommé, sous le gouvernement consulaire, juge au tribunal de cette ville, fonctions qu'il continua à remplir après la restauration.

BAZIN (RICOMES), né au Mans, en 1771, vint à Paris au commencement de la révolution, avec beaucoup de talents, de confiance en lui-même, et de cette énergie qui enfante trop souvent des excès ; il avait une ame républicaine et ses principes portés au plus haut point d'exaltation, le firent échouer dans presque toutes ses entreprises. Il faillit même souvent en être la victime : la *Chronique manille*, journal qu'il rédigeait, avait réuni, autour de lui, une foule de jeunes gens appelés *bazinistes*, du nom de leur chef ; un conventionnel en mission en fit arrière comme factieux, et traduire au tribunal révolutionnaire ; condamnés à mort, il ne durent la vie qu'au g thermidor. Bazin rédigea ensuite le journal intitulé le *Démocrate*. Jeté dans une prison d'état par suite de sa complicité dans la première conspiration du général Mallet, il ne recouvra sa liberté à l'époque de la restauration, que pour tomber dans une nouvelle affaire dont il ne se tira qu'après avoir comparu devant le tribunal criminel d'Orléans, qui l'acquitta parcequ'il n'y avait point eu de commencement d'exécution. De retour dans sa ville natale, il voulut y vivre dans le repos ; c'était se promettre plus qu'il ne pouvait tenir, son effervescence lui suscita successivement plusieurs fâcheuses affaires ; et enfin il fut blessé mortellement d'un coup de pistolet, en 1818. Les prêtres, qu'il n'avait point appelés dans ses derniers moments, lui refusèrent leur ministère après sa mort. Ses amis lui rendirent les derniers devoirs, le portèrent eux-mêmes au lieu de sa sépulture, et prononcèrent sur sa tombe son éloge funèbre. Bazin avait commencé plusieurs ouvrages périodiques ; ce sont : des *Lettres françaises* ; des *Lettres philosophiques* ; le *Lynx* ou *coup d'œil et réflexions libres sur les écrits et les af-*

saïres de temps; le *Lynx* ou *journal des fédérés*, et enfin le *Journal libéral de la Sarthe*. Bazin avait de l'instruction, mais une indépendance d'esprit qui lui fit de nombreux amis et lui suscita une foule d'affaires qui troublèrent sa tranquillité sans jamais altérer son humeur.

BAZIRE-DESFONTAINES, volontaire dans la marine royale, en 1776, devint, deux ans après, lieutenant de frégate auxiliaire. Il parut en cette qualité pour les Indes, sous les ordres du bailli de Suffren, et mérita, par sa conduite et par son courage, les éloges de son chef. De retour en France, six ans après, il fut nommé sous-lieutenant de vaisseau. Lorsqu'au commencement de la révolution l'esprit d'insubordination pénétra dans l'armée de terre et de mer, Bazire eut assez d'énergie pour faire respecter son autorité et celle de son capitaine. Etant passé, en 1793, sous le commandement de Villaret-Joyeuse, il devint son capitaine de pavillon. Dans la bataille sanglante qui eut lieu les 10 et 12 prairial an 2, Bazire, déjà connu par sa bravoure, avait mis le comble à sa réputation. La fortune ne lui laissa pas le temps d'en jouir, ni d'arriver aux récompenses qui ne manquaient jamais alors aux braves. Il fut emporté le lendemain d'un boulet de canon.

BAZIRE (N.), fils d'un boucher d'Avranches, se destina d'abord au barreau, ou, suivant un biographe, il se fit une grande réputation par son mauvais ton et les plates personnalités qu'il employait pour argumentation. Nommé membre de la chambre des députés, il parut d'abord vouloir se ranger parmi les membres de l'opposition; mais les faveurs ministérielles, et la place de conseiller à la cour royale de Paris, lui ont, depuis 1825, fait tenir un juste milieu entre les deux extrémités de la chambre, c'est à dire que M. Bazire a pris place au centre.

BAZOCHE, avocat du roi au bailliage de Saint-Michel, fut nommé par celui de Bar-le-Duc aux états généraux, puis par le département de la Meuse à la convention, où il vota, dans le procès du roi, l'appel au peuple et la détention jusqu'à la paix. Il prit part aux événements du 9 thermidor. Du conseil des cinq-cents, où il avait été appelé en l'an 5, Bazoché passa, après la révolution du 18 brumaire, au corps législatif. En 1814, l'empereur le nomma avocat général à la cour de Nancy. De là il vint siéger, en 1815, à la chambre des représentants, et à celle des députés de la même année. L'histoire le recommande moins comme un orateur célèbre, que comme un citoyen vertueux.

BAZOT (ETIENNE-FRANÇOIS), secrétaire général de la société royale académique des sciences, membre de l'Athénée des arts, de la société médico-philanthropique, etc., est né à Château-Chinon, département de la Nièvre, le 13 mars 1762. En 1816, M. Bazot perdit une modeste place de sous-chef qu'il occupait dans les bureaux de M. le ministre Decazes. Il s'est livré depuis ce temps à la littérature, et a été directeur de la *Biographie nouvelle des contemporains*, ouvrage en 20 vol. M. Bazot a publié, à différentes époques, le *Manuel des franc-maçons*, gros vol. in-12, réimprimé quatre fois; l'*Eloge historique de l'abbé de l'Épée*, in-8o qui a eu trois éditions, et différents ouvrages, entre autres 2 vol. in-18 de *Contes à l'usage de la jeunesse*, 2 éditions, et un *Recueil de poésie*. M. Bazot paraît très versé dans la science ascétique; son *Eloge de l'abbé de l'Épée* a eu des succès, et lui a valu d'illustres suffrages; ses contes en prose et en vers offrent de la facilité. Comme citoyen, comme littérateur, il professait les doctrines politiques les plus sages.

BEATTIE (JAMES), fils d'un fermier écossais, naquit, le 5 décembre 1735, fit ses études à l'école de Laurence-Kirk, obtint, par des succès brillants,

à l'âge de quatorze ans, une bourse au collège d'Aberdeen, et y professa ensuite la grammaire latine. Il débuta, à l'âge de vingt-six ans, par une *Traduction des déluges de Virgile*, et un *Recueil d'éloges, d'odes et de stances*. Le caractère de son style, sans être aussi énergique, aussi passionné, a cependant une espèce d'analogie, avec celui de lord Byron. Nommé professeur de philosophie au collège Maréchal, Beattie quitta la poésie pour la métaphysique. Dans sa nouvelle carrière, il combattit Hume, attaqua la doctrine de Locke, commenta Reid, et peut-être, aux erreurs de ceux qui l'avaient précédés, ne fit-il qu'ajouter d'autres erreurs. Beattie vécut dans l'intimité de Burek, Johnson, et Littlton. A l'âge de quarante ans, il sembla se dégager du domaine épiqueux et aride de la philosophie; et, dans le petit poème du *Ménestrel*, qui le plaça au second rang parmi les poètes anglais, il s'abandonna aux rêves de cette poésie champêtre, métaphysique et exaltée tout à la fois qui caractérise le génie de la nation. Beattie mourut, en 1803, consumé depuis long-temps par une maladie de longueur; il avait perdu ses deux fils, l'un âgé de vingt-deux ans et l'autre de quinze. Outre une foule d'ouvrages sur différents points de philosophie et de littérature, on a aussi de cet auteur, un *Recueil de scotticismes*, 1779, des *Éléments de la science morale*, 1795; un *essai sur la poésie et la musique*, 1764; un *Essai sur le rire et les ouvrages de plaisanterie*, 1764; un *Essai sur la mémoire et l'imagination*; un *Essai sur les songes*, 1779; une *Théorie du langage*, 1783, et enfin un *Traité sur l'évidence du christianisme*, 1784.

BEATTIE (JACQUES-HENRI), fils aîné du précédent, naquit à Aberdeen, en 1768. Comme son père, il professa la philosophie à l'université de cette ville. Ce qui reste de lui a été recueilli sous ce titre : *Mélanges littéraires de J.-H. Beattie, avec une notice sur sa vie et son caractère*, par J. Beattie, son père. Il y a dans cet ouvrage quelque chose de cette éloquence simple et touchante qu'employa Quintilien pour déplorer la mort de son fils, moissonné aussi à la fleur de l'âge.

BEATSON (ROBERT), laborieux compilateur anglais, membre de la société royale d'Ecosse, naquit à Dysac en 1742. Il renouça à l'état militaire où il avait eu un avancement peu rapide pour se consacrer entièrement aux lettres, et fit paraître successivement les ouvrages suivants : 10 *Indes politiques des histoires d'Angleterre et d'Irlande*; 20 *Mémoires nautiques et militaires de la Grande-Bretagne*; 30 *Chronologie des deux chambres depuis la réunion des trois royaumes*. Il est mort en 1818.

BEAUCHAMP (CHARLES-GRÉGOIRE), marquis de, maréchal-de-camp, né dans le Poitou, le 25 juillet 1731, assista, jeune encore, à la bataille de Rosbach; il y reçut quatre blessures et rapporta, sur sa poitrine, son drapeau sanglant et déchiré, trophée qu'il eut la gloire de ravir aux ennemis vainqueurs. Ami de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, il fut nommé avec lui, aux états généraux. Le marquis de Beauchamp ne s'y fit point remarquer; fortement opposé à la révolution, il voulut protester contre les actes de l'assemblée nationale; mais, ayant plus de bravoure que d'éloquence, il pria Saint-Jean-d'Angély de lui faire une protestation vigoureuse. Regnaud ne se fit pas prier, et rédigea, pour son ami, une réutation énergique de ses propres opinions. Après la session, le marquis se retira dans le pays de Liège. Il se trouvait dans sa terre de Beaumont, lorsqu'il fut instruit que les républicains approchaient; il donna aussitôt le signal du départ aux nombreux émigrés qui étaient venus chercher un asile chez lui, et, montant lui-même à cheval, il courut avertir M. le comte de Serant, qui était chez M. Mercy d'Argenteau avec les ducs

d'Angoulême et de Berri. M. de Beauchamp, considéré comme émigré, perdit tous les liens qu'il possédait en France et dans le pays de Liège. Il attendit une occasion favorable pour rentrer dans son pays. Elle se présenta en 1802 ; alors il s'adressa à Saint-Jean-d'Angély pour obtenir sa radiation. Celui-ci lui répondit que la chose était difficile à cause de certaine protestation qu'on avait trouvée dans les cartons de la police. « Oui, dit le marquis, celle que tu m'avais dictée. » Il fut néanmoins rayé de la fatale liste, et retourna en France, où il trouva, sinon ses biens, du moins de nombreux amis qu'il dut surtout à son caractère plein de gaieté et de franchise. Il mourut, le 5 mai 1817, faisant des vœux pour le bonheur et la prospérité de sa patrie.

BEAUCHAMP (l'abbé), a publié : 1° les *Crimes de la révolution et les pénitences nécessaires pour les expier*, par un curé du diocèse de Soissons, in-8°, 1800 ; 2° du *Libéralisme, ou la vérité vengée*, in-8°, 1822.

BEAUCHAMP (ALPHONSE de), homme de lettres, est né en 1767, à Monaco, dans la principauté de ce nom. Son père était chevalier de Saint-Louis, et major de cette place. M. de Beauchamp, élevé à Paris chez des parents riches, avait puisé, dans cette capitale, le goût des plaisirs et de la dissipation ; ce goût le suivit en Italie. Entré, à l'âge de 17 ans, au service de Sardaigne, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de la marine, il ne tarda pas à regretter la France, et ces regrets s'accrurent à l'époque de la révolution, par la nécessité où il allait se trouver de prendre les armes contre son pays. Il sortit d'embarras en donnant sa démission. Un biographe remarque, à cette occasion, qu'on a lieu de s'étonner que M. de Beauchamp, qui venait de sacrifier son état à sa conscience et à ses devoirs, en abandonnant le service d'une puissance, à laquelle il s'était attaché depuis long-temps, sur la seule considération qu'elle allait se trouver en guerre avec son pays, ait paru depuis unir à ses opinions et à sa cause, la cause et les opinions des hommes qui, pendant tant d'années, n'ont cessé d'invoquer les secours de l'Europe contre une patrie dont ils avaient déserté la défense, lorsqu'au sein même des provinces françaises, ils pouvaient trouver, ainsi que les événements l'ont prouvé depuis, d'honorables moyens de rétablir la monarchie, en lui conservant l'indépendance de l'étranger. Quoiqu'il en soit, devenu, par son honorable conduite, suspect au gouvernement sarde, Alphonse de Beauchamp fut arrêté, renfermé au fort de la Brunette et ensuite au château de Ceva, où il fut long-temps détenu. Il retourna en France aussitôt qu'il eut recouvré la liberté, mais sans état, sans fortune et presque sans espérance. Il parvint néanmoins à obtenir quelques fonctions dans les bureaux ministériels, et notamment dans ceux de la police, où Fouché laissa à sa disposition des matériaux nombreux dont il se servit pour composer son *Histoire de la Vendée et des chouans*, qui a eu quatre éditions. Mais le gouvernement impérial, mécontent de ce que M. de Beauchamp avait rendu public des documents qu'on lui avait confiés comme un dépôt sacré, lui ôta sa place, et l'exila à Reims, lorsqu'on eut trouvé dans ses papiers une correspondance qui n'annonçait pas dans M. de Beauchamp un grand dévouement au trône impérial. Peu après il fut nommé à une place dans les droits-réunis ; il perdit cet emploi en 1814 ; se livra entièrement à la littérature et à la politique, et manifesta, dans ses ouvrages, des principes entièrement opposés à ceux dont, jusque-là, il avait fait profession. Dominé par l'esprit de parti, il eut quelquefois à supporter de justes récriminations. Poursuivi par M. Bouvier-Dumolard, ex-préfet de Montauban, qu'il avait accusé d'avoir été cause de

la bataille de Toulouse, le 10 avril 1814, en retenant à Montauban le colonel Saint-Simon, porteur des dépêches qui annonçaient le rétablissement des Bourbons ; M. de Beauchamp fut condamné à une amende et aux frais. Un biographe rapporte à cette occasion (nous ne savons d'après quelle autorité) que, *trente-six heures avant la bataille*, le duc de Wellington connaissait la situation des affaires à Paris et l'entrée des troupes alliées dans la capitale !!! En 1817, M. de Beauchamp fut également attaqué, mais seulement dans les journaux, par la famille du comte de Suzannet, qui lui reprocha d'avoir outragé la mémoire de ce chef vendéen, et altéré les faits qui le concernaient. Décoré de la légion d'honneur, en 1814, M. de Beauchamp a obtenu une pension en 1820. Il a long-temps travaillé à la *Gazette*, à la *Biographie des hommes vivants* et à la *Biographie universelle*. On lui doit la *Table alphabétique et analytique du Moniteur*, dont seul il a conçu l'idée, et qu'il a exécutée en société. Ce travail ingrat est, malgré quelques erreurs, d'une haute importance pour l'histoire. Comme historien, M. de Beauchamp fait preuve d'instruction et quelquefois de jugement ; comme écrivain, on ne peut lui contester une diction claire, correcte et même habituellement élégante ; il a l'art de donner une forme dramatique à ses récits, et d'intéresser aux personnages qu'il met en scène ; mais on ne saurait dissimuler que l'esprit de parti se manifeste fréquemment dans ceux de ses ouvrages qui sont relatifs aux temps dont nous sortons. On est blessé de l'animosité avec laquelle il déprime la plupart des hommes et des choses de la révolution ; on éprouve surtout un sentiment pénible en voyant le soin qu'il paraît prendre à ternir la gloire de ses compatriotes, en la sacrifiant à celle des étrangers. Son *Histoire du Brésil*, et celle de la *conquête du Pérou*, que la nature du sujet a soustraite à cette triste influence, sont ses meilleurs titres à la renommée littéraire. Voici la liste des ouvrages qu'a publiés cet écrivain : 1° *Biographie des jeunes gens*, troisième édition, entièrement refondue, 1823, 4 vol. in-12, port. ; 2° *Catastrophe de Murat, ou Récit de la dernière révolution de Naples, avec les pièces justificatives*, 1815, in-8° ; 3° *Critique historique, avec des observations littéraires sur l'ouvrage du général comte Ségur, intitulé : Histoire de Napoléon, etc.*, accompagnée d'éclaircissements et de notes, 1825, in-8° ; 4° *La duchesse d'Angoulême à Bordeaux, ou Récit des circonstances des événements politiques en mars 1815*, 1815, in-8° ; 5° *Le faux dauphin actuellement en France*, (rédigé sur les pièces officielles), 1803, 2 vol. in-12 ; 6° *Histoire de la campagne de 1814*, 1815, 2 vol. in-8° ; 7° *Histoire de la campagne du maréchal de Suvarov, prince Italski, en Italie*, pour servir de suite aux deux volumes qui contiennent l'histoire de ses campagnes précédentes, Paris, 1800, in-12 et in-8° ; 8° *Histoire de la conquête et des révolutions du Pérou*, 1808, in-12, 2 vol. ; 9° *Histoire de la guerre de la Vendée, ou Tableau des guerres civiles de l'ouest depuis 1792 jusqu'en 1815*, quatrième édition, 1819, 4 vol. in-8°, cartes et port. ; 10° *Histoire de la révolution du Piémont, et de ses rapports avec les autres parties de l'Italie et avec la France*, 1821, in-8° ; seconde partie : *De la révolution du Piémont, rédigée sur ses mémoires secrets ; avec une réfutation de l'écrit intitulé : De la révolution piémontaise* (du comte della Rosa), 1823, in-8° ; 11° *Histoire des campagnes de 1814 et de 1815*, 1817, 4 vol. in-8° ; 12° *Histoire des deux faux dauphins*, 1818, 2 vol. in-8° ; 13° *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII, sous Buonaparte*, 1818, in-12 ; 14° *Histoire du Brésil, depuis sa découverte, en 1500, jusqu'en 1810*, 1815, 3 vol. in-8° ; 15° *Mémoire du comte Fortuné-Guyon de Rochecotte*, ancien officier au régiment du roi, commandant en chef les royalistes du Maine, du Perche et du pays

Chartrain, en 1795, 96, 97 et 98; rédigés sur ses papiers et sur les notes de ses principaux officiers, avec les pièces justificatives, 1818, in-80; 16° *Réfutation de l'écrit intitulé: Coup d'œil sur l'état politique du Brésil, au 12 novembre 1823, considéré dans ses divers rapports avec le Portugal*, publié à Londres, en mars 1824, Paris, 1824, in-8°; 17° *De la révolution d'Espagne et de son 10 août*, deuxième édition, 1822, in-8°; 18° *La révolution du Piémont*, 1821, in-8°; 19° *Vie d'Ali-Pacha, visir de Janina*, deuxième édit., 1822, in-80, port.; 20° *Vie de Jules-César, suivie du tableau de ses campagnes, avec des observations critiques*, 1823, in-80; 21° *Vie de Louis XVIII, roi de France et de Navarre*, troisième édition, 1825, 2 vol. in-80, 2 grav.; 22° *Vie politique, militaire et privée du général Moreau, depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, 1824, in-80.

BEAUCHAMP (de l'Allier), député à la convention, ne vota point dans le procès de Louis XVI: il était alors en mission; c'est donc injustement qu'en 1814 il fut exclu, comme votant, de la députation chargée, par le département de l'Allier, de présenter au Roi ses félicitations. Il fut nommé, par le directoire, commissaire près de l'administration de l'Allier, et de là, appelé successivement au conseil des cinq-cents, et au corps législatif; ou il siégea jusqu'en 1802. Beauchamp se montra constamment partisan modéré des libertés nationales, et ennemi irréconciliable des coupables excès qui suivent partout la licence.

BEAUCHAMPS (JOSKPH), prêtre et astronome, ami du célèbre Lalande, naquit à Vezoul, le 25 juin 1739, et entra, à l'âge de 28 ans, dans l'ordre des bénédictins; il avait un oncle consul de France à Bagdad, et évêque in partibus de Babylone; il se rendit auprès de lui, après avoir préléudé, chez les moines laborieux, auxquels il s'était associé, aux connaissances qu'il se proposait d'acquérir et aux découvertes qu'il projetait. Beauchamps était en relation avec le savant abbé Barthélemy, et c'est à lui qu'il adressa la *carte du cours du Tigre et de l'Euphrate depuis Diarbêthir jusqu'à Bassora*. Il resta auprès de son oncle, et, pendant ce séjour, il recueillit des observations du plus haut intérêt, qui furent publiées à cette époque, dans le *Journal des savants*. De retour en France, en 1790, et nommé consul en Arabie, en 1795, il visita les côtes de la mer Noire, et recueillit une foule d'erreurs géographiques: il alla ensuite à Mascate, près du général en chef Bonaparte, et consigna le résultat de ses travaux dans l'immortel ouvrage sur l'Egypte. Chargé, en 1797, d'une mission secrète à Constantinople, il fut enlevé par les Anglais, qui le livrèrent au Grand-Seigneur comme espion. Enfermé dans un château fort, sur les bords de la mer Noire, il ne recouvra sa liberté qu'en 1801, après avoir échappé, comme par miracle, au dernier supplice. Sa santé s'était considérablement affaiblie, il mourut à Nice le 9 novembre de la même année.

BEAUCHATON (N.), né à Evian, ex-département du Léman, commanda, en qualité de colonel, le 53e régiment de ligne. Cet officier supérieur a fait, avec distinction, toutes les campagnes de la révolution. Il se distingua particulièrement aux journées de Lutten, Bautzen, Champaubert, Montmirail et Sézanne. Il fut employé, en 1815, à l'armée des Alpes, sous les ordres du lieutenant-général Desaix, et se fit remarquer de nouveau. Le colonel Beauchaton est aujourd'hui à la retraite.

BEAUCHÈNE (EDME-PIERRE CHANVOT de), naquit aux Acharlis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne). D'abord militaire, bientôt après étudiant en médecine, il fut reçu docteur à Montpellier. Ayant embrassé les principes de la révolution, il fut élu membre de la commune de Paris en 1789, et député

vers les princes français à Coblenz pour les inviter à rentrer en France. Voici ce qu'on lit dans la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblenz*: « On sait être une production de la plume du feu Roi: « Il nous fait un passeport, mais la difficulté était de l'avoir sans nous compromettre. Ma première idée fut d'envoyer chercher Beauchène, médecin de nos écuries, qui avait des rapports avec M. de Montmorin et M. de Lafayette, et de lui dire que deux prêtres non sermentaires de ma connaissance, effrayés de ce qui venait récemment de se passer aux Théâtres, voulaient sortir du royaume, sous le nom de deux Anglais, et que je le chargeais de leur faire avoir un passeport au bureau de M. Montmorin. D'Aray ne goûta pas cette idée; il me représenta que Beauchène, qui est fin, pourrait avoir quelques soupçons de ce que nous avions tant d'intérêt à cacher, et j'abandonnai ce projet.... » On voit que Beauchène n'était pas un patriote exagéré; aussi, dès 1792, il se retira à Sens, et alla passer les jours les plus orageux de la révolution dans une terre qu'il possédait près de cette ville. Néanmoins il se montra à la société populaire; mais, malgré le danger auquel il s'exposait, il s'opposa à un projet d'adresse, au sujet de la mort de Louis XVI, et l'on assure qu'il subit à cette occasion une détention de quelques jours. Le 9 thermidor le ramena à Paris; la révolution ayant dispersé sa première clientèle, il en forma une autre, et obtint successivement, après la restauration, les titres et fonctions de médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillon, du corps législatif, de l'école normale, du bureau de bienfaisance de sa section, de médecin consultant du Roi, de membre de l'académie royale de médecine et de la légion d'honneur. Il avait été nommé membre d'une commission, créée par l'ordonnance du 9 novembre 1815, pour rendre compte au Roi de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie; mais ce projet resta sans exécution. Beauchène n'était plus alors le patriote modéré de 1789. Exalté dans le sens contraire, il consigna ses nouveaux principes dans divers journaux, et notamment dans la *Quotidienne*. Attaqué de la pierre, il n'osa risquer l'opération, et souffrit pendant trois ans des douleurs inouïes; mais le mal ayant fait des progrès insupportables, il fut obligé de se mettre au lit, et mourut, au bout de deux jours, le 24 décembre 1824. Il montra beaucoup de résignation et de fermeté dans ses derniers moments. Les principaux ouvrages de M. de Beauchène sont: 1° *De l'influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes, avec le traitement qui convient à ces maladies*, nouvelle édition, in-80, 1788; traduit en allemand, in-80, 1796; 2° *Observations sur une maladie nerveuse, avec complication d'un sommeil, tantôt léthargique, tantôt convulsif*, in-80, 1786; 3° *Réflexions, maximes et pensées diverses*, troisième édition, in-12, 1819. L'auteur a imité, dans ce recueil, la manière de La Rochefoucauld et de Vauvenargues. Il a su quelquefois revêtir une pensée ingénieuse d'une expression piquante.

BEAUCHÈNE, fils du précédent, s'appliqua particulièrement à la chirurgie, dans laquelle il acquit une rare habileté. Il est attaché à l'hospice de la rue Saint-Antoine, en qualité d'adjoint au chirurgien en chef.

BEAUCCLAIR (PIERRE-LOUIS de) né à l'Île-de-France. Cet écrivain, dont les productions n'ont ni élégance, ni originalité, a publié les ouvrages suivants, depuis long-temps tombés dans l'oubli: 1° *Anti-contrat social*, La Haye, 1764, in-80; 2° *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, 1774, ouvrage qui contient quelques anecdotes curieuses; 3° *Histoire de Mme de Grigoles*, etc., 1770; *Cours de Gallicismes*, 3 vol. in-80, Francfort, 1774 et 1796.

Beauclair est mort à Darmstadt en 1804, âgé de soixante-neuf ans; il dirigeait un institut d'éducation, et était conseiller du margrave.

BEAUCOUSIN (CHRISTOPHE-JEAN-FRANÇOIS), savant bibliographe, né à Noyon en 1737, embrassa la profession d'avocat à Paris, où il paraît qu'il s'occupa plus d'histoire littéraire que de procès. Il n'a laissé cependant aucun ouvrage important. La nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* donne le catalogue de ses manuscrits. Il allait publier, en 16 volumes in-8o, la collection de ses ouvrages, sous le titre de *Délaitements d'un juriscôn-sulte*, lorsque la révolution vint l'en empêcher. Il est mort en 1798 lorsqu'il allait être nommé bibliothécaire du directoire exécutif. On a de lui les vies de plusieurs hommes remarquables du Noyonnais qu'il destinait à faire entrer dans une *Histoire de Noyon et du Noyonnais*. Le tout est resté inédit.

BEAUFREMONT (ALEXANDRE-EMMANUEL, prince de), né à Paris en 1773, descendant d'une des plus anciennes maisons de France, et possédait de grands biens. Une seule de ces deux causes suffisait pour le rendre ennemi de la révolution; aussi ne se contenta-t-il pas de suivre les princes français en Allemagne; il alla prendre du service chez les Espagnols, et fit, contre la France, les campagnes de 1793 et de 1794. Rentré en France, en 1795, il obtint sa radiation; des lors M. de Beaufremont ne prit aucune part aux affaires, et vécut éloigné de la capitale; mais l'empereur l'ayant élevé à la présidence du collège électoral de la Haute-Saône, et lui ayant accordé le titre de comte, il lui fut présenté en cette double qualité le 12 avril 1812, et porta la parole au nom de son département. Il refusa le titre de pair de France que lui offrit alors Napoléon en 1814; mais il l'accepta de la part du Roi après la seconde restauration.

BEAUFREMONT (ALPHONSE, duc de), fils du précédent. Le père porta les armes contre la France, et le fils, se sacrifiant pour elle, alla répandre son sang sur les bords glacés de la Moscova, comme aide-de-camp de Murat; il fit aussi la campagne de Prusse, et combattit, à Dresde, le 27 août 1813. Après la première restauration, le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis. En 1815, appelé à Naples, et chargé, par Murat, d'une mission auprès de l'empereur Napoléon, il fut arrêté à Turin au retour de cette mission; sa détention fut de peu de durée, mais on lui enjoignit de rentrer en France sur-le-champ. Il ne fit qu'y passer, et alla prendre du service auprès de l'empereur Alexandre. Bientôt, poursuivi par le souvenir de sa patrie, il ne tarda pas à quitter pour elle la Russie, et se retira auprès du prince, son père, à Scey-sur-Saône, en Franche-Comté.

BEAUFORT (le chevalier GUSTAVE-LOUIS-NICOLAS de), est originaire de la Champagne, et naquit en 1781. Il servit sous l'empire avec zèle, et parvint au grade d'adjudant au 11^e de chasseurs à cheval. Après avoir fait les campagnes de 1805, 1806 et 1807, il fut forcé de quitter le service à cause des blessures dont il avait été converti à Naizbourg.

BEAUFORT (Louis de), membre de la société royale de Londres, mort à Maëstricht en 1795. Cet historien est peu connu; cependant les trois ouvrages qu'on a de lui sur l'histoire romaine, surtout celui qui a pour titre : *La République romaine, ou Plan général de l'ancienne Rome*, in-8o, 1766, sont écrits d'une manière élégante et correcte; il s'attacha à peindre les usages, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les mœurs administratives de la république. Il a également publié une *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, in-8o, 1738, et une *Histoire de César Germanicus*, in-12, 1741.

BEAUFORT (le duc de), duc du saint-empire, né à Namur en 1751, se déclara contre la révolution

de son pays en 1787, et quitta la Belgique, où il reentra en 1801. Il avait peu de capacité dans les affaires, le sentait, et y resta étranger. Cependant, à l'époque de la restauration, il fut appelé à l'emploi de gouverneur-général civil, et élevé à la présidence du conseil privé de Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas. Il avait aussi été nommé grand maréchal de la cour. De ces trois places, il ne conserva que la dernière, après le débarquement de Napoléon, et mourut en mai 1817. Il avait épousé, en premières noces, la duchesse de l'Infantado, issue de l'une des plus illustres familles d'Espagne, et en secondes, la comtesse Ernestine de Stahrenberg.

BEAUFORT (DANIEL-AUGUSTE de), recteur de Navan, dans le comté de Meath, est auteur d'une carte d'Irlande en deux feuilles; elle est accompagnée d'un *Mémoire historique*, in-4o, 1792.

BEAUFORT (N. de), lieutenant de marine, faisait, depuis dix ans, des efforts intrépides et persévérants pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et spécialement pour arriver au Tombouctou. Le prix d'encouragement de 7,000 francs que la société de géographie a promis à celui qui atteindra le premier cette cité fameuse, paraît avoir été fondé principalement dans l'idée de préparer une récompense à cet infatigable voyageur; mais le sort a détruit encore une fois les espérances des amis des sciences: des lettres du Sénégal, arrivées tout récemment à M. Jomard, annoncent la mort de M. de Beaufort, victime comme tant d'autres, du climat africain.

BEAUFORT (le duc de) était président de la députation du conseil privé, chargé, par la ville de Bruxelles, d'aller complimenter en 1815, à La Haye, Guillaume I^{er}, sur son avènement au trône des Pays-Bas. En 1799, il avait reçu ordre de quitter le territoire de la république.

BEAUFORT-DE-THORIGNY (JEAN-BAPTISTE), lieutenant-général, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, né à Paris, le 18 octobre 1751. Il n'avait pas encore atteint sa seizième année, lorsqu'il entra comme soldat dans le régiment de Languedoc-infanterie, d'où il passa, peu de temps après, dans celui d'Orléans-dragons. Le 23 octobre 1762, il fit, comme adjudant-général, chef de bataillon, la première campagne du Nord, et fut blessé deux fois à Warwick, en guidant la 31^e et la 52^e divisions de gendarmerie. Il assista au siège de Breda, s'empara de Guertruydemberg, après avoir enlevé de vive force Capel, Vaspeck et Ramsdook. La reddition de la ville d'Husden et du fort d'Owren, et la prise d'Amelkerke furent dues à sa valeur. Beaufort battit les Prussiens à Alpha, menaça de brûler Menin, si les Autrichiens, qui escortaient les gendarmes rentrant en France, les fusillaient pour avoir détruit ou renversé les aigles germaniques dont Dumouriez s'était montré le vengeur en consentant à l'exécution de ses soldats. Beaufort battit les impériaux à Comines, Warneton, Blaton et Lincel. Le 18 mai 1793, il reçut deux blessures en pénétrant l'un des premiers dans la ville de Turcoing, emportée de vive force. Employé au camp de César avant que ses blessures fussent cicatrisées, il fut arrêté par le comité révolutionnaire des Quatre-Nations, qui, soumis à une influence étrangère, avait donné ordre de traîner à l'échafaud les Français les plus dévoués à la cause de leur patrie; mais il fut bientôt relâché et envoyé à Orléans, où il passa la vie à quatre officiers du régiment Dauphin-infanterie. Beaufort contribua puissamment à la victoire de Granville, où il fut atteint de deux coups de feu, et reçut le grade de général de division. Avranches, Antrain, Pontorson, Dol et Fougères furent successivement les témoins de sa valeur. A Mortain, il avait délivré quatre vendéens, parmi lesquels se trouvait l'intendant de l'armée royale,

Gareau de Fontenai. Un féroce proconsul voulut incendier le château de Thorigny, ou six cents habitants de Saint-Lô se trouvaient incarcérés; déjà toutes les dispositions étaient faites pour consommer ce crime épouvantable; il ne restait plus qu'à s'assurer de la participation des troupes; Beaufort, qui les commandait, osa non seulement s'opposer à la volonté du proconsul et le braver en face, mais encore, ayant rassemblé ses soldats, il courut au château et brisa les fers des 600 détenus. A Fougères, Beaufort chercha à sauver les jours du prince de Talmont et du procureur-général Bougon, mais il ne put que les prolonger. Beaufort fut de nouveau blessé d'un coup de feu à la Pêlerine, où il battit les Vendéens, qu'il chassa ensuite du poste de la Gravelle. C'est lui qui organisa le premier le système de cantonnements, dont il était le créateur, et que Hoche devait par la suite employer avec tant de succès. Le 9 thermidor, le général Beaufort, qui avait été mandé à Paris, reçut le commandement de la force armée, attaqua Robespierre, et délivra la France de son dictateur. Au moment où on le traînait au supplice, un homme du peuple s'avança, le sauta en main, pour frapper le général, qui, ayant paré le coup, arriva ce furieux et le fit mettre au corps-de-garde; mais ce misérable était un père de famille, Beaufort empêcha qu'il ne fût fusillé. Envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, le général Beaufort enleva, le 20 septembre, malgré une résistance héroïque, la position de Mont-roch, où le général Guillaume, les colonels Dessaix, Pourallier et Papin se firent remarquer par un courage à toute épreuve; ce fut à cette occasion que le comte della Union, général en chef des Espagnols, cassa les officiers, et fit porter des quenouilles aux soldats. Le 17 novembre 1794, jour de la funeste bataille de la Madeleine, dans laquelle le général Dugommier trouva le terme de sa vie et de ses exploits, Beaufort pénétra l'un des premiers dans la redoute du fameux Laurent de la Mouge, et fit mettre bas les armes à douze cents Espagnols, parmi lesquels se trouvait le duc de Crillon-Mahon. Ces prisonniers durs, aux prières de Beaufort, la conservation de leur vie menacée par un décret de mort. A la tête de sa division, Beaufort enleva, le 30, la redoute si formidable de M. D. del Roire, que l'on nommait *le tombeau des Français*, mais qui devint celui du comte de la Union. Au moment où il ordonnait sa retraite, Beaufort déploya, devant Figuières et le fort de San-Fernando, et sous les murs de Roses, la même activité et les mêmes talents. Opposé à l'armée espagnole commandée par le général Urrutia, il remporta, sur cet habile tacticien, plusieurs avantages signalés, et opéra une retraite que Pérignon compara aux plus belles de l'antiquité, et dont l'ennemi fit lui-même le plus grand éloge; le 21 mars suivant, il battit de nouveau et repoussa jusqu'au-delà de la Fluvia le général Urrutia, qui, dans la relation de cette affaire, ou son adversaire avait été blessé, s'exprimait ainsi sur le compte du général Beaufort: « Tout autre que lui » n'eût pas échappé, mais il s'est sauvé par son indépendance et ses excellentes manœuvres; cependant nous avons remporté un avantage réel, puisque ce chef, qui jusqu'à ce jour nous a fait tant de mal, » a été grièvement blessé, et que probablement il » ne pourra plus monter à cheval. » Rentré en France, Beaufort reçut le 12 vendémiaire l'ordre d'attaquer les sections; il fit tout ce qui dépendait de lui pour ne pas en venir à des voies de rigueur; il parvint à rétablir le calme en épargnant les jours de ses concitoyens. Après le 18 fructidor 1797, il fut chargé, ses blessures ne lui permettant pas un service plus actif, de la défense du port d'Ostende, où il battit les Anglais. Il fut bientôt après, rappelé dans la Vendée, dont les habitants lui offrirent,

comme un gage de leur reconnaissance, douze mémoires qu'il refusa d'accepter. Il déjoua, en 1798, les tentatives des Anglais, qui voulaient s'emparer des îles d'Aix, d'Oleron et de Ré, les contraignant à une fuite honteuse, et sauva de la mort quatre émigrés pris dans les rangs de l'ennemi. En 1800, Bonaparte, devenu chef du gouvernement, se rappela la journée du 13 vendémiaire, après laquelle Beaufort lui avait infligé publiquement une punition militaire; il le réforma, et sans avoir égard aux anciens services qui le plaçaient au premier rang des généraux divisionnaires, il le fit descendre d'un grade, et l'excepta du décret de la légion-d'honneur. Ainsi fut sacrifié à une animosité personnelle, un guerrier mutilé par le fer des combats, couvert de blessures reçues au champ d'honneur, illustré par vingt victoires, recommandé à l'estime de ses concitoyens par un décret proclamant qu'il avait bien mérité de la patrie. En vain fit-on des représentations au premier consul; des courtisans, ingénieux dans leurs flatteries, lui peignirent Beaufort comme un homme dangereux, l'accusèrent de conspirer contre sa personne; le général fut arrêté, mais resta bientôt après en liberté. Beaufort, qui avait plusieurs fois reproché amèrement à Bonaparte les torts qu'il avait envers lui se retira à la campagne, où il rédigea des mémoires militaires sur les moyens de mettre, dans un état respectable de défense, les frontières, les côtes et la capitale de la France. L'attaque de Flessingue par les Anglais arracha Beaufort à sa retraite; après avoir organisé en moins d'un mois une armée de vingt-quatre mille hommes, il fut encore une fois réformé, et rendu, malgré lui, à la vie civile. Beaufort, après avoir perdu plus de 300,000 francs par l'effet des persécutions qu'il avait essuyées sous le consulat et sous l'empire, fut forcé, pour soutenir sa famille, d'accepter les fonctions d'inspecteur des droits-réunis et de membre du conseil de recrutement dans les départements de la Haute-Loire et de la Lozère, où son intégrité et sa délicatesse lui méritèrent l'estime générale. Il lui arriva souvent d'acquiescer de ses propres deniers les amendes auxquelles des malheureux étaient injustement condamnés en vertu de procès-verbaux qu'il n'avait pas pu faire annuler. En 1813, lorsque la patrie fut en danger, immolant son propre ressentiment, il vint offrir son bras à Bonaparte abandonné de la victoire. En 1814, il perdit son emploi, et partit en 1815, comme volontaire, pour s'opposer au retour du guerrier dont la présence parmi nous devait une seconde fois appeler sur la France le fléau d'une invasion étrangère. On aura peine à croire qu'avec tant de droits à la reconnaissance nationale, le général Beaufort mourut à la fin de 1855, sans avoir été décoré de l'étoile de la légion d'honneur.

BEAUFORT DE GELLENONCOURT (le chevalier **JOSEPH-BENOÎT-CHAVALS**, naquit en Lorraine en 1739; il fut d'abord capitaine au régiment du Dauphin, infanterie, émigra en 1791, et servit pendant six campagnes dans l'armée des princes, où il devint successivement major et colonel.

BEAUFORT D'HAUTPOUL (ÉDOUARD, marquis de), colonel du génie, officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, naquit à Paris, le 16 octobre 1782; son père, le comte de Beaufort, colonel d'un régiment de la ligne, le destinait à l'état militaire; mais il périt à Quiberon, et Mme Beaufort ayant épousé M. d'Hautpoul, qui servait dans le génie, celui-ci inspira au jeune Beaufort, qu'il avait adopté, le goût des études nécessaires pour devenir officier dans cette arme. M. Beaufort d'Hautpoul fit sa première campagne à l'armée de Naples, sous les ordres du général Guovion-Saint-Cyr, où il fut blessé plusieurs fois. Il passa ensuite à l'armée d'Italie dans la division du général Molitor, dirigea les

travaux pour le passage de plusieurs rivières, prit part à plusieurs affaires d'avant-garde, et se comporta à Cardifero de manière à être cité honorablement dans les bulletins de cette bataille. Il obtint, dans cette campagne, la décoration de la légion d'honneur. Lors de l'invasion du royaume de Naples, il fut préposé aux travaux de fortification des îles et du golfe, et employé à l'expédition de Calabre sous Masséna. Appelé à la grande armée, il fut blessé deux fois au siège de Colberg, ce qui ne l'empêcha pas d'assister à celui de Stralsund. Il commandait l'armée du génie lorsque les Français enlevèrent l'île de Danholm aux Suédois. M. Beaufort, qui avait mérité l'estime de Masséna, sollicita et obtint de servir dans l'armée de Portugal, commandée par ce maréchal, et fut blessé de nouveau, en août 1810, au siège d'Alméida. Le maréchal l'attacha à son état-major particulier, et l'éleva au grade de chef de bataillon du génie, pour sa belle conduite à la bataille de Bussaco, où il avait eu un cheval tué sous lui. Le remplacement du maréchal Masséna par le duc de Raguse ayant occasionné une nouvelle organisation de l'armée de Portugal, M. Beaufort fut désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major du génie; il fit construire en 1811, les forts de Salamanca qui résistèrent, pendant douze jours, à une tranchée ouverte. Le 18 juillet, Beaufort tomba au pouvoir des hussards anglais auxquels il venait d'arracher M. Revest, aide-de-camp du général Clausel, et ne fut dégagé, par le général Taupin, qu'après un combat corps à corps, dans lequel il fut grièvement blessé d'un coup de sabre à la tête. Il assista néanmoins à l'affaire dite de Castrillo, qui eut lieu le même soir. Rétablí de sa blessure, il parut animé d'une nouvelle énergie. Il rompit les ponts de l'Adaja de Puente Duero, fit réparer en présence de l'ennemi, celui de Villa-Muriel sur le Carion, et sauter celui de Villa-Bona en mai 1813; il fut blessé à la bataille de Vittoria en fermant un des carrés d'infanterie qui, en repoussant les charges de la cavalerie anglaise, protégèrent la retraite de Joseph et des autres corps de l'armée. L'Italie, qui avait été le premier théâtre de ses exploits, le vit encore une fois combattre dans les rangs de nos braves: il fit partie, jusqu'en 1814, de l'armée commandée par le prince Eugène; mais les destins de la France n'étaient plus les mêmes, et nous étions réduits à disputer à l'ennemi les lieux qui avaient été huit ans auparavant les témoins de nos triomphes. M. Beaufort d'Hautpoul assista aux derniers combats que nous livrâmes aux Autrichiens, rompit les ponts de Livenza et de la Piave, dirigea les travaux de défense de Vérone, força les barricades d'Ala à la tête des tirailleurs, et mérita, le 8 février 1814, la reprise de Pozzolo, le grade de major (lieutenant-colonel). Rentré en France, l'un des plus jeunes officiers de son grade, il fut mis en non-activité et employé momentanément comme chef de bureau des décorations au ministère de la guerre. Pendant les cent jours, M. Beaufort d'Hautpoul passa au comité de défense de l'empire en qualité de secrétaire, et ensuite, avec le même titre, au comité des fortifications; il est aujourd'hui colonel du génie, directeur des fortifications. Cet officier supérieur a vengé, par une lettre insérée dans le quatrième numéro des *Annales militaires*, l'armée de Portugal et le maréchal Masséna, son chef, de ces imputations calomnieuses qui ont empoisonné les derniers moments de ce grand capitaine. Il a publié, conjointement avec M. Bexon, l'éloge du prince de Condé.

BEAUFORT-D'HAUTPOULT (Mme de), V. D'HOUTPOULT.

BEAUFORT (A. A. de), dit d'Auberval, a publié: 10 *Elle et moi*, ou *Folie et sagesse*, 1800, 2 vol. in-12; 20 *L'enfant du trou du souffleur*, ou *l'autre*

Figaro, 1803, a vol. in-12. M. de Beaufort fut représenté à Bruxelles en 1816, une comédie en cinq actes et en vers intitulée: *Le Méchant*.

BEAUFORT (de) Voy. DEBEAUFORT.

BEAUGEARD (N.), zélé partisan de la révolution, fut l'un des premiers organisateurs des clubs de la Bretagne. Il fixa ainsi les regards du département d'Ille-et-Vilaine, qui le nomma, en 1793, député à la convention; il y vota pour la mort du roi, et pour son exécution dans les vingt-quatre heures. La session terminée, il fut nommé commissaire du directoire près l'administration de son département; et, en l'an 4, il entra au conseil des cinq-cents. Eloigné, par la révolution du 18 brumaire, de la scène politique, il n'y reparut qu'au mois de mai 1815. Nommé à cette époque à la chambre des représentants convoqués par Napoléon, il ne s'y fit point remarquer; subit, en 1816, la loi portée contre les votants, et fut obligé de sortir de France.

BEAUGEARD-PÉRREOL (N.). Il rédigeait un journal à Marseille pendant la révolution, et s'attira la haine des partis par ses principes modérés; aussi ne put-il échapper aux vengeances révolutionnaires; compris dans la classe des journalistes accusés de provoquer le rétablissement de la monarchie, il fut condamné à la déportation, et parvint à s'échapper; mais, bientôt, repris à Bordeaux, il fut conduit à bord d'une frégate qui le déposa sur les plages de l'Amérique, où sans doute il a terminé ses jours, n'ayant donné depuis cette époque aucun signe d'existence.

BEAUFRANCHET-D'AYAT (Louis-Charles-Antoine), maréchal-de-camp, naquit en 1757. On a prétendu qu'il devait le jour à Louis XV, et à mademoiselle Morphise, qui depuis fut mariée à un gentilhomme d'Auvergne, nommé Beaufranchet-D'Ayat. Il servit d'abord comme aspirant au corps royal du génie, fut ensuite page du roi, et successivement sous-lieutenant et capitaine au régiment de Berri-cavalerie. En 1790, il était membre du comité des ministres Latour-Dupin et Duportail. En 1791, il commandait le quatorzième régiment de cavalerie. Colonel du deuxième régiment de carabiniers, il fut blessé, en 1792, au camp de Farnars, et assista, à la tête de ce corps, à la bataille de Valmy, sous les ordres du général Kellermann. Promu au grade de maréchal-de-camp, il fut chef d'état-major général du camp retranché sous les murs de Paris, commandé par le général Berruyer. Envoyé dans la Vendée, le général Beaufranchet se distingua, par son courage, à la première bataille de Fontenay, où les troupes républicaines lui firent leur salut, et à la seconde, où elles furent mises en déroute, malgré la résistance des chasseurs de la Gironde, des volontaires de l'Hérault et de Toulouse, et les efforts de sept représentants du peuple qui excitaient le courage des soldats. Il contribua, avec le général Nouvion et quelques gendarmes, à arrêter, dans cette malheureuse journée, la poursuite de l'ennemi dont il fit même plier la cavalerie. Le 18 brumaire an 7, Beaufranchet, qui, depuis cette campagne, était resté sans emploi, fut nommé membre du conseil d'administration des hôpitaux militaires. Elu, en 1803, député au corps législatif par le département du Puy-de-Dôme, il obtint, en 1809, la place d'inspecteur général des haras, et mourut trois ans après. Le général Beaufranchet servit de père à l'illustre Desaix, né à Saint-Hilaire d'Ayat près Riom.

BEAUHARNAIS (François, marquis de), né à la Rochelle, le 12 août 1756. Nommé, en 1789, député suppléant aux états généraux, il n'y siégea que lorsqu'ils furent constitués en assemblée nationale; vota constamment avec le côté droit, et protesta, les 12 et 13 septembre, contre tous les actes de cette

assemblée. Il se trouva en opposition avec son frère, le vicomte Alexandra, qui siégeait au côté gauche. Ce dernier ayant proposé que l'on retirât au roi le commandement des armées, le marquis s'opposa vivement à cette motion, et aux amendemens auxquels elle donna lieu. « Il n'y a point d'amendement avec l'honneur, » s'écria-t-il; ce qui lui fit donner le nom de *Fiel Beauharnais sans amendement*. Il publia, à la fin de la session, un *Compte rendu* de ses *commettants*. En 1792, M. de Beauharnais dirigea un nouveau projet d'vasion pour la famille royale, avec MM. d'Hervilly, de Briges et de Violmenil. Cette tentative ayant échoué, le marquis se rendit à l'armée de Condé, où il devint major-général. Lorsque la convention décréta la mise en accusation de l'infortuné Louis XVI, il écrivit au président de cette assemblée une lettre rendue publique, où il démontrait l'illégalité de la procédure qu'elle allait entreprendre, et demandait à être l'un des défenseurs du roi. Depuis cette époque, il resta chez l'étranger jusqu'au 18 bromaire au 8. Alors il chargea sa belle-sœur Joséphine, que le général Bonaparte avait épousée, de remettre à ce dernier une lettre par laquelle il l'engageait, « au nom de la seule gloire qu'il lui restait à acquérir; de rendre le sceptre aux Bourbons. » Le premier consul ne goûta nullement ce conseil, et ne parut pas en savoir gré à Joséphine. Néanmoins le marquis de Beauharnais fut rappelé en France lors du mariage de sa fille avec M. de Lavallette, nommé, à cette occasion, directeur des postes; le marquis crut alors pouvoir faire quelques amendemens à ses opinions, et accepta, en 1805, la place d'ambassadeur en Etrurie, et ensuite en Espagne, de la main de celui qu'il avait considéré jusque-là comme un usurpateur. Le caractère franc et loyal de M. de Beauharnais, ne nous permet pas d'admettre l'opinion de quelques biographes qui assurent qu'il n'accepta ces emplois que pour trahir celui qui venait d'adopter en quelque sorte sa fille, en la dotant et la mariant avec un de ses plus chers confidens. Quoiqu'il en soit, il ne remplit pas, dans sa seconde mission surtout, les vœux du monarque dont il était l'envoyé. Il prit, à la cour de Madrid, les intérêts du prince des Asturies, contre le prince de la Paix, don Manuel Godoi, ce qui était loin d'être en rapport avec les arrières-projets de Napoléon, qui le rappela et l'envoya en exil dans la Sologne où il possédait un domaine. Le marquis de Beauharnais revint à Paris, après la restauration, reçut des témoignages d'estime de la part des princes, fut nommé pair de France, en 1814, et mourut il y a quelques années.

BEAUHARNAIS (ALEXANDRE, vicomte de), frère du précédent, né, en 1760, à la Martinique, était major en second d'un régiment d'infanterie, lorsqu'il épousa mademoiselle Tascher de la Pagerie, devenue depuis impératrice des Français. Après avoir fait les guerres d'Amérique avec distinction, sous les ordres du maréchal de Rochambeau, le vicomte de Beauharnais revint en France, et obtint, à la cour, toute la faveur que peuvent procurer l'esprit et la bravoure réunis à tous les talens aimables. Malgré cette existence heureuse et brillante, il embrassa, avec zèle, la cause de la liberté; nommé député aux états-généraux, en 1789, par la noblesse de Blois, il fut l'un des premiers de cet ordre, à voter avec le tiers-état. Il se prononça, dans la séance du 4 août, pour la suppression des privilèges, l'égalité des peines pour toutes les classes de citoyens, et leur admission à tous les emplois. Élu d'abord secrétaire de l'assemblée nationale, il entra peu après au comité militaire, et fit plusieurs rapports où l'on put reconnaître les principes les plus propres à maintenir la discipline, et les plus

conformes à l'esprit de la législation d'un peuple libre. Son enthousiasme pour la cause de la liberté était aussi vif que sincère : « Voici le moment de vous montrer, disait-il aux nobles; vous n'avez encore rien fait pour le peuple. Il a beaucoup à se plaindre. Si vous n'y prenez garde les sabres se tourneront contre nous, et nous perdrons Louis XVI. » On le vit travailler avec zèle aux préparatifs qui se faisaient au Champ-de-Mars, pour la première féderation, en 1789, « attelé, dit Mercier dans son dernier *Tableau de Paris*, à la même charrette que l'abbé de Sieyès. » Le parti, qui se disait populaire, ne lui pardonna cependant pas l'éloge qu'il fit du marquis de Bouillé, lors des troubles de Nancy; mais il montra un zèle admirable, lorsqu'on annonça à l'assemblée, au 21 juin 1791, le départ du roi; c'était lui qui présidait : « Messieurs, dit-il, en ouvrant la séance, le roi est parti cette nuit, « passons à l'ordre du jour. » La tranquillité et l'ordre qu'il sut maintenir dans des délibérations, la rapidité avec laquelle les ordres furent expédiés, sa dignité et sa présence d'esprit, enfin, dans des circonstances aussi critiques, furent admirées par ceux même qui ne partageaient pas ses opinions politiques. Il fut élu une deuxième fois à la présidence, le 31 juillet, et partit, après la session pour l'armée du Nord, en qualité d'adjudant général; il commandait au camp de Soissons, sous les ordres du général Custine, continua de servir après la journée du 10 août, et fut du nombre des généraux que les commissaires de l'assemblée législative déclarèrent être restés fidèles à l'honneur et à la patrie. Il refusa, en 1793, le portefeuille du ministère de la guerre, et donna même sa démission de général en chef de l'armée du Rhin, grade éminent auquel il venait d'être promu, lorsque les nobles furent bannis des emplois militaires, et il remit son commandement au général Landremont. La terreur et l'anarchie remplaçant de plus en plus la liberté, cet illustre citoyen fut exilé à vingt lieues des frontières, et se retira à la Ferrière-Imbault dans la terre de Beauharnais, où il s'occupa encore de la patrie qu'il avait honorée et défendue. Assailli dans sa retraite par des dénonciations calomnieuses, renouvelées avec acharnement, il fut arrêté et transféré à Paris dans la prison des carmes. Traduit au tribunal révolutionnaire, on l'accusa d'avoir contribué à la reddition de Mayence, en restant quinze jours dans l'inaction à la tête de ses troupes. En marchant au supplice il conserva tout son courage et sa sensibilité. Peu d'heures avant, il avait écrit à sa femme pour lui recommander ses enfans, et l'engager à faire réhabiliter sa mémoire. Son nom et celui de ses bourreaux, ont rendu ce soin inutile !... Ainsi périt cet homme intéressant, à l'âge de trente-quatre ans, le 23 juillet 1794.

BEAUHARNAIS (EUGÈNE), prince d'Eichstat, duc de Leuchtenberg, etc., fils du précédent et de Joséphine Tascher de la Pagerie, naquit à Paris le 3 septembre 1781. Il n'avait que quatorze ans lorsque son père, jeune encore, périt victime de l'anarchie. Alors sa mère était incarcérée et privée de sa fortune; le jeune Beauharnais fut obligé, pour exister, d'entrer en apprentissage chez un menuisier. La fortune ne le réduisit à l'état le plus humble que pour le rendre plus digne du haut rang qu'elle lui réservait. Peu de mois après, il fut mis dans un pensionnat à Saint-Germain-en-Laye, et s'y fit remarquer par des succès dans toutes ses études, et principalement dans les sciences exactes. Sa mère ayant épousé le général Bonaparte en février 1796, Beauharnais entra dans la carrière militaire, et s'attacha dès lors à la fortune de son beau-père, sous lequel il fit ses premières armes en Italie. Un an après, il le suivit en Egypte. Lors de la reddi-

lion de Malte, ville regardée comme imprenable, les Français enlevèrent à la garnison cinq drapeaux dans une sortie; Beauharnais, qui en avait pris un, fut chargé de les présenter tous au général en chef, dont les encouragements électrisèrent encore le courage du jeune guerrier. Ses actions en Egypte furent le prélude de celles qui devaient jeter tant d'éclat sur sa vie. Il revint en France, avec son général, en septembre 1799. Les événements ayant élevé Bonaparte au consulat, Beauharnais obtint de nouveaux grades et justifia, par ses talents, son avancement rapide. Dans la glorieuse campagne d'Italie, sur le champ même de Marengo, il fut promu au grade de chef d'escadron des chasseurs de la garde, digne récompense de sa valeur dans cette journée décisive. En 1802, nommé colonel au même régiment, et général de brigade en 1804, il fut, après l'établissement du gouvernement impérial, élevé à la dignité de prince français, et nommé archichancelier d'état, le 1^{er} février 1805. En juin suivant, Napoléon, qui lui portait une affection toute paternelle, le nomma vice-roi de l'Italie septentrionale, qu'il avait érigée en royaume et divisée en quatorze départements. Le prince Eugène était alors âgé de vingt-cinq ans. Napoléon lui donna pour conseiller M. Méjan, qui, de secrétaire de la préfecture du département de la Seine, devint le principal administrateur de ce royaume. La guerre avec l'Autriche fut déclarée à la fin de 1805; le prince resta dans ses états menacés par le prince Charles, à l'habileté duquel Napoléon opposa les talents et l'expérience de Masséna. Ce maréchal, secondé par les succès de la grande armée, repoussa les Autrichiens jusqu'aux frontières de l'Allemagne, non sans admirer la savante retraite de son digne adversaire. Bientôt les conséquences de la mémorable bataille d'Austerlitz, assurées par le traité de Presbourg, vinrent accroître le royaume d'Italie des états que l'Autriche possédait dans la péninsule, y compris la célèbre ville de Venise. Le 12 janvier 1806, Napoléon, après avoir antérieurement déclaré au sénat qu'il adoptait le prince Eugène, et qu'à défaut de descendant direct, il entendait placer la couronne d'Italie sur la tête de son fils adoptif, le maria avec la princesse Anguste-Amélie, fille du roi de Bavière. Le 20 décembre 1807, le vice-roi d'Italie fut créé prince de Venise. En 1809, l'Autriche, cherchant à venger de nombreuses défaites, voulut profiter de la guerre d'Espagne qui occupait la France et tenait ses armées éloignées; une nouvelle guerre se déclara; le prince Eugène eut le commandement de l'armée d'Italie. Les hostilités étaient à peine commencées, qu'il fut informé que l'archiduc Jean se disposait à l'attaquer dans la plaine de Sacile, avec l'intention de s'avancer jusqu'à la Piave: il était important d'arrêter sa marche afin de n'être pas coupé, en cas d'une retraite sur Trévise. Le vice-roi ordonna de prévenir l'attaque; son armée n'était pas entièrement réunie, mais il comptait sur l'arrivée de la division Lamarque. Ses troupes, trop inférieures en nombre, et harassées par des marches forcées, abandonnèrent le champ de bataille avec une perte considérable. Cependant Eugène, qui commandait en chef pour la première fois, ne se laissa pas abattre par cet échec; il rallia son armée, sut réparer ses pertes, et présenta bientôt une attitude si imposante que l'ennemi, qui avait pénétré jusqu'à Padoue, ne put s'y arrêter que quelques heures; ainsi le prince ne tarda pas à reprendre l'offensive, et manœuvra avec une telle habileté, qu'après avoir remporté plusieurs avantages, il effectua, le 8 mai, le passage de la Piave. L'armée du vice-roi était divisée en trois corps; le maréchal Macdonald commandait la droite, le général Baraguay-d'Hilliers la gauche, et le général Grenier le centre; le prince se montra constamment à la tête

de ce dernier corps; l'avant-garde avait pour chef le général Desaix. Après le passage de la Piave et du Tagliamento, le général Macdonald se sépara du centre et se dirigea vers la droite, s'empara de plusieurs villes, entre autres de Trieste, où il entra le 18, et ensuite de Laybach et de Gratz, s'arrêta, pendant quelques jours, dans cette dernière ville, tant pour observer l'insurrection de la Croatie que pour attendre l'arrivée de l'armée de Dalmatie, et ne put rejoindre le corps du centre que sur la fin de la bataille de Raab; il y arriva le 14 juin, au moment même où le prince venait de remporter une victoire que Napoléon appela *la petite fille de Marengo*. Pendant que le maréchal Macdonald se dirigeait vers Laybach, Eugène, en poursuivant sa marche sur Vienne, battit les ennemis à Saint-Daniel, à Malborghetto et à Lésben, où il détruisit un corps d'Autrichiens, commandé par le général Jallachich. Ce fut après ces succès que le prince arriva sur le Sommering, le 28 mai, et opéra sa jonction avec la grande armée. L'on remarque, avec étonnement, que le prince Eugène, depuis le passage de la Piave jusqu'à son arrivée à Sommering, fit aux ennemis un plus grand nombre de prisonniers qu'il n'avait de soldats sous ses ordres. Ce fut à l'occasion de la rapidité de cette marche, et des brillants avantages qu'il avaient signalés, que Napoléon adressa, à l'armée commandée par Eugène, la proclamation qui commence par ces mots: « Soldats de l'armée d'Italie, soyez les bienvenus ! je suis content de vous, etc. » et que parlant du prince, dans le bulletin du 28, il dit : « Le prince Eugène a fait preuve, pendant la campagne, de toutes les qualités qui constituent les plus grands capitaines. » A la bataille de Wagram, livrée le 6 juillet 1809, il déploya des talents et un courage qui ajoutèrent encore à sa haute réputation. Tant de victoires enflèrent l'orgueil de Napoléon et changèrent ses vues particulières; il résolut de rompre son mariage avec Joséphine pour s'unir, par les liens du sang, à la maison d'Autriche, et fortifier sa dynastie en se flattant de l'espoir d'avoir un héritier direct. Ce fut alors que le prince Eugène fut appelé à une épreuve qui devait ébranler son courage; il vint à Paris, non seulement pour assister à la dissolution du mariage de Joséphine avec Napoléon, et aux pompes du nouvel hyménée, mais encore pour être l'exécuteur des volontés de l'empereur. Chargé de notifier au sénat la déchéance de sa mère, il y développa les motifs qui décidaient la démarche de Napoléon, et en fit sentir l'importance sans laisser apercevoir aucun des sentiments qui devaient l'agiter intérieurement. Était-ce indifférence? Était-ce ambition? voyait-il, dans cette obéissance aveugle, un moyen d'arriver plus sûrement au titre éminent qu'il entrevoyait en Italie? Quoi qu'il en soit, sa conduite fut généralement blâmée à Paris. Le 3 mars 1810, le prince Primat ayant été déclaré grand duc de Francfort, Eugène fut désigné pour lui succéder, et reçut, un mois après, la grand'-croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie. La guerre avec la Russie força le prince Eugène à quitter l'Italie pour prendre le commandement du 4^e corps de la grande armée. C'est dans cette campagne, où la fortune et les éléments conjurés enlevèrent aux vainqueurs le fruit de tant de victoires, que le prince fit briller les talents du capitaine et le courage du soldat; il eut part aux succès d'Ostrowno, de Molikow, ainsi qu'à la célèbre bataille de la Moskowa, donnée le 7 septembre; le 24 octobre suivant, ce prince, parfaitement secondé par le général Compans, battit le général Kutusow, dont les forces étaient trois fois supérieures aux siennes. Pendant la retraite, aux combats de Wiazma et de Krasnoï, les 5 et 18 novembre, il se montra digne émule du maréchal Ney. Napoléon rendit justice au mérite du prince

Eugène, mais il fit une faute, en établissant, pour lui donner plus d'éclat, une comparaison entre ses talents et ceux de Murat, dont il humilia l'amour-propre, et jeta, entre ces deux guerriers, le germe d'une jalousie qui devint peut-être fatale à la cause commune. Le prince Eugène, après le départ de Napoléon et celui du roi de Naples, prit à Posen le commandement en chef de l'armée, qu'il ramena, dans le meilleur ordre possible, jusqu'à Magdebourg, à travers les troupes ennemies, et malgré des obstacles de tout genre. Arrivé dans cette place, il s'y arrêta pour rassembler les débris de tous les corps, et repassa l'Elbe, pour livrer un combat à des colonnes qui menaçaient de l'investir. Cependant Napoléon avait créé une nouvelle armée comme par enchantement, et marchait à l'ennemi. Il gagna, le 2 mai, sur les armées russe et prussienne, la bataille de Lützen. Le prince Eugène y commandait l'aile gauche. Il reçut ensuite le commandement de l'avant-garde de la grande armée, et s'avança sur Dresde. Dans sa marche, il rencontra souvent l'ennemi et se battit alternativement contre les troupes russes et prussiennes. Une fois, il eut trois combats à livrer dans la même journée. Les plus importants eurent lieu à Colditz et à Gersdorf, et il entra enfin à Dresde, le 10 de mai. Le lendemain, il prit position au village de Preinitz, et fit passer l'Elbe à son corps d'armée. Le 12, il reçut l'ordre d'aller organiser et commander une armée en Italie, entre l'Adige et la Piave, point sur lequel l'empereur, qui présentait la défection de l'Autriche, pensait que cette puissance allait porter ses forces. En effet, l'on apprit que les Autrichiens, sous le commandement du général Hiller, violant le territoire illyrien, avaient passé la Save sur plusieurs colonnes. Les troupes sous les ordres du vice-roi traversèrent l'Isonzo pour se rendre à Adelsberg, où le prince établit son quartier-général, qui, bientôt après, fut porté à Gorcie. Là, il adressa à son armée une proclamation où l'on remarque ce passage : « Soldats ! souvenons-nous, « avec un sentiment d'orgueil, que notre souverain, « notre patrie, nos familles ont les yeux fixés sur « nous, et chacun fera son devoir. » Pressé de tous côtés par des forces bien supérieures aux siennes, il se replia sur Gradisca, d'où il décréta une nouvelle levée sur les conscriptions de 1808 à 1813. Averti que Murat négociait avec l'Autriche, il en informa Napoléon le 28 février, en ajoutant toutefois qu'il avait les plus grandes espérances que le roi de Naples n'ajouterait pas aux torts qu'il avait envers S. M. I. celui d'attaquer ses troupes. Le 31 octobre, il eut un engagement sur la Brenta, à la suite duquel il s'empara de Bassano. Le feld-maréchal Bellegarde remplaça, dans le commandement de l'armée autrichienne, le vieux général Hiller, dont on accusait la lenteur. Dans l'histoire de cette campagne, deux graves circonstances ne doivent pas être oubliées : 1^o le changement de politique de la cour de Bavière, qui, ouvrant à l'ennemi toutes les routes du Tyrol, força le prince à renoncer à la défense de l'Illyrie, et à abandonner la ligne de l'Isonzo ; 2^o la défection de Murat, qui obligea le prince d'abandonner la ligne de l'Adige pour se replier sur le Mincio. Le prince Eugène, qui, jusqu'alors, n'avait eu à résister, avec trente-cinq mille hommes, qu'à une armée de soixante mille Autrichiens, vit augmenter ses ennemis de vingt-huit mille hommes qui menaçaient sa droite, et que peu de jours avant, il regardait comme des auxiliaires. Ce fut pourtant dans une telle position, et avec des forces si inégales, que ce prince remporta, sur les Autrichiens, la victoire du 8 février, leur mit cinq mille hommes hors de combat, et fit deux mille prisonniers ; ces succès sont d'autant plus étonnants que l'armée du vice-roi, composée en grande partie

d'Italiens, était en proie à tous les éléments de désorganisation : le déneement le plus absolu, le manque de solde, le mécontentement, la désertion et les maladies. Peu de jours après, le général Grenier, qui avait, dans l'armée, le titre de lieutenant du prince vice-roi, obtint, sous les murs de Parme, une autre victoire sur les Napolitains. Bellegarde, épouvané de ces revers, ne songea plus qu'à se tenir sur une prudente défensive, et, jusqu'à la capitulation de Paris, il n'entreprit rien contre le vice-roi, dont il se borna à observer les mouvements. A cette époque, l'épouse du prince accoucha d'une fille, qui eut pour marraine, S. A. R. la grande-duchesse d'Armstadt, et pour parrain, le feld-maréchal Bellegarde, qui, profitant de l'inaction à laquelle était réduite son armée, vint à Mantoue où étaient le vice-roi et son épouse ; cependant les nouvelles de Paris, parvenues en Italie, avaient augmenté le désordre dans l'armée, dans les autorités civiles et à Milan. Les intrigues de l'Autriche, qui, n'ayant pu vaincre Eugène, minait sourdement son influence, les actes de rigueur, que les circonstances avaient nécessités de la part du gouvernement, représentés comme des excès de la plus horrible tyrannie, amenèrent la journée du 20 avril 1814, où périt, de la manière la plus cruelle, le comte Pirna, premier ministre du vice-roi, qu'on accusait alors de pratiquer des intelligences dans le sénat en faveur d'Eugène. Quelle que soit notre opinion sur le prince Eugène, que nous aimons à juger d'après ses actions et les sentiments d'un homme d'honneur, pour qui la reconnaissance est un devoir, l'impartialité nous impose l'obligation d'être historiens fidèles, même des bruits répandus dans le public, et que les faits ne démentent pas d'une manière positive, surtout quand ces assertions se trouvent rapportées par des témoins oculaires et des gens dignes de foi. Un aide-de-camp de Murat, envoyé plusieurs fois auprès du vice-roi d'Italie ou d'un intermédiaire, a certifié que le prince Eugène avait entretenu des intelligences suivies avec des agents autrichiens et anglais, et s'était engagé à faire cause commune avec le roi Joachim contre Napoléon et contre la France, sous la condition que les puissances alliées le reconnaîtraient roi d'Italie, et que les frontières de ce royaume seraient portées jusqu'aux Apennins... Des difficultés élevées à ce sujet, et surtout la marche rapide des événements empêchèrent seules le prince Eugène de se prononcer ouvertement à l'exemple de Murat contre l'empereur Napoléon. Ces intrigues étaient ourdies à la fin de 1813 ; il est positif qu'en 1813, l'empereur donna ordre au prince vice-roi de franchir les Alpes avec toutes les troupes qu'il avait sous ses ordres, de laisser garnison dans les seules villes de Mantoue et d'Alexandrie, et de venir se joindre à l'armée commandée par le maréchal Angereau ; il est positif que Napoléon n'envoya pas d'autre ordre, et cependant le prince Eugène retint ses troupes dans la Lombardie, se flattant, dit-on, d'être reconnu roi d'Italie, d'après des promesses que les circonstances firent éluder. On cite l'ordre du jour, dans lequel le vice-roi engageait les Italiens à se prononcer pour la défense de leur propre cause, et invitait les troupes françaises à retourner dans leur pays. Une personne recommandable par la loyauté de son caractère, par son grade et le poste qu'il occupait auprès du vice-roi, a conservé des pièces officielles qui attestent la conduite politique et la défection méditée, mais non exécutée ostensiblement, du prince Eugène ; elles seraient imprimées un jour. Le prince Eugène avait envoyé, en janvier 1814, un plénipotentiaire au congrès de Chaillon, pour y traiter de ses intérêts, et annoncer son intention de s'unir aux puissances alliées, si elles consentaient à reconnaître ses droits au royaume d'Italie.

L'on a rapporté que l'empereur de Russie, dans une entrevue avec l'impératrice Joséphine, lui avait dit que si les Italiens demandaient le prince Eugène pour roi, il engagerait les souverains ses alliés à le reconnaître pour tel. Il est certain que les plans d'Eugène étaient connus; qu'il était urgent pour lui de quitter l'Italie, où il était menacé de la fureur et de l'indignation d'un peuple dont il avait entièrement perdu l'affection. Un grand mécontentement régnait également dans l'armée; tous les recouvrements étaient en souffrance; le paiement même des soldats était arriéré. Le vice-roi, dès les premières étincelles de la révolte, avait rassemblé à Mantoue ce qu'il avait de plus précieux, et, résolu de se retirer en Bavière (sa fortune était évaluée à 30 millions de francs), il donna aussitôt des ordres pour le départ de l'armée française, à laquelle il adressa ses adieux dans une dernière proclamation. Le prince prit ensuite la route du Tyrol. Arrivé à Roveredo, le gouverneur du château, colonel autrichien, l'avertit que, si la princesse son épouse pouvait traverser en sûreté le Tyrol, il n'en était pas ainsi de lui, que les habitants accusaient d'avoir fait fusiller, comme espions, plusieurs notables de leur pays. Le prince consentit à accepter l'uniforme, la voiture, la livrée et les gens du gouverneur, qui lui recommanda surtout de ne point s'arrêter, et de ne pas se servir de la langue française. A l'aide de ces précautions, il arriva heureusement avec son épouse à Munich, où le roi l'accueillit avec l'affection d'un père. Il quitta aussitôt cette ville pour se rendre à Paris, y revoir sa mère, et sa sœur dont il était séparé depuis la campagne de Russie. A son arrivée dans cette capitale, il rendit ses devoirs à Louis XVIII, et reçut de ce prince un accueil distingué. Un mois après, la mort lui enleva la plus tendre des mères, et aux infortunés la plus zélée protectrice. Il retourna vers le roi de Bavière, son beau-père, qui lui donna le duché de Leuchtenberg et le rang de prince de sa maison. Il vivait alors dans une situation honorable et tranquille; le mariage de sa fille aînée avec le prince royal de Suède, fils de l'ex-général Bernadotte, ajoutait encore à son bonheur domestique, lorsqu'il mourut frappé d'un coup d'apoplexie, le 21 février 1824, à l'âge de 43 ans. La vie toute militaire du prince Eugène ne lui permit guère de donner ses soins à l'administration intérieure, qu'il confia souvent à des ministres inhabiles, et dont les actes n'étaient pas toujours dirigés par la justice, cette première qualité de l'homme d'état. Cependant l'Italie, au milieu des guerres qui enlevaient sa population, retira des avantages sensibles de l'influence française; un système judiciaire, établi sur un plan mieux combiné et plus éclairé, offrait une égale garantie à tous les citoyens; les formes de la justice devinrent plus imposantes et plus solennelles. Le temps n'était plus où les coupables d'un certain rang pouvaient braver la justice et se soustraire à la vindicte des lois. Une police active et vigilante fut substituée à ces sbires plus occupés à faciliter qu'à réprimer les délits. Cette police sévère n'inquiétait plus que les factieux ou les mal-intentionnés. Sa force l'affranchit de ces transactions dégradantes par lesquelles les gouvernements précédents et ceux qui les ont suivis accordaient, aux malfaiteurs, des sauf-conduits pour aller porter ailleurs leurs ravages et leurs crimes. La mendicité, cette plaie honteuse des états policés, et de l'Italie surtout, avait disparu dans les principales villes de ce royaume; la famine avait été forcée de payer son tribut à la société. Des refuges avaient été ouverts à l'infirmité; un institut où siégeaient des savants distingués dans tous les genres, offrait un noble but d'émulation. L'instruction répandue et facilitée par des institutions multipliées et gratuites; des encouragements accordés au mérite; le

commerce intérieur vivifié par des canaux et des routes; le culte environné d'une pompe digne de son objet, et qu'il avait perdus sous le régime républicain; les impositions, quoique accrues par les dépenses publiques, administrées avec plus d'ordre; une armée brave, disciplinée par des chefs habiles, enfin des ouvrages grands et utiles entrepris et achevés pendant l'administration française, ont imprimé un mouvement favorable à tous les esprits, et qui a tourné à l'avantage des mœurs, de l'industrie, des sciences, des arts et de l'intérêt public et privé. Parmi les reproches qu'on a adressés au prince Eugène, le plus grave, selon nous, et peut-être le plus avéré, est celui d'avoir oublié ce qu'il devait à la patrie. Le prince Eugène était, pour ainsi dire, le fils de la France; on reportait sur lui tout l'intérêt qu'avait su inspirer son excellente mère, toute l'affection que ses bienfaits lui avaient méritée. Quelques militaires, dont il avait partagé les travaux, on qu'il avait conduits à la victoire, ne voyant en lui qu'un compagnon d'armes ou un chef bien-aimé, se hasardaient, dans des temps malheureux, aux jours de la proscription, à aller lui demander, non pas un asile hospitalier, mais une protection qui les mit à l'abri de l'orage; on a dit qu'il leur défendait de l'approcher quand ils lui demandaient une audience, et qu'il les repoussait durement quand ils l'approchaient sans le prévenir; on en cite même qui se brûlèrent la cervelle pour ne pas survivre à ce qu'ils appelaient un affront. Ainsi Eugène, en quittant le sol qui l'avait vu naître, était donc tombé de la hauteur d'un prince français au niveau d'un homme ordinaire.

BEAUHARNAIS (FANX comtesse de), poète, née à Paris en 1738, morte dans la même ville le 2 juillet 1813. Fille d'un receveur-général des finances, elle reçut une brillante éducation, et épousa le comte de Beauharnais, oncle de François et d'Alexandre. Cette union ne fut pas heureuse; la jeune comtesse se sépara bientôt de son mari, et se retira chez les religieuses de la Visitation. Devenue entièrement libre, elle fit un voyage en Italie, y puisa de nouvelles connaissances, et revint en faire jouir sa patrie. Douée de beaucoup d'esprit naturel, ses poésies respirent une sensibilité gracieuse à laquelle se joint une philosophie douce qui lui a mérité les plus honorables suffrages; elle réunissait chez elle les savants et les littérateurs les plus distingués du dix-huitième siècle; et l'immortel Buffon ne l'appelait que sa chère fille. Le sauvage Jean-Jacques lui-même la voyait avec plaisir; on lui a toutefois reproché de recevoir trop facilement toutes sortes de personnes, mais surtout son intimité avec Dorat, Cubière, Palmeseaux; ceux même qu'elle honorait de son amitié ne la ménagèrent pas toujours; on connaît cette cruelle épigramme du poète Lebrun.

Eglé belle et poète à deux petits travers,
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Si cette femme célèbre eut quelques légers torts, il est vrai de dire, que tous ceux qui l'approchèrent durent l'aimer. Bonne autant qu'aimable, d'une obligeance extrême, sa fortune ne suffit pas toujours à sa bienfaisance et à ses bonnes intentions. La plupart de ses ouvrages sont oubliés; mais on lit encore avec plaisir les suivants: *Poésies fugitives, et prose sans conséquence*, 1772, 2 vol. in-8; *A tous les penseurs, salut*, 1793, in-8; *Lettres de Stéphanie*, roman historique, 1778, 3 vol. in-12; *L'Abailard supposé, ou le sentiment à l'épreuve*, Amsterdam, 1780, in-8; *L'Avoué par amour*, 1781, in-8; *Foliosor et Zulminie, les Lettres des femmes; les Amans d'autrefois*, 1787, 3 vol. in-12; *La Fausse inconstance, ou le*

Triomphe de l'honnêteté, comédie en cinq actes et en prose, 1787, in-8°; *Épître aux femmes*; *l'Île de la Fidélité*, ou *Anaxias et Théane*, poème philosophique en trois chants : ce poème passe pour son meilleur ouvrage.

BEAUHARNAIS (CLAUDE comte de), pair de France, était fils de la précédente. Il naquit le 29 septembre 1756, fut officier des gardes françaises sous Louis XVI, et épousa la fille du comte de Maréchal, député aux États-généraux; devenu veuf, il se remaria avec Mlle Fortain, fille d'un armateur de Nantes. Nommé, en 1804, sénateur titulaire de la sénatorialité d'Amiens, Beauharnais eut le titre de chevalier d'honneur de Marie-Louise en 1810. Après la restauration, il fut membre de la chambre des pairs; et n'ayant rien accepté pendant les cent jours, il conserva cette dignité, après la rentrée du Roi. Il mourut à Paris le 10 janvier 1819. Une fille de son premier mariage épousa, en 1806, le grand-duc de Bade.

BEAUJOLAIS (le comte de), troisième fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Paris, le 7 octobre 1779. Ce prince était doué du caractère le plus aimable et des plus heureuses dispositions. Il avait à peine 13 ans lorsqu'on l'enferma avec sa famille à l'Abbaye; il fut ensuite conduit à Marseille avec son père; et enfin, après une détention de trois ans et demi, on l'embarqua pour le conduire aux États-Unis par ordre du directoire. Réuni à ses frères, il voyagea plusieurs années, avec eux, visita la Mavanne et vint enfin, comme les autres princes français, chercher un asile en Angleterre; mais une maladie de poitrine l'ayant obligé de voyager dans la Méditerranée pour y chercher un climat plus doux, il y termina ses jours en 1808. Les qualités de l'esprit et du cœur dont ce prince était abondamment pourvu, lui méritaient l'estime de tous ceux qui l'approchaient.

BEAUJOUR (Louis-Félix de), naquit en Dauphiné en 1765. Entré fort jeune dans la diplomatie, il fut, pendant plusieurs années, consul-général en Suède et en Grèce. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut appelé au tribunal et s'y distingua constamment par la sagesse de ses principes. En 1804, nommé consul-général et chargé d'affaires aux États-Unis, il y composa, dans ces moments de loisir un excellent ouvrage, publié en 1814, sous le modeste titre de : *Aperçu des États-Unis au commencement du dix-neuvième siècle*, in-8°. Ce livre donne les notions les plus exactes sur ce pays et sur ses habitants. Rentré dans sa patrie, Beaujour fut nommé, en 1816, consul-général à Smyrne, et, en 1817, inspecteur-général de tous les établissements français dans le Levant. En 1818, le titre de baron lui fut accordé en récompense de trente années, toutes dévouées au bien public. Il a en outre publié, en 1801 et 1802, deux opuscules politiques in-8°, le *Traité de Lunéville* et le *Traité d'Amiens*; *Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1799*, Paris 1800, 2 vol in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais ainsi que son *Aperçu des États-Unis*. M. de Beaujour s'occupe, depuis plusieurs années, d'un travail très important sur la géographie de la partie de l'Asie, que ses missions diplomatiques l'ont mis à même de parcourir et d'étudier avec soin.

BEAULAC (GUILLAUME), jurisconsulte, né dans le département de l'Hérault, mort à Paris le 23 août 1804. Il se livra aux travaux du cabinet et se fit estimer généralement par une probité sévère, des connaissances profondes et un jugement sain. Il a publié plusieurs ouvrages très utiles aux jeunes praticiens, et l'on cite surtout comme un modèle d'exactitude, son *Dictionnaire des lois*.

BEAULIEU (CHARLES GILLOTON), savant écri-

vain, a fait paraître plusieurs ouvrages ou mémoires sur la politique, sur l'administration, les finances, le droit public, etc. Voici les principaux : *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture des grains*, 1786; *Principes du gouvernement*, et projets de réformes dans toutes les parties de l'administration, 1789, in-8°; *Procès de la noblesse et du clergé, d'après des faits tirés de l'histoire de France*, 1789, in-8°; *De l'aristocratie française, ou Réfutation des prétentions de la noblesse et de la nécessité d'en supprimer l'hérédité*, 1789; *Nécessité de vendre les biens de l'église et ceux des ordres de chevalerie pour payer la dette publique*, 1789; *Démonstration des vices de l'impôt territorial en nature*; *Réflexions sur la nécessité d'établir l'enseignement de la science de l'économie politique*, enfin *Recherches sur la nature du gouvernement*, 2 vol. in-8°, traduit de l'italien.

BEAULIEU (CLAUDE-FRANÇOIS), homme de lettres, né à Riom, en 1754, se rendit à Paris, vers 1782, et travailla à plusieurs écrits périodiques, notamment aux *nouvelles de Paris* et au *Postillon de la guerre*. Arrêté en 1792, pour ses opinions politiques, il fut conduit à la Conciergerie, et de là transféré au Luxembourg, où il fut témoin des massacres des 2 et 3 septembre. Échappé aux fureurs révolutionnaires, toujours exposé à la haine des gouvernements, il fut compris sur la liste des déportés du 18 fructidor an 5, 4 septembre 1797, et eut le bonheur de se soustraire à l'arrêt de déportation; il s'attacha, par la suite, à M. Belderbusch, préfet de l'Oise, qui l'employa aux archives de la préfecture, et le chargea de la rédaction du journal du département. En 1815, il revint se fixer à Paris, et, depuis cette époque, s'est occupé constamment de travaux littéraires. Il a fourni quelques articles importants à la *Biographie universelle*, entre autres, ceux de Danton, de Fouché-Tinville et de Marat. On a encore de lui : 1° *Essai historique sur les causes et les effets de la révolution française*, 6 vol. in-8°; 2° *Réflexions sur les réflexions de M. de Bergasse, sur l'acte constitutionnel du sénat*, 1814, in-8°; *Le Temps présent*, 1815, in-8°. Les essais historiques de cet auteur sont pleins de renseignements très curieux sur la révolution française.

BEAULIEU (JEAN-FRANÇOIS BARMOT dit), entra au théâtre fort jeune, et eut beaucoup de succès dans les rôles de *niais*. Il chercha à se faire remarquer pendant les orages révolutionnaires, parut l'un des premiers à l'attaque de la Bastille, en 1789, et fut nommé, par suite de cette affaire, capitaine de la garde nationale parisienne. Les deux frères Agasse ayant été condamnés à mort pour fabrication de faux assignats, Beaulieu donna sa démission d'officier, et fit recevoir leur jeune frère officier à sa place, afin de prouver que le préjugé qui pesait sur la famille d'un condamné, avait perdu toute son influence. Il parcourut ensuite les provinces comme acteur, fréquenta tout les clubs, prononça, à celui de Metz, plusieurs proclamations fort énergiques, et disparut entièrement jusqu'en 1802, où il s'avisa de jouer le rôle de Mahomet au théâtre de la cité. Cette singularité attira la foule pendant quelques jours, mais ne répara pas le délabrement de la fortune de Beaulieu qui, ne pouvant plus, malgré ses efforts, soutenir sa femme et ses enfants, mit fin à ses jours avec l'espoir que ceux qui l'avaient abandonné soutiendraient sa malheureuse famille.

BEAULIEU (de), simple commissaire de la comptabilité nationale, fut nommé au ministère des contributions publiques, en 1792, par le crédit du député Chapelier. Il remplaça Clavières, et donna sa démission en rendant compte de la situation du ministère qui était sous ses ordres; elle fut acceptée le 29 juillet. Il fut mis en état d'arrestation quelques jours après; mais il recouvra promptement sa liberté.

BEAULIEU (le baron de), né aux environs de Namur, en 1725. Général d'artillerie au service d'Autriche, il servit, avec distinction, pendant la guerre de sept ans, et rentra dans ses foyers avec le grade de lieutenant-colonel et la croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il y vécut paisiblement jusqu'à l'époque de l'insurrection du Brabant, en 1789. Nommé, par l'empereur François, général-major, il se mit à la tête de quelques régiments que la désertion diminuait tous les jours, et dispersa promptement les insurgés. Vainqueur généreux, sa modération adoucit la rigueur des devoirs militaires. Il eut, dans un de ces combats, la douleur de perdre son fils unique, et s'écria, avec le stoïcisme d'un héros romain : « Mes amis, ce n'est pas le moment de le pleurer, il faut vaincre ! » A la fin de la campagne, il fut nommé colonel du régiment d'Oruz, et il est à remarquer que, jusqu'à lui, aucun officier Wallon n'avait encore commandé les Hongrois. En 1792, la guerre ayant été déclarée entre le gouvernement français et l'empereur d'Autriche, le général Biron, avec douze à treize mille hommes mal organisés et sans discipline, attaqua le baron de Beaulieu, qui avait sous ses ordres un corps autrichien composé seulement de dix-huit mille hommes d'infanterie, quinze cents cavaliers et dix pièces de campagne. On se canonna de part et d'autre sans succès ; mais Beaulieu ayant reçu un renfort de deux bataillons et deux cents hommes de cavalerie, attaquà à son tour les Français, leur tua deux cent-cinquante hommes, prit cinq pièces d'artillerie et les força de se replier sur Valenciennes. En septembre suivant, il s'empara des postes de Marche-en-Famine établis par les Français à Templeuve, et se rendit maître en même temps de quatre pièces de canon. Le général Houchard, ayant battu, à Hondscott, le duc d'York, Beaulieu vint rejoindre l'armée de ce prince près de Furnes. Les Français firent sur la gauche une attaque qui ne réussit pas et qui les força de se retirer sur Menin ; Beaulieu les y suivit, livra l'assaut, emporta les retranchements l'épée à la main, et rejeta les Français sur l'autre rive de la Lys ; cette action brillante lui mérita des félicitations de la part des états de Flandre. En 1794, il fut nommé commandant de la province du Luxembourg, et, le 30 avril, il gagna la bataille d'Arlon ; le 19 mai, il s'empara de Bouillon, et, le mois suivant, il reçut la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Le 26 juin, à la bataille de Fleurus, son corps d'armée éprouva de grandes pertes. En mars 1796, on lui donna le commandement en chef de l'armée d'Italie. Ce fut là le terme de sa gloire ; il n'eut plus aucun succès depuis cette époque. On a cherché à faire croire que la cause des malheurs de Beaulieu provenait de la jalousie existante entre lui et Mercier-Argenteau, qui, dit-on, avait brigué ce commandement ; il est maintenant de toute notoriété que la cause véritable des revers des Autrichiens pendant la campagne de 1796, loin de tenir à de misérables rivalités, dont les généraux Wurmser et d'Alvinzi, qui ont succédé à Beaulieu, et qui ont éprouvé le même sort que lui, n'ont jamais songé à se plaindre, est tout entière dans le génie supérieur, la prodigieuse activité, l'étonnante audace de Napoléon et dans cette foule de braves éprouvés depuis plusieurs années, parvenus, à force d'intrepidité, et d'exploits des derniers rangs de l'armée, aux premiers grades militaires. Voilà ce qui fit vaincre les Français à Montenotte, à Millesimo, Dego, Ceva, Vico, Mondovì, etc. Le roi de Sardaigne ayant cessé de faire cause commune avec l'Autriche, la position de Beaulieu ne fut plus tenable ; il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un général expérimenté pour défendre le passage de l'Adda à Lodi, et ne fit que rendre sa défaite plus complète.

Obligé de se retirer vers le Mincio, il en fut chassé par le général en chef Bonaparte qui, après avoir passé cette rivière à gué, le repoussa jusque dans les montagnes du Tyrol. Alors Beaulieu, loin de reconnaître la supériorité du général français, aime mieux accuser Argenteau de trahison ; il le fit arrêter et demanda à la cour de Vienne qu'il fût traduit devant un conseil de guerre. Celle-ci répondit à sa demande en lui ordonnant de remettre le commandement au feld-marchal Wurmser : ce général, qui conservait, dans un corps affaibli par l'âge, toute l'ardeur d'un jeune homme, accepta cette périlleuse mission, et la remplit de manière, non pas à inspirer des craintes à son ennemi, mais à mériter son estime. Beaulieu alla se consoler de ses disgrâces dans la ville de Lintz.

BEAUMANOIR (le baron de), chevalier de Saint-Louis, ancien mousquetaire, a publié des *Mémoires de sa jeunesse*, ouvrage qui n'est pas sans intérêt et qui offre un but assez moral ; deux *Tragédies*, des *Comédies* et un *Opéra* ; une traduction de l'*Iliade* d'Homère, et enfin, la *Justification d'Enguerrand de Marigny*, c'est ce qu'il a fait de mieux : Le célèbre ministre de Philippe-le-Bel y est bien caractérisé, et une foule de recherches curieuses rendent cet ouvrage fort intéressant. Le baron de Beaumanoir mourut pendant l'émigration.

BEAUMARCHAIS (PIERRE-AUGUSTIN Canon de), né à Paris, le 24 janvier 1732. Cet homme, si célèbre par sa fortune, la finesse de son esprit et son éloquence, était fils d'un horloger, et fut même destiné à embrasser la profession de son père. Il fit toutefois d'excellentes études, se livra à la littérature et aux mathématiques, et fit de rapides progrès dans les sciences mécaniques. L'horlogerie lui doit l'invention d'un nouvel échappement approuvé par l'académie des sciences. Malgré ses succès, il quitta l'état de son père, et se livra à l'étude de la musique pour laquelle il était passionné ; des compositions gracieuses, et un talent supérieur sur la guitare et sur la harpe dont il avait perfectionné le mécanisme, fixèrent l'attention sur lui ; les filles de Louis XV devinrent ses écôliers, et l'admiration dans leur société intime dont son esprit le rendait aussi digne que ses talents. Beaumarchais ne se contenta pas des vains avantages de la considération, il se lia avec Pâris-Duverney, banquier de la cour, prit une part dans ses intérêts de finances, et acquit promptement une brillante fortune. A peine âgé de trente-cinq ans, les richesses, la considération ne suffisaient pas encore à son ardeur, il rechercha les succès littéraires, et débuta heureusement dans la carrière théâtrale par le drame d'*Eugénie*. Le fond de cette pièce n'est pas une fiction, c'est une aventure arrivée en Espagne à sa propre sœur, et dans laquelle Beaumarchais lui-même avait figuré de la manière la plus honorable. En 1770, il fit représenter les *Deux amis* qui n'eurent point de succès. Mais bientôt des intérêts plus graves vinrent arracher Beaumarchais aux jeux de la scène, et accroître sa réputation littéraire sous des rapports tout-à-fait nouveaux. Pâris-Duverney était mort, le comte de la Blache, son légataire universel, refusait à Beaumarchais le paiement d'une somme de 15,000 francs, et prétendait au contraire que ce dernier redevait à la succession 50,000 écus. Un procès eut lieu, et ce fut alors que parurent ces fameux *Mémoires*, chefs-d'œuvre de plaisanterie, où la satire la plus amère, où la dialectique la plus pressante, se mêlent sans cesse à de véritables mouvements d'éloquence. La cause la plus stérile en incidents, intéressa, par ce talent extraordinaire, la cour et la ville : Beaumarchais perdit ; mais il couvrit de ridicule ses juges et son adversaire. Il fut loin d'être aussi heureux dans l'affaire Korbmann, quoiqu'il

s'agit alors d'une aventure qui fait assez ordinairement rive aux dépens de la victime; le ton plaisant des *Nouveaux mémoires* de Beaumarchais parut déplacé. L'avocat de la partie adverse, Bergasse, opposa aux sarcasmes une éloquence froide et sévère, qui tirait toute sa force de la morale; cet avocat, toutefois, malgré son calme étudié, se laissa emporter hors des bornes d'une légitime défense, et fut rappelé à l'ordre. Au milieu de toutes ces tracasseries, Beaumarchais n'avait pas abandonné le théâtre; il fit représenter, en 1775, le *Barbier de Séville* qui tomba à la première représentation; mais qui, resté au théâtre, y est toujours revu avec plaisir. Le *Mariage de Figaro*, qui en est la suite, eut le même succès; ces pièces sont trop connues pour que nous les analysions; chacun sait qu'elles étonnèrent d'esprit, de malice; qu'on vit inévitables s'y trouver mêlé de bonnes et de mauvaises plaisanteries, que toutefois, un des motifs de leur succès extraordinaire prenait sa source dans des allusions frappantes et dans le cynisme effronté des situations. Nous ne parlerons pas de son opéra de *Tartare* qui n'eut et ne mérita aucun succès. Beaumarchais termina sa carrière dramatique par la *Mère coupable*; c'est le complément de l'histoire des *Almaviva*. Au milieu de tant de travaux, de tant d'agitations, il ne fut pas étranger aux affaires politiques, car MM. de Maurepas et de Vergennes l'employèrent à plusieurs missions. A la mort de Voltaire, il conçut la noble idée d'élever un monument à la mémoire de ce grand homme en réimprimant ses ouvrages d'une manière digne de lui; le résultat de cette grande entreprise fut loin de lui être avantageux, puisqu'il y perdit près d'un million, et n'en retira d'autre gloire que celle de l'avoir tentée. Plus heureux dans ses autres opérations d'envois d'armes lors de l'insurrection de l'Amérique septentrionale, il rétablit bientôt sa fortune dont il faisait le plus noble usage. Ce fut à cette époque qu'il fit construire une fort belle maison à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine; on lisait sur la porte du jardin, le distique suivant :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

Cette maison vient d'être démolie pour l'exécution du superbe canal dit de l'Ourcq. La révolution française devint funeste à Beaumarchais; il en avait embrassé la cause avec chaleur; pendant qu'on l'accusa d'avoir voulu armer la contre-révolution, et il fut enfermé à l'Abbaye, où il aurait été égorgé dans la journée du 2 septembre, si Manuel, alors procureur de la commune, ne l'eût sauvé en sollicitant lui-même sa liberté, et en favorisant son départ pour l'Angleterre. Ce trait d'autant plus admirable que ce fonctionnaire avait été plus d'une fois l'objet des mordantes plaisanteries de Beaumarchais, et qu'il le considérait comme son ennemi personnel. Pendant son séjour à Londres, Beaumarchais adressa au député Lecointre, qui l'avait fait décréter d'accusation, un mémoire explicatif de sa conduite pendant la révolution; ce mémoire intitulé : *Mes six époques*, est une de ses productions les plus remarquables, tant par la force du raisonnement que par l'intérêt qui régné dans le récit des dangers auxquels l'auteur a échappé. Il revint en France, après le 9 thermidor; s'occupa à rassembler quelques débris de son ancienne fortune, moins pour lui que pour sa fille unique, et mourut subitement le 19 mai 1799. Peu d'hommes ont été plus calomniés que Beaumarchais, et quoiqu'il ne soit pas exempt de reproches, il est vrai de dire qu'il a valu mieux que sa réputation; une foule de traits de bienfaisance, ignorés pendant sa vie et connus depuis, honoreront à jamais sa mémoire. Les

Oeuvres complètes de Beaumarchais, 7 vol. in-8°, ont été publiées, en 1809, par les soins de Gaudin-de-Labrunellier. Une nouvelle édition en 6 vol. in-8°, a paru à Paris, en 1821.

BEAUMETZ (Baron ou Barreau de), était premier président au conseil d'Artois lors de la convocation des états-généraux. Nommé député de la noblesse, il devint un des plus zélés défenseurs du parti des ministres. Au commencement de la session, il fit un rapport à l'assemblée constituante sur l'abolition de la torture, parla un peu plus tard contre la vente des biens du clergé, tout en convenant qu'il n'en était pas propriétaire, et contre l'éligibilité des juifs, quoiqu'un an après (en 1790), il réclamât la jouissance des droits civils pour ceux de Bayonne. Il s'éleva aussi contre les ordonnateurs des pensions qui négligeaient le paiement des veuves et des orphelins, et qui payaient exactement les personnes riches. Nommé président au mois de mai, il soutint l'inviolabilité des membres de l'assemblée nationale, parla sur le traitement des évêques, défendit le système des assignats, et accusa les ministres, à l'exception de Montmorin, irréprochable selon lui. En 1791, il prétendit que le corps législatif avait le droit de demander le renvoi des ministres, et les citoyens celui de les accuser criminellement après leur sortie du ministère; enfin il prit part à toutes les questions importantes qui s'agitaient dans l'assemblée constituante. On le vit aussi parmi les membres du comité de révision, et il entra au conseil du département de la Seine, lorsque l'assemblée constituante fut dissoute; il s'occupa alors, mais sans succès, du sort des prêtres insermentés pour leur obtenir une indemnité légale. En 1792, on l'accusa de concorder, avec les émigrés, le rétablissement de la royauté, et il justifia bientôt cette accusation en émigrant lui-même. Rentré en France, en 1800, il mourut peu de temps après. Il a été publié, dans le temps, une brochure, ou plutôt un pamphlet dirigé contre lui, sous le titre : *La Véritable portrait de nos législateurs*, où on lui reproche de s'être toujours montré tout autre qu'il n'était réellement, et de n'avoir consulté que ses propres intérêts ou ses plaisirs dans toutes les opinions qu'il avait soutenues avec le plus de chaleur; on a même dit qu'il n'avait paru favorable à la révolution que pour être en opposition avec M. de Calonne, son compatriote, qu'il n'aimait pas. On a, de M. de Beaumetz, un ouvrage estimé ayant pour titre : *Instruction sur le jury*.

BEAUMETZ (ALBERT-MAURICE-AUGUSTE BARREAU, marquis de), né à Arras le 18 janvier 1759. Procureur-général au parlement de Flandre avant la révolution, il entra, sous l'empire, au corps législatif, et fit plusieurs rapports sur les codes, particulièrement sur le code pénal. En 1815, il fut nommé député par le département du Pas-de-Calais; peu de temps après, président de son collège électoral, et enfin procureur-général près la cour de Douai. Il exerça cette fonction jusqu'en 1810, où il fut atteint par l'épuration. Il est aujourd'hui président honoraire de la cour royale de Douai.

BEAUMONT-SAINT-QUENTIN (CHRISTOPHE), né, le 18 mars 1765, en Dauphiné, devint page du prince de Condé, dès l'âge de quatorze ans; il accompagna, en 1782, le duc de Bourbon au siège de Gibraltar, et servit dans l'infanterie jusqu'en 1791. A cette époque, il sortit de France pour aller rejoindre le prince de Condé, fit, sous ses drapeaux, toutes les campagnes du Rhin, et resta en France en 1800. Il y vécut ignoré, sans prendre aucune part aux affaires, jusqu'à la rentrée du Roi. Se trouvant à Lyon à cette époque, il s'y fit remarquer par son zèle pour la cause royale. Jeté en prison par le parti opposé, il y resta jusqu'à l'entrée des troupes étrangères, et fut nommé chevalier de Saint-Louis.

BEAUMONT (ANTOIN-FRANÇOIS, vicomte de), né, le 3 mai 1753, au château de la Roque, en Périgord, chef d'escadre, député aux états-généraux, était neveu de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. Il entra fort jeune dans la marine, se fit remarquer dans le combat du 11 septembre 1781, où le neveu de l'archevêque de Paris avait pour adversaire le neveu de l'archevêque de Cantorbéry; le Français triompha, et se rendit maître de la frégate anglaise le *Fox*. La révolution vint l'arracher à une carrière où il avait débuté de la manière la plus brillante. Nommé, en 1789, député de la noblesse de la sénéchaussée d'Agen, aux états-généraux, il vota constamment avec le côté droit de l'assemblée constituante, s'opposa à la réunion des trois ordres, protesta contre le décret du 19 juin 1790, qui abolissait la noblesse, se fondant sur ce que la noblesse, une fois acquise par des vertus, ne pouvait se perdre que par des crimes, et que ce serait se dépouiller du caractère de chevalier français en se privant de ce titre purement honorifique. Il se retira, après la session, en Angleterre, et ensuite en Russie. Rentré en France lors du gouvernement consulaire, il se fixa à Toulouse, où il mourut le 15 septembre 1803.

BEAUMONT (CHRISTOPHE-LOUIS-AMABLE, comte de), fils du précédent, naquit en 1776, et se distingua, comme son père, par son attachement pour les Bourbons; il fit arborer, en 1814, la cocarde blanche à Villeneuve-d'Ag, malgré la présence et les menaces de l'armée commandée par le maréchal Soult. Au retour de Napoléon, il se rendit, avec trente cavaliers, auprès du duc d'Angoulême, à Nîmes. Arrêté et conduit à la citadelle de Montpellier, il s'échappa, et rejoignit aussitôt S. A. R. de Espagne. Il fut chargé de plusieurs missions confidentielles et périlleuses qu'il remplit avec zèle, et reçut, pour récompense, la croix de Saint-Louis et le grade de major de cavalerie. Il est actuellement commandant de l'Ecole militaire.

BEAUMONT-D'AUTY (le marquis de) de la même famille que le précédent, prit le parti des armes. Entré, en 1758, au régiment d'Apchon (dragons), il fut fait comte en 1759, lieutenant en 1760, et plus tard aide-lieutenant du marquis de Losanges. Nommé, dans la suite, capitaine au régiment de la Reine (dragons), il obtint successivement les grades de colonel du régiment provincial de Chalons, de mestre-de-camp, de brigadier-colonel du régiment de garnison du roi, et enfin de maréchal-de-camp en 1788. Il avait fait alors les dernières campagnes de la guerre de sept ans, et reçut une blessure grave en 1760. Soit que ses infirmités l'en empêchaient, soit qu'il ne voulût pas prendre part à une gloire qui alors pouvait être acquise par les roturiers, M. le marquis de Beaumont est resté dans l'obscurité pendant la révolution, et n'a plus reparu sur la scène politique, même depuis 1814.

BEAUMONT (CHRISTOPHE-FRANÇOIS, fils du précédent, devint, en 1783, lieutenant dans le régiment du Perche, fut, en 1787, capitaine à la suite du régiment de Dauphin (dragons), et enfin aide-de-camp du marquis de Beaumont, son cousin.

BEAUMONT (ADRIEN DE), neveu du marquis de Beaumont, entra au service d'Autriche en 1801, et prit probablement part aux différends guerres que cette puissance fit à la France; car, après être entré d'abord dans le régiment de Ferdinand (dragons), il fut nommé, en 1805, premier lieutenant dans le régiment Latour (même arme), en 1809 capitaine dans les volontaires moraves, et, peu après, commandant d'escadron dans le régiment des hussards de Lichtenstein. En 1816, il rentra en France, et fut nommé capitaine d'état-major dans la garde royale.

BEAUMONT (le vicomte de), député de la Dordogne à la chambre septennale, y fit partie de la gauche-opposition. De concert avec M. Meadadier, il proposa, dans la séance du 30 avril 1825, un amendement qui avait pour but d'obliger les ministres de présenter, à la session suivante, les comptes de la guerre d'Espagne. Bien que cet amendement ait été adopté, on sait comment les ministres y ont fait droit.

BEAUMONT (MONTMORRENCY-LUXEMBOURG-LINCAUX, duc de), était capitaine des gardes-du-corps avant la révolution; il est aujourd'hui pair de France.

BEAUMONT-LABONINIÈRE (MARC-ANTOINE, comte de), d'une famille moins ancienne que les précédents, fut admis parmi les pages de Marie-Antoinette en 1777, et obtint, en 1788, le grade de capitaine de cavalerie. Il ne crut pas que la liberté promise à la France fût une raison pour la quitter; il resta au service, et fut nommé colonel en 1792. Il se distingua dans les premières campagnes de la révolution aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, fut nommé général de brigade pendant les campagnes d'Italie, en 1797, et atteint, à l'attaque de Vérone, d'une balle qui lui traversa l'épaule. En 1803, il obtint le grade de général de division, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, et entra au sénat conservateur le 14 août 1807. Il commanda un corps d'observation, cantonné dans le cercle d'Augsbourg en 1809, et devint, après son retour à Paris, premier chambellan de Madame, mère de Napoléon, grand officier de la légion d'honneur, et grand-croix de l'ordre militaire de Bavière. Après la restauration, le Roi lui donna la croix de Saint-Louis, et le nomma pair de France. Il commandait une division de l'armée parisienne après la bataille de Waterloo, et fut chargé, par le ministre de la guerre, de passer la revue des militaires isolés, armés ou non armés, appartenant aux 3^e et 4^e corps. M. de Beaumont était beau-frère de feu le maréchal Davoust.

BEAUMONT-LABONINIÈRE (ANNAÏ, comte de), frère du précédent, était page de Louis XVI. Il suivit les mêmes principes que son frère, ne quitta point la France, et fut nommé, sous l'empire, chevalier d'honneur de l'impératrice Joséphine; il s'attacha à cette femme célèbre, et resta constamment auprès d'elle jusqu'à sa mort. Il avait été élu membre du corps législatif, en 1810, par le département d'Indre-et-Loire, et y siégea jusqu'en 1814.

BEAUMONT DE CARRIÈRE (le baron), ancien aide-de-camp de Murat, le suivit en Italie et en Egypte, se signala à presque toutes les grandes batailles auxquelles il assista; mais un trait, bien rare dans les annales de la guerre, le distingua à l'affaire de Werthingen: il se précipita au milieu des ennemis, et leur enleva un capitaine de cuirassiers qu'il entraîna dans les rangs français. Nommé général de brigade après la bataille d'Austerlitz, il passa ensuite à l'armée d'Espagne, se fit remarquer dans toutes les affaires, mais de la manière la plus éclatante à celle d'Alcañon. Il mourut en 1813; il avait été nommé général de division à l'état-major de la grande armée peu de temps avant sa mort.

BEAUMONT (ERUENX), architecte à Paris. Ce fut lui qui construisit la salle du tribunal dont l'architecture, noble et simple, fixa l'attention du juré chargé de décerner les prix décennaux, et qui vota à l'unanimité, pour cette salle, une mention honorable; ce n'est toutefois pas entièrement sur les dessins de Beaumont que la construction et la décoration de cette salle ont été exécutées; il a été aidé surtout dans ses travaux par M. Hugot (voy. ce nom), qui depuis a remporté le grand prix d'architecture. Beaumont a été chargé pendant fort long-temps de travaux

publics d'une grande importance. On lui doit aussi la construction du théâtre des Variétés. Il est mort, en 1815, du chagrin, dit-on, d'avoir perdu plusieurs de ses attributions.

BEAUMONT (J.-T. BARBER), major anglais, directeur de l'institution de la Providence à Londres, commandait le corps des tirailleurs du duc de Cumberland. Il a publié : *Voyage dans la partie méridionale de la principauté de Galles et dans le comté de Montmouth*, in-8o, in-8o; *Considérations sur les meilleurs moyens d'assurer la défense intérieure de la Grande-Bretagne*, in-8o, 1805. Ces ouvrages ont paru sous le nom de Barber; ce n'est que depuis fort peu de temps que cet auteur a pris celui de Beaumont. On a encore de lui, sous le voile de l'anonyme, *l'Arcanum de la défense naturelle* (par Hastatus), in-8o, 1808.

BEAUMONT (JEAN-FRANÇOIS ALBANIS), membre de la société royale de Londres, et des académies de Genève et de Turin, naquit à Chambéry vers 1750. Il étudia les mathématiques à l'école du génie de Mézières, et eut diverses commissions dans le Bourbonnais. Revenu à Chambéry, en 1775, il fut nommé ingénieur en second par Victor-Amédée III, et employé à Nice en cette qualité. Après 1780, il accompagna le duc de Gloucester dans ses voyages d'Allemagne, de France, d'Italie etc., et fut choisi, par ce prince, pour veiller à l'éducation de ses enfants. Pendant le long séjour qu'il fit à Londres, il s'occupa à décrire l'immense chaîne granitique qui s'étend depuis les bouches du Var jusqu'en Carinthie. De retour dans son pays, en 1796, et fixé jusqu'à sa mort à la Vernaz, dans le département du Léman, il a partagé son temps entre l'éducation d'un troupeau de mérinos, et l'étude des antiquités et de la statistique de la Savoie. On a de lui : 1o *Voyage historique et pittoresque de la ville et du comté de Nice*, Genève, 1787; 2o *Travels through the Rhodian Alps*, London, in-folio, 1792; 3o *Description des glaciers du Francigny*, 1793; 4o *Travels through the Maritime Alps*, London, 1793; 5o *Travels through the Lépointines Alps*, ib., in-folio, 1796; 6o *Description des Alpes grecques et cotiennes, ou tableaux historique et statistique de la Savoie*, Paris, 1802, a vol. in-4o, avec fig. et un atlas in-folio, 1802; 7o *Seconde partie du même ouvrage*, ib., a vol. in-4o, 1806; 8o *des Mémoires sur la manière de défendre les camps*, publiés à Turin, sur l'histoire naturelle, l'art de fonder solidement dans la mer, et la possibilité d'établir une route du Chablais en Valais, par Millierie, inséré au Moniteur de 1800. M. Beaumont est mort vers 1812.

BEAUMONT (Mme de), Voy. Leprince de.

BEAUMIER (STANISLAS), né à Vendôme, maire du village d'Arcine, membre de la société d'agriculture de Blois, est auteur d'un *Traité pratique sur l'éducation des abeilles*, 1816. Il a fondé dans cet ouvrage un excellent mémoire qu'il avait fait sur le même sujet, et qui avait été couronné, en 1801, par la société d'agriculture de Paris.

BEAUNOIR (ALEXANDRE-LOUIS-BERTHAUD DE ROBINEAU, dit), naquit à Paris, le 4 avril 1746. Il était fils d'un notaire qui avait été secrétaire du roi. Il se distingua de bonne heure par quelques poésies légères assez gracieuses, et quelques petites pièces représentées avec succès sur les petits théâtres, sous le nom de Beaunoir qui est l'anagramme de Robineau. Ayant obtenu un emploi à la bibliothèque royale, il parut quitter le théâtre et prit même le petit collet. Bientôt ses premiers goûts revinrent; il s'y livra de nouveau, et fit représenter une pièce assez libre sous le titre de *l'Amour qu'on leur*. Il lui fut ordonné par l'archevêque de Paris de quitter le petit collet ou de désavouer sa pièce; il choisit le premier parti, et se rendit à Bordeaux pour en diriger le théâtre. Cette entreprise n'ayant pas été heu-

reuse, il partit pour la Belgique, en 1789, époque où ce pays donnait à l'Europe l'exemple des révolutions. Ayant manifesté trop hautement ses opinions monarchiques, il essuya des persécutions et des violences dont il se vengea dans un drame intitulé *Vandermoot* et dans une histoire de la révolution de la Belgique, ayant pour titre : *Les masques arrachés, ou vies privées de L.-E. Henri Vandermoot et Van Cuper, de S. E. le cardinal de Malines et de leurs adhérents*, a vol. in-8, 1790. Il rédigea ensuite le *Vingtième* journal écrit avec talent, mais entièrement opposé aux principes de la révolution française. Cet écrit périodique n'ayant pas eu une longue existence, Beaunoir quitta Bruxelles, et parcourut successivement la Flandre, la Hollande, l'Allemagne, la Prusse, et la Russie; dirigea, à Saint-Petersbourg, les trois théâtres de la cour, et revint en France en 1801. Il conserva des correspondances avec plusieurs étrangers marquants, particulièrement avec Jérôme Bonaparte. Beaunoir a été employé à la division littéraire du ministère de la police pour les gravures. On doit à cet auteur la création de la *Famille des Pointus*, dont les succès appartiennent presque entièrement à l'acteur Volange; on cite encore *Famfan et Colas*, donné, ainsi que quelques autres pièces assez agréables, sous le nom de sa femme. Il a rédigé, en 1805, avec Dampmartin les *Annales de l'empire français*. Il a encore beaucoup de manuscrits en portefeuille. On compte environ deux cents pièces de lui qui ont eu les honneurs de la représentation et de l'impression. Beaunoir est mort en 1823.

BEAUPOLL-DE-SAINT-AULAIRE. Voyez SAINT-AULAIRE.

BEAUPRÉ (PELLET de), abbé, quitta l'habit ecclésiastique pour se livrer aux travaux administratifs, adopta les principes de la révolution, et fut nommé à la convention, en 1792, par le département de l'Orne. Il vota la mort du roi avec le sursis jusqu'à ce que la famille du prince fut hors d'état de rien entreprendre contre la république. Il passa ensuite au conseil des cinq-cents, et en sortit le premier prairial an 6. Il a disparu depuis cette époque de la scène politique.

BEAUPUY (NICOLAS), membre de l'assemblée législative, du conseil des cinq-cents et du sénat conservateur, embrassa la cause de la révolution, et se distingua constamment par la pureté de son patriotisme et par son zèle à soutenir les intérêts de la France et ceux de la liberté. Né, en 1750, à Musidan (Dordogne), d'une famille non moins distinguée par sa noblesse que par les services qu'elle avait rendus à l'état, il dut, comme elle, son illustration à son dévouement à la patrie. Beaupuy n'avait que dix-sept ans quand il commença sa carrière militaire. Au sortir du collège, il entra, en 1767, comme sous-lieutenant, dans le régiment de Dauphin (dragons). Ne connaissant que son devoir, et étranger à toute sorte d'intrigues, il servit vingt-deux ans avant d'arriver au grade de major. La révolution ayant éclaté à cette époque, il fut nommé lieutenant-colonel dans le régiment de mestre-de-camp (dragons). A la suite des vides que l'émigration laissa dans l'armée, Beaupuy adopta les idées nouvelles; mais il ne fut pas le confondre avec ces hommes qui, sous prétexte de servir la liberté, n'ont servi que leur propre ambition. Beaupuy se proposait un but plus louable; celui de réformer les abus, de faire cesser l'oppression du peuple, et de le rétablir dans ses droits en l'instruisant de ses devoirs. Aussi n'y eut-il que la raison et le désir de servir l'intérêt social qui le déterminèrent à embrasser le parti de la révolution. Dès que la révolution eut fait place au gouvernement démocratique, Beaupuy, nommé tour à tour, par ses concitoyens, commandant de la garde nationale, maire de sa commune,

membre du directoire du département de la Dordogne, se distingua, dans ces diverses fonctions, par son patriotisme et son intégrité. Il renouça à la carrière militaire, le 27 juillet 1791, après vingt-deux ans de service, vint à Paris, où il fut admis à l'assemblée législative, et, quelque temps après, nommé membre du comité militaire. Il se signala, pendant tout le cours de la session, par les services qu'il rendit, et surtout, après le 10 août 1793, lors de sa mission au camp de Châlons. N'ayant pas été réélu à la convention nationale, il retourna à Mussidan; et, revêtu par ses concitoyens des premières fonctions municipales, il s'appliquait à maintenir parmi eux la paix et le bon ordre. Cependant la terreur, croissant de jour en jour, exerçait ses ravages dans tout le reste de la France; dans le seul but d'en préserver son pays, Beaupuy accepta la présidence du comité révolutionnaire de son département; mais le gouvernement révolutionnaire n'approuva pas l'humanité de sa conduite, et, en suspendant le vertueux citoyen de ses fonctions, il voulut lui enlever le moyen de faire le bien. La disgrâce de Beaupuy ne fut pas de longue durée; il déplorait en secret les malheurs de la France, lorsque la chute de ses oppresseurs vint l'avertir qu'il pouvait encore être utile. Rendu à la vie politique, il fut nommé, en floréal de l'an 3, commissaire du directoire exécutif près le district de Mussidan, et passa, au mois de germinal an 9, par le choix unanime de ses concitoyens, au corps législatif en qualité de membre du conseil des anciens; il s'y fit remarquer par la même franchise et la même loyauté qu'il avait déployées à l'assemblée législative, et sa conduite lui mérita la confiance de ses collègues. Il fit ensuite partie de la commission des inspecteurs, et, après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il avait pris une part active, il coopéra à la rédaction de l'acte constitutionnel. La France commençait à se reposer des convulsions qu'elle avait eues long-temps agitée. Alors Beaupuy fut nommé au sénat conservateur. Moins fier de sa nouvelle dignité qu'heureux du bonheur dont il croyait que sa patrie allait jouir, il goûtait en paix le fruit de sa vertu et de ses travaux quand il se détermina à faire un voyage à Mussidan. La reconnaissance lui imposait la douce obligation d'aller revoir des concitoyens qui lui avaient témoigné un si touchant intérêt. Le lieu de sa naissance fut celui de sa mort : Beaupuy mourut à Mussidan, quelques jours après son arrivée dans cette ville, à l'âge de cinquante-deux ans, justement regretté de tous ceux qui avaient été à même de le connaître et de l'apprécier. Nous terminerons cette notice par un trait qui prouve la constance de ses principes et la force de son caractère. Lafayette, qui avait été l'idole du peuple, devint, en 1792, l'objet de sa haine. Des misérables voulurent contraindre Beaupuy, à force de menaces, à désigner les membres de l'assemblée qui étaient fayettistes pour les immoler à leur fureur : « Commencez par moi, leur dit-il; ouvrez mon cœur; vous y lirez qu'on a pu voter pour Lafayette avec des intentions pures. »

BEAUPUY (MICHU), frère du précédent, a autant de titres que lui à la reconnaissance de la patrie qu'il a servie avec le même dévouement. Des connaissances approfondies dans l'art militaire avaient fait de lui un bon guerrier avant même qu'il eût porté les armes contre l'ennemi. Il naquit aussi à Mussidan, et partit, en 1793, avec l'armée chargée de la défense des frontières. Sa conduite à Spire, Worms et Mayence fut comme le prélude des nombreux lauriers qu'il devait cueillir, dans la carrière des armes. Il n'oublait rien de ce qui pouvait contribuer à son instruction. Souvent, après une bataille, on le vit se dérober au tumulte des camps pour tracer rapidement sur le papier toutes les circonstances

qui avaient pu influer sur l'issue de l'action, et ses remarques étaient aussi judicieuses que bien écrites. Partout il brava le danger avec une égale hardiesse; mais c'est principalement à Coshen qu'il se distingua par une bravoure à toute épreuve. Il venait d'être nommé colonel. Trois fois les Prussiens s'emparèrent de ce bourg, et trois fois il parvint à les en chasser. Après diverses alternatives, Beaupuy, irrité de tant d'opiniâtreté, se présente pour la troisième fois devant Coshen; déjà ses grenadiers ont enlevé les premiers retranchemens; ils pénétrèrent dans le bourg, et arrivent victorieux sur la place publique, où les Prussiens s'étaient réunis au nombre de trois cents. Le colonel français, cédant à l'impétuosité de son courage, et sans considérer s'il est secondé des siens, orie à haute voix aux ennemis de se rendre. Il s'aperçoit alors qu'il est seul, et tombe au même instant renversé de son cheval; dans ce pressant danger, son courage ne l'abandonne pas; il se relève, et, malgré les efforts des Prussiens qui l'entourent, il parvient jusqu'à leur commandant. Celui-ci, intimidé par tant de hardiesse, allait percer de son épée le guerrier français; mais celui-ci la lui arrache des mains. Au même instant arrivent ses soldats qui dégagent leur colonel; les Prussiens sont battus, taillés en pièces, et ceux qui s'échappent sont culbutés dans le Mein. Beaupuy rentra triomphant dans Coshen à la tête de la troupe qui l'avait si vaillamment secondé, et portant comme en trophée l'épée du commandant prussien. Tant de courage reçut sa récompense; quelques jours après, il fut élevé au grade de chef de brigade et nommé commandant de Cassel. La brave garnison de Mayence ayant été dirigée sur la Vendée après la reddition de cette place, Beaupuy partit avec elle, chargé du commandement de l'avant-garde. En dix jours, il prit part à trois actions différentes; il se distingua, le 15 octobre 1793, à Saint-Christophe; le 18 du même mois à la journée de la Lande-de-Chalet, et il combattit, pour la troisième fois, le 26 octobre, au port d'Antram, avec autant de courage, mais moins de bonheur que dans les deux actions précédentes. Beaupuy veut, avec son avant-garde, opposa à l'armée entière des ennemis une longue et vigoureuse résistance; mais il tomba blessé presque en même temps de deux balles, dont l'une l'atteignit à la main, l'autre à la poitrine. « Je n'ai pu vaincre pour la république, dit-il pendant qu'on l'emportait hors des rangs; je meurs pour elle. » Sa blessure n'était pas mortelle. Appelé à rendre d'autres services à sa patrie, il contribua puissamment à décider la première pacification de la Vendée. Après sa guérison, il alla rejoindre, au mois de floréal an 3, l'armée de Rhin-et-Moselle, avec le grade de général de division. Cette campagne fut pour lui aussi glorieuse que les précédentes. L'ennemi même ne put lui refuser le tribut d'admiration que lui méritait sa belle retraite de Franchenthal. En l'an 4, il reçut plusieurs coups de sabre au passage du Rhin. Ses blessures n'étaient pas encore cicatrisées qu'on le vit s'exposer à de nouveaux dangers. Les batailles de Geissenfeld, de Bibrach et de Wittinghen lui valurent de nouveaux titres de gloire; mais le combat d'Emandingen fut le dernier où il signala sa valeur; il y fut emporté par un boulet de canon. Ses soldats se montrèrent sensibles à sa perte, non par des larmes, mais en le vengeant. Dessix, général en chef de l'armée, fit transporter à Brissac ses dépouilles mortelles, et lui fit élever un monument. Le général Beaupuy fut aussi humain que brave. Bon frère, bon ami, il prouva que le guerrier courageux peut aussi posséder toutes les qualités qui font l'excellent citoyen. — Trois frères des deux précédents ont, comme eux, bien mérité de leur patrie par les services qu'ils lui

ont rendus. L'un, Louis-Gabriel, termina, à l'âge de quarante-un ans, une carrière dont les fatigues des camps ont illustré et abrégé le cours. L'autre, Pierre-Armand, mourut de la mort des braves, à Fontenay, pendant les guerres de la Vendée. S'étant écarté des siens, dans le feu de l'action, il se trouva tout à coup au milieu d'un peloton d'ennemis qui le sommèrent de se rendre. « Vaincre ou mourir, répondit-il avec l'accent du vrai courage; je ne me rends pas à des rebelles. » Il tomba au même instant couvert de blessures glorieuses. A cette époque, une députation fut envoyée à la convention, au nom du département de la Dordogne, pour l'engager à faire inscrire au Panthéon français le nom de cet intrepide guerrier. Le dernier des frères Beaupuy suivit la carrière ecclésiastique, et, plein de zèle pour la religion, il prouva que le vrai patriotisme n'était point incompatible avec les fonctions de son ministère.

BEAURAIN (N.), l'un des principaux chaudronniers de Paris, naquit en Auvergne. La *Biographie des hommes vivants* le désigne comme l'un des chefs de la bande noire, qui, dans le cours de la révolution, fit démolir une foule de châteaux gothiques pour faire servir les matériaux à la construction de maisons modernes. Nous n'avons point été à même de vérifier cette assertion. M. Beaurain est le premier signataire de l'acte fédératif par lequel, en 1815, les habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se consacrèrent à la défense de la capitale.

BEAUREGARD, prédicateur, né à Pont-a-Mousson, fit ses études au collège des jésuites. L'éducation qu'il y reçut servit peut-être à développer en lui le germe de cette exaltation et de ce zèle outré qui lui ont mérité, de la part de Condorcet, les noms de *fanatique* et de *ligueur*. Il parcourut longtemps les provinces; mais, bien loin de porter dans l'âme de ses auditeurs cette douceur, cette confiance évangélique que doit inspirer l'orateur sacré, il semait, dans toutes les villes où il passait, la crainte et le désespoir. Toujours prêt à employer les grands mouvements oratoires, il s'attachait moins à persuader qu'à convaincre les esprits qu'à les frapper d'épouvante. Il n'approchait ni de l'éloquence douce et persuasive de Fénelon, ni des pensées nobles et élevées de Bousset, ni de la logique forte et énergique de Bourdaloue; il s'était fait un langage entièrement opposé à celui de ces trois orateurs. Doué, comme le père Bridaine, d'un organe tonnant, il ébranlait les voûtes des églises où il parlait aux fidèles. En 1791, il vint à Paris, prêcha le carême devant la cour. Ses discours, pleins de vues prophétiques, y justifièrent sa réputation d'orateur éloquent, mais fougueux. L'abbé Beauregard, ayant cherché en Angleterre un asile contre la révolution, y recommença ses prédications avec aussi peu de mesure qu'en France; il s'écrit en s'adressant aux émigrés: « Fugitifs mendians, déserteurs du trône, de quel droit réclamez-vous la pitié? Vous êtes punis, mais comme la race de Juda, d'un châtiment juste. Couvrez-vous de cendre, errez à travers le globe, car vous étiez les appuis du sceptre, et vous avez entraîné sa chute en vous retirant; vous n'avez su ni combattre, ni fléchir. » Ces paroles amères ne paraissent pas d'un cœur généreux. Obligé de se dérober aux reproches qu'elles lui méritèrent, il se retira à Cologne, puis à Maëstricht. Il mourut, en 1804, à l'âge de soixante-treize ans, au château de Grouinck, où la princesse Sophie de Hohenlohe lui avait offert un asile. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé; mais on assure que ses manuscrits ont été recueillis par les jésuites, qui, de son vivant, étaient établis à Saint-Petersbourg, d'où un ukase impérial les a chassés, en 1817.

BEAUREGARD (JOSUË DUMERGUE DE), che-

valier de Saint-Louis, et issu d'une famille noble, embrassa avec zèle la cause de la révolution. D'abord vice-président du département de la Lozère, il représenta, en 1791, ce même département à l'assemblée législative. Promu, dès le 1^{er} mars de la même année, au grade de maréchal-de-camp, et nommé commandant de la place d'Avignon, il quitta cette ville, en 1793, pour servir dans l'armée des Ardennes; il donna, en plusieurs rencontres, des preuves de courage et d'habileté, mais c'est surtout par sa conduite à Orval qu'il justifia les éloges que lui donna Milhaud, commissaire de la convention nationale. Maubeuge était en état de siège. Beauregard reçut ordre, vers la fin de la même année, d'aller rejoindre l'armée du Nord, avec une division, pour en faire lever le blocus, ce qui eut lieu effectivement. Il écrivit à la convention, à l'occasion du soulèvement de prairial an 3, pour l'assurer que sa division était toujours restée fidèle à la cause de la liberté. Beauregard renonça ensuite au tumulte des camps pour rentrer dans la vie privée. Quelques années après, la guerre, qui s'alluma entre la France et la péninsule, le rappela dans la carrière militaire. Il combattit à Ocana, le 18 novembre 1809, avec sa valeur accoutumée, et périt, le 9 février 1810, à l'affaire de Valverde, regretté de ses compatriotes d'armes.

BEAUREGARD (N. LIETHRAND, dit marquis de), fils d'un notaire d'Avallon, département de l'Yonne, travailla quelque temps dans l'étude de son père, se rendit à Paris, y mena une vie vagabonde, et fut condamné plusieurs fois à la détention. Intriguant et escroc habile, il eut l'adresse d'amasser des sommes considérables, et devint alors propriétaire du château de Bagatelle (bois de Boulogne) et du magnifique hôtel de Salm. Liethrand se transforma bientôt en marquis de Beauregard, et tout ce qu'il y avait d'élegant dans Paris se réunissait dans son hôtel pour assister aux repas somptueux qu'il y donnait, et obtenir un regard de l'heureux Amphitryon. La police interrompit ces joyeux banquets en 1797; elle prétendit que le marquis était complice de Brottier et de Lavillehernois (*Voyez ces noms*). Ses nombreux amis le tirèrent de ce mauvais pas en le faisant évader. Moins heureux l'année suivante, il fut arrêté comme faussaire, mis en jugement, et condamné à l'exposition, à la marque et à quatre années de fers. Ses amis vinrent encore à bout de le soustraire à l'exécution de ce jugement. Il crut tromper l'opinion publique en faisant retentir les journaux de traits nombreux qui attestaient son honneur et sa délicatesse. Ses créanciers, qui voulaient des preuves plus solides de sa probité, le poursuivirent avec si peu de ménagement que le marquis de Beauregard redevint le pauvre Liethrand, et tous ceux qui l'avaient le plus assiduellement fréquenté disaient hautement alors qu'ils avaient toujours deviné que ce n'était qu'un escroc.

BEAUREPAIRE (N.), commandait la ville de Verdun lorsque les Prussiens pénétrèrent en France. Ne pouvant inspirer son courage à des bourgeois sans énergie et à des soldats sans discipline, il tenta un dernier effort, pour rappeler dans leur âme, le sentiment de l'honneur. Il fit assembler le conseil de guerre auquel il proposa des moyens de défense qui paraissaient infailibles. Tout fut inutile; ses propositions généreuses furent hautement rejetées. Alors, préférant la mort à la honte, il se brûla la cervelle. Qui croirait que cette action généreuse ait trouvé des improbateurs? On alla aussi jusqu'à supposer qu'il s'était donné la mort dans un violent accès de fièvre. Ce dévouement fut récompensé comme il l'eût été à Rome ou à Athènes; la convention ordonna que son corps serait transféré au Panthéon, et que sa tombe porterait cette inscription: *Beaurepaire*

aima mieux mourir que de capituler avec les ennemis de la France, et l'on donna son nom à l'une des rues de la capitale. Dès lors l'amour de la patrie se ralluma dans tous les cœurs, et l'on vit naître partout un enthousiasme digne des anciens Spartiates. Cet acte de dévouement à fourni à M. Gamond, membre de plusieurs législatures, et particulièrement de la convention, le sujet d'une tragédie en cinq actes et en vers. Dès le commencement de la révolution, Beaurepaire avait été chargé du commandement du premier bataillon de Maine-et-Loire, et, avant cette époque, il avait servi dans les carabiniers avec le grade d'officier.

BEAUREPAIRE (le chevalier de), originaire de Châtillon, servit dans la guerre de la Vendée en 1793, accompagna Larochejaquelein après la bataille du Mans, et repassa la Loire avec lui. Arrêté, en 1794, dans la commune des Anbiers, il allait être fusillé lorsqu'il fut sauvé par l'ingénieuse adresse d'une femme. Compris dans la pacification, M. de Beaurepaire entra en possession de quelques uns de ses biens, et vécut ignoré jusqu'en 1814, où il fut créé chevalier de Saint-Louis, et, en 1816, commandant de la garde nationale de Poitiers.

BEAUREPAIRE (N.), chef vendéen, seigneur de Beaurepaire, dans le district de Montaigu, joignit les insurgés dès le mois d'avril 1793, et forma ensuite une division qui se joignait tantôt à l'armée du centre, tantôt à celle de Lescure. Lorsque la grande armée vendéenne atteignit Saumur et se porta sur Nantes, Beaurepaire fit une diversion utile dans le midi de la Vendée, vers Fontenay et Luçon, se distinguant dans plusieurs combats, et commanda l'infanterie vendéenne à la seconde bataille de Châtillon. Il y fut blessé grièvement, et ne dut qu'à l'attachement de ses soldats de ne pas être lâché parmi les morts. Lors du passage de la Loire par l'armée catholique, il se fit porter au-delà du fleuve, et mourut peu de temps après, à Fougeres, des suites de ses blessures.

BEAUREPAIRE (le marquis de), député de Saône-et-Loire à la chambre des députés depuis 1815, a constamment voté dans le sens des ministres.

BEAURIU (GASPARD GUILLARD de), qu'on pourrait surnommer avec raison *l'Esope moderne*, naquit à Saint-Pol, en Artois, le 9 juillet 1728. Boiteux et difforme, d'une figure repoussante, comme le fabuliste phrygien, il se fit aussi, comme lui, remarquer par des saillies piquantes et naïves, par des tours aussi neufs que hardis, et par une grande vivacité d'esprit. Aussi bizarre dans sa mise que dans sa personne, il se plaisait à faire revivre le siècle de François I^{er}; chapeau de Crispin, manteau à l'espagnole, souliers carrés et hauts-de-chausses du temps de ce prince, lui prêtaient un aspect si singulier, que partout où il passait, les regards se fixaient involontairement sur lui. Sa conversation avait tant d'intérêt, que ses difformités disparaissaient, pour ainsi dire, dès qu'il parlait. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de l'originalité de son caractère; cependant les pensées en sont neuves, le plan en est régulier, la marche hardie, mais quelquefois trop systématique. *L'Heureux citoyen*, 1779, les *Variétés littéraires*, 1773, *l'Accord parfait*, ou *l'équilibre physique et moral*, 1798, et enfin, *l'Esclave de la nature*, 1763, 1773, 1790, avec un style moins diffus et plus méthodique, occupent un rang assez distingué dans notre littérature. Pour donner plus d'autorité à sa dernière production, Beaurieu ne craignit pas d'usurper le nom de J.-J. Rousseau. La fraude fut bientôt reconnue. Il ne suffisait pas d'employer des idées bizarres, des paradoxes hardis, un langage entraînant et rapide, pour usurper le nom de l'écrivain le plus pur et le plus éloquent du dix-huitième siècle. Ses autres productions litté-

raires, le *cours d'histoire sacrée et profane*, 1773; le *Cours d'histoire naturelle*, 1770; le *Portefeuille amusant*, 1763; le *Faux philosophe*, 1763, ne sont à proprement parler que des productions mercantiles. Beaurieu vécut toujours dans un état voisin de l'indigence. Quelqu'un lui demandant un jour, pourquoi il ne songeait pas à ses affaires, « c'est, répondit-il, que j'aime trop l'honneur et le bonheur pour pouvoir jamais aimer la richesse. » On lui a attribué le mot suivant : « La vie est une épiigramme dont la mort est la pointe. » Beaurieu disait encore que le temps est une dormeuse qui nous mène doucement à l'éternité. Il mourut le 5 octobre 1795, à l'hôpital de la Charité de Paris.

BEAUTEPS BEAUPRÉ (CHARLES-FRANÇOIS), savant ingénieur-géographe, auteur de plusieurs ouvrages très importants, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût prononcé pour la carrière qu'il devait parcourir d'un pas si rapide, et qui lui promettait de si brillants succès. Né au bourg de la Neuville-au-Pont près Sainte-Ménéhould, Beaupré fit ses premières études au dépôt des cartes et des plans de la marine, alors dirigé par le célèbre Jean-Nicolas Buache, son compatriote. Dès l'âge de 19 ans, il avait fait des progrès si surprenants dans la science qu'il avait embrassée, que le ministre de la marine Fleurieu, en le nommant ingénieur, le chargea de dresser les cartes du *Naphte de la Baltique*. Ce premier travail fut le prélude de cette haute réputation à laquelle il parvint dans la suite. Il partit, en 1791, en qualité de premier ingénieur-hydrographe, avec le contre-amiral d'Entrecasteaux, pour aller sur les traces de l'infortuné Lapérouse; et leva, avec une précision et une exactitude admirables, les plans des contres et des plages que venait de parcourir ce fameux navigateur dont on ignora long-temps la fin malheureuse, et qui avait si puissamment contribué à étendre nos connaissances en géographie. A l'aide des relevements astronomiques, combinés avec ceux de la boussole, Beaupré parvint à se créer une nouvelle méthode, pour la levée des cartes et des plans, qu'il publia conjointement avec la relation de son voyage. Il revint en France, en 1796, et continua à travailler à l'*Atlas de la mer Baltique* qu'il avait déjà commencé; il fut ensuite chargé, par M. le comte de Fleurieu, de lever la *Carte hydrographique générale*, pour servir au voyage autour du monde, par le capitaine Marchand, que ce ministre voulait publier. L'année suivante il fut nommé ingénieur hydrographe de première classe, et sous-conservateur au dépôt de la marine, où il avait puisé ses premières connaissances. Après 6 ans d'un travail constant et assidu, il fit paraître le plan de l'Escaut, imprimé sur trois feuilles, et remarquable par sa perfection. Le cours de ce fleuve, ses rives, les côtes qui l'avoisinent, son embouchure, ses confluent, tracés avec une rare précision, ne laissent rien à désirer dans ce travail important. En 1804, il devint hydrographe, sous-chef de la marine, et la décoration de la légion d'honneur fut accordée à ses nombreux services; deux ans après, étant parti pour la Dalmatie, avec ordre de visiter les ports militaires, situés sur les côtes de ce golfe, il en dressa les plans, et obtint l'ordre de la couronne de fer. En 1810, arriva la mort du comte de Fleurieu, membre de la première classe de l'institut; Beaupré étant retourné à Paris à cette époque, fut désigné pour lui succéder. Il parcourut, l'année suivante, les côtes septentrionales de la mer d'Allemagne, et en dressa les cartes hydrographiques. Un port militaire devait être creusé sur la rive gauche de l'Elbe, Beaupré chargé de désigner l'emplacement le plus propice, en leva les plans que le gouvernement français communiqua, en 1815, à celui de Hanovre. Il s'acquitta de ce travail, avec une exactitude et une justesse de

vue qui lui méritèrent, en 1816, l'honneur d'être nommé membre de la société royale de Göttingue. Dès le mois de juin 1814, il avait été nommé ingénieur hydrographe en chef, et conservateur adjoint du dépôt de la marine, et, l'année suivante, il reçut ordre de parcourir les côtes maritimes de la France, pour en donner la description hydrographique. L'Atlas et la relation de l'expédition française, sous les ordres de M. d'Entrecasteaux, ne furent imprimés qu'en 1808. C'est à lui, pour ainsi dire, que l'Angleterre est redevable de la découverte de la vaste terre de Diémen, puisque tout prouve qu'elle a dirigé ses recherches sur les plans et les cartes de l'ingénieur français. L'officier qui en était porteur, ayant été fait prisonnier par les Anglais, au retour de l'expédition conduite par le contre-amiral d'Entrecasteaux; ceux-ci profitèrent des renseignements qui leur étaient offerts, pour s'avancer dans cette partie de l'Océan que venait de visiter avant eux, l'escadre française, et ce ne fut pas sans succès. Mais Beupré avait envoyé du cap de Bonne-Espérance, où il était prisonnier, à l'ambassadeur de France, aux États-Unis, un deuxième exemplaire de ses cartes et de ses plans. Sans cet heureux incident, l'Angleterre aurait peut-être contesté à notre patrie, la gloire d'avoir la première ouvert le chemin de cette cinquième partie du monde.

BEAUVAIS (JEAN-BAPTISTE-CHARLES-MARIE), né à Cherbourg, le 17 octobre 1731, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'art de la parole. Son père, qui était avocat, lui ayant reconnu du penchant pour l'état ecclésiastique, lui en aplanit l'entrée et ne tarda pas à s'applaudir d'avoir secondé ses efforts. Dès 1768, la haute opinion que Beauvais avait fait concevoir de ses talents et de son éloquence, était déjà si universellement établie, qu'il fut choisi pour prononcer le panégyrique de Saint-Augustin, en présence de l'assemblée générale du clergé. Il s'acquitta de cette tâche honorable avec le plus grand succès. Appelé à la cour, où son mérite l'avait fait connaître, il obtint l'estime du monarque et des courtisans, malgré la sévérité de sa morale et l'austérité de ses mœurs. Louis XV le désigna, en 1773, pour occuper un siège épiscopal; mais ce choix, qui convenait surtout à l'église, ne convenait pas au cardinal de la Roche-Aymon, ministre de la feuille des bénéfices, qui lui opposa sa naissance comme un obstacle insurmontable à son installation. Beauvais lui répondit avec autant de force que de raison. « Si je croyais que la noblesse fût la principale condition requise pour l'épiscopat, je foulerais ma croix aux pieds, et je renoncerais à la haute dignité dont je suis revêtu. » La fermeté et les vertus de l'abbé Beauvais triomphèrent, il prit possession du siège épiscopal de Senes. Ce fut quelques mois après sa nomination, en 1774, qu'il prêcha, devant la cour, son fameux sermon de la cène, qui produisit sur les esprits un effet si merveilleux. L'orateur avait pris, pour texte, ces paroles de l'Écriture, devenues prophétiques: « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Pénètre des malheurs de la patrie, l'évêque parla au monarque en ces termes: « Sire, mon devoir de ministre d'un Dieu de vérité, m'ordonne de vous dire que vos peuples sont malheureux, que vous en êtes la cause, et qu'on vous le laisse ignorer. » Ces paroles entendues avec calme par le monarque qui lui elles s'adressaient, produisirent un effet terrible, lorsqu'au bout du terme fixé, la prophétie se vérifia; le peuple vit quelque chose de surnaturel dans un événement très ordinaire, et la superstition s'en empara pour ajouter à la haine que l'on portait au roi défunt. Louis XVI, qui aimait la vérité, chargea l'évêque de Senes de prononcer l'oraison funèbre de Louis XV; l'orateur ne resta pas au-dessous de son sujet, c'est dans cette

circonstance qu'il fit entendre ce mot véritablement éloquent, « Le silence des peuples est la leçon des rois. » Il se rendit ensuite à son diocèse, et fut, pour ses ouailles, le modèle de la pitié la plus parfaite. Cependant il ne trouva pas le repos dans les fonctions de son ministère. Dégouté par plusieurs contrariétés qu'on lui fit éprouver (car alors, l'égalité des droits n'étant pas proclamée, on n'avait pas, pour les évêques sans naissance, les mêmes égards que pour ceux d'une extraction noble), il se détermina à donner sa démission pour venir à Paris, dont plusieurs motifs lui faisaient regretter le séjour. En 1783, il conçut l'idée d'établir un séminaire destiné à former de jeunes prédicateurs. M. de Juigné, archevêque de Paris, avait donné son approbation à ce projet, et avait même offert d'en faciliter le succès, lorsque les troubles politiques de 1789, vinrent en suspendre l'exécution. Nommé député aux états-généraux, il ne s'y fit point remarquer, et mourut le 4 avril 1790. Ses productions de Beauvais sont toutes marquées au coin du bon goût et de la véritable éloquence. Après Bossuet, il fut de tous les orateurs sacrés du dernier siècle, celui qui parla avec le plus de puissance et le plus de force. Nous avons de Beauvais 10 *Plusieurs sermons*; 20 *Les panégyriques de Saint-Augustin, de Saint-Louis et de Saint-Vincent-de-Paul*; 30 *Les oraisons funèbres de l'Infant don Philippe, duc de Parme, du maréchal de Mury, de M. de Broglie, évêque de Noyon, de Louis XV et de M. Leger*. Ces deux dernières oraisons funèbres tiennent le premier rang parmi ses productions littéraires, et suffiraient pour établir sa réputation comme auteur. M. l'abbé Gaillard a publié, en 1816, une édition des œuvres de Beauvais, 4 vol. in-12.

BEAUVAIS (CHARLES-NICOLAS), médecin distingué, naquit à Orléans, en 1745. Il était déjà célèbre dans l'art qu'il professait, lorsque la révolution éclata, et lui ouvrit une nouvelle carrière. L'ardeur de son patriotisme le fit nommer, par son département, à l'assemblée législative et à la convention. Il s'y tint constamment dans la ligne qu'il avait jusque-là suivie, prenant part à tous les actes de cette malheureuse époque. Il avait voté la mort du roi et était commissaire délégué par la convention à Toulon, lorsque la trahison ouvrit les portes de cette ville aux Anglais; Beauvais fut alors jeté, par ses habitants, dans un cachot où il contracta, par suite des mauvais traitements qu'il y éprouva, le germe d'une maladie qui l'emporta quelque temps après en être sorti; il mourut à Montpellier en 1794. La convention le regardant comme un martyr de la liberté, décréta que son buste serait placé dans le lieu de ses séances, et accorda une pension de 1,500 francs à son fils devenu depuis général. Le docteur Beauvais a laissé plusieurs ouvrages, dont nous nous contenterons de citer les plus remarquables: *Essai historique sur Orléans*, 1778, in-80; *Description topographique du mont Olivet*, in-80, 1783; *Cours élémentaire d'éducation, pour les sourds-muets, suivi d'une dissertation sur la parole*, traduit du latin, 1779, in-12.

BEAUVAIS (Louis), maréchal de camp, fils du précédent, trouva un puissant appui dans la convention, qui, voulant honorer, dans le fils, la mémoire du père, lui accorda une pension. (Voy. l'article précédent.) Il entra jeune encore dans la carrière militaire, où il eut un avancement rapide, et fit partie de l'expédition d'Égypte avec le titre d'adjudant-général. Ayant demandé sa démission pour quelques motifs particuliers, il l'obtint lorsqu'elle eut été mise à l'ordre du jour, le 19 octobre 1797, de la manière suivante: « Un officier qui, se portant bien, offre sa démission au milieu d'une campagne, ne peut pas être dans l'intention d'acquiescer de la gloire et de concourir au grand but de la paix générale; il a été conduit ici pour d'autres

« motifs, et des lors, il n'est pas digne des soldats » que je commande. » Cette manière d'obtenir sa démission n'était pas encourageante, aussi de pareilles demandes n'eurent plus lieu. L'adjutant Beauvais, repoussé par les Français, ne fut pas mieux accueilli par les Turcs; fait prisonnier dans la traversée, il fut conduit à Constantinople et détenu pendant dix-huit mois aux septièmes. Rendu à la liberté, en 1801, il revint en France, et ne reprit son grade et ses fonctions qu'en 1809. Il passa ensuite en Espagne avec le titre de chef d'état-major de la division du général Latour-Maubourg, et fut nommé peu de temps après général de brigade et baron. Il était à l'armée d'Allemagne, en 1813, et reprit avec sa brigade le bourg de Neuss que l'ennemi avait surpris par la négligence du commandant; décoré par le Roi, le 13 août 1814, de la croix de Saint-Louis, il accepta, en mars 1815, le commandement de Bayonne, qu'il fut forcé de remettre aux Espagnols, en juillet suivant. M. Beauvais a cessé depuis cette époque d'être en activité de service. Ce général est un des rédacteurs des *Victoires et conquêtes de l'armée française*, et d'une *Biographie ancienne et moderne*, en un seul volume; il rédige aussi un journal militaire.

BEAUVAIS (CHARLES-NICOLAS), était président du conseil municipal de Rouen, lorsque le département de la Seine le choisit, en l'an 6, pour son député au conseil des cinq-cents. La révolution du 18 brumaire ayant renversé l'ordre politique de la France, Beauvais admis au tribunal, se prononça fortement pour le gouvernement impérial, et vota pour l'hérédité de la couronne dans la famille du premier consul Bonaparte. Après la dissolution du tribunal, il fut nommé, en 1807, membre du corps législatif, et ensuite chevalier de la légion d'honneur.

BEAUVAIS (B.-P. de), fit la première guerre de la Vendée, en qualité d'officier d'artillerie dans l'armée royale et catholique, et mérita, par sa bravoure et ses talents, les éloges de Charette et de Bonchamp. La jalousie des chefs lui ayant suscité quelques désagréments, il passa en Angleterre et ne reparut plus dans la Vendée. M. de Beauvais a publié : 10 *Aperçu sur la guerre de la Vendée*, in-12, 1798, Londres; 20 *Postscriptum à l'histoire de la Vendée*, ib., 1799, in-80.

BEAUVAIS (N.), colonel français, était passé, en 1808, en Italie; frère de Mme Hainguerlot, dont le mari jouissait de la plus grande faveur auprès de la duchesse de Toscane, Elisa (Mme Bacciochi), sœur de Napoléon, il obtint, par son entremise, la place de gouverneur des principautés de Lucques et de Piombino; l'empereur Napoléon qui ne voyait pas du même œil le banquier Hainguerlot, ayant donné l'ordre au duc d'Otrante, son ministre de la police, de le faire arrêter partout où on le trouverait, Fouché, qui avait des raisons pour ménager Hainguerlot d'une part et la grande duchesse de l'autre, se garda bien de le découvrir, quoique tout le monde sût qu'il était caché à Lucques; mais le colonel Beauvais, craignant pour sa sûreté personnelle, au milieu des débats qu'il redoutait de voir s'élever, obtint, par le crédit de la grande duchesse, d'être employé à l'armée d'Allemagne. Il parvint au grade de général de brigade; commanda, en cette qualité, en 1813, la deuxième brigade du troisième corps, et tint une conduite brillante la même année dans le royaume de Westphalie. Lors de la première restauration, le général Beauvais a obtenu la croix de Saint-Louis; il était officier de la légion d'honneur. Maintenu à cette époque dans le grade de maréchal de camp, il figure encore aujourd'hui, 1826, parmi les officiers généraux en disponibilité.

BEAUALET (N.), membre de l'académie des

arts, était peu connu comme sculpteur, lorsqu'en 1793, il fit hommage à la convention nationale du buste de Marat, frappant d'expression et de vérité, et qui fut accueilli avec transport. Encouragé par ce premier succès, il présenta, quelque temps après, à la même assemblée le buste de Châlier, dont la commune de Paris lui avait confié l'exécution. Il offrit enfin le buste de Guillaume Tell aux jacobins, qui, pour témoigner à l'artiste leur reconnaissance, l'admirant dans leur société. Il était à cette époque administrateur des travaux publics. Il a exposé au salon plusieurs figures qu'on a vues avec plaisir, telles qu'une Suzanne surprise au bain, une Pomone, un Narcisse. Beauvalet avait aussi obtenu la confiance du gouvernement royal; il avait été chargé de faire la statue qui, d'après l'ordonnance du 27 février 1816, doit être élevée au général Moreau; sa mort l'a empêché de la terminer.

BEAUALET (ANGELIQUE-FÉLICITÉ), habitait Abbeville, et fut impliquée, avec Durrieu dit Larose, dans la conspiration royaliste de mars 1804. Elle en fut toutefois quitte pour une longue détention.

BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), graveur, naquit à Abbeville en 1731, et reçut dans cette ville, de Hecquet et Lefèvre, les premiers éléments de son art; il se perfectionna à Paris, dans l'école de Laurent Cars; les quatre grandes estampes d'après Luc Jordans, qu'il publia au sortir de cette école, lui valurent en 1765 son aggrégation à l'académie royale de peinture; l'envie d'obtenir de la vogue, et de se conformer au goût des amateurs de cette époque le firent un peu dévier du style qu'il avait adopté dans ses premiers ouvrages, et prendre un genre moins savant, mais plus analogue aux caprices du public. Ses estampes de la lecture et de la conversation espagnole, d'un faire précieux et agréable, ont eu un succès prodigieux, ainsi que la suite d'*Esther*, qu'il a gravée d'après le tableau de Detroy. Ces dernières estampes, d'un faire maniéré, sont loin de valoir les précédentes. Cet artiste les avait gravées d'après ses dessins, et l'envie de faire des têtes gracieuses l'avait souvent entraîné vers un genre mesquin et grimacé, qui n'a pas peu contribué à diminuer beaucoup, après la mort de Beauvalet, la réputation que lui avait méritée ses premiers ouvrages; cet artiste est mort à Paris en 1797.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (J.-J.), célèbre musicien organiste, né à Abbeville, en 1730, s'est élevé à un haut degré de perfection, dans l'art qu'il professait. Son talent flexible se pliait à tous les genres de composition. Fort et élevé, doux et moelleux, tendre et passionné à son gré, il trouvait dans tous les styles de nombreux admirateurs. J.-J. Rousseau, l'ayant entendu à son passage à Lyon, ou Beauvalet demeura long-temps, ne put s'empêcher de témoigner à l'artiste l'admiration qu'il lui inspirait. Il obtint l'orgue de la paroisse Saint-Paul, par la protection de M. de Montazet, archevêque de Lyon, qui lui avait déjà donné une preuve d'intérêt en le nommant organiste de Saint-Victor, dont il était abbé. Beauvalet, si admirer son rare talent, dans deux compositions, dont l'une a pour titre : *l'Illustre et heureux alliance*, à l'occasion du mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, et l'autre : *la Paix, l'union des nations et le retour du Roi de France*, divertissement militaire pour le piano, avec accompagnement de violon. On a reproché à Beauvalet d'avoir employé toutes les ressources de son génie à célébrer ces deux grandes époques d'un caractère si opposé, il n'a changé qu'une fois, quand la force des choses l'a forcé à le faire, mais combien d'orateurs et de poètes ont chanté tous les à-propos de la révolution par des paroles plus expressives que des sons, et qui jouis-

sent encore aujourd'hui des fruits de leur versatilité. Beauvau mourut au mois de mai 1814.

BEAUVAU (CHARLES-JUST, maréchal de), né à Lunéville, le 10 septembre 1720, de Marc-Antoine, prince de Craon, et descendant de l'ancienne et illustre famille de Beauvau, posséda, à un degré éminent toutes les qualités qui font le brave capitaine et le bon citoyen. Il cultiva les lettres, et fut admis à l'académie della Crusca, en 1748, et à l'académie française, en 1751. Mais la gloire du littérateur n'égalait pas celle du guerrier. Il entra dès l'âge de treize ans dans la carrière militaire, et fut nommé à vingt ans, colonel des gardes du roi Stanislas; il vint en France, où il prit du service en qualité de volontaire. Charles de Lorraine ayant mis le siège devant Prague, la défense de cette place fut confiée à Beauvau, qui n'avait alors que vingt-deux ans. Malgré sa jeunesse, il fit preuve en cette occasion de beaucoup de courage, d'une grande habileté, et reçut en récompense la décoration de chevalier de Saint-Louis. Il montra la même intrépidité au passage de la Bormida, et à l'assaut du fort Mahon. Ayant appris que le maréchal de Broglie devait sous peu de jours livrer une bataille, il se hâta d'aller le rejoindre, dans l'espérance d'y prendre part. Il ne fut point trompé dans sa généreuse attente. L'action s'engage; Beauvau, quoique lieutenant-général, y remplit les fonctions d'aide-camp du maréchal; et s'y distingua par une rare valeur et une justesse de vues admirable. Après la victoire, M. de Broglie écrivit au roi: «C'est un aide-camp d'une espèce nouvelle; il n'est pas moins bon pour le conseil que pour l'action.» Beauvau joignait aux qualités qui font le bon général, toutes les vertus qui constituent le héros. Brave, juste, modeste, humble à l'excès comme Bayard, on eût inventé pour lui le surnom de cet incomparable chevalier. Nommé, dès la même année, commandant du Languedoc, il se distingua, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, par l'intrépidité de son zèle à secourir les malheureuses victimes de la révocation de l'édit de Nantes, et par une fermeté que la crainte même d'une disgrâce ne put ébranler. Des femmes protestantes, qui gémissaient, depuis longues années, dans de noires prisons, trouvèrent dans l'humanité de M. de Beauvau, un soulagement à leur pénible et douloureuse existence. La réponse courageuse qu'il fit à ce sujet, mérite de trouver ici sa place. «Le roi, dit-il, est maître de m'ôter le commandement qu'il m'a donné, mais non de m'empêcher d'en remplir les devoirs, selon ma conscience et mon honneur; et quel était leur crime, dit le chevalier de Bonfillers (éloge du maréchal de Beauvau), celui d'être nées dans la religion de Henri IV.» En 1771, lors de la suppression des parlements, s'étant mis en opposition avec le chancelier Maupeou, il fut frappé d'une lettre de cachet, dont la protection du roi, qui n'entraînait pas dans l'esprit de vengeance du ministre, rendit l'effet inutile. En 1777, il obtint le commandement d'une division militaire, et se fit remarquer dans l'administration de la Provence, qui lui fut confiée en 1782, par une conduite toujours grande, toujours digne d'éloges. En 1783, il fut revêtu de la haute dignité de maréchal de France. Zélé pour le bien de son pays, il fit entreprendre ou terminer plusieurs monuments publics, contribua à perfectionner l'art de la navigation, rétablit les états-généraux de Provence, et obtint que l'académie continuerait d'exister. Il avait conçu le noble et hardi projet d'agrandir le commerce en le dégagant des entraves qui en arrêtaient les progrès, et de faire de Marseille le rendez-vous de toutes les nations, en y établissant un quartier de franchise, où chacune d'elles eût pu exercer, en liberté son culte particu-

lier; mais, traversé dans ses vues, il fut obligé de renoncer à une entreprise dont l'exécution eût suffi pour l'illustrer à jamais, et qui, sans doute, eût fait rejaillir sur la France de nombreux avantages. La révolution ayant alors éclaté, Beauvau se prononça pour les Bourbons, dont il avait reçu des bienfaits. Il se fit un devoir d'embrasser la défense du monarque. Dans la journée du 16 juillet 1789, on le vit escorter le roi, lorsqu'il vint de Versailles à Paris. Le maréchal de Beauvau qui, avant l'explosion des orages politiques, avait refusé le ministère de la guerre, touché, cette fois, des maux de la France et de la monarchie, ne résista pas aux sollicitations de Louis XVI, qui l'engageait, par une lettre écrite de sa propre main, à prendre place dans son conseil d'état. La sagesse de ses avis eût épargné au royaume bien des calamités; mais malheureusement, à cette funeste époque, les conseils les plus prudents trouvaient le moins d'approbateurs. S'apercevant, après cinq mois d'une lutte inutile, qu'il ne parviendrait jamais à sauver la France des maux qui la menaçaient, et qu'elle courait elle-même à sa perte, il se détermina à quitter les affaires publiques et à se dérober au spectacle des calamités de sa patrie. Le 21 mai, 1793, il termina sa carrière à l'âge de soixante-treize ans. Il a publié : 1° *Avis au tiers-état*, in-8°, 1788; 2° *Discours de réception à l'académie*, in-4°, 1771; 3° il a laissé une *Lettre à l'abbé Desfontaines, sur une phrase de cent quatre-vingts mots d'un discours de l'abbé Hardion, à la réception de M. de Mairan*, in-12, 1744.

BEAUVAU (Manc de), grand d'Espagne de première classe, prince du saint-empire. Napoléon l'honora de sa confiance et de sa protection, et lui donna, en 1809, une place de chambellan. Entraîné, en 1815, dans la chute de l'empereur, il fut rétabli à son retour en France, dans ses fonctions de chambellan et nommé à la chambre des pairs. M. de Beauvau fut un des membres de la commission, nommé à cette époque, pour faire le rapport sur l'adresse de la chambre des députés au peuple français. Son épouse descendait de l'illustre famille des Mortemart, et a été dame du palais de l'impératrice Marie-Louise. — Ses deux fils, Charles et Edmond de Beauvau, entrés au service, avant le renversement de l'empire, ont eu l'un et l'autre un début glorieux dans la carrière des armes; le premier ayant reçu une blessure grave, à l'affaire de *Voronovo*, en Russie, est redevable de sa conservation à l'empereur Napoléon, qui le fit transporter sur ses voitures, le recommanda expressément aux soins de M. de Caulaincourt, et donna, en cette occasion, au jeune fils d'un homme qui lui était dévoué, les preuves du plus touchant intérêt. Edmond de Beauvau a obtenu la même gloire que son frère, mais ne l'a pas achetée au péril de ses jours.

BEAUVÉAU (CHARLES-EUGÈNE, soi-disant marquis de), officier vendéen, se prétend fils du marquis de Beauvau, seigneur de la Treille, près Chollet, ancien officier de marine, enfermé par lettres de cachet, pour cause de bigamie, sorti de prison par suite de la révolution, et tué par les royalistes, en 1793, à la première affaire de Chollet, lorsqu'il remplissait, pour la république, les fonctions de procureur-syndic. Quelle que soit au reste l'origine de Charles-Eugène de Beauvau, on ne peut lui contester un attachement inviolable à la maison de Bourbon; il l'a prouvé dans les combats par sa bravoure, et dans les conseils par son opposition à toute espèce de trêve avec les républicains. Malheureusement il paraît que sa conduite n'a pas toujours été aussi pure que celle de beaucoup d'autres chefs vendéens; on lui a reproché d'avoir dévalué des diligences, et exercé le vil métier d'embaucheur, dans des moments de pacification, qui écartaient toute

espèce de débauche; il fut pris dans ses propres pièges, et n'échappa que par un bonheur inouï au châtiement dirigé contre une profession méprisable partout, parce qu'elle est partout le résultat de la trahison. Il ne regardait sans doute les serments obligatoires qu'envers ceux dont on suivait les bannières. Telle n'était pas la morale du brave et généreux Bonchamp. Au reste, Beauveau, pour n'être pas pris par ceux qu'il croyait avoir corrompus, se précipita dans la Loire et en fut retiré vivant. Il crut éviter une condamnation en contrefaissant le fou, et fut envoyé comme tel au dépôt de mendicité de Poitiers. Il y médita un plan d'évasion qu'il effectua le 10 février 1802; on fut alors convaincu qu'il avait toute sa raison, on recommença sa procédure; et le tribunal de Maine-et-Loire le condamna à mort par contumace. Beauveau néanmoins passa en Angleterre et y trouva les secours prodigués à tous ceux qui trahissaient la France; toutefois comme on ne le payait pas pour rester oisif, mais pour agir, il fut renvoyé, en 1803, dans les départements de l'Ouest et échappa encore aux poursuites dont il ne cessa d'être l'objet. Constamment employé dans des missions de ce genre, il entra en France à la suite des Bourbons, en avril 1814. Au retour inopiné de Napoléon, en 1815, il retourna dans les champs de la Vendée et y signala de nouveau son zèle pour l'autorité royale, sous les ordres de M. le vicomte d'Antichamp. Il reçut deux coups de feu au combat de la Roche-Servièrre, en avançant sur l'ennemi, le drapeau blanc à la main, pour rallier les royalistes et les encongrer dans une charge qu'il avait lui-même ordonnée, comme officier supérieur, attaché à l'état-major. Il revint à Paris à la suite des événements du 8 juillet.

BEAUVOIR. Voyez JOSSE-BEAUVOIR.

BEAUVOIS. Voyez PAILLOT DE BEAUVOIS.

BEAUVOLIER (PIRAN-Louis, comte de), seigneur de Saint-Marcol, près Loudun (Vienne), issu d'une ancienne famille du Haut-Poitou, avait été page de Louis XVI, et vivait retiré dans ses terres, en 1793, lorsqu'il fut dénoncé à Tallien, commissaire de la convention, comme agent principal de l'insurrection vendéenne. L'ordre fut donné de l'arrêter; il échappa, et vint se réfugier sous les drapeaux de l'armée royaliste à Thouars, où ses deux frères ne tardèrent pas à le joindre. Nommé commandant en second de l'artillerie, M. de Beauvolier sut, par une conduite honorable et remplie d'humanité, adoucir les horreurs de la guerre civile. Ainsi, après la prise de Fontenai, il fit renvoyer dans leurs foyers tous les hommes des environs de Loudun, pris dans les rangs des républicains; ainsi il fit rendre la liberté aux membres de l'administration départementale des Deux-Sèvres, tombés au pouvoir de l'armée vendéenne; il proposa aussi que les assignats de la république, déclarés démonétisés par le conseil royal vendéen, conserveraient leur valeur nominale, moyennant certaine précaution qui empêchait qu'on n'abusât de cette mesure essentiellement politique. On a publié que quelques officiers des garnisons de Mayence et de Valenciennes avaient proposé aux chefs vendéens de faire passer sous leurs drapeaux les corps qu'ils commandaient; que leurs propositions avaient été acceptées par MM. Beauvolier, Lescure et la Rochejaquelein, aux conditions énoncées par ces officiers et rejetées par le plus grand nombre des chefs royalistes. Ce fait paraît incroyable, si l'on se reporte au temps où l'on suppose qu'il a eu lieu; sans entrer dans de plus grands détails, nous nous contenterons d'observer que l'esprit républicain était alors dans toute sa ferveur, et que si quelques officiers avaient en cette pensée et qu'ils l'eussent communiquée à leurs soldats, ceux-ci se seraient tournés contre eux plutôt

que de leur obéir. Le pays où l'on avait combattu jusque-là, se trouvait entièrement ruiné, et les armées républicaines s'augmentant de jour en jour, firent concevoir aux chefs vendéens le dessein de réunir toutes leurs forces, qui montaient encore à 70,000 hommes, et d'aller chercher au-delà de la Loire une terre nouvelle, où l'on trouvât des ressources assez abondantes pour recommencer les opérations militaires. Ce projet, auquel s'opposait Beauvollier fut effectué, et la victoire signalée, remportée près de Laval, justifia pour un moment l'avis contraire au sien. Il n'insista pas moins sur la nécessité de repasser la Loire, en profitant de tous les avantages que ce succès pouvait leur procurer, et démontra combien il était important de mettre entre eux et les républicains un rempart tel que cette rivière. La présomption qui suit ordinairement la victoire, fit négliger cet avis, et la défaite sanglante du Mans prouva bientôt combien il eût été sage de le suivre. Les inquiétudes de Beauvollier, obligé de fuir et de se cacher, s'accrurent de la position de sa femme et de sa fille, faites prisonnières de guerre et entraînées à Angers. La première amnistie de 1794, le rendit à sa famille. La guerre se ralluma bientôt; Beauvollier, qui se crut lié par ses serments, n'y prit aucune part, il inspira même tant de confiance aux commissaires de la convention, qu'ils eurent l'inconcevable maladresse de l'appeler à leur conseil et de le consulter sur les moyens de s'emparer de la personne de Stofflet. Beauvollier répondit avec dignité: « On ne me verra jamais porter le fusil sur l'une et sur l'autre épaule; un tel rôle ne peut convenir qu'à des transfuges soudoyés. » Il se trouva parmi les Vendéens des hommes moins délicats, comme il s'en trouve partout, qui livrèrent leur ancien général. Beauvollier avait conquis l'estime des républicains, ils le virent avec peine reprendre les armes en 1799; mais une nouvelle amnistie termina, l'année suivante, cette guerre, qui n'avait point eu de résultats. Il fut attaché, en 1812, à l'armée de Russie, et fait prisonnier à la suite de la terrible campagne de Moscou; il ne revint en France qu'après le rétablissement de la maison de Bourbon. En 1815, lorsque Napoléon ressaisit les rênes du gouvernement, le comte de Beauvollier, nommé intendant-général de l'armée royale sous les ordres de M. la Rochejaquelein, signala son administration, pendant cette courte campagne, par le zèle le plus désintéressé, et les talents administratifs les plus recommandables. Il appert, par les comptes de sa gestion, ordonnances en septembre par une décision du ministre de la guerre, que la totalité des sommes dépensées pour fournitures et subsistances, ne s'éleva qu'à 22,000 fr. Depuis cette époque, les guerres ne se sont plus faites à si bon marché.

BEAUZÉE (NICOLAS), célèbre grammairien, membre de l'académie française et de plusieurs sociétés savantes, naquit à Verdun, le 9 mai 1717. Après s'être occupé pendant quelques années des sciences exactes, il s'adonna tout entier à l'étude des langues anciennes et modernes, pour lesquelles il avait une véritable vocation. Il se fit remarquer, dit le chevalier de Boufflers, dans tous ses écrits, par une grande rectitude de jugement et par une finesse de conception rare. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la grammaire, et les formes agréables dont il a su revêtir une matière aussi abstraite, les principes clairs et méthodiques auxquels il l'a assujettie, n'ont pas peu contribué au perfectionnement de la langue française. Soit qu'il raisonne d'après lui-même, soit qu'il suive les traces de ceux qui l'ont devancé, ses tours et ses expressions ont toujours quelque chose de neuf qui lui appartient. Il succéda au célèbre Dumarsais, mort en 1756, dans la rédaction

tion des articles de grammaire qui devaient être insérés dans l'*Encyclopédie*. Ce savant grammairien n'avait encore rédigé que les articles compris dans les lettres A, B, C, lorsque la mort vint suspendre son travail; Beuzée, qui le continua, s'est surtout attaché, dans la rédaction des lettres suivantes, à imiter les locutions et à suivre la marche de l'écrivain qui l'avait devancé, et peut-être l'eût-il égalé, s'il eût joint à cette justesse et à cette exactitude qui lui sont naturelles, la précision que l'on remarque dans son modèle; quoi qu'il en soit, les articles de ces deux grammairiens, réunis à ceux de Marmontel sur la littérature, ont été publiés conjointement sous le nom de *Dictionnaire de grammaire et de littérature* (Liège, 3 vol. in-4°), ouvrage aussi intéressant qu'instructif. Les autres productions auxquelles se rattachent le nom de Beuzée sont : 1° *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage*; 1767, 2 vol. in-8°. Ce livre, dont l'abbé Barhiélémy, l'illustrateur du *Voyage d'Anacharsis*, fait le plus brillant éloge, et dans lequel Beuzée développe une érudition solide et profonde et une grande finesse de vues, ne laisserait peut-être rien à désirer, si son auteur y eût répandu plus de clarté dans l'exposition de ses principes. Toutefois Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, lui fit offrir pour récompense une médaille d'or, et dans le même temps, il fut nommé professeur de grammaire à l'école royale militaire de Paris; 2° *Synonymes de l'abbé Girard*, nouvelle édition augmentée des *Synonymes de Ducloux, Didrot, d'Alembert, et de l'Éditeur*. De la réunion de tous ces synonymes avec beaucoup d'autres, M. Guizot a composé son *Nouveau Dictionnaire universel des Synonymes*, Paris, 2 volumes in-8°, 1819. Les articles rédigés par Beuzée sont préférables, pour la justesse et l'exactitude, à ceux de l'abbé Girard, qui l'emporte sur lui par les qualités du style; 3° La traduction française des *Œuvres de Salluste*; Beuzée, dans cet ouvrage, s'asservit à rendre trop fidèlement les pensées de l'historien latin, au détriment du style et de la diction. La lecture de cette traduction, enrichie de notes aussi curieuses qu'instructives, eût cependant été supportable sans la bizarrerie de l'orthographe, que Beuzée avait voulu introduire dans la langue française; 4° *Histoire d'Alexandre-le-Grand traduite de Quinte-Curce*, 1789, 2 vol. in-12; cette seconde traduction n'a, comme la première, que le mérite d'une imitation exacte et servile; 5° *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12; 6° *Imitation de Jésus-Christ*, traduit en français; 7° une nouvelle édition du *Dictionnaire des Synonymes*, par Th. de Livroy, 1773, in-8°. Un grand nombre de nouveaux articles ont été insérés dans cette nouvelle édition; 8° une édition de l'*Optique de Newton*, traduite de l'anglais par Marat (*Voyez* ce nom). Beuzée par sa bonté, sa douceur, sa simplicité, sa modestie, s'est fait un grand nombre d'amis, parmi lesquels on compte les premiers savants du siècle ou il vivait. L'amour de la patrie et son désintéressement lui firent rejeter la proposition que lui avait faite le grand Frédéric de venir se fixer auprès de lui; il avait atteint sa soixante-douzième année, lorsqu'il mourut à Paris, le 25 janvier 1789. L'abbé Barhiélémy lui succéda à l'académie française.

BÉBIAN (ROCH-AMANDUS-AUGUSTE), né à la Guadeloupe le 14 août 1790, ancien instituteur des sourds-muets, a publié : 1° *Essai sur les sourds-muets et sur le langage naturel*, 1817, in-8°; 2° *Eloge historique de l'abbé de l'Épée*, discours qui a obtenu le prix proposé par la société royale académique des sciences, 1819, in-8°; 3° *Minographie, ou Essai d'écriture mimique propre à régulariser le langage des sourds-muets*, 1822, in-8°. M. Bébian, qui a consacré sa vie à l'étude de l'art des de l'Épée et des Sicard,

met la dernière main à un ouvrage qui doit apporter de grandes améliorations dans le système de l'enseignement des sourds-muets; il est intitulé : *Manuel pratique d'enseignement des sourds-muets*, adopté par les conseils d'administration et de perfectionnement de l'institution royale des Sourds-Muets; il formera 2 vol. in-8°, et paraîtra cette année.

BECAYS DE LA CHAUSSADE (N.), député de Lot-et-Garonne à la chambre septennale, siège sur les bancs ministériels.

BEC-DE-LIÈVRE (ANNE-CHRISTOPHE, marquis de), né à Rennes, chef de l'ancienne maison de ce nom, en Bretagne, ou ses ancêtres occupaient les premières places depuis plusieurs siècles, parut d'abord adopter quelques idées favorables à la liberté, et fut toutefois du nombre des douze députés chargés, au commencement de la révolution, de porter au pied du trône les réclamations de la Bretagne pour la conservation de ses privilèges. Il fut arrêté et mis à la Bastille ainsi que ses collègues; mais l'opinion publique, que le gouvernement de cette époque n'osait braver, le força bientôt à leur rendre la liberté. Le marquis émigra, et fit les campagnes de l'armée de Condé. Tous ses biens furent vendus. Rentré en France, au commencement de 1795, pour se rendre dans la Vendée, il fut fait major-général de l'armée royale de la rive droite de la Loire, et donna dans plusieurs batailles des preuves d'un courage héroïque et de connaissances profondes dans l'art militaire. Il fut tué, les armes à la main, au combat d'Oudon, en juillet 1795, emporté par son intrépidité, à plus de quatre-vingts pas en avant des troupes qu'il commandait, à trois lieues de son château.

BEC-DE-LIÈVRE (N.), frère du précédent, et neveu de l'évêque de Nîmes, embrassa l'état ecclésiastique. Peu après, il quitta le petit collet, garda un bénéfice simple de 2,000 livres qu'il possédait à Rennes, prit du service, et fut reçu cadet gentilhomme au régiment d'Auxerrois, en 1777. Il fit la guerre d'Amérique, et parvint au grade de capitaine. Chargé par Louis XVI, au commencement de la révolution, de plusieurs missions en Angleterre, il s'y maria, revint à Paris, puis émigra en 1792. Rentré en France après la mort de sa femme, il fut arrêté comme émigré, et recouvra la liberté après deux années de prison. Il prit de l'emploi dans la police, et fut chargé, en 1801, d'observer quelques bandes de chouans. Il se rendait à son poste dans une diligence que guettait, dit-on, Georges Cadoudal. Dès que ce dernier l'aperçut, il ordonna au postillon d'arrêter, appela, par son nom, le vicomte de Bec-de-Lievre, le fit descendre de voiture, et fusiller sur-le-champ sans aucune explication. On creusa une fosse, ou son corps fut jeté, à côté de la grande route.

BECCARI (Madame), littérateur agréable, auteur et traducteur de plusieurs romans, ou se trouvent des caractères bien tracés, une morale pure et un style élégant, mais trop prétentieux. On remarque principalement les suivants : *Mémoires de Lucie d'Olberg*, traduits de l'anglais, 1761, 2 vol. in-12; *Lettres de milady de Bedford*, traduites de l'anglais. Paris, 1769, in-12; *Milord d'Amby*, histoire anglaise, Paris, 1778, in-12; 1781, 2 vol. in-12; *les Dangers de la colonie*, ou *Mémoires de Fanny Spinger*, histoire anglaise, Paris, 1780 et 1781, 2 vol. in-12.

BECCARIA (CÉSAR BONIFAZ SANA, marquis de), naquit à Milan, en 1735, d'une famille peu opulente, mais où les talents et les vertus étaient héréditaires. Doué d'une âme vive et généreuse, d'un esprit philosophique et éclairé, il fit d'excellentes études, qui développèrent en lui de bonne heure les nobles qualités dont il fit un si bel usage : Montesquieu, Buffon, d'Alembert, J.-J. Rousseau, Voltaire, Condillac,

Montesquien devinrent ses lectures favorites, et achevèrent d'éclairer son esprit. Il dit lui-même que c'est aux *Lettres persanes* qu'il dut sa conversion à la philosophie, et à nos célèbres encyclopédistes, l'indépendance de l'âme qui lui inspira de si nobles pensées. Lié avec tout ce que l'Italie possédait à cette époque de plus illustre en hommes vertueux, il en était dignement apprécié. Il se maria fort jeune, et fut heureux dans son intérieur; les détails de cette union sont consignés dans quelques lettres où son âme expansive se livrait entièrement à l'amitié. On aime à voir ce jeune sage, ce défenseur de l'humanité, ce philosophe qui eut la gloire d'amener une réforme salutaire dans les codes européens, parler avec enthousiasme de son bonheur domestique; mais cette félicité devait être troublée par les vertus mêmes qui, dans un autre siècle ou dans d'autres contrées, l'auraient assurée. Il vivait dans un pays où l'inquisition, le fanatisme étaient tout puissants; aussi fut-il persécuté toute sa vie. On l'accusa de sédition, d'impie.... Mais le saint amour du bien public soutenait sa grande âme; il ne se laissait point abattre, et il s'écriait dans l'ardeur de son zèle : « Si, soutenant les droits des hommes et l'invincible vérité, je pouvais arracher » à la tyrannie ou à l'ignorance quelqu'une de leurs » victimes, les larmes d'allégresse et les bénédictions » d'un seul innocent rendu au repos me consoleraient des mépris du reste des hommes. » Persistant dans le noble projet d'éclairer son ingrate patrie, il fit paraître, en 1762, un ouvrage intitulé : *De désordre des monnaies dans les états de Milan et des moyens d'y remédier*. Ce livre utile força le gouvernement milanais à s'occuper d'une réforme monétaire depuis long-temps indispensable. Il fut réimprimé à Lucques par les soins de l'auteur, qui, toujours animé du bien de son pays, concourut, dans la même année, à l'établissement d'une société philanthropique, bien nécessaire dans une ville telle que Milan, qui, sur une population de cent vingt mille âmes, offrait à peine alors « vingt personnes qui aiment à s'instruire, et qui sacrifiaient à la vérité et à la vertu. » Ce fut à la tête de cette société qu'il rédigea un écrit périodique sous le titre de *Café*; cet écrit, entrepris d'après le plan du *Spectateur* d'Addison, présente la peinture morale et critique des mœurs italiennes de cette époque. Les morceaux les plus remarquables de cette collection appartiennent à Beccaria. On y admire surtout ses *Recherches sur la nature du style*, dans lequel il démontre que tout homme a reçu de la nature assez de facultés intellectuelles pour comprendre, et assez d'aptitude pour écrire et pour se rendre utile; mais ces travaux périodiques n'étaient pour lui qu'un délassement. Il avait à peine vingt-deux ans lorsqu'il conçut le plan de l'immortel ouvrage des *Délits et des Peines*; il en avait à peine vingt-six lorsqu'il le fit paraître. Il eut, dit-on, un moment de frayeur en pensant aux persécutions qui allaient s'élever contre lui; il était disposé à brûler ce manuscrit qui devait avoir tant d'influence sur le bonheur du genre humain, mais le comte Verri et quelques véritables philosophes lui firent envisager le bien qu'il devait produire. Cette noble pensée l'arrêta, et ce grand monument, qui trace les devoirs du juge, qui assure les droits de l'opprimé, qui garantit ceux de l'innocence, parut et fut accueilli avec enthousiasme par tous les esprits élevés, par toutes les âmes généreuses. Beccaria obtint pendant son existence la seule récompense digne de lui. Son ouvrage, dont trois éditions furent épuisées en quelques mois, devint, dans toute l'Europe, une sauve-garde contre les erreurs de la justice humaine; il fut traduit dans toutes les langues connues; le savant Coray en publia même une version en grec moderne; l'impératrice de Russie (Catherine II) le

fit transcrire dans son code; la société de Berne lui décerna une médaille, et l'auteur fut proclamé le véritable ami des hommes. Nous ne chercherons point à donner une analyse de cet ouvrage admirable; nous dirons seulement qu'on lui dut l'abolissement de la torture, la création de lois humaines et philosophiques, la destruction des vieilles routines judiciaires, et, plus tard, l'admirable établissement du jury. Un seul trait fera connaître l'extrême modestie de Beccaria, et combien son amour pour les hommes était sincère. Il avait avancé, dans une de ses premières éditions « qu'un banqueroutier non » créancier à exercer sur lui, et forcé au travail pour » le compte de ses créanciers. » Voici la confession sublime qu'il fit de cette erreur involontaire, et dans quels termes il la répara « On m'a accusé d'impie » et de sédition, dit-il, sans que je fusse » ditieux ni impie. J'ai attaqué les droits de l'humanité, ajouta-t-il, et personne ne s'est élevé contre moi.... » Tant de mérite et tant de suffrages honorables ne ralentirent pas toutefois les persécutions fanatiques auxquelles il était en butte; elles devinrent si violentes qu'il fallut toute la protection du comte Firmiani pour le soustraire à la haine des inquisiteurs, aux calabes de ses compatriotes, dont il est aujourd'hui l'orgueil et la gloire. Cette animosité cruelle, ces dénégations, ces critiques perfides tourmentèrent assez l'existence de ce paisible ami de la vérité pour l'empêcher d'exécuter un grand ouvrage sur la législation. Il professa pendant quelque temps un cours sur l'économie publique à Milan, en 1768; il publia aussi, en 1769, un *Discours sur l'administration et sur le commerce*, et, en 1781, il fit paraître un *Rapport sur un projet d'uniformité de poids et de mesures*, dans lequel, préjudant au système adopté en France depuis la révolution, il s'appuyait sur des bases astronomiques en employant le calcul décimal. Il put enfin se livrer aux douceurs d'une vie paisible et retirée, et mourut, en novembre 1793, d'une attaque d'apoplexie, emportant les regrets de tous les amis de l'humanité.

BECCARIA (N.), auteur italien, a composé la *Cuisine des odeurs*, ouvrage traduit en français par L.-P. Couret de Villeneuve, in-12.

BECERRA (don JOSEPH RAYMOND), né Gallegos de Navia di Suarna, en Galice, province d'Espagne, était municipal perpétuel de Lugo lorsque l'indépendance nationale fut menacée. Becerra se montra l'un des plus ardens défenseurs de la liberté, et fut nommé député aux cortes constituantes de 1810, on le provoqua fortement l'abolition des droits féodaux et l'extinction des charges perpétuelles, dont il était un des plus riches propriétaires, et qui faisaient presque toute sa fortune. Eloigné des affaires en 1814, par Ferdinand VII, ainsi que tous ceux qui avaient concouru à le remplacer sur son trône, il ne reparut sur la scène politique qu'à la suite des événements de l'île de Léon, en 1820, lorsque la constitution, détruite par Ferdinand, fut rétablie. Il se montra dans ces nouvelles cortes, comme dans les précédentes, favorable à toutes les mesures qui pouvaient tendre au bien public et fonder les libertés nationales. Il y vota de nouveau l'abolition des droits féodaux et de la moitié des dîmes, décrétée par les cortes, et inscrivit son nom à la tête des députés qui partageront son opinion. Peut-être a-t-il expié, depuis cette époque, l'estime publique que lui avait méritée son libéralisme.

BECERRA (GOMZ), chef politique dans la province d'Estramadure et dans celle de Tolède, s'est acquis la réputation de bon administrateur. Il fut nommé député aux cortes ordinaires de 1822.

BECHEREL (FRANÇOIS), évêque de Valence, membre de la légion d'honneur, né à Saint-Hilaire-

de-Harcourt, le 8 mars 1732. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Saint-Loup, diocèse de Contances, et élu député du clergé aux états-généraux, en 1789. Depuis, il prêta tous les serments exigés par l'assemblée constituante, fut nommé évêque constitutionnel de la Manche, et sacré en mars 1791. Il disparut à l'époque des orages révolutionnaires, et ne se montra qu'après le concordat de 1802. Il échangea alors son évêché de la Manche contre celui de Valence, et obtint la décoration de la Légion d'honneur. On a beaucoup parlé dans le temps d'un mandement qu'il publia à l'occasion de la victoire d'Austerlitz, et dans lequel il exaltait la gloire et les vertus de Napoléon. Mais, par une sorte de compensation, après la restauration, M. Becherel, obéissant aux principes de soumission ordonnés par l'église à ses pasteurs et aux fidèles, publia un nouveau mandement, ou il faisait un pompeux éloge des Bourbons, et engageait ses diocésains à la concorde et à l'oubli du passé. Il est mort, en 1818, à Valence, dans ses fonctions épiscopales.

BÉCHET (JEAN-BAPTISTE), né en 1759, à Cernans, près Salins, Jura, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais son goût pour les travaux administratifs et littéraires, lui fit abandonner les études théologiques; nommé en 1790 administrateur, puis secrétaire-général du département du Jura, il échangea ces dernières fonctions sous le gouvernement directorial, pour celles du ministère public près le tribunal de Poligny. Estimé de ses compatriotes, M. Béchet fut constamment présenté par eux comme candidat au corps législatif; après le 18 brumaire, il reprit ses anciennes fonctions de secrétaire-général du Jura, qu'il exerça jusqu'en 1816: ses travaux administratifs ne lui firent pas négliger ses études favorites, il coopéra à la rédaction des *Annales du Jura*, de 1803 à 1811, qu'il a fait précéder d'anecdotes historiques sur les mœurs et l'esprit militaire des Français, et à celle du *Journal de la préfecture*; il a aussi fait insérer quelques poésies dans les feuilles périodiques de la capitale, et s'occupe depuis plusieurs années d'un grand ouvrage sur le Jura, intitulé, *le Jura ancien et moderne, ou choix des monuments de cette contrée les plus intéressants pour l'histoire générale de France*. En 1811, M. Béchet fit imprimer à Lons-le-Saulnier, une *Dissertation sur la huitième satire de Boileau*, ou *Examen critique du style*. Le romantisme n'avait pas encore fait assez de progrès pour que l'on pût se permettre de dire que *Boileau n'écrivait pas français*. Cet ouvrage rendit le nom de M. Béchet fameux sans le rendre célèbre. On sait que Voltaire disajt, à l'occasion d'une critique de Marmoniel contre le même auteur: *Rien ne porte malheur comme de dire du mal de Nicolas*.

BÉCHET DE LÉOCOUR (N. baron), maréchal-de-camp, commandait en mars 1813, le département des Ardennes, et envoya en cette qualité, le 9 de ce mois, une adresse au ministre de la guerre, dans laquelle il protestait de la fidélité et du dévouement des officiers de l'état-major et des régiments en garnison dans le département, pour la maison de Bourbon. Le 25 mars, appropriant son langage aux circonstances, il écrivit au ministre de la guerre pour l'assurer que l'esprit public des troupes et des habitants du département était excellent, que la cocarde tricolore était à tous les chapeaux et le pavillon impérial sur toutes les administrations militaires, civiles et judiciaires. M. le baron de Léocour, chevalier de Saint-Louis et grand-officier de la légion d'honneur, figure parmi les maréchaux-de-camp en disponibilité.

BECK (DOMINIQUE), bénédictin, savant mathématicien, né près d'Ulm, en 1732, et mort à Salzbourg, le 22 février 1791. Il a publié : *Dis-*

datio doctrinae de æquationibus, Salzbourg, 1768; *Prælectiones mathematicæ, partes II*, ibid., 1768; *Theoria sinuum, tangentium, et resolutionum triangulorum*, ibid., 1771; *Institutiones physicae, part. I et II*, ibid., 1776 et 1779; *Institutiones mathematicæ, in-8o*, ibid., 1781; *Essai abrégé d'une théorie de l'électricité*, Salzbourg, 1787. Attaché à la riche abbaye d'Ortenhausen, ce moine fut inspecteur du musée physico-mathématique de Salzbourg, et professeur de mathématiques et d'histoire naturelle. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe; ce qui ne l'empêchait pas de consacrer presque tous ses moments de loisir à l'instruction de simples ouvriers et de pauvres enfants.

BECK (CHRISTEN-DANIEL), né à Leipsick, en 1757, le 22 janvier. Ce savant et laborieux philologue a surveillé la réimpression d'une foule d'éditions grecques et latines, et a composé lui-même plusieurs ouvrages de philologie fort estimés. Il obtint successivement, dans sa ville natale, la chaire de philosophie, 1782, et celle de littérature grecque et latine, 1785, et fut nommé en 1790, directeur de la bibliothèque de l'université, place qu'il occupe encore. Beck a publié une foule d'ouvrages; nous indiquons les principaux : 1^o *Specimen observationum, criticarum in Euripidis fabulam qua inscribitur Hippolytus*, Leipsick, in-4^o, 1775; 2^o *Specimen bibliothecarum Alexandrinarum*, ibid., in-4^o, 1799; 3^o *Carmen doctis, monumentumlingue romanæ rusticæ antiquissimæ*, in-4^o, 1782; 4^o *Institutionis philologiæ monogrammata*, in-8^o, 1787; 5^o *Commentarius de litteris et auctoribus græcis atque latinis, scriptorumque editionibus*; la première partie, contenant les auteurs grecs, a paru en 1790, in-8^o; 6^o *Histoire universelle à l'usage des écoles* (en allemand), 4 vol. in-8^o, 1785-1807. Il a donné des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs et latins, d'Euripide, in-4^o, 1779, in-8^o, 1792; *Des oiseaux d'Aristophane*, 1782, in-8^o; de *V. A. Livium*, in-8^o, 1783; de quelques traités de Plutarque, de Pindare, 2 vol. in-8^o; 1792, 1793; de Cicéron, in-8^o, 1795 et années suivantes; le tome IV a paru en 1806-1807; d'Apollonius de Rhodes, in-8^o, 1797; de la harangue de Démosthène sur la paix, in-8^o, 1795; des éloges de Calpurnius, in-8^o, 1803. Il a continué l'édition de Thucydide, commencée par C. L. Bauer, in-4^o, 1790-1804, et il a ajouté des remarques à la quatrième édition de la *Bibliotheca græca*, de Fabricius, donnée par Charles M. Beck à de plus traduit en allemand un grand nombre d'ouvrages: l'*Abrégé chronologique de l'histoire romaine*, de Macquer, in-8^o, 1823; l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, de Ferguson, 4 vol. in-8^o, 1783-87; *Tableau de l'empire Ottoman*, de Mouradgea d'Ohsson, 1788; l'*Histoire grecque*, de Goldsmith, 2 vol. in-8^o, 1792-93. Enfin ce littérateur infatigable a travaillé à un grand nombre d'ouvrages périodiques. Dès 1782, il rédigeait, à Leipsick, la *Nutice universelle des livres nouveaux*, avec des remarques, in-8^o, (en allemand); et, depuis 1789, les *Curiosités littéraires de Leipsick*, ibid.; depuis 1803, la *Gazette littéraire* de cette ville, l'un des journaux les plus estimés de l'Allemagne; il est aussi l'éditeur des *Commentarii societatis philologicæ Lipsiensis*, in-8^o, dont les deux premiers volumes ont paru en 1801 et 1802.

BECK (FRANÇOIS), maître de concert et compositeur à Bordeaux, s'est principalement fait connaître par un *Stabat Mater*, exécuté, pour la première fois à Paris, au concert spirituel, en 1783. Il a également publié vingt-quatre symphonies remarquables. Il est mort très-âgé, à Paris, le 31 décembre 1809.

BECKER (N.), était colonel de la première demi-brigade de ligne. Le 10 juin 1794, enveloppé par l'ennemi à Rousselaer, il venait d'être délivré par

le courage des braves qu'il commandait et parmi lesquels il est juste de citer Dupré, fourrier des grenadiers, lorsque se portant en avant pour s'emparer d'une batterie, le brave Becker eut une jambe emportée par un boulet. Cet officier supérieur était déjà entre les mains des Autrichiens, lorsque Dupré, devenu depuis lieutenant, et mort à Eylau, se jeta sur eux, parvint à leur arracher son colonel, et l'enleva du champ de bataille, malgré deux blessures reçues dans ce combat, digne à la fois de celui qui le soutint et de celui qui inspira un dévouement aussi généreux.—Un autre officier de ce nom a fait, comme capitaine de la deuxième compagnie du deuxième régiment de hussards, la campagne de 1806, en Prusse; il se distingua au combat de Hall, et sa bravoure l'a fait élever depuis au grade de lieutenant-colonel.

BECKER (JEAN-GERMAIN), né le 5 juin, 1770, à Schwerin, médecin à Altona, puis à Parchow, a publié les ouvrages suivants : *Dissertatio inauguralis exhibens questionem an phthisi pulmonali exulcerata conveniant, remedia tonica?* Rostoch, 1793, in-80; *Versuch einer allgemeinen und besonderen Nahrungsmittelkunde*, Stendal, 1810, et 1811, in-80; avec Bouckholtz, *Auswege aus den neuesten medicinischen Streitchriften*, Altona, 1796-1797, in-80. Il a traduit en allemand le traité des maladies des enfants, de Chambon de Montaux, Berlin, 1800-1801, in-80.—Un autre Becker (GEOFFROY-PHILIPPE), médecin, mort à Heidelberg, en 1794, a publié, sous le voile de l'anonyme, une instruction sur l'épidémie qui régna en 1786, à Heidelberg. Il a publié aussi plusieurs mémoires dans le *Journal de médecine* de G. V. Mueller, parmi lesquels on en remarque un sur les funestes effets des baies de la belladone, sur l'économie animale.

BECKER (JEAN-PHILIPPE), médecin, né le 7 février 1711, à Borchon, et mort en 1799, est auteur de beaucoup d'ouvrages assez médiocres que nous trouvons superflu de nommer ici; on en trouvera la liste dans la Biographie du Dictionnaire des sciences médicales.—Il y a un grand nombre de médecins allemands du nom de Becker, qui ont publié des ouvrages plus ou moins remarquables, on peut en voir l'énumération dans la même Biographie.

BECKER (M.), auteur allemand, a publié une dissertation sur cette question : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induisse dans les nouvelles erreurs?* etc., in-80.

BECKER (ROD.-ZACH.), archéologue allemand; on lui doit les gravures en bois des anciens maîtres allemands, publiées avec un discours sur la nature et l'histoire de la gravure en bois, en français et en allemand, par Rod. Zach. Becker, 1808-1817, in-fol., 3 liv., il doit en paraître une quatrième qui complètera l'ouvrage.

BECKER (JOSEPH), député à la convention nationale, juge de paix et ensuite administrateur du département de la Moselle. Il vota la réclusion de Louis XVI, et le suruis à l'exécution, malgré les cris et les menaces des tribunes. Devenu membre du comité des décrets, il ne fut chargé d'aucun rapport, et ne reparut pas à la tribune. Envoyé à Landau, après le 9 thermidor, pour réprimer les excès des anarchistes, il s'acquitta avec succès de cette mission, et provoqua, en 1794, la rentrée des émigrés des départements du Haut et Bas-Rhin, que la terreur, imprimée par Lebas et Saint-Just, avait forcés de s'expatrier; ils étaient au nombre de dix mille. Entré au conseil des cinq-cents, après la session conventionnelle, il en sortit en mai 1798, et n'a plus rempli de fonctions publiques depuis cette époque.

BECKER (M.), était capitaine au deuxième de hussards; il se distingua glorieusement à la bataille d'Eylau, et fut nommé, sur le champ de bataille

même, chef d'escadron et officier de la légion d'honneur. Il a cessé, depuis cette époque, d'être en évidence.

BECKERT ou plutôt BEKERT-BAGERT (le comte LÉONARD-NICOLAS), lieutenant-général, pair de France, grand-officier de la légion d'honneur, commandeur de Saint-Louis, né à Obernheim, Bas-Rhin. Cédant à sa vocation pour les armes, il prit, à l'âge de seize ans, du service comme soldat dans le régiment de Languedoc, dragons. La révolution favorisa son avancement. Il fit, en qualité de sous-lieutenant au sixième régiment, de hussards, la campagne de 1792, fut blessé au siège de Lille, servit ensuite dans les armées de l'ouest, comme aide-de-camp, devint adjutant-général-chef-de-bataillon et chef d'état-major d'une de nos divisions, et fut, par son habileté et sa modération, se concilier l'estime des deux partis dans cette guerre civile, où d'une part, les ordres du gouvernement, et de l'autre, l'effervescence des opinions, rendaient si difficile, pour les chefs surtout, l'accomplissement de tous les devoirs. Il négocia, en 1795, avec le général Stofflet, qui lui témoignait la plus sincère estime, et, lorsque la paix parut rétablie dans la Vendée, Bekert passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, et ensuite en Hollande, où il apaisa les troubles qui s'y étaient élevés, sans recourir à aucun moyen de rigueur. L'adjutant-général-chef-de-brigade, Bekert, partit ensuite pour Saint-Domingue avec le général Hédonville, en qualité de chef d'état-major. Le but de cette expédition était de conserver cette colonie à la France, et de s'y maintenir avec très peu de forces. Revenu en France en 1799, le directoire lui donna le commandement d'une brigade, à l'armée d'Italie, affaibli alors par une suite de revers: il commanda l'arrière-garde de la division du général Sérurier, qui se retirait sur l'Adda; Bekert protégea cette retraite, y déploya un grand courage, et deux chevaux tués sous lui, reçut une blessure grave et fut fait prisonnier. Après le rétablissement de sa santé, il reentra en France et fut nommé général de brigade; il en avait rempli les fonctions dans plusieurs circonstances. Le général Bekert épousa la sœur de Desaix, quelque temps après la mort de ce général, tué à la bataille de Marengo; il eut de ce mariage un fils qu'il nomma Napoléon. En 1805, la guerre s'étant rallumée entre l'Autriche et la France, le général Bekert fit partie de la division du général Suchet, et, après la capitulation d'Ulm, il se trouva à la tête de l'avant-garde de la grande armée. A la bataille d'Austerlitz, sa conduite et celle de sa brigade furent si remarquables, que le maréchal Lannes (duc de Montebello), demanda et obtint pour ce général, qui était signalé depuis long-temps comme l'un de nos meilleurs officiers de cavalerie, le grade de général de division. La Prusse vint d'être entraînée dans la coalition contre la France par le cabinet de Saint-James. Bekert-Bagert se signala à Zehdenich et à Viennendorf. Les Prussiens, chassés de Berlin, fuyaient devant l'armée française, qui se portait partout où il y avait encore des ennemis à vaincre et des places à occuper. Le général Bila, à la tête d'un corps s'était réfugié dans un coin de la Poméranie; le général Bekert ne l'eut pas plutôt aperçu dans une plaine voisine de la petite ville d'Anklam, située sur les bords de la Peenae, qu'il le chargea, le 31 octobre, à la tête des dragons du général Boursard: cette attaque fut faite avec tant de vigueur, qu'un instant suffit pour enfoncer l'ennemi. Rien ne résista à ce coup impétueux: ni la cavalerie, ni l'infanterie prussienne. Anklam servit de refuge aux vaincus. Le général Bekert entra en même temps qu'eux dans cette petite ville, où quatre mille hommes mirent

bas les armes. Parmi les prisonniers que fit le général français, on vit le régiment de hussards du roi de Prusse, qui, en témoignage de sa bonne conduite dans la guerre de sept ans, avait reçu, de l'impératrice Catherine, des pelisses de peaux de tigres. Un grand nombre de bagages tombèrent en notre pouvoir; la caisse militaire prussienne, qui avait été transportée au-delà de la Peenne, fut remise au vainqueur. Les journées de Pultusk et de Naslisk furent aussi très glorieuses pour le général Bekert, qui y déploya ses talents et sa valeur ordinaires. Chargé bientôt après de la défense d'une ligne d'avant-postes fort étendue, et assailli par une cavalerie nombreuse et des nuées de cosaques, il exécuta sa retraite dans le plus grand ordre. Il obtint, après la paix de Tilsitt, un commandement dans l'intérieur. Bekert-Bagert fit les campagnes de 1806 et 1807, et il associa un nom déjà illustré par de beaux faits d'armes à tous les triomphes de la grande armée; il guidait à la victoire une division de dragons. Lors de la guerre de 1809, le maréchal Masséna, juste appréciateur des talents militaires, lui avait confié les importantes fonctions de chef d'état-major de son corps d'armée. Les services signalés que le général Bekert rendit dans cette guerre, et sa brillante conduite à la journée d'Essling, le firent élever, sur le champ de bataille, à la dignité de comte et de grand-officier de la légion d'honneur, il reçut en outre une dotation de 30,000 fr. sur le royaume de Westphalie. La franchise de son caractère et l'indépendance de ses opinions le tinrent, après la paix, éloigné de l'armée. Il vivait retiré dans sa terre de Mons en Auvergne, lorsqu'en 1814, les Autrichiens, triomphant des efforts des généraux Desaix et Marchand, paralysés par l'inactivité d'Angereau s'avancèrent sur Lyon. Le général Bekert-Bagert prit les armes pour repousser l'invasion étrangère, mais le peu de forces que le préfet mit à sa disposition ne pouvait qu'aggraver le mal par une résistance inutile. Le général Bekert reçut la croix de Saint-Louis, en juillet 1814, et ne remplit aucune fonction civile ou militaire jusqu'au mois de mai 1815; il fut alors élu membre de la chambre des représentants, par le département du Puy-de-Dôme, et président de la députation du collège électoral de ce département. Le général Bekert montra dans ses fonctions législatives autant de prudence que de fermeté. Le 25 juin, il annonça, comme rapporteur de la commission administrative de la chambre des députés, que la représentation nationale serait gardée par de forts détachements de la garde nationale et de fédérés-tirailleurs. Le 28, il prévint la chambre qu'une mission délicate le forçait à une absence de dix jours. En effet, la commission du gouvernement venait de le charger d'accompagner Napoléon jusqu'à Rochefort, et de répondre de sa personne. Il se rendit à la Malmaison, où résidait alors Napoléon, et lui dit : « Je suis chargé d'une mission pénible, et je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour m'en acquitter à votre satisfaction. » Le départ eut lieu, le lendemain 29; avant de monter en voiture, Napoléon rendit justice à la conduite du général Bekert : Si j'avais eu à choisir dans l'armée française un officier-général pour m'accompagner, c'est sur vous, lui dit-il, que mon choix serait tombé. Plus tard, il ajouta, « n lui faisant ses adieux : qu'il partait en faisant des vœux pour le rétablissement de la paix et du bonheur de la France. Bekert reçut le dernier embrassement de son ancien souverain, et ne le quitta qu'après l'avoir vu monter sur le *Bellerophon*. Il rendit compte de sa mission au gouvernement, et se retira dans sa propriété de Mons. Le général Bekert, malgré sa conduite mesurée, fut d'abord mis en surveillance à Poitiers, sur un ordre arbitraire de M. Harmand, préfet du département; mais

l'ordonnance du 5 septembre 1816, lui rendit toute sa liberté, et, en mars 1819, il fut nommé pair de France, sous le ministère de M. de Cases. Le comte Bekert est aujourd'hui lieutenant-général au corps royal d'état-major.

BECKFORD (GUILLAUME), d'une ancienne et noble famille, naquit dans le Wiltshire, en Angleterre. Ayant perdu son père (aldermann du même nom), le célèbre comte de Chatam se chargea de diriger son éducation; le jeune Beckford répondit parfaitement à ses soins : il avait à peine seize ans lorsqu'il publia un opuscule très purement écrit, sous le titre de *Vies des peintres extraordinaires*, in-12, et donna ensuite, sans nom d'auteur, *Histoire du calife Harak*, conte arabe d'après un manuscrit inédit, avec des notes critiques et explicatives. Cet ouvrage, dans lequel les mœurs et les coutumes des Orientaux sont habilement observées, eut beaucoup de succès. Beckford fut élu membre du parlement en 1795, par le bourg d'Indou; il se rendit, peu après, à Lisbonne, y fit la connaissance du prince du Brésil, qui l'honora de son amitié, parcourut le Portugal et la France, et reçut partout les témoignages d'estime les plus flatteurs. En 1793, lorsqu'il retourna dans sa patrie, le gouvernement français ajouta la note suivante sur son passeport : « Étranger que Paris voit partir à regret. » Il fut chargé, en 1797, d'une négociation entre la France et l'Angleterre; lui-même, en 1806, au parlement, parcourut la Suisse, et acheta, à Lausanne, la bibliothèque qui avait servi au célèbre Gibbon pour composer son Histoire de la décadence de l'empire romain, et vit maintenant tranquille à Londres au sein des arts qu'il cultive lui-même d'une manière remarquable. On l'a vu improviser, sur le piano, pendant des heures entières, des morceaux pleins de verve; on assure qu'il a, en manuscrits, un grand nombre d'ouvrages, tant en prose qu'en vers. On cite surtout des *Lettres sur l'état actuel et sur les personnages les plus marquants des divers cours de l'Europe*; le rang qu'il tient dans le monde, et la rare sagacité de son esprit, doivent rendre cet ouvrage extrêmement intéressant. Il est possesseur d'une très riche collection de tableaux, d'estampes et de manuscrits. Il n'a signalé sa carrière politique par aucun acte, remarquable.

BECKFORD (WILLIAM) cousin du précédent, accompagna M. Patrice Brydote, auteur d'un ouvrage intitulé : *Voyage en Sicile et à Malte*, dans ses voyages en Italie; il se rendit ensuite à Hertford, dans la Jamaïque, y fit un séjour de douze ans, et publia, à son retour, des *Remarques sur la situation des nègres dans cette colonie*, in-8°, 1788; *Description de la Jamaïque*, 2 vol., 1790. On trouve, dans ces deux ouvrages, des observations curieuses et intéressantes sur les mœurs des colons; M. Beckford a aussi publié une *Histoire de France*, 4 vol. in-8°, écrite avec quelque talent, mais remplie de partialité envers sa nation.

BECKFORD (PIERRE), parent des précédents, montra, comme eux, un goût prononcé pour la littérature; il a publié : *Réflexions sur la chasse*, in-4°, 1781; *Lettres familières écrites d'Italie; une Année en Angleterre*, 2 vol. in-8°; le premier de ces ouvrages est estimé; le second est perdu dans la foule des voyages sur le continent dont l'Angleterre est inondée.

BECKMANN (JEAN), né à Hoya (département de Hanovre), le 4 juin 1739, est mort à Göttingue, le 5 février 1811. Ses premières études étaient dirigées vers l'état ecclésiastique, mais son goût prononcé pour la science lui fit abandonner la théologie; on le nomma professeur de physique et d'histoire au gymnase luthérien de Saint-Petersbourg. Il se démit de cette place, passa en Suède, où il

devint l'ami du célèbre Linnée, fut attaché ensuite, comme professeur, en 1756, à l'université de Göttingue, et y développa l'idée qu'il avait conçue d'une classification des connaissances humaines dans leur application aux arts; ses cours lui acquirent la plus grande célébrité; il s'aperçut bientôt qu'il lui était impossible de suivre le progrès des arts et de l'industrie, qui prenait, à cette époque, un essor prodigieux: il se resreignait à chercher, dans les siècles passés, l'origine et les progrès de toutes les découvertes applicables aux choses usuelles. Ses vastes connaissances et un immense travail produisirent une foule de notices qui forment 5 volumes in-8°, imprimés à Leipzig, 1783 à 1803. Ce savant, le véritable fondateur de la technologie, était si modeste, qu'il se croyait le moins instruit des membres de la société royale de Göttingue, dont il faisait partie. Les sciences, les lettres et les arts perdirent beaucoup à sa mort. Nous n'indiquons ici que quelques uns de ses principaux ouvrages: *De historiâ naturalium veterum libellis*, Göttingue, 1786, in-8°; *Éléments d'économie rurale à l'usage des Allemands*, ibid., 1789, 1790, 4^e édition, in-8°; *Bibliothèque physico-économique*, 1770, 1799, 20 vol.; *Introduction à la technologie*, ibid., 1777, in-8°; 5^e édition, 1783; *Supplément à ce dernier ouvrage*, 1779, 1790, 12 vol., ibid. *Aristotelis liber de mirabilibus auscultationibus*, Göttingue, 1786, in-4°; une édition de *Marbodius*, 1799, in-8°; et d'*Antigonus Carystius*, 1791, in-4°; *Histoire des découvertes et des inventions; Histoire des plus anciens voyages entrepris dans les siècles modernes*; un grand nombre de mémoires et d'articles dans des écrits périodiques. Il est mort en 1811.

BÉCLARD (PIERRE-AUGUSTIN), naquit à Angers, le 13 octobre 1783; son père et sa mère, peu favorisés de la fortune, et chargés d'une nombreuse famille, faisaient le commerce de la mercerie. Ils s'efforcèrent cependant de lui donner tous les moyens d'éducation que leur position permettait. Les heureuses dispositions et le goût de l'étude que montra de bonne heure le jeune Béclard, et qu'on leur conseilla de cultiver, les déterminèrent à ce parti plutôt que les avantages directs qu'ils en espéraient pour lui. Béclard fit donc ses études à l'école centrale d'Angers. Il y eut, pour condisciples et compagnons de ses premières victoires, Chevreul et David, qui, depuis, se distinguèrent également dans des carrières différentes. Dès cette époque, il manifesta un penchant et des dispositions particulières pour les sciences. La botanique eut ses premiers hommages, et il dut, à cette belle science, des succès publics. Il remporta plusieurs des prix d'histoire naturelle qui étaient distribués au jardin des plantes d'Angers. Bichat était alors à l'apogée de sa gloire. Le bruit de ses travaux pénétrait en tous lieux; les trophées de ce célèbre physiologiste révélaient souvent le jeune Béclard et excitaient son envie. Il était loin de pressentir que sa destinée dût avoir tant de rapports avec celle de Bichat; mais, à ses nobles desirs, ses parents opposaient leur impuissance de subvenir aux frais qu'exige l'étude de la médecine. Béclard fut donc envoyé à Nantes dans une maison de commerce de quincaillerie. Le commerçant, qui s'était chargé de son apprentissage, le rendit bientôt à sa famille en assurant gravement qu'il n'était propre à rien. Le jeune homme, en effet, passait tout son temps à la lecture, et répugnait aux occupations manuelles de son état. De nouveaux essais justifiaient la remarque judicieuse du négociant de Nantes. Béclard fut encore placé à Tours chez un commerçant; il ne put y rester, et revint à Angers. Entra alors, comme commis, dans un bureau de messageries. Il ne remplit pas mieux les faciles fonctions de sa charge. Ses parents, désespérés, se plaignaient que leur fils montrât des dispo-

sitions si contraires à sa fortune. Adonné à la lecture d'ouvrages de sciences et de philosophie, fuyant la société des jeunes gens et toutes les distractions de son âge, Béclard s'enfermait des jours entiers dans sa chambre pour se livrer sans cesse à ses goûts favoris, l'étude et la méditation. Enfin, convaincu de son inaptitude pour toutes les professions qui ne se rattachent pas aux sciences, entraîné par les avis qu'on leur donnait sur son irrésistible vocation, ses parents lui permirent de suivre les cours d'insurrection médicale, établis à l'Hôtel-Dieu d'Angers, dans le modeste but de le faire recevoir officier de santé. Béclard se trouvait alors sur un terrain convenable, et chacun de ses pas y fut marqué par des triomphes. Déjà notre jeune élève possédait les notions préliminaires de l'art de guérir; il avait étudié, et savait par cœur tous les ouvrages de chirurgie; ses progrès furent rapides, et, dès sa première année, il fut reçu, au concours, élève interne de l'hôpital d'Angers. Il y resta quatre ans, fidèle au caractère qu'il avait toujours montré. Les moments qui n'étaient pas consacrés à ses fonctions et à l'étude, il les passait dans la société du respectable et savant aumônier de la maison, théologien renommé; malgré la disproportion extrême des âges, il s'en était fait un véritable ami. Sous les auspices de cette liaison honorable pour lui, il perfectionna ses premières études. Le vieillard, qui put juger les hautes facultés de son jeune ami, lui prédit d'éclatants succès, et engagea sa famille à l'envoyer à Paris, comme le seul lieu où il pût compléter son instruction médicale, et développer tous ses moyens. Nous nous sommes arrêtés avec une sorte de complaisance sur cette première époque de la vie de Béclard, parcequ'elle fait déjà connaître l'homme qui devait s'illustrer un jour. Il quitta sa ville natale en 1808, pour venir à Paris; les concours lui ouvrirent aussitôt les hôpitaux de cette capitale, et les prix qu'il obtint, chaque année, à l'école pratique, le signalèrent bientôt comme l'élève le plus brillant de cette faculté. La place de chef des travaux anatomiques vint à vaquer; des compétiteurs redoutables se mirent sur les rangs; Béclard l'emporta à la suite de discussions solennelles où il aurait étonné ses juges par l'éclat et la maturité de son talent, s'il n'en eût pas été déjà connu. Il succéda à M. Dupuytren, et soutint avec honneur un parallèle aussi dangereux. Gendre du célèbre Dubois, il le remplaça souvent, et montra ce que la connaissance approfondie de l'anatomie, jointe à une adresse naturelle et à un sang-froid imperturbable, donne d'avantages à l'opérateur, et plusieurs faits attestent qu'il était doué de ce génie chirurgical qui sait s'affranchir des règles. Appelé, en 1818, à la chaire d'anatomie de la faculté, il fit preuve de la conception la plus prompte et la plus étendue, du jugement le plus sain et le plus méthodique, de la mémoire la plus sûre, et d'une élocution facile plus remarquable encore par une précision et une netteté extraordinaires. Béclard mourut le 17 mars 1825, d'une fièvre cérébrale qui l'enleva inopinément à ses élèves désolés. La phlegmasie cérébrale dont il était attaqué avait fait, en peu de jours, d'effrayants progrès: on apprit presque en même temps sa mort et sa maladie. A cette triste nouvelle, l'école de médecine se porta en foule sur le lieu du convoi; le cercueil, enlevé de la voiture destinée à le conduire, fut porté dans les bras des étudiants jusqu'à sa dernière demeure; là, quelques amis rendirent hommage aux qualités de son ame et à la réputation dont il jouissait à si juste titre. Lors de la réorganisation de l'école, Béclard ne dut qu'à l'éclat de son talent la conservation de sa place dans une enceinte où sa voix fixait de nombreux élèves, et où long-temps encore sa chaire sera vacante. Le monument élevé sur sa cendre est dû à une souscription de l'école de médecine. Les ouvrages les plus remar-

quables de Béchard sont : *Mémoire sur les acéphales*; *Mémoire sur les blessures des vaisseaux*; id. sur l'*ostéogénie*; *Essai sur l'embryologie*; *Dissertation sur les affections locales des nerfs*; *Éléments d'anatomie générale* enfin, de concert avec M. Cloquet (Jules), il a traduit le *Traité des herbes* de Lavarrene, et commencé, avec le même auteur, la publication des *Fascicules et planches anatomiques* qui font tant d'honneur à ce dernier.

BECCUER (WILLIAMS), Anglais, fit à la nation française; en 1793, un don patriotique de 200 livres sterling. Fait unique peut-être dans les annales des deux nations. Nous aimons à rendre cet hommage à une nation rivale, mais généreuse, capable de faire et d'apprécier toute espèce d'actions honorables.

BECCUEY (Louis), né, en 1760, à Vitry-le-François, fut d'abord procureur-général-syndic du département de la Haute-Marne au commencement de la révolution. Il fut ensuite nommé par ce département député à l'assemblée législative, et s'y montra tout dévoué aux principes monarchiques. Il prit la parole en faveur des prêtres non assermentés, défendit Vvarnier accusé par Basire, vota pour que la loi sur le séquestre des biens des émigrés fût soumise à la sanction du roi, insista pour que la fortune des femmes fût au moins éparpillée, s'opposa à l'arrestation du maire et de l'évêque de Meuse, et fut un des sept membres de l'assemblée qui se prononcèrent contre la déclaration de guerre à l'Autriche. En 1792, il demanda aussi vivement, et avec aussi peu de succès, l'arrestation des auteurs de l'insurrection du 20 juin. Voyant tous ses efforts infructueux, il se condamna au silence, échappa avec peine aux proscriptions révolutionnaires, et ne reparut sur la scène politique qu'en mai 1804; à cette époque il fut appelé au corps législatif, et nommé, en 1812, conseiller de l'université. Après la restauration, il devint directeur-général du commerce, et obtint le titre de conseiller d'état le 29 juin 1814. C'est en cette qualité qu'il parut plusieurs fois à la tribune de la chambre des députés pour y développer différentes propositions relatives à des projets de loi concernant l'exportation des laines, et la franchise du port de Marseille, dont il provoqua l'adoption. Éloigné de ses fonctions pendant les cent jours, il y retourna après le retour du Roi. Nommé député de la Haute-Marne, en 1815, il se montra constamment partisan des ministres, et obtint, le 8 mai 1816, la place de sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur. Il fut un des membres les plus prononcés, en 1819, contre l'admission de l'évêque de Blois (l'abbé Grégoire) à la chambre des députés, et vota en faveur de la censure des journaux et de la nouvelle loi des élections. M. Beccuey est actuellement directeur-général des ponts-et-chaussées et des mines.

BECCUEY (François), frère du précédent, a été membre du corps législatif sous l'empire, et est actuellement inspecteur de l'académie de Paris. Il a publié, en 1808, une traduction en vers des quatre premiers livres de l'*Enéide*, qui fut présentée au corps législatif. Cet essai annonçait du talent et fait regretter que l'auteur ne termine pas ce travail.

BEDDOES (Thomas), naquit à Schiffnal, dans le Shropshire, en Angleterre, en 1734; fils d'un riche tannier, il fit de très bonnes études qu'il dirigea, de bonne heure, vers la médecine et la chimie; il suivit, en 1761, les cours de tous les professeurs célèbres, devint l'ami du fameux Th. Brown, étudia la chimie avec succès, et professa le premier cette science à l'université d'Oxford. En 1787, il vint en France, se lia avec le célèbre et malheureux Lavoisier, et entretenait, avec lui, une correspondance

suivie. Beddoes s'opposa vivement aux mesures du ministre Pitt, en 1792. Il se fixa ensuite à Bristol, y exerça la médecine et s'acquit une réputation méritée. Il est mort en 1808. Beddoes a laissé des ouvrages fort estimés et remplis de vues philanthropiques. Nous indiquerons seulement les principaux : *Essai sur les vices, les préservatifs et les premiers signes de la consommation*, 1790; in-8°; *Hygiène, ou essai de morale et de médecine sur les personnes de la classe moyenne*, Bristol, 3 vol. in-8°; *Lettre à sir Joseph Banks, sur les imperfections et les abus de la médecine*, 1803; *Histoire d'Isaac Jenkins*; *Manuel de santé*; *Advis aux personnes de tout état sur leur santé et sur celle de leurs enfants*; *Recherches sur la fièvre*.

BEDFORD (lord FRANCIS RUSSELL, duc de), pair d'Angleterre et l'un des membres les plus distingués de l'opposition, naquit le 23 juillet 1765. Petit-fils du noble et infortuné Russell, il se dévoua de bonne heure à la cause d'une liberté sage et constitutionnelle. Doué d'un esprit judicieux autant qu'éclairé, d'une ame indépendante, possesseur d'une immense fortune, il employa sa vie entière et toutes ses facultés au bonheur de l'humanité; entièrement dévoué à son pays, il n'avait pas toutefois cet égoïsme national, qui souvent a flétri quelques uns des beaux caractères britanniques; il se montra partisan de la révolution française à son aurore, autant qu'ennemi de ses excès; s'opposa continuellement aux mesures arbitraires des ministres; vota, le 5 mai 1794, contre le bill relatif à la levée d'un corps d'émigrés à la solde du gouvernement anglais; prononça, le 30 du même mois, un discours rempli d'éloquence en faveur de la paix; souscrivit, en 1796, pour une somme de 120 mille livres sterling (environ 2,400,000 francs), dans l'emprunt de 10,000,000 sterling; s'opposa, avec énergie, en 1801, à la suspension de l'*Abbas-corpus*; demanda, avec autant de force, le rapport du bill sur les séditions, et montra jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mai 1802, le plus beau, le plus honorable caractère. Les moments de loisir de ce véritable philanthrope étaient entièrement consacrés à l'agriculture, en l'honneur de laquelle il a institué une fête annuelle dans sa terre de Woburn-Abbey. Il avait acquis, sur cet art utile, les connaissances les plus étendues dont il fit les plus heureuses applications; ses *sermes expérimentales*, ou imprimés à l'agriculture anglaise, déjà si avancée, une tendance plus rapide encore vers la perfection; ses efforts et ses succès dans cette partie si importante lui ont mérité et acquis la reconnaissance de ses concitoyens. Une statue fut élevée en son honneur dans un des principaux squares; et un prix annuel, qui consiste en une médaille portant son effigie, a été institué par la société de Lough en faveur du meilleur mémoire sur l'agriculture. Enfin, chaque année, dans la fête qu'il institua, et que la reconnaissance rend encore plus solennelle, son buste vénéral est couronné de fleurs par les fermiers et les laboureurs, qui doivent à ses découvertes précieuses une grande partie de leur heureuse aisance.

BEDFORD (le duc de), fils du précédent, est digne, par ses lumières administratives et ses nobles inclinations, de porter un si beau nom. Il gouverna l'Irlande pendant le ministère de Fox, et emporta les regrets et l'affection des Irlandais; son administration toute paternelle avait calmé les haines, apaisé les dissensions et mérité les suffrages universels des amis d'une sage liberté. Le duc de Bedford est l'un des plus riches propriétaires de Londres; il possède le quartier qui, par sa construction régulière, quoique peu élégante, peut être considéré comme la Chausée-d'Antin anglaise.

BEDDOCH (Pierreh Joseph), né le 28 décembre 1761. Il exerçait avec distinction la profession d'a-

vocat à Tulle au commencement de la révolution ; son caractère honorable le fit nommer tour à tour magistrat et administrateur ; il était procureur-général-impérial à la cour criminelle de Tulle (Corrèze), en 1812, lorsqu'il fut appelé au corps législatif ; président de la députation du collège électoral auprès de l'empereur, il eut le courage (bien rare alors) de faire entendre à ce prince quelques vérités utiles relatives aux besoins de son département. Napoléon toutefois l'accueillit bien et le nomma, peu de temps après, membre de la légion d'honneur. M. Bédoch fut un de ceux qui, en 1813, regardèrent comme un sacrifice nécessaire au rétablissement de la paix, l'abdication de Napoléon ; après la restauration, il fit partie de la première chambre des députés, et s'y montra constamment le défenseur des libertés nationales, fondées sur la Charte. Pendant les cent jours, appelé au conseil d'état, et chargé, par Napoléon qui l'estimait, de se rendre en qualité de commissaire extraordinaire dans la deuxième division militaire, il eut, avec ce prince, plusieurs conférences dans lesquelles il lui parla avec toute la liberté d'un patriote, et toute la franchise qu'exigeait l'intérêt national. Le département de la Corrèze le nomma son représentant à la chambre, et lui conserva ce témoignage d'estime et de confiance, après le retour du Roi ; il continua de s'en montrer digne par sa modération, son patriotisme, et ses talents, comme publiciste et comme orateur. M. Bédoch ne fait pas partie de la chambre septennale.

BEDOUT (N.), servit, avant la révolution, dans la marine marchande, fut nommé lieutenant de frégate, en 1778, puis sous-lieutenant de vaisseau, et enfin capitaine en 1794. Il se distingua dans plusieurs affaires, et particulièrement, en 1796, à l'île de Groaïs, où il soutint un combat contre des forces supérieures, et n'amena son pavillon qu'après la perte d'une grande partie de son équipage et après avoir été lui-même grièvement blessé. Il devint contre-amiral sous l'empire et grand-officier de la légion d'honneur ; il reçut la croix de Saint-Louis, en 1814, et sa retraite en 1816.

BEECHY (GUILLAUME), célèbre peintre anglais pour le portrait, s'était d'abord consacré à l'étude des lois ; mais son goût décidé pour la peinture lui fit abandonner cette carrière. Parmi ses tableaux les plus remarquables, on cite celui qui représente la famille royale d'Angleterre, gravé en *mezza-tinta*, par Ward ; un très beau portrait du marquis de Cornwallis, et un tableau représentant un pauvre et des enfants qui s'attendaient à sa vue et lui prodiguaient des secours. Plusieurs de ses productions ont été copiées en miniature par sa femme, et reproduites sur l'émail par Bone. M. Beechey a été créé chevalier en 1798. C'est le seul artiste qui ait obtenu cette distinction depuis le célèbre Reynolds, le premier peintre de la Grande-Bretagne.

BEER (GEORGE), célèbre oculiste, né à Vienne, en Autriche, le 23 décembre 1763, a publié plusieurs ouvrages fort estimés ; voici les plus remarquables : *Repertoire critique de tous les écrits sur les maladies des yeux ; Extrait du journal de la pratique d'un médecin, premier cahier, servant de programme à un cours public sur les maladies des yeux*, 1799, in-40 ; *Réponse à cette question : Comment peut-on soigner soi-même ses yeux, se conserver la vue lorsqu'elle s'affaiblit, et remédier aux accidents dont elle peut être atteinte lorsqu'on est éloigné du secours des gens de l'art ?* Leipzig, 1800. M. Beer a donné beaucoup d'articles au *Journal de chirurgie de Loder* et au *Magasin de chirurgie d'Arnemann*.

BEER-BING (ISAÏE). Voyez BING.

BEETHOVEN (LOUIS VAN), célèbre compositeur allemand, passe pour le fils naturel de Guil-

laume II, roi de Prusse, et naquit à Bonn, en 1772. On a de lui une foule de compositions charmantes, parmi lesquelles les amateurs surtout ont distingué ses quintetti.

BEFFROY (LOUIS-ETIENNE), naquit à Laon, en 1754. Elève du génie militaire, il passa dans un régiment de cavalerie, et devint, à vingt-deux ans, capitaine-aide-major d la compagnie des cadets gentilshommes que Louis XV envoyait au roi de Pologne sous les ordres du baron de Rullecourt. De retour en France, il était, en 1789, officier des grenadiers royaux de Champagne. La ville de Laon le nomma député à la première assemblée bailliagère de Laon, et successivement procureur de la commune, membre du directoire du département de l'Aisne, suppléant à l'assemblée législative, substitut du procureur-général-syndic, enfin député à la convention nationale, et membre du premier conseil des cinq-cents, où il fit partie de divers comités d'agriculture et de finances, et fut chargé de plusieurs rapports sur les subsistances, et de missions plus ou moins importantes aux armées. Lors du procès du roi, il avait voté pour la mort, le sur-sis, et avait ainsi motivé son vote. « Par respect pour les principes, par amour pour la liberté, il invoque contre Louis la loi qui prononce la peine de mort contre les conspirateurs. » Envoyé à l'armée d'Italie en 1794, il parut changer d'opinion, fit r'ouvrir les églises à Nice et fermer les clubs. On l'accusa d'avoir fait arrêter Bonaparte ; mais son retour à Paris fut précédé d'une autre accusation bien autrement importante ; on lui reprochait d'être fanatique, aristocrate et ami du roi de Sardaigne. Il parvint à se justifier, et continua de s'occuper d'économie politique. En 1802, ses ennemis l'accusèrent encore d'avoir falsifié des pièces de liquidation : le luxe qu'il affichait alors dans son pays prêtait merveilleusement à l'accusation ; il fit taire ses concitoyens en alléguant la vente de plusieurs manuscrits ; et un jugement l'ayant acquitté, il devint administrateur de l'hôpital militaire de Bruxelles. Il habitait la ville de Laon, lorsque, atteint par la loi rendue, en janvier 1816, contre les députés votants, et forcé de sortir de France, il se retira à Liège, où il exerça la profession d'avocat, et y mourut en 1824.

BEFFROY-DE-REIGNY (LOUIS-ABEL), frère du précédent, et connu sous le nom de *Cousin Jacques*, est né à Laon, le 6 novembre 1757. Son esprit vif et original le porta à faire des ouvrages piquants, qu'il crut rendre plus piquants encore par les titres bizarres qu'il leur donnait. Il composa ainsi une foule d'écrits légers, qui eurent des succès de circonstance ; tels furent ses *Lunes*, le *Testament d'un électeur*, et enfin le *Dictionnaire des hommes et des choses*. On a encore de lui plusieurs vaudevilles, parmi lesquels on remarque *Nicodème dans la lune*, joué, en 1791, sur l'un des théâtres des boulevards, et un grand nombre de chansons dont quelques unes sont agréables. Beffroy-de-Reigny avait été très lié avec Carnot ; il mourut à Paris en novembre 1811, emportant les regrets des amis de la franche gaîté.

BEGANI (ALEXANDRE), naquit, le 20 juin 1770, à Naples ; il fut un des élèves les plus distingués du collège militaire, fit sa première campagne comme officier d'artillerie, et assista à la prise de Toulon, par les Anglais. Ses opinions libérales le firent arrêter en 1794. Compris dans le nombre des patriotes napolitains qui se réfugièrent en France, il demanda et obtint du service dans nos armées, prit part à nos conquêtes en Italie, retourna à Naples en 1806, et s'éleva rapidement au grade de maréchal-de-camp ; il défendit, en 1815, la ville de Gaète, et ne consentit à la remettre, le 8 août, qu'au pouvoir de Ferdinand IV. Il conserva ainsi à la nation napolitaine les immenses approvisionnements de toute

espèce que renfermait cette place, et dont se seraient emparées les troupes autrichiennes. Il remit aussi, au nouveau gouvernement, quelques voitures que la famille Murat n'avait pu emmener, et dans lesquelles on prétendait qu'elle avait caché une partie de ses trésors. Ferdinand les laissa à sa disposition, le rappela de l'exil où les premières réactions l'avait fait condamner, et, s'il n'accepta pas ses services, il lui accorda au moins un témoignage d'estime en l'assurant qu'il prendrait soin de sa famille. Plus tard, le prince royal, alors vicaire-général, le nomma inspecteur-général d'artillerie, et ses concitoyens l'appellèrent à la défense de leurs droits, en le nommant député de la ville de Naples au parlement national, digne prix de ses services et de ses talents : mais le congrès de Laybach et les baïonnettes autrichiennes l'empêchèrent de rendre les services qu'on pouvait attendre de ses lumières, de son zèle et de son patriotisme.

BEGOUIN (JACQUES-FRANÇOIS), né à Saint-Domingue, était manufacturier au Havre, en 1789. Nommé, à cette époque, député du bailliage de Caux aux états-généraux; il versa 30,000 francs sans intérêt dans l'emprunt ouvert alors pour les besoins de l'état, ne parut à la tribune que pour faire l'apologie des industriels contre les ouïsts, fut incarcéré pendant la terreur, recouvra la liberté, peu de temps après le 9 thermidor, et fut appelé au conseil d'état, section de l'intérieur. Il est aujourd'hui conseiller d'état honoraire. Il a été nommé comte de l'empire, commandant de la légion d'honneur par Napoléon, commissaire du roi, en 1815, à Rouen, enfin président du collège électoral du Havre, et a constamment mérité, sous les divers gouvernements qui se sont succédés, la considération et la bienveillance dont ils l'ont successivement honoré.

BEGOZ (de), ministre des relations extérieures de la république helvétique, s'opposa, en 1798, aux opérations de Rappinot, qui l'obligea de donner sa démission. Peu de temps après, réintégré dans ses fonctions, il contribua à la convention pacifique faite entre les républiques française et helvétique; fit constater, dans le même temps, par les préfets, l'état des Français établis en Suisse, et fut nommé, en 1802, député d'Aubonne à la consulte de Paris, convoqué par le premier consul pour régler le sort de la Suisse. Il contribua ainsi à terminer de longues dissensions, et à placer sa patrie sous la médiation de Napoléon.

BÈGUE-DE-PRESLE (ACHILLE-GUILLAUME LX), docteur à la faculté de médecine de Paris, né à Pithiviers, département du Loiret, en 1736, et mort à Paris le 18 mai 1807, a été le médecin et l'ami de J.-J. Rousseau, et a publié une notice sur les derniers jours de cet homme célèbre, dans laquelle il dément les bruits absurdes qui ont couru sur la cause de sa mort. On a encore de lui plusieurs traductions et quelques ouvrages dont voici les titres : 10 *Le Conservateur de la santé*, Paris, La Haye, 1763, in-12; 20 *Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë*, traduites du latin de Storck, 1762, in-12; 30 *Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure (sublimé corrosif)*, 1763, in-12, La Haye; 40 *Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse*, traduites du latin de Storck, Paris, 1763, in-12, avec figures; 50 *Les vapeurs et les maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques*, traduit de l'anglais de Whytt, 2 vol. in-12; 60 *Médecine d'armée*, traduite de l'anglais de Mouro, 1768, 2 vol. in-80; 70 *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, Paris, 1766, in-80; 80 *Avis aux Européens sur les maladies qui régnent dans les climats chauds*, traduit de l'anglais; 90 *Pronostics utiles au labourer et*

au voyageur, 1770; 100 *Economie rurale et civile*, 2 vol. in-80, 1789.

BÉGUELIN (NICOLAS), né en Suisse, en 1744, fut un des élèves de Bernouilli. On a de lui : 10 *Le Printemps*, de Kleist, traduit en français, Berlin, 1781, in-80; 20 *Wilhelmine, ou la Révolution de la Hollande*, Berlin, 1787, in-80. Il mourut le 5 février 1789, laissant un grand nombre de mémoires sur les sciences, lus à l'académie de Berlin, dont le roi Frédéric-Guillaume lui avait donné la direction, en mémoire de ce qu'il avait été son gouverneur.

BEGUINOT (N.), né dans les environs de Ligny (Meuse), entra au service comme simple soldat, et parvint au grade de général. Il commandait la 24^e division militaire dans la Belgique lors de l'insurrection des habitants de la Campine, en octobre 1798; chassa les rebelles de Malines, dont ils s'étaient emparés, et parvint à les soumettre entièrement; il continua de servir avec distinction, sous les ordres de Bernadotte, sur les bords de la Lahn, et en Hollande lorsque les Anglais y opérèrent une descente. Après la révolution du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif, devint commandant de la légion d'honneur, et enfin sénateur, le 14 août 1807. Il mourut deux ans après. Ce brave était connu dans l'armée sous le nom de *Ventre d'argent*, parcequ'une blessure, qui n'avait pu se cicatriser, le forçait de porter une plaque de ce métal au-dessous de l'estomac.

BÉHAGUE (N. de), maréchal des camps et armées du roi, fut envoyé, en 1790, à la Martinique, lors du commencement des troubles, avec une flotte forte de quatre vaisseaux de 74, de dix frégates et de six mille hommes de troupes de ligne. Le calme se rétablit pendant quelque temps après son arrivée; mais l'insurrection se déclara de nouveau, et il fut lui-même dénoncé par les habitants et par les soldats du régiment de Foret. Son courage toutefois le maintint dans la colonie jusqu'en 1793, et il y arbora même le drapeau royal avant son départ. Retiré en Angleterre jusqu'en 1797, il accepta alors le commandement des chouans en remplacement de M. de Puisay, organisa le parti royaliste en Bretagne, et en dirigea toutes les opérations du fond de son cabinet. Ce guerrier, d'une nouvelle espèce, parait être rentré dans l'obscurité.

BEIRACTAR (MUSTAPHA), grand-visir en 1809, se montra, par son grand caractère et ses lumières, digne d'être le ministre d'un autre monarque que celui d'un peuple esclave du despotisme et des préjugés les plus absurdes. Sentant combien sa nation était restée en arrière de la civilisation européenne, il voulut combler l'intervalle qui l'en séparait en commençant par établir un nouveau système militaire. Il appela à son aide les sciences exactes, puissants auxiliaires de la valeur, et seules capables d'assurer des succès constants. D'habiles officiers français et allemands furent chargés d'enseigner les manœuvres à un corps de jeunes soldats; une école d'artillerie fut établie, et les mathématiques devinrent, pour la première fois, un objet d'étude parmi les sectateurs du Coran. Ces innovations frappèrent d'abord, d'une espèce de stupeur, un peuple dont les institutions, les mœurs, les usages ont pour base générale les dogmes religieux; mais, bientôt, l'opposition se déclara; les murmures éclatèrent avec force. Mustapha, doué d'une volonté ferme et persévérante, persuadé d'ailleurs du bien qui devait résulter du nouvel ordre de choses qu'il cherchait à introduire, fit punir sévèrement les mécontents; ses rigueurs achevèrent d'exaspérer les esprits; les janissaires, plus dangereux pour leurs maîtres que pour leurs ennemis, s'indignèrent d'obéir à des infidèles, et de quitter, pour se soumettre à une discipline régulière, cette impétuosité sauvage, à laquelle ils

dirent autrefois des triomphes éclatants, et jurèrent la perte du grand-visir. Secondés par une populace nombreuse, ils attaquèrent le sérail. Les troupes nouvelles, les bostangis, et les autres corps chargés de la garde intérieure du palais opposèrent une vive résistance; mais une flotte, qui se trouvait dans le canal, s'étant déclarée pour les mutins, et ayant dirigé son artillerie sur le sérail, il fallut céder au nombre. Le grand-visir, conservant jusqu'à la fin son courage héroïque, et ne voulant pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, se fit sauter avec la partie du palais qu'il habitait. Cette mort n'apaisa pas entièrement les révoltés; Constantinople fut livrée pendant trois jours au plus affreux désordre, et les incendies et le pillage se arrêtrèrent qu'après le massacre ou la fuite de tous ceux que l'on supposait partisans du nouveau système. Peu de temps après, le bruit courut que Mustapha avait échappé à la mort; cette nouvelle alarmait déjà les rebelles; elle ne se confirma pas, et ils restèrent impunis. La Porte ottomane, habitée, depuis tant de siècles, à son apathie despotique, ne sentit que peu ou point la perte d'un grand ministre et d'un homme éclairé qui voulait élever sa nation au niveau de ses voisins.

BEIRESS (GONFRUOY-CHRISTOPHE), né à Mulhausen, en 1730, médecin et professeur de chimie à l'université de Helmstedt, voulant se faire la réputation d'un habile alchimiste, prétendait avoir parcouru l'Europe et l'Asie, et n'avait jamais quitté la ville d'Helmstedt et ses environs. Cette sorte de fou possédait, dit-on, le cabinet le plus curieux en antiquités, en médailles et en curiosités de toute espèce; on citait, entre autres, un diamant du poids six mille quatre cents karats; mais personne excepté quelques amis crédules n'a jamais pu voir ces objets précieux; et Beirress était parvenu à se persuader à lui-même tout ce qu'il disait aux autres; il était, au reste, honnête, bon, humain et très instruit en chimie. Il est mort, à l'âge de quatre-vingts ans, en septembre 1809, à Helmstedt.

BEISSON (ETIENNE), graveur, s'est distingué dans un art où il a trouvé de célèbres rivaux. Ses succès tiennent peut-être beaucoup au choix heureux qu'il faisait de ses sujets. Parmi plusieurs planches qu'il honorent son talent, on remarque notamment *les jeunes Athéniens et Athéniennes tirant du sort*, d'après son compatriote J.-F.-P. Peyron, et, dans le *Musée français*, publié par Robillard-Péronville et Laurent, *la Vierge au donataire*, d'après Raphaël, et *la Sainte-Cène*, d'après le même maître; cette dernière gravure figure à l'exposition du cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi.

BEJARI (N. de), gentilhomme des environs de Saint-Fulgent (Vendée), et chevalier de Malte, se distingua dans les guerres de l'Ouest, sous les généraux Charette et Stofflet, et acquit la réputation d'un des chefs les plus recommandables de l'armée royaliste. De bonne foi, mais sans exagération, il ne s'aveuglait pas au point de croire son parti invincible; il disait, au contraire, que la lutte était inégale, et insistait sur la nécessité d'une pacification. L'occasion s'étant présentée de la négocier, il fut envoyé à Paris. Cette modération ne fut pas du goût des autres chefs, moins désintéressés que lui; elle déplut surtout à Charette qui lui en témoigna son mécontentement. Néanmoins, à la reprise des hostilités, en 1795, Charette, sentant de quelle utilité pouvait être pour lui un chef tel que M. de Bejari, fit taire ses anciennes préventions et lui donna un commandement. Celui-ci, malgré son courage et ses talents, n'ayant pu résister aux forces républicaines, déposa les armes, et se soumit, avec ses troupes, au général Hoche. Il vécut ignoré jusqu'en 1799. A cette époque, il recommença la guerre; mais elle n'eut aucun

résultat et se termina par l'amnistie de 1800. M. de Bejari se retira alors dans sa famille, et n'exerça depuis d'autres fonctions que celles de maire de la commune de Saint-Fulgent.

BEJARI (ANTOINE de), frère puîné du précédent, fit comme lui les guerres de la Vendée, et mérita, dans plusieurs circonstances, la confiance de ses chefs par ses talents militaires et administratifs. Chargé, en 1794, par M. de Puyssaye, de passer dans le département du Morbihan pour entretenir l'union entre les troupes royalistes, et concerter avec elles l'ensemble des opérations, il remplit cette mission avec autant de zèle que d'intelligence, et passa ensuite sous le commandement de Charette, qui le choisit pour un des commissaires de la négociation qui fut signée à Nantes, au mois de février 1795, par les commissaires de la convention. Au mois de juin suivant, le même général le chargea, conjointement avec le vicomte de Scepeaux, d'une mission importante au comité de salut public. De retour à l'armée, il prit part aux nouvelles hostilités, ainsi qu'à la capitulation proposée par son frère aîné, et acceptée par le général Hoche. Amnistié comme lui, en 1799, il se retira aussi dans ses foyers et devint depuis sous-préfet à Beaupréau.

BEJARI (N. de), frère des précédents, s'est dévoué, comme eux, à la cause des Bourbons, et a également servi avec zèle dans les guerres de son parti, en 1793 et 1799. Après la pacification générale, il s'est retiré dans ses terres, près de Saint-Fulgent, et s'est refusé à toute espèce de fonctions publiques.

BEKKER (ELISABETH-WOLFF, née), naquit à Flessingue, le 25 juillet 1733. Douée d'une imagination vive, d'un esprit fin et tant soit peu satirique, elle porta, aussi loin qu'aucune autre femme connue le talent de l'observation; son ame noble et courageuse ne se laissait influencer que par la droite raison et le véritable sentiment du beau. Possédant parfaitement toutes les langues européennes, la lecture des auteurs classiques de tous les pays, contribua à former son jugement et le goût exquis qui règne dans toutes ses compositions; elle excella également dans la poésie et dans les romans. Cependant ses talents ne lui procurèrent point une existence heureuse; devenue veuve, en 1776, elle alla demeurer avec Mme Agathe Deken, femme également distinguée par les qualités du cœur et de l'esprit. Ces deux amies confondirent leur fortune et leurs travaux; c'est de concert qu'elles publièrent: 10 un excellent recueil de *Chants populaires*; 20 *Histoire de Guillaume Levené*, 8 vol. in-80; 30 *Lettres d'Abraham Blankaart*, à *Cornelis Willekint*, 3 vol. in-80; 40 *Histoires de Sara Burgerhart*, 2 vol. in-80, et le *Voyage en Bourgogne*. Tous ces ouvrages sont également remarquables sous le rapport du style, la pureté de la morale, et la connaissance approfondie du cœur humain. Toutefois, malgré des succès nombreux, l'existence de ces deux femmes célèbres était si précaire, qu'elles furent obligées, dans les dernières années de leur vie, de traduire des romans anglais pour vivre. Toujours inséparables, la mort de Mme Bekker arrivée, le 5 novembre 1804, ne devança que de neuf jours celle de son inconsolable amie. On se souvient alors de l'illustration qu'elles avaient répandue sur leur pays; on n'avait rien fait pour améliorer leur existence, et on prodigua l'or pour honorer leurs cendres. Des hommages publics furent rendus à leurs vertus et à leurs talents; une fête funéraire fut ordonnée, pour célébrer, leur mémoire par la société des arts et des sciences d'Amsterdam. Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans cette grande ville se fit un devoir d'y assister et d'applaudir à leur éloge, prononcé par le professeur Koninburg, et par l'avocat Van Hall, qui récitait une pièce de vers en leur honneur. Mme Bekker avait publié

seule : *Un poème en 4 chants*, VVacherin, 1769; *Les plaintes de Jacob sur le tombeau de Rachel*, et une *Héroïde de Jacqueline de Bavière à Frans Van Borselin*, 1773.

BELAIR (A. P. JULIENNE de), général de brigade. Nommé ingénieur, en 1792, pour la défense de Paris, lors de l'invasion des Prussiens, il traça un plan militaire qui étendait les retranchements commencés au-dessus de Saint-Denis jusqu'à Nogent-sur-Marne. Il proposa d'employer, pour faire des canons, les bronzes et les statues qui ornaient les jardins royaux, et de convertir en balles tous les plombs du château et des jardins de Versailles. Plus tard, il devint commandant de la garde nationale parisienne. Employé à l'armée du Nord, en 1793, il contribua à repousser les Autrichiens, et vécut depuis dans la retraite, s'occupant de travaux qui honorent également son esprit et ses talents. Il a publié : 1° *Science des ingénieurs*, 1781, in-8°; 2° *Instruction adressée aux officiers d'infanterie, pour la défense des postes*, traduit de l'allemand de Gandi, 1792, in-8°; 3° *Manuel du citoyen armé de piques*, 1792, in-8°; 4° *Défense de Paris et de tout l'empire*, 1792, in-8°; 5° *Mémoire sur les moyens de parvenir à la plus grande perfection de la culture, et de la suppression des jachères*, 1792, in-8°; 6° *Les subsistances rendues plus abondantes et plus accessibles pour tous les citoyens, avec cette épigraphe : L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister*, 1796, in-8°.

BELAIR (N.), fils du précédent, général comme lui, reçut, en 1807, l'ordre de se rendre en Espagne. Il se distingua à la bataille de Talaveyra de la Reyna, le 28 juillet; donna de nouvelles preuves de bravoure à celle d'Almonacid, livrée le 11 août suivant; fut chargé, en février 1810, de dissiper les insurgés qui occupaient les montagnes d'Alpuxarras dans le royaume de Grenade, et remplit avec succès cette mission importante et difficile. Après la restauration, il fut nommé général et chevalier de Saint-Louis. Employé pendant les cent jours dans le département de Maine-et-Loire sous les ordres du général Morand, il suivit le mouvement de l'armée, et se rendit à Angers pour y faire reconnaître l'autorité de Napoléon. Resté sans emploi après le retour du Roi, il devint, en 1817, l'objet des soupçons et des recherches de la police; impliqué, sans aucune preuve, dans l'affaire de Lyon, il subit une détention aussi longue qu'arbitraire, et fut rendu à la liberté avant même que l'on en commençât l'instruction. Il échappa ainsi à cette cour prévôtale, dont les rigueurs ont laissé des traces si profondes et des souvenirs si douloureux.

BELBOEUF (le marquis de), entra d'abord au service, devint officier de carabiniers, abandonna cette profession pour prendre la carrière de la magistrature, et fut nommé avocat-général du parlement de Rouen, où son père avait été long-temps procureur-général. Député de la noblesse aux états-généraux, il y montra un dévouement sans bornes pour les abus de la monarchie, n'admettant aucune des modifications que le temps et les progrès des lumières autorisaient même aux yeux du pouvoir. Il siégea constamment à l'extrême droite, signa toutes les déclarations et protestations contre l'Assemblée; signala le duc d'Orléans (Philippe), comme chef d'une conspiration contre le trône, et émigra en 1791, laissant, dans sa province, sa femme et ses quatre enfants. Il servit long-temps dans l'armée de Condé avec distinction; entra en France après le 18 brumaire, et resta constamment étranger aux affaires publiques, même après la restauration.

BELBOEUF (ANTOINE), frère du précédent, lieutenant-colonel dans la légion de la Seine-Inférieure depuis 1815, est chevalier de Saint-Louis, et chevalier de l'ordre de Malte.

BELDERBUSCH (CHARLES-LEOPOLD, comte de), né, en 1749, dans le duché de Limbourg, était président de régence de l'électorat de Cologne. Envoyé en France comme chargé d'affaires, il y passa plusieurs années, se livrant aux douceurs de la vie privée. Toutefois la révolution ne l'épargna pas, il fut considéré comme noble et émigré, fut porté sur la liste fatale, et dépourvu d'une grande partie de sa fortune; il retourna dans sa patrie où il ne retrouva qu'une faible portion de ses biens. Après la réunion de la Belgique à la France, il fit partie de la députation des nouveaux départements, devint préfet de l'Oise, et se fit chérir de ses administrés autant par ses lumières que par sa dignité personnelle, quoiqu'on lui ait reproché cependant d'y avoir trop favorisé l'établissement des jésuites, sous le nom des *Pères de la foi*. Admis au sénat conservateur, le 5 février 1810, il vota, en 1814, la déchéance de l'empereur, et obtint plus tard, du gouvernement royal, des lettres de grande naturalisation. Rentré dans ses biens, M. de Belderbusch fit un noble usage de sa fortune; il a fait paraître quelques écrits politiques dont voici les titres : *Sur les affaires du temps*, 1795; *Modification du statu quo*, id.; *Lettres sur la paix*, id.; *La paix du continent*, 1797; *Le cri public*, 1815.

BELESTAT-DE-GARDOUCH (le marquis de), d'une ancienne famille de Languedoc, naquit à Toulouse, en 1725, et suivit avec distinction la carrière des armes que la faiblesse de sa vue le contraignit d'abandonner vers l'âge de 30 ans. Il s'occupa alors de littérature et composa un *Eloge de Clémence Isaura*. Lié avec plusieurs écrivains célèbres et principalement avec Voltaire, il se brouilla avec ce dernier, en publiant sous ses propres initiales, *L'Examen critique de l'histoire de Henri IV*, par la Beaumelle, qui renferme une vive critique de l'auteur de la Henriade. L'ouvrage fut saisi par ordre du gouvernement, mais Voltaire le fit réimprimer avec des notes dans *l'Évangile du jour*. Belestat était membre de l'académie des jeux floraux, et mourut aveugle en 1807.

BELGARDE (N.), homme de couleur de la Martinique, plein de courage et d'habileté, gouverna cette colonie pendant les troubles, succéda à Rochambeau, et ne fut dépourvu de son autorité que par la puissance des forces anglaises. Dans le malheur comme dans la prospérité, il se montra constamment homme de tête et de cœur, et digne du commandement. On ignore ce qu'il est devenu dans la suite.

BELGRADO (JACQUES), jésuite italien, né à Udine, le 16 décembre 1704. Homme savant et recommandable, professa les belles lettres à Venise, les mathématiques et la physique à Parme, et devint confesseur de la duchesse de Parme, qu'il accompagna en France. Privé, par la destruction de l'ordre des jésuites, de ses différents emplois, il se retira à Udine, et trouva le repos dans sa famille; il partagea, sans le mériter, les revers de l'ordre ambitieux auquel il appartenait, car sa modestie égalait son profond savoir. C'est lui qui fit construire l'observatoire astronomique du collège de Parme; les instruments et les appareils ont été fournis à ses frais; fondateur de la société arcadienne, il était aussi correspondant de l'académie des sciences, et membre de presque toutes les sociétés savantes d'Italie. Il mourut paisiblement à Udine, le 7 avril 1789. Il a publié un grand nombre de brochures et d'opuscules qui renferment presque toujours des vues neuves, justes et présentées avec autant de clarté que de simplicité, nous ne citerons que les suivants : *De phialis vitreis ex minimi silicis casu, distillantibus acroasis*, Padoue, 1773; *De altitudine atmospheræ aestimanda critica disquisitione*, id.; *Dell' azione del caso nelle invenzioni, e nell' influo degli corpi terrestri*, et

plusieurs dissertations sur *L'existence de Dieu*, sur les *Vapeurs de la mer*, sur les *Talents et leur usage*, sur *L'architecture égyptienne*, sur un *monument* qui se trouvait à Ravenne, et que personne n'avait encore expliqué.

BELGRANO (MANUEL), l'un des généraux indépendants de l'Amérique méridionale, est d'origine italienne, et naquit à Buenos-Ayres. En 1816, il remporta des avantages décisifs dans le Haut-Pérou, et défait les troupes royales à Altumba, malgré la résistance la plus opiniâtre de leur part. L'année suivante, son avant-garde enleva, après un combat sanglant, plusieurs positions importantes à l'ennemi. Son corps d'armée paraît l'un des mieux disciplinés et des plus aguerries qui soient au service de la république de Buenos-Ayres.

BELIN (JEAN-FRANÇOIS), cultivateur à Guise, fut nommé, en septembre 1791, député à la convention nationale par le département de l'Aisne; il vota, lors du procès du roi, pour l'appel au peuple, pour le sursis, et pour la mort, dans le cas seulement où les puissances étrangères entreraient en France. Après la session conventionnelle, il devint membre du conseil des anciens, et sortit de fonctions, en 1797. Il est resté depuis dans la vie privée.

BELIN (NICOLAS-LÉONARD), juge au tribunal civil de Laon, n'est pas même parent du précédent, et a réclamé, en 1815, contre l'assertion d'un biographe qui l'avait confondu avec son homonyme. Il n'a fait partie pendant la révolution d'aucune assemblée politique.

BELIN-DE-BALLU (JACQUES-NICOLAS), né à Paris, le 28 février 1753; l'un de nos hellénistes les plus distingués, était, en 1779, conseiller à la cour des monnaies, fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1787, et fit partie de l'institut lors de sa fondation, à la fin de 1793. Nommé directeur du Prytanée de Saint-Cyr, autant il y fit admirer ses talents et son aptitude pour l'enseignement, autant il montra d'incapacité pour l'administration; le désordre vint à un point qu'il fut obligé de provoquer lui-même sa destitution. Il partit ensuite pour la Russie, et y obtint une place honorable dans l'instruction publique. Il mourut, en 1815, après avoir rendu des services essentiels au pays qui l'avait adopté. M. Belin-de-Ballu a publié : 1° *Traduction d'Hécube, tragédie d'Euripide avec des remarques*; 2° *Traduction des œuvres complètes de Lucien avec des remarques critiques et historiques*, 6 vol in-8°; 3° *Caractères de Théophraste et de Labruyère*, avec des notes sur le texte, auquel il a ajouté la traduction de deux *Nouveaux caractères de Théophraste*, trouvés dans la bibliothèque du Vatican; 4° *Oppiani poemata de Venatione et Piscacione*, en grec et en latin, avec une traduction du *Poème de la chasse*; 5° *Mémoire et voyage d'un émigré*, Paris, 3 vol. in-8°, 1799; 5° *Myriobiblion*, ou traduction française de la bibliothèque de Photius; 6° *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs*, 2 vol in-8°, 1813; 7° *Félicie et Florestine*, 3 vol. in-12, 1813; 8° *Histoire de la dame invisible, ou mémoire pour servir à l'histoire du cœur humain*, 2 vol. in-12, 1803; 9° *Histoire véritable de Lucius*, traduite du grec, 2 vol. in-12; 10° *Le prêtre, par un docteur en Sorbonne*, in-12; 11° et un *Nouveau dictionnaire grec et français*.

BELKNAP (JÉRÉMIE), théologien et prédicateur américain, pasteur de l'église presbytérienne de Boston, né, dans la même ville, le 4 juin 1744. Ses ouvrages sont : 1° *Histoire de New-Hampshire*, 3 vol., 1784 à 1792; 2° *Biographie américaine*, tom. 1, 1794; tom. 2, 1798, demeurée incomplète; 3° *Le Garde-forest*, conte servant de suite à l'histoire de John Bull, le *Drapier*, in-12; 4° plusieurs *Sermons* imprimés séparément; 5° des *Essais* sur le commerce

des Américains, et sur la liberté civile et religieuse. Il mourut en juin 1798.

BELL (BENJAMIN), célèbre chirurgien anglais, est connu en France par les ouvrages suivants : *Cours complet de chirurgie théorique et pratique*, traduit de l'anglais par Ed. Fr. M. Bosquillon, 6 vol. in-8°, avec 99 pl. 1796; *De la diète*, traduit par D. Prevost, in-8°, 1804; *Traité de la gonorrhée virulente*, ou de la maladie vénérienne, traduit de l'anglais sur la deuxième édition, et augmenté d'un grand nombre d'observations sur les moyens de connaître et de traiter les maladies des voies urinaires, de la peau et autres qu'on confond souvent avec les symptômes de la maladie vénérienne, par Ed. F. M. Bosquillon, 2 vol. in-8°, 1808; *Traité de la théorie de la curation des ulcères*, suivi d'une dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, etc., traduit de l'anglais par Audet et Lanigan, in-12; le même ouvrage sous le titre : *Traité théorique et pratique des ulcères*, traduit de l'anglais par Ed. F. M. Bosquillon, augmenté de notes, de *Recherches sur la teigne*, et d'*observations nouvelles sur les tumeurs blanches des articulations*, in-8°, 1803.

BELL (ANDRÉ), naquit à Edimbourg; il entra dans les ordres, prit ses degrés comme prêtre anglican, et se rendit, en qualité de chapelain, aux Indes-Orientales. Là son esprit patient et observateur adopta et perfectionna le système de l'éducation primaire des Indous, et l'importa dans sa patrie. Cette méthode, connue en Europe sous le titre d'*enseignement mutuel*, fut d'abord accueillie avec froideur à Londres, et considérée, par le vulgaire, comme un simple objet de curiosité; quelques philosophes spéculatifs se donnèrent seuls la peine de lire ses *expériences sur l'éducation, faites à l'asile de garçons à Madras*, et ses *Instructions pour la direction des écoles, selon le système établi à Madras*, publiées par le modeste chapelain d'Edimbourg. Cependant un instituteur éclairé mit cette théorie en pratique, obtint les plus grands succès, et donna son nom à la nouvelle méthode; Bell réclama et établit lui-même une institution, où il perfectionna encore un système qu'il avait étudié long-temps et sagement approfondi; une espèce de lutte et d'émulation s'établit entre Bell et Lancaster, et si la modération ne régna pas toujours dans les écrits qu'ils publièrent l'un et l'autre à ce sujet, l'éducation des pauvres y gagna sensiblement. Le docteur Bell, nommé récemment directeur de l'hôpital de Shireburn vit auprès de Londres, dans une simplicité qui fait encore mieux ressortir son mérite réel; le bien qui résulte de l'enseignement mutuel, adopté et propagé par tous les hommes éclairés, est sa plus douce récompense, et le console de l'injustice de ses concitoyens, qui s'obstinent à vouloir faire passer sa découverte sous un autre nom que le sien. Il a publié quelques petits ouvrages, outre ceux dont nous avons déjà parlé, sur l'instruction primaire et sur l'éducation des pauvres, et trois éditions de son système. Après avoir rapporté fidèlement les documents recueillis dans diverses biographies sur le compte de Bell, dont nous sommes loin toutefois de vouloir contester les titres à la reconnaissance publique, qu'il nous soit permis de nous étonner qu'aucune de ces biographies n'ait fait mention des titres qu'à la France à une découverte aussi importante. Pourquoi n'avoir pas cité un fait aujourd'hui d'une authenticité incontestable : que le chevalier Paulet (*Voyez ce nom*), soit qu'il ait eu connaissance de la méthode des Indous, soit qu'il l'ait trouvée dans ses propres réflexions, est le premier qui, en Europe, ait mis en pratique l'enseignement mutuel, que l'infortuné Louis XVI avait pris sous sa protection, et qu'il encouragea par sa libéralité; qu'enfin cette institution aurait probablement réussi en France sans les événements de la

révolution, qui, en privant le chevalier Paulet de l'appui du monarque, occasionnèrent la ruine de son établissement ?

BELL (JOHN), frère du précédent, né à Edimbourg, et mort à Rome le 15 avril 1820, a professé la chirurgie avec quelque succès, quoique généralement il passe pour meilleur théoricien que praticien ; il a publié un grand nombre d'ouvrages très estimés, et que les amis de l'humanité regrettent de ne pas voir traduits en français ; le plus considérable est : *Principes de chirurgie*, 3 vol. in-40, 1801, 1808.

BELL (CHARLES), chirurgien à Edimbourg, a publié : *A system of dissections explaining the anatomy of the human body*, by John Bell, in-fol., 1800 ; la 3^e et dernière édition de l'anatomie de John Bell est de 1811, 3 vol. grand in-80 ; il a gravé et publié lui-même les planches qui se joignent à ses deux premiers volumes, 1794 et 1801, in-40 ; 1812, in-80 ; 20 *Discours on the nature and cure of wounds*, in-80 ; 3^e édition, 1812 ; 30 *Answer for the junior members*, etc. 1800, in-80 (V. JAMES GARGOY) ; 40 *The principles of surgery*, 1801-1808, 3 vol. in-40, 50 *Letters on professional character and manners*, etc., 1811, in-80.

BELL (GUILLAUME), théologien anglais, étudia à Cambridge, et y fut reçu docteur. Il remporta plusieurs prix académiques et dut l'un d'eux à son *Examen des causes qui contribuent le plus puissamment à l'accroissement de la population d'une nation*. Cet ouvrage, qui a paru en 1756, fit beaucoup d'honneur à son auteur. Il était à la fois secrétaire et chapelain de la princesse Amélie, fille de Georges II, et obtint, par sa protection, un bénéfice à l'abbaye de Westminster, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1816 ; il était alors âgé de quatre-vingt-cinq ans. Bell fut toute sa vie extrêmement charitable, et légua en mourant, à l'université de Cambridge, une rente de 1250 liv. sterl. pour être employée à l'éducation de huit orphelins appartenant à des familles de ministres indigents. Outre l'ouvrage dont il a été parlé plus haut, il a laissé plusieurs écrits religieux.

BELLAIRE (N) capitaine d'infanterie a donné une relation fort exacte de différentes opérations militaires auxquelles il a pris part dans le Levant : voici le titre de cet ouvrage : *Précis des opérations générales de la division française du Levant*, chargée, pendant les années 6 et 7, de la défense des îles et possessions ex-vénitienues de la mer Ionienne, 1805, in-80.

BELLAMY (JACQUES), naquit à Flessingue, le 12 novembre 1757, d'une famille obscure qui lui fit embrasser l'état de boulanger ; mais bientôt il se sentit inspiré, et fit des vers ; ses premiers essais, toutefois, furent médiocres, et devaient l'être, n'ayant fait aucune espèce d'étude, et n'ayant aucune relation avec des hommes au-dessus de son état ; un homme de lettres qui vit quelques unes de ses pièces, y démêla quelque étincelle de feu poétique ; et prenant alors un vif intérêt au jeune Bellamy, déjà parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, si le recommanda à quelques personnes riches qui se chargèrent de pourvoir à ses études ; il eut bientôt la satisfaction de voir son protégé l'un des premiers poètes flamands. On avait désiré qu'il étudiât la théologie, et son caractère reconnaissant lui fit une loi de suivre les intentions de ses protecteurs, sans négliger l'étude des belles-lettres ; ses succès furent rapides, et, à la fin de sa carrière académique, il prononça deux sermons dans lesquels on remarqua une force et une élégance de diction dont, jusqu'à cette époque, l'éloquence sacrée offrait peu d'exemples dans ce pays. La mort vint trop tôt terminer une vie qui donnait de si belles espérances ; il mourut avant sa vingt-neuvième année, après avoir publié sous le titre de

Vaderlandse Gezangen, des chants patriotiques qui le placent au premier rang des poètes de sa nation, et quelques poésies érotiques pleines de charmes et de sentiment.

BELLAMY (JOSSEPH), docteur en théologie, ministre, né à New-Cheshire (Connecticut), en 1719. Dès l'âge de dix-huit ans, il s'acquit de la réputation comme prédicateur, et fut nommé pasteur de Bethléem, en 1740. Il publia, en 1750, une *Esquisse de la vraie religion*, et mourut le 6 mars 1790, laissant un grand nombre de sermons.

BELLANGER (CLAUDE-René), chef de bataillon, né au Faouet (Morbihan), se trouvait au siège de Dantzick, le 4 septembre 1813 ; il commandait le poste avancé de Schilditz avec celui de Stolzenberg, lorsque l'ennemi, fort de six cents hommes d'infanterie et de cent chevaux, vint se jeter avec vigueur sur le premier de ces deux postes, et s'empara de la position ; Bellanger réunit promptement une centaine de soldats, reprit l'offensive, força l'ennemi d'abandonner les retranchements dans lesquels il s'était embusqué, le poursuivit avec impétuosité, et le mit en pleine déroute. Mais le brave Bellanger n'avait pas rempli tous ses devoirs ; le feu consumait les maisons qui avoisinaient la position, alors il abandonna les lauriers qu'il lui était facile de cueillir, pour faire un acte d'humanité, revint sur ses pas, dirigea sa troupe vers les maisons incendiées, et préserva ainsi la propriété des habitants. Deux heures après, l'ennemi ayant fait une nouvelle tentative sur le même point fut repoussé avec encore plus de courage ; mais cette fois, le chef français ne put préserver les maisons d'un nouvel incendie ; elles devinrent toutes la proie des flammes. Une troisième attaque eut lieu dans le même jour, et le résultat fut le même ; deux cents cosques, soutenus par une forte ligne de tirailleurs, étaient venus fondre sur lui ; il se mit à la tête de cinquante voltigeurs, marcha audacieusement à l'ennemi, le culbuta et l'obligea à une fuite honteuse. Tant que dura le siège de Dantzick, tous les jours furent marqués par de tels actes de courage, exécutés par le chef de bataillon Bellanger, soit dans les sorties des assiégés, soit dans les entreprises des assiégeants. Au dernier combat dont les bulletins de ce siège aient fait mention, on vit ce brave guerrier, quoique grièvement blessé, combattre constamment aux premiers rangs, et ne quitter le champ de bataille qu'avec le petit nombre de braves qui l'avaient si vaillamment secondé. Depuis cette époque, les actions de Bellanger se sont perdues dans la foule de celles qui ont illustré les derniers moments de l'empire français dans sa lutte contre l'Europe réunie.

BELLART (le chevalier François-NICOLAS de), né à Paris, le 20 septembre 1761, exerçait la profession d'avocat avant la révolution, et s'était fait remarquer dès ses premiers pas dans la carrière. Il se chargea, en 1792, de la défense de M. de Lacoste, ministre de la marine, et déploya un talent rare, qui le fit proposer par Tronchet, conseiller du roi, pour l'un des défenseurs de l'infortuné Louis XVI. La jeunesse seule de M. Bellart lui fit préférer M. Desèze. Il continua à se distinguer, tant par son éloquence, que par la noblesse de son caractère et son habileté dans la cause de l'abbé Salomon, échappé aux massacres de septembre, et prévenu de conspiration contre le directoire ; dans celle du tuteur de Mlle de Balainvilliers ; dans celle de Mlle de Cicé convaincue d'avoir caché chez elle les auteurs de la machine infernale, et enfin dans celle du général Moreau. Forcé, par la faiblesse de sa poitrine, de se renfermer dans les travaux du cabinet, il devint, par le crédit du comte Frochot, membre du conseil général du département de la Seine, et en fut l'orateur habituel dans diverses circonstances. M. Bel-

lart pays, dans ce temps, comme tant d'autres, son tribut à l'idole du jour; il se plut à lui prodiguer les louanges et les noms pompeux de héros, de conquérant, de législateur, d'une manière aussi éloquentement variée, et l'on assure que Napoléon avait toujours du plaisir à l'entendre; mais, si la faiblesse ou l'ambition l'ont entraîné à des éloges que sa conduite ultérieure condamne, disons aussi qu'il sut retrouver de l'énergie dans une circonstance où elle n'était pas sans danger pour lui; il défendit, avec autant de courage que de justice, l'ancien préfet de la Seine, Frochot, destitué à la suite de la conspiration Mallet en 1812. Depuis, M. Bellart se montra entièrement contraire au gouvernement impérial, personne ne contribua plus que lui à décider ses collègues à se prononcer contre Napoléon, lors de la première invasion, en publiant une déclaration virulente dans laquelle, après avoir rappelé tous les malheurs causés par l'ambition de ce dernier, il engageait fortement les Français à rétablir l'ancienne dynastie des Bourbons. Cette déclaration entraîna non seulement le conseil général de la préfecture, mais encore les magistrats et le peuple parisien. Des lettres de noblesse devinrent la récompense de M. Bellart après la première restauration. Il se retira en Angleterre, pendant les cent jours, revint avec le Roi, fut nommé procureur-général de la cour royale de Paris, et, par suite, membre de la chambre des députés de 1815 à 1816. Cette session qui a laissé des souvenirs si pénibles à la France, n'eut pas d'orateur plus zélé que ce magistrat : il s'y montra constamment le défenseur des lois d'exceptions, et des mesures les plus sévères et les plus éloignées de ces paroles toutes royales : *oubli et pardon*. Mais ce fut surtout dans les procès du maréchal Ney, et de M. de Lavallette, et dans la conspiration dite de la Rochelle que d'on pourrait peut-être accuser le procureur-général d'avoir trop oublié la modération et les égards que le ministère public se doit à lui-même de conserver envers de grandes infortunes. Il fut nommé, en 1817, président du collège électoral de la Seine, et fit, en 1820, dans les départements de l'Ouest, un voyage qui mit encore en évidence l'austère sévérité de son caractère : à Brest, quelques jeunes gens s'étant portés, à son égard, à des excès condamnables, le désarmement complet de la garde nationale eut lieu presque aussitôt, et des informations judiciaires furent exercées, contre les habitants qui avaient pris une part active au tumulte. Enfin, le 21 août 1825, M. Bellart fit paraître son fameux réquisitoire contre les rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Courrier français*, accusés de tendances irréligieuses. Nous n'entrerons dans aucuns détails relatifs à ce procès, qui fixa un instant les regards de toute la France. Nous dirons seulement que, si cette affaire fit de nouveau briller l'éloquence et la dialectique du procureur-général, elle mit aussi dans le plus beau jour la noble indépendance de la cour royale de Paris.

BELLAVÈNE (JACQUES-NICOLAS), naquit à Verdun, le 20 octobre 1770. Entré, comme simple soldat, au deuxième régiment, en 1791, il parcourut rapidement tous les grades militaires; fut chargé, en 1796, de reconnaître les bords du Rhin aux environs de Strasbourg, afin de déterminer les points d'attaque pour le passage de ce fleuve, rempli habilement cette mission; se distingua également à Kinslig, au passage de Kehl, et à la bataille de Rastadt, où il est la jambe emportée par un boulet. Sa retraite obligée par suite de cette blessure, affligea sensiblement la brave armée du Rhin, témoin de ses heureux talents, et particulièrement les généraux Moreau et Desaix qui l'honoraient de leur estime et de leur amitié. Il était alors général de brigade, et fut chargé de remettre au

gouvernement les drapeaux pris à l'ennemi durant cette campagne, dont sa valeur et ses savantes dispositions avaient plus d'une fois assuré les succès. Employé ensuite au cabinet topographique, il devint inspecteur aux revues, commandant extraordinaire de la quatrième division militaire près le congrès de Lunéville, administrateur général des postes, et enfin directeur général des écoles militaires; chargé spécialement de l'inspection et du gouvernement de celle de Saint-Cyr, la scrupuleuse exactitude avec laquelle il surveillait l'instruction, et la discipline sévère peut-être, mais jamais injuste, qu'il sut y maintenir, obtinrent le plus heureux résultat; une foule de braves et d'habiles officiers sortirent de cette école, ainsi que de celle de Fontainebleau dirigée d'après les mêmes principes. Le général Bellavène fit don à l'état, en 1815, d'une somme de 1000 francs pour l'habillement des gardes nationales, et prouva, peu de temps après, que la retraite n'avait point affaibli son courage. Dans les premiers jours de juillet, un officier et six soldats prussiens se trouvant isolés du gros de leurs troupes, chérchèrent à Saint-Cyr un asile que l'âme généreuse du général crut devoir leur accorder. Une nombreuse troupe de fédérés l'ayant su, accourut, voulut forcer les portes, demanda à grands cris les malheureux Prussiens et engagea les élèves à prendre les armes et à les suivre; ces jeunes têtes, faciles à s'exalter, ne demandoient pas mieux; mais Bellavène se hâta de faire fermer les portes sur eux, et, après avoir mis ses hôtes en lieu de sûreté, il se présenta seul aux fédérés et leur déclara : « Qu'il » devait compte aux ministres des armes de l'école, » de ses élèves à leurs parents, et de ses hôtes à lui-même et à l'honneur. » La fermeté du général parvint avec peine à calmer ces furieux; mais, enfin, le voyant inébranlable, ils se retirèrent. M. Bellavène était commandant de la légion d'honneur depuis la création de cet ordre, il devint général de division, en 1809, chevalier de Saint-Louis, en 1814, reçut, peu de temps après, l'ordre de cesser ses fonctions, fut rappelé, au mois de mars 1815, dirigea encore quelques mois l'école de Saint-Cyr, et fut enfin mis à la réforme par suite de la suppression de cette école. Retiré au sein de sa famille, il se livra aux douceurs de la vie privée, consacrant tous ses moments à l'éducation de ses enfants, jusqu'au mois de février 1826, où une mort cruelle et prématurée l'enleva, dans sa cinquant-cinquième année, à Milly, petite ville du Gâtinais, département de Seine-et-Oise.

BELLAY (FRANÇOIS-PHILIPPE), médecin, naquit, le 26 août 1762, à Lent, petite ville de la principauté de Dombes, près de Bourg en Bresse. Ayant perdu son père très jeune, son oncle, curé à Chalamont, se chargea de son éducation. Les succès que le jeune Bellay obtint dans ses études en présagèrent de plus grands; il se livra à la médecine, suivit les cours avec distinction, et remporta un prix d'encouragement au collège de médecine de Lyon en 1789; reçu docteur par acclamation, le 26 octobre 1790, la reconnaissance l'engageait à se fixer à Chalamont, près de son oncle; mais ses talents ne pouvaient rester enfouis dans un petit bourg. Ses amis l'engagèrent à revenir à Lyon, où non seulement il devint un habile praticien, mais où des mémoires qu'il publia dans le journal de médecine accrurent encore sa réputation. La révolution vint arracher à ses travaux scientifiques; il devint officier municipal, fut pros crit, et ne trouva un asile sûr qu'aux armées, où bientôt ses talents reconnus le firent admettre comme médecin militaire. Employé aux armées des Alpes et d'Italie, tout son temps était consacré à sa profession et à des études propres à augmenter encore ses connaissances. La tourmente

révolutionnaire calmée, Bellay revint à Lyon et acquiesça, comme médecin et comme particulier, l'estime et l'affection de ses compatriotes adoptifs. Il y exerça jusqu'en 1822. Il céda, à cette époque, aux désirs de son fils, jeune peintre distingué qui voulait perfectionner ses talents dans la capitale; mais il ne put s'y habituer. Il tomba malade, voulut retourner à Lyon, et n'en eut pas la force: il s'arrêta à Mâcon, où il expira, le 20 décembre 1824, laissant de vifs regrets à sa famille et à ses amis. Il avait été élu successivement secrétaire général et président de la société de médecine de Lyon, et a publié, pendant près de vingt ans, avec le docteur Brion, un excellent journal intitulé: le *Conservateur de la santé, Journal d'hygiène et de prophylactique*. On a aussi de lui d'excellentes mémoires sous le titre de *Météorologie médicale*; et deux traductions italiennes intitulées: *Galatée des médecins*, et *Histoire raisonnée des maladies observées à Naples, pendant le cours de l'année 1764*. Il avait été l'un des propagateurs les plus zélés de la vaccine.

BELLE (CLÉMENT-LOUIS-MARIN-ANNE), né à Paris le 16 novembre 1722. Fils d'un père et d'une mère également distingués dans la peinture et la gravure; ses dispositions se développèrent de bonne heure. Après la mort de son père il suivit les leçons de Lemorgue, se perfectionna à Rome et devint membre de l'académie de peinture et de sculpture, deux ans après son retour. Nommé, en 1753, inspecteur des Gobelins, il consacra tous ses soins et une partie de ses talents à cet établissement. Les tableaux qui ont établi sa réputation sont: un *Christ*, destiné au parlement de Dijon; une *Réparation des saintes hosties*, que l'on voit encore dans l'église de Saint-Médéric à Paris, et son tableau de réception à l'académie; *Ulysse reconnu par sa nourrice*; le *calque* exécuté sur papier transparent des *fresques de Raphaël*, que l'on voit au Vatican, est regardé par les artistes comme un chef-d'œuvre de fidélité et de pureté. Belle mourut à Paris, le 29 septembre 1806, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Ce peintre est plus recommandable par une savante composition que par une exécution habile.

BELLECEIZE (HUGUES-FRANÇOIS-ROGIS de), évêque de Saint-Brieux, refusa de prêter le serment constitutionnel, et resta long-temps détenu sous Robespierre. Enfermé dans le même cachot que Laharpe, ce fut lui, dit-on, qui eut la gloire de le ramener à des sentiments religieux, et de faire un dévot d'un philosophe exagéré. La révolution du 9 thermidor le rendit à la liberté. Il est mort à Paris, le 20 septembre 1796, à l'âge de soixante-quatre ans.

BELLECEIZE (N. baron de), commandant la garde nationale de Vienne, en 1816, époque à laquelle il fut élu à la chambre des députés par le département de l'Isère. Il siégeait au côté droit, où il ne se fit pas remarquer.

BELLECOUR (madame LEROY-BRAUMENARD), excellente actrice de l'opéra comique, fut plus connue sous le nom de *Gogo*. Elle se maria fort jeune avec le comédien Bellecour, et obtint de grands succès dans l'emploi de soubrette. Douée d'une jolie figure, d'une belle taille, d'un organe agréable, son jeu franc et naïf fit long-temps les délices du parterre. Nicole, du *bourgeois gentilhomme*, était, dit-on, son triomphe; elle y riait surtout avec un abandon inimitable, ce qui lui fit donner le surnom de la *Rieuse*. Malgré tous ses avantages, ses dernières années s'écoulèrent dans un état voisin de l'indigence; elle fut même obligée de remonter sur la scène, après l'avoir abandonnée pendant plus de vingt ans, pour subvenir à ses derniers besoins. Elle mourut peu de temps après, en août 1799. Elle avait fait partie de la troupe du maréchal de Saxe.

BELLECOUR (N.), fut d'abord avocat à Mar-

tres-Tolosanes (Haute-Garonne). Il fut nommé dans la suite, professeur de législation à l'école centrale de ce département. On a de lui: *Rapports faits, au nom du comité de surveillance de la société populaire de Toulouse*, en 1793 et 1794; des *Discours prononcés au temple de la Raison*, le 12 prairial an 2, pour l'anniversaire du 31 mai 1793, et pour la fête du genre humain, même jour; *Hommage à J. J. Rousseau*, in-8°, messidor an 6; *Notice sur les travaux du lycée, depuis la séance publique du 20 messidor an 6; Lettre sur les observations critiques de M. Denelle*.

BELLEFOND (MARIN-JOSEPH-NICOLAS LESAY de), naquit, en 1772, dans le Berri, émigra, en 1792, avec le régiment de Royal-Gravate, et servit, comme volontaire, dans l'armée du prince de Condé (légion de Mirabeau), jusqu'en 1801, époque à laquelle cette armée fut licenciée. Nous ignorons ce qu'il devint jusqu'en 1814. Au 31 mars, jour de l'entrée des alliés à Paris, M. de Bellefond rassembla alors quelques centaines de personnes dans le faubourg Saint-Denis, leur fit prendre la cocarde blanche, et promena, dans Paris, le premier drapeau blanc qui y fut arboré. Un si grand dévouement lui valut la croix de Saint-Louis, et, plus tard, celle de la légion d'honneur.

BELLEGARDE, (GABRIEL DU PAC de), né, le 17 octobre 1717, au château de Bellegarde, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine, comte de Lyon. Il résigna son canonicat, et se retira au séminaire d'Utrecht pour se livrer entièrement à des travaux théologiques. Peu d'hommes ont publié d'aussi volumineux ouvrages; ils roulent presque tous sur des matières de controverse, oubliées depuis long-temps, et ne présentent plus aucune espèce d'intérêt, quoiqu'on y trouve toujours une force de preuve et une sévérité de doctrine qui rappellent les célèbres solitaires de Port-Royal, dont il avait adopté les principes, et voulait faire revivre les opinions; doué de piété et de persévérance, ses projets, dit-on, n'allaient à rien moins qu'à convertir la Hollande. Il préparait une édition complète des œuvres de Nicole, lorsqu'il mourut le 13 décembre 1789. Bellegarde est l'auteur des ouvrages suivants: *Histoire abrégée de l'église d'Utrecht*, 1765; *Mémoires sur la bulle Unigenitus*; *Recueil des témoignages rendus à l'église d'Utrecht*; *Vie de Van Espen*. Il a aussi publié, comme éditeur, le *Journal de l'abbé d'Orsanne*, et les *Œuvres d'Arnault*, 45 vol. in-4°, 1775 à 1782.

BELLEGARDE (ANTOINE DUBOIS de), garde-du-corps et chevalier de Saint-Louis à l'époque de la révolution; il en embrassa les principes avec chaleur, fut nommé commandant de la garde nationale d'Angoulême, et député de la Charente à la convention. Il y vota la mort du roi sans appel et sans surris, se rendit ensuite à l'armée du Nord, était présent lors de la défection de Dumouriez, fit poursuivre ce général et arrêter Lescuyer, son agent. Après avoir envoyé, à la convention, la proclamation du prince de Cobourg, il revint à Paris, et devint commissaire délégué par l'assemblée nationale près l'armée de la Rochelle, où les insurgés vendéens lui enlevèrent ses papiers. Il fut rappelé, et nommé secrétaire de la convention; il partit de nouveau comme commissaire, et suivit l'armée du Nord pendant la conquête de la Hollande, fit une proclamation contre le stadhouder, et annonça la prise d'Amsterdam. La session terminée, il fit partie du conseil des cinq-cents, et passa, en 1798, à celui des anciens, dont il fut nommé secrétaire. Il obtint un emploi dans l'administration forestière après le 18 brumaire, y resta paisiblement sous le gouvernement impérial, et ne reparut sur la scène politique que pour assister au Champ-de-Mai, en 1815, comme député. Compris dans la loi contre les convention-

nels votants, il fut contraint de chercher un asile hors de France. Il alla d'abord à Bonn, et ensuite en Allemagne, où il lui fut enfin permis de se fixer.

BELLEGARDE (le comte de), né à Chambéry, en 1758, entra au service de l'Autriche, et fit toutes les campagnes contre la France. Il assista aux sièges de Valenciennes et de Maubeuge, commandait une colonne lors de l'investissement de Landrecies, et, malgré le peu de succès des armées dont il faisait partie, se fit distinguer par ses talents stratégiques et par sa bravoure. Nommé, par le prince Charles, membre du conseil militaire, il devint, en 1796, feld-maréchal-lieutenant, et conclut, l'année suivante, une armistice avec le général Bonaparte. En 1799, il prit le commandement d'un corps placé entre l'armée de l'archiduc et celle de Suwarow, rendit de grands services malgré la difficulté de sa position, fut chargé de presser les négociations pour la paix, se rendit successivement, pour les activer, à Vienne, à Berlin, à Prague, et fut nommé, en 1800, conseiller intime du prince Ferdinand, et général en chef de l'armée autrichienne en Italie. Nommé, en 1803, commandant-général des états Vénitiens, il devint, en 1806, feld-maréchal, gouverneur civil et militaire de la Gallicie-Orientale, grand-croix de l'ordre de Saint-Léopold, et gouverneur du prince royal. Ses nouveaux services, dans la campagne de 1809, justifiaient les nombreuses faveurs qui lui avaient été accordées; il assista à la bataille de Wagram, et combattit le maréchal Davoust, sinon avec succès, du moins avec talent. Chargé de proposer un armistice, au mois de juillet suivant, il échoua dans cette négociation, et fut battu complètement sur les hauteurs de Znaim. Renvoyé dans son gouvernement, en Gallicie, après la paix de Vienne, il y resta jusqu'en 1813. Après la reprise des hostilités, il présida le conseil de guerre, prit le commandement des troupes autrichiennes chargées de pénétrer en Italie. Après une résistance des plus opiniâtres de la part de Murat, roi de Naples, Bellegarde secondé par l'inaction du vice-roi, parvint à passer l'Adige, et à établir son quartier-général à Vérone. C'est de cette ville qu'il adressa une proclamation aux peuples d'Italie contre le prince qui lui avait été opposé; on ne cessait toutefois de se battre avec des succès toujours balancés. Une bataille sanglante et aussi indécise fut livrée, le 16 avril, sous les murs de Plaisance; mais on apprit le lendemain la prise de Paris. Un armistice fut aussitôt conclu; l'armée française retourna en France, et le général Bellegarde demeura gouverneur des provinces autrichiennes en Italie, où la douceur de son administration fit aimer sa personne, mais non pas le joug autrichien. Il fixa son séjour à Milan, et y était encore lors du débarquement de Napoléon à Cannes. Dans les nouveaux combats qu'il eut à soutenir contre le roi de Naples, il fut souvent battu; mais il eut aussi des succès, repoussa les Napolitains sur Ferrare, et défendit vaillamment le pont d'Occhio-Bello, refusa l'armistice proposé par le général Millet-de-Villeneuve, chef de l'état-major-général napolitain, et, après la défaite de Murat, continua de gouverner, avec la même sagesse, ces malheureuses provinces jusqu'en 1816, où l'archiduc Antoine vint en prendre possession sous le titre de vice-roi du nouveau royaume Lombardo-Vénitien. Le feld-maréchal se rendit alors à Paris, où il vécut long-temps comme simple particulier.

BELLEGARDE (N.), cousin du précédent, embrassa aussi la carrière militaire, et parvint au grade de major-général d'artillerie dans l'armée russe. Il commandait la place de Sveaborg, en Finlande, en octobre 1808, et n'a rien fait depuis cette époque dont l'histoire dût conserver le souvenir.

BELLEINGUE, né, en 1759, à Besançon, fit

de brillantes études au collège de cette ville, embrassa l'état de médecin, et obtint le grade de docteur. Il publia, en 1798, la *Philosophie du froid et du chaud*, ouvrage dans lequel il attribue à l'action du calorique tous les crimes de la révolution. Bellegingue s'est aussi montré parmi les panégyristes de Napoléon, et a publié quelques vers latins en son honneur, mais l'ouvrage où il a le plus développé son imagination bizarre est celui qu'il a intitulé : *Processus orthographique de la gent humaine*. Il est impossible de réunir plus d'extravagances à plus d'injures contre les fonctionnaires publics. L'auteur croyait sans doute cacher les unes à l'ombre des autres. La police sut les démêler, et prit des mesures, disent MM. Michaud, pour que M. Bellegingue ne pût à l'avenir faire imprimer ses ouvrages.

BELLEMARE (N.), fut d'abord lieutenant de hussards; il donna sa démission, en 1795, et vint à Paris, où il rédigea le *Grandeur*, feuille royaliste. Compris dans la loi de déportation du 18 fructidor (6 septembre 1797), il parvint à s'y soustraire, et resta aux Etats-Unis jusqu'au 18 brumaire. De retour dans sa patrie, il devint collaborateur de la *Gazette de France* jusqu'en 1809, où Napoléon l'envoya à Anvers avec le titre de commissaire-général de police, emploi qu'il exerça de manière à satisfaire le gouvernement et à se concilier la bienveillance des habitants. Il se rendit aussi fort utile au prince de Ponte-Corvo lors du débarquement des Anglais dans l'île de Walcheren, en faisant parvenir des émissaires de police jusque dans le conseil même de lord Chatam; mais, en 1814, il fut obligé de quitter sa place et la ville par suite de quelques démêlés avec le général Carnot, à qui le commissaire de police voulut donner des torts dont il était incapable et auxquels personne ne crut. De retour à Paris, M. Bellemare publia plusieurs brochures politiques, parmi lesquelles on remarque celle qui a pour titre *le Neuf et le Vieux*, ou *le Prophète du malheur*. Il a donné aussi, dans la *Gazette de France*, dont il est devenu un des principaux propriétaires, des détails assez spirituels sur son affaire avec le général Carnot. Il a contribué à la rédaction du *Messenger des chambres*, qui prit, en 1815, le titre de *Messenger du soir*; il est l'auteur d'un roman, en cinq volumes, intitulé : *Histoire du chevalier Tardif de Courcay*. Ce roman, où l'on trouve quelques traits originaux, quelques observations fines et piquantes et des détails de mœurs qui ne sont pas sans intérêt, n'est cependant qu'une très faible imitation de notre *Gilblas de Sanitilane*, ce qui semblerait prouver que les nombreux ouvrages attribués à M. Bellemare, ou la justesse des idées se trouve jointe à la profondeur des aperçus et à une modération qui ne fut jamais sa vertu, ne sont pas de lui, mais d'un personnage habile qui se cachait sous son nom.

BELLEMARE (N. de), député du Calvados à la chambre septennale et maire de Lisieux, émigra d'abord à l'armée de Condé, dont il fit toutes les campagnes, et retourna dans sa patrie en 1801. A la restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis et maire de Lisieux. Il n'a jamais paru à la tribune; mais la Biographie de la contre-opposition le présente comme une des plus fortes colonnes de ce parti.

BELLERIVE (H. VIVIAND), comédien français, est auteur des ouvrages suivants : *La Machine infernale*, ou *les Nouveaux Forçats de l'anarchie*, in-80, 1801; *les Pyramides d'Egypte*, ode à Napoléon, in-80, 1801, et *la Pitié natale*, ode à la ville de Lyon, in-80, 1801.

BELLERMANN (JEAN-JOACHIM), né le 23 septembre 1754, à Erfurt; savant philosophe protestant, professeur de philosophie, de théologie et d'hébreu à l'université d'Erfurt, sa patrie, secrétaire de

l'académie des arts utiles en 1792, et directeur du gymnase évangélique en 1794, il alla remplir les mêmes fonctions au gymnase réuni de Berlin et de Coln sur la Spree, et a publié un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, dont voici les principaux : 1° *Specimen animadversionum in novis-ferendis libris ex Homeri Iliadis Rhapsodis*, in-4°, 1783; 2° *Manuel de littérature biblique, contenant l'archéologie, la géographie, la chronologie, la généalogie, etc.*, in-4°, 1787; 3° *Remarques sur la Russie*, 2 vol. in-8°, 1788; 4° *Mémoires et mélanges économiques, technologiques et d'histoire naturelle*, in-8°, 1798; 5° *le Théologien*, recueil périodique, 1803 et suiv. 6° *Almanach des progrès et des découvertes dans les sciences spéculatives et positives de 1804 à 1806*; 7° *Essais d'explication des passages en langue punique conservés dans le Pénalus de Plaute*, trois parties, 1806 et 1808; 8° *De inscriptionibus hebraicis Erfordiae reperitis*, quatre parties, in-4°, 1795; 9° *De bibliothecis et museis erfordensibus programmata*, in-4°, 1792; 10° *De usu paleographiæ hebraicæ, ad explicanda sacra biblia*, in-4°, 1804. Les divers ouvrages dont nous venons de donner les titres en français ont été écrits en allemand.

BELLESEIRE, avocat et président du tribunal de première instance à Ceret (Pyrénées-Orientales), a publié : *Éloge de Louis XII*, in-8°, 1788, et les *Six dges de l'Histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ*; 1803, et réimprimés en 1813.

BELLETESTE (N.), né à Orléans, en 1778, fit partie de l'expédition d'Égypte comme interprète et membre de la commission des sciences et des arts; il rendit de grands services à l'état, par sa coopération aux cartes géographiques de cette contrée et aux mémoires publiés depuis par la commission d'Égypte. De son propre mouvement, il prit part à plusieurs combats, et reçut deux blessures graves à la tête. De retour en France, il se livra de nouveau, avec ardeur, à l'étude des langues orientales, et fut attaché au ministère des relations extérieures en qualité de secrétaire-interprète, jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mai 1808. Ses ouvrages sont : 1° *Bulletins de la grande armée*, 1805, 1806 et 1807, traduits en turc (avec M. Kieffer), imprimerie impériale, 3 vol. in-4°; 2° *les Quarante visirs*, recueil de morale et de politique, traduits du turc en français, in-4°; les premières feuilles seulement ont été imprimées, le texte passe pour incorrect; 3° *Le Traité des pierres précieuses*, traduit de l'arabe de Teïfachy, resté manuscrit. La mort prématurée de l'auteur l'a empêché d'achever ces deux dernières traductions.

BELLEVAL (CHARLES-FRANÇOIS DU MAISMIRL de), né à Abbeville, en 1733, et mort dans la même ville, en 1790. Il se livra de bonne heure à l'étude de la nature et a fourni d'excellents articles à l'*Encyclopédie*, sur l'histoire naturelle; on lui doit des observations intéressantes sur la botanique, sur les auteurs célèbres qui ont écrit dans cette partie, et enfin des notes sur les coquilles et sur les lithophytes.

BELLEVILLE (le baron N. RAPON de) naquit à Thouars (Deux-Sèvres), en 1748. Il fut envoyé à Paris pour étudier la médecine, qu'il abandonna pour le droit; devenu l'un des secrétaires de Turgot, lorsque celui-ci quitta la marine pour être nommé contrôleur-général, il étudia, sous ce ministre habile, la science des économistes, et fut apprécié par Neckér, qui le fit entrer dans les domaines, où il resta jusqu'en 1783. Obligé, à cette époque, de quitter la France pour se soustraire à la vengeance d'un homme puissant dont il avait blessé l'orgueil et les prétentions, il fut accueilli par le grand-duc de Toscane, qui, le jugeant digne de seconder ses projets pour l'amélioration du sort de son peuple,

l'admit dans son conseil, adopta ses projets de sémence et d'agriculture, et chercha à se l'attacher en le comblant de bienfaits; mais l'amour de la patrie parlait au cœur de Redon de Belleville; il quitta Florence vers 1790, s'embarqua, fit naufrage, et, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, fut forcé d'accepter à Gènes un emploi modeste dans l'opulente maison des Cambiaso, qui, ayant bientôt reconnu ses talents, lui confia l'administration des domaines qu'elle venait d'acquérir en Normandie. De retour en France, il s'occupa exclusivement des intérêts qui lui étaient confiés, et resta dans l'obscurité jusqu'en 1793, où il s'embarqua avec le contre-amiral Latouche, et se chargea de signifier au roi de Naples les volontés du gouvernement français; on le débarqua seul, sans escorte, et sous le simple uniforme de grenadier de la garde nationale parisienne; sa contenance ferme et assurée annonçait toutefois l'envoyé d'une grande puissance, et parvint à imposer à la multitude qui se pressait sur ses pas. Parvenu au palais, il refusa toute communication avec les ministres, fut enfin accueilli par le monarque, lui remit ses dépêches, et discuta l'objet de sa mission avec une clarté qui lui fit obtenir une réponse favorable; il ne s'agissait de rien moins, cependant, que d'engager la cour napolitaine à rappeler son ambassadeur de Constantinople, à nommer un ministre à Paris, à désavouer une note outrageante adressée contre l'ambassadeur français Semonville, et enfin à conserver la plus stricte neutralité. Le succès de cette affaire délicate lui fit beaucoup d'honneur; il vint en rendre compte lui-même à la convention, se plaignit en même temps d'avoir été dénoncé comme aristocrate par le député Sauve, et fut nommé, en 1797, ministre français près la république de Gènes. Il fut chargé en même temps d'une mission qui n'eut aucun succès près du sénat de Venise et près du Saint-Siège, revint à Paris, et trouva la plupart de ses amis victimes des excès révolutionnaires; il se chargea, pour s'y dérober lui-même, de monter des ateliers d'armes dans le midi, fit prospérer celui d'Avignon, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté comme suspect, et conduit dans les prisons de Valence, où il serait mort ignoré sans les soins de M. de Montalivet, maire de cette ville. Rendu à la liberté sous le directoire, il fut nommé consul à Livourne, rendit de grands services à nos armées, et reçut le pape Pie VI, que l'on conduisait en France; il lui avait en quelque sorte prédit cette infortune, lors de sa mission auprès de lui; le saint Père s'en souvint, et lui serra la main en versant quelques larmes. Les fonctions de Redon de Belleville le mirent en relation directe avec le général Bonaparte, qui l'apprécia et ne l'oublia pas; du consulat de Livourne, il passa à celui de Gènes, concourut à l'expédition d'Égypte, et remplaça, comme chargé d'affaires, M. Sottin de la Couanderie, ambassadeur français aux états génois. Son esprit ferme et conciliant produisit le plus grand bien, par la confiance qu'il sut inspirer aux différents partis; présenté au directoire ligurien, il lui annonça l'occupation de la rivière de Ponent, par les Français, l'invita à fermer ses ports aux Anglais, et à mettre le golfe de la Spezia ainsi que les autres côtes en état de défense; appela chez lui quinze députés liguriens prévenus d'être opposés à la France, et les engagea de manière à ne pas leur laisser le choix d'un refus, à donner leur démission, et rendit compte au gouvernement français de l'affreux assassinat du général Sacy et de huit officiers malades débarqués à Augusta en Sicile; après le 18 brumaire, il revint en France, fit partie du corps-législatif, mais il fut bientôt renvoyé à Livourne avec le titre de commissaire-général des relations commerciales, passa en la même en qualité à Madrid, reentra en

France en 1804, devint préfet de la Loire-Inférieure, et obtint, peu de temps après, les titres de commandant de la légion d'honneur et de baron. Après la bataille d'Iéna, il devint intendant-général du Hanovre (1807), passa, en 1810, avec le même titre, dans les provinces Illyriennes, et donna à Laybach une fête brillante pour la naissance du roi de Rome. En 1811, il demanda son rappel, fut chargé de l'inspection des dépôts de mendicité, et devint enfin administrateur des postes, emploi qu'il occupa jusqu'en 1816; rentré dans la vie privée, sa bienfaisance active fournit assez d'occupation à son âme ardente et habituée au travail pour remplir tous ses moments; adoré de sa famille, chéri de ses amis, estimé de tous ceux qui le connaissaient, il mourut à Bailly, près de Versailles, le 10 août 1820, âgé de soixante-douze ans. La franchise de Redon de Belleville égalait son patriotisme : on raconte qu'après son retour de Madrid, se trouvant à la Malmaison avec le premier consul, celui-ci lui demanda brusquement ce qu'on disait de lui en Espagne? « On dit, répondit le généreux citoyen, que vous vous préparez un trône, et que vous allez revêtir les ornements de la royauté. — Et que pensez-vous de ce projet? — Je pense que Vashington n'a pas eu besoin de recourir aux vains prestiges d'une couronne, et que le premier citoyen pourrait se dégrader en devenant le dernier des monarques. »

BELLEVILLE (N.), maître des requêtes, fut chargé, en décembre 1813, d'accompagner le sénateur Roederer, dans la cinquième division, à Strasbourg, pour le seconder dans les opérations que rendait alors nécessaires la situation de la France. Le 29 juin 1814, il fut nommé maître des requêtes honoraire.

BELLEVUE (dit Tawakna), chef Vendéen, se refugia en Bretagne, après la bataille du Mans; fut employé, par M. de Puisaye, à l'organisation d'un corps de partisans, et insurgea le pays entre Nantes et la Villaine; il remplit plus tard une mission dans le Morbihan; engagea, par une proclamation, publiée le 26 juillet 1794, les habitants de la Bretagne à prendre les armes; fut arrêté par les ordres de Cormatin, et rendu à liberté par la bienveillance du conventionnel Bollet, envoyé dans ce pays pour pacifier les chouans. La reconnaissance attacha Bellevue à ce député qui en fit son secrétaire et l'amena à Paris. Il n'a pris depuis aucune part aux affaires publiques.

BELLEY (S.-B.), député de l'île de Saint-Domingue à la convention nationale, ne s'y fit point remarquer; il ne vota point lors du procès du roi, et passa au conseil des cinq-cents jusqu'en mai 1797. Il retourna, à cette époque, à Saint-Domingue. Lors de l'expédition du général Leclerc, il se trouvait chef d'une division de gendarmerie, et se réunit aux Français; pris dans un combat les armes à la main, il fut fusillé peu de temps avant le départ des troupes françaises. Il avait toujours montré des opinions très républicaines et ennemies de tout genre de despotisme.

BELLEYME, géographe, était chef de la section topographique aux archives de l'empire en 1813. On doit à ses talents une belle *Carte topographique de la Guyenne*, composée de cinquante-deux planches; *Carte de la Corse*, 1791, en une feuille; *Carte de la France* en quatre-vingt-cinq départements, en districts et chefs-lieux de canton, 1791; *Statistique générale de France*, avec les cartes topographiques de chaque département, 1808, 1809, in-4°.

BELLIARD (Augustin-Daniel, comte), lieutenant-général, grand-cordon de l'ordre de la légion d'honneur, né à Fontenai-le-Comte, Vendée, le 25 mai 1769; entra, comme capitaine, dans le premier

bataillon de la Vendée, fut envoyé à l'armée du Nord, et employé bientôt après par Dumouriez en qualité d'officier d'état-major. Il se distingua aux affaires de Grandpré, de Sainte-Ménéhould. Il fit les campagnes de la Belgique, donna de nouvelles preuves de courage à Quivrain et surtout à Jemmapes, où il s'empara des redoutes ennemies en chargeant à la tête des Hussards de Berchini. Devenu chef d'état-major du général Dampierre, il combattit devant Liège, ramena plusieurs fois les troupes à la charge à Nervinde, et fut fait adjudant-général; arrêté et destitué par les représentants en mission après la défection de Dumouriez, il aima mieux rentrer au service comme simple volontaire, que d'abandonner une carrière où l'appelaient un penchant irrésistible; admis, comme soldat, dans le troisième régiment de chasseurs à cheval, il fut rendu peu de temps après à ses fonctions d'adjudant-général sous les ordres du général Hoche, passa, en 1796, à l'armée d'Italie, se distingua à Castiglione, à Vérone et à Caldiero, eut deux chevaux tués sous lui à Arcole, fut blessé et nommé général de brigade sur le champ de bataille; au passage du Lavis, il délogea les Autrichiens des cimes où ils s'étaient retranchés, ouvrit la vallée de l'Adige à Joubert, marcha au général Landon qui menaçait nos derrières, le battit, lui enleva deux mille prisonniers, quatre pièces de canon, et fit paisiblement sa jonction avec son chef qu'il joignit à Neumarch. Il s'empara de Civita-Vecchia, l'arma, l'organisa et se rendit à Rome où une violente insurrection avait éclaté parmi nos troupes; les campagnes s'étaient soulevées à la faveur de ce désordre, et l'armée napolitaine se disposait à les appuyer; le général Belliard fut chargé de dissiper l'orage, et fut assez heureux pour y réussir; il se rendit à Naples, déploya tant de tact et d'énergie que Ferdinand n'osa passer outre, et laissa échapper l'occasion qu'il avait laborieusement préparée. Destiné pour faire partie de l'expédition d'Egypte, le général s'embarqua à Civita-Vecchia, et prit part à tous les combats, à tous les travaux de cette campagne à jamais célèbre. Il rallia la flotte dans les eaux de Malte, surprind la pointe des Lambezelles, enleva le fort Rohan, et poussa les chevaliers jusqu'aux pieds des remparts. Débarqué sur la plage du Marabout, il s'enfonça aussitôt dans les déserts, atteignit les Mamelucks en avant de Ramaniéh, les bat à Elgate, prend part à l'affaire de Chébreisse, combat aux Pyramides, à Sédiman, à Sienna, ne donne plus de relâche à Mourad; il rejette les beys au-delà des Cataractes, occupe Philé, prend Cosseir, et redescendant tout-à-coup à Fara-hat, il apprend qu'une nuée d'Arabes accourus de toutes les parties de l'Yémen, s'est portée sur notre flotte, et s'en est emparée; il marche à eux, les atteint; les bat, leur reprend les pièces avec lesquelles ils nous foudroient, et délivre enfin le Saïd de ces bandes redoutables. Appelé bientôt après à la défense de la Basse-Egypte, il tint l'extrême droite à la bataille d'Héliopolis, arrêta la cavalerie turque, et contribua par ses bonnes dispositions au succès de la journée; il suivit les vaincus avec le 1^{er}, les joignit à Chouara, les battit, les força d'évacuer Damiette, de rendre Leblé, et de reprendre le chemin de la Syrie. Mais le Caire s'était insurgé pendant que nous combattons à El-Aaka, résistait à toutes les sommations qui lui étaient faites; Belliard vint prendre part aux travaux du siège; il contribua à réduire Bouiak, pénétra dans la capitale, et se disposait à suivre ses succès lorsqu'il fut mis hors de combat. Rétabli bientôt d sa blessure, il fut nommé général de division; chargé plus tard du commandement du Caire, il se trouva dans la position la plus fâcheuse, séparé de son chef qui avait été battu sous les murs d'Alexandrie, trois armées

s'avançant sur lui par des directions opposées; il était sans munitions, sans subsistances, et n'avait pas de troupes suffisantes pour contenir une population ennemie et garder des lignes aussi vastes que celles de la place qu'il défendait. Néanmoins ses mesures furent si bien entendues, son attitude si calme, si décidée, que l'ennemi n'osa courir les chances d'un combat, et signa la capitulation qui lui était proposée; les armes, les bagages, l'artillerie de campagne, les collections, tout fut conservé. A son arrivée en France, le général reçut les félicitations du premier consul, qui le nomma, en 1801, commandant de la vingt-quatrième division militaire. Devenu, en 1805, chef d'état-major-général de la cavalerie sous les ordres de Murat, il contribua aux succès de Wirtgen, de Néresheim et de Langenau, et régla les articles de la capitulation demandée par le général Werneck, qui se rendit prisonnier avec toutes ses troupes; il se distingua également à Ansterlitz, et fut nommé, quelques jours après, grand-officier de la légion d'honneur. En 1807 et 1808, il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, toujours sous les ordres de Murat, assista à la bataille d'Iéna, au combat de Prentzlau, fit la sommation au général prussien pour qu'il se rendît, avec ses seize mille hommes d'infanterie, six régiments de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie; à Stettin, à Lubek, à Golymin, à Hoff, à Heilsberg, à Eylau, à Friedland, à Tilsitt, partout sa valeur et ses talents se montrèrent dans le plus beau jour. Envoyé, en 1808, à l'armée d'Espagne, il contribua à la reddition de Madrid, dont il fut nommé gouverneur. Sa modération, son équité, l'avait rendu cher aux Espagnols, et qui le respectèrent même dans leurs émeutes. Avant de quitter ces contrées, il reçut la croix de commandeur de la couronne de fer; fit partie de l'expédition de Russie, obtint de nouveaux succès aux combats de Kukiowiacki, de Smolensk, de Dörögoboutsch, et surtout à la bataille de la Moskowa, ou, par l'établissement d'une batterie de vingt pièces de canon, il força à la retraite les masses énormes de la garde russe. Blessé dangereusement à Mojaïsk, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il continua de suivre l'armée, fit retraite avec elle, fut nommé colonel-général des cuirassiers à Smorgoni, et réorganisa toute la cavalerie française, après son entrée dans la Prusse. Il remplit, à la bataille de Dresde, en 1813, les importantes fonctions d'aide-major-général de l'armée, eut deux chevaux tués, à Leipsick, et le bras cassé d'un boulet de canon; il suivit, malgré cet accident, tous les mouvements des troupes jusqu'au passage du Rhin, et succéda, en arrivant à Mayence, au major-général, Berthier, qui se rendait à Paris avec l'empereur. En 1814, Belliard, tout dévoué à la patrie, semblait se multiplier avec ses dangers; il fit la campagne de France en qualité d'aide-major-général jusqu'à la bataille de Craonne; il prit, après cette bataille, le commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée et de celle de la garde impériale, assista aux affaires de la Haute-Epine, de Chateau-Thierry, de Fromenteau, de Craonne, de Laon, de Reims, de Paris, avec sa valeur accoutumée; reçut le grand-cordon de la légion d'honneur, et après l'abdication de l'empereur, la croix de Saint-Louis de la main du Roi, qui le nomma en même temps pair de France, major-général de l'armée sous les ordres du duc de Berri; le 8 mars 1815, il suivit la famille royale jusqu'à Beauvais, et ne fit qu'obéir aux ordres des princes en revenant à Paris. Nommé, par Napoléon, ministre extraordinaire auprès du roi Joachim, il fut témoin de ses derniers revers, se rembarqua, fut attaqué par les Anglais, prit, à son retour en France, le commandement des troisième et quatrième divisions militaires, et défendit

vaillamment toutes les places qui lui étaient confiées. Après la seconde abdication, il fut arrêté, conduit à l'Abbaye, et de là à Chailiot, dans une maison de santé, où il resta sous la surveillance de la police, jusqu'au moment où il lui fut permis de vivre tranquille au sein de l'étude et de l'amitié. Le 3 juin 1816, il a été réintégré sur la liste des pairs, et le 5 mars 1819, dans le cadre de l'état-major-général de l'armée.

BELLIBLANES (PAOLO), mérita l'estime de ses concitoyens par son caractère et ses talents; il était acteur par profession, mais il préférait à la fortune, la gloire de prendre part à la réforme du théâtre italien; malgré les défauts de sa voix, il déployait beaucoup de talent et une grande sensibilité dans certains rôles; il chérissait son pays autant que sa profession, et fut enlevé, à Florence, aux amateurs de la déclamation théâtrale, le 15 octobre 1822, à l'âge de quarante-deux ans.

BELLIGNY (MARIE-MICHEL), propriétaire à Montargis, a publié : *Guillaume-le-Conquérant*, poëme en dix chants, 1806, et que l'on a comparé à celui de M. le vicomte d'Arincourt, intitulé *la Caroleüe*. On doit encore à M. Belligny une *Ode latine sur la naissance du roi de Rome*, ou brille le plus vif amour pour la famille de Napoléon.

BELLIN-LA-LIBORLIÈRE (FRANÇOIS-LOUIS), littérateur, né à Poitiers, a publié en 1799, *Célestine, ou les époux sans pègre*, roman en 4 vol., où l'on trouve des situations touchantes et un style pur et élégant; l'auteur toutefois y a trop sacrifié au goût de cette époque pour le genre sombre, mis en vogue par Anne Radcliffe. Il sentit plus tard le ridicule de ce genre de composition, et fit paraître, la même année, une critique aussi ingénieuse que spirituelle des moyens employés par les romanciers à la manière noire, et il n'y ménagea pas plus les scènes dramatiques et terribles de sa *Célestine* que des autres romans; cette parodie piquante est intitulée : *La Nuit anglaise, ou les aventures d'un peu extraordinaire, mais aujourd'hui toutes simples et fort communes*, de M. Dabad, marchand de la rue Saint-Honoré; ouvrage qui se trouve partout où il y a des scutermains, des moines, des bandits et une tour de l'Ouest. On a encore de lui : 1° *Année Grenville*, 3 vol. in-12; 2° *Voyage dans le boudoir de Pauline*; 3° une comédie en un acte et en vers, représentée avec succès à l'Odéon en 1803 : *la Cloison ou beaucoup de peine pour rien*. Cet auteur est membre de l'académie de sa ville natale.

BELDING (GUILLAUME-SÉBASTIEN), lieutenant-général prussien; entré au service fort jeune, comme cornette, dans le régiment des hussards de Wurner en Silésie, reçut, en 1758, le commandement d'un escadron de hussards; parvint rapidement aux grades supérieurs, se couvrit de gloire en différentes occasions, et surtout un jour où il eut l'habileté de résister à l'armée suédoise tout entière, n'ayant avec lui que dix escadrons et quelques bataillons de recrues; il s'exposait partout avec une valeur intrépide et d'autant plus téméraire, que l'ennemi, qui le reconnaissait à la petitesse de sa stature, et au cheval qu'il montait habituellement, dirigeait tous ses coups sur lui. Son caractère doux et affable, ses manières vives et franches le faisaient adorer de ses soldats et estimer des ennemis qu'il avait vaincus; il mourut à Stolpe, en 1799.

BELLISSEN (le marquis de), député de Lot-et-Garonne à la chambre septennale, n'a jamais paru à la tribune, mais est un des chefs les plus influents de la contre-opposition.

BELLISSENS (le comte Henri de), chambellan de l'empereur Napoléon, fut chargé le 21 novembre 1810, de présider le collège électoral de Tarn et Garonne; le 10 mars 1811, après avoir présenté, à la

tête de la députation du même département, l'hommage de la reconnaissance du collège électoral à l'empereur, il ajouta : « et quel monarque eût jamais autant de droit que vous à l'amour et à l'admiration de ses sujets ! Vous avez imprimé à la nation la grandeur d'un caractère inconnu jusqu'à présent. » Le commandement du département de l'Ariège lui fut donné par le gouvernement royal en 1815.

BELLO (Мохаммед), sultan ou empereur des Fellatahs, peuple puissant de l'Afrique, dans le Soudan, inconnu en Europe jusqu'à nos jours, et découvert, en 1824, par le capitaine Clapperton, l'un des trois voyageurs anglais qui ont pénétré au centre de l'Afrique septentrionale, on ils ont reconnu une vaste étendue de pays ignorés avant eux et plusieurs états considérables. L'empire de Fellatahs s'étend beaucoup plus par les conquêtes du père de Bello. Sa capitale, Sackatou, dont le nom et l'existence même étaient encore ignorés de nous, il y a un peu plus d'un an, est situé à 13° 4' 52" de latitude septentrionale et à 6° 12' de longitude orientale, près d'une rivière dont la source est entre Kachna et Kano, et qui se jette, dit-on, dans le Kowasa (le Niger), à la distance de quatre journées vers l'ouest. C'est la ville la plus peuplée que Clapperton ait vu en Afrique, quoique sa fondation ne remonte pas au-delà de 1805. Les récits de ce voyageur nous montrent, dans le sultan Mohammed Bello, un homme vraiment extraordinaire par les qualités morales et les lumières dont il fait preuve dans un pays où l'on ne s'attendait guère à rencontrer, dans un prince noir, autant de jugement, de générosité, et des vues aussi saines. M. Clapperton nous décrit ce sultan comme un grand et bel homme, âgé d'environ quarante-quatre ans, mais paraissant beaucoup plus jeune. Sa physionomie est pleine de noblesse ; il a de grands yeux noirs, la bouche petite, un beau front, un nez grec, une barbe noire, courte et légèrement frisée. Ses vêtements sont une tobe, sorte d'habillement en usage dans cette partie de l'Afrique, et un turban. La tobe est de coton, d'un bleu clair ; le turban qu'il porte est de mousseline blanche, dont les franges retombent en partie sur le nez et la bouche, conformément à la mode des Turcs. Ayant autorisé le voyageur anglais à se rendre dans sa capitale, il lui envoya, à quelque distance en deçà de Kano, grande ville de trente à quarante mille habitants dans le pays du Houssa, soumis à sa domination, une escorte de 150 cavaliers. Le voyageur, traité comme le représentant du roi d'Angleterre, était salué par une musique guerrière à chaque village qu'il traversait. Kano, avec ses quinze portes, est le marché de ces contrées le plus vaste, le plus richement pourvu en denrées et en marchandises de toute espèce, et dont le pays : il y afflue une foule de marchands et d'acheteurs de tous les points de l'Afrique, depuis les bords de la Méditerranée et les montagnes de la Lune jusqu'aux royaumes de Sennabar et des Aschantis. Ce marché, qui est ouvert tous les jours, est distribué et tenu avec beaucoup d'ordre. Le pays entre Kano et Sackatou est charmant ; très peuplé et bien cultivé ; les villages, les villes fermées s'y multiplient. Cette partie du Houssa est comparée par Clapperton à un beau parc anglais avec tout son luxe de bois et d'ombrages. Lorsqu'il fut près de Sackatou, un envoyé du sultan vint le féliciter sur son heureuse arrivée. Le peuple se pressait autour du voyageur, et l'accueillait par des salutations amicales. Logé chez le visir (le *gaskido*), qui le combla d'égards, le capitaine, dès le lendemain de son entrée à Sackatou, fut présenté au sultan : aucune pompe n'entourait ce prince ; il était assis sur un petit tapis, entre deux poteaux soutenant le toit de chaume d'une maison qui, en

Angleterre, serait une cabane. Les murs étaient peints en blanc et en bleu, à la mauresque. Les meubles consistaient en un écran sur lequel on avait peint un vase de fleurs, et en deux fauteuils armés chacun d'une lampe de fer, et placés de chaque côté de l'écran. Il ne faut pas croire cependant que l'habitation du sultan se réduise à un local aussi modeste. Clapperton fut conduit une autre fois dans une jolie salle faisant partie d'une tour carrée ; la voûte de cette salle était soutenue par huit colonnes élégamment décorées. Une plaque de cuivre polie et brillante ornait le centre de la voûte ; la salle était entourée d'une belle balustrade aboutissant à une grande galerie qui lui servait de communication entre des appartements rangés sur une longue ligne. Lors de sa première entrevue avec Bello, ce sultan le salua avec une aimable cordialité, qu'il n'a point cessé, depuis lors, de lui témoigner. Bello s'étonna par les notions qu'il montra sur diverses communications chrétiennes et sur les affaires de l'Europe et des autres parties du monde ; il demanda si les Anglais étaient Nestoriens ou Sociniens, mais la dénomination de protestant ne lui était pas connue, et l'officier de la marine anglaise, dont l'instruction théologique était fort légère, eut quelque peine à lui bien expliquer ses croyances. Le sultan lui fit voir quelques feuilles enlevées à son compagnon, le major Denham, dans une malheureuse expédition des Arabes de son escorte contre les Fellatahs, à laquelle il s'était joint, et où il avait été blessé, dévouillé et momentanément captif. Cette incursion avait inspiré à Bello un vif ressentiment, et sa conduite envers Clapperton fait autant d'honneur à la générosité qu'à la prudence de ce monarque africain. Il se plaignit d'abord fortement de l'invasion tentée dans ses états par Bou-Kaloum, chef de l'escorte arabe des Anglais, qui y avait péri, et que Denham accompagnait. « Je ne puis croire, ajouta-t-il, que le pacha de Tripoli ait eu l'intention de me frapper d'une main tandis qu'il m'offrait des présents de l'autre. » Tel était cependant le but du chef arabe, qui n'avait voulu que se procurer un grand nombre d'esclaves pour le pacha, et Bello ne l'ignorait pas. « Mais, continua-t-il, pourquoi votre ami se trouvait-il là ? » Clapperton l'ayant excusé sur ce qu'il n'avait été entraîné que par un simple motif de curiosité, et par le désir ardent de voir le pays, le sultan se contenta de cette excuse. Il avait le plus à plaindre d'une insulte grave, d'une attaque à laquelle un Anglais semblait avoir participé. Un autre Anglais se trouvait seul, sans appui, à sa discrétion ; il ne se vengea point, le protégea, et parut regarder comme non avenues des hostilités dont il pouvait exiger la réparation. Cette conduite était un acte de modération, et même de magnanimité. Bello y mit le comble en faisant remettre à Clapperton tout ce qui avait été pris au major Denham, pour le restituer à cet officier. Les présents apportés par le capitaine ayant été remis au sultan, « De toutes ces choses surprenantes, dit le monarque, ce que j'admire le plus, c'est vous. » Ayant manifesté le désir de faire quelque chose d'agréable au roi d'Angleterre, et Clapperton lui exprimant au nom de ce souverain le vœu du concours du sultan pour la suppression totale du commerce des esclaves sur les côtes, Bello ne comprenait plus d'abord que l'on put s'en passer ; mais le capitaine lui ayant expliqué comment les peuples civilisés de l'Europe se faisaient servir par des domestiques à gages, le sultan témoigna son admiration pour cet ordre de choses, et pour le peuple anglais qui envoyait des agents aussi loin, afin de mettre un terme à un usage contraire à l'humanité. Il n'en témoigna pas moins pour les merveilles de la presse, lorsque Clapperton l'eut assuré qu'il pa-

gaisait tous les matins des milliers de feuilles de ces journaux dont le sultan avait entendu parler. « Grand dieu ! s'écria-t-il, vous êtes un peuple étonnant. » La mort du docteur Ougney, l'un des deux compagnons du capitaine, lui causaient encore de vifs regrets. Un frère de Bello, dont le caractère ne ressemble guère à l'esprit généreux et libéral de ce prince, avait montré l'intention de lui disputer le trône lors de la mort de leur père. Le sultan s'est contenté de faire échouer son projet, et lui laisse une existence honorable, se bornant à le surveiller. Ce monarque, l'homme le plus éclairé de ces contrées, a rédigé lui-même un mémoire sur les pays qui forment son empire et les pays voisins. C'est une esquisse historique, géographique et statistique qui contient des notions très curieuses sur l'origine de ces peuples, sur les migrations effectuées de l'Orient au centre et au nord de l'Afrique, entre autres sur celles des Turcs, descendants des anciens Berbères et des chrétiens Coptes, qui, fuyant les Musulmans vainqueurs en Égypte, sont venus se réfugier jusque dans le Soudan, où ils se sont établis dans une contrée voisine de la province où réside le sultan des Fellatahs. Il donna à ce pays le nom de Goubier, et il y fit une expédition pendant le séjour de Clapperton à Sackatou. Ce prince, à qui n'ont point échappé les avantages que ses états pouvaient retirer d'un grand commerce et de ses relations habituelles avec un peuple aussi habile et aussi industrieux que le sont les Anglais, n'a point partagé les préventions générales dans ces contrées contre les Européens. Il se croit sans doute assez puissant pour réprimer toutes tentatives contre son indépendance, et s'en fie peut-être, et non sans raison, au climat brûlant de cette région, comme à un obstacle insurmontable à toute agression. Il a montré, en conséquence, le plus vif désir de former avec le roi d'Angleterre une liaison durable. Son projet favori était d'avoir à Sackatou un consul et un médecin anglais. Il a proposé à Clapperton, pour faire cesser la traite des esclaves, d'envoyer sur les côtes, dans une ville de sa dépendance, un agent qui y résiderait, pour se concerter sur cet objet avec un agent anglais qui y serait aussi à résidence. Il exprimait fréquemment le vœu de recevoir d'Angleterre quelques pièces de campagne et des fusées à la Congreve, car il n'oublie pas les moyens d'étendre et de consolider sa puissance. Il demandait si on lui enverrait du drap, des fusils, de la poudre. Les communications perpétuelles du centre de l'Afrique avec les extrémités est et nord, l'Égypte et Tripoli, tiennent ces peuples centraux, dont nous ignorons l'existence, assez bien au courant de ce qui se passe très loin d'eux. Bello parlait souvent aux voyageurs anglais de l'Europe et de l'Afrique; il regrettait, en bon Musulman, le temps où les Maures occupaient l'Espagne. Les mahométans africains regardent en général les Anglais comme amis de l'islamisme, parcequ'ils nous ont expulsés de l'Égypte. Le sultan savait que l'Angleterre avait châté les Algériens, qu'elle avait assujéti l'Inde presque entière, et ne s'en montrait pas moins ardent à nouer des relations avec cette puissance. La lutte des Grecs contre les Turcs lui était également connue, et il en demanda des nouvelles au capitaine; il insista aussi pour que Clapperton lui envoyât d'Angleterre une carte générale du globe, avec des livres arabes, promettant en retour d'accorder sa protection à tous les savants anglais qui viendraient dans ses états. Il a donné au capitaine une carte de son pays, dressée sous sa direction, et sur laquelle le cours du Koussa, le fleuve de Tombouctou, que nous appelons le Niger, est tracé vers l'Orient, avec une indication écrite en arabe de la main de Bello, et portant que ce fleuve commu-

nique avec le Nil d'Égypte. Un fac-similé de cette carte est joint à la relation des voyageurs anglais, ainsi que la traduction du mémoire historique et géographique du sultan. Il eut voulu que le capitaine s'engageât à lui amener lui-même un consul et un médecin de sa nation. Il a écrit au roi d'Angleterre pour en faire la demande, et c'est d'après ses instances et ses promesses qu'a été décidé le second voyage que fait maintenant à Sackatou le courageux Clapperton, par la route de Benin, parallèlement au cours supposé d'une branche du Niger. On sait qu'il est débarqué en Afrique avec son ami Dickinson, médecin; M. Pearce, capitaine de la marine royale, et le docteur Morrison, chirurgien de marine et habile naturaliste. Malheureusement ces deux derniers ont déjà succombé, comme Belzoni, sous l'intempérie cruelle du climat, dès le commencement de leur voyage. Mais l'infatigable Clapperton y résiste et se montre, disent les dernières nouvelles, robuste et acclimaté comme un Fellatah. Il était déjà au milieu des montagnes de la Lune, et M. Hulton, l'ami de Belzoni, qui l'accompagnait, ne devait le quitter qu'après lui avoir vu traverser le Niger. Espérons qu'il reverra le sultan Bello, et que nous recevrons de lui de nouveaux renseignements sur ce prince vraiment remarquable.

BELLOC (N.) naquit, en 1738, à Loubers, département du Gers, d'une famille nouvellement anoblie; il signa, comme conseiller du parlement de Toulouse, les arrêts de ce parlement, en septembre 1790, contre les décrets de l'assemblée constituante; arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté le 18 messidor an 2 (juin 1794).

BELLOC (Mme Louise Swanton) fille d'un officier supérieur irlandais, née à La Rochelle en 1799, acquit, de bonne heure, par les soins de son père, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaise, sans avoir pour cela négligé l'étude de la langue française. Elle signala, à l'âge de vingt ans, son début dans la carrière des lettres, par une traduction des *Patriarches ou la terre de Chanaan*, de miss O'Keefe, 1819, 2 vol. in-12; à cette publication, remarquable par la simplicité et l'élégance soutenue du style, Mme Belloc fit succéder, en 1819 et en 1820, celle d'un *Manuel de morale élémentaire*, destiné aux écoles d'enseignement mutuel, ainsi que des *Contes pour les enfants*, traduits de l'anglais de miss Edgeworth, 2 vol. in-18; vers la même époque, Mme Belloc commença à travailler à la *Revue encyclopédique*, et jusque vers le milieu de l'année 1825, elle y rédigea chaque mois, sans interruption, le *Bulletin des annonces littéraires de la Grande-Bretagne*. Pendant les intervalles de loisir que lui laissait ce travail, sa plume ne resta point inactive, et les années 1821 et 1822 virent paraître un recueil mensuel, sous le titre de *Bibliothèque de famille*, qui, au concours ouvert en 1822, par l'académie française pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, valut à son auteur une médaille d'or, comme prix d'encouragement. Les vingt-quatre numéros de ce recueil forment quatre gros volumes in-12. Depuis lors, Mme Belloc a successivement publié : 1° La traduction des *Amours des anges*, poème de Thomas Moore, suivi d'un choix des *Mémoires irlandais* du même, 1 vol. in-80; 2° *Lord Byron*, ouvrage en deux volumes in-80, contenant des détails intéressants sur la vie publique et privée de ce grand poète, nombre de morceaux traduits de ses œuvres, et quelques réflexions sur la littérature en général; 3° *La petite galerie morale*, contes moraux pour les enfants, partie originaux, partie traduits de l'anglais de Miss Edgeworth, 4 vol. in-18; 4° la traduction des *Contes recueillis dans les provinces françaises*, par Th. Gratian, précédés de quelques réflexions du traducteur sur l'étude ne nos

art utile lui a de grandes et nombreuses obligations appréciées par ses administrés qui profitèrent de ses conseils et de sa longue expérience.

BELZONI (G.), célèbre voyageur, né à Padoue, que des événements malheureux obligèrent de quitter, se rendit en Angleterre, il y a environ 22 ou 23 ans, s'y maria, et s'efforça d'y vivre du produit des talents et des connaissances qu'il avait acquises en différents genres, pendant son séjour à Rome où il avait passé une partie de sa jeunesse. Il s'adonna à l'hydraulique, science qu'il avait déjà étudiée, et qui fut la cause et l'objet de son voyage en Egypte. Il pensa qu'une machine hydraulique serait d'un grand usage dans ce pays, pour l'irrigation des champs qui n'y ont besoin que d'eau pour produire toute l'année d'abondantes récoltes. Emmenant avec lui son épouse, il visita d'abord le Portugal et l'Espagne, et ensuite l'île de Malte, où Belzoni et sa femme s'étaient embarqués, arrivèrent bientôt à Alexandrie, et de là au Caire, où ce voyageur se fit présenter au vice-roi Méhemmed-Ali-Pacha. Il fut convenu entre eux que Belzoni construirait une machine qui, à l'aide d'un bœuf, pomperait autant d'eau que les machines du pays en élevaient avec quatre. Cette machine devait être placée à Soubra, sur le Nil, à une lieue environ du Caire, dans le jardin du Pacha, et malgré tous les obstacles que lui opposaient tous ceux qui craignaient pour leur industrie, il réussit par sa prévoyance à terminer la construction de cette machine pour l'époque convenue. L'épreuve faite en présence de Méhemmed-Ali, prouva que dans le même espace de temps, elle élevait six ou sept fois autant d'eau que produirait une machine ordinaire. Mais une crainte superstitieuse causée par un accident arrivé à l'un de ceux par qui le pacha avait voulu faire remplacez dans la seconde épreuve, l'animal qui faisait mouvoir la machine, détermina Méhemmed-Ali à n'en point faire usage. Trompé à cet égard dans son espoir, Belzoni, doué d'un génie investigateur, et d'une constance égale à son courage et à son intelligence, résolut de se livrer à la recherche des antiquités égyptiennes. Sa première opération fut de faire transporter, de Thebes à Alexandrie, et de là, embarquer pour l'Angleterre, le buste colossal connu sous le nom du *jeune Memnon*, entreprise que l'on avait crue inféctable, et dont il vint à bout à force d'adresse et de patience. Ce premier succès lui ayant assuré la protection du consul anglais, M. Salt, Belzoni de ce moment, consacra à l'Angleterre tous les produits de ses explorations successives. Il faut lire dans l'intéressante relation de ses voyages, le récit de toutes les difficultés qu'il eut à vaincre, des périls qu'il courut, et auxquels sa présence d'esprit, sa sagesse importante et son habileté le rendirent toujours supérieur; on y trouvera les détails des découvertes qui ont signalé ses excursions en Egypte. Sa taille était de plus de six pieds et demi anglais, et il était doué d'une grande force musculaire, ses manières étaient pleines d'aménité et de douceur; il aimait et cultivait les sciences: sa bravoure, son ardeur, et surtout sa persévérance étaient à toute épreuve. Sa sagacité était si rare qu'il semblerait qu'un instinct particulier lui révélât les lieux qui recelaient les monuments les plus curieux. C'est à lui que sont dues les découvertes du magnifique temple d'Ysamboul, du superbe tombeau de Psammétique, en albâtre, de l'intérieur d'une des pyramides qui depuis plus de mille ans passaient pour des masses impénétrables. Mme Belzoni qui l'accompagna dans presque toutes ses excursions, fit constamment preuve d'un courage très rare chez les personnes de son sexe. De retour en Europe, Belzoni se rendit dans son pays natal au sein de sa famille, après une absence de vingt années; mais il s'en arracha de nouveau pour

retourner en Angleterre. Sa force, son courage et ses qualités éminentes l'avaient fait agréer pour l'entreprise d'un voyage à Tombouctou, cette ville fameuse, depuis si long-temps l'objet des tentatives inutiles. Il avait d'abord voulu pénétrer dans le centre de l'Afrique par l'empire de Maroc, et s'était avancé jusqu'à Fèz, lorsque les intrigues des juifs qui yoyaient, dit-on, d'un œil jaloux, tout projet d'ouvrir des relations directes avec ces contrées, l'obligèrent à rétrograder. Il conçut le dessein de s'ouvrir une autre route par le golfe du Benin, et fut débarqué sur le territoire du royaume de ce nom, par le capitaine Vilmore de la marine anglaise. Il voulait se diriger vers l'intérieur du pays, et d'abord vers Houssa; le capitaine avait même congédié un matelot naïf de cette ville, pour qu'il pût accompagner Belzoni, et lui servir de guide et de truchement. M. Houtson, négociant anglais qui se trouvait sur les lieux, avait pris, de concert avec le roi de Benin, tous les arrangements nécessaires pour faciliter son voyage. Belzoni passait généralement à Benin pour un habitant, ou plutôt, pour un naturel du pays qui, s'étant rendu en Angleterre dans sa jeunesse, cherchait alors à rentrer dans sa patrie. Le messager du roi devait l'accompagner avec le bannier royal et une escorte. Belzoni portait le costume maure, et la barbe de près d'un pied de longueur. L'autorité du souverain de Benin était respectée jusqu'à Houssa, où il avait un ambassadeur résidant, et d'où le voyageur devait se diriger sur Tombouctou. Le succès de l'entreprise paraissait peu douteux. Mais à peine arrivé à Gato, près de Benin, où il s'était rendu avec M. Houtson, l'infortuné Belzoni fut attaqué d'une dysenterie qui mit fin à sa vie. Il était parti de Benin le 24 novembre 1823, et mourut le 3 décembre suivant, comme le constate une inscription placée sur sa tombe. Nouvelle victime immolée au terrible climat de l'Afrique, et qui, malheureusement n'a pas été la dernière. Les voyages de Belzoni en Egypte, ont été publiés par lui en anglais, et traduits avec succès en français par M. Depping, en 2 vol. in-8°, Paris, 1822.

BEMANI, né à Milan, fut envoyé par le gouvernement sarde à Lyon, vers 1793, pour attiser le feu des discordes civiles et principalement la révolte qui éclata dans cette ville, le 29 mai, contre la convention nationale; il parvint sans lettres de naturalisation à se faire nommer officier municipal. Le 10 octobre suivant, quand les troupes de la république s'emparèrent de la ville, Bemani fut mis en jugement, un des premiers, et condamné à être fusillé; il marcha au supplice un livre à la main, et n'interrompit sa lecture que pour recevoir le coup mortel.

BEMETZRIEDER (N.), est né en Alsace, en 1748. Son goût pour les beaux-arts lui fit quitter l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé sous l'habit de bénédictin, pour se livrer à l'étude de la musique. Il eut, pour élève, la fille de Diderot, avec lequel il se lia intimement, et à qui il dut sa réputation. Il avait composé, pour la fille du philosophe, des *Leçons de clavecin et des principes d'harmonie*, in-4°, 1771. Ce fut son meilleur ouvrage, qu'on attribua dans le temps à son protecteur. On a encore de lui un *Essai philosophique sur la société et sur l'éducation*, qui pourrait bien n'être encore que l'ouvrage de Diderot, d'après la manie de ce philosophe d'abandonner à ses amis l'honneur ou le danger de la plupart de ses productions. Bemetzrieder se retira en Angleterre en 1782; on ignore s'il vit encore. On a de lui : *Lettres en réponse à quelques objections faites sur les leçons de clavecin*, in-8°, 1771; *Traité de musique*, in-8°, 1776-1780; *Méthode et réflexions sur les leçons de musique*, in-8°, 1778-1781; le *Tolérance musicale*, in-8°.

1779; *Exemple des principaux éléments de la composition*, 1780; *Lettres à M. M.*, musiciens de profession, in-8°, 1781; *Nouvel essai sur l'harmonie*, in-8°, 1781; *Nouvelles leçons de clavecin*, en français et en anglais, in-4°, 1782; *Précis des talents et du savoir du musicien*, in-8°, 1783.

BEMMEL (CHARLES-SÉBASTIEN de), né à Bamberg le 1^{er} avril 1743, habile paysagiste, fils et petit-fils de peintres d'une grande réputation. Il se forma une manière en imitant ce qu'avaient de plus parfait les meilleurs maîtres dans la partie des beaux-arts dont il fit son occupation principale, et se plaisait à dire « qu'il faut avoir le compas dans l'œil et non dans la main; » c'est ce qui lui donna de la fermeté et de la précision dans le dessin. Il peignit des tempêtes, des incendies, des vues de mer, etc., sujets fort recherchés des Anglais; et mourut d'une maladie de langueur, le 26 novembre 1796, à Nuremberg où il s'était fixé.

BEMMEL (ABRAHAM VAN), l'un des professeurs de l'établissement de Reuswoude est mort à La Haye, le 16 août 1822. Il a écrit en hollandais des *Éléments de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°; une *Introduction à l'architecture hydraulique*, des *Leçons d'algèbre*. Il n'avait que cinquante-neuf ans lorsqu'il fut enlevé aux sciences et à ses nombreux amis.

BÉNARD DE LA GRAVE, ancien négociant, fut appelé au conseil des cinq-cents en septembre 1795; il s'y occupa presque exclusivement de questions financières. On cite néanmoins de lui quelques rapports, ni entre autres sur les moyens de détruire les chaulfleurs, et un autre sur la nécessité d'accueillir favorablement les négociations de lord Malmesbury, envoyé d'Angleterre, déclarant « que la paix était plus nécessaire à la France que la possession même de la Belgique. » Ce fut également, par ses soins, que les actions de la banque de Saint-Charles, à Madrid, et celles de la compagnie des Philippines furent restituées à leurs anciens propriétaires, et que les lois contre les fugitifs de Toulon furent rapportées. Il vota aussi pour que l'on retirât l'inspection des affaires de la trésorerie au directoire et au ministre des finances. M. Bénard cessa de faire partie des assemblées législatives après le 18 brumaire, et passa à la sous-préfecture de Saint-Omer, qu'il conserva jusqu'en 1812.

BÉNARD DE MOUSSIGNIÈRES, ex-maire du huitième arrondissement de Paris, propriétaire d'une manufacture de papiers peints, fut nommé député au corps législatif par le département de la Seine. Le Roi lui accorda des lettres de noblesse en 1814, ce qui ne l'empêcha pas de conserver ses fonctions de maire pendant les cent jours; il fut aussi nommé à la chambre des représentants, et signa l'adresse présentée à Napoléon par le corps municipal. Il cessa ses fonctions de maire après le second retour du Roi.

BÉNARD (Mme), habitait Sens lorsque cette ville fut occupée, en 1814, par les alliés, qui voulaient lui faire subir la rigueur d'une exécution militaire, parceque quelques bourgeois avaient été pris les armes à la main. Mme Bénard se dévoua pour le salut de tous, et, passant à travers les obus et les balles qui pleuvaient de toutes parts, elle alla se jeter aux pieds du prince de Wurtemberg, qui, admirant ce trait de patriotisme, lui accorda le salut de la ville. Le gouvernement des Bourbons a récompensé depuis l'héroïsme de cette dame par plusieurs faveurs.

BENAU (JOSKRA), né à Gand, fut un des meilleurs élèves de l'école centrale de cette ville, et montra de bonne heure du talent pour la poésie française. On a de lui un *Dictionnaire français-flamand et flamand-français*, en deux volumes, fait sur

le même plan que celui de Desroches; des chansons et quelques poésies fugitives. Il fut un des premiers membres d'une société établie à Gand pour propager la littérature française; il mourut d'une maladie de langueur, âgé seulement de trente-deux ans.

BENCIVENNI (JOSKRA), Toscan né, en 1758, d'une famille distinguée, directeur de l'académie de Florence, mourut en cette ville, le 31 juillet 1808. Littérateur estimable, ses vertus privées lui ont acquis des droits sacrés à la reconnaissance de ses concitoyens. On a de lui : 10 *Vie du Dante*; 20 *Nouveau Dialogue des morts*; 30 *Eloge des hommes illustres de la Toscane*; 40 *Description de la galerie de Florence*; 50 *Epoques de l'histoire florentine jusqu'en 1799*; des dissertations académiques, et quelques autres morceaux qui n'ont point paru sous son nom.

BENDA (GRONSKI), né, en 1721, à Alhenaika, dans la Bohême, mort le 6 novembre 1793. Célébre compositeur, ancien maître de chapelle du roi de Prusse, et ensuite de celle du duc de Saxe-Gotha, il se rendit à Rome pour fortifier son talent, et fit représenter, à son retour, son opéra de *Ciro riconosciuto*, suivi, en 1766, de l'intermède *il Bion Mario*, et, en 1774, le célèbre opéra d'*Ariane à Naxos*, production qui excita l'enthousiasme, et qui fut jouée sur tous les théâtres de l'Europe. Son caractère indépendant lui avait fait quitter la direction de la chapelle du prince en 1780; et, en 1791, il renonça même entièrement à son art. Ses talents distingués ne purent lui procurer une existence heureuse, parcequ'il manquait de prévoyance et d'esprit de conduite, quoiqu'il eût des dispositions et même du goût pour la méditation. On a de lui six sonates pour le clavecin, *Médée*, duo-drame, 1778; *Roméo et Juliette*, opéra, 1778; *der Holzwäner* (le Bûcheron), opéra, 1778; *Pygmalion*, monodrame, 1780, *Lucas et Barbe*, opéra, 1786; *Orphée*, opéra, 1787; enfin *Plaintes de Benda*, 1791. Ce fut son dernier ouvrage. Les concerto de Benda et ses symphonies le placent au rang des Haydn et des Mozart.

BENDER (BLAISZ COLONSKAÏ, baron de), feld-marchal autrichien, naquit, en 1713, dans une petite ville du Brisgaw. Fils d'un artisan, il entra fort jeune au service, et il ne fut d'abord son avancement qu'à son propre mérite. Il fit la guerre de 1741 et celle de sept ans contre la Prusse; et, malgré le courage et les talents militaires qu'il y déploya, il n'était, à cinquante ans, encore parvenu qu'au grade de capitaine d'infanterie, lorsqu'il forma une liaison, de laquelle s'ensuivit un mariage secret, avec une princesse de la maison souveraine d'Issembourg. La famille de cette princesse fit de vains efforts pour rompre ce lien qui l'élevait comme peu digne d'elle; mais Marie-Thérèse, dont l'ame était au-dessus de semblables considérations, protégea les deux époux, et nomma au grade de major le capitaine Bender en même temps qu'elle le créa baron du saint-empire. Il était, au commencement de la révolution, et lors de l'insurrection du Brabant, général-major commandant la place de Luxembourg, et fut nommé, malgré son grand âge, au commandement en chef de l'armée des Pays-Bas. Bender regut, en 1790, le bâton de feld-marchal et la grand'-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, après la prise de Bruxelles par les Autrichiens. Ses infirmités, jointes à son grand âge, l'empêchèrent de continuer à prendre une part active à la guerre qui éclata entre la France et l'Autriche, il s'enferma dans son gouvernement de Luxembourg, où il fut attaqué par les Français en 1794, et réduit à capituler après un blocus honorable qui dura plusieurs mois. Bender avait fixé sa résidence à Vienne lorsqu'il fut appelé, par l'empereur François II, au gouvernement général de la Buhême; il mourut à

Prague, le 20 novembre 1798, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

BENEZECH (PIERRE), naquit à Montpellier, en 1745. Chef d'un bureau de correspondance et propriétaire des *Petites Affiches* avant la révolution; il fut nommé, à cette époque, chef de la commission des armes; et conserva cette place jusqu'à sa nomination au ministère de l'intérieur, en l'an 4. Administrateur dévoué; son zèle et ses talents ne le sauvèrent pas des atteintes de la calomnie; et, à la suite de quelques discussions fâcheuses, son caractère paisible le porta à offrir sa démission que le directoire n'accepta pas. Il se rendit en Belgique, afin d'y organiser les administrations du pays à l'instar de celles de France, et se trouva compromis dans l'affaire de Lavillehurnois; à son retour il se justifia de ces inculpations; protesta de son dévouement à la république, et rendit un compte satisfaisant de sa mission dans les départements réunis. Il publia, à la même époque, des instructions sur la manière de célébrer les fêtes nationales, et une circulaire sur les abus qui peuvent résulter de la représentation des déteus à leurs familles, c'est à dire qu'en d'autres termes il recommandait de les tenir au secret. Les impressions qu'avait laissées sur son compte l'affaire de Lavillehurnois, le firent remplacer en l'an 5 par M. François de Neufchâteau. En quittant le ministère de l'intérieur, il fut nommé conseiller d'état, et ensuite, par le premier consul, inspecteur du palais des Tuileries, emploi très assujettissant et peu honorable, que Benezech quitta lors de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue. Ayant, dans cette colonie, des recouvrements importants à faire au nom de sa femme, il s'y rendit avec le titre de préfet colonial, et y mourut, en 1802. Benezech a occupé long-temps des places importantes où il lui était facile de s'enrichir; mais il n'a laissé aucune fortune, et ses filles n'ont eu d'autre dot qu'une pension de 900 francs que le gouvernement accorda à chacune d'elles.

BENEZET (ANTOINE), naquit à Saint-Quentin, en 1713, d'une famille protestante et qui, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, alla s'établir à Londres où il fit ses études. Il exerçait la profession de tonnelier, lorsqu'en 1731, il suivit ses parents à Philadelphie; ce fut alors que toutes les vertus de sa belle ame se déployèrent, et que sa philanthropie lui fit jeter un regard de compassion sur les hommes de couleur. En 1742, il accepta la place d'instituteur de l'école anglaise des quakers, dont il embrassa, ainsi que sa famille, les opinions religieuses; dès ce moment sa vie entière fut consacrée à l'humanité. En 1756, il secourut, par son crédit, les familles françaises qui furent transportées, par mesures politiques, d'Acadie en Pensylvanie; heureux de témoigner, dans cette circonstance, que le souvenir de sa première patrie n'était pas effacé de son cœur. Il mourut au commencement de la révolution française. Les noirs pleurèrent, à sa mort, leur père et leur instituteur. On cite ces mots d'un officier américain qui s'écria en voyant passer ses funérailles: « J'aimerais mieux être Antoine Benezet dans son drap mortuaire, que Vvasington lui-même dans toute sa gloire. » Benezet avait adopté les idées de Pythagore, quant à la manière de se nourrir; il ne vivait, vers la fin de sa vie, que de végétaux. Cet ami des hommes a publié: *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies, ou tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves dans les dominations anglaises*, in-8°, 1767; *Relation historique de la Guinée, avec des recherches sur l'origine et les progrès de la traite des nègres*, etc., 4^e édit., in-8°, 1783; la première édition avait paru en 1762.

BENGY-DE-PUYVALLÉE, député de la no-

blesse du Berri aux états généraux, vota constamment avec la minorité de l'assemblée nationale, parla contre la suppression des apanages des princes, et contre la division de la France en départements. Il fut un des premiers qui signèrent les protestations des 12 et 13 septembre, contre les décrets de l'assemblée constituante; depuis cette époque, il a cessé d'être en évidence.

BENIGSEN ou **BENNINGSSEN** (le comte BARTHELEMY-LEVIN-AUGUSTE-THEOPHILE de), général en chef des armées russes, ex-gouverneur du grand duché de Lithuanie, chevalier de Saint-George de première classe, etc., naquit, en 1745, dans le Hanovre. Il entra fort jeune au service de la Russie, y fut nommé commandant d'un régiment de cavalerie légère, brigadier des armées et bientôt général de cavalerie. Il servit, avec succès, dans la guerre de la Russie contre la Pologne, reçut, de Catherine II, une épée d'honneur et fut décoré, peu après, de l'ordre de Saint-Alexandre de Nievski; disgracié par Paul I^{er}, il allait se retirer du service, lorsque la mort violente de ce prince, arrivée en 1805, et à laquelle on prétend que Benigen ne fut pas étranger, changea toutes ses résolutions. Il fut nommé, en 1806, par l'empereur Alexandre, au commandement de l'armée russe qui devait soutenir les Prussiens contre la France. Ses inutiles efforts pour arrêter les succès des Français, le contraignirent à abandonner la ville de Varsovie; et, presque toutes les forteresses prussiennes étant tombées au pouvoir de l'armée française, Benigen rassembla les débris de ses troupes, et ne songea plus alors qu'à défendre les frontières russes déjà menacées. Il déploya un véritable génie militaire dans la journée de Pultusk, assista à la sanglante bataille d'Eylau, commanda les troupes impériales, à celle de Friedland, et fut présenté, par son souverain, à Napoléon lors de la conférence de Tilsit. Après la paix, Benigen quitta le service jusqu'en 1812, où il fut nommé chef d'état major des armées russes, destinées à couvrir la Pologne. Il coopéra à la bataille de Leipzig, et tandis que les alliés se dirigeaient sur la France, il marcha sur Hambourg dont il forma le blocus. La guerre terminée, il reçut, du Roi de France, la grande croix de la légion d'honneur, et se retira dans sa patrie pour jouir d'un repos nécessaire à son grand âge. Il s'occupa, dit-on, de rédiger des mémoires militaires qui pourraient éclaircir plusieurs faits importants de cette mémorable époque. On lui doit: *Précis sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie légère*, qui ont eu deux éditions, l'une à Riga, 1794, et l'autre à Leipsick, 1805. — Un frère du comte de Benigen est colonel au service de la Russie, et son fils, qui y sert également, promet de marcher sur les traces de son père.

BENINCASA (BARTHELEMY), le comte, littérateur distingué, né en 1745, dans le Modénois. Il possède des connaissances très étendues dans les sciences, la littérature et les beaux-arts; la langue française lui est aussi familière que l'italien; il fut envoyé en mission à Vienne, en 1784, revint dans son pays, que bientôt des chagrins domestiques le décidèrent à quitter pour toujours. Il se rendit à Venise, où il se lia intimement avec une dame anglaise célèbre par son esprit, et mariée avec le comte de Rossmberg, gentilhomme allemand. On attribue à cette dame un ouvrage fort original de Benincasa, intitulé *les Morlaques*, in-8°, Venise, 1788; il l'accompagna en Angleterre, et cette amie généreuse, connaissant le mauvais état de sa fortune, lui fit une pension de cent louis. A son retour sur le continent, Benincasa passa à Paris où il fut accueilli dans les meilleures sociétés savantes, et se rendit ensuite en Italie, où la révolution, interrompant ses relations

avec l'Angleterre, il dut chercher des ressources dans son travail; se fixant alors à Milan, il fit paraître quelques articles littéraires dans le *Giornale italiano*, et fut nommé directeur d'ordre des deux grands théâtres et des jeux publics de cette ville. Après la conquête de l'Italie par les armées françaises, Benincasa obtint un emploi administratif auprès de son ami Dandolo, provveditore-général de la Dalmatie, et cria, dans ce pays, un journal sous le titre de *Dalmata veneta*. En revenant de la Dalmatie, il s'arrêta à Brescia, où il traduisit un ouvrage anglais sur la tragédie italienne, ayant pour titre : *Memoria storica sulla tragedia, di Giuseppe Cooper-Walker*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, aussi instructif qu'intéressant, est enrichi de notes savantes, et Benincasa rendit, en les publiant, un véritable service à la littérature italienne. Revenu à Milan, il y fut nommé secrétaire de la commission d'instruction publique chargée du choix des livres classiques, et sous-directeur des théâtres royaux. Il conserva ces deux emplois jusqu'en 1814. Nous ignorons ce qu'il est devenu depuis cette époque.

BENINCORI (N.), musicien italien, acquit, très jeune encore, de la réputation dans sa patrie et en Allemagne. Il fit jouer, sur le théâtre de Vienne, un opéra italien intitulé *Nitèis*. C'est aussi, en pays étranger, qu'il publia deux premiers œuvres de quatuor, pour deux violons, alto et violoncelle, les œuvres trois, quatre et cinq de quatuor ont été gravés à Paris. L'œuvre six est composé de trois trio pour piano, violon et violoncelle, dédié à Mme Dupuython, habile pianiste. L'œuvre sept a paru en 1809. A cette époque on connaissait encore, de Benincori, trois quatuor manuscrits. Depuis quelques années il s'était fixé à Paris, où il donnait des leçons de piano et de chant, et travaillait pour le théâtre. Outre deux opéras, joués à Feytaud avec quelque succès, on doit encore, à Benincori, une portion considérable de la musique de la *Lampe merveilleuse*, opéra en cinq actes, paroles de M. Etienne, joué en 1821, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, et que Nicolo avait laissé imparfait. Benincori a composé exclusivement les trois derniers actes, la marche qui termine le premier, la fin du premier chœur, la deuxième, la quatrième scènes et une partie du dernier chœur du second acte, l'ouverture et les airs de danse; on voit que la portion musicale n'est pas la moins remarquable de l'ouvrage. Benincori est mort à Paris, par suite d'une affection au pyle, le 30 décembre 1821, âgé de quarante-un ans.

BENIT (ANNE-FRANÇOIS), naquit à Mirecourt, département des Vosges, en 1796. Il embrassa d'abord l'état militaire, mais ses méditations et les sentiments que cette profession réveilla en lui, l'en dégoûtèrent bientôt. En la quittant spontanément, il crut devoir instruire le public des motifs de sa détermination; ils sont consignés dans une brochure intitulée : *Idées d'un jeune officier sur l'état militaire*, in-8°, de soixante-six pages, décembre, 1820. L'organisation actuelle des armées européennes y trouve jugée avec une sévérité qui n'est pas dépourvue de fondement. Benit ne s'occupa plus ensuite des sciences physiologiques et médicales. Il étudia les premières au jardin du Roi, sous M. Geoffroy-Saint-Hilaire, les secondes à l'école du docteur Broussais. Il a publié, en ce genre, un article dans les *Annales de la médecine physiologique*, tom. III, pag. 1401-64, qui offre l'analyse du beau système de philosophie anatomique de M. Geoffroy-Saint-Hilaire. L'idée originale et féconde du savant professeur, savoir, l'unité de composition organique dans tous les degrés de l'échelle animale, s'y trouve exposée avec précision, et ses importantes applications pour les sciences physiologiques et médicales y sont

développées avec méthode et clarté. Il n'est pas permis de donner, d'après cette esquisse, également recommandable par l'intérêt du sujet et le talent du critique, que Benit n'eût obtenu des succès dans la nouvelle carrière qu'il venait d'embrasser; mais l'infortuné jeune homme n'était pas né pour être heureux : ayant lancé par inadvertance, chez un restaurateur, des boulettes de mie de pain à la figure d'un des convives, il fut obligé de se battre en duel. L'adversaire de Benit reçut son feu à quinze pas; la balle l'atteignit dans les reins; il se crut mort, et, incapable de réflexion, il tira son coup sur le témoin de Benit, qui accourait à son secours. Celui-ci tomba roide mort, tandis que celui qui l'avait frappé guérit. Benit, son adversaire et le témoin de ce dernier furent traduits devant la cour d'assises de la Seine, sous la prévention de meurtre. Ils furent tous trois acquittés par le jury; mais cet affreux événement ne s'effaça jamais de l'esprit de Benit. Au commencement de 1823, il disparut inopinément de Paris; on croit qu'il passa en Espagne, pour aller se joindre aux Français, rassemblés à cette époque autour d'un drapeau tricolore. On ajoute qu'il fut tué à l'ouverture de la campagne.

BENJAMIN (N.), auteur dramatique, a composé une foule de pièces dont voici les principales : *Albert, ou le Réve et le réveil*, mélodrame en trois actes, in-8°, 1825, avec Melchior B...; *Attila et le troubadour*, comédie-vaudeville en un acte, précédée d'un avant-propos intitulé : *Quelques explications*, in-8°, 1826; *L'Auberge des Adrets*, mélodrame en trois actes à spectacle, in-8°, 1824, planche lith., avec Saint-Amand et Polystant; *Le Cocher de faucon*, mélodrame en trois actes, in-8°, 1825, avec Ruben; *Les Femmes, ou le Mérite des Femmes*, comédie en un acte et en vers, in-8°, 1824; *Le Garçon de noce*, vaudeville en un acte, avec Charles; *Le Grenier du poète*, vaudeville en un acte, in-8°, 1824, avec Ponet; *Gustave, ou le Napolitain*; *La Lanterne sourde*, ou *les Deux portefaix*, vaudeville-féerie en un acte, in-8°, 1823, avec Hubert et Désaugiers; *La Maison de plaisance*, vaudeville en un acte, in-8°, 1823, avec Tevoti; *La Pauvre famille*, mélodrame en trois actes, in-8°, 1822, avec Melchior B...; *Le Point d'honneur*, vaudeville en un acte, tiré des contes de M. Adrien de Sarrasin, in-8°, 1825, avec Belle; *Le Quartier du Temple, ou mon ami Beau-Soleil*, pièce grivoise, en un acte, mêlée de vaudevilles, avec M. Ponet. Le nom de Benjamin, qui précède ces pièces, paraît être pseudonyme; on les attribue à M. Antier.

BENKENDORF (ERNEST-LOUIS de), général saxon, né le 5 juin 1711, à Anspach. Son goût pour les armes lui fit abandonner la carrière diplomatique à laquelle sa famille le destinait; il entra, comme sous-lieutenant, dans les gardes-du-corps de l'électeur de Saxe, Auguste III, élu roi de Pologne, et fit toutes les campagnes contre le grand Frédéric; il se distingua particulièrement à la prise de Schweidnitz, à Breslau, et surtout à la bataille de Kellin. Doué d'un caractère aimable et gracieux, il sut, dans tous les temps, se concilier l'amitié du soldat et l'estime de ses chefs, reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, et fut distingué par le prince de Kaunitz et par l'impératrice elle-même. Son attachement à la maison de Saxe, fut récompensé par le grade de général, et par l'amitié constante du prince Charles, depuis duc de Courlande; on raconte que le jour de son arrivée à Dresde se trouvait précisément celui de la naissance de ce prince, et qu'entendant tirer le canon, il dit en riant : *Où le prince est venu au monde pour moi, où je suis venu à Dresde pour lui*. Ce pressentiment fut confirmé par l'intimité affectueuse qui exista entre ce prince et lui. Benckendorf mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 5 mai 1801. Il

conserva, dans son extrême vieillesse, une santé parfaite que n'avait pu altérer ses nombreuses campagnes, ni même les excès de table auxquels il se livrait habituellement.

BENNET, capitaine au service de la Grande-Bretagne, deuxième fils du comte de Tenkarville, et l'un des membres les plus influents de l'opposition dans la chambre des communes, exigea, le 28 février 1813, des explications, du chancelier de l'échiquier, sur une somme de 4,000 livres sterling, accordée au duc d'York pour la réception des souverains étrangers, se plaignait, dans la séance du 13 mars, de ce qu'on avait conféré l'ordre de la jarretière à Ferdinand VII, et attaqua, en général, la conduite du ministère envers les indépendants d'Amérique. Il se prononça, avec énergie, contre la rigueur des châtiements ignominieux infligés aux soldats, et demanda le rappel des membres absents de la chambre des communes, en avril 1813. Lors des importantes discussions soulevées au parlement, il s'opposa à la demande du ministère, qui voulait un fond de 5,000,000 liv., sterling pour soutenir une nouvelle guerre contre la France; enfin, le 9 juin, il s'éleva, avec force, contre l'établissement d'un collège royal militaire, prétendant que cette institution n'était pas compatible avec le maintien de la liberté anglaise, en ce qu'elle habitait trop à l'obéissance passive.

BENNETT (mistress ELIS), romancière anglaise, née en 1750. Un style pur et simple, des caractères bien tracés et naturels, assignent à mistress Bennett, un rang distingué parmi les auteurs de romans; ses principaux sont : *Rosa, ou la Fille mendicante*, 10 vol. très bien traduits par Mme Brayer de Saint-Léon; *Anna, ou l'Héritière galloise*, 4 vol., 1784, traduit par Fontanelle; *Agnès de Courcy*, roman domestique, traduit en français, 4 vol. in-12, 1789; *Beauté et laideur*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, 1820; *Hélène, comtesse de Castle-Nowel*, traduit en français, par de Fauconpret, 4 vol. in-12, 1822; *Henry Bennet et Julie Johnson*, ou les *Esquisses du cœur*, traduit en français, 5 vol. in-18, 1794; *la Malédiction paternelle*, ou *l'Ombre de mon père*, traduit en français, par Mme P... 5 vol. in-12, 1809; *l'Orpheline du Presbytère*, ou *Fiction et vérité*, trad. en français, 5 vol. in-12, 1816; on a faussement attribué, à mistress Bennett, les *Imprudences de ma jeunesse*, trad. en français par Mme la baronne de Vasse, 4 vol. in-12, 1788. Mistress Bennett est morte, il y a plusieurs années.

BENNIS (MITCHELL), descendant d'une famille noble, qui passa en Irlande avec Guillaume III, qui lui fit une concession de terres à Parteen, près Limerick; c'est dans cette ville que naquit Mitchell Bennis, en 1720. Il se distingua par ses talents, et acquit, de bonne heure, l'estime et l'affection des habitants de sa ville natale; il devint plus cher à ses concitoyens, par les services qu'il leur rendit; pour les reconnaître, le corps municipal de Limerick lui accorda, le 27 juin 1748, les franchises de la ville, et le droit de bourgeoisie. En 1779, lorsque la France méditait l'invasion de l'Irlande, il coopéra, par son activité, à la formation des corps de volontaires irlandais, dont il fut nommé major. La probabilité de l'invasion n'existant plus, les Irlandais armés, et que leur patriotisme seul avait réunis, au nombre formidable de 100,000, dirigèrent leurs efforts vers la délivrance de leur propre pays, et essayèrent de briser les chaînes politiques et commerciales, qui leur étaient imposées depuis long-temps par l'Angleterre. Une assemblée des représentants de 143 corps des volontaires irlandais, se réunit à Dunganon, le 15 février 1780; on y prit des décisions vigoureuses, dans lesquelles on déclarait que le parlement d'Irlande avait seul le droit de faire des

lois obligatoires pour le pays, et que, si l'Angleterre voulait s'immiscer dans les affaires de l'Irlande, on était résolu à obtenir, par la force, une justice prompte et décisive. Ce fut certainement l'un des événements les plus remarquables dans l'histoire politique de l'Irlande qui, forte de la justice de sa cause, et animée par cet esprit d'indépendance qui agissait d'une manière uniforme sur ses habitants, les faisait tendre au même but par des moyens différents. Ceux qui furent mis en usage, par les hommes d'état et les patriotes de l'Irlande, et leurs efforts constants ont procuré, à la nation irlandaise, quelques avantages et le peu de liberté dont elle jouit à présent, et dont elle n'est redevable ni à la justice, ni à la générosité de l'Angleterre. Durant le cours de ces événements, Bennis se fit remarquer par ses talents, et par son patriotisme; il combattit, avec la plus grande valeur, pour la liberté de sa patrie, et laissa, comme administrateur, les plus honorables souvenirs; il termina ses jours, en 1788, dans sa ville natale.

BENNIS (ELISA, née PARTEN), femme du précédent, se fit remarquer, de bonne heure, par sa piété, son esprit et ses grâces naturelles; elle naquit à Limerick en Irlande, en 1725; et se distingua par son zèle à répandre et à propager les principes religieux des ministres John Wesley et Georges Whitfield, ses intimes amis, et par la société chrétienne qu'elle parvint à établir à Limerick, pour la conservation et la profession publique de la doctrine de ces deux hommes célèbres; elle conserva toute sa vie une douceur de caractère, une égalité d'humeur et une bonté expansive qui la faisaient chérir de tous ceux qui l'ont connue. A l'époque des troubles d'Irlande, en 1789, elle se retira à Philadelphie, où elle mourut en 1802; une partie de ses œuvres a été recueillie, ainsi qu'une notice sur sa vie, par son fils Thomas Bennis, et publiée à Philadelphie. Sa *Correspondance*, in-8v, 1809, le *Journal de sa vie*, in-8°, 1810, donnent des détails aussi curieux que remarquables; elle a composé diverses poésies; elle se peint elle-même dans ses écrits.

BENNIS (Henry), fils de la précédente, pasteur protestant, célèbre par la grâce de son esprit, naquit à Limerick en 1760; il vint terminer, en Angleterre, des études commencées avec succès dans sa ville natale. Les excellentes études qu'il avait faites ayant orné son esprit des connaissances les plus variées, il s'appliqua surtout, avec le goût qui lui était propre, à transporter tous les trésors de la littérature dans l'étude et l'explication des saintes écritures; il a laissé plusieurs ouvrages inédits, et a publié des *Poésies*, et plusieurs morceaux de littérature; il termina sa carrière à Limerick, en 1799.

BENNIS (GROUNGS-GROUN), fils du précédent, naquit à Limerick, en 1793; il était destiné à l'église ou au barreau; mais la mort prématurée de son père, en 1799, le priva d'un guide qui l'eût dirigé dans la suite, pour le choix d'une des deux professions savantes auxquelles d'excellentes études, soit dans la littérature soit dans les sciences exactes, n'auraient pas manqué de le conduire avec distinction. La soif du savoir et le besoin de faire d'utiles observations, le déterminèrent à parcourir, pendant plusieurs années, les royaumes-unis de la Grande-Bretagne et le continent; il se fixa à Paris, en 1823. Il a recueilli d'excellents matériaux sur la connaissance pratique des hommes dans les diverses conditions de la vie humaine; il est l'auteur d'un ouvrage fort remarquable par le parti qu'il a su tirer des citations heureuses de l'Ecriture-Sainte, avec laquelle il marche pas à pas, dans cet écrit intitulé : *The principles of the oath faith professed by all christians*, Principes de la foi unique professée par tous les chrétiens, 1 vol. in-12, 1826.

BENOIST-DE-FROLOIS (PIERRE), avocat et notaire à Frolois en Bourgogne, fut élu aux états-généraux par le tiers-état du bailliage de Châtillon-sur-Seine, il y resta à peu près inconnu, et fut réélu au conseil des cinq-cents, en 1797, par le département de la Côte-d'Or. Éliminé après le 18 fructidor, il rentra dans l'obscurité.

BENOIST (N.), conseiller à la cour de Dijon, fut l'un des signataires de l'adresse présentée par cette cour à Napoléon le 31 mars, 1815.

BENOIST (FRANÇOIS-JOSEPH), maire de Valenciennes, fit partie de la chambre introuvable, et fut nommé membre de la commission chargée de proposer des corrections aux différents codes. M. Benoist a été anobli en 1816, et a cessé ses fonctions municipales; mais nous en ignorons la cause.

BENOIST (P. V.), conseiller d'état, directeur-général de l'administration des contributions indirectes, membre de la chambre des députés, est né en Anjou, en 1752, d'une famille de robe; élevé dans le cabinet de son père, qui était lieutenant de la sénéchaussée d'Angers, M. Benoist se familiarisa, dès l'enfance, avec les affaires; quelques articles d'économie politique, publiés dans les journaux et dans d'autres recueils, commencèrent à le faire connaître; il s'occupa long-temps, et avec succès, de ce travail. En 1794, lorsque les députés Chabot, Basire, Fabre d'Églantine et Delannay d'Angers furent traduits devant le tribunal révolutionnaire, prévenus d'avoir falsifié le décret de la convention sur les comptes à rendre par la compagnie des Indes, M. Benoist devint l'objet de divers bruits mal fondés sans doute. Il ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1799, où il fut proposé pour être secrétaire-rédacteur du tribunal; il ne fut pas accepté, mais il parvint cependant, par la protection de M. Maret, depuis duc de Bassano, à être nommé chef de division du département de l'intérieur et directeur de la correspondance; il conserva, sous le ministère de M. Montalivet, la même influence, dans son emploi; cependant l'empereur ne le nomma ni membre de la légion d'honneur, ni conseiller d'état. En 1814, il fut nommé commissaire à l'intérieur par le gouvernement provisoire, jusqu'à l'arrivée de M. Bignon, ministre de ce département; le Roi conféra bientôt à M. Benoist, le titre de conseiller d'état, auquel il avait droit depuis long-temps; il conserva, sous l'abbé de Montesquiou, les faveurs ministérielles, perdit sa place au 20 mars 1815; et, au retour du Roi, on le chargea, sous le titre de directeur-général, de la comptabilité des communes. Élu député par le département de Maine-et-Loire, il siégea à la chambre de 1815 à 1816, et vota presque constamment avec la majorité; dans la séance du 24 février, M. Benoist insista pour que le renouvellement de la chambre s'opérât intégralement tous les cinq ans, et que l'on fut admis à la chambre des députés à trente ans; « Songez-y bien, s'écria-t-il, dans cinq ans, les jeunes gens qui ont vingt-cinq ans en auront trente; aucun d'eux n'aura pris part aux événements désastreux qui, depuis vingt-cinq ans, couvrent notre malheureux pays de deuil et de calamités; lorsqu'ils lèveront la main dans cette enceinte pour prêter leur serment de fidélité, ils n'auront point à se reprocher d'en avoir prêté d'autres; lorsqu'ils se présenteront devant la fille auguste de nos rois, elle ne pourra lire dans leurs yeux inquiets leurs remords ni leurs regrets; ils auront des mains vierges, un cœur pur, des âmes sans reproche et sans honte. » Cette motion toute monarchique qu'elle était, ne pouvait être adoptée, elle blessait trop d'intérêts; elle éloignait de la tribune la majeure partie des éligibles. M. Benoist comme chef d'une administration importante, a droit à la reconnaissance publi-

que ainsi qu'à l'estime de ses employés, et mérite comme littérateur, des éloges dont on ne peut le priver. On a de lui: *Cilopède*, abrégé de la Calypède, Paris, 1789, 3 vol. in-12, (avec Lamarre et Billecoq); *le Cultivateur anglais*, traduit de l'anglais, 1800 et 1801, 18 vol. in-80; *Voyages dans les parties du sud de l'Amérique septentrionale*, traduits de l'anglais, de W. Bartram, 1798, 2 vol. in-80, avec cartes; *Mémoires de miss Bellamy*, célèbre actrice de Londres, traduits de l'anglais, 1799, 2 vol. in-80 (avec Lamarre); *Le Moine*, roman traduit de l'anglais de M. Lewis, 1797, 3 vol. in-18.

BENOIST (Mme), née Delaville-Leroux, épouse du précédent, c'est étrangère ni à la littérature ni aux arts. Demoustier lui a donné une célébrité poétique sous le nom d'*Emilie*, dans ses *Lettres sur la Mythologie*. Les talents de Mme Benoist comme peintre lui assurent de plus flatteurs hommages. Élève de David, elle a fait un assez grand nombre de tableaux, et surtout des portraits en pied de Napoléon: on a prétendu que les préfets du gouvernement impérial, que la nature de leurs fonctions mettait en relations continues avec M. Benoist, se croyaient obligés, pour captiver la bienveillance de ce chef de division, de faire souscrire les grandes communes de leurs départements aux portraits de Napoléon, exécutés par *Emilie*, comme si la flatterie avait eu besoin d'être stimulée sous l'empire. On assure même que cette nouvelle et féconde industrie a eu, pour M. et Mme Benoist, les résultats les plus fructueux; ce qu'on peut affirmer, c'est que ce n'était pas par reconnaissance que M. Benoist se plaisait à faire multiplier les traits du héros, qui tout en le comblant de preuves de confiance multipliées, ne lui a jamais donné de marques de bienveillance.

BENOISTON (JEAN-MARIE), président le collège électoral du département de la Loire-Inférieure, lorsqu'il fut nommé, en septembre 1791, député à l'assemblée législative; là il fit rendre, le 24 mai 1792, le décret d'exportation des prêtres non assermentés qui seraient dénoncés par vingt citoyens, et devint peu de temps après, membre du comité des domaines.

BENOISTON-DE-CHATEAUNEUF, a publié: *Essai sur la poésie et les poètes français, aus 12^e, 13^e et 14^e siècles*, 1815, in-80; *Considérations sur les enfants trouvés, dans les principaux états de l'Europe*, mémoire in-80, 1824; *Histoire abrégée du pontificat*, tome 1^{er}, in-80, 1816; *Précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules*, par M. B. D. C. F., in-80, 1810; *Recherches sur les consommations en tous genres de la ville de Paris en 1817, comparées à ce qu'elles étaient en 1789*, 1^{re} édition, 1821, in-80.

BENOIT (FRANÇOISE-ALBINE PUISIN DE LA MARTINIERE, femme), née à Lyon en 1724, morte dans cette ville au commencement du 19^e siècle, a publié plusieurs ouvrages estimés, dont voici les principaux: *Mes Principes ou la vertu raisonnée*, in-12, 1739 et 1760; *L'Erreur des desirs*, 2 vol. in-12, 1770; *Sophronie ou Leçons prétendues d'une mère à sa fille*, in-80, 1769; *Folies de la prudence humaine*, in-12, 1771; *Agathe et Isidore*, 2 vol. in-12, 1768; *les Aveux d'une jolie femme*, 2 parties in-12, 1762; *Célimène, ou les Amants adonnés par leurs vertus*, in-12, 1766; *Élisabeth*, roman, 4 parties in-12, 1768; *les Erreurs d'une jolie femme*, ou *l'Aspasie moderne*, 2 vol. in-12, 1781; c'est le même ouvrage que les *Aveux d'une jolie femme*; *Journal en forme de lettres*, mêlé de critiques et d'anecdotes, in-12, 1757; *Lettres du colonel Talbert*, 4 parties in-12, 1766; *l'Offensive*... citée par Mme Briquet; *la Supercherie réciproque*, comédie en un acte et en prose, 1766; *le Triomphe de la probité*, comédie en deux actes et en prose, imitée de Goldoni, in-80, 1768-1770.

BENOIT (ANTOINETTE-VERAINE), naquit à Dôle

en Franche-Comté, le 2 avril 1769. Après avoir terminé ses humanités au collège de cette ville, il fut envoyé au séminaire de Saint-Lazare à Paris. Il y terminait son cours de théologie, lorsque la révolution et surtout les études philosophiques auxquelles il s'était livré en secret, le firent renoncer à un état qui n'était plus en harmonie avec sa manière de penser; il se chargea d'abord d'une éducation particulière, et fut ensuite employé dans diverses administrations; ses liaisons avec des amis intimes de M. Maret, duc de Bassano, le firent admettre, en 1805, dans les bureaux de la secrétairerie d'état; attaché ensuite au cabinet du ministre, il obtint sa confiance, l'accompagna dans ses voyages et dans toutes les campagnes de Napoléon. Après la funeste bataille de Waterloo, M. Benoît fut appelé à la direction des bureaux du gouvernement provisoire, et ne quitta les Tuileries qu'après avoir eu la prudente générosité de brûler tous les papiers qui pouvaient donner lieu à des réactions; poursuivi dans sa retraite par des dénonciations, fatigué des explications qui lui étaient sans cesse demandées, il fut chercher la liberté en Suisse; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la police française avait, dans les magistrats de ce pays, des agents non moins dévoués que les agents français; il était sur le point de quitter cette terre inhospitalière, lorsqu'un milieu de la nuit, un auditeur de la noble police de Genève vint l'arracher de sa demeure pour le livrer à des gendarmes français; après avoir été détenu assez long-temps à Bourg (Ain), M. Benoît fut envoyé en surveillance à Orléans, où il n'eut qu'à se féliciter d'une extradition qui le plaçait sous une police aussi douce que celle des Suisses avait été brutale. De retour à Paris, en 1817, M. Benoît se trouva enfin dans une situation qu'il n'avait pas cessé de désirer au milieu des chances d'honneur et de fortune que la restauration venait de lui enlever; il revint à ses études favorites; il a fourni des articles remarquables, sur la religion et sur le droit constitutionnel, à la *Bibliothèque historique*; un de ces articles, consacré à signaler les en vahissements du clergé catholique, donna lieu à un procès. En 1818, M. Benoît publia, sur la liberté des cultes et sur les concordats, des considérations dans lesquelles il exposa les grands principes du système qu'il développa dans son livre de *la liberté religieuse*, publié l'année suivante. Ce livre fut accueilli par les éloges des uns et les injures des autres; le *Conservateur* voulait que l'auteur fût déporté à Botany-Bey, *Le Drapeau-blanc* lui prodigua les noms d'impie, d'athée et de matérialiste. M. Benoît se recommande non seulement par ses talents comme publiciste, mais encore par son désintéressement, l'aménité de son caractère et l'inflexibilité de ses principes.

BENOIT (N.), curé de Saint-Esprit, fut envoyé aux états-généraux par le clergé de la sénéchaussée de Nismes. En 1792, il protesta contre les décrets de l'assemblée constituante et contre la constitution que le roi venait de sanctionner. Depuis cette époque, il est resté dans l'obscurité.

BENOIT (N.), homme de loi à Allanches, fut nommé administrateur du directoire du Cantal, puis élu député, en 1791, à l'assemblée législative ou il se fit peu remarquer.

BENOIT (PHILIPPE-MARTIN-NARCISSÉ), né à Saint-Pons, le 13 août 1791, département de l'Hérault. Officier d'état-major, professeur-adjoint de topographie et de géodésie, à l'école d'application du corps d'état-major, il a publié : 1° un excellent traité de *Topographie et de géodésie*, Paris, 1822 et 1825; 2° un ouvrage intitulé : *Théorie générale des pisse-liqueurs*, Paris, 1821, dont l'institut a rendu un compte très favorable dans sa séance du 3 juin

1822; 3° enfin, une *Théorie, construction et usage du pachomètre*, instrument destiné à mesurer l'épaisseur des glaces.

BENONI (le père). Naples fut le théâtre des éloquentes prédications de ce capucin, et à l'époque de la révolution dans les Deux-Siciles, en 1798, il en devint un des chauds partisans, consacrant, à sa défense, son talent oratoire qu'il exerçait sur les places publiques, l'Evangile d'une main et le crucifix de l'autre. A la rentrée, dans Naples, de l'armée royale, commandée par le cardinal Ruffo, Benoni, ainsi qu'un moine de ses amis, payèrent de leur tête, leur dévouement à la cause de la liberté.

BENTABOLLE (PIZZAZZ), avocat, fils d'un fournisseur des vivres, était député à la convention nationale; la violence de son caractère lui fit adopter les principes révolutionnaires les plus exagérés : il remplit les fonctions de procureur-syndic du département du Bas-Rhin, se montra l'un des démagogues les plus dangereux de la convention, se rangeant toujours du parti le plus violent, et votant constamment avec les proscriptionnaires; il vota la mort du roi sans appel et sans sursis, se montra l'ennemi le plus acharné des girondins, et fit voir, dans toutes ces occasions, une fureur, un emportement indignes d'un juge; il s'opposa même à ce que les députés Ducos, Fonfrède et Vigée, accusés par Amar, se défendissent à la barre; provoqua la mise en accusation de Félix Vimpen, chef des fédérés du Calvados, et enfin, contribua à l'établissement d'une commission chargée d'examiner la conduite des généraux. Envoyé, en 1793, à l'armée du Nord, il y destitua le général Hédouville, ne rougit pas de demander, pour la veuve de Châlier, une pension égale à celle de la veuve de J.-J. Rousseau, qu'il mettait au-dessous du bourreau des Lyonnais. Une liaison intime qu'il forma, lors de sa mission à l'armée du Nord, avec une femme très distinguée, fit revenir Bentabolle à des idées un peu plus modérées; on le vit depuis balancer constamment entre ses anciens principes, et d'autres plus conformes à l'humanité. Le 8 thermidor an 2, il fit adopter, malgré Robespierre, des mesures favorables aux nombreuses victimes connues sous le nom de suspects, défendit le patriotisme d'Heraut de Séchelles, que le comité de salut public était sur le point d'envoyer à l'échafaud, dénonça un libelle atroce connu sous le nom de *l'Ami du peuple*, accusa, en l'an 4, Henri Larivière, de l'assassinat des patriotes, et s'éloigna, depuis la loi du 4 fructidor, de tous les excès qui compromettaient la sûreté de la convention. Devenu, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, Bentabolle resta fidèle à ses nouvelles idées de modération et à ses principes républicains; il n'en sortit que dans des occasions peu importantes par la violence de son caractère; après le mort de Danton, avec lequel il était fort lié, il voua une haine implacable à Robespierre, et ne fut pas sans quelques inquiétudes pour lui-même. Au milieu de ses excès révolutionnaires, cet homme montra du désintéressement, s'éleva souvent contre les dilapidateurs des deniers de l'état, et n'augmenta pas sa fortune. Bentabolle, républicain de bonne foi, n'était peut-être pas un méchant homme; mais son défaut d'instruction, sa violence naturelle et son entièrement extrême le jetèrent toujours dans les partis les plus exagérés et les plus dangereux. Il mourut à Paris le 22 avril 1798.

BENTHAM (JEREMIE), l'un des jurisconsultes les plus distingués de notre époque, naquit à Londres, en 1749. Après d'excellentes études, il se consacra à la jurisprudence, étudia les lois en philosophie, médita long-temps sur leurs rapports avec les hommes, les mœurs et les gouvernements; et, frappé de l'incohérence et de la barbarie que présentent trop souvent celles de son pays, il publia plusieurs ouvrages

qui opérèrent une sorte de révolution dans l'étude des lois. Le premier de ces ouvrages, publié sans nom d'auteur, en 1776, sous le titre de : *Fragments sur le gouvernement*, produisit une vive sensation parmi les juriconsultes; c'est une excellente critique de l'ouvrage du fameux Blackstone. Bentham ne se borna pas à éclairer son pays; il publia, en 1790, *Une esquisse d'un plan nouveau pour l'organisation de la justice en France*, ouvrage dont les vues philanthropiques furent dignement appréciées par le duc de Larochehoucault. En 1793, il écrivit une lettre fort curieuse à la convention nationale sur la nécessité de déclarer les colonies indépendantes. Le caractère de cet homme célèbre s'est toujours montré dépouillé de cet orgueil et de ces préjugés nationaux dont les Anglais se montrent si rarement exempts. Aussi modeste que studieux, la plupart de ses ouvrages sont restés ensevelis dans son cabinet, et n'auraient peut-être jamais été publiés sans le zèle de M. Dumont de Genève, son ami, qui se chargea de les mettre en ordre et d'en surveiller l'impression. Bentham fournit un exemple très singulier d'indifférence littéraire; malgré la gloire que ses ouvrages lui ont acquise et les éloges unanimes de tous les journaux anglais, sa *Théorie des peines et des récompenses*, ainsi que sa *Tactique des assemblées populaires*, n'ont pas encore paru en langue anglaise. On a, de M. Bentham, les ouvrages suivants : *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes religieux*, 2 vol. in-8°, 1822; *Esquisse d'un ouvrage en faveur des pauvres*, trad. de l'anglais par Ad. Duquesnoy, in-8°, 1802; *Essai sur la nomenclature et la classification des principales branches d'arts et de sciences*, ouvrage extrait de la chrestomatie de Jér. Bentham, par Geo. Bentham, in-8°, 1823; *Essai sur la situation physique de l'Espagne*, sur la constitution et le nouveau code espagnol, sur la constitution du Portugal, etc., trad. de l'anglais, précédé d'observations sur la révolution de la péninsule et sur l'histoire du gouvernement représentatif en Europe, et suivi d'une traduction nouvelle de la constitution des cortès, in-8°, 1823; *Théorie des peines et des récompenses*, extraits par Et. Dumont, troisième édit., 2 vol. in-8°, 1825; *Traité de la législation civile et pénale*, extrait des manuscrits de l'auteur, par Et. Dumont, deuxième édit., 3 vol. in-8°, 1820; ces deux ouvrages sont classiques et ont été traduits dans les principales langues de l'Europe; *Traité des preuves judiciaires*, ouvrage extrait des manuscrits de l'auteur, par Et. Dumont, 2 vol. in-8°, 1823. Tous ces ouvrages, traduits en français, l'ont été, pour la plupart en espagnol. Pour se distraire de ses études sérieuses, Bentham traduisait en anglais le *Taureau blanc* de Voltaire, et sut conserver le sel et l'esprit de l'original. Ce respectable vieillard a fait, en 1825, un voyage à Paris, où il a reçu, de tous les amis de l'humanité, l'accueil que lui méritaient sa philanthropie et ses vertus privées.

BENTHAM (JACOBS), antiquaire anglais, dont la longue carrière et les recherches studieuses ont toujours eu pour but des objets d'utilité publique, naquit à Ely, en 1707, et mourut en 1794; il a publié, en 1771 : *Histoire et antiquités de l'église cathédrale d'Ely, depuis la fondation du monastère, en 685, jusqu'à l'an 1771*. Cet ouvrage, très estimé des Anglais, renferme des vues neuves et ingénieuses sur les architectures saxonnes, normandes et gothiques; il avait aussi commencé une histoire générale de l'architecture ancienne en Angleterre. Bentham, après avoir occupé plusieurs cures dans les comtés de Cambridge et de Norfolk, obtint une prébende dans le chapitre d'Ely, en 1779.

BENTINCK (lord GUILLAUME-HENRI CAVENDISH), né en 1774, et frère cadet du duc de Portland, épousa, en 1803, la fille du comte du Gosford, et

fut nommé, peu de temps après, au gouvernement de Madras, où il resta plusieurs années. A son retour, il fut envoyé, comme ministre plénipotentiaire, auprès de Ferdinand, roi de Sicile. Dans cette mission, plus militaire que politique, il commandait les forces anglaises, qui devaient maintenir cette île dans le système de l'Angleterre pendant la guerre contre Napoléon. La reine de Sicile, qui ne se méprit pas sur les intentions de la Grande-Bretagne, se retira à Vienne, très irritée contre l'ambassadeur anglais: aussitôt son départ, un parlement sicilien, chargé de délibérer sur les intérêts nationaux, s'assembla sous les auspices de lord Bentinck, et les principes de la constitution anglaise devinrent la base du gouvernement. C'était en 1812. Il se rendit ensuite en Catalogne, où l'armée anglo-sicilienne eut d'abord quelques succès; mais s'étant avancée jusqu'à Villa-Franca, elle fut repoussée avec perte; le général anglais se rembarqua au mois d'octobre 1813, et revint à Palerme après une absence de 4 mois; il trouva la Sicile livrée à de vives agitations, et fit paraître une proclamation dans laquelle il menaçait de punir, par un jugement militaire, les mécontents qui lui qualifiait de perturbateurs du repos public, et se déclarait responsable du maintien de l'ordre jusqu'à la mise en activité de la nouvelle constitution. En 1814, lord Bentinck alla prendre le commandement d'une expédition sur les côtes de la Toscane, et publia, à Livourne, le 14 mars, une proclamation dans laquelle il excitait l'Italie à secouer le joug des Français. Peu de temps après, il s'empara de Gênes, et y commanda longtemps en maître. A la même époque, Murat déclara la guerre à l'Autriche; on remarqua alors la neutralité que garda lord Bentinck; mais la rapidité des événements ne lui laissa pas le temps d'intervenir dans les affaires de l'Italie dont le sort fut décidé le 3 mai, à la bataille de Tolentino. En 1814, Ferdinand IV, replacé sur le trône de Naples, ne voulut pas recevoir lord Bentinck. Cependant, depuis, il lui envoya à Rome son portrait enrichi de diamants, que le général anglais refusa. N'étant plus occupé par son gouvernement, il résida quelques temps à Rome, y tint une maison considérable, et ne cessa de professer les opinions les plus libérales, correspondant avec les personnages les plus marquants de la France et de l'Italie. Rentré dans sa patrie, il y fut nommé membre de la chambre des communes par le comté de Nottingham.

BENTINCK (le baron de), est issu d'une ancienne maison hollandaise; il fut nommé major des gardes hollandaises, général d'infanterie et commandant de l'ordre ténionique. Il se fit remarquer au combat de Lincelles, 18 août 1793; ce fut lui qui, en 1794, porta au stathouder la nouvelle de la capitulation de Landrecies, et qui, conjointement avec le général Eliot, ministre anglais, devait engager le duc régnant de Brunswick, à prendre le commandement des armées combinées, destinées à défendre la Hollande. Cette mission resta sans succès par la rapidité des conquêtes des troupes françaises. Le baron de Bentinck, ne pouvant plus être utile à la maison de Nassau, rentra dans sa patrie. En 1815, il était encore, malgré son âge avancé, sur la liste des généraux en activité, et le roi des Pays-Bas lui conféra, à la même époque, le titre de commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

BENVENUTI (CHARLES), jésuite, naquit à Livourne, en février 1716. L'éloquence, la philosophie, la poésie et les mathématiques, l'occupèrent tour à tour avec succès. Il fut nommé professeur de mathématiques au collège romain pendant l'absence du célèbre P. Boscovich, et publia à Rome : *Oraison funèbre de Louis Anasjani, évêque de Spolète*, 1753, 20 *Oratorio*, pour être mis en musique, sous le titre

de : *Christo presentato al tempo*; 3o *Synopsis physica generatilis*, 1754; 4o *De lumine Dissertatio physica, 3o Irreflexioni sui gressuismo*. Benvenuto fut exilé de Rome à cause de ce dernier ouvrage, et se retira auprès du roi Stanislas Poniatowski, qui le nomma son théologien. Il mourut à Varsovie en septembre, 1789, âgé de soixante-quatorze ans.

BEON (N. comte de), officier des gardes-du-corps de Louis XVI, émigra, et leva, en 1793, une légion au service de la Hollande. En 1795, cette légion fut mise à la solde de l'Angleterre, et fut réformée, en 1796. A l'affaire de Boussign, cet officier eut deux chevaux tués sous lui. Depuis cette époque, il a cessé d'être en évidence.

BEON (Jkan de), probablement de la famille du précédent, émigra comme lui, et comme lui fit la guerre à sa patrie. Fait prisonnier lors de la retraite des princes français, en 1792, il fut conduit à Paris et guillotiné le 20 octobre.

BERA (N.), membre de la légion d'honneur, ancien avocat. Il se prononça en faveur des idées républicaines au commencement de la révolution, fut depuis, et jusqu'en 1814, procureur-impérial à Poitiers, et nommé, en 1815, membre de la chambre des représentants par trois collèges électoraux. Il a publié : 1o *Choix de plaidoyers prononcés sur des questions d'état; et des difficultés intéressantes élevées en interprétation du code Napoléon et du code de procédure civile*, in-4o, 1812; 2o *Proposition d'un électeur du département de la Vienne*, 1815, in-8o.

BERANGER (PIERRE-JKAN de), naquit à Paris, en 1780, d'une famille peu riche et qui, comme il l'a dit lui-même, dans une chanson fort piquante, ne doit à aucun titre chevaleresque le de qui précède son nom; Béranger lui a acquis une illustration moins équivoque. Ce fut dans une imprimerie qu'il passa les premières années de sa jeunesse, et qu'il puisa les principes élémentaires de l'éducation. Entraîné vers la poésie par l'irrésistible puissance de son génie, il étudia les règles de la versification, et s'adonna entièrement au genre lyrique dans lequel il s'est créé une impérissable renommée. Dès 1804, Lucien Bonaparte reconnu, dans les essais de Béranger, un poète digne de sa protection; mais, forcé bientôt après de s'éloigner de la France, il ne put rendre cette protection efficace. Lors de l'organisation de l'université, le modeste Béranger y remplit un emploi de peu d'importance; comme tous les hommes supérieurs, il ne chercha jamais les avantages sociaux que sa célébrité devait lui attirer, et la gloire alla le chercher dans un rang obscur. Il refusa, pendant les cent jours, les fonctions de censeur: les émoluments considérables attachés à cet emploi, ne cachèrent point aux yeux de Béranger ce qu'il a d'insolent. Quoique ses chansons eussent depuis long-temps une réputation européenne, un très petit nombre de ces ravissantes compositions avait été imprimé, en 1820. A cette époque leur publication eut un succès immense; mais la congrégation, qui préluait alors aux triomphes qu'elle a depuis obtenus, fut scandalisée et obtint un acte d'accusation contre l'Anacréon de la vieille gloire française; Béranger fut condamné à quelques mois de prison. Depuis ce temps son caractère et son talent ne se sont pas démentis. Voici comment M. Jony, dans son *Essai sur la poésie légère*, caractérise les ouvrages de Béranger, qui, suivant M. Benjamin Constant, *fait des odes sublimes en ne croyant faire que des chansons*: « Un poète doué de la grâce et de la finesse d'Horace, d'un esprit à la fois philosophique et satirique, d'une âme vive et tendre, d'un caractère qui sympathisait avec toutes les gloires, avec tous les maux de son pays, assié, la lyre en main, sur le tombeau des braves et fait répéter, à la

France en deuil, les plaintes harmonieuses qu'il exhale dans des chants sans rivaux et sans modèles. J'ai nommé Béranger, poète national, il a créé parmi nous ce genre de chansons, et s'est fait une gloire à part dans toutes les autres. Par un talent, ou plutôt par un charme qu'il a seul possédé, il a su rassembler, dans des poèmes lyriques de la plus petite proportion, la grâce antique et la saillie moderne, la poésie philosophique et le trait de l'épigramme, la gaieté la plus vive et la sensibilité la plus profonde; en un mot, tout ce que l'art a de plus raffiné, et tout ce que la nature a de plus aimable. » La première édition des chansons de Béranger a paru, en 1816, sous le titre de *Chansons morales et autres*, 1 vol. in-18; la seconde édition augmentée d'un 2e volume fut publiée en 1820, et supprimée bientôt après; malgré la surveillance de la police, plusieurs éditions subreptices ont été imprimées dans divers formats, soit à Paris, soit à Bruxelles; un troisième volume contenant des chansons inédites a paru, en 1825. Enfin, on publie, en 1826, une jolie édition en 4 vol. in-32, mais dans laquelle ne peuvent figurer les chansons incriminées.

BERANGER (M.), aspirant de marine, périt victime d'un dévouement sublime, en affrontant un danger dont il connaissait toute l'étendue, mais devant lequel son intrepidité ne lui permit pas de reculer. Le 2 juin 1805, les troupes de débarquement, qui, sous les ordres du général Boyer, devaient attaquer le fort Diamant (Martinique), étaient depuis quatre jours en proie aux tourments de la faim, lorsqu'une chaloupe, chargée de vivres et de munitions, se présenta du côté opposé à l'embarcadere. A peine l'ennemi l'eut-il aperçue, qu'il fit sur elle un feu terrible qui l'accabla de toutes parts; elle continua de se diriger vers une petite savanne, où il était impossible de débarquer, mais elle l'ignorait. Le brave aspirant Béranger qui la commandait, témoin deux jours auparavant, des souffrances de ses camarades, avait juré qu'il affronterait tous les périls pour les approvisionner d'eau, de vivres et de cartouches. Son ordre portait de n'aborder que de nuit, mais, contrarié jusqu'au jour par les courants, il voulut tout braver pour remplir ses engagements envers ses frères d'armes; ayant donc persisté à s'avancer malgré les balles et la mitraille, il fut renversé par un coup de feu, deux de ses matelots furent tués à ses côtés, et deux autres, en voulant le suivre, grièvement blessés. La chaloupe criblée et balotée sur les récifs coula au même instant; heureusement le reste de l'équipage réussit à gagner les rochers et fut recueilli par les troupes qui étaient à terre.

BÉRARD (JOSEPH-BALTHAZAR), naquit à Briançon (Hautes-Alpes), le 23 septembre 1763. Il fit ses études à Embrun et à Grenoble, et eut de grands succès dans les mathématiques, auxquelles il se livra avec ardeur. Devenu aveugle, en 1786, à l'âge de vingt-trois ans, il n'en continua pas moins ses travaux scientifiques. Il était professeur de mathématiques dans sa ville natale, à l'époque de la révolution, dont il avait adopté les principes, et fut incarcéré en 1794; il exerça depuis diverses fonctions où il se montra homme intègre et savant estimable. Il fut nommé, en l'an 8, juge au tribunal civil de Briançon, et devint directeur de l'école secondaire; il est membre du jury d'instruction publique des Hautes-Alpes et des sociétés d'agriculture de Paris, Grenoble, Carpentras, etc.... Parmi ses nombreux ouvrages, on cite les suivants : 1o *Manuel du citoyen, ou Code des devoirs de l'homme libre*, 1792; 2o *Extrait d'un curé jacobin avec un maître d'école*, 1794; 3o *Mélanges physico-mathématiques*, publiés, en 1798, par ordre du ministre de l'intérieur; 4o *Opuscules ma-*

thématiques; 5^o *Statique des routes*, in-4^o, 1810; 6^o *Application du calcul différentiel à la discussion et à la construction des équations des lignes courbes et surfaces courbes du second degré*, in-4^o, 1815; 7^o *Méthodes nouvelles pour déterminer les racines d'équations, et les intégrales définies simples ou doubles*, 1818. Un fait assez remarquable, c'est que M. Bérard, aveugle, est auteur d'un excellent *Photophore*, ou *porte-lumière*, et d'une *Echelle sténographique*, adoptées par le ministère de la marine pour correspondre énigmatiquement. Ce savant a, par ses travaux, reculé les bornes de la science, et a formé un grand nombre d'élèves distingués pour l'école polytechnique.

BERARDIER (DENIS), né à Quimper, docteur en théologie de la faculté de Paris, ancien principal du collège de Quimper, fut nommé, en 1778, principal du collège de Louis-le-Grand, à Paris. Il prêta serment, le 1^{er} mai 1780, comme administrateur du même collège, et il en devint le grand-maître en 1788. « Il serait difficile, dit le *Cousin Jacques* (Belfroy de Reigny), dans le *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, de citer, dans le cours d'un siècle, même parmi les membres les plus illustres de l'université de Paris, un homme qui joignit jamais plus de vertus chrétiennes à plus de qualités sociales. Je ne dis rien de trop en disant qu'il fut ce qui s'appelle *adoré* de tous les jeunes gens que la sollicitude paternelle avait confiés à sa vigilance. Les hommes les plus sévères en fait d'éducation ne lui ont fait que le reproche d'être trop doux, ce qui dégénérait quelquefois en faiblesse. Doué d'une sagacité qui ne le cédait à la pénétration d'aucun homme en place, il embellissait cette faculté bien rare par des connaissances littéraires, politiques, historiques et physiques, dont la réunion ne se trouve pas communément parmi les hommes. » En 1788, Camille Desmoulins et M. l'abbé d'Ouriol de Lauraguel, l'un dans une *Epître à MM. les administrateurs du collège de Louis-le-Grand*, l'autre dans ses *Adieux au collège de Louis-le-Grand*, payèrent à Bérardier un tribut de remerciements et d'éloges qui leur fit beaucoup d'honneur. Nommé, en 1789, député suppléant du clergé de Paris à l'assemblée constituante, M. Bérardier y remplaça l'abbé Legros, qui mourut en 1790, et vota constamment avec le côté droit. A la fin de la session, il signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791 contre les décrets de cette assemblée. Lors du serment des prêtres et de la constitution civile du clergé, il parut une foule d'écrits pour et contre qui furent avidement recueillis par les lecteurs de tous partis. Aucun ne fit autant de sensation que celui de M. Bérardier, ayant pour titre : *Les Principes de la foi sur le gouvernement de l'église en opposition avec la constitution civile du clergé, ou Réfutation du développement de l'opinion de M. Camus*, 1791, in-8^o. On en fit, dit-on, quatorze éditions en moins d'un mois; la septième, revue et augmentée par l'auteur, a 190 pages. M. Bérardier mourut peu de temps après les massacres de septembre 1793, dont l'avait sauvé son élève Camille Desmoulins. Il n'est pas vrai que ce dernier ait reçu de M. Bérardier la bénédiction nuptiale.

BERARDIER DE BATAUT (FRANÇOIS-JOSEPH), d'une autre famille que le précédent, ancien professeur d'éloquence au collège du Plessis, était né à Paris en 1720; il mourut dans la même ville vers 1794. On a de lui plusieurs ouvrages utiles : 1^o *Précis de l'histoire universelle*, 1766, 1 vol. in-12, réimprimé avec des augmentations en 1776 et 1783; 2^o *Essai sur le récit*, 1776, in-12; 3^o *l'Anti-Lucrece*, traduit en vers français, 1786, 2 vol. petit in-12. Malgré des morceaux bien rendus, cette traduction a eu peu de succès. Une nouvelle traduction en vers

du même poème a paru dans ces derniers temps en 1 volume in-8^o, sous ce titre : *L'Anti-Lucrece*, en vers français, avec le neuvième et le dernier chant ajoutés à l'original par M. Jeany-Laurans, et la traduction en vers latins du neuvième chant par M. l'abbé G. Maucin, Auch. Duprat, 1823. Elle est bien inférieure à celle de M. Bérardier.

BÉRAUD (ANTOINE), né, en 1792, à Aurillac (Cantal), a fait sa rhétorique sous M. Laya, dont il est resté l'ami, et a commencé un cours de droit; mais un goût prononcé l'entraîna dans la carrière des armes. Entré, en 1808, à l'école militaire, il en sortit pour aller combattre en Allemagne et en Italie; plusieurs actions d'éclat lui méritèrent bientôt le grade de capitaine dans le 92^e régiment. Fait prisonnier, en février 1814, à la bataille de Mincio, il fut conduit en Transylvanie; de retour en France, au mois de septembre, il fut conservé dans son grade par le général Le Courbe. Mais ennuyé bientôt d'un état qui ne lui présentait plus aucune chance de gloire, et prévoyant, sous un nouveau régime, un avenir qui n'éveillerait plus en lui aucune grande pensée patriotique, le capitaine Béraud demanda son congé et arriva à Paris. Les muses reprirent sur lui leur empire; il publia, au commencement de 1815, un recueil d'élégies qui décéla un poète digne de succéder un jour à Parny et à Berin. Cependant un grand événement politique ébranla toute l'Europe; Cannes avait vu débarquer l'homme extraordinaire qui venait ressaisir un sceptre si glorieusement porté. M. Béraud quitta de nouveau le Parnasse pour voler dans les camps. Au mois d'avril 1815, il fut désigné pour aller, avec le général Harlet, organiser la garde nationale du département de l'Isère; après cette opération, il suivit le général, en qualité d'aide-de-camp, au 4^e régiment de grenadiers de la vieille garde. On sait l'héroïsme de ce corps aux batailles de Ligny et de Mont-Saint-Jean; après la funeste issue de cette dernière bataille, Béraud, toujours fidèle à la patrie, suivit son régiment mutilé au-delà de la Loire. Mis à la demi-solde, au mois d'octobre 1815, il résolut de ne plus servir, malgré les offres qui lui en furent faites, et demanda son traitement de réforme. Devenu libre, il se livra tout entier à la culture des lettres; il publia successivement le *Départ d'un poète*, la *Liberté*, le *Rappel*, épitres écrites d'un style que n'aurait pas désavoué le chantre de *l'Imagination*. Son *Ode à David* est semée de strophes d'une riche poésie. Des *Fragments d'un poème sur Paris*, et des chansons telles que *le Champ d'asile*, *Serrez-vous bien*, etc., ont prouvé que le guerrier-poète pouvait justement prétendre à plus d'une palme. Les *Vieilles d'une captive*, 2 vol. in-12, 1818; le roman *d'Amour, Orgueil et Sagesse*, 2 vol. in-12, 1820, sont deux ouvrages que l'auteur a laissés trop légèrement tomber de sa plume. Il a publié, en société avec M. Dufey, *Dictionnaire sur Paris*. Mais de tous les ouvrages de M. Béraud, celui intitulé *Mémoires sur les événements de 1815 et sur l'empereur Napoléon*, 2 vol. in-8^o, aurait fait sans doute plus d'honneur à son talent si la police n'en eût défendu la publication en France. M. Béraud fut ainsi obligé de le publier en Belgique. Nous ne parlerons pas de plusieurs autres écrits du même auteur faits pour les libraires, non plus que d'une foule d'articles remarquables insérés dans *la Minerve*, *l'Abeille*, *la Boussole*, etc. Nous ne comptons pas au nombre des titres littéraires de cet écrivain des succès obtenus sur nos théâtres secondaires; et si nous consignons ici les mélodrames de *Cardillac*, des *Aventuriers*, des *Prisonniers de guerre*, de *Gagliostro*, du *Corrigidor*, etc., c'est moins pour louer le talent dramatique dont il a fait preuve dans ces

divers ouvrages, que pour lui rappeler qu'il est une scène plus vaste, plus noble, et pour l'engager à s'y faire applaudir. Au moment où nous imprimons cette notice, nous apprenons que M. Béraud s'occupe d'un important ouvrage qu'il destine à notre premier théâtre.

BÉRAUD (MARCELLIN), député à la convention nationale, vota, dans le procès du roi, la détention et le bannissement à la paix, puis le sursis après la condamnation à mort. Nommé, peu de temps après, au conseil des cinq-cents, il en sortit en mai 1797, et, depuis cette époque, il n'a plus reparu sur la scène politique. Il avait été élu député par le département de Saône-et-Loire.

BÉRAULT-BERCASTEL (АНТОИНС-НЕРИ), né au commencement du dix-huitième siècle, dans le pays Messin, fut d'abord jésuite, puis curé d'Omerville, au diocèse de Reims; enfin chanoine de Noyon : il est mort pendant la révolution. Il débuta, en 1754, dans la république des lettres par un petit poème sur le *Seris des Canaries*, qui fut suivi, en 1756, de la traduction d'un roman espagnol intitulé : *Voyages récréatifs du chevalier de Quévedo*, et d'un *Recueil d'Épîtres*. Il publia ensuite, en 2 vol. in-12, un poème en douze chants sur la *Terre promise*, qui eut peu de succès, et essaya des critiques sous le rapport religieux. On fut choqué d'un mélange grotesque de la fable et de l'histoire sainte, d'y voir quelquefois disparaître le merveilleux de l'historien sacré sous l'invention de l'auteur profane. Le Dieu des Israélites y est souvent calqué sur le Jupiter d'Homère, les anges sur le modèle des dieux du paganisme; on y remarqua même quelques descriptions galantes peu convenables à l'état du poète. Ses talents trouvèrent un sujet plus digne de sa profession dans la composition d'une *Histoire ecclésiastique* en 24 vol. in-12, 1778 et années suivantes; elle n'a point la gravité de Fleury, que l'auteur copie quelquefois sans le citer. On n'y trouve point ce développement des faits, ces extraits instructifs sur lesquels la philosophie chrétienne de son prédécesseur a su répandre tant d'intérêt; on lui reproche d'ailleurs des maximes contraires aux maximes de l'Église gallicane; mais comme le style en est rapide, qu'il y a du mouvement dans les tableaux, et surtout qu'elle renferme des opinions qui devaient plaire à un grand nombre de lecteurs, elle a eu du succès et a été réimprimée plusieurs fois depuis. L'auteur avait laissé en manuscrit un abrégé de son histoire en 5 vol. in-80. Il travailla aussi au *Journal étranger*.

BERBIGUIER (N.), célèbre compositeur, né à Carderousse, dans le comtat Venaissin, en 1781, fut admis très jeune au conservatoire de musique, où il remporta plusieurs prix pour la flûte et pour la composition. Le 17 mars 1815, il partit pour Gand en qualité de garde-du-corps du Roi, compagnie de Grammont. Licencié, par défaut de taille, au retour de Louis XVIII, il fut nommé lieutenant dans la légion de l'Ain. On a de lui : Quatre œuvres de sonates, nos 1 et 2, grands solo; trois scènes variées avec divers accompagnements; *Charming ruissseau*, air varié; sept œuvres de duo, trio, pour deux flûtes et alto; six concerto à grand orchestre. Toutes ces productions, composées spécialement pour la flûte, ont obtenu un grand succès en France comme à l'étranger.

BERBIS (N.), chevalier de, issu d'une des plus anciennes familles de la Bourgogne, servit d'abord dans un régiment d'artillerie, émigra, et fit les campagnes de l'armée des princes. Revenu en France pendant le consulat, on prétend qu'il refusa toutes les places que lui fit offrir Napoléon. A la restauration, il devint membre du conseil municipal de Dijon et du conseil général de la Côte-d'Or. Il refusa de vo-

ter l'acte additionnel, et fut nommé président de la commission chargée de la liquidation des fournitures faites à l'armée d'occupation. Élu à la chambre des députés en 1820, il fait encore partie de la chambre actuelle, où il remplit les fonctions de secrétaire. M. de Berbis ne s'y fait pas remarquer par un ministériisme trop outré; il vote quelquefois avec la contre-opposition.

BERCHOUX (JOSAPH), né à Saint-Symphorien-de-Lay en 1763, et juge de paix dans la même ville, avait fait d'excellentes études; il débuta à Paris dans la carrière des lettres, et s'était déjà fait remarquer par des poésies pleines de malice et de gaieté, lorsque le poème de la *Gastronomie*, in-18, 1801, vint établir sa réputation. Par une modestie bien rare, ce ne fut qu'à la troisième édition que l'auteur consentit à y mettre son nom. Plusieurs vers de ce poème, par leur tournure heureuse et facile, sont devenus proverbes, et annonçaient dans M. Berchoux un poète distingué. La *Gastronomie*, traduite en anglais sous le titre de *Gastronomy, or the bon vivants' guide*, obtint le même succès en Angleterre. Quelques années après, il fit paraître les *Dieux de l'Opéra*, 1 vol. in-18, poème en six chants, qui n'accrut point sa réputation, quoiqu'il renferme quelques vers heureux et de jolis détails. En 1804, il publia le *Philosophe de Charenton*, 1 vol. in-8°, roman satyrique dirigé contre le genre romantique; on y retrouve parfois la finesse et la gaieté du poète, mais souvent défigurées par des plaisanteries de mauvais goût. On a encore de lui : *Voltaire, ou le Triomphe de la philosophie moderne*, 1 vol. in-80, 1814, diatribe contre Voltaire, que les événements politiques de cette époque sauront heureusement pour l'auteur d'une trop grande publicité; *L'Enfant prodige, ou les Lumières vivantes*, 1 vol. in-18, 1817, petit roman satyrique dans lequel il s'efforce de jeter le ridicule sur tous les genres d'améliorations de notre époque; *L'Art politique*, poème en quatre chants, suivi de pièces fugitives et œuvres diverses, in-18, Paris, 1819; nouvelle édition, 1820, et avec un titre, rafraîchi, 1823; ouvrage du même genre que le précédent. Il a concouru, en 1797, à la rédaction de la *Quotidienne*. En 1814 et 1815, il a fourni quelques articles à la *Gazette de France* et à la *Quotidienne* sous les noms de *l'habitant de Mécen* et de *M. Muzard*.

BERCKHEIM (ФАВЕНТУС-СЕРГИЙ), baron de), lieutenant-général et commandant de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Ribeauvilliers (Haut-Rhin), le 9 mai 1775, d'une ancienne famille de l'Alsace, entra fort jeune dans la carrière militaire, parcourut rapidement les grades inférieurs, et fut nommé, à peine âgé de trente ans, colonel du 1^{er} régiment de cuirassiers. Il se distingua particulièrement à Heilsberg, Friedland, Eckmühl, Wagram, et ce fut sur deux champs de bataille qu'il reçut, à quatre années de distance seulement, les grades de général de brigade et de général de division. Napoléon lui confia, en 1813, lors de l'invasion de la France, la division de cavalerie formée des quatre régiments de gardes d'honneur, et plus tard, la levée en masse du Haut-Rhin, opération dangereuse que les circonstances rendirent impossible. Après les événements de 1814, il fit sa soumission au Roi, fut nommé, en 1818, aux fonctions d'inspecteur-général de cavalerie, et deux fois appelé par ses concitoyens, pour être leur représentant, à la chambre des députés. Berckheim est mort le 28 décembre 1819.

BERENDS (CHARLES-AUGUSTE-GUILLEUME), né à Anklam en 1752, étudia la médecine à Francfort-sur-l'Oder, et prit le bonnet de docteur, en 1780, dans cette université, où huit ans plus tard il devint professeur. Il a publié : 10 *Discretio imm-*

guralis sistens vomitoriorum historia periculum, Francfort, 1780, in-4°; 2° *Ueber den Unterricht junger Aerzte vor dem Krankenbette*, Berlin, 1789, in-8°; 3° *Dissertation de suffocationis signis*, Francfort, 1793, in-8°; 4° *Dissertatio de lethaliitate vulnerum absoluti atque relativi*, Francfort, 1800, in-4°; 5° *Dissertatio de dubio plicæ polonicæ inter morbos loco*, Francfort, 1801, in-4°. On a de lui plusieurs mémoires sur divers points de médecine légale dans les journaux de Baldinger Metzger et Pyl.

BERENDS (JEAN-BERNARD-JACQUES), est né, vers 1760, à Francfort-sur-le-Mein, où il obtint une chaire de professeur d'anatomie; il a publié la thèse suivante: *Dissertatio quæ demonstrat cor nervis carere, addidit disquisitiones de vi nervorum arterias ingentium*, Mayence, 1792, in-4°. L'auteur prétend que les filets du plexus cardiaque ne se distribuent pas dans les fibres du cœur, qu'ils se répandent seulement à la surface de ses vaisseaux, que cet organe est insensible, et que partant, l'irritabilité diffère de la force nerveuse; cette hypothèse a fait beaucoup de bruit pendant quelque temps. Berends a inséré plusieurs articles dans le journal de médecine de Hufeland.

BERENGER (le comte JEAN), conseiller-d'état, fils d'un ministre protestant, naquit à Mens près Grenoble, le 8 avril 1767. Il était médecin de l'hôpital militaire de Grenoble, lorsqu'en 1790, le tiers-état du Dauphiné le nomma député aux états-généraux. Il entra député au conseil des cinq-cents en 1797, et y combattit le projet de Gilbert-des-Moillères pour le paiement des ordonnances des ministres, et celui de Duplantier sur la police des sociétés populaires. Il dénonça à la tribune, le 27 juillet, l'*Ami des lois*, journal rédigé par Poulitier et Sibuet, affirmant, contre toute évidence, que cette feuille avait provoqué l'assassinat des représentants du peuple; il demanda plus tard le renouvellement de la commission des finances, et fit examiner, en octobre 1797, quel était le meilleur mode d'éducation pour les enfants de la patrie. Après la journée du 30 prairial an 7 (18 juin), il défendit vivement les directeurs Merlin, Laréveillère-Lépeaux et Rewbel, qu'on se proposait de mettre en accusation. M. Bérenger ayant contribué à la révolution du 18 brumaire an 8, (9 novembre 1799), fit d'abord partie des commissions législatives, et devint membre du tribunal, où il attaqua fortement l'opinion de Benjamin-Constant, qui prétendait qu'il était de l'essence d'un gouvernement représentatif que le tribunal fût chargé de discuter les lois contradictoirement avec le conseil d'état. Nommé président le 22 mai, il ne s'occupa plus que d'objets de finances. A la fin de cette même année, il fut appelé au conseil d'état. En 1802, il fit partie du conseil-général d'administration de la guerre, fut nommé commandant de la légion d'honneur et de l'ordre de la réunion, puis conseiller d'état à vie, enfin directeur-général de la caisse d'amortissement et comte de l'empire. Le 13 mai 1814, il fut appelé à la direction générale des impôts indirects, prêta serment de fidélité au Roi, et fut encore nommé membre du comité des finances. Pendant les cent jours, il fut remplacé par le comte Joubert, reprit sa place après le second retour du Roi, et ne la conserva que jusqu'en octobre, où il eut pour successeur M. de Barante. M. de Bérenger a conservé le titre et les émoluments de conseiller d'état; ils lui ont été accordés par une ordonnance du 24 août 1815. M. le comte de Bérenger s'est soutenu dans sa carrière politique moins par ses talents que par son adresse, et sur plaisir à tous les gouvernements, tant qu'il ne fut pas mis à une trop forte épreuve; Napoléon, appréciant les qualités de son cœur, le laissa sans emploi à son retour de l'île d'Elbe, et Louis XVIII, à la seconde restauration,

rendant justice à la médiocrité de ses talents, l'éloigna du comité des finances.

BERENGER (JEAN-PIERRE), historien, naquit à Genève, en 1740, d'une famille pauvre qui lui fit apprendre un métier; il l'abandonna bientôt pour se livrer à des études littéraires auxquelles le portèrent des dispositions naturelles, fortifiées par l'amour de la liberté et par les troubles politiques de sa patrie. Rangé, par sa naissance, dans la classe des natis (issus de familles d'origine étrangère), il réclama, pour cette classe, l'égalité des droits politiques et le titre de citoyen, dont la législation genevoise les privait. Cette discussion se décida par les armes, le parti de Bérenger fut vaincu, et il fut exilé avec plusieurs autres par un arrêt rendu, le 10 février 1770, par le conseil souverain. Il se retira à Lausanne, et s'y livra à des travaux scientifiques qu'il continua à Genève, où il revint après quelques années d'exil, et où il mourut en juin 1807. On a de lui: une édition des *Œuvres d'Ambroise*; *Histoire de Genève depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1772, 6 vol. in-12: ouvrage où l'auteur a cherché, dit-on, à se concilier le parti qui l'avait fait exiler, et qui toutefois fit brûler ce livre à Genève comme faisant trop valoir les droits des citoyens en opposition à ceux du gouvernement; *Géographie de Busingh, abrégée dans les objets les moins intéressants*, Lausanne, 1776 et 1779, 12 vol. in-8°; *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, 1788 et 1790, 9 vol. in-8°; *Les amants républicains*, 1781, 2 vol. in-8°; deux éditions du *Cours de géographie historique d'Ostervald*, 1803, 2 vol. in-12; 1805, 2 vol.; une édition du *Dictionnaire géographique de Vossien* (Ladvocat), 1805, in-8°; *Laure et Auguste*, traduit de l'anglais, 1798, 2 vol. in-12; *Histoire des trois voyages autour du monde par Cook, mise à la portée de tout le monde*, 1795, 3 vol. in-8°; *J.-J. Rousseau justifié en sa patrie*, et quelques opuscules. M. Bourrier lui attribue la traduction de l'ouvrage de Howard, intitulé: *Etat des prisons de l'Europe*, 1788, 2 vol. in-8°; mais on croit généralement qu'elle est due à Mlle Kéralio auteur des *Crimes des roines*.

BERENGER (LAURENT-PIERRE), né à Riez en Provence, le 28 novembre 1749, membre des académies de Lyon, Marseille et Rouen, était, avant la révolution, professeur de rhétorique au collège d'Orléans, et censeur royal. Il donna sa démission de cette dernière place, en 1789, et offrit un don patriotique à l'assemblée nationale. Il avait fait paraitre, quelque temps avant, une satire intitulée: *les Boulevards de province*, qui éleva contre lui de vives réclamations, ainsi qu'une fable et le conte de *la Poule*; quelques personnes, qui crurent s'y reconnaître, firent supprimer la feuille périodique où ces pièces avaient été insérées. Sous l'empire, il fut nommé chef de l'instruction publique et inspecteur de l'académie de Lyon; places qu'il conserva jusqu'en 1816. Bérenger a publié un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux: 1° *Le nouveau règne*, 1774, in-8°; 2° *Le Tribut de l'amitié, ou épître à feu M. de la Sèvre*, 1778; 3° *L'Hiver, épître à mes livres*, 1781; 4° *Portefeuille d'un troubadour*; 5° *Eloge de Reyrac*, 1783; 6° *Poésies*; 7° *les Soirées provençales*, 1786; 8° *Recueil amusant de voyages en vers et en prose*, 1783 à 1787, publié avec Louis Couret; 9° *Le Peuple instruit par ses propres vertus*, 1787, 2 vol. in-12, réimprimés en 1805; 10° *Ecole historique et morale du soldat et de l'officier*, 1788, 3 vol. in-12; 11° *Le Menor vertueux, moraliste et bienfaisant*, 1788, in-12; 12° *Esprit de Mably*; 13° *Esprit de Condillac*; 14° *Nouvelles pièces intéressantes*, 2 vol. in-8°; 15° *D'Anacharsis, ou lettre d'un troubadour sur cet ouvrage*, 1789, in-8°; 16° *La morale en action*; 17° *La Morale en exemples*, 1801,

3 vol. in-12; 18° *Fablier de la jeunesse et de l'âge mur*, 1801; 19° *Nouveau magasin des petits enfants*, 1802, a vol. in-12; 20° *Fablier en vers*, 1802; 21° *Recueil de prières* faisant suite au *Psautier de la Harpe*, 1805; 22° *L'abbé Deille, épître en vers*; 23° *L'Arrivée de Bonaparte à Lyon*; 24° *Aux Anglais, vaticination*, 1811; 25° *La terreur et les terroristes*, 1814. M. Béranger a publié beaucoup de poésies fugitives dans divers almanachs, principalement dans celui des *Muses*. Il est mort à Lyon, le 26 septembre 1822, à l'âge de soixante-treize ans.

BERENGER (RAYMOND, comte de), pair de France, né d'une ancienne famille du Dauphiné. Par l'ordonnance du 5 mars 1819, il fut appelé à la chambre des pairs, y vota constamment contre les lois d'exception, et se montra toujours un des plus fermes appuis des principes consacrés par la Charte.

BERENGER (N.), né à Valence (Drôme), député du tiers-état du Dauphiné aux états-généraux, était procureur du roi avant la révolution. Il ne parla qu'une seule fois dans l'assemblée constituante pour déclarer qu'il ne s'était pas prononcé en faveur des ministres, le 20 octobre 1790. On le porta, en 1800, sur la liste des juges du tribunal d'appel de Grenoble. Il revint à Valence, en 1806, après avoir donné sa démission, et y mourut en 1810.

BERENGER (N.), fils du précédent, auditeur, avocat général à Grenoble; nommé député par le département de la Drôme, en 1815, il se fit remarquer par son dévouement à la patrie dans les séances du 9 juin et du 22 du même mois, s'opposa à ce que la pairie fût déclarée héréditaire, signa la protestation rédigée le jour de la première entrée du Roi; et, aussitôt après la dissolution de la chambre, il donna sa démission de procureur général, et se retira à Valence. On a de M. Béranger : une traduction française des *Novelles de l'empereur Justinien*, 2 vol. in-4°, Metz 1807; et un ouvrage ayant pour titre : *De la justice criminelle en France, d'après les lois permanentes, les lois d'exception et les doctrines des tribunaux*, 1 vol. in-8°, Paris, 1818.

BERESFORD (le baron sir WILLIAM), général anglais, attaché au service du Portugal. C'est à lui que ce gouvernement dut quelques avantages remportés, parfois, sur les troupes françaises. Nommé, en 1812, commandant en second de l'armée anglaise, il rendit d'éclatants services au combat de Bayonne livré le 10 novembre 1813. Le duc de Wellington lui confia le commandement d'un nombreux corps de troupes alliées, avec lequel il pénétra sur le territoire français, en 1814, poursuivant l'armée française sous les ordres du duc de Dalmatie, avec lequel il eut un engagement sur les hauteurs d'Orthez. Forcés de céder au nombre, les Français se retirèrent; Beresford, profitant de leur retraite, passa le haut Adour, occupa la ville de Mont-de-Marsan, et se rendit à Bordeaux à la tête de quinze mille hommes : il y fut accueilli par les commissaires de Louis XVIII, et reçut les clefs de la ville des mains du maire, M. Lynch, qui les lui offrit au nom du Roi de France. Ce général se rendit ensuite sous les murs de Toulouse, assista à la bataille sanglante, et si peu glorieuse pour les Anglais, qui eut lieu, le 18 avril 1814, contraignant la division du général Vilatte à se retirer, passa l'Ers, se porta sur les retranchements du duc de Dalmatie, avec la division espagnole commandée par don Manuel Freyre, et parvint, après avoir éprouvé la plus noble résistance, à s'emparer des hauteurs, et décida ainsi du sort de cette bataille. Le général Beresford en fut récompensé par le titre de baron des royaumes-unis, le 6 mai suivant. Depuis cette époque il a été chargé d'une mission au Brésil. Le reste de sa carrière politique paraît être des-

tiné aux négociations diplomatiques; cependant il exerçait encore à Lisbonne les fonctions de généralissime, en 1817, lors de la conspiration du général Freyre, et devait, en cas de résistance, être sacrifié ainsi que les autres officiers anglais. Averti à temps, il déjoua les projets des conjurés dont la plupart furent condamnés à mort. Les Portugais, plus heureux, en 1820, profitèrent des changements qui venaient de s'opérer en Espagne, pour reprendre leur rang parmi les nations libres et se débarrassèrent de leurs hôtes incommodes. Lord Beresford retourna à Londres pour y attendre une occasion plus favorable de remettre le Portugal sous la tutelle de sa nation. Elle ne tarda pas à se présenter, et l'on sait comment, quand les Anglais rentrèrent dans ce pays, en 1823, ils l'exploitèrent pour leur intérêt et pour celui du despotisme.

BERESFORD (JEAN), issu d'une famille irlandaise très distinguée, se destina d'abord au barreau, et obtint, dans cette carrière, les succès les plus flatteurs; il la quitta bientôt pour se livrer à celle de la politique et ne tarda pas à acquérir beaucoup d'influence dans les affaires publiques. Nommé administrateur général des revenus de l'Irlande et du commerce de ce royaume, il y déploya des connaissances profondes en matières de finances. Ses talents et sa fortune lui ont donné, ainsi qu'à sa famille, une telle prépondérance dans son pays, que la plupart des vice-rois d'Irlande l'admettent dans leur plus grande intimité, et se dirigent entièrement par ses conseils. Cette influence est si grande et tellement agréable au gouvernement, que lord Fitz-William, vice-roi d'Irlande, fut rappelé pour avoir voulu s'affranchir de la domination de la famille Beresford. Il n'est pas éloquent, aussi prend-il rarement la parole dans les discussions parlementaires; mais c'est un politique habile, et dont l'extérieur simple et modeste cache l'ambition. Sa fortune s'élève, dit-on, (en comptant les pensions et les faveurs que lui et sa famille ont obtenues, successivement), à 40,000 livres sterling de revenu. Le parlement lui a fait les avances d'une somme de 50,000 livres sterling, pour construire un hôtel des douanes, palais immense et magnifique dont M. Beresford occupe la plus grande partie. L'Irlande reprochera toujours à lord Beresford sa réunion à la Grande-Bretagne, et la fusion des parlements des deux pays. L'orateur Bushe disait de cette fusion : « Elle a porté le coup de mort à l'existence de l'Irlande; suicide politique; transfiguration prétendue qui a tout détruit. »

BERESFORD (le docteur J.), a composé : *Les douceurs de la vie*, ou les petites félicités qui s'y rencontrent à tout moment, traduit par A. D., in-12, 1816; les *Misères de la vie humaine*, ou les gémissements et soupirs exhalés au milieu des fêtes, des spectacles, des bals et des concerts, etc., traduit de l'anglais par Th. P. Bertin, 2^e édition, a vol. in-12, avec fig., 1817.

BERGAMI (ΒΑΡΘΟΛΟΜΑΙΟΣ, baron de), est né à Crema, d'une famille qui, après avoir joui d'une grande illustration, est tombée dans l'oubli. Ses aïeux fondèrent l'hôpital de cette ville. Doué d'une âme forte, d'un excellent cœur, d'un esprit élevé, il se consacra à l'étude des hautes sciences, dans lesquelles il fit de grands progrès; mais trop ami de son pays pour rester étranger à la révolution qui y éclata à la fin du siècle dernier, il prit les armes, et combattit avec courage pour l'indépendance de l'Italie. Il passa rapidement par tous les grades inférieurs et devint officier. L'intérêt que lui portaient ses chefs, sa bonne conduite, ses talents, tout lui promettait un avancement rapide. Malheureusement de petites haines et des rivalités le forcèrent d'abandonner une carrière où il pouvait espérer de rencontrer la gloire. Retiré du service, il chercha un refuge dans

la maison du général Pino; mais ne voulant pas y rester à sa charge, il remplit auprès de lui l'office de courrier, malgré les instances du général qui savait combien cet emploi subalterne convenait peu à son caractère et à sa naissance. En octobre 1814, la princesse Caroline de Galles vint en Italie. La maladie mentale du roi Georges III, son beau-père et son unique appui, ayant fait tomber les rênes de l'état entre les mains de son époux, avec lequel, comme on le sait, elle vivait dans la plus grande méconnaissance, elle avait été forcée de fuir l'Angleterre. Le marquis de Ghuissiliani, ami et protecteur de Bergami, eut plusieurs fois occasion de parler de lui à la princesse dans des termes si avantageux qu'en lui témoignant le regret de ne pouvoir lui donner, en ce moment, un emploi plus honorable, elle le prit pour son courrier, avec la promesse de le faire avant peu son écuyer. Des menées occultes se tramaient sans cesse contre la princesse, et une foule d'agents secrets la poursuivaient de leur haine et de leurs persécutions. Bergami eut souvent occasion de lui donner des preuves du zèle qui l'animait pour sa personne. Trois fois sur le point d'être victime de l'assassinat, il lui sauva la vie aux risques de la sienne. Sa conduite noble et dévouée imposait à la princesse une reconnaissance qu'elle acquitta en le nommant écuyer et baron. Ce fut alors que la malveillance, s'emparant de cette circonstance, commença à faire courir le bruit que Bergami avait d'autres devoirs sur elle que ceux que lui donnait son dévouement. Dans une lettre qu'il écrivit, à cette époque, au marquis de Ghuissiliani, il se plaignait avec amertume d'une calomnie si injurieuse à l'honneur de sa maîtresse. Il suivit la princesse Caroline dans ses voyages en Afrique, en Egypte, en Grèce et en Asie, et dans ces diverses contrées, il justifia la confiance et l'intérêt particulier dont elle l'honorait. L'action qu'il fit en Egypte dénote la force de son courage et la bonté de son cœur. L'un des serviteurs de la reine avait été atteint de la peste; abandonné de ses camarades et des médecins, il attendait à chaque instant l'heure fatale. Bergami, qui était absent depuis quelques jours, apprend à son retour le décès de ce malheureux, pénètre dans sa chambre malgré les efforts que l'on fait pour l'en empêcher. Au risque de respirer la mort, il s'approche de son lit, lui pronostique une prompte guérison, et force par son exemple un médecin d'administrer au malade des secours qui le sauvent. La princesse de Galles, haïe d'un époux qui eût dû la protéger, séparée de sa fille, entourée d'ennemis, se trouvait si heureuse d'avoir, dans Bergami, un serviteur dont elle avait tant de fois éprouvé la fidélité et l'attachement, qu'elle l'accablait d'honneurs qui n'étaient pas d'ailleurs au-dessus de son mérite. Elle lui fit conférer le titre de chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem et celui de chevalier du Saint-Sépulchre, le nomma son premier chambellan, baron de Francini, le rendit possesseur d'une terre féodale, et l'investit de la grande maîtrise d'un nouvel ordre qu'elle établit sous le nom de Caroline de Jérusalem. C'est ainsi qu'une princesse âgée de cinquante-quatre ans se plaisait à répandre des bienfaits sur un homme dont la vie, depuis qu'il était à son service, n'avait été qu'un long dévouement à sa personne : mais le temps approchait où le fanatisme politique allait lui faire un crime de la reconnaissance. En janvier 1820, le roi Georges III mourut, et son fils lui succéda. La princesse de Galles était reine; elle revint en Angleterre, et réclama le titre qui lui appartenait et qui lui fut refusé. C'est alors qu'eut lieu ce scandaleux procès qui a occupé l'Europe entière. Une reine victime de la calomnie et de la haine fut traînée en coupable devant un tribunal incompetent pour la juger, accusée d'adultère, et

Bergami déclaré son complice. Tout le monde connaît les détails et l'issue de cette affaire honteuse. Malgré l'innocence de la reine, malgré l'amour que fit éclater pour elle le peuple anglais, et la justice qu'il lui rendit, les juges la condamnèrent. Bergami était alors en France. La douleur ayant occasionné la mort de sa respectable maîtresse, il retourna en Italie où il est encore aujourd'hui.

BERGASSE (NICOLAS), né à Lyon, en 1750; député aux états-généraux en 1789, publia à cette époque une brochure fort piquante, sous le titre de *Cahier du tiers-état à l'assemblée des états-généraux*. La modération de son caractère l'engagea à garder un silence peut-être coupable dans un homme de mérite. Il quitta son poste, même avant MM. Mounier et Lally-Tollendal, dont les opinions semblaient avoir quelques rapports avec les siennes. M. Bergasse, blâmé par le public, rendit compte des motifs qui le portèrent à cette désertion, dans une brochure où il présentait le résultat des ses réflexions sur la constitution de 1791. Il prit à la situation personnelle de Louis XVI, un vif intérêt, et offrit aux princes plusieurs projets de salut qui furent accueillis, mais jamais exécutés. Arrêté, comme suspect, à Tarbes, en 1793, il fut conduit à Paris, demeura enfermé quelque temps à la Conciergerie, et n'eût pas tardé à être mis en jugement, sans la révolution du 9 thermidor, qui lui rendit la liberté et lui conserva la vie. M. Bergasse vit dans la retraite depuis long-temps, et s'y occupa d'un ouvrage sur la morale religieuse. Il se trouvait à Paris, lorsque l'empereur de Russie vint, à l'époque de la seconde invasion de la France; le marquis du Nord l'accueillit avec bienveillance, parut attacher un grand prix à ses conseils, et l'honora même d'une visite. Un de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa célébrité, est sans contredit son mémoire sur l'affaire de M. Kornmann, banquier; son éloquence y triompha, malgré sa gravité, des sarcasmes et des plaisanteries de Beaumarchais. Il a publié : *Discours prononcé à l'hôtel de ville de Lyon sur cette question, quelles sont les causes générales des progrès de l'industrie et du commerce, et quelle a été leur influence sur l'esprit et les mœurs des nations ?* in-8°, 1774; *Théorie du monde et des choses animées, suivant les principes de Mesmer*, in-folio, grav., 1784; cet ouvrage tiré seulement à cent exemplaires, fut réimprimé in-8° à La Haye, la même année sous le titre de *Considérations sur le magnétisme animal*; *Lettre sur les états-généraux*, in-8°, 1784; *Discours sur la manière dont il convient de limiter le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif dans une monarchie*, in-8°, 1789; *Discours sur les crimes et les tribunaux de haute trahison*, in-8°, 1789; *De la liberté du commerce*, in-8°; *Recherches sur le commerce, les banques et les finances*, in-8°, 1789; *Protestation contre les assignats monnaies*, in-8°, 1789; *Lettre à ses commettants, au sujet de sa protestation*, in-8°, 1790; *Lettre relative au serment de la constitution*, in-8°, 1790; *Lettre à M. Dinocheau, auteur du courrier de Madon*, in-8°, 1790; *Réflexions sur le projet de constitution*, in-8°, 1791; *Réplique à M. de Montesquiou*, in-8°, 1791; *Réponse au mémoire de M. de Montesquiou sur les assignats*, in-8°, 1791; *Fragment sur l'influence de la volonté et sur l'intelligence*, etc., in-8°, 1807, réimprimé avec les Œuvres choisies de Lemaître, in-4°, 1807; *Observations préliminaires dans l'affaire de M. Lemercier*, in-4°, 1808; *Réflexions sur l'acte constitutionnel du sénat*, in-8°, 1814; enfin ses *Mémoires contre Beaumarchais, dans l'affaire Kornmann*. Il a publié aussi, sous un nom emprunté, un *Eloge du général d'Hautpout*; *Essai sur la loi, sur la souveraineté et sur la liberté de manifester sa pensée, ou sur la liberté de la presse*; dédié à l'empereur de Russie, in-8°, 1817, 3^e édition 1822; *Œuvres politiques arrachées à un homme d'état*, 3^e édition, in-8°.

1820; *Essai sur le rapport qui doit exister entre la loi religieuse et les lois politiques des peuples*, in-8° de trois quarts de feuille, 1821, lu à la société des Bonnes-Lettres dont M. Bergasse est membre; *Essai sur la propriété, ou considérations morales et politiques sur la question de savoir s'il faut restituer aux émigrés les héritages dont ils ont été dépouillés durant le cours de la révolution*; ouvrage où il est parlé de quelques unes des causes qui préparent la chute des états, et surtout des états monarchiques, in-8° mars 1821, 2^e édit. juin 1821. Cet ouvrage qui était alors regardé comme dangereux, fut dénoncé aux tribunaux par le ministère public; le jury déclara à l'unanimité des voix M. Bergasse non coupable. *Discours de M. Bergasse dans son affaire à la cour d'assises*, in-8°, Paris, 1821.

BERGASSE-LAZIROULE (G. RONGES), ancien officier d'artillerie, fut nommé député aux états-généraux par le tiers-état de Pamiers. Il s'opposa à l'émission des assignats, resta dans l'obscurité pendant le règne de la terreur, et accepta ensuite la place de substitut du commissaire du directoire près les tribunaux de l'Arriège. Nommé au conseil des cinq-cents, il y fut élu secrétaire, fit annuler l'élection de Treilhard au directoire, et, en 1799, il appuya le maintien d'un article qui ne frappait de déportation que les prêtres perturbateurs et insermentés. Depuis la révolution du 18 brumaire, dont il se montra l'ennemi déclaré, M. Bergasse vit dans la retraite.

BERGE (le baron FRANÇOIS), lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, commandant de la légion d'honneur, membre du comité consultatif de l'artillerie, né à Collioure, le 21 mai 1779, entra au service comme élève d'artillerie en 1797, et fit les campagnes d'Egypte, de Prusse, de Pologne et d'Espagne en 1808 et 1823. Il se distingua au combat de Santa-Martha de Vitalba, livré le 15 juin 1811. En 1815, il suivit le duc d'Angoulême dans la campagne que ce prince fit dans midi de la France. Avant la dernière guerre d'Espagne, il commandait l'école de l'artillerie et du génie à Metz.

BERGER (LOUIS-MARIE), sous-intendant militaire, ancien chef de bataillon et de légion, chevalier de la légion d'honneur, naquit à Guignes (Pas-de-Calais), le 18 novembre 1765. Il se destinait à la profession de négociant, à Saint-Omer, lorsqu'une compagnie d'élite, tirée de la garde nationale de cette ville, et destinée à protéger la libre circulation des grains, le choisit pour son officier. Nommé bientôt capitaine dans les gardes nationales volontaires du Pas-de-Calais, il suivit son bataillon à Saint-Domingue; à peine débarqué, il fut chargé d'une division, en qualité de chef d'état-major, sous le commandement du général Desfourneaux, et passa bientôt à l'état-major-général; mais le travail excessif qu'il fut obligé de faire, les blessures dont il était couvert, le mirent dans l'impossibilité de continuer son service, et il fut obligé de passer sur le continent d'Amérique pour y rétablir sa santé. Le ministère français y utilisa son repos en le chargeant de rassembler tous les militaires français dispersés dans cette contrée, et d'en former des compagnies de marine. Il revint en France, en 1794, resta quelque temps à Brest à la tête des régiments coloniaux, et se retira ensuite à Saint-Omer. Mais bientôt il fut chargé d'aller faire des achats de blé dans les villes anéanties, et réussit dans cette mission, malgré les difficultés et les périls dont elle était entourée; à son retour, il fut nommé successivement commandant d'armes à Saint-Omer, au fort Barrault et à Nancy. Plus tard, il devint chef de la 4^e légion des gardes nationales du Pas-de-Calais, puis juge militaire de la cour de justice criminelle et spéciale, enfin chef

de légion, colonel et aide-de-camp du général comte Rampon. Après cinq années de ces diverses fonctions, il fut nommé chef de la légion départementale du Pas-de-Calais, puis sous-intendant aux revues, et resta attaché à la grande armée jusqu'en 1814, où il exerça les mêmes fonctions dans les 14^e et 16^e divisions militaires. Il fut mis en non activité, le 15 mai 1816, et à la retraite, en 1824.

BERGER (JEAN-GODEFROY-EMMANUEL), théologien remarquable par la pureté de sa morale et la liberté de ses opinions, naquit à Rulhand (Lusace), le 27 juillet 1773. Parmi ses écrits, on distingue : 1^o *Histoire de la philosophie des religions*, ou *tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et sur la religion*, in-8°, Berlin, 1800; 2^o *Introduction pratique au Nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1798-1799; 3^o *Essai d'une introduction morale au Nouveau Testament, pour les professeurs et les chrétiens qui réfléchissent*, 4 parties, in-8°, Lemgo, 1797-1801. Ces divers ouvrages sont en allemand; Berger est mort le 20 mai 1803.

BERGERAS (PIERRE), né en 1738, à Sallies, dans le Béarn; il fut nommé avocat au parlement de Paris en 1789, et se retira l'année suivante à Sallies, où il devint procureur-général-syndic du département. Elu, en 1791, membre de l'assemblée législative, il ne monta qu'une seule fois à la tribune pour s'opposer au projet de Brissot sur les colonies. Pendant les années 1794, 1795, et 1797, il remplit les fonctions de président du tribunal civil du département des Basses-Pyrénées, fut admis au conseil des cinq-cents, s'y fit remarquer, et contribua au rejet du projet de loi contre les émigrés naufragés à Calais. Admis au corps législatif après le 28 brumaire (9 novembre 1799), il y siégea jusqu'en l'an 13, où il se démit de toutes fonctions publiques. M. Bergeras, nommé, en 1814, maire de Sallies, par le duc de Wellington, publia, le 24 avril de la même année, une proclamation remarquable en faveur des Bourbons.

BERGERET (JEAN-PIERRE), docteur en médecine, en chirurgie, et botaniste distingué, né à Lasseube, près d'Oléron, le 25 novembre 1751, mort à Paris, le 28 mars 1813, est auteur d'un grand ouvrage intitulé : *Phytonomaotechnie, ou l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères*, 3 vol. in-folio, Didot jeune, 1783-1784, le 3^e volume est resté inachevé, et sur 28 cahiers publiés, le 21^e n'a pas paru.

BERGERET (N.) capitaine de vaisseau, naquit à Bayonne, le 19 mai 1771. Employé dans la marine marchande, il fit, en qualité d'élève, plusieurs voyages aux colonies françaises d'Amérique; mais appelé au service militaire avec le titre d'officier de haut-bord, il fut bientôt élevé au grade de capitaine de frégate. Dans le combat du 23 juin 1795, où il commandait la *Virginie*, il étonna les vieux marins des deux armées par l'audace et l'habileté de ses manœuvres; quelque temps après, ayant reçu l'ordre d'aller croiser à la hauteur des îles Sorlingues, afin d'inquiéter le commerce des Anglais dans la Manche, il fut rencontré, dans ces parages, par une division anglaise composée de cinq frégates et d'un vaisseau rasé sous le commandement de sir Edouard Pelew (aujourd'hui lord Exmouth); atteint, dans sa fuite, par le vaisseau rasé, la *Virginie* soutint, contre lui un combat opiniâtre, à portée du pistolet, depuis minuit jusqu'à six heures du matin. Enfin, désemparée de ses mâts, faisant eau de toutes parts, privée de la plus grande partie de son équipage, près de couler bas sous le feu des cinq frégates anglaises, qui avaient rallié leur commandant au point du jour, elle ne se rendit que lorsque tout espoir fut perdu. Fait prisonnier, le brave Bergeret reçut l'accueil le plus honorable sur le vaisseau anglais, et ensuite à

Plymouth. S'étant rendu, de là, à Londres, il ne tarda pas à se signaler par un trait admirable de loyauté. Sir Sydney Smith, commandant la frégate anglaise le *Diamant*, étant descendu furtivement au Havre, y avait été reconnu et arrêté; il était question de lui faire son procès comme espion et comme incendiaire : le gouvernement anglais, qui n'était pas sans craindre sur l'issue de cette affaire, envoya Bergeret à Paris pour obtenir son échange contre le commodore, lui faisant promettre de revenir se constituer prisonnier, s'il ne réussissait pas, et lui déclarant en outre qu'il serait responsable des jours de sir Sydney Smith. Les efforts de Bergeret ne furent pas couronnés de succès, et, fidèle à sa parole, malgré les ordres les plus positifs du directoire, il s'échappa, et retourna à Londres. Après l'évasion de sir Sydney, il revint en France, où il reçut la récompense de sa bravoure et de sa loyauté. Nommé capitaine de vaisseau, on lui confia le commandement du *Dix-aout*, sur lequel il se fit remarquer par l'excellence de sa tenue militaire. Des contrariétés qu'il éprouva dans la rade de Toulon le déterminèrent à quitter le commandement de son vaisseau, et ce ne fut qu'à la paix d'Amiens qu'il entra dans la carrière maritime. Il prit alors le commandement d'une expédition commerciale, et se trouvait à l'île-de-France lorsque la guerre fut déclarée de nouveau. Le général Decaën, gouverneur de l'île, et qui connaissait tout le mérite de Bergeret, acheta, pour l'état, le navire de commerce la *Psyché*, qu'il commandait, le fit armer en corvette, portant vingt-six pièces du 8, et confia, à son brave capitaine, une mission importante dans l'Inde. Rencontré dans les eaux du Gange par la frégate anglaise la *San-Fiorenzo*, portant quarante-quatre canons de 18 et de 12. Bergeret soutint, pendant sept heures, et à la portée du pistolet, un combat bien inégal, et dans lequel il montra le sang-froid le plus imperturbable. Après avoir tenté plusieurs fois l'abordage et avoir perdu plus de cent cinquante hommes et tout son état-major, voyant la *Psyché* près de couler bas, il fit cesser le feu, et capitula verbalement avec le capitaine anglais. Mais, si ce brave marin semblait voir avec indifférence la mort moissonner ses équipages, lorsque le devoir du service l'exigeait, sa sollicitude pour le moindre de ses matelots se manifestait dans les occasions où il était libre de laisser briller ses sentiments d'humanité. Un grand nombre de traits touchants de son généreux dévouement sont restés dans la mémoire de ceux qui servirent près de lui. Traversant la rade de Toulon dans une embarcation légère, pour se rendre à bord du commandant, une rafale aussi subite que violente l'ayant fait chavirer, il ne songea à son propre salut que lorsqu'il eut arraché à une mort certaine des matelots qui, ne sachant pas nager, étaient sur le point de disparaître. On cite encore avec admiration l'intépidité qu'il déploya pour retirer des flots le jeune Bongars, abandonné de tout l'équipage, dans un moment où l'agitation de la mer intimidait les plus courageux.

BERGERET (J.), docteur en médecine, professeur d'histoire naturelle, naquit à Morlaas, petite ville du département des Basses-Pyrénées. Il en fut nommé maire à plusieurs reprises par les assemblées populaires, et eut, par sa fermeté et sa modération, y maintenir la paix dans les temps les plus difficiles de la révolution. Il a publié une *Flore des Basses-Pyrénées*, 2 vol. in-8°, an 11. Cette flore n'est pas terminée. L'auteur apprend lui-même, dans sa préface, qu'il a manqué, pour la confection de cet ouvrage, et de livres et de communications avec les savants. Il avait formé une riche collection d'insectes et d'oiseaux du département des Basses-Pyrénées, dont il n'a jamais pu faire paraître la description. Il est mort vers 1814.

BERGEVIN (N.), président du tribunal de première instance de Brest, fut nommé, par le Finistère, député à la chambre septennale, et ne l'emporta que d'une voix sur M. Kératry.

BERGIER (ANTOINE), du Puy-de-Dôme, avocat et procureur avant la révolution, fut nommé par son département, au conseil des cinq-cents, s'y occupa spécialement de finances; fit quelques rapports sur les papiers-monnaies, sur l'emprunt forcé, sur le régime hypothécaire, sur les pensions militaires, proposa la cessation du régime militaire en Belgique; démontra l'injustice de confondre les parents d'émigrés avec les septembriseurs, et fut un des membres qui s'opposèrent au maintien de la loi du 3 brumaire an 4 (24 octobre 1795). Il siégea au corps législatif après le 18 brumaire (9 novembre 1799), et y appuya, en l'an 11 (1803), le sénatus-consulte, qui prolongeait de dix années le consulat de Bonaparte, M. Bergier a publié : 1° *Instruction facile sur l'exercice de la faculté de disposer à titre gratuit, rétablie et réglée par la loi du 4 germinal an 8*, 1800, in-12; 2° *Manuel général des magistrats, officiers et agents de la police judiciaire*, 1801, 2 vol. in-8°; 3° *Manuel spécial des officiers auxiliaires de la police de sûreté et des tribunaux de police simple*, 1801, in-8°; 4° *Traité manuel du dernier état des justices de paix*, 1801, in-8°; 5° *Mémoire sur l'urgence nécessité de révoquer, d'amener et de perfectionner les nouveaux codes*, 1815, in-8° : il avait fourni des notes et des additions aux œuvres de Ricard, publiées en 1793.

BERGIER (NICOLAS-STYVASTAR), naquit à Darnéy, près de Mirecourt, en Lorraine, le 31 décembre 1718, et mourut à Paris, le 9 avril 1790. Littérateur et fameux théologien, il fut successivement professeur de théologie, curé de Flanche-Bouche, en Franche-Comté (Doubs), pendant seize ans, principal du collège de Besançon, chanoine de l'église de Paris, et enfin confesseur du roi : il obtint plusieurs prix à l'académie de Besançon, où il fut admis, pour d'excellents mémoires et des dissertations savantes, devint bientôt aussi membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Un assez grand nombre d'ouvrages ont été publiés par l'abbé Bergier : 1° *Éléments primitifs des langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, Paris, 1764, in-12; 2° *L'Origine des dieux du paganisme, et le sens des fables, découvert par une explication, suivie des poésies d'Homère*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; 3° *Le Déisme réfuté par lui-même*, Paris, 1765 et 1768, 2 vol. in-12; 4° *Certitude des preuves du christianisme*, Paris, 1798, 2 vol. in-12; 5° *Réfutation du fameux examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, par Burigny, faussement attribué à Fréret, puis à Morellet, et auquel Voltaire répondit par les *Conseils raisonnables à un théologien*. On a encore de l'abbé Bergier : 6° *Apologie de la religion chrétienne*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; 7° *Examen du matérialisme, ou réfutation du système de la nature*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 8° *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, Paris, 1780, 12 vol. in-12; 9° *Discours sur le mariage des protestants*, 1787, in-8°; 10° *Discours sur ces sujets : Combien les mœurs donnent de lustre aux arts et aux talents*, in-8°; 11° *Quelle est la source de toute autorité ?* 12° *Observation sur le divorce*, 1790, 13° *Dictionnaire théologique de l'Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4°; 14° enfin, *Principes de métaphysique*, qui font partie du cours d'étude à l'usage de l'école militaire. L'abbé Bergier avait obtenu du clergé une pension de 2,000 liv.

BERGIUS (PIETRA-JONAS), né à Stockholm, membre de l'académie des sciences de cette ville et de la société royale de Londres, médecin et naturaliste célèbre a publié : *Descriptiones plantarum ex Capite Bonae Spei*, plus connue sous le titre de *Flores*

Capensis, Stockholm, 1767, in-8o; cet ouvrage fut rédigé d'après un herbier considérable des plantes du Cap, que lui avait adressé Grobb, directeur de la compagnie suédoise des Indes; un *Traité sur les arbres fruitiers*, suivi de recherches savantes sur l'état de la ville de Stockholm aux quinzième et seizième siècles. On lui doit la découverte d'un grand nombre de plantes exotiques, parmi lesquelles se trouve un nouveau genre que Linnée lui a consacré sous le nom de *Bergia*; il partagea ses travaux avec son frère Benoît Bergius, qui se livra, comme lui, à l'étude des sciences naturelles, et dont on a plusieurs bons ouvrages. Ces deux savants vivaient ensemble, et légèrent à l'académie de Stockholm un vaste jardin rempli des plantes les plus rares et qu'ils cultivaient eux-mêmes; ils y joignirent une somme considérable, destinée à l'établissement d'une chaire de culture. Benoît Bergius mourut en 1784, et son frère Jonas en 1790.

BERGKLINT (OLAVE), littérateur, né au commencement du dix-huitième siècle, en Suède où il est mort depuis peu d'années, était simple curé de village, fonctions qu'il remplissait avec zèle et pitié. Dans ses moments de loisir il cultivait les belles-lettres, et a publié des écrits moraux et littéraires pour l'instruction de la jeunesse, qui ont eu beaucoup de succès; ses poésies surtout lui acquirent de la réputation. Les Suédois citent avec enthousiasme son *Ode sur les revers*.

BERGMANN (TORBERN ou TORBERN), illustre chimiste suédois, naquit le 9 mars 1735, à Carlskärnaberg, dans la province de Westrogothie; il fit ses premières études à Skar, et les termina à Upsal. Bergmann s'occupa d'abord de mathématiques et de physique; mais l'éclat que la réputation de Linnée jetait sur l'histoire naturelle enflammait alors tous les jeunes suédois d'un zèle ardent pour cette science. Il s'y adonna, et fit quelques observations curieuses qui lui valurent l'approbation et les encouragements du grand naturaliste du Nord. Il aimait particulièrement l'étude des insectes, et, pour la rendre plus facile, il imagina une méthode de classification fondée sur l'état des larves, travail qu'on aurait eu de la peine à croire le résultat des méditations d'un jeune homme de dix-huit ans; il est à regretter qu'il ait été détourné de cette branche de l'histoire naturelle, à laquelle il aurait sans doute fait faire de grands et importants progrès; il se livra aussi avec ardeur à la botanique. En 1761, il fut nommé professeur-adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle. Peu de temps après, une dissertation sur l'alun fixa sur lui les regards de Gustave III, qui le nomma professeur de chimie à Upsal. Ses travaux se dirigèrent alors particulièrement sur cette science dont il devait reculer les limites. Il prouva, en 1772, que la substance aëroforme, connue, dans ce temps, sous le nom d'*air fixe*, maintenant sous celui de *gaz acide carbonique*, est véritablement un acide particulier. Cette découverte est d'autant plus intéressante que c'est à elle qu'on doit attribuer en grande partie les rapides progrès que fit la science chimique dans le dix-huitième siècle. Il publia le premier un procédé pour obtenir l'*acide oxalique* extrait de la gomme, du sucre et de plusieurs autres substances végétales, et il passa, pendant longtemps pour en avoir fait la découverte; mais M. Ehrhart, l'un des amis intimes de Schéele, nous apprend qu'elle est due à cet illustre chimiste. Bergmann perfectionna les tables d'affinités de Geoffroi; il conçut la possibilité de former des eaux minérales artificielles, et indiqua les moyens de les préparer. Il découvrit le gaz hydrogène sulfuré dans les eaux minérales, et l'appela *gaz hépatique*. On lui doit l'analyse exacte d'un grand nombre de substances minérales. Tous ces travaux portaient un caractère de précision tellement nouveau à cette époque qu'ils

servirent de modèle. C'est encore lui qui fit sentir l'importance et la nécessité de prendre la composition chimique pour base fondamentale de la minéralogie, et l'on peut dire que ses idées sur cette matière ont puissamment servi Wernér et Haüy à établir les classifications qu'ils ont publiées depuis. Une découverte bien précieuse encore, est celle qu'il fit de Schéele, alors caché dans le laboratoire obscur d'un apothicaire; mais déjà, sans autre secours que celui de son génie, en possession des observations les plus neuves sur le feu, l'air, la baryte, etc.; il l'encouragea, le fit connaître en le présentant à l'académie d'Upsal, à laquelle il devait bientôt faire partager sa gloire. Quand Linnée, Bergmann et Schéele brillaient de tout leur éclat, on pouvait faire à la Suède, bien plus qu'à la Russie, qui n'a pas encore mérité cet honneur, une juste application de ce vers de Voltaire :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Bergmann mourut, en 1784, âgé de quarante-neuf ans, honoré de l'estime et des regrets de l'Europe savante. Il était membre de la société royale d'Upsal; associé étranger de l'académie des sciences et de la société royale de médecine de Paris, au sein desquelles Vicq-d'Azyr prononça son éloge; membre des sociétés royales de Londres, de Berlin, de Stockholm, de Turin de Göttingue, etc. Les principaux ouvrages de Bergmann sont : *Description physique de la terre*; 1770-74, 2 vol. in-8o; une édition de la *Physique de Théop. Scheffer*; un grand nombre de mémoires dans les recueils de l'académie de Stockholm, de Berlin, de Montpellier, et dans les *transact.* de la société royale de Londres; *Opuscula physica et chimica*, 1779-90, 6 vol. in-8o; *Analyses du fer*, traduit par Grignon, avec notes et appendice, suivi de quatre *Mémoires sur la métallurgie*, in-8o, 1783; *Manuel du minéralogiste* traduit par Mongez, in-8o, 1784; *Traité des affinités*, Paris, in-8o, 1788.

BERGMANN (BENJ.), on a de lui : *Exposé des principaux dogmes des Tibétains-Mongols*, extrait de l'ouvrage de Bergmann, traduit par Moris, in-18, 1823; son voyage chez les Kalmoucks, traduit de l'allemand par M. Moris, membre de la société asiatique, in-8o, avec planches, 1825.

BERGOGNIÉ (ALEXANDRE-MARTIN-REMY), médecin, né à Agen, le 11 novembre 1784, fut nommé auditeur au conseil-d'état en 1809. Chargé, en 1810, de l'inspection des hôpitaux militaires, il fit partie, en 1811 et 1812, de la commission de révision des actes de l'administration militaire en Catalogne. Employé, en 1812, au quartier-général de la grande armée, il fit partie de l'expédition de Russie, ne reentra en France qu'en 1813, et fut nommé, au mois de mars, préfet du Jura, et destitué en octobre 1814. Pendant les cent jours, on le nomma préfet de la Haute-Loire, place qu'il perdit après la seconde restauration. M. Bergognié n'a plus exercé aucun emploi public depuis cette époque.

BERGOING (FRANÇOIS), député de la Gironde, exerçait la médecine avant la révolution; il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Nommé, en mars 1793, membre de la commission des douze, chargée de rechercher les auteurs de complots, et d'examiner les arrêtés de la commune de Paris, Bergoing et ses collègues déployèrent, dans cette mission, un courage et une persévérance qui bientôt attirèrent sur eux la haine du parti anarchique. Mis hors la loi par décret du 3 octobre, Bergoing parvint à se soustraire à la mort, et reentra à la convention nationale après le 9 thermidor. Il y développa contre les excès révolutionnaires, le même zèle qu'avant sa proscription, et fut un des courageux citoyens qui, dans la journée du 1^{er} prairial an 3 (20 mai 1798), contribuèrent

par leur présence d'esprit, à sauver la convention. Devenu membre du comité de sûreté générale, on le vit toujours prêt à réparer, autant qu'il était en son pouvoir, les maux causés par la tyrannie décevrière; il entra ensuite au conseil des cinq-cents, prit part à la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), donna sa démission après le 18 brumaire an 6 (9 novembre 1799), et ne reparut plus dans la carrière législative. Après la nomination de Joseph Bonaparte au trône de Naples, il fut employé dans ses états, et y resta jusqu'en 1815. Il est mort en France depuis peu d'années. Bergeioing avait été très lié avec Barras.

BERGON (le comte), grand officier de la légion d'honneur, membre du conseil d'état impérial, section des finances, et directeur général des eaux et forêts, fut successivement premier secrétaire de l'intendance d'Auch et de Pau, chef au contrôle général, directeur de correspondance à l'administration de l'enregistrement et des domaines, et l'un des cinq administrateurs des forêts par arrêté du premier consul (3 pluviôse an 9); membre du conseil d'état et directeur général en 1806. Le 10 janvier 1812, il fut élu président du collège électoral de l'Aveyron. Le 17 avril 1814, il adressa un discours à Monsieur comte d'Artois, lieutenant général du royaume, au nom du conseil d'état impérial. Le 26 juin suivant, le Roi conserva sur la liste des conseillers d'état, le comte Bergon, qui resta aussi directeur général des eaux et forêts, jusqu'au retour de Napoléon; alors il fut remplacé par le comte Guéhenoc, père de la duchesse de Montebello. Le second retour du Roi le réintégra dans ses fonctions, lui valut la présidence du collège électoral de l'Aveyron et l'honneur d'être porté sur la liste du conseil d'état à sa nouvelle organisation du 24 août 1815. Le général Dupont, ministre de la guerre, en 1814, avait épousé une fille de M. Bergon. L'administration des forêts ayant été réunie à celle des domaines, le 17 mai 1817, la place de M. Bergon fut supprimée, et on lui donna sa retraite en le conservant sur la liste des conseillers d'état en service extraordinaire. Il a publié quelques ouvrages parmi lesquels on remarque les *Éloges du maréchal d'Entrées, de Clairaut et de Restout*. Le comte Bergon est mort d'une attaque d'apoplexie, aux Thermes près Paris, le 6 octobre 1824, âgé de près de quatre-vingt-quatre ans.

BERINGTON (JOSSEPH), né, dans le Shropshire en Angleterre, de parents catholiques qui le destinaient à l'état ecclésiastique, fut envoyé fort jeune à Saint-Omer, pour y faire les études convenables. Après avoir rempli pendant vingt ans les fonctions sacerdotales en France, il retourna dans sa patrie, s'y établit comme ministre du culte catholique, et manifesta toujours librement ses opinions, quoiqu'elles lui attirassent quelques persécutions de la part de ses supérieurs à qui elles paraissaient fort peu orthodoxes. Il fut néanmoins nommé curé à Buckland près d'Oxford en 1814. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie et d'histoire, dont plusieurs sont estimés: voici les principaux: *Histoire du règne de Henri II, et de Richard et Jean ses fils*, 1790, in-4°; *Vies d'Abailard et d'Héloïse*, 1784, in-4°; 3e édition, 1787; *Histoire littéraire du moyen âge*, 1814, in-4°; traduit en français, par M. Boulard, sous le titre d'*Histoire littéraire des huit premiers siècles de l'ère chrétienne*. Bérington est mort en 1820.

BERINI (N.), célèbre graveur en pierres dures, élève et digne successeur du fameux Picher, naquit à Rome. Il embrassa avec ardeur la cause de la révolution française, lorsqu'elle s'étendit jusqu'à sa patrie. Berini vint alors se fixer à Milan, où il devint suspect lors du couronnement de Napoléon, comme roi d'Italie. Il fut même retenu en prison

tout le temps que durèrent les fêtes du couronnement, et un incident assez singulier amena cette rigueur: le comte de Caprara lui avait confié une très belle pierre dure pour y graver le portrait du nouveau roi; le hasard voulut qu'une tache couleur de sang se trouvât précisément à la partie du cou, et on en fit un crime capital à cet artiste connu par ses idées républicaines.

BERKELEY (GEORGE), prédicateur anglais, né à Londres, en 1733, mort en 1795, était fils du vertueux et célèbre évêque de Cloyne, qui dirigea lui-même sa première éducation. Après avoir achevé ses études à Oxford, il entra dans les ordres, fut nommé chanoine de la cathédrale de Cantorbéry, et devint excellent prédicateur. Parmi ses sermons, on remarque celui qu'il prononça, en 1785, pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, et dont le sujet est: *Le danger des innovations violentes dans l'état, quelque spécieuses qu'en soit la prétention, démontré par l'exemple des règnes des deux premiers Stuart*. On réimprima pour la septième fois ce sermon en 1794.

BERKELEY (MARIE, comtesse DUGAÎNNE de), est fille de Guillaume Cole, boucher à Waston, près Gloucester, qui la laissa, par sa mort, dans la plus affreuse misère, en 1783; elle épousa secrètement le comte de Berkeley, et en eut, en 1786, un fils qui fut long-temps considéré comme héritier légitime de son père. En 1797, elle contracta un mariage légal, et, son mari étant mort, en 1810, le parlement refusa au fils aîné de lui accorder les titres auxquels il prétendait, et les transmit au second fils né après la légalisation du mariage. La comtesse de Berkeley publia à cette occasion un écrit intitulé: *Adresse à la chambre des pairs des royaumes unis*, in-8°, 1812.

BERKENHOUT (JEAN), savant et diplomate anglais, naquit à Leeds, dans le Yorkshire, en 1730. Son père, négociant, le destinait au commerce, et l'envoya étudier les langues étrangères aux universités d'Allemagne. Il y passa plusieurs années, parcourut une grande partie de l'Europe, et vint ensuite se fixer chez le baron de Bielfeld, son parent. Il embrassa alors la carrière militaire, obtint bientôt le grade de capitaine d'infanterie, et le conserva en rentrant au service de l'Angleterre en 1756. Après la paix conclue, en 1763, entre cette puissance et la France, Berkenhout étudia la médecine à Edimbourg, et ne tarda pas à publier le premier vocabulaire botanique anglais, sous le titre de: *Clavis anglica lingue botanice Linnæi*, Londres, 1764, in-8°. Il obtint à Leyde, où il séjourna quelques années, le diplôme de docteur en médecine; fut chargé, en 1778, d'une mission diplomatique auprès du congrès des États-Unis d'Amérique, par le gouvernement anglais; s'occupa partout des sciences naturelles, de littérature et même de poésie, et fut gratifié, à son retour à Londres, d'une pension. Il mourut dans cette capitale, en 1791, à l'âge de soixante-un ans. Berkenhout a publié, outre son *Dictionnaire des termes de botanique: Pharmacopœia medica*, dont il a paru une troisième édition en 1782; *Outlines of the natural history of great Britain and Ireland*, 1769, 1770, 3 vol. in-12; *Essai sur la morsure du chien enragé*, 1773; *Symptomatologie*, 1774; *Éléments de la théorie et de la pratique de la chimie philosophique*, 1788; *Biographia literaria*; *Lucubrations on ways and means*; *Lettres du comte de Tessin au roi de Suède*, traduites du suédois en anglais, et quelques écrits moins importants.

BERKHEY (JEAN-LE-FRANÇOIS VAN), né à Leyde, le 23 janvier 1729, savant naturaliste et bon poète; il quitta son nom de Le-François sur la demande de son aïeul maternel, qui prit soin de son éducation. Sans avoir aucune connaissance anatomique, il disséquait, très jeune encore, des insectes et de

petits animaux avec une adresse qui lui obtint les suffrages du célèbre anatomiste anglais Mourou. Plus tard il se livra sérieusement à cette étude, et son cabinet d'anatomie comparée devint le plus célèbre de la Hollande; il n'apprit les langues grecque et latine qu'à l'âge de vingt-quatre ans, et fut reçu docteur en médecine, en 1761. Son discours de réception a pour titre : *Expositio de structurâ florum qui dicuntur compositi*. Fixé à Amsterdam comme médecin, il s'appliqua, avec zèle, à l'histoire naturelle de son pays, resta à la campagne jusqu'en 1773, où il fut nommé professeur d'histoire naturelle, à l'université de Leyde. En 1807, une partie de cette ville ayant été détruite par l'explosion d'une barque chargée de poudre, Berkhey, enseveli sous les ruines de sa maison, en fut retiré sain et sauf, et occupa, avec d'autres victimes, la *Maison du Bois*, près de la Haye. Sa maison de Leyde ayant été reconstruite, il y revint, et la quitta bientôt pour retourner à la campagne, où ses goûts et ses études l'entraînaient. Il mourut à Leyde, le 13 mars 1812, dans un tel dénuement, que sa famille fut obligée de pourvoir à ses derniers besoins : ses travaux littéraires et scientifiques auraient, dans tout autre pays, enrichi leur auteur; car, outre son mérite comme naturaliste, Berkhey passe pour un des meilleurs poètes qu'ait produit la Hollande; ses principaux ouvrages sont : *Over de beste middelen onze landen, zoo hoog als lage elk naar zyn aard, ten mêsten voor deele aan te leggen*; *Natuurlyke historie van Holland*, 6 vol. in-8o; *Lof der dankbaarheid*, qui obtint le premier prix de poésie; et plusieurs discours en vers parmi lesquels on doit citer celui qu'il prononça, le 4 octobre 1774, jour anniversaire de la délivrance du fameux siège que soutint la ville de Leyde contre les Espagnols en 1574.

BERLIER (TASOPHILX), né à Dijon, en 1761, avait embrassé la profession d'avocat. Il adopta les principes de la révolution, fut nommé président de la Côte-d'Or et député à la convention nationale, en 1792. Il ne commença à s'y faire entendre qu'au moment du procès de Louis XVI, lorsqu'on agita la question de savoir si ce prince pouvait être jugé; Berlier se déclara pour l'affirmative, et vota la mort sans appel et sans sursis. Depuis cette fatale circonstance tous ses discours se ressentirent de l'exaltation qui régnait dans l'assemblée et dans toute la France. Le 27 août 1793, il fut envoyé près l'armée du Nord, en qualité de commissaire, fut témoin des succès obtenus par nos troupes, et en rendit compte à l'assemblée. De retour à la convention, étranger aux différents partis qui la divisaient, il donna tous ses soins à des objets particuliers; et proposa de nouvelles dispositions pour la loi des successions, les tribunaux de familles; et l'organisation des comités. Aux approches du 9 thermidor, il fit un acte de courage qui pouvait fortement le compromettre, en faisant mettre en liberté des cultivateurs détenus. Envoyé de nouveau dans les départements du nord, il y organisa une section du tribunal criminel, pour juger les individus mis hors la loi et les émigrés. Rentré dans l'assemblée, il se déclara contre toutes les mesures acerbes employées jusqu'alors, demanda la suppression du tribunal révolutionnaire, et accusa les nouveaux tribunaux de suivre moins le texte des lois que l'esprit de vengeance. Cette conduite sage et mesurée lui valut, de la part de ses collègues, l'honneur d'être nommé membre du comité de salut public, et le lendemain, 16 fructidor an 3, président de la convention; mais il n'y fit rien de remarquable, étant resté sous l'influence des hommes puissants qui préparaient à cette époque, le 13 vendémiaire. Cependant il eut le courage de répondre à une dépu-

tation de la section des Arcis, dont il connaissait l'esprit séditionnaire; « Que la convention conserverait le pouvoir constituant jusqu'au moment où le vœu du peuple serait légalement constaté. » Dans le même temps, emporté par le désir de voir triompher le parti qu'il croyait le plus sage, il eut le double tort de faire voter sur l'acte constitutionnel les militaires en congé à Paris, et d'accorder une indemnité aux électeurs. Après la session constitutionnelle, il passa au conseil des cinq-cents, où il se montra fidèle aux principes qu'il avait professés jusque-là. Le directoire l'appela bientôt aux fonctions de substitut de commissaire du gouvernement près la cour de cassation. Nommé de nouveau, en floréal an 6, membre du conseil des cinq-cents, il en devint secrétaire, et l'on vit cet ennemi de la royauté se montrer chaud partisan du despotisme, et faire adopter une résolution qui prorogea la loi du 9 fructidor an 5, dont les dispositions rendaient illusoire la liberté de la presse. Il ne tarda pas à sentir le besoin de permettre à l'opinion publique de se manifester, et, dès l'année suivante, il proposa une loi qui, en réprimant les abus de la presse, lui rendait tout son essor. Nous avons déjà eu occasion de remarquer qu'au milieu des discussions nombreuses où s'engageait M. Berlier, il lui échappait parfois des erreurs assez graves, nous ferons la même observation relativement à la loi des otages, qu'il appuya de tout son pouvoir, et au projet d'adresse qu'il fit adopter pour accompagner cette résolution. On voit ici Berlier proposer successivement des mesures contradictoires, soit contre, soit pour la liberté de la presse, et d'autres mesures politiques. On ne peut guère croire que Berlier n'ait pas eu des principes arrêtés sur les objets importants qu'il avait à traiter, mais les oscillations du directoire, ses fausses mesures, sa faiblesse, son ineptie même, le forçaient à proposer des lois de circonstance, que des circonstances nouvelles faisaient abroger; aussi hâta-t-il de tous ses vœux un changement de gouvernement qui établît un état de choses ferme et invariable. Le 18 brumaire se présenta, Berlier crut y voir un moyen de salut public, et l'embrassa avec enthousiasme; le premier consul attribuant, à l'attachement pour sa personne, les services qu'il avait rendus, l'en récompensa largement, en l'appelant d'abord au conseil d'état, et en le nommant ensuite président du conseil des prises. Il fut souvent obligé, en cette qualité, de féliciter le premier consul, mais il conserva toujours dans ses louanges la dignité de son caractère, sans jamais s'abaisser comme tant d'autres jusqu'à l'adulation. On a dit que son avis fut négatif, lorsqu'il fut question de l'établissement de l'empire; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter le titre de commandant de la légion d'honneur, lorsque cet ordre fut institué, et celui de comte, lorsque les titres impériaux furent créés. Le 6 avril 1814, il adhéra avec d'autant plus d'empressement à la déchéance de l'homme extraordinaire qui avait gouverné l'Europe pendant quinze ans, que celui-ci n'avait tenu aucune des promesses qu'il avait faites en détruisant les libertés nationales. Berlier se consola de la perte de ses places par l'espoir d'un avenir plus heureux. La première restauration le laissa dans un oubli dont il ne chercha pas à sortir, et, dans les cent jours, il remplit, auprès du gouvernement provisoire, les fonctions de secrétaire, après avoir signé, comme membre du conseil d'état, cette fameuse délibération qui rendit à ce corps une partie de la gloire dont l'avait déshérité quinze ans de bassesses. Il donna sa démission le 3 juillet, et vivait tranquille, se confiant aux promesses royales, lorsque la loi, dite d'amnistie, rendue, le 18 janvier 1816, le bannit de France, et l'obligea à

chercher un asile dans les pays étrangers; il s'est fixé à Bruxelles.

BERLIER (N.), lieutenant-général, commandait, pendant les cent jours, la 8^e division militaire. Nommé par Napoléon, il s'excusa de se présenter à la chambre, en prenant ses fonctions militaires pour prétexte.

BERMUDEZ (N.), général des insurgés de l'Amérique méridionale, s'est fait un nom immortel dans la guerre de l'indépendance. Il ne parvint pas au poste qu'il méritait, parce que les défiances qui accompagnaient l'aurore de la liberté d'un peuple, lui rendent presque toujours suspects les grands talents qui se dévouent à sa défense. Des lettres écrites de la Jamaïque, et consignées dans les feuilles publiques du temps, viennent à l'appui de cette assertion. « Bermudez est espagnol de naissance, et » « l'on assure que, sans ce vice original, il aurait » « été nommé capitaine-général de l'armée de l'indépendance. Il a déployé de grands talents militaires, en 1815 et 1816, en organisant des moyens de défense, dans une étendue considérable de pays, avec une rapidité qui tient du prodige. » Dans le corps qu'il commande se trouvent beaucoup de déserteurs des troupes de ligne, qui lui ont facilité les moyens de le discipliner. Lui-même a servi dans la péninsule, en 1793, et a fait, sous le général de Ricardos, la campagne de Roussillon. » Malgré les soupçons dont il était l'objet, il ne s'est pas écarté de la voie qu'il s'était tracée, et a continué de rendre à la cause qu'il défendait, les plus éminents services. Le général Piar, surnommé, par les insurgés, *l'Enfant de la victoire*, aurait peut-être eu moins de droit à ce titre glorieux, s'il n'avait été secondé par Bermudez, dans plusieurs avantages qu'il remporta sur les royalistes.

BERNADAU (PIXAAR), ancien avocat au parlement de Bordeaux, né dans cette ville, le 11 août 1762, est auteur d'une foule d'ouvrages où l'on trouve des vues sages, des aperçus profonds, des notions curieuses sur Bordeaux et ses antiquités, et enfin des anecdotes piquantes sur la révolution française, que l'on chercherait vainement ailleurs. Le langage gascon qu'il manie habilement dans quelques uns de ses ouvrages, leur donne encore, aux yeux de ses compatriotes, un mérite perdu pour le reste de la France. Voici ceux de ses écrits qui ont surtout fondé sa réputation : *Discours d'un poète gascon sur le globe atmosphérique*, 1784, in-8o; *Tableau historique des assemblées de ville*, 1788, in-8o; *Abrégé de l'histoire des assemblées nationales*, 1790, in-8o; *Le règne des quatre-vingt-dix électeurs à Bordeaux*, 1790, in-8o; *Du serment à prêter par la garde nationale*, 1790, in-8o; *La déclaration des droits de l'homme*, traduite en gascon, 1790, in-12; *Projet de Bureaux de secours pour la ville de Bordeaux*, 1790, in-8o; *Étrennes républicaines*, an 3, in-18; *Antiquités Bordelaises*, 1797, in-8o; *Notice historique sur un troubadour Bordelais*, 1797, in-12; *Décisions sur les ventes où il y a lésion*, 1797, in-8o, ouvrage réimprimé plusieurs fois; *Vies, portraits et parallèles de Domat, Fargole et Pothier*, 1798, in-12; *Code commercial, maritime, colonial et des prises; Annales historiques, civiles, littéraires et statistiques de Bordeaux*, etc. Enfin M. Bernadau a attaché son nom à divers journaux et autres ouvrages périodiques; il est membre de plusieurs sociétés littéraires.

BERNADOTTE (CHARLES-JEAN), roi de Suède et de Norwège, sous le nom de Charles XIV, est né à Pau, en Béarn, le 26 janvier 1764, d'une famille de bourgeoisie honorable. A l'âge de seize ans, son inclination pour les armes le porta à interrompre ses études pour entrer au service, comme simple soldat, au régiment de royal-marine. Il n'était encore que sergent en 1789; mais alors les circonstan-

ces donnèrent au génie et aux talents de Bernadotte un essor qui le fit remarquer. Il monta de grade en grade, et, en 1792, il était colonel. Ses premières campagnes sur le Rhin lui méritèrent l'estime et la recommandation du général Custines. Il servit ensuite sous le général Kléber qui le chargea de diverses expéditions dans lesquelles sa conduite et son activité contribuèrent à son avancement. Kléber demanda et obtint pour lui le grade de général de brigade, en 1793. Nommé ensuite général de division, il servit en cette qualité dans l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1794, se trouva à la bataille de Fleurus, gagnée, par les Français, le 26 juin de la même année, et participa, par son courage, au succès de cette glorieuse journée. Après le passage du Rhin, près de Newwid, Bernadotte s'empara, le 28 thermidor (15 août), de la ville d'Altorf, sur le territoire de Nuremberg; il porta ensuite sa division en avant de Newmark, et occupait ainsi la droite de l'armée commandée par le général Jourdan; Bernadotte fut repoussé par l'archiduc Charles, et sa défaite entraîna celle de l'armée. Accusé, par Duperron, d'avoir alors autorisé, pendant vingt-quatre heures, le pillage de la ville de Nuremberg, Bernadotte se plaignit au directoire de cette calomnie, dont il fut justifié d'une manière honorable. En 1797, il passa, avec sa division, à l'armée d'Italie. La méintelligence parut d'abord se manifester entre ses troupes et les divers corps de cette armée, commandée alors par Bonaparte; il avait demandé à servir dans le midi, et il n'y avait que l'Italie qui fût le théâtre de la guerre. Les soldats de la division Bernadotte étaient désignés sous le nom de messieurs de l'armée d'Allemagne, et les autres se qualifièrent eux-mêmes de sans-culottes de l'armée d'Italie. Ces plaisanteries eussent pu avoir un dénouement funeste sans la prudence des chefs, qui, par l'exemple de leur union, étouffèrent ce levain de discorde, et bientôt la gloire commune rétablit le plus parfait accord; chacun, au nom de patrie, fit son devoir au passage du Tagliamento, et ensuite à la prise de la forteresse de Gradisca, que Bernadotte, soutenu par le général Sérurier, enleva, le 19 mars 1797. Le 24, il s'empara de Trieste, et fit arrêter à Venise, d'après ses instructions, le comte d'Antraigues, attaché à la légation russe, dans la correspondance duquel l'on avait trouvé des pièces qui compromettaient Pichegru, en dévoilant le projet de renverser les institutions républicaines pour rétablir la monarchie et la dynastie des Bourbons. L'examen de ces papiers, envoyés au directoire, amena, dit-on, la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). Ce fut dans cette circonstance que les armées envoyèrent des adresses au directoire pour demander une éclatante punition des ennemis de la république, et offrir leurs services dans l'exécution des mesures qu'il était urgent d'employer. Bernadotte y porta leurs vœux, et s'y montra si ardent qu'il éveilla la jalousie et les défiances d'Augereau qui l'avait précédé. Au mois de vendémiaire suivant, les réactions faisaient couler des flots de sang dans le Midi; Marseille surtout était le théâtre du carnage; Bernadotte y fut envoyé pour commander cette division, et parvint, par son esprit de modération et son énergie, à rétablir l'ordre et à contenir les factieux. Bientôt après, il reprit le commandement de sa division en Italie. Après le traité de Campo-Formio, il refusa de suivre Bonaparte à l'armée d'Angleterre. Nommé ambassadeur à Vienne, Bernadotte eut l'imprudence de tourmenter les émigrés et de s'attaquer à Thugut qu'il ne craignait pas d'accuser devant l'impératrice. Le ministre ne tarda pas à s'en venger. Bernadotte eut la maladresse de choisir pour arborer ses couleurs le jour où les Véninois célébraient l'armement des

volontaires qui s'étaient levés contre la France. Thugut saisit la circonstance, anime la populace, qui se porte sur l'hôtel de l'ambassade et met le drapeau tricolore en pièces. Bernadotte désavoue se plaiguit du directoire et l'accusa de n'avoir pas eu le courage de consommer la ruine du ministre dont il avait commencé la disgrâce. Revenu à Paris, il y vivait dans la société de Joseph Bonaparte dont il avait épousé la belle-sœur, lorsque les Russes se mirent en mouvement. Le gouvernement voyant la guerre imminente, s'occupa du choix de ses généraux. Bernadotte fut désigné pour aller commander en Italie; mais le commissaire qu'on plaçait près de lui le gênait; — il craignait que la mauvaise volonté d'un fonctionnaire négligent ou coupable l'empêchât de soulever un peuple ou d'insurger une armée. Ces scrupules ne furent pas accueillis. Bernadotte prit le commandement de l'armée d'observation, et commença la campagne par le bombardement de Philibourg, que bientôt il fit suspendre. Il assura le commerce de Manheim par la libre navigation du Neckar, restreignit l'usage des réquisitions, espèce de taxe militaire dont le vainqueur avait abusé, protégea l'université d'Heidelberg, et effaça, par cette conduite, des impressions défavorables aux Français, qui troublèrent, dans le pays qu'occupait Bernadotte, un accueil hospitalier auquel ils n'étaient plus accoutumés. Il fit chasser de Francfort les agents de l'Autriche, et retira les émigrés à vingt lieues des postes occupés par les armées de la république. Après la révolution du 30 prairial an 7 (18 juin 1799), qui expulsa du directoire Treillard, Laréveillière-Lépeaux et Merlin, Bernadotte se laissa porter par Barras au ministère de la guerre, et y fit des améliorations qu'on n'attendait pas de lui. Il réorganisa la défense maritime, repréma les spoliations, et donna à toutes les autorités civiles et militaires, avec lesquelles il était en rapport, une impulsion puissante; il adressa aux armées une proclamation pour ranimer leur courage; leur recommandant civisme et unité d'action; c'est dans cette vue qu'il plaça à leur tête des chefs que la victoire avait signalés. Il donna au général Championnet, tombé dans la disgrâce de la dernière majorité du directoire, le commandement en chef des armées des Alpes et de l'Italie; pressa le général Moreau d'examiner la conduite des commandants qui, en Italie, avaient rendu les places dont la défense leur était confiée; ordonna aux officiers des différents grades, qui se trouvaient en réclamation à Paris, de se rendre dans leurs départements respectifs pour y être incorporés dans les bataillons auxiliaires. E conduit par Sieyès comme trop démagogue, il demanda son traitement de réforme et se retira à la campagne. Quoique allié à Joseph dont il avait épousé la belle-sœur, il désapprouva la révolution du 18 brumaire, et chercha à nouer quelques intrigues obscures pour le déjouer. Cependant il fut nommé, par le gouvernement consulaire, conseiller-d'état, et général en chef de l'armée de l'Ouest. Il battit, en plusieurs rencontres, les royalistes-insurgés, et empêcha, le 16 mai 1800, le débarquement des Anglais à Quiberon. Il remonta ses troupes l'année suivante, fut disgracié, exilé, et faillit passer à un conseil de guerre, mais Joseph, sa femme intervinrent, Napoléon oublia, et le 19 mai 1804, Bernadotte fut élevé à la dignité de maréchal d'empire. Il remplaça le maréchal Mortier dans le commandement de l'armée de Hanovre, et fut nommé, peu de temps après, chef de la huitième cohorte de la légion d'honneur, institution contre laquelle il s'était prononcé dans le conseil d'état. En mars 1805, il fut choisi, quoique absent, pour présider le collège électoral du département de Vaucluse, et, dans le même temps, le département des Hautes-Pyrénées le nomma candidat au sénat conservateur.

Il reçut à la même époque les ordres de l'aigle noir, de l'aigle rouge de Prusse, de la grand-croix de Saint-Hubert de Bavière; et, l'armée de Hanovre ayant été rappelée en Allemagne en 1805, Bernadotte arriva, le 25 du même mois, à Wurtzbourg, où il réunit à son corps d'armée les troupes bavaraises pour servir contre l'Autriche. Il entra à Munich le 21 octobre, et le 30 il occupa Salzbourg. A la mémorable bataille d'Austerlitz, le corps qu'il commandait occupait le centre, où se trouvait Napoléon, dont il mérita les éloges. Le 5 juin 1806, l'empereur le nomma prince souverain de Ponte-Corvo. La guerre contre la Prusse s'étant rallumée, il entra en campagne à la tête du premier corps. Le 9 octobre, il défit, à Schleiss, un corps de dix mille Prussiens, et le lendemain, après avoir opéré sa jonction avec les troupes commandées par le général Lannes, il fut de nouveau vainqueur au combat de Saalfeld, où perdit le prince Louis de Prusse. Chargé d'occuper les défils de Kamen et d'attaquer le roi de Prusse à Armstædt pendant que Napoléon battait Hohenlôhe à Jena, il abandonna lâchement Davoust à lui-même et compromit le salut de l'armée. Il répara sa honteuse conduite à Hall. Il se porta sur cette place où était la réserve prussienne, commandée par le prince Eugène de Wurtemberg, la battit, et s'empara de la ville. Il poursuivit l'ennemi, et arriva, avec les corps sous les ordres des maréchaux Soult et Murat, jusqu'à Lubek; où s'étaient retirés les débris de l'armée prussienne, commandée par le feld-maréchal Blücher et le prince de Brunswick. Une bataille sanglante fut livrée sous les murs de cette malheureuse ville, que les Français prirent d'assaut. Leurs généraux ne purent arrêter la fureur du soldat, ni garantir Lubek du pillage. Onze généraux prussiens, parmi lesquels se trouvaient Blücher et le prince de Brunswick, un grand nombre d'officiers, quatre mille chevaux, soixante drapeaux et plus de vingt mille hommes restèrent au pouvoir des Français. Cette victoire fut suivie de la capitulation de Magdebourg, l'une des plus fortes places de l'Europe. Le prince de Ponte-Corvo pénétra ensuite en Pologne, et marcha à la rencontre des Russes, dont les généraux avaient formé le dessein de couper les divisions commandées par l'empereur et le maréchal Ney, et de les séparer du reste de l'armée française. Ils s'avançaient avec des forces considérables dans la plaine en avant de Mohrungen. Bernadotte, qui avait reçu la veille l'ordre de se retirer sur le petit Strasbourg, à sept milles de Thorn, se trouvant plus à portée de connaître les mouvements et les dispositions des Russes qu'on ne l'était au quartier-général, prévint le danger en se chargeant de la responsabilité du succès. Aussitôt, il rangea, pendant une partie de la nuit, son armée en bataille, et la concentra dans la plaine où la colonne russe, qui ne pouvait s'attendre à cette rencontre, arriva en désordre et fut complètement battue. Par cette combinaison hardie et bien calculée, le prince sauva peut-être le quartier-général de l'empereur et la division du maréchal Ney. L'on s'étonne que les journaux et les bulletins français aient passé sous silence une action aussi importante. Le 26 février, Bernadotte remporta une nouvelle victoire à Braunberg. Après la rupture de négociations entamées sans résultat, il repoussa deux colonnes russes qui tentèrent en vain de passer la rivière à Spandau, leur livra un combat où il reçut une blessure grave qui le força de se retirer. En 1808, il commanda une armée, composée de troupes françaises, espagnoles et hollandaises, cantonnée à Hambourg et dans ses environs, qui passa ensuite dans la Péninsule et le Jutland. Le général espagnol La Romana, trompant alors la vigilance du général français, parvint, à l'aide des Anglais, à s'échapper avec dix mille Espagnols.

qui étaient en Fionie, et contribua ainsi à l'indépendance de sa patrie. Nous ajouterons cependant que la division Kindelan, qui se trouvait dans le Jutland, avait refusé d'obéir aux ordres de La Romana. Cette époque de la vie du prince de Ponte-Corvo est la plus honorable, celle dont l'éclat ne s'effacera jamais : une sage administration propre à réparer les maux de la guerre, sa modération, son humanité, sa justice, l'intégrité la plus pure inspirèrent aux peuples qui étaient sous son commandement, et surtout aux habitants de Hambourg, la plus haute estime pour le général français, et lui valurent bientôt la confiance la plus illimitée, et le prix le plus flatteur dont les hommes puissent honorer leurs semblables. On ne lui fit qu'un reproche à cette époque ; ce fut d'honorer de son amitié le ministre de France à Hambourg. En avril 1800, la guerre éclata de nouveau entre l'Autriche et la France ; le prince de Ponte-Corvo commanda, en Allemagne, le neuvième corps, composé en partie de Saxons. Le 17 mai, il battit les Autrichiens en avant du pont de Lintz, continua les mouvements, et se trouva, le 6 juillet, à la bataille de Wagram. Placé à l'aile gauche, il vit bientôt les Saxons plier, se débander et eut toutes les peines du monde à les rallier. Cela ne l'empêcha pas de leur adresser le lendemain une proclamation emphatique où il les félicitait de leur courage, de leur constance indéfectible. Dès le commencement de la campagne, il n'avait cessé de se plaindre qu'il n'avait pas un soldat, pas un officier, pas un général sur lequel il pût compter dans les troupes de cette nation. Le droit de proclamation usurpé sous ses yeux, les forfanteries que se permettait Bernadotte irritèrent Napoléon. Il manda son lieutenant, le traita d'une manière sévère et le renvoya. Arrivé à Paris, le prince de Ponte-Corvo fut chargé du commandement des troupes destinées à repousser les Anglais débarqués à Wylcheren, commandement qui lui fut bientôt retiré. Il le remit au maréchal Bessières. Revenu dans sa famille, il s'y livrait au repos et aux soins qu'exigeait sa santé, débâtrée par tant de fatigues et de travaux, lorsqu'une mort déplorable frappa, le 28 mai 1810, le prince Schlegel-Angstembourg, désigné pour hériter de la couronne, par les états de Suède, après la déposition de Gustave-Adolphe. Les Suédois sentirent qu'ils avaient besoin d'un guerrier dont l'épée fût assez redoutable pour les protéger contre l'ambition de voisins puissants, et rétablir l'antique honneur de leurs armes ; qui eût assez d'habileté dans l'administration pour l'améliorer et réparer les maux qu'ils avaient soufferts. Le souvenir de la conduite de Bernadotte dans leurs provinces, réveillé par sa réputation militaire, vint frapper les Suédois ; ils virent en lui le prince qu'ils désiraient. Les états, composés des quatre ordres représentant la nation, proclamèrent le maréchal Bernadotte prince royal de Suède. Cette élection, librement votée par le peuple suédois, ne fut dictée ni par l'ascendant de Napoléon, ni par l'or ou l'influence d'aucune puissance ; jamais légitimité n'eut une source plus pure. La diète envoya à Paris trois personnages du plus haut rang, chargés de sonder les dispositions du prince de Ponte-Corvo, dans le cas où il serait élu. Le maréchal, n'oubliant pas qu'il était Français, et soumis aux lois de son gouvernement, répondit qu'il ne pouvait disposer de lui-même sans l'autorisation de l'empereur. Les députés obtinrent une audience de sa majesté, qui déclara qu'il ne s'opposerait en rien à une élection libre de la diète, qu'il n'y voulait exercer aucune influence, et que si leur choix tombait sur le prince de Ponte-Corvo, il consentirait à son élévation. Le choix de la diète officiellement connu, le prince de Ponte-Corvo fut

adapté par le roi de Suède, Charles XIII. Le 10 octobre 1800, il prit, comme prince royal de Suède, congé de l'empereur Napoléon, dont les dernières paroles furent : « J'espère que vous n'oublierez jamais mais que vous êtes Français, et que vous devez la couronne de Suède à la gloire des armées françaises » que vous avez commandées. » Le prince répondit : « Je serai toujours glorieux d'être né Français, et n'oublierai rien, sire, en devenant sujet d'un monarque étranger. » L'empereur fit remettre un million de francs au prince royal, qui, outre cela, fut obligé de recourir à divers emprunts ; le général Gérard entre autres lui avança une somme de cinq cents mille francs. Le prince royal partit ensuite pour Stockholm, où il fit son entrée le 1^{er} novembre suivant. Il renoua la religion catholique romaine, dans laquelle il avait été élevé, et embrassa la religion réformée, qui est celle de l'état, et qui mettait dans la main d'un seul chef les deux pouvoirs, spirituel et temporel, lui paraissait plus en harmonie avec l'unité du gouvernement monarchique. Les relations entre la France et la Suède parurent d'abord très amicales ; mais bientôt l'influence anglaise excita dans l'âme du prince héréditaire des mouvements qui irritèrent son orgueil et son ambition, en lui représentant son attachement à son ancienne patrie comme une respectueuse déférence aux volontés de Napoléon, dont les vœux avaient été jusque-là opposés aux intérêts de la Suède. Le cabinet de Stockholm se plaignit ensuite du préjudice porté à la marine de Suède par les corsaires français, de la perte de la Finlande, causés par l'alliance avec la France, qui l'avait entraînée dans une lutte inégale contre la Russie ; du refus de Napoléon de favoriser, par la médiation qu'il avait promise, la réunion du Danemark à la couronne de Suède ; enfin l'occupation de la Poméranie sans que l'empereur daignât s'expliquer sur les motifs de cette agression, exalta le mécontentement du gouvernement suédois. Ces plaintes n'étaient pas toutes fondées : la perte de la Finlande devait être attribuée aux fausses mesures du cabinet de Stockholm, qui avait persisté dans l'alliance anglaise, même d'après le traité de Tilsitt, qui mettait la Suède en état de guerre avec la Russie ; quant à la médiation de l'empereur, sa dignité ne lui permettait pas de l'exposer à la voir rejetée par le gouvernement anglais. L'agression de Bernadotte révolta la France. Dès ce moment on n'arda plus de ménagements envers l'héritier de la couronne de Suède ; les journaux parlèrent d'un prince qui, devant tout à l'empereur et à la France, se plaignait dans les rangs de leurs ennemis. Sa démarche parut tortueuse et indigne du caractère de loyauté qu'il avait montré jusqu'alors, puisque le prince royal de Suède avait signé, dans la ville d'Abo, un traité avec l'empereur de Russie, dès le 24 mars 1812, par lequel il s'engageait à entrer en campagne, et à réunir sous ses ordres un corps russe. La Suède entra dans la coalition de l'Europe, et, dès le 18 mai 1813, le prince royal débarqua à Stralsund, à la tête de trente mille hommes ; c'est là qu'il vit Moreau. Ces deux généraux, formés dans les armées de la république, différaient cependant de principes. Moreau unissait au génie militaire une instruction profonde et variée, une grande aménité de mœurs ; mais son caractère faible. Bernadotte, général distingué, n'est pas un grand capitaine comme le premier, et son nom n'est attaché à aucune de ces batailles qui ébranlent ou raffermissent les empires ; mais il est doué d'une âme énergique et d'une impétuosité d'esprit qui lui tient lieu de caractère. Il doit plus à la nature qu'à l'étude, à laquelle il ne s'est livré qu'au moment où son élévation la lui rendit nécessaire. La fatale destinée de Moreau l'a ramené

d'un autre hémisphère pour l'engager dans la querelle des rois. Animé par son ressentiment contre l'homme dont la puissance a soulevé l'Europe vaincue par ses armes, le général Moreau dirige contre la France des talents autrefois employés à la cause de la liberté, et ce sang, qu'il avait versé à sa défense, coula bientôt pour le triomphe des monarques alliés. Bernadotte, dans une position bien différente, avait adopté, il est vrai, une autre patrie, et devait répondre à l'appel d'une nation magnanime, qui lui avait donné une couronne, dont l'honneur était confié à son épée et à ses talents; mais la politique de la Suède était-elle donc incompatible avec les sentiments qui doivent être dans le cœur d'un guerrier? Quel motif pouvait avoir pu engager le prince royal de Suède à se déclarer en faveur de l'empereur de Russie, l'ennemi naturel et le plus redoutable de la Suède, contre la France, dont les efforts, quelque but qu'on leur supposât, tendaient à préserver l'Europe des envahissements d'un colosse ambitieux qui menaçait la liberté et la civilisation?... Mais écoutons Napoléon lui-même exhiler son indignation : « Bernadotte a été une des grandes causes actives de nos malheurs, celui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées; et un Français a eu en ses mains les destinées du monde ! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de la situation, s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Pétersbourg avant que l'ennemi atteint Moscou; mais il a cédé à des ressentiments personnels, à une sotte vanité, à des petites passions. La tête lui a tourné, à lui, ancien jacobin, de se voir recherché, encensé par les légitimes; de se trouver face à face, en conférence politique et d'amitié, avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargnait aucune cajolerie. On assure qu'il lui fut insinué alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs, en divorçant d'avec sa femme. Dans son enivrement, il sacrifia son ancienne patrie à la nouvelle, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde ! C'est une faute qu'il paiera chèrement. A peine il avait réussi dans ce qu'on attendait de lui, qu'il a pu commencer à le sentir : il s'est même repenti, dit-on, mais il n'a pas encore expié. Il est désormais le seul parvenu occupant un trône. Le scandale ne doit pas rester impuni; il serait d'un exemple dangereux. » (Las-Cases, t. vii, p. 178 et 179). Plusieurs corps, composés de Suédois, de Russes et de Prussiens, montant à environ cent mille hommes, et destinés, sous le nom d'armée du Nord, à former l'aile droite de la grande armée des alliés, furent commandés par le prince royal de Suède. Cette armée obtint, à Gros-Beeren, un premier avantage qui fut bientôt suivi de la victoire de Dennewitz, que le prince royal remporta sur les corps réunis des maréchaux Ney et Oudinot, qui cédèrent, après une glorieuse résistance, à la supériorité du nombre. Ce succès sauva Berlin, que menaçait déjà l'armée française victorieuse à la bataille de Dresde. Les habitants de la capitale de la Prusse envoyèrent une députation au prince de Suède pour lui exprimer leur reconnaissance. Il reçut à la même époque les félicitations de l'empereur d'Autriche et la grand-croix de Marie-Thérèse. Ce prince, long-temps irrésolu, venait enfin d'entrer dans la guerre de la coalition contre la France. Après la bataille de Dennewitz, il écrivit au maréchal Ney une lettre dans laquelle il l'engageait à user du crédit que son mérite devait lui donner auprès de Napoléon pour déterminer ce prince à accepter la paix honorable et générale que les souve-

rains alliés lui offraient à cette époque. Cette lettre resta sans effet. Les alliés, informés que Napoléon se disposait à ramener son armée en France, opérèrent un mouvement général pour s'opposer à sa retraite. Le prince royal, qui commandait l'aile droite, se dirigeait à marches forcées sur Leipzig; il arriva assez à temps pour attaquer les 16, 17 et 18 octobre, et prit une part importante aux succès de cette dernière journée, si funeste aux armes de la France. Dans le mois de décembre, il entra à Lubeck, et écrivit, de cette ville, au prince Oscar, son fils, une lettre où respirent les sentiments d'un cœur droit, ami de l'humanité. C'est à cette époque qu'il fit ouvrir une souscription de cent mille francs, en faveur des habitants de Hambourg, que les malheurs de la guerre avaient forcés de s'expatrier. Il poursuivit l'armée française jusqu'au Rhin, s'arrêta tout à coup devant ce fleuve majestueux, qui réveillait dans son âme de si grands souvenirs, et parut hésiter à le franchir.... Il entra cependant dans Cologne, d'où il adressa aux Français une proclamation dans laquelle il annonce que ce n'est point à la France, mais à un gouvernement oppresseur que les monarques alliés ont déclaré la guerre, et qu'après l'accomplissement de ses devoirs les plus sacrés envers sa patrie adoptive, toute son ambition sera d'assurer le bonheur de ses premiers compatriotes. Il ne prit aucune part à l'invasion des puissances sur le territoire français, ni à la campagne qui se termina par l'entrée des alliés à Paris. L'on a beaucoup varié sur les causes qui motivèrent son inaction dans cette circonstance. Ce prince, qui, dit-on, s'attribuait une grande part aux succès de la coalition, avait espéré le commandement en chef des armées réunies destinées à pénétrer en France. On dit même qu'on le lui avait promis; mais les souverains en décidèrent autrement du moment où l'on put se passer de son appui. Le prince royal exprima alors hautement l'intention de ne point pénétrer en France. L'on assure même qu'il s'établit des négociations entre Napoléon et lui. Un ancien secrétaire du roi Joseph Napoléon, qui, en sa qualité de médecin à Vienne, avait eu des relations avec le général Bernadotte, qui s'y trouvait comme ambassadeur, fut, dit-on, envoyé vers le prince royal par le général Maison. Le prince consentit à se séparer des alliés, à les attaquer sur leur derrière, et à faire cause commune avec la France; mais, avant de prendre cette résolution, il voulut que l'empereur lui écrivit une lettre pour l'en prier. L'orgueil de Napoléon s'indigna de cette condition. Ainsi l'indécision du prince royal et l'amour-propre de l'empereur ont assuré le succès des souverains alliés, tant les destinées des nations dépendent de bien petites causes!... Ce ne fut qu'après l'abdication de Napoléon, le 11 avril 1814, que le prince royal de Suède vint à Paris. Il y parut avec les souverains alliés, et reçut du public, au lieu des témoignages d'estime et même d'affection qu'il avait espérés, des marques d'une improbation générale. Après quelques jours passés à Paris, pendant lesquels il fit à Monsieur, aujourd'hui Charles X, une visite que S. A. R. lui rendit le lendemain, il vit aussi le roi Louis XVIII qui arrivait alors d'Angleterre. Il se hâta de rejoindre son armée à Lubeck, et publia alors un ordre du jour dans lequel on lisait : « A l'époque où le Danemarck fournissait à la France des marins pour ses flottes, la Suède refusa de s'incliner devant l'idole du jour, et, se confiant en ses propres forces, refusa de fournir ceux qu'on lui demandait. Elle a fait plus, elle s'est unie, à cette époque, la plus critique dont puissent faire mention nos annales, au monarque dont Napoléon avait juré la perte; elle est fière d'avoir devancé dans cette résolution toutes les autres nations. » Le jour de

son entrée dans sa nouvelle patrie fut une fête nationale. La population de Stockholm, le roi lui-même, vinrent à sa rencontre. Les souverains se montrèrent fides à remplir les engagements qu'ils avaient pris avec la cour de Suède. Le prince royal, à la tête d'une armée victorieuse, renforcée par ses alliés, pouvait prendre possession du Danemarck; mais, persuadé que la force n'est pas le droit, ce fut des Norvégiens eux-mêmes qu'il voulut obtenir leur réunion. Après avoir éclairé ce peuple sur ses vrais intérêts, il engagea les représentants à s'assembler pour donner à leur pays une constitution assortie à ses besoins, et fondée sur les droits les plus légitimes des citoyens. En août 1815, le prince royal visita la Norvège avec le prince Oscar, son fils, duc de Sudermanie, né le 4 juillet 1799. Partout l'enthousiasme le plus vif et le plus sincère prouva que les vœux des Danois répondaient à ceux de la Suède. Il consacra, en 1811, un fond de deux cents mille rixdallers à l'établissement d'une académie d'agriculture, instituée sur le modèle de celle de Londres. Il enrichit l'université d'Upsal d'une bibliothèque précieuse qui avait appartenu à l'évêque Nordin, célèbre par son profond savoir. Le bruit s'étant répandu dans la Suède qu'on venait de découvrir une conjuration dont le but, en donnant la mort au prince royal et à son fils, était de rétablir sur le trône la dynastie dépossédée, toute la nation manifesta ses inquiétudes et son amour pour le prince qu'elle avait choisi, ainsi que sa ferme volonté de le maintenir au prix de tous les sacrifices. Voici quelques passages de la réponse remarquable qu'il fit à l'adresse des bourgeois de Stockholm : « Je vins au milieu de vous, et j'apportai, comme titre et garantie, mon épée et mes actions. Si j'avais pu vous apporter une série d'ancêtres depuis le temps de Charles-Martel, je l'aurais désiré, seulement par rapport à vous. Pour moi, je suis également fier des services que j'ai rendus et de la gloire qui m'a élevé. Ces prétentions se sont accrues par l'adoption du roi, et le choix unanime d'un peuple libre. Là dessus je fonde mes droits et aussi long-temps que l'honneur et la justice ne seront point bannis de la terre, ces droits seront plus légaux et plus sacrés que si j'étais descendu d'Odin. L'histoire montre qu'aucun prince ne monta sur le trône si ce n'est par le choix des peuples ou par la conquête. Je ne me suis point frayé une voie à la succession du trône de Suède par les armes; le choix libre de la nation m'a appelé, et voilà le droit sur lequel je m'appuie. Rappelez-vous votre état à mon arrivée, et voyez ce que vous êtes maintenant!... » L'histoire répètera ces belles paroles qui ont fait sur les Suédois une impression profonde. Après la mort du roi Charles XIII, arrivée le 5 février 1818, le prince royal, en montant sur le trône, prit le nom de Charles XIV, signa l'acte exigé par la constitution, et annonça la ferme intention de gouverner les deux royaumes d'après leurs lois fondamentales. Il fut couronné, comme roi de Suède, à Stockholm, le 11 mai 1818, et le 7 septembre suivant, à Dronheim, comme roi de Norvège. Un décret des états-généraux accorda au prince Oscar, son fils, la faculté de gouverner le royaume en cas de maladie du roi. La politique du roi de Suède l'a jusqu'à présent maintenu dans un juste équilibre entre l'influence russe et anglaise. Cette position sera toujours difficile et dangereuse pour la liberté de cet état. Charles XIV, cédant sans doute à quelque insinuation étrangère, ayant montré l'intention d'étendre les privilèges de la noblesse, la diète de Norvège a opposé à l'autorité royale une respectueuse, mais ferme résistance, en représentant à S. M. que de telles prérogatives étaient incompatibles avec les lois d'un état libre,

et contraires à la constitution qu'il avait juré de maintenir. Le prince Oscar a épousé, depuis quelques années, la fille aînée du prince d'Eichstet (Eugène Beauharnais), princesse douée des grâces et des plus rares vertus de son sexe. Cette alliance prouve que le roi de Suède, qui s'unit par les liens du sang à un Français, n'a pas oublié entièrement sa première patrie. Une chose digne de remarque, c'est que la révolution qui s'est opérée en Suède, en 1809, n'a pas produit une seule expatriation, et pourtant la loi ne retenait personne. Depuis cette époque, les tribunaux n'ont pas eu à juger un seul délit relatif au changement de dynastie, pas même un écart de cette nature de la part d'une presse affranchie. Le roi parcourt tous les ans ses royaumes, dans tous les sens, sans escorte quelconque. Il habite le plus souvent ses châteaux de plaisance sans les faire garder, et sans avoir seulement une sentinelle à sa porte. Dans ses capitales, comme en voyage, il voit éclater autour de lui, en toute occasion, des témoignages spontanés d'amour, de respect et de reconnaissance. L'ordre public enfin est maintenu, sans la moindre interruption, par la seule autorité civile, qui, hors de la capitale, des places fortes, et des ports de mer, ne dispose d'aucune force armée à portée de l'assister.

BERNARD (ADRIEN-ANTOINE), président du tribunal de Saintes, fut nommé par le département de la Charente-Inférieure, député à l'assemblée législative; il y garda le plus profond silence, mais il s'en dédommagea à la convention nationale, dont il fit partie. « En ma qualité d'homme de bien, dit-il dans le procès du roi, je regarde ce prince comme coupable, et je vote sa mort. » Dans la question de l'appel au peuple, il s'écria : « C'est trop honorer le crime et le criminel! » Il remplit ensuite une mission dans les départements de la Côte-d'Or et de la Charente-Inférieure; de retour à la convention, il devint secrétaire, et fut, à la suite du 9 thermidor, proposé pour faire partie du comité de salut public, mais Tallien l'en fit écarter; devenu président de la convention, il répondit ainsi aux jacobins, qui se plaignaient qu'on incarcérât les patriotes, et qu'on élargit les aristocrates et les suspects : « La convention, qui a vaincu toutes les factions, ne sera point arrêtée par les clameurs des aristocrates imprudents; elle saura maintenir le gouvernement révolutionnaire; elle reçoit avec plaisir les réclamations des patriotes opprimés. » Les événements de prairial an 3 ayant entraîné la chute de son parti, il fut décrété d'arrestation avec plusieurs membres du comité; il eut beau réclamer sa liberté, il ne l'obtint que par l'amnistie du 4 brumaire an 4. Il fut investi, sous l'empire, des fonctions de juge. En 1815, le département de la Charente l'envoya à la chambre des représentants. Forcé de sortir de France comme *votant*, il se retira en Belgique, où il fit paraître un journal intitulé : *le Surveillant*, et un ouvrage sur l'instruction publique. Le gouvernement de cette époque, plus ombrageux que celui d'aujourd'hui, lui ordonna de quitter le royaume; Bernard s'embarqua pour les Etats-Unis, et fit naufrage sur les côtes de Madère; il arriva néanmoins en Amérique, et ne survécut que deux ans à son exil.

BERNARD-DES-SABLONS (CLAUDE), fut élu, au mois de septembre 1793, à la convention nationale, où il vota la mort du roi, avec suris à son exécution, jusqu'après l'acceptation de la constitution par le peuple; voyant ensuite la route que suivait l'assemblée, et tremblant pour lui-même, s'il n'en sortait promptement, il donna sa démission; son arrestation fut le prix de sa lâcheté. Il ne recouvrera sa liberté qu'après la chute de Robespierre; appelé ensuite au conseil des cinq-cents, il en sortit

en 1798, et n'a plus reparu depuis cette époque sur la scène politique.

BERNARD-DE-SAINT-AFFRIQUE (N.), ministre protestant. L'aurore de la révolution française lui parut protéger ses coreligionnaires contre les attaques de l'intolérance et de la haine; aussi se déclara-t-il le partisan d'un nouvel ordre de choses qui promettait d'anéantir tous les privilèges de croyance ou autres qui pesaient alors sur les Français. Quoique les espérances de cet homme de bien ne se soient point réalisées, il n'en conserva pas moins son esprit de tolérance. En 1793, le département de l'Aveyron le nomma député à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota sa réclusion et le bannissement à la paix; en 1795, il passa au conseil des cinq-cents, et en fut nommé secrétaire: il montra toujours un noble caractère; toujours on reconnut en lui l'homme vertueux et le citoyen patriote. Il est mort ignoré, il y a quelques années.

BERNARD (SIMON), maréchal-de-camp du génie, président du comité des fortifications aux États-Unis, etc., est né à Dôle (Jura), le 28 avril 1779; il étudia à l'école centrale de cette ville sous le savant et modeste abbé Janet, où il se fit bientôt remarquer par sa rare intelligence et par le goût le plus vif pour les sciences exactes. Ses brillants succès le firent admettre, à peine âgé de 16 ans, à l'école polytechnique; il en sortit deux ans après, pour entrer dans le corps du génie militaire. Après avoir servi plusieurs années en Italie et sur les bords du Rhin, où il reçut une blessure, il fut envoyé à Ingolstadt en Bavière, avec le grade de chef de bataillon; ce fut là qu'il épousa la sœur de l'ancien ministre des finances du royaume de Bavière (le baron de Lerchenfeld). Le débarquement des Anglais dans l'île de Valcheren, en 1809, ayant éveillé l'attention sur la ville d'Anvers, l'empereur choisit un ingénieur qui pût répondre aux grandes vues qu'il avait sur cette place de guerre importante, et la mettre dans un état de défense formidable. Bernard, chargé de ce soin difficile, y exécuta d'immenses travaux, et en fit une des plus fortes places de l'empire. Il se montra bientôt aussi bon administrateur qu'il s'était montré ingénieur habile, par la manière dont il gouverna quelques milliers de prisonniers espagnols qui lui avaient été confiés. Napoléon, convaincu de son mérite personnel, l'appela chaque année au conseil supérieur du génie, qu'il présidait, pour discuter et arrêter les projets des travaux extraordinaires de fortifications qui s'exécutaient annuellement sur tous les points du vaste empire français. Dans les discussions, souvent animées, qui s'élevaient entre Napoléon et Bernard, celui-ci s'exprimait avec une liberté qui allait quelquefois jusqu'à la rudesse; mais, fort de sa propre conviction, il soutenait, sans ménagement comme sans crainte, ses opinions, avec une clarté, une présence d'esprit telles, que l'empereur a cédé plus d'une fois à la force de ses raisonnements. De là vint la faveur insigne dont il fut comblé depuis par ce souverain. La visite des travaux d'Anvers, que fit Napoléon en 1810 et 1811, accrut encore la confiance dont il s'était plu à entourer Bernard, le donnant partout, dans ses tournées, comme un modèle à suivre aux différents chefs de service rassemblés sur ce point militaire, fort important à cette époque. Peu de temps après il le nomma lieutenant-colonel, en le dotant d'un majorat de quatre mille francs. En 1813, il l'attacha à sa personne, revêtu du grade de colonel. Bernard suivit Napoléon dans la campagne de Saxe; il eut la jambe cassée, en tombant avec son cheval, d'un pont sans parapet; il obtint alors le brevet de maréchal-de-camp du génie. Dans les cent jours, nommé directeur du cabinet topographique de Napoléon, il l'accompagna en cette qua-

lité et en celle d'aide-de-camp, dans la campagne de 1815. Il le suivit encore à Rochefort jusqu'au moment de son embarcation, et c'est contre sa volonté qu'il ne partagea pas son exil à Sainte-Hélène. Il retourna ensuite dans ses foyers, où il passa dix mois, recevant et accueillant indistinctement ses anciens camarades, qui ne se lassèrent pas d'admirer en lui le calme avec lequel il supportait les revers de la fortune. Il s'occupa, pour se distraire des maux de la patrie, envahie par l'étranger, de plusieurs ouvrages entrepris déjà depuis plus ou moins de temps, entre autres des *Tables chronologiques et historiques de tous les peuples du monde*; ouvrage qu'il destinait à l'éducation de son fils, mort du croup en 1811, à Anvers; *De la comparaison de tous les prix d'art militaire*, ouvrage qui lui avait été demandé par le comité des fortifications, pour être envoyé dans toutes les directions du génie, et y servir de type aux travaux de cette arme. Il revint ensuite à Paris, auprès de sa famille, qu'il y avait laissée. Ayant éprouvé quelques difficultés pour se faire confirmer dans le grade de général, il se détermina à s'éloigner de la France, mais, peu sensible aux brillants avantages qui lui furent offerts par divers souverains étrangers, entre autres par l'empereur de Russie, il ne voulut prendre du service que pour les États-Unis, dans l'espérance d'y être encore utile à son pays; il obtint à cet effet l'autorisation spéciale de Louis XVIII, qui lui conserva son rang dans l'armée française. Cette disposition, sans laquelle il n'eût pas quitté la France, fait espérer de revoir un jour le général Bernard rentrer au sein de sa patrie, et consacrer à sa défense les nouvelles lumières et l'expérience qu'il aura acquises pendant son absence, dans l'art où sa gloire brille du plus vif éclat. En attendant, la France doit s'honorer de voir un de ses ingénieurs militaires les plus distingués prendre des mesures aussi savantes qu'efficaces pour fermer aux Anglais l'entrée des fleuves américains. Les escadres incendiaires de la Grande-Bretagne ne détruiront plus impunément les édifices publics de la capitale des États-Unis.

BERNARD DE MARIGNI (N.), ancien officier de marine, se rangea sous les drapeaux des Vendéens, et devint chef de division à l'armée royale et membre du conseil supérieur. Il y acquit une grande influence. En 1794, il fut soupçonné de trahison, condamné à mort, et subit son jugement. Charette fit les fonctions de procureur du roi. On lui reprocha, ainsi qu'à Stofflet, cette condamnation, dont on attribua la rigueur à un esprit de rivalité.

BERNARD (MARC-ANTOINE), député suppléant des Bouches-du-Rhône à la convention, remplaça Barbaroux le 30 août 1794, et y resta pendant cinq mois. Il fut accusé de fédéralisme par Barbeau-Dubarran, condamné à mort, et exécuté le 3 pluviôse an 2. Bernard s'était montré ami de l'ordre et de la paix; aussi, en 1796, le conseil des cinq-cents accorda-t-il, à son fils, le bénéfice de la loi sur les députés morts pour la patrie.

BERNARD (JEAN-ETIENNE), savant philologue et médecin, naquit, en 1718, à Berlin. Ses travaux ont principalement consisté dans des éditions avec des notes ou des leçons nouvelles d'ouvrages grecs souvent inédits sur la médecine. Ce sont : 1° le *Traité de Démétrius Pépogonéus de Podagrâ*, Leyde, 1743; 2° la *Nomenclature des parties du corps*, d'Hypocrate, et l'*Introduction anatomique*, d'un anonyme, 1749; 3° *Palladius de Febribus*, avec un *Glossaire chimique* et des *Extraits inédits*, de différents poètes chimistes, 1745; 4° *Pesslus de Lapidum virtutibus*, 1745; 5° *Synésius de Febribus*, traité jusqu'alors inédit, 1749; 6° les *Variantes* d'un manuscrit des lexiques d'Erotien et de Galien, insérées dans les

Miscellaneous observations novæ, de Dorville, t. ix; 7^e la pastorale de Longus, *Daphnis et Chloé*, avec de nouvelles corrections, Amsterdam, 1754; 8^o le *Thomas magister*, Leyde, 1757; 9^o un fragment grec de *Hydrophobid*, Arnheim, 1791; 10^e enfin, Théophrasti Nonni de *Curatione morborum*; cette édition, à laquelle il avait travaillé pendant plusieurs années, ne parut que quelques mois après sa mort, arrivée au mois d'août 1753. Bernard avait étudié la médecine en Hollande, et avait successivement résidé à Leyde, Amsterdam et à Arnheim. On a encore de lui des lettres et des fragments critiques insérés dans les *Acta literaria* de la société des sciences d'Utrecht, les *Mémoires de Reicha*, etc.

BERNARD (THOMAS), avocat anglais, né à Lincoln, en 1750, étudia au collège d'Harvard, dans la Nouvelle-Angleterre, et revint ensuite suivre un cours de droit dans sa ville natale. Il entra au barreau en 1780. Nommé, en 1795, trésorier de l'hospice des Enfants-Trouvés, il en augmenta beaucoup les revenus par une administration sage et éclairée. L'année suivante, il fonda, avec le concours de quelques amis, la société pour le soulagement des pauvres, et en a publié les rapports, ou respire un grand amour, pour l'humanité. On lui est encore redevable de beaucoup d'autres établissements de même nature. Il devint, en 1809, docteur en loi et chancelier de Barham, et mourut en 1818. On a de lui : 1^o *Observations sur la conduite des véritables amis de la liberté de la presse*; 2^o *Moyens d'améliorer le sort des pauvres*; 3^o *La Nouvelle école*; 4^o *Spurina*, ou les *Consolations de la vieillesse*; 5^o *Les Méditations du Solitaire*; 6^o *Dialogue entre Monsieur Français et John Anglais*.

BERNARD (JEAN-BAPTISTE), né à Marseille en 1747, mort libraire, à Paris, le 16 octobre 1808, est auteur de *l'Abri de l'histoire de la Grèce*, 1799, 2 vol. in-8^o, et éditeur des *Oeuvres posthumes de Montesquieu*, accompagnées de notes, Paris, 1798, in-12.

BERNARD (LOUIS-DÉSIRÉ), né à Brest, en 1788, est fils d'un négociant de cette ville. Il fit ses études d'abord à la Flèche, et ensuite à Paris, au collège Sainte-Barbe, où il obtint de grands succès. Admis au barreau de Rennes en 1810, M. Bernard se déclara, en 1815, par un vote public contre le fameux acte additionnel, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé conseiller à la cour de Rennes. Rendu au barreau après la seconde restauration, il a continué à suivre cette carrière. Il fut, en 1815, l'un des défenseurs du malheureux général Travot, condamné à mort par un conseil de guerre que présidait M. Canuel. Ce président dénonça les défenseurs au public par une affiche qu'il fit placarder dans la ville, et dans laquelle il traitait d'écrits séditieux les mémoires publiés par eux. L'un de ces mémoires se terminait par le mot roi, suivi de huit points..... qui devinrent l'objet d'une ridicule accusation. On supposa que ces huit points voulaient dire Napoléon, et l'on arrêta les défenseurs. M. Bernard fut au secret pendant huit jours, et il fallut un arrêt de la chambre d'accusation pour le rendre à la liberté. En 1816, une famille de Rennes, dont l'un des membres figurait dans la conspiration du général Berton, pria M. Bernard de se charger de cette défense. Il se rendit à Poitiers, mais n'ayant pu obtenir du garde-des-sceaux l'autorisation de plaider, il fit imprimer et adresser aux jurés de courtes et énergiques observations pour servir à la défense de son client. Depuis cette époque, M. Bernard, entièrement livré aux études relatives à sa profession, se disposait à donner au public une nouvelle édition du *Traité des assurances* d'Emerigon, lorsque l'attaque de l'*Etoile* contre la mémoire de M. de la Châtaignais est venue fournir à cet avocat l'occasion de se

faire connaître à Paris. Chargé par un des descendants de ce respectable magistrat de venger la mémoire du courageux ennemi des jésuites, il n'eut point, comme son collègue Berryer, la timide circonspection ou plutôt la servile complaisance de faire l'éloge de cette congrégation facieuse qui nous envahit de toutes parts. Il ne demanda pas grâce pour la mémoire d'un homme dont la vie tout entière fut honorable et courageuse. Le plaidoyer de M. Bernard, auquel on pouvait peut-être reprocher un peu d'emphase, fut digne de la noble cause qu'il défendait et lui fit le plus grand honneur. Le barreau de Paris lui fit à cette occasion l'accueil le plus flatteur, et, à son retour, celui de Rennes imita l'exemple du barreau de Paris. M. Bernard a publié récemment un *Résumé de l'histoire de l'Eragne*.

BERNARD (JEAN-JOSEPH). Plusieurs biographes émettent sur le compte de ce personnage une foule d'assertions qui auraient besoin de preuves plus évidentes que celles apportées à l'appui, pour que nous croyions devoir les reproduire. Nous nous bornerons à signaler ce qui nous paraît incontestable. Né à Marseille, dans une classe obscure, M. Bernard se montra, dit-on, chaud partisan de la révolution, pendant laquelle il se fit appeler Mantos. Après la bataille de Novi, il était capitaine de la 6^e demi-brigade. Une division de l'armée française, attaquée par des forces supérieures, ayant été obligée de battre en retraite, il reçut l'ordre d'aller la soutenir avec les cent quarante grenadiers qu'il commandait; il dispersa en un clin d'œil la cavalerie autrichienne; mais ses braves, emportés par leur ardeur, et s'apercevant qu'ils ont dépassé toutes les lignes, aimèrent mieux une mort glorieuse que de se rendre; ils se précipitèrent sur les Autrichiens, et auraient certainement été victimes de leur audace si les demi-brigades ne fussent venues les délivrer. Plus tard, il quitta la noble carrière des armes pour se jeter dans des intrigues, qui, s'il faut en croire l'opinion publique, lui ont fait peu d'honneur. En 1813, il obtint la ferme des jeux pour 6 ans, et devint plus tard l'objet de diverses inculpations qui se rattachaient tant à la politique qu'à ses fonctions comme fermier des jeux. On l'accusa entre autres griefs de distribuer de l'argent dans les faubourgs pour soulever le peuple en faveur de Napoléon. M. Bernard publia plusieurs mémoires pour se justifier et joignit aujourd'hui tranquillement de l'immense fortune qu'il s'est acquise.

BERNARD (madame). Son nom mérite d'être transmis à la postérité. Pendant la terreur, son mari ayant péri sur l'échafaud à Bordeaux, elle eut le courage d'aller trouver le proconsul Tallien, et de lui dire : « Misérable tyran, vous avez fait périr mon époux, je vous demande la mort, vous n'avez pas de plus grande ennemie que moi, je puis à l'instant me venger, dit-elle, en lui montrant un pistolet; » mais vous êtes indigne de mon courroux. — Madame, répondit Tallien, calmez-vous; la patrie demande des sacrifices, vous n'êtes pas accusée; la nation aura égard à vos malheurs. » Elle répondit en se brûlant la cervelle devant le proconsul. Tallien fut si épouvanté de cette scène qu'il établit une forte garde pour sa sûreté, et que le public n'eut pas connaissance de cet événement.

BERNARDET (PIERRE), naquit, à Paris, en 1794, et y fit d'excellentes études. En 1808, il entra au ministère des finances, et s'y distingua par une telle aptitude qu'il obtint une exemption de service militaire, faveur qui ne fut accordée, à cette époque, qu'à deux autres jeunes gens. En 1818, il donna sa démission, fit un voyage aux Etats-Unis, et occupa les loisirs de la traversée en imaginant une méthode particulière pour abréger l'enseignement de l'écri-

ture. Il parvint, en effet, à donner, en huit leçons, une écriture régulière et élégante à toute personne qui aurait négligé cette partie de l'instruction, et les succès qu'il obtint chaque jour sont un sûr garant de l'efficacité de ses procédés, auxquels la société d'encouragement a donné la plus honorable approbation.

BERNARDI (JOSEPH-ÉLÉAZAR-DOMINIQUE), naquit à Mptatieu, en Provence, le 16 mars 1751. Ses nombreux ouvrages l'ont mis au nombre des légistes les plus profonds de notre temps. Avant la révolution, il était lieutenant-général au siège du comté de Sauli. Il se montra constamment ennemi du nouvel ordre de choses, et refusa même des fonctions importantes qu'on voulait lui confier, se contentant d'une place de juge dans un tribunal de district. Arrêté en 1793, il aurait infailliblement augmenté le nombre des victimes de cette époque sans l'insurrection des fédéralistes, qui le sauva. Il émigra aussitôt, et ne reentra en France qu'après le 9 thermidor. Envoyé au conseil des cinq-cents par le département de Vaucluse, il y prit la défense des émigrés de Toulon, qui avaient appelé les Anglais en France, et parvint à faire abroger les lois que la convention avait portées contre eux. Sa nomination fut annulée au 18 fructidor. A l'avènement de Napoléon, il se refugia, suivant l'expression d'un biographe, dans les bureaux du ministère de la justice, où il est encore aujourd'hui chef de division des affaires civiles. Il fut nommé, en 1812, membre de la seconde classe de l'Institut, et admis, en 1816, à l'Académie des inscriptions. Cette même année, le Roi lui accorda deux distinctions bien différentes, le titre de censeur des journaux et la croix de la légion d'honneur. On doit à cet écrivain les ouvrages suivants : 1° *Commentaire sur la loi du 13 floréal an 11, relative aux donations et testaments*, in-8°, 1804; 2° *Commentaire sur la loi du 20 pluviôse an 13, relative aux contrats de mariage et aux droits respectifs des époux, avec les formules principales des conventions dont ce contrat est susceptible*, in-8°, 1804; 3° *Discours sur la justice criminelle*, in-8°, 1780; 4° *Essai sur les révolutions du droit français, pour servir d'introduction à l'étude de ce droit, suivi de vues sur la justice civile, etc.*, in-8°, 1785; 5° *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution, par un officier de cavalerie*, in-8°, 1800; 6° *Institution au droit français, civil et criminel, suivie d'un mémoire sur l'origine et les révolutions des jugements par pairs et par jurés, en France et en Angleterre*, in-8°, 1800; 7° *Observations sur les quatre concordats de M. de Pradt*, in-8°, 1814; 8° *De l'origine et des progrès de la législation française, ou Histoire du droit public et privé de la France, depuis la fondation de la monarchie jusques et y compris la révolution*, in-8°, 1817; 9° *Principes des lois criminelles, suivis d'observations impartiales sur le droit romain*, in-8°, 1788; 10° *De la République, ou du Meilleur gouvernement*, traduit du latin de Cicéron; 11° *Théorie nouvelle des lois civiles, où l'on donne le plan d'un système général de jurisprudence, et la notice des codes les plus fameux*, in-8°, 1802; 12° *Cours complet de droit civil français*, Paris, 1803, 4 vol. in-8°; 13° *Essai sur la vie et les ouvrages de Michel de l'Hôpital*, in-8°, 1807; 14° *Observations sur l'ancienne constitution française, et sur les lois et les codes du gouvernement révolutionnaire*, in-8°, 1816. On a encore, de ce savant jurisconsulte, les *Eloges de Papon et de Cujas*; il a pris part aux *Archives littéraires de l'Europe* et au *Bulletin de l'Académie de législation*; il a fourni plusieurs articles dans le *Dictionnaire de la Provence*, dans le *Magasin encyclopédique* et dans la *Biographie universelle*. Enfin on lui doit une nouvelle édition de *Poitier*, mise en rapport avec le code civil. Ce laborieux écrivain a aussi composé des Mémoires, 1° sur un arrêt du

parlement de Paris qui supprima un passage de *La Jérusalem conquise*, du Tasse, tome VII des *Mémoires de l'Académie*; 2° sur les jeux scéniques de l'antiquité, tome VIII id.; 3° un manuscrit, sur l'origine de la pairie en France.

BERNARDIN - DE - SAINT-PIERRE. Voyez SAINT-PIERRE.

BERNARDY-VALARNES (EDOUARD-JOSEPH), naquit à Manient, en Provence, en 1763, et s'est constamment appliqué à l'étude de la musique, dans laquelle il s'est fait une grande réputation comme violon et compositeur. On a de lui plusieurs morceaux estimés.

BERNERON (FRANÇOIS, chevalier de), commença sa carrière militaire par le grade d'officier dans l'ancienne gendarmerie, appelée alors maréchaussée. Il servit ensuite, comme capitaine, dans le régiment de l'Île-de-France, qui passa aux Indes en 1784. Chargé de différentes missions auprès de Tipou-Saeb et du pacha des Marattes, il s'en acquitta avec autant de zèle que d'intelligence. A son retour en France, en 1770, il fut nommé adjudant-commandant, et fit la campagne de 1791 sous le maréchal Luckner. Dans les campagnes de 1792 et 1793, il fut attaché à l'état-major de Dumouriez, qui le chargea de faire le siège de Wvilliam-Stad; ses efforts ne réussirent pas. Dévoué à la personne de son général, Berneron partagea ses succès, ses revers et sa fuite. Il choisit Bruxelles pour asile; mais quelques propos inconsidérés le firent mettre en prison. Il y resta dix-huit mois, et ne dut sa liberté qu'à la générosité du général Clairfayt. Il alla rejoindre Dumouriez à Londres, et y mourut peu de temps après.

BERNHARD (HENRI-EMMANUEL), est né à Breslau, en Silésie, en 1774. La France et l'Allemagne l'ont tour à tour vu militaire, administrateur, habile politique, négociant et négociateur, historien, publiciste, traducteur et même poète. Rien ne lui est étranger; son existence suivit le mouvement vague des temps et des circonstances. Il quitta le service de l'artillerie prussienne pour devenir, auprès du gouvernement français, le chargé d'affaires de quelques petits princes d'Allemagne. Kellermann et Wittgenrode lui accordèrent également leur confiance, et il fut tour à tour leur secrétaire. Il a traduit en allemand l'ouvrage de miss Hélène Wvilliam sur les Mœurs et les opinions en France à la fin du dix-huitième siècle, et à fait paraître, en 1815, une brochure sur l'illégalité de la constitution de l'an 8. Il a été nommé censeur honoraire, en 1814, par une ordonnance royale. Il avait rempli ces fonctions sous l'empire pour les ouvrages allemands.

BERNHARDT (N.), savant Allemand. Il remplissait, depuis plus de quarante ans, à la bibliothèque royale, les fonctions de bibliothécaire, et était surtout avantageusement connu par ses *Essais sur l'histoire de l'imprimerie*, insérés dans le recueil intitulé: *Matériaux pour servir à l'histoire et à la littérature*, que publiait le baron Christophe d'Arctin; il a été enlevé aux sciences et à ses nombreux amis, le 26 juin 1821, à Munich. M. Bernhardt avait encore des titres littéraires autres que ceux que nous venons de citer; les savants estiment d'une manière toute particulière son *Codes traditionum Ecclesiarum Ravennatis in papyro scriptis*. Il était décoré de l'ordre du mérite civil.

BERNHARDI (JEAN-JACQUES), né à Erfurt, le 7 septembre 1774, est professeur à l'université de cette ville, où il possède un très beau jardin botanique. Il a publié : 1° *Dissertation inauguralis medica de veteri naturâ*, Erfurt, 1799, in-8°; 2° *Catalogue systématique des plantes qui se trouvent aux environs d'Erfurt*, Erfurt, 1800, in-8° (en allemand); 3° *Introduction à la connaissance des plantes*, Erfurt, in-8°, 1803 (en allemand); 4° *Traduction alle-*

mande des deux premiers cahiers des annales du muséum d'histoire naturelle de Paris, Hambourg et Mayence, 1803 et 1804, in-4°; 5° *Versuch einer vertheidigung der alten eintheilung der functionen*, Erfurt, 1804, in-8°; 7° *Beobachtungen ueber Pflanzengeweisse und eine neue art derselben*, Erfurt, 1805, in-8°; 8° *Von theilung des gesunden und kranken zustandes organisirter kuerper*, Erfurt, 1805, in-8°. Il a inséré un grand nombre d'articles d'histoire naturelle dans les actes de l'académie des sciences utiles d'Erfurt, le journal de botanique de Schrader, etc.

BERNHOLD (JEAN-MICHEL) médecin, né en 1736, à Maynberahem, et mort le 12 janvier 1797. Il exerça les fonctions de physicien de sa ville natale jusqu'en 1770; devint alors conseiller du roi de Prusse, et médecin pensionné des bailliages d'Uffenheim et de Creglingen. Ce médecin jouissait en Bavière d'une réputation immense comme praticien. Il n'a publié qu'un petit nombre d'ouvrages, savoir : *Dyonisii Catonis distichorum de moribus ad Alium libri IV*, Augsbourg, 1784, in-4°; *Scribonii Lari compositiones medicamentorum deuo ad edit. Rodianam edidit*, Strasbourg, 1786, in-8°; *Cæli Apicii de oporitis et condimentis*, etc. Nuremberg, 1789, in-8°; *Theodori Prisciani archiatri, quæ exstant tomas I, novum textum constituit, lectiones discrepantes adiecit*, Nuremberg 1791, in-8°.

BERNHOLD (JEAN-GEORGES-JACOQS), son fils, est né, le 17 décembre 1762, à Maynberahem. Il est médecin pensionné de la ville et du canton de Feuchtwang, dans le pays d'Anspach. On a de lui : *Rudimenta osteologia ac syndesmologia*, Erlange, in-8°, 1793; *Initia doctrine de ossibus ac ligamentis corporis humani, tabulis expressa*, etc., Nuremberg et Aldorf, 1794, in-8°.

BERNI (TIROS), fils de Frédéric Berni de Ferrare, naquit, en 1788, à Bitetto, ville de la province de Bari, y commença ses études, qu'il alla terminer ensuite à Naples, où il suivit des cours de jurisprudence sous le professeur Valleita. Il adoucit, par la culture des belles-lettres, l'aridité de la jurisprudence, et acquit ainsi des talents qui lui ouvrirent les portes de plusieurs sociétés savantes. Il fut nommé secrétaire de l'académie de la *Scelazia*, et travailla au journal intitulé *l'Impartial*. Ses articles, pleins d'aperçus nouveaux, d'une critique fine et de jugemens sagement motivés, étaient recherchés de tous les gens de goût. Dans le n° 3 de cette feuille, on remarque le portrait qu'il avait tracé d'un représentant du peuple. Aux qualités qu'il exigeait dans la personne destinée à d'aussi honorables fonctions, chacun crut qu'il l'avait dessiné d'après lui-même, aussi le nomma-t-on à la députation nationale. Il prouva, par la noble conduite qu'il y tint, que ses commettants ne s'étaient point trompés. M. Berni est auteur de plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont il a enrichi plusieurs recueils, et auxquels il a eu la modestie de ne pas mettre son nom.

BERNIER (LOUIS-FRANÇOIS). En 1791, ce paisible cultivateur de Passy en Valois, fut nommé membre de l'assemblée législative. Dans son vote au procès de Louis XVI, il se déclara pour la détermination jusqu'à l'acceptation de la constitution de 1793, puis pour l'appel au peuple et pour le sursis. Il fut envoyé à Evreux, après le g thermidor, et y ordonna le désarmement des comités révolutionnaires. Dans une émeute au sujet des grains, il faillit être victime de sa fermeté à s'opposer aux révoltés. Membre du conseil des cinq-cents, il fut, après le 18 brumaire, nommé commissaire près le tribunal de première instance du troisième arrondissement de Seine-et-Marne. Sa carrière politique paraît s'être terminée à cette époque.

BERNIER (ETIENNE-ALEXANDRE), né à Dron,

département de la Mayenne, le 31 octobre 1764, fit d'assez bonnes études et embrassa fort jeune l'état ecclésiastique. Il était curé de Saint-Laud avant la révolution, et aurait probablement vieilli dans ces fonctions subalternes, malgré la zèle fanatique qu'il affectait, si nos troubles civils n'étaient venus le transporter sur un autre théâtre. Il vit, comme tant d'autres hommes de tous les rangs, dans la révolution un moyen d'élévation, et se précipita avec fureur dans l'un des partis qui divisaient alors la France. Il refusa de prêter le serment prescrit par l'assemblée constituante, et quitta sa paroisse pour se livrer entièrement aux intrigues politiques. En 1792, il échappa à la déportation que subirent les prêtres réfractaires, et attendit, dans l'ombre, le moment favorable pour attaquer le gouvernement établi. Dès les premiers temps de la guerre de la Vendée, il se jeta au milieu de l'armée d'Anjou, et devint l'un des membres dirigeants du gouvernement insurrectionnel. Dès lors la religion devint, dans ses mains, une arme d'intrigue et de vengeance. Ses prédications, empreintes d'un fanatisme de commande, exaltaient de grossiers paysans, et les rendaient propres à tous les crimes; il renouvellait, dans ses discours, les fureurs du moyen âge. Cette éloquence odieuse, si loin d'un langage sage et modéré, digne de la chaire de vérité, lui valut cependant le titre d'apôtre de la Vendée; tant l'esprit de faction est aveugle dans son admiration comme dans sa haine ! Cependant les succès de Bernier ne furent pas de longue durée; on s'aperçut qu'il n'avait cherché qu'un moyen d'avantages personnels dans ses homicides sermons. La discorde s'était introduite avec lui dans le camp royaliste, et il n'avait fondé son influence que sur les divisions des autres chefs. L'indignation qu'il commençait à exciter était prête à éclater lorsque la dispersion de l'armée vendéenne le rappela dans la retraite. Caché dans un obscur village de la Bretagne, Bernier cherchait encore à souffler le feu de la discorde; il composait des sermons incendiaires, qu'il trouvait le moyen de faire circuler dans les mains des paysans. Mais, trompés une fois, ces malheureux ne voulaient pas s'exposer de nouveau aux chances d'une insurrection fatale. L'éloquence du curé Bernier fut perdue. Il se hasarda alors à se rendre à l'armée de Charette. Repoussé par cet habile chef, Bernier alla offrir ses services au grossier Stofflet, dont il devint bientôt l'ami et le maître, sous le titre de conseiller. L'armée catholique et royale devint sa conquête, et le stupide Stofflet lui en abandonna tout-à-fait l'empire. Des crimes sans nombre furent le fruit de cette hideuse alliance d'un intrigant fanatique avec un soldat ignorant et féroce. Les premiers jours de leur réunion furent signalés par l'assassinat du général royaliste Marigni, qui portait ombrage à l'abbé par ses lumières et par ses talents. Bernier fut choisi par Stofflet pour négocier la paix avec le gouvernement républicain. Il se tira avec succès de cette entreprise; mais, aussitôt la paix conclue, il excita Stofflet à violer la foi jurée, et à recommencer, par trahison, la guerre contre les républicains. Le garde-chasse-général résista long-temps. Sa nature farouche, mais simple, lui apprenait à se défier des spécieuses immoralités du prêtre. Il céda pourtant, et, après quelques jours d'infructueux efforts, fut réduit à prendre la fuite devant les bandes de Hoche. Bernier se sauva également, et eut le bonheur d'échapper à toutes les recherches, tandis que la victime qu'il avait entraînée à sa perte, le malheureux Stofflet, saisi dans l'asile que lui avait indiqué le prêtre, fut condamné à mort, et fusillé par les républicains. Bernier parut encore à l'armée de M. d'Artois, et y jouit de quelque faveur; mais il commençait à ne plus voir.

du même oeil le parti qu'il avait embrassé. La cause royale lui semblait désormais perdue; aussi ne songeait-il plus qu'à trouver le moyen de se faire adopter par la faction triomphante. Le désir que témoignait Bonaparte de pacifier la Vendée offrit, à l'intrigant abbé, une circonstance favorable pour tenter sa propre réconciliation avec le gouvernement consulaire. On crut à l'influence qu'il prétendait avoir sur les Vendéens, influence qu'il était loin de posséder; on crut pouvoir faire servir son éloquence à la fusion des partis; mais sa verve, toute infernale, pouvait souffler la guerre sans être capable de servir à la pacification. On essaya encore d'employer l'abbé Bernier à négocier un concordat avec l'envoyé du pape. Il échoua également dans cette tentative, ainsi que dans celle, plus importante pour lui, d'obtenir le chapeau de cardinal. Cependant Napoléon l'appela à l'évêché d'Orléans, et lui donna la croix de la légion d'honneur. Il ne jouit pas longtemps de ces honneurs qui avaient été le but de toute sa vie. Une fièvre bilieuse l'emporta le 1^{er} octobre 1806. Il laissa peu de regrets, car tous les partis ayant à se plaindre de lui, aucun ne voua d'attachement à sa mémoire.

BERNIER (PIERRE-FRANÇOIS), astronome, né à la Rochelle, le 19 novembre 1779, montra, de bonne heure, des dispositions et un goût très prononcés pour les sciences exactes. Né sans fortune, il trouva un protecteur dans la personne de M. Duclapelle, de Montauban, qui mit à sa disposition sa bibliothèque et son observatoire. Candidat à l'école polytechnique, il vint à Paris, en 1800; étudia alors l'astronomie avec une nouvelle ardeur, et fut, la même année, désigné, sur sa demande, comme un des astronomes de l'expédition du capitaine Baudin pour les terres australes. Son zèle pour la science l'engagea à rester auprès du commandant de l'expédition que plusieurs de ses compagnons de voyage avaient abandonné; le mauvais état de sa santé, depuis la fin de 1801, n'interrompit même pas ses travaux, et il succomba, en juin 1803, près de l'île de Timor. Ses observations astronomiques ont été remises à l'institut.

BERNIER (Mme), née Villers, du pays de Liège, depuis long-temps établie à Paris, membre de diverses sociétés littéraires, a publié un *Discours* qui a concouru à l'institut national de France, sur cette question : « Quelles doivent être, dans une république bien constituée, l'étendue et les limites du pouvoir du père de famille ? » in-8°, 1801; et, sur cette autre question : « Quelle est, pour les femmes, le genre d'éducation le plus propre à faire le bonheur des hommes en société ? » Elle a composé un discours qui a remporté le prix à l'académie de Montauban, in-8°, 1803 2^e et 3^e édition, in-8°, 1804.

BERNIGAUD-DES-GRANGES, (N.), fut nommé, en 1789, député aux états-généraux. Il exerçait alors la charge de lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône. En 1790, il publia un *Recueil* des erreurs et bévues qu'il reprochait au comité des finances; signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre les opérations de l'assemblée nationale, et s'éloigna de la scène politique jusqu'à la chute de Napoléon. Il y reparut en 1814, la croix de la légion d'honneur à la boutonnière, et des lettres de noblesse à la main.

BERNIS (FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRES DE), naquit, en 1715, à Saint-Marcel-de-l'Ardeche, d'une famille distinguée quoique pauvre. Il vint étudier à Paris au séminaire de Saint-Sulpice pour se préparer à prendre les ordres sacrés auxquels il avait été destiné dès l'enfance. Son esprit et ses goûts, peu conformes à son état, lui donnèrent assez peu de considération parmi ses supérieurs et

ses condisciples, mais lui firent, en même temps obtenir, dans le monde, de brillants succès. Il se livra, avec ardeur, à la poésie érotique, et devint bientôt un poète à la mode, recherché de la bonne société, et presque indispensable dans les petits soupers de Paris. Ses vers badins étaient dans toutes les bouches, et, chose étonnante, sa qualité d'abbé leur donnait un nouveau charme, tant le siècle dernier était loin de cette pureté que lui décernent bénévolement certains amis du passé. Malgré la faveur du grand monde, Bernis fut long-temps pauvre. Il parvint à l'académie, et ne put obtenir un modeste bénéfice de 6,000 livres de rente. Il était réduit à un tel point de misère qu'on lui donnait un petit écu pour le retenir à souper, afin de payer le sacre qui devait le reconduire, et qu'il acceptait, en feignant de prendre pour une plaisanterie cette insultante aumône. Le cardinal de Fleury, alors dispensateur des bénéfices ecclésiastiques, avait pris en aversion le poète-abbé. « Ne comblez sur rien tant que je vivrai, lui dit-il durement. — Monseigneur, j'attendrai, répondit Bernis. » Il attendit en effet en cherchant à rendre sa poésie lucrative. De jolis madrigaux, passablement lestes, lui firent obtenir la protection de Mme de Pompadour. Il fut admis dans son intimité et employé à la rédaction de sa correspondance avec le roi. Il suffisait alors de porter le caducée pour pouvoir prétendre aux hautes dignités de l'église. Bernis s'en aperçut bientôt. Il obtint une pension de 1,500 francs sur la cassette du roi, un appartement au Louvre, et une place dans le chapitre noble de Lyon, avec le titre de comte. Le premier pas vers la route de la fortune est le plus difficile. Peu de temps après, le comte de Bernis fut envoyé à Venise en qualité d'ambassadeur. Il se montra digne de cette haute mission, et termina, à son honneur les négociations, dans lesquelles il fut employé. A son retour, il fut appelé au conseil d'état, où il développa des talents supérieurs dont on ne l'avait pas jusqu'alors jugé capable. Il eut une grande part à l'heureuse conclusion qui mit fin à la discorde entre la cour et le parlement. Il concilia le saint-siège et la république de Venise entre lesquels de graves différends s'étaient élevés. Les deux partis lui témoignèrent une égale reconnaissance, et le pape Benoît XIV le désigna dès lors pour le cardinalat. La fortune semblait vouloir le dédommager par tous ses dons de son ancienne rigueur. Il obtint le portefeuille des affaires étrangères, et parvint ainsi au comble des honneurs. Le moment était favorable pour un homme habile. L'accroissement rapide de la puissance prussienne faisait trembler toutes les têtes couronnées. On sentait partout le besoin d'opposer une digue à ce redoutable torrent. Bernis parvint à vaincre les haines qui, depuis tant d'années, divisaient la France et l'Autriche. Le traité de la triple alliance fut signé, et Frédéric-le-Grand menacé de la perte de son trône. L'opinion publique applaudit à cet acte inespéré que l'on attribua au zèle patriotique du ministre. Malheureusement le succès ne répondit pas à l'attente générale. Le génie de Frédéric triompha de tous les obstacles. Il battit des forces bien supérieures aux siennes, et sortit vainqueur d'une lutte où il semblait devoir être écrasé. La nation, qui avait partagé l'erreur de Bernis, se déchaîna contre le ministre, après avoir vu les désastres qui avaient suivi l'alliance avec l'Autriche. On lui reprocha amèrement des malheurs qu'il lui avait été impossible de prévoir. La calomnie se joignit à la haine pour le déchirer. On attribua, à une épigramme de Frédéric contre les poésies de Bernis :

« Evitez de Bernis la stérile abondance. »

la résolution du ministre dans cette grave circon-

stance ; imputation odieuse que démentent tous ceux des écrivains du temps qui sont dignes de quelque confiance. Il paraît même que Bernis étoit à la fois en butte à la haine publique, comme auteur de la guerre contre la Prusse, et détesté de la cour comme partisan de la paix. Quoi qu'il en soit, il perdit entièrement la faveur de Mme de Pompadour, et par suite celle du roi. Il comprit qu'il étoit temps de songer à la retraite, et donna sa démission, qui fut acceptée peu de temps après sa promotion solennelle au cardinalat, promotion qu'il avait regardée comme une garantie contre les revers de la fortune. Il fut bientôt exilé, et se détacha tout-à-fait des affaires, où il ne fut rappelé qu'après la mort de Mme de Pompadour, en 1764. Nommé à l'archevêché d'Albi, il remplit ses nobles fonctions avec beaucoup de zèle et de dignité. En 1769, il fut envoyé, comme ambassadeur, auprès du saint-siège, et assista, en cette qualité, au conclave qui suivit la mort de Clément XIII. Il montra, dans cette occasion, ainsi que dans le conclave de 1774, et dans les négociations pour la destruction des jésuites, toutes les ressources que son esprit lui fournissait. Il obtint le titre de protecteur des églises de France et s'en rendit digne. Sa magnificence, son aménité, la bonté de son cœur le faisaient chérir de tous ceux avec qui il avait des relations. Son palais étoit devenu l'asile des arts, des plaisirs et de la bienfaisance. Plus considéré, plus heureux qu'il n'avait été dans sa patrie, au faite des grandeurs, il abandonna entièrement le dessein de revenir en France. Cependant la révolution le frappa comme tous ses concitoyens. Il avait en le bonheur d'illustrer, à Rome, dans son palais, l'hospitalité à d'illustres infortunés : Mesdames, filles de Louis XV, avaient été accueillies par lui, en 1791, après leur fuite, avec tous les égards dus à leur rang et surtout à leur malheur. L'intolérance républicaine ne lui pardonna pas cette débilité à ses lois ; il fut dépourvu de son archevêché et de ses abbayes, et menacé d'une misère plus cruelle que celle de sa jeunesse, parcequ'elle aurait suivi une prospérité peu commune. Une pension que lui accorda la cour d'Espagne le mit à l'abri du besoin, sans pouvoir affaiblir l'impression du coup qui l'avait frappé. Il mourut peu de temps après (1794), âgé de soixante-dix-neuf ans, emportant les regrets des Romains, au milieu desquels il vivait depuis plus de vingt-cinq ans. On déposa ses cendres dans un superbe mausolée que l'on a depuis apporté dans la cathédrale de Nîmes ; son cœur est resté à Rome dans l'église de Saint-Louis-des-Français. Comme diplomate, Bernis étoit un homme d'une rare sagacité ; comme poète, il ne manquait ni de grâce, ni de talents ; mais la profusion des images mythologiques, l'afféterie du langage, et surtout le manque d'idées de quelque étendue lui donnent peu de titres aux égard de la postérité. Quelques unes de ses petites pièces érotiques se feront néanmoins encore lire après celles de Voltaire et de Chaulieu. Ses lettres à Voltaire sont presque dignes de celles de son illustre correspondant. L'édition la plus recherchée de ses œuvres complètes est celle que Didot a publiée en 1797. On y trouve un de ses ouvrages posthumes, *La Religion vengée*, qui est peu digne de son auteur.

BERNIS (FRANÇOIS DE PIERRES DE), évêque de Damas, coadjuteur d'Albi, député du clergé aux états-généraux, et neveu du précédent, se prononça contre la suppression des dîmes, contre la constitution civile du clergé et la vente des biens nationaux ; enfin il se refusa à approuver tout ce que la révolution, à son aurore, promettait de grand, de généreux, de patriotique ; il émigra en 1791, et resta à la suite des princes en 1814.

BERNIS (RENÉ DE PIERRES, comte de), cheva-

lier de Malte, neveu du célèbre cardinal, émigra à l'âge de seize ans, et passa dans l'exil tout le temps du règne de la république. Il parvint à obtenir sa radiation de la liste des émigrés sous le gouvernement impérial, et resta en France, où il resta étranger aux affaires publiques. A la restauration, il fut nommé officier supérieur des gardes de Mouscron. En cette qualité, il accompagna le prince à Lyon lors des événements de mars 1815. Envoyé ensuite auprès du duc d'Angoulême, il fit avec lui la campagne du Midi et le suivit en Espagne. M. Bernis revint en France ; au commencement de juin, avec le titre de commissaire du Roi, fit soulever une partie des départements du Gard et de la Lozère. Nîmes lui ouvrit ses portes. Peu de jours après, il eut le malheur de voir commettre sous ses yeux les horribles assassinats qui ont déshonoré le parti royaliste dans ces contrées. Il eut le malheur d'en partager, en quelque sorte, la responsabilité, par le fait même de son rang et de son pouvoir, qui lui prescrivait de mourir pour les arrêter. Néanmoins, après avoir cessé ses fonctions, le 6 septembre, il reçut de hauts témoignages de satisfaction pour la belle conduite qu'il avait tenue. Membre de la chambre de 1815, il fit partie de la majorité de cette fongueuse assemblée, et se plaça dans les rangs de ses plus fanatiques orateurs. Depuis ce temps, membre de la chambre, réélu à toutes les sessions, il siège constamment sur les bancs les plus élevés du côté droit. Cependant depuis deux sessions, son exaltation paraît s'être un peu calmée, et il lui arrive souvent de voter avec le ministère.

BERNOULLI (JEAN), issu d'une famille dont le nom avait été illustré avant lui par quatre grands géomètres, et qui avait été obligée de se retirer en Suisse, lors des persécutions religieuses du duc d'Albe, naquit à Bâle en 1744, le 4 novembre ; il y commença ses études, qu'il fit à Neuchâtel. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fut appelé, comme astronome, à l'académie de Berlin. Il quitta Berlin pour voyager, et parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse, la Pologne, et rapporta en France le fruit des connaissances qu'il avait recueillies dans ses courses. En 1779, il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'académie. Les académies de Saint-Petersbourg, de Stockholm, et la société royale de Londres l'admirent au nombre de leurs correspondants ; ses ouvrages sont : *De historid inoculationis variolarum*, discours qu'il prononça à treize ans, pour sa réception de docteur en philosophie ; *Recueil pour les astronomes*, Berlin, 1772 et 1776, 3 vol. in-12, *Lettres à l'astronome*, 1781 ; *Recueil de Voyages*, 16 volumes, 1781 à 1785, en Allemagne ; *Archives pour l'histoire et pour la géographie*, 8 vol., 1783 à 1788, en Allemagne ; *Elements d'Algebre d'Euler*, traduits de l'allemand, 2 vol. in-80, Lyon, 1785 ; *Description historique et géographique de l'Inde*, 3 vol. in-40, Berlin, 1786. *Description d'un voyage en Prusse, en Russie et en Pologne*, 6 vol. in-80, 1782 ; *Discours sur les lois de la communication du mouvement*, in-40, 1727 ; *Essai d'une nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, avec figures, in-80, 1714 ; *Lettres astronomiques*, in-80, 1771 ; *Lettres sur différents sujets, écrites pendant un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale, l'Italie*, en 1774-75, 3 vol. in-80, 1777-79 ; *Nouvelles littéraires des divers pays, avec des suppléments pour la liste et le nécrologe des astronomes*, par l'auteur du recueil pour les astronomes, 6 parties in-80, 1775 ; *De la réforme politique des Juifs*, traduit de l'allemand. La mort enleva Jean Bernoulli, le 15 juillet 1807.

BERNOULLI (JACQUES), frère du précédent, naquit aussi à Bâle, le 17 février 1759. Il se fit re-

recevoir licencié en droit, étudia sous son oncle Daniel, qu'il remplaça dans sa chaire de physique, lorsque quelques infirmités l'empêchèrent d'y monter; après quelques voyages, il se fixa à Saint-Petersbourg, et y devint professeur de mathématiques. Il épousa une petite-fille d'Euler, fut membre des académies de Bâle, de Turin, de Saint-Petersbourg, et soutint toujours l'honneur du nom qu'il portait. Il périt malheureusement à Saint-Petersbourg, d'une attaque d'apoplexie, en se baignant dans la *Neva*, le 13 juin 1789. On trouva, dans les *Novæ Acta acad. Petropol.*, plusieurs mémoires de lui, ainsi que son éloge et la liste de ses ouvrages.

BERNSTEIN (JEAN GOTTLÖB), chirurgien allemand, fit d'abord partie du corps des mines à Ilmenau. Le duc de Saxe-Weimar, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma, en 1796, son chirurgien particulier. Depuis lors, il a été attaché au grand hôpital d'Iéna. On a de lui divers traités sur la chirurgie et l'histoire naturelle; on cite parmi ses ouvrages, qui se font, en général, remarquer par la justesse des observations : *Dictionnaire de chirurgie*, 2 vol. in-80, imprimés à Gotha en 1783 et 1784; *Traité systématique des bandages*, Iéna, 1794; *Manuel pratique des accouchements*, Leipzig, 1797, in-80; *Traité des luxations et des fractures*, in-80, Iéna, 1802. Il a en outre publié : *Antypographus ou Réfutation de l'opinion qui attribue à une espèce de scarabée le dessèchement sur pied des bois de pin*, Leipzig, 1793.

BERNSTORFF (ANDRÉ-PIERRE, comte de), était neveu du ministre d'état de ce nom, en Danemark, auquel ses vassaux firent élever un obélisque sur le côté de la grande route de Copenhague pour lui témoigner leur reconnaissance. André-Pierre naquit à Hanovre, le 28 août 1753, et fut, en 1769, nommé conseiller du roi de Danemark; mais Struensee s'étant emparé du timon des affaires, il en fut éloigné ainsi que son oncle. Après plusieurs fluctuations dans le gouvernement, il fut mis à la tête de l'état avec une pleine autorité, lors de l'avènement du prince-royal, Bernstorff régla les destinées du Danemark en homme sage; il évita, avec soin, d'entrer dans aucune coalition, et ne voulut que la paix intérieure, seule garantie du bonheur des peuples dont les intérêts lui furent toujours chers. Uniquement occupé de faire fleurir toutes les branches du commerce et de l'industrie, il encouragea l'un et l'autre par tous les moyens en son pouvoir. La liberté, ne fut point pour lui, un vain nom : il la voulut pleine et entière, se reposant sur les lois, la justice et l'intérêt social. Il abolit les coutumes barbares que le temps avait consacrées, il en fit disparaître les traces dans ses codes criminels, et déclara une guerre à mort au monopole, et rétablit l'ordre et l'économie dans les provinces; son ministère fut l'époque de la prospérité du Danemark. Il vit la naissance de la révolution française, en suivit les premières phases, et fut assez prudent pour ne point prendre part aux débats d'un peuple qui voulait consacrer ses droits, les défendre et élever l'édifice de sa constitution sur les bases de la raison et de la justice. Le comte Bernstorff conserva son ministère jusqu'à sa mort, arrivée le 21 janvier 1797. Il emporta les regrets universels.

BERNSTORFF (FRANÇOIS, comte de), fils aîné du précédent, se livra à la diplomatie, et succéda à la faveur de son père. Il fut d'abord plénipotentiaire à la cour de Suède, et chargé, en 1805, de négocier avec celle de Berlin une neutralité armée. Le cabinet de Londres, par sa politique tortueuse, déjoua les sages projets de Bernstorff, et le Danemark, qui ne voulait que la paix, fut forcé de déclarer la guerre à l'Angleterre, dont les armées navales détruisirent, en 1807, Copenhague et toute

la marine danoise. En 1810, Bernstorff quitta les affaires, et fut rappelé, en 1811, en qualité de plénipotentiaire, auprès de Napoléon; en 1814, il fut chargé de régler les intérêts du Danemark auprès du congrès de Vienne avec le comte Jean de Bernstorff, son frère. Tous deux prirent part aux déclarations du congrès contre Napoléon. Frédéric accompagna, en 1805, l'empereur François à Paris, et fut ensuite accrédité près l'empereur de Russie, qui se trouvait également dans cette ville. Depuis cette époque M. Bernstorff a peu marqué dans la diplomatie.

BERNT (JOSEPH), médecin distingué de Vienne, professe actuellement, dans l'université de cette capitale, la médecine légale et politique, à laquelle il paraît s'être livré tout entier. Il a publié : 10 *Monographia choræ sancti viti*, Prague, 1810, in-80; 20 *Systematisches Handbuch der gerichtlichen Arzneykunde zum Gebrauch fuer Aerzte, Wundärzte, Rechtsgelahrte und Polizeybeamte, und zum Leitfaden bey oeffentlichen Vorlesungen*, Vienne, 1816, in-80; 30 *Systematisches Handbuch der oeffentlichen Gesundheitspflege zum Gebrauch fuer Aerzte und Polizeybeamte*, Vienne, 1818, in-80; 40 *Beytraege zur gerichtlichen Arzneykunde, fuer Aerzte, Wundärzte und Rechtsgelahrte*, Vienne, 1818-26, 3 vol. in-80. Tous les ans il paraît un volume de ce recueil. Bernt y soutient, contre le sentiment unanime des physiologistes du jour, que les noyés périssent rarement d'apoplexie, qu'ils meurent d'asphyxie, qu'on trouve toujours de l'eau dans la trachée artère, dans les bronches et même dans l'estomac; que la glotte n'est jamais reserrée spasmodiquement, ni l'épiglotte affaissée, et qu'on doit par conséquent commencer par incliner le corps d'un noyé afin de donner issue au liquide avant de procéder à l'insufflation des voies aériennes. On lui doit encore quelques autres ouvrages.

BEROLDINGEN (FRANÇOIS de), minéralogiste distingué, né à Saint-Gall, en Suisse, le 11 octobre 1740; a principalement consacré ses études à la recherche des rapports qui enchaînent tous les minéraux entre eux, et à celle de la formation des volcans; il parcourut différents pays pour examiner la structure de leurs montagnes, et tira de ses voyages d'importants résultats en minéralogie et en géologie. Les ouvrages écrits en allemand sont : 10 *Observations, questions et doutes sur la minéralogie, et sur le système naturel des minéraux en particulier*, in-80, Hanovre, 1778; 20 *Nouvelle théorie sur la basalte*; 30 *Observations sur les mines de vis-à-vis de Palatinat et du pays des Deux-Ponts*, in-80, Berlin, 1788; 40 *Considérations physiques et minéralogiques sur les volcans anciens et modernes*, in-80, Mannheim; 1791; ouvrage curieux à consulter à cause du système que l'auteur adopte; 50 *Description de la fontaine de Drubourg*, in-80, Hildelheim, 1782, Beroldingen est mort le 8 mars 1778. Il avait été chanoine de Hildelheim et d'Osnabruck, membre de la société économique de Berne, etc.

BERONIE (NICOLAS), ex-jésuite et professeur au collège de Tulle, né dans cette ville en 1742, mort en 1820, est auteur d'un *Dictionnaire du patois du bas-limousin*, Tulle, 1823, in-40.

BERQUIN (ARNAUD), naquit à Bordeaux, en 1750. Il fut surnommé à juste titre, *l'ami des enfants*, à l'amusement desquels il consacra sa plume. Jeune encore, il publia des idylles pleines de grâce et de sentiments qui attirèrent l'attention sur lui; peu de temps après, en 1774, il mit en vers la scène de *Pygmalion*, de J.-J. Rousseau, mais il échoua dans cette entreprise; son style simple et doux ne convenait pas aux grands mouvements et à la chaleur de ce beau morceau. L'année suivante, en 1775, il donna, sous le titre de *Tableaux anglais*, une traduc-

tion de morceaux philosophiques extraits des divers ouvrages périodiques anglais. Les romances qu'il fit paraître quelque temps après, et parmi lesquelles on remarque celle de *Générive de Trabant*, acrut beaucoup sa réputation; mais ce qui l'a établie d'une manière à jamais durable, et a rendu son nom vraiment populaire, ce sont les nombreux ouvrages qu'il composa pour la jeunesse. Le plus remarquable de tous est, sans contredit, *l'Ami des enfants*, 6 vol. in-12, que l'académie française déclara, en 1754, être le livre le plus utile qui eût été publié dans le cours de cette année. Berquin a rarement pris ses sujets dans son propre fond, ce sont presque toujours des imitations de l'allemand de VVeiss ou de l'anglais de miss Trimmer, et autres : mais imiter comme lui, c'est créer; en effet, sa manière simple et naïve de raconter, toujours à la portée de l'âge auquel il s'adresse, lui donne un avantage immense sur tous les écrivains en ce genre. Cet homme de bien mourut à Paris, le 21 décembre 1791, dans la quarante-troisième année de son âge. On peut dire qu'il s'est peint dans ses écrits; il était en effet de caractère le plus doux et le plus pacifique; il serait difficile de trouver, dans toute sa vie, un seul trait qui pût démentir cet élogé. Outre les ouvrages que nous venons de citer, on lui doit encore : 1° *Lecture pour les enfants*; 2° *l'Ami de l'adolescence*; 3° *Sandfort et Marton*; 4° *Le petit Grandisson*; 5° *Bibliothèque des villages*; 6° *Le livre des familles*; 7° *Introduction familière à la connaissance de la nature*. Les œuvres complètes de Berquin ont été imprimées plusieurs fois en 20 vol. in-18 ou in-12. Il travailla au *Moniteur* et à la *Faune villageoise*.

BERQUIN DU VALLON (N), neveu du précédent, ne s'est point illustré, comme lui, par ses titres à la reconnaissance de ses concitoyens. Il naquit à Saint-Domingue, d'où il fut obligé de s'expatrier après l'incendie du Cap. Il se réfugia à la Louisiane, dont il voulut, à son arrivée en France, faire connaître les mœurs et les coutumes qu'il avait observées avec les préventions trop communes aux colons, dont la plupart n'envisageant l'esclavage que comme une conséquence naturelle de la couleur des nègres. Il publia donc, en 1803, un ouvrage intitulé *Vue de la colonie espagnole du Mississipi, ou des provinces de la Louisiane et Floride occidentale, en l'an 1802*. Cette production excita les réclamations des habitants, qui accusèrent M. Berquin d'ingratitude et d'ignorance. On a encore de lui : *Aurélien et Astoria*, ou *les Malheurs du préjugé*, aventure coloniale, in-12, 1804; *Aspasie*, tragédie en 5 actes, in-8°, 1805; *Le Retour des Bourbons*, ode, in-8°, 1814; *De Saint-Domingue considéré sous le point de vue de sa restauration prochaine*, in-8°, 1814; *Sentiments des colons de Saint-Domingue envers leur monarque et leur patrie*, in-8°, 1814; *Lettre d'un colon de Saint-Domingue à un journaliste français, en réponse aux provocations anti-coloniales de quelques folliculaires anglais et autres*, in-8°, 1814; *Vœux des colons de Saint-Domingue*, in-8°, 1814. Depuis cette époque M. Berquin paraît avoir renoncé à occuper le public, de ses ouvrages.

BERR (ISAAC DE TURIQUE). Ce respectable octogénaire israélite fut un des premiers qui plaida en faveur de ses co-religionnaires au commencement de la révolution. Il réclama avec éloquence, force et sagesse les droits du citoyen dont ils étaient privés. Déjà tous les esprits sages avaient devancé ses vœux. M. de la Farre, évêque de Nancy, s'arma vainement contre lui de sophismes usés; ils disparurent devant la raison éclairée et tolérante d'Isaac. Il réclama une école d'enseignement religieux à l'usage des israélites, parut à la barre de l'assemblée constituante à la tête d'une députation juive, et y fut écouté, avec un respectueux silence, le discours

qu'il prononça en faveur de ses frères. En 1807, il s'établit entre M. Grégoire, évêque de Blois, et M. Berr un débat dans lequel ce dernier, en repoussant les assertions de son adversaire, sut se servir, avec le prêtre le plus tolérant de tous, de la douceur et de la modération la plus remarquable. Il défendait quelques passages du Talmud, attaqués par l'évêque de Blois. Ce fut M. Berr qui coopéra le plus efficacement à l'organisation du culte israélite. Il l'avait préparé, lorsque, appelé par l'empereur à siéger dans l'assemblée des israélites, il y exposa les principes et les doctrines qui devaient servir de base à ce nouvel édifice social, et qui furent adoptés. Heureux d'avoir servi ses frères et rempli ses devoirs de citoyen, il se retira dans une de ses propriétés (Turique), dont une ordonnance royale lui permit d'ajouter le nom au sien.

BERR (MICHAËL), fils du précédent, né à Nancy, en 1780, fit des études brillantes à l'école centrale de cette ville, et, le premier de ses co-religionnaires, il se voua à la profession d'avocat. Malgré l'éclat de ses débuts, il abandonna cette carrière pour suivre celle des lettres et de l'administration, et fut aussi le premier israélite qui les suivit en France; il eut membre de la société royale des antiquaires de France, de la plupart des sociétés du royaume, de plusieurs sociétés étrangères, et de la commission administrative des hospices civils de Nancy. Nous connaissons de lui, 1° *Appel à la justice des nations et des rois*, Strasbourg, 1801; c'est une apologie, pleine de talent, de l'émancipation sociale des Juifs; elle excita un enthousiasme universel, et fut traduite dans presque toutes les langues; 2° *Notice littéraire et historique sur le livre de Job*, insérée dans les Mémoires de l'académie de Nancy, où l'auteur venait d'être admis, et dans le *Magasin encyclopédique de Millin*; 3° quelques morceaux qui ont paru dans la *Décade philosophique*; 4° la traduction de *l'Appréciation du monde*, ouvrage hébreu du treizième siècle; 5° deux *Eloges*, le premier, celui de Bitaubé; le second, celui de M. de Toulgeon; 6° un *Essai sur Jean Muller, Gessner et quelques autres écrivains suisses*; 7° plusieurs *Discours et Dissertations*, relatifs à l'histoire, aux monuments et aux souvenirs de l'ancienne Lorraine; 8° une *Lettre à M. le comte Lanjuinais*, pleine d'égards pour le héros à qui le sceptre venait d'échapper avec la victoire, et d'espoir, pour l'avenir, sous le gouvernement des Bourbons; 9° des articles remarquables relatifs aux principes sur lesquels la liberté doit être établie, insérés au *Mercur de France* et au *Mercur étranger*; 10° un grand nombre d'autres articles insérés dans la *Revue encyclopédique*; 11° *De divorce considéré chez les israélites*, où il réfute victorieusement les assertions erronées de M. de Bonald, dans un discours prononcé à la chambre des députés; 12° un *Abrégé de la Bible* et un *Choix de morceaux de piété et de morale*, à l'usage des israélites de France. Cet ouvrage, repoussé par quelques rabbins, fut adopté par beaucoup d'autres, qui votèrent des remerciements à l'auteur, et il reçut à cette occasion une marque éclatante d'estime de la part des israélites de Meiz, qui le présentèrent comme un de leurs deux candidats pour le consistoire central de Paris; 13° la traduction de la tragédie de *Martin Luther*, de Verner, qui fait partie du théâtre étranger; 14° un morceau sur la littérature hébraïque moderne. Enfin M. Berr a donné des articles estimés dans la *Galerie des Contemporains* et celle des *Contemporaines*, ainsi que dans la *Biographie universelle des frères Michaud*. On doit encore à M. Michel Berr : *De la liberté des cultes et du décret sur l'observance exacte des fêtes et dimanches*; *les Hibous et les oiseaux*, apologue politique; *Examen de l'histoire des sectes*, de M. Grégoire; *Lettres sur les ouvrages de madame de Staël*;

Dissertations sur la musique et sur l'Épique des Hébreux ; Notice sur Maimonide ; Traduction des principales poésies de Schiller, et enfin une Notice sur Vézélise, poète hébreu du treizième siècle.

BERRI (duc de). Voyez CHARLES-FERDINAND, DUC DE BERRI.

BERRI (duchesse de), Voyez CAROLINE-LOUISE-FRÉDÉRIQUE.

BERRIAIS (RÉMI LE), économiste et agriculteur, mort en 1807, a donné un *Traité des Jardins, ou le Nouveau La Quintinie*, Paris, 1775, 4 vol. in-8o.

BERRIAT-SAINT-PRIX (JACQUES), né à Grenoble en 1769, avocat et professeur à l'école de droit de Paris, membre des académies de Grenoble et de Dijon, et des sociétés royales des antiquaires et académique de Paris. Gradué dès 1787, il a été successivement, de 1791 à 1795, chef de division à l'administration du district de Grenoble, archiviste du département de l'Isère, aide-commissaire des guerres, capitaine dans les compagnies franches, quartier-maître dans le 10^e bataillon du même département, élève de l'école normale et administrateur du district de Grenoble ; en 1796, professeur de législation à l'école centrale de l'Isère ; enfin, en 1805, professeur de procédure civile et de droit criminel à l'école de droit de Grenoble, d'où il a été appelé à celle de Paris, en 1819. Voici la notice de ses principaux ouvrages : 1^o un grand nombre de discours, mémoires et dissertations insérés dans le *Magasin* et les *Annales encyclopédiques de Millia*, 1797 à 1814 ; les *Mémoires d'économie publique*, 1800 ; les *Annales d'agriculture*, 1802 ; la *Thémis, ou Bibliothèque du jurisconsulte*, 1819-26 ; les *Mémoires de la société des antiquaires de France*, 1821-26 ; 2^o *Annuaire statistique de l'Isère*, 1801 à 1804, 4 vol. in-16 ; ils renferment, sur une grande partie de l'ancien Dauphiné, des notices historiques, archéologiques et biographiques que l'on ne trouverait pas toujours dans les 4 in-fol. de Chorier et Valbonais, les deux principaux historiens de la province ; 3^o *l'Amour et la philosophie*, 1801, 5 vol. in-12 ; 4^o *Cours de législation*, 1804, 2 vol. in-8o ; on y remarque le premier jet d'une histoire du droit romain, développé, plus tard, dans un ouvrage *ex professo*, et un précis de l'histoire du droit français ancien et moderne, auquel l'auteur a beaucoup ajouté depuis par de nouvelles recherches, mais qu'il n'a pas encore publié ; 5^o *Eloge historique de Mounier*, 1806, in-8o ; 6^o *Observations sur les traductions des lois romaines*, 1807, in-8o ; elles ont été composées à l'occasion de la Traduction du *Corpus juris*, par Halot, Berthelot, etc., 1803 à 1811, 17 vol. in-4o, ouvrage annoncé avec emphase et rempli de grossiers contre-sens, et contre lequel il importait de prémunir les jeunes légistes assez naturellement disposés à y chercher un dangereux secours. Les remarques critiques de l'auteur s'appliqueraient avec autant de justice à la traduction publiée par M. Bréard de Neuville, 1817 et années suivantes, 24 vol. in-8o ; 7^o *Discours sur les jouissances des gens de lettres*, 1807, in-8o ; 8^o *Cours sur les préliminaires du droit*, 1809, in-8o, avec des additions faites en 1817 ; 9^o *Cours de procédure civile*, 1808, 1^{re} édit., 1 vol. in-8o ; 1825, 5^e édit., 2 vol. in-8o ; c'est le seul qui réunisse, à la procédure proprement dite, les règles sur la compétence, et les devoirs des magistrats composant les tribunaux et des officiers ministériels ; c'est aussi le seul qui, basé sur une comparaison exacte de toutes les lois existantes, ait, dans ses éditions successives, tenu le public au courant des modifications apportées par la jurisprudence à la législation ; 10^o *Jeanne d'Arc, ou Coup d'œil sur les révolutions de France au temps de Charles VI et de Charles VII, et surtout de la Pucelle d'Orléans*, 1817, 1 vol. in-8o ; il est suivi d'une

longue et curieuse notice sur les poésies d'Antoine Arézan, manuscrit du quinzisième siècle, conservé dans la bibliothèque de Grenoble ; 11^o *Cours de droit criminel*, 1817, 1^{re} édit. ; 1825, 3^e édit., 1 vol. in-8o. On annonce que cet ouvrage a été traduit en allemand par M. de Wendt, professeur de droit à Erlangen. Il contient, sous un mince volume, un exposé complet des principes de législation et de procédure criminelles, avec toutes les décisions des cours souveraines sur les principales difficultés de la matière ; 12^o *Histoire du droit romain*, 1821, 1 vol. in-8o ; l'auteur y expose la marche, non de chaque institution en particulier, mais du droit considéré dans son ensemble, et il présente successivement l'histoire des sources du droit romain, celle de ses auteurs principaux, soit empereurs, soit jurisconsultes, bornée aux événements qui peuvent offrir quelques éclaircissements sur l'esprit de leurs travaux ; il traite ensuite des collections de Justinien, de la destinée du droit romain, de son autorité, de ses manuscrits, éditions et interprètes ; 13^o *Histoire de Cujas*, 1821 (jointe au n^o 12). La vie du prince des jurisconsultes avait été traitée d'une manière peu digne de sa renommée ; des recherches immenses ont fourni à M. Berriat-Saint-Prix les moyens de réparer les omissions et de relever les erreurs de ses devanciers. M. de Spangenberg, conseiller à la cour souveraine de Hanovre, l'a traduite en allemand, sous le titre de *Cujas et ses contemporains*, Leipsick, 1822, in-8o ; 14^o *Histoire de l'université de Grenoble*, 1821, in-8o. Enfin, plusieurs Biographies mettent au nombre des manuscrits de ce savant professeur une *Histoire ecclésiastique et politique de la ville de Grenoble*, mais c'est une erreur.

BERRIAT (HUGUES), frère du précédent, né dans la même ville, le 8 avril 1778, a d'abord étudié le droit à l'école centrale de Grenoble ; puis, entré dans l'administration militaire, il a été successivement, en 1804, capitaine-quartier-maître du 4^e régiment d'artillerie à pied ; en 1813, sous-inspecteur aux revues à l'armée d'Italie ; en 1815, chef de bureau au ministère de la guerre, et depuis 1816, il est sous-intendant militaire de deuxième classe. Il a publié : 1^o *Table analytique des lois, règlements, instructions, etc., relatifs à l'état militaire*, 1808, in-4o ; 2^o *Législation militaire, ou Recueil méthodique et raisonné des lois, décrets, arrêtés, règlements, etc., relatifs à l'état militaire*, Alexandrie, 1812, 5 vol. in-8o ; 3^o *Supplément au même ouvrage*, Perpignan, 1817, 2 vol. in-8o ; cette collection immense, fruit de plusieurs années de travaux, est la seule complète ; elle embrasse un intervalle d'environ trente années, et est précédée d'une introduction sur les principales institutions militaires en France, depuis Charles VII jusqu'à la révolution ; 4^o *Album militaire, ou Précis des dispositions principales actuellement en vigueur sur la plus grande partie des branches de l'état militaire*, etc., 1825, in-12 ; c'est un chef-d'œuvre de rédaction et de typographie sous le rapport de la précision ; ce petit volume renferme la matière de plusieurs in-8o.

BERRIER (CONSTANT), né à Paris, le 2 décembre 1797. Jeune poète de l'école romantique, concourut pour le prix de poésie proposé, en 1821, par l'académie française ; le sujet était le *Dévoûment de Maltesherbes* ; son poème fut classé, par les juges du concours, immédiatement après la pièce qui remporta le prix. L'année suivante, il obtint une mention honorable pour une *Ode sur la renaissance des lettres et des arts sous François 1^{er}*, et un poème sur la *Peste de Barcelonne*, dans lequel il célébrait l'héroïsme des médecins français. En 1824, la société des bonnes-lettres accorda le premier accessit à l'ode de M. Constant Berrier, intitulée : *L'armée française en Espagne* ; les journaux de l'épo-

que, en rappelant de ce jugement, placèrent unanimement cette ode au-dessus de l'ouvrage couronné. Ce jeune poète a publié récemment un recueil de poésies, in-12, 1826, renfermant quatorze morceaux, parmi lesquels on distingue un *Juvenal sur le 19^e siècle*. Quoique la muse de M. Constant Berrier appartienne à la nouvelle école, elle s'égare rarement hors des routes que le goût a tracées; cependant une critique bienveillante peut lui faire le reproche de laisser tomber souvent ses vers l'un après l'autre, de ne pas lier suffisamment ses idées, et de finir faiblement des morceaux commencés avec inspiration; il semble que les cordes de sa lyre se détendent sous ses doigts. Malgré ces imperfections, M. Constant Berrier peut prétendre à une place parmi les écrivains du siècle dont il a fait la satire. Le même auteur a composé, en société, plusieurs pièces pour les théâtres secondaires; mais il a pensé que des vaudevilles et des mélodrames constituent un faible bagage littéraire, et que pour mériter la gloire, il faut donner à son génie un plus noble essor; il vient de terminer une tragédie, intitulée: *Françoise de Rimini*, qui a été accueillie par le comité de lecture du second Théâtre Français. Nous croyons devoir relever une erreur dans laquelle est tombée une Biographie moderne, en annonçant que M. Constant Berrier est mort depuis quelques années.

BERRUER, sculpteur, professeur à l'ancienne académie de peinture, est auteur d'un projet de monument pour honorer la mémoire des officiers français morts dans la guerre qui a procuré l'indépendance aux Etats-Unis d'Amérique, ainsi que d'un grand nombre de groupes et de figures, tels que la Tragédie et la Comédie pour la salle de spectacle de Bordeaux, la Force placée au palais de justice, la Foi et la Charité pour l'église Saint-Barthélemy, un bas-relief représentant une Annonciation pour l'église cathédrale de Chartres, et un bas-relief de trente-un pieds à l'école de chirurgie de Paris. Cet artiste est mort il y a quelques années.

BERRUYER (JEAN-FRANÇOIS), né à Lyon, le 6 janvier 1737, d'une famille recommandable dans le commerce. Il entra, comme soldat, dans un régiment d'infanterie en 1753. Sa bonne conduite, son goût décidé pour la carrière militaire, son attention à remplir ses devoirs le firent distinguer par ses chefs, dans un temps où le mérite l'emportait rarement sur les privilèges et la protection. Il fut fait bientôt sergent, et se trouva au siège de Mahon; la guerre d'Allemagne lui fournit l'occasion de se signaler. A la tête de soixante hommes, nouveau Léonidas, il arrêta, dans un défilé, une colonne ennemie : le grade d'officier fut la récompense de cette courageuse action. Il reçut, dans cette affaire, six coups de sabre et un coup de feu. En 1761, à la retraite de Ziegenheim, il combattit corps à corps le général Bonneval, commandant l'avant-garde prussienne, et le fit prisonnier. Il fut alors nommé capitaine, et fit ensuite les campagnes de Corse. Après avoir obtenu tous les grades, noble récompense de sa valeur, il fut nommé lieutenant-général en 1792, et commanda les troupes rassemblées sous Paris. Il montra, dans tous les postes qui lui furent confiés, le courage d'un homme de bien. Sa fermeté obtint du gouvernement ce qu'on aurait dû accorder à une simple demande : il parlait pour ses compagnons d'armes qu'on osait laisser dans le plus honteux dénuement. Il remporta, en 1793, à la tête de l'armée de l'Ouest, qu'il commandait, une victoire signalée sur les Vendéens. Quelques généraux, dont le succès n'avait pas également servi les entreprises, dénoncèrent le général Berruyer, et rejetèrent sur sa lenteur à coordonner ses mouvements avec les leurs, les échecs qu'ils avaient éprouvés. Il fut accusé et traduit à la barre de la convention nationale. Une

autre accusation vint l'y frapper; le député Châles vint reprocher au général sa tenue militaire comme peu compatible, par son faste, avec la simplicité qui devait distinguer les armes d'un républicain; mais cette ridicule attaque n'eut pas plus de succès que la dénonciation, et Berruyer fut renvoyé à son poste. A l'affaire de Saumur, il fut dangereusement blessé. A son retour à Paris, il fut nommé inspecteur-général des armées des Alpes et d'Italie. Lorsque, le 13 vendémiaire la convention crut devoir prendre une attitude hostile, elle confia au général Berruyer le commandement des troupes qui avaient pris parti pour elle. La conduite qu'il tint à cette époque lui mérita les éloges de ceux pour lesquels il avait combattu. Après avoir été employé sous le drapeau, il fut nommé gouverneur des Invalides. Il y mourut le 17 avril 1804.

BERRYER (N.), avocat à la cour royale de Paris, et l'un des plus distingués du barreau, s'est particulièrement acquis de la réputation dans la défense du maire d'Anvers, accusé de malversation, et traduit à la cour d'assises de Bruxelles. Il combattit avec courage, et, s'il succomba, c'est que le droit triomphe rarement contre la force, et qu'il avait à lutter contre le gouvernement impérial. Chargé, en 1815, d'une autre cause, plus importante encore, celle du maréchal Ney, devant la cour des pairs, on a reproché à M. Berryer d'avoir affaibli, par trop de considérations subalternes, l'intérêt qui s'attachait à son client; mais il est juste d'avouer que, ayant à le défendre contre M. Bellart, procureur-général et commissaire du Roi, les ressources n'étaient pas égales. Le commissaire du Roi avait toute latitude pour développer l'accusation, tandis que M. Berryer s'est vu contraint d'abandonner les puissants moyens qui eussent résulté de l'examen des questions politiques liées à la cause. Le second mémoire publié par lui dans cette affaire, sous le titre d'*Effets de la convention militaire du 5 juillet et du traité du 30 novembre 1815, relativement à l'accusation du maréchal Ney*, a paru remarquable par la force de la dialectique et par l'érudition qui y sont déployées. M. Berryer était assisté de M. Dupin, et c'est à ce dernier qu'il dut sa principale gloire dans cette affaire. On a attribué à M. Berryer, lors de l'issue de ce procès funeste, un mot que nous repoussons parce qu'il ne ferait honneur ni à son caractère, ni à son esprit; on a dit qu'en parlant de l'affaire du maréchal, il avait prétendu que « ce linge était trop sale pour le pouvoir blanchir. » Ce mot serait une lâcheté inexcusable dans l'avocat, chargé de défendre l'infortuné qu'il n'aurait pas été assez heureux pour soustraire à la mort. Sans doute la défense de l'accusé attirait, en quelque sorte, une défaveur politique sur la tête de celui qui avait le courage de l'entreprendre; mais il est des circonstances où l'avocat ne doit mettre aucunes bornes à son dévouement. S'il n'est pas pénétré de la justice de sa cause, il doit, pour conserver sa propre estime et celle du public, s'abstenir de la défendre. Nous aimons à croire que M. Berryer partage cette opinion, qui est celle de tous les publicistes anciens et modernes. Cet avocat a plaidé long-temps au conseil des prises sous le gouvernement impérial; il a soutenu, contre la duchesse de Montebello et ses enfants, les prétentions du fils mineur du maréchal, issu d'un premier lit; enfin, en 1816, il plaida la cause de Fauche-Borel contre Perlet, ancien agent de police, et dévoila au public toutes les circonstances d'un crime, l'un des plus lâches et des plus atroces dont les annales de la police aient été ensanglantées. Les soins que M. Berryer a donnés à la défense des intérêts de l'ordre de Malte, lui ont valu, de la part du grand maître actuel de cet ordre, l'autorisation d'en porter la croix.

BERRYER (N), fils du précédent, suit la même carrière que son père. Les premières causes importantes qu'il eut à plaider furent celle des généraux Debellet et Cambronne devant le conseil de guerre de la première division, en 1816. Il soutint dans cette circonstance les principes du gouvernement de fait, bien qu'il eût déjà donné des gages de dévouement à la restauration, en prenant parti parmi les volontaires royaux. Il prétendit que Cambronne avait cessé d'être Français par le traité de Fontainebleau, et qu'il avait pu, sans trahir sa foi, obéir aux ordres d'un souverain reconnu par le même traité. Ces principes valurent à M. Berryer une accusation devant le conseil de discipline, de la part du magistrat que son père avait, peu auparavant, nommé *l'accusateur public*; mais la qualité de volontaire royal, fut pour M. Berryer, un bouclier contre lequel émolssa la réquisition de M. Bellart. M. Berryer s'est ensuite distingué dans différentes causes : mais nous ne pouvons passer sous silence le singulier plaidoyer qu'il prononça dans l'affaire des descendants de La Chalotais contre *l'Étoile*, accusée d'avoir diffamé la mémoire de ce magistrat. Chargé par l'un des membres de cette famille, de poursuivre le journal des jésuites, M. Berryer s'acquitta de cette tâche avec tant de restrictions, et employa des formes si nouvelles au barreau, qu'on se demandait en l'entendant, s'il n'était pas le défenseur de *l'Étoile*; en un mot, ce ne fut pas la condamnation du diffamateur, qu'il demanda à la justice, mais la *grâce* du diffamé. Heureusement la mémoire de La Chalotais fut défendue avec plus de franchise et surtout plus de talents, par M. Bernard, avocat de Rennes (*Voyez ce nom*), que la famille plaignante avait adjoint à M. Berryer.

BERT (PIRAN-NICOLAS), auteur dramatique, né à Paris, le 13 février 1788, a d'abord étudié le droit; puis, suivant la carrière des lettres, il a composé avec M. O. Leroy, *l'Esprit de parti*, comédie en 5 actes et en vers, représentée à l'Odéon, en 1817. M. Bert a été quelque temps, rédacteur en chef du *Journal de Commerce*; une nouvelle pièce de lui, intitulée : *Agnes de Méranie*, doit être incessamment donnée au public.

BERT (PIRAN-CLAUDE-FRANÇOIS), né dans le département de la Nièvre, est mort à Paris, le 12 septembre 1824, âgé d'environ cinquante-six ans. Il a publié : 1° *D'une alliance entre la France et l'Angleterre*, 1790, in-8°; 2° *Des prêtres salariés par la nation, considérés dans leurs rapports avec le gouvernement républicain*, in-8° de plus de cent pages, 1793.

BERTAUX (DUPLISSIS), c'est à ce graveur que les compositions les plus négligées ont souvent dû le mérite qui les a distinguées, et qui les fait encore rechercher. Ses eaux-fortes sont des modèles de finesse, de grâce; les ouvrages les plus célèbres sont presque tous ornés et embellis des productions de son burin; elles se font surtout remarquer dans les voyages de Grèce et d'Italie par M. de Choiseul, et dans celui d'Égypte. Duplessis avait passé ses premières années dans les camps; il en avait conservé jusqu'à sa mort la franchise et l'hilarité; il était excellent mystificateur, ce qui suppose toujours un esprit d'observation. Il a composé un grand nombre de petits sujets à la manière de Calot. Il y reparaît quelques ridicules du dix-huitième siècle. On assure qu'à l'âge de douze ans, il imita si parfaitement à la plume, la tentation de Saint-Antoine de Calot, que les artistes eux-mêmes pouvaient à peine distinguer l'original de la copie. Bertaux est mort vers 1815.

BERTECHE (LOUIS-FRANÇOIS), naquit à Sedan, le 4 octobre 1754. A quinze ans il entra, comme volontaire, dans la marine; en 1781, il y obtint le grade de sous-lieutenant et fit la campa-

gne d'Amérique dans le régiment de la Martinique. De retour en France, en 1786, il entra, à Lunéville, dans la compagnie écossaise des gendarmes du roi, et devint, en 1791, lieutenant de gendarmerie nationale, et capitaine dans cette arme à la bataille de Jemmapes. Il venait d'arracher le général Bournaville à une mort certaine, lorsque tous deux se virent entourés par un peloton de dragons ennemis; ils reçurent leur attaque, font des prodiges de valeur, et semblent se multiplier pour se défendre mutuellement. Bertèche mit hors de combat, de sa main, 12 dragons, reçut 40 coups de sabre, un coup de feu qui l'abbattit sous son cheval, et parvint néanmoins à ramener au camp son général qui lui devait deux fois la vie. Bournaville devenu ministre de la guerre, présenta le brave Bertèche à la convention nationale qui, le 5 mars 1793, lui décerna une couronne de chêne, l'arma d'un sabre d'honneur au nom de la nation française, et chargea le ministre de son avancement. Il fut alors successivement nommé lieutenant-colonel de la gendarmerie et colonel du régiment des chasseurs; on lui donna ensuite le commandement de l'école de Mars. Après le 9 thermidor, il fut accusé d'avoir servi Robespierre dans ses sanglants projets, et dénoncé comme un de ses satellites armés. En 1795, il parut à la barre de la convention où il fit entendre sa justification, demanda sa retraite qu'il obtint, et se retira à Sedan. En l'an 12, il fut décoré de la croix de la légion d'honneur, et Napoléon le nomma commandant de Sedan. Il parvint par sa fermeté à ne pas souffrir, en 1815, la présence de l'ennemi dans une ville dont la défense lui avait été confiée, et la conserva au Roi. Parmi les faits qui se rattachent à la vie de ce brave, nous citerons le suivant. Il cherchait, lors de la première invasion, à organiser des corps de partisans dans le département des Ardennes, et se trouvait à Château-Porcien, lorsqu'on vint lui apprendre que l'ennemi se montrait de l'autre côté de l'Aisne. Bertèche prit alors avec lui le tambour appariteur de ce bourg, l'emmena sur le pont et lui fit battre la charge; ce stratagème décida l'ennemi à une prompte retraite.

BERTELE (GEORGES-AUGUSTIN), né à Ingolstadt, le 27 août 1767, mort à Landshut, le 19 juillet 1818. Il était professeur de chimie, minéralogie, botanique, matière médicale, diététique, toxicologie, pharmacologie, et art de formuler à l'université de Landshut. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants : 1° *Oratio adualis de inflexu chimiae in physicam et medicinam*, Ingolst., 1794, in-4°; 2° *Ueber salpeterplantagen*, Munich, 1794, in-8°; 3° *Erörterung der Frage*, etc., Landshut, 1801; 4° *Versuch einer Lebenserhaltungskunde*, Landshut, 1803, in-8°; 5° *Handbuch der mineralogie*, etc., Landshut, 1804, in-8°; 6° *Handbuch einer dynamischen Arzneimittellehre*, Landshut, 1805, in-4°.

BERTENZE (N.), né en Italie, s'était fixé en France, et paya, de ses talents, la généreuse hospitalité qu'il y reçut. S'étant appliqué à l'éducation des vers à soie, il publia le résultat de ses expériences sous le titre : *Réflexions sur les moyens d'améliorer la culture de la soie en France, et d'augmenter sa production; suivies d'un plan pour y parvenir, dédiées à la nation française*, in-8°, 1799.

BERTHAULT (LOUIS), architecte du roi, membre de la légion d'honneur, né, en 1783, annonça, dès son enfance, un goût particulier et les plus heureuses dispositions pour le dessin. Une application constante révéla bientôt à la France un des plus beaux talents comme architecte et comme dessinateur de jardins; c'est surtout dans ce dernier genre qu'il s'est spécialement distingué : on lui doit une foule de jardins, créés comme par enchantement,

par son imagination féconde, malgré les obstacles des sites et les localités. Tels sont les jardins de Compiègne, de la Malmaison, de Ruslay, de Pont-Chartrain, de Saint-Leu, de Bavière, de Bondy, de Beauregard, d'Armanvilliers, etc., tous également beaux, et tous tracés sur des plans différents. Berthault est moins connu en France comme architecte; l'occasion lui a manqué de faire briller ses talents sous ce rapport; il n'a laissé aucun monument qui le recommande à ses concitoyens, à moins qu'on ne veuille, ainsi que bien des connaisseurs, regarder, comme de véritables créations, les restaurations qu'il a faites à beaucoup d'hôtels de la capitale et où il a déployé autant de goût que de génie. Il a encore embelli les environs de Paris et les pays étrangers d'un grand nombre d'habitations aussi commodes qu'élégantes, telles que celles de la Jonchère, de Clichy, de Château-Margaux près de Bordeaux. Un artiste aussi distingué ne pouvait se dispenser de voir la terre classique des arts; il fit le voyage de Rome, et son génie s'enflamma à la vue des monuments qu'elle renferme, mais il s'affligea de la disparate qu'offrent les constructions antiques et modernes, et il conçut l'idée hardie de les mettre en harmonie; il en a laissé le plan que d'autres pourront peut-être exécuter un jour; mais Berthault aura la gloire de l'avoir conçu. Un travail opiniâtre avait altéré sa santé; il se rendait aux eaux de Cautrets pour la rétablir, lorsqu'en passant à Tours, il y mourut dans la quarantième année de son âge, au mois d'août 1823. Il a laissé une veuve et deux enfants.

BERTHE (J.-N.), médecin de Montpellier, mort il y a quelques années, a publié : *Éloge de J. Pethiot*, Montpellier, 1800, in-4°; *Précis historique de la maladie qui a régné dans l'Andalousie* en 1800, Paris 1802, in-8°. Cet ouvrage très bien fait mérite d'être lu; il a été traduit en allemand.

BERTHELEMI (JEAN-SIMON), peintre d'histoire, naquit à Laon, le 5 mars 1743; il fut élève de Noël Hallé. Doué d'une grande aptitude au travail et surtout d'une extrême facilité, ses succès furent rapides; il remporta le grand prix de peinture. A son retour de Rome, son tableau représentant le siège de Calais, le fit agréer à l'Académie. Le sujet d'Apollon qui ordonne au Sommeil et à la Mort de rendre le corps de Sarpédon à sa famille, lui ouvrit les portes de l'Académie, en 1780. Cet artiste exécutait fort bien les plafonds; on en doit beaucoup à son pinceau dans les palais du Luxembourg et de Fontainebleau. Il connaissait très bien le point de perspective nécessaire pour compléter l'illusion qu'exige ce travail. Il mourut à Paris, professeur de l'école spéciale de dessin, le 1^{er} mars 1811.

BERTHELEMY (ETIENNE-AMAND), maréchal-de-camp, né à Vanvilliers, fut nommé ingénieur des ponts et chaussées du département de la Corrèze, en 1791; il devint ensuite capitaine de gendarmerie dans un bataillon de volontaires. Lorsque ce corps fit partie de l'armée du Rhin, il fut alors chargé de lever la carte militaire du cours des rivières de Birche, de la Saccelle, et donna, avec cette carte, un mémoire sur les moyens de défendre la frontière dans le pays qu'il venait de parcourir. Il fut bientôt appelé à l'état major-général de l'armée du Rhin: les Français s'étant portés sur ce fleuve, Mayence fut sommée de se rendre: sur son refus, on se prépara à donner l'assaut, le capitaine Berthelemy obtint la faveur de monter sur un bateau destiné à cette entreprise du côté du Rhin; Mayence se rendit, et Berthelemy s'y procura les cartes de la Franconie et de la Westphalie. Il fit, avec distinction, les campagnes de 1792 et 1793, se trouva à la bataille de Hondscoote et aux combats qui la précédèrent. Le soir de la bataille, le désir de faire

naître une nouvelle occasion de signaler son courage, lui fit ouvrir l'avis de porter de suite l'armée sur Furne, afin de couper la retraite aux Anglais, qui se trouvaient dans les dunes, et insistait fortement sur la mise à exécution de ce projet; mais on lui répondit qu'il était trop jeune pour se mêler d'enseigner à faire la guerre. Il fut conduit à Paris pour prix de son zèle trop ardent, sans doute; mis à la Conciergerie dont il ne sortit qu'à la recommandation du général Hoche, qui lui-même en sortit le même jour, 6 août 1794. En 1795, il reçut des lettres de service pour l'armée des Pyrénées, mais la paix qui fut signée à cette époque, paralysa sa bonne volonté. Revenu dans sa famille, il fut nommé membre du conseil des cinq cents, puis tribun; il refusa ensuite, en 1811, de reprendre du service, malgré les pressantes instances du général Saint-Cyr, son compagnon d'armes.

BERTHELOT (JEAN-FRANÇOIS), naquit à Paris, au mois de juin 1749. Après avoir fait ses premières études avec succès, se destinant à l'enseignement des belles-lettres, il prit le grade de maître ès-arts; mais, d'après les conseils de M. Martin, professeur en droit, il suivit une autre direction, et se livra à l'étude des lois. L'instruction qu'il avait acquise au collège de Beauvais sous son excellent proviseur Coffin, l'avait préparé à ce nouveau travail; en peu de temps il fut en état de concourir pour une place vacante à l'école de droit, c'était vers 1778. Ce concours fut très brillant; et par le nombre et par le mérite des candidats; les juges, incertains sur le choix, voulurent soumettre les concurrents à de nouvelles épreuves, mais l'éclat de ce combat littéraire et le bruit qu'il fit dans le public, déterminèrent le gouvernement à se prononcer; et, par un arrêté du conseil rendu du propre mouvement de Louis XVI, sur le rapport du garde des sceaux, Hùe de Miromesnil, M. Berthelot fut promu, en 1779, à la place d'agrégé qu'il avait si glorieusement conquise. Il ne tarda pas, au reste, à justifier, par le nombre des jeunes gens qu'il dirigeait dans l'étude du droit, la préférence que le gouvernement lui avait accordée sur ses rivaux. Les écoles de droit ayant été supprimées par la constitution, il se livra, pendant quelque temps, à la plaidoirie, en qualité de défenseur officieux près des tribunaux de Paris et de cassation. Lorsqu'on établit les écoles centrales, M. Berthelot, qui s'était retiré dans les environs de Nîmes, fut choisi pour remplir, dans cette ville, une chaire de législation qu'il a occupée jusqu'à la réorganisation de la nouvelle école de droit de Paris, où il fut nommé professeur de droit romain. Lié d'amitié avec l'archichancelier Cambacérès, c'est à ses instances auprès de lui que l'on dut la conservation de l'enseignement du droit romain, mais seulement dans ses rapports avec le droit français. M. Berthelot a rempli cette chaire jusqu'à sa mort arrivée le 13 février 1814. Nous avons, de ce laborieux écrivain : 1° un fort bon *Traité des donations et de la garantie formelle*, 4 vol. in-8°, 1781; 2° *Réponse à quelques propositions hasardées par M. Garat contre le droit romain*, dans le *Mercury de France*, 1785, in-12; 3° *Réflexions sur la loi 21 ff. de questionibus*, relative à la question dans l'empire romain, à son origine en France, et à ses différents états jusqu'à nos jours, 1785, in-8°; 4° les 6 derniers livres du *Digeste*, complétant la traduction de Hulot, 1803 à 1811; 5° *Éléments de droit civil romain selon l'ordre des initiales de Justinien*, arrangés suivant une méthode plus utile aux étudiants, traduit en français, 4 vol. in-12, 1804. Il avait en portefeuille, un grand ouvrage sur le droit, commencé en 1776, dans lequel il se proposait d'éclairer la législation romaine par l'histoire, et l'histoire par la législation; mais cet ouvrage auquel, il avait

travaillé long-temps, ne s'est pas retrouvé, à sa mort, parmi ses papiers, non plus que d'autres travaux également intéressants.

BERTHELOT (Jules comte de), naquit à Auray, en Bretagne, et servit d'abord dans la marine. La révolution française qui contraria les idées, les goûts, les préjugés et les convenances du comte, trouva en lui un ennemi implacable. A la tête des Vendéens, il fut un de leurs chefs les plus ardents; on le vit rallier le brandon éteint de la guerre civile et repousser, avec une fureur coupable, les bienfaits d'un repos qu'appelaient les vœux d'une contrée dévastée. Toujours inquiet, toujours armé, Berthelot, de concert avec le comte de Puysaye, opéra la jonction de ce chef de chouans, avec les insurgés du Morbihan. En 1795, il commanda la cavalerie de cette armée réunie, et sous les ordres de M. de Tinténiac, fut nommé capitaine de l'armée rouge, et répandit l'effroi dans le département des Côtes-du-Nord; enfin, en 1800, il fut compris dans la pacification qu'avait sagement proposée le général Brune. M. le comte Berthelot alors se retira à Auray, où on le vit déroger à sa haute extraction en se faisant épicier, et peu après employé dans les douanes. Ennuagé sans doute, honteux peut-être aussi de se voir confondu avec d'honnêtes plébéiens, il fut soupçonné de vouloir passer en Angleterre. La gendarmerie arrêta M. le comte qui fut long-temps retenu en prison. Les renseignements nous manquent sur son compte depuis cette époque.

BERTHEREAU (GROUX-FRANÇOIS), naquit à Belesme, le 27 mai 1732. Il fut chargé par la congrégation de Saint-Maur, dont il était un des membres les plus savants, d'extraire, des auteurs arabes, tout ce qui se rattachait à l'histoire des croisades; ces matériaux devaient servir à la collection des historiens de France. Ce travail, qui dura plus de 30 ans, lui fut d'autant plus pénible qu'il fut forcé d'apprendre l'arabe, et de s'attacher à un Syrien pour se familiariser avec les difficultés de cette langue. Lorsque cette importante collection d'historiens de France fut complétée, le gouvernement, plus empressé d'enrichir la nullité des abbés de cour, que de récompenser les savantes veilles des moines de la congrégation de Saint-Maur, prétexta le manque de caractères arabes, pour ne point publier un ouvrage si utile à la gloire de l'état. La révolution ayant arraché Berthereau à ses études, il mourut accablé de regrets et d'infirmités, le 26 mai 1794.

BERTHEREAU (TROUAS), né le 22 novembre 1733, était de la famille du précédent. Procureur au Châtelet de Paris, avant la révolution, il fut nommé député du tiers-état de la vicomté de Paris, aux états-généraux. Après la session de l'assemblée constituante, Berthereau mérita la confiance de ses concitoyens qui l'appellèrent à différentes places par leurs suffrages honorables. Il fut, à l'époque du 18 brumaire, un des juges du tribunal criminel de Paris, et devint ensuite président du tribunal de première instance. Il exerça, pendant dix ans, les fonctions importantes de cette place; en 1810, il la quitta avec le titre de président honoraire; fut présenté, en 1813, comme candidat au sénat, et il n'y prit point place; il fut aussi un des commissaires chargés de la rédaction du code judiciaire.

BERTHEREAU (l'abbé), était curé du Teillier, dans le Maine. Nommé député, en 1789, aux états-généraux, il adopta les principes de cette époque. Il se rendit un des premiers aux communes, et prêta en 1790, le serment exigé par la nouvelle constitution du clergé; puis, par une conduite difficile à expliquer, il s'empressa de signer la protestation des 12 et 15 septembre, contre les innovations de l'as-

semblée nationale, et finit par émigrer, en 1793. On ne le vit plus depuis ce temps sur l'horizon politique.

BERTHEVIN (JULIEN-JULIEN-GABRIEL). Ce littérateur, issu d'une famille française des environs de Laval, est né à Stockholm, en 1769. Forcé de revenir en France, par suite des révolutions que la Suède éprouva; il perdit peu après son père et sa mère. Quelques personnes, qui avaient eu des relations amicales et commerciales avec son père, firent obtenir, au jeune Julien, une bourse au collège d'Orléans, où il fit des progrès rapides. La langue grecque fut pour lui une étude de prédilection, ce qui lui valut le vif intérêt que lui porta le célèbre d'Anse-de-Villoison. M. Berthevin publia, en 1790 et 1791, plusieurs écrits sur la révolution; en 1793, impliqué dans l'affaire de Léonard Bourdon, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, auquel il eut le bonheur d'échapper. En 1796, il forma, à Orléans, un établissement de librairie, qu'il quitta pour entrer, en 1812, dans les bureaux du ministre de l'intérieur. En juillet 1823, il fut nommé conservateur de l'imprimerie royale, place qu'il occupa encore, en 1826. On a de M. Berthevin : *Pauline et moi*, 1796; *Médie*, traduction de l'allemand de Benda, 1797; *L'assemblée à Cythère*, 1798; *Le tombeau d'Elme*, 1799; *Henri IV, peint par lui-même*, 1814; *Essai historique sur le règne de Charles II*, 1819, in-8; *Éléments d'arithmétique complémentaire*, in-8, 1823 et 1826; *Sur la caisse hypothécaire*, in-8; *De l'intérêt composé et de ses applications*, in-8, 1826; *Lettres sur le calcul à l'aide des compléments*, in-30, 1826; *Recherches historiques sur les derniers jours des rois de France, leurs funérailles, leurs tombeaux*, suivi d'une notice sur *Saint-Denis, le sacre des rois et leur couronnement*, in-8, Paris, 1825. Il a publié, en outre, sous le nom de M. Delanoë, en septembre 1815, des *Observations critiques sur le rapport fait au Roi, le 15 août 1815, et sur le mémoire présenté au Roi dans le même mois, attribué au duc d'Orléans*.

BERTHEZÈNE (JEAN-ETIENNE), député du Gard à la convention nationale, y vota la mort de Louis XVI, « avec sursis jusqu'à la tenue prochaine » des assemblées primaires qui auraient lieu pour la ratification de la constitution. « Il entra ensuite au conseil des cinq-cents, » en sortit en mai 1797, et devint commissaire du directoire. Il entra au corps législatif après le 18 brumaire, et en sortit en 1805. Malgré la modération dont M. Berthezène ne s'est départi que dans une seule circonstance, il fut compris dans la loi d'amnistie, en 1806, et obligé de quitter la France.

BERTHEZÈNE (N. baron), fils du précédent, naquit en Provence, en 1780. Il embrassa de bonne heure l'état militaire, et parvint, de grade en grade, à celui de major du 65^e de ligne. En 1807, il fut nommé officier de la légion d'honneur, et colonel du 10^e régiment d'infanterie légère. Plus tard, il obtint le grade de général de brigade, et, en 1814, celui de général de division, avec la croix de Saint-Louis. Dans les cent jours, il fut chargé de placer les officiers à demi-solde à la suite des régiments de leur arme, pour y jouir du traitement d'activité, et fit partie d'une autre commission chargée d'examiner les droits des militaires qui avaient obtenu de l'avancement sous les Bourbons. Enfin on lui confia la mission d'assigner une destination aux officiers sans emploi qui se trouvaient dans la capitale. Suivant quelques biographes, le baron Berthezène quitta le territoire français, en 1816, en même temps que son père, et, suivant d'autres, il figurait, en 1820, au tableau des lieutenants-généraux, employés dans l'inspection générale de l'infanterie. Nos recherches à ce sujet ont été sans résultat.

BERTHIER (ALEXANDRE), naquit à Versailles le 30 novembre 1753. Son père, ingénieur-géographe distingué, lui fit donner une éducation toute militaire. Il entra de bonne heure au service, et alla combattre en Amérique, sous MM. de Rochambeau et de Lafayette, pour la cause de la liberté. En 1789, il fut nommé major-général de la garde nationale de Versailles, et se distingua, en cette qualité, par une grande modération dans ses principes et une grande sagesse dans ses actions. Il veilla, avec un zèle ardent, à la conservation de la famille royale, et eut le bonheur de détourner quelquefois d'elle d'imminents périls. En 1791, il était commandant général de la garde nationale de Versailles, lorsque Mesdames, tantes du roi, quittèrent leur château de Bellevue pour émigrer. Le peuple instruit de ce départ voulait arrêter les princesses, piller leur château, et lapider les gens de leur suite; Berthier accourut à leur secours; son activité, son courage, sa présence d'esprit empêchèrent de grands malheurs. Vers la fin de la même année, il se rendit à Metz en qualité de chef d'état-major du maréchal Luckner. Suspect déjà par sa conduite antérieure, il acheva de perdre ce qu'il obtenait encore de confiance par la manière dont il reçut la nouvelle de la journée du 10 août. Il fut éloigné, mis en surveillance, et ce ne fut qu'avec peine que Custines, tout-puissant alors, parvint à lui faire rendre ses lettres de service. Employé à l'armée de l'Ouest, il la quitta bientôt pour prendre la direction de l'état-major de celle des Alpes, où il se distingua autant par sa patience, sa longanimité que par la part qu'il prit à la belle défense de cette partie de nos frontières. Le 13 vendémiaire avait eu lieu; Bonaparte, à qui cette journée avait donné de l'ascendant sur le directoire, avait fait adopter ses vues sur la conduite de la guerre, et avait été chargé de tenter une invasion en Italie. Il avait besoin, dans cette vaste entreprise, d'un homme qui sût exécuter, commander, embrasser tous les détails de l'état-major; il fit choix de Berthier, que sa capacité, ses connaissances étendues avaient déjà fait appeler aux mêmes fonctions par le général Schérer. Plus heureux cette fois qu'il ne l'avait été dans la campagne précédente, Berthier put se rendre au poste qui lui était confié, et prendre part à une expédition qu'il avait conseillée, pressentie, mais dont personne jusque-là n'avait osé accepter la responsabilité. Arrivé à Albenga presque en même temps que le général en chef, il fut frappé de l'étendue, de la grandeur de ses idées, et se dévoua des lors à sa fortune. Il avait trouvé les conceptions qu'il pressentait; il redoubla de zèle, d'activité; en deux jours tout fut en mouvement, et les victoires de Montenotte, de Millesimo, de Mondovì couronnèrent les belles dispositions dont il avait surveillé les détails. Détaillé lui-même à la suite de Beaulieu, il lui surprit le passage du Pô, lui enleva Casal, fit assaut d'audace avec Masséna, Dalmagne à Lodi, et fut, suivant l'expression de Bonaparte, canonnier, cavalier et grenadier dans cette journée terrible. La part qu'il prenait à nos succès était communément toute de prévoyance et de conseil. Ses attributions lui permettaient rarement de déployer avec éclat la fermeté d'âme, les ressources de tête dont la nature l'avait doué; mais sa réputation n'en était que mieux assise, et le général en chef, qui rendait à ses talents la justice qu'ils méritaient, lui confia le commandement de l'armée à son départ pour Rastadt. Berthier, qui revenait de présenter au directoire le traité de Campo-Formio, fut presque aussitôt chargé de rompre la paix qui en avait été le résultat. Il eut ordre de venger le meurtre du général Duphot, marcha sur Rome, abolit le gouvernement papal, institua des consuls, et entra en Italie, où Brune vint le remplacer.

Bonaparte se préparait alors à s'embarquer pour cette expédition d'Egypte qui devait mettre le comble à sa gloire en y ajoutant cette couleur romanesque qui ploit tant à la multitude. Berthier suivit son ami, prit part à tous les combats, à tous les travaux, à toutes les privations qui nous attendaient sur les bords du Nil et du Jourdain. Revenu avec lui en France, il fut fait ministre de la guerre, puis général en chef de l'armée de réserve que commandait en réalité le premier consul. Après la conclusion de cette brillante et rapide campagne, Berthier fut successivement chargé d'organiser le gouvernement du Piémont et de conclure, avec l'Espagne, un traité auquel Bonaparte attachait la plus haute importance. Il se tira avec bonheur de ces deux importantes négociations. Bonaparte monta bientôt sur le trône impérial; Berthier partagea sa haute fortune; il fut successivement nommé maréchal de l'empire, grand veneur, chef de la première cohorte de la légion d'honneur, prince souverain de Neuchâtel, etc. L'empereur lui conserva l'amitié que lui avait vouée le général et le premier consul. Il l'attacha tout-à-fait à sa personne, et, dans toutes ses campagnes, lui conserva le titre de major-général de la grande armée. C'est en cette qualité qu'il fit successivement les campagnes d'Austerlitz, de Prusse et d'Espagne. Napoléon lui donna à l'issue de celle-ci une preuve de la haute confiance qu'il avait en ses talents. Attaqué inopinément sur les bords de l'Inn, tandis qu'il battait les Anglais sur ceux du Duro, il fit partir en toute hâte le major-général, et mit sous ses ordres les divers corps qui restaient en Allemagne. Arrivé en Bavière, Berthier manœuvra avec tant d'habileté qu'il tint le prince Charles en échec jusqu'au moment où l'empereur, accouru avec quelques troupes, défit les Autrichiens, et les refoula jusque sous les murs de leur capitale. Une action sanglante, mais indécise, rendit le courage aux vaincus. L'Allemagne était agitée, incertaine; il fallait une grande victoire, une bataille décisive pour calmer les esprits. Berthier en fit les apprêts avec l'activité, la constance qui formaient le caractère de son talent. Tout se trouva disposé, quand en en vint aux mains, avec un ordre, une prévoyance que Napoléon voulut reconnaître en donnant à celui qui avait présidé à cet admirable ensemble un titre qui rappelait tout à la fois le service et la belle journée qui en avait été le résultat. Il fit le major-général prince de Wagram. Berthier reçut quelques mois après un autre témoignage d'estime et de satisfaction. Il fut chargé d'aller recevoir à Vienne la jeune archiduchesse que l'empereur avait résolu d'unir à ses destinées, et recueillit partout les expressions d'ivresse et d'enthousiasme que cette alliance excitait. La guerre, qui avait été un instant suspendue, ne tarda pas à se rallumer. La campagne de Russie eut lieu avec ses victoires et ses désastres. Murat, le prince Eugène furent successivement chargés de conduire, de ranimer nos débris. Berthier continua noblement, sous ces deux princes, les fonctions qu'il avait remplies sous Napoléon. Occupé à contenir d'une main les auxiliaires qui échappaient à ses ordres, il organisait, formait de l'autre les recrues qui accouraient prendre la place de leurs aînés. L'empereur revint donner l'impulsion à ces masses : nous triomphâmes d'abord, mais la disproportion était trop considérable. Nous fûmes à notre tour vaincus et obligés de repasser le Rhin. Napoléon travaillait sans relâche à reformer ses cadres; Berthier le secondait avec ardeur; mais le temps nous manqua; les alliés étaient sur le territoire; il fallait marcher à leur rencontre. Nous les rencontrâmes à Brienne, à Montmirail, à Champagney, à Montereau. Le sort des armes avait été favorable, l'espérance renais-

saît, lorsqu'une marche hardie et des intelligences longuement ménagées leur livrèrent la capitale. Napoléon ne voulut pas prolonger une lutte aussi inégale; il abdiqua. Ses généraux, qu'il avait dégagés de leurs serments, se rangèrent auprès du nouveau souverain qui venait gouverner la France. Berthier lui présenta lui-même les maréchaux de l'empire, et reçut avec eux le titre de maréchal de France; il fut nommé capitaine de la cinquième compagnie des gardes du corps de Sa Majesté. L'époque du 20 mars 1815 fut celle de la fin de la longue carrière militaire de Berthier; indéfini quelque temps sur le parti qu'il devait prendre, il finit par se retirer à Bamberg, au château du prince de Bavière, son beau-père, avec toute sa famille; il y périt, selon l'opinion la plus générale, d'une mort violente, dont la cause n'est pas encore suffisamment connue, emportant le regret de rendre le dernier soupir loin du pays pour lequel il avait si long-temps prodigué sa vie.

BERTHIER (Victor-Léopold), frère du précédent, naquit, à Versailles, le 12 mai 1770, entra fort jeune dans les gardes de la porte, et obtint, en 1785, une sous-lieutenance dans le régiment de la Forc. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et obtint, en 1793, le grade d'adjudant-général. Il fit, en cette qualité, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. En 1798, il fut nommé général de brigade et chef d'état-major à l'armée de Naples. Après le 18 brumaire, il remplit les mêmes fonctions dans la dix-septième division militaire, et, en 1801, il fut chargé d'aller recevoir à Toulon l'armée d'Orient. En 1805, il parvint au grade de général de division, et se fit remarquer à la bataille d'Austerlitz, en dirigeant le corps qui enfonça le centre de l'armée russe. Il contribua puissamment au succès du combat de Hall et à la prise de Lubek, les 5 et 6 octobre 1806, et fut chargé de régler les articles de la capitulation du corps commandé par Blücher. Léopold Berthier mérita, par sa conduite honorable, les faveurs qu'il obtint du roi de Bavière et du roi de Prusse. Il eut moins de bonheur dans ses affections privées, et divorça d'avec une première femme pour en épouser une autre. Il est mort, à Paris, le 21 mars 1807, regretté de ceux qui avaient vécu dans son intimité, et méconnu de ceux qui, n'appréciant que l'extérieur, avaient pu se trouver blessés de la franchise un peu rude de ses manières.

BERTHIER (Géran), lieutenant-général, frère des précédents, fut long-temps employé près de son frère Alexandre, et rendit de grands services dans l'administration. Il fut successivement nommé adjudant commandant, le 16 novembre 1796, inspecteur aux revues, en 1799, général de brigade, le 4 septembre 1802, et plus tard employé comme chef d'état-major de la première division militaire, et eut, en 1803, le commandement d'une armée d'observation formée sur les côtes de la Hollande. Promu au grade de général de division, en 1811, il fut, peu après, nommé comte de l'empire, et gouverneur de l'abbaye et en Corse; en 1814, il reçut la décoration de l'ordre de Saint-Louis, et mourut l'après-midi à Grosbois, le 17 août 1819.

BERTHIER DE SAUVIGNY (N.), avait été, avant la révolution, conseiller d'état et intendant de Paris. Il avait perdu ces places sous le ministère de Necker, comme ennemi des réformes projetées par ce prince et habile ministre. Berthier entra dans ces anciennes fonctions au moment où Louis XVI, réduit à de déplorable conseils, substitua, au ministère de Necker, un ministère anti-populaire dont Foulon, beau-père de Berthier, faisait partie. L'intendant de Paris passait pour un homme intègre, mais d'une inhumanité revolvante. On citait de lui

plusieurs de ces mots dont la dureté attile la haine du peuple. Son nom et celui de son beau-père, Foulon, devinrent un présage effrayant pour le peuple. Une haine terrible plana sur eux, et malheureusement les événements de juillet 1789, donnèrent une occasion de l'exercer. Pendant le blocus que la cour fit soutenir aux Parisiens, la disette devint menaçante, et Berthier fut accusé d'en être l'auteur. Les électeurs de Paris donnèrent même quelque poids à ces bruits populaires en jugeant nécessaire un examen de la conduite de cet administrateur. Lorsque la révolution du 14 juillet éclata, Berthier, qui voyait un orage menaçant planer sur sa tête, prit la fuite, et se dirigea vers la Flandre. Des gardes nationales, envoyées à sa poursuite, l'arrêtrèrent à Compiègne et le ramenèrent à Paris. Le peuple et les brigands, qui s'étaient mêlés à son généreux élan pour le soulever de crimes, furent avertis de ce retour. Une multitude en fureur, ivre déjà du sang qu'elle venait de répandre, du sang du coupable, mais infortuné Foulon, se porta sur le passage de Berthier. On lui présenta la tête de son beau-père. Le malheureux la salua avec respect. Il parvint cependant à l'hôtel-de-ville, au milieu de cet effrayant cortège; mais la terreur et le courage de Lafayette, de Bailly, de Dussault, devinrent insuffisants pour le sauver. Une populace en furie assiégeait l'asile de la victime. Ses défenseurs crurent calmer l'effervescence populaire en ayant l'air de la satisfaire. On ordonna de conduire Berthier en prison; on promit à la multitude justice et vengeance. Vains efforts! Berthier fut arraché des mains de son escorte. En vain il essaya de se défendre avec le fusil d'un soldat dont il s'était emparé. Il fut désarmé, saisi, entraîné par les cannibales sous le fatal réverbère, auquel il fut bientôt suspendu. Sa tête, séparée de son corps, fut promenée dans Paris, un dragon lui arracha le cœur, et entra au milieu de l'assemblée des électeurs en portant cet infame trophée. Excès horribles qui ont dû faire détester la révolution aux âmes faibles qui n'ont su voir que ses crimes!

BERTHIER (Ferdinand le comte de), fils du précédent, n'a guère commencé à être connu que lorsqu'il fut élu député de Paris à la chambre septennale. Son vote au ministère l'a, dit-on, fait rayer du conseil d'état. Ennemi de la révolution, M. Berthier ne lui laisse pas même l'honneur des améliorations qu'elle a introduites dans le gouvernement, tout ce qui existe de bien a été fait, ou du moins préparé avant 1789. Dans la discussion sur l'indemnité à donner aux émigrés, M. Berthier s'est montré l'un des plus chauds partisans de cette mesure.

BERTHIER DE ROVILLE, (l'oy. ROVILLE).

BERTHOIS (N. de), colonel du génie, fut encore une victime des fureurs aveugles de la populace. En 1792, il dirigeait les fortifications de la place de Lille; comme on le soupçonnait de n'être pas partisan de la révolution, on persuada au peuple qu'il trahissait ses intérêts. La défaite des Français, entre Lille et Tournai, propagea cette idée. On rejeta sur le colonel Berthois la perte du combat, on l'accusa d'avoir le premier crié *sauve qui peut*: on courut à son domicile, on l'en arracha, et on le pendit à un réverbère. Son innocence fut reconnue, l'assemblée législative rétablit sa mémoire et accorda une pension à sa veuve.

BERTHOLIO (Antoine-René-Constant), zélé partisan de la révolution, entretenait des liaisons intimes avec beaucoup de membres du côté gauche de l'assemblée nationale. En 1789, il vint, comme orateur d'une députation des électeurs de Paris, présenter un rameau d'olivier aux états-généraux, et rendre compte des efforts faits pour apaiser

les premiers mouvements insurrectionnels qui précéderent le 14 juillet. En 1790, il publia un *Ultimatum*, adressé à l'évêque de Nancy, dont il désapprouvait les principes. Berthollet se tint à l'écart pendant les années les plus orageuses de la révolution, et ne reparut que sous le directoire qui lui confia, au congrès de Rastadt, les fonctions de secrétaire de la légation française. Peu après, il fut envoyé à Rome en qualité de commissaire, et, après le 18 brumaire, il obtint l'emploi de grand juge de la Guadeloupe; il ne partit toutefois qu'en 1802. De retour en France, au bout de quelques années, il fut nommé juge à la cour d'appel d'Amiens, où il mourut en 1812.

BERTHOLLET (CLAUDE-LOUIS, comte de), né à Talloire, près d'Annecy, en Savoie, le 19 décembre 1768, docteur en médecine, fut admis au nombre des membres de l'académie royale des sciences, en 1780; en 1794, il fut nommé professeur de chimie à l'école normale, membre de l'institut national et de la société royale de Londres, en 1795, membre de la commission chargée du choix et du transport d'objets d'arts conquis par les Français, en Italie; en 1796, il accompagna l'armée d'Egypte, d'où il revint, en 1799; après le 18 brumaire, il fut successivement sénateur, comte de l'empire et grand officier de la légion d'honneur, en 1804; titulaire de la riche sénatorerie de Montpellier, la même année; président du collège électoral des Pyrénées orientales, en 1806; grand cordon de la réunion en 1813. Le 1^{er} avril 1814, il vota la déchéance de Napoléon qui l'avait comblé de bienfaits, et le 4 juin suivant, le Roi le nomma membre de la chambre des pairs, où il s'est montré constamment le défenseur des libertés constitutionnelles. Il mourut au village d'Arcueil, près Paris, le 6 novembre 1822, âgé de soixante-quatorze ans. Au nom de Berthollet, on se rappelle la chimie long-temps informe, dégradée, et s'élevant tout à coup à la hauteur des sciences les plus utiles et les plus nobles. A peine Berthollet eut-il terminé ses études à Turin, que, présentant ses forces, il vint se fixer à Paris, où il se fit naturaliser Français. Livré à l'étude de la médecine, il s'était acquis l'amitié du fameux docteur Tronchin, qui le fit recevoir, peu de temps après, médecin ordinaire du duc d'Orléans (Louis), aïeul du duc actuel. Elève de Bucquet et de Macquer, Berthollet appliqua d'abord ses connaissances chimiques à des analyses qui n'avaient pour but que d'éclaircir quelques points de médecine; mais bientôt, sentant sa vocation, il donna plus d'étendue à ses vues, et se livra entièrement à la chimie, qui, vers cette époque, commençait à faire connaître les lois immuables qui expliquent tous les phénomènes que nous présentent les opérations de la nature et des arts. L'analyse de l'air et de l'eau, la théorie de la chaleur, la découverte d'une infinité de corps et de leurs propriétés, venait de révéler, aux savants, le secret de l'action réciproque des éléments. Le génie de Berthollet ne pouvait rester étranger au mouvement imprimé à la science, et il marqua ses premiers pas dans cette carrière par des découvertes qui le placèrent, jeune encore, parmi les premiers savants de l'Europe. Bonaparte sut apprécier tout ce que valait Berthollet, qui joignait, à une grande simplicité de manières, la plus grande profondeur dans les idées. De retour à Paris, après le traité de Campo-Formio, Bonaparte le fit confidant de son expédition en Egypte. Ce ne fut assurément pas l'ambition d'ajouter quelque fleuron à ses couronnes académiques qui déterminèrent Berthollet à s'éloigner de sa famille et de son pays; son unique but était de visiter une terre riche en souvenirs, de parcourir, en sûreté, l'ancienne patrie

des arts et des sciences, de lire, dans les monuments que le temps n'a pu détruire, l'histoire de la grandeur de ces premières nations, et de reporter, à ces peuples dégénérés, une portion de l'industrie et des connaissances que leurs ancêtres nous avaient transmises. C'est dans cette terre classique qu'on l'a vu encourager les savants qu'il s'était associés, les diriger constamment dans leurs recherches, leur apprendre à supporter toutes les privations, et, au milieu des dangers et des besoins de toute espèce, leur donner l'exemple du courage et de la résignation. C'est là que, dans de courts moments de repos, après avoir examiné la formation du carbonate de soude dans les lacs de Natrum, il reconnut que l'influence des masses changeait l'ordre des attractions. Il mûrit et développa depuis les idées que cette observation fit naître, les appuya sur des expériences rigoureuses, et opéra une révolution dans la philosophie chimique. Il s'occupa aussi, en Egypte, à réunir et à classer les matériaux de cet immense ouvrage sur l'Egypte, qui forme peut-être le seul résultat de cette fameuse expédition. De retour en France, Bonaparte, parvenu au pouvoir, le nomma sénateur, mais Berthollet ne vit, dans cette nouvelle dignité, qu'un moyen d'être utile aux sciences et à son pays. Il s'entoura dès lors de jeunes gens dont il faisait choix pour les aider et les diriger dans leurs recherches. Ses élèves sont tous aujourd'hui nos professeurs les plus distingués. Etranger à l'intrigue comme à l'ambition, Berthollet vivait retiré à sa maison de campagne d'Arcueil. Là des savants français et étrangers venaient le visiter; là aussi se forma cette réunion de chimistes et de physiciens célèbres, qui prit le nom de *Société d'Arcueil*, et qui publia trois volumes de mémoires fort estimés sur les recherches et les découvertes importantes, faites sous les yeux et dans le laboratoire du vénérable vieillard. C'est au milieu de ces douces et utiles occupations que la mort est venue frapper Berthollet en novembre 1822. Toujours prêt à remplir ses devoirs, toujours courageux, mais toujours désintéressé, Berthollet s'est constamment montré bon citoyen, savant modeste et ami généreux. Nous nous bornerons à citer ici un des faits qui lui sont propres. A l'époque de la terreur, et peu de temps avant le 9 thermidor, un dépôt sableux, trouvé dans des barriques d'eau-de-vie, destinées à l'armée, fit avancer qu'on avait voulu faire périr les soldats, et déjà nombre d'individus étaient dans les fers et attendaient leur sentence. Berthollet, chargé d'analyser cette eau-de-vie, prouva, dans un rapport, qu'elle ne contenait aucun principe nuisible, ce qui dérangeait les plans du comité de salut public. On fit venir l'auteur : « Comment osez-tu soutenir, lui dit Robespierre, que cette eau-de-vie que tu vois » si trouble ne contient pas de poison ? » Pour toute réponse Berthollet en avala un verre en disant : « Je » n'en ai jamais tant bu. — Tu as bien du courage ! » s'écria le féroce dictateur. — J'en ai eu davantage » quand j'ai écrit mon rapport. » Et la conversation finit là. Presque tous les travaux de Berthollet sont remarquables ou par leur importance pour l'avancement de la science, ou par la direction qu'il a su leur donner vers un but d'utilité générale. Nous ne citerons que les principaux. Il découvrit que l'azote est un des principes constitutifs de l'ammoniaque, et qu'il en existe en grande abondance dans la chair musculaire des animaux, d'où cet habile chimiste indiqua le moyen de l'extraire par l'action de l'acide nitrique affaibli. Il fit connaître le muriate sur-oxygéné de potasse et la désagrégation vive et forte de ce sel sur les charbons et par la percussion. Ses belles expériences sur le gaz hydrogène sulfuré lui firent conclure que ce corps jouissait des propriétés des acides. Le premier il démontra qu'on pouvait obte-

nir des acides sans oxygène ; ainsi la brillante découverte des hydracides est encore due à son génie. Ce fut lui qui eut l'idée, bien précieuse aux gens de mer, de la carbonisation des parois des tonneaux pour la conservation de l'eau douce. On doit, à Berthollet, d'immenses travaux sur la teinture, dont il a tellement agrandi le domaine qu'il a érigé cet art en science, et l'heureuse application de l'acide muriatique oxygéné (chlore) au blanchiment des substances végétales. Outre un très grand nombre d'excellents mémoires insérés dans les recueils scientifiques, les ouvrages qu'il a publiés séparément sont : 1° *Observations sur l'air*, 1776; 2° *Précis d'une théorie sur la nature de l'acier, sur ses préparations*, etc., 1789; 3° *Éléments de l'art de la teinture*, 1791, 1 vol. in-8°, et 1804, 2 vol.; 4° *Description du blanchiment des toiles*, 1793; 5° *Recherches sur les lois d'affinité*, 1801; 6° *Essai de statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8°. La traduction de l'essai sur le phlogistique de Kirwan parut accompagnée de notes, dans lesquelles il combattit, de concert avec Lavoisier, Gnyton de Morveau et autres, la plupart des principes du chimiste anglais. Enfin, il augmenta, de notes curieuses et d'un excellent discours préliminaire, la traduction française du système de chimie de Thompson.

BERTHOLLET (AMÉDÉE), fils unique du précédent, se montra digne d'un tel père, aux travaux duquel il s'était associé. Ses commencements donnèrent les plus belles espérances; il était de la célèbre société d'Arcueil; que ne devait-on pas attendre de son zèle dirigé par des guides aussi sûrs et des modèles aussi parfaits que son père et ses savants amis MM. Delaplace, Gay-Lussac, Humboldt, etc. ! Cet infortuné jeune homme, vaincu par quelque idée funeste, s'asphyxia volontairement à Marseille, en 1811, âgé d'environ vingt-huit ans. Il conserva un tel calme à ses derniers moments, qu'il eut crut qu'il préparait une expérience. En 1804, il a coopéré à la publication de la seconde édition des *Éléments de l'art de la teinture*, 1 vol. in-8°, ouvrage de son père, qu'Amédée enrichit de quelques faits nouveaux et de bonnes observations. On a de Berthollet fils : *Mémoire sur la combinaison du soufre avec l'oxygène et l'acide muriatique*; *Recherches sur l'action réciproque du soufre et du charbon*; *Mémoire sur l'analyse de l'ammoniaque*. Il fut, pour ce dernier ouvrage, des expériences intéressantes pour déterminer rigoureusement les proportions des parties constituantes du gaz ammoniacal. Ces mémoires sont insérés dans le recueil de la société d'Arcueil.

BERTHOLON DE SAINT LAZARE, (N.) surnommé ainsi parce qu'il appartenait à la communauté de Saint-Lazare, dans laquelle il entra fort jeune, naquit à Lyon et y mourut en 1799, après avoir été successivement professeur de physique à Montpellier et professeur d'histoire à Lyon. Partisan de l'opinion des physiiciens, qui attribuent les tremblements de terre au défaut d'équilibre entre l'électricité terrestre et l'atmosphérique, il imagina un moyen qu'il croyait propre à préserver des contrées entières de ces secousses désastreuses. Ce moyen consistait à enfoncer autant qu'il était possible dans la terre, de longues barres de fer, garnies à leurs deux extrémités d'une couronne de pointes. Il voulait, en outre, que l'extrémité inférieure des barres fût divisée en plusieurs longues branches, afin d'offrir des conducteurs plus multipliés au fluide électrique. Un moyen aussi bizarre semblait ne devoir pas même mériter qu'on y fit attention, lorsque l'allemand VViedebourg en prit sérieusement la défense, et poussa le dédire jusqu'à soutenir que l'élévation de nombreuses pyramides, sur le sol, serait un moyen pour prévenir les tremblements de terre. Bertholon, qui était ami de Franklin, s'est beaucoup occupé des phénomènes de l'électricité, auquel il attribuait

presque tous les accidents de l'atmosphère, météores aqueux et ignés, aurores boréales, etc. Mais il n'a rien laissé de bien saillant en physique. Cependant nous ne pouvons passer ici sous silence les opinions qu'il a émises relativement aux effets médicaux de l'électricité. Partisan de l'opinion, long-temps reçue, et à laquelle on n'a même pas encore entièrement renoncé aujourd'hui, que le fluide négatif produit des effets opposés à ceux du fluide positif; il imagina de partager les maladies en électriques, et en non électriques, établissant d'ailleurs, entre les premières, une distinction fondée sur l'exubérance ou le défaut de fluide. Ce fut sur cette base qu'il établit la plus bizarre des doctrines médicales, qu'il appliqua sans réserve, non seulement à l'hygiène, mais encore à la thérapeutique. Heureusement personne en France, au moins, ne fit sérieusement attention à ces idées singulières, qui seraient peut-être même tout-à-fait ignorées, quoiqu'elles aient fourni matière à un assez volumineux ouvrage, sans la peine qu'en prit Van Troostwyck de les combattre, et d'en donner une réfutation solide. Les écrits de Bertholon sont : 1° *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4°; 2° *De l'électricité du corps humain en état de santé et de maladie*, 1781, in-8°; 3° *De l'électricité des végétaux*, 1783, in-8°; 4° *Preuve de l'efficacité des paratonnerres*, 1783, in-4°; 5° *Des avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, 1784, in-8°; 6° *De l'eau la plus propre à la végétation*, 1786, in-8°; 7° *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique?* 1778, in-8°; 8° *Des moyens économiques d'entretenir le pavé*, 1779; 9° *Des moyens qui ont fait prospérer le commerce de Lyon, des causes qui peuvent lui nuire, le maintenir et assurer sa prospérité*, 1782, in-8°; 10° *De l'électricité des météores*, 1787, 2 vol. in-8°; 11° *Théorie des incendies*, etc., 1774, in-4°; 12° *Mémoires sur le basalte de Saint-Libary*, 1781, in-8°; 13° *Atlas moderne portatif*, etc., 1804, in-4°; 14° Bertholon a été l'éditeur avec Boyer d'un *Journal d'histoire naturelle*, commencé en 1787; et du *journal des sciences utiles*, commencé en 1791.

BERTHON (N.), premier président du parlement de Bordeaux, et député de la noblesse de cette ville aux états-généraux, devint président du premier comité des recherches, à l'assemblée nationale. Il proposa, le 8 octobre 1789, de nommer Louis XVI, roi des Français, et non roi de France, parce qu'il était possible d'induire, de cette dernière expression, que le roi était propriétaire de la France. Il signa aussi les protestations du 11 et 15 septembre, contre les décrets de l'assemblée et contre la constitution adoptée par le roi. Les renseignements nous manquent sur son compte depuis cette époque.

BERTHON (N.), canonnier au 7^e régiment d'artillerie à pied, se trouvait à l'attaque du fort de l'Ecluse, par les Autrichiens, le 19 mars 1814; et fut atteint d'un éclat de pierre à l'œil gauche; à peine sa blessure fut-elle passée, qu'il vint trouver le commandant du fort, le brave capitaine Bonnet : « Il me reste encore un œil, lui dit-il, c'est assez pour démontrer encore quelques pièces à l'ennemi; permettez-moi de pointer mon canon. » Il démonta effectivement deux obusiers et tua un grand nombre d'Autrichiens.

BERTHONIVALE-BEASSE (GUILAUME-JEAN de), naquit à Montel-Gelat en Auvergne, et se montra l'un des plus ardens fauteurs du royalisme dans la Vendée. Après la pacification de ce malheureux pays, il fut accusé d'avoir tué plusieurs généraux, et condamné à être fusillé. Il parvint à s'échapper, et se cacha dans les montagnes. Il fut alors signalé comme l'auteur de tous les désordres qui se commettaient dans la contrée, notamment du pil-

lage de la recette de Follelon. Il fut toutefois compris, faute de preuves, dans l'amnistie accordée aux Vendéens, et mis en surveillance dans le Calvados; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des intelligences avec les agents secrets des princes, et du cabinet de Saint-James. Ces manœuvres furent découvertes; mais il eut le temps, avant son arrestation, de brûler la plupart de ses papiers. Ce qui échappa ne fournit que des présomptions qui le firent détenir pendant quelque temps à la Force. En 1800, il fut mis en surveillance dans le département de l'Allier, où il paraît avoir terminé sa carrière; car, depuis cette époque, on n'a plus entendu parler de lui.

BERTHOUD (FERDINAND), né, le 19 mars 1727, à Plancemont, canton de Neuchâtel, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique par son père, architecte et justicier du Val-de-Travers; mais, ayant eu l'occasion d'examiner le mécanisme d'une horloge, il se passionna pour l'horlogerie, et, dès l'âge de seize ans, il s'y livra avec une ardeur peu commune. Il vint à Paris, en 1745, y perfectionna ses connaissances, et marcha ensuite de succès en succès. On connaît ses horloges à longitudes, et combien ses travaux ont été utiles à la mécanique, à l'art nautique, à la géographie et même à l'astronomie. Son mérite, universellement connu, le fit nommer membre de l'institut, de la société royale de Londres et chevalier de la légion d'honneur. La noblesse de son caractère égalait ses talents; on le vit refuser de concourir à un prix proposé par le gouvernement anglais, dans la crainte de nuire au savant John Harrison, qui, après trente-six ans de recherches, ne rempli qu'imparfaitement les conditions du programme. Berthoud se mesura enfin avec Pierre Leroy, qui s'était déclaré son rival; ils firent l'un et l'autre des horloges à longitudes, qui, bien que construites d'après des procédés différents, partagèrent d'abord les suffrages, mais on finit par reconnaître la grande supériorité de celle de Berthoud, et depuis long-temps ce sont les seules qui soient employées dans la marine. Voici la nomenclature des ouvrages qu'a publiés Berthoud : 1° *L'art de régler et de conduire les pendules et les montres*, 1759, in-12, avec figures; 2° *Essai sur l'horlogerie*, 1763, 3 vol. in-4°, avec 28 planches; 3° *Traité des horloges marines*, 1773, in-4°, avec 27 planches; 4° *Eclaircissement sur l'invention des nouvelles machines, proposées pour la détermination des longitudes en mer par la mesure du temps*, 1773, in-4°; 5° *Les longitudes par la mesure du temps, ou méthode pour déterminer les longitudes en mer, avec le secours des horloges marines*, 1776, in-4°, avec une planche; 6° *La mesure du temps, appliquée à la navigation, ou principes des horloges à longitudes*, 1782, in-8°; 7° *De la mesure du temps, ou supplément au traité des horloges marines et à l'essai sur l'horlogerie*, 1787, in-4°, avec 7 planches; 8° *Suite du traité des montres à longitudes*, 1797, in-4°, avec 2 planches; 9° *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4°, avec 23 planches; 10° *Supplément au traité des montres à longitudes, suivi de la notice des recherches faites depuis 1750, jusqu'en 1807*, in-4°, avec une planche. Cet homme infatigable travailla encore à ce dernier ouvrage à l'âge de plus de 80 ans; de nombreux élèves qu'il dirigea jusqu'à la fin de sa longue carrière, conservent encore pour lui la plus vive reconnaissance. Berthoud expira, le 20 juin 1807, à la suite d'une hydropisie de poitrine, dans une habitation charmante qu'il possédait à Groslay près de Montmorency.

BERTHOUD (LOUIS), membre de l'institut, et horloger de la marine, neveu et digne élève du précédent, a continué, avec succès, les travaux de son oncle, et a remporté, en 1798, le prix proposé par le gouvernement pour le perfectionnement des hor-

loges marines. Un décret de l'empire lui confia le soin de former 4 élèves, et il s'en acquitta avec le zèle et la probité qui le distinguaient si éminemment. Il a publié une brochure intitulée : *Entretien sur l'horlogerie à l'usage de la marine*. Ce fut lui qui inventa des châssis de compensation au moyen desquels on avait l'heure vraie à une ou deux secondes près par année, après les voyages les plus longs et les plus orageux. On lui doit aussi plus de cent cinquante montres marines, et plusieurs montres très compliquées, qu'il exécuta dans sa retraite d'Argenteuil ou il mourut jeune encore, le 17 septembre 1813.

BERTIN (ANTOINE le chevalier de), l'un de nos poètes les plus gracieux dans le genre érotique, naquit, le 10 octobre 1752, à l'île Bourbon, qu'il quitta dès l'âge de neuf ans pour se rendre en France; il fit au collège du Plessis des études très brillantes, et lorsqu'elles furent terminées, il entra au service, parvint, en fort peu de temps, au grade de capitaine, et obtint la croix de Saint-Louis. Ce fut en 1773, que parurent ses premiers vers. Ses pièces fugitives, ses lettres en vers, ses voyages en prose et en vers, ont obtenu les succès les plus flatteurs; mais ce qui lui acquit une gloire durable, sont ses élégies, intitulées *les Amours*, qui semblent dictées par eux. A un naturel exquis, cet ouvrage réunit le style le plus brillant et le plus passionné. Bertin était l'ami et le compatriote du chevalier de Parry, surnommé avec tant de justice, le Tibulle français. L'amitié intime qui régnait entre ces deux hommes, n'est pas une des circonstances les moins intéressantes de leur vie. Le chevalier Bertin partit pour Saint-Domingue, à la fin de 1789, pour y épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. Le jour même de la cérémonie nuptiale, il fut atteint d'une fièvre violente, ne voulut pas qu'on différât le mariage qui fut célébré dans son appartement, et succomba, après 17 jours de maladie, pendant lesquels la connaissance ne lui revint plus; c'était vers la fin de juin 1790, il avait à peine 38 ans. Ses différents ouvrages imprimés sous le titre : *Œuvres du chevalier de Bertin*, ont eu plusieurs éditions et ont mérité la vogue qu'ils ont obtenue. La Harpe qui connaissait mieux les anciens que les modernes, n'a pas daigné donner une place à Bertin dans son cours de littérature.

BERTIN (N.), commissaire ordonnateur de la marine, sous l'empire, et conseiller-d'état; il fut d'abord commissaire à la suite; en 1792, il se trouvait dans les eaux de Gènes, au moment où la révolution éclata dans cette ville, et fut le premier qui l'annonça au gouvernement français. Nommé, peu de temps après commissaire de la marine à Bordeaux, il offrit, en 1798, au gouvernement, onze bâtiments de la part de plusieurs armateurs. L'empereur le nomma préfet maritime au Havre, et l'appela, en 1801, au conseil-d'état, section de la marine. Il passa ensuite, avec les mêmes titres, à la Martinique où il ne resta que deux ans, sans pouvoir y exercer ses fonctions; son autorité y étant méconvenue au milieu des troubles qui agitaient alors les colonies françaises; il revint dans sa patrie, où il resta sans emploi.

BERTIN (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris, en 1770, se destina, dans sa jeunesse, à l'état ecclésiastique. La révolution changea ses dispositions. Il se rendit, en 1795, éditeur d'un journal intitulé *l'Eclair*, et fut loin de se montrer pénétré des maximes évangéliques qui avaient été sa principale étude dans ses jeunes ans. Cette feuille ne cessait de provoquer aux vengeances, et de confondre, dans une proscription égale, les bourreaux de 93 et de 94 avec les amis d'une sage liberté. Elle fut supprimée après le 9 novembre 1799. M. Bertin devint alors associé du *Journal des Débats*, qui acquit une grande

célébrité sous le titre de *Journal de l'Empire*. En l'an 9 (1800), M. Bertin se trouva impliqué dans une accusation de royalisme, fut détenu au Temple, déporté à l'île d'Elbe et ensuite à Florence. Il revint à Paris en 1805, suivit le Roi à Gand après la première restauration, et se chargea de rédiger, dans cette ville, un journal qui portait le titre de *Moniteur universel*. De retour à Paris, après ses cent jours, il reprit la rédaction du *Journal des Débats*. On a de lui : *Étisa, ou la Famille d'Eldertand*, 1798, 4 vol in-12 ; *la Caverne de la mort*, 1799, in-12 ; *l'Eglise de Saint-Siffrid*, 1799, 5 vol. in-18. Ces trois romans sont traduits de l'anglais.

BERTIN-DEVAUX, frère du précédent, suivit, pendant la révolution, la même carrière, et devint aussi co-propriétaire du *Journal des Débats*. Plusieurs de ses articles ayant déplu au premier consul Bonaparte, on l'obligea à quitter ce journal, en 1801. Il établit alors une maison de banque, devint juge au tribunal de commerce en 1805, et en fut le vice-président, pendant plusieurs années. En septembre 1815, il obtint la présidence du collège électoral du deuxième arrondissement de Paris, qui le nomma candidat à la chambre des députés. Nommé secrétaire-général du ministère de la police au mois d'octobre de la même année, secrétaire de la commission du budget en juillet 1815, il fut nommé de nouveau, en 1820, président du collège électoral du deuxième arrondissement, qui le proclama encore son député à la chambre, où il a siégé au côté droit, et où il prononça, le 16 février 1821, un discours remarquable contre le projet de loi relatif aux annuités. En 1824, M. Bertin-Devaux fut nommé président du collège électoral de Versailles, et réélu à la chambre, à une très faible majorité. Il vota avec le ministère jusqu'au moment du renvoi de M. de Châteaubriand ; il donna alors sa démission de conseiller d'état, et fait maintenant, dans le *Journal des Débats*, une guerre d'opposition que nous voudrions croire de conviction, parce qu'elle est courageuse et énergique. Mais, pourquoi, comme son patron, M. Bertin-Devaux ne professe-t-il des opinions patriotiques, que lorsqu'on peut prouver qu'elles auraient une autre direction, si les circonstances avaient maintenu M. de Châteaubriand au pouvoir ? Des alliés de ce te espèce passent dans le camp ennemi, quand l'occasion s'en présente, et les libéraux qui s'appuient sur eux aujourd'hui, ne sont cependant pas à leur première épreuve en ce genre.

BERTIN (РЕНН-ЖОЗЕФ-НУСИНТН), né le 10 avril 1767, à Gahard, près de Rennes, est fils du célèbre anatomiste Exupère-Joseph Bertin, et se montra, fort jeune, digne du nom de son père. Reçu docteur en médecine à Montpellier, il vint à Paris pour achever ses études qu'il consacrait spécialement à l'anatomie comparée. Dénoncé au comité révolutionnaire pour avoir donné asile à Beaugard, secrétaire des commandements de la reine, il courut chercher un asile en Bretagne, et obtint, peu de temps après, au concours, le titre de médecin de première classe aux armées, où il resta depuis 1793 jusqu'en 1797. Envoyé, l'année suivante, en Angleterre, en qualité d'inspecteur-général du service de santé des prisonniers français, il y traduisit les *Éléments de la médecine de Brown*, revint en France, et fut nommé, en 1800, médecin des hôpitaux civils de Paris ; fit, en 1807, les campagnes de Pologne et de Prusse, comme médecin, enrichit la science d'une foule d'observations sur l'anatomie pathologique et les maladies du cœur, et, en 1820, fut admis, à juste titre, parmi les membres titulaires de l'académie royale de médecine. M. Bertin a été nommé, en 1814, chevalier de la légion d'honneur. Il a publié une traduction

française d'un commentaire italien de la doctrine de Brown, par Weickard, sous le titre de *Doctrines médicales simplifiées*, 1798, 2 vol. in-8° ; *Quelques observations critiques, philosophiques et médicales sur l'Angleterre, les Anglais, et sur les Français détenus dans les prisons de Plymouth*, Paris, 1801, in-8° ; *Traité de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés, les femmes enceintes et les nourrices*, Paris, 1810, in-8° ; *Traité des maladies du cœur*, rédigé par J. Bouilland, in-8°, 1824.

BERTIN (Mlle ROSE), marchande de modes de la reine de France Marie-Antoinette d'Autriche, figure dans notre Biographie parce qu'elle se montra digne de son auguste protectrice, et que, malgré les dangers qui la menaçaient elle-même, elle lui resta fidèle aux jours de ses malheurs. Rose, née à Amiens, en Picardie, en 1744, fut envoyée, par ses parents, à Paris, pour y travailler en modes, et adressée à la modiste de la cour. Le moment était on ne peut plus favorable ; le mariage de deux princes issus du sang royal allait se célébrer, et des commandes considérables venaient d'être faites. On avait eu le temps d'apprécier les talents et l'intelligence de Mlle Rose ; aussi la choisit-on pour aller à la cour et y présenter les objets confectionnés. La beauté de la jeune personne, l'amenité de son caractère, l'aisance de ses manières, enfin les grâces de son esprit y plurent généralement, et furent particulièrement remarquées par les princesses de Conti et de Lamballe, et par la duchesse de Chartres, qui la recommandèrent à la reine. Cette princesse, jugeant bientôt par elle-même du mérite de Mlle Rose, voulut contribuer à sa fortune, et la chargea exclusivement de fournir d'objets de mode, pour son propre compte, la maison royale. C'est à cette époque qu'elle reprit son nom de Bertin. Dès lors rien n'était beau, gracieux, élégant, réputé de bon goût, s'il n'était l'ouvrage de Mlle Bertin ; rien n'avait de cours, n'acquiesçait de crédit, s'il ne sortait de ses magasins ; son nom fit fureur à Paris comme à Versailles ; sa réputation devint européenne, et les cours étrangères devinrent tributaires des talents de Mlle Bertin. Accueillie parla reine, chez qui elle avait, presque à toute heure, ses entrées libres et familières, recherchée par tout ce qu'il y avait de grand en France, en relation avec toutes les cours de l'Europe, il était impossible que Mlle Bertin n'éprouvât pas quelque mouvement de vanité. Nous citerons à ce sujet le trait suivant : Une dame du plus haut rang venait lui demander des articles depuis long-temps attendus : « Je ne puis » vous satisfaire, répondit gravement Mlle Bertin ; » dans le conseil tenu dernièrement chez la reine, » nous avons décidé que ces modes ne paraîtraient » que le mois prochain. » Ceci n'est qu'un trait de vanité sans conséquence ; mais elle a exercé une foule d'actes de générosité, de bienfaisance et d'humanité dont on n'a jamais parlé. Il suffira de rappeler sa conduite envers la reine pour faire connaître l'élevation de ses sentiments, sa grandeur d'ame et la force de son caractère. Aux jours de la terreur, où c'était se dévouer à la mort que de témoigner de la pitié pour d'illustres personnages, des commissaires du gouvernement se présentèrent chez Mlle Bertin pour en obtenir les mémoires détaillés de ses créances contre la reine. Cette femme sensible, instruite à l'avance des démarches qui devaient avoir lieu, et du fâcheux résultat qui en pouvait être la suite, avait anéanti tout ce qui portait le nom de sa bienfaitrice en brûlant les registres qui décelaient les sommes qui lui restaient dues ; elle affirma alors, avec une inébranlable fermeté, que Marie-Antoinette ne lui devait rien. Honneur à la femme généreuse qui, oubliant ses propres intérêts, ne se ressouvint que de l'amour et de la re-

connaissance qu'elle avait vouée à son infortunée bienfaitrice ! Mlle Bertin est morte, à Paris, le 22 septembre 1813, à l'âge d'environ soixante-neuf ans. Tous les mémoires publiés, soit à Paris, soit à Leipzig, sous le nom de Mlle Bertin, sont apocryphes. Sa famille a constamment réclamé contre leur authenticité.

BERTIN (JEAN-VICTOR), peintre de paysage, naquit à Paris, en 1775, et étudia la peinture sous la direction de Valenciennes. D'heureuses dispositions, et les leçons d'un si habile maître, le mirent bientôt en état de se distinguer lui-même. Depuis trente ans, cet artiste enrichit l'exposition du Louvre de paysages historiques, qui font autant d'honneur à son génie pittoresque qu'à la vérité de ses imitations et à la correction de son dessin. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons une fête au dieu Pan, une offrande à Vénus, la vue de la ville de Phénos et du temple de Minerve, qui a obtenu un prix d'encouragement ; l'arrivée de Napoléon à Eilingen et sa réception par le prince de Bade; Cicéron, à son retour d'exil, accueilli par tous les habitants des lieux où il passe, et une vue de Nepi sur la route de Rome, qui décore le palais de Trianon ; enfin un grand nombre de vues des environs de Rome, de Naples, de Florence, etc., tous enrichis de figures rappelant des traits saillants de l'histoire ou de la mythologie.

BERTIN (THÉODORE-PHÉAS), l'un des traducteurs les plus féconds de l'époque actuelle, s'est occupé, pendant le cours de la révolution, à recueillir, au moyen de la sténographie, les discours prononcés soit dans les assemblées législatives, soit dans les tribunaux, et les transmettait ensuite aux journaux. En 1800, il inventa une lampe docimastique, basée sur les propriétés de l'éolipyle, et qui peut servir également aux usages domestiques. En 1801, il inventa une reliure en vernis sur carton, mais son entreprise n'eut point de succès ; c'est alors qu'il se livra exclusivement à la traduction d'ouvrages anglais, dans le choix desquels il n'a pas toujours été heureux, et qu'il a traduits plus vite que bien. Voici la liste des principaux : 1° *Satires* d'Young, ou *l'Amour de la renommée, passion universelle*, traduit de l'anglais, 1787 et 98, in-8° et in-18 ; 2° *la Vie de Bacon*, trad. de l'angl. de D. Mallet, 1788, in-12 ; 3° *Des différentes formes de gouvernement, de la constitution anglaise*, etc., trad. de l'angl. de W. Paley, 1789, in-8° ; 4° *Réflexions sur l'établissement des jures*, etc., trad. de l'angl. de W. Paley, 1789 et 91, in-8° ; 5° *Système universel et complet de sténographie*, inventé par Taylor et adapté à la langue française, 1792, 95, 96 et 1803, in-8° ; c'est le meilleur et peut-être le seul bon ouvrage de l'auteur ; 6° *Mirano, ou les Sauvages*, histoire américaine, trad. de l'angl. de Richardson, 1797, in-12 ; 7° *le Faux Usurier, ou le Neveu reconnaissant*, comédie en trois actes, imitée de l'Ecole du Scandale de Sheridan, 1798, in-8° ; 8° *Edgar, ou le Pouvoir des remords*, trad. de l'angl. de R. Sixelmoré, 1799 ; 2 vol. in-12 ; 9° *Guide des mères*, trad. de l'angl. de H. Smith, 1799 et 1807, in-12 ; 10° *Miss Glamour, ou les Hommes dangereux*, imit. de l'angl., 1800, 2 vol. in-12 ; 11° *Histoire des principaux lazarets de l'Europe*, trad. de l'angl. de J. Howard, 1800, in-8° ; 12° *Encyclopédie conique*, 1802 et 3, 2 vol. in-12 ; 13° *les Rieurs anglais*, etc., 1802, 3 vol. in-12 ; 14° *le Nouvel Ami des enfants, ou le Berquin anglais*, trad. de l'angl. de Th. Day, 1802 et 1816, 4 vol. in-12 ; 15° *la Comphonie*, ou *les Femmes dans le délire*, 1802, in-12 ; 16° *le Passé-temps de la jeunesse*, 1803, 2 vol. in-12 ; 1810, 4 vol. in-18 ; 17° *le Newton de la jeunesse*, 1805 et 1808, 6 vol. in-18 ; 18° *Contes noirs et blancs, ou Marqueterie littéraire*, trad. de l'angl., 1803, 3 vol. in-12 ; 1805, 2 vol.

in-12 ; 19° *l'Eté du Nord*, voyage trad. de l'angl. de J. Carr, 1808 et 1814, 2 vol. in-12 ; 20° *les Misères de la vie humaine*, trad. de l'angl., 1808 et 1814, 2 vol. in-12 ; 21° *les Fureurs de l'amour*, 1809, 2 vol. in-12 ; 22° *Curiosités de la littérature*, trad. de l'angl. d'Israeli, 1809, 2 vol. in-8° ; 23° *les Matinées de l'enfance*, trad. de l'angl., 1810, 4 vol. in-18 ; 24° *le Fils perverti par son père*, 1810, 4 vol. in-12 ; 25° *les Loisirs de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18 ; 26° *les Jeux de l'enfance*, 1811 et 1816, 2 vol. in-18 ; 27° *les Soirées de l'enfance*, 1811, 4 vol. in-18 ; 28° *Tom Jones des enfants*, 1812, in-12 ; 29° *le Miroir de l'enfance*, 1812, in-18 ; 30° *les Leçons de la sagesse*, 1812 et 1816, in-18 ; 31° *l'Ecole de l'enfance*, 1812, 2 vol. in-18 ; 32° *Contes à mon fils*, trad. de l'angl., 1813, 2 vol. in-12 ; 33° *Ecole des arts et métiers*, trad. de l'angl., 1813, 2 vol. in-18 ; 34° *les Petits moralistes*, trad. de l'angl., 1813, in-18 ; 35° *Conseils à mon fils*, trad. de l'angl., 1813, 2 vol. in-12 ; 36° *le Cri d'indignation, ou l'Ami des Bourbons*, 1814, in-8° ; 37° *le Législateur anglais*, trad. de l'angl., 1814, in-8° ; 38° *Considérations sur la liberté de la presse*, 1814, in-8° ; 39° *Contes d'une marraine*, 1814, 2 vol. in-8° ; 40° *la Lanterne magique*, trad. de l'angl., 1815, 2 vol. in-18 ; 41° *le Présent maternel, ou la Semaine amusante et instructive*, 1816, 2 vol. in-18 ; 42° *Déla, ou les Deux Cousines*, trad. de l'angl. de Shéridan, 1817, 2 vol. in-12 ; 43° *Histoire du chapeau neuf du petit David*, trad. de l'angl. de Bloomfield, 1818, in-18 ; 44° *Contes de l'Ermitage, ou Souvenirs du P. Fabien*, recueil d'historiettes, la plupart trad. de l'angl., 1824, in-8° ; 45° *Vie d'Haider-Ali-Khan*, précédée de l'Histoire de l'usurpation du pays de Malsour, etc., trad. de l'angl. de F. Robson, 1787, in-12 ; 46° *Nouvelle grammaire française-anglaise*, etc., par Dufiel, revue et corrigée par Bertin, 1817, 2 vol. in-8° ; 47° enfin Bertin a eu part à la traduction de l'excellent ouvrage intitulé : *Mémoires sur les établissements d'humanité*, traduits de l'anglais et de l'allemand de Rumfort, Bernard, Aikin, Mac-Farland, Krunits, etc., publiés par ordre du ministre de l'intérieur, en 7, 4 vol. en 18 parties in-8°. Ce laborieux écrivain est mort, en janvier 1819, dans un âge assez avancé.

BERTIN (N.), général de brigade, sur lequel nous manquons de renseignements, a publié : *Théorie pratique ; Principes d'équitation ; Ecole d'instruction pour la cavalerie française*, in-8°, 1798.

BERTIN (N.), habitant de Reims, est auteur des ouvrages suivants : *Eléments d'histoire naturelle*, in-12, 1801 et 1809 ; *Eléments de géographie*, in-12, 1812.

BERTIN-D'ANTILLY, était fils naturel de M. Bertin, ministre des parties casuelles. La littérature fut pendant long-temps sa seule occupation, sans que ses succès répondissent à ses efforts. Il a donné au théâtre des Italiens, depuis théâtre Feydeau, un assez grand nombre de pièces qui n'ont laissé aucun souvenir. Abandonnant enfin une carrière qui ne lui promettait aucune chance de gloire et de fortune, il se fit journaliste. Persuadé qu'il aurait assez d'esprit s'il était assez méchant, il publia le journal intitulé *Le Thé*, dirigé surtout contre le directoire, où la violence et le cynisme suppléaient au talent. Il ne pouvait échapper à la proscription du 18 fructidor ; mais il sut se dérober à la déportation, et se retira à Hambourg, où il publia *Le Censeur*. Un poème de cinq ou six cents vers, qu'il fit paraître dans cette même ville, en 1799 et 1801, a pour objet de célébrer les efforts de Paul I^{er} contre la révolution française, les exploits de plusieurs grands généraux, etc. S'il y a quelquefois incohérence dans l'ensemble, on remarque du mouvement et de la chaleur dans la plupart des détails. Bertin-

d'Antilly se rendit ensuite à Saint-Petersbourg, où il mourut au mois de juillet 1806.

BERTINOT (A.-M.-L.), officier au 24^e régiment de dragons, né à Paris, fut élève de l'école de Fontainebleau, et reçut sous-lieutenant au 24^e dragons, en 1806. Il se distingua, dans la guerre d'Espagne, le 21 décembre 1808, par d'éclatantes preuves de bravoure, à la bataille de Villa-Franca, où il fit prisonniers plusieurs officiers espagnols. Le 15 février 1809, à la bataille livrée en avant de Vals, près de Tarracone, le jeune Bertinot, impatient de voir la division Souham et le 24^e régiment de dragons soutenir, pendant plus de huit heures, sans aucun succès, les efforts d'un ennemi quatre fois plus nombreux, exécuta, à la tête de son peloton, sur un terrain difficile, et dans le moment le plus critique, une charge vigoureuse qui à le plus heureux résultat; mais son cheval, percé de sept balles, est tué sous lui. Bertinot remonte aussitôt sur le premier cheval qui se présente, s'anime d'une nouvelle ardeur, vole à une seconde charge, et culbute tout ce qu'il rencontre; il est sur le point d'atteindre le général en chef Reding, commandant l'armée espagnole, lorsqu'il reçoit le coup mortel. L'armée entière, témoin de son intrépidité, l'honora de ses regrets et de ses éloges.

BERTOLETTI (ANTONIO), général-major autrichien, né à Milan, en 1776, se montra partisan zélé de la liberté française, s'arma pour cette cause, étudia la théorie militaire, et parvint rapidement au grade de capitaine. Il fit, avec distinction, les campagnes de 1797 à 1799, et fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille. Colonel en 1803, colonel-major de la garde royale italienne en 1806, général de brigade en 1807, il fut employé dans la guerre d'Espagne en 1808, assista à la prise de Valence, et défendit Tarragone contre lord Murray qui l'assiégeait à la tête de quarante mille hommes. Bertolotti n'avait que douze cents hommes avec lui; cependant il soutint le siège avec courage jusqu'à l'arrivée du général Mathieu-Maurice, qui accourut de Barcelonne, avec sept mille hommes, attaqua les assiégeants, les força à lever le siège et à se rembarquer, en abandonnant tout le matériel de leur armée. Le général Bertolotti déploya, dans cette affaire, le courage et la présence d'esprit qui l'avaient déjà fait remarquer partout où il s'était trouvé. En 1814, il entra au service d'Autriche. Il est décoré des divers ordres français et italiens.

BERTON (HENRI MONTAN), fils d'un célèbre compositeur, naquit, à Paris, le 17 septembre 1767, et montra, dès l'enfance, les plus heureuses dispositions pour la musique. Il entra, à l'âge de treize ans, comme violon, à l'orchestre de l'Opéra, se livra avec ardeur à la composition, malgré ses maîtres qui avaient décidé qu'il n'y réussirait pas, et parvint à se faire confier, par Moriere, son opéra de *La Dame invisible*. Son travail achevé, il hésitait à le faire connaître; on porta sa partition, sans le lui dire, à Sacchini, qui prit le plus vif intérêt au jeune compositeur, l'invita à venir travailler auprès de lui, et ne cessa de le diriger dans ses études jusqu'à sa mort. Devenu un des plus célèbres musiciens de l'époque, M. Berton fit partie du conservatoire aussitôt sa formation, comme professeur d'harmonie. En 1807, il prit la direction des Bouffes, la garda pendant deux ans, après lesquels il entra, comme chef du chant, à l'académie de musique. Il fut chargé, en 1816, d'examiner la composition musicale des opéras destinés à ce dernier théâtre. M. Berton débuta aux Italiens, en 1786, par *Le Premier navigateur*. Ses autres ouvrages sont : *Les P. omesses de mariage*, 1787; *la Dame invisible, ou l'Amant à l'épave*; *Cora*, 1789; *les Brouilleries*; *les Deux Sentinelles*; *les Règneurs du châtelet*, 1790; *le Nouveau d'Assas*; *les Deux Sous-Lieu-*

tenants, 1791; *Eugène*; *Viala*, 1792; *Cyrbée*, 1793; *Ponce de Léon*, dont il fit le poème et la musique; *le Souper de famille*; *le Éénouement inattendu*; *Montano et Stéphanie*, 1798; *l'Amour bizarre*; *le Délire*, 1801; *le Concert interrompu*; *Aline, reine de Golconde*, 1803; *la Romance*; *Delia et Verdikan*, 1804; *le Vaisseau amiral*, 1805; *les Mavis garçons*, 1806; *le Chevalier de Sévanges*, 1809; *Ninon chez madame de Sévigné*; *Françoise de Foix*; *Jeune et Vieille*; *la Victime des arts* (avec Nicolo), et *Corsandre*, opéra-comique, représenté en 1820. On lui doit encore quelques cantates et quelques pièces de circonstance, paroles de Dupaty, un *Arbre généalogique des accords*, un *Dictionnaire* sur le même sujet, et une *Méthode d'harmonie*. Peu de compositeurs ont obtenu et mérité plus de succès que M. Berton. Son style est généralement pur, et sa harmonie correcte et élevée. Ses deux fils se sont livrés à l'étude des beaux-arts : l'un promet un successeur digne de son père; l'autre, mort très jeune, nous annonçait un peintre distingué.

BERTON (JEAN-BAPTISTE), maréchal-de-camp, naquit à Francheval, près Sedan (Ardennes), en 1774, d'une famille bourgeoise dans l'aisance. Après avoir terminé ses études à Sedan, il fut envoyé à l'école militaire de Brienne, et de là à l'école d'artillerie de Châlons. Il en sortit en 1792, et fut placé, comme sous-lieutenant, dans la légion des Ardennes. Depuis cette époque, Berton se distingua dans une foule d'affaires, où il fit à la fois preuve de courage et de talent. Après la bataille de Spinosa, le maréchal Victor le présenta à Napoléon, à la revue de Burgos, comme le premier chef d'escadron de l'armée pour la valeur et les talents. Peu après, Berton fut nommé chef d'état-major, et continua à se montrer digne du grade auquel il venait d'être nommé. Blessé à Ocana, près de Sobieski, ce prince l'embrassa en lui disant : « Je ferai savoir à ma nation la manière dont vous venez de vous conduire à la tête de ses enfants. » Nous ne suivrons pas Berton dans les nombreuses campagnes qu'il a faites, et dans lesquelles il s'est maintenu dans la réputation de bravoure et d'habileté qui lui avait fait accorder ses premiers grades, et lui valurent enfin celui de général. Mis à la retraite pour avoir publié un commentaire sur l'ouvrage du général Tarsayre, intitulé : *De la force dans les gouvernements*, et une brochure contre M. Mounier, alors directeur de la police, il ne tarda pas à entrer dans quelques uns de ces complots, dont la plupart, dirigés par des agents perdus, n'avaient d'autre but que d'y attirer les principaux mécontents dont on pouvait, par ce moyen, se défaire avec des formes légales. Le 24 février 1822, Berton leva, à Thours, l'étendard de la révolte, proclama un gouvernement provisoire, et se mit en route pour Saumur, avec une centaine d'hommes à pied et vingt-cinq cavaliers. Sa troupe se grossissait peu à peu sur la route, et peut-être fut-il entré sans coup férir à Saumur, ou l'autorité ne se doutait de rien, s'il ne se fût avisé de s'arrêter au pont Fouchard, qu'il fit barricader, et où il entra en pourparlers avec le maire de Saumur. Pendant ce temps, on prit dans la ville des mesures de défense; les insurgés en furent instruits, et prirent le parti de se débânder. On crut que Berton avait trouvé moyen de passer en Espagne; mais, le 17 juin, il fut arrêté à Laleu, maison de campagne de M. Delalande, notaire, à Saint-Florent, par le sous-officier de carabiniers Wolff, depuis nommé officier, qui avait capté sa confiance en feignant de partager ses projets. Berton, couché en joue par Wolff, qui le déclarait son prisonnier, se rendit et fut conduit à Saumur. Berton passait, à Laleu, pour le nommé Joli-

vet, marchand de vin à Bordeaux. Au moment de cette arrestation, VVolfel avait tué d'un coup de pistolet le sieur Magnan, qui arrivait à cheval, et qui, suivant le rapport de VVolfel, avait paru diriger sa main vers les fontes où se trouvaient ses pistolets au moment où on lui criait d'arrêter. Les débats du procès qui allait s'entamer auraient dû avoir lieu devant la cour d'assises des Deux-Sèvres; mais Berton et cinquante-cinq co-accusés furent enlevés à leurs juges naturels et renvoyés devant la cour d'assises de Poitiers pour cause de suspicion légitime. Berton réclama sa mise en jugement devant la cour des pairs, d'après la nature de l'accusation; mais cette prétention fut rejetée. On lui refusa même un défenseur de son choix, et on lui en désigna un d'office dans la personne de M^e Drault, que Berton refusa à son tour, non par un manque de confiance, mais parcequ'il voulait constater que sa défense avait été entravée, comme elle le fut en effet par le défaut de libre communication entre cet avocat et l'accusé, qui ne pouvait se parler qu'en présence du geolier et de plusieurs gendarmes. Parmi les témoins à décharge cités, se trouvaient plusieurs jurés. On prétendit que les accusés se servaient de ce moyen pour étendre le nombre des récusations qu'accorde la loi, et ces témoins ne furent pas entendus. On s'empara des notes écrites que M^e Drault faisait passer à Berton pour conférer avec lui sur sa défense, et on refusa de les lui communiquer, bien qu'ils ne pussent parler à voix basse, parcequ'ils ne se voyaient qu'à travers deux guichets. Enfin on mit une foule d'entraves aux entrevues de Berton et de ses fils, qui, plusieurs fois, ne purent obtenir d'assister aux débats. Nous nous dispenserons d'examiner la manière dont l'accusation fut soutenue par M. Mangin, procureur-général, à Poitiers; le temps n'en est pas encore venu, et cette affaire a assez occupé les esprits pour que nos lecteurs se soient fait une opinion à cet égard. Berton se défendit lui-même, et soutint qu'il n'avait pas voulu renverser la dynastie régnante, ni changer la forme de gouvernement; mais obtenir le redressement des griefs dont la nation avait à se plaindre, et de soutenir l'intégrité de la Charte attaquée par un parti dominateur et exclusif. Il déclara enfin ne pas connaître les carbonari dont M. Mangin le prétendait l'instrument. Après de longs débats, Berton et trois de ses co-accusés, Saugé, Fraglin et Café, furent condamnés à mort, ainsi que deux contumax; trente-deux furent condamnés à l'emprisonnement. Berton se pourvut en cassation; mais son fils, qui avait obtenu un congé pour aller à Poitiers, fut consigné chez lui par ordre de M. de Malartic, commandant la place de Poitiers, au moment où ce jeune homme faisait des démarches pour constater qu'un des jurés n'avait pas l'âge requis. Parmi les autres moyens de cassation invoqués se trouvait une pièce par laquelle Berton s'inscrivait en faux contre le procès-verbal des débats, et portait plainte contre les membres de la cour d'assises, spécialement contre M. Mangin, qu'il présentait comme ayant agi avec inimitié contre lui, « et à l'égard duquel, disait la plainte, cette inimitié est prouvée, notamment » par les insultes portées au malheur de l'accusé » et par les accusations de lâcheté tout-à-fait étrangères à l'accusation. « Ces moyens furent rejetés, et l'arrêt de mort confirmé. Cette décision fut envoyée à Poitiers, par estafette, et y arriva dans la nuit du 4 au 5. A sept heures commencèrent les apprêts de l'exécution. Berton interrompit le greffier qui lui lisait le jugement, se plaignit qu'on lui eût refusé un barbier, et l'exécuteur ayant coupé le collet de son habit pour faciliter l'exécution, il lui demanda pourquoi il ne s'était pas borné à le baisser. Il refusa l'assistance de deux mission-

naires, qui cependant l'accompagnèrent sur la fatale charrette. Cette circonstance, rapportée dans les journaux d'alors, a donné lieu à une correspondance publique entre M. Lambert, vicaire de Poitiers, et les fils de Berton. Le premier publia que Berton s'était confessé deux fois, et avait donné des marques d'une faiblesse extrême. M^m. Berton donnerent un démenti formel à cette assertion. Au moment de recevoir le coup mortel, Berton poussa avec fermeté le cri de *vive la liberté! vive la France!* Ses deux fils, qui étaient partis de Paris aussitôt après le rejet du pourvoi, n'arrivèrent à Poitiers qu'après l'exécution, et n'eurent pas la triste consolation d'embrasser leur père. On leur refusa également celle de placer une modeste pierre sur sa dépouille mortelle. On a publié, à l'occasion de ce mémorable procès, les ouvrages suivants : *Relation circonstanciée de l'affaire de Thouars et de Saumur, précédée d'une notice sur le général Berton*, par Charles Lannier, brochure in-8°, 1822; *Procès de la conspiration de Thouars et de Saumur*, in-8°, Poitiers, 1822; *Procès des conspirateurs de Thouars et de Saumur, cour d'assises de la Vienne*, in-8°, Poitiers, 1822, ce dernier ouvrage a été publié par l'imprimeur de la préfecture; *Cour de cassation, Mémoire pour le général Berton*, in-4°, 1822. Les ouvrages publiés par le général Berton sont les suivants : 1° *Précis historique, militaire et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo, dans les campagnes de Flandre, en juin 1815; de leurs manœuvres caractéristiques et des mouvements qui les ont précédés et suivies, avec une carte pour l'intelligence des marches*, in-8°, cinq feuilles et quart, 1818; 2° *Commentaire sur l'ouvrage en dix-huit chapitres, précédé d'un avant-propos, de M. J.-J. Tarayre, intitulé : De la force des gouvernements, ou du rapport que la force des gouvernements doit avoir avec leur nature et leur constitution*, in-8°, douze feuilles et demie, 1819; 3° *A messieurs les membres de la chambre des pairs et à messieurs les députés des départements au corps législatif*, in-8°, demi-feuille, 1821; c'est une pétition pour réclamer contre la mesure par laquelle le général avait été rayé des contrôles de l'armée; 4° *Considérations sur la police; Observations touchant les bruits qu'elle répand, précédés d'une lettre à M. Mounier, directeur-général de la police du royaume*, in-8°, quatre feuilles, 1820; la lettre à M. le baron Mounier a eu plusieurs éditions sous différents titres. Le général Berton a aussi inséré des lettres dans la *Minerve française*, a travaillé aux *Annales des faits et sciences militaires*, et à l'ouvrage intitulé *Victoires et conquêtes des Français*.

BERTRAND DE LYS (D. MANUEL), riche boulangier de Valence, perdit, en janvier 1819, un de ses fils qui, compromis dans la conspiration du capitaine Vidal, qui avait pour but le rétablissement du gouvernement constitutionnel, fut pendu dans cette ville en 1819. Après cet événement, Bertrand-de-Lys, devenu chaud partisan de la constitution des cortès, s'attacha au père Nebot, dont il favorisa les projets d'évasion. Élu député par ses concitoyens, il montra aux cortès une exaltation d'autant plus grande qu'elle était excitée par son ressentiment, sans être modifiée par ses lumières. Ce député, français d'origine, est dépourvu de toute instruction et parle même mal le castillan. Nous ignorons ce qu'il est devenu depuis les derniers événements d'Espagne.

BERTRAND (HENRI-GRAHIE, comte de), naquit à Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre, d'une famille honorable du Berri. Ses études furent dirigées vers le génie civil pour lequel il montrait un talent distingué; mais les événements changèrent ses dispositions. Il servait comme garde national dans la journée du 10 août 1793, et se plaça dans un bataillon qui se portait volontairement aux Tuileries pour y défendre le roi. Il servit

ensuite dans l'armée du génie, parcourut rapidement tous les grades militaires, fit l'expédition d'Egypte, où il fortifia plusieurs places; mérita la confiance du général en chef Bonaparte, et reçut, presque à la fois, les brevets de lieutenant-colonel, de colonel et de général de brigade. Après la célèbre bataille d'Austerlitz où il se couvrit de gloire, Napoléon l'admit au nombre de ses aides-de-camp. Il se distingua également à Spandau, à Friedland, et surtout à la construction des ponts jetés sur le Danube, destinés à faciliter le passage de l'armée française qui se portait sur VVagram. Cette campagne et celle de Russie mirent tellement en évidence ses talents et sa bravoure, que Napoléon le nomma grand maréchal du palais après la mort du maréchal Duroc. Ses succès furent les mêmes à Lutzen, à Bautzen et à Leipsick; et s'il éprouva quelques désavantages au passage de l'Elbe, contre le maréchal Blücher, il faut en accuser la fortune de nos armes qui commença à chanceler. Ce fut Bertrand toutefois qui protégea notre retraite après la sanglante bataille de Leipsick, en s'emparant de WVeisenfeld et du pont sur la Saale. Ses services ne furent pas moins importants après la bataille de Hanau. Dans ces deux circonstances, et dans celles qui suivirent le départ de l'empereur pour Paris, le comte Bertrand ne pensa plus qu'à sauver les débris de l'armée, et vit presque toujours ses combinaisons et ses efforts couronnés de tout le succès qu'il était possible d'en attendre au milieu de tant d'événements funestes. De retour à Paris en 1814, il fut nommé aide-major-général de la garde nationale, fit cette campagne de France si étonnante par ses succès et par ses revers, suivit Napoléon à l'île d'Elbe: accoutumé à lui obéir, comme à son souverain dans cette île, il crut lui devoir la même obéissance en France. Cependant il avait écrit: « Je reste sujet du Roi, et je serai son sujet fidèle, comme je l'ai été de l'empereur. » Et il employa toute son activité et tout son talent pour favoriser ses projets pendant les cent jours. Il est vrai que la marche de Napoléon fut triomphale jusqu'à Paris, et que le spectacle de ses succès inouïs dut envier tous ceux qui s'en crurent les agents, bien qu'ils n'en fussent que les témoins. La cause de cette étonnante révolution est tout entière dans ces mots de Louis XVIII, qui fut assez éclairé pour voir la source du mal, et assez grand pour l'indiquer: « Mon gouvernement » à fait des fautes; sans cela, Napoléon eût fini à » Grenoble ce qu'il n'a terminé qu'à WWaterloo. » C'est aussi dans ces mots que se trouve la grâce accordée plus tard au général Bertrand. Depuis ce moment, fidèle à la mauvaise comme à la bonne fortune de Napoléon, il ne le quitta plus, le suivit dans son exil, partagea et adoucit ses infortunes, et ne songea à revenir en France qu'après avoir recueilli son dernier soupir. Bertrand avait été condamné à mort par contumace, le 7 mai 1816. A son retour dans sa patrie, en 1821, le Roi a annulé par ordonnance son jugement, et l'a réintégré dans tous ses grades militaires. Des hommes qui cherchent toujours un *été faible* dans les belles actions, ont fait entrevoir que l'illustre dévouement de Bertrand lui fut dicté par un sordide intérêt; mais des assertions sans preuves ne peuvent détruire des faits; et nous nous plaisons à voir dans le général Bertrand un homme d'honneur qui a cru devoir remplir, auprès d'un prince malheureux, les serments qu'il lui avait faits lorsqu'il était à l'apogée de sa gloire. Mme Bertrand, fille du général Dillon, victime des excès révolutionnaires, en 1793, partagea l'exil volontaire de son mari. Depuis leur retour en France, il s'y occupent de l'éducation de leurs enfants, et de la culture d'un domaine qu'ils possèdent à Châteauroux.

BERTRAND (ENX-VICTOR), maréchal de camp, officier de la légion d'honneur, né, le 21 juillet 1769, à Gérardot, département de l'Aube, fut nommé capitaine au troisième bataillon de ce département, fit les campagnes de 1792, et de 1793, aux armées du Nord, entra, comme chef de bataillon, dans la 74^e, défendit la ville du Cap, à Saint-Domingue, s'y distingua; revint en France, assista au siège de Dantick, y fut blessé, et y reçut la décoration de la légion d'honneur. Ses services furent récompensés par le grade de major du 1^{er}, le 24 mai 1809, et, par une dotation de 2000 francs en VWestphalie. Nommé colonel en 1813, il commandait, aux batailles de Lutzen et Bautzen, le 13^e; et, quoique blessé de quatre coups de feu, il s'en para lui-même, à la première affaire, d'une aigle ennemie, et enleva trois fois, à la tête de son régiment, une position défendue par des forces supérieures aux siennes et servies par une formidable artillerie. Tant de bravoure fut dignement récompensée: le colonel Bertrand reçut, sur le champ de bataille, les éloges des maréchaux qui enviaient l'empereur, et qui l'embrassèrent en lui disant: « colonel, vous avez sauvé l'armée. » Le 16 août 1813, il fut nommé officier de la légion d'honneur, élevé, le 30 du même mois, au grade de général de brigade, et obtint de nombreuses faveurs pour le brave 13^e. Il commandait une brigade de la 3^e division à la bataille de Leipsick, où il fut frappé d'un coup de feu, qui, d'abord ne parut pas mortel, mais qui le devint par la fatigue d'une retraite précipitée. Ce guerrier mourut à Vermandovillers, le 15 janvier 1814, dans le sein de sa famille.

BERTRAND (ANTOINE-MARIE), maire de Lyon, était négociant dans cette ville, au commencement de la révolution dont il adopta les principes. Nommé maire, en février 1792, il montra beaucoup de fermeté au milieu des troubles qui éclatèrent, en 1793, et déclara aux députés des sections qui se prononcèrent contre les commissaires envoyés par la convention, « qu'il ferait sauter leur » permanence à coups de canon. » Après la mort de Châlier, dont il était l'ami, il se rendit à Paris, fréquenta les sociétés populaires, fut compromis dans la conspiration de Babeuf, et acquitté; puis dans l'attaque du camp de Grenelle, où la police du temps avait attiré tous les amis ardents de la révolution, on le renvoya avec les autres accusés devant une commission militaire qui le condamna à mort, le 18 vendémiaire an 5 (9 octobre 1796).

BERTRAND (ANTOINE), avocat et procureur du roi, près le bailliage de Saint-Flour, fut élu député du tiers-état, en 1789, à l'assemblée nationale. Nommé à la convention, comme député suppléant, il en devint membre après le supplice de Carrier, et passa de là au conseil des cinq-cents. Après le 18 brumaire, on le nomma sous-préfet de Saint-Flour; il conserva cette place, qu'il remplit avec autant de justice que de modération, jusqu'en 1815, époque à laquelle le système des épurations le fit rentrer dans l'obscurité.

BERTRAND (ISAAC), entra au conseil des cinq-cents en septembre 1795, devint membre du comité des finances, appuya toutes les propositions faites par le directoire sur cette matière, et fit un rapport, le 14 août 1798, pour augmenter les impôts sur le sel, projet qui fut rejeté alors malgré les efforts du rapporteur. Sorti à la fin de la session, M. Bertrand n'a plus reparu sur la scène politique.

BERTRAND (l'abbé), membre de l'académie de Dijon, professeur de physique et d'astronomie dans cette ville, est auteur de plusieurs mémoires et dissertations sur les sciences naturelles. Il demanda à faire partie de l'expédition, envoyée à la recherche de la Peyrouse. Victime de ce sentiment généreux,

il mourut du scorbut trop promptement pour avoir pu rendre son voyage utile à la science. Il avait été l'ami de Buffon, de Daubenton, et des plus célèbres naturalistes de son temps.

BERTRAND-DE-SIRRAY (N.), maréchal de camp, se distingua dans la campagne de Russie, au combat d'Ostronno, et fut nommé chevalier de Saint-Louis en 1814.

BERTRAND (Dominique), directeur de l'agence d'Afrique avant la révolution, fit partie des diverses commissions temporaires qui remplacèrent le ministère de l'intérieur; fut nommé secrétaire du conseil-général du commerce, et remplit cet emploi jusqu'en 1816, époque où il prit sa retraite. Il avait été nommé, par le Roi, conseiller-d'état en 1815. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le commerce et sur l'économie politique.

BERTRAND-DE-MONTFORT, nommé, en 1789, député du tiers-état aux états-généraux, se prononça contre tous les décrets de cette assemblée, et vota constamment avec la minorité. En 1814, il fut anobli par le Roi.

BERTRAND-DE-GESLIN (N.), se distingua dans les premières campagnes de la révolution, et se retira à Nantes avec le titre de chef de bataillon. Nommé maire de cette ville par l'empereur, il fut chargé, en 1809, par le collège électoral du département de la Loire-Inférieure dont il était président, de venir complimenter Napoléon sur la paix de Vienne. Il reçut, peu de temps après, le titre de baron et la décoration de la légion d'honneur; offrit, après la retraite de Moscou, au nom de la ville de Nantes, cinquante cavaliers armés et équipés. Destitué, en 1814, il reprit ses fonctions de maire pendant les cent jours, avec celles de représentant, et fut de nouveau destitué après la seconde restauration. Revenu dans la vie privée, il continua d'y jouir de l'estime et de la considération de ses anciens administrés.

BERTRAND-DE-LA-HOSDINIÈRE (CHARLES-ANNE), ancien administrateur du Calvados, était procureur du roi à Falaise avant la révolution. Nommé député à la convention nationale, en septembre 1792, par le département de l'Orne, il y vota la mort du roi, et, par une singularité remarquable, accusa le ministre de la justice, Garat, d'avoir soustrait les pièces les plus favorables à ce prince. Il fit décréter ensuite le partage des biens communaux, devint membre de la commission des douze qui prépara les événements du 31 mai 1793, et donna sa démission avant cette journée. Arrêté, le 2 juin suivant, sur la motion de Bourbon de l'Oise, il recouvra la liberté par l'entremise de Saint-Just, et fut nommé, après la session, commissaire du directoire exécutif dans son département. Elu par le Calvados au conseil des cinq-cents, en l'an 6, il hésita quelque temps entre les deux partis qui divisaient cette assemblée, et se prononça enfin contre le directoire. Le 23 juillet 1798, il fit créer une commission, chargée de découvrir les émigrés cachés sous de faux noms, dénonça les écrivains périodiques qui attaquaient les institutions républicaines, se montra l'un des plus ardents défenseurs de la liberté de la presse, et contribua, de tout son pouvoir, à la chute de Merlin, Treillard et Laréveillère-Lépeaux, qu'il attaqua sans aucun ménagement, en les qualifiant de *triumvirat directorial*, en les rendant responsables de la conduite des agents nommés par eux, auprès des puissances étrangères. Après la journée du 30 prairial, il s'opposa toutefois à ce que les ex-directeurs fussent mis en jugement, et même punis de la peine de l'ostracisme, peine qu'on avait proposée contre eux, regardant cette mesure comme inconstitutionnelle. Il soutint, avec véhémence, la validité de l'élection de Sieyès au directoire, parla

contre les jacobins, et perdit ainsi toute sa popularité. Il appuya fortement Jourdan lorsqu'aux approches du 18 fructidor, celui-ci proposa de déclarer la patrie en danger. Il essaya de s'opposer à la révolution du 18 brumaire, en proposant de retirer au général Bonaparte le commandement des grenadiers du corps législatif, et fut exclu du conseil après cette journée mémorable. Exilé par suite de la loi du 12 janvier, Bertrand du Calvados se retira à Bruxelles, où il mourut en 1819.

BERTRAND (N.), naquit à Compiègne et embrassa l'état ecclésiastique. Pendant la révolution, il se montra l'un des plus forcenés démagogues de l'époque, et devint président du comité révolutionnaire de Compiègne, où la terreur qu'il inspirait lui fit donner le soubriquet de *roi de Compiègne*. Il vint ensuite à Paris, où il obtint un emploi dans la police. On l'accusa d'avoir rétabli la question pour forcer des prévenus à répondre suivant ses vues aux interrogatoires qu'il leur faisait subir. Plusieurs on eu, dit-on, les genoux et les pouces fracassés dans cette affreuse torture. Ces faits, que nous ne rapportons que d'après un biographe, nous paraissent cependant peu dignes de foi. Bertrand, destitué sous le ministère de M. Pasquier, mourut en 1813.

BERTRAND (François), professeur de peinture à l'académie royale des beaux-arts de Toulouse, se distingua particulièrement comme peintre de portraits. On lui doit la création, dans cette ville, d'un cours de peinture; il est mort en 1804.

BERTRAND DE MOLLEVILLE (ANTOINE-FRANÇOIS, marquis de), né à Toulouse, en 1744, vint à Paris, sous le ministère du chancelier Maupeou, fut d'abord maître des requêtes et intendant de la Bretagne; il défendit, en 1775, la mémoire du chancelier Bertrand, dont il prétendait descendre, attaquée par Condorcet dans son *Eloge du chancelier de l'Hôpital*, et prit bientôt une part active dans les événements politiques, lors de la division qui éclata entre le parlement et le ministère. Chargé, en 1778, comme commissaire du roi, de dissoudre le parlement de Rennes, il faillit perdre la vie dans une émeute où toute la jeunesse de la ville s'arma pour la défense de ses magistrats. Appelé au ministère de la marine, le 4 octobre 1791, Bertrand fit, trois jours après l'installation de l'assemblée nationale, un rapport sur la situation des colonies, et annonça le départ prochain d'une expédition. Bertrand de Molleville était un homme de bien, mais d'un caractère flexible, attaché aux idées anciennes, et craignant les innovations. Dévoué au roi, il ne sut pas modifier ses opinions; de la stabilité, entre lui et le comité de marine, une lutte qui devint, par la suite, funeste à la cause royale et à lui-même. Dénoncé et accusé, par les députés du Finistère, d'avoir trompé le corps législatif dans les états de revue des officiers de la marine de Brest, et d'avoir trahi les intérêts de l'état en employant les ennemis de la patrie dans l'expédition de Saint-Domingue, il chercha à se justifier et fut entendu assez favorablement; mais ayant été dénoncé de nouveau, le 15 janvier suivant, par le député Cavelier, il vit se réunir contre lui presque toute l'assemblée, et crut la satisfaire en annonçant la destitution du marquis de Vaudreuil, officier-général, regardé comme un des ennemis les plus chauds de la révolution. Un rapport du comité de marine renouela cette discussion, le premier février; le ministre y était accusé de s'opposer secrètement à la liberté des noirs; les avis furent très-partagés; l'assemblée déclara toutefois qu'il n'y avait pas lieu à accusation, mais le lendemain, Hérault de Séchelles fut chargé de présenter au roi des observations sur la conduite de son ministre, et ce prince répondit : « qu'il lui conservait sa confiance, malgré les dénonciations »

« élevées contre lui. » Néanmoins le maintien de Bertrand au ministère devenait impossible, il le sentit lui-même, et offrit sa démission, que Louis XVI accepta avec peine; mais, afin de lui prouver sa confiance, il le chargea de la direction d'une police secrète destinée à surveiller les jacobins, et à procurer à la cour quelque influence sur la garde nationale parisienne. Carra dénonça, deux mois après, l'ex-ministre de la marine, comme l'un des principaux membres du comité autrichien. L'accusé rendit plainte au tribunal de police correctionnelle; cette plainte n'eut aucune suite à cause de l'arrestation du juge de paix Larivière, qui s'était chargé de la soutenir. Peu après, M. de Bertrand présenta au roi un plan conçu par le juge de paix Buot, son principal agent secret; il espérait, à la faveur de ce plan, neutraliser les tribunes de l'assemblée, servir la cause du monarque et arrêter le cours de la révolution. Mais trop faible pour l'exécution de ce plan, accoutumé aux opérations de police, il ne suivait partout que ses vues étroites, n'employait que des mesures tortueuses et obliques, et s'imaginait de bonne foi conduire la révolution avec le génie de l'espion Giller, son principal agent. Ces moyens, ainsi que ceux qu'il soumit au roi, pour tenter une nouvelle évasion, le 20 juin 1792, n'eurent encore aucun succès et amenèrent le décret d'arrestation contre leur auteur, le 15 août, sur le rapport de Gohier: il lui fallut penser aux moyens de s'y soustraire; après avoir surmonté mille dangers, M. Bertrand parvint en Angleterre, où il resta jusqu'en 1814; il s'y occupa de travaux littéraires, qu'il continua en France où il vécut dans la retraite. Il a publié *Histoire de la révolution de France*, 10 vol. in-8o, 1801; *1803; Costume des états héréditaires de la maison d'Autriche*, consistant en 50 gravures coloriées, anglais-français, traduction anglaise de M. Dallas, Londres, 1804; *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion des Romains jusqu'à la paix, de 1763, avec des tables généalogiques et politiques*, Paris, 1815, 6 vol. in-8o; *Mémoires particuliers pour servir à la fin du règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8o, 1816. Les ouvrages de M. de Molleville, relatifs à la révolution française, sont loin d'en donner une idée exacte; on y voit à la vérité, son attachement inviolable pour la personne de Louis XVI, mais aussi toute la nullité d'un ministre inhabile, plus propre à perdre son maître qu'à le servir; il ne juge aucun événement, les voit tous avec ses préjugés, se montre toujours guidé par la partialité et l'esprit de vengeance. M. Bertrand de Molleville, qui était revenu d'Angleterre avec une fortune considérable, est mort en 1817.

BERTRAND (MICHEL), médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont, inspecteur des eaux du Mont-d'Or, a publié un ouvrage qui a pour titre; *Recherches sur les eaux minérales du Mont-d'Or*, Paris, 1810; in-8o.

BERTRAND (C.-A.-H.-A.), docteur en médecine de la faculté de Paris, et médecin au Pont-de-Château, a publié: *Manuel médico-légal des poisons introduits dans l'estomac*, etc., Paris, 1818, in-8o. Cet ouvrage, très faible de doctrine et de style, contient des erreurs dangereuses.

BERTRAND (GUILLAUME), docteur en médecine, de la faculté de Montpellier, a traduit de l'anglais, *Abrégé pratique des maladies de la peau*, classé d'après le système nosologique du docteur Willan, par Thomas Bateman, in-8o, Paris, 1820, *Œuvres chirurgicales d'Astley Cooper*; 2 vol. in-8o, Paris, 1822.

BERTRAND (ALEX.), docteur de la faculté de médecine de Paris, a publié: 1o *Lettres sur les révolutions du globe*, in-16, Paris, 1824; 2o *Lettres sur la physique*, autre in-18, Paris, 1825, traduit en espagnol, 4 vol. in-18, Paris, 1824; *Traité du som-*

nambulisme, et des différentes modifications qu'il présente, in-8o, 1823.

BERTUCH (FABIANUS-JUSTIN), né à Weimar, le 29 septembre 1746. Géographe et littérateur, il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais ses goûts l'entraînèrent dans une autre carrière, il se livra aux affaires publiques, devint secrétaire de cabinet du duc de Saxe-Weimar, en 1775, et conseiller de légation en 1785. Il quitta tous ses emplois en 1796, pour s'occuper entièrement de travaux scientifiques; il coopéra à un grand nombre d'entreprises littéraires, telles que la *Bibliothèque des freres-masques*, les *Archives pour l'ethnographie et la linguistique*, le *Comptoir d'industrie*, la *Gazette littéraire universelle*, les *Ephémérides géographiques*; il a fait aussi un grand nombre de traductions françaises, anglaises, portugaises et espagnoles; parmi ses ouvrages, on distingue: *Copie pour mes amis*, Altenbourg; 1790, in-8o, *Pandora, ou calendrier du lune et des modes*, Leipzig, in-12, 1787 et années suivantes; *Polyzème*, monodrame lyrique, Weimar, 1793; *Tables d'histoire naturelle*, 1806, in-4o. Ce laborieux et savant écrivain jouit, dans toute l'Allemagne, d'une réputation que ne manquent presque jamais d'obtenir les compilateurs de cette force, mais qui s'arrête ordinairement aux bords du Rhin. Au reste, la fortune l'a, dit-on, dédommagé des pertes de la gloire.

BERVIC (CHARLES-CLÉMENT-BALVAY), né à Paris en 1756, étudia la gravure sous le célèbre George Wille, et se fit un nom, dès son début, dans la carrière des beaux-arts. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1784, passa à l'institut, lors de la création de la section de gravure, et obtint, quelques années après, la croix de l'ordre de la Réunion, à laquelle on a ajouté plus tard, celle de la légion d'honneur et celle de Saint-Michel. Une vue très faible a privé les amateurs de nombreux chefs-d'œuvre qu'aurait produits cet artiste; il a publié le *Rapce*, la *Demande acceptée*; d'après Lépicie; le portrait de Linné, d'après Boslin; un portrait de M. de Vergennes, dessiné d'après nature par Bervic lui-même, celui de M. Senec de Meilhan, d'après Duplessis, un grand portrait en pied de Louis XVI, d'après Gallet, l'Innocence, d'après Mérimée; Saint-Jean, d'après Raphaël; l'Education d'Achille, d'après M. Regnault; l'Enlèvement de Dejanire, d'après le Guide, et enfin, le Groupe de Laocoon. C'est aux vives sollicitations de cet artiste célèbre que l'on doit le rétablissement du grand prix de gravure. Il est mort le 23 mars 1822, laissant un nom qui ne sera jamais prononcé, dit M. Quatremaire de Quincy, sans rappeler une des plus belles époques de la gravure en France.

BERVILLE (SAINT-ALBIN), né à Amiens vers 1792, est aujourd'hui l'un des premiers avocats du barreau de Paris; il se distingue surtout par la facilité et l'élégance de son élocution. Nous connaissons de lui: l'*Éloge de Jacques De ille*, couronné par l'académie d'Amiens, 1818, in-8o; l'*Éloge de Charles Rollin*, couronné par l'académie française, la même année, in-8o; plusieurs excellents articles insérés dans la revue Encyclopédique et le Mercure du 19e siècle; M. Berville a publié avec M. Barrière, la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*.

BERZELIUS (J.-JACOB), célèbre chimiste suédois, né vers l'année 1784, élève de Gahn, son compatriote, est connu lui-même par la découverte qu'il fit du phosphore dans les os. M. Berzelius a fait un grand nombre de travaux qui tous prouvent une sagacité peu commune, les plus vastes connaissances en minéralogie et une heureuse application du calcul à la chimie. En faisant, avec Hisinger, des recherches sur un minéral découvert dans une mine de cuivre de la Westmanie, en Suède, ils y

reconnurent l'oxide d'un métal nouveau auquel ils donnèrent le nom de *cérium*, du nom de la planète de Cérès, qui venait d'être aperçue, pour la première fois, par Piazzi. Il a prouvé que la composition des oxides était soumise à des lois constantes, dont il est parti pour faire des analyses très exactes de ces sortes de composés. M. Berzélius fit aussi la découverte du sélénium, en traitant la pyrite de Fahlun; et, il y a peu de temps, il a constaté la présence du lithium dans les eaux de Carlsbad. Ce métal avait été antérieurement découvert par M. Arfwedson, son élève, dans quelques minéraux de la mine d'Utö, en Suède. Les travaux de M. Berzélius sont si nombreux qu'il est impossible de les indiquer tous dans un ouvrage de la nature de celui-ci : il y a peu d'analyses que cet habile chimiste n'ait faites, rectifiées ou confirmées. Il démontrera, par le calcul et par des expériences faites avec une précision remarquable, que les quantités proportionnelles de soufre étaient les mêmes dans les sulfates que dans les sulfures, et ce travail, duquel il a tiré des conséquences importantes, est un de ceux qui lui font le plus d'honneur aux yeux des savants. Il s'est efforcé de démontrer, par des considérations fort ingénieuses, que l'azote est un composé d'oxygène et d'une substance inconnue, à laquelle il a donné le nom de *nitricum*. Il a aussi été porté à penser, d'après quelques expériences fort intéressantes, que l'ammoniaque est composé d'oxygène et d'une base métallique, qu'il nomma *ammonium*; mais sa manière de voir à ce sujet et ses raisonnements n'ont pas encore convaincu les chimistes, qui ne peuvent mettre des hypothèses, quelques belles qu'elles soient, au nombre des vérités démontrées. M. Berzélius a fait, en 1819, un voyage à Paris, où l'aménité de son caractère lui a fait autant d'amis que ses talents et ses beaux travaux lui avaient fait d'admirateurs. C'est pendant cette absence de sa patrie qu'il fut nommé secrétaire de l'académie royale de Stockholm. Outre un grand nombre de mémoires, tous intéressants, insérés dans les *Annales de chimie* ou dans les journaux étrangers, notamment dans le journal suédois intitulé *Afhandlingar Fysik*, on a de M. Berzélius : 1° *Essai sur la théorie des proportions chimiques et sur l'influence chimique de l'électricité*, 1 vol. in-8°, ouvrage profond, dans lequel l'auteur traite de l'union des particules les plus divisées des corps ou atomes, les unes avec les autres, pour former les corps composés. C'est le développement complet des idées qui ont inspiré à notre illustre Berthollet sa *Statique chimique*; 2° *Nouveau Système de minéralogie*, 1 vol. in-8°, ouvrage, ainsi que le précédent, traduit du suédois, sous les yeux de l'auteur, et publié par lui-même, Paris, 1819; 3° *De l'emploi du chalumeau dans l'analyse chimique*, traduit par Fresnel, 1 vol. in-8°; 4° *Eléments de chimie*, en suédois, 4 vol. avec planches, dont nous ne connaissons pas de traduction française.

BESANZONNAY (N.), naquit près de Rostreun (Bretagne), et servit dans l'armée royale sous les ordres de Guillemot. Après la pacification de la Vendée, il se retira à Guernsey, où il se maria, et fit, en 1802, un commerce interlope avec Saint-Malo. Il en profita pour servir la correspondance entre les insurgés et l'Angleterre après la rupture du traité d'Amiens. En 1804, il fut employé pour coopérer aux tentatives faites pour délivrer Georges Cadoudal et Pichegru. Débarqué avec Mengaud et Durieu sur les côtes de la Provence, leurs projets furent découverts, mais ils parvinrent à s'échapper. Mengaud fut arrêté en Hollande, Durieu passa en Angleterre et Besanzonnay se réfugia à Jersey. Depuis cette époque, il ne s'est pas remontré sur la scène politique.

BESCHER (N.), bachelier 25-lettres (académie de Paris), a publié : *Théorie nouvelle du participe français*, 3^e édition, in-8°, 1821; ouvrage très recommandable et peut-être le meilleur en ce genre. *Les rois et les reines de France*, etc., pour servir à l'éducation de la jeunesse, in-8° oblong, 1822; *Abriégé chronologique de l'histoire de France*, à l'usage de la jeunesse, in-18, 1822; *Abriégé de la théorie nouvelle du participe français*, in-12, 1823.

BESLAY (CHARLES-LALEU-BERNARD), négociant, fut élu, en juin 1809, membre du corps législatif pour le département des Côtes-du-Nord; il adhéra à la déchéance de Napoléon, en avril 1814; vota pour le projet de loi sur le budget, en faisant l'éloge du baron Louis qui l'avait conçu; fit partie, en 1815, de la chambre des députés et de la commission choisie pour faire un rapport sur le projet de loi relatif aux fournitures et transports militaires par réquisition; en 1818 et 1819, il s'éleva contre l'ordre du jour, proposé sur les pétitions en faveur du rappel des bannis; vota contre les lois d'exception, et fit dans la séance du 20 mars, sur les subsistances, un rapport où il fut aisé de remarquer les sentiments constitutionnels qui l'animaient. M. Beslay ne fait pas partie de la chambre septennale.

BESNARD (FRANÇOIS-JOSEPH), né, le 20 mai 1748, à Buschweiler en Alsace, embrassa la carrière de la médecine à Strasbourg, et devint premier médecin de Maximilien, comte palatin. En 1783, il soumit, à l'académie des sciences de Paris, ses idées sur la nature et le mode de propagation des maladies vénériennes, pour le traitement desquelles il conseillait de renoncer à l'emploi du mercure. On lui confia des malades pour faire l'essai de sa méthode; mais la révolution interrompit le cours de ses travaux. Il retourna, en 1790, dans le palatinat, exerça à Mannheim et fut mis ensuite à la tête des hôpitaux de Munich. C'est surtout à lui que la Bavière doit les bienfaits de la vaccine. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a publié : *Theses ex universa medicind*, Strasbourg, 1775, in-4°; *Mémoire à consulter sur la maladie de feu M. de Stainville*, Paris, 1788, in-4°; *Verpflegungsanstalten in den kurfürstlich-bayerischen militärspitalern*, Munich, 1801, in-folio; *Ernsthafte, auf Erfahrung gegründete Warnungen an die Freunde der Menschheit gegen den Gebrauch des Quecksilbers in verschiedenen Krankheiten*, Munich, 1808, in-8°, 2^e édit., 1811, in-8°.

BESNARDIERE (N. de la), ex-oratorien, entra, sous le directoire, au département des relations extérieures, et y resta pendant le premier ministère de M. de Talleyrand, et sous les successeurs de ce ministre, qui le nomma chef de la division du Nord pendant son second ministère. En 1813, il fut nommé conseiller-d'état, et aurait poussé beaucoup plus haut sa fortune diplomatique, si les circonstances n'y eussent mis obstacle. Un rapport qu'il fit sur la situation de l'Europe, après les désastres de Moscou, avait donné à Napoléon la mesure de son mérite. Le Roi le conserva dans ses fonctions de conseiller-d'état, et l'attacha à l'ambassade de Vienne, où il resta jusqu'en juin 1815. A cette époque il revint en France, et un biographe insinue que les renseignements qu'il donna sur les immenses préparatifs faits par l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie coalisées, portèrent l'épouvante dans l'esprit des partisans de Napoléon. Il fut alors chargé de négocier, avec les autres commissaires, de la paix auprès des souverains alliés. On sait quelle issue la politique britannique donna aux conférences qui eurent lieu à ce sujet, et quelle en fut le résultat à la désastreuse époque de 1815. M. de la Bernardière fut nommé, en 1816, membre du conseil d'état en service extraordinaire, faveur qui,

dans notre système actuel de gouvernement, équivalant à une disgrâce.

BESSIÈRES (JEAN-BAPTISTE), maréchal d'empire, duc d'Istrie, grand aigle de la légion d'honneur, commandeur de la couronne de fer, grand-croix des ordres du Christ de Portugal, de Saint-Henri de Saxe, de l'aigle d'or de Wurtemberg, de Saint-Léopold d'Autriche, etc., est né à Preissac (Lot), le 5 août 1766. Entré comme simple volontaire dans la légion des Pyrénées, en 1792, il devint en peu d'années capitaine d'infanterie; se fit remarquer dans toutes les affaires de l'armée de la Moselle, en 1793, et passa, avec une excellente réputation, dans celle d'Italie, en 1796. Plusieurs actions d'éclat ayant fixé sur lui l'attention du général en chef Bonaparte, celui-ci lui confia le commandement de ses guides; et ce fut à la tête de ce corps brillant, qu'il justifia l'honneur de le commander aux batailles de Roveredo, de la Favorite et de Rivoli. Choisi pour apporter, à Paris, les drapeaux conquis sur les Autrichiens, il s'y arrêta à peine, et se bâta de rejoindre le général en chef, qu'il ne quitta plus de toute la campagne. Colonel des guides pendant l'expédition d'Égypte, Bessières se signala à Saint-Jean d'Acre, à la bataille d'Aboukir, fut nommé général de brigade, revint en France avec Bonaparte, seconda ses projets au 18 brumaire, et fut nommé général de division peu de jours après. Il conserva toutefois le commandement des guides à cheval de la garde; et ce fut à la tête de ce corps d'élite, qu'il détermina la retraite générale de l'ennemi à Marengo, par une charge qui acheva de porter le trouble et l'effroi dans ses rangs. Nommé maréchal de l'empire, le 19 mai 1804, Bessières joignit au commandement de la garde impériale, celui d'un corps de cavalerie, partit, en 1805, pour l'armée d'Allemagne, et donna partout, dans cette rapide campagne, des preuves de sa rare intrépidité et de ses talents. Sur la route d'Olmutz en avant de Brünn, il culbuta et mit en déroute l'arrière-garde de Kutusow, força le centre de l'armée ennemie, et lui enleva 27 pièces de canon. Il exécuta les charges les plus savantes à la bataille d'Austerlitz, s'empara d'une grande partie de l'artillerie autrichienne, contribua aux succès des batailles de Jéna, d'Eylau, de Friedland, et après la campagne de Prusse, terminée encore plus rapidement que celle d'Allemagne, Bessières fut élevé à la dignité de duc d'Istrie, et envoyé comme ambassadeur à la cour de Wurtemberg à l'occasion du mariage du prince Jérôme Bonaparte. La guerre s'étant rallumée, en 1809, il contribua puissamment à la mémorable victoire de Wagram : au milieu d'une charge brillante il fut renversé de son cheval par un boulet; adonné des braves qu'il commandait, ils versèrent des larmes, et ce tribut si rare de la valeur, fut remarqué par Napoléon qui l'en complimenta. En 1808, Bessières avait pris le commandement d'une des armées qui entrèrent en Espagne; il établit son quartier-général à Burgos, et mérita l'estime de ses ennemis mêmes, par la sagesse de son administration. Les succès que nos armes obtinrent en Espagne, furent presque entièrement dus aux savantes dispositions de Bessières, qui amenèrent les victoires de Medina-Rio-Seco, celle de Bénévente, de Léon, où il s'empara d'une quantité considérable de munitions et de fusils anglais; même activité et même succès à la bataille de Burgos, au combat de Somosierra, etc. Obligé, par la nature de son service, comme commandant de la garde impériale, de se rendre successivement sur tous les points où Napoléon portait le théâtre de la guerre, sa gloire se lie à tous les événements où la valeur française brilla d'un vif éclat. Il remplaça le prince de Ponte-Corvo dans le commandement de l'armée du Nord à Anvers,

et acheva ce que celui-ci avait commencé, en reprenant Flessingue aux Anglais. De retour en Espagne, en 1811, où il fut envoyé comme gouverneur de la vieille Castille et du royaume de Léon, Bessières seconda les efforts du maréchal Masséna pour repousser l'armée anglaise, assista à la bataille de Fuente d'Onoro, et, ne pouvant obtenir des résultats plus heureux que ses prédécesseurs, demanda et obtint son rappel : nommé à la présidence du collège électoral de la Haute-Garonne, il revint à Paris, et parut, bientôt après, avec l'empereur pour la campagne de Russie. Il fit, en 1813, la campagne de Saxe à la tête de toute la cavalerie de l'armée; la veille de la bataille de Lutzen (premier mai), il dirigeait l'attaque du défilé de Rippach, et fut frappé à mort par un boulet dans la poitrine, au moment où ce passage était emporté. Son corps, embaumé aussitôt, a été envoyé aux Invalides où il est arrivé le 20 mai suivant. L'amour que lui portait le soldat était tel que l'on se crut obligé de cacher sa mort, jusqu'après la victoire du lendemain. Napoléon annonça lui-même cette perte cruelle à la duchesse d'Istrie, par la lettre suivante : « Ma cousine, votre mari est mort au champ d'honneur ! La perte que vous faites vous et vos enfants, est grande, sans doute, mais la mienne l'est davantage encore : le duc d'Istrie est mort de la plus belle mort et sans souffrir; il laisse une réputation sans tache; c'est le plus bel héritage qu'il ait pu léguer à ses enfants. » Ma protection leur est acquise, ils hériteront aussi de l'affection que je portais à leur père. Trouvez dans toutes ces considérations des motifs de consolation pour alléger vos peines, et ne doutez jamais de mes sentiments pour vous. » Le roi de Saxe partageant la douleur des Français, a fait élever un monument à l'endroit même où le maréchal fut frappé. Nous avons déjà dit que le nom de Bessières se rattachait à presque tous les faits glorieux de nos armes; disons aussi que sa modération et sa bienfaisance ont laissé des souvenirs, partout où la guerre l'a forcé de porter ses pas. Les villes et villages de l'Espagne non occupés par nos troupes, firent célébrer des services en son honneur; hommages rendus bien rarement aux vainqueurs !!! A Valladolid, il avait rendu à beaucoup de familles une partie de leurs biens confisqués, à la liberté, une foule de gens détenus arbitrairement. En Autriche, en Prusse, en Pologne, on cite des traits de sa bienfaisance et de son désintéressement. A la bataille de Marengo, il chargeait l'ennemi à la tête de sa brigade, lorsqu'il aperçut un cavalier autrichien renversé et baigné dans son sang, qui levait vers lui des mains suppliantes pour qu'on ne le foulât pas aux pieds. Mes amis, ouvrez vos rangs, cria Bessières à ses cavaliers, respect au courage malheureux ! Eugène Beauharnais répéta à ses chasseurs la même invitation, et le malheureux fut sauvé. A Moscou, une foule de misérables mourant de faim, se réfugièrent dans son logement au moment où il allait se mettre à table : Messieurs, dit-il à son état-major, allons chercher un dîner ailleurs, et il abandonna sa table à ces infortunés. Le duc d'Istrie n'a laissé à sa famille, qu'un nom illustre. Son fils a été créé pair de France par une ordonnance royale du 17 août 1815.

BESSIÈRES (BERTRAND, baron), frère du précédent, né à Cahors, en 1773. Entré fort jeune dans la carrière militaire, il fit la campagne d'Italie et d'Égypte, passa ensuite à l'armée d'Allemagne sous les ordres du général Moreau, et se fit remarquer aux batailles de Hohenlinden et d'Austerlitz on son courage lui mérita le grade de général de brigade qui lui fut accordé le 24 décembre 1805. Il fit, en 1808, la campagne d'Espagne, contribua au succès d'un grand nombre d'affaires dans la Ca-

talogue. A l'attaque du pont del Rey, en décembre 1809, il montra beaucoup de valeur et de sang-froid, et contribua à la prise de douze pièces de canon qui furent enlevées à l'ennemi. Il quitta l'Espagne, en 1810, par suite de quelques différends qu'il eut avec le général Duhesme; fit la campagne de Russie, et resta à la grande armée jusqu'à l'abdication de Napoléon. Il fut alors nommé commandant de la place de Besançon et chevalier de Saint-Louis. Après les événements de 1815, il alla prendre le commandement du département de Lot-et-Garonne, perdit cette place à la rentrée du Roi, et se retira dans sa famille, à Cahors. Le baron Bessières déposa, par écrit, en faveur du maréchal Ney. Sa déposition a été imprimée avec les autres pièces du procès.

BESSIERES (JULIEN), cousin des précédents, naquit dans le Languedoc, en 1774, fit d'excellentes études, parti, comme ami des arts, pour l'expédition d'Egypte, se fit remarquer par Bonaparte, qui lui confia une mission diplomatique en Afrique, y fit connaissance du célèbre Espagnol Badia; et fut trompé, comme tous les souverains et les savants de ces contrées, sur l'origine et les vues de cet étranger (*Voy. BADIA*), qui parcourait ce pays sous le nom d'Ali-Bey, et il alla ensuite à Venise comme consul général du golfe Adriatique; obtint la décoration de la légion d'honneur, en 1807, fut nommé préfet du département du Gers, à la restauration, passa ensuite à celui de l'Aveyron, et fut nommé, pendant les cent jours, préfet de l'Arriège, place qu'il perdit à la rentrée du Roi. Il a été nommé maître des requêtes, attaché à la liquidation, en 1818.

BESSIERES (GEORGES), naquit dans les environs de Montpellier, d'une famille obscure. Ayant quitté la France au moment où la conscription l'appelait sous les drapeaux, il passa en Espagne; il se trouvait à Barcelone lorsque le brave et malheureux général Duhesme le prit pour domestique. Reçu ensuite dans l'armée française comme soldat, il déserta à l'ennemi pour se soustraire à une punition de discipline, et s'enrôla dans la légion espagnole de Bourbon, où il parvint au grade de capitaine avec le rang de lieutenant-colonel. A la paix, il quitta le service, revint à Barcelone, et retomba dans la détresse. Ne sachant que devenir, il suivit à Payerda un Français nommé Bonarie, qui avait l'intention d'y établir une fabrique, et de l'employer comme teinturier. Ce projet fut traversé; l'élève fabricant, éloigné par les autorités locales sans qu'on ait su pour quel motif, se rendit à Ripoll, y travailla pendant quelque temps à la filature de coton de M. Barrère, fut renvoyé, et reprit le chemin de Barcelone. Au rétablissement du régime constitutionnel, en Espagne, il n'était point sorti de la gêne, et n'obtint pas d'emploi. Il ne lui restait plus qu'à essayer d'exploiter la révolution, et à vivre des événements. Croyant sans doute que, dans le premier essor de la liberté, des principes démocratiques auraient cours, il en afficha de dangereux, se montra le plus exagéré *exaltado*, et se rendit suspect, aux plus ardents libéraux, par les doctrines les plus séditeuses. Il médita une conspiration dans laquelle il entraîna un moine et un adjudant. Accusés tous les trois d'avoir voulu renverser la monarchie pour y substituer une république, et traduits devant une commission spéciale, Bessières fut condamné à mort; les victimes de ses séductions furent acquittées. Déjà s'étaient écoulées pour lui les vingt-quatre heures que, suivant l'usage du pays, les condamnés doivent passer dans une chapelle pour se préparer à la mort, et on le menait à l'échafaud, lorsque la foule rassemblée sur son passage, et excitée par les agents secrets de Bessières, ou par de simples

motifs d'humanité, s'écria: grâce! et invoqua l'amnistie. Il fut suris à l'exécution. On en référa au gouvernement qui commua sa peine en un bannissement. Bessières se rendit à Perpignan. Peu de temps après, la régence d'Urgel admit ce déraïogue au nombre de ses défenseurs, et lui donna le brevet de colonel. Des intelligences qu'il s'était ménagées dans Méquingua lui en ouvrirent les portes; il en prit possession, s'en proclama commandant, et en sortit pour faire sur Saragosse, puis sur Madrid, des tentatives dans lesquelles il fut repoussé et défait. Il parcourut ensuite, avec le Suisse Ulmann, les campagnes des deux Castilles et de l'Aragon. En 1823, une capitulation avait été conclue entre S. A. R. le duc d'Angoulême et le général comte de l'Abisbal; il avait été convenu que, pour éviter les désordres auxquels pourrait se livrer la population de Madrid abandonnée à elle-même, le général espagnol Yh. Zayas demeurerait dans cette ville jusqu'au 24 mai, jour auquel les troupes françaises devaient occuper cette place. Mais, contre les espérances de tous les hommes sensés, une colonne de plus de mille hommes d'infanterie et de cavalerie, commandée par Bessières, se présenta à la porte de l'Alcala. Ce chef détacha une reconnaissance de dix lanciers qui arrivèrent jusqu'à l'hôtel de la douane, avec quelques habitants qui proféraient des cris alarmants. Cet événement imprévu obligea le brave général Zayas à faire armer une compagnie, qui, ayant tiré sur les agresseurs, les força à se retirer précipitamment. Bessières vint aussitôt parler lui-même au général Zayas, qui lui fit observer qu'il devait se retirer et ne pouvait garder la position où il se trouvait sans violer un des articles de la capitulation conclue avec le généralissime de l'armée française. « C'est à ce prince » seul, ajouta le général Zayas, que la place doit » être remise; d'ailleurs, suivant les lois de la » guerre, la capitulation doit être scrupuleusement » observée. Si le général français est instruit de ce » qui se passe, il en sera fâché, parcequ'il a témoi- » gné le plus vif désir de voir conserver la tranqui- » lité publique, et, à cet effet, il m'a offert ses pro- » pres soldats. » Malgré des raisons si solides, Bessières répondit qu'étant accoutumé à vaincre, il était résolu d'entrer à Madrid, quand bien même il serait obligé de s'en emparer de vive force. Le brave commandant lui répliqua alors: « Placez-vous à la tête » de votre colonne, battez-vous, et, si vous êtes vain- » queur, vous entrerez à Madrid; mais vous n'y » pénétrerez pas autrement. » Le général Zayas fit aussitôt ses dispositions; la garnison constitutionnelle de Madrid fit reculer la troupe ennemie et la mit en désordre. Bessières eut dans cette affaire quatre-vingts hommes tués, une très grande quantité de blessés et sept cents prisonniers. Les Français entrèrent à Madrid, le 24 mai, et les mesures les plus sages avaient été prises par le général Zayas pour que la tranquillité publique ne fût pas troublée avant leur arrivée. Ferdinand venait de combler d'honneurs et d'élever Bessières au premier commandement militaire de son royaume, quand, devenu l'agent actif des calculs les plus machiavéliques et l'instrument du fanatisme, il leva l'étendard de la révolte pour précipiter Ferdinand du trône, et proclamer roi, le frère de ce monarque, l'infant don Carlos. Cédant aux vœux des apostoliques, qui désiraient rétablir l'inquisition, Bessières, après avoir reçu toutes les instructions nécessaires, monta à cheval, le 14 août 1825, et se rendit à Fuencarral, où se tint une réunion secrète avec quelques uns des principaux chefs de la conspiration. Le 15, il coucha, avec six personnes, à Torrejo de Ardos, d'où il partit le lendemain à la pointe du jour; ce même jour, 16, un des escadrons du régiment de Saint-Jacques,

fort de cent trente hommes et cantonné à Jétasé, quitta ce village avec son commandant et les officiers, et vint se joindre à lui. Bessières, à la tête des troupes rebelles, se dirigea vers Brihuega, où on avait rassemblé des armes et des munitions, et où se trouva une guérilla considérable commandée par des moines. Il fut très bien reçu à son entrée à Brihuega; il assembla les volontaires royalistes et leur dit : « que le roi n'était entouré que de *negros* qui avaient pris sur lui une funeste influence et avec lesquels « étaient d'accord les Français, qui allaient rentrer « en Espagne pour y établir le système constitutionnel ; que l'unique moyen de préserver le royaume « de tels maux était de faire monter sur le trône l'infant don Carlos ; que les vrais amis de leur pays « devaient tous s'unir à lui pour le sauver, et qu'il « regarderait comme suspects et désarmerait tous « ceux qui ne se joindraient pas à ses troupes. » Cette harangue produisit l'effet qu'il en attendait. Arrivé devant Sigüenza, les autorités lui en refusèrent l'entrée pour éviter les troubles et les exès auxquels sa présence pouvait donner lieu. Bessières prit le chemin de Cuenca. Les villages qu'il traversa, loin de faire contre lui aucune démarche hostile, l'assistèrent au contraire autant qu'il fut en eux. Enfin, le 25 août, le général comte d'Espagne joignit et arrêta Bessières avec sept des siens à une lieue de Molina d'Aragon. On trouva sur lui des papiers du plus grand intérêt et une somme considérable d'argent ; mais il garda le plus profond secret sur les personnes qui avaient trempé dans la conjuration et qui lui avaient fourni cet argent. Malgré toutes les démarches, toutes les instances que l'on fit dans la nuit qui précéda le jour de son exécution pour lui arracher quelques aveux, il répondit constamment « qu'on le « laissât mourir en paix, qu'il ne voulait s'occuper « que de ses affaires de famille, et se préparer à comparaître devant le souverain juge. » Bessières fut fusillé, le 26 ; le colonel Bagnos, le chef d'escadron V. Gomis, le commandant de parti Peranton, l'adjutant de cavalerie Ortega et les lieutenants Belosco, Fourès et Guisbons, arrêtés avec lui, partagèrent son supplice. Le mouvement insurrectionnel de Bessières donna lieu, dans différentes villes d'Espagne, à un grand nombre d'arrestations. Les carlistes, loin de se laisser abattre par tant de preuves accusatrices, attribuèrent aux constitutionnels la révolte qui devait livrer l'Espagne à toutes les horreurs de la guerre civile, quoiqu'il fût évident que c'était des chapelles, des églises, du confessionnal même et des convents que les conspirateurs étaient sortis. On a remarqué, peu de jours après la mort de Bessières, que le roi était tombé dans un état d'abattement et de souffrance morale capable d'altérer sa raison ; on l'entendit prononcer souvent dans des accès voisins du délire, le nom de ce traître. Ceux qui l'approchaient, loin de le fortifier par leurs conseils et leurs discours dans les mesures de rigueur auxquelles il avait dû la conservation de son trône et celle de ses jours, feignaient de partager ses inquiétudes et ses tourments. Bientôt on apprit que la veuve de Bessières, qui avait été arrêtée avec ses deux fils, venait d'obtenir, de la munificence royale, une forte pension, et la protection de Ferdinand pour sa nombreuse famille. L'aîné de ses enfants était officier au 5^e régiment de cavalerie, le plus jeune avait été tenu sur les fonts baptismaux par l'infant don Carlos. Enfin le père Martinez, qui avait été, ainsi que la plupart de ses amis, compromis dans la conspiration, fut, le 19 septembre, consacré évêque dans son convent de la Merci. Le maréchal de camp Bessières était d'une taille moyenne, avait un air lourd et insignifiant. Sa vie fut celle d'un aventurier sans prévoyance. S'il eut de l'audace et même quelque intelligence, il n'eut jamais les qua-

lités d'un chef, et il parlait aussi mal le français que l'espagnol.

BESSIÈRES (Auroaix), négociant à Grammat, département du Lot, s'est signalé par son désintéressement et son patriotisme. Pour adoucir le fléau de la grêle, qui, en 1815, ravagea l'arrondissement de Gourdon, et pour fournir aux besoins de la mauvaise récolte que l'année faisait pressentir dans les arrondissements voisins, ce généreux citoyen a consacré ses capitaux et son crédit à faire arriver, dans le département du Lot, près de vingt mille hectolitres de grains, et en distribua une forte partie aux indigents, à bas prix et à terme, on songe la seule condition de lui rendre, après la récolte, une quantité égale à la quantité livrée. Cette belle action a valu à M. Bessières la décoration de l'ordre royal de la légion d'honneur, qui lui a été accordée par l'ordonnance royale du 24 juillet 1816.

BESSIÈRES (le baron), lieutenant-général, se distingua ; à la bataille d'Amsterlitz, à la tête du 11^e régiment de chasseurs à cheval. Quelques jours après cette victoire, il fut promu au grade de général de brigade, se rendit en Espagne au commencement de la guerre, et donna, le 30 mai 1803, les plus grandes preuves de bravoure à l'attaque de Lobregat, où il força le passage de la rivière et dispersa les insurgés. A la fin d'avril 1811, il battit un corps de cavalerie qui venait au secours d'Astorga, et se fit remarquer dans plusieurs affaires, où il rendit inutiles les efforts des Espagnols. Le général Bessières passa en Russie en 1812, et fit des prodiges de valeur à la bataille de la Moskova. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis le 26 octobre 1814, et, pendant ces cent jours, devint maître de Montauban, qui le nomma son député à la chambre des représentants. Après la seconde restauration, il cessa de remplir ses fonctions de maire. M. le baron Bessières a figuré, depuis 1821, et figure encore aujourd'hui, parmi MM. les lieutenants-généraux en disponibilité. Ce général n'appartient pas à la famille du maréchal de ce nom, quoique plusieurs biographes aient prétendu le contraire.

BESSON (Alexandre), né à Salins, en Franche-Comté, était notaire au village d'Amancey avant la révolution. Nommé, à cette époque, administrateur du département du Doubs, et ensuite député à la convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans les départements de la Gironde, du Jura, de la Dordogne et de Lot-et-Garonne, il y réprima les anarchistes, rentra, après la session, dans la vie privée, et n'en sortit qu'en 1815, où il parut au Champ-de-Mai en qualité d'électeur du département du Doubs. M. Besson, compris dans la loi, dite d'amnistie, qui exilait ceux qui avaient signé la mort de Louis XVI, et accepté l'acte additionnel, alla chercher un asile dans les pays étrangers.

BESSON (L.-E.), naquit à Lyon, d'une ancienne famille, attachée aux états de Bourgogne, partie des finances. Il entra d'abord à l'école polytechnique, fut nommé auditeur au conseil d'état dès qu'il en sortit, et chargé de plusieurs missions de confiance par le comte Frochot, préfet du département de la Seine. Nommé secrétaire-général de cette préfecture et maître des requêtes honoraire, il présida le conseil de recrutement le jour de la conspiration de Maillet. Il rendit de grands services à la ville de Paris, lors de l'invasion des alliés, en faisant révoquer l'intendant que le général Sacken avait désigné pour administrer cette capitale. Après la seconde restauration, il fut destitué. En 1815, maître des requêtes, et enfin officier de la garde nationale, il n'a cessé de jouir, dans ces diverses fonctions, de l'estime et de la considération publiques. Nous ignorons à quelle époque il a cessé ses fonctions de

maître des requêtes. Son nom a disparu de la liste du conseil d'état.

BESUCHET (J.-C.), ex-chirurgien des armées, a publié les deux ouvrages suivants : *L'Anti-Charlatan, ou Traitement raisonné de la maladie vénérienne, d'après l'état actuel de la science*, in-8°, 1819; *Petite médecine domestique, ou Moyens simples et faciles de secourir les malades, les blessés, les asphyxiés, les empoisonnés*, etc., 1818, in-12.

BETANCOURT (N. de), a cultivé, avec succès, les sciences physiques; on lui doit les ouvrages suivants : 1° *Description d'une deluze nouvelle*; 2° *Essai sur la composition des machines*, in-4°, 2^e édit., 1818; 3° *Mémoire sur la force expansive de la vapeur de l'eau*, 1790, in-4°; 4° *Mémoires sur un nouveau système de navigation intérieure*, 1805, in-4°, avec 4 figures.

BETBEDER (J.), médecin de Bordeaux, où il était membre du collège des médecins, professeur-praticien renommé, et chargé du service de l'hôpital de Saint-André, a publié : *Dissertation sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan*, Bordeaux, 1750, in-12; *Histoire de l'hydrocéphale de Bigle*, Bordeaux, 1757, in-8°.

BETHISY (EUGÈNE-BONAPARTE, comte de), lieutenant-général, né, le 5 janvier 1739, d'une ancienne famille du Valois, entra au service, en 1750, en qualité d'enseigne, assista, en 1756, au siège du fort Saint-Philippe, fut dangereusement blessé à la bataille de Warbourg, en 1760, se s'emparant d'un canon que les Anglais venaient d'enlever, et fut nommé, pour cette action, chevalier de Saint-Louis. Promu, en 1762, au grade de colonel en second des grenadiers de Cambis, il obtint, plus tard, le commandement de ce régiment, et, sept ans après, celui de Poitou. Il devint ensuite successivement maréchal-de-camp, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et inspecteur-général d'infanterie, en 1789. Emigré en 1791, il fit toutes les campagnes de la révolution sous les ordres du prince de Condé, obtint la grand'-croix de l'ordre de Saint-Louis; passa, en 1797, au service de l'Autriche; reentra en France en 1814, et fut nommé, en 1816, gouverneur de la douzième division militaire, fonction qu'il n'exerce plus maintenant.

BETHISY (CHARLES, comte de), fils du précédent, était capitaine de cavalerie en 1788, émigra en 1791, et fit toutes les campagnes de la Vendée contre les républicains. Il reçut la croix de Saint-Louis pour prix de la valeur qu'il déploya à Bergstein, fit ensuite les campagnes de Hollande, en 1794 et 1795, comme lieutenant-colonel des hussards de Rohan, et fut nommé, en 1814, lieutenant dans les gardes-du-corps, compagnie du Luxembourg, et, en 1816, commandant d'une brigade d'infanterie de la garde royale. Nommé député en 1815, il appuya avec chaleur la motion, ayant pour but l'extinction des régicides; blâma la clémence royale; fut élevé deux jours après à la présidence du second bureau de la chambre, et devint, une seconde fois, membre de la chambre des députés, en 1820. C'est au comte Béthisy qu'appartient ce fameux cri de guerre : *Vive le Roi quand même !*

BETHISY (le vicomte de), oncle du précédent, a fait la guerre d'Amérique avec le général Lafayette, et mourut en 1814. Il était lieutenant-général, et avait gagné ce grade en combattant contre les ennemis de son pays.

BETHISY DE MEZIÈRES (HENRI-BONAPARTE-JOLES de), frère du précédent, sacré évêque d'Uzes, le 16 janvier 1780, était né, le 28 juillet 1744, au château de Mézières, département de la Somme; il fut l'un des vicaires-généraux du cardinal de Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims. Député, en 1789, aux états-généraux, par le clergé

du Languedoc, il parut, dans cette assemblée, sans principes fixes sur les objets importants qui devaient y être traités, se réunit à la majorité de son ordre, reconquit d'abord les titres de la nation à la propriété des biens du clergé, dans la fameuse séance de la nuit du 4 août 1789, et consentit à l'abandon des dîmes, fait par la députation du clergé; mais il changea bientôt d'opinion lorsque l'évêque d'Autun, aujourd'hui prince de Talleyrand, ayant déclaré, en octobre 1789, au nom du comité, que le clergé ne possédait pas ses biens à l'instar des autres propriétaires, que la nation y avait des droits incontestables, qu'elle pouvait s'en emparer légitimement, et les appliquer aux besoins de l'état; l'évêque d'Uzes, s'éleva pour la première fois contre cette doctrine, soutint que la mesure proposée et adoptée par l'assemblée était, non seulement intempestive, mais encore préjudiciable à l'état et dangereuse pour le gouvernement, et dès lors il parut constamment dans les rangs de l'opposition. Il se prononça avec force contre le serment exigé des ecclésiastiques par la constitution civile du clergé, et, quand cette constitution fut décrétée par l'assemblée, l'évêque d'Uzes se réunit aux trois cents membres qui refusèrent de prendre aucun parti au décret, et ne voulut même pas en reconnaître l'existence par un vote négatif. M. de Béthisy se réfugia à l'étranger en 1792, reentra en France, l'année suivante; en sortit précipitamment, à la vue des dangers qui le menaçaient, et se sauva à Bruxelles, et de là en Angleterre. Conséquent dans sa conduite; il avait refusé, en 1792, pour maintenir l'autorité du pape, de reconnaître la constitution civile du clergé, et, en 1803, il protesta contre l'autorité du pape, en refusant de reconnaître le concordat qui mettait fin au schisme de l'église. Il ne revint en France qu'en 1814 à la suite des Bourbons; on le vit alors exagérer royalement, comme ils l'étaient montrés catholiques exaltés. L'évêque d'Uzes, ne trouvant pas, dans le gouvernement français, toute la docilité qu'il croyait avoir droit d'attendre, retourna à Londres, où il mourut au mois d'août 1817. Un seul trait fera juger combien il était difficile de s'entendre avec lui : Louis XVIII ayant demandé la démission de tous les évêques réfugiés à Londres, ils se décidèrent, en assemblée générale, à envoyer des démissions conditionnelles, ce qui détermina M. de Béthisy à ajouter à la sienne cette clause inutile, mais qui prouvait son obstination : « Qu'il jugerait par lui-même de l'utilité de cette démarche. »

BETHUNE, famille ancienne et nombreuse, composée de cinq frères vivants, que nous allons citer d'après l'ordre établi entre eux par la naissance. — Le marquis Maximilien-Guillaume-Anguste de Béthune, fils du prince de ce nom, né en 1744, émigra en 1792, servit dans l'armée de Condé, passa au service du roi de Prusse, comme chambellan, reentra en France en 1814, et fut nommé, par le Roi, lieutenant-colonel de cavalerie. — Le comte Albert-Marie-Joseph-Charles-Eugène-Maximilien de Béthune, né en 1776, chevalier de Saint-Louis, colonel du premier régiment de cuirassiers. — Le comte Marie-Aimé-Bernard-Antoine-Joseph-Eugène-Maximilien de Béthune, né le 22 juillet 1777, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem et chambellan du roi de Pays-Bas en 1816. — Philippe-Joseph-François-Eugène-Maximilien, comte de Béthune, né le 14 janvier 1780, capitaine de la garde nationale de Compiègne; — et enfin le comte Félix-Ferdinand-François-Philippe de Béthune, né le 5 décembre 1783, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem.

BETHUNE-CHAROST. Voyez CHAROST.

BETOURNÉ (jeune), ingénieur ordinaire au corps royal des ponts et chaussées, a publié : *Essai*

sur la manière dont un poëte agit sur ses divers appuis, par l'intermédiaire d'une ta- ble horizontale et flexible, Angers, 1820, in-8o.

BETOURNE (A.), probablement frère du précédent, a fait paraître : *Délassements poétiques, élégies, fables, romances*, in-18, Paris, 1825.

BETTING DE LANCASTEL, sous-préfet de Colmar, a publié un ouvrage qui a pour titre : *Considérations sur l'état des Juifs dans la société chrétienne, et particulièrement en Alsace*, Strasbourg, 1824, in-8o.

BETTE-D'ETIENVILLE (J.-C.-V.). On a de cet auteur : 1° *La Philanthrope*, journal, 1789, in-8o; les *Effets de la prévention*, ou le *Marquis de Ben*; 3° *Paulin*, ou les *Heureux Effets de la vertu*, 1802, in-12; 1806, in-12; 4° *le Château, l'Ermilage et la Chaumière d'Hennars*, roman espagnol, 1802, 2 vol. in-12; 5° *Pulchérie*, ou *l'Assassinat supposé*, 1803, 2 vol. in-12; 6° *Rosamonde*, ou le *Dévouement filial*, 1804, 2 vol. in-12; 7° *l'Asile de l'enfance*, 1807, in-8o; 8° *l'Héroïsme de l'amour et de l'amitié*, 1808, 3 vol. in-12; 9° *Julien*, ou le *Triomphe de la vérité sur l'erreur*; 10° *Notice sur le plan de l'université des arts mécaniques*, in-8o, 1825. Il a encore publié quelques mémoires relatifs à l'affaire du collier.

BETTINELLI (XAVIER), né à Mantoue, le 18 juillet 1718, fut l'un des littérateurs les plus distingués de l'Italie moderne; il étudia chez les jésuites de Mantoue et de Bologne, entra, comme novice, dans la société, à l'âge de dix-huit ans, professa les belles-lettres à Brescia, depuis 1739 jusqu'en 1744, où il commença à se faire connaître par diverses poésies, composées pour les exercices de ses écoliers, et qui fixèrent l'attention de quelques hommes distingués qui se trouvaient à Brescia. Envoyé à Bologne pour y faire sa théologie, il continua de se livrer à ses inspirations poétiques, et fit jouer, sur le théâtre de son collège, sa tragédie de *Jonathas*, qui obtint un succès mérité, et d'autant plus encourageant qu'il était accordé par un public éclairé et difficile, Bologne étant, à cette époque, le point de réunion d'une foule de savants et de littérateurs du premier mérite. Admis dans l'intimité du célèbre Manfredi et de ses élèves Zanotti et Alcoretti, Bettinelli se perfectionna dans l'étude des sciences, sans négliger toutefois la littérature. Il se rendit à Venise, en 1748, pour y professer la rhétorique, fut admis dans la société des personnes les plus illustres, et nommé, par acclamation, à la direction du collège des nobles à Parme, emploi qu'il remplit de la manière la plus distinguée, pendant huit ans, et qu'il n'interrompit que par quelques voyages, nécessités par sa santé et par l'éducation de deux jeunes princes qui lui étaient confiés. Il parcourut, avec eux, une partie de l'Allemagne, vint en France, où il resta plusieurs mois, au collège de Louis-le-Grand, fit paraître alors ses fameuses *Lettres de Virgile aux Arcades*, et se rendit ensuite à Ferney, où il fut accueilli avec distinction par Voltaire. Dans un second voyage en France, il visita la cour de Stanislas à Lunéville, et retourna à Verone, où il avait l'intention de se fixer, y reprit les travaux de la prédication que la faiblesse de sa poitrine l'avait déjà obligé de suspendre; mais, malgré cette occupation sérieuse, il continua de cultiver les muses, et, selon le chevalier Pindemonte, « il convertissait la jeunesse à Dieu dans l'église et au bon goût dans sa maison. » Il passa ensuite quelques années à Modène, et venait d'y être nommé professeur d'éloquence, lorsqu'en 1773 on abolit l'ordre des jésuites. Il se retira alors dans sa ville natale, où il vécut encore vingt-trois ans, entièrement occupé des sciences et des belles-lettres. Ce fut à la sollicitation d'une dame qu'il fit paraître successivement ses *Lettres à Lesbie* sur les épigrammes, ses

Lettres sur les beaux-arts et ses vingt-quatre *Dialogues sur l'amour*. Plusieurs de ces ouvrages sont écrits avec une pureté remarquable. Il mourut le 13 septembre 1808, âgé de quatre-vingt-dix ans; il avait conservé, dans cet âge avancé, toute la gaieté et la vivacité de son esprit. Il a publié : *Discours philosophiques avec des notes*, 2 vol.; *De l'enthousiasme dans les beaux-arts*, 2 vol.; *Dialogues sur l'amour*, 2 vol.; *Renaissance des études, des arts et des mœurs depuis le dixième siècle*, 3 vol.; *Des lettres et des arts dans le Mantouan et dans le Modénais*, 1 vol.; dix *Lettres de Virgile aux Arcades*, 1 vol.; *Lettres d'un Anglais à un Vénitien*; *Lettres italiennes d'une dame à son amie sur les beaux-arts*, et *Lettres d'une amie*, 3 vol.; poésies, 3 vol.; tragédies, 2 vol.; ce sont *Xercès*, *Jonathas*, *Démétrius* et *Rome sauvée*, traduite de Voltaire; *Lettres à Lesbie*, et un *Essai sur l'éloquence*.

BETTONI (NICOLAS), célèbre imprimeur de Brescia, publia, en 1807, une édition d'*Alceste*, tragédie posthume d'Alfieri, pour laquelle Eugène Beauharnais lui accorda une boîte d'or, comme récompense de ses talents littéraires et typographiques. Il entreprit ensuite une édition complète d'Euripide et une traduction de Tite-Live. Plus tard, il fut nommé membre de l'académie de Brescia, établit une imprimerie à Venise, où il publia les *Ritratti degli illustri Italiani*, grand in-4o. Bettoni a également publié diverses lettres qui annoncent de grandes connaissances littéraires. Il appelait pompeusement son art le *ministère de l'immortalité*.

BEUCHOT (ADRIEN-JEAN-QUENTIN), littérateur distingué et savant bibliographe, est né à Paris le 13 mars 1777. Il servit d'abord, comme aide-chirurgien, dans l'armée des Alpes; de retour à Paris, il s'occupa, avec ardeur, de recherches bibliographiques. En 1814, il publia l'*Oraison funèbre de Bonaparte*, prononcée au Luxembourg, au palais Bourbon et ailleurs. Cet opuscule, qui eut cinq éditions en peu de temps, renfermait les éloges les plus ouverts et les plus basses flatteries que Napoléon avait reçues, dans sa prospérité, de ceux même qui depuis... Mais alors il était vertueux. Pendant les cent jours, M. Beuchot fit un acte de courage qui eut peu d'imitateurs en publiant son *Opposition à l'acte additionnel aux constitutions de l'empire*. On lui attribua, la même année, le *Dictionnaire des girouettes*, dont le véritable auteur éthit feu de Proisy-d'Eppe. Le *Dictionnaire des immobles*, par un homme qui jusqu'à présent n'a rien juré et n'ose jurer de rien, 1815, in-8o, est resté sous le nom de M. Beuchot, qu'il ne s'en est pas défendu. Nommé, à la fin de 1811, rédacteur de la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de la librairie*, il a constamment rédigé, avec une érudition et une conscience au-dessus de tout éloges, cet utile recueil qui doit servir de base principale à une *Bibliographie de la France au dix-neuvième siècle*, ouvrage qui suffirait pour occuper une société de bénédictins et qui est déjà fort avancé. M. Beuchot est éditeur : 1° du *Nouvel Almanach des Muses*, 1807 à 1813, 7 vol. in-18; 2° des tomes 1 à 22, 25 à 32 du *Voltaire* en 56 vol. in-12, 1817 à 1821; c'est dans cette édition qu'il a, pour ainsi dire, ressuscité les *Lettres philosophiques sur les Anglais*, tronquées et dispersées dans les œuvres du philosophe de Ferney par les éditeurs précédents. Une difficulté survenue entre M. Beuchot et son libraire donna lieu à neuf lettres des plus piquantes adressées à Mme Perronneau ou à ses souscripteurs, 1820 à 1821; 3° du *Dictionnaire historique et critique de Bayle*, Paris, Desoër, 1820, 16 vol. in-8o; 4° des *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*, par Longchamp et Vagnières, ses secrétaires, 2 vol. in-8o, 1826. On doit encore à M. Beuchot un grand nombre d'excellents articles touchant l'histoire littéraire et la bibliographie, insérés dans la *Biogra-*

philie universelle. Les amis de la philosophie et des lettres attendent, avec impatience, sa nouvelle édition de Voltaire, qui, depuis dix ans, lui a coûté d'immenses travaux.

BEUDANT (F.-S.), né à Paris, est élève des écoles polytechnique et normale qui ont fourni à la France tant de savants distingués. Après avoir été répétiteur à l'école normale, il alla, en 1811, comme professeur de mathématiques spéciales, au lycée d'Avignon, et, en 1813, au collège de Marseille, comme professeur de physique; il y resta jusqu'à la première restauration. A cette époque, Louis XVIII le chargea de faire transporter, d'Angleterre en France, son cabinet particulier de minéralogie, dont il fut nommé sous-directeur. C'est depuis lors que M. Beudant s'est entièrement consacré à cette branche de l'histoire naturelle à laquelle il a rendu des services importants. En 1818, il fit, aux frais du gouvernement, un voyage en Hongrie pour y faire des recherches en minéralogie et en géologie. A son retour, il fut nommé professeur de cette science à la faculté des sciences de Paris, et, en novembre 1824, admis à l'académie des sciences. On doit à ce savant les ouvrages suivants qui lui ont acquis une réputation justement méritée : 1° *Essai d'un cours élémentaire et général des sciences physiques* (partie physique), 2^e édition, Paris, 1821, in-8°; 2° (partie minéralogique), Paris, 1824, in-8°. Dans cet ouvrage M. Beudant développe une méthode de minéralogie basée sur les principes chimiques des corps; 3° *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, 3 vol. in-4° et atlas, Paris, 1822.

BEUGNOT (JACQUES-CLAUDE), naquit en 1761, à Bar-sur-Aube. Avant la révolution, il était lieutenant-général du présidial de cette ville. En 1790, ses concitoyens le nommèrent procureur-général-syndic du département de l'Aube. En 1791, il fut envoyé à l'assemblée législative, où il siégea avec le parti constitutionnel. Il était ami de la liberté, mais d'une modération extrême; il demanda qu'on fit expliquer la cour de Vienne sur le traité de Pilnitz. Il combattit la proposition faite par Condorcet de laisser, à la nomination du peuple, les agents de la trésorerie. Il dénonça Carra et Marat, comme ayant provoqué l'assassinat du général Théobald Dillon, et fit porter le décret d'accusation contre le dernier. Il dénonça également, au sujet de la publication de *L'Ami du peuple*, la municipalité de Paris et le ministre de la justice. M. Beugnot, quoique constitutionnel, s'était, par ses principes inodérés, attiré la haine du peuple. Après le 10 août, il n'osa plus reparaitre à l'assemblée. En 1793, il fut incarcéré à la Force, où il resta jusqu'après le 9 thermidor. M. Beugnot passa dans la retraite tout le temps que dura la république; mais, après le 18 brumaire, il vint dans la carrière politique et fut attaché à Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, comme conseiller intime. Il fut chargé de l'organisation départementale et de la nomination des préfets; il obtint pour lui-même la préfecture de Rouen, qu'il occupa jusqu'en 1806, époque à laquelle il fut appelé au conseil d'état; en 1807, il fut chargé de l'organisation du nouveau royaume de Westphalie, et devint ministre des finances du roi Jérôme. En 1808, il fut mis à la tête de l'administration du grand-duché de Berg-et-Clèves. M. Beugnot reçut alors le titre de comte et la croix d'officier de la légion d'honneur. En 1813, il revint en France, après la fatale bataille de Leipzig, et fut appelé à la préfecture du département du Nord. En 1814, lorsque le sénat reprit tout à coup un courage, depuis si long-temps oublié, et prononça la déchéance de son maître, M. Beugnot reçut du gouvernement provisoire le portefeuille de

l'intérieur. Sa courte administration n'a été signalée par aucun acte important. Louis XVIII, à son retour, confia à M. Beugnot la direction générale de la police; dans cette haute fonction, cet administrateur, d'ailleurs recommandable, se couvrit d'un ridicule bien mérité. Oubliant tout à coup, pour se conformer aux idées de la nouvelle cour, et les principes de sa jeunesse, et la carrière qu'il avait parcourue avec toute la France, il rétablit, à la fois, la célébration forcée du dimanche et les processions publiques. Ces deux actes, peu importants en eux-mêmes, apparurent comme de fâcheux symptômes, et firent peut-être plus de tort au gouvernement royal que des mesures plus vexatoires. M. Beugnot troqua, au commencement de 1815, la direction de la police contre le ministère de la marine, mais il ne remplit pas long-temps cette place; Napoléon revint de l'île d'Elbe, et M. Beugnot suivit à Gand la famille royale. Après la seconde restauration, il fut quelque temps directeur-général des postes, mais il avait déjà été dépassé par le parti dominant. On lui retira ses emplois, en lui laissant, comme une honorable retraite, le titre, sans fonctions, de ministre d'état. M. Beugnot fit partie de la minorité de la chambre de 1815; honorable retour qui fit oublier tous ses ridicules. Après le 5 septembre, appelé encore à la chambre, il continua de siéger au côté gauche, mais il s'était déjà bien rapproché du ministère. Dans les sessions suivantes, il combattit tour à tour les libéraux et les ultras, et marcha, avec des formes indépendantes, sous les drapeaux de M. Decazes. M. Beugnot, en 1819, soutint le principe de la liberté de la presse avec une honorable chaleur. En sa qualité de rapporteur d'une commission spéciale, il eut la plus grande part au rejet de la proposition *Barthélemy*. Pourquoi faut-il que, l'année suivante, une conduite toute contraire lui ait paru convenable! Pourquoi faut-il qu'il ait appuyé, sous une autre forme, cette même proposition, que son éloquence avait fait rejeter, et qu'il ait combattu le noble principe de la liberté de la presse, que lui-même avait naguère posé! Le bruit avait couru en 1820, que la pairie serait, pour M. Beugnot, le prix de son changement de conviction. La démission qu'il donna de ses fonctions de député, donna de la consistance à ce bruit; mais, soit que l'on ait été mal informé, soit que M. Simon n'ait pas voulu payer les dettes de M. Decazes, M. Beugnot cessa d'être député sans devenir pair de France. Depuis ce temps il languit dans une inaction qui doit paraître bien dure à son infatigable activité. Le peuple, à chaque promotion ministérielle, s'attend à voir finir cette longue retraite. Sans doute un jour ou l'autre, son attente sera réalisée.

BEULLAC (J.-P.), docteur en médecine, a publié : 1° *Code des médecins, chirurgiens et pharmaciens, avec des notes et des réflexions sur les lois, décrets, ordonnances et règlements concernant l'étude, l'enseignement et l'exercice de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie*, 1823, in-8°; 2° *Nouveau guide de l'étudiant en médecine*, 1824, in-8°; 3° *Nouveau guide de l'étudiant en médecine et en pharmacie*, 1825, in-12.

BEULLOCH, ou mieux BULLOCH, Anglais, fit en 1823, un voyage au Mexique, d'où il rapporta une collection très riche d'objets d'histoire naturelle et de curiosités dans plusieurs genres, dont il forma à Londres un établissement, connu sous le nom de *Musée mexicain*. Il a publié à son retour la relation de son voyage qui a été traduite en français sous le titre suivant : *Le Mexique en 1823, ou relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne, contenant des notions exactes et peu connues sur la situation physique et politique de ce pays*, a vol. in-8°, et atlas in-4°, Paris, 1824.

BEURARD (J.-B.), a publié : *Dictionnaire allemand-français, contenant les termes propres à l'exploitation des mines, à la minéralogie et à la métallurgie, avec les mots techniques des sciences et arts qui y ont rapport, suivi d'une table des mots français, indicative des mots allemands qui y correspondent*, 1819, in-80.

BEURMANN (F.-A., baron de), né d'une famille distinguée de l'Alsace, entra très jeune encore au service, comme simple soldat, et obtint un avancement rapide par sa valeur et sa bonne conduite ; chef d'escadron dans la garde impériale, à la fameuse bataille d'Austerlitz, sa bravoure le fit nommer, sur le champ de bataille, colonel du 17^e de dragons ; employé, dès le commencement de la guerre, en Espagne, il donna de nouvelles preuves de son intrépidité, le 3 août 1809, en traversant le Tage à la tête de son régiment, près de Talaveyra, et en prenant à l'ennemi cinq pièces de canon et dix caissons. Il se fit également remarquer au siège de Figuières, 1811, repoussa les Espagnols qui accouraient au secours de la place, fut nommé général de brigade, le 6 août de la même année, chassa, en 1813, les Anglais qui assiégeaient Tarragone, et mérita de nouveaux éloges en défendant, en 1814, le sol de la patrie, envahi par les puissances coalisées. Le Roi lui accorda, dans le mois de novembre suivant, le grade de maréchal-de-camp, la croix de Saint-Louis et celle du mérite militaire ; mais, ayant repris du service pendant les cent jours, il fut mis à la demi-solde au second retour du Roi. Son frère, général de cavalerie, se tua à Metz, du chagrin d'avoir encouru la disgrâce de Napoléon.

BEURNONVILLE (PIERRE-RIEL, comte de), naquit à Champignolle, en Bourgogne, le 10 mai 1752. Il trompa le vœu de ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, en se livrant en secret à l'étude des sciences exactes, pour être en état de suivre, un jour, le goût qui l'entraînait vers la profession des armes ; il se fit d'abord inscrire comme surnuméraire dans les grenadiers de la reine ; mais, trouvant cette marche trop lente pour arriver aux succès qu'il ambitionnait, il partit avec le grade de sergent pour les Indes, lors de l'expédition dirigée par le célèbre Bailli de Suffren, qui, reconnaissant son mérite, le nomma major de la milice de l'île de Bourbon. Riel y contracta un mariage avantageux avec une riche créole, et revint en France après une destitution non motivée ; à son retour, pour apaiser ses justes plaintes, on lui accorda la croix de Saint-Louis ; il acheta alors une charge d'officier dans la garde suisse du comte de Provence, depuis Louis XVIII, devint maréchal-de-camp, et bientôt lieutenant-général ; employé, en cette qualité, dans la première guerre de la révolution, sous les ordres du général Dumouriez, à l'armée du Nord, sa bravoure lui mérita de la part de son chef, le surnom d'*Ajax français* ; il obtint, la même année, le commandement d'un corps d'armée, et eut, avec les Autrichiens, diverses affaires qui ne furent pas toujours à son avantage, notamment à Pellygen et à Grev-Machern. Dans le rapport qu'il fit de ce dernier combat, il affaiblissait ses pertes d'une manière si dérisoire, qu'on crut qu'il obéissait servilement à des ordres ministériels. « Après trois heures d'une action terrible, disait-il, dans ce rapport, et dans laquelle les ennemis ont éprouvé une perte de dix mille hommes, celle des Français s'est réduite au petit doigt d'un chasseur. » Cette singulière assertion amusa long-temps les cercles de la capitale, et fit dire plaisamment que le petit doigt ne disait pas tout ; les soldats eux-mêmes, commentant l'hyperbole, ajoutaient : « que le petit doigt perdu s'était retrouvé. » Nommé ministre de la guerre en 1793, se croyant, comme il le disait lui-même, plus propre

à servir la patrie de son épée que de sa plume, il offrit bientôt sa démission, qui ne fut acceptée qu'après de vifs débats. Rappelé, un mois après, au même ministère, par le parti qui, voulant le maintien de l'ordre, comptait sur sa fermeté, son courage et son dévouement. Beurnonville, des lors, fut désigné aux poignards des factieux ; peu de jours après, des assassins pénétrèrent dans ses appartements, et il ne leur échappa qu'en escaladant les murs de son jardin. Ce fut vers cette époque, 10 mars 1793, que Dumouriez, indigné de la création du tribunal criminel extraordinaire, lui écrivit pour le déterminer à entrer dans ses projets contre la convention, en traitant avec les Autrichiens ; mais toute alliance avec les ennemis du nom français, paraissant impie et sacrilège aux yeux de Beurnonville ; il fit part de cette lettre au comité de défense générale, qui le chargea d'une mission à l'armée de Dumouriez, et dont le but secret était de s'emparer de ce général ; échoua dans cette entreprise, fut arrêté lui-même, et conduit au prince de Cobourg avec les autres commissaires de la convention ; le colonel Mack leur fit connaître qu'ils seraient retenus en otages pour la reine et le dauphin, et leur conseilla d'écrire à leur gouvernement à ce sujet : *Nous n'avons plus, répondirent-ils, d'avis à lui donner.* Après une maladie, causée par les mauvais traitements et par les suites d'une blessure qu'il avait reçue en se défendant, lors de son arrestation, Beurnonville fut transféré dans les cachots d'Olmütz, où il resta jusqu'au 3 novembre 1795, époque à laquelle s'opéra l'échange des commissaires contre la fille de Louis XVI, aujourd'hui Mme la Dauphine. Rentré dans sa patrie, il éprouva de nouvelles persécutions qu'il surmonta avec courage ; nommé, peu de temps après, au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, il dirigea, avec succès, plusieurs opérations sur le Rhin, et, après le 18 fructidor, 4 septembre 1797, il fut chargé du commandement en chef de l'armée française en Hollande, fonctions dont il se démit deux mois après. Nommé inspecteur-général en 1798, il passa, après le 18 brumaire, à l'ambassade de Berlin et à celle de Madrid. Sénateur en 1805, grand-officier de la légion d'honneur, comte de l'empire, il obtint, en 1809, la sénatorerie de Florence, et, en 1813, la grand-croix de la réunion. Ces honneurs et ces dignités cependant, ne l'empêchèrent pas d'être l'un des premiers à demander, en avril 1814, la déchéance de Napoléon et de sa dynastie ; il contribua à la création du gouvernement provisoire, en devint membre, se prononça contre la régence de Marie-Louise, et vota le rappel des Bourbons. Appelé au conseil-d'état, le 26 avril, par le comte d'Artois, le Roi le fit ministre d'état, pair de France et grand-cordon de la légion d'honneur. Proscrit pendant les cent jours, il se rendit à Gand, revint avec Louis XVIII, qui le porta de nouveau sur la liste des pairs ; il fit ensuite partie de la commission, chargée d'examiner les titres des anciens officiers, fut nommé président du collège électoral de la Moselle en 1815, commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis, le 3 mai 1816, maréchal de France, le 3 juillet suivant, et enfin, décoré du cordon bleu à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Le comte de Beurnonville, qui portait également le titre de marquis, depuis la seconde restauration, est mort à Paris, le 23 avril 1821, d'une violente attaque de goutte, laissant pour héritier de sa pairie, son neveu, colonel du sixième régiment de la garde royale.

BEUTLER (JEAN-HENRI-CURTIEN), né, le 10 octobre 1759, à Suhl, canton d'Henneberg, en Franconie, fut nommé professeur à l'école de Salzmann, à Schnepfenthal, où il resta depuis 1784 jusqu'en 1788, devint recteur et premier professeur du

collège de Walthershausen (duché de Gotha), pasteur à Zelte, dans le même pays; en 1802, et réunit à ces différentes places celle d'inspecteur-adjoint des églises et des écoles de cet arrondissement. Ses nombreuses occupations ne lui firent pas négliger des travaux scientifiques et littéraires très estimés dans sa patrie. Les principaux sont : 1° *Table générale des journaux et gazettes allemandes avec une notice raisonnée de tous les ouvrages périodiques publiés depuis un siècle, et une table alphabétique de tous les auteurs qui y ont travaillé*, in-8°, Leipsick, 1790; 2° *Vie du docteur Glaser, réligée d'après ses propres écrits, avec une notice complète de tous ses ouvrages*, in-8°, Leipsick, 1790; 3° *L'Ecole de la sagesse mise en vers pour les maîtres et les élèves*, in-8°, Schnepfenthal, 1793, réimprimé cinq fois; 4° *Heilmann, ou instruction pour atteindre une vieillesse heureuse et paisible*, in-8°, ibid., 1800.

BEUELER (MALK), a publié: *Méditations sur les principales vérités chrétiennes et ecclésiastiques*, nouvelle édition, Besançon et Paris, 1819, 5 vol. in-8°.

BEVER (THOMAS), savant jurisconsulte anglais, né à Mortimer, dans le comté de Berk, en 1725, étudia à Oxford et y fut reçu docteur. Après avoir été docteur en droit des cinq communes, il fut juge des cinq ports, puis chancelier de Lincoln et de Banger. Mort en 1797. Il a publié: *Discours sur l'état de la jurisprudence et des lois civiles; Histoire de la police judiciaire de l'empire romain et de l'origine des progrès, et de la situation des lois romaines*.

BEVIERE (N.), ancien notaire à Paris, député du tiers-état, en 1789, aux états généraux, reprit son étude après la session, et se fit toujours distinguer par ses talents et sa probité. Devenu maire du quatrième arrondissement, en 1800, il reçut la croix de la légion d'honneur, lors de l'institution de cet ordre, et fut nommé sénateur en novembre 1804.

BEVILLE (P. C. G.), cultivateur à Saint-Denis, et membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, est connu par un *Traité de l'éducation des abeilles et de leur conservation*, 1804, in-8°.

BÉVY (C.-J.), bénédictin de la ci-devant congrégation de Saint-Maur, historiographe du Hainault, membre de la société des antiquaires et de l'académie de Bruxelles, a publié: *Histoire de la noblesse héréditaire et successive entre les Gaulois, les Français et autres nations européennes*. Liège, 1791, in-4°; *Histoire des inaugurations des rois, empereurs et autres souverains de l'univers, etc.*, in-8°, 1776. Bévy a probablement payé son tribut à la nature.

BEWICK (JOHN), Anglais, mort dans sa patrie, le 5 décembre 1793. A publié: *History of quadrupeds*, Newcastle, in-8°, 1790; *History of british birds, with figures engraved on wood*, in-8°, 1797. Bewick a cultivé les arts, les sciences et la littérature, et a contribué au perfectionnement de la gravure sur bois.

BEXON (SCIPION-JÉROME), frère de l'abbé Bexon, l'un des collaborateurs de l'illustre Buffon, naquit à Remiremont en Lorraine, en 1753. Il dirigea ses études vers le droit avec un tel succès, qu'il fut reçu avocat avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année. Il exerça les fonctions de conseiller intime de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, de procureur de la commune et de commissaire du roi, jusqu'en 1792, époque où il fut successivement nommé accusateur militaire, accusateur public, président du comité de bienfaisance à Caen, et enfin électeur de Paris à l'oratoire. De 1796 à 1799, il présida le tribunal criminel de la Seine; devint, en 1800, vice-président du tribunal de première instance; présida en cette qualité la chambre de police correctionnelle, et contribua à la mise en liberté de quelques malheureux,

arrêtés sans motifs patents, lors de l'accusation du général Moreau. Sa constante opposition à tout acte arbitraire, amena, en mars 1808, sa destitution; depuis cette époque, il n'a plus exercé d'autre ministère que celui d'avocat, où son éloquence sévère, son érudition forte, et sa logique profonde, lui ont acquis la réputation la plus honorable. Bexon est mort à Chaillot, près Paris, en 1833. Savant jurisconsulte et criminaliste, il a publié, sur la législation, des ouvrages fort estimés dont nous allons donner la liste: *Journal de la justice civile, criminelle, commerciale et militaire*, 1796; *Mémoire adressé au gouvernement français, sur la forme de la procédure par jurés, et sur l'utilité d'un tribunal de correction paternelle*, 1799; *Parallèle des lois pénales de l'Angleterre et de la France, et considération sur les moyens de rendre celles-ci plus utiles*, 1800; *Développement de la théorie des lois criminelles*. Ce dernier ouvrage, offert par l'auteur au corps législatif, en 1802, lui mérita les suffrages les plus flatteurs. Il reçut la grande médaille d'or de l'académie de Berlin; fut chargé, en 1806, par le roi de Bavière, de rédiger un code criminel pour ses états, et reçut, dans le même temps, une lettre très flatteuse du grand juge du royaume d'Italie, qui le priait de l'aider de ses conseils pour le même objet. On a encore de M. Bexon: *Application de la théorie de la législation pénale, ou Code de la sûreté publique et particulière; Du pouvoir judiciaire en France, et de son inamovibilité; De la liberté de la presse et des moyens d'en prévenir et d'en réprimer les abus; Eloge de S. A. R. Monseigneur le prince de Condé*, in-8°, 1819; enfin, il a publié un *Cours de législation*, dans les *Annales de jurisprudence*.

BEYER (N.), mort en janvier 1819, a publié: *Aux amateurs de physique, sur l'utilité des paratonnerres*, 1806; in-8°, avec une planche.

BEYERAND (N.), général de brigade, considéré par le premier consul, comme l'un des plus braves de ces soldats éprouvés, dont la valeur ne connaissait point d'obstacle, fut envoyé dans les Pyrénées; se distingua particulièrement à la Fluvia (14 août 1799), ainsi que les troupes qu'il commandait; força les retranchements du camp de Géva en Piémont avec le général Joubert, en 1796; et fut tué à la bataille de Lonato, après s'être couvert de gloire.

BEYERLE (B. P. L.), conseiller au parlement de Nancy, s'est occupé de sciences et de littérature, et a publié: *Traduction en français d'une lettre allemande de M. Grannann, sur la proportion entre l'or et l'argent, sur les monnaies de France, etc.*, in-8°, 1788; *Essais préliminaires, ou observations sur les monnaies pour servir de supplément à la première partie de l'Encyclopédie méthodique*, in-4°, 1789; *Projet contre la vente de l'argent*, in-8°, 1791; *Almanach des femmes célèbres*, 2 vol. in-8°, 1788; *Essais sur la franche-maçonnerie, ou du but essentiel et fondamental de la franche-maçonnerie*, 2 vol. in-8°, Lutornopolis, 1783; *Almanach des femmes célèbres*, 2 vol. in-16, an 6 (1797); et avec M. d'Arbigny: *Système des poids et mesures, en ce qui concerne l'orfèvrerie*, in-4°, 1799; ouvrage fort estimé et utile aux commerçants en matières d'or et d'argent; *Observations philosophiques et politiques sur les monnaies d'or et d'argent*, in-4°, 1793.

BEYLE (le chevalier). Cet auteur, d'une grande originalité littéraire, a publié les ouvrages suivants dans lesquels il prend souvent le pseudonyme de Stendhal: *Histoire de la peinture en Italie*, par M. B. A. A., 2 vol. in-8°, 1817; *De l'amour*, 1822, 2 vol. in-12; *Leurs écrits sur l'Espagne en Autriche sur J. Haydn*, trad. de l'ital. (P. CARPANI, Jos.) Racine et Shakespeare, in-8°, 1823; *Réponse au manifeste contre le romantisme, prononcé par M. Auger dans une séance solennelle de l'Institut*, in-8°, 1825; publié sous le

pseudonyme de Stendhal; *Rome, Naples et Florence* en 1817, in-8°, 1817, publié sous le même pseudonyme; *Vies de Haydn, Mozart et Métaïssa*, in-8°, 1817; *Vie de Rossini*, 2 parties, in-8°, 1823, ou avec un nouveau titre de seconde édition, 2 parties, in-8°, 1 vol., 1824, sous le pseudonyme de Stendhal. Voilà bien des titres à la célébrité, aussi est-on surpris qu'un homme qui annonce de grandes connaissances, et qui doit savoir mieux qu'un autre combien l'industrie a été utile à la France et quel rang elle lui a donné parmi les nations, se soit permis d'insérer dans le *Globe*, journal d'ailleurs d'un mérite incontestable, une diatribe qu'on pourrait nommer indécente, contre les industriels; M. Beyle n'a pas dû s'attendre qu'on lui répondrait sérieusement. L'industrie est jugée depuis long-temps, mais un industriel de mauvais humeur, pour venger l'honneur du corps, a fait circuler cette épigramme que M. Beyle ne prendra pas sans doute pour épigraphe, et que nous ne rapporterons qu'en prévenant nos lecteurs qu'elle manque principalement du mérite de la justesse, en ce qui concerne la personne de M. Beyle :

Imprudent détracteur d'une honorable école,
Beyle, au nom d'industrie a frémi tout entier;
Que lui fait donc ce mot? craint-il qu'on ne l'accrole
A son titre de chevalier?

BEYME (N.), ministre du gouvernement prussien, né, en 1770, d'un chirurgien des armées, fit ses études avec distinction au collège des orphelins de Halle, suivit la carrière du barreau et développa, dès lors, un caractère si honorable qu'une riche et aimable veuve, lui offrit sa main avec une dot de 30,000 écus de Prusse; devenu conseiller de la chambre de justice, sa fortune et son mérite personnel le firent admettre dans les premières classes de la société. Choisi bientôt par le roi pour succéder à M. Mencken, en qualité de conseiller du cabinet, la confiance de Frédéric-Guillaume devint le prix de ses hautes qualités et de ses talents supérieurs, en même temps qu'ils excitèrent la haine des courtisans et surtout des autres ministres. Lui-même supplia le roi de partager sa confiance en nommant un second conseiller du cabinet; mais cette conduite prudente n'apaisa que faiblement la fureur de ses ennemis, parceque le second choix du roi tomba également sur un roturier. L'entrée des Français à Berlin, ayant bouleversé, pour un instant, toutes les autorités, M. Beyme, en devenant ministre de la justice, semblait vouloir se borner aux devoirs que lui imposaient ces importantes fonctions; il n'en fut pas le maître: les soins de son département ne l'occupaient pas au point de négliger les intérêts généraux, et l'on assure que ses conseils ont toujours eu une grande influence sur le gouvernement prussien. Nommé, en 1815, grand chancelier, et président de la commission, chargée de rédiger un nouveau plan de constitution, cet habile ministre, à déployé, dans ce travail important, et dans les différentes missions dont il fut chargé par le prince, un beau caractère, une sagesse calme, des vues généreuses et élevées, et des idées libérales que malheureusement il n'a pas eu le courage ou le pouvoir de faire adopter. Le roi avait voulu souvent lui conférer des titres de noblesse qu'il avait constamment refusés, et que quelques considérations de famille, dit-on, lui ont fait accepter en 1816; vains honneurs qui ne peuvent rien ajouter à l'illustration de ceux qui, comme lui, les ont acquis par leurs talents et leurs services.

BEYSER (JEAN-MICHEL), né à Ribauvillers, en Alsace, avait étudié la chirurgie, et passa dans les Indes orientales, comme chirurgien-major. Il entra plus tard au service de la Hollande, comme capi-

taine, et ne revint en France qu'à l'époque de la révolution. Son courage et son enthousiasme pour les nouveaux principes, lui procurèrent un avancement rapide; à la tête des dragons de Lorient dont il était major, il dissipa les premiers rassemblements d'insurgés, en 1791. Devenu général de brigade, il se distingua dans les guerres de la Vendée, repoussa les Vendéens sous les murs de Nantes, et remporta plusieurs autres avantages qui ne le sauvèrent pas d'une odieuse proscription. Ayant désapprouvé le 31 mai, Hérault-de-Séchelles le dénonça; et, tandis qu'il versait son sang pour la patrie, il fut mis hors la loi. Renda plus tard à ses fonctions, il ne chercha à faire connaître l'injustice de ses accusateurs qu'en déployant une ardeur nouvelle dans les combats; il repoussa l'ennemi sur plusieurs points; mais, blessé lui-même dangereusement dans une affaire, il fut contraint à battre en retraite; ceux qui avaient conjuré sa disgrâce, attribuant cette défaite à la trahison, l'accusèrent de nouveau, et, pour rendre sa perte plus certaine, rattachèrent cette affaire à celle d'Hébert et de Ronsin, et le firent condamner à mort. Le brave Beysser monta sur l'échafaud, en chantant des couplets qu'il avait composés dans sa prison. Il n'avait pas quarante ans, et était l'un des plus beaux hommes de France.

BEYTS (P.), fut professeur de chimie et de physique expérimentale à l'école centrale de l'Escaut. On lui doit un *Discours sur les progrès récemment faits dans les sciences physiques et chimiques; sur les avantages de la nouvelle méthode d'enseigner les sciences, et sur le perfectionnement qu'elle donne lieu d'espérer dans les autres sciences, dans les écoles et dans les manufactures*, in-12, Bruxelles, 1802.

BEYTZ (JOSEPH-FRANÇOIS de), né à Bruges, fit d'excellentes études, et, après avoir obtenu le premier prix à l'université de Louvain, fut nommé substitut du procureur-général du conseil de la Flandre autrichienne, conseiller-pensionnaire et greffier en chef du magistrat de la ville de Bruges; après la réunion de la Belgique à la France, le département de la Lys l'envoya, comme député, au conseil des cinq-cents; il prit une part active aux délibérations de cette assemblée; traça avec énergie les malheureux effets du système de la terreur dans les départements du Haut et Bas-Rhin; se prononça contre l'admission des nobles dans les emplois publics; demanda, toutefois, quelques adoucissements aux lois contre les émigrés, et plaida la cause des reniers et des pensionnaires de l'état. Après la révolution du 30 prairial an 7 (18 juin 1799) il demanda que le corps législatif fut sous la garde et la responsabilité d'une troupe départementale, et que le directoire eût à sa disposition les grenadiers; ayant échoué dans ces deux propositions, il accusa le ministre Duval d'arbitraire et de despotisme dans une foule d'arrestations revêtues de formes légales mais peu motivées. Il s'opposa aux événements du 18 brumaire, an 8 (9 novembre 1799), fut proscrit, mis en surveillance, mais rappelé bientôt par le chef du gouvernement, qui le nomma préfet de Loir-et-Cher; il demanda lui-même les fonctions de commissaire français près le tribunal d'appel de Bruxelles, et les obtint; devenu procureur-général-impérial, il reçut, en 1804, la croix de la légion d'honneur, fut nommé, au mois de novembre même année, inspecteur-général des écoles de droit à Bruxelles, puis procureur-général près la cour impériale de la Haye en 1810, et six mois après, premier président de celle de Bruxelles, emploi qu'il conserva jusqu'en 1814, dont les événements le rendirent à la vie privée.

BEZ (AUGUSTIN), sous-lieutenant à la légion de Seine-et-Marne, membre de la légion d'honneur, né à Apremont (Hautes-Alpes), se trouvait dans

Saint-Sébastien, défendu par le général Rey, contre les Espagnols, et signala son intrépidité, pendant toute la durée du siège, en accompagnant volontairement toutes les sorties. Le 26 août 1813, avec huit grenadiers du 62^e de ligne, il chargea audacieusement l'ennemi, fit seize prisonniers, parmi lesquels un officier, et tua ou mit hors de combat plus de quarante Anglais, il reçut une blessure grave eut son chapeau et ses habits criblés de balles. Cinq jours après, aidé seulement du capitaine Guillard, il tomba à coups de pierres sur l'ennemi, qui était venu se loger dans une brèche nouvellement pratiquée, et parvint à l'en débarrasser. L'instant d'après, une explosion qui avait fait périr deux cents soldats, ayant ouvert un passage à l'ennemi, Bez s'y précipita, appelle quelques chasseurs à son secours, fonda sur les assiégeants, leur disputa le terrain, les repoussa, et triompha enfin de tous leurs efforts. Cette série d'actions éclatantes lui valut la décoration de la légion d'honneur et le grade de sous-lieutenant. En 1815, Bez, licencié avec le reste de l'armée, se rendait dans ses foyers, lorsqu'à la lisière de son département, il apprend que Briangon est bloqué par les Piémontais, et que cette ville n'a pour garnison que deux cents hommes rassemblés à la hâte; il veut partager la gloire d'une honorable défense, et percer le cordon de blocus; il est fait prisonnier, mais il s'échappe, et parvient, après des fatigues incroyables et trente-six heures de marche, à pénétrer dans la place, où il reçoit l'accueil d'un brave, et y reste jusqu'au moment où l'ennemi est obligé de se retirer.

BEZARD (François-Sixot), ancien avocat, adopta avec chaleur les principes révolutionnaires, quitta le barreau, remplit divers emplois, et fut nommé, en septembre 1792, député à l'Assemblée nationale par le département de l'Oise; sa première motion fut en faveur des prêtres mariés, qu'il voulait faire excepter de la déportation et de la réclusion; il se prononça dans le procès du roi, pour la mort sans appel et sans sursis, et fit réintégrer, le 21 février 1794, la famille de Calas dans ses biens; devenu membre du comité de législation et secrétaire de ce comité, il provoqua un décret contre les ecclésiastiques réfractaires, leur ôtant la possibilité d'appeler de leur jugement, et ordonnant la confiscation des biens de tout banni, déporté, ou réclus; après le 9 thermidor, l'ardeur de son zèle parut se calmer, il remplit avec modération, une mission assez importante dans la Vendée, et fut l'un des commissaires qui en amenèrent l'heureuse pacification; passé au conseil des cinq-cents dont il devint secrétaire, il demanda, pour le directoire, le droit de remplacer les juges, et fit rayer, dans le mois de janvier suivant (1796), de la liste des émigrés, les noms des députés qui y avaient été portés par suite des événements du 31 mai; le 21 janvier 1796, il obtint l'impression du discours prononcé par le président Treillard, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du roi; parla, le 3 avril même année, contre le rétablissement des loteries, appuya la motion d'Audouin contre les parents des émigrés, pensant que ces décisions rigoureuses étaient le seul moyen de conserver les institutions républicaines; il chercha, mais inutilement, à ne faire considérer le papier-monnaie que comme un simple à-compte; chargé, dans le mois de mai, d'un rapport sur les successions des chouans et des Vendéens, il s'y montra, selon ses principes, peu favorable aux héritiers des ennemis de la révolution. Il sortit avant la fin de la session, et devint substitut du commissaire du directoire près le tribunal de cassation, entra au conseil des cinq-cents en 1798, passa au tribunal, dont il fut élu secrétaire en 1800, et obtint, en 1802, la

place de procureur-impérial près le tribunal civil de Fontainebleau; en 1811, nommé conseiller à la cour impériale d'Amiens, il en remplit les fonctions jusqu'en 1814; atteint deux ans plus tard par la loi contre les conventionnels qui avaient voté la mort du roi et signé l'acte additionnel, il fut obligé de sortir de France.

BEZARD (P.), curé au diocèse de Dijon, mort vers 1822, a traduit de l'allemand l'ouvrage suivant: *Entretien d'un père avec ses enfants, sur la doctrine du bonheur, ou la religion de la raison*, etc., 1 vol. in-12, Dijon, 1823.

BEZBORODKO (ALEXANDRE, prince), naquit dans la petite Russie, en 1742; après avoir fait d'excellentes études à l'université de Kieff, il entra au service, et fit ses premières armes dans la guerre contre les Turcs, sous les ordres du maréchal Romanzof, dont il devint secrétaire; en 1775, lors de la paix avec la Porte ottomane, l'impératrice Catherine II, le nomma colonel, secrétaire-d'état, et plus tard, conseiller-privé, maître de la cour, et membre du collège des affaires étrangères. On a raconté, au sujet de tant de faveurs réunies, une singulière anecdote qui les justifie, en faisant connaître, et son extrême facilité au travail, et son étonnante présence d'esprit: un jour, l'impératrice l'ayant chargé de la rédaction d'un ukase, il l'oublia totalement, et reparut devant elle, sans y avoir songé; Catherine lui ayant demandé son travail, il tira de sa poche un papier et se mit à lire tout haut, un édit tellement bien écrit, que sa souveraine voulut de suite y apposer sa signature; quel fut son étonnement lorsqu'il lui remit une feuille de papier blanc, en lui avouant son oubli et son stratagème; en faveur d'un talent si rare, Catherine excusa sa légèreté, et le nomma, peu de temps après, au ministère de l'intérieur. Son administration fut remarquable par quelques innovations importantes, et surtout par la protection éclairée qu'il accordait aux beaux-arts, aux sciences et aux lettres; ce fut lui qui, en 1791, après la mort du prince de Potemkin, dressa le nouveau traité de paix entre la Russie et les Turcs, et qui eut la gloire de le faire signer dans la ville de Jassy, où il s'était rendu avec le titre de grand-plénipotentiaire. A son retour, la croix de Saint-André et un crédit presque illimité devinrent sa récompense; il perdit beaucoup de sa faveur dans les dernières années de la vie de Catherine, mais, après sa mort, l'empereur Paul I^{er}, qui l'aimait beaucoup, le nomma, à son couronnement, prince, avec le titre d'altesse, et grand chambellier, etc. On raconte qu'un jour le monarque lui donna deux cent cinquante mille roubles de rentes. La facilité du travail n'était pas le seul avantage que possédait ce ministre, il savait plusieurs langues et parlait la sienne avec une telle pureté, et une telle élégance, que ses dépêches et ses manifestes sont encore cités comme modèles; on rapporte des faits extraordinaires de son étouffante mémoire, de l'ordre qui régnait dans toutes ses idées et dans ses connaissances aussi variées qu'étendues: le prince de Bezborodko, amateur passionné des sciences et des arts, employait son immense fortune à protéger ceux qui les cultivaient avec distinction; il avait formé une magnifique collection de tableaux, mais le peintre dont il faisait le plus de cas, était Vernet, notre célèbre peintre de marine, trente-deux de ses chefs-d'œuvre ornaient sa chambre à coucher: il mourut célibataire à Saint-Petersbourg, en mars 1799, après plusieurs attaques de paralysie, laissant toute sa fortune à son frère.

BEZENVAL ou BESEVAL (PIERRE-VICTOR, baron de), naquit à Soleure, en 1722, d'une ancienne famille de Savoie; son père, lieutenant-gé-

néral dans la garde suisse, au service de France, le destinait à l'état militaire, et le fit entrer dans le régiment des gardes suisses, dès l'âge de neuf ans; il fit sa première campagne, ayant à peine atteint sa treizième année, et devint, en 1748, aide-de-camp du maréchal de Broglie, pendant les guerres de Bohême et de Hanovre; son nom, sa jeunesse, sa valeur, sa belle figure, ses manières aimables, qui le faisaient généralement chérir, lui procurèrent un avancement rapide; cependant, malgré ses protections et quelques actions brillantes, il ne put arriver à un commandement en chef; nommé maréchal-de-camp en 1757, il assista aux combats d'Alteinbeck, de Filinghausen et de Clostercamp; mais la paix de 1762, le porta sur un théâtre plus conforme à ses goûts et à ses moyens; il parut à la cour, y obtint bientôt les succès les plus flatteurs, et fut nommé, en peu de temps, lieutenant-général, inspecteur-général des Suisses et des Grisons, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Une distinction plus honorable l'attendait encore: son esprit gracieux, l'élégante flexibilité de son caractère, son âge, qui commandait déjà la confiance, lui firent obtenir un crédit presque illimité auprès de l'épouse de Louis XVI; on assure même que le baron de Bezenval aurait pu détourner une partie des orages qui fondirent plus tard sur cette princesse, s'il avait usé du crédit qu'il avait obtenu sur son esprit, d'une manière convenable à l'esprit du siècle et aux intérêts de la royauté; mais, occupé des petites intrigues de la cour, son esprit brillant autant que superficiel, ne sut point s'élever jusqu'à la hauteur des circonstances; il resta homme aimable, courtisan consommé, sans devenir homme d'état, quoiqu'il en eût les prétentions et la morgue; méprisant le système des économistes, on le vit blâmer avec amertume toutes les innovations qu'appelaient les Turgos, les Malesherbes, les Necker, et conseiller constamment les mesures répressives qu'on nommait énergiques; ses déclamations, sa réputation de courage et de prudence, la confiance de la reine, lui firent donner, au 14 juillet 1789, le commandement intérieur du château, et l'on vit alors combien, pour certains hommes, la théorie est différente de la pratique: Bezenval si ferme, si ébranlable dans les salons, qui blâmait toutes les demi-mesures, tous les demi-moyens, ne sut en adopter aucun; et, lorsque sa faiblesse, sa pusillanimité, ses irresolutions eurent achevé de perdre la cause qu'il devait défendre, prévoyant seulement pour ses propres dangers, il se munit de passeports, et chercha à passer en pays étrangers; arrêté à Villenau, on le conduisit à Brie-Comte-Robert. Enfermé dans la tour de cette ville, il n'en sortit que pour être traduit devant la barre du Châtelet, comme coupable de trahison, d'intelligence avec le gouverneur de la Bastille, et de conspiration avec la cour; défendu avec talent par M. Desèze, il ne dut toutefois son salut qu'aux sollicitations pressantes du ministre Necker, dont il avait été l'ennemi personnel, et à celles de Mirabeau. Rendu à la liberté, éclairé par l'expérience, Bezenval, septuagénaire, vécut désormais dans l'obscurité la plus profonde; devenu étranger aux affaires, il termina ses jours paisiblement dans son lit, le 27 juin 1794, à Paris même, si agité à cette époque, et si ennemi de tout ce qui ressemblait aux titres et aux opinions de cet officier-général; le vicomte de Ségur, son ami et son héritier, a publié, en 1803, des mémoires sous le nom du baron de Bezenval; sa famille les a désavoués; cependant tout porte à croire qu'ils sont authentiques; M. de Ségur le savait sans doute, et c'était peut-être une raison de plus pour ne pas les publier.

BEZOUT (L.), membre de la société de géo-

graphie et de la société asiatique de Paris, a publié: 1° *Géographie-astronomique, ou Petit abrégé du système planétaire*, 1824, in-12. Cet ouvrage a été traduit en grec moderne, par Joanniden, in-12, Paris, 1825, 2° *Géographie Physique, ou Petit abrégé de géographie-physique et descriptive*, 1825, in-12.

BIAGIOLI (GIOSAFAT), professait la littérature grecque et latine à l'université d'Urbino, en 1798, époque où l'armée austro-russe envahit l'Italie. Pour échapper aux persécutions auxquelles ses principes connus l'auraient exposé, il se refugia en France, et y enseigna la langue et la littérature italienne dans un des *prytanées* de Paris. Il a fait ensuite plusieurs cours de littérature italienne qui ont été suivis avec un égal empressement par les gens de lettres et les gens du monde, aucun maître italien n'ayant jusqu'alors montré autant de talent. M. Biagioli a composé une foule d'ouvrages dont les principaux sont: 1° *Lettere del cardinale Bentivoglio*, 1808, in-12, édit. enrichie de notes grammaticales et philologiques, expliquant les passages les plus difficiles, in-12, 1808; 2° *Grammaire raisonnée de la langue italienne, à l'usage des Français, suivie d'un traité de la poésie italienne*, in-8°, 1809; tous les exemples cités par l'auteur sont tirés du Dante, de Boccace, de Pétrarque et des autres classiques; 3° *Abrégé de la grammaire raisonnée*, in-12, 1818; 4° *Grammatica ragionata della lingua francese, all' uso degl' Italiani*, in 8°, 1812; ouvrage qui a eu un grand succès en Italie; 5° *Traduction française des fables de Phidre, nouvellement découvertes*, 1812, in-8°; 6° *Tesoretto della lingua toscana*; etc., 1816; c'est une comédie italienne de Firenzuola, poète du seizième siècle, intitulée, la *Trinuzia* (le Triple mariage), enrichie de notes grammaticales, analytiques et littéraires, avec un choix de locutions toscanes, consacrées par les auteurs classiques; 7° une édition de la *Divina comedia di Dante Alighieri*, 3 vol. in-8°, 1818. Cette belle édition se recommande par la pureté du texte, et par un bon commentaire historique et littéraire en italien, qui éclaircit toutes les difficultés que présentent certains passages; 8° *In morte di J. Kemble de gloriosa memoria*, in-4°, 1823; 9° *la Nascita del gran Rossini*, in-4°, 1823; 10° *Incoronazione di Carlo X, visioni con traduz. in prose, prosa a canto*, in-8°, 1825. M. Biagioli prépare des *Commentaires sur Pétrarque et sur le Decamerone de Boccace*, semblables à ceux qu'il a publiés sur le Dante; il s'occupe aussi depuis plusieurs années d'un nouveau dictionnaire français-italien et italien-français; la réputation de l'auteur est un garant certain du succès qu'obtiendra cet ouvrage.

BIANCHI-D'ADDA (N.), d'origine milanaise, fut ministre de la guerre sous la république cisalpine. Sous Napoléon, il parvint aux grades de général de brigade et de commandant du génie.

BIANCHI (ISIDORE), professeur, né à Crémone, a publié, en 1807, un opuscule sur les imprimeries hébraïques de Crémone, au 16e siècle. Il fit aussi paraître, en 1808, des mémoires pour servir à l'éloge du comte Gabriel Verri.

BIANCHI (N. Baron), feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, est né à Vienne, d'une famille italienne. Après avoir fait quelques campagnes en Italie, il servit en Allemagne, et prit une grande part au combat de Culin, où le général Vandamme fut fait prisonnier. Il ne montra pas moins de valeur pendant les trois sanglantes journées de Leipzig qui, en 1813, fixèrent le sort de l'Europe. Il commandait un corps de l'aile gauche des troupes alliées pendant la première invasion. Il fut ensuite dirigé sur Genève que l'habileté de ses manœuvres empêcha de tomber au pouvoir des Français, qui déjà occupaient Carrouge. Le bruit courait dans cette ville que Napoléon, avait contre elle, les pro-

jets les plus alarmants, et qu'il s'était écrié que le sort de cette place ferait oublier celui de Hambourg; mais lorsque les généraux Desaix et Marchand apprirent que Bianchi était sur leurs derrières, ils prirent le parti de lever le siège pour ne pas se voir couper la retraite. Bianchi prit ensuite part à quelques affaires, et entra dans Lyon presque en même temps que les alliés à Paris. La conduite des troupes de ce général a laissé, dans le département du Rhône, des souvenirs peu agréables, et vint pas propre à faire naître dans le cœur des habitants des sentiments d'amour pour la dynastie que le sort des combats venait de replacer sur le trône. En 1815, Bianchi se trouvait en Italie; il eut à lutter contre les troupes de Murat, et parvint à force d'habileté à déconcerter presque toutes ses opérations. Il adressa alors aux Italiens diverses proclamations dans lesquelles il insultait au malheur d'un prince dont la couronne était le prix de la valeur et de la gloire; mais qui, aux yeux de Bianchi, avait l'irréparable tort d'être sorti des rangs plébéiens. On sait qu'à cette époque aussi les puissances alliées ne furent pas avares de promesses pour mettre ces peuples dans leurs intérêts. On sait aussi comment ces promesses furent remplies. Nous devons toutefois à la justice de dire que Bianchi tint toutes celles qu'il avait faites, autant que cela fut en son pouvoir; qu'il prévint, par sa fermeté, les réactions dont la ville de Naples allait être le sanglant théâtre, et la préserva du pillage dont la menaçait une populace en délire. Ferdinand IV le combla alors de faveurs. Il quitta Naples pour revenir dans le midi de la France, et retourna, la même année, en Italie. Enfin, il fut nommé, en 1816, gouverneur de la Galicie. Nous n'avons pu nous procurer de renseignements ultérieurs sur le compte de ce général.

BIANCHI (Français), compositeur italien, est un des musiciens les plus distingués de l'époque actuelle par les succès que plusieurs de ses opéras ont obtenus sur divers théâtres de l'Europe. Voici la liste de ceux auxquels il dut surtout sa réputation : *La triomphe de la paix*, 1782; *Erisis*, 1784; *la Villageoise enlevée*, 1785; *le Déserteur*; *Ménécé*; *Zémire*; *Alexandre aux Indes*; *l'Orphelin de la Chine*; *le Hollandais à Venise*, 1794; *l'Extravagant*, 1795; *Sémiramis*, opéra sérieux, qui eut du succès à Paris, en 1811, sur le théâtre de l'Opéra-Comique; *la Villageoise enlevée* (*la Villanella rapita*), est une de ses pièces qui ont été revues avec le plus de plaisir, à toutes les reprises qui ont eu lieu dans cette capitale. Ne donnons cependant à l'auteur que les éloges qu'il mérite : le bel air *Mi perdo! à mi perdo*, est de Pavesello.

BIANCHI (T. X.), adjoint secrétaire-interprète du Roi pour les langues orientales, a publié : *Police sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine, imprimé en turc à Constantinople*, en 1820, intitulé, *Miroir des corps dans l'anatomie de l'homme*, suivie d'un *Catalogue des livres turcs, arabes et persans*, imprimés à Constantinople depuis l'introduction de l'imprimerie, en 1726-1727 jusqu'en 1820, avec figures, in-8°, Paris, 1821. Toderini, dans son traité de la *Littérature des Turcs*, n'avait donné une liste que de dix-neuf ouvrages imprimés en turc à Constantinople; la liste de M. Bianchi en contient soixante-huit; *Notice historique sur M. Ruffin*, in-8°, Paris, 1825.

BIAUZAT (GAUTHIER de), était avocat à Clermont, lorsque la révolution l'appela sur un plus grand théâtre. Il fut nommé député du tiers-état aux états-généraux, et se signala, au milieu de ce corps illustre, par son patriotisme et par ses lumières. On le vit souvent à la tribune, dès les premiers jours de la réunion des états-généraux, et il y monta toujours guidé par un esprit droit et un cœur pur. Il appuya

la motion de Sieyès tendant à faire constituer la chambre du tiers en assemblée nationale, et se joignit à Mirabeau pour faire prier le roi d'ordonner le renvoi des troupes. Après les événements du 14 juillet, Biauzat s'occupa de finances et de constitution. Il est peu de questions importantes sur lesquelles il n'ait apporté le tribut de ses connaissances. Il demanda la communication du livre des dépenses secrètes connu sous le nom de *Livre rouge*; et, après la retraite de Necker, énonça le vœu que l'assemblée s'emparât de la direction du trésor public. Adversaire infatigable des ministres, il interpella vivement M. de Montmorin, dans la séance du 24 juin 1791, sur le passeport donné à la reine sous le nom de baronne de Korf, passeport qui avait facilité la fuite de la famille royale. Jusqu'à cette époque, Biauzat avait fait partie de la majorité de l'assemblée. Lors de la révision de la constitution, il se sépara de cette majorité qui était revenue à des principes plus modérés, pour persévérer dans la route que depuis trois ans il s'était tracée. Il se réunit aux Grégoire, aux Péthion, contre les Bamare et les Lameth. Biauzat agissait alors d'après sa conscience : il ne recherchait pas la faveur populaire. Après la session de la constituante, il entra dans la vie privée, et eut le bonheur de traverser le règne de l'anarchie sans y prendre part, et sans en devenir la victime. En 1795, il parut à la barre de la convention, à la tête d'une députation de Clermont pour féliciter cette assemblée sur la victoire remportée par elle sur les anarchistes dans la journée du 12 germinal. Il fut l'un des jurés de la haute cour nationale, assemblée à Vendôme pour juger les auteurs de la conspiration Babeuf; la modération qu'il montra dans cette occasion et l'indulgence dont il voulut user envers les accusés lui attirèrent beaucoup de haine. On ne rougit pas de donner le nom d'anarchiste à cet ami de la véritable liberté. Biauzat fut appelé au conseil des anciens par le corps électoral de Paris, en germinal de l'an 6 (avril 1798); mais sa nomination fut annulée par le directoire qui, depuis deux sessions, s'était adjugé le droit abusif de juger la légalité des pouvoirs, donnés par le peuple à ses représentants. Biauzat fut élu membre de la cour de cassation en 1799. Sous le régime impérial, il a été nommé conseiller à la cour d'appel de Paris, fonctions honorables qu'il a remplies avec intégrité jusqu'à sa mort arrivée en 1815. Son fils, avocat à la cour royale de Paris, a obtenu d'honorables succès au barreau.

BICHAT (MARIE-FRANÇOIS-XAVIER), né à Thoiriet, dans le département du Jura, le 11 novembre 1771, fit ses humanités au collège de Nantua, et sa rhétorique et sa philosophie au séminaire de Lyon. C'est dans cette ville qu'il commença, sous Marc-Antoine Petit, qu'il remplaça souvent, l'étude de l'anatomie et de la médecine opératoire. Les troubles politiques de 1793, l'ayant bientôt obligé de s'éloigner de cette malheureuse cité, il vint à Paris, dans l'intention de se perfectionner à l'école de Desault, pour aller ensuite s'exercer, dans les armées, à la pratique de la chirurgie; mais bientôt une carrière plus vaste et plus brillante s'ouvrit devant lui. Ayant un jour rédigé une leçon de Desault, en l'absence de celui qui devait en être chargé, la lecture de son extrait causa la plus vive sensation. Le maître sut dès lors apprécier le mérite de l'élève; il lui offrit sa maison, le traita comme son fils, et l'associa à sa gloire et à ses travaux. Donné d'une ardeur infatigable, Bichat ne démentit point les hautes espérances de son bienfaiteur. La variété de ses occupations était son unique relâchement, et son esprit méthodique, sa prodigieuse facilité lui faisaient ordinairement le fruit que les connaissances qui ne sont ordinairement le fruit que

de longues et pénibles études. Bichat avait à peine 23 ans lorsque Desault mourut, en 1795, et, loin de se laisser abattre par cette perte imprévue, il semblait avoir redoublé d'activité. Les pansements à l'Hôtel-Dieu, les visites journalières des malades, les consultations, les dissections, les opérations sur le cadavre, avaient jusqu'alors employé tous ses moments; la mort de Desault lui créa de nouvelles occupations; la reconnaissance lui faisait un devoir de publier les recherches et les travaux du maître qui l'avait adopté. Alors aussi il voulut débiter dans la carrière de l'enseignement. Il fit, dans l'hiver de 1797, son premier cours d'anatomie. L'année suivante, il en fit un second. Après son service à l'Hôtel-Dieu, il guidait dans les dissections plus de quatre-vingts élèves; il faisait, sur les animaux vivants, de nombreuses expériences physiologiques; il rédigeait les œuvres chirurgicales de Desault; il proposait des mémoires pour la société médicale d'émulation, dont il était un des fondateurs. Ce fut à cette époque qu'une révolution vint changer la face de la science. Le premier, en médecine, le professeur Pinel avait compris qu'une maladie ne peut être qu'une altération de tissus ou d'organes, qu'il faut étudier ces organes et ces tissus, d'abord sous le rapport de leur structure, puis sous celui de leurs fonctions, avant de pouvoir arriver avec certitude à la connaissance de leurs altérations. Bichat, frappé de la description et de la distinction des membranes muqueuses et séreuses, et surtout de la classification de leurs maladies, s'empara de cette idée première, se livra à de nouvelles recherches, les étendit à toutes les membranes du corps; et, dix-huit mois après, en 1800, il publia son *Traité des membranes*, modèle de précision, d'originalité et de méthode analytique, refondu plus tard dans l'*Anatomie générale*. C'était un spectacle digne du regard de l'histoire que la noble émulation, la rivalité franche et généreuse, qui, dans cette époque d'enthousiasme et de création, tournaient tout entières au profit de la science. Si Bichat dut au professeur Pinel l'idée de son travail, ce dernier, à son tour, puisa de nouvelles lumières dans les recherches du jeune anatomiste, et recut, dans la deuxième édition de sa *Nosographie*, la classification des maladies des systèmes fibreux, synovial et cellulaire. Cette alliance de la nosographie avec l'anatomie et la physiologie, cet échange mutuel d'instruction forment un des traits caractéristiques de cette époque. La physiologie est la compagne inséparable de l'anatomie; la structure des organes n'est intéressante à connaître que parcequ'elle mène à rechercher la manière dont ils agissent: aussi le *Traité sur la vie et la mort* suivit de près les premiers travaux de Bichat sur l'anatomie; il parut dans la même année. C'est dans ce livre qu'il commença à développer cette distinction des deux vies, organique et animale, qu'il a reproduite sous mille formes, mais qu'on ne peut admettre qu'avec des restrictions, comme l'a prouvé Legallois. On ne saurait trop admirer avec quelle richesse de moyens Bichat suit le développement de cette idée. Les belles expériences dont son traité est rempli, les faits nouveaux qu'elles font connaître, et les traits hardis et profonds dont brillent un grand nombre de passages, sont plus que suffisants pour faire excuser quelques écarts d'une imagination ardente. Dans ces deux ouvrages, Bichat n'avait songé qu'à l'anatomie et à la physiologie; mais le cercle de ses idées s'agrandissant à mesure qu'il méditait son sujet, il osa s'écarter des routes battues, et l'année suivante il publia son *Anatomie générale*, qui mit le sceau à sa réputation, et qui fut traduite dans presque toutes les langues. Jusqu'à lui, l'anatomie avait été restreinte à la simple description des organes; le premier, il crut

pouvoir s'élever à des considérations plus hardies. Il avait observé que le corps humain présente des systèmes uniformes, identiques, soumis aux mêmes lois d'accroissement, de nutrition et de maladies; que ces systèmes, partout présents, peuvent être étudiés, dans leur structure comme dans leurs fonctions, de manière à embrasser les résultats les plus généraux de leur organisation. Des lors il créa une science nouvelle; l'anatomie générale: il créa, pour l'anatomie et la physiologie, une espèce de philosophie à laquelle il n'a manqué, pour être parfaite, que de n'être pas bornée à l'étude des tissus de l'homme. Il aurait dû étendre ses regards sur toutes les classes d'animaux, y suivre la dégradation des tissus et des organes, et observer les propriétés qu'ils y perdent ou les fonctions auxquelles ils sont appelés. L'anatomie et la physiologie comparées auraient fourni à sa vive et brillante imagination les aperçus les plus nouveaux, les connaissances les plus solides, et les rapprochements les plus ingénieux. On a lieu de s'étonner que Bichat, avec cette indépendance qui le caractérise, ait si souvent reproduit, dans l'*Anatomie générale*, ces vieilles idées qui, pendant deux mille ans, ont traîné sur les bancs des écoles, ces mots de force vitale, de propriétés vitales, abstractions qu'il semble prendre pour des réalités, et auxquelles il donne une existence à part et fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale. Cependant, depuis long-temps, on ne reconnaît et l'on ne doit plus reconnaître que deux choses dans l'organisation: structure et fonctions d'organes; au-delà commence un abîme immense; il faut craindre de s'y engager. L'anatomie générale contient aussi les premiers germes d'une science à laquelle Bichat aurait sans doute consacré toute sa vie, l'anatomie pathologique. C'était une conséquence naturelle de ses premiers travaux. Après avoir étudié la structure et le jeu des organes, tenté sur les animaux vivants des expériences pour l'observation exacte de leurs phénomènes, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, il était conduit naturellement à chercher à connaître les changements que ce dernier état apporte dans leur tissu. Nommé, à vingt-neuf ans, médecin de l'Hôtel-Dieu, il se livra à ce genre de recherches avec toute l'activité qui lui était naturelle. Dans un seul hiver, il ouvrit plus de six cents cadavres, et, bientôt après, il exposa, dans un cours, ses observations sur l'état morbide des organes. C'est dans ce cours qu'il démontra que chaque tissu a un mode particulier de maladie comme un caractère propre de vitalité; que, même dans les intestins, l'état maladif d'une membrane peut s'allier avec l'état sain des membranes voisines, et qu'il serait bien important de savoir débrouiller, par une savante analyse, la souffrance particulière de ces divers tissus. Bichat s'occupait de réunir en un corps de doctrine les fragments d'anatomie pathologique, épars dans tous ses ouvrages; il aurait élevé à la science un monument digne d'elle et de la grande époque qui dut à ses travaux une partie de son illustration. Mais la mort vint le frapper pendant l'impression de son *Traité d'anatomie descriptive*, dont il publia lui-même, en 1801 et 1802, les deux premiers volumes, et dont il laissa le troisième imparfait. Il fut achevé par ses amis. Des travaux immenses, les fatigues inséparables de l'enseignement, l'abus des plaisirs, et surtout le séjour presque continué dans les amphithéâtres minèrent rapidement son existence. Un jour qu'il venait de visiter des pièces d'anatomie pathologique, soumises à la macération, et qu'il s'était exposé sans aucune précaution à leurs exhalaisons infectes, il tomba en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et la commotion légère causée par cette chute lui fit perdre connaissance. Un violent

mal de tête, des symptômes gastriques très intenses, une tendance continuelle à l'assoupissement et des phénomènes ataxiques se succédèrent rapidement, et Bichat succomba le quatorzième jour de la maladie, le 24 juillet 1802, dans sa trente-deuxième année. Cette perte fut vivement et généralement sentie. Corvisart écrivit au premier consul : « Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime : personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. » Ainsi se changèrent, en regrets amers, les espérances qu'il allait réaliser; ainsi fut arrêté, dans son rapide essor, ce génie qui semblait planer sur tout l'édifice des sciences médicales. Embrassant d'un seul coup d'œil toutes les connaissances qui se rattachent à la médecine, Bichat voyait, d'une part, l'anatomie arrivée au plus haut degré d'exactitude, la physiologie établie, pour la première fois, sur des faits, la description des maladies réduite à un langage simple et clair; de l'autre, l'anatomie pathologique encore isolée de la physiologie, la thérapeutique encore abandonnée à l'empirisme. Il avait conçu le projet de lier, par un enchaînement régulier, toutes les parties de l'art de guérir, d'élever un système complet de médecine, fondé sur l'anatomie, sur l'étude des fonctions dans l'état de santé et dans celui de maladie, sur la distinction des tissus, la sympathie qui les lie les uns aux autres, l'observation des effets locaux et généraux des médicaments, et les résultats des ouvertures cadavériques. Il aurait sans doute achevé ce plan aussi vaste que méthodique, et que ses nombreux disciples ont en partie exécuté de nos jours. « Les plus aimables » qualités morales, dit Buisson, relevaient, dans la personne de Bichat, l'éclat de son mérite. Jamais « on ne vit plus de franchise et de candeur, plus de » facilité à sacrifier ses opinions lorsqu'on lui » posait une objection solide. Incapable de colère et » d'impatience, il était aussi accessible dans les » moments où un travail pénible l'occupait, que dans » ses moments de loisir. Sa générosité fut toujours » une ressource assurée à ceux de ses élèves que » l'éloignement de leurs familles mettait, pour quel- » ques moments, dans l'indigence, ou que le défaut » de moyens empêchait de se procurer ailleurs l'in- » struction nécessaire. Habile à distinguer les ta- » lents, il les encourageait de toutes les manières » possibles, dès qu'il les avait découverts. Personne » n'était plus porté que lui à donner sa confiance des » qu'il avait cru reconnaître, dans ceux qui l'ap- » prochaient, un attachement sincère. On ne résis- » tait point à ses manières aimables et prévenantes, » et, pour peu qu'on l'entretint, on connaissait son » caractère, tant il était éloigné de cette réserve » d'expressions, de cette politesse affectée qui ser- » vent si souvent à masquer les sentiments vérita- » bles. Aussi eut-il pour amis tous ceux qui le con- » naurent, excepté ceux que l'esprit de jalousie sépara » de lui. L'envie s'attacha quelquefois à ses pas, et » chercha à lui ravir sa réputation, ne pouvant lui » pardonner son mérite; mais il se contenta de » mépriser de vaines attaques; il ne se mit jamais » en devoir de les repousser directement, toujours » prêt à renouveler, avec ses détracteurs, une ami- » tié qu'eux seuls avaient rompue. » La postérité a placé Bichat au rang des plus grands noms dont la médecine s'honore. Par l'ordre de Bonaparte, et sur la demande de Corvisart, un monument fut élevé en l'honneur de Bichat et de Desault, son maître et son immortel ami. Plusieurs sociétés savantes ont mis son éloge au concours; des médailles ont été frappées en son honneur, et récemment la main qui nous a retracé l'image de l'illustre général Foy nous a aussi rendu les traits de ce bienfaiteur de l'humanité. L'importance des travaux de Bichat,

nous met dans l'obligation de rapporter ici les titres de tous ses ouvrages : 1^o *Notices sur Desault*, Paris, 1795, dans le quatrième volume du *Journal de chirurgie de Desault*; 2^o *Description d'un nouveau trépan*; 3^o *Mémoire sur la structure de l'extrémité scapulaire de la clavicule*; 4^o *Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes*; 5^o *Mémoire sur la membrane synoviale des articulations*; 6^o *Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation*; 7^o *Mémoire sur les rapports existant entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme régulière*. Tous ces mémoires ont été insérés dans les *Mémoires de la société médicale d'émulation*; 8^o *Traité des membranes en général et des diverses membranes en particulier*, Paris, 1800, in-8^o, réimprimé en 1802 et en 1816, et traduit en allemand par Dörner, Tubingue, 1802, in-8^o; 9^o *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, 1800, id., 1805, 3^e édit., trad. en allemand, par C.-J. Veizhaus, Dresde, 1802, in-8^o; 10^o *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, 1801, 2 vol. in-8^o; *ibid.*, 1812, 4 vol. in-8^o; *ibid.*, 1819, 2 vol. in-8^o; traduit en allemand par C.-H. Pfaff, Leipzig, 1802-1803, 2 vol. in-8^o; 11^o *Anatomie descriptive*, tome I^{er}, Paris, 1801 et 1802. Ce traité, qui porte le nom de Bichat, n'est pas de lui; il n'a fait que le commencement du troisième volume; Roix et Buisson sont auteurs des autres; 12^o *Dissertation sur les émitiques*, etc., Paris, 1805, in-8^o; 13^o *Dissertation sur l'action des purgatifs*, Paris, 1803, in-8^o.

BICHERET (K.), a publié : *De la restauration de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem*, 1817, in-8^o, ouvrage qui fut réimprimé avec le suivant, *Considérations sur la nuit du 13 au 14 février 1820*, in-8^o.

BICKER (GEORGE), né à Brême, en 1754, fit ses études dans les écoles de cette ville. Il se rendit, en 1774, à l'université de Göttingue, où, trois ans après, il obtint le titre de docteur. A son retour à Brême, il exerça la médecine jusqu'en 1817, époque à laquelle il se fixa à Cello. On a de lui : *Dissertatio de resto aliquo tuto nervarii sublimati corrosivi in variis morbis usu*, Göttingue, 1777, in-4^o; *Malæria medica practica, anæziss dilectioribus quibusdam medicamentorum conatibus et formulis*, Brême, 1778, in-8^o, traduit en allemand, Manheim, 1781, in-8^o; *Erklärung uebe rmeins beyden au den Hofrath Baldinger geschriebenen Briefe, ueber den thierischen Magnæismus*, Brême, 1787, in-8^o; Réponse d'une critique assez vive qu'on avait faite dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* et le *Berliner monatschrift*, de deux lettres sur le magnétisme animal, imprimées dans le journal de Baldinger; *Einige Bemerkungen ueber die Nervenfieber besonders von dem dabey noethigen Verhalten, fuer Unkundige*, Brême, 1802, in-8^o; *Ueber die Nachtheile der Begræbnisse in den Kirchen und Kirchhofen der Staedte*, Brême, 1812, in-8^o.

BICQUELLEY (PIERRE-MARIE baron de), naquit, le 6 novembre 1771, d'une ancienne famille noble, dont plusieurs membres avaient honorablement figuré dans la magistrature, à l'armée et dans la carrière des sciences et des arts. Son éducation fut dirigée vers l'état militaire auquel il était destiné; et, après avoir fait les études convenables pour l'artillerie, il fut admis dans ce corps, à l'âge de dix-neuf ans; officier, l'année suivante, dans le septième régiment de cette arme, il fit, à compter de cette époque, toutes les campagnes de la révolution. Sa bravoure, ses connaissances militaires et surtout l'avantage de combattre souvent sous les yeux de Napoléon, lui valurent un avancement rapide. Les grades de capitaine, de colonel et de général de brigade, firent le prix de trois actions d'éclat. Il avait épousé la fille du baron Seroux, général de division d'artillerie; son beau-père, et M. Brunel,

officier d'un grand mérite, marié à la seconde fille du général Seroux, combattait aux côtés de Biquille à Landsberg, lorsque, dans la même mêlée, le cheval de son beau-père et le sien furent frappés du même boulet, lui-même atteint d'une blessure grave, et son beau-frère mis hors de combat; il reçut une nouvelle blessure à la bataille de Friedland, sous les yeux même de son beau-père, qui commandait en chef l'artillerie du corps du maréchal Ney, à qui l'on dut le succès de cette journée. Il apprit, quelque temps après, que sa jeune épouse était morte à Toul le jour même où cette bataille avait été livrée; il ne put survivre à cette perte, et mourut, à Villa-Franca, dans le royaume de Léon, le 27 janvier 1809, laissant sa famille et ses nombreux amis pénétrés des plus vifs regrets. Il avait reçu de Napoléon le titre de baron et de commandant de la légion d'honneur.

BICQUILLEY (C^{te} F^a de), mathématicien, né à Toulouse, a publié un ouvrage qui a eu plusieurs éditions, intitulé : *Du calcul des probabilités*, nouvelle édition, 1805, in-8°.

BIDAULT (JOSSEPH), élève de son frère, a peint un grand nombre de paysages tant en France qu'en Italie, la plupart historiques, et par conséquent enrichis de figures, touchées avec autant d'esprit que de goût; nous citerons seulement : le départ de Bayard, la vue de la plaine d'Ivry, Psyché et le dieu Pan, les vues de la fontaine de Vaucluse, du château de Breciano, d'Ermenonville, celles de la ville de Grenoble, et de la Grande-Chartreuse.

BIDAULT DE VILLIERS (F. T.), ex-médecin du corps des télégraphes militaires, a publié : *Essai sur les propriétés médicinales de la digitale pourprée*, 3^e édit. 1812, in-8°; *Mémoire sur la ligature de l'aorte ventrale*, traduit de l'anglais de sir Astley Cooper, Paris, 1823, in-8°.

BIDERMANN (JACQUES), négociant, membre de la municipalité de Paris et administrateur de la maison de secours, publia, en 1792, l'état financier de cet établissement; nommé plus tard administrateur des vivres, il fut dénoncé, en 1793, à la convention, par le député Lacroix, mais il fut mis en liberté six mois après. La commune le fit arrêter de nouveau, et il ne sortit de prison qu'en 1795, après avoir été acquitté par le comité de sûreté générale. Après le 18 brumaire, il fit partie du conseil du département de la Seine, et fut nommé, en 1803, membre du nouveau consistoire de l'église protestante. Les renseignements nous manquent sur M. Bidermann, depuis cette époque.

BIDINGER (M.), savant orientaliste, a publié : *Siphon en Lamikra*, *Traité de la prononciation hébraïque*, 1816, in-8°.

BIDONI (J.) mathématicien, a publié : *Mémoires sur diverses intégrales définies*, 1812, in-8°.

BIDOU (F. S.), docteur de la faculté de Paris, a publié : *Réflexions pratiques sur les maladies de la peau, appelées dartres, etc.*, 3^e édit., augmentée d'un nombre considérable de nouvelles observations du plus grand intérêt, 1824, in-8°.

BIDOU (C^{te}-F^a), a publié un ouvrage qui a eu du succès, sous le titre : *Le guide d'une mère pour l'éducation de ses enfants*, 1805, 2 vol. in-8°.

BIEDERMAN, publiciste allemand, a fait paraître : le *Traité d'Ulrecht, réclamé par la France*, ou coup d'œil sur le système maritime de Napoléon Bonaparte, Leipzig, 1814, in-8°.

BIELECK (N.), était professeur à l'école d'artillerie de Vienne, lorsque la conspiration d'Habenstreit fut découverte. Malgré la réputation d'homme paisible dont il jouissait, il fut impliqué dans cette affaire et sans la moindre preuve, qu'il y eût pris part, même indirectement, déclaré conspirateur. Des peines plus graves n'auraient pu atteindre

un homme évidemment coupable. Exposé pendant trois jours aux regards du public, il entra, le 8 janvier 1798, dans la forteresse d'Olmütz pour y rester cent ans. Peut-être y est-il encore aujourd'hui maudissant la cruelle indulgence qui lui conserva la vie.

BIELKE (le baron de), issu d'une des plus anciennes familles de la Suède, qui a donné des reines à ce pays, et allié à la maison royale de VVasa, avait des connaissances et une grande force de caractère; privé ou éloigné des occasions d'en faire usage, il avait passé sa vie entière dans une sorte d'obscurité, lorsque sa fin tragique lui donna tout à coup une funeste célébrité. Le 17 mars 1792, ayant appris, dès le matin, l'attentat d'Ankastroem (Voy. ce nom), il prit une forte dose d'arsenic, et ressentit les plus horribles douleurs jusqu'à six heures du soir, où il expira. Il éprouva en outre une espèce de torture morale dans ces moments cruels; le chef de la police et ses agents l'entourèrent constamment, et mirent tout en usage, jusqu'à la violence même, pour lui arracher des aveux et le nom de quelques complices; tout fut inutile; on lui envoya enfin un prêtre, élevé avec lui au collège et l'ami de sa jeunesse, dont on stimula le zèle par la promesse d'un évêché qu'il obtint en effet; mais ses instances n'eurent pas plus de succès que les rigueurs de la police. « Je ne sais rien, disait Bielke; j'ai pris du poison, » et le plus violent que j'ai pu me procurer, parce- que j'ai craint d'être arrêté comme l'ont déjà été tant d'autres de mes amis, et d'être torturé jusqu'à la mort. Mes sentiments sont si confus, ma haine contre le despote s'est si fortement prononcée, que j'avais tout à redouter. Je suis vieux (il avait plus de soixante ans), d'une constitution faible; j'ai craint surtout que la violence des tourments ne m'arrachât des paroles indiscrètes ou mensongères et ne me fit compromettre des hommes innocents. » Le prêtre insista, menaçant de l'enfer, promettant le paradis; enfin Bielke excéda lui dit d'une voix ferme; « Eh! laissez-moi mourir en paix; croyez-vous donc me persuader qu'on ne puisse être bienvenu dans l'autre monde, qu'à force d'infamies commises dans celui-ci? » Ce furent ses dernières paroles. La police à laquelle il était échappé vivant, se vengea sur son cadavre qu'elle combla d'outrages, et qu'elle fit traîner sur la claie, jusqu'au lieu du supplice des criminels. Quelques biographes toujours prêts à justifier les erreurs du pouvoir, ont accusé Bielke d'avoir trahi les secrets de l'état, comme secrétaire intime du cabinet du roi. Ils ont ignoré sans doute, que jamais Bielke n'avait occupé de place à la cour, qu'il ne venait à Stockholm que pendant la tenue des états, on il se distinguait, soit à la tribune, par une éloquence énergique, soit dans le travail des comités, dont il était souvent le rapporteur. Sa fille avait épousé un officier distingué de l'armée suédoise.

BIELKE (NICOLAS, comte de), minéralogiste, membre de l'académie des sciences de Stockholm et du sénat de Suède, fut chargé, en 1782, du département des mines, par Gustave III. Pendant son administration qui lui mérita les suffrages du roi et de ses concitoyens, il forma une société d'actionnaires pour exploiter les carrières de porphyre d'Elfdal, en Dalécarlie; à la diète orageuse de 1789, il donna sa démission et se retira dans une terre qu'il possédait en Ostrogothie, où il mourut vers la fin siècle du dernier. On a de lui un *Discours sur Gustave I et son règne*, prononcé à l'académie de Stockholm; il entretint long-temps des relations scientifiques avec Charles Bonnet; mais leur correspondance, qui mériterait d'être connue, n'a point été imprimée.

BIENAÏMÉ (PIXARR-TUDONOS), naquit à

Amiens, en 1765. Fils d'un entrepreneur de bâtiments de cette ville, et se destinant à l'architecture, il se livra, au sortir de ses études, à la pratique de toutes les professions qui concourent à la construction d'un édifice. Etant venu à Paris, il s'y perfectionna à l'école royale d'architecture, et y fut couronné dans plusieurs concours publics. Ses principaux ouvrages sont, la reconstruction du théâtre Favard, la façade du château de Jouy, plusieurs brasseries, manufactures, différents canaux, ponts, pompes, etc., à Neuilly, Epinay, Carrière-sous-Bois, etc. Dans un voyage qu'il fit en Italie, où il fut appelé par la princesse de Lucques, il a décoré tous les appartements du château où résidait cette princesse, et reconstruit, en partie, la maison de campagne qu'elle habitait à Marlia, le tout avec la solidité et le goût qui caractérisent les ouvrages de cet artiste. M. Bienaimé est membre de plusieurs sociétés savantes.

BIENAYME (l'abbé), d'abord chanoine de la cathédrale d'Evreux et depuis évêque de Metz, a publié : *Mémoires sur les abeilles; Nouvelle méthode de construire les ruches en paille, la façon de gouverner les abeilles*, nouvelle édition, 1804, in-8o.

BIENCOURT (le marquis de), député, en 1789, par la noblesse de Guéret, aux états généraux, avait senti la nécessité d'une nouvelle organisation dans l'état pour la mettre au niveau des lumières du siècle, et adopta les principes de la révolution qui s'annonçaient sous les plus heureux auspices, aussi fut-il un des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état, et vota constamment avec la majorité sur tous les objets d'un intérêt général. Après la session de l'assemblée constituante, il disparut entièrement de la scène politique.

BIENVENUE (N.), était vice-président du tribunal civil de Saint-Brieux, lorsqu'il fut appelé à la chambre des représentants pendant les cent jours, en 1815. M. Bienvenue perdit sa place après la seconde restauration, et fut privé de la pension de retraite à laquelle il avait droit comme ancien magistrat.

BIERKANDER (CLAUDE), pasteur suédois, et naturaliste distingué, naquit en 1735. Il s'appliqua plus spécialement à l'étude des insectes, et des phénomènes de la végétation. Le premier, il constata la transpiration des plantes, et fit de nombreuses observations sur l'effet d'abord rigoureux du climat qu'il habitait à l'égard du règne végétal. On lui doit aussi l'*Horloge* et l'*Hygromètre* de Flore, ingénieuse application d'une idée de Linnée dans laquelle l'épanouissement d'une fleur nouvelle indique chaque division du jour et de la nuit. Parmi les mémoires qu'il a laissés, et dont la plupart, écrits en suédois, sont insérés dans le recueil de l'académie royale de Stockholm, on distingue celui qu'il publia sur l'*Urtica*, ou la *Brûlure des végétaux*. Bierkander est mort, en 1795, à Greshack, en Vestrogothie dont il était pasteur.

BIERNSTIEL (FRANÇOIS-HENRI), médecin allemand, né à Rastadt, en 1746, et mort le 19 avril 1791. Il fut conseiller du prince évêque de Spire, et médecin pensionné de la ville de Bruchsal. On a de lui les ouvrages suivants : *Versuch, die wahre Ursache des Kindermords aus der natur- und velt-hergeschichte zu erforschen*, etc., Francfort, 1785, in-8o; *De dysenteria liber*, etc. Manheim, 1786, in-8o; *Gesammelte Astenstücke*, etc., Marbourg, 1787, in-8o; *Die sterblichkeit in dem kranken-und Waisenhaus zu Bruchsal*, etc., Spire, 1789, in-8o.

BIESSY (CHARLES-VICTOR), docteur en médecine à Lyon, a publié : *Secours à donner aux asphyxiés*, in-8o, Lyon, 1818; *Aperçu général et observations pratiques sur la médecine légale*, 1811, in-8o; *Manuel pratique de la médecine légale*, 2 vol. in-8o, Lyon, 1821.

BIÈVRE (N. MARÉCHAL, marquis de), petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, naquit à Paris, vers 1747. Il fut, pendant quelque temps, mousquetaire, et s'est fait connaître plus par un genre d'esprit particulier qui le fit rechercher dans la plus haute société de son temps, que par les productions qu'il a laissées. Il appliqua la vivacité de conception qu'il avait reçue de la nature à dénaturer le sens des mots, et à disposer les phrases de façon à leur donner une double interprétation; faisant, de cette occupation, celle à peu près de tous les instants, ils a fourni une ample matière aux compilateurs qui ont publié un recueil de ses calembourgs et de ses saillies. On peut dire qu'il a fait école dans ce genre, bien qu'il n'en soit pas le créateur, car, dès 1630, un sieur Devaux avait écrit l'histoire de la *Mie de pain Mollet*. Les Italiens avant lui aussi avaient leur *Concetti*. Les ouvrages qu'il a composés sont : *Lettre écrite à madame la Comtesse-Talton, par le sieur de Bois-Flotté, étudiant en droit*, 1770, in-8o, tissu de calembourgs; *Lettre sur cette question: Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? Est-ce celui, où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente?* L'auteur décide pour le premier cas. Cette lettre a été insérée par la Harpe dans son cours de littérature, après l'examen de la *Zaïre* de Voltaire; *Vercingétorix*, tragédie en un acte, 1770, in-8o, autre composition en jeux mots et calembourgs; *Almanach des calembourgs*, 1771, in-18; *Les amours de l'ange-Lure et de la Fée-Lure*, 1772, in-32; *Le Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers, 1783, in-8o. Cette pièce fut jouée avec un grand succès. Sans être dépourvue d'intérêt, elle n'est cependant pas digne de l'éloge que l'on en fit en la comparant au *Méchant* de Gresset, il n'y a même aucun rapprochement à faire; *Les réputations*, comédie en cinq actes et en vers, jouée une seule fois, en 1788, sans aucun succès. De Bièvre a encore fourni un grand nombre de pièces à l'*Almanach des Muses*. M. Deville a publié, en 1800, le recueil de ses calembourgs, in-18, sous le titre de *Bievriana*, réimprimé depuis. Enfin, il a été mis en scène, dans un vaudeville intitulé : *M. de Bièvre ou l'abus de l'esprit*. Il est mort pendant l'émigration, en 1792, dans la ville d'Anspach.

BIGARRÉ (AUGUSTE-JULIEN, comte), lieutenant général, commandant de la légion d'honneur, etc., naquit à Belle-Ile en Mer (Morbihan). A peine sorti de l'enfance, il entra dans l'artillerie de la marine, et fit un voyage à Saint-Domingue; à son retour, il fit partie de l'armée de l'Ouest, comme sous-lieutenant du 9^e régiment de ligne. Passé lieutenant, en 1795, et capitaine, en 1796, dans le même régiment, il se trouva, en 1797, au combat que soutint le vaisseau *Les droits de l'homme*, dans l'expédition du général Hoche sur l'Irlande, et se fit remarquer par sa rare bravoure. Employé successivement à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans les campagnes d'Allemagne en Helvétie, et sur les bords du Rhin, il soutint la réputation de valeur qu'il s'était acquise par ses actions d'éclat. Blessé, en 1799, sur les bords du lac de Lucerne, au moment où il enlevait un poste ennemi, il fut de nouveau à la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1800, en s'emparant d'une pièce de canon et d'un obusier. A l'affaire d'Ham-bach, l'armée lui dut la conservation du pont em-brasé de la Trancr. En 1802, il entra dans la garde des consuls, et, en 1804, il reçut le grade de major du 4^e régiment de ligne dont Joseph Bonaparte était colonel. Il eut le commandement de ce régiment à la bataille d'Austerlitz, et sa conduite, dans cette affaire mémorable, lui valut la croix

d'officier de la légion d'honneur. En 1806, il entra au service de Joseph, devenu roi de Naples, en qualité de son aide-de-camp, et lorsque ce prince fut ensuite appelé, par son frère, au trône d'Espagne, le colonel l'accompagna dans ses nouveaux états. Il obtint aussitôt le commandement de l'infanterie de la garde avec le grade de général de brigade; de nouveaux services lui acquirent bientôt celui de général de division et le titre de commandeur de l'ordre royal d'Espagne. En 1812, il fut chargé d'une mission pour Napoléon dont l'objet, à ce qu'on prétend, était de le déterminer à évacuer l'Espagne; quoiqu'il en soit, la retraite ayant eu lieu, en 1813, le général Bigarré entra, avec le grade de général de brigade, dans la jeune garde, où il eut bientôt le commandement d'une division. La campagne de 1814 mit un terme pour quelque temps à sa vie guerrière. Envoyé pour commander le département d'Ille-et-Vilaine, il reçut, du Roi, la croix de Saint-Louis, et celle de commandant de la légion d'honneur. Les événements qui suivirent le 20 mars, le rappellèrent de nouveau à son ancienne activité. L'empereur le nomma au commandement supérieur de la 3^e division militaire, et le département d'Ille-et-Vilaine le députa à la chambre des représentants. Les troubles qui se manifestèrent dans sa division exigèrent l'organisation des colonnes mobiles; des soulèvements suivirent; alors des mesures de rigueur devinrent nécessaires, l'exercice des lois fut suspendu. Les insurgés contre lesquels il marchait en personne et qui s'étaient emparés de Redon (Ille-et-Vilaine), furent repoussés de cette ville et battus de nouveau à Pontivi. Les troubles étaient apaisés, le général se préparait à retourner à Paris pour remplir son mandat à la chambre des députés; mais la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo parvint en Bretagne, et de nouveaux rassemblements, commandés par M. d'Andigné, eurent lieu à Auray. Il fallut encore en venir aux mains. Cet engagement, le dernier où le général Bigarré se soit trouvé, faillit lui être funeste, et il fut blessé. Depuis ce temps il vit dans la retraite.

BIGAULT D'HARCOURT (N. de), chanoine de l'église cathédrale du Mans, ancien directeur des études de l'école royale militaire de la Flèche, a publié : *De la manière d'enseigner les humanités; d'après les autorités les plus graves*, 1819, in-8°; *Oraison funèbre de Louis XV^e III*, in-8°, au Mans, 1824.

BIGATTI (CARLO), naquit à Milan, en 1778, d'un peintre d'histoire. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de la musique; il eut pour maîtres le père Mattei et Zingarelli, et se fit bientôt connaître par plusieurs morceaux de musique sacrée qui eurent un grand succès. Plus tard, il vint à Marseille, où il se perfectionna dans la science du contre-point, sous la direction de M^r. Depuis cette époque, il a publié un grand nombre de messes, de motets et d'airs variés pour le piano, instrument sur lequel il excelle.

BIGEON (L. F.), médecin des épidémies à Dinan, a publié : *Eaux minérales de Dinan, des systèmes et de leurs adeptes, avec des notes sur l'influence que les institutions politiques exercent sur le bonheur des hommes et la population des états*, 1824, in-8°; *Lettre sur les moyens d'éclairer la confiance des malades, et de les prévenir contre les remèdes qui s'opposent aux efforts salutaires de la nature, spécialement dans les évacuations sanguines*, 1822, in-8°; *Observations qui prouvent que l'abus des remèdes, surtout de la saignée et des évacuants du canal alimentaire, est la cause de notre destruction prématurée*, 1813, in-8°; *L'Utilité de la médecine démontrée par des faits*, 1818, in-8°.

BIGEX (FRANÇOIS-MARIE), né à Balme-de-

Thuy, en Savoie, d'abord docteur de Navarre; puis vicaire-général à Genève et à Chambéry, actuellement archevêque de cette dernière ville, a publié les ouvrages suivants : 1° *Oraison funèbre de M. de Bioré, évêque de Genève*, Annecy, 1783, in-4°; 2° *Lettre à un ami retiré à la campagne, sur le projet de l'établissement d'un théâtre dans la ville d'Annecy*, ib., 1789, in-12; 3° *Instruction à l'usage des fidèles du diocèse de Genève*, Lausanne, 1793, in-8°; 4° *Réponse, etc., à la lettre pastorale de l'évêque du Mont-Blanc*, ib., 1793; 5° *le Missionnaire catholique*, Clermont, troisième édit., 1800; traduit en italien, à Venise, 1801; 6° *de la Sanctification des fêtes et des dimanches*, etc., 1799; 7° *Extremes religieuses depuis*, 1788.

BIGLAND (JONN), historien anglais, est auteur des ouvrages suivants : *Histoire d'Espagne, depuis la plus ancienne époque jusqu'à la fin de l'année 1809*; traduite en français et continuée jusqu'à l'époque de la restauration de 1814, 3 vol. in-8°; 1823-1824, avec une grande carte, par le colonel Bory de Saint-Vincent; *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, depuis 1783 jusqu'en 1814*, traduit de l'anglais, et continuée jusqu'en 1819, 3 vol. in-8°. On doit encore à ce savant des *Lettres sur l'étude de l'histoire ancienne et moderne*, en anglais. C'est probablement encore le même Bigland qui a publié : *Historical monumental, and genealogical collection for the country of Gloucester*, London, 1791, 2 volumes in-folio.

BIGNAN (A.), né à Lyon, jeune poète qui donne d'heureuses espérances, a publié : *La Grèce libre*, ode, 1821, in-8°; *Isaure et Olivier*, poème couronné à l'académie des jeux floraux, 1820, in-8°; *le Dévouement des médecins français*, 1822, in-8°; *L'Anéantissement de Charles X*, 1825, in-8°; *le Pauvre Vicillard*, élégie, 1823, in-8°; *Chant de l'Alban*; *L'Abolition de la traite des nègres*, in-8°, 1823; ces divers opuscules ont été réimprimés avec l'ouvrage suivant : *Napoléon ou le Glaive, le Trône et le Tombeau*, suivis du *Siege de Lyon*, de plusieurs autres poèmes, et de la traduction en vers du premier chant de *l'Iliade*, 1825, in-8°.

BIGNAULT (LOUIS), sous-lieutenant au 6^e régiment de cuirassiers, chevalier de la légion d'honneur, après avoir fait plusieurs traits de courage dans différentes occasions, et notamment à Essling, se trouvait le 23 août 1813, à la bataille de Dresde; il y reçut plusieurs blessures et eut trois chevaux tués sous lui. Envoyé en tirailleur avec un peloton de vingt-quatre hommes, il se trouvait à peine dans la plaine, à quelque distance de son régiment, qu'il se vit en face d'un bataillon autrichien. Sans se déconcerter, il commanda la charge, arriva au galop sur les rangs ennemis, sabra ou écrasa tout ce qui lui opposait de la résistance, et fit prisonnier le colonel, qui se rendit avec toute sa troupe. Les généraux Bordesoul et Latour-Maubourg, instruits de la bravoure qu'avait déployée, dans cette action, le sous-lieutenant Bignault lui firent décerner sur-le-champ, la décoration de la légion d'honneur.

BIGNON (LOUIS-ÉDOUARD), naquit à la Meilleraye (Seine-Inférieure), en 1771, il fut élevé à Paris, au collège de Lisieux. Quelques persécutions lui firent prendre, en 1793, le parti des armes; il servit pendant cinq ans parmi les défenseurs de la république. Quand un temps plus calme laissa enfin respirer la France, il quitta les armées pour être utile à son pays par ses lumières et par ses talents. Il embrassa la carrière de la diplomatie, et débuta par les modestes fonctions de secrétaire de légation, d'abord en Suisse, 1797, peu de temps après en Savoie, 1799, et enfin en Prusse, 1800. Il fut ensuite envoyé comme chargé d'affaires près de cette dernière puissance, 1802, et reçut, en cette qualité, du roi de Prusse,

mille preuves d'estime et de bienveillance. Dans le cours des années suivantes, M. Bignon remplit les hautes fonctions de ministre plénipotentiaire près de la cour de Cassel. Il essaya en vain, à cet égard, de négocier la paix. L'électeur s'y refusa jusqu'au moment où la bataille d'Iéna détruisit entièrement sa puissance. Après cette célèbre victoire, M. Bignon fut chargé de gérer les finances des provinces prussiennes occupées par les armées françaises. Il remplit cette place avec une rare modération, et s'efforça d'adoucir la position des malheureux habitants des pays conquis, sans nuire aux intérêts de sa patrie. Il exerça, en 1809, les mêmes fonctions en Autriche avec un égal succès. Après la paix, il fut envoyé à Varsovie, pour conférer avec les Polonais sur les moyens de réaliser les espérances d'indépendance nationale qu'ils avaient conçues. Il remplit cette mission délicate avec une habileté et une pureté d'intention qui vivront long-temps dans la mémoire des Polonais. L'archevêque de Pradt succéda, pour quelques temps, à M. Bignon, en 1812, dans l'ambassade de Pologne; mais, après la retraite de Moscou, M. Bignon fut réintégré dans son poste et y rendit de grands services à l'armée française. Il arrêta le mouvement rétrograde des Autrichiens, et retarda ainsi, de près de six mois, l'évacuation du territoire polonais. Cependant, après l'invasion totale de ce pays par les Russes, M. Bignon fut obligé de quitter Cracovie pour revenir à Dresde, quartier-général de l'armée française. Il fut l'un des plénipotentiaires français, envoyés au congrès de Dresde. N'ayant pas eu le temps de se retirer après la fatale bataille de Leipzig, il se trouva enfermé dans Dresde pendant le siège de cette ville. Lorsque les Autrichiens violèrent la capitulation conclue avec les braves assiégés, M. Bignon fut arrêté et retenu prisonnier; mais le prince de Schwarzenberg eut bonté de pousser aussi loin l'abus de la force; il fit mettre le ministre français en liberté. M. Bignon revint alors à Paris, où il avertit l'empereur d'un grand malheur, il lui annonça la défection du roi de Naples. Pendant le premier règne des Bourbons, M. Bignon se retira à la campagne, dont il ne sortit que dans les cent jours, pour siéger à la chambre des représentants et pour faire partie du ministère comme sous-secrétaire d'état, et ensuite comme ministre des affaires étrangères. En cette qualité, il eut le malheur d'être obligé de signer la convention du 3 juillet, qui livrait Paris aux étrangers. Depuis 1817, M. Bignon a presque toujours été membre de la chambre des députés, où il a siégé avec l'opposition constitutionnelle. Ses vastes connaissances politiques y ont plus d'une fois embarrassé les ministres. Aussi a-t-il partagé les outrages que l'on a prodigués aux principaux défenseurs de la liberté. M. Bignon ne fait point partie de la chambre septennale. On a de lui plusieurs ouvrages très estimés, les *Cabinets et les peuples*, in-8°, 1823; *Congrès de Troppan*, in-8°, 1821; *Coup d'œil sur les décrets des cours de Bavière et de Bade*, in-8°, 1818; *Lettre d'un ancien ministre d'un état d'Allemagne*, in-8°, 1822; *des Proscriptions*, liv. 1, in-8°, 1817, liv. iv et v, in-8°, 1820; *Du système adopté par la direction exécutif relativement à la république cisalpine*, in-8°, 1799.

BIGONET (N.), garde national du département de Vancluse, a donné un exemple qui malheureusement n'a pas été imité, puisqu'on a vu se renouveler les atrocités auxquelles il avait seul le courage de s'opposer. Ce brave, indigné des brigandages exercés dans le midi de la France, par le trop fameux Jordan *Coupe-Tête*, jura de délivrer son pays de ce monstre féroce. Il s'arma en conséquence, et monta sur un cheval, il parcourut les montagnes et les bois jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré. « Défends-toi, dit-il

à Jordan; » en même temps il lâche un coup de pistolet; Jordan riposte avec fureur, mais les balles se perdent dans les airs, un nouveau combat s'engage, les sabres se croisent et se brisent, les chevaux se heurtent, les cavaliers se prennent corps à corps, et Jordan est renversé; cependant il remonte à cheval, et la frayeur l'emporte vers le Rhône. Bigonet ne perd pas un instant, il se jette à la nage, poursuit son adversaire, l'atteint sur la rive opposée, le terrasse, lui fait grâce de la vie et le conduit dans les prisons de la ville. Malheureusement il ne s'est plus trouvé de ces généreux citoyens, lorsque d'autres Jordan *Coupe-Tête* ont comme lui porté plus tard la terreur dans les mêmes contrées.

BIGONNET (JEAN-ADRIEN), était, en 1798, président de l'administration municipale de la ville de Mâcon, et fut nommé au conseil des cinq-cents. A l'époque du 18 brumaire, il déploya, dans cette fatale séance, un courage digne des plus grands éloges. Il se précipita au-devant du général Bonaparte, en s'écriant : « Téméraire, que faites-vous? vous violez le sanctuaire des lois... » et il soutint angoissé, avec chaleur, les diverses motions dirigées contre l'ambitieux soldat. On pense bien que, dans tout le cours du règne brillant de Napoléon, Bigonet ne put trouver aucun moyen de sortir de l'obscurité. Il vécut dans la retraite on bon citoyen et en sage. Dans les cent jours, il fut nommé maire de Mâcon. Il fit aussi partie de la chambre des représentants, où il apporta les principes républicains de sa jeunesse. Il s'opposa, entre autres actes de fermeté civique, à la proclamation de Napoléon II; voulant toujours laisser au peuple la faculté de se donner des lois. M. Bigonet, après les cent jours, est rentré sans peine dans sa paisible retraite.

BIGOT-DE MOROGUES (P. M. SÉBASTIEN), petit-fils du chef d'escadron Morogues, auteur du *Traité de tactique navale*, est né à Orléans, en 1777. Il étudia la minéralogie à l'école des mines, et n'a cessé, depuis ce temps, de se livrer avec zèle aux sciences naturelles et agricoles. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins de vues excellentes et d'observations précieuses : *Mémoire historique et physique sur les chutes de pierres, tombées sur la surface de la terre, à différentes époques*, in-8°, 1812; *Essai sur le moyen d'améliorer l'agriculture en France, particulièrement dans les provinces les moins riches, et notamment en Saône-et-Loire*, 2 vol. in-8°, 1822; *Influence des sociétés littéraires, savantes et agricoles sur la prospérité publique*, in-8°, Orléans, 1825; *Recherches théoriques et pratiques de la meilleure méthode pour faire fermenter économiquement le vin, le cidre et les autres liqueurs du même genre*, in-8°, 1825; *la Noblesse constitutionnelle, ou essai sur l'importance politique des honneurs et des distinctions héréditaires, appliqués et modifiés conformément aux progrès naturels de la société*, in-8°, 1825. On doit encore à cet excellent citoyen un mémoire sur la géologie de la Bretagne, et un autre sur celle des environs d'Angoulême; le premier a été inséré dans le *Journal des mines*. Il a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle*.

BIGOT-DEPREMENEU (FÉLIX-JULIEN-JEAN), comte, né en Bretagne, vers 1750, était avocat au parlement de Paris, avant la révolution, dont il embrassa les principes avec une sage modération qui fut constamment la base de son caractère politique. Elu, en 1790, juge du quatrième arrondissement de Paris, il fut, l'année suivante, nommé l'un des commissaires, chargés de rétablir, à Lixès, la tranquillité, troublée dans la plupart des villes du midi; l'année suivante, il fit partie de l'assemblée législative, et s'y distingua par la droiture et la sagesse de ses opinions. En janvier 1792, il soutint que la nation n'était pas seulement représentée par l'assemblée, mais qu'elle l'était encore par le roi; il en tira la conséquence que la sanction royale était

nécessaire aux décrets de l'assemblée, notamment à ceux qui avaient pour objet la composition de la haute cour; peu à peu il fit décréter, pour Paris, la prompte organisation du jury, et la chaleur avec laquelle il pressa la mise en activité de cette institution sublime, associa, dans la postérité, le nom de Bigot aux noms glorieux de ses fondateurs. Il demanda ensuite que l'incompatibilité des fonctions de législateur avec celles de juré fût prononcée. Il improuva un arrêté du parlement de Paris, contre les prêtres insermentés, et obtint, dans la séance du 22 mars 1792, que la loi qui ordonnait la séquestration des biens des émigrés, accordât un délai d'un mois, pour rentrer dans leur patrie, à ceux d'entre eux qui auraient été entraînés par la peur, ou égarés par les préjugés. Bigot de Préameneu était président de l'assemblée, le 19 avril 1792, et répondit, en cette qualité, au discours par lequel Louis XVI annonçait qu'il venait de déclarer la guerre au roi de Hongrie et de Bohême; il s'opposa quelques jours après, à la loi proposée par Thuriot, contre les prêtres insermentés, et obtint, après la journée du 20 juin, où les Tuileries furent envahies par la plus vile populace, un décret qui défendait aux rassemblements d'hommes armés de se présenter à la barre, sous prétexte de pétitions. D'un caractère naturellement froid et impassible dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses, la présence permanente de l'échafaud ne put déterminer Bigot à transiger avec ce que sa conscience lui prescrivait comme un devoir; aussi, lorsque la modération devint un crime, aucune considération de sûreté personnelle ne le porta à s'exiler de la France, et à aller grossir les rangs de ceux qui, après l'avoir livrée par leurs orgueilleuses résistances, à la plus épouvantable anarchie, allèrent mendier chez l'étranger des fers pour leur patrie. Toutefois, prévoyant qu'il ne pourrait faire tête à l'orage révolutionnaire, il prit le parti de se retirer des affaires, et, par un bonheur dont les phases de la révolution offrent peu d'exemples, il dut à l'obscurité dont il sut s'entourer, la conservation de ses jours; enfin le 18 brumaire arriva, et cette époque, qu'avec tant d'autres, Bigot considéra comme celle du salut de la France, le vit rentrer sur la scène politique. Nommé commissaire du gouvernement consulaire près le tribunal de cassation, il devint, à la fin d'avril, membre du conseil d'état, et présida, depuis le mois de septembre 1802, la section de législation à laquelle il était attaché. Ses concitoyens du département d'Ille-et-Vilaine le désignèrent, en mai 1804, comme candidat au sénat conservateur. Il fit, l'année suivante, un voyage à Naples, où il observa une éruption du Vésuve dont il transmit les détails à l'archi-chancelier, son collègue à l'institut. Quelques années après, il fut créé grand officier de la légion d'honneur et comte de l'empire; il soutint, à cette époque, à la tribune du corps législatif, la discussion d'un grand nombre de projets de loi relatifs aux codes de procédure civile et criminelle. En 1808, la mort de Portalis le porta au ministère des cultes, où il remplaça dignement cet homme célèbre, jusqu'à la chute du gouvernement impérial. On pourrait lui reprocher d'avoir, à cette époque, cédé à quelques appréhensions personnelles, en quittant ses fonctions pour se retirer en Bretagne, où il attendit la fin de l'orage politique. Il fut alors compris dans la mesure par laquelle le gouvernement provisoire considérait comme démissionnaires, ceux des fonctionnaires publics qui avaient suivi l'impératrice à Blois. Il ne sollicita aucune faveur de la restauration, et vécut ignoré à Paris jusqu'au 20 mars, qui lui rendit, sous le titre de directeur-général des cultes, les attributions de son précédent ministère. Nommé pair de la chambre impériale, il fit partie

de la députation qui porta à Napoléon cette fameuse adresse où l'on retrouva les excellents principes proclamés, à cette époque, par tous les corps nationaux rendus à la liberté, principes méconnus pendant les dix dernières années de l'empire, et au mépris desquelles la première restauration dut ses revers, et la France ses malheurs. Bigot se montra encore digne de tous ses antécédents, en combattant à la tribune un projet de loi qui, sous le prétexte de la sûreté générale, armait le pouvoir d'un arbitraire sans bornes; il motiva son opposition sur ce que le code pénal était suffisant pour réprimer les tentatives des malveillants, et maintenir la paix publique. La seconde restauration n'a pas été plus favorable à Bigot que la première, il est resté, depuis cette époque, sans fonctions politiques. Toutefois, la fameuse ordonnance qui, sous le ministère de M. Vaublanc, désorganisa l'institut, conserva à Bigot la place qu'il occupait dans ce corps, depuis seize ans, et à laquelle il avait été nommé, en 1800, à la mort de Baudin-des-Ardenes. Bigot trouva alors dans l'étude un ample dédommagement des rigueurs ministérielles. Cet homme de bien est mort, en 1826, regretté de tous ceux qui ont pu apprécier ses talents et ses vertus. On a de lui : *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française, pour la réception de l'évêque d'Hermopolis, le 8 novembre 1822*, in-4°, Paris 1822.

BIGOT (N.), d'abord simple soldat, était devenu adjudant-major au 4^e bataillon des Landes, lorsqu'il fut chargé, en 1793, de reprendre un poste nommé *la Masure*; il s'avance avec son détachement et reçoit une balle qui lui porte la cuisse; il marche néanmoins jusqu'à ce que le détachement se soit emparé du poste, et alors seulement il songe à sa blessure. Son chef de bataillon veut lui donner deux soldats pour le soutenir, il les refuse en disant : « Gardez-les pour combattre les ennemis, je me retirerai comme je pourrai. » Voilà les traits caractéristiques du soldat français; peut-on s'étonner des succès nombreux qu'ont obtenus de pareils braves?

BIGOT-DE-SAINTE-CROIX (le chevalier), remplaça, en 1791, M. de Vergennes, en qualité de ministre plénipotentiaire, auprès de l'électeur de Trèves; cette mission était difficile à remplir, mais il s'en acquitta avec la plus grande intégrité. Le premier janvier 1792, le roi le chargea de faire connaître aux princes le décret d'accusation qui venait d'être rendu contre eux à l'assemblée législative; il fut aussi chargé de demander à l'électeur la dispersion des rassemblements d'émigrés qui se formaient sur son territoire; celui-ci acquiesça à sa demande, mais les rassemblements n'en eurent pas moins lieu, quoique plus secrètement. Après deux mois de résidence à Coblenz, s'apercevant de l'inefficacité de sa demande, il demanda son rappel, sous prétexte de réclamer, de son gouvernement, la permission de se rendre en France par congé, il l'obtint et fut reçu par le roi, à son arrivée à Paris, avec les plus grandes marques de distinction et de confiance; enfin le premier août 1793, il fut appelé à succéder à Dumouriez, au département de la guerre. Dans l'état où en étaient les choses, M. de Sainte-Croix n'ignorait pas à combien de dangers il s'exposait, il eut cependant le courage d'accepter. Ce fut lui qui, le 10 août, accompagna la malheureuse famille royale à l'assemblée nationale, et ne la quitta point de la journée, quoiqu'il fût averti qu'il pourrait payer de sa tête son généreux dévouement. Quelques émigrés lui ont reproché sa mission de 1792, près l'électeur de Trèves, mais ils ignoraient ses motifs, qui ne tendaient tous qu'à prouver sa fidélité à son souverain. Dès le 11 août, l'assemblée législative déclara que M. de Sainte-Croix avait

perdu la confiance de la nation, et il fut remplacé par Lebrun dans le nouveau conseil exécutif. M. de Sainte-Croix ayant appris qu'un mandat d'arrêt allait être lancé contre lui, et reconnaissant que sa vie était en danger, passa en Angleterre, où il vécut long-temps dans la retraite. On a de lui : *Lettre au docteur Filangieri sur trois hommes condamnés à la roue*, Paris, 1789, in-8°; *Discours sur le commerce*, traduit de Beccaria, et publié dans les *Éphémérides du citoyen*.

BIGOTTINI (EMILIE), élève et belle-sœur de M. Milon, débuta, comme danseuse, au théâtre de la République et des Arts (aujourd'hui Académie royale de musique), en 1802, par le rôle de *Psyché*, et cet heureux début fit présager les succès auxquels elle était destinée. Parée de tous les avantages de la jeunesse et de la beauté, elle annonça des son entrée dans la carrière (29 brumaire an 10), que le premier théâtre de l'Europe allait compter une mime de plus. Les amateurs se plaignaient long-temps de lui voir occuper rarement la scène, mais les réglemens, sont presque toujours en opposition avec les intérêts de l'art et les plaisirs du public, et ce ne fut qu'en 1813 que le talent de Mlle Bigottini prit tout son essor, dans le ballet de *Nina*. Jamais l'art de la pantomime n'atteignit un plus haut degré; c'est là que s'arrête la perfection, et l'on se rappelle avec délices ce talent prodigieux dont on ignorait encore la portée. Jamais intelligence ne fut plus parfaite, jamais talent ne fut plus varié ni plus étendu que celui de Mlle Bigottini; et l'on concevra difficilement que cette actrice si noble, si passionnée dans *Nina* et dans *Clari*, ait encore atteint la perfection dans les rôles opposés de la *Servante justifiée*, du *Page* dans les *Pages du duc de Vendôme*, et de *Suzanne* dans le *Page inconstant*, où elle fit briller à la fois, l'esprit, la finesse et l'espérillerie, réunis à la grâce qui ne la quittait jamais. Indépendamment des rôles que nous avons cités, Mlle Bigottini joua ou créa, avec un égal succès, ceux de *Proserpine*, de *Cendrillon*, de *Martin de l'Epreux villageoise*, de *Lia* dans l'*Enfant prodigue*, et de la *Comtesse* dans le *Carnaval*. Elle termina, le 18 décembre 1823, sa brillante carrière dramatique par un tour de force, en jouant le rôle du *Page* dans la *Jeunesse de Henri V*, où le voisinage de Mlle Mars ne fit que rehausser son triomphe, en offrant au public la réunion des deux talents les plus vrais et les plus purs qui aient jamais brillé sur la scène. Lorsque son talent était encore dans tout son éclat, Mlle Bigottini, qui n'avait pas eu de modèles, et qui était restée sans rivales, quitta, jeune encore, le théâtre de sa gloire, et fit ses adieux au public, dont elle était l'idole, dans le rôle de *Rosine* du *Page inconstant*.

BIGOUS (J.-T.-V. de), a publié : *Promenades aux environs de Villandrie, ou mes entretiens avec mes enfans sur la religion*, in-12, Toulouse, 1818.

BIHERON (MARIE-CATHERINE), née à Paris, le 17 novembre 1719, morte en 1793, s'est rendue célèbre par ses pièces artistiques d'anatomie. Elle apprit d'abord le dessin sous mademoiselle Basseporte, elle étudia ensuite l'anatomie, et son goût pour cette science lui fit surmonter des dégoûts et des obstacles inévitables surtout pour une femme. Elle fit un voyage à Londres pour se perfectionner, et parvint à former, au bout de plusieurs années, un cabinet de figures de cire entièrement de sa composition. Elle reçut peu d'encouragements en France : des médecins et des chirurgiens lui firent défendre d'avoir des élèves. Catherine II fit acheter son cabinet par son ambassadeur.

BILDERBECK (LOUIS-FRANÇOIS, baron de), naquit à Wissembourg, en 1764. Il entra d'abord comme chevalier, à la suite du comte de Reuss, et

devint ensuite maréchal de voyage du prince de Nassau Saarlbruck. On lui doit plusieurs ouvrages allemands, entr'autres : *Le nouveau Paris, ou la malice de trois femmes*, nouvelles, Gotha, 1786, in-8°; *Cyane, ou les jeux du destin*, roman grec, Neuwied, 1790, in-8°; *La jeunesse de Benzheim*, Heidelberg, 1792, a vol. in-8°; *Alexandre*, roman historique, Offenbach, 1799, in-8°; *Pièces de théâtre*, Leipzig, 1801, 1806, 2 vol. in-8°. Il traduisit aussi quelques ouvrages allemands en français; les plus connus sont : *Tableau de l'Angleterre et de l'Italie*, par Archenholz, Gotha, 1788, 3 vol., in-8°; *Maurice*, roman de Schulz, Lausanne, 1789, 2 vol. in-8°; *Théodore ou le petit Savoyard*, Paris, 1792, 1 vol. in-12; *Baguettes littéraires*, in-8°, Lausanne, 1780; *les Nautes enchantés*; *l'enthousiaste corrigé*, 3 vol. in-12, Paris, 1802; *Sophie de Listenay*, 4 vol., in-12. Il a aussi été du nombre des littérateurs employés à rédiger le recueil intitulé : *Cahier de lectures*, dans lequel on trouve plusieurs pièces de poésie et de littérature dont il est l'auteur.

BILDERDYK (GUILLAUME), né à Amsterdam, est peut-être le plus fécond des poètes de la Hollande. Ses premières études firent présager ce qu'il serait un jour. Reçu docteur en droit à Leyde, son premier essai littéraire remporta, en 1776, le prix de poésie, proposé par la société de Leyde, sous le titre de *L'influence de la poésie sur l'art de gouverner un état*. En 1777, son poème intitulé : *Le véritable amour de la patrie et une Ode*, sur le même sujet, furent encore couronnés. Il donna ensuite sa romance d'*Elius*, et, en 1779, sa traduction de l'*Oedipe* de Sophocle qui fut admise des connaisseurs; et, sous le titre de *Mes loisirs*, une collection de pièces fugitives écrites en vers blancs et en vers mesurés, c'est à dire d'après le rythme des anciens. En 1780, Bilderdyk publia un *Mémoire sur les rapports de la poésie et de l'éloquence avec la philosophie*, etc., qui lui mérita le premier prix à la société de Leyde. En 1786, il publia de nouvelles poésies anacréontiques, sous le titre des *Fleurs*, et le poème des *Gueux*, par Onno Zwier Van Haren, remis à neuf, avec l'aide du fameux Reinvisse Feyth. En 1787, Bilderdyk traduisit *Terrieh*, en 1788; *Salomon*; en 1789, la mort d'*Oedipe* et l'*Oedipe à Colone* de Sophocle. Lors des troubles politiques de la Hollande, en 1793, son attachement pour la maison d'Orange l'obligea de quitter sa patrie, il se retira en Allemagne, puis en Angleterre, où il donna des leçons de poésie en langue française; en 1799, à son retour en Hollande, il publia un *Recueil de poésies diverses*. Les autres ouvrages du laborieux Bilderdyk sont : 1° une *Traduction du Fingal d'Osian*, 1803; 2° une *Imitation de l'homme des champs de Delille*, et quatre volumes de *Poésies fugitives*, 1804; 3° de *Nouveaux mélanges*, 1805; 4° *Malades des savants*, 1806, poème didactique loué pour le style, mais critiqué pour le fond, 5° *les Feuilles d'automme*, 2 vol., 1807; 6° 3 vol. de tragédies, 1807; 7° *Poésies érotiques* sous le titre d'*Odélie*, adressées à la personne qu'il a épousée depuis, 1 vol., 1808; 8° un *Poème sur le désastre de Leyde*; 9° une traduction des *Hymnes de Callimaque*; 10° une *Imitation de l'essai sur l'homme de Pope*; 11° *l'Arrivée du roi au trône*, 1 vol. in-8°; 12° *Poésies éparses*, 2 vol. in-8°; 13° *les Fleurs d'hiver*, poésies où l'on remarque ses *Adieux*, récit touchant des événements de sa vie, 2 vol., 1811; 14° *la Relation d'un voyage aérostatique*, etc., anonyme; 15° *Traité de géologie*, anonyme, 1813; 16° *Débarquement de la Hollande*, poème fait en société avec son épouse (*Voy. l'article suivant*), pour célébrer les événements de 1814; 17° deux autres volumes de poésies, parmi lesquelles on distingue le meilleur de ses ouvrages, son *Poème sur le mariage*; 18° une ode au sujet du retour de Na-

poëlon, intitulée : *Appel aux armes*, mars 1815, 1^o *un Recueil de poésies nationales*, id.; 2^o *les Animaux*, poëme, 1 vol. in-8°, 1816; 21^o enfin un *Traité sur le genre des noms substantifs*, et un autre sur la *botanique*, traduit par M. Mirbel, membre de l'institut. Malgré tant d'ouvrages estimés, Bilderdyk n'était pas à l'abri du besoin. Louis Bonaparte qui appréciait ses talents, se chargea pendant quelques temps d'adoucir son sort; il le choisit pour son maître de langue hollandaise; le nomma membre de l'institut qu'il venait de former, et lui accorda une pension qui cessa à l'abdication de ce prince. Bilderdyk est considéré comme un des hommes les plus instruits de la Hollande, et un de ses meilleurs poëtes.

BILDERDYK (GUILLAUME-WILHELMINE), femme du précédent, rivale de talent avec son mari, soit en insérant, dans ses poésies, des morceaux qui leur donnaient un nouveau prix, soit en composant seule des pièces d'un mérite universellement reconnu par les littérateurs hollandais; aussi fut-elle une grande part au volume de poésies, intitulé : *Détresse de la Hollande*, dont il a été question dans l'article précédent; mais on ne doit qu'à elle seule *Elfride et Spérgine en Asie*, deux pièces insérées dans les trois volumes de tragédies, publiés par son mari. On lui doit encore *L'Inondation*, poëme qu'elle composa au sujet de celle qui dévasta une partie de la Hollande, en 1809, et qui fut publié à cette époque; *La bataille de Waterloo*, événement qui eut tant d'influence sur les destinées de l'Europe, fut l'objet d'un concours ouvert par la société littéraire de Gand; Mme Bilderdyk traita ce sujet d'une manière digne de son importance, et obtint le premier prix. Les poésies de cette dame se recommandent par l'élégance et surtout par la force des pensées, mérite assez rare chez les femmes auteurs.

BILGUER (JEAN-ULRIC de), né à Coire en Suisse, le 1^{er} mai 1730. Ce chirurgien dont les talents ont eu une si juste renommée, doit à la France une partie de sa gloire; le fameux docteur Varquin, professeur d'anatomie à l'école de médecine de Strasbourg, le compta parmi ses élèves les plus distingués. Bilguer vint ensuite à Paris, y puisa des connaissances profondes, qui en firent un des premiers chirurgiens de son temps; il alla ensuite se fixer en Prusse. Son mérite ne tarda pas à y être connu, et il fut bientôt nommé chirurgien en chef des armées. Sa conduite dans ce poste important, son zèle, son humanité, les nouvelles lumières qu'il y apporta, firent une sorte de révolution dans le traitement des victimes de la guerre, et lui concilièrent l'estime et l'affection des chefs et des soldats. En 1754, l'académie de Paris proposa une question relative à l'amputation; Bilguer, qui avait fait une étude approfondie de cette matière, traita cette question et prétendit que, dans une foule de circonstances qui semblent exiger des amputations, il était possible de conserver les membres blessés, et les moyens qu'il indiqua pour arriver à ces résultats étaient le fruit de sa longue expérience qu'il a justifiée par les plus heureux succès. Si, dans cette circonstance, Bilguer se montra un peu trop exclusif en se prononçant contre l'amputation des membres, opération indispensable, surtout aux armées, dans un grand nombre de cas, ses principes n'en ont pas moins produit d'heureux effets, en portant les praticiens à méditer davantage sur cette partie de leur art si digne de leurs réflexions. Les grands talents n'ont qu'une demi-gloire quand ils ne servent pas au bien de l'humanité, mais aussi ils obtiennent un double lustre quand les hommes qui les possèdent y joignent une grande philanthropie qui les porte sans relâche à être utiles à leurs semblables: tel est le cas de Bilguer; aussi mérita-t-il

l'estime du grand Frédéric et du sage Joseph II. l'empereur d'Allemagne, qui lui donna une grande preuve de considération en lui envoyant des lettres de noblesse, dont à la vérité il n'a jamais fait usage. Bilguer a publié les ouvrages suivants : *Dissertation inaugurale medico-chirurgica de membrorum amputatione rarissime administrandæ aut quasi abrogandæ*, Berlin, 1761, in-4^o; cet ouvrage qui lui valut le diplôme de docteur, a été traduit dans toutes les langues, notamment deux fois en français, par MM. Tissot et J. Joulin; *Instruction sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux des armées*, en allemand, in-8^o, Glogau, Leipzig; *Arts au public sur l'hyppocondrie*, Copenhague, 1767. On lui doit aussi plusieurs *Mémoires sur les fièvres malignes, sur les blessures à la tête*, etc. Cet estimable chirurgien est mort le 6 avril 1796.

BILHON (J.-F.); ex-chef de bureau au ministère des finances, naquit à Avignon; on lui doit : 1^o *Dissertation sur l'état du commerce des Romains*, 1788, in-8^o; 1801, in-8^o; 2^o *Éloge de J.-J. Rousseau*, deuxième édition, 1799, in-8^o; 3^o *De l'administration des revenus publics chez les Romains*, 1803, in-8^o; 4^o *Principes d'administration et d'économie politique des anciens peuples, appliqués aux peuples modernes*, in-8^o, Paris, 1819.

BILLOTTI (FRANÇOIS-VICTOR-JULIEN-JOACHIM, baron de), descendant d'une famille noble de Florence, qui, après avoir fourni dix gentilshommes de justice à la république, fut obligée, dans le 15^e siècle, de se réfugier dans le Comtat Venaissin, lors de l'élévation des Médicis; il est né à Sarriens, département de Vaucluse, le 16 janvier 1780; son grand-père, le marquis de Biliotti, chevalier de Saint-Louis, fut la dernière victime sacrifiée par le tribunal révolutionnaire d'Orange. Biliotti se destina, dès sa jeunesse, à la carrière administrative, et, depuis son entrée au collège électoral de son département jusqu'en 1815, il n'a cessé d'être employé que pendant quelques mois de 1814. En 1811, il fut nommé auditeur au conseil d'état, et fut chargé, en cette qualité, des 3^e et 4^e arrondissements, composés des départements du Rhin et de la Belgique; dans le courant de la même année, il épousa une nièce du cardinal Maury; pendant la campagne de Russie, il suivit l'armée jusqu'à Moscou, avec le portefeuille du conseil d'état; en 1813, il devint intendant de Lozans ou Silésie; ayant quitté ce poste après la retraite de l'armée française, il fit partie, avec M. le comte Chaptal, de la commission extraordinaire établie à Lyon. C'est en 1814, par un décret du 2 janvier, qu'il fut nommé baron. Il cessa de faire partie du conseil d'état, après la restauration: il s'était retiré dans ses terres, lorsque le 20 mars arriva. Dans ce temps, où les passions mises en mouvement exposaient les fonctionnaires à des dangers réels, surtout dans quelques départements, M. Biliotti accepta la sous-préfecture d'Avignon; secondé par M. Puy, maire de cette ville, il parvint à empêcher les excès qui éclataient plus tard et dont il eut beaucoup à souffrir. Cet emploi fut le dernier qu'il occupa; depuis lors, il se livra aux soins de l'agriculture; il fait partie du conseil d'agriculture de son département, dont il est un des éligibles les plus recommandables.

BILLARD (JEAN-PIERRE), né en 1726, et mort à Vesoul en 1790. Il était de la société royale de médecine et de l'académie d'Arras; ce médecin, dont les titres à la célébrité sont nombreux, a publié, en latin, plusieurs ouvrages fort estimés : 1^o *Mémoire, analysé et approprié des eaux minérales de Râpes, près de Vesoul*; 2^o *Plusieurs dissertations, principalement sur une fausse gonorrhée extraordinaire et sur un dégât aux osaires*; 3^o *Traité des différents espèces de fièvre*; 4^o *Sur les maladies du bas-ventre*; 5^o *Sur les*

maladies de la poitrine; 6° *Sur les maladies des enfants et des vieillards, pratiques médicales*; 8° *Dissertations sur la nature, les propriétés et le choix des médicaments anti-septiques*; 9° *Commentaire sur le soixante-quatrième aphorisme d'Hippocrate* (troisième section), *relatif aux propriétés du lait, employé dans les différentes maladies*. La publication de la plupart de ces importants ouvrages est due aux soins de son fils, digne successeur des talents et de l'érudition de son père, et qui, marchant sur ses traces, pratique la médecine de la manière la plus distinguée.

BILLARD (E.-G.), avocat à Aix, est l'auteur des ouvrages suivants : *Projet et soumission pour l'encensement de la Durance depuis le détroit de Mirbeau, jusqu'au Rhône, suivi d'un mémoire explicatif des moyens d'encensement et de ceux d'indemnité*, Aix 1825, in-8°; *Développement de mon projet d'encensement de la Durance, et réponse à diverses questions auxquelles il a donné lieu, précédé d'une adresse à S. M. en son conseil d'état et d'une nouvelle soumission*, Aix, 1825, in-8°.

BILLAUD-VARENNE (N.), né à la Rochelle, en 1760, et fils d'un avocat de cette ville, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique; il fit partie de la congrégation de l'Oratoire, et devint, par la suite, professeur au collège de Juilly. Son goût pour le théâtre lui ayant fait perdre sa place, il quitta, en 1785, l'habit d'oratorien, et vint à Paris, où il épousa la fille naturelle du fermier-général de Verdun. Il resta dans la plus profonde obscurité jusqu'aux premiers jours de la révolution française; mais, à cette époque, où toutes les passions haineuses se développent comme les talents et les vertus, Billaud se sentit aussi bien qu'un autre capable de parvenir. Il débuta dans la carrière révolutionnaire par quelques brochures où des lieux communs, recouverts de véhémentes déclamations, tenaient lieu d'idées et où se révélait déjà la férocité de son caractère. Ces écrits le laissent néanmoins dans sa première obscurité. Ce ne fut qu'en 10 août 1792, qu'il put enfin jouer un rôle actif. Billaud-Varenne s'y fit remarquer. Il fut un de ceux qui envahirent de force la municipalité et se déclarèrent, de leur propre autorité, magistrats du peuple. Au milieu de cette affreuse commune, qui ne reculait devant aucun crime, Billaud avait trouvé un théâtre digne de lui; il se distingua parmi ses infâmes collègues et les fit flotter en les dépassant; il joignait la taciturnité du cloître aux fureurs démagogiques; il savait combiner long-temps des forfaits et porter, dans leur exécution, une hideuse activité; il fut l'un des principaux moteurs et l'un des agents d'exécution des massacres de septembre. Revêtu de l'écharpe municipale, il se mêla aux assassins, et, du haut d'un monceau de cadavres, leur adressa des harangues dont l'atrocité empêche d'apercevoir le ridicule; il osa leur décerner le titre de *peuple souverain* en leur promettant le prix du sang qu'il leur faisait répandre. Détournons nos regards de pareilles images, et suivons Billaud à la convention. Là, au moins, sa scélératesse est voilée par les grands intérêts qui se pressent autour de lui; le membre du comité de salut public est un monstre comme le bourreau de l'abbaye; mais ce n'est pas au moins un assassin vulgaire, entouré des cadavres de ses victimes. Après avoir exercé, dans les départements, les fonctions de commissaire de la commune de Paris, Billaud fut appelé à la convention avec la plupart des auteurs des journées de septembre. Sa démente et ses fureurs y firent peu d'effet, tant que des hommes sages et modérés firent la majorité à conserver quelque dignité. Cependant quelques uns de ses actes méritent d'être rapportés. Il proposa de substituer des arbitres aux juges pour toutes les espèces de procès. Il dénonça le général Arthur Dillon comme aristocrate; il défendit à la fois, contre

Louvet et Robespierre, la commune de Paris et le principe qui l'avait dirigé lors des assassinats de septembre. Le procès de Louis XVI lui offrit de nouveaux moyens de signaler sa férocité. Abjurant tout-à-fait le caractère de juge pour prendre celui d'ennemi, il s'éleva contre toutes les formes judiciaires, employées dans cette déplorable occasion; il s'écriait sans cesse qu'il fallait briser la statue de Brutus puisqu'on mettait tant d'hésitation pour frapper un tyran; il vota la mort sans appel au peuple et sans sursis. Cependant l'assemblée n'était pas encore à la hauteur de ses idées; aussi nourrissait-il toujours le dessein d'en appeler de ses décisions à la justice du peuple. Lors de la trahison de Dumouriez, plusieurs membres des comités du gouvernement hésitant à en rendre la nouvelle publique, Billaud s'écria, transporté d'une affreuse espérance : « Ne dissimulons rien au peuple; c'est à la nouvelle de la prise de Verdun qu'il s'est levé et qu'il a sauvé la patrie ! » On se rappelle, en effet, que la nouvelle de la prise de Verdun était arrivée à Paris le 2 septembre. Billaud eut une grande part à l'insurrection du 10 mars 1793 et à la création du tribunal révolutionnaire. Envoyé, par la convention, dans les départements de l'Ouest, il y déploya une activité louable, mais que son esprit soupçonneux rendit peu utile. De retour à la convention, il dirigea tous ses efforts contre les girondins; il dénonça le conseil exécutif, les généraux Custine, Houchard, etc., et la plupart des magistrats communaux avec lesquels il avait été en rapport dans le cours de sa mission. Ces accusations n'eurent point alors d'effet. De plus grandes scènes se préparaient; des brigands obscurs, réunis aux brigands de la commune, préféraient, dans le mystère, aux déplérables excès du 31 mai. La commission des doctes, organisée pour veiller sur ces factieux, fit arrêter l'ignoble Hébert, vil agent de l'étranger, qu'une écharpe municipale faisait alors décorer du titre de magistrat du peuple. Billaud, pour abattre la commission des doctes, se joignit aux complices d'Hébert pour demander la liberté de ce scélérat. Vers le même temps, il insista de nouveau pour faire mettre Custine en accusation; mais bientôt l'insurrection l'occupait tout entier; il se prononça avec fureur contre les députés que la commune de Paris voulait proscrire; il combattit l'avis de Barrère tendant à engager les accusés à donner leur démission, et demanda que le décret d'accusation fût porté contre eux, séance tenante. La convention fut déçimée; le règne de la terreur s'éleva sur ses débris; dès lors Billaud-Varenne ne cessa plus de faire partie des comités de gouvernement. En cette qualité, presque tous les rapports qu'il fit au sein de la convention furent des actes d'accusation. Son éloquence, autrefois déclamatoire, avait pris un caractère plus sombre; sa férocité s'y montrait à nu. Il fit un rapport sur les crimes des girondins; il demanda et obtint l'accusation de Poulverel et de Santhonax, agents de la république dans les colonies; il fit également décréter d'accusation les ex-ministres Clavières et Lebrun. C'est à l'occasion de ces deux hommes qu'il s'écriait : « Il faut que le tribunal révolutionnaire s'occupe, toute affaire cessante, de les juger, et qu'ils périssent avant huit jours. » Billaud passa à la présidence de la convention. Ce fut sur sa motion que d'Orléans, de Marie-Antoinette, qu'une foule d'autres victimes furent envoyées au tribunal révolutionnaire, auquel il prescrivait toujours, dans ses rapports, de faire tomber des têtes. Billaud fut chargé de faire adopter, par la convention, le projet d'organisation du gouvernement révolutionnaire; c'était l'établissement d'un affreux despotisme entre les mains du plus sanglant déceuvrat. Dès lors les idées de Billaud-Varenne

changèrent de nature; il combattit l'anarchie qu'il avait pris tant de soin à établir, et ne songea plus qu'à augmenter la puissance de l'abominable comité dont il était l'un des meneurs. Il parlait toujours au nom du peuple, mais il n'avait plus envie d'agir avec le peuple. Le comité était dans ses mains une arme bien plus forte. Il s'appliqua à détruire le pouvoir de la commune en même temps qu'il sapait les débris de ce que la convention possédait encore d'influence. Tour à tour les factions d'Hébert, de Chabot, de Fabre d'Églantine disparurent devant le comité; Danton lui-même, ce colosse révolutionnaire, fut abattu; le comité restait seul debout sur tant de ruines; mais des éléments de discorde fermentaient déjà dans son sein. Robespierre, qui avait jusqu'alors marché sur la même ligne que Billaud, commençait à porter ses espérances plus loin qu'au partage de la puissance avec ses complices. La fête de l'Être suprême, votée sur sa demande, la loi du 22 prairial, présentée sans l'aveu du comité, révélèrent cette direction nouvelle. Dès lors le comité de salut public se divisa en deux partis qui se préparèrent, en silence, au combat. Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, appuyés sur la presque totalité du comité de sûreté générale, se tinrent sur la défensive; Robespierre, Couthon et Saint-Just résolurent de commencer l'attaque; Barrère, incertain, flotta entre les deux partis; mais ses affections le rapprochaient de Collot et de Billaud. On préluda au combat dans la journée du 8 thermidor (26 juillet); les deux partis purent connaître leurs forces; Billaud put voir qu'en attaquant Robespierre, il entraînerait la majorité de la convention; Robespierre comptait sur les jacobins, sur la commune, sur tous les agents d'insurrection. Le lendemain la fulte s'engagea; Robespierre fut vaincu. Les détails de cette journée appartiennent à d'autres articles. (Voyez ROBESPIERRE, TALLEN, etc.) Mais Billaud, Collot et Barrère avaient espéré, en renversant leurs complices, conserver, en leurs mains, la redoutable puissance que Robespierre n'avait pas voulu partager avec eux. Il n'en fut point ainsi. Le mouvement qui avait entraîné la convention était plus fort que ses moteurs n'avaient pu le croire. Le cri, *plus de terreur!* retentit dans toute la France, et bientôt des accusations terribles furent portées contre les débris de ce pouvoir sanglant. Les membres du comité de salut public ne furent point réélus dans les fonctions qu'ils occupaient, depuis quatorze mois. Leur agent, Fouquier-Thinville, porta sa tête sur l'échafaud. Enfin eux-mêmes furent en butte à de vives dénonciations. La première attaque directe, dirigée contre eux par Lecointre (de Versailles) fut déclarée calomnieuse; mais Legendre l'ayant renouvelée peu de temps après (12 vendémiaire an 3), elle fut soumise à l'examen d'une commission. Les députés dénoncés furent enfin mis en jugement devant la convention, on ils songèrent à se défendre autrement que par des paroles. Une insurrection formidable éclata, le 12 germinal, contre la convention. Cette assemblée fut envahie par une horde de factieux qui, mieux dirigés, auraient pu rétablir le règne de la terreur. La convention sortit victorieuse de cette attaque. Pour empêcher le renouvellement de pareilles scènes, elle lança, contre les prévenus, un décret de déportation. Un mois plus tard, elle revint sur sa première décision, et ordonna la traduction des accusés devant le tribunal de la Charente-Inférieure; mais il n'était plus temps: Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois étaient déjà partis pour Cayenne. Là, ils furent séparés; Billaud, envoyé dans les déserts de Sinnamari, y retrouva, deux ans plus tard, les victimes du 18 fructidor qui lui témoignèrent une insurmontable horreur. L'abbé Brotier seul consentit à le voir et se lia d'amitié avec lui. Billaud-

Varennes, excepté de toutes les amnisties qui ont tour à tour été accordées aux divers partis, a vécu vingt ans dans les déserts brûlants de la Guyane. En 1816 cependant, il est parvenu à fuir le lieu de sa déportation; il s'est réfugié à New-York, où il n'a trouvé qu'horreur et mépris de sa personne. Au bout de quelques mois, il a quitté le sol de la liberté et a trouvé un asile à Saint-Domingue. Le président Péignon lui accorda une pension dont il ne jouit que pendant un an, la mort l'ayant frappé au Port-au-Prince, vers la fin de 1819. Ses longues souffrances seraient gémir sur son sort si l'on ne se rappelait les actes exécrables qui ont signalé sa courte et sanglante carrière politique. Billaud-Varennes a publié: *Plus de ministres ou point de grâce, avertissement donné aux patriotes français et justifié par quelques circonstances de l'affaire de Nancy*, 1790, in-8°; *le Dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*, 1790, in-8°; *le Peintre politique, ou Tarif des opérations actuelles*, 1790, in-8°; *Despotisme des ministres de France*, 1790, 3 vol. in-8°; *l'Acéphalocratie, ou le Gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous pour un grand empire par les principes de la politique et les faits de l'histoire*, 1791, in-8°; *Éléments du républicanisme*, 1^{re} partie, in-8°, 1793; ses *Mémoires*, écrits au Port-au-Prince, en 1818, et publiés à Paris en 1821, 2 vol. in-8°. Enfin, *Question du droit des gens: Les Haïtiens possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance? par un observateur philosophe*, in-4°, Port-au-Prince, 1818. On a de plus de Billaud-Varennes une foule de rapports et de discours prononcés à la convention.

BILLECOQ (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-JOSEPH), naquit à Paris le 31 janvier 1765. Peu d'avocats ont parcouru une carrière aussi honorable que M. Billecoq. Il a, dans plus d'une circonstance, donné des preuves d'un talent distingué et d'une modération qui lui fait le plus grand honneur. C'est principalement dans la défense du marquis de Rivière, qui, dans le célèbre procès de Georges Cadoudal, fut accusé d'avoir voulu attenter aux jours du premier consul, et dans son plaidoyer contre M. Berryer en faveur des enfants de la veuve du duc de Montebello, que le talent de M. Billecoq brilla le plus éminemment. Lorsque MM. de Polignac et de Rivière furent condamnés, malgré les efforts de son éloquence, M. Billecoq, suivi de leurs familles éplorées, vint se jeter aux pieds de Napoléon, à sa sortie de la chapelle de Saint-Cloud, et fit tant, par ses prières et ses larmes, qu'il obtint leur grâce. Sous l'empire, il fut nommé suppléant à l'assemblée législative, mais il n'y a jamais siégé. On a de M. Billecoq un grand nombre d'ouvrages qui lui assignent dans la littérature un rang aussi distingué qu'au barreau: *Voyage au Thibet, par le père Andrada, et par Boyle, Turner et Porongir*, traduit de l'anglais, 1790, in-8° (avec Perraud); *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, par J. Lelong, traduction avec des notes, 1794, in-8°; *Voyage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique, par le capitaine Mearns*, traduit de l'anglais, 1795, 3 vol. in-8° et atlas in-4°; *Conjuration de Lucina contre la république romaine*, par Salluste, nouvelle traduction, 1795, in-16; une édition de la *Pharsale* de Lucain, traduite en vers français par Brebeuf, accompagnée du texte conféré sur les meilleures éditions, avec la vie des deux poètes et des réflexions critiques sur leurs ouvrages, 1796, 2 vol. in-8°; *Voyage du lieutenant H. chez les sauvages habitants du nord de l'Amérique*; 1797, in-18; *Voyage de Nénarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*, traduit de l'anglais du docteur Vincent, 1800, in-4°. (Avec Lamare et Benoît) *le Cultivateur anglais*, traduit de l'anglais, 1800-

1801, 18 vol. in-8°; *Recueil des plaidoyers de M. Guichard père et fils, Gayral, Chauveau-Lagarde et Billecoq, pour les sieurs Bourget, noirs à Passy, etc.*, 1810, in-4°; *Quelques considérations sur les tyrannies diverses qui ont précédé la restauration, sur le gouvernement royal et sur la dernière tyrannie impériale*, 1815, in-8°; *Un Français à l'honorable lord Wellington sur sa lettre du 23 septembre dernier à lord Castlereagh*; cette lettre, qui fut écrite au sujet de la spoliation du musée de Paris, ordonnée par Wellington, au mépris de sa parole et de la convention du 3 juillet 1815, respire les plus nobles sentiments; *De l'influence de la guerre d'Espagne sur l'affermissement de la dynastie légitime et de la monarchie constitutionnelle de France*, in-8°, 1823; *De la religion chrétienne, relativement à l'état, aux familles et aux individus*, in-8°, 3e édit., 1824; *Coup d'œil sur l'état moral et politique de la France à l'avènement de Charles X*, in-8°, 1824; *Mémoires sur les effets désastreux, pour les colonies françaises, du système de fiscalité, attribué à leur commerce*, in-8°, 1825; *Du clergé de France en 1825*, in-8°, 1825. Dans l'affaire du testament du prince d'Hanlin, trouvé dans un peloton de fil, M. Billecoq ayant dit que les Riquet-Caraman avaient sollicité des grâces de Napoléon, le comte de Caraman l'obligea à le prouver. M. Billecoq justifia cette assertion en faisant insérer une lettre dans les journaux d'avril 1816.

BILLEMAZ (François), né à Belley département de l'Ain, fut un des juges de paix de Lyon, et mourut dans cette ville en 1793. Il a publié une brochure, contre les francs-maçons, intitulée : *Discours de l'âne du F. Naboth*, 1787, in-8°, et une comédie non représentée, dont le titre est : *Le Grand Bailliage de Lyon*. Cette pièce est une satire de quelques anciens magistrats lyonnais. Billemaz visait à l'originalité; il avait quelque instruction, mais il manquait de goût.

BILLIARD (Auguste), né en 1788, était employé au ministère de l'intérieur en qualité de chef de bureau lorsqu'il concourut à l'organisation des gardes sédentaires, en 1813. Successivement sous-préfet à Yvetot et à Lannion en 1814, il cessa ces fonctions au retour de Napoléon de l'île d'Elbe pour exercer celles de secrétaire-général du gouvernement de la Loire, confié au général Lamarque. M. Billiard prit part ensuite, comme administrateur civil des 12^e, 13^e et 22^e divisions militaires, aux conférences qui avaient pour objet la pacification de la Vendée et à la rédaction des articles supplémentaires du traité proposé par le duc d'Orléans. En 1816, se trouvant sans emploi en France, il partit pour l'île Bourbon, et fut nommé, quatre ans après, premier candidat à la députation, réservée à cette colonie, dans la chambre des députés; mais il ne remplit point sa mission, et disparut de la scène politique. Il a publié : *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon, pendant les années 1817 et 1820*, à M. le comte Montalivet, 1822, in-8°.

BILLIARD (C.-R.-CELESTIN), docteur en médecine né à Loris (Loiret) a publié : *Considérations médico-légales sur l'empoisonnement par les irritants*, in-4°, Paris, 1820; *De la membrane muqueuse gastro-intestinale dans l'état sain et dans l'état inflammatoire*, Paris, Montpellier, 1825, in-8°.

BILLIET fils aîné (N.), né à Lyon, a publié l'ouvrage suivant, auquel l'académie de Lyon a décerné une médaille dans sa séance solennelle du 31 août 1825 : *Du commerce des douanes et du système des prohibitions, considéré dans ses rapports avec les intérêts respectifs des nations*, 1825, in-8°.

BILLINGTON (Madame), célèbre cantatrice. Les talents de Mme Billington lui ont fait une ré-

putation européenne. Londres cependant est le principal théâtre de sa gloire, et les exclusifs Bretons l'ont revendiquée comme leur concitoyenne, quoiqu'elle soit Allemande. La Tamise a souvent applaudi aux accents harmonieux de sa voix enchanteuse. Le théâtre de Covent-Garden a été pour elle la source de l'opulence. Egalement admirable dans l'opéra italien et dans l'opéra anglais, sa voix flexible a su se prêter à tous les tons. Son père, le musicien Vweichsel, lui donna pour maître Billington. Les dispositions de l'élève, le zèle du professeur, et l'amour qui se mit bientôt de la partie développèrent, dans Mlle Vweichsel, le germe d'un talent qui fit de cette jeune personne une cantatrice du premier ordre. Le plus grand mystère déroba d'abord cette passion mutuelle à tous les regards, et un mariage secret unit les deux amants. Après avoir débüté à Londres et à Dublin, Mme Billington vint à Paris, et y reçut des leçons du fameux Sacchini. Les conseils de ce grand maître furent très utiles à Mme Billington, qui, de retour à Londres, vit pleuvoir sur elle les applaudissements et les guinées. Les journaux du temps ont rendu compte de son voyage en Italie, qui fut pour elle une espèce de triomphe. La mort subite de son mari, enlevé par une apoplexie foudroyante au milieu des honneurs qu'on lui rendait, empoisonna seule sa joie. Quelques années après, un officier français, nommé Feleasant, engagea Mme Billington dans un second hymen. En 1801, elle repartit à Londres dont elle fait encore les délices. Son talent est aussi apprécié dans les salons qu'au théâtre.

BILLION (CÉSAR), licencié en droit, juge de paix à Lyon, est auteur de l'ouvrage suivant : *Des juges de paix en France; ou qu'ils devraient être*, Lyon, 1824, in-8°.

BILON (HIPPOLYTE), docteur en médecine, né à Grenoble, en 1780, mort dans cette ville, le 29 octobre 1824. Elève de Bichat et de M. Boyer, sa thèse, présentée, en 1803, à l'école de Paris, est encore un des bons ouvrages qui aient paru sur la douleur. De retour dans son pays, il y professa la physiologie avec un éclatant succès, et, quelque temps après, il soutint à Montpellier, une thèse brillante sur l'ensemble de la médecine, 1804, in-4°. Il se livra alors à l'exercice de cet art, et, nommé professeur de physique à la faculté des sciences de Grenoble, il ne déchu point de la réputation qu'il avait acquise comme physiologiste. Il a publié, outre ses deux thèses, et plusieurs articles insérés au *Dictionnaire des sciences médicales*, un *Eloge historique de Bichat*, 1802, in-8°, et il laissa en manuscrit des *Essais sur l'influence des passions dans la production des maladies*, et sur l'amour considéré physiologiquement, et un assez grand nombre de *Mémoires* lus aux sociétés des sciences et de médecine de Grenoble.

BILON (J.-J.-F.), bachelier es-lettres, né à Nantes, a publié : *Première année de grammaire française*; etc., in-12, Nantes, 1819, deuxième édition, 1820; *Grammaire française raisonnée*, ou *deuxième année de grammaire française*, cinquième édition, in-12, Nantes, 1820, *Nouvelle cacographie française*, deuxième édition in-12, Nantes, 1819.

BINARD (MARIE-ANTOINE), prêtre et missionnaire, professeur en l'université de Paris, au collège de Navarre, et sous-principal au collège de Louis-le-Grand, se rendit célèbre par ses connaissances et par ses vertus; jamais ame plus belle n'anima le corps d'un mortel; sa bourse était ouverte à tous les malheureux sans acception de croyance ou d'opinions; il avait aussi fondé, de ses épargnes, un petit hospice pour les orphelins; tant de vertus ne le sauvèrent pas des fureurs révolutionnaires; il fut massacré le 2 septembre 1793; on lui coupa les pieds

et les mains avant de l'assommer, et, dans cet état horrible, il priait encore pour ses bourreaux.

BINET (Remy ou PIRANZ), naquit, près de Beauvais, de parents peu fortunés. Après avoir fait d'excellentes études, il fut nommé professeur de belles-lettres au lycée Bonaparte. Cet homme laborieux se délassait des fonctions pénibles de l'enseignement, en traduisant les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les traductions qu'il a laissées de Virgile et d'Horace réunissent l'exactitude à l'élégance et à la correction du style. Ce traducteur est aussi parfait qu'on peut l'être quand on entend bien l'original, et qu'on traduit en prose, des poètes inimitables. On lui doit encore : *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains, et de ses effets dans les derniers temps de la république*, traduite de l'allemand, in-8°, 1795 ; *Valère Maxime*, traduit du latin, 2 vol. in-8°, 1796. Binet est mort, en 1812, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses nombreux élèves, dont il s'était concilié l'estime et l'amitié, l'accompagnèrent en foule à sa dernière demeure. L'un d'eux prononça son éloge funèbre sur sa tombe.

BING (J.-B.), israélite, né à Metz en 1759. La langue hébraïque et la théologie de la religion qu'il professait lui devinrent familières de très bonne heure. Cet homme estimable et profondément instruit était doué d'une grande sagesse et de l'esprit le plus distingué. Il fit paraître à Berlin une traduction du *Phédon*, qui eut une vogue étonnante. Aubert-du-Bayet ayant attaqué, dans une diatribe inconvenante, les Juifs de Metz, Bing réfuta cette accusation de la manière la plus honorable. Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, s'étaya souvent du nom de Bing, et l'abbé Grégoire, cité de ce savant les productions dans son ouvrage relatif au sujet que l'académie de Metz mit au concours sous la forme suivante : « Déterminer les moyens d'opérer la régénération sociale et politique des Juifs. » M. Lafayette, se trouvant à Metz, lui voua la plus sincère amitié. Nommé membre du conseil municipal de cette ville, M. Bing n'exerça pas longtemps cette fonction dont les revenus ne pouvaient pas suffire aux besoins de sa nombreuse famille. Il vint à Paris, où une mort prématurée l'enleva à ses nombreux amis parmi lesquels figurait au premier rang M. Dupont de Nemours.

BINGHAM (GROUNCE), naquit, en 1718, à Melcombe-Bingham, en Angleterre, d'une famille noble. Théologien instruit, il se rendit fameux par la singularité de ses opinions, qui firent quelque bruit sans lui attirer de prosélytes. Par exemple, il avançait que l'*Apocalypse* n'était pas un ouvrage inspiré, mais le fruit des méditations de saint Jean l'Évangéliste ; que Mahomet, et non pas le pape, était l'antechrist ; que c'est Constantinople, et non pas la capitale des états romains, qui est la Babylone désignée par les prophètes ; que les béatitudes terrestres promises aux élus pour mille ans ne leur seront accordées qu'après le jugement dernier. Ces différentes opinions, qui s'écartent de celles de ses co-religionnaires, sont consignées dans les ouvrages suivants : 1° *Traité du Millénium, ou Opinion des millénaires*, 1792, anonyme ; 2° *Défense de la doctrine et de la liturgie de l'église anglicane*, à l'occasion de l'*Apocalypse* de Théophile Lindsay, 1794 ; 3° *Dissertations apocalyptiques*. Georges Bingham était recteur de l'université de Pimperm lorsqu'il mourut en 1800. Peregrinus Bingham, son fils, a fait imprimer, en 1804, les œuvres de son père, sous le titre de *Dissertations, Essais et Sermons*, 2 vol. in-8°.

BINGLEY (GUILLAUME), naquit dans le comté d'York. Orphelin dès son enfance, il fut d'abord destiné au barreau, mais il préféra l'état ecclésiastique. Un goût dominant pour l'histoire naturelle, le dirigea bientôt vers cette science. Bingley est un

compilateur élégant, mais il n'a fait aucune découverte importante. Ce qu'il a publié de plus original est sa *Biographie animale, ou Anecdotes sur le mode d'existence, les mœurs et les habitudes des animaux*. Ce recueil a eu quatre éditions, et a été traduit en allemand et en italien. Il est aussi l'auteur de l'*Economie d'une vie chrétienne, des Eléments de l'histoire naturelle des animaux, et d'un Dictionnaire biographique des compositeurs de musique pendant les trois derniers siècles*. Ce dernier ouvrage n'est l'inconvénient d'être extrêmement incomplet. M. Bingley avait aussi publié, en 1800, un ouvrage intitulé : *Voyage dans la principauté de Galles*, et qui eut en Angleterre une vogue que le goût du moment, pour ce genre d'écrits, peut seule expliquer.

BINOS (N.), chanoine et voyageur, naquit, vers 1733, à Saint-Bertrand-de-Comminges. Il visita la Terre-Sainte en 1777, et publia son *Voyage, par l'Italie, en Egypte, au mont Liban et en Palestine*, 1786, 2 vol. in-12, depuis traduit en allemand. Il est mort, en 1803, curé de sa ville natale.

BINS (Journ), Anglais, publia, en 1795, un écrit qui contenait des remontrances au roi sur la nécessité d'une réforme parlementaire, et où il s'expliqua d'une manière assez énergique. Dans cet écrit, il demandait le renvoi du ministre et démontrait l'utilité de faire la paix. Les principes de Bins, qui lui faisaient aimer la révolution française, lui occasionnèrent des discussions extrêmement vives avec Edmond Burke, célèbre orateur des communes, qui, après avoir donné les plus grandes preuves d'attachement à la cause de la liberté, se déchaîna tout à coup contre elle. A la même époque, Bins étant président de la société de correspondance de Londres, fit adopter une adresse à la nation française ; mais les ministres, qui n'avaient point oublié l'accusation virulente qu'il avait portée contre eux, trouvèrent bientôt l'occasion de se venger en l'impliquant dans l'affaire des Irlandais unis. Bins fut acquitté par le jury ; mais, renonçant à un sile si mal récompensé, il se retira de la scène politique.

BINTINAYE (AETHON-MANIK-RHEM DE LA), né à Rennes, le 24 mars 1758, était enseigne sur la *Surveillante* lors du combat que cette frégate soutint, près des îles d'Ouessant, le 7 octobre 1779, contre le *Québec*. Un coup de mitraille lui cassa le bras au moment où il s'élançait à l'abordage. En récompense de sa valeur, les états de Bretagne l'admirèrent, l'année suivante, dans leur assemblée, où l'on n'entraîna qu'à l'âge de vingt-cinq ans. A la révolution, la Bintinaye était parvenu au grade de major de vaisseau. Il mourut, en mer, au mois de décembre 1792. On a de lui des *Observations sur un article du Morning-Chronicle*, Londres, 1792, in-8°.

BION (JEAN-MARIA), fut successivement nommé député, par le département de la Vienne, aux états-généraux et à la convention nationale. Dans cette dernière assemblée, il vota, lors du procès de Louis XVI, pour la détention et le bannissement. Bion, sans toutefois partager les vues et les exagérations du parti royaliste, s'éleva souvent contre les excès de la montagne. Avant le 13 vendémiaire, il demanda l'arrestation de Richer-Serisy. Après le 31 mai, il fit partie de ces courageux députés qui poursuivirent, à la tribune, les auteurs de cette terrible journée. Nommé au conseil des cinq-cents, il donna une nouvelle preuve de la modération qui l'avait toujours caractérisé en demandant une loi d'amnistie pour toutes les personnes mises hors la loi. Il s'est distingué particulièrement dans ce dernier corps en exerçant les fonctions de secrétaire pour lesquelles il avait été choisi le 19 avril 1796. Cet honorable citoyen rentra dans la vie privée en 1798.

BIOT (JEAN-BAPTISTE), professeur habile et

savant très distingué, est né à Paris, en 1774. Il fit de brillantes études au collège de Louis-le-Grand, et entra fort jeune dans l'artillerie. Il renonça bientôt à cette carrière, et montra un goût décidé pour les sciences. Il fut admis à l'école polytechnique, où il ne tarda pas à se faire remarquer par son aptitude, son zèle et sa facilité à s'emparer de toutes les connaissances qui y sont enseignées. Ses progrès furent tels qu'il fut nommé professeur à l'école centrale de Beauvais; il y remplit les fonctions de cette place avec la plus grande distinction. En 1800, il revint à Paris, et obtint la chaire de physique au collège de France. Dès ce moment il marqua sa place au premier rang des savants de notre époque. Les mathématiques, la physique et l'astronomie, lui devinrent également familières : dans les ouvrages qu'il publia sur ces sciences, il montra les plus vastes connaissances. M. de Laplace, bon juge dans ces matières, l'engagea à se présenter à l'institut; il y fut reçu dans la classe des sciences, et en devint un des membres les plus influents. L'occasion de le prouver se présenta lorsque le premier consul fut élevé à la dignité impériale. De concert avec M. Camus, M. Biot, se fondant sur ce que l'institut n'était pas un corps politique, pensa qu'il ne devait pas voter. La séance fut levée, mais le lendemain l'assemblée prit une autre décision conforme aux vœux de celui qui faisait alors fléchir toutes les volontés. Au mois d'août 1804, sous le ministère de M. Chaptal, M. Biot fit, avec M. Gay-Lussac, une ascension aérostatique : ces savants devaient, à une grande hauteur, faire une série d'expériences qui intéressaient la physique et la chimie. Ils ne purent s'élever qu'à trois mille quatre cents mètres, et, quelques jours après, il fallut recommencer; mais cette fois, M. Gay-Lussac monta seul (*Voyez Gay-Lussac*). M. Biot, nommé, en 1806, membre du bureau des longitudes, accompagna, en Espagne, M. Arago, secrétaire de ce bureau. Il y continua, avec lui, l'opération géodésique destinée à prolonger la méridienne de France. A son retour, ce fut M. Biot qui fit le rapport de cette mission à l'institut. Il passe pour constant qu'en 1815, lors de la sanction demandée à l'acte additionnel, son vote fut négatif. A cette époque, la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres associés. Deux ans après, il fut aux îles Orcades faire des observations astronomiques. Sa réputation qui, l'avait devancée, engagea plusieurs savants écossais à l'accompagner et à le seconder dans ses travaux scientifiques dont le succès intéressait toutes les nations. La liste des ouvrages de M. Biot prouvera que tout entier aux sciences, son zèle est infatigable quand il s'agit d'en accroître les richesses et d'en régler les limites. Voici les principaux : *Analyse du traité de mécanique céleste de P. S. Laplace*, 1801, in-8°; *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, 1803, in-8°. Cet ouvrage, très estimé, est à sa sixième édition; *Essai sur l'histoire des sciences depuis la révolution française*, 1803, in-8°; *Relation d'un voyage fait dans le département de l'Orne pour constater la réalité d'un météore observé à l'Aigle*, 1803, in-4°, avec fig. Il s'agissait de la chute de quelques aéroolithes, ou pierres tombées de l'atmosphère. Depuis la relation de M. Biot, personne ne doute plus de la réalité de ce surprenant phénomène qui est aujourd'hui un fait incontestable mais non encore suffisamment expliqué. *Traité élémentaire d'astronomie physique*, 1805, 2 vol. in-8°; *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon*, 1810, in-4°; *Tables barométriques portatives*, 1811, in-8°; *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leur centre de gravité*, 1814, in-4°; *Traité de physique expérimentale et mathématique*, 1816, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs qui

aient été écrits sur la physique, est très important, surtout par l'application du calcul aux phénomènes et aux expériences. Ce livre a rendu l'étude et l'enseignement des diverses parties de la science beaucoup plus faciles. *Précis élémentaire de physique expérimentale*, 2 vol. in-8°, troisième édition, 1825; *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques, exécutées par ordre du bureau des longitudes de France, en Espagne, en France, en Angleterre et en Écosse, pour déterminer la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris*, in-4°, 1821; il a rédigé cet ouvrage avec M. Arago. Il a encore inséré un grand nombre d'excellents articles dans les *Mémoires de la société d'Arcueil*, fondée par M. Berthollet (*Voyez ce nom*), pour l'encouragement des sciences, et des *Mémoires du plus haut intérêt dans la collection de l'institut*. En 1816, M. Biot rédigea la partie des sciences mathématiques dans le *Journal des savants*; des articles de physique dans la nouvelle édition du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, sont dus à la plume de M. Biot, ainsi que les articles de *Descartes*, *Franklin*, *Galilée* et autres physiciens célèbres dans la *Biographie universelle*. Il publia, en 1812, un éloge de *Montaigne* dont l'académie française fit une mention honorable et il inséra, dans le *Mercur* et dans les colonnes du *Moniteur*, un grand nombre d'articles intéressants. M. Biot fut nommé membre de la légion d'honneur en 1814; il occupa dans ce moment la chaire d'astronomie à la faculté des sciences.

BIRCH (Sawyer), s'est rendu célèbre par une réunion de talents qui n'en firent pas un grand homme, mais lui donnèrent cette espèce de réputation qui s'attache toujours aux choses singulières, dans les grandes villes : poète élégant, excellent pâtissier, lieutenant-colonel-commandant du 1^{er} régiment de volontaires royaux, alderman fameux et partisan dévoué de Pitt, il suffisait à tout, et se montrait partout où ces différents titres l'appelaient; il n'arriva pas néanmoins tout à coup à cette multiplicité de fonctions si opposées; il n'apprit d'abord que la pâtisserie et l'art poétique; ses succès, dans le premier de ces arts, le mirent en possession de vendre des friandises à la meilleure compagnie de Londres; et il apprit, dans le second, à faire quelques opéras-comiques pleins d'une grosse et franche gaieté, qui commencèrent sa réputation. Il s'éleva bientôt à une perfection qu'on n'attendait pas de lui, et rivalisa, dans le joli poème de *l'Abbaye d'Ambsbury*, les Walter-Scott et les Moore, par l'habileté avec laquelle il sut y fonder les manières de ces deux écrivains célèbres, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer tantôt en uniforme de lieutenant-colonel, tantôt en costume d'alderman. Enfin il se livra tout entier à la politique; et, soit comme membre du conseil commun, soit comme député aux communes, il soutint, avec la plus grande énergie, les projets des ministres; mais quand il vit les intérêts de la patrie compromis par leurs fausses mesures, et l'Angleterre menacée d'une invasion, il ne songea plus qu'à la sauver, et fut le premier à provoquer la formation des milices bourgeoises. Il ne crut pas que pour tranquilliser son pays, il dut attendre le secours des bayonnettes étrangères. M. Birch a fait imprimer, avec ses poésies, des discours politiques auxquels il a joint un volume de pensées, intitulé : *Consilia*.

BIRET (A. C. L. M.), juriconsulte, ancien magistrat, a publié les ouvrages suivants : *Applications au Code civil des Institutes et des cinquante livres du Digeste, avec la traduction en regard*, 1824, 2 vol. in-8°; *Le christianisme en harmonie avec les plus douces affections de l'homme*, 1813, 2 vol. in-12; *Code des justices de paix annoté*, 1825, in-3°; *Code rural, ou Analyse raisonnée des lois, ordonnances, règlements, avis d.*

conseil-d'état et arrêts anciens et modernes rendus en matière de police rurale, 1824, in-8°; *De l'éducation, ou Émile corrigé*, suivi d'un éloge historique de Louis XVI, 1816, 2 vol. in-12; *Essai en forme de commentaire sur la législation de police simple*, troisième édit., 1813, in-8°; *Procédure complète et méthodique des justices de paix en France*, deuxième édition, 1822, in-8°; *Recueil général et raisonné de la jurisprudence et des attributs des justices de paix en France*, deuxième édit., 1823, 2 vol. in-8°; *Traité de l'absence et de ses effets*, 1824, in-8°; *Traité des nullités de tous genres de droit et de forme, admises en matières civiles, par les nouveaux codes et la jurisprudence des cours, avec l'esprit de l'ancien droit*, 1821, 2 vol. in-8°; *Traité du contrat de mariage*, 1825, in-8°; *Code rural*, in-8°, 1824.

BIRKBEK (MORRIS), fermier anglais, a publié : *Lettres sur les nouveaux établissements qui se forment dans les parties occidentales des États-Unis d'Amérique*, Paris, 1819, in-8°.

BIRN-BAUM (J.). On doit à ce jurisconsulte : *Commentaire sur le décret impérial du 17 mars 1808*, Coblenz, 1809, in-8°; *Dissertations sur la validité des testaments faits avant, et ouverts sous l'empire du Code Napoléon*, Coblenz, 1809, in-8°.

BIRON (ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, duc de LAUZUN), naquit le 13 avril 1747, et fut célèbre, dans ses premières années, par le scandale de ses amours. Il parcourut toute l'Europe pour étendre le cours de ses galantes aventures, et ne s'arrêta que quand il vit sa fortune décroître d'une manière effrayante. Il céda alors toutes ses propriétés au prince de Guéméné, moyennant une rente viagère que la banqueroute de son noble débiteur réduisit à peu de chose. Le duc de Lauzun quitta alors l'amour pour la gloire; il suivit, en Amérique, les drapeaux de Lafayette, et se distingua par son courage et par ses talents. A son retour en France, en 1788, le vieux maréchal de Biron, oncle de Lauzun, étant mort, ce dernier prit le titre de duc de Biron. En 1789, Biron fut nommé à l'assemblée constituante par la noblesse du Quercy; il y siégea au côté gauche. En 1790, il fit un rapport sur les réclamations des maîtres de poste, et leur fit obtenir des indemnités. Ce fut aussi sur son rapport que l'assemblée constituante supprima l'intendance des postes. Le 15 mai 1790, lors des différends survenus entre l'Angleterre et l'Espagne, il proposa de se rendre médiateur entre ces deux puissances, et d'approuver les mesures prises par le roi. Le 7 juillet de la même année, il demanda que le duc d'Orléans, qui était alors à Londres, vint rendre compte de sa conduite. Lors de l'insurrection des hussards de Lauzun, il réclama la punition des officiers de ce régiment et l'indulgence de l'assemblée pour les soldats. En 1798, il fut chargé d'une mission importante à Londres, où un marchand de chevaux le fit arrêter pour une ancienne dette; il fut relâché de suite sous caution. Il revint en France, et fut successivement employé sous les généraux Rochambeau et Luckner. Au mois de juillet, Biron se rendit en Alsace, où il prit le commandement de l'armée du Haut-Rhin. Après le 10 août, il maintint le bon ordre dans son armée par l'ascendant que sa droiture et son courage lui donnaient sur l'esprit du soldat. Quelque temps après, il fit un détachement dont il donna le commandement au général Castines, qui, au lieu de suivre ses instructions, courut faire une invasion inutile sur le Mein, et sut se faire donner le commandement général au détriment de son chef. Biron supporta cette injustice sans se plaindre, et passa à l'armée du Var, où il remplaça le général Anselme, qui venait de s'emparer de Nice. Dans la discussion qui précéda le décret rendu par la convention nationale, le

10 avril 1793, portant que les princes de la maison de Bourbon, qui étaient restés en France, seraient transférés à Marseille, Laréveillère-Lepeaux demanda qu'ils ne fussent point envoyés en cette ville, parce que Biron commandait l'armée des Alpes-Maritimes. Boyer-Fonfrède et Marat demandèrent que Biron fût destitué. Il y a lieu de croire que cette discussion influa sur sa destination ultérieure, car, peu de temps après, il fut appelé au commandement de l'armée de la Vendée; il y déploya tout le zèle et l'activité dont il était capable, et se fit remarquer par le dévouement le plus franc à la république. Il se plaignit avec énergie des abus nombreux qui y régnaient, et osa proposer des moyens pour les arrêter. Cette conduite courageuse ne pouvait manquer de lui faire autant d'ennemis de tous les vils agents de la convention; aussi jurèrent-ils sa perte. En vain il remporta les célèbres victoires de Parthenay et de Sammur, il ne put échapper à ses ennemis et au sort commun de tous les nobles qui ont servi dans les camps révolutionnaires. Accusé fausement d'avoir fait arrêter le stupide Rosignol, il fut appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite à la convention. Traduit, le 1^{er} janvier 1794, devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort comme convaincu d'avoir participé à une conspiration contre la sûreté extérieure et intérieure de la république. Cette condamnation terrible ne troubla pas un seul instant son courage. Rentré dans sa prison, il demanda des huîtres et du vin blanc, et but avec le guichetier et l'exécuteur quelques moments avant de monter sur l'échafaud. Biron semblait né pour la liberté; il entra dans la carrière de la révolution avec le sentiment profond d'un citoyen prêt à tout sacrifier pour le bien et la gloire de son pays. Il n'oublia jamais qu'il avait une patrie; il la servit constamment de tous ses moyens, et finit par être victime de cette influence impérieuse qui, sous la tyrannie de Robespierre, frappait indistinctement et le crime et la vertu. Le caractère de Biron fut toujours celui de la franchise et de la loyauté. Il eut cette force d'âme qui ne saurait flatter ni craindre le pouvoir, même au milieu des orages les plus violents. Sa conduite à l'armée des côtes de la Rochelle en fournit des preuves multipliées. On a imprimé, en 1822, des mémoires très intéressants de cet homme célèbre; ils se terminent, en 1783, à l'époque de son retour des États-Unis; on y trouve une foule de particularités qui expliquent les événements importants dont il fut témoin, ainsi que beaucoup de renseignements sur la conduite de l'administration, au commencement du règne de Louis XVI, et des détails vraiment neufs et précieux sur la guerre d'Amérique.

BIROTEAU (JEAN-BAPTISTE), né à Perpignan, devint officier municipal de cette ville dès le commencement de la révolution. Il avait embrassé avec chaleur les principes de la liberté, quoiqu'il n'approuvât aucun des excès commis en son nom. En 1791, il fut administrateur du département des Pyrénées-Orientales. En 1792, il fut appelé à la convention nationale, où il choisit sa place dans les rangs de cette gironde, si belle de talents et d'amour de la liberté. Un des premiers actes de Biroteau comme représentant, fut de demander la punition des assassins de septembre. Il fit annuler le décret de destitution porté contre le général Montesquieu, et appuya la motion de Buzot, tendant à organiser une garde départementale. Envoyé comme commissaire de la convention nationale dans le département d'Eure-et-Loir, il peignit, dans son rapport sur sa mission, les malheurs de ce pays et les torts de la convention à son égard. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, mais seulement en cas d'invasion, et se prononça forte-

ment pour l'appel au peuple et pour le sursis. Il renouvela souvent ses accusations contre les assassins de septembre, combattit avec force, dans la séance du 9 mars, l'établissement du tribunal révolutionnaire, et en montra les pernicieuses conséquences. Il attaqua à plusieurs reprises la montagne, et en particulier Robespierre et Fabre d'Églantine, qu'il accusa d'avoir demandé indirectement le rétablissement de la royauté. Mais les deux partis se préparaient au triste combat du 31 mai. L'énergie de Biroteau dut nécessairement le dévouer à la proscription; il fut inscrit sur la liste des vingt-deux députés dont Pache vint demander la tête à la convention. Mis en arrestation le 2 juin, il échappa à ses gendarmes et se réfugia dans Lyon, où il organisa un comité insurrectionnel contre la convention. Cette conduite fit lancer contre lui un décret de hors la loi. Il ne persévéra pas moins dans sa courageuse entreprise. Mais bientôt tout alla contre ses vœux; des royalistes s'étaient glissés dans le comité insurrectionnel, et ce fut à leur profit que tourna le fruit des veilles des ardents républicains qui l'avaient rassemblé. Biroteau quitta Lyon en voyant cette marche nouvelle de l'insurrection, il se réfugia à Bordeaux, où il fut arrêté et livré à une commission militaire. Son sort était fixé d'avance. Il périt sur l'échafaud le 24 octobre 1793. L'année suivante la convention accorda des secours à sa veuve. Biroteau n'avait pas des talents brillants, mais il possédait un sens droit, de bonnes intentions et un courage à toute épreuve; il périt victime de son sincère amour de la patrie.

BIS (HIPOLYTE). On doit à ce jeune poète, qui donne de grandes espérances, une tragédie d'*Attila*, représentée, avec un honorable succès, à l'Odéon, en 1822; un poème lyrique intitulé *le Cimetière*, in-8°, 1822, et une tragédie de *Lothaire*, en société avec M. Hay, in-8°, 1817. Cette pièce n'a pas été représentée.

BISCHOFF (IGNACE-RODOLPHE), maintenant professeur de médecine clinique et de thérapeutique à l'université de Prague, et premier médecin de l'hôpital général de cette ville, a publié plusieurs ouvrages estimés dont voici quelques uns: *Die chronische Krankheiten*, Prague, 1817, in-folio; *Ansichten ueber das bisherige Heilverfahren, und ueber die ersten Grundsätze der homoeopathischen Krankheitslehre*, Prague, in-8°, 1819.

BISCHOFF (C.-G.), médecin allemand, est auteur de l'ouvrage suivant sur la doctrine anatomique: *Lehrbuch der Stoechiometrie*, etc., Erlange, in-8°, 1814.

BISCHOFF (CHRISTOPHE-HENRI-ADOLPHE), médecin à Berlin, où il a été pendant plusieurs années professeur extraordinaire au collège médico-chirurgical, est auteur des ouvrages suivants: *Commentatio de usu galvanismi in arte medicâ, speciatim vero in morbis paralyticis*, Iéna, 1801, in-8°; *Darstellung der Gall'schen Gehirn- und Schaedeltheorie, nebst Bemerkungen ueber diese Lehre, von D. Hufeland*, 1803, in-8°, 2^e édit., 1816, traduit en français par Barbiguières, Berlin, 1816, in-8°. Il a traduit du français le *Traité des maladies goutteuses* de Barthès, 1803, in-8°, et la *Méthode rationalistique* de Chrestien, Berlin, 1805, in-8°.

BISCHOFVSVERDER (N. de), général, ambassadeur et ministre prussien, jouissait d'une grande faveur à la cour de Frédéric Guillaume, qui l'honorait d'une amitié particulière, par suite du dévouement sans bornes que Bischofswerder lui avait témoigné lorsqu'il n'était encore que prince royal. Il assista, comme ministre plénipotentiaire du roi de Prusse, au congrès de Sysschove, et eut la plus grande influence sur les déterminations qui y furent prises; il prépara aussi, de concert avec lord Elgin, en

1791, l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur d'Allemagne à Pilnitz. Après avoir accompagné, en qualité d'aide-de-camp, son souverain dans la campagne de 1792, il fut nommé ambassadeur à Francfort, et mourut au mois d'octobre 1803, sans avoir un seul instant perdu la faveur que Frédéric semblait lui avoir vouée, en montant sur le trône. Bischofswerder avait de l'esprit et de l'adresse; il était bon et généreux. Un goût exclusif pour les plaisirs de tout genre a probablement beaucoup abrégé sa carrière. Les mémoires de Mirabeau sur la cour de Prusse l'ont représenté comme l'un des membres de la secte des illuminés.

BISHOP (SAMUEL), théologien et poète anglais, né à Londres en 1731, mort en 1795, publia une *Ode au comte de Lincoln*, un *Recueil de vers latins*; ses œuvres, précédées de la vie de l'auteur, ont été recueillies, après sa mort, en 2 vol. in-12.

BISMARCK (Le comte de), a fait paraître l'ouvrage suivant: *Tactique de la cavalerie, suivie d'éléments de manœuvres pour un régiment de cavalerie*, traduit de l'allemand par Max. de Schauenbourg, chef d'escadron, Strasbourg, 1811, in-8°.

BISSARDON (N.), fabricant de soieries à Lyon, fut élu, en 1815, député du Rhône à la chambre des représentants. Au bout de quelques jours, il demanda un congé pour affaires de famille, mais la chambre passa à l'ordre du jour, motivé sur ce que, dans les circonstances impérieuses où la France se trouvait, l'intérêt privé devait céder à l'intérêt général, et qu'un membre de la chambre ne pouvait s'absenter, sans déshonneur, que pour cause d'utilité publique.

BISSET (CHARLES), médecin anglais, né à Glenalbert, dans le comté de Perth, en 1717. Après avoir fait ses études à Edimbourg, il fit un voyage à la Jamaïque, où il devint chirurgien de l'hôpital militaire. Revenu dans sa patrie, en 1745, il acheta une enseigne dans un régiment destiné pour le continent, se distingua, comme ingénieur, au siège de Berg-op-Zoom, et fut promu au grade de lieutenant. Quelques années après, il rentra dans la vie civile, et s'adonna à la médecine qu'il a exercée jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. On a de lui, outre un *Traité des fortifications*, publié en 1751: 1° *Traité du scorbut*, 1755, in-8°; 2° *Essai sur l'état de la médecine dans la Grande-Bretagne*, 1762, in-8°; 3° *Essais et observations médicales*, 1767.

BISSET (ROBERT), né en Ecosse, en 1759, fut un des brillants élèves de l'université d'Edimbourg, et se vint de bonne heure à l'éducation et aux lettres. Il fut quelque temps maître d'école à Chelsea, près de Londres. Il a laissé les ouvrages suivants: 1° *Essai sur la démocratie*, in-8°, 1796; l'auteur s'y déclare formellement contre cette forme de gouvernement, mais ses arguments sont peu concluants et déclinent son ignorance sur la matière; 2° *Vie d'Edmond Burke*, contenant le tableau impartial de ses travaux littéraires et politiques, et un aperçu de la conduite et du caractère des plus éminents d'entre ses associés, ses partisans et ses adversaires, 2 vol. in-8°, 1800; 3° le roman de *Douglas*, ou *le Montagnard*, 4 vol. in-12, 1800; 4° une *Histoire du règne de Georges III*, et enfin il a donné une édition du *Spectateur*, avec des notes et les vies des auteurs. Bisset est mort en 1805.

BISSI (N. baron de), maréchal-de-camp, fut élevé, par Napoléon, en 1812, au grade d'adjudant-commandant. En 1814, le Roi le nomma commandant de la légion d'honneur, et l'autorisa à porter la décoration de l'ordre de Maximilien de Bavière. Enfin, en 1815, il offrit, pour le soulagement de l'état, une somme de 2,130 fr., qui fut acceptée par le gouvernement.

BISSINGEN (N. comte de), général autrichien, était, en 1799, avec le titre de commissaire impé-

rial, gouverneur du Tyrol, qu'il défendit, pendant plusieurs années, contre les Français, en y organisant des troupes insurrectionnelles. En 1805, il fut nommé général, et envoyé, en Styrie, comme gouverneur civil. Il remplit les mêmes fonctions, en 1815, dans le Tyrol. Nous n'avons aucune donnée sur sa carrière postérieure.

BISSON (P.-F.-S., comte de), se fit distinguer de bonne heure par sa bravoure et par ses talents militaires qui lui ont mérité les titres et décorations de grand officier de la légion d'honneur, et de chevalier de la couronne de fer. Depuis 1792, il a servi sans interruption dans les différentes armées employées en Allemagne et en Italie. Chargé de la défense du Catelet, sur la Sambre, le 23 mai 1793, avec soixante grenadiers et cinquante dragons, et, se voyant attaqué par une colonne de six mille hommes et sept pièces de canon, il plaça ses grenadiers en tirailleurs devant deux gues principaux en avant du pont de cette ville qu'il avait fait couper, et ses dragons en trois pelotons sur la rive droite pour soutenir la retraite. L'ennemi, voyant cette quantité de tirailleurs crut que la place renfermait un corps considérable et l'attaqua en règle. De Bisson y était resté seul avec deux tambours qui battaient sur différents points pour entretenir l'erreur de l'ennemi. Cette combinaison donna le temps au général L'grand d'arriver avec une brigade et de conserver cette position avantageuse à l'armée devant Charleroi. A l'affaire de Nessenheim, il soutint, avec un seul bataillon, fort en tout de quatre cent dix-sept hommes, les efforts de trois mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux retirés dans les bois au-dessus de Leybach. Par suite de manœuvres, ce bataillon étant réduit à un tiers de sa force, sans secours et sans munitions, de Bisson se jette seul, à cheval, au milieu de la cavalerie ennemie, tue, blesse et enfonce ce qui faisait obstacle à son passage, et, traversant la Nave, il regagne Kirn, où, avec ses deux autres bataillons, il s'empare de tous les débouchés de cette position et y arrêta l'ennemi. C'est un des officiers qui se sont le plus distingués, à Marengo, au passage du Mincio et dans les campagnes de Prusse et de Pologne. Il a été successivement gouverneur-général de Brunswick, de la Navarre, et en Italie, du Frioul et du comté de Gorizia. Nommé commandant de la 3^e division militaire de l'armée d'Italie, il termina sa glorieuse carrière à Mantoue le 26 juillet 1811.

BISSON (LOUIS-CHARLES), fils d'un laboureur de Gelfosses, arrondissement de Coutances, naquit le 10 octobre 1742. Son père lui fit donner une excellente éducation, dont il profita en s'appliquant surtout aux études ecclésiastiques; et, à vingt-sept ans, il obtint la cure de Saint-Lonet-sur-Lozon, arrondissement de Saint-Lô. Il l'occupait encore à la révolution, époque à laquelle il devint premier vicaire de l'évêché de Coutances, après avoir prêté, avec la persuasion qu'il remplissait un devoir, le serment exigé par l'assemblée constituante. Sa conscience le guida encore dans le refus qu'il fit de rendre ses lettres de prêtrise lors de la suppression du culte. Cette résistance lui valut dix mois de détention. Le 20 octobre 1799, il prit possession de l'évêché de Bayeux; à cette occasion, il publia sa première lettre pastorale. En 1801, il fit partie du concile national, et remit, à l'exemple de ses collègues, la démission de son évêché au cardinal Caprara, légat à latere. Revenu à Bayeux, il y vécut dans la retraite, s'occupant de littérature et des devoirs de son état. Il y est mort le 28 février 1820. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1^o *Almanach historique, ecclésiastique et politique du diocèse de Coutances, pour les années, 1770 à 1781,*

in-16; 2^o *Avis aux personnes pieuses dans les circonstances présentes*, Bayeux, an 10, in-12; 3^o *Instruction sur le jubilé*, Caen, 1802, in-18; 4^o *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne*, Caen, 1787, un volume in-12; 5^o *Préservatif contre la séduction*, Bayeux, an 10; 6^o *Mémoire sur les changements que la mer a apportés sur le littoral du département du Calvados*; ce mémoire est inséré dans le second volume des mémoires de l'Académie des belles-lettres de Caen, comme ouvrage couronné; 7^o *Lettres pastorales et mandements*. L'abbé Bisson a en outre laissé les manuscrits suivants : 1^o *Eloge historique du général Dagobert*, né à Saint-Lô, mort en Espagne; 2^o *Pensées chrétiennes pour chaque jour de l'année*; 3^o *Histoire ecclésiastique du diocèse de Bayeux pendant la révolution*; 4^o *Dictionnaire biographique des trois départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne, composant presque toute l'ancienne Basse-Normandie*; ce dernier ouvrage a été l'objet des soins de toute sa vie.

BISSY (JACQUES-FRANÇOIS), d'abord avocat, fut nommé, en 1792, par le département de la Mayenne, député à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il s'exprima ainsi : « Je vote pour la mort, mais avec suris, jusqu'au moment où les puissances étrangères voudraient envahir le territoire de la république; et, dans le cas où elles feraient la paix, je vote pour qu'on examine alors s'il n'y a pas lieu à commuer la peine. Mon opinion est indivisible. » Passé au conseil des cinquante, en 1795, il y provoqua des mesures répressives contre les royalistes, qu'il appelait les *sicaires du trône et de l'autel*, en déclarant que les patriotes étaient partout en butte à leurs poignards, et vota un projet en faveur des coupables qui dénonceraient leurs complices. Il sortit du conseil des cinquante en 1798, et y entra jusqu'au 18 brumaire, époque à laquelle il alla remplir à Angers les fonctions de juge d'appel. Il quitta, en 1813, la carrière de la magistrature, et entra dans la vie privée.

BISSY (le comte de). Voyez TRIARS DE BISSY.

BISTAC (Pa.), habile grammairien, a publié les *Rudiments de la langue latine*, nouvelle édition, Lyon, 1816, in-8^o; une autre édition avec un *Abrégé des particules*, Avignon, 1824, in-8^o.

BITAUBÉ (PAUL-JEREMIE), naquit à Königsberg, le 24 novembre 1732, d'une famille française, que l'impolitique révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'y réfugier. Dès son enfance, il manifesta un grand penchant pour les lettres et surtout pour l'étude des auteurs anciens, parmi lesquels Homère était l'objet d'une constante prédilection. La Bible fut aussi son étude favorite, et il se plaisait à rechercher, dans le poëte grec, la naïveté souvent sublime de l'auteur sacré. L'amour de la patrie se fit également sentir à son jeune cœur, et il résolut de se rendre digne d'être compté au nombre des enfants de la France littéraire. Il commença par publier, à Berlin, en 1762, une traduction libre de l'*Iliade*, qui n'est qu'un abrégé du poëme d'Homère. Cet essai lui concilia toutefois la bienveillance du Grand-Frédéric, qui le nomma membre de l'Académie de Berlin, et l'autorisa à aller perfectionner sa traduction en France. Au bout de quelques années de séjour, il publia l'*Iliade* entière (1780), et commença la traduction de l'*Odyssée*, qui parut en 1785. Ces travaux lui obtinrent bientôt le titre d'associé étranger à l'Académie des inscriptions. Cette faveur redoubla alors l'attachement de Bitaubé pour la France, à laquelle il résolut d'appartenir comme citoyen, sans toutefois méconnaître les bienfaits de Frédéric. En 1794, il fut incarcéré avec son épouse, mais le 9 thermidor leur rendit la liberté. En 1796, il publia les *Bataves*, composition purement historique, à laquelle il donna néan-

moins le titre de poëme, et qui obtint du succès à cause des sentimens patriotiques qui y sont exprimés. A la formation de l'institut, Bibaud fut nommé membre de la classe de littérature et des beaux-arts, et fut plus tard décoré de la croix de la légion d'honneur sans avoir fait la moindre démarche pour l'obtenir. Tout semblait lui assurer une vieillesse aussi heureuse qu'honorée, lorsqu'il perdit l'épouse chérie qui, depuis plus de cinquante ans, faisait sa félicité. Il succomba à sa douleur, à l'âge de 76 ans, le 22 novembre 1808. Voici la liste de ses ouvrages : *Eloge de Pierre Corneille*, in-8°, Bertin, 1769; *Examen de la profession de foi du vicomte Savoyard*, in-8°, Berlin, 1763; *Herman et Dorothée*, traduit de Goëthe; *De l'influence de belles-lettres sur la philosophie*, in-8°, Berlin, 1767; *Joseph*, poëme, in-18, 1786. Ce poëme en prose est, sans contredit, le meilleur ouvrage de Bibaud. Ce n'est pas qu'il soit exempt des défauts ordinaires de l'auteur dont le style sent toujours un peu le germanisme, et renferme une foule d'expressions dont le peu de justesse décèle un homme étranger à la langue dans laquelle il écrivait.

BIZANNET (N.), né à Grenoble vers 1760, entra au service comme simple soldat et monta par degrés jusqu'au grade de général, sans autre protection que sa valeur et ses talens. Après le 9 thermidor, on lui confia le commandement de Toulon, récemment repris des mains des Anglais. Il se conduisit dans ce poste avec une fermeté et une modération qui lui concilièrent les suffrages de tous les partis. Il suivit Bonaparte en Italie, où il trouva mainte occasion de se signaler sous son illustre chef. Enumérer tous les combats auxquels Bizannet assista sous l'empire, ce serait faire l'histoire de ces dix glorieuses années. En 1814, il commanda dans Berg-op-Zoom, et défendit cette place en faisant prisonnières les troupes anglaises, supérieures en nombre aux siennes. En 1814, Bizannet reçut la croix de Saint-Louis des mains du Roi. Dans les cent jours, il eut le commandement de Marseille, sous les ordres de l'infortuné maréchal Brune. Depuis ce temps, Bizannet s'est retiré dans ses foyers, où il vit au milieu de la plus profonde retraite.

BIZARD (N.), fut élu député du département de Maine-et-Loire à la chambre des représentans au mois de mai 1815. Lorsqu'elle forma son bureau, il n'y fut autrement remarqué que par une voix qu'il obtint pour la vice-présidence.

BIZET (CHARLES-JULES), entra dans l'état ecclésiastique, et fit profession dans la congrégation des chanoines réguliers, dits de *Sainte-Genève*. Il fut successivement prieur à Beaugency et à Chateaudun, puis curé à Nantouillet. Il ne prêta point le serment à la constitution civile du clergé. Après le concordat de 1801, Bizet s'attacha à la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, en devint vicaire, puis curé après la mort de M. Leclerc du Brodin. Bizet est mort, âgé de soixante-quatorze ans, le 8 juillet 1821. Il a légué 10,000 francs aux pauvres de sa paroisse. Nous ne connaissons de lui que l'ouvrage suivant : *Discours épistolaire sur la religion entre G. P., protestant de l'église anglicane, et M. J. C. G. catholique romain*, traduit de l'anglais, par M. J. B. B., Paris, in-12, 1801. Tous les points de dissidence entre l'église anglicane et l'église romaine sont posés en revue dans ce livre, et résolus en faveur de la dernière. Les lettres dont il se compose sont datées de l'année 1799.

BIZET (N.), a publié, le *Tombeau*, ouvrage posthume d'Anne Radcliff, traduit de l'anglais sur le manuscrit, 1799, 2 vol. in-12; *Gilles tout seul*, vaudeville, 1799, in-8°; le *Paëha*, ou *les Coups du hasard et de la fortune*, 1799, 2 vol. in-12; le *Déba-*

tant, vaudeville, 1801; *Contes de l'Ermitage*, traduit de l'anglais, 1801, 1802, 2 vol. in-12; *Les nouveaux athées, ou Réfutation des nouveaux saints* (avec René Perria), 1801, in-12. Cette satire, dirigée contre les vigneuses *Philippiques* de Chenier, n'a pas fait quitter l'incognito à M. Bizet, ni à son collaborateur.

BLACAS (le comte de), naquit à Aulps, en Provence, d'une des familles les plus nobles et les plus pauvres de la province. Entré très jeune au service, il était, à l'époque de la révolution, simple capitaine de cavalerie. Il quitta la France lors de la première émigration, servit d'abord à l'armée des princes, ensuite en Vendée. Plus tard il passa en Italie, où il se trouva en relation avec Monsieur, Louis XVIII, qui l'honora bientôt d'une confiance toute particulière. Il la mérita par un zèle à toute épreuve et par des services réels. Chargé par ce prince d'une mission particulière en Russie, il obtint de Paul Ier un asile pour la famille des Bourbons. Cette négociation accrut la faveur dont il jouissait auprès de Louis XVIII. Cependant la protection que Paul avait accordée aux princes français ne fut pas de longue durée. En 1800, s'étant réconcilié avec la France, il expulsa les nobles proscrits de ses états. M. de Blacas suivit alors Louis XVIII en Angleterre, et devint le plus cher favori de ce prince. Il remplaça M. d'Avary dans les fonctions de ministre, qu'il conserva jusqu'après la restauration. En 1814, revenu en France avec la famille royale, il jouit, sous le modeste titre de ministre de la maison du Roi, d'une influence immense. Les charges de grand-maître de la garde-robe et d'intendant des bâtimens furent réunies, en sa faveur, au ministère qu'il dirigeait. M. de Blacas s'attira beaucoup de haines dans son nouveau poste. On savait que, sans titre politique, il remplissait d'une manière occulte l'emploi de premier ministre, et l'opinion publique lui reprochait tous les torts, toutes les vexations de cette époque de fautes et de malheurs. Une foule d'intrigants subalternes que le nouveau règne fit sortir de l'obscurité, vinrent entourer le char du ministre. Ils organisèrent une contre-police plus nuisible et plus vile que la police apparemment, en ce qu'elle s'enveloppait d'une ombre plus épaisse. C'est, dit-on, à ces agents que la distribution des grâces de la cour était réservée. Cependant M. de Blacas, en se perdant dans l'opinion publique, était loin de se mettre bien avec les courtisans. Dans la nuit du 19 au 20 mars, M. de Blacas quitta les Tuileries avec le Roi, et suivit ce prince dans son exil. La précipitation de ce départ fit tomber dans les mains de Napoléon une foule de pièces qui purent lui faire connaître les intrigues du règne précédent, et distinguer avec quelque certitude ses amis de ses ennemis. M. de Blacas fut à Gand comme à Paris, le ministre et le favori du Roi. Mais là aussi, comme à Paris, les haines qu'il avait excitées se déchaînèrent contre lui. De hautes influences balançaient la sienne. Louis XVIII fut, quoiqu'à regret, contraint de se séparer de lui, et le nomma, par une ordonnance signée de Gand, ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage du duc de Berri avec la princesse Marie-Caroline. Depuis, comme ambassadeur à Rome, il a eu la plus grande part au fameux concordat de 1815, acte jugé aujourd'hui par ses effets, et dans lequel les libertés antiques de l'église gallicane étaient singulièrement compromises. Chose étrange! M. de Blacas, qui avait été, pendant le temps de sa faveur, en butte à l'animosité des courtisans, se réconcilia avec eux, à l'époque de sa disgrâce, et devint leur plus grande espérance; lors du règne d'un ministre trop fameux, il fut appelé à Paris, par le parti de la contre-révolution. L'on essaya d'opposer son in-

fluence à celle du favori d'alors. Mais Louis XVIII avait appris à se passer de son ancien ministre, et les tentatives de la cour, pour le lui rendre de nouveau nécessaire, furent vaines. M. de Blacas fut obligé de se contenter du rôle d'agent secondaire dans les congrès de la sainte-alliance. Le nouveau règne n'a rien changé à sa position. Les anciennes inimitiés qu'il avait eu à subir, les amitiés qui avaient suivi ne se réveillèrent pas. Rien n'annonce encore la fin de son honorable exil. M. de Blacas est duc et pair de France, et chevalier des ordres du roi.

BLACHE (N.), comte de la), fut nommé, en 1789, député de la noblesse du Dauphiné aux états-généraux. Beaumarchais l'avait déjà rendu fameux par les sarcasmes dont il l'accabla durant les procès Goetzman et Kornman. Il s'opposa vigoureusement à la création des assignats, en assurant qu'ils perdraient la France; il fut aussi un des signataires des protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre les décrets de l'assemblée et la constitution acceptée par le roi. Depuis ce temps, il n'a plus paru sur la scène politique.

BLACHE (J.-B.), père, chorégraphe, maître de ballet du grand théâtre de Bordeaux, a publié : *la Famille fugitive*, ou *la Laitière polonoise*, trait historique tiré d'une ancienne chronique de Pologne, pantomime en 3 actes, Bordeaux, 1824, in-8°; *Haroun-al-Raschid et Zobeïde*, ou *le Calife généreux*, pantomime en trois actes, 1817, in-8°; *la Fille soldat*, pantomime en 3 actes; *la Chaste Susanne*, ballet pantomime en 3 actes; *Mars et Vénus*, ou *les Flets de Vulcain*, ballet pantomime en 3 actes, représenté avec succès à Bordeaux, et transporté à l'Académie royale de musique à Paris : ce ballet y a obtenu un succès de vogue. Jamais l'opéra n'a offert un spectacle plus magnoifique, et plus gracieux à la fois.

BLACHE (N.) fils, chorégraphe, est auteur des ouvrages intitulés : *les Amours d'automne*, ou *les Vendangeurs*, ballet en un acte, 1805; *la Dansomanie*, ou *la Fête de M. Ballon*, ballet en deux actes, Lyon, 1801, *Jean-Jean*, ou *les Bonnes d'enfants*, ballet-pantomime en deux actes, 1824, in-8°; *les Lauriers d'Ibérie*, ou *la France victorieuse*, ballet de circonstance, en un acte, Bordeaux, 1824, in-8°; *les Meuniers*, ou *les Rendez-vous nocturnes*, folie, ballet-pantomime en deux actes, 1824, in-8°; *Milion de Graton*, ou *les deux Athlètes*, pantomime historique en deux actes, 1825, in-8°; *Polichinelle vum-pire*, ballet-pantomime et divertissement burlesque en un acte, 1823, in-8°; *Sylvain*, ou *le Biscornier*, ballet en deux actes, 1806.

BLACHETTE (L.-J.), a publié un ouvrage intitulé : *du Gaz hydrogène carboné et de son application à l'éclairage*, 1826, in-8°.

BLACHON (J.-A.), pasteur de l'église réformée à Bordeaux, puis à Anduze, a publié : 1° *Recueil de discours*, ou *Fragments de discours relatifs à diverses circonstances de l'état*; 2° *Mémoire sur l'état de la religion en France, sur la fin du dix-huitième siècle*, in-8°, 1804.

BLACK (JOSPH), savant chimiste anglais et l'un de ceux dont les travaux servirent le plus à fonder la doctrine pneumatique-chimique. Par une singularité bien remarquable, il s'opposa d'abord de tout son pouvoir à l'introduction des nouvelles théories. On a attribué, à un patriotisme mal entendu, cette opposition à une révolution scientifique qui faisait les plus beaux titres de gloire de quelques savants français. Il est certain que la prévention nationale est un peu la maladie anglaise; mais l'esprit éclairé de Black et ses talents distingués devaient le mettre au-dessus d'une faiblesse aussi vulgaire, et le porter à rendre une justice moins tardive à ceux qui lui en rendirent une si entière. Black naquit à Bordeaux, en 1728, de parents écossais

qui l'envoyèrent à l'université de Glasgow, pour y étudier la médecine. Ce fut le célèbre docteur Cullen qui lui inspira le goût des études et des expériences chimiques. Il prit, en 1754, le bonnet de docteur en médecine à l'université d'Edimbourg, et, à cette occasion, il prononça une dissertation fort estimée : *De humore acido a cibis orto et de magnesia alba*. Quelque temps après, par de nouveaux travaux il donna du développement, à ce sujet, dans un mémoire intéressant qu'il publia dans le deuxième vol. des *Essais philosophiques et littéraires* de la société d'Edimbourg, pour l'année 1756, sous le titre d'*Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines*. Il fit connaître la magnésie, confondue, avant lui, avec la chaux; étudia, avec soin, le fluide aëroforme qui se dégage des effervescences, et le distingua de l'air commun; il donna à ce gaz le nom d'air fixe. C'est lui qui tira la conclusion importante que la présence de ce gaz (acide carbonique) adoucit la causticité des alcalis et des terres calcaires. C'est donc à Black que nous devons les premières connaissances positives que nous ayons eues sur les carbonates. Cette découverte est capitale : elle a fait un grand nom à son auteur, et, en donnant une nouvelle direction aux recherches chimiques, a puissamment servi à faciliter celles qui ont immortalisé depuis les noms des Priestley, des Cavendish, des Lavoisier, etc. De 1760 à 1765, il fit la découverte que chaque corps, en passant d'une température à une autre, exigeait une quantité de calorique qui lui était propre, et il établit les lois du calorique latent, ou calorique spécifique. Cette découverte a été confirmée et étendue depuis par Crawford, Wille, Lavoisier et M. de Laplace, et a produit d'importants résultats. En 1756, le docteur Black avait été nommé professeur de médecine à l'université de Glasgow, à la place du docteur Cullen, et en 1765, il succéda encore à son premier maître, dans la chaire de chimie, à l'université d'Edimbourg. Quoique d'un caractère froid et réservé, Black s'animait quand il parlait de la science qui faisait ses délices, et il avait le talent d'inspirer le plus grand zèle à ses auditeurs. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on doit encore à Black, un *Mémoire sur l'effet de l'ébullition qui dispose l'eau à se congeler plus promptement*, inséré dans le soixante-cinquième vol. des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* (année 1774); une *Analyse des eaux de quelques sources chaudes en Islande*, imprimée dans les *Transactions philosophiques de la société d'Edimbourg*, (année 1791). Cette analyse lui fit reconnaître la soude libre dans les eaux minérales de Geysser et Rylkum. La soude est le seul alcali qui ait été trouvé non combiné dans les eaux minérales. Le professeur Crell et Lavoisier ont publié deux lettres de Black sur des sujets de chimie, et, en 1804, on donna au public ses *Leçons de chimie*, en deux vol., précédées d'une notice très bien faite et très exacte sur sa vie, par le docteur Robinson. Black est mort le 6 décembre 1799, à l'âge de soixante-onze ans. Fourcroy l'appelle l'illustre Nestor de la révolution chimique. Il était membre des sociétés philosophiques d'Edimbourg et de Londres, il avait été nommé membre étranger de l'académie des sciences de Paris, à la sollicitation de Lavoisier.

BLACK (N.), médecin anglais, a publié une *Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie depuis son commencement jusqu'à nos jours, ainsi que de leurs principaux auteurs, progrès, imperfections et erreurs*, traduit en français, 1798, in-8°; *Observations médicales et politiques sur la peste vérolé et sur les avantages et inconvénients d'une inoculation générale, adoptée spécialement dans les villes*, trad. en français, par Mahon, 1788, in-12.

BLACKFORD (mistriss), écrivain anglais ; elle a composé : *Arthur Monseith, ou les Orphelins écossais, histoire morale, suivie du petit Criolo*, trad. en français, 3 vol. in-18, 1825.

BLACKLOCK (THOMAS), poète et ministre évangélique, naquit, en Ecosse, dans le bourg d'Aunau, en 1721. Devenu aveugle, à six mois, par suite de la petite vérole, il dut à cet accident, une éducation au-dessus de sa naissance ; son père, qui était maçon, et qui l'aimait tendrement, lui lisait par intervalle quelques morceaux choisis des meilleurs poètes anglais, et cet exercice souvent répété forma insensiblement le goût et l'intelligence du jeune infortuné ; sa mémoire et sa pénétration parurent même s'être accrues par la privation du sens qu'il avait perdu. Le bruit s'en répandit dans le voisinage, et quelques jeunes gens qui fréquentaient les écoles publiques, autant par attachement que par pitié, venaient assidueusement lui répéter les leçons qu'ils avaient reçues. Des soins aussi généreux excitaient la sensibilité du jeune Thomas, et adoucissaient son infortune. A douze ans, il s'essaya dans la poésie, et eut quelque succès ; à dix-neuf ans, ayant perdu son père, il peignit dans des vers pleins de charmes, la douleur que cette perte lui causait. Un savant médecin d'Edimbourg, M. Stephenson, touché de son sort, le plaça à l'université de cette ville, et le mit en relation avec plusieurs personnages célèbres et notamment avec David Hume. A l'âge de vingt-trois ans, Thomas se faisait remarquer par une susceptibilité d'organe extraordinaire ; aimant passionnément la musique, tout ce qui choquait l'harmonie, même en vers, lui causait une sensation douloureuse ; il soutint, dans une dissertation imprimée, que la musique était le langage primitif des hommes. Ce fut vers cette époque qu'il fit paraître un recueil de poésies où l'on remarque un heureux choix d'expressions, mais plus d'élégance que de force, et plus de facilité que de correction. Cherchant alors un état plus solide, il se voua au ministère évangélique, et se fit une nouvelle réputation comme prédicateur ; la poésie ne fut plus pour lui qu'un délassement. Il tint aussi une espèce de pensionnat à Edimbourg pour essayer des principes qu'il s'était faits sur l'éducation ; mais il y renonça quelques temps après. Il mourut dans cette ville, en 1791, à l'âge de 70 ans. Le choix de ses poésies a eu trois éditions, la dernière, en 1796, avec une notice curieuse sur la vie de l'auteur, par M. Spence. Outre ses œuvres choisies, Blacklock en avait composé d'un ordre inférieur ; nous n'en citerons que deux : 1° une *Ballade héroïque* intitulée, *Graham*, dans laquelle Walter-Scott a peut-être trouvé des données du genre qu'il a suivies ; 2° des *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté*.

BLACKWELL (BARTHELEMY), Irlandais. Venu jeune en France, il prit du service au commencement de la révolution, et fit partie des Irlandais-Unis où il fut admis comme lieutenant, en 1803. Mêlé aux intrigues qui eurent lieu dans ce corps à l'occasion de la rivalité de l'adjudant-général Macshedy et du général O'Connor, qui se disputaient le commandement, il passa dans un corps de cavalerie, avec lequel il fit les campagnes de Prusse et d'Autriche. Colonel à l'époque du licenciement de l'armée, il fut mis à la demi-solde, puis chargé du commandement de Bitche. Le mauvais état de sa santé le força au bout de quelques mois de prendre sa retraite ; il revint à Paris où il mourut des suites de ses blessures.

BLACONS (le marquis de), député aux états-généraux, à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur, fut un des premiers nobles qui se réunirent à la chambre du tiers, et acceptèrent franchement les institutions nouvelles ;

mais il se laissa séduire par les offres avantageuses de la cour, et se rangea entièrement de son parti. A la discussion qui eut lieu, lors du départ de Louis XVI pour Saint-Cloud, il prit sa défense, en disant, « que le roi n'avait entrepris ce voyage que pour avoir l'air d'être libre : » l'assemblée fut étonnée de cette réponse indiscrète dont elle connaissait la fausseté. Après avoir signé les protestations des 12 et 13 septembre 1791, contre les actes de l'assemblée, il quitta la France, non sans un vif regret, et porta chez l'étranger ses premières opinions. Bonaparte le rappela en 1801, mais, à sa rentrée, ses créanciers le poursuivirent avec tant d'archarnement, que pour leur échapper il se brula la cervelle, le 18 mars 1805.

BLACQUE (EDME-JEAN), naquit à Paris, le 11 mai 1734, et fut reçu avocat au parlement, en juillet 1779. En 1791, il fut nommé assesseur de juge de paix, mais il reprit, en 1792, sa première profession, dans laquelle il se fit remarquer par son courage à défendre de malheureux accusés, dont il eut le bonheur de sauver un grand nombre. Le 5 octobre 1795, il engagea la section de la fidélité, dont il était le président, à marcher contre la convention. En 1799, il plaida en faveur du général Championnet, accusé par le directoire ; dans le procès du général Moreau ; il fit acquitter un parfumeur du faubourg Saint-Germain, accusé d'avoir accueilli un des co-accusés. Enfin, dans le procès du banquier Michel, il défendit avec vigueur M. Boissières, contre les accusations dont le chargèrent les personnages les plus influents de l'époque.

BLAD (CLAUDE-ANTOINE-AUGUSTE), était employé avant la révolution dans l'administration de la marine, à Brest. Envoyé à la convention nationale par son département, il prit place sur les bancs de la gironde, vota dans le procès de Louis XVI, pour la mort avec appel au peuple et suris. Après la journée du 31 mai, à laquelle il s'était opposé avec courage, il signa la fameuse protestation du 6 juin contre les excès de cette journée. Cet acte de courage le fit plonger dans les fers avec soixante-douze de ses collègues. Après le 9 thermidor, il fut rappelé au sein de la convention. Il se plaça dans les rangs des thermidoriens, et se prononça hautement pour toutes les mesures réactionnaires. Envoyé avec Tallien à l'armée de l'Ouest, il montra, après l'affaire de Quiberon, autant de modération que son collègue fit éclater de férocité. Blad passa au conseil des cinq-cents, où il fit partie de la majorité soupçonnée de royalisme. En 1798, il sortit du conseil et rentra dans la vie privée. On croit qu'il s'est retiré à Bruxelles.

BLAGDEN ou **BLAGDON** (FRANÇOIS-GUILAUME), littérateur anglais, un lui doit plusieurs écrits politiques et des traductions d'ouvrages français. Il fut emprisonné pendant six mois, en 1803, pour avoir publié un pamphlet intitulé *Aristide*, contre l'administration navale du comte de Saint-Vincent. En 1809, il fit paraître un journal intitulé, *The political register*, en opposition à celui de Cobbett, mais auquel il ne put donner de suite, ce qui lui fit perdre des sommes considérables. Il fut aussi fort long-temps possesseur d'un exemplaire de l'ouvrage intitulé *Le livre*, et fit connaître son intention de l'insérer dans son journal, mais le lord chancelier le lui défendit. Cependant, en 1713, il publia : *Lettres à la princesse de Galles, concernant la seule véritable histoire du livre célèbre*, in-8°, on a, en outre, de lui, le *Géographe moderne*, 3 vol. in-30, 1807 ; *Histoire de la vie de lord Nelson*, in-folio, 1806 ; *Découvertes modernes, ou collection de faits et d'observations principalement relatifs à l'histoire naturelle*, 3 vol. in-12, 1802 ; un grand nombre de pamphlets politiques, des traductions des voyages de Golbery, de

Deno et de Pallas, *The French interpreter*, contenant des conversations étendues et familières sur tous les sujets utiles ou intéressants, etc., 1825, in-16.

BLADGEN (sir CHARLES), secrétaire de la société royale de Londres, et qui fut pendant un demi-siècle l'ami de sir Joseph Banks, est connu par des recherches sur la chaleur, sur la formation de la glace, et par différents travaux en physique et en chimie. Il cachait sous un dehors calme et quelquefois impassible, les plus rares qualités, et un cœur bienveillant et généreux. Depuis Cavendish, aucun savant n'a possédé plus d'égalité dans le caractère, plus de sérénité dans l'âme; nul n'était plus exact, plus constant dans ses habitudes, plus ponctuel dans les devoirs qu'il s'imposait. A quatre-vingts ans, toutes les infirmités de la vieillesse lui étaient inconnues : à la promenade, en société, partout on l'édit pris pour un homme dans la force de l'âge. Blagden a rendu des services importants à tous les savants qui sont allés visiter l'Angleterre depuis 1814; il leur a ouvert la maison du vénérable chevalier Banks, qui ne cessait de combler les savants étrangers des prévenances les plus délicates. Il était d'une activité surprenante, et entretenait seul une correspondance étendue avec la France et l'Angleterre; il était au courant de tous les voyages nouveaux, de toutes les découvertes dans les sciences et dans les arts. Blagden avait été médecin en chef des armées anglaises, et avait acquis une assez grande fortune; Cavendish en mourant lui avait laissé 400,000 francs. Plus il avait d'aisance, plus il était généreux, et nous pourrions citer de lui bien des traits qui font honneur à la bonté de son cœur. Il avait voyagé en Amérique, en Italie, en Allemagne, mais la France était son pays de prédilection; il venait tous les ans passer plus de six mois à Paris ou à Arcueil, chez notre célèbre Berthollet. Aucun de ses compatriotes n'a rendu plus de justice aux travaux et aux découvertes des Français, et n'a plus contribué aux heureuses communications qui existent, depuis la paix, entre les savants de l'Angleterre et de la France. Blagden est mort subitement, en 1820, à Arcueil, chez Berthollet avec qui il s'était lié d'une étroite amitié.

BLAIN (JEAN-FRANÇOIS), fut arrêté, en 1794, et détenu à la citadelle de Nismes comme fédéraliste. En 1797, il fut nommé par le département des Bouches-du-Rhône, membre du conseil des cinquante; la même année, il parvint à se soustraire à la peine de la déportation qui avait été portée contre lui, au sujet de la journée du 18 fructidor. En 1799, il fut du nombre des proscrits rappelés, et obtint la sous-préfecture de Boulogne. En 1814, M. Blain fut nommé, par le Roi, chevalier de la légion d'honneur.

BLAINE (N.). Il a traduit de l'anglais l'ouvrage suivant : *Notions fondamentales de l'art vétérinaire, ou principes de médecine appliqués à la connaissance de la structure, des fonctions et de l'économie du cheval, du bœuf, de la brebis et du chien, avec la manière de traiter leurs maladies*, avec planches, 3 vol. in-8o, 1803.

BLAINVILLE (H.-M. DUCROTAY de), l'un des plus profonds zoologistes de France, est né à Arques, département de la Seine-Inférieure, vers l'année 1778. Il vint assez jeune à Paris, où il se livra à l'étude des sciences. Les écrits et les leçons du professeur Cuvier lui inspirèrent le goût le plus vif pour l'histoire naturelle, et pour l'anatomie comparée. Ses premiers essais furent couronnés de succès; les talents et les connaissances dont il fit preuve ne tardèrent pas à le faire nommer suppléant de M. Cuvier au Jardin des Plantes et au collège de France. Quelque temps après, M. de Blainville fut nommé professeur-adjoint de zoologie, d'anatomie

et de physiologie comparées à la faculté des sciences. En 1810, il se fit recevoir docteur en médecine. Ce savant distingué est aussi laborieux qu'il est habile; il a disséqué et étudié avec soin un grand nombre d'animaux de toutes les espèces; il les a examinés sous leurs différents rapports, a fait connaître beaucoup de faits nouveaux, et a donné, comme résultats de ses recherches, plusieurs classifications méthodiques, auxquelles il a joint des considérations générales aussi profondes qu'ingénieuses. Il a continué plusieurs travaux commencés par Vieq.-d'Azir et a donné, du développement à plusieurs, idées de ce grand homme auquel l'anatomie comparée est plus redevable qu'on ne le croit généralement. Le nombre des mémoires publiés par M. de Blainville, sur différents sujets de zoologie et d'anatomie, est des plus considérables; tous annoncent des vues profondes, quelquefois des idées hardies, peut-être même un peu hypothétiques, mais toujours propres à imprimer un bon mouvement à la science et à lui faire faire des progrès rapides. Nous ne citerons que les principaux, insérés, soit dans le *Journal de Physique*, soit dans le *Bulletin de la société philomatique*: *Considérations générales sur le système nerveux; Mémoire sur l'emploi de la forme du sternum et de ses annexes dans les oiseaux, pour la confirmation ou l'établissement des familles naturelles dans cette classe d'animaux; Mémoires sur la classification des animaux mollusques; Mémoire sur une nouvelle classification des Entomozoaires; Tableau des tissus ou systèmes, et des substances qui entrent dans les animaux; Monographie des Raies et des Squales*, en commun avec M. Constant Prévost, etc. De ces différents travaux sur un grand nombre d'animaux, choisis dans un certain nombre de classes, est résulté le *Prodrome d'une nouvelle distribution systématique du règne animal*, publié en 1816. Outre ces différents mémoires, on doit encore à M. de Blainville: *De l'organisation des animaux, ou principes d'anatomie comparée*, Paris, 1822, in-8o; cet ouvrage d'une profondeur extrême, est le résultat de quinze années de travaux assidus; il est conçu sur un plan tout-à-fait nouveau et exécuté avec des matériaux qui, pour la plupart, sont entièrement propres à l'auteur (le premier volume seul a paru); *Manuel de malacologie et de conchyliologie*, un volume in-8o, avec plus de 100 planches, d'une exécution parfaite, Paris 1826; c'est un traité complet dans lequel l'auteur a exposé, dans des articles séparés, l'histoire de la science, l'anatomie, la physiologie, enfin les caractères spécifiques des animaux de cette classe; *Description des espèces de poissons de France*, faisant partie de la Faune française; *Additions à la traduction de l'ouvrage de Bremser, sur les vers intestinaux dans l'homme*, dans lesquelles l'auteur propose une nouvelle classification des vers intestinaux, basée sur l'ensemble de leur organisation; *Sur la place que doivent occuper, dans la série animale, l'Echinidé et l'Ornithorhynque*. Enfin M. de Blainville a fait beaucoup d'articles importants pour le dictionnaire d'histoire naturelle de Déterville, et pour celui des sciences naturelles. Peu de professeurs ont rendu l'enseignement oral aussi profitable et aussi agréable que lui; il parle avec une abondance d'idées fort rare, et rend encore sa pensée plus lucide en appelant à son secours l'art du dessin, dont il se sert avec une extrême facilité; aussi ses leçons sont-elles suivies par de nombreux auditeurs. Ce savant est d'un caractère noble, ferme et d'une parfaite indépendance. Il a été nommé membre de l'Institut, en 1825, et il est permis de croire à ceux qui connaissent sa louable activité, qu'il ne fera pas partie du nombre de ses confrères dont le zèle s'assoupit sur le fauteuil académique.

BLAIR (HUGUES), naquit à Edimbourg, le 7 avril 1718, d'un riche négociant de cette ville. Législa-

teur de la chaire évangélique de l'Angleterre, il signala les défauts des prédicateurs qui l'avaient devancé dans cette carrière, non pas en établissant les règles particulières qui doivent guider le ministre qui parle au nom de Dieu, mais en posant les principes généraux de l'art d'écrire, et en les appliquant constamment à l'art de la chaire. Il fut bien loin d'abord de se proposer une réforme aussi importante; il ne voulait que se rendre compte de ce qui constitue le beau dans les ouvrages d'esprit, et l'essai qu'il composa à cet effet, justement apprécié par ses maîtres et ses condisciples, leur révéla le réformateur qu'attendaient depuis si long-temps l'éloquence de la chaire. Des ce moment, en suivant une route nouvelle, semée de succès constants, il traça aux ministres évangéliques celle qu'ils devaient suivre eux-mêmes pour arriver aux mêmes résultats. Cet art sublime, à l'époque de Blair, était en Angleterre en arrière de deux siècles, en le comparant à l'état où il se trouvait en France, à la même époque. Alors encore les prédicateurs écossais faisaient de la chaire chrétienne une tribune de scandale; ils employaient l'exagération, les menaces pour effrayer le peuple plutôt que pour l'instruire; ils croyaient devoir se conformer aux dispositions de leurs auditeurs en s'abaissant jusqu'à eux au lieu de les élever jusqu'à soi. Blair remplaça le style bizarre et trivial de ses prédécesseurs par un style pur, facile, doux et onctueux. Bientôt son nom fut cité parmi les écrivains les plus célèbres des trois royaumes, et ses sermons, imprimés vers 1777, furent accueillis avec transport. On cite relativement à leur publication une anecdote plaisante. Le libraire, qui n'en connaissait pas le mérite, refusa de les imprimer, et exigea l'approbation de Johnson, connu pour ses principes sévères en littérature. Johnson n'écrivit que ces seuls mots : « Ce sont des chefs-d'œuvre, car la simple approbation ne suffit pas » pour les louer. » Ils furent imprimés, et le succès qu'ils obtinrent justifia les éloges de Johnson. Une seconde édition eut lieu bientôt après, et l'enthousiasme sembla redoubler. Un dernier volume fut vendu 2,000 livres sterling. Depuis ce moment, sa réputation s'est maintenue dans son pays au même degré d'estime, et s'est étendue chez les autres nations par les traductions que des écrivains célèbres ont faites de ses sermons. Ils ont été traduits en français par Froissard et l'abbé d'Yressan, 1791, 1805, et mieux encore par Prévot, 1808, en hollandais, en allemand, en italien et en esclavon. Ces discours, quoique très bons et composés avec beaucoup d'art, tirent leur mérite autant peut-être de la comparaison qu'on a pu en faire avec ceux qu'ils ont remplacés, que de leur propre perfection. Ce n'est ni la logique pressante de Bourdaloue, ni la noble et riche abondance de Massillon, ni l'impétuosité de Bossuet, mais la douceur et l'onction de Cheminai. Le mérite de Blair fut apprécié par Georges III, qui lui accorda une pension de 200 livres sterling, qui fut bientôt portée à 300 livres, et dont il jouit toute sa vie. Il parvint d'un autre côté aux plus hautes dignités de l'église anglicane, après avoir été, en 1752, ministre à Collesie et ensuite à Edimbourg. Etant docteur et professeur à l'université de Saint-André, il entreprit un *Cours de littérature* qui se composait des leçons qu'il avait faites à l'université d'Edimbourg. Cette nouveauté eut le plus grand succès. L'auteur fut invité à le publier, et cette fois il n'éprouva aucune difficulté de la part de l'imprimeur. Blair a fait aussi une dissertation sur les poésies d'Ossian, qu'il apprécia de la manière la plus équitable, en révoquant en doute l'authenticité des faits, mais en prodigant l'éloge aux beautés qui s'y rencontrent et aux figures qui l'embellissent. Blair vécut dans l'opulence

et la paix, au milieu de ses livres et de ses amis; il compta parmi ces derniers tous les hommes distingués de son temps, et entretenait au dehors une correspondance suivie qui l'instruisait des progrès de la littérature chez les autres nations. Il continua d'attirer jusqu'à sa mort une grande affluence à ses sermons, et les ministres qui veulent plaire à leur auditoire, se bornent encore aujourd'hui à les lire en chaire. Blair, à l'âge de quatre-vingts ans, corrigeait et préparait pour l'impression, un volume des sermons de sa première jeunesse, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, arrivée en 1800.

BLAIR (JEAN), né vers 1731, mort à Williamsbourg, le 31 août 1799. Dès 1787, il était juge de la cour d'appel de Virginie; il fut, la même année, député avec Madison, par cet état, à la convention générale pour la constitution; Washington le nomma, en 1789, membre de la cour suprême des Etats-Unis.

BLAIR (GUILLAUME), chirurgien d'un dispensaire et d'un hôpital à Londres, a fait beaucoup d'expériences sur l'acide nitrique, comme moyen propre à remplacer le mercure dans le traitement des maladies vénériennes. On a de lui : *The soldier's friend, or the means of preserving the health of military men*, Londres, 1798, in-8°; *Essais in the venereal disease and its concomitants affections*, etc., 2 volumes in-8°, 1798 à 1800 : cet ouvrage a été traduit en allemand.

BLAKE (N.), général espagnol, issu d'une famille noble d'Irlande, est né à Malaga. A son début dans la carrière des armes, il entra dans le régiment d'Amérique; il y était adjudant, lorsqu'il le quitta pour remplir les fonctions de professeur au collège des Cadets à Port-Sainte-Marie, jusqu'à la suppression de ce collège. Il retourna alors à son régiment, y fut nommé capitaine, et, à l'époque de la guerre de 1793, entre la France et l'Espagne, passa en qualité de major au régiment des volontaires de la Castille. A la fin de cette guerre, pendant laquelle il avait donné des preuves de sa bravoure et de ses talents militaires, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de la Couronne et ensuite colonel de ce corps. L'estime générale qu'il s'était acquise lui valut, en 1808, le commandement des troupes levées en Galice, pour repousser l'invasion de Napoléon; il les mena au secours du général Cuesta, dans la Castille; battus tous les deux à Rio-Seco par le général Bessières, Blake réorganisa son armée à Benavente, et après que Castanos, s'emparant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Elbe, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de la Romana, et se dirigea vers les frontières de la France. Castanos, de son côté, avait opéré le même mouvement, mais Napoléon étant entré en Espagne, en décembre 1808, empêcha leur jonction; Blake, attaqué et repoussé jusqu'à Espinosa, fit une retraite que tous les hommes de l'art ont admirée. Elevé au grade de lieutenant-général, il remit le commandement de ses troupes à la Romana, pour prendre celui des trois provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne; ayant laissé le général Capigny dans cette dernière province, il passa en Aragon, se porta sur Saragosse et obtint d'abord quelque succès, mais défait à son tour à Belchite et à Maria, il retourna dans la Catalogne, secourut Gironne par une habile manœuvre, malgré le voisinage de Gouvion-Saint-Cyr, et, après cette opération, entra dans le royaume de Valence où il n'eut que des engagements partiels avec les Français. En 1810, les cortès sentant la nécessité d'admettre un chef militaire influent dans la nouvelle régence, Blake fut choisi; mais, à peine quelques mois étaient-ils

écoulés, que l'on s'aperçut de son absence dans les opérations actives; on fit alors, en sa faveur, une exception au règlement des cortés, qui défendait qu'un commandant militaire pût faire partie de la régence, et il fut nommé capitaine-général. L'affaire la plus importante qu'il soutint contre les Français depuis lors, fut celle d'Albiera où il commandait les forces anglo-espagnoles; défait ensuite à Murriedro, à la tête de l'armée de Valence, il se renferma dans cette capitale et y fit une longue résistance; obligé de capituler, il fut conduit prisonnier de guerre en France, et y resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne, après la paix générale, il a été promu à la direction du génie, et enfin au conseil d'état. Nous ignorons la part que cet officier distingué a prise à la dernière guerre d'Espagne, elle n'aurait pu rien ajouter à sa réputation comme excellent capitaine et zélé patriote.

BLAMMONT (Isidore, baron de), d'abord soldat avant la révolution, fut nommé capitaine dans un bataillon du département de l'Eure, il suivit son corps dans la Vendée, et y obtint le grade d'adjutant-général. Passé en Suisse, quelque temps après, il s'y distingua par sa fermeté et sa bravoure et fut blessé dans presque toutes les affaires auxquelles il se trouva. A son retour de la Corse, où il avait été envoyé comme chef de l'état-major de la 23^e division militaire, il passa dans l'armée d'Allemagne. Il fut chargé, après la conquête de la Poméranie suédoise de rapporter à Paris l'épée et le sceptre de Charles XII. Il fut mis ensuite à la tête du 105^e régiment de ligne, et se trouva à la bataille de Ratisbonne en 1809, où quinze mille Autrichiens furent faits prisonniers; il se distingua dans la campagne de Russie, à Borissow, fut blessé au passage de la Bérésina, laissé sur le champ de bataille et fait prisonnier par les Russes. Il ne reentra en France qu'à la restauration, et reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis et le commandement de la ville d'Abbeville. Après le 20 mars, le baron de Blammont s'arma de nouveau pour la défense de son pays, en qualité de maréchal-de-camp, quoique le Roi l'eût nommé lieutenant-général à son passage à Abbeville. Il fut élu, en 1815, député à la chambre des représentants par le collège électoral des Andelys. Le 24 juin, il y lut une lettre que le général Aubert lui avait écrite au sujet de la bonne disposition des armées, de ce qui donna à quelques députés, l'occasion de demander la suppression de la lecture des lettres particulières. Lorsque l'on discutait l'acte constitutionnel, il demanda, de concert avec le général Sorbier, que la garde impériale n'eût point d'autres grades que ceux du reste de l'armée. Depuis cette époque il a cessé d'être en évidence.

BLAMPOIX (J.-B.), naquit à Mâcon, le 16 octobre 1740. Après avoir été ordonné prêtre, il devint professeur de philosophie, dans sa ville natale, ensuite curé de Vandœuvre, près de Troyes, où il exerça le ministère pastoral avec tout le succès qu'on devait attendre de la science et de la vertu; encore aujourd'hui sa mémoire est chère et précieuse à cette paroisse. Blampoix fut élu évêque de Troyes et sacré à Paris, le 4 novembre de cette même année. Il assista au second concile national tenu à Paris, en 1801; invité, à cette époque, comme le reste de ses collègues, à donner sa démission, il s'y résigna comme eux. Il occupa ensuite pendant quelque temps la cure d'Arnay, dans le diocèse de Dijon, et se retira à Mâcon, au sein de sa famille, avec laquelle il voulait partager son médiocre revenu. Le pape Pie VII, lors de son passage par Mâcon, en 1804, permit que M. Blampoix lui fût présenté, et lui fit un très bon accueil, en présence des autorités et même du clergé. Après un assez long entretien,

le pape lui tendit les bras et le pressa contre son sein, en lui disant : *Appuyez! Appuyez!* On a su que dans cet entretien, Pie VII n'a pas laissé échapper un seul mot d'aigreur ni de reproche. La seule observation qu'il fit fut relative à ce que M. Blampoix avait accepté un évêché sans l'intervention de la cour de Rome. M. Blampoix ayant répondu que, malgré de fâcheuses divisions, le clergé constitutionnel, soumis au serment, avait toujours été pénétré de dévouement au Saint-Siège, la conversation cessa, et ce fut alors que le souverain pontife lui donna son embrassement paternel, il lui offrit même de demander pour lui, au chef du gouvernement, ce qu'il pourrait désirer. M. Blampoix vécut depuis à Mâcon, honoré pour son mérite et pour son caractère. Il est mort dans cette ville au mois de juin 1820. On a de lui plusieurs *Lettres pastorales*, ou *mandements*; il a aussi inséré divers articles dans les *Annales de la religion*.

BLANC (FRANÇOIS-JOSEPH), député du département de la Marne à la convention nationale en 1792, naquit à Vitry. Il vota pour la détention de Louis XVI durant la guerre, et pour son bannissement à la paix. Il demanda sa démission, en 1795, mais elle lui fut refusée. Après la dissolution de la convention, il entra au conseil des anciens jusqu'au 20 mai 1797, et fut nommé maire de Vitry, en 1805. Il continua ces fonctions jusqu'à l'époque de l'abdication de Napoléon, en 1814. Ayant arboré le drapeau blanc à Vitry, Louis XVIII le nomma sous-préfet et lui accorda des lettres de noblesse.

BLANC DE SERVAL, député à la convention nationale, n'était point connu avant la révolution. Quoique sujet à de grandes infirmités, ses idées républicaines le portèrent bientôt à se mêler des affaires politiques. En 1793, il remplaça Barbaroux comme député à la convention, mais n'eut ni l'énergie ni les talents de son prédécesseur, dont le sort lui fit connaître le parti qu'il avait à prendre; il se hâta d'aller siéger sur la montagne, et osa dire dans des débats, que Collot-d'Herbois ne lui paraissait pas plus coupable dans sa demande de faire miner toutes les maisons d'arrêt qu'Isnard, qui, à une séance de la convention, en 1793, avait répondu à une députation séditieuse, que, « Si Paris méconnaissait l'inviolabilité de la représentation nationale, les départements s'armeraient pour venger » cette injure, et que bientôt on chercherait sur « quelle rive de la Seine cette ville avait existé. » L'assemblée reconnut l'absurdité de cette comparaison, et força, par ses murmures, Blanc à quitter la tribune. Quoiqu'il se soit montré trop exalté dans ses opinions, il ne prit aucune part à la tyrannie qu'exerçait un grand nombre de ses collègues. Il dénonça ces atroces réactions du midi, impudemment niées par Chambon qu'il réduisit au silence. Après la session, il reentra dans sa première obscurité d'où il n'est plus sorti.

BLANC (ANTOINE), connu sous le nom de Blanc de Guillet, naquit à Marseille, en 1730. Il professa pendant dix ans la rhétorique dans la congrégation de l'Oratoire qu'il quitta pour venir à Paris, où la fortune ne lui fut guère favorable. Il embrassa la carrière des lettres, et travailla d'abord au Conservateur. En 1761, il publia les *Mémoires du comte de Guines*, roman qui eut quelques succès; il fit paraître ensuite des tragédies presque toutes remarquables par les pensées hardies et le ton véhément avec lequel il s'élève contre le despotisme; mais ces pièces sont remplies de bizarreries, et écrites assez généralement en style de Chapelain, témoin ce vers de *Manco-Capac*.

Crois-tu de ce forfait, Manco-Capac capable ?

En 1788, dénué de ressources malgré les succès de ses ouvrages, il ne crut pas que ses principes lui permettaient d'accepter une pension du gouvernement; ce ne fut que sous la convention, en 1793, qu'il accepta un secours de 2000 fr., et la place de professeur de langues anciennes, dans une des écoles centrales de Paris. Enfin, en 1798, il devint membre de l'institut. Il ne survécut pas long-temps à ce changement de fortune, une maladie de poitrine l'enleva le 2 juillet 1799. On a de lui : *Manco-Capac*, tragédie, 1763; *les Druides*, tragédie, 1772, pièce remplie, comme Manco-Capac, de bizarreries, de maximes hardies et philosophiques; le clergé, après quelque représentation, fit défendre de la jouer. Il est assez singulier que l'abbé Bergier, l'apologiste du christianisme, lui ait donné son approbation; ce ne pouvait être qu'une distraction. *L'heureux événement*, comédie en trois actes; *Ode sur le rétablissement de la bibliothèque de Saint-Victor*, in-4°, 1765 (en latin); *Albert Ier*, ou *Adeline*, comédie en trois actes et en vers, 1775, in-8°; *le Lit de justice*, in-8°; *Discours sur la nécessité du dramatique et du pathétique, en tout genre de poésie*, in-8°, 1783; *Virginie*, tragédie non représentée, 1786; le poème de *Lucrèce sur la nature des choses*, traduit en vers, 2 vol. in-8°, 1781 et 1791; si les vers sont de la même force que ceux de ses tragédies, le discours préliminaire et les notes sont loin de manquer d'intérêt. *Le clergé dévoilé, ou les Etats-Généraux de 1303*, tragédie, 1791; *Tarquin, ou la Royauté abolie*, tragédie, 1794; *Traduction en vers du commencement de l'Anti-Lucrèce*, morceau imprimé dans le *Mercure*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits peu importants, que nous nous dispenserons de nommer.

BLANC DE SAINT-BONNET (J. M. MARIE), avocat, chevalier de la légion d'honneur, secrétaire de M. le comte d'Arbon, maire de Lyon en 1814; a joué, dans les événements de 1814 et 1815, un rôle tout-à-fait royaliste, suivant la *Biographie des hommes vivants*, qui dans son supplément, semble rétracter tout ce qu'elle avait dit à ce sujet. Nous croyons qu'il importe peu à nos lecteurs de savoir la vérité à cet égard. Au reste, M. Blanc est auteur de plusieurs pamphlets; entre autres, questions à M. le colonel Fabvier, Lyon, 1818, in-8°. Il passe aussi pour avoir coopéré à la rédaction du mémoire justificatif en réponse à la brochure du même, intitulé *Lyon en 1817*. On doit à M. Blanc : *Manuel des chasseurs*, Paris, 1820, in-8°; *le Code des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation*, in-8°, 1823; *les Sœurs de Sainte-Camille*, ou *Lettres de Julie à Sophie*, in-12, 1823.

BLANC DE VOLX (J.), fils d'un riche propriétaire de Lyon, fut chargé par Murat de l'administration des douanes dans le royaume de Naples. On lui doit : *Coup d'œil politique sur l'Europe à la fin du dix-huitième siècle*, 1800, 3 vol. in-8°; *Des causes des révolutions et de leurs effets*, 1820, 2 vol. in-8°; *Du commerce de l'Inde, comparé dans ses effets avantageux ou nuisibles, et de la nécessité de se confier à une compagnie*, 1802, in-4°; *Etat commercial de la France, au commencement du dix-neuvième siècle*, 1803, 3 vol.; *Des erreurs du commerce et des améliorations dont il est susceptible*, 3 vol. in-8°, 1805; *De la liberté de la presse et du jury, dans les délits de la presse*, in-8°, 1808; *le Corrupteur*, comédie en cinq actes et en vers, et *le Français à Madrid*, comédie en trois actes et en vers.

BLANC-GILLY (MATTHIEU), député à l'Assemblée législative où il siégeait au côté droit, remplissait, avant sa nomination, les fonctions d'administrateur dans le département des Bouches-du-Rhône. Il ne prononça aucun discours à l'Assemblée, et fut seulement partie du comité de commerce. Après le 10 août, il s'éleva contre lui des plaintes qui l'obli-

gèrent à pourvoir à sa sûreté; il était gravement compromis par les papiers trouvés dans l'armoire de fer aux Tuileries, et suivant lesquels il aurait agi pour favoriser une contre-révolution. Depuis cette époque, il n'a plus reparu sur la scène politique. M. Blanc-Gilly a publié : 1° *Eloge du capitaine Cook*, in-8°, 1787; 2° *Plan de la révolution, concernant ses finances; ou Découvertes consolantes de l'impôt unique du toisé*, in-8°, 1789; 3° *Observations importantes sur les troubles de Saint-Domingue*, in-8°, 1791.

BLANC (N.), mécanicien habile, entrepreneur de la manufacture d'armes de Roanne, mort en 1801. On lui doit le fusil connu sous le nom de *Modèle de 1777*, encore en usage aujourd'hui. Il parvint à fabriquer toutes les pièces qui composent une arme à feu, avec une telle précision que, dans une expérience faite aux Invalides, sur mille platines, il ne s'en trouva pas une seule dont les pièces ne pussent remonter la première venue, lorsque celle-ci se trouvaient défectueuses.

BLANC DUFOUGERET (HONORÉ), ancien professeur de belles-lettres, né au Fougeret (Basses-Alpes), en 1766. On lui doit : *Odyssée*, ou *Nouvelle méthode pour suivre, en s'écrivant, la célérité de la parole*, in-8°; adaptée à la langue française et applicable à tous les idiomes, présentant des moyens d'entretenir une correspondance secrète, in-8°, avec seize planches, 1801; *le Guide des dîneurs*, 1814 et 1815, et deux ouvrages dramatiques intitulés : *le Triple engagement*, et *le Colin-Maillard*; *l'Echo des Alpes, ou Bluettes gastronomiques et sentimentales*, in-8°, 1825.

BLANC-PASCAL (N.), né à Nîmes, était, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse. En 1791, sa ville natale l'appela aux fonctions d'officier municipal, et bientôt après le nomma accusateur public du département du Gard. Sous le règne de la terreur, Blanc-Pascal subit les honneurs de la persécution; il fut mis hors la loi et porté sur la liste des émigrés. Après le 9 thermidor, il fut appelé de nouveau aux fonctions d'accusateur public, et de nouveau il fut poursuivi et destitué comme suspect de royalisme. Après le 18 brumaire, il reentra au barreau de Nîmes, où il se fit un nom honorable par sa probité et par ses talents. Les événements de 1815 troublèrent la tranquillité dont Blanc-Pascal jouissait depuis long-temps. Après avoir été si souvent persécuté comme royaliste, il fut persécuté comme révolutionnaire, pour avoir signé un pacte fédératif qui n'avait pour but que de s'opposer à des assassinats. Sa maison fut pillée, ses propriétés incendiées et sa vie menacée par les brigands de Trevaillons. Il prit la fuite, et ne reentra que l'année suivante dans ses foyers. Ce vénérable vieillard est encore l'une des lumières du barreau de Nîmes. Il a su mériter l'estime des hommes de bonne foi de tous les partis.

BLANCARD (le baron), fils d'un juge de paix de Loriol, parvint, en 1810, au grade de colonel du 2^e régiment de carabiniers, et obtint, dans la suite, celui de lieutenant-général, ainsi que la décoration de chevalier de Saint-Louis en 1814; mis alors à la demi-solde, il reprit du service dans les cent jours, et parait n'avoir pas été réemployé depuis.

BLANCARD (PIERRE), membre du conseil d'agriculture, arts et commerce de Marseille, avait voyagé dans l'orient et parcouru les factoreries, les établissements et les comptoirs des Européens dans cette partie de l'univers; il revint dans sa patrie, riche d'observations et de connaissances, et publia : *Manuel du commerce des Indes-Orientales et de la Chine*, avec une carte hydrographique, par M. Lapie, Paris, 1805. C'est un des meilleurs ouvrages qui

traitement de ces matières; il est dédié à l'empereur Napoléon.

BLANCHARD (l'abbé PHILIPPE-LOUIS), né en Normandie vers 1762, étudia à Paris, où il reçut le grade de bachelier de Sorbonne. L'évêque de Lisieux le nomma ensuite professeur de théologie au séminaire et curé de la paroisse de Saint-Hippolyte. Le refus qu'il fit de prêter le serment, exigé du clergé par l'assemblée constituante, le força de quitter la France; il se refugia en Angleterre, et commença la série des écrits dans lesquels, jusque dans ces derniers temps, il n'a cessé d'épancher l'indignation qu'il prétend éprouver de l'atteinte portée aux intérêts de la religion. Mais lorsque M. l'abbé Blanchard exhale ainsi son courroux, peut-on croire qu'il soit seulement né de causes purement spirituelles, et qu'il ne se rattache aucun intérêt mondain aux regrets qu'il témoigne? On a peine à se le persuader. L'homme véritablement religieux emploie-t-il l'injure pour convaincre? M. l'abbé Blanchard était revenu en France en 1814, le retour de Napoléon en 1815, le força de s'éloigner de nouveau, et il repassa en Angleterre où il se remit à écrire. Rappeler la nomenclature des ouvrages de ce théologien est en quelque façon retracer sa vie, depuis son émigration jusqu'en 1816. Sans doute que, dans le silence, il médite encore quelques nouvelles compositions, à moins que les faveurs qui ont pu lui être accordées, en récompense de son zèle, aient changé ses dispositions belligérantes en dispositions plus convenables au caractère sacré dont il est revêtu. Il a publié : 1° *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, Londres, 1800, in-8° et in-12; 2° *Controverses pacifiques sur les principales questions qui divisent et troublent l'Église gallicane, savoir : « les démissions épiscopales; la promesse, ou le serment de fidélité; le concordat; le jugement du pape sur ces matières; celui des évêques qui ont refusé leur démission et celui des évêques qui l'ont donnée, par un membre de l'Église gallicane, in-8°*, Londres. » Le pape accueillit favorablement ce volume qui parut en 1802, 3° *Première suite à la controverse pacifique, où l'on développe les réclamations des évêques canoniques de France, savoir : « le fondement des réclamations, dans les évêques, le droit et le devoir de les faire; que ce droit et ce devoir ne peuvent rencontrer aucun obstacle; leur extension aux droits lésés du souverain légitime; les effets inséparables des réclamations; » par l'auteur de la controverse pacifique*, Londres, 1805, in-8°; ce nouveau volume ne reçut pas la même sanction que le précédent, et le suivant, rédigé contre le sacre de Napoléon ne causa que du scandale, il a pour titre : 4° *État politique et religieux de la France, devenu plus déplorable encore par le voyage de Pie VII en ce pays*, seconde suite à la controverse pacifique, par l'auteur de cet ouvrage, Londres, 1806, in-8°; 2 vol. 5° *le Nouveau Labryre* in-18; 6° *le Vritable esprit du catholicisme de Bonaparte*, Londres, 1806; 7° *Réflexions sur le roi et le gouvernement*, par Louis BLAND, Paris, 1814, in-8°; 8° *la France en 1814 et 1815*, Londres. M. l'abbé Blanchard a encore publié plusieurs autres volumes de réflexions et de controverses qui, presque tous, se rapportent à une polémique qui eut lieu en Angleterre entre lui et quelques évêques catholiques anglais, mais qui sont aujourd'hui sans intérêt, et que, par ce motif, nous nous dispenserons de citer.

BLANCHARD (NICOLAS), célèbre aéronaute, fils d'un tourneur des Andelys, avait conçu l'idée d'étendre le pouvoir de l'homme, en créant les moyens de s'élever et de se diriger dans les airs. Ses essais n'avaient encore produit aucun résultat lorsque le marquis de Causans fit l'expérience d'un

appareil de son invention, à l'aide duquel il modéra la vitesse de sa chute en s'élançant du pont Royal dans la Seine; Blanchard fit des perfectionnements à cette invention, qui cependant ne remplissait pas le but qu'il se proposait. Enfin le moteur qu'il cherchait fut trouvé par Montgolfier, inventeur du ballon aérostatique; Blanchard n'eut plus alors qu'à s'appliquer à le diriger. Il ajouta à l'appareil de Montgolfier, des ailes dont le mouvement ressemblait à peu près à celui des rames d'un bateau, et qu'il présumait devoir produire sur l'air l'effet que celles-ci produisent sur l'eau; cependant diverses ascensions qu'il exécuta, donnèrent la preuve de l'insuffisance de son addition. La première expérience devait être faite en public, le 2 mars 1784, tout était préparé, quand tout à coup un jeune élève de l'école militaire se précipita dans la nacelle pour partager les dangers de l'entreprise, son mouvement brusque fit rompre une des ailes, et l'expérience n'eut pas lieu. Nous rapportons cette circonstance, parceque l'on a prétendu que cet élève était Bonaparte, mais ce bruit a été démenti par lui-même. Blanchard a le mérite d'avoir inventé le parachute, perfectionné et si hardiment employé depuis par l'intrépide Garnerin. Dans le grand nombre de ses ascensions, on a conservé le souvenir de celle qui le transporta de Douvres en France, en 1785, dans laquelle le docteur Jeffries l'accompagna, et qui lui valut le surnom de *Don Quichotte de la Manche*, et le voyage de la même nature qu'il entreprit, le 9 janvier 1793, à Philadelphie. Il est mort au commencement du 19^e siècle.

BLANCHARD (M^{me}), aéronaute, femme du précédent, naquit, le 25 mars 1778, dans la petite commune des Trois-Canons près la Rochelle. Une anecdote assez singulière amena son mariage; M^{me} Armand, mère de M^e Blanchard, était enceinte lorsque le hasard conduisit, devant la maison qu'elle habitait, un voyageur inconnu qui lia conversation avec elle et qui finit par lui dire : *Faites une fille, et je l'épouserai*. Ce voyageur était l'aéronaute Blanchard à qui elle fut unie en effet presque au sortir de l'enfance. Elle se familiarisa alors avec le danger, et devint d'une telle intrépidité que plusieurs fois il lui est arrivé de s'endormir dans les airs pendant la nuit, et d'attendre ainsi dans sa frêle et étroite nacelle, le retour du jour pour descendre avec plus de sûreté. Après avoir fait heureusement un grand nombre de voyages aériens, elle périt misérablement, le 6 juillet 1819, dans sa 42^e année, en faisant sa 67^e ascension, dans un ballon à artifice parti du jardin de Tivoli. Un accident mit le feu au ballon, et cette infortunée à demi-brûlée tomba fracassée sur une maison de la rue de Provence à Paris.

BLANCHARD (CLAUDE), député à l'assemblée législative, était né à Angers, le 16 mai 1742. En 1768 et dans l'année suivante, il fit les campagnes de Corse en qualité de commissaire des guerres; nommé commissaire principal, en 1780, il accompagna le général Rochambeau en Amérique, et plus tard, en 1788 et 1789, remplissait les fonctions de commissaire ordonnateur à Arras. Étranger dans cette ville, la conduite qu'il y tint lui acquit l'estime générale, il en reçut le témoignage dans sa nomination au commandement de la garde nationale. Député à l'assemblée législative, il en fut un des membres les plus actifs. Dans les temps de trouble qui précédèrent la chute de Robespierre, il fut privé du titre de grand juge militaire dont il exerçait les fonctions depuis le 1^{er} octobre 1791, mais, après la mort de ce monstre, il obtint sa réintégration. Ses talents administratifs le firent ensuite nommer l'un des adjoints du ministre de la guerre,

enfin les dernières fonctions qu'il occupa furent celles de commissaire ordonnateur en chef d'abord à l'armée de Sambre-et-Meuse, puis à celle de l'intérieur, ensuite dans la 1^{re} division militaire, et en dernier lieu, à l'hôtel des Invalides jusqu'à sa mort arrivée, le 21 mai 1803. Il a laissé la réputation d'un homme intègre.

BLANCHARD (JEAN-BAPTISTE), né à Tournon (Ardennes), en 1731, était professeur de rhétorique chez les jésuites à l'époque de leur expulsion de France, en 1767. Il resta pendant quelques années à Namur, et revint finir ses jours dans sa patrie où il est mort, le 15 juin 1797. Ses ouvrages sont : 1^o *Ecole des mœurs, ou réflexions morales et historiques sur les maximes de la sagesse*, Lyon, 1804, 6 vol. in-12, ouvrage souvent réimprimé; 2^o *Le poète des mœurs, ou les maximes de la sagesse*, etc., Namur, 1773, 2 vol. in-12; il a été réimprimé sous le titre de *Maximes de l'honnête homme, ou le poète des mœurs*, Liège, 1779, 3 vol. in-12, et plusieurs fois sous le titre d'*Ecole des mœurs*; 3^o *Précipites pour l'éducation des deux sexes, à l'usage des familles chrétiennes*, mis au jour par Bruyssel, Lyon 1803, 2 vol. in-12; il a été reproduit, en 1807, sous ce titre : *Educations chrétiennes, à l'usage de l'un et l'autre sexe*, Lyon, 2 vol. in-12; 4^o *Le Temple des muses, ou recueil des plus belles fables des fabuliers français, accompagné de remarques critiques et historiques*, vers 1780.

BLANCHARD (PIERRE), libraire à Paris, né à Dammartin sur le Morin, en 1773; littérateur estimé, il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas dépourvus de grâces ni d'élégance, quoique le style en soit parfois incorrect, en voici la liste : *Abrégé des antiquités romaines, pour l'utilité des jeunes gens qui étudient les auteurs latins et l'histoire de Rome*, 1820, in-12, ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de M. Thérut; les *Accidents de l'enfance, présentés dans de petites historiettes*, dixième édition, 1825, in-18; *Amours de Daphnis et Clodé*, traduit du grec; *Amusement de l'adolescence*, 2 volumes in-12, 1812; les *Aventures les plus curieuses des voyageurs, extraites des relations anciennes et modernes*, troisième édit. 4 vol. in-12; *Beautés de l'histoire de France*, onzième édit., 1824, in-12; *Petite bibliothèque des enfants*, onzième édit., 1825, in-12; le *Flisson de la jeunesse, ou abrégé d'histoire naturelle*, cinquième édit., 1817, 4 vol. in-12; *Catéchisme de la nature*, 1796, in-8^o; les *Délassements de l'enfance, ou lectures instructives et amusantes*, 1816, 6 vol. in-18; *Les enfants de la nature*, 1800, in-12; *Félicie de Vilmarid*, 1797, 3 vol. in-12; *Félix et Félicie, ou les pasteurs du Jura*, 1824, in-18; les *Jeunes enfants*, contes, 1824, in-12; *Laurence de Sainte-Beuve*, nouvelle, 1798, in-12; *Modèle des enfants*, 1825, in-8^o; la *Mythologie de la jeunesse*, ouvrage élémentaire, par demandes et par réponses, 1824, in-12; *Mythologie élémentaire, abrégé de la précédente*, 1823, in-12; le *Petit Chaperon rouge*, vaudeville en un acte, 1800, in-8^o; *Petit voyage autour du monde*, 1824, in-12; *Philetas*, roman pastoral, 1800, in-12; *Plutarque de la jeunesse*, 1822, 4 vol. in-12; le *Rêveur sentimental*, 1790, 2 vol. in-18; *Richardet, ou le jeune aventurier*, drame en 4 actes, 1805, in-8^o; *Rose, ou la bergère des bords du Morin*, suivie de la *Chauvrière du vieux marin*, 1797, 2 vol. in-12; *Rosebelle*, historiette du 13^e siècle, 1800, in-12; *Simplicie, ou les voluptés de l'amour*, 1800, in-18; *Ta-b'eau de la nature et des bienfaits de la providence*, par Fénelon, 1824, in-12; le *Trésor des enfants*, 1824, in-12; la *Vérité à ceux qui gouvernent, ou manuel moral de l'homme public*, 1799, in-8^o; *Vies des hommes célèbres de toutes les nations*, faisant suite à *Plutarque de la jeunesse*, 1818, 2 vol. in-12; *Voyageur de la jeunesse, dans les quatre parties du monde*, 1819, 6 vol. in-12.

BLANCHARD (CHARLES-ANTOINE), de la congrégation de Saint-Maur, de l'académie de Caen, mort dans cette ville, le 19 mars 1797, était né à Rethel, le 20 janvier 1737. Sa vie fut consacrée à l'enseignement, à la culture de la poésie latine et de la poésie française, et à des recherches sur l'histoire du moyen âge. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen*, qui renferme des documents précieux sur l'origine et les mœurs des Armoriciens.

BLANCHELANDE (PHILIBERT-FRANÇOIS ROUXEL de), ancien gouverneur de Saint-Domingue, naquit à Dijon, en 1735, ne dut qu'à lui-même la considération qui environna sa carrière. Resté orphelin et sans fortune, dès son bas âge, il entra à 12 ans dans un régiment d'artillerie, et devint, jeune encore, major des grenadiers de France. En 1779, il passa à la Martinique avec le régiment d'Auxerrois où il servait alors et dont, à son arrivée dans la colonie, il fut nommé lieutenant-colonel. S'étant distingué plus tard dans la défense de l'île de Saint-Vincent où, avec 750 hommes, il força 4,000 Anglais à reprendre la mer. Son courage fut récompensé par sa nomination au rang de brigadier; en 1781, il fut nommé gouverneur de l'île de Tabago, à la prise de laquelle il avait contribué, et ensuite de la partie française de Saint-Domingue. A l'époque de la révolution, il entra dans sa patrie et se retira dans le village de Chauvassin en Franche-Comté; bientôt après il fut arraché au repos pour reprendre le commandement qu'il avait à Saint-Domingue, et qui lui devint fatal. C'était à l'époque où l'affranchissement des noirs venait d'être déclaré par un décret de l'assemblée nationale; la nouvelle en était déjà parvenue dans l'île, et y avait mis les esprits dans une fermentation qu'il lui fut impossible d'apaiser. Il aurait voulu réunir les blancs et les hommes de couleur, et les déterminer à se montrer les fermes soutiens des intérêts de la colonie, en faisant au gouvernement de sages représentations sur les funestes effets qui devaient résulter de l'exécution subite de cette mesure, mais ses efforts furent impuissants, et il dut, pour mettre sa vie en sûreté, se réfugier au Cap, quand les premiers troubles éclatèrent au Port-au-Prince, résidence habituelle des gouverneurs. De sa retraite il écrivit à l'assemblée nationale, pour la conjurer de suspendre l'exécution du décret d'affranchissement. Sa démarche fut considérée, d'après la dénonciation des députés Brissot et Lassource, dans la séance du 4 décembre 1792, comme un acte de désobéissance aux lois; cependant il resta plusieurs mois encore dans ses fonctions; ce ne fut qu'après le 10 août qu'il fut destitué et transféré en France. Sur la proposition de Garnier de Saintes, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, et malgré les efforts de Tronçon-Ducoudray, ce tribunal sanguinaire le condamna à mort, le 11 avril 1793, comme coupable d'avoir excité la révolte à Saint-Domingue. L'horreur de son supplice fut augmentée par les hurlements d'une populace féroce que l'on avait excitée contre lui. La mort ne satisfait pas encore la vengeance du parti qui l'avait frappé; son fils, jeune homme de 20 ans, et son aide-de-camp, accusé d'avoir été son complice, monta sur l'échafaud le 20 juillet 1794, après 15 mois de captivité. Blanchelande eut le tort de ne pas avoir su apprécier sa position, et les droits de ses administrés; au lieu de montrer une sage fermeté, il afficha le despotisme et l'arbitraire, et cette prétention, au lieu de calmer les esprits, ne fit que les irriter. Blanchelande fut réellement la cause des malheurs de Saint-Domingue, mais il ne fut coupable que d'impéritie.

BLANCHET (AUGUSTIN), de Rives, départe-

ment de l'hère, a publié un *Recueil de poésies fugitives*, 1805, in-12, qui, présenté au chevalier de Parny, valut à son auteur une réponse flatteuse de cet aimable poète; *Peu de chose ou rien*, colifichet littéraire, in-12, 1803.

BLANCHETON (ANDRÉ-AUTOIRE), né à Clermont-Ferrand, en 1784, et fils d'un chirurgien distingué de cette ville, fit ses premières études sous les yeux de son père, et vint ensuite achever à Paris son éducation médicale. Les succès qu'il obtint dans plusieurs concours, furent sanctionnés par la part qu'il eut, chaque année, aux prix décernés par la faculté. Joignant l'étude de la chimie à celle de la médecine, il obtint, en 1806, le prix accordé à la première de ces deux sciences, par le ministre de l'intérieur. Reçu docteur en médecine, à vingt-trois ans, il partit en qualité de médecin de première classe pour les armées; dans la campagne d'Autriche, en 1809, les différents hôpitaux militaires où il eut occasion d'exercer, se trouvant atteints du typhus contagieux, il put y déployer son zèle et son savoir, et mérita, par l'importance de ses services, l'estime de Masséna, auprès duquel il fut employé, lors de l'expédition de Portugal, en qualité de médecin de son quartier général. Il fut à même de combattre de nouveau, dans ce pays, les ravages du typhus, dont il finit par être atteint lui-même, et reçut la décoration de la légion d'honneur en récompense de la conduite qu'il tint sur le champ de bataille de Bassano. De retour en France, en 1811, époque où des maladies épidémiques se manifestaient dans diverses communes des environs de Paris, il fut chargé d'en diriger le traitement, et obtint de si heureux résultats qu'il fut nommé, en 1812, l'un des médecins des épidémies du département de la Seine. Ses secours ne se bornèrent pas à des Français, ils s'étendirent aussi à différents officiers russes qu'il traita avec un zèle qui lui mérita, de la part d'Alexandre, la décoration de l'ordre de Saint-Vladimir de 3^e classe. Le docteur Blancheton a publié, en 1818, un *Essai sur l'homme considéré dans ses rapports géographiques*. C'est une idée susceptible d'une foule de développements dont il n'a cessé de s'occuper depuis cette époque : son but est de réunir en un seul tableau tous les faits qui, dans l'étude de l'homme, peuvent se rattacher aux sciences médicales, en le considérant dans le sens de ses races, de leurs variétés, sous le rapport de ses relations avec le milieu qu'il habite, et des agents extérieurs qui développent, altèrent ou modifient son être; enfin dans les degrés de civilisation et les diverses conditions sociales qui lui furent imposées par les législateurs ou les nombreuses sectes religieuses qui ont existé ou existent encore.

BLANCHON (N.), avocat à Confolens, et administrateur du département de la Charente, fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative. Il y demanda le retard de l'envoi des troupes dans les colonies, et donna des explications sur les rassemblements des réfugiés brabançons à Lille et à Douai. Il quitta la charge de commissaire des guerres, pour être chef de la deuxième division du ministère de la guerre, qu'il quitta encore, en 1798, pour entrer dans l'armée de Sambre-et-Meuse en qualité de commissaire ordonnateur, fonctions qu'il exerça encore en 1815.

BLANCHOT (B.), a publié plusieurs ouvrages intitulés : *Aux cultivateurs, ou dialogue peut-être intéressant, tiré d'un manuscrit qui a pour titre : Entiens d'un vieil agronome et d'un jeune cultivateur*, Londres et Paris, 1786, in-12; *De la marine, et de la manière de l'employer à l'amélioration des terres*, tiré du manuscrit précédent, 1788, in-80; *Du trié et de sa culture*, tiré du même manuscrit, 1786, 1801, in-12.

BLAND (TATONORA), né en Virginie, y exerçait l'état de médecin lorsque l'Amérique anglaise leva l'étendard de l'indépendance; il quitta alors sa profession pour prendre les armes, et se distingua par plusieurs traits de courage. Porté au congrès, en 1780, et à la législature suivante, il s'y signala par son amour éclairé de la liberté, et par la constante modération de son caractère. Réélu plusieurs fois par ses concitoyens, dont il avait mérité l'estime, il montra toujours un zèle égal pour la cause populaire. La mort vint le surprendre, en 1790, dans un âge peu avancé.

BLANDEAU (N.), cumule avec la profession d'épicier, la qualité de poète, du moins à ce qu'il croit; la plupart de ses opuscules ont, été dans les journaux, le sujet d'éloges ironiques que M. Blandeau a pris pour argent comptant. Dans tous les cas, s'il ne trouve pas le débit de sa marchandise littéraire, il a du moins dans sa maison les moyens de l'employer. M. Blandeau a publié : *L'Empire de la fortune*, poème en 6 chants, 1825, in-80; *Etrences littéraires aux grands hommes, ou l'empire du café, et le rapport de son influence sur l'esprit, les mœurs et l'économie animale*, poème en 6 chants, 1824, in-80; *L'Empire du tabac*, poème en 3 chants, 1822, in-80; *Ille des indépendants, ou critique des mœurs et de l'ambition en général*, 1820, in-80; *Réplique à M. de Chateaubriand sur sa première lettre à un noble pair*, 1824, in-80 d'une feuille.

BLANDIN DE VALIÈRE (N.), conseiller à la cour d'appel de Bourges, fut nommé, en 1815, député à la chambre des représentants, par le département de la Nièvre. Il fut un de ceux qui présentèrent à Bonaparte l'adresse du collège électoral de ce département; il fut aussi élu membre de la commission chargée de faire un rapport sur la pétition de Godefroi Wladner, que Félix Desportes présente au Roi.

BLANDINIÈRE (J.-P. CORRELLER de la), de l'académie d'Angers, curé de Soulaire près de cette ville, mort en 1793, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Discours académiques*, 1749, 2^o *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers*, 1785, 18 vol. in-12.

BLANGI (le comte de), resta dans l'obscurité jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra dans la trop fameuse chambre introuvable, dont il fut l'un des orateurs les plus violents. Il se signala surtout par ses motions en faveur du clergé; il voulut ôter les pensions aux prêtres mariés, mais la majorité resta en arrière de lui dans cette occasion. M. de Blangi fait partie de la chambre septennale où il est un ardent partisan du ministère; son zèle lui a valu la croix de Saint-Louis, les titres de maire de Bonnet-de-Lescure, et de membre du conseil général du département de l'Eure. C'est un de ces hommes qui ne figurent dans les biographies que pour mémoire.

BLANGINI (JOSEPH-MARC-MARIE-FÉLIX), naquit à Turin, le 19 novembre 1784, et fut doué par la nature de toutes les dispositions nécessaires pour devenir un grand musicien. Il vint à Paris, en 1799, et ne tarda pas à s'y faire connaître comme maître de chant et de composition; il donna de telles preuves de talent, qu'à dix-neuf ans il fut chargé de terminer la *Fausse duègne*, opéra comique en 3 actes, commencé par Della Maria, et que la mort l'avait empêché d'achever; il le fit avec tant de succès que sa réputation s'en accrût encore. Dès lors il se livra tout entier à la composition, et fit plusieurs opéras-comiques, dont le plus remarquable est *Néphélis*, opéra en 3 actes, qui fut joué, en 1806, à l'académie impériale de musique. Il publia en même temps des romances françaises, des ariettes italiennes, des symphonies et des pièces fugitives, où la mélodie la plus suave et la plus facile se trouve jointe à

une harmonie légère et savante; mais ce qu'il a fait de mieux sont ses *Nocturnes*, remplies de charme et de sentiment. Sa renommée s'étendit jusque chez l'étranger, et chaque souverain désirait se l'attacher. Il fut successivement maître de chapelle du roi de Bavière, directeur de la musique et des concerts de la princesse Borghèse, et enfin directeur-général de la musique de la chapelle, du théâtre et de la chambre du roi de Westphalie. Blangini composa à la cour de ce prince plusieurs opéras français, ainsi que quelques chants d'église. Il retourna à Munich, en 1814, et y reçut l'ordre de composer pour la cour, l'opéra de *Durio in Ducia*. Il revint à Paris, en 1815, et y continua ses travaux de composition; il fut nommé, en 1818, surintendant honoraire de la chapelle du roi, et professeur de l'école royal de musique. Ses principaux opéras autres que ceux déjà cités, sont : *Zélie et Terville*; *Encore un tour du Calife*; *les Femmes vengées*; *le Sacrifice d'Abraham*; *Isis de Castro*; et *les Filles lacédémoniennes*. Ces trois derniers ouvrages n'ont pas été représentés. M. Blangini a une sœur qui s'est également distinguée dans la composition musicale et comme cantatrice.

BLANCIAC (GUILLAUME-JOSEPH-LAFOND de), né à Villeneuve-d'Agen, d'une famille distinguée, fit ses premières armes à l'armée du Nord, en 1792, en qualité de sous-lieutenant au 5^e régiment de chasseurs à cheval. La bravoure et les talents militaires qu'il déploya à la bataille d'Hondscoote, lui méritèrent un grade supérieur qu'il eut la prudence de refuser. Blessé à la prise de Furnes, il continua de combattre quoiqu'il eût reçu l'ordre de se retirer; il subit, en 1794, la loi portée contre les militaires qui appartenaient à la classe privilégiée, mais il fut rappelé au service à la fin de la même année et placé dans le 18^e régiment de dragons. A la première affaire où il se trouva ensuite, quoique déjà blessé au visage, il attaqua un commandant de hussards hongrois, le combattit corps à corps, le terrassa, le fit prisonnier, et fut nommé capitaine sur le champ de bataille. Attaché à l'état-major de la cavalerie de l'armée dite d'Angleterre, et désigné pour faire partie de l'expédition d'Egypte, il s'embarqua sur le vaisseau amiral, avec le général Berthier, et devint son aide-de-camp. Il prit part à toutes les actions glorieuses qui signalèrent l'entrée des Français dans cette contrée, et exerça près du général de la cavalerie, les fonctions de chef d'état-major. Devenu chef d'escadron au 20^e régiment de dragons, il commanda une partie de ce régiment pendant la campagne de Syrie, et mérita, par sa belle conduite, d'être mis au nombre des candidats proposés pour le commandement du 20^e régiment de dragons, alors vacant. Le général en chef disposa à lui donner de l'avancement, voulut néanmoins le lui faire acheter par de nouveaux services, et lui donna des commandements au-dessus de son grade, qu'il remplit constamment avec succès. Après la bataille d'Héliopolis, lorsque l'occupation de Damiette importait au salut de l'armée, M. de Blanciac reçut l'ordre de marcher à grandes journées, avec l'avant-garde chargée d'occuper cette ville, pour y arriver avant les Turcs, ce qu'il exécuta avec son habileté ordinaire. Il fut ensuite chargé d'aller chasser de la province de Mansoura, les Turcs qui s'y étaient réfugiés, et les Arabes qui les secondaient; quoiqu'il n'eût avec lui qu'un escadron de dragons, un bataillon d'infanterie et deux pièces de campagne: il reconquit la province après plusieurs combats, et en garda le commandement. Alors il déploya autant de talents administratifs, qu'il avait montré de talents militaires, et mêlant à propos la douceur à la sévérité, irréprochable d'ailleurs par son désintéressement, il parvint à rétablir

l'ordre et à mériter l'estime générale. La bataille d'Alexandrie, contre les Anglais, devint bientôt pour lui un nouveau champ de gloire; il était adjudant-général et chef d'état-major de la cavalerie; ce fut lui qui mit en mouvement les deux brigades de dragons, et qui chargea à la tête de la réserve; enveloppé de toutes parts, blessé d'un coup de fusil, tira à bout portant, perça de plusieurs coups de bayonnettes, il refusa de se rendre et se fit jour à coups de sabre. Le grade de colonel de dragons du 14^e régiment qu'il obtint alors, fut pour lui une occasion de soutenir de nouveaux combats et de recevoir de nouvelles blessures, quand il put monter à cheval. Enfin l'Egypte fut évacuée, et le colonel Blanciac reentra en France avec son régiment. Il se rendit en Allemagne et fit la campagne de 1805; après la bataille d'Austerlitz, il alla retrouver à Rome le prince Joseph dont il était écuyer, et prit part à la conquête du royaume de Naples. Envoyé, en 1807, avec le grade de général de brigade, pour combattre les insurgés de la Calabre, il parvint, en moins de deux mois, malgré l'infériorité de ses forces, à dissiper les rebelles et à rétablir la paix dans le pays; il devint ensuite commandant de Naples, et chef d'état-major du gouvernement; arrivé en Espagne, en 1810, il fut nommé gouverneur de Madrid; il passa bientôt au commandement de la division d'avant-garde de l'armée du centre et au gouvernement de la Marche. Sans troupes pour résister à des forces supérieures, sans vivres pour remédier à une disette affreuse dont cette province était affligée, il sut pourvoir à tout sans blesser aucun intérêt, et maintenir la tranquillité sans employer la violence. Il prit toujours une attitude imposante à la moindre disposition hostile, et suppléa au nombre par la rapidité de ses mouvements; aussi effectua-t-il sa retraite au milieu des troupes espagnoles, comme s'il quittait des amis, sans perdre un homme, ni un caisson. Au mois de juillet 1812, lorsque le prince Joseph partit pour le Portugal, le général Blanciac fut de nouveau chargé du commandement de Madrid auquel on joignit celui des troupes qui se trouvaient à Tolède et à Guadalaxara, formant en tout de huit à neuf mille hommes, nombre bien inférieur aux quarante-cinq mille hommes qu'il avait en tête; malgré plusieurs nouvelles qui devaient enhardir ses ennemis, il sut leur en imposer et se maintenir dans sa position, jusqu'après la bataille de Vittoria, en 1813, époque à laquelle il reentra en France. Il fut envoyé en Italie et y prit, en qualité de général de division, le commandement de la cavalerie de l'armée du prince Borghèse. En 1814, il commanda la 1^{re} subdivision de la 11^e division militaire, et fut inspecteur-général de cavalerie, en 1815. Après la seconde restauration, il se retira dans les environs de Bordeaux, et y jouit de l'estime que ses longs et utiles travaux lui ont mérités.

BLANKEN (JUAN), ingénieur hollandais, issu d'une famille qui s'est distinguée pendant plusieurs générations dans les travaux du waterstaat (on nomme ainsi, en allemand, ce qui a trait à l'entretien des digues et des ouvrages hydrauliques), naquit à Bergambacht, le 15 novembre 1755. Destiné à suivre la même carrière, il fut nommé, n'ayant pas encore vingt ans, à la place de premier inspecteur des fortifications dans les îles de Voorn, Gorderede et Over-Flacke, et rendit d'importants services pendant les hautes marées des années 1775 et 1776. Pendant la guerre soutenue par la Hollande contre l'Angleterre, depuis 1779 jusqu'en 1783, il remplit avec talent, en qualité d'inspecteur ordinaire des fortifications, la mission qui lui fut confiée de mettre en état de défense les îles de Briel de Hellevootsluys et les côtes de la province de

la Hollande. En 1785, il passa dans l'artillerie avec le grade de lieutenant, et rendit de nouveaux services lors de l'invasion de Dumouriez, en 1793; nommé capitaine d'artillerie, en 1794, et dans la même année commandant des troupes de cette arme, et de celle du génie, employées à la défense des redoutes que lui-même avait élevées sur la ligne septentrionale du Leck, et sur la ligne qui le sépare du vieux Rhin; il ne déploya pas moins de bravoure qu'il n'avait jusqu'alors montré de connaissances; il refusa d'abandonner le poste qui lui avait été confié, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, et ne céda que devant les forces supérieures des Français qui avaient passé le Leck sur la glace. La Hollande ayant été soumise, Blanken voulut quitter le service, mais le nouveau gouvernement refusa sa démission, et le nomma, en 1795, membre du comité de surintendance des digues de mer; depuis ce temps, il s'est constamment occupé de cette partie. En 1797, il fut chargé de l'inspection des ports de Cherbourg, Brest et Lorient, mission dont il rendit compte dans un mémoire qui lui valut des éloges. En 1798, chargé de diriger les travaux qu'il avait proposés pour l'établissement d'une grande écluse de mer et d'un bassin à caréner au port de Hellevootsluys; il eut la gloire d'avoir créé le premier établissement de ce genre en Hollande. En 1800, il reçut le titre de commissaire-inspecteur du waterstaat des départements du Rhin, de l'Escaut et de la Meuse; en 1803, le grade de lieutenant-colonel; enfin, en 1808, il fut nommé inspecteur-général du waterstaat. Parmi ses travaux les plus importants, on doit citer ceux dont il avait soumis le plan pour l'exécution d'un port au Helder. Ce plan ayant été arrêté au conseil des ministres, le 14 janvier 1812, en présence de Blanken, les travaux commencèrent immédiatement sous sa direction; il fallut construire un quai, pour ainsi dire dans la mer, à une profondeur de 40 et même jusqu'à 60 pieds de profondeur, et pendant des marées continuelles qui semblaient devoir en rendre l'exécution impossible. Dès le 1^{er} août, le vaisseau de ligne, le *Prince*, monté par l'amiral Verhuel, mouilla le premier au quai, et au commencement de décembre suivant, cet amiral y jeta l'ancre avec toute son escadre composée de neuf vaisseaux de ligne. Ces travaux, depuis 1813, époque à laquelle la Hollande fut séparée de la France, ont été continués par les ordres du roi actuel, et rendront le port du Helder l'un des meilleurs de l'Europe. Blanken prit une part active à la guerre de 1813, en travaillant à arrêter les inondations devant Gorcum, et en sauvant les contrées qui l'avoisinaient des ravages qui auraient eu lieu par ce moyen de destruction, si les Français avaient pu l'employer. Depuis lors il a ajouté à sa réputation par l'établissement de cinq grandes écluses d'inondation à éventail, qui peuvent mettre toute la Hollande en sûreté si elle était attaquée sur ce point, entre le Leck et le Bieschboch. N'ayant jamais embrassé d'autre parti que celui de l'intérêt de son pays, M. Blanken jouit aujourd'hui d'une considération justement méritée; ses talents ont été appréciés également par les Français et ses compatriotes. Le roi Louis l'avait décoré de l'ordre de l'union, et Napoléon de celui de la légion d'honneur. Il est maintenant inspecteur-général du waterstaat et des travaux publics, membre de la première classe de l'institut des Pays-Bas, et chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Outre les écluses à inondation qui portent son nom, et dont il est l'auteur, il a perfectionné la machine à vapeur à double effet, d'après le système de Boulton et de Watt, en y pratiquant un nouveau mécanisme au moyen duquel neuf pompes sont mises en mouvement ensemble ou séparément, selon la profondeur de l'eau. Il

a composé différents mémoires sur divers travaux d'utilité publique, entre autres sur la nécessité de creuser la rivière de l'Y, devant Amsterdam, pour en prévenir l'encombrement; la société des sciences de Harlem lui décerna, pour ce mémoire, une double médaille en or, en 1808.

BLANKENBURG (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), né à Colbary, en Poméranie, le 24 janvier 1744, entra au service à l'âge de quatorze ans. Il se distinguait dans la guerre de 7 ans sous les ordres du grand Frédéric; mais sa santé affaiblie lui fit quitter fort jeune la carrière des armes. Il se livra alors tout entier à l'étude et publia plusieurs ouvrages assez estimés; il ne manquait ni de sagacité, ni de connaissances, mais il avait peu d'originalité et de profondeur. Ses ouvrages reconnus utiles ne lui ont donné qu'une faible gloire contemporaine. On a de lui la traduction de l'*Essai sur l'état social en Europe*, de Gibbon, in-8°, Leipzig, 1776; les *Vies des poètes anglais*, trad. de Jonhson, 1781, in-8°; l'*Histoire de la Grèce*, trad. de Gillies, Leipzig, 1787, in-8°; le quatrième volume de l'ouvrage de Mirabeau sur la *Monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand*, Leipzig, 1795, in-8°; *Essai sur le roman*; *Supplément à la théorie des beaux-arts de Sulzer*, Leipzig, 1786-1787, in-8°, réimprimé en 1793-94; *Sur la langue et la littérature allemandes*, dans le magasin d'Adelung, tome 2, sect. 2, 1784, etc.

BLANQUART-BAILLEUL (HENRI-JOSEPH), né à Boulogne-sur-Mer, le 27 avril 1756, d'une famille roturière, a montré beaucoup de souplesse sous les différents gouvernements qui se sont succédés depuis la révolution. Depuis 1789, il fut tour à tour commissaire du roi, procureur de district, président d'administration départementale, maire de Boulogne, membre du conseil-général du Pas-de-Calais et député au corps législatif après le 18 brumaire. Il y fut réélu en 1809, et y obtint la sinécure très lucrative de questeur, qui fut la récompense du dévouement qu'il montra pour la dynastie impériale, et qui fut bientôt accompagnée du titre de baron. Les nombreuses faveurs qu'il avait reçues de l'empire n'empêchèrent pas M. Blanquart-Bailleul de sentir son amour se réveiller pour les Bourbons, au moment de la première restauration. Au commencement de mars 1815, il tonna avec force contre Napoléon à la tribune de la chambre des députés dont il faisait partie, et s'écria: « Non, » il n'est aucun de nous qui n'aimât mieux mourir que de supporter encore une fois, le joug honteux de cet usurpateur. » Il chercha ensuite à exalter le zèle de la jeunesse française en faveur de la cause royale. Il proposa même de compter comme temps d'étude celui que les étudiants passeraient aux armées, s'inquiétant fort peu des intérêts des malades ou des plaidiers, qui dans la suite auraient recours à des avocats ou des médecins qui auraient si singulièrement appris leur profession. Mais comme il ne prêcha pas d'exemple et qu'il rentra prudemment dans son pays, la jeunesse française ne répondit point à son appel. Il fut plus tard réélu à la chambre introuvable, où il parla peu, et exerça ensuite les fonctions de procureur-général à Douay. Réélu en 1817, il s'y montra reconnaissant envers le ministère. Dans la séance du 16 décembre 1817, lors de la discussion de la loi sur la liberté de la presse, on vit, non sans étonnement, tous les partis de la chambre se réunir pour repousser le projet qui voulait attribuer aux tribunaux correctionnels la connaissance des délits littéraires, au lieu de les soumettre au jury. Cette unanimité d'opinions, qui malheureusement ne s'est pas retrouvée plus tard, loin de paraître à M. Blanquart-Bailleul un signe non équivoque des vices que renfermait cette loi, fut au contraire, pour lui l'occa-

sion de faire briller sa façon de penser, non seulement en faveur du projet, mais contre la chambre en général, et le président en particulier, auquel il reprocha de ne donner la parole qu'aux adversaires de la loi, comme si, en appelant tout à tour un orateur inscrit pour, et un orateur inscrit contre, le président pouvait deviner que le dernier aurait changé d'avis. Après cette burlesque sortie, qui égayait beaucoup la chambre, et dans laquelle M. Blanquart compare les orateurs qui siégeaient ordinairement sur les bancs ministériels « à de mauvais avocats qui auraient volé leurs honoraires, en parlant contre une cause en faveur de laquelle ils auraient conclu, » l'assemblée témoigna bruyamment à l'orateur qu'elle avait quelque chose de plus important à faire qu'à l'entendre, et M. Blanquart-Bailleul céda la parole à M. La Fayette. En 1818, il provoqua l'hilarité de l'assemblée par une naïveté non moins grande, en soutenant, à l'occasion de quelques pétitions, que la Charte vaut bien qu'il y ait des pétitions, mais non des pétitionnaires. En 1819, il demanda le rappel à l'ordre de M. de Corcelles, parce que ce député avait appelé M. Pasquier par son nom. M. Benjamin-Constant ayant proposé des mesures pour régulariser le scrutin, M. Blanquart-Bailleul s'y opposa, en prétendant qu'elles avaient pour but non seulement de faire traîner en longueur les délibérations, mais de jeter, sur le calme de la France, le soufre et le bitume. En général, M. Blanquart-Bailleul a constamment voté avec tous les ministères, sans exception de personnes ou de systèmes : aussi un pareil dévouement a-t-il eu sa récompense. Il est aujourd'hui premier président de la cour royale de Douai, mais il ne fait pas partie de la chambre septennale.

BLANQUART - DES - SALINES, parent de M. Blanquart-Bailleul, exerçait comme lui la profession d'avocat avant la révolution. Député aux états-généraux, en 1789, il y fit, dans l'intérêt du commerce, une proposition à laquelle il ne fut pas donné suite; elle avait pour objet que les députés s'engageaient à n'employer, dans leurs consommations, que des produits des manufactures françaises, et que le roi et la famille royale fussent invités à en donner l'exemple. De retour dans ses foyers, à Calais, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire d'Arras, par Joseph Lebon, comme prévenu de correspondance avec l'ennemi, et honorablement acquitté.

BLANQUET-DE-CHAYLA (N.), naquit à Marvejols (Gévaudan), en 1769. Entré à l'âge de seize ans dans le corps de la marine royale, il s'y fit constamment distinguer par sa loyauté, sa bravoure et son dévouement. Il assista pendant sa carrière militaire à treize combats sur mer, et y reçut des blessures honorables. Il remplissait les fonctions de contre-amiral à la bataille d'Aboukir, et s'opposa, avec chaleur, dans le conseil qui précéda la bataille, à la funeste résolution qu'avait prise l'amiral, de combattre en ligne d'embossage; n'ayant pu faire prévaloir son avis, il revint à bord, navré de douleur, mais déterminé à se battre jusqu'à la dernière extrémité. Frappé à la tête par un morceau de mitraille, sur la fin de l'action, il perdit l'usage de ses sens pendant une partie du combat. Revenu à lui-même, au lieu d'échouer son vaisseau et de le mettre hors d'état d'être amené, comme le prescrivait les ordonnances, il le rendit à Nelson et montra peu de dignité pendant qu'il fut au pouvoir des Anglais. Cette conduite lui aliéna Napoléon, et ce ne fut qu'au retour de Louis XVIII qu'il fut promu au grade de vice-amiral. Blanquet-du-Chayla est mort subitement à Versailles, en mai 1826. Il laisse huit enfants, dont trois servent avec honneur dans les armes du génie, de la cavalerie et de l'infanterie.

BLANQUET (ANTOINE-AMABLE), médecin et

agronome distingué, né à Mende, le 13 septembre 1734, mort dans la même ville, le 11 décembre 1803, exerça, pendant plusieurs années, les fonctions de subdélégué de l'intendant du Languedoc. Ses études scientifiques et médicales ne l'empêchèrent point de cultiver la poésie latine avec succès, et de mettre, en très bons vers, ses observations sur l'agriculture. Il a laissé : 1° *Oporatheca seu pomarium Mimaense*; 2° *Ludicrum stirpium Genensis*; 3° *Psychæ seu hortorum origo*.

BLANQUI (N.), fut élu député du département des Alpes-Maritimes, à la convention nationale, lors de la réunion de ce département à la république française. Le 6 juin 1793, il signa la protestation contre la tyrannie de la montagne, et les journées du 31 mai et suivantes, à la suite desquelles il fut compris parmi les soixante-treize députés décrétés d'arrestation, mais le 8 juillet 1793, il fut réintégré dans tous ses droits, et nommé membre du conseil des cinq-cents; il en sortit 1797. On le croit auteur d'un ouvrage intitulé *Mon angoisse de dix mois*, in-8°, 1794.

BLANQUI (ANOLPHE), professeur d'histoire et d'économie politique à l'école spéciale de commerce, établie à Paris. On connaît de lui : *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse*, pendant l'automne de 1823, etc., 1824, in-8°; *Discours d'ouverture des cours d'histoire du commerce*, lu à l'école spéciale du commerce, le 2 février 1825, in-8°.

BLANVAL (ANTHAUD), marchand à Clermont (Puy-de-Dôme), lors de la révolution, fut député à l'assemblée nationale au mois de septembre 1792, à cause de l'enthousiasme exagéré qu'il avait montré pour le nouvel ordre de choses. Il vota la mort de Louis XVI sans suris et sans appel; il devint ensuite secrétaire du conseil des cinq-cents en 1798. Après la session de cette année, il retourna dans son département, en qualité de commissaire du directoire exécutif. Depuis le 18 brumaire il est rentré dans l'obscurité.

BLANVILLAIN (N.), professeur distingué, né à Orléans, vers 1758, étudia à Rome la langue italienne, et en acquit une connaissance tellement approfondie, que ses ouvrages pourraient être enviés par les bons écrivains modernes de l'Italie. Obligé de rentrer en France à l'époque des troubles de 1793, il fit partie du corps enseignant à l'université, des son établissement, et y occupa successivement plusieurs chaires jusqu'à sa nomination, comme principal du collège de Pontoise. En 1814, il a été appelé à occuper la chaire d'humanité au collège d'Orléans. Les ouvrages qu'il a composés sont : 1° *Morale d'un adorateur*, ou *l'Art d'être heureux*, in-8°, 1796; 2° *Psyché et Cupidon*, épisode d'Apulée, en italien, in-8°, 1797, in-12, 1799; 3° *Jupiter et Leda*, chant improvisé de Giannini, traduit en français, in-12, 1800 et 1812; 4° *Paolo e Virginia*, traduit en italien de Bernardin de Saint-Pierre, in-12, 1792, quatrième édition, 1803; 5° *Voyage en Grèce*, pendant les années 1794 et 1795, par Scrofolani, 3 volumes in-8°, 1800, traduction fort estimée; 6° *Atala*, de M. de Chateaubriand, traduit en italien, in-18, 1801; 7° *Parisium*, ou *Tableau de Paris en l'an 12*, 1804, in-12, 8° *Epitome rerum gestarum à Napoleone magno, ad usum studiosæ juventutis*, 1811, in-12.

BLAQUIERE (BOUARD), officier de marine anglais dont le nom s'associe à toutes les tentatives d'indépendance qui se font sur le continent. Il a successivement pris part à la révolution d'Espagne, à celles de Turin, de Naples et de la Grèce, et a publié en faveur de la cause qu'il a si constamment défendue : 1° *Examen historique de la révolution espagnole, suivi d'observations sur l'esprit public, la religion, les mœurs et la littérature d'Espagne*,

traduit par J. C. P., 1823, 2 volumes in-8°; 2° *Histoire de la révolution actuelle de la Grèce, son origine, ses progrès et détails sur la religion, les mœurs, et le caractère national des Grecs*, traduit par D. Blaquière, 1825, in-8°; 3° *Rapport sur l'état actuel de la confédération grecque, et sur ses droits au secours et à l'assistance de la chrétienté*, traduit par M., in-8°, 1823.

BLAREAU (N.), le département de Jemmapes le députa, en mars 1797, au conseil des anciens dont il devint secrétaire dans le mois de novembre de la même année. Après le 18 brumaire, il entra au corps législatif, et à la fin de la session il se retira pour ne plus reparaitre.

BLASI (N.), avocat à Palerme, fut un des chefs de la conspiration qui devait éclater contre le gouvernement de Naples, le vendredi saint de l'année 1795. Arrêté avec tous les conjurés, il fut décapité le 24 mai de la même année; sept furent pendus et les autres envoyés aux galères.

BLASIUS (FANTASME), chef d'orchestre à l'Opéra-comique, est également habile sur le violon, la Bûte, la clarinette et le basson; il a composé pour les deux derniers instruments de fort bonnes méthodes. Il est auteur de beaucoup de musiques militaires, de sonates, de concertos; il a aussi mis en harmonie plusieurs opéras, entre autres le *Mariage secret* de Cimarosa. Il a même composé plusieurs pièces pour les Italiens, qui ont eu du succès, mais qui ne sont pas restées au théâtre. L'un de ses frères fut autrefois professeur au conservatoire, et aussi fort que lui sur les quatre instruments déjà nommés.

BLAU (FELIX-AUGUSTE), ministre allemand, né en 1714, se trouvait à Mayence, à l'aurore de notre révolution. Son esprit de justice et de tolérance, sa douce philosophie lui en firent adopter les principes avec chaleur; son enthousiasme pour une si belle cause déplaît au pouvoir. Le pauvre Blau fut enfermé au château de Kenigsstein, d'où les armées françaises le tirèrent. La cause de son incarcération le fit nommer juge au tribunal criminel du département de Clermont-Tonnerre (aujourd'hui réuni aux états de la Prusse), mais il n'en jouit pas long-temps, la mort l'enleva, en 1798, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On a de lui: 1° *Histoire critique de l'insuffisabilité ecclésiastique*, 1791, in-8°; 2° *Essai sur le développement moral de l'homme* 1793; 3° *Critique des ordonnances relatives à la religion, rendues en France depuis la révolution, fondées sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, Strasbourg, 1797.

BLAUD (P.), médecin, est auteur des mémoires suivants: 1° *Mémoire sur la nature et le siège des fièvres intermittentes et rémittentes*, 1824, in-8°; 2° *Nouvelles recherches sur le laryngo-trachéite, connu sous le nom de grappe*, 1822, in-8°.

BLAUD (C.), on connaît de lui: *Antiquités de la ville de Beaucourt*, 1819, in-4° avec seize planches.

BLAUX (LÉONARD), dès les premiers jours de la révolution en adopta chèrement les principes, et fut appelé par le département de la Moselle, aux fonctions d'administrateur. Envoyé, par le même département, à la convention nationale, il y siégea au côté droit, vota dans le procès de Louis XVI, pour la détention pendant la guerre et le bannissement à la paix, et signa la fameuse protestation du 6 juin, contre la fatale journée du 31 mai. Jeté dans les prisons avec soixante-douze de ses collègues, il recouvra sa liberté après le 9 thermidor, et fut réintégré dans ses fonctions. Envoyé en mission à Aupiais, en avril 1795, il fut sur le point de perdre la vie dans une insurrection populaire occasionnée par la cherté des vivres. Après la session conventionnelle, il entra dans le conseil des anciens où il se fit remarquer par un grand esprit de modération.

Sorti du conseil des anciens, en 1798, M. Blaux a quitté pour toujours la carrière politique.

BLAVET (JEAN-LOUIS), fils du célèbre musicien compositeur de ce nom, naquit à Besançon, le 6 juillet 1719. Il fit de bonnes études à Paris, et entra dans l'ordre des bénédictins qu'il quitta pour reprendre la vie séculière, en conservant l'habit ecclésiastique et le titre d'abbé; le prince de Conti, qui l'avait nommé son bibliothécaire, lui fit donner l'emploi de censeur royal. En exerçant ses fonctions, il s'occupait d'économie politique. Les principes des économistes qu'il avait adoptés se retrouvent en général dans ses ouvrages, dont voici les titres: 1° *Essai sur l'agriculture moderne*, in-12, 1775, composé avec le chanoine Nolin; 2° *Théorie des continents moraux* de Thomas Smith, 3 vol in-12, 1775 et 1797; 3° *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sous les règnes de Charles II; Jacques II, Guillaume III et Marie*; traduits de l'anglais du chevalier Jean Dalrymple, 2 vol. in-8°, 1776 et 1782. Cet ouvrage curieux, par les anecdotes qu'il contient a été réimprimé par Fox et mistress Macaulay; 4° *Recherches sur la nature et les causes des richesses des nations*, traduites de l'anglais d'Adam Smith, 1781, 6 vol. in-12, et 1800, 4 vol. in-8°; la traduction, plus récemment publiée par M. le comte Garnier, pair de France, est plus estimée. L'abbé Blavet est mort en 1809.

BLAVIEL (N.), député du département du Lot à la convention nationale, signa la protestation du 6 juin 1793, contre les journées du 31 mai et suivantes, ce qui le fit arrêter ainsi que soixante-douze autres députés girondins; mais, après la chute de la montagne, ils furent tous réintégré dans leurs premières fonctions. Il ne concourut point au jugement de Louis XVI, fut nommé, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, mais il le quitta en 1798.

BLAVIER (N.), ingénieur en chef des mines à l'école royale de Paris, est connu par les ouvrages suivants: 1° *Tarif général de toutes les contributions décimales par l'assemblée nationale en 1790 et 1791*, in-8°, 1791. M. Gageuil a coopéré à ce travail; 2° *Nouveaux Barèmes ou Nouveaux comptes*, etc., in-8°, 1798; 3° *Examen des transactions entre particuliers pendant la durée de la dépréciation du papier-monnaie, suivi d'un vocabulaire*, etc., in-8°, an 6 et an 7; 4° *Arithmétique décimale, ou Exposé général de tout ce qui concerne la théorie et la pratique des opérations fondamentales du calcul arithmétique*, etc., in-8°, an 7. Cet ouvrage se diffère de l'arithmétique de Bezout, qu'en ce que les exemples sont pris dans les nouveaux poids et mesures; 5° *Nouveaux Barèmes décimaux des monnaies, ou Nouveaux comptes faits*, etc., in-18, an 7; 6° *Barèmes des mesures de capacité*, etc., in-8°, an 7; 7° *Barèmes des mesures de longueur*, etc., in-8°, an 7; 8° *Barèmes des mesures de pesanteur ou des poids, avec des tables de conversion des poids anciens en poids nouveaux*, in-8°, an 7; 9° *Barèmes des mesures de solidité*, etc., in-8°, an 7; 10° *Barèmes des mesures de surface*, in-8°, an 7; 11° *Jurisprudence générale des mines d'Allemagne*, traduit de l'allemand de Cancrin. M. Blavier a encore fourni des mémoires au Journal des mines.

BLAYNEY (lord), fut élevé à l'université d'Angers. En 1793 et 14, il commandait un régiment dans le corps anglais, auxiliaire de l'armée autrichienne, et dont une partie se joignit plus tard aux troupes hollandaises. En 1810, il fut employé à l'armée d'Espagne, et fit la campagne d'Égypte sous le général Abercromby. Il fut chargé d'une expédition contre la forteresse de Fuengeroa, près de Malaga, mais il y montra plus de bravoure que de prudence, fut fait prisonnier et envoyé à Verdun, où il demeura trois ans. De retour dans sa patrie, il

s'occupa à écrire l'histoire de son séjour dans cette ville, et en 1814, la fit paraître sous le titre de *Relation d'un voyage forcé en Espagne et en France, comme prisonnier de guerre, dans les années 1810 à 1814*, a gros vol. in-8°. Il en a paru l'année suivante une traduction française aussi en deux volumes. Cet ouvrage est rempli de préjugés nationaux d'une injustice extravagante; l'auteur y calomnie non seulement nos meilleurs généraux, mais y tourne encore en ridicule les personnes qui, de son propre aveu lui avaient témoigné le plus d'intérêt et de générosité dans sa malheureuse position; s'il y refuse des talents à nos généraux, il en reconnaît beaucoup à nos cuisiniers. Le noble lord n'est pas moins instruit en hippatrique qu'en gastronomie; nos journaux ont beaucoup parlé de cet ouvrage, et les feuilles anglaises mêmes, n'ont pas plus ménagé l'indiscrète voyageur. Au surplus, les autres nations européennes n'ont pas été plus à l'abri de ses sarcasmes et de ses railleries, tant sur leurs mœurs et leurs usages que sur leur gouvernement.

BLAYNEY (BENJAMIN), théologien anglais, fit ses études à Oxford. Ayant pris ses degrés de docteur, en 1787, il fut nommé professeur d'hébreu, ensuite chanoine de Christ-Church, et recteur de Polshot, dans la Wiltsire, où il mourut, en 1801. Le docteur Blayney a publié, en 1769, la Bible d'Oxford, la plus correcte en anglais, à cause des notes marginales qu'il y a ajoutées. Il est auteur des ouvrages suivants: 1° *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*, in-4°; 2° *Traduction de Jérémie*, in-8°; 3° *Traduction de Zacharie*, in-4°. Il existe encore de lui divers sermons imprimés. Ses manuscrits sont déposés à la bibliothèque de Lambeth.

BLEAMIRE (WILLIAM), mort à Londres, le 7 septembre 1803, a publié un ouvrage intitulé: *Remarks on the poor law and the maintenance of the poor*, 1800, in-8°.

BLEISWICK (PIERRE VAN), naquit à Delft, (Hollande), en 1724, et fit ses études à Leyde, où il fut nommé, en 1745, docteur en philosophie. Ayant été successivement conseiller pensionnaire de Delft, et pendant quinze ans grand pensionnaire des états-généraux, il rentra dans la vie privée en 1787; les troubles qui agitaient sa patrie, à cette époque, rendirent plus sensible la faiblesse qu'il montra en abandonnant les affaires au moment du danger. Bleiswick possédait d'ailleurs un vrai mérite et une grande instruction. Il a publié une dissertation latine, remplie d'intérêt, sous le titre de *Aggeribus*, in-4°, 1745, dont Esdré a donné, en 1778, une traduction en hollandais. Il est mort à La Haye en 1790.

BLESSENSKI (Mme de), a publié un roman intitulé, *Beyfand et Sophie, ou les Suisses de Finazprie*, ainsi que, *Ladulas, ou Suite des Mémoires de la famille du comte de Revel*, 1811, in-12.

BLESSIG (D.-J.-L.), l'un des coopérateurs aux *Archives littéraires de l'Europe*, a publié en allemand: 1° *Communions und conformations-reden*, 1816, in-12; 2° *Predigten von dem eintritt in das XIXte Jahrhundert*, 1818, in-8°; et en français: *Discours sur la paix des peuples et la liberté*, etc., in-8°.

BLIGH (GUILLAUME), fut nommé, commandant du vaisseau anglais, le *Bounty*, destiné à porter l'arbre à pain d'Otaïti au grand archipel d'Amérique. Le navire, après s'être chargé dans les îles de la société de ces précieux végétaux, continuait sa route vers sa destination, lorsqu'il éclata à bord une sédition dont le chef principal était le contre-maître, Christian Fletcher. Bligh fut jeté dans un bateau ouvert avec les officiers et les autres personnes de l'équipage qui n'avaient pas voulu prendre part à la révolte, et on les abandonna, sans armes et

presque sans vivres, à la merci des îlots. Après bien des souffrances, ils arrivèrent au nombre de seize à Batavie. A son retour en Angleterre, il publia une relation de cette pénible navigation. En 1805, il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles, dans la Nouvelle-Hollande. Le malheureux état dans lequel il trouva cette colonie, le força à prendre des mesures qui déplurent beaucoup aux habitants, il se forma contre lui un parti, principalement composé de militaires, qui le déposèrent. En 1811, le lieutenant-colonel Johnston, chef de cette intrigue, fut poursuivi judiciairement en Angleterre, où il s'était rendu ainsi que Bligh, ce dernier fut cassé. En 1817, un bâtiment anglais s'approcha d'une des îles de la mer du Sud, vit avancer quelques pirogues montées par des insulaires qui le hélèrent en très bon anglais, au grand étonnement de tout l'équipage; ils eurent avec les officiers du navire une conversation par laquelle on apprit que la postérité des matins du *Bounty* s'était propagée par leur alliance avec les filles des sauvages, mais non sans de violentes rixes, dans l'une desquelles Christian, chef de la révolte, était tombé sous les coups de l'un d'eux. Quoiqu'il se fût écoulé peu de temps depuis cette révolte, il n'existait plus qu'un seul coupable, qui désirait ardemment retourner dans sa patrie, ce qui lui fut refusé. En 1799, Bligh découvrit un groupe d'îles inconnues situées au nord de la terre de Saint-Esprit de Quiros, auxquelles il donna le nom du célèbre académicien Banks. Il a publié: *La relation de la révolte qui a eu lieu sur le Bounty*, in-4°, 1799; *Voyage dans la mer du Sud, sur le vaisseau le Bounty*, in-4°, 1799, traduit en français par Soules, in-8°; *Reponse à certaines assertions contenues dans l'appendix d'un pamphlet intitulé: Minutes des actes de la cour martiale tenus à Portsmouth, le 12 août 1792, pour juger les dix personnes accusées de rébellion sur le vaisseau le Bounty*, in-4°, 1794. Cet appendix est l'ouvrage de Christian, frère du révolté. Dans le douzième volume des *Transactions de la société des arts*, se trouvent trois mémoires de Bligh sur les plantes qu'on l'avait chargé de transporter aux Indes.

BLIN DE BOURDON (N. vicomte) fut d'abord sous-préfet de Doukna, et envoyé à la chambre introuvable par le département de la Somme; il y vota contre la consolidation de l'emprunt de 100 millions, et proposa d'ajouter 15 centimes extraordinaires aux impositions directes. En 1823, il fut nommé préfet de l'Oise, et réélu à la chambre septennale en 1824, par l'arrondissement d'Abbeville. Le 27 mars, M. Girardin l'accusa d'avoir influencé les élections par ses circulaires administratives. Sa justification fut jugée peu péremptoire par l'opinion publique; mais le ministère l'a dédommagé de cette disgrâce en le nommant préfet du Pas-de-Calais. Depuis cette époque, M. Blin ne compte à la chambre que par son vote silencieux.

BLIN (N.), exerçait à Nantes la profession de médecin au moment où la révolution éclata. Il adopta avec chaleur les nouvelles idées qui se répandaient alors, et, en 1789, ayant été nommé député aux états-généraux, il montra un sincère patriotisme dans ses nouvelles fonctions. Il fit, le 9 novembre, une motion pour que les ministres, à l'avenir, ne pussent être choisis dans l'assemblée. Peu de temps après, il établit en principe que les noirs, qui venaient de se soulever, étaient libres de se choisir eux-mêmes la forme de gouvernement qui leur convenait. Après avoir soutenu, avec autant de feu que de talent, cette généreuse assertion, il s'éleva fortement contre les communautés de moines dont il fit sentir l'inutilité. Les derniers accents qu'il fit entendre en 1791, comme homme public, furent encore en faveur de la liberté des malheu-

reux noirs, puis il rentra dans ses foyers pour se consacrer entièrement à son premier état. Blin a travaillé à *L'Ami des patriotes*, journal à la rédaction duquel coopérait alors Regnaud-de-Saint-Jean-d'Angely. Il a publié : *Opinion sur les réclamations adressées à l'assemblée nationale par les députés extraordinaires du commerce et des manufactures de France, relativement aux colonies*, in-8°, 1790.

BLIN (JOSEPH), directeur de la poste aux lettres de Rennes, fut nommé député au conseil des cinq-cents par le département d'Ille-et-Vilaine en 1798. Depuis cette époque jusqu'au 18 brumaire, M. Blin montra des opinions qui s'accordaient mal avec celles du directoire, et, si le zèle qu'il déploya ne reçut pas sa récompense, au moins il était sincère. N'ayant point été admis au nombre des membres du corps législatif, il retourna à Rennes, où il reprit ses premières fonctions de directeur des postes. En 1815, M. Blin fut mis à la tête des fédérés de l'ancienne Bretagne. Sa direction lui a été enlevée au retour du Roi.

BLIN DE SAINMORE (ANDRIEN-MICHEL-HYACINTHE), naquit à Paris, en 1733. Ses études étant achevées, il se livra à la littérature, et s'il ne se fit pas une grande réputation, il passa, du moins, parmi les gens de goût, pour un poète correct et quelquefois élégant. En 1752, il mit au jour un poème intitulé : *la Mort de l'amiral Bing*, dont la publication fut bientôt suivie de plusieurs héroïdes qui obtinrent quelques succès. *L'Elite des pensées fugitives* parut en 1769, et le public remarqua, dans ce nouvel ouvrage, beaucoup d'esprit et un tact excellent. Blin fit représenter, en 1773, la tragédie d'*Orphanis*, dont l'abbé Geoffroi fit un brillant éloge. Mais on sait maintenant à quoi s'en tenir sur les critiques de ce fameux Aristarque, et quoi qu'il ait dit d'*Orphanis*, cet ouvrage n'en a pas moins été rangé dans la classe des médiocrités dramatiques. Les autres productions de Blin de Sainmore parurent dans l'ordre suivant : *Requins des filles de Salency à la reine*, en 1774 ; *Joachim, ou la Triomphe de la pitié filiale*, drame en trois actes ; *Histoire de Russie, depuis l'an 862, jusqu'au règne de Paul I^{er}*, de 1798 à 1799 ; *L'Eloge historique de G.-L. Philippeaux-d'Hervault, archevêque de Bourges*, parut peu de temps après. Blin est, en outre, auteur de plusieurs traductions de psaumes, d'odes d'Horace et de Sapho, et de quelques épitres adressées à Voltaire et au duc de Richelieu. Il fut l'un des fondateurs de la société philanthropique, pour laquelle il rédigea un assez grand nombre de lettres qui parurent dans le *journal de Paris*. En 1786, il fut décoré, par Louis XVI, de l'ordre de Saint-Michel, et nommé historiographe du même ordre et de celui du Saint-Esprit. Enfin, en 1800, le premier consul le nomma conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il mourut en 1807, laissant inédits un *Traité sur la poésie ancienne et moderne*; *Isenberge, ou le Divorce de Philippe-Auguste*, tragédie, et la traduction de l'*OEdipe-Roi*, de Sophocle. On lui attribue les *Commentaires sur Racine*, publiés sous le nom de Luncus de Boissgermain.

BLOCH (MARC-ELIENNE), médecin et naturaliste allemand, naquit à Anspach, en 1723, de parents attachés à la religion israélite. Il se trouva dès son enfance dans une grande misère, ne reçut de sa famille ni éducation, et parvint à l'âge de dix-neuf ans, ne sachant autre chose qu'un peu d'hébreu. Il alla à Hambourg, où un chirurgien, son co-religieux, le prit en amitié, lui ouvrit sa bibliothèque, et lui enseigna les éléments de son art. Bloch, dévoré du désir de s'instruire, apprit d'un Bohémien catholique la langue allemande et le latin. Il étudia ensuite la médecine et l'histoire naturelle avec une ardeur incroyable. Après avoir pris

le bonnet doctoral à Francfort-sur-l'Oder, il vint pratiquer la médecine à Berlin, et y acquit une grande fortune dont il fit un digne usage jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1799. Bloch était alors âgé de soixante-seize ans. Ce savant ichthyologiste a enrichi l'histoire naturelle de plusieurs ouvrages qui sont des monuments précieux pour la science. Ils sont intitulés : *Histoire naturelle des poissons, particulièrement de ceux des états prussiens*, Berlin, 1781-1782, 4 cahiers, in-8° ; *Histoire naturelle des poissons d'Allemagne*, Berlin, t. I, 1782, t. II, 1783, t. III, 1784, avec planches ; *Histoire naturelle des poissons étrangers*, 9 vol. in-4°, Berlin, de 1785 à 1795, avec 324 planches coloriées. Ce magnifique ouvrage fait suite au précédent. L'auteur n'aurait pu terminer cette belle entreprise sans l'assistance de plusieurs princes et de riches particuliers qui se chargèrent des frais occasionnés par les nombreuses gravures qui ornent les six derniers volumes. Lavaux l'a traduit en français, Berlin, 1785-1788, 6 vol. in-fol.; *ibid.*, 1796, 12 vol. in-4°. Les médecins estiment aussi son *Traité sur la génération des vers intestinaux et sur les moyens de les détruire*, Berlin, 1782, in-8°, ouvrage couronné par la société royale de Copenhague.

BLOND (JEAN-BAPTISTE DE), médecin-naturaliste, correspondant de l'académie royale d'agriculture et de celle de médecine, fut envoyé par le gouvernement français à la recherche du quinquina dans la Guyane française. Il a publié : *Essais sur l'art de l'indigotier, pour servir à un ouvrage plus étendu*, in-8°, 1791 ; *Moyens de faire disparaître les abus et les effets de la mendicité par l'émigration volontaire à la Guyane française*, in-8°, 1791.

BLONDE SAINT-MARTIN (NICOLAS-FRANÇOIS LE), avocat au parlement de Paris, et membre des académies de Caen et de Dijon, naquit à Château-Thierry, en 1748. On a de lui : *Mémoires sur le partage et les défrichement des communes de l'Artois, avec un supplément* ; une édition d'*Horace avec des notes*, in-12, Orléans, 1766 ; une traduction de *Virgile avec des notes et des discours préliminaires*, 3 vol. in-8°, 1783 ; *Idees d'un citoyen sur la municipalité, ou les communes gouvernées par elles-mêmes*, in-8°, 1790.

BLONDEAU (JACQUES, baron), est né à Château-Neuf (Côte-d'Or), en 1770. Après avoir servi pendant trois ans dans un régiment de dragons, il fut nommé lieutenant de grenadiers, dans le bataillon de son département. Aidé par son mérite personnel, cet estimable officier passa par tous les grades, jusqu'à celui de général ; il traversa l'empire, entouré de l'estime générale, et partageant les travaux et la gloire de nos armées. La brillante conduite qu'il tint à la tête de deux mille quatre cents hommes qui composaient l'avant-garde du général Victor, lui mérita l'un de ces sables d'honneur, récompense bien simple de la bravoure, mais qui entretenait parmi les militaires, un esprit de modération que les faveurs de l'empire détruiraient plus tard. Après avoir rempli les fonctions de chef d'état-major auprès du général Suchet, et à l'armée d'observation du Midi, il servit en Espagne, où il se distingua dans plusieurs affaires, notamment à celle de Talaveira. L'armée française ayant été forcée de battre en retraite, le général Blondeau fut un des chefs qui contribuèrent le plus puissamment à rendre inutiles les efforts de Mina, qui cherchait à arrêter nos phalanges dans leur marche. Cet officier-général a commandé, pendant sa belle carrière, plusieurs places importantes. Il est maintenant en non-activité.

BLONDEAU (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE-HYACINTHE), né à Namur, ancien département de Sambres-et-Meuse (royaume des Pays-Bas), en 1785, a

étudié le droit à l'académie de législation et à l'université de jurisprudence, comme élève d'élite du département des Deux-Nèthes, reçu licencié à l'école de droit de Paris, le 1^{er} fructidor an 13, il fut nommé professeur suppléant à l'école de droit de Strasbourg, en mars 1806. Transféré, en la même qualité, à l'école de droit de Paris, par un décret du 2 juillet 1807; il a concouru en 1810 avec MM. Costelle, Boulage, Dopin, Persil, Bavoux, pour la chaire de droit français approfondi qui venait d'être créée, et pour la chaire de code civil, vacante par le décès de M. Portiez-de-l'Œise; il obtint le même nombre de voix que M. Boulage, mais celui-ci fut préféré, à raison de la voix prépondérante du président du concours, M. de Nougarede. Règn, en 1810, avocat à la cour royale de Paris, il fut désigné l'année suivante pour remplir les fonctions du ministère public dans le chef-lieu du département de la Frise, mais il n'accepta point cette nomination. En 1815, il fut nommé juge suppléant au tribunal de première instance du département de la Seine; enfin, en 1819, un nouveau concours ayant été ouvert pour remplacer M. Berthelot, M. Blondeau obtint la chaire, que depuis six ans il occupait en qualité de suppléant. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants: 1^o un grand nombre d'articles insérés dans divers recueils de jurisprudence, et notamment dans la *Bibliothèque du barreau*, qu'il rédigea de 1808-1811, conjointement avec MM. Mauguin et Dumoulin, et dans la *Thémis*, qu'il fonda en 1819, avec MM. Jourdan, Dufroyer et Vvarnkœnig; 2^o des *tableaux synoptiques de droit privé*, qui ont eu deux éditions, en 1813 et en 1818; 3^o la première partie d'un *Cours élémentaire de droit romain*, publié en 1819; 4^o des dissertations, ou thèses publiées à l'occasion des deux concours que M. Blondeau a soutenus, entr'autres sur le *Contrat de vente* et sur les *Obligations solidaires*. M. Blondeau est du petit nombre de ces savants jurisconsultes qui ont reproduit en France, depuis quelques années, la méthode d'enseignement qui réduit, à l'étude du texte, l'étude du droit romain, réservant pour le temps où l'on sera versé dans l'une et l'autre science, le soin de faire des rapprochements entre la jurisprudence romaine et celle qui nous régit.

BLONDEAU (CHARLES-FÉLIX), né à Blois, en 1805, élève en médecine, est parti pour la Grèce en 1825, avec le docteur Bailly de Blois, son parent. On doit à ce jeune homme, qui donne de grandes espérances: *Manuel de minéralogie*, ou *Traité élémentaire de cette science, d'après l'état actuel de nos connaissances*, 1825, in-18.

BLONDEL (JACQUES), député des Ardennes, a voté pour que Louis XVI fût gardé comme otage, et pour qu'on lui donnât la mort si l'ennemi envahissait le territoire français; il passa ensuite au conseil des cinq-cents, et disparut de la scène politique.

BLONDEL D'AUBERS, est aujourd'hui conseiller à la cour de cassation; nommé député en 1815, par le département du Pas-de-Calais, il fut un des chauds partisans des principes de l'époque. Plusieurs des discours qu'il tint alors tendaient à prouver la nécessité de placer la France sous une verge de fer. Il fut membre de la commission chargée d'examiner le projet de substituer les cours prévétales aux tribunaux. Il a rempli cette mission avec un grand zèle.

BLONDIN (JEAN-NOËL), secrétaire-interprète à la bibliothèque du roi, sous Louis XVI, né à Paris, en 1753, fit d'excellentes études qui le mirent dans la suite à même d'entrer, comme professeur de théologie, dans la congrégation des feuillants. Versé dans les langues latine et française, il fit généreusement des cours gratuits lorsque la tourmente

révolutionnaire arrêta les études en France, et cette conduite honorable lui valut l'estime et la reconnaissance de tous les gens de bien. Blondin publia, en 1796, une *Grammaire française* qui obtint l'un des prix décernés aux meilleurs ouvrages élémentaires. Les ouvrages qu'il a mis au jour sont: 1^o *Grammaire française simplifiée*, 1808, in-8^o, sixième édition; 2^o *Nouvelle grammaire pour enseigner le français aux Anglais*, 1798, in-8^o, 1797, in-16, cinquième édition; 3^o *Précis de la langue anglaise*, 1790 et 1800, in-8^o; 4^o *Plan d'instruction pour les langues française, anglaise, latine et italienne*, 1789, in-8^o; 5^o *Précis de la langue italienne*, 1791 et 1800, in-8^o; 6^o *Pieces on various subjects both in prose and poetry*, in-8^o, 1798; 7^o *Tableau synoptique des langues française, anglaise et italienne*, 1805, in-8^o; 8^o *Grammaire polyglotte, française, latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise*, 1811, in-8^o; 9^o *Mode d'enseignement simplifié*, 1815, in-8^o, 10^o *Grammaire française démonstrative*, huitième édition, in-8^o, 1822; 11^o *Grammaire latine démonstrative*, deuxième édition, in-8^o, 1822; 12^o *Manuel de la pureté du langage, ou recueil alphabétique du corrigé, des barbarismes, néologismes, etc.*, in-8^o, 1823.

BLOOMFIELD (ROBERT), l'un de ces génies naturels que l'on voit de temps en temps surgir des dernières classes de la société, était le plus jeune de six enfants, composant la famille d'un tailleur de Konington, village du Suffolkshire, où il naquit, le 3 décembre 1766. Il n'avait que six mois lorsqu'il perdit son père, et à peine paraissait-il, que sa mère, qui tenait une petite école, lui apprit à lire. Le clerc d'un magistrat qui l'avait reçu à son service, lui enseigna l'écriture, et, à l'âge de onze ans, il entra comme domestique chez un fermier qu'il quitta bientôt pour aller retrouver son frère aîné, et apprendre de lui l'état de cordonnier, qu'il exerçait à Londres. Ce fut en lisant à ce frère et à d'autres ouvriers réunis dans le même grenier, les journaux et quelques publications périodiques, qu'il prit le goût des lettres: un recueil de poésies qui lui tomba dans les mains, décida de la nature de son génie. Il composa d'abord une chanson, *la Fête du village*; glorieux du talent de Robert, son frère envoya cette pièce à un journal qui l'inséra. Ce premier succès encouragea le jeune poète; il fit le *Retour du matelot*, qui reçut encore l'approbation du même éditeur. Cependant l'amour de la gloire ne l'avait pas détourné de son travail, mais le corps des cordonniers ayant décidé qu'aucun ouvrier ne pourrait être admis parmi eux s'il n'avait fait un apprentissage régulier, Bloomfield retourna dans sa province pour y chercher d'autres moyens d'existence; enfin, un maître ayant consenti à le prendre chez lui avec le titre d'apprenti, il put ensuite exercer son industrie. Il se maria en 1790, et tout en travaillant dans un réduit de la cité, au milieu de quelques ouvriers, il composa le *Garçon de ferme*, nouvelles géorgiques dans lesquelles il a vaincu une difficulté que les poètes justement estimés qui ont chanté la nature, n'ont pas surmontée aussi bien que lui, celle de rendre d'une manière fidèle et en même temps poétique, les travaux les plus ordinaires de la ferme, pendant l'année. Cet ouvrage, d'abord soumis à M. Capel Lofft, qui le fit imprimer à ses frais, eut un succès immense et que l'on doit sans doute attribuer un peu, sans cependant rien ôter de son mérite, à l'humble condition de l'auteur. Depuis le mois de mars 1800 jusqu'à la fin de 1803, il s'en vendit plus de 26,000 exemplaires; des traductions en furent faites en français, en italien et même en latin. Le premier bénéfice que Bloomfield en retira, fut une pension d'un schelling par jour, que le duc de Grafton lui accorda avec un emploi dans la chancellerie, qu'il ne put rem-

plir que fort peu de temps, à cause de sa santé. Il continua encore son état et, tout en travaillant, il composa les *Harpes solennelles*, qui lui valurent des présents de plusieurs personnes. En 1802, il publia un recueil de *Contes de villages, ballades et chansons* qui fut suivi, en 1806, de petits poèmes sous le titre de *Bonnes nouvelles, ou Nouvelles de la ferme*. Il fit encore un volume de poésies, les *Flours sauvages*, après lequel son génie sembla s'éteindre, ce que l'on attribua au mauvais état de sa santé; mais en 1811, ce feu caché brilla encore dans une nouvelle production : les *Rimes de la Rhye*, le meilleur de ses ouvrages, celui où l'on trouve le plus de véritable poésie. Après une nouvelle interruption de onze années, il donna au public le *Premier mai des Muses*, qui eut deux éditions en peu de mois. Un petit drame villageois, le *Manoir de Hazelwood*, termina la carrière littéraire de Bloomfield, qui mourut peu de temps après cette publication à Shefford (Bedfordshire), le 19 août 1823. C'était un homme modeste, de mœurs régulières, et religieux dans ses principes. Il a laissé sa veuve et quatre enfants dans une position médiocre. Ses œuvres, en deux volumes, ont été publiées depuis sa mort.

BLONS (L.-A. de), était seigneur de Darnac, dans le Limousin, avant la révolution. Malgré la nouvelle direction, donnée aux idées et aux sentiments des Français par les événements politiques, M. Blons resta, jusqu'en 1814, dans son heureux état d'innocence châtelaine. Le 2 novembre de cette année, il entra dans l'église de son ancien fief, et, au moment où la distribution du pain bénit commençait, il s'écria d'une voix impétueuse : *Sacristain ! apporte*; le sacristain, ne faisant aucun cas de la requête de M. Blons, fut offrir la corbeille au maire. A cette vue, la colère du gentilhomme devint à son comble; et, comme un chevalier du temps des croisades, il menaça de sa vengeance les vassaux insolents qui méconnaissaient ses droits. Cette affaire, dont les suites ne pouvaient qu'être scandaleuses, fut soumise aux tribunaux; mais l'arrivée de Bonaparte, en 1815, en arrêta les suites. Il est heureux pour l'amour-propre de M. Blons, que sa singulière réclamation n'ait pas donné lieu à une procédure; mais on conviendra que l'exclamation : *Sacristain ! apporte*, n'annonce pas dans l'ex-châtelain un seigneur très populaire.

BLOSSEVILLE (le marquis de), membre obscur de la chambre introuvable, ne mériterait pas de figurer dans notre Biographie, sans le procès en calomnie qu'il eut à soutenir contre l'infortuné Wlilfrid Regnault. Ce dernier était sous le poids d'une accusation capitale pour assassinat, lorsque, par une malveillance difficile à concevoir, M. de Blossseville, maire de sa commune, le dénonça dans le journal des Débats comme l'un des massacreurs du 2 septembre. Cet acte barbare en toute circonstance, le devenait encore plus par la position du malheureux Wlilfrid, pour lequel on venait d'invoquer la justice et la clémence royale; M. de Blossseville, cité, par Wlilfrid Regnault, devant le tribunal correctionnel, y fut condamné comme calomniateur. Ce jugement fut réformé par la cour royale; mais les pages éloquentes de M. Benjamin-Constant, les plaidoyers de M. Odillon-Barrot, et la décision du Roi, favorable à Wlilfrid Regnault, restèrent pour faire apprécier la conduite du noble marquis. Depuis ce déplorable procès, M. de Blossseville est rentré dans l'obscurité dont il n'aurait pas dû sortir.

BLOT (MAURICE), graveur, né à Paris, en 1754, étudia son art sous Augustin de Saint-Aubin. Un faire soigné, un burin agréable forment le caractère de son talent. Ses principales estampes sont le Verrou, d'après Fragonnard, et la Promesse

de mariage, qui lui fait pendant; le Dauphin, fils de Louis XVI, et Madame royale, aujourd'hui dauphine de France, d'après le tableau de Mme Le Brun; le Jugement de Paris, d'après Wandervert; Mars et Vénus, d'après le Poussin; Jupiter et Io, Jupiter et Calisto, d'après M. Regnault; Marcus Sextus, d'après M. Guérin. Blot est mort il y a environ dix ans.

BLOVER (Miss ELIZA), romancière anglaise, morte à la fin du siècle dernier, a laissé : 1^o *Maria, ou Mémoires originaux d'une dame de qualité et de quelques uns de ses amis*, traduits par M.... 1765, 2 vol. in-12, et 1787, in-12; 2^o *Georges Bateman*, traduit par L. H. Durand, 1804, 3 vol. in-12; 3^o *Le Visite d'idé*, ou *Portraits modernes*, traduit par M. de la Montagne, 1788, 2 vol. in-12; 4^o *Adrien et Stéphanie*, ou *l'Île déserte*, histoire française publiée par Villemain-d'Abancourt, 1803, 2 vol. in-12; 5^o *Antoine et Jeannette*, ou *les enfants abandonnés*, histoire presque véridique, 1799, 2 vol. in-12, et 3 vol. in-18; 6^o *Berthe et Richmond*, 3 vol. in-18, 1800. Ce dernier roman, ainsi qu'*Adrien et Stéphanie*, a été attribué à Villemain-d'Abancourt qui n'en est peut-être que l'éditeur ou le traducteur.

BLUCHER (N.), prince de Wahlstadt, feld-maréchal prussien, naquit, en 1742, à Rostock dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin. Portenseigne d'un régiment suédois pendant la guerre de 7 ans, Blucher fut fait prisonnier par les Prussiens, et incorporé avec une sorte de violence dans les troupes de Frédéric, par le général Belling qui s'était pris d'amitié pour lui. Devenu capitaine, il acquit quelque réputation par le courage qu'il déploya dans diverses rencontres, et eut néanmoins le chagrin de se voir préférer un subalterne dans une promotion : il ne dissimula pas combien il était blessé de cette préférence et donna sa démission. Outré à son tour, Frédéric l'accepta dans ces termes qui ont été si souvent reproduits : « Le capitaine Blucher est autorisé à quitter son poste, et il peut aller au diable si cela lui convient. » Blucher néanmoins ne vécut pas long-temps dans la vie privée; rappelé par Frédéric-Guillaume, il alla combattre sur les bords du Rhin, où son sang-froid, son audace, le firent bientôt parvenir au grade de général, son intempérité était excessive, sa tactique uniforme. Assaillir l'ennemi avec impétuosité, se retirer s'il faisait une résistance trop opiniâtre, se rallier à quelque distance, suivre après ses mouvements, saisir la moindre faute, fondre sur lui, l'ébranler, le culbuter, lui enlever quelques prisonniers et se retirer rapidement, telle fut la manière dont il combattit, la tactique qu'il déploya à la bataille de Kirveiller, à l'action de Kayerslautern. La guerre suspendue par le traité de Bâle, se ralluma, en 1806. Le roi de Prusse avait porté son armée dans la direction de Hambourg, et occupait les défilés de Kœsen; tout à coup le duc de Brunswick qui croyait surprendre les Français, rencontre nos avant-postes et reconnaît qu'il est coupé; un épais brouillard lui dérobe nos mouvements. Il proposa de se mettre en bataille et d'attendre que le temps s'éclaircisse; Rollendorf trouva ce dessein pusillanime, et Blucher soutint au duc qu'il n'a rencontré que quelques postes de hussards qu'il se charge de balayer. Frédéric applaudit, et l'action s'engage. La cavalerie prussienne se jette au milieu du feu, elle fond sur un carré, s'élance sur un autre, charge, tourne partout, et ne trouve partout que de la mitraille et des masses inébranlables : l'infanterie n'est pas plus heureuse; tout n'est bientôt que fuite et confusion, Blucher veut en vain opposer quelque résistance; entraîné lui-même, il court loin du champ de bataille rallier quelques fuyards, avec lesquels il surprit la bonne foi de nos

avant-postes. Echappé à nos soldats, à l'aide d'un bas mensonge, il précipita sa retraite sans vouloir se réunir à Hohenlohe; arrivé à Ruppin, ce prince que l'éloignement ou se trouvait Blücher inquiétait et qui ne pouvait gagner Stettin sans cavalerie, lui donna ordre de le rejoindre; le général refusa, et Hohenlohe fut obligé d'accepter la capitulation de Preusslau. Ce désastre rendit plus critique, et ne fit qu'aggraver la position du général; coupé, chassé dans tous les sens, il se jeta dans Lubeck, et livra une ville impériale et neutre, à toutes les calamités qu'entraîne une prise d'assaut. Cette violation inouïe ne lui profita pas; il fut battu, forcé d'évacuer les murs qu'il eût dû respecter, et bientôt après de rendre les armes; échangé contre le maréchal Victor, il fut pourvu d'un nouveau commandement, lorsque la paix de Tilsit vint mettre un terme à la guerre. En 1813, la Prusse rentra de nouveau dans la coalition contre la France, et les opérations du centre de l'armée alliée furent confiées aux lumières du général Blücher. Battu à Lützen et Bautzen, par Napoléon qui dirigea tous ses efforts sur le centre des ennemis; il fut cependant nommé général en chef de l'armée dite de Silesie forte de cent vingt mille hommes. Il signala les premiers jours de son commandement par un trait peu honorable. L'arrangement stipulé par les armées française et étrangères, portait que si l'une ni l'autre de ces armées n'entrerait sur le territoire neutre avant le 17 août. Blücher se mit en marche le 12; le 26 il obtint un avantage à Katzbach, sur le maréchal Macdonald qui avait eu le malheur de se placer dans une position tellement désavantageuse, qu'il ne pouvait faire exécuter les manœuvres de défense, ni déployer ses lignes à volonté. Blücher toujours chargé de commandements d'une haute importance, entra sur le territoire français, en 1814, avec les armées alliées, et Napoléon commença par l'attaquer et le battre. La bataille de Brienne qu'il perdit aurait dû lui inspirer de la défiance; mais il tint peu de compte de cette défaite, et, jusqu'à la fin de la campagne, il continua ses opérations hasardeuses. Enfin il eut le rare honneur de résister, sans grands avantages toutefois, au choc de 36 mille hommes commandés par Napoléon : à la vérité il en avait 90 mille sous ses ordres. Ce fait d'armes eut lieu à la Rothière, et se renouvela sur les hauteurs de Laon. En 1815, à Vervins, le mouvement opéré par la colonne prussienne, et qui fut si fatal aux Français, était commandé par le général Bülow, et Blücher, arrivé de nuit, trouva la bataille finie; peu de temps après, sous les murs de Paris, le pont du Pecq Saint-Germain, lui fut livré, et cette trahison lui assura une marche tranquille jusqu'à Paris, car le corps d'armée française qui était maître des ponts de Chatou et de Neuilly, n'en vinrent pas aux mains avec la colonne prussienne. Paris ayant ouvert ses portes aux alliés, la carrière militaire du général prussien fut terminée. Blücher est mort en 1819, à la suite d'une longue maladie.

BLUM (JOACHIM-CRISTIAN), naquit, le 17 novembre 1739, à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg. Donné d'un esprit tranquille et d'une imagination tendre, il ne chercha pas le monde; et, retiré dans ses foyers, il se donna tout entier aux douceurs d'une vie douce, et à la pratique des vertus domestiques. De là lui vint le nom de faiméant dont ses compatriotes le qualifièrent assez injustement, car il publia un assez grand nombre d'ouvrages qui parurent dans l'ordre suivant : *Poésies lyriques*, in-8°, 1765; *Promenades*, 2 vol. in-8°, 1774; cet ouvrage eut trois éditions; *La Délivrance de Rathenau*, drame en 5 actes; *Dictionnaire des proverbes allemands*, de 1780 à 1783; *Poésies nouvelles*, in-8°, 1789. Blum a fait paraître aussi quelques idylles, des

épigrammes, et un poème descriptif : *les Collines de Rathenau*. Il mourut en 1790. Ses ouvrages se distinguent par une philosophie douce, une teinte de sensibilité, et un style d'une très grande pureté.

BLUMAUER (ALON), poète allemand, né, le 21 décembre 1755, à Stryer, dans la haute Autriche, s'adonna au genre de la satire. Il fut successivement jésuite, professeur et libraire. Il a publié : *Poésies*, Vienne, 1782, in-8°; *Erwine de Sternheim*, tragédie, et plusieurs pièces fugitives intitulées : *L'imprimerie*, *L'Adresse au diable*, *Eloge d'Anne*. Satirique dans toute l'étendue du mot, Blumauer se laisse emporter trop souvent par une verve tant soit peu acerbe. Son *Entée travestie*, Vienne, 1784 à 1788, 4 vol. in-8°, qui jouit encore d'une grande célébrité, n'est pas exempt de incorrections pour ainsi dire inhérentes au genre grotesque; mais beaucoup d'esprit rachète ces imperfections. Le quatrième volume, fort inférieur aux trois premiers, n'est pas de lui; mais de K. V. F. Schaber. On lui attribue, sans doute à tort, un poème très médiocre qui porte son nom; *Hercule travesti*, en 6 livres, Francfort et Leipzig, 1794, in-8°. Il en est de même des *Titans*, Francfort-sur-le-Mein, 1790, in-8°, qui a paru également sous le nom de Blumauer, mais qu'on sait être de Max. F. X. Stiehl. Ses œuvres ont été réunies et publiées à Leipsick par K. L. M. Muller, 8 vol. in-8°, 1801.

BLUMENBACH (JEAN-FRANÇOIS), savant médecin et naturaliste allemand, naquit dans le duché de Saxe-Gotha le 11 mai 1752. Il étudia d'abord à Jena, et se fit recevoir docteur en médecine, en 1775, à Göttingue, où il venait de terminer ses études. Il fut nommé l'année suivante conservateur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville dont il a considérablement augmenté les collections. Après avoir, pendant quelque temps, exercé les fonctions de professeur extraordinaire de médecine, il obtint, en 1778, une chaire de professeur ordinaire. En 1788, le roi d'Angleterre lui accorda le titre de conseiller-d'état honoraire, et, en 1812, il fut nommé secrétaire de la société royale des sciences. M. Blumenbach est en outre membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Il est maintenant premier professeur de la faculté de médecine à Göttingue. Les principaux ouvrages que cet illustre médecin naturaliste a publiés dans les langues allemande et latine sont : *Dissertatio inauguralis de generis humani varietate nativâ*, Göttingue, 1775, in-4°, dont il y eut quatre éditions, et traduit en français par Chardel, Paris, 1806; *Handbuch der Naturgeschichte*, c'est à dire *Manuel d'histoire naturelle*, ibid., tom. 1, 1779, tom. 2, 1780, in-8°, excellent ouvrage qui eut dix éditions, la dernière de 1820, et dont nous avons une traduction française par Soultange Artaud, Paris, 1803, deux vol.; *Prologus anatomica de sinibus frontibus*, ibid., in-4°; *Ueber den Bildungstrieb u. d. das Zeugungs-geflocht*, ibid., 1781, in-8°, réimprimé en 1789 et 1791; *Medicinisch-Bibliothek*, c'est à dire *Bibliothèque médicale*, ibid., 1793 et 1795, 3 vol. in-8°, chacune de quatre cahiers; *Introductio in Historiam medicinæ litterariam*, ibid., 1786, in-8°; *De oculis leucanthiapium et iridis motu commentatio*, ibid., 1786, in-8°; *Osteologie du corps humain* (en allemand), ibid.; *Institutiones physiologicae*, ibid., traduit en français par Pagnat; *Collectio nissæ craniarum diversarum gentium Decades V*, ibid., 1790, huit cahiers, in-4°, contenant chacun dix gravures. La collection de crânes des différents peuples de la terre que Blumenbach possède est la plus considérable et la plus complète de toutes celles qui existent. *Nuptæ observationes de nissæ formativo et generationali negotio*, Göttingue, 1789, in-4°; *Specimen physiologie comparatæ inter animalia calidi et frigidi ranguinis*, ibid., 1787, in-4°; *Synopsis systematica*

scriptorum quibus inde ab inauguratione academiae Georgiae Augustae d. XVII sept. MDCCXXXVII usque ad solennia istius inaugurationis semisecularia MDCCCLXXXVII disciplinam suam augere et ornare studuerunt professores medici Göttingenses, in-4°; Göttingue, 1788; *Specimen physiologiae comparatae inter animalia calidi sanguinis vivipara et ovipara*. Göttingue, 1789, in-4°; *Observations on some egyptian mummies opened in London, addressed to sir J. Banks*, Londres, 1794, in-4°, trad. en français par Chardel; *Programma de vi vitali sanguini deneganda, vult autem propriis solidis quibusdam corporis humani partibus adserendo*, Göttingue, 1795, in-4°; *Handbuch der vergleichenden anatomie*, Göttingue, 1805, in-8°, ib. 1815, in-8°; *Abbildungen naturhistorischer Gegenstande*, Göttingue, 1796 et 1810, 10 cahiers; *Beiträge zur naturgeschichte*, Göttingue, tome 1, 1790, in-8°, tom. 11, 1811, in-8°; *Preisschrift von der Nahrungskraft*, Saint-Petersbourg, 1789, in-4°; *Specimen historiae naturalis, antiquae artis monumentis illustratae, eoque vicissim illustrantis*, Göttingue, 1808, in-4°; *De anomalis et vitiosis quibusdam misus formativis aberrationibus*, Göttingue, 1813, in-4°; *Specimen hi toriae naturalis ex auctoribus classicis, praesertim poetis illustratae, eoque vicissim illustrantis*, Göttingue, 1816, in-4°; *Specimen archaeologiae telluris terrarumque imprimis hanoveranarum alterum*, Göttingue, 1816, in-4°. Il a encore inséré un grand nombre de mémoires dans la plupart des recueils scientifiques de l'Allemagne.

BLUMENTAL (CHARLES-AUGUSTE), médecin allemand qui s'est fait surtout connaître par ses querelles littéraires avec Wichmann, au sujet de la doctrine que celui-ci professait relativement à la première dentition, a publié les ouvrages suivants: *Nochre Prüfung der aetologie der Zahnarbeit der kinder*, Stendal, 1799, in-8°; *Kurze Uebersicht der naturlichen Geschichte der Zaehe, wie auch der Aetologie, Diagnosis, Prognosis und Cur der Zahnarbeit der kinder*, Stendal, 1800, in-8°; *Eine verbesserte Medicinalverfassung ist das vorzueglichste Mittel der grossen Sterblichkeit, besonders auf dem Lande abzuhelfen: Herausgegeben mit Zusätzen von J.-K. Sybel*, Leipsick, 1806, in-8°.

BLUTEL (N.), homme de loi à Rouen, avant la révolution, fut nommé juge de paix lors de la première réorganisation des tribunaux. Envoyé, par le département de la Seine-Inférieure, à la convention nationale, en septembre 1792, il s'y conduisit avec modération; vota la détentation et le bannissement à la paix dans le procès de Louis XVI, et chercha à se faire oublier dans tout le cours de la terreur. Après le 9 thermidor il se rallia au parti dominant, dénonça les proconsuls qui avaient abusé de leur pouvoir, et demanda la destitution des terroristes. Après le 13 vendémiaire, il revint avec les thermidoriens aux principes révolutionnaires, et prit une part active aux dernières mesures de la convention contre les auteurs de cette funeste journée. Membre du conseil des cinq-cents, il fit partie de l'opposition patriotique. Il chercha surtout à faire maintenir les lois de la convention, portant prohibition des marchandises anglaises. Il donna sa démission, en 1797, et rentra dans la vie privée. Il est mort, dans les dernières années de l'empire, directeur des douanes à Anvers.

BO (JEAN-BAPTISTE), exerçait, avant la révolution, la profession de médecin. Des l'anrêre de la liberté, il s'en montra un ardent prosélyte. Député à l'assemblée législative et à la convention nationale par le département de l'Aveyron, il prit place parmi les plus ardents révolutionnaires. Il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. A l'époque du 31 mai il fut envoyé dans les départements du Midi pour y soumettre les autorités à la montagne. Les

Marseillais le retinrent prisonnier, mais le général Cartaux le délivra au bout de pen de jours. Il fut ensuite envoyé à Nantes, où malgré son exaltation révolutionnaire, il donna un grand exemple de courage et de justice en faisant arrêter et en envoyant à Paris le trop fameux comité révolutionnaire de cette ville. Malgré cette preuve de modération, Bo fut dénoncé, après le 9 thermidor, comme ultra-révolutionnaire, mais la convention passa à l'ordre du jour sur cette accusation. Néanmoins une impression défavorable planait sur lui: il fut décrété d'arrestation après les journées de prairial, et ne sortit de prison qu'en vertu de l'amnistie du 4 brumaire an 4. Il fut employé dans les bureaux de la police jusqu'à la révolution du 18 brumaire, époque à laquelle il rentra dans la vie privée. Retiré à Fontainebleau, il y exerça la médecine, et mourut, en 1812, dans un âge assez avancé. Parmi quelques uns des faits imputés à Bo, nous citerons le propos dans lequel il prétendait « qu'en révolution on ne doit connaître ni parents ni amis, » et que « le fils peut tuer son père, si celui-ci n'est pas à la hauteur des circonstances. » On a de lui: *Topographie médicale de la ville de Fontainebleau*, in-8°, 1811.

BOATON (N.), né à Aubonne, dans le pays de Vaud, en 1734, servit d'abord comme capitaine dans les troupes sardes; ayant ensuite passé dans le royaume de Prusse, il devint gouverneur de l'école militaire de Berlin. On a de lui: 10 *Essais en prose et en vers*, Berlin, 1783; 20 la traduction libre de l'*Océan de Wieland*, ib. 1784; 30 *id.* de la *Mort d'Abel* de Gessner, ib. 1785, in-8°; il est mort à Berlin, en 1794.

BOBBE (N. de), fut envoyé de Bavière en Angleterre pour s'occuper de l'étude du sanscrit. Il y a fait plusieurs recherches sur cette langue dans ses rapports avec le latin et le grec. Systématique avant tout, Bobbe, dit-on, s'écarte très souvent dans les rapprochements qu'il veut faire, et malgré les hautes connaissances dont il est doué, on lui reproche de s'être donné beaucoup trop de peines et de soins pour prouver ce qu'il ne savait pas.

BOBOLINA (N.), est une des héroïnes de la Grèce moderne, dont le nom vive éternellement dans les fastes de cette nation régénérée. Née avec une ame digne des temps antiques, elle n'avait pu voir, sans une vive douleur, les outrages dont les Turcs abreuyaient ses malheureux compatriotes; et le meurtre de son époux, officier dans le corps des armatolis, exécuté en 1812, par ordre de la Porte, avait encore accru sa haine contre les oppresseurs de sa patrie. Elle attendait, avec la plus vive impatience le jour des représailles. Ce jour arriva. Un peuple, célèbre par de glorieux souvenirs, secoua ses chaînes, et s'en arma contre des maîtres barbares. Animée à la fois par la vengeance et l'amour de la liberté, Bobolina obtint, dès le commencement de cette révolution, la faculté d'armer trois vaisseaux à ses frais. Elle arbora ses couleurs sur un brick, donna le commandement des deux autres bâtiments à des officiers distingués par leurs talents; et, comme si elle eût voulu que tout son sang coulat en même temps pour sa patrie, elle envoya ses deux fils à l'avant-garde de l'armée des Hellènes qui combattaient en terre ferme. Son pavillon, illustré par de nombreuses victoires, vit souvent finir devant lui les vaisseaux turcs pour lesquels il était devenu un signal de défaite. Lorsque l'élite des généraux grecs mit le siège devant Tripolitza, Bobolina y fit des prodiges de valeur; et douée d'autant d'esprit que de courage, elle s'efforça de faire sentir à ses compatriotes divisés, que l'union seule pouvait être leur sauve-garde; malheureusement elle n'y put réussir. La marine reprochait à l'armée de terre d'être obligée de supporter seule toutes les charges de la

guerre : enfin, la discorde alla si loin, que les navarques se retirèrent, et Bobolina, forcée de les suivre, fit hommage de ses vaisseaux à la patrie. Chargée plus tard de diriger le blous de Napoli de Romani, elle y déploya autant de bravoure que de fermeté. La dispersion de la flotte turque ne laissait à la garnison de cette ville aucun espoir de faire lever le siège, et exténuée par la disette, elle ne pouvait résister plus long-temps. Dans cette détresse affreuse, les Turcs firent des ouvertures tendantes à traiter pour la reddition de cette place, d'où dépendaient les destinées futures du Péloponèse. Mais Bobolina, à qui la nouvelle de la mort de son fils aîné était parvenue récemment, voulait qu'ils se rendissent à discrétion, et se refusait à toute négociation. A toutes les paroles qui lui étaient adressées, elle répondait par un refus, et sa conclusion était toujours : « J'ai perdu mon époux, Dieu soit loué ! mon fils est mort les armes à la main, Dieu soit loué ! un second fils, âgé de quatorze ans, qui me reste, combat pour les Grecs, et il est possible qu'il obtienne un trépas glorieux, Dieu soit loué ! je verrai aussi mon sang sous les drapeaux de la croix, Dieu soit loué ! Mais nous serons vainqueurs ou nous aurons cessé de vivre avec la consolante idée de ne pas laisser après nous des Grecs esclaves dans le monde. » Les Turcs la trouvant inébranlable, eurent recours au conseil des Hellènes, qui leur accorda une capitulation. Bobolina, toujours infatigable, courant d'un champ de bataille à un autre, assista à la plupart des combats qui eurent lieu dans les différentes provinces de la Grèce, et prit principalement part aux événements de l'Argolide. Cette femme si digne d'un trépas glorieux, périt en 1824 d'une mort tragique. Son frère était vivement épris d'une jeune grecque dont il avait obtenu les dernières faveurs ; les parents furieux s'assemblèrent devant la maison de Bobolina avec l'intention de tirer vengeance de l'injure qu'on leur avait faite ; Bobolina se présenta à une fenêtre et les harangua en termes assez vifs, ce qui déplut à l'un d'eux, qui lui tira un coup de fusil et la tua.

BOCCAGE (MARIE-ANNE-LEPAGE, épouse de Fiquet du), des académies de Rome, Bologne, Lyon et Rouen, née dans cette dernière ville, le 22 octobre 1710. Dès sa première jeunesse elle fut entraînée vers la poésie, mais elle ne commença à publier ses productions qu'en 1746. Elle joignait à une grande beauté, un esprit fin et brillant, que d'excellentes études avaient développées de bonne heure ; elle écrivait en prose avec élégance, sa plume tournait agréablement la phrase poétique, mais ces avantages ne furent point soutenus par le génie. Ses contemporains la louèrent avec excès ; cependant, après elle, son nom n'a pas été adopté par la gloire. Un triomphe à l'académie de Rouen commença la réputation de Mme du Boccage ; son front reçut la couronne que cette académie décernait pour la première fois. Ce laurier sembla moins un prix accordé au talent, qu'un hommage offert à la belle muse rouennaise ; toutefois, il l'encouragea. Elle essaya de traduire successivement le *Paradis perdu*, de Milton ; la *Colombiade*, du Camoëns ; la *Mort d'Abel*, de Gessner ; le *Temple de la Renommée*, de Pope. Mais loin de reproduire dans notre langue la profondeur, l'énergie, la sensibilité, le naturel de ses modèles, elle y substitua le clinquant d'un style prétentieux et d'un goût faux ; elle fut manivérée alors qu'elle eût dû émouvoir, son pinceau ne traça que de faibles esquisses, là où il eût fallu une touche large et vigoureuse. On a de Mme du Boccage des *Lettres et Mélanges* en prose, des *Voyages en Hollande, en Angleterre et en Italie*, qui honorent plus son talent que ne l'a fait son bagage poétique. Cependant il est juste de dire que ses ou-
 ges offrent des épisodes écrits avec pureté, de beaux vers, des expressions lieureuses, mais ces qualités ne peuvent faire excuser un style privé de chaleur, souvent prétentieux et quelquefois ridicule. Malgré ces défauts, il est peu d'auteurs qui aient été autant vanités. Sans doute, le sexe, la beauté de Mme du Boccage, lui valurent les nombreux admirateurs, parmi lesquels on a vu des hommes les plus célèbres de la France et de l'Italie. Voltaire qui, selon sa passion ou le degré d'importance littéraire des individus, lançait la critique ou dispensait la louange, Voltaire se montra l'un des plus constants flatteurs de cette dame. En 1757, Mme du Boccage fit un voyage à Rome. Le pape Benoît XIV la reçut avec une faveur distinguée. On rapporte qu'il dit, en voyant passer avec elle le cardinal Passionei, octogénaire comme lui, et comme lui enthousiaste du talent de la belle française : *Et homo factus est*. Les batteries de Voltaire allaient trouver la voyageuse dans la ville de Saint-Pierre. Il lui écrivit en italien : « Dunque, o signora, dopo ch'ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chiesa, » « sarà coronata nel campidoglio dalle mani del buon Benedetto. Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevra, e trionfare tra gli eretici, quando avrà ricevuto la corona poetica dei santi cattolici, » etc. Le musée de Londres plaça parmi les grands hommes le buste de Mme du Boccage. On lui consacra aussi cette devise : *Forma Venus, arte Minerva*. C'est à l'occasion de ces honneurs, de ces louanges, qu'elle disait : « L'encens et une substance salutaire, » « on m'en nourrit, et ma santé s'en trouve à merveille. » Lebrun, surnommé le *Pindare français*, fut le seul de ses contemporains qui eut la franchise d'avouer que la muse tant préconisée, « avait chargé » son Pégase de fleurs et de colifichets sans goût ; « jugement sévère, mais qui est confirmé par l'oubli des productions de cette dame. Ses œuvres complètes, 3 vol. in-8°, ont été réimprimées pour la quatrième fois à Lyon, en 1770. Mme du Boccage avait épousé un receveur des tailles de Dieppe, qui la laissa veuve peu d'années après son mariage. Une figure charmante, un esprit fécond en saillies aimables, une ame sensible et bienfaisante, firent rechercher de nouveau sa main : elle préféra rester libre. Parvenue à l'âge de quatre-vingt-douze ans, son esprit n'avait presque rien perdu de sa fraîcheur. Elle est morte en 1802.

BOCCHERINI (Luigi), compositeur, né à Lucques, le 14 janvier 1740, montra, dès son plus jeune âge, un goût passionné pour la musique ; c'était le présage du beau talent qu'il devait un jour déployer dans cet art. Il perfectionna ses études musicales à Rome, où il acquit en peu de temps la réputation d'un artiste célèbre ; le roi d'Espagne l'attira à sa cour. L'académie royale de Madrid, glorieuse de posséder dans son sein un talent si distingué, s'attacha Boccherini, et celui-ci s'engagea à composer annuellement pour elle neuf morceaux. Sa musique, qui fut recherchée en France, est remarquable par une originalité, une douceur, une harmonie enchanteresse ; elle a été comparée par un enthousiaste à la musique des anges ; Boccherini introduisit le premier deux violoncelles dans les quintetti. Ses œuvres, au nombre de cinquante-huit, sont connus de tous les amateurs de violon, de violoncelle ou de piano. On a de lui un *Stabat mater* d'un caractère éminemment religieux ; ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique, il choisirait Boccherini. Le célèbre Haydn fut son ami et reçut souvent ses conseils. Son talent l'a placé au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale. Boccherini mourut à Madrid, en 1806, âgé de soixante-seize ans.

BOCHARD-DE-SARON (JEAN-BAPTISTE-GAS-

PARD), naquit à Paris, le 16 janvier, 1730; il réunissait à la connaissance du droit public, celle de l'astronomie, de la chimie, des mathématiques, et cultivait avec succès tous les arts d'agrément. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, avocat-général et président à mortier au parlement de Paris, et enfin membre de l'académie des sciences. Il eut le mérite de pressentir, par ses observations particulières, l'existence de la planète à laquelle Herschell a depuis donné son nom, et fut reçu à l'académie des sciences en 1779. Il se forma un riche cabinet d'instruments d'astronomie, non dans un vain but d'ostentation, mais uniquement dans celui d'être utile à la science, et fit imprimer à ses frais le bel ouvrage de M. de Laplace, intitulé: *Théorie du mouvement elliptique et de la figure de la terre*, 1784, in-4°. On doit aussi à sa munificence, le *Discours du chancelier d'Aguesseau sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau, son père*, 1778, sous la date de 1720. Montjoie a publié *L'Eloge de Saron*, 1800, in-8°. La suppression des parlements lui permit de reprendre ses occupations scientifiques qui faisaient toute sa consolation. En 1793, cet homme estimable terminait paisiblement sa carrière, sans se mêler aux troubles qui agitaient la France, lorsque les satellites de la terreur l'arrêtrèrent, le conduisirent à la Force, et de là à la mort. Il protesta vainement de son innocence, on l'entraîna à l'échafaud avec trente de ses collègues, membres des parlements de Paris et de Toulouse, le 20 avril 1794.

BOCHSA (ROBERT-NICOLAS-CHARLES), naquit à Montmédy, le 9 août 1789. Son père, musicien au grand théâtre de Lyon, lui donna les premières leçons de son art, dont il profita si bien, qu'à sept ans il exécuta en public un concerto de piano. Il apprenait en même temps la flûte, et s'est depuis exercé sur la harpe, de sorte qu'il est également fort sur ces trois instruments. Etant encore très jeune, et n'ayant que très peu étudié la composition, il écrivit cependant des concertos, des quatuors, des ouvertures, et mit en musique, à seize ans, un opéra de *Trajan*, qui fut exécuté à Lyon, lors du passage du premier consul par cette ville. Ayant suivi sa famille à Bordeaux, il y reçut des leçons de François Beck, et composa la musique de la *Dansomachie*, ainsi qu'un oratorio, intitulé, *le Déluge universel*. De retour à Paris, il entra dans l'école du célèbre Catel, où dès la première année, il remporta le premier prix d'harmonie. Il composa depuis plusieurs morceaux de musique pour harpe, flûte, hautbois et violon. En 1814, il débuta dans le genre lyrique, par l'opéra des *Époux Michaud*, qui fut accueilli avec plaisir; il n'en fut pas de même pour l'opéra d'*Alphonse, roi d'Aragon*, joué quatre mois après. En 1815, il donna le *Roi et la lique* et les *noces de Gamache*, qui eurent beaucoup de succès. Tout semblait promettre à ce compositeur une carrière distinguée dans son art, mais son goût pour le faste le porta à des dépenses au-dessus de ses ressources; se voyant hors d'état de satisfaire aux demandes multipliées de ses créanciers, il résolut de se soustraire à leurs persécutions en passant dans les pays étrangers, mais pour adoucir son exil, il crut devoir se munir de toutes les ressources pécuniaires qu'il put se procurer, et l'on dit que pour les obtenir, il employa des moyens peu délicats, il passa ensuite en Angleterre pour être à l'abri des poursuites de la justice. M. Bochsa a épousé la fille de M. le marquis Ducrest, et se trouve ainsi le neveu de Mme de Genlis.

BOCK (JEAN-NICOLAS-ETIENNE de), lieutenant des maréchaux de France, de l'académie de Metz, mort à Arlon, près de Luxembourg, depuis plusieurs années. On a de lui: 10 *Mémoire sur Zo-*

roastre et Confucius, et Essai sur l'histoire du sabbatisme, 1782, in-12, 20 *Mémoire historique sur les peuples nomades*, traduit de l'allemand, in-8°, 1788, 30 *Vie de Frédéric, baron de Trench*, ib. 1788, 2 vol. in-12; 40 *Recherches philosophiques sur l'origine de la pitié*, 1789, in-12; 50 *Œuvres diverses*, 1789, 2 vol. in-12; 60 *Histoire de la guerre de sept ans*, traduit de l'allemand, 1789, 2 vol. in-12, 70 *Hermann de Unna*, ib. 1791, 3 vol. in-80; 80 *Abelina, ou les Moutriers du viell André*, roman traduit de l'allemand, 3 vol. in-12; 90 *les Chevaliers des sept montagnes*; roman traduit de l'allemand; 10 *Erminia dans les ruines de Rome*, roman traduit de l'allemand; 110 *De la fièvre en général, de la rage, de la fièvre jaune, de la peste*, etc., traduit de l'allemand; 120 *Histoire du tribunal secret*, traduite de l'allemand; 130 *Mémoire sur la peste*, traduit de l'allemand; 140 *le Mensonge généreux*, drame traduit de Kotzebue; 150 *Relation d'un voyage philosophique*, 1788, in-80; 160 *Traitement de différentes maladies guéries par M. Reich*, traduit de l'allemand.

BOCKMANN (CHARLES-GUILLAUME), naquit dans la principauté de Bade, en 1773. Il embrassa d'abord la carrière des armes et entra au service en qualité de lieutenant dans les troupes du Margrave; mais il ne tarda pas à quitter l'état militaire pour se livrer entièrement à l'étude des sciences. Il obtint, le 15 décembre 1802, la chaire de mathématiques et de physique laissée vacante au gymnase de Carlsruhe, par la mort de son père, lui-même savant très estimé. En 1806, le grand-duc nomma Bockmann conseiller de cour. Il fut, en 1813, chargé de faire un rapport sur des bruits extraordinaires que dans plusieurs villes du nord on prétendait entendre, et que la crédulité populaire attribuait à des combats livrés sous terre. Le résultat des recherches de ce savant détruisit tout le merveilleux que la crédulité du vulgaire avait cru remarquer dans quelques phénomènes naturels. Les principaux ouvrages que M. Bockmann a publiés sont: *Expériences physico-chimiques sur le phosphore renfermé dans les différentes espèces de gaz, avec une préface de J. H. Eilbrand*, 1 vol. in-80, avec fig. Erlangen, 1800; *Observations sur la puissance calorifique des rayons du soleil, et sur la composition des verres colorés pour observer cet astre*. L'institut de France, dans son rapport sur les prix décennaux, a cité avec éloge ce travail de M. Bockmann.

BOCOUS ou BOCCUCCI (JOCHEP), littérateur espagnol, né, en 1775, à Barcelonne, était maître-ès-arts à dix-sept ans. Des poésies estimées, des articles remarquables qu'il fournit au *Journal encyclopédique* (italien), et à la *Gazette littéraire*, lui ouvrirent les portes de plusieurs académies d'Italie. Lorsque la république française déclara la guerre à l'Espagne, M. Bocous combattit volontairement pour son pays, et fut blessé plusieurs fois. A la paix, il reprit ses travaux littéraires et donna plusieurs pièces aux différents théâtres de Madrid; mais le goût des voyages le ramena en Italie, où il avait précédemment étudié l'éloquence et enseigné l'histoire ancienne. Il était à Florence à l'époque où Napoléon porta la guerre en Espagne. M. Bocous, arrêté comme Espagnol, fut envoyé en surveillance à Dijon. Il perdit ensuite sa fortune pour avoir refusé de prêter serment au roi Joseph Bonaparte, et se vit forcé de tirer parti de ses talents. Autorisé, en 1813, à se rendre à Paris, il se fixa dans cette capitale et se livra tout entier à la culture des lettres. Parmi les différents ouvrages espagnols, italiens et français que ce littérateur a publiés, on distingue: *Rarolta di varie poesie*, 1792; *los Genios o pueatos*, comédie, 1799; le roman français d'*Amélie et Clotilde*, 4 volumes in-12, 1813; le *Supplément au dictionnaire historique de l'abbé Fellet*, 1819; un *Précis histo-*

rique de la révolution française. Ces productions et une infinité de brochures de circonstance décèlent, dans M. Bocous, une grande flexibilité de talent. Aux ouvrages ci-dessus mentionnés, on peut ajouter les suivants, également dignes de cet auteur : *Six comédies*, imprimées à Madrid, in-8°, 1797-1799; *Davidet Micol*, drame lyrique italien, in-8°, 1798; *El incognito*, 1804; *le Passé et le présent*, 1814; *Que n'avions nous pas à craindre?* in-8°, 1815; *le Talisman de la France*, ou *le bouquet de Marie-Thérèse*, 1815, in-8°; M. Bocous a encore fourni à la *Bibliographie universelle* un assez grand nombre d'articles sur des personnages espagnols et portugais.

BOETHOR (ELLIUS), professeur d'arabe moderne à l'école spéciale des langues orientales de Paris, naquit à Siout, ville de la Thébàide (Haute-Egypte), le 12 avril (17 février style grec) de l'année 1784, et fut élevé dans la religion copte. Bien jeune encore lors de l'arrivée des Français en Egypte, il fut attaché à l'armée d'Orient en qualité d'interprète. Il revint avec elle en Europe, et séjourna d'abord à Marseille, où il s'appliqua à l'étude de la langue et de la littérature française, qu'il était parvenu à posséder avec une rare perfection. Boethor se fit connaître pour la première fois à Paris, il y a peu d'années, en déchiffrant et traduisant avec la plus grande facilité les nombreuses pièces en arabe, conservées au dépôt de la guerre. Depuis cette époque il s'occupa uniquement de la grammaire de sa langue qu'il travaillait à rendre d'un accès facile pour les Français. En 1819, Boethor fut nommé professeur d'arabe vulgaire, à la bibliothèque du Roi; il succédait, après quatre ans d'intervalle, à don Raphaël, prêtre syrien, qui fut aussi attaché dans le temps à l'expédition française. Le nouveau professeur ouvrit son cours, le 8 décembre de cette même année, par un discours français dont quelques fragments ont été imprimés. Malheureusement ce cours n'a pu être fait pendant deux années; une maladie de foie qui fit en peu de temps des progrès rapides, a mis fin aux jours de Boethor, le 26 septembre 1821. « Cette perte, a dit M. Jomard, n'est pas seulement sensible pour la littérature orientale, et pour l'enseignement public, c'en est une encore plus grande pour la civilisation de l'Egypte. EHIOUS Boethor était un lien naturel entre la France et son pays natal. Familiarisé avec les grammairiens, les philosophes et tous les grands écrivains français, il pouvait mieux qu'un autre initier, à nos sciences et à nos arts, des élèves choisis parmi ses compatriotes, ou du moins leur en donner la clef. » Boethor avait publié un *Alphabet arabe accompagné d'exemples*, Paris, 1820, in-4°; mais il a laissé en manuscrit un travail plus important; c'est un *Dictionnaire français et arabe vulgaire* d'environ 200 pages, in-folio, à deux colonnes, écrit et mis au net de la main de l'auteur. Cet ouvrage est le fruit de quinze années de travaux. Chacune des acceptions du mot arabe s'y trouve justifiée par des exemples tirés des bons auteurs. Ce travail important dont les orientalistes craignaient de ne jamais jouir, va être publié par les soins de M. Caussin de Perceval, successeur d'Ellious Boethor. L'éditeur qui a séjourné long-temps en Syrie a reçu entièrement ce dictionnaire et l'a enrichi considérablement. (*Poy. CAUSSIN DE PERCEVAL*.) On a publié : *Notice des livres et manuscrits arabes, turcs, persans et coptes*, composant la bibliothèque de feu M. Ellious Boethor, Goujon, in-8°, 32 pages, 1821.

BODARD (PIRANK-HENRI-HIPPOLYTE), médecin français, prit ses degrés à l'université de Pise. Il est membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères, et médecin légal du tribunal de première instance du département de la Seine. M. Bodard est aussi auteur d'un assez grand nombre

d'ouvrages sur la médecine et la botanique : la plupart ont l'utilité générale pour objet, et quelques uns l'intérêt si sacré de la classe indigente. Nous ne citerons que les principaux : *Des engorgements des glandes vulgairement connues sous le nom de scrofules, ecrouelles ou humeurs froides*, 1 vol. in-8°; cet ouvrage, qui eut trois éditions, est utile aux chefs de famille et à toutes les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse; *Cours de botanique médicale comparée, ou Exposé des substances végétales exotiques comparées aux plantes indigènes*, 2 vol. in-8°. M. Bodard, à l'exemple de M. Coste et Villemel, cherche à démontrer, dans cet ouvrage éminemment utile, à toutes les personnes qui s'occupent de l'art de guérir, qu'il est possible de pratiquer la médecine sans employer la plus grande partie des productions étrangères dont les tablettes de nos officines sont surchargées; *Dissertations sur les plantes hypocogées*, c'est à dire qu'à la faculté d'introduire leurs fruits sous terre pour y mûrir, 1 vol. in-12; *Voyage géologique, minéralogique et botanique au mont Amiata, dans le Siennois*, traduit de l'italien, avec des notes du traducteur, 2 vol. in-8°, avec fig., Lyon, 1802; *Mémoire sur la véronique cymbalaire*, in-8°; *Examen du Manuel de toxicologie, ou Doctrine des poisons ou de leurs antidotes*, par Joseph Franck, 1805; *Mémoire sur la véritable camomille noble* (*Anthemis nobilis*), qu'il fit distinguer de la *matricaria chamomilla*, et dont il constata les vertus fébrifuges et antiseptiques de manière à se concilier le suffrage du docteur Chaumeton qui ne prodiguait pas les éloges. On lui doit enfin plusieurs articles ou mémoires insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

BODARD DE TEZAI (NICOLAS-MARIE-FÉLIX), naquit à Bayeux au mois d'août 1757. Il fit ses premières études au collège des jésuites de Caen, et il s'adonna ensuite tout entier au commerce des muses, négligeant le barreau auquel son père l'avait destiné. Son début fut une ode intitulée *L'Électricité*, qui remporta le prix au palinod de Caen. Bientôt il vint à Paris, où il fit jouer quelques comédies sur les théâtres secondaires. La révolution l'appela dans la carrière des emplois publics. En 1792, Bodard était chef de division à la caisse de l'extraordinaire; on le dénonça comme modéré, et il fut mis en prison, d'où le g thermidor le fit sortir. Quand M. Laumond (depuis conseiller d'état et directeur-général des mines) fut nommé consul-général à Smyrne, Bodard l'y suivit en qualité de vice-consul. Chargé par lui d'aller à Constantinople demander réparation des vexations que notre commerce éprouvait à Smyrne, de la part des sujets mêmes du grand-seigneur, Bodard s'acquitta de cette mission avec succès, et profita de son retour pour visiter l'ancienne Grèce. En 1799, il se rendit à Naples en qualité de commissaire ou administrateur civil, fonctions qu'il ne remplit que pendant le peu de mois que les Français occupèrent ce royaume. Vers la fin de la même année, le gouvernement consulaire le fit passer à Gènes, en qualité de consul-général et de chargé d'affaires; il se trouva bloqué dans cette résidence lors du siège si glorieusement soutenu par Masséna. Sa mission ne cessa qu'avec l'existence de la république ligurienne, englobée comme tant d'autres dans la grande empire. A cette époque, il obtint sa retraite. Bodard est mort à Paris le 13 janvier 1823. M. le Bailly lui a consacré une notice dans le *Moniteur* du même mois. Déjà le même poète avait célébré le nom de son compatriote et de son ami dans le prologue du quatrième livre de ses fables. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *L'Électricité*, ode couronnée au palinod de Caen; 2° *le Ballon, ou la Physicomane*, comédie en un acte et en vers, in-8°, 1783; 3° *les Trois Dames*, comédie en un acte et en vers, in-12,

1785; 40 *Arlequin, roi dans la lune*, comédie en trois actes et en prose, in-8°, 1786; 50 *Pauline et Valmont*, comédie en deux actes et en prose, in-8°, 1787, jouée au Théâtre-Italien; 60 les *Saturnales modernes*, ou la *Soirée de carnaval*, comédie en deux actes et en prose, in-8°, 1787; 70 le *Duc de Montmouth*, comédie héroïque en trois actes et en prose, in-8°, 1788, jouée aussi sous le titre d'*Ottonsko*, ou le *Proscrit polonois*; ces six pièces sont anonymes; 80 *L'Étiquette*; 90 le *Rival par amitié*; 100 *Spinette et Marine*, opéra; on croit que ces trois dernières pièces n'ont pas été imprimées; 110 le *Siècle des ballons*, satire. On doit encore à Bodard plusieurs autres pièces de poésie, insérées dans les journaux et les recueils du temps.

BODE (JEAN-ÉLÉUT), astronome, membre de l'académie de Berlin, naquit à Hambourg en 1747. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes. A peine âgé de vingt ans, il prédit une éclipse de soleil, et l'événement confirma les calculs du jeune astronome. Le célèbre Lalande fut son ami et l'associa à ses travaux. En 1782, Bode fut l'un des plus infatigables astronomes qui, d'après les conseils de Lalande, se réunirent à Gotha, dont l'observatoire est un des meilleurs de l'Europe et si favorable aux travaux astronomiques. M. Bode a enrichi la science de beaucoup d'ouvrages importants. Tels sont un *Atlas coelestis*, une *Introduction à la connaissance du ciel étoilé*, in-8°, avec une gravure, 1768; avec dix-sept gravures, 1777; avec quinze gravures et une carte du ciel, 1788; la huitième édition est de 1807. Ce savant continua la publication de l'*Annuaire astronomique*, ouvrage important, commencé, puis abandonné par l'académie dont il est membre. *Dialogues de Fontenelle sur la pluralité des mondes*; *Eléments des sciences astronomiques*, 1793; *De la nouvelle et huitième planète du système solaire, découverte entre Mars et Jupiter*, 1802; *Calculs et observations de l'éclipse de soleil du 5 août 1766*, in-8°, Hambourg; *Traité du passage de Vénus sur le disque du soleil* en 1769, in-8°; *Introduction pour chaque mois à la connaissance des situations et du mouvement des planètes*, in-8°, 1771; cet ouvrage a été continué par l'auteur jusqu'au mois de décembre 1775; *Représentation des astres sur trente-quatre planches en taille-douce*, in-4°, Berlin, 1782; *Introduction à la connaissance générale du globe*, avec gravures, in-8°, Berlin, 1786; *Eléments des sciences astronomiques*, in-8°, Berlin, 1793; *Les Observations et les descriptions des astres par Ptolémée, avec des explications par Bode*, in-8°, Berlin, 1795; *Collection de dissertations astronomiques*, in-8°, Berlin, 1795; *Considérations générales sur la situation et la distribution des orbites de toutes les planètes et comètes qui ont été calculées jusqu'à présent* (en français), avec une carte, in-8°, Berlin, 1801. On lui doit aussi des dissertations estimées sur l'*Histoire de l'astronomie*. En 1822, M. Bode fut l'objet d'une cérémonie aussi touchante que rare. Ce respectable vieillard a vu ses amis, ses élèves et les Berlinois qui cultivent les sciences célébrer la cinquantième année de son entrée à l'observatoire de Berlin. Un demi-siècle de gloire est une belle couronne scientifique.

BODE (CHRISTOPHE-AUGUSTE), savant orientaliste allemand, né à Wernigerode, en 1722. Il étudia principalement sous les deux Michaëlis, le père et le fils, qui étaient professeurs à l'université de Halle. Il se rendit de Halle à Leipsick, où il se livra à l'étude de l'arabe, du syriaque, du chaldéen, du samaritan, de l'éthiopien, et du rabbinique. En 1747, il soutint à Halle, pour le doctorat en philosophie, une thèse intitulée: *De primævâ lingua hebreæ antiquitate*, et ouvrit alors des cours qui furent très suivis; il se rendit ensuite à Helmstadt où l'université le nomma, en 1754, professeur extraordinaire de

langues orientales. Il apprit seul, le turc, l'arménien, et le copte; il y fit de si rapides progrès, qu'il publia dans la même année les deux premiers chapitres de saint Matthieu, traduit du turc en latin, et les quatre premiers chapitres du même évangéliste, traduit de l'arménien en latin, le tout accompagné de considérations fort savantes sur les langues turque et arménienne; ces ouvrages, il est vrai, furent jugés sévèrement, et ne méritèrent guère de l'être autrement. L'université de Helmstadt, craignant de le perdre, ne l'en récompensa pas moins par le titre de professeur ordinaire de philosophie, avec une augmentation de traitement. On a reproché à Bode de mal écrire dans les langues qu'il aurait dû le mieux savoir, le latin et l'allemand; les matières qu'il aimait à traiter sont très arides, et ce défaut est encore augmenté par un style diffus et par l'absence de toute élégance. Ses principaux ouvrages sont: la *Traduction éthiopienne de saint Matthieu, comparée avec le texte grec*; la *Traduction persanne de saint Marc, celle de saint Luc*; le *Nouveau Testament éthiopien*, traduit en latin, et un autre ouvrage intitulé: *Critica Millio-Bengeliana*, où il reproche à Mill et à Bengel, d'avoir apporté trop peu de soin et d'exactitude, en recueillant les variantes du Nouveau Testament. Bode mourut, d'une apoplexie foudroyante, le 7 mars 1796.

BODENSCHATZ (JEAN-CHRISTOPHE-GEORGES), orientaliste distingué, né à Rof, le 25 mars 1717, témoigna une telle prédilection pour le peuple hébreu, qu'on le crut long-temps un véritable Israélite. Ses études et ses travaux, exclusivement consacrés aux antiquités hébraïques, et qui eurent pour résultat l'ouvrage intitulé: *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes*, quatre parties, in-folio, trente planches, 1748 et 1749, était bien fait pour égarer l'opinion à cet égard. Les érudits vantent surtout son *Explication du Nouveau Testament d'après les antiquités judaïques*, 1756; ils prétendent que cet écrivain a jeté le plus grand jour sur les obscurités des livres saints. Nous nous en rapportons volontiers au jugement des savants de l'Allemagne sur ces hautes connaissances, ainsi que sur la ressemblance des modèles du tabernacle de Moïse et du temple de Salomon que Bodenschatz avait construits en relief, et qui furent déposés après sa mort, arrivée le 4 octobre 1797, l'un à Bayreuth et l'autre à Nuremberg.

BODIN (PIERRE-JOSEPH-FRANÇOIS), député à la convention et au conseil des cinq-cents, était chirurgien à Limeray, et maire de Gournay en 1789. Son patriotisme le fit choisir, trois ans après, pour représenter le département d'Indre-et-Loire à la convention nationale; il y montra beaucoup de modération. Lors du procès de Louis XVI, il s'exprima en ces termes: « La grandeur républicaine n'est point dans la cruauté des supplices, ni dans l'appareil des exécutions, mais dans la modération, l'humanité et la prudence; jamais un homicide de sang humain ne peut fonder la liberté. » Je vote pour la réclusion de Louis et de sa famille, » et pour leur déportation à la paix. » Ce vote, qu'un grand nombre d'électeurs exagérés de son département n'attendaient pas de Bodin, honore son caractère et son humanité. Il appuya, en 1794, la motion de Bourdon de l'Oise en faveur des suspects détenus; il fit ensuite dispenser du service de la garde nationale les ouvriers indigents. Envoyé en mission à l'armée de l'Ouest, il s'y comporta avec sagesse et modération, et fut nommé, en 1799, membre du conseil des cinq-cents. En sortant de cette assemblée, il fut nommé capitaine de gendarmerie du département de Loir et Cher; il mourut à Blois en 1810. M. Bodin a publié, en 1797, un *Essai sur les accouchements*, mais cet ouvrage est peu remarquable.

BODIN (JEAN-FRANÇOIS), né à Angers, en 1776, fut chargé de bonne heure de l'administration du district de Saint-Florent (Maine-et-Loire); il porta, dans la carrière administrative, des vues sages et beaucoup de fermeté. C'est à cette fermeté qu'il dut la conservation intacte de sa caisse dans les divers échecs qu'éprouva la partie de l'armée de l'Ouest à laquelle il était attaché en qualité de payeur. Le gouvernement, ne voulant pas laisser sans récompense un employé aussi distingué, lui offrit la place de payeur-général de la Vendée; mais M. Bodin, apprenant qu'elle était remplie par un père de famille estimable, et dénoncé pour ses opinions politiques, la refusa quoique importante qu'elle fût. Les événements de 1815 trouveront M. Bodin receveur particulier à Saumur. Sa conduite dans ces circonstances difficiles fut celle d'un administrateur zélé pour les intérêts de son pays et dévoué à sa tranquillité. Mais ce dévouement, dont il donna des preuves éclatantes, ne lui attira que des persécutions à la suite desquelles il perdit son emploi. Cependant ni les entraves du ministère, ni les manœuvres d'un parti ne purent empêcher son éléction à la chambre des députés, en 1820. M. Bodin avait étudié l'architecture avant d'entrer dans la carrière administrative. Ses fonctions, étrangères aux arts, ne l'empêchèrent pas de les cultiver avec succès. Il concourut, en 1796, à l'institut national, pour un monument triomphal qu'on voulait élever à la gloire des armées françaises. Le projet qu'il envoya au concours lui mérita les éloges les plus flatteurs, mais ne fut point adopté à cause des dépenses énormes qu'il aurait exigées. M. Bodin a fait paraître deux ouvrages statistiques sur l'Anjou, productions remarquables par la variété de connaissances, l'érudition, la philosophie et la richesse de style que l'auteur y a déployées. Ils ont pour titre : *Recherches historiques sur Saumur et le Haut-Anjou*, avec gravures dessinées par l'auteur, 2 vol. in-8°, 1821 et 1822; *Recherches historiques sur Angers et le Bas-Anjou*, avec gravures, 2 vol. in-8°. Il a encore publié : *Lettres de M. Bodin à ses commettants sur les sessions depuis 1820 jusqu'à 1823*, brochures in-8°. Cet honorable citoyen, qui ne fait pas partie de la chambre septennale, fut nommé, en 1821, membre correspondant de l'institut.

BODIN (FÉLIX), fils du précédent, naquit à Saumur, en décembre 1795. Il prit de bonne heure le goût des études historiques en faisant pour son père des recherches dans les bibliothèques publiques. On lui doit la première idée des *Résumés historiques*, dont il commença l'importante collection, en 1821, en publiant le *Résumé de l'histoire de France*, 1 vol. in-18, qui est aujourd'hui à sa huitième édition. Il a fait paraître, en 1823, le *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, 1 vol. in-18; en 1824, *Études historiques sur les assemblées représentatives* (cours d'histoire fait à l'athénée), 1 vol. in-18; en 1824, *Diatribes contre l'art oratoire*, 1 vol. in-18; la même année, il publia un roman intitulé : *Eveline*, in-12. On lui doit aussi plusieurs brochures sur les finances, sous ce titre : *Économies et réformes*, qu'il publia en 1819, et, en 1824, une autre brochure sur les élections et une chanson sur les jouissances électorales, insérée au *Constitutionnel*; enfin, une *Complainte sur la mort du droit d'aînesse*, dont le succès a été prodigieux, in-32, 1826. M. Félix Bodin a coopéré à la rédaction d'un grand nombre de feuilles périodiques, entre autres le *Constitutionnel*, le *Miroir*, les *Tablettes*, le *Diable boiteux*, la *Revue encyclopédique*, etc. Il est aujourd'hui directeur de la rédaction du *Mercur* du dix-neuvième siècle. Il a paru de lui, dans le *Globe*, le *Mercur* et la *Revue*, divers fragments de romans historiques, dont l'un a pour sujet *l'Établissement d'une commune*, un autre la *Fin du Monde*, ou *Récit de l'an 1,000*; enfin

des fragments de *l'Histoire de la révolution française de 1355*, ou *des états-généraux sous le roi Jean*. Les travaux littéraires ou historiques n'occupent pas seuls les veilles laborieuses de M. Bodin. Élève de notre célèbre Lesueur, on lui doit une foule de compositions musicales qui se distinguent par la grâce et la fraîcheur des motifs. Malheureusement M. Bodin est avare de ses productions en ce genre; plusieurs de ses opéras sont encore en portefeuille.

BODIN (LAURENT), médecin à Saint-Paterne (Indre-et-Loire), on il est né, en 1762, a publié plusieurs ouvrages, dont quelques uns font connaître son nom avantageusement, savoir : 1° *Recueil de préceptes sur les moyens de se garantir des maladies qui peuvent résulter de l'action des différentes qualités de l'air et des vapeurs qui s'y mêlent*, in-12, 1790; 2° *le Médecin des gouteux*, in-8°, 1796; 3° *Bibliographie analytique de médecine*, ou *Journal abrégé de tous les meilleurs ouvrages latins et français de médecine clinique, d'hygiène et de médecine préventive*, in-12, 1799; 4° *Reflexions sur les remèdes secrets en général, sur les pilules toniques et stomachiques de l'auteur en particulier*, in-8°, 1803; 5° *Reflexions sur le système du docteur Gall*, in-8°, 1813; M. Bodin s'est montré, dans cette brochure, un bien faible adversaire du célèbre docteur Gall; 6° *Du Système représentatif*, in-8°, Château-du-Loir, 1817.

BODMANN (FRANÇOIS-JOSEPH), né, le 5 mai 1754, à Auerach, en Franconie. Après avoir fait d'excellentes études, professa le droit à l'université de Mayence, et remplit les fonctions de conseiller de l'électeur à la cour de justice, il devint, en 1788, conseiller effectif de la cour et du gouvernement. Peu de temps après, son pays ayant été réuni à la France, sous le nom du département de Mont-Tonnerre, il obtint la chaire de législation à l'école centrale, et y fit un cours français. Ses travaux journaliers ne l'ont point empêché de faire, sur l'histoire et la législation du moyen âge, des recherches utiles, déposées dans une foule d'ouvrages dont les principaux sont : 1° *Diss. inaug. critica, de litterarum obligationibus Theophilii, visionis legitime*, 4 vol., 1774; 2° *Codes epistolarii Rodolphi primi Rom. regis epistolae anecdota continens, ex codice manuscriptorum, etc., cum tabula aeri incisâ*, in-8°, 1806; l'institut a fait, en 1810, l'éloge de cet ouvrage; 3° *Explication théorique et pratique des principes d'après lesquels on doit estimer, répartir et restituer les dommages occasionés par la guerre*, in-8°, 1797; 4° *Recherches sur la situation précise du champ de bataille de Conrad II, roi des Romains, et sur la raison qui a valu à ce prince le surnom de Salicus*, in-8°, 1800; 5° *Un mot sur la chartre de Schwandern de 1243, et sur l'époque où l'on a commencé à se servir, dans les chancelleries, du papier de chiffons*, 1805.

BODONI (JEAN-BAPTISTE), imprimeur italien, naquit à Saluces, le 16 février 1740. Après avoir achevé ses études, il apprit le dessin et la sculpture; mais c'était dans l'art exercé par ses ancêtres, dans la typographie, qu'il était appelé à acquiescer une brillante réputation. Sous sa direction, l'imprimerie royale de Parme obtint une célébrité européenne. Cinquante années des travaux de Bodoni ont enrichi la typographie de nombreux chefs-d'œuvre, qui ont valu à leur auteur d'être placé à côté des plus habiles maîtres dans cet art. Bodoni mourut à Parme, en 1813, âgé de près de soixante-quatorze ans. Il était décoré de plusieurs ordres, et inscrit sur la liste des gentilshommes de Parme. Il joignait à tous ces titres celui d'imprimeur du roi d'Espagne. Nombre de ses belles éditions sont dédiées au chevalier d'Azara (*Voy. ce nom*), à la générosité duquel il dut l'établissement d'une imprimerie particulière. Les plus estimées sont celles d'*Homère*, d'*Anacréon*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Boileau* et de

La Fontaine; ses *Epithalamia linguis exoticis reddita*; son *Oratio dominica in CLV linguis versa*. Il a publié une *Lettre au marquis de Cubiès*, 1785, in-4°, contenant des détails sur ses travaux typographiques. L'essai général de ses beaux caractères a été donné au public par sa veuve, sous le titre de : *Manuale tipografico del cavaliere Giambattista Bodoni*, Parma, 1818, 2 vol. in-fol.

BODSON (JOSUË), né en 1768, à Paris, ancien membre du conseil-général de la commune, rempli avec désintéressement et humanité les diverses fonctions judiciaires et administratives, que son amour pour la liberté et pour les principes réformateurs lui avait fait confier. Il fut un des commissaires, désignés par le sort, pour veiller à la garde de la famille royale, enfermée au Temple. Le respect qu'il témoignait, pendant cette surveillance pour la personne des princes, parut une faiblesse coupable, et lui valut de la part d'un de ses collègues, une dénonciation qui n'eut pas de suite alors; mais la conduite louable de M. Bodson n'échappa pas aux augustes capfits, qui ne pouvaient lui en prouver leur reconnaissance que par les marques d'une distinction flatteuse. C'est ainsi que la reine trouvait moyen de glisser à la place de M. Bodson un fauteuil, tandis que les autres commissaires étaient assis sur des sièges en paille. On rapporte qu'au moment où la convention nationale jugeait Louis XVI, M. Bodson ayant dit à voix basse à un de ses voisins qu'il attendrait difficilement la fin de la séance, parcequ'il n'avait pris aucune nourriture; le roi, qui l'entendit, tira de sa poche un morceau de pain et le lui fit accepter. Dans une autre circonstance également douloureuse, M. Bodson reçut une nouvelle preuve de l'estime que l'infortuné monarque faisait de sa personne. Après que ce prince eut entendu la lecture de son jugement, tandis que les commissaires de la convention et ceux de la commune étaient réunis dans un coin de la salle pour s'entendre avec le ministre de la justice sur les moyens de faire communiquer Louis XVI avec sa famille, le roi appela M. Bodson et lui dit : « Vous m'avez paru vivement ému lors de la lecture de ma condamnation, et j'en ai été touché. Je meurs innocent, et j'attends de vous un service, c'est de remettre à M. de Malesherbe mille écus » en or qu'il m'avait forcé d'accepter, les voici, ne compromettez pas ce zèle défenseur. » Mais ces dernières paroles ayant été entendues, devinrent dans la suite un prétexte de plus pour la condamnation du vertueux ministre. M. Bodson fut incarcéré à différentes reprises; d'abord sur une dénonciation calomnieuse de Billaud-Varenne, comme impliqué dans la faction des *hébertistes*, ensuite pour quelques écrits politiques; la troisième fois, sur le soupçon d'avoir trempé dans la conspiration de Babeuf, qu'il avait connu pendant sa première détention aux Madelonnettes. Il parvint à s'échapper pendant le cours du procès; le jugement qui intervint un an après le déclara innocent. M. Bodson cessa dès lors toute fonction publique, et se livra de nouveau aux arts qu'il avait antérieurement cultivés avec succès comme graveur.

BOECKH (CHRISTIAN-GODEFRAT), naquit à Memmingen (royaume de Bavière) le 8 avril 1732; après avoir fait d'excellentes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et se vouta à l'instruction. Toutes ses vues se dirigèrent vers ce dernier objet, et n'eurent pour but qu'un meilleur plan d'éducation. Il a publié : 1° *Des principales difficultés de la discipline des écoles*, in-4°, 1766; 2° *Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, 4 vol. in-8°, 1771-1772; 3° *Gazette des enfants*, 14 petits vol. 1780 à 1783; 4° *La Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, qui a paru de 1774 à 1776, en 11 vol. in-8°, est due principalement à

Boeckh. Ses recherches sur l'histoire littéraire de l'Allemagne, ont donné naissance à un journal sur l'ancienne littérature allemande, qu'il a publié conjointement avec F. D. Græted, 2 vol. in-8°, 1791. Boeckh mourut à l'âge de soixante ans, le 31 janvier 1792.

BOEHM (ANDRÉ), né à Darmstadt, dans la principauté de Hesse, le 17 novembre 1720. Ce savant estimable et laborieux a publié plusieurs ouvrages fort utiles. On lui doit : *Logica ordine scientifico in usum auditorum conscripta*, in-8°, Francfort; 1749, 1762 et 1769; *Metaphysica*, Giessen, in-8°, 1763 et 1767; *Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs*, 12 vol. in-8°, Giessen, 1777 et 1785; cet ouvrage est très estimé; *Nouvelle bibliothèque militaire*, 4 vol., Marbourg, 1789 et 1790, composée en commun avec F. K. Schleicher. Un grand nombre d'articles du *Dictionnaire encyclopédique* de Francfort a aussi été fourni par Boehm. Il suivit fidèlement les principes qu'il reçut du célèbre Wolff, son maître dans les sciences. Par la suite il devint membre du conseil privé du landgrave, et fut nommé professeur de physique et de mathématiques à Giessen. Boehm mourut le 6 juillet 1790.

BOEHM (WENZEL-AMTDE), artiste célèbre, mort à Leipsick, le 1^{er} mai 1823, était né à Prague, en 1771; c'est dans cette ville qu'il avait étudié les principes du dessin et de la gravure sous la direction de Schumzer, directeur de l'école du dessin, et du graveur Culb. Son portrait du roi de Danemarck, et le saint Paul, d'après Sireta, montrent ce qu'il aurait pu faire, si une inquiétude vague ne l'avait sans cesse porté à de nouvelles entreprises, sans lui permettre d'achever rien de grand. En 1786, il vint s'établir à Leipsick, où il consacra son talent à embellir diverses habitations.

BOEHMER (GEORGES-GUILLAUME), né à Goettingue, en 1767, devint professeur au gymnase de Worms. La théologie, la philosophie et la politique lui doivent plusieurs ouvrages estimés, écrits en allemand. Il rédigeait un journal politique remarquable par l'indépendance de ses opinions. Après le combat qui livra à Custines les magasins de Spire, il accourut auprès de ce général avec quelques autres révolutionnaires, et parvint par les flatteries dont il l'enivrait, à gagner sa confiance. Devenu son secrétaire principal, il lui exagéra les torts, l'opulence de Worms et la facilité d'en tirer de riches contributions; Custines fit marcher Newinger sur cette place, et l'imposa à des sommes qu'elle ne put payer, mais l'impression était faite; l'Allemagne ne se peignit plus les Français comme des pillards, et l'émigration les précédait quelque part qu'ils portaient leurs armes. Obligé de se retirer avec quelques otages, Newinger se retira sur Mutterstadt où il reçut ordre de marcher sur Mayence. Boehmer et ses amis avaient des intelligences parmi les officiers du baron de Gimmich qui la commandait, ils tirèrent habilement parti des circonstances où ils étaient; d'une part ils échauffèrent Custines qui n'agissait qu'à regret, et effrayèrent si bien le baron, que la place fut rendue au moment où le général français, tout étourdi de la résolution que montrait le conseil, gourmandait vivement Boehmer de l'entreprise où il l'avait engagé. Le professeur ayant été fait prisonnier par les Prussiens, on se souvint de son dévouement pour les Français, il fut persécuté et détenu successivement dans plusieurs forteresses. Rendu à la liberté, en 1795, il vint à Paris, se présente à la convention nationale (14 octobre), et se fit connaître comme ayant été, dans sa patrie, le premier partisan de la révolution française; il félicita ensuite l'assemblée de la réunion de la Belgique à la France, et se constitua l'organe des provinces rhénanes, il écrivit en leur nom le vœu de voir les limites du

territoire français s'étendre jusqu'au Rhin. Ce langage, qui s'accordait si bien avec les vues de la convention, fut favorablement accueilli, et l'orateur fut admis aux honneurs de la séance. Fidèle aux principes qu'il venait d'émettre, M. Boehmer, adressa l'année suivante, au directoire, un mémoire sur la nécessité de reculer jusqu'au Rhin les frontières de la France, afin de contraindre les émigrés à chercher un asile au-delà de ce fleuve. Depuis cette époque; il a cessé de prendre part aux affaires publiques.

BOEHMER (Gronckx-Louis), fit ses études à Halle, en Westphalie, où il était né le 18 février 1715, il s'appliqua ensuite au droit, et reçut, en 1740, à Göttingue, le titre de professeur en cette faculté, dont il fut nommé doyen quelques années après, et devint en même temps conseiller de cour. Ses principaux ouvrages sont *Principia juris canonici* in-8°, quatrième édition, 1785; *Principia juris feudalis*, cinquième édition, 1793; *Observationes juris feudalis*, 1784; *Observationes juris canonici*, 1767; *Electa juris civilis*, 3 vol., 1778; *Electa juris feudalis*, 2 vol. in-4°, 1795. Boehmer a fait d'immenses recherches sur la jurisprudence. Il mourut, le 17 août 1797.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), né à Halle, en Westphalie, en 1717, médecin, dont la vie laborieuse fut utile à la science. Il fut conseiller aulique du roi de Prusse, et professeur d'anatomie et de médecine à l'université de Halle. On lui doit un très grand nombre d'ouvrages très estimés dont voici les principaux : *Præfation academica quo situs uteri gravidæ fatuusque a sede placentæ in utero deducitur*, etc. in-4°, Halle, 1736; *De polyphago et allotriophago wittenbergensi*, Wittenberg, 1737; *Institutiones osteologie, cum iconibus anatomis*, in-8°, Halle, 1751; *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus primus, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris*, in-fol., ibid., 1752; *Observationum anatomicarum fasciculus alter*, ibid., 1756; *De cancro aperto et occulto*, in-4°, ibid., 1761; *De uracno humano*, ibid., 1763; *Anatome vti humani, trimestri abortu elisi, cum figuris*, ibid., 1763; *De notionis malignitatis morbis adscriptæ*, in-4°, ibid., 1772. Boehmer mourut le 1^{er} novembre, 1789, à l'âge de soixante-deux ans.

BOEHMER (Gronckx-Rodolphe), célèbre médecin et naturaliste allemand, naquit à Liegnitz, en Silésie, le 1^{er} octobre 1723; son père, Benjamin Boehmer, exerçait l'apothécaire. Il étudia la médecine à Leipzig, et s'adonna en même temps à l'étude de la philosophie. Il eut pour maîtres Plainer et Ludwig, ce dernier le prit en affection et lui inspira du goût pour la botanique; il s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il prit bientôt rang parmi les botanistes les plus habiles de ce temps. Le 20 mars, 1760, il prit le bonnet de docteur, et deux ans plus tard, après la mort de Vaer, on lui offrit la chaire d'anatomie et de botanique à l'université de Wittenberg, place qu'il accepta, malgré le discrédit et l'abandon dans lequel se trouvait cette université. Plusieurs autres circonstances rendaient sa position peu agréable à Wittenberg, néanmoins il ne se découragea pas, il entretenait presque toujours à ses frais le jardin de botanique, forma un cabinet d'anatomie, rassembla une riche collection d'instruments de chirurgie, qu'il céda ensuite à la faculté pour une somme très modique. En 1759, on lui offrit la chaire que Zinn avait laissée vacante à Göttingue, mais la guerre lui fit rejeter cette offre, comme aussi celle qui lui fut faite, en 1763, par l'université d'Erlangen. En 1766, il obtint le titre de médecin du cercle, et en 1792, celui de physicien de la ville de Kemherg; il avait, depuis 1783, la place de professeur de thérapeutique. Il mourut le 4 avril 1803, doyen de la

faculté de médecine et de l'université entière. Jacquelin lui a consacré, sous le nom de *Boehmeria*, un genre de plantes de la famille des urticées. On a de lui un nombre très considérable d'ouvrages dont nous ne pouvons citer que les principaux : 1° *Flora Lipsiæ indigena*, Lipsick, 1750, in-8°. Les plantes y sont disposées d'après la méthode de Ludwig. Gleditsch lui avait communiqué ses nombreuses observations sur les champignons, les graminées, etc. 2° *Spermatologia vegetalis*, en sept parties, in-4°, qui ont paru de 1777 à 1784. Ces sept dissertations et deux autres programmes sur la spermatologie végétale, offrent un traité complet de graines, envisagées sous le rapport de la physique, de la botanique et de l'économie rurale; 3° *Répertoire systématique de tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, l'économie rurale et les arts ou les sciences qui y ont rapport*, en allemand, 9 vol. in-8°, Lipsick, 1765-1789. Ouvrage fait avec beaucoup de soin et très complet à l'époque où il parut; 5° *Histoire technique des plantes qu'on emploie dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées*, en allemand, Lipsick, 1794, 2 vol. in-3°, ouvrage important et qui mériterait les honneurs de la traduction. *Lexicon rei herbarie tripartitum*, Lipsick, in-8°, 1802; *Commentatio botanico litteraria de plantis in memoria cultorum nominatis, incepta, anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata*, Lipsick, 1799, in-8°, ouvrage où brilla la plus grande érudition.

BOERY (le chevalier), était avant la révolution, président de l'élection à Châteauroux. Nommé député du tiers-état du bailliage du Berri, aux états-généraux, il dénonça à la tribune un de ses collègues qui, en 1791, avait fait à l'Assemblée des jacobins, une motion tendant à ne plus reconnaître l'autorité du roi, et demanda que l'auteur de cette motion fût puni. Il ne fut donné aucune suite à la dénonciation de M. Boéry, qui depuis ce moment, cessa de prendre part aux affaires. Échappé aux descriptions de 93 et de 94, il fut élu député au conseil des cinq-cents et au corps législatif organisé après le 18 brumaire. En 1804, il fut nommé directeur des droits-réunis du département de l'Indre, et chevalier de la légion d'honneur. Il présidait, en mai 1815, la députation du collège électoral de son département, et présenta, en cette qualité, une adresse à Napoléon. Il a cessé, en 1816, d'être employé aux droits-réunis.

BOGDANOVITCH (HIPPOLYTE-FÉODOROVITCH), poète russe, naquit le 23 décembre 1743, à Pérévolotchno, village de la petite Russie. Dès sa plus tendre enfance, il montra d'heureuses dispositions, lorsqu'il vint à Moscou, le célèbre Chéraskow le prit sous sa protection et le fit entrer à l'université dont il était directeur, et où Bogdanovitch acheva ses études et développa son talent pour la poésie. En 1763, il publia l'un de ses premiers ouvrages, la *Félicité parfaite*, poème en trois chants. Nommé, l'année suivante, secrétaire de l'ambassade de Saxe, il composa à Dresde, sa *Ouchenska* (Psyché), qu'il fit paraître en 1775. Ce poème est considéré par les Russes comme l'un des meilleurs de leur littérature. Bogdanovitch avait traduit auparavant les *Révolutionnaires romaines* de Vertot, les *Pensées* de l'abbé de Saint-Pierre, etc. On a encore de lui un *Tableau historique de la Russie et des poésies inédites*. Il quitta la diplomatie en 1796, et mourut à Koursk, le 6 janvier 1803.

BOGNE DE FAYE (le chevalier), né, en 1778, à Clamecy (Nièvre), fut nommé, à vingt ans, premier secrétaire de la commission française, à Londres, pour l'échange des prisonniers. En 1800, il fut employé, en la même qualité, auprès de M. Otto, qui avait remplacé Joseph Nion à cette commission, et qui fut ensuite chargé de l'ouverture des négoc-

ciations de paix avec le gouvernement britannique ; il prit une part active à ces négociations, qui amenèrent le traité d'Amiens ; il suivit en Allemagne M. Ot'o, qui avait la mission de ménager l'alliance de la Bavière avec la France. M. Bogue de Faye le seconda avec un zèle et des lumières qui ne contribuèrent pas peu au succès d'une opération si importante et si difficile. La réputation du secrétaire de légation s'accrut avec les succès du ministre ; aussi fut-il employé dans toutes les affaires diplomatiques auxquelles donnèrent lieu les guerres de 1805, de 1807 et de 1809, et il y joua un rôle d'autant plus important que la légation française à Munich devint le point central d'où partaient tous les ordres pour les différentes contrées de l'Europe, et où aboutissait l'immense correspondance de l'empereur Napoléon. M. Bogue de Faye, qui ne cessa de donner, en ces circonstances, des preuves d'une capacité égale à son dévouement, fut décoré successivement de la croix de la légion d'honneur et de celle d'officier du même ordre, des insignes de chevalier et de commandeur de la couronne de Bavière, et de l'ordre de la couronne de fer. A ces marques d'une distinction si honorable pour celui qui en était l'objet, Napoléon joignit une nomination d'auditeur de première classe au conseil d'état. Après la guerre de 1809, M. Otto fut envoyé à l'ambassade de Vienne, et M. Bogue de Faye demeura à Munich, avec le titre de chargé d'affaires. Il était, depuis 1814, secrétaire de légation à Vienne, quand le Roi Louis XVIII l'honora de sa confiance, en le nommant, au commencement de 1815, son ministre près la cour de Hesse-Darmstadt, et commandeur de la légion d'honneur. Après 1815, M. Bogue de Faye rentra dans la vie privée ; cependant l'estime que son caractère et ses talents lui avaient méritée de la part de ses concitoyens, le porta à la chambre des députés, en 1816. Il s'y distingua par son attachement aux principes constitutionnels, et par des opinions remarquables sur le droit de pétition, la loi des élections, la liberté de la presse, etc. etc. L'opinion qu'il émit dans la séance du 13 juillet 1820, à l'occasion de la circulaire de l'évêque de Meaux, relative aux biens nationaux, que ce prélat appelait biens usurpés de l'église, prouve avec quel zèle M. Bogue de Faye prit la défense de nos intérêts et de nos libertés. « D'après nos lois, dit-il, « le clergé a cessé depuis long-temps de faire corps « dans l'état, et ne peut y rien posséder. Les fonctions de ses membres sont rétribuées comme toutes « les fonctions publiques. S'il existe des biens de « l'église non vendus, ils appartiennent de droit au « domaine de l'état. Le clergé a-t-il été chargé par « l'administration de ce domaine, d'en faire la recherche ? ce n'est pas vraisemblable. C'est donc « dans un autre intérêt que la circulaire recommande « cette recherche, et c'est dans le même intérêt « qu'elle s'informe également des biens de l'église « usurpés. » Il continua, en rappelant ces paroles que le garde-des-sceaux avait prononcées à la tribune, le 5 juin 1819, et qui se rattachaient parfaitement à la circulaire de l'évêque de Meaux. « Toute « attaque contre les libertés consacrées, contre les « intérêts garantis, avait dit le ministre, est à nos « yeux une tentative révolutionnaire, et l'auteur de « cette attaque, quel qu'il soit, nous le regardons « comme un instrument de révolution. » M. Bogue de Faye termina de la sorte : « Alors je ne sais si « ce même ministre et ses collègues avaient bien « présente à la mémoire cette sorte d'anathème, « lorsqu'il vous ont proposé à deux reprises, et de « deux manières différentes, d'attaquer les intérêts « garantis, après avoir suspendu ou dérobé peut-être « les libertés consacrées. Dans ce cas, ils n'ont pas « craint de se livrer à une tentative révolutionnaire,

» et de devenir eux-mêmes des instruments de révolution. » M. Bogue de Faye, comme on doit le présumer par ses antécédents, n'a point été réélu à la chambre septennale.

BOHAIRE-DUTHEIL (N.), naquit en 1754, à la Ferté-sous-Jouarre, se fit recevoir avocat à Paris, et embrassa avec une chaleur exagérée les principes de la révolution. Il publia à cette époque une foule de brochures de circonstance, ou le délire révolutionnaire est porté à son comble, et n'est surpassé que par la niaiserie du style et des idées de l'auteur. Sous l'empire il flagorna Napoléon, et les Bourbons l'ont trouvé entièrement dévoué à leur cause qu'il continue à soutenir de sa plume qui, jusqu'aujourd'hui ne paraît pas l'avoir mis sur le chemin des faveurs, bien qu'il se targue dans ses écrits d'une foule de services rendus à la dynastie régnante. Au surplus, la liste et la date de ses ouvrages, peindront mieux le personnage que toutes nos réflexions : *Eulalie, ou les préférences amoureuses*, drame en 5 actes, 1777, in-8° ; *le Siège de Paris et les vers de la Henriade de Voltaire*, distribués en une tragédie en 5 actes, terminée par le couronnement de Henri IV, 1780, in-8° ; *la Nouvelle Héloïse*, tragédie en 5 actes, 1793, in-8° ; *Jésus-Christ, ou la véritable religion*, tragédie en 5 actes et en vers, 1792 ; *Épître à Chénier*, 1795, une autre *Au premier consul*, 1799, in-8° ; *le Dîneur à la fourchette* ; satire, 1813, in-8° ; *le Folliculaire*, satire, 1813, in-8° ; *les Mondes de Fontenelle, ou les amours de Nelson et de Céphise*, poème en six chants, 1824, in-8° ; *Aristarque à la campagne*, 1824, brochure in-8° ; *le Frondeur de l'iniquité, ou de la fausse Thémis*, 1816, in-8° ; *le Souper du président...*, satire, 1817, in-8° ; *le Prêtre d'Isis, ou l'enfance de Titimaque*, poème en 3 chants, 1818, in-8° ; *Vers sur différents sujets*, 1819, in-8° ; nouvelle édition de *l'Apologue du Pelican* ; des quatrains relatifs à la constitution, avec trois quatrains de *la Poêle au pot*, et d'autres vers, 1820, in-8° ; seconde édition de *la Courte paille, et du congrès*, apologue ; *Nouvelles des Champs-Élysées*, vers et quatrains, 1821, in-8° ; *Nouvel impromptu, Second placet*, quatrains, épiques et autres vers, 1821, in-8° ; nouvelle édition de *l'Arcopage des bois, et des vers sur la mort du prince Léopold*, et autres vers et quatrains ; *Voyages de l'auteur avec son sylphe dans les régions éthérées*, 1822, in-8° ; *Nouveau voyage dans les régions éthérées*, 1822, in-8° ; *Analyse d'une tragédie intitulée : le Grand Condé, ou les troubles de la France* ; *Lettre au Roi*, 1823, in-8° ; *le Scrutateur d'une infinité de beaux esprits, ou le zéléteur du régime monarchique*, satire, 1823, in-8° ; *Impromptu*, vers et notes ; 1824, in-8° ; *le Royaliste philosophe, ou l'opinion d'un bon, d'un véritable citoyen*, en vers, 1824, in-8°.

BOHAN (ALAIN), fut un des membres de l'assemblée législative. Le département du Finistère le députa ensuite à la convention, en 1792. Dans le procès de Louis XVI, il avait d'abord voté pour l'appel au peuple, mais subjugué par la terreur qu'inspirait la faction alors dominante, il vota la mort, et, cédant de nouveau au cri de sa conscience, se prononça pour le sursis. Il signa la protestation contre la journée du 31 mai, organisée contre les girondins, et fut un des soixante-treize députés de ce parti, que celui de la montagne fit arrêter et qui auraient péri si la chute de Robespierre ne les eût sauvés. Bohan fit encore partie du conseil des cinq-cents, en 1795 et 1798 ; mais après le 18 brumaire, dégoûté, sans doute, des agitations auxquelles expose la carrière des affaires publiques, il s'est tenu dans l'obscurité la plus profonde.

BOHAN (le baron F. Ph. LOUBAT DE), né à Bourg-en-Bresse, le 22 juillet 1751, et mort dans la même ville, le 9 mars 1804, est auteur de plu-

sieurs ouvrages dont les plus connus sont : *Examen critique du militaire français*, 1781, 3 vol. in-8°; *Mémoires sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France, et les moyens qui peuvent augmenter les avantages de la cavalerie française*, 1805, in-8°; *Principes pour monter et dresser les chevaux de guerre*, formant le troisième volume de l'ouvrage de M. le baron de Bohan, intitulé : *Examen critique du militaire français, suivi des passages extraits des deux premiers volumes*, 1821, in-8°.

BOHER (François), peintre, statuaire et architecte, a écrit plusieurs ouvrages, entr'autres, cinq satires in-8°, Narbonne, 1819; *Dialogue entre la sculpture et la peinture*, en vers, in-8°, 1823; *Épître XVII, à Michel-Ange*, in-8°, Toulouse, 1822; *Épître XVIII, à l'illustre statuaire Canova*, in-8°, Perpignan, 1822; *Épître XIX, poème élégiaque*, in-8°, Perpignan, 1822; *Leçons de dessin et d'architecture de Perpignan, ouvrage sur le sublime dans l'art du peintre et du statuaire*, 1821, 2 vol. in-8°; *Poésies et odes*, 1822 à 1825, in-8°.

BOICHOT (Jean), sculpteur distingué, né à Châlons-sur-Saône, en 1738. Sa passion pour les beaux-arts et en particulier pour la sculpture se développa dès sa plus tendre jeunesse; l'Italie lui offrit des modèles antiques qu'il sut étudier avec fruit; ses succès lui valurent, à son retour en France, le titre de statuaire du roi; l'académie de peinture et de sculpture le compta bientôt au nombre de ses membres, et l'institut de ses correspondants. Parmi les ouvrages remarquables de Boichot, on distingue la statue colossale de l'Hercule assis, qui figurait autrefois sous le portique du Panthéon; le Groupe colossale de Saint-Michel; la statue de Saint-Roch; les bas-reliefs des fleuves de l'arc de triomphe du Carrousel. Les connaisseurs attachent également du prix aux dessins des estampes qui ornent plusieurs traductions de M. Gail. La mort frappa Boichot, le 9 décembre 1814.

BOIELDIEU (Marc-Jacq.-Am.), avocat, a fait paraître, de *l'Influence de la chaire, du théâtre et du barreau dans la société civile, et de l'importance de leur rétablissement sur des bases qui puissent relever en France leur ancienne et véritable splendeur*, 1804, in-8°; *le Langage de la raison et du sentiment au milieu des erreurs et des préjugés du siècle*, 1814, in-8°; *la Mission à Paris, ou les nouveaux triomphes de la religion catholique*, poème en cinq chants, augmenté de divers morceaux sur la guerre d'Espagne, et suivi de quelques cantiques nouveaux, 1824, in-8°.

BOIELDIEU (Adrien), célèbre compositeur français, naquit à Rouen, le 16 décembre 1775. Son goût pour la musique se développa de très bonne heure. Il vint à Paris, en 1795, et s'y fit connaître comme habile pianiste et par quelques romances pleines de charme. Il fut alors nommé professeur de piano au conservatoire; en 1803, il fut appelé à la direction de la chapelle de l'empereur Alexandre, et composa à Pétersbourg plusieurs opéra-comiques, dont quelques uns ont été joués depuis à Feydeau : *Aline, Abdérhan, les Voitures versées, la Jeune femme colère et Télémaque*; ce dernier ouvrage est du domaine du grand opéra. M. Boieldieu revint à Paris en 1811, et se consacra alors entièrement à l'opéra-comique, genre dans lequel il a rarement été égalé, et où personne ne l'a surpassé : citer la liste des ouvrages de ce fécond et gracieux compositeur, c'est rappeler à nos lecteurs une foule d'émotions délicieuses que leur ont fait éprouver ces motifs à la fois si mélodieux et si savants qu'offrent la plupart de ces opéras. Nous citerons donc 1° la *Famille suisse*, 1797, 2° *Zorène et Zulnar*; 3° les *Méprises espagnoles*; 4° *Mombrevil et Merville*; 5° la *Dot de Suzette*, 1798, 6° *Beniowski*, que la police a plus d'une fois fait défendre, peut-être

moins à cause du sujet que parceque le compositeur a su rendre avec toute leur énergie les cris de liberté que pousset dans l'exil, les compagnons de Beniowski; 7° le *Calife de Bagdad*, dont tous les motifs ont passé de bouche en bouche 8° *Ma tante Auror*, dont le succès a été aussi populaire, 1800; 9° les *Deux paravents*; 10° *Rien de trop*, 1801; 11° *Jean de Paris*, 1812; 12° le *Nouveau seigneur de village*, 1813, ouvrages pleins de mélodie, qui ont mis le sceau à la réputation de M. Boieldieu; 12° *Bayard à Mézières*, en société avec MM. Nicolo, Catel et Cherubini; 14° *Angéla*, avec Mme Gail, son élève; 1815; 15° la *Fête du village voisin*, 1816; 16° le *Petit chaperon rouge*, 1819; 17° *Blanche de Provence*, ou la *Cœur des fies*, grand opéra en 3 actes, avec MM. Berton, Cherubini, Kreutzer et Paër, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, 1821; enfin, 18° la *Dame blanche*, 1826. On voit par l'inspection des dates, que M. Boieldieu, bien qu'il ait un bagage musical très considérable, laisse souvent s'écouler de longues années pour faire jouir le public de ses charmantes productions. Peu de compositeurs ont plus travaillé que lui, il est vrai, mais il y en a très peu aussi, auxquels on soit tenté d'adresser la même reproche.

BOIGNE (Benoît comte de). Voyez LEBORGNE.

BOIGNE (PIERRE-JOSEPH, chevalier de). Voyez LEBORGNE.

BOILEAU (Jacques), naquit en 1752; versé dans l'étude des lois, il fut appelé aux fonctions de juge de paix, lors de l'organisation primitive de cette institution paternelle. En 1791, il offrit à l'assemblée nationale une somme de 300 francs sur les émoluments attachés à ses fonctions, pour procurer, aux habitants de la campagne de l'arrondissement d'Avallon, des abonnements aux journaux patriotiques. En 1792, il fut appelé, par le département de l'Yonne à siéger à la convention nationale, et vota, dans le procès du roi, la mort sans appel et sans sursis. A son retour d'une mission à l'armée du Nord, il eut le courage de dénoncer la commune de Paris et Marat, en exprimant le vœu que la tribune fut purifiée quand ce monstre y aurait paru. Depuis il n'hésita pas à se prononcer contre la montagne, qu'il invoqua en vain, lorsqu'à la suite du 31 mai 1793, il fut compris dans la liste de proscription, dressée contre les girondins; traduit avec vingt de ses collègues au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté le 31 octobre suivant; il n'avait alors que quarante-un ans.

BOILEAU (N.), frère du précédent, occupait, en 1798, la place de juge de paix à Avallon, quand il fut nommé au conseil des cinq-cents, où il siégea jusqu'au 18 brumaire; ce fut après cette époque qu'il fit partie du corps législatif, mais sa sortie de cette assemblée fut aussi inaperçue que l'avait été son entrée, par le silence constant qu'il y garda.

BOILEAU (MARIE-LOUIS-JOSEPH), auteur de différents écrits, a publié, en 1803, *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès*, in-12. La réimpression de cet ouvrage, en 1805, semble en prouver le mérite; *Histoire du droit français*, in-12, 1806; *Code des faillites*, in-12, 1806; *Histoire ancienne et moderne des départements de la Belgique*, 2 vol. in-12, 1807; *l'Opinion*, poème, in-12, 1808; *la Femme stationnaire à ses enfants*, in-8°, 1809; *Épître à Etienne* et à Nicolas Boileau, in-12, 1810; *Épître à l'amitié*, in-8°, 1811; *Contrainte par corps, abus à réformer*, appel à S. M. Louis XVIII et au corps législatif, in-8°, 1814.

BOILEAU (Mlle MELANIE de), a publié un *Cours élémentaire d'histoire universelle ancienne et moderne*, 10 vol. in-12, 1806; cet ouvrage, dans lequel on remarque une grande exactitude et une heureuse disposition des matériaux, ferait le plus

grand honneur à l'auteur, si elle eût donné plus de soins à son style, qui fourmille d'incorrections. On lui doit encore, l'*Atlas historique, chronologique et littéraire*, 1822, in-fol.; *Aélie*, ou les vicissitudes, 1817, 3 vol. in-12.

BOILLEAU (GAUDRY DE), né dans le département des Landes, vers 1769, a suivi la carrière de l'administration militaire, et fait plusieurs campagnes en qualité de commissaire ordonnateur, notamment celle de Russie, après laquelle il fut accusé d'avoir laissé manquer de vivres sa division; mais un jugement l'acquitta avec honneur de ce reproche, et il reçut à la même époque, plusieurs décorations françaises et étrangères. Lors de la réunion du corps des inspecteurs aux revues à celui des commissaires des guerres, en 1817, il fut mis à la retraite. Il a été nommé député des Landes à la chambre actuelle, sous le nouveau nom de marquis de La Caze, et il y a prononcé plusieurs discours dans le sens du centre droit avec lequel il a constamment voté. M. Boilleau a publié un recueil de *Fables*, 1814, 2 vol. in-12; dédié à Louis XVIII, et dans lequel la trop grande facilité de l'auteur, dépare quelquefois des pensées ingénieuses et des traits piquants.

BOILLY (Louis), peintre, né en 1768. On a de cet artiste un grand nombre de tableaux, représentant des scènes familières, peintes avec beaucoup de finesse, et d'un coloris agréable. En général, ces différents sujets sont remplis d'expression. Nous avons remarqué dans ses nombreuses compositions, un Atelier de peintre, des Enfants traînés par un chien, une Distribution de vin aux Champs-Élysées, un Déménagement, l'Entrée du jardin turc, le Départ des conscrits, l'Entrée d'un spectacle le jour d'une représentation gratis. M. Boilly a peint beaucoup de portraits fort ressemblants; il est auteur aussi d'un grand nombre de caricatures, représentant différentes scènes domestiques, toutes remplies d'esprit et d'originalité.

BOIN (Antoine), médecin de Bourges et député du département du Cher, est né le 19 janvier 1769. Il fut, pendant les premières années de la révolution, attaché aux armées du Nord et de Hollande, et, en 1801, on le retrouve faisant partie du jury médical, du conseil des hospices, du conseil général et du collège électoral de son département. Il reçut la croix d'honneur, en 1815, des mains de M. le duc d'Angoulême, et fut député à la chambre de la même année ou il vota avec la minorité, et soutint le droit de pétition; mais, dans la même session, il parla en faveur du projet de loi contre les cris séditieux, et fit imprimer son opinion sur la loi d'amnistie, qu'il adoptait sans restriction. Réélu en 1816, M. Boin parut dès lors se mouvoir sous l'influence ministérielle; à l'époque de la discussion de la nouvelle loi des élections, il s'est rendu célèbre par la proposition de l'amendement qui a décidé du sort de cette loi. Il reçut, en 1820, la place d'inspecteur-général des eaux minérales de France, aux appointements de 12,000 fr. En 1823, il fut nommé officier de la légion-d'honneur. Cette nouvelle faveur a dû maintenir M. Boin dans la voie ministérielle; aussi ne s'en est-il pas écarté. Il fait aujourd'hui partie de la chambre septennale. Comme docteur en médecine, on lui doit les ouvrages suivants: 1^o *Dissertation sur la Chaleur vitale*, 1802, in-8^o; 2^o *Coup d'œil sur le Magnétisme*, 1814, in-8^o; 3^o *Mémoire sur la Maladie qui régnait en 1807 chez les Espagnols, prisonniers de guerre à Bourges*, 1815, in-8^o. Il a encore publié plusieurs *Mémoires et Dissertations médicales*.

BOINVILLE (N. de), issu d'une des familles les plus nobles, les plus riches et les plus anciennes de Strasbourg, n'était pas, comme le disait Vol-

taire, un de ces nobles à faire rire: quelle que fut d'ailleurs la valeur de ses titres et l'origine de ses parchemins, il embrassa, avec une véritable noblesse de caractère, la cause sacrée de la liberté, et quitta, en 1789, une place honorable et lucrative, pour voler à la défense de la patrie. D'abord aide-de-camp du général Lafayette, il remplit ensuite, le 8 octobre 1791, une mission relative au duc d'Orléans, qui intriguait à Londres. Lorsque le général Lafayette cessa de commander la garde nationale de Paris, Boinville alla attendre en Amérique la fin de nos troubles politiques. Rentré en France sous l'empire, il fut employé dans les administrations militaires de la grande armée, fit la campagne de Russie, et succomba dans la malheureuse retraite de Moscou. Boinville avait épousé une Anglaise qui, par son esprit et les qualités du cœur, fit le charme de sa vie domestique. Il eut deux frères; l'un, encore vivant, a été attaché au ministère de la guerre, comme chef de division; l'autre périt victime d'un préjugé barbare, en se battant en duel, à la suite d'une querelle pour opinion politique, au moment où il remplissait ses fonctions de major de la garde nationale.

BOINVILLIERS-DESJARDINS (J. E. J. F.), né à Versailles en 1766, commença ses études au collège de cette ville, vint les terminer à Paris avec tant de succès, qu'à l'âge de vingt ans il se trouva en état d'ouvrir un cours de littérature. Pendant quelque temps il fut employé au ministère de la guerre, en qualité de sous-chef; mais l'instruction publique ayant été organisée sur de nouvelles bases, il obtint au concours, à l'âge de 29 ans, une chaire de belles-lettres. Envoyé par le département de la Seine à l'école normale, et s'étant fait connaître avantageusement par quelques ouvrages de philologie, il fut nommé à l'école centrale de l'Oise, où il remplit avec distinction la chaire des belles-lettres et celle de grammaire générale, jusqu'à l'établissement des lycées. Il y avait trois ans qu'il était associé à l'institut national (section de grammaire), lorsque le gouvernement lui confia l'organisation et la direction du lycée de Rouen; il remplit ensuite les mêmes fonctions à Orléans, devint, en 1810, inspecteur de l'académie de Douai, et visita, en cette qualité, les établissements d'instruction publique des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Durant son séjour à Douai, il a rempli les fonctions de secrétaire général de la société d'agriculture du Nord. En 1816, il fut mis à la retraite à un âge qui lui permettait de consacrer encore quelques années à l'instruction publique. M. Boinvilliers est correspondant de l'institut royal de France, et membre de plusieurs académies et sociétés savantes; personne ne s'est voué, avec plus de zèle, à l'instruction de la jeunesse. Voici la nomenclature de ses nombreux ouvrages: 1^o *Abrégé de l'Histoire et des Antiquités romaines*, in-18, 1810; 2^o *Apollineum opus, in gra iam alumnorum a musis collectum et editum*, in-18, 5^e éd., 1822; 3^o *Avantage de l'Etude approfondie de la Langue française, et moyens de la perfectionner*, in-8^o, 1795; 4^o *Geographie, ou Recueil de phrases où l'on a violé le dessin l'orthographe des mots et celle des participes*, in-12, 1822; 5^o *Calologie, ou Recueil de locutions vicieuses, empruntées des meilleurs écrivains, ou d'auteurs bien connus*, in-12, 1824; 6^o *Calendrier des Enfants, ou Étrennes d'Esopo, contenant des fables instructives*, in-12, 1795; 7^o *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques, et Descriptions des auteurs qui se sont distingués dans le 18^e siècle*, 3 vol. in-16, 1801; 8^o *Code de la Morale et de la Politique, mis à la portée des jeunes républicains, par demandes et par réponses*, in-16, 1796; 9^o *Condoreet en fuite*, fait historique en 3 actes, in-8^o, 1797; 10^o *Cours pratique de la langue latine*, ou

Compositions françaises pour les classes de 5^e, 4^e, 3^e et 2^e, tom. 1^{er}, in-12, 1819; Cours théorique et pratique d'orthographe et de ponctuation, ou Nouvelle grammaire simplifiée, suivie de nombreux sujets de compositions propres à enseigner facilement les principes de la langue française, 11^e éd., in-12, 1833; 12^e Gradus ad Parnassum, ou Dictionnaire poétique lat. fran., composé sur le plan du grand Dict. du P. Vauvrieur, 21^e éd., in-8^o, 1823; 13^e Grammaire élémentaire latine, réduite à ses vrais principes, in-12, 1798; 14^e Grammaire française-anglaise, à l'usage des Anglais qui veulent apprendre le français, etc., in-12, 1824; 15^e Grammaire raisonnée, ou Cours théorique et analytique de la langue française, etc., 2 foris volumes in-12, 1818; 16^e Grammaire latine, théorique et pratique, 11^e éd., in-12, 1815; 17^e Guerre aux Anglais, poème dédié à Bonaparte, in-8^o, 1797; 18^e les Hommes illustres de Rome, traduits du latin; 19^e le Livre de l'enfance, in-18, 1792; 20^e Manuel de l'enfance et de l'adolescence, etc., 6^e éd., in-12, 1823; 21^e Manuel des étudiants, ou Code de préceptes, etc., in-12, 1818; 22^e Manuel latin, ou Compositions françaises, etc., in-12, 1824; 23^e le Manuel du jeune âge, in-12, 1813; 24^e Memorial latin, ou Série de questions, etc.; la Monarchie infernale, in-8^o; 26^e Vocabulaire portatif de la langue française, in-16, 1825. M. Boinvilliers, outre les ouvrages cités ci-dessus, a donné de nouvelles éditions de plusieurs ouvrages classiques élémentaires, tels que Dictionnaires, etc. Il a aussi fourni quelques articles à la Biographie Universelle.

BOIRIE (P.), a composé un grand nombre de pièces de théâtre. Les plus connues sont le *Bourguemestre de Sardam*, vaudeville en 2 actes, avec Melesville et Merle, 1823; *Catinat*, ou la *Bataille de Staffarde*, mélodrame en 3 actes, 1816, in-8^o; *Chacun son numéro*, ou le *Petit homme gris*, comédie-vaudeville en 1 acte, avec d'Aubigny et Carmouche, 1824, in-8^o; le *Château de Kenilworth*, mélodrame en 3 actes, tiré du roman de W. Scott, avec H. Lemaire, 1822, in-8^o; le *Comte de Duguesclin*, ou le *Château des Pyrénées*, mélodrame en 3 actes, avec Léopold, 1816, in-8^o; le *Coarrier de Naples*, mélodrame historique en 3 actes, avec d'Aubigny et Poujol, 1822, in-8^o; les *Deux forçats*, ou la *Meunière du Puy-de-Dôme*, mélodrame en 3 actes, avec Carmouche et Poujol, 1822, in-8^o; la *Fille maudite*, mélodrame en 3 actes, 1817, in-8^o; la *Forté de Sénard*, mélodrame en 3 actes, 1818, in-8^o; *Jean-sans-Peur*, duc de Bourgogne, ou le *Château de Montereau*, mélodrame héroïque en 3 actes; ces trois ouvrages avec Léopold, 1815, in-8^o; la *Jeunesse du Grand-Frédéric*, mélodrame en 3 actes, avec N. Lemaire, 1809, in-8^o; la *Marquise de Cange*, ou les *Trois Frires*, mélodrame en 3 actes, avec Léopold, 1819, in-8^o; les *Paratonnerres*; *Onze heures du soir*, ou la *Mansarde*, mélodrame, avec Melesville et Merle; le *Paysan grand seigneur*, ou la *Pauvre mère*, avec Léopold, mélodrame en 3 actes, 1820, in-8^o; la *Sybille*, ou la *Mort et le Médecin*, l'Érnie en 3 actes, mêlée de chants et de danses, avec Léopold, 1815, in-8^o; la *Tour du Sud*.

BOIRON (N.), la révolution le surprit exerçant, à Saint-Chamand (Rhône et Loire), le métier de tonnelier. Il se montra partisan modéré des idées nouvelles, et fut successivement nommé officier municipal, et député suppléant à la convention, où il ne siégea qu'après le procès du roi. Névoté des excès de la montagne, il se déclara en faveur des girondins, et subit toutes les persécutions auxquelles ce parti fut en butte; mais il eut le bonheur d'échapper à toutes les accusations dont il fut l'objet, et alla, après la session, retrouver, dans l'exercice de sa profession, le bonheur dont l'avaient privé ses fonctions publiques.

BOIROT (ANTOINE), avocat à Clermont, était membre du corps législatif quand les troupes alliées pénétrèrent en France en 1814. Le 28 de juin il fit un rapport sur l'examen des pouvoirs des députés étrangers, et parla en faveur de la restitution à faire aux émigrés de leurs propriétés invendues. Le département du Puy-de-Dôme l'envoya, pendant les cent jours, à la chambre des représentants.

BOIROT DE LA-COUR (JACQUES), fut d'abord directeur de la poste à Clermont, puis juriconsulte à Montluçon, et enfin juge de paix au tribunal de cette dernière ville. Nommé, en 1791, par le département du Puy-de-Dôme, à l'assemblée législative, il fit décider, en 1792, que le ministre Delsart rendit compte de sa correspondance, au sujet des affaires d'Espagne, enveloppées jusque-là dans un secret impénétrable. Rentré dans ses foyers après la session, il n'en sortit qu'en l'an 5 (1797), où il fut élu membre du conseil des anciens, dont il devint secrétaire le 18 juillet. Il y combattit la résolution concernant les créanciers de la dette publique avant 1790; et s'étant montré opposé au parti qui dominait à cette époque, et qui triompha le 18 fructidor, il cessa ses fonctions à la suite de cette journée.

BOISARD (J. J. M.), peintre, né à Caen, a publié: 1^o le *Déluge*, ode, couronnée par l'Académie de Rouen, en 1770; 2^o un recueil de *Fables*, première partie, 1773, in-8^o; deuxième partie avec la première, 2 vol in-8^o; ces fables ont reparu, en 1817, deux parties, en 1 vol. in-8^o; 3^o *Fables*, faisant suite aux fables présentées et dédiées au Roi, le 2 juin 1817, in-8^o, 1821. Les fables de M. Boisard ont obtenu un succès mérité, et les connaisseurs ont surtout distingué celle qui est intitulée *l'Histoire*; c'est sans contredit l'une des plus belles qui aient été composées depuis La Fontaine.

BOIS-BERENGER (C. II. TARDIEU-DE-MARLESSI, marquise de), née à Paris, se recommande à la postérité, comme un des plus parfaits modèles d'amour filial. M. Bois-Béranger, son mari, avait émigré; pour conserver ses biens à sa famille, son épouse parut imputer sa conduite et demanda le divorce. Elle fut néanmoins arrêtée comme suspecte, et renfermée avec son père, sa mère et sa jeune sœur, dans la prison du Luxembourg. C'était le temps où s'organisaient les prétendues conspirations de prison; elle fut comprise avec toute sa famille dans un complot de cette nature; l'acte d'accusation qui la traduisait, ainsi que ses parents, devant le tribunal révolutionnaire, ne lui ayant pas été communiqué, elle se crut oubliée et en témoigna son désespoir. On fit bientôt cesser ses plaintes; elle comparut au tribunal de sang et fut condamnée à mort. Rien n'égalait sa joie de n'être point séparée de sa famille; après avoir coupé elle-même ses cheveux, et s'être parée comme pour assister à une fête, elle ne s'occupait plus que de soutenir le courage de ses malheureux parents: « Consolerez-vous ma bonne mère, disait-elle, vous n'avez plus rien à regretter, nous mourrons ensemble; toute votre famille vous accompagne. » Cette sanglante exécution eut lieu le 26 messidor an 2 (14 juillet 1794), 12 jours avant la chute de Robespierre.

BOISBERTRAND (TESNIÈRE de), fut d'abord commissaire général de police à Bordeaux; il est maintenant maître des requêtes, directeur des établissements d'utilité publique et membre de la chambre septennale, où il a été envoyé par la Vienne. M. Boisbertrand siège sur les bancs ministériels, et s'est principalement fait connaître dans la séance du 28 avril 1825, à l'occasion des marchés de Bayonne, en faveur des ministres, en prononçant un discours d'autant plus remarquable, qu'on sait qu'ils trouvent rarement aujourd'hui des orateurs qui les

secondent, et qu'ils sont réduits, à la chambre, à ne compter que sur les votes muets de leurs partisans. M. de Boissierand trouva donc très déplacé qu'on amenât les ministres sur le terrain d'accusation. Il prétendit que la France monarchique leur accordait sa confiance, et qu'ils n'avaient jamais dévié; il se plaignit ensuite du journal des Débats, qui suivant lui, faisait un crime à une certaine classe de députés d'être fidèles à leurs serments dans leurs principes et affections. « Enfin, dit-il en terminant, « vous n'ordonneriez point d'enquêtes, vous n'ajourneriez point les comptes; vous renverriez l'esprit de parti à se pourvoir par une accusation régulière; il le fera s'il le veut, s'il le peut; et, quand il l'aura faite, vous jugerez, avec la France, entre les accusateurs et les accusés. » Depuis cette époque, M. de Boissierand a pu reconnaître de quel parti se rangeait la France.

BOISCLAIREAU (N. comte de), servit d'abord dans le régiment du roi (infanterie), et émigra. Il fait aujourd'hui partie de la députation de la Sarthe, chambre septennale, où il siège sur les bancs ministériels.

BOISGELIN (JEAN-DE-DIEU-RAYMOND DE LUCX), né à Rennes, en 1732, d'une ancienne famille de Bretagne, fit d'excellentes études, embrassa l'état ecclésiastique, devint grand vicaire de Pontoise, évêque de Lavaur, en 1766, et archevêque d'Aix, en 1770. La Provence s'étant soulevée contre les édits du chancelier Maupeou, Boisgelin se servit de l'influence que lui donnait alors son titre d'archevêque, pour calmer une agitation qui pouvait devenir funeste. Nommé président de l'assemblée qui remplaça les anciens états de Provence, il en obtint la construction d'un canal, celle d'un pont pour la ville de Lavaur, où il avait été évêque, et l'établissement, à Lambesc, d'une maison d'éducation pour les jeunes personnes d'une condition noble et sans fortune; elle a survécu aux ravages de la révolution. Sa bienfaisance éclata surtout lors des troubles d'Aix; aux approches des états-généraux, le peuple ayant pillé les greniers de réserve, et les marchands intimidés, se refusant à approvisionner la ville, l'archevêque, pour les rassurer, mit à leur disposition cent mille livres de ses propres deniers, inspira aux curés de la ville les sentiments qui l'animaient, et leurs efforts réunis décidèrent le peuple à rapporter dans le dépôt public, tous les blés qu'il avait enlevés. La confiance se rétablit alors, et la sagesse du prélat sauva les habitants d'Aix des plus grands malheurs. M. de Boisgelin aimait les lettres et les cultivait; l'oraison funèbre du dauphin fils de Louis XV, celle de Stanislas, roi de Pologne, enfin celle de la dauphine annoncent un talent distingué. Le discours qu'il prononça, en 1774, sur le sacre de Louis XVI, donna lieu à une circonstance remarquable; il fut interrompu deux fois par des applaudissements involontaires et unanimes. En 1776, il entra à l'académie française et y remplaça l'abbé de Voisenon; et en 1787, il fit partie de l'assemblée des notables, et en 1789, il siégea aux états-généraux comme député du clergé de la sénéchaussée d'Aix. Il vota dans cette assemblée pour la séparation des trois ordres, pour l'abolition des redevances féodales, et pour la détermination annuelle de l'impôt; il appuya ensuite Mirabeau qui demandait qu'on fit précéder la promulgation des lois de cette formule: *Par la grâce de Dieu et la loi constitutionnelle*; il soutint que l'emprunt décrété sur les biens du clergé devait être hypothéqué, et défendit le droit de propriété de cet ordre sur les immenses domaines qui étaient en sa possession, sauf à y apporter promptement une réforme salutaire; malgré cette opinion, il fut nommé président le 23 novembre 1789. En 1790, il fut d'avis de conserver au roi le droit de guerre et de

paix, raisonnablement limité; il opina ensuite pour le maintien des dîmes, en proposant de la part du clergé, un sacrifice de quatre cent millions. Après avoir combattu la motion qui mettait à la disposition de l'assemblée tous les biens de l'église, en garantie de la valeur des assignats, il proposa la convocation d'un concile général, et publia un écrit intitulé: *Exposition des principes des évêques de l'assemblée*. Après la session de l'assemblée constituante, un archevêque constitutionnel ayant été nommé à Aix, M. Boisgelin se retira en Angleterre: ce fut là qu'il publia le *Psalmiste*, ou *traduction des psaumes en vers français, précédé d'un discours sur la poésie sacrée*; il consacra le produit de cet ouvrage au soulagement de quelques familles d'émigrés. Rentré en France, en 1801, après avoir signé le concordat, il prononça à Notre-Dame de Paris, un discours sur le rétablissement du culte catholique. Il ne tarda pas à être nommé archevêque de Tours, puis cardinal, et enfin candidat au sénat conservateur. Il mourut à Angervilliers, près de Paris, à l'âge de soixante-douze ans. Le 12 septembre 1804, l'évêque de Versailles fit son oraison funèbre; le cardinal de Bausset, son ancien grand vicaire, a publié une notice sur sa vie. Lalande avait placé M. de Boisgelin dans son *Dictionnaire des athées*, attribué à Sylvain Maréchal. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a encore de Boisgelin une traduction des *Héroïdes d'Ovide*, 1786, in-8; des *Observations sur Montesquieu*, manuscrit, enfin des *Mémoires pour le clergé de France, au sujet de la prestation de foi et hommage*, 1783, in-8; *Précis des conférences des commissaires du clergé*; le *Tamplé de Gnide*, in-8.

BOISGELIN (le marquis BAUNO de), neveu du précédent, capitaine avant la révolution, émigra, en 1792, et servit dans l'armée des princes. Le Roi à son retour, en 1814, le nomma maître de la garde-robe, et l'envoya à Toulon en qualité de commissaire extraordinaire dans la 8^e division militaire; il refusa, au 20 mars 1815, toute espèce de service, même dans la garde nationale, dont il commandait la cavalerie. Au second retour du Roi, il fut nommé pair de France. En 1818, il combattit le projet de loi sur le recrutement de l'armée; établissant une comparaison entre les emplois civils et les emplois militaires, il en conclut que si les uns étaient à la nomination du Roi, les autres devaient à plus forte raison dépendre de lui seul; et que si la Charte gardait le silence sur cet objet, c'est que la chose était incontestable. Il appuyait ce raisonnement sur une foule d'inconvénients qui naîtraient du droit d'ancienneté pour arriver aux grades de l'armée; selon lui, il n'y aurait alors que désordre et entrave dans les affaires, les chefs compromis seraient sans influence, le Roi sans autorité, et le gouvernement sans force et sans appui pour assurer la tranquillité publique. Plus tard, il vota l'adoption du projet de loi sur la liberté de la presse, avec un amendement qui fut rejeté: cette opinion très bien écrite a été imprimée. M. Boisgelin a, dit-on, constamment voté contre les lois d'exception.

BOISGELIN (ALEXANDRE-BRUNO comte de), frère du précédent, lieutenant des gardes du corps, commandait, en 1815, la 10^e légion de la garde nationale de Paris. A l'exemple de son frère, il refusa, pendant les cent jours, de remplir ces dernières fonctions qu'il reprit à la rentrée du Roi. A cette époque, le collège électoral de la Seine l'ayant choisi pour son député à la chambre, il écrivit aux gardes nationaux de sa légion: « Que les électeurs du département, en le choisissant pour député avaient voulu récompenser en lui la garde nationale, des sacrifices qu'elle avait faits, et de son dévoue-

"ment qui plus d'une fois avait sauvé la capitale." M. Boigelin fit partie de la majorité de la chambre de 1813; réélu en 1820, par le département d'Ille-et-Vilaine, il la siégea dans la 2^e section du côté droit. Il est aujourd'hui maréchal-de-camp de la maison militaire du Roi.

BOISGELIN DE KERDU (Louis de), d'abord officier dans le régiment du roi, puis chevalier de Malte, alla se fixer en Angleterre, après la prise de Malte, en 1798. Il adopta la langue de ses nouveaux hôtes, et s'en servit assez habilement pour ajouter l'agrément du style aux événements intéressants qu'il se proposait d'écrire dans cette langue. Voici la nomenclature de ses ouvrages: 1^o *Malte ancienne et moderne, avec une description complète des îles de Malte et de Gozzo*, etc., en anglais, 3 volumes in-4^o, Londres, 1806; M. A Fortia de Piles en a donné une édition française en 3 vol. in-8^o, 1815; le premier volume contient des détails intéressants sur l'île de Malte et la statistique du pays; le second renferme l'histoire des chevaliers de Malte depuis la fondation de l'ordre jusqu'en 1800; l'expédition du général Bonaparte y est comprise; 2^o *Voyages en Danemark et en Suède*, 2 vol. in-8^o, en anglais; 3^o *Voyages de deux Français dans le nord de l'Europe*, composé en commun avec M. Fortia de Piles, 5 vol. in-8^o; 4^o une plaisanterie intitulée: *Correspondance de Caillet Duval*, in-8^o.

BOISGÉLOU (PAUL-LOUIS-ROUALLE), né à Paris en 1733, étudia au collège de Louis-le-Grand, où il commença son éducation musicale. Encore enfant, il était cité pour son talent sur le violon. C'est de lui que parle Jean-Jacques Rousseau, dans *l'Emile*, en ces termes: « J'ai vu chez un magistrat, son fils, « petit bonhomme de huit ans, qu'on mettait sur la « table au dessert, comme une statue au milieu des « plateaux, jouer là d'un violon presque aussi grand « que lui, et surprendre, par son exécution, les ar- « tistes mêmes. *Emile*, liv. II. » Il se chargea, par zèle pour l'art et d'une manière purement bénévole, de mettre en ordre toute la partie musicale de la bibliothèque impériale. Il fit à ce sujet un travail très important dont les auteurs du *Dictionnaire historique des musiciens* ont tiré un grand parti. Boisgelou est mort à Paris le 16 mars 1806.

BOISGERARD (MARIE-ANNE-FRANÇOIS BARBAUD de), fils d'un ancien officier au régiment de Champagne, naquit, le 18 juillet 1767, à Tonnerre, département de l'Yonne. Destiné à la carrière des armes qu'avait suivie son père, il entra à l'école militaire, y fit de tels progrès qu'à l'âge de vingt-quatre ans, en 1791, il fut nommé capitaine du génie. En 1792, il se trouvait au siège de Spire, et se signala à la prise de cette ville il assista la même année à la prise de Mayence, contribua ensuite à sa défense lorsque les Français s'y furent renfermés, et suivit dans la Vendée la garnison qui avait été obligée de rendre la place. Quelque temps après, il passa à l'armée du Nord, et se fit remarquer à Charleroi, à Landrecies, devant Quenoy, où il fut blessé, et au siège de Valenciennes, où il fut chargé de l'attaque de la citadelle; lors du blocus de Maëstricht, il commanda les troupes qui avaient ordre de se porter sur le fort Saint-Pierre, et était sur le point de voir les mesures qu'il avait prises pour le faire sauter, couronnées d'un entier succès, quand les assiégés s'empresèrent de se rendre. Il reconstruisit ensuite le fort de Kehl et la tête de pont de Huningue; à cette occasion il imagina les ponts-radeaux, afin de faciliter les communications; et passa bientôt, en qualité de général de brigade et de commandant en chef du génie, à l'armée dite d'Angleterre. En 1799, ce brave officier se rendit à l'armée d'Italie, et fut blessé mortellement à la bataille de Capoue, gagnée par le général Cham-

pionnet, au moment où le traité de paix venait d'être signé.

BOISGERARD (N.), père du précédent, était, en 1812, maire de la ville de Tonnerre. Il a laissé plusieurs manuscrits dont les deux premiers surtout renferment des faits extrêmement curieux: 1^o *Journal d'un voyage à Genève*; 2^o *Précis d'un entretien entre les généraux Desaix et Boissier*; *Mémoires sur le génie militaire, sur les travaux du génie, sur les ingénieurs géographes*; 4^o *Exposé sommaire sur la nature des différents pays situés sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Coblenz*, etc.; 5^o *Journaux d'attaque devant la citadelle de Valenciennes, du siège de Maëstricht, du fort Saint-Pierre*; 6^o *Mémoires sur la nécessité d'établir des places de sûreté, sur les travaux des lignes de la Queich, sur le fort de Kehl, sur les ponts-radeaux*, etc.

BOISGUY (le baron PICQURT du), fameux chef de chouans, insurgé, dès 1791, quelques paysans de la Bretagne; mais il ne devint célèbre qu'en 1794, en se mettant à la tête des chouans de l'ongère. Les exploits de ces bandes sont connus: le pillage des caisses de l'état, des voitures publiques, le massacre des républicains désarmés, les ont signalés à toute la France. Au mois d'août de cette même année, M. du Boisguy se soumit aux ordres de M. de Puyssaye, et ne reprit le rang de chef indépendant, qu'à l'époque où celui-ci se rendit à Londres; M. du Boisguy joignait alors à son commandement, le grade de maréchal-de-camp. Fier de ce nouveau titre, il se refusa à tout projet de pacification, donna à sa bande le nom de chasseurs du roi, et se disposait à prendre Fougère, lorsque M. de Puyssaye revint d'Angleterre. M. du Boisguy se rangea de nouveau sous ses ordres; et tous deux voyant leurs forces accrues de tous les émigrés qui avaient quitté l'Angleterre; ils attaquèrent, le 9 avril, les républicains et furent repoussés. Le 5 mai suivant, M. du Boisguy courut le plus grand danger dans une attaque imprudente, et ne dut la vie qu'à la méprise d'un républicain qui tua d'un coup de sabre son aide-de-camp, croyant frapper le général des chouans. Un autre trait que nous empruntons à une biographie qui n'a pas l'habitude de se montrer impartiale pour les héros du genre de M. du Boisguy, prouve que ce guerrier savait mieux courir que combattre, on y lit que: « dans une ren- » contre le général du Boisguy fut poursuivi par un » sergent-major républicain; son cheval refusant de » sauter un fossé, il l'abandonna et courut à pied; le » sergent se mit sur ses traces, et pendant trois quarts » d'heure, il fut à chaque instant près de l'atteindre. » En vain, pour ralentir sa poursuite, M. du Boisguy » lui jeta successivement son habit, son écharpe, et » même sa croix de Saint-Louis; sans l'apparition de » quelques paysans armés, il n'aurait pu lui échapper. » Après la pacification du général Hoche, M. du Boisguy vint habiter alternativement Paris et Senlis. A la fin des événements de 1813, il se rendit de nouveau dans les provinces de l'Ouest, afin d'y soulever les habitants; mais la restauration vint arrêter ses nobles projets. Il se rendit à Rennes où il distribua des grades, de l'argent et des décorations; malgré ces marques de générosité, il y fut vu de mauvais œil, et y éprouva un petit désagrément que la biographie déjà citée, raconte en ces termes: « M. Bon- » naire, préfet du département, ainsi que les gé- » niaux Frère et Bigarré, ne cessèrent de représenter » au général du Boisguy, qu'un plus long séjour à » Rennes serait dangereux pour la tranquillité pu- » blique; qu'il fallait beaucoup de ménagement pour » calmer les esprits. » M. du Boisguy, se rendit alors à Paris, et adressa ses plaintes au ministre de la guerre, mais Napoléon survint dans ces entrefaites, M. du Boisguy fut arrêté, et resta prisonnier jus- » qu'à la seconde restauration. Sous le ministère du duc de Feltre, en 1816, il fut envoyé à Mézières,

ou il est encore, en qualité de maréchal-de-camp.

BOISJOLIN (JACQUES-FRANÇOIS-MARIE-VIEUX de), est né à Alençon en 1761; de bonne heure, il invoqua les muses, et les muses dociles répondirent à ses vœux. Des poésies fugitives échappées à sa verve décédèrent bientôt le talent naissant du poète. Un fragment sur la pêche, imité de Tompson, un poème intitulé *les Fleurs*, et une traduction de *la Forêt de Windsor*, de Pope, lui avaient déjà assuré une réputation honorable quand la révolution éclata. Il y prit peu de part, et néanmoins elle influa d'une manière sensible sur ses facultés; il garda pendant douze ans le plus morne silence, et ce ne fut qu'en 1799 que sa muse sembla se réveiller pour produire un *Hymne à la souveraineté du peuple* et un *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt*. Douze années de repos suivirent encore ces productions, et, comme un autre Epiménide, après ce long sommeil, il reparut dans le *Mercure* ou il célébra l'affermissement de la quatrième dynastie par *la Naissance du roi de Rome*. Le style pénible et ampoulé de ces divers ouvrages fut loin de répondre à ses premiers essais. Depourvu d'invention, cet auteur ne marche bien qu'appuyé sur les pensées d'autrui. Si dans la chaire du lycée il remplaça quelquefois La Harpe, ce ne fut point toutefois comme professeur, mais comme lecteur des cahiers de ce célèbre rhéteur, qui, malgré cette marque d'obligance, ne l'a pas traité avec beaucoup d'égards dans son *Cours de littérature*. En 1798, M. de Boisjolin publia une comédie en trois actes intitulée *l'Amour et l'Amitié érudites* qui ne fut point admise au théâtre. Il a fourni plusieurs articles à divers recueils périodiques, et particulièrement au *Mercure* et à *la Décade philosophique*. Fontaine, avec lequel il était lié dans sa jeunesse, lui adressa une épître sur *l'Emploi du temps*, dont il ne parait pas avoir profité. M. de Boisjolin a rempli pendant quelque temps au ministère des relations extérieures une place de chef de division. Plusieurs biographies disent qu'il a été consul à l'étranger, mais sans spécifier ni l'époque ni le lieu; ce qui est plus certain, c'est qu'il a été pendant quelque temps professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Il a aussi siégé au tribunal pendant deux ans après le 18 brumaire. Depuis il a été nommé sous-préfet à Louviers ou il est encore.

BOISLANDRY (Louis), était négociant à Versailles lorsqu'en 1789 il fut nommé par le tiers-état de la prévôté de Paris, député aux états-généraux. Au nom des comités ecclésiastiques et de la constitution dont il était membre, il fit, le 6 juillet 1790, un rapport sur la nécessité de forcer les évêques à la résidence dans leurs diocèses. Il combattit quelque temps après la proposition de Mirabeau sur une nouvelle émission d'assignats, et soutint que le seul moyen d'étendre la dette publique était de créer des délégations nationales qui porteraient cinq pour cent d'intérêt. Au mois de février suivant, il s'éleva contre le projet d'établir des taxes à l'entrée de chaque ville, et provoqua le prompt examen du projet sur les droits de patente. Après la session, en 1792, il a publié : 1° *Quelques considérations sur le discrédit des assignats, présentées à l'Assemblée nationale*, in-8°, 1790; 2° *Examen des principes les plus favorables aux progrès de l'agriculture, des manufactures et du commerce de France*, par L. D. B., 2 vol. in-8°, 1815; 3° *Des impôts et des charges des peuples en France*, in-8°, 1824; 4° *Des impôts sur l'établissement des assemblées provinciales sur leur formation, sur l'impôt territorial et sur les traités*, in-8°, 1787.

BOISLAURETTE (N.), abbé et aumônier de la garde nationale parisienne, en 1790, prononça à cette époque un discours sur le vœu de chasteté qu'il qualifia d'insensé, de sacrilège, d'anti-social :

« Quelle puissance, s'écria-t-il, pourra relever de ce vœu? Rome! Mais dans cette sainte cour on ne termine rien. Les affaires s'y font si lentement, si lentement.... et notre mariage est si pressé! et moi, comme aumônier de l'armée parisienne, je suis si pressé, si pressé de lui donner un bon soldat! Sorbonne, prends tes fourrures, assemble-toi et prononce! Censure, si tu veux, excommunie, anathématisé; je ne crains pas tes foudres! *Vel duo, vel nemo*; voilà la seule chose que je te présente; elle est sacrée, elle est sublime. »

BOISMORTIER (M^{me} Suz-BODIN de), morte à Paris en 1799, a publié : *Histoire de Jacques Férus et de la demoiselle Agathe Mignard, écrite par un ami d'iceux*, 1766, in-12; *Mémoires historiques sur la comtesse de Murienberg*, 1751, 2 vol. in-12.

BOISSARD (G.-D.-F.), pasteur de l'église consistoriale de la confession d'Augsbourg, à Paris, a publié : *Abrégé de l'histoire de l'église chrétienne depuis sa naissance jusqu'à l'époque de la réformation*, 1817, in-12; *Discours funèbre prononcé dans l'église des chrétiens de la confession d'Augsbourg en commémoration de M. le comte Klapp*, in-8°, 1822; *Précis de la doctrine chrétienne, exposée par le texte de l'Écriture sainte, par M. M. les pasteurs de la confession d'Augsbourg*, 1820, in-12; *Histoires de la Bible, ou Réécits tirés des écritures saintes*, 3^e édition, augmentée d'un précis de l'histoire ecclésiastique, 1820, in-12; *Manuel des catéchumènes à l'usage des communions évangéliques*, 1822, in-12; *Prières à l'usage du culte domestique, suivies des exercices de préparation à la sainte Cène*, 1815, in-12; 2^e édit., 1820.

BOIS-SAVARY (CHAUVIN-JACQUES-AUGUSTE-ARMAND-MARIE DE SAINT-MARTIN-DE-SAVARY de), est né dans le département des Deux-Sèvres. Membre du corps législatif en 1814, il vota la déchéance de Napoléon et accepta l'acte qui rappelait la dynastie des Bourbons. Réélu, en 1815, il fit partie de la minorité de la chambre des députés; il avait été choisi, en 1816, pour présider le collège de son département, mais une maladie dont il fut atteint l'empêcha d'exercer cette honorable fonction.

BOISSEL DE MONTVILLE (N. baron), membre de la chambre des pairs, est auteur de divers ouvrages sur les sciences et sur l'économie politique. En voici la liste : *Description des atomes; Mémoire de la législation du cours d'eau; Voyage pittoresque de navigation, exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel, afin de tirer pour la marine des méduses qui peuvent fournir les méduses*. Ces divers ouvrages ont, suivant une biographie, porté M. Boissel à la pairie.

BOISSET (JOSUË), né à Montelimart, département de la Drôme, adopta avec enthousiasme les idées nouvelles que propagea la révolution. Député, par ce département, à la convention nationale, il vota la mort du roi, et, à cette époque de nos malheurs publics, la versatilité de son caractère le fit souvent passer d'un parti à un autre, et le porta à des actes odieux ou ridicules dont il ne tardait pas à se repentir. A Marseille, on le vit céder malgré lui aux mesures de violence qu'on lui imposait, puis s'échapper de la ville et les rejeter sur ceux à qui sa faiblesse n'avait osé résister. A la société des jacobins de Paris, il fit la proposition de chasser des sections et à coups de bâton les muscadins et les riches. Il fit exécuter, en 1793, la levée de la première réquisition avec une rigueur que les circonstances rendaient excusable, et pressa de la manière la plus vive la mise en jugement des girondins et de la reine Marie-Antoinette. D'après de tels principes, il est surprenant qu'en 1794, envoyé en mission à Nîmes, il ait destitué Courbis, maire de cette ville, qu'on surnommait le *Marat du Midi*; aussi la société populaire ne manqua-t-elle pas de

le dénoncer comme oppresseur des patriotes; mais Boisset, au lieu de s'honorer d'un acte de justice, eut la faiblesse de l'attribuer à deux agents du pouvoir exécutif, et fit ainsi sa paix avec les comités. De retour à Paris, il proposa, le 6 thermidor an 2, à la société des jacobins, un projet de loi pour la répression des abus de la presse. Après la révolution du 9 thermidor, il fut envoyé en mission dans le département de l'Ain, où il rendit la liberté à quelques nobles; mais par un affreux système de bascule déjà en usage à cette époque, il donnait la chasse (ce sont ses termes) aux prêtres réfractaires, croyant se faire pardonner un acte d'humanité envers les uns par une sévérité atroce envers les autres. Dans le mois de pluviôse an 3, Boisset fut envoyé à Lyon, où il encouragea, au lieu de les réprimer, les vengeances auxquelles la réaction donna lieu. Rappelé par la convention, il s'éleva contre les royalistes et les sections de Paris. Après la session, il passa au conseil des anciens, où il fut nommé secrétaire en l'an 6, et se prononça contre le parti cléric. La révolution du 18 brumaire l'ayant rendu à la vie privée, il se retira à Montelimar où il est mort oublié.

BOISSET (N. SÉDUC), frère du précédent, émigra en 1791. Entré au service de l'Espagne, il défendit le fort Lamalgue, à Toulon, contre Bonaparte qui commandait l'artillerie. Après le 18 brumaire, il profita de la loi d'amnistie en faveur des émigrés et rentra en France. Le chef de l'état, le soupçonnant de tramer des intrigues politiques, le vit toujours avec déplaisir, et le mit en surveillance dans le département du Gard. Il est mort à Lyon en 1814.

BOISSIERE (J.-B.), lieutenant au 16^e régiment d'infanterie légère, membre de la légion d'honneur, né à Nérac (Lot-et-Garonne), était soldat à quinze ans, et servit successivement, dans toutes les armées qui parcoururent les différentes contrées de l'Europe, jusqu'en 1813, où sa valeur et sa bonne conduite lui avaient mérité le grade de lieutenant. Ce fut surtout lors de l'évacuation de l'Espagne qu'il montra le plus de sang-froid et d'audace. Il s'agissait de couvrir la retraite de nos troupes qui se repliaient de devant Pampelune qu'elles n'avaient pu débloquer. Boissière, avec sa compagnie, forte de quatre-vingt-trois hommes, fut envoyé sur un mamelon, à la tête du pont des Forges, où il avait ordre de se maintenir jusqu'à ce qu'une partie de l'arrière-garde vint le relever. Au moment d'arriver au poste qui lui est assigné, il rencontre cinq cents Anglais; quoiqu'il se fût battu toute la matinée, il les aborde, les culbute, les débuse, fait des prisonniers, et se maintient dans sa position malgré les attaques répétées de forces supérieures. Chargé, le 31 août, d'attaquer, avec sa compagnie, les tirailleurs d'une colonne anglaise, formée en bataille sur les bords de la Bidassoa, il la repoussa après une demi-heure de combat, malgré un renfort considérable qu'elle avait reçu, la poursuivit sur une éminence où elle s'était retirée, et l'emporta d'assaut après la plus vive résistance. Dans cette action, Boissière fut atteint d'une balle qui lui traversa les intestins; il ne put recevoir que quatre jours après les secours qu'exigeait son état. Admis à la retraite en 1814, il alla se replacer, en 1815, dans les rangs de ceux qui se réunissaient pour l'indépendance de la patrie, et courut quelques dangers après le désastre de Mont-Saint-Jean; mais sa fermeté en imposa aux ennemis de la gloire nationale, et sa bonne conduite, attestée par les autorités du lieu, le mit à l'abri des réactions qui agitént si long-temps le midi de la France. Il vit retiré à Cabaret, département des Landes.

BOISSIÈRE-LENNUIG (MARCO-ANTOINE-MARIE-

HYACINTHE, marquis de la), émigra pendant la révolution, et fut un des agents les plus actifs de la cause royale à cette époque. En 1815, il revint à la tête d'une partie des troupes insurgées du Morbihan, alla ensuite à Gand, où il obtint le grade de maréchal-de-camp, et fut nommé plus tard commandant du département d'Ille-et-Vilaine. Depuis cette époque, M. de la Boissière a peu ou point occupé l'attention publique. Il ne figure plus aujourd'hui sur les tableaux des maréchaux de camp.

BOISSIEU (PIERRE-JOSEPH-DOMINIQUE), exerçait les fonctions d'homme de loi à Saint-Marcellin et d'administrateur du département de l'Isère lorsqu'il fut nommé député suppléant à l'assemblée législative. Elu membre de la convention nationale, il ne crut pas qu'il lui fût permis d'être juge dans le procès du roi. « Législateurs, dit-il, je vote pour » l'appel au peuple si la prime est la mort. » Il se prononça ensuite pour la détention et le bannissement à la paix. Dénué de talents oratoires et du courage nécessaire dans les grandes crises politiques, Boissieu garda le silence jusqu'à l'époque où Robespierre, par sa chute, cessa d'imprimer la terreur à la France. Alors il contribua à renverser les autels élevés à Marat, demanda la suppression du calendrier républicain, et fit rejeter la proposition d'astreindre les émigrés, qui sollicitaient leur radiation, à se constituer prisonniers. Enfin, dans le courant de brumaire de l'an 4, il s'opposa à ce qu'on fît le recensement des citoyens qui s'étaient réunis pour défendre la convention au 13 vendémiaire. Dès que la constitution de l'an 3 fut mise en activité, Boissieu donna sa démission de membre du conseil des cinq-cents, et rentra dans la vie privée.

BOISSIEU (JEAN-JACQUES DE), naquit à Lyon, en 1736, d'une famille noble, qui le destinait à la magistrature; mais, forcé par les persévérantes instances de leur fils, dont le goût pour les arts s'était manifesté dès son enfance, de renoncer à leur projet, ses parents le placèrent sous la direction de Frontier, peintre distingué. Bientôt ses heureuses dispositions le mirent en état d'imiter le style des plus célèbres paysagistes flamands, tels que Van de Velde, Ruissdael, Carle Dujardin, et même le genre de Rembrandt et d'Ostade. Désirant perfectionner ses talents, il se rendit à Paris, et s'y lia avec les artistes célèbres de cette époque, tels que Vernet, Greuse, Soufflot et autres. L'usage des huiles et des couleurs étant nuisible à sa santé, Boissieu fut obligé d'abandonner la peinture et de se fixer à la gravure à l'eau forte et à la composition de dessins, genres qui lui méritèrent une grande réputation. De retour à Lyon, où il se fixa, il se livra au travail avec une nouvelle ardeur; mais M. le duc de la Rochefoucauld, qui l'avait connu et apprécié à Paris, vint le trouver dans cette ville pour l'emmener avec lui en Italie. Là il fit une nouvelle moisson parmi les chefs-d'œuvre répandus sur cette terre classique des arts, et ses ouvrages acquirent depuis un nouveau degré de perfection. L'œuvre gravé de cet artiste, dans lequel on remarque particulièrement le Charlatan, d'après Carle Dujardin, et plusieurs sujets d'après Rembrandt, monte à cent sept pièces toutes fort recherchées des amateurs. Boissieu est mort à Lyon, le 1^{er} mai 1810, chéri et estimé de tous ceux qui l'ont connu.

BOISSONADE (JEAN-FRANÇOIS), helléniste distingué, membre de l'institut et de la légion d'honneur, professeur de littérature grecque à l'académie de Paris, est né dans cette ville, le 12 août 1774. Avant de se consacrer exclusivement aux lettres, il exerça sous le gouvernement consulaire, en 1801, les fonctions de secrétaire-général de la préfecture du département de la Haute Marne. Il vint dans la capitale, et fut nommé professeur de

littérature grecque à la faculté de Paris; d'abord comme adjoint, en 1809; et ensuite comme titulaire en 1812. Membre de la troisième classe de l'Institut, et l'un des rédacteurs du journal des Débats sous l'empire et au commencement de la restauration, M. Boissonade s'est fait remarquer dans ses articles, qu'il signait d'un oméga, par la science, le goût et la modération. Il a reçu du gouvernement royal des faveurs méritées. Le Roi le nomma, vers la fin de 1814, membre de la légion d'honneur, et au commencement de 1816, membre de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, dont plus tard, il refusa la présidence par une rare modestie. Outre un assez grand nombre d'articles insérés dans le journal des Débats, il en a encore donné au *Mercur de France* et au *Magasin encyclopédique* de feu Millin. Il est un des collaborateurs de la *Biographie universelle*. Les ouvrages publiés par M. Boissonade sont : 1° *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric-le-Grand*, in-8° et in-12, Paris, 1802; 2° *Philostrotus heretica*, in-8°, Paris, 1806; 3° *Notice sur la vie et les écrits de M. Larcher*, (publiée à la tête du catalogue de la bibliothèque de ce savant, qu'il remplaça dans sa chaire et à l'Institut); 4° *Marini vita proci*, grec et latin, in-8°, Leipsick, 1814; 5° *Tiberius rhetor de figuris, altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica*, in-8°; Londres, 1815; *Lucæ Holstenii epistolæ ad diversos, quas ex editis et ineditis codicibus collegit atque illustravit J.-F. Boissonade*, in-8°, Paris, 1817; 7° *Nicetæ Eugeniani narrationem amatoriæ et Constantini Manassis fragmenta, edita, veritas atque notis illustravit, J.-F. Boissonade*, grec-lat., 2 vol. in-12, Paris, 1819; 8° *Aristaneti Epistolæ, ad fidem Cod. Vindob. recensuit; Merceri, Pauwii, Abruschii, Huetii, Lambecii, Bastii, aliorum notis suisque instructis, J.-F. Boissonade*, in-8°, grec-lat., Paris, 1822; 9° *Publii Ovidii Nasomæ metamorphoseon, libri XV, græcè versi a Maximo Planudo et nunc primum editi à J.-F. Boissonade*, in-8°, Paris, 1822. Cette version grecque des *Metamorphoses d'Ovide*, fait partie de la collection des classiques latins de N.-E. Lemaire, et forme le cinquième volume des œuvres d'Ovide. 10° *Novum Testamentum*, 2 vol. in-32, 1824, édition très recommandable. Comme membre de la troisième classe de l'Institut impérial et comme membre de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, il a lu, dans les séances particulières, un mémoire sur l'inscription grecque d'Elis, que M. Payne Knight avait publiée; deux mémoires sur des lettres inédites de Crates et de Diogène, etc. Il a contribué à l'édition donnée à Leipsick, en 1811, sous le titre de: *Gregorii Corinthii et aliorum grammaticorum libri de dialectis, etc., recensuit et cum notis G. Koenig, F.-J. Bastii, J.-F. Boissonadi, suisque editis G.-H. Schæfer*, et à l'édition d'Athénée, par M. Schweighæuser; les éditions classiques confiées aux soins de ce savant sont très recherchées des hommes instruits. La jolie *Collection des poètes grecs*, qu'il publie format in-32, est digne de tous les suffrages, par la correction du texte et la beauté de l'exécution typographique; commencée en 1823, elle paraît devoir être terminée en 1827. M. Boissonade a réuni des matériaux considérables pour un *Dictionnaire universel de la langue française*; M. Raoul-Rochette, qui s'était chargé de les mettre en ordre et de les publier en y joignant son propre travail, a fait paraître en 1819, un prospectus et un spécimen de ce dictionnaire, qui devait former 2 vol. in-4°. Rien n'a paru encore, et tout fait craindre que cette entreprise ne soit abandonnée.

BOISSIER (PIERRE-BAUME), nommé député suppléant à la convention nationale par le département du Finistère, n'entra qu'après le procès du roi, et fut décrété l'établissement des écoles de na-

vigation et de canonage maritime, enfin fixer la solde des marins. Après la session de l'assemblée conventionnelle, il passa au conseil des cinq-cents, où il combattit le message du directoire, relatif à l'organisation de la marine. Sur sa proposition, l'assemblée décréta que l'armée de Rhin-et-Moselle avait bien mérité de la patrie, et que la direction hydraulique des ports serait confiée à une administration particulière. Dans d'autres circonstances Boissier éleva la voix pour des objets d'utilité publique; il sortit du corps législatif en 1798, et fut nommé commissaire de la marine. En 1815, pendant le règne des cent jours, il présida le collège électoral de Nîmes.

BOISSY (LOUIS-LAUS de), ci-devant écuyer et lieutenant du siège général de la connétablie et maréchaussée de France à la table de marbre du palais, rapporteur du point d'honneur au département de Choisy-le-Roi, membre des académies de Madrid, de Rome et de plusieurs autres en Italie et en France, naquit à Paris, en 1747. Fécond écrivain, il a composé les ouvrages suivants: *le Quiproquo*, comédie en un acte et en vers, 1768; *l'Impromptu*, ou *le Bailly déguisé*, comédie, 1768; *Oronoko*, ou *le Prince nègre*, drame en 5 actes et en prose, imité de l'anglais, 1769; *le Carnaval des fées*, comédie, 1769; *le secrétaire du Parnasse*, ou *Recueil de nouvelles pièces fugitives*, en vers et en prose, avec des notes, 1770, 3 vol.; *Lettre critique sur notre danse théâtrale*, 1771; *Lettre critique à M. l'abbé Sabatier de Castres*, addition aux trois siècles de la littérature, 1771; *le Double déguisement*, ou *les vendanges de Puteaux*, opéra-comique, en deux actes, mêlé de petits airs et vaudevilles, 1771; *l'Art d'aimer*; *la Fille de quinze ans*, conte, la chanson de *Tircis à Lesbie*, etc., morceaux traduits de l'italien, suivis de quelques poésies françaises, imitées de l'allemand, du grec, du latin, 1772; *Mes délasséments*, ou *Recueil choisi de contes moraux et historiques*, traduits de différentes langues, 3 vol. 1772; *Avis aux mères au sujet de l'inoculation*, ou *Lettre à une dame de province, qui hésitait de faire inoculer ses enfants*, in-8°, 1775; *Opuscules*, 1775; *le Portrait*, divertissement, 1775; *Roberti*, drame en 5 actes et en prose, 1776; *la Course*, ou *les Jockeys*, comédie en un acte et en prose, 1777; *les Epoux réunis*, proverbes dramatiques, 1777; *le Prisonnier de l'amour*, drame en 5 actes, 1778; *Théâtre*, 1779; *Réflexions impartiales sur les éloges de Voltaire qui ont concouru pour le prix de l'Académie française*, 1779; *les Vierges de 20 ans*, ou *le Miroir magique*, comédie en un acte et en vers, et mêlé de vaudevilles, 1793; *le Maire*, ou *le Pouvoir de la loi*, comédie patriotique, en un acte et en prose, 1793; *Contes moraux et pièces fugitives dans les journaux et autres recueils*. On doit encore à M. Laus de Boissy: *le Congrès de Cythère*, et autres morceaux traduits de l'italien en français, et du français en italien, 1789; *l'Étude corrigée*, comédie en un acte et en vers, 1793; *la Tête sans cervelle*, opéra-vaudeville, 1794; *la Vraie républicaine*; comédie-vaudeville, 1794; *la Perruque blonde*, comédie en un acte et en prose, 1794; *Bonaparte au Caire*, ou *Mémoires sur l'expédition de ce général en Egypte*, 1799; *Mémoires de Mlle de Montpensier*, corrigés et mis en ordre, 4 vol. in-12, publiés en 1806; *Histoire des amours de Louis XIV*, 5 vol. in-12, 1814; *Agnès Soré*, roman historique, 4 vol. in-12, 1809; *le Prévôt de Paris*, 4 vol. in-12, 1820; *la Dame masquée*, 1820; *Altamoz*, ou *les Cinq frères*, 3 vol. in-12, 1820 et avec de nouveaux titres et une préface, et sous le titre d'*Altamoz*, ou *Histoire de Napoléon*, 1822, *Histoire des invasions et des expéditions militaires en Espagne, depuis les Phéniciens jusqu'à nos jours*, in-18, 1823; *Précis de l'histoire d'Espagne, depuis l'origine de cette puissance jusqu'en 1774*, in-18, 1824.



14

Nous ignorons l'époque de sa mort. Quoique les mémoires de Melle de Montpensier et tous les autres ouvrages que nous avons énumérés à la suite, portent le nom de Boissy, il paraît certain qu'ils appartiennent à une de nos romancières les plus fécondes, Mme Guénard, baronne de Méré, qui ne voulant pas signer quelques ouvrages un peu trop gais, emprunte souvent aussi le nom d'un capitaine de dragons.

BOISSY-D'ANGLAS (François-Antoine), naquit à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay (Ardèche), le 8 décembre 1756. Il se fit recevoir avocat long-temps avant la révolution, et obtint, en même temps, la charge de maître d'hôtel de Monsieur (Louis XVIII); mais il ne remplit aucune de ces fonctions, et se livra exclusivement à la littérature dans laquelle il se fit une certaine réputation. Membre de plusieurs académies de province et de celle des inscriptions et belles-lettres, il adopta avec chaleur les principes de la révolution, et les développa dans divers écrits qui lui valurent les suffrages de la sénatuscroule d'Annonay, qui le députa à l'assemblée constituante. Nommé après la session, où il vota constamment avec la majorité, procureur-syndic de son département, il déploya dans ses nouvelles fonctions une sagesse et une modération qui lui méritèrent une seconde fois les honneurs de la députation. Membre de la convention nationale, il vota le surris, l'appel au peuple, et ne craignit pas de s'élever contre les excès de la montagne; déjà au 9 thermidor, ce parti ne s'était pas tenu pour battu; diverses insurrections lui avaient été fatales, il recueillit des forces, et résolut de tenter un dernier effort; les faubourgs s'insurgent, les sections se mettent en mouvement, et la salle des délibérations est envahie. Boissy occupait le fauteuil; on l'interpelle, on l'outrage, on le couche en joue; Ferraud s'élance à la tribune pour le défendre, mais il est atteint d'un coup de pistolet et traîné dans un couloir où on le décapite. Cependant Boissy restant imperturbable et aussi insensible aux menaces qu'aux vociférations dont il était l'objet, refusait de mettre en délibération les propositions de la multitude. Les motions de Romieu, Duchesnoy, Duchesne n'obtinrent pas plus de succès. On ne savait comment vaincre tant de fermeté; on imagina un moyen atroce. On ficha la tête du malheureux Ferraud au bout d'une pique, on l'apporta au milieu des ténèbres qui voilaient cette scène affreuse, et on la lui présenta toute sanglante. Cette image affreuse ne le déconcerta pas, il s'incline devant les restes inanimés de son infortuné collègue, et continua de faire tête à l'orage; enfin épuisé de fatigues il céda le fauteuil à Vernier, et se retira. Boissy a toujours aimé la liberté, quelques doutes cependant s'élevèrent contre lui, son nom se trouvait dans la correspondance interceptée de Lemaître; et on répandit sur son compte les bruits les plus singuliers. Il paraît en effet que l'horreur que lui avait inspiré le règne de Robespierre avait affaibli momentanément son patriotisme; cependant il entra au conseil des cinq-cents dont il devint bientôt secrétaire. La lutte s'engagea entre le directoire et les conseillers; elle finit par la déportation des représentants suspects, parmi lesquels Boissy-d'Anglas fut compris, mais il eut le bonheur de se soustraire à la proscription. Après le 18 brumaire, Bonaparte l'appela à la présidence du tribunal; peu de temps après il fut nommé sénateur et, en cette qualité, il eut souvent le bonheur de complimenter Napoléon sur ses victoires. Lors de l'invasion, l'empereur le nomma commissaire dans la 12^e division militaire; c'est là qu'il apprit les événements du mois d'avril 1814, auxquels il donna une formelle adhésion. Le Roi l'appela à la pairie; Bonaparte à son retour

le chargea d'organiser impérialement les départements du midi; il remplit cette mission avec zèle, et fut nommé pair de France. Après le désastre de Waterloo, il vota dans le sens de la majorité de la chambre, c'est à dire contre la proclamation de Napoléon II. Au retour du Roi, il fut éliminé de la chambre des pairs, dans le sein de laquelle il fut bientôt rappelé par une ordonnance royale; il fut également porté sur la liste des membres de l'académie des inscriptions. Boissy-d'Anglas a depuis lors fait partie de l'opposition constitutionnelle de la chambre haute; il est peu de projets importants sur lesquels il n'ait parlé avec les principes de sa jeunesse. L'injustice l'a toujours révolté, et si, dans sa carrière, on a remarqué quelques tergiversations, on doit croire qu'elles venaient de l'incalculable difficulté des temps au milieu desquels il a vécu. Boissy d'Anglas a publié : *Gangoo ou le Commissaire de Saint-Lazare*, fragment d'un poème sur la bienfaisance, 1825, in-8°; *A mes concitoyens*, 1790, in-8°; *Boissy-d'Anglas à C. T. Raynal*, 1792, in-8°; *Deux mois sur une question jugée, ou lettres à M. de la Gaiassonnière*, 1791, in-8°; *Discours sur la liberté individuelle et la liberté de la presse*, 1820, in-8°; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. Malesherbes, suivi de notes, de lettres et de pièces inédites*, 1813, 2 vol. in-8°; 3^e partie et supplément, in-8°, 1821; *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelques idées sur les arts*, 1795, in-8°; *Mémoire sur les limites futures de la république française, présenté au comité de salut public*, 1795, in-8°; *Observations sur l'ouvrage de M. de Calonne, intitulé : De l'état de la France présent et à venir*, 1791, in-8°; *Quelques idées sur la liberté, la révolution et le gouvernement républicain*, 1791, in-8°; *Récueil de discours sur la liberté de la presse, prononcés dans diverses assemblées législatives, et à diverses époques*, 1817, in-8°; *Réclamation contre l'existence des maisons de jeu et de hasard, adressée à la chambre des pairs*, 1822, in-8°. Toutes les œuvres de Boissy-d'Anglas viennent d'être réunies sous le titre : *d'Etudes d'un vieillard*, 5 vol. in-12.

BOISTE (Pierre-Claude-Victoire), littérateur et lexicographe, né à Paris, en 1765. Les travaux auxquels il consacra sa vie toute entière sont immenses; on croira même difficilement qu'un seul homme ait pu y suffire. Il a publié, sous le titre de *l'Univers*, un ouvrage qui parut plus tard sous celui de *l'Univers délié*, narration épique, 1806, in-8°, avec un atlas in-4°; *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne*, 1806, in-8°; *Dictionnaire de littérature et d'éloquence*, 1821, *Grammaire universelle*, 1820, in-8°, mais le plus important de tous ses ouvrages, celui qui place Boiste au premier rang des lexicographes, c'est le *Dictionnaire universel de la langue française*, qui parut in-8°, en 1800, et qui a eu jusqu'à six éditions, dont la dernière est de 1823. On ne peut penser sans étonnement aux immenses recherches que ce dictionnaire a dû coûter à son auteur; car, comme l'a dit un biographe spirituel, c'est le dictionnaire des dictionnaires. Cet ouvrage renferme, outre toutes les variantes d'orthographe des divers lexicographes français, les mêmes variantes pour les définitions et les différentes acceptions d'un mot; il est accompagné de plusieurs dictionnaires et traités spéciaux qui en forment le lexique le plus complet que nous possédions. Boiste a eu le soin de placer à côté de chaque mot le nom de l'écrivain qui l'a créé ou qui lui a donné une nouvelle acception. Cette circonstance a donné lieu à une singulière anecdote. Dans l'édition de 1803, à côté du mot *spoliateur* se trouvait le nom de Bonaparte, qui l'avait employé en parlant d'une loi. La police de l'époque crut y voir une épigramme, et l'auteur fut obligé de faire un carton, et de substituer le *Grand-Frédéric* à Bonaparte. Dans la dernière

édition, *Bonaparte* a été rétabli, mais n'a pas chassé *Frédéric* qui conserve sa place après le mot *nation*. Boiste a été enlevé aux lettres en 1824.

BOIVIN (M^{me} MARIE-ANNE-VICTOIRE GILLANI, veuve), née à Versailles le 9 avril 1793, reçut une bonne éducation et entra à l'Hôtel-Dieu d'Etampes, en qualité de dame hospitalière. Trois ans après, en 1796, elle en sortit pour épouser M. Boivin, ancien avocat. Veuve, en 1799, mère de famille et sans fortune, elle vint à Paris, et suivit avec succès les cours d'accouchement à la maternité, dont la célèbre M^{me} La Chapelle, était le seul professeur. Le maître et l'élève se lièrent bientôt d'une tendre amitié. Reçue, en 1800, maîtresse sage-femme à la faculté de médecine, M^{me} Boivin ne tarda pas à devenir surveillante en chef de l'établissement qui dirigeait son amie. En 1812, elle publia son *Mémoire des accouchements*, qui fut admis au nombre des livres classiques de l'école où elle s'était formée, et reçut en 1814, la médaille d'or du mérite civil de Prusse. Mais au mois d'octobre de la même année, la place qu'elle occupait fut supprimée par suite de l'introduction dans cet établissement des sœurs de la charité. Le gouvernement avait décidé qu'il serait fondé un hôpital général pour le département de Seine-et-Oise; le ministre de l'intérieur nomma M^{me} Boivin pour diriger, de concert, avec le marquis de Belloy, cet établissement, situé à Poissy. Chargée, en 1815, de la direction d'un hôpital militaire provisoire, elle y rendit, en cette qualité, des services qui portèrent les autorités de Poissy à lui voter des remerciements. L'établissement de Poissy étant devenu, en 1819 une maison de détention; M^{me} Boivin resta dans l'administration des hôpitaux avec la qualité de maîtresse sage-femme, surveillante en chef de la maison royale de santé, faubourg Saint-Denis. M^{me} La Chapelle mourut, le 5 octobre 1821. L'administration des hôpitaux présenta M^{me} Boivin pour la remplacer, et le ministre signa sa nomination le 23 décembre suivant. M^{me} Boivin refusa cette place honorable qui lui assurait une existence aisée et brillante. Ce refus, motivé sur la faiblesse de sa santé, était spécieux. On sut bientôt généralement que c'était un acte de modestie et le dernier hommage du cœur à l'amitié. On doit à M^{me} Boivin : 1^o *Mémoire de l'art des accouchements*, avec 140 fig., admis comme classique à l'école d'accouchement de Paris : 1 vol. in-8^o, 1812, deuxième édition, même format, 1817, troisième édit., ibid., 1824; 2^o *Traité des hémorrhagies utérines*, traduit de l'anglais, avec des notes, 1818, 1 vol. in-8^o; 3^o *Mémoire sur les pertes de sang des femmes enceintes*, couronné par la société de médecine de Paris, 1 vol. in-8^o, 1819; 4^o *Mémoire sur les affections tuberculeuses et cancéreuses chez les femmes et sur le fœtus*, 1825, 5^o *Recherches, observations et expériences sur l'origine du scorbut et du cancer*, traduit de l'anglais, 1 vol. in-8^o, 1825; M^{me} Boivin a fait insérer dans les *Bulletins de la faculté de médecine* et dans ceux de l'académie royale de médecine de Paris, les mémoires suivants : en 1819, sur un cas rare d'antipathie de l'utérus; en 1818, sur un *speculum uteri*, instrument de l'invention de M^{me} Boivin; en 1821, sur la découverte faite par M^{me} Boivin, des muscles qui entrent dans la composition de l'utérus; enfin, en 1823, sur un cas fort curieux de *périt hydrique*. Cette dame est membre de l'athénée des arts, qui compte entre autres femmes distinguées par leurs talents, M^{me} la princesse de Salm, M^{me} Joliveau, M^{me} Gacon-Dufour, etc.

BOIVIN (J.-D.), maréchal-de-camp, commandant de la légion d'honneur, naquit à Paris le 28 septembre 1756. Il servit d'abord en qualité de simple dragon dans le régiment du roi jusqu'au 26 mars 1779. A cette époque, ayant reçu son congé,

il reentra dans ses foyers jusqu'au 14 juillet 1789, où il reprit du service comme volontaire dans la garde nationale. Peu de temps après, il fut fait capitaine-adjutant, ensuite chef de bataillon dans la ligne, et envoyé à l'armée de l'Ouest que le général Biron commandait alors. La bravoure qu'il montra à l'affaire de Vic et à celle de Parthenay lui valut le grade de général dans le courant de l'an 2; puis il fut appelé au commandement de la ville de Nantes. C'était le temps de la plus grande terreur; il se rendit alors coupable d'un acte d'humanité dont heureusement il ne fut pas puni, non plus que celui qui s'était associé à cette bonne action. Le général Boivin recut un jour l'ordre de fournir un détachement de trois cents hommes qui devaient aller prendre une masse d'individus, détenus à la maison du Bouffay, aux Saintes-Claires et à l'Eperonnière, pour les fusiller ensuite tous indistinctement. A cet ordre, qui paraissait incroyable si l'original n'existait pas, était jointe la liste des malheureux qui devaient périr; cette liste était dans les mains de M. Ouvrard (voyez ce nom), qui l'aneantit. La disparition de cet acte embarrassait le comité révolutionnaire; il fallait faire des recherches, avoir des explications. Le général Boivin était devenu une providence pour les proscrits; son humanité fut couronnée de succès; on fut obligé de surseoir à l'exécution, et, pour cette fois, les victimes échappèrent au sort qui les attendait. Plus tard, au combat de Saten, Boivin fit des prodiges de valeur; enfin à Schwitz, il enleva deux redoutes, fit mille prisonniers, et finit par s'emparer de la place. Il servit encore pendant les années 12 et 13 à l'armée de Batavia. Le général Boivin était encore en activité de service pendant l'année 1813. Depuis cette époque il a cessé d'être en évidence.

BOIZOT (LOUIS-SIMON), naquit en 1748. Son père était artiste, et employé en qualité de dessinateur à la manufacture des Gobelins. Le goût des arts se développa de bonne heure chez le jeune Boizot, à la vue des travaux paternels. A l'âge de 19 ans il remporta le premier prix de sculpture. Les connaisseurs, tout en admirant les créations de son habile ciseau, trouvent peu de dessin dans ses ouvrages, et ont surtout décidé, d'une voix unanime, qu'il était trop uniforme. Quoiqu'il en soit, on lui reconnut assez de mérite pour le charger de travailler à plusieurs monuments publics. La belle statue, qui couronne la fontaine de la place du Châtelet, fut exécutée par lui, de même que les quatre autres figures qui sont placées au bas. Il a donné les modèles de vingt-cinq pannels pour la colonne de la place Vendôme. Admis à l'académie en 1778, Boizot donna le *Mélicagre* pour morceau de réception. On lui doit encore les statues de Joseph Vernet, de Joubert et de Daubenton. Celle qui représente Racine, et qui est placée dans le vestibule de l'institut, est encore le fruit de son travail. Il mourut le 10 mars 1809. Malgré les critiques, dont quelques unes de ses productions ont été l'objet, Boizot est encore un modèle à citer, en sculpture, pour l'élégance et la grâce.

BOLDONI (CAJETAN) fut quelque temps un des professeurs les plus distingués de l'Athénée de Paris. Sous l'empire, il était traducteur du *Bulletin des Lois*, pour les départements italiens, et secrétaire interprète des langues étrangères à la cour de cassation. Il est auteur de la publication de la *Constitution française*, et d'une *Grammaire italienne facile et très concise, précédée d'un Discours sur l'origine de cette langue et les progrès de sa littérature jusqu'à nos jours*, 1788, in-12; *Nouveau Manuel du Voyageur*, en français, en anglais et en italien, 1823, in-18.

BOLDRINI (N.), peintre milanais, auquel on doit un assez grand nombre de productions esti-

mables, parmi lesquelles on distingue particulièrement *saint Jean l'évangéliste, invoquant les lumières divines au moment d'écrire son Apocalypse, et Ulysse reconnu à son retour à Ithaque*. Le dessin de ces compositions, la vigueur et la transparence des teintes, ont mérité à leur auteur de justes éloges.

BOLIVAR (Simon), né à Caracas en 1785; il fut, par une faveur qu'obtenaient rarement les créoles, envoyé de bonne heure à Madrid, où il fit ses études, et obtint, par une faveur plus rare encore, l'autorisation de visiter le reste de l'Europe. Il parcourut la France, l'Italie, une partie de l'Allemagne, et rentra dans sa patrie la tête pleine des institutions qu'il avait admirées parmi nous. Il y resta cependant assez long-temps paisible. La révolution avait éclaté, mais le congrès de Venezuela n'avait pas sa confiance; il refusa de le servir. Ce ne fut qu'en 1812, lorsqu'il vit qu'une catastrophe affreuse, un tremblement de terre qui avait englouti une partie de la population américaine, devenait, entre les mains des prêtres, un moyen de perdre la liberté, qu'il renoua à l'inaction à laquelle il s'était condamné. Il offrit ses services à Miranda qui consacrait à la défense de sa terre natale les restes d'une vie prodiguée dans les combats et les intrigues de l'Europe. Les premières affaires auxquelles se trouva Bolivar ne furent pas heureuses, mais il avait fait preuve de courage et de capacité. Ses revers n'affaiblirent ni l'estime, ni la confiance que lui avaient vouées ses soldats. Sa négligence à Puerto-Caballo ne put les ébranler. Investi du commandement de cette place importante, il laissa surprendre la citadelle par les prisonniers espagnols qui y étaient renfermés, et fut obligé de se retirer à la Guayra. Il s'était montré généreux, il avait de l'influence, il fut chargé d'un nouveau commandement, et répara bientôt cet échec. Envoyé à la tête d'un corps de six mille hommes, il traversa les Andes, battit les Espagnols, s'empara des provinces de Tana et de Pamplona, détacha dans celle de Vannas son lieutenant Briceño, qui, moins heureux, tomba dans les mains des Espagnols, et fut fusillé. Indigné de cette exécution odieuse, Bolivar ne put supporter que des hommes qu'il avait tant de fois vaincus s'obstinassent à refuser encore le pied de guerre, et résolut de les y amener par les représailles; mais la loi du talion répugnait à son caractère; il s'occupa plus d'accroître et de discipliner ses forces que de se livrer à des actes rigoureux. Ses succès avaient relevé le courage de la nation; les cruautés des Espagnols l'exaspérèrent. Il se vit bientôt à la tête d'une troupe assez nombreuse pour marcher sur Caracas. Monteverde vint à sa rencontre: l'action fut sanglante et long-temps douteuse; mais la cavalerie royale s'étant rangée du côté des indépendants, les Européens furent défaits et obligés de se réfugier à Puerto-Caballo. Bolivar, vainqueur, prit possession de Caracas aux acclamations des citoyens, traita avec modération ceux qui étaient attachés au parti de la métropole, et eut la satisfaction de voir le territoire entier de Venezuela soumis à la république. Battu dans toutes les rencontres, l'ennemi n'y conservait plus que la place où Monteverde s'était réfugié avec ses débris. Bolivar, qui honorait son courage et voulait ramener la guerre à ses lois, lui fit proposer l'échange des prisonniers. Quoique dans une situation très fâcheuse, celui-ci repoussa une transaction qui eût fait rentrer dans ses rangs deux fois plus d'hommes qu'il n'en eût rendu, et refusa de transiger avec ses principes. Il rallia tout ce qui lui restait de troupes disponibles, et vint chercher ses adversaires. Ils le joignit près d'Agua-Caliente, et les attaqua avec vigueur; mais, blessé presque au commencement de l'affaire, il eut la douleur de voir son armée taillée en pièces, et fut

obligé de venir chercher un asile dans la forteresse d'où il était parti. Bolivar renouela, après cette victoire, les tentatives qu'il avait faites après celle qui lui avait livré Caracas, mais aussi inflexible que son chef, Salomon, qui commandait pendant la maladie de Monteverde, ne voulut rien entendre, et fit charger de fers le parlementaire qui lui avait porté ces ouvertures. La voie des négociations étant impossible, il ne restait plus que de tenter celle des armes; on serra la place par terre et par mer, on l'attaqua avec vivacité, on emporta ses principaux ouvrages, et on la réduisit à une affreuse famine; mais la constance des Espagnols était à l'épreuve des privations et des dangers. Décimés par le fer, en proie aux maladies, consumés par la faim, sans espoir de secours, ils restèrent inébranlables, et virent enfin la fortune sourire à leur courage. Forcé d'accourir au secours de Caracas, qui menaçait des partis royalistes, Bolivar leva le siège et alla venger cet échec sur des troupes moins aguerries. Au moment même où il venait de rendre de si grands services à la cause de la liberté, il faillit perdre toute l'influence que ses travaux lui avaient acquise. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade lui avait ordonné de rétablir le gouvernement de sa province natale: il hésita; mais des murmures, qui se faisaient entendre sous sa tente même, lui apprirent qu'il s'était mépris. Il se hâta de réparer sa faute, et convoqua le congrès pour le 2 janvier 1814. Il rendit compte à cette assemblée de ses actes, de ses vices, et lui remit ses pouvoirs. Les explications avaient dissipé les défiances; on connaissait la modération du libérateur; on sentait le besoin de ses services. On lui défera une puissance dictatoriale jusqu'à la réunion de la Venezuela à la Nouvelle-Grenade. Les royalistes, partout vaincus, adoptèrent vers le même temps un moyen de guerre infâme qui pouvait causer les plus grands maux; ils soulevèrent les nègres, et en formèrent des bandes irrégulières dont le but avoué était le pillage et l'assassinat. Un des chefs de ces troupes affreuses, le féroce Puy, s'empara de Banizas et fit arrêter les habitants dont il redoutait l'énergie. Peu rassuré par cette mesure, il n'apprit pas plutôt que Bolivar marchait sur lui, qu'il les fit conduire sur la place et ordonna de les fusiller. Cinq cents avaient déjà perdu la vie lorsqu'un aide-de-camp vint annoncer que l'ennemi paraissait. « N'avons-nous pas le temps, s'écria-t-il, d'expédier ceux qui restent ? — Non, répondit l'officier; ils sont là; les voici qui s'avancent. » Puy s'éloigna aussitôt, abandonnant les individus qu'il n'avait pas eu le temps d'égorger. Malheureusement il ne tarda pas à repaître, et il remplit encore une fois la ville de sang et de deuil. Bolivar, exaspéré par tant de crimes, prit une résolution, peut-être nécessaire, mais cruelle, et qui dut beaucoup lui coûter; il fit mettre à mort, par représailles, huit cents Espagnols qui se trouvaient entre ses mains. Cette exécution sanglante en appela une autre: le commandant de Puerto-Caballo, qui avait jusque-là traité ses prisonniers avec humanité, n'eut pas plutôt appris ce qui s'était passé qu'il les fit exécuter. Ces actes rigoureux ne firent que rendre la guerre plus active et que multiplier les revers des Espagnols. Boves fut tué en pièce, Rosetta défilé, Yanés couché dans la poussière, et ce qui restait de troupes espagnoles dans ces contrées dispersées après un combat sanglant; mais le succès engendra la confiance; Bolivar divisa ses forces, et s'aventura dans de vastes plaines où la cavalerie avait tout l'avantage; et le libérateur battu ne put pas même rallier Marino, qui, trop faible pour faire tête aux vainqueurs, qui s'étaient portés sur lui et avaient intercepté ses communications, fut obligé de se retirer sur Cumana. Une partie de la population se

déclara pour la métropole. La Guayra, Caracas en arborèrent les couleurs. La cause de l'indépendance était gravement compromise. Bolívar néanmoins ne perdit pas courage; il rassembla ce qui lui restait de troupes disponibles, et alla tenter la fortune dans la province de Barcelona. Défait de nouveau à la bataille d'Araguita, mal obéi et presque méconnu, il sentit qu'il fallait laisser aux Espagnols le soin de rendre l'énergie à des âmes que le malheur avait délaissées; il s'embarqua avec quelques officiers, et fit voile pour Carthagène. Rivas, Bermudez voulurent faire face à l'orage, se retirèrent dans les défilés de Mathurin et obtinrent d'abord quelques succès; mais bientôt l'armée royale se porta sur eux, et ils furent vaincus. Le premier, tombé entre les mains des Espagnols, paya de sa tête la résistance qu'il leur avait opposée; le second se retira à Margarita avec les troupes qu'il put sauver, et parvint à s'y soutenir jusqu'au moment où une expédition, partie de Cadix, sous les ordres de Morillo, vint mettre le siège devant Carthagène. Bolívar, qui venait de soumettre Santa-Fé de Bogota, et marchait sur la province de Santa-Marta, accourut au secours, joignit ses troupes à celles qui défendaient la place, et se rendit de sa personne à la Jamaïque pour y assembler des secours et préparer une expédition capable de les dégager; mais le défaut de fonds, l'état de détresse où étaient réduits ses compagnons d'armes ne lui permirent pas d'arriver à temps. Carthagène avait ouvert ses portes après quatre mois de combats et de privations. La cause de l'indépendance paraissait perdue sans retour. Mais en abusant indignement de la victoire, les Espagnols rendirent aux colons le courage qu'ils avaient perdu; les indigènes mêmes, qui combattaient pour eux, furent révoltés de leur hauteur; ils quittèrent des drapeaux sous lesquels ils étaient maltraités, humiliés, et se réunirent aux indépendants. Des bandes de guérillas, formées de cet amalgame, interceptèrent les convois, les communications, et se signalèrent par mille coups d'audace. C'est dans cet état de choses que Bolívar prit terre avec les troupes qu'il avait organisées avec tant de peine et de constance. Il avait avec lui Brion, à qui ses belles actions avaient mérité le titre de citoyen de Carthagène, et deux bataillons noirs que lui avait envoyés le président Péthion. Il rallia près de Cumana quelques corps de guérillas, remit à la voile, et alla mouiller près de Choroni, où il débarqua son avant-garde que commandait l'Ecosais Mac-Gregor. Tandis que son lieutenant s'emparait de Maraçay et de la Cabrera, il prit terre à Occumare, où il publia une proclamation qui contrastait d'une manière touchante avec les excès auxquels les deux partis s'étaient livrés jusqu'alors. Il promettait à tous tolérance et liberté, et flétrissant l'esclavage comme dégradant pour l'humanité, il reconnaissait le principe de l'affranchissement des noirs. « Il n'y aura plus, disait-il, désormais dans Venezuela qu'une classe d'hommes; tous seront citoyens. » Qui le croirait? cette proclamation si belle et si noble détacha de la cause du généreux Bolívar ceux à qui il venait offrir la liberté. Les colons de Venezuela regardaient leurs noirs comme une richesse acquise et l'affranchissement de cette classe comme leur ruine. Ils aimèrent mieux être riches que libres, et abandonnèrent leur défenseur qui, livré à ses propres forces, fut encore battu. Mac-Gregor, Arismendi, après des prodiges de courage, se réfugièrent à Barcelona. Bolívar vint les y rejoindre après avoir failli périr aux Cayes sous le poignard des royalistes, et avoir convoqué dans l'île de Margarita le congrès général de la province. Morillo ne tarda pas à venir assiéger la place où se trouvait son adversaire, et obtint d'abord un léger avantage.

L'action fut plus vive les trois journées suivantes; on se battit de part et d'autre avec fureur. Enfin la fortune se déclara pour les indépendants, qui s'emparèrent du camp ennemi et reprirent la supériorité sur tous les points. Nommé chef suprême de Venezuela, Bolívar établit son quartier-général à Angustura, et enleva successivement aux Espagnols Sombbrero, San-Vittoria, Cabrera, et les battit en diverses rencontres. Peu s'en fallut cependant qu'il ne tombât en leur pouvoir. Un traître avait résolu de le leur livrer, et s'était déjà introduit dans la tente de Bolívar pour s'en saisir. Heureusement le général en chef lui échappa. Ses troupes et celles de Morillo étaient également affaiblies. La campagne finit par la lassitude des deux partis. Bolívar profita de ce temps de repos pour ouvrir à Angustura le congrès général de la république. Il lui proposa une constitution républicaine qui fut adoptée, et se démit aussitôt du pouvoir suprême; mais l'assemblée le pria de conserver encore une autorité qui, plus que jamais, pouvait être utile. Il accepta cette prolongation de dictature, et recommença aussiôt la campagne avec la nouvelle armée qu'il avait rassemblée pendant la mauvaise saison. Morillo se trouvait alors dans une position magnifique avec des forces supérieures, mais tenu en échec par le général républicain Santander. Bolívar qui sentait de quelle importance pouvait être sa jonction, se décida aussitôt à traverser les Cordillères, et à braver les fatigues et les dangers de cette expédition. Arrivé le 1^{er} juillet dans la vallée de Sagamoso, il trouva trois mille cinq cents Espagnols sur les hauteurs qui la dominent. Ses troupes étaient harassées, l'ennemi nombreux et la position avantageuse; néanmoins il se précipita sur les Espagnols, les culbute, prend Tunza, Santa-Fé, etc., et termina ainsi d'un seul coup cette brillante et rapide expédition. La Nouvelle-Grenade délivrée demanda à se réunir à la république de Venezuela, et choisit pour son chef suprême Bolívar. Celui-ci laissa Santander pour vice-président, et revint à Angustura à la tête d'une armée plus forte qu'aucune de celles qu'avaient eues jusque-là les indépendants. Le congrès général réunissait les deux provinces sous le nom de république de Colombie, et ordonna la construction d'une nouvelle capitale qui doit porter le nom du libérateur Bolívar. La campagne de 1820 s'ouvrit sous de favorables auspices. Bolívar, vainqueur à Calaboso, poursuivit ses avantages jusqu'au moment où la nouvelle de la révolution espagnole parvint en Amérique. Alors un armistice fut conclu entre Bolívar et Morillo, et des propositions de paix furent faites de part et d'autre. Des négociations s'ouvrirent à Truxillo; les deux chefs se témoignèrent mutuellement la plus haute estime, et un congrès fut indiqué à Cueno pour conclure une paix durable; mais les prétentions étaient trop opposées pour qu'on pût s'entendre. Les Américains possédaient l'indépendance et la liberté; les Espagnols leur proposèrent celle-ci sans reconnaître au même temps celle-là; ils ne voulurent même leur accorder d'autre droit que celui de concourir aux loix de la métropole. Ces propositions étroites furent repoussées. C'est alors que Bolívar déploya ce beau caractère qui le place à côté de Washington. L'Espagne voulait le confirmer dans le pouvoir qu'il avait conquis à la seule condition de reconnaître la métropole. Il refusa. Pendant les trois années que dura la liberté espagnole, les hostilités cessèrent, et on ne songea, d'une et d'autre part, qu'à terminer la guerre par la voie des négociations; mais la destruction du système constitutionnel en Espagne, et le projet de reconquérir les républiques américaines, changèrent la face des choses. Bolívar se prépara à une vigoureuse défense. Une contrée restait encore dans l'A-

mérique du sud sous la puissance espagnole. Bolívar alla l'aider à reconquérir son indépendance, et en moins de deux ans le Pérou fut libre. Le célèbre combat d'Ayacucho, le plus mémorable de ses deux belles campagnes, assura la délivrance du Pérou qu'acheva la reddition de Saint-Jacques-d'Ulloa, dernière possession des Espagnols en Amérique. Les Péruviens décernèrent la dictature à Bolívar qui la conserva pendant le temps du danger, et la déposa dans les mains du congrès général aussitôt après la cessation des hostilités. Il s'est contenté des titres de Libérateur et de Protecteur que lui ont décerné les peuples qu'il a soustraits au joug espagnol. Le Haut-Pérou, en se constituant état indépendant, a pris le nom de Bolívar. Le brave général Sucre s'est associé à la gloire de ce grand homme dans le cours de la conquête du Pérou. Cependant la lutte des vieux intérêts contre les nouveaux est loin d'être terminée. L'Amérique est toujours en butte aux attaques de la sainte-alliance. Bolívar l'a bien compris, et son génie a cherché les moyens de parer aux attaques futures que l'on pourrait diriger contre la liberté américaine. Tel est le but du congrès de Panama qui doit s'assembler au moment même où nous écrivons. Là, la sainte-alliance des peuples va prendre des mesures pour se défendre en cas de besoin contre la sainte-alliance des rois. Il paraît aussi que Bolívar a le dessein de chasser les Espagnols de Cuba et d'intervenir dans la guerre de Buenos-Ayres contre le Brésil pour ôter aux partisans des vieilles idées les derniers points qui leur restent sur l'immense continent américain.

BOLLEMOND ou **BELLEMONT** (N), entra d'abord comme simple soldat dans l'artillerie, où en 1775, il parvint progressivement au grade de général. Il assista au siège de Maëstricht comme commandant d'artillerie. Il se distingua, en 1795, au blocus de Luxembourg, puis à l'armée du général Jourdan, où il fut chargé de défendre la citadelle de Wurtzbourg contre les Autrichiens, lors de la glorieuse retraite de ce général; mais, le 4 septembre 1797, il fut forcé de l'abandonner, non sans une vigoureuse défense. A son retour en France il fut nommé inspecteur-général d'artillerie; puis, en 1802, membre du corps législatif, et enfin membre de la légion-d'honneur, en 1804; depuis cette époque, il n'a plus rempli de service actif aux armées.

BOLLET (PHILIPPE-ALBERT), cultivateur et maire de Violaine (Pas-de-Calais), fut nommé, en 1792, député à la convention nationale, y vota la mort dans le procès du roi, et remplit aussitôt une mission à l'armée du Nord. Il dirigea, au 9 thermidor, de concert avec Barras, contre la commune de Paris, les troupes qui devaient appuyer cette mémorable journée. Il se rendit ensuite dans la Vendée, et concourut, avec le général Hoche, à la pacification de ce malheureux pays. Membre du conseil des cinq-cents, en 1796, il obtint l'autorisation d'aller passer quelque temps à Violaine. Il faillit trouver la mort où il allait chercher la santé; attaqué, la nuit du 24 au 25 octobre, par des brigands qui s'étaient introduits dans son habitation, il fut frappé de plusieurs coups, et laissé pour mort; rappelé à la vie, il ne put siéger que l'année suivante à l'assemblée. Trois ans après, à la suite du 18 brumaire, il fit partie du corps législatif, d'où il sortit en 1803. Il se retira dans sa commune, en devint maire, et mourut en 1811.

BOLLIOD-MERMET (Louis), né à Lyon le 15 février 1709, d'une famille honorable et connue dans la magistrature, a cultivé les lettres par délasement, et cherchait si peu à s'illustrer par ses ouvrages, qu'il n'a mis son nom à aucun

d'eux. On lui doit : 1° *Rénovation des vœux littéraires*, discours prononcé à l'académie de Lyon, dont il était membre depuis cinquante ans; 2° *de la Corruption du goût dans la musique française*, in-12, 1746; 3° *de la Bibliomanie*, in-8°, 1761; 4° *Discours sur l'émulation*, in-8°, 1763; 5° *Essai sur la lecture et sur la bibliomanie*, in-8°, 1763. Bolliod-Mermet, mort en 1793, a laissé manuscrite une *Histoire de l'académie de Lyon*.

BOLLMANN (N), médecin allemand, était un de ces hommes que l'idée d'une grande injustice révolte, et dont le courage ne recule devant aucun danger. Dans ce temps de pénible mémoire, où la fièvre révolutionnaire agitait la France, et où le despotisme pesait avec la plus grande force sur les peuples voisins, le général Lafayette, proscrit par les tyrans de son pays, s'était réfugié en Allemagne; mais, au lieu d'un asile hospitalier, il n'y trouva que la prison et des fers dans la citadelle d'Olmütz. Bollmann et Huger, ce dernier fils d'un officier américain, chez qui Lafayette avait logé dans la Caroline, tous deux guidés par l'amour seul de l'humanité, conçurent le noble projet d'arracher à une injuste captivité, un homme dont le nom et le grand caractère avaient excité leur admiration. La difficulté était de pénétrer jusqu'à l'illustre captif. Bollmann se chargea de ce soin, tandis que Huger, son ami, préparait les autres moyens d'exécution. Le premier se rendit à Vienne, forma, pendant six mois qu'il y passa, des liaisons avec les agents du gouvernement, revint à Olmütz avec des lettres de recommandation, et parvint à obtenir la place de médecin de la citadelle; il vit enfin Lafayette, dont la santé était affaiblie par une longue détention, et déclara que l'air et l'exercice étaient absolument nécessaires pour lui conserver la vie; un pareil motif ne parut pas bien déterminant à la cour de Vienne; aussi fit-elle attendre long-temps la permission qu'on lui demanda; elle l'accorda enfin, mais avec des restrictions qui la rendaient presque illusoire. Cependant, malgré la surveillance sévère dont on entoure le prisonnier, Bollmann et Huger l'instruisent qu'à telle heure des chevaux seront placés sous les remparts qu'il parcourra. Quelques gardes sont éloignés, il n'en reste qu'un seul, avec lequel Lafayette engage une lutte sanglante et malheureusement trop prolongée; il triomphe néanmoins, et ses libérateurs le placent défaillant sur un cheval; ils s'étaient oubliés eux-mêmes, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils retrouvèrent des chevaux pour s'enfuir. On avait perdu beaucoup de temps, des troupes arrivent, Huger se laisse saisir pour ralentir leur marche; Lafayette est repris à huit lieues d'Olmütz, et replongé dans son cachot. Quant à Bollmann, il parvint jusqu'en Prusse; mais il fut livré à l'Autriche. Les deux jeunes gens expièrent cet acte de générosité par une détention de six mois, au bout desquels ils furent bannis du pays. La cour impériale, appela de cette sentence, *a minima*, et ordonna la révision du procès. Il n'était plus temps; Bollmann et son ami s'étaient mis à l'abri de toute recherche.

BOLOT (CLAUDE-ANTOINE), député de la Haute-Saône, à la convention nationale, en 1792, vota la mort dans le procès de Louis XVI, et s'opposa à l'appel au peuple en ces termes : « Je considère particulièrement, dans cette circonstance, la convention nationale comme le peuple entier : par cette raison, je dis : non. » Cependant, lors de la discussion sur le sursis, Bolot se déclara en faveur de cette mesure. Après la session conventionnelle, Bolot est rentré dans sa province, et y est resté jusqu'en 1816, époque où la loi d'amnistie, du 12 janvier, le força de sortir de France. Il était à Genève au mois de février de cette année; mais la

persécution le força d'en sortir, et il fut obligé de chercher un autre asile. Depuis il a été entièrement perdu de vue.

BOLTS (GUILLAUME), né en Hollande vers 1740, s'embarqua pour l'Angleterre à l'âge de 15 ans, se rendit ensuite à Lisbonne, et de là au Bengale, où il remplit plusieurs emplois dans les bureaux de la compagnie anglaise des Indes-Orientales. L'intelligence et l'activité qu'il développa dans ces différents emplois, le firent nommer, en 1763, par cette même compagnie, membre du conseil des revenus de la province de Bénarès, cédée aux Anglais par le rajah; mais ce pays ayant été rendu à son ancien maître, Bolts se retira à Calcutta. Les connaissances qu'il avait acquises sur le pays, le mirent à même d'entreprendre, pour son propre compte, des spéculations qui augmentèrent considérablement sa fortune, et il allait jouir de l'indépendance, seul objet de ses vœux, lorsqu'il se vit arrêter comme prisonnier d'état; une autorité ombreuse, excitée par des marchands, jaloux des succès de Bolts, l'accusait d'avoir l'intention de soustraire l'Inde au joug britannique; et, sur des soupçons vagues, dictés par l'intérêt privé, sans aucune forme de procès, il fut conduit en Angleterre et jeté en prison, d'où il ne sortit qu'au bout de sept ans, après avoir dépensé 94,000 livres sterling. Il consigna ses plaintes dans un ouvrage intitulé: *Considérations on India affairs* (a vol. in-4°). L'opposition fit valoir la justice de ses plaintes, et réclama des indemnités en sa faveur; mais ses ennemis, en l'accusant de favoriser le whigisme, lui avaient fermé cette ressource. Le nom de Bolts parvint aux oreilles de l'impératrice Marie-Thérèse, qui, voulant tirer parti de ses talents, le nomma colonel, et le chargea de fonder plusieurs établissements dans les Indes; mais la mort de sa protectrice le priva bientôt de cet emploi. Joseph II ayant révoqué les pouvoirs qu'il en avait reçus, Bolts vint à Paris en 1808, et y établit une maison de commerce; mais la guerre qui éclata, alors plus terrible que jamais entre les deux pays, le força d'y renoncer. Toutes ses moyens se trouvant épuisés, manquant de l'énergie nécessaire pour s'en créer de nouveaux, et le désespoir s'étant emparé de lui, il mourut à l'hôpital. Bolts a laissé un fort bon ouvrage sur le Bengale, traduit en français par Demeunier, a vol. in-8°, 1775.

BOMBELLES (MARIE-MARIE, marquis de), né le 8 octobre 1744 à Bitche (Moselle), était, avant la révolution, colonel des hussards de Bercheny. Nommé, en 1775, chevalier-commandeur de Saint-Lazare, dont *Monsieur*, depuis Louis XVIII, était grand-maître, il fut envoyé, quelque temps après à Lisbonne, et ensuite à Venise en qualité d'ambassadeur. Il venait d'être élevé au grade de maréchal-de-camp, lorsqu'il émigra en 1789; il fit partie de l'armée de Condé depuis 1791 jusqu'au licenciement de ce corps, et embrassa à cette époque l'état ecclésiastique. De retour en France après la seconde restauration, il fut nommé, le 15 mars 1816, premier aumônier de Mme la duchesse de Berri, et sacré évêque d'Amiens le 3 octobre 1819, fonctions qu'il n'exerça que deux ans, au bout desquels il mourut. M. le marquis de Bombelles a eu deux fils qui sont au service de l'Autriche. Mme la marquise de Travenot, sa sœur, a composé la romance du *l'œuvre Jacques*, dont la musique, d'une naïveté charmante, a fait la fortune, et donné lieu à une foule de parodies plus ou moins heureuses. M. de Bombelles avait publié, en 1799, un ouvrage intitulé: *La France avant et après la révolution*, où il ne s'est pas montré meilleur écrivain qu'il n'avait paru bon orateur dans ses harangues.

BOMPART (J.-B.-F.), contre-amiral, né à

Lorient le 12 juillet 1757, entra dans la marine en 1776, et déploya, dans les campagnes de l'Inde et de l'Amérique, une intrépidité qui fut la cause de l'avancement rapide qu'il obtint. Nous citerons, en choisissant dans beaucoup d'autres, la preuve suivante de son rare courage. En 1793, commandant alors la frégate *l'Embuscade*, de trente-six canons, il était mouillé dans la rade de New-York, une frégate anglaise, de quarante-quatre canons, vint le défer. Bompart accepta le combat, et, après avoir harangué son équipage, engagea une action qui dura sept heures, et dont le succès lui resta. La frégate ennemie, dématée et forcée de s'éloigner, le vit rentrer dans la baie aux acclamations des habitants, et le ville de New-York fit frapper une médaille pour conserver la mémoire de cet événement. Revenu en France pendant la révolution, Bompart fut nommé capitaine de frégate, et se trouva au combat d'Ouessant. N'ayant pas reçu d'instructions suffisantes pour le guider, il fit une fausse manœuvre qui le sépara de l'escadre. Il avait cependant sauvé son vaisseau, mais il fallait que quelqu'un répondît de la malheureuse issue de ce combat; la faute commise par Bompart servit de prétexte à l'accusation de trahison que Jean-Bon-Saint-André et Villaret-Joyeuse portèrent contre lui. Mis en état d'arrestation, il écrivit du fond de sa prison pour rejeter sur ses persécuteurs les désastres éprouvés par la marine française. Après le 9 thermidor an 2, il fut rendu à la liberté, et reprit son commandement; il obtint même le grade de chef de division. Le directoire le chargea, en 1798, de l'expédition d'Irlande. Quelques heures avant celle fixée pour le départ, les équipages s'étant soulevés à cause du dénuement dans lequel ils étaient, Bompart se rendit à son bord le pistolet au poing, reprocha aux matelots leur lâcheté, ranima leur courage, et donna l'ordre de mettre aussitôt à la voile; mais arrivé seul dans la baie de Killala, il ne put résister à toute l'escadre anglaise. Après lui avoir mis deux bâtiments hors de combat, il tenta inutilement de jeter le sien à la côte pour éviter d'être pris. Ayant perdu une grande partie de son monde, épuisé toutes ses munitions, il se rendit. Dans cette occasion, les Anglais lui donnèrent un témoignage éclatant de considération en le renvoyant en France sur parole. Elevé ensuite au rang de contre-amiral, il cessa bientôt d'être employé à cause de son opinion ouvertement prononcée contre le gouvernement de Napoléon. Cette opinion d'empêcha pas qu'en 1815 des furieux ne violassent son asile à Bogenels, où il s'était retiré pour vivre de son traitement de réforme. Sous prétexte de son attachement au gouvernement impérial, ils brisèrent ses meubles, et, à défaut de la personne, fusillèrent son portrait; tant est aveugle l'exaspération des partis! Le contre-amiral Bompart ne dut réellement qu'à son propre mérite les distinctions qui lui furent accordées jusqu'au moment où il abandonna la carrière. Plus que marin sous le rapport de la rudesse, d'une figure désagréable, et d'une taille peu avantageuse, il n'était certainement pas en état, avec de semblables dehors, de jouer le rôle de courtisan.

BON (L.-A.), général de division, naquit à Romans le 25 octobre 1758, et entra, en 1775, dans le régiment de Bourbon, infanterie, avec lequel il passa aux colonies. De retour en France, après huit ans de service, il se retira dans ses foyers, et y vécut quelque temps paisible. La formation des bataillons de volontaires eut lieu; il fut choisi par l'un d'eux pour le commander, le disciplina et le conduisit aux Pyrénées-Orientales, où il fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Employé, comme adjudant-général, chef de brigade, dans le corps que commandait le général Lemoine, il donna au

siège de Bellegarde une preuve du courage et du sang-froid qui faisaient le ton de son caractère. Vingt mille Espagnols, qui soutenaient une insurrection nombreuse, ayant surpris nos postes, dispersés les soldats qui les défendaient, Bon accourut au milieu du désordre, rallie, reforme ses troupes, rejette l'ennemi sur le versant opposé, reprend la position dont nous avions été débusqués. Nommé général de brigade pour cette brillante action, il contribua au succès de la Fluvia, passa à l'armée d'Italie, combattit à Saint-Georges, à la Favorite, à la Tenca, et rejeta les Autrichiens sur la citadelle de Mantoue. Atteint d'une blessure grave au pont d'Arcole, il ne tarda pas à se rétablir sur le champ de bataille, atteignit à Ronco l'arrière-garde de Provera, et la tailla en pièces. Il assura, le 16 mars suivant, le passage du Tagliamento, emporta, avec le général Verdier, le fort de la Chiusa di Pleiz, et contribua, le 22, à la défaite de l'avant-garde ennemie, qui mit bas les armes. Appelé, le 25 septembre suivant, au commandement de la huitième division militaire, il tenta vainement de ramener les esprits à la modération, et fut obligé de marcher contre un rassemblement qui menaçait de nouveau de faire couler le sang. La générosité, la noblesse qu'il déploya dans ces circonstances difficiles, et les services qu'il avait précédemment rendus lui valurent le grade de général de division et la faveur de faire partie de l'expédition qui se préparait à mettre à la voile. Débarqué le 1^{er} juillet sur la plage du Nerabon, il se porta de suite sur Alexandrie, pénétra dans l'enceinte des Arabes, continua presque aussitôt son mouvement, traversa le désert, et arriva le 23 à la vue des pyramides. L'action s'engagea, les mamelucks furent rompus, et leur camp forcé. Le général, qui avait enlevé les ouvrages qui les défendaient, leur intercepta le fleuve, la route du Caire, et entra dans cette capitale à la tête de sa division. Envoyé bientôt après sur la mer Rouge, il prit possession de Suez, répara le port, éleva quelques ouvrages pour le protéger, et joignit l'expédition qui s'avancait sur la Syrie. Il contribua à la prise d'El-Arich, enleva Gaza, força Jaffa, et alla périr sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Il se trouvait, le 10 mai 1799, à la tête de ses grenadiers, au pied de la brèche, dans le dernier assaut livré au corps de la place, lorsqu'il reçut une blessure mortelle qui l'enleva à sa division. Le général Bon avait toutes les qualités qui font les grands généraux, et la mort seule l'a empêché d'arriver aux plus hauts grades militaires. Il joignait à une conception vive une application constante, beaucoup de sang-froid à beaucoup d'audace, et était heureux dans toutes ses entreprises. Sa mort a laissé un vide parmi les braves dont le général en chef Bonaparte s'était entouré. Quatorze ans après, l'empereur, visitant l'école militaire de Saint-Germain, demanda le nom de l'un des élèves qu'il passait en revue. C'était le fils du général Bon. « On est votre mère, dit Napoléon. — Elle est à Paris, à un quatrième étage, où elle meurt de faim; répondit le jeune homme. — Ce long et involontaire oubli fut réparé à l'instant même; la veuve du général Bon reçut une dotation, et le fils fut créé baron de l'empire avec une autre dotation.

BON (M^{me} ELISABETH de), s'est fait remarquer parmi les auteurs de son sexe par l'heureux choix des sujets, et par la manière également heureuse de les traiter. On lui doit la nouvelle historique intitulée : *Pierre de Bogis et Blanche d'Herbault*, in-8°, 1805, in-12, 1808, dans laquelle à un grand intérêt est réuni le style le plus agréable. On lui doit encore : *les Auteurs de l'amitié*, 1 vol.; *les Louzes*, *Séculs français*, 1817. Il fallait beaucoup de talent pour remplir le but que l'auteur se proposait dans

cette dernière production; elle devait, en peignant chaque siècle, lui conserver la physionomie que lui donne l'histoire, et elle n'est pas restée au-dessous de son sujet. M^{me} Bon, outre les ouvrages d'invention dont nous venons de parler, a aussi traduit de l'anglais les *Etreennes à mon fils*, 2 vol. in-12, 1814; *les Trois Frères anglais*, 4 vol. in-12; *les Reclus du No-wige*, l'un des romans les plus intéressants de miss Anna Porter, si connue en Angleterre par ce genre de production, 4 vol. in-12, 1815; *le Devoir*, de mistress Roberts, précédé d'une notice biographique sur l'auteur, par mistress Opie, 2 vol. in-12, 1817; *l'Amable enfant*, ou *Conversations d'Edouard*, imité de l'anglais, 2 vol. in-12, 1820; *Alcibiade de Lacy*, roman historique, traduit de l'anglais, 5 vol. in-12, 1819; *Angelo*, comte d'Albini, traduit de l'anglais; *Clémentine*, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12, 1819; *le Cou du feu du pasteur*, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12, 1817; *la Dame du Lac*, traduit de l'anglais; *Etreennes aux jeunes gens*, ou *Nouveaux contes moraux*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, 1818; *les Faussez apparences*, traduit de l'anglais; *les Femmes*, ou *Rien de trop*, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12, 1820; *les Frères hongrois*, traduit de l'anglais, 1817; *Lettres de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI*, traduit de l'anglais, in-8°, 1818; *le Modèle des Femmes*, traduit de l'anglais; *Nouvelles irlandaises*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, 1819; *le Portrait*, ou *la Jeune orpheline*, traduit de l'anglais, 1819; *les Sœurs jumelles*, ou *les Avantages de la religion*, traduit de l'anglais, in-12, 1821; *le Voyageur moderne*, ou *Extraits des voyages les plus récents dans les quatre parties du monde*, 6 vol. in-8°, 1821-1822.

BONAFOX DE MALET (JULIEN), docteur en médecine, mort à Paris le 29 novembre 1817, a publié : 1° *Traité sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1804, in-8°; 2° *Mémoire sur le croup*, 1811, in-8°.

BONALD (LOUIS-GABRIEL-AMERROISE, vicomte de), gentilhomme du Rouergue, fit ses premières armes dans la maison militaire du roi. Au commencement de la révolution, il en embrassa d'abord les principes, mais des circonstances particulières l'en éloignèrent bientôt. Nommé, en 1790, premier président de l'administration centrale de l'Aveyron, il adressa une proclamation aux municipalités, où il ne dissimulait pas son changement d'opinion. Entraîné par la mode ou par la nécessité, il courut, en 1791, se réunir aux nobles Français qui, sur un sol étranger et au milieu des plaisirs, n'attendaient que le signal de combattre leur patrie. Le vicomte de Bonald ne se distingua dans aucun des petits combats qui eurent lieu à cette époque. Las d'une guerre qui, sans laisser d'espoir, ne rapportait que des fatigues, il se retira avec sa famille à Heidelberg. Livré aux ombres méditations que devaient nécessairement faire naître la perte de sa fortune et l'avenir qui se présentait à ses yeux, il sentit se développer le germe de ce talent qui devait un jour devenir l'unique appui d'une cause désespérée. *La Théorie du pouvoir politique et religieux* fut son premier essai. Cet ouvrage, devenu aujourd'hui très rare, fut présenté par l'auteur même au roi Louis XVIII, et saisi en France par les ordres du directoire. Cette philosophie théologique et mystique, dans laquelle paraissait s'ensevelir l'auteur, dont paraître un peu extraordinaire au prince philosophe qui avait nourri son esprit des hardies conceptions de Montesquieu et des entretiens parfois sublimes de l'orateur Thomas. Pour soutenir le courage de ses compagnons d'infortune, il y prophétisait, avec la clarté des oracles sibyllins, le retour des Bourbons. Il avait eu soin cependant de ne point spécifier l'époque où devaient arriver d'aussi heureux changements. On attendit impatiemment, et quinze ou vingt ans plus

tard, la prophétie s'accomplit. Il paraît que M. de Bonald a un goût décidé pour faire des prédictions. Dans un autre de ses ouvrages, publié en 1802, il annonce à l'Europe entière qu'avant dix ans l'Angleterre ne sera plus. Rentré en France au moment du couronnement de Napoléon, M. de Bonald ne retrouva qu'une modeste partie des biens qu'il avait cru devoir abandonner. Forcé, pour soutenir sa nombreuse famille, de mettre à profit ses connaissances il devint, en 1806, un des rédacteurs du *Mercur* avec MM. de Châteaubriand et Fiévée. La *Législation primitive*, celui de ses ouvrages qui restera le plus long-temps, avait paru quelques années auparavant dans le moment le plus favorable. Mille systèmes avaient égaré les chefs sans cesse renaissances que s'imposait volontairement la France. Du cahos on se débattaient des passions plus ou moins violentes on attendait un libérateur. Bonaparte paraît; la victoire le suit; les partis divisés s'enchaînent en silence à son char triomphateur, et le vainqueur républicain d'Arcole et de Marengo, en s'asseyant sur le trône de l'antique famille des Bourbons, veut encore replacer sur le sien la religion, compagne inséparable de la royauté. La législation primitive fut accueillie par la France comme une espèce de gage de réconciliation entre elle et le ciel. Cet ouvrage ne méritait cependant ni les éloges outrés que quelques courtisans subalternes lui donnèrent à son apparition, ni les critiques dont l'abbé Morellet et Ginguéné se plurent à l'accabler. L'habitude des hautes méditations, l'usage familier des abstractions les plus élevées, l'exercice continu de cette force de tête qui néglige les détails et veut entraîner chaque lecteur dans le cercle étroit que l'on s'est tracé, l'esprit de système enfin égarent M. de Bonald, dès le commencement de sa carrière philosophique. Il crut, pour le bonheur de l'Europe, devoir s'opposer aux conquêtes que faisait tous les jours la raison; on le vit la combattre pied à pied, et tous les articles qu'il fit insérer dans le *Mercur*, et que le compilateur Fabry a recueillis dans le *Spectateur français*, ne sont que malheureusement trop pleins de ses opinions surannées que le seul abbé de la Mennais devait avoir la triste gloire de pousser encore plus loin. Toute idée nouvelle devient pour lui une idée ennemie, et lorsque la tragédie des *Templiers* vint placer M. Raynouard, son auteur, au premier rang de nos poètes, M. de Bonald ne vit dans le succès de cette pièce qu'un affront fait en même temps à la royauté et à la religion en la personne de Philippe et de Clément. *Delphine* paraît; M. de Bonald, qui avait déjà été surnommé, par Mme de Staël, le philosophe de l'anti-philosophie, prit encore les armes contre elle; le *Divorce considéré au dix-neuvième siècle relativement à l'état domestique et politique de la société* fut le contre-poison qu'offrit M. de Bonald aux innombrables lecteurs qu'avient pu facilement séduire le style de Mme de Staël. En 1808, M. de Bonald, sollicité par son ami M. de Fontanes, grand-maître de l'université, se laissa donner une place de conseiller titulaire de cette même université contre laquelle il avait souvent dirigé les traits de son esprit, et, dans les salons de l'empereur, il attendit patiemment, avec ses 12,000 fr. de rente, l'accomplissement de sa prophétie sur le retour des Bourbons. Il s'était retiré dans sa famille, lorsque Louis Bonaparte, roi de Hollande, lui proposa, par une lettre, qui figura depuis au procès de la duchesse de Saint-Leu, de vouloir bien se charger de l'éducation de son fils. Le courrier, dépêché à Rhodéz pour porter cette importante missive, trouva M. de Bonald dans des dispositions peu favorables. La place fut refusée, et un capucin de Rome le remplaça auprès du jeune prince. Au mois de juin 1814, le roi le nomma membre du conseil

d'instruction publique, et lui accorda, sur sa demande, la croix de Saint-Louis. En 1815, élu député par le département de l'Aveyron, il vint siéger à la chambre introuvable où il vota avec la majorité. Il exprima le désir que les biens non vendus, qui avaient été concédés à l'ancien clergé, fussent donnés au clergé actuel. Rélu en 1816, il s'opposa au projet de loi sur les élections, réclama l'abolition du divorce, demanda l'ordre du jour sur la proposition par laquelle M. Michaud provoquait des remerciements en faveur des défenseurs du trône au 20 mars; il soutint que ces défenseurs ne méritaient pas plus que toutes les communes, des remerciements solennels, que toute la France chérissait dans les étrangers armés, des libérateurs, et secondait leurs opérations avec enthousiasme. A la présentation du budget, il demanda la suppression de beaucoup de places et parla contre l'aliénation des forêts. Dans la session de 1817, lorsqu'on proposa de renvoyer les Suisses, on le vit opposer la plus vive résistance à cette mesure nationale et constitutionnelle. Les Suisses, selon lui, sont meilleurs Français que les Français eux-mêmes. Il demanda un jury spécial pour réprimer les abus de la presse et l'établissement de la censure pour les journaux, quoiqu'il eût déclaré, en 1816, qu'elle était incompatible avec l'esprit des gouvernements représentatifs. Philosophes à la tribune comme dans son cabinet, il s'attache à ses idées abstraites, il les suit avec une imperturbable assurance; il ne recule devant aucune conséquence; rien ne peut le faire dévier ni l'arrêter dans sa course. C'est un homme du dix-neuvième siècle avec des principes du dixième. Ancien conseiller de l'université, il plaide pour que les frères ignorants soient autorisés à ne point se soumettre aux statuts de l'université. Il s'opposa à la loi de recrutement en s'écriant : « Laissez l'armée telle qu'elle est; elle est ce qu'elle doit être; laissons au Roi, chef suprême de l'armée, un grand pouvoir; laissons l'armée au Roi pour qu'elle soit à nous; ne la faisons pas plus nationale que le Roi, car le Roi qui la commande est plus national que nous. » Il pensait d'ailleurs qu'on n'avait pas besoin d'une armée nombreuse, et que, par conséquent, il fallait réduire le budget de la guerre. Lorsqu'on fit la proposition de donner au duc de Richelieu une récompense dite nationale, il alléqua que les biens de l'état étaient inaliénables, et que les chambres surtout n'avaient pas le droit d'en disposer. Il parla contre l'abolition du droit d'aubaine, s'inscrivit en faveur du projet de la chambre des pairs pour une nouvelle loi sur les élections, enfin demanda de nouveau, comme dans la session précédente, qu'on réduisît le budget de la guerre. Il prit cependant l'affirmative lorsqu'on agita la question de savoir si l'on pouvait être élu député à l'âge de treize ans. Compris dans la nouvelle réorganisation de l'institut, il vint remplacer à l'académie française un de ceux que le gouvernement n'aurait pas dû en exiler. Voici les principaux ouvrages de M. de Bonald : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, 3 vol. in-8°, Constance, 1796; *Pensées sur divers sujets et discours politiques*, 2 vol. in-12, 1817; *Un dernier mot sur la loi de recrutement*, 4 vol. in-8°, 1818; *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 2 vol. in-8°, 1818; *Résumé sur la question du divorce*, in-8°, 1801; *Du traité de Westphalie et de celui de Campo-Formio*, in-8°, 1801; *Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison*, 3 vol. in-8°, 1821; *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, in-8°, 1801, 1817, entièrement refondu dans la *Législation primitive*; le *Divorce considéré au dix-neuvième siècle relativement à l'état domestique et politique de la société*, in-8°, 1801, 1804, 1818; *Réflexions sur l'intérêt gé-*

néral de l'Europe, in-8°, 1815; *Encore un mot sur la liberté de la presse*, in-8°, 1814; *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, 2 vol. in-8°, 1819; *Observations sur l'ouvrage de madame de Staël ayant pour titre : Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, in-8°, 1818. Les œuvres complètes de M. de Bonald ont été publiées en 12 vol. in-8° de 1817 à 1819. Les *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques* sont un recueil de discours prononcés à la tribune ou d'articles déjà publiés dans les journaux; il y est toujours stationnaire : mais les *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales* auraient pu se conduire bien plus avant si, comme Locke et Condillac, il eût osé scruter la nature, et lui dérober ses secrets. Il faut l'avouer cependant, ses dissertations sur l'origine du langage et sur l'âme des bêtes ne laissent rien à désirer. Abandonnant les routes qu'il a suivies jusqu'ici, il semble vouloir s'élever par ses propres forces, et nous faire regretter qu'il n'ait pas toujours consacré sa raison à un aussi bel emploi.

BONALD (Louis-Jacques-Maurice de), fils du précédent, né à Milhaud, en 1787, fut destiné, dès son enfance, à la carrière ecclésiastique. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. A son début dans le sacré ministère, il s'attacha, comme secrétaire particulier, à M. de Pressigny ancien évêque de Saint-Malo, archevêque de Besançon, et nommé par Louis XVIII ambassadeur près le saint-siège. M. de Pressigny ne put terminer le concordat, objet des vœux de toute la France, et M. l'abbé de Bonald en profite d'un côté aux ruses sacerdotales des italiens, scandalisé par leur conduite politique, et de l'autre, victime de la politique de M. de Sambucy et de M. Hilarion, se vit obligé d'abandonner la capitale du monde chrétien, en laissant, pour tout souvenir de son passage, un couvent de dames françaises, qu'il avait eu soin d'y établir aussitôt son arrivée. Après sa rentrée en France, l'abbé de Bonald devint le prédicateur à la mode du faubourg Saint-Germain. La réputation du père rayonnait sur celle du fils, et, en 1823, le ministère ne crut pouvoir mieux récompenser M. le vicomte, qu'en donnant une croix épiscopale à M. l'abbé; l'âge n'effraya personne, il fut nommé évêque de Puy. Dans le procès intenté au Courrier français et au Constitutionnel, la cour royale de Paris, en rendant un arrêt à jamais mémorable, crut devoir signaler à la France que la plus grande partie de son clergé professait des opinions diamétralement opposées aux libertés de l'église gallicane. L'évêque de Puy charmé de pouvoir révéler son existence à son pays, adresse aussitôt au Roi une lettre par laquelle il protestait contre le considérant de la cour royale; mais au lieu de prouver que le clergé français était loyalement français, on le vit attaquer avec violence la liberté de la presse que voulait de nous rendre Charles X, et sembler vouloir censurer le plus bel acte du nouveau souverain. Plus tard cependant il attacha sa signature à cette lettre au Roi, dans laquelle la plupart des évêques français protestent en faveur des libertés que nous légua le génie de Bossuet. L'évêque du Puy est accusé, dans son diocèse, de quelques actes d'intolérance. Il voudrait donc réaliser, lui aussi, ces paroles qu'il prononçait M. de Frayssinous, en parlant de nos nouveaux prêtres? « Ils sont trop jeunes pour être tolérants ».

BONALD (Auguste-Henri de), fils du vicomte Bonald. On dit que, dans sa jeunesse, il s'occupait, à Rhodéz, à composer des hymnes en l'honneur de Voltaire et de Jean-Jacques; que sifflé par les amis de la philosophie, en horreur aux fanatiques qui ne voyaient, dans ses strophes, qu'un monument de perdition; il ne voulut plus mériter

la haine des deux partis. De philosophe qu'il était il devint l'un des coryphées de l'église militante, en faveur de laquelle il est toujours prêt à rompre une lance. Volontaire royal, en 1815, il crut à lui seul avoir rétabli les affaires de la monarchie; en 1816 et 1817, on le vit poursuivre de ses sarcasmes des hommes qui, grands dans le malheur, n'emportaient dans l'exil que les regrets de leurs concitoyens. On a de lui une brochure intitulée : *du Renouvellement intégral considéré dans l'intérêt de la prérogative royale et l'aliénabilité du pouvoir monarchique*, in-8°, 1823, véritable charade politique que personne n'a comprise, pas même son auteur. Plus tard il fit paraître : *Réponse à de nouvelles attaques contre une société célèbre adressée aux hommes de bonne foi de tous les partis*, in-8°, 1825. C'est l'apologie la plus hardie qu'on ait jamais osé faire des jésuites.

BONAMY (Auguste-Jean-Baptiste), né à Fontenay, en 1770, il s'enrôla, en 1792, dans le premier bataillon de la Vendée, fut fait caporal au camp de Maubeuge, et sous-lieutenant dans le 17^e de cavalerie, le 17 juin suivant; se trouva à la bataille de Valtin, au siège de Namur et combattit à Nervinde; fut nommé, après la défection de Dumouriez, adjoint à l'état-major de Dampierre, d'où il passa à celui de Chalbos qui combattait dans la Vendée; et, revenu, dans la même qualité, au corps que commandait Marceau à l'armée de Sambret-et-Meuse, il mérita les éloges du général Kléber, et obtint le grade d'adjudant-général chef de bataillon. Chargé du commandement d'un corps de trois mille hommes destinés à flanker la gauche de la division de ce général, il s'acquitta de sa mission avec une habileté qui lui valut celui de la cavalerie répandue sur la rive droite de la Meuse, et, bientôt après, l'honneur d'être nommé chef d'état-major du corps confié aux talents de Kléber. Rappelé auprès du général Marceau, il fut chargé de conduire l'avant-garde générale, et fit preuve d'une rare intrépidité au siège de Mayence. Les Autrichiens avaient fait une sortie nombreuse, et chassaient devant eux tout ce qui avait essayé de leur résister. Bonamy voit le désordre de nos colonnes, rassemble les gendarmes à pied, charge l'ennemi, le refuse sur la place, et taille en pièces son avant-garde. Après la mort de Marceau, qui arriva peu de jours après, il repassa à l'armée du Rhin, d'où il se rendit auprès de Championnet, commandant en chef de l'armée de Rome, qui l'avait choisi pour son chef d'état-major. Nommé général de brigade, le 25 frimaire an 7, sur le champ de bataille, et confirmé le 19 nivôse suivant, il contribua à la conquête de Naples, et partagea la disgrâce de son général, lorsqu'on lui retira le commandement de l'armée, on accusa Bonamy d'avoir abusé de l'influence que lui donnaient ses fonctions de chef d'état-major; les revers qu'éprouva bientôt l'armée d'Italie, ne tardèrent pas à justifier les vainqueurs de Naples; Championnet eut le commandement de l'armée des Alpes, et Bonamy fut employé à celle du Bas-Rhin. Celui-ci venait de mettre la dernière main aux mémoires qu'il avait composés sur la guerre à laquelle il avait pris la plus grande part, il les publia à cette époque, sous ce titre : *Coup d'œil rapide sur les opérations de la campagne de Naples*. Il se rendit ensuite au blocus de Philisbourg, puis alla se renfermer dans le fort de Kehl, d'où il sortit pour passer le Rhin aux environs de New-Brisac, sous les ordres du général Saint-Cyr. Désigné pour conduire en Italie les renforts que Moreau envoyait au premier consul, il traversa la Suisse, arriva à Milan, où il fut chargé d'arrêter la marche des Autrichiens qui accouraient de la Haute-Italie, pour s'opposer aux mouvements de l'armée française, il obtint tous les succès qu'on

devait attendre de son intelligence et de son activité, et eut ainsi sa part de gloire à l'immortelle journée de Marengo, après laquelle il se retira, et devint maire de sa commune et président du canton de son arrondissement. Nommé candidat au corps législatif, et commissaire pour présenter à l'empereur, au nom des électeurs de son département, l'adresse d'usage à la fin des élections, il en fut bien accueilli, et reçut l'ordre de rejoindre la grande armée. Dans la campagne de Russie, en 1812, il commanda une brigade d'infanterie, qui fut presque détruite sous les murs de Smolensk. Le 5 septembre, il fut chargé de soutenir le général Compans, qui devait attaquer le premier ouvrage avancé qui couvrait le front des lignes russes. Bonamy perdit beaucoup de monde dans cette affaire, ainsi que le lendemain, l'ennemi lui ayant disputé sa position pendant toute la journée. Le 7, jour de la bataille de la Moskova, il reçut l'ordre, à 9 heures du matin, d'attaquer la principale redoute des Russes, il l'enleva de vive force, à la tête du 30^e régiment de ligne, eut son cheval tué sous lui, fut percé de vingt coups de baïonnette, et laissé pour mort au pouvoir de l'ennemi. Il resta vingt-deux mois prisonnier, n'étant rentré en France que le 17 août 1814, avant que sa dernière blessure, qu'il avait reçue dans la poitrine, fut cicatrisée; il était officier de la légion d'honneur. Le 11 janvier 1815, le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis, et l'éleva au grade de lieutenant-général. Il parut au Champ-de-Mai, au printemps, suivant, mais il n'y prononça pas le discours que certains biographes lui ont prêté; la mission dont le chargea le ministre de la guerre, le 4 juillet même année, en serait la preuve incontestable. Il reçut l'ordre d'enlever de Paris tous les dépôts de l'armée, leurs magasins et leurs caisses, et de les mettre en sûreté à Orléans; il sauva ainsi plusieurs millions à la France. Il conduisit ensuite les dépôts à Poitiers et continua de les commander jusqu'au licenciement. Resté alors sans fonctions, il reprit le chemin de la Vendée, et alla se consoler au sein d'une famille dont il fait encore aujourd'hui le bonheur, des injustices dont il avait presque toujours été l'objet.

BONAPARTE (M^{me} LETIZIA RAMOLINO), nommée sous l'empire, madame-mère, est née en 1750, dans la ville d'Ajaccio, en Corse, était, à dix-sept ans, une des plus belles femmes de l'Europe; elle épousa, à cette époque, Charles Bonaparte, un des juges de l'île, qui forcé par le mauvais état de sa santé, de chercher une température plus douce, se retira dans le midi de la France, et mourut quelques années après à Montpellier. Sur ces entrefaites, le comte de Marbeuf fut nommé gouverneur de la Corse, et honora d'une protection toute particulière la famille Bonaparte, il lui fit jouir de la prérogative qu'avait accordée le gouvernement français aux quatre cents familles nobles de la Corse, dont les enfants devaient être élevés aux frais de l'état dans les écoles militaires de France et dans la maison de Saint-Cyr. Napoléon qui annonçait dès lors les plus heureuses dispositions, fut admis à l'école militaire de Brienne, et sa sœur aînée entra à Saint-Cyr. Les événements de 1793, par suite desquels les Anglais s'emparèrent de l'île de Corse, ayant forcé M^{me} Bonaparte à se réfugier à Marseille, elle y vécut dans une gêne extrême avec Lucien, le troisième de ses fils, et avec ses trois filles, Elisa, depuis M^{me} Bacciochi, grande-duchesse de Toscane, morte à Trieste, au mois d'août 1820; Pauline, épouse du prince Borghese, morte à Rome en 1825, et Caroline, depuis épouse de Murat, successivement grande-duchesse de Berg et reine de Naples. Après l'établissement du gouvernement consulaire, 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), toute la famille Bonaparte se réunit à

Paris, et changea peu de chose au genre de vie qu'elle avait suivi à Marseille; ce ne fut qu'en 1804, lorsque Napoléon eut été proclamé empereur, et que M^{me} Bonaparte eut reçu le titre de MADAME-MÈRE, qu'on créa à celle-ci une maison, dont le comte de Cossé-Brissac fit parité comme chambellan, et M. de Cazes comme secrétaire des commandements. L'empereur donna aussi alors à sa mère, un titre bien supérieur à tous ceux dont se repaît l'orgueil de la puissance, il l'appela *protectrice générale des établissements de charité*, fonction qu'elle remplit avec autant de zèle que de discernement. Après l'état médiocre où elle s'était trouvée, elle ne se laissa pas éblouir par la splendeur qui l'environna tout à coup. Il lui fut impossible de ne pas faire de grandes économies sur les sommes qu'il lui était prescrit de dépenser. *Qui sait*, disait-elle à quelqu'un qui lui en faisait la remarque, *qui sait si un jour je ne serai pas obligée de donner du pain à tous ces rois*? Napoléon, qui eut toujours pour sa mère le plus tendre attachement, disait pour la justifier de ce défaut, qu'elle s'était trouvée pendant plusieurs années dans un tel état de détresse que, dans la crainte de le voir repaître, elle se précautionnait ainsi contre un avenir qu'elle s'obstinait à regarder comme incertain; ce prince lui reprochait aussi quelquefois d'aimer Lucien plus que tous ses autres enfants. *Celui que j'aime le plus*, répondait-elle, *est toujours le plus malheureux*, et c'était en faveur de celui-là qu'elle ne cessait de solliciter l'empereur. Personne ne fut moins surpris que Madame-Mère des événements de 1814, elle s'y était attendue depuis long-temps, et ne cessait, à chaque nouvelle guerre qu'entrepre- nait son fils, de lui faire envisager les chances possibles de désastres irréparables, aussi supporta-t-elle le coup qui la frappa à cette époque avec fermeté, parcequ'il n'était pas imprévu. M^{me} Bonaparte habite Rome avec une partie de sa famille, elle y a régné de la part de Pie VII, l'accueil le plus distingué, tel qu'en avaient reçu avant elle plusieurs personnages déshonorés. Si le sort de ses enfants lui a causé de la douleur, elle a eu du moins la consolation de voir son fils chéri, celui qu'elle avait toujours regardé comme le plus malheureux, se maintenir au même point d'élevation, lorsque tous les autres tombaient de leurs trônes.

BONAPARTE (Joséphine), l'aîné des enfants de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolino, naquit à Ajaccio le 7 janvier 1768. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya étudier à Pise, où il se fit remarquer par la douceur de son caractère et l'aménité de son esprit. Lorsque Paoli, en 1793, livra son pays à l'Angleterre, Joseph Bonaparte abandonna la Corse avec sa famille, et se réfugia en Provence. Il s'y maria un an après, avec la fille d'un riche négociant de Marseille, M. Clary, devenu depuis le beau-père de Bernadotte. La faveur et le crédit que le vainqueur de Toulon obtint à son début, auprès des représentants du peuple, en mission dans le midi, contribuèrent à faire employer l'aîné de ses frères, qui devint secrétaire de son compatriote Salicetti. En 1796, Joseph, nommé commissaire des guerres à l'armée d'Italie, que commandait Napoléon, fut appelé, peu de temps après, par le département du Liamone, à siéger dans le conseil des cinq-cents, où son admission fut combattue et repoussée par la faction de Clichy, qui considérait comme dévouée au parti jacobin la famille du général, qu'elle avait désigné sous le titre de *mitrailleur*, après la journée de vendémiaire. Les événements du 18 fructidor ayant renversé l'influence, la domination et les espérances libérticides de cette faction, le député de la Corse put remplir la haute mission dont l'avait revêtu la confiance de ses concitoyens. Accueilli dans le sein de la repré-

santation nationale, recommandé par les siens qui l'attachaient au triomphateur de l'Italie, il passa successivement, en 1797, l'ambassade de Parme et à celle de Rome. Sa conduite, dans cette dernière ville, fut toute favorable aux projets révolutionnaires qui menaçaient la théocratie du Vatican. Il fit révoquer la nomination du général autrichien Provera au commandement des troupes romaines, et exigea du pape la mise en liberté des patriotes qui gémissaient dans les cachots. Mais la condescendance du pontife irrita le sacré collège qui, pour se débarrasser de la prépondérance française, ne crut pouvoir mieux faire que de renouveler les scènes sanglantes, au milieu desquelles l'infortuné Basseville avait perdu la vie, cinq ans auparavant. Le palais Corsini, habité par l'ambassadeur de la république, fut investi, le 8 nivôse an 6, par une populace furieuse que le fanatisme avait soulevée. Joseph Bonaparte, suivi du général Duphot, se présenta avec ses gens pour apaiser le tumulte. Sa voix fut étouffée sous des cris de mort, son caractère méconnu. Le brave Duphot, atteint de plusieurs balles, expira à côté de l'ambassadeur, qui, obligé de sortir secrètement de Rome pour mettre ses jours en sûreté, revint à Paris, où le directoire approuva sa conduite. Déchargé de ses fonctions diplomatiques, Joseph Bonaparte entra au conseil des cinq-cents, dont il fut élu secrétaire le 21 janvier 1798. On a prétendu qu'il avait provoqué, de concert avec Lucien, le retour d'Égypte, et qu'un Grec, nommé Barbaki, s'était chargé de remettre la lettre que les deux frères avaient écrite à Napoléon, pour l'engager à revenir en France. On a dit même que cette lettre fut remise au général pendant le siège d'Acre; mais Napoléon a démenti lui-même cette assertion, en affirmant qu'il n'avait reçu aucune missive ni de ses frères, ni du directoire, et que la lecture des journaux européens, que lui fit passer Sydney Smith, le détermina seule à quitter son armée, pour venir tenter à Paris le renversement du gouvernement directorial. Quoi qu'il en soit, Joseph Bonaparte, bien qu'il fût privé du génie audacieux qui distinguait Napoléon et Lucien, concourut avec eux au succès du 18 brumaire, en séduisant par son langage conciliateur ceux que le caractère violent de ses frères aurait pu éloigner de la conjuration. Sous le régime consulaire, il fit partie du conseil d'état, comme membre de la section de l'intérieur, et négocia le traité de paix et de commerce, qui fut signé à Paris le 30 septembre 1800, avec les plénipotentiaires des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Chargé des pouvoirs du gouvernement français au congrès de Lunéville, il conclut, avec l'Autriche, le traité de paix du 9 février 1801, et signa, un an après, à Amiens, celui qui semblait promettre à l'Europe la cessation complète des hostilités, qui la déchiraient depuis si long-temps. Nommé grand-officier de la légion d'honneur et membre du sénat, il présida, en 1803, le collège électoral du département de l'Oise. Le rétablissement du système monarchique, en faveur de son frère Napoléon, lui valut les titres de prince impérial et de grand électeur, auxquels il joignit bientôt successivement ceux de colonel, de général de brigade et de général de division. Investi des rênes de l'état en l'absence de l'empereur, il se fit remarquer par des vues bienveillantes, tant qu'il fut à la tête de l'administration, pour laquelle il n'avait pas d'ailleurs une grande aptitude; et tandis que Napoléon cueillait de nouveaux lauriers à Austerlitz, il popularisait, lui, le suprême pouvoir dont il était dépositaire, par la simplicité de ses mœurs et la bonté de son ame; mais son éloignement pour le faste déplut au monarque superbe, qui cherchait alors à rendre sa cour aussi brillante, que son bras était puissant et re-

doté. Napoléon adressa plus d'une fois de vifs reproches à son frère aîné, sur la répugnance qu'il manifestait pour le luxe et l'étiquette monarchique; et sans doute afin de l'y résoudre ou de l'y contraindre, il lui proposa une couronne, celle d'Italie. Le prince Joseph mit, dit-on, des conditions à son acceptation. Il demanda que son royaume fût déclaré indépendant de l'empire français; qu'il fût déchargé de l'impôt de 30 millions qu'il payait annuellement, et que le contingent de troupes auxiliaires à fournir par la Lombardie fût réglé d'avance. Nulle de ces clauses n'était de nature à obtenir l'assentiment du dispensateur des couronnes, qui garda des lors pour lui-même le titre de roi d'Italie. Cependant l'expulsion des Bourbons de Naples ayant laissé un autre trône vacant, Napoléon songea à y faire monter quelqu'un de sa famille. Son frère aîné fut encore celui qu'il choisit pour le représenter aux confins de la péninsule. En chargeant l'armée d'Italie de déposséder le roi des Deux-Siciles, il avait dit, dans une proclamation, datée de son camp impérial de Schœnbrunn : « Soldats, mon frère Joseph marchera à votre tête; il connaît mes projets; il est le dépositaire de mon autorité; il a toute ma confiance; environnez-le de toute la vôtre. » Entré à Naples le 5 janvier 1806, installé par les armes victorieuses de Gouvion-Saint-Cyr, le roi Joseph sembla accueilli par des transports unanimes. Son premier soin fut de modeler l'administration de ses états, sur celle de la France. Il appela indistinctement auprès de lui les hommes les plus instruits et les plus influents de toutes les classes; visita les différentes provinces du royaume pour connaître les vœux et les besoins de ses sujets, et revint dans sa capitale au milieu de l'algèresse universelle. Il y reçut une députation du sénat français, qui n'avait pas dû laisser échapper une aussi belle occasion de brûler un nouvel encens sur les autels de la quatrième dynastie, dont les membres allaient envahir passagèrement les trônes de l'Europe méridionale. Le roi de Naples confia, à l'un des députés français, M. Rœderer, la direction des finances de son royaume. Des mesures vigoureuses et salutaires signalèrent les commencements de l'administration nouvelle. Les domaines de l'état furent vendus, et le prix de la vente appliqué à la liquidation de la dette publique. On supprima les monastères qui avaient des propriétés, et l'établissement de l'impôt foncier, tel que l'avait consacré la révolution française, permit d'abolir la dîme et la double dîme, auxquelles les ordres privilégiés n'étaient point soumis. Des réformes dans le service du trésor, la création d'un grand livre, etc., vinrent ensuite rendre le gouvernement du roi Joseph, de plus en plus cher à ses peuples. La noblesse finit pourtant par murmurer contre un système, où elle n'était point traitée avec toute la préférence dont l'aristocratie est toujours si jalouse. Elle accusa le prince de laisser trop gouverner ses ministres; et quoique le reproche fût fondé, heureux encore le monarque qui, plus homme d'esprit qu'homme d'état, et privé d'une capacité politique proportionnée à ses bonnes intentions, avait du moins rencontré, pour suppléer sa nullité, des conseillers assez dévoués au bien public, pour n'exercer que le mécontentement de quelques familles ambitieuses. La conduite du gouvernement de Joseph, à l'égard de l'ancienne noblesse napolitaine, est, au reste, d'autant plus remarquable, que le dominateur suprême suivait un système tout opposé envers l'ancienne noblesse de France. La renonciation au trône d'Espagne, imposée à Bayonne aux descendants de Philippe V, fit passer, en 1808, le roi Joseph de Naples à Madrid. Mais ce nouveau théâtre, ensanglanté par l'insurrection d'un grand peuple,

ne convenait point aux habitudes, ni au caractère pacifique du frère aîné de Napoléon. Retenu malgré lui au-delà des Pyrénées, il n'y régna, pour ainsi dire, que *nominalement*; et comme son autorité ne fut reconnue que dans les lieux occupés par l'armée française, le pouvoir royal se trouva presque toujours annihilé par le pouvoir militaire. Joseph Bonaparte assista à différentes batailles pendant la guerre qui fut entreprise et soutenue pour lui donner et conserver un sceptre, qu'il aurait volontiers échangé contre le repos de la vie privée. Obligé plusieurs fois d'abandonner sa capitale, il en sortit définitivement en 1813, entra en France après avoir échappé avec peine aux Anglo-Espagnols à la journée de Victoria. Napoléon le nomma lieutenant-général de l'empire, et commandant en chef de la garde nationale, à son départ pour l'armée, en janvier 1814. Ce fut en cette qualité qu'il adressa, le 20 mars, la proclamation suivante aux Parisiens : « Citoyens de Paris, une colonne ennemie s'est portée sur Meaux; elle s'avance par la route d'Allemagne; mais l'empereur la suit de près à la suite d'une armée victorieuse. Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de l'impératrice et du roi de Rome. *Je reste avec vous.* Armons-nous pour défendre cette ville, ses monuments, ses richesses, nos femmes, nos enfants, tout ce qui nous est cher. Que cette vaste cité devienne un camp pour quelques instants, et que l'ennemi trouve sa honte sous ses murs, qu'il espère franchir en triomphe! L'empereur marche à notre secours. Secondons-le par une courte et vive résistance, et conservons l'honneur français. » Le lieutenant-général de l'empereur ne donna pas lui-même l'exemple de la résistance vive qu'il réclamait des habitants de Paris. Après avoir paru un instant sur la butte Montmartre, il quitta précipitamment la capitale dans la journée du 30 mars, et se retira à Blois avec l'impératrice Marie-Louise, pendant qu'un des chefs de l'armée répondait, à l'invitation de *conserver l'honneur français*, par une capitulation qui livra Paris aux étrangers. Après l'abdication de Napoléon, le roi d'Espagne se rendit en Suisse, et y fit l'acquisition de la terre de Prangin, dans le canton de Vaud, où il résida jusqu'au retour du prisonnier de l'île d'Elbe. Appelé, à cette époque, à siéger parmi les pairs, il fut chargé de nouveau de la lieutenance impériale et de la présidence du conseil des ministres, pendant l'absence de son frère, qui partit de Paris le 9 juin 1815 pour aller prendre le commandement de ses armées sur les frontières de la Belgique, les dévastés de Waterloo, suivis immédiatement de la seconde abdication de Napoléon, firent songer le prince Joseph à chercher un nouvel asile hors du territoire français. Prévoyant que la réaction, dont sa famille était menacée, pourrait l'atteindre dans les divers états de l'Europe, il tourna cette fois les yeux vers l'Amérique, où l'empereur avait aussi consenti à se rendre, avant que d'imprudents conseils lui eussent inspiré la résolution de se jeter entre les mains des Anglais. Parti de Paris à la fin de juin, et ayant devancé son frère de quelques jours, Joseph Bonaparte s'embarqua à Rochefort, et parvint à gagner en septembre un des ports des Etats-Unis (New-York). Accueilli fraternellement par des républicains, dont les mœurs simples avaient tant d'analogie avec les siennes, il a vécu onze ans parmi eux, dans les environs de Philadelphie, sous le nom de comte de Survilliers, participant à tous les bienfaits d'une législation encore sans rivale dans le vieux monde. Mais, en 1826, l'ancien roi des Deux-Siciles et des Espagnes, a paru s'être dégoûté du séjour d'un pays où les distinctions aristocratiques et la pompe des titres n'ont pas l'importance que leur accorde la vieille Europe. Il a fait demander à la cour de Hol-

lande, par l'entremise du roi de Suède, son beau-frère, l'autorisation de venir se fixer en Belgique. Le gouvernement des Pays-Bas n'a pas osé répondre affirmativement, avant d'avoir obtenu l'approbation du cabinet des Tuileries; et ce sera sous le bon plaisir d'un ancien et chétif administrateur d'une des bonnes villes de l'empire, que le frère de l'empereur aura été admis à résider au milieu des débris de la puissance de sa famille, et qu'il pourra échanger l'égalité hospitalière des Américains, contre la morgue et la hauteur des mêmes hommes que ses frères et lui traitaient en courtisans ou en sujets. Au reste, Joseph Bonaparte, doué de toutes les qualités qui peuvent embellir une existence privée, et entraîné malgré lui dans la sphère inmulieuse de la politique, possède de grandes connaissances littéraires. Il a publié, en 1799, *Moïna*, roman in-18, dont on a fait une seconde édition en 1814. C'est à tort qu'on lui attribue l'*Ornithologie des Etats-Unis*, qui a paru il y a quelques années. Ce dernier ouvrage est de Charles Bonaparte, fils de Lucien, et gendre de l'ex-roi d'Espagne, son oncle. La femme de Joseph Bonaparte, empêchée par la faiblesse de sa santé, de rejoindre son époux en Amérique, s'était d'abord fixée à Francfort avec ses deux filles, d'où elle se rendit ensuite à Bruxelles, sa résidence actuelle. Il n'a pas moins fallu, sans doute, que l'empire des affections domestiques, et le besoin de retrouver une épouse et des enfants chéris, pour faire renoncer le comte de Survilliers au séjour de la Pensylvanie.

BONAPARTE (NAPOLEON), naquit, le 15 août 1769, à Ajaccio, de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolino, issus l'un et l'autre de race patricienne. Son père, dont la famille était originaire de San-Miniato, en Toscane, fut choisi, en 1776, pour représenter la noblesse de la Corse, dans la députation que cette île envoya au roi de France. Sa mère, remarquable par sa beauté, sera célèbre dans l'histoire pour avoir donné le jour à huit enfants qui ont presque tous porté le sceptre, quoique quelques uns d'entre eux ne soient parvenus à ce sommet des grandeurs humaines qu'en se laissant associer, par le second de leurs frères, aux brillantes et prodigieuses destinées d'un grand homme. On ne trouve rien dans les premiers ans de Bonaparte qui ressemble aux occupations ordinaires de l'enfance : point de jeux, point de plaisirs. Une maturité précoce, fruit de son goût pour la méditation et de son ardeur pour l'étude, annonce de bonne heure l'homme de génie dont l'activité doit s'exercer sur les questions les plus graves, embrasser les intérêts les plus vastes et remuer le monde. Mme Bonaparte sait reconnaître et apprécier l'entraînement secret de son fils vers les grandes choses. Pour ne pas laisser sans culture d'aussi heureuses dispositions, et pour mettre aussi à profit la protection de M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse, elle sollicite l'admission du jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne, et l'obtient en l'année 1777. Le caractère de Bonaparte devient de plus en plus sérieux et réfléchi à mesure que l'instruction vient aider le développement de sa puissance intellectuelle. Les connaissances purement littéraires, les langues anciennes, les arts d'agrément, il les dédaigne et les néglige; les sciences exactes, la géographie et l'histoire, seules, lui paraissent utiles pour la carrière qu'il doit parcourir; aussi absorbent-elles, avec Plutarque, son temps et son application; et, comme s'il pressentait déjà son avenir, il recherche constamment la solitude pour y étudier les modèles antiques capables de le former à l'héroïsme. Cependant ses camarades, témoins de ce besoin pressant de la retraite, ne se méprennent point sur la cause qui le produit; ils ne l'impudent point à une tendance misanthropique; ils savent que Napoléon est

affectueux et bienveillant, et ils voient en lui un de ces esprits supérieurs qui ne fuient la société et ne s'isolent du mouvement extérieur de la vie, que pour grandir intérieurement et s'élever dans le silence. Alors s'établit sur les condisciples du jeune Bonaparte l'irrésistible ascendant que doit subir désormais tout ce qui entounera cette haute capacité naissante; alors le professeur Lége, rendant compte de la conduite de son élève, trace sur une note ces lignes prophétiques : « Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent. » Bonaparte passa, en 1784, de l'école militaire de Brienne à celle de Paris. Il y soutint des examens brillants qui le firent nommer, en 1785, lieutenant en second au régiment d'artillerie de La Fère, alors en garnison à Grenoble. Ce fut à peu près vers ce temps qu'entendant une dame ajouter à l'éloge de Turenne : « Oui, c'était un grand homme, mais je l'aimerais mieux s'il n'eût pas brûlé le Palatinat; » il s'empressa de répondre : « Qu'importe ! si cet incendie était nécessaire à ses desseins; » paroles plus dignes d'un machiaveliste blanchi dans les intrigues diplomatiques, que d'un jeune homme de quinze ans ! Pendant son séjour dans le Dauphiné, Napoléon se montra, comme à Brienne et à Paris, obstiné à s'éloigner du monde et à se créer un coin solitaire pour n'être point troublé dans ses études et ses méditations. Il se hasarda néanmoins, à Valence, à former quelques liaisons, et les révélations du *Mémorial de Sainte-Hélène* ne permettent plus de croire, avec les auteurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, que Joséphine ait appris la première à Napoléon la puissance de l'amour sur les têtes les plus fortes. La révolution française éclata. Bonaparte qui ne s'était point condamné à la retraite, comme le plus jeune des Gracques, pour y puiser ou pour y accroître une conviction généreuse en faveur d'une doctrine ou d'un parti, mais qui avait cherché plutôt à y tremper fortement son âme, à y donner de la profondeur à sa pensée, et de l'énergie à sa volonté, pour s'en faire ensuite des moyens de renommée, de gloire et d'élevation; Bonaparte, avant de se prononcer entre l'égalité et le privilège, entre le peuple et le gouvernement, attendit que l'issue du premier choc lui indiquât de quel côté se trouvaient les chances les plus favorables à sa fortune. « Il » saurait voir, dit-il un jour au capitaine de sa compagnie; d'ailleurs les révolutions sont un bon » temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du » courage. » Les événements ne tardèrent pas, en effet, à avertir son ambition, et il se déclara pour la cause nationale. « Si j'avais été maréchal-de- » camp, a-t-il dit depuis, j'aurais embrassé le parti » de la cour; mais sous-lieutenant et sans fortune, » je dus me jeter dans la révolution. » Nous verrons plus tard que la politique expectative fut toujours celle de Bonaparte dans les grandes crises qui agiteront la France durant la période républicaine. La Corse était déchirée par les factions; le jeune Bonaparte, qui s'y trouvait en congé, et qui s'y était montré le partisan de Paoli, alors commandant la 3^e division militaire, et ancien ami de son père, fut promu, au commencement de 1793, au commandement provisoire d'un bataillon de gardes nationaux soldés, levés dans l'île pour y maintenir la tranquillité publique. La sévérité qu'il fut obligé de déployer contre la population d'Ajaccio, dirigée par Peraldi, chef du parti anti-français, le fit accuser d'avoir provoqué lui-même les troubles qu'il avait apaisés, afin de signaler son dévouement à la France et d'attirer sur lui l'attention du gouvernement. Il vint repousser cette imputation en personne, et il fut surpris à Paris par le tragique dénouement du drame constitutionnel, dans la terrible

journée du 10 août. Également témoin des massacres de septembre, l'horreur que ces événements lui inspirèrent ne l'empêcha pas de les considérer, ainsi qu'il s'en est exprimé à Sainte-Hélène, comme une fatale conséquence des résistances intérieures, des complots, des trahisons et des dangers extérieurs qui avaient exaspéré les passions populaires; et jugeant peut-être la position de Danton comme il avait fait l'incendie du Palatinat, il retourna dans son pays, plus convaincu que jamais du triomphe définitif d'une cause dont les périls pouvaient inspirer à ses partisans d'aussi affreux sacrifices, et faire dire à un homme d'état : « Périssent » ma mémoire, pourvu que la France soit sauvée ! » Les intrigues de Paoli avec le cabinet anglais avaient pris, en l'absence de Bonaparte, un tel caractère qu'il ne fut pas difficile à ce dernier de les reconnaître. Cette découverte l'affligea beaucoup, et il surveilla, avec la plus vive sollicitude, la conduite de son ancien protecteur, jusqu'à ce que le moment d'une rupture éclatante arrivât. Paoli, déclaré traître envers la France, leva l'étendard de la révolte. Une expédition, conduite par les représentants Salicetti et Lacombe-Saint-Michel, et dont Bonaparte fit partie, fut dirigée contre Ajaccio, boulevard de l'insurrection. Les Français échouèrent, et leurs partisans, proscrits en Corse, se virent forcés de les suivre dans leur retraite. La famille Bonaparte se fixa alors dans les environs de Toulon, et Napoléon rejoignit à Nice le 4^e régiment d'artillerie à pied, où il avait été nommé lieutenant en premier.

Ici va commencer la fortune de Bonaparte. Les ennemis de la révolution française, après avoir réussi à soulever Lyon et la Vendée contre la convention, venaient d'obtenir un nouveau triomphe : la trahison avait livré Toulon à la flotte anglo-espagnole. Le comité de salut public charge aussitôt les phalanges républicaines, stationnées dans le midi de la France, d'arracher ce port important aux drapeaux réunis du royalisme et de l'étranger; des représentants, connus pour leur énergie parmi les membres les plus ardents de la montagne, Salicetti, Albite, Fréron, Ricord, Robespierre jeune, sont désignés pour hâter les opérations du siège et la punition des traîtres. Bonaparte est envoyé à Lyon avec ordre de presser l'expédition des poudres; il est obligé de pousser jusqu'à Paris, mais sa mission n'en est pas moins remplie avec succès et diligence. A son retour au quartier-général de Carteaux, il est nommé, par Albite, Salicetti et Barras, chef de bataillon commandant l'artillerie de siège, en remplacement du général Duthéil, retenu dans son lit par une maladie grave. Cette promotion change la face des affaires devant la place. Bonaparte se sent dès lors sur un théâtre assez étendu et assez élevé pour faire les premiers essais de son talent militaire, de son activité et de son audace. Visitant un jour les travaux de l'artillerie avec un des commissaires de la convention, celui-ci veut présenter quelques observations sur la position d'une batterie. « Mêlez-vous de votre métier de » représentant, lui répondit le jeune officier, et laissez-moi faire le mien; cette batterie restera là, » et je réponds du succès sur ma tête. » L'événement justifia la confiance du commandant de l'artillerie. La brèche, long-temps tentée en vain, fut ouverte, et l'impétuosité des soldats, secondée par l'habileté et le courage d'un chef subalterne, encore obscur, rendit à la république, le boulevard des édiées de la Méditerranée, que lui avaient enlevé la déloyauté et l'infamie de quelques hommes. Ce fut le 19 décembre que Toulon redevint français, et ce jour-là même les représentants récompensèrent la puissante coopération de Bonaparte, dans cette importante victoire, en le nommant général de brigade com-

mandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Telle fut la première révélation que fit de sa capacité guerrière le plus grand capitaine des siècles. Soldats, généraux, représentants du peuple s'accorderent à reconnaître sa supériorité; et il les maîtrisa tous également par l'ascendant du génie, lorsque le 9 thermidor sembla vouloir l'arrêter au début de sa carrière. A la nouvelle de la chute des triumvirs, il écrivit à ce même Tilly, qui fut compris depuis parmi les pros crits du 18 brumaire : « Tu auras sûrement appris la mort de Robespierre, j'en suis fâché; mais eût-il été mon père, je l'eusse poignardé moi-même, si j'avais su qu'il aspirât à la tyrannie. » Il y avait peut-être plus de sincérité dans les regrets exprimés au commencement de cette lettre que dans les démonstrations républicaines qui la terminent. Bonaparte, dans ses relations avec les commissaires de la convention en Provence, s'était particulièrement lié avec Robespierre jeune, dont le frère disposait alors des faveurs du gouvernement, et fixait les regards de tous les hommes qui voyaient surtout, dans la révolution, une occasion de fortune : aussi la foudre de la réaction ne respecta-t-elle pas les lauriers que le patriotisme venait de cueillir contre les stipendiés de l'Angleterre; et le vainqueur de Toulon fut arrêté à Nice, comme rospieserriste, par ordre de deux représentants qui avaient contribué naguère à son avancement, et qui se crurent obligés de descendre à l'exigence des thermidoriens. Mais Albitte et Salicetti s'aperçurent bientôt du vide immense que leur complaisance pour les dominateurs du jour laissait dans l'armée d'Italie. Ils exposèrent au nouveau comité de salut public l'importance des services de Bonaparte, et la nécessité de recourir à ses talents pour la reprise des opérations militaires. Les passions vindicatives cédèrent cette fois à l'intérêt du pays. La mise en liberté du chef de l'artillerie fut ordonnée, et la prise d'Onelle, celle du col de Tende et le combat del Cairo signalèrent immédiatement son retour au milieu de ses compagnons d'armes. « C'est au talent » du général Bonaparte, écrivit alors le général en chef Dumerbion aux commissaires conventionnels, « que je dois les savantes combinaisons qui ont assuré notre victoire. » Cependant la violence du mouvement réactionnaire faisant passer successivement les rênes de l'état en des mains de plus en plus hostiles aux patriotes, un transfuge de la montagne, le député Aubry, se trouva porté à la direction des affaires militaires. Bonaparte avait trop laissé pressentir sa portée pour ne pas exciter la jalousie de la médiocrité qui avait osé s'asseoir à la place du grand citoyen proclamé l'organisateur de la victoire. Il est rappelé de l'armée d'Italie et destiné à aller combattre dans l'Ouest; mais sa pénétration lui découvre toutes les chances défavorables qu'un général, même victorieux, peut courir dans une telle guerre, et il refuse la mission sous le poids de laquelle Aubry se proposait peut-être de faire tomber une réputation naissante qui l'offusquait. On offre alors le commandement d'une brigade, dans la ligne, au chef de l'artillerie devant Toulon; et l'intervention de Barras et de Fréron, toujours influents parcequ'ils sont toujours passionnés pour le parti dominant, ne peut même faire renoncer Aubry à la résolution qu'il a prise d'humilier un officier dont le mérite importune l'incapacité de ses supérieurs. Bonaparte persiste à repousser le périlleux déplacement qu'on veut lui imposer, et il préfère retourner à la vie solitaire. En vain Pontécoulant, qui remplace Aubry dans la présidence du comité militaire, arrache un instant le général à sa retraite pour l'associer à la confection des plans de campagne : Letourneur de la Manche, qui succède à Pontécoulant, apporte dans ses fonctions les mêmes

préventions qu'Aubry à l'égard de Bonaparte; et celui-ci, qui ne veut pas que les plus belles années de sa vie soient perdues pour sa fortune, croyant que la voie qu'il a choisie pour son élévation va se fermer irrévocablement devant lui, se décide à aller offrir ses services au sultan; tant il est vrai que ce génie remuant obéit moins à une conviction patriotique qu'à des inspirations ambitieuses, et que sa propre destinée l'occupe plus que les destinées de la France; et c'est pourtant à propos de ce projet de désertion à Constantinople qu'un biographe de Bonaparte dira, qu'il n'aimait encore que la gloire et la liberté! Mais les événements de vendémiaire surviennent, et les espérances fondées sur le divan sont place à des espérances moins lointaines. La révolution française qui a déjà fourni à Napoléon l'occasion de commencer sa renommée lui prépare les moyens de la relever et de l'étendre; comme si chaque crise de la république devait servir de degré à l'illustration du jeune guerrier, jusqu'à ce qu'il puisse s'armer de cette même illustration contre la république. Les thermidoriens, effrayés de la marche rapide et terrible de la contre-révolution dont ils avaient donné le signal, s'étaient empressés de revenir sur leurs pas, et avaient ordonné le réarmement des patriotes. Cette mesure, jointe aux décrets des 5 et 13 fructidor an 3, jeta la division et l'alarme dans les sections de Paris. Quelques unes d'entre elles se déclarèrent en révolte ouverte contre la convention. Le général Menou lui chargé de les réprimer; mais, soit incapacité, soit trahison, il agit avec si peu de vigueur que les progrès de l'insurrection rendirent sa fidélité suspecte et le firent mettre en arrestation. Cependant le danger devenait à chaque instant plus grave. Des représentants, qui avaient connu Bonaparte à Toulon ou à l'armée d'Italie, le proposèrent alors pour le commandement de l'armée conventionnelle. On croyait qu'il accepterait avec empressement une mission dont le succès devait le porter aux premiers postes militaires. Il hésita pourtant, parceque la victoire entre les deux partis était ou lui paraissait incertaine, et que, dominé par la considération de sa propre destinée, il manquait toujours de conviction en faveur de telle ou telle opinion politique. Il est curieux de voir le *Mémorial de Sainte-Hélène* nous peindre lui-même l'indécision de son héros en cette circonstance : « Bonaparte, dit-il, qui avait tout entendu, et savait ce dont il était question, déclara près d'une demi-heure avec lui-même sur ce qu'il avait à faire. Une guerre à mort éclatait entre la convention et Paris, qui se disait parler au nom de toute la France. Était-il sage de se déclarer? Qui oserait descendre seul dans l'arène pour se faire le champion de la convention? La victoire même aura quelque chose d'odieux, tandis que la défaite voue pour jamais à l'exécration des races futures..... Mais la défaite de la convention ceindrait le front de l'étranger, et scellerait la honte et l'esclavage de la patrie. Ces sentiments, vingt-cinq ans, la confiance en ses forces, sa destinée, le décidèrent. » Bonaparte se laissa donc adjoindre à Barras dans le commandement des troupes de la convention. En quelques heures tout fut disposé pour la victoire. Le canon républicain délogea les sectionnaires de tous les postes qu'ils avaient occupés, et leurs formidables colonnes se trouvèrent dispersées et détruites avant la nuit. Bonaparte obtint de ses ennemis, en cette journée, le titre de mitrailleux; elle lui valut quelque temps après celui de général en chef de l'armée de l'intérieur de la part des chefs du parti qu'il avait fait vaincre. Le danger éloigné, les triomphateurs de vendémiaire relevèrent l'autel des vengeances en changeant toutefois de victimes. Ils persécutèrent

de nouveau les royalistes et les modérés, comme ils avaient poursuivi naguère les patriotes. Menou, accusé de connivence avec Danican, général en chef des sections, fut traduit devant un conseil de guerre, dont on espérait et sollicitait une condamnation à mort. Heureusement pour lui le commandant de Paris le couvrit de sa protection en demandant que l'on mît aussi en jugement les trois membres de la convention qui avaient partagé la négligence et les fautes de l'incapable guerrier; « et, comme l'a dit depuis Napoléon, l'esprit de corps fut plus puissant que la voix des ennemis de Menou. » Le 13 vendémiaire, au reste, ne servit pas seulement à l'avancement militaire de Bonaparte; il influa puissamment aussi sur sa vie politique et privée, par la connaissance qu'il lui procura de M^e Beauharnais. Voici comment le *Mémorial de Sainte-Hélène*, recueillant les biographies prématurées, s'exprime sur cette circonstance: « On avait exécuté, dit-il, le désarmement général des sections. Il se présenta à l'état-major un jeune homme de dix ou douze ans, qui vint supplier le général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la république. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie. Bonaparte, touché de la nature de sa demande et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait. Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance que M^e de Beauharnais se crut obligée de venir le lendemain lui en faire des remerciements. Bonaparte s'empressa de lui rendre sa visite. Chacun connaît la grâce extrême de l'impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayantes: la connaissance devint bientôt intime et tendre, et ils ne tardèrent pas à se marier. » Cependant la conduite de Schérer à l'armée d'Italie ne répondait pas aux espérances du gouvernement. Le directoire venait d'être installé, et la fausse modestie de Sieyès, qui aimait mieux conserver son influence secrète que d'encourir la responsabilité d'une gestion publique, avait porté à la première magistrature de la république le savant homme de guerre qui avait dirigé avec tant de dévouement, d'habileté et de succès, le vaste mouvement militaire de 1793. Carnot, digne appréciateur des talents de Bonaparte, appela sur lui l'attention de ses collègues, et le proposa pour remplacer Schérer. Barras, qui voyait plus fréquemment que jamais son lieutenant de vendémiaire, appuya Carnot, et le jeune époux de Joséphine partit de Paris, le 1^{er} germinal an 4 (21 mars 1796), pour aller rétablir l'armée d'Italie, en qualité de général en chef, dans l'attitude victorieuse qu'il avait contribué à lui faire prendre deux ans auparavant, lorsqu'il ne pouvait encore déployer les ressources de son génie que dans un rang secondaire. En passant à Marseille, il dit, avec une sorte d'inspiration, à l'un des membres de la commission du Midi prêt à retourner dans la capitale: « Avant un mois, vous apprendrez que je suis mort, ou que l'armée autrichienne est en déroute. » A peine âgé de 26 ans, n'ayant jamais assisté à aucune bataille rangée, Bonaparte, en se présentant pour commander à d'anciens généraux, à des officiers distingués par d'éclatants services, ne pouvait manquer de soulever contre lui la haine et l'envie, si la supériorité de son mérite n'eût bientôt fait oublier sa jeunesse. Arrivé à Nice, il trouve une armée sans discipline, sans munitions, sans vivres, sans vêtements; et, se rappelant aussitôt le héros de Carthage, montrant de la crête des Alpes la féconde Italie à ses soldats, il adresse aux siens les paroles suivantes: « Camarades, vous manquez de tout au milieu de ces rochers; jetez les yeux sur les riches contrées qui sont à vos

« pieds; elles nous appartiennent; allons en prendre possession. » L'ouverture de la campagne justifia cette éloquente assurance. L'armée combinée des Autrichiens et des Sardes, battue en cinq rencontres différentes, depuis le 11 jusqu'au 22 avril 1796, dans les combats de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Vico et de Mondovì, laissa occuper par les Français les forteresses de Coni, de Tortone, d'Alexandrie et de la Ceva. Le résultat de ce brillant début fut, en outre, la prise du général en chef Provera, la séparation des Autrichiens de l'armée piémontaise, et la nécessité imposée au roi de Sardaigne de signer une capitulation dans sa capitale. Maître du Piémont, Bonaparte s'avança vers la Haute-Italie, à la poursuite des impériaux. « Je marche demain sur Beaulieu, écrivit-il, de Cherasco, au directoire; je l'oblige à repasser le Pô; je le passe immédiatement après, je m'empare de toute la Lombardie, et, avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, trouver l'armée du Rhin, et porter, de concert, la guerre dans la Bavière. » Tout ce qui dépendait de lui dans cette prédiction fut accompli. L'armée française força le passage du Pô à Plaisance, et s'assura la conquête de la Lombardie par la bataille et la prise de Lodi (21 floréal an 4—10 mai 1796). Quelques jours auparavant, le général en chef avait demandé au directoire de lui envoyer des artistes pour recueillir les objets d'arts que la victoire mettait à la disposition de la France. Après la brillante affaire de Lodi, toujours préoccupé de sa jonction avec l'armée d'Allemagne, il écrivit au directeur Carnot: « Je m'imagine qu'on se bat sur le Rhin. Si l'armistice continuait, l'armée d'Italie serait écrasée; il serait digne de la république d'aller signer le traité de paix avec les trois armées réunies dans le cœur de la Bavière ou de l'Autriche étonnées. » Et pendant que l'audace de son génie lui fait déposer ces hautes conceptions dans le sein de l'homme le mieux fait pour le comprendre, Pizzighitone et Crémone, tombant sous les armes de la république, rendent complète la soumission du Milanais. Bonaparte s'était montré plus que militaire au milieu des prodiges qu'il venait d'opérer. Le directoire avait vu, dans sa conduite et sa correspondance, la révélation d'une capacité politique égale à sa capacité guerrière, et peut-être aussi les symptômes de ses projets ambitieux. Pour l'empêcher de se constituer l'arbitre unique des destins de l'Italie, et de s'essayer sur le champ de ses triomphes à l'exercice du pouvoir suprême, on conçut le dessein de partager le commandement de l'armée entre lui et Kellermann. Prévenu de cette mesure, le vainqueur de Lodi s'en offensa, et confia son mécontentement à Carnot. « Je crois, lui écrivit-il, que réunir Kellermann et moi en Italie, c'est vouloir tout perdre. Je ne puis pas servir volontiers avec un homme qui se croit le premier général de l'Europe; et d'ailleurs je crois qu'un mauvais général vaut mieux que deux bons. » La guerre est comme le gouvernement, c'est une affaire de tact, etc., etc. Cette lettre, dans laquelle un général en chef de vingt-six ans, ne craint pas d'insinuer à l'un des premiers magistrats d'une république que le gouvernement, affaire de tact comme la guerre, doit être soumis à une direction unique, laisse déjà percer la pensée politique qui préoccupait Bonaparte au milieu de ses merveilleuses opérations militaires. Au reste, après avoir ainsi exprimé ses plaintes et indiqué ses vues, ce général fit son entrée solennelle à Milan le 26 floréal (15 mai), tandis que le directoire signait à Paris le traité de paix négocié par Salicetti avec la cour de Turin, et qui, remettant à la France toutes les places fortes occupées par ses armées, réunissait aussi la Savoie, Nice et Tende au territoire de la république. Les obser-

vations un peu vives de Bonaparte à celui des directeurs dont il ambitionnait le plus l'estime eurent le résultat qu'il s'en était promis. Le commandement en chef de l'armée d'Italie lui fut conservé sans partage, et Kellermann reçut l'ordre de se rendre dans les pays cédés à la France par le traité de Turin. Des négociations s'ouvrirent alors avec Rome et Naples; d'autres, entamées avec Parme, se terminèrent heureusement. Bonaparte, qui dirigeait tout de Milan, la diplomatie et la guerre, se préparait cependant pour la conquête de la Haute-Italie. Il savait que le succès de cette entreprise était attaché à la prise de Mantoue, qu'il regardait comme la clef de l'Allemagne, et qu'il avait en même l'intention de surprendre aussitôt après la victoire de Lodi contre l'avis de Salicetti et de Berthier qui avait prévalu. Mais les agents de l'Autriche parvinrent à soulever la Lombardie contre les Français. Bonaparte, qui comptait n'avoir à combattre que des troupes régulières, se vit tout à coup menacé d'une guerre nationale. Irrité de voir ainsi le fruit de ses travaux compromis, il n'hésita pas à déployer la plus grande rigueur contre les insurgés. Tandis que les exécutions militaires frappaient de terreur le Milanais, une surveillance active faisait trembler Venise et Gênes, dont la conduite à l'égard de la France pouvait être soupçonnée de déloyauté et de malveillance. Cependant le château de Milan tomba au pouvoir des Français, et cent cinquante pièces de canon, que cet événement mit à la disposition du général en chef, furent dirigées sur Mantoue, dont le général divisionnaire Serrurier ne tarda pas à emporter les dehors. D'un autre côté, le général Augereau, repassant le Pô, vint donner aux armées républicaines, dans la partie centrale de la péninsule, une supériorité assez redoutable pour forcer le pape et les autres princes de la Basse-Italie à manifester des dispositions moins équivoques pour la cessation des hostilités. Masséna harcelait alors les impériaux dans le Tyrol, et Beaulieu, fuyant devant Bonaparte, abandonnait l'Italie après avoir jeté treize mille hommes dans Mantoue. Le siège de cette place était poussé avec vigueur, lorsque le cabinet de Vienne, qui sentait toute l'importance de sa conservation, envoya Wurmser, à la tête de soixante mille hommes, pour la secourir. Bonaparte en avait à peine quarante mille, tant pour contenir les assiégés que pour faire face à la formidable armée chargée de leur délivrance. Mais les Autrichiens se divisent : Quosnadovich, avec vingt-cinq mille hommes, se dirige sur Brescia, et Wurmser conduit directement à Mantoue le restant de l'armée. Cette faute ne pouvait échapper au vainqueur de Provera et d'Argentan. Bonaparte, plein du souvenir des brillants résultats obtenus au commencement de la campagne, par la séparation des généraux ennemis, ne craint pas d'interrompre le siège de Mantoue, et se porte précipitamment, avec toutes ses forces réunies, à la rencontre de Quosnadovich, qu'il rejette dans les gorges du Tyrol après l'avoir battu complètement à Salo et à Lonato. Wurmser n'a pas le temps d'apprendre cette défaite; il se voit à son tour soudainement attaqué par une armée qu'il croit occupée contre son collègue, et perd la fameuse bataille de Castiglione. Cette campagne des cinq jours, comme les Français l'appelaient, coûta aux Autrichiens plus de vingt mille hommes et cinquante pièces de canon. Elle fut suivie de nouveaux échecs que Quosnadovich essaya aux combats de Soravalle, de San-Marco, de Roveredo et dans les gorges de Caliano. Bonaparte n'oubliait pourtant ni Wurmser, ni Mantoue, dans les montagnes du Tyrol. Prompt comme l'éclair, il fond sur les Autrichiens à Bassano, et les attaque encore dans les défilés de Primolano et au fort de Cavallo.

Toute sa diligence, tous ses succès ne peuvent empêcher néanmoins le vieux guerrier allemand de pénétrer dans la place qu'il a résolu de défendre, et le général français s'en prend alors à l'inexécution de ses ordres. Bonaparte ne voit, au reste, dans l'arrivée de Wurmser à Mantoue qu'un motif de plus de presser le siège de cette ville, et tandis qu'il dirige les travaux qui doivent assurer cette conquête, des états s'élèvent sous ses auspices. Des bords de l'Adige et du Mincio, du milieu des champs de bataille, il préside à la fondation des républiques Cispadane et Transpadane, fait chasser les Anglais de la Corse, et comprime à la fois Gênes, Venise et le saint-siège. Une nouvelle armée impériale, forte de quarante-cinq mille hommes, et commandée par un général habile, d'Alvinzi, se présente alors au vainqueur de Quosnadovich et de Wurmser. Les républicains, épuisés par une longue série de victoires, sont réduits à trente-trois mille hommes; mais ils ont Bonaparte pour chef et des Autrichiens à combattre. D'Alvinzi, comme ses prédécesseurs, a divisé son armée en deux corps : l'un de trente mille hommes, qui, sous son propre commandement, traverse le Veronais pour gagner Mantoue; l'autre de quinze mille hommes, sous la conduite de Davidovich, s'étend sur l'Adige. Il ne faut que quelques jours au général français pour écraser et détruire ces deux colonnes. Secondé par Masséna, Lannes, Augereau, Murat, Belliard, etc., etc., il obtient à Arcole, après une bataille de trois jours, l'un des plus mémorables succès qui aient signalé l'apogée de son génie et de sa fortune. C'est là que voyant chanceler un instant ses intrépides grenadiers sous le feu de l'ennemi, il descend de cheval, saisit un drapeau, et s'élançant, à l'exemple d'Augereau, sur le pont que les cadavres encombraient, en s'écriant : « Soldats, n'êtes-vous plus les braves de Lodi ? Sui- » vez-moi. » Ces paroles ont rendu tout leur héroïsme aux soldats de la France. L'aigle d'Autriche est encore en fuite devant l'étendard de la république. Alvinzi a perdu trente pièces de canon et huit mille prisonniers, outre cinq mille morts restés sur le champ de bataille; Davidovich est rejeté dans le Tyrol, et Wurmser dans Mantoue. L'Autriche, moins malheureuse sur le Rhin qu'en Italie, pouvant affaiblir sans danger son armée d'Allemagne, envoie aussitôt de nouvelles forces sur l'Adige, et Alvinzi débouche avec Provera par les gorges du Tyrol pour fondre sur Joulert, qui gardait la ligne de la Corona. Bonaparte, averti de ce mouvement dans Bologne, a bientôt reparu devant l'ennemi. Alvinzi est mis en déroute à Rivoli, et les combats de Saint-Georges et de la Favorite réduisent Provera à rendre les armes, sous les yeux de Wurmser, qui est obligé lui-même, quelques jours après, de livrer aux Français le boulevard de la puissance autrichienne en Italie. Quarante-cinq mille morts ou prisonniers, et six cents bouches à feu tombées en notre pouvoir, tels sont les résultats de ces désastreuses journées pour les généraux de l'empire. Cependant la cour de Vienne, peu corrigée par tant de sanglantes leçons, s'obstine à défendre ses possessions italiennes. Si Mantoue a succombé, si une armée victorieuse menace la capitale même de l'Autriche, la haine de la révolution française parle encore plus haut que les revers et les dangers dans le conseil autique. Un archiduc est envoyé sur le Tagliamento pour relever l'étendard autrichien de l'humiliation, dont Beaulieu, Provera, Alvinzi et Wurmser n'ont pu le préserver, et pour venger les quatre armées qu'en moins d'un an Bonaparte a détruites. De nouvelles colonnes sont détachées de l'armée du Rhin et dirigées contre les conquérants de la Lombardie. Mais cette fois les impériaux, épuisés par tant de défaites, n'ont pas même de

leur côté la supériorité du nombre; et, quels que soient le courage et l'habileté de leur général, ils ne peuvent guère espérer que sa capacité supplée la faiblesse numérique, ayant à lutter contre l'ascendant de la victoire, l'héroïsme du soldat républicain et le génie de Bonaparte. Le prince Charles semble, en effet, n'arriver en Italie que pour exposer la maison d'Autriche à recevoir, sur les champs de bataille, dans la personne de l'un de ses membres, un affront qui mette le sceau à tous ceux qu'elle a déjà essuyés par ses généraux. Le 20 ventôse an 5 (10 mars 1797), les Français, renforcés par la jonction des divisions Delmas et Bernadotte, venues d'Allemagne, passent le Tagliamento, et remportent une victoire qui leur ouvre le Tyrol et les rend maîtres des états de Venise. Dix jours après, ils obtiennent de nouveaux succès dans les combats de Lavis, de Tramin et de Clausen, pénètrent dans Trieste le 3 germinal suivant (23 mars), enlèvent les points importants de Tarvis, Gradisca et Villach, s'emparent de Palma-Nova, poursuivent l'archiduc jusque sur la Mahr, occupent toutes les routes qui peuvent conduire à Vienne par le Tyrol, le Frioul et la Carinthie, et portent enfin leur quartier-général à trente lieues de cette capitale. Le 11 germinal (31 mars), Bonaparte, qui un an auparavant partait à peine de Nice pour se rendre à l'armée, se trouve, à Clagenfurth, investi, par ses triomphes, d'une égale prépondérance sur les vainqueurs et les vaincus, maître en quelque sorte des destinées de la France comme de celles de l'Autriche, et résolu d'essayer sa puissance en se constituant l'arbitre unique de la paix. Il envoie ses propositions à Vienne, où l'orgueil diplomatique affecte de rester étranger à la consternation générale, et persiste à refuser de négocier avec les généraux de la république, pendant que le roi de Sardaigne venait de conclure avec elle un traité offensif et défensif, et que le pape, puni, à Tolentino, d'avoir violé la convention de Bologne, renonçait à ses prétentions sur le Comtat Vénaisien, et cédait à perpétuité à la France une partie du territoire de l'église. L'optimisme du cabinet autrichien allait devenir funeste à la maison de Lorraine et à la population des états héréditaires, lorsque la nouvelle de l'occupation des défilés de Neumark et de la position d'Hundsmark par Masséna, jointe à l'imminence d'une bataille qui pouvait être la dernière pour l'empire de Charles-Quint, amena deux généraux ennemis au quartier-général des Français. Bonaparte, qui désirait la paix, ainsi que nous l'avons remarqué, soit qu'il fût impatient d'en dicter les conditions, et de mettre sa volonté au-dessus de celle du directoire, soit qu'il voulût se donner le loisir de songer à ses projets politiques, ou qu'il craignît de voir renverser, par l'inconstance de la fortune, l'immense réputation dont il attendait tôt ou tard l'investiture du pouvoir suprême, Bonaparte accorda aux commissaires autrichiens un armistice qui fut conclu, le 18 germinal (7 avril), à Judenburg. Le 26 du même mois, les négociations s'ouvrirent à Léoben pour les préliminaires de la paix, et ils y furent signés le 29. « Votre gouvernement, dit le vainqueur du prince Charles aux plénipotentiaires de la cour de Vienne, a envoyé contre moi quatre armées sans généraux, et cette fois un général sans armée. » Le lendemain de l'ouverture des négociations, Bonaparte avait exprimé son mécontentement au directoire sur l'attitude inactive de l'armée d'Allemagne, sa lettre n'était pas exempte d'amertume et d'insinuations malignes à l'égard du général en chef. « Quand on a bonne envie d'entrer en campagne, y disait-il, il n'y a rien qui arrête; et jamais, depuis que l'histoire nous retrace des opérations militaires, une rivière n'a pu être un ob-

stacle réel. Si Moreau veut passer le Rhin, il le passera, et, s'il l'avait déjà passé, nous serions dans un état à pouvoir dicter les conditions de la paix d'une manière impérieuse, et sans courir aucune chance; mais qui craint de perdre sa gloire est sûr de la perdre. J'ai passé les Alpes-Juliennees et les Alpes-Noriques sur trois pieds de glace, etc... » Si je n'eusse vu que la tranquillité de l'armée et mon intérêt particulier, je me serais arrêté au-delà de l'Isonzo. Je me suis précipité dans l'Allemagne pour dégager les armées du Rhin et empêcher l'ennemi d'y prendre l'offensive; je suis aux portes de Vienne, et cette cour insolente et orgueilleuse a ses plénipotentiaires à mon quartier-général. Il faut que les armées du Rhin n'aient point de sang dans les veines: si elles me laissent seul, alors je m'en retournerai en Italie. L'Europe entière ingèra la différence de conduite des deux armées. » Dans une nouvelle dépêche expédiée au gouvernement français, le 30 germinal, après la signature des préliminaires, Bonaparte, pour s'attribuer la direction de la diplomatie, déclara que, « vu la position des choses, les négociations, même avec l'empereur, étaient devenues une opération militaire; » et, confondant ensuite, dans ses hardies censures, la république et ses généraux, il ne craignit pas de dire : « Je me suis lancé sur Vienne ayant acquis plus de gloire qu'il n'en faut pour être heureux, et ayant derrière moi les superbes plaines de l'Italie, comme j'avais fait au commencement de la campagne dernière, en cherchant du pain pour l'armée que la république ne pouvait plus nourrir. » Le directoire, quelques alarmes qu'il dût concevoir de ce langage, s'appliqua à les dissimuler, et chercha même à rappeler au vainqueur de l'Italie que l'exercice de la suprême autorité n'appartenait qu'aux premiers magistrats, et non point aux premiers soldats de la république, en refusant de sanctionner l'un des articles que Bonaparte avait proposés ou consentis comme base de la paix. Il s'agissait de la remise de Mantoue aux Autrichiens, suppléée par l'occupation de Pizzighitona, Barras, Rewbell et Lacroix-Lepooux se prononcèrent avec véhémence pour la conservation de cette conquête. Carnot, que le désir de voir cesser une lutte sanglante rendait plus disposé à faire des concessions, voulut alors substituer Venise à Mantoue; mais sa proposition, reproduite par le général en chef, fut rejetée par ses collègues. Sur ces entrefaites, le tocsin sonne contre les Français sur les bords de l'Adriatique, et la perfidie de l'aristocratie vénitienne arrache le héros d'Arcole et de Lodi à ses travaux diplomatiques. Le sénat a commandé et le sacerdoce a prêché l'assassinat des conquérants de l'Italie : une populace féroce les égorge, dans Vérone, au milieu des solennités de la religion et pendant ces fêtes de Pâques, considérées chez les chrétiens comme un temps de miséricorde, d'indulgence et de réconciliation. Bonaparte survient aussitôt, publie un manifeste contre les oligarques vénitiens, à la date du 14 floréal, et paraît sous les murs de leur ville le 22 du même mois. Les nobles ont fui à son approche, le doge abdique, et le gouvernement démocratique est rétabli tel qu'il existait avant 1596. Cette révolution importante, opérée en quelques jours, réveille les Génois, et la république ligurienne est fondée par un Doria, tandis que la Cisalpine, formée des états enlevés à l'Autriche et de la Romagne, s'élève sous les auspices de Bonaparte, à qui les *pâques vénitiennes*, horrible imitation des *répres de Sicile*, ont ainsi fourni l'occasion de se faire saluer du nom de *libérateur*, chez des peuples dont l'admiration avait été enchaînée jusque-là par l'effroi que le génie des conquêtes sème sur son passage. Etrange destinée !

l'homme qui médite déjà peut-être le renversement du gouvernement républicain dans son propre pays, se trouve appelé à protéger l'établissement des républiques italiennes, et le prêtre qui doit consacrer plus tard l'insurrection de Napoléon se joint aujourd'hui à Bonaparte pour prêter son appui à la liberté.

« Oui, mes très chers frères, dit l'évêque d'Imola » (Chiaramonti, depuis Pie VII), dans une homélie qu'il adresse à ses diocésains, soyez bons chrétiens et vous serez bons démocrates. » Cependant la France était plus que jamais déchirée par les factions. Les dernières élections avaient introduit dans le conseil des cinq-cents une majorité anti-directoriale, composée de républicains modérés, de monarchistes constitutionnels, de royalistes purs et de quelques traîtres. La division régnait aussi parmi les chefs de l'état. Barthélemy suivait la majorité législative; Carnot ne la jugeait pas dangereuse, ou pensait du-moins que les lois seraient assez puissantes pour la réprimer si elle attentait à la constitution; Barras, Rewbell et Laréveillère-Lepeaux, menacés dans la possession d'un pouvoir qu'ils étaient disposés à garder le plus possible, imploraient les secours de l'armée pour se débarrasser de leurs ennemis. Dans ces graves conjonctures, tous les partis cherchaient à attirer dans leurs rangs « le héros qui, selon l'expression d'un orateur clichien, Tronçon-Ducoudray, s'était tout à coup distingué par les talents du négociateur, après avoir été égal, en huit mois, les hommes les plus illustres dans l'art militaire. » Bonaparte, à qui sa conscience politique donnait toujours la plus grande latitude dans le choix de ses moyens d'élévation, écouta toutes les propositions pour préférer ensuite celle qui lui offrait le plus de chances de succès. Il fut sondé d'abord par les contre-révolutionnaires mêmes qu'il avait mitraillés en vendémiaire; mais ce parti, outre qu'il était odieux au peuple et à l'armée, avait son chef tout prêt en cas de réussite, et cela devait suffire pour en éloigner irrévocablement le vainqueur de l'Italie: aussi des adresses fulminantes, parties des rives de l'Adige et du Pô, vinrent-elles rassurer les patriotes de la capitale et des départements sur les menées et les intrigues du parti de Clichy. « La route de Paris, dirent les cam-pagnons d'armes de Bonaparte, offre-t-elle plus d'obstacles que celle de Vienne? Non; elle nous sera ouverte par les républicains restés fidèles à la liberté; réunis, nous la défendrons, et nos ennemis nous l'auront vécu. Des hommes couverts d'ignominie, avides de vengeances, saturés de crimes, s'agitent et complotent au milieu de Paris quand nous avons triomphé aux portes de Vienne... Vous, qui avez fait du mépris, de l'infamie, de l'outrage et de la mort, le partage des défenseurs de la république, tremblez! la de l'Adige au Rhin et à la Seine, il n'y a qu'un pas; tremblez! vos iniquités sont comptées, et le prix est au bout de nos baïonnettes. » Mais si l'option était facile pour Bonaparte entre les royalistes et les patriotes, elle ne l'était pas également entre les diverses nuances que présentait le parti républicain, entre Carnot et Rewbell par exemple. Sans doute s'il eût fallu se décider par l'estime, le choix n'aurait pas été douteux; le soldat d'Arcole ayant dû apprécier celui de Watignies, et les merveilles opérées par le système de concentration dans le Piémont et la Lombardie, ne pouvant que rappeler au triomphateur de Beaulieu et de Vurmser la première application de ce système à la délivrance du territoire français, en 1793, par l'organisateur de la victoire. Mais la résolution du général de l'armée d'Italie dépendait plus ici de la prévoyance de son ambition que des inspirations de l'estime. Or, la majorité du directoire, défendue dans les

conseils par les anciens amis de Danton, successivement proscriptionnaires de la Gironde et de la montagne, représentait désormais la révolution en présence de la faction de Clichy, et devait être par conséquent soutenue dans la lutte par la France républicaine. Carnot, malgré sa haute réputation de civisme, risquait de perdre son influence sur les patriotes pour refuser son approbation aux mesures extra-légales méditées contre les royalistes. Bonaparte, de son quartier-général de Léoben, jugea cette position respective des deux partis qui divisaient les chefs du gouvernement, avec la pénétration d'un homme aussi versé dans les combinaisons politiques que dans l'art de la guerre. Sans prendre donc un engagement définitif avant la décision du combat, il se rapprocha néanmoins du drapeau sous lequel tout semblait devoir entraîner la victoire. Croyant que l'heure était venue d'exécuter ses projets d'usurpation, il promit d'appuyer le coup d'état dans l'espoir de le faire tourner à son profit. Quinze mille hommes qu'il aurait dirigés sur Lyon lui auraient préparé les voies du pouvoir en le rendant l'arbitre des partis; c'est là ce que nous a révélé le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Mais l'intrigue ne marchant pas au gré de ses desirs, et le succès étant encore incertain pour Barras et ses complices, il refusa d'envoyer l'argent sur lequel ces derniers avaient compté pour faire réussir la mesure révolutionnaire dont ils allaient frapper leurs ennemis. Il eut aussi le soin de choisir parmi ses lieutenants celui (Augereau) qui était le moins capable de s'élever au premier rang, quelque rôle important que pussent d'ailleurs lui donner les circonstances, et il en fit son représentant dans la journée de fructidor. Il n'oublia pas non plus de remettre à son aide-de-camp Lavalette des instructions assez larges pour lui ménager, à tout événement, des relations avec les vainqueurs. Lavalette, en arrivant à Paris, vit, en effet, Carnot, de la part de son général, qui, disait-il, partageait entièrement l'opinion du directeur sur la crise actuelle. Cependant, à mesure que les événements se prononcèrent en faveur de la majorité directoriale, l'envoyé de Bonaparte s'éloigna du magistrat menacé de proscription, au moment même où une lettre du général, interceptée par les collègues de Carnot, leur apprenait que ces deux hommes s'accordaient une estime et une confiance mutuelles. Le directoire n'avait pas oublié pourtant le refus de Bonaparte d'envoyer les sommes nécessaires à l'exécution du coup d'état. Le secrétaire de Barras fut chargé de lui aller demander compte de sa conduite en cette circonstance, et le vainqueur de l'Italie nous a appris lui-même que si sa position ne lui eût commandé encore des ménagements, il aurait fait fusiller l'interrogateur pour toute explication, comme il en avait eu d'abord l'intention. Satisfait, du reste, d'avoir vu les premiers organes de la loi prendre soin eux-mêmes d'introduire la prépondérance du glaive dans les débats politiques, de consacrer un précédent pour ses projets ultérieurs, et de dégager de plus en plus la nation du système républicain par la prolongation du trouble, du désordre et des mesures violentes, Bonaparte disposait déjà de la république à Campo-Formio, et fixait, sans le concours de son gouvernement, les bases de sa politique vis-à-vis de l'Europe. « Les principes qui devaient régler la république, le *Mémorial de Sainte-Hélène* nous l'apprend, avaient été déterminés à Campo-Formio: le directoire y était étranger. » C'est vers cette époque que s'établirent les rapports du général avec l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord, que la convention avait rayé de la liste des émigrés après le 13 vendémiaire. Protégé par la coterie de Mme de Staël, l'ex-constituant « était discret, souple, insaisissant, dit le

« journal de M. Las-Cases, et gagna la faveur des « directeurs Barras, Merlin, Rewbell et même de « Laréveillère-Lépeaux, auquel il faisait la cour « comme il la faisait jadis à Versailles. Il devint « ministre des affaires étrangères, ce qui le mit en « correspondance avec le négociateur de Campo- « Formio. Talleyrand s'attacha dès cet instant à « plaire au général et à s'insinuer dans son esprit. » Le général, de son côté, crut sans doute devoir répondre à l'empressement du ministre, puisqu'il ne craignit pas de lui confier ses vues et ses pensées politiques, dans une lettre qu'il lui adressa de Passeriano, le troisième jour complémentaire an 5 (19 septembre 1797), et où se trouvent les passages suivants : « Malgré notre orgueil, nos mille et une « brochures, nos harangues à perte de vue et très « bavardes, nous sommes très ignorants dans la « science politique et morale. Nous n'avons pas en- « core défini ce que l'on entend par pouvoir exécutif, « législatif et judiciaire. Montesquieu nous a donné « de fausses définitions..... Son ouvrage n'est qu'une « espèce d'analyse de ce qui existe ou existait..... « Pourquoi effectivement regarderait-on comme une « attribution du pouvoir législatif, le droit de guerre « et de paix, le droit de fixer la quantité et la nature « des impositions ?.... L'organisation du peuple fran- « çais n'est encore qu'ébauchée..... Le pouvoir du « gouvernement, dans toute la latitude que je lui « donne, devrait être considéré comme le vrai re- « présentant de la nation, lequel devrait gouverner « en conséquence de la charte constitutionnelle et « des lois organiques. » Enfin, après six mois de né- « gociations, pendant lesquels il s'était livré à ces « profondes méditations sur l'organisation du pouvoir, dont on a dit plus tard qu'il avait la science, mais dont il avait certainement alors l'ambition, Bonaparte signa, à Campo-Formio, le 15 vendémiaire an 6 (17 octobre 1797), un traité de paix avec l'Autriche, qui enleva à cette puissance la Belgique et la Lom- « bardie, et lui abandonna néanmoins le pays véné- « tien, qui ne tarda pas d'expier l'enthousiasme ré- « publicain, dont le fondateur de la Cisalpine avait « provoqué lui-même la manifestation. « La républi- « que française, a dit à cette occasion un biographe « de l'illustre négociateur de Campo-Formio, dis- « posa d'un état indépendant, et l'effet de son in- « justice dure encore. » Mais le négociateur, en re- « vendiquant depuis toute la gloire du traité, en a « pris aussi toute la responsabilité, et puisque le gou- « vernement de la république y fut étranger, c'est à « Bonaparte que s'adressent ces phrases énergiques du « discours de Briot, à la tribune du conseil des cinq- « cents, le 12 fructidor an 7 : « La cession de Venise « et de la Dalmatie ont les suites les plus désas- « treuses, et effraya les peuples régénérés et prêts à « l'être : le gouvernement français fut accusé de faire « le commerce des nations, au nom de ce peuple « régénéré qui avait prosaïté le commerce des hom- « mes. La Cisalpine trembla ; le Piémont, la Sar- « daigne, la Toscane, Naples, retombés sous un « joug de fer, ne virent les Français qu'avec hor- « reur ; l'Irlande peut-être fut abattue, et n'osa plus « unir ses destins à celles du peuple qui vend les « nations à des rois. Pitt triompha encore d'avoir ce « double moyen d'accuser la république au tribunal « des rois de vouloir révolutionner les peuples, et de « la dénoncer au tribunal des peuples comme se « faisant un jeu de les sacrifier à ses intérêts et à « son agrandissement. » La paix signée avec l'empereur, il fallait pourtant trouver un poste pour le général qui l'avait conquise, et dont l'activité, au- « tant que la vaste renommée, embarrassait et effrayait le directoire. On lui offrit le commandement de l'armée des côtes de l'Océan, destinée contre l'An- « gleterre, et il était en route pour la France lorsqu'il

reçut à Milan l'ordre d'aller présider la légation de la république au congrès de Rastadt. Il s'y rendit en effet après avoir reçu l'acte de reconnaissance de la Cisalpine par le saint-siège, et y signa, le 11 frimaire, avec le comte de Cobenzel, une convention militaire, relative à l'évacuation respective des deux armées. Cette mission accomplie, il se hâta de revenir à Paris, où l'attendait l'enthousiasme national pour lui décerner le prix de tant de victoires ; il y arriva le 15 frimaire (5 décembre 1797). Quoique jaloux et alarmé de l'immense popularité du général, le directoire fut obligé de lui faire une réception solennelle et triomphale. Le 20 frimaire an 6 (10 décembre), cette cérémonie eut lieu dans la grande cour du palais du Luxembourg, siège du pouvoir exécutif. On y avait élevé un autel de la patrie, surmonté des statues de la liberté, de l'égalité et de la paix. Bonaparte, accompagné de Joubert et d'Andréossy, se présenta au pied de cet autel avec toutes les apparences du calme et de la modestie, et au milieu des acclamations unanimes d'un concours prodigieux de spectateurs. Après que le conservatoire eut entonné l'*Hymne à la liberté*, et que l'assemblée eut répété en chœur le refrain guerrier, le ministre des relations extérieures prit la parole et prononça un discours que l'adulation sénatoriale n'a pas même dépassé depuis. Nous en citerons les paragraphes suivants : « On doit remarquer, et peut- « être avec quelque surprise, dit Talleyrand, tous « mes efforts en ce moment pour expliquer, pour « atténuer presque la gloire de Bonaparte ; il ne s'en « offensera pas. Le dirai-je ? j'ai craint un instant « pour lui cette ombreuse inquiétude qui, dans « une république naissante, s'alarme de tout ce qui « semble porter une atteinte à l'égalité : mais je « m'abusais ; la grandeur personnelle, loin de bles- « ser l'égalité, en est le plus bel ornement, et, dans « cette journée même, les républicains français doi- « vent tous se trouver plus grands. Et quand je « pense à tout ce qu'il fait pour se faire pardonner « cette gloire, à ce goût antique de la simplicité qui « le distingue, à son amour pour les sciences ab- « straites, à ses lectures favorites, à ce sublime « Ossian, qui semble le détacher de la terre ; quand « personne n'ignore son mépris profond pour l'éclat, « pour le luxe, pour le faste, ces méprisables ambi- « tions des âmes communes ; ah ! loin de redouter « ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens « qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour « l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. « La France entière sera libre ; peut-être lui ne le « sera jamais : telle est sa destinée. » Le héros ré- « pondit : « Citoyens, directeurs, le peuple français « pour être libre avait les rois à combattre. Pour ob- « tenir une constitution fondée sur la raison, il avait « dix-huit siècles de préjugés à vaincre. La consti- « tution de l'an 3 et vous, avez triomphé de tous ces « obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme « ont successivement depuis vingt siècles gouverné « l'Europe ; mais de la paix que vous venez de con- « clure date l'ère des gouvernements représentatifs. » Ainsi les convenances imposent encore à Bonaparte l'obligation de faire honneur au directoire, dans son langage officiel, de la conclusion d'un traité qu'il considère et qu'il revendiquera plus tard comme son ouvrage, et qu'il assigne déjà pour point de départ à l'ère constitutionnelle. Barras, organe du gouvernement, lui adresse alors un discours où l'excès de la flatterie déguise mal la crainte et l'envie que la présence du génie triomphant inspire à une administration au moins inhabile. « Citoyen général, « dit-il entre autres choses, la nature, avare de ses « prodiges, ne donne que de loin en loin des grands « hommes à la terre ; mais elle dut être jalouse de « marquer l'aurore de la liberté par un de ces phé-

« nomènes, et la sublime révolution du peuple français, nouvelle dans l'histoire des nations, devait présenter un génie nouveau dans l'histoire des hommes célèbres. Le premier de tous, citoyen général, vous avez secoué le joug des parallèles, et du même bras dont vous avez terrassé les ennemis de la république, vous avez écarté les rivaux que l'antiquité vous présentait. Tous les âges, tous les empires offrent des conquérants précédés de l'effroi, suivis de la mort et de l'esclavage, arrosant des larmes de l'humanité le germe de leur gloire; mais vous, citoyen général, vous avez médité vos conquêtes avec la pensée de Socrate; vous avez réconcilié l'homme avec la guerre..... Couronnez, citoyen général, une si belle vie par une conquête que la grande nation doit à sa dignité outragée. Allez, par le châtiment du cabinet de Londres, effrayer les gouvernements insensés qui tenteraient encore de méconnaître la puissance d'un peuple libre..... que les vainqueurs du Pô, du Rhin et du Tibre marchent sur vos pas, etc., etc. » Toute la pensée du directoire était dans cette dernière phrase. Eloigner de Paris l'idole du peuple et de l'armée, l'occuper à des opérations militaires pour l'empêcher de se mêler aux mouvements politiques, tel était le but de Barras et de ses collègues : mais Bonaparte, rassasié de gloire, était plus que jamais avide de pouvoir; aussi la division ne tarda-t-elle pas à éclater entre les directeurs et lui. Rewbell surtout s'attacha à le contrarier dans ses vues. Il en résulta des explications et des plaintes tellement vives que le vainqueur de l'Italie menaça un jour de donner sa démission. Quatre directeurs gardèrent le silence; le cinquième lui présenta une plume et du papier en lui disant : « Signez-la, général, » et Bonaparte, frappé d'étonnement, n'eut garde de se rendre à l'invitation de Rewbell. Après s'être absenté de Paris pendant quelques semaines pour visiter les côtes, il revint dans cette capitale au commencement de ventôse an 6. Durant son premier séjour, alors que les démonstrations populaires dont il avait été l'objet en frimaire, faisaient craindre au directoire de paraître à côté de lui dans une cérémonie publique, il s'était présenté une circonstance assez embarrassante pour le jeune héros et pour les chefs du gouvernement. On célébrait l'anniversaire du 21 janvier; Barras et ses collègues, pour donner plus d'éclat à la fête, désiraient fortement que Bonaparte y assistât; mais ils ne voulaient pas néanmoins s'exposer à être éclipsés de nouveau dans la solennité. Talleyrand se chargea de négocier un arrangement qui pût concilier toutes les prétentions. Bonaparte avait été nommé membre de l'institut, en remplacement de Carnot, alors proscrit. Le ministre proposa de le faire participer à la cérémonie, et de le soustraire toutefois à l'empressement des spectateurs en le cachant en quelque sorte parmi les savants de sa classe. Ce *mezzo-terme* fut accepté par le général; qui, s'il faut en croire les échos de Sainte-Hélène, manifesta une grande répugnance pour cette fête dont le but était de rappeler un événement qu'il considérait comme une catastrophe, un vrai malheur national. Si l'on réfléchit cependant que, dans les temps voisins de cette catastrophe, ses liaisons politiques l'avaient attaché aux hommes sur lesquels en pesait surtout la responsabilité, et que son ambition n'a pas reculé depuis devant une garantie bien autrement révoltante, exigée par les révolutionnaires qui lui vendirent la république, il est permis de regarder comme venus, ou imaginés après coup, les scrupules que le *Mémorial* attribue ici à l'ancien ami de Robespierre jeune, et au chef du gouvernement qui plus tard laissa ou fit ensanglanter les fossés de Vincennes. Se trouvant, au reste, à l'étroit dans un simple commandement militaire,

sous les yeux d'un pouvoir civil supérieur, la prospérité que la paix présageait à la république, formant un véritable obstacle à ses projets de dictature, Bonaparte résolut d'occuper encore le monde de ses triomphes, et d'aller ébranler l'Orient, soit pour y fonder un empire sur les débris de la puissance musulmane, soit pour y acquérir de nouveaux moyens, et y attendre, comme il l'a avoué à Sainte-Hélène, des circonstances plus favorables pour l'exécution de ses desseins en Europe. Il existait alors en France une faction composée de toutes les médiocrités ambitieuses qui n'avaient vu dans la révolution qu'une occasion de fortune. Lasse de se traîner à la suite des vainqueurs qui se succédaient trop rapidement sur la scène politique, elle appelait de tous ses vœux une domination définitive qui servît de port à sa complaisance vagabonde et lui assurât irrévocablement les avantages de la servilité. Mais cette domination ne pouvait s'établir au milieu du calme que le traité de Campo-Formio avait rendu à l'état, ni en présence des phalanges républicaines qui n'avaient pas encore abandonné la liberté pour la gloire. Il fallait donc replonger la France dans les dangers et les incertitudes de la guerre; il fallait déporter sur un sol lointain les braves qui avaient brisé le joug autrichien en Lombardie, et détrôné l'aristocratie de Gènes, de Venise et de l'Helvétie. On s'efforçait de répandre dans le public l'idée d'une vaste colonisation en Afrique; le plan du duc de Choiseul, sous Louis XV, était remis en discussion; Talleyrand avait lu, dans une séance de l'institut, ainsi qu'à la réunion de Montmorency, un mémoire où l'on remarquait le passage suivant : « Il faut se préparer à établir des colonies nouvelles; notre situation intérieure rend un déplacement d'hommes nécessaire. Ce n'est pas une punition qu'il s'agit d'infliger, mais un appât qu'il faut présenter; et combien de Français doivent naturellement adopter l'idée d'un établissement dans des contrées éloignées ! et ceux qui, restés seuls, ont vu tomber, sous le fer des assassins, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale, et ceux qui n'y trouvent que des regrets, et ceux qui n'y trouvent que des remords; cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces imaginations ardentes qu'aucun raisonnement ne ramène, etc., etc. » Certes, il était difficile d'exprimer plus clairement la pensée ambitieuse que les hommes du milieu avaient revêtue jusque-là du nom de *modération*, et qui décelait toute leur impatience d'accomplir la prédiction de l'infortuné Ducos : « Le ventre régnera un jour après avoir dévoré les deux bouts. » La résolution de Bonaparte fut ainsi accueillie avec empressement; elle remplissait à la fois les vues des dominateurs actuels et des dominateurs à venir. Barras et ses collègues ne devaient pas laisser échapper l'occasion de se débarrasser, par un exil volontaire, d'un rival aussi dangereux; et Talleyrand ne pouvait qu'encourager une expédition qui préoccupait depuis quelque temps tous ceux à qui le besoin de stabilité, dans les hautes fonctions de l'état, faisait désirer le renversement des institutions démocratiques et l'éloignement des soldats républicains. Le départ de Bonaparte pour l'Egypte fut donc approuvé et fixé par le directoire qui lui écrivit, le 15 ventôse an 6, la lettre suivante : « Vous trouverez ci-jointes, général, les expéditions des arrêtés pris par le directoire exécutif pour remplir promptement le grand objet de l'armement de la Méditerranée; vous êtes chargé, en chef, de leur exécution. Vous voudrez bien prendre les moyens les plus prompts et les plus sûrs. Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus de se conformer aux instructions que vous leur transmettez

« sur ce point important dont votre patriotisme a le secret, et dont le directoire ne pouvait mieux confier l'exécution qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire. » Mais au moment de quitter Paris pour se rendre à Toulon, Bonaparte se vit tout à coup appelé dans les conseils du gouvernement par un incident qui fut sur le point de détruire l'ouvrage de Campo-Formio. Bernadotte, ambassadeur à Vienne, ayant fait arborer le drapeau tricolore sur la maison qu'il habitait, avait été insulté par le peuple et obligé de fuir. Le directoire, impatient de venger cette injure, voulait déclarer la guerre à l'Autriche, et déjà le message aux conseils était prêt pour revêtir cette mesure du sceau constitutionnel. Le vainqueur de l'Italie devait avoir le commandement de l'armée d'Allemagne, et reprendre, sur un nouveau théâtre, le cours de ses triomphes contre les légions de l'empire. Cette perspective ne séduisit point le héros, qui semblait pressentir que sa destinée était de vaincre au pied des pyramides avant d'atteindre le but marqué par son ambition. Il observa très sagement aux directeurs que « c'était à la politique à gouverner les incidents, et non pas aux incidents à gouverner la politique. » Le gouvernement se rendit à cet avis; on négocia avec l'Autriche; elle donna des satisfactions, et Bonaparte se mit en route pour la Méditerranée, où l'attendaient ses compagnons d'armes. Arrivé à Toulon, le 19 floréal (8 mai 1798), il publia la proclamation suivante : « Soldats ! vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre; vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges; il vous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais n'ont encore égalées, combattaient l'archage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama; la victoire ne les abandonna jamais, parceque constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles ! Soldats ! l'Europe a les yeux sur vous. Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre. Vous serez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire. Soldats, matelots, fantassins, canonniers, soyez unis; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez tous besoin les uns des autres. Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la république que l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines. » L'escadre française, commandée par l'amiral Brueix, sortit de Toulon le 30 floréal, emportant, sous le ciel brûlant de l'Afrique, l'élite des grandes capacités et des grands courages que le génie de la liberté avait révélés à la France républicaine. On remarquait parmi les savants : Monge, Haüy, Berthollet, Fourrier, etc., etc.; parmi les guerriers : Berthier, Kléber, Desaix, Caffarelli-Dufalga, Davoust, Murat, Lannes, Leclerc, Rampon, Dumas, Dumuy, Zayongcheck, depuis vice-roi de Pologne, etc., etc. En vain Bonaparte avait-il proposé de laisser au moins Kléber ou Desaix, dont le caractère et les talents supérieurs, dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, pouvaient au besoin être en France d'une grande utilité. « La république, avait-on répondu, n'en était pas à ces deux généraux près; » et ce fut en reudant complète, autant que possible, la déportation des notabilités scientifiques et militaires, que le directoire exécuta la colonisation projetée par l'un de ses ministres pour purger la France des maladies politiques qui pouvaient contrarier ses vues

ultérieures. Le 21 prairial (9 juin), à cinq heures du matin, les Français parurent devant Malte, qui se rendit à eux le 24. Treize jours après, c'est à dire le 13 messidor (1^{er} juillet), ils aperçurent les minarets d'Alexandrie. Bonaparte adressa alors à son armée une proclamation où se peignaient la sagesse et la supériorité de sa politique comme conquérant; « Les peuples, dit-il, avec lesquels nous allons vivre sont mahométans : leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu*, et *Mahomet est son prophète*. Ne les contredites pas, agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs mœurs et pour leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques, etc., etc. » Au moment d'entrer dans la demi-galerie qui devait le porter à terre, on lui signala une voile que l'on croyait ennemie. Craignant de tomber dans la flotte anglaise, après l'avoir évitée jusque-là si heureusement, quoique l'on ait voulu soupçonner Nelson d'avoir laissé échapper à dessein l'escadre française, d'après les instructions de son cabinet, et dans la prévoyance des résultats d'une expédition, imaginée pour décimer les armées de la république, Bonaparte s'écria : « Fortune, m'abandonnerais-tu ? Quoi ! seulement cinq jours ! » Mais il apprit bientôt que le bâtiment signalé était la frégate *la Justice*, venant de Malte. Les troupes furent passées en revue, le 14 messidor, par le général en chef, et le 17, Alexandrie avait été emportée d'assaut. Une proclamation, la plus adroite et la plus populaire peut-être de toutes celles qui ont fait considérer Bonaparte, non seulement comme le plus habile, mais encore comme le plus éloquent des grands capitaines, annonça aux Egyptiens que les Français, libérateurs plutôt que conquérants de leur beau pays, respecteraient leurs usages, leur religion, leurs lois. « Depuis trop long-temps, y disait Bonaparte, les beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française, et couvrent ses négociants d'avanies. L'heure de leur châtiement est arrivée. » Depuis trop long-temps ce ramassis d'esclaves, achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finit. « Peuple de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion; ne le croyez pas : répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les mamelucks, Dieu, son prophète et le Coran : dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu. La sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux..... Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mamelucks et combattront contre nous ! il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront. » Après avoir confié à Kléber le commandement d'Alexandrie, Bonaparte quitta cette place le 19 messidor au soir, et se mit en marche vers le Caire, à travers le désert. En quatre jours il eut atteint et battit les mamelucks à Ramanieh, pendant que la flotille et la cavalerie des beys étaient détruites à Chebreis. Le 1^{er} thermidor, l'armée française, parvenue à la pointe du Delta, se trouva en présence de Mourad-Bey qui venait de ranger en bataille sa brillante troupe. Le 2, les colonnes républicaines s'ébranlèrent et arrivèrent en vue des pyramides à deux heures après midi. A l'aspect de ces monuments gigantesques, l'âme du héros de l'Italie s'exalte, et, avec l'accent d'un inspié, il s'écrie : « Soldats ! vous allez combattre les dominateurs de

« l'Egypte; songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent. » Les Français répondirent à l'enthousiasme de leur général en restant fidèles à la bravoure et à l'intrepidité dont ils avaient donné des preuves en tant de combats. Les mamelucks, entièrement défaits en cette journée près du village d'Embabé, après dix-neuf heures de combat, laissèrent, avec un immense butin, trois mille morts sur le champ de bataille. Peu de jours après (le 7 thermidor) le quartier-général du vainqueur fut porté au Caire. Mourad, dans sa retraite, avait pris la route de la Haute-Egypte : Desaix fut chargé de l'y poursuivre. Quant à Bonaparte, il rejeta Ibrahim dans les sables de la Syrie, après l'avoir battu à Salahieh, et il se préparait à de nouveaux succès, lorsqu'il fut déterminé à revenir au Caire par une dépêche de Kléber qui vint lui apprendre que Nelson avait détruit la flotte française dans la rade d'Aboukir, après un combat opiniâtre. On était au 27 thermidor (14 août), et ce désastreux événement avait eu lieu le 13 (1^{er} août). « Eh bien ! s'écria Bonaparte, subitement résigné à ce malheur, il faut rester ici, ou en sortir grands comme les anciens. » L'idée de la fondation d'un nouvel empire en Orient, à laquelle son ambition, toujours fixée vers la France, ne s'était encore que faiblement arrêtée, se présente alors à son esprit comme pouvant remplir sa destinée. En quelque contrée que le sort le jette, cet homme, qui sent toute la puissance de sa volonté, doit exécuter de grandes choses. Les climats comme les partis lui sont indifférents ; il adoptera celui qui offrira le plus de chances à son élévation. Héros de la démocratie au 13 vendémiaire, il saura prendre sur les bords du Nil l'attitude d'un sultan. Le 3 fructidor au 6, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mahomet, Bonaparte se mêle, sous le nom d'Ali, à la solennité musulmane, revêt le cheick, en présence du divan, de la pelisse d'honneur, ordonne des processions et des danses, des évolutions militaires et des festins, et finit par répandre des aumônes parmi le peuple. Le lendemain il arrête la formation d'un institut sur le modèle de celui de Paris, et le divise en quatre sections : Mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux-arts. Des commissions sont aussitôt nommées dans ce corps scientifique, pour s'occuper d'un *vocabulaire arabe* et d'un triple calendrier égyptien, cophte et européen, et le Caire voit publier, dans ses murs, deux journaux, l'un, de littérature et d'économie politique, sous le titre de *Décade égyptienne*; l'autre, de politique, sous celui de *Courrier d'Egypte*. Au milieu de ces efforts pour faire revivre la civilisation dans les lieux qui lui servirent de berceau, et, tout en empruntant les dehors des mœurs musulmanes, Bonaparte n'oubliait pas qu'il commandait en Egypte au nom de la république française. Après s'être associé à la fête du prophète, il célébra, avec la même pompe et la même splendeur, celle de la liberté, et voulut que les Egyptiens solennisassent le 1^{er} vendémiaire comme l'armée française avait fait la naissance de Mahomet. Un cirque immense, décoré de cent cinq colonnes, portant chacune un drapeau, sur lequel était inscrit le nom d'un département, fut élevé sur la principale place du Caire. Un arc de triomphe, placé à l'entrée, représentait la bataille des Pyramides, si funeste aux croyants, ce qui n'empêcha pas les vainqueurs de décorer ce tableau d'une inscription arabe rappelant le premier article du Coran : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. Soldats ! dit en cette journée le conquérant de l'Italie à ses compagnons d'armes, il y a cinq ans l'indépendance du peuple français était menacée. Vous reprîtes Toulon ; ce fut le présage de la ruine de vos ennemis. Un an après, vous battiez

les Autrichiens à Déjo ; l'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes. Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux ans, et nous remportions la célèbre bataille de Saint-Georges. L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isongo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent ? Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hi-deux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde. Soldats ! votre destinée est belle.... Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs ; quarante millions de citoyens pensent à vous. » Et tandis que Bonaparte s'exprimait ainsi, la grande mosquée du Caire retentissait de chants d'allégresse. « Réjouissez-vous, ô fils des hommes, s'écriaient les fanatiques musulmans, de ce que le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! réjouissez-vous de ce que sa miséricorde a amené les braves de l'occident pour vous délivrer du joug des mamelucks ! » Que le grand Allah bénisse le favori de la victoire ! que le grand Allah fasse prospérer l'armée des braves de l'occident ! » Ces démonstrations bienveillantes cachaient néanmoins une haine profonde contre les Français. La nécessité d'une contribution quelconque, afin de subvenir aux besoins de l'armée, et d'épargner à la population les rigueurs des réquisitions militaires, avait fait établir un système d'imposition qui avait plus aigri les Egyptiens que la condescendance de Bonaparte n'avait pu les séduire. Des symptômes de mécontentement se manifestèrent bientôt sur divers points, et l'insurrection, provoquée par les émissaires de Mourad et d'Ibrahim, ne tarda pas à éclater. La capitale même vit former dans son sein des rassemblements séditieux pendant que le général en chef se trouvait au vieux Caire. Le brave Dupuis, chef de brigade, commandant de la place, dans laquelle il était entré le premier après la bataille des Pyramides, et le Polonais Salkowsky, aide-de-camp de Bonaparte, tombèrent sous les coups des révoltés. Les cheicks et les imams avaient cessé tout à coup leurs chants de bénédictions pour ne faire entendre que des cris d'extermination contre les Français : les mosquées s'étaient changées en forteresses. Cependant Bonaparte accourut ; il se présente à la porte du Caire, et la population, qui s'en était emparée, le force d'entrer par celle de Boulak. Dans le même moment, l'Egypte entière se soulevait contre les armes françaises, les Anglais attaquaient les ports, et le grand-régent, auprès duquel Talleyrand n'avait pas rempli la mission convenue entre lui et Bonaparte lors du départ de ce dernier, le grand-seigneur publiait, sous l'influence de la diplomatie britannique, un manifeste que certains diplomates français n'avaient peut-être négligé de prévenir que parce que les dispositions hostiles du divan, à l'égard de la république, pouvaient convenir à leurs arrière-pensées. « Le peuple français (Dieu veuille détruire son pays de fond en comble et couvrir d'ignominie ses drapeaux !) le peuple français, disait le sultan, est une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein.... Ils regardent le Coran, l'Ancien-Testament et l'Evangile comme des fables.... O vous, défenseurs de l'islamisme ! ô vous, héros protecteurs de la foi ! ô vous, adorateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la mission de Mahomet, ô fils d'Abder-Allah, réunissez-vous et marchez au combat sous la protection du Très-Haut !.... Grâce au ciel, vos sabres sont tranchants, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre.... Dans peu, des troupes aussi nombreuses que redoutables s'avancerront par terre, en même temps que des vais-

"seaux, aussi hauts que des montagnes, couvriront la surface des mers.... L'espoir du méchant sera trompé, et les méchants périront. Gloire au seigneur des mondes!" Cependant Bonaparte avait forcé les insurgés du Caire à se réfugier dans la grande mosquée. Il pouvait les y foudroyer, soit de la citadelle, soit du Mokatan, chaîne de montagnes qui domine la partie orientale de la ville, et où le général Dammartin avait établi des batteries. Avant d'en venir à cette extrémité, il chercha à ramener les rebelles par la persuasion, et leur envoya des parlementaires. Les cheïks, maîtres de la multitude, firent rejeter toutes les propositions du général français. Un feu terrible tomba alors sur la mosquée, et tout y était dans le trouble et la consternation, lorsque le ciel, toujours pur et serein dans ces contrées, s'étant chargé de nuages et le tonnerre ayant grondé, les superstitieux musulmans crurent que Dieu se prononçait contre eux, et implorèrent le pardon des vainqueurs. "L'heure de la clémence est passée, leur répondit Bonaparte; vous avez commencé, c'est à moi de finir." Et la bache abattant les portes de la mosquée, le massacre des Turcs et des Egyptiens vengea l'assassinat des généraux et des soldats de la république. Cette journée du 1^{er} brumaire coûta aux insurgés près de quatre mille hommes, qui restèrent sur la place. La sédition apaisée dans la capitale, des colonnes françaises eurent bientôt repoussé les Arabes dans le désert. Bonaparte voulut profiter de ces succès et du calme apparent qu'il avait rétabli en Egypte par la victoire et les exécutions militaires pour aller visiter les traces de l'ancien canal qui devait joindre la Méditerranée au golfe Arabique. Après avoir publié, en réponse au firman du grand-seigneur, une proclamation qui se terminait ainsi : "Le plus religieux des prophètes a dit : *La sédition est endormie ; maudit soit celui qui la réveille.*" il partit du Caire le 5 nivôse, et arriva le 7 à Suez, accompagné d'une partie de son état-major et des savants Monge, Berthollet et Costaz. En se rendant à la source du Moïse, il fut obligé de traverser la mer Rouge à un gué qui n'est praticable que dans la basse marée, et son ignorance des lieux l'aurait exposé à être enseveli dans les eaux si un guide ne l'en eût préservé en l'emportant sur ses épaules. C'est à Suez que Bonaparte apprit l'occupation du fort d'El-Arish par Djézar-Pacha. Résolu dès lors à tenter la conquête de la Syrie, il revint au Caire, se mit à la tête de dix mille hommes, et place l'infanterie sous les ordres des généraux Bon, Kléber, Lannes et Régnier; la cavalerie, sous les ordres de Murat; l'artillerie, sous ceux de Dammartin, et le génie sous la direction de Caffarelli-Dufalga. Le fort d'El-Arish, immédiatement attaqué, tombe au pouvoir des Français, le 1^{er} ventôse, après un brillant combat, où les mamelucks ont été complètement battus par Régnier. Le 7, Gaza est occupé sans résistance, et le 17, Jaffa, emporté d'assaut, voit sa garnison et ses habitants passés au fil de l'épée. Cinq mille hommes pris sur Djézar sont massacrés pendant deux jours, et quand cette scène d'extermination est consommée, Bonaparte se dirige sur Saint-Jean-d'Acire, que le pacha défend en personne. Le 30 ventôse, la tranchée est ouverte à cent cinquante toises de la place; le 6 germinal, une sortie des assiégés est vivement repoussée, et un assaut est ordonné pour le 8. Malgré l'héroïsme des assiégeants, la place résiste : un nouvel assaut, tenté le 10, n'a pas plus de succès que celui du 8, et le général en chef apprend que des secours vont arriver de tous côtés à Djézar. Les pachas de Syrie ont réuni leurs forces et marchent sur Acire, tandis que la flotte anglaise, commandée par Sydney Smith, accourt aussi pour délivrer le croissant.

Bonaparte veut prévenir ces redoutables ennemis et presser le siège de la place. Au même instant, Djézar, pour seconder ses auxiliaires, fait une sortie qui procure aux Français une nouvelle victoire; mais la ville n'en reste pas moins aux musulmans. Bonaparte, qui ne veut pas être cerné dans son camp par l'armée de Damas, se porte à sa rencontre, et gagne, le 27 germinal, la célèbre bataille du Mont-Thabor, à laquelle le brave Kléber et l'impétueux Murat associent glorieusement leur nom. Revenu au siège d'Acire, il renouvelle plusieurs fois, et toujours en vain, les assauts. Vaincu alors dans son apaisement par le sentiment de l'inutilité de ses efforts, comme par le spectacle des progrès de la contagion qui règne dans son armée, il se décide à la retraite. "Soldats, dit-il dans une proclamation, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait dix mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Kaïffa, Acire, nous allons rentrer en Egypte, etc." Et les pestiférés de l'hôpital de Jaffa que vont-ils devenir? Quelques uns sont évacués, par mer, sur Damiette; d'autres, par terre, sur Gaza et sur El-Arish; mais il en reste une soixantaine qu'on juge incurables. Bonaparte consulte les hommes de l'art, et le pharmacien R. prend sur lui de soustraire ces malheureux aux vengeances des musulmans. L'armée française se mit en mouvement, dans la nuit du 1^{er} au 2 prairial, pour retourner au Caire. Afin de détruire, le plus possible, les impressions défavorables que la levée du siège d'Acire pouvait produire sur les Egyptiens, Bonaparte voulut donner à son retour des apparences triomphales. Des solennités furent ordonnées pour célébrer sa rentrée dans la capitale de l'Egypte, et il adressa aux habitants une proclamation ainsi conçue : "Il est arrivé au Caire le *bien-gardé*, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet.... Il est entré au Caire par la porte de la victoire. Ce jour est un grand jour; on n'en a jamais vu de pareil.... Il fut à Gaza et à Jaffa; il a protégé les habitants de Gaza, mais ceux de Jaffa, égarés, n'ayant pas voulu se rendre, il les livra tous, dans sa colère, au pillage et à la mort. Il a détruit tous les remparts, et fait périr tout ce qui s'y trouvait. Il se trouva à Jaffa environ cinq mille hommes des troupes de Djézar; il les a tous détruits.... Rentré au Caire à la fin de prairial, Bonaparte n'y resta pas long-temps inactif. Mourad-Bey, échappé à Dessau, menaçait la Basse-Egypte. Le général français, l'ayant atteint auprès des pyramides, se préparait à immortaliser une seconde fois les armes de la république aux pieds de ces antiques monuments, lorsqu'il apprit qu'une flotte turque était devant Aboukir, pouvant surprendre Alexandrie. Volant aussitôt à la rencontre de Mustapha-Pacha, que le grand-vizir Jussuf avait mis à la tête de l'expédition, dont le divan s'était promis la délivrance de l'Egypte, il réconcilia les Français avec le nom d'Aboukir, en écrasant l'armée du sultan aux mêmes lieux qui avaient vu détruire la flotte républicaine par l'intépide Nelson. Dix mille hommes sont culbutés dans la mer, le reste met bas les armes ou périt sur le champ de bataille. A travers tant de combats et de triomphes, les vainqueurs s'épuisaient pourtant, et Bonaparte, averti, par les résultats de la campagne de Syrie comme par les soulèvements populaires de l'Egypte, des difficultés qu'il aurait à surmonter pour établir aux rives du Nil une domination durable, et pour accomplir les hautes destinées auxquelles il se sentait appelé, tourne de nouveau ses regards vers la France.

Tout était changé dans ce pays depuis son départ. La guerre étrangère et les discordes civiles s'étaient rallumées plus violentes et plus cruelles que jamais. Le cabinet de Pétersbourg venait de se mêler pour la première fois aux débats de l'Europe méridionale, et Suwarow avait menacé l'indépendance de la république. Le drapeau d'Arcole ne protégeait plus la régénération de l'Italie, et le fruit de tant d'immortelles journées, compromis par la mort de Joubert, allait être perdu sans retour. D'un autre côté, la Vendée était en feu, et les factions divisaient toutes les branches du pouvoir. Ce n'était plus le temps de dire, comme avait fait Bonaparte quelques jours avant de quitter Paris pour se rendre à Toulon, lorsque certains faiseurs de coups d'état et de révolutions le pressaient de déposséder le directoire et de s'emparer du gouvernement; ce n'était plus le temps de dire: « Les Français ne sont pas encore assez malheureux; ils ne sont que mécontents. La poire n'est pas mûre. » Désormais les calamités de la patrie sont assez grandes pour encourager les ambitieux, et leur permettre de travailler à leur élévation, sous les apparences d'un zèle ardent et d'une vive sollicitude pour le salut de l'état. Bonaparte connaît cette affreuse situation de la France: trois membres du directoire se sont chargés eux-mêmes de l'instruire des malheurs de la république; ils lui ont écrit, le 7 prairial, une lettre dans laquelle ils ne réclament pas seulement le retour du général en chef, mais sollicitent encore celui de l'armée; cette lettre est ainsi conçue: « Les efforts extraordinaires, citoyen général, que l'Autriche et la Russie viennent de déployer, la tournure sérieuse et pressante que la guerre a prise, exigent que la république concentre ses forces. Le directoire vient en conséquence d'ordonner à l'amiral Brueix d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée et pour se porter en Egypte, à l'effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les moyens à prendre pour l'embarquement et le transport. Vous jugerez, citoyen général, si vous pouvez avec sécurité laisser en Egypte une partie de vos forces, et le directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous jugerez convenable. Le directoire vous verrait avec plaisir à la tête des armées républicaines, que vous avez, jusqu'à présent, si glorieusement commandées. Signé Treillard, Laréveillère-Lepaux et Barras. » Que le général en chef de l'armée d'Egypte ait reçu cette lettre ainsi que les missives de ses frères et des meneurs de Paris, ou qu'il n'ait appris ce qui se passe en Europe que par les journaux qui lui sont parvenus de la flotte anglaise, ainsi qu'il l'a prétendu depuis à Sainte-Hélène, son retour en France n'en est pas moins irrévocablement décidé, et l'heureuse issue de la bataille d'Aboukir lui offre l'occasion de faire pressentir sa résolution à l'armée. « Soldats, dit-il dans l'ordre du jour du 13 thermidor, la journée du 7 a rendu le nom d'Aboukir glorieux à tous les Français; la victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en France, etc., etc. » Cependant ce n'est pas à la tête des invincibles phalanges qui l'ont suivi de l'Isonx aux pyramides, que le héros abandonnera le sol égyptien pour regagner la terre de la patrie. Après avoir fait remettre au grand-visir, par Séid-Mustapha-Pacha, son prisonnier, une lettre dans laquelle il promet de renoncer à l'Orient si le divan veut accepter l'alliance de la France et rejeter celle de l'Angleterre et de la Russie, il quitte la capitale de l'Egypte le 1^{er} fructidor, se rend à Alexandrie sous prétexte de faire une tournée dans le Delta, donne

rendez-vous à Kléber, pour le 7, à Rosette, sans le prévenir de son projet, et s'embarque secrètement à Damiette, le 5 du même mois, à dix heures du soir, pour aller rejoindre le contre-amiral Gantheaume, qui l'attend à bord de la frégate la *Muiron*. Le divan du Caire est prévenu de ce départ; il lui a écrit, le 4, d'Alexandrie, « qu'il va se mettre à la tête de son escadre, sur laquelle est embarquée sa formidable armée, pour aller écraser à la fois tous ses ennemis, et revenir ensuite jouir tranquillement et paisiblement de l'Egypte. » Quant à ses compagnons d'armes, il leur annonce qu'il se sépare d'eux par la proclamation suivante: « Soldats! des nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France; je laisse le commandement de l'armée au général Kléber: l'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter des soldats auxquels je suis le plus attaché, mais ce ne sera que momentanément, et le général que je vous laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. » Cependant Kléber ne fut instruit de l'événement annoncé dans cette proclamation que par la proclamation elle-même: aussi écrivit-il au directoire, le 4 vendémiaire suivant: « Le général en chef Bonaparte est parti pour la France, le 6 fructidor au matin, sans en avoir prévenu personne. Il m'avait donné rendez-vous à Rosette le 7; je n'y ai trouvé que ses dépêches, etc. » Sydney Smith croisait alors devant Chypre, où il avait été obligé d'aller chercher des approvisionnements, abandonnant ainsi instantanément la surveillance de la côte africaine. Bonaparte profita de cette absence, et mit à la voile pour la France, dans la journée du 6 thermidor, accompagné des généraux Berthier, Murat, Lannes, Marmont et Andréossy; des savants Berthollet, Monge et Denon; de son aide-de-camp Lavalette, et de son secrétaire Bourrienne. Deux frégates, la *Muiron* et la *Carrère*, avaient été disposées pour transporter le général en chef et sa suite; la première, commandée, comme nous venons de le dire, par le contre-amiral Gantheaume; la seconde, par le chef de division Dumanoir-Lepelletier. Au moment du départ, un bâtiment anglais parut devant Alexandrie, et quelques officiers s'en alarmèrent. « Ne craignez rien, leur dit Bonaparte, la fortune ne nous trahira pas. Nous arriverons en dépit des Anglais. » En effet, après une traversée de trente-trois jours, la flottille mouilla dans le port d'Ajaccio, où elle fut retenue par les vents jusqu'au 15 vendémiaire, et s'étant remise en mer dans la soirée de ce jour, elle se trouva en vue de Fréjus le 17. Les dernières heures de ce trajet en furent aussi les plus périlleuses. Déjà l'on apercevait les côtes de la Provence, lorsque l'approche de dix voiles anglaises fut signalée. L'amiral, saisi d'effroi, voulut aussitôt virer de bord pour retourner en Corse. « Non, lui dit Bonaparte, cette manœuvre nous conduirait en Angleterre, et c'est en France que je veux arriver. » La nuit déroba bientôt le héros et sa fortune à l'escadre britannique, et le débarquement s'effectua dans la matinée du lendemain, sans songer aux lois sanitaires, que Bonaparte confondait sans doute avec les autres lois au-dessus desquelles il était de plus en plus résolu de se placer. De Fréjus à Paris, son voyage fut un triomphe continu; les populations se précipitaient sur son passage pour saluer le grand homme; il crut ou il feignit de croire qu'on cherchait un maître. « Vous n'avez plus besoin de moi, dit alors Moreau au directoire, qui l'avait pressé de faire une *journée*; voilà l'homme qu'il vous faut pour un *mouvement*; adressez-vous à lui. » Tous les membres du gouvernement n'avaient pas vu cependant avec joie la brusque arrivée du général en chef de l'armée de l'Egypte. Le vénérable

Gohier, qui présidait alors ce conseil suprême de la république, et à qui ses collègues avaient pourtant laissé ignorer le rappel de Bonaparte, quoiqu'il eût été inscrit, assure-t-on, dans les registres secrets du directoire, Gohier nous apprend, dans ses mémoires, qu'une dépêche télégraphique, du 17 vendémiaire, ayant annoncé le débarquement de Bonaparte à Fréjus, il en témoigna sa vive surprise à son épouse Joséphine, qui dinait chez lui ce jour-là, et qui s'empressa de le rassurer en lui disant : « Président, ne craignez pas que mon mari vienne avec des intentions fatales à la liberté; mais il faudra vous réunir pour empêcher que des misérables ne s'en emparent. Je vais au-devant de lui; il est important pour moi que je ne sois pas prévenue par ses frères qui m'ont toujours détestée. » Bonaparte, accompagné de Monge, se présenta, dès le 24 vendémiaire au matin, peu d'heures après son arrivée, chez le président du directoire. Les victoires de Masséna avaient changé la face des affaires, et la situation de la république n'était plus celle dont les gazettes de Sydney Smith avaient tracé le tableau au vainqueur des pyramides et d'Aboukir; aussi Monge de s'écrier en embrassant Gohier : « Que je suis aise, mon cher président, de trouver la république triomphante ! » Et Bonaparte de dire : « Je m'en réjouis également. Les nouvelles qui nous sont parvenues en Egypte étaient tellement alarmantes que je n'ai pas balancé à quitter mon armée pour venir partager vos périls. » Gohier lui répondit : « Général, ils étaient grands !... mais nous en sommes glorieusement sortis. Vous arrivez à propos pour célébrer avec nous les nombreux triomphes de vos compagnons d'armes, et nous consoler de la perte du jeune guerrier qui, près de vous, apprit à combattre et à vaincre. » Le lendemain 25, Bonaparte fut reçu par les directeurs en corps. « Citoyens, leur dit-il, en mettant la main sur le pommeau de son épée, je jure qu'elle ne sera jamais tirée que pour la défense de la république et de celle de son gouvernement. » Le président s'empressa de répondre : « Citoyen général, le directoire exécutif a vu votre retour inopiné avec le plaisir mêlé de surprise qu'il a dû causer à toute la France. Les ennemis de votre gloire, que nous regarderons toujours comme les nôtres, pourraient seuls donner une interprétation contraire aux motifs patriotiques qui vous ont déterminé à quitter momentanément vos drapeaux, et que vous avez si énergiquement exprimés, etc., etc. » Cependant parti d'Egypte avec l'intention d'exécuter ce qu'il n'avait pas osé tenter à son retour d'Italie, ainsi qu'il l'a avoué depuis à Sainte-Hélène, Bonaparte, descendant à sa petite maison de la rue Chantier, reprit à Paris les habitudes solitaires qui, après sa mission de Rastadt, avaient fait céder son goût antique de la simplicité et les douceurs de sa studieuse retraite par le ministre Talleyrand. Résolu de s'emparer de l'autorité, selon les expressions du *Mémorial*, il évita soigneusement de se lier à aucun des partis qui s'agitaient dans la capitale, afin de ne pas faire un choix trop précipité. Comme aux premiers jours de la révolution, comme en vendémiaire ou en fructidor, il voulut savoir d'abord de quel côté se trouvaient les chances les plus favorables à son élévation. Diverses factions méditaient alors le renversement de la république. Celle que nous avons signalée à l'époque au fut conçue l'expédition d'Egypte était la plus active et la plus redoutable. Subissant, de près ou de loin, l'influence et la direction de trois hommes, prêtres apostats, républicains transfuges, qu'on retrouve toujours dans les malheurs de la France, elle marcha à l'envahissement du pouvoir, sous un voile mensonger de modération et de sagesse, calomniant et

proscrivant tour à tour les partis contraires, afin de pouvoir régner un jour sur des débris. Elle avait frappé ses ennemis comme royalistes au 18 fructidor; elle veut les atteindre aujourd'hui comme terroristes; elle déverse l'injure et l'outrage sur la majorité du conseil des cinq-cents, dont l'attachement à la constitution effraie les conspirateurs. Sieyès cherche partout un général pour faire un nouveau coup d'état, pour l'opposer à Bernadotte, à Jourdan, à Augereau, qui sont dans les rangs des républicains. Moreau a hésité; il manque d'audace. Bonaparte lui conviendrait mieux; mais Bonaparte méprise Sieyès. Ces deux hommes se sont rencontrés dans un dîner chez le président du directoire, et la femme du général a dit à Gohier : « Qu'avez-vous fait ? Sieyès est la bête noire de Bonaparte, et le héros de l'Egypte et de l'Italie n'a pas daigné accorder, en effet, un seul mot, un simple coup d'œil, au directeur, qui, se retirant furieux, n'a pu s'empêcher de dire à son collègue : « Avez-vous remarqué la conduite de ce petit insolent envers le membre d'une autorité qui aurait dû le faire fusiller ? » Mais l'aversion, comme l'estime, est toujours subordonnée, chez les ambitieux, à la réussite de leurs desseins. Bonaparte, au 18 fructidor, s'était éloigné de Carnot, qu'il estimait, pour se rapprocher des directeurs triomphants, qu'il n'aimait pas. L'attachement qu'il témoigne à Gohier, l'éloignement que Sieyès lui inspire, il saura s'en défaire aujourd'hui si le succès de ses plans politiques l'exige. Ainsi, après avoir dit au président du directoire : « Si vous n'y prenez garde, ce prêtre artificieux vous livrera à l'étranger; » après avoir insisté auprès de Moulins sur la nécessité de se débarrasser de ce prêtre, Bonaparte, voyant que Moulins et Gohier tiennent au maintien rigoureux de la constitution, et sachant bien qu'avec des républicains il ne pourrait pas s'élever aussi haut qu'il le désire, la où l'ambition et le sentiment de sa capacité lui ont fait depuis long-temps porter ses vues; Bonaparte s'associe au prêtre pour faire sa révolution, désespérant de trouver ailleurs des dispositions plus favorables à ses projets, et surtout plus d'habileté pour conduire l'intrigue. Bonaparte assure dans ses mémoires qu'il ne prit cette résolution qu'à l'issue d'une conversation, dans laquelle Barras, se cachant derrière le nom du général Hédouville, lui proposa de l'aider à élever cet officier, homme d'une excessive médiocrité, à la présidence de la république. Quoi qu'il en soit de cette proposition, qui, pour révéler l'existence d'un conspirateur de plus contre le directoire, dans le sein même du directoire, ne peut guère servir d'excuse au complot tramé contre la république, l'exécution de ce complot fut fixée, entre Bonaparte et Sieyès, après plusieurs conférences, au 18 brumaire. Des le matin de ce jour, les corps militaires et les adjuvants des sections, tous les officiers présents à Paris, sur le dévouement desquels on pouvait compter, furent convoqués pour sept heures, dans la rue Chantier, sous prétexte d'aller féliciter Bonaparte sur son retour. A huit heures, un message du conseil des anciens, foyer de la conspiration, apporta au général un décret qu'il s'empressa de communiquer à ses compagnons d'armes rassemblés autour de lui, et dans lequel se trouvaient les dispositions suivantes : « Art. 1^{er}. Le corps législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud.... Art. 2. Les conseils y seront rendus demain 19 à midi. Art. 3. Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret. Le général commandant la dix-septième division militaire, la garde du corps législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris et dans l'arrondissement constitutionnel,

« et dans toute l'étendue de la dix-septième division, « sont mis immédiatement sous ses ordres, etc..... » La lecture de cet acte extraordinaire terminée, Bonaparte se bâta d'obtempérer aux ordres de ses complices. « Soldats, dit-il aux militaires qui l'entouraient, le conseil des anciens m'a remis « le commandement de la ville et de l'armée. Je l'ai « accepté pour seconder les mesures qu'il va prendre, « et qui sont toutes en faveur du peuple. La république est mal gouvernée depuis deux ans; vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à « tant de maux; vous l'avez célébré avec une union « qui m'impose des obligations que je remplis; vous « remplirez les vôtres, et vous secondez votre général avec toute l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours vus en vous. *Vive la république!* » Après avoir ordonné de battre la générale et de publier « décret dans tous les quartiers de Paris, il se rendit au conseil des anciens, suivi des généraux Berthier, Lefebvre, Macdonald, Murat, Lannes, Bessières, etc. « Citoyens représentants, dit-il en paraissant dans l'assemblée, la « république périssait; vous l'avez vu, et votre décret vient de la sauver. Malheur à ceux qui voudraient le trouble et le désordre! je les arrêterai, « aidé des généraux Berthier, Lefebvre et de tous mes compagnons d'armes. Qu'on ne cherche pas « dans le passé des exemples qui pourraient retarder « votre marche; rien dans l'histoire ne ressemble à « la fin du dix-huitième siècle; rien dans le dix-huitième siècle ne ressemble au moment actuel. « Votre sagesse a rendu ce décret; nos bras sauront « l'exécuter. Nous voulons une république fondée sur « la vraie liberté, sur la liberté civile, sur la représentation nationale. Nous l'aurons; je le jure, je le jure en mon nom et en celui de mes compagnons d'armes. » Le président répondit à ce serment par une de ces phrases qui devaient signaler la transition des formes républicaines au langage sénatorial, et Bonaparte l'installa, avec son état-major, dans la salle des inspecteurs. C'est là que résida, dès ce moment, le gouvernement de fait que le conseil des anciens venait de donner à la France. Deux directeurs, Sieyès et Roger-Ducos, ainsi qu'ils en étaient convenus avec le général, envoyèrent leur démission, le prêtre ayant eu même la précaution de se faire mettre en surveillance pour éviter le soupçon de complicité en cas de non réussite. Barras, qui d'abord avait fait mine de résister, se rendit ensuite de bonne grâce aux conseils de Talleyrand, et charges Bottot de porter sa dernière résolution au dictateur. Le message arriva au moment où Bonaparte, haranguant ses soldats, s'écriait : « Dans quel état j'ai laissé la France, et dans quel « état je la retrouve! Je vous ai laissé la paix, et je « retrouve la guerre! je vous ai laissé des conquêtes, « et l'ennemi presse vos frontières! etc. » Le *Moniteur* du lendemain prétendit que ces accents accusateurs avaient été adressés au secrétaire de l'ancien protecteur de Bonaparte. Gohier et Moulins refusèrent d'imiter leurs collègues. Moulins proposa même de faire arrêter et fusiller Bonaparte; mais qui eût osé ou voulu se charger de l'exécution? D'ailleurs, après la fuite de Barras à Grosbois, toute délibération devenait impossible aux deux directeurs restés fidèles à leur poste. En vain ils se présentèrent à la commission des inspecteurs, où les conjurés avaient établi leur quartier-général; en vain ils protestèrent contre les mesures prises par le conseil des anciens, relativement à la disposition de la force publique: Bonaparte, qui avait accepté, pour ce jour-là, le dîner du président du directoire, leur déclara que cette autorité suprême avait cessé d'exister; et, ayant reçu, sur ces entrefaites, un billet où on lui annonçait un mouvement imminent

dans le faubourg Saint-Antoine, il dit à Moulins : « Santerre est votre parent; faites-lui savoir que s'il « remue, je le fais fusiller à l'instant. — Santerre « n'est pas mon parent, répondit Moulins, mais il est « mon ami; c'est un bon citoyen, incapable de causer du trouble. » Et les deux magistrats se retirèrent, décidés à ne pas abdiquer leurs fonctions. Le lendemain 19, les conseils, conformément au décret de la veille, se réunirent à Saint-Cloud. Sieyès et Roger-Ducos y arrivèrent à deux heures, avec Lagarde, secrétaire-général du directoire. Bonaparte les attendait impatiemment; ils eurent ensemble plusieurs conférences, à la suite desquelles le secrétaire dut se déclarer porteur de la démission de Gohier et de Moulins, alors gardés à vue au Luxembourg, où Moreau commandait. A l'ouverture de la séance du conseil des anciens, une honorable minorité réclama en vain des explications sur les décrets du jour précédent; la voix de Savary (de Maine-et-Loire), de Citadella, de Guyomard, de Coudel, de d'Alphonse, etc., est étouffée par les vagues déclamations des hommes qui rêvent déjà la vénération sénatoriale ou la pairie héréditaire. Cependant Bonaparte, prévenu de ce débat inattendu, survient et demande la parole : « Représentants du « peuple, dit-il, vous n'êtes point dans des circonstances ordinaires; vous êtes sur un volcan. Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un « soldat, avec celle d'un citoyen zélé pour le bien « de son pays..... On parle d'un nouveau César, d'un nouveau Cromwell; on répand que je veux établir « un gouvernement militaire..... Représentants du « peuple, si j'avais voulu opprimer la liberté de « mon pays, si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, je ne me serais point rendu aux ordres que vous m'avez donnés; je n'aurais pas eu besoin de recevoir cette autorité du sénat..... Le conseil des « anciens est investi d'un grand pouvoir; il est encore animé d'une plus grande sagesse; ne consultez « qu'elle et l'immence des dangers; prévenez les « déchirements. Evitons de perdre ces deux choses « pour lesquelles nous avons fait tant de sacrifices, « la liberté et l'égalité. » A ces mots un député (Lenglet) l'interrompt, et lui crie : « Et la constitution! — La constitution! reprend aussitôt Bonaparte, justifiant la sage résistance de Carnot au « coup d'état de fructidor, vous sied-il de l'invoquer? et peut-elle être encore une garantie pour le « peuple français? Vous l'avez violée au 18 fructidor, vous l'avez violée au 22 floréal, vous l'avez « violée au 30 prairial. La constitution! elle est invoquée par toutes les factions, et elle a été violée « par toutes..... et aujourd'hui encore c'est en son « nom que l'on conspire. Je connais tous les dangers « qui vous menacent..... Représentants du peuple, ne voyez pas en moi un misérable intrigant qui se « couvre d'un masque hypocrite. J'ai fait mes preuves « de dévouement à la république, et toute dissimulation m'est inutile..... S'il faut s'expliquer tout à « fait, s'il faut nommer les hommes, je les nommerai. Je dirai que les directeurs Barras et Moulins « m'ont proposé de me mettre à la tête d'un parti « tendant à renverser tous les hommes qui ont des « idées libérales. » Quelques membres réclament alors un comité général; mais leur proposition est rejetée. « Non! non! s'écrie-t-on de tout côté, que « tout soit dit en public. » Et Bonaparte continue ainsi : « Je vous le répète, représentants du peuple, « la constitution, trois fois violée, n'offre plus de « garantie aux citoyens..... En prenant le commandement, je n'ai compté que sur le conseil des anciens; je n'ai point compté sur le conseil des cinq-cents, où se trouvent des hommes qui voudraient « nous rendre la convention, les comités révolutionnaires et les échafauds..... Que ces projets crimi-

« aels ne vous effraient pas. Environné de mes frères d'armes, je saurai vous en préserver..... Et si quel-
 « que orateur, payé par l'étranger, parlait de me
 « mettre hors la loi, qu'il prenne garde de porter
 « cet arrêt contre lui même..... Puisqu'il est reconnu
 « que la constitution ne peut plus sauver la républi-
 « que, hâtez-vous donc de prendre des moyens
 « pour la retirer du danger. En prononçant ces
 « mots, le général se retire et se dirige vers la salle
 « des cinq-cents, au moment où ce conseil, sur la
 « motion de Delbrel, venait de renouveler le serment
 « à la constitution. Lucien Bonaparte lui-même, pré-
 « sident de l'assemblée, quoique entièrement dévoué
 « à son frère, a quitté le fauteuil pour jurer fidélité à
 « la république et à la constitution de l'an 3, et Briot
 « s'est écrié en le voyant descendre de la tribune :
 « « Moniteur, écrivez ! » A peine Bonaparte a-t-il
 « paru à l'entrée de la salle, suivi de quelques gre-
 « nadiers, que des cris d'indignation s'élèvent de
 « toutes parts. « Que faites-vous, téméraire, lui dit
 « Bigonnet en l'abordant ? Retirez-vous ; vous violez
 « la sanctuaire des lois ! » Et l'assemblée entière
 « répète : « Quoi ! des baïonnettes, des sabres, des
 « hommes armés ici ! Point de dictateur ! hors la loi
 « le dictateur ! » Bonaparte, entouré, pressé, reste
 « interdit. « Est-ce donc pour cela, lui dit Destrem,
 « que tu as vaincu ? » Et sans répondre un seul mot,
 « le général rejoint précipitamment ses soldats et s'é-
 « loigne avec eux. Cependant l'assemblée insiste pour
 « que Lucien mette aux voix le hors la loi contre son
 « frère. Lucien refusa et abdiqua la présidence. Des
 « grenadiers se présentent alors pour l'enlever, et le
 « transportent hors de la salle. C'est là que, revenu
 « du trouble et de l'effroi dont il n'a pu se défendre
 « au milieu de l'agitation du conseil, il semble n'a-
 « voir repris ses sens que pour calomnier, en furieux,
 « les députés fidèles à leur serment, et pour les dési-
 « gner aux vengeances des hommes d'armes qui en-
 « tourment son frère. « Citoyens, soldats, s'écrie-t-il,
 « dans une proclamation qui est aussitôt imprimée
 « et répandue avec profusion, le président du con-
 « seil des cinq-cents vous déclare que l'immense
 « majorité de ce conseil est dans ce moment sous la
 « terreur de quelques représentants à stiletts qui as-
 « siègent la tribune, présentent la mort à leurs col-
 « lègues, et enlèvent les délibérations les plus af-
 « freuses ! Je vous déclare que ces audacieux bri-
 « gands, sans doute soldés par l'Angleterre, se sont
 « mis en rébellion contre le conseil des anciens, et
 « ont osé parler de mettre hors la loi le général
 « chargé de l'exécution de son décret, comme si
 « nous étions encore à ce temps affreux de leur
 « règne où ce mot hors la loi suffisait pour faire
 « tomber les têtes les plus chères à la patrie..... Au
 « nom de ce peuple qui depuis tant d'années est le
 « jouet de ces misérables enfants de la terreur, je
 « confie aux guerriers le soin de délivrer la majorité
 « de leurs représentants, afin que, délivrés des sti-
 « lets par les baïonnettes, elle puisse délibérer sur
 « le sort de la république. Général, et vous soldats,
 « et vous tous citoyens, vous ne reconnaissez pour
 « législateurs de la France que ceux qui vont se
 « rendre auprès de moi ! Quant à ceux qui res-
 « taient dans l'orangerie, que la force les expulse !...
 « Ces brigands ne sont plus les représentants du peu-
 « ple, mais les représentants du poignard ! Que ce titre
 « leur reste ! qu'il les suive partout ! et lorsqu'ils
 « oseront se montrer au peuple, que tous les doigts
 « les désignent sous ce nom mérité de représentants
 « du poignard ! » Cet affreux langage, où la vérité
 « n'est si indignement trahie que pour justifier d'a-
 « vance l'abus de la force contre les énergiques ci-
 « toyens qu'on calomnie ; cet appel à la violence de la
 « part d'un homme, qui naguère parlait de « s'armer
 « du poignard de Brutus pour punir le lâche et

« ambitieux ennemi de la liberté de sa patrie ; » et
 « que ses anciennes démonstrations philosophiques et
 « républicaines n'empêcheront pourtant pas un jour
 « d'accepter le titre de prince de la bienveillance d'un
 « pontife ; cette horrible provocation, en un mot,
 « appuyée par Bonaparte, qui, à son tour, en appelle
 « à ses compagnons d'armes contre un sénat d'assas-
 « sins, produit sur l'esprit des soldats l'impression
 « dont les conjurés ont besoin pour triompher de la
 « résistance du conseil des cinq-cents. Des grenadiers
 « marchent au pas de charge, sous les ordres de Le-
 « clerc, contre les représentants de la nation ; et, au
 « milieu des plus courageuses protestations de ces
 « fidèles mandataires de la France, le nom de Bona-
 « parte, opposé à celui de la république et de la con-
 « stitution, demeure triomphant par la triple puis-
 « sance de l'intrigue, de la calomnie et du glaive.
 « Une représentation factice fut immédiatement or-
 « ganisée pour remplacer celle que les soldats venaient
 « de chasser du temple des lois. Une trentaine de
 « membres du conseil des cinq-cents, réunis, à neuf
 « heures du soir, sous la présidence de Lucien, dans
 « l'orangerie de Saint-Cloud, se constituèrent en
 « assemblée nationale, et prononcèrent l'élimination
 « de soixante-un députés, la dissolution du directoire
 « et la création d'une commission consulaire, qui fut
 « d'abord composée de Sieyès, Roger-Ducos et Bona-
 « parte. Les militaires qui avaient dispersé le con-
 « seil ne furent pas non plus oubliés : un décret,
 « émané de la fraction même qui prétendait repré-
 « senter ce conseil, déclara qu'ils avaient bien mérité
 « de la patrie. Les consuls s'établirent au Luxembourg
 « sur les ruines du pouvoir directorial. A leur pre-
 « mière réunion, Sieyès, impatient de savoir com-
 « ment chacun d'eux allait se classer vis-à-vis de
 « ses collègues, se mit à dire : « Qui de nous pré-
 « sidera ? — Vous voyez bien, lui répondit naïve-
 « ment Roger-Ducos, que c'est le général qui pré-
 « sidente. » Et Sieyès, pouvant mieux apprécier l'homme
 « dont il n'avait fait son complice que pour rester au
 « moins son égal, annonça la fin prochaine de sa
 « carrière révolutionnaire en disant à ses amis : « A
 « présent vous avez un maître ; il sait tout, il fait
 « tout, et il peut tout. » Dans la séance nocturne de
 « Saint-Cloud, Lucien Bonaparte avait proclamé l'a-
 « journement du conseil des cinq-cents au 1^{er} ventôse,
 « et deux commissions législatives intermédiaires
 « avaient été choisies parmi les auteurs du 18 bru-
 « maire pour exercer provisoirement le suprême pou-
 « voir national. Le premier acte de ces commissions
 « fut la révocation des lois sur les otages et l'emprunt
 « forcé. Elles voulurent donner à l'usurpation, par
 « cette mesure, les apparences d'une sollicitude répa-
 « ratrice ; et quoique la loi des otages, après avoir
 « été jugée nécessaire, en des temps malheureux, pour
 « garantir les communes des pillages et des assassi-
 « nats, qui se multipliaient d'une manière effrayante,
 « dût être remplacée par l'établissement des cours
 « prévôtales, des commissions militaires et des mises
 « en état de siège ; quoique l'emprunt forcé n'atteignit
 « que le superflu des classes fortunées, tandis que la
 « taxe de guerre de 25 centimes par franc, substituée
 « à l'emprunt, pesa indistinctement sur les pauvres et
 « sur les riches ; les nouveaux dominateurs, exploitant
 « les préventions populaires qui s'attachaient aussitôt
 « alors à toute disposition législative d'origine
 « révolutionnaire, firent réclamer pour eux, dans
 « leurs journaux, l'admiration et la reconnaissance
 « de la France. Cependant un arrêté des consuls
 « vint bientôt démentir leur prétention au titre de
 « pacificateurs dont ils se paraient fastueusement ; et
 « au moment même où les auxiliaires de Sieyès et de
 « Bonaparte justifiaient la journée de Saint-Cloud, en
 « l'appelant un attentat réparateur, provoqué par le
 « besoin de mettre un terme à un régime de terreur

et de proscription, une liste de proscription était publiée, au nom de Bonaparte et de Sieyès. Le 26 brumaire, quatre jours après l'abrogation de la loi des otages, les triumvirs, en vertu des pouvoirs dont on les avait revêtus, dans la journée du 19, prononcèrent la déportation contre une foule d'honorables citoyens qui, dans les conseils, ou hors des conseils, avaient manifesté des sentiments républicains, incompatibles avec l'ordre de choses qu'on se proposait d'établir; et, par un raffinement de cruauté, on associa des noms illustres à des noms infâmes; on plaça le vainqueur de Fleurus à côté du semibreuseur Gabriel. Mais le gouvernement consulaire recula devant l'exécution d'un arrêté que les sollicitations vindicatives de quelques hommes lui avaient peut-être arraché. La déportation fut commuée, le 4 frimaire, en une surveillance, qu'une décision des consuls du 3 nivôse suivant fit entièrement cesser. Ces mesures rigoureuses avaient été motivées, à l'égard des députés compris dans la proscription, sur leur conduite à Saint-Cloud, et sur les excès dont ils s'étaient rendus coupables envers le général Bonaparte. Pour donner à ces prétendus excès plus de vraisemblance et de gravité, et pour accréditer ainsi les allégations calomnieuses de Lucien, on imagina de récompenser solennellement des soldats obscurs, qui seraient censés avoir sauvé la vie au héros de brumaire. Il y eut des fêtes publiques en l'honneur du grenadier Thomas Thomé, à qui l'on persuada qu'il avait reçu dans le bras un coup de poignard, destiné à Bonaparte. Le consul daigna déjeuner avec lui; Joséphine l'embrassa, et lui fit présent d'un diamant de la valeur de 6,000 fr.; et comme les commissions législatives ne pouvaient rester étrangères à la misérable intrigue qui devait consacrer le mensonge, dont on faisait l'excuse des attentats commis sur la représentation nationale qu'elles avaient dépouillée de ses fonctions souveraines, ces commissions accordèrent, au nom de la nation, une pension de 600 fr. à Thomas Thomé et à Poiret, autre militaire, par qui Bonaparte voulut aussi avoir été préservé du poignard des assassins. La possession précaire de l'autorité suprême ne suffisait pas cependant à l'homme qui n'avait opéré tant de prodiges, des Appennins au Thabor, que pour séduire les peuples, et pour trouver, soit en Europe, soit dans l'Orient, une nation sur laquelle il put asseoir son empire après l'avoir enchaînée par l'enthousiasme. Bonaparte avait bien dit, le 19 brumaire, au conseil des anciens, « qu'aussitôt que les dangers qui lui avaient fait confier des pouvoirs extraordinaires seraient passés, il abdiquerait ces pouvoirs. » Mais cette déclaration du général, à une époque où l'issue des événements était encore incertaine, ne pouvait paraître obligatoire au consul après une victoire complète. Il pressa donc l'achèvement de la constitution, qui devait faire cesser l'état révolutionnaire et provisoire de sa dictature pour la rendre régulière et permanente. Après quelques discussions assez vives, au sein de la commission, entre les deux premiers magistrats de la république, et dans lesquelles les vues du soldat l'emportèrent toujours sur les idées du métaphysicien, l'acte constitutionnel fut définitivement adopté et signé le 22 frimaire. Il offrit à la cupidité des ambitieux, lasse de tant de vicissitudes, l'heureux port où les avantages acquis durant les tempêtes passées devaient trouver un abri contre les orages à venir. Moins désintéressés, en effet, que les premiers constituants, les collaborateurs de Bonaparte supposèrent que le peuple français avait donné sa démission en leur faveur, et ne songèrent guère qu'à eux dans la distribution de l'édifice politique qu'ils élevèrent sur les ruines de la constitution de l'an 3. Dans la crainte de ne pas obtenir les suffrages du peuple si

les élections lui étaient abandonnées, ainsi que le premier consul s'en était franchement exprimé, les législateurs de l'an 8 se réservèrent la composition du sénat, qu'ils investirent ensuite du privilège inouï de former les autres branches de la représentation nationale; et, de cette manière, ceux qui ne purent trouver place dans ce grand corps électoral, ni fixer l'attention des consuls chargés de choisir les conseillers d'état, espérèrent du moins d'être appelés par leurs amis à siéger dans le corps législatif ou le tribunal. On n'attendit pas, pour mettre cette nouvelle constitution en vigueur, qu'elle eût été acceptée par la nation, à laquelle on avait laissé la faculté d'un vote dérisoire. Des le 21 nivôse an 8 (1^{er} janvier 1800), la session législative s'ouvrit, et la tribune populaire, venue de si beaux talents et de si grands courages, fut condamnée au silence ou prostituée à l'adulation. Bonaparte, nommé premier consul pour dix ans, se fit adjoindre Cambacérès et Lebrun, moins incommodes que le constitutionniste Sieyès, qu'il reléguait dans le sénat, avec une récompense nationale, pour le consoler de l'étrange erreur qui avait fait dire à l'ex-directeur : « Tout ceci n'est qu'un pont. » En parlant de l'élevation d'un homme, tel que le négociateur de Léoben et le législateur du Caire. Mais bientôt le séjour du Luxembourg vint à déplaire à ce dernier; et tandis que les institutions aristocratiques ressuscitaient à la voix de ceux-là même qui les avaient prosrites en 1789, le magistrat suprême de la république s'installait, au milieu des pompes et du faste des monarchies, dans le palais des anciens rois. C'est alors que la révolution française, considérée sous le point de vue gouvernemental, se trouvant dépouillée tout à coup des principes libéraux et des sentiments généreux dont elle s'était enorgueillie à sa naissance, vit la pureté de son origine compromise par un dénouement qui semblait autoriser les ennemis de cette crise salutaire à l'attribuer moins aux besoins sociaux et aux progrès de l'esprit humain qu'à un débordement de passions soulevées par l'égoïsme; c'est alors que les sublimes efforts du peuple français, pour améliorer son existence et défendre les conquêtes de la civilisation, parurent n'avoir eu pour but et pour résultat que la satisfaction de quelques intérêts sordides; c'est alors enfin que Fouché put dire dans son cynique langage : « La révolution a été faite avec ces mots : *Où-oi de là que je m'y mette.* » Mais une fois parvenu à régner aux Tuileries, sous le titre modeste de consul, Bonaparte, dont l'ambition s'était confondue, des l'enfance, avec l'instinct des grandes choses, s'appliqua à signaler son autorité par des travaux pacifiques, non moins glorieux que ses immortelles opérations militaires. L'homme de génie voulut faire absoudre l'homme avide de pouvoir, et, pendant quelques instants, la France, ingrate envers la liberté qui avait produit le germe de sa prospérité naissante, rena à cette liberté qu'elle avait placée sur ses autels, pour admirer, sans partage, l'illustre usurpateur, développant, d'une main habile, les ressources créées par la révolution dans la carrière des sciences et des arts. L'étalon des poids et mesures, dédié à tous les peuples et à tous les temps, fut arrêté et proclamé d'après le travail de l'institut; la banque de France s'établit; les bases du code civil furent jetées; des constructions importantes commencèrent; la liste des émigrés se ferma; la persécution cessa contre le sacerdoce, les troubles de la Vendée s'apaisèrent, les proscrits du 18 fructidor rentrèrent; l'un d'eux passa de l'exil aux premières charges de l'état; Carnot reprit cette direction de la guerre dont il avait fait autrefois l'organisation de la victoire. Cependant le premier consul était impatient de relever en Italie l'éclat des armes françaises, et d'ajouter

à l'ordre intérieur, qu'il vint de rendre à la république, la considération extérieure dont elle avait joui à la paix de Campo-Formio. Après avoir ordonné la formation d'une armée de réserve à Dijon, sous les ordres de Brune, il quitta Paris, le 16 floréal (6 mai), pour aller prendre le commandement des légions qui disputaient aux impériaux le théâtre de ses premiers exploits. Arrivé au pied des Alpes le 27, il surmonta, en peu de jours, tous les obstacles que la nature et l'ennemi lui opposèrent, franchit le Saint-Bernard, occupa le mont Cenis, s'empara de Suze, du château de Brunete, du fort de Bard et de la citadelle d'Ivrée; battit les Autrichiens à Romano et à Montebello, et délivra enfin, une seconde fois, la péninsule italique du joug de la maison de Lorraine, dans l'immortelle journée de Marengo (14 juin). Le général Mélas perdit 40,000 hommes dans cette bataille, dont le brave Desaix décida l'issue sans pouvoir en recueillir la gloire. L'Autriche, contrainte à la paix, évacua le Piémont et céda la Lombardie. Une *consulta*, réunie à Milan, s'occupa de réorganiser la république Cisalpine. Il n'avait fallu qu'un mois à Bonaparte pour donner à cette campagne d'aussi vastes et d'aussi brillants résultats. Pendant le séjour qu'il fit à Milan, les curés de cette capitale lui furent présentés. « Ministres d'une religion qui certes est aussi la mienne, leur dit-il, je vous regarde comme mes plus chers amis. Je vous déclare que j'envisagerai comme perturbateurs du repos public, et que je ferai punir comme tels, « ne la manière la plus rigoureuse et la plus éclatante, et même, s'il le faut, de la peine de mort, « quiconque fera la moindre insulte à notre commune religion, ou qui osera se permettre le plus léger outrage envers vos personnes sacrées. Les philosophes modernes, ajouta-t-il, se sont efforcés « de persuader à la France que la religion catholique « était l'implacable ennemie de tout système démocratique et de tout gouvernement républicain: de là « cette cruelle persécution que la république française exerça contre la religion et contre ses ministres; de là toutes les horreurs auxquelles fut « livré cet infortuné peuple.... Moi aussi, je suis « philosophe, et je sais que, dans une société quelconque, nul homme ne saurait passer pour vertueux et juste s'il ne sait d'où il vient et où il va. « La simple raison ne peut nous fournir là-dessus « aucune lumière; sans la religion, on marche continuellement dans les ténèbres, et la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines et infaillibles sur son principe « et sa fin dernière.... » Ce discours d'un homme qui, deux ans auparavant, revêtait un cheik égyptien de la pelisse d'honneur, acceptait le nom d'Ali et célébrait l'anniversaire de la naissance de Mahomet, décelait toute la souplesse d'un ambitieux, à qui ses opinions, négatives en politique et en religion, permettaient de caresser indistinctement les ministres de l'Evangile et du Coran, le pape et le muphti, selon qu'ils pouvaient l'aider dans l'accomplissement de ses desseins: aussi les esprits réfléchis, qui avaient su résister à la contagion de l'engouement, et qui observaient attentivement le héros dans ses actions et son langage, découvrirent-ils dès lors le futur empereur des Français, à travers les formes républicaines qui gênaient encore l'effluve de sa volonté dictatoriale. Ayant remis à Berthier le commandement de l'armée d'Italie, Bonaparte, profitant de l'armistice conclu avec l'Autriche, revint à Paris au commencement de juillet. Il envoya Clarke, en qualité de gouverneur extraordinaire, à Lunéville, où devait se réunir un congrès, et signa, le 3 octobre suivant, un traité d'alliance et de commerce entre la France et les Etats-Unis d'Amérique. Peu de jours après,

le ministre de la police prétendit avoir découvert un complot contre la vie du premier consul, et des hommes connus par l'exaltation de leur républicanisme, le célèbre sculpteur Cerrachi, un jeune Romain nommé Diana, Demerville, ancien secrétaire de Barrère, Topino-Lebrun, élève de David, et l'adjudant-général Aréna, furent arrêtés sur la dénonciation d'agents provocateurs dont Fouché les avait entourés. Jetés dans les cachots pour un crime dont leurs accusateurs ne pouvaient établir la réalité, ils y gémissaient depuis deux mois lorsqu'éclata la conspiration, dite de la *machine infernale*, ourdie par des correspondants de Georges. La police, quoique instruite des menées de ces derniers, feignit d'ignorer à quel parti appartenaient les coupables, et les désigna parmi les partisans de la démocratie. L'artificier Chevalier, qui, après avoir présenté à la convention, en 1794, un fusil portant huit charges, avait inventé depuis une fusée inextinguible dont il avait fait une expérience publique; le tanneur Meige, Cerrachi, Diana, Demerville, Topino-Lebrun et Aréna, tous plongés dans les fers au moment de l'exécution de l'attentat du 3 nivôse, furent envoyés à la mort comme complices de cet attentat. Mais c'était trop peu pour le ministre des vengeances du gouvernement qui le supplice de quelques individus. Il parla au consul de nouvelles proscriptions en masse, et Bonaparte, soit qu'il fût ému par le souvenir de ses dangers, soit qu'il voulût aussi exploiter l'événement au profit de son pouvoir, se montra docile aux inspirations du démagogue transfuge, dont la perversité avait excité autrefois le mépris de Robespierre. « C'est une mesure politique, s'écria-t-il dans le conseil d'état, « et non une simple procédure que réclament les « circonstances. » Et la déportation fut prononcée, le 14 nivôse, contre cent trente personnes, par un arrêté des consuls, que le sénat, malgré l'opposition de Garat, Lambrechts, Lenoir-Laroche et Lanjuinais, s'empressa de déclarer *mesure conservatrice de la constitution*. Cette fois encore on s'était pourtant efforcé d'établir, par la communauté d'infortune, une odieuse solidarité entre des citoyens recommandables et des scélérats couverts d'opprobre. Les noms de Talot, de Destrem, de Félix Lepelletier étaient confondus parmi ceux des Ceyral et des Gaspard, auxquels on n'avait pas oublié d'appliquer l'épithète de *septembriseur*; et c'est là ce que consacra, comme acte constitutionnel, le premier sénatus-consulte! Ah! que ne présageait pas à la France ce début d'un corps qui n'apprenait qu'il s'était constitué le conservateur des lois qu'en sanctionnant le plus monstrueux arbitraire! Le gouvernement consulaire ne se crut pas néanmoins suffisamment vengé ou garanti par toutes ces précautions cruelles: il demanda, en outre, l'établissement de tribunaux criminels spéciaux, à sa proposition, combattue au tribunal par Isnard, Brignamin Constant, Daunou, Ginguéné, Chénier, Baillet, etc., y fut adoptée à la majorité de 49 voix contre 41, le 14 nivôse an 9, c'est à dire trois jours après que le ministre de la police générale eût annoncé, dans un rapport officiel, qu'il avait découvert les véritables auteurs de l'attentat du 3 nivôse, et que les hommes précédemment livrés au glaive de la justice, à raison de ce crime, n'avaient été immolés que sur le seul soupçon qui s'était fait entendre au premier instant de l'horrible explosion, et sur les indications de la haine publique et méritée qui les poursuivait. Ainsi le complot de la machine infernale fournit une prétexte à Bonaparte pour concentrer de plus en plus le pouvoir dans ses mains, et pour porter alternativement la terreur dans les deux partis qui pouvaient contrarier les progrès de sa puissance; ainsi l'ancien ministre du directoire,

perpétuant l'affreux système de bascule, fit périr, en deux mois, pour le même fait, des innocents et des coupables, qu'il choisit dans des rangs opposés. Carbon et Saint-Légent, mandataires de la chouannerie et de l'étranger, subirent la peine de mort, le 16 germinal, en expiation d'un attentat pour lequel quarante-six jours auparavant en avait fait monter des républicains à l'échafaud. Au milieu des en vahissements rapides et des vengeances, tantôt iniques et tantôt légitimes, du gouvernement consulaire, Bonaparte ne cessait de nourrir quelque grande pensée qui put jeter de l'éclat sur sa dictature et immortaliser son administration. Il avait rétabli, à la fin de nivôse, la compagnie d'Afrique, et chargé le général Turreau de confectionner la belle route du Simplon. Le 13 ventôse (4 mars), après la conclusion du traité de Lunéville, qui confirmait les clauses stipulées à Campo-Formio, il ordonna, pour les derniers jours de l'année républicaine, une exposition des produits de l'industrie nationale. Le 28 du même mois, de nouvelles combinaisons diplomatiques, arrêtées entre la France et l'Espagne, donnaient à la république le duché de Parme, dont le souverain reçut en échange la Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie, ce qui servit à manifester la nouvelle politique du gouvernement français, devenu tout à coup fondateur d'une monarchie dans le même pays où il multipliait naguère les républiques et se proclamait l'ennemi irréconciliable de la royauté. Le 7 germinal (28 mars), la paix fut signée avec le roi des Deux-Siciles; et l'île d'Elbe, ainsi que la principauté de Piombino, furent cédées à la France. L'homme d'état qui avait dit aux curés de Milan qu'une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole, et que la religion catholique seule donnait des lumières certaines et infaillibles devait se rapprocher du saint siège au moment de fonder un empire et de commencer en France une nouvelle dynastie. Des négociations avec Rome furent donc entamées par l'intermédiaire du cardinal Fesch, oncle de Bonaparte, et le 26 messidor an 9 (15 juillet 1801), un concordat fut conclu à Paris entre le pape Pie VII et le premier consul. Le 26 fructidor suivant, la France et la Bavière redevenaient amies; le 12, les débris glorieux de l'expédition d'Egypte évacuèrent le sol africain, et la réconciliation des cabinets de Paris et de Lisbonne ouvrit la dixième année républicaine par le traité de Madrid. Bientôt les dispositions hostiles de la Russie, de la Porte ottomane et de l'Angleterre, à l'égard de la république, firent place à des dispositions pacifiques, et le 4 germinal (24 mars 1802), le traité d'Amiens, désarmant les puissances dont l'opiniâtreté avait repoussé jusque-là toute transaction avec la révolution française, fit joindre les nations européennes des bienfaits d'une paix générale. Le système républicain gênait autant l'ambition de Bonaparte au-delà qu'en deçà des Alpes. Pour préparer la Calaisine au joug qu'il lui destinait, il en avait mandé la *consulta* à Lyon dans le courant de brumaire, et, sans craindre d'humilier la nation italienne, il l'avait placée immédiatement sous sa dépendance, en disant à ses représentants : « La « présidence, je n'ai trouvé personne parmi vous « qui eût encore assez de droit sur l'opinion publique, « qui fût assez indépendant de l'esprit de localité, et « qui eût enfin rendu d'assez grands services à son « pays, pour la lui confier. » Ne pouvant plus occuper en Europe l'activité guerrière des armées françaises, le premier consul, peu corrigé par la funeste issue de la campagne de Syrie, avait conçu une nouvelle expédition maritime, et fait partir de Brest et de Rochefort, sous les ordres de son beau-frère Leclerc, une flotte immense, destinée pour

Saint-Domingue. Cette tentative de conquête transatlantique n'aboutit, comme celle de la colonisation égyptienne, qu'à faire périr sous un ciel brûlant une des plus belles armées de la république, et qu'à conduire à Paris, comme captif, ce Toussaint-Louverture, dont le génie inculte et les dispositions amicales auraient pu être si utiles à la France dans le Nouveau-Monde. Une opposition courageuse s'était formée dans le tribunal, ainsi que nous l'avons remarqué, à mesure que le consul avait développé ses vues despotiques. Celui-ci, décidé à briser violemment toutes les résistances que pourraient rencontrer ses desseins, à aplanner les voies à sa domination en effaçant devant elle tout vestige d'indépendance, se débarrassa, par une élimination, des derniers défenseurs de la cause populaire. Danton, Chénier, etc., furent réduits à la vie privée, le 16 ventôse an 10 (7 mars 1802), par une disgrâce qui devint, pour quelques uns d'entre eux, une honorable expiation de leur silence ou de leur approbation dans les événements de Saint-Cloud; et, comme si un acte de haute sagesse ou d'utilité générale devait toujours absoudre d'une mesure odieuse, l'homme extraordinaire qui gouvernait la France, l'expulsion des tribuns fidèles aux principes de la révolution, coïncida avec l'invitation faite à l'institut de présenter un tableau des progrès et de l'état des sciences, des lettres et des arts, depuis 1789 jusqu'au 1^{er} vendémiaire de l'an 10 (23 septembre 1801). Après la paix d'Amiens, Bonaparte, sentant approcher le moment de manifester entièrement ses prétentions, et d'indiquer enfin le terme qu'il avait fixé lui-même à son élévation, s'efforça de gagner la confiance et l'amour des partisans de la monarchie par la réorganisation du culte catholique, par le rappel des émigrés, et peut-être aussi par l'institution de la légion d'honneur. Il y avait pourtant encore un degré entre lui et le trône où il était si impatient de s'asseoir. D'une magistrature temporaire au rang suprême et à l'hérédité le pas était immense et la transition trop brusque. Pour dissiper insensiblement les esprits à l'abandon des formes républicaines, et pour sonder l'opinion publique à cet égard, il fit proposer par ses propres collègues la question du consulat à vie, tandis que Chabot de l'Allier demandait au tribunal de voter un gage éclatant de reconnaissance nationale en faveur du premier consul. Les Français répondirent à l'interpellation du gouvernement comme ils ont toujours fait depuis en de semblables circonstances. Les uns se turent par indifférence ou timidité; les autres obéirent à l'impulsion du pouvoir. Il y eut encore néanmoins quelques citoyens énergiques qui ne craignirent pas d'exprimer hautement leur pensée, et de donner un vote négatif sur cette aliénation viagère de la souveraineté nationale. Trois ou quatre membres du sénat résistèrent étrangers à l'empiètement de leur corps, et deux tribuns, Carnot et Duschêne, échappés à l'élimination, repoussèrent en républicains les vœux serviles dont les magistrats du peuple se disputaient alors l'initiative. Le 3 pluviôse (23 janvier 1803), une nouvelle organisation de l'institut eut lieu, et la suppression de la classe des sciences morales et politiques put faire pressentir le despotisme, qui, pour arriver à dire un jour : *L'état, c'est moi*, cherchait déjà à fonder la docilité sur l'ignorance, et à concentrer, autant que possible, en lui-même, toute la vie politique et toute la science gouvernementale. Remettant ensuite en question la légitimité de la révolution, dont il s'était constitué l'héritier par la puissance du sabre, et comme s'il eût voulu effacer les apparences populaires que donnaient à son élévation des votes émis sous l'influence du pouvoir, il fit des démarches auprès du frère de Louis XVI, pour en obtenir la ratification de ses droits. Mais le

descendant des anciens rois repoussa cette proposition ; il répondit au premier consul : « Je ne confonds point M. Buonaparte avec ceux qui l'ont précédé... Je lui sais gré de quelques actes d'administration... mais il se trompe, s'il croit m'engager à renoncer à mes droits : loin de là, il les établirait, s'ils pouvaient être litigieux, par les démarches qu'il fait en ce moment. » Trois mois après, la guerre recommença avec la Grande-Bretagne pour la possession des îles de Lampadessa et de Malte. Le Hanovre fut occupé par les Français, qui firent prisonnière l'armée anglaise, dont le général en chef, le duc de Cambridge, n'évita le même sort que par la fuite. Le 3 messidor, Bonaparte quitta Paris, visita la Belgique, ordonna la construction d'un canal de jonction entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut, et entra aux Tuileries le 23 thermidor. Toujours préoccupé de l'agrandissement de son autorité et de la crainte des oppositions populaires, il fit rendre un sénatus-consulte, le 28 frimaire, sur la proposition du conseil d'état, pour s'assurer définitivement de la soumission et du silence du corps législatif. Outre la nomination du président qu'il se réserva, il voulut que les délibérations fussent prises sans commissions préalables ni rapporteur, c'est à dire sans discussion. Mais l'Angleterre, remise en état d'hostilité contre la France, s'adressa encore une fois aux passions mal éteintes qu'elle avait soldées, pendant tout le cours de la révolution, pour déchirer la république. Les chefs de la chouannerie, après avoir été abusés un instant sur les projets de Bonaparte, à qui quelques personnes avaient supposé l'intention de jouer le rôle de Monck, s'étaient promptement ravisés, ainsi que l'avait témoigné la tentative du 3 nivôse, et leur haine était devenue plus violente et plus active depuis le vote du consulat à vie. C'est alors que Georges Cadoudal, l'un des plus habiles et des plus audacieux d'entre eux, s'associa à Pichegru pour renverser l'idole des Français avant qu'ils l'eussent placée sur le trône ; mais cette conspiration ne servit qu'à hâter l'événement qu'elle devait prévenir. Georges fut arrêté, convaincu et mis à mort ; Pichegru fut trouvé étranglé dans sa prison ; le général Moreau, accusé de complicité, subit la peine du bannissement, et d'autres conjurés, tels que MM. de Polignac et de Rivière, obtinrent leur grâce par l'entremise de Joséphine. Le capitaine anglais, Wright, qui avait débarqué les chefs de la conspiration sur les côtes de France, ayant été fait prisonnier, fut enfermé au Temple, où, selon quelques récits dont nous sommes loin de garantir l'authenticité, on lui infligea la torture pour le forcer à déposer contre les conjurés. Le cabinet de Saint-James réclama l'échange de cet officier, par l'intermédiaire de l'Espagne, et le gouvernement français avait promis d'y consentir, lorsqu'en novembre 1803, le *Monteur* annonça que Wright s'était tué dans sa prison, en apprenant l'affaire d'Ulm. D'après le témoignage du docteur Warden, Napoléon a prétendu à Sainte-Hélène que ce suicide, sur lequel on a élevé tant de soupçons, avait eu lieu long-temps avant l'époque marquée par le *Monteur* ; ce qui est confirmé par Fouché et Savary. Quoiqu'il en soit, le duc d'Enghien fut enlevé sur un territoire étranger pour être jugé et fusillé, par les commissaires du premier consul, dans le château de Vincennes, comme coupable d'avoir connu le complot de Georges. Ce dernier acte, que Bonaparte a vainement tenté de justifier, et dont ses ministres se sont mutuellement renvoyés la responsabilité, fut bientôt suivi de la motion du tribun Curée pour l'établissement d'un gouvernement impérial héréditaire en faveur de Bonaparte et de sa famille. On eût dit que les révolutionnaires, qui avaient abjuré

les principes de liberté et d'égalité, n'attendaient, pour compléter leur apostasie, par ce retour au régime monarchique, que d'avoir reçu des garanties contre le rappel de la dynastie qu'ils avaient proscrite, de la part de l'homme qu'ils voulaient investir du pouvoir souverain. Au reste, Bonaparte, qui, selon le *Mémorial de Sainte-Hélène*, craignait, au 13 vendémiaire, de devenir « le bonc » émissaire de tant de crimes auxquels il avait été « étranger, et de s'exposer à aller grossir en peu » d'heures le nombre de ces noms qu'on ne prononce « qu'avec horreur ; » Bonaparte, qui, à son retour de Rastadt, d'après le même journal, avait montré une si vive répugnance pour la célébration de l'anniversaire du 21 janvier, n'éprouva pas les mêmes appréhensions ni les mêmes scrupules quand, pour rassurer les anciens républicains qui lui ouvraient le chemin du trône, et pour rattacher définitivement à sa personne toutes les espérances monarchiques, qui ne s'étaient portées jusque-là sur le consul que comme sur l'instrument de la restauration des Bourbons, il consentit à sceller son avènement à l'empire du sang d'un petit-fils du grand Condé. Au reste, la motion de Curée ne rencontra qu'un seul opposant au tribunal. Dnchéne ayant donné sa démission, la défense de la cause républicaine passa tout entière à Carnot. Ce grand citoyen remplit glorieusement la tâche que les destins lui avaient réservée, et se montra le digne organe de la liberté expirante. Le vœu des tribuns n'en fut pas moins accueilli, par les autres corps de l'état, avec l'enthousiasme servile qui avait éclaté lors de la proposition du consulat à vie. Le 28 floréal (18 mai 1804), un sénatus-consulte organique reforma la constitution de l'an 8, et revêtit Napoléon Bonaparte du titre d'empereur, qui fut déclaré héréditaire dans sa famille.

Jusqu'ici nous avons considéré l'homme de génie dans les différentes phases de son élévation ; nous l'avons suivi de l'école de Brienne aux Tuileries : il reste maintenant à examiner l'homme du pouvoir. Si ce que nous avons dit du général Bonaparte a pu faire pressentir l'empereur Napoléon, il n'en est pas moins certain que l'ambition du premier, contenue par les circonstances, ne se développa qu'avec certaines précautions, et se couvrit même parfois du voile du désintéressement civique, tandis que le second, libre de tout frein, montra à nu ses vastes pensées et sa volonté despotique. Il y a donc eu réellement en Bonaparte, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, deux personnages historiques, qui méritent chacun un portrait à part. Nous avons esquissé celui du héros grandissant sous les auspices de la liberté, et faisant triompher la révolution de la coalition des rois pour la dompter ensuite lui-même. Nous allons tâcher de peindre le monarque qui, pendant dix ans, enchaîna l'Europe continentale à son char, et s'appliqua à réajourner la royauté avec le même zèle qu'il avait manifesté, dans ses premières campagnes d'Italie, pour les résurrections républicaines. La dignité impériale n'ajouta rien au pouvoir du vainqueur de Marengo ; il n'y eut de changé que le titre pour le maître des Français, car toutes les volontés, oppressées ou silencieuses autour du trône de l'empereur Napoléon, s'étaient formées à l'adulation ou à la passivité sous le consul Bonaparte. Seulement le langage du dominateur suprême se trouva affranchi de la contrainte que lui imposaient encore les apparences républicaines conservées par la constitution de l'an 8. La liberté, dont le nom avait été profané jusque-là, dans toutes les solennités, par ceux-là même qui avaient renversé ses autels, ne reçut plus d'hommages hypocrites : la servilité se montra à découvert, et le despotisme s'exprima avec franchise. Le premier

soin de Napoléon fut de rallier sur les degrés les plus voisins du trône les grandes réputations militaires, issues de la révolution, afin de les attacher plus fortement à ses nouvelles destinées. La pompe des titres ressuscita avec la monarchie; les généraux Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Angereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier devinrent maréchaux d'empire. Un acte de clémence, suivi de près cette promotion. Armand de Polignac, impliqué dans la conspiration de Georges, et condamné à mort depuis le 21 prairial, obtint sa grâce par l'entremise de Josephine. « Je puis pardonner à votre mari, dit Napoléon à l'épouse de ce complot de Pichegru, car c'est à ma vie qu'on en voulait. » Le marquis de Rivière, Bouvet de l'Hôzier, Lajolais, Riocelle, Gailhard, Russillon et Charles d'Hosier échappèrent aussi, par un pardon magnanime, à l'exécution de la sentence qui pesait sur leur tête; et l'empereur, libre désormais des craintes qu'il avait pu concevoir naguère sur son pouvoir et sa personne, récompensant, d'un côté, de glorieux services, et accordant, de l'autre, la vie à des conjurés, dut se trouver heureux de pouvoir commencer l'exercice de sa souveraineté par la double manifestation de la munificence et de la générosité. Les relations amicales entre la France et la Russie étaient sur le point de s'altérer. L'assassinat de Paul I^{er} avait rendu au cabinet de Saint-James son influence sur celui de Saint-Petersbourg, et la politique britannique, si bien servie par le général Benington, au milieu des événements qui avaient ensanglanté le palais des césars, entraînait de plus en plus le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre le nouvel empire. Quelques historiens ont prétendu que l'attentat commis sur le duc d'Enghien, et dont l'Europe entière s'indigna, contribua surtout à cette alliance de la Russie et de l'Angleterre. C'est, selon nous, faire trop d'honneur à la diplomatie. Le prince qui abandonnait secrètement les alliés de son père pour suivre la direction des hommes d'état soupçonnés d'en avoir provoqué le meurtre, ne devait pas s'indigner beaucoup des crimes lointains qui atteignaient des personnes étrangères à ses affections. Quoiqu'il en soit, Napoléon, dans la prévoyance d'une rupture, voulut inspecter l'armée qu'il avait rassemblée sur les côtes de la Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses redoutables rivaux d'outre-mer. Il quitta Paris le 20 messidor (18 juin), visita successivement le camp d'Ambleteuse, Calais, Dunkerque, Ostende et Boulogne; donna une fête brillante dans cette dernière ville, distribua des croix de la légion d'honneur, se rendit ensuite à Aix-la-Chapelle et à Mayence, et revint à Saint-Cloud le 20 vendémiaire an 13 (12 octobre 1804), quarante jours après le départ de la légation russe. Le sénatus-consulte du 28 floréal, en rétablissant le régime monarchique au profit de Napoléon, avait consacré l'hérédité de la dignité impériale, tant dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive du souverain lui-même, que dans la descendance directe, naturelle et légitime de ses frères Joseph et Louis Bonaparte. Le peuple français, consulté sur cet acte important, avait fait une réponse telle que le gouvernement l'avait voulue, et qu'il devait l'attendre d'une nation qui, outre qu'elle était fascinée par un grand homme, s'habitait dès lors à suivre docilement l'impulsion administrative, et à déployer moins de courage civil que de courage militaire. Le rapporteur de la commission sénatoriale, chargée, en cette circonstance, de l'examen du recensement des votes, annonça

que trois millions cinq cent soixante-douze mille trois cent vingt-neuf citoyens réclamaient l'hérédité du pouvoir suprême, ajoutant que « l'histoire » de tous les âges et de tous les pays avait des longtemps montré aux hommes éclairés l'utilité de cette institution. « C'était accuser d'aveuglement et d'ignorance les fondateurs de l'ordre politique qu'on venait de détruire; et ce qui pourra servir à caractériser les premiers courtisans de Napoléon, appartenant presque tous à la faction dont nous avons dit qu'elle ne s'était occupée que de guetter la fortune dans les vicissitudes de la révolution, c'est que le sénateur qui proclamait, en 1804, la nécessité d'un pouvoir héréditaire, était le même qui, après le 10 août 1793, se vantait d'avoir bien mérité de la patrie, dans cette journée, en entraînant le roi et sa famille à l'assemblée nationale; et qui déclarait, dans un écrit publié le 17 du même mois, que « l'égalité, la liberté, la monarchie économique, et non héréditaire, la république elle-même, n'étaient ni assez étrangères, ni assez peu respectables à ses yeux pour qu'il eût pu s'abaisser jusqu'à » conspirer contre elles. » Cependant, à l'exemple de Pepin et de Charlemagne, Napoléon ne se crut pas suffisamment affermi sur le trône par les suffrages populaires qu'il avait obtenus, et que, dans sa profonde perspicacité, il appréciait sans doute à leur juste valeur. Ambitionnant aussi, pour son pouvoir, la consécration religieuse, il fit venir d'Italie le pontifice, dont les accents républicains l'avaient autrefois secondé dans la fondation de la Cisalpine; et l'ancien évêque d'Imola, devenu pape, sous le nom de Pie VII, tout aussi peu zélé que ses prédécesseurs Zacharie et Léon, pour la légitimité des rois, déposa l'orgueil du Vatican, et consentit à se rendre à Paris, pour verser l'huile sainte sur le front du chef d'une nouvelle dynastie. La puissance de Napoléon triompha de tous les obstacles que ce voyage avait d'abord rencontrés dans le sacré collège. Parti de Rome le 11 brumaire, le pape arriva le 5 frimaire à Fontainebleau, où se trouvait alors Napoléon. Ils firent leur entrée à Paris, trois jours après, dans la même voiture. Tout y était préparé pour la cérémonie du sacre, fixée au 11 (2 décembre). La veille, le sénat et le tribunal, en corps, se présentèrent à l'audience de l'empereur pour le féliciter sur le nouveau témoignage de confiance et de gratitude que le peuple français venait de lui donner. M. François de Neufchâteau, qui porta la parole en cette occasion solennelle, mêla encore les mots de république et de liberté aux phrases monarchiques dont son discours était rempli, comme s'il eût été chargé de marquer et d'adoucir la transition du style démocratique des dernières assemblées, aux flatteries sénatoriales. « Sire, dit-il, le premier attribut du pouvoir souverain des peuples, c'est le droit de suffrage appliqué spécialement aux lois fondamentales; c'est lui qui constitue les véritables citoyens. Jamais chez aucun peuple ce droit ne fut plus libre, plus indépendant, plus certain, plus légalement exercé qu'il ne l'a été parmi nous depuis l'heureux 18 brumaire. Un premier plébiscite mit pour dix ans entre vos mains les rênes de l'état; un second plébiscite vous les confia pour la vie; enfin, pour la troisième fois, la nation française vient d'exprimer sa volonté. Trois millions cinq cent mille hommes, épars sur la surface d'un territoire immense, ont voté simultanément l'empire héréditaire dans l'auguste famille de votre majesté.... Sire, la voix du peuple est bien ici la voix de Dieu.... Elle fait entrer au port le vaisseau de la république.... Oui, sire, de la république ! Ce mot peut blesser les oreilles d'un monarque ordinaire : ici ce mot est à sa place devant celui dont le génie nous a fait jouir

« de la chose dans le sens où la chose peut exister » chez un grand peuple..... Depuis quarante siècles, » on agit la question du meilleur des gouvernements ; depuis quarante siècles, le gouvernement monarchique était considéré comme étant le chef-d'œuvre de la raison d'état et le seul port du genre humain ; mais il avait besoin qu'à son unité de pouvoir et à la certitude de sa transmission on pût incorporer sans risque des éléments de liberté. Cette amélioration dans l'art de gouverner est un pas que Napoléon fait faire en ce moment à la science sociale ; il a posé le fondement des états représentatifs.... » Mais Napoléon, qui n'entendait pas tout-à-fait comme le président du sénat le système des représentations nationales, et qui cependant n'aurait pas voulu détruire l'illusion qui retenait encore quelques hommes autour de son trône, évita de répondre aux félicitations un peu hasardées qu'on lui adressait sur ses vues libérales, et qu'il savait bien ne devoir pas justifier. Il ne parla, en effet, ni de liberté, ni de république, et se contenta de saluer encore le peuple français du nom de *grand*, pour lui faire accepter, sous une forme séduisante, l'application du superbe *pronom possessif* qui pouvait rendre seul toute la pensée du maître. « Je monte au trône, dit-il, » où m'a appelé le vœu unanime du sénat, du peuple » et de l'armée, le cœur plein du sentiment des » grandes destinées de ce peuple que, du milieu des » camps, le premier j'ai salué du nom de *grand*. Depuis » mon adolescence, mes pensées tout entières lui sont » dévouées, et, je dois le dire ici, mes plaisirs et » mes peines ne se composent plus aujourd'hui que » du bonheur ou du malheur de mon peuple. » Lais- » sant apercevoir ensuite la main ferme et vigoureuse dans laquelle venait de tomber le gouvernail de l'empire, il ajouta : « Mes descendants conser- » vent long-temps ce trône. Dans les camps, ils se- » ront les premiers soldats de l'armée..... Magistrats, » ils ne perdront jamais de vue que le mépris des » lois et l'ébranlement de l'ordre social ne sont que » le résultat des faiblesses et de l'incertitude des » princes. » Le lendemain 11 frimaire an 13 (2 décembre 1804), l'empereur et son épouse furent sacrés par le saint-père, dans l'église de Notre-Dame. Mais tout en recherchant l'appui de la religion et la sanction pontificale pour sa nouvelle dignité, Napoléon, qui repoussait toute supériorité, de quelque part qu'elle vint, ne voulut pas recevoir le diadème de la main du prêtre. Plaçant lui-même la couronne sur sa tête et sur celle de l'impératrice, il réduisit, en quelque sorte, à un rôle de simple appareil, le successeur des Boniface et des Grégoire, qui, en accourant du fond de l'Italie dans la capitale de la France, s'était laissé persuader peut-être qu'il allait rendre à la tiare son ancienne splendeur, et rappeler ces beaux jours de la suprématie du saint-siège où la papauté disposait du sceptre. Une fête nationale succéda à la cérémonie religieuse. Deux jours après son couronnement, Napoléon rassembla au Champ-de-Mars les députations des corps de l'armée et des gardes nationales de l'empire pour leur distribuer des aigles qui, bien qu'associées aux couleurs de la révolution, étaient destinées à primer le signe de ralliement auquel s'attachait le souvenir de la république. « Soldats, s'écria-t-il, voici vos » drapeaux. Ces aigles vous serviront toujours de » point de ralliement ; elles seront partout ou votre » empereur les jugera nécessaires pour la défense de » son trône et de son peuple. » Le 6 nivôse suivant, il fit l'ouverture du corps législatif, et prononça un discours dans lequel il annonça l'intention de ne pas accroître le territoire de la France, et s'attacha à faire pressentir de nouveau le caractère fort, absolu et quelquefois violent que l'administration devait déployer sous son règne. « La faiblesse du pouvoir

» suprême, répéta-t-il avec affection, est la plus » affreuse calamité des peuples. » Les Français, quoique séduits par l'homme prodigieux qui n'était parvenu à régner sur eux qu'après avoir surpassé toutes les grandes renommées historiques, n'avaient pas montré néanmoins, pour l'établissement du gouvernement impérial, le même enthousiasme qui avait éclaté dans les grands corps de l'état. Si l'affection des masses, que le prestige de la gloire enivrait, entourait encore Napoléon, c'était le héros républicain et non le monarque, c'était Bonaparte et non l'empereur que poursuivait l'admiration des citoyens qui n'avaient pas compris les conséquences du 18 brumaire. Pour ne pas dissuader trop brusquement cette classe nombreuse, et pour la faire passer insensiblement de la république à l'empire, on imagina de conserver d'abord au gouvernement sa dénomination populaire en même temps qu'on le plaçait sous la direction d'un chef suprême, solennellement décoré d'un titre monarchique ; et l'on vit la monnaie de cette époque porter d'un côté : *Napoléon empereur*, et de l'autre : *République française*. Il manquait pourtant à Bonaparte, ainsi parvenu au faite de la puissance et de la gloire, de faire reconnaître, par la diplomatie européenne, l'autorité souveraine qu'un pontife avait revêtue du sceau de la religion. L'Angleterre, alors en guerre avec la France, mettait snobisme obstacle à cette reconnaissance par l'ascendant qu'elle exerçait dans les cours du Nord. Napoléon prévint bien qu'il ne pourrait triompher que sur les champs de bataille de la répugnance que la maison de Hanovre, quoique portée récemment au trône par une révolution populaire, cherchait à inspirer aux vieilles races royales, pour le fondateur de la nouvelle dynastie française. Il n'ignorait pas que le titre dont il venait de se parer offusquait moins, en réalité, le cabinet de Saint-James et ses alliés, que les immenses ressources de la France laissées à la disposition d'un homme dont l'ambition égalait le génie. Cependant, soit qu'il désirât sincèrement la paix, soit qu'il voulût seulement éloigner de lui le soupçon de trop aimer la guerre ; et rejeter sur ses ennemis les apparences odieuses de l'agression, il écrivit au roi d'Angleterre, dont les ministres travaillaient à former une nouvelle coalition continentale, et lui fit des ouvertures pacifiques. « Je n'attache pas de dés- » honneur, dit-il, à faire les premiers pas..... J'ai » assez, je pense, prouvé au monde que je ne re- » doute aucune des chances de la guerre.... La paix » est le vœu de mon cœur, mais jamais la guerre » n'a été contraire à ma gloire.... Je conjure votre » majesté de ne pas se refuser au bonheur de donner » la paix au monde.... Une coalition ne fera jamais » qu'accroître la prépondérance et la grandeur con- » tinentele de la France. » Napoléon avait raison de ne pas tenir pour déshonorante une pareille initiative. Si sa démarche n'était pas une simple démonstration, jugée d'avance inutile, et inspirée seulement par la prévoyance d'un potentat habile, qui, déjà impatient peut-être de parcourir l'Europe en conquérant, sentait néanmoins la nécessité de faire peser sur ses ennemis la responsabilité de la guerre, afin de ne pas démentir trop tôt les paroles de paix et de modération qu'il venait de prononcer devant les représentants de la France ; si ses propositions, en un mot, étaient l'expression franche de ses vœux pour le repos du monde, il fut alors réellement plus grand, dans cette attitude conciliatrice, subordonnant les prétentions de l'ambour-propre aux intérêts de l'humanité, que lorsque, se réfugiant dans un orgueil opiniâtre, au milieu de ses désastres, il s'écria plus tard en dépit des terribles avertissements. donnés à nos armes dans la péninsule : « La dy- » nastie française a régné et régnera en Espagne. »

Le roi Georges, que Napoléon avait cru pouvoir appeler *monieur mon frère*, parut au reste peu disposé à reconnaître cette parenté politique. Dédaignant de correspondre, d'égal à égal, avec un monarque de création nouvelle, il fit répondre par lord Mulgrave : « Sa majesté a reçu la lettre qui lui a été adressée par le chef du gouvernement français. » Le ministre anglais ne s'appliqua ensuite qu'à échapper, à travers les circonlocutions diplomatiques, à une explication claire et positive sur les propositions de l'empereur. Les détails et les résultats de cette négociation furent alors communiqués au sénat qui, s'empressant de faire obtenir à Napoléon tous les avantages qu'il avait pu espérer de sa démarche, prit la résolution suivante : « Le sénat, considérant qu'après avoir triomphé de tant de manières des factions intérieures et des ennemis du dehors, l'empereur vient de remporter encore un triomphe plus éclatant, et peut-être plus difficile, en s'élevant au-dessus des ressentiments naturels que devaient inspirer à son cœur tant d'attentats et tant de haines, et en proposant la paix en faveur de l'humanité par sa lettre du 12 nivôse, à sa majesté britannique, arrête que la copie de cette lettre sera consignée dans ses registres comme un monument glorieux pour le prince qui l'a écrite, et pour la nation qu'il gouverne ; — Considérant ensuite que cette proposition, faite dans le moment où la France est dans la situation la plus redoutable, n'a obtenu des ennemis qu'une réponse qui paraît éluder tout projet de conciliation, le sénat déclare que l'empereur doit compter dans cette guerre sur tout son zèle, comme il doit compter sur la fidélité du peuple et de l'armée. » Cette guerre ne pouvait manquer de remuer bientôt l'Europe entière. Napoléon, après s'être fait ainsi absoudre préalablement aux yeux de ses peuples de calamités qu'elle pouvait enfanter, ne pouvait pas être, en effet, moins disposé que ses ennemis à donner le signal des batailles. Des deux parts, les hostilités étaient secrètement provoquées, et rendues imminentes par l'existence des antipathies nationales et des passions personnelles que soulevait la vengeance et l'ambition. Cependant, au milieu de ses préparatifs militaires, l'empereur des Français songeait à orner son front d'un double diadème. Jaloux de se présenter, au combat, l'égal, par la pompe des titres, des rois au-dessus desquels il était si élevé par son génie, par sa puissance et par sa gloire, il saisit hardiment cette couronne de fer qu'avait portée Charlemagne, et s'écria en la posant sur sa tête : « Dieu me la donne, gare à qui la touche ! » Le président de la Cisalpine, proclamé roi d'Italie par la *consulta*, fut couronné à Milan le 16 prairial (26 mai), et le territoire de Gènes ayant été réuni quelques jours après à la France par un décret impérial, le régime républicain se trouva banni de la péninsule par celui-là même qui l'avait fondé ou rétabli : il ne pouvait convenir à Napoléon d'être monarque absolu en France et simple magistrat en Lombardie. Après quelques ouvertures pacifiques de la cour de Russie, que le cabinet britannique était parvenu à rendre infructueuses, la rupture entre la France et les principales puissances ne put être plus long-temps retardée. L'Autriche signala son accession à la nouvelle coalition en envahissant la Bavière avec quatre-vingt mille hommes, commandés par l'archiduc Ferdinand, tandis que trente mille, sous les ordres de l'archiduc Jean, occupaient les positions avancées du Tyrol, et que le prince Charles s'avancait sur l'Adige à la tête de cent mille combattants. Napoléon, instruit de ces divers mouvements, ordonna aussitôt la réorganisation des gardes nationales, et fit décréter par le sénat une levée de quatre-vingt mille conscrits, après avoir visité encore une fois le camp de Boulogne, il avait entendu, de la

bouche d'un préfet, ces étranges paroles : « Tranquilles sur nos destinées ; nous savons tous que pour assurer le bonheur et la gloire de la France, pour rendre à tous les peuples la liberté du commerce et des mers, et fixer enfin la paix sur la terre, Dieu créa Bonaparte et se reposa. » Sans cesser de menacer l'Angleterre, il dirigea néanmoins avec célérité ses intrépides phalanges vers le Rhin. Ayant passé ce fleuve dès le 9 vendémiaire, il adressa aux armées françaises et bavaoises deux proclamations énergiques contre la cour de Vienne : « Soldats, dit-il, dans la première, la guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié... Soldats, votre empereur est au milieu de vous ; vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissée la haine et l'or de l'Angleterre... » C'est en invoquant les mots magiques de liberté et de patrie, que les généraux de la république avaient vaincu et humilié les deux premières coalitions, et que Bonaparte avait rempli le monde de son nom, de la Brenta aux pyramides. Ces puissants signillons sont délaissés aujourd'hui par le monarque, qui, concentrant l'état en lui-même, et substituant l'admiration pour sa personne à l'amour du pays, se trouve réduit à appeler incessamment le peuple français du nom de grand, pour lui faire oublier la déchéance réelle qu'il a subie en descendant du rang de citoyen à celui de sujet, et pour obtenir ainsi de l'orgueil national ce qu'il ne peut plus demander aux vertus civiques. La troisième coalition ne sera pas néanmoins plus heureuse que les premières. Il reste encore aux Français l'habitude de la bravoure, l'enthousiasme de la gloire et l'épée de Bonaparte. En quelques jours la Bavière est délivrée. Le général Mack rend les armes dans Ulm, avec trente mille hommes, et laisse au pouvoir des vainqueurs trois mille chevaux et quatre-vingts pièces de canon attelées. Le lendemain de cette capitulation, qui doit frapper d'étonnement les peuples et les rois de l'Europe, et porter l'effroi dans plus d'un cabinet, l'empereur, apprenant que les Russes accourent au secours de l'Autriche, adresse à ses soldats un ordre du jour qui semble présager l'issue terrible et glorieuse de cette guerre. « Soldats de la grande armée, leur dit-il, nous avons fait une campagne en quinze jours ; vous ne vous arrêterez pas là. Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons l'exterminer. » Et de nouveaux succès justifient aussitôt cette assurance si puissante sur l'esprit des soldats. L'archiduc Ferdinand perd, à Nuremberg, seize mille hommes, cinquante canons et quinze cents caissons. La victoire, fidèle au vieux drapeau de la république, s'attache à l'aigle de l'empire dans les champs de Lowers, d'Amstetten, de Marienfeld, de Prassling, de Lints et d'Innspruck ; et tandis que Masséna, franchissant la Piave et l'Isonzo, met les Autrichiens en déroute à Castel-Franco, Napoléon, qui s'est porté à la rencontre des Russes, les culbute sur plusieurs points, les chasse devant lui, et, le 13 novembre, fait son entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche, que son souverain a évacuée depuis quelques jours, pour se réfugier en Moravie, avec les débris de son armée, auprès de l'empereur Alexandre. Napoléon ne séjourna pas long-temps à Vienne. Attaché à la poursuite de ses ennemis, il les atteignit encore à Bruun, dont il s'empara, et prit position, le 19 novembre, à Wischau. L'empereur de Russie, trompé par un mouvement de retraite simulée, s'imagina que l'armée victorieuse des Français s'était ralentie à l'aspect d'une armée de cent mille hommes, com-

mandée par deux empereurs, ayant sous leurs ordres des généraux habiles. Ce n'était qu'une manœuvre adroite, qui valut à Napoléon l'un des plus beaux triomphes dont aient retracé le souvenir les fastes militaires d'aucun peuple. Le 11 frimaire (4 décembre), l'empereur des Français célébra l'anniversaire de son couronnement, dans les champs d'Austerlitz, par la déroute complète des armées combinées de la Russie et de l'Autriche. Quarante drapeaux, deux cents pièces de canon et trente mille hommes restèrent au pouvoir du vainqueur; les alliés de l'Angleterre perdirent en outre, dans cette journée, douze généraux et quarante mille hommes, dont la plus grande partie fut noyée dans les étangs ou engloutie dans les lacs, sous la glace que le poids énorme de l'artillerie et des bagages avait fait rompre. L'armée française venait de reproduire les merveilles des premières campagnes d'Italie; elle s'était montrée digne d'elle-même et de son chef, c'est à dire toujours héroïque. Six ans plus tôt, le général Bonaparte eût dit d'elle, après d'aussi brillants exploits, qu'elle avait bien mérité de la patrie; l'empereur Napoléon récompensa l'impétuosité des braves d'Austerlitz en leur adressant, le lendemain de la bataille, une proclamation qu'il commença par ces mots : « Soldats, je suis content de vous! vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'ai tendais de votre intrepidité. Vous avez décoré vos siges d'une immortelle gloire. » Ce fut à peu près dans les mêmes termes qu'il exprima sa satisfaction à l'armée d'Italie, lorsqu'elle vint se réunir à la grande armée, après avoir obtenu d'éclatants triomphes sur le prince Charles. Cependant les vaincus d'Austerlitz, poursuivis à outrance, allaient subir l'extermination dont Napoléon les avait menacés après la délivrance de la Bavière; il ne leur restait qu'à implorer la générosité du vainqueur, car telle était leur position que les empereurs Alexandre et François couraient eux-mêmes le danger de tomber entre ses mains. L'héritier de Marie-Thérèse, sacrifiant alors l'orgueil de la royauté au salut de son empire, consentit à se rendre au quartier-général des Français pour demander lui-même un armistice. Napoléon l'accueillit à son bivouac en lui disant : « Voilà le seul palais que j'habite depuis deux mois. » Et le monarque autrichien répondit : « Vous tirez si bien parti de cette habitation qu'elle doit vous plaire. » Leur entrevue dura deux heures, et se termina par la promesse d'une trêve, qui, en donnant le temps de préparer les conditions de la paix, sauvait préalablement les débris des armées russe et autrichienne; aussi assurait-on que Napoléon ne put s'empêcher de dire après le départ de l'empereur d'Allemagne : « Cet homme-là me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire; mais enfin quelques larmes de moins seront versées. » Sans soupçonner la sincérité du sentiment philanthropique par lequel Napoléon parut se consoler ici de ce qu'il regardait comme une faute, il est permis de croire que l'intérêt de l'humanité ne fut pas le seul motif de sa condescendance pour un prince que la fortune des combats venait de mettre en quelque sorte à sa disposition. Le roi parvenu était impatient d'obtenir des anciens rois son admission dans la famille monarchique; il voulait s'attacher, par des égards, ceux qu'il n'entrainait point dans ses vues de dépouiller par la violence, et suivait des lors les inspirations de cette politique funeste qui lui fit négliger constamment d'user de ses avantages envers les grands potentats, ses opiniâtres ennemis, tandis qu'il ne laissa exister que de nom, lorsqu'il ne la détruisait pas entièrement, l'indépendance des états libres, alliés de la France, comme il s'était efforcé d'effacer du rang des nations les républiques que la révolution avait fondées ou rétablies. Le général Savary,

aide-de-camp de Napoléon, fut chargé de communiquer à l'empereur Alexandre le résultat de l'entrevue des monarques français et autrichiens : mais le czar refusa de prendre part aux négociations dont l'ouverture seule avait préservé son armée d'une destruction totale, et se contenta de hâter sa marche pour regagner les frontières de son empire. Quelques jours après, le 26 décembre, la paix fut signée à Presbourg par les plénipotentiaires de la France et de l'Autriche. Ce traité reconnut Napoléon en qualité de roi d'Italie, réunit Venise et la Dalmatie à la Lombardie, incorpora la Toscane, Parme et Plaisance à l'empire français, et éleva les électeurs de Bavière et de Wurtemberg à la dignité royale. La Prusse, qui avait attendu les événements pour se décider, et dont Napoléon avait reçu les félicitations après la journée d'Austerlitz en disant : « Voila un compliment dont la fortune a changé l'adresse; la Prusse intervint dans la paix de Presbourg pour céder le grand duché de Berg à Murat, la principauté de Neuchâtel à Berthier, le margraviat d'Ansbach à la Bavière, et pour recevoir en échange l'électorat de Hanovre. Le sénat et les maires de la capitale avaient envoyé des députations à l'empereur pour le féliciter sur ses triomphes. Le 30 frimaire, Napoléon écrivit en ces termes à l'archevêque de Paris : « Mon cousin, nous avons pris quarante-cinq drapeaux sur nos ennemis le jour de l'anniversaire de notre couronnement, de ce jour où le saint-père, ses cardinaux et tout le clergé de France front des prières dans le sanctuaire de Notre-Dame pour la prospérité de notre règne. Nous avons résolu de déposer lesdits drapeaux dans l'église de Notre-Dame, métropole de notre bonne ville de Paris. Nous avons ordonné en conséquence qu'ils vous soient adressés, pour la garde en être confiée à votre chapitre métropolitain. Notre intention est que tous les ans audit jour un office solennel soit chanté dans ladite métropole en mémoire des braves morts pour la patrie en cette grande journée, lequel office sera suivi d'actions de grâces pour la victoire qu'il a plu au Dieu des armées de nous accorder. » Il rendit ensuite plusieurs décrets par lesquels il accorda des pensions aux veuves, et adopta les enfants des généraux, officiers et soldats morts à la bataille d'Austerlitz. Mais au moment même où des succès inouis semblaient devoir briser le nœud des intrigues anglaises sur le continent, Napoléon apprit que les flottes française et espagnole combinées venaient d'être anéanties à Trafalgar. A cette nouvelle de la destruction des forces navales sur lesquelles il avait compté pour pouvoir attaquer ses irréconciliables ennemis dans leurs propres foyers, le vainqueur d'Austerlitz entra en fureur et jura de ne donner aucun repos à ses armes que tous les ports de l'Europe continentale n'aient été fermés au pavillon britannique. Dès lors le système de blocus est conçu; il veut atteindre les Anglais dans la source de leur prospérité, ruiner le commerce d'un peuple qui s'est fait le courtier exclusif des nations, dût cette tentative condamner à l'isolement les diverses familles politiques qui se partagent la possession du globe. Pour parvenir plus sûrement à son but, il renouvellera les rois partout où leur dévouement sera suspect, ou leur déchéance deviendra possible; il entraînera incessamment sur les champs de bataille ceux qu'il ne pourra faire descendre du trône, et régnera directement sur les monarchies secondaires dont il aura fait de simples préfetures de son empire, en substituant sa famille aux anciennes dynasties. La conduite du roi de Naples va lui fournir l'occasion d'apprendre ses résolutions à l'Europe. Ce prince, docile aux inspirations de son épouse, a ouvert ses ports aux Anglais. Une proclamation, datée du camp impérial de

Schönbrunn, le 6 nivôse an 14, annonce aussitôt à l'armée d'Italie qu'elle est appelée à de nouvelles conquêtes, et révèle le vaste-plan de l'empereur.

« Soldats, dit Napoléon dans cette pièce remarquable, depuis dix ans j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples; il a tout fait pour se perdre. Après la bataille de Dego, de Mondovì, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance; je me liai aux paroles de ce prince et fut généreux envers lui. Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples qui le premier avait commencé cette injuste guerre, abandonné à Lunévillo par ses alliés, resta seul et sans défense. Il m'implora; je lui pardonnai une seconde fois. Il y a peu de mois vous étiez aux portes de Naples. J'avais d'assez légitimes raisons et de suspecter la trahison qui se méditait et de venger les outrages que m'avaient été faits. Je fus encore généreux; je reconnus la neutralité de Naples; je vous ordonnai d'évacuer ce royaume, et pour la troisième fois la maison de Naples fut rassemblée et sauvée. Pardonnez-nous une quatrième fois? Nous ferons-nous une quatrième loi à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non, non, la dynastie de Naples a cessé de régner; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne. Soldats, marchez, précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces déshérités bataillons des tyrans des mers! Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures! Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celles de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus pervers; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile, à leur retour d'Égypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et de cent combats sont enfin apaisés. Soldats, mon mon frère (Joseph) marchera à votre tête; il connaît mes projets; il est le dépositaire de mon autorité; il a toute ma confiance; environnez-le de toute la vôtre. » Masséna et Gouvion-Saint-Cyr remplirent les espérances de Napoléon; ils conduisirent triomphalement à Naples le prince Joseph, et lui conquièrent un royaume. Mais en étendant ainsi de plus en plus les bornes de sa domination, par ses généraux ou par ses proches, l'empereur s'occupait d'effacer les dernières traces du gouvernement républicain. Le 1^{er} janvier 1806, le calendrier grégorien fut remis en vigueur, et un décret du 20 février suivant ordonna la restauration de l'église de Saint-Denis pour être consacrée à la sépulture des empereurs, tandis que l'église Sainte-Geneviève était rendue à l'exercice du culte catholique, sans rien changer à la destination que lui avait donnée l'assemblée constituante, et qui du moins laissait subsister encore nominativement le Panthéon. Parti le 17 janvier de Munich, où il avait assisté au mariage de son fils adoptif, Eugène Beauharnais, créé vice-roi d'Italie, avec la princesse Auguste-Amélie de Bavière, l'empereur revint à Paris où il fit le 1^{er} mars l'ouverture du corps législatif. L'engouement national pour le grand homme était alors à son comble. Les grands corps de l'état, plus empressés que jamais de rivaliser d'enthousiasme et d'adulation, avaient voté, savoir, le tribunal, « l'érection d'un monument dans lequel serait déposée, pendant la paix, l'épée que Napoléon portait à Austerlitz, pour n'en être retirée que si la guerre imposait la nécessité d'en faire usage; » et le sénat, « un monument triomphal à Napoléon-le-Grand. » Au milieu des concerts de louanges dont les voûtes du palais du Luxembourg avaient retenti, dans la séance solennelle du 1^{er} janvier, une voix avait pourtant osé mêler aux

accents de l'admiration et de la reconnaissance des insinuations qui renfermaient de sages et d'utiles conseils : « Cependant, avait dit Garat, toute cette grandeur qui environne le nom de Napoléon, lorsqu'a peine il est arrivé encore à la moitié de la vie humaine, ne peut pas être l'ambition de sa vie; il en a une bien plus digne d'un homme que ses destinées ont appelé à balancer les destinées de tant de peuples. Les monuments élevés à la seule puissance foulent la terre qui les porte sur son sein; ceux qu'on érige aux seules victoires l'embellissent trop souvent comme ces illusions qui cachent et enfantent des malheurs; et cette vérité, j'aime à la proclamer devant ces drapeaux mêmes qui sont naitre tant d'autres pensées que celles de la guerre. » Quand les nations sont éclairées, la terre ne peut ni se parer de ce qui la féconde, ni se réjouir que de ce qui prépare aux générations humaines plus de lumières, de sagesse et de bonheur. La protection accordée à ces arts utiles, unique patrimoine du pauvre qui les cultive; les encouragements prodigués à ces beaux arts, seules jouissances de la richesse qui soient sans excès et sans remords; tous ces bienfaits, les plus grands que les peuples aient reçus jusqu'à ce jour de la puissance, seraient même désormais pour elle des titres insuffisants et précaires à la gloire des siècles. La première place dans le cœur des hommes, et jusqu'à ce jour elle est restée vacante, appartient à celui qui va se servir de toutes les lumières réunies dans son esprit et de toutes les forces réunies dans ses mains pour perfectionner cet art social, le plus utile et le plus beau de tous les arts; elle appartient à celui qui fondera sa politique sur les principes de la morale universelle, etc. »

Garat n'avait exprimé que ses propres vœux en paraissant annoncer des espérances prêtes à se réaliser : la place restée vacante dans le cœur des hommes ne pouvait être remplie que par un génie pacifique, et ce n'était point à un conquérant ambitieux, monté au rang suprême par la puissance du sabre, accoutumé à ne voir la société que dans l'administration, et l'administration qu'en lui-même; ce n'était point à un tel homme qu'était réservée la tâche de perfectionner l'art social et de fonder la politique sur les principes de la morale universelle. Les lumières et les forces de Napoléon ne devaient être appliquées qu'aux progrès de l'art gouvernemental, et sa destinée, comme monarque législateur, était en même temps de faire dire un jour de lui, qu'il avait eu la science du pouvoir. Des négociations s'ouvrirent, le 26 mars, avec l'Angleterre, sous les auspices et par l'entremise de l'illustre Fox. D'un autre côté, la Prusse, à la suite d'un voyage du comte d'Haugwitz à Paris, sembla s'être attachée sincèrement à la politique de la France. Le 10 mai, l'université impériale fut fondée, et compta parmi ses conseillers l'auteur de la *Législation primitive*, M. de Bonald. Ce choix d'un homme, justement considéré comme l'un des plus sages partisans des institutions féodales, ne fit qu'indiquer davantage la tendance contre-révolutionnaire du gouvernement impérial, dont le chef, après avoir pécé à ses côtés, et au plus haut degré de sa confiance, l'opiniâtre champion des privilèges et des abus, dans le sein de l'assemblée constituante, le célèbre abbé Maury, venait de faire rétrograder la France au-delà de l'immortelle nuit du 4 août 1789, en créant de nouveaux fiefs, et en métamorphosant en grands seigneurs les héros de la démocratie. Un mois après, la république Batave cessa d'exister. La volonté puissante et redoutable, sous le poids de laquelle était tombée la liberté de la France et de l'Italie, amena les états de Hollande à imiter le tribunal français et la consulta de Milan. La patrie des de Witt et de Barneveld fut réduite à demander un roi, et un autre Bonaparte (Louis) alla régner pour son frère à

Amsterdam. Ce envahissement successif des monarchies et des républiques ne pouvait manquer d'accroître les alarmes des cabinets européens, que l'ambition du conquérant de l'Italie avait remplis depuis longtemps de méfiance et d'anxiété : l'établissement de la confédération du Rhin, formée des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, des duchés de Bade, de Clèves et de Berg, ainsi que de plusieurs autres principautés d'Allemagne, et placée, sous les apparences d'une simple protection, dans la dépendance de Napoléon, acheva de porter dans les cœurs la crainte d'un plan de domination universelle. La Russie et l'Autriche, occupées à réparer les désastres de la dernière guerre, dissimulèrent pour ainsi dire leurs griefs et à leurs ressentiments. Alexandre fit même la paix avec la France, par un traité qui fut conclu à Paris, le 30 juillet; et François II, renonçant, le 6 août, à la couronne impériale d'Allemagne, remit lui-même le sceptre de l'empire germanique au protecteur des états confédérés. Le 26 du même mois, fut fusillé, à Braunau, le libraire Palm, de Nuremberg, pour avoir adressé à son correspondant d'Ausbourg, une brochure intitulée : *L'Allemagne dans son état d'avilissement*. En vain un grand nombre d'habitants des premières de ces villes, sollicitèrent-ils un sursis auprès du général français qui commandait dans la place : de l'ordre de Berthier, qui prétendait agir en vertu des instructions impériales, le patriote allemand subit à deux heures après midi, la sentence que lui avait fait signifier, à dix heures du matin, un conseil de guerre, devant lequel il n'avait pu se justifier que par interprète, sans être même assisté d'un défenseur. « En Angleterre », à Pétersbourg, et dans plusieurs villes germaniques, dit un biographe allemand, des souscriptions furent ouvertes en faveur de la famille du malheureux Palm. Cet événement fut un de ceux qui portèrent au plus haut degré, en Allemagne, la haine de Napoléon et de la domination française. Un des fils de l'infortuné libraire entra, en 1813, dans les rangs des volontaires qui combattirent pour l'indépendance de leur patrie. Cependant la Prusse, dont la neutralité pendant la dernière guerre avait laissé les forces intactes, et qui sentait son indépendance menacée par le voisinage de la prépondérance française, la Prusse prit tout à coup une attitude hostile, et se chargea de protester seule sur les champs de bataille, contre l'extension gigantesque de la puissance de Napoléon, jusqu'à ce que les autres potentats pussent prendre part à la lutte, et tenter de venger l'affront d'Austerlitz. On vit le cabinet de Berlin, entraîné par l'ascendant d'une reine qui avait juré avec son mari et l'empereur Alexandre, sur le tombeau du Grand-Frédéric, une alliance indissoluble contre la France, oser imposer aux vainqueurs de l'Europe l'évacuation du territoire de la confédération. Napoléon ne répondit à cette démarche hardie qu'en dirigeant ses armées vers l'Elbe. « On nous donne un rendez-vous d'honneur, dit-il à Berthier; jamais un Français n'y a manqué, et puisqu'une belle reine veut être témoin des combats, soyons courtis, marchons sans nous coucher pour la Saxe. » Cette campagne, gorieuse imitation des précédentes, décida en effet des destinées de la Prusse, en moins de temps qu'il n'en avait fallu, un an auparavant, pour dévorer la Bavière. Ouverte, le 7 octobre, par les corps de Murat, de Bernadotte et de Davoust, elle fut illustrée à Austerlitz, à Schelitz et à Saalfeld, en divers combats dont le dernier coûta la vie au prince Louis de Prusse; et elle se termina le 14, par la bataille de Tena, où l'armée prussienne fut anéantie, et le sort de la monarchie du Grand-Frédéric livré, après une guerre de sept jours, à l'homme qui avait donné un roi à la Hollande, détrôné les Bourbons de

Naples, et chassé la maison de Lorraine de l'Italie et de l'Allemagne. Le 27, Napoléon était entre triomphant à Berlin, ayant adressé la veille, de son quartier général de Postdam, la proclamation suivante à ses soldats : « Soldats, vous avez justifié mon attente, et répondu dignement à la confiance du peuple français ! Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats; vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple; tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister; la cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie; je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence; vous êtes tous de bons soldats. Voici les résultats de nos travaux. Une des premières puissances de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie; les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille; nous avons précédé à Postdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse, six cents pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux; cependant près de la moitié de nous regrette de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil, toutes les provinces de la monarchie prussienne, jusqu'à l'Oder, sont en notre pouvoir. Soldats, les Russes se vantent de venir à nous, nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin : ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussitôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle après cette bataille, ou son empereur, sa cour, les débris de son armée n'ont du leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous. Cependant tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées, formées dans l'intérieur de l'empire, viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée. Nos routes et nos villes frondeuses sont remplies de conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et à la tyrannie des mers. Soldats, je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous, qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. » Le général Hullin fut nommé gouverneur militaire de Berlin, dont le prince de Hatzfeld avait conservé le commandement civil. Napoléon apprit bientôt que ce dernier, plus attaché à ses anciens serments qu'àux engagements qu'il venait de prendre avec le conquérant de son pays, correspondait avec ceux de ses compatriotes qui n'avaient pas encore déposé les armes. Une lettre de lui au prince de Hohenlohe fut même remise à l'empereur, qui ordonna aussitôt d'assembler une commission militaire pour faire infliger le châtiment des traites à un sujet prussien, qu'on avait imprudemment placé entre les affections et les devoirs patriotiques, et la fidélité due à la force victorieuse. Mme d'Hatzfeld, ayant été avertie des dangers de son mari, vint se jeter aux pieds de Napoléon en protestant de l'innocence du prince. « Vous connaissez, madame, l'écriture de

« votre mari, lui dit l'empereur en lui remettant la lettre interceptée; je vous fais juge. » A la lecture de cette lettre accablante, la princesse, enceinte de huit mois, s'évanouit. « Eh bien ! madame, lui dit Napoléon touché d'une position aussi affreuse, vous tenez la lettre, jetez-la au feu; cette pièce est la seule qui accuse votre mari; une fois anéantie, je n'aurai plus de preuves contre lui. » Quelque injustice qu'il y eut à juger M. d'Hatfeld aussi sévèrement qu'on aurait pu faire un Français parjure, et à ne pas tenir compte à ce prince de l'empire que le patriotisme et ses premiers serments avaient sans doute exercé sur ses résolutions, la destruction de la lettre, qui allait le faire condamner au dernier supplice, est un acte de générosité qui honore plus Napoléon que le gain d'une bataille. Tandis que ses lieutenants achevaient de disperser et de détruire les légions prussiennes, que ses aigles victorieuses dominaient les forteresses de Stettin, Custrin, Lubek et Magdebourg, que le roi de Prusse passait la Vistule, et que onze généraux, à la tête de quels se trouvaient Blücher et le prince de Brunswick-Öels, tombaient au pouvoir des Français, Napoléon recevait à Berlin une députation du sénat, et publiait ce fameux décret dont la pensée le préoccupait vivement depuis que Trafalgar avait renversé toutes ses espérances d'attaque directe contre l'Angleterre, et par lequel il déclarait les îles britanniques en état de blocus. « Il nous en a coûté, dit-il au sénat dans le message qu'il lui adressa pour lui communiquer cette mesure; il nous en a coûté de faire dépendre les intérêts des particuliers de la querelle des rois, et de revenir, après tant d'années de civilisation, aux principes qui caractérisent la barbarie des premiers âges des nations; mais nous avons été contraints, pour le bien de nos peuples et de nos alliés, à opposer à l'ennemi commun les mêmes armes dont il se servait contre nous. Ces déterminations, commandées par un juste sentiment de réciprocité, n'ont été inspirées ni par la passion, ni par la haine. Ce que nous avons offert après avoir dissipé les trois coalitions qui avaient tant contribué à la gloire de nos peuples, nous l'offrons encore aujourd'hui que nos armes ont obtenu de nouveaux triomphes. Nous sommes prêts à faire la paix avec l'Angleterre; nous sommes prêts à la faire avec la Russie, avec la Prusse; mais elle ne peut être conclue que sur des bases telles qu'elle ne permette à qui que ce soit de s'arroger aucun droit de suprématie à notre égard, qu'elle rende les colonies à leur métropole, et qu'elle garantisse à notre commerce et à notre industrie la prospérité à laquelle ils doivent atteindre. » Cependant les Russes, ainsi que l'avait annoncé Napoléon, dans son ordre du jour de Postdam, accouraient au secours des Prussiens; mais, comme en 1805, ils n'arrivaient qu'après l'anéantissement de leurs alliés. Les Français, en poursuivant leurs succès, se portèrent à la rencontre du czar; et pendant que Murat entraît à Varsovie, l'empereur, de son quartier-général de Posen, adressait le 2 décembre à ses soldats une proclamation qui commençait en ces termes : « Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en déroute, ou enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain ils firent entendre des paroles de paix, mais elles étaient trompeuses. A peine échappés par l'effet d'une générosité peut-être condamnée, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance, n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent

quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de batterie, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Vvartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment; vous avez tout bravé, tout surmonté, tout a fui à votre approche. C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne; l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et l'infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski, de retour de leur mémorable expédition. Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? Eux et nous ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz? » Cependant, en apprenant l'issue prompte et merveilleuse de la campagne de Prusse, les Français, que ce système d'hostilités, incesamment renaissantes, commençait à lasser, s'étaient flattés que le retour de la paix, s'il allait mettre un terme à leurs triomphes, en apporterait un aussi à leurs sacrifices. Mais long-temps encore les bulletins, messages de victoires, devaient n'être que les précurseurs de levées de conscrits; et telle était la destinée de Napoléon, qu'il devait réduire la France à redouter l'annonce d'un *Te Deum*, comme le symptôme d'une demande de nouvelles recrues ou de nouveaux subsides. Un sénatus-consulte suivit de pres en effet les rapports officiels venus de Berlin, et le 4 décembre quatre-vingt mille hommes furent mis à la disposition du ministre de la guerre. L'empereur arriva le 19 à Varsovie, après avoir élevé l'électeur de Saxe à la dignité royale, par un traité signé le 13 à Posen. Les Polonais attendaient un libérateur; ils ne virent qu'un conquérant, tout aussi peu disposé en faveur de l'indépendance et de la liberté des nations sur les bords de la Vistule, qu'il l'avait été sur les rives de l'Adige et du Pô. Pour se ménager néanmoins la bienveillance d'un peuple brave et généreux, Napoléon dissimula sa véritable pensée à l'égard de la Pologne, et se refugia derrière une politique tortueuse et dilatoire. Quatre jours après son entrée à Varsovie, les Français atteignirent les Russes, et les battirent successivement à Czarnowo (le 23 décembre), à Nasielsk (le 26), à Pulstauk et à Golymin (le 26), à Mohringen (le 26 janvier 1807), à Beryfried (le 3 février), et à Roff (le 7). Mais ces divers combats ne servirent que de prélude à l'une des plus sanglantes batailles dont les annales de la guerre fassent mention. Le 9 février, sept mille Russes et dix mille Français tombèrent sur le plateau d'Eylau. Les deux camps s'attribuèrent la victoire; et des actions de grâce furent ordonnées par Alexandre pour ses succès en une journée, ou il avait laissé quinze mille prisonniers, quarante pièces de canon, et seize drapeaux entre les mains de ses ennemis. Napoléon avait dirigé le maréchal Lefèvre sur Dantzik; cette place importante, pressée vigoureusement par la valeur française, capitula le 26 mai. L'empereur s'y rendit le 1^{er} juin, et vint de la présenter de nouveau le combat aux Russes qui, défaites les 5 et 6 du même mois à Spanden et à Domnien, furent définitivement écrasés le 14, à Friedland. Alexandre y perdit soixante mille hommes, tués, blessés, ou prisonniers. Contraint dès lors de revenir à des sentiments pacifiques, il signa, le 20, un armistice avec Napoléon, qui deux jours après adressa

à son armée une proclamation où l'on remarquait les passages suivants : « Des bords de la Vistule nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrez, à Austerlitz, l'anniversaire du couronnement; vous avez, cette année, dignement célébré celui de Marengo, qui mit fin à la guerre de sa seconde coalition. Français, vous avez été dignes de vous et de moi; vous rentrerez en France, couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse qui porte avec elle la garantie de sa durée. » Des négociations s'ouvrirent en effet à Tilsitt, pendant lesquelles eut lieu la fameuse entrevue des deux empereurs, sur un radeau, dont on avait fait une île flottante au milieu du Niémen. Le roi de Prusse dut aux sollicitations du plus puissant allié, d'être admis aux conférences. La reine, son épouse, qu'on avait vue sur les champs de bataille, en costume d'amazone, et que Napoléon avait si mal traitée dans son langage officiel, accourut aussi à Tilsitt pour essayer de reconquérir, par les charmes de son esprit et de sa personne, les états qu'elle avait perdus, en tentant imprudemment la fortune des combats. Rien ne fut épargné de la part de cette belle princesse pour séduire le héros des temps modernes; et si l'on peut croire à la fidélité des souvenirs de Sainte-Hélène, elle avait même jeté un regard de colère sur son mari pour être survenu dans un moment où elle se flattait de triompher à son tour du vainqueur d'Iéna. Mais si les attrait d'une femme, qui joignait une ame forte aux plus heureux dons de la nature et aux grâces de son sexe, furent impuissants sur l'empereur des Français, ce redoutable conquérant se laissa désarmer par les prévenances de l'héritière des czars, qui affectait de paraître rechercher auprès de lui l'amitié d'un grand homme. Fier de l'empressement d'un potentat, dont la domination s'étendait d'Europe en Asie, sur un espace de seize cents lieues, et non moins jaloux de faire adopter le système continental par la cour de Pétersbourg, que de faire reconnaître par elle les lieutenantances impériales dont il pourvoyait sa famille, sous de vaines apparences de royauté, de l'Adriatique au Vésér, Napoléon se rendit aux vœux d'Alexandre, négligea d'user de la victoire, en appliquant à la monarchie prussienne les maximes du politique Florentin, qu'il n'avait pas dédaigné pourtant de mettre ailleurs en pratique, et oublia, dans les négociations de Tilsitt, l'indépendance de la Pologne, comme il avait fait celle de la Dalmatie et de Venise à Campo-Formio. Par le traité de paix qui fut signé le 7 juillet, le roi de Prusse recouvra en effet sa couronne et la possession de ses états, dont on détacha seulement la partie polonaise donnée au roi de Saxe, sous le titre de grand duché de Varsovie, ainsi que les provinces situées sur la rive gauche de l'Elbe, qui furent réunies au royaume de Westphalie, en faveur de Jérôme Bonaparte, nouveau roi napoléonien, à l'avènement duquel les souverains du Nord furent obligés de consentir, comme ils reconnurent l'élévation de ses frères, Joseph et Louis, aux trônes de Naples et de Hollande. Malgré toutes les concessions faites aux démonstrations amicales du czar, la conversion de ce prince à la politique de Napoléon ne fut point aussi complète, ni aussi sincère que semblait le faire croire l'enthousiasme qu'il manifestait pour le grand homme. Un aide-de-camp d'Alexandre, le colonel Boutourlin (*Hist. mil. de la campagne de Russie, 1812*), nous a appris depuis que son maître « regardait l'érection du duché de Varsovie, au profit du roi de Saxe, qui descendait des anciens rois de Pologne, comme une mesure évidemment hostile contre la Russie; mais que les circonstances malheureuses où se trouvait l'Europe, lui prescrivaient d'éloigner la guerre à tout prix, il s'était contenté

« de gagner le temps nécessaire pour se préparer à « soutenir convenablement la lutte que l'on savait « bien être dans le cas de renouveler un jour. » Les souverains se séparèrent cependant au milieu de protestations mutuelles d'estime et d'amitié. Le roi de Prusse se rendit à Memel; l'empereur de Russie rentra dans ses états, promettant sa médiation entre la France et l'Angleterre, et Napoléon, après avoir visité Königsberg, revint par Dresde à Paris. Il était arrivé le 27 juillet à Saint-Cloud. Nous sommes parvenus à l'époque la plus brillante de l'ère impériale. Les hautes puissances continentales, l'Autriche, la Russie et la Prusse, réduites à déposer leur orgueil aux pieds d'un homme nouveau, surgi du sein de cette révolution qu'elles combattirent à outrance, ont accédé par des traités au blocus des îles britanniques; et l'Europe entière tremble, quoiqu'en admirant, au nom de Napoléon. Une même volonté régit vingt nations différentes, dont les chefs, parés de titres plus ou moins pompeux, et cachant leur subalternité sous les dehors de la protection ou de l'alliance, ne sont réellement que les premiers sujets du dominateur universel; et l'influence anglaise se montre encore aux deux extrémités du continent, en Suède et en Portugal, elle y sera bientôt atteinte, et passagèrement vaincue par la prépondérance française. C'est au milieu de l'algèbre et de l'admiration qu'il commande aux uns, de la stupeur et de l'effroi qu'il impose aux autres, que Napoléon ouvre la session législative de 1807. « Messieurs, dit-il aux députés, aux tribuns et aux conseillers d'état réunis, depuis votre dernière session, de nouvelles guerres, de nouveaux triomphes, de nouveaux traités ont changé la face de l'Europe politique. Si la maison de Brandebourg, qui la première se conjura contre notre indépendance, règne encore, elle le doit à la sincère amitié que m'a inspirée le puissant empereur du Nord. Un prince français régnera sur l'Elbe; il saura concilier les intérêts de ses nouveaux sujets avec ses premiers et ses plus sacrés devoirs..... Quelle que soit l'issue que les décrets de la providence aient assignée à la guerre maritime, mes peuples me trouveront toujours le même, et je trouverai toujours mes peuples dignes de moi. Français, votre conduite, dans ces derniers temps ou votre empereur était éloigné de plus de cinq cents lieues, a augmenté mon estime et l'opinion que j'avais conçue de votre caractère. Je me suis senti fier d'être le premier parmi vous..... vous êtes un bon et grand peuple! J'ai médité différentes dispositions pour simplifier et perfectionner nos institutions. La nation a éprouvé les plus heureux effets de l'établissement de la légion d'honneur. J'ai créé différents titres impériaux, pour donner un nouvel éclat aux principaux de mes sujets, pour honorer d'éclatants services par d'éclatantes récompenses, et aussi pour empêcher le retour de tout titre féodal, incompatible avec nos institutions. » Le président de l'assemblée répondit à l'empereur au nom de ce bon peuple, à qui l'on croyait pouvoir dire qu'on le garantissait contre le retour des titres féodaux, en créant des titres semblables. Partisan zélé de l'aristocratie, M. de Fontanes ne devait pas oublier, dans l'adresse du corps législatif, cette étrange phrase du discours de la couronne; aussi parla-t-il avec effusion et reconnaissance des dignités nouvelles, des rangs intermédiaires, attribués de la monarchie, dont ils allaient augmenter les splendeurs. « Faisant ensuite allusion aux négociations de Tilsitt et à l'entrevue d'Alexandre avec Napoléon : « Les intérêts mêmes de l'avenir, dit-il, dépendront peut-être de ces augustes conférences, dont le jeune héritier des czars était si digne. Il a pu recevoir d'un seul homme plus d'exemples et de

« leçons sur l'art de régner, que n'en trouva jadis
 « Pierre-le-Grand, lorsqu'il voulut s'instruire dans
 « ses longs voyages, en parcourant toutes les cours
 « des rois ses contemporains..... Le corps législatif,
 « ajouta-t-il en terminant, secondera de tout son
 « zèle, sire, les grands projets d'amélioration que
 « vous méditez. Bientôt on verra se perfectionner,
 « sous l'œil de votre génie, nos institutions ci-
 « viles et politiques; vous leur donnerez ce carac-
 « tère de grandeur et de stabilité qui se répand
 « sur vos autres créations; et, pour compléter votre
 « gloire, la vraie liberté, qui n'existe qu'avec
 « la vraie monarchie, s'affermira de plus en plus
 « sous un prince tout puissant. » Cependant le se-
 « cret des méditations impériales était connu depuis
 « trois jours, et la France pouvait apprécier les amé-
 « liorations politiques qu'on lui avait promises. Le
 « tribunal, qui après l'élimination du 16 ventôse,
 « n'avait montré ni moins de docilité, ni moins de
 « complaisance que les autres corps de l'état, venait
 « d'être supprimé par un sénatus-consulte du 19 août,
 « et Napoléon avait signalé l'apogée de son ascendant
 « sur un peuple, trop ami de la gloire des armes, en
 « détruisant les dernières traces du régime populaire.
 « Mais comme c'était à l'institution seule qu'on en
 « voulait, le tribunal, en tombant, n'entraîna pas
 « dans sa chute les serviteurs dévoués qui le compo-
 « saient. Tous, ou presque tous, trouverent dans le
 « sénat, le conseil d'état, et les plus hautes fonctions
 « judiciaires ou administratives, des avantages de con-
 « sideration et de fortune, capables de les consoler
 « de l'anéantissement d'un corps, à qui son nom seul
 « avait porté malheur, et dont les membres, long-
 « temps unanimes en faveur du pouvoir, avaient sans
 « doute donné lieu à Napoléon de remarquer plus
 « d'une fois qu'une telle réunion de magistrats du
 « peuple était introuvable. Cependant le moment
 « approchait où la cour de Lisbonne devait être
 « punie de son infidélité au blocus continental.
 « Le Portugal, dit le ministre des relations exté-
 « rieures, dans un rapport à l'empereur, du 21
 « octobre 1807, s'est mis en état de guerre avec la
 « France. Quelles que fussent envers lui les disposi-
 « tions bienveillantes de votre majesté, la guerre
 « contre le Portugal est devenue pour elle un rigou-
 « reux, mais nécessaire devoir..... Si cette guerre de-
 « vait conduire le Portugal à subir le sort de tant
 « d'états tombés victimes de l'amitié de l'Angleterre,
 « votre majesté, qui ne recherche point de pareils suc-
 « cès, regrettera sans doute que l'intérêt du conti-
 « nent l'ait rendue nécessaire. Ses vues, qui se sont
 « constamment élevées avec sa puissance, lui mon-
 « trent plutôt dans la guerre un fléau pour l'humani-
 « té qu'une nouvelle perspective de gloire. » A travers
 « les formes adoucies, que le courtisan avait imposées
 « ici à l'homme d'état, le langage du ministre
 « laissait assez pressentir quelles étaient les vues de
 « son maître sur les provinces du Tage; et l'on pouvait
 « déjà s'apercevoir que dans la pensée de Napoléon
 « la maison de Bragance avait cessé de régner en
 « Europe. Le général Junot regut en effet l'ordre
 « de marcher sur Lisbonne à la tête de vingt-cinq
 « mille hommes, et avant la fin de novembre cette
 « capitale était occupée par les Français. Le prince
 « régent, poursuivi par les armes d'un conquérant,
 « qui avait foulé, sous son char de triomphe, la
 « liberté de la France, de l'Italie, de la Hollande et
 « de l'Helvétie, se retira au Brésil, d'où son fils devait
 « un jour restituer des institutions libérales au
 « Portugal, dix ans après la destruction irrévocable
 « de la puissance gigantesque qui chassait alors
 « la dynastie régnante du territoire européen. Il sem-
 « blait qu'après cette expédition audacieuse d'une
 « poignée de Français aux confins de l'Europe mé-
 « ridionale, toute crainte de guerre continentale

dût disparaître ou s'éloigner, et que Napoléon pût
 ainsi alléger le poids de l'impôt du sang, qui pe-
 sait sur ses peuples. Un ministre, dont le nom est
 devenu depuis si funeste aux débris des légions qu'il
 formait alors, se chargea de dé tromper les hommes
 qui fondaient de trop grandes espérances sur le re-
 tour de la paix. « Sire, dit-il, une politique vulgaire
 « aurait pu déterminer votre majesté à désarmer;
 « mais cette politique serait un fléau pour la France;
 « elle rendrait imparfaite les grands résultats que
 « vous avez préparés..... Point de repos jusqu'à ce
 « que les mers soient affranchies, et qu'une paix
 « équitable ait rétabli la France, dans le plus
 « juste, le plus utile et le plus nécessaire de ses
 « droits! » Un sénatus-consulte, qui mit quatre-
 « vingt mille hommes à la disposition du gouver-
 « nement, suivit immédiatement le rapport du mi-
 « nistre. L'année 1808 venait de s'ouvrir par une amé-
 « lioration importante dans nos institutions civiles. Le
 « code de commerce était en vigueur depuis le 1^{er} jan-
 « vier, et agrandissait le cadre de cette législation nou-
 « velle, qui avait annoncé de si vastes résultats à la
 « France, lors de la promulgation du code immortel,
 « dont la discussion avait seule marqué la mission po-
 « pulaire du tribunal. Mais entre les heureuses inno-
 « vations législatives de 1804 et de 1808, se trouvait
 « le code de procédure publié en 1806, et les juriscon-
 « sultes signalaient des déficiences qu'on n'y eût pas
 « rencontrées sans doute, si comme le code civil, il eût
 « été voté avant l'irruption de la fiscalité impériale,
 « et les envahissements de la puissance administrative.
 « Le code de commerce, disposant sur des matières
 « que Napoléon considérait peut-être comme moins
 « liées à la politique, échappa davantage à l'influence
 « de l'esprit du temps, dont l'empreinte resta plus tard
 « si profondément gravée sur les codes qui devaient
 « composer notre législation criminelle. L'empereur
 « avait visité Milan et Venise pendant les derniers
 « mois de 1807, et créé, par un décret du 2 février
 « 1808, le gouvernement général des départements au-
 « delà des Alpes, pour en revêtir le prince Camille
 « Borghèse, son beau-frère. Dévoré de plus en plus du
 « désir d'entourer son pouvoir des formes antiques de
 « la monarchie, et croyant sans doute n'avoir pas
 « donné assez de garantie aux Français contre le re-
 « tour des titres féodaux, par la création de titres im-
 « périaux, en faveur de ses premiers sujets, il fit rendre,
 « un sénatus-consulte, qui ressuscitait les titres hé-
 « réditaires de duc, comte, baron, etc., dont il avait
 « chargé le prince archi-chancelier de développer les
 « avantages, et le lendemain, 12, une commission
 « sénatoriale, qui choisit pour organe le célèbre conti-
 « nuateur de Buffon, s'empressa de sanctionner l'ironie
 « amère que Napoléon avait prodiguée au bon
 « peuple, lors de l'établissement des grands fiefs, et
 « félicita le monarque d'avoir banni à jamais, par
 « cette nouvelle résurrection féodale, toute crainte du
 « retour d'une odieuse féodalité. » De nouveaux motifs
 « d'imiter de grands exemples, dit M. Lacépède,
 « de nouveaux liens de fidélité, de dévouement, d'a-
 « mour envers la patrie, le souverain et sa dynastie;
 « un accord plus grand entre nos institutions et celles
 « des peuples confédérés ou amis; les pères récom-
 « pensés dans ce qu'ils ont de plus cher, les souve-
 « nirs de famille rendus plus touchants, la mémoire
 « des aïeux devenue plus sacrée; l'esprit d'ordre,
 « d'économie et de conservation fortifié par l'intérêt
 « le plus naturel, celui de ses descendants; les premiers
 « corps de l'empire et la plus noble des institutions
 « plus rapprochés et plus réunis; toute crainte du re-
 « tour d'une odieuse féodalité à jamais bannie; tout
 « souvenir étranger à ce que vous avez fondé évanoui
 « pour toujours; la splendeur des familles devenue la
 « réflexion de quelques uns des rayons émanés de
 « votre couronne; l'origine de leur illustration reu-

« due contemporaine de votre gloire; le passé, le présent et l'avenir se rattachant à votre puissance, de même que dans les conceptions sublimes du plus grand poète de l'antiquité, le premier anneau de la chaîne des destinées était dans les mains du plus puissant des dieux; tels sont, sire, les résultats de l'institution à laquelle le génie de votre majesté vient de donner le mouvement. » Quelques jours après, les hommes dont le nom était devenu la propriété de l'histoire avaient disparu sous des titres exotiques; le peuple ne reconnaissait plus que Napoléon parmi les héros de la république et de l'empire, et les résultats du travestissement, sous lequel l'orgueil devait cacher la célébrité, étaient tels, que les plus hautes réputations, fondées sur la gloire scientifique ou militaire avaient croulé dans un abîme d'absorption, dont la découverte pouvait rappeler celle du fameux juri constitutionnaire de Sieyès. Alors le national, ou l'étranger, qui ambitionnait de voir et d'entendre le savant modeste, le citoyen vertueux qui avait illustré le nom de Monge, était obligé de s'adresser au comte de Péluze; Napoléon l'avait voulu! Ce fut vers ce temps que s'acheva le travail sur l'organisation de l'université impériale. Le savant Fourcroy, à qui cette tâche importante avait été confiée, était désigné par l'opinion du monde scientifique et littéraire, comme le chef futur du nouvel établissement; Napoléon lui préféra M. de Fontanes; et l'instruction publique, au lieu d'être dirigée par un esprit philosophique, à la hauteur des idées actuelles, tomba entre les mains d'un littérateur de l'ancien régime. Tout se taisait alors sur le continent européen, devant le puissant et superbe monarque des Français. Les résistances que son élévation et l'agrandissement de son pouvoir avaient rencontrées, chez les peuples et chez les rois, il les avait également brisées. Son génie guerrier lui avait soumis l'extérieur, comme sa tête despotique avait enchaîné à l'intérieur, toutes les volontés à la sienne. A ce sommet des grandeurs humaines, au faite de la puissance, planant sur toutes les vastes renommées que les conquérants élevèrent sur l'admiration et l'effroi de la terre, Napoléon n'est pas satisfait encore, il veut un roi de plus dans sa famille; il a jeté un regard jaloux sur la couronne de Pélagie; il en fera bientôt un nouveau d'épée prêt à se lever sur le front de l'un de ses proches. Sa domination, au-delà des Pyrénées, n'est pas assez directe: un misérable favori maître de l'esprit du roi, par son empire sur le cœur de la reine, a rendu un instant suspecte la fidélité du cabinet de Madrid à l'alliance de la France, tandis que les armées impériales étaient campées aux rives de l'Elbe et de la Sprée. Les Anglais, qui pénétrèrent partout avec leur or, ont d'ailleurs réussi à former un parti, qui, en réclamant l'indépendance du pays, contre la prépondérance accablante des Français, doit servir merveilleusement la politique britannique. Conduit, par ses conseillers de l'héritier du trône, ce parti, en s'adressant aux passions populaires, est parvenu à soulever les Espagnols contre le monarque, qui fut si dévoué à la France, et vient de lui arracher une abdication en faveur du prince des Asturies, qu'on a proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Quoi que plein du ressentiment qu'a fait naître en lui la proclamation du prince de la Paix, en 1806, Napoléon, qui aperçoit le ministère anglais derrière le duc de l'Infantado, manifeste d'abord le plus vif intérêt pour Charles IV, réclame contre les rigueurs dont le favori est menacé, et se dispose ensuite à exécuter ses projets sur la péninsule; trop heureux de pouvoir s'y présenter, comme le protecteur du bon droit contre la violence, et comme le vengeur de l'autorité royale et paternelle outragée. Cependant sa politique lui commande de ménager encore les deux partis; il veut prendre ses positions en Espagne, et éviter en

conséquence jusque-là de se prononcer définitivement sur les événements d'Aranjuez. Le prince des Asturies et son père ont également imploré sa puissante intervention; le premier, pour faire reconnaître le titre dont une émeute populaire l'a revêtu; le second, pour obtenir d'être relevé d'une abdication forcée contre laquelle il proteste. Napoléon répond de Bayonne, où il est accouru. Il adresse au fils une lettre, dans laquelle il se réserve de décider souverainement entre lui et son père, après de mûres informations, c'est à dire lorsque ses mesures seront prises pour déclarer qu'il ne veut ni de l'un ni de l'autre. Cette pièce, dont quelques passages ont pu paraître depuis prophétiques à Ferdinand, est une des plus importantes du grand procès que Napoléon aura à soutenir devant le tribunal de l'histoire, au sujet de son agression contre la monarchie espagnole et la dynastie de Philippe V. Elle montre de combien de précautions cette ame hautaine sut entourer sa pensée ambitieuse, pour inspirer de la confiance à un jeune prince, et l'engager à venir se remettre entre ses mains; elle servira ainsi à caractériser l'homme, dont la volonté despotique, habituée d'ailleurs à tout brusquer, ne dédaignait pas de prendre, quand son intérêt l'exigeait, les formes de la bienveillance et de la circonspection. « Mon frère, » y dit Napoléon, j'ai reçu la lettre de votre altesse royale; elle doit avoir acquis la preuve dans les papiers qu'elle a eus du roi, son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté; elle me permettra, dans la circonstance actuelle de lui parler avec franchise et loyalement. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses états, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu; je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du prince de la Paix; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes: je prie Dieu que votre altesse royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si longtemps régné le royaume. Il n'a plus d'amis; votre altesse n'en aura plus si jamais elle est malheureuse; les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment, d'ailleurs, pourrait-on faire le procès du prince de la Paix sans le faire à la reine et au roi votre père; ce procès alimentera les haines et les passions factieuses; le résultat en sera funeste pour votre couronne; votre altesse royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère: si le procès la déshonore, votre altesse royale déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perdus. Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix: ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires; l'amitié du roi Charles m'a porté souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement; misérables hommes que nous sommes; faiblesse et erreur, c'est notre devise: mais tout cela peut se concilier; que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes, et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître avant

« de reconnaître cette abdication. Je dis à votre altesse royale, aux Espagnols, au monde entier : si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais votre altesse royale comme roi d'Espagne ; je désire donc causer avec elle sur cet objet, la circonstance que je porte depuis un mois dans ces affaires doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté ; et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escorial : votre altesse royale avait bien des torts ; je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés ; toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire est criminelle ; votre altesse royale doit se défier des écarts des émotions populaires, on pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés ; mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat, j'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre altesse royale connaît ma pensée tout entière : elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme avec le roi son père ; qu'elle croie à mon désir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime. » Cependant les troupes françaises, qui s'étaient étendues en Espagne, sous prétexte de soutenir l'expédition de Portugal, avaient occupé les principales forteresses d'un pays, qui les aidait dans leurs conquêtes ; la Romana et O'Donnell se trouvaient réfugiés dans le Nord ou en Italie, avec les meilleures phalanges espagnoles, et Murat commandait à Madrid. Napoléon avait écrit à ce dernier, le 29 mars, pour lui recommander la modération et une prudente réserve. « Vous userez de bons procédés, lui disait-il, envers le roi, la reine et le prince Godoï. Vous exigeres pour eux, et vous leur rendrez les mêmes honneurs qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas soupçonner le parti que je prendrai : cela ne sera pas difficile, je n'en sais rien moi-même. Vous ferez entendre à la noblesse et au clergé que, si la France doit intervenir dans les affaires d'Espagne, leurs privilèges et leurs immunités seront respectés. Vous leur direz que l'empereur désire le perfectionnement des institutions politiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport avec l'état de la civilisation de l'Europe, pour la soustraire au régime des favoris... Vous direz aux magistrats, aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, que l'Espagne a besoin de recréer la machine de son gouvernement, et qu'il lui faut des lois qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et des usurpations de la féodalité, des institutions qui raniment l'industrie, l'agriculture et les arts ; vous leur peindrez l'état de tranquillité et d'aisance dont jouit la France, malgré les guerres qu'elle est toujours engagée ; la splendeur de la religion, qui doit son établissement au concordat que j'ai signé avec le pape. Vous leur démontrerez les avantages qu'ils peuvent tirer d'une régénération politique... Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y songez pas vous-même... vous allez trop vite dans vos instructions du 14 ; la marche que vous prescrivez au général Dupont est trop rapide... C'est à la po-

litique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne. » Quoique Napoléon eût prétendu dans cette lettre qu'il ignorait encore lui-même le parti qu'il prendrait à l'égard de la famille régnante d'Espagne, le grand-duc de Berg, ne pouvant se méprendre sur les intentions qui avaient dicté à son beau-frère les sages instructions qu'il lui adressait, et connaissant peut-être aussi le serment qu'avait fait l'empereur, selon M. de Pradt, de punir d'une manière éclatante les velléités d'indépendance, manifestées par le cabinet de Madrid, en 1806 ; le grand-duc de Berg insista auprès de Charles IV et de son fils pour les entraîner à Bayonne, où les attendait l'arbitrage de leur puissant allié. Murat avait d'ailleurs reçu de nouveaux avis de Napoléon, depuis l'arrivée de ce dernier au château de Marrac, le 15 avril, et ces avis concordèrent sans doute avec les désirs et les vœux exprimés dans la lettre du 16, écrite par l'empereur au prince des Asturies. Charles et Ferdinand cédèrent aux instances des agents de la France, et vinrent se livrer à Napoléon. Le 30 avril, la famille royale d'Espagne, le prince de la Paix, et la reine d'Etrurie, violemment expulsée de ses états à la suite de nouvelles combinaisons diplomatiques, étaient à Bayonne. Là, le plus altier des potentats, s'il faut en croire l'archevêque de Malines, consentit à se montrer caressant à l'excès envers le prince des Asturies, qu'il s'était déjà appliqué à ménager dans la lettre que nous avons donnée textuellement ci-dessus. Il s'agissait d'amener Ferdinand à déposer volontairement un sceptre, qu'on était résolu de ne pas lui laisser porter, mais dont on aurait voulu le dépouiller sans scandale. Ferdinand résista. Napoléon passa alors des prévenances à la fureur, et comme l'a dit encore M. de Pradt, devint féroce par embarras ; il exigea en maître, ce qu'on refusait au médiateur ; dicta une seconde abdication à Charles IV, et imposa aux héritiers de ce débile vieillard, une renonciation formelle à la couronne d'Espagne. Ferdinand fut conduit à Valençay, et son père vint résider à Compiègne. Mais la nation espagnole, soulevée d'indignation en apprenant l'issue de l'entrevue de Bayonne, courut aux armes ; et protestant héroïquement contre la politique perfide de l'empereur, commença cette guerre opiniâtre qui devait signaler la décadence du grand homme, et porter d'aussi terribles coups à sa renommée qu'à sa puissance. L'ignorance et la superstition devinrent les auxiliaires du patriotisme, un peuple altier et fanatique déchaîné par les moines, qui le maîtrisaient, répéta comme un article de foi cette espèce de catéchisme : « Dis-moi, mon enfant, qui es-tu ? — Espagnol, par la grâce de Dieu. — Que veux-tu dire par là ? — Homme de bien. — Quel est l'ennemi de notre félicité ? — L'empereur des Français. — Qui est-ce ? — C'est un méchant, la source de tous les maux, le destructeur de tous les biens, le foyer de tous les vices. — Combien a-t-il de natures ? — Deux, la nature humaine et la diabolique. — Combien y a-t-il d'empereurs des Français ? — Un véritable, en trois personnes trompeuses. — Comment les nomme-t-on ? — Napoléon, Murat et Manuel Godoï. — Lequel des trois est le plus méchant ? — Ils le sont tous trois également. — De qui dérive Napoléon ? — Du péché. — Murat ? — De Napoléon. — Et Godoï ? — De la fornication des deux. — Quel est l'esprit du premier ? — L'orgueil et le despotisme. — Du second ? — La rapine et la cruauté. — Du troisième ? — La cupidité, la trahison et l'ignorance. — Que sont les Français ? — D'anciens chrétiens, devenus hérétiques. — Quel supplice mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs ? — La mort et l'infamie des traîtres ? — Comment les Espagnols doivent-ils se conduire ?

« D'après les maximes de N. S. J. C. — Qui nous délivrera de nos ennemis ? — La confiance entre nous autres et les armes. — Est-ce un péché de mettre un Français à mort ? — Non, mon père, on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. » Cependant après avoir appelé son frère Joseph au trône d'Espagne, par une proclamation du 6 juin, et donné la couronne de Naples à Murat, qui avait déployé la plus grande rigueur contre les habitants de Madrid, dans l'insurrection du 2 mai, Napoléon revint à Paris, où le comte de Tolstoy, ambassadeur de Russie, lui remit de magnifiques présents de la part de son souverain. Bientôt le sénat fut assemblé pour voter les levées de conscrits, nécessitées par l'attentat de Bayonne, et pour justifier la déloyauté et l'usurpation de l'empereur. M. Lacépède, qui pensait sans doute qu'il appartenait à son maître, après avoir, à l'exemple de Louis XIV, placé l'état en lui-même, d'imiter une seconde fois ce monarque en aplatisant les Pyrénées; M. Lacépède invoqua les ombres royales de l'aïeul de Philippe V, de François I^{er} et du grand Henri, qui, disait-il, devaient être consolées par la résolution généreuse de Napoléon. « Mais, ajoutait-il, si la puissance de Louis XIV et l'étendue de ses états lui avaient permis de montrer dans les Espagnes cet appareil redoutable de forces que l'empereur va y déployer, au lieu d'une guerre qui a pesé dix ans sur la France et sur l'Espagne, peu de temps lui aurait suffi pour exécuter ses nobles projets, comme peu de jours suffirent au plus grand des capitaines pour faire jouir les Espagnols, loyaux, fidèles et maintenant opprimés par la terreur, de la liberté civile, du calme, de la prospérité qui leur est depuis si longtemps inconnue, de la religion qui leur est chère, et du bonheur d'être gouvernés par l'auguste frère de Napoléon. » Les malheurs qui attendent les armées françaises dans la péninsule hispanique vont bientôt démontrer ces prédictions adulatrices. Mais le sénat, malgré la vive opposition de quelques uns de ses membres, ne s'empresse pas moins d'accorder les quatre-vingt mille hommes qu'on lui demande, et de déclarer solennellement dans une adresse, attribuée au suffrage unanime de l'assemblée, et portée, selon l'usage, aux pieds de l'empereur, que la guerre d'Espagne est politique, qu'elle est juste, qu'elle est nécessaire. Ainsi abusés par ses courtisans officiels, du grand crime politique que lui reprochait la voix souveraine de l'opinion, au dedans et au dehors de la France, Napoléon quitta Paris le 22 septembre pour se rendre à Erfurth, où l'attendaient l'empereur de Russie et plusieurs autres princes. Rien, dans cette entrevue, n'annonça que les rois partageassent l'indignation des peuples, au sujet des événements de Bayonne. Alexandre fut plus ému, plus affectueux qu'à Tilsit; et l'on put se convaincre, au milieu des démonstrations amicales prodiguées à Napoléon, que la morale des grands est souvent aussi facile en pratique, qu'elle est austère dans leurs manifestes. Les deux empereurs cherchèrent du reste à s'entendre sur le partage de la domination européenne; et ils se séparèrent satisfaits l'un de l'autre, du moins en apparence. Napoléon retourna dans sa capitale le 18 octobre, et fit, le 25, l'ouverture de la session du corps législatif. Se croyant sûr de la Russie, il parla des affaires d'Espagne avec la hauteur et la confiance dont la fortune ne l'avait pas encore averti de modérer la manifestation. « Une partie de mon armée, dit-il, marche contre celles que l'Angleterre a formées ou débarquées dans les Espagnes. C'est un bienfait particulier de cette providence qui a constamment protégé nos armes, que les passions aient assez aveuglé les conseils anglais pour qu'ils renoncent à la protection des

mers, et présentent enfin leur armée sur le continent. Je pars dans peu de jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne. L'empereur de Russie et moi nous nous sommes vus à Erfurth... nous sommes d'accord et invariablement unis pour la paix comme pour la guerre. » Trois jours après, Napoléon, impatient de venger l'affront fait à nos armes en Portugal et à Baylen, était en route pour l'Espagne. Arrivé le 3 novembre à Bayonne, il entra le 4 à Burgos, et adressa le 12, au corps législatif, douze drapeaux, pris sur l'armée d'Estramadure. Une adresse fut aussitôt votée dans cette assemblée, en témoignage de reconnaissance et d'admiration. On y joignit une députation qui fut chargée de féliciter l'impératrice Joséphine sur les triomphes de son auguste époux, et cette princesse ayant répondu que le premier sentiment de l'empereur, après sa victoire, avait été pour le corps qui représentait la nation, Napoléon, à la lecture de cette réponse, envoya de Madrid, où il était entré le 4 décembre par capitulation, une note écrite de sa main, pour être insérée au *Moniteur*, comme réfutation de la phrase libérale échappée à son épouse. « Plusieurs de nos journaux, dit la feuille officielle, dans son numéro du 15 décembre, ont imprimé que S. M. l'impératrice, dans sa réponse à la députation du corps législatif, avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier sentiment de l'empereur avait été pour le corps législatif qui représente la nation. S. M. l'impératrice n'a point dit cela; elle connaît trop bien nos constitutions; elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'empereur, car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation. Le corps législatif, improprement appelé de ce nom, devrait être appelé conseil législatif, puisqu'il n'a pas la faculté de faire des lois, n'en ayant pas la proposition.... Dans l'ordre de notre hiérarchie constitutionnelle, le conseil législatif a le quatrième rang (après l'empereur et ses ministres, le sénat et le conseil d'état); tout rentrerait dans le désordre si d'autres idées constitutionnelles venaient pervertir les idées de nos constitutions monarchiques. » Tandis qu'à plus de trois cents lieues de sa capitale, entouré du tumulte des camps, et livré aux soins d'une guerre cruelle, Napoléon s'irrita ainsi d'un mot qu'il croit porter atteinte à l'intégrité de son pouvoir, une proclamation annonce aux habitants de Madrid une constitution libérale qui doit leur donner, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. L'inquisition, les droits féodaux, les redevances personnelles, tous droits exclusifs sont abolis; le nombre des couvents existants est réduit au tiers; les barrières de province à province sont supprimées, et les douanes transportées aux frontières. « Mais, dit Napoléon aux Espagnols, si mes efforts sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma confiance, il me restera qu'à vous traiter en provinces conquises, et à placer mon frère sur un autre trône. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête, et je saurai la faire respecter des méchants; car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles. » Les Anglais, attentifs à entretenir les hostilités qu'ils avaient provoquées contre le dominateur du continent, avaient jeté plusieurs corps d'armée sur les côtes de la péninsule, dont l'un, sous la conduite d'Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, devait reconquérir le Portugal, et l'autre, commandé par le général Moore, était destiné à poursuivre les succès que le général Castanos avait obtenus à Baylen contre le général Dupont. Napoléon, après avoir assuré,

par la terreur de ses armes, au roi Joseph la soumission de Madrid, se porta à la rencontre du corps de Moore. Les ennemis de la France tremblaient encore au nom du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. A son approche ils quittèrent l'attitude offensive, abandonnèrent leurs positions, et se retirèrent précipitamment en Galice. Atteinte près de Lugo, ils furent mis complètement en déroute, perdirent neuf mille hommes, dix mille chevaux, leur artillerie, leurs magasins et leur caisse militaire, et cherchèrent à se rembarquer à la Corogne. Les Français les y attaquèrent avant qu'ils eussent pu effectuer ce projet, et leur tuèrent deux mille cinq cents hommes dans un combat qui coûta la vie au général Moore et un bras au général Blairs. Les débris de cette armée parvinrent cependant à gagner les vaisseaux anglais à la faveur de la nuit, sous le commandement du général Hope. Mais le cabinet de Londres, satisfait d'avoir attiré Napoléon en Espagne, et d'occuper une partie des légions impériales sous le ciel brûlant de l'Andalousie, s'efforçait en même temps de susciter une nouvelle guerre dans le Nord contre la France. Il s'était adressé à la cour de Vienne, qui depuis la paix de Presbourg s'était relevée de ses défaites; et le monarque autrichien, dont l'amitié et la haute estime avaient été garanties à l'empereur des Français, pendant les conférences d'Erfurth, par une lettre autographe que le baron Vincent avait remise à Napoléon, le monarque autrichien prit prétexte d'un ordre d'armement donné aux princes de la confédération, et de quelques articles de gazettes françaises et allemandes, pour faire d'immenses préparatifs militaires, et se disposer à tenter encore une fois la fortune des armes. Instruit de ce mouvement hostile, et présentant les intentions de l'Autriche, Napoléon, qui désirait peut-être aussi de refaire, après de nouvelles victoires, les conditions trop favorables qu'il avait accordées à Presbourg, se hâta de revenir à Paris, le 23 janvier 1809; fit demander des explications à l'ambassadeur autrichien, les repoussa comme insuffisantes, et apprit bientôt que sans préalable déclaration de guerre, la Bavière venait d'être envahie de nouveau par les soldats d'une puissance, à laquelle il avait déjà pardonné généralement plus d'une violation des traités. Le conseiller d'état Regnault de Saint-Jean-d'Angely fut chargé de demander au sénat les mesures réclamées par les circonstances. « Depuis plusieurs mois, dit-il, le cabinet autrichien était en proie aux plus violentes agitations; des factions turbulentes en assiégeaient les issues; une influence étrangère en dirigeait convulsivement les mouvements; la perfidie d'un côté, l'aveuglement de l'autre en paraient les résolutions. Égarées par le mensonge, ou gagnées par la séduction, les premières classes de la société avaient de proche en proche répandu l'erreur, excité la crainte, échauffé les esprits, amené l'exaltation, la guerre enfin, la guerre, appesantie par des vœux insensés, soudoyée par des alliés perfides, éclata sans être déclarée.... S. M. vous propose de joindre trente mille hommes à ceux qui sont déjà sous les drapeaux. A ces trente mille hommes, l'empereur a jugé convenable d'en joindre dix mille, pris par quart sur les quatre classes de 1806, 1807, 1808 et 1809. Mais ces hommes, que l'âge a rendus plus forts, et qui se trouveront des lors former l'élite de; appelés, c'est aussi à faire partie d'une troupe d'élite que S. M. les destine. Vous connaissez, messieurs, cette colonne de granit que rien ne put ébranler à Marengo; ces intrépides qui, menés par le maréchal Bessières, culbutèrent les braves à Austerlitz; ces vainqueurs de tous les climats, ces gardiens de tout ce que le monde a de plus grand, de ce que la France a de plus cher; c'est dans ces phalanges immortelles,

« qui sont aux armées françaises ce que fut le bataillon sacré chez les anciens, c'est dans sa garde glorieuse et fidèle que l'empereur veut placer ces dix mille hommes choisis. » Ce discours fut suivi d'un sénatus-consulte qui ordonna la levée des quarante mille hommes demandés, et d'une adresse à l'empereur, proposée par M. de Lacépède. Les Autrichiens s'étaient mis en mouvement le 1^{er} avril; le 9, leurs généraux avaient signalé par des proclamations l'ouverture et le but de la campagne; le 10, le territoire bavarois était envahi; le 14, le sénat français avait répondu à l'appel du trône, et le 17, Napoléon se trouvait à Donawerth, au milieu de son armée, à laquelle il s'adressait en ces termes : « Soldats, le territoire de la confédération a été violé. Le général autrichien vent que nous fuyons à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés. J'arrive avec la rapidité de l'éclair. Soldats, j'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure! Nos succès passés nous sont un sur garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. » Des le 20 et le 21, la bataille de Tann et d'Abensberg, et les combats de Peyssing et de Landshutt avaient justifié l'assurance de Napoléon et rendu son langage prophétique; l'armée autrichienne avait déjà perdu trente mille hommes. Le 22, les Français obtinrent à Eckmühl de nouveaux avantages; vingt mille prisonniers, quinze drapeaux et la plus grande partie de l'artillerie ennemie restèrent en leur pouvoir. Le 23, une affaire brillante, où Napoléon fut légèrement blessé au talon, acheva de décider, devant Ratisbonne, la déroute du prince Charles et la délivrance des états de Bavière. « Soldats, dit alors l'empereur à son armée victorieuse, dans un ordre du jour du 24, vous avez justifié mon attente; vous avez suppléé au nombre par votre bravoure; vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xercès. En peu de jours, nous avons triomphé dans les batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peyssing, de Landshutt et de Ratisbonne : cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, etc., etc.; voilà le résultat de la rapidité de votre marche et de votre courage. L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous; son réveil a été prompt; vous lui avez apparu plus terrible que jamais. Naguère il a traversé l'Inn, et envahi le territoire de nos alliés.... Aujourd'hui défait, épouvanté, il fuit en désordre. Déjà mon avant-garde a passé l'Inn; avant un mois nous serons à Vienne. » Napoléon tint parole. Le 27, la Bavière et le Palatinat étaient évacués. Six jours après, le 3 mai, une division française de sept mille hommes chassait trente-cinq mille Autrichiens de la superbe position d'Ebersberg, et le 10, à 9 heures du matin, l'empereur était arrivé sous les murs de Vienne. L'archiduc Maximilien y commandait, engagé par serment à s'enlever sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre. Deux sommations n'obtinrent, en effet, que des coups de canon pour réponse; les parlementaires furent même maltraités, et le général Lagrange, l'un d'eux, revint au camp des Français couvert de blessures. Napoléon, justement indigné de cette violation du droit des gens, ordonna aussitôt le bombardement de la ville. A minuit deux mille obus avaient éclaté dans les divers quartiers, et frappé de terreur et d'effroi les habitants de cette capitale. Un officier vint alors réclamer pour l'archi-

duchesse Marie-Louise que le mauvais état de sa santé avait empêché de suivre la cour dans sa fuite, et que le feu des assiégeants entourait des plus grands dangers. L'empereur accueillit cet avis en faisant changer la direction des batteries. Ainsi pressé par une armée victorieuse, et désespérant de conserver plus long-temps le dépôt dont sa jeunesse présomptueuse l'avait poussé à se charger, l'archiduc Maximilien renonça à la résolution extrême qu'il avait prise dans un moment d'exaltation, et s'occupa de sortir de Vienne avant qu'on ne parvint à l'y enfermer entièrement. Les assiégés demandèrent alors à capituler, et le 13, Napoléon entra triomphant, pour la seconde fois, dans la capitale de l'Autriche, où sa présence fut annoncée par une de ces proclamations énergiques qui rendent si souvent la plume du grand homme aussi terrible pour ses ennemis que l'avait été son épée. « Soldats, dit-il, un mois après que Pennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne. Ses landwerhs, ses levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante des princes de la maison de Lorraine, n'ont point soutenu vos regards; les princes de cette maison ont abandonné leur capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux revers de la guerre, mais comme des parjures qui poursuivent leurs remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie; comme Médée, ils ont de leur propre main égorgé leurs enfants. » Les Autrichiens s'étaient retirés sur la rive gauche du Danube, et présentaient encore une armée de plus de cent mille hommes sous les ordres du prince Charles. Napoléon se mit à leur poursuite, et les atteignit le 21 à Essling. Un combat opiniâtre s'engagea et laissa la victoire indécise entre les deux camps. Masséna y échangea son titre de duc contre celui de prince, nouvelle métamorphose aristocratique dont on paya l'intrépidité d'un capitaine qu'une patrie, en ses jours de liberté, avait décoré du titre de *fils chéri de la victoire*. Mais la France et l'empereur firent en cette journée une perte irréparable; le maréchal Lannes y fut blessé à mort. Pendant l'action, les ponts qui servaient aux communications de l'armée française, placée en quelque sorte à cheval sur le fleuve, furent emportés par une crue subite des eaux. Cet événement pouvait compromettre le sort des vainqueurs de l'Europe, et détruire à la fois pour eux les résultats et les espérances de la campagne. Le général ennemi ne connut pas assez le danger de leur position, et leur donna le temps de reprendre l'attitude offensive. En quelques jours, les ponts furent rétablis par les soins et le zèle d'un général du génie, que Napoléon devait trouver un jour aussi fidèle dans les angoisses d'une longue adversité, qu'il s'était montré actif et dévoué au milieu des périls, dont l'inconstance de la fortune avait passagèrement environné l'aigle victorieuse. « Enfin, dit le vingt-quatrième bulletin, daté de Vienne, le 3 juillet, il n'existe plus de Danube pour l'armée française! Le général comte Bertrand a fait exécuter des travaux qui excitent l'étonnement et inspirent l'admiration. Sur une largeur de quatre cents toises, et sur un fleuve le plus rapide du monde, il a, en quinze jours, construit un pont de soixante arches, où trois voitures peuvent passer de front. Un second pont de pilotis a été construit, mais pour l'infanterie seulement, et de la largeur de huit pieds. Après ces deux ponts vient un pont de bateaux. Nous pouvons donc passer le Danube en trois colonnes. » Ce passage s'effectua, en effet, dans les premiers jours de juillet, sous les plus brillants auspices. Le 5, la bataille d'Enzersdorff, gagnée par les Français, présagea et prépara la célèbre victoire de

Wagram, remportée le 7, par Napoléon, sur l'archiduc Charles. Les Autrichiens laissèrent quatre mille morts et neuf mille blessés sur le champ de bataille, et vingt mille prisonniers, dix drapeaux et quarante pièces de canon entre les mains du vainqueur. Les Français achetèrent aussi chèrement leur triomphe, qui d'ailleurs avait été long-temps disputé; ils perdirent le brave général Lasalle, et le colonel Oudet, chef de l'association des Philadelphes, qui conservait, dans l'armée et à l'ombre du mystère, les souvenirs et les principes républicains. Plus de trois cent mille hommes avaient pris part à l'action: Napoléon distribua des récompenses proportionnées à l'importance du succès; il éleva les généraux Oudinot, Mardonald et Marmont au premier grade de l'armée, en leur donnant le bâton de maréchal d'empire. Quoiqu'il se fut retiré en bon ordre, et encore assez fort pour perpétuer la guerre, le prince Charles conseilla la paix à son souverain; et celui-ci, ne voulant plus négocier en personne au bivouac du vainqueur, lui envoya le prince de Lichteinstein, qui se présenta, le 11 juillet, aux avant-postes français. Le 12, une suspension d'armes fut conclue à Znaim, et les conférences pour la paix commencèrent aussitôt; elles durèrent trois mois pendant lesquels Napoléon habita Schönbrunn, d'où il rendit plusieurs décrets sur des matières de police intérieure, accorda des titres, des pensions, des dotations et des baronies, et créa l'ordre des trois toisons d'or, qu'on appela par dérision l'ordre du sépulchre, à cause des conditions d'admission qui semblaient en exclure tout être vivant, par le nombre de blessures qu'il fallait avoir reçues, ou de batailles auxquelles on devait avoir assisté pour être éligible. Ce fut aussi de Schönbrunn qu'il adressa au sénat le message par lequel il érigeait les châteaux de Chambord, de Brull et de Thouars en principautés de Wagram, d'Eckmühl et d'Essling, au profit des maréchaux Berthier, Davoust et Masséna. La paix fut signée, le 14 octobre, par les plénipotentiaires respectifs. L'Autriche céda à la France tous les pays situés à la droite de la Save, le cercle de Goritz, le territoire de Montefalcone, Trieste, la Carniole et le cercle de Villach. Elle reconnut la réunion des provinces illyriennes à l'empire français, ainsi que toute future incorporation que la conquête ou les combinaisons diplomatiques pourraient amener tant en Italie qu'en Portugal et en Espagne, et déclara renoncer irrévocablement à l'alliance de l'Angleterre pour entrer franchement dans le système continental. Ce traité fut ratifié le lendemain de sa conclusion, c'est à dire le 15. Deux jours auparavant, Napoléon, passant la revue de sa garde, fut en danger de perdre la vie par un assassinat, et celui dont toutes les forces de l'Europe, soulevées par les intrigues de l'Angleterre, ne pouvaient ébranler la puissance, fut sur le point de tomber sous le poignard d'un jeune homme de dix-huit ans, dont le patriotisme et une philanthropie exaltée avaient seuls armé le bras. Berthier et Rapp entouraient l'empereur. Tout à coup un étranger, d'une physionomie qui semble exprimer la noblesse et la douceur, s'efforça à différentes reprises d'arriver jusqu'au vainqueur de Wagram. Une main, qu'il tient soigneusement cachée sous son habit, rend sa persistance suspecte. Il est arrêté, fouillé; on trouve sur lui un grand couteau de cuisine affilé, quatre frédéric d'or et un portrait de femme. Napoléon veut l'interroger lui-même. « D'où êtes-vous, lui dit-il, et depuis quand êtes-vous à Vienne? — Je suis de Naumbourg, et habite Vienne depuis deux mois. — Que me voulez-vous? — Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère et sans mission? — En ce cas, je vous aurais poignardé.

« — Quel mal vous ai-je fait ? — Vous opprimez ma patrie et le monde entier. Si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité. Vous tuer n'est pas un crime, mais un devoir, que d'autres vrais Allemands rempliront après moi ; c'est la plus belle action qu'un homme d'honneur puisse entreprendre.... Mais j'aimerais vos talents ; je comptais sur votre raison, et avant de vous frapper, je voulais vous convaincre. — Est-ce la religion qui a pu vous déterminer ? — Non ; mon père, ministre luthérien à Erfurth, ignore mon projet ; je ne l'ai communiqué à personne ; je n'ai reçu de conseil de qui que ce soit. Seul, depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort. — Etiez-vous à Erfurth quand j'y suis allé l'année dernière ? — Je vous y ai vu trois fois. — Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors ? — Vous laissiez respirer mon pays ; je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme. — Connaissiez-vous Schneider et Schill ? — Non. — Etes-vous franc-maçon, illuminé ? — Non. — Vous connaissez l'histoire de Brutus ? — Il y a deux Romains de ce nom ; le dernier est mort pour la liberté. — Avez-vous en connaissance de la conspiration de Moreau et de Pichegru ? — Les papiers m'en ont instruit. — Que pensez-vous de ces hommes ? — Ils ne travaillaient que pour eux et craignaient de mourir. — On a trouvé sur vous un portrait : quelle est cette femme ? — Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père ! — Quoi ! votre cœur est ouvert à des sentiments aussi doux, et, en devenant un assassin, vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimiez ? — J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse. — Mais en me frappant au milieu de mon armée, pouviez-vous échapper ? — Je suis, en effet, étonné d'exister encore. — Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de votre liberté ? — Mon projet a échoué ; vous êtes sur vos gardes.... je m'en retournerais paisiblement dans ma famille. — Le calme admirable avec lequel le jeune Allemand subit cet interrogatoire, produisait une impression profonde dans l'esprit de l'empereur. Ce n'était plus par des rivaux ambitieux, par des agents de Londres, ou par les sicaires d'une faction que la vie du héros prédestiné était menacée. Des âmes généreuses, libres de toute influence de passions personnelles, concevaient aujourd'hui, dans l'exaltation des sentiments les plus nobles, le projet de lui donner la mort : aussi Napoléon, qui se sentait fatigué sans doute par la pensée qu'un assassinat pût être médité contre lui, dans des vues désintéressées et par des motifs de bien public, aurait-il voulu rencontrer des symptômes de démente, et pouvoir constater un accès de folie, chez celui qui avait nourri pendant deux ans l'idée de l'immoler au salut de l'Allemagne et à la paix du monde. Mais Corvisart, après le plus scrupuleux examen, déclara que la tête du jeune homme était saine. — Napoléon, dit un biographe, inclinait beaucoup au pardon, et même, après la condamnation, il voulait encore faire grâce. — Cependant, sans expliquer comment les intentions de la souveraine clémence demeurèrent sans effet, le même auteur ajoute immédiatement : « Mais enfin le jeune Séide reçut la mort avec calme et courage. — Le traité de Vienne ayant été, du reste, ratifié dans l'intervalle de la condamnation à l'exécution, il s'écria au moment d'être fusillé : « Vive la paix ! vive la liberté ! vive l'Allemagne ! » Cependant les Anglais avaient profité de l'éloignement de l'empereur pour faire une descente dans l'île de Zélande, et s'étaient avancés sur l'Escaut, menaçant Anvers, tandis que les armées françaises, stationnées à l'extrémité des états héréditaires autrichiens, attendaient la paix qu'elles avaient con-

quise à Wagram. Une autre expédition avait été tentée, à peu près dans le même temps, en Calabre et dans les Abruzzes. Mais toutes ces diversions, imaginées par le cabinet de Saint-James en faveur de la cour de Vienne, n'avaient servi qu'à accroître la gloire de deux lieutenants de Napoléon. En quelques jours, la bravoure et l'activité de Marat avaient délivré le territoire napolitain, et Bernadotte, secondé par le roi de Hollande et par les mesures rigoureuses prises à Paris par les ministres et les grands corps de l'état, en l'absence de l'empereur, était parvenu à rendre la tentative sur Flessingue désastreuse pour l'Angleterre. Faisant allusion à ce dernier événement, Clarke avait dit dans un rapport à l'empereur, daté du 15 septembre, et lu au sénat le 3 octobre : « Comme par enchantement, les dispositions prescrites par votre majesté ont fait paraître au même instant sur les rives de l'Escaut et aux centres de réserve de Lille et de Maëstricht, quatre armées différentes, sous le commandement du maréchal prince de Ponte-Corvo, des maréchaux duc de Valmy, duc de Conégliano et duc d'Istrie. Ce déploiement subit de tant de forces, et l'élan national qui les multipliait, a frappé les ennemis de stupeur. Leur entreprise, calculée sur de fausses données a complètement échoué. L'Europe a vu se réaliser ce que la pénétration de votre majesté avait aperçu à l'avance lorsqu'elle prononçait que l'ignorance et l'impéritie avaient dirigé cette expédition, et lorsque, averti du sang français, et ordonnant qu'on se tint sur une simple défensive, elle m'écrivait : « Nous sommes heureux de voir les Anglais s'entasser dans les marais de la Zélande. Qu'on les tienne seulement en échec, et bientôt le mauvais air, les fièvres particulières à cette contrée auront détruit leur armée. Depuis un an la guerre a coûté à l'Angleterre plus de sang qu'elle ne lui en avait coûté depuis qu'elle a rompu la paix d'Amiens. Engagée dans les combats de l'Espagne et du Portugal, on son devoir et son intérêt lui défendent de reculer, elle verra ces contrées devenir le tombeau de ses plus braves guerriers. La douleur de leur perte fera naître enfin dans l'esprit du peuple anglais une juste horreur pour les hommes cruels dont l'ambition et la haine délirante ont osé prononcer le mot de guerre éternelle ; elle amènera chez ce peuple le désir de la paix générale, que tout homme de bon sens peut prédire comme prochaine, si les Anglais s'obstinent à s'engager dans une lutte sur le continent. » Mais en proclamant ainsi nos triomphes et les désastres de nos ennemis, le ministre s'était fait remplacer néanmoins à la tribune par un conseiller d'état (Lacué, comte de Cessac), qui avait demandé, et par conséquent obtenu, un sénatus-consulte portant que trente-six mille conscrits seraient levés sur les classes des années 1806, 1807, 1808, 1809 et 1810. Depuis long-temps, la bonne intelligence avait cessé de régner entre Napoléon et l'ancien évêque d'Imola. La prépondérance française, en absorbant en Italie toutes les souverainetés locales, avait blessé l'orgueil du saint-siège, dont les prétentions n'étaient point tombées avec sa puissance. Napoléon ayant ensuite pris dans les états de l'Eglise quelques unes des dotations qu'il distribuait à ses courtisans ou à ses compagnons d'armes, telles que les principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, le pape, trompé dans les espérances que son voyage en France lui avait fait concevoir en 1804, prêta l'oreille aux insinuations, ou du moins toléra les intrigues et les menées du cabinet de Londres dans la péninsule italique. Alors Napoléon s'irrita à son tour ; il fit occuper militairement Rome et son territoire. Pie VII se défendit par un bref comminatoire d'excommunication ; mais les foudres du Vatican, dont un prélat français avait

ri au seizième siècle, en disant qu'elles se gelaient en passant les Alpes, ne pouvaient guère effrayer un potentat du dix-neuvième, et surtout un potentat tel que Napoléon. Un décret, daté de Vienne, le 19 mai 1809, prononça la réunion des domaines apostoliques à l'empire français. La bulle d'excommunication parut alors, et dérompa les hommes qui n'avaient considéré le rôle à peu près passif de Pie VII, dans la cérémonie du couronnement, que comme un événement prévu et consenti par ce pontife, et comme un résultat de sa renonciation inévitable à l'antique doctrine de la suprématie universelle de la papauté. « Que les souverains apprennent encore une fois, dit Chiaramonte, qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ à notre trône et à notre commandement, car nous exécutons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les choses du ciel à celles de la terre. » Cette manifestation hardie de la persévérance de l'indéfectibilité du saint-siège, attira sur son auteur les vengeances impériales. Pie VII perdit entièrement son pouvoir temporel, et Napoléon, tout en commandant à ses agents le respect et les égards dus à un vieillard, placé si haut dans l'opinion de la plus grande partie des peuples de l'empire, fit successivement enlever du palais pontifical et conduire de Savone à Fontainebleau, comme un prisonnier d'état, le chef de la chrétienté. Quoique cette mesure n'ait pas été accompagnée des violences et des excès que l'esprit de parti se plut à reprocher à l'empereur, elle n'en produisit pas moins une impression fâcheuse dans tous les états catholiques; et l'on a droit de s'étonner que Napoléon, après s'être constamment appliqué, à Milan comme au Caire, à ne pas heurter les croyances populaires, en matière religieuse; après avoir promis, en 1801, aux curés de la capitale de la Lombardie, de faire punir des peines les plus sévères, même de la peine de mort, le plus léger outrage qui serait fait à leur personne sacrée, se soit décidé plus tard à s'emparer de la personne du souverain pontife, sans craindre de s'exposer ainsi à être désigné par ses ennemis à l'animadversion publique, comme le geôlier du saint-père. « Mais, disent les apologistes exclusifs du grand homme, il avait conçu un vaste plan pour rattacher par la religion, la France, l'Europe et tous les pays chrétiens, à son système de gouvernement; comme si l'exécution d'un tel plan devait être préparée par des actes qui ne pouvaient qu'effaroucher les consciences, qu'on se proposait de soumettre à une direction nouvelle. Il nous semble qu'il serait plus vrai de dire que Napoléon, jaloux de briser les résistances tant spirituelles que temporelles, opposées à ses volontés, se faisait égarer, en cette circonstance, comme en tant d'autres, par sa soif de domination universelle, et que la pensée d'une nouvelle organisation religieuse fut, chez lui, moins philosophique qu'ambitieuse. De retour à Paris à la fin d'octobre, il y appela les princes; ses vassaux, pour assister aux fêtes de la paix. Les rois de Sardaigne, de Naples, de Hollande et de Wurtemberg se trouvaient réunis dans cette capitale au commencement de décembre. Malgré l'indignation qu'avait fait éclater, dans les états romains, la conduite du gouvernement français, il s'y trouva encore des hommes qui se chargèrent de venir remercier Napoléon de la réunion de leur pays à l'empire. Présents aux Tuileries, le 16 novembre, ils furent admis à l'audience de l'empereur, qui termina sa réponse à leurs félicitations par cette maxime de l'évangile: « Je rends à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. » Quelques jours après (le 3 décembre 1809), l'ouverture de la session du corps législatif eut lieu, et Napoléon prononça, en cette occasion,

un discours où l'on remarqua le passage suivant, relatif à ses démêlés avec le pape. « L'histoire m'a indiqué la conduite que je devais tenir envers Rome. Les papes, devenus souverains de l'Italie, se sont constamment montrés les ennemis de toute puissance prépondérante dans la péninsule; ils ont employé leur influence spirituelle pour lui nuire. Il m'a donc été démontré que l'influence spirituelle exercée dans mes états par un souverain étranger était contraire à l'indépendance de la France, à la dignité et à la sûreté de mon trône. Cependant comme je reconnaissais la nécessité de l'influence spirituelle des descendants du premier des pasteurs, je n'ai pu concilier ces grands intérêts qu'en annulant la donation des empereurs français mes prédécesseurs, et en réunissant les états romains à la France. » Le corps législatif répondit dans une adresse qui fut présentée, le 10 décembre, par M. de Fontanes, son président: « César, en reprenant toute sa puissance, respecte les droits qui ne sont pas les siens; il marque lui-même avec sagesse, les limites du sacerdoce et de l'empire. La religion ne cessera point de s'appuyer sur le trône qui l'a rétablie, et le successeur de saint Pierre nous sera toujours plus cher et plus vénérable en bénissant le successeur de Charlemagne, au nom du Dieu de paix dont la volonté change les empires, mais dont le culte ne change pas. » Dans la séance du 12, le ministre de l'intérieur, Montalivet, présenta un exposé de la situation de l'empire, parla de notre prospérité croissante, énuméra les travaux glorieux que Napoléon, du milieu des combats, avait conçus ou encouragés, dans l'intérêt du commerce et des arts, et fit ressortir, en un mot, tout ce qui pouvait jeter de l'éclat sur un règne, malheureusement enlaidi de despotisme. « Des prisonniers de guerre de diverses nations, dit-il, envoyés par la victoire, ont achevé le canal de Saint-Quentin... Sept mille ouvriers n'ont cessé de travailler au canal du Nord... Deux millions ont été utilement dépensés, en 1809, au canal Napoléon, qui unira le Rhône au Rhin; à Marseille, Cologne et Avers paraîtront baignés par les mêmes eaux... ce canal sera mis en communication avec la Seine, par celui de Bourgogne; déjà la navigation a lieu de Dôle à Dijon... Plusieurs écluses importantes sur la Seine, sur l'Aube, sur la Somme, ont été achevées, en 1809... les travaux maritimes ont fait de grands progrès; ceux de Cherbourg offrent déjà l'aspect d'un immense port creusé dans le roc... l'écluse de chasse du Havre est à peu près terminée... à Dunkerque, une écluse octogone qui doit dessécher des terrains précieux et assurer une navigation facile, a été achevée cette année... le bassin d'Avers est creusé dans toute sa partie antérieure, et l'écluse à la mer s'élève au-dessus de ses fondations... le port de Cette a été approfondi... le port de Marseille assure un monopole plus facile qu'il n'a jamais été... Les routes du Genis, de Simplan, celles qui traversent dans tous les sens les Alpes, les Apennins, les Pyrénées, ont reçu un nouveau degré d'avancement et de perfectionnement; des chemins, aussi beaux que faciles, conduisent d'Alexandrie à Savone, des bords du Tanaro et du Pô, aux rivages les plus prochains de la Méditerranée; les grands chemins de Bourgogne, ceux du Colentin, de Rochefort, ont déjà changé en terres fertiles de nouvelles marais... Paris devient chaque jour plus digne, par ses monuments, d'être la métropole d'un de ces empires, auteurs desquels se groupe, dans l'histoire des temps, tout ce qui fut contemporain. A ses abords les ponts de Bercy, de Gheij, de Sèvres, viennent d'être commencés;

« celui de Charenton a été rétabli, celui de Saint-Cloud se restaure..... le beau pont d'Iéna a été construit jusqu'à la naissance des arches, celui de Saint-Michel a été débarrassé des maisons qui l'obstruaient; les quais Napoléon et du Louvre ont été terminés; celui d'Iéna dépasse l'esplanade des Invalides; le port de la Rapée s'exécute; des greniers d'abondance sont fondés..... un établissement provisoire a reçu la Bourse jusqu'au moment où sera achevé le magnifique édifice qui lui est destiné..... quatre massifs, revêtus d'une pierre égale, pour la dureté et pour le grain, au plus beau marbre, attendent à la barrière de Neuilly, de dernières assises qui recevront les voûtes de l'arc-de-triomphe de l'Etoile; la colonne d'Austerlitz est revêtue jusqu'à la moitié de sa hauteur, de bronzes qui éterniseront les faits d'armes de nos guerriers..... l'arc du Carrousel, terminé, réunit le goût et la magnificence..... la façade du monument où vous siégez, s'achève; le Louvre dévallope de nouvelles beautés dans la marche rapide de sa restauration..... le bassin de la Villette, la fontaine des Innocents, offrent à la capitale des créations aussi belles qu'elles sont utiles..... l'empereur a ordonné la création de quarante-deux dépôts de mendicité..... des dépôts de vaccin viennent d'être établis, etc. etc. » A ce tableau brillant, où se peignait toute l'activité du génie qui s'était chargé de l'application et du développement des ressources dont la révolution avait doté la France, le ministre ajouta quelques considérations sur l'instruction publique, les sciences et les lettres, l'administration de la justice, la politique extérieure, etc. Mais sur ce terrain, il eût été difficile au plus habile panégyriste de commander encore l'enthousiasme et l'admiration pour le gouvernement de Napoléon. Le système universitaire, outre ses déficiences fiscales, était plus propre à entraver qu'à favoriser l'éducation de la jeunesse française. Les sciences et les lettres ne devaient pas ensuite beaucoup de reconnaissance à une autorité embrigadeuse, qui dans le cours de cette même année, allait faire éclater les dispositions hostiles qu'elle avait constamment nourries jusques là contre l'indépendance intellectuelle, en rétablissant la censure; et les précautions tyranniques, introduites dans nos codes criminels, déparaient autant la branche la plus importante du pouvoir judiciaire, que la dépossession violente de la dynastie espagnole et de Pie VII, honoraient peu la diplomatie impériale. La clôture de la session de 1809 fut signalée par la réception solennelle des drapeaux que Napoléon avait envoyés au corps législatif, en 1808, tandis qu'il était à la tête de ses armées en Espagne. M. de Fontanes, nommé six fois candidat à la présidence, et choisi six fois par l'empereur, résolu désormais à chercher le repos dans le sein de l'université, saisit cette occasion d'annoncer sa retraite par un discours, des plus pompeux et des plus éloquentes qu'il ait produits l'enthousiasme, aidé de l'art du rhéteur et de l'adresse du courtois, durant l'ère napoléonienne. « Périssse » à jamais, s'écria-t-il, le langage de l'adulation et de la flatterie! Je ne commencerai point à m'en servir dans les dernières paroles que je prononce à cette tribune, d'où je vais descendre pour toujours! Je n'ai point oublié les devoirs imposés à ce corps respectable et cher, dont j'ai l'honneur encore une fois d'être l'organe et l'interprète. Le corps législatif ne doit porter au pied du trône que la voix de l'opinion publique; c'est avec elle seule que je louerai le prince; j'exprimerai franchement l'admiration qu'il m'inspire. J'en trouve l'occasion naturelle dans cette fête guerrière où brille toute sa gloire; l'élite de la France et de l'Europe est ici rassemblée, j'en appelle à

leur témoignage; tout ce que je vais dire de lui sera merveilleux et véritable..... Transportons-nous par la pensée dans l'avenir, voyons ce héros comme la postérité doit un jour le voir à travers les nuages du temps; c'est alors que sa grandeur paraîtra, pour ainsi dire, fabuleuse; mais trop de monuments attestent les merveilles de sa vie pour que le doute soit permis. Si vos derniers descendants veulent savoir quel est celui qui, seul, depuis l'empire romain, réunit l'Italie dans un seul corps, l'histoire leur dira: c'est Napoléon. S'ils demandent quel est celui qui vers la même époque dissipa les hordes arabes et musulmanes au pied des pyramides et sur les bords du Jourdain, l'histoire leur dira: c'est Napoléon. Mais d'autres surprises les attendent; ils apprendront qu'un homme, en quelque sorte désigné d'en haut, parut du fond de l'Egypte au moment où toutes les voix de la France l'appelaient à leurs secours, et qu'il y vint rétablir les lois, la religion et l'ordre social, menacés d'une ruine prochaine; cet homme encore sera Napoléon! Ils verront dans dix années, trente états changeant de forme, des trônes fondus, des trônes détruits, Vienne deux fois conquise et les successeurs du grand Frédéric perdant la moitié de leur héritage! Ils croiront d'abord que tant de révolutions et de victoires sont l'ouvrage de plusieurs conquérants; l'histoire, appuyée sur le témoignage unanime des contemporains, dissipera toutes les méprises; elle montrera toujours le même Napoléon, fondateur de l'Autriche sur la Prusse, poussant sa marche victorieuse jusqu'aux dernières limites de la Pologne, s'élançant tout à coup du fond de la Sarmatie vers ces monts qui séparent la France des Espagnes, et triomphant près de ces régions où l'antiquité plantait les bornes du monde. Et cependant les prodiges ne seront pas épuisés; il faudra retracer encore les bienfaits d'un code immortel; il faudra peindre tous les arts rappelant à Paris la magnificence de Rome antique, car il est juste que la ville où réside un si grand homme devienne aussi la ville éternelle. L'époque où les prétendus organes de l'opinion publique faisaient entendre d'aussi magnifiques louanges, tout en protestant de leur répugnance pour l'adulation et la flatterie; cette époque fut pourtant signalée par un événement, qui, en jetant sur le cœur de Napoléon des soupçons défavorables, nuisit à sa popularité, dans les classes inférieures, habituées à admirer d'autant plus le héros, que le défaut d'instruction politique, joint à l'enthousiasme, si rarement conciliable avec le raisonnement, ne leur avait pas permis de juger et de comprendre tout-à-fait le despote. Cette portion nombreuse de la nation française, séduite par le spectacle de la gloire qui environnait la triple carrière du général, du consul et du monarque, avait constamment associé jusque-là, dans son amour, Bonaparte et Joséphine. Le peuple chérissait une princesse, dont il considérait l'âme bienveillante et l'esprit éclairé, comme les meilleurs conseillers du trône. Son affliction fut profonde, lorsqu'il vit le jeune guerrier, à qui Napoléon avait enseigné l'héroïsme, et que les constitutions de l'empire appelaient à succéder à son père adoptif, condamné à venir solliciter lui-même au sénat la répudiation de sa mère, d'où devait résulter plus tard l'annulation de ses droits. Napoléon veut un héritier naturel et légitime, s'écriaient de toute part les approbateurs officiels, et Joséphine ne peut plus avoir d'enfants; Napoléon renvoie Joséphine, pour prendre une jeune femme qui accomplisse sa volonté. Et le prince Eugène fut chargé d'apprendre lui-même à la France les intentions de l'empereur. Depuis long-temps le divorce

était décidé dans la pensée de Napoléon ; et il en avait fait semer le bruit par les confidentiels de sa police. Mais craignant d'accabler une femme dont la tendresse et le dévouement méritaient mieux que l'affront d'une séparation scandaleuse, il avait apporté avec elle les plus grands ménagements dans la communication de son projet ; enfin, après beaucoup d'hésitations et de combats intérieurs, Joséphine s'était résignée, sacrifiant ses plus chères affections à ce que son époux appelait l'intérêt de sa dynastie et de la France. La dissolution du mariage, une fois convenue entre l'empereur et l'impératrice, le sénat, sur la demande du prince vice-roi, s'empressa de la proclamer constitutionnellement. Sur quatre-vingt-sept votants, soixante-seize se prononcèrent pour le divorce, et sept seulement le repoussèrent. Il y eut quatre bulletins blancs, et par conséquent nuls. Le savant et vertueux Grégoire ne put obtenir la parole contre le sénatus-consulte. A la dissolution civile, Napoléon voulut ajouter celle du contrat religieux. Son mariage n'avait reçu qu'une sanction irrégulière de l'autorité ecclésiastique ; le cardinal Fesch, son oncle, à la sollicitation de Joséphine, avait seul béni sans témoin, dans le cabinet de l'empereur, l'union des deux époux, long-temps après son accomplissement légal. L'officialité diocésaine, invoquant les décisions du concile de Trente, déclara nulle cette bénédiction, et condamna Napoléon à une amende de 6 francs. Mais l'officialité métropolitaine, en confirmant la nullité religieuse du mariage, releva l'empereur de l'amende. Joséphine conserva le titre d'impératrice-reine. « Dès qu'on sut, dit Napoléon dans les Mémoires du docteur O'Meara, que les intérêts de la France m'avaient engagé à rompre les liens d'un premier mariage, les plus grands souverains de l'Europe sollicitèrent une alliance avec moi. L'empereur d'Autriche parut surpris qu'on n'eût point songé à sa famille, et le témoigna à Narbonne. On songeait alors à une princesse russe ou saxonne. Le cabinet de Vienne envoya des instructions à ce sujet au prince de Schwarzenberg, alors ambassadeur à Paris. On reçut aussi des dépêches de l'empereur de Russie ; la volonté de l'empereur Alexandre était d'offrir sa sœur, la grande-duchesse Anne ; cependant quelques difficultés s'élevèrent à cause de la demande d'une chapelle pour le rit grec à établir aux Tuileries. On tint un conseil privé, et la majorité fut pour une princesse d'Autriche. J'autorisai en conséquence le prince Eugène à faire des ouvertures au prince de Schwarzenberg, et l'on signa des articles de mariage semblables à ceux qui furent arrêtés pour Louis XVI et Marie-Antoinette. L'empereur Alexandre fut mécontent qu'on n'eût point donné de suite à ses ouvertures ; il crut qu'il avait été trompé, et que deux négociations avaient été conduites en même temps, ce qui n'était pas. On a dit que le mariage de Marie-Louise était un des articles secrets du traité de Vienne, conclu quelques mois auparavant. Cela est entièrement faux. On ne songeait point à une alliance avec l'Autriche, avant les dépêches de Narbonne. Le fait est que le mariage avec l'impératrice Marie-Louise fut proposé au conseil, discuté, décidé et signé dans les vingt-quatre heures. Plusieurs étaient d'avis que j'épousasse une Française, et les arguments en faveur de cette opinion étaient assez forts pour me faire balancer un moment ; cependant la cour d'Autriche prétendit que le refus d'une princesse d'une des maisons régnantes de l'Europe serait une déclaration tacite de les renverser quand l'occasion s'en présenterait. » Et pour donner des gages de paix et de stabilité à des races royales constamment ennemies, le même monarque, qui n'avait pas craint de renverser une dynastie alliée, et qui venait de dé-

pouiller le pontife, par qui fut consacrée son élévation au trône impérial, dédaigna les arguments assez forts qui le faisaient pencher pour une Française, et se décida pour une Autrichienne. Mais la sécurité des rois, dont la victoire, avait comprimé et non détruit les dispositions hostiles, ne fut pas le seul motif qui détermina Napoléon en cette grande circonstance. L'ambition de posséder une fille des Césars, de l'aveu même de ses apologistes, eut aussi beaucoup de part au choix de sa nouvelle épouse. Monarque d'un jour, il avait, selon ses propres expressions, des sentiments trop bourgeois sur l'article des alliances, et comme s'il eût ignoré la faiblesse des liens du sang dans les relations diplomatiques, il parut croire qu'en recevant une archiduchesse dans sa couche, les ressentiments des princes qu'il avait humiliés se dissiperaient au milieu des fêtes nuptiales. Cette illusion funeste, qui lui a fait dire à Sainte-Hélène « qu'il avait posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs. » en lui inspirant une confiance imprudente à l'égard de la cour de Vienne, ne contribua pas peu dans la suite au renversement de sa fortune. Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise fut signé le 7 février 1810 par le ministre des relations extérieures de France, et par l'ambassadeur d'Autriche. Le 27, un message de l'empereur annonça au sénat le départ du prince de Neuchâtel pour Vienne ; et le 11 mars l'archiduc Charles épousa, au nom de son vainqueur, la petite-fille de Marie-Thérèse. La nouvelle impératrice arriva le 28 du même mois à Compiègne, on l'attendait Napoléon ; le 30, les deux époux se rendirent à Saint-Cloud, et y contractèrent civilement leur mariage le 1^{er} avril, en présence de toute la famille impériale ; le 2, ils firent leur entrée à Paris, et reçurent la bénédiction nuptiale des mains du cardinal Fesch, grand aumônier, dans une des salles du Louvre. Ce fut au milieu des immenses et brillants préparatifs, qui annoncèrent la pompe des fêtes de son mariage, et, pour ainsi dire, au sein de l'alégresse dont sa cour était au moins remplie, que Napoléon rendit deux nouveaux décrets qui semblaient destinés à compléter à l'intérieur son système contre-révolutionnaire, au moment où il s'alliait au plus irrécconciliable des ennemis extérieurs de la révolution. Le 3 mars, sur la proposition de Fouché, six châteaux forts furent convertis en prisons d'état ; et la demeure des hommes titrés fut ennoblée. Le grand peuple, tout occupé du renvoi de Joséphine, de l'arrivée de Marie-Louise, et des rejoinsances publiques ordonnées dans l'empire, n'eut pas l'air de s'apercevoir que le grand homme ne lui donnait ainsi, pour présents de noces, que des manoirs seigneuriaux et des bastilles. Les grands corps de l'état présentèrent, le 3 août, leurs félicitations à Napoléon et à son épouse. M. Garnier, président annulé du sénat, dit, en s'adressant à Marie-Louise : « Vous chérissez de plus en plus ce peuple » bon et sensible, toujours pressé du besoin d'aimer » ceux qui le gouvernent, et de placer l'affection et » l'honneur à côté de l'obéissance et du dévouement. » Le corps législatif trouva, dans son nouveau président, M. de Montesquieu, un digne successeur de M. de Fontanes. « Toute l'Europe, dit » l'interprète des députés de la France, retentit de » cette illustre hyménée, de ce gage assuré de la » paix, de cette auguste alliance qui semble porter » avec elle toutes ses destinées. » Cependant cette alliance, soit qu'on adopte la version d'O'Meara, sur le mécontentement de l'empereur de Russie, soit qu'on accorde plus de confiance au témoignage du colonel Boulwrin sur le ressentiment qu'aurait éprouvé Napoléon pour avoir vu accueillir froidement la demande d'une sœur d'Alexandre, cette

alliance, dans les deux cas, ne pouvait que préparer une rupture avec Pétersbourg, sans nous mettre mieux avec Vienne, au moment où on l'offrait comme un gage assuré de la paix. En reculant les frontières de son empire au-delà des Alpes, Napoléon avait songé aussi à les étendre au-delà du Rhin, limite, prétendue naturelle, qui devait s'effacer sous la domination d'un potentat insatiable. L'idée de réunir la Hollande à la France suivit de près la formation des départements italiens. Amsterdam et La Haye reçurent des préfets comme Florence et Rome. Dès le mois de novembre 1809, l'empereur avait annoncé ses projets sur la Hollande, à son frère Louis, dont l'administration, chérie des peuples bataves, n'exécutait pas assez rigoureusement la loi du blocus continental. Le Brabant-Hollandais, la Zélande et une partie de la Gueldre furent d'abord détachés de la monarchie hollandaise, et formèrent, en mars 1810, les départements des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-l'Escaut. Le 3 juillet suivant, le roi Louis, harcelé par son frère, abdiqua en faveur de son fils, que six jours après Napoléon déposséda, par un décret portant réunion définitive de la Hollande à l'empire. C'est à ce jeune prince, devenu grand-duc de Berg quelque temps auparavant, que furent adressées le 30 du même mois à Saint-Cloud, ces paroles remarquables, qui, seules, suffiraient pour caractériser l'homme, dont la volonté despotique cherchait à subordonner à son exigence, et à rattacher à ses vues ambitieuses, la direction et l'existence sociale de vingt peuples divers : « Venez, mon fils, je serai votre père; vous n'y perdrez rien. La conduite de votre père afflige mon cœur; sa maladie seule peut l'expliquer. Quand vous serez grand, vous paierez sa dette et la vôtre. N'oubliez jamais, dans quelque position que vous placerez ma politique et l'intérêt de mon empire, que vos premiers devoirs sont envers moi, vos seconds envers la France; tous vos autres devoirs, même envers les peuples que je pourrais vous confier, ne viennent qu'après. » Napoléon, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, avait parcouru, pendant les beaux jours du printemps, les départements de la Belgique, où l'opinion publique était aussi favorable au système français qu'elle lui était contraire en Hollande. A leur retour les illustres époux assistèrent à des fêtes que leur offrirent la capitale, et quelques membres du corps diplomatique. Celle de l'ambassadeur d'Autriche eut lieu le 1^{er} juillet, et fut interrompue par un accident qui rappela les funestes présages du mariage de Louis XVI. Le feu prit à la salle du bal et l'embrasa avec une rapidité effrayante. L'empereur, qui s'aperçut l'un des premiers que les draperies des fenêtres étaient enflammées, se précipita au-devant de sa femme, la prit sous le bras, en lui disant : « Venez, madame, ceci est sérieux, » la ramena aux Tuileries, et revint ensuite donner des ordres, sur les lieux mêmes, pour éteindre l'incendie. Depuis le consulat, Napoléon avait conservé parmi ses ministres un homme qu'il n'aimait, ni n'estimait, mais dont l'aptitude spéciale pour l'intrigue et la police avait fait supporter jusque-là la bassesse et la médiocrité. L'heure de la disgrâce sonna au milieu des fêtes publiques, pour cet homme fameux; et le duc d'Ottrante quitta son administration souterraine, pour aller prendre le gouvernement de Rome, où de nouveaux ordres l'empêchèrent de se rendre. Depuis plusieurs années, la direction des relations extérieures avait été retirée à Talleyrand. Un événement imprévu, et dont les conséquences devaient être un jour funestes à la France, porta, quelques temps après, sur les marches de l'un des trônes du Nord, celui des lieutenants de Napoléon, qui

s'était montré constamment le moins disposé à l'enthousiasme pour le système impérial, et qui n'avait supporté qu'avec impatience la subalternité. Le 21 août, Bernadotte, recommandé par sa conduite administrative dans le Hanovre, fut élu prince royal par les États de Suède, à la place du prince d'Augustembourg, qui venait de mourir. On répandit généralement alors que l'empereur, pour se débarrasser d'un soldat indocile, dont les opinions, la capacité et le caractère lui offrirent souvent un rival là où il n'aurait voulu trouver qu'un suzerain, avait favorisé cette élection. Napoléon se chargea lui-même de dissiper ce bruit mensonger. J'avais, dit-il, de plus proches parents que le prince de Ponte-Corvo, il est probable que si j'avais dû marquer une préférence pour quelqu'un, c'eût été pour eux. L'année 1810 vit opérer une nouvelle réunion de territoires étrangers à l'empire français. Le 3 novembre, parut un décret ainsi conçu : « Napoléon, etc., considérant que la route du Simplon est utile à plus de 60 millions d'hommes; qu'elle a coûté à nos trésors de France et d'Italie plus de 18 millions, dépense qui deviendrait inutile si le commerce n'y trouvait commodité et parfaite sûreté; que le Valais n'a tenu aucun compte des engagements qu'il avait contractés lorsque nous avons commencé les travaux pour ouvrir cette grande communication; voulant d'ailleurs mettre un terme à l'anarchie qui afflige ce pays, et couper court aux prétentions abusives de souveraineté d'une partie de la population sur l'autre; Nous avons décrété et ordonné, décrétons et ordonnons ce qui suit : art. 1^{er} Le Valais est réuni à l'empire... art. 4. Il en sera pris possession sans délai en notre nom. » Ce n'était pas en poursuivant ainsi son système d'envahissement, que Napoléon pouvait amener à la paix les puissances qui rejetaient sur son ambition insatiable, la prolongation de la guerre. Aussi les négociations ouvertes, entre le ministère français et lord Landerdale, furent-elles bientôt abandonnées; et le sénat, après avoir décrété, dans sa séance du 13 décembre, deux levées de conscrits, l'une de dix mille hommes pour la marine, et l'autre de cent vingt mille pour les armées de terre, stimula, dans une adresse, le génie déjà trop belliqueux du monarque. « Poursuivez, sire, lui dit-il, cette guerre sacrée, entreprise pour l'honneur du nom français et pour l'indépendance des nations ! » Le terme de cette guerre sera l'époque de la paix du monde. » Les démentis de Napoléon et de Pie VII se ranimèrent à cette époque avec plus de violence que jamais. Le pape était à Savone, à la disposition des armes françaises, ce qui ne l'avait pas empêché d'y rendre, le 30 novembre, un bref qu'il avait adressé au chapitre de Florence. Le 30 janvier 1821, un décret impérial ordonna que ce bref fut rejeté comme contraire aux lois de l'état et à la discipline ecclésiastique. L'empereur, instruit d'ailleurs qu'un fonctionnaire éminent, sans tenir compte de ses prohibitions souveraines, favorisait la circulation de l'arrêt pontifical, et colportait lui-même les foudres de Rome, manda ce serviteur infidèle, lui reprocha sa déloyauté, et se contenta néanmoins de le chasser de sa présence et de son conseil, par égard pour la mémoire et le nom d'un homme qui avait bien mérité du prince, comme ministre, et de la patrie, comme rédacteur du code civil. Cependant, le moment approchait où les espérances que Napoléon avait fondées, sur son mariage, allaient se réaliser. Le 19 mars, Marie-Louise ressentit les premières douleurs de l'enfantement; le 20, elle accoucha d'un fils, que son illustre époux reçut aussitôt dans ses bras, et qu'il s'empressa de présenter à ses officiers, en s'écriant dans l'ivresse de la joie : « C'est un roi de Rome. » Pendant le travail, l'accoucheur, M. Duhois, se voyant dans la

nécessité de recourir à une opération périlleuse, demanda ce qu'il y aurait à faire dans la cas on on ne pourrait sauver à la fois la mère et l'enfant. « Ne pensez qu'à la mère, dit vivement l'empereur, donnez-lui tous vos soins. » La naissance d'un héritier du trône fut annoncée à la capitale par cent un coups de canon, et célébrée dans tout l'empire par des fêtes et des réjouissances, qui ne furent qu'une brillante répétition de celles qui avaient été ordonnées pour le mariage. Des hommes que Napoléon s'obstinait à combler d'honneurs et de dignités, dans l'espoir de les attacher sincèrement à sa dynastie par la reconnaissance, tentèrent alors d'atténuer l'enthousiasme des partisans de la famille Bonaparte, en élevant sur l'accouchement de l'impératrice des doutes ridicules, qui rappelaient l'histoire de la *Bianca Capella*, de Florence. Ces hommes ne continuèrent pas moins d'être l'objet des prévenances et des faveurs impériales. Napoléon, que ses vues monarchiques, et peut-être aussi la position de Joséphine avaient porté depuis long-temps à s'entourer de quelques familles de l'ancienne aristocratie, ne mit plus de bornes à sa bienveillance pour les ennemis naturels de la révolution, dès qu'il eut obtenu l'alliance de la maison de Lorraine. Un décret prorogea l'amnistie accordée aux émigrés, pendant qu'on appelait de plus en plus aux fonctions publiques, éminentes ou subalternes, des noms qui n'avaient pas dû s'attendre à tant de prédilection sous le nouveau régime. Le but de l'empereur, a dit le prisonnier de Sainte-Hélène, était d'opérer une heureuse fusion des anciennes illustrations avec les nouvelles; et il avait dans sa tête d'autres projets qui auraient fini par rallier à son gouvernement les partisans les plus opiniâtres de la vieille monarchie. Mais, soit ingratitude, soit imprévoyance, on ne lui laissa pas le temps d'accomplir ses vastes pensées; et le résultat de sa munificence envers certains hommes n'a pas été une fusion... Embarrassé de ses discussions avec Pie VII, l'empereur, sous prétexte de s'occuper des sièges vacants, avait convoqué les évêques de France à Paris, par une circulaire du 25 avril; afin de donner à sa conduite envers ce pontife, les apparences d'une défense des libertés de l'église gallicane, et de pouvoir rassurer ses sujets catholiques, en paraissant s'accorder sur leurs intérêts spirituels, avec l'autorité compétente, le concile national. Mais l'épiscopat n'était pas de création impériale; il fut moins docile et moins dévoué que les corps politiques. Les prélats français se séparèrent sans avoir rien conclu ni décidé. La guerre se perpétuait en Espagne, où le climat et la haine nationale dévoraient l'armée française au sein même de ses triomphes. « Cette lutte contre Carthage, dit Napoléon, en ouvrant la session de 1812, qui paraissait devoir décider sur le champ de bataille de l'Océan ou au-delà des mers, le sera donc désormais dans les plaines des Espagnes! Lorsque l'Angleterre sera épuisée, qu'elle aura enfin senti les maux qu'avait tant de cruauté elle versé depuis vingt ans sur le continent, que la moitié de ses familles seront couvertes du voile funèbre, un coup de tonnerre mettra fin aux affaires de la péninsule, aux destins de ses armées, et vengera l'Europe et l'Asie en terminant cette seconde guerre punique. » Le corps législatif, embrassant dans sa réponse, la querelle du sacerdoce avec l'empire, les prophéties impériales sur la guerre d'Espagne, et la naissance du roi de Rome, s'exprima ainsi par la bouche de M. de Montesquieu: « La religion, sire, ne prétend à aucun empire sur la terre; fille du ciel, elle rejette tous les droits étrangers à sa sublime origine, et satisfaite de donner à l'obéissance un caractère plus auguste, elle ne veut être indépendante que de nos vices et de nos

faiblesses. L'Espagne, fatiguée de ne servir que la haine de nos ennemis, les abandonnera à leurs efforts; alors se terminera cette lutte sanglante, et nous avons pour gage de nos triomphes la parole infailible de votre majesté. Sire, un seul sentiment règne dans cet empire, et c'est votre bonheur qui le fait naître. Cet enfant auguste, accordé à nos vœux, est déjà le plus tendre objet de vos affections et de nos espérances, et porte dans tous les cœurs la tendresse dont le vôtre est pénétré. Il vient pour être le terme heureux de nos destinées, l'aimable lien de tous les peuples de l'empire, le premier né d'une nation que vous avez comblée de gloire, et pour laquelle il demande des sentiments tout paternels: qu'il croisse donc pour votre bonheur et pour le nôtre, pour être l'héritier de votre génie, la gloire du nom français, l'image vivante des vertus de sa mère, pour joindre de l'amour de nos neveux et leur rendre toute la tendresse que nous éprouvons près de son berceau. » Cette session fut close par un conseiller d'état, que la noblesse de son caractère et l'élevation de son esprit ne préservèrent pas toujours de la contagion de la flatterie. « Toutes les sources de richesses et de prospérité sont ouvertes, s'écria-t-il, la création est finie, la vie commence. » Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis ce discours d'un écrivain distingué, que de nouvelles entraves à la liberté de la presse vinrent signaler le prétendu achèvement de notre organisation politique. Le 13 octobre, un décret impérial fixa le nombre, la nature et les titres des feuilles périodiques, journaux et annonces, et désigna les lieux où ils pourraient être publiés. Le développement et l'activité ombrageuse des censeurs ne suffisaient plus à une autorité jalouse d'imposer partout une obéissance et un respect silencieux. Le moment approchait, où les souvenirs d'Erfurth allaient s'effacer entièrement; où l'amitié d'un grand homme devait cesser d'être un bienfait des dieux, pour Alexandre. La Russie avait obtenu le temps nécessaire, que d'après le colonel Boutourlin, elle avait voulu gagner à Tilsitt, afin de se préparer à renouveler la lutte. D'un autre côté, le mariage de Napoléon, quelque version que l'on adopte à cet égard, avait amené de la froideur dans les relations de Paris et de Pétersbourg; tout présageait donc la guerre entre les deux puissances qui, des deux extrémités de l'Europe, pesaient sur les peuples et menaçaient l'indépendance des états. Le roi du Septentrion et celui du Midi devaient se rencontrer une seconde fois aux bords du Niémen; non plus pour y échanger des protestations amicales, mais pour y venger les blessures de l'amour-propre, et pour faire juger par un million de combattants, des prétentions rivales; non plus pour partager l'empire du continent, mais pour le disputer. Dès le mois de décembre 1810, le czar avait donné des sujets de mécontentement et de plainte à Napoléon, en prohibant l'introduction de certaines productions françaises dans son empire; il avait protesté ensuite contre la réunion du duché d'Oldenbourg, appuyant toutes ces démarches par des armements considérables. Le gouvernement français ne resta pas en arrière au milieu de ces dispositions hostiles. Le 20 décembre 1811, un sénatus-consulte appela cent vingt mille conscrits sous les drapeaux; et cette fois, il n'y eut ni exposé des motifs, ni rapport pour obtenir l'assentiment du sénat; ce corps ayant admis le principe que « la conscription était un tribut personnel, qui devait être acquitté chaque année, en temps de paix comme en temps de guerre, » et qui n'enlevait d'ailleurs à la France, selon l'expression de l'un de ses orateurs, que le luxe de la population. Trois mois après, en mars 1812, les conseillers d'état, Regnaud et Dumas, présentèrent un projet de sénatus-consulte, portant organisation

de la garde nationale en trois bans. Ce fut alors qu'un savant illustre, si estimable dans sa vie privée, et dont malheureusement on rencontre trop souvent le nom dans les archives de la complaisance sénatoriale, se laissa entraîner jusqu'à dire : « Les jeunes Français, parvenus à l'âge où l'ardeur est réunie à la force, trouveront, dans leurs exercices militaires, des jeux salutaires et des délasséments agréables, plutôt que des devoirs sévères et des occupations pénibles. » Le sénat, adoptant les conclusions du rapporteur de sa commission spéciale, accueillit la formation d'un premier, d'un second et d'un arrière-ban. Le premier se composa des hommes de vingt à vingt-six ans, qui, appartenant aux six dernières classes de la conscription, n'avaient point été appelés pour les contingents de l'armée active. Le second comprit tous les hommes valides de vingt-six à quarante ans; et, l'arrière-ban, ceux de quarante à soixante. Cependant, au milieu de ces préparatifs immenses, Napoléon, selon M. de Ségur, éprouvait de l'inquiétude et de l'anxiété. Craignant d'ébranler sa fortune en remuant de nouveau l'Europe, il aurait voulu amener Alexandre par des voies pacifiques, à une observation plus rigoureuse du *locus continentalis*; mais lorsqu'il vit que ce prince refusait non seulement de modifier l'*ultimatum* transmis par son ambassadeur, mais exigeait encore l'évacuation de la Poméranie suédoise par les armées françaises, il mit fin à ses hésitations, et partit le 5 mai de Paris pour se rendre en Pologne. Comme la guerre n'était que résolue des deux parts sans être déclarée, le Moniteur se contenta d'annoncer « que l'empereur allait faire l'inspection de la grande armée réunie sur les bords de la Vistule, et que l'impératrice l'accompagnerait jusqu'à Dresde, pour y voir son auguste famille. » Arrivé dans la capitale de la Saxe, Napoléon s'y arrêta pendant quinze jours, entouré d'une cour formée des souverains de la plus grande partie de l'Europe. L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, avec lesquels il venait de conclure un traité d'alliance, ne semblaient pas moins entraînés alors par l'ascendant du grand homme que ne l'avait paru Alexandre à Erfurth. Mais la diplomatie française s'était laissée prévenir à Constantinople et à Stockholm par les agents de l'Angleterre. La mort du sultan Selim, favorisant la réconciliation de la Porte avec la Russie, avait été suivie d'un traité de paix entre ces deux puissances, pendant que Bernadotte prenait des engagements secrets avec le cabinet de Pétersbourg. Cependant, s'il faut en croire les écrivains admis aux confidences impériales, le prince royal de Suède se serait facilement détaché de la coalition anglo-russe, si Napoléon eût consenti à lui laisser envahir la Norvège; et il ne resta dans les rangs des ennemis de la France que parce que l'empereur, sur la proposition de dépouiller le roi de Danemarck, se bûta de répondre : « Je n'achèterai pas un allié douteux, aux dépens d'un ami fidèle. » Les négociations continuaient pourtant à travers le vaste mouvement des masses armées, dont le choc ne pouvait être long-temps différé. Des missions diplomatiques avaient été confiées au général Lauriston et au comte de Narbonne. Ce dernier jouissait d'une très grande faveur auprès de Napoléon. Chargé autrefois de lui remettre des dépêches, il les lui avait présentées sur son chapeau, après avoir mis un genou en terre; et l'empereur ayant demandé ce que cela signifiait, l'adroit courtisan avait répondu : « C'est ainsi que l'on présentait les dépêches à Louis XIV, » paroles adressées à l'orgueil du monarque qui s'empressa de dire : « Ah ! c'est bien ! très-bien ! » Le comte de Narbonne avait négocié depuis le mariage de Marie-Louise,

ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer. Il ne fut pas aussi heureux, cette fois, dans ses efforts pour le maintien de la paix du continent. Quelques personnes ont prétendu, au reste, que Napoléon n'avait prolongé ainsi les négociations que pour tomber à l'improviste sur l'armée russe, et pour surprendre l'empereur Alexandre lui-même. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le duc de Bassano, sans doute par ordre de son maître, fit attendre pendant long-temps les passe-ports du prince Kourakin, afin que le czar, sachant son ambassadeur à Paris, ne pût pas s'attendre à une ouverture aussi prochaine de la campagne. Quelque temps auparavant un aide-de-camp d'Alexandre, le général Czernicheff, s'était sauvé de cette capitale après avoir corrompu un sous-chef de division dans les bureaux de la guerre, nommé Michel, qui avait péri sur l'échafaud. Toutes ses mesures prises, n'ayant plus l'espoir de conserver la paix, ou résolu de plein gré à la guerre, Napoléon quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin. Il annonça son retour en Pologne, le 22 du même mois, par la proclamation suivante, datée du quartier-général de Wlilkowiski : « Soldats, la Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre; elle viole aujourd'hui ses serments. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. Nous croit-elle donc dégénérés ? Ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre; le choix ne saurait être douteux. Marchons en avant; passons le Niémen; portons la guerre sur le territoire de Russie : elle sera glorieuse aux armées françaises; la paix que nous conclurons mettra un terme à la funeste influence que le cabinet moscovite exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. » Le Niémen fut en effet franchi dans les journées des 23, 24 et 25 juin : l'empereur s'écria, en passant ce fleuve : « La fatalité entraîne les Russes; que les destins s'accomplissent. — L'armée qui entrait en Russie, l'une des plus belles et des plus imposantes qui se soient jamais rassemblées sous les drapeaux français, dit M. Alp. Rabbe, était répartie en quatorze ou quinze corps, chacun sous le commandement d'un chef, prince, roi ou maréchal. Le total général des troupes était d'environ quatre cent cinquante mille combattants, dont vingt mille Italiens, quatre-vingt mille de la confédération du Rhin, trente mille Polonais, trente mille Autrichiens et vingt mille Prussiens. Mais, ajoute le même auteur, appuyé sur l'autorité de M. de Ségur, cette armée portait en elle-même tous les germes possibles de désorganisation : nul accord entre les généraux, nulle harmonie entre les divers corps, peu de confiance dans l'issue définitive de l'invasion, et opposition plus ou moins déclarée, contre cette gigantesque tentative, de la part de ceux qui devaient principalement concourir à son succès. » Quel ce tableau soit outré ou fidèle; qu'il y ait eu, ou non, dans l'expédition de Russie, une inconcevable imprévoyance; c'est ce que nous n'entreprendrons point de discuter. Laissons aux nombreux témoins oculaires, qui vivent encore, le soin de prononcer entre M. de Ségur et le général Gourgaud, nous allons suivre l'armée française dans sa marche rapide et victorieuse. Le 28 juin Napoléon entra à Wilna, et y établit un gouvernement provisoire, pendant qu'une diète se réunissait à Varsovie pour s'occuper de reconstituer la Pologne. Les Lithuaniens s'empresèrent d'adhérer à la confédération générale; ils envoyèrent à l'empereur une députation, dont le président Wilhisky exprima ainsi les

vœux et les espérances de ses compatriotes : « La diète générale du grand duché de Varsovie s'est constituée en confédération de la Pologne; elle a déclaré le royaume de Pologne rétabli dans ses droits, et en même temps que les actes usurpateurs et arbitraires, par lesquels on avait détruit son existence, étaient nuls et de nulle valeur. Dites, sire, que le royaume de Pologne existe; et ce décret sera pour le monde équivalent à la réalité. » Mais Napoléon, toujours plus attentif à ménager des rois, dont l'alliance était suspecte, qu'à satisfaire des peuples amis et sincèrement dévoués, refusa de dire que le royaume de Pologne existât. « Soyez patriotes, c'est fort bien, répondit-il aux Polonais; mais j'ai beaucoup d'intérêts à concilier; et j'entends surtout que votre rétablissement ne coûte rien à l'Autriche. » Ce langage éteignit subitement l'espérance et l'enthousiasme d'une nation qui nous avait considérés jusque-là comme ses libérateurs, en dépit d'une première déception; et lorsque l'urgence des besoins produisit ensuite et multiplia les excès, l'indiscipline du soldat achève ce qu'avait commencé la politique du général. L'empereur était cependant impatient d'atteindre les Russes; mais Alexandre, adoptant le système de défense, conseillé dans l'antiquité par Memnon à Darius, et suivi avec tant de succès dans les temps modernes par le connétable de Montmorency contre les armées de Charles-Quint, en vahissant la Provence; Alexandre avait donné ordre à ses généraux de se retirer à l'approche de l'ennemi, et de détruire, dans leur fuite apparente, toutes les ressources des lieux qu'ils abandonneraient à l'armée conquérante. Déjà quatre cent cinquante mille hommes s'étaient engagés, sans approvisionnement réguliers et suffisants, dans un pays couvert de dévastations, et qui n'avait pu nourrir autrefois les vingt mille Suédois de Charles XII. « Du Niémen à la Wilia, dit l'auteur que nous avons cité plus haut, on ne voyait, suivant un rapport du duc de Trévise, que maisons dévastées, que charriots et caissons abandonnés. Les chemins étaient encombrés de cadavres d'hommes et de chevaux; la contagion s'était fait l'auxiliaire de la famine; la garde elle-même avait cruellement souffert. » L'empereur repoussa ces trop véridiques détails, en les déclarant impossibles; et il ajouta que des soldats bien commandés ne mouraient jamais de faim. L'empereur s'irritait, dit M. de Ségur, au récit des maux qu'il jugeait irrémissibles, sa politique lui imposant la nécessité d'un succès prompt et décisif. Après avoir tout disposé pour une guerre lente et méthodique, il se dépouillait de toutes les précautions, abandonnait tous les préparatifs, et se laissait emporter par l'habitude, par la nécessité des guerres courtes, des victoires rapides et des paix subites. Soit désir sincère d'éviter la guerre, et de préserver une partie de son empire des calamités inséparables d'une invasion; soit besoin de gagner du temps, pour se faire, de la mauvaise saison et de la rigueur du climat, de terribles auxiliaires contre les Français, Alexandre fit porter des propositions pacifiques à Napoléon, par le ministre Balachoff; mais l'empereur ne trouva pas les nouvelles conditions du czar acceptables. Après avoir séjourné une vingtaine de jours à Wilna, il quitta cette ville pour se rendre à Vitepsk, où il arriva dans les derniers jours de juillet, et se dirigea ensuite sur Smolensk. L'autocrate venait d'adresser à son armée et à ses peuples des proclamations, dans lesquelles il donnait à Napoléon le titre de tyran universel. « Il trouva par-tout, disait-il, dans chaque noble, un Pojarski, dans chaque ecclésiastique un Palitzin, dans chaque paysan un Minin. » Malgré les efforts

d'Alexandre pour soulever la population moscovite, des triomphes continuels marquaient la présence des Français sur le territoire russe; et cependant Napoléon, comme arrêté par de sinistres pressentiments, s'était écrié en rentrant dans son quartier-général de Vitepsk : « Je reste ici; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie! celle de 1813 fera le reste. » Puis se tournant vers le comte Daru : « Pour vous, monsieur, lui avait-il dit, songez à nous faire vivre ici; car nous ne ferons pas la folie de Charles XII. Plan-tous ici nos aigles, ajouta-t-il en s'adressant à Murat, 1813 nous verra à Moscou; 1814 à Péterbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans. » Mais toutes ces résolutions cédèrent bientôt à son impatience naturelle, et sa destinée l'entraîna sur la route de Moscou. Le 14 août, il battit les Russes à Krasnoï; les chassa le 18 de Smolensk, qui fut livrée aux flammes; distribua des récompenses aux braves qui avaient triomphé sur le champ de bataille de Valontina; s'empara, le 30, de Viazma, dont l'ennemi avait détruit les magasins, et préleva, le 5 septembre, par une attaque vive de l'aile droite de l'armée russe, à la sanglante bataille de la Moskowa, qui fut donnée le 7. C'est dans cette journée mémorable que se fit sentir, selon M. de Ségur, l'influence de la maladie qui commençait des lors à ruiner la santé de Napoléon, et qui devait altérer la puissance et l'activité de son génie. Il avait passé dans les souffrances et l'insomnie, les deux nuits qui précéderent la bataille. Sa confiance dans la fortune l'avait abandonné; la victoire lui paraissait douteuse; la guerre, qui avait fait son élévation, la guerre n'était plus qu'un métier de barbares. Dissimulant cependant ses tourments et ses incertitudes, il adressa à l'armée la proclamation suivante : « Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire; elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée, et que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille, sous les murs de Moscou! » L'armée répondit à cet appel, en se montrant toujours héroïque. Mais son illustre chef, s'il faut s'en rapporter au témoignage de M. de Ségur, confirmé par celui du colonel Boutourlin, ne fut pas lui-même, dans cette grande circonstance, l'homme d'Austerlitz et de Friedland. En proie à l'apathie funeste, sous laquelle le malaise physique enchaînait son activité morale, il négligea, par le refus obstiné de faire donner sa garde, l'occasion d'écraser et de détruire l'armée ennemie. En vain ses lieutenants réclamèrent, à diverses reprises, la coopération de ce corps d'élite; il répondit toujours « qu'il fallait savoir attendre, que l'heure de sa bataille n'était pas encore venue; ce qui fit dire à Ney : « Puis- qu'il ne fait plus la guerre par lui-même, et qu'il n'est plus général, qu'il veut faire parier l'empereur, qu'il retourne aux Tuileries, et nous laisse être généraux pour lui. » — Murat, dit M. de Ségur, pensa que les premières atteintes de l'équinoxe avaient ébranlé son tempérament affaibli, et que l'action de son génie était comme enchaînée par son corps affaibli, sous le triple poids de la fatigue, de la fièvre et d'un mal qui, de tous, est celui qui peut-être abat le plus les forces physiques et morales de l'homme. Les mieux instruits pensèrent qu'à cette distance, et à la tête d'une armée d'étrangers, qui n'avait d'autre lien que la victoire, un corps d'élite et dévoué lui avait paru

" indispensable à conserver. " Ainsi Napoléon, dominé par le sentiment de sa sûreté personnelle, n'aurait refusé de soutenir ses plus intrépides lieutenants dans un choc meurtrier, que par des motifs tirés du soin de sa propre conservation ! Ainsi le génie audacieux qui avait conçu cette expédition aventureuse en aurait compromis lui-même le succès définitif pour s'être attaché, avec une opiniâtreté déplorable, à une pensée entachée d'égoïsme ! Quelque métamorphose que le pouvoir fasse subir aux plus grands caractères, il est difficile d'admettre que le sublime courage du soldat d'Arcole et de Lodi, du général qui à Essling affrontait tellement le péril que ses officiers le menacèrent de le faire enlever par leurs grenadiers ; il est difficile d'admettre que ce sublime courage eût fait place à une si lâche sollicitude pour le salut personnel du monarque. Le général Gourgaud a combattu du reste, avec une sorte d'indignation, les graves accusations que renferme le récit de M. de Ségur, et la conduite de Napoléon a paru justifiée à beaucoup de gens par cette réponse qui aurait été faite aux sollicitations des officiers de l'état-major général : « Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ? » Les Russes perdirent près de cinquante mille hommes en cette sanglante journée ; quarante de leurs généraux y furent tués ou blessés ; mais la victoire, vivement disputée et long-temps incertaine, coûta aux Français de quinze à vingt mille hommes, parmi lesquels dix ou douze généraux restèrent sur le champ de bataille, et trente furent grièvement blessés. Kutusof se retira sur Mojaïsk pour gagner ensuite Moscou qu'il semblait résolu à défendre. Napoléon, après avoir atteint et vainement attaqué les Russes, séjourna pendant trois jours dans la première de ces villes, retenu par la fièvre et par un rhume violent. Ce fut là qu'il répondit au maréchal Bessières, énumérant les généraux tués ou blessés à la Moskowa : « Huit jours de Moscou, et il n'y paraîtra plus. » L'armée française entra le 14 septembre dans cette ancienne capitale de l'empire russe. Le vieux Kutusof, oubliant ses premières résolutions, l'avait abandonnée, entraînant dans sa retraite la population de cette immense cité. Bientôt la ville sainte, que le vainqueur avait trouvée déserte, fut embrasée sur tous les points. Le gouverneur Rostopchin, complétant, par un sacrifice terrible, le système de défense que les Russes avaient suivi jusque-là, n'avait laissé dans Moscou que quelques misérables incendiiaires, chargés de réduire en cendres l'antique résidence des césars. Dès le 16, Napoléon, déjà entouré de ruines, et craignant d'être enveloppé dans les flammes, se vit obligé de quitter le Kremlin, et se retira au château de Pétrovskof. La prudence des généraux lui conseilla vainement alors d'abandonner, avant l'arrivée des frimas, un sol dévasté, où ses innombrables soldats pouvaient se trouver tout à coup exposés à mourir de faim ou de froid, au milieu même de leurs triomphes. Il s'obstina à garder sa stérile conquête, et attendit pendant trente-cinq jours, sur les débris fumants de Moscou, des propositions de paix qui n'arrivèrent point. Vaincu à son tour par le silence d'Alexandre, et par la résignation de la population moscovite, il se décida enfin à la retraite. Les 15, 16, 17, et 18 octobre, les malades furent évacués sur Mojaïsk et Smolenak. Le 22, Napoléon sortit de Moscou, et le 23 le Kremlin sauta par ses ordres, tandis que son trône était menacé, dans Paris même, par quelques prisonniers d'état, républicains égarés, auxquels s'était joint un agent royaliste, l'abbé Lafont. Jusqu'au 7 novembre, la marche rétrograde de l'armée française s'opéra sans revers et sans désordre ; mais l'hiver s'étant annoncé ce jour-là par un froid excessif, qui fit descendre tout à coup

le thermomètre de Réaumur à 18 degrés au-dessous de la glace, les chemins devinrent presque impraticables pour les équipages, et « cette armée, si belle le 6, se trouva, le 14, selon l'expression même du vingt-neuvième bulletin, sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Ces hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne virent que malheurs et catastrophes.... L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de l'affreuse calamité qui pesait sur l'armée française, chercha à en profiter ; il enveloppa toutes les colonnes par ses cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. » Ainsi harcelée par les Russes et décimée par le froid et la famine, l'armée française passa le Borystène à Orcha le 19, et combattit le 28 à la Bérézina avec sa valeur ordinaire. Napoléon était toujours au milieu d'elle ; mais enfin, après avoir marché quelques jours avec un bataillon sacré, où les généraux faisaient fonction de capitaine, sous le commandement de Grouchy et les ordres du roi de Naples, il se sépara de ses compagnons d'armes, et gagna précipitamment sur un traicteau la route de sa capitale. Le duc de Vienne l'accompagna. Arrivé à Varsovie le 10 décembre, il fit appeler son ambassadeur, l'abbé de Pradt, devant lequel on vint qu'il ait tenu cet étrange langage sur l'issue de son expédition de Russie : « Tous les bruits qui courent sur ma défaite sont faux ; j'ai toujours battu les Russes ; mon armée est superbe ; je vais en France chercher trois cent mille hommes ; je prise plus sur mon trône qu'à la tête de mes armées ; il faut sur-eiller l'Autriche et la Prusse ; si j'ai éprouvé quelques échecs, c'est un petit malheur, c'est l'effet du climat. J'en ai vu bien d'autres ; à Marengo, je fus battu jusqu'à six heures du soir. A Essling, cet archiduc avait pensé m'arrêter ; mais je ne pus empêcher que le Danube ne crût de seize pieds dans une nuit ; sans cela, la monarchie autrichienne était finie ; de même en Russie, je ne pus empêcher qu'il gèle à 20 degrés. On venait me dire tous les matins que j'avais perdu dix mille chevaux dans la nuit : eh bien ! bon voyage ! On dit que je suis resté long-temps à Moscou ; cela peut être, mais il faisait beau ; la saison a devancé l'époque ordinaire ; j'y attendais la paix. » C'est une grande scène politique : qui ne hasarde rien n'a rien. Au reste du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Napoléon ne s'arrêta pas long-temps dans la capitale de la Pologne. Le 18 décembre, c'est à dire le lendemain de la publication du vingt-neuvième bulletin, qui avait appris à la France les désastres de nos armées, il se présenta dans une mauvaise caleche aux Tuileries, dont on hésita quelque temps à lui ouvrir les portes ; mais s'étant fait reconnaître enfin, il fut surpris de Marie-Louise dans son lit, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse qu'il affectionnait sincèrement. Deux jours après les grands corps de l'état vinrent féliciter l'empereur sur son arrivée ; et, bien que la douleur nationale lui demandât compte des immortelles phalanges ensevelies dans les glaces du Nord, il put s'enivrer encore de l'encens des flateurs, et se convaincre qu'il n'était point déchu dans l'opinion des courtisans. « L'absence de votre majesté, lui dit le président annuel du sénat, est toujours une calamité nationale ; sa présence est un bienfait qui remplit de joie et de confiance tout le peuple français. Le sénat, premier conseil de l'empereur, et dont l'autorité n'existe que lorsque le monarque la réclame et la met en mouvement, est établi pour la conservation de cette monarchie et de l'hérédité de votre trône dans notre quatrième dynastie. La

« France et la postérité le trouveront dans toutes les circonstances fidèle à ce devoir sacré, et tous ses membres seront toujours prêts à périr pour la défense de ce palladium de la sûreté et de la prospérité nationales. — « Sire, dit le président de la section des finances, au nom du conseil d'état, nous avons vu avec la plus profonde douleur l'attentat commis par un homme en délire..... Mais sa tentative n'a servi qu'à prouver à nos anciens ennemis l'inutilité de pareils complots..... Nous avons été sensibles aux récents que renferme le dernier bulletin de la grande armée : quelle admiration ne doit pas inspirer le développement du plus auguste caractère pendant ce mois de périls et de gloire, où les peines du cœur n'ont rien pu ôter à la force de l'esprit !... Que nos ennemis s'applanissent s'ils le veulent des pertes matérielles que nous ont occasionnées la rigueur de la saison et l'âpreté du climat ; mais qu'ils calculent nos forces, qu'ils sachent qu'il n'est point d'efforts ni de sacrifices dont, à l'exemple de votre majesté, la nation française ne soit capable pour réaliser ses glorieux projets. » Napoléon répondit, entre autres choses à M. Lacépède : « Nos pères avaient pour cri de ralliement : *Le roi est mort, vive le roi !* Ce peu de mots contient les principaux avantages de la monarchie. Je crois avoir bien étudié l'esprit que mes pères ont montré dans les différents siècles ; j'ai réfléchi à ce qui a été fait aux différentes époques de notre histoire ; j'y penserai encore. La guerre que je soutiens contre la Russie est une guerre politique. J'aurais pu armer une partie de sa population contre elle-même en proclamant la liberté des esclaves ; un grand nombre de villages me l'ont demandé ; mais lorsque j'ai connu l'abrutissement de cette classe nombreuse du peuple russe, je me suis refusé à cette mesure qui aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices bien des familles. » Il dit ensuite aux conseillers d'état : « C'est à l'idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ses bases fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France. Ces erreurs devaient et ont effectivement amené le régime des hommes de sang. En effet, qui a proclamé le principe d'insurrection comme un devoir ? qui a adulé le peuple en l'appelant à une souveraineté qu'il était incapable d'exercer ? Lorsqu'on est appelé à régénérer un état, ce sont des principes constamment opposés qu'il faut suivre. » Ces discours furent bientôt suivis de nouvelles demandes de conscripts. Le sénat qui, au mois de septembre 1812, avait voté une levée de cent trente-sept mille hommes, pendant que les bulletins de la grande armée n'annonçaient que des triomphes, mit trois cent cinquante mille conscripts à la disposition du ministre de la guerre par un sénatus-consulte du 12 janvier 1813. Un général prussien, devançant la défection du cabinet de Berlin, venait de passer à l'ennemi. M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, en rendant compte de cet événement, ne dissimula point les dispositions hostiles des peuples d'Allemagne contre la puissance de Napoléon, et parla en ces termes des associations patriotiques et libérales qui s'étaient formées sur le sol germanique : « Des sociétés nombreuses, sous les noms d'amis de la vérité, de la vertu, etc., etc., ou sous d'autres titres non moins bizarres, ont été formées, encouragées, soutenues, prêchant la haine, l'insurrection, la désobéissance contre tout souverain ami de la France et de la paix du continent. » L'empereur n'ignorait point que le général d'York, malgré le désaveu solennel de son maître, n'avait fait que

suivre les indications de la politique prussienne ; s'attendant par conséquent à une rupture prochaine avec la cour de Berlin, il chercha à prévenir une semblable défection de la part de l'Autriche en redoublant d'égards envers son beau-père. Le 6 février, un sénatus-consulte établit la régence dans les cas prévus par la constitution ; et le 7 avril, la déclaration de guerre de la Prusse étant connue, l'impératrice Marie-Louise fut nommée régente de l'empire par un décret. Dans l'intervalle qui sépara ces deux actes, l'empereur ouvrit lui-même la session du corps législatif, et c'est dans le discours prononcé en cette solennité, que se trouve la phrase orgueilleuse dont nous avons déjà parlé, et qui convenait si mal à sa position : « La dynastie française règne et régnera en Espagne. » Il parla aussi d'un nouveau concordat qu'il venait de conclure avec le pape, et annonça à ses peuples qu'ils devaient se tenir prêts à toute espèce de sacrifice, tant que durerait la guerre maritime. Le comte Montalivet communiqua ensuite un exposé de la situation de l'empire, le plus complet qui eût été présenté jusque-là. C'est alors que les députés de la France auraient dû élever la voix en faveur de la paix. La fortune avait assez trahi nos armes pour qu'on pût opposer son inconstance à l'ambition du monarque, et notre situation n'était pas telle que l'on dut craindre de compromettre le salut du pays et d'en servir les ennemis, en résistant à l'exigence du gouvernement. Mais le corps législatif, comme le conseil d'état et le sénat, n'avait encore que des accents adulateurs à faire entendre. « Oui, sire, dit-il, dans une adresse présentée le 23 mars par M. de Montesquieu, les divers peuples de ce vaste empire, naguère divisés de mœurs et d'intérêts, réunis par l'honneur et la fidélité, ne rivalisent plus que de zèle et de dévouement pour V. M., reposant jusqu'à l'idée d'une paix qui pourrait flétrir l'honneur national, aucuns sacrifices ne leur coûteraient pour maintenir l'intégrité de leur territoire, celui de vos alliés, la prépondérance que vous leur avez acquise, et pour conquérir une paix glorieuse, la seule digne des Français et de votre majesté. » De nouvelles défections se préparaient néanmoins parmi les alliés de Napoléon. Les cabinets de Londres et de Pétersbourg avaient envoyé à Vienne deux diplomates, sir Horace Walpole et le comte de Stakelberg, qui, sans aucune mission apparente, étaient chargés d'entraîner l'Autriche à imiter la Prusse ; et un soulèvement général des peuples et des rois allait éclater contre la France. Déjà l'on mettait en question si l'on consentirait à traiter avec le grand homme, qui accorda une paix généreuse aux vaincus d'Austerlitz, à Jéna et de Friedland ; les espérances de l'ancienne dynastie se ranimaient, et les croiseurs anglais jetaient sur nos côtes la déclaration suivante : « Louis XVIII, etc., etc. : Le moment est enfin arrivé où la divine providence semble prête à briser l'instrument de sa colère. L'usurpateur du trône de Saint-Louis, le dévastateur de l'Europe, éprouve à son tour des revers. Ne seront-ils qu'à aggraver les maux de la France, et n'osera-t-elle renverser un pouvoir odieux que ne protége plus le prestige de la victoire ? Quelles préventions, ou quelles craintes pourraient aujourd'hui l'empêcher de se jeter dans les bras de son roi, et de reconnaître dans l'établissement de sa légitime autorité, le seul gage de l'union, de la paix et du bonheur, que ses promesses ont tant de fois garanties à ses sujets opprimés ? Ne voulant, ne pouvant tenir que de leurs efforts le trône, que ses sujets et leur amour peuvent seuls affermir, quels vœux seront contraires à ceux qu'il ne cesse de former ? Quel doute pourrait s'élever sur ses intentions paternelles ? Le roi a dit, dans ses déclara-

« rations précédentes (des 10 mars 1799 et 2 décembre 1804), et il réitére l'assurance que les corps administratifs et judiciaires seront maintenus dans la plénitude de leurs attributions; qu'il conservera leurs places à ceux qui en seront pourvus, et qui lui prêteront serment de fidélité; que les tribunaux, dépositaires des lois, s'interdiront toutes poursuites relatives à ces temps malheureux, dont son retour aura pour jamais scellé l'oubli; qu'enfin le code, souillé du nom de Napoléon, mais qui ne renferme en grande partie que les anciennes ordonnances et coutumes du royaume, restera en vigueur, si l'on en excepte les dispositions contraires aux dogmes religieux, assujettis long-temps, ainsi que la liberté des peuples, aux caprices du tyran. Le sénat, où siègent des hommes que leurs talents distinguent à juste titre, et que tant de services eussent illustrer aux yeux de la France et de la postérité, ce corps dont l'utilité et l'importance ne seront bien reconnues qu'après la restauration, peut-il manquer d'apercevoir la destinée glorieuse, qui l'appelle à être le premier instrument du grand bienfait qui deviendra le plus solide, comme la plus honorable garantie de son existence et de ses prérogatives. À l'égard des priétés, le roi, qui a déjà annoncé l'intention d'employer les moyens les plus propres à concilier les intérêts de tous, voit les nombreuses transactions qui ont eu lieu entre les anciens et les nouveaux propriétaires, rendre ce soin presque superflu; il s'engage maintenant à interdire aux tribunaux toutes procédures contraires à ces transactions, à encourager les arrangements volontaires, et à donner lui-même, ainsi que sa famille, l'exemple de tous les sacrifices qui pourront contribuer au repos de la France, et à l'union sincère de tous les Français. Le roi a garanti à l'armée la conservation des grades, emplois, solde et appointements dont elle jouit maintenant. Il promet aussi aux généraux, officiers et soldats, qui se signaleront en faveur de sa cause, inséparable des intérêts du peuple français, des récompenses plus réelles, des distinctions plus honorables que celles qu'ils ont pu recevoir d'un usurpateur, toujours prêt à méconnaître ou même à redouter leurs services. Le roi prend de nouveau l'engagement d'abolir cette conscription funeste, qui détruit le bonheur des familles et l'espérance de la patrie. Telles ont toujours été, telles sont les intentions du roi. Son rétablissement sur le trône de ses ancêtres ne sera, pour la France, que l'heureuse transition des calamités d'une guerre, que perpétue la tyrannie, aux bienfaits d'une paix solide, dont les puissances étrangères ne peuvent trouver la garantie que dans la parole du souverain légitime. »

Donné à Hartwel, le 1^{er} février 1813. » Cependant Napoléon, appuyé sur l'assentiment des organes qu'il avait donnés à la nation, et comptant sur la bravoure naturelle des Français, se mit à la tête des jeunes légions que venait de lui fournir le grand peuple, et porta de nouveau la guerre sur l'Elbe, où l'attendaient les débris des vieilles phalanges, que le patriotisme sauvage des Moscovites et la rigueur du climat avaient dévorées. Parti de Paris, le 15 avril, après avoir obtenu du sénat une nouvelle levée de cent quatre-vingt mille hommes, parmi lesquels dix mille gardes d'honneur, il rencontra, le 2 mai, à Lutzen, l'armée combinée des Russes et des Prussiens, et remporta sur elle une victoire complète; il y avait eu la veille un engagement dans lequel le maréchal Bessières fut tué. « Il y a vingt ans, s'écria-t-il sur le champ de bataille, que je commande des armées françaises; je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. » et le lendemain, il adressa à son armée

une proclamation, dont nous croyons devoir citer les passages suivants : « Soldats, je suis content de vous, vous avez rempli mon attente. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa.... » Dans une seule journée, vous avez déjoué tous les complots parricides de nos ennemis! Nous rejetons ces Tartares dans leurs affreux climats, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption, ou l'homme est ravalé à l'égal de la brute! Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats! l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces. » Le résultat de la bataille de Lutzen fut de rendre au roi de Saxe, sa capitale, dans laquelle les Français rentrèrent le 8 mai. De nouveaux combats amenèrent bientôt de nouveaux triomphes pour nos jeunes soldats. Vainqueurs à Bautzen et à Vurtzchen, ils poursuivirent l'ennemi jusqu'à Reichenbach, où Duroc fut tué dans une affaire d'arrière-garde. Dans ce temps-là, Hambourg était évacué; Berlin se trouvait menacé, et le quartier-général impérial s'établissait dans la capitale de la Silésie. Napoléon allait repasser la Visule, après avoir décrété, du champ de bataille de Vurtzchen l'érection d'un monument sur le Mont-Genis, quand l'Autriche se préparait à suivre l'exemple de la cour de Berlin, abandonna tout à coup notre alliance pour se réfugier dans une neutralité médiatrice, jusqu'au moment où les circonstances lui permettraient de se déclarer franchement ennemi. Par son intervention, un armistice d'un mois fut signé le 4 juin à Reivitz, et Prague fut désignée pour la réunion d'un congrès ou devait se négocier la paix générale. Pendant les conférences particulières qui s'établirent entre le duc de Vicence et le comte de Metternich, Napoléon rendit, de Dresde, où il attendait le résultat des négociations, plusieurs décrets sur l'administration intérieure de son empire; l'un de ces actes vint attester que, si le conquérant commençait à se lasser de la guerre, le monarque n'était nullement disposé à se relâcher de son despotisme. Il exigea en effet, des conservateurs de la constitution, qu'ils annulassent par un sénatus-consulte, la décision d'un juri, et la majorité du sénat s'empressa de prouver qu'on n'avait pas trop espéré de sa complaisance. La trêve de Pleivitz ne servit au reste qu'à donner aux coalisés le temps de rassembler leurs forces et de délaacher de nouveaux cabinets de l'alliance de la France. La Suède, dont l'hostilité avait été jusque-là purement négative, envoya ses armées sur l'Elbe, et chargea Bernadotte de combattre les Français. L'Autriche, aux intérêts et à l'amitié de laquelle Napoléon avait sacrifié l'indépendance de la Pologne, mit au grand jour les dispositions ennemies qu'elle n'avait cessé de nourrir en secret. La Bavière, le Wurtemberg et les autres états de la confédération, unis par les mêmes sentiments et les mêmes vœux, se préparèrent à trahir selon les circonstances, un potentat dont la protection leur avait été trop souvent onéreuse. Dans cette situation, l'empereur des Français devait s'attendre à une lutte plus terrible qu'aucune de celles qui avaient précédé, et sentait plus que jamais le besoin d'éclatants triomphes. L'Europe, qu'il avait vaincue et humiliée en détail, se levait cette fois en masse contre lui; le temps des campagnes de sept jours était passé; il n'en restait plus à Napoléon que le souvenir, avec le regret de n'avoir pas voulu en profiter. La reprise des hostilités fut signalée le 27 août par la célèbre bataille de Dresde, à laquelle assistèrent les souverains alliés. Les ennemis de la France avaient été dirigés sur cette capitale, par un Français accouru de l'Amérique en Europe, pour combattre un drapeau qu'il avait illustré. Mais ce con-

seiller des rois tomba sous le premier coup de canon tiré par la garde impériale, et l'armée qu'il avait conduite sous les murs de Dresde pour y surprendre le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, trompée par la diligence de l'empereur, fut contrainte de regagner précipitamment la Bohême, après avoir perdu, en deux jours, soixante mille hommes, quarante drapeaux et soixante pièces de canon. Malheureusement le général Vandamme n'exécuta pas les ordres qu'il avait reçus; il se laissa faire prisonnier avec son corps d'armée, composé de trente mille hommes, par les armées vaincues dont il était chargé d'achever la défaite; d'un autre côté, les maréchaux Oudinot, et Macdonald éprouvèrent des revers, le premier, aux environs de Berlin, et le second, en Sésie. Bientôt ces lieutenants de Napoléon furent obligés d'opérer leur retraite et de repasser l'Elbe, tandis que la nouvelle de la défection de la Bavière arrivait au quartier-général. L'empereur qui avait conçu le projet de manœuvrer sur l'Elbe de Dresde à Hambourg, et de faire de Magdebourg son centre d'opération, pour se porter de là sur Berlin, songea alors à retourner sur le Rhin; les succès du prince royal de Suède contribuèrent aussi à lui faire prendre cette résolution; Bernadotte avait porté aux rois coalisés, l'appui d'une capacité qui leur avait été plus d'une fois funeste; mais avant de se déclarer contre son ancien frère d'armes, il avait tenté de le ramener à une politique moins exigeante au sujet des relations commerciales des diverses nations de l'Europe, et lui avait écrit, au mois de mars 1813, une lettre dont nous citerons les phrases les plus remarquables : « Du moment que V. M. s'enfonça dans l'intérieur de l'empire russe, y disait-il, l'issue ne fut plus douteuse. L'empereur Alexandre et le roi prévinrent déjà, dès le mois d'août, la fin de la campagne et ses immenses résultats. Toutes les combinaisons militaires assuraient que V. M. serait prisonnière. Vous avez échappé à ce danger, mais, votre armée, l'élite de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, n'existe plus. Là sont restés sans sépulture les braves qui sauvèrent la France à Fleurus, des Français qui vainquirent en Italie, qui résistèrent au climat brûlant de l'Égypte, et qui fixèrent la victoire sous vos drapeaux à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, etc.; qu'à ce tableau déchirant, sire, votre âme s'attendrisse; et s'il ne faut, pour achever de l'émouvoir, qu'elle se rappelle la mort de plus d'un million de Français, restés sur le champ d'honneur, victimes des guerres que V. M. a entreprises. Votre système, sire, veut interdire aux nations l'exercice des droits qu'elles ont reçus de la nature, ceux de commercer entre elles, de s'entraider, de correspondre et de vivre en paix; cependant l'existence de la Suède est dépendante d'une extension de relations commerciales sans lesquelles elle ne peut point se suffire. Les calamités du continent réclament la paix, et V. M. ne doit pas la repousser. » Cependant la conduite du cabinet de Munich, et les avantages remportés par un ancien général français sur ses compatriotes et ses compagnons d'armes, ayant décidé Napoléon à revenir sur le Rhin, l'armée reprit la route de France, et rencontra les troupes alliées à Wächau et à Leipzig, dans les journées des 16 et 18 octobre. Deux batailles sanglantes eurent lieu, dans lesquelles la victoire restait incontestablement aux Français; lorsque l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passèrent tout entières à l'ennemi. Cet événement fut le signal de nouveaux désastres pour l'armée française. Les Saxons, qui devaient protéger sa retraite, tirèrent sur nos soldats du haut des remparts de Leipzig; et le lendemain 19, un caporal acheva

de mettre le désordre et le découragement dans nos rangs, en faisant sauter prématurément le pont de l'Elster; ce qui coûta la vie au général Dumontier et à l'intrepide Poniatowski, et nous fit perdre 12,000 hommes, 60 pièces de canon attelées, et de nombreux équipages. Napoléon arriva le 30 octobre à Hanau, où, selon son expression, il passa sur le ventre des Bavares. Le 7 novembre, toute l'armée française eut passé le Rhin, et le 9, Paris revit l'empereur. En son absence, le sénat avait voté, le 24 août, une levée de trente mille conscrits, dans un certain nombre de départements désignés; et le 9 octobre, il avait répondu, par un sénatus-consulte, qui mettait deux cent quatre-vingt mille hommes à la disposition du ministre de la guerre, à un discours de l'impératrice, qui était venue annoncer elle-même la défection de l'Autriche, en faisant un appel aux Français, au nom de l'empereur, de la patrie et de l'honneur. Une nouvelle levée de trois cent mille conscrits fut décrétée dans la séance du 15 novembre. La France, après avoir pendant vingt ans porté la guerre chez les divers peuples de l'Europe, voyait ses propres frontières menacées. Les rois coalisés, en arrivant sur le Rhin, publièrent des manifestes, dans lesquels ils séparèrent la nation française, de son chef. Déchaînant contre Napoléon ce qu'il avait retenu contre eux, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, ils invoquèrent les doctrines populaires, et déclarèrent n'en vouloir qu'à la puissance oppressive et à l'ambition obstinée de l'homme, qui avait pesé si long-temps sur l'Europe. Cet étrange langage des mêmes cabinets, qui avaient combattu avec tant d'opiniâtreté la révolution française; et qui depuis se sont montrés si empressés d'étouffer partout les mouvements libéraux; cet étrange langage fit dire à M. de Fontanes, dans la séance du 27 décembre : « Cette déclaration est d'un caractère inusité dans la diplomatie des rois; ce n'est plus aux rois comme eux qu'ils développent leurs griefs, et qu'ils envoient leurs manifestes; c'est aux peuples qu'ils les adressent. Cet exemple ne peut-il pas être funeste? Faut-il le donner surtout à cette époque où les esprits, travaillés de toutes les manières de l'orgueil, ont tant de peine à fléchir sous l'autorité qui les protège, en réprimant leur audace? Et contre qui cette attaque indirecte est-elle dirigée? contre un grand homme qui mérita la reconnaissance de tous les rois; car en rétablissant le trône de la France, il a fermé le foyer de ce volcan qui les menaçait tous. » Quelque juste que fût cette remarque à l'égard des rois, elle n'en était pas moins impolitique vis-à-vis des peuples. Lorsque Napoléon, forcé par l'inconstance de la fortune de faire un appel aux passions généreuses que le patriotisme enfante, provoquait incessamment un élan national contre ses ennemis, ce n'était pas le moment de rappeler qu'il en avait étouffé le germe. Le corps législatif parla cette fois dans un autre sens que le sénat. L'empereur lui avait imposé un président de son choix, le duc de Massa (Regnier), sans présentation de candidats, comme l'exigeait la consitution. Cette mesure mécontenta les députés. Ils nommèrent, pour l'examen des pièces diplomatiques, cinq membres connus pour être des moins favorables au système impérial : MM. Lainé, Gallois, Flaugergues, Raynaud et Maine de Biran. Le rapport de M. Lainé fit reparaitre, après onze ans d'oubli, les mots de liberté et de droits politiques. C'est un besoin, dit-il, d'imposer silence aux ennemis sur leurs accusations d'agrandissement, de conquête, de prépondérance alarmante. Il y aurait une véritable grandeur à les déshabiller par une déclaration formelle... C'est, d'après les lois, au gouvernement à proposer les moyens qu'il

« croira les plus prompts et les plus sûrs pour repous-
 « ser l'ennemi, et asseoir la paix sur des bases du-
 « rables. Ces moyens seront efficaces, si les Fran-
 « çais sont persuadés que le gouvernement n'aspire
 « plus qu'à la gloire de la paix; ils le seront si les
 « Français sont convaincus que leur sang ne sera
 « versé que pour défendre une patrie et des lois
 « protectrices. Mais ces mots consolateurs de paix
 « et de patrie retentiraient en vain, si l'on ne ga-
 « rantit ces institutions qui promettent les bienfaits
 « de l'une et de l'autre. » Il n'y avait rien que de sage
 « et de modéré dans ce langage; mais telle était la
 « susceptibilité du maître, qu'il y vit un attentat à son
 « pouvoir. Le corps législatif fut récompensé de sa tar-
 « tive hardiesse, par un décret de dissolution; et
 « pour persuader à la France que les députés s'étaient
 « réellement conduits en factieux, on défendit sévère-
 « ment la publication d'une pièce, dont la simple lec-
 « ture aurait laissé sans justification la colère du mo-
 « narque. Mais le besoin d'étouffer toute plainte et
 « toute réclamation égara ici Napoléon; le parti
 « royaliste profita de la prohibition dont le discours
 « de M. Lainé était frappé, pour faire circuler, sous
 « ce titre, un manifeste qui agita vivement les esprits
 « dans les provinces méridionales. On y parlait « du
 « bonheur de la France sous l'empire des lis, » ce
 « qui remua bien autrement les passions que n'avait
 « pu le faire la commission du corps législatif dans
 « son rapport. Malgré le décret de dissolution, les dé-
 « putés se présentèrent, le 1^{er} janvier 1814, à l'au-
 « dience de l'empereur, où les attendaient, avec les
 « reproches les plus amers, la hauteur et les dédains
 « du monarque. Gâté par la longue complaisance des
 « premiers corps de l'état, et par l'exercice d'un pou-
 « voir sans limites, Napoléon s'était habitué de plus
 « en plus à considérer comme séditieuse la moindre
 « opposition populaire. Pour flétrir, aux yeux de la
 « nation, les réclamations constitutionnelles et respec-
 « tueuses du corps législatif, il insista sur ce qu'elles
 « étaient intempestives, et les signala comme suggé-
 « rées par les intentions perverses de quelques membres.
 « Qu'espériez-vous, dit-il aux députés, en vous
 « mettant en opposition? Vous saisissez du pouvoir?
 « Mais quels étaient vos moyens? Étes-vous repré-
 « sentants du peuple? je le suis, moi; quatre fois
 « j'ai été appelé par la nation, et quatre fois j'ai eu
 « les votes de cinq millions de citoyens pour moi.
 « J'ai un titre, et vous n'en avez pas. Vous n'êtes
 « que les députés des départements de l'empire.
 « Qu'auriez-vous fait dans les circonstances ac-
 « tuelles, ou il eût fallu repousser l'ennemi? Auriez-
 « vous commandé les armées? auriez-vous eu assez
 « de force pour supporter le poids des factions?
 « elles-vous auraient écrasé, et vous auriez été
 « anéantis par le faubourg Saint-Antoine et le fau-
 « bourg Saint-Marceau. Auriez-vous été plus pul-
 « sants que l'assemblée constituante et la convention?
 « Que sont devenus les Guadet et les Vergniaud?
 « Ils sont morts, et votre sort eût été bientôt le
 « même. Comment avez-vous pu voter une adresse
 « pareille à la vôtre? Dans un moment où les en-
 « nemis ont entouré une partie de notre territoire,
 « vous cherchiez à séparer la nation de moi!... Votre
 « commission a été conduite par l'esprit de la Gi-
 « ronde et d'Auteuil. M. Lainé est un conspirateur,
 « un agent de l'Angleterre, avec laquelle il est en
 « correspondance par l'intermédiaire de l'avocat De-
 « séze. Les autres sont des factieux... Votre rapport
 « est rédigé avec une astuce et des intentions perverses
 « dont vous ne vous doutez pas. Deux batailles per-
 « dues en Champagne eussent fait moins de mal...
 « Quoique j'ai reçu de la nature un caractère fort
 « et fier, j'avais besoin de consolations. J'ai sacrifié
 « mes passions, mon ambition, mon orgueil au bien
 « de la France. Je m'attendais que vous m'en sau-

« riez quelque gré... Loin de là, dans votre rap-
 « port, vous avez mis l'ironie la plus sanglante à
 « côté des reproches! Vous dites que l'adversité m'a
 « donné des conseils salutaires. Comment pouvez-
 « vous me reprocher mes malheurs? Je les ai sup-
 « portés avec honneur, parce que j'ai un caractère
 « fort et fier; et si je n'avais pas cette fierté dans
 « l'âme, je ne me serais pas élevé au premier trône
 « de l'univers. Cependant j'avais besoin de conso-
 « lations, et je les attendais de vous. Vous avez voulu
 « me couvrir de boue; mais je suis de ces hommes
 « qu'on tue, et qu'on ne déshonore pas. Était-ce
 « avec de pareils reproches, que vous prétendiez re-
 « lever l'éclat du trône? Qu'est-ce que le trône, au-
 « reste? quatre morceaux de bois dorés, revêtus
 « d'un morceau de velours. Le trône est dans la na-
 « tion, et l'on ne peut me séparer d'elle sans lui
 « nuire, car la nation a plus besoin de moi que je
 « n'ai besoin d'elle. Lorsqu'il s'agit de repousser l'en-
 « nemi, vous demandez des institutions? N'êtes-vous
 « pas contents de la constitution; il y a quatre ans
 « qu'il fallait en demander une autre. Vous voulez
 « donc imiter l'assemblée constituante, et com-
 « mencer une révolution? Mais je ne ressemblerai
 « pas au roi qui existait alors; j'abandonnerais le
 « trône, et j'aimerais mieux faire partie du peuple
 « souverain, que d'être roi esclave. Vous avez été
 « entraînés par l'esprit de faction... On est venu
 « vous dire qu'avant de combattre il fallait savoir si
 « l'on avait une patrie; on ne trouvait donc de pa-
 « trie que là où régnait l'anarchie. Vous pouviez faire
 « beaucoup de bien, et vous avez fait beaucoup de
 « mal; et vous en auriez fait plus, si j'avais laissé
 « imprimer votre rapport. Vous parlez d'abus, de
 « vexations; c'est du linge sale qu'il fallait blanchir
 « en famille, et non sous les yeux du public... Dans
 « trois mois nous aurons la paix; les ennemis seront
 « chassés de notre territoire, ou je serai mort...
 « Parmi les pièces diplomatiques soumises aux com-
 « missions du corps législatif et du sénat, se trouvaient
 « un discours du prince régent d'Angleterre,
 « qui déclarait « qu'il n'était ni dans l'intention.
 « de S. M. B., ni dans celles des puissances alliées,
 « de demander à la France aucun sacrifice incompa-
 « rable avec son honneur et ses justes droits; » une
 « déclaration des monarches coalisés, dans laquelle
 « ils exprimaient le désir « que la France fût grande,
 « forte et heureuse, parce que la puissance française,
 « grande et forte, était une des bases de l'édifice
 « politique européen. » En conséquence de ces pro-
 « testations, on avait offert, d'abord à Francfort, de
 « maintenir la France dans ses limites de Rhin et des
 « Alpes; mais lorsqu'on vit que Napoléon n'était pas
 « éloigné d'adhérer à cette proposition, on fit traîner les
 « négociations en longueur jusqu'à ce que les événements
 « permirent de lui imposer de plus dures conditions.
 « Le congrès s'étant, en effet, transporté à Châtillon,
 « pendant que les armées alliées se répandaient dans
 « la Champagne, l'Alsace et la Lorraine, on pré-
 « senta à l'empereur l'ultimatum suivant: 1^o l'aban-
 « don de toute l'Italie, de la Belgique, de la Hollande
 « et des départements du Rhin; 2^o l'obligation pour la
 « France de rentrer dans les limites qu'elle avait eues
 « en 1792. Napoléon, qui venait d'ouvrir par les combats
 « de Saint-Dizier, de Brienne et de la Rothière; cette
 « immortelle campagne de France, dans laquelle le
 « plus grand capitaine des temps anciens et modernes
 « devait déployer toutes les ressources de sa vaste ca-
 « pacité militaire; Napoléon, couvert des lauriers de
 « Champaubert, de Montmirail et de Vauchamp; ré-
 « poussa avec indignation un traité qui aurait fait
 « peser sur le gouvernement impérial la tâche de n'avoir
 « pas su conserver les conquêtes mérites de la répu-
 « blique. « Ah! c'est par trop exiger, s'écria-t-il! Les
 « alliés oublient que je suis bien plus près de Munich

« qu'ils ne le sont de Paris. » Cependant quelques personnes prétendent qu'il avait d'abord donné au duc de Vienne des pouvoirs illimités qu'il ne restreignit ensuite que lorsque des victoires journalières lui permirent de mettre des bornes à sa condescendance. Malgré leurs nombreuses défaites, les armées alliées se maintinrent au cœur de la France et menacèrent Paris. Napoléon les battit successivement à Nangis, à Monterau et à Méry-sur-Seine, et força le généralissime Schwartzberg à demander un armistice, pendant qu'on envoyait à Lusigny des plénipotentiaires, dont les négociations devinrent aussi difficiles et aussi vaines que celles de Prague, de Francfort et de Châtillon. Le 1^{er} mars, après les combats de Bar et de la Ferté-sur-Aube, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engagèrent à Chaumont, par un traité, à poursuivre la guerre avec vigueur et dans un parfait concert, et à n'entamer aucune négociation séparée avec l'ennemi commun. Sept jours après, trente mille Français, sous les ordres de l'empereur, mirent en déroute, à Craonne, cent mille Russes ou Prussiens, commandés par Blücher et Sacken. Le 19 mars, le congrès de Châtillon se sépara, à la suite de la réponse de Napoléon aux conditions qui lui avaient été proposées le 17 février, réponse dans laquelle il demandait avec les limites de l'ancienne France, la conservation de la Savoie et de l'île d'Elbe, outre le royaume d'Italie pour le prince Eugène, et les principautés de Lucques et de Neuchâtel, et le grand duché de Berg pour les titulaires actuels. Le lendemain commença le combat d'Arcis, qui dura deux jours, et au milieu duquel l'empereur sembla chercher inutilement la mort. Une nouvelle affaire illustra nos armes à Saint-Dizier le 26; mais tandis que, courant de victoire en victoire, Napoléon poursuivait l'armée autrichienne dans sa fuite précipitée, les Russes et les Prussiens s'approchèrent de la capitale. Instruit de leur mouvement, le vainqueur de Schwartzberg se hâta d'accourir; il n'est plus temps : Paris a été livré, le 31 mars, aux étrangers. C'est à Fontainebleau que Napoléon apprit l'occupation de la capitale par les troupes de la coalition. Entouré d'une poignée de braves, qui depuis deux mois n'avaient cessé de vaincre et de suppléer le nombre par des efforts héroïques, il espérait encore d'arracher à ses ennemis les fruits de la double défection des hommes et de la fortune, lorsque le duc de Vienne vint lui demander son abdication. En d'autres temps l'homme du destin n'eût pris conseil que de lui-même pour répondre à une telle proposition; jamais il n'eût consenti à laisser tomber le sceptre d'une main victorieuse; mais le conquérant altier qui proclamait, en 1808, dans Madrid, « que Dieu lui avait donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles, » n'avait plus en lui-même cette foi orgueilleuse et exclusive qui fit son élévation et son despotisme. « Ce grand homme, dit un de ses apologistes, avoue lui-même qu'il manqua de courage à cette époque; et, dans la vérité, » il ne sortit pas de lui les grandes et fortes résolutions qu'on pouvait attendre de son génie et de son caractère. Il délibéra avec d'autres quand il ne fallait prendre conseil que de soi-même. » Tant se faisait sentir, sur cette tête forte, le progrès de l'affaiblissement moral dont parle M. de Ségur à l'occasion de la bataille de la Moskova! et qui sera confirmé plus tard par le témoignage d'un homme célèbre dont on ne peut pas plus suspecter la véracité que le civisme! Napoléon céda donc à la voix de ses fidèles serviteurs. Voyant sa capitale livrée aux Russes, Lyon abandonné aux Autrichiens, Toulouse menacée par les Anglo-Espagnols, l'armée d'Italie retenue au-delà des monts par la défection de Murat, et le sénat renversant lâchement l'idole qu'il avait si long-temps en-

cesse, il se décida à abdiquer en faveur de son fils. Mais les monarches alliés exigèrent une abdication pure et simple, offrant la souveraineté de l'île d'Elbe en dédommagement, à un prince qu'ils faisaient descendre du premier trône de l'univers. Napoléon, à qui la victoire était redevenue fidèle au moment même où la trahison ébranlait sa fortune, s'indigna des prétentions de ses ennemis et s'écria : « Eh bien ! puis-je il faut renoncer à descendre plus long-temps la France, l'Italie ne m'offre-t-elle pas encore une retraite digne de moi ? » Veut-on m'y suivre encore une fois ? Marchons vers les Alpes. » La stupeur, qui se répandit autour de lui à cette proposition, lui apprit que le fameux état-major d'Arcole, des pyramides et de Marengo n'était plus là, et il put s'apercevoir, ainsi qu'il s'en est expliqué depuis à Sainte-Hélène, qu'il avait altéré lui-même les plus grands caractères, frappé d'inertie les âmes le plus fortement trempées, et étouffé le germe des résolutions extrêmes, chez ses plus intrépides lieutenants, quand il avait fait, des héros de la république, des grands seigneurs de l'empire. Forcé alors d'accepter les conséquences déplérables de son système politique, il prit la plume, et, de la même main qui avait fondé la quatrième dynastie par une longue série de triomphes, il la déshérita, en ces termes, des hautes destinées qu'il lui avait promises : « Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, au trône de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. » Napoléon ne tarda pas cependant de se repentir d'avoir cédé aux desirs des souverains et aux instances de ses conseillers; il aurait voulu retirer son abdication, mais il n'était plus temps. Lorsqu'on lui présenta le nouveau traité qui réglait son sort futur et celui de sa famille, il refusa d'abord de le signer. « Pendant les agitations que lui donna la discussion relative à ce traité, dit un biographe, la pensée de sortir de la scène du monde, à la manière des héros de l'antiquité, occupait cette grande âme; il prit du poison; mais, sauvé par une espèce de miracle, et étonné de vivre encore, il crut reconnaître dans cet événement un ordre du ciel qui ne voulait pas sa mort. » Sa déchéance avait été prononcée, le 2 avril, par le sénat, sous la présidence de ce même Talleyrand qu'il avait fait prince, et avec le concours du plus grand nombre de ses complices au 18 brumaire. Le 6 du même mois, les conservateurs de la constitution impériale se chargèrent de la détruire comme ils avaient mutilé celle de l'an 8 et renversé celle de l'an 3. Toujours plus dévoués à leur fortune qu'à leur serment, ils décrétèrent un nouveau pacte, dans lequel, en rappelant les Bourbons au trône de France, il eurent soin de stipuler que les sénateurs actuels seraient maintenus dans leurs fonctions, dotations, etc., ce qui ne servit qu'à jeter de la défaveur sur leur acte constitutionnel, selon les intentions de l'habile meneur à qui était due cette précaution perfide. Il est juste de dire pourtant que parmi les membres de la commission chargée d'examiner ce projet de constitution, trois sénateurs, qui avaient fait partie de l'opposition sous l'empire, Grégoire, Garai et Lanjuinais, se prononcèrent pour le rejet. Un gouvernement provisoire, composé de Talleyrand, Beurnonville, Jaucourt, le duc de Dalberg et l'abbé de Montesquieu, avait été nommé immédiatement après le décret de la déchéance. Le 13 avril, deux jours après l'abdication de Napoléon, il adressa à l'armée une proclamation qui commençait ainsi : « Soldats, vous n'êtes plus à Napoléon, mais vous êtes toujours à la patrie; votre premier

« serment de fidélité fut pour elle ; ce serment est
 « irrévocable et sacré. La constitution nouvelle vous
 « assure vos honneurs, vos grades, vos pensions.....
 « la paix vous garantit le prix de vos longs travaux.
 « Quelle était votre destinée sous le gouvernement
 « qui n'est plus ? Traînés des bords du Tage à ceux
 « du Danube, des bords du Nil à ceux du Niépér,
 « tour à tour brûlés par les chaleurs du désert ou
 « glacés par les frimas du Nord, vous éleviez, sans
 « intérêt pour la France, une grandeur monstrueuse,
 « dont tout le poids retombait sur vous comme sur
 « le reste du monde. Tant de milliers de braves n'ont
 « été que les instruments et les victimes d'une force
 « sans prudence, qui voulait fonder un empire sans
 « proportions ! Combien sont morts inconnus pour
 « augmenter la renommée d'un seul homme ! » Et ceux
 « qui tenaient ce langage avaient presque tous fait partie
 « de ce sénat qui épousa envers Napoléon, même
 « après les désastres de Moskov et de Leipzig, toutes
 « les formes de la plus basse adulation ! et ils avaient
 « attendu, pour ouvrir les yeux sur l'ambition insen-
 « sée de l'homme, qui élevait une *grandeur mon-
 « strueuse*, ils avaient attendu que les cosaques cam-
 « passent dans les Champs-Élysées, et que l'étranger
 « commandât dans Paris ! Le même jour, un arrêté
 « des pentarques, chargés des destinées de la France,
 « sous la protection des baïonnettes russes et prus-
 « siennes, jusqu'au retour de Louis XVIII, remplaça
 « les couleurs de la révolution par la cocarde blanche.
 « Cependant Napoléon, instruit de tout ce qui s'était
 « passé dans la capitale et dépourvu par un acte solen-
 « nel, du sceptre de France et d'Italie, dut songer à
 « se rendre à sa nouvelle destination. Le 20 avril, à
 « midi, il descendit dans la cour du château de Fon-
 « tainebleau, où ses troupes étaient rassemblées :
 « Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille
 « garde, s'écria-t-il d'une voix émue, je vous fais
 « mes adieux ! Depuis vingt ans que je vous com-
 « mande, je suis content de vous ; je vous ai tou-
 « jours trouvés sur le chemin de la gloire. Les puis-
 « sances alliées ont armé toute l'Europe contre
 « moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et
 « la France a cédé à des intérêts particuliers ; avec
 « vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'au-
 « rais pu entretenir la guerre civile pendant trois
 « ans ; mais la France eût été malheureuse, ce qui
 « était contraire au but que je m'étais proposé ; je
 « devais donc sacrifier mon intérêt personnel à son
 « bonheur, ce que j'ai fait. Soyez fidèles au nouveau
 « souverain que la France s'est choisi ; n'abandon-
 « nez point cette chère patrie, trop long-temps mal-
 « heureuse ! Ne plaiguez point mon sort : je serai
 « toujours heureux quand je saurai que vous l'êtes.
 « J'aurais pu mourir, rien n'était plus facile ; mais
 « non, je suivrai toujours le chemin de l'honneur ;
 « j'écirai ce que nous avons fait. Je ne puis vous
 « embrasser tous, mais je vais embrasser votre
 « chef : venez, général (il embrasse le général
 « Petit) : qu'on m'apporte l'aigle (il l'embrasse) ;
 « Cher aigle, que tes baisers retentissent dans le
 « cœur de tous les braves ! adieu, mes enfants !
 « adieu, mes braves ! entourez-moi encore une fois.
 « L'émotion de Napoléon s'était communiquée en un
 « instant à tous ses compagnons d'armes ; les officiers
 « mêlaient leurs sanglots à ceux des soldats : tableau
 « touchant, où la douleur universelle faisait ressor-
 « tir davantage la satisfaction d'une poignée de braves
 « que l'ex-empereur avait choisis dans sa garde
 « pour l'accompagner à l'île d'Elbe. Napoléon quitta
 « Fontainebleau peu d'heures après, sans avoir vu ni
 « sa femme ni son fils, quoiqu'il en eût vivement ex-
 « primé le désir. C'est à cette époque que le marquis
 « de *** a placé, dans son audacieuse et cynique ré-
 « volution, la mission qu'il a prétendu avoir reçue de
 « quelques grands personnages, pour le double assas-

« sinat de l'empereur et du roi de Rome. Il en coûte
 « à l'écrivain de rappeler une telle déclaration,
 « d'avoir à enregistrer un aveu, qui serait toujours dé-
 « goûtant lors même qu'il ne serait pas odieux :
 « mais après avoir rempli ce pénible devoir, nous
 « nous exprimons de revenir à des actes qui hono-
 « rent le cœur humain, et nous dirons que les généraux
 « Drouot, Bertrand et Cambrouze, destinés à conso-
 « ler la France, par un dévouement sublime, du
 « spectacle affligeant de tant d'odieuses défections,
 « voulurent partager la mauvaise fortune de celui
 « qu'ils avaient entouré dans la prospérité ; prouvant
 « par là que c'était moins au monarque, dispensa-
 « teur des grâces, qu'un grand capitaine et à l'homme
 « de génie, qu'ils avaient été attachés durant l'ère im-
 « périale. Le voyage de Fontainebleau à la mer fut une
 « espèce de triomphe pour Napoléon, jusqu'aux fron-
 « tières du Dauphiné et de la Provence. A Roanne, il
 « dit au maire : « Vous deviez avoir ici six mille hom-
 « mes de l'armée d'Espagne ; si je n'avais été trahi
 « que quatorze fois par jour, je serais encore sur le
 « trône. » Les cris de vive l'empereur ! l'accueillirent à
 « Lyon et à Valence, où Augereau, qui venait de lui
 « reprocher, dans une proclamation, de n'avoir pas su
 « mourir en soldat, osa se présenter à lui. Mais dans
 « les départements méridionaux, la scène changea
 « de face : le village de Douzart fut le premier endroit
 « où quelques misérables, repoussés par le reste de
 « la population, se portèrent au-devant du potentat
 « déchu pour lui faire entendre les plus grossières in-
 « jures et pour l'assailir avec des pierres. A Arignon,
 « le danger devint tellement grand que Napoléon
 « consentit à pourvoir à sa sûreté par un déguise-
 « ment ; sans cette précaution, il serait tombé pen-
 « être sous les coups de quelques assassins dans les
 « environs d'Orgon. « Vous ne m'auriez pas reconnu
 « sous ce costume (c'était un costume étranger),
 « dit-il au sous-préfet d'Aix, ancien auditeur ; ce
 « sont ces messieurs (les commissaires des puis-
 « sances alliées) qui me l'ont fait prendre, le jugeant
 « nécessaire à ma sûreté. J'aurais pu avoir une es-
 « corte de trois mille hommes, je l'ai refusée, pré-
 « férant me confier à la loyauté française. Les Pro-
 « vençaux se déshonorent. Depuis que je suis en
 « France, je n'ai pas eu un bon bataillon de Pro-
 « vençaux sous mes ordres ; ils ne sont bons que
 « pour crier. Les Gascons sont fainéants, mais ils
 « sont braves ; dites à vos Provençaux que l'em-
 « pereur est bien mécontent d'eux. » S'étant arrêté
 « quelques instants dans un château du département du
 « Var, il dit à des dames qui étaient accourues pour l'y
 « voir : « n'est-ce pas qu'on dit maintenant que je suis
 « un scélérat, un brigand ? convenez-en mesdames,
 « maintenant que la fortune m'est contraire, on dit
 « que je suis un coquin, un brigand ; mais savez-
 « vous ce que cela veut dire ? J'ai voulu mettre la
 « France au-dessus de l'Angleterre, voilà tout. » A
 « Fréjus, il dit au maire : « Vous voyez Napoléon,
 « ce maître du monde ; le voilà souverain de l'île
 « d'Elbe. Que pensez-vous ici de cet événement ? —
 « Sirs, on croit que vous vous êtes perdus par les
 « droits-réunis et par la guerre, répondit le magis-
 « trat. — Je le sais, mais trop tard ; cependant, je
 « n'ai fait jamais que prévenir mes ennemis, étant
 « sûr d'être attaqué si je ne les attaquais le premier.
 « Au surplus j'ai été trahi par des maréchaux. Je
 « suis content de la réception qu'on m'a faite dans
 « cette ville ; je suis fâché que Fréjus soit en Pro-
 « vence. » Il s'embarqua le 28 avril à Saint-Ra-
 « pheau, sur une frégate anglaise, et entra le 3 mai
 « dans la rade de Porto-Ferrajo. Le lendemain, il
 « descendit à terre, et fit arborer son drapeau sur le
 « fort de l'étoile. Salué par cent un coups de canon,
 « il reçut les chefs de la ville de la main du maire, se
 « rendit ensuite à la cathédrale pour y faire chanter

un *Te Deum*, et s'installa provisoirement à l'hôtel de la mairie. Une proclamation fit connaître aux Elbois les paroles qu'il avait adressées, en débattant, au général Dufour, commandant de l'île, et que nous transcrivons ici : « Général, j'ai sa-
« crié mes droits aux intérêts de la patrie, et je me
« suis réservé la propriété et la souveraineté de l'île
« d'Elbe. Toutes les puissances ont consenti à cet ar-
« rangement. Faites connaître aux habitants que c'est
« de choses et le choix que j'ai fait de leur île pour
« mon séjour, en considération de leurs mœurs et de
« leur climat; dites-leur qu'ils seront l'objet de mon
« intérêt le plus vif. » Napoléon parut en effet résigné,
« et sembla ne s'occuper que de ses nouveaux sujets.
L'administration de l'île devint bientôt aussi active
que florissante; des mines furent exploitées, des routes
ouvertes, des arbres plantés, des maisons cons-
truites, etc., etc. La mère de l'empereur et sa sœur
Pauline vinrent le visiter au milieu de ces tra-
vaux, non moins faits pour embellir sa retraite, que
pour tromper les rois de l'Europe, sur la véritable
pensée dont l'âme de l'illustre exilé était remplie.
Car si l'on se rappelle qu'à Fontainebleau, Napoléon
n'avait cédé qu'à regret aux instances de ses con-
seillers et de ses lieutenants; qu'il avait voulu reti-
rer son acte d'abdication, et tenter encore la fer-
tune des armes, on ne peut douter qu'il n'eût
conçu dès lors le projet et l'espoir de repasser sur
la scène politique, en de meilleurs temps; et que
cette arrière-pensée n'eût été pour beaucoup dans
le choix qu'il avait fait de l'île d'Elbe, à cause de
son voisinage de la France et de l'Italie. Les fautes
du ministère de l'ancien évêque d'Autun et de
l'abbé de Montesquieu, les imprudences de quelques
partisans trop zélés de l'ancien régime, et les déli-
bérations du congrès de Vienne hâtèrent l'exécution
de l'audacieuse tentative, qui n'avait cessé de préoc-
cuper le monarque déchu. En apprenant qu'on avait
mis en question sa translation à Sainte-Hélène, et
que des vainqueurs d'un jour, envers lesquels il
s'était montré si généreux après tant de batailles
décisives, avaient peut-être déjà résolu de l'en-
sevelir vivant dans les mers des tropiques, Napoléon
hésita d'autant moins à prévenir le coup qui le
menaçait, que les journaux et toutes les nouvelles
venues de France lui avaient révélé un grand mé-
contentement national. Selon M. Fleuri de Cha-
boulon, quelques personnages importants de l'an-
cienne cour impériale avaient même fait parvenir
à Porto-Ferrajo des renseignements tellement alar-
mants, sur la marche de la contre-révolution, que
l'homme qui avait médité autrefois la journée de
Saint-Cloud, sous le ciel de l'Égypte, devait pres-
senteir ce qu'on attendait encore de lui. Un colonel,
mort depuis sur le champ de bataille de Waterloo,
s'était chargé, dit-on, de porter ces renseignements
à l'île d'Elbe, et le colloque suivant s'établit entre lui
et Napoléon : « mais, si je débarquais en France,
« n'est-il pas à craindre que les chouans et les émi-
« grés massacrent les patriotes ? — Je ne le pense
« pas, sire, nous sommes les plus nombreux et les
« plus braves. — Oui; mais si l'on vous entasse
« dans les prisons, ils vous y égorgeront. — Le peuple,
« sire, ne les laisserait pas faire. — Poussiez-vous
« ne pas vous tromper ! D'ailleurs, j'arriverai si vite
« à Paris, qu'ils n'auront pas le temps de savoir où
« donner de la tête. J'y serai aussitôt que la nouvelle
« de mon débarquement. — Oui, dit l'empereur, j'y
« suis résolu. — Je partirai. — L'entreprise est grande,
« est difficile, est périlleuse; mais elle n'est point
« au-dessus de moi. La fortune ne m'a jamais aban-
« donné dans les grandes occasions. — Je partirai
« avec mon épée, mes Polonois, mes grenadiers.
« La France est tout pour moi. Je lui appartiens; je
« lui sacrifierai avec joie mon repos, mon sang et

« mes vœux. — Quelque'il en soit de l'authenticité de ce
« dialogue, que nous ne rapportons qu'en partie,
« ainsi que de la mission du colonel, Napoléon pos-
« sistant de l'absence du commodore Campbell, re-
« tenu à Livourne dans les plaisirs d'une fête, fit
« embarquer, dès le 26 février 1815, six cents hom-
« mes de sa garde sur un brick de vingt-six canons;
« tandis que deux cents hommes d'infanterie, cent
« lanciers polonois, et un bataillon de flambeurs
« étaient regus à bord de trois autres bâtiments. Ayant
« mis à la voile dans la nuit du 26 au 27, il entra
« dans le golfe Jaen, le 1^{er} mars. Le même jour il
« débarqua dans le voisinage de Cannes, pour prendre
« de là la route de Paris. Cette direction, s'il faut
« en croire un citoyen de la Corse, qui vient de pub-
« lier à Bruxelles *La Vérité sur les cent jours*, causa
« de l'étonnement et du dépit à quelques Italiens,
« dont le prisonnier de l'île d'Elbe avait écarté les
« propositions et encouragé le zèle patriotique, en
« promettant de ne briser ses fers que pour marcher
« sur Rome, et délivrer la péninsule entière de la
« domination tudesque. Le Génois Corvetto, depuis
« ministre des finances sous Louis XVIII, et le cé-
« lèbre Melchior Deffico, conseiller d'état à Naples et
« auteur de *l'Histoire de la République de Saint-Marin*,
« sont les deux chefs que le nouvel historien assigne
« à cette étrange conspiration. Nous sommes loin de
« garantir la véracité d'un écrivain, dont les révé-
« lations tardives offrent tant d'in vraisemblance;
« il paraît seulement certain que Murat, menacé
« par les rois légitimes dont il s'était fait si impru-
« demment l'allié, voulut conjurer les foudres du
« congrès de Vienne, en se réconciliant avec son
« beau-frère, et qu'il lui adressa des émissaires à
« Porto-Ferrajo, par l'entremise de sa femme, afin
« de l'engager à repasser sur la scène politique, soit
« en France, soit en Italie. Mais ce dernier pays ne
« pouvait convenir à Napoléon. L'homme qui avait
« relevé l'empire de Charlemagne, et courbé l'Eu-
« rope sous sa loi, devait se résigner à l'obscurité,
« comme Dioclétien, ou régner encore sur le grand
« peuple. L'Italie, quelque gloire qu'elle réservât à
« ses libérateurs, n'était qu'une étroite langue de terre
« où l'ambition du dispensateur des couronnes n'au-
« rait pas été moins gênée, que dans la petite île de la
« mer de Toscane. Napoléon s'achemina donc vers la
« capitale, d'où sa volonté souveraine réglait naguère
« les destinées de vingt nations différentes. Deux
« routes s'offraient à lui pour le conduire d'abord
« à Lyon, celle de la plaine, parallèle au Rhône,
« par Aix, Avignon et Valence, et celle des mon-
« tagnes par Sisteron, Gap et Grenoble. Il avait suivi
« la première en 1799, lorsqu'abandonnant à Kléber
« ses stériles conquêtes sur les rives du Nil, il
« avait apparu soudainement en Provence, pour ac-
« complir la haute mission qu'il s'était donnée lui-
« même, et qui ne lui fut pas moins inspirée sans
« doute par l'ambition, que par sa sollicitude pour le
« repos et le bonheur de la France. Il venait alors
« pour arrêter le mouvement révolutionnaire, et tous
« ses discours, toutes ses insinuations, hostiles à la
« démocratie, laissaient percer les desseins secrets
« qu'il nourrissait depuis long-temps en son âme. En
« 1815, au contraire, il se disait appelé à préserver
« son pays des excès de la contre-révolution; aussi
« modifia-t-il son langage en conséquence. Des pro-
« clamations au peuple et à l'armée, manifestes vio-
« lents, dont le style passionné pouvait rappeler, en
« quelques endroits, les ouvrages prodigés aux prin-
« ces de la maison de Lorraine, dans l'ordre du jour
« qui suivit la prise de Vienne, en 1809, semblèrent
« annoncer néanmoins à certains égards, la conver-
« sion du despote. « Soldats, dit-il à l'armée, nous
« n'avons pas été vaincus; deux hommes sortis de
« nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur

« prince, leur bienfaiteur. Ceux que nous avons vu
 « pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe
 « pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur
 « vie à combattre contre nous dans les rangs des
 « armées étrangères, en maudissant notre belle
 « France, prétendraient-ils commander et enchaî-
 « ner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soule-
 « ver les regards ? souffririons-nous qu'ils héritent du
 « fruit de nos glorieux travaux ? qu'ils s'emparent de
 « nos honneurs, de nos biens, qu'ils calomnient no-
 « tre gloire ? si leur règne durait, tout serait perdu,
 « même le souvenir de nos immortelles journées.
 « Avec quel acharnement ils les dénaturent ! Ils
 « cherchent à empoisonner ce que le monde ad-
 « mire ; et s'il reste encore des défenseurs de notre
 « gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous
 « avons combattu sur le champ de bataille. Soldats !
 « dans mon exil j'ai entendu votre voix ; je suis ar-
 « rivé à travers tous les obstacles et tous les périls.
 « Votre général, appelé au trône par le choix du
 « peuple, et élevé sur vos pavois, vous est rendu :
 « venez le joindre. Arrachez ces couleurs que la
 « nation a proscrites, et qui pendant vingt-cinq ans
 « servirent de ralliement à tous les ennemis de la
 « France ; arborée cette cocarde tricolore ; vous
 « la portiez dans nos grandes journées ! nous de-
 « vons oublier que nous avons été les maîtres des
 « nations ; mais nous ne devons pas souffrir qu'au-
 « cune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être
 « le maître chez nous ! qui en aurait le pouvoir ?
 « Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Aus-
 « terlitz, à Jéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela,
 « à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk,
 « à la Moskova, à Lutzen, à Warten, à Mont-
 « mirail. Pensez-vous que cette poignée de Français
 « aujourd'hui si arrogants, puissent en soutenir la
 « vue ? Ils retourneront d'où ils viennent, et là,
 « s'ils le veulent, ils régneront comme ils préten-
 « dent avoir régné depuis dix-neuf ans. Vos biens,
 « vos rangs, votre gloire ; les biens, les rangs et la
 « gloire de vos enfants, n'ont pas de plus grands en-
 « nemis que ces princes, que les étrangers nous ont
 « imposés. Ils sont les ennemis de notre gloire, puis-
 « que le récit de tant d'actions héroïques, qui ont
 « illustré le peuple français, combattant contre eux
 « pour se soustraire à leur joug, est leur condamna-
 « tion. Les vétérans des armées de Sambre-et-
 « Meuse, du Rhin, d'Egypte, d'Italie, de l'Ouest,
 « de la grande armée sont humiliés ; leurs hono-
 « rables cicatrices sont flétries ; leurs succès seraient
 « des crimes, ces braves seraient des rebelles, si,
 « comme le prétendent les ennemis du peuple, des
 « souverains légitimes étaient au milieu des armées
 « étrangères. Les honneurs, les récompenses, les af-
 « fections sont pour ceux qui les ont servis contre
 « la patrie et contre nous. Soldats ! venez vous ran-
 « ger sous les drapeaux de votre chef ; son existence
 « ne se compose que de la vôtre ; ses droits ne sont
 « que ceux du peuple et les vôtres ; son intérêt, son
 « honneur, sa gloire, ne sont autres que votre inté-
 « rêt, votre honneur et votre gloire. La victoire
 « marchera au pas de charge ; l'aigle, avec les cou-
 « leurs nationales, volera de clocher en clocher,
 « jusqu'aux tours de Notre-Dame : alors vous pour-
 « rez montrer avec honneur vos cicatrices ; alors
 « vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez
 « fait ; vous serez les libérateurs de la patrie. Dans
 « votre vieillesse, entourés et considérés de vos con-
 « citoyens ; ils vous entendront avec respect racon-
 « ter vos hauts faits. Vous pourrez dire avec orgueil :
 « et moi aussi je faisais partie de cette grande ar-
 « mée qui est entrée deux fois dans les murs de
 « Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Ma-
 « drid, de Moscou ; qui a délivré Paris de la souil-
 « lure que la trahison et la présence de l'ennemi y

« avaient empreinte. Honneurs à ces braves soldats,
 « la gloire de la patrie ! et honte éternelle aux
 « Français criminels, dans quelques rangs que la
 « fortune les ait fait naître, qui combattirent
 « vingt-cinq ans avec l'étranger, pour déchirer le
 « sein de la patrie ! » Dans la proclamation qu'il
 « adressa au peuple, Napoléon ne s'exprima pas avec
 « moins d'aigreur et de véhémence, contre le gouver-
 « nement royal, et quelques uns de ses anciens ser-
 « viteurs : mais il insista davantage sur les droits et la
 « souveraineté de la nation. « Français, dit-il, la dé-
 « fection du duc de Castiglione livra Lyon sans dé-
 « fense à nos ennemis ; l'armée, dont je lui avais
 « confié le commandement était, par le nombre de
 « ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des
 « troupes qui la composaient, à même de battre le
 « corps d'armée autrichienne qui lui était opposé,
 « et d'arriver sur les derrières du flanc gauche de
 « l'armée ennemie qui menaçait Paris. Les vic-
 « toires de Champanbert, de Montmirail, de Château-
 « Thierry, de Vauchamp, de Montereau, de Craonne,
 « de Reims, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier,
 « l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de
 « la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté
 « et de la Bourgogne, et la position que j'avais prise
 « sur les derrières de l'armée ennemie, en la sépa-
 « rant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de
 « ses convois et de tous les équipages, l'avaient pla-
 « cée dans une situation désespérée. Les Français
 « ne furent jamais sur le point d'être plus puissants,
 « et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans res-
 « source : elle eût trouvé son tombeau dans ses vastes
 « contrées, qu'elle avait si impitoyablement sac-
 « cagées, lorsque la trahison du duc de Raguse li-
 « vra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite
 « inattendue de ces deux généraux, qui trahirent à
 « la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur,
 « changea le destin de la guerre. La situation dé-
 « sastreuse de l'ennemi était telle, qu'à la fin de l'af-
 « faire, qui eut lieu devant Paris, il était sans mu-
 « nitions par la séparation de ses parcs de réserve.
 « Dans ses nouvelles et grandes circonstances, mon
 « cœur fut déchiré, mais mon âme resta inébranla-
 « ble. Je ne consultai que l'intérêt de ma patrie ; je
 « m'exilai sur un rocher au milieu des mers : ma vie
 « vous était et devait encore vous être utile ; je ne
 « permis pas que le grand nombre de citoyens qui vou-
 « laient m'accompagner partageassent mon sort ; je
 « crus leur présence utile à la France, et je n'emmenai
 « avec moi qu'une poignée de braves nécessaires à
 « ma garde : *élevé au trône par votre choix, tout ce
 « qui a été fait sans vous est illégitime.* Depuis vingt-
 « cinq ans, la France a de nouveaux intérêts, de
 « nouvelles institutions, une nouvelle gloire qui ne
 « peuvent être garantis que par un gouvernement
 « national, et par une dynastie née dans ces nou-
 « velles circonstances. Un prince qui régnerait sur
 « vous, qui serait assis sur mon trône par la force
 « des mêmes armées qui ont ravagé notre territoire,
 « chercherait en vain à s'établir des principes du droit
 « féodal ; il ne pourrait assurer l'honneur et les droits
 « que d'un petit nombre d'individus ennemis du peup-
 « le, qui, depuis vingt-cinq ans, les a condamnés
 « dans toutes nos assemblées nationales. Votre tran-
 « quillité intérieure et votre considération seraient
 « perdues à jamais. Français ! dans mon exil, j'ai en-
 « tendu vos plaintes et vos vœux ; vous réclamez *ce
 « gouvernement de votre choix ; qui seul est légitime.* Vous
 « accusez mon long sommeil, vous me reprochiez
 « de sacrifier à mon repos les grands intérêts de la
 « patrie : j'ai traversé les mers au milieu des périls
 « de toute espèce ; j'arrive parmi vous reprendre mes
 « droits, qui sont les vôtres. Tout ce que des indivi-
 « dus ont fait, écrit ou dit depuis la prise de Paris,
 « je l'ignorais toujours ; cela n'influera en rien

sur le souvenir que je conserve des services importants qu'ils ont rendus; car il est des événements d'une telle nature, qu'ils sont au-dessus de l'organisation humaine. Français Nil n'est aucune nation, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait eu le droit de se soustraire, et ne se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux. Lorsque Charles VII entra à Paris et renversa le trône éphémère de Henri VI, il reconnut tenir son trône de la vaillance de ses braves, et non d'un prince régent d'Angleterre. C'est aussi à vous seuls et aux braves de l'armée que je fais et ferai toujours gloire de tout devoir. Quelque succès qu'il dût attendre d'un langage aussi étrange dans sa bouche et aussi capable de pousser à l'exaltation le peuple et l'armée, Napoléon n'ignorait pas que les déclarations les plus libérales ne pourraient triompher de la haine que lui avaient vouée les habitants de la France méridionale, et sous laquelle il avait été en danger de succomber, dans Vaucluse et les Bouches-du-Rhône, durant son voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe. Pressentant donc l'impissance du style démocratique à désarmer les passions, que sa chute avait réveillées dans ces contrées, il se hâta de franchir les dernières chaînes des Alpes, et de gagner le Dauphiné, où il savait que, les fautes de la restauration étant mieux senties, le langage populaire serait aussi mieux accueilli. Parti de Cannes le 4 mars, Napoléon arriva le 5 à Gap, après avoir traversé les départements du Var et des Basses-Alpes. Jusque-là nul renfort n'avait accueilli sa petite armée, et l'on avait remarqué au contraire la désertion d'un grenadier des plus beaux de la garde. La population ne se pressait pas non plus à sa rencontre, et dans les campagnes comme dans les villes, les habitants de la haute Provence avaient manifesté plus de curiosité que d'enthousiasme. Enfin on touchait le sol dauphinois, et la marche de l'ex-empereur allait présenter un autre spectacle : à Gap les proclamations du gosse Jean furent imprimées pour la première fois. « Elle s'en répandant avec la rapidité de l'éclair, dit M. Fleury de Ghaboulon, et enflammant toutes les têtes et tous les cœurs d'un dévouement si violent et si prompt; que toute la population du pays voulait se lever en masse et marcher à l'avant-garde. » Dès lors Napoléon put prévoir le succès inouï réservé à son expédition aventureuse; les paysans, ainsi que la remorque M. de Lés-Cases, bordaient les routes dans l'ivresse de la joie; des couronnes entières, ayant à leur tête leurs maîtres et leurs curés, se réunissaient pour servir d'écuyer le grand homme. Napoléon s'est rappelé à Sainte-Hélène que dans une vallée des Alpes, il avait vu sortir du milieu de la foule immense qui se précipitait sur son passage, un soldat de haute stature, pleurant de joie et tenant dans ses bras un vieillard de quatre-vingt-dix ans; c'était le grenadier même dont on avait remarqué l'absence et suspecté la fidélité; il s'était séparé momentanément de ses frères d'armes, quand pour aller chercher son père qui lui voulait présenter à l'empereur. Celui-ci exprimait dans la suite dans l'entretien le désir qu'on fit un tableau de cette circonstance. Les autorités supérieures du département des Hautes-Alpes s'étaient retirées à l'approche de Napoléon; le maire de Gap, plutôt que d'abandonner ses concitoyens dans ces circonstances difficiles, vint lui présenter ses salutations, et fut suivi de quelques milliers de municipalités et de sous-officiers à demi-solde. Comme la certitude de la victoire n'était pas encore acquise, l'empereur continua de parler des bienfaits de la révolution, de la souveraineté du peuple, de la liberté, de l'égalité et de tout ce qui pouvait ébranler fortement les masses populaires. Il quitta cette ville le 6 à deux heures après midi, au milieu d'acclame-

ments universelles. Son départ fut précédé de la publication, suivante : « Citoyens, j'ai été vivement touché de tous les sentiments que vous m'avez montrés; vous venez de me prouver, la cause de la nation triomphera encore! Vous avez raison de m'appeler votre père; je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe vos inquiétudes; il garantit la conservation de toutes les propriétés, l'égalité entre toutes les classes; et ces droits dont vous jouissiez depuis vingt-cinq ans, et après lesquels mes pères ont tant souffert, forment aujourd'hui une partie de votre existence. Dans toutes les circonstances où je pourrai me trouver, je me rappellerai toujours avec un vif intérêt ce que j'ai vu en traversant votre pays. Arrivé au village de Saint-Bonnet, sur les limites des départements des Alpes et de l'Isère, Napoléon reçut un témoignage bien précieux de la sollicitude des habitants, pour le succès de son entreprise. Effrayés de le voir réduit à quelques centaines de soldats, ils lui proposèrent de sonner le tocsin et de l'accompagner en masse. « Non, leur dit-il, vous sentez bien que vous ne pouvez pas vous tromper; ils ont pour moi un sûr garant des sentiments de mes soldats; ceux que je rencontrerai se rangeront de mon côté; plus ils seront, plus mon succès sera assuré. Restez donc tranquilles chez vous. » L'avant-garde de l'empereur, commandée par Cambonne, poussa dès le 6 jusqu'à la Mure; tandis qu'il couchait lui-même à Corp, bien impatient de connaître les mesures prises dans Grenoble pour le recevoir ou le repousser, et de rencontrer surtout un régiment, ou un bataillon qui pût assurer des dispositions favorables de l'armée; car s'il affectait une pleine sécurité, comme il convenait à sa position, son armée ne partagerait pas toujours la confiance qu'exprimait sa bouche, et il était loin d'être sans inquiétude sur le nouvel essai qu'il allait faire de la puissance de son nom et de son génie. Enfin parut le 7 mars, journée décisive pour l'exilé de l'île d'Elbe. Il avait abandonné Corp et dépassé la Mure, lorsqu'à peu de distance de la Frete ou vint lui annoncer qu'un bataillon du 56^e régiment battrait le chemin à l'avant-garde impériale, et refusait de fraterniser avec Cambonne. A cette nouvelle, il sent la nécessité de conjurer lui-même l'orage; et de devenir briser de sa personne, la résistance imprévue que lui opposent d'anciens compagnons d'armes. Arrivé en face du détachement royal, il met pied à terre en disant au général Bertrand : « On m'a trompé, m'importe, en avant; » et il marche droit aux soldats qui lui ferment la route; suivi de sa garde, l'arme baissée, pour indiquer son intention de ne rien emporter par la violence. « Eh! quoi, mes amis, s'écriait-il, vous ne me reconnaissez pas? je suis votre empereur; j'ai été parmi vous un soldat qui voulait tuer son général, son empereur, il me le faut, me voilà! et il découvre sa poitrine. Dans ce moment, un officier d'état-major, le S. R. M. aide-de-camp du général Marchand, ordonna de faire feu; mais sa voix fut aussitôt étouffée par les cris mille fois répétés de vive l'empereur! que les soldats et les paysans, qui garnissaient les hauteurs et les vallées, poussaient simultanément. En un clin d'œil le bataillon du 56^e, les sapeurs et les mitrailleurs se trouvèrent confondus avec les exilés volontaires de l'île d'Elbe, qui se seraient fraternellement dans leurs bras et les lanciers polonais pour arriver jusqu'en de la de Vizille, le S. R. M. qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. « On se mit aussitôt en marche, dit la relation officielle, au milieu de la foule d'habitants, qui s'augmentait à chaque instant. Vizille se distingua par son enthousiasme; c'est ici qu'est née la révolution, ditient les habitants, c'est nous qui les premiers avons osé

«réclamer les privilèges des hommes libres; c'est en-
«core ici que ressuscite la liberté française, et que la
«France recouvre son honneur et son indépendance.»
Et Napoléon qui, en passant devant le château des
Dauphins, n'avait pu s'empêcher de s'associer aux ré-
flexions de la foule qui l'entourait, s'écria avec l'émou-
tion d'un homme qui semblait indiquer que ces lieux
pouvaient bientôt devenir doublement chers aux amis
de la révolution : c'est de là qu'est sortie la liberté
française ! Que se passait-il pourtant dans Grenoble,
tandis que l'ancien dominion de l'Europe s'avran-
çait audacieusement pour remonter sur le trône,
d'où l'inconstance de la fortune, la déloyauté de
quelques hommes, et les écarts de sa politique
l'avaient fait descendre ? La population, entraînée
vers Napoléon par le souvenir de ses triomphes mili-
taires, attendait impatiemment des nouvelles de
la Mare, pour connaître des résultats de la rencontre
des soldats du 7^e régiment avec ceux de l'île d'Elbe :
les autorités faisaient des préparatifs de défense. Dès
le matin du 7, les remparts s'étaient garnis de ca-
nons, et les artilleurs avaient été placés à leurs
pièces vers dix heures. Peu d'instants après, arriva de
Chambéry le 9^e régiment d'infanterie, commandé
par le colonel Labédoyère, que sa haute taille, sa
belle figure, son caractère bouillant et son cœur af-
fectueux contribuaient à rendre puissant sur l'esprit
de ses officiers et de ses soldats. Vers trois heures
de l'après-midi, ce jeune et brillant militaire monta
à cheval, se mit à la tête de son régiment et sortit
de Grenoble par la porte de Bonne, pour se diriger
sur la route de Gap. Une affluente considérable d'in-
dividus de tout âge, de tout sexe et de toute condi-
tion, se précipita sur son passage, dévorée du désir
d'assister à des événements dont elle semblait pré-
voir l'issue. A quelques centaines de pas de la ville,
le colonel faisait tout à coup volte face, commanda
à haute voix, ordonna aux tambours de cesser de battre,
fit cesser une caisse d'ouïr, donna le signal, et
s'écria : «Soldats, voilà le signe glorieux qui vous
signifie dans nos immortelles journées ; celui qui
nous conduisit si souvent à la victoire, avançant vers
nous pour venger notre humiliation et nos revers,
qui fut le temps de voler sous nos drapeaux, qui ne cessa
jamais d'être le nôtre ; que ceux qui nous aiment nous
suivent ! Vive l'empereur ! » Les soldats, ayant don-
né avec joie l'explosion de leurs septuaginta-
naires, tant que Labédoyère avait parlé ; des qu'il eut se-
mblé leur courir à la gorge, ils firent retentir les aires
des cris d'une joie délirante, et répéterent mille
fois *vive l'empereur !* Au milieu de l'enthousiasme
qui s'était en un instant communiqué à la foule
immense dont le aggrément était entouré. Plusieurs
craques qui retentirent des secondes tricolores fu-
rent aussitôt évanouies ; chaque militaire, officier
et soldat, s'empêcha de débiter ses cocards blan-
che, pour reprendre les couleurs de la révolution.
La nouvelle de cette défection fut portée à Napoléon
par un officier du 7^e régiment. Toujours calme en
apparence, comme à toutes les époques mémorables
de sa vie, l'empereur laissa apercevoir au moins
un peu de triomphe, l'impression que lui causaient ces
événements, qui lui présentaient le devoir le plus difficile
à remplir, sans compensation. Sa physionomie s'éclair-
cit, et de la teinte sombre que les fatigues du
corps et les tourments de l'esprit avaient contrain-
t à lui donner, devint rayonnante. De joie et d'espérance
après avoir témoigné à l'envoyé de Labédoyère tout
ce que lui faisait éprouver le comble de sa gloire ; il
pique son cheval et se lança en avant comme il eût été
déjà en route de la victoire. Les canons du 7^e régiment
et de la milice se firent entendre. Labédoyère parvint
à Gap, accablé, et l'impatience, régnant des deux
côtés, rapprocha les distances. En quelques instants

les acclamations se confondirent ; des frères d'armes,
que les vicissitudes politiques avaient séparés, se
réunirent et s'embrassèrent aux cris de *vive la garde !*
vive le 7^e ! vive l'empereur ! et les habitants du bassin
de l'Isère, accourus à la rencontre du plus extraordi-
naire des conquérants, purent mêler l'expression de
leur enthousiasme aux transports d'algèbre de la
population des montagnes, descendus de ses rocs
escarpés, à la suite du grand homme. Labédoyère
s'efforçait pourtant de fonder la foule pour arriver à
Napoléon. Enfin il put déposer l'hommage de son
dévouement aux pieds de son ancien maître ; celui-
ci le reçut dans ses bras, de pres se fermement sur
son sein, et n'interrompt cet éloquent langage du
cœur, que pour lui dire avec effusion « Colonel,
je vous me replace sur le trône ! » Napoléon arriva
à la nuit sous les murs de Grenoble. Sa présence y fut
bientôt signalée aux habitants et à la garnison, par
l'empressement bruyant et tumultueux que l'obscurité
ne pouvait empêcher de distinguer autour de sa per-
sonne. Des citoyens et des soldats, trompant la pré-
voyance du lieutenant-général, qui avait donné
l'ordre de fermer les portes, dont il s'était même
fait remettre les clefs, descendirent aussitôt par les
remparts et allèrent grossir le cortège de l'empereur.
Cependant au bruit d'armes s'étaient fait en-
tendre dans la place, on crut un instant qu'on y
faisait des dispositions hostiles. « Les canonniers
« vont faire feu », s'écria-t-on, et la foule, saisie
d'effroi, chercha un abri contre la mitraille derrière
les maisons les plus prochaines. Napoléon, inaccou-
tumé à la contagion de la peur, resta immobile sur le
pont en face des batteries ; son attitude calme produisit
une réaction rapide sur l'esprit de la multitude. « L'em-
pereur prodige sa vie », dit un citoyen, et nous, nous
« chercherons à ménager la nôtre ! » et il s'élança
à côté de l'immortel guerrier qui avait familiarisé
tous de braves avec la bouchée du canon. Napoléon,
voulant pourtant connaître la nature du mouvement
qu'on avait remarqué sur le rempart, ordonna à
Labédoyère de haranguer les artilleurs. Le colonel
monta alors sur un tertre et dit d'une voix forte :
« Soldats, nous nous ramassons le héros que vous
avez mis dans tant de batailles, c'est à vous de
le recevoir et de répéter avec nous l'ancien cri de
« ralliement des vainqueurs de l'Europe : *Vive l'em-
pereur !* » Les canonniers, que la discipline seule avait
retenus à leur poste, ne firent pas attendre leur ré-
ponse. *Vive l'empereur !* s'écrièrent-ils d'une voix unanime
et tout ce qu'ils entendaient, militaires ou bour-
geois, se joignit à eux pour prolonger ce cri ras-
surant qu'avait provoqué Napoléon. Mais au milieu
de l'enthousiasme qui exaltait toutes les âmes au de-
hors et à l'intérieur de la ville, Napoléon commença
à se laisser de voir que les portes restaient fermées.
On se demandait la main par les guichets, comme
dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, mais on n'ouvrait
pas. La population arriva de la ville de Tré-Cloir-
Ano, et impitoyable d'introduire l'homme de l'île d'Elbe
dans les murs de Grenoble, survint alors avec des
poèmes et mit fin à l'acquiescement de l'empereur.
La porte de Bonne tomba sous des coups redoublés de
cette nouvelle machine de guerre, imprévue en
quelque sorte par le dévouement d'une classe labo-
rieuse, et les assaillants pénétrèrent des cris de victoire
qui se firent à la fois entendre les assiégés. « Il n'est
« point de balaille en l'empereur ait conçu p us de
« dangers qu'en entrant à Grenoble », dit M. de
« Bonaparte » les habitants se réunirent sur lui avec tous les
« regards de la fureur et de la rage, en firent un in-
« digne, on eût pu croire qu'il allait être mis en
« pièces », se n'ayant que la dévotion de l'amour et de la
« joie » il fut enlevé sur son cheval. « Aussitôt son
« entrée dans Grenoble », Napoléon fit imprimer ses
« proclamations. Le 8 au matin, elles furent affichées

et répandues avec profusion. Des émissaires les portaient sur tous les points, et furent chargés d'annoncer, outre la prise de possession de la capitale du Dauphiné, la prochaine intervention de l'Autriche et du roi de Naples. A dix heures, la garde nationale, les troupes de la garnison, formant à peu près six mille hommes, se trouverent rassemblés sur la place Grenette. L'empereur s'y rendit pour les passer en revue. Il était vêtu de la fameuse *capotte grise*, et portait le vieux chapeau qui, comme le panache du bon Henri, avait servi plus d'une fois à rallier les braves au champ d'honneur. « Lorsqu'il parut, » dit M. de Chaboulon, le ciel fut obscurci par la « multitude de sabres, de baïonnettes, de bonnets » de grenadiers, de schakos, etc., que le peuple et « les soldats élevaient en l'air, au milieu des plus » vives démonstrations de dévouement et d'amour. « Les dames de la ville, placées aux fenêtres qui dominaient cette masse guerrière, joignirent leurs acclamations à celles de leurs fils et de leurs époux, admis, sous le costume militaire, à admirer de plus près les héros, qui, selon l'expression de l'imitable Béranger, avait laissé la poussière de ses pieds, empreinte sur le bandeau des rois. Tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions rivalisaient d'empressement et d'enthousiasme. « Tout est décidé maintenant, répéta plusieurs fois Napoléon à ses officiers, nous sommes sûrs d'aller à Paris. » Il voulut parler au peuple, mais les témoignages bruyants de l'alegresse qu'il répandait sur son passage, l'empêchèrent d'être entendu; il s'approcha alors du 4^e régiment d'artillerie, qu'il harangua en ces termes : « C'est parmi vous que j'ai fait mes premières » armes; je vous aime tous comme d'anciens camarades; je vous ai suivis sur le champ de bataille, » et j'ai toujours été content de vous; mais j'espère » que nous n'aurons point besoin de vos canons; il » faut à la France de la modération et du repos. » L'armée jouira, dans le sein de la paix, du bien » que je lui ai déjà fait et que je lui ferai encore. » Les soldats ont retrouvé en moi leur père; ils » peuvent compter sur les récompenses qu'ils ont » méritées. » Napoléon sentait pourtant le besoin de donner à la révolution qu'il opérât, une couleur qui ne fût pas purement militaire; il désirait vivement de voir sanctionner l'enthousiasme populaire, par les grands corps de judicature. Pour l'homme qui avait sacrifié ses intérêts politiques et ceux de la France à l'ambition de s'asseoir sur le trône, et d'y appeler une fille des Césars; pour cet homme, le dévouement de la multitude, sans cesser de lui être cher, comme moyen de succès, n'était que de la turbulence ochlocratique, qu'il était impatient de n'avoir plus pour unique auxiliaire. Il y avait à Grenoble une haute magistrature; c'est d'elle que Napoléon attendait un grand exemple de soumission à son pouvoir, pour les autres cours ou tribunaux; mais la cour d'appel du Dauphiné ne se montra pas aussi émue; elle que la population de cette province. Un officier d'ordonnance fut alors envoyé auprès du premier président et du procureur-général pour leur ordonner de se présenter, avec leur compagnie, à l'audience de l'empereur. Ces deux magistrats convoquèrent aussitôt leurs collègues et leur communiquèrent les ordres qu'ils avaient reçus. Quelques membres, parmi les plus jeunes, se prononcèrent contre la démarche qu'on exigeait d'eux; mais la majorité ayant été d'avis d'obéir, les opposants demandèrent en vain qu'on ajoutât, à cet acte de condescendance, l'expression de vœux indépendants, dans une adresse énergique que l'avait rédigée un avocat-général, M. Béranger, depuis député de la Drôme. La minorité obtint du moins que les organes naturels de la cour garderaient un morne silence en se présentant devant Napoléon, et ex-

primeraient par là que leur visite était forcée, ce qui fut ponctuellement exécuté. Ce n'était pas pourtant dans cette attitude, et avec cette froide impassibilité, que les autorités de l'empire abordaient autrefois le superbe maître des Français. Napoléon ne manqua pas aussi de faire sentir combien il était blessé qu'on lui rappelât ainsi sa déchéance. Après avoir débüté par une vive apostrophe au procureur-général, il dit avec l'accent du reproche : « Ce n'est pas pour moi que je viens, mais » pour vous; sans mon retour vous étiez tous perdus, » oui, tous; mais j'ai entendu les gémisséments de la » France; je suis revenu avec les fidèles compagnons » de mon exil pour la retirer des bords de l'abîme. » Il parla ensuite de la Charte de Louis XVIII, et comme si un consentement illusoire, tel que celui dont son avènement au trône avait été revêtu, ou qui consacra plus tard son acte additionnel, donnait à une institution politique un caractère plus national que ne pourrait le faire un acte de pure gracieuseté, il continua de la manière suivante : « Qu'est-ce qu'une constitution octroyée? je ne reconnais » pour vraie constitution que celle qui est revêtue » de l'assentiment national; mes droits à moi m'ont » été délégués par la nation, par la volonté unanime » des Français; ils ne sont autres que les droits du » peuple. Je viens les reprendre, non pour régner, » le trône n'est rien pour moi; non pour me venger, » je veux oublier tout ce qui a été dit, fait et écrit depuis la capitulation de Paris; mais pour vous restituer vos droits, pour vous préserver des dangers » qui vous menaçaient. ... Au reste Louis XVIII est un » honnête homme; mais ses ministres l'ont trompé » sur la situation des choses, ils n'ont pas su profiter » des circonstances heureuses qui pouvaient faciliter la restauration. Ils n'entendent rien au » pouvoir. Une misérable actrice meurt (mademoiselle Raucourt), un prêtre fanatique refuse » de l'enterrer, et de suite le peuple crie au châtiment! on ne se fût pas permis cela de mon temps; » cependant je n'avais qu'une sentinelle à ma porte; » mais on savait que je ne souffrais pas les émeutes » populaires. En 1811, le pain manquait à Paris; les femmes de la halle criaient : *allons en demander au miroir!* — Oui, répondit une d'elles, allez, » allez, il vous recevra bien. Je sais que les Français veulent être gouvernés par des lois, mais avec » vigueur. Il y a trente ans qu'ils réclament une » constitution; celle de Sieyès était trop barbare, la mienne trop silencieuse; je verrai à présent ce qui leur convient; nous réglerons cela plus tard. » Des magistrats ont cherché à égarer l'opinion publique sur mon compte; ils se sont abaissés jusqu'à copier de misérables libellistes. On a osé » imprimer que j'étais un lâche. Cette insulte est infamie; elle s'adresse à la nation autant qu'à moi. Comment la France m'aurait-elle suivi si long-temps, si je n'avais été qu'un lâche. Des monuments de toute espèce attestent ce que j'ai » fait; mais il faut oublier que nous avons été les » maîtres du monde; il ne s'agit plus que de rester » maîtres chez nous. » Après cette allocution, il interpella les magistrats les plus rapprochés de lui sur l'influence dont leur compagnie jouissait dans la province. — « Elle est nulle, lui répondit M. Béranger — Pourquoi cela? — Parceque, dans le » système impérial, le pouvoir judiciaire a été trop » subordonné au pouvoir administratif, et que la » considération et le crédit politique s'obtiennent en » raison de l'étendue de l'autorité. — Je ne me suis » pas mêlé de ces choses-là; j'avoue que je m'en suis » peu occupé; c'est Treilhars qui a tout fait; il » était dominé par la crainte de ressusciter les parlements, en accordant trop de prépondérance à la » magistrature judiciaire. » La cour d'appel était

restée plus d'une heure auprès de Napoléon : elle y fut remplacée par le tribunal de première instance, que conduisait son chef, M. J. ..., destiné à présider dans la suite une cour prévôtale, qui devait prononcer plus d'un arrêt de mort, contre des paysans, insurgés au nom du prince qu'on entourait alors de félicitations. L'académie fut aussi introduite, et Napoléon adressa aux membres des diverses facultés des questions qui firent admirer l'étendue et la variété de ses connaissances. Aux corps judiciaires, littéraires et scientifiques succédèrent le clergé et les officiers de la garnison. M. Simon, en habits pontificaux, vint complimenter le héros sur le front duquel un pontife n'avait pas dédaigné de verser l'huile sainte; mais l'audience accordée au sacerdoce fut fort courte; elle se prolongea davantage pour les militaires. C'est à ceux-ci que Napoléon se justifia d'être venu seul, c'est à dire, sans assistance étrangère, par des raisons capables de séduire l'orgueil national. « J'aurais pu, dit-il, venir attaquer les Bourbons avec des vaisseaux et des flottes nombreuses; je n'ai voulu des secours ni de Murat, ni de l'Autriche. Je connais mes concitoyens et les défenseurs de la patrie, et je compte sur leur patriotisme. » Puis il ajouta : « J'ai trop aimé la guerre; je ne la ferai plus; je laisserai mes voisins en repos; je veux régner pour rendre notre belle France libre, heureuse et indépendante, et pour assurer son bonheur sur des bases inébranlables; je veux être moins son souverain que le premier et le meilleur de ses citoyens. Oubliions, dit-il encore une fois, oublions que nous avons été les maîtres du monde. » A deux heures de l'après-midi, la garnison de Grenoble fut dirigée sur Lyon. Avant son départ, Napoléon avait interrogé Labédoyère, sur Paris, et sur la situation générale de la France. « Sire, lui dit le colonel, les Français vont tout faire pour votre majesté; mais il faut aussi que votre majesté fasse tout pour eux. Plus d'ambition, plus de despotisme; nous voulons être libres et heureux. Il faut abjurer ce système de conquête et de puissance qui a fait le malheur de la France et le vôtre. » L'empereur répondit : « Si je réussis, je ferai tout ce qu'il faudra faire pour remplir l'attente de la nation. Son bonheur m'est plus cher que le mien. C'est pour la rendre libre et heureuse que je me suis jeté dans une entreprise qui pouvait ne pas avoir de succès et me coûter la vie; mais nous aurions eu la consolation de mourir sur le sol de la patrie. — Et de mourir, ajouta Labédoyère, pour son bonheur et sa liberté. » Mais tandis que les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires se faisaient présenter à l'empereur, les habitants de Grenoble n'éprouvaient pas un moindre désir de lui faire connaître leurs vœux et leurs sentiments. « La population dauphinoise, comme l'observe très bien le *Mémorial de Sainte-Hélène*, s'était fort éclairée pendant les vingt dernières années; et, malgré tout le bonheur de revoir l'empereur, elle se demandait cependant, avec inquiétude, quel allait être son objet. » De nombreux citoyens, libres de toute considération personnelle, déposèrent donc, dans différentes adresses, l'expression de leur vive sollicitude pour la paix et la liberté, repossant surtout avec une noble générosité toute idée de réaction et de vengeance. « Que le spectacle de la félicité de l'immense majorité de la nation, dirent-ils, soit le seul châtiement des hommes qui ne veulent pas s'y associer. » Au milieu de cette manifestation, à la fois respectueuse et hardie, de l'opinion publique, une voix austère se préparait à faire entendre la vérité à Napoléon, sous des formes plus sévères. Ce fut alors que M. Joseph Rey, de Grenoble, président du tribunal civil de Rumilly, conçut cette adresse énergique,

qui ne fut publiée qu'au mois d'avril, et dans laquelle il s'exprima avec la plus entière franchise envers le conquérant altier qui naguère avait soumis au rôle de courtisans ceux là mêmes que les courtisans entourent. « Ecoute, lui dit-il, ô Napoléon! écoute la voix libre d'un vrai citoyen, de ton plus véritable ami, peut-être. Jamais tu n'eus plus besoin de connaître la vérité dans tout son jour; c'est en te montrant que la moi dre réticence serait un crime envers la patrie, envers toi-même. Assez d'autres, sans moi, viendront flatter de nouveaux passions, égarer ton cœur... Ce sont-là tes plus cruels ennemis... Depuis l'époque où pour la première fois tu vins prendre le sceptre de la nation française, tout, autour de toi, s'est entièrement changé; tu dois donc aussi changer de système. Nous sortions à peine alors des convulsions déchirantes de la plus terrible des révolutions populaires; et par un penchant trop irrésistible des peuples qui ont gémis sous l'anarchie, nous ne voyons plus de salut alors que dans l'extrême opposé. Insensés! nous courrions nous précipiter d'un abîme dans un autre... Tu parus alors! je suis persuadé, Napoléon, que ton cœur n'était pas celui d'un despote... mais il eut suivi du funeste engouement que tu vis éclater, dans la nation entière, pour étouffer en ton sein jusqu'au dernier germe des vertus du citoyen. On se prosterna follement à tes pieds, on te regarda comme l'ange unique du bonheur... Nous ne vimes point qu'il ne peut exister de bonheur, de repos parmi les nations, qu'au sein d'une constitution libérale avec sagesse, forte et modérée tout à la fois, uniquement fondée sur la base éternelle du plus grand bien des gouvernés. Notre aveuglement fut bien funeste, et préparait nos têtes à se courber sous le joug... Toi-même alors partageas sans doute notre erreur; mais tu l'embrassas avec une espèce de délire... Tu crus qu'on ne pouvait gouverner les hommes sans les opprimer et les corrompre... Le mot de liberté devint synonyme de licence... Ce fut un crime de n'aimer son prince qu'après sa patrie... La patrie! ce nom sacré ne fut-il pas lui-même oublié? bientôt tout trembla, parce que tout fut avili... O leçon terrible! cette même opinion des hommes, qui t'avait fait le dieu de la terre; cette opinion, long-temps égarée, devait elle-même saper ta puissance... Non, tu n'as point été vaincu par des hordes étrangères. Eh! comment cette nation, si sensible à l'honneur, douée d'une intrépidité si rare, eût-elle pu se résoudre à courber paisiblement la tête sous le joug d'un ennemi, tremblant à l'aspect de son propre triomphe?... Non, c'est qu'on vit que ta cause n'était plus celle de la patrie!... C'est que tu nous avais plongé dans le plus cruel égoïsme, tu avais éteint dans nos cœurs ce feu sacré du patriotisme, qui rend seul un peuple invincible au milieu de l'univers conjuré. Je le répète donc : aujourd'hui tout est changé, même en Europe et dans le monde entier... Je t'en conjure ô Napoléon, ne sois pas un tyran! sois enfin vraiment grand! sois pleinement généreux, sache pardonner avec franchise. Entre ceux qui t'abandonnent, il est peu de véritables traîtres; tu fus plutôt délaissé que trahi, ou plutôt tu es trahi toi-même. Reviens donc, ô Napoléon! reviens aux principes impérissables de la justice et de la raison! il n'existe plus d'autre art de régner que celui d'assurer la liberté et le bonheur des peuples. » La tendance républicaine de l'enthousiasme dauphinois ne pouvait cependant convenir à Napoléon; aussi, sans se repentir d'avoir provoqué le réveil des sentiments populaires qui faisaient encore une partie de sa puissance, songea-t-il dès lors à ralentir l'élan qu'il avait lui-même communiqué vers les doctrines libé-

rales. Il s'affermit surtout dans cette résolution lorsqu'il put voir avec quel empressement les hymnes et les chants favoris de la révolution étaient demandés et applaudis au théâtre, et il sembla plus d'une fois se dire à lui-même : « Si je les laissais faire, ils oublieraient bientôt que je dois être de la partie. » Ce fut sans doute pour prévenir cette distraction des patriotes dauphinois qu'il se hâta de prendre l'attitude du maître, et de signaler, par trois décrets, la présence de l'empereur et le rétablissement de son pouvoir. Par le premier, il ordonna d'intituler les actes et de rendre la justice, en son nom, à dater du 15 mars. Les deux autres se rapportaient à l'organisation des gardes nationales dans les départements des Hautes et Basses-Alpes, de la Drôme, du Mont-Blanc et de l'Isère. En quittant les habitants des Hautes et Basses-Alpes, chez lesquels l'enthousiasme avait été loin d'égaliser celui qu'il rencontra ensuite dans le département de l'Isère, Napoléon leur avait témoigné sa satisfaction, en promettant d'exaucer leurs vœux et de dissiper leur inquiétude sur la conservation de toutes les propriétés et le maintien de l'égalité entre toutes les classes. Il avait parlé encore des droits de la nation, comme étant l'objet principal de sa sollicitude. Ses adieux aux habitants de l'Isère, tracés sans doute sous l'influence des appréhensions que lui causait une explosion de libéralisme, plus vive qu'il ne l'avait désirée, portèrent davantage le cachet impérial. Au moment de partir de Grenoble, il fit publier la proclamation suivante : « Citoyens, lorsque dans mon exil j'appris tous les malheurs qui pesaient sur la nation, que tous les droits du peuple étaient méconnus, et qu'on me reprochait le repos dans lequel je vivais, je ne perdis pas un moment, je m'embarquai sur un frêle navire, je traversai les mers au milieu des vaisseaux de guerre de différentes nations, je débarquai seul sur le sol de la patrie, et je n'eus en vue que d'arriver, avec la rapidité de l'aigle, dans cette bonne ville de Grenoble, dont le patriotisme et l'attachement à ma personne m'étaient particulièrement connus : Dauphinois, vous avez rempli mon attente. J'ai supporté, non sans déchirement de cœur, mais sans abatement, les malheurs auxquels j'ai été en proie il y a un an; le spectacle que m'a offert le peuple sur mon passage m'a vivement ému. Si quelques nuages avaient pu altérer la grande opinion que j'avais du peuple français, ce que j'ai vu m'a convaincu qu'il était toujours digne de ce nom de grand peuple, dont je le salue! il y a vingt ans, Dauphinois, sur le point de quitter vos contrées pour me rendre dans ma bonne ville de Lyon, j'ai senti le besoin de vous exprimer toute l'estime que m'ont inspirée vos sentiments élevés. Mon cœur est tout plein des émotions que vous y avez fait naître, j'en conserverai toujours le souvenir. » Parti de Grenoble le 9, Napoléon coucha le même jour à Bourgoin; il entra le 10 à Lyon, d'où le comte d'Artois était parti depuis quelques heures, suivi d'un seul volontaire royal, dont le prisonnier de l'île d'Elbe récompensa le dévouement et la fidélité par la décoration de la légion d'honneur. Plusieurs décrets remarquables signalèrent le séjour de Napoléon dans la seconde ville de France. Pour conserver et pour étendre la popularité que ses premières proclamations lui avaient acquise, il remit en vigueur les décisions de l'assemblée constituante, sur l'ancienne noblesse, sans s'expliquer sur la nouvelle; et, quoique la conservation de celle-ci dût rendre illusoire l'abolition de la première, qui, réduite par la Charte à une valeur purement honorifique, n'offrait plus ainsi de différence, à l'ancienneté près, avec la noblesse impériale, le décret produisit tout l'effet que l'auteur en avait espéré. Une assemblée nationale fut ensuite convoquée,

sous le nom de Champ-de-Mai, et, comme s'il eût voulu insinuer que son beau-père avait approuvé son entreprise, l'empereur annonça que son épouse et son fils assisteraient à cette grande solennité. Il partit de Lyon le 13, en disant aux habitants : « Lyonnais, je vous aime! » et prit la route de la Bourgogne. De tout côté, les soldats et le peuple volaient au-devant de lui. Le maréchal Ney vint le joindre, le 17, à Auxerre, après avoir publié, à Lons-le-Saulnier, la proclamation suivante : « La cause des Bourbons est à jamais perdue! La dynastie légitime, que la nation française a adoptée, va remonter sur le trône. C'est à Napoléon, notre souverain, qu'il appartient de régner sur notre beau pays! Que la noblesse des Bourbons prenne le parti de s'expatrier encore, ou qu'elle consente à vivre au milieu de nous, que nous importe! La cause sacrée de la liberté et de notre indépendance ne souffrira plus d'une funeste influence. Ils ont voulu avilir notre gloire militaire, mais ils se sont trompés; cette gloire est le fruit de trop nobles travaux pour que nous puissions jamais en perdre le souvenir. Soldats, les temps ne sont plus où l'on gouvernait les peuples en étouffant leurs droits; la liberté triomphe enfin, et Napoléon, notre auguste empereur, va l'affermir à jamais. Que désormais cette cause si belle soit la nôtre et celle de tous les Français! » En se rangeant sous le drapeau impérial, le prince de la Moskova voulut néanmoins expliquer à l'empereur les motifs de sa conduite et lui demander des garanties. Il lui adressa à cet effet une lettre où l'on remarque les phrases suivantes : « Je ne suis pas venu vous joindre par considération ni par attachement pour votre personne. Vous avez été le tyran de ma patrie; vous avez porté le deuil dans toutes les familles, et le désespoir dans plusieurs; vous avez troublé la paix du monde entier. Jurez-moi, puisque le sort vous ramène, que vous ne vous occuperez plus à l'avenir qu'à réparer les maux que vous avez faits à la France. A ces conditions, je me rends, pour préserver mon pays des déchirements dont il est menacé. » Napoléon arriva le 20 à Fontainebleau, et fit ce jour-là même son entrée à Paris, à neuf heures et demie du soir, entouré d'une foule immense qui se pressait sur son passage, et qui lui fit dire avec émotion : « Mes amis, vous m'étouffez. » La famille royale s'était retirée à son approche et gagnait les frontières de la Belgique. Le premier soin de l'empereur fut d'organiser un ministère. Pour attacher de plus en plus à sa cause les amis de la liberté, dont il sentait encore le besoin de se faire des auxiliaires, et pour se donner aussi un conseiller capable et fidèle, il confia à Carnot le portefeuille de l'intérieur. « Je serais mieux à la guerre, lui dit celui-ci. — Sans doute, reprit Napoléon; mais ce serait indiquer que je la veux, et tous mes vœux sont au contraire pour la paix. » Le lendemain de son arrivée, il publia le décret de Lyon, daté du 13, par lequel les chambres étaient dissoutes et le Champ-de-Mai convoqué. Les troupes, accourues avec lui dans la capitale, et celles qu'il y rencontra, furent ensuite passées en revue. « Soldats, leur dit-il en leur montrant le général Cambronne et les autres officiers de son corps, voilà les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur! Ils sont tous mes amis; ils étaient chers à mon cœur. Toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les différents régiments de l'armée. Dans ces six cents braves, il y a des hommes de tous les régiments. » Le conseil d'état, réorganisé, reparut devant le prince qu'il avait si longtemps enivré de flatteries; mais subissant cette fois l'empire des circonstances et l'influence de l'esprit public, il mêla aux formules

adultrices des discours officiels, quelques phrases énergiques, et des déclarations de principes auxquelles Napoléon n'avait pas été accoutumé sous son premier règne. L'empereur avait appelé à faire partie de ce corps des orateurs et des publicistes, connus par leur attachement aux doctrines libérales, Dumolard et Benjamin Constant entre autres. La cour de cassation, la cour des comptes, l'institut, le conseil municipal de Paris, les écoles de droit et de médecine, et l'école polytechnique joignirent leurs félicitations à celles du conseil d'état. L'adresse de la cour de cassation contenait une véritable profession de foi politique, où le principe de la souveraineté du peuple était proclamé. Le langage de la députation de l'institut, qui avait choisi M. Etienne pour l'interprète de ses sentiments, ne fut pas moins remarquable. Napoléon répondit aux divers orateurs, dans le sens de la direction libérale qu'avait prise l'opinion publique, assurant « qu'il » avait renoncé aux idées du grand empire, dont, » depuis quinze ans, il n'avait encore posé que les » bases, et qu'il s'attacherait à consolider tout ce qui » avait été fait en France depuis vingt-cinq ans. » Obligé ensuite de garantir, par des actes, la sincérité de ses paroles auprès d'une nation que les souvenirs du despotisme impérial devaient rendre méfiante, il abolit la censure et la direction de la librairie, en disant aux courtisans qui faisaient des observations sur les conséquences que pouvait avoir cette mesure : « Ma foi, messieurs, cela vous regarde; pour » moi, je n'ai rien à craindre; je défie que l'on en » imprime plus sur mon compte qu'on en a dit de- » puis un an. » Napoléon fit observer par les généraux Excellmans et Drouet-d'Erlon la retraite de la famille royale dans les Pays-Bas; il chargea les généraux Clausel et Grouchy de dissiper les armées que le duc d'Angoulême et son épouse avaient formées dans le Midi, de Marseille à Bordeaux; et les instructions qu'il ajouta à la mission de chacun de ces commandants en chef, furent toutes empreintes de l'esprit de générosité et de modération, dont il semblait vouloir étonner l'Europe, au moment où les monarches, qui avaient autrefois recherché son alliance et son amitié, le mettaient à Vienne hors la loi des nations. Le duc d'Angoulême étant devenu, par capitulation, le prisonnier du général Gilly, l'empereur lui accorda une escorte pour sortir du territoire français, et le fit accompagner jusques aux frontières d'Espagne, où commençait à se réunir une armée, destinée à agir, concurremment avec la coalition européenne, contre le trône impérial. A cette conduite loyale, par laquelle il se flattait peut-être d'atténuer la haine de ses ennemis et de leur inspirer des dispositions pacifiques, Napoléon joignit la lettre suivante, qu'il écrivit, dans le courant du mois d'avril, à tous les souverains : « Monsieur » mon frère, vous aurez appris, dans le cours du » mois dernier, mon retour sur les côtes de France, » mon entrée à Paris, et le départ de la famille des » Bourbons. La véritable nature de ces événements » doit être maintenant connue de votre majesté; ils » sont l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ou- » vrage et la volonté unanime d'une grande nation » qui connaît ses devoirs et ses droits.... La » France se plaît à proclamer avec franchise le » noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indé- » pendance, le principe invariable de sa politique » sera le respect le plus absolu pour l'indépendance » des autres nations. Si tels sont, comme j'en ai » l'heureuse confiance, les sentiments personnels de » votre majesté, le calme général est assuré pour » long-temps, et la justice, assise aux confins des » états, suffit seule pour en garder les frontières. » Cette démarche n'eut aucun résultat. Non seulement les princes de la coalition dédaigné-

rent d'y répondre, mais les envoyés diplomatiques de Napoléon ne furent pas même admis à présenter leurs lettres de créance; et le baron de Stassart, chargé de dépêches pour Vienne, et muni de pleins pouvoirs pour négocier au congrès, fut retenu à Linz, sans pouvoir aller au-delà. L'empereur comprit alors qu'il fallait inévitablement se résoudre à la guerre, et il en fit accélérer les préparatifs. Averti, par la funeste issue de la campagne de 1814, du danger de s'isoler de la nation, il consentit à en accepter les secours, même sous des formes démocratiques. Les associations populaires furent autorisées, et le monarque ombrageux, qui, à son arrivée à Paris, avait dit à ses conseillers d'état : « Si » j'avais voulu, j'aurais amené ici deux millions » d'hommes; mais il ne faut pas s'y tromper, il y » avait beaucoup de jacobinisme dans tout cela, » ce même monarque se vit réduit à laisser organiser, sous ses yeux, les fédérations des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, dont les noms, fameux dans les annales de la révolution, avaient servi d'épouvantail au despote, un an auparavant, à l'égard des députés de la France. Ces nouveaux auxiliaires du trône impérial se présentèrent, au reste, aux Tuileries pour être passés en revue par l'empereur. « Nous venons, dit leur orateur, vous offrir nos » bras, notre courage et notre sang, pour la défense » de la capitale.... Nous attendons de vous une glorieuse indépendance et une sage liberté. Vous nous » assurerez ces deux biens précieux; vous consacrerez » à jamais les droits du peuple; vous régneriez par la » constitution et les lois. » Napoléon, à qui les circonstances commandaient d'endurer un langage si peu conforme à ses goûts et à ses habitudes despotiques, dissimula le mécontentement qu'il pouvait en ressentir, et répondit : « Soldats fédérés des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, je suis » revenu seul, parce que je comptais sur le peuple » des villes, les habitants des campagnes, et les » soldats de l'armée dont je connaissais l'attachement » à l'honneur national. Vous avez tous justifié ma » confiance. J'accepte votre offre; je vous donnerai » des armes.... Quant au courage, vous êtes Français; » vous serez les éclaireurs de la garde nationale. Je » serai sans inquiétude pour la capitale, lorsque la » garde nationale, et vous, serez chargés de sa défense. » Je suis bien aise de vous voir; j'ai confiance en » vous. Vive la nation ! » La garde nationale parisienne fut aussitôt passée en revue, et l'empereur, se trouvant plus à l'aise avec elle, qu'avec les fédérés des faubourgs, lui parla en ces termes : « Soldats de la » garde nationale de Paris, je suis bien aise de vous » voir. Vous avez versé votre sang pour la défense » de la capitale, et si des ennemis sont entrés dans » vos murs, la faute n'en est pas à vous, mais à la » trahison.... La France a dû se séparer des Bourbons; sa voix appelait un libérateur. L'attente, » qui m'avait décidé au plus grand des sacrifices, » avait été trompée. Je suis venu, et du point où » j'ai touché le rivage, l'amour de mes peuples » m'a porté jusqu'au sein de ma capitale.... Soldats, vous avez été forcés de porter des couleurs » proscrites par la nation; mais les couleurs nationales étaient dans vos cœurs. Vous jurez de les » prendre toujours pour signe de ralliement, et de » défendre le trône impérial, seule et naturelle garantie de nos droits. » Mais l'acte additionnel, publié le 21 avril, ne permettait plus aux amis de la liberté de se méprendre sur la valeur de tant de harangues et de proclamations. La nation venait d'apprendre que la solennité du Champ-de-Mai, si fastueusement annoncée, se réduirait à un dépouillement de scrutin, et que ses représentants, au lieu d'être appelés à méditer et à voter une constitution, n'auraient à s'occuper que du re-

censement des suffrages, qu'en peuple, toujours facile à entraîner dans la voie de l'autorité devait nécessairement accorder à des institutions qu'on lui présentait revêtues préalablement du sceau du pouvoir. Carnot s'opposa vainement à l'émission de cet acte, qui, dans son opinion, équivalait à une bataille perdue. La volonté du maître l'emporta, et les collèges électoraux de l'empire se réunirent à Paris, conformément au décret du 22 avril. Lorsque ces prétendus dépositaires de la souveraineté nationale, transformés en simples scrutateurs, eurent rempli leur mission, la cérémonie du Champ-de-Mai vint compléter la déception de la France, en faisant d'une réunion politique, sur laquelle on avait fondé tant d'espérance, une vaine représentation théâtrale. La députation centrale des électeurs, au nombre de cinq cents, présenta à l'empereur le résultat des votes sur l'acte additionnel, que treize cent mille citoyens avaient accueilli, et que quatre mille avaient repoussé expressément, tandis que l'immense majorité des Français s'était contentée d'exprimer sa désapprobation par le silence. An discours du président de cette députation, Napoléon répondit : « Empereur, consul, soldat, dans la prospérité, dans l'adversité, » sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, » dans l'exil, la France a été l'unique objet de mes pensées et de mes actions. Ma pensée s'est portée tout entière sur les moyens de fonder notre liberté par » une constitution conforme à la volonté et à l'intérêt » du peuple. J'ai convoqué le Champ-de-Mai. Cependant, devant courir personnellement les hasards » des combats, ma première sollicitude a dû être » de consulter sans retard la nation. Le peuple a accepté l'acte que je lui ai présenté. Français, ma » volonté est celle du peuple, mes droits sont les » siens; mon bonheur, ma gloire, mon bonheur, ne » peuvent être autres que l'honneur, la gloire et le » bonheur de la France. » Cette fête, faussement nationale, terminée, les chambres s'assemblèrent; l'empereur fit lui-même, le 4 juin, l'ouverture de leur session, par le discours suivant : « Messieurs les pairs et messieurs les députés, depuis trois » mois les circonstances et la confiance du peuple » m'ont revêtu d'un pouvoir illimité. Aujourd'hui » s'accomplit le désir le plus pressant de mon cœur. » Je viens commencer la monarchie constitutionnelle. Les hommes sont trop impuissants pour assurer l'avenir; les institutions seules fixent les destinées des nations. La monarchie est nécessaire à la France, pour garantir l'indépendance et les droits des peuples. Nos constitutions sont éparpillées : une de nos plus importantes occupations sera de les réunir en un seul cadre, et de les coordonner dans une seule partie. Ce travail recommandera l'époque actuelle aux générations futures. J'ambitionne de voir la France jouir de toute la liberté possible; je dis possible, parce que l'anarchie ramène toujours au pouvoir absolu. Une coalition formidable de rois en veut à notre indépendance; ses armées arrivent sur nos frontières. Nos ennemis comptent sur nos divisions intestines; ils excitent et fomentent la guerre civile. Des rassemblements ont lieu. On communique avec Grand, comme en 1793, avec Coblenz. Des mesures législatives sont indispensables, c'est à votre patriotisme, à vos lumières et à votre attachement à ma personne, que je me confie sans réserve. La liberté de la presse est inhérente à la constitution actuelle... mais il faut des lois répressives. Je recommande cet objet important à vos méditations. Il est possible que le premier devoir du prince m'appelle bientôt à la tête des enfants de la nation, pour combattre pour la patrie. L'armée et moi nous ferons notre devoir. Vous pairs, et représentants, donnez à la nation l'exemple de la confiance, de l'énergie et du patriotisme. » La formation

tion du bureau annonça bientôt à l'empereur quelle serait la direction de la chambre des représentants : la nomination de Lanjuinais à la présidence fut pour lui un coup de foudre. Désespérant des lors de conduire, selon ses vues, une assemblée, qui recherchait les ennemis de l'ancien despotisme impérial, pour les environner de ses suffrages, il ne vit plus qu'avec inquiétude les mandataires de la nation, et s'habitua à les considérer comme des adversaires non moins redoutables que les rois alliés, dont les armées bordaient nos frontières. Quelle position, en effet, pour l'homme qui n'avait pu endurer, en 1814, l'expression respectueuse des vœux les plus modérés et les plus légitimes, que de se trouver forcé, en 1815, de gouverner en face d'une opposition, dans les rangs de laquelle siégeaient les notabilités, que les constitutionnels, de nuances diverses, avaient entourées de leur confiance, depuis l'assemblée constituante, jusqu'à la chambre des députés ! Quoiqu'en appelant Carnot dans ses conseils, il eût fait taire passagèrement, par nécessité et par calcul, la répugnance que ses habitudes despotiques lui avaient inspirée pour les défenseurs inflexibles des principes de la révolution, il ne pouvait voir reparaître qu'avec un déplaisir secret sur la scène politique, quelques uns des mâles caractères qui avait protégé le berceau de la liberté française, et entre tous, le compagnon d'armes de Washington. Ce fut dans sa réponse, à l'adresse de la chambre populaire, que se manifestèrent surtout ses vives appréhensions, au sujet de la composition et de l'esprit de cette assemblée : « La constitution, » dit-il, est notre point de ralliement; elle doit être notre étoile polaire dans ces moments d'orage. Toute discussion publique qui tendrait à diminuer directement ou indirectement la confiance qu'on doit avoir dans ses dispositions, serait un malheur pour l'état; nous nous trouverions au milieu des écueils sans boussole et sans direction. La crise où nous sommes engagés est forte. N'imitons pas l'exemple du bas-empire qui, pressé de tout côté par les barbares, se rendit la risée de la postérité, en s'occupant de discussions abstraites au moment où le bélier brisait les portes de la ville... Dans toutes les affaires, ma marche sera toujours droite et ferme. Aidez-moi à sauver la patrie. Premier représentant du peuple, j'ai contracté l'obligation, que je renouvelle, d'employer, dans des temps plus tranquilles, toutes les prérogatives de la couronne et le peu d'expérience que j'ai acquise, à vous seconder dans l'amélioration de nos institutions. » Les pairs étant tous de son choix, et lui inspirant par conséquent plus de confiance, il s'exprima aussi avec eux, sans insinuation et sans conseils qui pussent être considérés comme des reproches indirects. « La lutte dans laquelle nous sommes engagés, dit-il, est grave; l'entraînement de la prospérité n'est pas le danger qui nous menace aujourd'hui. C'est sous les fourches caudines que les étrangers veulent nous faire passer. La justice de notre cause, l'esprit public de la nation et le courage de l'armée sont de puissants motifs pour espérer des succès; mais si nous avions des revers, c'est alors que j'aimerais de voir déployer toute l'énergie de ce grand peuple; c'est alors que je trouverais dans la chambre des pairs des preuves d'attachement à la patrie et à moi. C'est dans les temps difficiles que les grandes nations, comme les grands hommes, déploient toute l'énergie de leur caractère, et deviennent un objet d'admiration pour la postérité. » Mais tandis qu'il réclamait ainsi le concours des grands corps de l'état pour sauver la France d'une seconde invasion, la trahison s'était introduite jusques dans le conseil suprême, et un ministre même

de Napoléon entretenait une correspondance secrète avec le cabinet de Vienne. Fouché, recommandé par sa réputation d'habileté dans les intrigues et la direction de la police, avait été appelé à siéger à côté de Carnot, et il avait profité de ce retour de la faveur impériale, pour ouvrir des négociations souterraines avec les ennemis de son maître. Napoléon ayant saisi le fil de cette trame, envoya un de ses plus fidèles serviteurs à Bâle, ou un agent du prince de Metternich devait attendre un émissaire du duc d'Otrante; et le diplomate autrichien versa quelques uns des secrets de sa cour dans le sein du secrétaire intime de l'empereur des Français, en croyant les confier au plénipotentiaire du traité. L'illustre époux de Marie-Louise apprit alors que si son beau-père était irrévocablement lié à la coalition pour l'exécution de l'acte du 11 avril 1814, ses dispositions hostiles ne s'appliqueraient néanmoins qu'à la personne même de l'ancien dominateur du continent; et que, suivant les circonstances, l'Autriche pourrait consentir à l'avènement de tel ou tel prince au trône de France. Peu de jours avant de partir pour l'armée, il fit part de cette découverte à Carnot, qui refusa d'abord de croire à la perfidie de son collègue. « Il me trahit certainement », lui dit l'empereur; je veux le renvoyer avant mon départ, et je pourrais même bien supprimer le ministère de la police: qu'en pensez-vous? » Le ministre répondit que cette suppression était à la vérité une mesure de saine politique, mais qu'elle était intempestive; et Napoléon ajourna à la fois le renvoi de Fouché et l'abolition d'un odieux ministère. Cependant il ne put contenir son secret avec le traître lui-même. « Je connais vos menées, lui dit-il, en présence de plusieurs de ses collègues, je sais que vous me trahissez; et si je vous garde, c'est que je n'aime pas à changer, et que vous n'avez pas d'ailleurs à mes yeux une grande importance. Songez néanmoins que je suis sur les traces de vos basses manœuvres, et arrêtez vous à temps. » Autant l'empereur méprisait le duc d'Otrante, autant il témoignait de confiance à Carnot, qu'il avait toujours estimé, malgré sa constante opposition au système impérial, mais qu'il apprenait à mieux apprécier de jour en jour, sous le rapport de la capacité politique. Il lui arrivait souvent, dit un écrivain allemand, qui tenait ces renseignements de l'illustre défenseur d'Anvers, de retenir ses ministres pour les entretenir de toutes sortes de choses, après s'être occupé avec eux des affaires spéciales de leur département. Peu de jours après son arrivée à Paris, il avait demandé à Carnot, dans une de ces conversations, quelle était la nouvelle marche qu'il devait faire prendre à l'administration, vu la disposition générale des esprits; et il en avait obtenu cette réponse, que l'administration pouvait aller presque d'elle-même; qu'il n'y avait qu'à suivre les indications de l'opinion publique, qui était toujours naturellement bonne, pour peu qu'on prit la peine de l'éclairer; et qu'il était infiniment plus facile de gouverner populairement que despotiquement. Cette doctrine, ajoute le docteur Koerte, ne s'accordait guère avec le caractère de l'empereur, qui aurait voulu se rendre populaire, sans rien rabattre de ses prétentions, et qui croyait toujours que les rênes de l'empire allaient lui échapper, s'il consentait à les relâcher un peu. Carnot lui dit qu'il était en effet très dangereux pour un homme, qui avait exercé une longue dictature, de se dessaisir du pouvoir absolu; mais que son retour de l'île d'Elbe l'avait mis dans une position particulière; qu'on était généralement persuadé qu'il s'était opéré un grand changement dans sa manière d'être, et surtout qu'il avait renoncé à cet esprit de conquête qui l'avait auparavant entraîné à tant de mesures vio-

lentes. — « C'est vrai, répondit Napoléon; je ne veux plus de guerre, si je peux l'éviter. Que croyez-vous que je puisse faire, pour entretenir les bonnes dispositions qu'on paraît être la nation? » — Sire, lui dit Carnot, il me semble que le nom de *sujets* choque en général les oreilles françaises, qui n'ont pas oublié que naguère nous nous nommions tous indistinctement *citoyens*, et que même on disait: *citoyen premier consul*. » L'empereur se mit à sourire, en disant: « Je verrai; cela demande de la réflexion. » L'acte additionnel, le Champ-de-Mai, la réponse faite à l'adresse de la chambre des représentants, nous ont fait connaître le résultat des réflexions impériales; et chacun a pu apprécier la sincérité de la conversion du despote, à qui la franchise de Carnot avait fait répéter sans doute intérieurement, ce qu'il avait dit autrefois à Corvisart, qui lui demandait où il s'arrêterait dans ses projets d'agrandissement et de conquêtes: « Allez, vous serez toujours républicain. » Le 11 juin, la veille de son départ pour l'armée, Napoléon communiqua son plan de campagne au ministre de l'intérieur, dont les nouvelles fonctions ne pouvaient faire oublier que sa vaste capacité militaire avait assuré les triomphes de la France contre la première coalition. Carnot, dit le biographe allemand, que nous avons cité, fit beaucoup d'observations sur l'intention que manifestait l'empereur d'attaquer l'armée anglo-prussienne, et lui représenta fortement les dangers d'une bataille décisive, dans son propre pays. — « Je veux prévenir les ennemis, dit l'empereur; j'aurais dû les attaquer beaucoup plus tôt, si je l'avais pu; mais vous savez que nous n'avions pas d'armée disponible; il a fallu la créer; nous n'avons pas perdu de temps. » Carnot lui observa que les Russes et les Autrichiens, ne pouvant arriver qu'à la fin de juillet, les Anglais et les Prussiens ne recevraient jusque-là aucuns secours importants; que rien ne pressait par conséquent de les attaquer; qu'on pouvait profiter de ce délai pour renforcer l'armée et les garnisons; que Paris n'était encore fortifié que d'un côté de la rivière; qu'il fallait cet intervalle de temps pour achever l'enceinte; qu'alors la ville se trouverait en état de soutenir un long siège, et que les ennemis, n'ayant pas le matériel nécessaire pour l'entreprendre avant l'hiver, seraient obligés de s'en retourner sans avoir rien fait, etc., etc. Napoléon écouta tranquillement ces observations; mais son parti était pris. « J'ai besoin d'un coup d'éclat », dit-il; et posant amicalement la main sur le bras du ministre, il ajouta: Soyez sans inquiétude, Carnot, j'aurais des succès militaires. » Le lendemain il quitta la capitale, et s'achemina vers les frontières de la Belgique. Arrivé à Avesnes, le 14, il adressa à son armée la proclamation suivante: « Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marngo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux, nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre. Eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes? Soldats, à léva, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre deux, et à Montmirail, un contre trois..... Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr. » Tandis que Napoléon stimulait ainsi le courage de ses soldats, le général comte Bourmont passait à l'ennemi. La nouvelle de cette défection étant parvenue

« le 15 au matin, au quartier-général : « Eh bien, M. le maréchal, dit l'empereur au prince de la Moskowa, que dites-vous de votre protégé, que vous me recommandiez tant ? — Sire, répondit Ney tout confus, j'aurais compté sur Bourmont comme sur moi-même. — Allez, M. le maréchal, » reprit Napoléon ; ceux qui sont bleus sont bleus, ceux qui sont blancs sont blancs. » Le 16, l'ouverture de la campagne fut signalée par le combat de Ligny, dans lequel soixante mille Français culbutèrent quatre-vingt-six mille Prussiens. On s'attendait à un succès décisif pour les jours suivants ; mais le défaut de concert entre les généraux, les manœuvres de quelques traîtres, et la fatale séparation du corps du maréchal Grouchy, détruisirent, dans la journée du 18, à Waterloo, toutes les espérances conçues le 16, aux environs de Fleurus. L'armée française, après des prodiges de valeur, dignes d'elle et de son chef, y fut taillée en pièces, et mise dans une déroute complète. Napoléon, désespérant de rallier les fuyards sur la frontière, indiqua Laon pour point de réunion à ses lieutenants, et prit lui-même la route de Paris, pour venir faire tête à l'orage qu'il prévoyait devoir s'élever dans la chambre des représentants, à la nouvelle des désastres de Mont-Saint-Jean. Il y arriva le 20 à neuf heures et demie du soir, accompagné de Maret, et des généraux Bertrand, Drouot, Labédoyère et Gourcand. Les princes Joseph, Lucien, l'archichancelier Cambacérès, et les ministres à portefeuille, furent mandés aussitôt. Il s'agissait de prendre des mesures aussi promptes que vigoureuses. On proposa de déclarer Paris en état de siège, de convoquer les chambres à Tours ; de porter, dans cette ville, le siège du gouvernement ; de donner le commandement de Paris au prince d'Eckmühl, et de nommer le général Clausel ministre de la guerre. Le conseil pensait ensuite que Napoléon devait se présenter lui-même aux chambres, sans appareil, et en costume de voyage, pour leur communiquer ses résolutions, et les couronner, au nom du pays, de joindre leurs efforts aux siens. Rien n'était encore décidé à cet égard, lorsqu'on apprit au palais de l'Élysée, dans la journée du 21, que la chambre des représentants, entraînée par les circonstances, et maîtrisée par la juste méfiance que lui inspiraient des souvenirs récents, qu'avait portée à son comble le retour subit de Napoléon, venait de se constituer en permanence, sur la motion du général Lafayette, et de déclarer traître à la patrie quiconque tenterait de la dissoudre. Cette nouvelle changea entièrement la disposition des esprits parmi les conseillers de l'empereur ; bientôt le mot d'abdication, passant des républicains et des constitutionnels aux bonapartistes, arriva jusqu'à l'oreille du monarque, par la bouche de ses plus dévoués serviteurs. Regnault de Saint-Jean-d'Angely fut celui qui insista avec le plus de force auprès de son maître, sur la nécessité d'un nouveau sacrifice ; et Napoléon, voyant la chambre des pairs s'empres- s'imiter celle des représentants, finit par se résoudre à renoncer une seconde fois au premier trône du monde. Un seul homme, dans le conseil, regarda comme désastreux le parti auquel l'empereur s'arrêtait, d'après l'avis unanime de ses ministres, de ses courtisans et de ses proches ; et cet homme fut celui-là même qui, seul aussi, s'était autrefois opposé avec tant de courage, dans le tribunal, à l'établissement du gouvernement impérial. Carnot avait pensé en 1804, au sein de la victoire et de la paix, dans le silence des factions et au milieu des signes précurseurs d'une grande prospérité, « qu'il était moins difficile au premier consul de conserver en France une république sans anarchie que d'y fonder une monarchie sans des-

potisme, » et il avait voté énergiquement contre l'élévation de Napoléon au suprême pouvoir ; en 1815 au contraire, il voyait une armée étrangère victorieuse, s'approcher à marches forcées de la capitale, où nos revers avaient soulevé toutes les passions et ressuscité tous les partis : la guerre civile s'était rallumée dans la Vendée ; l'Europe entière était contre nous ; ses innombrables phalanges couvraient nos frontières ; son avant-garde allait arriver sous les murs de Paris, et l'armée française était prête à crier, ou criait déjà : *plus d'empereur plus de soldats*. Dans cette situation déplorable, le plus inflexible des adversaires politiques de Napoléon crut devoir imposer silence à ses opinions républicaines, et ne songer qu'à l'indépendance nationale menacée. Quoique uni d'esprit et de cœur aux membres les plus influents de la chambre des représentants, il ne craignit pas de se séparer d'eux dans la grande question de l'abdication, parce qu'à ses yeux, cette mesure devait achever de désorganiser l'armée, et rendre par conséquent impossible la défense du pays. Ce n'était pas le moment de courir les chances d'une double anarchie, alors que les dangers publics réclamaient plus que jamais le concours de l'harmonie dans l'administration et dans les camps. Carnot le comprit : plus homme d'état qu'on ne l'a cru communément, il pressentit les suites de la retraite de Napoléon, et insista pour qu'il gardât cette autorité souveraine, dont il s'était montré constamment l'ennemi au jour de la prospérité. Sa conduite, mise en regard de celle de la chambre des représentants, à laquelle ses opinions libérales le rattachaient, prouva qu'il était plus facile aux individus qu'aux grandes assemblées de subordonner l'exigence de leurs sentiments et de leurs principes à l'empire des circonstances. Carnot s'était aperçu d'ailleurs que Napoléon, avec des intentions toujours peu favorables à la liberté, ne possédait plus la même puissance de volonté contre l'opinion publique et ses organes, et il pensait que, dans tous les cas, la représentation nationale aurait maîtrisé le despote. Selon cet irrécusable témoin, la force morale du grand homme, avait réellement subi l'altération dont nous avons vu signaler les symptômes à la Moskowa et à Fontenelleau. Ce Bonaparte, qui, général et consul, ne donnait que quelques heures au sommeil, possédant même la faculté de s'éveiller au moment précis qu'il avait marqué d'avance, suivant l'urgence des affaires ; ce Bonaparte, autrefois si plein de confiance en lui-même, habitué à ne consulter que ses propres inspirations et à trancher toutes les difficultés à la manière d'Alexandre ; ce Bonaparte luttait avec peine aujourd'hui contre un assoupissement continu, demandait partout des conseils, et se montrait aussi inquiet qu'irrésolu ; survivant ainsi à son génie remuant et audacieux, qu'il n'avait retrouvé qu'un instant, pour concevoir et exécuter sa sortie de l'île d'Elbe et sa marche de Cannes à Paris. Après cette grande métamorphose, dont la connaissance et l'appréciation étaient plus à la portée d'un ministre qu'à celle d'une chambre législative, Napoléon pouvait paraître moins dangereux aux amis de la liberté. Ce fut, en effet, autant par l'idée de son impuissance contre l'opinion nationale, que par le sentiment des dangers de la patrie, que Carnot, au lieu de lui conseiller une seconde abdication, à l'exemple de tous ceux qui l'entouraient, se décida à émettre une volonté contraire. « Partez, lui dit-il, allez vous mettre à la tête de votre armée. » Mais l'empereur répondit : « Je n'ai plus d'armée, » et il rédigea la déclaration suivante, qui fut aussitôt rendue publique : « Français ! en commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts et de

« toutes les volontés, et le concours de toutes les » autorités nationales : j'étais fondé en espérer le » succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des » puissances alliées contre moi. Les circonstances me » paraissent changées ; je m'offre en sacrifice à la » haine des ennemis de la France ; puissent-ils être » sincères, dans leurs déclarations et n'en avoir » réellement voulu qu'à ma personne ! Ma vie po- » litique est terminée, et je proclame Napoléon II » empereur des Français. Les ministres actuels for- » meront provisoirement le conseil du gouverne- » ment. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage » à inviter les chambres à organiser sans délai la » régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut » public, et pour rester une nation indépendante. » Mais les chambres acceptèrent l'abdication du père, » sans prendre de délibération expresse et positive à » l'égard de la succession du fils. Tout se passa en » stériles acclamations, après de vifs débats, au mi- » lieu desquels l'éloquent Manuel révéla son immense » talent oratoire. Le ministre de l'intérieur avait été » chargé de communiquer l'acte d'abdication à la » chambre des pairs ; à son retour auprès de Napoléon, il dit en l'abordant : « Sire, je viens de » m'acquitter d'une douloureuse commission. — » Carnot, s'écria le monarque déchu, je vous ai » connu trop tard ! La présence de l'ex-empereur » à l'Elysée-Bourbon entretenait cependant l'agitation » dans la capitale, et donnait de l'inquiétude, soit » aux chambres, soit au gouvernement provisoire, » qu'elles avaient investi du suprême pouvoir exécutif, et qui se trouvait composé de Carnot, Fouché, Caulincourt, Grenier (le général) et Quinette. On craignait ensuite que l'abdication ne parût un jeu aux puissances alliées, tant que Napoléon resterait à Paris, et que la prolongation de son séjour dans cette ville, ou aux environs, ne nuisît à la marche et au succès des négociations qu'on se proposait d'entamer avec les généraux et les plénipotentiaires de la coalition. Il fut donc résolu de l'engager à s'éloigner du siège du gouvernement, et à songer à sa propre sûreté, désormais compromise dans toute l'étendue du territoire européen. C'est à Carnot que l'on confia cette commission, d'autant plus pénible, que plusieurs de ses collègues déclaraient avoir vainement essayé déjà de déterminer Napoléon à partir. Il accepta néanmoins, et se rendit à l'Elysée, où il trouva l'empereur au bain et seul. Il lui exposa le sujet de sa visite, dit le docteur Koerle, et n'eut pas de peine à le convaincre de l'urgente nécessité de quitter la capitale, tant pour sa sûreté personnelle que pour l'intérêt public. Napoléon ne manifesta pas le moindre désir de révoquer son abdication, comme on l'a prétendu depuis. « Je ne suis plus, dit-il qu'un simple particulier ; je suis moins qu'un simple particulier. » Il promit du reste de partir dans la journée, et demanda à Carnot où il lui conseillait de se réfugier. — En Amérique, et sans perdre de temps, lui répondit son ancien ministre ; deux frégates, vous le savez, vous attendent à Rochefort. — Je suis tenté d'aller en Angleterre, reprit Napoléon, à qui cette pensée avait été suggérée, dit-on, par une dame dont le dévouement était plus sincère qu'éclairé ; les Anglais sont un peuple généreux. — Ne vous fiez point à cette générosité, répliqua vivement Carnot ; rendez-vous à Rochefort en toute hâte ; les Etats-Unis d'Amérique sont le seul asile qui vous reste. — Vous avez raison ; je partirai aujourd'hui. » Si Napoléon eût suivi cette résolution ; si, conformément à l'avis de Carnot, il eût fait diligence pour gagner Rochefort, il aurait pu s'y embarquer avant que ce port ne fût bloqué par les Anglais, et serait arrivé aux Etats-Unis aussi heureusement que son frère Joseph, dont le départ ne

précéda le sien que de quelques jours. Mais en quittant Paris comme il l'avait annoncé, il s'arrêta à la Malmaison, et donna le temps à ses ennemis de lui fermer la seule retraite qui lui fût ouverte. Quoique résigné en apparence, Napoléon n'était sorti qu'à regret de la capitale, et au lieu de s'en éloigner, il s'obstinait à rester dans les environs, comme pour attendre le moment d'une nouvelle résurrection politique. Une manœuvre imprudente des alliés lui offrit l'occasion d'écrire au gouvernement provisoire « qu'en abdiquant la souveraineté, il n'avait pas » renoncé au droit le plus noble d'un citoyen, celui » de défendre son pays ; qu'il connaissait parfaitement » l'état des choses, et qu'il était certain, si on acceptait ses services, de battre l'ennemi de manière » à donner ouverture à des négociations plus avantageuses ; mais que, même dans l'hypothèse de la victoire, il n'en effectuerait pas moins son voyage sans » délai. » Cette offre bizarre fut accueillie, comme elle devait l'être, comme l'avait sans doute prévu son auteur lui-même, c'est à dire par un refus. La chambre des représentants, qui avait exigé l'abdication de l'empereur, ne pouvait guère accepter, pour auxiliaire, celui qu'elle avait fait descendre du trône, surtout quand cet auxiliaire était le général Bonaparte. Dès que la réponse de la commission exécutive fut connue à la Malmaison, Bonaparte s'exhala en plaintes et en reproches contre les membres de ce gouvernement temporaire. Il parla de les déposséder, de se remettre à la tête des troupes, de tenter un nouveau 18 brumaire ; mais ses conseillers, le duc de Bassano, entre autres, l'en dissuadèrent, en lui observant que les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'en l'an 8, et que sa tentative ne ferait qu'aggraver les maux du pays. Tout en cédant à ces raisons puissantes, il persistait néanmoins à retarder son départ, lorsqu'on vint lui dire que le maréchal Davoust avait menacé de venir lui-même l'arrêter, s'il ne se mettait promptement en route : « Qu'il vienne, répondit-il, je » suis prêt, s'il le veut, à lui tendre la gorge. » Il se décida pourtant à continuer son voyage, et abandonna la Malmaison dans la journée du 29 juin, pour se rendre à Rochefort, sous l'escorte du général Becker. Mais les Anglais avaient été avertis ; leur croisière était devant le port. Napoléon, qui ne redoutait rien tant que de tomber entre les mains des puissances continentales, alors maîtresses de Paris, ou de quelques partis vendéens, envoya le comte de Las-Cases auprès d'un croiseur, pour savoir s'il ne serait pas possible de passer sur un bâtiment neutre, ou d'arborer sur les deux frégates le pavillon parlementaire. La réponse négative qui fut faite à ces deux questions, l'obligea de dépecher une seconde fois le fidèle compagnon de son infortune, pour connaître quelles étaient, en définitive, les instructions du cabinet de Londres à son égard. L'officier anglais répondit qu'il avait reçu de son gouvernement l'autorisation de conduire Napoléon et sa suite en Angleterre, s'il jugeait à propos de s'y rendre. A cette nouvelle, Napoléon n'hésita plus. Revênu aux idées favorables que l'épouse du général Bertrand lui avait inspirées pour ses compatriotes, il crut que la loyauté de la nation britannique était une garantie de la loyauté du cabinet de Saint-James, et écrivit, le 13 juillet, au prince régent, la lettre suivante : « Altesse royale, en butte aux factions qui » divisent ma patrie, et aux hostilités des puissances » de l'Europe, j'ai du terminer ma carrière politique, et viens, comme Thémistocle, m'asseoir au » foyer du peuple britannique. Je me place sous la » protection de ses lois, et en réclame la sauve- » garde de votre altesse royale, comme du plus poiss- » sant, du plus constant, du plus généreux de mes » ennemis. » M. de Las-Cases annonça le lendemain

au croiseur anglais que Napoléon viendrait le jour suivant à bord du *Bellérophon*, et le général Gourgaud, porteur de la lettre adressée au prince régent, fut chargé en outre de lui exprimer verbalement l'intention de son maître, de débarquer en Angleterre sous le nom du colonel Duroc, et de s'y établir dans la province dont le climat conviendrait le mieux à sa santé. Le 15, à quatre heures du matin, Napoléon, en habit de colonel des chasseurs de sa garde, s'embarqua sur le brick *l'Espervier*, et se rendit sur le *Bellérophon*. Il y fut accueilli avec le respect dû à son nom et à son infortune. Le sort, dit-il, "m'amène chez mon plus cruel ennemi, mais je "compte sur sa loyauté." Arrivé le 26 devant Plymouth, tout changea autour de lui, et il lui devint facile de s'apercevoir, aux précautions dont il était l'objet, qu'il avait cessé d'être libre. Plusieurs bâtiments armés entouraient le *Bellérophon*, avec lequel toute communication était interdite. Le 30 juillet, le colonel Henri Bunbury et le fils du ministre de la guerre, Bathurst, se rendirent sur ce vaisseau, pour faire part à lord Keith, amiral de la flotte, de la résolution prise par le cabinet anglais, de concert avec les puissances continentales, sur le sort futur du général Bonaparte; car c'est ainsi qu'on était convenu d'appeler désormais, dans le langage officiel, le superbe potentat dont un pontife avait béni l'avènement au trône, et qui avait vu sa couche recherchée par la plus orgueilleuse des races royales. L'amiral communiqua, le lendemain 31, à son prisonnier, la décision des alliés, et comme il éprouvait de la difficulté à l'expliquer, le nouveau Thémistocle lui arracha le papier des mains pour le remettre à lord Townbridge, en disant avec l'accent de l'impatience : "Vous saurez peut-être mieux "traduire." Lord Townbridge lut alors; et ce Napoléon, qui pendant quinze ans n'avait semblé conquérir des royaumes que pour les restituer aux vaincus, tandis qu'il dépouillait ses alliés et détruisait les républiques d'Italie et de Hollande; ce Napoléon qui, après Austerlitz, Iéna et Wagram, avait désigné d'appliquer les maximes de Machiavel, aux grandes monarchies de l'Allemagne; ce Napoléon, qui maître du sort de ses rivaux, les avait renvoyés au milieu des camps de la coalition pour grossir le nombre de ses ennemis; ce Napoléon dont M. de Fontanes disait encore à la fin de 1813, qu'il avait mérité la reconnaissance des souverains, apprit que la diplomatie européenne, sans s'arrêter aux grands exemples de l'antiquité, ni au souvenir des vertus hospitalières d'Artaxerce, condamnait irrévocablement le grand homme, dont l'amitié parut autrefois un présent des dieux à un grand monarque, à aller expier, sur un roc battu par l'océan et sous le ciel des tropiques, sa condescendance pour les rois et ses torts envers les peuples. A la lecture de ce terrible arrêt, le visage de Napoléon se couvrit d'une pâleur mortelle : lorsque lord Townbridge eut achevé : "J'offrais, dit l'empereur, après avoir médité pendant quelques instants, j'offrais "au prince régent la plus belle page de son histoire; j'avais l'intention de m'établir en Angleterre; j'y "désirais une résidence à trente lieues de la mer. "Qu'on me donne un commissaire, je veux me "faire naturaliser ici. J'en ai pu demander un "asile à mon beau-père, ou à mon ancien ami "Alexandre; j'ai préféré l'hospitalité britannique; "l'Angleterre pourrait tout au plus me traiter en prisonnier de guerre, puisque le drapeau tricolore flottait, encore à Nîmes et à Bordeaux, lorsque je me "suis rendu. D'ai leurs je ne me suis pas rendu comme prisonnier ou à discrétion; j'aurais fait des conditions; j'en pouvais faire; on les eut acceptées, "ou du moins débattues. Je ne consentirai jamais "à passer à Sainte-Hélène, parceque le climat de

"cette île m'est contraire et que j'ai l'habitude de "faire vingt lieues par jour. Si on me force d'y passer, je périrai avant trois mois, et alors l'Angleterre "sera responsable de ma mort : j'aurais pu faire "en France une longue guerre de partisans, puis- "qu'avec six cents hommes, j'avais détrôné le roi "qui en avait trois cent mille. Waterloo perdu par "les alliés, eût causé leur ruine; pour moi, ce "n'était qu'un échec, qui replaçait la campagne dans "l'assiette la plus favorable, et la plus périlleuse "pour eux; avant le 15 juillet, il me revenait cent "trente mille hommes sur l'Aisne, entre Laon et "Soissons. Mon abdication, faite au besoin de la "concorde, enhardit les alliés, au point que, "malgré l'armée rassemblée sous Paris, ils marchèrent à Saint-Germain et à Versailles, laissant leur flanc gauche entièrement à découvert, "et exposé à l'armée française. Quand je connus "cette imprudence, à laquelle la timidité de votre "Vellington ne me permettait pas d'abord de "croire, je demandai d'abord à me mettre comme "général à la tête de l'armée française. Je tombais "avec toutes ses forces sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi; je sauvais pour le moment "la capitale, et prévenais une rapatriation ou rien "n'aurait été stipulé ni pour les droits, ni pour les "garanties de l'armée. Dans ces circonstances, je "le répète, je me suis présenté volontairement, "pour passer en Angleterre comme son hôte; et ne "puis, sans que tous les droits soient violés, l'être "regardé ni traité comme prisonnier." Lord Keith ne répondit rien, et Napoléon se retira un instant après dans sa chambre pour y rédiger la protestation suivante : "En présence de Dieu et des "hommes, je proteste ici solennellement contre la "violence exercée envers moi, contre la violation de "mes droits les plus sacrés. On a porté atteinte, "par la force, à ma personne et à ma liberté; je "suis venu volontairement à bord du *Bellérophon*; "je ne suis pas prisonnier de l'Angleterre, je suis "son hôte; je suis venu sur l'invitation du capitaine "lui-même; il m'a dit qu'il avait ordre du gouvernement de me recevoir, et de me transporter, "ainsi que ma suite, en Angleterre, en cas que cela "m'eût été agréable. Comptant sur cette assurance, j'acceptai cette offre afin de me mettre sous la "protection de la Grande-Bretagne. Du moment où "je montai à bord du *Bellérophon*, j'avais droit à "l'hospitalité anglaise. Si le gouvernement, en donnant au capitaine du *Bellérophon*, des ordres pour "me recevoir, moi et ma suite, n'a voulu que me "faire tomber dans un piège, il a forfait à l'honneur et dégradé son pavillon. Si cet acte a lieu, "les Anglais auront peut-être vain à l'Europe de "leurs lois et de leurs libertés; la confiance dans la "bonne foi de l'Angleterre est anéantie par l'hostilité du *Bellérophon*; j'en appelle à l'histoire, "elle dira : Un ennemi qui pendant vingt ans a fait "la guerre au peuple anglais, vint, dans son infortune, chercher un asile sous la protection de ses "lois. Quelle plus forte preuve pouvait-il lui offrir "de son estime et de sa confiance? Mais comment "l'Angleterre a-t-elle payé une pareille magnanimité? On affecta de lui tendre une main hospitalière, et quand il fut livré, on le sacrifia. Cette pièce, remise à l'amiral, le 4 août, fut aussitôt publiée. Quelques Anglais, s'il faut s'en rapporter à des récits qui manquent d'authenticité, concurrent alors le projet de délivrer Napoléon. "Avant que le "*Bellérophon* se fut éloigné de Plymouth, dit l'auteur d'une vie de Napoléon, imprimée à Genève, "en 1822, un inconnu en habit civil, qui avait "l'air d'un fonctionnaire de l'ordre judiciaire, parut dans un bateau à peu de distance du navire et demanda à voir l'amiral Keith; ce dernier sembla

« avoir déjà connaissance de l'objet de sa visite, car au moment où l'étranger s'approchait du vaisseau, il descendit de l'autre côté du navire dans sa chaloupe et s'éloigna. Le capitaine du vaisseau répondit à l'inconnu que l'amiral était absent, et qu'il parut le contrarier beaucoup; il repartit là-dessus pour retourner à terre. On a soupçonné qu'il avait obtenu d'une cour de justice, un mandat adressé à l'amiral, pour l'élargissement du prisonnier, aux termes de quelques lois anglaises, applicables à la situation actuelle de Napoléon, et que l'amiral, prévenu à temps, n'avait eu d'autre ressource que de s'esquiver. A Ipswich, un homme de loi se présenta chez le magistrat du lieu et lui demanda avec vivacité un mandat d'*habeas corpus*, pour remettre en liberté Napoléon, détenu, disait-il, à bord du *Bellerophon*, d'une manière illégale; le magistrat répondit que cette démarche était au-dessus de sa compétence; l'homme de loi outré de ce refus, insista pour obtenir au moins ce qu'on appelle en Angleterre un mandat *ne exeat regno*, en vertu duquel son client ne pouvait être emmené hors du royaume; se fondant sur un statut du roi Henri VII, qui devait, selon lui, donner force de loi à sa réclamation. Le magistrat d'Ipswich rejeta également cette requête, ce qui amena entre eux une scène de boxeurs que les constables apaisèrent. » Quoiqu'il en soit de la vérité de ces anecdotes, Napoléon apprit, le 6 août, qu'en dépit de la vive sollicitude que sa situation causait au peuple anglais, il allait passer du *Bellerophon* à bord du *Northumberland*, pour être transféré à Sainte-Hélène. « Je ne m'attendais pas à cela, s'écria-t-il; je ne pouvais m'y attendre; je ne conçois pas qu'on puisse faire d'objection raisonnable contre ma résidence en Angleterre, pour le reste de ma vie. » Un officier lui observa que s'il n'avait pas été envoyé à Sainte-Hélène, il eût été livré à la Russie: « Dieu me garde des Russes, » reprit-il aussitôt, en regardant le général Bertrand. L'amiral Cockburn, chargé de le conduire à sa destination, lui dit alors: « A quelle heure viendrai-je demain, général, et pourrai-je vous recevoir à bord du *Northumberland*? — à dix heures, » répondit-il avec humeur; et il témoigna autant de douleur que de surprise, de l'affection que l'on mettait à ne l'appeler que du titre de général: « Vous m'avez reconnu comme premier consul, disait-il, vous m'avez envoyé des ambassadeurs comme souverain. » Malgré ses réclamations et ses plaintes, les officiers anglais continuèrent de suivre les instructions de leur cabinet, et d'exécuter leur consigne. Déjà ils avaient désarmé le premier soldat de la plus valeureuse des nations; et Napoléon, las de tant d'outrages et de dégoûts, avait dit à M. Las-Cases: « Je pourrais bien leur échapper; car, après tout, mes principes intérieurs ne me gênent guère. » Ce fut le 7 août que lord Keith remit son prisonnier à sir Georges Cockburn. Le chirurgien du *Bellerophon*, le docteur O'Meara, demanda et obtint de passer sur le *Northumberland*, pour remplacer un nommé Maingaud qui avait refusé de suivre son maître à Sainte-Hélène. Le 11, l'escadre sortit du canal et cingla vers l'Océan Africain. Arrivé en face du cap de la Hogue, Napoléon ôta son chapeau, étendit la main vers les côtes de France; et s'écria d'une voix émue: « Adieu, terre des braves; quelles que soient de moins, et tu serais encore la maîtresse du monde! » La traversée ne fut signalée par aucun événement remarquable. Le 15 octobre, au lever du soleil, le *Northumberland* parut devant l'île de Sainte-Hélène, et le débarquement eut lieu trois jours après. La prison qu'on préparait à Longwood pour Napoléon, n'étant pas encore prête, il fut d'abord placé à Briars, habitation assez

agréable d'un M. Balcombe, négociant. Il y séjourna pendant deux mois, occupant le rez-de-chaussée, tandis que M. Las-Cases, son fils, et un valet de chambre étaient logés au-dessus. Sur cette terre lointaine et insalubre, séparé du reste du monde qu'il avait rempli du bruit de son nom, privé de ce qu'il avait de plus cher comme époux et père, ne possédant plus de sa femme et de son fils que ces muets portraits, devant lesquels Carnot l'avait surpris, les yeux baignés de larmes, durant la crise des cent jours, Napoléon montra quelquefois, dans son affreux isolement, une résignation sublime. Parlant de son élévation et de sa chute avec le calme d'un homme que la philosophie avait élevé au-dessus des grandeurs humaines, à mesure que la fortune l'avait fait descendre du faite de la gloire et de la puissance, il réalisait le grand caractère qu'avait conçu Rousseau, lorsqu'il disait, dans son éloquent stoïcisme: « Heureux celui qui sait quitter l'état qu'il quitte et rester homme en dépit du sort! Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplier comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. » Mais l'âme de Napoléon, le *Mémorial de Sainte-Hélène* l'atteste, ne se maintint pas toujours à cette hauteur; une exigence puérile témoignait souvent que les réminiscences de l'empire étaient encore puissantes sur cet immortel génie. On le vit conserver, avec les fideles compagnons de sa disgrâce, l'étiquette monarchique qu'il avait imposée à ses courtisans; et comme s'il eût été encore aux Tuileries, sous l'influence de cette politique mesquine qui faisait de la pompe des titres, la récompense et le complément de l'illustration personnelle, il laissa échapper un jour ces étranges paroles: « Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince. » Napoléon s'occupa à Longwood, de ses mémoires; les généraux Bertrand et Gourgaud, les comtes de Las-Cases et de Montholon recueillirent de sa bouche les précieux renseignements que leur devra l'histoire. Mais bientôt on s'aperçut que le climat de Sainte-Hélène ruinait de plus en plus une santé des long-temps altérée. Au mois de septembre 1817, Napoléon éprouva une grave indisposition. Le retour de quelques uns de ses compagnons en Europe, et les contrariétés, souvent barbares, que son geolier, sir Hudson Lowe, lui fit endurer, vinrent ensuite ajouter à l'influence pernicieuse du climat, et activer la marche de la maladie. Il demanda en vain sa translation dans un lieu plus sain, et une surveillance moins cruelle. On autorisa seulement sa famille à lui envoyer le docteur Antommarchi, et deux auxiliaires corses qu'il avait réclamés. Les soins, le repos et l'habileté du nouveau médecin ne purent arrêter les progrès d'un mal, que tant de causes avaient contribué à rendre mortel. Le 5 mai 1821, à six heures du soir, après plusieurs années de souffrances, le grand homme, selon l'expression même du roi Louis XVIII, avait cessé de vivre. Il mourut en prononçant les mots de *tête... armée*, et les yeux fixés sur le buste de son fils. Le testament dans lequel il distribua à ses plus dévoués serviteurs, les sommes qu'il avait confectionnées à un banquier de Paris, aussi distingué par sa probité que par ses lumières, renferme aussi l'expression de l'indignation profonde que lui avait inspirée la conduite du cabinet de Saint-James, et que n'avaient pu atténuer, sans doute, les odieux procédés d'Hudson Lowe: « Je lègue, y dit Napoléon, je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnaute d'Angleterre. — Nous terminerons cette notice biographique par les réflexions suivantes, que nous empruntons à un écrit publié à l'étranger, depuis la mort de Napoléon: « Si, avec un génie et des talents militaires fort supérieurs à ceux de Washington, Bonaparte eût été doué d'une âme aussi haute,

« d'une vertu aussi sublime que celle du héros de
 « l'Amérique; si au coupable et dangereux orgueil
 « d'être le conquérant et l'oppressur de l'Europe,
 « il eût préféré la gloire solide et durable d'être le
 « fondateur de la liberté de sa patrie; les regrets,
 « les vœux, le deuil de l'univers l'auraient suivi à
 « Sainte-Hélène. Le cri de l'Allemande ne s'élèverait
 « pas contre lui; la Russie ne lui reprocherait pas
 « ses champs ravagés; la Pologne, ses espérances
 « trahies; l'Espagne, le sang de ses citoyens; la
 « France, tous les malheurs de l'invasion! La cause
 « de Napoléon serait aujourd'hui celle du genre hu-
 « main, et le rocher de Sainte-Hélène, le trône de
 « sa gloire!... ou plutôt, quels rois auraient osé
 « combattre, et quelle force aurait pu vaincre le
 « grand homme qui, au nom de la nation française,
 « rendue à l'indépendance par ses victoires, et à la
 « liberté par ses institutions, aurait offert à tous les
 « peuples l'alliance et l'exemple de sa patrie! »

Napoléon Bonaparte est auteur des ouvrages sui-
 vants, dont nous empruntons en grande partie la no-
 tice à l'Annuaire Nécrologique de M. Mahul: 1° *Lettre*
de Bonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de Corse
à l'Assemblée nationale, 1790; réimprimée dans le
 n° 5 ci-après. Cette lettre porte, au-dessous de la
 signature *Bonaparte*, la date suivante: *de mon cabi-*
net de Millet, le 28 janvier l'an second de la liberté
(c'est à dire 1790). Elle contient 21 pages format
 in-8°, sans que le frontispice indique ni le lieu de
 l'impression, ni le nom de l'imprimeur. Un savant
 bibliographe, M. C.-N. Amanthou, de Dijon, en a
 fait la description d'après l'exemplaire qui lui a été
 donné, il y a environ vingt-ans, par une personne
 d'Auxonne, qui le tenait elle-même *ex autoris dono*.
 Deux fautes d'impression, l'une à la 1^{re} ligne de la
 page 8, l'autre à la 6^e ligne de la page 9, sont cor-
 rigées sur cet exemplaire, de la main de l'auteur.
 Plus tard, M. Amanthou apprit de M. Fr.-X. Joly,
 imprimeur à Dôle, que la brochure dont il s'agit
 était sortie de ses presses, en 1790; que Bonaparte,
 qui était alors lieutenant au régiment de la Fère-
 artilerie, en avait revu lui-même les dernières épreu-
 ves; qu'à cet effet il se rendait à pied à Dôle, en par-
 tant d'Auxonne à quatre heures du matin; qu'après
 avoir vu les épreuves il prenait chez M. Joly un déjeu-
 ner extrêmement frugal, et se remettait bientôt en
 route pour rentrer dans sa garnison, où il arrivait
 avant midi, ayant déjà parcouru dans la matinée
 huit lieues de poste. La lettre à M. Buttafuoco est au
 fond un libelle, écrit d'un style italico-français,
 contre ce député de la noblesse de Corse, qui sié-
 geait au côté droit de l'Assemblée constituante. On y lit
 (page 21), une lettre par laquelle un sieur Masseria,
 président du club patriotique d'Ajaccio, annonce à
 l'auteur, que le club ayant pris connaissance de cet
 écrit, en a voté l'impression. Suit une note conte-
 nant un extrait des procès-verbaux des séances de la
 société patriotique d'Ajaccio. On remarque aussi
 (page 16), que Bonaparte y fait l'éloge d'Arena,
 son compatriote, que depuis il a fait périr sur
 l'échafaud. 2° *Le souper de Baccare*, Avignon, Sa-
 bin Tournai, 1793, in-8°, anonyme, précédé
 d'une introduction par Frédéric Royon, Paris,
 1821, in-8°, deux éditions; réimprimé dans le
 n° 5 ci-après. 3° *Collection générale et complète de*
lettres, proclamations, discours, messages, etc., de Na-
poléon-le-Grand, empereur des Français, roi d'Italie,
protecteur de la confédération du Rhin, etc. Rédigé
d'après le Moniteur, etc., classée suivant l'ordre des
temps, accompagnée de notes historiques, publiée par
Chr.-Aug. Fischer, Leipzig, 1808, in-8°, tome 1,
ibid. 1813; 4° Correspondance inédite, officielle et con-
fidentielle de Napoléon Bonaparte, etc., Paris, Pan-
ckoucke, 1819-1820, 7 volumes in-8°; 5° Œuvres
de Napoléon Bonaparte, etc., Paris, Panckoucke,

1821-1822, 5 vol. in-8°, portraits; 6° *Mémoires*
pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits
à Sainte-Hélène, et publiés sur les manuscrits autogra-
phes, corrigés de la main de Napoléon, 7 vol. in-8°, Paris,
1824-1825. Pendant les six dernières années
 de sa vie, Bonaparte s'est principalement occupé de
 la rédaction de ses mémoires; ils les a dictés aux
 généraux qui ont partagé volontairement sa capti-
 vité. 7° *Discours de Napoléon sur les vérités et les senti-*
ments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour
leur bonheur, publié par le général Gourgaud, in-8°,
 Paris, 1826. Ce discours a été fait au sujet du prix
 proposé par l'Académie de Lyon, pour le concours
 de 1791; Napoléon avait vingt-ans alors qu'il l'a
 écrit; c'est sur une copie restée entre les mains d'un
 de ses frères, qu'il a été imprimé. On lui attribue:
 1° Les notes qui sont dans le volume intitulé: *la*
Bataille d'Autéuil, par le général-major autrichien ba-
 ron de Stutterheim, 2^e édit. avec des notes par un of-
 ficier français, Paris, 1807, in-12. 2° *Le Manuscrit*
venu de Sainte-Hélène, plusieurs fois réimprimé à
 Paris et à Londres, notamment avec des notes de
 Napoléon, Paris, Baudouin frères, 1821, in-8°,
 précédé d'un avertissement signé G^o. On sait
 positivement aujourd'hui que cet ouvrage n'est point
 de Bonaparte. 3° *Manuscrit de Pile d'Elbe*. — *Des*
Bourbons en 1815, publié par le comte C^o, Londres,
 1820, in-8°. 4° *Mémoire pour servir à l'histoire de*
France en 1815, avec le plan de la bataille du mont
Saint-Jean, Paris, Barrois l'aîné, 1820, in-8°. 11
 existe une contrefaçon, sous un titre peu différent,
 format in-18. Cet écrit, pour la publication duquel
 le libraire a été traduit devant la cour d'assises de
 la Seine, et acquitté par un jury, est donné comme
 le livre neuvième d'un ouvrage plus étendu. Dans
 un catalogue de sa librairie, publié, en 1821,
 M. Barrois l'aîné déclare avoir fait cette édition sur
 le manuscrit qui lui avait été transmis par M. O'Meara
 ex-chirurgien du vaisseau de Sa Majesté britanni-
 que, le *Northumberland*. 5° *De l'éducation des princes*
du sang de France, London, 1820, in-8°. Ce livre
 est daté de Saint-Cloud, 27 juillet 1812; il est réim-
 primé avec une traduction anglaise, qui est intitulée:
System of education for the young king of Rome. Les
 développements du titre annoncent que cet écrit a
 été dressé par le conseil impérial de l'état, sous
 l'inspection personnelle de Napoléon. 6° Bonaparte
 envoyait quelquefois au *Moniteur* des notes sur la tra-
 duction des journaux anglais, qu'il se faisait mettre
 sous les yeux. L'article *Angleterre*, dans le *Moniteur*
 du gouvernement impérial, est fréquemment sur-
 chargé de notes. M. Barrière de Vienzen, était habi-
 tuellement employé à leur rédaction, mais les plus
 violentes sont de Bonaparte lui-même. Les ouvrages
 suivants sont inédits: 1° M. Panckoucke dit dans un
 avertissement du deuxième volume des *Œuvres de*
Napoléon Bonaparte: « Nous espérons placer dans
 « le premier volume un *Discours*, que Bonaparte écri-
 « vait fort jeune, pour concourir à un prix à l'aca-
 « démie de Besançon. » 2° M. Joly, imprimeur à
 Dôle, le même qui a imprimé, en 1790, la *Lettre à*
M. Buttafuoco, a donné dans un numéro du journal
 de Dijon, du mois de septembre 1821, les détails
 suivants: Bonaparte avait composé dans sa jeunesse
 une *Histoire de la Corse*, qui allait être imprimée en
 deux volumes in-12. Étant en garnison à Auxonne,
 en 1790, il engagea M. Joly à venir s'y voir, pour
 traiter de l'impression de l'ouvrage. Bonaparte oc-
 cupait, au pavillon, une chambre presque nue,
 ayant pour tous meubles un mauvais lit sans rideaux,
 une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre,
 chargée de livres et de papiers, et deux chaises. Un
 de ses frères couchait sur un mauvais matelas, dans
 un cabinet voisin. On fut d'accord sur le prix d'im-
 pression, mais Bonaparte attendait d'un moment à

l'autre une décision pour quitter Auxonne, ou pour y rester. Cet ordre arriva en effet quelques jours après; il parut pour Toulon, et l'ouvrage ne fut pas imprimé. M. Joly raconte qu'on avait confié à Bonaparte le dépôt des ornements d'église de l'aumônier du régiment, qui venait d'être supprimé. Il les fit voir à M. Joly en lui disant : « Si vous n'avez pas entendu la messe, je puis vous la dire. » 30 Bonaparte a lu à l'institut, en janvier 1798, un *Rapport sur un instrument polygraphique*, à l'aide duquel on pourrait, sans être versé dans les procédés de l'art, composer et imprimer très rapidement des circulaires, dont la teneur n'excéderait pas une page in-4°; ce rapport parut écrit avec méthode et rédigé avec clarté. 40 On lit ce qui suit dans le *Correspondant de Hambourg*, du mois de mars 1822 : « Le comte Dzialinski, amateur de tous les objets de curiosité, rapporte de Paris un manuscrit des plus intéressants. C'est un volume de trente à quarante feuilles, petit in-folio, tout entier de la main de Bonaparte. L'authenticité en est attestée par un certificat en forme de MM. de Montholon, Mounier et Bassano. C'est ce dernier qui l'a rédigé et scellé de son cachet. Ce recueil contient plusieurs documents curieux sur l'histoire du temps compris entre l'époque où Bonaparte fut réformé du service (après le 9 thermidor an 2), jusqu'au commencement de la guerre d'Italie. On remarque ensuite un *Mémoire*, de sa main, sur le perfectionnement de l'artillerie turque, ainsi que plusieurs fragments relatifs aux campagnes d'Italie. Mais ce qui est incontestablement plus digne d'attention, c'est le *Plan de la première campagne d'Espagne*, qu'il dicta au duc d'Abbrantes, et qu'il accompagna d'une multitude de notes marginales. On y trouve des renseignements précieux sur ses plans secrets, relativement par exemple, aux frontières de l'Austriche et de la France. »

BONAPARTE, prince DE REICHTADT, fils du précédent. Voyez REICHTADT.

BONAPARTE (LUCIEN), prince de Canino, frère puîné de l'empereur Napoléon, est né à Ajaccio vers 1775. Aussi audacieux et plus dissimulé que cet homme extraordinaire, il se rapprochait encore de lui par sa capacité comme par son ambition, et si, dans le couronnement successif des divers membres de la famille Bonaparte, Lucien seul ne fut pas appelé à s'asseoir sur un des trônes dont disposait celui qu'il avait si puissamment aidé dans son usurpation du 18 brumaire, c'est que, moins docile que ses autres frères, et fort du sentiment de sa valeur intellectuelle, il s'offrit à Napoléon, plus comme un rival que comme un protégé. Favori, dans sa jeunesse, de Paoli (voyez ce nom), qui l'appelait son *petit philosophe*, il avait à peine douze ans lorsque la révolution éclata. La famille Bonaparte embrassa le parti de la convention nationale contre Paoli, et fut obligée, nominativement Lucien, Napoléon, Louis et Joseph, de subir un décret de bannissement. Elle se réfugia, en 1793, dans la ci-devant Provence, où, pauvre et pros crite, elle reçut des secours que la convention accordait aux *patriotes réfugiés*. Lucien fut attaché à l'administration des subsistances de l'armée des Alpes-Maritimes, et devint garde magasin des subsistances militaires de Saint-Maximin, département du Var. Membre, puis président de la société populaire de cette ville, il s'y maria avec M^{lle} Christine Boyer, d'une famille honorable, trop nombreuse pour être riche, et dont le chef tenait une hôtellerie. Commissaire des guerres à la fin de 1795, il fut nommé, deux ans après, n'étant alors âgé que de vingt-quatre ans, député du département de Liamone au conseil des cinq-cents, où il fut admis sans opposition quoique la constitution exigeât vingt-cinq ans révolus. On

doit penser que le silence gardé à cette époque fut une suite naturelle de la reconnaissance qu'inspiraient déjà les services du général Bonaparte. Des son admission au conseil, Lucien parut à la tribune. Le 30 messidor (18 juillet 1798), dans la discussion relative à la célébration des fêtes décennaires, on voulut contraindre les marchands à tenir leurs boutiques ouvertes les dimanches; Lucien termina ainsi le discours qu'il prononça à cette occasion : « La tolérance est sœur de la liberté; la persécution est fille de la tyrannie; nous n'avons pas le droit d'empêcher un homme de célébrer la fête que son culte lui indique. » Le mois suivant, rapporteur de la commission des finances, il signala les dilapidations qui avaient lieu dans les différents services de la guerre, et fit accorder des secours aux veuves et aux enfants des soldats morts sur le champ de bataille. Secrétaire du conseil, il s'opposa aux changements que le directoire exécutif voulait apporter à la constitution de la république Cisalpine établie sous la protection du général Bonaparte. Partisan de la liberté illimitée de la presse, il appuya cependant la proposition de la laisser encore trois mois sous la surveillance du gouvernement. Le 1^{er} vendémiaire an 7 (22 septembre) sur la proposition de Delbrel, il invita le conseil à renouveler le serment de fidélité à la constitution de l'an 3. Ce serment lui avait donné de la popularité, et, pour l'accroître encore, il s'opposa à l'impôt sur le sel et à tout impôt sur les denrées de première nécessité. Par les mêmes motifs, il combattit la proposition de décréter la patrie en danger; lorsque le général Jourdan exprima la crainte que les conseils ne devinssent l'objet d'un coup d'état, il rappela le décret qui mettait hors la loi quiconque violerait la représentation nationale. Lucien, qui, plus tard, devait si énergiquement appuyer cette violation, partageait néanmoins les craintes du général, et déjà il en avait informé son frère alors en Egypte; mais sa correspondance fut interceptée par les Anglais. Le général Bonaparte, instruit par d'autres voies de la situation des affaires publiques, revint en France. Il débarqua à Fréjus le 16 vendémiaire an 8 (8 octobre 1799); le 24 il était à Paris. A la suite de conférences avec les principaux mécontents, le général Bonaparte s'entendit, pour l'exécution d'un coup d'état, avec son frère Lucien qui venait d'être nommé président du conseil des cinq-cents. La révolution du 18 brumaire fut le résultat de leurs efforts mutuels, et l'on peut croire que, sans la présidence de Lucien, la journée de Saint-Cloud n'aurait pas eu une issue favorable pour les conjurés. Le conseil des cinq cents, transféré dans l'orangerie à Saint-Cloud, était composé, en majorité, de républicains, qui se rattachaient à la constitution de l'an 3 comme au palladium de la liberté. Dans les dernières réunions qui précédèrent cette mémorable séance, Lucien chercha à augmenter le nombre des partisans du coup d'état qui se préparait en effrayant les hommes paisibles par le tableau des calamités dont le retour de l'anarchie menaçait la France, et en rassurant les plus timides par la promesse d'une administration sage et vigoureuse; enfin il sut persuader les uns et séduire les autres. Le 19 brumaire, la séance à peine ouverte, on proposa de nommer une commission pour s'occuper des mesures de salut public. Cette proposition est le signal d'un mouvement tumultueux. *La constitution!* s'écrie-t-on de toutes parts; et, sur la proposition de Delbrel, le serment à la constitution de l'an 3 est renouvelé. Lucien lui-même quitte le fauteuil pour venir jurer fidélité au pacte social contre lequel il conspire, et, au moment où il descend de la tribune, Briot s'écrie : *Moniteur, déviez!* Pendant qu'on discute sur les mesures commandées par les circonstances, le

général Bonaparte arrive, accompagné d'une faible escorte; il entre seul dans l'assemblée; sa présence soulève tous les esprits; une foule de députés se précipitent au-devant du général en criant : *A bas le tyran ! le dictateur hors la loi !* Le général hésite, fait quelques pas, veut parler; mais les cris d'indignation recommencent. Alors le général, depuis maréchal Lefebvre, entre avec un peloton de grenadiers qui entourent le général Bonaparte, et l'emmènent hors de la salle. Le tumulte continue dans l'assemblée. Lucien, interpellé de toutes parts, s'élance à la tribune et veut justifier son frère. On couvre sa voix et on demande que le général soit mis hors la loi. Lucien veut encore répondre. Il ne peut se faire entendre. Alors, recueillant toutes ses forces, il s'écrie : « Quoi ! vous voulez que je sois l'assassin de mon frère ! Jamais ! Je dépouille la magistrature populaire. » Et il jette au milieu de l'assemblée sa toge et sa ceinture. Pour la seconde fois, la salle est envahie par la force militaire. Lucien sort au milieu des grenadiers. Arrivé dans la cour, il s'élance sur un cheval, et adresse aux troupes une courte, mais violente harangue qu'il termine par ces mots : « Guerriers, délivrez la majorité de vos représentants de l'oppression où elle se trouve. Général, et vous soldats, et vous tous citoyens, vous ne reconnaîtrez pour législateurs de la France que ceux qui vont se rendre auprès de leur président. » Quant à ceux qui sont dans l'orangerie, que la force les expulse. Ces brigands ne sont plus les représentants du peuple, mais les représentants du poignard : *Vive la république !* Des ordres sont aussitôt donnés. Leclerc entre dans la salle à la tête des troupes, somme les représentants de se retirer, et, sur leur refus, fait évacuer la salle tambour battant et au pas de charge. Le soir, les deux conseils, uniquement composés des partisans de la nouvelle révolution, reprirent leurs séances. Béranger, au conseil des cinq-cents, fait voter des remerciements au général Bonaparte et aux troupes qui s'étaient trouvées à Saint-Cloud. Plusieurs orateurs succèdent à Béranger. Lucien, quittant la présidence pour la tribune, prononce un discours qui est couvert d'applaudissements. « Lucien, dit un auteur contemporain, était le héros de la journée. » A la fin de la séance, les trois consuls provisoires, Sieyès, Bonaparte et Roger-Ducos vinrent, à la demande de Frégevill, prêter le serment « de fidélité inviolable à la souveraineté du peuple, à la république française, à l'égalité, à la liberté et au système représentatif. » On a remarqué la fin du discours que Lucien prononça à cette occasion : « Si la liberté naquit dans le jeu de paume de Versailles, elle fut consolidée dans l'orangerie de Saint-Cloud. Les constituants de 1789 furent les pères de la révolution, mais les législateurs de l'an 8 furent les pères et les pacificateurs de la patrie. » Le général Bonaparte proclamé premier consul, Lucien devint membre du tribunal créé par la nouvelle constitution, et peu après ministre de l'intérieur en remplacement de M. Laplace, savant distingué, mais inhabile aux fonctions publiques. Ministre à vingt-six ans, Lucien porta sans doute, dans un si haut emploi, toute l'immaturité de la jeunesse; mais, par une heureuse compensation, il accorda une protection éclatante aux arts et aux artistes, ainsi qu'aux savants et aux gens de lettres. Il contribua à l'organisation des préfetures, mais son ministère fut de peu de durée. Lucien voyait avec regret son frère s'écarter des principes du gouvernement républicain, tel que le 18 brumaire l'avait fait, et dans lequel l'ex-président du conseil des cinq-cents s'était promis un des premiers rôles. L'ambition du général n'avait plus de bornes; l'ambition de Lucien se trouvait arrêtée dès son premier essor. De cette si-

tuation devaient naître entre les deux frères, et naquirent en effet des discussions qui devinrent de plus en plus animées, et qui se terminèrent, pour le ministre, par une brillante disgrâce. Au mois de brumaire an 9, Lucien partit pour l'Espagne en qualité d'ambassadeur. Rendu à lui-même, Lucien se montra à la cour de Charles IV sous les dehors les plus flatteurs. Il captiva la confiance et l'estime du monarque, de la reine et du prince de la Paix (*Voyez Gonol*). Dès ce moment, l'influence anglaise cessa d'agir sur l'Espagne, qui, sous le voile de la neutralité, fut toute dévouée à la France. La guerre déclarée au Portugal, les armées espagnoles et françaises combinées s'emparèrent d'Elvas. Un traité, tout à l'avantage des Français, fut signé par suite à Badajoz le 29 novembre 1801. La mission de Lucien eut encore cela d'important que l'armée française d'Egypte fut ravitaillée et que, outre un assez grand nombre de traités diplomatiques plus ou moins remarquables, Lucien prit une part toute particulière à la création du royaume d'Etrurie, et à la cession faite à la France des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. On a prétendu à cette époque, peut-être prématurément, qu'il avait voulu s'allier à la famille royale en préparant le mariage de sa fille avec le prince des Asturies, aujourd'hui Ferdinand VII. La fille de Lucien n'avait que six ans, et, pour donner quelque confiance à ces projets, il fallait supposer à l'ambassadeur une présidence de ce qui devait arriver, et que l'état précaire de sa famille n'autorisait guère à supposer. Beaucoup plus tard, il est vrai, il fut réellement question de cette alliance sans que Lucien fit autre chose que de se montrer disposé à y donner son consentement. Le frère du premier consul revint à Paris; une réconciliation eut lieu, et Lucien entra, pour la seconde fois, au tribunal le 9 mars 1802. C'était l'époque du concordat qui, signé le 15 juillet 1801, fut ratifié, par le pape Pie VII, le 15 août de la même année. En présentant cet acte solennel au tribunal, il prononça un discours dont la modération et la sagesse furent louées de tous les partis. Le 18 mai 1802, il fit adopter le projet qui établissait l'ordre de la légion d'honneur; son discours, par les vues supérieures qu'il renfermait, obtint l'applaudissement général. Une juste et noble récompense devait être le prix de ses efforts. Il devint grand officier de cette légion et membre du grand conseil d'administration qui suivit sa création. Sénateur de droit, il reçut, comme titulaire de la sénatorerie de Trèves, la terre de Soppelsdorf qu'avait possédée comme maison de plaisance l'électeur de cette principauté. Le 3 février 1803, l'institut national fut réorganisé. Les trois classes qui existaient depuis la création républicaine furent portées à quatre, et tous les membres exclus par des décisions arbitraires furent rappelés. Lucien devint membre de la classe de la langue et de la littérature française. En juillet 1803, il se rendit dans les départements du Rhin pour y prendre possession des biens affectés à la légion d'honneur. A son retour à Paris, il épousa, en secondes noces, à l'insu de son frère, Mme Joubertin, veuve d'un agent de change, parti avec le général Leclerc lors de l'expédition de Saint-Domingue. Ce mariage fut cause d'une nouvelle mésintelligence entre lui et le premier consul. Il se rendit, au mois d'avril 1804, en Italie avec le projet de s'y fixer définitivement. Après avoir séjourné quelque temps à Milan et à Pesaro, près d'Urbino, il alla à Rome, où il fut très bien accueilli par le souverain pontife, qui le détermina à résider dans cette ville. La paix de Tilsitt, en 1807, détermina Napoléon à visiter ses nouveaux états d'Italie. Au mois de novembre 1807, il arriva à Mantoue, où Lucien se rendit de son

côté. Dans l'entrevue qui eut lieu entre les deux frères, on prétend que l'*ultimatum* fut que, sans préjudice aux droits des enfants que Lucien avait eus de Mme Joubert, il ferait dissoudre son mariage, et doterait l'épouse répudiée d'un établissement considérable en Italie, que l'empereur érigerait en duché. Par suite de cet arrangement, S. M. I. et R. devait rouvrir des négociations pour le mariage de la fille aînée de Lucien avec le prince des Asturies. Lucien n'accepta de ces propositions que la dernière, qui n'eut pas de succès, l'agent chargé de la préparer étant dévoué à d'autres intérêts. Cet agent proposa Mlle Tascher, qui fut refusée parce qu'elle était au sang de Napoléon qu'on tenait « à s'allier. » Les deux frères se séparèrent également mécontents l'un de l'autre. L'empereur revint à Paris, et Lucien se rendit à Rome. Cette ville n'offrant bientôt plus à ce dernier un asile indépendant, il se retira dans sa terre de Canino, près de Viterbe, érigée en sa faveur en principauté par le saint-père, qui lui témoignait de plus en plus une haute bienveillance. L'hostilité constante de Napoléon contre un frère fidèle aux affections domestiques, aussi vives pour sa seconde épouse qu'elles l'avaient été pour la première, détermina Lucien à passer aux États-Unis. Son vaisseau, qui mit à la voile au mois d'août 1810, du port de Civita-Vecchia, fut jeté par une tempête sur les côtes de Cagliari. Il sollicita inutilement du roi de Sardaigne la permission de débarquer dans cette île, et le ministre anglais résidant près de ce prince lui ayant refusé un sauf-conduit, il remit en mer, et fut, presque à la sortie du port, enlevé par deux frégates anglaises qui étaient en croisière. Conduit à Malte, Lucien y attendit pendant quatre mois la décision du gouvernement britannique. Supposant au voyage du frère de Napoléon un but politique, le ministre anglais ordonna que le prince de Canino serait transporté à Ludlow, dans le Shropshire, et y resterait sous la surveillance d'un commissaire anglais. Lucien céda à la nécessité; il fit venir près de lui sa famille, et, pour rendre sa captivité moins pénible, il acquit aux environs de Ludlow une habitation belle et commode, où il resta trois années, se livrant à la culture des lettres. C'est pendant ce temps qu'il termina son poème de *Charlemagne*, auquel il travaillait depuis long-temps. Les événements politiques de 1814 rendirent la liberté au prisonnier français; il en profita pour retourner à Rome, où l'amitié de Pie VII s'efforçait de le fixer irrévocablement. Mais les malheurs de Napoléon avaient réveillé dans Lucien l'amitié fraternelle. Il écrivit plusieurs fois à ce prince qui enfin se montra sensible au dévouement qu'il lui exprimait. Les événements de mars 1815 ayant replacé Napoléon sur le trône impérial, Lucien vint à Paris solliciter l'évacuation des états du pape, dont le roi de Naples (*voyez* MURAT), désabusé de l'alliance étrangère, venait de s'emparer. Napoléon ordonna à son beau-frère de se retirer de Rome, et de ne conserver qu'une route militaire par la marche d'Ancone. L'entrevue des deux frères se termina par de nouvelles instances de Napoléon auxquelles Lucien résista. Celui-ci quitta Paris peu après cette entrevue, mais un ecclésiastique, qui l'avait accompagné, étant reparti précipitamment avec les passeports, il ne put passer les frontières, par suite des ordres impératifs de Napoléon. Contraint de rester à Versoix, près de Genève, Lucien vit plusieurs fois Mme de Staël, qui demeurait dans cette ville, et revint à Paris le 5 mai 1815. Il descendit à l'hôtel du cardinal Fesch, qu'il quitta peu de jours après pour habiter le Palais-Royal. Nommé à la chambre des représentants par le collège électoral de l'Isère, il ne put remplir cette mission populaire, ayant été appelé par son frère à la chambre des

pairs. Un conseil privé, où se trouvèrent les membres de la famille impériale et les ministres, se tint au palais de l'Élysée huit jours avant le départ de Napoléon pour se mettre à la tête des armées. Lucien y proposa d'accepter l'abdication qu'offrait Napoléon en faveur de son fils, de donner la régence à Marie-Louise, et de déterminer Napoléon à se confier à la loyauté de l'empereur d'Autriche en se rendant de sa personne à Vienne pour garantir par sa présence l'exécution du traité. Le conseil adopta cet avis auquel Napoléon souscrivit lui-même; mais le lendemain l'empereur retira son adhésion. Napoléon partit. Le 22 juin, après l'abdication qui suivit le désastre de Waterloo, Lucien, ayant parlé avec hauteur dans une discussion fort animée qui eut lieu à la chambre des pairs, Pontécoulant, qui crut que le prince voulait se prévaloir de son rang et de son titre pour étayer son opinion et repousser celle de ses adversaires, le rappela au respect des principes d'égalité qu'il avait autrefois professés. Lucien se retira ensuite à Neuilly, et à la fin de juin, il se mit en route pour l'Italie; mais, arrêté à Turin, il fut forcé d'attendre dans cette ville la décision des souverains alliés. L'amitié fidèle de Pie VII s'interposa utilement en sa faveur, et il eut la liberté de se rendre à Rome. Il alla s'établir dans sa terre de la Villa-Ruffinella, peu éloignée de Frascati. En 1817, des brigands s'introduisirent inopinément dans sa maison, et enlevèrent son secrétaire croyant s'emparer de lui-même, afin de mettre sa rançon à un haut prix. Ce prince aime les lettres et les cultive avec quelque succès. En 1799, il publia un roman sous le titre de *Stellina*; en 1815, il mit au jour, en 2 vol. in-40 et in-80, sous le titre de *Charlemagne*, ou *l'Eglise déliée*, un poème épique en vingt-quatre chants, dont le pape Pie VII accepta la dédicace. Cet ouvrage fut traduit en vers anglais par MM. Butler et Godgeon. Enfin, en 1819, il donna, en douze chants, un autre poème intitulé *la Cyrréide*, ou *la Corse sauvée*, 2 vol. in-80. Pendant les cent jours, Lucien, qui était rentré à l'institut, célébra, dans une ode sous le titre d'*Odyssée*, la gloire d'Homère, et vengea ce grand poète des attaques de ses destructeurs. A cette séance, Lucien offrit à M. Aignan, traducteur d'Homère, un camée antique représentant le prince des poètes grecs. Cet ancien ministre de l'intérieur fut éliminé, en 1816, de la liste des membres de l'institut par un autre ministre de l'intérieur, M. de Vaublanc, qui protégeait les lettres à la façon de M. de Corbière.

BONAPARTE (Louis aujourd'hui comte de SAINT-LEU), troisième frère de Napoléon, naquit à Ajaccio le 2 septembre 1778. Entré fort jeune au service de la république, il suivit son frère en Italie et en Egypte. Pendant cette dernière expédition, les Anglais interceptèrent des lettres de Louis, qui respiraient la philosophie la plus douce et une philanthropie bien rare au milieu du tumulte des camps. Le 14 mars 1799, il partit d'Egypte et apporta au directoire des dépêches de son frère. Lorsque Bonaparte fut élu premier consul, il envoya Louis comme ambassadeur auprès de Paul I^{er}, empereur et ami du héros français; mais une révolution subite, comme il en arrive souvent à Pétersbourg, fit périr Paul I^{er} d'une manière tragique, et força le nouvel ambassadeur à s'arrêter à Berlin, où il séjourna une année entière. De retour en France, il fut nommé successivement colonel et général de brigade. Sans intrigue, sans ambition, Louis aurait voulu passer sa vie loin des grandeurs; mais un pareil projet ne convenait sous aucun rapport, à celui qui présentait déjà sa grandeur future et qui voulait que sa famille occupât tous les trônes de l'Europe. Bonaparte à la sollicitation de Joséphine, comme il l'avoue lui-même dans

le *Mémorial* de Las-Cases, força Louis à donner sa main à Hortense de Beaubarnais, qui réunissant tout ce qu'il faut pour plaire, ne put cependant jamais trouver grâce devant son époux. Des hommes perdus avaient cruellement calomnié Hortense, et Napoléon, en adoptant le premier fils qui naquit de cette union à involontairement sans doute, entretenu la discorde qui régnait entre les deux époux. En 1803, Louis présida le collège électoral du Pô. En 1804, au moment où sa famille ne voyait plus que le ciel au-dessus d'elle, il est nommé grand-connétable et colonel-général des carabiniers; il suit l'empereur en Italie, où ce nouveau successeur de Charlemagne va placer sur sa tête la vieille couronne des Lombards, et par suite des honorables souvenirs qu'il avait laissés en Piémont, Louis, sans pouvoir l'espérer et sans même le demander, se voit appeler au gouvernement général de ce pays. Cependant Napoléon croyait que tous les membres de sa famille devaient partager son active ambition, et voulant donner à Louis les avant-goûts de la royauté, il le nomma général de l'armée du Nord. Ne sachant qu'obéir aux ordres de l'empereur, Louis se rend en Hollande, dont le 5 juin 1806, il est proclamé roi. La Hollande, pays de manufactures que le commerce avec l'étranger peut seul vivifier, la Hollande ne devait plus être qu'un département français soumis aux lois et quelquefois même aux caprices de son vainqueur. En acceptant la royauté, Louis en avait aussi accepté les charges; il voulait mériter l'amour de ses peuples et tâcher de n'être pas toujours un roi préfet; aussi le vit-on bientôt s'opposer en secret au système continental que Napoléon venait d'établir. Sous son règne, qui ne fut que de courte durée, les Hollandais n'ont eu qu'à se louer de sa bonté et de ses grandes qualités. Malheureux de ne pouvoir pas faire tout le bien qui était dans son cœur, malheureux du côté de sa femme et victime de la colère de l'empereur, Louis eut encore le courage de lui résister en face. Le premier fruit de son mariage avec Hortense, cet enfant que Napoléon chérissait par-dessus tout, vint à mourir. L'empereur fut inconsolable, et il proposa à Louis d'adopter son second fils; mais croyant peut-être trop légèrement des bruits mal fondés, Louis s'opposa vivement à ce projet qui aurait pu placer un jour son fils sur le trône de l'Europe, et, par cette honorable résistance, il prouva que s'il était susceptible de croire la calomnie, il paraissait moins tenir à l'agrandissement de sa famille qu'à son propre bonheur. Roi sans autorité, il voulut du moins montrer à ses peuples, les vertus d'un simple particulier. Deux bateaux chargés de poudres ayant fait explosion à Leyde, Louis se rend à cheval sur les lieux et prodigue les secours et les consolations. Lorsque plusieurs cantons de la Hollande furent tout à coup submergés, on le vit partout où le danger était le plus imminent, exposer ses jours pour arracher des malheureux à la fureur des eaux, et dédommager les victimes par des actes de bienfaisance. Tant de dévouement le rendit cher aux Hollandais, et quand il abandonna un pays où il ne pouvait pas faire tout le bien qu'il voulait. Les regrets des Hollandais le vengèrent bien de la tyrannie que Napoléon avait voulu exercer sur les actes de son gouvernement. Après son abdication, Louis se retira en Styrie, où, il ne voulut plus habiter, lorsqu'en 1813, l'Autriche eut déclaré la guerre à la France. Grand enthousiaste de J.-J. Rousseau, il alla chercher des souvenirs dans le pays qui inspira au philosophe des pages si sublimes. La Suisse le revit pour la seconde fois. Au milieu des grands intérêts qui divisaient l'Europe, Louis n'avait jamais eu d'autre ambition que celle de vivre obscurément dans le sein de l'amitié, retrouva, dans ce beau pays, son aimable amie,

M^{re} de Montaulieu. Ce fut à Lausanne qu'il composa un petit volume de poésies, aujourd'hui très rare, et où l'on trouve, à côté de la plus douce philosophie, de beaux sentiments exprimés en beaux vers. En 1814, lorsque toute l'Europe sous les armes, précipita Napoléon du trône, Louis se retira à Rome. En 1815, nommé pair de l'empire, il refusa de suivre l'exemple que lui donnait Lucien. Le procès qu'il eut alors à soutenir contre son épouse et le chagrin d'être séparé de son fils l'affligèrent tellement, qu'il conçut un grand dégoût pour le monde, et qu'il forma le projet de se retirer dans la solitude. Les lettres seules ont eu le pouvoir de le consoler. En 1814, la seconde classe de l'institut proposa pour prix : *Quelles sont les difficultés réelles qui s'opposent à l'introduction du rythme des Grecs et des Latins dans la poésie française. Pourquoi ne peut-on pas faire des vers fran. ais sans rime ?* Cette question, difficile à résoudre, fut traitée par Louis, qui, lui-même avait proposé ce prix, sous le voile de l'anonyme. Il composa sur ce sujet un *Mémoire sur la versification*, imprimé d'abord à Rome et ensuite à Florence. Cet ouvrage vient d'être réimprimé pour la troisième fois à Rome, 2 vol. in-8°, 1825-1826, sous le titre d'*Essai sur la versification*, par le comte de Saint-Leu. L'auteur, ennemi des vers rimés, ne veut pas cependant qu'on donne à ceux qu'il propose la dénomination peu considérée de vers blancs. En supprimant la rime, et conservant toutefois le même nombre de syllabes et les mêmes césures aux vers français, M. le comte de Saint-Leu propose une distribution régulière des accents, (qu'on n'exige pas dans les vers blancs) ce qui ferait des vers rythmiques. Il donne pour essais, dans le même ouvrage, *Ruth et Noémis*, opéra en 2 actes; *Lucrèce*, tragédie en 5 actes, et *l'Avare*, comédie de Molière, réduite en vers. Il avait déjà publié, en 1808, *Marie*, ou *Les Peines de l'amour*, roman qu'il fit réimprimer en 1814, sous le titre de *Marie*, ou *les Hollandaises*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage offre une description fidèle des mœurs et des usages des Hollandais, pour lesquels il a toujours témoigné beaucoup de prédilection. Mais le compte qu'il a rendu lui-même de son administration, dans ses *documents historiques et réflexions sur le gouvernement de Hollande*, 3 vol. in-8°, 1820, a fixé sa réputation de bon roi et d'honnête homme. C'est le plus bel exemple que du fond de sa retraite il ait pu donner à ceux qui gouvernent. Je ne sais s'il trouvera beaucoup d'imitateurs, mais un homme qui ne craint pas d'attirer les yeux de l'Europe entière sur des actes que la plupart des souverains cherchent à ensevelir dans la nuit des brumeux, mérite les respects des honnêtes gens de tous les partis.

BONAPARTE (Жером), prince de Montfort, ex-roi de Westphalie, est le plus jeune des frères de Napoléon. Né à Ajaccio, le 15 décembre 1784, il n'avait que neuf ans lorsqu'en 1793, sa famille se réfugia en France par suite de son bannissement politique de la Corse. Jérôme, placé au collège de Juilly pour y faire ses études, en sortit après les événements du 18 brumaire au 8 (9 novembre 1799), et entra dans la marine, où l'année suivante, il obtint le grade de lieutenant. Son beau-frère, le général Leclerc, l'emmena ensuite à Saint-Domingue lors de la célèbre et funeste expédition qu'il commandait, et le renvoya peu de temps après avec des dépêches importantes pour le premier consul Bonaparte. Sa mission remplie, Jérôme, qui avait le commandement de la frégate *l'Epervier*, repartit sur-le-champ pour la Martinique, et à la fin de 1802, par suite de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, il eut ordre d'établir une croisière devant la rade de Saint-Pierre et l'île de Tabago. Quelques mois après, obligé par les forces ennemies de cesser sa surveil-

lance, il se retira à New-York, et y épousa, en 1803, la fille d'un riche négociant de Baltimore, nommé Paterson. Ce mariage, comme celui de Lucien Bonaparte, déplut à Napoléon, qui, devenu empereur, le fit casser pour cause de minorité, malgré la résistance de Jérôme, et quoiqu'il eût déjà un fils. Il revint en France en 1805, non sans avoir couru risque plusieurs fois d'être enlevé par les Anglais pendant la traversée. Chargé par l'empereur Napoléon de se rendre à Alger pour y réclamer deux cent cinquante Génois que le dey retenait en esclavage, il remplit sa mission avec succès; le grade de capitaine de vaisseau en fut la récompense. Du commandement d'un vaisseau de 74, il passa au commandement d'une escadre de huit vaisseaux de ligne qu'il conduisit en 1806 à la Martinique. Cette année même, rentré en France, il y fut fait contre-amiral. La guerre de 1807 le déplaça du service de mer; il eut sous ses ordres un corps de Bavaarois et de Wurtembergeois, avec lequel il s'empara de la Silésie, après avoir battu les troupes prussiennes. Depuis trois mois, il était général de division, lorsque la paix de Tilsitt fut signée le 7 juillet (1807); un mois après, il épousa la princesse Frédérique Catherine, fille du roi de Wurtemberg (*Voy. CATHERINE*), et devint, le 18 août, six jours après son mariage, roi de Westphalie, par suite de la création de ce royaume. Les diverses puissances reconnurent le nouveau monarque, qui reçut en même temps, de l'empereur Alexandre, la décoration de l'ordre de Saint-André de Russie. Un roi de vingt-cinq ans, dominé par la fougue de son caractère et de sa jeunesse, fier d'appartenir au premier monarque du monde par les liens de la consanguinité, ne pouvait avoir la modération et la prudence que donne l'expérience quand elle a été appliquée à une étude réfléchie des hommes et des événements. Jérôme se laissa subjuguer par ses passions, et soutint mal la dignité d'une couronne; mais si, par les malheurs éclatants de sa famille, il n'eut pas le temps de réparer les fautes d'une jeunesse orageuse, il montra du moins aux Westphaliens qu'il n'était pas indigne de leur affection et, plus tard, de leurs regrets, par des qualités personnelles de l'ordre le plus élevé. Distingué en effet par un esprit pénétrant et un jugement sain, il commençait à y joindre l'entente des affaires publiques, lorsque les événements les plus extraordinaires vinrent rendre ce monarque à la vie privée. Comme homme politique, Jérôme ne fut qu'un lieutenant de Napoléon; en Allemagne, un instrument docile dans la main du conquérant. Le roi de Westphalie fit la campagne de 1812 contre les Russes. Il commandait une division allemande qui se distingua aux combats d'Ostrowa et de Mohilow. Malheureusement pour la gloire du jeune roi et pour l'intérêt de la France, il se laissa surprendre à Smolensk, faute qu'il fit manquer à l'empereur Napoléon une opération de la plus haute importance, et fit reléguer à Cassel le prince qui l'avait commise, et qui en était désespéré. Les désastres de la campagne de Russie forcèrent les Français à évacuer l'Allemagne et Jérôme à abandonner son gouvernement. La princesse son épouse ne le quitta pas dans ces jours d'adversité. Elle l'accompagna à Paris; mais au mois de mars 1814, les époux durent se séparer, Jérôme pour rejoindre l'impératrice Marie-Louise à Blois, et la princesse pour rentrer dans les états de son père. C'est en quittant Paris, à peu de distance de cette capitale, sur la route de Fontainebleau, qu'elle fut attaquée par une bande armée que commandait un ancien chouan, le marquis de Mauhrevil (*Voyez ce nom*), qui avait fait partie de sa maison à Cassel en qualité d'écuyer. M. le marquis lui prit ses diamants, son argent et

ses effets les plus précieux. Napoléon ayant abdiqué, Jérôme se rendit à la cour de son beau-père, où sa femme l'attendait pour se rendre en Italie, où les époux se proposaient de faire leur résidence. Ils étaient à Trieste lorsque Napoléon quittait l'île d'Elbe. Jérôme, que le gouvernement autrichien faisait surveiller, voulant rattacher sa fortune à celle de son frère, obtint de Murat, roi de Naples, une frégate sur laquelle il parvint à s'embarquer secrètement. De retour à Paris au commencement d'avril, il assista à la cérémonie du Champ-de-Mai, qui eut lieu le 1^{er} juin, et le 2, il prit séance parmi les pairs que Napoléon avait créés. Il suivit ce prince en Belgique, et reçut de lui un commandement. Dès le commencement de la campagne, il avait dit à l'empereur « qu'il fallait vaincre ou se faire tuer, » et il justifia parfaitement cette noble résolution, par le courage qu'il déploya dans plusieurs combats, surtout à celui du bois de Hongoumont, où il culbura deux fois l'élite des troupes anglaises, qui, protégées par un château fort où elles s'étaient établies, faisaient un feu des plus meurtriers; enfin il resta maître du bois, après avoir été blessé au bras. A Waterloo il dit encore à Napoléon : « c'est ici que nous devons rester ou mourir, » et fit des prodiges de valeur; il ne quitta le champ de bataille que lorsque tout espoir de succès fut perdu. Napoléon le ramena à Paris. Après la seconde abdication, Jérôme quitta secrètement la capitale le 27 juin, et parvint, non sans peine, après avoir erré long-temps en Suisse et en France, à rejoindre sa femme, qui s'était réfugiée chez son père. Il en obtint le château d'Elvängen, pour y résider, mais à la condition de ne pas s'en éloigner, et de ne conserver aucun Français à son service. Le même prince lui conféra au mois de juillet 1816, le titre de prince de Montfort, et l'autorisa, dans le mois d'août suivant, à se rendre avec sa femme et ses enfants, un fils et une fille, au château de Baimbourg, près de Vienne, pour y voir sa sœur Caroline (*Voyez BONAPARTE CAROLINE*), veuve du roi Joachim Murat. Si quelque chose peut consoler un Français de la douleur d'être éloigné de sa patrie, le prince de Montfort a de nombreux motifs de consolation : chéri de sa famille, tranquille sur son sort à venir, il réside alternativement près de Vienne, où il a une belle terre, et à Trieste, où il a un palais.

BONAPARTE (madame), impératrice-reine. *Voyez JOSÉPHINE.*

BONAPARTE (ELISA), grande-duchesse de Toscane. *Voyez BACCIOCHI.*

BONAPARTE (CAROLINE-MARIE-ANNONCIATE), sœur de Napoléon, veuve de Joachim Murat (*Voyez ce nom*), roi de Naples, est née à Ajaccio, le 26 mars, 1752. Elle vint en France avec sa famille par suite de la proscription dont Paoli avait frappé, en 1793, les principaux habitants de la Corse qui s'étaient prononcés pour le parti patriote. Caroline, jeune et belle, dotée de tout le charme de l'esprit français, réunissant aux grâces de sa personne, un caractère noble et une âme énergique, fixa bientôt les regards des hommes que leur mérite et la fortune appelaient à de hautes destinées. Bonaparte, devenu premier consul, lui donna pour époux le général Murat, qui dut autant à ses talents militaires qu'à l'influence que Caroline exerçait sur le chef du gouvernement, cette fortune si belle et dont la fin fut si déplorable (*Voyez MURAT*). Successivement grande-duchesse de Berg et reine de Naples, Caroline se montra digne du gouvernement des peuples. Prenant une part active à l'administration du royaume confié à Joachim, elle soutint et dirigea ensuite elle-même les rênes de l'état, avec autant de dignité que d'habileté, en qualité de régente,

s'entourant d'hommes instruits, repoussant la médiocrité et la flatterie, aimant la justice, et s'efforçant d'élever la nation napolitaine au rang des peuples du premier ordre. Amie des lettres et des arts, protectrice des savants, des artistes, de tous les hommes distingués, elle a fondé des institutions qui durent encore, et a laissé des souvenirs qui ne s'effaceraient jamais. Elle a régné sept années. Parmi les établissements qui attestent la sagesse de son administration et sa munificence protectrice, pour les sciences et les arts, on remarque à Naples le riche musée des antiques, qu'elle restaura, et une maison d'éducation de trois cents demoiselles, objet de sa constante prédilection, et dont ses revenus personnels faisaient presque tous les frais; enfin elle organisa les fouilles de Pompéïa sur un meilleur système, et en fit exhumer les monuments les plus précieux. Par sa protection spéciale, M. Mazois, jeune architecte de la plus belle espérance, eut la permission de dessiner les découvertes au fur et à mesure qu'elles avaient lieu, et pour l'encourager à publier son travail, elle lui accorda une pension de douze mille francs. Des temps funestes succédèrent à cette ère de bonheur. Les désastres qui assaillaient comme à l'en-
vi l'empereur son frère ébranlèrent et devaient bientôt renverser le trône sur lequel elle était assise; si elle avait beaucoup fait pour la gloire et la prospérité des Napolitains aux jours du malheur, elle fit peut-être plus encore pour leur salut. Informée que le jour même où elle quitterait sa capitale la populace devait se livrer à tous les excès et signaler l'absence de l'autorité suprême par le pillage, le meurtre et l'incendie, elle donna ordre de rassembler la garde nationale, instruisit les chefs des mesures qu'ils avaient à prendre pour la sûreté des citoyens et le maintien de la tranquillité publique, et ne quitta Naples qu'après avoir pourvu au salut de cette capitale par tous les moyens préventifs que lui inspira sa haute prudence. Les événements justifiaient les craintes et la prévoyance de la reine. Quelques jours étaient à peine écoulés depuis son départ, lorsque les prisons furent ouvertes. Des milliers de prisonniers réunis à la plus vile populace se répandirent dans tous les quartiers de la ville. Mais la garde nationale était sous les armes; elle les contenait, en fit rentrer une partie dans les cachots, et donna le temps aux Autrichiens de pénétrer à Naples et de secourir ses efforts. Le commodore Campbell occupait la rade. La reine, toujours dévouée aux Napolitains, stipula, avant de mettre à la voile, avec le commandant anglais, la conservation des propriétés de ses anciens sujets, et ne s'occupa de ses intérêts personnels qu'après avoir obtenu des garanties pour les intérêts du pays qu'elle avait administré avec tant de sollicitude. Les événements qui éloignèrent la reine Caroline de ses états et qui l'ont réduite à chercher un refuge en Autriche sont rapportés dans les articles NAPOLÉON BONAPARTE et MURAT; nous n'envisagerons plus cette ancienne souveraine que dans sa vie privée, fixée au château de Baimbourg, près de Vienne, elle y vit au milieu de sa jeune famille, composée de deux garçons, Achille et Lucien, et de deux filles, Letizia et Louise. Elle veille à leur éducation, et s'attache surtout à fortifier dans leur âme ces vertus supérieures qui, dans la fortune imposent un joug aux passions, et dans le malheur, préservent de la faiblesse. Les propriétés personnelles de l'ex-reine de Naples, qui lui avaient été garanties par stipulation avec le commodore Campbell, et qui s'élevaient à plusieurs millions, ne lui ont point été rendues par le roi Ferdinand. Sa fortune est des plus médiocres, et c'est par la plus sévère économie qu'elle peut ménager à ses enfants quelques faibles ressources pour l'avenir. Résignée à son sort elle se console de la

perte d'une couronne par le souvenir du bien qu'elle a fait et par les amis que ses vertus et ses belles qualités lui ont à jamais assurés.

BONAPARTE (MARIE-PAULINE), princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, seconde sœur de Napoléon, est née à Ajaccio, en Corse, le 20 octobre 1780. Lorsque les Anglais prirent cette île, en 1793, elle suivit sa famille, qui vint chercher un asile à Marseille. On prétend qu'elle fut sur le point d'y épouser le fils du célèbre critique Fréron, qui était alors en mission dans le Midi en qualité de commissaire du gouvernement; mais les réclamations d'une première épouse firent rompre ce mariage. Le général Dughot, qui fut assassiné à Rome, au mois de décembre 1797, eut ensuite épouser Pauline, dont la beauté était d'une célébrité; mais ce ne fut que quatre ans plus tard qu'elle prit enfin un époux de son choix dans le général Leclerc qui était devenu éperdument amoureux d'elle pendant qu'il était chef d'état-major de la division à Marseille. Bonaparte ayant décidé de soumettre Saint-Domingue, appela le général Leclerc de l'armée de Portugal pour lui donner le commandement en chef de cette expédition. Il exigea que sa sœur parût avec son mari. Tout entière à ses devoirs d'épouse, indifférente alors aux plaisirs de la capitale, elle reçut cet ordre avec plaisir, et s'embarqua gaiement avec son mari et le jeune enfant qu'elle avait de lui. Pauline était alors dans tout l'éclat de sa beauté. « Couchée sur le pont d'un vaisseau avec son bel enfant, dit un biographe, elle rappelait la Galatée des Grecs, la Vénus maritime. » Le 16 septembre 1802, une insurrection éclata au Cap, où résidait le capitaine-général et sa femme. Christophe, Clairvau et Dessalines, à la tête de onze mille hommes, attaquèrent les Français que la fièvre jaune avait presque tous moissonnés. Leclerc, avec quelques centaines de braves, restes d'une superbe armée, parvint, par la plus héroïque défense, à sauver la ville; mais, redoutant l'issue du combat, il envoya l'ordre de transporter à bord sa femme et son fils. Pauline, déployant alors un courage et une énergie digne d'une femme de Sparte, refusa obstinément d'obéir, disant que si son mari était tué, elle saurait mourir avec son fils. Soudée aux supplications et aux pleurs des dames de la ville, qui savaient à quels ennemis elles pouvaient être livrées, elle leur disait : « Vous devez pleurer, vous; vous n'êtes pas comme moi sœur de Bonaparte. Je ne m'embarquerais qu'avec mon mari, ou je mourrai. » Cependant le général Leclerc, apprenant la résistance de sa femme, et voyant la prise du Cap inévitable, envoya un aide-de-camp avec ordre de faire embarquer de force sa femme avec son fils et les dames de la ville. Ce ne fut effectivement qu'en employant la violence que cet ordre put être exécuté. Dès qu'elle fut parvenue à la cale de l'embarquement, un aide-de-camp vint lui apprendre la nouvelle de la défaite des noirs. « Je le savais bien, dit-elle froidement, que je ne m'embarquerais pas; retournons à la résidence. » Le général Leclerc étant mort, dans l'île de la Tortue, le 2 novembre 1802, Pauline, désespérée, revint en France, où de plus hautes destinées semblaient l'attendre. Napoléon, qui avait besoin de s'allier à des familles puissantes, la maria à Camille Borghèse, l'un des princes les plus riches de l'Italie; mais, ce qui arrive presque toujours dans ces unions formées par la politique, les époux ne purent se convenir. Ce fut quelque temps après ce mariage qu'elle eut la douleur de perdre son fils, qui mourut à Rome. Napoléon aimait tendrement Pauline, dont les caprices, les petites querelles et l'opposition à sa volonté l'amusaient souvent. Toujours brouillés l'un avec l'autre, ils étaient aussitôt

raccommodés. Cependant, à l'occasion d'un tort public qu'elle eut envers l'impératrice Marie-Louise, que Pauline ne put jamais aimer, Napoléon se vit obligé de l'exiler de la cour. Cette disgrâce ne l'affligea pas beaucoup; elle ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur à son goût pour les plaisirs, et la dissipation, et les délices de son palais de Neuilly lui firent oublier facilement les grandeurs auxquelles l'auraient condamné le séjour de Paris. En 1814, Pauline, encore dans la disgrâce de l'empereur, oublia ses ressentiments. Elle était à Nice, avec M. le duc et Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre, qui faisaient partie de sa maison, lorsqu'elle apprit la débécance de Napoléon; elle accourut pour le consoler. Amie tendre et vigilante, elle employa toutes les ressources de son esprit pour calmer les llessures d'un cœur aussi profondément ulcéré, et renonça à ses palais de Rome pour venir partager son exil sur le rocher de l'île d'Elbe. Elle réconcilia Napoléon avec Lucien et Murat, qui, pour prix de sa trahison, régnait encore à Naples, et devint l'intermédiaire de la correspondance qui s'établit entre cette famille dispersée. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, elle retourna à Rome, d'où elle lui envoya ses plus belles parures de diamants dont le prix était considérable; c'était le seul service que la généreuse et reconnaissante Pauline pouvait lui rendre. On sait que ces diamants, que Napoléon avait dans sa voiture lors de la bataille de Waterloo, furent pris par les alliés. Pauline continua de demeurer à Rome, où Pie VII lui rendit tous les égards qu'elle-même avait eus pour lui, lors de son séjour en France. On ne pouvait avoir auprès du saint-père de meilleure recommandation que la sienne. Sa maison, tenue avec le goût et la délicatesse qui la distinguaient, était le rendez-vous de la société la plus brillante de Rome dont elle faisait les délices. Le prince Borghèse, qui n'habitait plus Rome depuis 1803, lui laissait la jouissance entière de ses palais et de ses villas. La Biographie Michaud a avancé un fait totalement faux, en disant que ce prince avait fait murer la partie du palais qu'il s'était réservée. Cependant des chagrins et le souvenir d'un frère qu'elle avait tant aimé, et que, malgré ses instances, elle n'avait jamais pu revoir, minèrent sa santé. Forcée d'abandonner Rome, dont le séjour ne convenait plus à son état, elle se retira à Pise où elle vit, avec un courage surnaturel, les rapides progrès de sa destruction. Son mari, que des intrigants avait toujours éloigné d'elle, la fit prier de venir se joindre à lui; elle accourut à Florence, et, peu de temps après, cette femme intéressante y mourut, d'une maladie de consomption, le 9 juin 1825. Le prince Borghèse lui témoigna toutes sortes d'égards et d'amitié, et accueillit même tous les legs que la trop généreuse Pauline avait faits sans consulter sa fortune. Canova a reproduit la Vénus de Praxitèle dans l'admirable statue qu'il a faite de cette princesse qui, elle-même, était un véritable chef-d'œuvre de la création.

BONARD (NICOLAS), capitaine à la 17^e demi-brigade d'infanterie de ligne, né à Verdun (Meuse). D'abord soldat, il s'était élevé par sa bravoure au rang de capitaine. Se trouvant aux avant-postes, dans la forêt de Benvall, à la tête d'un détachement dont une partie avait déserté, et l'autre surprise par l'ennemi, guidé par quelques transfuges, était impitoyablement égorgée, Bonard se met promptement en défense; mais, trop faible pour résister, il tombe percé de deux coups de baïonnette, et demeure confondu parmi les morts. Il revient bientôt à lui, et songe que le camp va être surpris, comme l'a été sa petite troupe. Alors il fait un effort sur lui-même, et arrive assez tôt pour donner l'alarme. Les Français avertis se disposent à bien recevoir les assaillants, et les battent d'autant plus complète-

ment qu'ils s'attendaient à un succès aisé. Sa demi-brigade fut envoyée, en l'an 4, en Italie. Le général Serrurier, qui commandait la division dont elle faisait partie, demanda, le 4 messidor, trois cents hommes de bonne volonté pour enlever la redoute de Saint-Bernard, près de Carrégio, en Piémont. Le brave Bonard s'offre de marcher à leur tête, et les conduit, sans être aperçu, jusque sous le canon ennemi. Il se disposait à donner l'assaut, lorsqu'un milieu d'une épouvantable décharge de mousqueterie, il fut renversé par une balle, et précipité d'un rocher qu'il avait gravi. Aussitôt ses soldats volent à son secours : « Ne vous occupez pas de moi, mes amis, leur crie Bonard; rappelez-vous que vous m'avez promis d'enlever la redoute; je compte que vous tiendrez parole. En attendant, mettez-moi sur mon séant afin que je puisse jouir de votre triomphe, et distinguer d'ici le premier de vous qui entrera dans la batterie. » Les compagnons du vaillant Bonard furent victorieux, mais leur digne chef ne survécut pas à sa blessure.

BONARD (FERDINAND-FRANÇOIS-AMÉNOUX), fils du précédent, marcha dignement sur les traces de son père. Il n'avait que douze ans lorsqu'il entra au service, et ce fut pendant le blocus de Mantoue, à l'attaque de la porte Sersia, qu'il fit ses premières armes. Dès ce moment, il signala son courage sur tous les champs de bataille, y obtint tous les grades subalternes, et y reçut trois blessures graves. Le siège de Saragoase lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer. S'étant élancé l'un des premiers dans les retranchements de cette place, il y fut blessé assez grièvement pour être hors d'état de continuer à combattre, et fut admis à l'hôtel des Invalides. Après la désastreuse campagne de Russie, au moment où Napoléon faisait un appel au courage des Français, pour repousser les hordes du Nord, Bonard s'indigne de son repos : ses plaies ne sont pas encore cicatrisées, n'importe; il se traîne, à l'aide d'une bricole, jusqu'au Carrousel, perce la foule, et parvient à l'empereur, qui, dans cet instant, passait la revue de ses troupes. « Sire, dit-il, il me reste encore du sang à verser pour mon pays; je supplie votre majesté de me rappeler sous ses aigles. — Eh quoi ! répondit Napoléon, infirme comme vous l'êtes, vous voudriez faire campagne ? — Oui, sire, ordonnez que je sois employé, et le cœur emportera les jambes. » Bonard fut placé aussitôt, comme adjudant-sous-officier, dans le 135^e régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il assista à tous les combats de cette fatale époque, et partout il se fit remarquer par son intelligence et sa valeur. Il donna surtout à Halle une grande preuve de sang-froid. Le général Lacroix, qui y commandait, ordonna une inspection de rigueur; toutes les armes étaient démontées lorsqu'on annonça l'approche de l'ennemi. Bonard ne perd pas de temps; il parcourt tous les logements, rassemble une soixantaine d'hommes, et court s'opposer aux Prussiens qui déjà pénétraient dans la ville; il tue trois tirailleurs à coups de baïonnette, et chasse les autres, au nombre de cinq cents, du faubourg où ils s'étaient établis. Cependant le régiment entier, qui avait eu le temps de prendre les armes, s'engage sur un autre point. Bonard, qui entend la fusillade, opère sa retraite, barricade la porte, encombre les rues, et va droit au feu; il rencontre un bataillon prussien qui l'accable de plusieurs décharges de mousqueterie; il perd dix hommes, s'ouvre un passage, et gagne le pont. Il aperçoit son régiment dans la plaine; mais soixante cavaliers, qui avaient traversé la rivière au gué, l'entourent et lui ordonnent de se rendre. Bonard, toujours maître de lui-même, forme en cercle les trente hommes qui lui restent, et résiste assez de temps pour qu'enfin un détachement, venu à

son secours, mette en fuite ses adversaires. Bonard, déjà décoré de l'étoile de l'honneur, fut élevé au grade de sous-lieutenant. Après le licenciement de l'armée, ce brave fut mis en retraite, et alla habiter la ville de Strasbourg. Il a été perdu de vue depuis cette époque.

BONAVENTURE (NICOLAS MELCHIADE), ancien avocat à Tournay, fut élu, en l'an 5, au conseil des cinq-cents, réclama, pour les départements de la Belgique, le droit de nommer un tribunal de cassation, et s'opposa à ce qu'on étendit à ces départements l'exécution de la loi qui exigeait un serment de fidélité des ecclésiastiques. Il combattit ensuite le projet relatif à la vente des biens nationaux de la Belgique pour servir à la liquidation de sa dette. Attaché au parti cléricien, il faillit devenir la victime des événements qui décidèrent la chute de ce parti. Après le 18 brumaire, il fut nommé juge au tribunal d'appel de Bruxelles, puis président du tribunal criminel de la Dyle. Il développa, dans cette dernière place, une grande érudition comme criminaliste. Ce magistrat, qui paraît avoir possédé toute la confiance du gouvernement impérial, fut, suivant quelques biographes, l'un des principaux auteurs des arrestations arbitraires qui, en 1804, plongèrent un si grand nombre de familles belges dans la désolation, et coûtèrent la vie à plusieurs victimes qui moururent dans les cachots. Ces infortunés, détenus sans cause apparente, furent rendus à la liberté, sans jugement, par le conseiller d'état Berlier, qui arriva subitement à Bruxelles. Depuis la séparation de la Belgique d'avec la France, plusieurs ouvrages ont été publiés sur cette mesure tyrannique. M. Bonaventure a été désigné comme son auteur, et soit qu'il se sentit coupable, soit que, fort de son innocence, il ait dédaigné d'y répondre, il a gardé le silence. Nous ne prononcerons point entre ses accusateurs et lui. M. Bonaventure est aujourd'hui sans fonctions et vit retiré dans une campagne aux environs de Bruxelles.

BONBON (FRANÇOIS), exerçait, à Orléans, la profession de cordonnier, lorsque la révolution éclata. Cet événement fit croire à Bonbon qu'il pourrait s'élever, comme un autre, quand tous les rangs étaient bouleversés. Il vint à Paris, où il se fit bientôt remarquer par l'exagération de ses principes. Ayant choisi, pour théâtre de sa fougueuse éloquence, le comité révolutionnaire de la Butte-des-Moullins, il y avait acquis un tel ascendant qu'il en était président, à l'époque du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Le pouvoir étant passé alors aux mains de ceux qui en avaient été les victimes, Bonbon, regardé comme un des instruments de la terreur, fut arrêté, et néanmoins redevint libre par suite de l'amnistie du 13 vendémiaire an 4 (10 octobre 1795). Il paraissait avoir renoncé à ses projets ambitieux, et reprit son premier état pour vivre ; mais il avait goûté du pouvoir, et ce qui lui plaisait autrefois ne lui convenait plus alors ; aussi se laissa-t-il prendre au piège tendu à tous ceux qui rêvaient comme lui les anciens comités révolutionnaires. Il fut du nombre des insensés qui tentèrent de s'emparer, sans armes, du camp de Grenelle. Arrêté et condamné à mort par une commission militaire siégeant au Temple, il ne put supporter l'idée de périr sur un échafaud, et se précipita de l'une des tours où il était détenu. La vengeance s'exerça sur son cadavre après sa mort ; on le plaça sur la charrette qui conduisit les autres condamnés au supplice.

BONCENNE (PIERRE), né à Poitiers en 1774, a d'abord exercé les fonctions de professeur suppléant à la faculté de droit, et d'avocat à la cour royale de cette ville. En 1815, il fut nommé, par le Roi, conseiller de préfecture de la Vienne, et, au mois de

mai suivant, élu député du même département à la chambre des représentants. Il y défendit avec zèle l'institution du jury, la liberté de la presse et la liberté individuelle, et prit part à la discussion du projet de déclaration des droits et des devoirs, présenté le 5 juillet par M. Garat. Au mois d'août, le collège d'arrondissement de Poitiers nomma M. Boncenne candidat à la chambre des députés. En 1822, il obtint, au concours ouvert à Toulouse, la chaire de procédure civile alors vacante à la faculté de droit de Poitiers, et fut chargé de la défense du colonel Alix dans le procès de Bertou. M. Boncenne a publié un *Mémoire sur la navigation du Clain*, etc., in-8°, et se propose de faire paraître incessamment une *Théorie de la procédure civile*.

BONCERF (PIERRE-FRANÇOIS), né à Chassault, en Franche-Comté, dans l'année 1745. Il était employé dans les bureaux du ministère de Turgot lorsqu'il publia, avec l'approbation de celui-ci, une brochure qui avait pour titre : *Les Inconvénients des droits féodaux*. Cette brochure, qu'il fit paraître sous le pseudonyme de Fracaleu, eut une vogue extraordinaire, et fut traduite dans toutes les langues de l'Europe. Cet écrit, qui proclamait, sur les droits féodaux, les principes que sanctionna depuis l'assemblée constituante, valut à l'auteur une violente persécution. La meilleure édition est celle qui fut donnée par l'auteur en 1791 ; il y a ajouté une préface qui renferme des particularités curieuses, et les lettres que Voltaire lui avait écrites à l'occasion de cet ouvrage. Dénoncé au parlement par le prince de Conti, l'ouvrage fut condamné à être brûlé. Mis en jugement lui-même, Boncerf eut couru les plus grands dangers sans la protection que lui accorda Louis XVI. Retiré en Normandie après la chute de Turgot, et toujours occupé du bien public, Boncerf fit imprimer un mémoire où il démontrait les grands avantages du dessèchement des marais de la vallée d'Ange. Ce projet, qui, s'il eût été exécuté, aurait rendu à l'agriculture un des meilleurs cantons de la France, le fit nommer membre de la société d'agriculture de Paris. Boncerf fixa l'attention du duc d'Orléans, qui l'employa dans l'administration de ses vastes domaines. Lorsque la révolution éclata, il embrassa les principes avec sagesse, fut nommé officier municipal de la ville de Paris, et, en cette qualité, fut chargé d'installer le tribunal civil dans le même local où le parlement avait autrefois condamné son livre, et, le 14 octobre 1790, il mit les scellés sur les greffes qui renfermaient la procédure criminelle faite contre lui. Mais son caractère ferme et franc lui attira des ennemis. On redoutait la droiture et la sévérité de ses principes. Pour le perdre, on mit en avant ses anciennes liaisons avec le duc d'Orléans, et il fut traduit au tribunal révolutionnaire ; il n'échappa à la mort que d'une seule voix. Cette nouvelle persécution lui causa tant de chagrin qu'il mourut l'année suivante, au commencement de 1796. Boncerf a publié encore les ouvrages suivants : *Moyens pour éteindre et méthode pour liquider les droits féodaux*, 1790, in-8° ; un *Mémoire*, qui fut couronné à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur cette question : *Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des habitants de la campagne vers les grandes villes, et quels seraient les moyens d'y remédier?* in-8°, Paris, 1789 ; l'assemblée nationale donna ordre de réimprimer cet ouvrage ; *Réponses à quelques calomnies*, in-8°, 1791 ; *Nécessité et moyens de restaurer l'agriculture*, in-8°, 1791 ; *De l'aliénabilité et de l'aliénation des domaines*, in-8°, 1791.

BONCHAMP (CHARLES-MELCHIOR-ARTHUR, marquis de), l'un des plus illustres généraux vendéens, et le plus généreux d'entre eux, fut aussi le plus regretté du parti qu'il servait et le plus estimé

du parti contraire. Il avait les talents, les vertus guerrières, et les qualités de l'âme des anciens preux. Digne d'une époque si féconde en grands courages, il laisse un nom immortel. Ses contemporains, en déplorant le funeste esprit des dissensions civiles, et la postérité en les condamnant à son irrécusable tribunal, consacreront le souvenir d'un guerrier combattant par devoir, mais sans haine, ses concitoyens, et protégeant de son dernier soupir des milliers de vaincus auxquels il devait le coup mortel. Il naquit à Jouverdeil, dans la ci-devant province d'Anjou, le 10 mai 1760. Destiné à la profession des armes, au sortir de ses études militaires, il alla, comme les Lafayette, les Ségur, les Rochambeau, et tant d'autres jeunes gentilshommes français, essayer son courage dans la guerre de l'indépendance américaine. Soldat de la liberté, il apprit à en connaître tous les charmes, et il revint dans son pays, le cœur encore ému de l'imposant spectacle d'un peuple qui s'était soustrait au joug de la mère-patrie. Bonchamp prit du service dans les grenadiers du régiment d'Aquitaine, et il était capitaine à ce régiment au commencement de 1791. La révolution française faisait de rapides progrès. Par une douloureuse prévision, il en devinait les ravages, et ne voulant y prendre aucune part, il donna sa démission, et se retira, dans le département de Maine-et-Loire, au château de la Baronnière, près de Saint-Florent. Il passa dix-huit mois dans cette retraite en proie à une profonde mélancolie. Son attachement à la monarchie n'était pas douteux, mais il craignait les guerres civiles, et il vit, en les déplorant, les premières insurrections de la Vendée. En vain il voulut prolonger ce rôle passif; il était trop connu, trop estimé pour être oublié de ses compatriotes en armes. Les insurgés de l'Anjou lui déléguèrent le commandement; le repousser eût manqué à ses devoirs comme défenseur du trône; c'eût été aussi montrer un sentiment de lâcheté que n'éprouva jamais son grand cœur. Dans ses adieux à sa femme, il lui dit ces paroles remarquables : « Il ne faut pas s'abuser, nous ne devons pas aspirer au récom-penses de la terre; elles seraient au-dessous de la pureté de nos motifs et de la sainteté de notre cause. Nous ne devons pas même prétendre à la gloire humaine : les guerres civiles n'en donnent point. » Il se réunit à Larocbejaquelein et à Cathelineau, qui, à la tête d'une partie des forces vendéennes, venaient de s'emparer de Beaupréau. Bien qu'indépendants les uns des autres, ces trois chefs marchèrent de concert et enlevèrent la ville de Bressuire; ils se dirigèrent ensuite sur Thouars. Bonchamp, par son habileté et son courage, fit passer aux troupes réunies la rivière qui défend la ville. Ce nouveau succès des insurgés excita l'émulation des autres chefs, et fit augmenter les rangs des Vendéens de recrues nombreuses, toutes enflammées de l'ardeur la plus belliqueuse; et bientôt la convention nationale eut à combattre, au lieu de rassemblements presque inaperçus, et agissant sans unité, sans plans fixes, une grande armée qui devenait de jour en jour plus menaçante. Si les chefs vendéens s'étaient donné un chef unique, s'ils avaient confié à Bonchamp le commandement comme généralissime, l'insurrection, au lieu de rester concentrée dans le lieu où elle avait pris naissance, se serait étendue avec une rapidité prodigieuse, et peut-être tous les efforts qu'on aurait faits pour la détruire eussent-ils été insuffisants. C'était la pensée de Bonchamp, et la crainte de paraître mu par une ambition personnelle l'empêcha d'en faire la proposition dans les conseils fréquents que tenaient les chefs des armées vendéennes. Trop rarement pour la cause royaliste, les avis de Bonchamp étaient écoutés. Ses connaissances militaires, sa prudence

lui faisaient éviter les tentatives qui auraient offert un danger inutile. On l'accusait de tiédeur, de faiblesse, et ses services étaient méconnus ou affaiblis par d'injustes rivalités. Il payait cependant de sa personne comme le plus audacieux, et rarement il sortait d'un combat sans être blessé. Une blessure le tenait éloigné lorsqu'on attaqua Fontenay : la tentative fut inutile. Huit jours après, à une nouvelle attaque, il entra un des premiers dans la ville; il y reçut une blessure dangereuse qui l'empêcha de se trouver aux affaires de Saumur et d'Angers. Il concourut à l'attaque de Nantes, d'où les Vendéens furent repoussés vigoureusement, et où il eut le coude fracassé. Forcé de s'éloigner momentanément, il apprit bientôt que d'Elbée avait profité de son absence pour se faire élire généralissime. Bonchamp ne témoigna à la nouvelle de cette élection que le regret de voir les destins de l'armée remis dans les mains du chef le moins capable d'en soutenir l'honneur. Le général Charette, qui occupait le bas Poitou en fut chassé par les troupes républicaines, au nombre desquelles était la garnison de Mayence qui s'était illustrée sur le Rhin par sa résistance mémorable, et qui venait, arrivée en poste, de faire des prodiges de valeur. Les débris de l'armée de Charette rejoignirent, dans le plus grand désordre, la grande armée vendéenne, alors sur les bords de la Sèvre, rivière qui se jette dans l'Océan au-dessous de Marennnes. Le salut commun voulait que l'on réunît toutes les forces pour les opposer aux troupes victorieuses. Les vendéens étaient engagés depuis quelques heures, mais leur héroïque résistance allait céder à l'impétuosité des républicains, lorsque Bonchamp, le bras en écharpe et souffrant cruellement de sa blessure, accourut à la tête de sa division, rétablit le combat, et remporta une victoire signalée. Bonchamp, le brave et noble Bonchamp, fut le premier à reconnaître qu'il n'avait triomphé que par le nombre des troupes vendéennes et l'excessive lassitude des républicains. Ces troupes héroïques, entourées de toutes parts, dans un pays couvert qu'elles ne connaissaient pas, et quoique en désordre, opérèrent cependant avec succès leur retraite. Bonchamp était le véritable, le seul auteur de la victoire, et cependant le mérite lui en fut disputé par les chefs ses rivaux, qui, dans leur folle présomption, changèrent aussitôt ses plans, et se gardèrent de lui en donner connaissance. Ils voulaient arrêter dans sa retraite et anéantir cette redoutable garnison de Mayence qu'ils croyaient à demi-vaincue. Dans la confiance que le plan convenu était suivi par les autres généraux, il attaqua les républicains; leurs pertes furent peu considérables. N'étant pas secondé, il vit le piège qu'on lui avait tendu. Au-dessus d'une vanité vulgaire, il chercha à les ramener par la modération. Vains efforts ! La méintelligence éclata, et Charette, qui devait tout au génie et au secours de Bonchamp, voulut isoler ses opérations. L'imprudent quitta au moment où la grande armée était assaillie sur tous les points. L'attaque se dirigea sur Châtillon que les généraux républicains regardaient comme le foyer de l'insurrection; ils s'emparèrent de cette ville, et furent obligés ensuite de la céder aux royalistes; mais l'impétive garnison de Mayence, que quelques corps venaient appuyer, s'avança sur Mortagne. Lescure voulait vaincre aussi, et attaqua avant l'arrivée de l'armée d'Anjou, que commandait Bonchamp. L'affaire eut lieu à la Tremblaye; Lescure y fut vaincu et blessé mortellement. Les républicains ne s'arrêtèrent pas à ce premier triomphe; ils se précipitèrent sur Chollet. Si Bonchamp eût combattu et eût été défait, la perte de la grande armée vendéenne était assurée. Il évita de s'avancer, se ménagea une ressource au-delà de la Loire, et, en annonçant son projet aux autres chefs, il leur fit

part qu'il avait reçu l'avis d'un prochain soulèvement général en Bretagne, ménagé par ses agents dans une contrée où il jouissait d'une grande influence. Cet avis fut accueilli par un mouvement général d'improbation; on alla jusqu'à l'accuser de nouveau de tiédeur et de timidité. Plusieurs chefs du Poitou jurèrent même de ne pas quitter la Vendée. Bonchamp, toujours calme, ne combattit cette opposition que par la force de son raisonnement, auquel on revenait toujours, et où cette fois on fut encore forcé de revenir. On s'assura du passage de la Loire: il était trop tard; les républicains attaquèrent devant Chollet le 17 octobre 1793. De part et d'autre, on déploya une valeur que devant l'étranger on eût unanimement applaudie. Une intrépidité sans exemple dirigeait les troupes de la république; un courage qu'animait la fureur soutenait les vendéens. La victoire fut pour les assaillants. D'Elbée répara par son courage sa vaine ambition; il fut blessé à mort au moment où Bonchamp tombait frappé d'une balle dans la poitrine. Les deux armées étaient épuisées également; les vendéens quittèrent le champ de bataille et passèrent la Loire sans que les républicains songeassent à s'y opposer. C'est vingt-quatre heures après sa blessure que Bonchamp expira, au moment où on l'enlevait de la dernière barque qui avait servi au passage de la Loire. Au milieu de son agonie, cet illustre général apprend que les vendéens désespérés veulent venger sa perte par le sacrifice de cinq mille républicains prisonniers dont on demande la mort à grands cris. Ces cris affreux raniment le guerrier mourant: « Grâce aux prisonniers, dit-il, Bonchamp le veut, Bonchamp l'ordonne! » Ce vœu sacré d'un chef admiré, ce vœu d'un brave mourant est entendu, et les prisonniers sont sauvés. Gloire immortelle au Français dont un seul mot sauva cinq mille braves!!! Amis des braves et des hommes généreux, quelles qu'aient été les couleurs sous lesquelles ils aient combattu, nous n'effaçons pas l'impression que produit cet admirable trait sur les cœurs généreux, en disant, comme d'autres biographes, que, depuis sa blessure jusqu'à sa mort, Bonchamp fut dans une complète agonie, et que ce dernier trait de magnanimité ne lui fut attribué que pour sauver Mme de Bonchamp, prisonnière à Nantes, et condamnée à mort par une commission militaire. Les prisonniers furent sauvés: ce ne peut donc être que par un trait sublime que Bonchamp termina sa glorieuse vie. Ses dépouilles mortelles reposent dans l'église de Saint-Florent; elles sont recouvertes par un beau monument en marbre orné de sa statue, et sur lequel sont gravées ses dernières et sublimes paroles. Ce monument, qui fixa l'attention générale et rappela si noblement le souvenir du héros, fut exposé au salon du Louvre en 1823.

BOND (OLIVIER), né à Dublin, vers 1720, d'un ministre calviniste, reçut de la nature un caractère ferme et indépendant, que l'oppression révoltait. L'Irlande était courbée sous le joug de l'Angleterre; c'était à l'époque où l'Amérique allait sortir triomphante de la lutte qui assura son indépendance. Un certain nombre de patriotes zélés, formés, dès long-temps, en société sous le nom d'*Irlandais unis*, résolurent de mettre ce moment à profit pour tenter la même chance: tout semblait favoriser leurs projets. Les divisions intestines de l'Angleterre, la guerre qu'elle soutenait au-dehors, étaient autant de moyens dont les conjurés tentèrent de profiter. Bond, admis déjà parmi eux, et possédant toutes les qualités morales et physiques qui semblent nécessaires pour diriger de semblables entreprises, était devenu l'âme de leurs conseils. La société se recruta rapidement d'hommes braves, capables de résolution et dévoués à une cause sainte à leur-

yeux. Les plans étaient arrêtés; outre divers moyens propres à assurer la réussite de l'entreprise, Bond avait proposé une mesure qui devait contribuer puissamment au maintien du nouvel ordre de choses qui allait s'établir; il s'agissait de tenter la réunion des sectes religieuses dont la dissidence a toujours favorisé les vues des oppresseurs de l'Irlande. C'était chez Bond que se discutaient tous ces plans. Le 12 mars 1798, il avait réuni ses amis pour la dernière conférence; et ce jour-là même ils furent arrêtés ensemble; Thomas Reynolds les avait trahis. Le gouvernement les fit plonger dans les cachots, et au lieu de la liberté, l'Irlande reçut une augmentation de charges. Exaspérés par les vexations que les troupes répandues dans le pays leur faisaient éprouver; les habitants se révoltèrent, mais n'ayant point de chefs, ils furent promptement dispersés, et leur malheureuse tentative ne servit qu'à aggraver les peines que le gouvernement se proposait d'infliger à ses captifs. Bond et plusieurs autres furent condamnés; quelques uns, excités à cette démarche par l'archichancelier, alors duc de Clark, offrirent de révéler toutes les ramifications du complot, et de calmer la sédition à la condition qu'ils passeraient à l'étranger et que trois des condamnés, Bond, Byrne et Maccan auraient la vie sauve. Cette offre fut acceptée; mais quand tout fut rentré dans le calme, Byrne et Maccan montèrent à l'échafaud, et Bond, qui devait être embarqué pour l'Amérique fut trouvé mort dans la prison de Newgate.

BONDAM (PIERRE), littérateur allemand, né en 1727, fut successivement professeur dans les écoles de Campen, Zutphen et à l'université d'Hardewick et d'Utrecht. Il n'acquit point, dans une vie longue et laborieuse toute la célébrité qu'il eût pu attendre de ses nombreuses connaissances si elles eussent été mieux dirigées. On a de lui un ouvrage intitulé, *10 Specimen animadversionum criticarum, ad loca quædam juris civilis depravata*, 1746, Franeker; *20 Variæ lectiones*; il y corrige, soit par conjecture, soit par le secours des manuscrits, un grand nombre de passages dans les juriconsultes et les littérateurs anciens; *30 les Chartes des ducs de Gueldres*, écrites en vieux hollandais, rassemblées en un énorme in-fol., Utrecht, 1783 à 1793; *40 De lingue græcæ cognitione*, 1755, et *pro græci juris interpretibus*, 1763, augmenté de quatre harangues académiques. Bondam est mort en 1800.

BONDI (l'abbé CLÉMENT), naquit à Mezzano, dans le Parmesan, en 1742. Il avait pris la robe de jésuite, mais il la quitta sans regret, puisqu'il composa un *canzone* sur l'abolition de la société. Celle-ci eut encore assez de crédit pour le faire poursuivre à ce sujet, et il fut obligé de se cacher quelque temps dans le Tyrol; mais enfin il obtint la protection de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, qui le nomma, en 1795, son bibliothécaire à Brunn, en Moravie, et lui confia l'éducation de ses enfants: l'un d'eux est aujourd'hui le duc régnant de Modène. La dernière impératrice d'Autriche, morte en avril 1816, avait eu aussi pour maître de littérature et d'histoire l'abbé Bondi, qui avait fait de Vienne sa seconde patrie. Il est mort en cette ville, dans le cours de l'année 1821, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et a été enterré dans la même église que son compatriote Métastase. La réputation poétique de Bondi est fondée principalement sur sa traduction de *l'Énéide*, en *versi sciolti* (Parma, Bondani, 1793, 2 vol. in-8°). Il est des Italiens qui l'élevaient, sous quelques rapports, au-dessus de celle d'Annibal Caro, faite dans la même langue, près de trois siècles auparavant, et que personne jusqu'alors n'avait essayé de faire oublier. Lors de la publication de

la traduction française de Delille, en 1804, on fit à Milan, dans un ouvrage périodique français, intitulé : *Le Courrier des Muses et des Grâces*, une comparaison des trois traducteurs de l'*Eneide*, que nous venons de nommer; l'opinion du critique était que Bondi l'emportait sur Caro, pour la majesté épique, surtout dans le livre quatrième, mais qu'il lui était inférieur pour la fidélité et souvent pour l'énergie. Il paraît que l'opinion commune des Italiens a trouvé ce jugement trop favorable. Ce n'est pas la seule fois que De'lle s'est rencontré traiter le même sujet que le poète italien, car celui-ci avait fait un joli poème sur la Conversation (*le Conversazioni*), avant que Delille entreprît celui qu'il a publié en 1812. Mais le champ parcouru par Bondi dans ce dernier poème est plus vaste que celui dans lequel le poète français s'est renfermé. Au surplus, on a cité dans les notes du poème de Delille de jolis fragments de l'ouvrage de Bondi. Notre jésuite a donné aussi une traduction italienne des *Georgiques*, Vienne, 1800, in-40, et même, à ce qu'il paraît, des *Métamorphoses d'Ovide*. La *Conversazione*, la *Giornata villerecia* (la Journée champêtre), poème badin en trois chants; la *Felicità* (le Bonheur), en deux chants; l'*Asinata* (l'Anerie), poème burlesque; la *Moda*, des sonnets, des *canzoni* et autres poésies de Bondi ont été recueillies à Pise, dans les onzième et douzième volumes de la collection intitulée : *Parnasso degli Italiani vivanti*. Son talent se fait particulièrement remarquer dans les sujets tendres et mélancoliques.

BONDT (N.), habile chimiste hollandais. M. Bondt, né à Amsterdam, travaille en société avec A. C. Daeman, Adrian Paals van Troostwyk, et Anthony Lauwerenburgh. Ces savants découvrirent, en 1796, le gaz oléfiant (hydrogène percarboné et hydrogène carboné). Leur mémoire, rédigé par Bondt, fut publié d'abord dans le *Journal de physique* et ensuite dans les *Annales de chimie*. En 1810, les membres de l'institut de France firent une mention honorable de cette découverte dans un rapport qu'ils présentèrent à l'empereur.

BONDT (NICOLAS), naquit, en 1732, à Voobourg en Hollande, et donna dans sa jeunesse de si belles espérances, que le savant Burmann second, son compatriote, l'appelle ainsi dans ses notes sur l'*Anthologie latine*: *Juvenis egregius jurisconsultus eruditioris et ingenii non nisi præclara minantur*. « Un jeune homme, qui ne promet que des miracles d'érudition » et d'esprit. » « En effet, il soutint à Utrecht, en 1752, sous la présidence de Weseling, et avec le plus grand honneur, une thèse sur l'épître apocryphe de Jérémie. Il donna, en 1754, une édition très correcte des *Lectiones variae*, de Vincent Contareni; et, en 1756, l'*Histoire de la confédération des provinces-unies*, avec un commentaire sur le préambule de l'acte de l'union. Regu la même année docteur en droit, il publia en 1759, une édition des *Harangues* de l'ainé des Burmann. On lui doit encore, dit-on, un recueil philologique, intitulé : *Triga opusculorum variorum*, que quelques uns attribuent à Van der Kem. Bondt, dégoûté d'une célébrité qui ne lui donnait pas la fortune, abandonna la littérature pour les affaires, s'y enrichit, et mourut publié en 1792.

BONDY (le comte TAILLIER DE), né à Paris, en 1766, fut nommé en 1793, directeur de la fabrication des assignats; au 10 août, il sollicita sa démission, que le ministre des finances eut beaucoup de peine à lui accorder. Il se retira entièrement des affaires et vécut loin des orages de la révolution, jusqu'à l'empire, époque, à laquelle il reparut sur la scène politique; l'amitié du prince Eugène lui valut la nomination de chambellan de l'empereur qu'il accompagna dans la plupart de ses voyages; il le suivit même à l'armée dans la campagne d'Au-

triche, en 1809. Au retour, il fut nommé maître des requêtes, et fut chargé d'aller présider le collège électoral du département de l'Indre. Napoléon le plaça auprès du roi de Saxe, et ensuite auprès du roi de Bavière, qui successivement vint à Paris; il fut nommé à la même époque comte de l'empire, et grand-croix de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière. L'empereur, lors de son mariage avec Marie-Louise, comprit M. de Bondy au nombre des officiers de sa maison qui se rendirent à Carlsruhe pour recevoir cette princesse. Il le chargea spécialement de diriger les réceptions et les fêtes qui devaient avoir lieu sur la route. Comme préfet de Lyon, il s'acquitt dans cette ville des droits incontestables à la reconnaissance de cette grande cité. Administrateur sage et zélé il dirigea les travaux publics avec une activité sans égale. Il obtint du gouvernement des sommes immenses pour combler les marais Perrache. C'est à ce grand travail et aux sollicitudes paternelles de M. de Bondy, que Lyon doit l'un de ses plus beaux quartiers, qui jusqu'alors était inhabitable. Les négociants de cette ville se rappelleront long-temps la protection dont a joui le commerce sous son administration. Les habitants ont aussi conservé le souvenir de sa prévoyance, qui les préserva, en 1812, de la disette qui accabla la France. Son esprit persuasif et conciliant prévint et adoucit souvent les effets des mesures rigoureuses qui étaient dictées par le gouvernement d'alors. En 1814, lors de l'invasion des alliés, il retarda par son courage la prise de Lyon, et ne se retira avec l'armée française que quand il eût vu qu'une plus longue résistance devenait inutile et même dangereuse pour l'intérêt de ses administrés. Après l'abdication de Napoléon, Monsieur crut devoir conserver M. de Bondy dans ses fonctions, où il ne resta pas long-temps. On dissimula sa disgrâce sous le cordon de commandeur de la légion d'honneur; mais ce qui fut encore plus flatteur pour lui, ce fut le touchant témoignage d'intérêt que lui donnèrent les habitants de la ville de Lyon. Au retour de Napoléon en 1815, il fut nommé préfet de la Seine, et il rentra au conseil d'état comme maître des requêtes; il signa la fameuse pétition du 20 mars, et en présenta une seconde en sa qualité de préfet de la Seine; dans l'une et dans l'autre il ne dissimulait point à Napoléon ce qu'on attendait désormais de lui. A la fin de juin 1815, lorsque les alliés s'approchaient de la capitale, il fit une proclamation aux habitants, prévint les troubles, qui se préparaient : « Défiez-vous, disait-il, aux habitants de Paris, défiez-vous de tous ceux qui pourraient vous conseiller de prendre une part trop active à de hautes déterminations, dans lesquelles notre concours ne saurait être utile. Si votre zèle, bien dirigé, dans cette importante circonstance ne peut produire aucun avantage à notre patrie, que voudriez-vous espérer d'une coopération qui ne pourrait pas conduire à des résultats conformes à vos intentions, et qui détruirait peut-être ce que vous croiriez édifier?... Les troupes étrangères ne sont pas loiu de la capitale; elles pourraient d'un instant à l'autre paraître sous vos murs : que cet événement ne vous intimide pas. Le pouvoir national écartera les maux que vous auriez à redouter. » M. de Bondy fut un des trois commissaires chargés de la négociation du 3 juillet. Dans le procès du maréchal Ney, il fut appelé avec le prince d'Ecsmulh et le général Guilleminot à la chambre des pairs comme témoin à décharge; aux élections de 1815, de 1816 et de 1818, il a été nommé par le département de l'Indre, député à la chambre, et il a fait partie de l'opposition constitutionnelle, se montrant toujours le défenseur et le protecteur des libertés publiques. Il avait été nommé préfet de la Moselle à la seconde restauration, mais l'esprit de réaction de

cette époque ne le laissa que quatorze jours dans cette fonction.

BONEL (P. G. A.) a composé en société avec d'autres écrivains, plusieurs pièces pour les petits théâtres de Paris; les plus connues sont : avec Hector, Chausser et Châteauneux, *Un trait d'Helvétius*, comédie-vaudeville en un acte, 1800; avec Dorvigny et Duval, *L'Auberge de Calais*, comédie en un acte et en prose, 1802; avec Lebrun-Tossa, *la jolie Parfumeuse, ou la Robe de conseiller*, 1802; avec Jore; *les Trois Fanchons, ou cela ne finira pas*, 1803; avec Boissie, *Storte et Werner, ou les Suites d'un duel*, drame en 3 actes, 1803; *la Nouvelle inattendue, ou la Reprise d'Italie*, vaudeville-improvisé en un acte, 1800, in-8°; avec Villiers, *la Guingette, ou Réjouissance pour la paix*, comédie en 1 acte, 1820, in-8°; *Fortio à Bourges, ou l'Amant somnambule*, 1801, in-8°; avec Villiers et Jore, *Bizarre, ou ce n'est pas le Pérou*, 1802, in-8°, parodie d'un mélodrame intitulé; *Pizarro tableau de Phidre et d'Hippolyte*, comédie en un acte, 1803, in-8°; avec Jore, *les Volontaires anglais ou la démission forcée*, 1804, in-8°; avec Boissie, *la Tour du Sud, ou l'Embrassement du château de Lavinska*, 1804, in-8°; avec Arm, Croisette et Châteauneux, *le masque tombé, ou le Roi de l'Opéra*, 1800 in-8°.

BONET DE TREYCHES (АНТОИМ-ЮЗЕФ), né dans le département de la Haute-Loire, était conseiller du roi; lieutenant-général juge-mage de la sénéchaussée et pays du Velay, président de la cour souveraine du présidial du Puy, et commissaire du roi aux états du pays de Velay. Après en avoir convoqué les trois ordres en sa qualité de lieutenant-général, il présida leur réunion, et fut élu député du tiers-état aux états-généraux de 1789. Son intégrité, ses talents et ses sentiments, comme magistrat, lui méritèrent les suffrages de ses concitoyens pour la présidence du tribunal correctionnel de son département, emploi qu'il remplit deux fois jusqu'aux événements des 31 mai, 1^{er} et 2 juin 1793, à l'occasion desquels son fils, député du même département à la convention nationale, fut pros crit et mis hors la loi; Bonet père fut aussi accusé, arrêté et jeté dans les prisons du Puy, d'où il ne devait sortir que pour être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le 9 thermidor, qui sauva la France, lui fut aussi favorable, ainsi qu'à son fils; mais quatre ans après, l'intégrité de ses principes lui attira de nouvelles persécutions : il fut le premier porté sur la liste des otages de son département, et mourut âgé de quatre-vingt-sept ans, regretté de tous les amis de la patrie. C'est à ses ancêtres que la ville de Tense, département de la Haute-Loire, est redevable de la fondation et de la dotation d'un hôpital militaire et civil, et de plusieurs autres dotations en faveur des pauvres fils à marier et des jeunes gens sans fortune.

BONET DE TREYCHES (JOSEPH-BALTHAZAR), fut nommé en 1791, juge de paix du canton de Monistrol, et administrateur du département de la Haute-Loire, qui, en 1792, l'envoya à la convention nationale; il se prononça, dans le jugement de Louis XVI, pour la mort, l'appel au peuple et le sursis. Après les journées des 31 mai, 1^{er} et 2 juin, il fut pros crit comme girondin, mais il réussit à se réfugier en Suisse. La convention le rappela en germinal an 3, et l'envoya, peu après, dans le département de la Loire pour y apaiser quelques mouvements populaires. Il passa ensuite au conseil des cinq-cens. Il en sortit en 1797, et entra, l'année suivante, au conseil des anciens. Plus tard, il devint administrateur de l'académie impériale de musique. En 1810, il présida le collège électoral de la Haute-Loire, qui l'envoya au

corps-législatif, où il ne parla pas plus que ses collègues; il y resta jusqu'à l'abdication de Napoléon. Pendant les cent jours, il fit partie de la chambre des représentants. La loi si improprement nommée d'amnistie lui fit quitter la France en 1816, mais il avait en la précaution de vendre ses propriétés. Toutefois il fut rappelé plus tard dans sa patrie. M. Bonet paraît avoir été constamment dominé par une idée fixe, qui se rattachait à l'institution des passe-ports; aussi tous ses ouvrages ont-ils eu pour but de donner à ce moyen de vexation pour les citoyens toute l'étendue qu'il pouvait avoir; on lui doit donc : *Mémoire théorique et pratique sur les moyens d'assurer la police des passe-ports*, an 7; *Vues nouvelles sur les passe-ports*; *Mémoire sur l'uniformité des passe-ports appliqués aux cartes à jour comme seul moyen d'en empêcher la contrefaçon et la fraude*.

BONFANTI (N.), général de brigade, à la tête de trois compagnies du 1^{er} régiment de ligne italien, battit et mit en déroute le 16 février 1807, à Staagard, un détachement prussien qui l'avait attaqué. Employé sous les ordres du prince Eugène pendant la campagne de 1809, en Italie, cet officier-général qui faisait partie de la division Fontanelli, se distingua parmi les braves, et contribua puissamment, le 17 mai, à la victoire de Tavis, qui fit tomber entre nos mains trois mille Autrichiens, et dix-sept pièces de canon. Il commandait, en 1813, en Italie, la réserve à Montechiaro. Le général Bonfanti a servi jusqu'en 1814.

BONFLERS (N.), médecin français, fut nommé en 1800 sous-préfet d'Argentan, où, en 1808, membre du corps-législatif, où il siégea jusqu'en 1814. Il a publié un *Traité sur les fièvres intermittentes*, et un autre sur *l'influence de l'air dans les maladies*. Bonflers est mort en 1820.

BONGARS (JEAN-FRANÇOIS-MARIE de), né le 11 mars 1758, il entra dans les pages du roi le 10 mai 1770, puis comme sous-lieutenant dans le régiment de Noailles en 1774, fut fait capitaine en 1779, et chef d'escadron en 1788. Emigré, sur la fin de septembre 1791, il alla rejoindre les princes, et fit la campagne de l'Argonne en qualité de lieutenant-colonel des mousquetaires. A la dissolution de cette troupe, il entra comme lieutenant dans le régiment d'Etienne de Damas, qui était à la solde de la Hollande, d'où il passa à l'armée de Condé; fait capitaine en 1795, major et chevalier de Saint-Louis en 1796, Bongars entra en 1803, lorsque les corps émigrés furent licenciés, au service du prince de Hohensollern-Hechingen, qui le fit grand-écuyer et le nomma colonel en 1806. Devenu notre allié, ce prince joignit ses troupes au 9^e corps qui opéra en Silésie; Bongars fit aussi la campagne de Prusse, et forma, pour le souverain dont il suivait les drapeaux, un nouveau régiment, qui passa, en 1808, au service du royaume de Westphalie. Le colonel ne voulut pas séparer sa fortune de celle des troupes qu'il avait disciplinées, fut nommé aide-de-camp du roi et inspecteur de la gendarmerie. Créé général de brigade, l'année suivante, il marcha contre Schill, battit le duc de Brunswick-Oels, et l'obligea de vider l'Allemagne. Jérôme, satisfait de ses services, le fit en 1811, conseiller d'état, inspecteur-général de la gendarmerie, et le chargea de la haute police du royaume. Bongars s'acquitta de ces fonctions avec une vigilance et une sagacité rares, et fut fait en 1812, général de division. Rentré en France après les malheurs de Leipzig, il prit rang dans l'armée comme général de brigade, et fut mis à la retraite en 1815, dans cette qualité. Il a publié : *L'art militaire de Végèce, traduction nouvelle, avec des réflexions*, in-12, 1792; *Eloge de Philippe 1^{er}, roi d'Espagne*, traduit de L. Joseph Viera de Clavijo, Lodi, 1780.

BONGUYODE (L.), était homme de loi lorsque la révolution éclata; nommé administrateur du département du Jura après avoir exercé diverses fonctions municipales, il fut élu en 1792, député de ce département à la convention nationale. Il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la réclusion perpétuelle, ou le bannissement, si les circonstances venaient à l'exiger, et se prononça en faveur de l'appel et du sursis. Il parla plusieurs fois dans les discussions sur les lois civiles, et toujours avec sagesse et modération, repoussant l'injuste et l'arbitraire; la session de la convention nationale terminée, Bonguyode reprit le carrière du barreau.

BONHOMME-DUPIN (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), naquit à Toulouse, en 1737, il était conseiller au parlement de cette ville lorsque la révolution éclata. Partisan du nouvel ordre de choses, mais modéré dans ses opinions et véritable ami de la liberté, il périt sur l'échafaud en 1793, avec les autres membres du parlement de Toulouse ses collègues, qui avaient protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, et dont il ne partageait pourtant pas les opinions.

BONI (le chevalier ONOFRE), de Cortonne, joint à l'érudition d'un antiquaire distingué, l'imagination la plus brillante. Il est connu par plusieurs dissertations aussi savantes que bien écrites, qui sont intitulées : *Sopra le antichità di Gianatti*.

BONIFACE (FERDINAND-DOCTEUR-CHEVALIER), capitaine de vaisseau, commandant supérieur des équipages de ligne, chevalier de Saint-Louis, officier de la légion-d'honneur, chevalier de Saint-Ferdinand, entra dans la marine en 1791, assista à la plupart des combats navals qui eurent lieu les années suivantes, et se fit remarquer par son zèle et son courage. Blessé à l'affaire de Candie, à la suite de laquelle il fut nommé enseigne de vaisseau, en récompense de sa belle conduite, il recommença à naviguer aussitôt sa guérison, et parvint de très bonne heure au grade de lieutenant de vaisseau. Lors de la formation des marins de la garde, il y fut appelé, et fit dans ce corps les campagnes d'Austerlitz, de Prusse, de Pologne, de Poméranie-Suédoise et celle d'Espagne, et se trouva aux sièges de Dantzick et de Stralsund. Boniface se distingua dans ces différentes contrées, et mérita l'estime de ses chefs. Il rentra en France en 1811, et partit l'année suivante pour la Russie. Cette dernière campagne, où tant de braves périrent victimes des éléments, lui fournit une occasion de plus de montrer son courage, l'énergie de son caractère et l'humanité qui l'animait. Dans un moment où tant de désastres avaient brisé dans toute l'armée les liens de la discipline, il sut la maintenir parmi les hommes dont on lui avait confié le commandement, et dut à sa fermeté et aux soins vraiment paternels dont il les environna, le précieux avantage de les ramener presque tous sur les bords du Rhin. Rentré en 1813 dans le service de la marine, en qualité de capitaine de frégate, il fut chargé de plusieurs commandements dans le Levant. Après le retour du Roi, il fut nommé capitaine de vaisseau, fit en cette qualité la campagne d'Espagne de 1823, et se distingua à l'attaque de Santi-Pétri. M. Boniface, jeune encore, venait de se marier, lorsque la mort l'enleva au mois d'avril 1826, à sa jeune épouse et à la marine, qui perdit en lui l'un de ses meilleurs officiers.

BONIFACE (ALEXANDRE), né à Paris le 22 décembre 1785, élève d'Urbain Domergue. Il se voua de bonne heure à l'instruction de l'enfance, et continua l'excellent journal de ce grammairien par la publication périodique d'un *Manuel des Amateurs de la Langue française*. Pénétré des véritables prin-

cipes de l'enseignement, et voulant faire jouir ses concitoyens des bienfaits de la méthode de Pestalozzi, célèbre instituteur suisse, il se rendit en 1814 à Iverdun, dans l'institut de ce vénérable philanthrope; et là, tour à tour disciple et maître pendant trois ans, il étudia à fond la science pédagogique, et revint à Paris où, après cinq années de travaux et d'essais, il fonda, en 1822, un institut d'éducation, qu'il continue de diriger avec succès. En 1825 la ville de Cambrai, en considération des services qu'il rend à l'instruction, le reçut au nombre de ses habitants notables. Les principaux ouvrages qu'on lui doit sont, 1^o des *Notes à la Grammaire anglaise* de Turner, 1809; 2^o une nouvelle édition de celle de Syvet (1814, 1825); 3^o un *Cours pratique et théorique de Langue anglaise* (1812); 4^o un *Dictionnaire anglais* (1822); 5^o *The student's assistant* (1825); 6^o *The Classical English poetry* (1824); 7^o le *Manuel des Amateurs de la Langue française* (1814, 1825); 8^o un *Cours de Dessin linéaire* (1819, 1823); 9^o un *Cours de Lecture graduée* (1823); 10^o une *Introduction à l'Étude de la Géographie* (1826); 11^o le *Journal grammatical et didactique de la Langue française*, qu'il publie conjointement avec M. Marle (1826); 12^o des *Exercices orthographiques* (1826).

BONJOUR (CASIMIR), né à Clermont en Argonne (Meuse), le 15 mars 1796, commença et acheva ses études au collège de Reims, dans l'espace de quatre années. Il embrassa ensuite la carrière de l'enseignement. A seize ans il était maître d'études au lycée de Bruges, à dix-huit, il fut admis à cette école normale, pépinière de tant de professeurs habiles, et qui, malgré sa courte durée, a laissé des traces si brillantes. M. Casimir Bonjour, à sa sortie de l'école, fut nommé professeur suppléant de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. En 1815, la violence des réactions politiques le força d'abandonner l'instruction. Il crut se réfugier dans la carrière de l'administration; mais une seconde destitution l'atteignit dans les bureaux du trésor. Ce fut le 4 juillet 1821 qu'il fit représenter, au Théâtre-Français, la *Mère-Rivale*, comédie de mœurs, en trois actes et en vers. Cet ouvrage dénotait déjà une étude assez approfondie du cœur humain, et donnait des espérances que deux pièces plus importantes ont réalisées depuis. Une comédie en cinq actes et en vers, *l'Éducation*, ou *les Deux Cousins*, fut le second pas de ce jeune auteur dans la carrière du théâtre, et ce pas fut immense. Une fable ingénieuse, un but moral bien arrêté, une intrigue conduite avec beaucoup d'art, et des caractères heureusement dessinés, assignèrent une place très distinguée à cet ouvrage que l'on revoit souvent sur la scène, et toujours avec le même plaisir. Le 30 septembre 1826, le *Mari à Bonne fortune* fut représenté avec plus de succès encore que ses deux aînées. Le même esprit d'observation s'y fait remarquer, mais on y trouve un talent plus fait, plus élevé, des développements plus hardis, des combinaisons plus dramatiques, et plus de comique dans les situations. Le style de M. Casimir Bonjour se distingue principalement par la vérité et la franchise, qualités essentielles, et dont les auteurs comiques, ses rivaux, semblent faire trop peu de cas. La noblesse du caractère relève chez lui l'éclat du talent; indépendant, comme tous les gens de lettres devraient l'être, il a eu l'honneur d'être l'une des victimes de l'outracisme ministériel. Au reste, on assure que sa destitution a été accompagnée d'une marque de distinction assez flatteuse; après le succès de ses deux premières comédies, le ministre des finances lui fit signifier son renvoi, motivé sur ce qu'il avait trop d'esprit pour être employé dans ses bureaux. M. Casimir Bonjour est un de nos

jeunes auteurs qui ont donné le plus de gages d'un avenir brillant; nous avons tout lieu d'espérer que sa disgrâce tournera au profit de sa gloire et de nos plaisirs.

BONJOUR (N), naquit à Avanches (Suisse), devint colonel au service de la compagnie des Indes, et plus tard sous-préfet à Avanches, lorsque son territoire fut réuni à la France. On lui doit un ouvrage intitulé : *Les Dogmes des Chrétiens, comparés avec ceux des anciens peuples, suivis de quelques Réflexions sur la guerre, tendant à rétablir l'ordre dans la religion, et à défendre ses états, dédié à tous les souverains*; in-8°, Lausanne, 1800.

BONN (ANDRÉ), chirurgien, naquit à Amsterdam en 1738. Il étudia à l'université de Leyde, et y prit le grade de docteur. Son excellente dissertation de *Continuationibus membranarum*, semble n'avoir pas été inutile à notre illustre Bichat. Bonn séjourna quelque temps à Paris, et de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de chirurgie et d'anatomie. Il contribua beaucoup à former de bons chirurgiens en Hollande. Il s'était lié intimement avec le célèbre Jacques Hovius, qui fit présent au collège de chirurgie de sa précieuse collection d'os malades. Bonn se chargea de publier, à ses frais, l'ouvrage qui a pour titre : *Thesaurus ossium morbosorum Hovianus*, dont il ne parut malheureusement que trois cahiers. Ce savant chirurgien est mort en 1818.

BONNAC (JEAN-LOUIS-N'USSON de), né à Paris, en 1734, mort dans la même ville le 11 mars 1821, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut d'abord grand-vicaire de Bourges et ensuite évêque d'Agen. Député aux états-généraux par la sénéchaussée de cette dernière ville, il s'opposa, avec un courage inébranlable, au serment du clergé à la constitution. Forcé d'émigrer, il séjourna successivement en Suisse et en Bavière. Rentré en France après la première restauration, Louis XVIII le nomma, en 1817, son premier aumônier.

BONNAIRE (JEAN-GERARD), maréchal-de-camp, naquit à Provins (Aisne), le 11 décembre 1771. Depuis son entrée dans la carrière militaire, en 1792 jusqu'en 1814, cet officier a constamment marqué dans les armées actives. Entré comme simple volontaire au sixième bataillon de Paris, ses services et son courage l'élevèrent successivement au rang de général de brigade, dont il reçut le grade en 1813, pendant la dernière campagne d'Espagne, après avoir commandé les 33^e et 103^e régiments de ligne. Rentré en France il se trouva au siège de Bayonne, où il fut grièvement blessé. A la restauration il reçut la croix de Saint-Louis, mais ne fut pas employé. Nommé au commandement de Condé pendant les cent jours, il refusa d'ouvrir les portes aux troupes anglaises, qui l'investirent après la bataille de Waterloo. Le colonel Gordon, Hollandais d'origine, s'étant présenté pour le sommer de se rendre, au nom du roi, les habitants exaspérés et excités encore, dit-on, par le lieutenant Miéton, aide-de-camp du général, firent feu sur le parlementaire. Traduits l'un et l'autre devant un conseil de guerre, l'aide-de-camp Miéton fut condamné à mort et fusillé le 30 juin 1816; et malgré la défense de M. Chauveau-Lagarde, le général, que l'on accusait d'avoir donné son ordre de tirer sur le colonel Gordon, et que l'on ne put convaincre de ce fait, fut néanmoins condamné à la déportation et à être dégradé. Cette sentence, plus rigoureuse que la mort, reçut son exécution, pour la dernière partie, sur la place Vendôme à Paris. L'infortuné général ne put survivre à cette humiliation, et mourut peu de temps après à l'abbaye. La peine de la déportation, commuée en une prison perpétuelle, ne lui parut pas un bienfait; le coup était porté.

BONNAIRE (FÉLIX), ancien préfet, né le 23 octobre 1766. Après avoir étudié chez les oratoriens, fut d'abord professeur d'humanités à la Flèche et ensuite à Bourges. Dans le mois de septembre 1792, il avait été nommé député suppléant à la convention nationale, mais il n'y siégea pas; après la session il devint administrateur du département du Cher, et, en 1798, entra au conseil des cinq cents. Des le commencement de sa carrière politique il montra des opinions modérées, et cependant invariables. Ce fut sur le rapport présenté par lui, le 8 juillet 1798, au sujet des fêtes décadaires, que l'assemblée décréta que les mariages ne seraient célébrés que le décadi dans les chefs-lieux de canton. Le 27 octobre suivant, étant alors secrétaire du conseil, il proposa d'interdire aux étrangers le droit de porter la cocarde tricolore. Plus tard, le 27 juin 1799, il demanda que le directoire fût autorisé à prononcer la peine du bannissement contre les prêtres qui troubleraient les campagnes par des prédications incendiaires, et défendit la société des théophilanthropes attaqués dans le conseil. Il fut encore l'auteur de diverses résolutions, adoptées sur la manière d'organiser les conscrits pour l'armée de réserve. Appelé à la préfecture des Hautes-Alpes, après le 18 brumaire, il passa successivement à celle de la Charente, en avril 1802; et enfin, deux ans au plus tard, à celle d'Ille-et-Vilaine, qu'il conserva jusqu'en 1814, et dans laquelle il fut maintenu à la première restauration. Cependant, abreuvé de désagréments, à l'instigation d'un ancien chef de chouans, du Boisguy, alors commissaire du roi dans ce département, il se vit contraint de demander son changement, et l'obtint. Les regrets de ses administrés l'accompagnèrent à son départ, qui eut lieu le 26 janvier 1815. M. Bonnaire, nommé dans les cent jours à la préfecture de la Loire-Inférieure, adressa aux habitants, en arrivant à Nantes, une proclamation pour les prémunir contre les insinuations répandues par des agents qui ne tendaient qu'à organiser la guerre civile; mais il ne put empêcher que des soulèvements partiels n'eussent lieu. Ce fut vers ce temps que le département d'Ille-et-Vilaine le députa à la chambre des représentants, pour lui prouver la reconnaissance que son administration avait fait naître, et dont il se montra digne par la fermeté de ses principes, et la modération qui l'a toujours caractérisé. A la seconde restauration, il dut à l'amitié du duc d'Ortrante, Fouché, sa nomination à la préfecture de la Vienne. La chute de ce ministre, en septembre 1815, causa la révocation de M. Bonnaire; mais l'estime de ses concitoyens l'a suivi dans la retraite où il a vécu depuis lors.

BONNAL (FRANÇOIS de), né au château de Bonnal, département de Lot-et-Garonne, fut d'abord grand-vicaire de Châlons-sur-Saône, puis directeur-général des carmélites et évêque de Clermont. Député à l'assemblée constituante par le clergé du bailliage de Clermont, il s'y montra l'un des plus fermes soutiens de l'ancien ordre de choses, et s'opposa de toutes ses forces à la suppression de la dime, des ordres monastiques, et à la vente des biens de l'église; il demanda aussi que la religion catholique fût déclarée nationale. Après avoir signé la protestation du 12 septembre 1791, il émigra, et mourut en Angleterre au bout de quelques années.

BONNAMAZON (le chevalier PIERRE), né à Moncin (Basses-Pyrénées), entra au service, en 1791, comme caporal, dans le 1^{er} bataillon des Basses-Pyrénées, et ne tarda pas à mériter de l'avancement; il était sous-lieutenant, en 1792. Ses actes de bravoure aux armées des Pyrénées-Orientales, de l'Ouest, du Danube et du Rhin, l'élevèrent en-

suite au grade de capitaine. L'attaque des redoutes de Berdaritz le couvrit de gloire; on le vit enlever deux pièces de douze aux Espagnols, les désenclouer et les tourner contre eux, il donna aussi à Marengo, des preuves de la plus grande intrépidité. Les campagnes de Portugal et d'Espagne lui fournirent fréquemment l'occasion de se distinguer. Le 24 juillet 1810, à la tête de deux compagnies de grenadiers, il passa le premier, au pas de charge, sous le feu terrible de la division du général Craniurt, forte de six mille hommes, le pont de la Coa, et eut la jambe fracassée d'un coup de fusil; on eut beau le presser de quitter le champ de bataille, il y resta jusqu'au soir, et ne cessa d'encourager ses grenadiers, malgré les maux affreux que lui faisait éprouver sa blessure. Bonnamazon était à cette époque membre de la légion d'honneur, il obtint pour cette action, la croix d'officier et le titre de chevalier. Après avoir subi l'amputation, il eut sa retraite, et alla habiter la ville de Pau; il s'y trouvait, en 1815, au moment où les troupes de Ferdinand VII, étaient sur le point de pénétrer en France. Bonnamazon indigné de cette violation du territoire, retrouve des forces pour aller au secours de la patrie, se fait remplacer provisoirement dans les fonctions de directeur des postes qu'il remplissait, et court aux frontières où l'appelaient l'honneur et le danger. A son retour, cet officier se trouva privé de son emploi; loin de lui tenir compte de son dévouement, on lui avait enlevé le prix du sang qu'il avait versé et des services qu'il avait rendus.

BONNARD (N. comte de), était, en 1793, aide-de-camp du général Carteaux, et en cette qualité vint à la convention annoncer les succès de l'armée des Alpes où lui-même s'était fait remarquer. Devenu général de brigade, il se distingua de nouveau, en 1796, à la bataille d'Altinkirken, en Allemagne, sous les ordres de Kléber, et comme général de division remplaça, en 1799, le général Collaud dans le commandement de la 24^e division militaire. Il passa, en 1801, de ce commandement à celui de la 22^e division; dans celle-ci, comme dans la première, sa conduite fut toujours calme et modérée. Il était déjà commandant de la légion d'honneur, lorsqu'en 1804, l'empereur lui accorda le titre de comte. Le général Bonnard servit ensuite en Espagne, et rendit de grands services à la journée de Lérida, en 1810. Il a été nommé chevalier de Saint-Louis, le 24 septembre 1814.

BONNARD (JACQUES-PHILIPPE), général dès l'année 1793, avait commencé par être simple soldat, à la prise de Gertrudemburg; pendant cette campagne, ensuite à l'armée de la Vendée et enfin à celle de Sambre-et-Meuse, en 1796, sa conduite fut celle d'un officier distingué. Il signala de nouveau son courage à la bataille de Friedberg, le 10 juillet de cette même année, et à la prise de Cassel dont il s'empara; mais ayant été battu par le prince Charles, à Wurzburg, le 3 septembre suivant, il a tout à coup cessé, depuis cette époque, de faire partie de l'armée active.

BONNATERRE (l'abbé P. J.), né vers 1752, dans le département de l'Aveyron, a publié dans l'*Encyclopédie méthodique* de 1788 et 1792, le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature*, qu'il accompagna de bonnes figures. Cet ouvrage qui est le complément de celui que Daubenton avait fait, dans le même dictionnaire, pour les quadrupèdes et les poissons, est très méthodique, et n'a pas encore perdu tout son mérite, malgré les progrès immenses que les sciences naturelles ont faits depuis. L'abbé Bonnaterre quitta Paris lors des troubles de la révolution, et se retira dans son pays natal; il mourut à Saint-Genies, en 1804. On lui doit encore une *Notice sur le sauvage de l'Aveyron*,

an 9, in-8°; et il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Flora de l'Aveyron*, et des mémoires sur l'agriculture et l'histoire naturelle.

BONNAUD (JEAN-BAPTISTE), d'abord jésuite, puis grand-vicaire de M. de Marbœuf archevêque de Lyon, fut massacré à Paris, le 2 septembre 1792, dans l'église des Carmes. Il a laissé: 1° *Hérodothé historien du peuple hébreu sans le savoir*, en réponse à la critique de l'*Histoire des temps fabuleux* de l'abbé Guérin du Rocher, par l'abbé Duvoisin; 2° *le Tartuffe épistolaire démasqué*, in-18, contre les lettres publiées sous le nom de Clément XIV, par Caraccioli; 3° *Decouverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé*, etc., 1791, in-8°; on lui attribue encore les deux mandements publiés par M. de Marbœuf, contre la même constitution, et plusieurs autres ouvrages.

BONNAY (le marquis de), pair de France, issu d'une ancienne famille du Nivernais, entra, en 1774, dans les gardes du corps; il obtint le grade de lieutenant, en 1789, lorsqu'il fut nommé député suppléant de la noblesse de sa province aux états-généraux. Il ne siégea cependant à l'assemblée que lors de la démission de M. de Damas; le 13 avril 1789, il en fut élu président pour la première fois, et employa ses efforts à se ménager tous les partis. Réélu président, le 5 juillet 1790, il défendit les ministres, et particulièrement M. de Montmorin, accusés d'avoir autorisé le passage, demandé par l'Autriche, de ses troupes sur le territoire français, et prit ensuite la défense de M. de Fancigny, dont le royalisme fougueux avait proposé d'exterminer le côté gauche de l'assemblée; enfin il disciplina les gardes du corps, accusés par M. de Chabron d'avoir provoqué les malheurs des journées des 5 et 6 octobre 1789. Porté pour la troisième fois à la présidence, en décembre 1790, il refusa. Lorsque le roi fut arrêté à Varennes, M. de Bonnay fut accusé d'avoir eu connaissance de cette fuite; il parvint à détruire cette accusation, et, en terminant son discours, ajouta avec noblesse: « que si le roi l'avait consulté » il ne lui aurait pas conseillé ce voyage, mais que » s'il avait reçu l'ordre de l'accompagner, il se fût » empressé d'obéir et de mourir à ses côtés. » Il déclara ensuite à l'assemblée, quand le pouvoir exécutif se trouva suspendu entre les mains du roi, qu'il cesserait de prendre part à ses délibérations; cette conduite confirma l'idée avantageuse que l'on avait généralement de son caractère. Mais peut-être donna-t-elle lieu à la nouvelle dénonciation qui l'atteignit, en 1792, et par suite de laquelle on fit des recherches dans ses papiers, pour découvrir les traces des intelligences qu'on le supposait entretenir avec la noblesse émigrée. On ne trouva de suspect qu'un paquet de papier portant pour suscription: *Pour être brûlé après ma mort, sans qu'il en reste de vestige, je le demande par le respect dû aux morts*. Merlin de Douai insista fortement pour que le secret fût respecté; mais, malgré son avis, le paquet fut renvoyé au comité de sûreté générale, qui n'y trouva que les traces de relations tout-à-fait étrangères à la politique. Louis XVIII, alors MOUSSEUX, en quittant la France, fut suivi par M. de Bonnay, qui remplit près de lui les fonctions de ministre pendant son séjour à Varsovie, et l'accompagna dans quelques uns de ses voyages. En 1814, le Roi le nomma ministre plénipotentiaire à Copenhague; il ne quitta pas le Danemarck pendant les cent jours et fut ensuite accrédité à Berlin, d'où sa santé le contraignit de revenir à Paris. Elevé à la pairie, le 17 août 1815, il a prononcé, en avril 1816, à la chambre haute, un discours qui a fait sensation par la force avec laquelle il y parle des entraves apportées par la chambre des députés de la session de 1815, à la marche du gouvernement. Il existe de M. de Bonnay un pe-

tit poëme rempli d'une plaisanterie spirituelle et qui a pour titre : *la Prise des Annonciades*, et qui fut composé à l'occasion des recherches ordonnées dans le couvent des Annonciades, pour s'assurer que l'ex-chancelier Barentin n'était pas caché chez sa sœur, abbesse de ce couvent. Il est mort en 1853.

BONNE (L. DE), maire de Macon en 1815, signa cette année une adresse que ses administrés présentèrent à l'impératrice Marie-Louise, on ils prodiguaient à Napoléon les protestations les plus exagérées pour remercier, disaient-ils, le héros qui conduisait leurs enfants à la gloire. En 1814, il fit arborer le drapeau blanc à Macon, et fut destitué quand l'empereur revint de l'île d'Elbe, parcequ'il avait livré, en 1814, la ville à une poignée de cosaques. A la seconde restauration, il a été réintégré. Appelé à la chambre, en 1815, il a toujours voté avec la majorité.

BONNE (RIGOBERT), mathématicien, ingénieur hydrographe de la marine, né en 1727, près de Sedan, mort le 2 décembre 1794, a laissé un grand nombre d'atlas et de cartes géographiques, parmi lesquels nous citerons 1° *Atlas maritime ou Carte réduite de toutes les côtes de France*, 1762, in-fol.; 2° *Petit tableau de la France, ou Cartes géographiques*, etc., 1764, in-18; 3° *Atlas encyclopédique, contenant la géographie ancienne et moderne*, etc., dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1787, 1788, 2 vol. in-4°; 4° *Neptune américo-septentrional*, en 18 cartes; 5° *Atlas de l'Histoire philosophique de l'abbé Raynal*; 6° *Cartes du golfe du Mexique*, en 3 feuilles. Bonne est encore auteur des *Principes sur les mesures en longueur et en capacité, sur les poids et les monnaies, dépendant de la grandeur de la terre*, 1790.

BONNEAU (JEAN-YVES-ALEXANDRE), né à Montpellier en 1739, consul de France en Pologne, s'est rendu célèbre par son opposition héroïque au démembrement de ce malheureux pays. Cette opposition d'un cœur tout français lui valut l'animosité la plus acharnée de la part de Catherine II, qui le fit arrêter à Varsovie, et ordonna qu'on le jetât dans une prison dans laquelle il languit jusqu'à l'avènement de Paul I^{er}. Cette longue détention causa la mort de sa malheureuse épouse, et celle de sa fille, nouveau malheur auquel il ne résista pas, et qui le conduisit au tombeau en 1805, à peine arrivé dans sa patrie.

BONNE-CARRERE (GUILLAUME), naquit le 13 février 1754, à Muret (Languedoc), d'une famille distinguée. Il embrassa d'abord la profession des armes, qu'il quitta pour se livrer à la diplomatie. Il fut chargé, en 1783, d'une mission aux Indes-Orientales, où il séjourna jusqu'en 1786. Quand la révolution éclata, il parut en adopter les principes, et se lia avec Mirabeau; il fut même successivement président et secrétaire du club des jacobins, qui prenait alors le titre de *Société des amis de la constitution*; mais il en fut exclu en 1791, comme ayant des relations peu patriotiques avec la cour. Avant cette époque, il avait été envoyé comme chargé d'affaires auprès du prince-évêque de Liège, qui ne voulut pas le reconnaître. Lié avec Dumouriez, celui-ci fit créer pour Bonne-Carrère la place de directeur-général du département politique. C'est en cette qualité qu'en 1792, Bonne-Carrère conclut des traités d'indemnité avec les princes de Salm-Salm et de Lowenhein-Wertheim. Il s'était attiré l'inimitié de Brissot, qui fit décréter par la convention que les scellés seraient mis sur ses papiers, et révoquer sa nomination comme ministre auprès des États-Unis. Sa liaison avec Dumouriez donna plus de poids à ces accusations de Brissot, Bonne-Carrère fut arrêté en 1793, et fit d'inutiles efforts pour être entendu; toutefois il ne tarda pas à recouvrer sa liberté, et sut tirer

parti de l'inimitié de Brissot lorsque celui-ci fut pros crit à son tour; aussi fut-il sans inquiétude pendant le régime décmoviral; plus tard, le directeur lui confia quelques missions à Copenhague, à Stockholm, à Berlin et dans le reste de l'Allemagne. Sous l'empire, il fut peu en évidence, Napoléon le considérant comme un intrigant; aussi ne fut-il pas admis au sénat, bien qu'il fut l'un des candidats présentés par la Haute-Garonne. En 1810, Macdonald lui donna l'emploi de directeur-général de police en Catalogne; mais il le perdit lorsque ce général quitta la province. En 1814, M. Bonne-Carrère fut présenté au Roi, mais il ne parait pas que cette démarche ait eu un résultat favorable pour lui, car on ne l'a vu figurer depuis dans aucune circonstance politique.

BONNEFOI (JEAN-BAPTISTE), chirurgien de Lyon, né en 1736, fut surpris par la mort au milieu de sa carrière, en 1790. Deux mémoires qu'il présenta à l'académie de chirurgie, et qui furent couronnés, prouvent qu'il aurait contribué aux progrès de son art, et acquis des droits à une plus grande célébrité, s'il avait vécu plus long-temps. On a de lui : *Mémoire sur l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales*, Lyon, 1783, in-8°; *Mémoire sur l'application de l'électricité à l'art de guérir*, Lyon, 1783, in-8°; *Analyse raisonnée du rapport des commissaires sur le magnétisme animal*, Lyon, 1784, in-8°.

BONNEFOI DE BOUION (l'abbé de), chanoine député aux états-généraux, faisait partie, le 10 août, avec Sully, d'une patrouille de royalistes; on le poursuivit, il se refugia dans une maison voisine des Feuillants, d'où il se précipita sur les bayonnettes des assaillants. Il était âgé d'environ trente ans, et avait publié, avant la révolution, des pamphlets et des *pièces de théâtre satiriques* dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous. Selon quelques biographes, sa conduite privée était loin d'être en rapport avec sa profession.

BONNEFOUX (le baron de), après avoir été garde marine et avoir servi avec distinction dans plusieurs campagnes, était, en 1793, major de l'escadre commandée par M. Morard de Salles. Destitué pendant la terreur, et sauvé des massacres comme par miracle, il devint, après le 18 brumaire, préfet maritime du premier arrondissement. Le Roi l'a nommé depuis la restauration, au cinquième arrondissement. Il a cessé en 1816, ses fonctions, et ne figure plus aujourd'hui dans l'Almanach royal.

BONNEFOUX (l'abbé PIERRE), ancien général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, administrateur des établissements de bienfaisance de la ville de Paris, a contribué avant la révolution, par son zèle et ses lumières, aux progrès de son ordre, dont il augmenta beaucoup le nombre des établissements. Obligé de se cacher pendant nos troubles civils, il fut sur le point de manquer du nécessaire; l'abbé Sicard le recueillit à l'institution des sourds-muets, et l'associa à ses travaux. L'abbé Bonnefoux y est mort le 28 juin 1805.

BONNEGARDE (l'abbé), mort au commencement de ce siècle, a laissé un *Dictionnaire historique*, etc., *extrait de Bayle et de Chaussepe*, Lyon, 1771, 4 vol. in-8°, qui ne renferme pas 600 articles, remplis d'anecdotes, mais très incomplets sous le rapport de la bibliographie.

BONNEGENS-DES-HERMITANS (N.), d'abord lieutenant de la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angely, fut nommé, par le tiers-état de cette sénéchaussée, député aux états-généraux. Il adopta, mais sans excès, les principes de la révolution, et se tint dans une modeste obscurité, d'où

il ne sortit un moment que par sa nomination aux fonctions de commissaire pour recevoir l'argenterie des églises. Après le 18 brumaire, il devint président du tribunal civil de Saint-Jean-d'Angely, et en exerça encore les fonctions en 1815.

BONNE-SAVARDIN (le chevalier de), officier sarde, se trouvait en France à l'époque de la révolution, dont il désapprouvait hautement les principes. S'étant rendu l'intermédiaire d'une correspondance du comte de Maillebois avec la cour de Turin, relativement à un plan de contre-révolution, il fut dénoncé, le 24 mars 1790, par un nommé Massot, son secrétaire, et un mandat d'arrêt fut lancé contre lui; il put s'échapper à temps, et se réfugia chez l'ambassadeur de Sardaigne; lorsqu'il crut son affaire assoupie, il tenta de passer en Piémont, et fut arrêté au pont de Beauvoisin. Des papiers importants saisis dans sa voiture, et dont quelques uns étaient écrits de sa main, devaient entraîner sa perte; cependant il parvint à s'évader avec l'aide d'une main puissante, et ce fut, il se réfugia chez l'abbé de Barmond, son ami, député du clergé aux états-généraux, et qui se préparait à quitter la France. Il sortit encore une fois de Paris en même temps que l'abbé, et un troisième personnage nommé Eggs; mais arrêtés tous trois à Châlons-sur-Marne, ils furent ramenés à Paris. L'assemblée constituante, après une longue information, le renvoya devant la haute cour nationale d'Orléans, qui l'acquitta à cause de l'insuffisance des preuves. Le chevalier de Savardin rendu à la liberté s'éloigna promptement d'un pays dans les intérêts duquel il ne songea plus, sans doute, à s'immiscer. Il est mort il y a quelques années.

BONNEMAIN (ANTOIN-JEAN-THOMAS), né en 1757, à Arcis-sur-Aube, où il était avocat avant la révolution. Le département de l'Aube l'envoya comme député à la convention. Il y vota, dans le procès de Louis XVI, pour la réclusion, le bannissement à la paix et le sursis. De la convention, il passa au conseil des cinq-cents, dont il cessa de faire partie en 1799. Sous le consulat, il fut nommé président du tribunal de première instance d'Arcis-sur-Aube. Il a publié un ouvrage sur la régénération des colons et sur les institutions républicaines, in-8°, 1792. Il s'y prononce en faveur de l'abolition graduelle de l'esclavage.

BONNEMAIN (PIERRE, baron), parent du précédent, entra au service comme sous-lieutenant de dragons. Il fit, en qualité d'aide-de-camp du général Tilly, plusieurs campagnes aux armées de Sambre-et-Meuse, fut successivement chef d'escadron, major du 6^e régiment de chasseurs à cheval, et colonel en 1806. Il fit, à la tête du 5^e régiment de cette arme, les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807, se distingua à Schleitz, à Lubek, à Iéna et à Trévitz, où il reçut une blessure. Appelé en Espagne en 1808, il se fit remarquer à Truxillo et à Médellin; lors de l'évacuation de Talavera par les Français, il parvint à décaler un bataillon d'infanterie qu'enveloppaient une cavalerie nombreuse. Le 26 du même mois, à la bataille de Talavera, il chassa les insurgés des montagnes de Ronda, et les battit l'année suivante à Algésiras. En 1811, il fut élevé au grade de général de brigade, et passa en 1813 en Italie. Il y fit, sous le prince Eugène, les campagnes de 1813 et 1814. Il donna des preuves fréquentes de talent et de valeur dans plusieurs affaires, notamment à celles de Caldero et de Villa-Franca en 1814. Il contribua puissamment au succès de la bataille du Mincio, le 8 février 1814. Au moment de l'abdication de Napoléon, il était proposé pour le grade de général de division. Le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis. Il commanda, pendant les cent jours, une

brigade de cavalerie sous les ordres du général Grouchy, et écrivit de Dinan, le surlendemain de la bataille de Waterloo, au gouverneur de Givet, une lettre qui fut transmise au ministre de la guerre, et fut ensuite le 22 à la chambre des pairs et des représentants. Depuis la seconde restauration, le baron Bonnemain a été employé, soit comme maréchal-de-camp, soit comme inspecteur de cavalerie, enfin comme inspecteur-général de gendarmerie. Aujourd'hui, il n'est plus en activité.

BONNESOEUR - BOURGINIERES (SIMON-JACQUES-HENRI), était avocat à Coutances avant la révolution. Nommé, en 1792, à la convention, par le département de la Manche, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, en énonçant cette opinion que "Tous les décrets devaient être soumis à la sanction expresse du peuple souverain, surtout lorsqu'ils pouvaient produire un effet définitif et irrévocable." Lorsqu'il s'agit de prononcer définitivement sur le sort de l'infortuné Louis, Bonnesœur vota la mort, en ajoutant : "Je prononce cette peine terrible d'après ma conviction intime : le sang que Louis XVI a fait répandre, l'intérêt de l'état, le cri de ma conscience, m'obligent de voter ainsi; mais parce que la convention a rejeté l'appel au peuple; comme je vois s'élever contre elle des projets d'avilissement; comme je vois se former une faction désorganisatrice, je demande que le décret n'ait son exécution que vingt-quatre heures après le décret d'accusation contre Marie-Antoinette et le bannissement des Bourbons." Bonnesœur fit ensuite partie du conseil des anciens. Il en sortit en 1797, et fut nommé commissaire du directoire dans le département de la Manche. Après le 18 brumaire, il rempli, jusqu'en 1815, les fonctions de président du tribunal civil de Morlaix. A cette époque, il fit partie de la chambre des représentants, et en conséquence fut banni comme récidivé relaps par la loi dite d'amnistie. Il s'embarqua pour l'Angleterre, et fut arrêté à Portsmouth, par ordre du gouvernement anglais, qui, après une assez longue détention, l'envoya en surveillance à Anvers. Il a obtenu son rappel en 1818.

BONNET (CHARLES), na'uraliste et philosophe célèbre, naquit à Genève le 13 mars 1720. Il était fils unique d'un des principaux citoyens de cette république; et la réputation qu'il acquit rejoignit en quelque sorte la gloire de sa famille déjà très distinguée par les places honorables qu'elle avait occupées dans le gouvernement du pays. Son éducation fut très soignée; on cultiva également sa mémoire, son jugement et son goût. Horace et Salluste devinrent ses auteurs favoris. Leurs écrits enflammèrent sa jeune imagination, et contribuèrent beaucoup à former son style remarquable à la fois par l'élégance et la simplicité. Ses parents le destinèrent à la jurisprudence; mais il n'avait aucune disposition pour l'étude des lois. La lecture du *Spectacle de la Nature*, par Pluche; celle des ouvrages de Réaumur, de la *Bible de la Nature*, par Swammerdam, et l'*Anatomie des Plantes*, de Malpighi, lui révélèrent sa véritable vocation, fixèrent ce goût pour l'observation qui le distingua, et lui inspirèrent une ardeur invincible pour l'histoire naturelle. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il découvrit, avec une patience et une sagacité admirables, que les pucerons sont féconds sans acroulement pendant plusieurs générations. Cette importante découverte le mit en relation directe avec Réaumur, le dévoila au monde savant, et le fit nommer membre correspondant de l'académie des sciences de Paris. Son compatriote Abraham Trembley ayant découvert, en 1741, la merveilleuse propriété qu'ont les polypes d'eau douce de régé-

nérer les parties qu'on leur a enlevées par incision, Bonnet fut frappé de ce fait. Avec la patience infatigable dont il était doué, il entreprit une série d'expériences sur un très grand nombre de vers et d'insectes, et s'assura que beaucoup de ces animaux partagent, avec le polype, l'étonnante faculté de régénérer leurs parties. Peu de temps après il reconnut que les stigmates sont, dans les insectes, les orifices de leurs organes respiratoires. Toutes ces expériences curieuses et intéressantes furent consignées dans son *Traité d'insectologie*, Paris, 1743, 2 vol. in-8°. En 1746, Bonnet eut connaissance des ingénieuses expériences sur la végétation, faites à Berlin par Gleditsch. Il passa plusieurs années à en faire de nouvelles. Ses travaux, sur ce sujet, sont aussi complets que les précédents. Il étudia avec soin l'action de la lumière, de l'eau, de l'air sur les végétaux, et démontra que, dans une foule de circonstances, ils semblent, pour leur conservation, agir avec sensibilité, et même avec une sorte de discernement. Il publia ses observations dans un ouvrage intitulé : *De l'Usage des Feuilles*, Göttingue et Leyde, 1754, in-4°. Des travaux si assidus, des recherches si minutieuses, et l'usage trop fréquent du microscope, affaiblirent ses yeux. Il fut obligé de renoncer aux observations : alors son intelligence active, ennemie de tout repos, le jeta dans le champ de la philosophie spéculative et hypothétique. C'était quitter les faits pour les abstractions ; mais il porta, dans ses théories, la méthode précise qu'il avait jusque-là apportée dans ses recherches. Son premier ouvrage systématique a pour titre : *Considérations sur les Corps organisés*, Amsterdam, 1762 et 1768, 2 vol. in-8°. Il renferme toutes ses idées sur la préexistence des germes, question très agitée à cette époque, appuyée sur les observations de Haller et de Spallanzani. Celui des ouvrages de Bonnet qui a trouvé le plus de lecteurs et d'admirateurs, parcequ'il est riche de détails curieux présentés avec clarté, est sa *Contemplation de la Nature*, Amsterdam, 1764 et 1765, 2 vol. in-8°. Il y développa un des grands principes de Leibnitz, que la nature ne fait pas de saut ; mais il lui donna plus d'extension que ne l'avait fait le philosophe de Hanovre, en l'appliquant non seulement aux événements successifs et à l'enchaînement des causes et des effets ; mais en l'étendant à l'universalité des êtres dont il chercha à former une chaîne immense qui les lie tous, depuis le plus simple jusqu'au plus parfait, qui est l'homme dont la partie spirituelle forme le chaînon qui l'attache à la divinité, par l'intermédiaire des intelligences célestes. Bonnet donna encore, en peu d'années, deux ouvrages importants : son *Essai de Psychologie*, Londres, 1754, in-12, et son *Essai analytique des Facultés de l'âme*, Copenhague, 1760, in-4° et 1769, in-8°. Il montra, dans l'un et dans l'autre, un esprit rigoureux qui a besoin de preuves convaincantes, et une âme sensible qui a besoin de croire et d'aimer. Par la nature même de son génie tendre et méditatif, il se trouvait entraîné vers les idées religieuses ; et non content d'avoir appelé l'histoire naturelle au secours de la métaphysique, il voulut encore la faire servir de base à la morale. Tel est le but évident de sa *Platonicisme philosophique*, qu'il publia à Genève en 1769 et 1770, 2 vol. in-8°. Il entreprit de prouver que les maux de ce monde, et surtout l'irrégularité de leur distribution, rend nécessaire un complément qu'une vie meilleure seule peut faire espérer. Il étendit même cette nécessité à tous les êtres qui souffrent dans celle-ci : chacun de ces êtres doit réparer dans un état plus parfait et plus élevé dans l'échelle de l'intelligence. Pour l'homme, le bonheur futur consistera à connaître. Ces mystiques hypothèses conduisirent l'au-

teur à la nécessité d'une révélation comme motif dernier et péremptoire. Cette conclusion admise, il détermine laquelle est la vraie des révélations existantes. C'est dans cet esprit qu'il entreprit les *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, Genève, 1770 et 1771, in-8°. Les idées de Bonnet sont liées, comme on voit, en un vaste système, dont ses différents ouvrages ne sont que les parties, et qui embrasse depuis les faits les plus positifs de l'histoire naturelle jusqu'à la théologie. Ce savant philosophe passa paisiblement sa vie dans sa solitude de Gentliod, sur les bords du lac de Genève, et l'on a cité comme un fait assez remarquable, chez un naturaliste, qu'il n'était jamais sorti de sa patrie. Il mourut le 20 mai 1793. Horace Bénédict de Saussure prononça son éloge sur sa tombe ; MM. de Pouilly et Jean Trembley ont écrit sa vie, et Vvahl lui a consacré un genre de plantes (*Bonnetia*). Les œuvres de Bonnet ont été réunies et imprimées ensemble sous ce titre : *Œuvres d'Histoire naturelle et de Philosophie*, Neuchâtel, 1779, 1783, 8 vol. in-4°, et 18 vol. in-8°.

BONNET (N.) se distingua d'abord comme avocat au barreau de Paris. Il avait déjà quelque célébrité avant la révolution. En 1786, il fut désigné par le bâtonnier pour faire le discours d'ouverture de la conférence instituée pour l'instruction des jeunes avocats. La première affaire remarquable qu'il eut à plaider, fut celle de Lanfrancque ; mais celle où il s'arquit le plus grand titre à la célébrité, est le procès du général Moreau, dont il embrassa la défense avec autant de talent que de dévouement. Plusieurs fois nommé bâtonnier de son ordre, M. Bonnet s'est constamment fait remarquer par des opinions qui sont peu en harmonie avec l'esprit actuel de la société. En 1820, il fut élu membre de la chambre des députés, où il rentra en 1844. Il passe pour avoir beaucoup de reconnaissance envers le ministère, qui a puissamment concouru à son élection. Par réciprocité, le ministère l'a nommé conseiller à la cour de cassation. M. Bonnet fait également partie de la commission de révision des lois du royaume.

BONNET (JOSEPH-BALTHAZAR), exerçait, avant la révolution, la profession d'avocat. Il fut député aux états-généraux, en 1789, par la sénatussée de Limoux, et, en 1792, à la convention nationale par le département de l'Aude. Il vota, dans le procès du Roi, pour la mort sans suris ni appel au peuple. Chargé de différentes missions, membre de la commission pour l'examen de la conduite de Carrier, envoyé, en 1797, en qualité de commissaire central, dans son département, puis enfin élu membre du conseil des anciens, M. Bonnet a rempli ces diverses fonctions sans s'y faire remarquer. Nous ne savons ce qu'il est devenu depuis.

BONNET (Aug.), né en 1780, mort à Rouen le 19 avril 1825, a publié : *Manuel du capitaliste, ou Tableaux en formes de comptes faits pour le calcul des intérêts de l'argent à tous les taux*, 1815, in-8° ; *Manuel monétaire et d'orfèvrerie*, 1817, in-4°.

BONNET (CHARLES-HENRI), agent national à l'administration forestière de l'arrondissement de l'ancienne maîtrise des eaux et forêts de Tonrnhem, a publié : *Code de la conservation générale des bois et forêts nationales*, 1800, in-12 ; *Traité de l'agriculture des bois*, 1814, in-12.

BONNET (le comte), lieutenant-général, commença avant la révolution sa carrière militaire par être simple soldat ; mais il ne tarda pas à se faire remarquer et parvint promptement au grade de capitaine et d'adjudant-général. Le 27 avril 1794, il fut nommé général de brigade et fit, en cette qualité, les campagnes de 1794, en 1795, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 27 août 1802,

il fut promu au grade de général de division; en novembre 1809, il s'acquit une haute réputation dans les campagnes d'Espagne où il fut appelé dès 1808; il battit, en Galice, les généraux Ballesteros et Marquesito; en Biscaye il battit également, le 14 juillet 1811, les insurgés à Vila-Franca, obtint aussi sur eux des succès constants dans les Asturies, et parvint même à les réduire entièrement. Lors de la retraite de Portugal par le maréchal Marmont, le général Bonnet fut blessé, le 23 juillet 1812, à l'affaire de Peñaranda. En 1813, il passa à l'armée d'Allemagne, obtint le grand-croix de la réunion, et continua à se distinguer, principalement à Lutzen et à Bautzen, où il fit des prodiges de valeur. A la première restauration il fut fait chevalier de Saint-Louis, commanda Dunkerque pendant les cent jours, et passa, au mois d'octobre suivant, au commandement de la première division militaire, place qu'il perdit à la rentrée du duc de Feltre au ministère de la guerre. Le général Bonnet est d'autant plus honorable, qu'il n'a dû tous ses grades qu'à sa bravoure et à son propre mérite.

BONNET (JACQUES-ANTOINE-DANIEL), né à Nyons (Drôme), avait fait toutes les guerres de la révolution, et avait obtenu le grade de capitaine au 23^e régiment d'infanterie légère, et la décoration de la légion-d'honneur, lorsque, le 7 mars 1814, il reçut du général Barden l'ordre de se renfermer dans le fort de l'Ecluse, dans le double but de défendre ce fort, et de protéger la retraite d'une division. Il n'avait, pour soutenir un siège et arrêter la marche d'une armée, qu'un détachement de cent conscrits, deux pièces de canon en état de battre sur l'ennemi, une très petite quantité de munitions de guerre, des approvisionnements pour peu de jours, et des fortifications tombées en ruine. Ces faibles moyens, loin de l'abattre, semblerent ranimer son courage, il se mit aussitôt à l'œuvre, et douze jours lui suffirent pour se préparer à une vigoureuse résistance; il fit ensuite un appel aux communes environnantes, et les voyant disposées à y répondre, il ne douta plus qu'un plein succès couronnerait ses efforts. Cependant les colonnes autrichiennes s'avançaient, un aide-de-camp du général Klebsberg vint bientôt, au nom du général en chef Bubna, sommer le capitaine Bonnet de rendre la place. « Un officier qui a combattu pendant vingt ans pour son pays, répondit Bonnet, ne se laisse point effrayer par des menaces. » Le parlementaire osa lui proposer une somme de cent mille francs, et un grade honorable dans l'armée autrichienne, s'il acceptait ses propositions. Bonnet, alors indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté et d'une trahison, jura, avec l'accent de la fureur, qu'il s'enfermerait sous les ruines de la place plutôt que de céder à de pareilles offres. Bientôt l'avant-garde autrichienne, forte de quatre mille hommes, et ayant avec elle six pièces de canon et trois obusiers, se présenta devant le fort; alors s'engagea de part et d'autre la plus vive canonnade, et l'ennemi put voir que les menaces du capitaine Bonnet n'étaient pas de vaines bravades. Toutes les ruses que put employer le général autrichien pour s'emparer d'une hauteur qui dominait la place, furent inutiles. Cependant les canons et les obus faisaient d'affreux ravages dans le fort, un grand nombre d'obus, ayant percé les murs des casernes, avaient fait explosion dans l'intérieur, les chaînes qui tenaient le pont-levis suspendu avaient été brisées par les boulets, et ce ne fut qu'à force de courage et d'adresse que Bonnet put parer à ce grave inconvénient; néanmoins sa position, devenant de plus en plus critique, il vit bien qu'il ne pouvait se tirer d'affaire que par un coup décisif. S'étant assuré que les troupes qui étaient ve-

nues pour le secourir occupaient encore la montagne, dont l'ennemi avait voulu s'emparer, et qu'un grand nombre de citoyens armés était venu se joindre à elles, Bonnet, après les avoir instruits de sa résolution, fit battre la générale, et tous ensemble se précipitèrent avec une égale ardeur sur l'ennemi, qui, culbuté sur tous les points et mis dans la déroute la plus complète, se retira en couvrant la terre de ses morts et de ses blessés. Le général Klebsberg ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Ainsi cent jeunes conscrits, commandés par un brave, arrêterent une armée nombreuse, et la forcèrent à rétrograder; mais ce succès ne servit qu'à leur gloire; Lyon venait de tomber au pouvoir de l'ennemi, sans avoir opposé de résistance, et le général comte Marchand donna au capitaine Bonnet l'ordre d'évacuer le fort pendant la nuit, et d'aller se joindre à d'autres corps sur la rive gauche du Rhodan. Celui-ci, inconsolable d'un dévouement devenu inutile, voulait mourir à son poste; mais l'espérance de pouvoir encore servir son pays le déterminait à obéir aux ordres qu'il avait reçus, et il ne le fit qu'après avoir encloué les canons, brisé les affûts et détruit tout ce qu'il ne pouvait pas emporter. Depuis cette époque, le capitaine Bonnet a cessé d'être en évidence.

BONNET DE PRÉJUS (J.-L.), prêtre, quitta la France pendant la révolution, et se rendit aux Etats-Unis, où il se fit naturaliser. Sous le consular, il revint en France; et publia un ouvrage intitulé: *L'Art de rendre les révolutions utiles*, 2 vol. in-8°. On crut voir dans cet ouvrage que l'auteur annonçait le retour des Bourbons, et qu'en effet l'intention de Bonaparte était de réaliser cette opinion; cette croyance lui valut un grand succès. M. Bonnet de Préjus fut nommé quelque temps après secrétaire-général du ministère de l'intérieur du royaume de Naples sous le gouvernement de Joseph II. Il a publié les ouvrages suivants: 1° *La Religion romaine en France*, in-8°, 1801; 2° *Tableau politique de la France régénérée*, in-8°, 1801; 3° *Du juri en France*, 1802; 4° *Etats-Unis de l'Amérique à la fin du dix-huitième siècle*, 2 vol. in-8°; 5° *Etat de l'Europe continentale à l'égard de l'Angleterre après la bataille d'Austerlitz*, in-8°, 1805.

BONNET DE LESCURE (N.), député de la Charente-Inférieure à la chambre septennale, est aussi ingénieur des constructions navales, emploi très révélocable: aussi est-il toujours du même avis que le ministre.

BONNET DE MAUTRY (PIERRE-LOUIS), fut choisi pour représenter le département du Calvados à l'assemblée législative, et y siégea au côté gauche. Entré ensuite à la convention nationale, il vota la mort de Louis XVI en demandant l'examen de la question de suris. Il a terminé sa carrière législative par les fonctions de commissaire du directoire exécutif dans les Calvados.

BONNEVAL (SIXTE-LOUIS-CONSTANCE-RUFFO de), naquit à Aix en Provence, en 1742. Dès l'âge de dix-sept ans, il fut nommé chanoine de Notre-Dame à Paris. Après avoir terminé ses études, il parvint au grand vicariat de Mâcon. De 1765 à 1775, il fut député aux assemblées du clergé. Lorsque M. de Beauvais eut donné sa démission de l'évêché de Senes, en 1784, on l'offrit à Bonneval; mais sa santé ou plutôt sa modestie l'empêcha de l'accepter. Enfin, en 1788, Bonneval fut nommé à l'abbaye d'Honnecourt, et, l'année suivante, député du clergé de Paris aux états-généraux. Il siégea au côté droit de l'assemblée. Le 11 décembre 1789, il dénonça le *Journal de Paris*; le 14, il demanda le rappel à l'ordre de Robespierre, qui avait inculpé des officiers détenus, à la suite des mouvements populaires, à Toulon. Il signa les différentes protestations du clergé,

ainsi que celles du côté droit, et fut chargé, par le chapitre de Paris, le 12 avril 1790, de présenter ses réclamations particulières. Il publia plusieurs écrits contre les mesures de l'assemblée: une *Opinion*, du 22 février 1790, pour le rétablissement du repos public; une autre, du 14 avril, contre le décret proposé sur les dîmes. Le 27 septembre, il fit imprimer une protestation par laquelle il déclarait ne pouvoir plus siéger dans l'assemblée, parcequ'elle usurpait, disait-il, une autorité injuste sur les matières religieuses et politiques. Le 1^{er} mai 1791, il publia un écrit intitulé: *Remontrances au Roi par les bons Français, à l'occasion de la lettre de M. de Montmorin aux ambassadeurs français près les cours étrangères*. Il en fit paraître successivement plusieurs autres dans le même sens: *Doléances au Roi; Avis aux puissances de l'Europe, 1792; Réflexions d'un ami des gouvernements et de l'obéissance, 1793; le Cri de l'oppression et de la douleur, 1794*. Ces différents écrits l'exposèrent aux persécutions dont sa famille avait déjà été victime. Il se retira en Allemagne, et présenta une *Requête à l'empereur d'Autriche* pour la conservation de son abbaye, dépendant en partie de ce que l'on appelait le *saint empire romain*; il passa ensuite à Rome et à Naples, où il était lors de la mort du cardinal de Bernis, et traça un précis historique de la vie de ce prélat, qu'il présenta à Pie VII; enfin, il revint se fixer à Vienne, où il fut nommé, en 1808, chanoine de la métropole de Saint-Etienne. Il mourut dans cette ville, le 1^{er} mars 1820, laissant la réputation d'un homme intègre et courageux.

BONNEVAL (N.), général, fit la campagne de la Vendée, en 1793, et se distingua au combat sanglant de Chollet, le 15 octobre. Au moment où la moitié de l'armée avait déjà pris la fuite, et où le général Bard, couvert de blessures faisait entendre aux grenadiers la voix de l'honneur, Bonneval seconda ses efforts et ramenait, à coups de crosse de fusil, les fuyards de quelques demi-brigades.

BONNEVIE (l'abbé de), prédicateur, né vers 1764, était professeur de rhétorique au collège de Sedan lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1792; mais il reentra en France aussitôt qu'il le put sans danger, et fut nommé, en 1802, chanoine de l'église métropolitaine de Lyon, dont Fesch, oncle de Napoléon, venait d'être nommé archevêque. En 1803, il fut attaché à ce prélat, en qualité de secrétaire de légation, lors de son voyage à Rome, et revint occuper sa place de chanoine à Lyon, après la nomination de l'ambassadeur à la dignité de cardinal. Ce fut vers cette même époque qu'il prononça l'*Oraison funèbre du général Leclerc*, mort à Saint-Domingue. Après les événements de 1814, l'abbé de Bonnevie oublia ceux qu'il avait tant loués autrefois, et prononça, dans l'église à laquelle il était attaché, les *Oraisons funèbres de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de madame Elisabeth*. Lors des cent jours, M. de Bonnevie ne crut pas prudent d'attendre Napoléon, à qui il n'avait pas épargné, dans ses sermons, en 1814, l'épithète de tyran; aussi se retira-t-il à Malaga, et il ne reentra en France qu'au second retour du Roi. Nous citerons comme exemple du style de M. l'abbé de Bonnevie les phrases suivantes: « Imprimeurs de mauvais livres, brisez vos planches, et laissez-vous sur la planche du repentir. La pénitence est un pont que Dieu a jeté sur le fleuve de la vie pour nous conduire à l'éternité. » Outre les oraisons funèbres que nous avons citées, on doit à M. de Bonnevie: 1^o *L'Eloge de son excellence monsigneur Etienne Borgia*, 1804, in-8^o; 2^o un *Discours sur la charité*, 1805, in-8^o; 3^o un *Discours pour la b'ndiction du guidon, donné par le Roi au 13^e régiment de dragons*, 1814, in-8^o; 4^o un *Panegyrique de saint Vincent-de-Paul*; 5^o un *Discours sur la révolution*, et une bonne quantité de sermons; ouvrages qui ne

sont pas sans mérite, mais où le mauvais goût domine souvent.

BONNEVILLE (NICOLAS de), né à Evreux le 13 mars 1760, se distingua de bonne heure par des morceaux de poésie, et par une grande connaissance des langues anciennes et modernes. Ainsi que Fontanes, son ami, il fut protégé et encouragé par d'Alembert, qui tenait alors le sceptre de la littérature. On remarqua parmi ses premières productions le *Désespoir de Job*, la *Prophétie contre Tyr*, la *Bonne Mère*, le *Bonheur champêtre*, etc. Il travailla longtemps avec Berquin à la collection étrangère et à l'*Ami des enfants*. La célèbre romance *Dors mon enfant* est de lui, et fut chantée long-temps dans toute la France. Lelourneur se l'adjoignit pour sa traduction de Shakespeare, Luneau de Boisjermain pour sa traduction interlinéaire de Télémaque. Des les premiers jours de la révolution, il fut nommé électeur de Paris, et président de district. S'il montra dans ces temps de crise l'exaltation de l'homme libre, il ne cessa non plus de faire entendre les cris de l'humanité contre tous les oppresseurs. Ce fut lui qui fit la proposition d'une garde nationale. Une heureuse mission en Normandie pour les approvisionnements de Paris lui valut des remerciements donnés au nom des électeurs par Lafayette et Bailly, et la décoration de l'ordre du Mont-Carmel par le président de cet ordre, MONTSIEUR, depuis Louis XVIII. Le 20 mai 1793, Marat, après avoir proposé de mettre à prix les têtes des princes émigrés, le dénonça comme aristocrate, et voulait qu'on le mît en accusation. Il subit une longue captivité toujours voisine alors de l'échafaud. Libre par suite de la révolution de thermidor, il rétablit son imprimerie du *Cercle social*, d'où sortirent plusieurs ouvrages du premier ordre, entre autres le *Système du monde* de M. de Laplace, quelques volumes de Lagrange, les traductions d'Auger, un journal d'histoire naturelle, les écoles normales, etc. Dans son journal, le *Bien Informé*, auquel Bernardin-de-Saint-Pierre et Mercier fournirent des articles remarquables, M. de Bonneville, s'étant permis une comparaison avec Cromwell qui déplut à Bonaparte, fut arrêté de nouveau, vit sa propriété anéantie, et n'eut sa liberté que sous une sévère surveillance à laquelle la restauration mit fin. Les ouvrages de M. de Bonneville, dans lesquels nous ne pouvons désigner un nombre infini de morceaux insérés dans les recueils et journaux du temps, sont: 1^o *Le Nouveau théâtre allemand*, avec Friedel, 12 vol. in-8^o, 1782; 2^o *Essais, fictions morales et poésies*, 1 vol. in-12, 1786, dédié et présenté à la reine par l'auteur; 3^o *Lettre à M. le marquis de Condorcet*, Londres, 1786, in-8^o; 4^o les *Jésuites chassés de la maçonnerie et le secret des Templiers*, Londres, 1788, 2 vol. in-8^o; Mirabeau mit des extraits de cet ouvrage dans sa *Monarchie prussienne*, et le nouvel éditeur des *Religions de E. Picart* l'a de même fort largement employé; 5^o *Histoire de l'Europe moderne*, 1789-92, 3 vol. in-8^o; 6^o *De l'esprit des religions*, 1791-92, 2 vol. in-8^o; 7^o *Poésies*, 1793, in-8^o; 8^o *Hymne des combats*, 1797, in-8^o, etc. On sait que M. de Bonneville est au eur de plusieurs ouvrages encore manuscrits, entre autres d'un *Système de prononciation anglaise par des mots français homophones*, d'une traduction de l'admirable épisode de *Nysus et Euriale*, de Virgile, et les *Fortes des Gaules*, poème. M. de Bonneville était partisan des doctrines de Bohm, de Saint-Martin et autres illuminés. Il s'étudiait à donner à ses écrits le ton emphatique et l'obscurité de ses maîtres.

BONNEVILLE (le comte de), était maréchal-de-camp avant la révolution, et fut député aux états-généraux, en 1789, par la noblesse du bailliage d'Evreux. Adoptant les principes de la liberté, il servit avec distinction à l'armée du Nord, en 1793, comme

officier-général; mais sa qualité de noble lui fit bientôt perdre son commandement. Retiré dans son département, il en fut un des administrateurs jusqu'au 18 brumaire. Depuis, il est devenu membre du conseil général du département de l'Eure.

BONNIER D'ALCO (ANGE-ELISABETH-LOUIS-ALEXANDRE), né à Montpellier en 1750, était fils du président de la cour des comptes de cette ville. On ne négligea rien pour lui faire acquérir toutes les qualités utiles à une bonne éducation. Le jeune Bonnier profita de ces soins; ses études furent particulièrement dirigées vers la connaissance des lois; et, lorsqu'à la mort de son père il fut appelé à la présidence de la cour des aides, il ne fut point au-dessous de sa charge, et on remarqua bientôt en lui les qualités nécessaires au bon magistrat. Il fut chargé, en 1788, des remontrances que la cour de Montpellier adressa au roi. Député à l'assemblée législative, puis à la convention nationale, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la mort sans sursis et sans appel. Chargé par le directoire de missions diplomatiques, il assista, avec Treilhard, aux conférences qui eurent lieu à Lille avec l'envoyé britannique, et qui furent sans résultat. Le directoire renouela ses propositions qui ne furent point rejetées. Bonnier et Treilhard, chargés de les suivre, se rendirent à Rastadt, comme ministres plénipotentiaires. Les négociations traînèrent en longueur, et pendant cet intervalle, Treilhard, nommé membre du directoire, fut remplacé par Jean Débry. Bonnier se trouva ainsi à la tête de la députation, et eut un entretien avec le comte de Metternich. Nommé à son tour membre du directoire, il n'eut pas le même bonheur que Treilhard, et fut obligé de rester à Rastadt pour continuer des négociations entamées depuis deux ans; mais ce fut au moment où l'on commençait à concevoir des espérances de succès que le cabinet autrichien envoya l'ordre de rompre les conférences. Bonnier ne voulait quitter Rastadt que lorsqu'il aurait été rappelé par son gouvernement; mais lorsque des patrouilles ennemies eurent poussé la violation du droit des gens jusqu'à saisir sa correspondance, il se décida à partir. Il sortit, dans la soirée du 9 floréal an 7, de Rastadt, avec ses deux collègues, Jean Débry et Roberjot, sous l'escorte de hussards de Szecklers, se dirigeant vers Strasbourg; mais, assaillis à quelques lieues de Rastadt, on arrache les envoyés français de leur voiture; Bonnier et Roberjot sont massacrés; Jean Débry, plus heureux, ne reçut que de légères blessures. Tous les papiers relatifs à leur mission furent enlevés, et on ne put reconnaître les auteurs de cet attentat, malgré le voile impénétrable dont ils cherchèrent à s'envelopper. Pour perpétuer le souvenir de ce crime odieux, le gouvernement fit célébrer une fête funéraire en l'honneur des victimes, et il fut décrété que, pendant deux ans, la place de Bonnier au conseil des anciens resterait vacante et couverte d'un crêpe. Bonnier a laissé des *Recherches historiques et politiques sur Malte*, in-8°, 1798; plusieurs morceaux relatifs à la révolution française, et des poésies assez estimées.

BONNIERES (ALEXANDRE-JULES-BENOÎT DE), né à Grancey en 1750, et mort à Paris en 1801, fut élève de Pothier et ami du célèbre avocat-général Segnier. Il fut d'abord avocat à Orléans, puis vint à Paris où le comte d'Artois le nomma un de ses avocats consultants, maître des requêtes et intendant de sa maison. Ce vertueux magistrat a laissé la réputation d'un homme de bien et d'un savant jurisconsulte. Il faisait partie de l'élite parlementaire, et ses principes contre l'oppression lui valurent la persécution des privilégiés et la reconnaissance des amis de la liberté. Ayant été appelé au conseil des cinquante, il partagea la proscription du 18 fructidor. L'élucation de Bonnières était facile; il y joignait

la grâce et l'heureuse expression d'une physionomie agréable et remplie de candeur.

BONNIN (CHARLES-JEAN-BAPTISTE), naquit à Paris le 4 octobre 1772, d'une famille originaire de Bourgogne. Ses parents le destinèrent à la profession de médecin, dont il fut détourné par les événements de la révolution, qui lui inspirèrent le goût des utopies politiques. M. Bonnin ne s'en fit pas faute, et publia une foule d'ouvrages dont nous allons rapporter les titres, sans nous permettre de les juger: 1° de *l'Excellence de Corneille*, in-8°, 1791; 2° *Réflexions sur Montesquieu*, in-8°, 1792; 3° de *l'Ordre et de la Culture des connaissances humaines*, in-12, 1798; 4° *Principes d'Administration publique*, 3 vol. in-8°, 1805; 5° *Traité du Droit naturel*, in-8°, 1808; 6° *Pensées de C. F. B. Bonnin*, in-8°, 1809; 7° de *l'Importance et de la Nécessité d'un Code administratif*, in-8°, 1808; 8° *Législation constitutionnelle*, in-8°, 1809; 9° *Droit public français*, in-8°, 1809; 10° *Considérations politiques et morales sur les Constitutions*, in-8°, 1814; 11° de *la Révolution européenne*, in-8°, 1815; 12° *Session de 1819*, 3 vol. in-8°; 13° *Doctrine sociale*, in-8°, 1820; 14° *Etudes législatives*, in-8°, 1821. Cet ouvrage, poursuivi par le ministère public, fit condamner M. Bonnin à dix mois d'emprisonnement et à 3000 fr. d'amende. Il employa les loisirs de sa prison à composer des *Lettres sur l'Éducation*, in-12, pour sa fille; elles parurent en 1825.

BONNOT (RUKK), né dans le département d'Indre-et-Loire, caporal de grenadiers à la 2^e demi-brigade d'infanterie de ligne, était regardé comme un des plus vaillants grenadiers de l'armée d'Italie. On a recueilli, sur son compte, une foule d'actions d'éclat; nous nous bornerons aux principales. Le 10 avril 1800, le corps dont il faisait partie engagea, sur les hauteurs de la Verrerie, un combat opiniâtre contre des forces quatre fois plus nombreuses. Les Français avaient épuisé leurs cartouches: « Grenadiers, en avant, s'écria alors » Bonnot. « Il était le premier; sa contenance ferme et son courage donnèrent le signal de la charge, qui s'exécuta avec tant de précision et d'impétuosité, que l'ennemi, occupant sur un rocher une position des plus avantageuses, fut forcé de fuir, en laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés. Cette action mérita à Bonnot le premier grade militaire, celui de caporal. Vingt jours après, il s'agissait de reprendre sur les Autrichiens les Deux-Frères et le fort Katsique; Bonnot marcha au premier rang, et fit un officier et deux soldats prisonniers. Le 11 mai, à l'attaque du Monte-Cornua et du Monte-Faccio, il enleva deux officiers au milieu de leur troupe, prit deux chevaux et un mulet chargés de cartouches. Le surlendemain Bonnot s'élança dans une redoute; déjà il a désarmé un capitaine, mais il se trouve seul; et, sans se décourager, se défend contre tous ceux qui l'attaquent. Parvenu à s'échapper, il veut rejoindre sa colonne; serré à chaque pas, il est obligé de se battre; il tue deux Autrichiens, et fait une chute en luttant avec un troisième; il a perdu son chapeau et son fusil; il ne lui reste plus pour se défendre que le sabre de l'officier qu'il a désarmé; mais alors l'adresse vient au secours du courage, il s'élança sur un peloton dont il vient d'essuyer le feu, en criant: *A moi, mes amis, ils sont pris!* Ces terribles paroles épouvantèrent les Autrichiens, qui prirent la fuite. Bonnot fait cinq prisonniers, et retourne à sa compagnie. Il a été perdu de vue depuis cette époque.

BONNYCASTLE (JEAN), mathématicien anglais, professeur à l'école royale militaire de Woolwich, a laissé des ouvrages de mathématiques élémentaires, qui sont devenus classiques dans la Grande-

Bretagne. Ce sont : 1° *Guide d'Arithmétique à l'usage des écoliers*, 1811, 13^e édition; 2° *Introduction à la Géométrie-pratique, à l'Algèbre, à l'Astronomie*, 1786; 3° *Éléments de géométrie d'Euclide*, 1789; 4° *Traduction de l'Histoire des mathématiques de Bossut*, 1803; 5° *Traité de Trigonométrie*, 1806; 6° *Traité d'Algèbre*, 1813, etc. Tous ces ouvrages sont en anglais. Il naquit à Witchurch, et mourut le 15 mai 1821.

BONO (Benoît), jurisconsulte italien, naquit à Belgirate, et devint successivement conseiller-d'état et directeur-général de l'administration des communes. Il a concouru, avec autant de zèle que de talent, à la rédaction du code des communes. Bono est mort en 1811, à l'âge de quarante-six ans.

BONPLAND (Alex), naturaliste célèbre, correspondant de l'académie des sciences, intendant pendant plusieurs années des jardins de Navarre et de la Malmaison, lorsque ces deux palais appartenaient à l'impératrice Joséphine, est né à La Rochelle, d'une famille estimable et distinguée dans la médecine et la magistrature. Son goût pour les sciences naturelles le conduisit à Paris, où ses talents ne tardèrent pas à le faire connaître, et où il se lia d'une amitié intime avec le savant Humboldt, dont il devint ensuite le collaborateur et le compagnon de voyage. M. Bonpland avait été destiné à suivre l'expédition du capitaine Baudin autour du monde, en qualité de naturaliste, lorsque la guerre qui se ralluma en Allemagne et en Italie, détermina le gouvernement français à retirer les fonds qu'il avait accordés pour ce voyage de découvertes, et à l'ajourner à un temps indéfini. Contrarié dans ses projets et persistant à vouloir voyager dans l'intention de reculer les bornes des sciences naturelles, il fit conjointement avec M. de Humboldt la connaissance d'un consul de Suède, M. Skjöldebrand, qui, chargé par sa cour de porter des présents au dey d'Alger, passait par Paris pour s'embarquer à Marseille. Cet homme estimable avait résidé long-temps sur les côtes d'Afrique. Comme il jouissait d'une considération particulière près du gouvernement d'Alger, il pouvait procurer à M. Bonpland et à son digne compagnon de voyage des facilités pour parcourir librement cette partie de la chaîne de l'Atlas qui n'avait point été l'objet des intéressantes recherches de M. Desfontaines. Le consul de Suède expédiait annuellement un bâtiment pour Tunis, sur lequel s'embarquaient les pèlerins de la Mecque, et il promit à nos voyageurs de les faire passer par la même voie en Egypte. La frégate suédoise qui devait conduire M. Skjöldebrand à Alger était attendue à Marseille dans les derniers jours du mois d'octobre. MM. Bonpland et de Humboldt s'y rendirent avec la plus grande impatience et la plus grande célérité, mais après deux mois d'inquiétude et de vaines attentes, ils apprirent que le *Jarmanas* (c'était le nom de la frégate) n'arriverait pas à Marseille avant le commencement du printemps. Ne se sentant pas le courage de passer l'hiver en Provence et persévérant toujours dans l'idée de se rendre sur les côtes d'Afrique, ils retinrent leur passage sur un petit bâtiment ragusois prêt à faire voile pour Tunis, mais leur persévérance pensa leur être funeste, car ils étaient sur le point de partir lorsqu'on fut informé à Marseille que le gouvernement de Tunis sévissait contre les Français établis en Barbarie, et que tous les individus venant d'un port de France étaient jetés dans les cachots. Cette nouvelle leur fit suspendre l'exécution de leurs projets, et ils prirent la résolution de passer l'hiver en Espagne dans l'espoir de s'embarquer au printemps prochain, soit à Carthagène, soit à Cadix, si l'état politique de l'Orient le permettait. Ils traversèrent le royaume de Valence et la Catalogne pour se rendre à Madrid, visitèrent les ruines de Tarragone et celles de l'ancienne Sa-

gonte. Arrivés dans la capitale de l'Espagne, ils furent non seulement accueillis, avec une distinction inéritee, par tous les savants espagnols, mais aussi par le gouvernement. Ils obtinrent de la cour la faveur extraordinaire de voyager librement dans toutes les colonies de l'Amérique espagnole. Ils quittèrent Madrid vers le milieu du mois de mai, traversèrent une partie de la vieille Castille, le royaume de Léon et la Galice, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Un retard de douze jours qu'ils éprouvèrent donna le temps à M. Bonpland de préparer convenablement les plantes qu'il avait recueillies dans les belles vallées de la Galice, qu'aucun naturaliste n'avait encore visitées; il examina aussi les fucus et les mollusques que la grosse mer du nord-ouest jette abondamment au pied du rocher escarpé sur lequel est construite la vigie de la tour d'Hercule. Le navire espagnol appareilla le 5 juin, et après avoir séjourné quelques jours aux îles Canaries pour donner le temps à MM. Bonpland et Humboldt de visiter le fameux pic de Ténériffe, il fit voile pour Cumana, où il arriva heureusement au mois de juillet 1799. Nous ne suivrons pas M. Bonpland dans son voyage sur le continent américain et dans son retour en France; nous nous contenterons de dire qu'après six années honorablement employées aux plus utiles travaux et aux recherches les plus pénibles, l'herbier qu'il a rapporté du Nouveau-Monde et qui se compose de plus de quatre mille espèces différentes, est le plus riche qu'on ait recueilli. Arrivé à Paris, M. Bonpland fut nommé par l'impératrice Joséphine, intendant de ses jardins de Navarre et de la Malmaison. Il a publié une description des plantes rares qu'on y cultive. Cet ouvrage a paru par livraisons, de 1812 à 1816. Dans un second voyage sur le continent américain, M. Bonpland avait établi à Santa-Anna, sur la rive orientale du Rio-Parana, des plantations de mété, ou thé du Paraguay. Il fut enlevé à onze heures du matin, par un poste de huit cents hommes, des troupes du directeur Franzia. On détruisit ses plantations, qui étaient dans l'état le plus florissant, on s'empara de la personne de M. Bonpland et des familles indiennes que, par la douceur de son caractère et les avantages d'une civilisation naissante, il avait attirées auprès de lui. Quelques Indiens se sauvèrent à la nage, d'autres qui résistèrent furent massacrés par la troupe. M. Bonpland, chargeant sur ses épaules une partie de ses précieuses collections d'histoire naturelle, fut conduit à l'Assomption, capitale du Paraguay, et envoyé de là dans un fort en qualité de médecin de la garnison. On ignore le temps qu'il est resté dans cet exil. Des lettres, en date des mois d'août et de septembre 1824, que M. de Humboldt a reçues des frontières du Paraguay, de San-Dorja, de Curitiba et d'Itapua, annoncent que M. Bonpland avait établi des distilleries d'eau-de-vie au village de Santa-Maria; qu'il jouissait d'une excellente santé, que le directeur lui avait donné des terres pour le dédommager des pertes essuyées lors de son enlèvement de Santa-Anna, mais qu'il n'était jamais parvenu à voir ce personnage, qui l'accusait d'avoir été lié avec ses ennemis, particulièrement avec un chef indien dans le *Gobierno de Misiones*, et d'avoir voulu lever le plan d'Itapua. On croit à Buenos-Ayres que la seule et véritable cause de l'enlèvement de M. Bonpland, était la crainte de voir diminuer un jour le commerce du thé du Paraguay (*Ilex matha*, A. Saint-Hilaire), dont le naturaliste français avait établi la culture. Les amis de M. Bonpland se flattent de l'espoir que les démarches des gouvernements français et anglais, celles de l'institut et de M. de Humboldt ne seront pas sans succès. Le général Bolivar a aussi écrit dans les termes les plus affectueux au directeur

Franzia pour réclamer notre compatriote comme l'ami de sa jeunesse. L'empereur du Brésil a dernièrement aussi adressé la même réclamation au directeur suprême, qui lui a répondu qu'on s'était plu à répandre en Europe les bruits les plus mensongers sur la position de M. Bonpland dans ses états; que loin d'y être malheureux, il y jouissait de tous les agréments de la vie, et que dès que certaines difficultés qui existent entre les deux gouvernements seraient applanies, il l'enverrait pourtraiter définitivement avec l'empereur du Brésil. Espérons donc que M. Bonpland pourra bientôt revoir sa patrie, et répandre une vive lumière sur des contrées entièrement inconnues jusqu'ici. Cependant il n'est pas facile d'agir sur la volonté du directeur suprême du Paraguay, homme d'un esprit très cultivé; mais qui a renoncé à toute communication avec ses voisins, et qui est plein de méfiance contre les puissances continentales. M. de Humboldt et M. Aimé Bonpland ont fait paraître conjointement plusieurs ouvrages pour lesquels nous renvoyons à l'article HUMOLDT; nous nous contenterons d'indiquer ici ceux qui ont été publiés par les soins seuls de M. Bonpland: 1° *Plantes équinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana et de Barcelonne, aux Andes de la Nouvelle-Grenade de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Negro, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones*, 2 vol. in-fol. ornés de plus de cent cinquante pl. gravées au burin et tirées en noir. L'auteur y a donné les figures de près de quarante nouveaux genres de plantes de la zone torride, rapportées à leurs familles naturelles. Les descriptions méthodiques des espèces sont à la fois en français et en latin, et accompagnées d'observations sur les propriétés médicales des végétaux, sur leur usage dans les arts, et sur le climat des contrées où ils se trouvent; 2° *Monographie des mélastomes, rhexia et aut des genres de cet ordre de plantes*, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, destiné à faire connaître plus de cent cinquante espèces de mélastomacées que M. Bonpland a recueillies pendant le cours de son expédition, et qui font en des plus beaux monuments de la végétation des tropiques, est complété par les plantes de la même famille que, parmi tant d'autres richesses d'histoire naturelle, M. Richard a apportées de son intéressant voyage aux Antilles et à la Guyane française, et dont il a bien voulu communiquer la description à M. Bonpland. Le journal de botanique de M. Bonpland contient plus de quatre mille descriptions méthodiques de plantes équinoxiales dont un neuvième seulement ont été faites par M. de Humboldt; elles ont paru dans un ouvrage particulier, sous le titre de *Nova genera et species plantarum*. On n'y trouvera pas seulement les nouvelles espèces dont le nombre, d'après les recherches d'un des premiers botanistes du siècle, M. Willdenow, paraît s'élever à quatorze ou quinze cents, mais aussi les observations intéressantes que M. Bonpland a faites sur des végétaux imparfaitement décrits jusqu'à ce jour. Cet ouvrage, dont les figures sont gravées au simple trait, est exécuté d'après la méthode suivie dans le *Specimen plantarum novae Hollandiae*, de Labillardière.

BONSERGENT (JEAN-BAPTISTE), né à Montmartre (Seine), fut un des plus valeureux soldats des armées françaises; il se distingua sur tous les champs de bataille, et fit un grand nombre d'actions d'éclat qui paraîtraient incroyables, si elles n'étaient attestées par des témoignages authentiques. Il commença sa carrière militaire par être soldat, et chacun de ses grades, jusqu'à celui de capitaine, constate le nombre de batailles où s'était trouvé. Après avoir fait des prodiges de valeur dans un combat, en 1793, près de l'abbaye de Hagneneau, Bonsergent se fit encore remarquer par son intrépidité dans

Manheim, et y passait pour le plus vaillant soldat de la garnison. A Nideau, en Helvétie, il chargea seul sur une pièce de canon, défendue par des Suisses, sabra les artilleurs et les charretiers, s'empara des chevaux, et ramena la pièce au général Freasinet. A Winterthur, il se précipita sur des bussards de Barco, pour dégager le lieutenant Bacher, qui, malgré la plus opiniâtre résistance allait être fait prisonnier. Peu de jours après, dans une charge de cavalerie, il mit pied à terre pour secourir un hussard, renversé sur le champ de bataille, et pris par l'ennemi, il le délivra, l'aidera à remonter sur son cheval, se fit jour à coups de sabre à travers une nuée de combattants, et rejoignit avec lui son régiment. A Schafhausen, il traversa les deux camps où les Russes s'étaient retranchés, chargea avec le capitaine Chocq, contre une pièce d'artillerie, l'enleva, et fit mettre bas les armes à cent cinquante grenadiers. A la bataille de Feldkirch, blessé d'une balle à la jambe gauche, il subit sur la place même l'opération la plus douloureuse, remonta aussitôt à cheval, continua à combattre et fit mordre la poussière à tous ceux qui osèrent lui résister. A Kempten, en Souabe, il s'élança sur un peloton du régiment de Waldeck, avec le lieutenant Bridonla, fut atteint de deux coups de sabre, et fit prisonnier celui qui l'avait blessé. Le lieutenant Bridonla, moins heureux, fut frappé mortellement dans cette action. L'affaire de Salsbourg fut la dernière où se trouva Bonsergent; avec le 6^e régiment de hussards, il y courut, comme dans toutes les autres, les plus grands dangers par son audace; fait prisonnier, puis délivré, il chargea, avec un sous-lieutenant, un gros de cuirassiers, et parvint à le disperser. Appelé auprès du vice-roi d'Italie, il fut nommé sous-lieutenant dans le régiment des dragons-Napoléon, et fit avec ce corps la campagne de 1809. Le 16 avril, devant Pordenone, il culbuta, avec douze cavaliers, l'infanterie autrichienne, et fit trente prisonniers; bientôt il court risque de la vie, redouble de courage, revient à la charge avec quatre dragons, et enlève encore cinq chevaux à l'ennemi. A la prise de Mulbach, dans le Tyrol, il abattit la porte de la Chiesa, pénétra dans la place avec quelques chasseurs; chargea les insurgés, prit leurs chefs, et entra le premier dans Brixen. Le 8 février 1814, il était devant Spécher à la tête de dix cavaliers, et fit mettre bas les armes à cent soixante-trois fantassins. Un mois après, il contribua à la prise du village et des redoutes de Roverbella, qui furent enlevées par une compagnie de voltigeurs, qu'il soutint contre une compagnie de lanciers autrichiens. Il fit payer cher à l'ennemi une blessure assez grave qu'il avait reçue dans cette affaire. Mis en retraite après la restauration, le capitaine Bonsergent s'est retiré à Dijon, où il joit de l'estime que lui ont méritée ses vertus privées et ses glorieux faits d'armes.

BONSTETTEN (CHARLES-VICTOR), né à Berne en 1752. On doit à ce savant, qui fut l'ami de l'historien Muller et du naturaliste Bonnet, plusieurs ouvrages très remarquables, 1° *L'Homme du midi et l'Homme du nord*; 2° *Sur l'éducation des familles patriciennes de Berne*, Zurich, 1786, deux parties in-8° (en allemand); 3° *Lettres sur un canton pastoral de la Suisse*, 1787, in-8° (en allemand); 4° *L'Hermine, histoire alpine*, 1788, in-8° (en allemand); *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Épique*, Genève, 1804, in-8°, ouvrage plein de sensibilité, de philosophie et d'imagination; 6° *Voyage dans le Latium*, in-8°; 7° *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, 1807, 2 vol. in-8°; 8° *Etude de l'homme*; 9° *La Scandinavie et les Alpes*, in-8°, Genève, 1826. Ce dernier ouvrage n'est ni un voyage ni un traité, ni une dissertation, c'est un recueil de souvenirs, qui pré-

sente, d'une manière un peu vague, un peu confuse, mais en même temps animée et pittoresque, les observations que l'auteur a faites pendant son séjour dans les contrées situées au-delà de la mer Baltique. Le climat, les révolutions du sol, les scènes de la nature, les événements historiques, les mœurs, la littérature, sont tour à tour l'objet des remarques et des tableaux du philosophe. Boustetten a été successivement membre du grand conseil de Berne et bailli de Nyon. Il a rempli plusieurs autres fonctions jusqu'à la révolution helvétique, époque à laquelle il quitta la Suisse pour se réfugier dans le Holstein. Il revint à Berne en 1801. Comme citoyen et comme savant, c'est un des hommes dont la Suisse doit le plus s'honorer.

BONTIN (le baron de), député presque inconnu du département de l'Yonne à la chambre septennale, ne figure ici que pour mémoire; aucun biographe n'a jusqu'ici pris la peine de le faire sortir de son obscurité.

BONTOUX (PAUL-BENOÎT-FRANÇOIS), né à Gap (Hautes-Alpes), de parents justement considérés, embrassa les principes de la révolution, mais se montra toujours ami de son pays et d'une sage liberté. Ses concitoyens le nommèrent aux places d'administrateur du département et maire de Gap. Poursuivi pendant la terreur, il contribua à chasser de Gap les agents de Robespierre. Député par son département au conseil des cinq-cents, il s'y fit remarquer par sa modération et son patriotisme éclairé, fit rapporter plusieurs lois révolutionnaires, et provoqua des mesures contre l'émigration des lois sur l'émigration. Son opinion sur les devoirs à rendre aux morts et son rapport sur les inhumations, sont l'ouvrage d'un philosophe religieux. Le 18 prairial an 8, il fit prononcer le rappel des fugitifs du Haut et Bas-Rhin, qui avaient quitté la France pour se mettre à l'abri des fureurs de Saint-Just et Lebas. Enfin, pendant toute sa carrière législative, il ne cessa de se montrer l'ennemi des excès, et de réclamer l'établissement et l'exécution des lois propres à rétablir, en France, la félicité publique. A l'organisation des tribunaux, M. Bontoux fut nommé président du tribunal de Gap; il demanda sa retraite en 1812, et mourut en 1814, après avoir parcouru une carrière des plus honorables.

BONVALLET-DES-BROSSES (N.), était avant la révolution, trésorier de la marine et des colonies; en 1789, il devint administrateur de la garde nationale de Paris, et fut dénoncé par Marat, en 1793, comme agent des princes, chargé de mettre de faux assignats en circulation. Condamné à mort par contumace, il se cacha, et ne sortit de sa retraite que sous le directoire; et, après le 18 brumaire, il fut réintégré dans ses droits civils. On attribua à l'époque qu'il en ressentit le dérangement qui s'opéra dans ses facultés morales. Il est l'auteur des trois ouvrages suivants publiés au commencement de la révolution : 10 *Situation actuelle de la France*; 20 *Richesses et ressources de la France, pour servir de suite aux moyens de simplifier la perception et la comptabilité des deniers royaux*, 1791; 30 *Discours sur le commerce*, prononcé dans la séance des philaléthes de Lille, le 20 novembre 1787, in-80.

BONVIE (JOSEPH-JOACHIM), naquit en 1770, dans le département de la Haute-Marne. Les connaissances qu'il avait acquises dans l'art de fondre et de travailler les métaux, étaient surtout précieuses dans un moment où la France devait se préparer à soutenir une guerre contre l'Europe entière. Aussi M. Bonvie fut-il chargé par le gouvernement, en 1791, d'établir plusieurs fonderies de canons. Après le 9 thermidor, il fut envoyé à Metz pour y organiser et monter la fonderie de cette ville, et, en

1795, il dirigea, dans le département du Nord, une opération métallurgique qui était alors difficile à exécuter, celle du départ du métal de cloche pour le service des monnaies et des arsenaux. Outre ces travaux importants, M. Bonvie contribua à l'établissement de la manufacture de fer-blanc de Dilling, près de Sarre-Louis, d'après le système anglais; il avait de très forts intérêts dans cette entreprise. Il administra encore, avec le plus grand succès, plusieurs mines de charbon de terre du pays de Mons. Dès l'an 11, il avait fait partie du conseil général du département du Nord, et en 1815, ce département le députa à la chambre des représentants, où il ne siégea que pendant cette session. Il retourna ensuite dans ses propriétés de Sainte-Saulve, près de Valenciennes, où déjà il s'était occupé de travaux d'agriculture et du croisement des diverses races de nos animaux domestiques. Il continua à se livrer dans son domaine de la Voivre, près Vaucouleurs, à ces occupations ainsi qu'à d'autres améliorations qui lui valurent, en 1820, la grande médaille d'or de la société d'agriculture de Paris. Cet industriel et excellent citoyen a, le premier en France, formé, sur les bords de la Meuse, un établissement où l'on fait des fromages d'une pâte imitant celle de Gruyère. Cette conquête industrielle peut devenir d'une importance extrême en affranchissant le commerce français du tribut qu'il paie annuellement à la Suisse en échange de l'immense quantité de fromage, qu'elle nous fournit. M. Bonvie est membre de la société consultative des arts et métiers de Valenciennes; il fait aussi partie du collège électoral du département du Nord.

BONY (FRANÇOIS), naquit à Cressy (Bourgogne), en 1772, entra d'abord, comme simple soldat, au 101^e bataillon de la Côte-d'Or (depuis le 51^e de ligne), et, de grade en grade, parvint à celui de général de brigade; chacun d'eux fut le prix d'une action d'éclat. A la bataille d'Austerlitz, il fit trois cents prisonniers autrichiens, bien qu'il ne commandât qu'une compagnie de grenadiers; en Espagne, il parvint, avec six cents hommes d'infanterie, et deux cents dragons, à tenir l'ennemi en échec dans la Sierra de Cordoue, la Manche et l'Estramadure. Colonel, en 1813, il s'empara, avec huit cents hommes, de la ville de Buntalau, défendue par trois régiments russes; c'est à ce fait d'armes qu'il dut le grade de général de brigade. Fait prisonnier à Leipsick, il reentra en France, en 1814; en 1815, il fut chargé du licenciement des 9^e et 2^e divisions de l'armée de la Loire, et obtint, la même année, la décoration de chevalier de Saint-Louis.

BOOGERS (LUCAS-JOSEPH), chirurgien et accoucheur à Vienne, naquit, le 10 avril 1752, à Offenheim, dans la principauté d'Anspach. Il obtint en 1789, une chaire d'accouchements à l'université de Vienne. Joseph II lui permit de changer son nom en celui de Boers. Il a publié, sous l'un et l'autre de ces deux noms, les ouvrages suivants : *Der dramatische Antikritikus*, Vienne, 1775, in-80; *Bemerkungen ueber die von Hrn. Bernh. Guérard an einer Gebarenden zu Dnesseldorf gepflogenen ausserordentlichen Entbindungsart, hauptsächlich die Schaambeintrennung betreffend*, Vienne, 1780, in-80; *Eroerterung der frage: Warum ein Land und ein Jahr bald mehr bald weniger fruchtbar sey?* Breslau, 1790, in-80; *Specimen politicum de origine civitatum et de jurebus et obligationibus eorum qui civitatem constituent, occasione homagii Friderico Guiljelmo II, regi Borussiae*, Vindictislausiam præstiti, Breslau, 1786, in-80; *Abhandlungen und Versuche geburtshuelflichen Inhalts zur Begründung einer naturgemässen Entbindungsmethode und Behandlung der Schwangeren, der Wochenrinnen und neugeborenen Kinder*, Vienne, 1791-1807, 2 vol. in-80 (P. I, 1791, P. II, 1792, P. III, 1793, P. IV,

1802, P. V, 1805, P. VI, 1806, P. VII, 1807); *Littérarische und politisches T. stament*, Breslau, 1800, in-8°

BOON (DANIEL), Américain, originaire de la Caroline septentrionale, où il cultivait une ferme, quitta cette province, en 1769, et se dirigea, accompagné de cinq individus, vers une rivière qui se jette dans l'Ohio, avec l'intention d'y fonder un établissement. Il choisit, dans un terrain en friche et inhabité, un endroit où il éleva une maison qu'il entourait de palissades, pour se garantir des attaques des Indiens, et forma ainsi le premier établissement de l'état de Kentucky, qui aujourd'hui une population de 564,000 âmes. Il prit possession des terres environnantes, et eut avoir rempli toutes les formalités propres à s'en assurer la propriété. Il s'y trouvait tout-à-fait établi, en 1775. Souvent attaqué par les tribus indiennes, il les repoussa vigoureusement, mit la dernière main à ses moyens de défense, et transporta de la Caroline sa femme et ses filles; quatre ou cinq familles, et environ trente à quarante hommes se joignirent à eux, et Daniel Boon devint le chef de cette petite colonie. Ils résistèrent aux sauvages toutes les fois qu'ils furent attaqués à force ouverte; mais un jour que Boon et vingt-sept de ses compagnons étaient occupés à recueillir du sel, ils furent surpris et faits prisonniers par une centaine d'Indiens. Boon capitula et obtint qu'on ne massacrerait personne, mais qu'on le conduirait avec ses compagnons, au détroit, où était le gouverneur anglais Hamilton, promettant de faire payer une rançon. Les naturels remplirent d'abord scrupuleusement leur promesse; mais pendant la route, il plut tellement à ses conducteurs, qu'ils refusèrent de s'en séparer, quoique le gouverneur offrit cent louis en échange. Il resta donc parmi eux, tandis que ses compagnons recouvraient leur liberté. Boon retourné avec les naturels, fut adopté par un de leurs chefs, et traité comme membre de la tribu. Il s'échappa néanmoins au péril de sa vie, franchit un espace de cent soixante milles, n'ayant fait qu'un seul repas, pendant le trajet, et arriva à Moonshorough, nom donné par les émigrés à son habitation, au moment où une armée de quatre cent cinquante Indiens se disposaient à l'attaquer. Boon n'eut que le temps de se mettre sur la défensive; il résista d'une manière tellement vigoureuse, à ses farouches ennemis, que leur chef demanda à conférer avec neuf des principaux assiégés. On proposa un arrangement, et les articles furent arrêtés; mais au moment de conclure, les Indiens rappellèrent leur coutume de se donner la main pour sceller un traité. On y consentit, et chaque Indien saisissant un Américain, s'efforça de l'entraîner; les sauvages plus forts et plus robustes allaient triompher, lorsque, par une sorte de miracle, huit Américains se dégagèrent et rentrèrent dans le fort. Boon était du nombre. On recommença à se battre avec une nouvelle fureur, pendant neuf jours et neuf nuits, au bout desquels les Indiens fatigués se retirèrent déterminés à n'avoir plus rien à démêler avec Boon. Ce fut alors que sa femme, qui croyant son mari mort, était retournée dans son pays avec ses filles, vint le rejoindre. Il se trouvait tranquille possesseur du lieu qui portait son nom; son courage l'avait affranchi des sauvages, mais rien ne put le garantir de ses compatriotes. L'état de prospérité auquel il avait élevé un lieu désert et inculte, et le bonheur dont il jouissait, au milieu de ses nombreuses et étonnantes créations, excitèrent la jalousie de quelques aventuriers, qui donna l'idée d'examiner à quels titres il possédait les terres qu'il avait défrichées. On trouva quelque défaut de forme, et, sans aucun égard pour toutes les peines qu'il s'était données et les prodiges qu'il avait produits, il fut cruellement

exproprié; acablé de douleurs et de misère, il dit un éternel adieu à sa famille et à ses amis, résolu à fuir tout établissement américain. Il traversa l'Ohio, n'ayant d'autre compagnon que son chien et son fusil, s'enfonça dans les plaines immenses et à peine connues ou coule le Missouri, et bâtit une hutte sur les bords de ce fleuve. Éloigné de plus de trois cents milles de l'établissement le plus voisin, il se croyait encore trop près du séjour des hommes, tant leur ingratitude avait laissé des traces profondes dans son âme. Il vécut jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, de légumes qu'il semait et du produit de sa chasse. Vers la fin de l'année 1822, ou au commencement de 1823, on le trouva mort, à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Cet homme, qui avait fondé une ville et amélioré le sort de ses semblables, est mort délaissé au milieu des forêts, sans un ami pour le consoler et pour adoucir ses derniers moments.

BOQUET (SIMON-LOUIS), sculpteur. Cet artiste a exposé aux divers salons, plusieurs esquisses, figures et bustes, annonçant beaucoup de goût et de facilité. Nous citerons : son projet de la Fontaine pour la place du Carrousel; une esquisse représentant le Génie de la Liberté, traçant sur ses tablettes les victoires des Français; celle d'un Tombeau; sa figure d'un Gladiateur, et celle de la Paix.

BOQUILLON (NICOLAS), né à Reithel (Ardenne), le 1^{er} avril 1795, fit ses études au collège de cette ville. En 1816, il travailla au *Journal de la Meurthe*, à Nancy; mais n'ayant pas voulu émettre des principes qui n'étaient pas les siens, il abandonna cette entreprise et créa à Metz, en 1819, *l'Abeille de la Moselle*, journal de l'opposition constitutionnelle, dont le succès fut grand. L'autorité ne négligea aucun moyen pour renverser un adversaire qui se trouvait toujours prêt à combattre ses actes, lorsqu'ils s'éloignaient de la voie légale; un fragment de la brochure de M. Kechlin, sur les événements de Colmar, inséré dans *l'Abeille*, après avoir paru dans le journal du Commerce et sans avoir donné lieu à aucune poursuite contre cette feuille, fut le motif d'une condamnation à quarante jours de prison, à laquelle M. Boquillon se soumit quoiqu'il ne fût ni éditeur responsable, ni auteur de l'article. Craignant de compromettre la tranquillité du propriétaire de *l'Abeille*, il en abandonna la rédaction et vint à Paris où il travailla au *Constitutionnel des dames*, et ensuite au *Pilote*, jusqu'au moment où la ruine de M. Tissot fut consommée par la vente de ce journal au ministère; alors il refusa de faire partie de la nouvelle rédaction; plus tard il fut encore l'un des collaborateurs du *Nain*. Il a publié jusqu'à présent : *Véritable consolation des affligés*, traduit de l'italien, du cardinal Mattei, alors en exil à Reithel, in-18, Reithel, 1812; *C'est lui, ce n'est pas lui, eh! mais qui donc?* brochure à l'occasion de la publication des mémoires sur la révolution, notamment de celui de M. de Rovigo; *Un jésuite par jour*, 1825, in-18; *Dictionnaire biographique*, 3 vol. in-12, il fait partie de la bibliothèque du 19^e siècle; *Dictionnaire des inventions et découvertes*, un vol. in-12, 1826. Ce dernier ouvrage, fruit de recherches immenses, n'est considéré, par M. Boquillon, que comme un essai qu'il se propose, dit-on, de refondre dans un autre beaucoup plus étendu.

BORDA (JEAN-CHARLES), mathématicien distingué, membre de l'académie des sciences et de l'Institut, naquit, le 4 mai 1733, à Dax, département des Landes. Il fit d'excellentes études, qu'il commença au collège de sa ville natale, et qu'il acheva sous les jésuites de la Flèche. Des sa jeunesse, il montra le goût le plus vif pour les mathématiques. Il obtint de ses parents, qui le destinaient d'abord au barreau, la permission de se li-

vrer entièrement à sa science favorite, et il entra dans le génie militaire. Il lut à l'académie, en 1756, un *Mémoire sur le mouvement des Projectiles*; et, la même année, il fut nommé associé de l'académie. En 1757, il était aide-de-camp du maréchal de Maillebois, et en cette qualité il se trouva à la bataille d'Hastembek. Après cette campagne, il retourna dans le génie militaire, et fut employé dans les ports. Dès ce moment il dirigea toutes ses vues vers l'art nautique. Il publia deux *Mémoires sur la résistance des Fluides*, dont il se proposa de déterminer les lois par l'expérience. Il publia encore un *Mémoire sur la meilleure forme à donner aux vannes des roues hydrauliques et aux roues elles-mêmes*; et un autre sur la *Théorie des Projectiles, en ayant égard à la résistance de l'air*. Outre ces travaux d'application des mathématiques aux objets de physique, il donna, dans le même temps, un mémoire ou sont exposés, avec la plus grande clarté, les principes du calcul des variations de Lagrange. Des ouvrages si essentiellement liés à la science de la navigation, le firent distinguer par M. de Praslin, alors ministre, qui l'attacha au service de la marine en 1767. Borda fit sa première campagne sur mer en 1768. En qualité de commissaire de l'académie, il s'embarqua sur la frégate la *Flore*, en 1771, pour faire l'examen des montres marines. En 1774 et 1775, il visita, avec un soin tout particulier, les Açores, les îles du Cap-Vert et la côte d'Afrique. Ce voyage lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. L'année suivante il fut chargé de déterminer plus exactement qu'on ne l'avait encore fait, la position des îles Canaries, à partir desquelles la plupart des peuples de l'Europe compentaient alors les longitudes géographiques. Dans cette expédition, dont la relation n'a pas été publiée, Borda substitua, aux méthodes imparfaites, utilisées avant lui, pour déterminer la position des points d'une côte, le procédé plus sûr des relevements astronomiques obtenus par des instruments à réflexion. C'est à ce voyage que nous devons la bête carte qu'il a tracée des îles Canaries et de la côte d'Afrique. Il fit les campagnes de 1777 et 1778 avec le comte d'Estaing, et obtint pour récompense le grade de major-général de l'armée navale. En 1781, il commanda le vaisseau le *Guerrier*, et en 1782, il fut chargé d'escorter, avec le *Solitaire*, vaisseau de soixante-quatorze canons, un corps de troupes que l'on envoyait à la Martinique. Lorsque les troupes furent rendues à leur destination, il se mit en croisière, mais il fut attaqué par une escadre ennemie, soutint un combat fort long, et ne se rendit qu'après avoir fait une défense héroïque. Sa grande réputation le fit traiter avec distinction par les Anglais, qui le renvoyèrent sur parole dans sa patrie. Ce fut au milieu de ses travaux guerriers qu'il fit exécuter, en 1777, son *cerce à réflexion*, dont l'astronome anglais, Tobie Mayer, avait eu la première idée, mais que Borda sut s'approprier en le perfectionnant. Sur les mêmes principes il fit construire, pour les observations terrestres, les *cerces réfracteurs*, dont l'usage est généralement répandu aujourd'hui. Lorsque l'assemblée constituante décida la formation d'un nouveau système des poids et mesures, Borda, assisté de MM. Delambre et Méchain, fut nommé pour déterminer l'arc du méridien, depuis Dunkerque jusqu'aux îles Baléares, qui devait servir à fixer l'unité fondamentale des mesures linéaires. Dans cette entreprise immense, il a dirigé les principales expériences de physique: les règles de platine, employées à la mesure des bases; les thermomètres métalliques qui rendent sensibles leurs petites dilatations; l'appareil pour mesurer avec précision la longueur du pendule, sont de son invention. Dans tous ces beaux travaux, tant sur l'art nautique que sur la physique, on reconnaît le sa-

vant profond et ingénieux qui sait allier habilement le calcul à l'expérience. « Borda, dit M. Biot, doit être regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instruments exacts qu'il a donnés aux marins, que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude. L'époque à laquelle il a publié ses observations doit être regardée comme celle où les marins français ont abandonné les routines de l'ignorance pour se guider par le flambeau d'une science exacte. » Peu de temps avant sa mort, qui arriva le 30 février 1799, il avait composé une formule de réfraction, appuyée sur des expériences nombreuses, et éclairée par une théorie savante. Cet important travail, dont M. Delambre avait eu deux copies, ne s'est pas trouvé dans les papiers de l'auteur. Il l'aura probablement anéanti, ne le jugeant pas assez parfait. L'éloge de ce savant fut prononcé par MM. Rœderer et Lefèvre-Gineau. On a de lui: *Voyage fait par ordre du Roi, en 1771 et 1772, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments, servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des côtes, îles et écueils qu'on reconnaît, suivi de Recherches pour rectifier les cartes hydrographiques*; par MM. Borda, Pingré et Verduin de la Cremonne, 2 vol. in-4o, 1778; *Description et usage du cerce de réflexion*, in-4o, 1778; *Tables trigonométriques décimales*, etc., ou *Tables des logarithmes, des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart de cerce en cent degrés, reuues, augmentées et publiées par M. Delambre*, in-4o, 1804.

BORDAS (PANDOUS), fit successivement partie de toutes les assemblées que vit naître la république française; et, sans avoir été un orateur très distingué, prononça cependant quelques discours remarquables. Il était président du district de Saint-Yrieix, lorsqu'en 1791 il fut élu député à l'assemblée législative. Nommé ensuite membre de la convention nationale, il vota, dans le procès du roi, pour la détention, sans sursis et sans appel au peuple, et après le 9 thermidor se prononça contre les partisans de Robespierre. La convention l'ayant appelé, le 13 juin 1794, à remplir dans son sein les fonctions de secrétaire, il les exerça quelques mois, et fut adjoint à Jean-Bon-Saint-André, pour aller établir à Bordeaux une commission, chargée de rechercher les dilapidateurs de la fortune publique. De retour à Paris, il prononça, le 16 juin 1795, un discours sur les bases d'une constitution, et sur l'établissement de deux chambres égales en pouvoir qui voteraient ensemble en cas de dissentiment d'opinion. Peu de temps après il devint membre du comité de sûreté générale, et entra au conseil des cinq-cents, lors de sa formation. Il en sortit en 1797, et presque aussitôt fut nommé membre du conseil des anciens. Après le 18 fructidor, il appuya le rapport présenté par Bailleul, pour demander la déportation du parti connu sous le nom de *clichien*, et fut appelé à la présidence le 19 février 1798; mais s'étant opposé de tout son pouvoir au 18 brumaire, il fut éliminé. Depuis lors M. Bordas a été chef de division au ministère de la justice. En 1807 il fut nommé suppléant à la cour de justice criminelle du département de la Seine; enfin banni en 1816 comme *rigidiste*, quoiqu'il n'ayant pas voté la mort, il s'est retiré en Suisse.

BORDE. Voyez LABORNE.

BORDEREAU (Renée), dite *Langevin*, naquit en 1770 à Soulaire, près d'Angers. Ses parents, simples villageois, ne lui donnèrent qu'une éducation modeste et pieuse. En 1793, l'insurrection s'étant répandue plus particulièrement dans cette partie de l'Anjou, quarante-deux des parents de cette jeune fille furent victimes du 35^e me exé-

crable qui enveloppait, dans un massacre commun, tous les habitants des cantons où la révolte avait pénétré. La jeune Renée voua dès lors une haine implacable aux bourreaux de sa famille. Elle s'exerça en secret au maniement des armes; puis ayant acquis une habitude suffisante, elle s'enrôla comme cavalier dans l'armée vendéenne. Elle a écrit des mémoires dans lesquels on trouve tous les détails des scènes terribles où elle joua un rôle actif pendant la guerre, et du courage qu'elle déploya malgré la faiblesse de son sexe, ce qui lui mérita le nom de *brave*. Sa valeur et sa présence d'esprit attirèrent bientôt sur elle tous les regards, surtout lorsque son sexe eut été reconnu. Toujours aux avant-postes, elle faisait continuellement le coup de pistolet avec la cavalerie légère de l'armée républicaine. Ce fut dans un de ces combats journaliers, qu'ayant rencontré un de ses oncles à la tête d'un détachement ennemi, et attribuant à ses dénonciations le massacre de sa famille, elle foudroya sur lui; et (pour se servir de ses propres expressions), *lui coupa la tête, sans lui donner le temps de souffrir*. Suivant partout l'armée, elle eut souvent occasion d'arracher aux républicains de nombreuses victimes. De ce nombre fut la comtesse de La Bourère, dont le mari était officier général dans l'armée royale, et qui, surprise par huit cavaliers républicains dans une forêt où elle venait d'accommoder, dut sa délivrance au courage de Langevin et de trois autres Vendéens. Lorsque le calme fut rétabli, cette intrépide amazone se retira dans ses foyers, d'où elle fut cependant bientôt arrachée pour être jetée dans les cachots, au mépris d'un traité solennel. Elle y conserva toujours son énergie, et refusa constamment de faire les révélations qu'on lui demandait. Elle sortit de prison, lors des événements de 1814, et fut présentée au Roi sous les auspices de M. de Larochefoucauld, et offrit au monarque l'ouvrage qu'elle venait de faire imprimer sous le titre de : *Mémoires de Renée Bordenave*, dite Langevin, touchant sa vie militaire dans la Vendée, avec le portrait de l'auteur, 1814, in-8°. Elle rentra encore dans l'armée du marquis de Larochefoucauld, fit avec lui la campagne de 1815, et revint ensuite à Paris, où elle a, dit-on, obtenu une pension du Roi.

BORDES (PAUL-JOSEPH), s'était montré favorable à la révolution, et remplissait, à ce titre, des fonctions municipales, lorsqu'il fut nommé, en septembre 1792, par le département de l'Arriège, député suppléant à la convention nationale, où il n'entra qu'après l'exclusion de Vadier. Bordes passa presque inaperçu, tout le temps qu'il fit partie de cette assemblée. Membre du conseil des cinq-cents, par suite de la réélection des deux tiers conventionnels, il dénonça à la tribune le commandant de l'armée révolutionnaire à Toulouse, Baby, qu'il accusa d'incivisme. Ce fut à peu près à cela que se bornèrent ses travaux législatifs; après la session de 1798, il retourna dans son département, et y exerça les fonctions de commissaire du directoire exécutif. Réélu l'année suivante au même conseil, il se trouva compris dans le corps législatif, organisé après la révolution du 18 brumaire, et ne s'y fit pas plus remarquer que dans les sessions précédentes. Il cessa ses fonctions en 1803, et rentra dans l'obscurité d'où l'avaient à peine tiré ses emplois publics.

BORDESOLLE (le comte TARDIF DE POMEREAUX de), lieutenant-général, grand-croix de la légion-d'honneur et de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, membre de la chambre des pairs, nom historique dont nous devons rectifier l'orthographe, que d'autres biographes ont tronquée en écrivant BORDSOLLE. Officier-général de l'ancienne

et de la nouvelle armée, M. de Bordesoulle est parvenu sans éclat, mais non sans mérite, au grade de major au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. La manière dont il se comporta à Ansterlitz lui valut le grade de colonel du 3^e d'infanterie. Il se distingua également à Friedland en 1807, et fut nommé général de brigade. En 1808, il se signala contre le corps espagnol de Castaños. Le 30 juin 1812, il donna de nouvelles preuves de capacité à Solemniki, et le 14 août à Krasnoë, et devint, en 1813, général de division. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et fut nommé inspecteur-général de cavalerie de la 2^e division militaire, chevalier de Saint-Louis et grand officier de la légion-d'honneur. Pendant les cent jours, il suivit le Roi à Gand. La paix, établie par la seconde restauration, en 1815, porta M. de Bordesoulle à la chambre introuvable. Il n'avait pas répué ses fonctions militaires pour être membre de la chambre des députés. Il fut du conseil de guerre qui acquitta l'amiral Linois, et condamna à mort l'adjudant-général Boyer (voy. ces deux noms). La clémence royale combla la peine du brave militaire, et cette même justice du trône le rendit à l'armée. La sagesse royale s'était montrée. Les ministres se montrèrent aussi. Ces différents genres de services valurent à M. de Bordesoulle une commanderie de l'ordre de Saint-Louis, et ensuite le commandement de la première division de la cavalerie de la garde royale. Plus tard, d'autres services appelèrent d'autres honneurs. Paris et les tribunaux ont su qu'il y eut des troubles au mois de juin 1820. On a imprimé, et ici nous ne sommes que de simples rapporteurs, que « cet officier-général, » victime de son zèle et de son *incognito*, a partagé « dans un mouvement, sur les boulevards, des désagrémens inséparables d'une grande confusion, et » auxquels d'autres militaires de plus haut grade, « également inconnus, en raison de leur costume bourgeois, ont été exposés. Tout affligée qu'a été » l'armée de semblables méprises, elle a pu s'en » consoler par le respect dont l'uniforme militaire a » été constamment protégé par les citoyens. » Nous n'avons nulle envie, nul motif de connaître l'espèce de désagrémens dont on veut parler; mais nous croyons fermement, si le fait est réel, qu'un officier-général de l'ancienne armée, un fidèle serviteur du Roi, un homme de cour n'aurait pas impunément éprouvé ces désagrémens, et qu'il aurait sacrifié, pour en avoir satisfaction, sa vie, qui n'est pas seulement au trône, qui est aussi à son honneur. Ce fait nous paraît donc indubitablement faux. La guerre d'Espagne eut lieu : M. le lieutenant-général de Bordesoulle fit partie de l'état-major général de l'armée commandée en personne par S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême, aujourd'hui Dauphin de France. Les services qu'il avait déjà rendus, et qu'il rendit sous le commandement du prince, lui méritèrent les honneurs de la pairie, et lui avaient obtenu précédemment de nouvelles promotions dans les ordres de Saint-Louis et de la légion-d'honneur. M. de Bordesoulle s'est trouvé avec M. le lieutenant-général Guilleminot, appelé à donner des explications dans les désastres marchés Ouvard (voyez ce nom). La chambre des pairs a jugé les explications suffisantes, et Ouvard, avec quelques subalternes, ont seuls été déférés aux tribunaux.

BORDET (LOUIS-JOSEPH), capitaine au 14^e régiment d'infanterie de ligne, officier de la légion d'honneur, s'est signalé par une foule d'exploits dont nous ne citerons que les principaux. Le 7 floréal an 2, il pénétra l'un des premiers dans Courtray, chargée, avec sa compagnie de tirailleurs, sur une batterie autrichienne, et s'empara de deux pièces de canon. Trois jours après, à la bataille de Moëron,

il força un bataillon hessois à mettre bas les armes. Le 19 du même mois, il sauta dans une redoute, et fit deux cent cinquante prisonniers. Le 23, avec sept de ses soldats, il s'élança sur deux pièces d'artillerie, qu'il enleva après avoir tué les canonniers qui les manœuvraient. Le 30 fructidor, emporté par une audace qu'on pourrait appeler plus qu'humaine, il força plusieurs centaines d'ennemis à lui demander quartier. Telle fut la conduite de cet officier pendant toutes les guerres de la révolution jusqu'à l'an 13, époque où les suites d'une foule de blessures graves l'obligèrent à demander sa retraite. Long-temps après avoir quitté son corps, le souvenir de sa bravoure électrisait encore ses anciens camarades.

BORDIER (N.), se fit remarquer à Paris, sur le théâtre des Variétés amusantes, par un jeu plein de naturel et de gaieté. Ayant embrassé avec enthousiasme les principes de la révolution, il excita à Rouen un mouvement populaire, et le parlement de cette ville le fit arrêter et pendre, au mois d'août 1789. On assure qu'il conserva son caractère bouffon jusqu'au dernier moment. Sa mémoire fut réhabilitée, à Rouen, dans une fête publique, en 1793.

BORDIER-MARCEZ (J.-A.), naquit à Genève, où il prit une grande part aux travaux de son parent Ami-Argant, inventeur des lampes à courant d'air, que le public s'obstina à appeler *quinqüets*. M. Bordier dirigea constamment ses vues vers l'éclairage public; mais s'il a fait quelque chose pour sa renommée industrielle, il n'a pu en tirer qu'un faible parti pour sa fortune personnelle. On lui doit l'invention de la lampe astrale et d'une foule de procédés d'éclairage public, tous fondés sur la propriété qu'ont les réflecteurs paraboliques de réfléchir parallèlement les rayons lumineux. De nombreuses expériences, répétées à diverses époques, ont prouvé la supériorité de ce genre d'éclairage, qui, au mérite d'une grande économie, joint celui d'utiliser toute la lumière produite. Un grand nombre de villes, et presque toute la banlieue sont éclairées par le procédé de M. Bordier-Marcez, qui, toutefois, et malgré l'évidence, se voit toujours repoussé lorsqu'il vient soumissionner pour l'éclairage de Paris. M. Bordier a également perfectionné le système des phares; plusieurs sont en activité sur nos côtes et à l'étranger; mais sa principale invention en ce genre est celle des lanternes à double aspect, au moyen desquelles dix-huit grands paraboliques sont éclairés par six lampes seulement, et produisent un effet supérieur à tout ce que l'on connaissait déjà; un de ces appareils construit sur la demande de M. Malouet, ministre de la marine, fut refusé après la mort de ce ministre, par son successeur; ce refus, ainsi que de nombreuses contrefaçons de la lampe astrale causèrent un grand préjudice à la fortune de M. Bordier, qui, néanmoins, ne se rebuta pas après tant d'échecs. Il imagina un télégraphe nocturne bien supérieur aux télégraphes de jour; mais quelle que soit l'utilité de ses inventions, elles se trouvent constamment repoussées par l'ignorance ou l'adresse de personnages intéressés à faire valoir leurs propres découvertes.

BORDLEY (JEAN-BEAUX), avocat célèbre et agrome distingué, né, vers 1726, aux Etats-Unis, fut, avant la guerre de l'indépendance, membre du conseil exécutif de la province de Maryland; mais cette place ne l'empêcha point de se montrer patriote dans la révolution de 1775. On a de lui un *Essai sur l'agriculture et les travaux dans les campagnes*, Philadelphie, 1799. Bordley mourut dans cette ville, le 26 janvier 1804.

BORDOGNI (MARC), naquit à Bergame en 1791. Après avoir joué successivement sur les théâtres de

sa ville natale, de Novare, de Pavie, de Turin et de Milan, il quitta l'Italie pour aller remplir un engagement de trois ans, contracté avec le directeur de la troupe de Barcelonne. Le public espagnol le reçut comme il méritait de l'être, et cet artiste estimable, lors de son retour dans sa patrie, eut l'honneur d'être reconduit hors des murs de la ville témoin de son triomphe, par une foule d'habitants qui pensèrent que c'était là la plus belle récompense du talent, puisqu'elle l'assimilait au roi même. Arrivé à Naples, Bordogni résolut de venir à Paris justifier la réputation dont il jouissait déjà. En 1819, il débuta au théâtre Louvois par le roi Edouard, dans *les Exilés de Florence* (I Fuorusciti di Firenze), de Paër. Il obtint quelque temps après la place de professeur au conservatoire, et depuis, dans sa classe comme sur la scène, il n'a cessé de se distinguer comme chanteur. S'il suffisait d'une voix juste, flexible, agréable, d'une méthode parfaite, il serait évidemment au premier rang; mais il est du nombre de ces talents purs et corrects dont le principal mérite est l'absence des fautes. Comme un tuyau d'orgue ou une jolie serinette, il rend tout juste ce qu'on lui a soufflé et laisse le public de glace. C'est ce qu'on appelle *cantare da professore*; il n'y manque qu'une chose, *l'expression*, et, dans les arts, c'est la vie.

BOREL (N.), avait été ordonné prêtre avant la révolution. Lorsqu'elle éclata, il déserta les autels pour remplir les fonctions de commissaire de la garde nationale de Mende : mais, secrètement attaché à la cause de la famille royale, il fut l'un des instigateurs des troubles qui éclatèrent dans le département de la Lozère, et contribua avec ardeur à former le camp de Jales, réunion d'hommes destinée à agir contre la révolution. Sa conduite ayant excité des soupçons, un décret d'accusation fut lancé contre lui, le 28 mars 1793; toutefois il échappa pendant long-temps aux recherches, et ne fut arrêté qu'environ deux ans après. Traduit devant le tribunal criminel de la Lozère comme prévenu d'avoir fomenté la révolte, il fut condamné à mort, le 17 avril 1794, et bientôt après exécuté.

BOREL (PIERRE-ANTOINE), capitaine-adjutant-major au 10^e régiment d'infanterie légère, né à Mazamet, département du Tarn. Soldat en 1806, Borel obtint successivement tous les grades subalternes par son courage et son exactitude à s'acquitter de ses devoirs. Il fit la campagne de Russie avec le grade de sous-lieutenant, et remplit les fonctions d'officier-payeur; il prit part, quoiqu'il pût s'en dispenser, à tous les combats dans lesquels le 10^e régiment d'infanterie légère se trouvait engagé, et se signala partout. Malgré les désastres de cette terrible campagne, des privations continuelles, les attaques non interrompues des avides cosaques, il parvint, à force de marches et de contre-marches, à travers des déserts glacés, à sauver la caisse confiée à ses soins et à la rendre intacte au dépôt de son corps. Le 3 août 1813, Borel, devenu lieutenant-adjutant-major, reçut, en récompense d'une action d'éclat, la décoration de la croix de la légion d'honneur. Au mois d'octobre suivant, un nouveau fait d'armes le recommanda encore à l'estime de ses camarades. Chargé d'emporter à la baïonnette une batterie dont la mitraille causait d'affreux ravages, et qui était défendue par une nombreuse infanterie, Borel, à la tête de deux cents voltigeurs, impatient comme lui d'en venir aux mains, fit sonner la charge, se porta en avant, tomba avec impétuosité sur les pièces, qui étaient au nombre de six, et finit par s'en rendre maître après avoir tué ou fait prisonniers ceux qui avaient voulu opposer de la résistance. Borel, ayant fait entrer cette artillerie dans Dresde, retourna au combat; ses soldats, cernés et

entourés de plusieurs milliers de cosaques, s'étaient dispersés; voyant l'inutilité de ses efforts pour les réunir, il se hasarda seul, avec le lieutenant Bedoch, fils du député qui a déployé à la tribune tant d'énergie en défendant nos libertés, à se frayer un passage. Cette tentative devait leur coûter la vie. Après des efforts inouïs, l'intrepide Borel, percé de deux coups de sabre et de six coups de lance, tomba, ainsi que son compagnon, au pouvoir de l'ennemi. Le général Costé, qui commandait en chef les troupes russes, pénétré d'admiration pour une aussi héroïque défense, s'étant fait présenter les deux prisonniers: « Capitaine, dit-il à Borel, vous m'avez fait beaucoup de mal aujourd'hui; je vous ai constamment suivi de l'œil; vous méritiez un meilleur sort. Je veillerai à ce que l'on ait pour vous tous les égards » qui sont dus au courage malheureux. » Il tint parole, et Borel n'eut qu'à s'applaudir de la conduite généreuse de nos ennemis. Rendu, en 1814, Borel prit part aux événements de 1815; il se distingua dans toutes les occasions, et notamment, le 28 juin, au village d'Empertheim, où il eut un cheval tué sous lui, et où ses vêtements furent criblés de balles; mais il eut la gloire, avec une seule campagne, d'arrêter, sur un pont, une colonne formidable qui voulait le franchir. Depuis cette époque, Borel a cessé d'être en évidence.

BOREL (HYACINTHE-MARCELLIN), député à la convention nationale pour représenter le département des Hautes-Alpes, n'a marqué que par son vote dans le procès du roi; il se prononça pour le bannissement à la paix. En 1795, il fut envoyé en mission à Lyon et à Grenoble, et mourut à Paris, étant membre du conseil des cinq-cents dans lequel il était entré avec les deux tiers des membres de la convention.

BOREL DE BRETIZEL (DUROU), issu d'une famille roturière, était, avant la révolution, lieutenant-général du bailliage de Beauvais. Le département de l'Oise l'envoya, en 1797, au conseil des cinq-cents, où il se prononça fortement contre le projet d'ostracisme déposé à la suite du 18 fructidor, et parvint à faire révoquer sa mise en délibération. La révolution du 18 brumaire trouva en lui un zèle partisan; aussi, en 1799, fut-il nommé au tribunal de cassation. A son tour, il vota l'élevation de Napoléon à l'empire, et fut immédiatement nommé légionnaire. En 1814, il fut l'un des premiers à voter la déchéance de l'empereur, et nommé presque aussitôt conseiller du duc d'Orléans. Nommé, en 1817, membre de la chambre des députés, dont il a constamment fait partie depuis cette époque, M. Borel de Bretizel n'a jamais pris la parole si ce n'est au sujet de quelques pétitions. Il vote avec le ministère.

BORELLI (JEAN-ALEXIS), naquit à Palerme en 1738. Ce laborieux écrivain a beaucoup écrit sur la métaphysique, la morale, la législation, l'éducation et sur la théorie des beaux-arts. Ayant vécu près de Frédéric-le-Grand, il a laissé aussi plusieurs documents précieux sur la vie privée de ce grand homme. Nous avons de lui: 1° *Discours sur l'immortalité*, in-8°, Berlin, 1774; 2° *Discours sur le vrai mérite*, in-8°, 1775; 3° *Discours sur l'influence de nos sentiments sur nos lumières*, in-8°, 1776; 4° *Plan de réformation des études élémentaires*, in-8°, 1776; 5° *Eléments de l'art de penser*, in-8°, 1777; 6° *Discours sur l'instruction du roi de Prusse, concernant l'académie des gentilshommes*, in-8°, 1783; 7° *Monument national pour l'encouragement des talents et des vertus patriotiques, ou Galerie prussienne de peinture, de sculpture, de gravure, consacrée à la gloire des hommes illustres*, in-4°, 1783; 8° *Introduction à l'étude des beaux-arts, ou Exposition des lois générales de l'initiation de la nature*, in-8°, 1789; 9° *Système de la législation, ou Moyens que la bonne politique peut employer pour former à l'état des sujets*

utiles, in-12, 1791; 10° *Considérations sur le dictionnaire de la langue allemande, conçu autrefois par Leibnitz, et maintenant exécuté par une société d'académiciens sous les auspices de M. le comte de Hertzberg*, in-8°, 1792. Borelli est aussi éditeur des deux ouvrages suivants du Grand-Frédéric: *Mémoires historiques, politiques et militaires de M. le comte de Hordt, Suébois, et lieutenant-général des armées prussiennes*, 2 vol. in-8°, 1805; *Caractères des différents personnages les plus marquants dans les différentes cours de l'Europe*, 2 vol. in-8°, 1808.

BORELLY (JEAN-MARIE), d'abord jésuite, puis chanoine à Avignon, né en Provence le 1^{er} mai 1723, mort en septembre 1808, a laissé des vers latins et français: 1° *Architettura, Carmen*, 1746; 2° *Bacchus am Parnasse*; 3° *Ode sur la naissance du duc de Bourgogne*.

BORGER (ELIE-ANNE), naquit à Jauwer, en Frise, dans l'année 1781. Il est un des plus célèbres professeurs du royaume des Pays-Bas. Sa vaste érudition lui a valu successivement des chaires de théologie, de philosophie et d'histoire. Les principaux ouvrages de cet auteur laborieux sont écrits en latin. La facilité extraordinaire avec laquelle ils sont écrits annoncent une étude bien approfondie de cette langue. Il a publié les ouvrages suivants: 1° *Commentarius in Epistolam Pauli ad Galatas*, Lugd. Bat., in-8°, 1817; 2° *Oratio de modesto ac prudenti sacrorum litterarum interprete*; 3° *Disputatio quæ censetur sententia J. A. Eberhardi de origine et nativitate indolis religionis christianæ*, in-4°, 1815, Harlem, compris dans les œuvres de la société de Teyler; 4° *De officiis historici in patefaciendis suis opinionibus, tam quæ ad rerum gestarum atque eventuum causas ac momenta, quam quæ ad hominum cognitionem et ejusmodi sapientia præcepta pertinent, quæ ex narratis rebus duci et officii possint*, in-8°, 1815, dans les œuvres de la société des sciences de Harlem; 5° *De Constanti et æquabili Jæsi Christi indole, doctrinæ ac docendi ratione, sive commentationes de evangelio Joannis, cum Matthæi, Marci et Lucæ evangelii comparato, pars prima, Hæge comitum*, in-8°, 1816, etc.

BORGHÈSE (CAMILLE), prince issu d'une famille de Siéne qui a fourni à l'Église le pape Paul V et plusieurs cardinaux, naquit à Rome, le 19 juillet 1775, du prince Marc-Antoine, connu par son goût éclairé pour les beaux-arts. Le jeune prince ne partageant pas les principes de son père, qui détestait la révolution française, prit parti pour l'armée républicaine, et fit avec elle les campagnes de 1796 et 1797. Le général en chef, charmé de son enthousiasme, le prit en affection. En 1803, il vint à Paris; Bonaparte, qui était devenu premier consul, se l'attacha en lui faisant épouser, le 6 novembre de la même année, sa sœur Pauline, veuve du général Leclerc, mort à Saint-Domingue. Le 27 mars 1805, il reçut de l'empereur la jouissance des droits de citoyen français, et ensuite, avec le grand cordon de la légion d'honneur, le titre de prince de la famille impériale. Dans la guerre contre l'Autriche, il servit comme chef d'escadron de la garde et ensuite comme colonel. Revêtu, en 1806, d'un nouveau titre, celui de duc de Guastalla, il fit dans cette même année la campagne contre les Prussiens et les Russes. Ce fut lui qui servit d'instrument à Napoléon pour l'insurrection des Polonais, qui, confiant dans les promesses qui leur étaient faites, et qui ne devaient pas se réaliser, crurent avoir trouvé par là le moyen de recouvrer leur indépendance. Le prince Camille fut nommé, après la paix de Tilsitt, gouverneur-général des départements au-delà des Alpes, et fixa, en 1810, sa résidence à Turin. La douceur de son gouvernement lui attacha l'affection des Piémontais. Sa cour offrait le modèle des formes les plus aisées jointes à une liberté décente, et de la

politesse la plus exquise. La princesse Pauline ne faisait que de courtes apparitions à Turin, et par ce motif n'eut que peu de part à l'amour que l'on portait à son époux. Les événements de 1814 ayant changé la face des choses, le prince d'Amalie rendit publiques les actes que lui avait transmis le gouvernement provisoire, sans laisser paraître d'autres sentiments que ceux d'une indifférence-complète pour l'homme décha qu'il avait tant admiré au milieu de sa gloire. Après avoir remis aux troupes autrichiennes, commandées par le comte de Bubna, toutes les places du Piémont, et avoir pourvu aux intérêts de l'armée qui rentrait en France, il se retira à Rome, emportant les regrets de tous les habitants; mais, après un court séjour dans cette ville, il l'abandonna pour Florence qu'il a continué d'habiter, et où il possède un vaste palais que lui ont transmis ses aïeux. Ce prince avait cédé à la France pendant son gouvernement pour 8 millions environ d'objets précieux qui embellissaient la villa Borghèse; dépossédé des biens nationaux du Piémont qu'il avait reçus en échange, le traité de Paris de 1815 lui a rendu la propriété de ceux de ces objets dont le prix se trouvait n'avoir pas été payé. Exempt d'ambition, il passe des jours paisibles dans l'intimité du grand duc de Toscane. Si son éducation a été un peu négligée, il possède des qualités qui le font aimer pour lui-même. On s'accorde à le dire l'on, généreux et brave.

BORGHÈSE-ALDOBRANDINI (le prince de), frère cadet du prince Camille, né à Rome en 1777, entra au service de France en 1808, et fut nommé, le 25 mars suivant, colonel du 4^e régiment de cuirassiers, avec lequel il fit la campagne de 1809. Il assista aux diverses actions qui nous livrèrent la capitale de l'Autriche, et exécuta à Wagram des charges brillantes dans l'une desquelles il fut blessé. Napoléon, qui voulait le rapprocher de sa personne, lui fit épouser peu de temps après la fille de la comtesse Alexandre de la Rochefoucauld, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, lui donna le grade de général de brigade, le 2 janvier 1812, et le fit, quelques jours après, son premier écuyer, en même temps que la princesse Aldobrandini était nommée dame du palais de l'impératrice Marie-Louise. Il reçut, le 3 avril 1813, la grand croix de l'ordre de la réunion; il était précédemment officier de la légion d'honneur, et fut décoré par le Roi, en 1814, de la croix de Saint-Louis. Après la seconde restauration, le prince Aldobrandini se retira à Florence, et y passa deux années, dans le palais du prince Camille, son frère. De retour en France, il a continué d'y faire partie des maréchaux-de-camp en disponibilité.

BORGIA (ETIENNE), cardinal, préfet de la congrégation de la Propagande, naquit à Velletri, le 3 décembre 1731. Des ses plus jeunes années, il se livra avec ardeur à l'étude de l'archéologie, ce qui le fit recevoir, à dix-neuf ans, membre de l'académie étrusque de Cortone. Il s'occupait des lors à réunir dans son palais de Velletri les manuscrits, les médailles antiques, les statues, etc., qui formeront bientôt le plus riche musée qui ait appartenu à un particulier. Sa vie entière fut employée à augmenter cette magnifique collection, pour laquelle il dépensa la plus grande partie de sa fortune. Benoît XIV le nomma, en 1759, gouverneur de Bénévent; il s'y fit remarquer par une administration sage et active, et sut préserver ce duché de la famine qui désola Naples en 1764. En 1770, il fut rappelé à Rome pour être secrétaire de la Propagande. Cette place, qu'il occupa pendant dix-huit ans, lui fournit les moyens de se procurer de nouvelles richesses, pour son musée, par les rapports continus qu'il avait avec les missionnaires étrangers. Pie VI le créa cardinal en 1789, et le nomma inspecteur-général des enfants

trouvés. En 1797, l'esprit de la révolution française s'étant répandu jusqu'à Rome, Pie VI, plein de confiance dans le cardinal Borgia, lui donna la dictature de cette ville, en lui adjoignant deux autres cardinaux. Il imposa tellement aux esprits qu'aucun crime ne souilla Rome jusqu'au 15 février 1798. L'armée française y étant entrée à cette époque, et le pape ayant quitté cette ville, le cardinal lui arrêta le 8 mars, et reçut le 28 l'ordre de sortir des états romains. Il se rendit à Venise, où il s'entoura de savants et de gens de lettres dont il forma une espèce d'académie. Il y organisa aussi, sous les auspices du pape, prisonnier à Valence, une nouvelle Propagande, qui, à l'aide de souscriptions, put envoyer en très peu de temps treize nouveaux missionnaires aux extrémités du monde. Les Français ayant évacué Rome, Pie VI retourna dans sa capitale. Borgia fut nommé président du conseil économique que le nouveau pape Pie VII s'était empressé d'établir à son avènement; il remplit encore l'emploi de recteur du collège romain que la mort du cardinal Zelada avait laissée vacante. Enfin, obligé d'accompagner Pie VII en France, il se mit en route, malgré son grand âge et la rigueur de la saison; une maladie grave le força de s'arrêter à Lyon où il mourut le 23 octobre 1804, universellement regretté des savants de tous les pays. Il a publié un grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les principaux: 1^o *Monumento di papa Giovanni XVI*, Rome, 1750; 2^o *Breve istoria dell' antica città di Todi nell' Umbria*, etc., Rome, 1751, in-8^o; 3^o *Istoria della città di Benevento*, Rome, 1763-64-69, 3 vol. in-4^o; 4^o *L'atrocità confessa di B. Petri*, etc., ibid., 1776, in-4^o; 5^o *Breve istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle due Sicilie*, ibid., 1788. Le père Paulin de Saint-Barthélemy a donné un aperçu des richesses du musée Velletri dans l'abrégé de sa vie, *Vita synopsi Stephani Borgii*, Rome, 1805.

BORGNI (J.-A.), est né, vers 1731, à Domo-d'Ossola, au pied du Simplon. D'abord employé comme ingénieur à Venise par le général de l'armée française d'Italie, il est aujourd'hui professeur de mécanique à l'université de Pavie, et membre de l'académie royale de Turin. Il a publié un *Traité complet de mécanique appliquée aux arts*, 10 vol. in-4^o, renfermant chacun un traité particulier, accompagnés de 250 planches, Paris, Bachelier, 1818 à 1823. Ce traité, où l'on trouve la description la plus complète des machines connues, qu'on ait encore faites, est écrit avec beaucoup de simplicité; il n'est pas aussi hérissé de calculs algébriques que les ouvrages du même genre qui l'ont précédé, et dont les formules rebutent les artistes qui n'ont pas de connaissances assez étendues en mathématiques. M. Borgia nous promet un onzième et un douzième volumes, dont l'un contiendra la description des machines de physique, de chimie, d'astronomie, etc., et l'autre une biographie et une bibliographie mécaniques; il est à désirer que ce laborieux écrivain remplisse bientôt sa promesse. On a encore de lui: *Traité élémentaire de construction appliquée à l'architecture civile*, 1823, 1 vol. in-4^o, avec 30 planches.

BORIE-CAMBORT (JEAN), l'un de ces hommes voués à une honteuse célébrité, et dont le nom s'associe naturellement à ceux des monstres qui ont souillé la révolution, était avocat avant cette époque, et lui dut d'être nommé administrateur du département de la Corrèze, qui le députa, en 1791, à l'assemblée législative. Il passa ensuite à la convention nationale, où il fut chargé de l'examen des comptes. En 1792, il commença à montrer un républicanisme ardent; la première preuve qu'il en donna, date de l'époque des premières dénonciations portées contre le général Custine, dénonciations qu'il appuya de tout son pouvoir. Il vota ensuite la mort du roi sans

sursis ni appel au peuple, et se montra partisan des mesures violentes, notamment contre les proscrits du 31 mai, les prêtres réfractaires et les fonctionnaires prévaricateurs. Il eut pendant quelques mois le titre de commissaire de la convention auprès de l'armée du Rhin, et fut rappelé, au mois de novembre 1793, pour remplir une mission dans les départements du Gard et de la Lozère, où il déploya la plus grande férocité dans les villes d'Uzès, d'Alais, d'Anduze, de Saint-Jean-du-Gard et de Nîmes, où l'échafaud se couvrait chaque jour, d'après ses ordres, du sang de nouvelles victimes. Il contraignait les parents de ceux qu'il assassinait à danser avec lui et ses sicaires, autour de l'instrument du supplice. Malheureusement Borie-Cambort n'est pas le seul dont ces malheureuses contrées aient eu à supporter la cruauté. Poursuivi par la clameur publique, mis en état d'accusation comme fauteur en partie de la journée du 1^{er} prairial an 3, qui coûtait la vie au député Ferraud, il se fit comprendre dans l'amnistie du 4 brumaire an 4, et, le croira-t-on, fut nommé, le 18 brumaire an 8, juge au tribunal civil de Cognac. Il est mort, en 1803, dans la retraite, à Sarlat, département de la Dordogne.

BORKHAUSEN (MAURICE-BALTHASAR), naquit à Giessen en 1760. Ce savant naturaliste fut d'abord maître-d'hôtel, puis assesseur de la direction générale des eaux-et-forêts; de la députation économique du pays de Darmstadt; enfin en 1800, il fut nommé conseiller du prince. Il a composé, en allemand et en latin, plusieurs ouvrages sur la botanique et la zoologie, qui renferment des vues neuves et qui annoncent un homme pénétré de l'importance de la science qu'il cultivait avec tant de succès. Ses principaux écrits sont : *Histoire naturelle des papillons d'Europe dans un ordre systématique*, en cinq parties, avec deux planches coloriées, Francfort, 1788, 1794, in-8°; *Essai d'une description des différentes espèces d'arbres fruitiers qui croissent en pleine terre dans le pays de Hesse-Darmstadt*, Francfort, 1790, in-8°; *Explication des termes qui sont en usage dans la zoologie*, Francfort, 1792, in-8°; *Tentamen dispositionis plantarum Germaniarum seminiferarum secundum novam methodum à staminum situ et proportionem cum characteribus generum essentialibus*, Darmstadt, 1792, in-8°, et un supplément de 172 pages, publié après sa mort sous ce titre : *Tentamen Florae Germaniae*, Francfort, 1811, in-8°. La méthode ingénieuse de diviser les plantes phanérogames, d'après la considération très importante de l'insertion des étamines, avait été créée long-temps avant par Gleditsch; c'est celle qui conserve le mieux les analogies et les affinités, et conséquemment qui est la plus naturelle. *Précis de l'histoire naturelle des animaux de l'Allemagne*, Francfort, 1797, in-8°. Borkhausen, en 1793, travaillait au journal *Reinische Magazin*. Ce savant mourut en 1806.

BORN (IGNACE, baron de), minéralogiste célèbre, naquit à Carlsbourg en Transylvanie, le 26 décembre 1742. Il fit ses études à Vienne, chez les jésuites, qui l'engagèrent à prendre leur habit, mais il ne le porta que pendant seize mois. Born a la faire son droit à Prague, et entreprit ensuite un long voyage. Ce ne fut qu'après avoir parcouru l'Allemagne, la France, la Hollande et les Pays-Bas, qu'il se livra par goût à l'étude de l'histoire naturelle. Il acquit des connaissances si profondes dans la minéralogie, que l'empereur d'Allemagne le nomma conseiller aulique au suprême département des mines et des monnaies. Après les observations qu'il alla faire dans le bailli de Temeswar, dans la Haute et Basse-Hongrie, il publia un ouvrage intitulé : *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, qui fut traduit en français par M. Mannet,

in-12, 1780. Born, dans un de ses voyages, faillit être la victime de son zèle pour la science, car étant descendu dans une mine à Felso-Banya, il y resta suffoqué pendant quinze heures, et sa santé en demeura pour toujours altérée. En 1776, l'impératrice-reine l'appela à Vienne, et le chargea de classer et de décrire les objets composant le cabinet impérial d'histoire naturelle. La première partie de cette description parut en 1778, in-8°, en latin et en allemand, et en 1780, in-fol., avec planches coloriées. Elle contient les *Testacis*. Au nombre de ses ouvrages les plus remarquables, on cite : *Liophylacium Bornianum*, Prague, 1772 et 1775, 2 vol. in-8°; *Effigies virorum eruditum atque artificum Bohemiae et Moraviae*, Prague, 1773, 1775, 2 vol. in-8°; *Mémoires d'une société de savants établis à Prague pour les progrès de mathématiques, de l'histoire naturelle et de l'histoire du pays*, en allemand, Prague, 1775, 1784, 6 vol. in-8°; *Méthode d'extraire les métaux parfaits des minerais et autres substances métalliques, par le mercure*, en allemand, 1786, in-4°. Une édition française portant le nom de Born, parut à Vienne en 1788, in-8°, avec planches. Cet ouvrage contient la description des différents procédés suivis dans l'Amérique par les Espagnols, et en Hongrie par l'auteur. Born attachait un grand prix à ce dernier ouvrage, et c'est aussi son plus beau titre à la reconnaissance des minéralogistes. Le procédé de l'amalgamation, qu'on peut appeler le sien, puisqu'il le perfectionna, ne fut cependant, comme il l'avait prévu, adopté dans la routinière Autriche, qu'après bien des obstacles. On attribue généralement à Born un ouvrage dont il a du moins donné la première idée, et dont il pressa la publication, après en avoir obtenu la permission de Joseph II, prince assez éclairé pour ne pas aimer les moines. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit; il a pour titre : *Johannis Physicopolis Specimen monacologiae*. C'est une ingénieuse satire contre les moines, classés plaisamment selon la méthode de Linnée. Il fut imprimé d'abord à Augsbourg, en 1783. Broussanet, sous le nom de Jean d'Antimoine, traduit ou plutôt imita cet ouvrage sous le titre : *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines*, 1784, in-8°. Le baron de Born, dont la bienfaisance égalait le talent, mourut à Vienne en 1791, le 28 août.

BORNES (LAVARAT), député en 1783 aux états-généraux par le tiers-état de la province d'Auvergne, ne fut aucunement remarqué dans cette assemblée; mais six ans plus tard, ayant été nommé au conseil des cinq-cents, il se déclara contre la révolution, et devint un des membres les plus actifs du parti opposé au nouvel ordre de choses. Il défendit, en 1793, Job Aymé, dont l'exclusion du corps législatif avait été demandée à cause de l'attachement dont on le soupçonnait pour la maison de Bourbon. Les principes qu'il avait embrassés le portèrent à s'opposer à l'amnistie proposée en faveur des ultra-révolutionnaires; ils lui valurent d'être compris, par le directoire, qui le considérait comme l'un de ses adversaires les plus ardents, dans le décret qui condamnait à la déportation un grand nombre de députés et même de journalistes : il parvint cependant à s'échapper et se refugia en Allemagne, où il resta jusqu'après le 18 brumaire. Revenu en France, il n'exerça aucun emploi sous le gouvernement impérial. Le Roi lui conféra, le 18 août 1814, des lettres de noblesse, et, le 5 octobre suivant, lui accorda la décoration de la légion d'honneur. En 1835, M. le chevalier Bornes présida le collège d'arrondissement du Puy en Velay (Haute-Loire); il fut même porté au nombre des candidats à la députation, mais ne fut point élu. Il a dû se consoler de ce désappointement par la faveur qu'il a obtenue d'être appelé à la

sous-préfecture de Brioude, qu'il occupa encore aujourd'hui.

BORRELLI (le baron), maréchal-de-camp, entra comme sous-lieutenant, en 1793, dans le 14^e régiment de chasseurs à cheval, et parvint quelques années après au grade de chef d'escadron. En 1803, il fit à la grande armée, près du maréchal Lannes, les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, pendant lesquelles il fut plusieurs fois blessé; il reçut la croix d'officier de la légion d'honneur pendant la campagne d'Allemagne, fut nommé adjudant-commandant dans celle de Pologne, et fit ensuite partie de l'armée d'Espagne; il se rendit à Madrid, d'où le prince Murat qui commandait en chef, l'envoya à Ciudad-Rodrigo, pour recevoir et inspecter l'armée portugaise qui venait au service de France. Il fit, en 1812, la campagne de Russie comme sous-chef d'état-major de la cavalerie commandée par le roi de Naples; se distingua aux combats de Vitepsk, de Smolensk, Borodino, etc.; fut fait général de brigade à la suite de ces affaires, et remplaça provisoirement le général Belliard qui avait été blessé dangereusement à Mojaïsk. En 1803, il fut nommé chef d'état-major du 1^{er} corps de la grande armée; donna des preuves de bravoure et de talents dans la journée du 18 septembre où il détruisit totalement une colonne ennemie de deux mille hommes. Le général Borrelli renfermé dans Dresde, ne entra en France qu'après le retour du Roi, en 1814. Envoyé à Lyon pour s'opposer à la marche de Napoléon, en mars 1815, il revint avec Moniteur, et fut nommé sous-aide-major-général de l'armée, commandée par le duc de Berri. Il resta à Paris après le départ de la famille royale, pour y commander les troupes qui devaient y arriver, et n'abandonna son poste que lorsque Napoléon fut entré aux Tuileries. Désigné quelques jours après pour remplir les fonctions de chef d'état-major de la garde nationale de Paris, il sut maintenir la tranquillité dans ces circonstances difficiles. Le général Borrelli présida, en 1817, le collège électoral du département de la Lozère, son pays natal. Il fut employé dans les inspections jusqu'à l'organisation du corps royal d'état-major dont il fit partie.

BORRONI (PAUL-MICHEL-BENOÎT), naquit à Voghera, en Piémont, en 1749, et mourut dans la même ville, le 23 août 1819. Né avec les plus heureuses dispositions pour la peinture, il les cultiva dans les écoles de Milan, de Parme et de Rome, et, prenant un peu de la manière du Corrège et de celle de Michel-Ange, il parvint à acquérir un talent très distingué. Plusieurs souverains lui firent en vain les offres les plus brillantes, il retourna dans sa patrie en 1776, ce qui n'empêcha pas ces mêmes souverains de lui prodiguer des marques d'estime et de munificence: le pape Pie VI, le créa chevalier de l'épée d'or, et le roi et la reine de Sardaigne lui firent une pension qui lui continua le gouvernement français. Borroni s'est illustré par une foule de tableaux dont plusieurs lui ont mérité des médailles d'or. Tels sont: le Mariage de la Vierge, sa Fuite en Egypte; son Assomption, la Mort de saint Joseph, la Mort du juste, un Saint-Germain, une Sainte Famille, Annibal sur les Alpes, la Mort de Lucrèce, les Saisons, la Clémence de Titus et plusieurs portraits. Mais celles de ses productions qui fixèrent surtout les regards des connaisseurs sont un grand tableau de la Reconnaissance de la république Cisalpine, et un Diogène sortant de son tonneau et adressant à Alexandre ces mots si connus: *Où-toi de mon soleil?* Borroni fut vivement regretté de ses concitoyens, qui perdaient en lui un homme d'un talent distingué, auquel les mœurs les plus douces et la plus rare modestie donnaient encore un nouveau lustre.

BORSON (ЭВЕНК), membre des académies

des beaux-arts de Florence et des sciences de Turin, est né à Saint-Pierre d'Albigny, le 19 octobre 1758. Après avoir été reçu docteur en théologie à Turin, il se livra à son goût pour l'étude des sciences naturelles, voyages en Italie, et reçut à Pavie et à Florence les leçons du célèbre Spallanzani, et du savant abbé Fontana. La bienveillance du cardinal Borgia lui ouvrit la magnifique collection d'antiquités orientales que ce cardinal possédait à Velletri, et il en publia la description. De retour en Piémont, il se fixa à Turin et y fut nommé conservateur du cabinet d'histoire naturelle, vers 1800. Il a publié: 1^o *Lettres au docteur Allioni sur le cabinet*, etc., du cardinal Borgia, Rome, 1796, in-8o; 2^o *Ad oryctographiam pedemontanam Actuarium*, 1798, in-4o; 3^o *Passage de S. S. Pie VII par la 27^e div. milit.* en 1804, Turin, 1805, in-4o; 4^o *Statistique minière* du département du Po, dans l'*Annuaire de Turin*, 1806; 5^o *Substances minérales exploitées en Piémont*, ib. 1806, in-8o.

BORSTELL (N.), général-major prussien, se distingua dans diverses affaires, notamment à la bataille de Pirmasens, où il s'empara de 14 pièces de canon. En 1815, il se rendit coupable d'insubordination envers le général Blücher, et un conseil de guerre le condamna à quatre ans de prison dans la citadelle de Magdebourg. Quelques biographes assurent que c'est à la sollicitation de Blücher, que le roi de Prusse réduisit la détention à six mois. Peu après, il fut nommé gouverneur de Magdebourg, et, en 1816, il obtint le gouvernement général de la Prusse occidentale.

BORY (GASPAR), membre de l'institut, naquit à Paris, le 13 mars 1720. Il fut avant la révolution gouverneur de l'île Sous-le-Vent et chef d'escadre. Le savant Delambre, dans l'éloge historique de Bory, s'exprime ainsi au sujet du premier service que cet estimable officier rendit à notre marine et à la science nautique: «L'art si important de se conduire sur mer, par l'observation des astres, à défaut d'objets plus rapprochés qui pussent indiquer la route qu'on doit suivre; cet art qui exige toutes les ressources des arts et des sciences perfectionnés, avait été livré long-temps à une routine aveugle. Ce n'est pas qu'on n'eût reconnu la nécessité des méthodes astronomiques, mais le peu de confiance qu'elles inspiraient, dans l'état d'imperfection où elles étaient encore, les faisait entièrement négliger. Quelques observations grossières, quelques pratiques insuffisantes, et le plus souvent abandonnées aux pilotes, voilà tout ce qui constituait alors l'astronomie nautique. Cependant, déjà depuis vingt ans, Hadley avait publié la description de deux instruments à réflexion, dont la première idée était due à Newton, et qui devaient opérer une révolution dans l'état des observations nautiques. Les nouveaux instruments, peu répandus encore dans la marine anglaise, étaient absolument inconnus dans la nôtre. Bory fut le premier, parmi les Français, à sentir tous les avantages de la découverte de Hadley. Il s'efforça de faire connaître un instrument si utile; et le traita qu'il en publia, en 1751, par la clarté et la simplicité de sa rédaction, par le soin que prit l'auteur de l'approprier aux lecteurs auxquels il le destinait principalement, fut un véritable service rendu aux marins. A la même époque, Bory, réuni à plusieurs officiers distingués, entreprit un *Dictionnaire de marine*. Il avait rédigé les articles d'astronomie, d'hydrographie et de pilotage. Ces matériaux furent confiés aux soins de l'académie de marine, à qui des circonstances imprévues ne permirent pas d'achever cet important ouvrage. Chargé par le gouvernement de déterminer astronomiquement la position des caps Finisère et d'Orlégal qui ne se trouvaient encore tracés avec

exactitude sur aucune carte, Bory, malgré mille obstacles qu'il éprouva, tant de la part des éléments que de celle des superstitieux habitants de la ville espagnole de Muros, près de laquelle était placé son observatoire, remplit cependant sa mission d'une manière satisfaisante. De retour à Brest, en 1753, il observa le passage de mercure sur le soleil, et donna à ce sujet un *Mémoire* qui fut inséré parmi ceux des savants étrangers. A l'occasion de l'éclipse solaire du 26 octobre de la même année, Bory fit voile pour le Portugal dans l'intention de rectifier les cartes des côtes occidentales de la péninsule d'après la nouvelle fixation qu'il avait faite du cap Finistère; mais l'éclipse n'ayant été que partielle, Bory manqua le but astronomique qu'il s'était proposé. Toutefois, pour utiliser son séjour sur ces côtes, il ne revint qu'après avoir déterminé la longitude d'Aveiro. Il entreprit un voyage à Madère qui fut signalé par des opérations qu'il consigna dans les *Mémoires de l'Académie* (années 1768 et 1770). Bory fut nommé, en 1761, gouverneur de Saint-Domingue. Avant son départ, il avait préparé un projet pour adoucir le sort des malheureux esclaves et pour inspirer aux propriétaires des sentiments plus dignes d'un être qui se dit l'image de Dieu sur la terre. Son plan fut approuvé par le gouvernement; mais ce savant philanthrope fut rappelé sans avoir pu faire tout le bien qui était dans son cœur. Il fut nommé, le 3 août 1765, associé libre de l'Académie des sciences, et, l'année suivante, il quitta le service de la marine, mais il n'en détacha pas ses affections, car en 1780, il publia un *Mémoire sur les moyens de purifier l'air des vaisseaux*, et en 1789 et 1790, il fit paraître ses *Mémoires sur l'administration de la marine et des Colonies*, qu'il dédia à l'Assemblée nationale. La révolution frappa Bory d'une manière affligeante: une nombreuse famille qu'il soutenait se vit dans l'indigence par la réduction des pensions qu'il avait acquises par ses services, et par la suppression de ses rentes sur l'état. Dans cette position critique, aucun sacrifice ne fut au-dessus de son courage; il fit même le plus douloureux pour un savant, celui de sa bibliothèque. Il ne fit point partie de l'institut lors de sa formation, mais en 1796, il y fut admis en remplacement du célèbre Pingré, et mourut le 8 octobre 1801.

BORY-DE-SAINT-VINCENT (J.-B.-M.-G.), naturaliste, géographe, voyageur et militaire distingué, est né à Agen, en 1780, et fut élevé à Bordeaux par le comte de Tustal, son oncle maternel. Il prit de bonne heure, au sein d'un superbe musée d'histoire naturelle, formé dans sa famille depuis plusieurs générations, le goût des sciences physiques qu'il ne cessa de cultiver depuis. La révolution, en nuisant à sa fortune, interrompit son éducation, et le porta aux armées avant l'âge de vingt ans. Il ne tarda pas à se faire distinguer de ses chefs, et le général Brune, commandant l'armée de l'Ouest, le nomma sous-lieutenant. Avant de quitter le lieu qui avait été témoin de ses premiers pas dans les sciences, il s'était déjà fait connaître dans le monde savant par plusieurs mémoires imprimés sous les auspices de la société d'histoire naturelle de Bordeaux; l'un d'eux, imprimé lorsqu'il avait quinze ans au plus, avait surtout fixé l'attention en ce qu'il y attaquait par les plus forts raisonnements, tirés d'une suite d'observations microscopiques du genre le plus neuf, l'une des erreurs du grand Linnée, dont cependant M. Bory-de-Saint-Vincent se déclarait d'ailleurs l'humble disciple et le plus sincère admirateur. Ce succès décida du goût de l'auteur pour des recherches qui lui ont assigné une place distinguée parmi les savants du dix-neuvième siècle. Les plus longues herborisations, de fréquentes excursions dans les

landes aquitaines, le long de la mer de Gascogne et dans les Pyrénées, l'avaient habitué de bonne heure aux fatigues et aux courses lointaines. M. Bory-de-Saint-Vincent, à la tête d'un détachement de sa compagnie, commandait un petit fortin de Belle-Ile-en-Mer, lorsqu'à la demande de M. Lacépède, son compatriote et l'ami de sa famille, il fut nommé pour remplir une des places de naturaliste dans l'expédition autour du monde confiée au capitaine Baudin. Il reçut cette nouvelle au moment où le blocus le plus sévère, formé par un vaisseau de ligne, trois frégates et un cutter anglais, ne permettait plus au moindre bateau, si ce n'est avec le plus grand danger, de communiquer avec la Bretagne. M. Bory-de-Saint-Vincent éprouvait une crainte extrême qu'un trop long retard ne lui fît manquer l'expédition, lorsqu'il dut à M. de Lauriston, depuis ministre de Louis XVIII, de pouvoir être transporté sur le continent; ce généreux officier s'exposant pour lui rendre ce service à un naufrage presque inévitable sur un frêle esquif à peine capable de contenir les personnes indispensables pour le conduire. Des lors la carrière si brillamment parcourue par tant de voyageurs célèbres lui fut ouverte, et il put aspirer à s'y distinguer. Il était temps d'arriver. L'expédition Baudin partit du Havre peu de jours après. Pour des raisons relatives à la conduite du capitaine, la discorde se mit dans son état-major, et près de la moitié des officiers et des savants qui étaient à bord l'abandonna à l'île de France. M. Bory-de-Saint-Vincent fut du nombre de ceux qui se retirèrent, sa santé ne lui permettant pas d'aller plus loin pour le moment. Après son rétablissement, il fut employé à l'état-major de la colonie par le gouverneur Magallon de la Morlière, et obtint de ce chef toutes les facilités possibles pour visiter les îles du voisinage. L'île de la Réunion, aujourd'hui Bourbon, fixa surtout son attention. Malgré les excursions de plusieurs savants, elle était peu connue; M. Bory-de-Saint-Vincent la parcourut dans tous les sens, atteignit le sommet de ses montagnes les plus élevées, observa au milieu des laves brûlantes, qui portaient au loin la terreur dans le pays, toutes les phases d'une éruption volcanique terrible, et traça, pour résultat de courses si dangereuses, la plus belle carte topographique qui eût jamais été gravée. On trouve dans ce chef-d'œuvre du burin de Blondeau, qui déclare n'avoir fait que rendre fidèlement, trait pour trait, le dessin à la plume de M. Bory-de-Saint-Vincent, la méthode actuelle employée dans les plus belles productions topographiques, et surtout une manière toute nouvelle et aussi exacte que pittoresque de rendre les courants des laves. En revenant en France, M. Bory-de-Saint-Vincent toucha à diverses îles d'Afrique, et notamment à Sainte-Hélène, dont il eut l'honneur de faire une excellente carte, malgré les difficultés qu'il eut à essayer de la part des autorités pour parcourir l'île; notre géographe fut même forcé, pour confectionner son plan, de joindre à ce qu'il avait vu lui-même ce qu'il put extraire furtivement d'une carte très bien faite qui décorait l'un des appartements du gouverneur. Outre cet objet important, l'auteur rapporta de l'île un papillon magnifique, qui, malgré sa grande taille et la richesse de ses couleurs, avait échappé aux voyageurs et n'aurait alors aucune collection. M. Bory-de-Saint-Vincent le fit connaître vingt ans après environ dans les *Annales générales des sciences physiques*; et lorsque Napoléon était prisonnier des Anglais: il a nommé *Prométhée* ce papillon superbe, « du nom, dit-il, de ce grand mortel qui, ayant dérobé un rayon du soleil pour répandre la lumière parmi les hommes, fut attaché sur un rocher par les dieux jaloux. » A son arrivée en France, M. Bory-de-Saint-Vincent, quel'immensité

de ses travaux durant deux ans recommandait plus que jamais, obtint de l'avancement. Il y avait à peine dix mois qu'il était de retour lorsque parurent ses *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide*, 1 vol. in-4°, Paris, 1803. Une foule de vues nouvelles, une érudition qu'on conçoit difficilement dans un homme à peine âgé de 25 ans, des recherches savantes sur l'histoire, la géographie, les volcans et l'histoire naturelle forment le fond de cet ouvrage, ou l'on trouve beaucoup de passages écrits avec le plus grand talent, mais où l'on reconnaît malheureusement à chaque page des négligences, des idées peu muries, et un penchant à la manie des systèmes, dont heureusement pour lui M. Bory-de-Saint-Vincent a eu le bon esprit de se corriger dans le reste de ses ouvrages, dont le dernier est jusqu'ici toujours le meilleur et le plus châtié. L'auteur ne s'en tint pas à ce traité sur un monde qui n'existe plus, et sur un archipel que la paresse espagnole laisse tomber dans le néant. La relation de son *Voyage dans les îles d'Afrique*, 3 vol. in-8°, avec un fort bel atlas grand in-4° de plus 50 cartes et planches, Paris, 1804, suivit à quelques mois de distance. Cet ouvrage mérita à M. Bory-de-Saint-Vincent la place de correspondant de l'institut. La guerre s'étant rallumée, il fut employé en qualité de capitaine de l'état-major particulier du maréchal Davoust; il servit près de ce général jusqu'après la campagne d'Austerlitz, et passa avec avancement au 5^e régiment de dragons au commencement de la campagne d'Iéna. Il ne quitta ce corps, en 1808, après la paix de Tilsitt, que pour passer à l'état-major particulier du maréchal Ney, qui, se rendant en Espagne, désirait avoir près de lui un officier de cavalerie capable en même temps d'être chargé de toutes sortes de reconnaissances. Ce fut le chef d'état-major Jomini, officier du plus grand mérite, qui désigna M. Bory-de-Saint-Vincent au vainqueur d'Elchingen. Bientôt après, il fut promu au grade de major, et resta auprès du maréchal Soult. Il fit sous ses ordres cette belle et savante campagne que termina la bataille de Toulouse. Les événements de la guerre ayant placé M. Bory-de-Saint-Vincent à la tête des troupes qui formaient la garnison d'Agen, il se trouva, par cette circonstance, commander sa propre patrie pendant une quinzaine de jours. Il y était encore lorsqu'il reçut des ordres pour faire prendre la cocarde blanche aux troupes qui lui avaient été confiées; alors le duc d'Angoulême put faire son entrée triomphale dans Agen, où le nom du colonel se trouvait enlacé de guirlandes, et marié, par la reconnaissance de ses compatriotes, à ceux de tous les personnages qu'on fêlait ce jour-là. Rappelé peu de temps après à Paris, lorsque le maréchal Soult fut nommé ministre de la guerre, M. Bory-de-Saint-Vincent fut l'un des huit colonels d'état-major employés au dépôt de la guerre. Il en a été rayé de fait par l'ordonnance du 24 juillet 1815. La paix ramena M. Bory-de-Saint-Vincent aux sciences et à la littérature; il s'occupa de la rédaction du *Nain jaune*; sa participation aux articles de cette feuille périodique le précipita dans une route dangereuse, et lui fit de nombreux ennemis. Occupé de ses fonctions au dépôt de la guerre, il n'alla point au-devant de Napoléon triomphant; mais le grand collège électoral du département de Lot-et-Garonne, dont il avait protégé le chef-lieu, lui paya la dette de la reconnaissance en le nommant l'un de ses représentants. En cette qualité, M. Bory-de-Saint-Vincent se prononça fortement à la tribune pour une constitution donnée par le peuple souverain et consentie par le chef du gouvernement. Il se prononça aussi contre la déchéance de l'empereur. Nommé par la chambre député près de l'armée, il en harangua plusieurs divisions sur les hauteurs de Belleville et à la Villette. L'enthousiasme que ses discours pro-

voquèrent était un sûr garant de la victoire que n'eussent pas manqué de remporter les Français s'ils n'eussent pas été trahis dans la nuit même. Il fut porté sur les listes de proscription du 24 juillet 1815, contresignées *duc d'Ortante*; la loi d'amnistie prononça son bannissement, et il ne reentra en France que le 1^{er} janvier 1820. Tourmenté pendant son exil par toutes les polices de l'Europe, il demeura libre et brava tous les efforts de ses ennemis en se cachant sous toutes sortes de déguisements. C'est alors que, obligé de chercher une retraite dans les carrières des environs de Maëstricht, il traça savamment l'histoire des vastes cryptes qui criblent la montagne, et il a publié cet ouvrage sous le titre de *Voyage souterrain*, 1 vol. in-8°, avec cartes et planches, 1823. Enfin on se lassa de persécuter M. Bory-de-Saint-Vincent, et il fut très honorablement accueilli par les savants de Berlin. Après avoir demeuré pendant quelque temps dans la maison de Carnot à Magdebourg et à Aix-la-Chapelle, il se fixa à Bruxelles, où, s'associant à deux savants du pays, il publia, de concert avec eux, les *Annales générales des sciences physiques*, 8 vol. in-8°, avec une multitude de planches. Il s'occupait alors beaucoup de lithographie, et ne fut pas étonné aux grands progrès que fit ce bel art dans les Pays-Bas, où le roi, juste appréciateur du mérite, accordait une protection spéciale à M. Bory-de-Saint-Vincent. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui divers Mémoires sur plusieurs sujets d'histoire naturelle, insérés dans le *Recueil de Capelle et Villers*, depuis 1795 jusqu'à 1798; quelques Mémoires imprimés dans les *Annales de Muséum* et dans l'*Ancien Journal des Voyages de Malte-Brun*; plusieurs écrits politiques; ses Mémoires justificatifs et ses pétitions qu'on peut considérer comme des ouvrages; une partie des *Annales générales des sciences physiques*, où la préface très savante est de lui seul; plusieurs Mémoires dans les *Nouvelles Annales de Eyties et Malte-Brun*, ou dans celles de MM. Audouin et Brongniart; près de la moitié des articles dont se composent les dix premiers volumes du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dont il est le directeur ou rédacteur principal; tous les articles d'histoire naturelle de l'*Encyclopédie de M. Courcier*; un *Traité de l'homme*; une *Histoire des animaux microscopiques*; un *Essai sur la matière*; enfin deux ouvrages sur l'Espagne, intitulés, l'un *Guide du voyageur*, 1 vol. in-8°, l'autre *Résumé de la géographie physique, historique et politique de la péninsule*, 1 vol. in-18 de 300 pages, avec cartes. Dans ce dernier ouvrage surtout M. Bory-de-Saint-Vincent a employé une grande variété de connaissances, et s'est placé au rang des géographes les plus distingués. On avait jusqu'ici comme leint de méconnaissance les services qu'il avait rendus à cette science dans la plupart de ses écrits; mais il semble avoir voulu se venger de cette sorte d'oubli injurieux en introduisant une manière toute nouvelle d'écrire sur la géographie, jusqu'à lui si sèche et si mal limée, en la rattachant à l'histoire, aux sciences physiques, à la littérature. On attribue encore à la mauvaise humeur de M. Bory-de-Saint-Vincent pendant son exil un petit livre intitulé *Samuel*, ou *le Livre du Seigneur*, qui fut l'objet de la meilleure mystification littéraire qu'on se soit jamais permise, et que la postérité mettra un jour au rang des anecdotes les plus caractéristiques de M. de Chateaubriand. On assure qu'il méritait un grand voyage de découvertes, qu'il méritait à exécution des qu'il aura terminé plusieurs grands ouvrages dont il est chargé.

BORY (N. de), secrétaire de l'académie de Lyon, gouverneur du château de Pierre-en-Cise, a publié une *Élégie sur la mort d'Egée*, et une *Ode sur l'immortalité de l'ame*. Il avait traduit, d'une manière fort remarquable, la plupart des *Odes d'Horace*. Cette

production est restée manuscrite. Il est mort à Lyon en 1791.

BOSC (Louis-Augustin-Guillaume), naquit à Paris le 29 janvier 1739, et fit ses premières études au collège des Gaudrans, à Dijon. Fils de Bosc-d'Antic, l'un des médecins du roi de France, il puisa de bonne heure, dans la maison paternelle, le goût des connaissances qu'il devait cultiver un jour. La botanique, sans le distraire de ses autres travaux, occupa de bonne heure son esprit studieux. Le crédit de son père lui fit obtenir un emploi. Il était à vingt-cinq ans secrétaire de l'intendance des postes, et fit paraître, vers la même époque, dans le *Journal de Physique*, ses premiers écrits sur l'histoire naturelle. L'étude de la botanique fut naître pour M. Bosc une de ces circonstances qui influent sur la vie entière. Ce fut au jardin des Plantes, en suivant une leçon du célèbre Jussieu, qu'il rencontra, pour la première fois, M^{me} Roland. M. Bosc, franc, loyal, instruit, lui plut ainsi qu'à son mari, et cette seule entrevue suffit pour jeter entre eux les fondements de leur amitié. Lorsque Roland parvint au ministère de l'intérieur, M. Bosc fut nommé administrateur général des postes; mais, comme dans la fortune de ses amis, la chute suivit de près l'élévation, il eut bientôt à leur prouver son généreux dévouement. Les girondins s'accommodèrent; M^{me} Roland fut arrêtée; M. Bosc perdit son emploi. Quoique proscrit lui-même, il ne cessa pas de donner, à son amie, les preuves d'un attachement au-dessus de tous les périls. On sait qu'elle avait résolu de se donner la mort; on sait aussi qu'on osa lui conseiller de l'attendre, et ce conseil dut venir d'un cœur qui connaissait toute la force du sien. Elle avait fait deux copies de ses mémoires; l'une fut anéantie par des mains timides; M. Bosc nous conserva l'autre. Ces manuscrits furent cachés longtemps au milieu des rochers de la forêt de Montmorency. C'est au milieu de cette forêt, dans les solitudes de Sainte-Radégonde, que, toujours errant, toujours menacé, M. Bosc resta caché dix mois encore après la mort de sa malheureuse amie. A peine le règne de la terreur eut-il cessé qu'il s'empessa de venger la mort de M^{me} Roland en publiant ses écrits. Tel fut le succès de cette publication qu'on en tira plus de douze mille exemplaires. M. Bosc, à l'époque de sa proscription, avait recueilli dans son asile un proscrit comme lui, Larivière-Lepeaux, qui, devenu plus tard membre du directoire, le fit nommer vice-consul à Wilmington, et consul à New-York, dans les États-Unis. Le congrès ne reconnut point ses pouvoirs, et, libre de tout soin diplomatique, il fit tourner ses loisirs au profit de la botanique, de la zoologie et de l'agriculture, dans un pays qui offrait, à ses recherches, un champ vaste, neuf et fécond. De retour en France, il administra les hôpitaux civils de Paris, et quand il perdit cet emploi, le gouvernement le chargea, sous le consulat, de parcourir l'Italie et la Suisse dans l'intérêt des sciences naturelles. Ses observations, ses voyages avaient ajouté beaucoup à ses connaissances. La France le comptait déjà parmi ses savants les plus distingués. On le nomma d'abord inspecteur de la pépinière de Versailles; puis inspecteur des pépinières du gouvernement. Si l'agriculture a fait, dans nos départements, de nombreux progrès, ils les doivent en partie aux conseils, aux lumières de M. Bosc. L'institut le reçut dans son sein le 11 août 1806. Les nombreux ouvrages qu'il ne cessa de publier depuis étendirent dans toute l'Europe la célébrité dont il jouissait en France. En 1814, l'empereur Alexandre voulut entretenir un homme dont la vie avait été consacrée à l'étude d'une science qui, en fécondant la terre, enrichit les États. Il passa une soirée entière chez M. Bosc. L'empereur d'Autriche,

François II, eut à la même époque une conversation de plusieurs heures avec lui sur les sciences naturelles, et désira lui laisser un honorable témoignage de son estime. Les souverains avaient apprécié ses travaux; il en reçut de ses égaux la récompense la plus flatteuse que l'académie des sciences le présenta pour remplacer le célèbre Thoin qui venait de mourir au jardin des Plantes. De 1789 à 1798, M. Bosc a publié beaucoup d'articles dans le *Journal d'histoire naturelle*, dans le *Journal des mines*, dans les *Mémoires de la société d'agriculture de Paris* et dans ceux de la société linnéenne. Il a été l'un des principaux rédacteurs du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* et du *Dictionnaire d'agriculture*, publiés chez Déterville, l'un en 20 vol., l'autre en 16 vol. in-8°, pour faire suite au *Baffon* du même libraire; M. Bosc a donné l'*Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacés*, 10 vol. in-8°. Enfin, il a fourni de nombreux articles aux vingt derniers volumes des *Annales d'agriculture*, ainsi qu'aux trois derniers volumes du *Dictionnaire d'économie rurale* dans l'*Encyclopédie méthodique*. Ses écrits, ses travaux nombreux ont donné la direction la plus heureuse à notre agriculture; sa vie entière offre le salubre exemple de ces vertus simples, énergiques qui s'allient dans les cœurs bien placés avec les penchants les plus louables et les sentiments les plus généreux.

BOSC (JOSSEPH), frère cadet du précédent, naquit à Aprey (Haute-Marne), le 20 septembre 1764. Envoyé fort jeune à l'établissement du Creusot, près Montcenis en Cherois, il était sur le point d'obtenir la place d'inspecteur des mines et manufactures des états de Bourgogne, lorsque la révolution vint détruire ses espérances. Forcé par les événements politiques de quitter Dijon, il se réfugia à Troyes en Champagne, où il fut incarcéré. Lorsque le calme fut rétabli, on le nomma professeur de physique et de chimie à l'école centrale en l'an 5. Le 22 prairial an 6, il fut nommé, par le directoire, commissaire central du pouvoir exécutif près le département de l'Aube; et le 7 floréal an 7, il fut élu par le collège électoral du département, député du conseil des cinq-cents. Après le 18 brumaire, il fut nommé délégué des conseils dans la 16^e division militaire; le 4 nivôse an 8, le sénat l'admit au nombre des membres du tribunal. Par décret du 28 germinal an 12, M. Bosc obtint la place de directeur des droits-réunis du département de la Haute-Marne; et, le 25 pluviose an 13, il fut nommé membre de la légion-d'honneur et chevalier de l'empire. Par ordonnance du Roi, du 5 janvier 1815, il passa à la direction des contributions indirectes du département du Doubs, où il est encore. Ce laborieux administrateur qui appartient à sept sociétés savantes, est connu par plusieurs mémoires insérés dans leurs annales, et par un grand nombre de rapports et d'opinions, au conseil des-cinq-cents et au tribunal. Son mémoire sur l'*Extinction de la Médecine*, a été adopté par la ville de Dijon, et imprimé à ses frais. Son analyse du *Canton-Pierre* a été imprimée dans le journal de physique. Membre du jury des arts, il a concouru à trois expositions des produits de l'industrie, et il y a beaucoup de mémoires et de rapports de lui, insérés dans le bulletin de la société d'encouragement, dont il fut un des fondateurs et un des commissaires. Il a propagé, par les annales des arts d'Oreilly, l'usage du vinaigre de bois dans la teinture, qui était entièrement inconnu. Parmi ses nombreux rapports pendant sa carrière législative, on cite celui qui est relatif au moyen de fournir du travail à la classe industrielle; son opinion sur la nécessité de multiplier les canaux de grande et petite navigation; son rapport sur le nouveau système monétaire aujourd'hui en vigueur; son opinion sur la caisse d'amortissement et sur la loi de ventôse

an 8. Membre de la commission des finances, il a toujours cherché à prouver qu'avant d'établir des impôts, il faut créer la matière imposable, et que les taxes qui altèrent les consommations et détruisent la reproduction sont funestes aux états. On a encore de M. Bosc les ouvrages suivants : 10 *Moyens d'améliorer les arts en France, par l'instruction*, 1800, in-8°; 20 *Traité d'économie politique*, intitulé : *De l'Accumulation des Capitaux, et des moyens de circulation chez les Peuples modernes*, 1802, in-8°; 30 *Traité élémentaire de Physique végétale, appliquée à l'agriculture*, Paris, in-8°.

BOSCAL de REALS (le comte de), membre du conseil général du département de la Charente-Inférieure, maire de la ville de Saintes, et membre de la chambre septennale, a fait partie de la plupart des députations de son département. Il monte fréquemment à la tribune pour y proposer des amendements qui n'ont jamais d'effet. Du reste, s'il parle souvent, il est peu verbeux dans ses discours, qui sont d'une brièveté remarquable. M. Boscal de Reals est un des membres les plus actifs de la contre-opposition.

BOSCAWEN (GUILLAUME), auteur et jurisculte anglais, neveu d'un amiral du même nom, naquit en 1752, étudia à Oxford, et fit son droit au collège de Middle-Temple. Après son entrée au barreau, il obtint la place de commissaire pour les banqueroutes et l'avitaillement des vaisseaux de l'état. Il est mort en 1811. On a de lui, 10 *Traité des Conventions relativement aux Lois pénales*, in-8°; 20 une *Nouvelle traduction d'Horace*, 2 vol. in-8°; 30 *des Progrès de la Satire, essai contenant des Observations sur les Révolutions survenues dans la littérature*, in-8°.

BOSCH (BERNARD), né en Hollande le 4 septembre 1746, mourut près de La Haye le 1er décembre 1803. Ministre protestant, poète célèbre, et représentant du peuple batave, il mérita, sous tous ces rapports, l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens. Il ne paraissait occupé que des fonctions de son ministère qu'il exerçait à Diemen, près d'Amsterdam, lorsque la publication d'un ouvrage allégorique, sous le titre de *l'Egoïsme*, le fit connaître comme poète. Au mérite de la versification se joignaient, dans cet ouvrage, la force des pensées et l'enthousiasme de la patrie. Le poème publié, sans nom d'auteur, fixa tous les suffrages, et surtout ceux d'une société patriotique qui fit annoncer, dans les papiers publics, qu'elle donnerait à l'auteur, s'il consentait à se nommer, une médaille d'or de 25 ducats. Bosch, satisfait du succès de son poème, refusa la récompense; mais la refusa en poète, en se nommant, dans une autre pièce de vers, que l'on peut traduire ainsi : « Le vil intérêt m'a jamais légué mon cœur; l'amour de la patrie m'a fait saisir ma lyre; et, si mes chants sont dignes du sujet qui m'a inspiré, que l'or destiné à récompenser mes travaux, serve à former des soldats, qui, comme moi, seront dévoués à la patrie. » Son talent ne put effacer les mauvaises impressions qu'avait fait naître son opposition au parti du stathouder; il fut persécuté; et lorsque les troupes prussiennes entrèrent en Hollande, pour soutenir la cause du prince d'Orange, Bosch fut forcé d'en sortir, et de renoncer à ses fonctions. Il chercha d'abord un asile à Berg-op-Zoom, et ensuite à Zaandam (Sardam). La persécution produisit ici ses fruits, comme partout ailleurs. Bosch s'attacha plus que jamais à la cause pour laquelle il souffrait; et lorsque la révolution s'opéra en 1796, ses concitoyens l'en récompensèrent dignement, en le nommant représentant du peuple. Il s'établit alors une lutte entre les amis du nouvel ordre de choses et les partisans de l'ancien; Bosch et son parti triomphèrent, et firent

éliminer ceux du parti contraire, le 22 juin 1798. Une réaction s'opéra la même année; Bosch fut éliminé à son tour, et détenu pendant quelques mois dans la *Maison-du-Bois*. Rendu à la liberté, il ne s'occupa plus qu'à faire triompher les principes auxquels il avait sacrifié sa vie, et prit part à la rédaction des journaux *le James* et *l'Éclair politique*. Malgré la détresse qu'il éprouva constamment depuis cette époque, il ne devia pas un seul instant du désintéressement qui l'avait signalé dans sa prospérité, et mourut sans laisser dans son domicile de quoi payer les frais de son convoi. *La loge maçonnique des vrais Bataves* se souvint alors des services qu'il avait rendus à la chose publique; ce fut elle qui le fit transporter de la campagne qu'il habitait, à l'église Neuve de La Haye, où il fut inhumé. Bosch avait publié, l'année même où il mourut, ses *Poésies*, 3 vol. in-8°.

BOSCH (JÉROMME de), naquit à Amsterdam, le 23 mars 1740. Son père était pharmacien. Il se distingua dans ses études par son application et son esprit, et montra de bonne heure tant de goût pour la poésie latine, que Burmann se plut à le diriger. Il fit paraître, en 1771, les poésies de Gérard Houft, son ami et son condisciple. Le père de ce dernier était bourgmestre d'Amsterdam, par reconnaissance il fit nommer Bosch à l'emploi de premier commis au greffe de la maison de ville, place qui lui laissait le loisir de cultiver les lettres. Bosch fut nommé, en 1800, curateur de l'université de Leyde; il redressa plusieurs injustices qui avaient été commises à la suite de la révolution de 1795. Il possédait une magnifique bibliothèque riche surtout en éditions principes, et remarquable par le choix des livres et leur belle édition; il avait passé soixante années de sa vie à réunir cette intéressante collection, dont il éloignait tout livre sale ou taché d'encre et d'huile, ou piqué de vers. Il en publia lui-même le catalogue abrégé sous ce titre : *Brevi descriptio bibliothecæ Hier. de Bosch, quatenus in ed. græci et latini scriptores asservantur*, Utrecht, 1809, in-8°. Bosch mourut le 1er juin 1811. On lui doit les ouvrages suivants : *Genethlion D. J. van Lennep*, 1774; *In funere Egberti de Vry, Temminck, Amstelodamensis consulis*, 1785, in-4°; *Laudes Buonapartii, et Elegia (ad Galliam), cum primi consulis, vixit ferro atque insidiis appelleretur*, réimprimés en hollandais, en français et en allemand à Utrecht, 1801, in-8°; *Epicedium in funere acerbo sororis Judithæ de Bosch*, 1793, in-8°; *Ad manes dilectæ sororis*, 1794, in-8°; *Consolatio ad Hrr. Bondi cum suavissimam et optimam uxorem amisisset*, 1807, in-8°; *Poemata*, Utrecht, 1803, in-4°; *Appendix poematum*, 1808, in-4°. Il composa encore plusieurs ouvrages dans sa langue maternelle, entre autres, les éloges de H. G. Oosterdyk et J. R. Deiman. Il a publié l'*Anthologia græca cum versione latina H. Grotii*, Utrecht, 1773, 1810, 4 vol. in-8°; quelques exemplaires ont été tirés in-folio, le quatrième vol. est intitulé : *De Bosch observationes et notæ ineditæ in anthologiam græcam, quibus accedunt Cl. Salmassii notæ ineditæ*; les notes, qui ne vont que jusqu'au second livre, devraient encore être l'objet de deux ou trois volumes, dont il est à craindre que la mort de l'auteur ne nous prive peut-être pour toujours.

BOSCH (MATTHIEU van HEYNINGEN), né à Groningue en 1772, et mort dans la même ville en 1822, dans sa cinquantième année, a mérité le titre honorable d'ami de l'enfance, en composant pour elle un grand nombre de petits ouvrages élémentaires de morale et de religion, souvent réimprimés. Il avait un véritable talent comme poète; mais son zèle pour l'amélioration de l'instruction primaire le recommanda beaucoup plus comme citoyen, que ses poésies ne le distinguent sous le

premier rapport. Il avait publié, en 1821, un aperçu intéressant sur l'*Enseignement des sourds-muets*, accompagné de leur alphabet manuel, et de l'état de situation de l'institut national des sourds-muets, créé à Groningue, et dirigé par le vénérable Henri-Daniel Guyot, élève de l'abbé de l'Épée. L'on s'attendait à de nouveaux ouvrages de ce genre, d'après ses talents et son expérience, lorsqu'une mort prématurée est venue l'enlever aux amis de l'humanité.

BOSCHERON-DESORTES (RAPHAËL), né à Paris, en 1738, fut sous l'ancien régime trésorier-payeur des rentes sur l'hôtel de ville, administrateur des hospices, et enfin électeur de l'ordre de la noblesse de Paris, lors de la convocation des états-généraux, en 1789. Partout il se distingua par la plus pure intégrité, par le zèle pour le bien public et par l'étendue de ses connaissances dans l'exercice de sa charge. Il s'occupa avec succès d'améliorer l'ordre du service; il contribua puissamment à faire supprimer des bénéfices exorbitants, qui retournaient au profit de l'état. Dans les fonctions gratuites qu'il appelaient au soulagement de l'indigence et du malheur, il fit une heureuse application des études sérieuses auxquelles il s'était voué, et des leçons qu'il avait puisées dans ses liaisons intimes avec les hommes de son temps les plus distingués par leur savoir, tels que Parmentier, Tillet, Le Sage, Darcet, Lavoisier, Fourcroy, etc. Il perfectionna la manipulation des huiles et des savons, et la panification de toutes les substances alimentaires, et réussit à créer à la fois de nouveaux moyens d'économie et d'abondance, et les administrateurs qui lui ont succédé n'ont eu qu'à recueillir le fruit de ses travaux. Au 18 brumaire, Dufresne qui, avec le consentement secret du roi, accepta la direction du trésor public, et qui mérita par ses services un monument glorieux dans l'enceinte même de la trésorerie, Dufresne fit nommer Boscheron payeur-général de la dette publique; il lui abandonna même le choix de ses collaborateurs, et cette généreuse confiance ne fut point trompée. Vers ce même temps, il fut appelé au conseil de la commune, et fut un des signataires de la proclamation célèbre du 2 avril 1844, où M. Bellart rassembla en un instant la capitale et bientôt la France entière autour du trône des Bourbons. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, M. Boscheron fut destitué; mais, après la seconde restauration, il fut nommé officier de l'ordre royal de la légion d'honneur. Le Roi lui accorda en outre la permission d'ajouter une fleur de lis à ses armes. Dès lors M. Boscheron regarda sa carrière comme finie; il résigna ses places, dans lesquelles il avait été réintégré, à son fils aîné. Il est mort à Paris le 3 janvier 1825.

BOSCHERON-DESORTES (GUILLAUME), fils aîné du précédent, membre du conseil général du département de la Seine, et ancien payeur-général de la dette publique, naquit à Paris, le 24 juillet 1774, d'une famille ancienne et distinguée de la capitale. Il se consacra d'abord à l'administration de la guerre, et bientôt et presque uniquement à celle du trésor public. Payeur de la marine à Toulon, il remplaça, en 1809, à Paris, son père comme payeur-général de la dette publique, et compta près de 25 années de services dans les ministères du trésor et des finances. En 1814, il fut nommé par le Roi membre de la légion d'honneur; en 1818, succédant encore à son père, il fut appelé au conseil-général du département de la Seine, et il ne trouva que des amis dans ses honorables collègues, dont il partagea les travaux avec un zèle aussi pur qu'infatigable. Lorsque le ministère des finances fit des réformes et des changements dans le personnel des bureaux du trésor, M. Boscheron fut sans cesse occupé de plaider la

cause des nombreux employés qu'il dirigeait alors sous le titre de payeur principal; mais il fut atteint lui-même à la fin de 1823, sa division fut supprimée et prit une autre forme, et M. Boscheron après avoir quelque temps conservé l'espoir d'une dernière et noble récompense par son admission au nombre des membres de la cour des Comptes, se vit admis à faire valoir ses droits à la retraite. Des ce moment il se renferma dans son intérieur, et se consola de l'ingratitude dans la culture des lettres. Il pouvait espérer encore de longues années lorsqu'il termina prématurément sa carrière dans sa maison de campagne de Grignon, près de Choisy-le-Roi, le 24 septembre 1826. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : *Essais de poésie* par M. B^{os}, membre du conseil général du département de la Seine, offert au public, Paris, in-8°, 1824.

BOSCHERON-DESORTES (CHARLES-ÉDOUARD), oncle du précédent, né à Paris en 1753, avait acheté, en 1771, une charge de conseiller au châtelet; devenu ensuite conseiller à la cour des aides, il occupait, lors de la révolution, l'emploi de maître des requêtes de l'hôtel du roi, auquel il avait été nommé, en 1786. Échappé, en 1793, à la hache révolutionnaire, on prétend que, de 1796 à 1803, il entretenait, avec diverses personnes, entr'autres avec M. d'André, une correspondance ayant pour but de concentrer les moyens de renverser le gouvernement existant, et que ce fut à son instigation que M. Dufrène accepta du premier consul la place de conseiller d'état, et de directeur-général du trésor, pour servir les intérêts des Bourbons. On ajoute que Louis XVIII écrivit, dans ce sens, à M. Dufrène. Nous rapportons ce fait tel qu'il existe ailleurs. Quoiqu'il en soit, M. Boscheron-Desportes n'épargna pas les sollicitations pour obtenir la place de conseiller à la cour impériale d'Orléans; il l'obtint en 1811, et la conserva jusqu'en 1814. S'il la quitta à cette époque, ce ne fut que pour devenir président de la même cour. En 1815, il fut forcé de donner sa démission; le second retour du Roi le fit rétablir dans ses fonctions; il est encore aujourd'hui président honoraire. M. Boscheron-Desportes est un des collaborateurs de la *Biographie universelle* et a contribué à la rédaction de la Gazette de France.

BOSIO (N.), l'un des plus célèbres sculpteurs français de l'époque actuelle, professeur à l'académie des beaux-arts, naquit à Monaco en 1770, et fut un des élèves d'un maître célèbre aussi, de Pajon. Ses nombreux ouvrages sont le plus bel éloge de son talent. Citer leurs noms suffit pour rappeler le mérite qui les distingue, et dont les amateurs des arts sont pénétrés. Les principaux sont : l'Amour lançant des traits. Ce morceau décore la galerie du roi de Bavière à Munich. Le Berger, Aristée et l'Hercule, terrassant Achélous, métamorphosé en serpent; tous deux au Louvre. Jacinthe couché, au Luxembourg. La nymphe Salmacis, Henri IV enfant, exécuté en marbre et en argent, pour le cabinet du Roi, la statue en bronze de Louis XIV, sur la place des Victoires, à Paris; et les deux bas-reliefs de ce monument représentant l'un : Le passage du Rhin par l'armée française; et l'autre, l'institution de l'ordre de Saint-Louis. On admire généralement l'exécution de la statue, bien que l'alliance du costume antique et de la coiffure du temps, semble, à beaucoup de personnes, former un disparate choquant; mais on reproche au cheval de n'être pas aussi pur de dessin. M. Bosio a encore exécuté les statues du roi et de la reine de Westphalie, celle de l'impératrice Joséphine. Cette dernière en Bavière, et les bustes des personnages principaux de la cour de Napoléon, ainsi que ceux du Roi Louis XVIII, du Roi actuel et de Mme la du-

chasse d'Angoulême. On lui doit encore vingt des bas-reliefs qui décorent la colonne de la place Vendôme, deux statues en marbre : la France, et la fidélité pour le monument projeté de Malesherbe, et les modèles de Vénus endormie, et de l'Amour séduisant l'innocence. Jeune encore pour les arts, M. Bosio promet d'enrichir la France de productions nouvelles. Bientôt l'on verra sortir de ses ateliers la statue en bronze de Louis XVIII, avec trois bas-reliefs, pour la place du Palais-Bourbon, la statue en marbre de Louis XVI pour l'église de la Madeleine, et un groupe de Louis XVI avec un ange, pour la chapelle expiatoire. M. Bosio, nommé membre de l'institut en 1815, et premier sculpteur du Roi en 1823, est officier de la légion d'honneur et chevalier de Saint-Michel.

BOSIO (N.), député de la Corse à la convention nationale, s'y fit peu remarquer. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention de ce prince, et son bannissement à la paix.

BOSQUILLON (ÉDOUARD-FRANÇOIS-MARIE), médecin et helléniste célèbre, naquit à Montdidier le 30 mars 1744. Il apprit de son père les éléments des langues anciennes; et, à l'âge de onze ans, il fut envoyé à Paris, chez les jésuites, pour y continuer le cours de ses études. Né avec un penchant décidé pour l'étude de la médecine, il s'adonna à cette science avec ardeur, et fut reçu, à vingt-six ans, docteur-régent de la faculté. En 1774, il fut nommé professeur de langue et de philosophie grecques au collège de France, et devint successivement censeur royal, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Bosquillon fut regardé comme un homme absolu dans ses opinions, qui étaient quelquefois d'une étonnante bizarrerie; par exemple, il soutenait que la peur seule rendait mortelles les suites de la morsure des animaux attaqués de la rage, et aucun raisonnement ne put le convaincre qu'il fallait attribuer ces effets à d'autres causes. Tout entier à la médecine d'Hippocrate, il ajoutait peu de foi aux découvertes nouvelles, dont cependant le domaine de la médecine s'est enrichi. Il interpréta mal plusieurs passages des écrits du divin vieillard, et s'écarta fréquemment des saines doctrines. Son goût pour la saignée était extrême; il était peu de cas dans lesquels il n'y eût recours, et cette prédilection avait jeté de la défaveur et même du ridicule sur sa pratique. Il était comparé sur ce point à un personnage fameux, d'un des romans de Lesage. Mais si Bosquillon ne peut être cité au nombre des bons praticiens, il faut convenir que, comme traducteur, il a rendu de véritables services aux sciences. Il fut un de nos plus savants hellénistes, et il a fait passer dans notre langue quelques uns des meilleurs ouvrages anglais. Il était grand bibliophile, et possédait de très belles éditions des meilleurs livres. Atteint d'une maladie lente, il prévit sa mort plusieurs années avant qu'elle arrivât, et n'en a pas moins conservé la sérénité de son ame et tout le calme de son esprit. Il fit lui-même préparer sa tombe au cimetière du P. Lachaise, et alla l'essayer avec un sang-froid bien rare. Il mourut dans la nuit du 21 au 22 novembre 1816. Les pauvres ont conservé la mémoire de ce médecin bienfaisant, qui les aidait à la fois de ses ordonnances et de sa bourse. Les principaux ouvrages de Bosquillon sont : *Traduction des Aphorismes et Prognostics d'Hippocrate*, in-8°, Paris, 1785; *Traduction des Éléments de Médecine pratique de Cullen*, in-8°, Paris, 1785; *Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères*, par Benjamin Bell, Paris, 1788-1803, in-8°; *Traduction du Traité de la gonorrhée virulente*, etc., par le même, Paris, 1802, a vol. in-8°; toutes ces traductions sont enrichies de notes nombreuses.

BOSSCHA (HERMAN), membre de l'institut des Pays-Bas, avait à peine terminé ses études, qu'il fut nommé régent d'une école latine à Deventer. Il justifia bientôt par une foule d'ouvrages en langues hollandaise et latine, les espérances qu'on avait conçues de son talent. Le premier ouvrage qu'il publia était un recueil de poésies latines intitulé : *Musa Deventriaca*, in-8°, 1786; il préférait par ces vers de sa jeunesse à des travaux plus importants qu'il publia en 1794, sous le titre de *Bibliotheca classica, sive Lexicon manuale quo nomina propria pleraque apud scriptores grecos et latinos maxime classicos obvia illustrantur, Deventriæ*, in-8°.

Une seconde édition, qui eut lieu deux ans après, avec de nombreuses additions, s'est écoulée avec une rapidité qui prouve combien on était convaincu de l'utilité de ce dictionnaire. Deux discours latins que prononça M. Bosscha en 1795, étant professeur de littérature ancienne, prouvèrent combien il avait su s'approprier la langue de Cicéron; le premier, *Oratio de græcarum romanarumque litterarum studio liberæ republicæ civibus imprimis commendando*, in-4°; le second, *Oratio de humanitatum studio à Poetarum lectone incipiende*, in-4°; la paix d'Amiens fournit aussi à M. Bosscha la matière d'un poème latin qui ne fut pas moins goûté à la lecture après l'impression, qu'il l'avait été lorsque l'auteur le prononça à l'académie de H. rderwick. On lui doit encore des *Notes critiques sur Propertius*, insérées dans les mémoires de la société littéraire d'Utrecht, et un *Discours sur la douceur des mœurs hollandaises*, qu'il composa lorsqu'il était professeur à l'université de Groningue. Tant de productions distinguées accrurent sa réputation, et on lui imposa, pour récompense, de nouvelles, mais d'honorables fonctions à remplir, celles de recteur de l'école latine d'Amsterdam, et de professeur d'histoire à l'athénée de cette ville; il publia à cette occasion deux *Discours latins*; l'un *sur l'utilité de l'histoire du moyen âge*, et l'autre *sur le commerce*. Les événements de 1814 offrirent à M. Bosscha une occasion de célébrer l'indépendance de sa patrie; il sut en profiter, et composa un poème latin où étaient exprimés tous les sentiments nobles qui l'animaient, et où respirait l'amour le plus pur du sol natal, sous ce titre : *Belgica liberata ad principem Gulielmum Auricam, carmen festum*. En 1817, il prononça, dans une séance de l'institut des Pays-Bas, l'éloge en vers latins, de Laurent Coster de Harlem, à qui les Hollandais attribuent l'invention de l'art typographique. L'auteur s'appuyait sur le mémoire couronné de M. F. Coning, qui cherchait à établir cette opinion pour flatter l'orgueil national, quoiqu'on attribue généralement à Guttemberg l'honneur de s'être servi le premier de caractères mobiles; n'importe, le mensonge officieux de Bosscha fait jouir les Hollandais de très beaux vers, qui, jusqu'à un certain point, les dédommagent d'une réalité à laquelle ils sont obligés de renoncer. Comme poète et comme prosateur, M. Bosscha tient un rang distingué parmi les écrivains hollandais. On fait surtout un cas particulier de son *Histoire de la révolution de Hollande*, in-8°, dont le dernier volume a paru en 1817. Il avait déjà traduit le *Voyage de M. Demon dans la Haute et Basse-Egypte*, 1805, 3 vol. in-8°, et les *Hommes illustres de Plutarque*, 13 vol. in-8°, ainsi que plusieurs ouvrages anglais et allemands qui n'ont rien perdu de leur mérite primitif en passant dans l'idiome hollandais.

BOSSSEL (AUGUSTE-ÉDOUARD-NICOLAS), né à Paris, le 25 septembre 1796, étudia les premiers éléments de l'art de guérir; mais séduit par la lecture de Racine et de Fénelon; entraîné vers la littérature par un penchant invincible, il abandonna

le culte d'Esculape pour celui des Muses, et forma son goût dans les nombreux entretiens où il assista chez J.-J. Dussault, qu'une mort prématurée enleva à la république des lettres, dont il était l'un des glorieux soutiens. En 1814, M. Bossi, alors sous-aide-major requis à l'hôpital militaire de Montaigu (de Paris), où régnait le typhus contagieux, donna les soins les plus assidus aux blessés qui lui furent confiés, et faillit devenir la victime de cette maladie, qui seule put lui faire suspendre ses fonctions. Le porte-feuille de M. Bossi contient, parmi un grand nombre de morceaux inédits, des *Odes*, des *Élégies*, des *Romances*, un *ouvrage sur trois personnages fameux*, des *esquisses historiques et littéraires*. L'auteur a publié : *la Veuve consolée*, 1820; un *Chant français*, musique de Naderman aîné 1821; *la Nymphe du Guadalquivir* 1824; *différents opuscules* imprimés dans divers recueils; une *Notice sur le Voyage de Polycète* (1821); *l'Analyse* du troisième volume du *Choix d'oraisons funèbres*, édition de J.-J. Dussault (1823), et celle du quatrième volume de la même collection, terminée par M. Théry (1826), et de l'Histoire des Juifs par M. Charles Malo (1826).

BOSSI (CHARLES-AUGUSTE, baron de), poète italien et homme d'état, fils aîné du comte de Bossi de Sainte-Agaïne, naquit à Turin le 15 novembre 1758. Il s'appliqua à l'étude du droit tout en cultivant avec ardeur la littérature sous le célèbre professeur Denina, dont il devint l'ami. Dès l'âge de dix-huit ans, il publia deux tragédies, les *Circassiens* et *Rhœa Sylvia*, qui reçurent un accueil très favorable, et quelques années après, il fut admis au doctorat *ex-droit*. Son génie le portait à la poésie lyrique, et c'est surtout par ses productions pindariques qu'il s'est distingué sur le Parnasse italien. Les événements qui marquèrent la fin du dernier siècle devinrent le sujet de ses chants; mais les sentiments philosophiques contenus dans ses productions déplurent à la cour de Turin, et par ce motif, nuisirent d'abord à son avancement; cependant cette défaveur n'eut pas de durée; il fut envoyé à Gênes comme secrétaire de légation, et résida ensuite auprès de cette république en qualité de chargé d'affaires; il quitta ce poste pour passer au département des affaires étrangères; en 1792, il partit pour la Prusse avec le titre d'envoyé confidentiel, et se rendit plus tard en Russie avec celui de conseiller, pour traiter une négociation de subsides. Il succéda à M. de Turbic, chargé d'affaires auprès de cette cour, et y demeura jusqu'au traité de paix entre la Sardaigne et la France, conclu après la prise de Mantoue, et qui plaçait cette première puissance en état d'hostilités avec la Russie; ce qui fit donner à M. de Bossi, par l'empereur Paul Ier, l'ordre de quitter ses états. A son retour, il fut nommé pour représenter son souverain auprès de la république de Venise, à l'époque où le gouvernement aristocratique cessa d'y être dominant; il y demeura pas long-temps, et se rendit bientôt auprès du général en chef de l'armée d'Italie, et fut l'agent de plusieurs négociations importantes jusqu'à la paix de Campo-Formio. Alors il partit pour la Hollande pour y remplir les fonctions de résident. Ce fut à La Haye qu'il apprit la cession qui venait d'être faite à la république française des états du Piémont; ne considérant, dans cette circonstance, que l'intérêt de son pays, et imitant en cela les hommes les plus puissants de la cour de Sardaigne, il adopta le nouvel ordre de choses. D'après les conseils du général Joubert, son ami, il se rendit à Turin; aidé des communications qu'il avait reçues à Paris, dans son passage, il détermina les chefs du parti italien en faveur de la réunion; ce résultat obtenu, il revint en France avec MM. de Castella-

monte et Sartoris, tous trois sous le titre de députés auprès du directoire exécutif, pour demander l'adoption de mesures promptes et propres à fixer le sort de son pays; rien cependant ne fut décidé. Il repartit pour Turin avec la qualité de commissaire du directoire auprès de l'administration de l'Eridan, dont Turin était le chef-lieu. Alors sa situation devint des plus pénibles: l'armée française avait dû se retirer, et l'ennemi occupait tout le pays ouvert; M. de Bossi, à la tête des principaux membres, employa tous ses efforts pour comprimer l'insurrection dont les symptômes se manifestaient, et favorisa la rentrée en France des soldats blessés et isolés de leurs corps; enfin, lorsque l'ennemi fut presque arrivé à Turin, il se réfugia avec ses collègues dans le pays de Vaud, où ils reçurent l'hospitalité la plus généreuse. Ce fut pour reconnaître cet accueil, que M. de Bossi sollicita et obtint dans la suite du gouvernement consulaire, pour les Vaudois, le libre exercice de leur antique religion, liberté qui leur fut encore assurée par l'empereur, aussi à la sollicitation de M. de Bossi, et qu'ils conservèrent jusqu'au rétablissement de la maison de Savoie en 1814. En quittant le pays de Vaud, il revint en France, où il se proposait de vivre dans la retraite, mais il ne put suivre son goût. Berthier, major-général à l'armée d'Italie, le chargea de traiter avec la république de Gênes, et ensuite Bonaparte l'appela à Turin pour faire partie de la commission des trois, revêtus du pouvoir exécutif. Il avait reçu du premier consul la communication confidentielle que la jonction du Piémont à la France était nécessaire, et qu'elle devait s'opérer, mais en même temps il lui avait été enjoint d'agir sans paraître instruit du désir du gouvernement. Ce fut donc en s'exposant à l'animadversion des partis qui agitaient sa patrie, au péril de sa vie, et pourtant sans exciter de commotion, qu'il fit d'abord adopter les lois françaises; député auprès du premier consul avec sept autres notables piémontais, la réunion arrêtée et préparée fut solennellement proclamée. Ce ne fut qu'à cette époque que l'on put apprécier la conduite de M. de Bossi, jusque-là si mal interprétée. Il avait espéré que cet événement lui ferait obtenir une mission dans sa patrie; son espoir fut trompé: on lui proposa le poste de ministre du gouvernement en Moldavie et en Valachie; il le refusa, et resta dix-huit mois dans l'oubli. Au bout de ce temps, il apprit tout à coup sa nomination à la préfecture de l'Ain; il s'y rendit, et sans avoir paru une seule fois à la cour, sans avoir fait aucune sollicitation, fut créé baron de l'empire en 1811, et appelé à la préfecture plus importante de la Manche. Il occupait ces fonctions au retour du Roi, qui le nomma officier de la légion d'honneur, et lui accorda des lettres de naturalisation; enfin, en 1815, il reçut sa destitution; à cette occasion, ses administrés lui donnèrent une preuve touchante de leur attachement, en sollicitant du Roi la conservation de leur préfet. Cette démarche, qui n'eut pas de succès, attacha M. de Bossi à la France, et le détermina à y vivre sans autre fortune que le patrimoine de ses pères. Pendant son séjour à la préfecture de l'Ain, M. de Bossi a composé le plus important de ses ouvrages, son poème *Oromasia*, dont la révolution française est le sujet, rempli de pensées fortes et d'une grande harmonie. Il se trouve dans la 2^e édition de ses œuvres, publiée à Londres en 1814, et tirée à cinquante exemplaires seulement. La 1^{re} édition, faite à Turin, en 1801, 3 petits volumes, est moins considérable; l'une et l'autre ne portent que le nom d'*Albo Criso*.

BOSSI (LUIGI), savant Italien, naquit aux environs de Novare, dans le Milanais. Il était chanoine du premier ordre de la cathédrale de Milan,

quand les Français envahirent l'Italie. Quoique attaché à son état, et aux honneurs que lui procurait son titre auquel la prélature se trouvait jointe, il ne l'abandonna pas moins pour se dévouer aux intérêts de la liberté; et que l'armée triomphante annonçait amener avec elle. Pour reconnaître ses services, le général en chef Bonaparte lui confia plusieurs missions importantes, et le fit à Turin en qualité d'agent du gouvernement français. Il devint ensuite, après la réunion définitive du Piémont à la France, préfet des archives du royaume d'Italie, et fut nommé chevalier de la couronne de fer. Ce savant avait composé, en 1803, un éloge de Napoléon, en style lapidaire, formé de mots choisis dans des inscriptions antiques. Il existe de lui une dissertation savante sur le *sacro catino* de Gênes, vase antique que l'on prétendait être une émeraude, et avoir servi à J.-C. pour le lavement des pieds des apôtres. Bossi, sachant une tradition que l'église sanctionnait, à l'insérence de la vérité, établit que ce vase était une composition des anciens orientaux. On a vu ce même vase à la bibliothèque royale de Paris, d'où il a été enlevé en 1816; un accident l'a fait briser sur la route de Gênes. Bossi est auteur d'un grand ouvrage historique, intitulé : *Della istoria d'Italia antica e moderna*, 15 vol. in-8°, cartes géog. et fig., Milano, 1819. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes; il a inséré, dans le Journal des sciences et de littérature, imprimé à Milan en 1807 et 1808, et intitulé : *Giornale della società d'incoraggiamento*, plusieurs articles de chimie et de minéralogie.

BOSSI (JOSSEPH), peintre milanais, membre de l'institut, secrétaire de l'académie des beaux-arts; homme d'esprit qui avait beaucoup étudié la manière de Léonard de Vinci, et qui aspirait aux connaissances générales de ce maître, qu'il réunissait en effet à un certain degré. Il excellait dans le dessin; mais un coloris faux dominait dans ses tableaux; et leur était tout leur prix. Le vice-roi l'avait chargé de la copie de la belle peinture de la cène par Léonard, qui existe dans le réfectoire du couvent des Grâces à Milan. M. Bossi se livra d'abord à de nombreuses recherches, comparant toutes les copies connues pour trouver la véritable tradition des parties effacées. Il fit ensuite un dessin de la grandeur même de l'original, où il restituait, d'après son opinion, les traits perdus ou altérés de la peinture. Ce dessin était admirable, mais le tableau qu'il en fit ensuite était bien inférieur; ce fut cependant d'après lui que l'habile mosaïste Rafaëlli exécuta la copie ordonnée par le vice-roi : le gouvernement autrichien en hérita, et la fit transporter à Vienne. M. Bossi a publié, en 1810, le résultat de ses observations et de ses recherches dans un ouvrage in-folio, ayant pour titre : *Del Cenacolo*, ouvrage très remarquable par l'esprit judiciaire qui l'a dicté. Ce peintre est mort comme Raphaël, des suites de ses excès avec les femmes.

BOSSU (N.) était, à l'époque de la révolution, curé de Saint-Paul. Il se refusa à prêter serment à la constitution civile du clergé, et émigra en 1792. Rentré en France après la journée du 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé à la cure de Saint-Eustache, ou l'appelaient sa piété et son zèle, et qu'il remplit dignement depuis ce moment; sa vie entière, consacrée à ses devoirs, est peu fertile en événements. C'est de lui-même que nous tenons qu'il assista, à ses derniers moments, l'infortuné marquis de Favras (Voyez ce nom), condamné à mort, et exécuté le 19 février 1790. M. Bossu est attaqué, depuis près de trois ans, d'une maladie qui l'empêche de vaquer à ses fonctions : on avait publié sa mort en 1825, et tous les journaux s'empres-

sèrent de faire l'éloge de ses vertus et de sa to- lérance; il put assister en quelque sorte à son oraison funèbre, et se convaincre que les Français honorent les vertus religieuses comme ils célèbrent le mérite militaire et civil. Ce respectable ecclésiastique a publié les ouvrages suivants : 1° *Discours prononcé le 15 mars 1803, au service solennel, célébré par M.M. les curés de Paris, en l'église de Saint-Roch, pour M.M. leurs confrères décédés depuis dix-huit ans, 1803, in-8°; l'Indigence brillante par la charité, 1814, in-12.*

BOSSU (N.), chef de bataillon à la 38^e demi-brigade, officier de la légion d'honneur, n'était, au mois d'août 1799, que sous-lieutenant dans le bataillon qu'il commanda quelque temps après : ayant rencontré une colonne ennemie qui s'avancait dans le pays des Grisons, entre Vassen et le Pont-du-Diable, il la chargea à la baïonnette avec ses grenadiers, culbuta tout ce qui lui opposa de la résistance, et fit douze cents prisonniers, dont vingt-cinq officiers. C'est à de pareils traits de valeur souvent répétés, qu'il dut le grade de général, qu'il obtint bientôt après. Il a été perdu de vue depuis cette époque.

BOSSUT (CHARLES), mathématicien et professeur célèbre, naquit à Tartaras, département du Rhône, le 11 août 1730. Il était encore au berceau quand son père mourut; mais un oncle prit un soin tout particulier de sa première éducation. A quatorze ans il alla terminer ses études au collège des jésuites de Lyon, où son activité et son heureuse facilité lui firent obtenir des prix à toutes les époques du concours. Quand ses études furent terminées, il vint à Paris, et y fit les connaissances les plus profitables pour un jeune homme : d'Alembert, entre autres, l'accueillit, devina son aptitude, et devint son guide dans ses premiers travaux scientifiques. Bossut, à l'âge de vingt-deux ans, fut nommé professeur de mathématiques à l'école du génie de Mézières. Le mérite des ouvrages qu'il publia lui acquit, en peu de temps, le suffrage des savants, et ce suffrage finit par être celui de l'académie entière, qui l'admit dans son sein. La révolution lui enleva ses emplois, qui faisaient presque tous ses moyens d'existence. Déjà dans un âge avancé, il vécut dans une grande retraite pendant le moment le plus dangereux de nos orages politiques. Cet isolement lui fut utile en le faisant ignorer. Il lui dut sans doute d'avoir échappé aux coups de la tempête, dont ont été frappés tant d'illustres victimes. Il reparut quand le calme se rétablit, fut nommé membre de l'institut lors de sa formation, et successivement examinateur de l'école polytechnique, et membre de la légion d'honneur. Bossut jouit, dans un âge très avancé, de toute la considération qu'il s'était acquise par ses talents distingués; et, lorsque les infirmités ne lui permirent plus d'exercer les fonctions de sa place, le gouvernement lui en conserva le traitement. Il mourut, âgé de quatre-vingt-quatre ans, le 14 janvier 1814. Sa mémoire est en vénération parmi les savants et les gens de bien. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique*, Charleville, 1763; *Recherches sur la construction la plus avantageuse des digues*, Paris, 1763; *Recherches sur les altérations que la résistance de l'air peut produire dans le mouvement des planètes*, 1766; *Traité élémentaire de mécanique statique*, 1771. Plusieurs autres *Traités élémentaires d'hydrodynamique, d'arithmétique, de géométrie*, etc.; Nouvelle expérience sur la résistance des fluides, par d'Alembert, Condorcet et Bossut, 1777; *Cours de Mathématiques à l'usage des écoles militaires*, 1783, 2 vol. in-8°; *de la Mécanique en général*, 1792, in-8°; *Cours complet de Mathématiques*, 1795 à 1801, ou 1808, 7 vol. in-8°; *Essai sur l'Histoire générale des Mathématiques*. Dans

la deuxième édition de cet ouvrage, 1810, 2 vol. in-8°, l'auteur ayant parlé des mathématiciens vivants, fut assailli de nombreuses réclamations de ceux qui trouvaient qu'il ne leur avait pas rendu justice. Bossut avait donné, en 1779, la collection complète des *Œuvres de Pascal*, précédée d'un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de cet écrivain célèbre, 5 vol. in-8°.

ROSVELL (JACQUES), écrivain anglais, fils du lord Auchinleck, magistrat d'Ecosse, naquit en 1740, à Edimbourg, fit son éducation dans cette ville. Il s'y livra à l'étude des lois, qu'il continua à Glasgow, et vint ensuite à Londres, ville pour laquelle il eut toujours une grande prédilection. Contrarié par ses parents, dans le désir qu'il avait d'entrer dans l'état militaire, il retourna en Ecosse, y suivit encore le barreau, et en 1763 se détermina à visiter les pays étrangers. Il se rendit d'abord à Utrecht, de là en Italie par la Suisse, et enfin en Corse, où il se lia d'amitié avec le célèbre Paoli. De retour dans sa patrie en 1766, il fut reçu avocat. Il fit paraître, en 1768, son *Rapport sur la Corse*, ouvrage vanté par le docteur Johnson, son ami, comme susceptible de faire naître et de satisfaire la curiosité; il a été traduit en allemand, en hollandais, en italien et en français, par J. P. S. Dubois, la Haye, 1769, in-8°, et sous le titre d'*Etat de la Corse*, par Seigneux de Perreron, Londres (Lausanne), 1769, 2 vol. in-12. Marié en 1769, à miss Mary Montgomery, dont il eut deux fils et trois filles, il revint à Londres après la mort de son père, arrivée en 1782, pour y solliciter un emploi; mais il n'obtint aucun succès. La seule charge qu'il exerça jamais fut celle de greffier à Carlisle. Il fit, avec le docteur Johnson, un *Voyage aux Hébrides*, et en fit paraître le journal en 1785. Dans cet ouvrage et dans un autre plus important, imprimé en 1791, sous le titre de *Vie de Samuel Johnson*, 2 vol. in-4°, on trouve la peinture la plus exacte du caractère de ce philosophe moraliste. Boswell est encore l'auteur de deux lettres au peuple écossais, 1783, empreintes d'un patriotisme ardent, ainsi que d'une série d'articles dans le genre du spectateur d'Addison, publiés dans le *London Magazine*, et signés *l'Hypocondriaque*, et de plusieurs mélanges en vers et en prose, publiés dans divers écrits périodiques. Il mourut à Londres en 1795, à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant une réputation d'homme aimable et d'écrivain ingénieux quoique d'un esprit satirique.

BOTHEREL (R. S. comte de), était procureur-syndic des états de Bretagne en 1788, et protesta, en cette qualité, contre les mesures de la cour plénière. D'abord partisan du principe que proclamait la révolution, il prétendit bientôt que l'assemblée constituante outre-passait son mandat, et il publia, en 1791, une protestation contre ce qu'il considérait comme illégal dans les décisions législatives de cette assemblée. En 1792, il se réunit dans la ville de Jersey, à MM. de Calonne et de La Rouairie, et contribua puissamment à l'insurrection de la Bretagne. Le non succès divisa ces trois chefs, qui s'accusèrent réciproquement de leur malheur. A la suite de cette affaire, M. Botherel, présumptueux comme tous les champions de son parti, s'engagea, près de *Monsieur*, à livrer, par le moyen de M. Puisaye, les places de Saint-Malo, Châteauneuf et Châteaun-Richer. Ces promesses eurent le sort de celles qui étaient alors si familières aux émigrés. Le 18 brumaire l'engagea à revenir en France, où il ne resta pas long-temps. Il retourna en Angleterre, où il mourut.

BOTIDOUX (Le Dux de), né en Bretagne vers 1750. D'abord militaire, il adopta les principes de la révolution, et fut nommé, par le tiers-état de la sénéchaussée de Ploermel, député aux états-

généraux. Depuis ce moment, soit crainte, soit ambition, soit faiblesse de caractère, il changea constamment d'opinion et de conduite, suivant les circonstances. Ennemi déclaré du ministre Necker, il s'opposa à tous ses plans de finances, et traita d'*insolences ministérielles* les observations qu'il adressait à l'assemblée sur la réduction des pensions. Le 18 décembre, il appliqua le principe que chacun est libre d'aller dépenser ses revenus, ou il le juge convenable, au projet tendant à obliger les émigrés, sous peine de perdre leurs biens, non seulement à revenir en France, mais encore à prêter le serment que les lois prescrivaient. Il appuya ensuite la création des assignats, et jusqu'à la fin de l'assemblée, il garda le silence, mais vota constamment avec la côté gauche. Après la session, il reprit l'état militaire, et obtint le grade de capitaine dans le 34^e régiment d'infanterie, à l'armée du général Lafayette. Il fut bientôt forcé de donner sa démission, par suite de son refus, de signer les adresses par lesquelles cette armée exprimait à l'assemblée législative son mécontentement des événements du 20 juin. La révolution du 10 août, qui vint bientôt justifier son refus, le rétablit dans son grade. Il accusa ensuite d'incivisme les hussards de la liberté, et prit chaudement le parti des députés proscrits au 31 mai. Il comptait sur le général Vimpfen, commandant de l'armée dite *départementale*, levée contre la convention, et sur Puisaye, chef des vendéens; mais le premier se laissa battre à Vernon, et le second fit de faibles efforts pour une cause qui n'avait rien de commun avec celle des royalistes. Botidoux abandonna alors les girondins, et prit rang parmi les vendéens, sous les ordres de Puisaye; il organisa les royalistes du Morbihan, et devint secrétaire d'un comité général, qui s'assembla auprès de la ville de Locminé. Compris en 1795, dans la capitulation qui eut lieu entre son parti et la convention, il alla vivre d'abord dans ses propriétés en Bretagne; mais, comme il s'était fait beaucoup d'ennemis dans tous les partis, il fut obligé de voyager sous différents déguisements, pour se dérober à leur poursuite. Il arriva ainsi à l'époque de la restauration, où il fut nommé messager de la chambre des pairs, place qu'il n'exerça plus aujourd'hui. Il a publié : 1° *Satires d'Horace*, traduites en vers, in-8°, 1795; 2° traduction des *Commentaires de César*, 1809, in-8°, 3 vol.; traduction des *Lettres de Cicéron à Brutus*, et de *Brutus à Cicéron*, 1812.

BOTIN (ANNAË de), naquit en 1724, et mourut à Stockholm en 1790. M. Botin était membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Stockholm, conseiller du roi, et chevalier de l'étoile polaire. Ses écrits historiques lui ont mérité une réputation honorable. Son *Histoire de la Nation suédoise, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave Ier*, publiée de 1754 à 1764, eut le succès le plus brillant. En 1789 et 1792, il a été fait une seconde édition de cet important ouvrage. Il a publié en outre : 1° *Description historique des Domaines territoriaux de Suède*; 2° *Vie de Birger, comte du palais*; 3° *Observations sur la Langue suédoise*.

BOTOT (N.), se montra, au commencement de la révolution, chaud partisan de ses principes, et fut nommé par le département de la Haute-Saône, député à la convention nationale. Il ne rompit le silence auquel il parut s'être voué que dans le procès de Louis XVI, où il vota contre l'appel au peuple et pour la mort, et se prononçant néanmoins pour le sursis. Après la session, il rentra dans l'obscurité, d'où l'avaient momentanément tiré les terribles fonctions qu'il venait d'exercer.

BOTTA (CHARLES-JOSEPH-GUILLAUME), né à Saint-Georges, dans le Piémont, en 1766. Il étu-

dia la médecine à l'université de Turin, et s'adonna particulièrement à la botanique, ou il fit quelques progrès. Quoiqu'il fut de mœurs douces et d'un caractère modéré, il se montra néanmoins très favorable à la révolution de France, et fut arrêté en 1793, par ordre du roi de Sardaigne, qui le condamna à rester enfermé jusqu'à la fin de 1794. Il vint aussitôt en France, fut employé successivement comme médecin à l'armée des Alpes et à celle d'Italie, puis envoyé à la fin de l'an 6, dans les îles du Levant : il publia à son retour une description de l'île de Corfou, et des maladies qui y régnerent pendant son séjour. Nommé, en 1799, par le général Joubert, membre du gouvernement provisoire du Piémont, il seconda vivement la réunion de son pays à la France ; et, après la bataille de Marengo, le général en chef de l'armée de réserve le choisit aussi pour faire partie de la consulta du Piémont, d'où il passa successivement à la commission exécutive et ensuite au conseil de l'administration générale de la vingt-septième division militaire. Arrivé à Paris en 1803 avec la députation qui vint présenter ses remerciements au gouvernement français sur la réunion définitive du Piémont, il fit imprimer un *Précis historique de la maison de Savoie*, qui n'est pas sans mérite, et ne tarda pas à être appelé au corps législatif, auquel il fut élu deux fois consécutives et dont il devint le vice-président au mois d'octobre 1808. Il fut vainement proposé plusieurs fois pour questeur ; Napoléon, qui connaissait Botta comme l'un des destructeurs de sa conduite tyrannique, le raya constamment de la liste, et il n'en résulta pour le député que l'honneur d'y avoir été porté par ses collègues. Peu d'hommes ont occupé des places aussi importantes avec la même probité que M. Botta, et peu sont sortis aussi pauvres d'une carrière aussi fertile en ressources de tous genres pour faire fortune. Pendant les cent jours, il fut nommé recteur à l'académie de Nancy, et ensuite à celle de Rouen, place qu'il perdit à la seconde restauration. M. Botta a continué de demeurer en France. On a de cet écrivain distingué, qui manie la langue française aussi bien que la sienne propre, les ouvrages suivants : 1^o une traduction italienne de l'ouvrage du baron de Born, intitulé : *Joannis physiophilii specimen monarchiae*, Turin, 1801 ; 2^o *Mémoire sur la doctrine de Brown*, 1809, in-8^o ; 3^o *Souvenirs d'un voyage en Dalmatie*, in-8^o, 1802 ; 4^o *Mémoires sur la nature des tons et des sons*, Turin, 1803, in-8^o ; 5^o *Précis historique sur la maison de Savoie et de Piémont*, 1803, in-8^o ; 6^o *Histoire de la guerre de l'indépendance de l'Amérique*, 4 vol. in-8^o, 1810, traduit en français par Sevelinges, 4 vol. in-8^o, Paris, 1812-1813 ; 7^o *Il Camillo o l'Veja conquistata*, poème en 12 chants ; 8^o *Histoire d'Italie*, de 1789 à 1814, 5 vol. in-8^o, Paris, 1814 ; le même ouvrage a paru en italien, 4 vol. in-4^o, Paris, 1824, et a été contrefait plus de dix fois ; 9^o *Histoire des peuples d'Italie*, 3 vol. in-12, Paris, 1826. Cette histoire fait partie de la bibliothèque du dix-neuvième siècle.

BOTTANI (TINO), docteur en droit, ne s'est pas borné à l'étude des lois, il s'est aussi montré littérateur et topographe distingué, il a publié, jeune encore, en 1811, à Venise : *Saggio di storia civile, naturale, politica*, etc. (Essai d'histoire civile, naturelle et politique de la ville de Caorle, tant ancienne que moderne). Deux belles cartes topographiques qui sont jointes à cet ouvrage, représentent avec une rare exactitude les rapports qui lient ce point du territoire d'Este avec celui de Venise. La ville de Caorle y est vue dans son état ancien et dans son état moderne avec ses ports, ses lagunes et le golfe qui l'entoure.

BOTTAZZI (FRANÇOIS), littérateur italien, naquit en 1769. Il fit une étude approfondie de Vir-

gile, et s'est tellement identifié avec ce poète, que la plupart de ses ouvrages ne sont remplis que de réminiscences des bucoliques, des géorgiques et de l'Énéide. Il a traduit en latin le poème de Monti, intitulé : *Il bardo della selva Nera* (le barde de la forêt Noire), en l'honneur de Napoléon. On y retrouve fréquemment des vers entiers de Virgile. Bottazzi renchérit encore sur Monti par les flatteries dont il accabla le héros d'alors ; aussi cette traduction fut-elle réimprimée in-folio aux frais de l'état par ordre du prince Eugène, avec un grand luxe typographique, sous le titre suivant : *Bardus Hercyniae, poema Vincentii Monti, a Francisco Bottazzi epicis latinis interpretatum, Mediolani per Cairum et Socium*, 1807. Bottazzi fut ensuite nommé professeur de logique au collège de Brera, à Milan, mais il eut le bon esprit de comprendre que la logique et la poésie ne sont pas toujours sœurs, aussi échangea-t-il bientôt cet emploi pour une place au ministère des finances, il la perdit lors des événements de 1814.

BOTTEX (N.), curé de Nouville-sur-Ain, à l'époque de la révolution, fut élu, en 1789, par le clergé du bailliage de Bourg, pour le représenter aux états-généraux. Il pratiquait sans faste les vertus de son ministère, et ne se fit point remarquer à la tribune de l'assemblée. En 1790, il se soumit au serment exigé par la constitution civique du clergé, et en 1791, se joignit à la minorité dans les protestations qu'elle fit contre quelques uns des décrets de l'assemblée nationale. Malheureusement pour lui, Bottex ne retourna point dans ses foyers après la clôture de la session ; mis en arrestation à la Force par suite des événements de la journée du 10 août 1792, il périt l'une des victimes de la fureur sanguinaire des assassins de septembre.

BOTTIGER ou BOETIGER (CHARLES-AUGUSTE), célèbre archéologue, directeur des études à l'école militaire de Dresde, né en 1760, à Reichembach, en Saxe. Il avait à peine terminé ses études, lorsque l'incendie de Gera le priva de toute sa fortune ; il devint alors gouverneur d'un jeune homme riche, puis recteur du gymnase de Bautzen, et fut enfin appelé à Weimar en qualité de directeur du gymnase, place qu'il occupa jusqu'en 1804. Il reçut dans la familiarité avec les Herder, les Goëthe, les Wieland, les Schiller et les Henri Meyer, etc. En 1804, il fut nommé directeur des études à l'institut des pages, et lorsqu'en 1814, cet établissement fut réuni à l'école des cadets sous le titre d'école militaire, il y fut placé en qualité de directeur des études, il fut en même temps nommé conseiller aulique et inspecteur des musées royaux. Outre les devoirs de sa place et les travaux archéologiques dont nous allons parler, il a travaillé à un grand nombre de journaux littéraires et scientifiques, et n'a cessé de faire, tant chez lui que dans la galerie des antiques à Dresde, des cours intéressants et fréquentés par tous les amis des arts. Le nombre de ses élèves est très considérable. Sa mémoire et son érudition sont prodigieuses, elles embrassent les langues et les littératures anciennes et modernes, les arts, la mythologie. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1^o *Vingt-quatre leçons sur l'archéologie*, 1806 ; 2^o *Idées sur l'histoire de la peinture ancienne* ; 3^o *Mémoire sur les noces d'Aldobrandini* ; 4^o *Sabina*, ou la Toilette d'une dame romaine, traduit en français ; 5^o *Développement du jeu théâtral d'Island*, 6^o *Explications des dessins de Ramberg pour les ouvrages de Schiller*, qui ne sont que des notices biographiques écrites avec esprit et avec goût ; 7^o *Vie littéraire de Bode* ; 8^o *des Notices nécrologiques de Reinhard, Millin et Werner*, traduites en plusieurs langues ; 9^o *Histoire d'Allemagne, à l'usage des gymnases et des écoles* ; 10^o *Etat de la littérature moderne, des arts et des sciences en France* ; 11^o *Hithya*, ou la

Sorciera, fragment archéologique d'après Lessing; 120 les *Masques des Furies*, dans la tragédie et dans les sculptures antiques. M. Bottiger est aussi rédacteur principal du *Journal du luxe*, du *Mercur allemand*, et enfin du journal intitulé *Londres et Paris*, qui paraissait à Weimar.

BOTTIN (SÉBASTIEN), chevalier de la légion d'honneur, ex-prêtre séculier du diocèse de Toul, et non ex-capucin comme le prétend la *Biographie des hommes vivants*, naquit à Gremontville (Meurthe) en 1754. Quelques considérations de famille l'engagèrent à embrasser l'état ecclésiastique en 1789, mais l'aurore de la révolution avait paru, et M. Bottin en adopta franchement les principes. Il assista à la fédération du 14 juillet 1790 en qualité d'ammonier des députés de la Haute-Marne, et prêta, en 1791, le serment exigé par l'assemblée constituante. Nommé, la même année, curé constitutionnel du canton de Faviers, il ne tarda pas à être forcé de se retirer dans les camps pour échapper aux persécutions dirigées contre les prêtres. La décision du pape, en date du 14 janvier 1804, le releva de ses vœux de prêtrise. Il remplit alors diverses fonctions administratives, et devint, en 1800, secrétaire intime du général Lecourbe. En 1802, il fut nommé secrétaire-général de la préfecture du Nord, dont il remplit les fonctions jusqu'en 1814. A cette époque, il fut destitué, et reentra dans sa place pendant les cent jours, après lesquels il la perdit de nouveau. Pendant ce dernier intervalle, il fut également nommé membre de la chambre des représentants, on il déploya beaucoup de patriotisme. Depuis cette époque, il est resté dans la vie privée. M. Bottin a publié : *Annuaire statistique du département du Bas-Rhin pour l'an 7, pour l'an 8, pour l'an 9*, in-18. Cet annuaire est le premier ouvrage dans lequel la statistique ait été considérée sous son véritable point de vue; aussi M. François de Neufchâteau en fit-il une analyse pour servir de modèle aux autres ouvrages de ce genre. En 1804 et 1805, M. Bottin publia encore la *Description statistique du département du Nord*, 3 vol. in-8°, et chaque année, jusqu'en 1815, il a publié l'annuaire du même département. En 1820, M. Bottin a fait paraître la première partie du *Livre d'honneur de l'industrie française*, ouvrage où il mentionne les récompenses décernées aux personnes qui ont hâté les progrès de l'industrie. Il a également publié un ouvrage sur quelques monuments celtiques découverts dans le département du Nord en 1813, in-8°; plusieurs *Notices sur le blé de maïs, sur les eaux et boues thermales de Saint-Amand, sur la culture de l'orme dans le département du Nord, sur la distillation des pommes de terre, etc.* On lui doit encore le *Tableau statistique de toutes les foires de France*, in-12, 1825. Enfin M. Bottin est l'éditeur de l'*Almanach du commerce*.

BOTTINEAU (ETIENNE), né à Chantonceaux, dans le Bas-Anjou, sur les bords de la Loire, de parents laboureurs, vint à Nantes, jeune encore, avec les connaissances élémentaires les plus simples (il ne savait que lire, écrire et compter). La vue du port et des vaisseaux frappa son imagination; il voulut être marin. D'abord pilotin sur les vaisseaux de commerce, il le devint bientôt sur ceux du roi, remplit ensuite divers emplois sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, et enfin fut employé dans la conduite des travaux du génie à l'île de France. C'est de cette époque (1764), que date la découverte qu'il prétend avoir faite, ainsi qu'il l'assure dans des mémoires publiés six ans après, d'un moyen certain de reconnaître les terres et les vaisseaux en mer à une distance de deux cent cinquante lieues en combinant les effets qu'ils produisent sur l'atmosphère et sur la mer. Les premières annonces de cette découverte soulevèrent l'envie contre lui, et lui attirèrent des haines, des

inimitiés et des persécutions; le gouverneur lui-même l'envoya à Madagascar pendant la guerre de 1778, et fut ainsi cause de l'esclavage où il fut réduit. Cependant on avait fait l'essai de sa découverte, et le succès avait presque toujours justifié ses prédictions. Il vint à Paris, muni des certificats de l'intendant et même du gouverneur de l'île de France, attestant que sa recherche n'est point inutile et qu'on peut y avoir confiance; mais Bottineau eut beau solliciter une audience de M. de Castries, alors ministre de la marine, il ne put l'obtenir, et par conséquent n'eut aucune des récompenses auxquelles il avait droit. On a publié que les inculpations qu'il s'était permises contre les chefs du gouvernement de l'île de France avaient motivé les refus du ministre, comme si le désespoir auquel on réduit l'auteur d'une invention utile, et que l'on persécute pour son invention même, était une raison d'en priver la société, de quelque manière qu'il exprimât ses plaintes. M. Bottineau continue d'habiter l'île de France, où il réfute par des expériences journalières les contradictions que sa découverte a éprouvées en France. Il a publié : 1° *Mémoire sur la découverte d'un moyen physique qui annonce les vaisseaux et les terres jusqu'à deux cent cinquante lieues de distance*, in-4°, 1785; 2° *Recueil des journaux de ses annonces et des extraits de ces journaux qui prouvent l'exactitude même de celles qui étaient douteuses*, in-4°; il se joint au précédent; 3° *Extrait du mémoire de M. Bottineau sur la navigation, ou l'art de découvrir les vaisseaux et les terres à une distance considérable*, in-8°, de 87 pages, 1786.

BOTTON DE CASTELLAMONTE (le comte), naquit à Castellamonte, province d'Irrée. Il se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence et à celle de l'administration. Des l'âge de vingt ans, il publia un *Traité d'économie politique* qui eut du succès. En 1785, il fut nommé membre du sénat de Chambéry, et peu de temps après il fut chargé de l'intendance générale de la Sardaigne. En 1792, il exerçait en Savoie la même fonction, lorsque ce pays fut incorporé à la France. M. Botton retourna alors à Turin où il fut nommé *contador*, et quelque temps après, lorsque le roi de Sardaigne se retira dans cette dernière ville, M. Botton fit partie du gouvernement provisoire du Piémont. La réunion du Piémont à la France le détermina à se faire naturaliser citoyen français. Il ne tarda pas à recevoir de l'empereur les plus grandes marques de considération, et il fut successivement nommé premier président de la cour d'appel de Paris, conseiller à la cour de cassation, dont il fait encore partie, comte d'empire et commandant de la légion d'honneur.

BOTZARIS (MARCOUS), issu d'une des familles les plus illustres de Souli, connut l'infortune dès sa plus tendre jeunesse. Kitos Botzaris, son père, dont la valeur avait plus d'une fois porté la terreur jusque dans le palais d'Ali, pacha de Janina, vaincu enfin par des forces supérieures, fut obligé d'abandonner l'Epire. Après avoir fait ses adieux à ses montagnes chéries, il alla prendre, avec son fils Marcos, du service sous les drapeaux de la France. Mais le sort réservait au jeune Hellène des douleurs plus cuisantes que celles de l'exil. Par un enchaînement fatal de circonstances, son père tomba au pouvoir du cruel pacha qui le fit égorger. Cette perte jeta dans son ame les germes d'une mélancolie profonde, et, malgré le grade honorable qu'il occupait dans nos rangs, le souvenir de la patrie était toujours présent à sa pensée. Instruit qu'une armée considérable aux ordres du Pachao-Bey, se portait sur Janina, l'espoir de venger son père le détermina à revenir en Epire, accompagné de ses compatriotes, qui, d'un mouvement unanime l'avaient mis à leur tête. Botzaris offrit ses services au commandant de l'armée du

grand-seigneur, ne demandant pour toute récompense que l'autorisation de reconquérir en son nom les rochers de Souli. Le chef musulman accepta ces propositions. Mais lorsqu'après avoir remporté plusieurs victoires signalées, et contribué puissamment à la réduction de Petza, Botzaris réclama l'exécution du traité, Pachao refusa positivement de le remplir. Cette violation de la foi jurée, jointe aux outrages continuels que les Turcs faisaient endurer à ses soldats, le décida à abandonner de perfides alliés. C'est à cette époque (1819) que les grands événements qui fixent, depuis quelques années, les yeux de l'Europe sur la Grèce commencèrent. Théodore et Agatosile, ces ardens promoteurs de la liberté, retirés dans les montagnes, y excitaient l'insurrection et éveillaient dans l'âme des Hellènes, honteux de leur esclavage, un violent désir de se venger de leurs tyrans. Espérant des lors voir se rallumer dans sa patrie le flambeau de l'indépendance, Botzaris n'eut plus une seule pensée qui ne se rapportât à cette œuvre sainte dont il rêvait depuis long-temps l'accomplissement, et sacrifia à sa patrie et ses intérêts personnels et ses plus chères affections. Ce fut par suite de cette noble abnégation que, comprimant son ressentiment contre le meurtrier de son père, il consentit à entrer en accommodement avec Ali dont la cause était liée alors à celle des Hellènes. Botzaris obtint de nouveaux succès contre les Turcs, et fit reverdir dans sa patrie des lauriers débris depuis vingt-deux siècles. Pendant ce temps-là les mouvements qui avaient éclaté dans certaines parties de la Grèce avaient pris une consistance alarmante pour la Porte. Alexandre Ypsilanty avait arboré l'étendard de la croix sur les bords du Pruth, et bientôt la conflagration était devenue générale. Le Péloponèse, la Bœotie, la Livadie, l'Elide et toutes les îles de l'Archipel coururent aux armes. Quelques amers que fussent les dégoûts dont Ali l'abreuvait, Botzaris était animé d'un patriotisme trop pur pour vouloir, dans des circonstances si décisives pour la régénération de la Grèce, rompre une alliance utile à son pays, et il redoubla d'efforts contre Khourschid. Il ouvrit cette campagne par la prise de Regniassa, et fit, peu de temps après, poser les armes à treize cents Turcs. Après ce succès, il se transporta au-delà des monts Olíchiniens, attaqua, avec six cents hommes, Ismaël Pachao-Bey, qui en avait près de quatre mille, remporta sur lui une victoire complète, et battit le même jour les Turcs près de la chapelle de Théodore. Son but était de renfermer l'armée de Khourschid dans un cercle dont elle ne pouvait sortir. Pour opérer cette circonvallation, il fallait communiquer avec l'Athamanie; dans cette vue, il s'empara de la position de Plata, tua quatre cents hommes aux Turcs, et fit prisonniers deux beys et deux cents soldats. Atteint d'une balle à la jambe, Botzaris fut forcé de suspendre pendant quelque temps le cours de ses victoires. Khourschid voulut profiter de cette circonstance pour le détruire, et envoya six mille hommes contre lui; mais leurs efforts échouèrent devant la valeur héroïque de Botzaris et de ses compagnons d'armes. L'étendard du croissant ainsi humilié par les Souliotes n'éprouvait pas dans la Morée un sort plus heureux. Tripolitza avait succombé (1821), et la prise de cette place importante augmenta l'enthousiasme et l'espérance des Hellènes. Ali fut vaincu. Délivré de cet ennemi, Khourschid employa toutes ses forces contre Botzaris; mais, après de nombreux combats, la victoire resta encore au chef des valeureux Souliotes. Cependant Botzaris était loin d'être heureux. En combattant ainsi pour sa patrie avec tant d'ardeur et de succès, il songeait avec douleur que son épouse, ses enfants étaient au pouvoir des Osmanlis. Cette idée le poursuivait jusque sur les champs de bataille, lorsqu'une lettre de son

oncle (Nothis Botzaris) lui apprit que l'ennemi avait fait des offres pour le rachat du harem de Khourschid tombé entre les mains des Grecs. L'espoir de recouvrer les objets de sa tendresse le décida à partir aussitôt pour Corinthe où se suivait cette négociation, et il parvint à retirer sa famille des mains des Turcs. Le but de ce voyage était aussi d'engager Maurocordato, président du sénat de la Morée, à aller de suite attaquer Khourschid afin de lui enlever l'importante place de Janina. Mais tandis qu'il s'occupait ainsi, dans le Péloponèse, de ses intérêts et de ceux de l'état, il rencontra à Combotti une députation des habitants de Souli qui lui apprit que depuis son départ ils étaient dans la situation la plus déplorable et sur le point de succomber. Cet avis porta le désespoir dans l'âme de Botzaris, et il demanda aussitôt au président l'autorisation de voler au secours de ses frères. Arrivé sur les lieux, il trouva l'armée ennemie augmentée au point de lui ôter tout espoir de la vaincre; il combattit néanmoins; mais ses courageux efforts ne rappellerent point la victoire sous l'étendard de la croix. Après avoir capitulé, les Souliotes évacuèrent leurs montagnes et Botzaris rejoignit le président à Langardo, le jour même de la désastreuse bataille de Peta, jour de deuil, où les braves philhellènes avaient péri presque tous victimes de la trahison de l'infâme Gogos. La fortune, jusqu'alors si favorable aux Hellènes trahissait maintenant leur cause sacrée. Obligé d'opérer sa retraite, le président chargea Botzaris de la protéger, ce qu'il fit de manière à faire ressusciter plus d'une fois les Ottomans de ses anciens exploits. Arrivé en vue de Missolonghi, Maurocordato lui en confia la défense, et le nomma stratarque de la Grèce occidentale. La sœur et l'épouse de Botzaris renfermées dans cette place, se séparèrent de lui après de déchirants adieux qui devaient être les derniers, et se retirèrent à Ancône. Tout entier alors à sa patrie, il se dévoua à sa défense. Les Turcs, connaissant l'importance de Missolonghi, parurent ne vouloir négliger aucun moyen pour amener sa reddition, et portèrent à vingt mille hommes l'armée qu'ils envoyèrent contre elle. La crise où se trouvait la Grèce, exigeait une de ces entreprises audacieuses qui souvent quelquefois les empires, mais dans lesquelles ceux qui l'exécutent trouvent presque toujours la mort. Botzaris le sentit et résolut de tout sacrifier. Il ordonna à ses officiers de surveiller les mouvements de l'ennemi et de se tenir prêts à marcher à la nuit tombante. Après les banquets et les ablutions d'usage, il exalta le courage des Hellènes par un discours énergique, et marcha à l'ennemi avec trois cents soldats qu'il avait choisis parmi les plus braves. Les Grecs, observant tous le plus profond silence, s'avancèrent d'un pas léger, vers le camp des Osmanlis endormis, et avant que ceux-ci aient eu le temps de se reconnaître, plus de cinq cents d'entre eux passent du sommeil à la mort. Au milieu du trouble et de l'horrible confusion qui devaient résulter de cette surprise, ne sachant à qui s'en prendre, les infidèles s'accusaient réciproquement de trahison, et employaient à se détruire eux-mêmes, les armes qu'ils auraient dû tourner contre leurs ennemis. La mort a moissonné plus de deux mille Musulmans; un selikar, sept beys ont péri, et Botzaris, qui a pénétré sous la tente du lieutenant-général du séraskier a poignardé ce cruel bourreau des chrétiens. Cependant les Turcs qui ont reconnu leurs véritables adversaires, se défendent alors avec vigueur, et les Grecs n'ont plus pour les protéger que leur audace et l'obscurité de la nuit. Dans la mêlée, Botzaris a reçu une légère blessure qui ne l'éloigne pas du champ de bataille, et il continue d'offrir de nombreux holocaustes aux mânes des chrétiens immolés par le cimetière des Ottomans.

Mais ce jour si glorieux pour Botzaris était marqué pour la mort du héros. Au moment où, à la tête de ses compagnons d'armes, il donnait le signal d'une charge nouvelle, il est atteint d'une balle au front, et tombe expirant au milieu d'eux. Environné des ombres du trépas, il encourage encore les siens furieux d'une perte si chère, et avant de rendre le dernier soupir, il a la consolation de voir les Turcs fuir devant les Grecs, frappés d'une terreur panique. Ainsi périt ce grand homme qui coopéra si puissamment à l'œuvre sublime de la régénération de sa patrie : pour que cette régénération ne fût plus un problème, il faudrait que tous les chefs que possède la Grèce, unissent, comme lui, le courage du soldat aux vertus du citoyen ; on verrait bientôt le croissant renversé et l'étendard de la croix flotter glorieusement sur toutes les places de l'Hellade.

BOTZARIS (CONSTANTIN), frère de Marcos Botzaris, avait un commandement dans l'armée de celui-ci. Ce fut après la triste et glorieuse entreprise dans laquelle périt ce grand homme, que la Grèce pleure encore, que Constantin, enflammé de l'amour de la patrie autant que du désir de venger son frère, se fit connaître par des exploits qui lui valurent le surnom d'Achille de la moderne Hellénie. En apprenant la fatale nouvelle, tirant son sabre, il dit aux guerriers qui pleuraient et se livraient au désespoir : « Pourquoi gémir, mes frères, c'est en « le vengeant qu'il faut honorer notre compagnon « d'armes et en lui sacrifiant des hécatoombes de « Mahométans, ou bien en mourant comme lui « pour la patrie. » A ces mots, les Grecs coururent vers l'ennemi à qui ils tuèrent quatre cents hommes ; les Hellènes ne pouvaient mieux reconnaître cet acte de courage et de fermeté, qu'en mettant Constantin à la place de son frère, et ils le saluèrent polémarque. Chargé de la défense de Missolonghi, que Marcos avait mis, avant sa mort, sur un pied de défense formidable, il attaqua plusieurs fois les troupes commandées par Mourat et Omer Vrione qui vinrent, en 1823, mettre le siège devant cette place et leur fit essuyer plusieurs défaites. Découragés de l'inutilité de leurs efforts, les chefs ottomans résolurent de se retirer, mais ils voulurent tenter auparavant de s'emparer d'Anatolico ; instruit de leur dessein, Constantin attendit la nuit, et s'étant rendu dans leur camp avec huit cents hommes, il leur tua beaucoup de monde et les força de fuir en toute hâte. Depuis lors jusqu'au moment où Ibrahim vint, avec ses bords d'Arabes, établir son camp devant Missolonghi, en 1825, Constantin combattit sans relâche et avec gloire pour l'indépendance de sa patrie, et tout le temps que dura le siège de cette ville il fit, de concert avec son oncle Nothis Botzaris (Voy. l'article suivant), les efforts les plus héroïques pour sauver ses malheureux habitants. Heureusement il ne fut pas une des victimes qui périrent, lors de la prise de cette place, en avril 1826.

BOTZARIS (NOTHIS), polémarque de la Selléide, était déjà très avancé en âge lorsqu'il fut forcé de s'éloigner de sa patrie, avec tous les siens, victimes des persécutions d'Ali-Pacha de Janina, qui les haïssait à cause de leur résistance au joug qu'il voulait leur imposer. A la sortie de Souli, il signala son nom par l'une des plus sanglantes actions dont parleront les annales de la Grèce moderne. Les veuves et les enfants de vingt familles souliotes, réfugiés dans Regniasa, venaient de donner l'exemple du plus grand courage en se faisant sauter avec la citadelle, plutôt que de tomber au pouvoir des cruels ennemis des chrétiens. Ce fait étant parvenu à la connaissance de Nothis, qui s'était retiré à Vongarelli avec ses tribus, il résolut de venger tant d'infortunés. Il se rendit à la tête des siens à Selizo, dans l'Agràide, et pénétra à travers

l'Athamanie, où il apprit qu'un corps de troupes commandées par Hago Mouhardas et Bekir Dgionador, expédiées pour les exterminer, se montraient sur ses derrières. Tout annonçait que l'affaire serait des plus meurtrières. Les Grecs, qu'une marche longue et rapide avait beaucoup fatigués, étaient obligés de se mesurer contre des troupes fraîches et très nombreuses. On se battit long-temps et avec acharnement. Enfin, le courage de leur chef et leurs propres efforts triomphèrent du nombre, et la victoire se déclara en leur faveur. Après avoir dispersé les Turcs, Nothis Botzaris poursuivit sa route jusqu'à Caracos, où il rejoignit les femmes à qui il avait fait prendre les devants avant le combat. Mais à peu de distance de cette ville, il rencontra des milliers de Turcs qui l'empêchèrent d'aller plus loin, et il fut obligé de se renfermer avec les siens dans le monastère de Veteznitza, où les ennemis le cernèrent, se promettant d'immoler les Hellènes jusqu'au dernier. Les chrétiens manquaient absolument de vivres. Néanmoins, quoiqu'en proie à toutes les horreurs de la faim, ils résistèrent six semaines pendant lesquelles ils versèrent plus d'une fois le sang des infidèles. Enfin, exténués par la famine, pressés par le désespoir, ils résolurent de mourir en se frayant un passage à travers les Ottomans. Mais leur courage fut impuissant contre la multitude de leurs ennemis. Dix seulement parvinrent à se sauver ; tout le reste périt. Nothis Botzaris, frappé de cinq blessures, fut traîné dans les prisons de Janina ; les femmes, après s'être battues à coups de pierres et de couteau, se précipitèrent dans l'Achéron. Rendu quelque temps après à la liberté, il prit du service en France avec son frère Kitsos et son neveu Marcos, et lorsque ce dernier après la mort tragique de son père revint à Souli avec l'espoir de le venger, Nothis Botzaris l'y suivit et combattit quelque temps sous l'étendard d'Ismaël. Il négocia en suite avec Ali (Voy. l'article précédent), et ouvrit la campagne de 1821 dans laquelle il fit des prodiges de valeur, et sauva, à Marac, son neveu Marcos d'une défaite complète. Ce vieillard vénérable, dont la valeur rappelait celle des plus illustres capitaines de l'antiquité, était digne du surnom du Nestor de la Grèce moderne que lui ont donné ses compatriotes. L'esprit sans cesse occupé de la délivrance de la Grèce et des causes qui pouvaient en avancer ou en retarder l'époque, il était pénétré de douleur en voyant les puissances européennes qui, non contentes de secourir les Turcs à l'abri d'une perfide neutralité qu'elles étaient loin d'observer, cherchaient à mettre la désunion parmi les Hellènes. Il signala ces manœuvres dans une lettre pleine de patriotisme qu'il écrivit au sénat réuni à Corinthe. Les Grecs, qui dans cette guerre, donnèrent en tant d'occasions des preuves du plus grand courage, ont cependant oublié quelquefois la cause sacrée pour laquelle ils combattaient. La malheureuse affaire de Regniasa en fut une preuve. Les Souliotes, à qui la défense en avait été confiée, au lieu d'imiter l'exemple héroïque que leur avaient donné, deux ans auparavant, des femmes courageuses, qui avaient mieux aimé périr que de tomber dans les mains des Turcs, se retirèrent, pour ainsi dire, sans combattre. Indigné d'une telle lâcheté, Nothis Botzaris les fit désarmer, les livra à leurs remords sur les bords de l'Achéron, et ne leur pardonna que quelques jours après. Mais n'ayant pu dévorer l'affront qu'avait reçu l'étendard de la croix, et espérant le venger sur Khourschid qui avait déclaré hautement le dessein de pénétrer dans Souli et d'anéantir les Souliotes, il attaqua ce général des Ottomans. Ses efforts furent, le premier jour, couronnés des plus brillants succès ; mais le lendemain, les Turcs ayant reçu de nom-

breux renforts, entrèrent dans Souli sur les corps des femmes doriennes qui, tout le temps de l'affaire, avaient combattu et encouragé les soldats par leurs exhortations. Contraint de céder, Nothis Botzaris se retira au mont Voutzy, et continua de combattre, malgré son grand âge, pour la cause de sa patrie, toujours avec le même courage, et souvent avec une meilleure fortune. Quelque temps avant qu'Ibrahim-Pacha vint mettre, vers la fin de 1825, le siège devant Missolonghi, qui avait résisté aux efforts réunis de Mourtaïs et d'Omer Vrione, il avait pris, avec son neveu Constantin, le commandement de la garnison de cette ville. Tout ce que la valeur et le génie militaire peuvent inventer fut mis en usage par ces deux chefs pour la défense de la place. De nombreuses sorties eurent lieu, dans lesquelles les chrétiens se couvrirent de gloire et ensanglantèrent le camp de leurs ennemis. Nul doute que si la flotte fut parvenue à introduire des vivres dans la ville, les Arabes n'eussent été forcés d'en abandonner le siège; mais le brave Mianlis qui la commandait n'y put réussir. Ce fut ce qui causa la perte des malheureux habitants de Missolonghi. Après six mois des plus horribles souffrances que la faim puisse faire endurer, les Hellènes résolurent d'abandonner la ville après avoir salué les tombeaux de Marcos Botzaris, de Cyriaque et de Norman; ils se divisèrent en trois corps, sortirent de la ville pendant la nuit du 22 au 23 avril, et se précipitèrent avec impétuosité sur l'ennemi. Ibrahim, averti de l'attaque, avait rangé ses lignes de cavalerie et d'infanterie vers le côté par où les Grecs devaient sortir. Cependant ceux-ci tombèrent sur ses retranchements. Le premier corps fut taillé en pièces et foudroyé par une batterie turque, appelée *la terrible*: le second fut refoulé vers la ville; mais le troisième corps étant venu le soutenir, ils sont parvenus à percer l'armée turque et à se sauver sur les montagnes, en faisant un horrible carnage des barbares. Ceux-ci entrèrent alors dans la ville, où se trouvaient les vieillards et les blessés, qui, après s'être battus pendant deux jours de rue en rue, de maison en maison, y mettant le feu à mesure qu'ils étaient forcés de les abandonner, se retirèrent enfin sur les mines, et se firent sauter avec les femmes, les enfants et les ennemis qui couvraient les remparts. Plus de quatre cents barils de poudre se trouvaient encore à Missolonghi; et de Céphalonie, à quarante milles de distance, l'on vit l'éclair et l'on entendit l'éclat de cette explosion terrible, qui coûta la vie à près de six mille barbares. Les braves qui ont pu s'échapper se sont réfugiés sur les montagnes de Salona, ayant à leur tête Nothis Botzaris et Kizos Tzavellas. Ils envoyèrent au gouvernement la pièce suivante, qui respire le plus ardent patriotisme et qu'on nous saura sans doute gré de reproduire ici : « Les chefs de la garnison de Missolonghi aux membres du gouvernement, salut ! » « La ville dont vous nous avez confié la défense est entre les mains de l'ennemi, mais transformée en un vaste monceau de ruines qui couvrent plusieurs centaines de nos braves reposant sur des milliers de cadavres ennemis. Nous ne blâmerons personne; tous les Grecs ont fait leur devoir, et nous avons remarqué du haut de nos murs les efforts impuissants de notre flotte pour venir à notre secours. Mais le Dieu des chrétiens en avait décidé autrement. En proie, pendant trois jours, aux tourments de la plus horrible des calamités, à la faim, nous primes la résolution de quitter la ville avant de tomber entre les mains de notre ennemi. Nos femmes voulurent nous accompagner : hélas, comment refuser à ces chères moitiés de nous-mêmes l'espérance du salut ! Nous acceptâmes leur demande. La dernière défense de la ville fut confiée

« au généreux patriotisme des vieillards et des blessés qui ne se sentaient pas assez forts pour nous accompagner dans la sortie. Le 22 au soir, à huit heures, nous ouvrires les portes de la ville sacrée. Nous trouvâmes, contre toute espérance, les barbares prêts à nous recevoir. Notre surprise fut extrême, et nous ignorons jusqu'à ce jour comment l'ennemi a pu être informé de notre projet. Ce que nous pouvons vous assurer, c'est qu'aucun des braves de la garnison n'a souillé sa gloire par la trahison. Les uns sont morts en héros; les autres vivent encore; mais ils ne respirent que la vengeance. Quoique sur ses gardes, les baïonnettes de l'ennemi furent impuissantes contre nos épées. Les colonnes, rangées régulièrement, furent percées après un carnage horrible, et nous gagnâmes les montagnes. La plus grande partie de nos femmes et de nos enfants succombèrent dans cette lutte; mais le barbare n'a eu que des cadavres, car pas un Grec n'a été pris vivant. Arrivés sur les montagnes voisines, nous primes quelques heures de repos, et nous nous dirigeâmes, à la pointe du jour, vers Salona, où nous nous trouvons depuis quatre jours au nombre de dix-huit cents. Plusieurs autres de nos frères sont sauvés et dispersés dans les montagnes; ils ne tarderont pas à nous rejoindre. Gouverneurs de la Grèce, vous à qui la nation a confié la noble tâche de diriger sa destinée, ne perdez point courage ! Si vous avez confiance en nous, nous sommes fiers de vivre encore pour venger les tombes renversées de l'immortel Marcos et du généreux Anglais qui nous a consacré ses chants, son amour et sa vie. Missolonghi est partout avec nous; le sang qui coule dans nos veines est encore le même. Enfants de la Grèce et du malheur, nous sommes toujours les mêmes hommes qui ont défendu sa liberté et nos droits sacrés sur les monts escarpés de Souli, comme sur les murs délabrés de Missolonghi. Nous attendons vos ordres, et nous sommes prêts à les exécuter au prix de la dernière goutte de notre sang. »

BOUBERS (ALEXANDRE-FRANÇOIS-JOSEPH de), général de brigade et officier de la légion d'honneur, naquit à Lihons (Somme), le 5 janvier 1764. Ayant fini ses études à l'âge où l'homme est à peine sorti de l'enfance, il s'embarqua, à treize ans, sur le corsaire le *Marchais de Belle-Isle*, commandé par Thurot; mais après avoir donné des preuves de son courage dans plusieurs affaires, il renonça à la marine et entra, le 31 juillet 1780, à l'école d'artillerie de la Fère, où son application lui valut un avancement rapide : il devint promptement capitaine. En janvier 1775, il fit partie des troupes envoyées à la Guadeloupe, y séjourna deux ans environ et de retour en France resta plusieurs années dans l'inaction. Une révolte des canonniers du 1^{er} régiment d'artillerie eut lieu à Auxonne, en août 1789, au sujet d'une masse qu'ils voulaient se faire remettre; M. de Boubers fut chargé de les faire rentrer dans le devoir, mais n'ayant que cinquante hommes à leur opposer, il faillit périr victime de leur fureur, et ne dut son salut qu'à deux sergents-majors qui lui facilitèrent la retraite. Le zèle qu'il avait montré lui fit obtenir une place à la fonderie de Douai, et plus tard ses concitoyens le portèrent aux fonctions d'officier municipal. Quoique marié, il n'hésita pas, en 1791, à voler au secours de la France menacée, et rejoignit les troupes à Rocroy. Nommé lieutenant-colonel, en mai 1792, il passa de l'armée de Lafayette à celle sous les ordres de Dumouriez, et assista avec honneur à la bataille de Jemmapes, aux affaires en avant de Liège, au bombardement de Maëstricht, et enfin à la bataille de Nerwinde. Témoin de la défection honteuse de Dumouriez, après cette journée, M. de

Boubers contribua en grande partie à sauver le parc d'artillerie que le général transfuge avait le projet de livrer aux Autrichiens. Celui-ci l'accusa dans son mémoire publié, en 1794, ainsi que plusieurs autres officiers, d'avoir causé sa défaite en n'exécutant pas ses ordres, mais la vérité fut bientôt connue; il n'accusait ces officiers que parcequ'il n'avait pu les déterminer à le secourir pour diriger son armée contre Paris; ce qu'il croyait devoir les perdre, leur fut un titre de gloire. M. de Boubers fit les campagnes de l'an 2 et de l'an 3, aux armées du Nord et des Ardennes, avec le grade de colonel d'artillerie qu'il avait reçu le 5 août 1793; sa conduite pendant ces deux années et les services qu'il rendit dans son arme, notamment à Fleurus, furent récompensés par le brevet de général de brigade; là se termina sa carrière militaire active; il fut admis à la retraite, le 29 brumaire an 5, et se retira dans son pays où il fut accueilli par l'estime bien méritée des habitants. En l'an 6, il présida les élections de son canton; deux ans après, le premier consul le nomma commandant d'armes; en l'an 12, il obtint une solde de retraite, et enfin l'empereur lui remit la croix d'officier de la légion d'honneur.

BOUCHAGE, *Voyez DUBOUCHAGE*.

BOUCHARD (HENRI), naquit en 1760, et embrassa la profession d'avocat à Dijon, où il fut successivement membre du conseil municipal, procureur de la commune et conseiller de préfecture. Il fut ensuite nommé procureur impérial près la cour de Poitiers, et enfin au corps législatif. En 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et fit un rapport pour demander une loi qui sanctionnât l'ordonnance de M. Beugnot sur la fermeture des boutiques, les dimanches et fêtes. Il parla ensuite contre la liberté de la presse et contre les amendements proposés au nom de la commission par M. Raynouard. Il prétendit ensuite qu'un projet de loi auquel la chambre des pairs avait fait des amendements ne pouvait être discuté par la chambre des députés. Il se prononça fortement pour toutes les mesures fiscales proposées, et même en demanda l'augmentation. Il défendit vivement le projet ministériel sur l'organisation de la cour de cassation, et conclut que ce tribunal suprême était institué dans l'intérêt unique des gouvernants et non dans celui des gouvernés. Malgré son ministérialisme, M. Bouchard n'a plus, depuis cette époque, fait partie de la chambre des députés. Il a même dû céder sa place de procureur-général de la cour royale de Poitiers au célèbre M. Mangin.

BOUCHARLAT (JEAN-LOUIS), poète et mathématicien, né à Lyon, s'est efforcé de soutenir par ses travaux, dans les sciences et dans les lettres, la noblesse littéraire acquise à sa famille par les Poivre, les Paganucci, les Mathon de la Cour et les Lemierre. Son père jouissait d'une fortune honnête, mais la révolution y porta une forte atteinte. Persuadé que l'éducation console de bien des chagrins, M. Boucharlat père fit élever son fils avec soin et le vit avec joie répondre à ses espérances. Admis au nombre des élèves de l'école polytechnique, le jeune Boucharlat se distingua parmi ses condisciples, et devint répétiteur adjoint d'analyse, fonctions qu'il remplit pendant trois ans. Il passa ensuite à l'école militaire de La Flèche, où il professa les mathématiques transcendentes, division de l'artillerie, et où il composa le cours d'après un programme peu différent de celui de l'école polytechnique. Les événements politiques de 1815 firent supprimer l'école d'artillerie, et il se trouva sans emploi. La littérature lui offrit alors une occupation utile et agréable, et il lui dut son aggrégation à plusieurs sociétés savantes et littéraires de Paris et des départements. En 1823, il professa

avec distinction à l'athénée de Paris. Le résultat de son enseignement fut un *Cours de littérature*, en 2 vol. in-8°, qu'il destina à faire suite au *Cours de littérature de Laharpe*. La tâche était grande et difficile. M. Boucharlat s'en tira avec honneur, et les journaux louèrent ses efforts. Sa modestie bien connue ne lui aurait pas fait accepter le titre dangereux de continuateur du *Quintilien français*. C'est le temps et non l'amitié qui fixe les réputations. Avant cette publication, il avait mis au jour plusieurs ouvrages de poésie. *Le Sacrifice d'Abraham*, *la Mort d'Abel* et *le Jugement dernier* sont des poèmes qui reçurent des éloges flatteurs. Les savants lui accordent aussi leur estime comme mathématicien. Ils ont distingué sa *Théorie des courbes et des surfaces du second ordre*, in-8°, qu'il a dédiée à l'illustre Lagrange, et ses *Éléments de calcul différentiel et de calcul intégral*. Dans ce dernier ouvrage, le plus important de ceux que M. Boucharlat a publiés sur les mathématiques, on remarque surtout la manière ingénieuse avec laquelle il a réduit à une seule théorie les trois méthodes des limites, des infiniment petits et de Lagrange, qu'il présente sous de nouveaux points de vue. Ce traité a été traduit en allemand par le professeur Goebel, et a été publié, pour la troisième fois, par l'auteur, en 1826. On sait qu'il a été donné à peu de personnes de cultiver à la fois la littérature et les mathématiques. Thibéneau (*voyez ce nom*), est un premier exemple, du moins parmi les modernes; M. Boucharlat est le second. Il a su composer des poèmes de longue haleine, inventer des démonstrations, et perfectionner des méthodes analytiques.

BOUCHAUD (MATHIEU-ANTOINE), à la fois jurisconsulte et littérateur distingué, né à Paris le 16 avril 1719, était par sa mère petit-neveu du célèbre Gassendi. Son père, issu d'une famille noble de Provence et avocat aux conseils, mourut lorsque le jeune Bouchaud n'avait que seize ans. Il n'en continua pas moins avec ardeur à perfectionner l'éducation distinguée qu'il avait déjà reçue, et se livra ensuite à l'étude du droit. Il fut reçu en 1747 agrégé à la faculté de droit. D'Alembert, son ami de collège et un des chefs de l'*Encyclopédie*, dont l'entreprise venait de se former, l'associa à la rédaction de cet ouvrage; Bouchaud rédigea les articles de jurisprudence civile et canonique, et y fournit les mots *concile*, *décret de Gratien*, *décrétales*, et *fausses décrétales*. Il avait toujours en vue d'obtenir le diplôme de docteur en droit pour être à même de remplir une chaire de professeur, qui semblait héréditaire dans sa famille, puisque cinq de ses parents du côté de sa mère y avaient été nommés avant lui; mais ses relations avec les encyclopédistes étaient un titre d'exclusion. Bouchaud était en outre partisan de la musique italienne, dont l'introduction en France avait occasionné un schisme; bien qu'il ne prit aucune part dans la querelle, sa partialité était évidente. Il avait épousé une actrice du théâtre italien, donc il ne pouvait échapper au titre de novateur, et ce titre était pour ainsi dire un brevet de proscription. Il se consola de l'injustice qu'il éprouvait par la culture des lettres, et publia une traduction de plusieurs *dramas* du célèbre italien Apostolo Zeno, une autre de l'*Histoire de Julie Mandeville*, 1764, deux parties in-12, roman anglais de mistress Brooke. Il fit ensuite paraître son *Essai historique sur la poésie rythmique*, 1763, in-8°, imprimé plus tard sous le titre d'*Antiquités poétiques*, 1766, in-8°, et son *Traité de l'impôt du vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, 1766, in-8°. L'académie des inscriptions à laquelle il avait dédié ces ouvrages, le reçut en 1766 au nombre de ses membres. Enfin la faculté de droit, devenue plus juste, ne s'opposa plus à sa réception

au doctorat, et, après l'avoir désirée quinze ans, il obtint une chaire. Il est vrai qu'il avait réparé le scandale de son premier mariage en formant, en 1772, une nouvelle union. On lui accorda, en 1774, une faveur bien grande en le nommant à une nouvelle chaire de droit naturel et des gens qui venait d'être créée au collège de France. Cette double tâche à remplir ne l'empêcha pas de se livrer à de nouvelles recherches sur les lois anciennes. Il mit au jour un *Mémoire sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains*, 1766, in-12; 1772, in-80, et lut à l'académie des inscriptions plusieurs mémoires sur la législation romaine, particulièrement sur les édits des préteurs. En 1783, le roi, de son propre mouvement, lui accorda un brevet de conseiller d'état conçu dans les formes les plus honorables. On a encore de lui la *Théorie des traités des nations*, 1773, in-12, ouvrage d'économie politique; *Recherches historiques de la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, 1784, in-80, réimprimé en l'an 8; et un *Commentaire sur les Loix des douze tables*, 1787 et 1803. La dernière édition, imprimée aux frais du gouvernement, contient des additions et des changements importants. Le texte primitif de la loi des douze tables avait péri long-temps avant la chute de l'empire. Il n'en restait que quelques fragments épars et défigurés dans quelques auteurs anciens et dans les compilations de Justinien. Les savants modernes, particulièrement le célèbre Jacques Godefroi, étaient parvenus à restituer ce texte. Bouchaud profita de leurs recherches, et fit sur les lois des douze tables le travail le plus complet qui eût encore existé. Il mourut à Paris, le 1^{er} février 1804.

BOUCHE (CHARLES-FRANÇOIS), avocat au parlement d'Aix, sa ville natale, s'était fait connaître par quelques écrits, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux en 1789. Il s'y distingua par ses motions contre le clergé, et se prononça pour la liberté des cultes et pour l'émancipation des nègres. Ennemi des abus nombreux de cette époque, il ne s'en montra pas moins le défenseur de la monarchie constitutionnelle. En 1790, il fut chargé des affaires relatives à Avignon, et demanda souvent la réunion de ce pays à la France. On l'accusa d'avoir ordonné les massacres dans le midi. Jourdan, surnommé *Coupe-Tête*, déclara même n'avoir agi que par les ordres de Bouche et de quelques autres députés, dont il montra les lettres. Il se défendit avec énergie, devint président des jacobins, puis président des feuillants en 1791. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. Bouche mourut en 1794. Il a publié : 1^o *Essai sur l'histoire de Provence*, suivi d'une *Notice des Provençaux célèbres*, Marseille, 1783, 2 vol. in-4^o; 2^o *Droit public de la Provence sur la contribution aux impositions*, réimprimé en 1788, in-80. Il a laissé manuscrite une *Histoire de Marseille*.

BOUCHER (JONATHAN), théologien anglais, naquit à Blenclog, dans le Cumberland, en 1738. Il fit ses études à Wigan, et passa ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il y résida depuis plusieurs années, lorsque la révolution éclata. Il retourna en Angleterre en 1775, où il devint vicaire, et ensuite recteur à Epsom, dans le comté de Surrey, où il mourut en 1814. On a de lui plusieurs écrits estimés, entre autres quelques *Notices biographiques insérées dans l'histoire du Cumberland*, par Hutchinson, et treize *Discours sur les causes et les résultats de la révolution d'Amérique*, imprimés en 1797. Il avait publié, en 1801 et en 1802, des *Prospectus d'un glossaire des mots vieillies et provinciaux*, pour servir de supplément au *Dictionnaire de Johnson*, et qui devait former deux gros vol. in-4^o; mais la mort le surprit avant qu'il eut pu faire jouir le public de son travail. Il en a seulement paru en

1808 un échantillon, qui donne une idée assez favorable de l'ouvrage, et où l'aridité du sujet est sauvée par l'intérêt des détails historiques qui servent à expliquer les termes les plus usités et à en donner l'étymologie.

BOUCHER D'ARGIS (A.-J.), fils d'Antoine-Gaspard Boucher d'Argis, naquit à Paris en 1750. Ainsi que son père, il exerça d'abord la profession d'avocat. Nommé conseiller au Châtelet en 1772, il favorisa l'élargissement du comte de Berenval, en 1789, en donnant communication à cette cour d'une lettre en sa faveur. En 1790, Talon s'étant démis de sa place de lieutenant civil, le roi y nomma Boucher d'Argis, qui la refusa à cause de la difficulté des circonstances. Il fut le premier qui dénonça les feuilles de Marat, publiées sous le titre de *l'Ami du peuple*. Appelé à remplir les fonctions de lieutenant civil qu'il avait déjà refusées une première fois, il y montra beaucoup de zèle et d'intégrité, et en donna surtout des preuves, dans le rapport qu'il présenta à l'assemblée constituante sur les journées des 5 et 6 octobre. Il ne montra pas moins de courage dans la défense du Châtelet, qu'il ne put cependant empêcher de succomber. Lui-même devait bientôt tomber victime du parti qui croyait assurer la révolution en répandant le sang. Porté sur une liste des membres du club monarchique, il employa en vain tous ses efforts à en faire retrancher son nom. Détenue aux Carmes, puis à l'Abbaye, et enfin à la Conciergerie, il comparut devant le tribunal révolutionnaire le 5 thermidor an 2, et fut aussitôt exécuté que condamné. On a de lui : 1^o *Observations sur les lois criminelles en France*, in-80, 1781; 2^o *Lettres d'un magistrat de Paris à un magistrat de province sur le droit romain, et la manière dont on l'enseigne en France*, in-12, 1782; 3^o *De l'Éducation des souverains, ou des princes destinés à l'être*; 4^o *De la Bienfaisance de l'ordre judiciaire*, in-80, 1788. Le vœu qu'il exprimait, dans ce dernier ouvrage, que des défenseurs gratuits fussent accordés aux pauvres, a été rempli. On nomme d'office des avocats aux accusés qui n'ont pas les moyens de s'en pourvoir; mais on n'accorde pas, comme il le désirait encore, une indemnité aux prévenus dont l'innocence est ensuite reconnue. Il a encore participé au *Traité des droits annexés en France à chaque dignité*, publié par son père; enfin, de concert avec Camus, il a publié le *Recueil d'ordonnances*, 18 vol. in-32.

BOUCHER (LUC). Si la tâche du biographe est douce à remplir, lorsqu'il s'agit de tracer l'histoire des hommes qui se sont illustrés par des actions honorables, elle est pénible, quand il rencontre des noms qui rappellent, comme celui de Luc Boucher, l'idée d'une révoltante atrocité. Marchand de vin dans le faubourg Saint-Marceau à Paris, il faisait partie de la foule en armes qui pénétra, le 1^{er} prairial an 3, jusques dans le sein de la convention. Le député Ferraud, atteint d'un coup de pistolet, fut entraîné par Boucher et plusieurs autres misérables, dans un des couloirs; mais ce fut lui qui, après lui avoir coupé la tête, la mit au bout d'une pique et la porta dans l'assemblée jusque sous les yeux du président. Hâtons-nous de dire que ce crime ne resta pas sans châtiement. Traduit devant une commission militaire, Boucher y fut condamné à mort, le 6 prairial, et, le même jour, subit son arrêt.

BOUCHER (ALEXANDRE-JEAN), naquit à Paris en 1770. Il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique. A dix-sept ans, il se rendit à Madrid, et fut nommé, par le roi Charles IV, premier violon solo de sa chambre et de sa chapelle. Admis dans l'intimité de ce prince, M. Boucher ne craignit pas de provoquer une dis- grace éclatante, en avançant hautement qu'il était ré-

publicain, et qu'il ne resterait pas auprès d'un roi ennemi de sa patrie. Cette témérité ne lui fit cependant pas perdre la faveur du monarque. Plus tard, sa santé l'obligea de revenir en France, où ses talents lui firent donner, par de nombreux admirateurs, le titre d'*Alexandre des violons*, titre que justifia la hardiesse de son jeu et le plaisir qu'il prenait à se créer de brillantes difficultés pour les surmonter quelquefois aux dépens de l'harmonie. Cette dernière circonstance a fait aussi donner à M. Boucher, par des personnes mieux éclairées, le surnom de *Charles XII des violons*. Lorsque Charles IV vint à Fontainebleau, M. Boucher s'empressa de se présenter à lui, et l'infortuné monarque le reçut avec des larmes de joie. Il paraît que les titres pompeux que l'admiration a prodigués à M. Boucher lui ont été plus funestes qu'une sage critique. On lui attribue un orgueil musical qui lui donnerait un autre trait de ressemblance avec le vainqueur d'Arbelles, mais qui a, dit-on, pour résultat, un éloignement fâcheux des artistes, qui veulent bien reconnaître la supériorité d'un confrère, mais non le sceptre d'un roi; aussi M. Boucher se fait-il rarement entendre dans la capitale; en revanche, il fait dans l'étranger de nombreuses moissons de lauriers, qu'il partage avec son épouse, harpiste et pianiste d'une célébrité aussi grande que méritée.

BOUCHER (N.), négociant à Laigle, député de l'Orne à la chambre septennale, fait partie de la contre-opposition. Pendant les cent jours, il favorisa avec ardeur l'émigration à Gand, et y envoya ses deux fils. En 1820, il avait déjà fait partie de la chambre des députés, et a obtenu la médaille d'or à l'exposition de 1819.

BOUCHER (le chevalier **GRATIEU**), naquit à Châteauroux, en 1751. Depuis 1789 jusqu'en 1796, il fut employé dans l'Orléanais, en qualité d'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées. Il fut chargé ensuite d'inspecter les travaux des canaux du Loing et d'Orléans. Sous l'empire, il fut nommé inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées. Nommé membre du sénat, il siégea à cette assemblée dans les années 1813, 1814 et 1815. En 1814, il fut nommé officier de la légion d'honneur. Nommé député en 1815, par le département de l'Indre, ses principes politiques lui valurent sa destitution de sa place d'inspecteur-général des ponts-et-chaussées. M. Boucher est oncle, du côté de sa mère, du général Bertrand.

BOUCHER (P. B.), était en 1809 professeur de droit commercial et maritime à Paris, lorsqu'il s'attacha au service de l'empereur de Russie avec le titre de conseiller d'état, chargé spécialement des objets de commerce; mais n'ayant pas réalisé les espérances qu'on avait conçues de lui, il n'acquiesça pas une grande faveur en Russie, où il ne recevait qu'une modique pension. Il a publié des ouvrages qui sont d'ailleurs peu recommandables : 1° *Mémoire à consulter et consultation pour une maison de commerce d'Espagne contre une maison de commerce de France*, 1799, in-8°; 2° *La Science des négociants*, 1800, in-4°; 2^e édition, 1803, in-4°; 3^e édition, 1810, 2 vol. in-4°; 3° *Institutions commerciales*, 1802, in-4°; 4° *Institution au droit maritime*, 1803, in-4°; 5° *Les principes du droit civil et du droit commercial comparés*, 1804, 2 vol. in-8°; 6° *Manuel des arbitres*, 1807, in-8°; 7° *Le parfait économiste de la ville et des campagnes*, 1808, 2 vol. in-8°; 8° *Consulat de la mer, ou Pandectes du droit commercial*, 1808, 2 vol. in-8°; 9° *Formulaire général des négociants*, 1808, in-8°; 10° *Traité complet théorique et pratique de tous les papiers de crédit et de commerce*, 1803, 2 vol. in-6°; 11° *Histoire de l'usure chez les anciens peuples*, 1809, in-8°. Ces différents ouvrages sont oubliés.

BOUCHER-SAINT-SAUVEUR (ANTOINE),

avocat à Paris à l'époque de la révolution, fut élu député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il siégea constamment aux jacobins, fut nommé membre du comité de sûreté générale, puis secrétaire de la convention. Quoique montagnard, il échappa aux proscriptions réactionnaires, passa, par la réélection des deux tiers, au conseil des anciens, et en sortit le 10 mai 1797. Il est mort depuis quelques années.

BOUCHER-DE-LA-RICHARDEURIE (GILLES), né en 1733, à Saint-Germain-en-Laye, exerça d'abord la profession d'avocat, au barreau de Paris; retiré aux approches de la révolution dans une campagne près de Melun, il fut nommé, par l'assemblée bailliagère de cette ville, l'un des commissaires chargés de rédiger les instructions des députés aux états-généraux, et devint successivement membre du directoire du département de la Seine, et juge du tribunal de cassation; il présida à son installation en 1791. Dénommé par Thuriot pendant le régime de la terreur; il échappa aux proscriptions de cette époque, et resta en place jusqu'au 18 fructidor. Il renonça alors aux fonctions publiques; pour ne s'occuper que de littérature. M. Boucher a publié : 1° *Bibliothèque universelle des voyages, ou Notice complète de tous les voyages anciens et modernes dans les quatre parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère, avec des extraits étendus de ceux d'entre eux qui sont les plus estimés sur chaque pays*, in-8°, 6 forts vol., 1808; 2° *Lettres sur les Romains*, in-12, 1762; 3° *Analyse de la coutume générale d'Artois*, in-12, 1773; 4° *Essai sur les capitaineries royales et autres, et sur les maux incroyables qui en résultent, depuis Louis XI*, in-8°, 1789; 5° *De l'influence de la révolution française sur les mœurs et le caractère de la nation*, in-8°, 1798; 6° *Régénération de la république d'Athènes*, in-8°, 1799. M. de la Richarderie, outre ces différents ouvrages, a constamment rédigé le *Journal de la littérature française*, dont MM. Treuttel et Würtz sont éditeurs.

BOUCHEREAU (N.), député à la convention nationale, avait rempli diverses fonctions dans le département de l'Aisne, par lequel il fut élu. Sans avoir été remarqué dans les discussions qui agitaient cette assemblée, il fut cependant chargé, en juin 1795, d'une mission, pour veiller à l'approvisionnement de Paris. Il avait voté la mort ou roi sans appel, mais avec sursis. Le directoire exécutif le nomma commissaire dans le département de l'Aisne; depuis lors il a rempli plusieurs emplois secondaires, jusqu'en 1816, époque à laquelle, banni comme républicain, il s'est retiré en Suisse.

BOUCHESEICHE (J. R.), chef de division à la préfecture de police, fut long-temps chargé du bureau dit des mœurs, et dans l'attribution duquel sont l'inspection des filles publiques, et l'impôt perçu sur la prostitution. M. Bouchesseiche exerçait, dit-on, son autorité avec la plus grande rigueur sur ses administrés, et fut destitué en 1815. On lui doit les ouvrages suivants : *Géographie nationale, ou la France divisée en départements et districts*, in-8°, 1791; *Description abrégée de la France, ou la France divisée selon les districts de l'assemblée nationale*, in-8°, 1790; *Catéchisme de la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, in-8°, 1793; *Notions élémentaires de Géographie*, in-12, 1796; la 4^e édition est de 1809; *Discours sur les moyens de perfectionner l'organisation de l'enseignement public*, in-8°, 1798; *Description historique et géographique de l'Indostan*, par J. Rennel, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8°, et atlas, in-4°, 1800.

BOUCHET (PIERRE), né à Lyon, le 6 janvier 1752, y mourut le 6 janvier 1794, victime des fatigues et des peines morales qu'il éprouva pendant

et après le siège de cette ville; un talent très distingué comme opérateur, la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et bien plus encore une aménité rare et les plus précieuses qualités du cœur, lui méritèrent l'estime et la bienveillance de ses concitoyens, qui chérissent encore sa mémoire. Bouchet n'a pas inventé le serre-nœud à barillet qu'on emploie pour la ligature des polypes, mais il en a fait usage le premier, en le modifiant, pour opérer par cette méthode, celles de ces excroissances qui naissent dans l'utérus et dans le vagin. Il fit plusieurs opérations de nécrose interne, et spécialement la trépanation du tibia, avant la publication du traité de David sur la nécrose, et ses observations font la base du mémoire sur cette maladie, que Bousselin a fait insérer parmi ceux de la société de médecine. Bouchet a laissé un fils héritier de son mérite et de la confiance générale dont il jouissait, et qui, le premier en France, a fait avec succès la ligature de l'artère iliaque externe, pour guérir un anévrisme au pli de l'aîne.

BOUCHET-LA-GETIÈRE (ANTOINE-FRANÇOIS), ancien inspecteur des haras de France, né à Niort, et mort à Paris, le 11 avril 1801. Il fut envoyé, en 1766, en Allemagne, en Italie et en Turquie, pour y choisir des étalons. En 1793, les comités de salut public et de la guerre lui conférèrent le même emploi. Il soumit, dans ce même temps, à ces comités, ainsi qu'à celui d'agriculture, ses vues sur les moyens qui pouvaient contribuer à régénérer les haras de France. En l'an 6, il eut l'honneur d'obtenir un décret qui annonçait l'impression de ses *Observations sur les différentes qualités du sol de la France, relativement à la propagation des meilleures races de chevaux*.

BOUCHET, Voyez DUBOUCHET.

BOUCHETTE (JOSEPH), lieutenant-colonel au service d'Angleterre, et directeur-général du cadastre du Bas-Canada, né dans cette partie de l'Amérique-Septentrionale, s'est fait un nom distingué par l'exactitude parfaite que l'on remarque dans la plupart des cartes qu'il a levées. Son rare talent fait regretter à tous ceux qui se livrent à l'étude de la géographie, que les différentes parties de l'Europe ne soient pas décrites et dessinées avec le même soin. M. Bouchette a publié, en anglais, une excellente *Description topographique de la province du Bas-Canada*, accompagnée de différentes vues, plans de ports, batailles, etc., in-8°, 1815.

BOUCHHOLZ (FREDÉRIC-GROENES-AUGUSTE), né à Schwerin, ou il mourut en 1802, revêtu du titre de médecin du duc, a publié : *Dissertatio inauguralis. Analecta de variolis; specimen 1, quo continentur de variolarum origine hypothesis, et consilia de variolis extirpandis*, Gœttingue, 1789, in-8°; *Ueber Kuhpocken, ein Bericht an seine Mitbürger*, Schwerin, 1801, in-8°; *Vollständige Abhandlung ueber die Kuhpocken, das wahre Schutzmittel gegen Blatternansteckung*, Berlin, 1802, in-8°. Il a publié, de concert avec D.-J.-H. Becker, les *Auszüge aus den neuesten medicinischen Probe- und Einladungs-Schriften*, Altona, 1796-1797, in-8°.

BOUCHON-DUBOURNIAL (HENRI), naquit en 1749 à Toul (Meurthe). En 1772, il fut nommé ingénieur des ponts et chaussées, et chargé de diriger plusieurs travaux, notamment le pont de Lemps, sur la Haute-Loire. En 1783, il fut chargé, par la cour d'Espagne, de diriger les travaux hydrauliques de Cadix, et nommé professeur de mathématiques, de fortifications et de dessin à l'académie militaire du port de Sainte-Marie. Ce fut, dans cette circonstance, qu'il découvrit l'ancien aqueduc romain, qui conduisait, de la source de Tempul, les eaux douces à Cadix, à travers vingt lieues de montagnes et de bas-fonds. Il proposa

alors un plan pour restaurer cet aqueduc, qui aurait approvisionné d'eau douce la ville de Cadix, ou la disette s'en fait souvent sentir; mais les circonstances, et notamment la mort de Charles III, empêchèrent l'exécution de ce projet. De retour en France, il s'adonna à la littérature, et traduisit, dans notre langue, une grande partie des ouvrages de Crivantes, notamment le *Don Quichotte*, 8 vol. in-12, 1808, réimprimé en 1821, 3 volumes in-8°; le *Curieux impertinent*, in-12, 1809; *Périsse et Sigismonde*, 6 volumes in-12, 1814. On lui doit encore des *Considérations sur les finances*, 1814. M. Bouchon-Dubournial a éprouvé des persécutions pendant la terreur, et c'est en prison qu'il a fait la plus grande partie de ses traductions. Il avait été chargé, en 1809, de la construction du pont de Sèvres; mais il fut forcé, en 1810, d'abandonner cette entreprise, parcequ'au lieu de lui payer les sommes qui lui étaient dues, on prétendit le constituer en débet. La construction du pont ne lui appartient donc pas, comme l'ont prétendu quelques biographes. Depuis les droits de M. Bouchon-Dubournial ont été reconnus, et il a été indemnisé de ses pertes.

BOUCHOTTE (N.), député aux états-généraux en 1789, et avant procureur du roi à Bar-sur-Seine, fut élu par ce bailliage, et dut à cette circonstance d'avoir été momentanément remarqué. En s'opposant à la création d'un papier-monnaie qui avait été proposé, il émit le vœu qu'il y fût suppléé, en frappant des pièces de trois à six sous pour 30 millions, avec le métal qui proviendrait de la fonte des cloches. Il s'éleva contre la reconnaissance de la religion catholique, comme religion de l'état, parceque, selon lui, c'était nuire à la liberté des cultes. Il vota la destruction des statues qui entouraient celle de Louis XIV sur la place des Victoires, et qui représentaient les nations enchaînées, allusion indigne d'un peuple qui proclamait la liberté, et demanda l'établissement du juri qui eut lieu plus tard. En 1791, il se fit le défenseur des hommes de couleur, et le 26 juin de cette année proposa de réclamer du roi et de la reine, une déclaration écrite au sujet de leur voyage à Varennes. Dans le même temps, M. Bouchotte fit paraître ses *Observations sur l'accord de la raison et de la religion pour le rétablissement du divorce*. C'est le seul ouvrage que l'on connaisse de lui, et, depuis cette époque, il a cessé d'être en évidence.

BOUCHOTTE (JEAN-BAPTISTE-NOEL), ministre de la guerre sous le gouvernement républicain, fut à l'époque la plus orageuse de la révolution l'un des agents du pouvoir exécutif les plus utiles, les plus honorables et les plus calomniés. Il entra au ministère avec une fortune modique, et en sortit sans l'avoir accrue et avec le simple grade de colonel qu'il avait déjà lorsqu'il reçut le portefeuille. Cet exemple, le seul sous le régime de l'égalité, n'a pas été reproduit depuis. Bouchotte vit encore, et s'est fixé à Meis, où il est né le 25 décembre 1754. Quoique d'une famille considérée dans sa province, il n'était pas noble, et dans la carrière des armes, où il entra à l'âge de seize ans, toutes les faveurs étaient réservées aux guerriers qui portaient un nom à particule; c'est ce qui lui fit attendre cinq ans une sous-lieutenance. Dix ans après, il fut fait capitaine, grade qu'il avait encore en 1792, et avec lequel il fit, dans le régiment d'Estéraz-hussards, la campagne de cette année. Elle lui valut le grade de lieutenant-colonel et le commandement de Cambrai, et l'année suivante, en 1793, il passa au grade de colonel. Quelques mois après, le 4 avril 1793, la convention nationale, qui trois fois déjà l'avait vu porté comme candidat au ministère de la guerre, le nomma à l'unanimité ministre de ce département en rempla-

cement du général Beurnonville, prisonnier des Autrichiens. C'était une récompense des talents qu'il avait déployés pour conserver à la France la place de Cambray que Dumouriez cherchait à livrer à l'ennemi. Bouchotte avait aussi une réputation d'ordre et de probité, des connaissances administratives qui le rendaient propre à ce poste important. Son zèle pour la chose publique le détermina à accepter une mission qui entraînait une grande responsabilité. Les armées étrangères avaient envahi les frontières du Nord et du Rhin; la Vendée était en révolte; nos troupes, peu nombreuses et disséminées, étaient sans magasins, sans artillerie; partout aux murmures se joignaient les dénonciations. C'est dans ce moment de dénûment et d'irritation que Bouchotte prit la direction des bureaux de la guerre. Son premier soin fut de faire opérer la levée de trois cent mille hommes, d'envoyer des canons et des armes à nos soldats, et d'organiser des magasins d'habillement et de vivres; enfin de refaire à la fois le personnel et le matériel. Ces grandes opérations ne pouvaient aller au-si vite que le désir et le besoin. Aux armées, les représentants voulaient agir concurremment avec les généraux, et entravaient les opérations ou les faisaient manquer par leurs fausses mesures; dans l'intérieur, les différents partis s'efforçaient de troubler les esprits par des lettres et des clameurs. Presque tous dénonçaient ou diffamaient le ministre. L'insurrection de la Vendée faisait des progrès, les forces étrangères envahissaient le territoire au nord et vers le Rhin, du côté des Pyrénées et des Alpes; et l'on vit successivement tomber en leur pouvoir Mayence, Condé, Valenciennes, le Quesnoy, le fort Louis, etc.; Toulon était livré aux Anglais. Bouchotte ne perd point courage. Il poursuit la réorganisation des armées, remonte la cavalerie, multiplie les envois d'armes, d'artillerie, de munitions, d'habillements, de vivres. En quatre mois, on voit à la tête des troupes Masséna, Kléber, Moreau, Dugommier, Angereau, Lefevre, Pérignon, Marceau, Legrand, Ebé, Coland, Serurier, Hstry, Marbot, Cervoni, Ferino, Abattucci, etc.; la Vendée est comprimée; aux victoires de Hondtschoot et de Vastignies, à la délivrance de Maubeuge, due à Carnot; aux succès de l'armée du Rhin succèdent la reprise du fort Louis, le déblocus de Landau et la rentrée dans Toulon. L'année 1793 n'est pas expirée entièrement, et nous avons sept cent mille hommes sous les armes dans onze armées pourvues d'un immense matériel. Voilà comment Bouchotte, par le mouvement qu'il imprime à l'administration confiée à ses soins, répond aux détracteurs qui veulent en vain lui ravir la part de gloire qu'il a méritée, et que ne lui feront jamais perdre les accusations accumulées d'incapacité et de trahison: mais tant de travaux et plus encore les calomnies qui ne cessaient de l'assaillir avaient épuisé son courage et sa patience. Le 25 mai 1793, il donna sa démission. De ce jour au 30, que la convention l'accepta en déclarant par un décret « qu'il continuerait à remplir les fonctions de ministre de la guerre jusqu'à ce qu'il fût remplacé, » on fit près de lui des démarches pour l'engager à la retirer; mais il persista dans sa résolution, et le 11 juin suivant, ne se voyant point nommer de successeur, il demanda de nouveau son remplacement. Le 13, la convention nationale, sur le rapport du comité de salut public, nomma le général Beauharnais qui refusa. Bouchotte se vit dans la nécessité de continuer ses fonctions, mais il ne cessa pas d'insister pour obtenir son remplacement. La convention gardait le silence, et le comité de salut public se bornait à dire, par l'organe de son rapporteur (séance du 12 août 1793), que l'on reconnaît dans Bouchotte une *exacte pro-*

bité, et que ce ministre est *extrêmement laborieux*. Ainsi ne pensaient pas quelques hommes malfaisants et ineptes. Un commissaire des guerres non employé le dénonce à la convention pour l'ineécution d'un décret qui ordonnait le remboursement des sommes dont le non paiement faisait retenir mille Français prisonniers à Mayence. Le 13 décembre, Bourdon de l'Oise s'empare de la dénonciation, demande « si le pouvoir d'un ministre était au-dessus de la convention nationale, » et fait décréter que, séance tenante, Bouchotte rendra compte de sa conduite à ce sujet. La réponse du ministre satisfait l'assemblée. Il déclara « que le 30 août, il avait donné ordre à la trésorerie de faire tenir les fonds à Mayence; que le surplus n'était pas de son ressort, puisque l'ouverture du passage jusqu'à Mayence ne dépendait pas de lui; que cependant il avait écrit plusieurs lettres pour en assurer l'exécution; mais que les fonds étaient arrêtés à la frontière d'après une décision des commissaires de la convention à l'armée du Rhin » qui avaient interdit toute communication avec le dehors. » Bourdon, qui avait échoué dans cette première attaque, en fit une nouvelle le 19 mars 1794. Il prétendit que le ministre avait fait venir à Paris, à Saint-Germain et dans les environs de la capitale des prisonniers et des déserteurs autrichiens qu'il avait revêtus de l'habit national, et qui avaient crié *vive le roi*, et demanda que les comités de salut public et de sûreté générale eussent à examiner sa conduite. Merlin de Thionville appuya la proposition de son collègue. Cette dénonciation parut si absurde à ces deux comités qu'ils s'abstinrent de faire un rapport; ils invitèrent seulement le ministre à faire connaître à la convention ce qu'il avait à répondre sur le fait qui lui était imputé. Il écrivit, à la convention, la lettre que nous allons rapporter, et qui fut lue dans la séance du 22 mars. « J'ai fait exécuter les arrêtés du comité de salut public qui ordonnaient l'éloignement des prisonniers de guerre et des déserteurs. Il n'y en a eu, dans aucun temps, à Paris, plus de quatre cents; » il n'a été délivré d'habit national à aucun d'eux. « Quant au cri de *vive le roi*, qui se serait fait entendre à la Courtille, je n'ai là-dessus aucun renseignement. » Huit jours après, voulant concentrer le gouvernement dans ses comités, la convention supprima les six ministères qui composaient le conseil exécutif, et les remplaça par des commissions exécutives dont les comités avaient la direction. Le général Pille (*Voyez ce nom*), fut mis à la tête de la commission qui était chargée du mouvement des armées de terre. Bouchotte fut rendu à la vie privée par cette organisation nouvelle; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté. Il fut arrêté par mesure de sûreté générale peu de temps avant le 9 thermidor. Dénoncé, dans la séance du 20 frimaire an 3, « pour avoir fait périr ou incarcerer tant de patriotes, » les comités furent chargés de prendre des mesures à son égard, c'est à dire de presser sa mise en jugement. Cet arrêté, n'étant pas plus motivé que tous les arrêtés précédemment rendus contre lui, resta sans exécution. Le 30 du même mois, Clauzel rattacha Bouchotte à la conspiration de la commune et des décevirs. Il le signala comme leur complice et comme reliquataire de plusieurs centaines de millions. Mais les trois comités qui, sur sa proposition, furent chargés de le traduire au tribunal révolutionnaire, « afin de ne pas laisser avilir la convention, » restèrent encore dans une parfaite inaction à son égard. Les ennemis de l'ex-ministre ne se laissaient pas. Pémartin signala Bouchotte, dans la séance du 29 mars 1795, « comme un des auteurs du 31 mai, » et demanda sa punition. Bourdon de l'Oise le dénonça de nou-

veau dans la même séance, et fut appuyé par plusieurs de ses collègues. Le comité de sûreté générale fut encore chargé de faire un rapport, qu'il ne fit pas, faute de documents positifs. Enfin, le 24 mai suivant, sur de nouvelles dénonciations, la convention nationale rendit un décret qui traduisait Bouchotte devant le tribunal d'Eure-et-Loir, renouveau à cet effet, et jugeant d'après les lois révolutionnaires, avec un jury spécial et sans recours en cassation. Bouchotte était, depuis près d'un an, privé de sa liberté; quatre mois se passèrent avant la mise à exécution du décret qui vint encore échouer contre l'impossibilité de l'exécution. L'accusateur public près le tribunal criminel d'Eure-et-Loir écrivit à la convention une lettre qui fut lue dans la séance du 4 vendémiaire an 4. Ce passage fixa surtout l'attention : « J'observe que nulle pièce à charge ne m'est parvenue, et que je ne puis mettre en jugement un citoyen contre lequel il est impossible de baser un acte d'accusation. » Elle fut suivie presque immédiatement du désistement des comités et de la mise en liberté de l'accusé. Bouchotte, de retour à Metz, y est resté depuis ce temps étranger aux affaires publiques. Il est oncle du côté maternel de Mme Amable Tastu, femme d'un de nos typographes les plus distingués, et elle est elle-même célèbre par les grâces de son esprit et son talent pour la poésie.

BOUCRET (N.), général de division de l'armée républicaine, fut employé en 1793, dans la Vendée, et combattit à Antraïm et à Angers. Le général Boucret commandait à Belle-Ile en mer en 1795. L'amiral anglais Warren le somma de rendre la place, en l'assurant qu'il était autorisé, de la part de Louis XVIII, à lui promettre protection et récompense, s'il voulait la livrer. *J'ai des vivres et de l'artillerie, répondit-il; plutôt que de remettre Belle-Ile, je m'ensevelirai sous ses ruines.* Warren, frappé de cette réponse énergique, se retire. Le général Boucret, qui fit la campagne de 1799 en Italie, se trouvait le 20 juin avec douze cents hommes environ dans Brescia. Les Autrichiens le forcèrent de capituler, et il fut fait prisonnier avec sa troupe. Nous ignorons ce qu'est devenu Boucret depuis cette époque.

BOUDBERG (N., baron de), naquit en 1750, en Courlande. Il se distingua dans la guerre contre les Turcs en 1786. Plus tard, il fut attaché comme sous-gouverneur, aux grands ducs Alexandre, depuis empereur de Russie, et Constantin. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Suède; mais il cessa ses fonctions lors de la rupture du mariage projeté entre le roi Gustave-Adolphe et la grande duchesse. En 1806, il accepta le porte-feuille des affaires étrangères, et forma aussitôt une coalition avec la Prusse contre la France. On sait combien cette guerre fut malheureuse pour la Prusse et la Russie. Après la paix de Tilsit, le baron de Boudberg donna sa démission, et se retira en Courlande, d'où il est revenu depuis à la cour. Le 22 juillet 1807, l'empereur Alexandre lui confia l'ordre de Saint-André.

BOUDET (JEAN-PIERRE), ancien pharmacien en chef d'armée et des hôpitaux civils de Paris, est né à Reims en 1748. Une profession scientifique convenait au caractère studieux et calme de M. Boudet : il choisit la pharmacie, et vint de bonne heure à Paris. Là, Bayen et Parmentier, hommes célèbres dans les fastes de la science et de la pharmacie militaire, le connurent et se l'attachèrent. Il retourna à Reims pour sa réception, et il fut admis dans une société qui s'occupait de sciences, et à laquelle appartenait le hardi et infortuné navigateur aérien Pilâtre-Du-Rozier, auquel il succéda dans une chaire particulière de chimie appliquée aux arts,

chaire si utile dans une ville manufacturière; malgré ces succès flatteurs, il ne balança pas à en quitter le théâtre pour venir à Paris succéder à ses maîtres, MM. Pia et Deyeux, dans leur officine. La révolution éclata, et M. Boudet, bien qu'il prît le tort qu'elle ferait à son établissement, placé dans le quartier de la haute noblesse, en adopta les principes avec autant de chaleur, qu'il mit depuis de courage à en blâmer les excès. Dans plus d'une circonstance, il reçut les marques les plus honorables de la confiance de ses concitoyens : ils le nommèrent à des fonctions civiles que sa modestie ne lui permit pas toujours d'accepter. En 1793, le célèbre Berthollet, qui connaissait tout le mérite de M. Boudet, lui fit donner, par le comité de salut public, une mission qui le força d'abandonner sa pharmacie pour s'occuper de l'extraction du salpêtre et de la fabrication de la poudre à canon, l'un des premiers besoins de cette époque. Il fut inspecteur des départements de l'est : il y établit des ateliers qui fournirent, en une année, une énorme quantité de salpêtre raffiné. Ce fut encore par suite de la désignation de ce même chimiste, que le directeur exécutif attacha, en qualité de pharmacien en chef, M. Boudet à la commission des sciences et des arts de l'expédition militaire, confiée au jeune général dont la gloire avait déjà l'éclat de celle des héros de l'antiquité. Transporté en Egypte, M. Boudet n'y manqua pas d'occasions de faire servir les connaissances étendues qu'il possédait dans les sciences chimiques. Tout à la fois membre de l'institut, inspecteur des pharmacies, directeur des brasseries et distilleries établies pour le service de l'armée, et adjoint au conseil de salubrité, il sut, par son activité, trouver encore du temps pour préparer des médicaments que sa générosité lui faisait distribuer aux malheureux, qui ne manquent jamais dans un pays où la guerre porte ses ravages. Lorsque Kléber eut pris le commandement de l'armée, il porta ses regards sur M. Boudet, pour la direction supérieure de la pharmacie de la marine. Plus tard le général lui donna la commission, difficile dans ce pays, de former l'approvisionnement des pharmacies de l'armée, épuisées par les consommations; là se montra le chimiste ingénieux et le pharmacien habile; dépourvu d'instruments, il y suppléa, et remit en tel état la pharmacie générale de l'armée, qu'après avoir approvisionné les hôpitaux militaires et Alexandrie assiégée, il rapporta encore en France une quantité considérable de médicaments simples qu'il sut soustraire aux recherches des Anglais, et qui devinrent alors une ressource précieuse pour nos armées. Rentré en France avec les honorables débris de cette belle armée d'Orient, il ne put faire reconnaître ses services; toutefois ses amis prirent soin d'acquitter la dette du gouvernement : l'administration des hôpitaux civils, où se trouvait Parmentier, l'appela à la place de pharmacien en chef de l'hôpital de la Charité. A la formation de l'armée des côtes, il fut nommé pharmacien principal du camp de Bruges, et y reçut la décoration de la légion d'honneur des mains de celui sous les yeux duquel il l'avait méritée à l'armée d'Orient. M. Boudet fit les campagnes d'Autriche et de Prusse, et il devait suivre en Portugal le maréchal Masséna, qui l'avait demandé au ministre de la guerre, mais l'âge et les infirmités le retinrent : il sollicita sa retraite, et reprit le poste plus tranquille qu'il avait occupé à la Charité, dont il se démit au bout de quelques années. La vie de M. Boudet a été trop agitée pour qu'il ait pu beaucoup écrire : il a néanmoins donné plusieurs mémoires de chimie, de pharmacie et de technologie, dans les journaux consacrés à ces sciences, et aujourd'hui presque octogénaire, il prend encore une part active aux

travaux de la société de pharmacie et de l'académie royale de médecine, dont il est membre honoraire.

BOUDET (JEAN-PIERRE), pharmacien distingué, neveu et élève du précédent, né à Paris, en 1778. Il fit ses études au collège d'Harcourt, et fut placé fort jeune dans la pharmacie de son oncle. Ses heureuses dispositions, secondées par les excellents préceptes qu'il y reçut, lui donnèrent en peu de temps assez de connaissances pour la diriger. M. Boudet oncle ayant été forcé, par suite des événements de la révolution, de quitter son établissement pour s'attacher à diverses fonctions des services publics, M. Boudet neveu lui succéda, et obtint la faveur d'être reçu avant l'âge requis, pharmacien du collège de Paris, en subissant toutefois les examens exigés. En 1802, il fut admis au nombre des membres de la société de pharmacie, et en 1821, il fut nommé membre titulaire de l'académie royale de médecine. M. Boudet a publié dans les *Annales de chimie*, un *Mémoire sur la préparation de l'éther phosphorique et observations sur la préparation de l'acide phosphorique*. Il est l'un des fondateurs et rédacteurs du *Bulletin de pharmacie* et du *Journal* qui en est la suite; il a donné, dans ces recueils, plusieurs observations et notes fort estimées, entre autres : *Examen comparé des extraits de pavots cultivés aux environs de Paris et de Naples, et de l'opium d'Egypte; Réflexions sur la préparation en grand du sucre de betteraves*, etc. On a, en outre, de cet estimable pharmacien-chimiste, un *Mémoire sur le phosphore*, présenté en forme de thèse à la faculté des sciences, 1815, in-4°. Des observations verbales et écrites lui ont valu l'honneur d'être cité dans la préface du *Codes medicamentarius* qui parut en 1818.

BOUDET (ANTOINE), né à Lyon, imprimeur-libraire à Paris, mort en 1789. C'est à tort que, d'après Chaudon, toutes les biographies ont répété que Boudet avait publié un *Recueil des sceaux du moyen âge, avec des éclaircissements*, 1779, in-4°; il n'en a été que l'imprimeur; l'auteur est le marquis de Migieu de Dijon. Ce n'est pas avec plus de raison qu'on l'a dit fondateur des *Affiches de Paris, des provinces et des pays étrangers*; c'est l'imprimeur-libraire Thiboust qui en est l'inventeur. Boudet est auteur de la collection qui commença en 1745.

BOUDET (JEAN), comte de l'empire, général de division, etc., né à Bordeaux le 19 février 1769, embrassa la carrière des armes dès l'âge de quatorze ans. Il servit d'abord comme sous-lieutenant dans la légion hollandaise de Maillebois, passa de ce corps dans celui de Penthièvre-dragons, prit son congé en 1788. Il vivait paisible dans ses foyers lorsque la formation des volontaires nationaux fut décrétée. Il ne put résister au noble élan qui portait la population sur la frontière. Il fut d'abord nommé lieutenant au 7^e bataillon de la Gironde, puis capitaine de la compagnie franche de chasseurs attachés à ce corps, qui se rendit bientôt célèbre par la part qu'il prit à nos succès. L'armée française avait établi un de ses camps près de Saint-Jean-Pied-de-Port; les Espagnols se disposaient à le surprendre, et dirigeaient une forte attaque sur Château-Pignon. Un épais brouillard les favorisait; ils étaient précédés de six pièces d'artillerie, divisés en plusieurs colonnes, et débouchaient déjà sur nos postes lorsqu'ils furent aperçus. Le capitaine Boudet ne se déconcerta pas; il fit prendre les armes à sa troupe, marcha au-devant de l'ennemi, l'arrêta, le contint, et prenant à son tour l'attaque se porta avec vivacité sur ses pièces, et s'en empara. Nommé chef de bataillon, en récompense de ce beau service, il fut compris dans les détachements que fournait l'armée des Pyrénées pour le siège de Toulon. La

chute de cette place fit changer la destination du corps ou servait Boudet. Envoyé d'abord dans la Vendée, il passa dans l'île de Ré, d'où il fit voile pour la Guadeloupe. Il prit terre à la pointe des Salines, et marcha aussitôt sur le fort Fleur-d'Épée, que défendaient neuf cents hommes et seize pièces de canon. L'attaque s'ouvrit avec impétuosité, et fut couronnée du plus heureux succès. Boudet, qui avait enfoncé les Anglais, et enlevé d'assaut la plus grande partie de leurs ouvrages, fut fait chef de brigade, et chargé d'organiser les forces de la colonie. Sa mission fut bientôt remplie. Il leva, forma, disciplina trois bataillons, avec lesquels il ne craignit pas de faire tête aux Anglais. Il distribua sa troupe dans les forts qu'il était chargé de défendre, et vint, avec à peu près deux cents hommes qui lui restaient, s'établir sur une hauteur voisine. Deux mille Irlandais ne tardèrent pas à les charger; mais, accablés chaque fois qu'ils en vinrent aux mains, ils virent bientôt les deux tiers des leurs pris ou hors de combat. Cette action, qui fut justement qualifiée de prodigieuse, valut à Boudet le grade de général, auquel il fut promu quelques jours après. Tout honteux de leur défaite, les Anglais voulurent en tirer vengeance; ils rassemblèrent de nouvelles troupes, se firent soutenir par leurs vaisseaux, et vinrent inopinément se présenter devant Pointe-à-Pitre. La canonnade était roulante et la place, ouverte de tous côtés, semblait hors d'état d'opposer la moindre résistance. Néanmoins Boudet ne perdit point courage; il réunit le peu de soldats, dont il dispose, en groupe, une partie dans les ouvrages avancés, et se jeta avec l'autre sur quelques esquifs; il se porta sur les derrières de l'ennemi, débarqua, attaque avec impétuosité, et les réserve sur une plage dont leurs bâtiments ne peuvent approcher. Ils les a placés dans une position d'où ils ne peuvent fuir; il ne s'agit plus que de les enfoncer. Il se met aussitôt à la tête des trois compagnies de grenadiers, marche à eux, les culbute, et les force à mettre bas les armes. Une balle lui a traversé l'épaule droite, mais l'ennemi possède encore le fort Saint-Charles dans la Basse-Terre; il ne vent pas lui laisser prendre haleine, marche malgré ses douleurs, paraît inopinément devant les ouvrages qu'il veut emporter; mais il est sans artillerie; la place est abondamment pourvue; il faut chercher dans les fortifications elles-mêmes les moyens de les emporter. Tout est disposé en conséquence; les surprises, les attaques n'ont d'autre but que d'enlever des armes et des munitions. Le succès couronne les efforts des assaillants; ils sont approvisionnés, les portes battues en brèche, et les Anglais obligés se réfugier sur leurs vaisseaux. Ils avaient envahi ce fort au nombre de seize mille hommes, et le cédaient à une poignée de braves qui les avaient constamment battus. Le général les poursuivait partout où il put les attendre, à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent, à la Grenade, etc., et prit une part plus ou moins directe à la plupart des pertes qu'ils essayèrent. Nommé général de division, et rappelé en Europe dans le courant de 1798, il joignit presque aussitôt l'armée qui combattait en Hollande; il conduisit l'avant-garde et occupa Castricum lorsqu'une forte colonne anglaise, qui s'était avancée à la faveur de l'obscurité, fondit tout à coup sur lui; il reçut la charge avec calme, soutint les masses qui lui étaient opposées, et leur enleva une partie de leur artillerie. Il n'avait pu cependant les déloger complètement des hauteurs, et la nuit approchait; il en appelle alors à la bravoure de ses soldats; ceux-ci lui répondent par des cris de joie; la charge bat, et l'ennemi est enfoncé sur tous les points. Le 18 brumaire eut lieu; Boudet, appuyé de toutes ses forces, fit partie de l'armée de réserve; il concourut à la

prise d'Ivrie, à l'enlèvement du pont de la Chiusella, passa le Tesin, marcha sur Milan, San-Giuliano, Malegrano, et fit partie de la division Desaix, qui fixa la fortune à Marengo. Atteint presque au moment où il paraissait en ligne, ce grand homme fut remplacé par Boudet, qui, jaloux de venger la perte que venait de faire l'armée française, lance ses masses sur l'ennemi, et abîme partout l'épouvante et la mort. Atteint d'une balle dans cette journée fameuse, il reparut presque aussitôt à la tête de sa division, avec laquelle il réussit à enfoncer les Autrichiens qui défendaient les hauteurs de Monzambano; il les força de se replier, avec une perte considérable, sur Borghetto, les attaqua, les battit encore à Vallesio, et, remontant l'Adige, il enleva le fort de la Chiusa, dispersa les troupes qui occupaient la belle position d'Ola, les poursuivit jusqu'en avant de Roveredo, et leur fit deux mille prisonniers. On préparait alors l'expédition de Saint-Domingue; Boudet, qui avait long-temps fait la guerre dans les colonies, fut désigné pour accompagner le général Leclerc. Arrivé le 3 février 1802, devant le Port-au-Prince, il se mit aussitôt en relation avec les officiers des noirs; mais ceux-ci ne voulurent rien entendre, et répondirent constamment que si le débarquement avait lieu sans les ordres de Toussaint, trois coups de canon d'alarme, répétés de morne en morne, deviendraient le signal de l'incendie des plantations et du massacre des blancs. L'effet suivit de près la menace; Boudet n'avait pas mis pied à terre que des tourbillons de flammes et de fumée annoncèrent que la colonie était livrée à la dévastation. Le général s'avança néanmoins sur le fort Birotton, défendit à ses soldats de faire feu, et imposa ainsi au commandant qui lui remit la place. Il continua son mouvement, arriva devant le Port-au-Prince, tourna la porte de Léogane qui était défendue par une redoute armée de six pièces de gros calibre, s'avança sur la place, et envoya un parlementaire aux officiers noirs qui refusèrent de recevoir les Français. Boudet ne s'en avança pas moins; tout à coup les révoltés s'écrièrent que le général pût s'avancer, qu'ils sont prêts à lui ouvrir leurs portes. La troupe doubla le pas, et s'approcha avec confiance, lorsqu'une décharge épouvantable porta la mort dans nos rangs. Nos soldats indignés s'élançant sur la redoute. Les bataillons qui l'avaient tournée pénétrèrent dans les rues, la fusillade s'anima, partout les noirs sont culbutés. Maître de la place, Boudet ne s'occupa plus qu'à gagner la confiance des officiers de couleur qui n'avaient pas pris la fuite, et réussit, par l'entremise de l'un d'entre eux, à persuader au général Laplume de se rallier à nous. Les bandes, les chefs, les cultivateurs du sud de Saint-Domingue cédèrent à ses représentations, et prêtèrent serment de fidélité à la république. Pendant qu'il se livrait à ces soins, il apprit que Leclerc marchait sur les Gonaïves. Il voulut se mettre en communication avec lui, et se porta sur Saint-Marc que Dessalines ne lui céda qu'après l'avoir réduite en cendres. Il continua son mouvement, arriva devant la Crête-à-Pierrot, où il fut atteint d'un coup de mitraille qui le mit hors de combat. Sur ces entrefaites le général Richepanse, nommé gouverneur de la Guadeloupe, fut obligé à demander des secours au capitaine-général qui, n'ayant pas de troupes disponibles, voulut au moins envoyer un homme capable de rallier les esprits et de vaincre les résistances. Boudet fut chargé d'aller pacifier cette colonie, mais l'insurrection était à son comble, et les revers que nous éprouvions à Saint-Domingue n'étaient pas propres à l'apaiser. Obligé de repasser en Europe, le général Boudet fut employé à l'armée de Hollande, d'où il passa à celle d'Alle-

magne. Chargé d'opérer dans la direction de Graz, il parvint, à l'aide de quelques marches hardies, de manœuvres savantes, à contenir les colonnes nombreuses qui lui étaient opposées. Après la bataille d'Austerlitz, il suivit le 2^e corps dont il faisait partie à Trieste, à Raguse, d'où il fut rappelé pour prendre le commandement d'une division qui s'assemblait à Péronne. Il fit avec elle la campagne de Prusse, força une redoute palissadée sur la gauche de la Perle, s'empara de Trébessée, battit un corps de quatre mille Suédois en avant de Stralsund, eut part au siège et à la prise de cette place. La guerre d'Espagne avait éclaté; le général Boudet, appelé à y prendre part, avait déjà des troupes en mouvement; mais l'Autriche avait pris inopinément une attitude hostile; un contre-ordre le reporta au-delà du Rhin; les opérations commencèrent, les Autrichiens furent défaits; en quelques jours nous fûmes sous les murs de Vienne. Chargé de tourner cette capitale par la droite, le général marcha sur le Semmering, culbuta les partis ennemis qu'il rencontra, et fit jeter un pont sur l'un des bras du Danube. Une colonne, forte de six bataillons, vint troubler cette opération. Boudet la laissa approcher, et la couvrit de mitraille des qu'il la vit à petite portée. Il passa aussitôt le fleuve, et s'établit au village d'Essling, où des forces supérieures ne tardèrent pas à l'assaillir. Il reçut les attaques avec calme, et les rendit long-temps vaines. A la fin le nombre l'emporta, il fut obligé de céder le village jusqu'au moment où deux bataillons de la jeune garde vinrent de nouveau l'enlever. Il se retira dans l'île de Lobau, d'où il déboucha dans la nuit du 4 juillet suivant. Il se jeta, avec quelques compagnies de voltigeurs, sur des radeaux, aborda la rive gauche, s'y établit, et protégea l'établissement des ponts par lesquels s'écoula le corps dont il faisait partie. Le 5, il s'empara d'Essling et de Gross-Aspern, et prit position à Breitensole. Dans la nuit, il fut chargé d'occuper celle de Gross-Aspern et de défendre les ponts de l'île, si l'ennemi cherchait à les intercepter. Il ne tarda pas en effet à les menacer; le jour naissait à peine, que déjà Hiller s'avancait pour les enlever. Quelques nombreuses que fussent les troupes qu'il conduisait, Boudet n'hésita pas. Il s'avança à sa rencontre, et le combat long-temps. Mais la disproportion était considérable. Il fut obligé de se replier. Il serra ses colonnes, et exécuta sa retraite au milieu des charges de la cavalerie ennemie, sans qu'aucune pût l'entamer, ni même lui prendre un seul homme. Arrivé dans les ouvrages qu'il doit défendre, il reçoit quelques renforts, et dispose aussitôt ses colonnes. Il s'élance sur les masses qui le pressent, les attaque de front, de flanc, les bat, les poursuit, et leur fait quinze cents prisonniers. La bataille était gagnée, il se mit à la suite des vaincus, se porta successivement à Spitz, à Stockerau, et alla, par suite de l'armistice à Znaim, prendre position sous Budwitz, où la goutte et les fatigues mirent, presque aussitôt, fin à sa carrière. Il la vit arriver sans émotion, et se tournant vers un de ses aides-de-camp : « Écrivez à Mme Boudet que mes derniers soupirs ont été pour elle, pour la France et pour l'empereur. » Il expira le 14 septembre 1809. Ce fut une grande perte pour l'armée.

BOUDET (ETIENNE, baron), né à Laval, le 19 octobre 1761, s'enrôla comme soldat, fit plusieurs campagnes dans les armées de la république, et était parvenu au grade de colonel du 4^e de chasseurs, en décembre 1804. Des blessures graves mal cicatrisées l'autorisaient à cette époque, à aspirer à un honorable repos; il fit encore la brillante campagne qui suivit, et se retira ensuite dans son pays natal. Il remplissait, en 1809, les fonctions de

maire de Laval, lorsqu'il fut choisi par le sénat, pour représenter, au corps législatif, le département de la Mayenne. Le 1^{er} mars 1814, il fut nommé commandant de la garde nationale de Laval, et le 19 juillet de la même année, le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis; il était depuis long-temps chevalier de la légion d'honneur. Au mois de mai 1815, il fut élu par le collège électoral du département de la Mayenne, député à la chambre des représentants. Depuis cette époque, il a disparu de la scène politique.

BOUDIER-DE-VILLEMERT (PIERRE-JOSEPH), neveu de Boudier de la Jousseinière, naquit à Paris en 1716, et fut avocat au parlement. Nous connaissons de lui: 1° *Abrégé historique et généalogique de la maison de Scyssel*, 1739, in-4°; 2° *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12; 3° *Reflexions sur quelques vérités importantes*, 1752, in-12; 4° *L'Andrométrie, ou examen philosophique de l'homme*, 1753, in-12; 5° *Examen de la question proposée sur l'utilité des arts et des sciences*, par l'académie de Dijon, 1753, in-12; 6° *Le monde joué*, 1753, in-12; 7° *L'Ami des femmes*, 1758, in-12; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur; il a été traduit en plusieurs langues; 8° *L'Irréligion dévoilée*, 1774, in-12; 9° *Le nouvel Ami des femmes*, 1779, in-8°; 10° *Précis philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*, 1785-86, 4 vol. in-16, etc. Boudier est mort au commencement de ce siècle.

BOUDIN (J.-A.), membre de la convention nationale, où le département de l'Indre l'avait envoyé, vota la réclusion de Louis XVI et son bannissement à la paix. Républicain par sentiment, Boudin avait de faibles talents, mais un grand fond de probité. Il resta long-temps inconnu, et ne parut à la tribune qu'au moment où l'on discuta la mise en accusation de Carrier. Élu membre de la convention en novembre 1794, il demanda l'arrestation des prêtres dans les lieux où s'élevaient des mouvements séditieux. Nommé, le 5 décembre, membre du comité de sûreté générale, il fit suspendre tous les décrets de mise hors la loi, rendus depuis le 30 mai: peu après, il demanda une amnistie pour tous les délits politiques, l'émigration exceptée. Il accusa ensuite Maribon-Montau, l'un des plus féroces proscriptionnaires de la montagne, d'avoir, le 21 janvier 1794, entraîné jusqu'au pied de l'échafaud, la convention, qu'il présidait, de sorte que le sang des malheureux qu'on exécutait, ce jour-là, avait jailli jusque sur les députés. Le 3 juin 1795, Boudin, nommé de nouveau membre du comité de sûreté générale, fit décréter que la réduction du tiers de la convention serait opérée par les assemblées électORALES; mais le décret fut ensuite rapporté, parcequ'on s'aperçut qu'il favorisait les royalistes, qui profitaient de la réaction à laquelle la France était disposée, après le règne sanglant de la terreur. Devenu membre du conseil des cinq-cents, Boudin fit une violente sortie contre les parents d'émigrés, et demanda la déportation des réquisitionnaires déserteurs et des fonctionnaires qui les favorisaient. Il provoqua en même temps de nouvelles mesures contre les prêtres inscrites. Plus tard, il proposa une nouvelle amnistie générale, pour laquelle il éprouva une grande opposition. Enfin, en 1797, il se retira du conseil, et n'a plus reparu sur la scène politique.

BOUDIN (N.), le baron de Roville, maréchal-de-camp, grand officier de la légion-d'honneur, commandeur de Saint-Louis. Il fit, comme chef de bataillon, la campagne de 1799 en Italie, et se distingua parmi les quinze cents braves qui, commandés par le général Monnier, résistèrent si glorieusement pendant six mois, aux efforts de dix mille Autrichiens, et ne se rendirent qu'après avoir

épuisé leurs munitions. Elevé au grade de général de brigade, Boudin, baron de Roville, fut nommé, le 10 août 1813, commandant de la légion d'honneur. Il fit la campagne de 1814; sa brigade faisait partie des troupes qui défendirent le pont de Dienville. Attaqué par le général autrichien Guilay, à la bataille de la Rothière, où nous perdîmes cinquante-quatre canons et près de six mille hommes, dont deux mille quatre cents prisonniers. Dix jours après, le général Boudin fut blessé à la bataille de Montmirail, où quinze cents prisonniers, six drapeaux, vingt-six bouches à feu, et deux cents voitures de bagages tombèrent en notre pouvoir. Sa blessure ne le contraignit pas de quitter l'armée. Il combattit, dans la journée du 30 mars, sous les murs de Paris, et contribua, avec les généraux Ricard, Pelleport et Meynadier, à la prise de Belleville par le duc de Raguse. Le général Boudin-de-Roville a été promu au grade de grand-officier de la légion-d'honneur, le 23 mai 1825, et il est commandeur de Saint-Louis, depuis le 1^{er} mai 1821. Il est encore en activité, et commande un département.

BOUERE (Amand-MODESTE-GAZEAU, comte de la), ancien page du feu duc Philippe d'Orléans, et sous-lieutenant dans le régiment d'Orléans, cavalerie, avant la révolution, vivait dans sa terre de Bonère, en Poitou, lorsque les habitants de cette province prirent les armes, et se donnèrent pour chefs leurs anciens seigneurs. Le comte de la Bouère fut chargé, conjointement avec le chevalier d'Armaille, des approvisionnements de l'armée, et devint commandant du château de la Forêt-sur-Sèvre; il rendit alors des services signalés à son parti, surtout en assurant la retraite de l'armée catholique, lors du siège d'Angers. Il s'attacha, en 1794, au corps formé par Henri de La Rochejaquelein, et devint, après la mort de ce général, membre du comité, présidé par Stofflet, qui avait sous ses ordres l'armée d'Anjou. Nommé lieutenant-général, il se trouva, en cette qualité, aux affaires de Cestel et de Châlon, et fut blessé à celle de la Châteigneraye. Pendant le gouvernement du directoire, il remplit une mission à Vézère, auprès du prétendant, depuis Louis XVIII. M. de la Bouère souscrivit ensuite à la pacification de l'Ouest, ainsi qu'à divers traités qui en furent la suite, et obtint du gouvernement impérial la place de receveur-général du département d'Encre-et-Loir, qu'il remplissait encore il y a très peu d'années.

BOUERE (Mme N., comtesse de la), mérite une place dans notre *Biographie*, par la touchante célébrité qu'ont attachée à son nom son courage et ses malheurs. Elle voulut affronter les dangers et les horreurs de la fatale guerre de la Vendée, sans jamais se séparer de son mari, et se vit réduite à faire ses couches au milieu d'une forêt, où elle fut arrêtée par une brigade de gendarmes; ils étaient au nombre de huit, et traînaient leur captive dans les prisons d'Angers, dont il est probable qu'elle et ses enfants ne seraient sortis que pour monter à l'échafaud, lorsqu'ils furent rencontrés par la vendémme Bordereau (*Voyez ce mot*), connue sous le nom de *Langevin*. Elle n'était accompagnée que de trois cavaliers; n'importe, elle ne considère ni le nombre de ses ennemis, ni le danger auquel elle s'expose, et fond sur l'escorte avec fureur; deux gendarmes sont mis hors de combat, les autres prennent la fuite, et madame de la Bouère se trouva ainsi délivrée avec ses enfants. Cet acte de dévouement et d'humanité, de la part de la femme Langevin, contraste singulièrement avec la mort de son oncle, qu'elle avait tué de ses propres mains, pour venger son père.

BOUESTARD (J.-J.), fut nommé député à l'assemblée législative par le département du Finistère. En 1792, à l'occasion de la vive discussion qui eut lieu relativement au comité autrichien, il demanda que les tribunes fussent invitées à ne point manifester leur opinion. Il fit connaître à quels excès se portaient les prêtres non assermentés de son département, et proposa que l'on prit contre eux les mesures les plus rigoureuses. A l'appui de sa demande, il cita un fait d'une atrocité épouvantable : un misérable, égaré par des prédications fanatiques, venait d'assassiner sa famille entière, restée attachée à des prêtres qui s'étaient soumis aux lois. Il demanda et obtint que les séances des corps administratifs devinssent publiques. Avant la révolution, Bouestard était établi à Morlaix, où il exerçait la médecine. Il a depuis cessé de paraître sur la scène politique.

BOUFFEY (LOUIS-DOMINIQUE-AWABLE), médecin. Il était, avant la révolution, attaché, en cette qualité, auprès de *Monsieur*, frère du roi, depuis Louis XVIII. Après l'émigration de ce prince, il se retira à Argentan; il y était sous-préfet en 1808, lorsqu'il fut nommé membre du corps législatif. En 1814, il combattit un projet de loi sur l'importation des fers étrangers. On a de lui : 1° *Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Nancy, sur la question suivante : Assigner, dans les circonstances présentes, quelles sont les causes qui pourraient engendrer des maladies; déterminer quel sera le caractère de ces maladies, à l'époque où les vents du midi et du couchant nous ramènent un temps pluvieux et froid; indiquer les moyens préventifs de ces maladies*, Nancy; 1789, in-8°; 2° *Essai sur les fièvres intermittentes, l'action et l'usage des fébrifuges, et surtout du quinquina*, 1798, in-8°; 3° *Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies*, 1799, in-8°, 1813, 2 vol. in-8°.

BOUFFLERS (FRANÇOIS, chevalier de), membre de l'Académie française, et l'un des coryphées de la littérature légère, en France, dans le 18^e siècle, naquit à Lunéville en 1737. Il se fit remarquer de bonne heure par un tour d'esprit analogue à celui de sa mère, dont Voltaire a célébré les agréments dans de jolis vers. L'éducation du jeune Boufflers fut confiée à l'abbé Porquet, homme instruit et bon littérateur, pour lequel il eut toujours beaucoup de reconnaissance et d'amitié. Sa famille le destinait d'abord à l'état ecclésiastique; mais son goût pour le plaisir et la dissipation lui fit préférer celui des armes, et il entra dans un régiment de hussards avec le grade de capitaine. Il fit une partie de la guerre de sept ans, et se trouva à la sanglante bataille d'Amembourg. Il obtint ensuite le commandement de l'île Saint-Louis au Sénégal, où il fit quelque séjour. Rentré dans sa patrie, il se livra tout entier à son penchant pour les lettres, ou du moins ce que l'on pourrait appeler la littérature de boudoir, et fut accueilli par des écrivains supérieurs de la manière la plus encourageante. Voltaire, entre autres, retrouvant quelque chose de sa philosophie parfois cynique dans les ingénieuses bagatelles de Boufflers, lui montra une véritable affection à laquelle il se montra sensible. Il continua ainsi jusqu'au commencement de la révolution, et fut nommé, en 1789, député aux états-généraux; mais on s'aperçut bientôt qu'il n'était pas fait pour des débats politiques. Les compliments qu'il fut chargé, par l'Académie, de faire au roi et à la reine, l'exposèrent, de la part de ses collègues, à cette malicieuse plaisanterie, dont il s'était lui-même servi souvent avec tant d'adresse et de bonheur. Toutefois, s'il ne se fit pas remarquer à l'assemblée nationale par ses connaissances législatives, il s'y fit estimer par la sagesse et la

modération de sa conduite. Il fut, avec MM. Malouet, de Virieu et Larochevaucault, l'un des fondateurs du club des impartiaux en 1791; il fit décréter la propriété des découvertes et inventions en faveur de leurs auteurs, et proposa d'encourager les arts et les sciences. Après la journée du 10 août 1792 il se retira à Berlin, où il fut accueilli par le prince Henri, qui le fit admettre au nombre des membres de l'Académie de cette ville. Mais Boufflers se lassa bientôt des caprices de ce prince. Il trouva fort heureusement, dans le roi Frédéric-Guillaume, un protecteur aussi généreux que délicat, auquel il dut des concessions importantes en Pologne, où on avait dessein d'établir une colonie considérable en faveur des émigrés. Rentré en France en 1800, il voulut reprendre ses occupations littéraires; mais on s'aperçut bientôt que ses facultés n'étaient plus les mêmes, soit que son séjour à l'étranger lui eût fait perdre la grâce et le coloris qui distinguent ses premières productions, soit à cause de son âge avancé. Son ouvrage sur le *Libre arbitre* est une espèce d'élucubration métaphysique, où l'on retrouve la teinte obscure et vaporeuse de l'école germanique, sans la profondeur de pensée et le génie d'investigation qui en rachète les défauts. Il retrouva cependant parfois cette imagination vive et ces saillies brillantes, auxquelles il avait dû jadis ses succès à la cour la plus polie de l'Europe. Nous citerons, à cet égard, la circonstance suivante : « Le prince Jérôme Bonaparte, depuis roi de Westphalie, était de retour d'une croisière assez insignifiante qu'il avait faite dans la Méditerranée, Boufflers l'ayant rencontré chez la princesse Elisa, écrivit sur-le-champ ces vers, dont la délicatesse et la grâce dissimulent ce que l'adulation a de ridicule :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'on fait deux ou trois ans de guerre;
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur;
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

En 1804, Boufflers fut admis à l'institut de France, comme faisant partie de l'ancienne Académie, etc., et prononça l'éloge du maréchal de Beauveau en 1805; il publia ensuite, dans les feuilles périodiques du temps, quelques fragments littéraires et quelques contes remarquables par une philosophie douce, et un heureux mélange d'enjouement et de sensibilité. C'est au milieu de ces occupations paisibles que la mort le surprit en janvier 1815, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il a publié quelques ouvrages, entre autres le charmant *Conte d'Aline*, que tout le monde sait par cœur. Le *Recueil de sa correspondance avec sa mère, pendant son voyage à Genève et son séjour à Ferney. Les Œuvres complètes du chevalier de Boufflers* ont été recueillies en 8 vol. in-12, 1815.

BOUGAINVILLE (LOUIS-ANTOINE de), navigateur célèbre, naquit à Paris le 11 novembre 1729. Son père était notaire à Paris. Il sortit du collège à l'âge de vingt-deux ans, et se faisait déjà remarquer par ses connaissances dans les langues anciennes et dans les sciences exactes. Par condescendance pour sa famille, qui le destinait au barreau, plutôt que par goût, il se livra à l'étude des lois, y fit des progrès rapides, et fut même reçu avocat au parlement de Paris; mais cela ne l'empêcha pas de se faire inscrire dans les rangs des mousquetaires noirs, et de continuer ses travaux sur les mathématiques pour lesquelles il avait de rares dispositions. Quinze jours après sa réception, il fit paraître la première partie de son *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniement petits du marquis de l'Hôpital*, 2 vol. in-4°.

Paris, 1752. En 1753, il entra comme aide-major dans le bataillon provincial de Picardie. L'année suivante, il devint aide-de-camp du célèbre Chevert, qui commandait le camp de Sarre-Louis, en 1754; l'hiver de la même année, il fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, n'y resta que fort peu de temps, et y fut reçu membre de la société royale. Bougainville reprit, en septembre 1755, les fonctions d'aide-de-camp de Chevert au camp de Richemont, et continua les mêmes services au camp de Metz. En 1756, il fut envoyé au Canada, avec le brevet de capitaine de dragons, et devint aide-de-camp du marquis de Montcalm. L'hiver suivant, il fut mis à la tête d'un détachement d'élite, avec lequel, après une marche forcée d'environ soixante lieues, tantôt à travers des bois impénétrables et sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, il brûla une flotille anglaise, au fond du lac du Saint-Sacrement, sous le fort même qui la protégeait. Le talent qu'il développa dans cette expédition fut récompensé par le grade de maréchal-des-logis du principal corps d'armée. Le 6 juin 1758, une division de cinq mille Français était poursuivie et harcelée par vingt-quatre mille Anglais; Bougainville conseilla de les attendre de pied ferme. On n'eut que vingt-quatre heures pour fortifier un camp retranché; l'armée française s'y arrêta, et repoussa les attaques répétées de l'ennemi, qui, au bout de douze heures, fut obligé de se retirer après avoir perdu près de six mille hommes. Bougainville, quoique blessé d'un coup de feu qu'il avait reçu à la tête, ne cessa de se montrer aux postes les plus périlleux, et ses conseils et son exemple sauvèrent les Français. Montcalm, ne se jugeant pas en état de défendre plus long-temps le Canada, envoya Bougainville à Paris demander des renforts. Il partit en novembre 1758, revint en janvier 1759 après avoir reçu la récompense des services éclatants qu'il avait rendus. On lui avait donné le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue, et on l'avait fait chevalier de Saint-Louis, quoiqu'il n'eût encore que quelques années de service. Le marquis de Montcalm le nomma, à son retour, commandant des grenadiers et des volontaires, et lui ordonna de couvrir, avec ces deux corps, la retraite de l'armée française lorsqu'elle se replia sur Québec. Bougainville s'en acquitta avec la bravoure et l'habileté dont il avait donné tant de preuves. Le marquis de Montcalm ayant été tué à la funeste bataille du 10 septembre, la perte de la colonie fut décidée. Bougainville repassa en France, où il vint continuer ses services avec le même éclat. Employé, en 1761, à l'armée d'Allemagne en qualité d'aide-de-camp de M. de Choiseul-Stainville, il se distingua tellement que le roi, voulant le récompenser d'une manière particulière, lui fit don de deux canons de quatre livres de balle qu'il plaça dans sa terre de Normandie. La paix générale, qui suivit de près, vit mettre un terme à l'illustration qu'il n'aurait pas manqué d'acquiescer dans la carrière des armes, mais ne ralentit en rien son zèle et son activité. Il dirigea ses idées d'un autre côté, et devint un des plus célèbres navigateurs des temps modernes. On sait que les commerçants de Saint-Malo ont fait de tout temps les entreprises les plus hardies, et que c'est sur les bâtiments qu'ils ont armés en course que les Duguay-Trouin et les Jean-Bart se sont formés; nous leur devons aussi l'illustre navigateur Bougainville. Il avait eu des relations avec eux pour aller au Canada et pour en revenir; il leur persuada facilement, après la perte de cette colonie, de fonder un établissement avec les Malouines, nommées par les Anglais îles Falkland. Ils équipèrent des vaisseaux, et Bougainville se chargea de former

l'établissement lui-même. Le roi lui ayant donné son agrément et le rang de capitaine de vaisseau, il partit de Saint-Malo, avec sa petite flotte, en 1763; mais les Espagnols, voyant d'un œil jaloux cette colonie naissante près de leurs grands établissements, firent valoir auprès de la cour de France leurs droits sur les îles qu'elle occupait. On ne voulut pas rompre avec l'Espagne, et Bougainville fut obligé d'abandonner son entreprise, à condition que la cour d'Espagne l'indemniserait de ses frais. Pour faire la remise de ces îles aux Espagnols, le roi lui donna le commandement de la frégate *La Boudouse*. Il partit de Saint-Malo, le 13 novembre 1766, accompagné de la flûte *l'Étoile* qui portait des vivres. Ce fut à la suite de cette expédition qu'il fit son voyage autour du monde, dont le récit, publié par lui-même, a illustré son nom, et est devenu son premier et son plus beau titre de gloire comme navigateur. Dès qu'il eut rendu les îles Malouines aux Espagnols, il alla relâcher à Montevideo, dans la rivière de la Plata, et s'y trouvait à l'époque où l'on expulsa les jésuites des missions du Paraguay. On trouve dans le premier volume de sa relation des détails très intéressants sur cet événement. En sortant de la rivière de la Plata, il entra dans l'océan Pacifique par le détroit de Magellan. Il lutta avec son intrépidité ordinaire contre les dangers de toute espèce qui le menaçaient dans ce passage dangereux, et parvint enfin à introduire pour la première fois le pavillon français dans cette partie de la mer du Sud. Bougainville est le premier Français qui ait fait le tour du monde. Il nous a donné en outre des droits à la découverte d'un grand nombre d'îles et de terres inconnues. Après s'être dirigé vers le dix-huitième degré de latitude méridionale, il découvrit, à près de mille lieues des côtes occidentales d'Amérique, un groupe d'îles qu'il nomma *archipel Dangeroux*, et dont l'étendue en longitude est d'environ sept degrés, ou de plus de cent quarante lieues. Il eut ensuite connaissance des îles de la Société, et relâcha à O-Taïti, la plus considérable de ces îles, dont les Espagnols avaient probablement eu connaissance long-temps auparavant, et qu'ils avaient nommée *Sagittaria*. Bougainville, en quittant l'île d'O-Taïti, continua sa route vers l'ouest, et découvrit l'archipel des îles des Navigateurs. Il nomma *Grandes Cyclades* un archipel plus occidental que Cook avait visité et nommé *Nouvelles-Hébrides* en 1774, et que l'Espagnol Quiros avait connu dès 1606. La Nouvelle-Hollande n'était pas encore bien connue, et Bougainville se flattait de pouvoir sortir du grand Océan en suivant le parallèle du quinzième ou seizième degré de latitude sud. Il rencontra sur cette route un danger à fleur d'eau, et hors de vue de toute terre, qui est à environ cent vingt lieues de la côte orientale de cette grande île. Ayant eue le bonheur de l'éviter, il continua sa route à l'ouest; mais ayant rencontré, à quarante-cinq lieues plus loin, un autre récif très étendu, Bougainville, qui manquait de vivres, et qui jugeait d'ailleurs que sa course pourrait être arrêtée dans un pays qui pouvait être très périlleux, et d'où il aurait eu peut-être beaucoup de peine à sortir, prit le parti sage de se diriger au nord, et de contourner la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Il découvrit des terres inconnues qu'il nomma la *Louisiane*. Heureusement que l'état de détresse où se trouvaient ses bâtiments l'empêcha une seconde fois de faire route à l'ouest, car il aurait trouvé la chaîne continue de récifs qui barre le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qui s'étendent encore à une distance prodigieuse le long de cette dernière terre qu'ils cernent presque en entier. Plusieurs frégates anglaises s'y sont perdues depuis. Cook lui-

même n'a pu pénétrer dans ce détroit que parce qu'il fut forcé de donner dans un passage très resserré qu'il découvrit au moment où son bâtiment allait se briser; mais cette ouverture est à une grande distance au sud du parallèle où se trouvait Bougainville. Le navigateur français ne dut probablement son salut qu'à la persévérance qu'il mit à éviter la route de l'ouest. Il fut obligé de lutter contre les vents du sud-est, qui sont constants dans cette partie du globe, et de louveroyer pour passer à l'est des terres de la Louisiade. Enfin, après une navigation de quinze jours, il parvint au cap le plus oriental qu'il appela *cap de la Délivrance*. Sa route fut ensuite continuée au nord; il passa dans le détroit de Bougainville, qui sépare les îles Salomon de la grande île qui porte aussi ce nom. Il côtoya la partie orientale de cette dernière île, et vint relâcher au port Pralin, situé près de l'extrémité de la Nouvelle-Irlande. Prenant ensuite au nord de la Nouvelle-Guinée, il découvrit un grand nombre d'îles. Enfin, traversant l'archipel des Moluques, il relâcha au port de Cajeli de l'île Bouron ou Bouzzo, près d'Amboine, et de là il se rendit à Batavia, d'où il fit voile pour la France. Il débarqua, le 16 mars 1769, à Saint-Malo. Deux ans après, il publia la relation de son *Voyage autour du monde, par la frégate du Roi la Boussole, etc.*, in-4°, 1771, et 2 vol. in-8°, figures, 1772; elle eut un succès prodigieux; J.-B. Forster la traduisit en anglais, Londres, 1775, in-4°; l'abrégé a été traduit en allemand, Leipzig, 1772, petit in-8°. Son caractère s'y trouve peint au naturel; on y reconnaît le marin intrépide qui ne s'étonne d'aucun danger, et s'est presque fait un jeu de les surmonter. Partout on remarque la même bonté et le même enjouement qui lui ont fait des amis de tous ceux qui ont vécu avec lui. Il avait toujours su maintenir ses équipages dans la joie, au milieu des plus grands périls et des plus grandes privations. La peinture qu'il fait des mœurs et du caractère des peuples de l'île d'O-Taïti a réussi généralement. Les cartes dressées pendant son voyage méritent des éloges, quoiqu'à cette époque il manquât pour les dresser des procédés en usage maintenant, telles que les montres marines, etc. Le contre-amiral d'Entrecasteaux, qui a visité plusieurs lieux dont il avait levé les cartes, rend souvent hommage à l'exactitude et à la justesse de ses observations nautiques. Cette campagne, qui le place au rang des premiers navigateurs, ne fait pas moins d'honneur à son humanité. Il prit si grand soin de ses équipages, qu'à son arrivée en France il n'avait perdu que sept hommes. Il parvint facilement à se concilier l'amitié des sauvages tout en se faisant respecter d'eux. Trente ans après son départ de l'île Boron, le contre-amiral d'Entrecasteaux rapporte qu'il y vit deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement lorsqu'ils entendirent prononcer son nom. Il avait amené d'O-Taïti un jeune insulaire, nommé *Aotourov*, qui, par son intelligence, donnait l'espoir le mieux fondé de contribuer à la civilisation de ses compatriotes. Malheureusement il mourut de la peste-vérole à Madagascar lorsque M. Marion le ramenait dans sa patrie. Pendant la guerre d'Amérique, Bougainville commanda, avec la plus grande distinction, plusieurs vaisseaux de ligne, entre autres *l'Argus*, dans l'armée du comte de Grasse; avec ce bâtiment, il soutint, le 29 avril 1781, un brillant combat contre l'amiral anglais Hood, vis-à-vis le fort royal de la Martinique. Il fut promu au grade de chef d'escadre en 1779, et, dans le mois de mars de l'année suivante, à celui de maréchal-de-camp dans les armées de terre. Des troubles s'étant manifestés, en 1790, dans l'armée navale de Brest, com-

mandée par M. d'Albert de Rions, on lui donna le commandement de cette armée, dans l'espoir où l'on était qu'il parviendrait à calmer ces troubles. Mais Bougainville ne put faire rentrer dans l'ordre ces hommes égarés par les passions de l'époque. Il se retira après avoir servi sa patrie pendant plus de quarante ans avec éclat. Il avait projeté de faire un voyage de découvertes au Nord et de s'approcher du pôle, mais le comte de Brienne, qui devint ministre à cette époque, regardant ce voyage comme une faveur sollicitée par Bougainville, lui objecta qu'il n'y avait pas de fonds pour l'exécution de ce projet. « Monsieur, lui dit ce dernier, pensez-vous que ce soit pour moi un abbaye. » Ce voyage n'eut pas lieu. La société royale de Londres, informée des obstacles qui arrêtaient son illustre membre, le pria de lui envoyer son travail; elle le reçut des mains de l'astronome Cassini, qui eût été du voyage. Bougainville y avait déterminé deux routes; lord Mulgrave, alors capitaine Philips, choisit celle que le voyageur français regardait comme la moins bonne; aussi ne put-il aller au-delà du quarantevingtième degré. Bougainville était persuadé que si l'on accordait une prime d'encouragement aux bâtiments baleiniers, ils arriveraient au pôle, ou du moins iraient beaucoup plus loin que lord Mulgrave. Sur la fin de sa vie, il ne s'occupa que des sciences. Élu à l'institut, dans la section de géographie, en 1796, et ensuite nommé membre du bureau des longitudes, il n'a pas cessé de participer aux travaux de ces deux sociétés savantes. Des la création du sénat conservateur, il y fut appelé par Napoléon. Sa taille était au-dessus de la médiocre, son maintien noble, et ses manières aisées. Sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il a joué, dans la plus haute société, de la réputation d'un homme d'esprit, et en a obtenu tous les avantages. Il avait été dans sa jeunesse passionné pour les plaisirs, et ce goût ne l'abandonna pas même dans un âge avancé. Il conserva jusqu'au dernier moment sa gaieté, son obligeance, et toutes les heureuses facultés de son esprit. Il mourut, le 31 août 1811, dans sa quatre-vingt-neuvième année, sans avoir eu d'infirmités, après dix jours d'une maladie violente. Bougainville avait épousé en premières nocces une demoiselle de Montendre, l'une des belles personnes de son temps, morte quelque temps avant lui, en lui laissant trois enfants qui sont au service. Commerçon, qui avait accompagné Bougainville dans son voyage autour du monde, comme botaniste, donna, en son honneur, le nom de *Bougainvillea* à un genre de plantes de la famille des nyctaginées. C'est à tort qu'on a attribué à Bougainville un ouvrage qui a pour titre: *Essai sur l'île d'O-Taïti*, in-8°, 1779; c'est Tailbout qui en est l'auteur.

BOUGE (N. de), géographe belge, a publié à Bruxelles plusieurs cartes qui se font remarquer par leur exactitude. Celles qui représentent le théâtre de la guerre entre les Autrichiens et les révoltés brahagons, et celles relatives aux campagnes des armées autrichiennes et françaises, ont eu un succès extraordinaire en ce genre.

BOUGON (N.), docteur en médecine, professeur à l'école de médecine de Paris, exerça d'abord la médecine à Alençon, vint ensuite se fixer à Paris, et suivit en 1815 le duc de Berri à Gand. Lors du cruel événement du 13 février 1820, M. Bougon accourut auprès du malheureux prince qui le reconnut, et lui dit: « Mon cher Bougon, je suis frappé à mort. » M. Dupuytren ayant déclaré que l'application d'une ventouse était nécessaire pour aspirer plus promptement le sang qui lui fallait extraire de la plaie, la bouche de M. Bougon en tint lieu. A l'époque de la réorganisation de l'école de médecine il fut nommé professeur. On a voulu ré-

compenser par là sa conduite honorable et son dévouement : mais, s'il faut en croire le bruit public, M. Bougon était peu digne par son savoir d'occuper la chaire de Dubois. Il est peut-être jusqu'ici le seul professeur qui n'ait publié aucun ouvrage.

BOUGON (N.), après avoir rempli successivement plusieurs fonctions publiques dans le département du Calvados, fut nommé à celles de procureur-général de ce département, fonctions qu'il exerçait à l'époque du 31 mai 1793. Lié d'amitié avec Buzot, l'un des membres influents de cette portion de la convention, désignée sous le nom de *girondins*, il fut l'un des instruments les plus actifs de l'insurrection du Calvados ; mais l'armée qui s'avancait sur Paris ayant été mise en déroute, et la convention l'ayant mis hors la loi, il rejoignit Puitsays dans la Vendée, et le suivit au-delà de la Loire. Fait prisonnier avec le prince de Talmoat, sa carrière se termina à Laval, où il fut libéré par ordre du représentant du peuple Enn-Lavallée.

BOUILLÉ (FRANÇOIS-CLAUDE-AMOUR, marquis de), né à Clusel en Auvergne, le 19 novembre 1739, il entra au service dès 1753. Il fit ses premières armes dans le régiment de Rohan-Rochefort, passa de ce corps dans les mousquetaires noirs, et obtint à l'âge de seize ans une compagnie de dragons de la Ferrounaye, avec laquelle il fit la guerre de sept ans. Il assista à la prise de Rhinfeld, combattit à Berghem, à Wildegeen et à Laugen-Salsa, où il fut blessé. Il repart bientôt à la tête de ses troupes, et contribua par sa bravoure à fixer la victoire au combat de Granberg. Chargé, en récompense des services qu'il avait rendus dans cette rencontre, d'aller présenter au roi les drapeaux enlevés à l'ennemi, il fut comblé d'éloges et nommé colonel à la suite. Bouillé acheva la campagne en cette qualité, et battit près d'Eimback l'arrière-garde du général Luckner, qui passa plus tard au service de France. Il obtint de nouveaux avantages sur l'ennemi, à l'affaire de Quedlinbourg, mais atteint dans une charge d'un coup de sabre à la tête, il fut renversé de cheval et fait prisonnier. Il fut échangé peu de mois après, et pourvu du régiment de Vaston, qui prit son nom et le porta jusqu'à la paix. Nommé gouverneur de la Guadeloupe, en 1768, et brigadier d'infanterie en 1770, le marquis de Bouillé obtint, en 1777, le gouvernement général des Isles-Vent. La guerre de l'indépendance éclata bientôt après, Bouillé y prit part, et signala son début par la surprise de la Dominique, concourut aussi aux tentatives faites sur Sainte-Lucie, et recueillit les débris des colonnes qui avaient été si imprudemment engagées. Il fut plus heureux dans l'attaque de Tabago. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 27 octobre 1778, il s'avance sur cette île à la tête de 4,000 hommes, culbute, chassa les Anglais, et leur enleva cinquante-neuf pièces de canon. Il marcha ensuite sur Saint-Eustache, s'en empara, et restitua aux Hollandais 3,000,000 que leur retenait l'amiral Rondey. Le gouverneur Cockbrun réclama 276,000 fr., il les fit également remettre, et voulut qu'on respectât tout ce qui était propriété particulière ; l'année suivante, il attaqua Saint-Christophe, emporta Brinston-Hill, que l'ennemi regardait comme imprenable, et qu'il avait surnommé le Gibraltar des Antilles. Il remit ensuite à la voile, descendit à Nevis, à Montserrat, se rendit maître de ces îles, et triompha de tous les obstacles qu'on lui opposa. Ces bons services lui valurent le grade de lieutenant-général et l'ordre du Saint-Esprit, dont il fut décoré le 1er janvier 1784. Le roi voulait encore acquiescer les dettes qu'il avait contractées pendant la guerre ; Bouillé se refusa à un acte de munificence qui pesait sur l'état. Mais cet homme si désintéressé, si généreux, tenait avec

obstination aux privilèges de sa caste ; et devint intenable dès qu'on les attaquait. Nommé à l'assemblée des notables, il fut inflexible sur ce qu'il appelait les lois fondamentales de la monarchie. De ces fonctions, il passa à celle de gouverneur des provinces d'Alsace, de Franche-Comté, puis général en chef de l'armée de Menne, Sarre et Moselle. Ce fut pendant ce commandement qu'eut lieu la funeste insurrection de Nancy et le déplorable carnage qui en fut la suite. Quoiqu'il en soit des intrigues qui mirent aux prises deux populations qui venaient de jurer oubli à la vieille haine qu'elles nourrissaient, la conduite de Bouillé obtint des éloges de l'assemblée nationale et du roi, qui lui écrivit : *qu'il avait acquis des droits éternels à son estime et à son amitié*. Louis XVI lui offrit même le bâton de maréchal de France, mais Bouillé le refusa comme il avait refusé la proposition d'acquiescer ses dettes ; il ne voulut pas qu'on pût dire qu'il avait été dirigé par des considérations personnelles, encore moins qu'il s'était élevé par des succès remportés sur des Français. Initié aux projets d'évasion de Louis XVI, il disposa ses cantonnements en conséquence, et attendait l'arrivée de ce prince à Dan-sur-Meuse, lorsqu'il reçut la nouvelle de son arrestation. Il rassembla aussitôt ce qu'il avait de troupes sous les mains, et s'avance sur Varennes ; mais sa célérité devint aussi inutile que son dévouement : le roi était parti depuis une heure lorsqu'il arriva. Il ne lui resta plus dès lors qu'à chercher son salut dans la fuite ; il se retira à Luxembourg, d'où il écrivit à l'assemblée une lettre menaçante qui ne fit qu'aggraver la situation du monarque qu'il voulait sauver. Il se rendit ensuite à Coblenz, puis à Pilsnitz, à Prague, où il eut diverses conférences avec les souverains étrangers. Revenu à Aix-la-Chapelle, il eut dans cette ville une entrevue avec le roi de Sardaigne qui le pressa d'entrer à son service, et lui offrit de commander sous ses ordres l'expédition qu'il voulait tenter en faveur de Louis XVI. Bouillé accepta, fournit les plans, les instructions pour opérer un débarquement sur les côtes de Normandie ; mais Gustave périt, l'expédition fut abandonnée, et le marquis décida n'eut plus qu'à rejoindre l'armée de Condé, d'où il passa à celle du duc d'York avec laquelle il fit la campagne de 1793. Il se refugia l'année suivante à Londres, où il mourut le 14 novembre 1800. Bouillé a laissé des mémoires curieux sur la révolution française qui furent d'abord imprimés en anglais, Londres, 1797, in-8o ; traduits en allemand, Luxembourg, 1798, in-8o, et enfin imprimés en français sous ce titre : *Mémoires sur la révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*, etc., Paris, 1801, 2 vol. in-12, réimprimés dans la *Collection de Mémoires relatifs à la révolution française*, 1 vol. in-8o, Paris, 1823.

BOUILLÉ (LOUIS-JOSEPH-AZOU, marquis de), fils du précédent, né au fort Saint-Pierre de la Martinique le 1er mai 1769 ; il servait d'aide-de-camp à son père lors des tentatives faites pour favoriser l'évasion du roi. Compromis comme lui, il le suivit dans sa fuite, et passa au service de Suède en qualité d'aide-de-camp de Gustave III. Devenu libre par la mort de ce prince, il joignit l'armée de Condé, et passa, après la déroute de Valmy, dans celle de Prusse, avec laquelle il fit le siège de Mayence où il fut blessé. Dès qu'il fut rétabli, il leva et organisa un régiment de hulans britanniques qui le suivit à Rouen, où il fut encore blessé, et à l'île Dieu, où il fut décoré de l'ordre du Saint-Esprit. Réformé l'année suivante, il resta dans l'inaction jusqu'en 1803 qu'il profita de l'amnistie, et reentra en France où il prit du service. Il fit la campagne de Naples, se distingua au siège de

Gaëlle et joignit la grande armée sur la fin de 1806. Il assista aux divers combats qui furent livrés en Pologne, battit le prince d'Anhalt, lui prit son artillerie, et l'empêcha, à la tête de quelques chevaux-légers, de secourir les places qu'il voulait dégager. Employé l'année suivante en Espagne en qualité de chef d'état-major de la division du général Sebastiani, il contribua au succès du combat de Ciudad-Real. Elevé, pour les bons services qu'il avait rendus dans cette affaire, au poste de chef d'état-major-général du 4^e corps, il se distingua dans diverses rencontres, et ajouta, à la bataille d'Almonacid, à la réputation de valeur et de capacité qu'il s'était faite. Cette brillante conduite lui mérita le grade de général de brigade qu'il obtint le 22 juin 1810, et le commandement d'un corps de dragons, avec lequel il battit, le 19 avril 1812, le général Freyre, qu'il tua encore en pièces le 17 mai suivant. Forcé, par le mauvais état de ses yeux, de quitter l'armée d'Espagne sur la fin de cette année, il fut fait lieutenant-général à la rentrée des Bourbons, et mis à la retraite.

BOUILLEROT (ALPHONSE), était président du district de Bernay (Eure) quand il fut nommé, en 1792, député à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota la peine de mort sans sursis et sans appel. En 1794, il fut nommé directeur de l'école de Mars, où le gouvernement faisait instruire et dresser à tous les exercices militaires trois mille six cents jeunes Français. Quelque temps après il fut envoyé en mission dans les départements de la Haute-Garonne, du Cher et du Tarn. De la convention il passa au conseil des anciens, et en sortit le 20 mai 1797. La loi du 12 janvier 1816 l'a obligé de s'exiler de France, et il s'est retiré en Allemagne.

BOUILLIARD (JACQUES), graveur célèbre, naquit à Versailles en 1744. Il s'adonna d'abord à la peinture; mais une infirmité qui ne lui permettait pas de se tenir long-temps debout l'engagea à se livrer tout entier à la gravure. Il se fit principalement connaître par l'entreprise de la fameuse collection du Palais-Royal. Plus tard il fut reçu à l'académie, et s'acquit, par ses travaux, une fortune honorable. C'est un de ceux qui ont le plus contribué à la restauration de la gravure en France. Parmi ses morceaux capitaux, nous citerons *Boris et Orythie*, d'après Vincent; *Apollon et Daphné*, d'après Michel Vanloo, et une foule de portraits. Il est mort en 1806, après avoir eu la douleur de voir son talent s'affaiblir.

BOUILLON (PHILIPPE D'AUVERGNE, prince de), contre-amiral anglais, est né dans l'île de Jersey. Il appartient, dit-on, à la branche protestante de la maison de Turenne, et doit sans doute à la révocation de l'édit de Nantes d'être devenu étranger à la patrie de ses pères. Quoiqu'il en soit, après un séjour de quelques années en France, Philippe d'Auvergne entra dans la marine anglaise; il ne tarda pas à y obtenir le grade de capitaine. Peu de temps avant les orages de 1789, il vint en France pour la seconde fois, guidé, selon toute apparence, par l'ambition de se faire substituer à la fortune et aux titres de vieux duc de Bouillon. Il y réussit; mais la révolution ne lui donna pas le temps de se livrer aux jouissances de sa brillante situation; il fut contraint de repasser à la mer. Retiré dans l'île de Jersey, le gouvernement britannique le laissa dans l'obscurité jusqu'au traité d'Amiens. Il parut qu'à cette époque on l'envoya en France pour épier les desseins des chefs de la république, peut-être aussi pour travailler les esprits et les préparer au renversement du nouvel ordre de choses. Que tel ait été le but de son voyage, c'est ce qu'on ne saurait affirmer positivement. Toutefois ses démarches sembla-

rent justifier les soupçons que sa présence avait inspirés. La police le fit conduire au Temple, d'où il ne sortit que par l'intervention de l'ambassadeur d'Angleterre. Trois ans plus tard, en 1805, il fut nommé contre-amiral, et alla prendre, en qualité de commodore, le commandement du vieux château et de la station de Jersey. Le traité de Paris le rétablit, en 1814, dans les biens et les titres que lui avait légués le prince de Bouillon; mais le congrès de Vienne l'en dépouilla en 1816, en faveur du prince de Rohan-Montbazou qui les avait revendiqués devant les plénipotentiaires chargés de régler les destinées de l'Europe.

BOUILLON (ROSS) est du petit nombre des femmes que la révolution a fait sortir de la faiblesse et de la timidité ordinaire au sexe. Elle entra, comme volontaire, avec Julien Henri, son mari, dans le sixième bataillon de la Haute-Saône. Elle supporta toutes les fatigues et tous les dangers de la guerre jusqu'à la mort de Julien Henri, qui perdit la vie à ses côtés à la bataille de Limbach. La vue de son mari baigné dans son sang, loin de la distraire un moment du devoir de soldat, sembla, au contraire, avoir doublé son courage, et on ne cessa de la voir, tant que dura l'affaire, parmi les plus acharnés à poursuivre l'ennemi. Après cette journée, elle obtint la permission de se retirer auprès de sa virgile mère qu'elle avait chargée du soin de ses deux enfants. Le gouvernement récompensa la conduite héroïque de cette femme par une pension de trois cents francs, dont il assura la jouissance à ses enfants.

BOUILLON-LAGRANGE (EDME JEAN-BAPTISTE), naquit à Paris, le 12 juillet 1764. Il se livra de bonne heure à l'étude de la pharmacie et de la chimie, et il publia, sur ces sciences, plusieurs ouvrages utiles qui l'ont fait connaître avantageusement. Après avoir eu, pendant quelques années, une des bonnes pharmacies de la capitale, il fut attaché, comme pharmacien, à la maison de l'empereur, et le suivit, en cette qualité, pendant les mémorables campagnes d'Autriche et de Prusse. Ce fut pendant qu'il remplissait ces fonctions, qu'il se fit recevoir docteur en médecine. Il fit, en 1808, un rapport sur les travaux annuels de la société de pharmacie, et rendit compte d'un procédé nouveau pour les préparations de l'ethiops martial (oxide noir de fer). En 1813, il publia, sous les auspices du ministre de l'intérieur, un rapport très détaillé, indiquant les moyens de perfectionnements que ses nombreuses expériences lui avaient fait reconnaître en répétant et en variant les procédés employés par Achard, chimiste de Berlin, pour extraire le sucre de betterave. M. Bouillon-Lagrange a fait un travail très curieux sur le blanchiment par la méthode de Berthollet, et il est parvenu à rendre facile à filer le chanvre converti en une espèce de coton très blanc. On a de lui : *Manuel d'un cours de chimie*, 3 vol. in-8°, ouvrage qui a eu cinq éditions, mais qui n'est plus au niveau des connaissances actuelles. *Tableau résumant les propriétés physiques et chimiques des corps dissous méthodiquement*, 1799; *Reflexions sur les pharmacopées françaises*, 1800, in-8°; *Manuel du pharmacien*, 1803, in-8°; *Nouvelle chimie du goût et du odorat*. Une seconde édition de cet ouvrage parut en 1805, sous le titre de *Art de composer facilement et à peu de frais les liqueurs de table*, in-8°; *Essais sur les eaux minérales, naturelles et artificielles*, 1810, in-8°; *Dispensaire pharmaco-chimique*, 1813, in-8°. Il a enrichi de notes la traduction du *Dictionnaire de chimie*, de Klaproth, par M. Vogel, et a traduit, en société avec le même, la *Police judiciaire pharmaco-chimique*, ou *traité des aliments et des poisons*, par Lemer, 1816, in-8°. M. Bouillon-Lagrange est professeur-émerite de l'université,

professeur de chimie à l'école de pharmacie, membre honoraire de l'académie de médecine, et l'un des rédacteurs des *Annales de chimie et du Journal de pharmacie*.

BOUILLY (JEAN-NICOLAS), né à Tours, département d'Indre-et-Loire, en 1761, appartient à une famille attachée à l'ancienne magistrature. Dès qu'il eut fini ses études au collège de sa ville natale, ses parents, qui le destinaient à la robe, l'envoyèrent à l'université d'Orléans, pour qu'il pût se former de bonne heure à la connaissance des lois. Devenu bientôt après avocat au parlement de Paris, M. Bouilly sembla se retirer du barreau, lorsque le gouvernement transporta à Troyes le siège de cette cour. Ici commence sa carrière littéraire et ses liaisons avec les fondateurs des libertés nationales. Mirabeau, qui le compte parmi ses admirateurs et ses amis, l'estima aussi pour ses talents, et le regarda toujours comme très propre à défendre avec succès les nouvelles doctrines. Il se trouvait à Tours, revêtu de fonctions publiques, à l'époque où les insurgés de la Vendée menaçaient cette ville, et où la France était livrée aux turpitudes et aux atrocités des démagogues qui ont imprimé à notre régénération politique la barbarie de leur ame atroce et sanguinaire. Dans ces jours difficiles, il sut tempérer la rigueur qui lui était commandée, sans compromettre en aucune manière les droits que le peuple venait de conquérir. Enfin, lorsque la réaction salutaire du 9 thermidor, eut donné à la république française une situation moins précaire et des chefs capables de suivre un système de gouvernement, M. Bouilly fut associé aux travaux des littérateurs, chargés de rédiger un plan pour l'instruction de la jeunesse; mais il cessa de faire partie de cette commission, dès qu'on parla de la soumettre à l'investigation de la police. L'étude des lettres le consola du sacrifice de sa place. Dès son début dans la carrière dramatique, en 1790, il avait montré quelque talent. Son opéra comique de *Pierre-le-Grand*, est en effet rempli de détails intéressants, et le caractère de Catherine, dont la bienfaisance est la vertu favorite, est présenté avec autant d'art que de noblesse. On joue encore au Théâtre Français, l'*Abbé de l'Épée*, drame en cinq actes, qui fut représenté pour la première fois en 1800, et *Madame de Sévigné*, comédie en trois actes. Ce qui caractérise ces deux ouvrages, c'est la simplicité de l'intrigue, la clarté et la marche naturelle de l'action. *Les Jeux floraux* n'ont pas été moins favorablement accueillis à l'académie royale de musique; mais c'est surtout le répertoire de l'Opéra-Comique qu'il a enrichi. *J.-J. Rousseau à ses derniers moments*; *Léonore*, ou *l'Amour conjugal*; *les Deux journées*; *la Famille américaine*; *une Folie*; *Zoé*; *Hélène*; *Cimarra*; *le Séjour militaire*, pièce qu'il a composée avec Emmanuel Dupaty; *Françoise de Foix*; *l'Intrigue aux fenêtres*, méritent en général le succès extraordinaire qu'elles ont obtenu dans leur nouveauté. Nous excepterons toutefois *le Jeune Henri*, dont la chute fut complète; mais dont l'ouverture de Méhul est restée comme un modèle de mélodie et d'harmonie; il a donné au Vaudeville: *Haine aux femmes*, avec Joseph Pain; *Florian*, *Berquin*, *Téniers*; *la Vieillesse de Piron*; *la Manie des romans*; *Fanchon la Vieillesse*; avec Emmanuel Dupaty, *Agnes Sorel*; *la Belle Cordière*; *la Leçon de botanique*. *Fanchon la Vieillesse* est écrite avec plus de prétention que de talent, si l'on en excepte les couplets, qui sont, en général, très agréables et très piquants. L'intérêt et la sagesse du plan font le principal mérite de tous ces ouvrages. M. Bouilly n'a pas été moins heureux dans un autre genre de composition. Tout ce qu'il a écrit pour la jeunesse respire cette douceur et cette franchise qu'on cherche vainement dans la plupart des moralistes. *Les Contes à ma fille*, 2 vol.

in-12, sont remplis de préceptes qui ont le mérite rare de ne pas effrayer l'imagination; *les Conseils à ma fille*, 2 vol. in-12; *les Jeunes femmes*, 2 vol. in-12, et *les Mères de famille*; *les Contes aux enfants de France*, 2 vol. in-12, sont des ouvrages très estimables sous le rapport des maximes qu'ils renferment. Tout le monde a lu les *Encouragements de la jeunesse*. C'est une peinture fidèle des plaisirs qui donne l'étude, plaisirs d'autant plus vrais qu'ils ne trahent pas après eux la satiété. Si les productions de M. Bouilly étaient moins infectées de cette tournure recherchée qu'on remarque dans plusieurs écrivains modernes, si ses pensées avaient plus de naturel et moins de prétentions à la sensibilité, ce qui l'a fait surnommer le poète larmoyant, on pourrait le placer parmi les littérateurs les plus distingués de l'époque. Il ressemble trop à ces jolies femmes qui nuisent à la vivacité de leurs traits à force de vouloir leur donner de l'éclat.

BOUIN (N.), juge de paix de la section de la Halle-aux-blés, en 1793 et 1794, se fit longtemps applaudir dans les sociétés populaires de Paris, par l'exagération de ses principes. Il s'efforça plus d'une fois de réunir les jacobins et les cordeliers, en leur insinuant qu'on ne cherchait à les rendre suspects les uns aux autres qu'afin de donner à la contre-révolution les moyens d'agir et de préparer plus sûrement leur ruine. Instruit des projets d'Hébert, il tenta de le perdre dans l'esprit des cordeliers. Son intimité avec Carrier le porta à invoquer sans cesse des mesures de rigueur; aussi le vit-on, aux jacobins, condamner publiquement la modération, dont commençait d'être usé envers les royalistes ceux que le 9 thermidor avait mis à la tête de la république; et lorsque le gouvernement parut décidé à ordonner la dissolution des clubs, Bouin soutint qu'avec eux finirait le règne de l'égalité et de la liberté. Il s'attacha surtout à démontrer qu'on voulait se désaisir des patriotes qui dominaient ces sociétés. Ses clamours lui valurent enfin un emprisonnement. Ce revers ne refroidit pas son zèle pour la cause de la démagogie. En effet, à peine sorti de son cachot, après la journée du 4 brumaire, il s'avisait de conspirer avec Babeuf. Il eut pourtant le bonheur de prévenir l'activité de la police. Condamné par contumace à être déporté, il se tint caché jusqu'au 30 prairial (9 juin 1799). Toujours fidèle aux leçons qu'il avait reçues de l'affreux Carrier, il ne tarda pas à prendre, sur l'esprit de ceux qui composaient la nouvelle réunion du manège, l'ascendant qu'il avait eu autrefois dans les clubs; mais arriva, malheureusement pour lui, le 3 nivôse. Arrêté avec ceux qu'on accusa d'être les inventeurs de la machine infernale, il mourut en 1801, dans le vaisseau qui le portait au lieu de sa déportation.

BOULAGE (THOMAS-PASCAL), né à Orléans le 25 mars 1769, fut d'abord avocat et avocat au tribunal de première instance de Troyes, et secrétaire de l'académie de l'Aube; en 1801 il fut nommé au concours ouvert à Paris, professeur-suppléant à la faculté de droit de Grenoble, et en 1810 professeur de droit français à la faculté de Paris, en remplacement de M. Portier de l'Oise, décédé. Lors des troubles de 1818, à l'occasion des cours de M. Bavoux, Boulage montra beaucoup d'impartialité, et son caractère conciliant, bien connu des élèves, ne contribua pas peu à faire cesser les troubles. Nous connaissons du lui, 1° *Conclusions sur les Lois des Douze Tables*, etc., Troyes, 1805, in-8°; 2° des *Épîtres en vers*, dans les mémoires de la société de l'Aube, et les œuvres posthumes de Grosley; 3° *les Otages de Louis XVI et de sa famille*, 1814, tome Ier, in-8°; le tome II n'a pas encore paru; 4° *Liste générale des otages de Louis XVI et de toute*

sa famille, 1816, in-8o; 5° *Principes de jurisprudence française, pour servir à l'intelligence du code civil*, 1819 et 1820; 2 vol. in-8o; cet ouvrage devait avoir 6 vol. On trouve, dans le premier, une histoire abrégée du droit français, qui n'est en partie qu'une réimpression de celle de Flenry; 6° *sur les Mystères d'Isis et d'Osiris*, 1807, in-8o; 7° *les Mystères d'Isis, ouvrage posthume*, 1820, in-8o M. Boulard a été éditeur de la *Religion révélée*, par H. G. Herluison, 1813, in-8°, il est mort en 1820.

BOULANGER (L.-C.-A.), homme de loi, fut d'abord nommé président du tribunal de district, puis administrateur du département de la Seine-Inférieure. Élu député de ce département au corps législatif en 1791, il défendit, l'année suivante, le ministre Delessart, dénoncé comme contre-révolutionnaire. Il fut interrompu, dans sa défense, par l'assemblée. Au mois de mai suivant il embrassa la cause des prêtres réfractaires, et demanda qu'ils ne fussent point déportés sans un jugement légal. Sa conduite politique fut toujours modérée et constitutionnelle. Il remplait, avec fidélité, ses devoirs envers Louis XVI, et empêcha que les députés de Marseille, qui demandèrent sa déchéance en 1792, obtinissent les honneurs de la séance. Après la révolution du 9 novembre 1799, ayant été nommé membre du conseil-général de la préfecture de la Seine-Inférieure, il y mérita constamment l'estime et la bienveillance de ses concitoyens. Il refusa d'adhérer, en 1815, à l'acte additionnel, et ne voulut même pas assister aux assemblées électORALES, convoquées pour la nomination des députés de la chambre des représentants.

BOULARD (S.), imprimeur-libraire à Paris, a publié, sous son nom, les ouvrages suivants: 1° *Manuel de l'imprimeur*, in-8°, 1791; 2° *la Vie et les aventures de Ferdinand de Vertamont, et de Maurice*, son oncle, 3 vol. in-8°, 1791; 3° *Merlin l'enchanteur*, traduction du roman connu sous ce titre dans notre vieille littérature, 3 vol. in-12, 1797; 4° *les Enfants du bonheur, ou les amours de Ferdinand et de Mimi*, 3 vol. in-8°, 1798; 5° *Barthélemi et Joséphine, ou le Protecteur de l'innocence*, 3 vol. in-12, 1802; 6° *Traité élémentaire de bibliographie*, in-8°, 1804 et 1805; 7° *mon Cousin Nicolas, ou les Dangers de l'immortalité*, 4 vol. in-12, 1808.

BOULARD (CATHERINE-FRANÇOIS). Lors du siège de Lyon, en 1793, il servait en qualité d'ingénieur. Après la prise de la ville, il fut condamné à mort, en février 1794. On a de lui: *Mémoire sur la forme et la nature des jantes pour les roues de voitures*, 1781, in-12; 2° *Mémoire sur cette question: Quels sont, en général, les moyens de garantir les canaux et leurs écluses de tout altérissment, etc.*, ouvrage couronné par l'académie de Lyon, en 1778, et imprimé dans le *Journal de Physique*; 3° *Mémoires sur cette question: Quelle serait la voiture de transport la plus forte, la plus légère, la plus roulante et la moins capable de dégrader les chemins?* Ce mémoire fut couronné par l'académie de La Rochelle. Boulard avait fait beaucoup de recherches sur les aqueducs des Romains, qui menaient des eaux à Lyon, et il en avait dressé des plans très détaillés, qui ont été retrouvés.

BOULARD (ANTOINETTE-MARIE-HEMEL), qui né en 1754, et a vécu parmi les hommes qui ont le plus illustré notre littérature, sur la fin du siècle dernier. Il a été fort long-temps notoire à Paris, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, auxquelles il se consacra entièrement des qu'il eut abandonné les affaires. Choisi pour remplir les fonctions de maire du dixième arrondissement de Paris, puis appelé à siéger dans la chambre législative de Napoléon, M. Boulard eut un parti nombreux, en septembre 1815, dans le collège électoral du qua-

trième arrondissement; mais un autre candidat l'emporta sur lui. La société d'agriculture et d'encouragement l'a depuis associé à ses travaux, et le gouvernement l'a chargé de l'administration de l'école royale de dessin. Il s'est principalement appliqué à l'étude des langues anglaise et allemande, et les ouvrages qu'il a fait passer de ces deux idiomes dans le nôtre méritent d'être distingués de ce déluge de traductions dont on ne cesse de nous inonder. Voici la liste des écrits qu'il a publiés: 1° *Moreaux choisis de Rambler*, de Johnson, in-8o, 1785; 2° la traduction des *Entretiens socratiques sur la vérité*, par Perceval, in-12, 1786; 3° *Tableau des arts et des sciences, depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle d'Alexandre-le-Grand*, traduit de l'anglais, de Jean Banister, in-12, 1786; 4° *l'Histoire littéraire du moyen âge*, par M. Harris, in-8o, 1786; 5° la traduction des trois premiers volumes de *l'Histoire d'Angleterre*, par le docteur Henri, 1788 et suiv. 6° *Tableau des progrès de la civilisation en Europe*, traduit de l'anglais, de G. Stuart, 2 vol. in-8o, 1789; 7° *l'Angleterre ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, armes, habillemens des anciens habitants de l'Angleterre*, traduit de l'anglais, de Strutt, 2 vol. in-8o, 1789; 8° la traduction d'un *Précis historique et chronologique sur le Droit romain*, par Schomburg, in-12, 1793, suivis de notes explicatives; 9° une *Dissertation historique sur l'ancienne constitution des Germains, Saxons, et habitants de la Grande-Bretagne*, ouvrage précieux, sous le rapport des recherches qu'on y trouve, sur l'origine et les progrès de l'institution des jurés en Angleterre, et sur les délibérations de la chambre des communes, par G. Stuart, in-8o, 1794; 10° la traduction de *la Vie de J. Howard*, par Aikin, in-12, 1796; 11° *Considérations sur la première formation des langues, et le différent génie des langues orientales et composées*, ouvrage traduit de l'anglais d'Adam Smith, in-8°, 1796; 12° *Vie de Milton*, 1797, qu'il a fait suivre en 1805 de celle d'Addison, 2 vol. in-18; 13° *Distiques de Caton*, en vers français et allemands, avec une traduction interlinéaire de ces derniers, in-8o, 1798; 14° de société avec Millin, *la Vie de Pickler*, traduite de Rossi, in-8o, 1798; 15° *Nouveau cours de Langue allemande*, in-8o, 1798; 16° la traduction des *Fables de Lessing*, in-8o, 1800; 17° la traduction des *Lydies de Gessner*, 2 vol. in-8o, 1800; 18° *Aois d'une mère à sa fille*, de Mme de Lambert, en allemand et en français, in-8o, 1800; 19° *Distiques de Caton*, en vers grecs, latins et français, suivis des *Quatrains de Pibrac*, in-8o, 1802; 20° *Essai en cinq langues*, traduction interlinéaire, in-8o, 1800; le même, en six langues, également in-8o; 21° *l'Éloge de Tiraboschi*, par Lombardi, in-8o, 1802; 22° *les Bienfaits de la Religion chrétienne*, ouvrage traduit de Ryon, 1^{re} édition, 1807, 2 vol. in-8o, 2^{me} édition, 1810, 1 vol. in-8o; 23° la traduction de *l'Esquisse historique et biographique des progrès de la Botanique en Angleterre*, par Pulleney, 2 vol. in-8o, 1809; 24° la traduction d'un ouvrage de Butler, intitulé: *Horæ biblicæ, ou Recherches littéraires sur la Bible*, in-8o; 25° *l'Histoire littéraire des huit premiers siècles de l'ère chrétienne*, traduite de l'anglais de Berington, in-8o, 1814; 26° *Histoire littéraire des neuvième et dixième siècles*, du même auteur; 27° *Tableau des auteurs qui ont écrit sur les testacés*, in-8o, 1816; 28° *la Vie de Butler*, traduite de l'anglais de Johnson, 1816, in-8o; 29° la traduction d'une brochure intitulée: *Dissertation sur les découvertes des anciens dans l'Asie*, in-8o; 30° la traduction d'une *Dissertation anglaise sur la cécure*. M. Boulard a donné aussi la traduction de quelques fragments des *Synonymes latins*, de Hill. Il a coopéré à la rédaction du *Magasin encyclopédique* et des *Soirées littéraires*. On doit à ses

soins une édition du poème du *Triomphe de la Religion* et de la traduction de *Suétone*, par Laharpe, qui l'avait choisi entre tous ses amis, pour exécuter ses dernières volontés. Boulard était le bibliomane le plus déterminé qu'on ait connu. Sa maison était remplie de vieux livres, qu'il achetait souvent sur les quais, et pour ainsi dire à la toise; à chaque terme il donnait congé à quelques locataires pour pouvoir placer les livres qu'il ne pouvait loger ailleurs. On prétend en avoir vu presque sur les marches de sa cave. On évalue, au nombre prodigieux de deux cent quatre-vingt mille, les livres qu'il a laissés. Il est mort en 1826.

BOULARD (N.), fils du précédent, notaire à Paris, membre du conseil-général de l'Oise, et de la chambre septennale, s'y fait peu remarquer. Il n'a pris qu'une fois la parole, en 1825, au sujet de l'amendement proposé par M. Breton, pour faire participer les rentiers dépouillés à l'indemnité que se sont partagée les seuls émigrés. Il demanda qu'on votât au scrutin, sur cet amendement, auquel le centre s'opposa. M. Boulard n'a point repris la parole depuis.

BOULARD (N.), valet de chambre, tapisserieur de la reine Marie-Antoinette, possesseur d'une fortune considérable honorablement acquise par ses travaux, est mort en 1825, sans laisser ni enfants, ni descendants directs qui puissent perpétuer son nom. Tous les articles de son testament semblent faits pour éterniser sa mémoire; chacun d'eux est pour ainsi dire un monument de piété, de reconnaissance, de charité et d'utilité publique. Son père était mort à l'Hôtel-Dieu; en souvenir des bienfaits qu'il y reçut, Boulard a laissé à cet établissement un capital de vingt-cinq mille francs, et cinquante mille à l'administration des hospices. Né pauvre, il s'est souvenu des pauvres, et outre diverses sommes léguées, soit aux filles de Saint-Louis, soit aux douze bureaux de charité de Paris; il a fondé à Saint-Mandé un hôpital dit de Saint-Michel, du nom de son patron, qu'il consacra à douze vieillards mâles septuagénaires; hôpital qui sera construit et meublé aux frais du testateur, et qui sera, avec le temps, doté de cent mille francs de rente. Il a laissé aussi une somme de cinquante mille francs, pour être distribuée aux veuves et orphelins des Suisses qui, chargés de la défense du château des Tuileries, moururent dans la journée du 10 août 1792.

BOULAY DE LA MEURTHE (ANTOINE-JACQUES-CLAUDE-JOSEPH, comte de), grand officier de la légion, est né le 17 février 1761, à Chaumousey, près d'Epinal, département des Vosges. Il commença ses études chez un oncle, digne ecclésiastique; et leur consacrant tout entier son modeste patrimoine, il les acheva à Toul avec succès, et se fit recevoir avocat à Nancy. Il ne craignit pas, après d'heureux débuts, de venir se hasarder au barreau de Paris, et commençait déjà à s'y faire connaître, quand la révolution éclata. En avril 1792, il entra en qualité de volontaire dans un bataillon de la Meurthe, fit la campagne de cette année, et se trouva à la bataille de Valmy. Revenu à Nancy pour se rétablir de ses fatigues, il fut nommé juge au tribunal civil par ses concitoyens. En 1793, il fut destitué par un député de la convention; et, peu après, frappé d'un mandat d'arrêt: il fut obligé de se cacher pendant trois mois dans un souterrain, et ensuite dans une maison au milieu des forêts des Vosges, où il attendit le 9 thermidor. Cette solitude forcée ne fut point perdue pour ses études, et il en recueillit le fruit, lorsqu'en l'an 5, après avoir été successivement président et accusateur public du tribunal de Nancy, il fut nommé membre du conseil des cinq-cents.

M. Boulay s'y montra ce qu'il avait toujours été, républicain sincère, mais modéré, et commença sa carrière législative par combattre le projet de faire rentrer les prêtres déportés, sans les engager par aucun serment au nouvel ordre de choses. Nous ne retracerons pas ses travaux législatifs pendant les trois années qu'il y siégea, jusqu'au 18 brumaire; ce serait faire l'histoire de toutes les discussions de cette époque, qui eurent quelque importance, et notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans de semblables détails. La révolution du 18 brumaire eut lieu, et M. Boulay y prit une part des plus actives, bien convaincu qu'il était de la nécessité d'un changement dans la constitution. Quelques jours après cette époque mémorable, il refusa le ministère de la police générale, et le gouvernement consulaire étant organisé, il fut appelé au conseil d'état, et nommé, le 4 nivôse an 8, président de la section de législation. A la fin de l'an 10, il fut chargé de la direction du contentieux des domaines nationaux, et rentra, en octobre 1810, dans la présidence de la section de législation, qu'il conserva jusqu'à la première restauration. Pendant tout ce temps, M. Boulay fut toujours fidèle à son caractère; il servit franchement la cause de Napoléon, parcequ'il la croyait celle de l'indépendance nationale et de la révolution; les événements ont prouvé, du moins jusqu'à un certain point, qu'il était dans l'erreur; du reste, pendant tout le cours des propriétés du maître, on ne vit point M. Boulay lui prodiguer, comme tant d'autres un encens servile. Il ne contribua en rien à l'établissement du consulat à vie; il s'opposa, dans le conseil d'état, à l'érection de l'empire; défendit, dans le même conseil, l'institution du juri; combattit, avec persévérance, les prétentions du clergé; et, à la fin de 1813, lorsque la mésintelligence éclata entre le gouvernement et le corps législatif, il conseilla de satisfaire aux griefs de celui-ci, et de tout accorder pour marcher d'accord avec lui. Durant toute la première restauration, M. Boulay n'exerça aucune fonction publique. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reprit ses anciennes fonctions, augmentées de la direction de la correspondance et de la comptabilité du ministère de la justice, et fut nommé ministre d'état. A la seconde restauration, porté sur la seconde liste de proscription du 24 juillet 1815, sous prétexte qu'il était un de ceux qui avaient conspiré pour amener le retour de Napoléon; il passa quatre années et demie hors de France, partie à Saarbruck, partie à Halberstadt, partie à Francfort-sur-le-Mein; supportant ce malheur avec dignité, et attendant avec patience son rappel de la force de l'opinion. C'est dans ce temps qu'il a composé son *Tableau politique des règnes de Charles II et de Jacques II, derniers rois de la maison de Stuart*, Paris, 1822, a vol. in 8o, 2e édition; la première avait paru en Belgique, en 1818: elle contient l'*Essai sur les causes qui, en 1649, amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, etc., écrit qui avait eu deux éditions avant le 18 brumaire. Tels ont été les événements et les travaux qui ont occupé la vie politique de M. Boulay de la Meurthe; il en est peu d'aussi bien remplies et d'aussi honorables. Napoléon lui a rendu un témoignage bien flatteur, quand il a dit de lui à Sainte-Hélène: « Le conseil-d'état était généralement composé de gens instruits, grands travailleurs et de bonne réputation. Defermon et Boulay, par exemple, sont certainement de braves et honnêtes gens. Malgré les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gérées, et les gros émoluments pas dont ils jouissaient, on ne me surprendrait pas du tout, si on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont tout au plus au-dessus de l'aïssance. » M. Boulay

vit aujourd'hui tranquillement, retiré au milieu de sa famille et de ses amis.

BOULAY-PATY (PIERRE), naquit à Nantes, où il exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut appelé, en 1789, à remplir successivement différentes fonctions publiques, entre autres celles de commissaire du directoire exécutif au tribunal civil de la Loire-Inférieure qu'il quitta en 1798 pour entrer au conseil des cinq-cents, et en fut nommé secrétaire l'année suivante. Le 3 juin 1799, il annonça que les républicains étaient égorgés dans les provinces occidentales, et qu'il fallait prendre des mesures pour arrêter ces assassinats. Lors de la révolution du 18 juin 1799, qui contraignit Laréveillère-Lepeaux et Merlin à quitter le directoire, Boulay-Paty y prit une part fort active, et témoigna son indignation de ce que l'ex-ministre Schérer n'avait point été arrêté. Il fut du nombre de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à la journée du 18 brumaire; et fut placé le 19 sur la liste des membres exclus, mais sa disgrâce ne fut pas de longue durée, car le gouvernement consulaire le nomma juge du même tribunal où il avait rempli les fonctions de commissaire du directoire. Lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, en 1811, il devint conseiller à la cour impériale, et fut confirmé dans ses fonctions, qu'il n'avait cessé d'exercer pendant la première et seconde restauration, par une ordonnance du Roi en date du 3 janvier 1816. Il publia, en 1802, des *Observations sur le projet du code de commerce, adressé aux tribunaux de la part du gouvernement*. Le fils de M. Boulay-Paty, jeune juriconsulte, s'est illustré, en 1815, par la défense du général Travot.

BOULÉE (ÉTIENNE-LOUIS), fils d'un architecte-juré-expert des bâtiments du Roi, naquit le 12 février 1728, et mourut le 6 du même mois, en l'année 1799. Pierre, premier peintre de Louis XV, et Lejay, premier architecte du roi de Prusse, lui enseignèrent les principes de l'art dont il devait être pour ainsi dire le restaurateur. Il venait de quitter ces deux maîtres lorsque l'académie lui décerna un prix. L'étude réfléchie qu'il fit des monuments antiques l'avertit bientôt de la decadence de l'architecture. Des formes gigantesques, des décorations ridicules, un assemblage inoui de tous les genres, tels sont les défauts qui caractérisent la plupart des constructions de cette époque, et voila ce que Boulée s'efforça de détruire. Il y réussit à force de temps; et plus encore par l'élégante simplicité qu'il chercha à donner à ses compositions. Les ornements y sont distribués avec cette économie merveilleuse qui, pour exclure la superfluité, ne défend pas la richesse. L'accord parfait qui regne dans les détails, l'application de l'artiste à la varier, tout dans ses ouvrages mérite d'être loué. Un nombre considérable d'hôtels de la Chaussée-d'Antin, des maisons de campagne aux environs de la capitale, et surtout l'hôtel Brancay aux Champs-Élysées justifient notre éloge. Quoique ces conceptions décelent un goût exquis, quoique elles portent l'empreinte d'une imagination des plus fécondes, on est tenté de les regarder comme le fruit des délassements de Boulée quand on jette les yeux sur la collection de ses plans. Malheureusement leur exécution semble impossible à cause des sommes énormes qu'elle exigerait; mais si l'on tient véritablement à rendre aux châteaux de Versailles et de Saint-Germain l'éclat qu'ils ont perdu, à donner à nos voisins un modèle de bibliothèque digne d'un peuple amoureux des sciences et des lettres, enfin à faire de la Madeleine un monument majestueux, on ne saurait trop se rapprocher des projets de cet architecte célèbre. Nous ne devons pas oublier son plan d'un tombeau de Newton. C'est une production

d'un genre tout-à-fait original. L'auteur s'est imaginé de placer ce tombeau au milieu d'une sphère. Cette manière ingénieuse et profonde de nous rendre, en quelque sorte, les témoins des méditations de ce grand philosophe a quelque chose de l'enthousiasme et de l'inspiration poétiques. Elu membre de l'académie et architecte du roi peu d'années avant la révolution, Boulée fut reçu à l'institut national le 12 décembre 1795, et bientôt après nommé pour faire un cours d'architecture aux écoles centrales. La même composition l'occupait long-temps, et il ne l'abandonnait qu'après s'être assuré du mérite de toutes ses parties. Cette attention à ne pas s'écarter des règles du bon goût l'empêcha souvent de diriger des constructions qui lui avaient été confiées. C'est ainsi qu'il se laissa supplanter dans celle du palais Bourbon. Trois mois lui avaient été accordés pour la confection du projet, et au bout de quinze jours un autre architecte en eut un tout prêt qui fut adopté. On en a été bien fâché depuis, car, outre que les traits se sont élevés au-dessus de la somme qu'il avait demandée, on s'est aperçu de certains défauts que Boulée n'aurait pas manqué d'éviter. Il était habile dessinateur, et néanmoins il ne composait jamais les figures dont il décorait ses ouvrages; il s'adressait pour cela à Moreau le jeune, dont il estimait beaucoup le talent. Après avoir tiré l'architecture de l'état de corruption dans lequel il l'avait trouvée, Boulée s'appliqua à faire des élèves. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels nous citerons, comme très remarquable, celui intitulé : *Essai sur l'architecture*. M. Bénard, son neveu et son élève, en est demeuré possesseur. C'est aux conseils de Boulée que Chalgrin, Brongniart, Durand et plusieurs autres doivent la plus grande partie de leur réputation.

BOULENGER (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH). Fils d'une niece de l'abbé Prevost et d'un magistrat de la province d'Artois, naquit à Hesdin, vers 1765. Persécuté à l'époque de la révolution, pour les idées qu'il manifesta à ce sujet, il vint à Paris pour y étudier la médecine, et y éprouva des désagréments auxquels, toutefois, il parvint à se soustraire. Plus tard il fut employé dans une administration militaire, revint à Paris, en 1799, et s'adonna à l'instruction publique. Ses *Voyages historiques en Belgique faits en 1794 et 1795*, Londres, 1798, in-12, et ses *Éléments d'histoire universelle*, 1802, décelent en lui un compilateur judicieux et habile à présenter ses idées sous le jour le plus favorable. Ses ouvrages, pleins de recherches à la fois curieuses et savantes, offrent en général une instruction facile. On lui doit encore un *Recueil de contes et d'historiettes*, traduits librement de l'anglais et de l'italien, 2 vol. in-18, Cologne, 1798; une édition du *Dictionnaire de l'académie*, 2 vol. in-4°, Francfort, 1799; et un *Dictionnaire français-latin à l'usage des commençants*, in-12, 1811.

BOULET (JEAN-BAPTISTE-ÉTIENNE), né à Metz le 4 février 1804, débuta dans la carrière du droit par la publication du *Ferrière moderne, ou Nouveau Dictionnaire des termes de droit et de pratique*, 2 vol. in-8°, 1824, dans lequel, outre l'application du langage des lois, il a fait entrer, sous la forme alphabétique, les dispositions de nos cinq codes. plus tard, il s'occupa d'un travail plus important, de la découverte des véritables *Institutes de Gaius*, faite il y a peu d'années par des savants de l'Allemagne, MM. Niebuhr, Geschen et Holweg, sur un palimpseste de la bibliothèque de Vérone. Elle nous rend, en effet, ce livre des éléments de la jurisprudence romaine qu'à Rome l'on mettait entre les mains de la jeunesse studieuse, et dans lequel Justinien puisa, comme il l'avoue lui-même, la plus grande partie de ses *Institutes*. Plusieurs éditions écoulées rapidement chez nos voisins attes-

rérent l'utilité d'un ouvrage qui venait opérer dans l'enseignement du droit une sorte de révolution, détruisait de vieilles erreurs, et fournissait, pour l'étude de l'antiquité, une foule de notions nouvelles. M. Boulet, pensant que le meilleur moyen de répandre chez nous les commentaires de Gaius était d'en donner une édition, digne de rivaliser pour la correction des textes avec celles de l'Allemagne, vient d'en publier une qui est accompagnée d'une traduction en regard, la première qu'on ait tenté de faire de ce jurisconsulte.

BOULIGNI (le chevalier de), ministre d'Espagne à Stockholm, etc., issu d'une famille respectable de Marseille. Son grand-père vint s'établir à Alicante pour des spéculations commerciales, et dut à son fils le succès qu'elles eurent ensuite. Celui-ci fut choisi en 1779, par le comte de Florida-Blanca pour aller négocier secrètement un traité avec la Porte; et, après bien des lenteurs et des contrariétés, il parvint à en signer un au mois de septembre 1782. L'année suivante il déploya le caractère de ministre plénipotentiaire de la cour d'Espagne auprès du grand-seigneur, et résida longtemps en cette qualité à Constantinople, où furent élevés ses enfants, et, en particulier, celui qui a été son successeur. M. de Bouligni le fils était comme ministre d'Espagne lors de la dernière rupture de la Turquie avec la France; et, dans ce moment de crise, les Français trouvèrent auprès de lui des secours de tout genre. Ce diplomate passa ensuite de la mission de Constantinople à celle de La Haye, et il était depuis quatre ou cinq ans ministre d'Espagne en Hollande lorsqu'il fut nommé pour remplacer M. d'Ocaris en Suède; mais à peine arrivé à Stockholm, il mourut en décembre 1825, laissant des regrets aux personnes qui l'avaient connu.

BOULLANGER (Bavonn), naquit à Liège. Il était joaillier à Paris lorsque la révolution éclata. L'enthousiasme aveugle avec lequel il embrassa les principes de la terreur lui fit abandonner cette profession. Il partagea dès lors tout son temps entre les sociétés populaires et les mouvements journaliers auxquels elles donnaient lieu. Son dévouement à Robespierre et son ardeur à servir le comité de salut public lui méritèrent la protection des chefs de la démagogie. Aussi après la journée du 31 mai 1793, c'est à dire après la chute du parti de la gironde, Boulanger, qui avait combattu pour celui de la montagne, à la tête de la section de la Halle aux blés, fut nommé au commandement général de la garde nationale; mais les sections parurent si offensées de ce choix que les chefs de l'anarchie se virent contraints d'y renoncer, quoiqu'il fut très important pour eux de mettre la garde nationale sous l'influence d'un homme entièrement à leur dévotion. Cependant, malgré cet échec, le zèle de Boulanger ne demeura pas sans récompense; quelques mois après, la convention le fit entrer, en qualité de général, dans le corps d'armée de Ronsin. Fidèle au système qu'il avait adopté, il ne craignit pas de faire suivre l'armée par une guillotine. Accusé, malgré ces excès, de n'avoir qu'un patriotisme douteux, il eut recours à Robespierre, qui le tira d'affaire, et lui donna les moyens de se venger des ennemis qu'il avait aux cordons. Dénoncé une deuxième fois à la suite de l'accusation portée contre Hébert, il fut défendu plus chaudement encore par Robespierre; aussi lorsque celui-ci fut décrété lui-même, mit-il tout en œuvre pour insurger les sections et le dégager; mais la montagne succomba; son dévouement lui coûta la vie; trois jours après, il porta sa tête sur l'échafaud.

BOULLAY (PIERRE-FRANÇOIS-GUILLAUME), habile pharmacien, membre de la légion d'honneur et d'un

grand nombre de sociétés savantes, est né à Caen, le 27 avril 1777, d'une famille honorable, professant la religion réformée. Après s'être fait remarquer par ses succès au collège de sa ville natale, ses parents le placèrent à Rouen, dans la pharmacie de M. Meaise, où il resta pendant deux années. M. Boullay vint ensuite à Paris. Le célèbre Valmont de Bomare le prit en amitié, et, en l'an 6, lui fit obtenir la place de préparateur du cours de chimie fait à l'école de pharmacie par M.M. Bouillon-Lagrange et Vauquelin. Au concours de cette année, il obtint le premier prix de chimie. Admis au laboratoire de M. Vauquelin, à l'école des mines, il se perfectionna beaucoup en travaillant sous les yeux d'un si grand maître. En 1799, il se fit recevoir au collège de pharmacie et forma dans la capitale le bel établissement auquel depuis il a donné tous ses soins. M. Boullay lui, en 1807, à la première classe de l'institut, plusieurs excellents *Mémoires sur les éthers*, et, en 1815, il a soutenu, devant la faculté des sciences, pour obtenir le titre de docteur, une dissertation sur le même sujet, remarquable par les faits nouveaux qu'elle contient. Scheele, les académiciens de Dijon et Lavoisier n'avaient pu réussir à transformer l'alcool en éther par le moyen de l'acide phosphorique; M. Boudet n'eut en avoir entrepris la possibilité, mais M. Boullay, après de nombreux essais, obtint, à l'aide d'un appareil particulier, un éther phosphorique qu'il présenta à l'institut, et qui fut trouvé parfaitement identique à l'éther sulfurique. On croyait aussi que l'acide arsénique ne pouvait produire l'éthérification lorsque cet habile chimiste forma de l'éther arsénique en 1811. Ce ne sont pas les seuls services que M. Boullay rendit à la science; il fit une excellente analyse de la toque du Levant (*mentispermum cocculus*), et découvrit un principe actif qu'il nomma *pirolizine*. C'est le premier principe vénéneux qui ait été obtenu pur et cristallisé. Ce savant a découvert aussi, en faisant l'analyse de la violette odorante, un principe qui a une grande analogie avec l'émétine, et auquel il a donné le nom de *violine*.

BOULLÉ (J.-P.), était avocat à Pontivy, lors de la convocation des états-généraux; député à cette assemblée par le tiers-état de la sénéchaussée de Ploermel, il fit partie de la commission chargée d'accorder le tiers-état et la noblesse sur les droits qu'ils prétendaient avoir l'un et l'autre à la suprématie. A son retour des départements du Nord et du Pas-de-Calais, on lui avait été envoyé pour arrêter les mouvements que la nouvelle de la fuite du roi aurait pu causer, il suivit Rochambeau à l'armée du Nord. Etn député au conseil des cinq-cents en 1795, il s'opposa à l'institution d'une fête destinée à perpétuer le souvenir du 18 fructidor. Il paraît qu'il prit part à la journée du 18 brumaire. Ce qui justifie en quelque sorte cette assertion, c'est que bientôt après ce coup d'état, il fut appelé à la préfecture des Côtes-du-Nord, qu'il administra jusqu'en 1806. Là se borne toute sa célébrité.

BOULLEMIER (CHARLES), naquit à Dijon le 12 novembre 1725. Au sortir du collège, il s'enrôla dans un corps de troupes qui se rendaient en Bohême, et fit la campagne de 1742. Ayant obtenu son congé, il se fit ordonner prêtre, et se contentant d'un revenu modique, il partagea tout son temps entre l'étude et les devoirs de son état. Il a laissé un grand nombre de dissertations sur l'histoire de la Bourgogne. Ses *Remarques sur un passage de César concernant la religion des Gaulois* ont été insérées en 1809 dans le tome III du *Magasin encyclopédique*. C'est à lui qu'on doit la dernière édition de la *Bibliothèque historique de Lelong*. Il y a ajouté un grand

nombre de remarques et plusieurs *Notices* parmi lesquelles se trouvent celles sur *Joinville* et d'*Aubigné* (tome III). Il a aussi publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Etienne Tabourot-des-Accords*; sur *Jean-des-Degrés*, *écritain dijonnais du seizième siècle*; sur *Hugues Aubriot*; et le *chancelier de Bourgogne*; *Kollin* et *Olivier de la Marche*. Bouillemier mourut à Dijon le 11 avril 1803. M. Baudot l'aîné a composé l'*éloge historique de cet abbé*, Dijon, 1803.

BOULLIER, prédicteur français à Londres, puis à Amsterdam, naquit à Londres en 1753, et mourut à La Haye, en 1797. Il est auteur d'un petit volume sur l'*éloquence extérieure*, et de quelques sermons. Son père, David-Renaud Boullier, était originaire d'Auvergne.

BOULOGNE (ETIENNE-ANTOINE, abbé de), est né à Arignon, le 27 décembre 1447. Ses parents, craignant, malgré leurs prétentions à la noblesse, de ne pas réussir à le pousser dans le monde, lui firent embrasser l'état ecclésiastique. Ses premiers pas dans la carrière où il s'était engagé lui méritèrent quelque célébrité. Le discours qu'il composa sur ce sujet : *Il n'y a pas de meilleur garant de la probité que la religion*, ayant obtenu les suffrages de l'académie de Montauban, il quitta la province. Son peu de fortune ne lui permettant pas de consacrer tous ses moments à l'étude, il remplit successivement, dans plusieurs paroisses de Paris, des fonctions très secondaires. Par malheur pour lui, ses principes effarouchèrent la religion du chef du clergé de la capitale, Christophe de Beaumont, qui le traita avec une rigueur peu apostolique. Frappé d'interdiction par ce prélat, non seulement il ne lui fut pas permis de se justifier; mais encore il eut la douleur de se voir en butte aux propos du public, dont la malignité était encouragée par le silence que l'archevêque de Paris s'opiniâtra à garder sur les raisons qui l'avaient déterminé à user si sévèrement de son pouvoir. Une première injustice conduit ordinairement à une seconde. Christophe de Beaumont, après avoir en quelque sorte contribué à noircir la conduite de l'abbé de Boulogne, essaya de lui ravir le fruit de ses veilles. La société des amis de la religion et des lettres venait de mettre au concours l'*Eloge du Dauphin*, père de Louis XVI. Le discours de l'abbé de Boulogne ayant été jugé digne du prix, l'archevêque, en sa qualité de président, revendiqua la couronne en faveur d'un autre concurrent, sous prétexte, sans doute, qu'on ne devait aucune récompense au talent d'un prêtre qui avait appelé sur lui la censure de ses supérieurs. La société refusa de se prêter à un arbitraire si révoltant; l'ouvrage de l'abbé de Boulogne fut donc couronné. Le prélat se vengea de sa débaite, et l'abbé expia, par un séjour de deux mois à Saint-Lazare, le crime d'avoir fait avec succès le panegyrique d'un vertueux prince. Enfin la mort de Christophe de Beaumont lui aplanit la voie des honneurs et des dignités: il fut successivement promu aux fonctions d'archidiacre, de vicaire-général et de prédicateur du roi. Le panegyrique de saint Louis, qu'il prononça en 1782, n'a obtenu rien à sa réputation; on remarque avec peine qu'il n'est pas écrit avec cette indépendance de pensée qui distingue ses premiers ouvrages; l'auteur n'avait pas respiré impunément l'air de la cour. Du reste, fidèle aux principes de l'Eglise, il a toujours cherché à en faire un corps redoutable à l'état; il suffit, pour se convaincre de la vérité de ce que nous avançons, de lire les articles qu'il a insérés dans les *Annales religieuses et littéraires*. Néanmoins il n'a pas défendu les intérêts de l'ordre auquel il appartenait aux dépens de ses propres intérêts: habile à accommoder ses doctrines aux opinions du jour, il a trouvé des protecteurs dans tous les partis. Aussi,

après le renversement du directoire, fut-il l'un des premiers à adhérer au concordat de 1801. Cette démarche lui attira la bienveillance de Napoléon, qui le compta au nombre de ses admirateurs. Des fonctions de grand vicaire à Versailles, il passa à celles de chapelain de l'empereur, qui le nomma en 1807 à l'évêché d'Acqui, et deux ans après à celui de Troyes. Depuis son élévation à l'épiscopat jusqu'en 1811, toutes les instructions pastorales, tous les mandements faits par l'abbé de Boulogne sont autant de panegyriques des vertus de Napoléon. C'était, s'il faut en croire le prélat, un autre Cyrus que Dieu conduisait par la main, et qu'il avait appelé des le commencement des siècles pour relever les ruines du temple et rendre au sacerdoce toute sa majesté. Que l'on compare ces discours à l'*Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que les Français doivent au Roi*, publiée par le même évêque en 1816, et l'on verra combien l'abbé de Boulogne est fidèle en ses affections. La cause de ce changement vient de ce que Napoléon l'avait suspendu, en 1811, de ses fonctions, pour le punir d'avoir embrassé avec trop de chaleur la défense du pontife romain. Après la première restauration, l'abbé de Boulogne, fut rétabli sur son siège; au retour de Napoléon, il se vit contraint d'y renoncer. Il demeura sans fonctions jusqu'au mois d'avril 1816, où on lui rendit l'évêché de Troyes. De tous les reproches qu'on est en droit d'adresser à l'abbé de Boulogne, le plus grave est celui d'avoir, le 21 janvier, jour de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, prêché à Saint-Denis la haine et la vengeance; était-ce là le langage que devait tenir le panegyriste de ce malheureux roi, qui n'a écrit ses dernières volontés qu'afin qu'on ne s'autorisât pas de son silence pour s'armer contre ses ennemis? D'ailleurs l'orateur évangélique pouvait-il oublier qu'il doit combattre pour la vérité et non pour la victoire? Cette philippique n'eût pas le privilège de plaire au gouvernement; car depuis, on se borne à lire le testament de la victime. L'abbé de Boulogne est mort en 1825.

BOULOUVARD (PIERRE), né à Arles en Provence, en 1752, était chef d'une maison de commerce honorablement connue depuis long-temps; mais son goût pour la littérature et sa passion pour les livres mit le désordre dans ses affaires, et diminuèrent sa fortune. C'était à l'époque de la révolution de 1789; Boulevard s'en montra d'abord zélé partisan, plus par principes et par conviction que par des motifs d'ambition et d'intérêt; aussi n'en partagea-t-il pas les excès. Le parti qui voulait le maintien des anciens abus ayant encore dominé quelques temps à Arles, Boulevard prit le parti de s'expatrier, pour sa tranquillité, et non pour sa sûreté, puisque sa sœur était mariée au comte Guillen de Clermont-Lodève; l'un des membres les plus opiniâtres du côté droit de l'assemblée constituante, et que plus tard le père et le frère de sa femme furent tués à Lyon comme royalistes. Boulevard résida quelques temps à Avignon, puis il vint à Paris en 1793, et ne tarda pas à y être nommé chef de la division des consulats au ministère des relations extérieures, dont il refusa le portefeuille par modestie, à l'époque de la mise en activité de la constitution de l'an 3. Dans ces fonctions auxquelles ses connaissances acquises ne le rendaient point étranger, il fit preuve de beaucoup de zèle et de talent. Ce fut lui qui donna le plan de la fameuse expédition d'Egypte, d'après les renseignements que lui fournit le consul Magallon. A la suite de quelques discussions avec le nouveau ministre, M. de Talleyrand, il perdit sa place en 1799, et fut nommé consul-général à Gènes. Tous ses livres étaient encaissés, et il était à la veille de partir pour

se rendre à son poste, lorsque peu de jours après la révolution du 18 brumaire, sa nomination fut révoquée. Outre de cette injustice, il dévora sa haine contre le ministre et contre le nouveau chef du gouvernement, et ne fit aucune réclamation. Lorsque le conseil des prises fut établi, Boulouvard fut un des défenseurs des causes maritimes devant ce tribunal, et s'acquitt la réputation d'un profond juriconsulte dans cette profession indépendante, qu'il suivit jusqu'à la suppression du conseil. Après la chute de Bonaparte, Boulouvard, qui, en vrai républicain, avait détesté le régime consulaire et le despotisme impérial, se réjouit de cet événement, et devint royaliste constitutionnel, mais il ne demanda rien. Doué d'une constitution robuste dont il avait souvent abusé de toutes les manières, il semblait néanmoins devoir fournir une longue carrière, lorsqu'une courte maladie l'emporta, le 22 avril 1833. Boulouvard joignait à beaucoup d'esprit naturel une érudition très variée et très étendue dans tous les genres de littérature; mais sa surdité, sa brusquerie, sa rudesse provençale et sa voix de Sien-tor repoussaient beaucoup de gens et les empêchaient d'apprécier son mérite et ses qualités véritablement estimables. Quoiqu'il eût vendu en diverses circonstances une grande partie de ses livres, il laissa une bibliothèque aussi bien choisie que bien conditionnée, qui fut vendue deux mois après sa mort. Outre ses plaidoyers et des articles dans divers journaux, nous ne connaissons de lui qu'une brochure qu'il publia à l'époque où le gouvernement présentait aux deux chambres un projet de loi sur le paiement d'une somme considérable réclamée par la régence d'Alger. Boulouvard, qui se croyait juge compétent sur cette créance, dont il connaissait parfaitement l'origine, se prononça pour la négative, dans un mémoire intitulé : *Sur le projet de payer sept millions à la régence d'Alger*, Paris, 1820, in-8°, de 32 pages.

BOULTON (МАТИВУ), mécanicien anglais, né à Birmingham en 1728, après avoir étudié à l'une des écoles de cette ville, apprit le dessin sous VVorlidge, et les mathématiques sous Cooper. Des l'année 1745, on lui devait d'importantes découvertes sur la fabrication de l'acier. En 1760, il dépensa 9000 livres sterling pour faire construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho, près Birmingham, sur un terrain ou, au lieu d'un petit moulin et de quelques obscures demeures, on voit maintenant d'immenses bâtiments et une nombreuse population. Il y fonda une école des arts mécaniques devenue célèbre par la suite, et d'où sont sortis différents ouvrages qui ornent les beaux châteaux d'Angleterre. Ce fut en 1767 que Boulton commença à faire usage, dans ses ateliers, de la machine à vapeur, et, deux ans après, s'étant adjoint James Watt, qui avait déjà appliqué d'utiles modifications à ce puissant moteur, la machine à vapeur acquit, par le concours de ces deux artistes, un degré de perfection étonnant, surtout pour la confection des médailles. Le moulin de Soho fait mouvoir huit machines particulières, qui estampent chacune seulement, à l'aide d'un enfant, depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt-dix pièces en une minute. Boulton fit passer à Petersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaie. Paul Ier, à qui il avait envoyé plusieurs produits curieux de sa manufacture, lui écrivit une lettre de remerciement, lui fit présent d'une collection de minéraux de la Sibérie, et d'une collection de médailles et de monnaies modernes de la Russie. En 1773, Boulton réussit, au moyen d'un procédé mécanique, à graver des tableaux coloriés avec une telle perfection, que même des connaisseurs prenaient souvent

la copie pour l'original. Boulton mourut en 1809. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, et associé de diverses académies étrangères.

BOUNIEU (MICHEL-HONORÉ), naquit à Marseille en 1740. Ses parents le destinaient au commerce; mais ayant senti dès sa jeunesse un goût très prononcé pour le dessin, il s'y livra d'abord sans guide, et triompha enfin à l'âge de quinze ans de la résistance de sa famille. Il se rendit à Paris, où il fut accueilli chez Pierre, premier peintre du roi. Bientôt il en devint l'élève favori, et son aide dans les grands travaux de ce célèbre artiste pour les palais et les églises. Il fut reçu à l'académie royale de peinture en 1770. On cite parmi ses ouvrages : le *Supplée d'une vestale*; la *Naissance d'Henri IV*, et son *Retour de la bataille d'Ivry*. Ces tableaux, d'un ton de couleur remarquable et d'un fini précieux, obtinrent le plus grand succès au salon où ils furent exposés en 1779. Dans la même année, sa *Etzabée au bain*, qu'on avait refusé d'exposer sous prétexte de nudité, acheva sa réputation. On se porta en foule à son atelier pour admirer ce chef-d'œuvre qui fut acheté par le duc d'Orléans. Ce tableau passa depuis en Angleterre, et finit par appartenir à Paul Ier. Après avoir mis la dernière main à son tableau d'Adam et Eve chassés du Paradis, il l'exposa seulement dans son atelier de la bibliothèque du roi, où il obtint un égal succès. Devenu, en 1792, conservateur du cabinet des estampes à la bibliothèque, il y établit un ordre jusqu'alors inconnu. Avant de quitter cette place, qui lui fut enlevée au grand regret de tous les artistes, Bounieu avait professé le dessin à l'école royale des ponts et chaussées. Ce peintre, qui joignait aux qualités les plus estimables une instruction très étendue et très variée, fit encore admirer son *Antiope*, sa *Madeleine pénitente*, et ses tableaux du *Déluge* et de *l'Amour conduisant la Folie*. On a de lui un opuscule sur la cause du flux et reflux de la mer, qu'il fit imprimer en 1812. Il est mort en 1814.

BOUNIEU (Mlle), fille et élève du précédent, et aujourd'hui Mme Raveaux, a exposé au salon plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue particulièrement *Vénus blessée par Diomède*, la *Psyché de la fontaine*, ainsi qu'un petit tableau représentant la *Vérité dans la vie*. Cette dame a fait également, tant en grand qu'en miniature, un nombre assez considérable de portraits.

BOUNINE (АНАН), occupe une place distinguée parmi les dames russes qui ont cultivé la littérature. C'est dans le genre de l'ode qu'elle s'est principalement exercée. Ses *Œuvres* ont paru à Saint-Petersbourg en 1821. On a encore de cette dame une excellente traduction de l'*Art poétique* de Boileau en vers russes.

BOUQUET (Анато́лий), s'est rendue célèbre pendant la révolution par son humanité et son dévouement envers plusieurs victimes du régime de la terreur. Guadet, son parent, qui fut l'un des premiers sacrifiés, trouva un asile chez elle. Il y introduisit son ami Salles. Elle accueillit de même cinq autres proscrits, parmi lesquels se trouvaient Péthion et Buzot. Ils étaient destinés à l'échafaud. Elle les cacha dans un souterrain profond et inaccessibles; mais leur retraite fut enfin connue; ils périrent, et elle fut elle-même conduite à la mort avec le père de Guadet. Elle chercha à consoler ce vieillard respectable, et déploya jusqu'au dernier moment la plus grande fermeté.

BOUQUIER (GABRIEL) était député du département de la Dordogne à la convention nationale en 1793. Il fut élu secrétaire le 3 janvier 1793, et vota la mort dans le procès du roi. Nommé

depuis membre du comité de l'instruction publique, il se plaignait hautement de la manière dont l'enseignement se pratiquait sous l'ancien régime. Il fit retirer du musée tous les tableaux qui avaient des rapports avec la monarchie, et présida la société des jacobins: il travailla avec Moline à un mauvais opéra intitulé: *La réunion du dix août*, ou *l'Inauguration de la république française*, qui fut représenté en 1793. Bouquier mourut en 1811, à Tenasson (Dordogne), où retiré depuis la dissolution de la convention, il ne s'était plus occupé que des arts, et particulièrement de la peinture.

BOURBON (Louis-Henri-Joseph, duc de), dernier prince de Condé, naquit le 13 avril 1756. Petit-fils des héros, on l'éleva pour la guerre, et ses premiers jouets furent des armes. Le roi Louis XV forma le camp de Saint-Omer pour l'instruction du jeune prince; mais, au milieu des combats simulés, l'amour, qui n'attendait pas chez lui le nombre des années, l'enchaîna aux pieds de Mlle Louise-Marie-Thérèse d'Orléans, plus âgée que lui de six ou sept ans. Les soins qu'il rendit à cette princesse, la passion qu'il afficha pour elle, inspirèrent à Laumon *l'Amoureux de quinze ans*. Cette pièce fut représentée sur le théâtre de Chantilly pendant les fêtes du mariage. Après les cérémonies de l'église, on crut devoir faire voyager le jeune marié avant de lui permettre un tête à tête avec son épouse; mais l'amour trompa ces sages précautions. Le jeune duc, sans prendre conseil de personne, enleva la duchesse du couvent où elle était. Le premier et seul fruit de cette union fut le malheureux duc d'Enghien. Bientôt un refroidissement subit, conséquence inévitable des grandes passions, succéda à cet amour. Le jeune comte d'Artois se permit, dans un bal, d'arracher le masque de la duchesse de Bourbon, et, malgré la défense du roi, l'époux, qui se crut outragé, provoqua son parent d'une manière indirecte. Le comte d'Artois leva tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à ce duel. Les champions se battirent avec courage, et, au moment où le sang allait couler, le chevalier de Crussol exhiba un ordre du roi qui ordonnait de cesser le combat. Cette affaire, qui fit grand bruit, ne rétablit pas la paix entre les époux qui se séparèrent vers la fin de 1780. Réconcilié avec le comte d'Artois, le duc de Bourbon, sous le nom de comte de Dammartin, se rendit au camp de Saint-Roch. Les mémoires du duc de Crillon signalent plusieurs belles actions de ce prince. Il signa la fameuse déclaration que les princes adressèrent au roi pour l'engager à prendre des mesures répressives contre la révolution; et voyant ses efforts à peu près inutiles, il prit le parti d'abandonner la France et de se retirer à Turin. Le 11 septembre, il adhéra à la lettre que le prince de Condé, son père, adressait au roi constitutionnel pour lui révéler les attentats dont il serait un jour la victime. Le duc de Bourbon se réunit aux émigrés français, sur les bords du Rhin, se rendit ensuite en Espagne pour y demander des secours. Ce pays, victime d'un jeune ambitieux (Godoy, prince de la Paix), ne pouvait guère répondre à l'attente du prince; cependant on fit des promesses. Fort de cet appui, il revint en 1792, et pénétra en France d'où il fut promptement repoussé jusqu'au-delà du Rhin. En 1793, toujours infatigable et toujours vaincu, il combattit dans les rangs de l'armée de Condé. A Bersheim, en chargeant à la tête de quelques escadrons de cavalerie, il fut blessé au bras, et faillit tomber entre les mains des républicains. En 1795, voyant l'inutilité de ses tentatives du côté du Rhin, il voulut pénétrer dans la Vendée pour y entretenir la guerre civile. D'accord avec le comte d'Artois, il se rendit

à l'île-Dieu; mais un ordre du gouvernement britannique, dont cette démarche dérangeait peut-être les plans, le força d'abandonner ce projet. Le duc de Bourbon partit alors pour la Russie avec les débris de l'armée de son père. En 1797, il vint de nouveau tenter la fortune sur le Rhin, et, pour la troisième fois, la victoire refusa de seconder un courage que tant de défaites n'avaient jamais pu rebuter. Il se sépara alors pour toujours de ses compagnons d'armes, et se retira en Angleterre où la mort tragique du duc d'Enghien vint accroître ses douleurs. Ce funeste événement empoisonna les jours de son exil, et lorsqu'un nouvel ordre de choses rappela les Bourbons sur le trône, ce malheureux père suivit le roi à Paris, et, malgré les témoignages d'amour dont on se plut à l'entourer, il ne parvint jamais à oublier une mort que la présence des lieux lui rappelait encore plus vivement. Au mois de mars 1815, le roi Louis XVIII le nomma gouverneur des départements de l'ouest. Il se rendit à son poste pour conjurer l'orage. Nantes vit ce prince exhorter, menacer des soldats qui, au seul nom de leur ancien général, désertaient leurs nouveaux étendards. Il essaya de faire une levée d'hommes depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans. Il paraît qu'on ne répondit pas à son appel, ou qu'il ne jugea pas le nombre suffisant, puisqu'au moment où la Vendée reprenait les armes il s'embarqua pour l'Espagne, d'où il ne revint en France que dans le mois d'août. Depuis ce temps, toujours poursuivi par sa trop juste douleur, ce prince ensevelit ses chagrins dans la solitude. Charles X, à la cérémonie de son sacre, a honoré le duc de Bourbon, et son neveu le duc d'Orléans, du titre d'altessse royale. Ce gage éclatant de l'amitié du souverain n'a été pour lui qu'une faible consolation; et depuis cette époque, on dirait qu'il cherche encore moins à se montrer à la cour. Du fond de sa retraite, il se plut à répandre des bienfaits sur les malheureux qui l'entourent.

BOURBON (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de), née à Saint-Cloud, le 9 juillet 1750, était fille de Louis-Philippe duc d'Orléans, petit-fils du régent, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti; elle épousa, en 1770, le duc de Bourbon-Condé. (Voyez l'article précédent). Mme la duchesse de Bourbon, s'il faut en croire le baron de Bezenval, jalouse d'une dame de sa cour que paraissait aimer le duc de Bourbon, chercha par quelques scènes d'éclat à ramener un époux trop volage; au lieu d'y réussir, elle ne fit que l'éloigner, et lorsque le comte d'Artois qui, dans un bal lui avait arraché son masque, eut répandu cette aventure, la duchesse de Bourbon ne chercha qu'à se venger, en engageant son époux à appeler en duel un homme qui avait paru la dédaigner. Séparé depuis deux ans d'avec son épouse, le duc de Bourbon se rendit néanmoins à ses désirs. Le duel eut lieu: la duchesse triompha, mais, depuis cette époque, on la vit se livrer à des idées de mysticisme singulièrement exaltées. Au commencement de la révolution, la princesse en embrassa les principes, et, dans un ouvrage où l'on trouve de fortes variétés à côté des plus impraticables rêveries, on aime à lire que l'auteur ne voulait d'autre distinction parmi les hommes, que celle qui doit établir la vertu, l'esprit et les talents. Entraînée par des charlatans qui spéculaient sur son rang et sur sa crédulité, elle alla jusqu'à loger dans son palais la prétendue prophétesse Labrousse, et fit même les frais d'une édition de ses prophéties. Enfermée au fort Saint-Jean, à Marseille, avec le reste de sa famille, cette princesse fit écrire à la convention, qu'elle légua tous ses biens aux veuves et aux orphelins des défenseurs de la patrie, et pour prix de ce sacrifice, elle ne de-

mandait que sa liberté; elle ne l'obtint que le 29 avril 1795. On l'expulsa de France en lui accordant une pension annuelle de 50,000 francs. Elle se retira en Espagne, où, tout entière aux œuvres de la charité chrétienne, elle se fit un devoir de soulager les pauvres et même de soigner les malades. Lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne, elle fut traitée par nos généraux comme elle avait droit de l'attendre. Ce fut à cette époque qu'elle fit imprimer les deux volumes, qui ont pour titre: *Correspondance entre Mme de B... et M. R. (Ruffin), sur leurs opinions religieuses*, 1812, in-8°. Dans la même année, elle donna *Suite à la correspondance entre Mme de B... et M. R., et divers petits contes moraux de Mme B..., tome 2*, 1812, in-8°. On trouve dans cet ouvrage, l'élan d'une âme pieuse qui cherche tous les moyens d'aimer Dieu avec plus de perfection et de désintéressement. Romeny vit que des phrases anti-théologiques. L'index l'atteignit. Peut-être ce passage, où l'auteur parle de la révolution, y a-t-il contribué plus que toutes les erreurs qui s'y trouvent. *Je ne blâmerai jamais, dit la princesse, le but qu'on s'était proposé, mais les moyens qu'on a employés*. Jouissant de nos triomphes comme s'ils ne lui avaient pas fermé les portes d'une patrie qu'elle brûlait de revoir, la duchesse de Bourbon avait, avant la fatale époque du mois de mars 1804, manifesté un grand enthousiasme pour le vainqueur de Marengo. Malgré la haine si légitime quelle porta ensuite à l'empereur, elle avait un tel besoin de se fixer en France, que dans différentes circonstances, elle implora cette faveur et témoigna de vils regrets de ne pouvoir l'obtenir. Enfin 1814 arriva, la duchesse de Bourbon s'élança sur le sol français, comme elle le dit elle-même, et séparée de son époux, elle se livra avec plus de ferveur que jamais à ses idées mystiques et à la pratique des bonnes œuvres. Elle établit dans son hôtel, rue de Varennes, un hospice, dit hospice d'Enghien, pour y recevoir des pauvres malades; elle-même se faisait un honneur de panser leurs plaies et de leur offrir les remèdes nécessaires; enfin, après une vie aussi agitée, la mère des malheureux expira, le 10 janvier 1822, au milieu d'une cérémonie religieuse, emportant dans la tombe les regrets des honnêtes gens et les bénédictions des pauvres.

BOURBON-CONTI (AMÉLIE-GABRIELLE-STÉPHANIE-LOUISE), fille de François-Armand Bourbon-Conti, naquit à Paris, le 26 décembre 1762; à sa naissance, elle reçut le nom de comtesse de Mont-Cairzin. Rousseau fut l'instituteur de Stéphanie Conti: il lui enseigna, ou lui fit apprendre tous les exercices militaires, le dessin, les mathématiques, la musique, le grec, le latin et l'italien. A dix ans, elle composait de la musique, et plusieurs instruments lui étaient familiers, entre autres, le violon, la flûte, la harpe, la clarinette, le cor, le flageolet et le piano. Elle avait onze ans quand son père la fit légitimer. Sa mère, la duchesse de ^{Conti}, craignant que cet éclat ne dévoilât le secret de sa faiblesse, conçut le projet de sacrifier sa fille au préjugé. On dit à Stéphanie Conti, peu de jours avant celui que Louis XV avait fixé pour sa présentation à la cour, que sa mère voulait lui procurer une partie de plaisir à la campagne. Elle part avec Madame Delorme, son institutrice. Après un long voyage, Mme Delorme, qui la faisait passer pour sa fille, l'enferma dans le couvent de Sainte-Marie, à Châlons-sur-Saône. On donna au prince de Conti un faux extrait mortuaire de la mort de Stéphanie: on ajouta qu'elle s'était tuée à la chasse en tombant de cheval. Pour lui ôter le moyen de recouvrer l'état pour lequel elle était destinée, Mme Delorme la maria à l'un de ses parents, sous le nom d'Anne-Louise-Françoise, fille Delorme.

Cette intéressante victime n'avait pas douze ans, mais elle paraissait en avoir dix-huit dans le faux extrait de baptême produit par Mme Delorme. Son époux ne put jamais vaincre l'horreur qu'elle avait pour lui. Après seize ans de misère et de tourments inouis, à force de courage, et presque mourante, elle rompit ses chaînes, et échappa à ses bourreaux... Louis XVI la reconnut pour sa parente, lui donna une pension de 37,000 livres, avec la surintendance de la maison de la reine. Alors son père était descendu au tombeau, avec la persuasion qu'elle l'y avait précédé... La révolution vint détruire toute sa fortune. De nouveaux malheurs l'attendirent, et pour subvenir aux besoins de son existence, elle eut recours aux connaissances de son esprit. Elle a publié, en 1797, *Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*, Paris, 2 vol. in-8°, ouvrage, dont nous avons extrait cette notice. Elle est morte dans un état voisin de l'indigence, en 1825.

BOURBON (LOUIS-MARIE de), infant d'Espagne, cardinal, archevêque de Tolède; naquit à Cadahalso, le 22 mai, 1777. Il était fils de l'infant Louis, frère de Charles III, qui, après avoir été fait cardinal, par Clément XII, remit le chapeau en 1754, et se maria. Louis-Marie de Bourbon fut déclaré cardinal-prêtre, le 22 octobre 1800, et reçut, quoiqu'absent, le titre de Sainte-Marie della Scala, qu'avait porté son père; il fut, en même temps, fait archevêque de Séville, puis de Tolède, qui passe pour le plus riche siège de toute la chrétienté. Cardinal pieux et éclairé, il fut élu président de la régence de Cadix pendant l'invasion de Napoléon, et ce fut en cette qualité, qu'il sanctionna les décrets de l'assemblée des cortès constituantes, et principalement la célèbre constitution de 1811, au bas de laquelle se trouve son nom et le décret d'abolition de l'inquisition qu'il fit exécuter franchement. Pierre Gravina, nonce du pape et archevêque de Nicée, ayant fait des observations à ce sujet, le cardinal de Bourbon, publia, le 23 avril 1813, un décret contre ce prélat, qu'il invita ensuite à quitter l'Espagne. Lors du traité de Valençay, en 1814, le cardinal écrivit au roi pour le féliciter sur son prochain retour dans son royaume, et alla au-devant de son neveu, pour recevoir son serment de fidélité à la constitution, mais ce ne fut qu'à quelques lieues de Valence qu'il put voir le roi. Les cortès lui avaient prescrit de ne pas se conformer à l'ancien cérémonial, qui était de baiser la main du roi, mais celui-ci ayant paru l'exiger, il s'y conforma. Cette condescendance n'eut aucun heureux effet pour lui, car il fut congédié à moitié chemin de Madrid, puis, à l'arrivée du roi en cette ville, exilé dans son diocèse et privé de l'administration et des revenus de celui de Séville. En 1820, lors de la révolution du mois de mars, le cardinal fut nommé président de la junte provisoire du gouvernement, et exhorta, dans une lettre pastorale, tous les prêtres à se conformer à la constitution. Quand le régime constitutionnel fut entièrement adopté, il eut une place au conseil d'état. Le cardinal Bourbon n'eut pas la douleur de le voir abolir, car il mourut le 19 mars 1823, âgé de quarante-six ans.

BOURBON-BUSSET (GABRIEL dit le Blanc), est auteur de plusieurs ouvrages de politique et de jurisprudence, tels que *L'Introduction à la science de l'économie politique et de la statistique générale*, 1801, in-8°; le *Dictionnaire universel de droit civil, français ancien, intermédiaire et nouveau*, 1804, in-8°; la *Statistique de la législation constitutionnelle de France en 1788*, 1816, in-8°; la *Philosophie politique*, 1816, in-8°. Lors de l'apparition, en 1817, du faux dauphin, connu sous le nom de Mathurin Bruneau, il se constitua le champion de cet aventurier, et se

joignant à quelques hommes crédules, devint l'organe de ces esprits soupçonneux, et fit répandre avec profusion un écrit qui jetait quelques doutes sur la conduite équivoque du ministre. Il fut traduit au tribunal correctionnel, comme prévenu d'avoir détourné à son profit des sommes destinées à son client; cependant il fut acquitté. — On doit se garder de le confondre avec M. le comte de Bourbon-Bussat, aide-major des gendarmes de la garde et gentilhomme d'honneur de Monsieur, en 1814, chevalier de Saint-Louis, le 20 août, et cordon rouge, le 25. De retour de Gaud, où il avait suivi le Roi, il fut nommé, en 1815, chef d'état-major de la 1^{re} division de cavalerie de la garde royale. Il est maintenant employé comme officier général.

BOURBOTTE (N.), né à Vaux, près d'Avallon, fut un des premiers à se déclarer en faveur des idées nouvelles. Député, en 1792, par le département de l'Yonne, à la convention nationale, il demanda la mise en jugement de la reine, après avoir voté la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Il se joignit à Albitte et Chabot, qui s'opposèrent à ce que les complices des massacres de septembre fussent recherchés. Il fut envoyé à Orléans, afin d'y examiner la conduite des chefs de la légion germanique, accusés d'incivisme, et passa ensuite dans la Vendée, où il donna des preuves marquées de talent et d'intégrité. A la prise de Saumur par les vendéens, son cheval ayant été tué sous lui, Bourbotte, environné par de nombreux ennemis, se défend seul, et tue plusieurs hommes; il allait succomber lorsque Moreau, alors simple officier, arriva à temps avec quelques soldats, et parvint à le délivrer. Dans une autre affaire, étourdi par un coup de croasse qu'il venait de recevoir sur la tête, il revient à lui, soulève d'une main le fusil du soldat qui l'ajustait, et de l'autre fend avec son sabre le front de celui qui allait lui donner la mort. Rappelé de ses fonctions administratives par le comité de salut public, et accusé de mesures oppressives, il fut défendu par Carrier, à la condamnation de quel il s'opposa vainement quelque temps après. Bourbotte acquitté, fut envoyé à l'armée de Rhin et Moselle, où il montra la même intégrité, et commit les mêmes excès. Le 26 août 1794, il apporta à la convention la prise de Reimsfeld, de Bingen et de Trèves. Le 9 thermidor, il se mit à la tête des mécontents, et commanda ouvertement l'insurrection. Le 1^{er} prairial, maître pendant quelque temps du pouvoir, il donna l'arrestation des journalistes réacteurs et celle des victimes, sorties de prison après le 9 thermidor; mais, pendant qu'il disait, Legendre et Auguis marchaient à la tête des sections sur l'assemblée, et la prirent d'assaut. Bourbotte, Goujon, Romme, Duquesnoy, Dron et Soubrany, furent arrêtés en vertu du décret proposé par Tallien, et ensuite transférés au château du Taureau dans le Finistère, ramenés à Paris, vingt-trois jours après, ils y furent condamnés à mort, le 13 juin 1795, par une commission spéciale militaire qui se tint à l'hôtel-de-ville, après s'être défendus devant le tribunal avec une adresse et une éloquence surprenantes. L'un d'eux, lorsqu'ils furent sortis de la salle, se frappa d'un couteau qu'il avait tenu caché, et le remit à son collègue, qui s'empressa de l'imiter. L'exemple fut bientôt suivi par les quatre autres. Bourbotte et trois de ses collègues respiraient encore en arrivant à l'échafaud; celui-ci fut réservé, comme le plus coupable, pour être exécuté le dernier. Soubrany l'avait précédé; le fer n'avait pas été relevé, et couché sur l'horrible planche, Bourbotte vit se prolonger pour lui seul l'horreur du supplice; cependant il ne cessa de sourire, et des mots pleins de fermeté, prononcés avec calme,

sortirent encore de sa bouche avant son dernier soupir.

BOURCIER (le comte), lieutenant-général, grand-officier de la légion d'honneur, et fils d'un ancien brigadier des gardes du corps du roi Stanislas, est né en 1760, à la Petite-Pierre, près de Phalsbourg. Son père, qui lui fit donner une brillante éducation, le plaça dans un régiment de cavalerie. Lieutenant au commencement de la révolution dans le corps des chasseurs à cheval de Picardie, il fut nommé aide-de-camp du duc d'Anguillon, et passa, en 1792, à l'état-major du général Custine. Devenu successivement adjudant-général de brigade, il fut nommé chef d'état-major de l'armée du Rhin, le 22 octobre 1793. Suspendu bientôt après de ses fonctions par les représentants qui suivaient l'armée, il fut rappelé au bout de quelques mois, et fait général de division, le 9 juillet 1794. Chargé de la conduite d'une division de cavalerie, sous le général Moreau, il se distingua au combat d'Ingolstadt, et contribua, par son talent et son courage, aux résultats de la fameuse retraite de 1796. Nommé inspecteur-général de cavalerie le 3 août 1797, il fit les campagnes de Suisse et de Naples, où il commanda une colonne de cavalerie, qui tailla en pièces les insurgés qui s'étaient rassemblés à Andria. Nommé, pour ses bons services, conseiller-d'état, membre du conseil d'administration du département de la guerre, il fut encore, lors de la formation de l'armée des côtes, investi du commandement de la réserve de cavalerie légère. Il fut, à la tête d'une division de dragons, la campagne de 1805, avec laquelle il prit part aux batailles d'Elchingen, d'Ulm et d'Austerlitz, au succès de laquelle il contribua par de brillantes charges. Il assista, l'année suivante, à celle de Jéna, et fut nommé, après la prise de Berlin, inspecteur-général du grand dépôt des chevaux pris sur l'ennemi. Envoyé en Espagne, il n'en revint que pour aller combattre à Wagram, où il donna des preuves d'un courage et d'une intrépidité extraordinaires. Plus tard, il fit partie de l'expédition de Russie, et vint, après les revers qui l'accompagnèrent, s'établir à Berlin, où il réorganisa la cavalerie française. Nommé chevalier de Saint-Louis en 1814, il fut mis à la retraite en 1816; mais il fut, l'année suivante, rappelé au conseil-d'état, et employé en qualité de commissaire du roi, près de la régie générale des subsistances militaires, jusqu'au changement qui survint dans cette administration. Depuis, il fit long-temps partie de la chambre des députés, où il fut nommé en 1816 par le département de la Meurthe, où il vota avec la majorité.

BOURDE (GUILLAUME-FRANÇOIS JOSEPH), né le 8 mai 1753 au village de Plouer, près de Dinan (Côtes-du-Nord), entra dans la marine dès l'âge de onze ans. Il fit les campagnes de 1780 à 1782 aux Indes-Orientales. Enseigne de vaisseau en 1793, lieutenant en 1794, et capitaine de frégate en 1796, il se distingua dans tous les combats livrés aux Anglais par l'escadre de l'amiral Villaret-Joyeuse. Commandant la frégate *la Sensible*, en 1797, il escorta les forces françaises qui allèrent prendre possession des îles Ioniennes, et il avait sous ses ordres la division moitié française et moitié vénitienne, qui faisait partie de cette expédition, commandée par le général Gentili. En 1798 sa frégate, qui avait été radoubée et équipée en bâtiment de transport, fut employée à cet usage pour l'expédition d'Egypte. L'amiral Bruix qui, pendant le trajet de Toulon à Malte, avait reconnu que la *Sensible* était devenue la meilleure voilière de l'armée, l'expédia après la prise de cette île, pour porter cette nouvelle en France; on la déarma en

conséquence, mais l'équipage qu'on lui donna ne se composait que d'étrangers, d'aventuriers tirés du lagon, indignes de défendre l'honneur du pavillon français. Le général Baragay-d'Hilliers, chargé par le général Bonaparte d'apporter au directoire les drapeaux conquis sur l'ordre de Malte, était à bord de cette frégate, qui fut attaquée et prise à l'abordage par le *Sea-horse*. Le 12 juin 1798, le capitaine Bourdè accusé de s'être rendu sans avoir fait une résistance honorable, fut suspendu de ses fonctions; mais les rapports que firent le général Baragay-d'Hilliers, et M. Arnault, commissaire du gouvernement, attestant la belle conduite et la bravoure de M. Bourdè, il fut déchargé de toute accusation et réintégré dans son grade. Capitaine de vaisseau depuis 1793, en 1807 et 1808, il commandait l'un des bâtiments de ligne qui composaient l'escadre de l'amiral Rosily, et qui furent bombardés par les Espagnols dans la baie de Cadix. Il fit également partie, en 1812, de l'escadre de l'amiral Missiasy, qui fut bombardée en même temps que la ville d'Anvers. Il a été mis en retraite depuis cette dernière époque.

BOURDEAU (N.). Le département de la Haute-Vienne, dont il était procureur-général en 1814, le nomma à la chambre des députés en 1815; et, depuis 1816, il est resté jusqu'en 1825, procureur-général près la cour royale d'Ille-et-Vilaine. Il vota la loi qui institua les cours prévôtales, la loi contre les cris séditieux, et la loi dite d'amnistie, du 12 janvier 1816. Il se prononça pour la suspension de la liberté de la presse, et soutint, pendant la discussion, où l'on reprocha à M. Pasquier d'avoir refusé à la commission les renseignements nécessaires sur le projet de loi, « que l'on n'avait pas le droit d'interpeller les ministres du Roi, et qu'ils ne devaient donner des renseignements que lorsqu'ils le jugeaient à propos. » Lorsque, le 22 décembre 1815, on demanda à la chambre d'examiner la conduite des ministres, soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion du comte de Lavalette, ce zélé et fidèle défenseur des ministres s'exprima dans ces termes : « Cette proposition est inconstitutionnelle, illégale, attentatoire à l'autorité royale; il n'y a aucune loi qui mette les ministres à votre disposition. L'article 55 de la Charte vous confie le droit de les accuser, mais l'article 56 précise les cas : ce sont ceux de la trahison et de la concussion. La chambre des pairs est seule investie d'un tel pouvoir, et la chambre ne peut s'immiscer dans un fait ordinaire de police. » Suivre un compte, c'est empiéter sur l'autorité royale. La proposition est absurde... Les Français ont trop d'esprit pour se méprendre sur nos intentions; ils verraient que nous n'avons pas de confiance dans les ministres de S. M. Placera-t-on l'intérêt de l'état dans l'évasion d'un homme? La justice est épuisée sur sa tête criminelle. Le coupable échappe sans effacer le terrible exemple qu'il a donné, etc. » Tout en avouant qu'il ne connaissait qu'imparfaitement les faits contenus dans la pétition de M. Madier de Montjan, ce fut M. Bourdeau qui fut le premier à l'improver, et qui s'éleva avec le plus de force contre le droit de pétition. Il déploya toute son énergie en faveur du nouveau système d'élection, et donna son assentiment à toutes les lois d'exception. Enfin c'est en cherchant toujours à justifier les violences de l'autorité, que ce député a souvent irrité les esprits, et qu'il s'est encore mais dans le cas d'être poursuivi à Brest par la clameur publique. Aujourd'hui il fait partie de l'opposition royaliste, parce qu'il croyait à la chute de M. de Villèle, il s'est empressé de retourner vers ceux qu'il présumait devoir le renverser; mais l'événement n'a pas justifié encore sa prévision,

et M. Bourdeau, qui n'est plus procureur-général, est forcé de voter avec la contre-opposition, qui ne lui sait aucun gré de ce dévouement forcé.

BOURET (CHARLES-LOUIS), capitaine de vaisseau, naquit à Préez, département de l'Oise, en 1754. Il entra dans la marine en 1768, et fut nommé lieutenant de frégate en 1778. Il avait commandé comme capitaine, à Brest, la frégate *la Libre*, en 1797, et avait échappé comme par miracle à l'incendie du vaisseau *l'Alcide*, qui eut lieu dans la Méditerranée, où il fut pris par l'escadre anglaise et conduit en Corse. Bourdet avait déjà fait des pertes considérables, et surtout en 1793, lors de l'incendie du Cap, où un naufrage l'avait conduit en le poussant par le canal de Bahama. Il fut pris par les Anglais en 1806, comme il se rendait de Lorient à Cadix, sur le vaisseau *le Pluton*, qu'il commandait. Il fut mis en liberté, sans échange en 1812, et fut employé au port d'Anvers l'année suivante, comme commandant des dépôts; il fut créé chevalier de Saint-Louis en 1814, et obtint sa retraite en 1815.

BOURDIG-VIOT (MARIE-ANNE PATAU-DE-L'ETANG de), femme de lettres, fut amenée très jeune en France; elle était née à Dresde, et n'avait que treize ans lorsqu'elle épousa le marquis d'Antremont. On rencontre souvent dans les *Almanachs des Muses* de jolis vers qu'elle a signés de ce nom. Veuve à seize ans, elle se livra sans contrainte à son goût pour la littérature et pour la musique. Elle possédait parfaitement les langues latine, italienne, anglaise et allemande. Douée de moins de beauté que de qualités solides et estimables, elle inspira le plus vif intérêt à M. de Bourdier, major de la ville de Nîmes. Madame d'Antremont l'épousa en secondes noces, et fut encouragée par son nouvel époux à suivre son penchant pour les lettres. On cite parmi les pièces qui lui font le plus d'honneur, *l'Eloge de Montaigne*, 1718, an 8; *l'Eloge de Tasse*, celui de *Ninon de l'Enclon*, *l'Ode au Silence*, et la *Forti de Brama*, opéra en 3 actes, musique de M. Elek. Devenue encore veuve, madame Bourdier se maria avec M. Viol, administrateur des domaines. Elle se fixa à Paris, se lia intimement avec Mme Dubocage, et lui fit obtenir une pension sur la fin de sa vie. Elle reçut chez elle la plus brillante société; dont elle se montrait le principal ornement. Membre de plusieurs sociétés, lycées et académies, elle a été célébrée par Voltaire, La Harpe, La Tremblaye et Blin de Saint-More. Cette dame aussi estimable par son esprit que par les qualités du cœur, est morte à La Ramière près de Bagnols, le 7 août 1800.

BOURDOIS DE LA MOTHE (ENNE-JOACHIM), né à Joigny, le 24 septembre 1754, et fils d'un habile médecin très estimé en Bourgogne, suivit la carrière médicale. Il vint à Paris, obtint en peu de temps la place de médecin de l'hôpital de la Charité, et mit le sceur à sa réputation, en se prescrivant lui-même un traitement qu'il instituait en lui les symptômes les plus graves d'une phthisie pulmonaire. MONTAIGN, frère de Louis XVI, le fit nommer médecin du Palais du Luxembourg et d'Hotel de Brunoy, et créa ensuite pour lui la place d'intendant de son cabinet de physique et d'histoire naturelle. Madame Victoire; tante du roi, lui donna, en survivance du célèbre Malouet, le titre de son premier médecin. Il montra le vif désir de suivre mesdames de France, lorsqu'elles partirent pour l'Italie; mais M. Malouet, comme plus ancien, revendiqua ce droit. L'humanité dont M. Bourdois fit preuve pendant la tempête révolutionnaire le fit entrer dans les cachots de la Force. Il n'obtint la liberté et la vie qu'en acceptant la place de médecin en chef de l'aile droite de l'armée d'Italie, où il déploya le plus grand talent, et rendit d'éminents

services. En 1812, une maladie qui avait des apparences épidémiques s'étant manifestée à Lay près de Seaux, M. Bourdois, qui y fut envoyé par le gouvernement, reconnut, dans les violentes coliques qui en étaient le symptôme prédominant, tous les caractères de l'empoisonnement par l'oxide de plomb, et découvrit que cet accident provenait de la fraude coupable d'un marchand de vin. M. Bourdois subistua victorieusement l'emploi du laudannum au moyen connu sous le nom de traitement de la Charité. Il fut nommé en 1812, médecin du fils de Napoléon, et successivement chevalier de la légion d'honneur, conseiller de l'université, médecin du ministère des relations extérieures, puis encore chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel et de l'ordre impérial de Saint-Vladimir de Russie. Son nom est inscrit avec distinction dans les fastes des sociétés médicales de Paris. Une dissertation sur les effets de l'extrait de ratanhia dans les hémorragies fut publiée par lui en 1808 ; et c'est encore lui qui a imaginé l'introduction de ce puissant astringent dans la thérapeutique française. Enfin les collègues de M. Bourdois ont cru devoir rendre un juste hommage à ses connaissances profondes et à ses glorieux travaux, en réunissant leurs voix en sa faveur pour la présidence des trois sections réunies de l'académie royale de médecine.

BOURDON DE VATRY (MARCO-ANTOINE), né en 1761 ; son père était premier commis des finances, il fut déchu de son emploi par l'abbé Terray, qui le fit enfermer pour quelque temps à la Bastille, comme accusé d'avoir fait imprimer sans permission un projet de réforme, et d'avoir refusé de nommer l'imprimeur. N'étant encore âgé que de dix-neuf ans, Bourdon de Vatry, partit de Brest pour l'Amérique en qualité de secrétaire-général de l'armée de mer qui fut porter la liberté aux États-Unis. De retour en France au commencement de la révolution, il devint chef du bureau des colonies. Le directoire exécutif le nomma ensuite agent maritime à Anvers où par ses talents et son zèle infatigable, il contribua au rétablissement du port, et à la prospérité du pays. Témoin du mérite qu'il avait déployé dans cette ville, Sieyès, alors président du directoire, le fit appeler au ministère de la marine en remplacement de l'amiral Bruix, qui prit alors le commandement des armées navales de France et d'Espagne. Le premier acte de Bourdon de Vatry, comme ministre, fut de confier les sondes de l'Escart à l'ingénieur Beaufort de Beaupré. De concert avec le ministre de la guerre, il réussit à faire parvenir quatre millions de rations à l'armée des Alpes, qui dut son salut à ce secours inespéré. Il s'entendit encore avec ce ministre afin de profiter d'un moment qui semblait favorable à l'exécution d'un projet de descente en Angleterre qu'il avait conçu. Contraints de cacher leurs opérations au directoire, qui ne présentait alors qu'un gouvernement faible et incertain, ces deux ministres employaient forcément la ruse pour le bien de l'état, mais des vents contraires, et quelques mouvements insurrectionnels qui se manifestèrent dans l'Ouest, arrêtèrent l'entreprise. Les deux amiraux français et espagnol furent rappelés à Paris, et l'on présenta devant eux le projet de descente au directoire qui hésita et discuta jusqu'au moment où Bonaparte, arrivé d'Egypte, devint premier consul, et nomma Bourdon de Vatry, qui offrait sa démission, ministre de la marine et des colonies ; mais il fut remplacé quelque temps après par suite de la résistance qu'il opposa aux volontés du consul, relativement à l'envoi à Malte de deux vaisseaux chargés de vivres, dont il voulut confier le commandement au contre-amiral Péreé, alors prisonnier de guerre, et par suite encore d'une scène violente à l'occasion

d'un munitionnaire-général dont la ministre exigeait que les comptes fussent réglés. On le renvoya alors à Anvers avec le titre d'ordonnateur-général des usiers du Nord, mais, après avoir travaillé avec succès au rétablissement du commerce de l'Escart, il fut destitué et envoyé quelque temps après à Lorient comme chef maritime de ce port, d'où il passa à la préfecture maritime du Havre. Il fut supprimé de nouveau pour avoir prédit les suites de l'expédition de Saint-Domingue qui se préparait alors. Cependant il fut encore appelé à la préfecture de Vaucluse, puis à celle de Maine-et-Loire. On lui doit les ponts de la Durance et du Rhône, la réparation de la levée de la Loire, celle des ponts de Cérémis, le lycée d'Avignon, et des routes faites à neuf dans ces deux préfectures. Cet habile et savant administrateur avait entrepris d'autres travaux non moins importants lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Gènes, qui lui fut redevable d'un grand nombre d'établissements publics, de routes nouvelles, de beaux ponts sur la Serivia et sur le Pô. Les Génois lui élevèrent un buste en marbre en reconnaissance de ses services. M. Malouet, ministre de la marine, en 1814, le fit appeler en qualité de directeur du personnel de ce ministère et d'intendant des armées navales. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le fit son commissaire extraordinaire près de la dix-septième division militaire, et le nomma ensuite à la préfecture de l'Isère. Enfin, à dater du second retour du Roi, M. Bourdon de Vatry a cessé d'être employé. Après avoir rempli des postes éminents, il n'a conservé qu'une fortune médiocre, mais il a emporté dans son honorable retraite l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens.

BOURDON DE LA CROSNIERE (LÉONARD-JEAN-JOSEPH), natif d'Orléans, frère du précédent, il avait fait de bonnes études, et s'était établi à Paris comme instituteur et fondateur d'une maison d'éducation. Connu dès le 14 juillet comme l'un des plus chauds défenseurs de la liberté, il obtint de l'assemblée constituante l'autorisation de loger chez lui le fameux centenaire du Mont-Jura, qu'il fit servir par ses élèves, afin de donner l'exemple du respect du vieillesse. Cette conduite, qui fut admirée, le fit nommer spontanément en 1792, député du département du Loiret à la convention nationale. La commune de Paris, avant l'ouverture de la session, l'avait envoyé à Orléans, où la nouvelle des événements du 10 août excitait des troubles. Il avait ordre de faire adhérer cette ville à toutes les mesures prises par l'assemblée législative, et d'assurer le transport des prisonniers de la haute cour, qui furent massacrés à Versailles. Sa liaison intime avec Fournier l'Américain, chef de l'escorte, et quelques propos qu'il tint dans cette circonstance ont donné lieu à quelques biographes de penser qu'il faisait partie des assassins des journées de septembre, et qu'il avait trempé dans ce nouveau crime. Toutefois cette complication ne repose que sur des conjectures. Ce fut lui qui déclara dans l'assemblée que les lois qu'elle rendrait seraient sans effet, si toutes les administrations n'étaient composées à la hauteur des circonstances. Lorsque Louis XVI fut détenu au Temple, ce fut lui qui, le premier, proposa d'interdire à ce prince toute espèce de communication avec sa famille. Il ajouta que ce n'était point sur des actes publics qu'il fallait le juger. Il vota la mort sans appel, et pressa avec vigueur l'exécution du jugement. Passant par Orléans pour se rendre en mission, le 16 mars 1793, à onze heures du soir, à la suite d'une orgie faite avec ses partisans, il insulta une sentinelle et cria à l'assassin ; ne pouvant montrer aucune blessure, il prétendit que la pointe de la bayonnette avec laquelle le factionnaire

avait voulu le percer s'étant arrêtée sur une pièce de cinq francs neuve qui se trouvait dans son gousset, avait endommagé l'effigie de la liberté. Non seulement la sentinelle et sa famille, mais encore tous les citoyens qui étaient de garde ce jour-là, furent arrêtés, mis en jugement et condamnés par le tribunal révolutionnaire, bien que le représentant Albitte, qui avait été témoin de la rixe eût assuré que Bourdon était l'agresseur. Le 8 août de la même année, ce député fut élu secrétaire de la convention, et peu de temps après, président des jacobins. Il sollicita la formation d'une armée révolutionnaire dans chaque département, et fit décréter conjointement avec Bourdon-de-l'Oise, que les biens de détenus qui se suicideraient, ainsi que ceux des condamnés, appartiendraient à la république. Ayant défendu Vincent et Ronsin, le 28 janvier 1794, et proposé leur mise en liberté, Robespierre fit rejeter cette proposition par le comité de salut public; ils furent guillotinisés, le 4 ventôse suivant, et, dès ce moment, Bourdon et Robespierre se vouèrent une haine implacable; ce dernier lui reprocha d'avoir participé à la conspiration d'Hébert qui venait d'être exécuté, et Bourdon, effrayé de cette sortie, prit part à la journée du 9 thermidor, ou son adversaire fut renversé. Adjoint à Barras pour commander la garde nationale, il pénétra, à la tête de la force armée, dans la maison commune, où Robespierre s'était renfermé avec les chefs de son parti, s'empara d'eux, et rendit compte lui-même à la convention, de ce siège de l'hôtel-de-ville. Se remontrant bientôt après tel qu'il avait été, il fit décréter la trépanation du corps de Marat au Panthéon, et dirigea lui-même cette cérémonie. Traité hautement d'assassin à la convention par Legendre, et aux applaudissements universels des tribunes, il se mit à la tête de la conspiration qui éclata le 1^{er} avril 1795, fut arrêté, conduit au château de Ham, et ne dut la liberté et la vie qu'à l'amnistie du 25 octobre 1795. Il fit partie du conseil des cinq-cents, où Boissy d'Anglas le traita d'assassin révolutionnaire, et se plaignit de ne pouvoir faire un pas dans Paris sans être effrayé de sa présence. Il fut agent du directoire à Hambourg, d'où il fit partir les émigrés. Il avait fondé, en 1793, l'école des Elèves de la Patrie. Il dirigeait encore à Paris, en 1803, et quelques temps avant sa mort, une école primaire. Il a publié : un *Mémoire sur l'instruction et l'éducation nationale*, 1789, in-8°; *Recueil des actions civiques des républicains français*, 4 numéros, 1794, in-8°; *Le Tableau des imposteurs, ou l'Inauguration du temple de la Liberté, sans-culotisme dramatique* en 5 actes.

BOURDON DE L'OISE (François-Louis), fils d'un cultivateur du village de Remy, près de Compiègne et ancien procureur au parlement de Paris, fut un des plus ardents coryphées de la révolution, se battit avec acharnement, le 10 août 1793, à l'attaque du château des Tuileries, et y commit les plus révoltantes atrocités. Léonard Bourdon, qui était son concurrent, avait été nommé tout à la fois par le collège électoral de l'Oise, et par celui du Loiret. Il opta pour la députation de ce dernier; François-Louis Bourdon, candidat de l'Oise, profita de la conformité du nom (sans être de la même famille), se présenta, et fut admis à la convention comme s'il eût été nommé, et sans qu'aucune réclamation ne se soit élevée contre cette supercherie. Ce fut alors que cet homme violent et emporté développa toute la férocity de son caractère. Il demanda que les hommes mutilés en combattant pour la cause de l'égalité sur la place du Carrousel, fussent confrontés avec Louis XVI, lorsque ce prince fut traduit à la barre de l'assemblée, et provoqua en duel son collègue Cambon qui s'était prononcé,

suyant lui, d'une manière trop modérée pour le monarque infortuné. Bourdon de l'Oise vota la mort, et se livrant aux plus affreuses imprécations, se prononça contre le sursis et contre l'appel, et appela toute la fureur du peuple sur les députés qui parlaient en sens contraire. Il dénonça ses collègues Vergniaud, Gensonné, Guadet et Brissot, auxquels il reprochait des intelligences avec la cour, menaça Guadet de l'échafaud, coopéra à l'insurrection et aux mesures du 31 mai; il défendit hautement le régime de la terreur, blâma Grégoire de chercher à christianiser la révolution, et dénonça les fermiers généraux qui furent arrêtés, traduits au tribunal révolutionnaire et exécutés; il se brouilla avec Robespierre, avec lequel il avait été long-temps en bonne intelligence, et la fureur avec laquelle il se déchâina contre le ministre de la guerre Bouchotte, et son adjoint d'Aubigny fut cause de cette rupture. Ayant accusé Hérault de Séchelles de modérantisme, il fut dénoncé à son tour aux jacobins, comme chef de parti, par Hébert et par Robespierre, qui le firent exclure de cette société et de celle des cordeliers. Craignant alors que sa tête ne fût menacée, il se réunit à Tallien, Legendre, Léonard Bourdon, le Coindre de Versailles, et les seconda avec succès les 8 et 9 thermidor. Dès ce moment, sans renoncer à son système de destruction, il se déclara l'ennemi le plus implacable des sociétés populaires, et le protecteur des prêtres et des nobles. Toutefois il n'en demanda pas moins, vers le mois de décembre 1794, le rapport de la loi qui ordonnait aux ex-nobles de se tenir éloignés de Paris, et provoqua celle qui portait que les biens des pères et mères d'émigrés seraient confisqués au profit de la nation. Lorsque Brival se plaignait de ce qu'au milieu de tant de crimes *inutiles* on n'avait pas pris encore une certaine mesure, très importante à l'affermissement de la république, ce fut Bourdon qui prononça ce mot qui eût été digne d'un patriote vertueux. « Il n'y a point de crimes utiles. » En conséquence, il appuya fortement pour la déportation de ses anciens complices, Collot-d'Herbois, Barère et Billaud-Varennes; il s'était vivement prononcé contre les insurrections du 12 germinal et du 1^{er} prairial, qui coûtèrent la vie aux représentants Duroy, Goujon, Duquesnoy, Soubrany, Romme et Bourboulon, ainsi qu'au député Ferraud, qui fut massacré dans la salle de la convention. Bourdon se montra le défenseur de Carrier, s'opposa à l'arrestation de Joseph Le Bon, et demanda la mort du stupide et féroce Rossignol. Il fut envoyé à Chartres, pour faire des recherches exactes de ceux qui avaient participé à l'insurrection du 13 vendémiaire contre la convention, et s'acquitta de cette mission avec la plus excessive rigueur. Il fut du nombre des conventionnels qui passèrent au conseil des cinq-cents, et augmenta sa fortune d'une manière considérable, en s'occupant d'assignats et de biens nationaux. Se montrant toujours du côté du plus fort, il se rangea sous la bannière des cli chiens, et fut un des plus mortels ennemis de tout ce qui avait été républicain, et le directoire, qui avait à se venger de lui en raison de ses violentes diatribes, après le 18 fructidor, l'inscrivit sur la liste des déportés qui furent envoyés à Cayenne, et quelque temps après son arrivée à Sinamari, il y mourut accablé de regrets et de remords.

BOURDON (Louis-Gabriel), secrétaire interprète aux affaires étrangères avant la révolution, né à Versailles en 1741, mort dans cette ville en 1795, a écrit en vers avec quelque agrément. Il est auteur de, 1° *Les Muses de Flore*, éloges sur la mort de sa femme, 1773, in-12; 2° *les Enfants du pauvre diable*, ou *Mes échantillons*, 1765, en vers, in-16, recueil de pièces fugitives; 3° *Lettre à Emma*, en

vers, 1784, in-8o; 4o *Voyage d'Amérique*, dialogue en vers, in-12, 1786; 5o *Chansons, poésies et comédies de société*.

BOURDON aîné (LOUIS-PIERRE-MARIE), inspecteur de l'académie de Paris, né à Alençon, département de l'Orne, ancien élève de l'école polytechnique, a été successivement professeur de mathématiques au lycée de Compiègne en 1800, au lycée de Saint-Cyr en 1801, et à l'organisation des lycées en 1804, professeur de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne, où il est resté jusqu'en 1816, époque à laquelle il a passé avec les mêmes fonctions au collège de Henri IV. Il y a eu des succès remarquables par le nombre de ses élèves couronnés chaque année au concours général, ou admis à l'école polytechnique. En 1821, il a été nommé inspecteur de l'académie de Paris, et a rempli plusieurs fois, depuis 1812, les fonctions d'examineur de l'école polytechnique et des écoles militaires. M. Bourdon est auteur de plusieurs ouvrages fort estimés : 1o *Traité élémentaire d'algèbre*, 1826, in-8o, 4e édition; 2o *Eléments d'arithmétique*, id., 4e édit.; 3o *Traité de trigonométrie et d'application de l'algèbre à la géométrie*, 1825, in-8o.

BOURDON DE SIGRAIS (CLAUDE-GUILLAUME), né, en 1715, dans le bailliage de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, fut d'abord capitaine de cavalerie au régiment de Berri; ensuite ayant pris sa retraite, il se livra à l'étude des lettres et de l'histoire ancienne, et fut reçu à l'académie des inscriptions en 1752. Il a laissé : 1o *Histoire des rats pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis, 1738, in-8o; la traduction des *institutions militaires de Végèce*, 1749, in-12 et 1759, in-8o; 3o *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois*, 1774, in-12; 4o *Considérations sur l'esprit militaire des Germains*, 1781, in-12; 5o *Dialogue sur les arateurs*, traduit du latin de Tacite, selon de Sigrais, 1782, in-12; 6o *Considérations sur l'esprit militaire des Francs et des Français, depuis Clovis 1er jusqu'à la fin du règne de Henri IV*, 1786, in-12; 7o deux *Mémoires sur l'Enéide de Virgile, considérée par rapport à l'art de la guerre*, et sur le com ou l'ordre rostral, insérés au tome 25 des *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Bourdon de Sigrais est mort en 1791.

BOURDON (N.), membre du tribunal révolutionnaire de Nîmes, et l'un des agents du conventionnel Borie qui créa ce tribunal. Il entretenait une correspondance avec Robespierre, et se brûla la cervelle au sein de la société populaire lorsqu'il apprit les événements du 9 thermidor.

BOURDONNAYE. Voyez LABOURDONNAYE.

BOUREL (NICOLAS), né à Langres en 1780, a fait toutes les guerres de la révolution, et s'est fait remarquer par de nombreuses actions d'éclat. En l'an 4, il était maréchal-de-logis au deuxième régiment de chasseurs à cheval qui faisait partie de l'armée du général Moreau. Le 9 brumaire de la même année, son corps, attaqué par les dragons de Valdeck, les chargea avec tant d'impétuosité qu'il les rompit, en tua un de sa main, et poursuivit le régiment jusqu'aux portes de la ville, où il se battit de nouveau contre les troupes hessoises, fit le commandant prisonnier et força quatre cents hommes à mettre bas les armes. Il chargea les husards de Blankestein à la tête de son régiment; le 24 floréal an 4, il combattit seul contre deux officiers, les sabra, et parvint à dégager le chef d'escadron Muller qui, accablé par le nombre, était sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le 15 floréal an 8, à Stokach, aidé seulement de trois autres braves, il prit six cents hommes autrichiens. Couvert de blessures honorables, deux fois prisonnier en Autriche, il parvint à s'échapper, et malgré mille dangers, il traversa toute l'Allemagne

sans être reconnu. De retour dans ses foyers, il reçut l'étoile de la légion d'honneur; et, le 12 vendémiaire an 14, il mourut en emportant l'estime de son pays et les regrets de tous les braves qui ont combattu près de lui ou sous ses ordres.

BOURGEAT (LOUIS-ALEXANDRE-MARCEURITZ), membre de la société philotechnique et de la société des antiquaires, né à Grenoble en 1787, se fit recevoir avocat à la cour d'appel de cette ville, en 1809, et suivit d'abord le barreau; mais la faiblesse de sa poitrine et son goût pour les lettres le déterminèrent à embrasser une autre carrière, et il se rendit à Paris vers la fin de 1812. Il y travailla à la *Biographie universelle*, au *Mercur de France* et au *Magasin encyclopédique*, et fit paraître dans ces divers ouvrages un grand nombre d'articles de biographie et de critique qui annoncent un littérateur aussi instruit que judicieux. A la fin de 1813, il remporta le prix proposé par la société des sciences et des arts de Grenoble, pour la meilleure *Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monuments et les auteurs*. Bourgeat avait entrepris une traduction, avec des notes et des éclaircissements, de l'*Essai historique*, écrit en italien par M. Graberg de Hermsö, sur les *Skaldes*, ou *Anciens poètes scandinaves*; il avait aussi commencé une *Histoire de la guerre contre les Albigois*, lorsqu'une fièvre adynamique l'emporta le 14 août 1814. Il était à peine âgé de vingt-sept ans.

BOURGEOIS (CHARLES-GUILLAUME-ALEXANDRE), naquit à Amiens en 1759. Il s'adonna d'abord à la gravure, et fut pour maître le fameux Georges Wille; mais il le quitta bientôt pour se livrer à la miniature, et fit en ce genre plusieurs portraits fort estimés. Il découvrit et parvint à fixer par des produits chimiques de plus belles couleurs que celles dont on s'était servi jusqu'alors en peinture, entre autres un bleu extrait du cobalt, supérieur au bleu d'outre-mer, des laques et un carmin plus beau que tous ceux obtenus jusqu'alors. Il fit aussi des expériences curieuses sur la lumière et les rayons colorés, et tira, de ces expériences, d'heureux effets en peinture. Il a publié à ce sujet un *Mémoire sur les lois qui suivent, dans leurs combinaisons, les couleurs produites par la réfraction de la lumière*, 1813, in-12; *Exposé des bases de diverses doctrines*, ouvrage dans lequel il avance, contre l'autorité de Newton, que les couleurs produites par le prisme se réduisent à trois, le rouge, le bleu et le jaune.

BOURGEOIS (JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE), ancien lazarisite et juge du tribunal de première instance de Neufchatel (Seine-Inférieure), fut nommé par ce département député à la convention. Il se fit remarquer dans le procès de Louis XVI par son vote en faveur de l'appel au peuple pour la culpabilité, la détention suivie du bannissement, et le sursis. Entré, en 1793, dans le conseil des anciens, il y siégea jusqu'en 1798, époque à laquelle il fut nommé membre du corps législatif; il mourut peu de temps après.

BOURGEOIS (PIERRE-PASCAL), né à Amiens où il fit ses études, sortit du séminaire à vingt-deux ans et fut nommé professeur de logique au collège de cette ville, en 1791. Après avoir occupé successivement la chaire de grammaire latine au collège d'Amiens, et celle de logique au collège central du département de la Somme, il fut mis à la retraite, en 1811. Il se créa un nouveau moyen d'industrie, en donnant des leçons particulières de littérature et ayant fait une étude approfondie de l'anglais, il compose une grammaire de cette langue et la publia sous le titre de *Méthode analytique pour apprendre la langue anglaise*, in-8o, 1800, réimprimée en 1818 et 1819. Cet ouvrage est considéré

comme le cours de langue anglaise le plus complet et le plus estimé.

BOURGEOIS (N.), était député du département d'Eure-et-Loir, à la convention nationale. Il feignit une maladie et s'absenta de l'assemblée au moment du jugement du roi, bien qu'il ait déclaré reconnaître la culpabilité de ce prince. Il demanda la mise en liberté de toutes les personnes qui, en 1793, étaient encore détenues pour délits révolutionnaires, et défendit les membres de l'ancien comité de salut public, en se plaignant que l'on mettait trop de passion dans les poursuites; et quoiqu'il s'opposât à ce que la convention ne fût renouvelée, il n'en passa pas moins au conseil des anciens dont il sortit au mois de mai 1797, pour se retirer à Châteaudun où il est constamment resté sans exercer aucune fonction publique.

BOURGEOIS (FRAŦÇOIS), peintre allemand, né à Londres, en 1756, reçut les leçons de Louthbourg, artiste distingué, et en profita si bien qu'au bout de très peu de temps, il acquit une grande réputation pour ses paysages et ses marines. Il voyagea quelques années dans l'intérêt de son art, et, à son retour dans sa patrie, il fut admis à l'académie royale. Le roi de Pologne lui accorda, en 1791, la croix de mérite et le nomma son paysagiste. Il est mort en 1811.

BOURGEOIS (RUSK), chirurgien major d'un régiment de cuirassiers, a composé plusieurs ouvrages sous les titres suivants : *Tableau de la campagne de Moscou* en 1812, 1814, in 80; *Relation fidèle et détaillée de la dernière campagne de Bonaparte, terminée par la bataille de Mont-Saint-Jean, dite de Waterloo, par un témoin oculaire*, 1815, in-80.

BOURGEVIN-VIOLART (CHARLES-JEAN-BAPTISTE), marquis de Moligny, maréchal-de-camp, etc., né à Paris le 24 décembre 1744. Il entra, en 1761, dans la première compagnie des mousquetaires de la garde du roi, fut fait capitaine de cavalerie, en 1776, et chevalier de Saint-Louis l'année suivante. Il émigra, en 1791, devint colonel en second, puis colonel titulaire des chasseurs royaux; fit avec eux la campagne de 1799, se rendit ensuite en Angleterre d'où il s'embarqua, en 1795, pour tenter une descente sur nos côtes. Après le désastre de Quiberon, il regagna la Grande-Bretagne, se fixa à Londres, et ne quitta cette ville qu'en 1814, qu'il revint en France à la suite des Bourbons. Obligé de fuir de nouveau, par suite des événements du 20 mars, il se réfugia à Gand, et ne reparut qu'après le retour de Louis XVIII, qui le créa maréchal-de-champ.

BOURGOIN (THYRESK), naquit à Paris, en 1781, débuta au théâtre Français, en 1800, et y fut reçue l'année suivante. Une personne, jeune et jolie, devait exciter l'envie des actrices, objets de la prédilection publique; Mlle Volnais fut sa rivale, mais la protection d'un ministre, ami des arts et du beau sexe, détourna l'orage prêt à éclater sur la tête de Mlle Bourgoïn. Son éminence eut, dit-on, des preuves peu équivoques de la reconnaissance de sa protégée, qui, sous les auspices de Mlle Dumesnil, parvint à obtenir son admission au Théâtre-Français; depuis, en dépit des ravages du temps, cette artiste a toujours paru jeune dans les rôles dont elle s'est chargée : *Iphigénie*, *Zaïre*, *Janie*, lui ont fait beaucoup d'honneur; mieux placée dans les amoureuses de la comédie, elle s'est essayée avec succès dans les grandes coquettes. Au reste, rien de plus séduisant que les grâces et la beauté qui distinguent la figure de Mlle Bourgoïn; sa physionomie est fraîche et éblouissante sur la scène; dans le monde elle trouve un dédommagement aux rigueurs du temps dans son esprit épigrammatique, qui lui a mérité d'être com-

parée avec la célèbre Arnould, de joyeuse mémoire.

BOURGOING (JEAN-FRANÇOIS), baron de, appartenait à une famille ancienne du Nivernois, et naquit dans la capitale de cette province le 30 novembre 1748. Placé à l'école militaire en 1760, il s'y fit remarquer par son intelligence et son application, et, lorsque Paris Duvernoy, fondateur et directeur de cet établissement, forma le projet de lancer quelques uns de ses élèves dans la carrière de la diplomatie, il jeta les yeux sur le jeune Bourgoing, et l'envoya étudier le droit dans une université allemande. Après avoir suivi avec assiduité les leçons des professeurs les plus distingués de ce pays, il fut reçu en 1764 officier au régiment d'Avrigny, et attaché à la légation française près la diète de l'empire. Pendant l'absence du ministre plénipotentiaire et du secrétaire de la légation, il fut chargé, à 19 ans, de la correspondance avec le ministère, et fit preuve d'un talent au-dessus de son âge; mais ayant osé faire des représentations à M. de Choiseul qui lui avait adressé un ordre dont l'exécution répugnait à son caractère, il faillit perdre le fruit de son rapide avancement, car, bien que ses représentations eussent été accueillies, on le renvoya à son régiment. M. de Montmorin, ambassadeur en Espagne, le demanda à M. de Vergennes en 1777, comme premier secrétaire de légation; il a aussi secondé puissamment l'ambassadeur dans une mission très importante dont il était chargé; aussi, lorsque M. de Montmorin quitta Madrid, confia-t-il à M. de Bourgoing les fonctions de ministre que celui-ci exerça sous le titre de chargé d'affaires jusqu'à l'arrivée du duc de Lavanguyon, au mois de mai 1785. Il revint alors en France, s'y maria, et fut nommé ministre plénipotentiaire dans la Basse-Saxe, en 1787. Il quitta, en 1792, la résidence d'Hambourg pour aller remplir les mêmes fonctions en Espagne. Malgré la mésintelligence qui survint entre le nouveau gouvernement et le gouvernement espagnol, M. de Bourgoing continua de résider à Madrid, et fit les plus grands efforts pour prévenir une guerre qui éclata aussitôt après son départ qui eut lieu vers le milieu de 1793. De retour à Paris, il fut contraint de se retirer à Nevers par suite de la loi du 31 mai qui bannissait tous les nobles de la capitale. Là, il fut nommé par ses concitoyens membre de leur conseil municipal. Après le 9 thermidor (juillet 1794), M. de Bourgoing revint à Paris, d'où il fut envoyé à Figuières pour négocier un traité de paix avec l'Espagne. Sans emploi sous le directoire, et privé même de la pension qui lui était due, il se livra à des travaux historiques du plus haut intérêt, et publia un écrit des plus remarquables dont le titre est *Tableau de l'Espagne moderne*. Rappelé après le 18 brumaire à ses hautes fonctions diplomatiques, et nommé ministre plénipotentiaire en Danemark, il se rendit en mars 1800 à Hambourg, où pendant cinq mois il fut occupé de négociations très importantes; il alla ensuite à Copenhague, et fut rempli l'année d'après les mêmes fonctions à Stockholm. De retour à Paris, en 1803, il reçut des reproches très vifs du premier consul pour avoir prononcé à Stockholm, à son audience de réception, un discours qui semblait annoncer le retour en France du système monarchique. Bonaparte, qui ne voulait pas encore heurter les idées républicaines, le priva de ses fonctions; mais une circonstance précieuse pour son cœur, et dont nous parlerons dans l'article suivant, le fit nommer en 1807 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près du roi de Saxe. Il fut atteint d'une maladie causée par de nouvelles contrariétés qu'il éprouva dans le cours de cette mission, et mourut à l'âge de 63 ans, le 20

juillet 1811. Il était associé correspondant des académies de Stockholm et de Copenhague, etc., chevalier de l'étoile polaire de Suède, commandant de la légion d'honneur. Il a publié : 1° *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'Etat actuel de cette monarchie*, 3 vol. in-8°, 1789; 3^e édition, sous le titre de : *Tableau de l'Espagne moderne*, 3 vol. in-8°, 1803; 2° *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et sur son pontificat, jusqu'à sa retraite en Toscane*, 2 vol. in-8°, 1798; 3° *Histoire des fibustiers*, trad. de l'allemand d'Archenholtz, in-8°, 1804; 4° *Histoire de l'empereur Charlemagne*, trad. de l'allemand de Hegewich, in-8°, 1805; 5° *Correspondance d'un jeune militaire, ou Mémoires du marquis de Lusigny et d'Horlense de Saint-Just*, 2 vol. in-8°, 1778; 6° il a traduit de l'allemand l'*Agathocle de Bassegow*; 7° augmenté de notes la *Botanique pour les dames et les amateurs des plantes*; 8° il a donné un assez grand nombre d'opuscules; 9° une édition des *Voyages du duc de Chatelet en Portugal*; 10° il fut éditeur de la *Correspondance de Voltaire avec le cardinal de Bernis*.

BOURGOING (ANNAUD-MARC-JOSEPH, baron de), né à Nevers en 1786, était fils de président et l'un des premiers élèves de l'école de Fontainebleau, d'où il sortit en qualité de sous-lieutenant au 4^e régiment de dragons, avec lequel il se trouva à la bataille d'Austerlitz. Il se distingua au passage du Danube à Gunzbourg, ainsi que dans la campagne de Prusse. Le nom de cet officier toujours présenté sur les rapports de l'armée excita l'attention de Napoléon et lui rappela le père alors en disgrâce. Le duc de Bassano, ami du baron de Bourgoing, profita généreusement de cette circonstance pour dire à l'empereur que la jeune Bourgoing lui avait déclaré « qu'il parviendrait à servir son père, ou qu'il périrait sur le champ de bataille. » Touché de ce dévouement, Napoléon fit sur-le-champ M. Bourgoing père ministre en Saxe, et fit fils chevalier de la légion d'honneur. Ce brave officier fut grièvement blessé à Eylau, et dit de vive voix : secours généreux d'un militaire luthérien. Il fut, en 1808, aide de camp du général Lauriston, suivit en cette qualité l'empereur dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche, où il donna de nouvelles preuves de son intrépidité. A l'ouverture de la campagne de Russie, étant alors aide de camp du maréchal Ney, il reçut la décoration d'officier de la légion d'honneur, fut fait prisonnier dans la retraite et conduit à Cassan. Rentré en France après la restauration, il resta quelques temps auprès du maréchal Ney, et entra plus tard, en qualité de chef d'escadron, au corps royal d'état-major. Nommé chevalier de Saint-Louis en 1820, il se trouva encore décoré des ordres de Saint-Henri de Saxe et de l'épée de Suède.

BOURGOING (PABE, chevalier de), frère cadet du précédent, est né en 1792. Il fut également élève de l'école militaire, devint officier dans la garde impériale, et peu de temps après aide de camp du duc de Trévise, auprès duquel il s'est distingué dans les campagnes de Bavière, d'Allemagne, et de France. Entré dans la carrière diplomatique en 1816, il a été successivement secrétaire de légation à Munich; à Berlin; et à Copenhague, où il est encore employé. Il a publié à Paris, en 1816, un roman intitulé : *le Prisonnier en Russie*. On trouve dans cet ouvrage agréablement écrit des détails aussi exacts qu'intéressants sur la véritable désastreuse de notre armée. Le chevalier de Bourgoing a obtenu, pour récompense de ses services militaires, la décoration de la légion d'honneur et celle de Saint-Henri de Saxe. Le chevalier Honoré de Bourgoing, frère des deux précédents, a comme eux embrassé la carrière militaire.

BOURGUEIL (N.), auteur de vaudevilles, dont la plupart ont eu beaucoup de succès. Nous citerons entre autres : 1° *Pour et contre*; 2° *le Mur mitoyen*; 3° *Se fâchera-t-il?* 4° *Gesner*; 5° *le Peintre français à Londres*; 6° M. Guillaume, etc., composés en société avec MM. Barré, Radet, etc. On a encore de lui quelques chansons fort agréables insérées dans les *Diners du Vaudeville*. Bourgueil, né à Paris en 1763, y est mort le 8 juin 1802.

BOURGUET (DAVIN-LOUIS), professeur de chimie à Berlin, a publié les ouvrages suivants : 1° *Neuere Beschäftigungen der neufrankischen Naturforscher*, Berlin, 1797, in-8°; 2° *Grundriss der Naturlehre*, Berlin, 1798, in-8°; 3° *Chemisches Handwörterbuch*, 1797-1799, 2 vol. in-8°. Il a traduit en allemand les *Principes généraux sur les acides* de Guyton-Morveau, et les *Recherches sur la chaleur* de Pierre Prevost.

BOURGUIGNON-DUMOLARD (CLAUDE-SERASTIEN), né à Vif, près Grenoble, le 21 mars 1760, rempli d'abord, dans cette dernière ville, des fonctions administratives et judiciaires. Arrivé après les événements du 31 mai comme chef des fédéralistes du midi, il obtint son élargissement, et se réfugia à Paris, où il quitta le nom de Dumolard sous lequel il était plus connu, espérant ainsi se soustraire à la loi des suspects. A l'époque du 9 thermidor, il apposa les scellés sur les papiers des deux Robespierre, fut nommé secrétaire-général du comité de salut générale, et profita de l'influence que lui donnait ce poste pour faire mettre en liberté un nombre considérable de détenus; il fut ensuite chef de division au ministère de l'Intérieur, secrétaire-général du ministère de la justice, et successivement commissaire du directoire près le tribunal civil de Paris et près la cour de cassation. A l'entrée de Gohier au directoire, M. Bourguignon devint ministre de la police. Remplacé quelque temps avant le 18 brumaire par Fouché de Nantes, il fut également nommé régisseur de l'enregistrement et des domaines; il resta dans la magistrature au commencement du consulat, devint conseiller à la cour de justice criminelle, magistrat de la haute cour impériale, et enfin conseiller à la cour royale de Paris. Il est entièrement faux que, dans l'affaire du général Moreau, M. Bourguignon eût d'abord opiné pour la peine de mort; il fut de l'avis de la majorité, de n'infliger à ce général qu'une peine correctionnelle. Mis à la retraite après la seconde restauration avec le titre de conseiller honoraire, M. Bourguignon devint l'un des premiers avocats consultants du barreau de Paris. Il a publié : 1° *Trois Mémoires sur l'institution du jury et les moyens de le perfectionner*, en 10 v. 1804-1808, 3 parties in-8°; le premier a été couronné par l'institut; M. J. Chénier fait l'éloge de tous dans son *Tableau historique de la littérature française depuis 1789*; 2° de la *Magistrature considérée dans ce qu'elle fut et dans ce qu'elle doit être*, 1807, anonyme; 3° *Manuel d'instruction criminelle*, 1810, in-4°; 1820, 2 vol. in-8°; 4° *Dictionnaire raisonné des lois pénales de France*, 1812, 3 vol. in-8°; *Conséquences des cinq Corps entre eux et avec les lois et règlements, les tarifs etc.*, 1818, 1 gros vol. in-12; 6° *Jurisprudence des Codes criminels*, 1825, 3 tomes in-8°.

BOURGUIGNON (HARRI-FRÉDÉRIC), fils du précédent, naquit à Grenoble le 30 juin 1785. Son père s'étant réfugié à Paris en 1793, il y fit ses premières études avec beaucoup de succès. Condisciple et ami de Millereyre, son goût le porta d'abord à suivre la carrière des lettres, et il composa des vaudevilles et des poésies légères, recueillies avec cette faveur qui s'attache ordinairement aux essais spirituels d'un très jeune homme. Cédant au-

suite aux désirs de sa famille, il se tourna, non sans peine, du côté de la jurisprudence, suivit avec fruit les exercices de l'académie de législation, et débuta avec distinction au barreau de Paris. Nommé, en 1807, substitut du procureur impérial, et substitut du procureur-général en 1811, il a exercé pendant dix-sept années les fonctions difficiles du ministère public avec le scrupule et l'habileté d'un homme de bien et d'un homme de talent, jusqu'à ce que la faiblesse toujours croissante de sa santé l'ait obligé de solliciter, en 1824, une place de conseiller à la cour royale; et il a rempli les devoirs de ce dernier emploi presque jusqu'à sa mort arrivée, le 4 octobre 1825. Nous connaissons de lui : 10 *Jean-Baptiste Rousseau*, op. le *Retour à la piété filiale*, vaudeville en 1 acte, 1803, in-8°; 20 *la Métamorphose*, id., en 1 acte, 1805, in-8°; 30 *le Projet de sagesse*, id., en 1 acte, représenté et non imprimé; 4° *Résumé et conclusions*, etc., dans l'affaire *Firmin Didot contre Boileau, Duprat*, 1808; 50 *des chansons de table* et des romans imprimés dans plusieurs recueils.

BOUBIENNE (Louis-Antoine Fauvellet de), né à Sens, le 9 juillet 1769, studia à l'école de Brienne avec Bonaparte, et fut son ami et son confident. Il fut en 1788, à Leipzig, afin d'y apprendre le droit et les langues étrangères; il visita la Pologne, et, de retour en France en 1792, il fut nommé secrétaire de légation à Stuttgart, où il se rendit quelques jours ayant le 10 août. La guerre qui éclata entre l'Allemagne et la France le ramena instant à Paris; mais il retourna presque aussitôt à Leipzig, et s'y maria. Ses intelligences avec un agent de la république française excitèrent les soupçons des émigrés, alarmèrent les autorités, et l'électeur de Saxe ordonna l'arrestation de ces deux personnages. Après soixante-dix jours de captivité, M. de Boubienne fut mis en liberté, mais obligé de quitter immédiatement la Saxe. Revenu dans sa patrie, sa conduite y fut jugée de diverses manières, dans le département de l'Yonne. Il avait été inscrit sur la liste des émigrés, et quoiqu'il parût n'inspirer que peu de confiance au gouvernement, il parvint pourtant à se faire rayer. Mais il resta dans l'oubli jusqu'en 1797, époque à laquelle des triomphes dont l'histoire n'offre point d'exemples portaient déjà Bonaparte au comble de la gloire. M. de Boubienne se décida à lui écrire, à l'effet d'obtenir l'amnistie de se rendre auprès de sa personne. Le général de l'armée d'Italie l'invita à venir le rejoindre sur-le-champ, à Gratz en Styrie, et dès qu'il fut arrivé, il le fit son secrétaire intime, l'emmena dans toutes ses expéditions, l'établit auprès de lui au palais des Tuileries, et le fit nommer conseiller d'état, le 20 juillet 1801; mais cet excès de confiance et de faveur eut tout à coup. Compromis par la banqueroute de la maison Caulon, dans les affaires de laquelle le secrétaire en faveur était intéressé, il lui fut impossible de cacher son association, et Bonaparte, irrité contre M. de Boubienne, l'éloigna de son cabinet. Il parvint pourtant, aidé de Fouché, à se faire nommer chargé d'affaires de France à Hambourg, avec le titre d'envoyé extraordinaire près le cercle de Basse-Saxe. Malgré diverses accusations de concussion, il conserva son emploi, et resta dans cette ville jusqu'en 1813, époque à laquelle les désastres de l'armée forcèrent tous les agents français à évacuer l'Allemagne. De retour en France, il n'entendait pas que le sort de son ancien ami fut décidé, pour se consacrer aux intérêts de la restauration, et le prince de Talleyrand, président du gouvernement provisoire, lui fit donner la direction générale des postes; mais il lui fut obligé, au retour du Roi, de céder cette place à M. Ferrand. Il fut alors nommé

conseiller d'état honoraire. Le 12 mars 1815, au moment où Bonaparte sortit de l'île d'Elbe, M. de Boubienne fut nommé préfet de police. Son premier acte fut de signer l'ordre d'arrêter le duc d'Ortrante (Fouché), qui lui avait rendu d'éminents services. Lorsque Napoléon revint à Paris, malgré les efforts de M. de Boubienne, celui-ci se rendit à Gand, où il ne fut pas admis au conseil du Roi. Cependant il fut nommé, après la seconde restauration, conseiller d'état, et commença à en remplir les fonctions le 17 septembre 1815; ce fut dans le même mois, que le collège électoral du département de l'Yonne le porta à la chambre des députés, où il n'a pas cessé de voter avec la majorité. Rélu en 1821, il sapa sans aucune espèce de ménagement, dans son rapport sur le budget, les institutions libérales, et rien de tout ce qui tient à la gloire de la nation n'y fut épargné. Sa prévoyance économique accorde à peine une pension alimentaire aux modestes établissements consacrés aux lettres, aux arts et aux sciences, mais il était plus important suivant lui de prévenir les nombreux et urgents besoins des ignorans et des saisonniers. Cette opinion lui fit donner par le côté gauche le surnom d'*Unan*. Rélu à la chambre septennale, il vota dans le sens de M. de Villele. Malgré l'aspect d'obscurité dans laquelle il resta enseveli, il obtint en 1820 une espèce de célébrité. Son nom a été plusieurs fois cité dans le procès d'une intrigante qui se donnait le titre de marquise de Campoteste. M. de Boubienne avait publié, en 1792, l'*Incensus*, drame en 5 actes et en prose, traduit de l'allemand, et en 1816, des *Observations sur le budget*; il paraît qu'en à tort qu'on lui a attribué l'*histoire de Bonaparte par un homme qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans*, ainsi que le *Mémoires de Saint-Helène*; le premier de ces deux ouvrages a été formellement désavoué par lui, et nous croyons pouvoir, avec ou sans son aveu, affirmer qu'il est étranger au second.

BOURIGNON (François-Marie), connu aussi sous le nom de *Bourguignon*, né à Saintes en 1755, cultiva, avec quelques succès, la science des antiquités et la poésie, étudia les sciences naturelles, particulièrement la botanique, mais effleura plutôt toutes ces sciences qu'il ne les approfondit. Parisien déclaré des idées républicaines, il allait les prêcher dans les campagnes. Un de ses sermons ayant rencontré des auditeurs maladroits, lui valut une fièvre violente, dont il mourut en 1792. On lui doit : 10 des *Observations sur quelques antiquités romaines, découvertes au Palais-Royal*, 1789, in-8°; 20 des *Recherches topographiques sur les antiquités gauloises et romaines, de la Saintonge et de l'Angoumois*, id., in-8°; 30 *le Récueil*, fidèlement jointe aux Variétés; 4° *Poésies perdues et retrouvées*, vaudeville; 5° *le Journal de la Saintonge*, qu'il rédigea pendant quelques années. Il doit avoir laissé des manuscrits sur les antiquités de son pays.

BOURKE (Jean-Baptiste-Quintus), naquit à Lorient le 10 août 1773, d'une famille qui avait suivi Guillaume-Alexandre en Angleterre, et les Stuart en France. Héros, le 27 juillet 1789, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Vélizy de la brigade irlandaise, si partiel, n'étant encore âgé que de quatorze ans, de l'expédition de la Cochinchine, et se trouva, en 1792, à celle de Saint-Domingue, où il fut blessé d'un coup de feu à la poitrine, en défendant la porte de Genton. Il fut nommé lieutenant de grenadiers le 22 août de la même année, et déporté de Saint-Domingue avec MM. d'Espagnès, Blanchemaine, et une soixantaine d'officiers; mais un décret de la convention, du 30 mai 1793, déclara qu'il n'y avait pas lieu de les poursuivre. Il passa ensuite à l'armée des côtes de

Cherbourg, dans laquelle il fut employé comme adjoint aux adjudans-généraux. Destiné en 1794, par le comité de salut public, et réintégré en qualité de capitaine de grenadiers au 2^e régiment, en brumaire an 4, il s'embarqua, le 15 fructidor an 6, comme chef de bataillon, dans la brigade étrangère qui fit partie de l'escadre que conduisit le capitaine de vaisseau Bompard en Irlande. Fait prisonnier à bord du bâtiment qu'il montait, il fut échangé, et remplaça, en l'an 8, le général Humbert, dans le commandement supérieur de Lorient, du Port-Louis. Il partit, en l'an 10, sous les ordres du général en chef Leclerc, pour l'expédition de Saint-Domingue, où, à la tête d'une colonne de trois cents hommes de marine, il seconda le général Humbert dans la prise du port de Païse; à la suite de cette affaire, dont le succès lui fut justement attribué, il fut nommé premier aide-de-camp du général en chef. Il commanda ensuite l'avant-garde du général Dehelle, fut blessé d'un coup de baïonnette dans le bas-ventre, à la première attaque de la Crête-à-Pierrot, et commanda la réserve de l'armée à la seconde. Après la prise du fort, il fut envoyé en mission à la Jamaïque. Il reçut le grade de colonel le 22 messidor an 10, et commanda, l'année suivante, la brigade chargée de couvrir le Cap, et fut blessé, le 7 vendémiaire an 11, à l'attaque de cette ville par les noirs révoltés. Nommé, à son retour en France, colonel aide-de-camp du général Davoust, commandant le 3^e corps de l'armée d'Angleterre, il se distingua à toutes les affaires de bataille qui eurent lieu depuis Flessingue jusqu'à Amblesbury, et principalement à celle de messidor an 13, sous le cap Gréves. En 1803, pendant la campagne d'Autriche, à la tête de cent chevaux, il culbuta l'ennemi, et s'empara des deux premières pièces de canon russes qui furent prises dans cette guerre. A la bataille d'Austerlitz, avec une partie du 15^e léger, et appuyé par la division Boursier, il contint l'ennemi, qui voulait prendre en flanc l'armée française, et rendit vains tous ses efforts. Dans la campagne de Prusse, il pénétra, avec cent chevaux du 1^{er} des chasseurs, avant le coucher du soleil, à Mühlberg, s'empara d'un équipage de pont sur la Saale, et porta les postes de cavalerie légère jusqu'à Freyberg. Nommé, pour prix de cette belle action, commandant de la légion d'honneur, il se distingua de nouveau à Auerstaedt. Arrivé au défilé de Kosen, le maréchal Davoust le chargea de prendre le commandement de tout ce qu'il y avait de cavalerie, de faire une reconnaissance, et de ramener des prisonniers à quelque prix que ce fût. Bourke s'avança rapidement, trouva toute l'armée ennemie en bataille, et entra, à sa vue, avec ses dragons et un officier supérieur. Il combattit ensuite à la tête du 85^e régiment, et fut blessé d'une balle qui lui traversa le poignet. Dans la deuxième campagne d'Autriche, en 1809, il commanda, pendant la bataille de Thann, une partie du 48^e, le seul régiment qui resta en réserve. Il monta à la tête des grenadiers des 23^e et 85^e de ligne, le 23 avril, à deux heures après midi, et à la vue des deux armées, à l'assaut de la place de Ratibonnes, par une brèche imparfaite que l'artillerie avait ouverte: il fut culbuté et se jeta sur l'escarpe, après avoir occupé la ville pendant une heure; mais, dans une seconde attaque, il s'empara d'une porte qu'il ouvrit à l'armée, et contribua ainsi à la prise de trois mille Autrichiens qui la défendaient. Nommé général de brigade sur le champ de bataille à Wagrain, où il eut deux chevaux tués sous lui, il accourut à l'aveugle l'armée anglaise débarquée dans l'île de Vvalcheren, entra à la tête de sa brigade, le 15 novembre 1809, dans le fort de Bato, et à Fles-

siague, le 15 de la même année. En 1810, promu au commandement de la 2^e brigade de la division Reille, dans la Navarre, il attaqua les Espagnols à Lumbier, culbuta et mit en pleine déroute toutes les bandes de Mins. Après l'affaire de Larinac, il passa avec la division Reille à l'armée d'Aragon, sous les ordres du général Sachet, près duquel il se distingua au siège de Valence. Il fut nommé gouverneur de Lérida, chargé d'opérations militaires dans la haute Catalogne, reçut une balle dans le genou et un coup de feu à la tête en combattant contre le baron d'Eroles. Le 7 novembre 1813, il fut fait lieutenant-général et gouverneur de Vvesel, qu'il défendit contre l'armée prussienne jusqu'à la rentrée du Roi, dont il reçut ordre de remettre cette place. Chargé par le gouvernement impérial de défendre Givet; il s'y maintint depuis le 5 mai 1815 jusqu'au 31 décembre, et ne remit cette place à l'armée russe qu'en exécution des traités de Paris. Le général Bourke ensuite employé comme inspecteur-général d'infanterie et membre de la commission de révision des règlements militaires, fit, en 1822, la campagne d'Espagne, et se distingua en plusieurs rencontres.

BOURKE (Eoxom, comte de), d'une famille originaire d'Irlande, conseiller intime du roi de Danemark, et son ministre près la cour de France, né à Sainte-Croix le 2 novembre 1761, mort aux bains de Vichy le 12 août 1821, entra, à l'âge de trente ans, dans la carrière diplomatique, et fut successivement ambassadeur de Danemark en Pologne, en Suède, à Naples, en Espagne, en Angleterre, et enfin à Paris. Il eut une grande part au traité de Kiel de 1814, qui réunit la Norvège à la Suède, et à ceux de Hanovre, de Liège et de Londres, avec la Russie, l'Angleterre et l'Espagne, conclus la même année. On a publié après sa mort l'ouvrage suivant: *Notice sur les ruines les plus remarquables de Naples et de ses environs, rédigée, en 1795, par le comte Edmond de Bourke, publiée par sa veuve et dédiée aux amis de son mari*, Paris, 1823, in-8o, fig.

BOURKHARD-VICHMANN, né à Riga au mois d'août 1786, et mort à Saint-Petersbourg le 1^{er} août 1822, fit ses études en Allemagne, dans les universités de Göttingue, d'Élena et de Heil-deberg, embrassa l'état de médecine, y renonça bientôt, désespéré d'avoir vu un malade périr dans ses mains, et ne s'occupa plus que d'histoire et de géographie. Il retourna ensuite à Riga, d'où il se rendit, en 1802, à Saint-Petersbourg, et y devint successivement professeur d'histoire et de statistique au *Corps des Cadets*, précepteur des enfants de la duchesse de Wurtemberg, enfin secrétaire du comte Roumantof, et conservateur de sa bibliothèque. Nommé ensuite par le gouvernement directeur des écoles en Courlande, il vint habiter Riga pendant les années 1817 et 1818. A cette époque il vendit, au prince Lobanof-Rostomky, pour la somme de 15,000 roubles, une bibliothèque de trois mille volumes, en différentes langues, tous relatifs à la Russie. De retour à Saint-Petersbourg, en 1820, il avait conçu le projet d'y fonder un musée national, à l'instar de celui de Lemberg et de Pest; mais ce projet ayant manqué, il vendit, à la bibliothèque de l'écrit-major de l'empereur Alexandre, pour la somme de 10,000 roubles, la nouvelle collection de manuscrits et d'ouvrages qu'il avait rassemblés dans le même but que la première. Voici les ouvrages qu'il a laissés, soit en allemand, soit en russe; nous n'en donnerons les titres qu'en français: 1^o *Tableau de la monarchie russe*, Leipzig, 1803. Cet ouvrage, extrait de celui de Hassel, dont il a rectifié les erreurs, est le plus complet qui ait été fait, en langue étrangère, sur

la statistique de la Russie ; 2° sur l'Élection au trône de Michel Romanof, Leipsick, 1820. C'est la traduction d'une pièce comprise dans la collection des papiers d'état, publiée par les soins et aux frais de M. le comte de Roumantzof; 3° Collection d'ouvrages inédits, relatifs à l'Histoire ancienne de la Russie, tome 1er, Berlin, 1820; 4° Musée national russe, Riga, 1820. C'est le plan de l'établissement dont il a été question plus haut, et qui n'a pas été exécuté; il a été traduit en russe, et inséré dans le *Fils de la patrie*, 1821, n° 83; 5° *Aperçu chronologique de l'Histoire moderne russe*, Leipsick, 2 vol., 1821; ouvrage important et indispensable aux personnes qui s'occupent de l'histoire moderne de la Russie. Bourckhard - Wichmann a aussi coopéré à la rédaction de plusieurs journaux allemands, et des *Archives du Nord*, journal russe rédigé par M. Boulgarine; et il avait fourni des articles à la *Nouvelle Encyclopédie*, publiée à Leipsick, par Ersch et Gruber.

BOURLET (Simon-Jacques), né à Versailles en 1734. Il était prédicateur du roi, et bibliothécaire de l'Arsenal, lorsqu'il fut nommé abbé de Vauxelles, peu de temps après avoir prononcé l'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes. Cette oraison funèbre brille autant par le goût et l'élégance que par l'élevation des pensées et la piété des sentiments. Cet abbé fut l'ami de Thomas de Laharpe et de Fontanes, et s'occupa beaucoup de la littérature et des beaux-arts. Il est encore auteur d'un *Éloge de d'Aguesseau*, de *Mme de Sévigné*, d'un *Panegyrique de Saint-Louis*, et d'une *Oraison funèbre de Louis XVI*. Il est mort à Paris le 17 mai 1802.

BOURLIER (le comte J.-B.), naquit à Dijon le 1er février 1731. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, de bonne heure, d'un bénéfice assez considérable, que la révolution lui fit perdre. Cette circonstance n'altéra en rien ses principes. Il ne s'en montra pas moins partisan de la liberté, et fut un des premiers à se soumettre à la constitution civile du clergé. Il fut néanmoins sur le point d'être victime de la terreur, quoiqu'il se fût conduit avec beaucoup de prudence, sous cet affreux régime. Après le concordat, il fut nommé évêque d'Evreux en 1801, devint en 1802 membre du conseil des hospices de sa ville épiscopale, et fut fait successivement chevalier de la légion d'honneur, baron, et enfin comte de l'empire. Il fut, en 1806, nommé candidat au corps législatif, par le collège électoral de la Seine-Inférieure, et y fut admis le 6 janvier 1813. Il fut réélu comme candidat pour la présidence le 17 février; enfin, le 7 juin 1814, le Roi lui donna le titre de pair; et, ne s'étant point montré au sénat pendant les cent jours, il fut maintenu dans la pairie après la seconde restauration. Il est mort à Evreux, le 30 octobre 1821.

BOURMONT (Louis-Auguste-Victor, comte de CHAUMES de), lieutenant-général, gentilhomme de la chambre du Roi, né au château de Bourmont en Anjou, le 2 septembre 1773, fut nommé enseigne aux gardes françaises en 1778, et sous-lieutenant aux hommes d'armes à pied, en 1791. Opposé aux idées constitutionnelles, il émigra en 1789, devint aide-de-camp du prince de Condé, avec lequel il pénétra en Champagne, entra dans la cavalerie, escadron du roi, où il fut la campagne de 1793, partie de celle de 1794, passa dans la Vendée où il devint major-général de l'armée commandée par M. de Sécéaux. Ce général vendéen l'envoya, la même année, auprès du gouvernement anglais, pour presser l'envoi de secours qu'il avait promis, mais quelle que fût la sagacité qu'il mit à remplir cette mission, elle eut des résultats peu favorables. Le comte de Bourmont re-

tira seul un avantage personnel de son voyage; étant allé voir M. le comte d'Artois au château d'Edimbourg, ce prince le reçut avec beaucoup de bienveillance, le décora de la croix de Saint-Louis et le fit colonel d'infanterie. La bravoure et les talents militaires de Hoche ayant amené la soumission de la Vendée, le comte de Bourmont retourna une seconde fois en Angleterre, où il fut créé maréchal-de-camp, et d'où il fit tous ses efforts pour rallumer la guerre civile. Nommé, par le comte d'Artois, commandant des provinces du Maine, du Perche, etc., il revint en Bretagne dans les premiers mois de 1799, passa dans le Maine, et se mit à la tête des royalistes, avec lesquels il joignit les républicains à Saumur, et remporta un succès important qui ne tarda pas à grossir sa troupe. Mais les soldats qui composaient alors l'armée royaliste n'étaient plus ces vendéens dont le courage avait excité l'admiration des républicains eux-mêmes. Les chouans qui leur avaient succédé, divisés par bandes, et n'obéissant à aucune discipline, commettaient les plus grands excès. Ce fut à leur tête qu'il entra dans la ville du Mans, où vivra longtemps encore la mémoire des ravages et des massacres auxquels se livrèrent ces furieux, et que leur chef eut sans doute la douleur de ne pouvoir prévenir. Le comte de Bourmont déploya dans cette guerre toutes les ressources d'un habile partisan, mais les victoires des troupes républicaines ayant enlevé aux rebelles tout espoir de succès, il abandonna leur cause et fit sa soumission à la république. Il vint s'établir à Paris, où il épousa Mlle de Bec-de-Lievre, d'une ancienne famille de Bretagne. Se montrant alors très empressé de plaire au premier consul, il réussit, en courissant adroit, à lui inspirer de la confiance et acquit du crédit auprès de lui. Le jour de l'explosion de la machine infernale, il se rendit dans la loge de Bonaparte et demanda la punition des jacobins qu'il accusa d'être les auteurs de cet attentat. Mais cette dénonciation avait donné des doutes au gouvernement sur la bonne foi du comte de Bourmont; Fouché, ministre de la police, fit surveiller sévèrement sa conduite. Quelques temps après, de nouveaux soupçons s'étant élevés contre lui, il fut renfermé au Temple, transféré ensuite à la citadelle de Dijon, et de là à celle de Besançon, d'où il réussit à s'évader deux ans après, et se réfugia en Portugal avec sa famille. Ses biens ne furent point séquestrés. Rentré en France après la prise de Lisbonne par le général Junot, en 1808, le comte de Bourmont, qui n'avait encore montré qu'un attachement fort suspect à la nouvelle cause qu'il avait embrassée, parut alors s'y dévouer franchement. Il fut nommé colonel adjudant-commandant de l'armée de Naples, d'où il passa à l'état-major du prince Eugène, avec lequel il fit la campagne de Russie. Employé en 1813 dans le 11e corps, il assista aux batailles qui furent livrées sur les bords de l'Elbe. Nommé général dans le courant d'octobre de cette année, il eut, en 1814, le commandement d'une brigade du corps de réserve, avec lequel il se signala par sa belle défense de Nogent où il fut blessé. Sa conduite héroïque, dans cette circonstance, lui valut le grade de général de division. Le 30 mars arriva. Le comte de Bourmont fut un des premiers généraux qui reconnurent l'autorité du Roi. S. M. le décora du titre d'officier de la légion d'honneur et le nomma commandant de la 6e division militaire à Besançon, où il était encore à l'époque où Bonaparte débarqua sur les côtes de la Provence. Il reçut l'ordre de se réunir au maréchal Ney, et fut témoin de la défection des troupes. Lorsque l'empereur eut ressaisi le sceptre, il obtint le commandement de la 6e division du

corps d'armée, commandé par le général Gerard. Il prit la route de Flandres, et le jour qui précéda la seconde bataille de Fleurus, il abandonna ses troupes pour se rendre auprès du Roi. Il figura ensuite dans les procès du maréchal Ney et du général Bonaparte, et contribua beaucoup par ses dépositions à la condamnation du premier. Chargé d'une mission importante dans les départements du nord, il y resta jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut nommé commandant de l'une des divisions de la garde royale. Lorsqu'en 1823, l'armée française entra en Espagne, le comte de Bourmont y commanda la division d'infanterie de la garde royale attachée au corps de réserve. L'historien qui aura à retracer la vie militaire de comte de Bourmont, donnera sans doute des éloges à sa bravoure et à ses talents, mais il lui reprochera, avec raison, de n'avoir pas défendu, avec constance, aux jours du malheur, les deux causes auxquelles il s'est successivement attaché, et de n'avoir pas assez respecté la franchise, le plus bel attribut du soldat.

BOURN (SAMUEL), théologien anglais dissident, né à Birmingham, fut pasteur à Rivington et ensuite à Norwich, où il mourut, en 1796, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il eut une dispute avec le docteur Chandler sur les *peines éternelles*, et a laissé plusieurs volumes de *Sermons*. Des *Mémoires sur sa vie* ont été publiés par Josué Toulmain, 1808, in-80.

BOURNON (JACQUES-LOUIS, comte de), naquit à Metz, et servit d'abord dans le régiment de Toul artillerie, et parvint ensuite au grade de lieutenant des maréchaux de France; il cultiva avec succès les sciences naturelles, notamment la minéralogie. On lui doit des découvertes importantes sur les Alpes dauphinoises et les montagnes du Forez. La révolution, qui choqua ses préjugés politiques, le fit émigrer. Après avoir fait la campagne de 1792, il se rendit en Angleterre, où il se livra de nouveau à la minéralogie, et où ses talents le firent entrer à la société royale de Londres. Il contribua beaucoup à former dans ce pays la société géologique, à laquelle la science doit d'heureux progrès. M. Bournon revint en France en 1814, retourna en Angleterre en 1815, et ne retourna dans sa patrie qu'après la seconde restauration. Louis XVIII le nomma directeur-général de son cabinet de minéralogie. Il avait fait paraître en Angleterre un ouvrage sur la chaux carbonatée, qu'il dédia à l'empereur de Russie. Il a également publié dans différents recueils scientifiques, plusieurs mémoires sur la méthode cristallographique de l'abbé Haüy.

BOURNON - MALLARME (comtesse de), membre de l'académie des Arcades de Rome, née à Metz, en 1734, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un grand penchant pour la littérature. Malgré son goût pour les ouvrages d'imagination, madame Bournon-Mallarme voulut marquer ses premiers pas dans la carrière des lettres par un ouvrage utile, et elle publia à vingt-quatre ans un traité d'éducation dont le mérite n'est point contesté. Quelques biographes l'ont dit auteur d'un écrit politique pour lequel elle aurait été renfermée quelque temps à la Bastille; mais tout porte à croire que c'est une erreur. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres de milady Lindsey*, ou *l'Épouse pacifique*, 1780, 2 vol. in-12; *Clarisse Welmode*, ou *le pouvoir de la vertu*, 1780, 2 vol. in-12; *Anna Rose-Tree, histoire anglaise*, 1783, 2 vol. in-12; *Tout est possible à l'amitié*, ou *Histoire de Love-Rose et de Sophie Mostain*, 1787, 2 vol. in-12; *Hélène Aldemar*, 4 vol. in-12; *le Naufrage*, ou *les deux Richard*, 5 vol. in-12; *Charles et Arthur*, 3 vol. in-12; *Egbert Nevil*, 3 vol. in-12; *Histoire d'Eugénie Bedford*, ou *le Mariage cru impossible*,

1784, 2 vol. in-12; *Richard Bodley*, ou *la prévoyance malheureuse*, 1785, 2 vol. in-12; *Lettres de milord Walton à sir Hugues Battle, son ami*, 1788, 2 vol. in-12; *Les trois Sœurs*, 1795, 4 vol. in-12; *Plus vrai que vraisemblable*, ou *le Château de Missery*, 1801, 3 vol. in-12; *Peut-on s'en douter*, ou *Histoire véritable de deux familles de Norwich*, 1802; 2 vol. in-12; *Les trois générations*, ou *Drusilla, Wilhelmina et Georgia*, 1804, 3 vol. in-12; *Alicia ou le Cultivateur de Schaffouse*, 1805, 2 vol. in-12; *les Trois Frères*, ou *Lydia Churchill*, 2 vol. in-12; *Théobald Laymour*, ou *la Maison neuve*, 3 vol. in-12; *Mirriba, chef de Brigade*, 2 vol.; *le Temps passé*, ou *les Malheurs de Mlle M^{me} émigrée*, 2 vol. in-12; *Thécla*, ou *le Legs*, 3 vol. in-12, deux éditions; *Edouard et Henri*, 3 vol. in-12; *Hannibal*, 2 vol. in-12; *les Orphelins de Holy-Island*, 3 vol. in-12; *Hélène Aldemar*, 4 vol. in-12; *Milord Clyde*, ou *l'Etablissement en saisie*, 2 vol. in-12; *Qui ne s'y serait trompé?* ou *lady Armina*, 3 vol. in-12, 1810; *les Trois familles*, 4 vol. in-12; *Stanislas*, 1812, 3 vol. in-12; *Constance d'Awadere*, 1813, 3 vol. in-12, etc.

BOURRIT (MARCE-THÉODORE), né à Genève en 1739, mort dans cette ville le 6 octobre 1819, s'est rendu célèbre par ses voyages dans les Alpes et au mont Blanc, souvent entrepris avec M. de Saussure. Les relations qu'il en a laissées sont remplies de faits curieux, et sont d'une exactitude remarquable. On a de lui : 1^o *Voyage aux glaciers de Savoie*, 1772, in-80; 2^o *Description des glaciers, etc., de Savoie*, 1773, in-80; 3^o *Description des aspects du Mont-Blanc, etc.*, 1776, in-80; 4^o *Nouvelle description, etc. des Alpes Pennines et Rhétiennes*, 1781 à 83, 3 vol. in-80; 5^o *Description des vallées de Chamouny et du Mont-Blanc, et de la route de sûreté, etc.*, 1785, in-80, (complet le n^o 4); 6^o *Itinéraire de Genève*, 1791, in-80; 7^o *Description des cols et passages des Alpes*, 1803, 2 vol. in-80.

BOURRU (EDME-CLAUDE), dernier doyen de l'ancienne faculté de médecine de Paris, y exerça, avant la révolution, les fonctions de bibliothécaire et de professeur de chirurgie en langue française. Il fut nommé, en 1816, associé titulaire de la société de médecine, en remplacement du docteur Jean-Roy. Il mourut, le 19 septembre 1823, âgé de quatre-vingt-seize ans. Il était souvent nommé par ses amis le Bourru bienfaisant. Nous lui devons les ouvrages suivants, qui sont fort peu remarquables : *Observations et recherches médicales, par une société de médecins de Londres*, traduit de l'anglais, 1763, 2 vol. in-12; *Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et surtout pour la maladie de la consommation*, traduit de l'anglais, 1770, in-12; *Dé aquis medicatis ad Merlanges*, 1765, in-4^o; *l'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes*, 1770, in-80; *Eloge historique de M. Camus, médecin*, 1772, in-80; *Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre*, traduit de l'anglais, 1775, in-80; *Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes*, 1771, in-80; *Discours prononcé aux écoles de médecine pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie*, le 6 février 1786, sur le sujet : *A quel point doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire?* 1780, in-80; *Eloge funèbre du docteur Guilloin*, par le docteur Bourru, son condisciple et son ami, 1814, in-4^o.

BOURSALT-MALHERBE (JEAN-FRANÇOIS), prit d'abord le surnom de Malherbe, en entrant dans une troupe de comédiens ambulants, et l'a gardé depuis autant par amour-propre peut-être que par habitude. Après avoir couru de province en province, avec la troupe dont il faisait partie, il devint directeur du théâtre de Marseille, puis de celui de Palerme, où il amassa quelque argent, par la protection et les libéralités de Carraccioli, vice-

roi de Sicile. Il revint en France en 1789, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et établit, rue Saint-Martin, le *théâtre de Molière*, qui eut peu de succès; s'étant lié d'amitié avec le comédien Collet-d'Herbois, Boursault se jeta, comme lui, dans la politique. Il fut d'abord électeur en 1792, puis député suppléant de la Seine à la convention nationale, à laquelle il n'entra qu'après la mort de Louis XVI. C'est donc à tort que le comte Barruel-Beauvert l'accusa depuis, dans ses *lettres sur quelques particularités de l'histoire*, d'avoir voté la mort de ce prince. Au surplus, M. de Beauvert, attaqué en calomnie, fut obligé de se rétracter. Envoyé, comme représentant du peuple, à la Vendée, sa conduite y excita la méfiance des deux partis. Il contraria continuellement les projets de Bollet, son collègue, ainsi que ceux du général Hoche, qui voulaient pacifier cette contrée. Il y eut, à cette occasion, plusieurs accusations portées contre lui; il fut d'abord dénoncé par l'assemblée électorale, dans la séance du 27 novembre 1793, comme ayant acquis une fortune considérable par des moyens illicites, et qui se montait, disait-on, à plus d'un million et demi. Boursault demanda, mais vainement, à la convention, qu'il fût fait un rapport sur cette dénonciation. Après le 27 juillet 1794, il dénonça le lâche et stupide Rossignol; et fut envoyé à l'armée du Nord pour calmer les divisions qui y régnaient. Loin d'y réussir, il s'aliéna tous les esprits; plus tard, il demanda qu'on poursuivît les assassins de Ferraud, et engagea les tribunes à défendre la convention. Peu avant le 13 vendémiaire an 4, Boursault fut envoyé en mission dans le comitat Venaisien, où, suivant Prudhomme, il augmenta encore sa fortune d'une manière scandaleuse. Toutefois ce fait n'est pas prouvé. Après la dissolution de la convention, il établit, dans sa salle de la rue Saint-Martin, un théâtre des *Varités étrangères*, où l'on ne représentait que des pièces traduites. Mais cette entreprise ne réussit pas. Il eut plus de succès dans celle des boues et des fosses d'aisance de Paris, qui lui procura d'immenses bénéfices; plus tard, il obtint, avec M. de Chabre, la ferme des jeux. M. Boursault, retiré ostensiblement de la ferme des jeux, s'occupe maintenant de la culture des plantes exotiques. Son jardin est peut-être un des plus beaux de l'Europe.

BOUSMARD (A. de), né, en 1745, dans le département de la Meuse, était capitaine du génie en 1789. Quoiqu'il eût embrassé la cause populaire, au commencement de la révolution, sa conduite ultérieure fit voir qu'il n'était point animé d'une conviction forte. Député, par la noblesse de Bar-le-Duc, aux états-généraux qui, après la réunion des trois ordres, se déclarèrent assemblée nationale, il demanda que des récompenses fussent accordées aux communes qui acquittaient, avec zèle, les contributions nécessaires aux besoins de la patrie, et vota pour qu'auroi seul appartint le droit de faire la paix ou la guerre. Après la dissolution de l'assemblée, il entra dans la carrière militaire, et faisait partie de la garnison de Verdun en 1792. Les armées ennemies avaient alors envahi notre territoire. Ce fut le moment qu'il choisit pour se détacher de la cause des constitutionnels. Il signa la reddition de la place, passa aux ennemis, se fit naturaliser prussien, devint major au service de Prusse, et resta attaché à sa nouvelle patrie jusqu'en 1807, époque à laquelle il fut tué d'un éclat d'obus au siège de Danzig. L'erreur qui porta Bousmard à combattre contre la France, est d'autant plus déplorable qu'élevé, par ses talents, au rang des ingénieurs les plus distingués, il pouvait rendre de grands services à son pays. On a de lui : *Essai général de fortification et d'attaque, au défense des plu-*

ces, dans lequel ces deux sciences sont expliquées et mises, l'une par l'autre, à la portée de tout le monde, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage renferme les témoignages de l'admiration que Bousmard professa toute sa vie pour le génie de Vauban.

BOUSQUET (N.), était médecin à Mirande, à l'époque de la révolution. Devenu maire de cette ville, puis administrateur du département de l'Hérault, ce même département le nomma membre de l'assemblée législative. Après la journée du 10 août, celui du Gers le députa à la convention, où il vota la mort du roi, sans surseis. Il alla ensuite en mission aux armées des Pyrénées et dans le département de la Haute-Loire. Ce fut là le terme de sa carrière politique, dans laquelle il a laissé le souvenir d'un enthousiasme exagéré pour les principes révolutionnaires.

BOUSQUET-DESCHAMPS (Jacques-Louis), naquit à Mirande, département de Lot-et-Garonne, en 1796. Il publia, en 1819, un ouvrage sur *l'Application de l'enseignement mutuel à l'étude de la langue latine*, et fut même un des rédacteurs du journal *l'Aristarque*, si peu ménagé par la censure. Bousquet conçut alors l'idée de publier des brochures journalières d'une demi-feuille, portant différents titres; mais comme elles remplissaient, en quelque sorte, le journal supprimé, l'auteur en buta à des saisies et à des condamnations continuelles fut obligé de s'éloigner, et passa en Espagne. Il s'établit à Madrid, où il rédigea un journal français intitulé : *l'Écho de l'Europe*, et devint, au même temps, le collaborateur de M. Mora, rédacteur du *Constitutionnel espagnol*. Il passa ensuite à Barcelonne où il se fit chérir des habitants par sa bienfaisance et son humanité. Il s'y trouvait à l'époque de l'éruption de la fièvre jaune, et montra, dans cette affreuse circonstance, un héroïsme et un dévouement au-dessus de tous les éloges. Bousquet-Deschamps, portait partout des secours et des consolations, méprisant tous les dangers et bravant tout ce que ce fléau d'horrible et de repoussant. Il accompagnait les médecins dans tous les lieux et les aidait à l'ouverture des cadavres. Ses moyens venant à manquer, il contracta des dettes pour alimenter sa bienfaisance. Enfin sa conduite fut si touchante que tous les médecins français sollicitèrent la remise des condamnations personnelles prononcées contre lui et la permission de rentrer dans sa patrie. Quoiqu'il fût alors sur le point de contracter un riche mariage, et qu'il fût particulièrement honoré de l'estime du général Riégo, plein de confiance dans les promesses ministérielles, il vint en France. Mais les ministres de 1821 ayant été changés, ceux de l'année suivante ne se crurent pas tenus à exécuter les promesses de leurs prédécesseurs. Louis XVIII daigna cependant réduire à un an les trente-cinq années de prison auxquelles l'avaient condamné les différents arrêts qui avaient été prononcés contre lui en 1820. Arrêté et conduit dans les prisons d'Agen, il fut jeté avec les autres condamnés à la réclusion et aux peines infamantes. Il fut forcé d'en prendre l'habit et de travailler avec les autres criminels. Après avoir subi une année de réclusion, Bousquet-Deschamps fut rendu à la liberté.

BOUSQUET (N.), neveu de M. Desbâs, premier président de la cour de cassation, se consacra à l'étude du droit, sans négliger la culture des lettres. Outre une élégante et fidèle traduction de *l'Oraison de Cicéron pour Marcellus* et des discours choisis du même orateur, on a de lui, 1° des *Conseils de famille, avis de parents, tutelles et curatelles*; 2° des *Fonctions du juge de paix en matière civile non contentieuse*.

BOUSSANELLE (Louis de), membre de l'aca-

démie de Bésiers; d'abord capitaine de cavalerie, ensuite brigadier des armées du roi, mort en 1796; il a laissé : 1^o *Commentaire sur la cavalerie*, 1758, in-12; 2^o *Observations militaires*, 1761, in-8^o; 3^o *Réflexions militaires*, 1764, in-12; 4^o *Essai sur les femmes*, 1765, in-12; 5^o le *Bon militaire*, 1770, in-8^o; 6^o *aux Soldats*, 1786, in-8^o; 7^o un grand nombre d'articles dans le *Mercur de France*, auquel il travailla pendant plus de trente ans.

BOUSSARD (AUBAN-JOSEPH, baron), général de division, etc.; il naquit à Binch, en Hainaut, le 13 novembre 1758, et servit d'abord dans les troupes autrichiennes. Les troubles de la Belgique le rappellèrent dans sa patrie, où il servit, en qualité de capitaine, jusqu'en 1791 où il passa sous nos drapeaux. Lieutenant le 28 juillet de cette année, capitaine le 1^{er} octobre de l'année suivante, il fut fait lieutenant-colonel des dragons du Hainaut le 1^{er} mars 1793. Il fit la campagne de cette année, se distingua au combat de la Roëbe, fut nommé chef d'escadron au 20^e dragons, passa à l'armée d'Italie, et se fit remarquer dans diverses rencontres. Il chargea avec deux escadrons la cavalerie piémontaise à Mondovì, l'enfonça, pénétra au milieu de l'armée ennemie, et reçut trois coups de sabre en se frayant un passage à travers les bataillons qui l'entouraient. Il ne se conduisit pas avec moins de bravoure à Castiglione; il battit, dispersa divers corps de cavalerie légère, et enleva au parti de hussards tout entier. Nommé chef de brigade pour ses bons services, il suivit le général Bonaparte en Egypte, et se signala dans toutes les rencontres où il en vint aux mains; il enfonça les mamelucks à Chebreys, culbuta les janissaires aux Pyramides, et fut fait général de brigade le 23 septembre 1801. Revenu en France, il fit la campagne de Prusse, contribua à la prise de Lubek et à la destruction de la colonne que commandait le général Bila; il poursuivit les débris qui nous étaient échappés, les défait, et parvint jusque sous les retranchements que les Russes avaient élevés à Zarnowo, où il fut blessé. Blessé d'un nouveau coup au combat de Pulsnack, il ne prit qu'une part peu active au reste de la campagne, et fut envoyé en Espagne, où le général Suchet le chargea, en 1809, de dissiper un rassemblement considérable qui s'était formé à Castellon de la Plana. Il marcha aux insurgés à la tête de deux escadrons, les battit, les dispersa; il se remit bientôt après en campagne sous les ordres du général Meunier, et s'avant au-devant du général O'Donnell qui cherchait à dégager Lérida qu'assiégeaient nos troupes. Il le joignit, l'attaqua avec tant d'impétuosité que les colonnes ennemies débordées ne purent se mettre en ligne, et s'enfuirent dans le plus affreux désordre. Cette belle charge et le brillant succès qu'elle décida valurent au général les éloges de toute l'armée. La tentative que fit Bassacourt sur le camp de Vinaros fournit une nouvelle occasion de gloire à Bousard; il fondit sur les assaillants à la tête de quelques escadrons de cuirassiers, les enfonça et les mena battant jusqu'à Benicarsia. Il ne fut pas moins heureux à la bataille de Sagonte; la cavalerie ennemie s'était emparée de nos pièces, et faisait main basse sur les colonnes qui les appuyaient; Bousard accourut au bruit de ce désastre, s'élança sur les Espagnols, les sabra, reprit nos canons, et enleva l'artillerie de ceux qui emmenaient la nôtre. Enhardi par ces succès, il ne comptait plus, et attaquait quelque fois le nombre d'ennemis qu'il y eut en tête. Cette confiance en son courage faillit lui devenir fatale; il rencontra vingt escadrons espagnols en bataille en avant de Torrente; il n'avait avec lui qu'une soixantaine de hussards; il n'hésita pas néanmoins à faire sonner la charge; il se précipita sur l'ennemi avec un abandon sans exemple; mais la disproportion était trop considéra-

ble; il est entouré, couvert de coups de sabre, et eût péri si le général Delort ne fût accouru le dégager. Nommé général de division à la suite de cette foule d'actions d'éclat, mais épuisé, chargé de cicatrices, il vint à Baginères de Bigorre pour réparer ses forces, et y mourut le 21 août 1813.

BOUSSARD (N.), est un de ces hommes dont l'humanité courageuse ne peut mériter trop d'éloges. En 1778, un bâtiment battu par la tempête, devant la côte de Dieppe, allait être englouti sous les flots. Bousard, pilote-lamaneur, se jette à la mer, et parvient, à travers mille dangers et des fatigues inouïes, à sauver l'équipage, composé de quinze hommes; mais au moment où il atteint le rivage, ses forces étant épuisées, il s'évanouit. On le rappelle à lui; tout à coup un cri qu'il a entendu lui apprend qu'un malheureux reste encore à sauver; il se précipite de nouveau, et arrache à la mort un infortuné matelot qui allait se noyer. Bousard jouit d'une pension que le roi Louis XVI lui avait accordée sur sa cassette.

BOUSSINGAULT (N.), élève de l'école royale des mineurs de Saint-Etienne, est l'un des jeunes savants partis de France, il y a quelques années, pour la Colombie, et qui ont déjà rendu de grands services à ce pays, tout en augmentant leurs connaissances, et en enrichissant la science de faits nouveaux. M. Boussingault vient de faire, à Antioquia, département de Cundinamarca, l'importante découverte d'une mine de platine qui paraît riche, et dont l'exploitation doit avoir d'immenses résultats pour le commerce et les arts chimiques. C'est M. de Humboldt qui a annoncé ce fait à l'Académie des sciences, dans une des séances de juillet 1826. On doit à M. Boussingault plusieurs mémoires pleins d'intérêt insérés dans les *Annales de chimie et de physique*, entre autres : *Mémoire sur le lait vénéreux de l'huva crepitans; sur les propriétés chimiques du Roscou; sur la cora de Palm; recueillie dans les Andes de Quindiu, sur l'existence de l'iode dans l'eau d'une saline de la province d'Antioquia, etc.*

BOUSSION (PIERRE), médecin à Lausanne, fut élu, en 1789, député suppléant du tiers-état de la sénéschaussée d'Agon, aux états-généraux, et remplaça, à l'assemblée nationale, M. d'Escures de Paluzat, démissionnaire. Partisan zélé des principes de la révolution, il les défendit avec ardeur, et fut nommé secrétaire de l'assemblée en 1791. Après la dissolution de l'assemblée législative, le département de Lot-et-Garonne l'envoya à la convention nationale, où il fit le rapport et vota la mort du roi sans surseins. En 1795, il fut chargé d'une mission dans la Dordogne, la Gironde, le Lot-et-Garonne, et entra ensuite au conseil des cinq-cents. Il en sortit en 1798, et reprit l'exercice de médecine.

BOUTARD (MARQUI-JEAN-BAPTISTE-BON), né à Paris en 1771, est l'auteur des articles pleins de goût et de savoir, qui ont paru dans le *Journal des Débats*, depuis 1800 jusqu'en 1823, sous le titre de *Beaux arts, et des Arts industriels*. Il a encore publié un *Dictionnaire des Arts du Dessin*, 1826, 1 vol. in-8^o.

BOUTARD (FRANÇOIS-DOMINIQUE), né à Tarascon en Provence, en 1772, consacra aux musées les moments de loisir que lui laissaient les affaires du palais. Outre plusieurs pièces de vers insérées dans divers journaux, il a donné au théâtre des Variétés, seul ou en société, *La femme en parachute; le Prisonnier à Londres; ou les Préliminaires de paix; Piquard, clerk de procureur; Gresset; les Epoux dotés*, etc. Une ordonnance royale ayant transféré à Arles la sous-préfecture et le tribunal de première instance qui étaient à Tarascon, M. Boutard publia une réclamation contre cette mesure,

sous ce titre : *La ville de Tarascon au Roi*, in-4°, et ensuite, *Réponse de la ville de Tarascon au mémoire de la ville d'Arles*. Adjoint du maire de Tarascon, il est revenu à Paris en 1819, pour solliciter de nouveau la translation des autorités d'Arles à Tarascon; mais toutes ses démarches ont été inutiles.

BOUTEILLIER (N. de), né à Saulx-près-de-Verdun, le 29 juin 1746, mort à Nancy le 27 mars 1820, a été, avant la révolution, membre de la cour souveraine de cette dernière ville; il fut, en 1813, appelé à la chambre introuvable, et nommé, en 1816, premier président de la cour royale de Nancy. On a de lui un mémoire en faveur des parlements, publié sous le titre d'*Examen du système de législation, établi par les édits du mois de mai, 1788*.

BOUTEVILLE-DUMETZ (Louis-Cuillaume), avocat distingué de Péronne, né dans la même ville au mois de novembre 1743, fut élu, en 1789, membre de l'assemblée nationale dont il devint l'un des secrétaires, en 1790. Lorsque Louis XVI fut arrêté à Varennes, Bouteville-Dumetz, qui voyait dans la fuite du monarque le présage des plus grands malheurs pour la France, appuya sa suspension jusqu'à l'achèvement de la constitution; après la dissolution de l'assemblée nationale, Bouteville revint à Péronne, où il fut élu juge, puis président du tribunal civil. Sous le régime révolutionnaire, il fut mis en arrestation, mais obtint sa liberté par le moyen de quelques amis qu'il avait conservé dans la capitale; le directoire, le chargea de plusieurs missions aux armées et près des tribunaux. Nommé membre du conseil des anciens, il fut appelé aux fonctions de secrétaire de cette assemblée, en l'an 5, et après le 18 brumaire, il entra au tribunal, où il coopéra, d'une manière utile, à de nombreux travaux de législation; lorsque ce corps fut dissous, le gouvernement d'alors le nomma juge au tribunal d'appel d'Amiens, et, en 1811, président de chambre. Pendant les cent jours, il a fait partie de la chambre des représentants. Le 10 décembre 1819, il fut mis à la retraite avec le titre de président honoraire. Il est mort à Paris où il venait de se retirer, le 7 avril 1821. Orateur médiocre, il fut savant juriconsulte, magistrat intègre, citoyen vertueux, ardent ami de la liberté.

BOUTERWECK (Friedrich), né à Goslar le 13 avril 1766. Après avoir achevé ses études à Göttingue, se livra avec ardeur à la culture des sciences et des lettres, et se montra partisan zélé des doctrines de Kant. Des idées trop abstraites, une métaphysique souvent obscure, un écithonisme qui va quelquefois jusqu'à l'exagération, tels sont les défauts qu'on reproche à Bouterweck; mais ces défauts, qu'il partage avec la plupart des écrivains allemands, et qui tiennent moins au caractère qu'aux institutions nationales, n'empêchent pas qu'il n'ait de grandes lumières dans ses ouvrages. On est toujours certain d'y trouver cette peinture vraie et forte des passions, ces images mélancoliques, ces pensées hardies qui étonnent, attendrissent ou élèvent l'âme. Ce qui fait que beaucoup de gens préfèrent la littérature du Nord avec toutes ses imperfections, à une littérature plus régulière, mais qui, gênée par les règles et les formes qu'on lui impose, est souvent privée du cachet d'un génie original. Animé d'un zèle infatigable, Bouterweck a beaucoup enrichi les sciences de ses nombreuses et savantes recherches. Il est aujourd'hui conseiller du duc de Weimar, et professeur de philosophie à Göttingue, où il jouit de l'estime des savants et de celle de ses concitoyens. On remarque, parmi ses principaux ouvrages : 1° *Lettres écrites en Allemagne du temps de la guerre*

de sept ans, roman métaphysique ou l'auteur a peint, avec autant de charme que de vérité, certaines classes de la société allemande; 2° *Histoire de la philosophie et de l'éloquence, depuis le treizième siècle, ouvrage fort estimé; il a été traduit en français par madame de Strock*. 3° *Histoire de la littérature espagnole et portugaise*. On y remarque, avec surprise, que l'auteur ne connaissait qu'imparfaitement les langues des peuples dont il décrit la littérature; des citations d'ouvrages portugais sont souvent faites comme citations espagnoles, et vice versa; 4° *le roman de Donamar, ou les Fantômes de l'imagination*; 5° *Commentatio de fundamento successionis germanicæ, tam allodialis quam feudalis et ratione differentie inter successionem germanicam et romanam*. in-4°, Göttingue, 1786; 6° *Ménécie, ou Thibet soulevé, tragédie*, Hanovre, 1788; 7° *Lettres à Théocles*, in-8°, Berlin, 1789; 8° *Parallèle entre le genre grec et le genre moderne*, in-8°, Göttingue, 1790; 9° *de Historia generis humani, doctrina, morum, artisque politice adjutrice libellus*; in-8°, Göttingue, 1792; 10° *Aphorismes offerts aux amis de la critique de la raison, d'après la doctrine de Kant*, Göttingue, in-8°, 1793; 11° *Paulus septimus, ou le dernier Mystère du prêtre d'Eleusis*, Halle, in-8°, 1793; 12° *Programme d'un cours académique sur la manière d'écrire en prose dans la langue allemande*, Göttingue, in-8°, 1797; 13° *Précis de leçons académiques sur la philosophie du droit*, Göttingue, in-8°, 1798; 14° *Éléments de philosophie spéculative*, ibid., 1800; 15° *Poésies*, Göttingue, in-8°, 1812; 16° *Introduction à la philosophie des sciences naturelles*, Göttingue, in-8°, 1803; 17° *Monument à Emmanuel Kant*, Hambourg, in-8°, 1803; 18° *Æsthetique*, Leipzig, 2 vol. in-8°, 1806; 19° *Idées sur la métaphysique du beau, servant de supplément à l'Æsthetique en quatre dissertations*, ibid., in-8°, 1806.

BOUTHIER (Jean-François), avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne, mort dans cette ville vers 1811, a publié : 1° *le Bonheur de la vie, ou Lettres sur le suicide, et sur les considérations les plus propres à en détourner les hommes*, 1776, in-12; 2° *Exhortations sur les collèges*, 1778, in-8°; 3° *le Citoyen à la campagne*, mémoire qui a partagé le prix décerné par la société d'agriculture de Soissons en 1780, in-8°.

BOUTILLIER (Charles-Léon, marquis de), né en 1743, d'une famille noble du Berri, entra très jeune dans la carrière des armes où il servit avec distinction. Il était maréchal-de-camp en 1789, lorsque la noblesse de sa province le députa aux états-généraux. Adversaire des idées nouvelles que l'esprit de réforme tentait alors d'introduire, il voulait que les états restassent fidèles à leurs anciennes coutumes de siéger et de délibérer dans des chambres séparées. Mais la réunion des trois ordres et le vote par tête furent prononcés malgré ses efforts et ceux de son parti. Cette victoire remportée par le tiers-état qui s'était constitué en assemblée nationale, ne changea rien aux principes de M. de Bouthillier. Il censura une grande partie des opérations de l'Assemblée, et s'éleva surtout avec force contre la confiscation des biens du clergé. En 1791, il alla en mission dans la deuxième division militaire, comme membre du comité des armées. Revenu dans le sein de l'Assemblée lors de l'arrestation de Louis XVI, il fit céder quelque temps son opposition au désir de conserver à ce monarque quelque reste de son ancienne puissance, et prêta serment de fidélité aux décrets de l'Assemblée, à condition qu'ils seraient sanctionnés par le roi. Mais les événements qui se pressaient alors avec une si grande rapidité ayant rendu cette concession inutile, il continua de voter avec la minorité. Enfin, désespérant de voir se relever la monarchie détruite,

M. de Bouthillier émigra, en 1792, et servit dans l'armée de Condé, en qualité de major-général, jusqu'à sa dissolution. Il retourna en France après le 18 brumaire, mais il y vécut dans la retraite jusqu'au retour du Roi en 1814, époque à laquelle il fut nommé lieutenant-général et commandant de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il est mort le 18 décembre 1818.

BOUTHILLIER (Léon, comte de), fils du précédent, conseiller-d'état, directeur-général des eaux-et-forêts, émigra très jeune avec son père, et servit sous ses ordres dans l'armée des princes, où il se concilia l'amitié du duc d'Enghien. Rentré en France après la révolution du 18 brumaire, il accepta une place d'auditeur au conseil-d'état, et fut pourvu successivement des sous-préfectures de la Siura et de l'Éms supérieur. Le Roi le nomma, à son retour, préfet du Var et chevalier de la légion d'honneur, poste qu'il occupait en mars 1815. Il fut obligé d'aller pour la seconde fois chercher un asile hors de sa patrie, où il ne retourna qu'après la bataille de Waterloo. Nommé, au mois d'août 1815, à la préfecture du département du Rhin, il fut destitué après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Il fut élu, en 1820, membre de la chambre des députés, et siégea à l'extrême droite. Il est aujourd'hui membre de la chambre septennale. Administrateur habile et instruit, mais adversaire ardent du régime constitutionnel, ses talents font regretter qu'il appartienne à un parti qui s'efforce de ressusciter de vieilles institutions que le temps a détruites et jugées.

BOUTON (CHARLES-MARIE), chevalier de la légion d'honneur, né à Paris le 16 mai 1781, peintre de genre. Cet artiste mérite d'être placé au premier rang de ceux qui ont porté du génie dans l'imitation exacte des effets de la nature. Les nefs profondes, les voûtes solennelles, les ruines imposantes des monuments du moyen âge, le jeu magique de lumières et d'ombres, qui fait le charme mélancolique des intérieurs, tels sont les sujets favoris du pinceau de M. Bouton. L'un des plus remarquables tableaux qui aient commencé la réputation de cet artiste, représentait le Musée des monuments français, qui existait il y a quelques années, dans la rue des Petits-Augustins. On sait qu'une multitude de tombeaux, de cénotaphes et de figures en marbre ou en pierre, appartenant aux diverses époques de la monarchie française, avaient été réunis dans ce musée qui s'était formé sous la direction de M. Alexandre Lenoir. Là, ces vénérables débris, échappés au marteau du vandalisme révolutionnaire, étaient ingénieusement distribués par ordre de siècles, dans différentes salles. Un jour crépusculaire et mystérieux tombait à travers des vitraux colorés, et semblait peupler d'ombres et de fantômes cette exposition silencieuse de vieux monuments. M. Bouton avait sans doute profondément ressenti l'impression qui devait résulter d'un tel spectacle, sur toute imagination vive, car, non seulement il reproduisit le spectacle lui-même avec la plus frappante vérité, mais encore il sut en exprimer la terreur religieuse et surtout la conséquence morale; il avait placé dans son tableau la figure d'un philosophe, absorbé dans une méditation profonde, en présence de tous ces cerceaux en ruines, de tous ces simulacres mutilés, seuls restes de trois royales dynasties et de tant de noms fameux. Cette peinture produisit à l'exposition du musée une sensation très vive; elle était dans l'esprit du temps, car alors, par l'effet de la plus extraordinaire réaction, se préparait dans les lettres et dans les arts, comme en politique, la réhabilitation de ce moyen âge, trop déprimé et méconnu par le siècle précédent. Aux préventions philosophiques et aux violences révolutionnaires, devaient succéder d'autres préventions et une autre sorte de fanatisme,

sous l'influence d'un règne qui s'annonçait comme la réédification de l'empire de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, l'artiste dont nous parlons, fut du nombre de ceux qui, soit instinct, soit réflexion et calcul, ayant compris la tendance de leur époque dans les arts, la fortifièrent par leur concours, et dont les ouvrages serviront plus tard à la caractériser. Nous n'avons pas la liste de tous les ouvrages par lesquels M. Bouton a continué ses succès depuis cette époque; mais ceux qu'il a exposés au dernier salon (1824), et, entre autres, une Ruine gothique sur le bord de la mer, effet de neige, et celui que l'on voit actuellement au salon des Grecs, représentant Cervantes dans sa prison d'Argamasille, lisant un cahier de son *Don Quichotte* à son geolier, attestent que cet artiste est maintenant dans toute la force de son talent. Mais les travaux par lesquels M. Bouton a concouru au perfectionnement du Diorama, dont M. Daguerre est l'inventeur, sont une partie importante de sa gloire. Ici M. Bouton a transporté dans les proportions réelles de la nature et avec le plus rare bonheur, les effets d'intérieur qu'il avait l'habitude d'exprimer dans des tableaux de chevalet. Son pinceau, devenu nécessairement plus large, n'en a pas été moins soigneux et moins fidèle, et grâce à la combinaison de plusieurs moyens qui ne sont pas précisément dans les attributions de la *plume peinte*, avec ceux qui lui sont spécialement propres, il est parvenu à obtenir des illusions presque magiques. En effet, tous ceux qui ont vu les intérieurs des cathédrales de Cantorbéri, de Chartres, de Rouen, du cloître de Saint-Vandrille, s'accordent à reconnaître que la déception de l'œil et la puissance du prestige, ne sauraient aller plus loin. Sur une surface unie, la plus savante perspective, en calculant les lignes et dégradant habilement les tons, offre, à nos yeux surpris, l'image la plus séduisante, le spectre le plus parfait d'un intérieur d'édifice, ou, ce qui est bien plus difficile, d'une campagne en pleine lumière, des forêts, des montagnes, des cieus et des habitations de l'homme.

BOUTON (PAUL-BENOÎT-FRANÇOIS), né à Gap, (Hautes-Alpes); son amour et son dévouement pour la liberté lui concilièrent les suffrages des habitants de sa ville natale, qui le choisirent pour maire et pour administrateur du département. Défenseur courageux de la liberté, il fut poursuivi sous le règne de la terreur; il résista, et fit même arrêter les agents de Robespierre pendant la toute-puissance de ce tyran. Nommé député par son département au conseil des cinq-cents, il se montra constamment attaché à la république. A la tribune, il provoqua souvent des mesures contre l'inexécution des lois sur l'émigration. Le discours qu'il prononça au nom d'une commission dont il faisait partie, sur les devoirs à rendre aux morts, fut accueilli à cette assemblée, avec une acclamation générale. S'élevant toujours contre toutes les institutions opposées à la liberté, il fit rapporter plusieurs lois entachées de principes injustes et arbitraires. En parlant de constitution, il s'écriait au conseil des cinq-cents : « Vous releverez la majesté républicaine par la sagesse de vos lois; vous soutiendrez les intérêts de vos alliés par vos soins, par votre sage fermeté. Notre révolution ne sera pas perdue pour les peuples que nos braves légions ont affranchis; vous ferez succéder, aux conquêtes des armes, les créations des arts et de la bienfaisance industrielle; vous ferez renaitre la morale, qui est toujours la compagne de la vraie liberté; vous tromperez les vœux coupables de ces hommes, dont la confiance et les éloges vous outragent; vous frapperez d'une égale exécution, et les rampants esclaves de la royauté, et les féroces sectaires de la démagogie. La France pourra accepter de

"votre session le règne auguste et parfait des lois, le terme de tous les excès, de toutes les infortunes, en fin l'ère fortunée de la félicité publique." A la suite de ces travaux législatifs, M. Boutron fut nommé président du tribunal de Gap. Après avoir exercé cette fonction, plusieurs années, il sollicita sa démission et mourut dans l'année 1814.

BOUOTROU (LOUIS-MARTIAL-STANISLAS), né à Chartres, le 11 mars 1757, était notaire à Grail, au moment de la révolution dont il embrassa la cause avec ardeur. Devenu administrateur du département de la Sarthe, il fut envoyé, en 1793, à la convention nationale où il vota la mort du roi. Après le 13 vendémiaire, ses concitoyens l'appellèrent aux fonctions de président du canton de Montmirail. Ce fut le dernier emploi qu'il occupa. Pendant les cent jours, il signa l'acte additionnel; mais résolu de ne plus rentrer dans la carrière politique, il refusa l'une des sous-préfectures de la Sarthe, qui lui fut offerte par Napoléon. Les vœux que ce citoyen montra dans la vie privée, ne purent lui faire parer l'exaltation qu'il avait déployée durant nos troubles politiques. Atteint d'une maladie mortelle, en février 1816, époque à laquelle parut la loi qui proscrivait les conventionnels dits *votants*, il succomba quelques jours après. Il évita l'exil, mais l'esprit de parti, qui ne respecte pas même la cendre des morts, le poursuivit jusque dans la tombe, et lui refusa les cérémonies de la religion.

BOUOTROU (JULES-ALEXANDRE-LYGEN), colonel, officier de la légion d'honneur, frère du précédent, partit comme volontaire à l'époque où les armées ennemies envahirent nos frontières et fut nommé, le 3 septembre 1791, capitaine du 1^{er} bataillon de la Sarthe. Au 1^{er} janvier suivant, il passa sous-lieutenant dans un régiment de ligne, et gagna tous ses autres grades sur le champ de bataille. Deux fois prisonnier à Kehl à la fin de l'an 4 et à la bataille de Novi, en l'an 7, il succomba à l'âge de quarante-cinq ans, des suites d'une blessure qu'il avait reçue à l'affaire de Caldiero. Sa mort prématurée a enlevé à la France un bon citoyen, et à l'armée un de ses meilleurs et de ses plus braves officiers.

BOUOTROUX (L.-A.), né à Montargis, département du Loiret, poète de circonstance, a publié : *L'Avant tout seul*, ou *M. Boursillard*, vaudeville en un acte, 1809, in-80; *Vélocifères de la gaieté*, ou *Chansonnier anti-mélancolique*, 1814, in-80; le *Bouquet royal*, en prose et en vaudeville, 1815; *Ode à son altesse royale monseigneur le duc de Berry, sur son prochain mariage avec la princesse Marie-Caroline des Deux-Siciles*, 1816; *Bonhomme Mideur*, conte en vers; *Encyclopédie, ou l'Étalon improvisateur*, 1807, in-80. Bouotroux est à la fois mauvais poète et mauvais écrivain.

BOUARD (ALBIS), savant et laborieux astronome attaché à l'observatoire de Paris, est né, le 27 juin 1767, dans le Haut-Françay, au pied du mont Blanc. Ses parents voulurent en faire un négociant; mais cette profession n'ayant aucun attrait pour lui, il vint à Paris, en 1783, et se livra avec zèle à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. En 1793, il fut admis provisoirement à l'observatoire, et en 1795, époque de l'organisation définitive de cet établissement et de la création du bureau des longitudes, M. Bouvard y fut nommé en qualité d'astronome-adjoint. Depuis ce temps, il n'a cessé d'y rendre les plus importants services. Il partagea, en 1800, avec M. Burg, astronome allemand, un prix proposé par l'institut sur les *moyens mouvements de la lune*. La collection des volumes intitulés : *Connaissance des temps à l'usage des astronomes et des navigateurs*, publiée par le bureau des longitudes de

France, dont M. Bouvard fut nommé membre en 1804, renferme un très grand nombre de calculs et d'observations qui lui sont dus. Il prit la plus grande part à la rédaction et à la publication de cet important ouvrage auquel ont aussi coopéré quelques uns des membres du même bureau. Ce savant a calculé les éléments paraboliques de huit comètes qu'il a découvertes; il travailla au grand ouvrage *De la Mécanique céleste* de M. Laplace, qui, connaissant son habileté, lui abandonna entièrement les recherches de détail et les calculs astronomiques. M. Bouvard eut une mention honorable au concours décerné : ce qui lui valut fut la publication de *Nouvelles Tables des planètes Jupiter et Saturne*, qu'il livra à l'impression en 1808. Il avait su mettre à profit toutes les observations que l'on avait faites depuis la composition des tables publiées en 1792, et les nouvelles recherches analytiques de M. Laplace. Il a fait paraître, en 1821, une seconde édition de ses *Tables de Jupiter et de Saturne*, ouvrage faisant partie des *Tables astronomiques* publiées par le bureau des longitudes, augmentées, ainsi que l'auteur l'avait promis, des *Tables d'Uranus*, Paris, 1 vol. in-4°. La découverte d'Uranus date de l'année 1781, et la révolution est de quatre-vingt-quatre ans. Quand on composa primitivement les tables de cette planète, qui ont servi aux calculs de tous les astronomes, on n'avait que huit années d'observations. M. Bouvard a très habilement fait tourner à l'avantage de la science les observations plus nombreuses qui ont été faites depuis, et il a donné à son travail un précieux degré de précision; elle s'accroîtra successivement jusqu'au moment où la planète aura accompli sa lente période tout entière sous les yeux des astronomes. M. Bouvard a enrichi de notes l'ouvrage de l'astronome arabe Elbouloum, traduit par M. Cassini, et chaque année il donne, dans l'*Annuaire de bureau des longitudes*, des tables du plus haut intérêt, telles que celles des plus grandes marées, etc. Ce savant fut nommé membre de l'institut en 1803, et membre de la légion d'honneur en 1810.

BOUVENOT (l'abbé de), prêtre assermenté à Saint-Jean-Baptiste de Besançon, fut nommé, après le 9 thermidor, procureur de la commune. Le général Féraud l'ayant accusé d'avoir des relations avec l'armée du prince de Condé, il fut mis en prison; mais, élargi quelque temps après, il vint à Paris où il se fit recevoir médecin. M. Bouvenot qui est un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, et auteur d'un ouvrage estimé intitulé : *Recherches sur les vomissements*, a trouvé dans sa nouvelle carrière, l'estime due à ses talents et à son caractère.

BOUVENS (l'abbé de), grand-vicaire et secrétaire de l'évêque d'Arras, à l'époque de la révolution, émigra avec lui. Il fut attaché à la chancellerie du comte d'Artois jusqu'à son retour du Roi en 1814, époque à laquelle S. M. l'admit au nombre de ses aumôniers. Depuis la mort de ce monarque, Charles X lui a conservé le titre d'aumônier honoraire. Il a composé trois oraisons funèbres : celle du duc d'Anguien, celle d'Edgeworth-Firmont, et celle de Marie-Joséphine de Savoie, reine de France. On y trouve beaucoup de précision et peu de véritable éloquence.

BOUVEY (FRANÇOIS-JOSEPH, baron), vice-amiral, naquit, en 1753, à Locvent; fils d'un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, il s'embarqua, à douze ans, sur la flotte commandée par le bailli de Suffren, et fit avec lui les campagnes de l'Inde. En 1782, il fut élevé au grade d'enseigne de vaisseau, et en 1793 à celui de capitaine de frégate. Cet officier se distingua dans les diverses expéditions qui lui furent confiées, et se trouva aux fameux combats des 10, 11 et 12 prairial an 4. Lorsqu'en 1797, l'amiral Morard de Galles sortit

de nos ports, à la tête de l'escadre destinée à opérer une descente en Irlande, Bouvet, devenu contre-amiral, avait le commandement d'une de ses divisions, et il fut chargé bientôt après, par suite d'un événement fortuit, du commandement en chef. Il ne négligea rien pour le succès de l'entreprise, mais la fortune lui fut fatale, et le directoire le destina; injustice d'autant plus douloureuse pour lui qu'il avait tout fait dans cette circonstance pour soutenir l'honneur du pavillon national. Bonaparte, devenu premier consul, lui rendit de l'activité, et le chargea de conduire à sa destination le général Richepanse, nommé gouverneur de la Guadeloupe. Il remplit ensuite successivement, durant plusieurs années, les fonctions de commandant de la marine à Brest et celle de préfet maritime. Destitué pendant les cent jours, le Roi le nomma, en 1816, vice-amiral; mais il fut mis à la retraite dix-huit mois après.

BOUVET DE LOZIER (A.-H.), né à Paris en 1769. Il entra de bonne heure au service et suivit les princes dans leur émigration. Il fit avec eux les campagnes contre la France, se retira en Angleterre lorsque l'armée de Condé fut dissoute, et passa avec le grade d'adjudant-général dans les bandes royales de l'ouest. Impliqué dans l'affaire du 3 nivôse, il ne voulut pas supporter les débats d'un procès pénible et chercha à s'ôter la vie. Il fut arrêté au milieu de ses tentatives, et arraché, les yeux tout sanglants, à la corde dont il s'était enlacé. Il demanda alors à voir le grand-juge, avoua le projet, exposa les incertitudes, les hésitations qui l'avaient fait manquer, et se répandit en longues invectives contre celui qu'il accusait d'avoir tout perdu. Condamné à mort, la peine fut commuée, à la sollicitation de Murat, en une détention qui dura quatre ans, à l'expiration desquels il fut déporté. En 1814, le Roi le nomma maréchal-de-camp, officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, puis commandant de l'île de Bourbon. Pendant les cent jours il refusa de reconnaître Napoléon, et continua d'administrer l'île au nom du Roi.

BOUVET DE CRESSÉ (Auguste-Jean-Baptiste), naquit à Provins en 1772. Après avoir servi quelque temps dans l'armée de terre, il s'enrôla au commencement de la révolution dans la marine, et devint chef d'imprimerie de l'armée navale. Doué d'une intrépidité extraordinaire, il en donna surtout des preuves au combat qui eut lieu le 1^{er} juin 1794 entre la flotte française sous les ordres de Villaret-Joyeuse et l'escadre anglaise commandée par l'amiral Howe. Voyant le vaisseau qui portait le contre-amiral français prêt à succomber sous les coups de cinq bâtiments ennemis qui l'avaient attaqué, l'intépide jeune homme, quoique déjà blessé et le bras en écharpe, conçoit l'espoir de le sauver; il s'élance aux cris de « vive la patrie! » gravit avec mille efforts, et malgré cinq nouvelles blessures qu'il reçut, jusqu'au pont du vaisseau, met le feu à une canonade de 36 et balaye le pont de la *Reine-Charlotte*; par cette action courageuse, il le force de fuir à pleines voiles. En rapportant un pareil trait, il est pénible de n'avoir pas à ajouter qu'il ait été récompensé. La carrière des armes n'est pas la seule où M. Bouvet de Cressé se soit distingué. Ami de la littérature, il l'a cultivée avec succès, et particulièrement la poésie latine. Les journaux se sont beaucoup occupés dans les temps d'une querelle assez vive qu'il eut avec l'auteur des *Deux Gendres*. En quittant le service, M. Bouvet de Cressé se livra à l'enseignement et établit une maison d'éducation à Paris. On a de lui : *Servat*, ou le *Gentilhomme rémouleur*, 1802; *L'Eloge de Goffin*, 1812; *De Romæ regis ortu carmen*,

1812; la *Stephanide*, les *Gouttes d'Hoffman*, *spicimen virtutum*, in-12, 1810; *Folliculi*, ou les *Faiseurs de réputations*, satire; *Précis de l'histoire générale des jésuites*, 2 vol. in-18, 1826. Cet ouvrage fut dénoncé aux tribunaux qui, ayant reconnu qu'il était écrit avec la décence et la modération qui conviennent à un ouvrage purement historique, renvoyèrent M. Bouvet de Cressé de la plainte.

BOUVIER DESTOUCHES (URBAIN-MATHURIN-MARIE), lieutenant en premier dans les grenadiers à cheval de la vieille garde, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), avait pris part à tous les succès qui avaient accompagné la marche de l'armée française sur Moscou, lorsque trois jours après son entrée dans cette ville, le 16 septembre 1812, l'incendie ayant éclaté pendant la nuit, Napoléon envoya des détachements dans les différents quartiers pour aider les habitants à arrêter les progrès du feu. Bouvier se porta, avec quelques grenadiers à cheval de la garde, au palais du prince G..., et parvint, à force d'activité, à couper le feu et à sauver des richesses immenses. Le prince lui offrit en reconnaissance un plateau de vermeil, chargé de vaiselles d'or, en lui disant : « Acceptez ce présent; vous l'enlouperez, et vous le retrouverez après l'incendie. — Non, répondit Bouvier, je n'accepte rien; la seule récompense d'un militaire français est la conviction d'avoir fait son devoir. » Sur de nouvelles instances, accompagnées de témoignages de reconnaissance, Bouvier saisit le plateau et le jeta dans la Moskowa, en disant au prince : « Remarquez l'endroit; quand l'ordre et la tranquillité seront rétablis, vous le ferez repêcher. » Ce brave officier ne voulut rapporter de ses campagnes que la gloire d'avoir versé son sang pour son pays. Il eut les dix doigts amputés à la suite de cette désastreuse campagne, fut admis à la retraite et nommé conseiller de préfecture de son département. En 1814, Bouvier n'eut pas plutôt entendu la voix de la patrie qui faisait un appel à tous ses enfants en état de porter les armes, qu'oubliant qu'il est mutilé, il se rendit à Paris et obtint d'être remis en activité. Un crochet de fer pour tenir la bride et les rênes de son cheval a remplacé son poignet gauche, et une courroie adaptée au poignet droit lui sert à tenir son sabre. Il arrive en cet état pendant la bataille de Craonne et se met en ligne; mais à l'instant même il reçoit deux blessures, est renversé de cheval, fait prisonnier par les cosaques et conduit au colonel russe Blenkendorf, qui le fait transférer à Laon, au quartier-général de Bulow. Celui-ci, plein d'admiration pour son prisonnier, le fit manger à sa table, et ne laissa échapper aucune occasion de le citer comme un modèle de courage et de patriotisme. Bouvier obtint de Louis XVIII, à la demande du maréchal Ney, la croix de Saint-Louis.

BOUVIER (Claude-François), baron, officier de la légion d'honneur, président honoraire de la cour royale de Besançon, naquit à Dôle en Franche-Comté, en 1759. Nommé à vingt-sept ans, après l'épreuve d'un concours, membre de l'université de droit de Dijon, le 29 juillet 1787, il cessa ses fonctions à cette université au mois de novembre 1791, par le refus qu'il fit de prêter le serment prescrit par les lois des 22 mars et 26 avril de la même année; il crut y voir des innovations contraires aux intérêts du trône. Il souscrivit pour le rachat des domaines de la couronne, s'offrit pour otage, et pour être un des défenseurs de Louis XVI. Proscrit durant les plus grands troubles de la révolution, il fut arrêté comme suspect, et détenu pendant dix mois au château de Dijon; le 9 thermidor lui sauva la vie. Il accepta les fonctions de président de l'administration du district de Dôle pendant l'an 5, présida l'administration centrale du

département du Jura pendant les années 4 et 5 et au 5 thermidor fut destiné de ses fonctions d'administrateur. Rentré à Dôle, M. Bouvier y fut aussitôt appelé à présider la commission administrative des hospices civils de cette ville, dont il avait contribué à conserver les biens ainsi que ceux des établissements de bienfaisance et de charité de cette commune. Il n'accepta pas la préfecture du département du Doubs, à laquelle il fut nommé le 6 floréal an 8, et prit de préférence la mairie de Dôle qu'il a exercée pendant dix ans. Son administration fut marquée par les principes qu'il avait toujours professés; il y releva surtout l'instruction publique pour toutes les classes et pour tous les sexes. Il fut nommé ensuite pour présider le collège électoral de son département; élu par ce collège candidat pour le sénat conservateur, et candidat au corps législatif par les électeurs de l'arrondissement de Dôle, dont le choix fut confirmé par le sénat. M. Bouvier vint, en 1809, siéger au corps législatif, sous le gouvernement impérial. Pendant la durée de ses fonctions législatives, il fut encore nommé membre de la légion d'honneur, baron, procureur à la cour impériale de Besançon, et vice-président du corps législatif. La ville de Dôle, qu'il avait cessé d'administrer, lui donna aussi, dans la désignation de l'une de ses rues, un témoignage flatteur du souvenir qu'elle avait conservé des services de ce magistrat. Membre de la chambre de 1814, M. Bouvier porta la parole dans toutes les discussions importantes. Il ne démentit ni son caractère d'indépendance ni ses principes politiques; fit la proposition du projet de loi concernant la célébration des dimanches et fêtes, projet qui avait été, à ce qu'il paraît, concerté avec le ministre de la police, M. Beugnot, pour modifier une ordonnance de ce directeur, qui avait ressuscité des réglemens des long-temps abolis, et contre lesquels il s'élevait de nombreuses réclamations. Le 19 octobre, 1814, M. Bouvier fut nommé officier de la légion d'honneur. La session terminée, il vint reprendre l'exercice de ses fonctions de procureur-général près la cour de Besançon, et les a continuées pendant les cent jours. Il n'accepta pas l'acte additionnel, ne participa point aux opérations des collèges électoraux qui furent convoqués pendant cette époque, comprima toutes les réactions, ne toléra aucune arrestation arbitraire, fit cesser toutes celles qui avaient été exécutées, et s'opposa à tout séquestre sur les biens des Français qui s'étaient absentés depuis le départ du Roi. Lors du passage de S. A. R. Monsieur à Besançon, en 1814, on avait surpris à la bonté du prince et ordonné en son nom la mise en liberté de plusieurs condamnés à des peines afflictives; le procureur général, pénétré de ce qu'il devait de respect et de déférence au nom auguste dont on avait abusé, ne crut pourtant pas qu'il lui fût permis de ne pas réclamer pour le maintien de la prérogative la plus précieuse du trône, le droit exclusif de faire grâce: il osa le faire; S. A. R. Monsieur voulut que les règles de la justice fussent observées et les droits de la couronne garantis contre toute atteinte. Dans les cent jours, les collèges électoraux désignèrent M. Bouvier comme candidat de l'arrondissement de Besançon. Incapable de régler sa conduite, comme magistrat, sur les événements, il s'attacha à surveiller, à calmer toutes les agitations. Il contint l'exagération de quelques hommes, et se plaça hautement des formes acerbes de l'administration dans l'exécution des mesures qui lui furent confiées momentanément, ainsi que de l'extension que quelques préfets voulurent donner aux modifications déjà très nombreuses de la loi d'amnistie du 12 janvier 1816. Le 28 mars suivant, il fut remplacé dans ses fonctions de procureur-général à Besançon. Deux ans après, il fut envoyé en

la même qualité à la cour royale de Limoges. Il était rendu depuis deux mois à son nouveau poste, lorsque le Roi le nomma pour venir présider le collège électoral du département de la Haute-Saône. Deux ans après, par ordonnance du 4 juillet 1820, M. Bouvier fut rappelé de Limoges, et nommé président honoraire à la cour royale de Besançon.

BOUVIER-DUMOLARD (le chevalier), né en 1781, à Sarguemines, département de la Moselle, était dans les gardes d'honneur lorsque Napoléon fit une tournée dans ce département. L'idée favorable qu'il sut lui inspirer de son esprit, fut le fondement de sa fortune. Ce prince le nomma successivement auditeur au conseil-d'état, intendant de la Carinthie, de la Saxe, des principautés de Cobourg et de Shwaubourg, et le chargea ensuite de l'organisation des Etats-Vénitiens. Après s'être acquitté de cette dernière mission, il fut pourvu de la sous-préfecture de Sarrebruck, obtint, en 1810, la préfecture du Finistère, et passa, en 1812, au département de Lot-et-Garonne, où il était encore lorsque les événements de 1814 changèrent les destinées de la France. Une imputation grave, à laquelle l'histoire de la campagne de 1814, par M. de Beauchamp, avait donné une sorte de consistance, plana quelque temps, à cette époque, sur la personne de M. Bouvier. Il fut accusé d'avoir retardé la marche de l'officier chargé, par le gouvernement provisoire, d'informer le maréchal Soult de l'entrée des troupes coalisées dans Paris, et d'avoir ainsi donné lieu à la sanglante bataille de Toulouse, ou périrent inutilement plusieurs milliers d'hommes. M. Bouvier-Dumolard porta l'affaire devant les tribunaux, et, dans un discours qu'il prononça lui-même, il prouva la fausseté du fait rapporté par M. de Beauchamp. Nommé, pendant les cent jours, préfet de la Meurthe et membre de la chambre des représentants, il resta dans ce département pour y organiser la garde nationale, et ne vint siéger à la chambre qu'après que les Autrichiens se furent emparés de Nancy. Quoique M. Bouvier-Dumolard n'eût mérité, en aucun temps, le reproche d'avoir fait éclater son attachement pour son bienfaiteur par aucun acte arbitraire, il acquitta la dette de la reconnaissance, envers Napoléon, avec une ardeur qui porta le gouvernement à inscrire son nom sur la liste des exilés en 1815. Mais depuis il a obtenu la permission de vivre à Hazebrœck où il a des propriétés.

BOUVIER-DES-ECLAZ (Joseph), naquit à Belley en 1758. Entré comme simple soldat dans la carrière militaire, en 1778, il arriva, de grade en grade, à celui de maréchal-de-camp, et obtint, par sa bravoure, le titre d'officier de la légion d'honneur. Après avoir fait, avec distinction, les guerres d'Italie de 1792 à 1793, il passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se couvrit de gloire à la bataille de Fleurus. Depuis, il a continué de servir avec beaucoup de distinction, sous Masséna à l'armée d'Helvétie, sous Moreau à celle du Rhin, et en Espagne sous le maréchal Soult, qui le proposa pour commandant de la légion d'honneur. Ce ne fut qu'en 1814 qu'il se retira du service. Le Roi le nomma, à cette époque, chevalier de Saint-Louis.

BOUVILLE (le marquis de), conseiller au parlement de Rouen au moment où éclata la révolution, fut envoyé, en 1789, par la noblesse de la Seine-Inférieure, à l'assemblée nationale, où il attaqua constamment, et avec la plus grande énergie, les nouvelles institutions que le parti populaire voulait établir. Il demanda la question préalable sur la motion de Robespierre, en faveur de l'égalité politique, rédigea les protestations des 11 et 12 septembre 1791, contre les actes de l'assemblée,

et émigra la même année. Revenu en France, après la première restauration, et nommé membre de la chambre des députés en 1815, il y prouva que ses opinions, loin d'être changées, étaient opposées plus que jamais aux libertés publiques. L'exaltation de ses principes se manifesta surtout lors de l'évasion de Lavalette. Il accusa, dans un discours plein de virulence, le gouvernement d'avoir protégé sa fuite. On y trouve cette phrase remarquable : « Lavalette était porté sur la première liste de l'ordonnance du 24 juillet. Il était en prison, il aurait dû être jugé immédiatement. Point du tout : six semaines s'écoulaient, on le distrairait du conseil de guerre pour l'envoyer à la cour d'assises. » Son pourvoi est rejeté. Il aurait dû être exécuté dans les vingt-quatre heures, il ne l'a pas été. » Les regrets de voir échapper à l'échafaud un proscrit, dont le Roi a daigné permettre le retour dans sa patrie, ont même été blâmés des hommes du parti de M. de Bouville, qui ont toujours conservé des sentiments d'humanité au milieu des agitations politiques. Il prit aussi la parole sur la loi d'amnistie; et, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, il prouva que la faiblesse qu'il disait être le défaut du siècle, n'était pas le sien. Dans la discussion de la loi de l'indemnité, du 3 mars 1825, M. de Bouville proposa que, sur les 30 millions de rente consacrés à l'indemnité, il fût fait une réserve de 6 millions qui ne seraient répartis, entre tous les indemnisés, au marc le franc de leurs indemnités respectives, que, lorsque cette répartition pourrait être déterminée par la connaissance totale de l'indemnité. Cet amendement subit le sort de tous les autres, et fut rejeté.

BOUVINGHAUSEN-DE-VALLMERODE (FRANÇOIS-MAXIMILIEN-FRÉDÉRIC), adjudant général et colonel au service du roi de Wurtemberg, né à Heilbronn, a publié, sur l'art vétérinaire, les ouvrages suivants : 1° *Beschreibung eines neuen Verfahrens, das aufgelaufene Vieh durch den Stich zu heilen*, Stuttgart, 1776, in-8°; 2° *Praktische Abhandlung von dem Unterschied zwischen der Stengel und Druse der Pferde*, Stuttgart, 1777, in-8°; 3° *Anweisung, die Pferde besser und nützlicher als bisher, zu beschlagen, nebst den Krankheiten des Hufes, und der Art, solche zu heilen*, Stuttgart, 1779, in-8°; 4° *Belehrung fuer den Landmann in Schwaben, bey der unter den Pferden und dem Rindvieh seit einigen Wochen umhergehenden tödtlichen Seuche*. Noerdingen, 1790, in-8°; 5° *Taschenkalender auf das Schaltjahr, 1792, fuer Pferdeliebhaber, Reiter, Pferd-zuechter, Pferde-aeerzte und Vorgesetzte grosser marstaele*. Stuttgart, 1791-1802, 2i-8°.

BOUZET DE MARINS. Voy. MARINS de.

BOVES (JOSEPH-THOMAS), chef de guérillas dans l'Amérique espagnole, né en Espagne vers 1779. Il passa dans les colonies de l'Amérique du sud, où il servit comme soldat de marine sur les côtes de Caracas, et déserta quelque temps après pour se soustraire à la rigueur de la discipline. Il fit le métier de contrebandier dans les plaines de Caracas, jusqu'à l'époque de la révolution où il entra au service de la république de Venezuela. Mais les revers des indépendants le déterminèrent à changer de parti, et il fut amitié par le général Monteverde, qui, connaissant sa capacité et sa valeur, lui donna même le grade d'officier, et le mit à la tête d'un détachement composé d'une centaine d'hommes qu'il organisa en guérillas. Son caractère féroce et entreprenant, joint à ses connaissances locales, le rendirent bientôt l'agent le plus actif des Espagnols, pour exciter la guerre civile dans la province de Venezuela qu'ils n'avaient pu subjuguée : et Boves, après avoir reçu des secours d'armes et de munitions, de la part du gouverneur royaliste de

Guayana, pénétra dans la partie de l'est de la province de Caracas, donnant partout la liberté aux esclaves qu'il souleva contre leurs maîtres. Il renforça aussi son corps d'armée de tous les vagabonds et des malfaiteurs qu'il trouva sous sa main, et finit par se trouver à la tête de vingt mille hommes déterminés à tout comme leur chef. Sa route fut effectivement tracée par des flots de sang et des cruautés sans nombre; dans une étendue de quatre cents milles, depuis l'Orénoque jusqu'aux environs de Caracas, il n'épargna aucun être humain, et fit massacrer impitoyablement tous ceux qui ne voulurent pas se joindre à lui. Au commencement de 1814, Boves prit possession de la Victoria, à quatorze lieues de la capitale de Venezuela, et il se joignit presque aussitôt aux autres chefs royalistes, avec lesquels il fut néanmoins battu par Bolivar. Il rallia immédiatement sa troupe, à laquelle il réunit les débris de celle de Rosette, et après avoir reçu de nouveaux renforts, il attaqua et battit Bolivar lui-même dans la plaine de la Puerta, où celui-ci ne put faire une grande résistance faute de cavalerie : Boves s'avança alors vers Caracas et la Guayra, qui se rendirent à lui au mois de juillet. Chargé ensuite de continuer le siège de Valencia, il ordonna de fusiller, malgré la capitulation, des officiers républicains, ainsi qu'une grande partie des soldats, et fit périr par le fer dans tous les bourgs et les villes où il passa, un nombre incalculable d'habitants. Il se perça de la sur Maturia, où il fut encore défait; mais il venait de prendre sa revanche à Urica, le 5 décembre 1814, lorsqu'il fut tué au milieu de son triomphe par le général républicain Rivas.

BOVIER (GASPARD), avocat au parlement, membre de l'académie delphinale, depuis société des sciences et des arts de Grenoble, né dans cette ville vers 1733, n'a, pour ainsi dire, acquis une sorte de célébrité qu'à ses propres dépens. Au mois de juillet 1768, J.-J. Rousseau fit un voyage à Grenoble, et M. Bovier, qui déjà était en correspondance avec lui, le reçut dans sa maison avec l'empressement et le respect que devait inspirer cet illustre écrivain, pour lequel il professait d'ailleurs un véritable enthousiasme. Au mois d'août de la même année, Jean-Jacques étant retourné à Bourgoin, M. Bovier lui écrivit pour réclamer une petite somme d'argent au nom d'un artisan nommé Thévenin, qui assurait l'avoir prêtée à Rousseau. Ce dernier prouva facilement la fausseté de la dette, et M. Bovier vit que son zèle pour la réputation de Rousseau avait été un peu trop prompt. Mais, au bout de dix ans, Jean-Jacques oublia, peut-être dans un de ces accès de folle misanthropie qui le faisaient croire à une conspiration générale contre sa personne, l'hospitalité si bienveillante de son correspondant, et le récit qu'il fait dans la 7^e des *Réveries d'un promeneur solitaire*, d'une excursion botanique en la compagnie de M. Bovier, à quelque chose de sanglant dans son apparence simplifiée. L'avocat-général Servan justifia pleinement son compatriote, lorsque les *Confessions* et les *Réveries* parurent, dans ses *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau*; et cette défense a cela de remarquable, que Servan était broillé avec M. Bovier depuis nombre d'années. Ce dernier a publié : *Des Intérêts ou des Devoirs d'un républicain*, par un citoyen de Ragnae, traduit de l'italien par B... Yverdon, 1770, in-8°; *le Citoyen exilé*, Versoix; 1770, in-8°; il a eu part au *Recueil de pieces de Zurich et de Berné*, etc., Londres, 1767, in-8°; et est mort à Montbeillard, en septembre 1806.

BOWDICH (T.-EDWARD), né à Bristol en 1773, mort en Afrique en 1824. Il donna très

jeune encore des marques certaines des talents qui devaient le faire distinguer plus tard. Il fit ses études classiques à l'école de Corsham, en Wiltshire, et de là il se rendit à Oxford. Bowdich se maria de bonne heure, et résida pendant quelques années à Bristol, où il partageait les occupations de son père, manufacturier très estimé. Son peu de goût pour le commerce lui fit chercher une carrière plus conforme à son inclination; et comme un de ses parents occupait à cette époque un poste important à la Côte-d'Or, Bowdich sollicita et obtint sa nomination de secrétaire au service de la compagnie d'Afrique. Il arriva en 1816 au cap Coast-Castle, où il fut bientôt rejoint par sa femme, compagne fidèle de tous ses dangers et sa collaboratrice dans ses travaux scientifiques. On était alors déterminé à envoyer une ambassade dans l'intérieur du royaume d'Aschantie, mission dont personne ne voulait se charger. Bowdich demanda aussitôt la permission de la conduire ou de l'accompagner; mais en considération de son état d'époux et de père, on crut d'abord devoir refuser sa demande. Cependant, à force de sollicitations et de preuves de talents, il obtint d'être chargé de cette périlleuse entreprise. La mission réussit sous tous les rapports. Dans le grand nombre de ceux qui s'étaient dévoués à la pénible tâche d'explorer l'intérieur de l'Afrique, il se distingua seul par des succès complets. Jamais, peut-être, entreprise ne fut conduite avec plus de prudence et d'intégrité que la sienne. De retour en Angleterre pour y communiquer les intéressants et précieux détails, que même les périls imminents de sa situation ne l'avaient pas empêché de recueillir, et pour solliciter les moyens de faire des recherches plus vastes et plus utiles, M. Bowdich reçut de toutes les personnes distinguées par leur science et par leur rang, les témoignages les plus flatteurs de leur estime, pour ses travaux et ses découvertes; mais aux talents, Bowdich joignait ce qui les accompagne souvent et ce qui leur nuit presque toujours, un esprit indépendant, incapable de céder à une autre supériorité qu'à celle de la raison. Il eut le malheur d'offenser la société qu'il servait, en exposant tous les abus qui depuis ont causé sa ruine, et de s'attirer l'inimitié d'un homme qui occupait un poste élevé, et qui était lui-même un voyageur d'Afrique distingué. Ces offenses suffirent pour faire oublier les services qu'il avait rendus et toutes les obligations qu'on avait contractées envers lui; aussi ne reçut-il ni récompense pour ses services passés, ni encouragements pour des recherches ultérieures. Il se rendit à Paris, afin d'y compléter plus facilement ses connaissances dans les sciences naturelles. Il y reçut l'accueil le plus flatteur, Humboldt, Cuvier, Biot, Denon, enfin tous les savants lui témoignèrent de grands égards; il reçut des éloges publics dans une réunion des quatre académies de l'institut, et le gouvernement lui offrit une place importante qu'il refusa. Bowdich continua de résider à Paris, cherchant à obtenir par sa propre industrie les moyens de poursuivre l'objet de son ambition. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, il quitta l'Europe, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, et emportant le pénible souvenir de l'indifférence avec laquelle on avait accueilli ses efforts dans sa patrie, mais espérant acquérir de nouveaux titres à l'estime de la société en général, et forcer ses adversaires mêmes à lui rendre justice. C'est en faisant allusion à ses nouveaux travaux que Bowdich, dans sa réponse à un article du *Quarterly Review*, disait: « Je désire que l'esprit des membres actuels du ministère anglais ne soit jamais troublé par des souvenirs qui leur rappelleraient les injustices dont j'ai été l'objet lorsqu'il sera trop

« tard pour en convenir, et lorsqu'une famille, dont « je suis seul le soutien, répondra que j'ai été vic-
« time en Afrique d'un zèle désintéressé et d'une
« entreprise non soutenue. » La première nouvelle qu'on eut reçue de Bowdich a été celle que sa prédiction était accomplie, et qu'il avait succombé dans sa tentative, laissant sur la côte d'Afrique une veuve intéressante et trois enfants sans soutien et sans fortune. Cette veuve est actuellement à Paris: c'est à elle que l'on doit la publication du dernier voyage de son mari (*voyez* n° 5), voyage dont toute la partie intitulée *Relation* est de la main de cette dame. Des savants du premier ordre, MM. Cuvier et Humboldt, y ont joint des notes curieuses, comme un sincère témoignage d'estime pour M. Bowdich, et du grand intérêt qu'ils prennent à la situation de sa veuve. Bowdich était membre de plusieurs sociétés savantes d'Angleterre et du continent. La mort d'un homme qui réunissait tant de qualités utiles à un voyageur est une perte qu'il n'est pas aisé de réparer. L'Angleterre a de plus à regretter en lui un esprit généreux et élevé, qui ne s'était point laissé détourner de son but par l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Voici ses principaux ouvrages: 1° *Voyage dans le pays d'Aschantie*, ou *Relation de l'ambassade envoyée dans ce pays par les Anglais*, in-8°, 1819. On trouve dans cet ouvrage la traduction d'un manuscrit arabe, on est décrit la mort de Mungo-Park; 2° *The british and french expeditions to Tembo, with remarks on civilisation in Africa*, in-8°, 1821, 3° *An essay on the superstitions, customs, and arts, common to the ancient Egyptians, Abyssinians, and Aboontes*, in-4°, 1821; 4° *Elements of Conchology, including the fossil genera and the animals*, 2 parts, in-8°, plates; Paris, 1822; 5° *Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo faites pendant l'automne de 1823*, in-8°, avec atlas, Paris, 1826.

BOVDLER (JEAN), écrivain anglais, fils d'un banquier de Londres, naquit en 1746. Après avoir fait ses études, il entra au Temple en 1765, mais ne suivit jamais le barreau. Marié en 1778 à la fille aînée de M. Hanbury, vice-consul anglais à Hambourg, dont il eut dix enfants, il se retira quelques années après à Eltham, où sa vie ne fut pas inactive; il donna ses soins à l'amélioration de l'instruction parmi les pauvres, et à l'érection d'églises et de chapelles rendues nécessaires par l'augmentation de la population. Il a publié plusieurs ouvrages utiles, entre autres: un *Traité de l'éducation religieuse*, et une brochure estimée sous le titre de: *Choix entre la réforme et la ruine*. Il est mort le 29 juin 1823.

BOVDLER (THOMAS), frère du précédent, membre de la société royale et de celle des antiquaires, a publié le *Shakespeare des familles*, dans lequel il a retranché avec beaucoup de jugement les nombreux passages susceptibles de produire de fâcheuses impressions sur de jeunes esprits. Il a fait le même travail sur l'ouvrage de Gibbon: *De la décadence et de la chute de l'empire romain*, et entre autres a laissé un volume de *Voyages*, les *Mémoires du lieutenant-général Villotte*, et quelques autres ouvrages. Il est mort à Rhyddings, près Swansea, en 1824, à l'âge de 70 ans.

BOVDLOIN (JAMES), naquit à Boston en 1722, d'un Français protestant, que la révocation de l'édit de Nantes, avait forcé d'abandonner la France. Nommé, en 1756, l'un des représentants de Boston, à l'assemblée générale, la chaleur avec laquelle il y plaida la cause des Américains, excita, contre lui la haine du gouvernement anglais qui le destitua des fonctions de conseiller, auxquelles il avait été appelé précédemment. Lorsqu'en 1768, lord North voulut faire exécuter, aux colonies an-

Glaises, les mesures arbitraires qui, en les poussant à la révolte, produisirent leur indépendance, ce fut lui qui écrivit le manifeste, en réponse aux sophismes du ministère anglais. L'insurrection ayant éclaté ouvertement en 1774, sa santé ne lui permit pas de faire partie du congrès réuni à Philadelphie, qui rédigea les droits de l'homme et jeta les fondements de la liberté du nouveau monde; mais il aida, de ses conseils, les travaux de cette assemblée. En 1775, il fit les plus grands efforts pour défendre Boston, et il y eût réussi par sa prudence, si le général anglais, Gage, n'eût employé, contre cette ville, que les moyens que la loyauté permet à la guerre. Il devint, en 1785, gouverneur de Massachussets, membre de l'académie de Philadelphie, et mourut en 1790. Livré aux lettres qu'il cultiva avec le plus grand succès, Bowdoin fut un des premiers écrivains américains qui, par leurs ouvrages ou respirait une mâle éloquence, préparèrent de loin l'indépendance de leur patrie, et en cimentèrent ensuite les bases par une courageuse persévérance. Admirateur de Washington, qu'il vénérait, imitateur de ses vertus modestes, de son patriotisme, et de son désintéressement, si une maladie longue et douloureuse l'empêcha de partager, comme il l'eût voulu, avec ce grand homme, tous les dangers de la révolution américaine, il a fait tout ce qu'il pouvait faire, et a bien mérité les regrets dont ses concitoyens ont honoré sa mémoire.

BOWLES (GUILLAUME), naturaliste, né en Irlande vers 1720, se trouvait à Paris en 1752, se lia d'amitié avec le savant don Antonio de Ulloa, qui l'attira en Espagne, où il le recommanda au ministère comme un homme précieux, par ses vastes et utiles connaissances. Chargé, en 1753, de faire des expériences sur le platine, il le reconnut pour un métal nouveau, ayant des propriétés spéciales et distinctes de celles des autres métaux, et contredit ainsi l'opinion de Buffon. Il continua, les années suivantes, à parcourir les diverses provinces d'Espagne, pour en explorer l'état physique et industriel, et publia le fruit de ses observations en espagnol, sous ce titre : *Introduction à l'Histoire naturelle, et à la Géographie physique de l'Espagne*, Madrid, 1775, in-4°, 2^e édition, *ibid.*, 1782. Cet ouvrage, traduit en français et en italien, est précédé d'un discours préliminaire, et se compose de plusieurs ouvrages faits par l'auteur dans la péninsule, et mêlés de descriptions et d'observations sur divers points d'histoire naturelle. En parlant de la célèbre mine de cinabre d'Almadra, et de la mine d'argent de Guadalcanal, il y combat l'opinion générale sur l'insalubrité des exhalaisons mercurielles, et sur le sort des forcés employés aux mines, lesquels, suivant lui, travaillent moins et gagnent plus que les laboureurs. En traitant du vil-argent qu'on exportait en grande quantité pour l'exploitation des mines d'Amérique, il démontra que les Espagnols ont été les modes inventeurs de ce procédé, dès l'année 1566. Bowles parle des végétaux, plus sous les rapports de l'agriculture que de la botanique, et prouve que toutes les plantes, qui croissent dans les environs de Jérusalem, se trouvent dans la péninsule. Il indique les moyens de détruire les sauterelles qui désolent si souvent l'Espagne, et d'en empêcher la propagation. L'auteur a publié séparément un mémoire, sous le titre de : *Histoire des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781. Dans la description détaillée qu'il donne de la Biscaye, et du caractère actif et industrieux de ses habitants, il leur trouve une grande analogie avec les Irlandais, et leur attribue une même origine. Bowles est auteur d'un *Mémoire sur les mines d'Allemagne et d'Espagne*, envoyé à la société royale de Londres. Il est mort en 1790. Les auteurs de

la *Flora du Pérou* ont donné, à un genre de plantes, le nom de *Bowlesia*.

BOWLES (WILLIAM-LIELE), fut élevé à l'hôpital du Christ, et obtint plus tard une bourse au collège de la Trinité à Oxford. Il s'adonna à la poésie, et fit paraître, en 1789, *Quatorze sonnets élégiaques et descriptifs*, in-4°; *Vers adressés à John Howard sur son état des prisons et des lazarets*, in-4°, 1789; *le Tombeau d'Howard*, poème, in-4°, 1790; *Vers sur l'institution de la société philanthropique*, in-4°, 1790; *Monodie* (amentation) écrite à Matloik, in-4°, 1791; *Stances élégiaques écrites pendant une maladie à Bath*, in-4°, 1796; *l'Espérance*, ou *Esquisse allégorique sur une lente convalescence*, in-4°, 1796; *Coombe Ellen*, poème, in-4°, 1798; *le Mont Saint-Michel*, poème, in-4°, 1798; *Poèmes* en 4 vol. in-8°, 1798 à 1809, la *Bataille du Nil*, poème, in-4°, 1799; *les Regrets de la Suisse*, poème, in-4°, 1801; *le Tableau*, vers inspirés par un magnifique paysage de Rubens, in-8°, 1803; *la Récluse*, poème, 1803; *l'Esprit de découverte*, poème, in-8°, 1805. Les Anglais font grand cas de ce poète dont ils estiment principalement les sonnets; il possède à un haut degré la faculté d'émouvoir ses lecteurs. M. Bowles a publié, en 1807, les *Œuvres de Pope* en 10 vol. in-8°. Il est maintenant recteur de Dumbleton, près Shaftsbury.

BOWLES (JOHN), avocat, commissaire aux banqueroutes, fut d'abord l'un des commissaires proposés à la vente des prises hollandaises en Angleterre. Il publia les ouvrages suivants : *Considérations sur les droits respectifs du juge et du jury, principalement dans les jugements sur les libelles*, 1791, in-8°; *Lettre à l'honorable Charles-James Fox sur sa dernière motion à la chambre des communes, au sujet des libelles*, in-8°, 1791; *Seconde Lettre sur les libelles*, in-8°, 1792; *Courtes déductions des premiers principes applicables aux libelles, servant d'appendix à la seconde lettre*, in-8°, 1792; *Causes réelles de la guerre actuelle avec la France*, in-8°, 1793; *Courte réponse à la déclaration des personnes qui se donnent le titre d'amis de la liberté de la presse*, in-8°, 1793; *Dialogues sur les droits des Anglais*, in-8°, 1793; *Réflexions soumises à la considération des pouvoirs combinés*, in-8°, 1794; *Réflexions plus étendues*, in-8°, 1795; *Dangers d'une paix prématurée*, in-8°, 1795; *Pensées sur l'origine et la formation des institutions politiques*, in-8°, 1795; *Protestation contre les Droits de l'homme de Thomas Payne*, in-8°, 1795; *Lettre du poète d'Alfred à M. M. Erskine et Fox sur les coups d'état*, in-8°, 1795; *Deux Lettres adressées à un marchand anglais*, in-8°, 1796; *Troisième Lettre à un marchand anglais*, in-8°, 1797; *l'Agresion de la France prouvée par l'ouvrage de M. Erskine, intitulé : Apçu sur ses causes de la guerre*, in-8°, 1797; *le Regard en arrière, ou Collection d'ouvrages publics à différentes époques de la guerre*, in-8°, 1799; *Réflexions sur l'état moral et politique de la société vers la fin du dix-huitième siècle*, in-8°, 1800; *Supplément à ces réflexions*, in-8°, 1801; *Réflexions sur l'état politique de la société au commencement du dix-neuvième siècle*, in-8°, 1800, nouvelle édition continuée jusqu'en 1804; *Réflexions sur la conclusion de la guerre*, in-8°, 1800; *Pensées sur la dernière élection générale*, in-8°, 1802; *Appel à la tête et au cœur de tous les hommes et de toutes les femmes de la Grande-Bretagne, relativement à l'invasion dont elle est menacée*, in-8°, 1802; *Seconde adresse au peuple sur l'invasion*, in-8°, 1802; *les Effets salutaires de la vigueur démontés par l'acte de Nottingham*, in-8°, 1804; *Lettre aux franc-tenanciers de Middlesex sur les élections*, in-8°, 1804; *Observations on the restrictions of volunteer corps*, in-8°; *Dialogue entre Bonaparte et Talleyrand*, in-8°; *Observations sur la correspondance entre l'auteur et William Adam, sur le caractère moral du dernier duc de Bedford*, in-8°, 1804; *Recherches impartiales sur les meilleurs moyens*

de sûreté nationale, in-8°, 1816; *Lettre adressée à Samuel Whitebread au sujet de l'inconvenance approbation donnée par lui, dans la chambre des communes, au système d'éducation de M. Lancaster*, in-8°, 1807; *Opinion sur les motions faites dans le dernier parlement au sujet des garanties que sa majesté fut forcée de demander au dernier ministère*, in-8°, 1807; *Seconde Lettre à M. Whitebread sur son bill relatif à l'établissement des écoles publiques*, in-8°, 1808. Cette longue liste des ouvrages de M. Bowles indique suffisamment qu'il ne fait pas partie de l'opposition anglaise.

BOVRING (JONAS), fils d'un respectable manufacturier d'étoffes, naquit à Exeter, dans la Grande-Bretagne. Il fit long-temps un commerce fort étendu avec le nord de l'Espagne; mais les derniers événements de ce malheureux pays le forcèrent à le quitter. Il retournait en Angleterre, par la France, après avoir visité Paris, lorsqu'il fut arrêté à Calais, jeté dans un cachot, et tenu au secret le plus rigoureux. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir de nombreux et minutieux interrogatoires, dont les formes rappelaient, rapporte-t-il lui-même, celles d'un tribunal que l'Épique vient de voir renaitre. Les prétextes de l'arrestation de M. Bowring furent ses liaisons avec quelques membres de l'opposition française; mais le sang-froid qu'il montra dans cette circonstance, joint au peu de fondement de l'accusation, le fit enfin relâcher. M. Bowring a l'esprit cultivé, et il possède un grand mérite littéraire. Il a commenté les œuvres de Jérémie Bentham, et traduit du russe en anglais plusieurs poèmes publiés en 1821, sous le titre de *Russian Anthologia*. Ces traductions décèlent dans leur auteur un beau talent poétique. Il a également publié un grand nombre de morceaux dans le *Monthly Magazine*. M. Bowring est, à ce qu'il paraît, compromis dans la dilapidation des fonds de l'emprunt grec.

BOY (SIMON), chirurgien, mort en 1789 à Champlitte, sa patrie, a laissé un *Abrégé sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, 1788, in-12.

BOY (ANDRÉ-SIMON), fils du précédent, ancien chirurgien en chef de l'armée du Rhin, mort en 1795 à Alzey, près Mayence, a publié plusieurs brochures sur son art. La plus estimée est celle qui a pour titre: *du Traitement des plaies d'armes à feu*. Boy est l'auteur de l'hymne composée en 1793: *Veillons au salut de l'empire*, &c.

BOYAVAL (CHARLES-LOUIS-LAURENT), quitta la charrue pour aller siéger à la convention nationale, vota la mort du roi sans sursis, fit partie du conseil des anciens; et, après avoir été nommé commissaire du directoire, fut nommé inspecteur des forêts à Arlon, où il exerça ces fonctions, pendant quelques années.

BOYAVAL ou BOGENVAL (N.), naquit à Saint-Amand en 1769, fut d'abord soldat au service de l'Autriche, et devint, au commencement de la révolution, commissaire-greffier de la commune de Paris, où il vivait aux dépens d'une femme qui n'était pas la sienne. Accusé, en 1793, d'embauchage pour les étrangers, qui avaient envahi notre territoire, il fut arrêté. Ce fut alors qu'il exerça l'odieux métier d'espion des prisons et d'agent provocateur. Non content de dénoncer au tribunal révolutionnaire les prisonniers à qui le désespoir arrachait des plaintes contre leurs bourreaux, ce scélérat cherchait, au moyen d'insinuations perfides, à surprendre leur confiance; et, lorsque quelques malheureux s'ouvraient à lui, leurs noms étaient aussitôt portés sur les listes, ce qui équivalait pour eux à des arrêts de mort. Des milliers de victimes périrent ainsi. Mais heureusement, la chute de Robespierre mit fin à l'af-

reux régime de la terreur; et tant d'infortunés, qui étaient enfoncés dans les cachots, respirèrent. Il fallait voir alors Boyaval, et d'autres scélérats tels que lui (car, pour la honte de l'humanité, il n'était pas le seul livré à ce métier infâme), pressés par la crainte du supplice, entourer leurs victimes, et implorer basement leur protection, sous prétexte qu'ils les avaient épargnées. Mais le retour de l'ordre devait amener le châtiment de ces hommes odieux: Boyaval fut condamné à l'échafaud; il n'était alors âgé que de vingt-six ans.

BOYCE (WILLIAMS), organiste-compositeur de la chapelle royale et chef de musique du roi d'Angleterre, né à Londres en 1770, fut élève de Green qui, à sa mort lui légua ses manuscrits. Il travailla pour le théâtre, mais il n'y obtint que des succès contestés. Ce sont ses nombreuses compositions pour l'église qui font ses véritables titres à la célébrité qu'il a acquise. Il est mort en 1799.

BOYD (HARRIS), originaire d'Irlande, vicaire de Rathfriland, et chapelain de lord vicomte de Charleville, est auteur de plusieurs poèmes insérés dans le *Poetical Register*. Il a publié, en outre, une traduction de *l'Enfer* du Dante, en vers anglais, avec un specimen du *Rolland Furieux* de l'Arioste, 2 vol. in-8°, 1785; *Poèmes dramatiques et lyriques*, in-8°, 1796; *la Divine comédie* du Dante, traduite en vers anglais, 3 vol. in-8°, 1803; *la Pénitence* de Hugo, vision traduite de l'italien de Vincenzo Monti, avec deux chants nouveaux, in-8°, 1805; *Conte du Forêtier*, d'après la manière de Spencer, in-8°, 1805; *les Triomphes de Pétrarque*, traduits en vers anglais, in-8°, 1807.

BOYD (HUGHES), né, en 1746, à Bally-Castle, dans le comté d'Antrim, en Irlande, embrassa la carrière du barreau. Un esprit vif, une imagination ardente, une mémoire extraordinaire, et surtout beaucoup de facilité le portèrent à s'occuper d'intérêts politiques dont il fit le principal objet de ses études. Les journaux, en Angleterre, sont une tribune publique où chaque citoyen a le droit d'exprimer librement ses opinions. Boyd vint à Londres, et coopéra à la rédaction de diverses feuilles publiques, dans lesquelles il défendit, avec toute la chaleur de son caractère, le parti de l'opposition auquel il était attaché par principes. Son dévouement à la cause populaire, qui lui acquit une grande réputation de patriotisme, souvent manifesté avec une exaltation voisine de la licence, lui attira de nombreux procès qui réduisirent beaucoup sa fortune; mais sa prodigalité et une insouciance plus que philosophique contribuèrent davantage encore à faire naître les embarras contre lesquels il eut à lutter toute sa vie. Lancé dans le grand monde, où son esprit et ses manières aimables le faisaient accueillir avec empressement, il adopta un genre de vie que ses faibles moyens ne lui permirent pas de soutenir. Un mariage avantageux le fit vivre quelque temps dans l'opulence; mais, toujours prodigue dans ses dépenses, il eut bientôt dissipé la fortune de sa jeune épouse, et fut obligé d'accepter, en 1781, le modeste emploi de second secrétaire du gouverneur de Madras. Envoyé, l'année suivante, auprès du roi de Candy pour l'engager à contracter un traité d'alliance avec l'Angleterre, il fut fait prisonnier par les Français en revenant de cette mission, conduit à l'île Bourbon, mis en liberté sur parole, et nommé capitaine de port à son retour à Madras, où il rédigea une feuille publique intitulée *the Madras-Courier*. Il revint en 1794, en Europe où sa mort, que des excès avancèrent, eut lieu peu de temps après. On a de lui des *Mélanges* et une *Relation* de son voyage à Candy. Il publia, en 1779, des extraits de plusieurs discours de lord Chatam, faits de souvenir. Il avait la mémoire si heureuse,

qu'assistant un jour à un plaidoyer, la défense de l'accusé le frappa tellement que, rendu chez lui, il le mit par écrit, persuadé qu'elle était du docteur Johnson; elle était en effet de cet écrivain, qui la publia quelques jours après, et la copie que Boyd avait faite de mémoire, se trouva mot pour mot conforme à l'original.

BOYD (GUILLAUME), célèbre théologien et prédicateur américain, né dans le comté de Franklin en 1758, acquit de bonne heure une réputation éclatante par ses sermons. Dépourvu de toute espèce d'ambition, il ne parvint, malgré son mérite supérieur, à aucune place éminente, et mourut, dans le bourg de Lamington, le 15 mai 1808.

BOYDELL (JEAN), lord maire de Londres, né à Stanton, dans le Shropshire, en 1719, était fils d'un arpenteur. Un tableau, représentant un vieux château, qui tomba par hasard entre les mains du jeune Boydell, détermina en lui le goût des beaux-arts. Ses parents le mirent en apprentissage, pour sept ans, chez un graveur, et, durant ce temps, il suivit un cours de dessin à l'académie de Saint-Martin. En 1745, il fit paraître six petites peintures qui lui valurent quelque argent. Plus tard, il grava plusieurs vues de Londres et de ses environs, dont il vendit la collection 5 livres sterling. Son commerce de gravures et de tableaux devint le plus considérable de toute l'Europe. Il fit un noble usage de l'immense fortune qu'il parvint à acquérir, et mérita une place dans l'histoire des arts en Angleterre, à cause de l'influence que ses vastes entreprises ont eue sur leurs progrès dans ce pays. La plus importante est sans contredit sa collection de figures (*illustration*) pour Shakespeare, pour laquelle il dépensa des millions. Tous les peintres et graveurs de quelque réputation, qui vécurent de son temps, travaillèrent ou aux tableaux qui formèrent ce qu'on appela *Galerie de Shakespeare*, ou aux estampes qu'il faisait graver d'après ces tableaux; mais cette entreprise, qui, d'après l'enthousiasme des Anglais pour Shakespeare, paraissait très bien conçue, se termina cependant avec peine, attendu l'immensité des avances qu'elle nécessitait. Il fut même obligé, en 1804, de solliciter l'autorisation du parlement pour mettre cette galerie en loterie. Boydell publia aussi beaucoup d'autres suites d'estampes parmi lesquelles on distingue la galerie de Houghton, superbe collection achetée par Catherine II, impératrice de Russie, et sujet éternel de regrets pour les amateurs de l'art en Angleterre. On lui doit également un ouvrage du plus grand intérêt, connu sous le nom de *Liber veritatis*, qui est le *fac simile* du précieux volume dans lequel Claude Lorrain plaçait comme souvenir un dessin de tous les tableaux qu'il peignait, et dont l'original est depuis long-temps dans la collection du duc de Devonshire. Parmi les autres collections de Boydell, on distingue encore les suivantes : *Collection of prints engraved after the most capital paintings in England*; les deux premiers volumes de cette suite des plus beaux tableaux de l'Angleterre sont des chefs-d'œuvre de gravure. Boydell, après avoir joui pendant sa vie d'une grande considération, et s'être élevé à tous les honneurs auxquels un bourgeois de Londres peut aspirer, puisqu'il fut échevin et lord-maire, mourut, en 1804, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

BOYE (CHARLES-JOSEPH), lieutenant-général, naquit à Trèves en 1762. Ses parents étant venus s'établir à Saint-Mihiel, département de la Meuse, il s'engagea, en 1778, dans le régiment des hussards de Conflans. Victime du mode injuste d'avancement qui favorisait la naissance aux dépens du mérite, il n'était encore que sous-officier en 1789; mais la révolution, en changeant l'état des choses, lui fournit les moyens d'avancer rapidement en se

distinguant. Il se trouva à presque tous les combats qui eurent lieu en Allemagne, se fit principalement remarquer à Fleurus et à Hœlndin, et arriva de grade en grade à celui de lieutenant-général.

BOYELDIEU (N., baron), lieutenant-général, etc. Il entra de bonne heure au service, fit les campagnes qui amenèrent le traité de Campo-Formio, et passa avec le général Bonaparte en Egypte. Il combattit à Chebreys, aux Pyramides, fut nommé capitaine, et suivit dans le Saïd les débris de l'armée battue; il prit part à toutes les excursions que la 6^e fit dans le désert, à tous les combats qu'elle livra à Mourad-Bey. Rappelé dans le Delta, il marcha contre les Turcs, se distingua sur la plage où ils étaient descendus, et fut blessé à la prise du fort d'Aboukir. Il revint en France, fut appelé à la grande armée, fait colonel, et cité avec éloges pour la bravoure qu'il déploya à l'affaire de Deppen, où il fut de nouveau blessé. Nommé commandeur de la légion d'honneur, le 11 juillet 1807, il devint bientôt après général de brigade; il fit les campagnes de cette époque, fut encore blessé à la bataille de Dresde, nommé général de division, et ne cessa de combattre que lorsque la cause de l'indépendance nationale fut décidément perdue.

BOYELDIEU. Voyez BOÛLIDOU.

BOYER (JEAN-PIERRE), mulâtre, président de la république d'Haïti, naquit au Port-au-Prince de Saint-Domingue. Dès les premiers troubles qui éclatèrent dans cette île, en 1792, il prit les armes en faveur des noirs, et s'y signala par sa bravoure. Lorsque les Anglais s'emparèrent du Port-au-Prince, Boyer, qui voulait la liberté pour sa patrie, ne voulut point prendre les armes en faveur de ceux qui, sous prétexte de la servir, n'avaient d'autre but que de l'opprimer, et de nuire à la France en dévastant la plus belle de ses colonies. Il se retira, avec les commissaires français, à Jacmel, dans le sud de l'île, et continua de faire aux Anglais une guerre active, dans laquelle il fit souvent preuve de talents et de bravoure. Plus tard, il combattit, avec non moins d'habileté, Toussaint-Louverture, qui, à la tête des noirs, faisait une guerre d'extermination aux hommes de couleur (les mulâtres). Le général Rigaud, qui était à la tête de ces derniers, sut apprécier la capacité de Boyer, et lui confia le commandement de Jacmel. La défaite de Rigaud, par Toussaint-Louverture, força le chef des mulâtres à se réfugier en France, où Boyer le suivit. Il ne revint à Saint-Domingue qu'avec l'expédition du général Leclerc, dont on connaît les funestes résultats. Leclerc ayant renvoyé en France le général Rigaud, Boyer, convaincu que le but de la France était de faire rentrer les anciens esclaves sous le joug des colons, prit alors la résolution d'affranchir sa patrie. Son esprit conciliateur réunissait les noirs aux hommes de couleur; mais Saint-Domingue, après s'être délivré de l'oppression de la France, émissait sous le joug de Dessalines, qui, après avoir usurpé le pouvoir, et s'être décoré du titre pompeux d'empereur, exerçait le despotisme le plus sanguinaire. Boyer contribua puissamment à la chute de ce despote. Deux gouvernements s'établirent alors à Saint-Domingue, qui reprit en même temps son ancien nom d'Haïti. Christophe fonda une monarchie dans le nord, et Pétion une république dans l'autre partie; Boyer fut nommé, par ce dernier, général de division, commandant du Port-au-Prince, et chef de l'état-major-général de l'armée. Il se distingua dans plusieurs circonstances de la guerre que fit alors à Pétion le féroce Christophe, et déploya les plus grands talents militaires dans la défense du Port-au-Prince, qui fut enfin sauvé par la diversion qu'opéra la défection d'une division tout entière de Christophe. Les talents ad-

ministériels de Boyer ne furent pas d'un moindre secours au président Pétion dont la trop grande bonté laissait dégénérer en licence la liberté dont jouissait le peuple. C'est à tort que les biographes, qui nous ont précédés, avançaient qu'à son lit de mort Pétion, usant du droit que lui accordait la constitution, désigna Boyer pour son successeur. Des renseignements authentiques nous permettent d'assurer que ce choix tomba sur le général Bosgelot; mais les pouvoirs de l'état assemblés décrétèrent la présidence à Boyer, qui, en prenant les rênes de la république, déclara que le règne de la licence était passé et que celui de la liberté commençait. Peu après, la partie de l'île opprimée par Christophe secoua le joug de ce monstre, et se réunit à la république. L'année suivante, les habitants de la partie espagnole demandèrent des secours à Boyer pour conquérir leur liberté; Boyer refusa de participer à la lutte, et leur promit toutefois de les comprendre dans la république haïtienne lorsqu'ils auraient réussi dans leur entreprise, ce qui ne tarda pas à arriver. En mars 1822, une escadre française, commandée par le contre-amiral Jacob, se présenta dans la baie de Samana; Boyer se porta sur ce point, fit mettre l'embargo sur tous les bâtiments français, et menaça d'user de représailles contre les Français qui se trouvaient à Haïti sur la foi d'une paix qui existait de fait depuis 1814. Le peuple, irrité par le souvenir des maux qu'il avait soufferts pendant les expéditions des généraux Leclerc et Rochambeau, paraissait disposé à se porter à de graves excès contre les Français; mais l'énergie du président et sa prudence surent mettre un frein à la fureur populaire, et aucun Français ne fut la victime de la réaction qui menaçait des les exterminer. L'ordonnance du 19 avril 1826 a enfin fixé le sort légal de Saint-Domingue, qui, depuis vingt ans, jouissait de la liberté de fait; elle a reconnu le droit, et un roi de France a traité d'égal à égal avec un peuple dont la couleur était le seul titre à la réprobation des autres nations. C'est, il n'en faut pas douter, à l'harmonie qui règne entre les chefs de l'armée républicaine, à la justice des tribunaux, à l'habileté de l'administration, à la sagesse, à la fermeté et à la modération du président Boyer qu'il faut attribuer un aussi heureux résultat.

BOYER (ЖОЗЕФ), commandant de la légion d'honneur, général de brigade, etc., né le 11 février 1762, à Ebrenbrusten, dans l'électorat de Trèves. Il entra au service de France le 12 février 1778, fut fait adjudant au 4^e de hussards le 19 septembre 1791, et envoyé à l'armée du Nord, où il devint capitaine sur la fin du mois suivant. Il assista à l'affaire de Virton, au combat de la Croix-aux-Bois, à la canonade de Valmi et au siège de Namur; il combattit ensuite à Nerwinck, se distingua dans cette journée malheureuse, et fut fait chef d'escadron; il donna de nouvelles preuves de courage aux affaires de Valenciennes, à la bataille de Hondscloot, au déblocus de Maubeuge, devint chef de brigade le 6 floréal an 2, et général peu de jours après; il assista à la bataille de Fleurus, et contribua, par les charges qu'il exécuta à la tête de sa cavalerie, au succès de la journée; il fit ensuite les campagnes du Rhin, celle d'Helvétie, combattit à Zurich, à Engen, à Montskirch, à Hohenlinden, et prit part à toutes les affaires importantes qui eurent lieu sur cette partie du théâtre de la guerre.

BOYER (ALEXIS), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur de clinique externe à la faculté de médecine de Paris, membre de l'institut, chevalier de la légion d'honneur, est né à Uzerch, en Limousin, le 29 mars 1760. Le premier pas de M. Boyer dans la carrière qu'il a parcourue fut honoré du suffrage d'un grand homme. Il fut

choisi par Desault pour l'aider dans l'enseignement de l'anatomie (1779). Plus tard, en 1787, il obtint au concours la place de chirurgien gagnant maîtrise à l'hôpital de la Charité. Les cours d'anatomie, de physiologie et de chirurgie qu'il ouvrit alors furent suivis par un grand nombre d'élèves. A la création de l'école de santé, nommé professeur de médecine opératoire, et bientôt après professeur de clinique externe, il fut promu, en l'an 12, au rang de premier chirurgien de Napoléon, et vint de prendre, en 1826, place à l'académie des sciences. M. Boyer est au nombre des praticiens distingués qui, jetés dans le monde sans protections et sans fortune, se sont élevés par la seule force du talent et du travail. Couvert aujourd'hui de la pourpre professorale, on l'entend quelquefois rappeler avec plaisir la mansarde où il déchiffra les premiers éléments de l'art de guérir. La vie d'étudiant en médecine à cette époque différait beaucoup de ce qu'elle est de nos jours. Un préjugé qui règne encore en Espagne frappait de la même réprobation les barbiers et les chirurgiens. Les élèves de ce temps, munis à la fois de la houppe et de la lancette, s'échappaient du fond de leur boutique pour aller suivre les cours de la faculté : une barbe d'un côté, une dissection de l'autre, occupaient tous les moments de ces êtres amphibies qui faisaient de vains efforts pour sortir de l'obscurité à laquelle les condamnaient et la pénurie de leurs moyens et la sottise de l'usage. Il y avait loin de cet état précaire à une chaire de la faculté de médecine. M. Boyer, qui a franchi la distance, n'a pas oublié le point d'où il est parti. Un moderne Figaro de la capitale, qui, le fer à la main, avait su se procurer une honnête aisance, le fit appeler. Sa femme devait subir une opération douloureuse; M. Boyer l'entreprit, l'exécuta avec succès. On lui offrit des honoraires qu'il refusa, ce qui n'est pas étonnant, mais avec une bonté, une obligeance qui font mieux ressortir encore les prétentions hautesaines de quelques médiocrités insolentes. « Vous n'y pensez pas, lui dit-il, c'est pour la femme d'un ancien confrère. » Ce seul trait suffit pour peindre l'homme; aussi l'aménité de ses manières, les formes originales de son langage lui ont-elles mérité l'affection de tous les élèves. M. Boyer est un des premiers chirurgiens de l'époque. On a de lui : *Mémoire tendant à déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir*; ce mémoire devait concourir à l'académie de chirurgie, mais la société fut supprimée avant que le projet eût été décrété; *Traité complet d'anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain*, 4 vol. in-8°; cet ouvrage a eu, jusqu'en 1820, quatre éditions; remarquable par l'exactitude des détails et la minutie des descriptions, il a, comme les autres ouvrages du même auteur, l'inconvénient d'être écrit dans un style un peu lourd; *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1824-1826, 11 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme une vaste collection d'observations intéressantes qui doit orner toutes les bibliothèques médicales, mais ce livre n'en est pas moins entaché d'un vice capital. L'auteur semble avoir pris à tâche de répudier tous les procédés nouveaux. Sans le nom de libraire et le millésime, on le croirait écrit dans le siècle dernier.

BOYER (PIERRE-DENIS), né aux environs de Rhodéz (Aveyron), en 1760, montra dès son plus jeune âge une vocation décidée pour l'état ecclésiastique, et se fit remarquer dans ses études par son application et ses succès. Au retour de l'émigration, en 1801, il s'associa à M. Emery pour relever le séminaire de Saint-Sulpice, et, à la même époque,

il assista, dans son ministère, M. Frayssineux, son parent et son ami, et commença avec lui les conférences qui furent si goûtées du public. M. Boyer a publié, sous le voile de l'anonymat, les ouvrages suivants : 1° *Examen du pouvoir législatif de l'église sur le mariage, où l'on relève quelques erreurs du livre intitulé : Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage; avec une dissertation sur la réception du concile de Trêves dans l'église de France*, in-8°, Paris, 1817; 2° *Apologie du concordat*, in-8°, Paris, 1820; 3° *la Liberté selon la Charte*, in-8°, Paris, 1821; 4° *Antidote contre les aphorismes de M. L. F. D. L. M. (M. de La Mennais)*, in-8°, Paris, 1826. Dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qu'a publiés M. Boyer, il se montre le défenseur courageux des libertés de l'église gallicane. Il y oppose d'ailleurs, à M. de La Mennais, des arguments si péremptoires que les partisans de ce dernier ne surent lui répliquer que par des injures qui, pour la plupart, ont été insérées dans le *Mémorial catholique*. Satisfait d'avoir terrassé son adversaire, M. Boyer paraît avoir renoncé à cette bruyante dispute. Il s'est encore fait une grande réputation par les discours pleins d'éloquence qu'il prononce dans les diverses retraites ecclésiastiques. Aux grands talents oratoires, il joint une simplicité et une modestie bien rares; il honorerait tous les emplois, mais probablement sa vie se consumera entre les murs de Saint-Sulpice.

BOYER (PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER), lieutenant-général, commandeur de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et de la couronne de fer, naquit à Belfort en 1760. Les dangers dont l'invasion des troupes coalisées menaçait la France, en 1792, excitèrent l'ardeur guerrière dans le cœur du jeune Boyer. Sacrifiant l'amour qui l'entraînait vers les lettres pour courir au secours de sa patrie, il entra comme volontaire, fit les campagnes des Pyrénées, d'Italie et d'Egypte; dans cette dernière contrée il ne se borna pas à combattre, il se livra encore à des recherches scientifiques qui jetèrent un grand jour sur des points obscurs de l'histoire ancienne. Il revint en France après le traité d'El-Arich, suivit le général Lefebvre à Saint-Domingue, où il séjourna peu. Chargé d'apporter au premier consul la nouvelle de la mort du capitaine-général, il fut pris dans la traversée, conduit à Londres et échangé bientôt après. Il rejoignit l'armée, fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal. Chef d'état-major du général Reille, il fit voir ce que pouvait l'audace et la connaissance de la guerre. Le général avait frappé une contribution sur une petite ville du pays et n'avait pu la faire rentrer, malgré tous ses efforts. Il chargea Boyer de voir s'il serait plus heureux; celui-ci se rendit sur les lieux, arriva au moment où la population se rassemblait pour l'office, monta en chaire, harangua, pérorra, et fit si bien, que la contribution fut immédiatement acquittée. Nommé général de division, le 13 février 1814, il leva un corps franc. Au retour de Napoléon et à la seconde restauration, il fut porté sur la liste des proscrits, et ne tarda pas cependant à obtenir l'autorisation de rentrer en France où il s'occupait d'arts et de peinture, lorsqu'il fut appelé auprès du pacha d'Egypte, dont il disciplina les troupes. Des nouvelles récentes, apprenant que le général Boyer, par suite de méintelligence entre lui et Mohammed-Laz, ministre de la guerre, avait le service du pacha d'Egypte.

BOYER (JEAN-BAPTISTE), frère du précédent, né à Belfort en 1775, enrôlé comme volontaire en 1791, fit ses premières armes en Italie, se distingua d'une manière particulière à l'affaire d'Arcole, et passa ensuite en Allemagne où il servit avec beaucoup de distinction, et se fit surtout re-

marquer aux brillantes journées d'Alckmaer, d'Henlieden et d'Austerlitz. Nommé général de brigade, en 1813, il succomba des suites d'une blessure qu'il reçut la même année à la bataille de Leipzig. Sa mort a enlevé un brave officier à l'armée.

BOYER (ANTOINE-TATONNEZ), né à Cordes (Tarn), le 1^{er} avril 1769. Après avoir terminé ses études, il embrassa la carrière des armes. Aide-de-camp à l'armée des Pyrénées, il reçut, à l'affaire du 2 nivôse an 2, une blessure très grave qui le força de quitter le service pour plusieurs années, pendant lesquelles il remplit des fonctions civiles. Nommé, en 1806, après son entier rétablissement, capitaine de cuirassiers, il fit les campagnes de cette année, de 1807 et 1808 en Prusse, celle d'Autriche en 1809, et obtint ensuite le commandement de la gendarmerie du département du P^o. M. Boyer, qui est aujourd'hui en non activité, cultive avec succès la littérature, et a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque une traduction des *Bucoliques* de Virgile.

BOYER (HUMI DE), né le 14 août 1734, entré au service dès l'âge de quatorze ans, devint lieutenant-colonel du régiment de Champagne, puis colonel de la Ferre-infanterie, et passa avec ce corps aux Etats-Unis, où il se conduisit avec distinction. A son retour, il fut nommé maréchal-de-camp, et vécut retiré à la campagne, jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 29 mars 1803.

BOYER DE REBEVAL (JOSEPH, baron), lieutenant-général, etc. Il naquit à Vauconleux, le 20 avril 1768, entra au service en 1787, fut nommé sous-lieutenant le 1^{er} décembre 1791, et lieutenant le 2 juin 1792. Employé successivement, dans ce dernier grade, aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin, il passa à celle d'Italie en 1797, fut blessé à l'affaire du Tagliamento, et fait capitaine quelques jours plus tard. La paix conclue, il revint en France, fit partie de l'armée d'Angleterre, puis de celle du Rhin, où il obtint le grade de chef de bataillon. Il retourna l'année suivante en Italie, prit le commandement d'un bataillon de grenadiers, franchit avec ce corps le Tesin à la nage, débuisqua l'ennemi de la rive opposée, et facilita le passage à l'armée entière. Il ne déploya pas moins de courage et d'intrepidité sur les bords du Mincio. Chargé d'emporter le village de Bozolo que l'ennemi occupait en forces, et d'où il menaçait de déboucher sur nos flancs, il l'attaqua deux fois, et deux fois il est repoussé; il veut l'attaquer encore, mais ses soldats rebutés refusent de le suivre. « Eh bien ! à nous deux, mon commandant, s'écrie un grenadier que cette pusillanimité révolte, marchons au village; nous l'emporterons bien sur eux. — Sans doute; mais de quelle honte ils seront couverts. » Et, commandant la charge sans reprendre haleine, il enlève sa colonne, la lance sur les Hongrois, emporte le village, fait mettre bas les armes à tout ce qui se trouve devant lui, et décide la victoire. Cette action, où il fut atteint d'une balle qui lui traversa la cuisse, lui mérita les éloges de l'armée entière, et le fit appeler que temps plus tard aux chasseurs à pied de la garde impériale, où il devint successivement major des vélites et colonel des fusiliers-chasseurs. Il organisa, conduisit ces corps en Poméranie, et s'avança sur Colberg dont il devait faire le blocus. Le fort de Nangarten gênait les approches de la place; mais, situé au milieu de vastes marais, il n'était accessible que par un chemin creux que balayaient trois pièces de canon. Cependant il était urgent de s'en rendre maître; Boyer fut chargé de l'emporter; il s'avance, ouvre l'attaque, mais, trouvant bientôt qu'elle est lente, indécise, il arme ses soldats de planches, de fagots, s'élance à

leur tête à travers la mitraille, arrive aux fossés, les comble, force les remparts, et fait mettre bas les armes à la garnison. Il continua la campagne, se distingua à Pulstuck, se rendit en Espagne, revint en Autriche, combattit à Essling, fut nommé général de brigade le 6 juin, et commandant de la légion d'honneur le 21 septembre suivant. Il alla de nouveau combattre en Espagne, fut fait adjudant-général de la garde sur la fin de 1811, et partit pour la campagne de Russie. Blessé à la bataille de la Moskova, il n'en resta pas moins à la tête de ses troupes, fit la campagne de Saxe, se distingua à la bataille de Wurtchen, fut blessé à celle de Dresde, et nommé général de division. Il ne combattit pas avec moins de valeur l'année suivante; il joignit à Nérý plusieurs divisions ennemies qui se ralliaient à Schwarzenberg; les attaqua au milieu de leur mouvement, les culbuta, et les força à la retraite. Il assista, le 7 mars suivant, à la bataille de Craone, y reçut deux contusions qui ne l'empêchèrent pas de suivre l'ennemi, de déployer la plus brillante valeur à Laon, à Arcis-sur-Aube, où il entra le village de Toney, et sous les murs de Paris, où tous les efforts de l'ennemi n'avaient pu l'ébranler, lorsque la capitulation fut signée. Le général Boyer reprit les armes en 1815, combattit avec sa valeur ordinaire, se retira après la dissolution de l'armée dans sa terre de Rebeval où il vécut heureux et paisible jusqu'en 1822, qu'il succomba, après de longues souffrances, à une maladie d'entrailles.

BOYER-PEYRELEAU (EUGÈNE-ÉDOUARD, baron de), né à Alais, département du Nord, entra au service, en 1793, comme simple soldat, et fit les campagnes d'Italie. Aide-de-camp de l'amiral Villaret-Joyeuse, il le suivit à la Martinique, et devint, peu de temps après, son chef d'état-major. Outre les désastres de la guerre qui, à cette époque, plaignaient nos établissements d'outre-mer dans une situation extrêmement difficile, la fièvre jaune, ce fléau des Antilles, avait exercé de très grands ravages à la Martinique et à Sainte-Lucie, et moissonné une grande partie de la garnison de ces deux îles. L'occasion était favorable pour tenter un coup de main; les Anglais ne la laisseront point échapper; ils s'emparèrent de Sainte-Lucie, bloquèrent la Martinique et surprirent quelques ouvrages qui la défendaient; de ce nombre était le fort Diamant, qui fut nommé le *Gibraltar des Antilles*; Boyer à la tête de deux cents grenadiers l'enleva. Ce fait d'armes, un des plus glorieux de notre époque, lui fit beaucoup d'honneur. Mais les Anglais étaient de beaucoup supérieurs en nombre; une garnison, affaiblie par la maladie et par la résistance meurtrière qu'elle opposait depuis long-temps, ne put tenir contre l'attaque générale que fit, en 1806, le général ennemi. Après les plus courageux efforts, la colonie capitula. Malgré la vigueur de ses défenses, Villaret-Joyeuse fut accusé de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu; Boyer-Peyreleau, qui avait partagé les dangers de son général, voulut partager aussi sa disgrâce; il le suivit en France, et l'accompagna ensuite à Venise. En 1812, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée en Russie, devint adjudant-commandant, puis chef d'état-major de la garde impériale. Il entra ensuite dans le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, protégea la retraite des troupes françaises, de Leipzig à Mayence, et fut un des officiers qui déployèrent le plus de bravoure dans les sanglantes affaires qui eurent lieu dans les plaines de Champagne. Nommé commandant en second de la Guadeloupe, il arbora le drapeau tricolore, fut, après les cent jours, condamné à mort pour ce fait. Sa peine fut commuée en vingt années de détention, et après être resté trois ans en prison, il fut rendu à la liberté et réinté-

gré sur les cadres de l'armée parmi les colonels en demi-solde. Il a publié, en 1823: *les Antilles françaises et particulièrement de la Guadeloupe, jusqu'au premier novembre 1816*, 3 vol. in-8°.

BOYER-FONFRÈRE. Voyez FOUFRÈRE.

BOYER-BRUN (J.-M.), était, au commencement de la révolution, substitut du procureur de la commune de Nismes. Un écrit, publié, en 1790, en faveur des catholiques du Gard, et dont les principes n'étaient pas ceux de la révolution, le força de se réfugier à Paris où il travailla à plusieurs journaux. Traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice des conspirations de Nismes et d'Arles, il fut condamné à mort le 20 mai 1793. On l'a accusé d'avoir révélé, au comité de sûreté générale, l'asile de Rabaut-Saint-Etienne, alors mis hors la loi.

BOYNE DE FAYE. Voyez BOGNY.

BOYGNES ou **BOUYGNES** (J.-P.), membre de la convention, vota pour la réclusion dans le procès du roi, comme législateur et non comme juge, opina contre l'appel au peuple, et vota ensuite pour le sursis. Après la dissolution de l'assemblée, il fut successivement membre du conseil des cinquante, et, après le 18 brumaire, juge au tribunal de Goudron.

BOYLE (le capitaine COURTENAY), second fils du dernier comte de Cork et d'Arrery, naquit le 3 septembre 1770, fut envoyé, en 1780, à l'académie navale de Greenwich. En 1781, il servit en qualité de garde marine, sur la frégate la *Laloue*, qui se distingua au combat du Dogger-Bank, le 5 août de la même année. Il fit plus tard, sous les auspices de Nelson, le voyage des Indes-Occidentales. En 1795, il fut nommé au commandement du Kangaroo, et se fit remarquer par plusieurs actions d'éclat, qui, en 1797, lui procurèrent de l'avancement. En 1799, le capitaine Boyle fut appelé au commandement du Cormoran, qui, le 20 mai 1800, fut pris par les Français et conduit à Damiette. Détenu dans la citadelle du Caire, où les demandes continuelles étaient sans cesse accordées, il fut échangé contre le général Beaudot, ancien aide-de-camp de Kleber, et fit grand bruit des mauvais traitements qu'il prétendait avoir reçus, procédé qui lui attira un démenti formel de la part des généraux français. Des qu'il fut libre, il se rendit à Minorque, passa devant une cour martiale et fut honorablement acquitté. Il prit, en mai 1803, le commandement du *Sea-Horse*, dirigea sur les côtes d'Espagne et de Portugal un convoi de cent cinq voiles, et revint joindre lord Nelson devant Toulon. Dans cette station, le bâtiment qu'il monta fut constamment employé comme frégate d'observation, et fit de nombreuses captures sur le commerce français. En 1806, M. Boyle obtint le commandement du vaisseau amiral le *Royal William* et fit partie du court-parlement de 1807, pour le bourg de Brandon Bridge. Enfin, en 1810, il fut nommé commissaire des transports. Nelson considérait le capitaine Boyle comme un des premiers officiers de la marine anglaise.

BOYS (GUILLAUME), antiquaire anglais, né à Deal, en 1735, exerça la chirurgie à Sandwich, dont il écrivit l'histoire ainsi que celle de Cinque-Ports. Il a publié une brochure intitulée: *Nomenclature des coquillages rares découverts sur les bords de la mer près de Sandwich, dans le comté de Cork*. Il était membre de la société des antiquaires à laquelle il adressa ses *Observations sur Kils-Coity-house dans le comté de Kent*. Mort d'apoplexie en 1803.

BOYSEN (FREDERIC-ESMERAN), né à Albersstadt, où son père était ministre luthérien, fut destiné à exercer les mêmes fonctions; il montra, dès l'enfance, les plus grandes dispositions pour l'étude, reçut sa première instruction dans sa famille, et

fut placé, pour l'achever, dans un collège où ses progrès furent prodigieux. Boysen mourut le 4 juin 1800. Les ouvrages qu'il a publiés sous son nom sont : 1° *Traduction du Koran*, avec des notes en allemand, Halle, grand in-4°, 1773, 2^e et 3^e édit., 1775, 1776; 2° *Alimenta inedita rerum germanicarum, præcipuè Magdeburgensium et Halberstadtensium*, tome I, Leipzig et Quedlinbourg, in-4°, 1761; 3° *Lettres théologiques en allemand*, Quedlinbourg, 2 vol. in-8°, 1765 et 1766; 4° *Histoire universelle*, Halle, 1767 à 1772, 10 vol. in-8°; 5° *Vie de Frédéric Eberhard Boysen*. Ce savant a composé plusieurs autres ouvrages, sous le pseudonyme de Jean-Samuel Kuhn.

BOZECK (JOSÈPH), mécanicien célèbre, membre de l'institut de mécanique de états des Bohême, eut l'heureuse idée de faire l'application des machines à vapeur, connues depuis long-temps, à une voiture que la vapeur mettait seule en mouvement; cette machine, quelque ingénieuse qu'elle fût, resta un pur objet de curiosité, et ne put jamais être employée à un usage utile. Il construisit ensuite une barque qui devait remonter l'eau par le même moteur. Nous ignorons s'il fut plus heureux dans cette création que dans la première; mais, depuis long-temps, l'américain Fulton avait fait voguer, sur les mers, des bateaux à vapeur, dont l'usage s'est prodigieusement multiplié depuis cette époque. Quoique M. Bozeck n'ait pas réussi, il n'est pas moins vrai qu'il a cherché à être utile, et sous ce rapport, du moins, il mérite la reconnaissance de ses concitoyens.

BHA (N), jeune sculpteur français dont le talent donne déjà plus que des espérances, est auteur de plusieurs morceaux qui ont obtenu de justes éloges aux derniers salons; nous citerons entre autres, Mgr. le Dauphin devant Cadix, Philippe de Commines, Saint-Pierre prêchant, Franqueville, sculpteur d'Henri IV, Aristodème au tombeau de sa fille, Ulysse dans l'île de Calypso, Jean de Bologne, célèbre sculpteur français, etc., etc.

BRACCI (DOMINIQUE-AUGUSTIN, l'abbé), savant antiquaire, membre de la société royale de Londres, né à Florence, le 11 octobre 1717, consacra toute sa vie à l'étude de l'archéologie. Il a laissé : 1° *Dissertatione sopra un ciprò votivo pettante alla famiglia Arabubia, trovato l'anno 1769, nelle vicinanze d'Ortelleto*, Lucques, 1781, in-8°; cette dissertation est intéressante pour l'histoire du cinquième siècle, le bouclier, qui date de cette époque, est lui-même très curieux; il est rond, en argent, d'un pied trois pouces cinq lignes de diamètre et orné de figures en bas-relief, qui paraissent d'un assez bon style, pour le temps où elles ont été dessinées; 2° *Commentaria de antiquis sculptoribus qui sua nomina incididerunt in gemmis et cæcis, cum pluribus monumentis antiquitatis ineditis*, Florence, 1764-86, 2 vol. in-fol. Ce grand ouvrage, commencé dès 1756, était terminé et prêt à paraître en 1763, lorsque des événements fortuits obligèrent l'auteur à quitter Rome; quelques unes des planches gravées furent détruites, toutes les autres dispersées, et les secours de milord Percy et de M. Fabroni, mirent seuls Bracci en état de publier son livre, plus de quinze ans après. Il mourut dans sa patrie vers 1792.

BRACK (FONTONÉ), né à Paris, en 1789, fut élevé au Prytanée français; il entra à l'école de Fontainebleau, en 1806, et passa sous-lieutenant au 7^e de hussards en 1807. Attaché, en 1809, au général Ed. Colbert en qualité d'aide-de-camp, il reçut la décoration de la légion d'honneur après la bataille de Wagram. En 1813, il était capitaine, et ne tarda pas à entrer dans les lanciers rouges de la vieille-garde, comme chef d'escadron. En 1814,

la campagne de la Belgique lui donna l'occasion de signaler sa bravoure dans plusieurs reconnaissances difficiles, et particulièrement dans la défense de Lille et à Hoogstraeten, il fit connaître alors tout ce que peut le courage et l'intrépidité d'un Français. A Waterloo, il eut deux chevaux tués sous lui, et le général Dornon lui confia le commandement du 9^e régiment des chasseurs à cheval, qui venait de perdre son colonel. On lui doit la conservation de la Malmaison qu'il sut défendre contre les entreprises des bandes ennemies, à l'époque où elles marchaient sur Paris. Il passa la Loire avec la garde impériale, contribua au licenciement de l'armée, et pour récompense de ses services, il fut mis comme tant d'autres braves, en non activé.

BRACKMANN (LOUISE), naquit en 1777, à Rochlitz, avec les dispositions les plus heureuses pour la poésie et l'âme la plus sensible; ces deux qualités se développèrent l'une par l'autre. Sa sensibilité répandit sur ses ouvrages un charme inexprimable, mais elle finit par l'entraîner dans des inconséquences qui firent le malheur de sa vie. Ce fut à Weissenfels qu'elle connut ce Novalis que ses vers ont rendu immortel et sur lequel elle a donné quelques détails, dans le second volume de la *Harpe de Stein*; ses chants romantiques célébraient surtout les événements du moyen âge. Le poète Schiller ayant eu connaissance de ces divers ouvrages, entretint pendant quelque temps une correspondance avec l'auteur. Cette fille passionnée commit à Dresde une inconséquence qui agit avec tant de force sur son moral, qu'elle se précipita, d'un second étage, sur le pavé d'une cour et faillit périr. De nouveaux chagrins vinrent bientôt l'assaillir; elle perdit presque en même temps sa mère, son père et sa sœur, son cher Novalis les avait précédés dans la tombe. Privé de toute espèce d'appui, elle n'eut plus que son talent, non pas pour se consoler, mais pour vivre. Abusant de sa réputation, elle produisit beaucoup plus, et fit moins bien. On voyait aisément qu'elle était plus inspirée par le besoin que par son génie. Mais ses passions n'étaient pas éteintes; un jeune chirurgien de l'armée française lui inspira un vif attachement, elle ignorait qu'il était marié. En 1820, à l'âge de quarante-trois ans, elle épousa un jeune officier, qui n'en avait que vingt-cinq, et qui voulut se faire acteur; il débuta à Weimar. N'ayant point eu de succès, il quitta le théâtre et se sépara de sa femme. Enfin Louise Brackmann, pour se délivrer de ses combats perpétuels avec la fortune et ses passions, mit fin à son existence en se précipitant dans la Saale, le 17 septembre 1822. Huit jours auparavant, elle avait déjà fait la même tentative, mais elle ne lui avait pas réussi. Voici la liste de ces principaux ouvrages : 1° *Recueil de poésies lyriques*, 1808; 2° *Romantische blüten und blätter* (feuilles et fleurs romantiques), 1817; 3° *Le Jugement de Dieu*, 1818; 4° *Nouvelles*, 1819; 5° *Narrations poétiques*, 1822. Après la mort de l'auteur, on a publié, *Ransersens dichtungon von L. Brackmann* (choix de poésies de Louise Brackmann), avec une notice biographique, par Schultz, professeur à Halles, Leipzig, 1824, in-8°.

BRACONNOT (HENRI), correspondant de l'institut, associé régnicole de l'académie royale de médecine, et membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères, est né à Commercy, département de la Meuse, le 29 mai 1787. Destiné par ses parents à l'étude de la médecine, ils le firent entrer très jeune chez un pharmacien éclairé de Nancy, qui, pendant deux ans, lui donna les premières notions d'histoire naturelle et de chimie. Il fut nommé ensuite pharmacien à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, où ses occupa-

tions lui permettaient de suivre son penchant pour les sciences naturelles. MM. Hermann et Ebermann enseignaient alors avec distinction, l'un l'histoire naturelle, et l'autre la physique, à l'école centrale de cette ville. M. Braconnot est le bonheur de puiser, dans leurs leçons, le goût de l'étude et l'amour des expériences qui, depuis, ne fit que s'accroître. Après avoir terminé ses études médicales à Paris, il vint s'établir à Nancy, et, en 1807, époque de la mort du savant et respectable Villemet, il le remplaça en qualité de professeur d'histoire naturelle et de directeur du jardin des Plantes. M. Braconnot employa les courts instants que lui laissent les devoirs de sa place, à faire des recherches chimiques, dont la plupart sont d'un grand intérêt. Il a fait plusieurs découvertes importantes, et ses travaux ont beaucoup contribué à amener l'analyse végétale au point de perfection où elle est aujourd'hui. Il est peut-être, de tous nos chimistes, celui qui obtient les plus beaux résultats avec les moyens les plus simples : quelques fioles à médecine, quelques vases évaporatoires lui suffisent; c'est un chimiste qui semble s'être formé dans le laboratoire de Scheele ou de Bayen. Voici les titres des principaux mémoires que ce savant, aussi ingénieux que modeste, a publiés dans les *Annales de Chimie*, et autres journaux scientifiques : *Notice historique et analyse chimique d'une corne fossile; Recherches sur la force assimilatrice dans les végétaux; deux Mémoires sur la nature des acides qui saturent la potasse et la chaux dans les plantes; Analyse composée des gommés résines; trois Mémoires sur la nature des champignons; plusieurs Mémoires sur les acides nouveaux*. L'auteur a désigné ces acides, dont la découverte lui appartient, sous les noms d'*acide fungique, bolitique, nancéique, ellorique, asynthique et pectique; Mémoire sur la nature des corps gras; Analyse du ris; deux Mémoires sur la nature de l'acide malique et de ses diverses combinaisons; Mémoire sur la transmutation du bois en sucre; cette découverte appartient aussi à M. Braconnot, ainsi que celle du sucre de chiflons; Conversion des matières animales en nouvelles substances; Mémoire sur une substance nouvelle (la cyanosurine), etc.*

BRAÇQ (MAIR-JOSEPH), licencié en droit et en théologie, naquit en 1743 à Valenciennes. Il exerça les fonctions de ministre des autels à Ribecourt, près Cambrai, quand il fut choisi pour siéger à l'assemblée constituante. Dans ses fonctions législatives, il montra toujours des intentions droites, une douceur et une modération qui le rendirent recommandable. En 1789, la chambre du clergé le nomma l'un de ses commissaires, pour se concerter avec le roi sur les moyens d'arrêter la progression effrayante de la cherté des grains. Le 19 juin de la même année, il vota pour que les pouvoirs fussent vérifiés en commun, et depuis lors il fit continuellement partie de cette majorité, attachée à la cause du peuple et aux succès de la liberté. Il resta fidèle aux principes religieux, avec lesquels il ne crut jamais que l'amour de la patrie et l'obéissance aux nouvelles lois, fussent en opposition. Il prêta le serment exigé des ministres du culte, et ne crut pas sa conscience blessée par cet acte de soumission aux lois de l'état. Sans aucune espèce d'ambition, il refusa à cette époque l'épiscopat, comme il avait refusé, quelques années avant, une cure de 10,000 francs de revenu, que lui avait offerte le garde-des-sceaux Miroménil. Après la session de l'assemblée constituante, il courut reprendre ses fonctions pastorales à Ribecourt, jusqu'à l'époque où les circonstances ne lui permirent plus de les exercer; alors l'administration municipale de Cambrai lui donna la direction du dépôt des monuments des arts, et l'établit membre du

juri des écoles primaires et centrales. Dès que la tempête révolutionnaire fut apaisée, les habitants de Ribecourt l'appelèrent aux fonctions de juge de paix; mais la mort vint le frapper en 1801, au moment où il venait d'être réélu à cette magistrature de conciliation. Ce vénérable ecclésiastique fut toujours le père de ceux qui lui donnaient leur confiance. Citoyen vertueux, chrétien charitable, il redouta constamment les grandeurs où son savoir et ses vertus pouvaient l'appeler, et c'est dans l'obscurité qu'il chercha et qu'il trouva le bonheur.

BRAD (JEAN-LOUIS), successivement chirurgien aide-major, poète et limonadier, né en Lorraine vers 1770, a publié : 1° *Goffin, ou les malheurs de Beaujeu*, 1812, in-8°; 2° *les Magons de Cythère*, poème, 1813, in-8°; 3° *l'Italie*, poème en quatre chants, 1813, in-8°. M. Dussault en a fait l'éloge dans ses *Annales littéraires*; 4° *la Mort de Louis XVI*, élogie, 1815, in-8°; 5° *Hygie militaire, ou l'Art de guérir aux armées*, 1816, in-8°; 6° *Précis historique de la mission de 1818 à Grenoble; suivi de cantiques et de poésies*, 1818, in-8°. Il habite maintenant la Russie.

BRADFORD (WILLIAM), avocat et poète américain, naquit à Philadelphie, dans le mois de septembre 1775. Il fit ses études au collège de Nassau-Hall à Princeton, et se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence. Lors de la guerre de l'indépendance, il en embrassa vivement la cause, devint major sous le général Roberdeau, accepta une compagnie sous le colonel Hampton, et remplit ensuite les fonctions de député-payeur-général avec le titre de lieutenant-colonel. Sa santé ne lui permettant pas de rester au service, il donna sa démission, et de retour dans ses foyers, il continua ses études de jurisprudence, et se fit une réputation brillante comme avocat. A l'époque de la réformation des cours de justice de Pensylvanie, il fut nommé l'un des juges de la cour suprême, et mourut attorney-général des Etats-Unis. Bradford a laissé la réputation d'un homme intègre et d'un citoyen distingué, et par son talent et par son amour pour son pays. Il a publié : *des Recherches sur le degré de nécessité de la punition de mort en Pensylvanie*, et des poésies élégantes, mais dépourvues d'originalité.

BRAGANCE (DON JUAN DE), duc de Lafuén, frère de Jean, roi de Portugal, naquit en 1719. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit des études convenables; mais sur le point de prendre les ordres, il témoigna, pour cette profession, une répugnance si positive, que le roi, malgré son mécontentement, ne voulut pas le contraindre. Libre alors de se livrer à tous ses goûts, le jeune duc cultiva les exercices du corps, les langues étrangères, et surtout la poésie nationale qui avait pour lui un attrait particulier. Doné de tous les dons de l'esprit et du corps, réunis aux avantages d'une grande fortune et d'une haute naissance, il ent, dans la société, tous les succès qu'un jeune homme peut désirer, et se vit recherché par les femmes les plus aimables de Lisbonne. Ses aventures galantes déplurent à la cour, que ses épigrammes avaient déjà indisposée contre lui. Joseph 1^{er}, son cousin-germain, étant monté sur le trône, lui témoigna une froideur qui lui fit demander la permission de voyager. Ce fut l'Angleterre qu'il reçut sa première visite; il y devint membre de la société royale des sciences, honneur qu'il estimait beaucoup, parceque, disait-il : « C'est le premier que j'ai dû à moi seul. » En Allemagne, il entra, comme volontaire, au service de l'armée autrichienne, fit la guerre de sept ans, et se distingua à la bataille de Maxen. Don Juan, retiré ensuite à Vienne, y jouit de la plus

grande estime de Marie-Thérèse et de l'amitié de Joseph II, qui resta toujours en correspondance avec lui jusqu'à sa mort. Son frère aîné étant mort, Joseph I^{er} refusa de le mettre en possession du duché de Laôis, qui était l'apanage de sa maison, et l'obligea ainsi de rester éloigné du Portugal pendant toute la durée de ce règne. Dans ce long intervalle de dix-huit ans, il cultiva les lettres et les sciences, et entreprit, de temps en temps, des voyages en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France, en Asie-Mineure, en Egypte, en Pologne, en Russie, en Suède, en Danemarck et en Laponie, partout il reçut un accueil accordé moins à sa naissance qu'à ses qualités personnelles, mais plus particulièrement de Gustave III, de Catherine II et du grand Frédéric. Marie I^{re} étant montée sur le trône de Portugal, et ne sentant point pour Don Juan le même éloignement que son père, elle le rappela dans sa patrie en lui rendant son apanage. De retour à Lisbonne, don Juan y fonda l'académie royale des sciences, fut nommé généralissime des armées de Portugal et grand-maître de la maison royale. En 1801, s'étant retiré des affaires, il ne conserva que la dignité de président de l'académie, et mourut en 1806, emportant de justes regrets et laissant un souvenir honorable de ses hautes qualités, de sa bienfaisance, de son amabilité, et de ses lumières.

BRAHAM (JOHN), célèbre chanteur anglais, dont le véritable nom est Abraham, descend d'une famille juive. Orphelin dès son bas âge, il fut élevé par des parents éloignés. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, le célèbre Leoni l'ayant entendu chanter, se chargea de lui, et lui fit faire ses débuts sur le théâtre de la Royauté. Depuis cette époque, Braham se fit entendre avec succès sur les principaux théâtres d'Angleterre, et de l'Europe. Il a fait la musique de plusieurs opéras.

BRAILLARD DE LEURI (LOUIS), avocat à la cour royale d'Angers, membre de plusieurs sociétés savantes, d'abord professeur de législation à l'école centrale de Rennes, a publié : 10 *le Code civil expliqué par lui-même*, Angers, 1807 à 1808, 5 vol. in-8°; 2° *Mes consolations*, poésies fugitives, ibid., 1810, in-12.

BRALLE (FRANÇOIS-JEAN), né à Paris, le 11 janvier 1750, avait reçu de la nature un goût prononcé pour les arts et les sciences. Après avoir fait ses humanités au collège Mazarin, et suivi des cours de physique, de mathématiques, d'architecture et de peinture, pour lesquels il avait des dispositions particulières, ainsi que pour la mécanique et l'hydraulique, il fut appelé en 1767 à Amiens, et nommé en 1769 inspecteur particulier des travaux du canal de la Somme. Ces travaux ayant été suspendus, ainsi que ceux du canal de Saint-Quentin, il revint à Paris en 1772, où il cumula les fonctions d'inspecteur et de secrétaire ordinaire du comte d'Artois, de censeur royal, de directeur de la machine de Marly, d'ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées (1^{re} classe), et fut chargé des travaux hydrauliques de la ville de Paris, dernières fonctions qu'il exerça jusqu'à l'époque de sa retraite qui lui fut donnée par suite de son grand âge. On doit, à cet habile ingénieur, les belles machines hydrauliques de l'établissement des voitures publiques (faubourg Saint-Denis); celles de l'hôpital de la Salpêtrière, et celle que des chameaux, jusque-là nourris inutilement, font mouvoir au jardin du Roi. On lui doit aussi l'amélioration de celle dite la *Samaritaine*, avant sa démolition; l'établissement des pompes sur bateau des bains Vigier; la distribution des eaux du canal de l'Ouercy à la belle fontaine des Innocents, qui jusqu'alors était restée à sec; et enfin c'est

d'après ses dessins, et sous sa direction, que se sont établies les nouvelles fontaines élevées dans la capitale, excepté celles du Château d'eau et du marché Saint-Germain. Il est encore l'auteur d'une foule de projets d'utilité publique, dont plusieurs furent couronnés dans les concours, et parmi lesquels on distingue celui relatif à l'établissement du canal de Saint-Maur, où il proposait la construction de vingt-quatre moulins qui auraient reçu le mouvement par un nouveau procédé fort ingénieux, et celui d'une restauration complète de l'ancienne machine de Marly (projet couronné), qu'il reproduisit et démontra une deuxième fois, et qui aurait sans doute été exécuté, sans l'adoption des pompes à vapeur. C'est encore par ses talents que la ville de Nemours se trouve préservée d'une grande partie des inondations qui l'affligent, au moindre débordement de la rivière de Loir. On doit, à M. Bralle, l'exécution de plusieurs machines d'utilité publique et domestique, étrangères à l'hydraulique, telle qu'un *couvoir artificiel*, au moyen duquel on pouvait faire éclore des milliers d'œufs en toute saison, pour lequel il obtint un privilège exclusif; le plan de la salle de spectacle d'Amiens, une manufacture royale d'horlogerie, créée sous les auspices du ministre Calonne, et enfin les bases de l'établissement du conservatoire des arts et métiers. Les talents de cet homme, vraiment utile, ne peuvent se comparer qu'à l'aménité de son caractère, qui lui mérita, dans tous les temps, l'estime et l'affection de tous ceux qui le connurent. Presque aveugle depuis quelques années, il occupe les loisirs de son esprit à composer des fables, dont la morale douce et pure est l'image de celui qui les a créées. On peut remarquer, à la louange de cet homme estimable, que malgré les places importantes qu'il a remplies pendant un grand nombre d'années, et qui auraient pu être lucratives en d'autres mains, M. Bralle n'a d'autre ressource pour vivre, qu'une médiocre pension.

BRAMAH (JOSPH), célèbre mécanicien anglais, né à Staïmborough, dans le Yorkshire en 1749, reçut une éducation très commune, et fut employé très jeune aux travaux de l'agriculture; mais un mal incurable qu'il avait à la jambe l'ayant forcé d'abandonner cet état, ses parents le mirent en apprentissage chez un charpentier. Il avait déjà donné alors une idée de son génie pour la mécanique et la musique, en faisant pour son usage un violon et un violoncelle, qu'il tira d'une seule pièce de bois. Il travailla quelque temps dans son pays, vint ensuite à Londres, où, après être resté quelque temps chez un ébéniste, il travailla pour son compte. Il entreprit de construire les pompes et les canaux sur un nouveau plan; mais ce qui fit surtout sa réputation, ce furent les belles serrures qu'il exécuta, et pour lesquelles il obtint un brevet d'invention. Après cela, les machines hydrauliques attirèrent ses soins, et il parvint à leur imprimer un mouvement de rotation au moyen de certaines modifications qu'il fit subir au piston et au cylindre. Il s'appliqua surtout à perfectionner les lieux d'aisances et obtint une patente à ce sujet. Il s'occupa ensuite de donner à la machine connue sous le nom de paradoxe hydrostatique, la faculté d'agir en tous sens comme moteur mécanique, et ses essais en ce genre eurent un tel succès, qu'avec le seul secours de cette machine, il déracina plus de trois cents arbres dans la forêt de Holt. En 1807, la banque d'Angleterre le chargea de faire exécuter une presse avec laquelle on pût inscrire avec la plus grande célérité les sommes et les dates portées sur les billets; un mois lui suffit pour exécuter celle dont on se sert encore aujourd'hui à Londres. Quelque temps avant de mourir, il venait de terminer une

vaste machine propre à scier, d'après son procédé hydrodynamique, les pierres et les pièces de bois les plus grosses. Il avait encore en vue plusieurs autres plans de la plus haute utilité, lorsqu'un rhume violent l'enleva aux arts en 1815. On a de lui : *Dissertation sur la confection des serrures*, in 8°, *Lettres au sujet du procès de Boulton et Watt*, contre Hornblower et Maberley, pour infraction d'un brevet d'invention, in-12.

BRAMBILIA (JEAN-ALEXANDRE de), né à Pavie, en 1728, eut l'adresse de parvenir aux honneurs et aux dignités, à force d'intrigue. L'empereur d'Allemagne le décora du titre de premier chirurgien et de directeur de l'Académie-Joséphine. Il joignit de ces dignités jusqu'en 1795, époque où elles lui furent retirées, et il alla finir ses jours à Pavie, le 6 août 1800, dans une obscurité profonde. Ses ouvrages, qui portent tous le cachet de la médiocrité, malgré les éloges que de bas flatteurs lui ont prodigués, lorsqu'il dispensait les bonnes grâces et les faveurs du souverain, sont intitulés : *Lettera critica in cui si scioglie la questione, se le infiammazioni e le gangrene se debbono abbandonar alla natura sola, o debbono esser toccate dall' arte medica*, Milan, 1765, in-4° ; *Chirurgische-praktische Abhandlung von der Phlegmone und ihren Ausgaengen*, Vienne, tome 1, 1773 ; tome 2, 1775, in-8°, ibid., 1786, in-8° ; *Abhandlung ueber den Gebruch des oxygens und der trocknen Charpie*, Vienne, 1777, in-8° ; *Instruktion fuer die bey den K.-K. Armeen und in den Feldspitalen angestellte Feldchirurgen*, Vienne, 1779, in-fol., anonyme ; *Storia delle scoperte fisico-medico-anatomico-chirurgiche*, Milan, 1780, 3 vol in-4°, traduit en allemand, Vienne, 1789, in-4° ; ouvrage médiocre, et dans lequel l'auteur ne brille que par l'arrogance ridicule qu'il y étale. *Instrumentarium chirurgicum Viennense, oder VV.enerische Instrumensammlung*, Vienne, 1781, in-4° ; *Instruktion fuer die Professoren der K.-K. chirurgischen Militair akademie*, Vienne, 1784, in-4° ; *Oratio habita Vindobonæ, cum nova Cæsarea-Regia academiam medico-chirurgica, anno 1785 die 7 mensis octobris in ænibus aperiretur*, Vienne, 1785, in-4° ; *Verfassung und Statuten der Josephinisch-medizinisch-chirurgischen Akademie, samt der Ordnung bey Beforderung zu Magistern und Doktoren der Chirurgie*, Vienne, 1786, in-4° ; *Règlement fuer die K.-K. Feldchirurgen in Friedenszeiten*, Vienne, tome 1, 1789 ; tome 2, 1783, in-8° ; *Trattato chirurgico sopra le ulcere delle estremità inferiori*, Milan, 1793, in-4°. Il a inséré quelques mémoires dans les actes de l'Académie-Joséphine.

BRANCAS-CERESTE (ALBERT, duc de), émigré en 1791, et fit contre la France les campagnes de l'armée de Condé. Après le 18 brumaire, il rentra en France et devint chambellan de Napoléon, à la chute duquel il adhéra avec enthousiasme. Il fut alors nommé maréchal-des-logis dans la 2^e compagnie des mousquetaires, chevalier de Saint-Louis et pair de France.

BRANCAS. Voy. LAURAGUIS.

BRANCHU (ALEXANDRINE CHEVALIER, madame), célèbre cantatrice de l'académie royale de Paris (le grand Opéra), naquit à Paris en 1782. Élève du conservatoire de musique, où elle reçut les leçons du célèbre professeur Garat, Mme Branchu débuta au théâtre de l'Opéra en 1801. Elle succéda à Mlle Maillard. Une voix brillante et pure, une intelligence rare, une sensibilité profonde, et par-dessus tout le talent d'émuouvoir porté au plus haut degré, la rendirent digne de remplacer Mme Saint-Huberty, qui laissait encore des regrets depuis dix ans qu'elle avait quitté le théâtre. Mme Branchu a paru sur la scène, pour la dernière fois, le 27 février 1826, dans le rôle de Sémira

d'Olympie, tragédie lyrique. Jamais représentation n'avait attiré plus de foule, et malgré que le prix des places fût plus que doublé, tous les amateurs et les justes appréciateurs de ses talents ont voulu payer à cette actrice le dernier tribut de leur admiration. Mme Branchu a fait pendant vingt-quatre ans les délices du public.

BRANCIFORTE (DON MICHEL DE GRUA Y VALGUARNERA, marquis de), né en Sicile, vers 1745, était fort jeune, lorsqu'il suivit en 1759, Charles III, qui quittait le trône de Naples pour aller régner en Espagne. Il s'avança rapidement dans la carrière militaire, qu'il avait embrassée, et il était gouverneur-général des îles Canaries, lorsque le célèbre La Pérouse aborda à Ténériffe, en août 1785. Branciforte fit à ce navigateur et à ses équipages un accueil plein de bienveillance. De retour en Espagne, il fut nommé capitaine de la compagnie italienne des gardes-du-corps, et fut fait grand d'Espagne de première classe, le 18 juillet 1791. Ayant épousé à cette époque une sœur de Godoy, duc de la Olondia, il fut créé chevalier de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre de Charles III, et sa femme fut comprise dans la première promotion des chevaliers de l'ordre de Marie-Louise, en mars 1792. Deux ans après il fut nommé vice-roi du Mexique, qu'il gouverna jusqu'en 1798. Pendant son administration, il fit ériger à ses frais une statue équestre et colossale en l'honneur de son souverain (Charles IV) ; en attendant que la statue fut coulée en bronze, le modèle en bois fut posé sur la grande place de Mexico, en décembre 1796. Ce fut le premier monument élevé à la royauté dans le Nouveau-Monde, par les Espagnols, qui, comme on le sait, ne sont pas prodigues de cette sorte d'hommage à leurs rois. Au mois d'août 1799, la tête du cheval étant tombée, et se trouvant hors d'état d'être réparée, don Michel-Joseph de Azanza, successeur de Branciforte, ordonna que le monument entier fut couvert de maçonnerie jusqu'à ce que la statue en bronze eût été coulée. Ce ne fut qu'en 1802 qu'elle fut achevée et solennellement inaugurée. Ce fut le coup d'essai de don Manuel Tolsa, sculpteur et architecte, membre de plusieurs académies, et directeur de celle de Mexico. Branciforte avait été élevé au rang de capitaine-général des armées royales. Après l'invasion des Français en Espagne en 1808, et l'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII, il se rangea dans le parti du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé conseiller d'état le 8 mars 1809, et en septembre, grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne. Possesseur d'une fortune immense, il avait consenti, à titre de prêt au nouveau gouvernement, des obligations pour une somme de quelques millions de réaux ; son intention, à qui il les avait confiées, prit la fuite, et les remit aux membres de la junte qui s'était formée à Seville ; cette affaire déterminait probablement le marquis de Branciforte à quitter l'Espagne ; il se retira auprès de Charles IV, qui était alors à Marseille, et il mourut dans cette ville en 1811, peu de temps avant le départ du vieux monarque pour Rome.

BRAND (CHRISTIAN), célèbre paysagiste autrichien, né à Vienne le 15 novembre 1722, et fils de Chrétien-Helfgott Brand, fameux dans la peinture du paysage. Il eut son père pour maître, et ne tarda pas à le surpasser. L'empereur François I^{er} fut si charmé des talents du jeune Brand, qu'il le chargea de peindre les parois du château de Luxembourg, et le nomma successivement peintre de sa chambre et directeur de l'académie de paysages. Cet artiste était surtout remarquable par la vérité de son coloris et l'art avec lequel il groupait ses figures. Il ne sortit jamais de Vienne, et donna tous ses soins à l'étude de la nature seule. Il mourut

dans la capitale de l'Antriche le 12 juin 1795, âgé de soixante-treize ans environ. Ses principaux tableaux sont : la Bataille de Hockkirchen ; les Quatre Eléments ; le Château d'Austerlitz, et le Marché de Vienne, composé de trente feuilles, et représentant les costumes et les attitudes du peuple.

BRAND (JEAN), antiquaire anglais, né à New-Castle en 1743, dans la classe la plus obscure, travailla quelque temps chez un cordonnier ; mais dans la suite, il acquit assez d'instruction pour être admis au collège de Lincoln à Oxford, où il prit ses degrés de docteur, et entra ensuite dans les ordres sacrés. Pendant qu'il était à l'université, il publia un poème intitulé : *L'Amour illégitime*, écrit tout entier au milieu des ruines du monastère de Godstow, in-4^o, 1775. En 1777, il fit paraître un ouvrage fort curieux intitulé : *Observations sur les antiquités populaires, contenant les antiquités vulgaires de Bourne, avec de nombreuses additions*, in-8^o, 1776. Il s'occupait, jusqu'à sa mort, d'augmenter et de compléter cet ouvrage, dont il parut à cette époque une édition en 2 vol. in-4^o. Brand était secrétaire de la société des antiquaires. Il mourut subitement le 10 septembre 1806. On a de lui, outre les ouvrages cités plus haut : *Histoire et antiquités de la ville et du comté de New-Castle*, a. v. in-4^o, 1789.

BRAND (JEAN), théologien et publiciste anglais, fit ses études au collège de Caius à Cambridge, et y prit ses degrés de docteur. Pendant qu'il était encore à ce collège, il composa, pour le concours d'un prix proposé par l'université de Seaton, qu'il n'obtint pas, un poème intitulé : *la Conscience*. En 1797, il fut nommé recteur de Saint-Georges, et vicaire de Wickam-Skeith. Il est mort en 1808. Outre l'essai dont il a été parlé plus haut, il a publié les ouvrages suivants : 1^o *Observations sur la dette nationale* ; 2^o *Changements survenus dans la constitution de la chambre des communes, et de la répartition inégale de l'impôt sur les terres* ; 3^o *Défense d'un pamphlet attribué à John Reeves, intitulé : Pensées sur le gouvernement*, in-8^o ; 4^o *Essai historique sur les principes des associations politiques*, in-8^o ; 5^o *Lettre sur les propositions de paix faites par Bonaparte*, in-8^o ; 6^o *Résolution des charges élevées contre le marquis de Wellesley, à l'occasion de sa conduite avec le nabab de Oude*, in-8^o.

BRAND (THOMAS) membre de la corporation des chirurgiens de Londres, et ex-chirurgien de l'hôpital royal de Greenwich. On lui doit les ouvrages suivants : *Traduction du traité de M. Sage sur l'écœli fluor*, in-8^o, 1778 ; *Essais chirurgicaux sur les causes et les symptômes des descentes*, in-8^o, 1783 ; *Dissertation sur un garçon qui avait été pris pour une fille*, in-4^o, 1777 ; *Défenses de quelques doctrines méconnues par M. Ford dans ses observations sur les nouvelles opinions de John Hunter*, in-4^o, 1787.

BRANDAU (CONRAD - HENRI), médecin allemand, né à Cassel en 1752, mourut le 6 septembre 1791, à Hanau. Après avoir pris le titre de docteur à Rinteln, en 1777, sous la présidence de Schroeter, il fut nommé, en 1780, professeur de chirurgie et de maladies des yeux au collège de Cassel. Au bout de cinq ans, il passa en la même qualité à l'université de Marbourg. En 1786, il se rendit en Russie, où il ne tarda pas à devenir professeur de chirurgie à Saint-Petersbourg. Trois ans après, on lui confia une place de médecin adjoint de l'un des hôpitaux de Moscou ; mais, en 1791, il revint en Allemagne, et alla se fixer à Hanau où il termina sa carrière, laissant quelques écrits dont voici les titres : *Dissertatio inauguralis sistens observationes de vocis signo in morbis characteristicis*, Rinteln, 1777, in-4^o ; *Programma de chirurgia rationali*, Cassel, 1780, in-4^o ; *Dissertatio sistens observationes quardam de intemperantia et morbis ex*

ipsâ oriundis, Marbourg, 1785, in-4^o ; *Unterhaltende Aufsätze ueber mehrere Theilen der Arzneykunst fuer die, welche Aerzte und nicht Aerzte sind*, Marbourg, 1786 et 1787, in-8^o ; *Rede an der 25 jährigen Jubelfeyer der Regierung K. M. Katharina den 28 juin 1787*, Saint-Petersbourg, 1787, in-4^o.

BRANDE (N. T.), professeur de chimie à l'institution royale de Londres, naquit vers 1746 ; il fut d'abord préparateur de sir Humphrey Davy, et lui succéda, lorsque ce célèbre chimiste quitta cette institution. M. Brande ne s'est point encore fait connaître par de brillantes découvertes, comme son prédécesseur, mais il est considéré comme un des plus habiles expérimentateurs, et c'est à son zèle et à ses soins qu'on doit la prospérité du magnifique laboratoire de l'institution royale. Il a publié plusieurs ouvrages estimés sur les éléments de la chimie et de la minéralogie, et est éditeur d'un journal scientifique qui se distingue par le mérite des mémoires qu'y insèrent un grand nombre de savants sur les diverses branches des sciences physiques.

BRANDES (JEAN-CHRISTIAN), né à Stettin en 1730. Son père après avoir lutté long-temps contre la misère abandonna sa famille. Le jeune Brandes fut confié par sa mère à une tante dévote, qui lui devint bientôt insupportable. Il s'échappa de ses mains et se livra à tous les écarts d'une jeunesse sans principes et sans frein, assez heureux néanmoins, dans son vagabondage, pour ne rien faire qui l'exposât aux poursuites de la justice. Il peignit lui-même dans ses mémoires (*Mon Histoire*, trois volumes in-8^o), les vicissitudes et la misère qu'il éprouva pendant plusieurs années. « Tour à tour mendiant, bateleur, valet d'un charlatan » de campagne, commis d'un magasin de charbon, gardeur de cochons, portefaix, j'errai, » dit-il, en Pologne, en Prusse, en Poméranie. « Ailleurs, il trace d'une manière admirable la lutte de quelques sentiments honnêtes contre les vices résultant d'une vie aussi misérable. C'est à la suite d'une de ces luttes qu'il prit le parti de retourner chez sa mère. On le croyait mort ; il fut accueilli comme l'enfant prodige, et on lui pardonna ses erreurs. Il s'enfuit de nouveau de la maison d'un ministre de Berlin où sa mère et sa tante l'avaient placé, et retomba bientôt dans l'extrême détresse qu'il avait déjà éprouvée. Il n'en fut tiré que par la générosité d'un gentilhomme de Lubek qui le prit à son service, et qui, trouvant en lui un germe de talent, lui fit donner un peu d'éducation, et lui procura quelquefois le plaisir du spectacle. Celui-ci se sentant des dispositions pour le théâtre, s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulants qu'il suivit à Hambourg ; il débuta dans le *Démocrate* de Regnard et dans la *Mort de César* de Voltaire. Aujourd'hui sans engagement, demain placé dans les troupes ambulantes, Brandes passa encore plusieurs fois de l'état de domestique à celui de comédien ; il parut successivement sur les théâtres de Stettin, de Berlin, de Magdebourg, de Breslau, etc., et finit par donner des leçons de danse. Il avait commencé à écrire ses deux premières pièces : *l'Irréversible* et *l'Enlèvement ou l'Erreur visible*, qui furent mal reçues, lorsque l'amitié et les conseils de Lessing lui firent ensuite faire des progrès dans l'art dramatique, et il devint ainsi un des bons acteurs de la troupe du directeur Schach. Tous les liens lui vinrent alors à la fois : il épousa, Charlotte Koch, actrice estimable, spirituelle et sensible. La tragédie de *Miss Fanny*, ou le *Navfrage* ; *Popéra d'Ariane à Naxos* ; le *Marchand anoblé*, comédie, ayant eu un grand succès à Munich, la duchesse Amélie l'appela à Weimar, où il passa les plus heureux moments de sa vie. L'incendie du château de

Weimar, en 1774, força encore Brandes d'aller chercher fortune ailleurs, et de paraître successivement sur les théâtres de Mannheim, de Leipzig et Hambourg; sa femme, et surtout sa fille Minna, lui valurent partout des applaudissements et de forts revenus. Brandes vit bientôt disparaître le bonheur dont il s'était fait une douce habitude; il perdit à peu d'intervalle sa femme et sa fille. Une insouciance totale, suite de sa profonde douleur, lui fit perdre toute sa fortune, et il mourut à Berlin le 10 novembre 1799, dans la plus déplorable détresse. Les mémoires de Brandes ont été traduits en français, 2 vol. in-8°, Paris, 1824; ils font partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

BRANDES (CHARLOTTE-GUILLEMETTE-FRANÇOISE), cantatrice prussienne, fille du précédent, naquit à Berlin le 21 mai 1765. Elle devint première cantatrice au théâtre de Hambourg, et fut généralement désignée sous le nom de *Minna*. Cette artiste célèbre chanta constamment, depuis 1782 jusqu'à l'époque de sa mort, non seulement les rôles les plus difficiles de l'opéra, mais elle se faisait aussi entendre comme virtuose sur le forté-piano, aux concerts publics et particuliers de Hambourg et ailleurs; elle avait en même temps beaucoup de connaissances théoriques en musique, qualité assez rare dans une cantatrice. Elle mourut à Hambourg, le 13 juin 1798, à peine âgée de trente-trois ans, et victime de son enthousiasme excessif pour son art. Herold publia, dans la même année, un recueil de ses compositions, qui consistent en ariettes italiennes et allemandes pour le clavecin, et différentes autres pièces pour cet instrument.

BRANDES (ERNEST), né à Hanovre en 1758, réunis des qualités qui vont rarement ensemble; le profond d'un homme d'état et la finesse d'un homme du monde; il étudia son siècle et les hommes, et cette étude lui fut plus d'une fois utile pour la conduite de sa vie. Elève à l'université de Göttingue, dont il devint directeur, après avoir été secrétaire du cabinet de Hanovre, il rendit tous les services qui dépendaient de lui, à tous ceux qui lui avaient donné des soins. Cette université, l'une des plus célèbres de l'Allemagne, comptait alors parmi ses professeurs les plus distingués, Heyne et Blumenbach, beaux-frères de Brandes. Il voyagea en Angleterre, y connut le célèbre Burke, avec lequel il se lia étroitement, et revint exercer à Hanovre la place de conseiller intime du cabinet. Il y mourut le 15 mai 1810. Les ouvrages de Brandes offrent des contrastes remarquables, des vues étendues et des observations minutieuses. On peut s'en convaincre en lisant ses *Remarques sur les femmes*, 1787; ses *Traités sur l'esprit du temps en Allemagne, vers la fin du dix-huitième siècle, et sur la coutume de se faire tutoyer par ses enfants*. Il est plus égal et plus soutenu dans son *Analyse des ouvrages de Burke sur la révolution française*, et dans celle des *Mémoires de l'abbé Barruel sur le jacobinisme*. On y voit un caractère morose et misanthropique, mais l'amertume de ses réflexions tient au plan qu'il a suivi; il a vu de près les hautes classes de la société dans un état d'effervescence, et c'est en voulant tout approfondir et peindre tout ce qu'il avait vu, que ses ouvrages se sont imprégnés du fiel qu'on y remarque; malgré les préjugés qui l'environnaient en Allemagne, il a assez bien apprécié la révolution française; quelques erreurs où l'entraînaient ses nombreuses conjectures déparent un peu ses *Considérations politiques sur la révolution française*, mais ne l'empêchent pas de réfuter complètement l'abbé Barruel, ce qui n'est pas difficile quand il ne s'agit que d'opposer des faits à des mensonges. Les deux beaux-frères de Brandes ont fait tous deux son éloge; c'est assez dire qu'ils

ont usé largement du privilège de l'exagération dans ces sortes d'ouvrages.

BRANDIS (JEAN-FRANÇOIS), savant professeur allemand, né à Hildesheim le 11 septembre 1760, professa le droit romain et le droit germanique à l'université de Göttingue, et des commencements heureux faisaient espérer un grand jurisconsulte lorsqu'il mourut en 1799. On a de lui : 1° *Dissertatio inauguralis de verbis ordinis succedendi*, etc., 1784; 2° *Histoire de la constitution intérieure de la chambre impériale*, etc., en allemand, 1785; *Sur le droit public de l'empire et ses sources*, etc., id., 1788, etc.

BRANDIS (JOACHIM-DIETRICH), médecin allemand, qui vit encore, est né à Hildesheim le 18 mars 1765. Il a fait ses études à Göttingue et a reçu le doctorat dans cette université. Nommé physicien de Steuervard en 1787, il est devenu l'année suivante membre du conseil de santé de sa ville natale, puis conseiller du duc de Brunswick à Holsmünden. En 1803, le roi de Danemarck l'a nommé son premier médecin, et professeur de médecine à l'université de Kiel. On a de lui : *De oleorum unguinorum natura*, Göttingue, 1785, in-4°; *Uebersicht der allgemeinen Gesundheitslehre zur Anknüpfung akademischer Vorlesungen*, Göttingue, 1786, in-4°; *Technologisches Taschenbuch fuer Knechtler, Fabrikanten und Metallurgen, auf das Jahr*, Göttingue, 1780, in-12, anonyme; *Anleitung zum Gebrauch des Driburgers Bades und Braumans, nebst einer kurzen Beschreibung der dortigen Anlagen und Gegend*, Münster, 1792, in-8°; *Versuch ueber die Metastasen*, Hanovre, 1798, in-8°; *Versuch ueber die Lebenskraft*, Hanovre, 1799, in-8°; *Erfahrungen ueber die Wirkung der Eisenmittel im Allgemeinen und des Driburgers Wassers insbesondere*, Hanovre, 1803, in-8°; *Pathologie, oder Lehre von den affekten der lebendigen Organismen*, Hambourg, 1808, in-8°; *Ueber physischen heilsmittel und Magnetismus*, Copenhague, 1818, in-8°.

BRANDISH (JOSEPH), membre du collège royal des chirurgiens de Londres, et chirurgien du duc de Sussex, a publié : *Observations sur l'usage de l'acide caustique dans les scrophules et autres maladies chroniques*. M. Brandish fut, pendant quelque temps, l'un des collaborateurs du *Journal médical de Londres*.

BRANDRETH (JÉRÉMIAS), brigand anglais, né dans le comté de Nottingham, s'est acquis une funeste célébrité dans les troubles qui éclatèrent en 1817. Inquiet et turbulent par caractère, il essaya successivement de plusieurs professions dont aucune ne le fixa; mais à peine la carrière insurrectionnelle s'ouvrit-elle devant lui qu'il y devança tous ses associés, et devint bientôt leur chef. Son audace et sa féroce le rendaient digne de ce poste odieux; il avait tué de sa propre main un malheureux ouvrier qui, moins cruel que lui, avait voulu s'opposer à ses violences, et l'on doit s'étonner, d'après cet acte barbare, que le mouvement qu'il dirigeait se soit borné au pillage et à la destruction de quelques machines. Jeté dans les prisons avec quelques uns de ses complices, il y soutint l'inflexibilité de son caractère, et eut la tête tranchée, ainsi que celui qui passait pour son lieutenant; leurs corps, d'après un reste de barbarie que la civilisation n'a pas encore détruite, furent rompus en quatre quartiers. Les feuilles publiques de Londres ont publié dans le temps que le compagnon de Brandreth, au moment où il n'avait plus rien à craindre de la justice des hommes, avait déclaré que l'insurrection dont il périssait victime avait été fomentée par les menées de la police, et qu'un ministre puissant n'y était pas étranger.

BRANDT (JOSEPH), sauvage de la nation des Ojibwagés, né dans le haut Canada, avait été fait prisonnier avec sa famille par un Anglo-Amé-

ricain et conduit à Philadelphie. Son maître le prit en amitié, l'adopta pour son fils, et lui fit faire ses études au collège d'Harvard; beaucoup de disposition naturelle et d'application en firent un élève distingué. Il s'appliqua surtout à la langue grecque, et y fit de tels progrès qu'il fut en état de traduire dans l'idiôme de son pays l'évangile de saint Matthieu. C'était l'époque où l'Amérique s'insurgea contre la tyrannie anglaise. Les compatriotes de Brandt, soulevés par l'Angleterre, avaient pris parti contre la nouvelle république, et Brandt suivait la même cause dans l'armée anglaise, ou il obtint un avancement rapide par sa bravoure; mais il ne put se défendre de la férocity qu'il avait puisée dans le sang indien. En voici une preuve incontestable. Il se trouvait dans la tente de son général au moment où l'on amenait des prisonniers américains, Brandt s'élance sur l'un d'eux, l'étend mort d'un coup de tomahawk, et s'écrie: « Ah! j'avais besoin de son sang! » Les officiers qui étaient présents lui montrèrent en vain la perfidie et la lâcheté de son action: « Vous vous rassemblez dix mille pour assassiner vos ennemis, dit-il froidement; moi, j'en tue un; quelle est la différence? » Il était capitaine au moment où la guerre d'Amérique fut terminée, et reçut une pension du roi d'Angleterre en récompense de ses services. Il existait encore il y a quelques années dans une habitation qu'il s'était faite sur les bords du lac Ontario. Il a toujours conservé la barbarie sauvage avec les mœurs européennes. Sa vie fut un mélange constant de vertus et de vices: humain et hospitalier, il punissait de mort ses esclaves pour les moindres fautes; la chasse, la culture de son jardin, la lecture des meilleurs livres anglais, faisaient toute son occupation; il lisait la Bible dans les moments qui lui restaient ensuite, et il a tué son fils de sa propre main.

BRANICKI (F. X.), noble Polonois, réunissait à tous les dons de la nature, une fortune immense et des talents distingués; il pouvait prétendre aux premières places de l'état, et il les obtint. Nommé successivement général et grand maréchal de la couronne, il parut justifier la confiance de ses compatriotes, qui déjà voyaient en lui un vengeur de leurs droits, méconnus par la Russie. Mais au moment du danger, il se déclara pour les ennemis de sa patrie, et passa dans leurs rangs; s'il fut guidé par le motif de conserver sa fortune, il vit bientôt ce que les traîtres doivent attendre d'un peuple libre: son palais fut mis au pillage, et ses propriétés furent dévastées. Lui-même, sommé par le tribunal criminel de Varovie, de comparaître pour se justifier, et ne l'ayant pas fait, fut condamné à mort comme traître à la patrie. Il avait prévu le sort qui l'attendait, et s'y était soustrait en se réfugiant en Russie; il eut recours à la protection de Catherine II, qui l'éleva au grade de général en chef de ses armées.

BRARD (C. Phospen), ingénieur de l'école des mines de Paris, ancien directeur des mines de Servoz, en Savoie, travailla long-temps sous la direction de M. Fajjas de Saint-Fond, professeur distingué du musée d'histoire naturelle, fit avec lui plusieurs voyages qui avaient pour but l'avancement de la minéralogie. On doit à ses recherches une partie précieuse des minéraux du musée d'histoire naturelle. Les principaux ouvrages de M. Brard sont: 1° *Manuel du minéralogiste et du géologue voyageur* 1805, in-8°; ce livre est remarquable par la clarté des préceptes, la finesse des observations et la sagesse des conseils qu'y trouveront les voyageurs qui auront à s'occuper de géologie et de minéralogie; 2° *Traité des pierres précieuses*, 1808, 2 vol. in-8°; 3° *Histoire des coquilles*

terrestres et fluviatiles qui vivent dans les environs de Paris, 1815, in-12, orné de dix gravures; 4° *Minéralogie appliquée aux arts, ou Histoire des minéraux qui sont employés dans l'agriculture, l'économie domestique, la médecine, l'architecture, la peinture, la bijouterie, etc.*; 5° *Recueil de planches, de coquilles fossiles des environs de Paris*, par Lamarche, in-4°; 1823; 6° *Nouveaux éléments de minéralogie*, in-8°, 1824, 2^e édition du 20^e 1827; 7° *Minéralogie populaire, ou Avis aux cultivateurs et aux artisans, sur les terres, les pierres, les sables, etc., qu'ils emploient journellement*, in-18, 1826, Paris. Ce petit ouvrage a remporté le prix décerné par la société pour l'instruction élémentaire, et fait partie de la bibliothèque d'instruction élémentaire.

BRASCHI (J. Ance), pape, etc. Voy. PIE VI. **BRASCHI-ONESTI** (le duc), neveu du pape Pie VI, naquit, en 1748, à Césène, petite ville de la Romagne, d'une famille noble, mais peu fortunée, et vint à Rome aussitôt l'élection de son oncle au souverain pontificat, pour y jouir de tous les droits attachés au népotisme. Le jeune Braschi fut d'abord créé duc; on le maria ensuite à l'héritière de la famille Falconieri, jeune personne aussi riche que jolie; et son frère, qui était abbé, fut fait cardinal, sous le titre de *cardinal-neveu*. Le duc de Braschi ne parut pas indigne de sa nouvelle fortune. Admis aux affaires du gouvernement, il se fit remarquer par beaucoup de franchise et de droiture; il partagea le sort de son oncle, lorsque celui-ci fut persécuté par le directoire français, et ne conserva de ses biens que ce que la générosité des commissaires put soustraire à la tyrannie directoriale, comme faisant partie de la dot de la duchesse Braschi. Après la mort de Pie VI, il repartit à Rome sous son successeur; et lorsque celui-ci eut été amené captif en France, le duc Braschi, maire de la capitale du monde chrétien, devenue chef-lieu d'un département français, vint à Paris pour y défendre les intérêts de ses administrés, sacrifiant ainsi ses ressentiments particuliers au bien de son pays; sa loyauté, bien connue, lui fit obtenir du gouvernement français la justice qu'il était venu réclamer. Céder aux circonstances, tel fut le plan qu'il suivit constamment tant que dura l'empire de Napoléon. On le lui a reproché comme une faiblesse; d'autres, au contraire, y trouvent le témoignage le plus honorable de sa vie; ce qui l'honore moins peut-être, c'est d'avoir trop ambitionné la faveur d'être nommé sénateur français, et d'avoir été trop sensible au refus constant de Napoléon de lui accorder cette marque de bienveillance. Le duc Braschi vécut dans la retraite, après le rétablissement du trône pontifical; il éprouva bientôt des accès de goutte, auxquels il succomba en 1818. La duchesse Braschi, qui s'était mariée à Naples, l'avait précédé au tombeau quelque temps auparavant.

BRASCHI (le cardinal), frère du précédent, né comme lui à Césène en 1753, ne fut pas nommé cardinal par son oncle Pie VI, immédiatement après son élévation au trône pontifical; mais il fut obligé de donner auparavant des preuves de capacité, en parcourant la carrière de la judicature dans tous ses emplois. Il remplit ensuite la place importante de secrétaire des brefs et de protecteur de la religion de Malte. Il jouit peu des avantages que lui promettait l'élévation de sa famille, étant devenu de bonne heure sujet à des attaques de goutte par suite de ses excès, qui finirent par le priver de l'usage de ses membres. Il dut à des infirmités la faveur de se retirer à Césène, lors de l'expulsion des cardinaux. Il revint à Rome après le retour du pape. Il mourut en 1820.

BRAULT (Charles), né à Poitiers, y était

théologal et professeur de théologie, quand il émigra, pour ne pas prêter serment à la constitution civile du clergé. Rentré en France, il fut nommé évêque de Bayeux en 1802, et eut, par sa tolérance, surmonter bien des préventions, et apaiser les passions encore irritées, bien qu'au milieu des grandeurs, il conserva des mœurs simples. L'oncien était la principale qualité de son éloquence; mais il a été l'un des prélats qui ont le plus adulé Napoléon. Au concile tenu à Paris en 1811, il parut zélé partisan des libertés gallicanes, et néanmoins il s'attira les faveurs de la cour de Rome, quoiqu'il eût ostensiblement désapprouvé l'ultramontanisme de l'évêque de Troyes (M. de Boulogne), et de celui de Gand (M. de Broglie). Le diocèse de Bayeux, même sous l'empire, revint plusieurs confréries, eut des missions, plusieurs séminaires, des couvents, et enfin une superbe maison bâtie expresse pour les missionnaires. Nommé à l'archevêché d'Albi, par suite du concordat de 1817, M. Brau préféra d'abord rester à Bayeux, parcequ'il s'attendait à l'archevêché de Rouen. Il s'est depuis résigné à accepter le siège d'Albi.

BRAULT (L.), employé aux postes sous l'empire, fut destitué à la seconde restauration et nommé quelques années plus tard à la sous-préfecture de Castellaudary qu'il échangea bientôt pour celle de Lachâtre. Peu propre au travail des élections, il se refusa à ce que le ministère exigeait de lui, et résigna sa place. On a de lui, outre une foule de pièces fugitives qu'il a successivement insérées dans les journaux; *Ode sur le désastre de la frégate la Méduse*, in-8°, 1818; *Poésies politiques*, 2 vol. in-12, 1826.

BRAUN (HEINRICH), naquit à Trossberg, le 17 mars 1732, et entra, à l'âge de dix-huit ans, dans l'ordre de Saint-Benoît; d'heureuses dispositions, jointes à un travail constant, en firent un savant précoce, et, dès 1757, il fut appelé à Munich pour y professer l'allemand, la poésie et l'éloquence, et bientôt l'académie des sciences de cette ville l'admit au nombre de ses membres. Chargé, en 1777, de la direction générale des lycées, des gymnases et des autres écoles publiques de la Bavière et du Haut-Palatinate il crut devoir profiter de l'influence que lui donnait cette place pour introduire, dans l'enseignement, des réformes utiles, car, quoique moine lui-même, il sentait les inconvénients de laisser l'éducation entièrement livrée aux moines; mais il ne tarda pas à s'apercevoir combien l'ornière de la routine est difficile à combler, et voyant que ses efforts étaient inutiles, il renonça à ses fonctions. Il composa, en langue allemande, plusieurs ouvrages recommandables, et qui ont contribué à l'amélioration des méthodes d'enseignement en Allemagne, voici les principaux: 1° *Le Patricien bavarois*, écrit périodique, 1769, 2 vol. in-8°; 2° *Plan pour la nouvelle organisation des écoles en Bavière*, 1770, in-8°; 3° *Éléments d'arithmétique à l'usage des écoles*, 1770, in-8°; 4° *Éléments de latin*, 1778, in-8°; 5° *Histoire de la réformation des écoles bavaroises*, 1783, in-8°; 6° *L'Art épistolaire pour les Allemands*, 1787, in-8°; 7° *L'Année ecclésiastique catholique*, 1785, 2 vol. in-8°; 8° *Synonymes latins*, 1790; enfin on lui doit des éditions de plusieurs classiques latins, tels que *César*, *Salluste*, etc., destinées aux jeunes étudiants. Braun avait aussi commencé à traduire la *Bible* d'après la version latine, appelée *Vulgate*; mais sa mort arrivée, le 8 novembre 1790, l'empêcha d'achever cet ouvrage.

BRAUN (JOSEPH), maréchal-de-camp. Voyez le supplément.

BRAUN (ADAM), né à Mayence, le 3 mai 1765, reçut le triple doctorat en philosophie, en th. o-

logie et en médecine. Il a été professeur honoraire, chanoine et curé catholique à Maybourg. Nous connaissons de lui: *Ueber die Sorge fuer die Weiblichen Brüste*, Erford, 1805, 2 vol. in-8°; *Beschreibung eines begutachten Dendrometers oder Baummessers*, Celle, 1805, in-4°; *Medizinischer Rathgeber ueber die, besonders unter dem Landvolke Herrschenden, schädlichen Gebrauche und Vorurtheile*, Ulm, 1806, in-8°.

BRAUN (FASOTNIC), médecin à Gnelingen, dans le royaume de Wurtemberg, a publié: *Sieg der Vernunft ueber die Vorurtheile des unangelesenen Theils der Menschen, bey Behandlung und Pflegung der blutenden Kinder*, Heilbronn, 1803, in-8°; *Ueber Spitalanrichtungen, fuer Krankensaarier*, Heilbronn, 1808, in-8°.

BRAUN (PLACINE), bénédictin, bibliothécaire et archiviste au chapitre de Saint-Ulric et de Sainte-Afra, à Angsbourg, né, le 11 février 1756, à Pottingen en Bavière, a publié les ouvrages suivants: 1° *Notitia historico-literaria de libris ab arte typographica inventionis usque ad annum 1479 impressis: in bibliotheca liberi, ac imperialis monasterii ad SS. Udalricum, et Afram Augustae extantibus. Augustae Vindelicorum*, 1788, 2 vol. in-4°; 2° *Notitia historico-literaria de codicibus mss. in bibliotheca monasterii SS. Udalrici et Afrae extantibus, etc.*, ibid., 1790 à 1796, 6 vol. in-4°. L'importance de la bibliothèque, confiée aux soins de Braun, recommande suffisamment ces deux ouvrages aux savants et aux bibliographes. On doit encore à ce savant les *Vies de saint Ulric, de saint Lambert, et de sainte Afra martyre*.

BRAUN (JEAN-FRANÇOIS de), né à Léna, le 9 janvier 1722, mort à Langensalza, en 1799, dans une misère profonde, avait servi en Autriche et en Hollande. Il a laissé un ouvrage estimé: *Histoire des maisons électorales et souveraines de Saxe, originaires du Thuringe et de Mîmia*, Langensalza, 1778 à 1781, 3 vol in-4°.

BRAUNE (CARÉTIER-GODEFROY-CHARLES), né à Nehra-sur-Unstrut, le 30 juillet 1765, et reçu docteur à Leipsick, en 1798, a publié: *Quaedam de carcinomatibus semiotici*, Leipsick, 1791, in-8°; *Yersuch ueber den Pemphigus und das Blasenfeber*, Leipsick, 1795, in-8°; *Dissertatio inauguralis topographica medicæ Lipsiensis specimen*, 1798, in-8°. Il a traduit du grec en allemand, le *Traité des plaies d'Hippocrate*, Leipsick, 1785, in-8°.

BRAUNE (FRANÇOIS-ANTOINE de), botaniste allemand, secrétaire du gouvernement de Salzbourg au département des mines, né à Zell, dans le Pinzgau, le 16 mars 1766, a publié, en langue allemande, une *Flora de Salzbourg*, 2 part. in-8°, Salzbourg, 1797. Hoppe a donné un supplément à cette Flora dans son *Botanisches Taschenbuch*. Il a fourni en outre des mémoires à plusieurs journaux savants.

BRAY (WILLIAM), originaire de Shere, dans le comté de Surrey, membre et trésorier de la société des antiquaires de Londres, est auteur des ouvrages suivants: *Esquisses d'un voyage dans le Derbyshire et le Yorkshire*, in-8°, 1778, sous nom d'auteur (il mit son nom à la seconde édition qui parut en 1783). *Histoire des antiquités du comté de Surrey, extraits des matériaux laissés par le révérend Owen Manning*, et continués jusqu'à ce jour, 2 vol. in-fol., 1804 et 1809. La plus grande partie de cet ouvrage important, qui doit avoir un troisième volume, peut, à juste titre, être attribué à M. Bray. Il a fourni quelques mémoires d'archéologie.

BRAYEL (MICHEL, baron), lieutenant-général, né à Neuf-Brisach, le 29 décembre 1760, entra au service en 1784, et obtint, en 1792, le grade d'adjudant-major, qu'il garda jusqu'au 28 vendémiaire

an 5. Il fut nommé capitaine immédiatement après l'affaire d'Emedrug, en Briscaw, où il avait rallié environ deux mille tirailleurs qui fuyaient sans ordre, et sauva, par ses sages dispositions et son audace, la division du général Manquès. Il dégagea, en l'an 8, près l'abbaye de Rochembourg, en Bavière, cinq compagnies de son régiment qui étaient écrasées par des forces supérieures; obtint le brevet de chef de bataillon. Dans la même campagne, au combat de Hag, il se fit particulièrement remarquer en chargeant à la tête de son bataillon, une colonne autrichienne qu'il dispersa en faisant bon nombre de prisonniers. A la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1805, il soutint la division Legrand, rejeta l'ennemi dans un bois, et lui enleva quatre pièces de canon. Pour récompense de cette belle action, il fut promu, par le général Moreau, au grade de colonel, promotion que le premier consul ne confirma pas. A la création des majors de l'armée, il fut réintégré dans ce grade et mis à la tête d'un des corps de grenadiers de la division du général Audinot. Dans la campagne de 1815, il dispersa l'aile gauche de l'arrière garde russe, et, au combat de Hohenbrun, lui fit huit cents prisonniers. A la bataille d'Austerlitz, il fit capituler une colonne de huit mille Russes, qui s'étaient imprudemment engagés dans un défilé. Nommé, après cette mémorable journée, colonel du 2^e régiment d'infanterie légère, il fit en 1807, la campagne de Prusse, commanda l'avant-garde du 100^e corps d'armée (maréchal Lefebvre), se distingua au siège de Dantzick, fut décoré après la reddition de cette place, de la croix d'officier de la légion d'honneur. Dangereusement blessé à l'affaire de Heilsberg, il alla combattre en Espagne, fut nommé commandant de la légion d'honneur après la bataille de Burgos. Le combat de Saint-Vincent de la Baraque ne lui fut pas moins honorable: chargé de poursuivre les débris de l'armée ennemie, il les accula au pont, et les attaqua, les battit, et leur fit trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le chef d'état-major-général s'empara de plusieurs bateaux chargés d'artillerie, de munitions et d'habillements, qui servirent à approvisionner l'armée. En Portugal, il contribua puissamment à enlever de vive force le camp retranché sous les murs d'Oporto; recut, à l'issue de cette campagne, le brevet de général de brigade. Il se distingua encore à la bataille d'Ocaña et à l'affaire de la Sierra-Morena. Il enleva de vive force le 38^e léger et le 105^e de ligne le Pina-Peros, considéré comme la clef de l'Andalousie. Chargé de se réunir au 2^e corps d'armée en position devant Mérida, il traversa, à la tête de cinq bataillons d'infanterie légère et deux régiments de dragons, les vastes plaines de l'Estramadure en présence de quinze mille hommes commandés par la Romana. Ses savantes dispositions et sa belle contenance imposèrent tellement aux Espagnols, qu'ils n'osèrent pas l'attaquer dans sa marche. A la bataille de Albuera, il se distingua par sa constance, deux fois, à la tête de sa brigade, il prit et reprit à la baïonnette la position qu'occupaient les Anglais; obligé de céder à des forces numériques bien supérieures aux siennes, il se préparait à une troisième attaque, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui fractura la jambe gauche et mit un terme à ses exploits. En 1813, il repartit, quoique marchant encore avec des béquilles, sur les champs de bataille de la Silésie. Il fut promu au grade de général de division à l'affaire de Buntzlau, où l'armée le vit seul avec sa brigade rétablir et passer un pont sous le feu roulant de l'ennemi, qu'il fit rétrograder jusque dans la ville, où il lui fit poser les armes. Il continua son mouvement, s'empara d'un plateau gardé par quinze cents Russes, position qui devenait indispensable

au retour du 11^e corps repoussé par des forces supérieures et prêt à perdre toute son artillerie; il soutint avec ses neuf mille hommes le choc de cinquante mille combattants, et protégea pendant quatre heures ce corps qui était enveloppé de toutes parts. Brayer participa successivement aux trois batailles qui se livrèrent devant Leipzig; un boulet atteignit, à la dernière, le cheval qu'il montait, et lui fit une forte contusion à la cuisse. Il fit la campagne de 1814; fut nommé, au retour de l'île d'Elbe, commandant d'une division de la garde, gouverneur de Versailles et des Triansons, comte et pair de France. Il fut chargé ensuite d'apaiser les troubles des départements du Ouest, où il se conduisit avec une rare modération. Compris néanmoins dans l'ordonnance du 24 juillet, il se réfugia en Prusse, où il fut reçu avec distinction. Depuis, il passa aux Etats-Unis et dans l'Amérique meridionale. Il prit du service dans la république de Buenos-Ayres; fut obligé de se retirer par suite des intrigues d'un cabinet étranger; compris dans la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, il fut réintégré dans tous ses droits, titres, grades et honneurs, et mis à la retraite.

BRAVER SAINT-LÉON (M^{me} LOUISE-MARGUERITE-JEANNE-MADELINE), née, en 1765, à Chandernagor, reçut une brillante éducation à Paris. Elle a publié: 1^o *Eugénie et Virginia*, 1800, 2 vol. in-12; 2^o *Dorville et Juliette*, ou *le Réveil des illusions*, 1801, 3 vol. in-12; 3^o *la Pire et la Fille*, traduit de l'anglais de mistress Opie, 1802, in-12; 4^o *Alexina*, ou *la Vieille Tour du château de Ho-dein*, 1813, 4 vol. in-12; 5^o *Athanasie de Réalmont*, 1817, 2 vol. in-12; 6^o *le Pavillon chinois*, 1825, in-18.

BRAZIER (N.), né à Paris, est sans contredit l'un des plus féconds auteurs dramatiques de notre siècle; nous connaissons plus de cent vaudevilles imprimés auxquels il a eu part. Nombre de ses pièces ont été faites en société avec MM. Rougemont, Merle, Ourry, etc., mais surtout avec M. Dumersan qui, dramatisé par goût et numismate par état, l'aide depuis vingt ans de son indispensable collaboration. Nous citerons seulement: 1^o *Maire André et Poinssinet*, comédie-vaudeville, avec Dumersan, 1803, in-8^o; 2^o *la Ci-devant jeune homme*, id., avec Merle, 1812, in-8^o; 3^o *la Jeunesse de Henri IV*, avec id., 1814, in-8^o; 4^o *le Saoutier et le Financier*, avec id., 1815, in-8^o; 5^o *le Petit Jehan de Saintré*, comédie en trois actes, avec Dumersan, 1817, in-8^o; 6^o *Pruille et Tacomet*, vaudeville, avec Merle, 1818, in-8^o; 7^o *le Coin de rue*, id., avec Dumersan, id., 1820, in-8^o; 8^o *les Bonnes d'enfants*, id., avec id., 1820, in-8^o; 9^o *le Soldat labourneur*, 1821; 10^o *les Cuzinari res*, id., avec Dumersan, 1823, in-8^o, etc. M. Brazier est devenu la principale colonne des théâtres des boulevards, où l'on ne peut aujourd'hui se présenter que sous sa protection ou celle de quelques autres qui, moins délicats que lui, savent exploiter merveilleusement ce genre d'industrie. En laissant jouer quelques pièces d'auteurs étrangers à leur coterie, ces messieurs n'exigent jamais qu'une part dans la gloire et dans les bénéfices que procure l'ouvrage auquel ils ont daigné mettre leur nom, ce qui explique suffisamment leur fécondité. Nous n'accusons pas toutefois M. Brazier de s'emparer, d'une manière aussi peu délicate, des ouvrages d'autrui, puisque lui-même tient tellement à ce qui lui appartient qu'il a soin, pour qu'on ne change pas son chapeau avec lui, d'y faire inscrire en lettres d'or: *Ex libris Brazier*.

BREARD (JEAN-JACQUES), adopta avec enthousiasme les principes de la révolution, et prit part à presque toutes les mesures exagérées qui la déshonorèrent. Vice-président du département de la Cha-

rente-inférieure en 1790, il fut nommé député, en 1791, à l'assemblée législative, fit décréter d'arrestation Gauthier, Malvoisin et Marc fils comme embaucheurs pour l'armée des princes. En février 1792, il instruisit l'assemblée des troubles d'Avignon, dénonça, en juillet, le journal de Mallet-Pugan, et demanda, au mois d'août, la confiscation des biens de ceux qui fomentaient des troubles. Conventionnel au mois de septembre, il fut chargé de retirer du greffe du tribunal, au 10 août, les pièces concernant Louis XVI, dont il vota la mort sans appel ni sursis, demanda que le procès-verbal de condamnation fut envoyé dans les départements, et combattit le projet de bannissement contre la famille des Bourbons. Il proposa des visites domiciliaires après l'assassinat de Michel Lepelletier, fut nommé secrétaire le 24 janvier, président le 28 février, et peu après membre des comités de sûreté générale et de salut public; il dénonça le ministre Bouchotte le 25 mai, et justifia Marat qu'il croyait pur, disait-il, mais égaré. Le 26 avril les commissaires de Saint-Domingue, Polverel et Santhonax, furent sur sa demande décrétés d'arrestation. Le 25 juillet, il demanda qu'on traitât, comme émigrés, tous ceux qui se réfugiaient dans une ville rebelle. Il signala, le 4 août, sa nouvelle nomination à la présidence en provoquant l'arrestation des étrangers suspects; il se montra néanmoins sage et modéré dans les mesures qu'il ordonna à Brest, où il avait été envoyé en mission pour l'organisation de l'escadre. Le 13 avril 1794, il se rangea de l'avis de Saint-Just pour expulser de Paris tous les nobles. Le 8 thermidor, Bréard fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de force à l'impression du discours de Robespierre, et le 11 il entra au comité de salut public. Les temps étaient changés; Polverel et Santhonax n'étaient plus coupables; il leur fit rendre à cette époque la liberté. Fouquier-Tinville, comme complice de Robespierre, comparut à la barre; Bréard l'interpella vivement, mais il n'eut garde de le confondre avec les membres réels des anciens comités; leur influence avait effacé leurs crimes. Jusqu'ici Bréard s'était montré plus faible que méchant; il n'avait reculé devant aucune mesure acerbe, mais il avait fait le bien quand il avait pu le faire impunément. Aujourd'hui que les passions extrêmes sont éteintes, que les crimes sont en discrédit, il ne sera plus remarqué que par des traits honorables; ainsi il vint au secours des habitants de Bédouin, demandant vengeance contre les fureurs de Maignet; ainsi il provoqua des mesures sévères contre les membres du comité révolutionnaire de Nantes, quoiqu'ils aient été acquittés par le tribunal révolutionnaire de Paris; ainsi il reconnut hautement la pureté des intentions de l'ancien ministre Garat, et parla énergiquement en faveur du décret qui rétablit la mémoire des vingt-un girondins, morts le 31 octobre sur l'échafaud, et qui institue une fête expiatoire en leur honneur. Ce te espèce de rétractation de ses anciens principes lui rendit l'estime de ses collègues, et il remplit au comité de salut public le 4 janvier 1795 (15 nivôse an 3). Après la session conventionnelle, il passa au conseil des anciens par suite de la réélection des deux tiers, et en devint successivement secrétaire et président. La révolution du 18 brumaire le porta au nouveau corps législatif, dont il fit partie jusqu'en 1803. Depuis cette époque, il n'a plus reparu dans les fonctions publiques.

BREARD-DE-NEUVILLE (N.), licencié en théologie et conseiller au parlement de Dijon, né dans cette ville au mois de mars 1748, mort à Paris à la fin de 1817 ou au commencement de 1818, a publié : 1° *la Nécessité de se soumettre à la convention entre Pie VII et le gouvernement français*, 1802, in-

8°; 2° *Question de droit très importante*, 1814; 3° *Traité des Pandectes de Justinien, mises dans un nouvel ordre par Potliur*, 1818 à 1823, 24 vol. in-8°; les premiers volumes de cette traduction, très inférieure à celle que Huloit a donnée du texte pur, ce que nous prouverions par de nombreux exemples si notre cadre le permettait, furent d'abord imprimés en 1807 et années suivantes; l'entreprise ayant été interrompue, a été recommencée par les soins de M. Morreau de Monthalin, avocat; mais la nouvelle édition, supérieure à la première sous le rapport typographique, contient encore assez de fautes, et même de fautes graves, pour devoir être lue avec beaucoup de précautions.

BRECHTEL (HENRI-IGNACE), lieutenant-colonel d'artillerie, officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né le 1^{er} février 1786, à Buzheim (Bas-Rhin), aimait d'abord passionnément les lettres, et leur préféra bientôt les armes. Elève à l'école polytechnique à quinze ans, à celle d'artillerie et du génie à Metz deux ans après, il fut nommé le 9 mars 1806, lieutenant en second dans le 3^e régiment d'artillerie à cheval. Les circonstances secondèrent merveilleusement sa valeur; la campagne de Prusse allait commencer, et Brechtel se trouva à Schleitz, à Jéna, à Hall, à Lubeck, à Eylau et à Heilsberg. Partout il se distingua sous les yeux de l'empereur, qui lui accorda la décoration de la légion d'honneur, et lui donna des éloges qu'il justifia à la célèbre bataille de Friedland, où on le vit combattre, le bras en écharpe, à la tête de l'artillerie de la division Latour-Maubourg. Passé en Espagne en 1808, avec la division Milhaud, il donna les plus grandes preuves de courage à Burgos, Ciudad-Réal, Santa-Cruce, Talaveyra, et eut une grande part aux succès de ces différentes journées. Cet officier mit le comble à sa réputation dans les combats qui précéderent la bataille d'Ocaña, dans laquelle il eut la jambe fracassée par un boulet de canon. Le maréchal duc de Dalmatie le voyant dans cet état, cherchait à le consoler : « M. le maréchal, répondit le brave Brechtel, n'est une jambe de moins, mais cela ne m'empêchera pas d'être sous peu à cheval et de combattre. » Il survécut en effet à l'opération, et reparut dans les rangs français pour y recevoir de nouvelles blessures, en rendant de nouveaux services. Nommé capitaine en 1810, chef d'escadron au mois de juin 1812, il était major, quand Napoléon le nomma le *brave des braves*, à la bataille de la Bérésina, sous les yeux de toute l'armée, témoin du zèle et de l'activité avec lesquels il soutint le passage du pont, en qualité de commandant d'artillerie. Le major Brechtel était, en 1813, à la tête de l'artillerie de Spandau, et commandait en 1815, la place de Neuf-Brisach, pendant son blocus. Retiré en Alsace, il jouit, au milieu de ses concitoyens, de l'estime que lui a méritée son dévouement à la patrie.

BREE (MATHIEU VAN), premier peintre du prince royal des Pays-Bas, premier professeur à l'académie royale d'Anvers, membre de la société royale des beaux-arts de Gand, de l'institut royal des Pays-Bas, né à Anvers vers 1773, fut l'élève de M. Vincent, et mérita, par son talent, la protection de l'impératrice Joséphine, qui le choisit pour l'un de ses peintres. Ce fut quelque temps après l'exposition, au concours de 1798, de son tableau représentant la Mort de Caron, composition avantageusement remarquée, que Bree, de retour dans son pays, donna un plus grand développement à son talent, et se distingua par la production de plusieurs grands tableaux, dont les plus remarquables sont : le Duc de Brunswick sur son lit de mort; le Départ de Régulus pour Carthage; le Tirage au

sort des jeunes Athéniennes, dévouées au Minotaure; le Baptême de saint Augustin; l'Entrée à Anvers du premier consul Bonaparte et de Joséphine; ce qui contribua à lui concilier la faveur de cette princesse; le Dévouement de Jeanne Sébus, qu'il exécuta en 1816, pour le gouverneur d'Anvers; le Baron de Keberberg représente, avec une effrayante vérité, la terrible inondation du Rhin en 1809. Mais ce qui mit surtout le sceau à la gloire de ce peintre distingué, c'est le Dévouement de Vander-Vverf, bourguemestre de Leyde en 1576, véritable chef-d'œuvre, dont l'exposition a été faite en 1817 au salon de Gand, et où l'art, l'énergie et la vivacité semblent quelquefois renouveler, comme par magie, la force du pinceau et l'éclat du coloris de son immortel compatriote Rubens. Guillaume Ier de Nassau, prince d'Orange, réclamant, en 1578, devant le conseil de Gand, la mise en liberté de plusieurs prisonniers catholiques; les Manœuvres de la Flotte sur l'Escaut, devant Anvers, présentées, en temps opportun, à l'empereur Napoléon et à Marie-Louise, pour servir de pendant à l'Entrée du premier Consul, dont le mérite réel, joint à celui d'une intrépidité exécution, valut, à cet habile artiste, le don d'une bague contenant un beau camée antique d'une rare valeur. Nous ne passerons pas sous silence deux autres compositions qui ne sont pas moins dignes de son pinceau, savoir: Rubens présenté à Juste Lipse, par Mme Moretus, fille de Plantin; l'Entrée de Napoléon dans Amsterdam, au moment où les magistrats lui présentent les clefs de la ville. Ce qui distingue le talent de cet artiste, comme peintre, c'est ce caractère de grandeur qu'il met dans la conception de ses sujets, son habileté dans la distribution des parties, et cette vérité de costume qu'il observe avec autant de scrupule que notre célèbre David. Une grande facilité constitue aussi un des attributs distinctifs de son pinceau. Brée s'est encore occupé d'architecture et de sculpture, et le buste du baron de Keberberg fait beaucoup d'honneur à son ciseau.

BREE (PILIPPE-JACQUES VAN), peintre distingué, frère et élève du précédent, né à Anvers le 15 janvier 1766. Il vint continuer ses études à Paris, et fit, pour se perfectionner, un voyage en Italie, dont il est de retour depuis 1818. Il habite actuellement Paris. Ce peintre, à son début, s'est fait avantagement connaître par son tableau de la Religieuse espagnole, qui est rempli de grâce et d'intérêt, mais dont la politique religieuse fit interdire l'exposition. Il n'en fut pas de même de ses Voyageurs orientaux, dont s'est embellie l'exposition de 811, au salon de Bruxelles. C'est en 1812 que le salon de Gand admit son Atala, trouvée par le P. Aubry pendant l'orage; et, en 1820, son tableau de la reine Blanche, faisant rejeter, à son enfant (saint Louis), le lait qui lui avait donné une dame de la cour, en disant: «Souffrirais-je qu'on m'dite la qualité de mère, que je tiens de la nature?» On remarque aussi, parmi les belles compositions de cet artiste, celle exposée au salon du Louvre en 1817, représentant Marie de Médicis et le jeune Louis XIII devant Rubens, peignant son tableau de l'Enfancement dans la galerie du Luxembourg, production qui mérita d'être achetée par ordre de Louis XVIII; enfin Marie Stuart, allant à la mort, qui a été achetée pour le palais de Saint-Cloud.

BREE (ROBERT), médecin anglais, né dans le comté de Warwick, fit ses premières études à Oxford, et les acheva à Edimbourg. Il fut, en 1781, nommé médecin de l'hôpital du comté de Northampton, et ensuite de l'infirmerie royale de Leicester. Il est actuellement médecin de l'hôpital-général de Birmingham. Attaqué en 1783 par un asthme vio-

lent, il fut obligé de renoncer à ses fonctions; l'exercice qu'il se donna et les longues promenades qu'il fit Payant, suivait lui, entièrement guéri, il reprit l'exercice de son art. Il publia les observations qu'il avait été à même de faire sur lui-même dans l'ouvrage suivant: *A practical inquiry into disordered respiration, distinguishing convulsive asthma, its specific causes and proper indications of cure*, Birmingham, 1798, in-8°, réimprimé en 1800 et 1818, traduit en allemand, Leipzick, 1800, in-8°, et en français par Th. Ducamp, Paris, 1819, in-8°; l'auteur fait dépendre la cause des phénomènes de l'asthme de l'irritation des poumons, du cœur, et même des viscères abdominaux.

BREGHOT-DU-LUT (CHARLES), magistrat et littérateur, est né à Mont-Luel, département de l'Ain, le 11 octobre 1784, son père, ancien avocat au parlement de Dijon, le destina de bonne heure à la carrière du barreau, qu'il parcourut avec distinction pendant quelques années. Nommé en octobre 1815 substitut du procureur du roi à Lyon, il a toujours su allier, avec un rare bonheur, l'étude des lettres aux devoirs importants d'un zélé magistrat. Des productions justement estimées l'ont fait admettre en 1821, à l'académie de Lyon. Voici la liste de ses ouvrages: 1° *Ciceroniana*, ou *Recueil de bons mots et apophthegmes de Cicéron*, etc. Lyon, 1812, in-8°. Cet *ana*, maintenant fort rare, a été publié en société avec M. Péricaud aîné, et renferme beaucoup de choses peu connues et du plus grand intérêt; c'est en quelque sorte le supplément nécessaire de toutes les éditions des œuvres de Cicéron; 2° *Notice bibliographique sur les éditions et sur les traductions françaises des œuvres de Cicéron*, avec M. Péricaud, insérée dans le tome 1er du *Cicéron* de M. Le Clerc; 3° *Essai sur Martial ou Imitations de ce poète*, etc., l'an de Rome, 2560, 1816, in-8°; 4° *Mélanges sur Lyon*, extraits des *Archives historiques et statistiques du Rhone*, dont M. Bréghot est rédacteur; 5° *Lettres Lyonnaises*, extraits du même recueil, 1826, in-8°; 6° *Compte rendu des travaux de l'académie de Lyon*, etc., 1826, in-8°. M. Bréghot a été l'éditeur des *Œuvres de Louise Labé*, Lyon, 1824, in-8°, pour lesquelles il a composé un savant glossaire, et de la *Traduction de l'apocryphe d'Oséias de Minucius Felix*, par A. Péricaud. Il a fourni l'article *Martial* à la *Biographie universelle*, et des pièces de vers à plusieurs recueils poétiques.

BREGUET (ABRAHAM-LOUIS), horloger mécanicien, qui s'est fait connaître par une foule de combinaisons ingénieuses et savantes, naquit à Neuchâtel, en Suisse, le 10 janvier 1747, d'une famille originaire de Picardie, professant la religion réformée, et sortie de France par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Les jeunes gens, pour recueillir, ont besoin d'être placés dans leur sphère; au collège, Breguet n'était pas dans la sienne, aussi n'y faisait-il aucun progrès. Il perdit son père étant encore enfant; sa mère ayant contracté un nouveau mariage avec un horloger, Breguet, à peine âgé de dix ans, reçut de son beau-père, les premiers principes de l'horlogerie. En 1762, il fut amené à Paris, où il se livra avec beaucoup d'ardeur au travail, et, des cette époque, il annonça ce qu'il est devenu dans la suite. Le temps qu'il employait à ses travaux ne l'empêcha pas d'étudier les mathématiques sous l'abbé Marie, qui prit pour le jeune Breguet une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ayant formé un établissement à Paris, il ne tarda pas à se faire une brillante réputation en reculant les bornes de son art. Il perfectionna les montres perpétuelles qui se remontaient elles-mêmes par le moyen du mouvement qu'on leur imprime en les portant. Ces montres étaient depuis long-temps

connues; leur invention est attribuée à un ecclésiastique français, suivant quelques auteurs, ou, selon d'autres, à un artiste de Vienne en Autriche. On la fait même remonter jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Mais pour que ces anciennes montres puissent être ainsi remontées, il fallait faire une marche longue et pénible; elles étaient d'ailleurs sujettes à se déranger fréquemment. Plusieurs horlogers avaient essayé de remédier à cet inconvénient, mais Breguet fut le seul qui parvint à les rendre d'une régularité parfaite. Des 1780, il en fit pour la reine de France, pour le duc d'Orléans, etc. Ces montres étaient à quinquième, à secondes, à équation et à répétition sonnant les minutes. Il suffit aujourd'hui de les porter pendant une marche d'un quart d'heure pour qu'elles soient remontées pour trois jours. Breguet inventa le pare-choix: cette pièce sert à garantir le régulateur de ces montres de toute fracture lorsqu'il les éprouvent des chocs violents. Ces brillants succès n'étaient encore que le prélude de ceux qui devaient l'illustrer dans le cours de sa carrière: il imagina des cadratiers de répétition d'une disposition plus sûre, laissant plus de place aux autres parties du mécanisme; des ressorts-timbres, qui sonnent d'autant mieux que la boîte est plus exactement fermée, et qui ne nécessitent plus, comme les timbres des anciennes montres à répétition, des ouvertures à la boîte par lesquelles la poussière pénétrait facilement, ce qui devenaient une cause de prompt destruction. Cette invention a donné l'idée de tous ces bijoux à musique aujourd'hui si connus en Europe. L'on doit une grande reconnaissance à Breguet du zèle et de la haute intelligence qu'il mit au perfectionnement de plusieurs parties de l'horlogerie et de la mécanique. Ses inventions ont été aussi utiles aux arts que profitables au commerce. Cet habile mécanicien ne s'est pas borné à exercer son génie sur des ouvrages uniquement destinés à l'usage civil, il a aussi enrichi la science de la mesure du temps appliquée à la navigation, à l'astronomie et à la physique, d'un grand nombre d'instruments précieux, entre autres de plusieurs échappements libres, tels que l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, l'échappement à hélice, l'échappement dit naturel, et celui à tourbillon qui annule les effets des différentes positions, etc. Breguet construisit un nombre considérable de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines, et de chronomètres de poche. De là venaient les suivants; plusieurs de ces instruments ont surpassé en précision et en solidité tout ce qui avait paru de plus parfait en ce genre. C'est au génie de Breguet que nos astronomes explorant l'immensité des cieux, et que nos navigateurs franchissant les mers les plus lointaines, doivent la connaissance du point précis du temps et de l'espace. En 1819, il y eut au Louvre une exposition à laquelle on n'était pas préparé, et c'est dans les ateliers de cet homme habile, de ce père des ouvriers, que l'on trouva une grande quantité d'instruments nouveaux très importants pour la science, et d'autres curieux par la beauté et la singularité de leur exécution. On y remarqua un chronomètre double de poche, à deux garde-temps d'une grande perfection, semblable à celui que Breguet avait déjà fait pour le prince régent, aujourd'hui Georges IV, roi d'Angleterre; des horloges marines réunissant l'exactitude à la solidité: une de ces horloges fut acquise par le bureau des longitudes de Londres, une autre par monseigneur le dauphin; une horloge astronomique double dont les deux mouvements et les deux pendules, absolument séparés, s'influencent de manière à se régler mutuellement. Louis XVIII fit l'acquisition de cette pièce qui fut placée dans son cabinet. Mais ce qui excita surtout l'admiration fut

une horloge marine servant de pendule de cheminée, à tourbillon, portant un autre chronomètre de poche. Cette pièce, véritable chef-d'œuvre sous tous les rapports, est un monument constatant le haut degré de perfection où l'horlogerie est parvenue en France. Elle appartenait à M. le comte de Sommariva. On n'admira pas moins une pendule sympathique sur laquelle il suffit de placer, avant midi ou avant minuit, une répétition de poche, soit qu'elle retarde ou qu'elle avance, pour qu'à ces deux époques les aiguilles de la montre soient instantanément remises sur l'heure et la minute de la pendule. Napoléon en avait déjà envoyé une semblable, de Breguet, au grand seigneur à Constantinople. La physique lui eût redevable de l'invention d'un nouveau thermomètre métallique, infiniment plus sensible que tous les autres instruments de ce genre. Il a imaginé et exécuté une infinité d'ouvrages précieux aussi remarquables par leur utilité que par leur précision, tels que son compteur astronomique, ses montres à répétition au tact, son compteur militaire, instrument sonnant pour régler le pas de la troupe, etc. Il faut encore compter au nombre des idées ingénieuses de Breguet celle du mécanisme élégant et solide des télégraphes dont Chappe fit un si heureux emploi. Le *Moniteur* de l'an 6 conserve les pièces relatives aux discussions qui eurent lieu à ce sujet entre ces deux savants. Pendant les moments orageux de la révolution, Breguet fut obligé de quitter la France. A son retour, il trouva ses établissements détruits et abandonnés; mais il était trop avantagement connu pour ne pas trouver promptement les moyens de les relever. Il reprit bientôt sa vie laborieuse et tranquille. Il fut successivement nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes, de la légion d'honneur, de l'institut, de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, du conseil royal des arts et manufactures, etc. La mort vint le frapper subitement le 17 septembre 1823, au moment où il s'occupait d'un grand ouvrage sur l'horlogerie, dans lequel il avait dessein de consigner les principes qui l'ont conduit à ses brillantes découvertes. Un fils digne de lui s'est chargé de le continuer: ce fils est l'héritier du génie actif, de l'instruction et du goût de son père. Breguet était un excellent homme, modeste et désintéressé; sa timidité et son ingénuité l'ont fait comparer au bon La Fontaine, comme son génie fera placer son nom près de ceux de Huyghens et de Bernoulli.

BREISLACK (SCIPION), savant distingué, natif de Rome, et descendant d'une famille originaire de la Souabe, a rempli plusieurs postes importants sous le gouvernement de Napoléon, et successivement fut membre de l'institut, des sociétés savantes de Londres, d'Edimbourg, de Berlin et de Saint-Petersbourg. Il avait des sa plus tendre jeunesse, conçu une vive passion pour l'étude des sciences exactes et naturelles. Breislack, élève du célèbre abbé Fortis, ne différa point à se montrer digne d'un tel maître. A Raguse, il professa d'une manière remarquable la philosophie et les mathématiques; bientôt après, et avec un succès toujours croissant, il enseigna ces mêmes sciences à Rome, dans le collège Nazareno, qui lui doit en grande partie l'amélioration de son cabinet minéralogique. Un homme tel que Breislack ne pouvait se confiner dans l'enceinte des collèges, des musées ou des cabinets scientifiques; il entreprit de voyager. Naples et ses environs, si fertiles en phénomènes dignes d'observations, attirèrent ses regards investigateurs, et il trouva dans les montagnes de ce pays une ample matière à ses recherches géologiques. Ces sortes de travaux ont occupé sa vie tout entière. Avidé de connaître les secrets les plus cachés de la nature

dans la nature même, il se hasarda de descendre jusques dans les entrailles de la terre, et y fit des expériences qui mirent son existence en péril et compromirent sa santé; ce qui détermina le retour de ce savant dans son pays natal, où il mourut dans la soixante-dix-huitième année de son âge. Pendant son séjour à Naples, il reçut l'accueil le plus favorable des savants les plus distingués de cette ville, et il y fut chargé, sous la direction du général de Pommereul, de l'instruction des élèves de l'artillerie royale; à son retour il publia l'opuscule ayant pour titre : *Mes voyages dans la Campanie*. Lors de son voyage en France, il s'attacha surtout à fréquenter les savants les plus distingués, et l'on compte parmi ce nombre MM. Fourcroy, Chaptal, Cuvier, Vauquelin, etc. Entre autres ouvrages de cet auteur, on distingue son *Introduction à la Géologie* (2 vol.), publié en italien, 1811 sous le titre d'*Institutiones geologice*. Cet ouvrage d'un mérite reconnu, a été traduit en plusieurs langues; il annonce dans son auteur des connaissances étendues en physique et en minéralogie; cette introduction est accompagnée d'une liste de tous les volcans de notre âge, et contient la mesure des principales hauteurs de la terre. 20 Sa belle *Description géologique de la province de Milan*, publiée en 1822, d'après l'ordre de son gouvernement. L'empereur Napoléon faisait un cas tout particulier de ce savant naturaliste, et l'avait nommé inspecteur des fabriques de nitre et de poudre du royaume d'Italie. C'est par suite des observations faites pendant le cours de son administration, que ce minéralogiste a composé et publié : *L'Arte del sal nitroso* (sur le raffinage des nitres); enfin, en 1816, il était rédacteur du journal littéraire ayant pour titre : *Bibliotheca italiana*. Ce savant naturaliste était parvenu à se former un très beau cabinet de minéralogie qu'il a depuis cédé à la maison Borromée.

BREISSAND (JOSUA, baron), général de brigade, etc. : né à Sisteron le 2 avril 1770, il entra, le 19 mars 1786, au régiment d'Aquitaine, et en sortit le 9 octobre de l'année suivante; il reprit du service en 1791, fut nommé capitaine au 1^{er} bataillon des volontaires des Basses-Alpes, se rendit à l'armée des Alpes, et fut promu au grade de chef de bataillon le 1^{er} septembre 1792. Il continua de combattre contre les Austro-Sardes jusqu'en 1795 qu'une blessure grave, reçue à l'attaque du petit mont Cenis, le força de quitter son corps. Il reentra dans les rangs l'année suivante, et fut placé dans son grade à la suite de la dix-neuvième demi-brigade de bataille avec laquelle il prit part aux diverses actions qui eurent lieu en Italie à cette époque. Il fit partie de l'expédition de Rome, à l'issue de laquelle il fut nommé commandant de Péruse. La diversité des opinions qui agitaient les habitants ne tarda pas à donner lieu aux scènes les plus fâcheuses. Divisée en deux masses furieuses, la population allait en venir aux mains. Breissand accourut au milieu de cette foule égarée, brave les menaces, écarte les poignards, exhorte, supplie, harangue, et parvient à arrêter l'effusion du sang. Rappelé bientôt après à l'armée active, il fut atteint d'un coup de sabre à la main, en chargeant la cavalerie autrichienne au combat de Sutri, et fut fait, le 17 juillet 1800, chef de la treizième demi-brigade provisoire d'Orient. Il prit quelque temps plus tard le commandement du 35^e de ligne, fut nommé officier de la légion d'honneur le 15 juin 1804, et successivement employé aux armées de Bavière, d'Italie, d'Allemagne, où il donna des preuves multipliées de son courage. Attaqué, en 1809, par quatre mille Autrichiens, il leur opposa, dans Pordenone, une résistance qu'ils firent six heures à vaincre. Tout avait succombé autour de lui qu'il

opposait encore aux flots qui le pressaient, toute la constance d'un brave que rien ne peut abattre. Blessé à la tête de deux coups de sabre, hors d'état de recharger l'arme dont il écartait l'ennemi, il fut enlevé par un détachement de Hongrois. L'archiduc Jean lui demanda ce qu'il pouvait faire pour un brave qui avait si noblement succombé. « Avoir pour mes malheureux compagnons d'armes, lui répondit Breissand, les égards dus au courage, et me faire rendre mon épée. » Créé baron d'empire, il alla combattre en Espagne, devint gouverneur d'Avila, général de brigade, et fut appelé à faire partie de l'expédition de Russie. Il donna dans cette malheureuse campagne de nouvelles preuves de valeur et d'habileté, vint se renfermer à Dantzick, et se signala dans la plupart des actions qui eurent lieu sous les murs de cette place. Atteint sur la fin du siège d'une balle à la tête, il périt dans les angoisses d'une douleur que rendaient plus cruelles les détonations continuelles de tant de bombes à feu.

BREITKOPF (JEAN-GOTTLIEB-EMMANUEL), imprimeur célèbre, né à Leipsick le 25 novembre 1719, montra d'abord de la répugnance pour la profession d'imprimeur que son père exerçait, parcequ'elle l'éloignait de l'étude des sciences et des lettres. Il étudia particulièrement la langue latine, la philosophie et l'histoire. Il avait acquis une telle facilité pour argumenter en bon latin, que des moines de Breslau, avec lesquels il soutint une longue discussion sur des points de scolastique, embarrassés de sa promptitude, et humiliés de l'élégance de son langage, comparé à leur jargon barbare, lui dirent avec impatience : *Vestra dominatio loquetur per phrases* (Votre seigneurie fait des phrases). Ayant été par hasard les yeux sur les œuvres d'Albert Durer, son imagination fut frappée des efforts que cet habile peintre avait faits pour donner aux caractères de l'imprimerie une belle forme en les construisant d'après des règles mathématiques. Il se réconcilia des lors avec l'art typographique, et toute sa vie ne fut plus consacrée qu'à en étendre et à en améliorer les procédés. Il donna aux caractères allemands une élégance et une pureté inconnue avant lui, combina les matières de fonte de manière à rendre ses types deux fois plus durables que les types ordinaires, fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques, les portraits mêmes avec des caractères mobiles, et parvint avec des caractères de ce genre à imprimer des livres chinois, qu'on était obligé auparavant de graver sur bois; il fut félicité de cette découverte par le cardinal Borgia, au nom de la cour de Rome; et l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui voulut en voir un essai, lui en témoigna sa satisfaction. L'établissement qu'il avait monté était le plus considérable de toute l'Europe; outre son imprimerie et sa fonderie, qui renfermaient les poinçons et les matrices de quatre cents alphabets différents, il avait une fabrique de cartes et de papiers à tapisserie, mais il fut forcé d'abandonner ces deux dernières fabriques que la multiplicité de ses occupations ne lui permettait pas de surveiller. On a de lui : 1^o *Essai sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*, Leipsick, 1771, in-4^o; 2^o *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de lin et les commencements de la gravure sur bois en Europe*, 2^e partie in-4^o, 1784-1801 (en allemand); la 2^e partie, qui a paru après sa mort, a paru aussi sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire de la gravure sur bois*, publiés par J.-C.-S. Reuch; 3^o *Sur l'impression des cartes géographiques en caractères mobiles*, Leipsick, 1777, in-4^o (en allemand); 4^o *Exemplum typographicum sinicarum figurarum characterum et typis mobilibus compositum*, Leipsick, 1789, in-4^o; 5^o *Sur la bibliographie et*

sur la bibliologie, Leipzig, 1793, in-4°. Breitkopf est mort à Leipzig le 28 janvier 1794.

BREME (AMBROGIO-GATTINARA, marquis de), issu d'une ancienne et illustre famille de Verceil, en Piémont, naquit en 1734 à Paris, où son père était ambassadeur. Il entra au service du roi de Sardaigne, et à vingt-six ans fut envoyé à Naples, en qualité d'envoyé extraordinaire. Ce fut pendant le séjour qu'il y fit, qu'il découvrit le manuscrit autographe de la traduction qu'Annibal Caro avait faite du roman grec de *Daphnis et Chloé*, traduction que jusqu'alors on avait cru perdue. Il la fit imprimer en 1786, avec un luxe remarquable, par le célèbre Bodoni, de Parme. De Naples, le marquis de Brème passa en la même qualité à Vienne, où il assista aux couronnements de Léopold II et de François II. En récompense de ses services, le roi Victor-Amédée lui conféra, en 1789, la grand'croix de l'ordre de Saint-Maurice. De retour dans sa patrie, en 1794, il remplit les fonctions de gentilhomme de la chambre auprès du roi Victor-Amédée, et de son successeur Charles-Emmanuel, jusqu'à la retraite de la famille royale, en Sardaigne, où il ne fut point appelé. L'année suivante, en 1799, il fut compris au nombre des otages dont les Français se saisirent à l'entrée des Austro-Russes en Piémont, et fut enfermé pendant trois mois, dans une maison d'arrêt, à Dijon. Rendu à sa patrie à la suite du 18 brumaire, il vivait retiré dans ses terres, dans la Laumeline, lorsque cette province fut réunie au Milanais. Il fut nommé président du conseil-général des provinces démembrées, qui prirent le nom de département d'Agogna. Bonaparte, désirant se l'attacher, le nomma, en 1805, conseiller d'état, place qu'il n'accepta qu'après de vives instances. A l'époque de la guerre contre l'Autriche, il devint commissaire-général des subsistances, auprès du maréchal Massena, sur l'Adige; fut porté ensuite au ministère de l'intérieur du royaume d'Italie, dont il garda le portefeuille jusqu'en 1809, époque à laquelle il parvint à faire accepter la démission qu'il avait offerte à plusieurs reprises. Non content de l'avoir précédemment nommé sénateur, Napoléon le décora encore du grand-cordon de l'ordre de la couronne de fer, le fit conseiller au conseil des titres, et, l'année suivante, lui donna la présidence du sénat, et celle du collège électoral du département de l'Agogna. Il continua à être chargé, comme sénateur, de différentes commissions accidentelles, jusqu'à la dissolution du royaume d'Italie, en 1814. Depuis cette époque, le marquis de Brème s'est retiré dans ses terres, et a plusieurs fois refusé les places que le roi de Sardaigne lui a offertes dans des circonstances difficiles.

BREME (LOUIS-AMBROGIO-GATTINARA de), second fils du précédent, naquit en 1781. Issu d'une des familles les plus opulentes et les plus nobles du Piémont, mais qui ne s'est pas moins illustrée dans ces derniers temps par sa philanthropie et par ses larmes, Louis de Brème embrassa l'état ecclésiastique, où il entra à l'âge de vingt-deux ans, par dispense d'âge. L'abbé de Caluso, l'ami le plus intime d'Alfieri et célèbre lui-même dans les lettres et dans les sciences se plut à cultiver toutes les qualités propres à le faire réussir et briller dans le monde. Sous le gouvernement d'Eugène de Beauharnais, l'abbé de Brème fut nommé aumônier de la cour de Milan, où il jouit d'une haute faveur, due à l'amitié de ses maîtres, à la finesse de son esprit et à son talent pour la poésie. Ses vers de société, écrits avec tout l'abandon que ce genre autorise, sont pourtant remarquables par la grace et la douce philosophie qu'ils respirent. La plus considérable et peut-être la meilleure des pierres imprimées de l'abbé de Brème, est une longue épitre en vers sciolli, adressée à son

ancien maître, l'abbé de Caluso. M. de Brème devint successivement vicaire-général de la cour, sous-gouverneur de la maison des pages, et obtint la décoration de la couronne de fer. La faveur dont il avait joui cessa sous le gouvernement de l'Autriche. Il continua néanmoins de résider à Milan, occupé principalement de littérature et de philosophie. Fidèle à la mémoire de ceux dont il avait partagé la prospérité, il prit publiquement leur défense, dans un livre qu'il publia en français vers 1817, sous le titre de *Grand commentaire sur un petit article*, in-8°, et qui a pour principal but de répondre aux inexactitudes des certaines biographies écrites sous la dictée de l'esprit de parti. Mais M. de Brème, qui n'avait jamais vu la France, ne maniait qu'imparfaitement la langue de ce pays. Il avait étudié la plupart de celles qu'on parle en Europe, les littératures ancienne et moderne, ainsi que l'arménien. « Son amour pour la liberté, dit-il, un de ses biographes (M. de Sismondi), se portait sur la littérature comme sur les sciences sociales. » lui avait fait adopter les systèmes nouveaux que les Allemands ont opposés aux enseignements plus précis de l'école. Il aimait le genre romantique, et en attendant qu'il put attaquer d'autres dominations non moins abusives, il faisait la guerre à l'orthodoxie pédanterique de quelques poétiques. » Ce fut le sujet de plusieurs ouvrages qu'il publia à Milan, et en particulier d'un journal qu'il entreprit avec quelques amis, sous le titre de *Conciliatore*. La critique littéraire lui paraissait un achèvement vers l'examen de tous les principes sociaux, et il sentait dans son cœur que la poésie, la littérature, l'humanité, la morale, la liberté, sont toutes sœurs, et qu'elles s'appellent l'une l'autre. » M. de Brème fut attaqué par les adversaires de la noble cause qu'il avait embrassée, avec cette amertume de zèle et cet arrogant mépris qui les caractérisent, ils lui firent interdire la défense, et enfin ils obtinrent la suppression de son journal. M. Louis de Brème est mort au commencement de l'année 1820, sans avoir été le témoin des espérances trompées et des affreux désastres de la belle Italie. « Assuré, dit M. Sismondi, s'il faisait usage de tous ses avantages qu'il parviendrait un jour à la pourpre romaine, jamais il ne se ralentit dans la noble carrière des défenseurs du peuple, » jamais il n'hésita à rechercher de toute sa puissance l'émancipation de l'esprit humain, l'affranchissement de sa patrie.

BREMONT (ETIENNE), docteur de Sorbonne, né à Chateaudun, le 21 mars 1714, mourut à Paris, le 27 janvier, 1793, fut d'abord curé de Chartres, puis chanoine de Notre-Dame de Paris, et décrété de prise de corps par ordre du parlement sous l'archevêque de Beaumont, à l'occasion des démêlés de ce dernier avec les jansénistes, ce qui obligea Brémont de se réfugier en pays étranger, et y rester l'espace de onze années. On a de lui différents ouvrages de métaphysique, de théologie et de polémique : 1° *Dissertation sur la notoriété publique des pécheurs scandaleux*, etc. 1756; 2° *Recueil de pièces intéressantes sur la loi du silence*; 3° *Lettres à l'auteur de l'Année littéraire, à l'occasion d'un nouveau plan de philosophie classique*, 1785, in-12; 4° *De la raison dans l'homme*, 1785-87, 6 vol. in-12; 5° *Représentation à M. de Necker sur son ouvrage de l'Importance des opinions religieuses*, 1788; 6° *Apologie du Mémoire présenté au roi par les princes, à l'occasion de la réunion des ordres*, 1789, in-8°.

BREMONTIER (NICOLAS-TH.), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, mort à Paris au mois d'août 1809, à l'âge de soixante-onze ans. Il réunissait à un esprit observateur et inventif des connaissances étendues en physique et en histoire natu-

relle, principalement en minéralogie. On doit à Bremon tier les procédés ingénieux à l'aide desquels on est parvenu à fixer les dunes du golfe de Gascogne. Des montagnes mobiles de sable avoient couvert, depuis plusieurs siècles, une vaste étendue de territoire, et enseveli les habitations, les villages et les plus grands édifices sur les côtes de l'océan, entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Gironde; il sut arrêter ce fléau qui aurait infailliblement détruit un jour Bordeaux. Il a de plus rendu à l'agriculture une contrée devenue déserte, et dans laquelle on voit aujourd'hui avec admiration de superbes forêts de pins maritimes et jusqu'à des vignes qui végètent avec force. Bremon tier a fait connaître ses procédés dans quelques mémoires qu'il a adressés à la société d'agriculture de Paris, dont il était membre. MM. Gillet-Laumont, Tessier et Chassiron, nommés par cette compagnie pour faire l'examen de ces travaux, ont publié leur rapport dans le tome IX, année 1806, des *Mémoires de la société d'agriculture du département de la Seine*, sous ce titre : *Rapport sur les différents mémoires de Bremon tier, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, etc., sur les travaux faits pour fixer et cultiver les dunes de Gascogne, entre l'Adour et la Gironne*. Bremon tier a coopéré, avec MM. Messine, Varin et Noël, à un *Rapport sur l'existence des mines de fer dans le département de la Suisse-Inferieure*, inséré dans le *Magasin encyclopédique*, 3^e année, tome VI.

BREMSER (J.-G.), docteur et médecin-praticien à Vienne, où il est aujourd'hui proposé à la conservation du cabinet d'histoire naturelle, a publié les ouvrages suivants : *Ueber die Kuhpocken*, Vienne, 1801, in-8°; *Medicinische Parosien, oder Erklarung medicinisch-dialectischer Spruchwoerter, nebst der Anwendung*, Vienne, 1806, in-8°; *Die Kuhpocken, als Staatsangelegenheit betrachtet*, Vienne, 1806, in-8°; *Ein Paar Worte ueber die Scharlachkrankheit und die Masern*, Vienne, 1806, in-8°; *Kurze Anweisung, wie man sich bey schlechter und dar Gesundheit nachtheiliger VVütrung gegen Krankheiten überhaupt, als gegen ansteckende insbesondere verwahren kann*, Vienne, 1807, in-8°; *Notitia collectionis insignis vermium intestinalium, et exhortatio ad commercium, quo illa perficiatur et scientiaque amatoribus reddatur communiter proficua*, Vienne, 1811, in-4°; cet ouvrage est anonyme, mais Bremser passe pour en être l'auteur; *Abhandlung uder die VVermur, welche sich im menschlichen koerper erzeugen, die davon abzuleitenden krankheiten, und die dagegen dienenden Mittel*, Vienne, 1818, in-4°; cet ouvrage a été traduit en français par Grundler, in-8° et atlas in-4°, Paris, 1824, sous ce titre : *Traité zoologique et physiologique sur les vers intestinaux de l'homme, etc., revu et augmenté de notes par M. de Blainville*.

BRENET (HENRI-CAVERNE), docteur en médecine, membre de l'ordre royal de la légion d'honneur, né à Moissy, village près de Dôle en Franche-Comté, le 23 novembre 1764, et membre de la chambre des députés en 1815. Il vint à Paris pour y suivre ses cours de médecine, et après s'y être fait remarquer, Brevet, de retour dans sa province, n'y fit un séjour que de peu de durée, et alla s'établir à Dijon; il y donna, dès son début, des preuves d'un talent remarquable, d'une grande rectitude de jugement et d'une pratique aussi heureuse que hardie. A cette même époque, la révolution ouvrait sa marche rapide et imposante; attaché au parti de la cour, incapable de déguisement et de retenue, il se vit, en 1793, sous le règne de Robespierre, arrêté, transféré et détenu au château de Dijon; mais il parvint adroitement à s'évader par une embrasure de canon. Pendant qu'il se tenait caché dans les forêts du Jura, une maladie épidémique des plus désastreuses se manifestait à Dijon.

Le comité révolutionnaire de cette ville, se rappelant alors le docteur, s'empressa de le demander; il revint donner ses soins à un grand nombre de malheureux qui encombraient les hôpitaux civils et militaires; le besoin qu'on avoit de ses talents préserva sa liberté d'une nouvelle atteinte. Nommé député par le département de la Côte-d'Or, il fit partie de la chambre introuvable de 1815. Royaliste mais non courtois, il s'y montra opposé au ministère, malgré les menées duquel il parvint cependant à se faire réélire en 1820; Brevet est mort à Paris le 3 mai 1824, sur le point d'atteindre sa soixantième année; ce médecin était membre de plusieurs sociétés savantes, et s'y fit apprécier par la variété de ses connaissances; considéré dans la vie privée, on remarquait en lui un caractère piquant et original. Son cœur étoit naturellement porté aux actes de charité et de bienfaisance, et il s'adonnait par goût à l'agriculture.

BRENIER (CHARLES-LOUIS), né à Privas (Ardèche), entra à l'école militaire en 1806, et fut nommé en 1807, sous-lieutenant au 7^e régiment d'infanterie de ligne. Depuis ce moment jusqu'à la fin de 1813, il se distingua par une suite d'actions d'éclat qui lui ont mérité la réputation d'un des plus braves officiers de l'armée. Il se signala particulièrement à l'armée d'Aragon, sous les murs de Tarragone. Le 11 mai 1811, il enleva, avec soixante-quinze hommes, un poste ennemi sous le canon du Mont-Olivo, emporta, avec une rare intrépidité, la position du Mont-Lorjé, et s'élança dans une redoute formidable placée à l'extrémité de la ligne, sur une hauteur d'où les Espagnols fondroyaient nos troupes. Il reçut dans cette action quatre balles dont aucune ne le blessa mortellement; vingt-sept des braves qui l'avaient suivi furent mis hors de combat. Il se distingua de nouveau, le 25 octobre, à la bataille de Sagonte, où il reçut un coup de sabre, et le 31 décembre, au siège de Valence, où il fut dangereusement blessé d'un coup de feu. Son sang coula encore, le 4 juin 1813, à la grande-armée, au combat devant Lucbau, où il semble redoubler de zèle et de courage à la vue des dangers de la patrie. Vers la fin de cette année, il quitta le 7^e régiment d'infanterie de ligne, où il avait été promu au grade de chef de bataillon, pour passer en la même qualité au 1^{er} régiment d'infanterie légère. Le 5 avril 1815, il fut employé aux états-major-généraux; depuis il a continué de servir dans la légion de Seine-et-Marne.

BRENIER-DE-MONTMORAND (ANTOINE-FRANÇOIS, vicomte), lieutenant-général, grand-officier de la légion, est né le 13 novembre 1767, à Saint-Marcelin, département de l'Isère. Entré au service en juin 1786, comme simple soldat, chef de bataillon en 1793, colonel en 1795, général de brigade en 1799, il a fait toutes les campagnes à l'armée des Pyrénées-Orientales et à l'armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, et a obtenu tous ses grades sur les champs de bataille. En 1807, il suivit Junot en Portugal, et fut fait prisonnier l'année suivante, à la bataille de Vimeiro; mais son plus beau titre de gloire, c'est la bataille d'Almeida. Les Anglais assiégèrent cette place en 1811, et le maréchal Masséna avait livré inutilement la bataille de Fuentes-de-Onoro, pour leur faire lever le siège. Le général Brenier ayant reçu l'ordre d'abandonner Almeida, en fait sauter les fortifications, et le 10 mai, à la tête de onze cents hommes qui lui restaient, se fait jour à travers l'armée anglaise, et rejoint Masséna, qui le croyait perdu. Cette action brillante fut récompensée par les épaulettes de général de division. Depuis cette époque, le général Brenier a fait avec distinction la

campagne de 1813, et, nommé en février 1814, commandant de la 16^e division militaire, il a mis Lille en état de défense. Pendant les cent jours, il a maintenu le bon ordre dans la ville de Brest, et mérité que le corps municipal lui fit présent d'une épée. Au mois d'octobre de la même année, le Roi le nomma commandant de la 7^e division militaire, et, remplacé au bout de peu de temps par le général Donnadieu, il a été depuis inspecteur-général d'infanterie, de 1816 à 1818, et commandant supérieur de la Corse, de 1820 à 1823. Le général Brénier, qui, au mois de juillet 1816, avait fait l'abandon de deux années de son traitement pour les besoins de l'état, est aujourd'hui en disponibilité.

BRENKENHOFF (LÉOPOLD), major au service de Prusse, né à Dessau, en 1750, a traduit en allemand plusieurs ouvrages français, relatifs à l'art militaire. Il a publié un ouvrage recommandable intitulé : *Paradoxes concernant en grande partie les théories militaires*, dans la troisième édition a paru à Leipzig, 1798, in-8°. Il est mort le 5 octobre 1799.

BRENOT (BLAIS-NICOLAS), né à Venarey (Côte-d'Or), était capitaine lors du débarquement des troupes françaises à Malte; il aborde le premier dans l'île avec sa compagnie, et s'empare d'une tour dont l'artillerie écrasait nos troupes. En 1809, sept cents Anglais débarquent dans l'île de Tolen; Brenot, alors colonel au service de la Hollande, marche contre eux à la tête de deux cent cinquante hommes, les culbute sur tous les points, en tue une vingtaine et fait quatre-vingts prisonniers. Pendant l'hiver de cette même année, cet officier envoyé à Gorcum, avec deux cents carabiniers, pour prévenir les désordres que pourraient occasionner l'inondation dont cette ville était menacée, prit des mesures si sages et si promptes, que, malgré la rupture des digues, il préserva la ville d'une ruine totale. Louis Bonaparte, roi de Hollande et les habitants de Gorcum rivalisèrent de zèle pour récompenser dignement le brave colonel et sa troupe; passé en Espagne en qualité d'adjudant-commandant, il défit la bande d'Argens, sauva par son intrépidité l'artillerie de la division du général d'Armagnac, et après être rentré en France, donna de nouvelles preuves de courage à la bataille de Toulouse. Ce fut lui qui, au fort de l'action, à la tête du 96^e régiment d'infanterie de ligne, charges à la baïonnette, et culbute une colonne espagnole soutenue par deux régiments de cavalerie anglaise, au moment où elle se préparait à attaquer le redan auquel s'appuyait l'armée française, ce qui épargna à celle-ci une perte notable. Brenot, depuis la restauration, a cessé d'être en évidence.

BREQUIGNY (LOUIS-GEORGE OUDARD-FRANÇOIS DE), né à Granville, en 1716, se consacra à l'étude de l'histoire et de l'antiquité, fut reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1759, et à l'académie française en 1772. Le premier ouvrage qu'il publia fut un mémoire fort curieux sur l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet, il y réfute, d'une manière victorieuse, les contes absurdes qui ont été répandus en Occident sur ce législateur qu'on s'est plu à représenter comme un homme obscur, un vil conducteur de chameaux, un imposteur grossier, ne sachant pas même lire, et qui avait été obligé d'avoir recours à un moine nestorien pour réunir les rêveries déconvenues de son Coran. Pour faire connaître d'avantage Mahomet et sa famille, il publia un *Essai sur l'histoire de l'Yémen*, et une *Table chronologique des rois et des chefs arabes*, dans lequel tout est éclairci, discuté et ramené aux époques reçues de la chronologie. Il montra de nouveau l'étendue de ses con-

naissances dans deux mémoires qu'il fit paraître, peu de temps après, dans les tomes 30 et 32 des mémoires de l'académie des inscriptions, l'un sur Posthume, empereur des Gaules, et l'autre sur la famille Gallien. Lors de la paix de 1763, le gouvernement français l'envoya en Angleterre, pour aller recueillir les titres relatifs à la France, dont Thomas Carte avait donné le catalogue, et qui étaient conservés à la tour de Londres. Brequigny, à son arrivée à Londres, fut conduit dans un vaste grenier où il trouva une quantité immense de papiers, entassés pêle-mêle à la hauteur de quatre pieds, sur, à peu près, dix de long, et que couvrait un lit de poussière humide et infecte. Il travailla pendant trois ans à débrouiller ce cahos, et parvint à en extraire un grand nombre de pièces originales qui ne se trouvent point dans les recueils de Cambden, de Rymer, de Huane et de Morison. Il fit aussi l'examen des titres renfermés dans les coffres de l'échiquier, et y recueillit beaucoup de pièces authentiques, relatives à nos droits de suzeraineté sur les provinces qui furent autrefois détachées de l'empire français, soit à titre d'apanage, soit à titre d'aliénation. Brequigny publia, en 1791, avec Lappoth de Thell : *Diplomata, chartæ, epistolæ, et alia monumenta ad res francicas spectantia*, 3 vol. in-fol. Il fut chargé, en 1754, de continuer, avec de Villeval, la *Collection des lois et ordonnances des rois de la troisième race*. Il en publia cinq nouveaux volumes, qu'il accompagna de préfaces qui contiennent une histoire exacte de notre législation. Le gouvernement lui confia l'exécution d'un projet de recueil de tous les titres, chartes et diplômes qui n'avaient point été imprimés, et d'une table chronologique de tous ceux qui l'avaient été. Le plan en avait été conçu par Secousse, Fonce-magne et Saint-Palaye, mais ils n'avaient eu que le temps de l'ébaucher avant leur mort. Brequigny refondit tout leur travail, et joignit aux notices de toutes les chartes, des renvois aux livres imprimés et aux dépôts dont elles étaient tirées. Il publia, avec Mouchet qu'il s'était adjoint pour l'exécution de cette vaste entreprise, trois volumes de la *table chronologique*, 1769 - 1783, in-fol. Le quatrième volume qui a été imprimé à moitié, n'a jamais été mis en vente. Brequigny voulait faire de cette collection une espèce de supplément à la bibliothèque du Pere Lelong. Le ministre d'état Bertin le chargea ensuite, avec le même Mouchet, de continuer les *Mémoires sur les Chinois*, par les PP. Amiot, Bourgeois, etc., 1776 à 1789, 14 vol. in-4°. Cet ouvrage important renferme des renseignements précieux sur la religion, les mœurs, les productions et les arts de la Chine. On a encore de ce savant et laborieux écrivain : 1^o *Histoire des révolutions de Gènes*, 1750, 3 vol. in-12, compilation des vieilles gazettes de la république, dit Clément de Genève; 2^o *Vie des anciens orateurs grecs*, 1752, 2 vol. in-12; 3^o *Catalogus manuscriptorum codicum collegii Claromontani*, 1764, in-8°; 4^o *Strabonis rerum geographicarum libri XVII ad fidem MSS. emendati cum latina Xylandri interpretatione recognita, adnotationibus et indicibus adjunctæ sunt tabulæ geographicæ ad mentem Strabonis delineatæ*, Paris, 1763, 1 vol. in-4°, tome 1^{re}; il n'a paru que ce volume de cette édition de Strabon, qui d'ailleurs ne répondit pas à l'attente des savants. Brequigny était d'un caractère aimable et hant, et n'aimait point à briller aux dépens des autres. Il est mort le 3 juillet 1795, chez son amie Mme du Bocage, où il s'était mis en pension.

BIERA (VALÉRIEN-LOUIS), né le 5 décembre 1772, à Paris, fit ses études dans la célèbre université de cette ville. Il y obtint le doctorat en philosophie, en médecine et en chirurgie, vers le milieu

de l'année 1793. Aussitôt après, il se rendit à Milan, où il passa une année entière. De là, il vint à Vienne, qu'il quitta en 1795, pour aller visiter la Hongrie, la Pologne, la Moravie, la Bohême, la Saxe et la Prusse. Les événements politiques de 1796, qui dérangerent la fortune de sa famille, l'obligèrent de revenir en Italie, où il fut admis au nombre des médecins du grand hôpital de Milan. Peu de temps après, on le nomma professeur-adjoint de clinique médicale à Pavie; mais à l'époque où Rasori vint prendre la place de Moscati, dans cette université, prévoyant bien qu'il ne pourrait pas s'accorder avec le fougueux novateur, il donna sa démission en 1798, et se contenta de la place de médecin de l'hôpital de la ville. L'année suivante, Moscati vint reprendre sa chaire, et Brera entra aussi dans la sienne. La Lombardie étant devenue, peu de temps après, le théâtre d'une nouvelle guerre, il fut envoyé à Crème, pour y diriger le service de santé de l'hôpital. En 1806, on lui donna la chaire de pathologie interne et de médecine légale à Bologne, et deux ans après, il obtint celle que la mort de Bondioli laissait vacante à Padoue. La direction de l'hôpital civil lui fut confiée en 1809. Depuis les nouveaux changements politiques survenus en Europe, il a été nommé conseiller-d'état et premier médecin des états Vénitiens; mais sa santé ne lui permettant pas d'habiter Venise, l'empereur d'Autriche lui a rendu sa chaire de thérapeutique spéciale et de clinique médicale, à Pavie, où il professe encore en ce moment. Ses ouvrages sont, outre un grand nombre de mémoires insérés dans différents recueils: 1° *Introductio quæ in archigymnasium Ticinensium primæ prælectionis loco medicinæ clinicæ tyronibus die XVII mensis decembris publicè habuit*, Pavie, 1796, in-4°; 2° *Osservazioni e sperienze sull'uso delle arie mistiche ispirate nella tisi pulmonare*, Pavie, 1796, in-8°, *ibid.*, 1798, in-8°; 3° *Programma del modo di agire sul corpo umano per mezzo di frizioni fatte con saliva ed altri umori animalizzati e colle varie sostanze che all'ordinario si somministrano internamente*, Pavie, 1797, in-4°, trad. en allemand par VVeigel, Leipzig, 1798, in-8°; 4° *Sylloge opusculorum selectorum ad praxin, præcipue medicam, spectantium*, Pavie, 1797-1801, 10 vol. in-8°. On trouve, dans cette volumineuse collection, son mémoire sur la plique polonoise qui avait été inséré, en 1795, dans le tome premier des *Actes de la société de médecine, de chirurgie et de pharmacie de Bruxelles*; 5° *Riflessioni medico-pratiche sull' uso interno del fosfore, particolarmente nell' emiplegia*, Pavie, 1798, in-8°; 6° *Divisione delle malattie fatta secondo il sistema di Brown*, Pavie, 1798, in-8°, Venise, 1799, in-8°, trad. en portugais, Lisbonne, 1800, in-8°; 7° *Memoria sull' attuale epidemia de' gatti*, Pavie, 1798, in-8°; 8° *Annotazioni medico-pratiche sulle diverse malattie trattate nella clinica medica dell' università di Pavia negli anni 1796, 1797, 1798, per servire di continuazione alla storia clinica dell' anno 1795, del signore G. Franck*, Pavie, 1798, in-fol. Crème, 1806-1807, 2 vol. in-4°, trad. en allemand, par VVeber, Zurich, 1801, in-8°; 9° *Anatropsologia, ossia dottrina delle fregagioni, che comprende il nuovo metodo d'agire sul corpo umano per mezzo di fregagioni fatte cogli umori animale e colle varie sostanze, che all'ordinario si somministrano internamente*, Pavie, 1799, 2 vol. in-8°, Bassano, 1814, in-8°, trad. en allemand, par Eyerel, Vienne, 1800, in-8°; 10° *Avviso al popolo sulla necessità di adottare l'inno-cente e non pericoloso innesto del vajuolo vaccino, qual preservatio del vajuolo naturale e delle funeste conseguenze che ne derivano*, Crème, 1801, in-4°; 11° *Esposizione ragionata dell' appressia dipendente della gangrena della vesica ordinaria, cui dovette soccombere il cel. prof. Lazzaro Spallanzani coll' aggiunta di alcune*

pratiche deduzioni, Pavie, 1801, in-4°; 12° *Lezioni medico-pratiche sopra i principali vermi del corpo umano vivente, e le così delle malattie verminose*, Crème, 1802, in-4°, trad. en allemand par VVeber, Zurich, 1803, in-8°; en français par Bartoli et Calvert, Paris, 1804, in-8°; *ibid.*, 1809, in-8°; en anglais, par Cuffin, Boston, 1817, in-8°; en russe, Saint-Petersbourg, 18...., in-8°. L'auteur prépare une édition refondue de ce traité; 15° *Idee analitiche sopra i rapporti della materia colla vita*, Crème, 1803, in-8°; 16° *Memorie fisico-mediche sopra i principia i vermi del corpo umano per servire di continuazione e di supplemento alle lezioni*, Crème, 1821, in-8°; 16° *Giornale di medicina*, Padoue, 1812-1817, 12 vol. in-8°. Depuis 1817, il a publié ce journal de concert avec MM. Ruggieri, Caldani et Dall'Oste, jusqu'à ce jour, sous le nouveau titre de: *Nuovi commentarij di medicina e di chirurgia*, Padoue, 1818-1826, in-8°; ce recueil se continue. 16° *Prospetti de' risultamenti ottenuti nella clinica medica della S. R. università di Padova ne' sei anni scolastici*, 1809-1815, col riassunto sessennale, Padoue, 1816, in-8°; les programmes suivants ont été publiés jusqu'en 1820, sous sa direction par MM. Dall'Oste et Terrani, ses élèves dont le premier ouvrage déjà nne chaire ordinaire de médecine dans l'université; 17° *Memorie medico-cliniche per servire di interpretazione ai prospetti clinici*, Padoue, 1816, in-8°; 18° *Prospetti delle lettere tenute innanzi la sezione centrale di Padova del Cesareo regio istituto di scienze, lettere ed arti nel corso di tre anni accademici*, Padoue, 1818, in-4°, faisant suite aux mémoires de l'institut italien, commencés à Bologne, en 1806, et continués depuis à Milan. 19° *Tabula anatomico-pathologica ad illustrandum historiam vermium in visceribus abdominis degentium, hydropem ascitem, vel graviditatem simulantium*, Vienne, 1818, in-4°, inséré en italien, dans le tome premier des *Nuovi saggi della G. R. accademia di scienze e lettere di Padova*; 20° *De' contagi et della cura de' loro effetti, lezioni medico-pratiche*, Padoue, 1819, 2 vol. in-8°; 21° *Analisi delle opere sul vermi dell' uomo degli animali, recentemente pubblicate dal signor Bremser e Rudolphi, per servire di schiarimento, d'illustrazione ed supplimento all' articolo comunicato dal signor G. Montesanto*, Padoue, 1820, in-8°. Brera a traduit en italien de l'anglais, l'ouvrage de Parck, sur le traitement des maladies du coeud et du genou (Milan, 1794, in-8°); de l'espagnol, l'essai d'Andres sur la littérature de Vienne (Vienne, 1795, in-8°, sa traduction est en italien et en allemand); de l'allemand, les trois premiers volumes des éléments de chirurgie de Richier (Pavie, 1798, in-8°; les autres furent traduits par Volpi), de la même langue, les éléments de médecine-pratique de Weickard (Pavie, 1799-1804, 5 vol. in-8°); il a en outre donné une nouvelle édition avec des notes et une préface de la *ratio instituti clinici Ticinensis* de Joseph Franck, Pavie, 1797, in-8°. On lui doit aussi une nouvelle édition en italien des institutions de médecine-pratique de Borsieri, 12 vol. in-8°.

BIRÈS (JEAN-PIERRE), physicien et littérateur, naquit à Isoire en Auvergne, et mourut à Paris en 1816. Bires se livra d'abord avec succès à l'étude de la physique, et publia, en 1800, un *Essai sur l'existence du frigorigène*, qui fut traduit en allemand, et dans lequel il chercha à prouver, contre l'opinion reçue, que le froid ou le frigorigène est un fluide particulier, et n'est pas produit uniquement par l'absence du calorique. Se consacrant ensuite plus particulièrement à la littérature, il a donné un assez grand nombre de romans qui ont été favorablement accueillis, et parmi lesquels nous citerons: 1° *Isabelle et Jean d'Armagnac*, 3 vol. in-12; 2° *La Tremouille, chevalier sans peur et sans*

raproche, 1 vol. in-12; 30 *L'Indous ou la fille à deux pères*, 4 vol. in-12; 40 *Monluc ou le Tombeau mystérieux*, 3 vol. in-12. On doit encore à M. Brès un poème intitulé : *Platon devant Critias*, 1 vol in-18, où l'on remarque de nobles pensées.

BRES (JEAN-PIERRE), homme de lettres, neveu du précédent, fils d'un négociant distingué de Limoges, est né en 1785. Destiné, par sa famille, à la pratique de la médecine, il fit des études analogues, et publia, en 1813, un ouvrage d'anatomie comparée, intitulé : *Observations sur la forme arrondie, considérée dans les corps organisés, et principalement dans le corps de l'homme*, 1 vol in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais, et augmenté de notes. M. Brès traita plusieurs questions de physiologie dans les journaux de médecine de Paris; mais il renonça bientôt à un art où la sensibilité est trop souvent mise à l'épreuve, et donna, en 1822, un recueil de pièces bucoliques, sous ce titre : *Les Paysages*, 1 vol. in-18, ouvrage réimprimé deux fois depuis cette époque. Il a encore fait paraître successivement : *Lettres sur l'harmonie du langage*, 1 vol. in-18; *L'Abellie des jardins*, 1 vol. in-18; la *Mythologie des dames*; le *scatole*, joint au recueil des gravures, intitulé : *Souvenirs du Musée des monuments français*, publié par M. Biet, 1 vol. in-fol.; *Simplex histoires trouvées dans un pot au lait*, 1 vol. in-18; *Tableaux historiques de la Grèce ancienne et moderne*, 2 vol. in-18; enfin, les *Quatre fils Aïmond*, 1 vol. in-18. Il est auteur des dessins des gravures qui accompagnent la plupart de ces ouvrages, et l'inventeur du *Myriorama*, espèce de tableau mobile, au moyen duquel on produit un nombre presque infini de paysages différents.

BRESCHET (GILBERT), chef des travaux anatomiques de la faculté de Paris depuis 1818, et membre du bureau central d'admission dans les hôpitaux et hospices civils, est né à Clermont-Ferrand le 7 juillet 1784. Successivement élève externe et interne des hôpitaux de Paris, il a remporté plusieurs fois les prix de la faculté et ceux de l'institut. On a de lui : *Dissertation sur les hydropisies*, Paris, 1812, in-4°. L'auteur soumettait qu'il y a beaucoup d'hydropisies dans lesquelles les moyens existants ne font qu'exagérer le mal, et pour lesquelles les saignées et les délayants conviennent. Il attribue ces hydropisies à une exaltation dans les propriétés organiques des tissus à un état sub-inflammatoire, qu'il appelle irritation séreuse, comme il donna le nom d'hydropisie active au flux qui en résulte. On trouve dans cette thèse quelques idées qui se rapprochent de celles que M. Broussais a fait connaître depuis. Lorsque M. Breschet était élève interne à l'Hôtel-Dieu en 1804, 1805 et 1806, il recueillit un grand nombre de faits démontrant que, dans les fièvres dites adynamiques, il y a souvent des inflammations intestinales, et une éruption comme aphtheuse suivie de larges ulcérations. Ces observations se faisaient sous les yeux de M. Récamier. Il a publié : *Essai sur les veines du rachis*; *Recherches historiques et expérimentales sur la formation du cat*; *Considérations et observations anatomiques et pathologiques sur la hernie fémorale ou mérocèle*; *Art de l'anatomiste, de la dessiccation, et des autres moyens de conservation des pièces anatomiques*, Paris, 1819, in-8°; *Recueil des thèses publiées à l'occasion du concours pour la place de chef des travaux anatomiques*.

BRESSAND, député de la Haute-Saône, propriétaire au village de Raze, ce qui l'a fait appeler, par quelques uns, Bressand de Raze. Il était avocat, c'est à dire gradué, avant la révolution, et fut depuis membre du conseil-général de son département. Porté à la chambre par l'influence du préfet, afin d'écarter quelques hommes énergiques, que

redoutaient les ministres, M. Bressand n'est monté qu'une seule fois à la tribune : n'ayant pu y exprimer sa pensée, il s'est renfermé depuis dans un silence absolu. Il a été nommé d'abord chevalier, et ensuite officier de la légion d'honneur. La Biographie de la chambre septennale prétend qu'en 1814 M. Bressand alla au-devant de S. A. R. Monsieur, et lui facilita les moyens de faire reconnaître, en Franche-Comté, l'autorité du Roi. Cette circonstance de la vie de M. Bressand, qui est étonnamment remarquable, est tout-à-fait ignorée à Vesoul et dans la province. Il est mort en juillet 1826.

BRESSON (J.-B.-MARIE-FRANÇOIS), député, par le département des Vosges, à la convention nationale, fut l'un des membres de cette assemblée qui s'honorèrent, par le plus grand courage, pendant l'instruction du procès de Louis XVI. Il s'éleva, avec une rare énergie, contre la révoltante partialité dont un si grand nombre de ses collègues ne rougissaient pas de se montrer animés. Il refusa de prononcer, comme juge, sur le sort de l'infortuné monarque, et se borna à voter, comme législateur, pour sa détention, jusqu'à ce qu'il fût possible de l'exiler du territoire français. Mis hors la loi après l'attentat des 31 mai, 1^{er} et 2 juin, M. Bresson est rentré, dans le sein de la convention, après le 9 thermidor. Élu, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, il en est sorti en 1798. Cet homme de bien, attaché, depuis 1806, à la magistrature, remplissait encore, en 1816, les fonctions obscures, mais honorables, de juge au tribunal de première instance d'Épinal, où il était environné de l'estime et du respect de ses concitoyens. Depuis, il a cessé toutes fonctions publiques.

BRESSY (JOSSEPH), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, est plus particulièrement connu par son habileté à guérir les maladies de poitrine, par le moyen des vapeurs grasses. On lui doit : *Recherches sur les vapeurs*, 1789, in-8°; *Essai sur l'électricité de l'eau*, 1797, in-8°; *Theorie de la contagion et son application à l'innoculation de la vaccine*, 1802, in-12.

BRET (ANTOINE), avocat, né à Dijon en 1717, s'exerça dans presque tous les genres de littérature, et ne parvint jamais à s'élever au-dessus du médiocre. Il a composé des romans, des poèmes, des comédies, des fables, des pièces fugitives; il a travaillé pour les journaux, le *Journal encyclopédique*, la *Gazette de France*, etc. et cependant n'a laissé aucun ouvrage qui lui assure une réputation solide. L'édition de Molière qu'il fit paraître en 1773, 6 v. in-8°, le sauva seul d'un entier oubli; il y joignit un commentaire souvent réimprimé, et dont M. Auger s'est beaucoup servi dans son édition de Molière, 1820-1826, 9 v. in-8°. Le commentaire de Bret est écrit avec pureté, et prouve que son auteur ne manquait pas de connaissances dans l'art dramatique. On a de cet écrivain fécond : 1^o *Mémoires sur la vie de Ninon de l'Enclos*, Paris, 1751, in-12; 2^o *Cythérie*, 1743, in-12; 3^o la *Belle Allemande*, 1745, in-12; 4^o *Lycoris*, ou la *Courtisane grecque*, 1746, in-12; 5^o le, histoire bavarde, 1749, in-12; 6^o *Essai de Contes moraux et dramatiques*, 1765, in-18; 7^o *Essai d'une poétique à la mode*, épître, Paris, 1772, in-8°. Les comédies de Bret ont été réunies, 1765, in-12, et 1778, 2 vol. in-8°. Ce recueil contient : la *Double Extravagance*; le *Faux généreux*; l'École amoureuse; le *Jaloux*; l'Entêtement; la *Fausse Confiance*, etc. Bret est mort à Paris le 25 février 1793, à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un homme agréable, et qui passa paisiblement ses jours au milieu des amis qu'il s'était faits par son caractère doux et bienveillant.

BRETEUIL (Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de), naquit en 1733 à Preuilly, en Touraine, d'une famille noble, mais dépourvue de fortune. Il entra dans le monde sous les auspices de son oncle l'abbé de Breteuil, ancien agent du clergé et chancelier du duc d'Orléans, prit du service, fut nommé peu de temps après guidon de la gendarmerie, et ensuite premier cornette des chevaux-légers de Bourgogne. Une grande activité, un caractère prononcé, un jugement droit, une conception prompte le firent remarquer de Louis XV, qui l'envoya, en 1759, auprès de l'électeur de Cologne en qualité de ministre plénipotentiaire. Ce fut pendant cette mission qu'il reçut le brevet de colonel de cavalerie. Il ne fit pas preuve de beaucoup d'habileté dans son poste, et se prononça ouvertement contre le système politique de Henri IV et de Louis XIV en faveur des puissances secondaires de l'Allemagne; il n'en fut pas moins nommé à l'ambassade de Russie en 1760. La cour lui ayant prescrit de prendre peu de part aux mouvements qui se préparaient, il ne fut pas témoin de la sanglante catastrophe qui précipita Pierre III du trône de Russie. A l'approche du dénouement, il profita d'un congé qui lui avait été donné pour retourner en France, mais il revint en route par un courrier la nouvelle de cette grande révolution, et l'ordre de se rendre de nouveau avec le caractère d'ambassadeur auprès de Catherine II. Cette princesse le traita bien, quoiqu'on assure qu'il lui eût refusé cent mille écus dont elle avait le plus grand besoin, et il eut l'adresse de se ménager la confiance de tous les partis. Le baron de Breteuil passa ensuite à l'ambassade de Suède, où il posa les premiers fondements de la diète de 1769, ensuite à celle de Hollande et de Naples, enfin à celle de Vienne en 1775, où il fut envoyé par Louis XVI pour remplacer le cardinal de Rohan qui lui avait été préféré par Louis XV, préférence dont il se vengea cruellement par la suite sur le cardinal; en 1778, il contribua, au congrès de Teschen, à étouffer l'embrasement prêt d'éclater en Europe, par les intérêts opposés des puissances voisines de la Bavière, au moment de la mort de l'électeur Maximilien. A son retour en France en 1783, on lui confia le département de Paris et de la maison du roi, avec le titre de ministre d'état. Il débata par mettre en liberté toutes les personnes victimes du despotisme ministériel de ses prédécesseurs, et par la conversion du donjon de Vincennes en grenier d'abondance. Il seconda avec activité les vues d'humanité de Louis XVI pour l'amélioration du régime des prisons d'état. C'est encore à ses soins que Paris doit la démolition des maisons du quai de Gèvres et de celles qui obstruaient plusieurs des ponts de Paris. On lui doit aussi le marché des Innocents, la conservation des bas-reliefs de Jean Goujon qui en décorait aujourd'hui la belle fontaine; l'acquisition du terrain sur lequel se trouve le quai Desaix, etc., les premiers plans pour la réforme et l'amélioration de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui donnèrent lieu à l'intéressant rapport de Bailly, datent encore de son administration. Enfin il faut reconnaître que, depuis Colbert, aucun ministre n'a peut-être fait autant que lui pour les sciences et les arts; mais sa brusquerie, sa rudesse, son esprit vindicatif faisaient oublier tout ce qu'il pouvait faire de bien, et il ne put parvenir à faire aimer ni sa personne ni son ministère. On n'ignorait pas non plus son penchant pour l'arbitraire, et l'intérêt qu'il portait à l'Autriche dont la France redoutait avec raison l'influence sur le cabinet de Versailles. Enfin dans plusieurs circonstances il fit preuve de peu de jugement. Chargé de l'affaire du collier, il la dirigea avec tant de mala-

adresse qu'elle tourna entièrement au préjudice de la reine. Sa haine contre le cardinal de Rohan fut, dit-on, cause des fautes qu'il commit dans cette circonstance. Il a protesté souvent que, loin d'avoir conseillé l'arrestation du cardinal, en habits pontificaux, à l'iguorta jusqu'au moment où le roi le chargea de l'exécution de ses ordres; mais il ne persuada personne. La mésintelligence étant survenue entre lui et M. de Calonne, et un parti nombreux s'étant formé contre lui, il se détermina à donner sa démission, sans cesser de conserver la confiance du roi et de la reine qui continuèrent leurs rapports avec lui. Aux premières étincelles de la révolution, il se prononça fortement contre elle. On lui attribua plusieurs propositions énergiques faites à la cour de Versailles pour arrêter les progrès de l'insurrection, en juin et juillet 1789. Après le renvoi de Necker, il fut mis à la tête du nouveau ministère dont la durée fut si courte. L'affaire du 14 juillet ayant forcé Louis XVI au rappel de Necker, le baron de Breteuil, sur le refus de Louis XVI de se retirer à Compiègne avec les troupes cantonnées à Versailles, crut devoir céder à l'orage, quitta la France, se retira à Solure, et de là dans les environs de Hambourg. En 1790, le roi lui envoya un pouvoir écrit de sa main pour « traiter avec les cours étrangères, et proposer en son nom toutes les mesures qui pourraient tendre à rétablir l'autorité royale et la tranquillité intérieure du royaume. » Ce pouvoir fut révoqué par suite de l'établissement de la constitution, mais il paraît certain que le baron de Breteuil ne cessa pas pour cela d'en faire usage. *L'Histoire la révolution française*, par Bertrand de Molleville, et les *Mémoires de Bouillé*, fournissent des détails curieux sur ses dernières opérations diplomatiques. Quoiqu'il en soit, oublié de tous les partis depuis la fin de 1793, il attendit qu'un nouvel ordre de choses lui permit de revoir sa patrie. Rentré en France en 1802, il s'y trouvait dans une position voisine de l'indigence; mais heureusement pour lui un héritage qu'il recueillit de Mme de Crequi, sa parente, vint adoucir l'amertume de ses dernières années. Il mourut à Paris le 2 novembre 1807.

BRETEUIL (Léon-Clément, comte de), neveu du précédent, naquit le 29 mars 1761. Il fut d'abord élève de l'école polytechnique, puis successivement élève d'ambassade au ministère des affaires étrangères, membre de la commission de liquidation à Mayence, secrétaire d'ambassade à Stuttgart, auditeur au conseil-d'état, intendant de la Syrie et de la basse Carniole. En 1810, il fut nommé préfet de la Nièvre, et en 1812, des Bouches de l'Elbe. Après la seconde restauration, il obtint la préfecture d'Eure-et-Loir, et le préfet royaliste ne se montra pas moins sévère contre les suspects d'alors que le préfet de Bonaparte n'avait mis de rigueur dans l'exécution des ordres de l'usurpateur. Destitué en 1819, lorsque le gouvernement parut vouloir rentrer dans les voies constitutionnelles, M. de Breteuil fut un des premiers préfets nommés par le ministre actuel qui lui donna l'administration de la Sarthe. Il ne tarda pas à l'échanger pour la préfecture de la Gironde. La pairie est enfin venue, en 1824, couronner les travaux et le zèle de M. de Breteuil. Il a fait différents rapports à la chambre haute, notamment sur la loi du sacrilège qu'il a trouvée excellente.

BRETEUIL (N. Le Tonnelier), de la même famille que le précédent, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé évêque de Montauban. Il se fit remarquer dans son diocèse par ses galanteries. Il passait une grande partie de l'année à Breslout, sa maison de campagne, dont il avait fait un petit Palais-Royal. Le clergé du pays de Rivière-Ver-

dun l'envoyé, en 1789, comme député aux états-généraux. Il y signa les protestations de la minorité contre les décrets de l'Assemblée constituante, et protesta contre la constitution acceptée et sanctionnée par le roi.

BRETIN (CLAUDE), aumônier avant la révolution du feu roi Louis XVIII, alors comte de Provence, mort le 15 juin 1807, a publié des *Contes en vers* et autres *Poésies*; Paris, 1797, in-80; et quelques poésies éparses dans divers recueils. Il était né en 1725.

BRETON (LUC-FRANÇOIS), naquit à Besançon en 1731; ses parents, dénués de toute fortune, lui firent apprendre l'état de menuisier; mais son goût le portait vers la sculpture; le maître chez lequel il travaillait l'encouragea, et il demeura quelques années dans l'atelier d'un sculpteur en bois. Il se rendit ensuite à Rome avec l'intention d'y perfectionner son talent. Il fut obligé, pour vivre, de travailler à des ornements de sculpture; mais, passionné pour les arts, il fréquentait les ateliers des plus habiles sculpteurs, et ne tarda pas à faire des progrès rapides. En 1758, il osa concourir à l'école de Saint-Luc et remporta le prix. Le sujet de composition était un bas-relief représentant l'Enlèvement du Palladium. Ce succès le fit admettre comme pensionnaire à l'école française. Il donna bientôt après le bas-relief en marbre de la Mort du général Wolf, ensuite un Saint-André de proportions colossales, et qui a été placé devant l'église de Saint-Claude-des-Bourguignons. De retour en France, il exécuta quelques beaux morceaux, entre autres deux Anges adorateurs en marbre qui ornent l'autel de l'église de Saint-Jean de Besançon; une Descente de Croix en pierre de Tonnerre, placée dans l'église de Saint-Pierre; deux statues à l'hôtel-de-ville, un buste de Cicéron et un de saint Jérôme. D'autres ouvrages sortis de son ciseau ont été détruits à la révolution. On regrette surtout le magnifique tombeau des La Beume que l'on admirait à Nismes. On a reproché à Breton de manquer de génie, mais il avait beaucoup du goût et d'intelligence, et son exécution était parfaite. Il était membre associé de l'institut, et mourut en 1800 dans sa patrie.

BRETON (N.), grand-officier de la légion d'honneur, membre du conseil-général du département de Paris, de celui des hospices, membre de la commission de survivance de la caisse d'amortissement, notaire à Paris, membre de la chambre des députés en 1817, a voté, dans toutes les sessions qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'en 1820, avec la majorité du côté droit. Il a combattu le projet de loi présenté pour l'achèvement du canal de l'Oureq, a contribué par son vote à la loi de suspension de la liberté individuelle, de la liberté de la presse, et s'est fortement prononcé pour qu'on dépouillât la partie la moins imposée d'entre les électeurs des droits que leur garantissait la Charte constitutionnelle. M. Breton, qui est notaire du Roi, fait partie de la chambre septennale, et vote aujourd'hui avec le ministère.

BRETON (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), sténographe, traducteur et rédacteur de différents journaux, principalement de celui des *Débats*, pour les articles relatifs aux audiences des tribunaux et des séances des assemblées législatives. Il a en outre composé un très grand nombre d'ouvrages, la plupart traduits des langues étrangères, parmi lesquels on distingue : *Agathina, ou la Grossesse mystérieuse*, traduit de l'anglais de Fox, 1802, 2 vol. in-12; *L'Homme singulier, ou Émile dans le monde*, imité de l'allemand, 1801 et 1810; 2 vol. in-12; *La Visite nocturne*, traduit de l'anglais, 1801, 6 vol. in-12; *Stanley, ou les deux Frères*, traduit de l'anglais,

1801, 4 vol. in-12; *le Buffon des écoles*, traduit de l'anglais, 1802 et 1809, 2 vol. in-12; *l'oyage dans la ci-devant Belgique, et sur la rive gauche du Rhin*, 1802, 2 vol. in-80; *Voyage en Piémont*, 1802, 2 vol. in-80; *Voyage d'un Allemand au lac Onéida, dans l'Amérique septentrionale, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, traduit de l'allemand, avec des notes, 1803, in-18; *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis*, 1803, 2 vol. in-12; *Bibliothèque historique*, 1809 et 1810, 4 vol. in-18; *les Etourderies, ou les deux Frères*, 1800, 4 vol. in-12; *Elise, ou les Papiers de famille*, 1809, 4 vol. in-12; *Romans, contes, anecdotes et mélanges*, traduit de l'allemand, 1809; *la Chine en miniature*, 1812, 6 vol. in-12; *nouveau Voyage au Mexique*, par le major Pilze, traduit de l'anglais, 1801, 2 vol. in-80; *Procès de la veuve Morin*, 1812, in-80; *Amélie, ou le Secret d'être heureux*, traduit de l'allemand, 1812, 2 vol. in-12; *nouveaux Éléments de littérature*, 1812, 6 vol. in-12; *la Russie*, 1812, 6 vol. in-18; *Affaire de l'empoisonnement de Choisy*, 1814, in-80; *Campagnes de Bonaparte*, en 1812, 1813 et 1814, traduit de l'allemand, 1814, in-80; *l'Illyrie et la Dalmatie*, traduit de l'allemand, 1814, 2 vol. in-18; *les Soirées du vieux Tillw*, traduit de l'allemand, 1815, 2 vol. in-18; *l'Espagne et le Portugal, ou Mœurs, usages et costumes des habitants de ces deux royaumes*, 1809 et 1810, 6 vol. in-18; *Relation des événements qui se sont passés en France, depuis le débarquement de Bonaparte, le 1^{er} mars 1815 jusqu'au traité du 20 novembre; suivie d'Observations sur l'état de la France et sur l'opinion publique*, traduit de l'anglais de Miss Hélène-Maria Williams.

BRETON (P. le), ancien inspecteur-général des remises des capitaineries royales, membre de la ci-devant société royale d'agriculture de Paris et de l'académie d'Upsal, né dans la commune de Logne, près de Rosny, s'est rendu célèbre par les ouvrages dont nous allons donner la nomenclature : 1^o *Traité sur les propriétés et les effets du café*, traduit sur la troisième édition de l'auteur, Benj. Moseley, avec les *Observations sur la culture du café*, par M. Fusée d'Aublet, in-12, 1786; 2^o *Manuel de Botanique à l'usage des amateurs et des voyageurs*, in-80, 1787; 3^o *Traité sur les propriétés et les effets du sucre*, avec le *Traité de la petite culture de la canne à sucre*, etc., 1789, in-12; 4^o *Observations sur les eaux de Chellenham*, traduit de l'anglais, 1789, in-80; 5^o *Divers objets d'Economie rurale et domestique*, publiés dans le supplément du *Journal général de France*, n^o 174, avec divers résultats publiés dans le même journal, du 27 décembre 1788; suivi de deux *Lettres* de MM. Cointereaux et Joseph Banks, 1789, in-12; 6^o *Traité sur les propriétés et les effets du sucre*, avec le *Traité de la petite culture de la canne à sucre*, suivi de l'*Extrait d'un Mémoire sur les Fourmis de cannes à sucre*, par M. Barry, 1790, in-12; 7^o *Mémoires sur les moyens de perfectionner les remises propres à la conservation du gibier*, 1787, in-80.

BRETONNERIE (de la), agronome estimable, s'est occupé, pendant toute sa vie, des travaux des champs et de la culture des terres et des jardins. Après une étude de plus de quarante années, il a rédigé et publié les ouvrages suivants, qui jouissent de l'estime des connaisseurs : 1^o *Correspondance rurale, contenant des Observations critiques sur la culture des terres et des jardins*, Paris, 1783, 3 vol. in-12; 2^o *L'Ecole du Jardin fruitier, qui comprend l'origine des arbres fruitiers, les serres qui leur conviennent*, etc., Paris, 1784, 3 vol. in-12; 3^o *Délaissments de mes travaux de la campagne*, Londres et Paris, 1783, 2 vol. in-12. Le même auteur a fourni des augmentations à la *Nouvelle maison rustique*, édition de Paris, 1790, 2 vol. in-40. Nous ignorons l'époque de la naissance et de la mort de la Bretonnerie.

BREVANNES (le comte HENRI-LE-PLEUR de), émigra en 1792, et ne revint en France qu'après l'établissement du gouvernement consulaire en 1814. Il fut décoré de la croix de la légion d'honneur, et nommé commandant de la 7^{me} légion de la garde nationale de Paris. Choisi pour organiser les volontaires royaux, à l'époque du débarquement de Napoléon, le peu d'empressement des jeunes gens, et le 20 mars furent des obstacles qui ne lui permirent pas d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. En 1815, il fut du nombre des candidats proposés pour la chambre des députés. Il avait donné, en 1794, une traduction du poème du *Printemps*, par Kleist; suivi de *L'Amour*, poème en deux chants, in-8°; en 1807, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, in-8°; puis, en 1813, *Tippou-Saïb, ou la Destruction de l'empire de Mysore*, tragédie en trois actes.

BREVET DE BEAUJOUR (L. C.), avocat du roi au présidial d'Angers, né dans cette ville en 1764, fut député aux états-généraux par le tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou. Au mois de mars 1790, il fut nommé secrétaire de l'assemblée nationale, et fit, au mois d'août suivant, un discours où il établissait que les accusateurs publics ne devaient pas être nommés par le roi, mais par le peuple. Il accusa, au mois d'octobre, les ministres de favoriser les nobles et les prêtres rebelles, et demanda leur renvoi. Ses sentiments républicains ne l'empêchèrent pas d'être arrêté comme conspirateur, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 15 avril 1794.

BREWER (JAMES NORRIS), auteur anglais, dont la vie n'offre rien de remarquable, a publié: *Contes d'hiver*, roman, 4 vol. in-12, 1799, 2^e édition, 1811; *Réflexions sur l'état actuel des paysans d'Angleterre*, in-8°, 1807; *Secrets rendus publics*, roman, 4 vol. in-12, 1808; *la Sorcière de Ravensworth*, 2 vol. in-12, 1803; *le Château de Monteville*, 3 vol. in-12, 1802; *Description des palais et bâtiments publics d'Angleterre et de l'étranger*, in-4°, 1809; *La Vieille légende de famille*, roman, 4 vol. in-12, 1812; *Sir Ferdinand d'Angleterre*, roman, 4 volumes in-12, 1812; *Histoire du comté d'Orford*, formant une partie de l'ouvrage intitulé: *Beautés de l'Angleterre et de Galles*, 1813; *Sir Gilbert Easterling*, roman, 4 vol. in-12, 1813. Brewer a fourni de nombreux articles à l'*Universal magazine*, et au *Monthly magazine*.

BREWER (GEORGE), naquit en 1766. Il entra de bonne heure dans la marine anglaise, et passa en 1791 au service de Suède avec le grade de lieutenant; mais la paix lui ôtant tout espoir d'avancement, il retourna en Angleterre, où il embrassa la profession de juriconsulte, qu'il exerce aujourd'hui en qualité de procureur. Il a publié les ouvrages suivants: *Histoire de Tom Weston*, roman, 2 vol. in-12, 1793; *la Devisse*, ou *Histoire de Bill Woodcock*, 2 vol. in-12, 1795; *Considérations sur les Droits du pauvre*, in-8°, 1800; *les Heures du loisir*, in-12, 1806; *Projet d'une loi nouvelle sur les créanciers et les débiteurs*, in-8°, 1806. Brewer est aussi auteur de quelques ouvrages dramatiques non imprimés.

BREZ (JACQUES), naquit à Mildebourg en 1771, et résida quelque temps à Utrecht. Il mourut en 1798 dans sa ville natale, où il était ministre de la religion protestante. Il a publié en français: 1° *Flora des Insectophiles, précédée d'un Discours sur l'utilité de l'étude de l'insectologie*, in-8°, Utrecht, 1791; 2° *Voyages intéressants pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, dans le goût du Recueil de M. Campe*, in-8°, Utrecht, 1792; 3° *Histoire des Vaudois, habitant les vallées occidentales du Piémont*, 2 vol. in-8°, 1796. Brez a joint, à ce dernier ouvrage, une traduction du *Cathéchisme des Vaudois*,

et quelques fragments d'un poème en langue vaudoise, daté de l'an 1100.

BRÉZÉ (le marquis de), grand-maître des cérémonies de France sous Louis XVI, est connu par la célèbre réponse de Mirabeau, lorsqu'il vint, dans la séance du 23 juin, pour dissoudre l'assemblée du tiers-état: « Allez dire à votre maître, » s'écria Mirabeau d'une voix tonnante, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. » M. de Brézé, pétrifié d'une réponse si énergique, et à laquelle il n'était pas préparé, se retira sans répliquer. A la restauration, il reprit ses fonctions, et fut nommé pair de France.

BRIAL (MICHEL-JEAN-JOSEPH). Ce savant, modeste, laborieux et utile, né à Perpignan le 26 mai 1743, était, avant la révolution, religieux de la congrégation de Saint-Maur. Il fut reçu membre de l'institut (académie des inscriptions et belles-lettres), qui le chargea, en lui adjoignant trois collègues, de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, qui avait été commencée par les religieux de sa congrégation; il a eu part aux tomes XIII, XIV et XV de cet ouvrage, ainsi qu'aux nouveaux *Mémoires de l'Académie*. On lui doit encore: 1° une édition du *Supplément aux Œuvres du père Laberthonie, pour la défense de la Religion chrétienne contre les incrédules*, 1811, in-12; 2° l'*Éloge historique de D. P. D. Labat, religieux bénédictin*, 1803, in-8°; 3° *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII et XVIII, in-fol.

BRIANCHON (CHARLES-JULIEN), l'un de ces élèves distingués de l'école polytechnique qui honorent maintenant la France, comme militaires et comme savants, est né à Sèvres près Paris, en 1785. Il entra à l'école polytechnique en 1804, le premier de sa promotion, et conserva presque constamment ce rang honorable pendant tout le temps que durèrent ses études. En sortant de l'école d'application de Metz, en 1808, il fut nommé lieutenant d'artillerie, et fit en cette qualité les campagnes d'Espagne et de Portugal jusqu'en 1812, époque à laquelle il passa, avec le grade de capitaine, à la manufacture d'armes de Tulle. Nommé en 1813 adjoint du directeur-général des manufactures d'armes de France, il est, depuis 1818, professeur des sciences appliquées à l'école d'artillerie de la garde royale. M. Brianchon composa, étant encore élève, un *Mémoire sur les lignes et surfaces du second degré*, qui attira l'attention des illustres savants qui présidaient à l'enseignement de l'école polytechnique. Carnot apprécia ce travail, et l'inséra en partie dans son beau *Mémoire sur la théorie des transversales*, en accordant à son auteur un tribut d'éloges bien flatteur de la part d'un si bon juge. Dans le tome I^{er} de la *Correspondance sur l'école polytechnique*, M. Brianchon inséra un article où il développa ses premières idées et ses vues sur la *géométrie de la ligne droite ou de la règle*; les tomes II et III du même recueil contiennent divers autres articles fort remarquables sur le *Tracé des sections coniques assujetties à des conditions déterminées*, et sur les *Propriétés de la ligne droite et les jeux de combinaison*. En 1817, M. Brianchon fit paraître un *Mémoire sur les lignes du second ordre*, et l'année suivante, le premier cahier du cours d'opérations géométriques sur le terrain, qu'il était chargé de faire aux officiers d'artillerie de la garde royale à Vincennes. Ce cahier a pour titre: *Applications de la théorie des transversales*. On lui doit encore divers articles de géométrie insérés dans les *Annales de mathématiques*, et un *Mémoire sur les courbes de raccordement*, qui se trouve dans le 19^e cahier du *Journal de l'école polytechnique*. Le caractère de ces divers écrits est la culture de la géo-

métrie synthétique, tant pour les figures planes que pour celles qui ont trois dimensions. Parmi les résultats nouveaux qu'ils renferment, les plus remarquables par leur généralité sont d'une part la théorie des pôles et polaires des lignes et des surfaces du second ordre ; de l'autre le théorème de l'hexagone circonscrit, lequel consiste en ce que dans tout hexagone circonscrit à une conique, les trois diagonales principales se croisent en un même point. M. Brianchon a depuis tourné ses études vers les applications de la chimie à l'artillerie : il a publié en 1823 un excellent *Mémoire sur la poudre à tirer* dont il donne la composition atomistique d'après le dosage fixé par une longue expérience. Il y montre que les proportions employées se rapprochent beaucoup de celles qui seraient indiquées par la théorie des proportions définies. En 1825, il fit paraître un autre mémoire intitulé : *Essai chimique sur les réactions foudroyantes*, dans lequel l'auteur propose une théorie nouvelle et ingénieuse de la fulmination. Tel est l'ensemble des travaux utiles par lesquels cet officier distingué s'est recommandé à l'estime des savants. Ses services aux armées lui ont valu la décoration de la légion d'honneur et la croix de Saint-Louis.

BRIAND (PIERRE-CECILE), né à Paris, le 30 novembre 1765, fit de bonnes études et suivit la carrière du barreau qu'il quitta vers 1786, pour entrer dans le commerce de la librairie. Il a publié : 1° *Histoire de Pierre-le-Cruel*, traduit de l'anglais de Talbot Dillon, 1792, 2 vol. in-8°; 2° le *Gouven*, ou *Histoire de Sophie Nelson*, trad. de l'anglais; 3 vol. in-12; 3° *Histoire de la décadence de l'empire romain* de Gibbon, trad. de l'abrégé d'Adam, 1807, 3 vol. in-8°; *Histoire d'Espagne*, trad. du même, 1808, 4 vol. in-8°.

BRIAND (N.), né à Huy (Belgique), se montra partisan de la réunion de son pays à la France; devint administrateur du département de Sambre-et-Meuse, et, après le 18 brumaire, sous-préfet à Marche, petite ville du même département. Quoiqu'il ne se fût jamais servi de l'autorité que pour concilier les intérêts du peuple avec ses devoirs, et qu'il eût acquis la réputation d'une probité sans reproche, il se vit, à l'époque de l'occupation des Pays-Bas, par les alliés, en 1814, pourchassé par des paysans que secondaient les cosaques, et il périt sous les coups de ces forcés avec une résignation sans exemple.

BRICENO (DON NICOLAS), colonel américain-espagnol, né dans l'Amérique méridionale. Il prit le parti des armes à l'époque où ses compatriotes voulurent secouer le joug de la métropole, se joignit avec quelques autres officiers à Bolivar, qui l'envoya à Guadalupe, pour y organiser un corps de cavalerie, à la tête duquel il se mit ensuite pour envahir la province de Barinas, tandis que son chef occupait l'ennemi d'un autre côté. Il obtint d'abord des succès éclatants, mais les royalistes espagnols, ayant reçu des renforts, ils attaquèrent le colonel Briceno, qu'ils battirent complètement vers le mois de juin 1813, et qu'ils firent prisonnier avec sept officiers de son petit corps d'armée : ils firent aussitôt envoyés au supplice par le gouverneur de Barinas, qui fit fusiller en même temps huit des principaux habitants de cette ville, pour avoir voulu favoriser, disait-il, l'entreprise du colonel Briceno.

BRICHE (LOUIS-ANDRÉ), né le 19 août 1772, il entra, en 1789, comme cadet dans le régiment des chasseurs d'Alsace, d'où il passa dans royal-cavalerie. Nommé successivement sous-lieutenant, lieutenant et capitaine dans ce corps, il fit les premières campagnes de la révolution, prit part, avec le 11^e de hussards, dont il commandait alors un

escadron, à la bataille de la Trebia, et couvrit la retraite avec une poignée d'hommes de toutes armes qu'il avait rassemblés. Il se distingua l'année suivante à la journée de Marengo, au passage du Mincio, et continua à servir avec zèle jusqu'en 1806, qu'il fut nommé colonel du 10^e de hussards. Il était à la tête de ce corps à Saalfeld, lorsqu'il aperçut le 9^e ramené en désordre par les Russes : il fit aussitôt sonner la charge, s'élance sur les vainqueurs, les enfonce, sabre les canonniers, s'empare de deux pièces, et désorganise toute la colonne que conduisait le prince Louis. Il déploya la même valeur à Léna, à Schützen, à Tikhorm, et conduisit après la paix ses hussards en Espagne, où il donna des preuves d'une habileté peu commune, notamment à la bataille d'Ocana, au passage de Fuente de Cantos, où, après avoir dispersé l'ennemi, il lui prit six pièces de canon. A la bataille de la Gebora, il chargea à la tête de son régiment avec tant d'impétuosité, qu'il mérita que sa conduite fût mentionnée dans les bulletins de l'armée, et qu'il reçut la croix de commandant de la légion d'honneur. Elevé au grade de général de brigade, le 27 décembre 1809, il reçut celui de général de division le 13 novembre 1813. Dans la campagne de France, en 1814, son ardeur militaire ne se ralentit pas, il battit les cosaques près d'Epinal, et à l'attaque du pont de Clerci, près de Troyes. Le Roi le nomma chevalier de Saint-Louis dans le mois de juillet 1814, et il obtint le commandement du département du Gard. S'étant opposé en mai 1815, au mouvement que le débarquement de Napoléon avait provoqué, il se trouva exposé à de grands dangers. Dans le mois de juillet 1816, il présida la commission militaire qui condamna à mort le général Mouton-Duvernet, un de ses anciens frères d'armes.

BRICHETEAU (ISIDORE), docteur en médecine de la faculté de Paris, médecin du quatrième dispensaire, et membre de l'académie royale de médecine, est né à Saint-Christophe, département de la Vienne, le 3 février 1789. Il étudia d'abord avec succès la botanique et l'anatomie à Poitiers, où le gouvernement venait de fonder des cours d'instruction médicale. Il vint à Paris, en 1809, pour étudier la médecine. Une place d'élève interne des hôpitaux civils de Paris, qu'il obtint aux concours, en 1812, le mirent en relation avec le célèbre professeur Pinel, dont il devint bientôt après le secrétaire, puis l'ami et le collaborateur. Le *Dictionnaire des sciences médicales* doit à cette association un grand nombre de très-bons articles de médecine. M. Bricheteau est personnellement auteur de plusieurs *Mémoires* de physiologie et de médecine, insérés dans le *Journal complémentaire des sciences médicales* dont il est un des fondateurs. Il a publié aussi une quatrième édition de l'*Hygiène de Tourville*, Paris, 1823, et une nouvelle édition, Paris, 1826, du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et de pharmacie de Nysten*, qui est en quelque sorte devenu son propre ouvrage par les changements et augmentations considérables qu'il y a faits. Il vient de publier tout récemment un *Traité analytique sur le cramp*. M. Bricheteau, qui cultiva la littérature médicale avec succès, pratiqua aussi la médecine avec distinction. Ce fut lui qui protesta courageusement dans le *journal des Débats*, du 14 novembre 1824, en sa qualité de membre de l'académie royale de médecine, contre la suppression arbitraire et illégale qu'on avait faite au secrétariat de l'académie, dans un rapport imprimé sur la vaccine, du nom du vénérable Larochefoucault-Liancourt, en disgrâce auprès de ministère.

BRICOGNE (N.), maître des requêtes au conseil-d'état, premier commis des finances, directeur

des fonds du trésor royal, et membre du conseil du département de la Seine, est né à Paris. Son père, mort en 1820, dans un âge avancé, était le doyen des maires de Paris. M. Bricogne débuta, dans la carrière administrative, par être surnuméraire au trésor public, sous le ministère de M. Barbé-Marbois; après avoir parcouru les grades inférieurs, M. Mollien le nomma, en 1806, premier commis du trésor, et le mit à la tête du bureau général. Il fut chargé de faire le recouvrement d'une somme de 140 millions, qu'une compagnie de banquiers devait au trésor, déficit qui avait été cause de la disgrâce de M. de Marbois. En 1810, il reçut la croix de la légion d'honneur. Il fit paraître, en 1814, une brochure ayant pour titre : *Opinion d'un créancier de l'état*, in-8°, dans laquelle il répondait à M. Gaudin, ancien ministre des finances, et à M. Ganilh qui avait attaqué le budget présenté par le nouveau ministre. Cet ouvrage, rempli de traits spirituels et mordants, et fort d'ailleurs de bons principes en économie politique, fut généralement remarqué. Depuis cette époque, M. Bricogne n'a cessé de prendre part à toutes les controverses financières et à toutes les discussions de budget; il a publié des brochures pour ou contre la plupart des mesures prises par les ministres des finances qui se sont succédés. Indépendamment d'un grand nombre d'articles qu'il a fait insérer dans les journaux, on a de lui : 1° *Examen impartial du budget*, in-8°, 1815, contre le budget présenté par Corvetto; 2° la *Situation des finances au vrai, mise à la portée des contribuables, pour prouver qu'une réduction de 50,000,000 sur la contribution foncière, dont 5 millions à la ville de Paris, doit être accordée dès 1819*, suivie de 36 doutes et questions sur les comptes et les budgets, in-8°, 1819. Dans cet ouvrage, qui eut deux éditions en moins d'un mois, il attaqua successivement le budget, le système politique, et jusqu'à la personne du baron Louis. M. Bricogne avait été nommé maître des requêtes en 1816, et tout récemment conseiller municipal de la ville de Paris; son attaque contre le ministre causa un étonnement extrême dans le public, et du scandale dans l'administration; aussi perdit-il sa place de premier commis des finances, et fut-il rayé du conseil d'état. 3° *Errata du rapport de M. le comte Beugnot sur les voies et moyens de 1819, pour faire suite à la situation des finances au vrai*, in-8°, 1819; 4° la *Caisse usuraire dite hypothécaire, examinée et calculée dans l'intérêt et pour le salut des propriétaires emprunteurs*, in-8°, 1820. En 1820, M. Roy, ministre des finances, le rappela au trésor, et lui confia la direction des fonds. Il découvrit, à sa rentrée, un déficit de 1,800,000 fr. volés par un caissier nommé Matheo, qui avait pris la fuite.

BRIDAN (CHARLES-ANTOINE), naquit à Ruvière en Bourgogne, au mois de juillet 1730. Il annonça, dès son enfance, un goût particulier pour le dessin; ses parents l'envoyèrent à Paris, où il s'adonna à la sculpture. A l'âge de vingt-trois ans, il remporta le grand prix. Après ses trois ans de séjour à Rome, il revint à Paris en 1764, et fut agréé à l'académie de peinture, dont il fut reçu membre en 1772. Il dut cet honneur à la beauté de son groupe du *Martyre de saint Barthélemi*, qu'il exécuta en marbre. On a aussi de lui un groupe de *l'Assomption de la Vierge*, qui se trouve, ainsi que son saint Barthélemi, dans la cathédrale de Chartres, dont le chœur est orné de plusieurs bas-reliefs en marbre du même sculpteur. Ses statues de Vauban et de Bayard ornent les galeries du Louvre. Son Vulcain est placé dans le jardin du Luxembourg, dont il fait un des plus beaux ornements. Son dernier ouvrage est le buste de *Cochin*, curé de *Saint-Jacques*, et fondateur de l'hospice qui porte son nom; il l'exécuta par ordre du gouvernement. Cet

habile et laborieux artiste exerça pendant trente-deux ans les fonctions de professeur à l'académie de peinture, et mourut à Paris le 28 avril 1805.

BRIDAN (PIERRE-CHARLES), né à Paris, fils du précédent, et son élève, a exécuté la statue en marbre de Duguesclin, pour orner le pont de Louis XVI, celles de Bossuet et d'Epaminondas, et un grand nombre d'autres figures et bustes. Il soutient avec honneur un nom que son père avait déjà illustré.

BRIDEL (PHILIPPE-SYRACH), né à Milden en Suisse, après avoir été prédicateur de l'église française à Bâle, fut pasteur au château d'Oix, dans le canton de Berne. Il a donné différents ouvrages en français : 1° *Mélanges helvétiques*, Lausanne et Bâle, 1787 et 1797, 4 vol.; ils renferment : les *Muses helvétiques*, les *infortunés du jeune chevalier de Lalande*, mort à Lausanne, le 1^{er} février 1778; *Poésies helvétiques*, et *Étrennes helvétiques et patriotiques*; 2° *Dilassements poétiques*, in-8°, 1788; 3° *Course de Bâle à Brinne par les vallées du Jura*, avec une carte de la route, in-8°, Bâle, 1789; 4° *Recueil de paysages suisses, dessins d'après nature, dans une course par la vallée d'Oberhasli et les cantons de Schwitz et d'Uri*, par Lory, Lafond et Zehender, in-fol., Berne, 1797; 5° *Voyage pittoresque de Baï à Rienne*, par la vallée de Moliers-Grandval, etc., Bâle, 1802, in-fol.

BRIDEL (JEAN-PHILIPPE-LOUIS), frère du précédent, né à Milden, était, comme lui, ministre protestant, et est devenu précepteur des fils du duc de Saxe-Gotha, et conseiller de légation. Il a publié : 1° les *Tombeaux*, poème imité d'Hervey, en français, Lausanne, 1799, in-8°, 2° *Compte introduction à la lecture des odes de Pindare*, idem, ibid., 1785, in-12.

BRIDEL (SAMUEL-ELIAS), muscologiste distingué, probablement de la même famille que les précédents, a publié sur les mousques un ouvrage où l'on trouve un grand nombre d'espèces non décrites ailleurs, mais auquel on reproche le peu d'exactitude des descriptions : *Muscologia*, 4 part. in-4°, Gotha et Parisis, 1797 à 1803. *Muscologia recentiorum supplementum speciei muscorum*, 2 part. in-4°, 1806-1812. *Methodus nova muscorum*, 1 vol. in-4°, Gotha, 1819. Dans la distribution des genres de cette famille, Bridel a suivi les principes de Hedwig.

BRIDGEWATER (le duc de), Voy. EGERTON.

BRIDPORT (HARRY-HOOD LORD), vice-amiral anglais, frère cadet du lord Hood, né à Thornecombe, dans le Devonshire, dont son père était ministre. Il prit parti dans la marine; fut nommé capitaine du vaisseau le Prince-George, le 10 juin 1756, et se distingua ensuite par différentes actions dans la guerre de la révolution d'Amérique, surtout devant Gibraltar, en 1782. Lord Bridport fut chargé, en 1793, du commandement de la flotte de la Méditerranée; et c'est lui qui traita avec les habitants de Toulon, et qui prit possession de leur ville au nom de Louis XVII. N'ayant pu s'y maintenir contre les forces républicaines, il l'évacua à la hâte, et fit incendier, outre les arsenaux, les vaisseaux qu'il ne put emmener. Il se porta de là dans les eaux de la Corse, passa dans l'Océan et fit sa jonction avec l'escadre du lord Howe, commanda une division de la grande flotte qui combattit l'escadre française près d'Ouessant, le 1^{er} juin 1794; fut croiser d'Irlande peu de temps après puis, lord sous le nom de Bridport; c'est sous sa protection qu'il s'opéra, en 1795, la descente de Quiberon. Il fut promu au grade de vice-amiral et de lieutenant de l'amirauté en avril 1796, puis destiné à une expédition dans les Indes-Occidentales, dont il s'acquitta, en 1797. Chargé depuis d'observer une flotte considérable que les Français équipèrent à Brest, la manière dont il la laissa sortir ayant paru mécontenter son gouvernement, il réda

le commandement de cette station à l'amiral Saint-Vincent, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Bath, le 27 janvier 1816, dans sa 90^e année.

BRIENEN (GISEBERT-CHARLES-ROTCHE-RAINIER, VAN KAMKAUS), colonel de la garde bourgeoise d'Amsterdam, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, naquit à Amersfoort le 22 octobre 1771. Après avoir servi avec distinction dans les armées de la république, il parvint au grade de colonel de la garde nationale d'Amsterdam, sous le règne de Louis Bonaparte. La révolution de 1813 développa toute l'énergie de son noble caractère. Le 15 novembre, lors du soulèvement des habitants d'Amsterdam, le colonel van Brienen se montra à la tête de son corps, afin de maintenir l'ordre dans la ville autant qu'il le fallait, sans étouffer le noble élan qui portait le peuple à s'affranchir du joug de l'étranger; il fut, de concert avec le capitaine Falek, maintenant ministre secrétaire-d'état, l'âme de tout ce qui s'opéra dans cette circonstance, à Amsterdam, première ville où éclata l'insurrection. Il a été nommé par suite de sa conduite à cette époque, général-major et commandant de l'ordre de Guillaume.

BRIENNE (le cardinal de), *Foy. LOMÉNIÉ.*

BRIE-SERRANT (le marquis de), né vers 1745, seigneur de Machecoul, de Pornic, etc., et issu de l'ancienne maison de Laval, s'est occupé toute sa vie de projets utiles. Le premier qu'il proposa au gouvernement vers l'année 1780, fut de faire creuser, agrandir et fortifier le port et canal de Pornic dans le pays de Retz, et de faire de Nantes une ville de commerce du premier ordre. Ce plan examiné par des commissaires envoyés sur les lieux, en 1786, fut accueilli comme très utile à la Bretagne, au Poitou, à la ville de Nantes, à toutes celles qui sont sur la Loire, et à la marine royale. Pornic devait être un port militaire, et les navires marchands, se rendant à Nantes par un canal qui communiquerait d'un port à l'autre, auraient évité la longue et dangereuse navigation par l'embouchure de la Loire, encombrée de bancs de sable. A ce plan se liait le projet d'un canal qui devait commencer à Machecoul, et être élargi avantageux au commerce de Nantes avec le Bas-Poitou, au dessèchement de plusieurs marais, et à la navigation projetée entre Nantes et la Rochelle. Les pièces publiées à cet effet, par le marquis de Brie-Serrant, sont : 1^o *Observations concernant le commerce français en général, le projet d'une ville commerçante du premier ordre*, etc., Paris, 1789, in-4^o; 2^o *Mémoire contenant de nouveaux développements sur le projet important relatif au port de Pornic*, etc., et à un canal de navigation de Nantes à la mer par Pornic, ibid., 1789, in-4^o. Ces deux mémoires, accompagnés de cartes et de pièces, contenant l'adhésion de plusieurs villes intéressées à l'exécution de ce plan, furent adressés par l'auteur au roi, et aux députés des états-généraux. Mais la révolution, qui commençait, entraîna d'autres soins, et le projet du marquis fut laissé de côté. Brie-Serrant, malgré les frais énormes qu'il lui avait coûtés, malgré la perte de tous ses droits seigneuriaux, ne cessa point de s'occuper de son idée favorite, et la présenta vivement à tous les gouvernements qui se succédèrent en France. Il avait précédemment publié : 3^o *Écrit adressé à l'Académie de Châlons-sur-Marne, sur une question proposée par voie de concours, concernant le patriotisme* : quels sont les moyens de prévenir l'extinction du patriotisme dans l'âme du citoyen, 1788, in-12. Il donna encore : 4^o *Pétition amplifiée en faveur des blancs et des noirs, et Proj. d'un traité important pour les colonies et pour l'état*, 1797, in-4^o; 5^o *Études contenant un appel au public lui-même, du jugement du public sur J. J. Rouss-*

seau, Paris, 1803, in-8^o. Cette brochure, sans nom d'auteur, paraît avoir été imprimée en 1791 ou 1792, dit M. Barbier; elle contient la réfutation de la première partie du *Discours sur l'inégalité des conditions*. Les propriétaires du lac de Grand-lieu, près de Nantes, signèrent, vers 1805, un traité avec une compagnie pour le dessèchement de ce lac, traité qui, malgré plusieurs décisions favorables du conseil-d'état, malgré un décret impérial et une ordonnance royale, n'a pas encore en son exécution, parceque les riverains ont su se faire des amis puissants. Le marquis de Brie-Serrant lui-même, toujours engoué de canaux et de dessèchements, s'opposa à un projet dont il n'avait donné l'idée. Sans contester la propriété de l'eau du lac ni le droit de la faire enlever, il prétendit être propriétaire du fond, et mit arrêt sur les terres qui seraient desséchées. En vain lui offrit-on une somme considérable pour vaincre son obstination. Il refusa tout accommodement, il était déjà cependant alors dans le dénuement le plus absolu; il mourut vers 1810.

BRIÈRE-SURGY (le baron), président de la cour des comptes, était auditeur à la chambre des comptes avant la révolution. A la suppression de cette chambre en 1791, il devint commissaire de la comptabilité, et fut, en 1792, membre du conseil-général du département de Paris. Incarcéré au Luxembourg en 1793, il ne dut sa liberté qu'à la chute de Robespierre. En septembre 1807, M. Brière-Surgy fut nommé président de la troisième chambre à la cour des comptes, qui avait remplacé la commission de comptabilité nationale. Napoléon lui accorda de plus le titre de baron, et la décoration de l'ordre de la Légion d'honneur. Après le retour du Roi, il fut confirmé dans ses fonctions de président, et nommé membre de la légion d'honneur. Il a de plus l'attribution de surveillant de la caisse d'amortissement.

BRIEZ (N.), fut nommé député à la convention nationale en septembre 1792, par le département du Nord. Dans le procès du roi il vota la mort, en ajoutant, après avoir motivé son vote : « Dans le cas où la majorité serait pour la réclusion, je fais la motion expresse que si, d'ici au 15 avril, les puissances n'ont pas renoncé au dessein de détruire notre liberté, on leur envoie sa tête. » Envoyé en mission à l'armée du Nord, il fut accusé d'avoir des intelligences avec le prince de Cobourg; il fut rappelé, se disculpa, et continua ses fonctions. Il se conduisit avec beaucoup de courage pendant le siège de Valenciennes. Membre du comité des secours publics, il en obtint en faveur des indigents, des parents des défenseurs de la patrie, et fit accorder la remise gratuite par le mont-de-piété des objets de peu de valeur. Il fit aussi obtenir des indemnités aux communes qui avaient le plus souffert de l'invasion, ainsi qu'aux réfugiés belges et allemands. Le 4 juin 1794, il fut nommé secrétaire de la convention; et, envoyé en mission dans la Belgique après la révolution du 9 thermidor. Il mourut peu de temps avant l'établissement du directoire.

BRIFAUT (CHARLES), né à Dijon vers 1780. Son père était un simple artisan, mais recommandable dans sa profession. L'abbé Vullus, qui était alors évêque constitutionnel de Dijon, reconnaissant dans le jeune Brifaut les dispositions les plus heureuses, les développa par une éducation toute libérale, dont il fit les frais. M. Brifaut justifia, par ses progrès, l'intérêt qu'il avait inspiré à son protecteur. Fixé à Paris, le comte Bertier, conseiller-d'état, lui accorda une protection aussi utile qu'éclairée. Il travailla pour plusieurs journaux, et notamment pour la *Gazette de France*. Ses principaux titres littéraires sont une tragédie de *Ninus second*, qui fut accueillie favorablement, malgré les cri-

tiques assez fondées qui en furent faites lors des premières représentations; une tragédie de *Jeanne Gray*, reçue au théâtre français en 1807, mais dont le gouvernement impérial ne permit pas la représentation, et qui fut fort mal accueillie du public en 1814. M. Brifaut a donné depuis une troisième tragédie, *Charles de Navarre*, 1820, mieux accueillie que *Jeanne Gray*, quoiqu'elle n'ait eu aussi qu'un succès éphémère. Les autres ouvrages qu'il a publiés sont : 10 la *Journée de l'Hymen*, 1810, in-40; 20 *Ode sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-40. Ces deux pièces ont été aussi insérées dans le recueil qui a pour titre : *l'Hymen et la Naissance*, 1812; 30 *Rosemonde*, poème en trois chants, 1813, in-80; 40 *Stances sur le retour de Louis XVIII*, mises en musique par Mme de B..., en mai 1814; 50 l'opéra *l'Olympe*, que M. Brifaut a fait de moitié avec M. Dieulafoy, musique de M. Spontini, et qui a été représenté, sans succès, en 1820; 60 *Dialogues, Contes et autres Poésies*, 2 vol. in-16, 1824. En 1826, M. Brifaut a été nommé membre de l'Académie française, en remplacement du marquis d'Agassieu.

BRIGANT (JACQUES LE), fils d'un négociant de Pontreux, naquit dans cette ville le 18 juillet 1720. Il fut reçu avocat au parlement de Bretagne, mais il se consacra entièrement à l'étude des langues. Il crut de bonne foi avoir découvert, dans la langue des anciens Celtes, le type de toutes les autres langues; les observations qu'il publia dans le prospectus de l'ouvrage intitulé : *la Langue primitive conservée*, prospectus qui forme à lui seul un volume curieux, excitent, lorsqu'elles parurent, l'attention générale. Pour appuyer ses opinions sur des exemples, il extrait plusieurs passages de la Genèse, notamment celui-ci : *Dieu dit : Que la lumière se fasse, et la lumière se fit*; reproduit successivement cette phrase dans les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, arabe, persanne, grecque, latine et française, et s'efforce de faire voir l'analogie qui existe avec la traduction celtique; dans les chapitres suivants, il prétend encore établir les mêmes rapports entre le celtique et le chinois, le sanskrit et le galibi ou langue des Caraïbes et l'idiome de l'île de O-Taïti; mais ses étymologies sont, pour la plupart, forcées, et son système devient absurde, par l'extension qu'il y donne. Court de Gébelin, qui avait été son élève, et le chevalier d'Orainson lui jouèrent une mystification qui ne contribua qu'à accroître son audace étymologique. Ils imaginèrent un jour de lui dire qu'il était arrivé à Paris, au jeune insulaire de l'Océanique, et que personne ne pouvait entendre la langue qu'il parlait; Le Brigant prétendit qu'il le comprendrait facilement. Le jeune insulaire n'était autre qu'un parisien à qui on avait fait apprendre quelques mots forgés par Gébelin, et qui n'appartenaient à aucune langue. Au jour fixé devant une société nommée, le jeune homme s'adressant à Le Brigant, prononça les mots convenus, et Le Brigant disait à l'assemblée : « il me dit bon jour, comment vous portez-vous ? » et tandis qu'il continuait d'écouter et de traduire sans aucune hésitation, l'assemblée partit un éclat de rire. Le Brigant, instruit du tour d'un lui jouait, s'écria avec emphase : « Messieurs, sachez qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir dans l'univers, aucun mot qui ne soit celtique », et des lors il fit graver un cachet dont il se servit pour sa correspondance, et qui portait pour inscription : *Illic negata, negatur o bis*. Le Brigant s'est aussi beaucoup occupé de minéralogie, et on lui doit la découverte en Bretagne, de plusieurs carrières de schiste qui n'ont jamais été exploitées. Retiré à ses ranches pendant les premières années de la révolution, il y fut incarcéré comme fédéraliste.

Lorsque les vendéens y entrèrent, ils se portèrent aux prisons et allaient y commettre les plus grands excès, lorsque Le Brigant leur imposa par sa fermeté; il parvint même, à sauver la vie au concierge. Ce savant, marié deux fois, avait eu vingt-deux enfants, ses filles étaient mariées loin de lui, cinq de ses fils avaient succombé sur le champ d'honneur, et le dernier servait comme soldat à l'armée de Sambr-et-Meuse; ainsi cet homme vénérable se trouvait isolé dans ses vieux jours; l'illustre La Tour d'Auvergne, qui avait été son élève, et qui vivait retiré près de Le Brigant, lui proposa d'aller prendre la place de son fils, et le remplaça en effet; action sublime que le héros breton reproduisit deux fois en sa vie. Le Brigant est mort à Treguier, le 3 février 1804. Voici la liste de ses ouvrages imprimés : *Dissertation adressée aux académies savantes de l'Europe sur un peuple celtique nommé Brigantes*, ou Brigants, 1762, in-80; 20 *Petit Glossaire, ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, contenant leur définition et leur étymologie*, Brest, 1774, in-12; 30 *Éléments de la langue des Celtes gémètes ou Bretons; introduction à cette langue, et par elle à celles de tous les peuples connus*, Strasbourg, 1779, in-80; la rédaction de cette petite grammaire est due presque en entier à Oberlin; Le Brigant la fit réimprimer à Brest, 1799 (an 7); 40 *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Paris, 1787, in-40; 50 *Détachement de langue primitive, celle des Parisiens avant l'invasion des Germains, la venue de César, et le ravage des Gaules*, Paris, 1787, in-80; 60 *Mémoire sur la langue des Français, la même que la langue des Gaulois, leurs ancêtres*, Paris, 1789; 70 *Observations sur un ouvrage de M. Jamgrane, jurisconsulte, anglais, ayant pour titre : de l'origine des sociétés et du langage*, Paris, 1788; 80 *Réflexions sur les études*, Paris, 1788; 90 *Notions générales ou encyclopédiques*, Avranches 1791, in-40; 100 *Notions nouvelles concernant la langue primitive retrouvée*, 1790; in-80; 110 enfin deux brochures politiques. Le Brigant a laissé plusieurs manuscrits qui ont été vendus à M. Kergarion de Lannion.

BRIGANTI (VINCENT), médecin napolitain, né à Naples, ou il fit des études distinguées. Il étudia fort jeune la médecine, et obtint la chaire de botanique dans l'université royale de Naples, où il s'acquit une grande réputation. A l'époque des troubles qui éclatèrent dans sa patrie, lors de l'invasion des Français, il manifesta le plus grand attachement à la cause de ses anciens souverains. Cette conduite, qui, pour tout autre, eût pu avoir des suites fâcheuses, ne changea rien au sort de M. Briganti; la considération dont il jouissait le mit toujours à l'abri des persécutions, quels que fussent les chefs du gouvernement napolitain; il ne fut même jamais déplacé ni inquiété en aucune manière. Devenu successivement membre de la société royale des sciences et de l'institut d'encouragement de Naples, il mérita cet honneur par la publication de plusieurs ouvrages recommandables : on distingue parmi eux celui dans lequel il a expliqué et développé le système de Linné.

BRIGNOLE (ANTOINE, marquis de) noble et sénateur génois, marquis de Grappoli en Tuscan. Nommé auditeur au conseil-d'état de l'empereur Napoléon, et ensuite sous-préfet à Savone, il se trouvait dans cette ville au mois de mars 1813. Malgré les difficultés de cette époque, il se concilia l'estime et l'affection des habitants. En 1814, il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne par la ville de Gènes, pour réclamer son indépendance : il remplit sa mission avec une énergie remarquable, et prouva victorieusement la justice de ses réclamations; néanmoins

tous ses efforts furent inutiles, la politique et la force ne suivent pas toujours les lois de l'équité. De retour dans son pays, le roi de Sardaigne le nomma ministre d'état, et en 1816, chef de l'université royale. Il est frère de la duchesse de Dalberg, et fils de la marquise de Brignole, femme remarquable par ses grâces, son esprit et sa courageuse fidélité. Attachée au palais de l'impératrice Marie-Louise, elle la suivit dans son retour à Vienne, partageant ses infortunes comme elle avait partagé sa prospérité. Elle mourut dans le noble exil que sa générosité lui avait imposé.

BRIGODE (ROMAIN, baron de), né à Lille en 1775, fut nommé auditeur au conseil d'état en 1803, député au corps législatif en 1805, et fut ex-cus de cette assemblée en 1810, par le décret qui fixait pour l'avenir l'âge des députés à quarante ans. A la seconde restauration, le département du Nord l'envoya à la chambre des députés, où il a été réélu deux fois depuis. M. Brigode, qui siégeait au côté gauche, s'est fait remarquer par la justesse de ses vues et la sagesse de ses principes; il a voté contre les lois d'exception et contre le nouveau système électoral. Parmi ses opinions, on doit principalement remarquer celles qu'il a émises sur la liberté des journaux en 1817, sur la loi de recrutement en 1818, contre le monopole des tabacs et sur les délits de la presse en 1819, contre la censure des journaux, sur les indemnités à accorder aux départemens que l'ennemi avait occupés, sur les douanes en 1820. Il ne fait point partie de la chambre septennale.

BRIGODE (LOUIS-MARIE-JOSEPH, comte de), pair de France, frère du précédent, naquit à Lille en 1777. A la suite du premier voyage que le premier consul fit à Lille en l'an 11, M. de Brigode fut nommé maire à vingt-trois ans; il fut compris ensuite dans la première formation des chambellans créés pour le couronnement de l'empereur, et fut un des officiers qui allèrent chercher le pape pour cette cérémonie. Il montra beaucoup de zèle et de dévouement pour Napoléon, dans les fonctions qu'il eut à remplir pendant son règne; il continua à être maire de Lille, et n'a laissé que des souvenirs honorables de son administration. A la déchéance de Napoléon en 1814, il prêta serment de fidélité au roi, et donna, dans les cent jours, sa démission de maire de Lille, qu'il abandonna; l'ordonnance du 7 juillet 1815, l'ayant rétabli dans ses fonctions, il reentra dans Lille, le jour même de sa soumission, et fut appelé, le 17 août suivant, à la chambre des pairs où il n'a cessé de défendre les libertés publiques. Dans le procès du maréchal Ney, il fut un des cinq membres qui s'abstinrent de voter. Le 21 décembre 1815, il proposa des modifications à la loi relative à la perception provisoire des impôts, afin que les départemens et les communes eussent la libre disposition des centimes additionnels et de leurs revenus; le 25 février 1817, il parla en faveur de la liberté de la presse, et s'opposa constamment, dans les sessions suivantes, aux lois d'exception et à toutes les mesures contraires à l'esprit de la Charte.

BRILLAT SAVARIN (le chevalier), était avocat à Billy avant la révolution, le tiers-état du bailliage du Bugey le nomma député aux états-généraux en 1789. Pendant la session de l'assemblée constituante, il combattit l'institution des jurés, et s'opposa fortement au projet de l'abolition de la peine de mort. Ayant été compris dans les mesures contre les fédéralistes, il parvint à s'échapper, et se réfugia aux Etats-Unis. Il reprit en France après la chute de Robespierre, obtint, en l'an 6, la place de commissaire du directoire près le tribunal criminel de Versailles, fut appelé à la cour de cassation peu de temps après. On a de lui : *Vues et projets d'économie*, in-8°, 1802, et une brochure sur le

choix des juges, qui a pour titre : *Fragment d'un ouvrage manuscrit intitulé : Théorie judiciaire*, 1808; mais son principal titre à la renommée comme littérateur et comme gastronome, est sa *Physiologie du goût*, ou *Méditation de gastronomie transcendante*, 1825, 2 vol. in-8°; le grand art de la guele y est traité *ex professo*, et le succès que le livre a obtenu est un sûr garant de son mérite en ce genre. L'auteur ne s'est pas toutefois borné à compiler des recettes culinaires pour ranimer les appétits blasés, il a au contraire envisagé son sujet d'une grande hauteur, et a trouvé le moyen d'allumer quelquefois le flambeau de la philosophie aux fourneaux de Comus. Brillat-Savarin est mort en janvier 1826.

BRINK (JEAN-TEN), né à Amsterdam, puisa dans les leçons du célèbre Richée van Ommeren, ce goût pour la poésie ancienne, principale cause de son illustration. Il obtint une bourse à l'université de Leyde, et fut obligé de consacrer une partie de son temps à la théologie. Lors de la révolution de Hollande, il s'attacha au parti des patriotes contre le stathouder. Dans le mois de juin 1795, il prononça, sur les circonstances, un discours civique qui fut imprimé; mais il renonça bientôt à la politique, et s'adonna aux lettres, qu'il affectionnait particulièrement. Nommé professeur de littérature grecque et latine à l'académie de Harderwick, il conserva cette place jusqu'à la suppression de cette académie en 1811. A cette époque, il fut nommé régent d'une école latine, et en remplit les fonctions jusqu'en 1814, qu'il obtint la chaire de littérature ancienne, à l'académie de Groningue. Ses principaux ouvrages sont la traduction en hollandais de *Salluste* et des *Catilinaires* de Cicéron, in-8°, 1790; un discours latin intitulé : *Oratio de græcorum latinorumque scriptorum studio hæc etiam philologia luce præstantissimo*, in-4°, Harderwick, 1799; un discours latin *pro græcæ lingue studio*, in-4°, Harderwick, 1801; la *Cypripédie* de Xénophon, traduite en hollandais, Amsterdam, 1808; une traduction de la *Mède* d'Euripide, Amsterdam, 1813, ouvrage estimé; *Nouvelle tyrannie française, à l'usage des écoles*, in-12, Amsterdam, 1814 (en hollandais); cette brochure, qui fut réimprimée en 1815, n'a d'autre but que d'inspirer aux jeunes Hollandais des sentimens de haine contre la nation française.

BRION (don LOUIS), amiral américo-espagnol, naquit dans l'île de Curacao, vers 1761, d'une famille honnête et aisée, originaire de la Belgique. Il embrassa avec chaleur la cause de l'indépendance de l'Amérique méridionale, et obtint, par la suite, d'être naturalisé citoyen de Carthagène. Il fut d'abord employé dans la marine de Venezuela à des transports d'armes, de munitions, etc., et remplit avec succès diverses missions du gouvernement; Bolivar le chargea, en 1816, d'aller secourir les indépendans de la Margaria, pour laquelle il fit route le 31 mars. Dans le combat qu'il eut bientôt à soutenir contre les troupes royales espagnoles, il déploya autant de bravoure que d'habileté, et mit fin au blocus du nord de l'île en s'emparant de plusieurs vaisseaux ennemis. Par suite de cette victoire, Brion fut élevé au rang d'amiral, et n'a cessé depuis de combattre pour la liberté de sa patrie.

BRION-DE-LA-TOUR (LOUIS), nous n'avons aucun renseignement biographique sur ce personnage, dont la vie paraît s'être écoulée dans les travaux scientifiques. Nous savons seulement qu'il eut le titre d'ingénieur du roi, et qu'il obtint, en 1795, une pension de l'assemblée nationale. On lui doit les ouvrages suivans : *Tableau historique du monde, ou la Géographie raisonnée et critique, avec l'histoire et l'état de cette science dans tous les temps*, 1765; la *France considérée sous tous ses principaux points de vue qui forment le tableau géographique et po-*

littique de ce royaume, en 29 cartes, 1767; *Journal du monde, ou Géographie historique, ornée de cartes*, 1771, in-8°; *Tabl'elles astronomiques ou Abrégé élémentaire de la sphère et des différents systèmes de l'univers*, Amsterdam, 1774; *l'Atlas itinéraire portatif de l'Europe, adapté quant à la France, aux diligences et aux messageries royales, contenant toutes les routes de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, etc.*, in-4°, 1776; *Coup d'œil général sur la France*, in-4°, 1789; *Tableau de la population de la France*, 1789, grand in-4°; *Résultats par approximation des nombreuses recherches de la population des généralités de la France et des villes principales différents de ce qui a paru sur ces objets avant la révolution*, 1790; *Almanach astronomique, ou Abrégé élémentaire de la sphère*, 1790; *Voyage dans les départements de la France, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes*, 1793; *Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, précédée de discours pour l'intelligence des sphères armillaires de Ptolémée et de Copernic et des globes céleste et terrestre, avec un avant-propos historique sur l'origine et les progrès de l'astronomie et de la géographie*, 1793, grand in-4°; *Description géographique de l'empire d'Allemagne, son état dans le moyen âge et l'âge moderne, avec 12 cartes*, 1796, in-8°.

BRIOT (PIERRE-JOSEPH), naquit, en 1771, à Orchamp en Franche-Comté. Admis au barreau en 1789 et professeur de rhétorique en 1790, il fut ensuite enfilé dans la carrière des armes par les dangers de la patrie, et partagea, avec ses élèves, les travaux et la gloire de la première campagne de la révolution. L'altération de sa santé le ramena au sein de sa famille. Il s'y livra à la littérature politique, écrivit contre Marat et Robespierre, combattit vivement, dans les clubs, le système de proscription qui désolait la France, parut à la barre de la convention, comme député extraordinaire des habitants de Besançon, et prononça un discours qui le fit accuser de fédéralisme (1793). Forcé de retourner à la profession des armes pour se soustraire à la hache révolutionnaire, qui frappait alors impitoyablement les partisans de la Gironde, il devint aide-de-camp du général Riède, sous lequel il fit la campagne qui fut signalée par la prise de Montbelliard. Choisi par les représentants du peuple, pour négocier l'introduction de la première manufacture d'horlogerie que la France ait possédée, il obtint l'immigration de deux mille horlogers suisses ou genevois, qui vinrent se fixer à Besançon. Le gouvernement récompensa le succès de cette mission importante, en chargeant le négociateur d'organiser lui-même la manufacture, et en l'instituant son agent principal près de cet établissement. Mais Briot fut bientôt arraché de ce poste à la suite d'une violente contestation avec Robespierre jeune, dans une séance de la société populaire. Cette fois il eut conjurer l'orage que sa haine pour le parti montagnard avait appelé sur sa tête, et la loi d'incarcération l'atteignit. Quoique sa vie fût ainsi menacée par le jacobinisme triomphant, il n'hésita pas à se séparer des fédéralistes, dès que ceux-ci eurent arboré dans Lyon l'étendard du royalisme; ainsi, lorsque le 9 thermidor eut brisé ses fers, les facieux ne pouvant l'entraîner dans leurs rangs, complurent-ils parmi leurs victimes. Jeté, comme royaliste, dans les prisons, où on l'avait plongé naguère comme modéré, il s'y vit exposé aux poignards des assassins, qui ensanglantaient l'est et le midi de la France, sous le nom de *compagnies du ciel et de Jésus*. Après avoir demandé vainement sa juges, il fut mis en liberté par ordre de la convention, et nommé, en l'an 4, officier municipal Besançon. Revenu à Paris, pour y occuper un emploi supérieur, au ministère de la police, sous

Merlin de Douai, il donna, peu de temps après, sa démission, pour ne pas partager la responsabilité d'une politique tortueuse et déloyale. Proscrit de nouveau par la faction aristocratique, redevenue puissante dans les conseils, il se refugia encore dans les camps, entra dans le 8^e régiment de husards, et assista à la célèbre retraite de Moreau, pendant laquelle il fut fait deux fois prisonnier, et parvint toujours à s'échapper. Rendu à la vie civile, Briot fut nommé, par le directoire, accusateur public, près le tribunal criminel du Doubs, et devint, en l'an 6, membre du conseil des cinq-cents. Il s'y attacha fortement au parti républicain, que le souvenir des échafauds de la terreur éloignait de l'exagération démocratique, et dont les opinions franchement libérales ne pouvaient s'accorder avec la bascule du directoire. Le 3 juillet 1798, il fit adopter l'ordre du jour sur une demande en sursis, présentée au nom du marquis d'Amberg, condamné à mort, comme émigré, par une commission militaire, et s'appuya, en cette occasion, sur l'inflexibilité de la constitution qui n'autorisait pas le corps législatif à faire grâce ou à accorder des sursis. L'assemblée l'appela, peu de temps après, aux fonctions de secrétaire, pendant lesquelles il prononça un discours fort remarquable sur la nécessité de créer une commission spéciale pour les mesures législatives à prendre en cas de guerre. « Déjà, dit-il, le cri de guerre se fait entendre. Les ennemis ont prononcé ce mot : Eh bien ! nous acceptons la guerre ; notre gloire, notre intérêt, l'exigent, et la liberté de l'Europe nous appelle au champ du combat. Nos bras s'épuisent, nos finances s'épuisent, le peuple est impatient de voir son sort assés. Il veut la paix ou la guerre, parce que toute autre situation ne sert qu'à prolonger ses maux, et à lui rendre insupportable le fardeau des contributions ; parce que dans ses mains le bronze et l'airain accablent la paix, bien plus que toutes les ruses de la diplomatie. » Ce fut sur sa proposition que le conseil décréta, le 12 novembre, que les prêtres condamnés à la déportation, qui ne se présenteraient pas, dans le délai d'un mois, pour se rendre à leur destination, seraient considérés comme émigrés. Dans l'affaire des naufrages de Calais, moins gêné par les rigueurs de la législation, il put concilier davantage les devoirs du citoyen et du magistrat, avec ses sentiments d'humanité. Il combattit fortement l'opinion de Duviquet, qui voulait qu'on appliquât à ces malheureux les peines portées contre les émigrés rentrés, et en entraînant l'assemblée à son avis, il arracha soixante-deux personnes (le duc de Choiseul et le comte de Montmorency étaient du nombre) à une mort certaine. Dans la séance du 12 fructidor an 7, il fit un tableau, aussi vrai qu'affligeant, de la situation intérieure et extérieure de la république. « La patrie, » s'écria-t-il, cherche ses enfants, et elle trouve » des chouans, des jacobins, des modérés, des » constitutionnels de 91, de 93, des clubistes, des » amnisties, des fanatiques, des scissionnaires, des » anti-scissionnaires ; elle appelle en vain des républicains !... C'est au ministère de la police générale (alors occupé par Fouché) que j'attribue une » partie des maux qui ont affligé la république ; c'est » lui qui a organisé et soutenu le système de bascule » politique ; qui a alternativement agité, opprimé » les divers partis, qu'il opposait successivement les » uns aux autres ; c'est lui qui a créé ces conspirations imaginaires qui ont divisé les citoyens et les » magistrats ; qui a organisé cette horrible boucherie qui a teint les champs de Grenelle du sang » d'une foule de citoyens égorgés, au mépris des lois, » par une commission militaire ; c'est le ministère de » la police qui rapetisse, retreint l'âme des gouvernants, les entretient sans cesse de quolibets frivo-

« les, de rapports perfides, leur fait voir la république dans des tripots, dans des cafés, dans des groupes excités par les mouchards eux-mêmes ; c'est le ministère de la police qui fait, du plus vil des métiers, une institution constitutionnelle, un moyen de gouvernement. » Passant ensuite aux dangers extérieurs de l'état, Briot les imputa au diplomate Talleyrand, auquel il adressa, en terminant, l'apostrophe suivante : « Ministre des relations extérieures, je vous ai attaqué avec la franchise d'un homme libre et le dévouement d'un membre du sénat ! Répondez à la France ; expliquez les causes des malheurs de la république ; dites pourquoi, pendant six mois, la marche des barbares du nord a été annoncée dans l'Europe et déniée dans vos feuilles officielles, et pourquoi les Russes ont moissonné nos soldats avant même que le corps législatif en ait été instruit, ainsi que le commande impérieusement la constitution. Répondez à l'opinion qui vous accuse, autrement que par des jongleries et par les évasions de la vieille diplomatie ; répondez surtout à ce contraste frappant et accusateur entre le moment où vous avez envahi le ministère des relations extérieures, et les dangers qui nous entourent en ce moment, les trahisons qui nous menacent, que vous avez toujours dissimulées, que vous avez fait perfidement dénier dans vos écrits officiels !... Législateurs, pardonnez si j'ai été forcé de parler d'un homme en particulier ; son influence, aussi extraordinaire que funeste sur les destinées de ma patrie, m'en a imposé le pénible devoir. » Talleyrand ne répondit pas, donna sa démission, continua néanmoins ses manœuvres, et prit une part active à la conspiration du 18 brumaire. Briot se fit remarquer dans cette journée parmi les membres les plus énergiques de l'opposition républicaine ; ce fut lui qui, au moment où Lucien Bonaparte, l'un des principaux conjurés, descendait de la tribune, après avoir renouvelé le serment à la constitution de l'an 3, s'écria : *Moniteur, écrivez*. Les vainqueurs de Saint-Cloud ayant dressé, au milieu des joies du triomphe, une liste d'exclusion de la représentation nationale, dans laquelle furent compris les députés qui avaient opposé le plus de résistance à l'accomplissement du coup d'état, Briot n'y fut point oublié ; et son nom figura quelques jours après dans un arrêté des consuls, qui prononça la déportation à la Guyane ou à l'île de Rhé, contre une foule de citoyens, dont la plupart n'avaient d'autres crimes à se reprocher que l'inflexibilité de leur républicanisme. Briot, qui appartenait à la deuxième catégorie, se trouva bien-tôt, en vertu d'un nouvel arrêté du gouvernement consulaire, placé simplement sous la surveillance du ministre de la police générale ; surveillance dont il fut même affranchi définitivement, le 5 nivôse an 8. Ayant ainsi recouvré sa pleine liberté, il fut successivement appelé, par l'entremise de Lucien, aux fonctions de secrétaire-général de la préfecture du Doubs, et de commissaire du gouvernement à l'île d'Elbe. Là les violents démêlés s'élevèrent entre lui et le général Rusca, gouverneur de l'île. Briot, fatigué d'une inépuisable intelligence qui troublait son repos, offrit plusieurs fois sa démission, que l'on refusa constamment. Il revint néanmoins à Paris, refusa l'emploi de directeur des droits-réunis, auquel il avait été nommé, et s'obstina à demander justice contre son antagoniste qui fut enfin révoqué. Après l'avènement de Napoléon à l'empire, il demanda un passeport pour l'étranger, et se rendit à Naples, où le roi Joseph le choisit pour intendant des Abruzzes. Nommé ensuite au même poste dans la Calabre, il s'y distingua par une vigoureuse résistance, lors du débarquement des Anglais, en 1809 ; ce qui le fit entrer au conseil-d'état napolitain des que les premiers

jours du règne de Joachim Murat, qui était venu remplacer son beau-frère, appelé au trône des Espagnes. Briot, cherchant à concilier ses principes républicains avec le dévouement d'un serviteur fidèle, dédaigna, dit-on, les titres de noblesse et les décorations que lui offrit le prince dont il avait accepté la confiance, et refusa de se soumettre au décret qui prescrivait la naturalisation aux Français employés dans le royaume de Naples. Murat s'étant déclaré contre la France, Briot, toujours patriote, ne voulut plus continuer ses services auprès de lui ; revint dans son pays où il a vécu depuis dans la retraite, exclusivement occupé d'agriculture et d'opérations industrielles. On a de lui divers écrits politiques et des traités élémentaires de littérature et de législation. Nous connaissons de lui : 10 *Défense du droit de propriété dans les rapports avec les fortifications des villes de guerre et les travaux publics, contre les entreprises inconstitutionnelles du ministère de la guerre*, in-80, Paris, 1817 ; 20 *Première Lettre à M. Biot sur la caisse hypothécaire*, in-30, 1818 ; 30 *Deuxième Lettre à M. Biot sur la caisse hypothécaire*, in-80, 1818. Quelques personnes assurent qu'il a travaillé aussi à des mémoires fort curieux sur l'assemblée dont il fit partie, et spécialement sur le 18 brumaire.

BRIOT (N.), de la même famille que le précédent, professeur d'anatomie à Besançon, est auteur d'un *Essai sur les tumeurs formées par le sang artériel*, in-82, 1802 ; *Histoire de l'état et des progrès de la chirurgie militaire en France pendant les guerres de la révolution*, in-80, 1817 ; cet ouvrage a été couronné en 1815 par la société médicale de Paris. Il a traduit de l'allemand l'*Art d'accoucher* de G.-G. Stein, 2 vol. in-80, 1804 ; enfin il a été l'éditeur des *Éléments de matière médicale*, ouvrage posthume de Tourtelle, in-80, 1803.

BRIOU (PIERRE-CHARLES-PARSEVAL, comte de), naquit au château de Briou, près de Beaugency, le 13 février 1743, entra au service en 1759, et fit la guerre de sept ans comme capitaine dans le régiment d'Orléans, cavalerie, et parvint progressivement au grade de lieutenant-général en 1784 ; il était de service auprès du roi dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789. M. Briou émigra en 1791, se rendit auprès de la famille royale, et fit la campagne de 1792, puis se retira en Allemagne. Le comte de Zoritsch le chargea de la direction d'une école militaire qu'il avait fondée à Sklor, mais comme on ne voulut pas l'établir sur les principes de l'école militaire de France, M. de Briou demanda sa démission après avoir exercé ses fonctions pendant plusieurs années. L'empereur Paul Ier lui donna le grade de général-major. Ayant perdu sa femme en 1797, le chagrin qu'il en ressentit l'empêcha de continuer son service. L'empereur lui accorda la moitié de ses appointements de retraite. Rappelé à Pétersbourg par Louis XVIII, il devint le chargé d'affaire de ce prince, et en exerça les fonctions jusqu'en 1814, qu'il remit ses pouvoirs au comte de Noailles ; revint à Paris, commanda l'escadron des gardes-du-corps de la compagnie de Wagram. Il accompagna le roi en Belgique, en 1815, revint en France avec lui, reçut sa retraite de lieutenant-général et la décoration de la grande-croix de l'ordre de Saint-Louis. Le comte de Briou est mort depuis quelques années.

BRIQUET (N.), capitaine au 52^e régiment de ligne, se distingua par une foule d'actes de bravoure dont nous citerons les principaux. A l'affaire de Vihiers, le 13 juillet 1798, l'armée étant en pleine retraite, son bataillon fut forcé d'abandonner sa position. Aussitôt que le mouvement fut ordonné, Brique, alors sous-lieutenant, escalada le mur d'un cimetière auquel ce bataillon était adossé, pour avertir le poste qui en défendait l'entrée de se retirer.

Il sortait avec ce poste, composé de cinq hommes, lorsqu'il aperçut des soldats ennemis prêts à emmener un canon encore attelé qui avait été renversé et abandonné sur la route. Il fond sur eux, tue les uns, blesse les autres, et reste maître de la pièce qu'il fait relever et conduire à la prolonge par son sergent. Les ennemis reviennent en force; Briquet les attend de pied ferme; mais la partie est trop inégale; il est fait prisonnier avec ses quatre compagnons au combat de Bonœuvre, le 9 juillet 1794, ou les Français furent obligés de battre en retraite; le drapeau du bataillon, en quelque sorte oublié sur le champ de bataille, avait été recueilli par un grenadier, qui, quoique couvert de blessures, et pouvant à peine marcher, s'était ranimé pour dérober ce trophée aux Vendéens; Briquet s'élance vers lui, sous une grêle de balles, confie le drapeau à la valeur d'un caporal qui l'avait suivi, se charge lui-même du fusil du soldat blessé, et tous deux l'aident à gagner la tête de la colonne.

BRIQUET (HILAIRE-ALEXANDRE), né à Chasse-neuil, près de Poitiers, le 31 octobre 1762, d'abord professeur de rhétorique à Poitiers, ensuite de belles-lettres à l'école centrale de Niort, a publié : 1^o *La Légimité du mariage des prêtres*, 1794, in-8^o; 2^o *Justification de H.-A. Briquet*, 1795, in-8^o; 3^o *Mémoire pour trois marins condamnés par la cour martiale de Rochefort*, 1793, in-4^o; 4^o *Almanach des Muses pour l'école centrale des Deux-Sevres*, 1798, 1799, 1800, 3 vol. in-12.

BRIQUET (MARGUERITE-URVILLE-FONTONÉRE BERNIER), femme du précédent, née à Niort le 16 juin 1782, a publié : 1^o *Ode sur les vertus civiles*, 1801, in-8^o; 2^o *Ode sur la mort de Dolomieu*, 1804, in-8^o; 3^o *Ode à Lebrun*, 1803, in-8^o; 4^o *Ode qui a concouru pour le prix de l'institut en 1804*, in-8^o; 5^o *Dictionnaire historique, littéraire et biographique des Français célèbres, etc.*, 1814, in-8^o; 6^o un poème intitulé *Le Mérite des hommes*, dont l'idée lui fut suggérée par *Le Mérite des femmes* de Legouvé; 7^o des articles dans la *Bibliothèque française* de Pougens.

BRISBANE (SIR CHARLES), l'un des fils de l'amiral John Brisbane, naquit à Bishopton dans le Renfrewshire en 1770. A l'âge de dix ans, il entra dans la marine, et, en 1782, il prit une part glorieuse au combat que *l'Hercule* soutint, le 12 avril. Brisbane fut plusieurs fois blessé; mais à peine s'était-il fait panser, qu'il retourna avec une nouvelle ardeur à son poste. En 1790, il fut promu au grade de lieutenant de vaisseau. En 1793, il commandait la frégate le *Médagré*, et se distingua particulièrement à la défense de Toulon, ainsi que dans la guerre de Corse, où sa conduite lui mérita des éloges officiels de lord Hood et de Nelson. Il fut blessé au siège de Bastia, et perdit l'usage de l'œil droit. Il commanda successivement plusieurs vaisseaux, et se distingua, dans une foule de circonstances, par un grand nombre d'actions d'éclat. Au printemps de 1805, le capitaine Brisbane fut chargé d'escorter, avec la frégate *l'Aréthuse*, de trente-huit canons, un convoi aux Indes-Occidentales, et vint ensuite croiser à la hauteur de la Havanne. Le 23 août 1806, il découvrit la *Pomone*, frégate espagnole de trente-huit canons, ancrée à une portée de pistolet d'un château fort, garni de seize pièces de 36, bien que la *Pomone* fut secondée par douze chaloupes canonnières; Brisbane, soutenu par le vaisseau *l'Anon*, capitaine Lydiard, vint jeter l'ancre à côté d'elle, dans un endroit dont la profondeur n'excédait que d'un pied le tirage de son vaisseau. En trente-cinq minutes, la *Pomone* amena son pavillon, trois chaloupes canonnières sautèrent, six furent coulées à fond, et trois jetées à la côte, malgré le feu terrible du château, qu'une explosion fit écrouler. Quoique blessé au genou, Brisbane ne

quitta le pont qu'après la victoire. L'amiral Dacres lui confia ensuite le commandement d'une escadre de frégates, pour aller reconnaître l'île de Curaçao, devant laquelle il arriva le 1^{er} janvier 1807. Après s'être parfaitement assuré de la situation de la place, il forma le projet de s'en emparer par un coup de main; et, prenant sur lui toute la responsabilité de ce projet, il fit entrer son escadre dans le havre, en passant devant une formidable batterie de côte, qui en protégeait l'entrée; une telle audace inspira à l'ennemi la plus grande frayeur; une épouvantable canonnade commença. La frégate le *Hatslar*, de trente-six canons, le sloop le *Surinam* de vingt-deux, et deux schooners de guerre commandés par un commodore hollandais, furent enlevés à l'abordage, et les forts, la citadelle ainsi que la ville d'Amsterdam, furent emportés d'assaut. Trois quarts d'heure suffirent pour tout terminer. Le capitaine Brisbane fut le premier qui monta à l'abordage de la frégate, placée à l'entrée du havre; après s'en être emparé, suivi seulement de vingt-quatre hommes, il procéda au débarquement, monta également à l'assaut du fort d'Amsterdam, et, en moins de quatre heures, toute l'île, défendue par douze cents hommes de milice, et un corps considérable de troupes régulières, tomba au pouvoir des Anglais, dont l'effectif n'excédait pas huit cents hommes. Après cet exploit, le capitaine Brisbane fut nommé gouverneur de Saint-Vincent, et enfin élevé, en 1809, au grade de contre-amiral de l'escadre bleue.

BRISSAC (LOUIS-HERCULE-TIMOLÉON DE COSSÉ, duc de), pair et grand pannetier de France, gouverneur de Paris, capitaine-colonel des cent-Suisses de la garde du Roi et chevalier de ses ordres, né, le 14 février 1734, fut nommé, en 1791, commandant-général de la garde constitutionnelle du roi; il fut décrété d'accusation, lors du licenciement de ce corps, en 1792, et envoyé à Orléans, puis à Versailles, où il fut massacré, dans les premiers jours de septembre, avec les autres prisonniers. Le duc de Brissac se défendit longtemps et ne succomba qu'après avoir reçu plusieurs blessures. A défaut d'esprit, il avait beaucoup de courage, de loyauté, et de dévouement pour Louis XVI. Dehille a célébré ses vertus et sa mort dans le 3^e chant du *Poème de la Pitié*.

BRISSAC (TIMOLÉON DE COSSÉ, duc de), par de France, de la même famille que le précédent, fut d'abord chambellan de MADAME, mère de l'empereur, puis préfet de Marengo, en 1809, et du Doubs, en 1812, fonctions dans lesquelles il acquit la réputation d'un bon administrateur. Il se distingua, en 1813, par les mesures de défense qu'il prit contre l'invasion des alliés. Il adhéra un des premiers à la déchéance de Napoléon, en 1814, ne fit point partie de la chambre des pairs pendant les cent jours, et fut réintégré à la seconde restauration. Le duc de Brissac présida, en 1815, le collège électoral du Bas-Rhin. A la chambre des pairs, il s'est constamment montré partisan des anciennes institutions.

BRISSON (MARCOUR), exerça d'abord quelques fonctions municipales, et fut appelé, en 1791, à l'assemblée législative. En 1792, il fut nommé député à la convention nationale, et son nom figure parmi ceux qui votèrent la mort de Louis XVI. Sous le directoire, Brisson obtint la place de commissaire du pouvoir exécutif dans son département; il occupa ensuite celle de juge au tribunal de Blois, où il est mort en 1804.

BRISSON (MATHURIN-JACQUES), habile naturaliste français, né à Fontenay-le-Comte, le 30 avril 1723, mourut le 23 juin 1806, à Briossi, près Versailles. Il fut successivement membre de l'aca-

démiedes sciences et de l'institut; il avait été attaché à Kéaumur dans sa jeunesse; il l'aidait dans ses travaux, et dirigeait le cabinet de ce naturaliste. Grand partisan de la théorie électrique de l'abbé Nollet, auquel il avait succédé dans la chaire de physique au collège de Navarre, il attaqua sans ménagement celle de Franklin, contre laquelle ses efforts échouèrent. Le gouvernement le chargea cependant d'établir des paratonnerres sur plusieurs édifices publics, et d'examiner ceux que des artistes ou des physiiciens moins experts avaient construits. On lui doit les ouvrages suivants: *Regnum animale in classes novem distributum, sive synopsis methodica, sistens generalem animalium distributionem*, Paris, 1756, in-4°, Leyde, 1762, in-80; *Ornithologie, ou Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces, et leurs variétés*, Paris, 1760, 6 vol. in-80. Cet ouvrage, le plus complet qui eût encore paru avant celui de Buffon, est écrit en latin et en français, mais avec toute la sécheresse d'un livre didactique. Brisson y a décrit quinze cents oiseaux, dont cinq cent sont figurés dans deux cent soixante et une planches en taille-douce. La classification suivie par l'auteur diffère peu de celle de Linnée. Le texte latin a été réimprimé, sans les planches, à Leyde, 1763, 2 vol. in-80. *Dictionnaire raisonné de physique*, Paris 1781, 2 vol. in-80, *ibid.*, 1800, 4 vol. in-40; ouvrage qui fut utile, mais que les progrès de la physique ont fait oublier depuis long-temps. *Observations sur les nouvelles découvertes aéronautiques et sur la probabilité de pouvoir diriger les ballons*, Paris, 1784, in-80 et in-40; *Pesanteurs spécifiques des corps*, Paris, 1787, in-40; la plus importante des productions de Brisson, après son ornithologie, abstraction faite de quelques erreurs presque inévitables, au milieu de tant d'essais et d'expériences; ce livre est encore classique aujourd'hui pour les physiiciens, et surtout pour les minéralogistes, qui ne peuvent se dispenser de le consulter à chaque instant. *Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique des substances minérales*, Paris, 1797, in-80; *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, 1799, in-80; *Instruction sur les poids nouveaux comparés aux mesures et poids anciens*, Paris, 1800, in-8. Brisson a traduit du latin l'*Histoire naturelle des échinodermes*, de Jacques-Théodore Klin, Paris, 1754, 3 vol. in-80, et de l'anglais, l'*Histoire de l'électricité* de Priestley, Paris, 1771, 3 vol. in-12. On a de lui quelques mémoires parmi ceux de l'académie des sciences.

BRISNOT (JACQUES - PIERRE), naquit le 1^{er} janvier 1764, à Ouarville près de Chartres, d'un riche aubergiste. Destiné d'abord au barreau, il céda bientôt à son goût pour la littérature, étudia les langues, et entreprit divers voyages pour son instruction, sous le nom de *Brisnot de Warville*. Le *Courier de l'Europe*, imprimé à Boulogne, et dont un acte arbitraire arrêta la publication, le compta au nombre de ses rédacteurs. Il mit au jour, en 1780, la *Théorie des lois criminelles*, 2 vol. in-80, et obtint un an après, les suffrages de l'académie de Châlons-sur-Marne, pour deux discours qu'il avait composés sur le même sujet. Le nom de Brisnot se classa des lors parmi les criminalistes distingués qui réclamaient des améliorations philanthropiques dans la branche la plus importante de la législation, celle qui dispose de l'honneur et de la vie des hommes. Il fit paraître, de 1782 à 1786, les dix volumes de la *Bibliothèque philosophique du législateur, du politique, du jurisconsulte, sur les lois criminelles*; il publia en même temps un ouvrage de métaphysique intitulé: *De la virilité, ou Méditations sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaissances humaines*,

in-80, 1782, dans lequel il adopte les opinions de l'école de Locke et de Condillac; sa *Correspondance universelle sur ce qui concerne le bonheur des hommes et de la société*; *Un tableau des sciences et des arts de l'Angleterre*; *La Situation des Anglais dans les Indes-Orientales*, et de l'état de l'Inde, d'après le rapport du comité de la chambre des communes, etc.; c'est à Londres que Brisnot s'était occupé de ces derniers ouvrages; le désir de revoir sa patrie lui fit abandonner cette capitale. Il revint en France, où la persécution ne tarda pas de lui rappeler que la Manche séparait encore la liberté de l'esclavage. Ses nombreux écrits, son zèle infatigable pour la cause de l'humanité, l'esprit réformateur qui se manifestait dans toutes ses productions, sa haine pour toute autorité oppressive, l'avaient rendu odieux au ministère; on lui imputa quelques pamphlets anonymes dont il n'était pas l'auteur, et il fut mis à la Bastille. Etant parvenu à démontrer son innocence, ses ennemis, forcés de céder à l'évidence, le firent mettre en liberté; ils exigèrent toutefois qu'il renonçât à la publication du *Journal des lycées de Londres*, ainsi qu'au projet qu'il avait annoncé d'établir un semblable journal à Paris, pour lier les savants et les politiques européens, et former ainsi une ligue intellectuelle, soit contre les prétentions aristocratiques soit contre le despotisme ministériel. Ses deux *Lettres à Joseph II sur le droit d'émigration et sur le droit d'insurrection*, publiées en 1785, à l'occasion des troubles de la Valachie, affranchissaient les peuples soumis au pouvoir absolu du joug de l'obéissance passive, et légitimaient en conséquence toute insurrection contre les gouvernements ou le bon plaisir du maître était la souveraine loi des sujets. Les rigueurs du ministère français n'avaient fait qu'accroître la haine de Brisnot pour le régime arbitraire; ce n'était pas à la Bastille que pouvait se refroidir l'amour de la liberté. En 1788, le philanthrope d'Ouarville publia ses *Lettres philosophiques sur l'histoire d'Angleterre*, 2 vol. in-80, et un *Examen du voyage du marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale*, 1 vol. in-80. D'abord partisan de la monarchie tempérée, à laquelle l'avait rattaché son admiration pour la constitution anglaise, il pencha vers les idées républicaines dès que la terre de Penn vint lui offrir le spectacle d'un gouvernement populaire et fédéral. Il fit paraître en 1787 un livre intitulé: *De la France et des Etats-Unis, ou de l'importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France*, 1 vol. in-80. Ennemi irréconciliable de toute aristocratie, il ne s'éleva pas avec moins d'énergie contre la noblesse de la peau, selon l'expression du célèbre Grégoire, que contre les préjugés de la naissance et les prérogatives féodales, et il eut une grande part à l'organisation de la *Société des amis des noirs*. Un nouvel ouvrage anonyme qu'on lui attribua, et dont Clavière a été depuis signalé comme le véritable auteur, fit lancer contre lui une lettre de cachet. Prévenu à temps, il échappa à la vengeance de Loménie, et se refugia en Angleterre, d'où il se retira ensuite aux Etats-Unis. La révolution française le ramena en Europe. Peu de temps après son retour, il adressa aux membres des états-généraux un *plan de conduite pour les députés du peuple*, et publia un journal intitulé: *le Patriote français*. Le zèle avec lequel il avait embrassé la cause populaire le fit comprendre dans la formation du premier conseil municipal de Paris, et ce fut comme membre de ce corps, qu'il reçut des vainqueurs de la Bastille, dans l'immortelle journée du 14 juillet, les clefs de la prison où l'avait autrefois jeté la persécution ministérielle. Brisnot défendit dans son journal les opinions de l'extrême gauche de l'assemblée constituante; le séjour qu'il avait fait en Amérique l'avait attaché de plus en plus au système républicain, et

la conduite du roi constitutionnel n'était pas de nature à lui faire quitter la voie démocratique. Porcé à l'assemblée législative par les électeurs de Paris, il y siégea parmi les plus ardents adversaires de la cour, et servit souvent de conseil et de guide à cette députation de la Gironde, que le civisme, les talents, les fautes et les malheurs de ses membres ont contribué à rendre si célèbre. Dans la question de l'émigration, Brissot distingua les Français qui désertaient le sol natal pour aller grossir le nombre de ses ennemis extérieurs, de ceux qui allaient chercher à l'étranger une existence paisible, que les orages de la révolution leur faisaient craindre de ne pouvoir trouver en France. Inflexible à l'égard des premiers, il réclama surtout des mesures vigoureuses contre les chefs. « La constitution est achevée », s'écria-t-il ; nous avons tout juré de la maintenir : les chefs des rebelles doivent donc aussi s'agenouiller devant elle, ou ils doivent être à jamais proscrits. Tout milieu serait un parjure, toute mollesse un crime, car vous avez juré la constitution ou la mort. » Et comme on lui avait opposé des considérations d'état dans lesquelles il ne voyait que des considérations de famille, il ajouta : « Le roi d'un peuple libre n'a point de famille, ou n'a point sa première famille et le peuple entier. » Quant aux émigrants sans vies d'hostilité, il leur reconnaît le droit d'aller s'établir dans le pays dont la constitution leur conviendrait le mieux. « Les philopotes », dit-il, n'ont cessé d'invoquer ces maximes sous le despotisme ; elles doivent être sacrées, inviolables sous le règne de la liberté, ou la liberté n'est qu'un mot. Bel éloge pour la liberté, que son égide serve à couvrir ses ennemis mêmes ! C'est que la liberté n'est autre chose que la justice universelle. Voudrait-on y faire exception en soutenant que ceux qui émigrent sont égarés, qu'on doit les retenir pour leur propre bonheur ? « Sophisme indigne d'un peuple libre ! encore une fois, n'héritons pas des maximes du despotisme, et ne les greffons pas sur l'arbre de la liberté. » Ce discours, souvent interrompu par les applaudissements de l'assemblée, fut couvert d'acclamations presque unanimes ; au moment où l'orateur descendait de la tribune, une immense majorité en vota l'impression, et les mesures qui s'y trouvaient proposées contre l'émigration armée furent en partie adoptées à la fin de la discussion, dans laquelle Mathieu Dumas, Ramond et quelques autres combattirent les principes de Brissot, que Condorcet et Vergniaud défendirent. Le 20 avril 1793, la représentation nationale exigea et obtint du roi une déclaration de guerre contre le roi de Hongrie et de Bohême. Brissot, persuadé qu'il était de l'intérêt et de la dignité de la nation française d'appeler solennellement sur les champs de bataille les ennemis secrets de la révolution, insista vivement sur la nécessité de cette mesure. Au mois de juillet suivant, il prononça, sur les dangers de la patrie, un discours qui ne fut pas accueilli avec moins d'enthousiasme que celui qui était relatif à l'émigration. « Il faut des hommes sur-le-champ », s'écria-t-il, et vous en avez, et la fédération vous en fournira, et ce sera un jour de fête pour eux que celui où ils voleront aux frontières. — Mais ils n'ont pas d'uniformes ? — Et qu'importe au courage, la couleur de l'habit ? qu'importe l'habit même ? Les Américains n'avaient pas de souliers à Trenton. — Ils n'ont pas de fusils. — Eh bien ! variez vos armes ; donnez-leur des piques, des haches ; changez votre méthode militaire : est-ce que la guerre d'un peuple libre doit ressembler à celle des esclaves ? Comment ! parmi tous ces militaires, si fiers de leur expérience, il ne se trouvera pas un homme, un seul homme de guerre qui devinera l'art de la guerre des peu-

ples libres ! — Enfin, me dit-on, on manque d'officiers généraux. — Consolerez-vous ; le secret de les former est trouvé, le voici : Cromwell a quarante ans n'avait pas mané un fusil, six ans après il gagnait en chef des batailles. — Les triomphes de la France républicaine ont justifié ce langage qui pouvait paraître alors téméraire. Cependant, depuis les événements du 20 juin, le mot de *déchéance* se trouvait dans toutes les bouches ; la majorité de l'assemblée législative était convaincue que Louis XVI ne pouvait régner avec la constitution, ni la constitution avec Louis XVI. Brissot crut néanmoins que le moment n'était pas encore venu de faire descendre du trône constitutionnel, un monarque qui n'y restait assis qu'avec répugnance, et qui le laissait miner sourdement pour recouvrer un jour le pouvoir absolu sur ses ruines. L'opinion qu'il développa à ce sujet dans la séance du 26 juillet provoqua l'étonnement et l'exposa pour la première fois aux murmures et à l'improbation des tribunes publiques. Lorsque son discours fut imprimé, il y joignit une note explicative où se trouve le passage suivant : « La *déchéance* est la dernière mesure ; elle peut entraîner les conséquences les plus fâcheuses pour la liberté. Il faut donc examiner avec soin les raisons pour et contre ; ce n'est que par cet examen sévère et soennel que nous pourrions obtenir l'assentiment de la majorité nationale sans laquelle nous ne pouvons nous en abstenir. » Après le 10 août, Brissot rédigea une déclaration de l'assemblée nationale aux puissances étrangères, et il fut nommé, en septembre, membre de la convention, par le département d'Eure-et-Loir. Dans cette nouvelle assemblée, la Gironde abandonna le côté gauche à des hommes dont les idées et le caractère se rapportaient davantage aux idées et aux besoins actuels de la révolution. Brissot suivit ses amis au côté droit, les ayant toujours de l'ascendant de ses lumières et de son civisme. Le 12 janvier 1793, il fit, au nom du comité de défense générale, un rapport sur les dispositions du gouvernement briannique envers la France, et démontra que ces dispositions étaient hostiles ; mais, séparant sagement la nation de son gouvernement, il se prononça avec force contre ses antipathies, prétendues nationales, *alimentées pour la sûreté du despotisme*, et rendit hommage aux principes vraiment libéraux des chefs de l'opposition. « Il faut louer Fox, dit-il, d'avoir osé réclamer l'envoi d'un ambassadeur en France ; il faut louer Shéridan d'avoir disculpé la nation de ces massacres qui ne sont l'ouvrage que de quelques scélérats ; il faut louer Erskine d'avoir osé défendre Thomas Payne, dont on brûlait l'effigie après avoir couvert d'outrages ses ouvrages quelque temps auparavant. » Le 1^{er} février suivant, il présenta un nouveau rapport sur la nécessité de déclarer la guerre au roi d'Angleterre et au stadhouder de Hollande, et ses conclusions furent adoptées à l'unanimité. « La convention », s'écria-t-il en cette occasion, « voilà l'arche sainte de la France ! Qui tend à la faire mépriser ou à la dissoudre est l'ennemi du genre humain, car le salut du genre humain est ici ! » Dans le procès de Louis XVI, Brissot vota pour le renvoi aux assemblées primaires, et motiva ainsi son opinion : « 1^o parce que ce renvoi prouve aux puissances étrangères que la convention n'est dirigée par aucun mouvement particulier, et n'est entraînée que par des principes de justice et de grandeur ; 2^o parce que la convention n'est plus exposée à l'accusation de corruption si elle était indulgente, de cruauté si elle était sévère, et d'avoir entraîné peut-être une guerre désastreuse ; 3^o parce que le jugement de la nation sera nécessairement juste, impartial, exempt de toute influence étrangère, et

« que toute espèce de corruption devient impossible ; 4° parceque le jugement, quel qu'il soit, sera respecté de tous les partis, et en imposera aux puissances étrangères ; 5° parceque, dans le cas de jugement à mort, il y a moins de probabilité de guerre si la nation prononce que si la convention prononçait seule ; 6° parceque la possibilité de s'attirer par cette mort une nouvelle guerre fait la loi de consulter la nation ; 7° parceque c'est un hommage rendu à la souveraineté du peuple, et que cet appel au peuple est le seul moyen d'étouffer tous les partis ; 8° parceque le jugement du peuple peut être facilement et promptement recueilli. » Cette opinion, à laquelle se rangèrent la plupart des membres du côté droit et de la plaine, devint ensuite un des principaux griefs sur lesquels Marat et la montagne fondèrent leur accusation contre Brissot et ses amis. Divisés des premières séances de la convention, les jacobins et les girondins n'avaient fait que s'agriter davantage les uns contre les autres, dans les combats de la tribune. Au mois de mars 1793, cette dissidence prit un caractère terrible : l'ochlocratie parisienne conspira, sous les auspices de quelques démagogues conventionnels, contre l'élite de la députation des départements. Le complot échoua ; mais, à peine échappés au poignard des assassins, les chefs de la Gironde se virent exposés aux dénonciations de Robespierre. Le 10 avril, ce favori de la multitude accusa Vergniaud, Guadet, Gensonné, Brissot, etc., d'être les complices de Dumouriez. Il reprocha à Brissot, 1° d'avoir dit aux Belges et aux Liégeois : « Comment est-il possible que vous vouliez vous réunir à notre anarchie ? » 2° d'avoir appelé Miranda en France ; 3° de s'être toujours montré le plus hardi des conspirateurs à jeter en avant les idées de transaction ; 4° d'avoir demandé qu'il fût sursis à l'exécution du décret qui condamnait Louis XVI jusqu'à ce que l'opinion des puissances étrangères sur ce jugement fût manifestée. « Brissot, s'écria-t-il enfin, combien de faits n'aurai-je pas à rappeler sur lui et sur la faction dont il est le chef ! Cette accusation fut le prélude du 31 mai. Ce jour-là, les commissaires de trente cinq sections de Paris, forts de l'appui du conseil général de la commune, et accompagnés du maire, vinrent demander à la convention l'expulsion de vingt-deux députés, en tête desquels ils placèrent Brissot. « Quand Brissot et ses adhérents, dirent les sectionnaires dans leur pétition, criaient à l'anarchie sous le vain nom de l'amour des lois, « Dumouriez répétait le même cri ; quand ils voulaient déshonorer Paris, Dumouriez en faisait autant. Brissot, quelques jours avant le 10 août, voulait prouver que la déchéance serait un sacrifice. » Deux jours après, la majorité de la convention, délaissant ceux qu'elle avait environnés jusque-là de ses suffrages, les livra aux vengeances des jacobins. Brissot se soumit d'abord au décret d'arrestation rendu contre lui et ses collègues. Cédant ensuite aux instances de l'amitié, il voulut fuir et se réfugier en Suisse ; mais il fut arrêté à Montins, et traduit, en octobre, devant le tribunal révolutionnaire, avec ses illustres amis. La perspective de l'échafaud n'altéra point son courage. Il se défendit avec le calme et la sérénité du philosophe ; et mourut, à l'âge de quarante ans, avec la résignation du citoyen dont la conscience est pure. Malgré tous les soupçons dont la calomnie voulut entourer sa tombe, la représentation nationale de l'an 4 vengea la mémoire de cet ardent et sincère ami de la liberté en accordant une pension de 2000 livres à sa veuve. Brissot n'avait témoigné qu'un regret en mourant, celui de laisser sa famille dans le dénûment. Époque singulière ! où les chefs d'un parti qui avait régné deux ans sur la France, ne léguaient

à leurs héritiers que la misère et quelques droits à la reconnaissance nationale ! Outre les ouvrages déjà cités dans le cours de cet article, Brissot a encore publié : *Le Sang innocent vengé, ou Discours sur la réparation due aux accusés innocents, couronné par l'académie de Châlons-sur-Marne*, Berlin, 1782, in-8° ; *Un indépendant de l'ordre des avocats, sur la décadence du barreau en France*, 1781, in-8° ; *le Philadelphien à Genève*, 1783, in-8° ; *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et sur le vol considérés dans la nature et dans la société ; Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire d'Angleterre*, traduites de l'anglais, enrichies de notes sur l'original, 1786, 2 vol. in-8° ; *Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale de M. Chastellux*, 1786, in-8° ; *Mémoire sur les noirs de l'Amérique septentrionale, lu à l'assemblée de la société des amis des noirs*, 1790 ; *Discours sur la rareté du numéraire et sur les moyens d'y remédier*, 1790, in-8° ; *Precis pour J.-P. Brissot, contre M. Beson, se disant représentant de la municipalité de Remiremont*, 1790, in-8° ; *Rome jugée et l'Autorité des papes anéantie*, 1791, in-8° ; *Réplique de J.-P. Brissot à Stane Clermont, concernant ses nouvelles observations sur les comités des recherches, sur les causes des troubles*, 1791, in-8° ; *Nouveaux voyages dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale fait en 1788*, 1791, in-8° ; *Lettres à M. Barnave sur ses rapports concernant les colonies, les décrets qui les ont suivis, leurs conséquences fatales, sur la conduite dans le cours de la révolution, sur le caractère des vrais démocrates, sur les bases de la constitution, les obstacles qui s'opposent à son achèvement, la nécessité de la déterminer promptement*, etc., 1790, in-8° ; *Réflexions sur le nouveau décret rendu, pour la Martinique et les colonies*, le 29 novembre 1790, faisant suite à la lettre à M. B., 1790, in-8° ; *Voyage en Europe, en Asie et en Afrique, contenant la description des mœurs, coutumes, lois, productions, manufactures, etc.*, traduit de l'anglais de Makintosh, 1791, 2 vol. in-8° ; *Rapport sur les dispositions du gouvernement anglais envers la France, et les mesures à prendre*, etc., dans la convention, le 2 janvier 1793, in-8° ; *A ses commettants sur la situation de la convention nationale, sur l'influence des anarchistes et les maux qu'elle a causés, sur la nécessité d'anticiper cette influence pour sauver la république*, 1793, grand in-8° ; plusieurs rapports dans la convention nationale. M. Brissot a eu part à la *Chronique des mois* et était rédacteur du *Patriote français*.

BRISOT (MARIE-CATHERINE DUPONT, dame), née à Boulogne-sur-Mer, le 18 décembre 1756, épouse de Jacques-Pierre Brissot, a publié 1° *Manuel de tous les âges ou Économie de la vie humaine*, etc., traduit de l'anglais, par miss D. P., 1782, in-12 ; 2° *Nouveau précis de l'histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la monarchie jusqu'en 1783*, idem, 1783 et 85, in-12 ; 3° *Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire d'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours*, idem, de Goldsmith, avec des notes de J.-P. Brissot, 1786, 2 vol. in-8°. Mme Brissot est morte à Paris en janvier 1818.

BRISOT-THIVARS (LOUIS-SATURNIN), neveu du précédent, né en 1792 ; il fit, en qualité de payeur, la campagne de Russie, et organisa, en 1815, une compagnie de gardes nationales à cheval. Obligé, bientôt après, de quitter la France, il chercha un asile dans le royaume des Pays-Bas, où sa franchise lui fit des ennemis, et lui valut l'ordre de vider le territoire. De retour en France, il fut mis en jugement pour un ouvrage qu'il avait publié au sujet des bannis, et acquitté, après avoir fait cependant quelques mois de détention. M. Brissot a concouru à la rédaction de divers journaux, et publié une biographie des députés, depuis 1814 jusqu'en 1819, sous le titre de *Guide électoral*, in-8°, 1809. Il exerce la librairie à Paris.

BRITTON (JOHN), originaire du Wiltshire, prit d'abord la profession d'imprimeur, puis se livra à la littérature, et dirigea plusieurs publications périodiques. On lui doit principalement des descriptions topographiques qui obtinrent un grand succès. Ses ouvrages sont : *The enterprising adventures of Pizarro*, in-8°, 1799; *Les beautés du Wiltshire*, 3 vol. in-8° dont le premier parut en 1801, et le troisième en 1814; *Les beautés de l'Angleterre et du pays de Galles*, en une série de volumes qui parurent de 1801 à 1813; *Catalogue descriptif des tableaux contenus dans Gorham-house*, in-8°, 1806; *Catalogue raisonné des tableaux du marquis de Stafford à Cleveland-house*, in-8°, 1808; *Architectural antiquities of Great Britain*, 4 vol. in-4°, de 1805 à 1813; *Les beaux arts de l'école anglaise*, in-4°, de 1810 à 1812; *Essai historique sur l'architecture de l'église de Radcliffe*, in-4°, 1813; *Les droits de la littérature, ou recherches sur la justice des prétentions des bibliothèques publiques sur onze exemplaires de chaque nouvel ouvrage*, in-8°, 1814; *Histoire et antiquités de la cathédrale de Salisbury*, in-4°, 1814.

BRIVAL (JEAN), député à la convention, homme de loi, etc., en 1789, il se montra l'un des partisans les plus passionnés de la révolution, devint procureur-général-syndic du département de la Corrèze, et fut, en 1791, élu député de ce département à l'Assemblée législative. Il s'y prononça en faveur des opinions les plus exaltées; demanda, en 1792, la conversion en canons, des statues de bronze des anciens rois de France, et dénonça ensuite les chevaliers du poignard, qui se rendaient, disait-il, chez la reine pour y conspirer contre le peuple. Elu membre de la convention en septembre 1793, il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Le 22 mai 1793, il présenta une nouvelle formule du serment exigé des prêtres réfractaires, et voulut qu'en cas de refus, ils fussent incarcérés. Il se rendit à la commune de Paris, pour la féliciter de sa conduite dans cette révolution. Au mois d'août, il fut chargé d'une mission dans le département de l'Allier, pour y comprimer les autorités rebelles de Saint-Yrieix. De retour à la convention, on l'entendit, le 8 mai 1794, reprocher à Lequinio d'avoir écrit contre l'existence de Dieu. Il fut un des moteurs de la journée du 9 thermidor, il vota en fructidor an 3, le rappel en France de M. Talleyrand-Périgord, et, pendant le même mois, devint membre du conseil des anciens, où il monta rarement à la tribune. Ses opinions les plus remarquables furent, contre les vaincus du 18 fructidor, dont il appuya vivement la déportation, et en faveur des directeurs renversés au 30 prairial an 7, dont il combattit la mise en accusation. Après le 18 brumaire, il devint juge de la cour d'appel, siégeant à Limoges, et en exerçait les fonctions en 1814 lors du retour du Roi. On doit cette justice à Brival, que, très exalté dans l'Assemblée, il s'est conduit avec beaucoup de modération dans ses missions, et qu'il a même arraché plusieurs fois des victimes aux autres proconsuls. Il était, en 1815, conseiller à la cour royale de Limoges. Frappé par la loi d'amnistie, du 16 janvier 1816, il s'est d'abord retiré à Constance, qu'il s'est vu obligé de quitter ensuite.

BRIZARD (JEAN-BAPTISTE), né à Orléans le 7 avril 1721, et mort à Paris le 30 janvier 1791, est un des meilleurs acteurs trag qui aient paru sur la scène française pendant le siècle dernier. Avant d'entrer dans la carrière théâtrale, il avait essayé d'étudier la peinture, sous le célèbre Charles-Antoine Vanloo; il renonça bientôt à la palette pour chausser le cothurne, et les succès qu'il obtint lui prouvèrent qu'il ne s'était pas mépris sur le genre de son

talent. Il remplaça bientôt le fameux Sarrasin. Brizard se retira du théâtre le 1^{er} avril 1786, par les rôles du vieil Horace et de Henri IV dans la *Partie de chasse*, deux des rôles où il avait eu le plus de succès. Au nombre de ses avantages extérieurs, on remarquait ses beaux cheveux blancs qu'il devait à un événement qui faillit lui coûter la vie. En voyageant sur le Rhône, la petite barque, dans laquelle il était, ayant chaviré, il se saisit d'un anneau de fer des piles d'un pont, resta ainsi suspendu jusqu'au moment où on vint le secourir, et l'on dit que sa frayeur fut telle que ses cheveux blanchirent en très peu de temps. Ducis, dont il avait senti et si bien fait sentir le génie, en parle ainsi dans une note insérée dans la gazette de France, le 11 octobre 1814 : « Brizard, acteur célèbre, homme simple et touchant de bonté, bon mari, bon père, bon citoyen. C'était sur la scène le vieil Horace, don Diègue, Burrhus et Narbas vivants. La nature lui avait accordé une heureuse et noble figure, la tête la plus paternelle, ornée de bonne heure des plus beaux cheveux blancs. Quand il disait, dans le roi Léar : *Je suis père*, on fondait en larmes. Je le tiens de La Harpe. On disait dans Paris : Allons voir le roi Brizard. Quand il criait : *Mes enfants ! dans Montaigne ; Cythéron ! dans OEdipe ; Les ingrats ! dans Lérar*, il déchirait l'âme. »

BRIZARD (GABRIEL), avocat au parlement, et premier commis à la chancellerie de l'ordre du Saint-Esprit, naquit à Paris, vers 1730. Il cultiva les lettres avec quelques succès, et mourut à Paris de chagrin et de misère, le 23 janvier 1793. Il se montra d'abord assez favorable aux principes de la révolution, mais les excès auxquels elle donna naissance empoisonnèrent ses derniers jours. Il portait l'habit et le titre d'abbé, quoiqu'il n'eût même jamais été tonsuré. C'était un homme doux, simple, modeste, et qui se fit aimer de tous ceux qui le connurent. On a de lui : 1^o *Eloge de Charles V, roi de France*, 1768, in-8°, à l'occasion du concours de l'académie française, en 1767; 2^o *Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné*, Paris, 1779, 2 vol. in-fol.; 3^o *Fragment de Xénophon, nouvel écrivain trouvé dans les ruines de Palmyre, par un Anglais, traduit du grec en français*, Paris, 1783, in-24. Fiction assez ingénieuse sur la révolution d'Amérique; elle a été traduite en allemand par Meyer; 4^o *De l'amour de Henri IV pour les lettres*, Paris, 1785 et 1786, in-18; 5^o *Première et seconde lettres sur l'assemblée des notables*, Paris, 1787, 2 broch., in-8°; 6^o *Eloge de Mably*, Paris, 1787, in-8°; discours qui partagea avec celui de Lévêque le prix décerné par l'académie des belles-lettres; 7^o *Analyse du voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1787, grand in-8°; 8^o *Du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France du ant la ligue ; Discours historique avec les preuves*, Paris 1790, 2 part. in-8°, traduit en allemand, Leipzig, 1791, in-8°. Cet ouvrage, qui fut réimprimé peu de temps après la première représentation du Charles IX, de Chénier, a pour but de prouver « que les reproches qu'on a faits à la France ne tombent point sur elle seule, que le massacre de la Saint-Barthélemy est moins le crime des Français que le crime du temps, que c'est un délire universel auquel les étrangers auront plus de part que les Français. » 9^o *Notice sur J. C. Richard de Saint-Non*, 1792, in-8°; 10^o *Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI*. Brizard fut éditeur avec Mercier et de l'Aulnay des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, Paris, Poincot, 1788 et ann. suiv. 3^e vol. in-8°. Il a laissé inédite et imparfaite une *Histoire des Français*, ouvrage considérable. Il a encore inséré plusieurs pièces au *Mercur de France*.

BRIZÉ-FRADIN, né à Liège, en 1767, a publié 1° la *Loi physique appliquée à l'artillerie de la marine*, in-8°, 1811; 2° *Chimie Pneumatique appliquée aux travaux sous l'eau*, in-8°, 1811. Il indiqua dans ce dernier ouvrage les moyens de secourir les personnes submergées sous la glace.

BRO (Louis), officier de la légion d'honneur, colonel, etc., né à Paris, le 19 août 1781. Il s'enrôla de bonne heure, et fit voile à Toulon pour l'Égypte; mais les croisières anglaises couvraient la mer: il fut forcé de rentrer et ne put joindre l'armée d'Orient. Il fut plus heureux quelques années après. Il débarqua à Saint-Domingue, combattit sous les ordres du général Leclerc, mais fut pris à la journée du 7 brumaire an 12, par les Anglais qui le renvoyèrent en France tout couvert de blessures. Il fit les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, et assista aux batailles de Friedland, et de Wagram, fut fait chef d'escadron de hussards, en 1812, et capitaine de chasseurs à cheval de la garde impériale, en 1813. Il se trouva à l'affaire de Montebello, fut nommé officier de la légion d'honneur et colonel de lanciers, le 5 avril 1814. Il combattait en cette qualité à Waterloo, fut grièvement blessé en attaquant l'aile gauche des alliés et forcé de remettre son commandement. Il passa néanmoins la Loire, et fut licencié avec le reste de l'armée.

BROCCHI (JEAN-BAPTISTE), géologue et minéralogiste italien. Sous le régime impérial, il fut nommé inspecteur des mines du royaume d'Italie. Il a composé un *Traité sur les minéraux de la département de la Meuse*, puis un *Mémoire sur la vallée de Fassa*, 1811; enfin une *Catologie fossile renfermant des observations géologiques sur les Apennins et les parties voisines*, Milan, 2 volumes in-4°, 1814. M. Brocchi n'a guère écrit qu'en italien. Ses ouvrages sont justement estimés.

BROCHANT DE VILLIERS (A.-J.-M.), minéralogiste distingué, membre de l'institut et ingénieur des mines, est né à Paris vers 1774. Il fut élève de l'école des mines, voyagea ensuite en Allemagne en 1797 et 1798, et achève ses études minéralogiques à Freyberg en Saxe, sous le célèbre géologue Werner. Il fut nommé vers 1804 professeur à l'école des mines de Pexal, et en 1815 à celle de Paris. Il remplaça, l'année suivante, Duhamel à l'académie des sciences, section de minéralogie. On doit à ce savant plusieurs ouvrages remarquables qui n'ont pas été inutiles aux progrès de la science: 1° *Traité élémentaire de minéralogie suivant les principes de Werner*, 2 vol. in-8°, Paris, 1801 et 1802, réimprimé en 1818; 2° *Description géologique de la Tarentaise en Savoie*; 3° *Mémoire sur les gypses de transition*, lu à l'académie lors de la candidature de M. Bruchant. Il est rédacteur en chef du *Journal des mines*.

BROCHET (J.-E.), était avant la révolution dans les gardes de la connétablie; il devint depuis juré au tribunal révolutionnaire, membre du club des cordeliers, et l'un des partisans les plus dévoués de Marat. Il eut venger sa mémoire en parodiant en son honneur quelques hymnes religieux, et en faisant déposer le cœur de ce monstre dans un vase d'assez grand prix qu'il avait obtenu du garde-meuble. Il prit parti à tous les excès de la révolution, fit la proposition de demander un décret d'accusation contre Brissot, et ajouta ensuite aux accusations portées contre Hébert des renseignements qui l'inculpèrent plus fortement encore. Son attachement pour Robespierre l'impliqua dans sa cause; il fut incarcéré après le 9 thermidor; mis en liberté quelque temps après, et dénoncé de nouveau sur la demande de sa section, il ne recouvra définitivement sa liberté qu'an 13 vendémiaire. Après l'expo-

sition de la machine infernale, attribuée d'abord aux jacobins, il fut condamné à la déportation et conduit aux îles Schéelles. On crut long-temps qu'il y était mort, mais sa présence à Paris en 1815 a démentie cette nouvelle.

BROCHET DE VERIGNY (N.), issu d'une famille bourgeoise, fut nommé en juin 1814 maître des requêtes surnuméraire, et en 1815 préfet du Gard. Le 30 mars lui fit quitter ces fonctions qu'il reprit après les cent jours: en août 1816, il fut nommé maître des requêtes en service extraordinaire, et plus tard préfet de l'Orne.

BROCKHAUS (N.), éditeur d'un grand nombre d'ouvrages périodiques et autres, naquit en Westphalie, et était allé s'établir en Hollande, où il s'occupait de la draperie, lorsque son goût pour les lettres lui fit quitter cette partie pour ouvrir, à Amsterdam, une maison de librairie sous le nom de *comptoir d'industrie*. Ses premiers essais ne furent pas heureux; des conjonctures fâcheuses le forcèrent de suspendre ses paiements; mais, lorsque, dans la suite, il eut réparé les échecs de sa fortune, il acquitta jusqu'aux intérêts de ses dettes. Il vint s'établir à Altenbourg, en Saxe, et, connaissant d'avantage son pays, il fit quelques spéculations heureuses. Il entreprit le *Dictionnaire des conversations*, qui devint la source de sa fortune; il refondit une petite encyclopédie portant ce nom, et en fit dix volumes en y faisant entrer tout ce qui pouvait intéresser le public, comme l'histoire du jour, la biographie des hommes marquants de l'époque, quelques articles de littérature assez bien choisis. Après la paix de 1814, il conçut l'idée d'établir un recueil de biographie fort étendu, à peu près dans le genre des *Public Characters* de l'Angleterre. Brockhaus entreprit encore sous le titre d'*Hermès* un recueil littéraire trimestriel, et s'était proposé pour modèle le *Quarterly review* et l'*Edinburgh review*. Il vint à Paris en 1819, y étudia l'esprit des journaux, et fit connaissance avec le fondateur et les principaux rédacteurs de la *Revue encyclopédique* qui venait d'être établie. De retour en Allemagne, il acheta la propriété de la fameuse *Feuille littérale* établie par Kotzebue, et se proposa d'y parler le langage de la vérité et d'y défendre les droits sacrés de l'humanité; mais la liberté de la presse était déjà entravée de toutes parts, il eut à lutter contre des obstacles infinis, et subit à Leipsick les tracasseries d'une censure exigeante et ombrageuse; cependant la feuille qu'il avait mise en circulation était toujours en faveur. Un des éléments de ses succès fut de se tenir toujours au courant de la littérature anglaise et française, et de publier ce que ces deux pays produisaient de plus intéressant. Ce libraire si laborieux et si infatigable mourut à Leipsick le 20 août 1823.

BROCKLESBY (RICHARD), médecin anglais, naquit à Mierhead, dans le comté de Somerset, le 12 août 1722. Élevé d'abord dans la maison de son père, à York, il fut, quelques années après, envoyé au collège de Ballymore, pour y faire ses humanités. Dès qu'il les eut terminées, il se rendit à Edimbourg pour y étudier la médecine, puis à Leyde, où il obtint le titre de docteur, sous la présidence du célèbre Gaub. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres; et, au bout de cinq ans, il fut admis au nombre des Bacheliers du collège de Londres, puis successivement agrégé aux universités de Dublin et de Cambridge. Le docteur Shaw lui fit obtenir, en 1758, une place de médecin dans les troupes anglaises, qu'il accompagna durant une partie de la guerre de sept ans. Fatigué du service, il sollicita sa démission en 1763, et revint à Londres, où, s'adonnant tout entier à la pratique, il acquit bientôt une réputation et une fortune qui

allèrent toujours croissant jusqu'à sa mort, arrivée le 12 décembre 1797. On a de lui : 1^o *Dissertatio inauguralis de saliva sana et morbosa*, Leyde, 1745, in-4^o; 2^o *An essay concerning the mortality of the horned cattle*, Londres, 1746, in-8^o; 3^o *Eløgium medicum, sive oratio anniversaria Harveiana habita in theatri Collegii Regalis medicorum Londinensis, die XVIII octobris*, Londres, 1760, in-4^o; 4^o *Allico-nomical and medical observations from 1734 to 1763, tending to the improvement of medical hospitals*, Londres, 1764, in-8^o. Il a inséré plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*, sur l'eau de S-Itz, sur le poison des Indiens, sur la musique des anciens, etc.

BROGLIE (VICTOR-FRANÇOIS, duc de), né à Broglie en Normandie, le 19 octobre 1714. Il fut d'abord connu sous le nom de *comte de Broglie*, fit ses premières armes en Italie sous les ordres du Dauphin, se distingua au siège de Pizzighettona, à Parme, à Guastalla, et vint à Versailles en 1734 recevoir le grade de colonel du régiment de Luxembourg, qu'il commanda jusqu'à la fin de la campagne. La guerre ayant recommencé en 1741, il passa en Bavière avec l'armée, et commanda les troupes qui enlevèrent Prague à l'escalade. L'année suivante, il se joignit à son père, qui commandait en chef l'infanterie de l'armée de Bohême, contribua à la prise d'Egra, se signala à la bataille de Sehaj et à la défense de Prague, et revint en France, après la retraite de l'armée sur le Rhin, et la disgrâce de son père, qui mourut en exil en 1745. Il servit ensuite comme brigadier, à l'armée de la Haute-Alsace, et commanda de nouveau le régiment de Luxembourg, à la reprise des lignes de Weissenbourg et de la Lauterne, à la bataille de Haguenau, et au siège de Fribourg. Il prit, en 1745, le titre de duc, qui lui revenait par la mort de son père, et fut fait maréchal de camp à l'armée du Bas-Rhin, qui termina la campagne par la prise de Germersheim. Employé, les années suivantes, à l'armée de Flandre, le duc de Broglie combattit à Raucoux et à Lawfeld, et se trouva au siège de Maastricht. Quand la paix fut conclue, le roi le nomma lieutenant-général de ses armées, et gouverneur de Béthune. Dans la guerre de sept ans, il commanda un corps de réserve sous les ordres du maréchal d'Esstrées, assista à la bataille de Hastenbeck, s'empara de Minlen et de Rhetim; joignit l'armée du prince de Soubise en Saxe, et n'ayant pu la sauver d'une défaite à Rosbach, il en ramena les débris dans l'électorat de Hanovre. Après la rupture du traité de Clostersevern, ayant été envoyé dans le duché de Brême pour agir sur la Vumme, et tourner la droite des ennemis, il occupa successivement Wezesack et Gropel, reprit Brême à capitulation, remit le commandement de cette ville au comte de Saint-Germain, et se rendit à Cassel pour commander la retraite de l'armée de Hesse, qu'il effectua sans perte. En 1754, le duc de Broglie fut attaché à la personne du prince de Soubise, en qualité de premier lieutenant-général, battit les ennemis à Sandershausen et à Lutemburg, et fut fait chevalier des ordres du roi. Après la prise de Francfort par les Français, il reçut le commandement de cette ville, défendit, avec vingt-huit mille hommes, toutes ses positions contre une armée de quarante mille Hessois et Prussiens, commandés par le prince Ferdinand de Brunswick; les mit en déroute à Bergen, les força d'évacuer la Franconie, et entra dans ses cantonnements chargé de gloire et de butin. Il reçut du roi six pièces de canon, il fut créé prince du saint empire par François I^{er}. Il continua d'être employé à l'armée d'Allemagne, sous les ordres du maréchal de Contades, forma les alliés d'évacuer Cassel et Minden, poussa ses avant-postes jusqu'à Pe-

derbara, et s'empara de Melle et de Minden, qui renfermaient un matériel immense, et lui ouvraient l'entrée du Hanovre; mais un échec, reçu sous cette dernière place, obligea l'armée française à se replier sur la Lahn, on elle passa son quartier d'hiver de 1756. Le maréchal de Contades ayant été rappelé par la cour, le duc de Broglie reçut, avec le titre de maréchal, le commandement en chef de l'armée d'Allemagne. Il établit son quartier-général à Francfort, et s'avança contre le prince héréditaire de Brunswick, le battit à Corbach et à Grynburg, et l'obligea de lever le siège de Cassel, celui de Marbourg et le blocus de Goettingue. La faveur de madame de Pompadour reporta, l'année suivante, le prince de Soubise au commandement de l'armée d'Allemagne, dont vingt-cinq mille hommes seulement demeurèrent sous les ordres du maréchal de Broglie. Ces deux chefs ayant opéré leur jonction à Soest, se trouvaient en forces suffisantes pour assurer le succès de la campagne, mais leur méintelligence perdit les affaires; l'armée fut complètement battue à Fillinghausen, et malgré les efforts qu'il fit pour réparer une défaite, dont la cause est restée douteuse, le maréchal, de retour en France, fut exilé dans sa terre de Broglie, où il vécut retiré, et exclusivement occupé de l'éducation de ses enfants. Rappelé à la cour en 1764, on lui donna le gouvernement général de Metz et du pays Messin, et le commandement en chef de cette province. Aux premières approches de la révolution, qui menaçait la France, il fut appelé par le roi au commandement des troupes stationnées dans les environs de Versailles et de Paris, et nommé ministre de la guerre; mais il crut devoir renoncer à ses fonctions, et s'étant mis en route pour regagner son commandement, il fut assailli à Verdun par une multitude de furieux qui en voulaient à sa vie; il ne dut son salut qu'à la citadelle où il se réfugia. Arrivé aux portes de Metz, il les trouva fermées, et fut contraint de se retirer à Luxembourg. Un comité de recherches ayant compris le maréchal de Broglie dans la liste des conspirateurs ou ennemis de la nation, il fut déchargé de cette accusation par arrêt du 1^{er} mai 1790; et, l'année suivante, son fils, le prince de Broglie, obtint de l'assemblée nationale un décret solennel, en vertu duquel le maréchal était maintenu dans tous les rangs et grades dont il était revêtu; mais il refusa de profiter de ces dispositions, et se rendit en Champagne, où il commanda l'armée des princes. Après la dissolution de cette armée, il passa en Russie, où il vécut quelque temps sans emploi, et mourut en 1804 à Munster, au moment où il se disposait à rentrer dans sa patrie. Il a consigné, dans des mémoires manuscrits, ses réflexions sur la guerre de sept ans, et sur d'autres points de notre histoire militaire.

BROGLIE (MAURICE-JEAN-MADALEINE, abbé de), frère du précédent, né le 6 septembre 1766. Il se réfugia en Pologne pendant la révolution, et y obtint la place de prévôt de Pozen. A son retour en France en 1803, il fut nommé aumônier ordinaire de l'empereur, et, deux ans après, évêque d'Acqui, en Piémont. Après la bataille d'Austerlitz, il professa, dans tous ses actes officiels, la plus haute admiration pour le vainqueur, et fit de lui les plus pompeux éloges dans quelques écrits qui nous restent; mais devenu évêque de Gand, et appelé au concile national de 1809, il se prononça hautement contre les volontés de l'empereur, refusa de sa main la décoration de la légion d'honneur, et fut envoyé à Vincennes, où il resta jusqu'en 1814. Pour obtenir sa liberté, il consentit à donner la démission de son siège. Accusé dans la suite d'avoir communiqué avec son clergé, il fut relégué dans l'île

Sainte-Marguerite, sur les côtes de Provence. En 1813, un nouvel évêque fut nommé à Gand, et M. de Broglie fut sollicité de réitérer de nouveau qu'il renonçait à l'administration de son diocèse, ce qu'il fit le 8 juillet de la même année. Les événements politiques de 1814, firent cesser la persécution auquel il avait été en butte sous le gouvernement impérial. Sa démission fut frappée de nullité; comme dictée par la contrainte. Il reprit alors ses fonctions épiscopales, et crut devoir soutenir avec la même fermeté, sous le gouvernement constitutionnel des Pays-Bas, les principes qu'il avait défendus sous l'empire. Il publia, sous le titre de *Jugement doctrinal*, ses instructions pastorales, où il s'exprime ainsi: « Jurer d'observer » et de maintenir une loi qui attribue au souverain » et à un souverain qui ne professe pas notre sainte » religion, le droit de l'instruction publique, les » écoles supérieures, moyennes et inférieures, c'est » lui livrer à discrétion l'enseignement public dans » toutes ses branches, c'est trahir hautement les » plus chers intérêts de l'Eglise catholique..... Jurer » de maintenir la liberté des opinions religieuses, » et la protection égale accordée à tous les cultes, » n'est autre chose que jurer de maintenir, de protéger l'erreur contre la vérité, etc. » Ces funestes discussions furent la source de plusieurs désordres, et obligèrent le gouvernement de prendre des mesures de rigueur contre l'évêque de Gand; il fut cité, le 10 juin 1817, devant la cour d'assises de Bruxelles, et condamné par contumace à la déportation, comme coupable d'avoir publié les bulles du pape sans l'approbation du gouvernement, et provoqué par des écrits la désobéissance aux lois de l'état. M. l'abbé de Broglie, retiré à Paris, y est mort en 1821, vénéral pour son savoir, et une grande austerité de mœurs. Il a publié: 1^o *L'Instruction pastorale*, in-8^o, 1815; 2^o *Jugement doctrinal des évêques des Pays-Bas, sur le serment prescrit*, in-8^o, 1815; 3^o *Réclamation respectueuse adressée aux souverains réunis en congrès à Aix-la-Chapelle*, in-8^o, Paris, 1817.

BROGLIE (CHARLES-LOUIS-VICTOR), fils aîné du maréchal duc de Broglie, né en 1758. Il embrassa la carrière des armes à quatorze ans, servit successivement en qualité de sous-lieutenant, de capitaine, et d'aide-major dans le régiment de Limousin, commandé par son père, et reçut, à vingt-trois ans, le grade de colonel en second du régiment d'Aunis. Il fit partie de l'expédition destinée à défendre l'indépendance des Etats-Unis, et tint, à bord de la *Gloire*, le sanglant combat que cette frégate et celle de l'*Aigle* livrèrent au navire anglais l'*Hector*. A la fin de la campagne, il s'embarqua avec le reste de l'armée pour la Nouvelle-Espagne, où la France et l'Espagne devaient concerter leurs opérations pour l'occupation de la Jamaïque; mais la paix fut signée en 1788, et le prince de Broglie fut nommé à son retour en France colonel commandant du régiment de Bourbonnais, et chef d'état-major au camp de Metz: député de la noblesse de la haute Alsace aux états-généraux, il s'y prononça constamment pour la cause de la liberté, devint membre des comités militaire et des rapports, et après la révision, président de l'assemblée constituante. Lorsqu'en 1792 la guerre fut résolue, Victor de Broglie servit comme maréchal-de-camp dans l'armée de Lukner, et comme chef d'état-major, dans celle du duc de Biron. L'immortel Desaix était alors son aide-de-camp. Ayant refusé de reconnaître le décret de l'assemblée nationale, qui prononçait la suspension du roi, et de souscrire l'acte de soumission demandé aux officiers, il fut contraint de quitter l'armée, et se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit au président de l'assemblée, pour pro-

tester de son civisme. Peu de temps après, il fut conduit dans les prisons de Langres, où des forcenés furent sur le point de renouveler les massacres de septembre, qui venaient d'ensanguiner la capitale. Rendu à la liberté, et obstiné à résider en France, il fut de nouveau arrêté dans sa terre de Saint-Remy, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 22 messidor an 3, âgé seulement de trente-quatre ans, et bien digne d'un meilleur sort. Il laissa quatre enfants de mademoiselle de Rosen, son épouse, fille du maréchal de ce nom. Le plus jeune est Victor de Broglie, pair de France.

BROGLIE (VICTOR-ANÉOR-MAIR), membre de la chambre des députés, second fils du maréchal, naquit à Broglie le 28 octobre 1772. Sa première vocation fut pour l'Eglise; mais la révolution l'entraîna avec le reste de sa famille au-delà du Rhin, et il prit parti dans le régiment dit des *cardes blanches*, commandé par son père. Après la mort du prince de Broglie de Revel son frère, il fut fait colonel du régiment qui portait son nom, et qui fut dissous, de même que le précédent, des que l'Angleterre cessa de le solder. En 1796 et 1797, il combattit dans les rangs des alliés contre la France, et fut, en 1799, décoré de la croix de Saint-Louis, nommé gentilhomme d'honneur du duc d'Angoulême, à l'époque de son mariage, et était maréchal-de-camp. Lorsque l'armée du prince de Condé cessa d'exister. Il revint en France, où il épousa, sous le gouvernement consulaire, une riche héritière du département de l'Orne. L'empereur lui offrit, en 1813, un régiment de garde-d'honneur, qu'il n'accepta point. A l'avènement de Louis XVIII au trône, il fut chargé de diverses missions, et nommé inspecteur de cavalerie. Il abandonna ces fonctions pendant les cent jours, se retira en Normandie, et fut chargé, dans la suite, de licencier les fédérés rassemblés dans cette province. Elu, en 1815, membre de la chambre introuvable, il siégea au côté droit, et vota constamment avec la majorité. M. de Broglie est demeuré depuis inébranlable sur son siège de la droite, comme dans ses opinions monarchiques, et son dévouement aux ministres.

BROGLIE (ACHILLE-CHARLES-LÉONCE, duc de), pair de France, né en 1785. Après avoir perdu son père à l'âge de neuf ans, il était sur le point d'être aussi privé de sa mère, qu'un même sort menaçait dans les prisons de Vesoul, lorsqu'un ancien et fidèle domestique parvint à la faire évader et à la conduire sur le territoire de la Suisse. Revenue en France après le 9 thermidor, elle consacra tous ses soins à ses fils, et sut associer, avec un rare bonheur, ses leçons particulières à celles qu'il recevait à l'école centrale. Le jeune de Broglie montra d'abord le plus grand goût pour la littérature, et signala des talents précoces par quelques productions insérées dans les feuilles périodiques du temps; mais la charge d'auditeur au conseil d'état, qu'il obtint en 1809, sembla l'élever à des études plus sérieuses, à cette haute philosophie qui l'a si bien servi dans sa carrière politique. Bientôt il fut envoyé en Illyrie comme intendante de ces provinces nouvellement conquises, et en Espagne comme membre de l'administration dont le siège était à Valladolid. Il fut, en 1812, attaché à l'ambassade de Varsovie, ensuite à celle de Vienne, et accompagna M. de Narbonne à Prague. Créé pair de France en 1814, il vota pour la première fois, mais inutilement, l'absolution pure et simple du maréchal Ney, et se prononça contre la nouvelle loi d'amnistie, sous le double point de vue qu'elle maintenait les listes de proscription du 24 juillet, et qu'elle devenait la source de faux-fuyants et d'interprétations funestes. En 1817, il appuya de

toute la force de son talent la loi du 5 février sur les élections, et le 8 du même mois, il défendit la liberté individuelle contre l'arbitraire ministériel. Il combattit en 1815, le projet de loi sur la saisie préalable des écrits incriminés, et plus tard nommé rapporteur du projet de loi sur les délits de la presse, il soutint et développa ce grand principe : que la presse ne doit être considérée que comme simple instrument propre à servir au bien et au mal, et comme un simple moyen analogue à tout autre de commettre un délit. Il énonça des vues pleines de justesse et de profondeur sur cette matière, dans plusieurs séances de la société des amis de la liberté de la presse, dont il était membre, et dont il se retira quelque temps avant sa dissolution. Le 25 avril 1816, il prononça, sur la contrainte par corps, une opinion dans laquelle il démontra que la détention perpétuelle et même la détention prolongée au-delà d'un terme modéré, est une offense gratuite faite à l'humanité, sans aucun avantage réel pour le commerce. L'année suivante, il défendit le projet de loi qui autorisait les porteurs d'inscriptions sur le grand-livre à opérer leurs transferts dans les chefs-lieux de département, comme à la bourse de Paris, et à créer dans cette vue ce qu'on appelle dans le public les *petits grand-livres*. Il vota toutefois avec le ministère, en 1820, le projet de réforme du système électoral, et sans doute aujourd'hui son ame droite et pure a su apprécier les conséquences d'une mesure dont la France gémit.

BROMFIELD (GUILAUME), célèbre chirurgien anglais, né à Londres en 1712, étudia son art sous Ranby, et rédigea dès 1741 des mémoires sur l'anatomie; qu'après quelques années, il concourut avec M. Martin Madan à la fondation de l'hôpital Lock dont il fut le premier chirurgien. Ce fut à l'effet d'être utile à cet établissement qu'il restait et obtint qu'on jouât à son profit, à Drury-lane, une vieille comédie intitulée : *The City match*. Il était aussi chirurgien de l'hôpital Saint-George. En 1781, il fut du nombre des personnes désignées pour accompagner la jeune reine en Angleterre, et fut nommé l'un des chirurgiens de S. M. Il est mort en 1792. Il concourut aux travaux de la société philosophique de Londres, et publia : 1° *Nomenclature des morales qui croissent en Angleterre*; 2° *Reflexions sur le mode actuel d'inoculer la petite vérole*; 3° *Cas et observations chirurgicales*, 2 vol.

BRON (ANDRÉ-FRANÇOIS, baron), né à Vienne (Isère), le 30 novembre 1758, s'enrôla à dix-neuf ans dans le régiment du roi (dragons). Il franchit, en peu de temps, tous les grades inférieurs, et fut nommé adjudant en 1789. A cette époque où le mérite triompha des privilèges, son avancement fut rapide; il fit les campagnes de 1791, 1792 et 1793, se distinguant dans toutes, et fut nommé capitaine dans la dernière. On cite de lui surtout une charge brillante qu'il exécuta, le 24 juillet 1793, à la tête de cent dragons du 18^e régiment, et dans laquelle il culbuta l'état-major espagnol, mit en déroute un régiment de cavalerie, et fit prisonnier un régiment d'infanterie, sans que deux coups de sabre et un coup de pistolet, qu'il avait reçus, arrêtassent un instant sa marche. De nouveaux traits de valeur lui méritèrent, le 21 ventôse an 2, le grade de chef d'escadron au 24^e régiment de chasseurs à cheval. Passé à l'armée d'Italie, il se distingua parmi les braves qui immortalisèrent, sous Bonaparte, les campagnes de l'an 4 et de l'an 5. Entre autres actions d'éclat, il prit à Sioro, sur les bords du lac d'Isèo, avec un escadron de chasseurs de son régiment, huit pièces de canon et deux bataillons autrichiens, et fut nommé, le 1^{er} floréal an 5, chef de brigade, au combat de Brouck, sur le champ de bataille même. Il déploya la même valeur et les mêmes talents en

Egypte, où il avait suivi le général Bonaparte, dans tous les combats où il se trouva, soit contre les Mamelucks, soit contre les Anglais; il obtint les mêmes succès et les mêmes éloges dans la dernière affaire contre ceux-ci, et eut un cheval blessé et un autre tué sous lui. De retour en France, le général Bron fut de nouveau employé en Italie, commanda la cavalerie à l'armée de Naples, fit les campagnes de Prusse en 1807, d'Autriche en 1809, et d'Espagne en 1810 et 1811, sous les ordres du maréchal Soult. Il mérita et obtint le titre de baron à la bataille d'Albufera. L'affaire d'Arrogo de Molinos, qui eut lieu le 29 octobre 1811, et qui ne fut malheureuse que pour lui, est une de celles qui lui font le plus d'honneur. Il avait repoussé, à la tête de la compagnie d'élite du 20^e régiment de dragons, par deux charges consécutives, les hussards bavoviens, et facilité ainsi la retraite de l'infanterie du général Girard, attaquée par des forces très supérieures, lorsqu'il fut culbuté, blessé, fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il est resté jusqu'en 1814. En 1815, il a été mis à la retraite, et a cessé, depuis cette époque, d'être en évidence. Le baron Bron est maréchal-de-camp, commandeur de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis.

BRON (CHARLES-HENRI-FRÉDÉRIC), fils de l'intendant et petit-fils du garde-des-seaux du même nom, naquit à Paris le 27 août 1754. Il entra dans la magistrature, devint avocat du roi au châtelet, puis maître des requêtes et intendant. Il administra successivement le Berri, la Bourgogne et la Bretagne, fit partout chérir son autorité, soulagea la misère, protégea l'agriculture, et ne laissa dans les provinces qui furent confiées à ses soins, que des souvenirs honorables. Appelé au conseil-d'état en 1787, il fut chargé du portefeuille des économistes, et montra, dans ces nouvelles fonctions, la sagesse et la droiture qu'il avait portées dans les anciennes. Il se démit de ses emplois à l'approche de nos troubles, vécut loin des affaires, et ne s'occupa plus que d'études, de soins domestiques jusqu'en 1802 époque à laquelle il mourut. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une traduction des œuvres d'Euclid à laquelle il a joint des notes.

BRONGNIART (AUGUSTE-LOUIS), mort à Paris le 24 février 1804, fut d'abord apothicaire de Louis XVI, puis pharmacien-militaire pendant les premières années de la révolution, enfin professeur de chimie au collège de pharmacie et de la même science au Jardin des Plantes, et inspecteur des mines. On a de lui : *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions des différentes substances par les procédés de la chimie*. Il travailla, conjointement avec M. Hassenfratz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et au *Bulletin des sciences de la société philomatique*. Il existe aussi de lui plusieurs mémoires et beaucoup d'articles insérés dans les journaux du temps, et particulièrement dans le *Journal des mines*.

BRONGNIART (ALEXANDRE-THÉODORE), fils d'un pharmacien de Paris, naquit le 15 février 1739, et mourut le 7 juin 1813. Destiné d'abord à la médecine, son goût prononcé pour les arts, lui fit abandonner l'étude de cette science, pour devenir l'élève de l'architecte Boullée, sous lequel il fit des progrès très rapides. En 1773, il commença à construire les édifices qui lui assignèrent bientôt un rang très distingué dans son art. En 1777, l'académie d'architecture l'admit au nombre de ses membres. Plus tard, il devint architecte de l'hôtel des Invalides, du ministère des affaires étrangères, des bâtiments de la police, et de l'école militaire. Indépendamment d'une foule d'hôtels et de maisons de campagne, parmi lesquels on cite le Petit-Palais du duc d'Orléans, Frascati, l'hôtel de Montesson,

ceux de Monaro, de Bondi, des archives de l'ordre de Saint-Lazare, des scieries de Mursken, etc., nous devons mentionner la salle de spectacle de la rue de Levois, un théâtre commencé à Bordeaux, et que les circonstances ne permirent pas d'achever, le parc de Mampertuis, autrement dit l'*Alyde*, enfin le palais de la Bourse, chef-d'œuvre d'architecture dont il posa la première pierre le 24 mars 1808, et auquel il travailla depuis cinq ans, lorsque la mort vint le surprendre. Le cimetière du P. Lachaise, dont il avait donné le plan, reçut la dépouille mortelle de cet artiste que tant d'honorables travaux recommandent à la mémoire de ses concitoyens. Ses qualités personnelles lui avaient acquis l'estime générale : il eut beaucoup d'amis, et nous ne lui avons pas connu d'envieux. Non seulement il excella dans la construction des grands édifices, mais son bon goût se manifesta jusque dans les moindres ornements : il donna une quinzième considérable de dessins pour le garde-membre de la couronne, dont il était inspecteur, et pour la manufacture de porcelaine de Sèvres. Les grandes avenues qui avoisinent les Invalides et l'école militaire, sont l'ouvrage de Brongniart ; il les fit planter autour pour assainir que pour orner les alentours de ces deux établissements, destinés, l'un à peupler la France d'officiers instruits, l'autre à nourrir les braves mutilés sur les champs de bataille ou vieillards dans nos armées.

BRONGNIART (ALEXANDRE), fils du précédent, membre de l'institut, ingénieur des mines, ex-directeur de la manufacture royale de Sèvres, né à Paris en 1770. Il reçut une excellente éducation, et se livra de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle dans laquelle il fit de rapides progrès. Ingénieur des mines à vingt-quatre ans, sous la direction de M. Sage, il fut bientôt après, en 1796, nommé professeur à l'école centrale de Paris. Plus tard, il remplaça Maüy dans ses cours à l'école des mines. En 1800, il fut nommé directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres ; en 1815, le Roi lui accorda la décoration de la légion d'honneur, et Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui conféra l'ordre de la Réunion ; quelques mois après, l'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, section de minéralogie. On doit à M. Brongniart les ouvrages suivants : 1° *Cours de minéralogie et de géologie faite à l'école centrale*, à celle des mines et à la faculté des sciences, depuis 1794 jusqu'en 1801 ; 2° *Traité élémentaire de minéralogie*, a. v. in-8o, 1807 ; 3° *Myologie comparée de plusieurs espèces de singes*, 1796 ; 4° *Essai sur la minéralogie géographique des environs de Paris*, in-4o, 1811 ; 5° *Mémoire sur le nouveau minéral nommé glauabérite*, 6° *Mémoire sur les corps organisés fossiles nommés tellurites*, 1814 ; 7° *Essai sur une classification naturelle des reptiles*, 1805 ; 8° *Cours de zoologie faits au lycée et à l'école centrale des Quatre-Nations*, de 1794 à 1803 ; 9° *Voyages géologiques en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie* ; 10° *Mémoire sur les gisements euphotides et des serpentes dans les Apennins*, 1810 ; 11° *Mémoire sur l'art de l'émailleur*, inséré dans les *Annales de Chimie* ; 12° *Mémoire sur les couleurs vitrifiables tirées des oxides métalliques*, inséré dans le *Journal des Mines* ; 13° *Notice pour servir à l'histoire géologique du Cotentin*, 1813 ; 14° *Essai sur une détermination et une classification minéralogique des roches mélangées*, 1813 ; 15° *Mémoires sur les terrains de sédiment supérieurs calcaireux triasiques du Vésin, et sur quelques terrains d'Italie, de France, d'Allemagne, etc., qui peuvent se rapporter à la même époque*, in-4o, Paris, 1833 ; 16° *Introduction à la minéralogie, ou Exposé des principes de cette science et de certaines propriétés des minéraux, considérées principalement dans la valeur qu'on peut leur attri-*

buer comme caractères, in-8o, 1834, extrait du *Dirigénaire des sciences naturelles* ; 17° *de l'Introduction de l'histoire des insectes*, par M. Tigny ; enfin M. Brongniart est collaborateur de *Dictionnaire des sciences natu. elles*, et a travaillé aux *Recherches sur les assemblés fossiles* par M. Cuvier.

BRONGNIART (ANATOLE), fils du précédent, s'occupe particulièrement de botanique. Il a publié : *Essai d'une classification naturelle des champignons*, ou *Tableau méthodique des genres rapportés jusqu'à présent à cette famille*, in-8o, Paris, 1825. Il est collaborateur du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, et secrétaire de la société d'histoire naturelle de Paris.

BRONNER (FRANÇOIS-XAVIER), poète allemand, né à Hochstaedt, dans le palatinat de Neubourg, en décembre 1758, entra d'abord comme enfant de chœur au séminaire des jésuites de Dillingen ; de là il passa à Neubourg, puis à Donauwerth où il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et enfin à Eichstaedt, où il fut ordonné prêtre en 1783. Mais son goût pour la poésie, qui n'avait fait que croître avec l'âge, le porta à quitter l'état ecclésiastique et à se réfugier en Suisse. Il y prit part à la *Gazette politique* de Zurich, et publia dans cette ville ses premiers essais en poésie. La promesse que lui firent les supérieurs de son couvent d'un emploi de prêteur séculier et de dispenses du pape, l'engagèrent à retourner en Allemagne, en 1786. Les tracasseries qu'il éprouva à Augsbourg où il s'était fixé le firent chasser au bout de sept ans ; il revint à Zurich sous le nom de Félix Liber, et demeura successivement à Berne, et dans le canton d'Aarau, où il exerça les fonctions d'instituteur depuis 1803. Il a réussi dans le genre de l'idylle, même après Gessner. On a de lui : 1° *Idylles et Contes sur la pêche*, 1789, in-8o, avec une préface de Gessner lui-même ; 2° *Nouvelles Idylles et Contes sur la pêche*, 1794, 2 vol. ; *Idylles et Contes sur la pêche*, composés antérieurement, 1794, in-8o. Ces divers ouvrages ont été réunis en 3 vol. in-8o, sous le titre d'*Œuvres de F. X. Bronner*, Zurich, 1794.

BROOKE (HENRY-VILLIAMS), Anglais, chargé, au bureau des étrangers (le alien office), d'examiner les étrangers arrêtés, avait déjà été employé dans les affaires étrangères, et fut nommé à cette place par lord Portland en 1797. L'année suivante, il fut envoyé à Manchester pour juger des personnes arrêtées pour treason ; il passa de là en Irlande, chargé spécialement d'apaiser la rébellion qui s'y était déclarée, et montra dans cette mission autant de fermeté que de talent. Lors des préparatifs de la France en 1804 pour envahir l'Angleterre, il fut chargé par son protecteur, lord Portland, du gouvernement du château de Kent, afin de prévenir une secrète communication avec l'ennemi. Il conserva cet emploi jusqu'à la paix d'Amiens. Ce fut aussi Brooke qui, aidé des conseils de Fox alors secrétaire d'état, arrêta le nommé Guillot de la Grevillière, lorsqu'il se préparait à rentrer en France. Cet individu avait été envoyé par le gouvernement français comme espion pour tâcher de découvrir si le ministre se prêterait facilement à un projet d'assassinat contre le premier consul Bonaparte. Ce fut Brooke qui accompagna Louis XVIII et la famille royale en Angleterre. Il a publié en 1807 un ouvrage contenant toutes les lois et règlements concernant les étrangers qui arrivent en Angleterre ou qui l'habitent.

BROOKE (N.), médecin, né à Bath en 1788. Il fut envoyé en Italie par le gouvernement anglais pour y faire des recherches commerciales. Il en a publié le résultat dans un ouvrage intitulé : *Observations sur les mœurs et coutumes d'Italie, avec des remarques sur la grande importance du commerce de la Grande-Bretagne dans cette portion du continent*, 1798, in-8o. Il proposait aussi dans cet ouvrage un moyen d'étendre le commerce d'Angleterre dans

tous les autres pays étrangers, moyen que l'on a mis en pratique et qui a occasionné un accroissement considérable du revenu public. Il était en Italie lors de l'invasion de ce pays, qu'il fut forcé d'abandonner en y laissant une partie de sa fortune. Sa rentrée dans son pays natal fut suivie d'une perte bien plus grande, celle de la vue.

BROOKE (miss), a publié : *Réflexions de la poésie irlandaise ; Poèmes héroïques ; odes, élégies et chansons, traduites en vers anglais, avec des notes historiques, et les originaux en caractères irlandais*, etc., Dublin, 1789, in-40. Nous ignorons l'époque de la mort de cette dame, qui pousse l'enthousiasme pour les anciens poètes de son pays jusqu'à leur attribuer « l'élévation d'Homère et la variété séduisante de l'Arioste. »

BROOKE (T.-H.), secrétaire du gouvernement de Sainte-Hélène, a publié à Londres une *Histoire de Sainte-Hélène depuis sa découverte par les Portugais jusqu'en 1806*, in-80. Il fut facilité dans cet important ouvrage par un séjour de quinze ans dans le pays et la communication des archives du gouvernement. Il a été traduit en français par J. Cohen, 1816.

BROOKE (FRANÇOISE MOORE, depuis mistress), est l'une des femmes célèbres de l'Angleterre qui aient le plus écrit. Les ouvrages que nous connaissons d'elle sont : 10 la *Vieille Fille*, ouvrage périodique publié du 15 novembre 1753 au mois de juillet 1756; 20 *Virginie*, tragédie, suivie d'*odes, de pastorales et de traductions*, 1756, in-80; *Histoire de Julie Mandeville*, 1763; 40 la traduction des *Lettres de milady Catesby* de M^{me} Riccoboni, 1763, in-12; 50 *Emilie Montagne*, 1769, 4 vol. in-12; l'auteur y décrit les différents sites du Canada qu'elle avait visités en accompagnant son mari nommé chapelain de la garnison de Québec; 60 *Éléments de l'histoire d'Angleterre*, traduits de l'abbé Millot, 1771, 4 vol. in-12; 70 *Mémoires du marquis de Saint-Forais*, 1770, 4 vol. in-12; 80 *L'Escursion*, ou *L'Escapade*, 1777, 4 vol. in-12; c'est une critique dirigée contre Garrick qui avait refusé une de ses tragédies; 90 *Le Siège de Synope*, 1781; cette pièce eut peu de succès; 100 *Rosine*, opéra, 1782; c'est le meilleur ouvrage dramatique de l'auteur; 110 *Mariane*, opéra comique, 1788. Mistress Brooke est morte en janvier 1789.

BROOKE (N.), médecin anglais, originaire de Bath, fut envoyé en 1788, par le gouvernement anglais pour établir des relations commerciales en Italie, mais lorsque les Français s'emparèrent de ce pays, Brooke fut obligé de le quitter, et perdit dans cette circonstance des valeurs considérables. Pendant sa mission, il avait soumis au chancelier de l'échiquier un plan pour l'amélioration du commerce anglais avec l'étranger; ce projet fut converti en loi, et produisit une grande augmentation dans les revenus publics. De retour dans sa patrie, le docteur Brooke eut le malheur de perdre la vue. Il a publié des *Observations sur les mœurs et les coutumes d'Italie, avec des remarques sur l'importance du commerce anglais dans cette partie du continent*, in-80, 1798.

BROSSARD (NOEL-MATHURIN), docteur en droit, substitut du procureur du roi au tribunal civil de Beaune, né à Châlons-sur-Saône, le 25 décembre 1789, est auteur des ouvrages suivants : 10 *Traité de la juridiction civile et judiciaire du juge de paix*, Paris, in-80, 1824, ouvrage bien ordonné et bien écrit; 20 *Études morales et littéraires sur la jeunesse*, Paris, in-12, 1825. Cet ouvrage ne suffisait pas pour établir une réputation; toutefois le style de l'auteur ne manque ni d'élégance, ni de correction.

BROSSELD (EMMANUEL), fut l'un de ces hommes qui ont traversé la révolution sans rien perdre de l'estime publique, et dont le patriotisme

est resté sans tache, au milieu des troubles qui ont agité la France, depuis 1789. Né à Paris en 1763, il étudia la jurisprudence, et rendit d'éminents services à son pays, comme fonctionnaire et comme écrivain. Il a été successivement électeur en 1789; membre du conseil général de la commune; officier municipal; commissaire du gouvernement auprès des tribunaux civils de Paris; chef d'un bureau de législation étrangère, sous le consulat; chef du bureau des grâces au ministère de la justice, ou M. Brosseled a été constamment employé, depuis le commencement de la révolution. Nous connaissons de lui : 10 une traduction très estimée des *Offices de Cicéron*, avec des notes et une vie du célèbre orateur romain, in-80, 1792. Il en a paru une seconde édition en 1797, avec le texte en regard; 20 une traduction du *Code général pour les états prussiens*, faite en commun avec Weiss et Lemierre d'Argy, 5 vol. in-80, 1801. Cette entreprise valut à M. Brosseled et à ses collaborateurs, une lettre flatteuse du roi de Prusse, accompagnée de la grande médaille d'or de son académie; 30 une traduction de la *Vie de Frédéric-le-Grand*, roi de Prusse, par Ch. Hammerdorff, qui a paru sous le nom supposé de *Thyrion*, 1787, in-80; 40 une *Ode sur la mort du prince de Brunswick*, publiée en 1787. Sous le directoire, M. Brosseled, fut avec Chazot, rédacteur du *Républicain français*, journal auquel il donna ensuite le nom de *Chronique universelle*, et qui fut supprimé après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Porté sur la liste de déportation au 18 fructidor, il échappa heureusement à ce danger par le zèle de quelques amis, qui obtinrent sa radiation. M. Brosseled est toujours employé au ministère de la justice.

BROSSES (LOUIS-CHARLES, comte de), fils du célèbre et savant président de Brosses, naquit à Paris vers 1767, et eut pour parrain le comte de Provence (Louis XVIII). Il était conseiller à la cour royale de Paris, lorsqu'il fut nommé préfet de la Haute-Vienne, le 10 juin 1814, et chevalier de la légion d'honneur, le 20 septembre suivant. Il perdit cet emploi lors de l'arrivée de Bonaparte, en avril 1815; mais, après le retour du Roi, il obtint de ce prince, au mois de juillet de la même année, la préfecture de la Loire-Inférieure. Nantes était alors, comme toute la France, divisée en deux partis d'autant plus acharnés l'un contre l'autre, dans cette ville, que son territoire avait été le théâtre de la guerre civile pendant les cent jours. M. de Brosses, par son esprit sage, modéré, et son caractère conciliant, serait parvenu à assourdir les haines, et à rétablir la tranquillité, s'il n'eût pas trop facilement cédé une partie de ses attributions à un commissaire spécial de police, le vicomte de Cardaillac, qui, secondé par un comité dénonciateur, et par une troupe de missionnaires, ne se signala, pendant un séjour de deux ans, que par des destitutions et des incarcérations sans nombre. Après son départ, le calme reparut à Nantes, grâce aux soins de M. de Brosses et à sa condescendance impartiale. Il réinstalla la société académique de cette ville, que les événements politiques avaient dissoute, et prononça le discours d'ouverture de la séance publique du 28 janvier 1818. Le Roi, qui l'avait créé officier de la légion d'honneur, le nomma maître des requêtes en 1819; mais, en 1822, l'arrivée à Nantes du comte d'Espinoz causa la disgrâce momentanée de M. de Brosses qui, n'approuvant pas les mesures rigoureuses de ce général, fut accusé d'indulgence et de faiblesse. Il perdit la préfecture de la Loire-Inférieure, où il fut remplacé par M. Brochet de Verigny, et fut nommé, quelques mois après, à celle du Doubs; puis, à la fin de 1823, à celle du Rhône, où il a succédé à M. le comte de Tournon.

M. de Brosse est aimé à Lyon, parcequ'il n'a pas encore eu occasion d'y sortir de son caractère juste et bienfaisant, et d'y exercer l'influence ministérielle dans les circonstances orageuses des élections. Il a présidé, plus d'une fois, le collège électoral de la Côte-d'Or, berceau de sa famille. Membre de la société des amis des arts, et passionné pour la musique, ce magistrat se distingue comme son père, par la vivacité de son esprit et la variété de ses connaissances. Protecteur éclairé des beaux-arts, il a fait don, à la commune rurale de Loroux (Loire-Inférieure), d'une statue pédestre de Louis XVI, qui décore le parvis de la nouvelle église de ce bourg.

BROTHERS (RICHARD), naquit à Placentia à Terre-Neuve. Cet insensé avait autrefois été lieutenant de marine, et excita, vers la fin du 18^e siècle, l'attention des Anglais, en se déclarant le neveu du tout-puissant et le prince des Hébreux, qui devait rendre aux juifs leurs anciens privilèges, et les conduire dans la terre de Canaan. Il prédit la destruction de la ville de Londres, et débita plusieurs autres absurdités, qui, malgré leur extravagance, furent cependant appuyées par plusieurs personnes instruites, qui soutenaient ouvertement la divinité de sa mission, entre autres M. Mathaniel-Brassey Halhed, membre du parlement et avant orientaliste. Il parut plusieurs pamphlets pour et contre, et un grand nombre de crédules vendirent tout ce qu'ils possédaient pour accompagner le soi-disant prophète dans la Terre-Sainte. Le gouvernement anglais le fit renfermer comme fou, et depuis on a oublié ses prédictions, dont les titres sont: 1^o *Révolutions des prophètes et des temps*, etc., 1794, 2 vol. in-8^o. Dans le second volume il allait jusqu'à prédire la chute soudaine et perpétuelle des empires de Turquie, d'Allemagne et de Russie. 2^o *Exposition de la Trinité*, etc., etc., 1795, in-8^o; 3^o *Lettre à Miss Cott, fille du roi David, et reine fugitive des Hébreux*, 1798, in-8^o; 4^o *Description de Jérusalem avec le jardin d'Eden au centre*, 1802; 5^o *Lettre à sa majesté le roi et sa majesté la reine*, en vers, 1802, in-8^o.

BROTIER (GABRIEL), savant philologue, membre de l'académie des inscriptions, bibliothécaire du collège Louis-le-Grand, de la compagnie de Jésus, naquit le 3 septembre 1733, à Taunay, dans le Nivernais. Une étude constante et d'heureuses dispositions lui acquirent de bonne heure des connaissances prodigieuses. Il apprit toutes les langues mortes, et les principales langues de l'Europe; l'histoire ancienne et moderne; la chronologie et l'archéologie; l'histoire naturelle, la chimie et la médecine même ne lui furent point étrangères. Ses travaux immenses lui firent une réputation plus solide que brillante, et moins susceptible d'être appréciée par les gens du monde que par les érudits. On a de lui: 1^o *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, 1753, in-8^o; 2^o *Conclusions ex universâ theologia, græcæ et hébraicæ, comparatæ avec les monnaies de France*, 1760, in-4^o; 3^o *Vie de l'abbé de la Guille, en tête du Cæcum australe stellerium*, 1763, in-4^o; 5^o la célèbre édition de Tacite, avec des notes, des dissertations et des suppléments, 1771, 4 vol. in-4^o, 1776, 7 vol. in-12; certaines parties de l'édition in-4^o sont retranchées dans l'in-12, et cette dernière contient des additions qui ne se trouvent pas dans l'in-4^o; c'est l'ouvrage le plus estimé de Brotier. M. Ferlet en a publié une critique violente, qui porte surtout sur les suppléments faits à l'imitation de ceux de Freinshemius pour Quinte-Curce, et intitulée: *Observations sur les Histoires de Tacite*, 1801, 2 vol. in-8^o; 6^o l'édition de *Pline le naturaliste*, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Brotier se proposait d'en donner une plus considérable, qui aurait con-

tenu toutes les découvertes, faites depuis Pline jusqu'au 18^e siècle, elle devait former environ 6 volumes in-folio; 7^o *Mémoires du Levant*, 1780, in-8^o; 8^o une *Histoire des jardins*, de Rapiu, 1780, in-12; 9^o une édition de *Phèdre*, avec des notes, 1783, in-12; 10^o le *Phuturge d'Amyot*, donné avec Vauvilliers, 1783 et ann. suiv., 22 vol. in-8^o; 11^o une édition des *Œuvres morales de Larocheffoucault*, 1769, in-8^o; 12^o *Paroles mémorables*, 1790, in-8^o; 13^o *Manuel d'Epictète*, nouvellement traduit du grec, etc., an 2. Ces trois derniers ouvrages ont été publiés par son neveu, André-Charles. Brotier est mort à Paris, le 12 février 1789.

BROTIER (ANDRÉ-CHARLES), neveu du précédent, né à Taunay en Nivernais, dans l'année 1751, et mort déporté à Cayenne, le 13 septembre 1798, n'a pas eu moins de réputation que son oncle, comme érudit. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; mais, loin de se borner à l'étude de la théologie, il fut tout à la fois profond mathématicien, bon botaniste, et littérateur estimé. Avant la révolution, il professait les mathématiques à l'école militaire. En 1791 il fut principal rédacteur du *Journal général de France*, dirigé par l'abbé Fontenay. Pendant nos discordes civiles, il ne resta pas tranquille spectateur des événements; on le vit plusieurs fois impliqué dans des complots tramés contre la république. En 1796 il trempa dans la conjuration royaliste de Lemaître, et n'échappa que par miracle au danger d'une condamnation. Moins heureux, l'année suivante, dans l'affaire de Lavillehurnois, une commission militaire prononça contre lui une sentence de mort, qui, cependant, fut commuée en une détention de dix ans. La journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), ayant eu lieu peu de temps après, par suite de la scission survenue entre le directoire et le corps législatif, Charles Brotier fut compris, avec ses complices, parmi les déportés à Cayenne; mais son tempérament ne put résister au climat meurtrier de cette île, il succomba bientôt à une maladie grave, âgé de soixante-huit ans. Il a publié la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, 13 vol. in-8^o, Paris, 1785, et dans laquelle il fit insérer sa traduction d'*Aristophane*. Il concourut, avec de Vauvilliers, à terminer la belle édition de *Plutarque*, traduit par Amyot, et que Gabriel Brotier avait commencée. Il est auteur d'une traduction de *Plaute*, restée inédite.

BROUARD (ETIENNE), maréchal-de-camp, baron d'empire, etc., né, le 29 août 1765, à Vire, département du Calvados, on l'exerçait la profession d'avocat, à l'époque de la révolution. Il quitta le barreau, en 1791, pour embrasser la carrière des armes, et entra dans les volontaires nationaux, fut nommé capitaine du 2^e bataillon du Calvados dans le mois de septembre de la même année, et fit la campagne de 1793 à l'armée du Nord, on il fut créé, en 1793, d'abord capitaine-adjoint à l'état-major, puis adjudant-général, chef de bataillon. Les excès de cette époque le révoltèrent, il osa manifester l'horreur que lui inspiraient quelques hommes de sang, et fut jeté dans les cachots d'où il ne sortit que par l'intervention de la députation entière de son département. Il rejoignit l'armée du Nord dès qu'il fut rendu à la liberté, et fut nommé adjudant-général-chef de brigade, le 3 juin 1795. Employé, l'année suivante, à l'armée des côtes de Cherbourg, il passa, en 1797, à celle d'Italie, où il se distingua par la manière dont il se conduisit dans une occasion difficile. Un avocat de Milan fut accusé d'espionnage et traduit devant un conseil de guerre qu'il présidait. Reconnu innocent, le prévenu fut sur-le-champ mis en liberté. Cependant, le général en chef, trompé par de faux rapports, menaçait de revenir sur le jugement; Brouard y

opposa avec courage, et l'affaire en resta là. Employé dans la 23^e division militaire, et désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il appareilla d'Ajaccio le 15 mai 1798, et resta à Malte comme chef d'état-major de la division Vaubois, à laquelle le général Bonaparte confia le soin de défendre cette île. Le désastre d'Aboukir eut lieu, les Maltais enhardis et soulevés par les Anglais, crurent le moment favorable, et s'insurgèrent. Chargé de les réduire, Brouard marcha contre eux, et les soumit en peu de jours. Il ne combattit pas avec moins de vigueur contre les colonnes anglaises qui vinrent bloquer la place. Grièvement atteint dans une sortie d'un coup de fusil qui lui fracassa la mâchoire, il s'embarqua sur le *Guillaume-Tell*, qui évacuait les blessés et portait au gouvernement les dépêches du commandant de Malte, dont la position était singulièrement critique. Suivi par deux vaisseaux anglais, une frégate et un brick, ce vaisseau fut bientôt atteint. Tout se disposa aussitôt à combattre, Brouard, quoique simple passager, demanda à prendre part à l'action, et se distingua par l'activité et l'intelligence avec laquelle il fit servir une batterie qui lui fut confiée; il reçut plusieurs blessures dans le combat. De retour en France, il fit partie de l'armée des côtes de l'Océan, en 1803, fut élevé au commandement supérieur de l'Île-Dieu, qui avait été mise en état de siège, et fait officier de la légion d'honneur le 14 juin 1804. Nommé général de brigade le 1^{er} février de l'année suivante, il fut employé, comme tel, à la grande armée pendant les campagnes de 1805 et 1806, où il se distingua. Chargé, après le passage du Bugou, de chasser les Russes de quelques retranchemens qu'ils avaient élevés, il marcha à eux, les culbuta, et se rendit maître de leurs positions. Il fut frappé, sur la fin de l'action, par un biscailon qui le priva de l'usage de l'œil droit, sans l'empêcher cependant de tenir la campagne l'année suivante. Nommé baron d'empire, en récompense de ses longs services, il fut chargé du commandement de l'Île d'Aix, qu'il conserva jusqu'en 1815, où il fut promu au grade de lieutenant-général et nommé député au corps législatif, par le collège électoral de Nantes où il commandait. La promotion fut annulée au retour des Bonapartes; le général Brouard, mis à la demi-solde, fut rétabli, quelque temps après, parmi les officiers disponibles.

BROUGHAM (HENRY), avocat anglais et orateur célèbre de la chambre des communes, né à Londres en 1779. Les journaux, et surtout la *Revue d'Edimbourg*, furent les dépositaires de ses premiers écrits. Les succès qu'il obtint alors présagèrent ceux qu'il a obtenus depuis. L'acte le plus mémorable de sa vie est celui par lequel il s'est consacré à la défense de l'infortunée Caroline (Voy. ce nom), épouse du prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre. L'Europe entière a retenti des malheurs de cette princesse, exilée, deux jours après son mariage, et livrée à des persécutions que les fautes les plus graves, quand même elle les aurait commises, ne sauraient justifier. M. Brougham, devenu son conseil, plaida, pour elle dans toutes les circonstances où l'appui de son talent lui fut nécessaire, et il le fit avec un zèle, une probité, une persévérance qui lui assurent une place extrêmement honorable dans l'histoire de son époque. La princesse étant appelée à prendre le titre de reine par l'avènement de son époux au trône, on se souvient que de nouvelles attaques furent dirigées contre elle par ses ennemis, dans le but de lui ravir un droit qu'on ne pouvait raisonnablement lui contester. Son avocat voyageait alors en France; il se hâta de retourner en Angleterre pour veiller aux intérêts de son illustre cliente. Jamais son éloquence ne se montra sous un jour plus

favorable; elle fut à la hauteur du sujet, et le plaider qu'il composa pour la reine est considéré comme un chef-d'œuvre digne de passer à la postérité. Au reste il avait pour lui la voix du peuple, qui, malgré les perfides accusations de quelques courtisans mercenaires, trouva des larmes pour les infortunes de la princesse. M. Brougham est à un âge où l'homme déjà célèbre promet encore d'ajouter à sa réputation par de longs et utiles travaux. Indépendamment d'un grand nombre de discours et de brochures, il existe de lui deux ouvrages estimés dont l'un a pour titre : *De l'état de la nation*, et l'autre : *Recherches sur la politique coloniale*. M. Constantin, avocat à la cour royale de Paris, vient de traduire en français le *Discours inaugural* prononcé par M. Brougham, lors de son installation. L'auteur recommande l'étude des anciens orateurs, mais il veut que les avocats aient une connaissance profonde de la philosophie de nos jours. Il est aussi l'auteur de plusieurs mémoires publiés dans les *Transactions philosophiques*, et depuis longtemps l'un des collaborateurs de la *Revue d'Edimbourg*.

BROUGHTON (GUILLAUME-ROBERT), officier de la marine anglaise, né dans le comté de Gloucester, était fort jeune lorsqu'il entra au service, au commencement de la guerre d'Amérique, en 1774. Il devint lieutenant en 1778, étant alors employé dans les Indes-Orientales, et, en 1790, fut désigné pour accompagner le capitaine Vancouver dans son voyage de découvertes, pendant lequel il commanda le brick le *Chatham*. Il parcourut le continent de la Nouvelle-Espagne, et revint en Angleterre pour y donner connaissance des renseignements recueillis sur l'île dans laquelle se trouve le port de Nootka, visité par Cook, et que ce dernier croyait appartenir au continent; cette mission lui valut le grade de commandant. Il repartit avec le sloop la Providence, pour prendre possession de Nootka, et de là entreprit de visiter la côte d'Asie depuis le 35^e jusqu'au 54^e degré de latitude nord. Il s'assura que le grand Golfe de Tartarie n'a pas de détroit, et fit une reconnaissance très exacte des côtes du Japon et des îles Zoo-Choo. La relation de cet intéressant voyage a été publiée en 1 vol. in-4^o, 1808. En 1797, le capitaine Broughton fut élevé au grade de capitaine en second de la marine de haut-bord, et, en cette qualité, commanda, à différentes époques, le *Batave*, de 74 canons; la frégate la *Pénlope*, de 36; l'*Illustre*, de 74; le *Royal Sovereign*, de 1^{re} classe, et en dernier lieu le *Spencer*, vaisseau de garde à Plymouth. L'affaire la plus importante à laquelle il prit part, fut la prise de Java, où il remplit les fonctions de commodore. Sa conduite dans cette expédition fut récompensée par son admission dans l'ordre de Bath, et le grade de colonel de la marine. Il est mort à Florence, le 12 mars 1821.

BROUSSAIS (FRANÇOIS-JOSEPH-VICTOR), né à Saint-Malo le 7 décembre 1772, fit ses humanités au collège de Dinan; servit d'abord six ans dans la marine militaire, en qualité de chirurgien, vint étudier à Paris où il fut reçu docteur, et pratiqua jusqu'en 1805. Rentré au service dans l'armée de terre, il fit successivement les campagnes de Hollande, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Il revint à la paix, en 1814, et fut nommé médecin ordinaire, au Val-de-Grâce, dont il est actuellement médecin en chef et premier professeur. Peu de réputations ont été plus diversement comprises que celles de M. Broussais, peu de carrières plus brillantes et plus orageuses. Divinisé par les uns, déprécié par les autres, il a poursuivi sa marche, sans reculer devant les clameurs de ses antagonistes, laissant aux juges impartiaux le soin de décider,

quand il aurait atteint le but, ce qu'il avait mérité le mieux ou des éloges ou des satires. Ne pouvant pas nous engager ici dans une discussion scientifique, nous tâchons d'exposer la marche qu'a suivie, dans son accroissement, la nouvelle doctrine médicale dont il est le chef, et quelques unes des idées qui lui servent de base. Au moment où M. Broussais quitta les bancs de l'école, le monde médical était gouverné par l'humorisme, et l'ontologie; des doctrines vieilles et discréditées, se disputaient misérablement une arène, où leur insuffisance ne permettait à aucune d'elles de rallier tous les disciples sous le même étendard; des théories, fausses dans leurs principes, étaient tout-à-fait inintelligibles depuis leur alliance hétérogène. C'était une confusion, une anarchie telle que la vie de l'homme devenait insuffisante pour débrouiller le cahos qu'offrait l'art de guérir. Cependant, soit faiblesse, soit incurie, les notabilités de la hiérarchie médicale paraissaient insensibles à cet état de gêne dans lequel se trouvait la science, quand tout à coup un homme, sans mission jusqu'alors, entreprit de la relever plus belle, plus florissante que jamais. Du sein des camps une voix se fit entendre, qui protesta contre la distinction arbitraire des cadres nosologiques, et l'*Histoire des Phlegmasies chroniques* parut. M. Broussais n'était point à Paris pour surveiller le succès de son traité; aussi ne fut-il étudié alors que par un petit nombre de médecins sélés. Ils regarèrent avec bienveillance l'ouvrage du jeune docteur, dont la réputation naissante ne leur portait point ombrage; mais cet accueil favorable aux *phlegmasies chroniques*, se concentra dans un cercle fort étroit, et l'ouvrage resta dans une sorte d'obscurité, jusqu'au retour de l'auteur à Paris. Appuyé sur des suffrages honorables, il s'imaginait, tout en poursuivant le cours de ses voyages, que son livre était devenu classique. Rentré avec nos armées en 1814, il vit qu'il en était autrement. Convaincu des lors qu'il s'efforcerait en vain de montrer la vérité, s'il ne commençait par abattre l'erreur, il se décida franchement à la lutte, et composa *L'Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*. Le choc fut violent; mais l'avantage resta tout entier à celui qui l'avait provoqué. Ce premier succès décida de la fortune de M. Broussais, qui sut calculer admirablement les dangers et les avantages de sa situation. La dialectique la plus vigoureuse, l'ironie la plus mordante, furent déployées sans pitié comme sans relâche. Beaucoup de jeunes médecins, la majorité des élèves de nos facultés, presque tous ceux qui n'avaient pas professé ouvertement des doctrines contraires, adoptèrent les conclusions du réformateur, quelques uns peut-être, avant de les avoir bien comprises. Les fauteurs de l'humorisme et de l'emprisme répondirent à l'attaque, et l'embrasement devint général. Dans ses propres rangs et dans les rangs opposés, M. Broussais devint le phare lumineux qui éclairait toutes les discussions, le but commun de tous les éloges comme de tous les reproches. Cette foule d'écrivains, que la circonstance vint naître, n'attendit son illustration que de lui seul. On put dès lors fixer le sort de l'école physiologique, école d'où sont sortis MM. Lallemand, Boisseau, Bégin, Bouillard, Jourdan, Goupil, Richard, Desruelles, Roche, Scateten, Duchamp, et tant d'autres. Ce fut alors un spectacle vraiment digne de curiosité que de suivre, dans la plénitude de sa renommée, ce professeur exposant, devant un auditoire avide, une doctrine que sa simplicité, sa logique, son ensemble rendent admirable, et que sa nouveauté rendait plus attrayante encore. Les élèves français et étrangers affluaient de toutes parts, et recueillaient jusqu'à ses moindres paroles. Ce fougueux adver-

saire des préjugés consacrés exprimait avec énergie ses pensées énergiques elles-mêmes. Ses discours portaient l'empreinte d'une conviction profonde, qu'il savait promptement communiquer à ceux qui l'entouraient. Nul ne saisis plus rapidement le point qu'il convenait d'attaquer dans une discussion. Nul ne possédait mieux que lui ce talent de ridiculiser tout ce qui présentait un côté faible, de foudroyer ce que le ridicule ne pouvait atteindre. Toutes les questions furent reprises, toutes les autorités d'école mises au néant. Cette revue générale, surveillée au dehors par une critique peu tolérante, fit jaillir, sur les points obscurs de la pathologie, les flots de la plus vive clarté. L'impulsion était donnée; chacun voulut contribuer au grand œuvre; chacun voulut porter, à la masse commune, le tribut de ses études. Une foule de thèses, d'essais, de mémoires distingués signalaient cette époque. M. Broussais fut beaucoup par lui-même, et plus encore par le mouvement qu'il imprima. Les services qu'il rendit à la médecine sont immenses, et bien qu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas toujours conservé, envers ses adversaires, les égards et la modération qui conviennent aux discussions scientifiques, le nom du fondateur de la médecine physiologique sera inscrit dans les fastes de l'histoire, au rang des plus grands noms dont la médecine s'honore. Lorsque la nouvelle doctrine fut mise au jour, quelques jeunes gens furent adhérents par imitation, presque tous les vieux médecins furent opposants par système, et leur opposition devint de jour en jour plus active. Si l'école physiologique brillante de jeunesse et de force eût marché sous l'influence d'une seule volonté, le succès eût été prompt et décisif; mais chacun voulut venger ses opinions froissées. Les sectateurs de la nouvelle doctrine cessèrent d'être d'accord; des discussions s'élevèrent entre eux et le chef; une lutte interminable fut dès lors engagée. On peut ramener tous les adversaires de la médecine physiologique et de M. Broussais, à deux grandes classes susceptibles elles-mêmes de plusieurs subdivisions: ceux-ci soutiennent qu'il n'y a rien de bon dans tout ce qu'il a dit ou écrit; ceux-là que tout ce qu'il a fait, bon ou mauvais, ne lui appartient pas, sans compter ceux qui modestement ont voulu élever un système à côté du sien, non plus que les détracteurs obligés de toute innovation raisonnée. Sans doute que quelques uns d'entre eux ont raison jusqu'à un certain point. On trouve, dans plusieurs ouvrages antérieurs à M. Broussais, des points de ressemblance avec la doctrine physiologique telle qu'il la professe aujourd'hui; mais n'est-il pas convenu de nos jours qu'une découverte appartient à qui la prouve, et non à qui la soupçonne, ou ne la voit qu'imparfaitement? Sans doute cette méthode, à laquelle ont souvent recourus dans le particulier ceux qui la décrient en public, et qui sortit toujours triomphante d'une lutte franche et ouverte, cette méthode, disons-nous, doit avoir été pratiquée dès la plus haute antiquité, puisqu'on voit des negres guérir indistinctement, par le simple usage de la limonade, des typhus, presque toujours mortels, quand ils sont traités par le quinquina; mais, pour un esprit impartial, cette circonstance doit être une nouvelle preuve de son inébranlable solidité, et l'on sera forcé de convenir au moins que M. Broussais a donné force de preuve à ce qui n'était que présomption avant lui, et réuni, en corps de doctrine, des principes que leur isolement rendait insaisissables. Ce qui distingue surtout la doctrine nouvelle, c'est sa rationalité. M. Broussais a fécondé les grandes idées de Bichat sur la pathologie; il a interrogé les faits, en perfectionnant et multipliant les autopsies. C'est par l'examen des lésions de fonctions qu'il est remonté aux lésions des organes, et le nom de doctrine

physiologique indique la marche qu'il prescrit, tant dans la recherche des symptômes pour arriver au diagnostic, que dans l'emploi des agents thérapeutiques. C'est surtout à lui qu'on doit l'alliance intime qui unit maintenant la médecine avec la physiologie et l'anatomie pathologique. Au nombre des importants services que M. Broussais a rendus, on peut surtout citer la clarté qu'il a apportée dans l'art de guérir, en retranchant les causes occultes, et soumettant le plus possible les maladies à la puissance du raisonnement. La base unique de son système est l'*irritation* (et c'est en quoi il est trop exclusif). Il confond les propriétés vitales sous le nom de *contractilité*; celle-ci est mise en jeu par les *stimulants*. L'exagération de l'excitation constitue l'*irritation*, et sa diminution la *débilité*; celle-ci n'exclue pas celle-là. Sans rejeter entièrement les *spécifiques*, s'il admet quelque chose de tel dans les maladies, ce n'est que dans le mode d'action de leurs causes. Il distingue différents états de tissus irrités : l'*inflammation*, l'*irritation hémorrhagique*, la *sub-inflammation* et les *névroses*. Mais il a surtout été un grand jour sur les phlegmasies chroniques, qu'on connaissait à peine avant lui, et particulièrement sur celles du canal digestif. Il a démontré que ces phlegmasies sont de même nature que les phlegmasies aiguës. Il a étudié spécialement les *sympathies*, dont il a fait ressortir l'importance pour le diagnostic; il a reconnu qu'elles avaient, pour sièges principaux, le cerveau, le cœur et l'estomac. Il a prouvé que l'état fébrile (la fièvre) était toujours dû à l'irritation simultanée de ces trois organes. Il a apporté des réformes très considérables dans la thérapeutique, en proscrivant une foule de médicaments, dont l'empirisme avait conservé l'usage, en insistant sur les saignées générales, et surtout locales, sur le régime et sur les *réelsifs*, dont il a mieux connu l'action. Enfin ce médecin célèbre a prouvé la *non-essentielle* des fièvres, en démontrant qu'elles sont toutes dues à des irritations des voies digestives. C'est encore à lui qu'on doit l'étude complète de la *gastro-entérite*; il a insisté sur les connexions qui existent entre la membrane digestive, et presque tous les organes, et de là déduit les principaux symptômes; ainsi la prostration a été rapportée à la réaction sur le cerveau, les changements du pouls à la réaction sur le cœur, etc. Il a aussi démontré que les irritations de la peau sont sous la dépendance de celles de la membrane gastro-intestinale, ce qui a beaucoup modifié le traitement des phlegmasies cutanées. Sans doute entraîné par son génie, par le feu de la discussion et par cet enthousiasme presque nécessaire aux chefs de sectes, M. Broussais est allé plus d'une fois au-delà de la vérité; mais du moins il a fait preuve de bonne foi par des rétractations et des concessions qui honorent son caractère, et qui ont rapproché de son système une foule de bons esprits. Les services qu'il a rendus à la science et à l'humanité resteront impérissables; car ce qui est essentiellement bon et vrai doit finir par triompher des subtilités et des sophismes, et s'ils pouvaient être niés et méconnus par ses contemporains, la postérité, qui juge sans passion, saura les reconnaître. Il a fait paraître successivement : *Recherches sur la fièvre hectique*, qui lui servirent de thèse inaugurale, Paris, an 11, in-80; *Histoire des Phlegmasies chroniques*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation, Paris, 1808, 2 vol. in-80; *Lettre sur le service de santé intérieur des armées*, opuscule remarquable par la sagesse du style et l'utilité des vues, Xerès de la Frontera, 1811, in-40; *Mémoire sur la circulation capillaire*, qui considère le foie non seulement comme un organe de sécrétion, mais comme un organe de circulation, Paris, 1811; *Mémoire sur les particularités de la circulation avant et*

après la naissance, dans lequel la glande thyroïde, le thymus, la rate et les capsules surrénales sont considérés comme autant de diverticules du sang, 1816; *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*, manifeste violent qui renverra à la théorie de Brown et la nomenclature de M. Pinel, en même temps qu'il fit connaître les prétentions du réformateur, Paris, 1816; *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, dans lequel il refondit entièrement l'ouvrage précédent, Paris, 1821; *Réflexions sur les fonctions du système nerveux en général, et sur celles du grand sympathique en particulier*, 1818; le *Catéchisme de la Médecine physiologique*, 1823, ouvrage qui lui a été généralement attribué; *Traité de Physiologie appliquée à la Pathologie*, dans lequel se trouvent les bases de son système médical, Paris, 1825, 2 vol. in-80; et un article fort remarquable sur l'*Irritation*, publié dans la première livraison de l'*Encyclopédie progressive*, 1826. M. Broussais publie, depuis 1822, un journal sous le titre d'*Annales de la Médecine physiologique*.

BROUSSE-DES-FAUCHERETS (JEAN-LOUIS).

Voyez DESFAUCHERETS.

BROUSSIER (JEAN BAPTISTE, comte), lieutenant-général, etc., né à Ville-sur-Saulx, le 10 mars 1766. Il se destinait à l'état ecclésiastique, mais la révolution éclata; il s'enrôla, en 1791, dans le 3^e bataillon de la Meurthe et fut nommé capitaine par ses camarades. Il servit d'abord sous Beurnonville, fit les campagnes de Belg que, quoique grièvement blessé à l'affaire de Vavren, il continua de combattre, et ne se retira que lorsque ses forces épuisées le contraignirent à quitter le champ de bataille. Il fut fait chef de bataillon peu de temps après, envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse, et chargé de la défense d'un défilé dont la conservation intéressait le salut de l'armée, l'ennemi se porta en forces sur les troupes qui l'occupait; mais quelques efforts qu'il fit, il ne put vaincre la résistance qui lui fut opposée. Broussier passa, en 1797, à l'armée d'Italie, se distingua à la prise de Spezia, pénétra un des premiers dans le fort de Chiassa, fit prisonnier le général autrichien qui le commandait, et le sauva de la fureur de ses soldats. Nommé chef de brigade à la suite de ces actions d'éclat, il fit partie de l'expédition de Rome, se trouva à la prise de Civitella del Tronto, à celle de Pescara. Il passa ensuite à l'armée de Naples, en 1799, franchit les gorges des Appennins, si célèbres sous le nom de Fourches-Caudines, s'empara de Benavente, et se préparait à rejoindre l'armée qui avait continué son mouvement lorsqu'il vit arriver à lui douze mille paysans qui avaient occupé les hauteurs environnantes, et fermé le défilé. Nos soldats fatigués des combats toujours renaissants qu'il fallait livrer aux rebelles, hésitaient à la vue des nouveaux obstacles qu'ils avaient à vaincre. Broussier les rassura bientôt, il en disposa une partie dans un large fossé que recouvraient d'épais buissons, et envoya l'autre commencer l'attaque avec ordre de se mettre en déroute après une faible résistance. L'ennemi donna dans le piège, il suit, presse nos soldats, et tombe dans l'embuscade qui lui est tendue; Broussier fond alors sur lui, charge, culbute tout ce qui s'offre à lui, et disperse au loin les masses qui lui disputaient le passage. Promu par ce beau fait d'armes au grade de général de brigade qu'il reçut le même jour, il arrive devant Naples, s'arrête sur le grand pont, et enlève d'assaut le fort qui le défend. Il livre ensuite divers combats aux lazaronis, les met en fuite, et s'avance sur Andria. Les habitants lui opposèrent une résistance opiniâtre, et lui firent éprouver des pertes; il fut obligé de les emporter d'assaut et de réduire leur ville en cendres. Il marcha de là sur Trani qui était regardée comme

le foyer d'insurrection, battit les bandes qui la protégeaient, et forga ses rempans; mais d'autres obstacles l'attendaient dans la place, les maisons étaient crénelées, et les rues défendues par des canons et des coupures. Ces difficultés ne purent néanmoins l'arrêter. Il lance ses grenadiers sur le faite des édifices disposés en terrasse, les occupe, l'un après l'autre, et oblige les insurgés de mettre bas les armes. Championnet, destitué sur ces entrefaites, fut traduit devant un conseil de guerre; Broussier partagea les disgrâces de son chef, et fut contraint de quitter l'armée. Il fut réintégré après la révolution du 30 prairial; employé à l'armée de Vienne lorsqu'elle passa les monts, il franchit l'Adda en présence de l'ennemi, battit les Autrichiens à Cava et à Aspinadi, et emporta Crémone. Il resta attaché à l'armée d'Italie, jusqu'en 1804, qu'il fut fait général de division et commandant-général de la garnison de Paris. Il entra à l'armée d'Italie, en 1809, fut mis à la tête de la deuxième division d'infanterie, et prit part à toutes les actions de la campagne. Il s'empara de Laybac, se rendit maître de Graz, livra divers combats, et vint couronner à Wagram la gloire que ses succès lui avaient acquis. Il fit ensuite la campagne de Russie, se distingua à Ostrowno, à la Moskowa, à Smolensk, à Krasnoï, et se conduisit partout avec cette intrépidité qui l'avait rendu, si célèbre parmi les troupes. Il ne montra pas moins de fermeté, d'audace dans les plaines de Saxe; il contribua à décider nos succès, à atténuer nos pertes, et quand les désastres à Leipzig eurent ouvert nos frontières, il vint s'enfermer à Strasbourg, dont l'empereur lui confia le commandement. Il allait prendre l'année suivante celui du département de la Meuse, lorsqu'il fut atteint d'une apoplexie foudroyante qui mit fin à sa carrière.

BROUSSONNET (PIERRE-MANIE-AUGUSTE), fils d'un médecin de Montpellier, naquit dans cette ville le 28 février 1761. Destiné dès sa plus tendre enfance à la profession de son père, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences médicales. Il y fit des progrès assez rapides pour qu'on lui conférât le doctorat dès l'âge de dix-huit ans, et pour que l'université, jalouse de posséder un sujet qui promettait tant, demandât pour lui la survivance de la chaire de son père; sa demande fut écartée à cause de sa jeunesse; mais Broussonnet, qui s'était rendu à Paris pour l'appuyer, profita du séjour de la capitale, pour accroître la masse de ses connaissances. Il se livra particulièrement à l'histoire naturelle, et le premier, il transporta dans la zoologie la nomenclature et la méthode descriptive de Linnée, qu'on n'avait jusqu'alors appliquées qu'à la botanique. Plein d'enthousiasme pour l'histoire de la nature, il entreprit quelques voyages dans cette vue, et visita particulièrement l'Angleterre, où, accueilli par le célèbre Banks, il ne tarda pas à être admis au nombre des membres de la société royale de Londres. Broussonnet revint à Paris après avoir passé trois années dans la Grande-Bretagne. Daubenton le fit sur-le-champ nommer son suppléant au collège de France, et, en 1784, à l'école vétérinaire. Une série de mémoires fort remarquables qu'il lut à l'académie des sciences lui en ouvrirent les portes; quelque temps après, il réorganisa, de concert avec l'intendant de Paris, la société d'agriculture, dont il fut nommé secrétaire. Il ne laissa jamais échapper l'occasion de répandre les procédés et les découvertes qui semblaient promettre quelque avantage à l'agriculture et à l'économie rurale. Il introduisit en France les premiers bœufs mérinos, les premières chèvres d'Angora et le mûrier à papier, arbre du Japon, dont avant lui on ne connaissait chez nous que l'individu mâle. Il publia un mémoire où il développa avec beaucoup de clarté

l'art de faire la toile avec les tiges du genêt d'Espagne. La révolution vint l'arracher aux sciences et troubler son repos. En 1789, il fut désigné pour faire partie du corps électoral de Paris, et depuis cette époque, placé toujours dans des postes éminents, il sut se faire peu remarquer, même à l'assemblée législative, dont il avait été nommé membre. Il quitta Paris lors de la formation de la convention nationale, et se retira à Montpellier. L'esprit de faction l'y poursuivait, on l'arrêta comme girondin, mais il parvint à s'échapper et à se réfugier en Espagne. Ortega et Cavanilles l'accueillirent à Madrid; mais ils n'eurent pas assez de crédit pour lui assurer un asile. Poursuivi en Espagne par les émigrés royalistes comme il l'était en France par les partisans de la révolution, Broussonnet fut encore obligé de fuir. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui faisait voile pour les Indes. Une tempête l'obligea d'entrer dans le port de Lisbonne, où de nouvelles persécutions l'assaillirent encore. Ne sachant plus où se retirer, il erra pendant quelques temps dans les Algarves et l'Andalousie, puis passa en Afrique, auprès de l'envoyé des Etats-Unis à la cour de Maroc, qui le prit pour son médecin. Lorsque le calme reparut en France, Broussonnet profita de sa radiation des listes d'émigrés pour revenir dans sa patrie, où pendant son absence et contre ses statuts, l'institut, par une exception honorable, l'avait nommé parmi ses membres. Envoyé comme consul aux Canaries, il se disposait à aller remplir les mêmes fonctions au cap de Bonne-Espérance, lorsque le ministre de l'intérieur lui accorda la chaire de botanique à Montpellier. Il fut porté en 1805 au corps législatif, et mourut le 27 juillet 1807, d'une attaque d'apoplexie. Son nom a été donné par l'héritier au murier à papier que les botanistes considèrent aujourd'hui comme un genre distinct (*Broussonetia*). M. Cuvier a prononcé son éloge devant l'institut. On a de lui : *Varia positiones circa respirationem*, Montpellier, 1778, in-4°; *Ichtiologie decas prima*, Londres, 1782, in-fol.; *Année rurale, ou Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. *Elenchus plantarum horti Montpelienensis*, Montpellier, 1803, in-8°; Broussonnet a traduit de l'allemand l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord par Jean Reinhold Forster*, Paris 1789, 2 vol. in-8°, et du latin, la *Monachologie d'Ignace de Born*, Paris, 1784, in-8°; il a réimprimé les *Opuscules de Pierre Richer de Belleval*, Paris, 1785, in-8°, et a travaillé à la *Feuille du Cultivateur*, établie par Jean-Baptiste Dubois, Paris, 1788, et ann. suiv., 8 vol. in-4°, et enfin a fourni un grand nombre de mémoires au recueil de l'académie des sciences et à ceux de l'institut.

BROUSSONNET (JEAN-LOUIS-VICTOR), frère du précédent, professeur de clinique médicale à la faculté de médecine de Montpellier, ex-doyen de la même faculté, membre de la légion d'honneur et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né le 16 août 1771, reçut le doctorat dans sa ville natale en 1790. Dans la thèse qu'il présente sous le titre de *Corona flora Montpelienensis*, il avait soigneusement recueilli tout ce qui est relatif à la flore de Montpellier. Il étudia à Paris sous les professeurs Pinel, Boyer et Desault. A peine reçu docteur, il se rendit à Londres, où il eut pour maîtres J. Hunter, Blizard et Cline. Banks, dont il fréquentait assiduellement le musée, lui témoigna une bienveillance particulière, et le fit recevoir membre de la société médicale de Londres. Revenu dans sa patrie, il servit à l'armée des Pyrénées occidentales comme médecin en chef des ambulances et inspecteur des hôpitaux. Dès l'année 1790, M. Victor Broussonnet avait été appelé par l'université de médecine à remplacer son père dans l'enseignement à Montpellier.

Il obtint plus tard la chaire de médecine opérante qu'il occupa jusqu'à la mort de Pétiet, époque à laquelle il passa définitivement à la clinique médicale. Un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères se firent honneur de l'admettre dans leur sein. En 1800, il fut envoyé en Andalousie par le gouvernement avec ses collègues Berthe et Lafabrie, pour observer la nature de la maladie épidémique qui ravageait alors cette province. La commission dont il était membre fit des recherches extrêmement intéressantes sur la fièvre jaune, et nous pouvons dire que les médecins chargés, en 1821, d'une mission semblable à Barcelonne, ne nous ont rien appris qui ne fût déjà consigné dans le *Précis historique* de M. Berthe, publié en 1802 à Montpellier. M. Broussonnet ne se contenta pas de travailler en commun avec ses collègues, il prépara pour son propre compte les matériaux d'une *Histoire générale de la fièvre jaune*, dont une partie a vu le jour il y a plusieurs années; le reste est impatientement attendu, et sans doute l'auteur ne voudra pas laisser incomplet un ouvrage qui intéresse si essentiellement l'art médical. En 1810, une maladie pestilentielle s'était manifestée dans le fort Lamalgue et à l'hôpital militaire de Toulon d'où elle menaçait la marine; M. Broussonnet eut la gloire d'arrêter ce fléau. Il reçut en récompense la croix de la légion d'honneur. En 1813, il fut nommé doyen de la faculté de Montpellier, mit de l'ordre dans la comptabilité, paya des dettes nombreuses, répara les bâtiments de l'école, surveilla la construction du muséum, et d'une nouvelle salle de la bibliothèque pour les manuscrits et les livres les plus précieux. Révoqué de ses fonctions en 1819, il laissa une somme considérable en caisse, et ne se vengea des injustices dont il fut plusieurs fois victime qu'en restant honnête homme. Attaché aux devoirs de sa profession, estimé de ses concitoyens, chéri de ses élèves, M. Broussonnet est un des plus honorables soutiens de l'école de médecine de Montpellier. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants, tous remarquables par la solidité des pensées et par un rare talent d'observations: 1° *Tableau élémentaire de la semiotique*, composé à la suite de plusieurs cours de clinique, faits en remplacement de MM. Fouquet et Pétiet; 1798; 2° *Essai sur les modes et les habillements*; 3° *Thésaurus academico medicorum*, 1802; 4° *Traduction en français du Traité du pronostic*, par Hippocrate, 1825; il a promis d'y joindre des commentaires intéressants; 5° *Exposé des travaux de l'école de médecine*, 1801; 6° *Discours* pour l'ouverture des cours de l'école en 1816, avec une description de l'épidémie qui régna cette année sous la forme varioleuse: on y indique l'emploi du sublime corrosif en frictions sur la langue; 7° un assez grand nombre de dissertations qui ont été imprimées sans nom d'auteur.

BROWN (JAN), médecin écossais, né en 1735 à Buncle, village du comté de Berwick, en Ecosse. Ses parents, qui étaient pauvres, commencèrent à lui faire apprendre le métier de tisserand; mais le penchant irrésistible qui l'entraînait vers l'étude le engagea à ne point contrarier ses heureuses dispositions. Son intelligence attira l'attention des seceders, sorte de presbytériens, qui l'envoyèrent, à leurs frais, à l'école latine de Dunse, dans l'espoir, sans doute, qu'un sujet qui promettait tant deviendrait un jour un des soutiens de leur secte. Les progrès du jeune Brown furent si rapides, qu'en moins de deux années, il parvint à entendre avec la plus grande facilité les auteurs latins et même les auteurs grecs. Il se faisait remarquer autant par sa force et son adresse dans les exercices du corps que par la promptitude de son intelligence dans ceux de l'esprit. Ayant abandonné, deux ans après

son entrée à l'école, la doctrine des seceders, dont l'intolérance lui déplaisait, il se trouva sans ressources, et obligé d'aller travailler comme moissonneur. Son maître, qui avait apprécié son application, l'ayant su, l'admit dans son établissement comme répétiteur: il y demeura jusqu'à l'âge de vingt ans. Pendant toute cette partie de sa jeunesse il n'eut que des habitudes sévères, et se montra fort religieux. Cette réputation, jointe à celle de bon humaniste qu'il s'était acquise, le fit choisir pour être précepteur dans une bonne maison du bourg de Dunse; mais son pédantisme et sa dévotion intolérante et chagrine lui firent bientôt perdre cette place. Il se rendit à l'université d'Edimbourg, où il commença régulièrement les études théologiques; il y avait fait des progrès rapides, s'était même mis en état d'entrer dans les ordres, lorsque tout à coup il abandonna la théologie pour la médecine. C'est depuis lors qu'on remarqua qu'il s'était relâché de la rigueur de ses principes religieux; il commença à se montrer licencieux dans ses principes et dans sa conduite. Plus tard, il alla jusqu'à faire ouvertement profession d'irréligion. Pour subvenir aux dépenses que nécessitaient ses études médicales, il fit des répétitions aux jeunes gens, et, s'étant marié en 1763, il établit dans sa maison un pensionnat pour les élèves en médecine. Sa maison ne tarda pas à être remplie de pensionnaires, mais son peu d'ordre et d'économie le forcèrent de faire banqueroute au bout de deux ans. Le célèbre médecin Cullen l'accueillit alors avec beaucoup de générosité, et ils se lièrent tous les deux très étroitement; mais cette amitié se changea par la suite en une haine violente. Il est présumable que le caractère emporté de Brown, et sa prétention à s'emparer du sceptre de la médecine que tenait alors Cullen, donnèrent lieu à cette rupture. La société médicale d'Edimbourg, qui avait admis Brown dans son sein, en 1763, le nomma son président en 1776 et 1780. Ce fut alors qu'il conçut les premières idées du système médical qui l'a rendu si célèbre. Il publia peu de temps après ses *Éléments de médecine*, dont il fit ensuite la base d'un cours public, dans lequel il donna tous les développements convenables à sa doctrine. Ses leçons acquirent bientôt assez de célébrité pour faire secte, et pour qu'on désignât sous le nom de *Brownistes* les étudiants qui les suivaient. Sa théorie toute nouvelle des effets de l'opium excita une telle admiration qu'elle parut mériter que le marbre en éternisât la mémoire. Le collège des médecins d'Edimbourg lui ayant, à cette occasion, décerné un buste pour être placé dans l'une des salles de l'université, y fit graver ces paroles singulières qui sont un des apogéismes les plus remarquables de son ouvrage: *Opium me hercè non sedat*. Cependant Brown, non content d'être devenu le plus grand ennemi de Cullen, son bienfaiteur, se mit en état de guerre ouverte avec tous les professeurs, qu'il ne cessait d'attaquer en public par des déclamations offensantes. Des rixes sanglantes s'élevaient fréquemment entre ses partisans et ceux de Cullen, que l'on appelait *Cullenistes*. Tous ces incidents, joints au discrédit dans lequel son inconduite et son caractère difficile avaient jeté sa doctrine, le dégradèrent d'Edimbourg, et lui firent prendre le parti d'aller à Londres, où il espérait trouver des moyens de fortune que l'Ecosse ne lui présentait plus. A son arrivée à Londres, il était encore d'une telle simplicité que des escrocs l'entraînerent dans une taverne où ils gagnèrent tout son argent au jeu. Son luxe, ses dépenses et ses excès en tout genre épuisèrent toutes ses ressources; ses créanciers le firent mettre dans la prison du Banc-du-Roi, où il resta plusieurs mois, et d'où il ne sortit que par la générosité d'un ami. Brown commença à Londres

un cours de médecine qui n'eut qu'un si petit nombre d'auditeurs qu'il ne put l'achever. Son orgueil et son caractère arrogant, qui devenait de jour en jour plus difficile, lui firent à Londres autant d'ennemis qu'il s'en était fait à Edimbourg. Il n'en méditait pas moins de grands projets pour sa fortune et sa renommée lorsqu'il fut frappé d'une violente attaque d'apoplexie, le 7 octobre 1788; il mourut dans la nuit suivante après avoir avalé, suivant son ancienne coutume, un gros de landanum au moment du sommeil. Une exposition étendue du système de Brown serait ici hors de place. Le docteur Chritin a cherché à le rendre sensible au moyen d'une comparaison tirée des usages de la vie domestique. Ce médecin suppose un foyer établi sur un gril à la manière anglaise, rempli d'un charbon peu combustible, et dont la combustion ne peut être entretenue qu'à l'aide de l'action permanente d'une machine en guise de soufflet, d'où partent plusieurs tubes dirigés vers le foyer, où ils versent constamment plusieurs courants d'air. Le combustible, au moyen d'un tuyau fixé sur le derrière de la cheminée, est constamment renouvelé dans une proportion correspondante à la quantité détruite par cette combustion non interrompue. Dans cette supposition, le gril représente l'organisation humaine, le charbon qui le remplit, la matière de la vie, l'incitabilité de Brown, la force sensoriale de Darwin; le tuyau au moyen duquel le combustible est entretenu, c'est la faculté inhérente à tous les corps vivants de reproduire en eux-mêmes l'incitabilité incessamment usée et incessamment renouvelée; le soufflet à plusieurs tubes et à plusieurs courants d'air représente les divers stimulants susceptibles de mettre en jeu, à divers degrés d'énergie, l'incitabilité vitale; et la flamme qui s'élève dans le foyer, par suite de ce mécanisme, est l'image de la vie, c'est à dire du résultat de l'action des incitants sur l'incitabilité. Ce système, qui, pendant la vie de son auteur, n'avait séduit qu'un petit nombre de personnes, acquit une véritable célébrité vers 1792, époque à laquelle il se répandit en Allemagne et en Italie. Cependant l'aveuglement ne fut pas de longue durée; le brownisme fut bientôt prescrit en chaire et dans les écrits les plus estimés, et il se refugia dans la pratique vulgaire. La doctrine de Broussais (*Voyez ce nom*), fondée sur la triple base de l'anatomie, de la physiologie et de l'anatomie pathologique, a porté le dernier coup à Brown, du moins en France. Il n'a laissé que les deux ouvrages suivants: *Elementa medicinarum*, Edimbourg, 1781, in-12; Londres, 1784, 2 vol. in-80; traduit en anglais par Beddoes, Londres, 1793, 2 vol. in-80; en allemand par Vveikard, Francfort-sur-le-Mein, 1795, in-80, et en français par Fournier, Paris, 1805, in-80; 20 *Observations on the old systems of physic*, London, 1789, in-80. On croit qu'il est aussi auteur de l'ouvrage suivant: *Inquiry into the state of medicine, on the principles, of the inductive philosophy*, Edimbourg, 1781, in-80.

BROWN (АВОН), naquit vers l'an 1744, en Irlande, s'enrôla fort jeune dans un régiment anglais, et passa en Amérique comme simple soldat. Lassé du service, il s'établit dans le Massachusetts, et bientôt adoptant les principes de sa nouvelle patrie, il reprit les armes pour défendre la cause de l'indépendance, et se conduisit avec courage et habileté aux affaires de Lexington et de Benkers hill, où il servait sous le général Gates. A la paix, il fonda un pensionnat de demoiselles; mais ses jeunes pensionnaires, dit un biographe américain, fatiguèrent une patience que le canon n'épouvantait pas; il abandonna cet établissement, et fut le premier éditeur des gazettes qui répandirent en Amérique les instructions politiques qui étaient né-

cessaires à un public plus patriote qu'éclairé sur ses vrais intérêts. Accoutumé à braver tous les dangers, Brown, en 1793, eut le courage de continuer son journal (*la Gazette fédérative*) dans un moment où la fièvre jaune, frappant de terreur tous les habitants de Philadelphie, avait forcé toutes les industries à suspendre leurs travaux. Dans la suite, il donna à sa gazette le titre de *Journal de Philadelphie*. Il avait déjà acquis, à l'âge de quarante ans, une fortune considérable, lorsque le feu prit la nuit dans son imprimerie placée au-dessous de l'appartement qu'il habitait: sa femme, ses enfants, sa fortune, périrent dans les flammes, et lui-même, à moitié brûlé, ne survécut que quelques jours à cet épouvantable désastre. Il même tombe renferma les restes de cette famille infortunée.

BROWN (ТРОУА), célèbre graveur en pierre, né à Londres vers l'année 1750. Dans les premières années de la révolution, il émigra en France où il se trouvait, un très beau canot représentant l'Union des trois Pouvoirs. On a de lui une Nymphé assise, un Amour sur un dauphin, et une tête du comte de Moira. Brown mourut pauvre; il fut obligé, dans sa vieillesse, de donner des leçons de dessin à Londres. Son œuvre, quoique peu considérable, est très recherchée.

BROWN (WILLIAM-LAURENCE), principal du collège Marischal, professeur de théologie à l'université d'Aberdeen, et ministre de l'église de Grey-Friars. Il a été pendant quelque temps ministre du temple anglais à Utrecht, professeur de philosophie morale, de droit naturel et d'histoire ecclésiastique dans l'université de cette ville. Il a publié: *Essai sur la folie du scepticisme, l'absurdité des discussions religieuses, et la modération à garder entre ces deux extrêmes*, in-80, 1788; *Essai sur l'égalité naturelle entre les hommes, les droits qui en résultent et les devoirs qu'elle impose*, in-80, 1793; *Philemon, ou les Progrès de la vertu*, poème, 2 volumes in-80, 1810. M. Brown a aussi publié un grand nombre de sermons estimés sur divers sujets.

BROWN (БРОУН), botaniste anglais, fit avec le capitaine Flint, un voyage à la Nouvelle Hollande, de 1822 à 1805. On lui doit les ouvrages suivants: 10 *Prodromus florae Novae-Hollandiae et insulae Van-Diemen*, vol. primum, in-80, Londini, 1810; 20 *On the Asclepiadeae*, 1 fasc. in-80, Edimburgi, 1811, extrait des mémoires de la société Wernérienne; 30 *General Remarks geographical and systematical on the Botany of terra Australis*, 1 fasc. in-40, London, 1814; 40 *Observations systematical and geographical on the herbarium coll. by Pr. Chr. Smith, in the vicinity of the Congo*, in-40, London, 1818.

BROWN (N), commodore d'origine anglaise, et l'un des généraux de l'indépendance, était négociant à Buenos-Ayres, au commencement de la révolution de l'Amérique méridionale. Les succès des troupes indépendantes n'eurent long-temps aucun résultat décisif, à cause de l'infériorité des forces maritimes des républicains, dont les ports étaient continuellement exposés aux attaques des vaisseaux espagnols. Depuis long-temps don Juan Perreá, secrétaire des finances à Buenos-Ayres, projetait de créer une force navale suffisante pour contrebalancer celle des royalistes. Il parvint à équiper deux bricks, trois corvettes et un bateau armé, dont il confia le commandement à Brown, qui mit à la voile, et eut, en 1814, un engagement assez vit quoique sans résultat, près l'île de Martinanglia; mais dans un autre, l'amiral indépendant fut plus heureux: il força la flotte ennemie à s'éloigner, et Brown commença le blocus de Monte-Video. Ce succès lui valut la confiance du gouvernement républicain, qui approuva sa proposition de conduire, dans la mer du Sud, une force assez considérable pour in-

terceper les bâtiments du commerce espagnol. Il mit à la voile vers la fin de 1813, et, au commencement de 1816, l'escadre de Buenos-Ayres, double le cap de Horn, et captura plusieurs navires espagnols, mais voulant bombarder la place de Guayaquil, et s'étant trop approché d'une chaloupe qui s'était, disait-on, ensablée, Brown fut fait prisonnier; il fut aussitôt échangé contre le gouverneur de cette place, qu'un de ses vaisseaux avait fait prisonnier quelques jours auparavant. Après la prise de plusieurs autres vaisseaux, il mit à la voile pour la mer du Nord, chargé d'un butin considérable; mais ces heureux commencements eurent des suites fâcheuses; les patriotes, fiers de leurs succès, oublièrent ce que la politique et la morale leur prescrivaient envers les nations avec lesquelles ils n'étaient point en guerre, et s'emparèrent de plusieurs navires neutres. Le vaisseau de guerre anglais *le Bracen* captura le vaisseau monté par Brown, et le conduisit à Antioqua, où il fut condamné. L'amiral Brown commanda en ce moment (1826), l'escadre de Buenos-Ayres, dans la guerre de cette république contre le Brésil. Dans un engagement sérieux qui a lieu, le 25 mai, Brown a été légèrement blessé et le contre-amiral Grenfell, commandant en second l'escadre brésilienne, a été tué. S'il faut en croire des nouvelles plus récentes, Brown aurait remporté une victoire signalée dans le mois de juin.

BROWN (THOMAS), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, né en Ecosse, en 1778, mort à Brompton près de Londres, le 2 avril 1820, s'est acquis de la réputation comme métaphysicien et comme poète. On a de lui : 1° *Observations on Darwin's Zoonomia*, 1798, in-8°; 2° *Colons*, 1804, 2 vol.; 3° *A short criticism*, etc., ou *Précis critique sur les protocoles des actes conservatoires, contre M. Leslie*, etc., 1806, in-8°.

BROWN (MOSKES), marin habile des Etats-Unis rendit de grands services à son pays pendant la guerre de l'indépendance, en commandant plusieurs bâtiments armés en corsaires. Il mourut au mois de décembre 1803, âgé d'environ soixante-deux ans, dont il avait passé quarante-huit sur mer.

BROWN (CHARLES-BROWN), romancier américain, né à Philadelphie vers 1778, vécut pendant long-temps dans l'obscurité. Ses romans, qui lui ont valu le surnom de *Godwin des Etats-Unis*, ont été réimprimés en Angleterre. Les plus estimés sont : *Arthur Mervyn*; *Edgar Huntly*; *Clara Howard*; *Wieland*; *Jane Tabor*; *Ormond*, etc. Brown est mort en 1813.

BROWN (PATRICK), savant naturaliste, né à Crosbyne, en Irlande, en 1720, passa une partie de sa jeunesse à l'île d'Antioqua. Chassé par le climat, il revint en Europe en 1737, et résida successivement à Paris et à Leyde, où il prit le bonnet de docteur, et enfin à Londres. Il retourna, plus tard, aux Antilles, et se fixa à la Jamaïque. Kingston lui doit d'être devenu le port principal de cette île; il s'y occupa de son *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque*, Londres, 1756, in-fol. Il a encore laissé une *carte exacte de cette colonie*, des manuscrits sur ses *plantes*, et une *Flore de l'Irlande*, à laquelle il travaillait quand il mourut à Husbroke en 1790.

BROWN (GROUCE, comte de), général et homme d'état, naquit en Irlande en janvier 1698. L'obstacle presque insurmontable que sa religion mettait à son avancement dans la Grande-Bretagne, le détermina à émigrer. Il servit d'abord chez l'électeur Palatin; puis, ayant suivi en Russie le général Keith, il rendit à l'impératrice Anne Swannovna le service de faire échouer la conspiration de la garde; et dès lors sa fortune fut assurée. Depuis cette époque, il se trouva dans toutes les guerres

que la Russie eut à soutenir; en Pologne, en Saxe, en Crimée, où il fut fait prisonnier, par les Turcs, en 1739, et emmené à Constantinople, d'où il parvint à s'échapper; en Finlande contre la Suède; en Prusse pendant la guerre de sept ans; il fut alors nommé général en chef. Elevé au grade de feld-marchal par Pierre III, sa résistance au projet qu'avait formé cet empereur de faire la guerre au Danemarck, faillit lui attirer sa disgrâce; Pierre le nomma gouverneur de la Livonie pour le récompenser de sa fermeté. Brown administra cette province avec une impartialité et un désintéressement rares jusqu'à sa mort, arrivée le 18 septembre 1792; il était âgé de 94 ans.

BROWN (V.-G.), voyageur anglais, fut d'abord une excursion pour découvrir la source du Nil, qui lui fit courir de nombreux dangers. Il entreprit ensuite un voyage dans l'intérieur de l'Afrique; mais il fut arrêté et retenu quelque temps à Darfour. Après sa délivrance, il visita les bords de la mer Caspienne, et se proposait de s'avancer jusqu'à Samarcande et Bochara, et de visiter la Tartarie: il était déjà parvenu jusqu'à Tabriz, lorsqu'il fut assassiné par des brigands, en juillet 1813. Il a publié : *Voyages en Afrique, en Egypte et en Syrie pendant les années 1792 à 1798*, in-4°, 1799.

BROWN (GUILLAUME), célèbre médecin anglais, né dans le Cumberland en 1711, suivit les cours de médecine à Leyde, sous Albinus et Boerhaave; et, après avoir pris ses degrés de docteur, il s'établit à White-Haven, où il acquit une grande fortune, et se retira ensuite à Omahwaite. Il est mort en 1800. On a de lui : 1° *Præsi Medicæ in unnd*; 2° *Traité sur l'art de faire du sel*. Cet ouvrage le fit admettre à la société royale. 3° *Traité sur les moyens de se préserver de la peste*.

BRUAND (JEAN-JACQUES), fils d'un avocat au parlement de Besançon, naquit, en 1761, et fit, comme réquisitionnaire, une campagne sur le Rhin; rentré dans sa patrie, il y fut successivement administrateur des hospices, membre du bureau de bienfaisance et du conseil-général du département du Doubs. Il se prononça fortement pour le Roi pendant les cent jours. Ayant hérité des sentiments de son oncle, le comte de Moustier, l'un des gardes du corps qui suivirent Louis XVI à Varennes, Bruand possédait un des plus beaux et des plus riches cabinets d'antiquités de toute la province. Voilà tous les détails que nous aurions pu donner sur sa vie, sans la malheureuse catastrophe qui termina sa carrière en 1826. M. Bruand avait, dit-on, des soupçons sur la fidélité de son épouse, ce qui lui avait inspiré la haine la plus prononcée pour ses enfants qu'il ne croyait pas les siens. Par suite d'une querelle qu'il eut un jour pendant le dîner avec son fils Charles Bruand, âgé de vingt-six ans, au sujet d'une légère somme d'argent, Mme Bruand, se trouvant indisposée, sortit de table, et son fils voulut la suivre; son père l'en empêcha en lui ordonnant de passer avec lui dans son cabinet. Alors le malheureux se livrant à tout son ressentiment, lui donna un coup de poignard dans le cœur. Il fit ensuite venir un menuisier, et lui commanda un cercueil sur-le-champ, aide lui-même à y déposer son fils, le fait transporter hors des portes de la ville, aussitôt qu'elles sont ouvertes, et l'enterre dans une campagne voisine, après avoir jeté de la chaux sur le corps. Le bruit s'en étant aussitôt répandu dans la ville, et sachant qu'il allait être arrêté, M. Bruand s'enferma dans son cabinet, et se brûla la cervelle, pour éviter la condamnation qui ne pouvait manquer de l'atteindre. Il avait publié, en 1812, une brochure intitulée : *Dissertation sur un fragment de meuble romain, découvert dans les environs de Besançon*.

BRUAND (ANNE-JOSEPH), membre de plusieurs académies, né à Besançon le 20 janvier 1787, mort à Belley, le 19 avril 1820, servit d'abord dans les chasseurs d'élite en 1804, et devint, deux ans après, avocat à la cour d'appel de Besançon. Attaché dans la suite à plusieurs préfectures, comme chef de bureau ou secrétaire particulier, il a été, en 1815, sous-préfet à Vitry-le-Français, à Barcelonnette et à Belley, depuis 1816. Il a publié : 1° *Annuaire historique, statistique et archéologique du département du Jura*, 1813, in-8°; 2° *Mélanges littéraires*, Toulouse, 1815, in-8°, tiré à vingt-cinq exemplaires; 3° *Essai sur les effets réels de la musique chez les anciens et les modernes*, 1815, in-8°; 4° *Dissertation sur une mosaïque*, etc., 1816, in-8°; 5° *Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, traduit de l'espagnol de don Juan Escobiquiz, 1816, in-8°. Bruand a coopéré à la *Biographie des hommes vivants*.

BRUCE (JACQUES), naquit à Kinnaird, comté de Sterling, en Ecosse, le 14 décembre 1730. Il descendait, par les femmes, des anciens rois d'Ecosse, avantage dont il se prévalait avec orgueil. Il se destina d'abord au barreau, mais il abandonna bientôt l'étude du droit pour celle des beaux arts. Il était incertain sur l'état qu'il devait embrasser, lorsqu'il épousa la fille d'un riche négociant de Londres, qui l'associa à son commerce. Sa fortune s'accrut considérablement, mais ayant eu le malheur de perdre successivement sa femme et son beau-père, il chercha des consolations dans l'étude. N'ayant pu les y trouver pour distraire sa douleur, il résolut de voyager, et visita le Portugal et l'Espagne. Quoique médiocrement versé dans l'arabe, il demanda au gouvernement espagnol l'autorisation de parcourir les manuscrits arabes de l'Escurial, espérant, par ses soins, d'en hâter la publication, mais sa demande fut rejetée. De retour en Angleterre, il se remit avec passion à l'étude de l'arabe, et y joignit celle de l'éthiopien ou geez. Ce fut à cette époque que lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil; Bruce accepta, et fut nommé au consulat d'Alger en 1763. Ce fut en juin 1768 qu'il commença son voyage pour les sources du Nil. Arrivé en Afrique, il visita Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie, et quelques autres contrées de l'Asie-Mineure. Un artiste italien qui le suivait, dessina les ruines de Palmyre et de Balbec. On garde ces dessins à la bibliothèque du roi d'Angleterre à Kew, mais la relation de son voyage n'a jamais été publiée. Vers la fin de 1769, il partit du Caire, visita les ruines d'Axum, suivit les bords du Tacazzé, et après de grands dangers, parvint à Gondaar, séjour des rois, et de là partit pour les sources du Nil, qu'il crut trouver dans une petite île verdoyante, dessinée en forme d'autel, et qui était gardée par un grand prêtre qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après être resté quatre ans à la cour du roi d'Abyssinie, où il occupait la place de commandant de la cavalerie noire, et après des recherches nombreuses et des aventures romanesques, Bruce reprit le chemin de l'Egypte par la Nubie. Son séjour à Sennaar offre encore des événements merveilleux et des observations piquantes et nouvelles. Echappé à la trahison du roi nubien, il traversa le désert, malgré les colonnes de sable mouvant, malgré le souffle embrasé du Samoun, malgré les embûches et les attaques des Arabes, et arriva enfin dans la Haute-Egypte, à Syéné, où'il fut favorablement accueilli. A son arrivée en Angleterre, ses parents qui l'avaient cru mort, s'étaient partagé son bien; pour se venger de leur avidité, il se remaria, eut un fils de sa seconde femme, mais eut le malheur de le perdre en 1784. Il se retira alors dans les terres qu'il avait

à Kinnaird, et c'est dans cette retraite, embellie d'un riche musée, qu'il s'occupa de la rédaction de son voyage, qu'il fit paraître en 1790. Il y mourut, en avril 1794, des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier. Bruce a fait connaître l'Abyssinie beaucoup mieux que les voyageurs qui l'avaient précédée, surtout dans ce qui a rapport à l'histoire naturelle; mais c'est à tort qu'il s'est regardé, et qu'il a voulu se faire passer, comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil. Celles du Bahr-el-Azrek, Nil des Abyssins, *Astapus* des anciens, qu'il a vues, avaient déjà été visitées et décrites long-temps avant lui, par le P. Paetz, missionnaire portugais, et Bruce n'a fait que le copier minutieusement. D'ailleurs, les sources du véritable Nil (Bahr-el-Abiad), situées au pied des montagnes de Kumri, ou de la Lune, n'ont point encore été visitées par les Européens. La relation de Bruce a paru sous ce titre : *Travels to discover the sources of the Nile in the years 1768, 69, 70, 71 and 72*, Edimburgh, 1790, 5 vol. in-4°, fig. Une deuxième édition a paru à Londres, 7 vol. in-8°, et atlas. Elle a été traduite en allemand par Volkmann, et en français par Castéra, Paris, 1790 et 91, 5 vol. in-4°, ou 10 vol. in-8°, et atlas. Henry en a fait paraître un abrégé en 1806. Les récits de Bruce sont si extraordinaires qu'on l'a accusé d'avoir fait un roman; l'exactitude de plusieurs faits qui lui avait d'abord été contestée, a pourtant été reconnue depuis. Millin et l'Héritier ont donné le nom de *Bruce* à un arbre rapporté par Bruce.

BRUCE (MICHEL), neveu du précédent et fils d'un négociant distingué, naquit à Londres; il parcourut, à peine âgé de dix-huit ans, et sous l'habit musulman, la plus grande partie de l'Asie, la Syrie, la Judée, le mont Liban, l'Egypte, etc. Il avait pour compagne de voyage une jeune femme pleine d'esprit et de courage. De retour en Europe, après en avoir visité les principaux états, Michel Bruce arriva en France, vers le commencement de l'année 1815, et y fut généralement accueilli avec distinction. Ses voyages, le fruit qu'il en avait tiré, sa connaissance des langues orientales et de la langue grecque, le firent d'abord rechercher des savants; mais bientôt répandu dans la meilleure société, il obtint de ces succès auxquels un philosophe de vingt-cinq ans se montre rarement indifférent : les lettres saisies chez lui lors de son arrestation, attestèrent qu'il n'avait pas trouvé moins de bienveillance auprès des femmes par sa figure, qu'auprès des savants par son esprit. Attaché au parti de l'opposition, et doué d'ailleurs d'une âme noble et exaltée, Bruce voyait avec indignation les réactions qui venaient à la suite du second retour des Bourbons. Il témoignait très ouvertement l'intérêt le plus vif au sort du maréchal Ney, et, ne consultant ensuite que la noblesse de son cœur, il osa se charger d'une entreprise qui pouvait n'être pas sans danger pour lui-même. Instruit que Lavalette, évadé de sa prison depuis quinze jours, se tenait caché dans Paris, il résolut de le sauver, et fit part de son projet à sir Robert Wilson et au capitaine Hutchinson, qui consentirent à s'associer à sa périlleuse entreprise (*Voyez LAVALETTE*). Lorsque Lavalette fut hors de France, Bruce pensa que tout était terminé pour lui; mais le général Wilson ayant eu l'imprudence d'écrire à un ami la part qu'ils avaient eue à cette affaire, sa lettre fut interceptée, et ils ne tardèrent pas à être arrêtés tous trois. Néanmoins, après une instruction criminelle assez courte, MM. Bruce, Wilson et Hutchinson furent condamnés, le 26 avril 1816, à trois mois d'emprisonnement, et ils ne sortirent de France que le 22 juillet suivant. A leur arrivée en Angleterre, tous les partis les recueillirent avec empressement, et lord Wellington, lui-même, crut

devoir assister à un grand déjeuner qui leur fut donné par la comtesse de Besborough.

BRUCE (JONH), écuyer et historien écossais, issu de la famille royale des Bruce, par la branche des comtes de Hall, né en 1744, et mort à Nulhill, dans le comté de Fife en Ecosse, le 16 avril 1826, à l'âge de quatre-vingt-un ans. La terre de Grange-Hill, son patrimoine, faisait, dit-on, partie de l'immense héritage de cette ancienne famille. Il a laissé une fortune de plusieurs millions; mais la nouvelle que plusieurs journaux avaient donnée du futur mariage de sa veuve avec la célèbre romancière, sir Walter Scott, ne paraît pas s'être confirmée. Il fut quelque temps professeur de philosophie à l'université d'Edimbourg, et, en 1780, il publia une édition des *premiers principes de philosophie*, in-8°, et en 1786, les *Eléments de morale*. Lorsque lord Melville fut placé à la tête du conseil du contrôle, il le chargea de rédiger un mémoire intitulé : *Aperçu historique sur les plans du gouvernement britannique dans l'Inde, et Règlement du commerce dans les Indes-Orientales*. Ce mémoire lui valut les fonctions d'archiviste des papiers d'état, de secrétaire d'état pour la langue latine, d'imprimeur-libraire du roi en Ecosse, et bientôt après il fut nommé historiographe des Indes-Orientales. En cette dernière qualité, il publia : *Annales des compagnies des Indes depuis leur établissement en 1600, jusqu'à leur union en 1707*, 3 vol., in-4°, 1810. M. Bruce fut pendant quelque temps membre du parlement pour Ilchester, dans le comté de Somerset, et publia, en 1813, un *Discours sur les comités de la chambre des communes à l'occasion des affaires de l'Inde*, in-8°; l'année précédente il avait publié un *Rapport sur les négociations entre la compagnie des Indes-Orientales et le public, relativement au renouvellement du privilège de cette compagnie*, in-8°, 1812.

BRUECKMANN (URBAIN-FRÉDÉRIC-BENOÎT), né à Wolfenbützel, le 23 avril 1728, et reçu docteur à Helmstädt, est devenu successivement médecin du duc de Brunswick, professeur dans le collège anatomique de cette ville et chanoine. Il a écrit : *Beschreibung des bey Jena gelegenen Fuerstenbrunnens*, Jena, 1748, in-4°; *Disseratio de nucis Been, Helmstädt*, 1750, in-4°; *Untersuchung der Ursachen, woher die beständige Bewegung der untern kinnlade bey einigen alten Leute ruhere*, Brunswick, 1752, in-8°; *Abhandlung vom Sego*, Brunswick, 1757, in-8°; *Abhandlung von Edelsteinen, nebst einer Beschreibung des sogenannten salzthalischen Steins*, Brunswick, 1757, in-8°; *ibid.*, 1773, in-8°; *Abhandlung von dem Weltauge oder lapide mutabili*, Brunswick, 1777, in-4°; *Gesammelte und eigene Beytraege zu seiner Abhandlung von Edelsteinen*, Brunswick, 1778, in-8°; — *Zweyte Fortsetzung*, *ibid.*, 1783, in-8°; *Ueber den Sarder, Onyx und Sardonys*, Brunswick, 1801, in-8°; — *Nachtrag*, *ibid.*, 1804, in-8°; il a pris part à la rédaction du *Dispensatorium pharmacuticum Brunsvicensis*, 1777. On a de lui un grand nombre de Mémoires dans les *Chémische Annalen* et les *Beytraege zu den chémischen Annalen* de Crell, dans les *Schriften der Berliner Gesellschaft Naturforschender Freunde*, dans le *Neues Magazin* de Baldinger, dans le *Hannoversches Magazin*, dans le *Braunschweigisches Magazin*, et dans les *Neue Miscellaneen artistisches Inhalts* de Meusel.

BRUECKNER (CHARLES-AUGUSTE-FRÉDÉRIC), médecin du duc de Saxe-Gotha, et praticien à Ichtershausen, près de Gotha, est né dans cette dernière ville en 1769, et mort le 27 juin 1797. On a de lui un ouvrage sur les piétois, intitulé : *Ueber die Ursache und Behan Lurg d'r einwärts gekrummten Fuesse, oder der sogenannten Klumpfuesse*, Gotha, 1796, in-8°.

BRUECKNER (JEAN-CARÉTIEN-FRÉDÉRIC), médecin à Laage, non loin de Gustrov, dans le

Mecklenbourg, où il s'est établi en 1796, avait été auparavant prédicateur évangélique de la garnison de Namur. Il est né dans la partie saxonne de la forêt de Thuringe; il a publié : *De huisnauweiers een vethelysch blatt*, Leyde, 1785, in-8°; *Thésis medicæ inauguralis*, Franeker, 1791, in-4°; *Clinische verhandeling oer der Typhus, de geelle en kerkerkoortzen*, L. Haye, 1794, in-8°.

BRUEHL (JEAN-GUILLAUME-CARÉTIEN), né à Weimar le 25 décembre 1757, s'est fait recevoir docteur à Marbourg en 1781. Il y est devenu professeur ordinaire de médecine en 1786, et directeur de la maison d'accouchements en 1803. Auparavant il occupait une chaire à Cassel. Il est mort, le 7 septembre 1806, laissant : *Disseratio de pabulo vitæ*, Marbourg, 1781, in-4°; *Programma de generatiori, temperamentorum doctrina*, Marbourg, 1794, in-4°.

BRUENING (GEORGES-FLORENT-HEMMI), fils d'un médecin de Neuwied, fut envoyé, en 1754, à Leyde, où il étudia la médecine sous Royen et Wenter, fit un voyage à Londres, et revint en Hollande pour prendre le doctorat à Utrecht, en 1758, un an après qu'il eut obtenu le titre de maître des-arts. Vers la fin de la même année, il retourna dans sa patrie, où il fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie et la chirurgie; mais il quitta bientôt ces fonctions pour aller exercer celles de médecin pensionné à Ketwich, où il resta pendant deux ans, au bout desquels il obtint la même place dans sa ville natale, avec les titres de comte Palatin et de médecin conseiller du prince de Hohenlohe-Waldenberg et Schillings. L'époque de sa mort et celle de sa naissance nous sont également inconnues. Les ouvrages suivants, dont le second est d'un grand intérêt pour la médecine pratique, ont contribué à répandre son nom : *Disseratio sistens singulum, morbum, symptomata, signum*, Utrecht, 1753, in-4°; *Constitutio epidemica essendensis anni 1769-1770, sistens historiam febri scarlatino miliaris anginosæ, eique adhibita medelam accessu observationum medicarum huc pertinentium decas*, Essen et Leipsick, 1771, in-8°; *De ictero spasmodico infantium essendensis anno 1772 epidemico*, Essen et Leipsick, 1773, in-8°; *Abhandlung ueber die schaedlichkeit des Mohnsafts in der Ruhr*, Neuwied, 1794, in-8°.

BRUENNINGHAUSEN (GERMAIN-JOSEPH), professeur de chirurgie à Wurzburg, est né, le 21 avril 1761, à Niddegen, dans le ci-devant comté de Juliers. Il a publié : *Ueber den Bruch des schenkelbeinhaltes ueberhaupt, und insbesondere eine neue methode denselben ohne hinken zu heilen*, Wurzburg, 1799, in-8°; *Ueber den Bruch des schlueselbeins und eine leichte und sichere methode denselben ohne verkuerzung zu heilen*, Wurzburg, 1791, in-8°; *Chirurgischer apparat*, Erlangen, 1801, in-8°; *Ueber eine neue, von ihm erfundene, Geburtszange*, Wurzburg, 1803, in-8°; *Elwas ueber die Erleichterung schwerer geburten*, Wurzburg, 1804, in-8°; *Ueber die Exstirpation der Baeggeschwelste am hals*, Wurzburg, 1805, in-8°; *Gemeinnuetziger unterricht ueber die Brueche, den Gebrauch der Bruchbinder und das dabey zu sah Beobachtend verfahren*, Bamberg et Wurzburg, 1816, in-8°; *Ernuernngen und Bemerkungen ueber diestempation*, Bamberg et Wurzburg, 1818, in-8°.

BRUET (FRANÇOIS-XAVIER-IGNACE), naquit à Arbois (Jura), le 4 juillet 1727, d'une famille considérée. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut promu au grade de docteur en théologie, puis vicaire et chanoine à l'âge de vingt-quatre ans. La douceur de ses mœurs fixant sur lui les regards de ses concitoyens, il fut appelé, par leur choix, aux fonctions de curé, le 29 juin 1771. Il remplissait ce ministère auguste avec le désintéressement et la charité d'un pasteur selon l'Évangile, lorsque il fut

nommé, par le clergé réuni à Lons-le-Saulnier, député à l'assemblée constituante : la conduite de Bruet y fut celle d'un homme sage, ami de la liberté légale, et d'un bon Français. Il revint au milieu de son troupeau chéri, et bientôt, proscrit, on le vit prendre tour-à-tour divers travestissements, pour continuer, près de ses paroissiens, ses fonctions de prêtre et de consolateur. A l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, Bruet, à l'aide d'un bras ami, parcourait encore la ville d'Arbois, visitant le pauvre comme le riche; et si au moment de se mettre à table, il se rappelait un infortuné oublié, il s'écriait : *Je veux aller le voir, il est souffrant, il n'a personne qui le console, je ne saurais durer.* Telle a été la vie de Bruet pendant cinquante années de fonctions pastorales. Ses vertus ne le rendaient austère que pour lui-même : tolérant, bon, indulgent, une douce gaieté animait son visage, et sa seule peine était de ne pouvoir faire assez de bien. Ce vieillard vénérable mourut le 17 février 1821. Trois vertueuses ecclésiastiques de ses amis, cherchèrent à adoucir l'amertume des regrets universels de ses paroissiens... Mais huit jours étaient à peine écoulés, que M. G^{***}, missionnaire, arriva à Arbois, revêtu du titre d'administrateur, pour desservir la paroisse. Le premier acte de son autorité (24 février 1821), fut d'envoyer aux trois vénérables suppléants du défunt, des lettres d'interdit !... Et enfin, chose inouïe ! il fut mis en doute s'il était permis de prier le Dieu de miséricorde, et d'offrir le sacrifice de propitiation en faveur de Bruet, le père des pauvres, l'ami de tous les malheureux !... et ce doute sacrilège a duré neuf mois entiers !... mais il avait été de l'assemblée constituante....

BRUEYS (FRANÇOIS-PAUL, comte de), vice-amiral, etc. Né à Uzès, en 1760, il entra au service en 1789, et fut nommé capitaine en 1792. Ce fut en cette qualité qu'il fit partie de l'escadre que l'amiral Truguet conduisit à cette époque sur les côtes de Naples, de Villefranche et de Sardaigne. Cette dernière expédition échoua, et Brueys, desintéressé comme noble, fut obligé de se retirer dans ses foyers. Il ne tarda cependant pas à être rappelé à la mer. Le directoire avait remplacé les comités, et Truguet, qui avait admiré la fermeté dont le capitaine avait fait preuve, l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses équipages, avait été chargé du ministère de la marine. Brueys fut rendu à ses fonctions; nommé contre-amiral et chargé d'aller croiser dans l'Adriatique. Arrivé à Venise, il trouva la paix conclue et fit voile pour les îles Ioniennes, qui nous avaient été cédées; il eut à lutter, dans cette longue station, contre tous les genres de difficultés. Sans caisses, sans magasins, ce ne fut qu'en carrant la vanité d'Ali-Pacha, en invoquant l'admiration que ce barbare professait pour le général Bonaparte, qu'il réussit à faire subsister ses équipages. La belle saison reparut enfin : il mit à la voile, tenta de surprendre Malte, et vint relâcher à Marseille, où de nouveaux embarras l'attendaient. Il devait prendre à bord les trouppes chargées de conquérir l'Egypte, mais les matelots étaient si rebutés, que pas un ne voulait se remettre en mer. Le découragement était entier, la désertion générale; l'amiral avait beau veiller, interdire toute communication : ses marins lui échappaient, quoiqu'il fit; il désespérait de pouvoir réunir ses équipages. Dans cette anxiété, il eut recours à Bonaparte, dont il invoqua l'ascendant. Le général adressa une proclamation aux troupes navales, les matelots répondirent à son appel, et Brueys appareilla. Il toucha bientôt la côte d'Egypte, mit l'ancre à terre, mais par une fatalité inconcevable, au lieu de gagner Malte ou Corfou, au lieu même d'entrer dans le port d'Alexandrie, il prolongea son séjour sur une

rade ouverte. Surpris en quelque sorte par les Anglais, il repoussa l'avis de les combattre sous voile, les attendit à l'embossage, fut coupé, et n'eut bientôt plus de ressources qu'une mort glorieuse qui l'atteignit au moment où le vaisseau amiral sautait en l'air.

BRUGES (le comte), lieutenant-général, grand-cordon de la légion d'honneur, etc.; il donna le signal de l'émigration, s'enrôla dans l'armée des princes, et fit la campagne de 1792 avec eux. Leurs troupes licenciées, il passa en Angleterre, entra au service de cette puissance et fit partie de l'expédition qu'elle envoya à Saint-Domingue, devint colonel de la légion anglaise, et bientôt après aide-de-camp du général Williamson : il paya de sa personne, reçut plusieurs blessures, et revint à Londres, d'où il passa sur le continent. Il était en Suisse lorsque le comte d'Artois y arriva; il courut au-devant de ce prince, mit à sa disposition sa personne et sa fortune, et devint son aide-de-camp. Rentré en France avec lui, il fut nommé lieutenant-général, vice-président du comité de la guerre, chancelier de la légion d'honneur, puis inspecteur-général des gardes nationales.

BRUGES (ALPHONSE vicomte de), frère du précédent, né à Valréas, département de Vaucluse, entra dans la marine, en 1780, et devint, au bout de six ans, lieutenant de vaisseau. Il émigra au commencement de la révolution, servit dans l'armée de Condé et dans l'expédition anglaise de Saint-Domingue, avec le titre de colonel du régiment du prince de Galles. Rentré en France en 1814, et nommé maréchal-de-camp par Louis XVIII, il donna des preuves de son dévouement à la maison de Bourbon pendant les cent jours, et accompagna le duc d'Angoulême en Espagne, après la campagne de l'armée royale du midi. A la seconde restauration, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et chargé du commandement de la huitième division militaire, où il ne tarda pas à être remplacé. Il s'acquitta ensuite avec distinction d'une négociation auprès des puissances alliées, relativement à nos prisonniers de guerre, et mourut à Bâle, le 4 novembre 1820, en revenant des eaux de Bâle.

BRUGES (M. B., abbé de), député suppléant du clergé de Mende aux états-généraux, il y remplaça M. Brun, et vota constamment avec le côté droit de l'assemblée; Bauche, qui travaillait à la réunion du comitat d'Avignon, ayant accusé publiquement l'évêque de Vaison de lui susciter des entraves dans l'exécution de cette mesure, l'abbé de Bruges prit la défense du prélat, et réduisit son accusateur au silence, en demandant qu'il fût tenu de produire les papiers à l'appui de sa dénonciation. Ses sentiments bien prononcés le rendirent bientôt suspect et odieux au parti jacobin; il fut arrêté après la journée du 10 août, renfermé aux Carmes et condamné à mort le 5 thermidor an 2.

BRUGIERE (PIERRE), prêtre constitutionnel, né à Thiers, en 1730, mort à Paris, en 1803, fut d'abord interdit en 1780, par l'archevêque de Beaumont, réintégré ensuite par M. de Juigné; il attaqua dans un écrit l'évêque Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un prêtre, en 1791. Traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, en 1793, il y fut acquitté. On a de lui beaucoup d'ouvrages relatifs aux disputes politiques et religieuses du temps. 10 *Relation de ce qui s'est passé à l'assemblée du clergé de Paris, 1789.* in-80; 20 *Doléances des prêtres des paroisses de Paris, 1789;* 30 *la Lanterne sourde, ou la conscience de M^{***} (Bonal), ci-devant évêque de* (Clermont), *déclarée par les lois de l'Eglise et de l'Etat, sur l'organisation civile du clergé;* 1791, in-80; 40 *le Nouveau d'sciple de Luther, etc., 1791,* in-80; 50 *Instruction pastorale sur le bref du pape* (contre la con-

situation civile du clergé), 1791, in-8°; 6° *Réflexions d'un curé constitutionnel sur le décret de l'Assemblée constituante concernant le mariage*, 1791, in-8°; 7° *Lettres d'un curé sur le décret qui supprime le costume des prêtres*, 1791, in-8°; 8° *Lettres d'un curé du fond de sa prison à ses paroissiens*, 1793, in-8°; 9° *Éloges funèbres de M.M. Sanson et Minard*, 1796, in-8°; 10° *Observations des fidèles à M.M. les évêques de France*, etc., 1802; 11° *Avis aux fidèles sur la rétractation du serment civil*, etc.; 12° *Appel au peuple français concernant l'admission de la langue française dans l'administration des sacrements*; 13° *Instructions catholiques sur la dévotion au sacré cœur de Jésus*; 14° *Instructions choisies*; 1804. 2 vol. in-8°, ouvrage posthume. M.M. Massi et Renaud ont publié la vie de P. Brugière, sous le titre de : *Mémoire apologetique*, etc., 1804, in-8°.

BRUGMANS (SERGALD-JUSTIN), célèbre professeur de chimie, de botanique, d'histoire naturelle et de pharmacie à l'université de Leyde, président du conseil de santé des armées de terre et de mer du royaume des Pays-Bas, membre de l'institut royal des Pays-Bas, et correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique, naquit à Franeker (Frise) le 24 mars 1763. Il commença ses études à l'université de Groningue, où son père professait les mathématiques et la physique, et il les termina à Leyde. Destiné par ses parents au génie militaire, son éducation devait être en rapport avec les connaissances nécessaires pour être admis dans un corps où la science dirige et protège la valeur; mais son goût décidé pour l'histoire naturelle se manifesta dès sa première jeunesse. Il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il fut reçu, en 1781, docteur en philosophie à Groningue. A cette occasion il publia une dissertation intitulée : *Lithologia Groningana juxta ordinem Wallerii digesta*, ouvrage qui pique la curiosité, car on se demande quelle peut être la lithologie d'une province dont la surface est si unie, le sol si limoneux et la formation si récente. Brugmans remporta, dans la même année, à l'académie de Dijon, un prix sur cette question : *Quelles sont les plantes inutiles et vénéneuses qui infestent souvent les prairies et diminuent leur fertilité*, etc. ? Cette dissertation a été imprimée à Groningue en 1783. L'académie de Bordeaux ouvrit, en 1782, un concours pour résoudre une question de physiologie végétale d'un grand intérêt. Brugmans s'y présente, le prix lui est décerné. Nous lui devons de reconnaître les signes qui indiquent le temps où les arbres cessent de croître et commencent à dépérir, la connaissance précieuse aux propriétaires ruraux, et aux officiers du génie maritime et de l'administration des forêts. L'académie de Berlin lui décerna un prix en 1785 pour son *Mémoire sur l'ivraie*. Voilà trois couronnes académiques conquises par Brugmans avant sa vingt-deuxième année : on a peu d'exemples d'une si prodigieuse étendue de connaissances dans un âge aussi peu avancé. Entraîné par vocation, il suivit avec ardeur l'étude de la médecine, et reçut le bonnet de docteur à Groningue en 1785. Il publia une excellente dissertation de *ungenit*, ouvrage remarquable de l'époque et qui beaucoup éclairé la pathologie. Vers la fin de cette année, il fut appelé à la chaire de physique et de philosophie à l'académie de Franeker, dont il prit possession par un discours sur la nature du sol de la Frise : *De naturâ soli Frisici explorandâ*. Il s'y distinguait de telle manière, que les curateurs de l'académie de Leyde ne tardèrent pas à l'appeler à la chaire de botanique de cette université. Son discours d'installation dans la première université de la Hollande eut pour sujet l'utilité d'une connaissance exacte des plantes indigènes : *Dea-cursorio planum indigenarum notitiâ maxime commendandâ*, dans

lequel il fait connaître un moyen de couvrir les dunes de plantes, et d'empêcher ainsi les vents de transporter les sables sur les terrains cultivés. Depuis cette époque, la direction du jardin botanique de l'université, un des plus riches et des plus célèbres de l'Europe, a été confiée à Brugmans, qui fut en outre nommé, en 1787, professeur d'histoire naturelle. Le cabinet d'anatomie comparée qu'il s'est formé lui-même, l'un des plus complets que possède aucun particulier, favorisait beaucoup l'étude de l'histoire naturelle. Cette collection a mérité que M. Cuvier en fit l'éloge dans le rapport historique présenté à l'empereur, magnifique tableau des progrès des sciences naturelles. Indépendamment des deux chaires qu'il remplissait, le docteur Brugmans fut encore chargé de celle de chimie. C'est en cette nouvelle qualité qu'il prononça, en 1800, un discours sur les services rendus par Boerhave à la chimie. *De meritis Hermani Boerhavi in chymiam*. Après la révolution de 1795, le gouvernement batave l'adjoignit aux commissaires français pour la formation et l'administration intérieure des hôpitaux militaires de l'armée française. Nommé rapporteur de la commission, son travail fut adopté, et lui valut, de la part de son gouvernement, la place de président du conseil de santé de l'armée batave, nouvellement organisée. Sous le roi Louis Napoléon presque toutes les institutions subirent des modifications, mais le service sanitaire fut excepté de toutes les réformes. Brugmans fut confirmé dans ses anciens titres, nommé conseiller d'état et médecin consultant du roi. A l'époque de la réunion de la Hollande à l'empire français, Napoléon nomma Brugmans inspecteur-général du service de santé des armées, membre de la légion d'honneur, et recteur de l'académie de Leyde pour laquelle il obtint une dotation de 100,000 francs. La Hollande ayant reconstruit son indépendance, il fut éloigné de toutes les places administratives; mais les événements de 1815 firent ressouvenir de ses anciens services, il fut replacé à la tête du conseil de santé, et se rendit à l'armée. Après la bataille de Waterloo, il prodigua les secours de l'art aux nombreux blessés de toutes les nations, et, n'ayant pas oublié qu'il avait appartenu à la France, il protégea nos malheureux compatriotes restés au pouvoir de leurs ennemis, rappela à leur égard les devoirs de l'humanité et en donna les plus généreux exemples. A cette époque, Brugmans rendit à ses concitoyens un service de la plus haute importance : jouchée de morts, la terre ne pouvait assez tôt les recevoir; les émanations putrides que la chaleur de la saison en dégagait avec abondance menaçaient le pays d'un fléau aussi funeste que la guerre. Le feu pouvait seul détruire en un moment le germe des maladies les plus redoutables : les corps inanimés de tant de vieux guerriers furent consumés. Cette salutaire détermination que l'ignorance et la superstition combattaient avec ardeur, devint le triomphe de la science et de la sagesse sur les préjugés; elle sauva le pays de nouvelles calamités. Les souverains alliés décorèrent Brugmans de différents ordres. La croix du lion belge, dont la sublime devise : *Virtus nobilitat*, ne pouvait avoir une plus juste application, devint alors le témoignage d'estime du roi des Pays-Bas pour ce savant dont il apprécia le noble caractère. Il fut chargé, en 1815, de reprendre au musée de Paris les pièces du riche cabinet d'histoire naturelle du dernier stathouder, enlevées par nos armées lors de la conquête de la Hollande. Brugmans mit à cette mission la délicatesse exquise dont toutes ses actions étaient accompagnées. Par des échanges, il offrit un moyen de concilier les intérêts des deux parties. A peine âgé de cinquante-six ans, Brugmans est mort le 22 juillet 1819. Il fut un des principaux

auteurs de la *Pharmacopea batava*, publiée en 1805. Dans les mémoires de l'Institut de Hollande, il a publié des *Observations sur la natation des poissons*, dans lesquelles il fait connaître une force d'impulsion indépendante de celle que produisent les nageoires et la queue. Il a beaucoup contribué à l'avancement de la médecine vétérinaire, et était président de la société instituée pour l'amélioration de cette branche de l'art de guérir.

BRUGNATELLI (Louis, V.), médecin, chimiste et naturaliste, l'un des savants les plus laborieux de l'Italie. Il était professeur de chimie à l'université de Pavie, sa ville natale, membre de l'Institut d'Italie, et d'un grand nombre de sociétés savantes. Brugnatelli a fait connaître un procédé nouveau pour obtenir l'oxide rouge de mercure par l'acide nitrique, et, quelque temps après la découverte de Berthollet, il fit aussi un argent fulminant par un moyen nouveau. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; nous indiquerons seulement les principaux : *Elementi di chimica appoggiati alle più recenti scoperte chimiche e farmaceutiche*, Venise, 1800, 3 vol. in-4°; Pavie, 1804, 4 vol. in-8°; *Pharmacopea ad uso degli speciali e medici moderni*, etc., Pavie, 1807, in-8°; cet ouvrage a été traduit en français, et enrichi de notes par M. L. A. Planché, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; *Annali di chimica*, in-8° (collection de plus de 20 vol.); *Riforma alla nomenclatura chimica*; *Bibliotheca fisica d'Europa*, Pavie, in-8°; il était l'éditeur et le principal rédacteur du *Giornale fisico-medico*, suite de la *Bibliothèque physique* et du *Giornale di fisica, chimica e storia naturale*, publié depuis 1808 à Pavie, et dont il paraissait un cahier tous les deux mois. Brugnatelli est mort à Pavie dans le mois d'octobre 1813, âgé de 57 ans. Un fils digne de lui, et qui paraît devoir marcher sur ses traces, a publié un ouvrage posthume de son père intitulé : *Lito ogia umana*.

BRUGNONE (JEAN), médecin vétérinaire distingué de l'Italie, né à Turin vers 1738. Il était docteur en médecine et en chirurgie de l'université de cette ville lorsqu'il vint à l'école vétérinaire de Lyon en 1764; il y resta pendant quatre ans, et alla ensuite suivre les leçons de l'école d'Alfort pendant une année. A son retour dans son pays, le roi de Sardaigne le nomma directeur d'une école vétérinaire qu'il venait de fonder à Chivasso, et lui donna en même temps le titre de vétérinaire des écuries et des haras royaux. Brugnone devint successivement professeur d'anatomie humaine et d'anatomie comparée à l'université de Turin, membre de l'académie des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'Institut de France. Après une longue et honorable carrière, il est mort octogénaire, en 1819, laissant plusieurs ouvrages en italien : 1° *sur la médecine vétérinaire*, 1774; 2° *sur les haras*, 1781; ce travail, devenu classique, a été traduit en allemand, et M. Barenstin de Montchal l'a traduit en français; 3° *sur la conformation extérieure du bœuf*; 4° des *Mémoires sur l'anatomie des animaux domestiques* et sur l'économie agricole, insérés dans les actes des sociétés piémontaises, dont il était membre. M. Huzard a prononcé son éloge dans la séance publique de l'école d'Alfort en 1819.

BRUGUIÈRES (JEAN-GUILAUME), associé de l'Institut, médecin, naturaliste et voyageur, né à Montpellier en 1750, montra, dès son jeune âge, un goût décidé pour l'histoire naturelle. En 1773, il fit partie de l'expédition destinée, sous les ordres du capitaine Kerguelen, à faire des découvertes dans la mer du Sud. Dans une relâche que l'escadre fit à Madagascar, Bruguières observa un grand nombre d'objets intéressants, particulièrement un reptile singulier auquel ce naturaliste a conservé le nom de

Langaha, qu'il porte à Madagascar. Des circonstances fâcheuses l'ayant empêché de faire connaître au public ses observations dans toute leur étendue, il se contenta d'en publier les principaux résultats dans quelques *Mémoires* insérés dans le *Journal de Physique*. Revenu à Montpellier, il concourut à la découverte d'une mine de charbon de terre. Quelques fossiles trouvés dans les souches, qui furent faites à cette occasion, le déterminèrent à s'adonner particulièrement à l'étude des mollusques testacés. Il vint à Paris, enrichi de ses nouvelles connaissances, et désireux en tirer parti, ce qu'il fit, en se chargeant de la rédaction du premier volume de l'*Histoire naturelle des vers de l'Encyclopédie méthodique*, et des deux premiers volumes des planches relatives à cette classe du règne animal, publiés en 1791 et 1792. Il est malheureux que Bruguières se soit arrêté à la lettre C; car son ouvrage, quoique sous la forme de dictionnaire, présente une méthode qui l'emporte à plusieurs égards sur celle de ses prédécesseurs. Ses descriptions sont exactes, fort détaillées, d'un style clair et précis. A tous ces avantages il joint encore le mérite d'avoir fait connaître un grand nombre d'espèces nouvelles. C'est le seul travail qu'il ait publié à part. En 1791, Bruguières a donné quelques *Mémoires* dans les actes de la société d'histoire naturelle de Paris. Il travailla avec Olivier, Fourcroy, Haüy, Pelletier et M. Lamarck, à un journal d'histoire naturelle qui parut en 1792. Le ministre Roland lui fit entreprendre, avec Olivier, un voyage en Perse. Ils visitèrent Constantinople, l'Archipel, l'Egypte et la Syrie; entrèrent en Perse par Bagdad, parcoururent la partie occidentale de cet empire, firent quelque séjour à Téhéran, sa nouvelle capitale, et revinrent par l'Asie-Mineure, la Grèce et les îles Ionniennes. Ils découvrirent, dans l'île de Santorin, une carrière de pouzzolane, qu'ils firent connaître au gouvernement turc, et qui fut fort utile depuis pour les constructions maritimes. La santé de Bruguières, déjà altérée avant son départ, ne put résister aux fatigues d'un tel voyage; il mourut à Ancône, peu de temps après y avoir débarqué, le 1er octobre 1799. M. du Petit-Thouars lui a dédié un genre de plantes (Bruguiera) de la famille des onagracées.

BRUGUIÈRES (ANTOINE-ANDRÉ, baron de Sorsum), né à Marseille en juillet 1773, mort à Paris le 7 octobre 1823, suivit, dès sa jeunesse, la carrière du commerce, et voyagea dans les Antilles et à Cayenne. A son retour d'Amérique, il fut employé à l'armée d'Italie, et s'y lia avec le général Dessolles, qu'il suivit à l'armée du Rhin, lorsque celui-ci fut devenu chef d'état-major de Moreau. Il se livra à l'étude des lettres après la paix d'Amiens, et obtint le second accessit au concours pour le prix de poésie, décerné par l'Institut en 1807. Lors de la création du royaume de Westphalie, Bruguières y fut successivement secrétaire-général du ministère de la guerre; secrétaire du cabinet, etc. Ces fonctions importantes ne l'empêchèrent point de composer un drame lyrique en vers, intitulé : *les Captifs d'Alger*, ni même d'apprendre le sanskrit. Après la première restauration il vécut dans la retraite, et y traduisit les chef-d'œuvres de Shakspeare. Pendant le court ministère de M. Dessolles, il fut nommé secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, mais il resta à Paris auprès du ministre, dont la retraite rendit Bruguières aux lettres, qu'il a cultivées jusqu'à sa mort prématurée. On a de lui : 1° *Sacotala*, ou l'*anneau fatal*, drame traduit du sanskrit en anglais, par W. Jones, et de l'anglais en français, etc., 1803, in-8°; 2° le *Voyageur*, discours en vers, qui a remporté le second accessit, etc., 1807, in-8°; 3° *Lao-Sang-eul*, comédie chinoise, suivie de *San-in-leou*, conte chinois, traduit du chinois en anglais

par Davis, et de l'anglais en français, 1819, in-8°; 4° *Œuvres poétiques de Robert Southey*, traduit de l'anglais, 1820, 3 vol. in-12; 5° *Chef-d'œuvres de Shakspeare*, traduit en vers blancs, en vers rimés, et en prose, suivis de *Poésies diverses*, 1826, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume a été revu par M. de Chénedollé.

BRUGUIÈRES-DU-GARD (J. T.), a publié : 1° *Martial*, 1790, 3 vol. in-16; 2° *quelques idées sur le commerce en France*, 1800, in-8°; 3° *suite de la Défense du peuple genevois*, etc., 1800, in-12; 4° *Nécessité de la paix*, 1800, in-8°; 5° *Ode à la valeur des armées françaises*, 1801, in-4°; 6° *Nullité des listes d'éligibilité du département de la Seine*, etc., 1802, in-8°; 7° *Pétition au tribunal sur les contributions*, 1802, in-8°; 8° *Discussion politique sur l'usage et le prêt sur gage*, 1802, in-8°; 9° *Réponse à un libelle*, etc., contre l'opinion de J.-T. Bruguières, sur l'amélioration des laines en France, 1803, in-8°; 10° *Napoléon en Prusse*, poème épique en douze chants, 1809, in-8°; 11° *Lettre au ministre de l'intérieur, sur le rapport du jury, pour les prix décennaux*, 1810, in-8°; 12° *le Roi et le peuple*, 1814, in-8°; 13° *Déclaration de l'empereur de Russie aux souverains réunis au congrès de Vienne*, etc., juin 1815, in-8°.

BRUHL (FÉDÉRIC-LOUIS, comte de), fils du comte Henri de Brühl, premier ministre d'Auguste III, naquit à Dresde, le 31 juillet 1739, et se distingua par des réformes introduites dans l'artillerie saxonne, des traductions de l'allemand en français, du français en allemand, et un grand nombre de pièces de théâtre. Ces divers ouvrages sont : 1° la *Traduction d'Aucassin et Nicolette*, de Sedaine, du *Comte d'Albert*, du même, et autres pièces françaises; 2° Son propre théâtre, sous le titre de : *Divertissements de théâtre*, Dresde, 1785 à 1790, 5 vol. in-8°; 3° La *Traduction en français de l'Alcibiade* de Meissner, ibid., 1787, 1791, 4 vol. in-8°. Nous ignorons la date de la mort du comte de Brühl.

BRUHL (CHARLES-ADOLPHE, comte de), frère du précédent, né dans la même ville, en 1741, mort le 4 juillet 1802, servit d'abord en France, et fut aide-de-camp de Chevert, puis du maréchal de Broglie; il devint ensuite général de cavalerie dans les armées prussiennes, et Frédéric-Guillaume II le fit premier gouverneur des princes, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

BRUHL (JEAN-MAURICE, comte de Martinskirchen, naquit en Saxe, le 20 décembre 1786, fut conseiller privé de l'électeur de Saxe, et son envoyé à Londres. Il se fit remarquer par ses talents dans la mécanique, et a surtout perfectionné les instruments d'horlogerie pour les observations astronomiques. On a de lui plusieurs mémoires intéressants insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Mémoires académiques* de Pétersbourg et de Berlin, dans le journal de Meissner, et plusieurs imprimés séparément. En 1796, il s'occupa beaucoup de divers moyens proposés pour s'assurer des longitudes en mer.

BRUX (EUSTACHE), ministre, amiral, etc., né à Saint-Domingue, en 1759. Il fut nommé garde-marine en 1778, fit sa première campagne sur la frégate le *Fox*, et la seconde sur la *Concorde*, que ses combats qu'il livra à la Praya rendit si fameuse. Il servit dans les diverses escadres qui prirent part à la guerre de l'indépendance, se distingua à bord de la *Médée*, et fut fait enseigne de vaisseau. La paix conclue, il fut chargé du commandement du Pivert, et associé à M. de Puysségur pour la confection des cartes destinées à retracer les côtes et le débouquement de Saint-Domingue. Nommé, en récompense de la part qu'il avait eue à ce beau travail, lieutenant de vaisseau, puis membre de l'académie de marine, il fut encore chargé en 1791,

de croiser dans la Manche avec le brick la Fanfaron, et en 1792, de faire voile pour les îles du Vent, avec la frégate la Sémillante. Il prit, l'année suivante, le commandement de l'Indomptable; mais atteint par la mesure qui excluait du service tous les officiers de race noble, il fut obligé de se retirer, et ne reparut qu'au bout de plusieurs mois, que le ministre Truguet lui confia l'Eole, qu'il monta jusqu'au moment où il fut chargé des fonctions de major-général de l'escadre de l'amiral Villaret-Joyeuse. Il passa ensuite en la même qualité sous les ordres de Morard-de-Galles, fit partie de l'expédition d'Irlande, fut nommé contre-amiral, puis ministre de la marine. Gènes était alors vivement pressée, et la flotte espagnole près de nous échapper. Il conçut le projet de ravitailler l'une et de mettre l'autre en sûreté; il se rend lui-même à Brét, saisit le moment où les Anglais, chassés par un coup de vent, gagnent la haute mer, appareille, jette des vivres dans nos places, rallie nos alliés, et rentre avec les flottes combinées dans la rade d'où il est parti. Ce coup de main exécuté, il rendit presque aussitôt la porte-feuille, et prit le commandement de la flotte rassemblée à l'île d'Aix. Il se disposait à faire voile pour l'Egypte, mais l'ennemi renforça la croisière, Bruix tomba malade, et l'expédition fut manquée. La paix d'Amiens signée sur ces entrefaites, fut presque aussitôt rompue; la France courut aux armes, et se prépara à faire une descente en Angleterre; appelé au commandement de la flotte qui devait la tenter, l'amiral se rendit sur les côtes; mais ses forces ne répondaient plus à son courage; il fut obligé de revenir à Paris où il expira le 18 mars 1805. Il était âgé de quarante-cinq ans.

BRUMENT (N.), imprimeur-libraire à Paris, a publié : 1° *Henriette de Wolmar, ou la Mère jalouse de sa fille*, pour servir de suite à la *Novelle Héloïse*, 1796, in-8°, 3e édit.; 2° *Abrégé chronologique de la révolution française*, par feu Richer, continué, 1798, 3 vol. in-12; 3° les *Deux Sœurs, ou Mémoires de la marquise de Valmont*, etc., 1801, in-12.

BRUN (l'abbé JOSEPH-ANDRÉ, M. Barbier attribue à cet ecclésiastique, qui existait encore au commencement de ce siècle, une quinzaine d'ouvrages, presque tous relatifs à la révolution; nous citerons seulement : 1° le *Triomphe du Nouveau Monde*; *Réponses académiques formant un nouveau système de confédération*, etc., 1785, 2 vol. in-8°; cet ouvrage fit exclure son auteur de la congrégation de l'Oratoire de laquelle il faisait partie; 2° *Aux notables assemblés*, 1788, in-8°; 3° les *Destinées de la France*, 1790, in-8°; (Voy. le *Dictionnaire des anonymes*); 4° *Science de l'organisation sociale*, etc., 1799, in-8°.

BRUN (FÉDÉRIQUE MUNTER, femme), née à Copenhague, se distingue parmi les femmes qui cultivent la poésie allemande. Elle a publié : 1° un *Recueil de poésies*, Zurich, 1795, in-8°; 2° *Œuvres en prose*, ibid., 1799 à 1801, 4 vol.; 3° *Journal d'un voyage dans la Suisse orientale, méridionale et italienne*, rédigé de 1798 à 1799; 4° *Lettres d'un jeune savant*, 1800; c'est un recueil de lettres scientifiques de l'historien Muller à M. Bonstetten; elles ont été traduites en français, Zurich, 1810, in-12.

BRUN (N.), constructeur de vaisseaux, naquit vers l'an 1760. Au commencement de la révolution, il quitta la France pour passer à Constantinople, où il construisit trente-huit vaisseaux de ligne, entre autres le Sélim III, considéré comme un des plus beaux bâtiments qui existent. Cependant, quoique M. Brun fût comblé de présents par le grand-seigneur, et malgré les avantages considérables qu'il recueillait de ce genre d'emploi, la peste faisant périr chaque jour sous ses yeux un grand nombre

des ouvriers qu'il employait, ce triste spectacle lui fit prendre la résolution de quitter le service, ce qu'il ne put effectuer qu'avec les plus grandes précautions, et en se mettant sous la protection du ministre russe, le comte Holsdemby, qui jurea qu'un tel homme pourrait être utile à sa patrie, dans laquelle il l'emmena; mais M. Brun y éprouva différents dégoûts; la surveillance des travaux dont il était chargé lui fut ôlée, et ses plans d'exécution confiés à d'autres architectes : mais il ne se rebuta point, et vit sa constance récompensée lors de l'arrivée de Traversey au ministère; il est parvenu depuis au grade de général-major, et décoré de l'ordre de Sainte-Anne qui lui fut conféré par l'empereur Alexandre, sur lequel il eut assez d'ascendant pour le déterminer à ne plus faire construire de vaisseaux à cent canons, trop lourds pour une mer aussi dangereuse que la mer Baltique.

BRUN (JEAN-LOUIS), né à Aoust, Drôme, partit, en 1791, comme soldat dans le 4^e bataillon de la Drôme. Il ne tarda pas à obtenir les grades subalternes, et devint successivement sous-lieutenant, lieutenant, adjutant-major et chef de bataillon; il reçut aussi la décoration de membre de la légion d'honneur, et bientôt après celle d'officier. A la bataille de Friedland, il était adjudant-major dans les grenadiers réunis, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller chercher des cartouches avec un détachement de vingt-cinq hommes. Parvenu sur une éminence, il aperçut deux caissons au galop prêts à être enveloppés par un fort parti de cosaques, aussitôt il prend la résolution d'arracher cette proie à l'ennemi, disposa sa petite troupe, et se dirigea par la voie la plus courte à la rencontre des caissons; il les joignit bientôt, les entoura et engage la fusillade contre les cosaques. Mais convaincu enfin qu'une poignée de soldats contre des forces dix fois supérieures doit finir par déposer les armes ou par être massacrés, il imagine un expédient qu'il croit le seul propre à l'arracher à ce double danger; une assez grande quantité de boîtes de foin était attachée sur les caissons, il y met le feu, et dès que la flamme commence à s'élever, il ordonne à ses grenadiers de s'éloigner et de mettre ventre à terre, sans néanmoins discontinuer la fusillade. Tout réussit selon son attente; à la vue des caissons embrasés, les cosaques prirent la fuite et disparurent en un clin d'œil. Brun, qui avait fait dételé les chevaux, voyant que le feu n'a pas encore gagné le coffre, fait ouvrir les caissons, distribue les cartouches à ses grenadiers, et rejoint son corps qui, depuis le point du jour, était aux prises avec les Russes. Après la malheureuse journée de Culm, le 31 août 1813, Brun, alors lieutenant-colonel au 57^e régiment de ligne, sut résister, par sa bonne contenance avec son bataillon, à trois mille hommes d'infanterie soutenus par deux pièces d'artillerie et par une nuée de cosaques, et parvint, après mille dangers, à se réunir au premier corps d'armée qu'il rejoignit sur le plateau de Pirna. Il fallut pour y arriver se frayer un passage à la baïonnette, à travers des forces dix fois plus considérables. Le lieutenant-colonel Brun a été perdu de vue depuis cette époque.

BRUN (MARIE-MARGUERITE DE MAISONFORTE), née à Coligny en 1713, se distingua par son esprit et ses connaissances. Elle avait épousé, en 1730, M. Brun, subdélégué de Besançon et procureur du roi au bureau des finances de Franche-Comté. Samson devint le rendez-vous de tous les beaux esprits de la province. Elle mourut en juillet 1796. On a d'elle les ouvrages suivants : *Essai d'un dictionnaire comtois-français*, 1753, in-8°; *L'Amour maternel*, poème qui a obtenu une mention au concours de l'académie française en 1773; *L'Amour des Français pour le*

roi, poème, 1774, in-4°, et un grand nombre de *Poésies fugitives*.

BRUN DE VILLERET. Voyez VILLERET.

BRUNA (DUN FRANÇOIS), né à Séville, vers 1730, antiquaire savant et laborieux, qui fait honneur à l'Espagne, a recueilli dans l'Alcazar de Séville, un grand nombre de morceaux et de statues antiques découvertes dans les environs. Il fut membre du conseil des finances, et doyen de l'audience royale de Séville, et mourut vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Réflexions sur les arts industriels*, insérées dans le 3^e volume de l'*Appendice de l'Education populaire*; *Notice et explication d'un monument antique découvert à la Cabeza-de-San-Juan, diocèse de Séville*, en 1768; c'est une statue qui soutient un globe avec une inscription; cette dissertation, lue le 16 octobre 1767, et accompagnée de planches qui représentent le monument se trouve dans les *Mémoires littéraires de l'académie royale de Séville*; *Inauguration ou installation de la junta générale de la société patriotique de Séville*, dans une des salles de l'Alcazar; c'est un discours d'ouverture où l'auteur félicite l'assemblée d'être appelée à seconder les vues philanthropiques du gouvernement, en encourageant l'agriculture, l'industrie, les sciences, les arts, et en protégeant les savants qui consacrent leurs veilles et leur industrie au bonheur du peuple. On conserve à Séville des monuments fort honorables de l'esprit et de l'érudition de ce magistrat.

BRUNACCI (VINCENTO), savant mathématicien, né en Toscane, en 1762. Peu satisfait de quelques parties de la philosophie, dont le caractère n'est point l'évidence et la certitude, il se livra tout entier aux mathématiques. Élève du P. Canovai et du fameux Paoli, il chercha d'abord à répandre et à naturaliser les théories de La Grange, que la France venait d'enlever à l'Italie. On le nomma bientôt professeur de navigation, à Livourne, et il publia un traité : *Di navigazione et le Calcolo dell' equazioni lineari*, qui lui mérita le nom de géomètre illustre, donné par Paoli lui-même. Nommé, en 1800, professeur à l'université de Pavie, il se distingua par le talent d'enseigner avec autant de précision que de facilité. Depuis cette époque, il mit au jour des ouvrages encore plus importants, tels que : *L'Analisi derivata*, et son *Corso di matematica sublime*, en 4 vol., où l'on trouve tout ce que les mathématiciens modernes ont de plus intéressant. Outre ses réflexions souvent ingénieuses et neuves, et toujours justes et profondes, il y expose, avec beaucoup de méthode et de clarté, et quelquefois amène les théories de Leibnitz, de Taylor, de d'Alembert, de La Grange et surtout d'Euler, son auteur favori. On a aussi de lui divers mémoires sur l'*Ariete idraulico* (le Bèlier hydraulique); sur les *So unioni particolari dell' equazioni alle differenze*; sur l'*Urto de' fluidi* (le Choc des fluides), etc., insérés dans les actes de plusieurs académies. Il publia encore plusieurs ouvrages moins considérables, et qui auraient procuré à d'autres une grande considération, tels que *Gli elementi di algebra e di geometria*; *Il compendio del calcolo sublime*, etc. Nommé inspecteur des ponts-et-chaussées, il appliqua en même temps ses lumières à la pratique. La mort l'a surpris, en 1817, à l'âge cinquante ans.

BRUNCK (RICHARD-FRANÇOIS-PHILIPPE), naquit à Strasbourg, le 30 décembre 1729. Il fit d'excellentes études, à Paris, chez les jésuites de la rue Saint-Jacques; mais étant entré dans les affaires au sortir du collège, il s'occupa fort peu des lettres. Ce ne fut que long-temps après qu'il y revint et que sa passion pour les poètes de l'antiquité se développa par suite des conseils que lui donna, à Gies-son, un professeur chez lequel il se trouva logé pen-

dant les guerres du Hanovre. Revenu à Strasbourg, il consacra à l'étude du grec tous les moments dont il pouvait disposer. On le vit, à l'âge de trente ans et revêtu de fonctions publiques, aller, ses livres sous le bras, aux leçons particulières du professeur de grec de l'université. Il y fit des progrès rapides, et l'enthousiasme qui lui avait fait entreprendre cette pénible étude, s'augmenta tellement par le plaisir d'en avoir surmonté les difficultés, qu'il en vint à se persuader que toutes les négligences qu'il remarquait dans les poètes grecs, n'étaient que des négligences de copistes. Dominé par cette idée, il corrigeait les vers, les déplaçait, les bouleversait avec une audace quelquefois heureuse sous le rapport du goût et du sentiment poétique, mais condamnable sous celui de la critique. Les marges de presque tous les livres qui lui ont appartenu sont remplies de ses notes dans lesquelles il se livre sans contrainte à toute la hardiesse de ses corrections, et malheureusement on retrouve aussi quelquefois cette manie de refaire les textes dans les éditions qu'il a publiées. Aussi ne doit-on en user qu'avec précaution. Néanmoins il serait injuste de méconnaître les services que ce grand critique a rendus à la littérature grecque; peu d'hommes ont aussi efficacement contribué à ses progrès. Il a fait imprimer dans l'espace de vingt ans seulement, un nombre étonnant d'ouvrages dont l'exécution d'un seul aurait demandé à un autre savant tout le temps que Bruck mit à les faire tous. On lui doit 10 *Analecta veterum poetarum graecorum*, 3 vol. in-8o, Strasbourg, 1776. On trouve, dans cette édition de l'*Anthologie*, une foule de corrections tout-à-fait arbitraires, et dont il n'a pas même le soin d'en avertir en note; elle a été réimprimée par Jacobs, 5 vol. in-8o, Leipsick, 1794 à 1797; 20 *Anacreontis carmina, accedunt selecta quaedam e lyricorum reliquiis*, grec, Argentorati, 1778, in-16, réimprimé dans la même ville en 1786, in-24 et in-18; cette dernière édition est la plus jolie et la meilleure, car elles offrent toutes les trois des différences que Larcher a indiquées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XLVIII, page 237; 30 *Sophoclis Electra, Oedipus, Tyrannus; Euripidis, Andromaca, Orestes*, grec, 2 vol. in-18, Argentorati, 1779; 40 *Aeschylus Prometheus, Persae, Septemtridae ad Thebas; Euripidis Medea*, grec, 1 vol. in-18, Argentorati, 1779; ces trois petits volumes étaient comme le spécimen d'une collection complète des poètes dramatiques grecs dont d'autres idées les détourneront; dans ces différentes éditions, il montra une critique sage et réservée; 50 *Apollonii Rhodi Argonautica emendata*; gr. et lat., Argentorati, 1780, in-8o. Apollonius était un des auteurs favoris de Bruck; il avait commencé à le traduire en français, mais ayant appris que M. Caussin en préparait une traduction, il lui envoya tous ses papiers, et comme il les appelait ses *brouillures* sur Apollonius, M. Caussin, ne tira pas grand parti de cette faible ébauche; 60 *Aristophanis Comediae XI*, gr. et lat., Argentorati, 1781-83, 4 vol. grand in-4o. Quoique cette édition porte quelques marques de précipitation, c'est encore la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour; 70 *Gnomici poetae graeci*, Argentorati, 1784, in-8o; 80 *Virgilii Opera*, Argentorati, 1785, in-8o, et 1789, in-4o, éditions fort estimées pour la correction du texte; 90 *Sophoclis quae extant omnia, cum scholiis gr. recensuit, versione et notis illustravit*, etc., Argentorati, 1786, 2 vol. in-4o, reproduite en 1788, 3 vol. in-8o, et en 1786-89, 4 vol. in-8o. C'est le chef-d'œuvre de Bruck. Le roi, à qui il en avait offert un exemplaire in-4o, imprimé sur peu de vélin, lui accorda en récompense de ses travaux une pension annuelle de 2,000 francs, pension qu'il perdit à la révolution; 100 *Plauti comediae*

omnes, Biponti, 1788, 3 vol. in-8o. Cette édition mérite d'être recherchée et d'être distinguée des autres éditions de classiques imprimées aux Deux-Ponts; 110 *Terentii comediae, ad fidem optimarum editionum recensitae*, Basileae, 1794, in-4o. La révolution vint interrompre les travaux de Bruck, qui en embrassa les principes avec chaleur, et fut un des premiers membres de la société populaire de Strasbourg. Au reste, il ne se livra à aucun excès, et tous ceux qui l'ont connu ont rendu hommage à sa modération; il fut même détenu pendant la terreur à Besançon, et ne fut rendu à la liberté qu'après la mort de Robespierre. Bruck, qui avait été riche pendant la plus grande partie de sa vie, se vit réduit, en 1791, à vendre une portion de sa bibliothèque, et fut encore obligé, en 1801, d'avoir recours à cette ressource. Ce sacrifice lui fut très pénible, et les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'on parlait devant lui de quelque auteur qu'il avait possédé. Dès ce moment les lettres grecques lui devinrent odieuses, et il ne conserva quelque goût que pour les poètes latins. Après avoir donné la superbe édition de Tércence, en 1797, il se proposait de faire paraître Plaute dans le même format, et son travail était tout prêt pour l'impression lorsqu'il mourut le 12 juin 1803. On a remarqué que Bruck, qui a publié tant de poètes grecs, n'a jamais remis à l'imprimeur un exemplaire imprimé d'une édition antérieure; il donnait toujours un texte écrit de sa propre main. Lorsque après avoir fait une copie bien nette d'un auteur qu'il destinait à l'impression, il trouvait nécessaire d'y faire de nombreux changements, il la transcrivait de nouveau d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'il a copié deux fois tout Aristophane, et Apollonius au moins cinq fois. Plusieurs de ces copies et beaucoup d'autres papiers de la main de Bruck sont conservées à la bibliothèque du Roi. On y remarque entre autres pièces intéressantes une lettre sur le *Longus* de Villosion, dans laquelle il traite ce critique avec fort peu de ménagement. Bruck était d'ailleurs très caustique et très décisif.

BRUNCK (JOSSEPH), député à l'assemblée législative, ancien militaire et chevalier de Saint-Louis, embrassa, avec modération, le parti de la révolution; fut, en 1790, élu président de l'administration départementale du Bas-Rhin, sa patrie, et en septembre de l'année suivante, député à l'assemblée nationale législative; il s'y déclara pour les constitutionnels, et vota constamment avec eux. Envoyé au 20 juin 1792, avec vingt-trois de ses collègues, au château des Tuileries pour veiller à la sûreté du roi, il vint rendre compte à l'assemblée des événements de cette journée, y prit hautement la défense du général Lafayette, et contribua, de toutes ses forces, à le faire acquitter; mais, au sortir de la séance, il fut attaqué par les fédérés, et ne se tira qu'avec peine d'entre leurs mains. Bruck termina sa législature dans la séance du 22 juin, en faisant hommage de sa croix de Saint-Louis pour les veuves et les orphelins des citoyens morts dans la journée du 10, et cessa de figurer dans les affaires publiques.

BRUNE (G.-M.-A., comte), maréchal de France, etc., naquit à Brives, département de la Corrèze, le 13 mars 1763. Après avoir achevé ses études dans son pays, et sous les yeux de son père, qui était avocat, il vint à Paris, et y fut tout d'abord étudiant en droit, homme de lettres, et imprimeur. La révolution, qui ne tarda pas à éclater, donna l'essor à son vrai talent, celui de la guerre. Il se fit inscrire des premiers sur les registres de la garde nationale, ou sa figure martiale, sa taille haute et sa force extraordinaire lui assignèrent son rang parmi les grenadiers. Membre du club des cor-

deliers, il prit une part active aux événements du Champ-de-Mars en juillet 1791, et fut envoyé comme commissaire civil du gouvernement français dans la Belgique. Au retour de sa mission, il prit le parti des armes, fut fait adjudant-général, et envoyé à l'armée du Nord. Il y rendit quelques services, fut nommé général de brigade, et se distingua à la bataille de Hondischoot. Envoyé dans la Gironde, il y rétablit la tranquillité, et laissa, dans cette contrée, des souvenirs honorables. Il entra ensuite dans l'armée de l'intérieur, et di-sipa, à la journée du 13 vendémiaire an 4, les sectionnaires établis dans la salle du Théâtre-Français; il tint aussi, par sa fermeté, les révoltés du camp de Grenelle. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, fut chargé du commandement d'une brigade sous les ordres du général Masséna, battit, culbuta les Autrichiens au village de San-Michelo près de Vérone, et leur enleva leur artillerie. Sept balles avaient percé ses habits, sans lui faire aucun mal. Le 13 janvier 1797, il se trouva à la bataille de Rivoli, enfonça la colonne autrichienne, commandée par le général Luzzignu, et lui fit un grand nombre de prisonniers. A la Favorite, à Feltres, à Bellune, dans les gorges de la Carinthie, sur les sommets des Alpes-Noriques, il soutint et partagea la gloire dont se couvrit la division Masséna dans cette mémorable campagne. Cité avec éloges dans les rapports du général en chef, il fut fait général divisionnaire le 17 août de la même année. Il remplaça quelque temps après Augereau dans le commandement de la 2^e division active, à Brescia et à Vérone, ou sa justice et sa modération adoucirent les maux de la guerre et l'humiliation des vaincus. Après le traité de Campo-Formio, le général Brune reentra en France, et fut nommé, par le directoire, ambassadeur près la cour de Naples; mais il préféra le commandement en chef de l'expédition qui se préparait alors contre la Suisse. Il arriva à Payerne le 1^{er} mars 1798, fit occuper les environs de Fribourg, et prit d'assaut cette ville, défendue par quinze cents soldats bernois et cinq mille paysans. Il se saisit, avec la même facilité, de Morat, tandis que, de son côté, le général Rampon s'emparait du défilé de Glémenen, et du village de Neunek. Souleux et Berne ne tardèrent pas à se rendre, et terminèrent une lutte trop inégale et trop malheureuse pour l'indépendance helvétique. Chargé du commandement en chef de l'armée d'Italie, il se rendit à Milan, déjoua les complots, réorganisa le directoire cisalpin, fit recevoir la constitution, accepta le traité d'alliance entre les deux républiques, et partit pour la Hollande, où il prit le commandement de l'armée gallo-batave, que menaçait une escadre anglaise. Bientôt, en effet, quinze mille Anglo-Russes prirent terre au Helder, et se mirent en marche sous la conduite du général Abercromby. Dès que le général Brune connut le point où ils avaient effectué le débarquement, il s'avança contre eux à marches forcées, et fit sa jonction avec le général Daendels. La flotte devait les soutenir, mais, par une lâcheté sans exemple, elle refusa d'abord de combattre les Anglais, et passa ensuite dans leurs rangs. Brune n'en continua pas moins ses dispositions. L'armée s'ébranla, joignit les avant-postes des alliés, les culbuta, mais les mouvements furent mal exécutés; le centre et la droite se trouvèrent compromis. Brune fut obligé d'arrêter ses colonnes, de les faire rentrer dans leurs positions, et d'y attendre les renforts promis par le directoire français. Sur ces entrefaites, le complément de l'armée russe et le contingent anglais débarquèrent au Texel. Le duc d'York, à la tête de quarante-quatre mille hommes ouvrit, le 19 septembre, une attaque générale; mais les bonnes dispositions prises par le général

Brune, les manœuvres savantes et hardies qu'il fit exécuter, rendirent ses efforts infructueux. Il fut repoussé sur tous les points, et perdit, à cette journée, quatre mille cinq cents combattants, sept drapeaux et un matériel immense. La bataille de Bergen (c'est le nom que prit cette affaire), prouva que les Russes n'étaient pas invincibles, et ranima la confiance des Hollandais. Le duc d'York reçut de nouvelles troupes, et fit, le 2 octobre, une seconde attaque; elle fut opiniâtre sans être décisive; on combattit jusqu'à la nuit, et les deux armées bivouaquèrent à peu de distance l'une de l'autre. Brune, voyant son centre entamé et sa gauche débordée, fit un mouvement rétrograde, et prit une position plus forte, plus resserrée. L'ennemi ne le suivit pas. Mais quatre jours après, il vint attaquer nos lignes avec force; le village de Kastrium fut plusieurs fois perdu et repris. Nos troupes, épuisées de fatigues et inférieures en nombre, allaient être tournées. Le général en chef ordonna une nouvelle charge, la cavalerie anglo-russe fut enfoncée, et le général Boudet maître du champ de bataille. Dès le lendemain le duc d'York abandonna sa position, et se retira sur le Zyp. Brune se mit à sa poursuite, reprit Alkmaar, on l'établit son quartier-général. Il chassa devant lui la brigade du duc de Gloucester, s'empara de l'écluse de Zée-Dyk, et dicta au prince anglais une capitulation par laquelle celui-ci s'engagea à évacuer définitivement la Hollande, à rétablir les batteries du Helder, et à renvoyer libres dans leurs foyers tous les Français et Bataves faits prisonniers antérieurement à la campagne de 1799. Devenu membre du conseil-d'état, Brune passa, en 1800, dans la Vendée, où de nouveaux troubles venaient d'éclater, et pacifia en quelques mois ce malheureux pays. Il alla, au printemps, remplacer le général Masséna à l'armée d'Italie, et fit bientôt succéder la paix à l'anarchie qui désolait la Toscane; il occupa Florence, emporta et livra aux flammes la ville d'Arezzo, foyer de l'insurrection. Cet exemple sévère effraya les rebelles, et tout reentra dans l'ordre. L'armistice, conclu à Pasdorff, fut rompu, et Brune eut en tête le centre de l'armée autrichienne, commandé par le général Bellegarde. Il fit faire une reconnaissance générale des positions de l'ennemi, le débussa de celles qu'il occupait sur le Mincio, passa ce fleuve à Monzenhano, battit l'ennemi, lui tua ou prit douze mille hommes, et le força à se réfugier sous les murs de Vérone; il poussa jusqu'à l'Adige, franchit ce fleuve, s'établit sur la rive gauche, et fit sa jonction avec Macdonald, qui descendait par les Grisons; il s'avança alors sur Vérone, résolu de presser la reddition de cette place, lorsqu'il apprit qu'elle avait été évacuée, et que le général Bellegarde avait abandonné son camp de San-Martino, pour se retrancher sur les hauteurs de Caldiero. Il le suivit, le poussa derrière l'Agno, s'empara de Vicence, de Montebello, passa la Brenta, et fut reçu dans Trévise, où il signa un armistice qui prépara celui de Lunéville, conclu le 9 février suivant. La paix conclue, il ramena en France la plus grande partie de son armée, et laissa l'autre dans les citadelles du Piémont et de la Cisalpine. Nommé, en 1802, ambassadeur à Constantinople, il obtint, du sultan Sélim III, les plus grands honneurs et des présents magnifiques. Il fut fait maréchal de France, grand-officier, et grand-cordon de la légion d'honneur. A son retour, qui eut lieu en 1803, il fut envoyé au camp de Boulogne, et appelé, en 1807, à commander un des corps d'armée dirigés contre la Prusse. Arrivé à Magdebourg vers le milieu d'avril, il établit une ligne de troupes qui s'étendait jusqu'à la Baltique, et formait une ligne continue avec la

division Mortier, et le reste de la grande-armée. Le roi Gustave commandait en personne les troupes suédoises, stationnées dans la Poméranie, et fit proposer au maréchal une entrevue qui eut lieu le 4 juin à Schalkow. Le maréchal, fidèle à l'honneur, répondit comme il devait aux insinuations du monarque. L'armistice fut dénoncé, et les hostilités recommencèrent. Brune se porta sur Stralsund, ou l'ennemi s'était renfermé, l'investit complètement, le força d'évacuer cette place, et y fit son entrée dans la soirée du 20 août. Peu de jours après, il reçut la capitulation du baron de Toll, gouverneur de l'île de Rugen, que le prince suédois venait d'abandonner pour se réfugier à Stockholm, et compléta, par la soumission de la Poméranie suédoise, les conquêtes de la grande-armée pendant la campagne de 1807. Brune revint couvert de gloire à Hambourg, mais déjà la disgrâce l'avait atteint; il perdit le gouvernement des villes anseatiques, qu'il avait reçu au commencement de la guerre, et vécut dès lors absolument éloigné de la cour et des affaires. En 1814, le maréchal Brune adressa son adhésion aux actes du gouvernement provisoire, et fut créé chevalier de Saint-Louis; mais soit qu'il fût mécontent de l'oubli auquel on semblait le condamner dans ce nouvel ordre de choses, soit que l'inaction fut insupportable à un guerrier au milieu du mouvement général qui agitait l'Europe, il alla, après le 21 mars 1815, offrir ses services à Napoléon, qui lui donna le commandement du 2^e corps d'observation stationné dans la Provence; il ne fit usage de ses nouveaux pouvoirs que pour mettre Marseille en état de siège, et désarmer la garde nationale de cette ville. Après la seconde chute de Napoléon, il se retira à Toulon; et cherchant à regagner l'intérieur de la France, il arriva dans les premiers jours du mois d'août à Avignon, où il fut assassiné. Brune a publié sous le voile de l'anonyme : *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces occidentales de la France* (en prose et en vers), Londres et Paris, 1788, in-8o; 1802, 1806, in-18.

BRUNEAU (MATHURIN), imposteur se disant Charles de France, naquit d'un sabotier de Vezins en 1784. Tourmenté dès l'enfance par des idées de grandeur, il quitta, en 1795, le toit paternel pour tenter les aventures. Il se donna d'abord pour le fils du baron de Vezins, entra ensuite au service de la comtesse de Turpin Cressé, et vers 1813, fut enfermé dans la maison de détention de Saint-Denis, comme vagabond. En sortant de cet asile, il s'engagea comme aspirant canonier de marine dans le 4^e régiment d'artillerie, fut embarqué à Lorient pour les États-Unis, déserta en Amérique et y exerça la profession de garçon boulanger. Débarqué à Saint-Malo, en septembre 1816, avec un passeport portant les noms de Charles de Navarre, citoyen des États-Unis, il se rendit dans son département, celui de Maine-et-Loire, dans le but de se créer des partisans comme étant Louis XVII, dauphin de France. Ayant escroqué 800 fr., à une veuve Philippeaux, il fut mit de nouveau en prison. Il adressa au gouverneur anglais, à Guernesey, une lettre par laquelle il le pria d'informer son gouvernement de la détention du fils de Louis XVI. Cette lettre interceptée donna lieu à son transfert dans les prisons de Rouen. Mis en jugement, en février 1818, devant la police correctionnelle, au milieu d'une affluence extraordinaire; il montra, pendant son procès, beaucoup d'insolence et de grossièreté, et fut condamné le 19 pour usurpation de nom, escroquerie et vagabondage, à cinq ans de détention, et, en outre, à deux autres années pour outrages envers les juges, et à être renvoyé, à l'expiration de sa peine, de-

vant l'autorité militaire pour le fait de désertion.

BRUNEL (MARC-LEONAR), naquit à Hacqueville, près les Andelys, et commença ses études au collège de Rouen, qu'il ne tarda pas à quitter pour entrer dans la marine. La révolution arriva, et Brunel, qui paraît avoir eu quelques dangers à courir, à cette époque, se réfugia en Amérique, où le hasard lui révéla sa véritable vocation, celle d'ingénieur. Il s'y fit d'abord connaître par la construction du théâtre de New-York : il fut ensuite chargé de tracer le canal d'Albany, qui unit la rivière d'Hudson au lac Champlain, et de plusieurs autres travaux de moindre importance. Pendant ce temps, il mûrissait une invention à laquelle il doit sa fortune, et la considération dont il jouit maintenant. Nous voulons parler de sa machine à poulies qu'il proposa plus tard à l'amiral anglais, et qui fut mise sur-le-champ à exécution dans l'arsenal de Portsmouth. On rapporte que, dans la première année, cette machine produisit une économie de 50,000 livres sterling dans la fabrication des poulies, et que l'amiral fut présent de cette somme à M. Brunel. Plus tard, il établit, dans l'arsenal de Chatham, d'immenses scieries pour les bois de construction. On est étonné de l'art prodigieux avec lequel M. Brunel est parvenu à créer les moyens qu'il emploie pour amener les bois aux chantiers, en faire la levée à cinquante-six pieds de hauteur pour les empiler, et de là les reprendre pour alimenter l'atelier des scies. Il inventa ensuite une autre machine qui emploie des scies de dix à dix-huit pieds de diamètre pour scier l'acajou et le bois de placage. Enfin, et ce ne sera probablement pas le moindre titre de gloire de M. Brunel, c'est à lui qu'on doit l'idée et l'exécution du passage souterrain sous la Tamise, entreprise colossale et dont le succès n'est plus douteux. Comme cette entreprise occupe en ce moment l'attention générale, nous croyons devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Ce qui distingue spécialement cette construction, c'est le mode employé pour l'excavation, on n'ôte à la fois que la quantité de terre qui peut être remplacée immédiatement par un revêtement en briques destiné à soutenir les terres de tous côtés. Pour opérer cette excavation, qui a trente-quatre pieds de largeur sur dix-huit et demi de haut, on se sert d'un cadre, ou châssis en fer, auquel M. Brunel a donné le nom de bouchier, d'une dimension correspondante, et dont le but est de soutenir les terres, non-seulement en face de la galerie, mais encore dans toutes les directions pendant le travail; et, à mesure que le châssis est poussé en avant la maçonnerie avance également. Mais comme ce châssis ne pourrait se mouvoir tout d'une pièce, à cause du frottement de ses côtés sur la terre environnante, il est formé de onze châssis qui peuvent être mus séparément et indépendamment les uns des autres, au moyen d'un mécanisme adapté à chacun d'eux. La moitié de ces châssis reste stationnaire pendant que les autres avancent, et ne se meut que lorsqu'à leur tour ces derniers sont devenus stationnaires. Chaque châssis est divisé en trois cellules, le tout contenant ainsi trente-trois ouvriers qui travaillent ensemble sans se gêner réciproquement. Il n'y a de découvert à la fois qu'un très petit espace sur lequel l'ouvrier travaille, et qui est arc-bouté aussitôt qu'il est creusé à la profondeur de six à sept pouces, de sorte que toute crainte d'éboulement est ainsi complètement détruite. Cette excavation est creusée dans un banc d'argile, et laisse par-dessus la voûte une masse de terre qui varie entre douze et dix-sept pieds d'épaisseur. La longueur de la galerie sera de neuf cent cinquante pieds, et formera deux passages voûtés, parallèles et séparés par des arcades en briques. Pour que la ma-

gonnerie présente la plus grande résistance possible à la pression latérale des terres, les deux passages sont voûtés en tous sens ; c'est à dire que les pieds droits des voûtes sont rentrants en surface courbe , et viennent se joindre inférieurement comme une voûte renversée. Les deux passages seront éclairés par des becs de gaz placés entre les arcades de séparation ; cette disposition a pour but d'éviter l'éclat fatigant d'une longue file de lumières. Quant aux descentes nécessaires pour introduire les voitures ou les piétons sous la galerie, voici de quelle manière la première a été construite : c'est un puits d'environ cinquante pieds de diamètre, dont le revêtement en maçonnerie a d'abord été élevé comme une tour au-dessus du sol. On a ensuite creusé l'intérieur au moyen d'une machine à draguer mue par la vapeur. Le poids énorme de cette construction a fait alors céder successivement le cylindre de terre qui la supportait, et la tour s'est enfoncée graduellement et sans secousse jusqu'à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds. Chaque puits sera garni d'une double descente en hélice, l'une pour les piétons, l'autre pour les voitures. Au moment où nous écrivons (1826), la galerie a atteint une longueur de plus de trois cent quatre-vingts pieds. Au milieu des soins que lui donne cette immense entreprise, M. Brunel trouve encore le temps d'exercer son génie sur de nouvelles inventions. Il tente en ce moment de substituer à l'action de la vapeur dans les machines à haute pression celle du gaz acide carbonique, alternativement liquéfié et rendu à l'état gazeiforme par une très petite variation de température. Les encouragements qu'a obtenus M. Brunel du gouvernement anglais pour ses nombreuses et utiles inventions, paraissent avoir décidé cet habile ingénieur à consacrer exclusivement ses talents à un peuple par qui le génie est si bien apprécié. C'est avec regret que nous voyons un homme que la gloire nationale revendique à si juste titre, ne pas trouver, dans son pays, une protection qui l'aurait sans doute conservé à la France au lieu d'enrichir une nation rivale. En 1826, M. Brunel a été nommé correspondant de l'institut ; il est membre, depuis 1815, de la société royale de Londres.

BRUNEL (N.), député à la convention nationale. Il fut maire de Beziers au commencement de la révolution, et député suppléant du département de l'Hérault à l'assemblée législative. Appelé, en 1792, dans le sein de la convention nationale, il s'y prononça, dans le procès de Louis XVI, pour l'appel au peuple, ensuite pour la détention du monarque et son bannissement, et enfin vota le sursis. Doux et humain par caractère, il n'eut de liaisons avec aucune des factions du temps, et ne fit usage de ses pouvoirs qu'en faveur de l'innocence, ou pour des objets d'utilité publique. Après la révolution du 31 mai 1793, qui écrasa le parti de la Gironde et fit triompher la montagne, il fut envoyé en mission à Lyon, et y fut arrêté. Elargi le 24 juillet, il écrivit à la convention pour lui annoncer sa mise en liberté, et la rétractation des autorités administratives du département du Rhône. Peu de temps après, il fut dénoncé, par Chabot, pour correspondance avec les fédéralistes de Bordeaux, et décrété d'arrestation ; mais la journée du 9 thermidor le rendit de nouveau à la liberté. Il entra à la convention, et proposa d'autoriser les personnes incarcérées depuis le 31 mai à revenir sur les transactions faites par elles. Étant reparti bientôt après pour les départements du midi, il fit tous ses efforts pour y déjouer les mesures des terroristes ; mais, à Toulon, il ne put les empêcher d'enlever les armes de l'arsenal, et, désespéré d'avoir été forcé par eux de signer l'élargissement des détenus, il mit fin à sa vie en se brûlant

la cervelle. La convention adopta, au nom de la nation, sa veuve et ses enfants.

BRUNER (ANTOINE), professeur de littérature et ancien membre de la commission italienne aux archives royales, naquit à Bonne en 1751, et fut nommé tribun lors de la création de la république romaine en 1798. Il traduisit en italien la *Chammière indienne*, de Bernardin de Saint-Pierre, 1793, in-8o et in-8, il a aussi publié *Pensieri politico-filantropici*, 1797, 2 vol. in-8o.

BRUNET (GASPARD-JEAN-BAPTISTE), général des armées républicaines, naquit à Valensole en Dauphiné. Il embrassa les principes de la révolution, et obtint le grade de maréchal-de-camp le 1er mars 1791. Employé, l'année suivante, en cette qualité à l'armée du Var, dont il conduisait l'avant-garde, il remplaça provisoirement, dans le mois de décembre, le général Anselme, dans le commandement en chef. Remplacé à son tour par le général Biron, il continua de faire partie de cette armée, qui devint celle d'Italie, se distingua, le 14 février 1795, à l'attaque des retranchements à Sospello, et reçut, de la part du ministre de la guerre Beurnonville, de grands éloges pour la valeur qu'il avait déployée dans cette affaire. Il ne se fit pas moins remarquer dans les combats du 1er et 2 mars ; il s'empara du Belvédère, chassa de cette position, presque inexpugnable, cinq mille Piémontais, soutenus par de l'artillerie, leur fit deux cents prisonniers, et leur enleva deux pièces de canon. L'activité et l'intelligence dont il avait fait preuve dans cette affaire, ne restèrent pas sans récompense ; il fut promu, le 20 mars suivant, au commandement en chef sous les ordres de Kellermann, général en chef des armées combinées des Alpes et d'Italie. Au commencement de juin, le général Brunet attaqua et fit replier les avant-postes ennemis du camp de la Fourche ; il fut moins heureux le 17 de même mois ; il fit, contre ce camp et celui de Saours, une nouvelle attaque qui n'eut aucun succès ; contraint de se retirer, il fut bientôt accusé d'intelligence avec les aristocrates qui venaient de livrer Toulon aux Anglais, et mis en arrestation. Il fut conduit à Paris, incarcéré à l'Abbaye, condamné à mort, et exécuté le 6 novembre 1793.

BRUNET (JEAN-BAPTISTE), lieutenant-général, fils du précédent. Né à Reims le 7 juillet 1763, il passa rapidement par les grades subalternes, et devint colonel de la 6e demi-brigade d'infanterie légère. Il fit, en cette qualité, la campagne de 1794, à l'armée de Sambre-et-Meuse, se distingua, par son courage, dans plusieurs affaires, et obtint, le 11 juin, le grade de général de brigade, continua de combattre, signala sa constance dans la rivière de Gènes, rendit d'importants services dans le Var, et fit, en 1801, partie de l'expédition de Saint-Domingue. Chargé du commandement de l'avant-garde de la division Ro hambeau, il remporta plusieurs avantages sur les insurgés qu'il chassa des forts de la Liberté, de l'Anse et de la Hogue. Il fut ensuite nommé commandant du Môle ; défendit cette place avec beaucoup de valeur, le 18 novembre 1802, et força les noirs à se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Il commanda successivement la partie de l'ouest et du sud de l'île, la place de Cayes-Saint-Louis, et fut nommé général de division le 1er juin 1803. Il eut le bonheur d'échapper à la maladie contagieuse dont périssent tant de braves ; s'embarqua pour la France, fut pris dans la traversée, et emmené en Angleterre, où il fut retenu prisonnier plusieurs années. Il reprit du service dès qu'il fut rendu à la liberté, fut mis à la retraite par les Bourbons, et termina sa carrière peu de temps après.

BRUNET (JACQUES-CHARLES), fils d'un libraire

de ce nom, né à Paris, doit être considéré comme l'un de nos premiers bibliographes. Nous connaissons de lui : 1^o le 4^e volume du *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*, par Cailleau et Ducloux, 1802, in-8^o; 2^o *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 1820, 4 vol. in-8^o; 3^e édition. Cet ouvrage, le plus complet et le mieux fait de ce genre qui existe dans notre langue, a fait oublier la *Bibliographie instructive* de Deburc, et jusqu'au *Dictionnaire bibliographique* de Cailleau, que M. Brunet lui-même avait pris la peine de compléter.

BRUNET (PIRANNE), médecin et voyageur, né à Nantes, vers 1778, après avoir fait ses études médicales dans cette ville et à Paris, éprouva quelques chagrins de jeunesse qui le déterminèrent à voyager. Il s'embarqua le 14 janvier 1803, à Nantes, comme chirurgien, sur le navire marchand la *Célestine*, double le cap de Bonne-Espérance, le 14 mars, et arriva le 28 mai, à l'Île-de-France. Il se proposait de séjourner long-temps dans cette colonie : mais la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, et le bâtiment sur lequel était venu M. Brunet ayant été désarmé, il se vit sans place et presque sans ressource loin de sa patrie. Dans cette position, il accepta un emploi de second lieutenant, faisant fonction de premier chirurgien, sur un corsaire, qui mit à la voile, le 23 novembre, pour aller se mettre en croisière dans les parages de Malacca. Le capitaine, italien de nation, eut l'imprudence de s'approcher trop près du canon de deux vaisseaux anglais de 74, qu'il supposait être deux navires de la compagnie; et au lieu de s'emparer d'une double prise comme il s'en était flatté, il fut forcé lui-même d'amener pavillon. Les prisonniers français furent embarqués pour Madras, le 20 décembre; ils y abordèrent le 4 janvier 1804, et furent conduits à Ponnampally, où on les renferma dans le fort; mais huit jours après, on les laissa libres sur parole. M. Brunet, pendant un séjour de quatorze mois, eut le temps d'observer les mœurs et les usages des habitants de la côte de Coromandel, qu'il nomme improprement *Malabar*. Ayant obtenu, en raison du mauvais état de sa santé, d'être renvoyé en Europe, il monta, le 8 mars 1805, sur un vaisseau qui appareilla le 10, relâcha dans la rade de l'île Sainte-Hélène, le 20 juin, en partit le 11 juillet, et mouilla, le 11 septembre, à Newgate, sur les côtes d'Angleterre; le 16, M. Brunet fut embarqué pour Chatham, où on le réunit à d'autres prisonniers français et espagnols sur un vaisseau stationnaire; mais le 7 octobre, on eut égard à ses réclamations, et on lui permit de se rendre à Thanc, dans le comté d'York, où il resta probablement jusqu'à la paix. De retour en France, en 1814, il s'établit à Pontchâteau, petite ville du département de la Loire-Inférieure, pour y exercer la médecine. En 1820, il fut reçu associé-correspondant de la société académique de Nantes, et lui fit hommage de sa thèse inaugurale, intitulée : *Dissertation médico-philosophique sur les songes*. L'auteur y établit qu'on peut se procurer des rêves agréables. Depuis il est venu se fixer à Paris, où il a publié la relation de son voyage sous ce titre : *Voyage à l'Île-de-France, dans l'Inde et en Angleterre, suivi de mémoires sur les Indiens, sur les vents des mers de l'Inde, et d'une notice (traduite de l'anglais), sur le général Benoit de Boignes, commandant l'armée navale de Scindia*, Paris, 1825, in-8^o. Ce livre contient peu de faits nouveaux, et encore moins de matériaux pour l'histoire; mais il rectifie quelques erreurs, donne une idée avantageuse des connaissances de l'auteur et peut être utile aux jeunes médecins voyageurs. On est cependant fâché d'y voir les noms historiques et géographiques, écrits suivant l'orthographe incertaine et bizarre des Anglais.

BRUNET (Madame), née en 1759. Son mari était renfermé dans la prison du Luxembourg, sous le règne de la terreur, en 1794. Elle se revêtit d'habits de pauvresse, se chargea d'un enfant à la mamelle qui n'était pas le sien, et vint demander l'aumône à la porte de la prison. Elle pleurait, disait-elle, son mari mort à l'armée. Le concierge qui elle avait touché, la chargea de plusieurs commissions dans Paris, puis dans l'intérieur de la prison, ce qui lui procura l'avantage de voir son mari, de correspondre avec lui et de lui procurer tous les secours dont il put avoir besoin. Mais la malheureuse est découverte, on la comprend avec son mari dans une fournée de victimes, et tous deux tombent sous la hache fatale, en se tenant étroitement embrassés.

BRUNI (JEAN-BAPTISTE), baron, maréchal-de-camp, etc., naquit à Lyon, en novembre 1769, s'enrôla, comme soldat, le 6 juin 1785, fut fait sergent en 1788, et chef de la demi-brigade lorsqu'on réorganisa l'armée, après les événements de 1791. Il fut ensuite appelé à l'armée du Rhin, où il remplit les fonctions d'agent supérieur, de 1794 à 1795, et commanda, l'année suivante, le quartier-général de la division Fouché. Le colonel qui avait sauvé les prisonniers, faits sur les émigrés, à Ober-Kamlach, et voté contre la nomination de Bonaparte au consulat à vie, suivit Leclerc à Saint-Domingue, où il fut fait prisonnier. Revenu en France après une détention de quelques mois à la Jamaïque, il refusa encore d'adhérer à l'élévation de Napoléon à la dignité d'empereur. Il n'en obtint pas moins le commandement du 82^e de ligne, et, bientôt après, celui d'un camp où étaient réunis quinze compagnies de grenadiers. Passé, sur la fin de 1806, au service de Naples, il revint sous nos drapeaux en 1809, fit la campagne d'Autriche sous les ordres du général Grenier, fut fait membre de la légion d'honneur, chevalier de la couronne de fer et baron. La paix conclue, il passa dans les Calabres, fut nommé général de brigade, le 6 août 1811, et employé dans le corps du maréchal Ney, pendant la campagne de Russie. Nommé, après nos désastres, gouverneur de Stettin, il ne put pénétrer dans cette place, vint à Berlin, fut chargé des fonctions d'état-major du corps du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Il quitta ce poste pour aller défendre Spandau, qu'il conserva jusqu'au 24 avril suivant. Il le rendit à cette époque, obtint une capitulation honorable, entra en France, et fut envoyé à l'armée qui se réunissait sous Anvers. Les événements du mois de mars eurent lieu, Bruni donna son adhésion à ce qui avait été fait, fut nommé chevalier de Saint-Louis, et employé en Corse sous les ordres du chevalier Brulart. Il y soutint vivement les intérêts des Bourbons; mais se voyant à la fin hors d'état d'empêcher que le drapeau tricolore fût arboré, il se retira. Destinée, le 20 mai, par Napoléon, il fut réintégré, le 6 juin, par Louis XVIII, et, quelque temps après, remis en activité par le crédit du marquis de Rivière, et employé, en Corse, sous les ordres du général Villous. Celui-ci rappelé, Bruni prit le commandement de la 17^e division militaire, où il passa à celui de la ville de Bourges.

BRUNI (ANTOINE-BARTHELEMI), musicien et compositeur, est né à Coni, en Piémont, le 2 février 1759. Après avoir appris le violon avec le plus grand succès sous le célèbre Pugnani, il apprit la composition, et ne profita pas moins des leçons de son maître Spezzani. Lorsqu'il vint en France, il y apporta un talent formé. Nommé chef d'orchestre au théâtre de Monsieur à sa création, il eut plus tard le même emploi à l'Opéra-Comique, et, en 1800, à l'Opéra buffa. Les amateurs ont admiré la précision avec laquelle il dirigeait. M. Bruni a fait

partie, pour la musique, de la commission temporaire des arts nommée par le gouvernement. Il a composé la partition d'un grand nombre d'opéras comiques, qui lui ont fait une réputation au moins égale, comme compositeur, à celle qu'il possède comme instrumentiste. En voici les titres : 1° *l'île enchantée*, en 3 actes; 2° *Coradin*, en 3 actes; 3° *Célestine*, en 3 actes; 4° *Spinette et Masini*, en 1 acte; 5° *le Mort imaginaire*, en 1 acte; 6° *l'Officier de fortune*, en 1 acte; 7° *le Sabotier*, en 1 acte; 8° *Claudine*, ou *le Petit Commissionnaire*, en 1 acte; 9° *Tout par hasard*, en 1 acte; 10° *le Sergines du village*, en 1 acte; 11° *la Rencontre en voyage*, en 1 acte; 12° *l'Esclave*, en 1 acte; 13° *l'Auteur dans son ménage*, en 1 acte; 14° *le Major Palmer*, en 3 actes; 15° *Tobern*, ou *le Pêcheur suédois*, en 1 acte, etc. M. Bruni a composé aussi pour le violon les œuvres suivantes, non moins estimées que ses productions dramatiques : quatre œuvres de sonates; vingt-huit œuvres de duo; dix œuvres de quatuor; des concerto, etc.

BRUNINGS (CONRAD-LOVES), inspecteur du waterstaat (administration des ponts-et-chaussées), membre de l'institut des Pays-Bas, naquit en 1775, à Heidelberg, étudia les mathématiques et la physique à l'université d'Utrecht, sous les célèbres professeurs Hennert et Rossyn; employé en 1790 comme secrétaire de la commission envoyée aux environs de Mydrecht, pour dessécher les terres mouillées, il s'y distingua tellement qu'il fut nommé, en 1800, inspecteur du waterstaat, et que lors des organisations de 1805 et 1808, il obtint la place d'inspecteur dans une division des rivières. Nommé en 1809 membre du comité central du waterstaat, qui fut dissous en 1810, Brunings passa, avec tous les ingénieurs hollandais, dans le corps des ponts-et-chaussées, en qualité d'ingénieur en chef dans le département des Bouches-du-Rhône. Il mourut à Nimègue, d'une maladie de nerfs, en 1816, âgé de quarante-et-un ans. Brunings a publié plusieurs mémoires en hollandais, qui lui ont mérité les suffrages des savants, ce sont : *Essai d'une nouvelle Théorie de l'effet des moulins à roues verticales à palettes*; *Mémoires sur la pression latérale de la terre, et des dimensions des murailles à règles en conséquence. Examen sur une question relative à l'équilibre*; *Traité sur la situation superficielle des rivières en général; autre traité sur la dispersion de la marée qui remonte les différentes rivières et leurs branches*; *Dissertation sur la communication qu'ont entre elles les rivières la Merwede et le Leck, par le canal dit du Nord, qui réunit leurs embouchures*; *Traité sur la formation de la glace et de son dégel, d'après la température indiquée par le thermomètre*; *Observations sur différents degrés de solidité des amas de glace qui barrent les rivières, en raison de la différente élévation des eaux de ces rivières*.

BBUNINGS (GODEFRUIT-CHARITÉ), prédicateur distingué, né à Kreuznach, mort en 1793, a laissé : 1° *le Recueil de ses Sermons*, Francfort, 1770, in-8°; 2° des *Principes d'Homélieutique*, Mannheim, 1776, in-8°. Ces ouvrages sont en allemand.

BRUNINGS (CHARRITÉ), célèbre ingénieur, naquit à Nekeran, village du Palatinat, le 8 novembre 1736. Il vint en Hollande très jeune, et commença par être clerc de procureur à Amsterdam. Ses parents le destinaient au barreau, mais il étudia de préférence l'hydraulique. Il y fit de si rapides progrès qu'on se hâta de l'y attacher entièrement en le nommant, en 1765, trésorier des inspecteurs propriétaires des polders de Ryndland, de la digue de Spaandam et des écluses de la maison de Zuaniaburg. En 1769, les états de la Hollande lui confièrent la place d'inspecteur-général des rivières, place qu'il a toujours remplie depuis. On lui doit les ouvrages faits pour arrêter les ravages du lac de Har-

lem, et plusieurs autres constructions non moins utiles. Il publia quelques mémoires qu'il réunît tous en un seul ouvrage, en 1778, sous le titre de *Recueil de rapports, procès-verbaux, etc., sur les rivières supérieures*, 2 vol. in-fol., atlas. Il mourut le 16 mai 1805. Dix mois après, le directoire de la république batave décida qu'il serait élevé, aux frais de l'état, à la mémoire de Chrétien Brunings, un monument en marbre dans la cathédrale de Harlem, où reposent ses cendres, et accorda une médaille d'or, avec une chaîne du même métal de la valeur de deux cents ducats, à l'auteur du meilleur éloge de ce citoyen recommandable. M. Conrad, élève, ami intime et successeur de Brunings, remporta le prix en 1807.

BRUNN-NEERGAARD (T. C.) né en Danemark, mais qui a assez long-temps habité Paris, a publié : *Sur la situation des beaux-arts en France*, 1801, in-8°; *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, 1802, in-8°; *Extraits des loisirs d'un étranger à Paris*, 1802, in-8°; *De l'état actuel des arts à Genève*, 1802, in-8°; *Voyage pittoresque au nord de l'Italie*, 1812 et 1813, in-fol.; il en a paru huit livraisons; *Mes Pensées*, 1813, in-8°; M. Brunn-Neergaard a fait preuve, dans ces divers ouvrages, d'une instruction étendue; il parle sur-tout des arts en homme qui les aime et qui les connaît; et si l'on considère qu'il écrit dans une langue qui n'est point celle de sa patrie, on trouvera que son style n'est dépourvu ni de facilité ni même d'une certaine correction.

BRUNS (FRÉDÉRIC-LEOPOLD), philologue distingué, né à Zerbst, le 26 septembre 1758, d'abord professeur à l'institution de Plessfeld à Colmar, ensuite au gymnase de Joachim Stahel à Berlin, a publié en allemand : 1° *Manuel de géographie et de statistique moderne, par tableaux*, Berlin, 1765; 2° *Lettres sur Carlisle*, ibid., 1791, in-8°; 3° *Mémoires pour connaître l'état physique et politique de l'Europe et de ses colonies*, ibid., 1792 à 1794, 3 vol. in-8°; 4° *Notices historiques sur les états du roi de Sardaigne*, ibid., 1re partie, 1793, in-8°; 5° *Précis de la connaissance des états de l'empire germanique*, etc., à l'usage des écoles, ibid., 1793-1804, 2 vol. in-8°; 6° *Vie de J. L. Meiroette*, ibid., 1802, in-8°; 7° des *Traductions de l'anglais, du français, de l'italien, de l'espagnol*; les plus importantes sont celles des ouvrages de Winckelmann, des *Mémoires de Poellnitz*, du *Divorce ecclésiastique*, de Ferante Pallavicino.

BRUNS (PAUL-JACOB), géographe, philologue et bibliographe allemand, bibliothécaire et professeur d'histoire littéraire à Helmstadt, est né le 18 juillet 1743, à Preetz, dans le Holstein; il voyagea en Europe après avoir achevé ses études à Léna, et séjourna pendant quelques années à l'université d'Oxford. Les plus remarquables de ses nombreuses productions latines et allemandes sont : 1° *De rebus gestis Richardi, Angliæ regis, in Palestiniâ, excerptum ex Gregorii Abulpharagii chronico*, Oxford, 1780, in-4°; 2° Une édition avec des notes, de la *Dissertatio generalis in veteri testamentum hebraicum*, etc. de Benjamin Kennicott, Brunswick, 1783, in-8°; 3° *Manuel géographique pour l'industrie, et le commerce*, Leipzig, 1788, in-8°; 4° *Gregorii Abulpharagii chronicon Syriacum à codicibus Bodleianis descriptum, maximam partem veritè, notisque illustravit G. J. Bruns; ex parte vertit, notasque adiecit G. W. Kirsch*, Leipzig, 1789, in-4°; 5° *Nouvelle description systématique de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et des Indes méridionales*, ibid., 1791, à 99, 6 vol. in-8°; c'est le meilleur ouvrage qu'on ait sur l'Afrique; 6° *Recueil de sermons inédits de Luther*, Helmstadt, 1798, in-8°; 7° *Mémoire pour servir à l'usage critique des anciens manuscrits*, Bruns-

wick, 1802 à 1803, 3 parties in-8°; 8° *Geographie extra-européenne*, Berlin et Stettin, 1805, in-8°. On a encore de Bruns les *Annales littéraires de 1793 à 1797*, publiées avec Henke; le *Repositoryum pour la Géographie, la statistique et l'histoire moderne*, Tubinge, 1793 à 1793, 3 vol. in-8°, publié avec Zimmermann, et un grand nombre de dissertations sur des sujets bibliographiques et philologiques insérées dans divers recueils.

BRUNS (JEAN-CHRISTIAN), né à Hoya en 1735, fut reçu docteur en médecine à Göttingue en 1760, devint professeur d'anatomie à Hanovre, et mourut dans cette ville le 21 juin 1793. Il n'est connu que par les deux opuscules suivants : *Dissertatio inauguralis : observationes quædam anatomicæ et chirurgicæ medicæ*, Göttingue, 1760, in-4°; *Schreiben an den Cn Hofrath und Professor Henkel in Berlin*, Hanovre, 1774, in-4°.

BRUNSWICK (FERDINAND, duc de), issu de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick Wolfenbutel et d'Antoinette-Amélie, sœur de l'empereur Charles VI, naquit le 11 janvier 1721. Dans sa jeunesse il parcourut la France, la Hollande et l'Italie, et, en 1740, il entra alors au service de la Prusse, gouverneur alors par le grand Frédéric. Ce prince, digne appréciateur des qualités militaires, l'employa dans la première guerre de Silésie, et, en 1744, récompensa la belle conduite qu'il avait tenue pendant cette campagne à la prise de Prague et à la bataille de Soor-en-Lai, en lui conférant d'honorables distinctions. Le duc de Brunswick augmenta encore sa réputation durant le cours de la guerre de sept ans; le duc de Cumberland avait été forcé par le maréchal de Richelieu de conclure le traité de Closter-Seven; mais le gouvernement français ayant donné à cette capitulation un sens politique que le général anglais pouvait considérer comme une infraction, le duc de Brunswick reprit l'offensive à la tête des armées alliées, repoussa les Français sur le Rhin et les poursuivit jusques vers Crevelt, où il remporta sur eux divers avantages; vaincu à son tour à Bergen, il remporta ensuite la victoire de Maiden. En 1762, il contrainquit l'armée française à évacuer le pays de Hesse, et après la conclusion de la paix qui eut lieu en 1763, il renouça à la carrière des armes, emportant une réputation méritée de désintéressement allié à un mérite éclatant. Dans sa retraite à Brunswick, le duc s'occupa principalement à favoriser l'ordre des franc-maçons, dont l'institution toute philanthropique plaisait à son caractère généreux. Il devint grand-maître de différentes loges d'Allemagne, mais il se laissa surprendre par des sectaires, que l'on désigne sous le nom d'illuminés, et qui abusèrent de sa facilité pour s'enrichir. Il mourut le 3 juillet 1793.

BRUNSWICK-VOLFENBUTTEL - OELS (FRIEDRICH-AUGUSTE), frère du précédent. Il n'acquit en 1740, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et devint membre de l'académie de Berlin. Il composa diverses pièces de théâtre, une histoire d'Alexandre-le-Grand, traduite en italien les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*; et mourut à Weimar, le 8 octobre 1817.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (CHARLES-GUILAUME-FERDINAND, duc de), né à Brunswick, le 7 octobre 1735, et fils du prince Charles alors duc régnant, reçut une éducation distinguée, surtout dans les sciences qui se rapportent à l'état militaire, et dans les langues vivantes. Ses premières armes, qu'il fit sous Frédéric-le-Grand et sous le prince Ferdinand, ses oncles, firent présager ce qu'il devait être un jour. A la bataille d'Hastembeck, son intrépidité, qui le rendit maître d'une batterie française, fut le salut de l'armée du duc de Cumberland; il avait alors

vingt-deux ans. En 1758, il fraya le chemin de la victoire au prince Ferdinand et ouvrit la campagne du Bas-Rhin par le passage du Weser, en présence de toute l'armée française. Toujours aux postes avancés, il se couvrit d'une gloire qu'il ne fit qu'augmenter en 1760, au passage du Rhin, à Crevelt, etc. Il fut blessé dans cette dernière affaire en effectuant une retraite habile devant toutes les forces du duc de Broglie. Enfin, pendant toute la guerre de sept ans, il ne cessa d'augmenter la belle réputation de son début. Il savait allier au courage bouillant de la jeunesse la froide intrépidité d'un vieux capitaine; entre autres exemples, ayant été chargé de repousser le maréchal de Castries, et d'investir Wesel avec quinze mille hommes, il fut repoussé de Klostercamp, où il avait surpris les Français pendant la nuit, et au moment de repasser le Rhin, le pont avait disparu, emporté par une crue subite des eaux; sans s'émeouvoir du danger, il range son armée en bataille pour protéger la reconstruction d'un nouveau pont, et se retire ensuite en présence de l'ennemi, que sa contenance ferme avait tenu en respect. A la conclusion de la paix, il parcourut la France et l'Italie. Les savants qu'il visita s'étonnèrent de ses profondes connaissances. En 1770 et 1771, il accompagna le grand Frédéric dans un voyage que fit ce prince dans la Westphalie, la Silésie et la Moravie. La guerre s'étant de nouveau déclarée en 1778, au sujet de la succession de Bavière, il y prit une part active. En 1780, il devint, par la mort de son père, duc de Brunswick; à cette époque, la jalousie de Frédéric-Guillaume II le fit s'éloigner de la direction des affaires de Prusse pour se livrer au gouvernement de ses propres états, dans lesquels il fonda plusieurs établissements utiles, et encouragea les sciences et les arts. Les troubles de Hollande de 1787 l'arrachèrent à sa retraite. La France favorisait les patriotes contre le stadhouder. Il prit parti pour ce dernier, et s'empara des villes d'Utrecht, d'Amsterdam et de La Haye. La révolution française ne tarda pas à éclater. Il fut nommé général en chef, et pénétra dans la Lorraine au mois d'août 1792, après avoir lancé un manifeste rempli de menaces contre les fauteurs du nouvel ordre de choses. Il avait sous ses ordres 95,000 hommes, dont 20,000 émigrés commandés par le prince de Condé. Les villes de Longwy et Verdun se rendirent presque sans résistance. Mais là se bornent ses succès; il ne sut profiter ni de ses avantages, ni des fautes de ses adversaires. Il laissa échapper deux fois l'armée française, traîna paisiblement ses soldats dans les bois, et les poussa exténués de fatigue et de faim, hors le canon de Valmy. Vaincu presque sans combats, il a été obligé de négocier sa retraite, et ne regagna le Rhin qu'à l'aide de stipulations diplomatiques. Il se ramena cependant à la vue du fleuve, il s'avance sur Custines qui s'est emparé de Francfort, tandis qu'il se débattait dans les bous de la Champagne, il le pousse, le défait et assiège Mayence, qu'il remporte au bout de trois mois; il eut encore des avantages dans les lignes de Weissenbourg et de Kaiserslautern, mais de prompts revers leur succédèrent. Il fut obligé de lever le siège de Landau. Contrarié dans ses opérations par le général Wurmer, il donna bientôt après sa démission, et se retira dans ses états, où il s'occupa d'administration. Plusieurs émigrés éprouvèrent de sa part une hospitalité généreuse, entre autres le maréchal de Castries, dont il reçut les derniers soupirs, et à qui il fit élever un monument funèbre. Sans la rapidité des succès des Français, qui, vers 1806, occupaient les pays voisins de ses possessions, sa carrière se fût terminée paisiblement. Il conçut des craintes, fit un voyage en Russie pour s'assurer des dispositions de cette puis-

sance; à son retour, il détermina la Prusse à prendre une attitude hostile, et engagea, comme général en chef, une campagne qui devait lui être funeste. Le 14 octobre, il s'engagea dans les défilés de Kœsen, attaqua le ae corps qu'il joignit à la hauteur d'Auerstadt, fut atteint d'une balle au milieu de la mêlée et se retira à Plekenbourg, d'où il gagna Brunswick, puis Altona, où il rendit le dernier soupir.

BRUNSVICK-OELS (FARNÉRIC-AUGUSTE), fils du précédent. Enveloppé dans la ruine de son père, il vint à la France une haine qui ne s'est éteinte qu'avec la vie. Après avoir erré longtemps dans les possessions de la maison d'Autriche, il vint en Bohême dès le printemps de 1809, leva, des deniers de l'électeur de Hesse, un corps de volontaires avec lequel il fit, après la bataille d'Essling, une irruption en Westphalie. Il s'était flatté de voir toute la population accourir sous ses drapeaux, mais les mesures promptes que prirent les rois de la confédération arrêtèrent cet élan. Le duc réussit à peine à insurger quelques vallées. Bientôt même, il se vit abandonné par l'Autriche. Pressé de fuir, et d'échapper aux troupes qui s'avançaient de tous côtés sur lui, ce n'est ni à l'Allemagne ni à l'Angleterre qu'il demande un asile : c'est la mer qu'il veut gagner. Il assemble ses soldats, les dégage de leurs serments, et leur communique ensuite son dessein; tous s'écrient qu'ils sont prêts à le suivre, à partager ses dangers. Il se met aussitôt en marche, force Halberstadt, atteint Brunswick, défait Reybel, se porte sur Hanovre, franchit le Weser, arrive à Brême, et se jette dans des embarcations qui le conduisent à bord de la flotte anglaise. Il joignit ensuite Wellington, combattit sous ses ordres en Espagne, le suivit dans la Belgique, fut atteint d'une balle dans la poitrine, et périt au milieu d'une charge qu'il conduisait.

BRUNSWISER (MARTINUS), né en 1729 à Ramersberg, dans la Haute-Bavière, fit ses études à Ingolstadt, où il prit ses degrés en 1749. Après avoir été successivement physicien de Kellheim en 1755, et de Burghausen en 1776, il mourut dans cette dernière ville le 22 mai 1789. Il légua, par testament, sa riche bibliothèque au gouvernement, à condition qu'elle demeurerait ouverte au public. Le seul ouvrage qu'il ait publié porte le titre suivant : *Das vortheilhafte Gräflisch-Perussische Wildnnd Gendnust nachst Alt und Neuzeit, gepreust und untersucht*, Munich, 1784, in-80. On a cependant encore de lui, dans les *Abhandlungen einer privat Gesellschaft, von Naturforschern*, et, dans les actes de l'académie de Munich, divers Mémoires parmi lesquels nous citerons celui qui traite des dangers de l'inhumation dans les villes, et un autre sur l'explication des couleurs que présentent les fleurs, les fruits et les feuilles des végétaux.

BRUNTON (MARIA), fille unique du colonel Thomas Balfour, naquit dans l'île de Barra en Orkney, en 1778. Elle reçut une excellente éducation sous les yeux de sa mère, qu'elle eut le malheur de perdre dans le temps où elle était encore fort jeune. Elle épousa, à vingt ans, le docteur Brunton, et fit paraître, quelque temps après, sous le voile de l'anonyme, une nouvelle intitulée : *Self-Controul*, dont il y eut trois éditions, et qui fut suivie de la *Discipline*, nouvelle qui obtint aussi beaucoup de succès. Elle mourut en couche le 19 décembre 1818. Après sa mort, son mari publia : *Emeline*, avec quelques pièces fugitives, et y ajouta une notice sur sa vie qu'il écrivit lui-même.

BRUSCA (GIROLAMO), peintre célèbre, né à Savone vers 1742, était élève de Mengs et de Biontoni. Parmi le grand nombre de tableaux qu'il a faits, les connaisseurs admirent surtout les trois suivants : *Il transito della B. Vergine*, placé dans le

chœur de l'église de N. Signora della Vigne, à Gènes; *S. Elena al Calvario*, dans une des chapelles latérales de la même église, et *Giudetta*, au palais Grimaldi. Il est mort en 1821.

BRUSLÉ (baron de VALSUDZANAY), préfet, conseiller d'état honoraire, etc., né à Bar-sur-Aube, petite ville de la Champagne. Il embrassa de bonne heure le parti de la révolution, et fut nommé commissaire du directoire près le département des Deux-Nèthes. En 1798, élu député de ce département au conseil des cinq-cents, il s'occupa spécialement de discussions sur les finances, et les administrations communales. Après la révolution du 18 brumaire an 8, il se montra l'adversaire des projets de Sieyès. Il fut écarté du corps-législatif, qui s'organisait alors; cependant il ne tarda pas à se rapprocher du gouvernement consulaire, et fut appelé à la préfecture de l'Aube. Ce fut là qu'il obtint le titre de baron de Valsudzanay. L'empereur lui donna, en 1810, la préfecture de l'Oise, qu'il administra avec beaucoup de sagesse, et l'appela, en 1813, à celle de la Gironde. Il y fut confirmé par Louis XVIII à son avènement au trône, et mérita la confiance du monarque, à l'époque difficile du 20 mars 1815. M. de Valsudzanay témoigna, dans ces circonstances, le plus grand zèle pour les intérêts de la maison de Bourbon, seconda de tout son pouvoir les efforts de Mme la duchesse d'Angoulême. Après le départ de cette princesse, et la capitulation à laquelle furent soumis tous les fonctionnaires de Bordeaux, il vint à Paris, et n'y remplit aucune fonction publique. Au retour du Roi, M. Bruslé fut encore nommé préfet de l'Aube, et conseiller-d'état en service extraordinaire.

BRUSSET, député de la Haute-Saône, d'une honorable famille bourgeoise de Gray, émigra au commencement de la révolution. Rentré en France, il vécut ignoré jusqu'en 1815, époque à laquelle, il fut porté à la chambre introuvable par l'influence ministérielle. Réelu depuis, à la chambre septennale, M. Brusset siégea au côté droit, où il ne parla jamais. Ce député, qui est chevalier de Saint-Louis, membre du conseil-général du département, et qui a été anobli par le Roi, est aimé de ses compatriotes qu'il se plaît à obliger quelles que soient leurs opinions politiques.

BRUYÈRE (Madame), née Le Barbier, élève de son père et de M. Vandaël, embellit depuis plus de vingt ans les expositions du Louvre; les portraits, les miniatures, les fleurs, naissent également de ses pinceaux. Il semble cependant que, depuis quelques années, Mme Bruyère a pris particulièrement ce dernier genre en affection, aussi y réussit-elle très bien, et ses ouvrages ne sont pas déplacés à côté de ceux de son maître.

BRUYÈRES (N., baron), général de brigade, etc., fut d'abord employé à l'état-major de l'armée d'Italie, et devint ensuite aide-de-camp du général Leclerc, avec lequel il fit les expéditions de Portugal et de Saint-Domingue. Il revint en France après la mort de son chef, et obtint un régiment d'infanterie, avec lequel il fut se distinguer en Allemagne et en Pologne. A la bataille d'Eylau, il tint long-temps toutes les colonnes russes qu'il avait en tête, et prenant tout à coup l'attaque, il marcha contre elles et les culbuta. Cette charge heureuse contribua au succès de la journée, et lui mérita le grade de général de brigade. Devenu bientôt après officier de la légion d'honneur, il fut appelé à l'armée d'Espagne, où il fut tué le 3 décembre 1808, dans une charge qu'il fit au Prado, sur les colonnes qui défendaient Madrid.

BRUYÈRES (N., comte), général de division, commença à servir dans l'arme de la cavalerie,

passa successivement par tous les premiers grades, et devint colonel du 23^e régiment de chasseurs à cheval. Il se distingua en différentes occasions à la tête de son régiment, et notamment à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806. La bravoure qu'il avait déployée dans cette journée lui valut le grade de général de brigade, auquel il fut promu le 30 décembre suivant. Il fut employé, en 1809, dans la guerre contre les Autrichiens, combattit avec la plus grande valeur à Znaim le 21 juillet, et fut cité à cette occasion comme un officier-général de la plus haute espérance. Il avait été créé commandant de la légion d'honneur le 14 juin précédent, et il fut promu au grade de général de division en 1810. Employé, en 1812, à la grande armée, il fit la campagne de Russie, où il commanda une division de cavalerie légère, sous les ordres du prince Murat. Il se trouva à la prise de Vilna, le 18 juin; attaqua les Russes avec la plus grande intrépidité au combat d'Ostrowno, le 25 juillet; contribua au gain de la bataille de Smolensk, le 17 août; chargea vigoureusement les ennemis à la bataille de la Moskowa, le 17 septembre; pénétra dans leurs masses avec sa division, et y fit un grand carnage. Après avoir échappé aux désastres de la funeste retraite de Moscou, le général Bruyères fut employé, en 1813, à l'armée d'Allemagne. Il se signala, les 21 et 22 mai, aux batailles et combats de Bautzen, où il eut une jambe emportée par un boulet. Depuis 1813, on ne le trouve plus porté dans les listes des officiers-généraux.

BRUYÈRES-CHALABRE (le comte de), député de l'Aude, en novembre 1815, prit une part active à la discussion sur la loi du 9 novembre, relative aux écrits et aux ouvrages dits séditieux, et proposa un article supplémentaire qui rendait les fonctionnaires publics responsables de l'exécution de cette loi. Dans la session suivante, il repoussa la loi d'élection qui y fut proposée. Dans celle de 1818 à 1819, il s'écria, à l'occasion d'une pétition adressée aux représentants du peuple français : « Nous ne sommes pas les représentants de la nation française. » Une pétition présentée, la même année, en faveur des bannis, à la chambre des députés, n'eut pas un sort plus heureux; M. de Chalabre assura, à ce sujet, que la chambre introuvable de 1815 était composée d'hommes les plus respectables. Dans la session qui suivit et qui termina son mandat, il continua de voter avec le côté droit. Il ne fut point réélu à la chambre de 1820, mais il reparut en 1824, au moment de voter, à la chambre septennale qu'il appuya de tout son pouvoir. Il y suit les principes qu'il a toujours professés depuis son entrée dans la carrière législative.

BRUYSET (JEAN-MARIE), et son frère (PIERRE-MARIE), tous deux de Lyon; le premier né le 7 février 1744, imprimeur et libraire, fut emprisonné avec son frère Pierre-Marie en 1793, pour avoir défendu, l'un et l'autre, la place de Lyon contre l'armée constitutionnelle. Jean-Marie s'était rendu complice d'un délit plus grave encore en donnant l'idée, pour suppléer à la disette des assignats et de l'argent, de créer un papier-monnaie auquel on donna le nom de *billets obsidionaux* qu'il signa. Il tomba malade en prison et fut transporté dans un hôpital. Pierre-Marie parut seul devant le redoutable tribunal, reconnu comme sien la signature des billets, et se dévoua ainsi à la mort pour sauver son frère. Ce sacrifice était d'autant plus grand qu'il était époux et père; mais il comptait sur son frère, et son espoir ne fut point déçu. En effet, Jean-Marie traita les enfants qui lui étaient légués comme les siens propres. Obligé de quitter la librairie en 1808, il fut nommé en 1812 inspecteur de l'imprimerie et de la librairie, fonction qu'il n'exerça qu'une an-

née. Depuis lors, il se livra tout entier à la culture des lettres jusqu'à sa mort, arrivée le 16 avril 1817 par suite d'une attaque de goutte. Bruyset, membre de l'ancienne académie de Lyon, faisait aussi partie de la nouvelle en 1816, ainsi que de la société physico-économique de la Haute-Loire et de l'académie de Berlin. Il est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, à qui il faisait une pension de 1200 francs; *Essai sur le contrat collatéral des anciens*, et particulièrement des Romains, in-4^o, 1786; *Essai sur la régénération du commerce dans la ville de Lyon*, in-8^o, 1802; *Adresse au ministre de l'intérieur pour la refonte des monnaies*, in-8^o, 1803; *Adresse au ministre de l'intérieur sur l'établissement d'un entrepôt en franchise de droits dans la ville de Lyon*, in-8^o, 1803; *Caractère de la propriété littéraire*, in-4^o, 1808; *Traduction de Cornélius Népos*, in-12, 1812; des traductions de Justin et de Virgile, et une autre de Tite-Live, dont le Roi avait agréé la dédicace, sont restées inédites. Il a aussi travaillé à la *Gazette littéraire*, au *Journal étranger*, par l'abbé Arnaud, et au *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine.

BRYAN (GEOFFREY), juge de la cour suprême de Pensylvanie, né à Dublin en Irlande, passa aux Etats-Unis dans sa première jeunesse et se fixa à Philadelphie. Avant et pendant la guerre de l'indépendance, il exerça des fonctions importantes; mais ce qui lui a mérité la reconnaissance des amis de l'humanité, c'est d'avoir conçu et rédigé l'acte pour l'entière abolition de l'esclavage. Il est mort à Philadelphie, le 28 janvier 1791.

BRYAN (MICHAEL), d'origine anglaise, a beaucoup travaillé à la formation de la belle galerie du duc d'Orléans. Il a publié : *A Biographical and critical dictionary of painters and engravers*, 1813 et 1815, Londres, 2 vol. in-4^o. Bryan est mort en 1821.

BRYAN (JACOB), savant anglais, né à Plymouth en 1715, étudia à Eton, et prit ses degrés de docteur à Cambridge. Devenu l'un des professeurs de ce collège, il eut pour élève le feu duc de Malborough, qui, lorsqu'il fut nommé, en 1756, grand-maître de l'artillerie, lui fit obtenir une place dans ce département, et l'emmena en Allemagne avec le titre de secrétaire. A son retour en Angleterre, il s'établit à Cipeham, dans le Berkshire, et, se contentant d'un revenu fort modique, il renonça à toute espèce de fonctions publiques, afin de pouvoir se livrer plus entièrement à son amour pour les lettres. Il a publié : 1^o *Observations sur l'histoire ancienne*, in-4^o, 1767; 2^o *Nouveau système, ou Analyse de la mythologie*, in-4^o, volumes 1 et 2, 1774; 3^e vol., 1776. Cet ouvrage, malgré les nombreuses controverses dont il fut l'objet, servit de base à sa réputation. 3^e *Défense de la médaille apaméenne* (apamean medal), in-4^o; 4^o *Essai sur le génie et les œuvres d'Homère*, de Wood, 1776, in-4^o; 5^o *Vindicie Flavianæ*, 1776, in-4^o, ouvrage qui contient l'apologie des passages du livre de Joseph où il est parlé de Jésus-Christ; 6^o *Lettre au docteur Priestley sur la doctrine de la nécessité*, 1780. Le docteur y répondit avec son aigreur ordinaire. 7^o *Défense de l'antiquité des ouvrages attribués à Bowley*, 2 vol. in-12, 1781; 8^o *Gemmae antiquarum selectus*, 1783, ouvrage très précieux, imprimé aux frais du duc de Malborough, et dont Bryan fut éditeur du premier volume; 9^o *Reflexions sur l'authenticité des Saintes Ecritures et sur la vérité de la religion chrétienne*, 1783, 100 *Reflexions sur la peste d'Egypte*, 1794, ouvrage fort estimé. Lorsque, l'année suivante, la *Description de la ville de Troie*, par Chevalier, se répandit dans le public, il s'éleva

une grande discussion à laquelle Bryan prit beaucoup de part. Il publia à ce sujet des observations, auxquelles il ajouta, peu de temps après, une dissertation sur la guerre et l'expédition des Grecs, telles qu'elles sont décrites par Homère, et dans laquelle il s'efforce de prouver que non seulement cette guerre n'a pas eu lieu, mais que Troie même n'a jamais existé. Cette assertion de notre auteur fut combattue par plusieurs grands écrivains; cependant la question est restée indécise, et tout juge impartial avouera que les apologistes d'Homère n'ont point détruit les raisons avec lesquelles il a combattu l'opinion établie, qu'il eût été à la fois poète et historien; 110 *Opinions de Philo Judæus sur les lois*, 1795; 120 *Dissertation sur la prophétie de Balaam, le cours du soleil, arrêté à la voix de Josué, la victoire de Samson sur les Philistins*, etc., ouvrage par lequel il termina sa carrière. Ce savant infatigable est mort en 1804. Il n'avait jamais été marié.

BRYCE (JAMES), membre du collège des chirurgiens à Edimbourg, était, en 1792, chirurgien du vaisseau de la compagnie des Indes, le *Busbridge*, qui se rendait d'Angleterre à Madras et au Bengale. La fièvre jaune s'y déclara avec les symptômes les plus alarmants; Bryce fut si heureuse dans le traitement de cette maladie, que sur deux cent cinquante personnes qui en furent atteintes, il n'en perdit que trois, et cependant douze personnes sur le vaisseau avaient seules été préservées des atteintes de ce fléau. A son retour, il publia sa méthode de traitement, sous le titre d'*Observations sur la fièvre jaune et sur ses moyens curatifs*, in-80, 1796; on lui doit aussi des *Observations pratiques sur l'insinuation de la petite vérole*.

BRYDGES (sir SAMUEL EGERTON), poète et romancier anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, est né à Woolton, dans le comté de Kent, le 30 novembre 1762; élève de l'université de Cambridge, il montra de bonne heure un goût prononcé pour les lettres, et s'essaya un instant dans la carrière du barreau et dans celle des armes, qu'il abandonna pour se livrer tout entier à la composition, à la philologie, et à la critique littéraire où il a surtout excellé. Élu membre de la chambre des communes, en 1812, il a reçu, en 1814, le titre de baronnet du prince-régent, aujourd'hui Georges IV. Voici les titres de ses ouvrages, dont, chose assez remarquable, il a imprimé lui-même une partie: 10 des *Sonnets* et des *Poésies*, 1785; 1808, 4^e édition; 20 *Maria de Clifford*, 2^e édition, 1800, in-80; 30 *Arthur Fitz Albini*, 1798, 2 vol. in-12; ces deux romans, qui sont mêlés de vers, ont eu un grand succès; 40 une édition du *Theatrum poetarum anglicanorum*, d'Edward Philipp, 1800, in-80; 50 le *Forestier*, roman, 1802, 3 vol. in-80; 60 *Mémoires des pairs sous le règne de Jacques Ier*, 1803, in-80; 70 *Censura litteraria*, 1805 à 1809, 10 vol. in-80; 80 le *Bibliographe anglais*, avec Jos. Haslewood, 1810 à 1812, 3 vol. in-80; 90 une édition avec des additions du *Nobiliaire* de Collins, 9 vol. in-80; 100 le *Pèlerin champêtre*, 1813, in-80; 110 le *Rêveur*, ou *Essais moraux, critiques et sentimentaux*, 1813, 2 vol. in-80; 120 *Bertram*, conte en vers, en quatre chants, 1816, 2^e édition, in-80; 130 *Res Lithuanica*, 1820 à 1821, 3 vol. in-80, imprimés à Naples, Rome et Genève; 140 *Lettres sur le génie et le caractère de lord Byron*, Londres, 1824, in-80; 150 *Récapitulation (sic) des voyages de sir Egerton en Suisse, en Italie et à Rome*, ibid., 1825, in-80; 160 *Portrait impartial de lord Byron*, Paris, 1825, in-80; 170 *Généalogie de la comtesse d'Hapsbury*, 1826; 180 enfin un grand nombre d'articles d'antiquités et de biographie, insérés dans le *Gentleman's magazine*.

BRYDONE (PATRICK), voyageur anglais, naquit en Ecosse, en 1741. Après avoir fait de bonnes études, il accompagna M. Bedford dans ses voyages; et, à son retour, il publia une relation de son séjour en Italie et à Malte, dont la seconde édition parut en 1790, 2 vol. in-80. Cet ouvrage, remarquable par la fidélité et le charme des descriptions, a acquis son auteur une grande réputation et l'a fait admettre dans la société royale de Londres. Il cherche à y prouver la fausseté, suivant lui, de la révélation. Il obtint, dans la suite, la place de chef de l'administration du timbre qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1819. Brydone a encore coopéré aux travaux de la société philosophique de Londres.

BRYKEZYNSKI (JOSEPH), littérateur polonais, naquit en 1797. Il avait fait ses études et suivi des cours de droit à Varsovie. A peine sorti de l'université, il se fit connaître par quelques ouvrages remarquables, et notamment en prenant une part très active à la rédaction des journaux les plus estimés de la Pologne. Sa traduction, en vers, des *Plaideurs* de Racine, obtint un grand succès parmi ses compatriotes. En 1820, les feuilles auxquelles il travaillait, ayant cessé de paraître, Brykezynski partit pour l'étranger. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et la France. Il s'était fixé à Paris où il est mort, d'une maladie de poitrine, en 1823, regretté de tous ceux qui avaient pu apprécier ses talents, son patriotisme et son aimable caractère.

BUACHE (JEAN-NICOLAS), né en 1740, à la Neuville-au-Pont (Marne), neveu de Philippe Buache, dont il reçut les leçons, acquit de bonne heure une réputation qui le fit admettre au dépôt des cartes et plans de la marine où il remplaça d'Anville, en qualité de premier géographe du roi; il devint ensuite successivement membre de l'académie des sciences, du bureau des longitudes, et enfin de la commission chargée de recueillir les objets d'arts, les livres et les cartes qui se trouvaient dans les établissements nationaux. Cette mission remplie, il fut nommé professeur de géographie à l'école normale, membre de l'institut et conservateur hydrographique en chef, au dépôt de la marine, place qu'il a conservée jusqu'en 1825, époque de sa mort. Buache a publié les ouvrages suivants: 10 *Géographie élémentaire ancienne et moderne*, encore estimée malgré les changements que les événements politiques ont rendus nécessaires, 2 vol. in-12, 1769, 1772; 20 *Mémoire sur les limites de la Guyane française du côté de la Guyane portugaise*, dans lequel il prouve que la côte située entre le Cap-Nord et le fleuve Oyapock doit appartenir à la France. Il a encore inséré différents autres mémoires dans les recueils de l'académie des sciences et de l'institut, parmi lesquels des *Éclaircissements géographiques sur la Nouvelle-Bretagne et sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée*, 1787; des *Observations sur la géographie de l'anonyme de Ravennes*, 1801; et enfin, dans le tome VI (1806) des *Mémoires de l'institut*, classe des sciences mathématiques et physiques, des *Recherches sur l'île Antillia et sur l'époque de la découverte de l'Amérique*. L'auteur prétend, dans ce mémoire, que « cette » île Antillia n'est autre chose que l'une des Açores, qu'elle n'est point une des îles d'Amérique; et qu'ainsi l'Amérique n'était point connue avant le premier voyage de Christophe Colomb. Buache était chevalier de la légion d'honneur.

BUBNA (le comte de), d'une ancienne famille de la Bohême. Entré de bonne heure au service de l'Autriche, il fit successivement les campagnes d'Italie et celles du Rhin, fut chargé de régler les conditions de l'armistice de Stadorff, et s'éleva au rang

de chambellan, puis à celui de feld-maréchal-lieutenant. A la fin de 1812, il vint à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire du cabinet de Vienne. Il remplit une mission semblable à Dresde, en 1813, commanda, avec distinction, un corps autrichien pendant la même année, et en 1814, reçut le commandement en chef de l'armée autrichienne destinée à pénétrer, par Genève, dans le midi de la France. Il se distingua autant par la prudence de sa marche que par la douceur et les ménagements avec lesquels il réprima les soulèvements qui s'y opposèrent. Devant Lyon, il se trouva en présence du maréchal Augereau qu'il ne put vaincre et d'une ville qu'il ne put emporter de vive force ; il fut soutenu plus tard par le corps de Bianchi et par celui du prince de Hesse-Hombourg qui prit le commandement en chef. Bubna resta à Lyon jusqu'au départ des alliés et se rendit ensuite à Vienne. En 1815, il marcha de nouveau sur Lyon, sous les ordres de Frimont, et fut destiné à opérer en Savoie contre le maréchal Suchet. A la prise de Paris, ce dernier s'étant retiré par Lyon, Bubna occupa cette ville sans résistance, y établit un gouvernement général et une commission militaire pour réprimer les soulèvements ; il sévit alors avec plus de rigueur qu'il n'avait fait précédemment. Il retourna en Autriche en septembre, et reçut de l'empereur, en récompense de ses services, de superbes propriétés en Bohême. Il passait pour un des généraux les plus distingués, surtout dans le commandement des troupes légères. En 1821, il eut le commandement en chef des troupes autrichiennes destinées à agir dans le Piémont, à l'occasion des troubles qui y survinrent à cette époque. Il mourut à Milan, en 1825.

BU C (JEAN-BAPTISTE D.), né à la Martinique en 1717, mort, en 1795, à Paris, rempli, en France et aux colonies, des places importantes, où il rendit de grands services par la justesse des vues et sa sévère probité. Ce fut principalement sous le ministère de M. de Choiseul, auquel il fut toujours très attaché, et comme syndic de la compagnie des Indes ou chef des bureaux des colonies, qu'il fit prendre, à cette branche du commerce, de nouveaux développements. Il s'appliqua surtout à adoucir la rigueur des lois prohibitives qui régissaient la matière, et parvint ainsi aux plus heureux résultats.

BUCH (LEOPOLD DE), membre de l'académie des sciences de Berlin, et correspondant de l'institut de France, né dans les états prussiens, a fait de nombreux voyages géologiques et minéralogiques en Europe, qu'il a parcourus depuis les Calabres jusqu'à la Laponie. En 1815, il fit un voyage aux îles de Madère et des Canaries, d'où il revint, en 1816, en Angleterre, qu'il explora ainsi que le nord de l'Irlande. Il a publié : *10 Observations géologiques faites dans un voyage en Allemagne et en Italie*, Berlin, 1802, 2 vol. in-8° ; *20 Voyage en Norvège et en Laponie*, fait de 1806 à 1810, Berlin, 1810, 2 vol. in-8° ; la traduction française de cet ouvrage intéressant, revue par M. de Humboldt, ami de l'auteur, et augmenté d'un *Mémoire de M. de Buch sur la limite des neiges perpétuelles dans le nord*, a paru en 1816, Paris, 2 vol. in-8° ; elle est de M. Eyriès.

BUCH (CHARLES-LOUIS), ancien avoué à Munster, né à Burgsteinfurt, le 27 décembre 1753. Il est auteur de plusieurs écrits politiques, parmi lesquels il y en avait un sur cette question : *Les paysans des contrées où les lois françaises ont détruit la servitude, peuvent-ils, depuis le retour de l'ancien ordre de choses, compter avec quelque fondement sur la continuation de leur liberté ?* Buch publiait ce mémoire en 1814 ; on doit penser qu'il dut produire une grande sensation ; on n'y a pas encore répondu. Buch est mort dans cette ville, le 17 janvier 1821.

BUCHAN (GUILLAUME), médecin écossais, né, en 1729, à Ancram, dans le comté de Roxburg, fit ses études à Edimbourg, et, après y avoir résidé quelques années, vint s'établir à Ackworth, où il devint médecin de l'hôpital des enfants trouvés, place qu'il conserva jusqu'à la dissolution de cet établissement. Il retourna ensuite à Edimbourg. Il est mort à Londres en 1805. Il est célèbre surtout par son ouvrage sur la médecine populaire qui a obtenu un succès vraiment extraordinaire, quoique entaché de tous les défauts inhérents au genre. Voici la liste de ses ouvrages : *10 Letter to the patentee concerning the medical properties of the fleecy hosiery*, Londres, 1790, in-8° ; *20 Observations concerning the prevention and cure of venereal disease*, Londres, 1790, in-8°, traduit en allemand par C.-J.-F. Leune, Leipsick, 1800-1801, 2 vol. in-8° ; *30 Observations concerning the diet of the common people, recommending a method of living less expensive and more conducive to the health than the present*, Londres, 1797, in-8°. Ce traité de médecine populaire a eu dix-huit éditions en Angleterre ; il a été traduit en allemand par Kurt Sprengel, Aftembourg, 1792, in-8°, et en français par Daplonil, 1776, in-8° ; cette traduction a été souvent réimprimée, et porte le titre de *Médecine domestique*, 5 vol. in-8°. *40 Advice to mothers on the subject of their own health and on the means of promoting the health, strength and beauty of their offspring*, Londres, 1803, in-8°, traduit par Duverne de Presle, Paris, 1804, in-8°.

BUCHAN (ELISABETH), née, en 1738, à Pitmycan, dans le nord de l'Ecosse, vint à Glasgow à l'âge de vingt-un ans, et fit connaissance avec un ouvrier nommé Robert Buchan qu'elle épousa. Elle abandonna alors la doctrine épiscopale, dans laquelle elle était née, pour embrasser les opinions de son mari, qui s'était engagé dans la secte des *Burgher seceders*. Elle devint, elle-même, en 1779, le chef d'une secte d'illuminés qui prenaient le nom de *Buchanistes*, et dont la doctrine consistait à soutenir qu'à la fin du monde, qui devait être prochaine, les buchianistes échapperaient seuls à la destruction totale, et seraient gouvernés, pendant mille ans, par J.-C., après avoir d'abord été enlevés au ciel. Elle entraîna à ses opinions le ministre d'Irvine et d'autres ecclésiastiques, et ne cessa de faire des prosélytes qu'au moment où, en 1790, la populace d'Irvine s'attroupa autour de la maison du ministre et en brisa les vitres. Elisabeth sortit alors d'Irvine, et alla s'établir dans une ferme des environs de Thornhill, où elle est morte en 1791 ; sa secte lui a peu survécu.

BUCHANAN (CLAUDIOS), théologien anglais, né à Cambuslang, près de Glasgow, en 1766, fit ses études au collège de Glasgow, et prit les ordres à celui de Cambridge. Il quitta sa patrie en 1796, pour passer aux Indes, où il ne tarda pas à devenir principal du collège du fort William, dans le Bengale, et s'est toujours distingué par son zèle pour la propagation du christianisme dans les possessions de cette partie du monde. Il fonda, en 1804, un prix de 200 guinées à l'université de Cambridge, pour la meilleure dissertation en prose sur les moyens de civiliser les colonies anglaises dans les Indes, et de répandre les lumières de la religion dans toute l'étendue des Indes. Le docteur Buchanan mourut en 1815, au moment où il était occupé de l'impression d'une édition de son *Nouveau Testament syrien à l'usage des chrétiens-indiens*. Il a publié en outre, les *Quatre premiers années du collège du fort William dans le Bengale*, in-4°, 1800 ; *Mémoire sur la nécessité d'un établissement ecclésiastique dans l'Inde britannique*, in-4°, 1805, deuxième édition ; *Recherches chrétiennes en Asie*, in-8°, 1811, cinquième édition, 1813 ; *Plusieurs sermons sur*

différents sujets intéressants, in-8o, 1812; *Court aperçu sur l'état des colonies anglaises en Asie, sous le rapport de l'instruction religieuse*, in-8o, 1813; *A letter to the East India Company in reply to the statements of Charles Butler concerning the idol Jaggernaut*, in-8o, 1813; *An apology for promoting christianity in India*, in-8o, 1813.

BUCHANAN (JOHN-LANN), originaire de Menteith dans le comté de Perth en Écosse, commença ses études à l'école grammaticale de Callendar, et les acheva à l'université de Glasgow. Il fut, pendant plusieurs années, adjoint de Menzies, ministre de Comrie; puis il passa aux îles en qualité de ministre-missionnaire de l'église d'Écosse. Il revint ensuite à Londres, où il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité celtique. On lui doit entre autres ouvrages : 1o *Voyage dans les îles Hébrides occidentales*, de 1790 à 1792, 1793, in-8; 2o *Défense des montagnards écossais et de quelques savants littérateurs en particulier*, 1794, in-8o; 3o *Tableau général des pêcheries de la Grande-Bretagne*, 1794, in-8o. Sa dispute avec le docteur Guillaume Thomson, au sujet des antiquités celtiques, est consignée dans l'*European Magazine*.

BUCHANAN (FRANÇOIS), docteur en médecine, membre des sociétés royale et des antiquaires de Londres, et de la société asiatique de Calcutta, a publié un *Voyage de Madras dans le Mysore, le Canara et le Malabar*, 1807, 3 vol. in-4o; 2o différents *Mémoires* dans les *recherches de la société asiatique*, et dans les *transactions de la société linéenne*.

BUCHET (JACQUES-BONAVENTURE), officier de la légion d'honneur, maréchal-de-camp, etc., né à Gy en Franche-Comté, le 14 juillet 1746; il fut fait lieutenant au régiment de Strasbourg, artillerie, le 13 juillet 1766, capitaine, puis lieutenant-colonel en 1792. Il fut alors appelé à l'armée du Nord, d'où il passa à celle de la Moselle, et rendit, dans son arme, des services qui lui valurent, le 13 novembre 1793, le grade de colonel. Tombé dans les mains des Anglais, le 13 octobre de l'année suivante, il resta prisonnier jusqu'en 1795. Il retourna en France, reprit son service, et fut employé aux armées d'Angleterre, du Danube et du Rhin. La paix conclue, il se rendit aux camps de Bayonne et de Saintes, passa en Amérique, revint à l'armée d'Italie, et fut fait général de brigade, le 19 septembre 1805. Les connaissances qu'il possédait dans son arme, les preuves de courage et de talent qu'il avait données, lui valurent, l'année suivante, le commandement de l'école d'artillerie d'Auxonne, qu'il conserva jusqu'au 3 septembre 1809, époque où il se retira du service.

BUCHOLZ (GUILAUME-HENRI-ETIENNE), médecin, né à Bernbourg dans la principauté d'Anhalt, le 23 décembre 1734. Après avoir fait ses humanités dans cette ville, il alla étudier la pharmacie à Magdebourg. Il travailla long-temps à Weimar dans le laboratoire de Jakobi, où il devint habile chimiste, et prit la résolution d'embrasser la profession de médecin. En 1761, il se rendit à Iéna, et y étudia la médecine avec tant d'ardeur qu'en moins de deux ans il repêta le bonnet de docteur. Il ne tarda pas après son retour à Weimar à être nommé médecin du prince. Bucholz fut admis en 1769 au nombre des membres de l'académie des curieux de la nature. Il a travaillé à plusieurs journaux littéraires, et a traduit en sa langue un grand nombre d'ouvrages français, anglais ou italiens. Il mourut à Weimar le 16 décembre 1798. On a de lui plusieurs ouvrages intéressants; nous ne citerons que les principaux : *Tractatus de sulphure minerali*, Iéna, 1762, in-4o; *Essai sur l'acidum pingue* de Meyer, Weimar, 1771, in-8o; *Essais sur la médecine légale et son histoire*, Weimar, 1782 à 1792, 4 part. in-8o;

Sur les bains de Ruhla, Eisenach, 1795, in-4o; enfin il a publié une foule de *Mémoires* dans les différents journaux scientifiques de son pays.

BUCHOLZ (CARSTEN-FRANZ), fils du précédent, naquit à Eisleben, ville du comté de Mansfeld, le 19 septembre 1770. Il montra dès son jeune âge un goût décidé pour la pharmacie, la chimie, la botanique et la minéralogie. Il travailla dans le laboratoire d'un pharmacien, à Mulhausen, vers 1793, lorsqu'il fit la découverte de l'acétate de baryte, et publia un *Mémoire* sur la cristallisation de ce sel. Peu de temps après il vint à Erfurt, conduisit la pharmacie de C. F. Voigt, et s'adonna entièrement aux travaux chimiques. Cependant, à l'exemple de son père, il eut le désir de devenir docteur en médecine, et, en 1801, il prit ce titre à l'université de Rinteln, et, l'année suivante, à la faculté d'Erfurt, dans laquelle, deux ans après, il fut nommé professeur de philosophie. Il mourut dans sa ville natale, le 9 juin 1818. Ses principaux ouvrages, tous écrits en allemand et dont nous ne connaissons pas de traduction, sont : 1o *Manuel des chirurgiens, médecins et pharmaciens*, etc., Erfurt, 1795, in-8o; *Essai sur la préparation du cinabre par la voie humide*, Erfurt, 1801, in-8o; *Éléments de pharmacie et de chimie pharmaceutique à l'usage des élèves*, Erfurt, 1802, in-8o; *Manuel du chimiste et du pharmacien*, Weimar, 1806, in-8o; *Théorie et pratique des opérations chimico-pharmaceutiques*, etc., Leipzig et Bale, 1812, 2 vol. in-8o, 1819, in-8o. Outre ces ouvrages, Bucholz a encore publié d'excellents *Mémoires* insérés dans le *Journal de pharmacie* de Trommsdorff; les *Annales de chimie* de Croll; le *Journal de chimie* de Scherer; les *Annales de physique* de Gilbert, et autres recueils périodiques d'Allemagne.

BUCHOLZ (FRANÇOIS), fut d'abord professeur à l'académie militaire de Brandebourg, et se fita ensuite à Berlin. On lui doit de nombreux ouvrages sur l'histoire et la politique qui offrent un grand intérêt par l'originalité et la hardiesse de ses opinions. Il débute d'abord par des morceaux insérés dans le *Journal historique et politique* de M. Wolman en 1801 et 1804, in-8o. Il publia ensuite *Exposition d'une nouvelle loi de gratification pour le monde moral* (en allemand), Berlin, 1802, in-8o; *Moïse et Jésus, ou sur le rapport intellectuel et moral des Juifs et des Chrétiens*, Berlin, in-8o. L'auteur prétend, dans cet ouvrage, que la France n'a point connu l'esprit du peuple juif, lorsqu'elle lui a accordé l'exercice des droits civils; et il pense qu'elle agit avec beaucoup plus de sagesse lorsque, sous Philippe-Auguste, elle les lui bannit, et reprit, par la force, les richesses qu'ils lui avaient arrachées par la ruse. *Recherches sur la noblesse héréditaire et sur la possibilité de son existence dans le dix-neuvième siècle avec les tableaux de l'état social dans le royaume de Prusse jusqu'au 14 octobre 1806*, Leipzig, 1807; *Rome et Londres, ou sur la nature d'une prochaine monarchie universelle*, Tullinge, 1806. M. Bucholz a encore réuni différents mémoires sous le titre d'*Opuscules historiques et politiques*, 2 vol., Berlin, 1808. Il composa de plus un manuel, très estimé, de la langue et de la littérature espagnole. On lui attribue généralement la *Galerie des caractères prussiens*, ouvrage publié en français, et dans lequel ses compatriotes sont traités avec tant de sévérité, qu'on a supposé qu'il avait été écrit sous l'influence du gouvernement français de cette époque.

BUCHON (JEAN-ALEXANDRE), est né à Menetun-Salon, pres de Bourges, département du Cher, le 20 mai 1798. La vie d'un homme aussi laborieux étant tout entière dans ses écrits, parcourir la série chronologique de ceux-ci, ce sera donner la biographie complète de leur auteur M. Buchon a

publié : 10 la *Vie du Tasse*, qui est en tête du 1^{er} volume de la traduction de la *Jérusalem délivrée* par M. Baour-Lormian, 1819, 3 vol. in-⁸; 20 la traduction de l'*Histoire abrégée des sciences métaphysiques, morales et politiques, depuis la renaissance des lettres*, par Dugald Stewart, 1820 à 1821, 2 vol. in-80; cette traduction est précédée d'un discours préliminaire sur les scolastiques et sur l'école philosophique écossaise; 30 une traduction des *Lois attiques*, insérée dans les *Antiquités grecques*, traduites de l'anglais de Robinson, par Leduc et Buchon, 1822, 2 vol. in-80; 40 le vaste répertoire historique intitulé : *Collection des chroniques nationales françaises, écrites en langue vulgaire du 13^e au 16^e siècle, avec des notes et des éclaircissements*, 1824, et années suivantes : cette collection doit former soixante volumes, qui comprendront les meilleurs chroniqueurs de l'époque, tels que Froissard, Monstrelet, Saint-Remy, Chastellain, Duclercq, etc. ; elle sera précédée de trois volumes, renfermant un *Essai sur l'histoire littéraire, domestique, religieuse et civile de la France pendant ces trois siècles si importants*; 50 *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée*, écrite en vers politiques (en grec) par un auteur anonyme, traduite pour la première fois d'après le manuscrit grec inédit, 1825, in-⁸ : ce poème forme le tome 4^e de la *Collection des Chroniques nationales*, et est le seul ouvrage dans lequel on puisse apprendre les événements qui ont signalé la conquête du Péloponèse par les Français au 13^e siècle; 60 *Atlas géographique, statistique, historique et chronologique des deux Amériques et des îles adjacentes*, traduit de l'atlas exécuté en Amérique sur le plan de Le Sage, corrigé et augmenté de nouvelles cartes pour la constitution et la formation progressive des États-Unis, les possessions françaises, les nouveaux états américains, et les îles de Cuba et d'Haviti, 1825, 1 vol. in-f^o de 60 cartes. On a encore de M. Buchon : *Documents historiques sur les derniers événements arrivés en Sicile*, 1821, in-⁸; et *Voyage d'un jeune Français en Irlande en 1818*, inséré dans le *Journal des Voyages*; il a donné dans l'hiver de 1821 sept lectures à l'athénée sur l'*histoire de l'art dramatique en Angleterre*; il a été successivement un des rédacteurs du *Censeur européen* et du *Constitutionnel*, et a fourni quelques articles à la *Revue encyclopédique*, à la *Biographie universelle* et au *Mercur* du 19^e siècle.

BUC'HOZ (PIERRE-JOSEPH), médecin-naturaliste, membre de plusieurs académies, naquit à Metz, le 27 janvier 1731. Il fut d'abord reçu avocat à Pont-à-Mousson, en 1750; mais il abandonna bientôt le droit pour la médecine et surtout pour l'histoire naturelle dont il s'occupa d'une manière plus spéciale. Il a peut-être été le plus fécond de tous les écrivains naturalistes : chaque année, il publiait des traités particuliers, des traductions, des dissertations sur toutes les parties de la médecine, de l'agriculture, de l'histoire naturelle; mais ces compilations, faites à la hâte, sont remplies d'omissions et d'erreurs. Il n'a pas laissé moins de 30 volumes in-f^o, y compris les planches; 4 à 6 vol. in-40; 40 in-80; 48 vol. in-12, et plus de 100 dissertations la plupart in-folio. Ersch a donné, dans sa *France littéraire*, la nomenclature prodigieuse des ouvrages de Buc'hoz; nous nous contenterons d'indiquer les principaux : 10 *Discours sur la botanique*, 1760, in-80; 20 *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois évêchés*, 1762, 13 vol. in-80; nouv. édit. 1769, 11 vol. in-12; 30 *Médecine rurale et pratique, tirée des plantes usuelles de la France*, 1768, 2 vol. in-12; 40 *Dictionnaire raisonné universel des plantes, arbres et arbustes de la France, considérées relativement à l'agriculture*, etc., 1770, 4 vol. in-80; 50 *Diction-*

naire vétérinaire et des animaux domestiques 1770 à 1774, 6 vol. in-80; 60 *Histoire générale des insectes de l'Europe*, etc., traduite du hollandais, par J. Marett, nouv. édit. 1771, 2 vol. in-40; 70 *Histoire universelle du règne végétal, ou nouveau dictionnaire physique et économique de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe*, 1773, 24 vol. in-f^o, dont 12 de planches; 80 *Dictionnaire des eaux minérales*, 1773, 2 vol. in-80; 90 *Correspondance d'histoire naturelle, ou Lettres sur les trois règnes de la nature*, etc., 1775, 8 vol. in-80; 100 *Traité économique et physique du gros et du menu bétail*, 1778, 2 vol. in-80; 110 *Médecine pratique et moderne*, d'après les ouvrages de Marquet, 1782 à 1785, 3 vol. in-80; 120 *le Jardin d'Eden, ou le Paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon*, 1782 à 1785, 2 vol. in-f^o, avec planches; 130 *Histoire naturelle, physique et médicale de l'homme*, 1784, 4 vol. in-80; 140 *Nouveau traité physique et économique, par forme de dissertations, de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe*, 1785 à 1788, 2 vol. in-f^o; c'est une nouvelle édition d'une partie du n^o 7; 150 *Art alimentaire, ou Méthode pour préparer les aliments les plus sains pour l'homme*, 1787, 2 vol. in-80; 160 *Traité des arbres et arbustes qu'on peut élever dans la république*, etc., 1801, 3 vol. in-12. M. Villenave a révélé l'existence de deux ouvrages fort curieux de Buc'hoz, dont voici les titres : *Dissertation, en forme de compte rendu, de Buc'hoz à la république française, dans la personne de ses directeurs et de ses représentants*, in-f^o; *Dissertation en forme d'appel du tribunal de la grande nation à l'Univers entier*, Buc'hoz, dit M. Villenave, appelle sa patrie infame, parcequ'elle lui préfère Aldrovandi; il demande une place, ou la déportation, ou la mort, et il finit par copier l'imprécation de Camille contre Rome. Buc'hoz, dit un biographe, sans goût, sans génie, sans netteté dans les idées, comme Aldrovandi, employa comme lui une longue vie et sa fortune à rassembler les matériaux d'une histoire naturelle complète; mais, ces matériaux, il ne sut pas les choisir et les mettre en œuvre; et, en cela, il est fort inférieur au naturaliste de Bologne, qui n'avait pas les mêmes moyens à sa disposition. Cet infatigable compilateur est mort à Paris, le 30 janvier 1807; il avait été médecin de Stanislas, roi de Pologne.

BUCKINGHAMSHIRE (ROBERT, baron HOBART). Voy. HOBART.

BUCQUET (CÉSAR), est à peine connu, et fut un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité; c'était un simple meunier qui, né avec un esprit observateur, chercha et parvint à améliorer les routines qu'on lui avait transmises sur la manière de moudre le blé. Ses succès en ce genre paraissent incroyables, s'ils n'étaient pas attestés par l'expérience et des témoignages authentiques. Il perfectionna les moutures, procura aux pauvres un pain meilleur et plus substantiel, et épargna 1,200 livres de farine, c'est à dire 1,600 livres de pain par jour à l'hôpital-général de Paris, dont il était le meunier. Ce bon citoyen est resté dans l'obscurité de son état; les préteurs de l'époque n'auraient rien gagné à l'en tirer; lui-même, content de faire le bien, ne cherchait pas à s'en prévaloir, pour se faire une réputation. L'abbé Beudeau est le seul qui l'ait cité comme un de ces hommes dont l'humanité s'honore. C'est à ce titre que nous en parlons dans cette Biographie, ainsi que pour avoir publié divers ouvrages, entre autres, son *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et sur la mouture économique*, qui a remporté l'accessit, sur cette question, que l'académie des sciences avait proposée en 1786; ce mémoire avait été précédé d'un ouvrage également utile,

intitulé : *Traité pratique de la conservation des grains, des farines, et des élues domestiques*, imprimé en 1783, in-80. Cet ami des hommes est mort au commencement du dix-neuvième siècle.

BUECKING (JEAN-JACQUES-HARRI), médecin et chirurgien à Wollenbuttel, ville où il naquit le 25 janvier 1749, a publié : *Dissertatio de carbunculo maligno*, Helmstaedt, 1771, in-40; *Dissertatio epistolaris de febre tertiana epidemica*, Wollenbuttel, 1773, in-40; *Anleitung zum Aderlassen fuer gueltig und angrhnde Wundarzte*, Stendal, 1781, in-80; *Wollstaendige anweisung zum Zahnauziehen fuer angehende Wundarzte*, Stendal, 1783, in-80; *Ueber das Temperament Jesu Christi*, Stendal, 1783, in-40; *Gedichte eines Liebenden*, Stendal, 1783, in-80; *Der Arzt und der Aferarzt zur Belehrung und Warnung fuer Publikum*, Stendal, 1783, in-80; *Wie soll ein Wundarzt sich geschick bilden?* Stendal, 1783, in-80; *Gründliche Abhandlung von Lackrissen*, Stendal, 1784, in-80; *Kritische Beluechtung eines vor kurzen erschienenen Sendschreibens : der jetzige Arzt ist das nicht, was ehemals der alte war, is nicht was er seyn soll*, Stendal, 1784, in-80; *Die kunst des Buchbindens*, Stendal, 1785, in-80; *Stad-Am-Hof*, 1807, in-80; *Der gutartige karbunkel und dessen medizinisch-chirurgische Heilung*, Stendal, 1786, in-80; *Sammungen von Aufsätzen und Beobachtungen aus den meisten Theilen der Arzneywissenschaft*, Stendal, 1789, in-80; *Das allerneueste Saechsische kochbuch*, Vienne, 1789, in-80; *Abhandlung vom kniescheidenbruch*, Stendal, 1790, in-80; *Diaetetisches und ækonomisches Kochbuch*, Stendal, 1790, in-80; *Zugabe zur Sammlung von Aufsätzen und Beobachtungen*, Stendal, 1791, in-80; *Sendschreiben an Hrn Hofmedicus Wichmann in Hannover ueber desselben Antologie der Kraetze*, Stendal, 1791, in-80; *Beitrag zur Zeichenlehre in krankheiten, vornehmlich in Ruucksicht auf den Landmann und zu dessen Nutzen*, Stendal, 1793, in-80; *Medicinische und physikalische Erklærung Teutscher Sprichwörter und sprichwörter ichen Redensarten*, Stendal, 1797, in-80; *Taschenbuch fuer Lehrlinge der Wundarznekunst*, Stendal, 1789, in-80; Buecking a inséré de nombreux articles dans une foule de journaux littéraires allemands.

BUETTNER (CHRISTIAN-GUILLAUME), célèbre naturaliste et philologue allemand, naquit le 26 février 1716, à Wollenbuttel, où son père était pharmacien. Buettner qui était destiné à suivre la même profession, fut employé de bonne heure à la préparation des médicaments, et ne regut qu'une éducation irrégulière; ce qui nuisit beaucoup, dans la suite, aux progrès qu'il aurait pu faire faire aux sciences qu'il cultivait avec passion. Après avoir été employé dans diverses pharmacies à Leipzig, à Breslaw, à Francfort-sur-l'Oder, et enfin à Copenhague, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, il se mit à voyager, visita l'université d'Upsal, passa en Dalmécarlie, s'enfonça même jusque dans la Laponie, puis se dirigeant par Dronheim vers la Norvège, il s'embarqua sur un vaisseau écossais à Borgen, et arriva en 1736 à Edimbourg, où il apprit le gallice, quoique cet idiome n'eut pas encore été illustré par les poésies d'Ossian. Dillenius, son compatriote, désirait le retenir à Oxford, pour lui laisser, après sa mort, sa chaire de botanique; mais il dut céder aux instances de son père, qui le rappelaît dans sa patrie: il s'arrêta néanmoins, un an, à Leyde pour y suivre les cours de Boerhaave; c'est dans cette ville qu'il fit la connaissance du jeune Linnée, avec lequel il partagea même son logement, pendant tout le temps qu'il demeura en Hollande. Ses connaissances étaient bien supérieures à celles du jeune suédois, et lorsque celui-ci s'illustra, Buettner s'était déjà acquis une réputation, peut-être plus grande encore, dans

la philologie et la glossologie. Aussi, n'eut-il jamais une très haute opinion de Linnée et de son système sexuel. Revenu à Wollenbuttel, il dirigea l'officine de son père; mais regrettant le temps que les affaires le forçaient de dérober à l'étude, et voulant d'ailleurs se soustraire à l'espèce de despotisme que la société des francs-maçons exerçait alors dans le duché de Brunswick, en forçant les personnes que leurs opinions en éloignaient le plus, de s'y faire initier, il renonça à sa pharmacie, et préféra, à un état lucratif, une existence voisine de la pauvreté. Dans sa retraite, il s'occupait à mettre en ordre les connaissances très variées qu'il avait rapportées de ses voyages, et, pendant dix années, il partagea son temps entre l'histoire naturelle, l'histoire et surtout les langues; car son goût le portait particulièrement à comparer les idiomes entre eux, à en suivre la filiation, et à en chercher les racines, ce qui le conduisait à des hypothèses sur l'origine des peuples, leurs migrations et leurs dégénéralions. En 1748, l'arrivée du roi George II à Gœttingue, lui inspira le désir de se rendre dans cette ville; il se proposait de n'y rester que peu de temps, mais les trésors de la bibliothèque le retinrent. Il n'y avait point encore, à cette époque, de cours d'histoire naturelle dans cette université ni dans toutes celles de l'Allemagne. Buettner sollicita, en 1775, le titre de commissaire-royal, se fit recevoir, en même temps, docteur en philosophie, obtint, trois ans après, une chaire extraordinaire de philosophie qu'il changea, en 1763, contre la place de professeur ordinaire; et, pendant vingt-cinq ans, il fit très régulièrement les premiers cours d'histoire naturelle qui aient été entendus en Allemagne. Buettner possédait un cabinet très riche, commencé, cent ans auparavant, par Nicolas-Guillaume Ellrich, son aïeul maternel, et à l'augmentation duquel il n'avait cessé de travailler; il le vendit, en 1773, à l'université de Gœttingue, moyennant une pension viagère. Le duc de Weimar lui acheta aussi sa bibliothèque, en lui laissant le soin de la surveiller, et en lui accordant en outre un logement dans son château d'Iéna où était placée sa bibliothèque. C'est là que ce savant, renonçant à l'instruction publique, passa les dix-huit dernières années de sa vie, dans la culture exclusive des lettres. Il mourut le 26 février 1801. Buettner a peu écrit, mais il a laissé dans les sciences, dont il s'est occupé, des traces plus durables qu'un grand nombre des écrivains les plus féconds; il a réglé la direction que les études philologiques ont prises vers la fin du dernier siècle, et contribué, soit par ses ouvrages, soit par la rare libéralité avec laquelle il communiquait les résultats de ses recherches, à éclaircir les questions difficiles dont Schlætzter, Gatterer, et Michaelis ont donné depuis la solution; le premier envisagea les langues monosyllabiques de l'Asie orientale, sous leurs vrais rapports, en les plaçant à la tête de son tableau des idiomes de l'Asie, comme étant plus rapprochés de l'origine du langage que les polysyllabiques, opinion qu'Adelung a adoptée depuis. Ce fut encore lui qui donna la première table généalogique raisonnable des alphabets connus et la première glossographie. A de rares talents, à une mémoire prodigieuse, à une érudition presque effrayante, il joignait les qualités les plus bizarres et l'originalité la plus singulière. Ne s'accordant que le plus strict nécessaire et vivant avec une sobriété in croyable, il consacrait toutes ses économies à enrichir sa bibliothèque, même après l'avoir vendue... Entouré sans cesse de chiens et de singes, qu'il aimait avec passion, il encombra l'une après l'autre les diverses chambres de son appartement de livres et des objets curieux qu'il

achetait sans cesse, et se plaisait au milieu de ce désordre, qu'une malpropreté peu commune, la vapeur du mauvais tabac qu'il fumait du matin au soir, et la fumée d'une lampe, allumée nuit et jour, contribuaient à rendre plus choquant. Sa passion pour les animaux lui avait suggéré, sur la fin de ses jours, des idées singulières. Il préférait Caïn l'agriculteur à Abel, le meurtrier d'innocents agneaux, et il excusait la fratricide en disant que, puisque personne n'était encore mort sur la terre, Caïn ne pouvait connaître les conséquences de son action. Il prétendait aussi que les tremblements de terre ne sont pas des phénomènes physiques, comme on l'entend ordinairement, mais qu'ils tiennent à ce qu'un vertige épidémique, s'emparant d'une grande masse d'hommes, leur fait croire à tous que le sol tremble sous leurs pieds. Il ajouta à ces faiblesses, celle de chercher la quadrature du cercle. Dans un âge fort avancé, il apprit à faire des vers latins, et exerçait surtout sa verve contre la France que la révolution lui avait rendue odieuse. On a de lui les ouvrages suivants, presque tous en allemand : 10 *Tableaux comparatifs des alphabets des différents peuples*, etc., 1771 et 1779, 2 part. in-40; malheureusement l'ouvrage est demeuré incomplet; 20 *Explication d'un almanach impérial du Japon*, 1773; 30 *Observations sur quelques espèces de taenia*, 1774; 40 *Ta-bu a alphabetorum hodiernorum*, 1776; 50 *Liste des noms d'animaux usités dans l'Asie méridionale*, 1784; 60 *Sur les Chinois*, inséré dans le *Mercur de Wiewland*, 1784, no 7. Il a laissé, en manuscrit, son *Prodomus linguarum*, qui l'avait occupé pendant cinquante ans.

BUFFON (PIERRE LÉONARD, chevalier de), frère du grand homme de ce nom, maréchal-de-camp, né à Buffon, près de Montbard, en 1734, servit d'abord, comme volontaire, dans le régiment de Navarre, infanterie, obtint, pendant la guerre de sept ans, les grades de major et de lieutenant-colonel dans celui de Lorraine, et fut nommé, par Louis XV, maréchal-de-camp, en 1770. A la première restauration, Louis XVIII le décora de la légion d'honneur. Le chevalier de Buffon est mort, en 1825, âgé de quatre-vingt-onze ans.

BUFFON (H.-M.-L.-M., comte de), fils de notre célèbre naturaliste, naquit en 1764 à Montbard, et périt sous la hache révolutionnaire, le 20 juillet 1794, sept jours avant le 9 thermidor. Il avait reçu une éducation qui le rendait propre à remplir différentes fonctions. Il préféra l'état militaire, et se trouvait major en second du régiment d'Agenois, à l'époque de la révolution. Il suivit d'abord le parti du duc d'Orléans, dans lequel il avait été entraîné par sa première femme; mais il le quitta bientôt, quand il connut les motifs secrets de cette détermination. Il divorça, et épousa la nièce du célèbre Daubenton. Arrêté, comme suspect, en 1793, et enfermé au Luxembourg, au moment où l'on imagina une prétendue conspiration de la part des détenus, il y fut impliqué et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il montra beaucoup de fermeté dans ses derniers moments, et s'écriait en allant à l'échafaud : « Citoyens, je me nomme Buffon ! » mais ces paroles furent entendues avec indifférence. Buffon n'avait pas hérité du génie de son père, mais il n'était pas dépourvu de talent, comme on se plaît à le dire; l'auteur de cet article a vu, il y a bien des années, des vers très agréables de Buffon fils, cités par Laharpe. Le père a lui son fils comme Pierre Corneille à Thomas. C'est d'après cette opinion accréditée qu'on cite l'anecdote suivante : Le grand Frédéric, admirateur passionné du père, vit le fils dans sa jeunesse; et en le présentant aux dames de sa cour : « Voilà, mesdames, dit-il, le fils de l'il-

lustre Buffon; mais ce n'est pas son meilleur ouvrage. » Nous avons peine à croire que le Grand-Frédéric ait tenu ce propos. C'est un bon mot, ou plutôt une mauvaise plaisanterie indigne de lui; c'était humilier ce roi que sans doute il prétendait honorer. On le plaisantait aussi en France sur la disproportion qui existait entre son père et lui; on l'appelait souvent, dans la société, le *petit-fils de son grand-père*, et il risait lui-même le premier de cette plaisanterie toute française. — Il a laissé un fils naturel nommé Victor, qui avait fait de bonnes études au lycée impérial (aujourd'hui collège de Louis-le-Grand). Entré comme sous-lieutenant dans l'état militaire, il fut remarqué par le général Junot, qui en fit son aide-de-camp. Il s'est particulièrement distingué en Espagne, à la prise de Saragosse, et il a cessé d'être en évidence depuis la restauration.

BUGEAUD (THOMAS-ROBERT), colonel du 14^e régiment de ligne, né à Limoges, département de la Haute-Vienne, le 15 octobre 1784, entra au service comme grenadier velite dans les grenadiers à pied de la garde impériale, et fit les campagnes de 1804 à 1815. Blessé au jarret d'un coup de feu, à la bataille de Pultusk en Pologne, le 26 décembre 1806, il se distingua à l'assaut de Lérida, le 13 mars 1810; au combat de Turisfa, le 15 juillet; au siège de Tortose, le 28 décembre, et au siège de Taragonne, le 11 mai 1811; en avril 1812, au combat d'Yecla, qui ne fut en quelque sorte que le prélude de trois autres qui eurent lieu le lendemain, et le surlendemain à Wilna, à Castalla et à Barja. Cet officier supérieur se signala de nouveau au combat d'Orda en Catalogne, où il détruisit, pendant la nuit, à la tête d'un bataillon, le 27^e régiment anglais. En juin 1814, le brave Bugeaud, fut employé à l'armée des Alpes. En juin 1815, à l'affaire de l'Hôpital sous Conflans en Savoie, avec dix-sept cents hommes et quarante chevaux, il culbuta sept à huit mille hommes d'infanterie autrichienne, que soutenaient cinq cents chevaux et six pièces de canon, et fit éprouver à l'ennemi une perte de deux mille morts, lui enleva quatre cents hommes, et resta maître du champ de bataille.

BUGET (le baron), fils d'un chirurgien de Bourg-en-Bresse, était destiné à l'état ecclésiastique. Il préféra le parti des armes, et s'enrôla au commencement de la révolution dans un bataillon de volontaires. En 1793, il se trouvait au siège de Toulon, en qualité de chef de brigade. Il se distingua ensuite à l'armée d'Italie, où il fut nommé général de brigade, le 10 juillet 1798; devint, en 1799, commandant de la forteresse de Ceva, qu'il fut obligé de rendre à l'armée austro-russe, et fut, sous le gouvernement consulaire, successivement employé dans le département des Ardennes et à Toulouse. La guerre d'Espagne lui fournit de nouvelles occasions de se faire remarquer. Il prit part aux premiers succès qui y distinguèrent les Français, et contribua à la prise de Lérida, en dirigeant l'assaut qui rendit les Français maîtres de cette place. Il ne quitta l'Espagne que lorsque les événements de 1813 forcèrent nos armées de rentrer en France.

BUHAN (J.-M.-PASCAL), membre de la société philotechnique, bâtonnier des avocats de Bordeaux, mort en février 1822. Il fut du nombre des citoyens de cette ville qui adhérèrent à la résolution du 22 mars 1814; cette circonstance, jointe au crédit de ses amis, a valu à sa veuve une pension de 1,200 francs. On a de lui quelques ouvrages de jurisprudence et de littérature variée, parmi lesquels nous citerons : 10 *Il faut un état, ou la Revue de l'an 6*, in-80, an 7; 20 *Revue des auteurs vivants grands et petits*, 1796, in-80; 30 *Ré-*

flexions sur l'étude de la législation, in-8°, 1796.

BUHLE (JEAN-THÉOPHILE-GOTTLIEB), savant philologue et philosophe allemand, né à Brunswick, le 27 septembre 1765, mort dans la même ville, le 10 août 1821, enseigna la philosophie, à l'université de Göttingue, dès 1787. Il fut nommé, en 1804, professeur de la même science, à l'université de Moscou, et reçut, en même temps, le titre de conseiller de cour. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de philologie et de critique, mais son *Histoire de la Philosophie moderne* l'a surtout rendu célèbre. On a de lui : 1° *Observations critiques sur les monuments historiques de la civilisation des Celtes et des Scandinaves*, Göttingue, 1788, in-8°; 2° *Manuel de l'Histoire de la philosophie, et d'une littérature de la même science*, ibid., 1796 à 1804, 8 vol. in-8°; 3° *Précis de la Philosophie transcendante*, ibid., 1798, in-8°; 4° *Manuel du Droit naturel*, ibid., 1799, in-8°; 5° *Histoire de la Philosophie moderne, depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant; précédée d'un abrégé de la Philosophie ancienne, depuis Thales jusqu'au quatorzième siècle*, ibid., 1806; traduite en français par J.-L. Jourdan, D. M., Paris, 1816, 7 vol. in-8°; 6° *Origine et Histoire des roses-croix et des francs-maçons*, Göttingue, 1803, in-8°; 7° *Preuves de l'Histoire des peuples qui ont habité ou traversé la Russie avant le neuvième siècle*, en latin, Moscou, 1806, in-4°; 8° *sur l'Origine de l'espèce humaine, et le sort de l'homme après la mort*, 1821. Buhle a été l'éditeur de l'*Aristote*, grec-latin, 1700, 5 vol.; et de l'*Aratus*, grec-latin, 1793 à 1801, 2 vol. in-8°. Ces deux éditions sont très estimées; l'*Aristote* n'est pas complet. On doit encore à Buhle une traduction allemande, de *Sextus Empiricus*, et un grand nombre d'articles de critique, insérés dans plusieurs ouvrages périodiques d'Allemagne.

BUHLER (le baron de), né dans le duché de Mont-Béliard vers 1746, se consacra à la carrière diplomatique au service de la Russie, et fut envoyé dans différentes cours d'Allemagne, puis retourna en Russie, d'où il accompagna Potemkin en Crimée. Il fut nommé ministre plénipotentiaire à Ratisbonne, puis chargé de régler, avec la France, les indemnités à accorder à l'Allemagne; mais, malgré son talent, cette négociation n'eut pas tous les résultats qu'il en attendait; à l'exception de quelques unes, ses demandes furent toutes éludées, et il eut peu d'influence sur les discussions qui s'élevèrent. A son retour en Russie, il fut nommé sénateur. Il fut toujours cité pour sa discrétion, et on rapporte de lui un trait qui le prouve assez : ayant été témoin de la fin du prince Potemkin, de la maladie duquel on n'avait pas voulu instruire le public. Il écrivit le lendemain à un de ses amis : « A présent qu'il est mort, on peut dire qu'il était bien malade. »

BUISSON (MATHIEU-FRANÇOIS-RIGES), naquit à Lyon en 1776. Il était cousin de Bichat, il fut son ami, son disciple et son collaborateur; tout annonçait en lui le savoir et le talent. Il avait fait d'excellentes études, et il était très religieux. Il poussait même l'orthodoxie jusqu'à prétendre pouvoir démontrer anatomiquement que les femmes auraient accouché sans douleur, si notre grand-mère Eve n'eut, en mangeant une pomme, attiré le courroux céleste sur l'espèce humaine. Buisson était pourtant très bon physiologiste dans tous les points qui n'avaient point de rapport avec les dogmes catholiques. Sa mort prématurée, en septembre 1804, affligea les amis des sciences qui avaient été à même d'apprécier son mérite et ses vertus. Il n'a laissé que sa thèse, soutenue à la faculté de médecine de Paris, et publiée sous ce titre : *De la division plus naturelle des phénomènes considérés chez l'homme*, Paris, an 10, in-8°, partant de l'idée que l'homme est « une intelligence servie par des organes, » et disciple en cela de

M. de Bonald, Buisson, scandalisé du langage très peu spiritualiste, mais très physiologiste, que Bichat a parlé dans tous ses ouvrages, voulut combattre le mal qui, suivant lui, devait résulter de quelques expressions hardies échappées à cet homme célèbre. Son livre mérite d'être lu; il est du petit nombre de ceux qu'on lit avec plaisir, avec fruit même, parcequ'ils font penser que Buisson a écrit la plus grande partie de l'anatomie descriptive, publiées sous le nom de Bichat. On lui doit une excellente *Notice biographique* sur ce physiologiste célèbre. Son style était clair et très pur, et plus d'une fois son illustre maître eut recours à sa plume.

BUISSON (madame). Le nom de cette infortunée mérite d'être conservé. Elle avait assisté, en 1794, à Paris, à l'exécution de son amant : elle suit sa dépouille mortelle jusqu'au lieu où, confondue avec d'autres cadavres, elle doit être inhumée. Là, elle flatte la cupidité du fossoyeur pour obtenir la tête de cette victime qui lui est si chère : « Des yeux où » régnait l'amour et que la mort vient d'éteindre, » la plus belle chevelure blonde, les grâces de la » jeunesse flétries par le malheur; voilà, dit-elle, » l'image de celui que je viens chercher. Cent louis » seront la récompense de ce service. » La tête est promise; elle revient seule et tremblante la prendre dans un voile précieux. Mais la nature est moins forte que l'amour : cette malheureuse, épuisée des combats qu'elle éprouvait, tomba au coin de la rue Saint-Florentin, et laisse voir aux yeux effrayés son secret et son dépôt. Transférée au tribunal révolutionnaire, son action fut regardée comme criminelle, on la condamna à mort. Elle marcha au supplice avec joie, heureuse de rejoindre l'objet de son amour.

BULKEY (CHARLES), ministre dissident, né à Londres, en 1719, fit ses études sous le docteur Doddridge, devenu, en 1740, prédicateur à Welford dans le Northamptonshire, vint ensuite à Londres, y embrassa le parti des anabaptistes et mourut en 1799. On a de lui : 1° *Discours sur divers sujets*, in-8°; 2° *Apologie de lord Shaftesbury*, in-8°; 3° *Notes sur Bolingbroke*, in-8°; 4° *Observations sur la religion naturelle et le christianisme*, in-4°; 5° *Esprit de l'Evangile*; 6° *Discours sur les paraboles et les miracles*, in-4°; 7° *Notes sur la Bible*.

BULL (GUILLAUME), né dans la Caroline du sud, en 1709, est le premier Américain qui ait obtenu le grade de docteur en médecine. Il étudia sous le fameux Boerhaave, et soutint en 1734 sa thèse, à Leyde, sur la *colique des peintres*. De retour dans son pays, il exerça, avec éclat, non seulement sa profession, mais de hautes fonctions civiles, telles que celles d'orateur de la chambre des représentants en 1774, de gouverneur de la Caroline du sud, etc. Il mourut à Londres, le 4 juillet 1791.

BULLER (sir ENOCH), naquit le 24 décembre 1764, et fut élevé au collège de Westminster. Il entra dans la marine, à l'âge de 12 ans, sous la protection de lord Mulgrave, avec lequel il se trouva à bord du *Courageux*, lors de l'engagement entre l'amiral Keppel et le comte d'Orvilliers. Il passa ensuite, comme lieutenant, sur le navire le *Sceptre* de 64 canons, et commanda par le capitaine Graves. En 1783, il fut nommé commandeur, demeura six ans à Halifax, occupé à prévenir la contrebande et à veiller à la sûreté des côtes et des havres, et fut chargé, en 1798, de mettre, en état de défense, toutes les côtes méridionales du Devonshire, emploi dont il s'acquitta parfaitement. De 1799 à 1801, il prit une part active, aux blocs de Brest et de Rochefort. Il fut alors nommé au parlement par le bourg d'East-Lox, dans le Cornwall, qui le choisit en même temps pour *recorder*, et le réélut deux fois à la même magistrature. En mars 1803,

il fut nommé au commandement de la *Malta* de 14 canons, et se distingua particulièrement au combat qui eut lieu entre les flottes combinées de France et d'Espagne et la flotte anglaise, le 22 juillet 1805. Dans le fort de l'action, il fut séparé de son escadre par le brouillard, fut attaqué à la fois par cinq vaisseaux, soutint vaillamment ce combat inégal, et parvint à s'emparer du vaisseau espagnol *El Firme* de 74 canons, mais il perdit presque tous ses agrès. En 1808, il fut nommé baronnet de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, contre-amiral de l'escadre bleue en 1800, de l'escadre rouge en 1812, et enfin vice-amiral de la même escadre depuis quelques années.

BULLIARD (PIERRE), naquit à Aubepierre, en Barrois, vers 1742. Il fit ses études à Langres, et, dès son jeune âge, il conçut un goût très passionné pour l'histoire naturelle. Étant encore au collège, il avait formé une petite collection d'oiseaux empaillés par lui-même, et un herbier assez considérable. Après avoir exercé pendant quelque temps un petit emploi à l'abbaye de Clairvaux, et s'y être occupé, dans ses moments de loisir, de botanique et de dessin, il vint à Paris dans l'intention d'y étudier la médecine; mais sa passion pour la botanique lui fit changer de résolution, et il se consacra entièrement à l'étude des végétaux. Lorsqu'il eut conçu l'idée de sa *Flore parisienne*, pour l'exécuter d'une manière utile et neuve, il perfectionna les connaissances qu'il avait acquises dans le dessin, apprit même à graver afin de réunir en lui seul les talents de l'artiste et ceux de l'auteur. Bulliard a peu contribué aux progrès de la botanique: ses vues n'ont été ni profondes ni étendues; mais il a répandu le goût de cette science par ses ouvrages qui ont le mérite de la clarté, et dans lesquels le luxe est justement sacrifié à l'utilité. Il est le premier qui ait employé le moyen économique d'imprimer les plantes en couleur, de manière qu'une seule retouche au pinceau suffît pour que les figures soient parfaitement colorées. On a de lui: *Flora parisiensis*, Paris, 1774, 6 vol. in-80, 66 color.; *Aciptologie française*, ou *Traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux*, Paris, 1778 et 1790, in-12; *Herbier de la France*, ou *Collection des plantes indigènes de ce royaume*, Paris, 1780 à 1793, 150 cahiers in-f0. Cet ouvrage a été très bien accueilli du public, mais il est à regretter que les figures qui sont fort exactes aient été dessinées sur une échelle trop petite. *Dictionnaire élémentaire de botanique*, Paris, 1793. Ce dictionnaire a été refondu par M. L. Cl. Richard. *Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France*, Paris, 1784, in-f0, et 1798, in-80; *Histoire des champignons de la France*, Paris, 1791-1812, in-f0, avec des planches imprimées en couleur. C'est le plus bel ouvrage de Bulliard qui a bien traité cette partie importante de la botanique; depuis, M. le docteur Paulet a donné sur le même sujet un ouvrage beaucoup plus complet. Bulliard avait l'esprit vif, le caractère plein de franchise; il était extrêmement laborieux, et cependant avait peu d'ambition. Il est mort à Paris, en septembre 1793.

BULLOCK. C'est à tort que nous avons écrit *Bulloch* et *Beulloch*. Voyez ce nom.

BULOV (HANS DE), fameux tacticien allemand, naquit avec tous les avantages qui donnent le bonheur, et ne put être heureux; il s'éloigna de la société des hommes, et fut repoussé quand il voulut s'en rapprocher. Né d'un père riche, il fut élevé à l'académie militaire de Berlin, et entra, dès l'âge de quinze ans, dans le régiment de Thiele infanterie, alors en garnison à Berlin. Il s'ennuya bientôt d'un état où il ne fallait qu'une activité machinale, une obéissance passive, et passa dans la cavalerie,

croquant cette arme plus favorable à ses penchants, au caractère hardi, bouillant, fastueux, qu'il tenait de la nature; rien ne lui parut beau comme les exercices de l'équitation. Il se lassa bientôt de cette agitation perpétuelle, et ne rêva plus que la solitude. Polybe, Tacite, J.-J. Rousseau l'occupèrent tout entier, et les hautes méditations que lui fournissait cette lecture, l'eurent bientôt dégoûté de son état. Les Pays-Bas s'insurgeaient alors contre Joseph II; cet événement venait à propos pour le tirer de son apathie; il allait faire triompher la liberté; obtenir son congé, s'engager dans un régiment belge, tout cela fut l'affaire d'un moment; malheureusement, le gouvernement insurgé fut renversé avant qu'il eût trouvé une seule occasion de se distinguer. Il n'était pas corrigé de ses illusions: il vit représenter une tragédie, et voulut être directeur de troupe. Tout est bientôt prêt pour l'ouverture d'un théâtre: comédiens, décorations, costumes tout est rassemblé à grands frais; mais de nouveaux dégoûts que lui ont inspirés des réflexions tardives sur la tâche qu'il va imprimer à son nom militaire et à sa noblesse allemande, le font renoncer à ses projets scéniques; et, comme s'il était honteux de céder à ridicules préjugés, il veut aller chercher en Amérique, chez un peuple nouveau, la perfection sociale, bannie de la vieille Europe; son frère s'associe à ses projets et s'embarque avec lui; mais, trompé dans ses espérances, et n'y trouvant pas ce qu'il y cherchait, Bulov revint dans sa patrie, débarrassé de ses richesses, et désabusé sur ses brillantes fictions. Alors il ne chercha plus le bonheur hors de lui, et se concentra dans ses premières méditations. Le texte de ses idées fut un ouvrage sur l'art militaire, récemment publié par Baerenhorst, auquel il opposa un nouvel ouvrage intitulé: *L'esprit du nouveau système de tactique*, dans lequel, distinguant la stratégie de la tactique, il donne de celle-ci des principes clairs et profonds, et enfin, pour dernier résultat, croit trouver et démontrer que toutes les opérations militaires se réduisent à la forme du triangle. Ce système, qui détruisait toutes les vieilles théories des bataillons prussiens, souleva contre lui tous les routiniers de l'état. Il eut beau demander de l'emploi, chercher des places, il fut repoussé, traité de novateur, de révolutionnaire, et obligé de vendre sa plume à un libraire qui payait le moins possible ce que l'auteur élaborait avec le plus de soin. Ces désagréments, joints à des persécutions de tout genre, lui firent regretter la vie active; il publia un dernier ouvrage (*Histoire de la guerre de 1800*), fort mal payé comme tous les autres, et partit pour l'Angleterre, alluit trouver « la plus exécration des nations, comme il le dit lui-même, mais la seule qui ait de l'énergie, et qui apprécie l'énergie. » Il fut trompé dans ce pays comme ailleurs; avec les fonds que lui avait prêtés un de ses amis, il fit un *Journal sur l'Angleterre*, qu'il publia en Allemagne, et qu'il fut obligé d'abandonner. Un embarras d'argent vint bientôt se mêler à tous les autres: il fit des dettes, ne les paya pas, et fut détenu à King's-Bench; libéré après six mois de captivité, il vint à Paris, où il resta trois ans, chargé de la commission secrète de veiller aux intérêts de l'ordre équestre germanique, qui craignait d'être médiatisé. Les liaisons qu'il y contracta parurent effacer les aspérités de son caractère, et le rendre plus sociable; mais il fréquenta des personnes suspectes, et se brouilla avec la police, qui lui donna l'ordre de quitter la capitale. De retour à Berlin, il signala sa présence en publiant l'éloge de Napoléon, qui venait de le chasser de France, dont il détestait l'ambition, et de qui il avait dit plusieurs fois: « l'ame de cet homme » est froide jusqu'à la cruauté. » Il y soutenait que

Bonaparte, en élevant à son profit le trône impérial, n'avait fait que ce qu'il devait faire. Il arriva de là qu'on crut qu'il jouait un rôle concerté, et qu'il était l'espion de l'homme qu'il défendait. Dès lors les calomnies de toute espèce assaillirent le malheureux Bulow; son aversion pour la société s'en accrût; il s'enferma dans la plus entière solitude, et composa dans sa retraite les ouvrages suivants : *Les Princes de la guerre moderne*, la *Tactique moderne*, l'*Histoire du prince Henri de Prusse*, et le *Journal militaire*, dans lesquels il chercha à se venger par les sarcasmes les plus amers et la plus cruelle ironie, de tout le mal qu'on disait de lui et qu'on lui faisait; mais celui de ses ouvrages qui lui fit les ennemis les plus puissants est son *Histoire de la guerre* de 1805. Elle anima contre lui presque toutes les puissances de l'Europe, et le gouvernement de Berlin, qui paraissait avoir oublié l'auteur, fut obligé, à la demande des ministres étrangers, de le faire arrêter, sans que Bulow, qui était instruit du sort qu'on lui préparait, cherchât à s'y soustraire. On fit examiner l'état de son cerveau par des médecins qui déclarèrent : « il n'y a pas folie, mais un grand éréthisme; l'air et la liberté lui sont nécessaires. » Cette consultation sage, suivie de l'ordonnance qui seule pouvait guérir le malade, ne fut point prise en considération : des discours pleins de force et de génie, des prédictions faites d'après la position connue des armées prussiennes, dont il annonçait la défaite, portèrent l'irritation à son comble, et ses ennemis parvinrent à faire traduire ses pensées et sa brûlante imagination devant un tribunal qui allait le condamner à une prison perpétuelle; mais les Français approchaient; le gouvernement le fit transférer à Königsberg, d'où il disparut sans qu'on ait pu savoir depuis ce qu'il était devenu. On trouve dans ses ouvrages des pages éloquentes, des vues sages et utiles, mais, parmi ses systèmes stratégiques, il n'en est qui n'ont pas eu l'approbation des hommes de l'art. L'ouvrage qui donne le plus de détails sur cet homme malheureux et singulier, a été publié à Berlin en 1807, sous la date de 1806, Cologne; il est intitulé : *Portrait de Henri de Bulow, ses talents, son génie, sa vie extraordinaire, son arrestation et son procès*.

BULOW (FÉDÉRIC GOILLAUME, comte de Dennewitz), naquit à Falkenberg dans l'ancienne Marche, le 16 février 1755, entra à quatorze ans comme cadet, dans le régiment d'infanterie de Lotum, qui était alors à Berlin, devint officier en 1773, et n'était encore que capitaine en 1793. Nommé à cette époque gouverneur du prince Louis Ferdinand, il reçut avec cet emploi le grade de major, et fit, en cette qualité, la campagne du Rhin. Il se distingua au second siège de Mayence, et eut, par sa courageuse résolution, prévenir, à Marienborn, une surprise dont le résultat pouvait être funeste à l'armée prussienne. Il fut décoré de l'ordre du mérite à l'assaut du fort de Zabibach, et obtint, en 1795, lorsque ses fonctions près du prince cessèrent, un bataillon d'une brigade de fusiliers nouvellement organisés dans la Prusse orientale. Il épousa, en 1802, une demoiselle d'Auer, avec laquelle il vécut pendant cinq années. Lors de la guerre de 1806, Bulow servait dans l'armée de réserve qui se réunissait à Thorn sous les ordres du général l'Estocq, et se distingua, à la défense de cette place. Il fut nommé lieutenant-colonel, et reçut une blessure au bras gauche après la capitulation. Il devint peu de temps après colonel dans le corps d'armée nouvellement organisé en Poméranie sous les ordres de Blücher, resta attaché à ce corps après la paix de Tilsitt, fut nommé général major et chef de brigade, et reçut l'ordre de l'aigle rouge de troisième classe. Il

divorça alors et épousa la sœur cadette de sa femme. En 1812, il fut gouverneur-général de la Prusse, servit, en 1813, sous York en qualité de chef de brigade, et dirigea le blocus de Stettin. Peu de temps après, il fut élevé au grade de général-lieutenant, battit les Français, le 5 avril, à Mœckera, et alla s'établir devant Magdebourg. Il fut relévé par les Russes, franchit l'Elbe à Rossau, s'empara de Halle le 2 mai, couvrit Berlin, et le sauva par la victoire qu'il remporta à Luckau, le 4 juin. Il reçut du roi de Prusse la croix de fer de première classe, et de l'empereur de Russie, l'ordre de Sainte-Anne de première classe. Il prit, pendant l'armistice, le commandement du 3^e corps, fort de 48,000 hommes, sous les ordres du prince royal de Suède, et sauva Berlin pour la seconde fois par la bataille qu'il gagna le 24 août à Gross-beeren. Le maréchal Ney fit une nouvelle tentative sur la capitale de la Prusse, et fut battu à Dennewitz, le 6 septembre. Le roi de Prusse envoya sur-le-champ au vainqueur le grand cordon de l'ordre de la croix de fer, l'empereur de Russie lui fit remettre l'ordre d'Alexandre-Newsky, et le roi de Suède la grande croix de l'ordre du glaive. Bulow contribua beaucoup à la victoire de Leipsick, et reçut comme témoignage de la satisfaction de son souverain l'ordre de l'aigle rouge de deuxième classe, qu'accompagna une lettre très flatteuse. Peu de temps après, il occupa, avec son corps d'armée, tout le royaume de Westphalie, lui donna une nouvelle organisation, et repoussa les Français jusqu'à Wesel. Il pénétra ensuite en Hollande, occupa Dordrecht, Zutphen, Arnhem et autres places, adressa une proclamation honteuse aux Flamands, essaya une attaque mal conçue sur Anvers, erra quelque temps sur l'Escaut, franchit l'ancienne frontière du nord de la France, et arriva aux portes de Soissons, où il n'enra le 13 février 1814, précisément à temps pour recueillir les fuyards de Champaubert, de Montmirail, de Châteauneuf-Thierry, et pour réparer les désastres de Bucher. Le roi de Prusse lui fit remettre l'aigle rouge de première classe, et l'empereur de Russie l'ordre de Saint-Georges de deuxième classe. Lorsque les alliés s'avancèrent sur Paris, Bulow occupa Soissons pour couvrir leur marche. Ce fut dans cette ville qu'il reçut le titre de comte de Dennewitz, en mémoire de la bataille de ce nom. L'empereur d'Autriche lui envoya en même temps l'ordre de Marie-Thérèse. A la paix, il fut nommé général de l'infanterie, reçut le commandement militaire de la Prusse orientale et occidentale, et se rendit à Königsberg, siège de son gouvernement. Pendant les cent jours, Bulow commanda le 4^e corps d'armée, sous les ordres de Blücher, et prit une part très active à la journée de Waterloo; sa marche sur le flanc droit de l'armée française fut un mouvement décisif. Il retourna à Königsberg le 11 janvier 1816, et y mourut le 25 février de la même année. Bulow joignait aux talents du général des connaissances étendues dans les sciences et dans les arts, qu'il ne cessa de cultiver pendant sa longue carrière militaire; il consacrait ses heures de loisir à l'étude de la musique, et à l'aisé dans ce genre plusieurs compositions estimées.

BULOW (le comte de), de la même famille que le comte de Dennewitz. Il était président de la régence de Magdebourg lors de la réunion de cette province au royaume de Westphalie, et entra au service du roi Jérôme, qui l'éleva d'abord au rang de conseiller-d'état, et bientôt après à celui de ministre des finances. Quoiqu'il manifestât hautement sa répugnance pour le nouveau régime, et qu'il résistât souvent aux actes despotiques de celui qui gouvernait l'Europe, le roi ne put se déterminer à le renvoyer : son expérience, son habileté et son

zèle infatigable le lui avaient rendu presque indispensable. Napoléon résolut de détacher plusieurs provinces du nouveau royaume de Westphalie; Jérôme lui envoya Bulow pour l'en détourner. Le financier déplut, fut disgracié, et ne s'occupa plus que des moyens de se venger. Il s'allia avec tous les ennemis de la France, fut de tous les complots, de toutes les intrigues qui avaient pour but d'exaspérer les Allemands et de les soulever contre nous. Il parcourut la Bohême, la Suisse, la Westphalie, rallia toutes les haines, mit tous les clubs en rapport, et ne cessa ses menées que lorsqu'il vit portée au comble l'exaltation publique. La bataille de Leipzig eut lieu; les provinces westphaliennes rentrèrent sous la domination du roi Guillaume. Il reparut alors dans la carrière politique, et accepta la porte-feuille des finances en Prusse. Guillaume, en 1815, l'envoya au congrès de Vienne, et confirma le titre de comte que lui avait donné le roi Jérôme.

BUNSEN (CHRISTIAN), professeur à la faculté de philosophie de l'université de Göttingue, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1770. Ou lui doit plusieurs traductions des langues modernes. Il enseigne, à Göttingue, la géographie-physique, la théorie du style allemand, l'italien et l'espagnol.

BUONAFEDE (APPIANO), poète italien, né à Commachio, était abbé des Célestins. Son poème le plus estimé est : *Ritratti poetici degli uomini*; *Portraits poétiques des hommes célèbres*. On a aussi de lui un ouvrage en prose intitulé : *Histoire et esprit de la philosophie*. Il est mort à Rome en 1792.

BUONAROTTI (MICHEL), naquit à Florence dans la famille du célèbre Michel-Ange. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude et aux belles-lettres, ce qui lui attira les faveurs du grand duc Léopold, dont il reçut la décoration de l'ordre de Saint-Etienne. Peu fait cependant pour les récompenses de cour, et doué d'une âme ardente pour la liberté, il ne tarda pas d'encourir la disgrâce de ce prince, et fut condamné à l'exil, en punition de l'enthousiasme qu'il avait manifesté pour les principes de la révolution française. Buonarroti se réfugia dans l'île de Corse, où il publia un journal intitulé : *L'ami de la liberté italienne*. En 1793, il sortit de sa retraite et se rendit à Paris avec Saliceti qui avait été nommé membre de la convention. La vigueur de son esprit et de son caractère, autant que l'exaltation et la sincérité de son républicanisme, le firent bientôt distinguer dans la société des jacobins. Il fut envoyé en Corse, en 1793, avec des pouvoirs extraordinaires, et y courut les plus grands dangers, à la suite de la défection de Paoli. Revenu en France, il obtint de la convention un décret de naturalisation, et fit prononcer, par cette assemblée, la réunion de l'île Saint-Pierre, voisine de la Sardaigne, au territoire de la république. Chargé, dans le courant de la même année, d'aller à Lyon arracher Châlir à l'échafaud, il fut obligé de prendre la fuite pour mettre sa propre vie en sûreté, et se retira à Nice, auprès des représentants Ricord et Robespierre jeune, qui le placèrent dans le tribunal militaire de l'armée d'Italie, d'où il passa ensuite aux fonctions d'agent de la république française, dans les pays conquis au-delà des Alpes. La chute de Robespierre, qui devint le signal de la plus affreuse réaction, après avoir été accueillie comme le terme d'une sanglante anarchie, et qui ne fit cesser les supplices que pour commencer les assassinats, la chute de Robespierre fut fatale à Buonarroti. Arrêté et conduit à Paris, il y gémit dans les prisons jusqu'au triomphe des républicains, en vendémiaire an 4. La persécution qu'il avait éprouvée n'ayant fait que le recommander davantage au parti patriote, il fut d'abord désigné pour le com-

mandement de la place de Loano. Une dénonciation de l'agent diplomatique français à Gènes, à raison d'une mesure que l'on supposait dictée par une haine personnelle, fit rappeler Buonarroti. Il revint à Paris, et entra bientôt dans la société du Panthéon, foyer des doctrines et des passions démocratiques. Président de ce club, il se lia avec les hommes les plus énergiques et les plus influents d'un parti, qui, dupe de son engouement pour la démocratie absolue, voulait à tout prix essayer, en France, une application rigoureuse de cette politique abstraite, qui séduit et égare encore aujourd'hui tant de bons citoyens et de savants publicistes. Buonarroti conspira avec Babeuf, et, comme Babeuf, il déclina de marchander sa vie auprès de ses juges, en recourant à la dénotation. Traduit devant la haute-cour de Vendôme, il se glorifia d'avoir pris part au projet d'insurrection dont on l'accusait, et professa solennellement son dévouement à la démocratie pure. Le ministère public, qui le jugeait aussi coupable que le chef même de la conspiration, conclut, contre lui, à la peine de mort; mais le jury établit une distinction, et ne prononça que la déportation contre Buonarroti et quelques autres accusés. Enfermés au fort de Cherbourg, les condamnés attendirent long-temps leur translation à la Guyane. Enfin, en l'an 8, ils furent transférés dans l'île d'Oleron; et Buonarroti obtint, quelque temps après, la commutation de sa peine en une simple surveillance, qu'il subit jusqu'en 1806, dans une ville des Alpes-Maritimes. Retiré ensuite à Genève, il y professait paisiblement les mathématiques et la musique, lorsque la diplomatie européenne, toute puissante sur les petites républiques suisses, vint forcer la patrie de Rousseau à devenir inhospitalière envers un descendant de Michel-Ange. Buonarroti, ainsi réduit à chercher un nouvel asile, se fixa dans les Pays-Bas, où il vit depuis plusieurs années, toujours invariablement attaché aux doctrines de sa jeunesse, dont il semble même avoir conservé toute la vigueur.

BUQUET (N.), baron, maréchal-de-camp, etc., entra de bonne heure au service, fit les campagnes du Rhin, passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il combattit sous Kléber. Il prit, en 1807, le commandement du 75^e léger, avec lequel il se distingua à la bataille de Talaveyra de la Reyna. Blessé grièvement dans la mêlée, il fut fait prisonnier et emmené à Cadix. Il fut renfermé sur les pontons, réussit à s'échapper, et parvint, non sans avoir couru les plus grands dangers, à rejoindre nos drapeaux. Nommé chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814, et député du département des Vosges, l'année suivante, il fut fait, par le gouvernement provisoire, premier inspecteur-général de la gendarmerie.

BUQUOY (GROGNÉ-LENGUEVAL, baron de Vaux, comte de), chambellan de l'empereur d'Autriche, membre de plusieurs académies, né à Bruxelles, le 7 septembre 1781. Dès l'âge le plus tendre, il montra un vif désir d'apprendre et un penchant décidé pour la méditation. Il commença ses études chez ses parents, sous la direction d'un maître particulier, et étudia le droit et la philosophie à l'académie noble de Marie-Thérèse. A l'âge de dix-sept ans, il s'appliqua presque exclusivement à l'étude des mathématiques, où il fut dirigé par un ex-jésuite, le célèbre physicien Giesmann. Héritier, à vingt-deux ans, de biens considérables, par la mort de son oncle, le comte Jean de Buquoy, il visita la Suisse, la France et l'Italie. Aucune des branches du savoir humain ne lui est étrangère, et il excelle dans plusieurs. Grand géomètre, physicien érudit et profond, philosophe spéculatif du premier ordre, publiciste, moraliste,

noëte, tous ces titres il les a acquis par de nombreux écrits dont nous allons rapporter les principaux : 10 *Skizzen zu einem Gesetzbuche der Nature*, etc., *Esquisses d'un code de la Nature*, etc., 1 vol. in-40, Leipzig, 1817; 20 *Erster Nachtrag zu dem Werke Skizzen*, etc., premier appendice à l'ouvrage précédent; 30 *Zweiter Nachtrag*, second appendice, etc.; ces deux appendices forment un petit in-40, Leipzig, 1820. Cet ouvrage, absolument neuf pour le fond, et très original pour la méthode d'après laquelle il est traité, a été conçu et exécuté sous l'influence et dans les intérêts d'une philosophie presque inconnue chez nous. Ce corps de doctrine est connu en Allemagne sous le nom de *Philosophie de la Nature* (*Naturphilosophie*), que le célèbre Schelling fit connaître dès 1799, que les Allemands adoptèrent avec enthousiasme, et qu'on regarde généralement au-delà du Rhin comme la législation des sciences, et même de la littérature et des beaux-arts. Heureusement le comte de Buquoy, philosophe éclectique, a élagué de la nouvelle doctrine tout ce qu'elle peut présenter de rêve creux, de fatras inutile ou dangereux, et partout il tâche de l'approprier pour ainsi dire, en l'associant avec la méthode qui prévaut en France, en Angleterre, en Italie, etc. 40 *Ideelle Verherrlichung des empirisch erfassten Naturlebens. Manifestation ideale de la vie, qui s'observe dans toutes les parties de la nature*, 2 vol. in-80, Leipzig, 1822; 50 *Anregungen für philosophisch-Wissenschaftliche forschung und dichterische Begeisterung*, etc., *Ébauches, fragments, notes appartenant au domaine de la speculation philosophique, scientifique, et de l'inspiration poétique*, etc., 1 vol. in-80, Leipzig, 1825; 60 *Zwei Aufsätze mathematischen Inhalts*, etc. Deux mémoires de mathématiques, où l'on trouve entre autres de fort belles recherches sur le calcul des variations 70 *Analystische Bestimmung des Gesetzes der virtuellen Geschwindigkeiten. Développement analytique de la loi mécanique des vitesses virtuelles*. 80 *Exposition d'un nouveau principe de dynamique*. Ce mémoire, écrit en français, a été lu par l'auteur à l'institut national de France, et a été imprimé à Paris lors d'un voyage qu'il y fit en 1815. 90 *Theorie der national Wirtschaft. Théorie de l'économie politique*. L'auteur a fourni sur cette matière divers articles à l'*Isis*, journal littéraire qui se publie à Leipzig. 100 *Erläuterungen und Zusätze zu Schuberts physischer Astronomie. Éclaircissements et suppléments à l'astronomie physique de Schubert*. 110 *Neue Blicke in die Fundgruben d. r. mathematischen Analysis und Physik. Nouveaux aperçus dans la carrière de l'analyse mathématique et de la physique*.

BURAT (HENRI-JOSEPH-EDME), né à Mortagne, département de l'Orne, le 29 décembre 1755, se consacra à l'état ecclésiastique, et exerça son ministère dans sa ville natale, pendant quatre ans. En 1784, il fut nommé vicaire de l'église collégiale et paroissiale de Saint-Honoré de Paris. Son goût pour la poésie et la littérature s'accrut dans la capitale, et il se livra à la culture des belles-lettres, sans nuire aux devoirs de son état. M. l'abbé Burat a composé plusieurs *odes, épîtres, fables et contes*, disséminés dans différentes feuilles périodiques. A l'époque de la révolution, il échappa comme par miracle aux massacres des 2 et 3 septembre, et intéressa en sa faveur un des administrateurs généraux, des hôpitaux militaires, qui l'employa à l'armée du Nord. Tous les employés ayant été licenciés à l'époque du traité de Campo-Formio, il fut nommé secrétaire-général de la direction des fortifications d'Anvers, où il créa et rédigea un journal français intitulé : *Journal d'Anvers*. Rentré en France dans la crainte d'une insurrection qui se tramait, et qui eut lieu quelques jours après, il revint à Paris, où il s'associa avec un maître de pension, pour diriger

et surveiller l'éducation de deux de ses neveux, et rédigea en même temps plusieurs ouvrages sur l'éducation, et notamment un *Traité sur les principes*, un *Mémorial géographique, des Leçons élémentaires sur la rhétorique, la littérature et la versification française*. L'éducation de ses neveux terminée, il s'est occupé de leur établissement, après les avoir placés avantageusement. Sa retraite du pensionnat ne l'empêcha pas de se livrer à de nouveaux travaux sur l'éducation. Il doit faire paraître, sous peu, un *Manuel du rhétoricien*, accompagné d'exemples puisés dans les meilleurs auteurs français, grecs et latins.

BURBAN-MALABRY (L.-G.-M.), chef de chonans, naquit en 1775 à Questambert dans le Morbihan. Il s'attacha à Georges Cadoudal, autre chef des insurgés de la Basse-Bretagne, et l'accompagna dans toutes ses expéditions, en qualité de guide à cheval. Arrivé à Paris avant le 18 fructidor, il y passa quelque temps, en pourparlers, avec les agents royalistes; et se voyant, avec eux, dans l'impossibilité de rien entreprendre, il retourna dans son pays. Il reprit les armes à l'insurrection de 1799; et, revenu dans la capitale après le 3 nivôse an 9, il y fut arrêté comme prévenu d'attentat contre la personne du premier consul, et enfermé pendant un an à Bicêtre. Il fut renvoyé en surveillance à Rennes, d'où il s'échappa pour venir joindre son maître à Paris; mais arrêté de nouveau, et mis en jugement, comme complice de Georges, il fut condamné à mort le 21 prairial an 12, et subit sa sentence le 5 messidor suivant, âgé seulement de vingt-neuf ans.

BURCH (ENOCARD), artiste anglais. Ses premières années s'écoulèrent dans l'obscurité; ce furent les portraits qu'il exposa à l'académie de Saint-Martin qui firent découvrir son génie, et commencèrent sa réputation. Il s'adonna ensuite à la gravure sur pierres, et atteignit dans cet art le plus haut degré de perfection. Il y a peu de cabinets royaux en Europe qui ne possèdent quelques uns de ses précieux ouvrages. A la mort de Richard Wilson, il fut nommé bibliothécaire de l'académie royale, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1814.

BURCI (N.), général de brigade : il commença par être simple soldat, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général, et faisait partie d'une division, envoyée pour renforcer l'aile gauche de l'armée du Rhin, et défendre avec elle les hauteurs de Saverne. Voyant le chef de cette division découragé par des revers, il rassemble ses bataillons, et s'écrie : « Réculez-vous donc toujours ? Non. Je connais un moyen d'arrêter l'ennemi ; seconderez-moi, braves camarades, et je vous promets la victoire. » Il établit sa troupe dans une position avantageuse, la dispose en colonnes, fait charger quelques pièces de canon, et les masque par une ligne d'infanterie. Plusieurs escadrons accourent au galop pour charger ces colonnes; Burci les harangue, les enflamme, attend que les hulans soient à vingt pas; il démasque alors la batterie, couvre l'ennemi de mitraille, et l'oblige de prendre la fuite. Un excès de bravoure lui coûta la vie quelque temps après; il venait de s'emparer, à la baïonnette, d'une redoute ennemie; il se mit à la tête de ses braves, les mena à la charge, et fut percé de plusieurs balles; il tomba de cheval et fut indignement massacré.

BURCKHARDT (JEAN-CHARLES), savant astronome, naquit à Leipzig, le 30 avril 1773. Il était fort jeune encore quand il s'adonna, avec un zèle peu ordinaire, à l'étude des mathématiques. Une lunette non achromatique, qu'il trouva chez son père et l'astronomie de Lalande, l'enflammèrent

pour les observations astronomiques; mais ces ressources étaient bien insuffisantes pour un jeune homme avide d'instruction. Il étudia toutes les langues de l'Europe pour lire tous les auteurs qui ont écrit sur la science qu'il affectionnait. Il se livra aussi aux calculs, principalement à ceux des éclipses du soleil et d'étoiles, pour la détermination des longitudes géographiques. Burckhardt travailla avec le professeur Kindenburg; et ce fut à cette époque qu'il écrivit sur l'analyse combinatoire. Kindenburg l'ayant mis en relation avec le baron de Zach, ce dernier le reçut dans son observatoire et l'associa à ses travaux. Cet observatoire, situé sur le mont Seeburg, près de Gatha, était muni de tous les instruments modernes avec lesquels Burckhardt désirait depuis long-temps pouvoir se familiariser. Charles Dalberg, coadjuteur de Mayence, apprécia ses talents et le nomma membre de l'académie de cette ville. Ce fut alors que Burckhardt, pour prouver qu'il était digne de cette faveur, publia, dans les actes de l'académie de Mayence, un *Mémoire sur l'usage des lignes trigonométriques pour les sommets d'angles au moyen de l'analyse combinatoire*. Après être resté pendant deux années à l'observatoire de Seeburg, il eut le désir, en 1797, de venir à Paris. Le baron de Zach le recommanda à Lalande, qui s'empressa d'accueillir ce jeune savant. Admis dans l'intimité du doyen des astronomes, il le charma par l'habileté avec laquelle il faisait les calculs astronomiques les plus savants et les plus difficiles. Burckhardt coopéra à tous les travaux que faisaient alors Lalande et son neveu à l'observatoire de l'école militaire, et fut nommé astronome adjoint du bureau des longitudes par les membres de ce bureau, qui, à cette époque, étaient absolument indépendants et libres dans leur choix. En décembre 1799, il reçut avec reconnaissance des lettres de naturalisation, et la France s'enrichit par elles d'un citoyen estimable qui, par ses talents, devait contribuer à son illustration. Il remporta, en 1800, le prix académique consistant en une grande médaille d'or pesant un kilogramme. Cette année, la classe des sciences physiques et mathématiques avait proposé pour sujet la théorie de la comète de 1770. Cette comète offrait une singularité qui avait vainement excité la sagacité des plus habiles astronomes; les observations n'avaient pu en être représentées qu'au moyen d'une ellipse qui annonçait son retour deux fois en onze ans, et cependant depuis près de trente ans elle n'avait pas reparu. Burckhardt, après avoir répété et apprécié les calculs faits à cette occasion par Lexell, apporta diverses modifications à la méthode du docteur Olberg qu'il avait précédemment adoptée pour ces sortes de recherches; et sut indiquer les causes extrêmement probables qui ont pu empêcher les astronomes d'apercevoir cette comète à ses divers retours depuis l'année 1770. Le mémoire de Burckhardt, sur ce sujet, fut publié, en 1806, dans le recueil de l'institut. A la mort de Lalande, il vint occuper l'observatoire de l'école militaire, où il a fait un grand nombre d'observations intéressantes. Il y mourut en 1825, précisément à l'époque du solstice d'été. Depuis 1806, il était membre de l'institut, et depuis 1818 membre du bureau des longitudes. Ses principaux ouvrages sont : *Methodus combinatorio-analytica evolvens fractionum continuarum valoribus maximè idonea*, Leipzig, 1794, in-4°; *la Mécanique céleste*, de La Place, trad. en allemand, 2 vol. in-4°, Berlin, 1801 à 1802; *Table de la lune*, ouvrage faisant partie des *Tables astronomiques* publiées en 1812 par le bureau des longitudes, Paris, in-4°; *Table des diviseurs pour tous les nombres des 1^{er}, 2^e et 3^e millions, avec les nombres premiers qui s'y trouvent*, grand in-4°.

BURCKHARDT (Louis), célèbre voyageur africain fils d'un officier dans l'armée suisse, naquit à Bâle. Le jeune Burckhardt vint en Angleterre, où il offrit ses services pour continuer les découvertes commencées dans l'intérieur de l'Afrique. Après avoir fait les études nécessaires pour une expédition de cette nature, il alla en Egypte, et continua sa route jusqu'au Caire, avec l'intention de rejoindre la caravane qui y arrive tous les ans de Timbuctou. Il revêtit l'habit musulman, et prit le nom de Sheikh-Ibrahim, afin de pouvoir faire des découvertes plus facilement. Enfin la caravane, si désirée, arriva; mais avant l'époque fixée pour son départ, Burckhardt fut attaqué d'une fièvre qui l'enleva en 1817. Il légua, par son testament, tous ses manuscrits orientaux, au nombre de plus de trois cents, à l'université de Cambridge. La société africaine a fait imprimer à ses frais les voyages de Burckhardt, sous ce titre : *Travels in the interior of North-eastern Africa performed in 1813*, by J. L. Burckhardt, Londres, 1819, in-4°.

BURDACH (CHARLES-FRANÇOIS), professeur de médecine à l'université de Königsberg, né, en 1776, à Leipzig. Il obtint le doctorat, en 1800, et devint professeur extraordinaire, en 1806, à Königsberg. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons principalement les suivants : 1° *Asklepiades und John Brown, eine parallele*, Leipzig, in-8°, 1800; 2° *Beytraege zur naechsten Kennniss des Gehirns, in Hinsicht auf physiologie, medicin und chirurgie*, Leipzig, 2 vol. in-8°, 1806; 3° *System der Arzneymittellehre*, Leipzig, 1807-1809, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1817-1819, 4 vol. in-8°; 4° *Litteratur der Heilwissenschaften*, Gotha, 1810-1811, 2 vol. in-8°; 5° *Physiologie*, Leipzig, 1811, in-8°. Il a traduit en allemand la *Pharmacologia rationalis*, de P. J. Piderit, Leipzig, 1806, in-8°.

BURDE (SAMUEL-THOMAS), poète allemand, né à Breslau, le 7 décembre 1753, fut d'abord destiné au commerce par ses parents, et leur peu de fortune semblait lui rendre cet état indispensable, mais son goût pour les lettres triompha de la pauvreté; une bourse, qui lui fut accordée par le sénat de Breslau, lui fournit les moyens d'achever ses études, et il fut placé, en 1776, à la tête d'une petite école, fondée par la loge maçonnique de Breslau. Il s'attacha ensuite au comte de Haugwitz comme secrétaire, entra dans la carrière administrative, et parvint au poste de secrétaire-général des finances de la Silésie. Ses écrits ne brillent pas toujours par l'imagination; mais on y trouve un style correct et une versification harmonieuse; il a eu plus de succès comme narrateur que comme auteur dramatique, ses poésies légères sont plus estimées que celles d'un genre plus élevé. Ses principaux ouvrages sont : 1° *L'Enferment*, comédie en cinq actes, Breslau, 1779, in-8°; 2° *le Jour des noces*, tragédie, ib., 1779, in-8°; 3° *le Tableau de Paris*, traduit de Mercier, 1783 à 84, in-8°; 4° *Voyage dans une partie de la Suisse et de l'Italie*, 1785, in-8°; 5° *Poésies religieuses*, 1789, in-8°; 6° *Poésies*, 1790, in-8°; 7° *les Morlaques*, 1790, in-8°; 8° *le Paradis perdu*, traduit de l'anglais de Milton, 1793, 2 vol. in-8°; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur; 9° *Opéras comiques*, 1795, in-8°; 10° *un Recueil de contes*, la traduction du *Village abandonné*, de Goldsmith, etc.

BURDER (RÉVÉREND GZONAX), pasteur de la congrégation indépendante de Fetter-Lane, secrétaire de la société des missions, et éditeur de l'*Evangelical Magazine*; ne, dans lequel il a déployé autant de goût que de talent, a publié en outre : *Les Vérités évangéliques défendues*, in-8°, 1788; *la Tournée du Pèlerin Hunjan*, avec des notes, in-12, 1789; *le Porte-feuille du tisserand*

de Collins ou la Tissue raisonnée, in-24, 1794; *Abrégé de la justification par la foi*, d'Owen, in-8°, 1797; les Bretons-Indiens avec une collection de Mémoires sur un peuple dont les ancêtres émigrèrent du pays de Galles en Amérique, en l'année 1770, avec le prince Madoc, in-8°, 1797; *Vie du révérend John Macklin*, in-12, 1798; *Sermons villageois*, en 6 vol.; la Guerre Sainte de Bunyan, avec des notes, in-8°, 1803; les *Anecdotes missionnaires*, in-12, 1811. M. Burdet a aussi publié une édition de la *Bible de Henry*, de concert avec le révérend J. Hughes.

BURDET (CLAUDE), conseiller à la cour royale et professeur à la faculté de droit de Grenoble, est né à Annecy, en Savoie, le 13 mars 1771. Gradué de l'université de Louvain, docteur à celle de Turin, il a exercé, dès 1796, la profession d'avocat. A l'organisation des écoles de droit, en 1806, il fut nommé professeur suppléant à celle de Grenoble, on lui obtint, au concours de 1810, la chaire de droit romain, qu'il occupa encore aujourd'hui. En 1822, il fut nommé conseiller à la cour royale de Grenoble. Nous connaissons de lui : *Juris romani elementa, secundum ordinem institutionum Justiniani, etc.*, Grenoble, 1816, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, et l'enseignement oral de M. Burdet, se distinguent surtout par une extrême clarté; qualité précieuse, que tous les professeurs de l'université royale ne se mettent pas en peine d'acquiescer.

BURDETT (Sir FRANCIS), l'un des membres les plus éloquents et les plus populaires de l'opposition anglaise dans le parlement. Sir Francis est noble : il descend d'un des plus illustres croisés d'Angleterre. Il est riche de patrimoine et indépendant de caractère. L'expression de ses principes est celle de son ame; il est l'une des plus solides colonnes de l'opposition. Dédaignant les avantages de la naissance dans l'alliance qu'il voulait contracter, il épousa, en 1793, la fille d'un banquier : c'était une première affiliation avec le peuple. En 1796, les électeurs de Boroughbridge le nommèrent à la chambre des communes. Là, il ouvrit sa glorieuse mission en attaquant les abus, le déplorable régime des prisons, et en demandant aux ministres un compte moins insidieux de leur conduite. Cet orateur dangereux pour le pouvoir, on tenta de le séduire, de le vaincre par des faveurs : soins inutiles. Sa réponse fut dans de nouveaux efforts pour la cause populaire. On le vit surtout, ce sont ses propres expressions, « suivre la trace sanglante des divers ministres en Irlande. » Défenseur infatigable de l'*habeas corpus* que le gouvernement suspendait sans cesse, il se montra constamment aussi courageux qu'éloquent. Le ministère tout entier voulut, en 1802, s'opposer à sa réélection, et il faillit y réussir : quelques voix de plus, et il triomphait. Burdett répandit des flots de lumière sur le machiavélisme de l'administration, et Addington lui dut une réputation universelle d'incapacité. Fox mourut. Ce grand orateur, son ami, l'avait désigné pour son successeur. Le modeste sir Francis refusa un si bel héritage dont il ne se croyait pas digne. Elu, en 1807, par le bourg de Westminster, où il avait fait ses études, il n'a plus cessé, depuis cette année, d'être le représentant. Combattant sans cesse pour une réforme dans le parlement, il a qualifié avec cette énergie britannique qui dédaigne la politesse des mots, les chefs du parti ministériel de « bêtes » dévorantes qui se jettent sur la patrie comme sur « une proie. » Gales Jones, président de club, orateur véhément, mais grossier, fut arrêté sur la dénonciation d'un membre de la chambre des communes. Il trouva un défenseur dans sir Francis qui, à la tribune et dans une lettre énergique, demanda la liberté de Jones, et accusa la chambre d'abus de pouvoir. Le peuple prit aussi la défense de son tribun

immédiat, et, par un de ces mouvements si fréquents en Angleterre où la liberté va trop souvent jusqu'à la licence, devint la cause que sir Francis fut décrété de prise de corps, comme instigateur du désordre. Le peuple indigné attendit sir Francis à sa sortie, et le reconduisit à son domicile qu'il garda pendant trois jours. Sa vigilance fut un moment en défaut; Burdett fut arrêté et transporté à la tour de Londres. Cette détention dura peu. Rendu à la liberté, il trouve le peuple disposé à le porter en triomphe; il refusa cet honneur. En 1820, il parla avec force à l'occasion de la maladie du roi, et prétendit que la chambre des communes, telle qu'elle était alors constituée, ne représentait pas légalement la nation. Il signala les entraves que le ministère imposait au régent et vota pour investir le prince de Galles de toute l'autorité souveraine. Le 19 juillet 1811, il se prononça contre le bill de lord Stanbone, sur les billets de banque qu'il prétendit devoir faire sortir tout l'or du royaume. Le 24 mai 1815, il présenta une pétition de la ville de Westminster, pour obtenir la réforme parlementaire, et demanda la paix avec la France; mais lord Castlereagh fit rejeter cette pétition sous prétexte qu'elle était irrespectueuse et insultante pour le parlement. A l'époque des massacres de Manchester, sir Francis Burdett adressa à ses commettants une lettre énergique sur cet horrible événement, et fit les plus grands efforts, dans la chambre des communes, pour en faire punir les auteurs; mais loin d'y réussir il fut lui-même poursuivi par l'attorney général à l'occasion de cette lettre. Le jury du comté de Leicester le déclara libelliste et le condamna à trois mois de prison. A peine sir Francis Burdett fut-il en liberté qu'il fit une nouvelle motion à la chambre des communes pour demander une enquête sur les massacres, et ne fut pas plus heureux dans cette tentative que dans la précédente. Invariable dans sa conduite, sir Francis ne cesse de combattre les abus de l'administration. Villiberforce sentit plus d'une fois les traits acérés de son éloquence qui est inépuisable contre ce favori des ministres, et lord Wellington à qui la bizarrerie des événements contemporains a fait une réputation si fantastique. Sir Francis Burdett est, dit-on, un homme modeste et presque timide, dont le seul défaut est une indolence naturelle. Le peuple, dont il est l'idole, les ministres qui le craignent et le respectent, lui reconnaissent également une simplicité animée, une éloquence insinuante et une énergie sans efforts.

BURDON (WILLIAM), savant écrivain anglais, naquit à Newcastle-sur-la-Tyne, en 1764. Il fit ses études au collège d'Emmanuel à Cambridge, où il prit ses degrés dans les arts, et obtint une bourse qu'il refusa cependant, parcequ'il ne voulait pas entrer dans les ordres. Il mourut à Londres, le 30 mai 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Trois Lettres à l'évêque de Landaff*, in-8°, 1795; *Examen de la littérature, de la tendance et des progrès de la littérature*, deux parties in-8°, 1799; *Justification de Pope et de Grafton contre les attaques difamatrices d'un anonyme*, 1799; *Pensées diverses sur la politique, la morale et la littérature*, in-8°, 1800; *Matériaux pour penser*, in-8°, 1803; 2 vol. in-8°, 1812; *Nécessité de l'union dans la crise actuelle*, in-8°, 1803; *Avis au peuple*, 1803; *Vie et Caractère de Bonaparte*, in-12, 1804; *Lettres sur les affaires d'Espagne*, 1809; *Constitution pour la nation espagnole, traduite de l'Espagnol Estrada*, 1810; *Introduction à l'histoire de la révolution espagnole*, traduite du même, 1810; *Traité sur les privilèges de la Chambre des communes*, in-8°, 1810; *Examen de contestation entre l'Espagne et ses colonies américaines*, in-8°, 1811; *Lettres sur la souscription annuelle en faveur des enfants du clergé*, in-8°,

1811; *Examen impartial de Cobbett et des réformateurs*, 1813.

BUREAUX DE PUSY (JEAN-XAVIER), naquit à Port-Saïne, le 7 janvier 1750, et entra en 1771, dans le génie militaire, où il fut admis en qualité de sous-lieutenant. Nommé capitaine quelques années plus tard, il fut choisi par la noblesse d'Amont, pour la représenter à l'Assemblée nationale. Ses votes, ses opinions furent constamment ceux d'un ami d'une sage liberté. La France était alors une aggrégation de provinces dont les usages, les privilèges différents rendaient les concours presque impossible. Pusy, frappé des inconvénients que présentait cet état de choses, appuya vivement le projet de former de ces parties hétérogènes une masse compacte qui fût régie par les mêmes lois, soumise aux mêmes impôts, et dont une administration régulière fit concourir toutes les parties au même but. Tour à tour membre et organe des comités diplomatique, militaire, colonial, des divisions territoriales, des finances, de la marine, il eut peu de sujets sur lesquels il n'exercât l'influence que donnent les lumières, une raison élevée et un esprit droit et indépendant. Il réclama contre l'aliénation des biens du clergé, s'opposa aux restrictions qu'on voulait imposer à l'action de l'autorité royale sur la force armée; fit rendre la loi sur les places fortes, et traça d'une main hardie les limites qui séparent les droits de la représentation des prérogatives du trône. Ce fut surtout à la séance du 4 février 1790, qu'il fit preuve de cet esprit de sagesse qui le distinguait. Le malheureux monarque avait parlé avec une onction, une dignité rares; il s'agissait de lui répondre. L'Assemblée était divisée, soucieuse, attentive à la moindre expression; mais Pusy, qui la présidait, mit dans son discours un tact, un sentiment des convenances si exquis, que le prince, la cour et les législateurs en furent également satisfaits. La session finit; il reprit son service de capitaine, et ne voulut jamais entendre aux propositions d'avancement que lui méritèrent ses travaux législatifs. Cependant une nouvelle représentation avait succédé à l'ancienne; plus inquiète, plus orageuse chaque jour, elle recherchait les votes, et menaçait de sévir contre ceux qui les avaient émis. M. de Pusy, mandé à la barre, y parut avec calme, et vit rapporter le décret qui l'atteignait. Mais l'autorité royale fut presque aussitôt suspendue; les ministres furent destitués; des ordres inouïs arrivèrent à l'armée; on exigea de nouveaux serments. Forcé d'opter entre la fortune et l'honneur, Bureaux n'hésita pas. Il résolut d'aller chercher aux Etats-Unis le repos que ne lui promettait plus la France, et s'éloigna avec Lafayette, Latour-Maubourg, Lameth, etc.; mais il avait à peine mis le pied sur le sol étranger, qu'il fut arrêté ainsi que ses compagnons d'infortune, et enfermé dans les cachots d'Olmutz où il passa cinq ans dans la plus affreuse captivité. Rendu à la liberté par les victoires du général Bonaparte, il ne jugea pas l'Europe assez calme, et se refugia aux Etats-Unis où il fut accueilli avec tous les égards dus à un martyr de la liberté. Des offres brillantes lui furent faites pour élever sur les rives de la Delaware quelques uns des établissements qui ont fait fleurir celles de la Seine; mais militaire et Français, il ne se crut pas autorisé à porter sur un sol étranger des institutions de cette nature, et refusa. Revenu en France, il fut nommé, par le premier consul, à la préfecture de l'Allier, puis à celle du Rhône, où il fut accueilli comme un administrateur habile et comme le genre du célèbre Poivre qui était né parmi eux. Doux et conciliant, il parvint bientôt à réconcilier les esprits que les troubles civils avaient

cruellement ulcérés, et recueillait le fruit de ses soins lorsqu'il fut appelé à la préfecture de Gènes. La discorde, le mécontentement étaient au comble dans ces contrées, et les Italiens du voisinage contribuaient encore à les accroître. Une multitude de Parmesans s'étaient répandus dans les montagnes de la rivière de Gènes, et cherchaient à les soulever; M. de Pusy accourut, se mêla parmi les insurgés, les harangua, les calma, et réussit à étouffer cet émeute sans qu'aucune goutte de sang eût été répandue; mais il rapporta de cette excursion le germe d'une maladie cruelle à laquelle il succomba le 2 février 1806.

BUREL (lady). Cette dame sur laquelle nous n'avons pas d'autres renseignements, a publié : 10 des *Poésies*; des *Ballades* et des *Imitations d'Ossian*, 1793; 20 La *Tymbriade*, c'est une imitation de la *Cyropédie* de Xénophon, mais seulement pour l'histoire de Panthée et d'Abradate; 30 *Amours de Calypso, de Télémaque et d'Eucharis*, imités du *Télémaque* de Fénelon, 1794.

BÜRGER (GODEFRONX-AUGUSTE), l'un des poètes modernes les plus célèbres de l'Allemagne, était né, le 1^{er} janvier 1748, à Wolmerswende, dans la principauté d'Halberstadt; il doit être compté au nombre des hommes illustres dont les facultés phys. ques et morales ne se sont développées qu'avec une extrême lenteur : un esprit peu docile, une imagination très vive, une humeur légère, et que la contrainte révoltait, sans la fixer, retardèrent ses progrès. Tandis que l'enfance de Goëthe présageait déjà l'homme extraordinaire, les premières années de Bürger, son contemporain et son émule, se perdaient en efforts inutiles; à dix ans, il ne savait encore que lire et écrire, aussi ses parents ne voyaient-ils en lui qu'un jeune homme de peu d'espérance; cependant il faisait déjà preuve d'une excellente mémoire; dès son plus jeune âge il recherchait la solitude, et, ces impressions mêlées d'effroi que produisent les ténèbres, les forêts, les lieux déserts. Sa première étude fut de composer des vers. Il montra d'abord beaucoup de répugnance pour le latin; au bout de deux ans, malgré tous ses efforts, rendus sans doute impuissants par des châtimens rigoureux, il était à peine parvenu à retenir la première déclinaison. Envoyé à l'école d'Aschersleben, sous les auspices de son aïeul, il y fit peu de progrès dans le latin, mais il continua ses essais en poésie, et commença dès lors à s'attirer des désagréments par la malice de ses épigrammes. Une de ces compositions lui fit infliger une punition si cruelle, que son grand-père le retira de l'école et le fit passer au *pädagogium* de Halle en 1762. La malice de Bürger était cependant exempte de méchanceté; par obéissance, il étudia, en 1765, la théologie, pour laquelle il n'avait aucun goût. Son amour pour le plaisir lui attira le courroux de son aïeul, qui le rappela de Halle. Réconcilié ensuite avec lui, il en obtint la permission d'aller à Göttingue, et d'y remplacer, en 1768, l'étude de la théologie par celle de la jurisprudence. Faute d'application et de persévérance, il apprit très peu avec les maîtres et les livres, aussi s'étonnait-il lui-même des connaissances qu'il avait acquises sans trop savoir comment. Sa liaison avec une femme galante, sa dissipation, les dettes qu'il contracta, le brouillèrent avec son oncle, et il tomba dans une situation déplorable. Bientôt, néanmoins, son goût pour la poésie et la société de jeunes gens pleins de mérite et de zèle pour la gloire littéraire de l'Allemagne, réveillèrent son activité. Excité par l'exemple de ses amis. Boë, Bister, Sprengel, Hettig, Miller, Voss, les deux comtes de Stollberg, Cramer et Leisewitz, il se livra avec application à l'étude des anciens; il réussit dès lors dans ce genre

burlesque, dans ces saillies de verve et de gaieté qui procurèrent tant de vogue à un grand nombre de ses compositions. Sa chanson si connue, *Herr Bacchus ist ein braver mann etc.*, est de ce temps. Les poésies des grands maîtres français, anglais, italiens et espagnols, étaient l'étude favorite de ces jeunes littérateurs. Shakspeare devint leur idole. Parmi tous les amis de Bürger, Boie fut celui à qui il eut le plus d'obligation; ce fut Boie qui lui apprit à rechercher avec soin la correction et l'élégance du style. La collection des anciennes ballades anglaises par Percy, (*Dr. Percy's reliques of ancient english poetry*, 3 vol. Lond. 1763), était son livre chéri. Bürger avait eu jusqu'alors à lutter contre le besoin; son ami Boie lui procura, en 1772, un emploi dans la principauté de Calemberg. Son retour à une vie plus régulière décida son aïeul à payer ses dettes et à lui fournir un cautionnement, dont un faux ami de Bürger, à qui la somme avait été confiée, lui enleva une grande partie. Ce malheur lui causa des embarras qui se prolongèrent le reste de sa vie. Ce fut pendant l'hiver suivant qu'il composa sa fameuse romance de *Lénora*, dont le succès fut prodigieux. Il se maria en 1774, mais l'amour qu'il conçut pour une jeune sœur de sa femme, le rendit long-temps malheureux. Il avait affirmé un bien à Appenrode, dans l'espoir d'améliorer sa fortune; cet espoir fut trompé; il retourna à Gœttingue pour y continuer la publication de l'*Almanach des Muses*, qu'il avait entrepris des 1775; il y fit un cours sur l'esthétique et le style; ayant perdu son épouse en 1784, ils'unit l'année suivante à sa bien-aimée Molly, qu'il a si souvent célébrée; mais il eut le malheur de la perdre aussi, peu après la naissance d'une fille qu'elle lui avait donnée. L'infortune parut quelque temps avoir épuisé la santé et les facultés de Bürger; il s'efforça toutefois de surmonter son chagrin par le travail. Ayant étudié la philosophie de Kant, il en donna des leçons qui furent très suivies. Nommé professeur extraordinaire, mais sans traitement, il pensait à contracter un troisième mariage pour donner une mère à ses trois enfants, lorsqu'une jeune personne de Stuttgart, qui paraissait charmée de ses poésies, lui offrit son cœur et sa main dans un poème qu'elle lui adressa. Bürger n'avait pas cru cette proposition sérieuse; toutefois, des informations lui ayant présenté son admiratrice sous un jour favorable, la réponse qu'il lui fit en vers établit entre eux un commerce littéraire, qui se termina par leur union. Ce mariage ne tarda cependant guère à devenir pour Bürger la source des chagrins les plus amers, et l'on croit qu'il ne contribua pas peu à accélérer sa mort: il ne survécut que deux ans à sa séparation d'avec sa troisième épouse, et mourut le 8 juin 1794. Ni le caractère, ni la vie de Bürger ne furent exempts de taches; mais son cœur était plein de bienveillance; il fut toujours bon et bienfaisant, même au sein du malheur: une bonne action, une belle action excitaient toujours son enthousiasme, et, quoique souvent trompé, loin de croire les hommes généralement méchants, il conserva constamment une haute idée de la nature humaine. Le sentiment de son mérite comme poète, ne l'empêchait pas d'être sincèrement modeste; exempt d'ambition et de prétentions, il parlait peu en société. Sans posséder les manières du monde, il savait plaire au beau sexe, dont il recherchait le suffrage. Sincèrement attaché à sa famille et à ses amis, il n'était point susceptible de jalousie. On le vit toujours applaudir aux succès de ses émules avec autant de plaisir que lui en faisait goûter l'approbation des connaisseurs. Bürger s'est exercé dans des genres très différents, il a composé des chansons, dont plusieurs peuvent passer pour des odes, des romances touchantes,

des romances badines, des ballades, des contes pleins de gaieté et d'originalité, des poésies érotiques, des épigrammes, etc. Il a remis en honneur le sonnet, long-temps négligé et dédaigné en Allemagne. Le recueil complet des poésies de Bürger, publié par le docteur Charles Reinhard, à Gœttingue, en 1796 et 17, est en deux volumes, grand in-8o, avec le portrait de l'auteur et des gravures. Parmi les poésies de Bürger, les plus célèbres, on distingue une imitation très libre du *Pervigilium Veneris* (Nachtfuer der Venus); *Adeline*, d'après Parnelli, *Lonardo* et *Blandine*, (Blanche et Guiscard); la célèbre romance de *Lenora*, traduite six fois en anglais, entre autres par Spencer, avec des gravures de Harding, dont lady Diana Beauchère, avait composé les dessins; cette fameuse romance, qui se chante d'un bout à l'autre de l'Allemagne, a aussi été traduite en français, mais sans beaucoup de succès; nous citerons encore le poème à *Agathe*, en l'honneur d'une dame, qui fut chérie et célébrée par Gemmingen, Zacharie et Bürger; l'*Enlèvement d'Europe*; dans le genre burlesque, le *Rapt*, ou le *Chevalier Charles d'Eichenhorst*, et la belle *Gertrude de Hochburg*, la fille du recteur de *Taubrulin*, etc., etc. Le docteur Reinhard a aussi publié, en 1797 et 98, les mélanges de Bürger, en 2 vol. in-8o; on remarque dans ce recueil plusieurs chants de l'*Iliade*, traduits en vers iambiques; des fragments en vers de plusieurs poèmes d'Ossian, des traductions de l'*Escide*, et une traduction de *Macbeth*, qui parut en 1784. Cette pièce a également été traduite en vers par Schiller. On a aussi de Bürger quelques traductions en prose et des morceaux de critique estimés. Il travailla pour plusieurs journaux, et fut l'éditeur de l'*Almanach des Muses*, publié à Gœttingue, depuis 1779 jusqu'en 1794, année de sa mort.

BURGESS (TUOMAS), prêtre anglais, évêque de Saint-David, prébendier de Durbam, membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, naquit en 1775, d'un épiciier d'Odinham dans le Hampshire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, où il se lia avec Addington qui, devenu ministre, lui conféra en 1802, l'évêché de Saint-David, qui rapporte 3,500 livres sterling (84,000 fr.). M. Burgess épousa, en 1796, miss Bright de Durbam, belle-sœur de la marquise de Winchester. Il est un des plus célèbres érudits d'Angleterre, et a fondé un collège pour l'instruction gratuite des habitants de Galles qui se destinent à l'état ecclésiastique. Nous lui devons un grand nombre d'ouvrages d'érudition, de critique et de théologie; les plus remarquables sont : *Essai sur l'étude des antiquités*, 1782, in-8o; *Premiers Principes de la science du clercien*, 1804, in-12; *Éléments hébraïques*, 1807, in-8o.

BURGESS (Sir JAMES BLAND), écrivain anglais naquit à Gibraltar en 1752. Il fut d'abord élevé au collège de Westminster, puis à l'université d'Oxford; il se livra ensuite à l'étude du droit, et débuta au barreau en 1777. Il le quitta cependant en 1794, pour embrasser la carrière politique, fut nommé membre du parlement pour Helstone, dans le comté de Cornwall, et désigné comme sous-secrétaire d'état pour le département des affaires étrangères. En 1794, il fit partie des commissaires du sceau privé, puis enfin l'année suivante, fut créé baronnet avec le titre de maréchal du palais de la maison du roi. Sir James se retira, au bout de quelques années, de la vie publique, pour se livrer plus librement à la littérature; on lui doit entre autres ouvrages : *Héroïc epistle from Sergeant Bradsham in the shades to John Dunning*, 1778; *Considération sur la loi d'insolabilité*, in-8o, 1783; *Lettre au comte d'Esingham sur l'acte d'insolabilité proposé par lui*, in-8o, 1783; *Adresse à*

La noblesse des provinces d'Angleterre et de Galles sur les cours des comtés, in-8° 1789; *Lettres sur l'agression des Espagnols à Nootka* (publiées sous le pseudonyme de Vénus), in-8°, 1790; *Lettres d'Alfred*, ou *Revue de l'état politique de l'Europe*, in-8°, 1792. *La naissance et le triomphe de l'Amour*, in-4°, 1796; les gravures de cet ouvrage ont été exécutées d'après les dessins de la princesse Elisabeth; *Richard I^{er}*, poème épique, 2 vol. in-8°, 1801. Il composa aussi, en société avec M. Cumberland, l'*Exodiade*, poème dont la première partie parut en 1807, et la seconde en 1808. M. Burgess fut nommé il y a peu d'années, président d'une nouvelle société établie pour défendre les principes de la religion chrétienne.

BURGH (WILLIAM), membre du parlement d'Angleterre, né en Irlande, en 1741, est surtout connu par ses ouvrages contre les unitaires du dix-huitième siècle. 1° *Réfutation scripturale des arguments contre la Trinité*, par M. Lindsey; 2° *Recherches sur la foi des chrétiens dans les trois premiers siècles de l'église*, 1778, in-8°. Burgh est encore auteur de notes et commentaires sur le *jardin anglais* de Mason, 1780, in-4°. Il est mort à York, le 26 décembre 1808.

BURGOYNE (JEAN), général et écrivain dramatique anglais, suivit, dès sa jeunesse, la carrière des armes. En 1762, lors de la guerre d'Espagne et de Portugal, il commanda dans ce dernier royaume un corps de troupes anglaises. En 1775, il fut envoyé au Canada; et deux ans après, il commença la campagne contre les Américains, en s'emparant du fort de Ticonderago. Mais s'étant trop aventuré dans la poursuite de l'armée indépendante, il se trouva tout à coup sans communications possibles et sans subsistances, à Saratoga, où le général Gates le força de mettre bas les armes avec ses troupes, réduites de dix mille hommes à moins de six mille, depuis le commencement de l'expédition. Cette capitulation eut la plus heureuse influence sur les affaires des États-Unis; elle décida la France à reconnaître l'indépendance des Américains. Burgoyne abandonna alors l'état militaire, et se livra tout entier à l'étude des lettres. On a de lui des pièces de vers médiocres et des comédies de peu de mérite, dont le succès fut cependant remarquable : 1° *La Nymphé des chênes*; 2° *Richard Cœur-de-lion*; 3° *L'Héritière*. Burgoyne mourut le 2 août 1792.

BURGDORF (FÉLIX-ACQUST-LOUIS DE), membre de l'académie de Berlin, grand-maître des forêts de la Marche de Brandebourg, né à Leipzig, le 23 mars 1747, mort le 19 juin 1802, a laissé de nombreux écrits en langue allemande, relatifs à sa profession, parmi lesquels nous citerons : 1° *Essai d'une histoire complète des bois*, Berlin, 1793 et 1800, 2 parties in-4°; 2° *Instruction pour cultiver les arbres tant exotiques qu'indigènes qui réussissent en Allemagne*, ibid., 1797, 2 parties in-8°; 3° *Manuel du forestier*, etc., ibid., 1798, in-8°; 4° *Introduction à la dendrologie*, etc., ibid., 1800, in-fol.; 5° plusieurs *Mémoires* dans les tom. 5 et 6 des *Actes de la société des scrutateurs de la nature*, ibid., 1780, et ann. suiv.

BURKE (EDMOND), célèbre publiciste anglais, naquit à Dublin, le 1^{er} janvier 1730, d'une famille qui abjura la religion catholique pour échapper à l'intolérance des prêtres anglicans. Il acheva, au collège de sa ville natale, son éducation qu'il avait commencée chez un quaker. Son projet était de se livrer au professorat académique; mais, ne pouvant obtenir une chaire à l'université de Glasgow, il alla à Londres, en 1753, et y étudia la jurisprudence. Ce n'était pas là sa vocation, et, ses cours terminés, il s'essaya dans la polémique des journaux. Il commençait à se faire connaître, lorsque l'excès du travail lui occasionna de violentes attaques de nerfs qui mirent sa vie en dan-

ger. Il trouva, dans le docteur Nugent, un ami généreux et dévoué. Conduit à la maison de campagne du docteur, il s'y rétablit et se fit aimer de miss Nugent dont il devint l'époux. De retour à Londres, avec sa femme et son beau-père, il publia, en 1756 : *Réclamation en faveur des droits naturels de la société*, ou *Coup d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation, ouvrage posthume de lord B...*, dans lequel il imita avec tant d'adresse le style et la manière de Bolingbroke, qu'il fut pendant quelque temps pris au sérieux par les admirateurs de cet écrivain. Son *Essai sur le sublime et le beau*, qu'il publia, en 1751, lui assigna un rang honorable parmi les bons écrivains, et lui valut l'amitié du docteur Johnson et du peintre Reynolds. Il conçut, en 1758, le plan de l'*Annual register*, qui a obtenu un succès durable, et dont la rédaction lui donna une certaine importance. En 1761, lord Halifax l'emmena en Irlande, et Rockingham devenu ministre, en 1763, le prit pour secrétaire particulier. La protection ministérielle le fit élire, quelque temps après, par le bourg de Wendover, membre du parlement. Malgré sa reconnaissance pour le ministre Rockingham, qui, sous la forme délicate d'un simple prêt, lui avait encore fait don d'une somme considérable, avec laquelle il acquit la jolie maison de Beaconsfield, Burke ne se montra pas moins favorable aux mesures populaires, et défendit même avec chaleur la cause de la liberté de l'Amérique. Lord North ayant remplacé Rockingham, Burke publia à cette occasion un *Tableau du dernier ministère*, tracé avec force et simplicité; puis il reprit son poste dans la chambre des communes, et se fit remarquer parmi les membres attachés au ministère déplacé, en faveur duquel il fit paraître ses *Réflexions sur les causes des mécontentements actuels*. Il s'opposa avec véhémence à l'expulsion de Wilkes (*Voy. ce nom*), et, plein d'une noble énergie, entreprit la défense des non-conformistes, accusés par le gouvernement, pour avoir demandé, à la chambre des communes, vengeance des persécutions dont ils étaient l'objet. Dans la cause des Américains, il s'écria : « Un membre a dit que les Américains sont des enfants rebelles; que la malédiction de leurs pères pèse sur leurs têtes! Des enfants rebelles! oui, sans doute, mais ce sont des enfants! S'ils nous demandent du pain, leur donnerons-nous une pierre? S'ils nous demandent à partager notre liberté, leur répondrons-nous : Restez esclaves? S'ils veulent se créer une fière indépendance, fondée sur le terrain solide des mœurs et de la vertu, leur dirons-nous : Voilà le borbier de la servitude ou chaque jour nous nous enfonçons; descendez-y avec nous? S'ils se tournent, avec le respect de l'adoration, vers notre charte de liberté, oserons-nous leur en offrir les parties faibles, iniques, honteuses?... Un long silence de confusion et d'étonnement régna dans l'assemblée et justifia ce mot, que, dans une précédente occasion, lord Cavendish avait prononcé en se levant, avec une sorte d'effroi : *Grand Dieu! quel homme est-ce là?* Le parlement dissous, Burke fut réélu par le bourg de Malton, dirigé encore par l'influence de l'ex-ministre Rockingham. Les négociants de Bristol l'élurent à leur tour, et il répondit à leur confiance, en prônant, contre la guerre d'Amérique, un discours célèbre qui ajouta encore à sa popularité. Rappelé au ministère, Rockingham le fit nommer conseiller privé et payeur-général des armées. La mort du marquis de Rockingham avança le terme du ministère dont il était l'âme, et, lorsque lord Shelburne fut désigné pour lui succéder, comme chef de la trésorerie, Burke se retira. Le célèbre Pitt parvint au ministère. Burke reparut

dans l'opposition et combattit à outrance l'administration nouvelle. Hastings, cet affreux Verrès anglais, est accusé, et Burke, non moins redoutable que le célèbre orateur de Rome, s'attache à sa poursuite. Qu'on juge de la sensation qu'il produisit, dans l'âme des juges et des témoins, à ce passage de son discours. « Les hommes sont en- tassés comme des balles de laine, les vierges ou- tragées en plein tribunal... La volupté sanglante du despote, la charrie teinte de sang, le sein maternel attaché avec des bambous fendus, et la mort... ô dernière et indicible horreur! la mort est introduite aux sources mêmes de la vie!... » Hastings, protégé par son or et les ministres, fut sauvé! Burke aimait la liberté, mais en véritable Anglais; il ne l'aimait que pour sa patrie. La révolution française éclate; le ministère britannique en est épouvanté. Burke devient l'auxiliaire des ministres, mais l'auxiliaire fougueux, l'auxiliaire aveugle et en délire. Ses *Réflexions sur la révolution française*, où les principes sont dénaturés, les faits tronqués, la bonne foi mécon- nue, donnèrent une fautive direction à l'opinion publique de la Grande-Bretagne et lord North les caractérisa, parfaitement en disant que c'était un *torrent de lave*. Lorsqu'il crut devoir se retirer du parlement, sa place y fut occupée par son fils unique, jeune homme qu'il aimait autant qu'il le ché- rissait. La mort de ce fils, arrivée bientôt après, fut pour Burke un coup terrible. Lui-même, il ter- mina sa carrière, le 8 juillet 1797, dans la soixante- huitième année de son âge. Burke était très aimable dans la vie privée; il aimait et protégeait les beaux-arts et l'industrie. Il a laissé comme orateur, une réputation européenne, et mérite, sous ce rap- port, d'être placé au rang des plus grands génies de sa nation. Voici la liste de ses ouvrages qui ont été traduits en français: 1° *Apologie de la société natu- relle, ou Lettre du comte de...*, au jeune lord..., 1776, in-8°; sans indication de lieu ni de traducteur, c'est la traduction du premier ouvrage de Burke; 2° *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées, du sublime et du beau*, trad. par Desfrancois, 1765, 2 tomes en un vol. in-12, par Legentie de Lavoisier, Paris, 1803, in-8°; 3° *Réflexions sur la révolution de France, et sur les procédés de certaines sociétés à Lon- dres, relatifs à cet événement*, Paris 1790, in-8°, cette traduction a été fréquemment réimprimée; Thomas Payne, dans ses *Droits de l'homme*, et Priestley, dans ses *Lettres*, ont réfuté avec succès les violentes déclamations de Burke; 4° *Discours sur la monnaie de papier et sur le système des assi- gnats en France*, Paris, 1790, in-8°; 5° *Lettres aux Français*, Londres (Paris), 1790, in-8°; 6° *Dis- cours sur la situation actuelle de la France, prononcé dans la chambre des communes, le 9 février 1790, lors du débat sur les estimations de l'armée*, Paris, 1790, in-8°; 7° *Lettre d'Edmond Burke au traducteur de son discours sur la situation actuelle de la France*, Paris mai 1790, in-8°, deux édit.; 8° *Lettre à M. Parchevé- que d'Aix, et réponse de M. l'archevêque d'Aix à M. Burke*, Paris, 1791, in-8°; 9° *Discours prononcés par M. Burke et Fox, dans la chambre des communes, le 6 mai 1791, sur la révolution française*, Paris, 1791, in-8°; 10° *Lettre sur les affaires de France et des Pays- Bas, adressée à M. le vicomte de Rivarol avec la réponse de ce dernier*, Paris, 1791, in-8°; 11° *Lettre à un membre de l'assemblée nationale de France*, Paris, 1791, in-8°; 12° *Appel des wighs modernes aux wighs anciens*, trad. par Mme de Rivarol, Paris, 1791, in-8°; 13° *Lettre de M. Burke à un noble lord, sur les attaques dirigées contre lui (Burke) dans la cham- bre des pairs, par le duc de Bedford et le comte de Low- derdale, au sujet de ses opinions sur le gouvernement an- glais et sur la révolution française*, Paris, in-8°;

14° *Lettres (deux) à un membre de la chambre des communes, sur les négociations de paix ouvertes avec le directoire*, trad. par S. Potier, Lille et Paris, 1797, in-8°. On attribue à Burke: *Lucubrations philoso- phiques; la Nécessité de la monarchie française; Jugement de l'Europe sur les suites de la révolution fran- çaise; Alliance de la liberté et de la monarchie*, 1790, in-8°.

BURMANN ou plutôt BORMANN (GOTTFRID- GUILLAUME), né à Lauban, dans la Haute-Lusace, le 18 mai 1737, mort, le 5 janvier 1805, à Berlin, a été un musicien et un poète distingué; malheureu- sement ses talents ne rendirent pas sa fortune meil- leure que celle de tant d'autres favoris des muses. On a de lui: 1° *Quelques Poésies*, 1764, in-8°, 2° *Lettres et Odes sur la mort d'un serin de Canarie*, 1764, in-8°; 3° *des Fables*, 1769, in-8°; 4° *Journal pour la littérature et pour le cœur*, 1775, in-8°; 5° *Choix de Poésies*, 1783, in-8°; 6° *Cinq chants patriotiques avec des airs, composés lors de l'avène- ment de Frédéric-Guillaume II*, 1786, in-8°; 7° *des Poésies sans R*, 1788, in-8°; elles sont bien certainement au nombre des plus singulières qui aient été publiées; 8° *Badinages ou Preuves de la flexibilité de la langue allemande*, 1794, etc., etc.

BURMANN (NICOLAS-LAURENT), professeur de botanique à Amsterdam, né en 1734, mort en 1793, a rendu des services à la science qu'il enseignait; ses ouvrages sont: *Specimen botanicum inaugurale de geranis*, Leyde, 1759, in-4°; cet ouvrage, qui lui servit de thèse, est fort remarquable; Burmann y partage les geraniums en trois genres qui ont été adoptés généralement par les botanistes modernes; 2° *Dissertation de Heliophilæ*, dans le tom. 1 des *Nova acta societatis Upsalensis*; 3° *Flora Corsica aucta et scriptis Dom. Gausim*, même recueil, tom. 4; 4° *Flora Indica*, etc., Leyde, 1768, in-4°; Bur- mann ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, dont il avait trouvé les matériaux dans les manuscrits de son père Jean Burmann.

BURMANN (J.-H.), géomètre, poète et glos- sographe allemand, directeur de l'académie de commerce à Manheim, a publié de savants ou- vrages, en français et en allemand, sur le commerce, les mathématiques, la métaphysique, etc. Ce sont: 1° *l'Ecole des Initiés d'Orient*, poème didactique et pittoresque, etc., Manheim, 1803, in-8°; l'auteur cherche à y établir que tout est vanité et incer- titude pour l'esprit, mais que, malgré tous les dou- tes, il faut être vertueux, etc. 2° *Musophilie ou Avantages, pour l'état, des sciences et des études per- fectionnées*, etc., ibid., 1805, in-8°; 3° *Encyclopédie du Comptoir; Manuel pour les négociants*, etc., ibid., 1806, tom. 1er; 4° *Sulmis, chant érotique, dans l'ancien gout oriental*, ibid., 1807, in-12; 5° *Eudoxe, chant érotique, dans le gout occidental moderne*, ib., 1807, in-12; 6° *Programme de la graphologie, partie fondamentale de la caractéristique syntactique, système de notation universelle, déduit d'éléments simples, méthodique- ment combinés*, ibid., 1807, in-12; ce système, dont le rapport de Volney sur le *Vocabulaire comparé* du professeur Pallas, donna l'idée à Burmann, se compose de douze caractères universels, provenant de la combinaison de la droite et de la courbe avec les quatre situations les plus frappantes, l'horizon- tale, la verticale, les obliques à gauche et à droite; ces caractères répondent aux chiffres 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, et en les combinant avec des têtes noires et blanches diacritiques, l'auteur s'en- gage à reproduire toutes les langues soit écrites, soit parlées; Burmann est encore auteur de plu- sieurs Mémoires insérés dans les *Fragments sur l'ana- lyse des combinaisons et le calcul de dérivation*, par Hindenburg, Leipsick, 1803, in-8°.

BURNEST (JAMES), lord Monbeddo, savant

écrivain anglais, naquit, en 1714. Il fit une partie de ses études à Groningue, où il s'adonna à la jurisprudence et parvint, en 1767, aux fonctions de juge à Edimbourg, où il mourut, en 1799. Burnest était très versé dans la littérature grecque, et sa passion pour elle lui faisait mépriser toutes les langues modernes. Néanmoins, malgré les paradoxes qui abondent dans ses ouvrages, on peut encore les consulter avec fruit. Il a publié : *Origine et progrès du langage*, 1773; *Métaphysique ancienne*, 6 vol. in-8°, 1778.

BURNEY (CHARLES), compositeur et auteur anglais, naquit à Shrewsbury en 1726. Il fut élève de Baker, organiste de la cathédrale de Chester. En 1744, il fut nommé organiste de Saint-Denis à Londres; mais, quelque temps après, il quitta cette ville pour se rendre à Lynn, où il demeura neuf ans. De retour à Londres, il obtint, en 1769, le titre de docteur en musique honoraire. Dans les années 1771 et 1772, il visita la France, l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, et a laissé des relations fort intéressantes de ses voyages. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Essai sur l'histoire des comètes*, 1769; 2° *de l'Etat actuel de la musique en France et en Italie ou Journal d'un voyage fait dans ces pays*, in-8°, 1771; 3° *Lettre de feu signor Tartini, avec l'original italien*, in-4°, 1771; 4° *de l'Etat actuel de la musique dans les Pays-Bas, en Allemagne et dans les Etats-Unis, ou Journal d'un voyage fait dans ces pays*, 2 vol. in-8°, 1773; 5° *Histoire générale de la musique depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*, 4 vol. in-8°, de 1776 à 1789; 6° *Mémoires sur la vie et les écrits de Méstastasi*, 3 vol. in-8°. On a encore de lui, a Canning mann : *Plan d'une école de musique*; *Histoire du jeune Crotch, enfant musicien*. Burney mourut, en mai 1814, dans la maison qu'avait occupée Newton.

BURNEY (JACQUES), fils aîné du précédent, entra de bonne heure dans la marine, et suivit le capitaine Cook dans ses deux derniers voyages; il fut nommé, en 1781, commandant du Bristol, de cinquante canons, et parvint au grade de contre-amiral. Il était membre de la société royale de Londres. Il a publié entre autres ouvrages : 1° *Histoire chronologique des découvertes faites dans la mer du sud ou Océan pacifique*, 1803 à 1816, 4 vol. in-4°; 2° *Mémoire sur les côtes de la Chine, avec une carte*, 1811; 3° *Plan de défense contre l'invasion*, 1796, in-4°; 4° *Mesures recommandées pour le salut du crédit public*, 1797, in-4°; 5° *Histoire chronologique des découvertes faites dans les voyages au nord-est, et des premières navigations des Russes dans l'est*, in-4°; 6° *Expériences pour découvrir un moyen de s'assurer de la direction des courants*, in-8°. Il y a aussi plusieurs de ses mémoires dans les *Transactions philosophiques*, un entre autres dans lequel il pense que le point extrême de l'Asie à l'est, et la côte opposée de l'Amérique furent autrefois unis. Il est mort amiral en 1821.

BURNEY (CHARLES), théologien et philologue distingué, frère puîné du précédent, naquit à Lynn, en 1737. Il prit, en 1781, ses degrés de docteur au collège royal d'Aberdeen. L'année suivante, il devint professeur adjoint d'académie à Highgate, et bientôt après suppléa, à Chiswick, le docteur Rose dont il épousa la fille. En 1786, il ouvrit à Hammersmith une école qu'il transféra, en 1793, à Greenwich. Il avait obtenu, en 1792, les degrés de docteur en droit d'Aberdeen et de Glasgow. Après avoir dirigé avec beaucoup d'honneur son école pendant plusieurs années, il prit les ordres, et à cette occasion l'archevêque de Canterbury lui conféra le titre de docteur en théologie. Il mourut le 28 décembre 1817, chapelain ordinaire du roi d'Angleterre. Il a laissé une belle bibliothèque

qui fut achetée pour le musée britannique. Il a publié : 1° *Appendix ad lexicon græco-latinnm à Joan Scapula*, in-4°, 1789; 2° *Remarks on the greek verses of Milton*, in-8°, 1791; 3° *Richardii Bentlii et doctorum virorum epistolæ*, in-4°, 1807; 4° *Tentamen de metris ab Æschilo in operibus cantibus adhibitis*, in-8°, 1809; 5° *Bishop Pearson's exposition of the creed, abridged*, in-12; 6° *Philemonis Lexicon, græcæ*, in-4°; 7° *A sermon at the anniversary of the sons of the clergy at Saint-Paul's*, in-4°, 1813. Il a encore inséré quelques articles de critique dans le *Monthly Review*.

BURNEY (MME D'ARLAY), d'abord miss FRANÇOIS, sœur du précédent, née vers 1756. En donnant ses soins à la nombreuse bibliothèque de son père, elle prit de bonne heure un goût très vif pour la lecture, et lorsque l'âge vint augmenter ses connaissances et développer son imagination, de simple lectrice qu'elle était, elle voulut devenir auteur, et se mit en secret à composer un roman. Mais le contraste que cette occupation faisait avec les graves études de son père, lui fit supposer qu'il la désapprouverait, et elle résolut de livrer aux flammes son premier essai : il portait le nom de *Caroline Evelyn*, et son auteur n'avait alors que quinze ans. Ce sacrifice ne lui fit point vaincre son premier penchant; son imagination brillante reprit bientôt tout son empire, et miss Burney composa le joli roman d'*Evelina*. Des amis auxquels elle le communiqua la déterminèrent à le livrer à l'impression. *Evelina*, ou *l'entrée d'une jeune personne dans le monde*, 1777, 3 vol. in-12, obtint un succès extraordinaire, qu'il dut principalement à l'agréable variété des caractères, et surtout à l'amabilité de celui de l'héroïne. Le célèbre Burke et le savant Johnstone en furent les premiers admirateurs; mais ils ne connurent le nom de l'auteur, ainsi que le docteur Burney, que lorsque la réputation de l'ouvrage fut bien établie. M. Burney ne s'opposa point à l'inclination de sa fille, et l'encouragea même à se faire connaître. La reine d'Angleterre voulant s'attacher une personne d'un aussi rare mérite, fit accepter à miss Burney une place à la cour. Ce fut en 1782 que parut *Cécilia*, ou *Mémoires d'une héritière*, 5 vol. in-12; l'empression du public fut tel que, sur une simple annonce, les souscriptions s'élevèrent à 3000 guinées avant la mise au jour de l'ouvrage. On le regarde comme le chef-d'œuvre de miss Burney. La peinture du caractère des trois tuteurs de *Cécilia* est admirable; les autres personnages, malgré leur multitude, ne sont pas moins heureusement représentés; les fils de l'intrigue sont bien tissés, et le dénouement est d'un pathétique véritable. Au bout de quelques années, la santé de miss Burney l'obligea de quitter la cour; et, en 1793, elle épousa le marquis d'Arbly, émigré français. *Gamilla*, ou *la peinture de la jeunesse*, 5 vol. in-12, que quelques personnes mettent à côté de *Cécilia*, vit le jour en 1796. On prétend que Mme d'Arbly en a tracé les caractères d'après ceux des personnes de sa société, et que le recteur Auguste Tyrold, entre autres, est le portrait de son père. En 1802, elle suivit son mari en France, et résida avec lui à Paris, jusqu'en 1812. De retour en Angleterre, elle y a publié la *Femme errante*, ou *les Embarras d'une femme*, 1814, 5 vol. in-12. Ce roman a été jugé inférieur à ses aînés; l'action est embarrassée dans sa marche; les situations offrent de la monotonie; cependant on y trouve des caractères tout-à-fait neufs, et pour lesquels l'auteur semble n'y rien perdu de son talent. On a encore de Mme d'Arbly : *Edwy et Egila*, tragédie, représentée sur le théâtre de Drury-Lane, et non imprimée; *les Voisins de campagne*, ou *le Secret*, 1820, 5 vol. in-12. Tous ses

romans ont été traduits en français presque aussitôt après leur apparition; quelques uns l'ont été avec peu de soin; on lui a attribué ceux de sa sœur Sarah-Henriette.

BURNEY (SARAH-HENRIETTE), sœur de la précédente, est auteur de romans estimés: 1° *Clarentine*, 1796: 3 vol. in-12; 2° *Géraldine Faucomberg*, 1808: 3 vol. in-12; 3° *Tableau de la nature*, 1815, 5 vol. in-12.

BURNEY (WILLIAM), descend d'une famille respectable du *Worcestershire* et se livra avec succès à l'étude de la grammaire et des mathématiques. Après avoir fait quelques éducations particulières, et professé en sous ordre dans plusieurs établissements, il vint s'établir à Gosport, en 1791; il avait reconnu le mauvais état de l'école publique de Portsmouth, ou sous le nom d'académie royale étaient instruits 40 jeunes gens dans les mathématiques et la navigation, et résolut de former un établissement du même genre, sur des bases beaucoup plus étendues; cette entreprise réussit parfaitement. Il exerça aussi, dans cette contrée, les fonctions de juge de paix, et s'est acquis la réputation d'un magistrat intègre et actif. Il a publié: *The naval heroes of great Britain, or lives of distinguished admirals and commanders*, in-12, 1806; *The british Neptune, or a naval history of great Britain, from the time of Alfred to the victory of Trafalgar*, in-12, 1806; *The enlarged and improved marine dictionary*, 1815. Il a aussi publié quelques articles dans la *Chronique navale*, et dans les *Annales philosophiques* de Thomson.

BURNOUF (J. L.), professeur de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, membre de la société asiatique de Paris, a publié: 1° *Méthode pour étudier la langue grecque*, Paris, 1813; la 14^e édit. a paru en 1825, 1 vol. in-80. Un des principaux mérites de cet ouvrage est d'avoir fait revivre les principes de la grammaire de Port-Royal, grammaire généralement suivie en Angleterre et même en Allemagne, et trop négligée dans le pays de ses auteurs. Les prédécesseurs de M. Burnouf et de M. Gail, avaient multiplié à l'infini les déclinaisons et les conjugaisons grecques; M. Burnouf les a tout-à-fait simplifiées, et, grâce à lui, la jeunesse de nos écoles n'est plus obligée de surcharger sa mémoire d'une foule de principes inutiles qui arrêtaient, dans ses progrès, l'enseignement de la plus belle des langues. 2° *le Salluste, des Classiques latins*, de M. Lemaire, 1822, 1 vol. grand in-80; 3° *Examen du système perfectionné de la conjugaison grecque*, 1824, in-80; 4° *les Catilinaires et le dialogue sur les orateurs illustres de Cicéron*, traduits en français, 1826, in-80. Le monde savant attend, avec impatience, la publication des traductions de *Salluste* et de *Tacite*, auxquelles on sait que M. Burnouf travaille depuis longues années. Ce savant s'occupe aussi depuis longtemps d'une grammaire de la langue sanskrite. — E. Burnouf, son fils, membre de la société asiatique de Paris, s'occupe particulièrement de la littérature orientale, il a publié: *Analyse et extrait du Devi Mahatmyam, fragment du Markandeya Pourana*, in-80, 1823, imprimé à la suite du n° 3.

BURNS (ROBERT), poète écossais, né en 1759, était fils d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr; il apprit à lire, à écrire et à entendre même un peu le français dans une école de son village. Les vies des héros de l'antiquité, la lecture des romans de chevalerie et les discussions théologiques familières aux Ecossais échauffèrent tour à tour son imagination, à laquelle la lecture des poètes anglais vint enfin donner une direction. Désirant sortir de l'état de misère où sa naissance l'avait placé, il quitta la maison paternelle, s'associa à Irwing avec un tisserand; mais leur maison ayant brûlé, Burns se trouva sans ressources, et accepta une place d'in-

specteur des plantations à la Jamaïque. Pour subvenir aux frais de son voyage, il publia en 1786 un recueil de poésies qui attira sur lui l'attention générale. Le docteur Blacklock (*Voyez ce nom*), sorti comme lui d'une classe obscure, lui écrivit pour l'engager à se rendre à Edimbourg, où il pouvait donner une édition de ses poésies. Burns suivit ce conseil, et abandonnant son premier projet, arriva dans la capitale de l'Ecosse dans le mois de novembre 1786. Ses manières nobles, la dignité qui lui était naturelle, la pureté de son langage le firent accueillir avec empressement par les littérateurs les plus distingués et les sociétés les plus brillantes. Cependant un penchant funeste l'entraînait vers la débauche, il s'y laissa aller sans réserve, et retomba bientôt dans la misère. La nouvelle édition de ses œuvres, qu'il publia en 1789, lui ayant produit 500 livres sterling, il en envoya d'abord 200 à son frère, prit avec le reste une ferme dans le comté de Dumfriesshire, épousa une jeune personne qu'il avait séduite quelques années auparavant, et obtint un emploi de collecteur de l'excise; mais son peu de conduite l'obligea bientôt de quitter sa ferme et de se contenter de son emploi, que ses opinions, trop favorables à la révolution française, faillirent même lui faire perdre. Ses débauches causèrent sa mort, arrivée le 21 juillet 1796, lorsqu'il n'était encore âgé que de trente-sept ans. Burns est un des poètes les plus distingués de l'Angleterre; il était, disait-il lui-même, devenu poète à la charrue, comme Elie y était devenu prophète. Il a paru en 1806, à Paris, des *Morceaux choisis de Burns*, traduits en français par James Aytoun et J. B. Menard, 1 vol. in-18.

BURONZO (CHARLES-LOUIS del), théologien et philologue, naquit à Verceil, le 26 octobre 1731, et fut successivement évêque d'Acqui, de Novare, archevêque de Turin et grand aumônier du roi de Sardaigne. Il mourut à Verceil le 22 octobre 1806. On lui doit la découverte des œuvres d'Atton, ancien évêque de Verceil, qu'il enrichit de notes savantes, et qu'il publia sous le titre d'*Attonii S. Verceilensis ecclesie episcopi opera*, etc., Verceil, 1768, in-fo.

BURROV (BURROW), mathématicien anglais, né à Hoberley, dans le Yorkshire, après avoir reçu une éducation très ordinaire, fut successivement commis chez un négociant de Londres, et sous-maître d'écrire à Burnhillrow. Il se rendit ensuite à Portsmouth où il ouvrit une école; mais cette entreprise n'ayant point réussi, il revint à Londres, et fut employé par le docteur Maskelyne qu'il aida dans les recherches dont s'occupa ce savant sur la montagne de Schehallion. Quelque temps après, il fut nommé maître de dessin à la Tour, et se rendit à cette époque éditeur du *Journal of the Gentleman and Lady*. Parti en 1782 pour Calcutta, il y enseigna les mathématiques, et fut l'un des membres les plus influents de la société asiatique. On le désigna, en 1793, pour diriger l'opération trigonométrique du Bengale; mais il mourut en 1794, comme il s'occupait de cet important travail. On a de lui: 1° *Essai sur les projectiles*, 2° *Compte abrégé des opérations de feu M. Burrow sur les degrés de longitude et de latitude du Bengale*.

BURSAY (MME AURORE), s'est acquise de bonne heure, à Paris, une grande réputation par ses vers gracieux, imprimés sous le nom de *Mademoiselle Aurore*. Elle quitta la France, en 1805, et alla à Brunswick, où elle devint directrice d'un théâtre français, sous la protection du duc, et y débuta, comme auteur de l'opéra de *Sophie de Brabant*. Elle publia encore, la même année, la *Description du bouclier d'Achille*, fragment du dix-huitième chant de l'*Illiade*, et dédiée à Delille. On lui doit encore:

Un quart d'heure du calife Haroun-le-Grand, empereur des croyants, 1806, in-8°; *le Bonheur de la médiocrité*, poème en deux chants, 1813, in-8°.

BURTHER (ANDRÉ), baron, maréchal-de-camp, etc. Né à Metz en 1770, d'une famille irlandaise qui s'était réfugiée en France, il entra au service, en 1791, mérita d'être honorablement cité dans la relation de la bataille de Nerwinde, et passa capitaine d'état-major à l'armée d'Italie, où il devint bientôt aide-de-camp de Masséna. Il accompagna ce général en Helvétie, fut fait chef d'escadron sur le champ de bataille, et suivit encore le vainqueur de Zurich, lorsqu'il vint s'enfermer dans les murs de Gènes. Burtier y combattit avec son intrépidité ordinaire, fut atteint de deux coups de feu, et chargé de présenter au premier consul des drapeaux arrachés à l'ennemi pendant le siège. La paix conclue, il passa dans la Louisiane, reconnut le pays, et prit, à son retour, le commandement du 4^e de hussards, avec lequel il enfonça deux colonnes russes à Austerlitz. Il fit ensuite la campagne de Prusse, celles de Pologne et d'Espagne, où il se distingua dans diverses rencontres. Il contribua, entre autres, à la prise de Saragosse, battit les Espagnols au passage de la Sègre, prit le général qui les commandait, et dispersa les troupes qui lui échappèrent. Chargé bientôt après de couvrir le siège de Lérida, il en vint aux mains avec le général O'Donnel, accourut au secours de la place, le battit et le rejeta dans les montagnes d'où il était descendu. Ces nombreux services lui valurent le grade de général de brigade, qui lui fut conféré le 30 décembre 1810. Il continua de combattre dans la péninsule, d'où il fut rappelé pour la campagne de Russie. Blessé à la tête des escadrons qu'il commandait, il tomba dans les mains de l'ennemi, et ne reparut qu'en 1813 sous nos drapeaux. Il fit encore la campagne de cette année, déposa les armes après les malheurs de 1814, les reprit en 1815, et obtint de brillants succès à la bataille de Fleurus. Ramené sous les murs de Paris, il eut encore la satisfaction de voir fuir les Prussiens, et de contribuer à tailler en pièces leurs plus beaux régiments de cavalerie. Ce fut le dernier acte de sa vie militaire.

BURTIN (FRANÇOIS-XAVIER de), ancien conseiller référendaire du gouvernement des Pays-Bas, naquit, en 1743, à Maestricht, où son père était conseiller-commissaire du prince évêque de Liège. Après avoir fait d'excellentes études, il s'établit, en 1767, à Bruxelles, où il reçut le titre de conseiller-médecin du prince Charles de Lorraine, alors gouverneur-général. L'empereur Joseph II, durant son séjour dans les Pays-Bas, lui donna les plus grandes preuves du cas qu'il faisait de lui en le chargeant de rechercher toutes les productions utiles des trois règnes de la nature, qui pourraient y être restées ignorées; et, à la suite de ses recherches, le créa chevalier héréditaire, en le nommant conseiller-rapporteur du conseil-général. Lors de la révolution belge, il se fit remarquer par sa fidélité à son souverain, quoiqu'elle l'exposât aux persécutions du parti dominant. Sa retraite du service le mit à même d'entreprendre de longs voyages, et de se consacrer tout entier aux sciences et à la littérature. Il publia quelques ouvrages sur les affaires du temps, savoir: un recueil de *Fébrus*, in-4°, et deux poèmes latins, de *Revolutions belgicæ, carmen hexameton* et de *revolutione gallicæ, carmen distichon*. Ces deux ouvrages sont les seuls qu'il écrivit en latin; tous les autres sont en français. Les principaux sont: l'*Oryctographie de Bruxelles*, 1784, in-fol.; *Mémoire sur les révolutions et l'âge du Globe terrestre*, 1790, in-4°; des *Végétaux indigènes qui peuvent remplacer les exotiques*, 1784, in-4°; des *Causes de la rareté des bons Peintres hollandais dans le genre his-*

torique, 1808, in-8°; *Traité des connaissances nécessaires à tout amateur de tableaux*, 1808, 2 vol. grand in-8° avec figures; *Voyage minéralogique de Bruxelles*, par *Wahre, Cour-Saint-Elienne*, 1788, in-4°; des *Bois fossiles découverts dans les différentes parties des Pays-Bas*, 1781, in-8°; de *l'Inutilité des jachères et de l'Agriculture du pays de Wates*, 1809, in-12; *Trois Opuscules sur les peintures modernes des Pays-Bas*, 1811, in-12; de *la meilleure manière d'opérer les polytypes utréins*, in-8°. Nous lui devons encore des ouvrages manuscrits, dont les plus intéressants sont: *Voyages et Recherches économiques et minéralogiques, faits dans les Pays-Bas*, par ordre de Joseph II; *Examen de la question, si, par les progrès de l'esprit humain, on peut démontrer le peu d'ancienneté de l'espèce humaine; des Veines de houille et de leur exploitation; de la nécessité d'interdire la sortie du lin des Pays-Bas*.

BUSBY (THOMAS), naquit, en 1755, à Westminster. Il se livra à l'étude la musique, et se fit une grande réputation par ses compositions, parmi lesquelles on doit classer un oratorio d'un mérite remarquable. Busby est en même temps écrivain et poète; il a fourni de nombreux articles à divers recueils périodiques, et a publié: *le Siècle du génie*, satire in-4°, 1786; *Dictionnaire musical*, 197 numéros, 1786. (Cet ouvrage a été fait en société avec le docteur Arnold); *l'Harmoniste religieux*, 12 numéros in-fol. 1788; *Mélodie britannique*, ou *Beautés des chants anglais*, quelques numéros; *Nouveau dictionnaire complet de la musique*, in-8°, 1801, 3^e édition, 1812; *Journal mensuel de musique*, numéros 1 à 4; *De la nature des choses*, traduit du latin de Lucrèce, 2 vol. grand in-4°, 1813. Ce dernier ouvrage a obtenu un succès aussi grand que mérité.

BUSCA (IGNACE), naquit à Rome en 1773, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint successivement aux premières dignités de l'église. Il fut envoyé en Flandre, comme nonce du pape, avant l'insurrection de cette contrée, contre Joseph II. A cette époque il revint à Rome, en fut nommé gouverneur, et fut enfin promu au cardinalat, en 1789. Pie VI lui confia les fonctions de secrétaire d'état. A l'époque de l'invasion des états romains par les Français, il soutint avec courage les prétentions du pape, et fut alors remplacé par le cardinal Doria, tout en conservant le titre de *profecto del buon governo*. Le concordat et le cardinal Gonsalvi trouvèrent en lui un adversaire redoutable. Il mourut en 1803.

BUSCH (JEAN-GEORGES), savant économiste et philanthrope, né le 3 janvier 1728 à Allen-Weding, dans le pays de Lunebourg, mort à Hambourg le 5 août 1800, fut, pendant trente ans, directeur d'une académie de commerce, qu'il avait fondée dans cette dernière ville, et où venaient s'instruire nombre de jeunes gens de tous les états de l'Europe. On lui doit aussi le plan de l'institution pour les pauvres de Hambourg, et quantité de savants ouvrages sur l'économie politique et les mathématiques, écrits en allemand: 1° *Essai d'un Traité de mathématiques usuelles*, etc., 1773, in-8°, 1798, quatre parties, in-8°; 2° de *la Circulation de l'argent dans ses rapports avec l'économie politique et le commerce*, 1780, 1800, 2 vol. in-8°; 3° *Esquisse d'une histoire du commerce de mon temps*, 1781, 1796, in-8°; 4° *Observations faites en Suède*, etc., 1783, in-8°; 5° *Bibliothèque de commerce*, 1784 à 1786, huit parties in-8°; 6° *Observations faites dans les Pays-Bas et en Angleterre*, 1786, in-8°; 7° *Est-il avantageux à un peuple, sous le rapport du progrès des lumières, que sa langue devienne universelle?* Berlin, 1787, in-8°; 8° *Essai sur l'économie politique et le commerce*, etc., 1784, 3 vol. in-8°; 9° *Principes sur la politique des monnaies*, etc., 1789, in-8°; 10° *Observations et*

expériences, 1790 à 94, 5 vol. in-8o; 110 *Théorie du commerce*, 1792, 1799, 3 vol. in-8o; c'est le meilleur ouvrage de Busch; 120 *Encyclopédie des sciences mathématiques*, avec une bibliographie de la science; 1795, in-8o. Presque tous les ouvrages de Busch ont été imprimés à Hambourg.

BUSCH (G. C. B.), conseiller ecclésiastique, homme estimable sous tous les rapports, est mort à Arnstadt le 18 mars 1823, à l'âge de 63 ans. Ce prêtre laborieux et savant était connu par plusieurs bons ouvrages, entre autres par son *Manuel de l'historien des découvertes*.

BUSCH (GERARD-VON-DEM), fils d'un jurisconsulte de Brême, naquit, le 22 septembre 1791, se rendit, en 1811, à Göttingue, pour étudier la médecine, et, après avoir parcouru la Saxe, revint, en 1815, se fixer à Brême, où il exerça en ce moment la médecine. Il a publié, *Dissertatio anatomico-physiologica de intestino caeco ejusque processu vermiformi*, Göttingue, 1816, in-4o. Il a traduit de l'anglais le *Traité des maladies du bas ventre*, par Pimberton, Brême, 1807, in-8o, et celui des hernies par Lawrence, Brême, 1818, in-8o. Il coopéra à la rédaction de la *Salzburger medicinisch-chirurgische zeitung*.

BUSCHING (ANTOINE-FRÉDÉRIC), un des créateurs de la géographie moderne, était fils d'un avocat de Stadthagen, en Westphalie, et naquit dans cette ville le 27 septembre 1724. Son éducation dans les écoles publiques fut très superficielle; mais il en fut dédommagé par les leçons particulières et gratuites du savant théologien Hauber, qui le prit en amitié, et aux soins duquel il dut ses premiers progrès dans les sciences, surtout dans les mathématiques et les langues de l'orient, et des sentiments de vertu et de pitié qui ne se démentirent jamais. La reconnaissance de Busching pour un tel maître fut aussi vive que méritée; chassé de la maison paternelle, en 1742, parce que, dans un voyage à Hanovre, il avait pris avec chaleur le parti de Hauber contre un homme que son père avait intérêt de ménager; il trouva un asile chez son bienfaiteur, qui lui procura les moyens de continuer ses études, à l'université de Halle. Il fut bientôt en état de soutenir sa thèse et d'y prendre le degré de maître ès-arts. Sa conduite exemplaire lui ayant acquis de nouveaux protecteurs, il accompagna en Russie le comte de Lynar, ambassadeur danois, comme gouverneur de son fils. Quoique la mission de ce diplomate fût de courte durée, ce voyage fut utile à Busching en ce qu'il lui valut des liaisons avec plusieurs personnages distingués par leur rang et leurs lumières, et qui, en lui fournissant l'occasion de remarquer les erreurs et les lacunes des traités géographiques les plus estimés alors, lui suggéra l'idée du grand travail auquel il doit sa réputation. Devenu libre, il s'établit à Copenhague chez son ancien ami le docteur Hauber, alors pasteur d'une église allemande de cette ville, et il y publia, en 1752, une *Description des duchés de Holstein et de Sleswig*, qui fit connaître son exactitude et son talent. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes, et l'on attendait la suite de son travail; mais la perfection qu'il voulait y mettre l'ayant obligé de parcourir diverses contrées, il vint d'abord à Halle, où il expliqua dans un cours public la constitution des principaux états de l'Europe; puis, en 1754, à Göttingue, où le gouvernement de Hanovre l'avait nommé professeur de philosophie; il y aurait obtenu aussi une chaire de théologie, s'il n'eût pas eu l'imprudence d'y publier un écrit philosophique qui, prêchant la tolérance, déplût à toutes les communions chrétiennes qu'il voulait rappeler à la morale pure de l'Évangile. Nommé second pas-

teur d'un consistoire luthérien, à Saint-Petersbourg, il s'y rendit en 1761, et y organisa une école qu'il rendit la plus florissante du Nord. Au bout de quatre ans, les tracasseries que lui suscita le feld-marchal Munich, qui d'abord s'était déclaré son ami et son protecteur, le déterminèrent à quitter la Russie malgré les instances de ses paroissiens, malgré les offres brillantes et les témoignages personnels de bienveillance de Catherine. Il voyagea quelque temps en Allemagne sans trop savoir où il se fixerait, et fut enfin appelé à Berlin, en 1766, pour y diriger le gymnase, avec voix délibérative dans le consistoire suprême. Deux écoles secondaires qu'il y organisa devinrent aussi brillantes sous sa surveillance qu'elles avaient été languissantes avant son arrivée. La considération dont Busching avait joui partout le suivit à Berlin. Le grand Frédéric le traitait avec plus de distinction qu'il n'en accordait aux écrivains allemands, et la reine de Prusse l'admettait souvent à sa table. Il finit par prier cette princesse et les membres de la famille royale de le laisser le plus possible à ses occupations, et partagea son temps entre ses cours sur l'histoire des sciences et des arts, la direction de l'instruction publique et la composition de ses nombreux ouvrages. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 28 mai 1793, se faisant rendre compte, au milieu de ses souffrances et jusqu'à son dernier soupir, des progrès de ses élèves. Il fut marié deux fois. Sa première femme, Christiana Diltz, qui avait publié un recueil de poésies en 1752, trois ans avant son mariage, mourut en 1777. De plusieurs enfants qu'il eut des deux lits, il n'a laissé que trois fils au service de Prusse. On a de lui plus de cent ouvrages sur l'éducation, la religion, mais principalement sur la géographie, l'histoire et la biographie; nous n'en citerons que les principaux: 10 *Nouvelle description du globe*, Hambourg, 1754 à 1761, divisée en quatre parties, plusieurs fois réimprimées en allemand et formant plus ou moins de volumes, suivant les diverses éditions, dont la dernière est de 1789 à 1792. Cet ouvrage a eu trois traductions françaises: la première, par Gérard, Zullichau, 1768 à 1771, in-8o; la deuxième, par un anonyme, sous le titre de: *Géographie universelle*, Strasbourg, 16 vol. in-8o, 1783 à 1792, et la troisième par Berenger, Lausanne, 1776 et suivantes, 12 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit aussi dans toutes les langues, mais il ne renferme que la description complète de l'Europe; 20 *Commentatio de vestigiis lutheranymi in Hispania*, Göttingue, 1755, in-4o; 30 *Introduction à la géographie, la politique, etc., des états de l'Europe*, Hambourg, 1758; 6e édition, 1764. Il y en a trois traductions françaises, dont une par un anonyme, Strasbourg, 1779, in-8o, et une autre par l'abbé Mann, Bruxelles, 1786, in-8o; 40 *Traduction de l'histoire de Russie*, par Voltaire, avec des corrections et des suppléments, Göttingue, 1764, in-8o; 50 *Introduction à la description de l'Asie, la Turquie asiatique et l'Arabie*, 1768, 1772 et 1781; c'est le chef-d'œuvre de Busching et le seul volume qu'il ait publié sur l'Asie: on n'en connaît en France qu'un fragment, la *Description de la mer Morte*, trad. par M. Ma te-Brun; 60 *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes*, 1767 à 1788, 22 volumes in-4o, ouvrage rempli de matériaux précieux, mémoires, notices biographiques, etc., en diverses langues; 70 *Esquisse d'une histoire de la philosophie*, 1772 à 1774, 2 vol. in-8o; 80 *Histoire et principes des beaux-arts*, 2 vol. in-8o, Berlin, 1772 à 1774; 90 *Histoire du collège berlinois de Clotilde-Grise*, ibid., 1774, in-4o; 100 *Abrégé d'histoire naturelle*, ibid., 1775 et 1787, in-8o, 110 *Comparaison de la philosophie des Grecs avec celle des modernes*,

ibid., 1783, in-80; 120 *Journal spécialement consacré à l'annonce et à la critique des cartes géographiques*, 1773 à 1787; 130 *Histoire des églises luthériennes en Russie, en Pologne et en Lithuanie*, 1766, 1784 et 1788; 140 *Esquisse d'une histoire comparative du mérite que les nations anciennes et modernes se sont acquises par leurs travaux et par leurs encouragements pour les progrès des sciences*, Hambourg, 1792, in-80; 150 *Recueil de biographie*, Halle, 1783, 1789, 6 vol. Il a donné aussi sa propre *biographie*, Halle, 1789, in-80, imprimée dans le *Necrologe* de M. Schlichtegroll. Le style de Busching est clair et assez correct, mais diffus, sans élégance et sans chaleur : toutefois le fond dédommage de la forme.

RUSNEL (le chevalier de), gentilhomme breton : d'abord officier au régiment de Béarn, il émigra en 1791, et fit la campagne des princes contre la France; il passa, deux ans après, dans le corps levé par le marquis du Dresnay, fut employé en Bretagne. Chargé d'une mission importante de la part des princes et du gouvernement britannique, il repassa la mer, rendit compte de ce qu'il avait fait, et revint en Bretagne en 1794, avec le grade de lieutenant-colonel. Il fut attaché à l'état-major du comte Joseph de Puisaye, se signala dans différents combats, fut fait colonel, chevalier de Saint-Louis en 1796, et ne posa les armes que l'année suivante; il resta dans la retraite jusqu'à la restauration, et suivit, en 1815, le duc de Bourbon à Angers.

BUSSET (PIERRE-LOUIS de), maréchal-de-camp, né à Ruelle, près Paris, le 12 mars 1736, d'une famille d'origine suisse. A l'âge de treize ans, il entra comme cadet dans la compagnie d'Erlach, du régiment des gardes-suisse, et passa, en octobre 1755, dans le régiment d'Hallwyl en qualité d'enseigne. Il se distingua avec ce régiment, en 1757, sur les côtes de La Rochelle et de Rochefort, contre les Anglais qui avaient fait une descente à l'île d'Aix, et contribua à les obliger de remettre à la voile et de gagner le large. L'année suivante, il fit partie de l'escadre qui fit voile, sous les ordres du marquis de Gaultes, pour le Canada; il s'embarqua le 9 mars à Rochefort, avec trente hommes du régiment d'Hallwyl, sur le *Raisonné*; mais ce bâtiment ayant perdu son beaupré, fut contraint de se séparer de l'escadre pour venir se réparer à Lorient. Il se remit en mer quelque temps après, fut attaqué par deux vaisseaux anglais, et rendit un combat fut des plus sanglants : Busset fut atteint, pendant l'action, d'un boulet qui lui emporta le bas de la cuisse, conduisit prisonnier en Angleterre, où il fut retenu pendant plus de trois ans; il rentra en France en 1761, et passa dans le régiment suisse de Castella dont il devint d'abord sous-lieutenant, puis lieutenant avec commission de capitaine. Il fit avec ce régiment la campagne d'Allemagne de 1762, celles de Corse lors de l'insurrection de cette île, et fut fait chevalier de Saint-Louis en 1777. En 1780, il fut nommé aide-major, puis grand-juge de la compagnie des cent-suisse du roi, et enfin mestre-de-camp d'infanterie sous les ordres du prince de Condé. Les cent-suisse ayant été réformés, en mars 1792, Busset réunit un détachement de ce corps avec lequel il alla rejoindre, à Coblenz, les princes qui le créèrent maréchal-de-camp. Il fit, en cette qualité, l'expédition de Champagne, et servit jusqu'au licenciement qui suivit la retraite du roi de Prusse. A la restauration, Louis XVIII nomma Busset commandeur de Saint-Louis; il lui accorda une pension de 1500 fr. sur cet ordre, et l'admit au maximum de la retraite de maréchal-de-camp.

BUSSON-DESCARS (PIERRE), ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, naquit à Bauge dans

l'Anjou, en 1764. Il composa un ouvrage intitulé : *Essai sur le nivellement*, 1805, in-20; avant de le publier, il fit courir le bruit qu'un ex-bénédictin occupait d'un traité sur ce sujet. Convaincu par cette ruse, du succès qu'il devait avoir, il mit au jour cet ouvrage, dont on sentait depuis long-temps le besoin. On lui doit encore un petit traité contenant la théorie et la pratique du nivellement réduites à leur plus simple expression, et la description d'un niveau d'eau de son invention, plus commode et plus ingénieux que tous ceux employés jusqu'à ce jour.

BUSSY (ALEXANDRE), jeune chimiste qui a déjà marqué ses pas dans la carrière par de beaux travaux, et qui donne pour l'avenir les plus belles espérances, il est né à Marseille en 1794. Après avoir fait ses études au lycée de Lyon, il fut admis à l'école polytechnique au mois de septembre 1813, et en sortit en 1815, à l'époque de l'entrée des alliés à Paris. Il commença l'étude de la pharmacie à Lyon, et vint ensuite à Paris, où il travailla successivement chez deux habiles chimistes, MM. Boudet et Robiquet. En 1822, il fut nommé préparateur des cours de l'école de pharmacie de Paris, et en 1826, professeur de chimie au même établissement. Les principaux travaux publiés par ce jeune savant dans les *Annales de physique et de chimie* et autres journaux scientifiques, sont : *Analyse de l'acide subérique*; *analyse de la morphine*; dans ce travail, l'auteur a le premier démontré la présence de l'azote dans un alcali végétal; en société avec M. Payen : *Mémoire sur la propriété décolorante du charbon*. Ce mémoire qui a obtenu le prix proposé par la société de pharmacie de Paris, renferme une théorie estimée sur l'action du noir animal sur les matières colorantes. *Mémoire sur l'acide sulfurique et sur la décomposition des sulfates par la chaleur*. Ce mémoire a été couronné par la société de pharmacie. *Mémoire sur la liquéfaction de l'acide sulfureux par simple abaissement de température*; *Procédé pour liquéfier le chlore*, le *cyano-gène*, l'ammoniaque, etc.; découvertes précieuses dont on a déjà fait une heureuse application aux arts et à la mécanique; celle-ci trouve de nouveaux moteurs dans des gaz jusqu'ici regardés comme fixes, et qui, réduits à l'état liquide, deviennent susceptibles d'une énorme dilatation en repassant à l'état gazeux. M. Bussy a encore publié en commun avec M. Lecanu : *Mémoire sur la production des acides oléique et margarique, dans la distillation des corps gras*. M. Bussy est membre de l'académie royale de médecine, de la société de pharmacie et de la société d'encouragement.

BUSTROIN (JEAN-NICOLAS), sculpteur suédois, et successeur de Sergel, naquit à Philippstadt, en 1783, et fut destiné au commerce par ses parents, dont la mort ne tarda pas à lui permettre de se livrer librement à son goût pour la sculpture. Il se rendit, en conséquence, à Stockholm, où il se plaça sous la direction de Sergel, et s'en concilia bientôt l'amitié par ses talents et son caractère. Après trois ans d'étude, Bustroin se rendit à Rome en 1816, et s'y fit connaître par un grand nombre de compositions estimées; il y commença, sur l'invitation de Sergel, une statue colossale de Bernadotte, et la termina en Suède, où il avait été rappelé pour succéder à Sergel. Cet ouvrage lui mérita la protection du prince qui le chargea de l'exécution des statues colossales de Charles X, de Charles XI et de Charles XII. Bustroin est considéré généralement comme un des premiers sculpteurs modernes.

BUTE (JEAN-STUART, comte de), pair et ministre-secrétaire-d'état, naquit en Ecosse, au commencement du siècle dernier. Il siégea d'abord au parlement, sur les bancs de l'opposition, et sa conduite lui ayant valu les disgrâces de la cour, il se retira,

en 1741, dans celle des îles Hébrides qui portait son nom, et parut ne plus s'occuper des affaires publiques; mais quatre ans après, lors de la descente du prétendant en Ecosse, il se rendit à Londres, offrit ses services au gouvernement, et, dans une fête, ayant été remarqué du prince de Galles, père de Georges III, il devint bientôt son favori et son conseiller. A la mort de ce prince, en 1752, lord Bute conserva le même crédit auprès de sa veuve, fut le véritable gouverneur du jeune héritier du trône, força le comte de Harcourt, gouverneur en titre, de donner sa démission, et devint membre du conseil en 1760, à l'avènement de Georges III. L'année suivante, il remplaça, comme secrétaire-d'état, lord Holdernass, prit pour son sous-secrétaire, Jenkinson, depuis comte de Liverpool, contraignit, par son influence, lord Chatham de quitter les affaires étrangères, et ne connaissant plus de bornes, amena le duc de Newcastle à donner sa démission comme premier lord de la trésorerie, place importante qui fut aussitôt donnée à Bute, avec l'ordre de la jarretière. Arrivé au faîte du pouvoir sans s'être guère occupé de l'opinion publique, il songea sérieusement à faire la paix. La guerre de sept ans avait été glorieuse pour l'Angleterre, et le projet du premier ministre fut généralement désapprouvé. Mais il ne se déconcerta point; il commença, pour parvenir à ses fins, par retirer au roi de Prusse les subsides qu'on lui fournissait, et le traité ayant été violemment combattu dans le parlement, il le défendit à la chambre des lords avec un talent et une énergie dont on ne le croyait pas susceptible, finissant par dire qu'il souhaitait qu'on mit sur sa tombe pour épitaphe : « Qu'il avait conseillé de faire » cette paix dont ses collègues discutaient en ce moment tout le mérite. » Cette espèce de victoire remportée, lord Bute s'appliqua à exclure de l'administration tous ceux qui tenaient au parti des whigs, faisant entendre au roi, que, bien que la maison de Brunswick dût le trône aux ancêtres de ces mêmes hommes, cependant les torys étaient les seuls dont il convenait que le peuple anglais adoptât les sentiments. Ces nouvelles mesures achevèrent de lui aliéner les esprits; la guerre des pamphlets, assoupie par lord Chatham, recommença avec une nouvelle violence; Bute résista à toutes ces attaques, et fit encore adopter par les deux chambres une taxe sur le cidre, destinée à couvrir les intérêts d'un nouvel emprunt qu'avait enfanté la dernière guerre. Alors personne ne douta plus de la durée indéfinie du crédit de Bute : tout à coup on apprit qu'il avait donné sa démission. Il eut pour successeur lord Grenville, et conserva une grande influence dans les affaires, s'il est vrai qu'on lui doive le fameux acte du timbre, première cause occasionnelle de la révolution américaine. Il se retira pourtant dans son château de Luton en Berkshire, et y passa les dernières années de sa vie, se livrant à son étude favorite, la botanique, dans laquelle il avait fait d'assez grands progrès. On lui doit l'ouvrage le plus rare et le plus magnifique qui ait été publié sur cette science; il est intitulé : *Tables de botanique, contenant les différentes familles de plantes de la Grande-Bretagne, distinguées d'après les cinq parties de la fructification, et rangées suivant une méthode synoptique*, Londres, 9 vol. in-4o. Les frais se monteront, à ce qu'on assure, à 10,000 liv. sterl. On n'en tira que douze exemplaires destinés à des présents; l'auteur en envoya un à Buffon, qui le déposa à la bibliothèque du roi. Linnée et Haller ont dédié à lord Bute, le premier, un genre d'arbrisseau de l'Amérique septentrionale, qu'il a nommé *Stewartia*; le second, la *Bibliothèque botanique*. La mort de Bute, arrivée le 10 mars 1792, ne produisit dans le public aucune sensation.

BUTLER (THOMAS), brave officier américain, né vers 1754, montra la valeur la plus brillante dans la guerre de l'indépendance, et se distingua surtout aux batailles de Brandywine et de Monmouth. Après la paix de Versailles, Washington lui donna le commandement de l'état de Ténéssee. La fin de sa vie fut troublée par sa tradition, en 1803, devant la cour martiale de Maryland, qui l'acquitta; il mourut en 1805.

BUTLER (CHARLES), notaire anglais, fut élevé à Saint-Omer, en France. Il s'est distingué par le zèle qu'il a montré pour l'émancipation des catholiques d'Irlande, dont il partage la croyance. Il a publié : *Essai sur la légalité de la presse des matelots*, in-8o, 1778; *Commentaire de Coke sur Littleton, avec des notes*, en société avec Francis Hargrave, 23e édition, in-fol., 1788. Il a ajouté quelques notes à la 15e édition, 3 vol. grand in-8o, 1794; *Hore biblicæ*, ou *Notes sur l'histoire littéraire des Bibles ou livres sacrés des juifs et des chrétiens*, in-8o, 1799; nouvelle édition, 2 vol. in-8o, 1807; *Lettre à un gentilhomme sur la révocation proposée des lois pénales contre les catholiques romains d'Irlande*, in-8o, 1801; *Précis historique sur les lois contre les catholiques romains*, in-8o, 1801; *Lettre à un gentilhomme catholique romain d'Irlande sur le projet d'invasion par Bonaparte*, in-8o, 1803; *Hore juridicæ subsecivæ, notes sur les principaux codes de la Grèce, de Rome, du droit féodal et des lois canoniques*, in-8o, 1804; 2e édition, 1807; *Notes sur les principales révolutions d'états qui composaient l'empire de Charlemagne*, grand in-8o, 1807; *Vie de Fénelon, archevêque de Cambrai*, petit in-8o, 1810; *Histoire des révolutions géographiques et politiques de l'empire d'Allemagne*, in-8o, 1812; *Vie de J.-B. Bossuet, évêque de Meaux*, in-8o, 1812; *Adresse aux protestants de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, in-8o, 1813; *Vie du révérend Aldon Butler, oncle de l'auteur; Essai sur la vie de Michel de l'Hôpital, chancelier de France*, in-8o, 1814.

BUTLER (JEAN), évêque d'Hereford, né à Hambourg, en 1717. Orateur chrétien et publiciste, il se rendit aussi célèbre par ses sermons que par ses écrits politiques, et devint, à l'avènement de Georges III au trône, chanoine ordinaire et chapelain de Winchester. Elevé, quelque temps après, à la dignité d'archidiacre de Surrey, il fut nommé, en 1777, à l'évêché d'Oxford, et passa à celui d'Hereford, en 1788, où il mourut en 1802. On a de lui : *Réponse au Cacatoier par un Whig*. Tel est le titre de ce pamphlet : *Considérations sur les mesures de l'administration*. On l'a dit auteur des *Lettres de Junius*, mais on les lui a attribuées à tort.

BUTRET (N., baron de), secrétaire de la société d'agriculture de Strasbourg, mort dans cette ville en 1805, s'occupa de jardinage, quoiqu'issu d'une famille noble, et ne crut point déroger en consacrant à cet art une grande partie de sa vie. Il était élève des jardiniers de Montreuil, et dirigea, pendant la révolution, les jardins d'électeur Palatin à Schwetzingen. On a de lui : 1o *Manuel pour les agriculteurs et les propriétaires, etc.*, 1786, in-4o, en allemand; 2o *Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture*, Paris, 1793; c'est le meilleur ouvrage de ce genre, il eut treize éditions en seize années.

BUTTET (CHARLES-FRANÇOIS de), colonel d'artillerie, membre de l'académie de Turin, minéralogiste et ingénieur, né à Suse, le 10 décembre 1758, a rendu au Piémont le service de remettre en activité l'exploitation des mines de houille d'Arache, depuis long-temps abandonnées à cause de la difficulté des communications, et d'augmenter le produit des salines de Moûtiers; la Savoie lui doit aussi plusieurs ponts et chaussées construits sous sa direction.

BUTTNER. Voy. BURTNER.

BUTTURA (ANTOINE), poète italien, né à Véronne, le 27 mars 1771. Il avait déjà publié quelques sonnets et la traduction italienne des *Vénitiens*, tragédie d'Arnault, lorsque l'invasion des Austro-Russes, en 1799, l'engagea à chercher une autre patrie en France, qu'il n'a pas quittée depuis. On a de lui : 1° *Il Ritratto*, in-8°, 1812; c'est une imitation d'un conte d'Andrieux; 2° *L'Ifigenia di Racine, recata in versi italiani*, in-8°, 1815; 3° *Essai sur l'histoire de Venise*, Milan, 1816, en italien; 4° *Discours prononcés à l'athénée royal de Paris* le 6 mars 1819, in-8°, 1819; 5° *La Poesia, canzone*, in-8°, 1823; 6° *L'Arte poetica di Boileau-Despréaux, terza edizione*, in-32, Paris, 1825, etc. Comme éditeur, il a publié : 1° *le Opere poetiche del Dante Alighieri, con note di diversi*, 2 vol. in-8°, Paris, 1823; 2° *la Gerusalemme liberata, et l'Aminia di Tasso, con note di diversi*, 2 vol. in-8°, Paris, 1823; 3° *Biblioteca poetica italiana*, in-32; 4° *Biblioteca di prose italiane*, in-32. M. Buttura est professeur de littérature italienne à l'athénée de Paris.

BUTTURINI (MATTIA), savant helléniste italien, mort en 1817. Il fut élève de Cesarotti, et se consacra comme lui à l'étude de la philologie. Dans sa jeunesse, il publia quelques vers latins qu'il condamna bientôt lui-même. Nommé, en 1800, professeur de littérature grecque à l'université de Pavie, il se fit remarquer par sa manière éloquente et facile d'enseigner, ses principes philologiques et par son zèle pour faire apprécier, au moyen de la langue et de l'érudition grecques, des connaissances plus utiles encore.

BUXHOVEN (FREDÉRIC-GUILLAUME, comte de), descendant d'une ancienne famille qui, dès 1185, possédait un fief dans le duché de Brême, et qui, plus tard, alla s'établir en Livonie. Il naquit, en 1750, dans l'île d'Oesel, à Magnusthal, fief de la couronne, dont son père était fermier. Il prit, en 1769, du service en Russie, fit la guerre contre les Turcs, et fut accueilli par le prince Orlov, qu'il accompagna en Italie et en Allemagne, pendant les années 1772 et 1773. Il épousa, en 1774, Natalia Alexiejef, qui appartenait à une famille russe fort distinguée, et obtint, à l'aide de cette alliance, un avancement rapide. Nommé colonel, en 1783, il fut promu au grade de général, en 1789, et employé en cette qualité, dans la guerre que la Russie soutenait contre la Suède. Il battit, en 1790, les troupes de cette nation que commandaient les généraux Hamilton et Meyerfeld, et reçut en récompense de ses services, la propriété de Magnusthal : il combattit en Pologne pendant les années 1792 et 1794, se distingua à la prise de Praga, et contribua beaucoup à adoucir le sort des vaincus, dans un moment où les Russes irrités semblaient oublier toute discipline. Chargé par le feld-maréchal Suvarow, du commandement de Varsovie et de l'administration de la Pologne, il sut gagner la confiance et l'amour des Polonais, par sa modération, sa justice et son désintéressement. Ses talents militaires et administratifs l'ayant fait distinguer, l'empereur Paul le nomma gouverneur militaire de Saint-Petersbourg; mais la position délicate dans laquelle ce nouveau poste le plaçait, lui fit bientôt perdre la faveur du monarque; il se retira en Allemagne, fut rappelé après la mort de Paul, et obtint, avec le titre de gouverneur général, l'inspection des troupes stationnées en Livonie, en Esthonie et en Courlande. Lorsqu'en 1805, l'Autriche et la Russie se ligèrent contre la France, il eut le commandement des troupes de son inspection, et conduisit l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Austerlitz. Il obtint

quelques avantages et n'abandonna sa position que sur l'ordre de l'empereur Alexandre. Il prit, en 1806, le commandement de l'armée russe qui s'avavançait, sous les ordres du comte Kamensky, à la rencontre des Français, fut battu à Golymin, et réunit ses troupes au comte Bennigsen. Il demanda la permission de se retirer, ne l'obtint pas, et reprit, après la bataille d'Eylau, le commandement qu'il avait perdu, réorganisa l'armée russe, et déploya, dans cette circonstance, une rare habileté. Il marcha, l'année suivante, contre les Suédois, les chassa de la Finlande, força Evreborg à capituler, et termina cette brillante campagne en Laponie, sur les bords du fleuve Tornéa. Sa santé, affaiblie par les fatigues de la guerre, l'obligea, en 1809, à se démettre de son commandement. Il mourut, en juillet 1811, dans son château de Lohde, en Esthonie, à l'âge de 61 ans.

BUXTON (THOMAS FOWELL), membre de la chambre des communes d'Angleterre, se fit d'abord connaître, en 1816, par un excellent ouvrage intitulé : *Recherches sur la question de savoir si le crime et la misère sont produits ou prévus par la discipline actuelle des prisons, avec la description de plusieurs prisons et les règlements du comité des dames à Newgate*. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, a beaucoup contribué à attirer l'attention du public sur l'état défectueux de la discipline des prisons. Dans la chambre des communes, M. Buxton a pris une part active à tous les débats relatifs aux lois criminelles. Ses discours, qui témoignent une grande érudition dans cette matière, ont souvent porté la lumière dans les questions les plus obscures.

BUYNAND DES ECHELLES (JEAN-FRANÇOIS-ANNE), imprimeur-libraire à Lyon, né aux Echelles, près d'Amberieux, le 19 novembre 1773, et mort le 26 novembre 1811, a traduit, de l'espagnol d'Olavides, *la triomphe de l'Evangile ou Mémoires d'un philosophe converti*, 1805, 4 vol. in-8°, nouvelle édition, 1821; on a encore de lui : 1° *le Plutarque de l'enfance*, 1810, in-12, qui a eu plusieurs édit.; 2° *Petit apparat impérial*, in-8°, Lyon, 1811.

BUYS (JEAN), professeur de physique dans la société de mérite à Amsterdam, a rendu d'éminents services à sa patrie par ses connaissances dans cette science. En 1798, il publia son *Mémoire, ou Manuel de Physique*, qui remporta le prix décerné par la société d'utilité publique. Il remporta encore un second prix en 1802, par un second mémoire tendant à prouver combien étaient nuisibles les superstitions et préjugés répandus parmi le peuple. Enfin un troisième prix lui fut accordé par la même société pour un mémoire intitulé *Physique mise à la portée de tout le monde*, composé dans un style populaire, destiné à détruire les erreurs de la multitude à l'égard des phénomènes de la nature. M. Buys a aussi écrit sur les phénomènes du magnétisme animal, dans une brochure publiée en 1815, sous le titre de *Lettre à mon amie*.

BUZOT (FRANÇOIS-NICOLAS-LÉONARD), député à l'assemblée nationale, à la convention, etc., né à Evreux, le 1er mars 1760. Il fut chargé de représenter le tiers-état de ce bailliage à l'assemblée nationale. Dès les premières séances contre les prétentions de la noblesse et du clergé, il s'opposa à la reprise des conférences pour la vérification des pouvoirs, et ne craignit pas, après la séance royale du 23 juin, de réclamer le maintien des délibérations que venait d'annoncer Louis XVI. Il provoqua successivement dans le cours de la session, l'aliénation des biens du clergé; la suppression du droit de chasse exclusif, l'institution du jury, la tradition à la barre du garde-des-sceaux, et la création d'un tribunal chargé de poursuivre les crimes de lèse-nation.

Démocrate par caractère, il ne cessa de poursuivre le pouvoir monarchique, et quand, après la fuite de Varennes, l'assemblée mit en délibération si Louis serait livré à une commission judiciaire, il vota hautement pour l'affirmative. La session finie, il fut élu vice-président du tribunal criminel de Paris, puis député à la convention, où il siégea avec le parti girondin. Il apporta dans ces nouvelles fonctions toute l'indépendance, et l'inconsidération qu'il avait déployées dans sa première mission législative. Il attaqua vivement, dénonça sans preuves, proposa des mesures acerbes, vota la mort du roi, réclama l'appel au peuple, insista sur la formation d'une garde qu'il n'avait pas su rendre populaire, et tomba sous les coups de la Montagne qu'il affectait de mépriser. Mis en arrestation chez lui par suite de l'insurrection du 31 mai, il réussit à s'évader, et se rendit à Evreux, où il rejoignit ceux de ses collègues qui avaient échappé comme lui aux poignards des sections. Ils insurgèrent quelques départements, levèrent des troupes, qui furent battues à Vernon. Ils se réfugièrent à Quimper, d'où Buzot gagna Bordeaux, où il resta caché plusieurs mois avec Pétion. La crainte de compromettre l'hôte généreux qui leur avait donné asile, les fit sortir de leur retraite, et ils s'enfoncèrent dans les bois de Saint-Emilien où ils eurent recours au poison pour se débarrasser du fardeau de l'existence. Buzot avait alors trente-quatre ans.

BYE (PIERRE-JACQUES de), ancien membre de la cour de cassation, né à La Haye, vers 1778, fut un des élèves les plus distingués de l'université de Leyde. Reçu docteur en droit et en philosophie à la suite de deux thèses qu'il publia l'année même de sa réception, en 1790, il exerça avec distinction la profession d'avocat. En 1804, il devint conseiller à la cour d'appel d'Utrecht, et en 1806, avocat fiscal près la même cour. Il fut nommé en 1808, membre de la commission qui devait réviser les lois précédemment rendues, et rédiger un projet de code de finances. Ce travail n'était pas entièrement complet, lorsque la Hollande fut incorporée à l'empire français; cependant la part que M. Bye avait eue à la confection de ces importantes matières, le fit appeler, en 1811, à la cour de cassation où, tout en remplissant les devoirs de sa place, il sut rendre des services signalés à sa patrie native. Il fit conserver aux ex-membres de l'université d'Utrecht, une grande partie de leur traitement, et révoquer, en 1813, les dispositions de l'administration des tabacs, qui en interdisaient la plantation dans cette province. M. Bye n'était retenu en France que par son emploi, et la crainte peut-être, en retournant dans son pays, de faire soupçonner ses principes politiques. Observateur de la marche des événements, et voulant se soustraire aux orages, en se ménageant un asile dans le pays où il était né, il demanda et obtint, cette même année (1813), un congé pour la Hollande. À peine y était-il arrivé qu'il fut dénoncé comme cherchant à provoquer près de l'autorité des adonctions à la levée des gardes d'honneur. Il fut rappelé, et se justifia. Il adhéra à la déchéance de l'empereur Napoléon, et se hâta de retourner en Hollande. Redevenu étranger par ces actes politiques, il fut adjoint, en 1816, par le roi des Pays-Bas, à M. le baron Fagel, ministre plénipotentiaire en France pour les discussions de gouvernement à gouvernement, et nommé peu après, avec M. Leclercq, juge et arbitre pour la liquidation des réclamations particulières. On ne connaît de M. Bye que les deux thèses qu'il a soutenues en 1790; la première, sous le titre de : *Sur le Dilem de la calomnie dans les jugements publics*, et la seconde sous celui de :

Sur la Théorie générale des hypothèses philosophiques.

BYRNE (GUILLAUME), graveur anglais, naquit en 1746, à Cambridge, et mourut en 1805 à Londres. Élève de Wollat, paysagiste distingué, il vint se perfectionner en France, et entra en 1770 dans l'atelier de Wille, puis passa dans celui d'Alliamet. Parmi les ouvrages qu'il a exécutés en France, on a remarqué le Fanal exhaussé, d'après Joseph Vernet. Byrne retourna dans sa patrie, où il se rendit célèbre par de nombreux et importants travaux. Il fut le principal auteur de la belle collection des *Antiquités de la Grande-Bretagne*, à laquelle Hearn coopéra, avec beaucoup de zèle et de talent. Ce recueil architectural jouit de la plus grande estime par l'exactitude, le goût et le fini qui ont présidé à son exécution. Nous citerons, parmi les principaux sujets que Byrne a laissés : la Mort du capitaine Cook, d'après Weber, et le Départ d'Abraham, d'après Zuccharelli.

BYRON (GEOFFREY-NORR-GORDON), né le 22 janvier 1788, eut une destinée aventureuse, et qui exerça une grande influence sur son génie. Ses œuvres se lient étroitement à son histoire, et réfléchissent toutes ses impressions de joie ou de douleur. Il sentait, il vivait, il agissait en poète. Son père, John Byron, capitaine des gardes, connu par son aventure scandaleuse avec la marquise de Carmarthen, épousa, en secondes noces, Catherine Gordon, dont il eut ce fils, et qu'il abandonna, après avoir dissipé sa fortune, pour fuir ses créanciers, à Valenciennes, où il mourut en 1791. Le jeune Byron habitait alors Aberdeen : il était boiteux, et d'un tempérament délicat. Il annonça de bonne heure un caractère impétueux et des passions violentes, auxquelles l'indulgence sans borne de sa mère laissait un libre essor. À la mort de son grand oncle, William lord Byron, il hérita du titre et succéda à la pairie; il avait dix ans. Son tuteur, lord Carlisle, le fit entrer à l'école de Harrow en 1805, il passa au collège de la Trinité, à Cambridge, où il fut nommé maître-es-arts. En 1807, il publia un recueil de poésies détachées, sous le titre d'*Heures d'oisiveté*; il y avait, dans ce début, des pensées fortes, exprimées en vers faibles, des sentiments pleins de générosité, et une soif dévorante de gloire. Dans un fragment composé à quinze ans, il s'écrie : « Puisse mon ombre ne voir » aux lieux où mes cendres retourneront à la terre, » ni urne sculptée, ni parchemin surchargé d'armoiries, ni pierre couverte de louanges, mon nom seul sera mon épithaphe. S'il m'environne d'honneur ma froide poussière, qu'aucune autre gloire ne soit la récompense de mes actions. » La Revue d'Edimbourg, alors oracle de l'Angleterre, critiqua avec dédain et l'auteur et l'ouvrage. Peut-être ce premier désappointement exerça-t-il une grande influence sur la vie de lord Byron ou du moins sur la direction de son talent. Il désirait l'estime des hommes; et il se voyait traité par eux avec une sorte de mépris. On ridiculisait son enthousiasme parce qu'il dépassait quelquefois le but. Il répondit à l'article de la Revue par l'ambre satire des *Bardes Anglais et des Critiques Ecossais*, 1808; personne n'y fut épargné, ni grands, ni petits. Il les nivela tous sous son fouet vengeur. A dix-neuf ans, il prit possession de Newstead-Abbey, terre seigneuriale, dans le Nottinghamshire; il y revint miss Chaworth, objet d'une passion romanesque, qu'il avait conçue pour elle, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. On croit qu'il la demanda en mariage, et que ce fut par suite de ses refus qu'il vint à Londres, et se précipita dans tous les excès d'une vie licencieuse, passant d'une profonde retraite aux plaisirs les plus bruyants. En 1809, époque de sa majorité, il quitta l'Angleterre avec M. Hobhouse, visita l'Espagne,

le Portugal, la Grèce, et séjourna dans l'Épire, où il fut très bien reçu par Ali-Pacha. Il traversa l'Helléspont à la nage, en mémoire de Léandre, et célébra cet exploit, qui lui valut un accès de fièvre, dans une pièce de vers assez gaie. Il perdit sa mère, pendant son absence, et revint en Angleterre, vers la fin de 1811. Il prit place à la chambre des pairs, où il parla en faveur de l'émancipation des catholiques, et sur le bill qui avait pour objet de punir les révoltes d'ouvriers. Ses discours, qui avaient de l'originalité et de la verve, font partie de ses œuvres complètes. En 1812, il fit paraître les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*, où il se peignait mécontent de lui-même et des hommes, tourmenté par son imagination inquiète, errant sur la surface du globe, las du vice, et sans force pour la vertu. Ce poème eut un succès immense; il fut suivi du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire* (janvier 1813), de *Lara* (1814), du *Siege de Corinthe*, et de *Parisina*, qui furent publiés à de courts intervalles, et dont les scènes se passaient dans l'Orient. Lord Byron avait alors acquis le plus haut degré de popularité : on critiquait l'espèce de culte qu'il rendait aux passions, on disait que ses écrits exaltaient les âmes, et les poussaient à tous les genres d'excès, en entourant de grands coupables d'un prestige de force et de puissance presque irrésistible : mais on n'en dévorait pas moins ses ouvrages, dont on ne pouvait contester le prodigieux génie. Il était l'homme le plus à la mode de toute l'Angleterre, lorsqu'il épousa, le 2 janvier 1815, miss Milbank, fille unique de sir Ralph-Noël Milbank, baronnet qui imposa à son gendre la condition de porter le nom de Noël. Peu de temps après, il publia ses *Mélodies hébraïques*, et quelques pièces de vers, entraînées l'*Adieu à Napoléon*, l'*Ode sur la légion d'honneur*, l'*Ode sur Waterloo*, et l'*Ode sur la France*. Le 10 décembre 1815, lady Byron accoucha d'une fille qui fut nommée Ada; et, en février 1816, à la suite d'une scène sur laquelle il existe plusieurs versions, lady Byron quitta la maison de son mari pour retourner chez son père. Une séparation légale fut prononcée; et lord Byron, abreuvé de reproches et de chagrins, adressa à sa femme son célèbre *Adieu*, et laissa pour jamais l'Angleterre. Il traversa rapidement la France, se rendit à Bruxelles, et visita la plaine de Waterloo, un an après la bataille. Il alla ensuite à Coblenz, remonta le Rhin jusqu'à Bâle, et s'arrêta sur les bords du lac de Genève, où il passa l'été, dans la campagne *Dionot*. Il y écrivit le troisième chant de *Childe-Harold*, dont les premières et dernières stances sont adressées à sa fille; *Mansfred*, le *Prisonnier de Chillon*, et le *Rêve*, où il retrace tout le passé de sa vie, son premier amour, ses voyages dans les contrées lointaines, son mariage et son isolement. A la fin de 1816, il alla à Venise, où il composa le quatrième chant de *Childe-Harold*, les *Lamentations du Tasse*; *Beppo*, conte vénitien; *Marino Faliero*; les *Deux Foscari*, tragédies, et les premiers chants de *Don Juan*, l'une de ses plus étonnantes productions. Cette fois, il ne traite plus sérieusement les travers et les folies du genre humain; il le passe en revue pour s'en amuser; mais il y a beaucoup d'amertume, et quelquefois des larmes, au fond de cette continuelle ironie. Du reste, jamais poète ne déploya plus d'observation, des facultés plus variées, une poésie plus ravissante que ne l'a fait Byron dans le cours de ce singulier poème. En 1819, il alla s'établir à Ravenne, où il écrivit *La Prophétie du Dante*; *Caïn*, mystère; *Sardanapale*, plusieurs chants de *Don Juan*, et sa *Controverse sur Pope*, avec Bowles. A la fin de 1821, il se fixa à Pise, et y fonda une société littéraire, et un journal intitulé *le Libéral*, dans lequel il fit insérer *le Ciel et la*

Terre; puis la *Vision du jugement dernier*, parodiée burlesque, très spirituelle de la vision édifiante, publiée par Southey, poète lauréat, après la mort de Georges III. *Le siècle de Bronze*, critique virulente de notre époque, pleine de grandes hardiesses et de grandes beautés, parut à part, ainsi que *l'Idle*, poème en trois chants, et *Werner*, tragédie; le *Bossu métamorphosé*, et quelques chants de *Don Juan* n'ont été imprimés que depuis sa mort. Lord Byron qui avait prédit, douze ans auparavant, le soulèvement des Grecs, et qui les avait appelés à la révolte, ne pouvait rester indifférent aux succès et aux revers d'une cause qui se rattachait à tout ce qu'il y a de juste, de noble et de généreux en nous. La vie douce, mais efféminée qu'il menait en Italie, lui devint à charge; il rassembla toutes ses ressources, écrivit en Angleterre qu'on lui envoyât tout ce qu'il avait de fonds disponibles, et s'embarqua à Livourne, au mois d'août 1823. Il aborda en Céphalonie, où il resta jusqu'à la fin de décembre, observant la situation des partis, leur donnant les plus sages conseils, leur faisant passer de l'argent, et usant de son influence à Londres pour obtenir le premier prêt fait à la nation grecque. Toute sa correspondance de cette époque est admirable de simplicité et de dévouement. Il n'y a ni enflure, ni déclamations philanthropiques pour relever le prix de ses sacrifices. Il marche à un grand but avec une volonté forte, mais raisonnée. Ce n'était plus cet homme flegmeux, cédant à toutes ses passions, à tous ses caprices. Il était devenu prudent, conciliateur, modéré dans ses jugements. Sa grande âme, animée de l'amour du bien, s'était domptée elle-même, sans avoir rien perdu de sa chaleur et de son enthousiasme. Il comprenait les Grecs dans leurs défauts et leurs vertus; mais il avait encore trop d'obstacles matériels à vaincre. Lors de son arrivée à Missolonghi, il prit, à sa solde, les Souliotes qui avaient servi sous Marc Botzaris; il mit des fonds considérables à la disposition du colonel Stanhope pour des hôpitaux, des écoles, un arsenal. Il était partout à la fois; mais les détails de l'administration, le désordre, les querelles de partis, entravaient sans cesse la marche qu'il voulait donner aux affaires, et usaient son énergie et ses forces. Sa santé s'altéra à la veille de se rendre à Salone, où il devait trouver les principaux chefs grecs réunis, et d'où il espérait marcher sur Lépante. Il tomba malade, le 9 avril, d'une inflammation de poitrine, occasionnée par la fatigue et les soucis. Il mourut à Missolonghi, le 19 avril 1824, en s'écriant : « Ma fille, chère Ada!... pauvre Grèce!... » Sa perte fut une calamité publique pour la Grèce : le gouvernement ordonna qu'on tirerait trente-sept coups de canon en son honneur (il avait trente-sept ans), toute occupation fut suspendue; les tribunaux, les administrations, et jusqu'aux boutiques furent fermés pendant trois jours. Il y eut un deuil général de vingt-un jours; les prières des morts et l'office funèbre furent célébrés dans toutes les églises, le jeudi de la semaine de Pâques, et un orateur grec, Spiridon Tricoupi, prononça un admirable discours à la louange de lord Byron. Ses restes furent embarqués pour l'Angleterre, et enterrés, le 16 juillet, dans la sépulture réservée à sa famille, à Hucknall, près de Newstead-Abbey, dans le comté de Nottingham. Des mémoires manuscrits écrits par lui, et qu'il avait donnés à Thomas Moore, ont été livrés depuis sa mort, sans qu'on puisse assigner d'autre cause à cet abus de confiance, que la crainte d'offenser ou de compromettre des personnages encore vivants, et dont l'histoire se rattache à celle de lord Byron. Il eut beaucoup à se plaindre de l'injustice des hommes en général, et surtout de celle de ses com-

patriotes, et principalement de l'aristocratie anglaise, dont il démasqua l'hypocrisie, et qui ne lui pardonna jamais son indépendance et son dédain pour les formes. C'était une ame grande, capable des plus hautes vertus, et des plus terribles égarements; extrême en tout. Lord Byron avait le front haut et un peu découvert, les cheveux noirs, les yeux d'un bleu foncé, son regard habituellement doux et pénétrant, était parfois vif et impétueux, le caractère le plus ordinaire de sa physio-

nomie était une grande noblesse, de la bonté, et quelque chose de désaigu et de pensif; du reste ses traits avaient beaucoup de mobilité et changeaient selon le sentiment qui l'agitait. Un poëte anglais a dit de lui : C'est un beau vase d'albâtre « uni en dehors, sculpté en dedans; allumez une « flamme dans l'intérieur, vous verrez aussitôt le « vase resplendir, et toutes les figures, toutes les « formes que le ciseau de l'artiste a modelées dans « son sein, vous apparaîtront brillantes. »

C

CABADES-MAGI (Augustin), théologien espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, entra dans l'ordre des religieux de la Merci, et devint, par son mérite, supérieur de leur couvent à Valence, en Espagne, et professeur de théologie, à l'université de cette ville. Dénoncé au saint-office, vers l'année 1793, comme janséniste, il fut arrêté, et ne sortit de prison qu'en subissant la peine d'une abjuration. Devenu libre, il demanda la révision de son jugement. Ce jugement ayant été déclaré nul par le conseil de la suprême inquisition, le père Cabades fut réhabilité dans son honneur et dans sa place. Le véritable motif des persécutions qu'il éprouva paraît avoir été le livre qu'il avait publié sous ce titre : *Institutiones theologice in usum tyronum adnotatæ*, tome I, Valence, 1784, in-40. Cet ouvrage est le premier de ce genre qui ait paru en Espagne, adapté à l'esprit du siècle et aux progrès de toutes les branches de la littérature, conformément à la circulaire que le conseil de Castille avait adressée, le 26 janvier 1778, à toutes les universités, dans le but de détruire l'ignorance et de propager les lumières. Le traité du père Cabades est basé sur les plus saines doctrines, et sur les principes de la tolérance et de la charité chrétienne. Voilà pourquoi il enflamma le prétendu zèle du saint-office. On ignore l'époque de la mort de cet estimable théologien.

CABAKDGI-UGLOU, officier dans le corps des janissaires, était, comme le plus grand nombre, de ceux qui font partie de cette milice séditieuse, d'origine chrétienne. Ce sont des Grecs que la Porte arrache en bas âge à leur famille, et fait élever dans la religion musulmane, les destinant ainsi, par un raffinement de cruauté, à servir un jour de bourreaux à leurs parents. Sélim III, qui occupait en 1806 le trône d'Ottoman, loin de partager l'ignorance et les préjugés des sultans, ses prédécesseurs, avait ouvert les yeux à la lumière, et senti la nécessité de civiliser la nation turque pour prévenir la chute de son empire. Eclairé par les conseils de Napoléon, avec qui il était dans les termes de l'amitié la plus intime, il résolut, de concert avec son divan, de créer un corps de troupes disciplinées à l'euro-péenne, et destinées à balancer la puissance des janissaires qui avaient tant de fois ensanglanté le trône et bouleversé le royaume. Ce projet reçut son exécution, et les nizâm-djénites, c'est ainsi qu'on appelait ce nouveau corps, furent établis. Les janissaires, si jaloux de leurs privilèges, murmurent hautement contre une innovation qui tendait à renverser le pouvoir du glaive, le seul qu'ils fussent habitués à reconnaître. Leurs murmures, encouragés sourdement par les Anglais qui voyaient, avec envie, l'influence dont les Français jouissaient alors en Turquie, prirent le caractère de la sédition la plus violente. Cabakdgi s'étant mis à la tête des révoltés, se dirigea sur Constantinople avec six cents janissaires, et attaqua les nizâm-djénites dans leurs casernes, ou

ils furent presque tous massacrés. Il ordonna ensuite qu'on érigeât un tribunal sur l'hippodrome, devant lequel il manda tous les ministres, et en condamna à mort dix-sept dans la même séance, comme convaincus d'avoir violé les principes consacrés par le *Koran*. La soldatesque, une fois mutinée, ne met point de bornes à ses excès. Après avoir livré ainsi au bourreau les membres du divan, Cabakdgi déclara qu'il n'y avait qu'un seul moyen qui pût faire renaître la tranquillité dans l'empire; c'était de déposer un sultan, qui avait eu la faiblesse d'écouter les conseils de perfides ministres. Sa proposition fut accueillie par les janissaires, au bruit des plus vives acclamations; et Sélim III, renversé du trône, fut remplacé par son neveu Mustapha. Cette révolution, ouvrage de l'audacieux Cabakdgi, lui donna une grande influence auprès du nouveau souverain. Caressé des ministres, devenu médiateur des puissances chrétiennes qui avaient à traiter avec la Porte-Ottomane, il régnait réellement sous un prince né avec un caractère faible, et qui passait tous ses jours à savourer, au fond de son sérail, les plaisirs de la volupté. Mais Cabakdgi n'était pas destiné à jouir long-temps d'une si grande faveur, et elle allait lui échapper aussi vite qu'il l'avait acquise. Ayant eu une querelle avec l'un des ministres nommé Camacan, il provoqua sa destitution. Celui-ci, pour s'en venger, alla trouver Mustapha Baïractor, qui n'était point partisan de la révolution opérée par Cabakdgi, et sut le déterminer à entreprendre de rétablir Sélim III sur le trône. Une telle entreprise devait, avant tout, être scellée de la mort de Cabakdgi. Aussi, tandis que Baïractor entraînait dans Constantinople, avec l'oriflamme de l'empire déployée, et suivi de quatre mille hommes destinés à contenir les janissaires, les conjurés dépêchèrent vers le favori de Mustapha, un émissaire muni d'un firman de mort, signé du grand-visir. Cabakdgi vivait alors retiré à Phanaraki, dans l'un de ses châteaux. Le messager s'annonça, comme étant porteur d'une lettre pressée de Camacan; il fut introduit auprès, et le frappa aussitôt d'un coup de poignard. Quant au projet de rendre l'empire à Sélim, non seulement il échoua, mais il coula la vie à ce malheureux prince.

CABAL (J.-M.), chimiste distingué de l'Amérique-Méridionale. Il est du très petit nombre des hommes qui, dans sa patrie, se sont fait un nom dans les sciences. Lorsque ce pays proclama son indépendance, Cabal devint l'un des plus zélés partisans du gouvernement républicain. Il exerça des fonctions administratives à Santa-Fé-de-Bogota, quand, en juin 1816, cette ville tomba au pouvoir des royalistes commandés par le général en chef Morillo. Le malheureux Cabal fut une des victimes sacrifiées à l'esprit de parti. Il mourut avec la résignation d'un sage. On avait cru jusqu'à lui que la matière caséuse n'existait que dans le lait, mais il en a reconnu la présence dans les uri-

nes d'une femme veuve depuis plusieurs années.

CABAL (N.), officier-général de l'armée des indépendants du Pérou, fut un des premiers qui secoururent le joug espagnol et rendirent des services importants à la cause de la liberté. Le patriotisme le plus vrai, des talents, du courage, lui firent obtenir rapidement les grades supérieurs de l'armée, et il commandait, en qualité de général, dans l'affaire du 5 juillet 1815, où le général espagnol Vidanrazaga fut complètement défait près de Carthagène. Un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvaient des officiers distingués et un officier-général, fut le résultat de cette brillante affaire que le général Cabal avait dirigée avec une rare habileté. Quelque temps après, dans une occasion, moins heureuse pour la cause de l'indépendance, il sut, par une manœuvre savante et beaucoup de courage, recueillir et défendre les débris de l'armée du général en chef Narino, que les Espagnols venaient de faire prisonnier après avoir battu et dispersé ses troupes. Le général Cabal se retira sur Popayan en bon ordre et sans se laisser entamer par l'ennemi. Il a continué à servir avec honneur.

CABALLERO ou **CAVALLERO** (don **JUAN**), général espagnol, né dans le royaume de Naples, en 1712, entra comme cadet au régiment d'infanterie de Séville, et passa sous-lieutenant au corps des ingénieurs, où il poursuivit sa carrière militaire. Il servit Charles III dans les guerres de 1730 et 1740, le suivit en Espagne en 1759, dirigea la défense de Melilla assiégée par le roi de Maroc en 1774, et fut quartier-maître et commandant des ingénieurs à l'armée qui bloqua Gibraltar en 1779. Les talents qu'il déploya dans cette arme et dans les diverses fonctions dont il fut chargé le firent appeler à Naples, où il se rendit avec l'agrément de Charles III, pour y mettre en état de défense les places de ce royaume. Après avoir dirigé ce travail à la satisfaction du roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, il revint en Espagne, et mourut à Valence le 28 novembre 1791, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge. Il était lieutenant-général, membre né du conseil suprême de la guerre, inspecteur-général du corps du génie, directeur-commandant des fortifications et académies militaires.

CABALLERO (don **JÉAN**), frère du précédent, embrassa aussi la profession des armes, et ayant eu le bonheur de sauver Charles III, alors roi des Deux-Siciles, lors de la surprise de Velletri, en 1744, il en fut récompensé par un avancement rapide dans la carrière militaire, et le suivit en Espagne. En juillet 1787, ce prince, qui avait laissé vaquer sept ans le ministère de la guerre, dont il avait successivement confié le portefeuille par intérim à deux ministres des finances, le rétablit en faveur de Caballero; mais, au mois d'avril 1790, Charles IV le donna au comte del Campo-de-Alange, et Caballero, à qui on en laissa d'abord le traitement, ainsi que la présidence du conseil de la guerre et l'entrée des appartements du roi, fut exilé de Madrid quelques mois après. Lorsque Godoi, duc de la Alcudia, parvint au timon des affaires, Caballero conserva sa présidence, et fut fait conseiller d'état. Il était déjà chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Enfin, au mois de juin 1794, le roi le créa grand d'Espagne et marquis. Il ne jouit pas longtemps de ce retour de faveur, qu'il dut à l'un de ses neveux, dont l'article suit, et mourut vers l'année 1800.

CABALLERO (don **JOS.-ANT.**, marquis de), neveu du précédent et fils du général don Juan, uauquit à Saragosse vers 1750. Lorsqu'il eut achevé ses études et son cours de droit, il obtint par le crédit de son oncle une place d'aide de corte à

Madrid, puis d'auditeur à l'audience de Séville. Ayant épousé à cette époque une camériste de la reine, liée d'intérêt avec le ministre favori Godoi, il fit donner à son oncle la grandesse héréditaire avec le titre de marquis, à son parent don Eugène-Manuel Alvarez Caballero la place de fiscal du conseil des ordres, et fut nommé lui-même, en novembre 1794, fiscal du conseil suprême de la guerre. Enfin, en juillet 1798, il parvint au ministère de grâce et de justice après la chute du vertueux Jovellanos. A la mort de son oncle, il devint grand d'Espagne et marquis. Il perdit le ministère lorsque la révolution d'Aranjuez plaça Ferdinand VII sur le trône, en mars 1808; mais il fut fait conseiller d'état et gouverneur du conseil des finances. Ce fut à ce dernier titre qu'après le départ de Ferdinand pour Bayonne, il fut un des membres de la junte de gouvernement qui crut devoir, le 4 mai, élire Joachim Murat pour son président. Joseph Bonaparte ayant été nommé roi d'Espagne, le marquis de Caballero accepta, le 8 mars 1809, les fonctions de conseiller-d'état-président, et le 18 mai celles de président de la section de justice des affaires ecclésiastiques. Au mois de septembre, il fut décoré du grand cordon du nouvel ordre royal d'Espagne. Lorsque les revers de Napoléon eurent entraîné la chute de son frère, en 1813, Caballero suivit le roi Joseph, et se fixa à Bordeaux. Une ordonnance de Ferdinand VII, en février 1818, le condamna à un exil perpétuel; mais après la révolution de 1820, le gouvernement constitutionnel le rappela en Espagne, d'où il a été obligé de sortir depuis la réaction de 1823.

CABANIS (**PIERRE-JEAN-GEORGES**), né à Cosnac, département de la Charente-Inférieure, en 1757, fut à la fois médecin célèbre, philosophe profond et littérateur distingué. A l'âge de sept ans, il fut placé chez un estimable ecclésiastique pour y commencer ses humanités, et, trois ans plus tard, il entra au collège de Brive pour y continuer ses études. On se rappelle quelle sévérité on déployait alors dans la plupart de ces établissements; au lieu de gagner la confiance du jeune Cabanis, de le diriger par la douceur et la persuasion, ou l'irrita par des punitions trop rigoureuses. Né fier et indépendant, mais sensible, il devint opinâtre, et bravant une autorité qui lui semblait injuste, il néglaa entièrement ses devoirs, et parvint, à force d'obstination, à se faire renvoyer chez ses parents. Après quelques rigueurs inutiles exercées encore à la maison paternelle, c'en était fait des heureuses dispositions de Cabanis, si son père n'eût senti qu'un caractère de cette trempe devait être soumis à d'autres épreuves. Il se décida à le conduire à Paris, et à le laisser dans cette grande ville maître absolu de ses actions. Cabanis, à peine âgé de quatorze ans, réalisa les espérances que l'on avait conçues de ce parti désespéré. Dégagé des entraves d'une extrême sévérité, libre des abandons de ses penchants, il sentit se réveiller en lui le goût de l'étude, et son activité pour le travail se déploya tout entière. Comme tant de jeunes gens que séduit une imagination brillante, il tourna d'abord son esprit vers les études poétiques, il relut avec soin les classiques grecs et latins, et réussit à réformer sa première éducation. Il suivit avec zèle les cours de physique de Brisson, mais ce fut Locke qui devint son auteur favori; il y puisa ce goût de méditation profonde qui, plus tard, fit la base de sa réputation. Après deux ans de séjour dans la capitale, le père de Cabanis l'engageait à revenir près de lui, lorsqu'un seigneur polonais lui proposa de l'accompagner à Varsovie pour remplir auprès de sa personne les fonctions de secrétaire. Cette proposition décida de son sort: car avec une imagination telle que la sienne, le dé-

sir de voir de nouveaux objets et d'acquiescer de nouvelles connaissances, l'engagèrent à accepter, tant lui semblait affreuse la vie obscure et retirée que l'un même en province. C'était en 1773, époque où il fut question du premier démembrement de la Pologne; l'état affligeant de ce malheureux pays, les odieuses intrigues dont Cabanis fut le témoin, lui inspirèrent un mépris précoce pour les hommes et une mélancolie profonde. A son retour à Paris, après deux ans d'absence, il fut présenté à un ami de son père qui l'accueillit avec une extrême bienveillance, et qui voulait lui faciliter les moyens d'utiliser ses talents : c'était le contrôleur-général Turgot. Mais la disgrâce de ce vertueux ministre priva Cabanis de ce puissant et honorable appui. Il sentit alors un vif désir d'acquiescer de la célébrité. Sa liaison avec Roucher réveilla en lui le goût des vers, et il fit insérer quelques morceaux de poésie à la suite du poème des *Mois*. L'académie française ayant proposé pour sujet d'un prix la traduction en vers d'un fragment d'Homère, Cabanis concourut, mais son ouvrage ne fut pas couronné. Il n'en continua pas moins la traduction entière de l'*Iliade* qui lui acquit quelques succès de salon, faibles dédommements d'un débat malheureux. Cela ne fit qu'accroître encore sa mélancolie naturelle. Son père, qui désirait lui voir un sort assuré, l'engagea fortement à choisir une profession lucrative et honorable. Après de mûres réflexions, il lui indiqua l'étude de la médecine comme celle qui convenait le plus à son caractère indépendant et à sa vaste intelligence. Il devint le disciple assidu de Dubreuil, et, pendant plusieurs années, il le suivit constamment au chevet du lit de tous ses malades. Cabanis fit des progrès étonnants; il avait enfin trouvé le but qui devait donner le plus beau lustre à ses travaux; mais tant de zèle et d'activité ne tardèrent pas à altérer sa santé. Il fut obligé de chercher une habitation à la campagne dans les environs de Paris. Il choisit Auteuil, où la connaissance qu'il y fit de la venue d'Helvétius devait bientôt le répandre parmi les hommes les plus célèbres qui honorent cette époque : Condillac, d'Alembert, Diderot, Franklin, Jefferson, Thomas et beaucoup d'autres. Cabanis, jusqu'au moment de la révolution, s'occupait sans relâche de son nouvel état; il fit imprimer en 1789 un ouvrage intitulé : *Observations sur les hôpitaux*, Paris, in-8°, qui le fit appeler à faire partie de l'administration des hospices de Paris. Mirabeau, à cette époque, se distinguait d'une manière brillante parmi les nombreux orateurs qui répandirent tant de lumières sur les discussions qui eurent lieu à l'assemblée constituante. Cabanis, admirateur du talent prodigieux de cet homme célèbre, ne tarda pas à s'unir à lui par la conformité de leurs opinions. Dans les derniers temps de la vie de Mirabeau, Cabanis lui prodigua, à double titre de médecin et d'ami, les plus tendres consolations et les soins les plus assidus. Après sa mort, il prit le soin de défendre sa mémoire des atteintes de ses ennemis. Pendant ses visites chez Franklin, il devint aussi l'ami de Condorcet, qu'il devait perdre plus malheureusement encore, et dont il recueillit les derniers écrits. Peu de temps après, il épousa Mlle Charlotte Grouchy, sœur du général de ce nom et belle-sœur de l'infortuné Condorcet. Il vivait tranquille et retiré depuis son mariage quand sa carrière publique commença. A l'organisation des écoles centrales en l'an 3, il fut nommé professeur d'hygiène; en l'an 4, membre de l'institut, et plus tard professeur de médecine clinique à l'école de Paris. Député en l'an 6 au conseil des cinq-cents, il y siégea jusqu'au 18 brumaire an 8, et fut ensuite membre du sénat conservateur et commandant de la légion d'honneur. Des travaux inmodérés, une vie

agitée par les affaires publiques altérèrent insensiblement la santé de Cabanis. Il se retira en 1807 chez M. de Groschy, son beau-père, qui habitait une campagne agréablement située près la petite ville de Meulan. Il y jouit d'un doux repos qui lui fut d'abord favorable, et sa santé semblait se rétablir; il reprenait même le goût des travaux littéraires de sa jeunesse, et songeait à terminer sa traduction de l'*Iliade*, lorsque, le 5 mai 1808, une attaque d'apoplexie l'enleva à ses amis et aux pauvres qui le regretteront. Cabanis fut un savant des plus estimables et de la plus haute distinction. Véritablement homme de bien et ami de l'humanité, tous ses écrits tendaient vers un but utile. Il fit beaucoup plus pour sa gloire comme médecin-philosophe que comme poète. La critique la plus sévère a pu cependant lui reprocher que ses connaissances toujours vastes, que ses vues toujours justes, étaient d'ailleurs plus théoriques que pratiques, plus spéculatives que d'application. Tous ses ouvrages décelent plutôt un savant de cabinet qu'un praticien consommé. Les principaux ouvrages de Cabanis sont : *Journal de la médecine et de la mort de Mirabeau*. Ce mémoire est une réponse aux critiques auxquelles l'auteur fut en butte à l'occasion du traitement qu'il avait employé. *Essai sur les secours publics*, 1793, ouvrage contenant la substance de différents rapports, faits par l'auteur à la commission des hospices de Paris; *Rapport fait au conseil des cinq-cents sur l'organisation des écoles de médecine* (29 brumaire an 7), dans lequel l'enseignement clinique est considéré comme la base de l'instruction médicale; *Degré de certitude de la médecine*, Paris, 1797, in-30, *ibidem*, 1802; *Traité du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1802 à 1803, in-80; le plus beau titre de Cabanis à l'admiration de la postérité. Cet ouvrage, composé de douze mémoires, est d'un puissant secours dans l'étude de l'idéologie; *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, 1804, in-80, travail qui contient les matériaux d'une bonne histoire de la médecine, depuis son origine connue, jusqu'aux temps modernes; *Observations sur les affections catarrhales*, Paris, 1807, in-80. On a donné une édition des ouvrages scientifiques de Cabanis, en 4 vol. in-80. Il a de plus fourni différents morceaux dans les journaux de l'époque. Ses productions purement littéraires sont : *Mélanges de littérature allemande*, contenant sept morceaux, dédiés à M. Helvétius; le *Serment d'un médecin*, par lequel il fit ses adieux à la poésie; enfin traduction manuscrite d'une partie de l'*Iliade*.

CABANON (BURNAND), négociant, ex-membre de la chambre des députés, est né à Cadix d'une famille française qui s'était établie dans cette ville. Envoyé en France bien jeune encore, il se fixa à Rouen, s'y livra au commerce, et devint un des riches propriétaires du département de la Seine-Inférieure. Sous le gouvernement impérial, il fut appelé, en qualité de juge, au tribunal de commerce de cette ville manufacturière, et s'y fit distinguer autant par son intégrité que par ses lumières. Adjoint du maire pendant les cent jours, il perdit cet emploi après le second retour de Louis XVIII. Jusqu'en 1819, il resta étranger aux affaires publiques. Porté, en cette année, par l'immense majorité des électeurs rouennais, à la chambre des députés, il y siégea au côté gauche, et son vote fut toujours favorable aux institutions constitutionnelles. Nommé, pendant cette session, membre de la commission des douanes, M. Cabanon s'opposa fortement à l'augmentation des droits d'entrée sur des laines étrangères. Il vota aussi contre les lois d'exception et contre la nouvelle loi des élections. Ce honorable citoyen n'a point été réélu à la chambre septennale.

CABARRUS (François, comte de), ministre et ambassadeur d'Espagne, naquit à Bayonne en 1752. Au sortir de ses études, qu'il fit chez les oratoriens de Toulouse, il fut envoyé par sa famille en Espagne pour y apprendre la langue, et y acquérir les connaissances du haut commerce. C'est à Saragosse qu'il épousa secrètement, en 1772, la fille de M. Galabert, chez lequel il demeurait. Ce mariage, qui le brouilla avec la famille de sa femme, fut bientôt légitimé, et sa réconciliation avec son beau-père le fit placer par celui-ci à la tête d'une fabrique de savon, située près de Madrid. Le voisinage de la capitale, le mérite personnel du jeune Français, le mirent en relation avec des hommes distingués dans le commerce, dans les lettres et dans les fonctions publiques. C'est à ses relations avec Campomanes et Olavides qu'il dut la confiance que lui témoigna le ministre des finances Musquiz. L'Espagne ayant pris part à la guerre des États-Unis contre l'Angleterre, avait vu sa dette s'accroître considérablement. Cabarrus imagina un papier-monnaie qui, créé par le gouvernement en 1779, sous le titre de *bons royaux ou viles*, portant intérêt, rétablit bientôt le crédit public. La banque de Saint-Charles, que le gouvernement fonda en 1782, d'après le plan proposé par Cabarrus, qui en fut nommé directeur-général, servit à l'acquittement des obligations, inscrites par le trésor pour les différents services de l'armée, à l'intérieur et à l'extérieur, et procura les plus grands avantages à l'état. Ce fut encore d'après ses idées et sur sa proposition qu'on établit la compagnie des Philippines, en 1783, et que l'on commença le canal de Ségovie. Nommé conseiller-d'état, il conserva la plus grande influence jusqu'à la mort de Charles III, malgré les entraves que lui suscitait déjà le nouveau ministère des finances, Llerena. Mais, sous le règne de Charles IV, Cabarrus fut accablé par le crédit de son implacable ennemi. Forcé de se démettre de la direction de la banque, au commencement de 1790, il fut arrêté le 21 juin, et détenu avec une extrême rigueur. La mort de son persécuteur, la destitution de Florida-Blanca, l'avènement du comte d'Obranda au ministère, adoucirent la captivité de Cabarrus, qui recouvra enfin sa liberté, à la fin de 1792. Solemnellement acquitté en 1793, du crime de malversation; réintégré dans ses honneurs et dans ses biens, il fut bientôt après créé comte, confirmé dans la place de banquier de la cour, et nommé surintendant-général des routes et canaux du royaume, et directeur-général des manufactures royales. En 1797, il fut envoyé aux conférences de Lille, puis de Rastadt, en qualité de ministre plénipotentiaire. Le congrès dissous, il retourna en Espagne, et contribua à la réforme de l'administration. En récompense il obtint l'ambassade de France; Cabarrus s'y était lié avec la faction de Clichy. Le directoire refusa de le reconnaître, sous prétexte que ce diplomate étranger était né Français. De retour en Espagne, il reçut une indemnité de 1,500,000 francs, et fut nommé, au mois de mai 1798, président d'une junte chargée de vérifier la comptabilité. Mais ses liaisons avec le ministre des finances, Jovellanos, donnèrent de l'inquiétude au prince de la Paix (Godoy), qui le fit exiler à Burgos en 1799. Le mauvais état des finances rappela Cabarrus à la cour, où ses conseils étaient nécessaires. Cependant le prince de la Paix, auquel il portait ombrage, pour l'éloigner de Madrid, le fit envoyer ambassadeur en Hollande, où il était encore, lorsque Charles IV abdiqua en faveur de son fils Ferdinand VII. Le nouveau roi le rappela, et le nomma surintendant-général de la caisse de consolidation, et bientôt après ministre des finances. Les événements de 1803 fixèrent en France la sa-

mille royale d'Espagne, et ramènèrent le comte de Cabarrus dans sa patrie. Joseph Bonaparte, devenu roi d'Espagne, le comte de Cabarrus le suivit, et reprit le portefeuille que Ferdinand lui avait précédemment confié. Il lui conserva également la présidence de la banque de Saint-Charles, et le décora, en 1809, du grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne, nouvellement créé. Cabarrus mourut à Séville, d'une goutte remontée, le 27 avril 1810, et non pas en 1820, estimé pour ses connaissances en finances et en administration. Il joignait à ses talents un jugement sain et une élocution facile. Outre les trois mémoires qu'il a publiés sur l'*Établissement d'une banque nationale*, 1780, sur le *mont-de-piété*, 1784; sur la *Réunion du Commerce de l'Espagne avec celui de l'Asie*, 1784. On a de lui : 1^o *Discours sur la Liberté du Commerce, accordé à l'Amérique-Méridionale*, par Charles III, 1778; imprimé dans la collection des *Mémoires de la Société royale économique de Madrid*; 2^o le *Discours de riens*, journal supprimé par ordre du gouvernement; 3^o *Lettres de François Cabarrus, écrites de sa prison au prince de la Paix*; 4^o *Système de contribution le plus convenable à l'Espagne*; 5^o *Eloge de Charles III, roi d'Espagne*; 6^o *Eloge de don Miguel de Musquiz, ministre des finances*; 7^o *Lettres à D. G. de Jovellanos, sur les obstacles, que la nature, l'opinion et les lois opposent à la félicité publique*, Madrid, 1820, 3^e édition, in-80. Il est probable que c'est ce dernier écrit, qui fut le motif ou le prétexte de la seconde disgrâce de Cabarrus.

CABASSE (Pausan), ex-conseiller à la cour royale d'Aix; né dans cette ville en 1785, il débuta dans la magistrature, en 1812, en qualité de conseiller-auditeur auprès de la cour impériale, et, plus tard, prit rang comme conseiller dans la cour royale. M. Cabasse, connu par la douceur de ses mœurs et la modération de ses opinions, est un de ces dignes magistrats pour qui leurs fonctions sont véritablement un culte, et qui ne croient pas qu'on doive jamais jeter un voile sur la statue de la justice. Royaliste, à des époques funestes, et dans des pays, où l'on passait pour traître si l'on n'était point exagéré, on ne l'a point vu servir, par des emportements, les fureurs de son parti. Appelé à présider, en 1822, les assises de Toulon, qui jugèrent, pour fait de conspiration, le malheureux capitaine *Valli*, il dirigea les débats avec une sagesse digne d'être imitée, et ne s'exempta d'aucun des égards que l'humanité commandait envers l'infortuné dont il fut obligé de prononcer le fatal arrêt. Honoré à cette époque, de la croix de la légion d'honneur, son ame dut être froissée d'une récompense qui pouvait sembler le prix du sang à ceux qui ne savaient pas quelle avait été sa conduite. M. Cabasse vient de publier très récemment (1826) des *Essais historiques sur le parlement de Provence*, 3 vol. in-80. Cet ouvrage, dans lequel on retrouve en général le bon sens et l'excellent esprit de son auteur, offre pourtant un paradoxe historique dont l'extraordinaire audace, et l'on pourrait même dire la témérité, devait nécessairement attirer sur lui la rigueur de la critique. M. Cabasse n'a pas craint d'entreprendre la justification de la sanglante exécution des Vaudois, qui eut lieu en vertu d'un arrêt du parlement d'Aix, en 1545, et qui est connue dans l'histoire du midi sous le nom de *Massacre de Mérindol et de Cabrières*; enfin il a de même prétendu réhabiliter la mémoire du fameux Maynier, baron d'Oppède, qui fut l'un des exécuteurs, après avoir été l'instigateur principal de cet abominable arrêt. La faiblesse des raisonnements ou des preuves qu'il apportait à l'appui de cette opinion n'a point échappé à l'écrivain (M. Rabbe), qui, rendant compte de son ouvrage dans le *Courrier français* (du

7 octobre) l'a réfuté avec autant de force que de mesure; mais cette opinion, comme le critique lui-même l'avoue, n'a été que l'erreur d'un honnête homme. Plus heureux sur l'article des jésuites que sur celui des Vaudois, M. Cabasse, tout imbu de l'ancien esprit parlementaire, a parlé de cette société fameuse à l'occasion du procès si célèbre du P. Girard et de sa pénitente la Cadière, avec une juste sévérité. L'indépendance d'un tel langage n'était pas une bonne recommandation par le temps qui court, et les amis de M. Cabasse n'étaient pas sans inquiétude pour lui, lorsqu'on a vu son livre loué par les journaux de la congrégation, acheté pour les bibliothèques de S. M., et la personne de l'auteur accueillie par les ministres avec une distinction particulière, et même complimenté à ce sujet, en plein cercle, par M. le garde-des-sceaux. Ensuite, M. Cabasse a en l'honneur d'en présenter un exemplaire au Roi, et en définitive, il vient d'être nommé procureur-général à la Guadeloupe. Maintenant, pour expliquer cette énigme, ceux qui aiment à les deviner prétendent que cet avancement *transatlantique* est une véritable disgrâce, et qu'attendu la faiblesse de la complexion de M. Cabasse, les jésuites se sont flattés qu'il n'en reviendrait pas.

CABISSOL (GUILLAUME-BALTHASARD), né à Rouen, en 1749, d'une famille originaire de Toulouse. Il se fit recevoir avocat avant la révolution, fut secrétaire particulier de M. de Belbeuf, procureur général à Rouen, et remplit en outre la charge de procureur du roi de la vicomté de l'Eau. A la suite de la révolution, il fit continuellement partie de l'ordre administratif. Il était conseiller de préfecture depuis la création de ces conseils, et en dernier lieu secrétaire-général du département de la Seine-Inférieure. M. Cabissol avait acquis une grande connaissance des affaires dont il s'était occupé toute sa vie; il leur déroba cependant quelques instants qu'il consacrait à la littérature et aux arts. Il avait formé une belle collection de tableaux et de gravures. Membre de la société d'émulation de Rouen, il s'est particulièrement occupé de la statistique de son département. Les mémoires de cette société renferment plusieurs morceaux de lui. Un entre autres sous le titre de *Compte rendu de la séance publique de la société d'émulation du 22 juillet 1826*. M. Cabissol est mort d'apoplexie, à Jumièges, le 26 mai 1820.

CACATTE (LÉONARD), maréchal-de-camp, né à Limoges, le 27 novembre 1760, entra au service, le 11 avril 1779 dans le 54^e régiment d'infanterie, avec lequel il fit les campagnes de cette année, et celles de 1780, sur mer. Il obtint son congé cette même année, et se retira dans ses foyers; mais, au commencement de la révolution, il entra au service dans le 2^e bataillon de la Haute-Vienne, fut nommé lieutenant le 18 octobre 1791, et capitaine de canonniers le 17 septembre 1792. Le général Jourdan, commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, le choisit pour son aide-de-camp, le 30 septembre 1793, et le nomma adjudant-général, le 28 juillet de l'année suivante. Cacatte servit avec distinction pendant les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, et se fit surtout remarquer en juin 1796, au passage du Rhin, à Urdingen, où il commandait l'avant-garde de la division Grenier. Dans cette affaire, il fit à l'ennemi trois cents prisonniers, prit plusieurs pièces de canon, et marcha ensuite sur les villes de Kayserwerth et Ratingen, dont il s'empara. Le 3 août de la même année, il battit près d'Eltmann une partie de l'arrière-garde de l'armée autrichienne, et lui fit deux cents prisonniers. Le lendemain 4, à la prise de Bamberg, il fut pris par l'ennemi, en combattant vaillamment à la tête du 2^e régiment de dragons; mais

ayant été délivré nn instant après par l'armée française, il retourna aussitôt à la charge, et contribua puissamment à la déroute des Autrichiens. Le 8, il enleva la ville d'Amberg à l'ennemi, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde, tant en tués qu'en prisonniers. Il continua d'être employé sur le Rhin pendant les années suivantes, et fut fait chef de brigade du 6^e régiment de cavalerie, le 1^{er} janvier 1799. Il suivit, en 1803, à l'armée d'Italie, le général Jourdan, dont il devint le premier aide-de-camp, le 16 mars 1804, et le 14 juin de la même année, il fut nommé officier de la légion d'honneur. Employé en 1806, dans la Calabre, il fut créé chef d'état-major du maréchal Jourdan, le 16 septembre 1807, et commandant de place de la ville de Naples, quelque temps après. Le 29 juillet 1808, il fut envoyé à l'armée d'Espagne, et passa, le 4 mars 1809, par ordre du ministre de la guerre, au service du roi Joseph, qui lui confia le commandement de la place de Madrid, le 19 du même mois, et le créa maréchal-de-camp le 21 avril suivant. De retour en France, en janvier 1813, il y fut employé comme chef de brigade, jusqu'à la fin de la guerre, et nommé par le roi maréchal-de-camp le 31 octobre 1814. Il fut mis à la retraite le 31 mai 1815.

CACAULT (FRANÇOIS), ancien ambassadeur et membre du sénat, naquit en 1742 à Nantes. Ses études terminées, dans cette ville, il vint à Paris, et deux ans après, en 1764, il était professeur de mathématiques à l'école militaire. En 1769, à la suite d'une affaire d'honneur où il blessa son adversaire, il fut obligé de s'expatrier. Il se refugia en Italie, qu'il parcourut en amateur des arts. Arrivé à Rome, où il se proposait de résider, il se trouva dans le dénuement le plus absolu, et fut obligé de se créer des occupations capables de le faire vivre. En 1775, le désir de revoir sa patrie l'ayant ramené en France, il entra chez le maréchal d'Aubeterre, comme secrétaire particulier, et le suivit en Italie. En 1785, il obtint le titre de secrétaire d'ambassade à Naples, confiée alors au baron de Talleyrand, auquel il succéda. En 1791, rappelé à Paris, il en repartit presque aussitôt pour Rome, où Basseville venait d'être assassiné. (Voyez BASSEVILLE.) Les troupes de la coalition interceptaient toutes les routes; Cacaule ne put parvenir à sa destination, et s'arrêta à Florence, où il réussit à détacher le grand duc de la coalition. Il vint ensuite à Gènes, où il résidait à l'époque du traité de Tolentino qu'il signa avec le général Bonaparte. Rappelé en France en 1798, il fut député aux cinq-cents, s'y fit remarquer par la sévérité de ses principes, et fut chargé, le 15 août de la même année, de présenter un projet sur le mode de reddition des comptes des ministres. Il le fit, et proposa d'infliger la peine de la dégradation civique à ceux qui refuseraient de se soumettre à cette responsabilité. Partisan de la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), Cacaule fit partie du nouveau corps législatif. Ambassadeur à Rome en 1800, il revint à Paris au mois de juillet 1803, et fut nommé, par le premier consul, président du collège électoral de la Loire-Inférieure, et bientôt après membre du sénat conservateur. Il mourut à Clisson le 1^{er} octobre 1805. Homme probe, Cacaule ne rapporta de ses missions qu'une honorable pauvreté. On lui doit quelques ouvrages: 1^o *Poésies lyriques de Ramler*, traduction de l'allemand, Berlin, 1777, 1 vol. in-12; 2^o *Dramaturgie, ou Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre traduites de l'allemand de Lessing par un Français*; cet ouvrage a été publié par M. J., Paris, 2 vol. in-12, 1785; 3^o différents *Rapports au conseil des cinq-cents*.

CACHIN (JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS), inspecteur-

général des ponts et chaussées, né, le 2 octobre 1757, à Castres, mort à Paris, le 23 février 1825, dirigea pendant vingt ans les travaux de la digue de Cherbourg, et se rendit célèbre par l'achèvement de ce port, ouvert à l'Océan au mois d'août 1813. Cet habile ingénieur s'était proposé de faire l'*Histoire et la description générale des travaux, soit exécutés, soit simplement projetés, relativement à la création de cette fameuse digue*; mais la mort l'empêcha de la mettre au jour. Il a publié : 1^o *Mémoire sur la navigation de l'Orne-Inférieure*, Paris, an 7, in-4^o; 2^o *Mémoire sur la digue de Cherbourg, comparée au breakwater ou jetée de Plymouth*, ib., 1820, in-4^o. Dans cet ouvrage Cacin refut les auteurs de l'*Encyclopédie britannique*, qui avaient vanté outre mesure la digue de Plymouth, en dénigrant celle de Cherbourg.

CADET-DE-GASSICOURT (LOUIS-CLAUDE), pharmacien, né à Paris, le 24 juillet 1731. Son père, chirurgien estimé, neveu de Vallot, médecin de Louis XIV, mourut jeune, en 1745, ne laissant à sa veuve et à treize enfants en bas âge que dix-huit francs pour toute fortune, mais un nom honorable et le souvenir de ses vertus. Louis-Claude Cadet trouva en M. de Saint-Laurent, trésorier des colonies, un protecteur qui lui fit continuer ses études, et le plaça ensuite chez le célèbre Geoffroi ou il apprit la pharmacie. Le vertueux Chamousset, cet ami des pauvres qui n'eut d'autre passion que celle de faire du bien, le chargea de son laboratoire, et, peu de temps après, le fit nommer apothicaire-major à l'hôtel des Invalides. En 1757, il fut apothicaire en chef des armées d'Allemagne, et ensuite de celle de Portugal. Cadet fut reçu membre du collège de pharmacie de Paris en 1759; de l'académie impériale des curieux de la nature en 1761; de l'académie royale des sciences en 1766, et successivement de celles de Lyon, de Toulouse et de Bordeaux. Les mémoires de ces académies et d'autres journaux scientifiques contiennent vingt-trois de ses *Mémoires* sur diverses parties de la chimie. Il a rédigé les articles *Bile* et *Borax* dans l'*Encyclopédie*. Louis XV chargea Cadet d'enseigner la chimie à deux jeunes Chinois Ko et Jang, fils de mandarins, venus à Paris pour donner des renseignements sur l'Inde. Il fut encore chargé par le gouvernement de découvrir les fraudes pernicieuses exercées par des falsificateurs sur les vins, les vinaigres et les tabacs : il rendit à la société un grand service en indiquant les moyens de les reconnaître et d'y remédier. Ces travaux, ainsi que ceux qu'il fit avec Fontanieu sur la confection du verre et de la porcelaine, le firent désigner pour diriger les travaux chimiques de la manufacture de Sèvres. Cadet n'accepta la place qui lui était offerte qu'en refusant le traitement qui y était attaché, et en demandant qu'il fût donné à un savant estimable et pauvre dont il désirait faire son adjoint. Conjointement avec Fourcroy et Darcet, il fut chargé par l'académie d'examiner le métal des cloches et d'indiquer les moyens d'en séparer l'étain du cuivre : ce fut son dernier travail chimique. Il se renferma depuis dans la pratique de sa profession à laquelle il donna beaucoup de lustre. Une grande partie de son revenu était employée à élever des orphelins, à soulager des vieillards ou à d'autres actes de bienfaisance. Cadet portait depuis long-temps une pierre dans la vessie : il la supporta avec courage l'opération que lui fit le docteur Souberbielle; mais, malgré la dextérité de cet habile lithotomiste, il succomba cinq jours après, le 25 vendémiaire an 8 (17 octobre 1799), laissant un fils unique qui s'acquit ainsi que lui une juste célébrité. On a de lui : *Analyse chimique des eaux minérales de Passy*, Paris, 1755, in-8^o; *Mémoire sur la terre foliée de*

tarte, Paris, 1764, in-8^o; *Catalogue des remèdes de Cadet*, apothicaire, Paris, 1765, in-8^o; ouvrage qui a servi de base au *Formulaire magistral* publié par son fils; *Observations en réponse à Beaumé sur la préparation de l'éther, sur le mercure, sur le précipité per se, et sur la réduction des chaux métalliques*, Paris, 1775, in-4^o; *Expériences et observations chimiques sur le diamant*. Ses collaborateurs pour cet intéressant travail furent les célèbres Macquer, Darcet et Lavoisier. Ces savants répétèrent les expériences déjà faites par l'académie de Florence, en 1694, en firent beaucoup de nouvelles, et mirent hors de doute la combustibilité complète de ce corps singulier.

CADET-DE-GASSICOURT (CHARLES-LOUIS), fils du précédent, membre de la société de bienfaisance et de celle des belles-lettres, des académies de Madrid, de Turin et de Florence, l'un des fondateurs du lycée républicain, savant recommandable et un homme de beaucoup d'esprit. Il naquit à Paris, le 23 janvier 1769. A la mort de son père, il abandonna la profession d'avocat pour se faire recevoir pharmacien, et il soutint la haute réputation du bel établissement dont il était devenu l'heritier. Avant et depuis la restauration, il s'est montré excellent patriote, et plus d'une fois il a quitté ses études et son laboratoire pour s'occuper des graves et importantes questions d'intérêt général et de liberté, sujets sur lesquels il a publié plusieurs brochures. Il était, au 13 vendémiaire an 4, président de la section du Mont-Blanc, qui marcha contre la convention. Pour ce fait, il fut condamné à mort par contumace, mais peu de temps après, le jury du tribunal criminel du département de la Seine annula ce jugement, et Cadet fut rendu à ses concitoyens. En 1809, il était pharmacien de la maison de l'empereur, suivit Napoléon pendant la campagne de Wagram et à Schönbrunn, et fut nommé chevalier de l'empire. Ayant recueilli quelques anecdotes curieuses sur cette mémorable campagne, auxquelles il joignit ses propres observations, il fit paraître son *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, 2 vol. in-8^o, 1818, ouvrage qui parut piquant dans sa nouveauté, mais qui est loin d'avoir cette qualité aujourd'hui, que le public possède de nombreux mémoires sur ces événements importants. Dans le procès dirigé contre une prétendue *société des amis de la presse*, il figura comme témoin à décharge; « celui qui nous faisait les honneurs de la soirée, répondit de Gassicourt lorsqu'il fut interrogé sur l'organisation intérieure de cette assemblée, n'était pas plus président élu que le roi de l'Épiphanie n'est un roi légitime. » Cadet était docteur de la faculté des sciences; à la formation de l'académie de médecine de Paris, il fut nommé secrétaire de la section de pharmacie. Il a beaucoup contribué à la formation du conseil de salubrité, institution si utile sous le rapport de l'hygiène publique. Les nombreux écrits qu'il a publiés dans plus d'un genre prouvent la facilité de son esprit et l'extrême variété de ses connaissances. On a de lui : 1^o *Observations sur les peines infamantes*, 1794, in-8^o, ouvrage qui fut adressé à l'assemblée constituante; 2^o *l'Anti-Novateur*, 1794, in-8^o; 3^o *les Quatre Âges de la garde nationale*, Paris, 1818, in-8^o; 4^o *Essai sur la vie privée de Mirabeau*, 1800; 5^o *Mon Voyage, ou Lettres sur la Normandie, etc.*, 1797, in-12; 6^o *le Tombeau de Jean-Jacques Molay, ou Histoire secrète des Templiers, francs-maçons, illuminés, etc.*, 1797, in-18; 7^o *Raison d'un bon choix, ou Théorie des élections*, 1797, in-8^o; 8^o *le Souper de Molère; ou la Visite de Racan*, 1798, comédies; 9^o *le Poète et le Savant, ou Dialogues sur la nécessité pour les gens de lettres d'étudier la théorie des sciences*, in-8^o; 1799; 11^o *Cahier de réforme*, in-8^o,

1800; 130 *Finet, ou le Portier de M. de Bievre*, proverbe archibète, in-80, 1800; 130 *M. de Bievre, ou l'Abus de l'esprit*, in-80, 1800; 140 *Christophe Morin, ou Que je suis fâché d'être riche*, in-80, 1801, 150 *Confidences de l'hôtel de Bazancourt*, in-80, 1817, critique originale et fine de l'organisation de la garde nationale; 160 *Candidats présentés aux électeurs de Paris pour la session de 1819*; 170 *Qui nommons-nous ?* 1820; 180 *Saint-Géran, ou la Nouvelle langue française, et Voyage au mont Vâlerien*, etc., 1 vol. in-80, critique enjouée de la manie du néologisme et des ouvrages de Mme de Staël et de M. de Châteaubriand; 190 *Cours gastronomie*, 1 vol. in-80; 200 *L'Esprit des sots passés, présents et à venir*, 1 vol. in-80; 210 *Chimie domestique*, etc., Paris, 1808, 1 vol. in-12; 220 *Dictionnaire de Chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle et aux arts*, Paris, 1803, 4 vol. in-80; c'est l'ouvrage de Macquer remis au niveau des connaissances de l'époque. Il est à regretter que quelques omissions lui enlèvent le méri de l'être aussi complet qu'il aurait pu l'être; 230 *Eloge de Beaumé*, 1803, in-80; 240 *Formulaire magistral et Mémoires pharmaceutiques*, Paris, 1812, 1814, 1816, 1819, in-12; 250 *Eloge de Parmentier*, in-80, 1814, lu à la société de pharmacie le 18 mai 1814; 260 *Pharmacie domestique, d'urgence et de charité*, etc., Paris, 1815, in-18; 270 *Projet d'institut nomade*; 280 *Des moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques peuvent offrir dans une guerre nationale*; 290 *Analyse raisonnée des listes d'électeurs et d'éligibles du département de la Seine*, Paris, 1817, in-80. Enfin il a donné plusieurs mémoires intéressants dans les recueils périodiques des sciences naturelles. Il était un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, du *Bulletin de pharmacie*, des *Annales des faits et des sciences militaires*, de la *Revue encyclopédique*, des *Annales de chimie*, du *Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale*, et enfin de la *Biographie universelle*. Il a travaillé encore au *Constitutionnel*, où la série d'articles qui rendent compte de l'exposition du Louvre en 1819 sont de lui. Il a laissé des matériaux d'un *Traité complet de la salubrité publique*, ouvrage important et fruit de longs travaux, que son fils doit publier. Cadet-de-Gassicourt est mort le 21 novembre 1821; M. Pariset a prononcé son éloge dans une séance publique de l'académie de médecine.

CADÉT-DE-VAUX (ANTOINE-ALEXIS), né à Paris, le 13 septembre 1743. Il est frère de Louis-Claude Cadet, et, comme lui, exerça d'abord la pharmacie. Il se lia avec Parmentier, Tillet et Duhamel : le goût qu'il prit pour l'étude de l'économie rurale et domestique dont ces trois savants s'occupaient, le détermina à s'y livrer entièrement. Pour être plus libre de disposer de l'emploi de son temps, il vendit sa pharmacie, et chercha dans la littérature les moyens d'assurer son existence. Il créa, conjointement avec MM. Suard, Corancez, etc., le *Journal de Paris*, feuille qui eut d'abord du succès, et dont le prote n'était pas, comme aujourd'hui, le seul lecteur. M. Cadet-de-Vaux commença ses travaux philanthropiques par la publication d'une brochure intitulée : *Observations sur les fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange*, Paris, 1778, in-80. Il démontra, peu de temps après, le danger qu'il y avait à ce que les marchands de vin eussent des comptoirs de plomb, les laitiers des vases de cuivre, et les débitants de sel des balances de même métal. Il avait évidemment raison, et il obtint ce qu'il avait demandé à l'autorité. Un peu plus tard, et à sa sollicitation, l'on supprima le cimetière des Innocents.

Le lieutenant-général de police Lenoir appréciant ses travaux, le nomma inspecteur des objets de salubrité de la ville de Paris; l'on faisait alors de mauvais pains dans plusieurs provinces; M. Cadet-de-Vaux fut associé à Parmentier pour créer une école de boulangerie, et professa gratuitement cet art. Ces deux amis de l'humanité améliorèrent aussi le sort des pauvres prisonniers et des malades des hôpitaux. M. Cadet-de-Vaux rendit de grands services à l'agriculture par la formation des comices agricoles, dont il conçut le projet, et qu'il présida, ainsi que Broussonnet. Il propagea la mouture économique, apprit aux cultivateurs à prévenir la carie des blés par un bon chaulage, et fit proscrire l'arsenic et le vert-de-gris employés à cet usage. Il publia un mémoire du plus haut intérêt sur la diminution des eaux opérée par la destruction des forêts. Enfin il a éclairé la société sur une foule d'avantages dont les titres seuls de ses ouvrages feront connaître suffisamment le degré d'utilité. Après avoir été, en 1793 et 1794, président du département de Seine-et-Oise, il reprit avec plaisir sa vie agricole. M. Cadet-de-Vaux est membre de la société d'agriculture, de l'académie des curieux de la nature, de celle de médecine, et correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes. Cet homme vénérable, retiré maintenant à Franconville près de Montmorency, vit en paix dans un âge très avancé, jouissant de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens. On a de lui : 10 *Avis sur les blés germés*, Paris, 1782, in-80; 20 *Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations après les inondations*, Paris, 1784, 1802, in-80; 30 *Instructions sur l'art de faire les vins*, Paris, 1800, in-80; 40 *Recueil des rapports et observations sur les souches économiques et les fourneaux à la Rumford*, Paris, 1801, in-80; 50 *Mémoire sur la peinture au lait*, Paris, 1801, 1802, in-80; 60 *Moyens de prévenir et de détruire le méphitisme des murs*, Paris, 1801, in-80; 70 *Mémoire sur la gelatine des os et son application à l'économie alimentaire*, Paris, 1803, in-80; 80 *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, Paris, 1803, in-12; 90 *Traité du blanchissage domestique à la vapeur*, Paris, 1803, in-12; 100 *Essai sur la culture de la vigne sans le secours d'échelles*, Paris, 1807, in-80; 110 *Mémoire sur la matière sucrée de la pomme*, Paris, 1808, in-80; 120 *Mémoire sur quelques inconvénients de la taille des arbres à fruit*, Paris, 1809, in-80; 130 *Traité de la culture du tabac*, Paris, 1810, in-12; 140 *Le Ménage, ou l'Emploi des fruits dans l'économie domestique*, Paris, 1810, in-12; 150 *Aperçus économiques et chimiques sur l'extraction du sucre de betterave*, in-12, 1811; 160 *Instruction sur la préparation des tiges et racines de tabac*, in-12, 1811; 170 *Moyens de prévenir le retour des disettes*, Paris, 1812, in-80; 180 *Des bases alimentaires de la pomme de terre*, Paris, 1813, in-80; 190 *De l'économie alimentaire du peuple et du soldat, ou moyens de parer les disettes, et d'en prévenir à jamais le retour*, Paris, 1814, in-80; 200 *Nouveau procédé de peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons*, Paris, 1814, in-80; 210 *Instruction sur le meilleur emploi de la pomme de terre dans sa copanification avec les farines des céréales*, in-80, 1817; 220 *Plantations des germes de la pomme de terre*, etc., in-80, 1817; 230 *L'Ami de M. Nast à ses deux jeunes amis, ses fils et à sa bru*; c'est une notice nécrologique; 240 *De la gelatine et de son bouillon*, etc., in-12, 1818; 250 *Pains divers obtenus par l'association des nouveaux produits de la pomme de terre avec toute espèce de farines céréales, même les plus inférieures*, in-80, 1818; 260 *Conservation du moult soustrait à la fermentation spiritueuse*, etc., in-80, 1819; 260 *Traité divers d'économie rurale, élémentaire et domestique*, imprimés par ordre du

gouvernement, in-8°, 1821; 270 *De la réunion économique convoquée, le 10 octobre 1822, à Saint-Ouen, par M. Ternaux, ayant pour objet la conservation du blé dans des silos, la polenta de pomme de terre, la vente des chèvres thibétaines*, in-8°, 1822; 280 *De la réunion convoquée, le 1er mai 1823, par M. Ternaux*, in-8°, 1823; 290 *l'Art anologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience, suivi d'observations critiques sur l'appareil Gervais*, in-12, 1823; 300 *Post-Scriptum à l'Art anologique*, in-12, 1823; 310 *De la goutte et du rhumatisme*, in-12, 1824. M. Cadet-de-Vaux a donné en 1770 une traduction des *Instituts de chimie de Spielman*, 2 vol. in-12; il est un des auteurs du *Cours complet d'agriculture-pratique*, et un des collaborateurs du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie de M. de Ferussac*.

CADÉT-DE-METZ (JEAN-MARCEL), minéralogiste, ancien directeur des contributions du département du Bas-Rhin, est né à Metz, département de la Moselle, le 4 septembre 1751. Il était subdélégué-général en Corse et inspecteur des mines lorsque les troubles de la révolution éclatèrent. Il publia sur cette île, deux mémoires intéressants, l'un *Sur les jaspes et autres pierres précieuses de la Corse*; l'autre, *Sur les stations de la mer à différents et distances du centre de la terre*: pour faciliter l'intelligence de ces deux mémoires, il se servit des rouleaux du cadastre, et fit, avec une patience admirable, un plan en relief de la Corse, pour lequel il employa les matières mêmes du sol. De graves abus résultant des coupes intempestives dans les forêts de cette île, M. Cadet publia: *Mémoire sur les Loix de Corse et observations sur l'époque de la coupe des arbres*, in-12, 1793. Il fixa utilement l'attention de l'administration forestière. Un séjour de vingt-cinq années dans la Corse lui donna l'occasion de recueillir de nombreux matériaux sur cette île, sur son histoire et sur les mœurs de ses habitants. Il s'occupe aujourd'hui de leur mise en ordre. On doit encore à M. Cadet les ouvrages suivants: 10 *Tarif des centimes au franc*, 1801; 20 *Copie figurée d'un rouleau de papyrus trouvé à Thèbes, etc.*, Strasbourg, 1805, n-fol.; 50 *Mémoire sur l'emploi de ce qui est fait du cadastre, pour répartir équitablement la somme de la contribution foncière sur les départements de la France*; 40 *Tarifs pour établir avec justice et célérité les cotes proportionnelles sur les différents revenus*; 60 *Précis des Voyages entrepris pour se rendre par le nord aux Indes*, in-8°, 1818; 60 *Traité de la lenteur ou mettent les substances aëriiformes, liquides et solides, à suivre les mouvements de la terre, et des effets de cette lenteur sur la saubrité, les débordements et les alluvions*; 70 *De l'air insalubre et de la fièvre d'Espagne*, in-8°, 1822; 80 *Du sol, de l'air, et des eaux d'Espagne; précautions qu'ils exigent*, in-8°, 1823; 90 *Corse; restauration de cette île*, in-4°, 1824. M. Cadet, en retraite depuis plusieurs années, était, pendant son séjour à Strasbourg, secrétaire-général de la société des sciences. Il n'appartient point à la famille de MM. Cadet-Gassicourt et Cadet-de-Vaux.

CADÉT (Madame), femme du chirurgien Cadet, renommé le *Saigneur*, et fille de Joly, secrétaire de la maison de Condé, possédait au suprême degré le talent de peindre en miniature sur émail. Elle obtint, en 1787, le brevet de peintre de la reine, et justifia ce titre par d'excellents ouvrages. Son goût pour la dépense, joint aux atteintes portées à sa fortune par la révolution, la força de s'éloigner du monde. Elle mourut en 1801.

CADOGAN (GUILLAUME-BROMLEY), fils de lord Cadogan, né en 1751, mort en 1797, prit ses ordres à Oxford, en 1774, et serait parvenu aux premières dignités de l'église anglicane, s'il ne se

fût rangé de bonne heure parmi les dissidents, embrassant le calvinisme. C'était un homme d'une grande piété. Il fonda quatre écoles du dimanche, ou cent vingt pauvres enfants étaient instruits, et dont il encourageait les progrès par des cadeaux en livres ou en argent. Il a laissé des *Sermons*, 1798, 1 vol. in-8°, auquel on a joint l'histoire de sa vie.

CADOGAN (WILLIAM), médecin anglais, naquit en 1711, et fit ses études au collège Oriel à Oxford, dont plus tard il devint agrégé, il se rendit célèbre en prescrivant la diète comme moyen curatif de la goutte, dans une dissertation sur cette maladie, qu'il publia en 1764, et que plusieurs médecins critiquèrent. Il publia aussi un *Traité sur l'éducation physique des enfants*. Le docteur Cadogan mourut en 1797.

CADOUDAL (GROUX), célèbre chef de chouans, naquit en 1769, à Brech, village près d'Auray (Morbihan), ou son père était meunier. Une certaine aisance permit au père de George de lui faire donner de l'éducation. Il y avait peu de temps qu'il était sorti du collège de Vannes, lorsque la première insurrection de la Vendée éclata. Mais le mouvement royaliste du Morbihan n'ayant pas l'extension sur laquelle on avait compté, Georges, à la tête d'une cinquantaine de villageois se réunit à un rassemblement de vendéens, et fut fait officier au siège de Grandville. Ambitieux et actif, il enrôla des matelots et des paysans que leur inactivité et leurs habitudes de débâche avaient rendus redoutables en temps de paix. Mais bientôt un détachement républicain s'empara de sa personne, et déposa George dans les prisons de Brest d'où il s'échappa quelques mois après, déguisé en matelot. Lorsqu'il rejoignit les troupes royalistes, elles étaient organisées et avaient des chefs. Sa coopération parut cependant trop importante pour lui refuser le titre de commandant de son canton, qu'il réclamait. C'est en cette qualité qu'il commença à se rendre fameux. Il fut en effet l'un des chefs de chouans les plus redoutables. La pacification de 1795 ne pouvait convenir à un homme qui cherchait à jouer un rôle important, et qui se voyait à la tête d'un rassemblement considérable. Il la repoussa de toutes ses forces, et se concerta avec les commandants royalistes pour favoriser le débarquement de Quiberon. Après le désastre qui le suivit, il rallia les chouans et les royalistes, et se voyant, par la mort ou la dispersion des principaux chefs, premier commandant de l'insurrection de la Basse-Bretagne, il entreprit de résister aux troupes républicaines. Profitant de l'importance du poste qu'il occupait, et attribuant à M. de Puisaye, par des motifs qui ne sont pas bien connus, la responsabilité de la fatale issue du débarquement de Quiberon, il fit arrêter ce général, avec l'intention de le faire fusiller. On prétend que celui-ci n'obtint sa grâce qu'à la suite d'un long entretien et à force de prières. Il est peu vraisemblable que M. de Puisaye se soit entaché de cette sorte de lâcheté; il est plus naturel de penser que George a reculé devant l'idée d'un attentat dont les suites pouvaient lui être funestes à son tour. George ne soutint pas long-temps l'inflexibilité qu'il avait montrée lors de la première pacification. Des 1796, le général Hoche parvint à le réduire et à le faire consentir, non seulement à licencier ses troupes, mais encore à opérer leur désarmement. On assure néanmoins, ce qui vraisemblablement lui parut de bonne guerre, qu'il donna des ordres secrets pour que le licenciement n'eût pas lieu. En 1797, le projet royaliste du 18 fructidor n'ayant pas eu pour la cause des Bourbons, le succès que George en attendait, il fit tous ses efforts pour ranimer l'insurrection. Il y

réussit en 1799; mais les combats de Grandchamp et d'Elven, au mois de janvier 1800, le mirent dans la nécessité de traiter avec le général Brune. Cette fois il licencia ses troupes et jura la paix. Il partit pour Londres, où il reçut, avec les félicitations du ministère anglais, des mains du comte d'Artois, au'on d'hui Charles X, le cordon rouge et le grade de lieutenant-général. George, comblé de faveurs, fut expédié pour la France, revêtu du commandement du Morbihan et de plusieurs autres départements; il débarqua en secret en Bretagne. Il s'efforçait de ranimer le feu de l'insurrection, et avait déjà annoncé le projet de s'emparer de Belle-Ile et de Brest. Cette tentative fut découverte et manqua. Plus assuré de son influence, il fit, à l'égard de M. Bec-de-Lievre ce qu'il n'avait point osé précédemment à l'égard de M. de Puisaye. M. Bec-de-Lievre, beau-frère du général Bourmont qui, contre l'opinion de George Cadoudal, avait traité avec les agents du gouvernement républicain, fut saisi sur l'ordre même de George, comme espion du premier consul Bonaparte. Cet acte fut généralement considéré comme une vengeance particulière. Les tentatives des royalistes pour faire triompher leur cause, échouant sur tous les points du territoire de la république, une politique funeste conseilla un attentat inouï. L'explosion de la machine infernale du 3 nivôse n'atteignit point le but qu'on s'était proposé. Le premier consul s'échappa comme par miracle, et il n'y eut de victimes qu'une foule d'habitants de la rue Saint-Nicaise, ou de citoyens qui la traversaient dans cet affreux moment. La police parvint à connaître une partie des auteurs de ce crime horrible, d'abord injustement attribué aux jacobins. Carbon fut condamné à mort et exécuté avec Saint-Réant, ancien officier de marine, alors sous le commandement et à la solde de George. Ce dernier, ennemi personnel du premier consul, et signalé par l'opinion publique comme un des principaux auteurs de l'attentat, se défendit d'y avoir pris aucune part. Jusqu'en 1803, George habita soit l'Angleterre, soit secrètement la France. Cette année même, lui et quelques uns de ses anciens officiers se rendirent à Hastings d'où ils devaient revenir à Paris, dans l'espérance d'y effectuer un coup décisif. Nous empruntons à un ouvrage biographique le fait suivant, dont les auteurs garantissent l'authenticité: « George, disent-ils, « muni d'une lettre de recommandation, se présenta « à lord Hutchinson, commandant des troupes dans « le comté de Kent. Cette lettre expédiée par le ministère anglais, sollicitait, en faveur de l'ancien « chef de chouans, une protection spéciale; elle « priait lord Hutchinson d'assister à son débarquement, et d'avoir pour lui et les siens, durant « leur séjour à Hastings, toutes les prévenances « possibles. Lord Hutchinson répondit sur-le-champ « qu'il pourvoirait aux besoins de l'embarquement; « mais que, d'après l'évidence, l'expédition ne « pouvant avoir un but approuvé par les lois de la « guerre et conforme aux droits des nations, il ne « pouvait faire à Georges et à ses compagnons aucune politesse, ni lier avec eux aucun rapport « personnel. Lord Hutchinson était le même qui « avait précédemment commandé en Egypte. Ce- « pendant George, suivi de Pichegru et de ses « autres compagnons, débarqua, le 21 août, au « pied de la falaise de Bévillie, sur la côte de Nor- « mandie. Un complot contre la vie et la liberté du « général Bonaparte, était effectivement l'objet de « cette expédition hasardeuse. Les conjurés se ren- « dirent à Paris par des routes différentes et sous « divers déguisements. Si l'on en croit certains bio- « graphes, l'intention de George était d'attaquer Napoléon à force ouverte, au milieu de sa garde.

Si le foyer des conspirations royalistes était à Londres, la police de France était assez bien servie, et parvenait à éventer les complots, du moment que les conjurés avaient mis le pied sur notre territoire. C'est par suite des révélations qui lui furent faites, qu'ent lieu, le 28 février 1804, l'arrestation de Pichegru et de quelques uns de ses affidés, et le 9 mars suivant, celle de George lui-même. Elle n'eut pas lieu sans de grandes difficultés. George sortait (le 9 mars), vers sept heures du soir, de la rue Sainte-Hyacinthe, et dirigeait avec une grande rapidité le cabriolet dans lequel il était monté. Arrivé au carrefour de Bussy, il est entouré par les agents de police qui le suivaient depuis son départ. D'un coup de pistolet il étend roide mort l'agent qui se présente au marche-pied, et blesse dangereusement celui qui s'empare des rênes du cheval. Il se précipite du cabriolet. Déjà il avait fait quelques pas pour s'échapper, lorsqu'un boucher, averti par les cris, à l'assassin, et la détonnation des armes à feu, s'élance sur lui, le collette, et donne le temps aux agents de police d'arriver. Ils s'emparent de George, le garotent, et le transportent, dans une voiture de place, à la préfecture de police, d'où il passa successivement dans les prisons de la Force et de la Conciergerie. Il montra beaucoup de fermeté en présence de ses juges. Condamné à mort, le 21 prairial an 12 (10 juin 1804), il fut exécuté, après confirmation du jugement, le 25 juin, ne démentant point le courage qui ne l'avait pas abandonné pendant les débats. Il avait refusé de se pourvoir en grâce, ce que n'imitèrent point, parmi les autres condamnés MM. Armand et Jules de Polignac, Bouvet de Loxier, Lajolais, Charles d'Hozière, Roussillon, Rochelle, Gaillard et de Rivière, qui durent la vie à la munificence du premier consul. On trouve dans les mémoires du docteur anglais O'Meara, cette opinion de Napoléon sur ce célèbre chef. « George « était une *bestia ignorante*. Il avait du courage, et « c'était tout. Après la paix avec les chouans, je « cherchai à le gagner, parqu'alors il m'aurait « été utile, et que je désirais ardemment calmer « tous les partis. Je l'envoyai chercher, et lui par- « lai pendant long-temps. Son père était menuisier, « et lui-même n'était qu'un ignorant. Cette con- « versation ne fut suivie d'aucun résultat, et quel- « ques jours après, il partit pour Londres. » La famille de George a été anoblie en 1814.

CADOUDAL (JOSUË), frère de George, servit sous lui dans la guerre civile de l'Ouest, et reçut le surnom de *Joyou*. Obligé, en 1804, de quitter le Morbihan, après la condamnation de ce fameux chef de chouans, il se rendit d'abord à Blois, sous la surveillance de la police, et se réunit ensuite à Guillemot pour rallumer l'insurrection royaliste. Lors de l'arrestation de ce dernier, il eut le bonheur d'échapper aux recherches de la police, et repartit en 1814, dans les environs de Vannes, à la tête de huit mille paysans. Il a été nommé, en octobre 1815, colonel de la légion du Morbihan.

CADROY (PIERRE), avocat avant 1789, administrateur du département des Landes en 1791, député à la convention en 1792, chargé d'une mission dans le Midi en 1793, membre du conseil des cinq-cents en l'an 4, déporté au 18 fructidor, en maître de Saint-Sever, depuis le consulat jusqu'en 1813, époque de sa mort. Attaché au parti de la Gironde, après s'être, dans le procès de Louis XVI, déclaré d'abord incompetent, il fut obligé de voter, et ce fut pour la détention et le sursis, après avoir toutefois rejeté l'appel au peuple. Ennemi des jacobins et de toute société populaire, dont il blâmait les excès, on le vit avec étonnement, dans sa mission dans le Midi, imiter ce qu'il blâmait tant, et

organiser une réaction sanguinaire contre les terroristes de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Dénoncé vivement pour cette conduite, il s'attacha alors au parti cléricien, et parvint ainsi à l'impunité jusqu'en 18 fructidor, où il fut compris sur les listes de déportation. Rentré en France, après le 18 brumaire, il devint maire de Saint-Sever-Cap (Landes), et mourut, en 1813, dans cette ville, à l'âge de soixante ans.

CADVELL (ANDREW), homme de lettres, naquit à Dublin, en 1732. Il fit une partie de ses études dans une des universités d'Ecosse et les acheva à Londres, d'où il retourna à Dublin pour y embrasser la carrière du barreau en 1760. Mais la fortune de son père étant assez considérable, il se livra plus aux beaux-arts qu'à la jurisprudence, qu'il abandonna quelques années avant la mort de son père. Il étudia alors l'architecture avec une attention toute particulière, et publia, sous le voile de l'anonyme, en 1770, des *Observations sur les édifices publics de Dublin*. On lui doit encore le *Récit de l'évasion extraordinaire de James Stewart (connu sous le nom de Stewart-l'Athénien), tombé, en voyageant, en re les mains des Turcs qui voulaient le mettre à mort*. Cadwell mourut, le 2 juillet 1808, âgé de 76 ans.

CAEMMERER (JEAN-VINCENT), publiciste et auteur dramatique allemand, né à Mayence le 9 mai 1761, a été successivement attaché à l'ambassade de Mayence à la diète de Ratisbonne, et, depuis 1804, secrétaire de légation du prince de Salm-Kyrburg. On a de lui : 1° *Des moyens d'obtenir une bonne réputation*, en latin, Francfort, 1784, en allemand ; 2° *Apollon parmi les chambellans*, comédie en 5 actes, imitée du français, ib., 1789, in-8° ; 3° *Annales de la diète germanique*, 1791, 2 parties in-8° ; 4° *la Galopade*, comédie en 3 actes, 1793, in-8° ; 5° *les Cosmiques*, etc., et les troupes russes réglées, etc., tels qu'ils étaient en traversant Ratisbonne, 1799, 2 parties in-4° ; 6° *Annales des diètes pour 1800, 1799*, in-4° ; 7° *Extraits des représentations et réclamations faites à la diète impériale*, etc., 1802, 4 parties in-4°. M. Caemmerer a coopéré à plusieurs journaux allemands de Mayence et de Francfort.

CAFFARELLI-DU-FALGA (LOUIS - MARIE-JOSEPH-MAXIMILIEN), général de division du génie et membre associé de l'institut, né, le 13 février 1756, au château du Falga (Haute-Garonne), descendait d'une famille noble, qui, italienne d'origine, était établie depuis près de deux siècles dans le Haut-Languedoc où elle s'était alliée aux maisons les plus distinguées du pays. A l'âge de douze ans, il souffrit la douloureuse opération de la pierre qui ne lui arracha pas même une larme. Au sortir de l'école de Sorèze, il entra dans le corps royal du génie. Après avoir reçu les derniers soupirs d'une mère qu'il avait tendrement chérie, Du-Falga, resté l'aîné d'une famille de dix enfants, s'en déclara le père. Héritier de plus de la moitié de la fortune, il rejeta un avantage que les lois du pays lui assuraient, que la plus sévère délicatesse eût pu accepter, mais dont son cœur noble et généreux se trouvait offensé. Il mit donc tout en commun ou plutôt il réserva pour sa part les privations et les fatigues. Il trouva dans la modération de ses goûts, dans l'activité de sa vie, le moyen de pourvoir aux besoins de ses jeunes frères, et les instruisit lui-même, étendant à ses domestiques et aux enfants du village, les bienfaits de l'instruction. Il était employé à l'armée lorsqu'il fut destitué, en 1792, par les commissaires de l'assemblée législative pour s'être prononcé contre les actes du 10 août, et pour avoir refusé devant la troupe assemblée de se soumettre aux décrets qui prononçaient la déchéance du roi. Il ne quitta cependant pas la France. Arrêté lui et toute sa famille sous le règne de la terreur, il prouva que

dans la captivité l'âme du sage peut demeurer libre. Il consola, encouragea ceux qui partageaient sa situation ; dans la perte de sa liberté il sembla ne voir que de précieux loisirs acquis pour la méditation : son génie s'éleva même par l'effet de la persécution qu'il éprouvait : son imagination brûlante, cette activité prodigieuse qui l'animait, se concentra tout entière dans la recherche des vérités qui tiennent à la prospérité sociale. Il ne se vengea de ses persécuteurs que par son dévouement à la patrie. Il dut à l'intérêt et à l'estime que Fabre-d'Eglantine avait pour lui d'être employé, après 14 mois de détention, au comité militaire. Envoyé à l'armée, en 1795, en qualité de chef de bataillon, il se signala par ses talents et son courage, au passage du Rhin à Dusseldorf. Kléber et lui débarquèrent les premiers sur la rive opposée du fleuve, où ils essuyèrent le feu redoublé de la mousqueterie ennemie. L'armée française les suivit, et le sein de l'Allemagne fut ouvert à nos légions. Dans la retraite de l'armée, vers les bords de la Nahe le 16 frimaire an 4, il fut atteint d'un boulet à la jambe gauche dont il souffrit l'amputation le lendemain ; l'opération était à peine achevée qu'il écrivit au général en chef une lettre sur les moyens qu'il jugeait les plus propres à contenir l'ennemi. Son conseil fut suivi et le détachement fut sauvé. Cette mutilation ne l'empêcha pas de faire partie de la glorieuse expédition d'Egypte. Il y commanda, comme général de brigade, l'armée du génie, eut une part honorable à la prise d'Alexandrie, à celle d'El-Arich, village situé en amphithéâtre, et dont les maisons, bâties en pierres, crénelées et soutenues par le feu du fort, étaient autant de citadelles, et contribua puissamment aux succès tant militaires que scientifiques de cette campagne. Le 8 avril 1799, il visitait les tranchées que l'on faisait devant Saint-Jean-d'Acre que noire armée entourait depuis le 18 mars, lorsqu'il fut frappé d'une balle qui lui fracassa le coude droit : en revenant au camp, quoique accablé de douleur, il dit en apercevant un murier : « Voilà de quoi faire de bonnes plates-formes, et c'est la quatrième fois que je le dis. » Oubliant ses souffrances pour ne s'occuper que des progrès du siège, il se fit porter sur la crete d'un monticule qui dominait la place, et y resta pendant la durée d'une attaque. L'estimable Larrey, chirurgien en chef, lui dit en délaissant le premier appareil de sa blessure : « Je crois, général..... — Je vous entends, lui répondit-il, il faut couper le bras. — Je le crains. — Tout de suite. — Il souffrit courageusement l'amputation et mourut, le 27, de la fièvre de suppuration. L'ordre du jour du lendemain de sa mort s'exprimait en ces termes : « Il emporte au tombeau les regrets universels ; l'armée perd un de ses braves chefs, l'Egypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre.

CAFFARELLI-DU-FALGA (Auguste, comte), lieutenant-général, grand cordon de la légion d'honneur, frère du précédent, né, le 7 octobre 1766, au château du Falga (Haute-Garonne), avait pris, presque dès sa première jeunesse, du service dans les troupes sardes. Il pouvait espérer un avancement rapide ; mais, en 1791, lorsque la marche des événements lui eut fait présumer que la guerre éclaterait peut-être entre le Piémont et sa patrie, il ne balança pas à quitter la carrière qu'il s'était ouverte, et revint en France à l'époque où presque toute la noblesse militaire abandonnait le pays natal. Son frère aîné, qui déjà était revêtu d'un commandement supérieur, eût pu facilement lui faire obtenir un grade distingué, mais le comte Caffarelli ne voulut le devoir qu'à lui-même. Il fit partie de l'armée de Roussillon, opposée aux Es-

agnols qui avaient pénétré dans cette province. Une première action d'éclat lui valut l'épaulette de lieutenant ; une seconde, celle de capitaine, et sur la recommandation du brave général Dugommier, qui se connaissait en mérite militaire, il fut promu, en 1793, au grade d'adjudant-général, et continua à se signaler par plusieurs actions d'éclat. L'amitié que le général Bonaparte portait à Maximilien Du-Falga et la bonne conduite d'Auguste, engageaient le vainqueur des Pyramides à prendre celui-ci pour aide-de-camp, après le retour d'Égypte, et la journée du 18 brumaire. Il devint général de brigade à la suite de la campagne d'Italie, et de la bataille de Marengo. Il accompagna le premier consul, en 1803, dans le voyage à Bruxelles, lorsqu'il alla recevoir l'hommage de la Belgique. Ce magistrat suprême de la république française, d'ailleurs, dans un commerce intime, les talents diplomatiques de son aide-de-camp, et l'envoya à Rome, en 1804, vers Pie VII, lorsqu'il eut formé le dessein d'engager le souverain pontife à venir le sacrer à Paris, en qualité d'empereur des Français. Le comte Caffarelli s'acquitta dignement de cette mission. Il ne parut pas novice dans une cour renommée pour l'habileté de sa politique. Il parvint à vaincre les obstacles nombreux qu'il avait à combattre, et le pape consentit à sacrer le nouveau César, non dans Saint-Pierre de Rome, où l'avait été Charlemagne, mais à Notre-Dame, cathédrale de la ville de Paris. Caffarelli, en 1805, nommé général de division et gouverneur du château des Tuileries, fut encore chargé de présider le collège électoral du département du Calvados, dont un de ses frères était préfet. Il ne resta pas long-temps dans l'intérieur ; la guerre éclata avec l'Autriche, et, à la bataille d'Austerlitz, attaqué, sur son flanc gauche, par le régiment des gardes à cheval, ayant le grand due à sa tête, il eut à déployer son courage et ses talents à la tête de la division du général Bissou, qui avait été blessé à la prise de Linz. Il obtint, le 8 février 1806, en récompense de ses belles actions, le grand-cordon de l'ordre de la légion d'honneur. Le mois suivant, l'empereur l'appela au ministère de la guerre du royaume d'Italie, sachant tout à la fois qu'il plaçait dans ce poste un homme qui lui était dévoué, et qui, issu d'ailleurs d'une famille italienne, semblait appartenir à cette nation. Il n'eut qu'à se louer du prince Eugène, vice-roi. Cependant, en 1810, il perdit son porte-feuille au grand regret de ses subordonnés. Il ne tarda pas à être employé à l'armée d'Espagne. Les Anglais voulaient, le 23 octobre 1810, opérer un débarquement à Laredo ; il sut les empêcher et les obligea à chercher leur salut sur leurs navires. Il rencontra, en 1811, dans les environs de Saragosse, les généraux Mina et Mendizabal ; il les attaqua et les battit complètement. Le 27 août 1813, le comte Caffarelli, commandant l'armée du Nord, après avoir attaqué et défait les généraux espagnols Renóvalés et Le Marquesito, qui défendaient les approches de Bilbao en Biscaye, s'empara de cette ville, où il trouva de nombreuses munitions de guerre. Peu de temps après, il battit les Anglais à Viladiego. Le 24 octobre 1812, il contribua, avec le général Souham, commandant l'armée de Portugal, à faire lever le siège de Burgos, où les Anglais avaient infructueusement sacrifié plus de trois mille hommes. Le général Caffarelli déploya, dans une infinité d'autres actions, restait et son courage. Ramené en France par les événements de 1814, il prit part, assurément, à la dernière et glorieuse bataille de cette campagne célèbre. L'abdication de Napoléon, le retour de Louis XVIII, amenèrent un nouvel ordre de choses. Le comte Caffarelli, voulant témoigner sa reconnaissance à son ancien souverain, ne quitta qu'au

dernier moment celui que tant de serviteurs, naguère dévoués, avaient déjà abandonné, et l'accompagna, jusqu'à Vienne, l'impératrice Marie-Louise et le jeune roi de Rome. De retour au mois de janvier 1815, il reçut le commandement de la 13^e division militaire. A peine arrivait-il en Bretagne, que Napoléon débarquait à Cannes. Le duc de Bourbon, envoyé dans cette province, pour y organiser une résistance armée, ayant appelé auprès de lui le comte Caffarelli-Du-Falga, se contenta de lui donner l'ordre de retourner à Rennes pour faire tout le bien et empêcher tout le mal qu'il pourrait. Caffarelli suivit le mouvement général, et prit toutes les mesures propres à maintenir la tranquillité publique. Un décret impérial du 4 juin, l'ayant chargé du commandement de la 1^{re} division militaire, il vint à la sûreté de Paris, y fit régner le bon ordre, et fut présent au conseil de guerre qui se tint à l'hôtel-de-ville, et dans lequel il fut décidé que cette cité ne pouvait être défendue utilement. Le maréchal Davoust, ministre de la guerre, lui ayant confié une mission, il vint à Metz, où il ne fit que passer, et suivit l'armée française derrière la Loire. Là, il fut licencié, comme tous ses compagnons d'armes, mis en disponibilité, et peu de temps après à la retraite. Il a été nommé, depuis cette époque, par ordonnance royale, vice-président du collège électoral du département de l'Ain.

CAFFARELLI (Cu.-A., baron de), frère des précédents, né en 1758. Il était chanoine de Toul quand la révolution éclata. Lorsque le clergé fut en butte aux persécutions, il alla se livrer à l'étude au sein de sa famille, ce qui ne l'empêcha pas de subir une longue captivité. Sous le con-uat, il abandonna la carrière ecclésiastique, et devint préfet de l'Ar-dèche, du Calvados et de l'Aube. En 1814, Napoléon le destina pour n'être pas rentré à Troyes avec l'armée française. Il n'exerça aucune fonction depuis le retour du Roi. M. de Caffarelli a laissé surtout, ou ses fonctions l'ont appelé, un souvenir qu'il doit à sa douceur et à son intégrité. Il est auteur de plusieurs écrits sur l'économie politique et d'un mémoire sur l'établissement des percepteurs à vie. Dans ces derniers temps, il avait repris du goût pour les études ecclésiastiques. Il est mort, en novembre 1826, au château du Falga, où il s'était retiré.

CAFFARELLI (L.-M.-J.), frère des précédents, né en 1760. Après avoir servi dans l'infanterie, il entra dans la marine, et fit honorablement la guerre de l'indépendance américaine. Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, des motifs de santé le forcèrent à renoncer au service maritime, mais trop brave pour ne pas servir sa patrie en danger, il obtint de faire les campagnes contre l'Espagne, en 1791 et années suivantes, dans l'armée du génie. Conseiller d'état après le 18 brumaire, et préfet maritime à Brest, en 1800, il fut porté à la candidature du sénat en 1804 et 1805. En 1814, Napoléon, qui avait en lui une grande confiance, le chargea d'une mission qui avait pour but de comprimer les agitations du midi ; il y fit preuve d'autant de prudence que de douceur. Pendant les cent jours, il fut créé pair : déjà il était comte et décoré de tous les ordres de l'empire.

CAFFARELLI (J.-B.-M.), frère des précédents, né en 1763. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il ne put échapper aux persécutions des exagérés de la révolution, et se retira en Espagne jusqu'en 1799. Nommé, en 1802, évêque de Saint-Brieux, il remplit ses fonctions avec une douceur et une simplicité qui le fit généralement chérir. Au concile de Paris, il développa un grand zèle pour la foi, exempt de cet amerume qui attirait sur plusieurs prélats la colère du chef de l'état. Il mourut

le 11 janvier 1815, regretté de ses amis et de ses diocésains.

CAFFÉ (PIKNAK), médecin, chevalier de la légion d'honneur, né à Saumur vers 1778, fit plusieurs campagnes à la suite de nos armées en qualité de chirurgien-major, et mérita d'être remarqué sur les champs de bataille par l'intrepidité de son dévouement aux devoirs de son état. La croix de la légion d'honneur dont il fut décoré en Espagne était le prix d'un service signalé qu'il avait rendu en sauvant un convoi considérable de blessés. De si honorables précédents et une bienfaisance active lui avaient acquis à Saumur, au milieu de ses concitoyens, toute l'estime qu'un honnête homme peut ambitionner. Une inconcevable fatalité marqua subitement le terme de cette douce et tranquille existence. On ne sait si des pensées audacieuses germèrent spontanément dans sa tête, ou bien s'il faut ici reconnaître et accuser le contact et l'influence de quelqu'une des notabilités politiques de notre temps. On a dit bien des choses, mais le moment n'est pas encore venu d'éclaircir ces doutes; abandonnons les à l'avenir. Quoiqu'il en soit, Berton venait d'écrouler dans sa désastreuse tentative, lorsque Caffé fut arrêté et traduit devant la cour d'assises du département de la Vienne, comme prévenu d'avoir aidé cet officier-général dans l'exécution de son plan insurrectionnel, en excitant le peuple à se soulever. Caffé se défendit en niant d'avoir pris aucune part au complot; cependant, le nombre et l'évidence des témoignages l'accablèrent, et Berton lui-même qui, résigné à mourir, s'indignait peut-être qu'un compagnon voulût biaiser en face de leur commune destinée, Berton le démentit. Le défenseur de Caffé s'efforça vainement d'insinuer le témoignage le plus grave, celui de la nommée Thibaudéan, domestique de Caffé: il parvint aisément à provoquer un sentiment général d'horreur contre l'ingratitude de cette créature vile, comblée des bontés de son maître; il démontra avec le même succès que la production d'un tel témoin blessait à la fois les notions les plus positives de la morale et les maximes de la jurisprudence en honneur chez les peuples éclairés; mais il ne détruisit pas la conviction que les paroles de cette femme avaient portée dans le cœur des jurés. D'ailleurs ceux-ci n'avaient pas été choisis sous l'inspiration de la clémence, ils furent aisément convaincus, et Caffé entendit son arrêt. Il se pourvut, de même que ses compagnons d'infortune, et à la nouvelle du rejet du pourvoi il se donna la mort. Voici comment les circonstances de son suicide ont été officiellement racontées: « Le greffier ayant commencé la lecture de l'arrêt de rejet, Berton l'interrompit, en lui disant: *C'est bon, en voilà bien assez*. Caffé parut le recevoir avec calme; mais deux heures avant celle fixée pour l'exécution, étant encore au lit, tandis qu'il semblait écouter les exhortations du prêtre qu'on avait fait venir pour le préparer à la mort, il ouvrit l'arrière crurale à l'aîne gauche avec un bistouri qu'il tenait caché, ou qu'on avait trouvé moyen de lui faire parvenir. En quelques secondes le lit fut inondé de sang; l'infortuné dit au prêtre: *Adieu, je me meurs*; et il expira dans les bras de cet ecclésiastique. »

CAFFIERI (JEAN-JACQUES), sculpteur, professeur de l'académie royale de peinture, naquit à Paris en 1723, d'une famille où le goût et la profession des arts étaient héréditaires. Le Moine fut son maître. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en terre et de ronde bosse, tous distingués par l'expression des caractères et la vérité des formes. Nous citerons, entre autres, son groupe de Thalie et l'empédocle, qui a été détruit lors de l'incendie de

l'Odéon, la statue de sainte Sylvie qui est aux Invalides, celles de Molière, de la vestale Tarpeia et de l'Innocence. On a aussi un grand nombre de bustes des hommes célèbres dont la France s'honore; la plupart de ces bustes, en marbre, tous d'une belle exécution, et d'une parfaite ressemblance, se voient aux différentes salles de spectacles de la capitale. Nous rappellerons ceux de J.-B. Rousseau, du maréchal du Muy, de Notrou, de Corneille, de Racine, de Piron, d'Helvétius, de Quinault, de Lully, de Rameau, etc., etc. Cet artiste est mort, en 1792, le 21 juin. Il était, quoique honnête homme, un peu caustique et jaloux de ses confrères. On assure que dans tous les scrutins à l'académie, il n'a jamais donné une boule blanche.

CAGIGAL (don N.), remplaça, en 1814, le général Monteverde en qualité de capitaine-général de Vénézuëla dans l'Amérique méridionale. A la tête de l'armée royale, qui se composait de deux divisions sous les ordres des généraux Cevallos et Calzada, il attaqua, le 28 mai de la même année, l'armée républicaine commandée par Bolivar, Urdaneta et Marino; mais après un combat opiniâtre, il fut forcé d'abandonner beaucoup de morts, d'armes et de munitions sur le champ de bataille. Cependant, s'étant aperçu que les républicains divisaient leurs forces, Cagigal revint à la charge avec Boves, et repoussa les patriotes espagnols dans les villes de Caracas, Guayra et Valencia; mais le nom de Cagigal fut plus tard éclipsé par celui de Morillo, qui lui succéda dans le commandement de l'armée royale.

CAGLIOSTRO (le comte ALEXANDRE), célèbre thaumaturge, dont le véritable nom était JOSEPH BALZAMO, né à Palerme, le 8 juin 1743, de parents qui vivaient dans l'indigence. Voué de très bonne heure à l'état ecclésiastique, il fut placé au séminaire de Saint-Roch, à Palerme, d'où il s'évada. Cagliostro se sentait appelé à une autre carrière et à une autre destinée. Il avait alors treize ans. Ses tuteurs, car il n'avait plus de père, le confièrent aux soins du directeur des frères de la Miséricorde, qui l'emmenèrent, non sans difficulté, à leur monastère de Cartagine. Là, il fut mis sous la conduite d'un apothicaire qui lui enseigna le peu qu'il savait lui-même de physique et de chimie, et c'est probablement à cette circonstance de sa vie que Cagliostro fut redevable de son goût pour l'étude des sciences naturelles, et de la connaissance d'une partie des moyens occultes avec lesquels il fascina les yeux de ses contemporains. La première jeunesse de cet homme singulier fut indocile et orgueilleuse. L'ardeur de son caractère le portait aisément à tous les écarts et à tous les excès; et, avant de devenir un aventurier illustre, il ne fut qu'un vagabond vulgaire. Chassé pour ses déportements du monastère de Cartagine, il retourna à Palerme où, pendant quelque temps, il cultiva le dessin. Sa turbulence et ses démêlés avec les magistrats du pays auxquels il ne craignait pas de s'attaquer, enfin des vols dont il se rendit coupable, le signalèrent comme un mauvais sujet achevé. Mais en même temps d'autres aventures révélèrent en lui un extraordinaire talent pour l'intrigue, et l'art précoce de faire servir les passions et les faiblesses des hommes à ses desseins. Proxénète d'amours, escroc, faus air et débauché, plein d'esprit, telle est la renommée qu'il s'était faite avant d'avoir atteint ses vingt-cinq ans. Contraint de chercher un nouveau théâtre, après avoir usé, par ses friponneries, son pays natal, ce fut encore par une friponnerie qu'il se procura le moyen de voyager. Ses relations avec les puissances invisibles, persuada-t-il à un orfèvre nommé Morano, lui avaient fait connaître l'existence d'un trésor considérable, dont il abandon-

nerait la moitié à Morano si celui-ci voulait faire les avances nécessaires pour l'accomplissement de certaines cérémonies. L'orfèvre livra son argent, et Cagliostro disparut. C'est à cette époque de sa vie que commencèrent les mystérieux pèlerinages de Cagliostro. Accompagné d'un savant, autre personnage d'origine inconnue, nommé Althotas, il visita la Grèce, les pyramides d'Égypte et une partie de l'Asie connue, pour attacher à son nom le prestige des choses orientales et lointaines. Mais ce nom était lui-même un problème, et Joseph Balsamo en avait changé dix fois dans le cours de ses voyages, lorsqu'à son retour de la Turquie, où il avait pendant assez long-temps joué le rôle de médecin, il se présenta au grand maître de l'ordre de Malte sous le nom et le titre de comte de Cagliostro. De Malte, le hardi jongleur se rendit en Italie, muni des recommandations du grand maître. Il rencontra à Végise une femme que le calcul plus encore que l'amour lui fit attacher à son sort. C'était la belle Lorenza Feliciani, qui avait sur le visage tous les charmes, et dans le sang tout le feu des personnes de son pays. La vivacité d'esprit, l'adresse et la grâce des manières de Lorenza devaient puissamment seconder les plans de son mari, qui n'avait spéculé en Orient que sur la grossière ignorance des hommes, mais qui, en venant exercer ses talents en Europe, devait spéculer tout à la fois sur leur crédulité et sur leur corruption. Après avoir parcouru la Russie, la Pologne et l'Allemagne, après avoir visité, dans le Holstein, ce comte de Saint-Germain si fameux par les merveilleuses histoires débitées sur son compte, Cagliostro et sa femme se trouvaient à Strasbourg en 1780. Il avait eu l'art de se faire précéder dans cette ville par le bruit de ses aventures, de sa grande opulence prétendue et de ses miracles. Deux ou trois cures qu'il entreprit, et dont il se tira avec bonheur, portèrent à son comble l'enthousiasme du public en sa faveur. Il est inconcevable jusqu'à quel point ce moderne Apollonius trouva de partisans. On croyait voir se réaliser sous sa main les prodiges que l'amour du merveilleux attribua dans tous les temps à des êtres privilégiés de Dieu ou en communication avec les esprits. Quand Lorenza, secondant les artifices de son époux, parlait de son fils, le capitaine, depuis long-temps au service de Hollande, la fraîcheur et la beauté de la première jeunesse qui démentaient en elle cette vieille maternité, servaient seulement à confirmer l'idée où l'on était que ce couple extraordinaire possédait d'étonnantes secrets. Les femmes n'hésitaient déjà plus à croire que l'heureuse compagne de Cagliostro portait la fontaine de Jouvence dans sa poche. Mais la justice veut que l'on remarque qu'à travers cette suite incroyable d'intrigues, de déceptions réprouvées par la morale et de fantasmagories ridicules, Cagliostro et sa femme se signalaient par des actes de bienfaisance et de générosité qui auraient honoré les plus nobles caractères. On le vit parcourir les hôpitaux, penser lui-même les pauvres et leur fournir des médicaments. Cette conduite lui valut de puissants protecteurs, et à la suite d'une affaire fâcheuse qui lui fut suscitée dans la ville de Strasbourg, le ministre français crut devoir employer sa haute entremise en faveur du noble étranger. Cagliostro se rendit ensuite à Paris, où il s'était fait annoncer comme le fondateur de la franc-maçonnerie égyptienne; mais ce qui le mit surtout à la mode, ce fut la fantasmagorie dont les procédés et les effets étaient encore inconnus. Il y eut, et en grand nombre, des gens assez crédules pour se persuader qu'il avait en effet le pouvoir d'évoquer les esprits et de faire parler les ombres. Cependant telle était la composition de ces nocturnes assem-

blées consacrées aux évocations, que l'on était fondé à croire que les vivants y jouaient un rôle bien plus actif que les morts. En 1785, époque de son second voyage à Paris, Cagliostro s'y trouvait en relation avec les personnages les plus considérables de l'époque. Lié avec le cardinal de Rohan, il se vit impliqué dans la fameuse affaire du collier, et bien que gravement compromis par les aveux de la comtesse de La Motte, ayant refusé de prendre la fuite, il fut embastillé en 1785. Il se justifia par un mémoire d'avoir participé au vol du collier, nomma les banquiers de diverses places de l'Europe des mains desquels il avait, à différentes époques, retiré des sommes considérables, toutefois sans s'expliquer sur la source première de ces richesses. Cagliostro sortit de la Bastille, mais il fut exilé; alors il passa en Angleterre, d'où sa mauvaise étoile le ramena à Rome au bout de deux ans. Le pape, grand enchanteur, selon Montesquieu, trouvait apparemment les succès du magicien Cagliostro dangereux pour lui. Quoi qu'il en soit, l'infortuné prestigiateur arrêté et enfermé dans le château Saint-Ange, condamné à mort comme franc-maçon, puis, en vertu d'une commutation de peine, transféré dans le château Saint-Léon pour y subir une prison perpétuelle, ne revit plus la lumière du soleil. Coupable d'une plus excusable et plus naturelle magie, sa femme ne fut pas épargnée, et finit ses jours dans un couvent. On peut sans doute, en toute sûreté de conscience, affirmer que Cagliostro fut un imposteur; mais recueillit-on dix fois plus de détails sur son compte que nous n'avons pu en présenter, il resterait toujours sur son caractère l'empreinte de la plus extraordinaire singularité, et sur plusieurs circonstances de sa vie le voile du plus profond mystère.

CAGNOLA (Louis, le marquis), Milanais d'origine, dut sa réputation à ses travaux comme architecte. Parmi les constructions qu'on lui doit, nous citerons notamment l'arc de triomphe en marbre élevé près de Milan, sur la route du Simplon, pour consacrer le passage du Mont-Saint-Bernard par les troupes françaises; mais ce monument a maintenant une autre destination, bien qu'il ait conservé son nom d'arc de la victoire. Il doit rappeler à la postérité que l'Europe conjurée a peine suffi pour renverser le colosse qui, pendant vingt ans, lui dicta des lois. Cagnola est membre de l'académie des beaux-arts de Milan, et chevalier de la couronne de fer.

CAGNOLI (ASTROÏDE), né à Zante, de parents italiens. Après avoir appris le grec et étudié différentes parties de la philosophie, il se consacra tout entier à l'astronomie et aux mathématiques. Il fit de sa maison, d'abord à Paris, où il était attaché à l'ambassade vénitienne, puis à Vérone, un observatoire astronomique, où il entreprit et continua ses observations. Outre plusieurs mémoires sur divers phénomènes remarquables, il publia, en 1785, sa *Trigonometria plana e sferica*, approuvée par l'académie des sciences de Paris, et regardée en Italie comme classique. Il publia aussi, de 1788 jusqu'à 1796, ses *Observations météorologiques*. Nommé, en 1798, professeur à l'école militaire de Modène, il donna un *Traité des sections coniques*, et concourut, par son zèle, à élever ces jeunes officiers, qui ont prouvé ce que les Italiens pourraient devenir un jour si les circonstances leur étaient plus favorables. Membre de plusieurs academies, des instituts de France, d'Italie et de Bologne, Cagnoli fut, pendant dix-huit ans, président de la société italienne, et il s'occupa toujours, non seulement à développer les théories des sciences pour l'usage de ceux qui les professent, mais aussi à les rendre familières, autant qu'il est possible, aux autres classes.

On a publié, en 1819, à Milan, ses *Notizie astronomiche adattate all' uso comune*, première édition complète, avec trois planches, ouvrage précieux pour populariser les premières notions de l'astronomie, sans le secours des mathématiques. Cagnoli est mort à Vérone le 16 août 1816. M. J. Labus a publié la vie de cet astronome; mais cette vie, écrite avec assez d'élégance, n'est pas exempte de quelques inexactitudes bibliographiques.

CAGNIARD DE LA PRÉE (FRANÇOIS-NICOLA), né le 7 mai 1765, a publié : 10 *Ruche et Rucher de la Prée*, 1804, 2 vol. in-12; 20 *Trois fantaisies*, 1804, in-12, suite du no 1; 30 *Discours à Aristote*, 1809, in-80; 40 *Réponses aux critiques du discours précédent*, 1812 et 1813, deux parties in-80; 50 *Traité succint sur les abeilles*, 1815, in-80; 60 *suite du même ouvrage*, 1815, in-80; 70 *De la Société*, ouvrage divisé en trois opuscules, 1821; 80 *Ecole pratique de la Prée sur les abeilles*, 1822, in-80.

CAHAISSE (HENRI-ALEXIS), naquit à Paris en 1753. Il fut nommé lieutenant des maréchaux, et se fit enfermer à la Bastille pour avoir publié un écrit intitulé : *Le Fripon parvenu ou Histoire du sieur Delzanne*. Il se prononça également contre la révolution et contre tous les gouvernements qu'elle forma, et fut proscrit le 18 fructidor an 5. S'étant permis une plaisanterie assez piquante contre le directeur Laréveillère-Lepaux qui, dans une de ses promenades au jardin des Plantes, avait été menacé par un ours, il fut renfermé une seconde fois, puis une troisième en 1802, pour avoir publié l'*Histoire d'un perroquet, écrite sous sa dictée*, un volume in-12. Pendant l'absence de Bonaparte, en 1815, M. Cahaisse fit aux Français riches, sous le voile des deux lettres K S, la proposition de se cotiser pour offrir une forte récompense à quiconque se hasarderait à délivrer la France de cet usurpateur.

CAHIER DE GERVILLE (B.-C.). Avocat au parlement de Paris, il se montra chaud partisan des réformes de 1789, devint procureur, syndic-adjoint à Paris, se signala en 1790, en vengeant M. de Lafayetle de ses calomniateurs. Chargé peu après de faire, à Nancy, une enquête sur l'insurrection militaire qui avait désolé cette ville, il vit tout le mal dans le peu de patriotisme des officiers, et fit mettre en liberté les soldats; cette conduite lui fit des ennemis. Néanmoins il fut porté au ministère de l'intérieur, en novembre 1791. Louis XVI, qu'on avait mal disposé en sa faveur, lui dit, avec une brusque franchise : « Vous vous chargez-là, monsieur, d'une tâche difficile. » — « Sire, il n'y a rien d'impossible à un ministre populaire, auprès d'un roi patriote. » Louis XVI avait raison, et M. Cahier reconnut bientôt son erreur; entravé dans sa marche par son collègue Bertrand de Molleville, qui ne voyait en lui qu'un républicain, il céda sa place à Rolland, que la Gironde portait au ministère : c'est là que s'est terminée sa carrière politique. M. Cahier de Gerville, pendant son court ministère, fit un rapport plein de sagesse sur la situation de la France, et c'est ce rapport qui décida son renvoi. Il y retraçait vivement les excès de tous les partis, et sa véacité déplut à tous, tant il est vrai que dans les temps de trouble on ne peut conduire les passions qu'en les flattant.

CAIDOS (N.), née à Souli, descendait de l'une des plus illustres familles de cette contrée, qui eut la gloire de rester libre au milieu de la Grèce esclave. Pendant la guerre que les Souliotes soutinrent, en 1792, contre Ali-Pacha de Janina, Caïdos y prit une part très active, et contribua autant par sa valeur que par la sagesse de ses conseils, à la victoire que ses compatriotes remportèrent à cette époque sur le pacha. La prudence de cette héroïne égalait en effet son courage. Lorsque

les Souliotes, épuisés par de longues hostilités, et jaloux d'obtenir un peu de repos, prêtèrent l'oreille à des propositions de paix que leur fit faire Ali, Caïdos, qui connaissait sa duplicité, persuadée qu'il cherchait à tromper ses compatriotes, et à les attirer dans un piège, fit tous ses efforts pour les déterminer à ne point traiter avec un perfide, habitué à se jouer de la foi des traités. Mais voyant que son opinion ne prévalait point, elle ne voulut point déposer les armes, et alla se renfermer au monastère de Sainte-Vénérande, où Samuel, cet héroïque champion de la chrétienté et de l'indépendance, s'était retiré avec trois cents Souliotes, sans vouloir rien entendre aux propositions d'Ali-Pacha. Ce fut dans cet asile que lui parvint la fatale nouvelle de l'accomplissement de ses prédictions. Son frère Phosos, jeune homme plein de courage et de patriotisme, et qui avait battu en différentes rencontres les troupes d'Ali, s'étant laissé attirer à Janina, sous prétexte de traiter du sort de Souli, ce tyran le plongea dans un cachot, puis tombant à l'improviste sur les Souliotes, qui comptaient sur la foi d'un armistice, il en fit un grand carnage. Plus tard, Phosos ayant recouvré sa liberté et recommencé les hostilités, Caïdos le seconda puissamment au combat de Sainte-Vénérande, et contribua encore à la victoire que les Souliotes remportèrent ce jour-là sur les infidèles. Cette femme, dont l'intrépidité et la force d'âme commandent l'admiration, naissait à la jeunesse et à la beauté une imagination poétique. Après avoir combattu, elle chantait la victoire sur sa lyre, et improvisait, avec une facilité étonnante, des vers pleins de verve et de coloris. Cette héroïne, si digne de jouir de la liberté, et dont la joie eût été si grande de la voir renaitre dans sa patrie, est morte avant que les Grecs eussent tenté de briser leurs chaînes. Si elle eût vécu plus long-temps, son nom comme guerrière n'eût pas été moins célèbre que celui de Böholina, et peut-être que la Grèce moderne eut trouvé en elle le chantre de ses brillants exploits.

CAIGNART DE MAILLY (N.), avocat, l'un des administrateurs de l'Aisne, au commencement de la révolution, fut poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor, et se rendit à Paris, où il prit part au journal intitulé : *L'Ami de la patrie*. Il devint ensuite chef du bureau des émigrés au ministère de la police, et perdit son emploi le 18 brumaire. Il a suivi depuis la carrière du barreau jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 2 janvier 1823. M. Barbier, *Dict. des Anon.*, lui attribue les tomes 16 et 17, de l'*Histoire de la Révolution*, par deux amis de la liberté; et Ersch, l'*Histoire d'une famille*, mise au jour par C..., in-80, 1798.

CAIGNIEZ (L.-E.), est l'un des auteurs les plus féconds du boulevard. Parmi le nombre prodigieux de pièces qu'il a données à l'Ambigu, à la Gaîté ou à la Porte-Saint-Martin, depuis 1801, nous citerons : 10 *le Jugement de Salomon*, mélodrame en trois actes, 1804, in-80; 20 *l'Hermite du mont Paustippe*, id., 1805, in-80; 30 *la Forêt d'Hermanstadt*, ou *la Faussée épouse*, 1810, in-80; 40 *Jean de Calais*, 1814, in-80, joué des 1810; 50 *le Juif errant*, 1812, in-80; 60 *La Pie voleuse* (avec d'Aubigny), 1815, in-80; cette pièce a obtenu un succès pyramidal; on la considère comme un des chefs-d'œuvre du genre : elle a été traduite en anglais, et a servi de libretto à un opéra de Rossini; 70 *les Corbeaux accusateurs*, ou *la forêt de Cercettes*, 1817, in-80; 80 *la Méprise de diligence*, comédie en 3 actes, 1819, in-80; 90 *Ugolin*, ou *la Tour de la Faim*, 1820, in-80; 100 *la Forêt enchantée*, 1822, in-80, etc.

CAILHAVA-D'ESTENDOUX (JEAN-FRANÇOIS), auteur dramatique, né à Toulouse, le 28 avril 1731. Après s'y être essayé, en 1757, par une pièce de cir-

constance, à l'occasion de la convalescence de Louis XV, que Damiens avaient assassiné, il vint à Paris, et débuta par une comédie en cinq actes en vers, la *Présomption à la mode*, jouée sans succès, en 1763, au théâtre Français; comme le public avait désapprouvé la témérité de l'auteur gascon, il en témoigna son repentir en faisant imprimer sa pièce sous le titre du *Jeune présomptueux*, où le *Nouveau débarrqué*. Les pièces suivantes, le *Tuteur dupé*, en prose et en 5 actes; les *Étrennes de l'amour*, comédie-ballet en un acte, en vers, et le *Mariage interrompu*, en trois actes, en vers, représentées et imprimées, l'une, en 1765, les deux autres, en 1769, réussirent mieux, surtout la première et la troisième qui sont imitées de Plaute. Cailhava, à l'exemple de la plupart des auteurs de ce temps-là, travailla aussi pour le théâtre italien. Il y fit représenter, en 1770, deux drames burlesques à grand spectacle, en trois actes et en prose, *Arlequin Mahomet*, ou le *Cabriolet volant*, et *Arlequin cru fou; Sultane et Mahomet*, première suite du *Cabriolet volant*. Ces deux pièces, tirées des *Mille et une nuits*, furent très applaudies, et la première eut plus de quatre-vingt représentations. Il n'en fut pas de même d'un petit opéra-comique, le *Nouveau marié*, ou les *importuns*, musique de Baccelli, et joué la même année avec un succès contesté. En 1771, la *Bonne fille*, opéra-comique en 3 actes, eut un sort plus heureux; c'est une imitation de Goldoni, arrangée sur la musique de Piccini. Cailhava fit sa rentrée au théâtre Français par *l'Egoïsme*, comédie en cinq actes et en vers, jouée et imprimée en 1777. Un tel ouvrage était au-dessus de ses forces, et la faiblesse des caractères n'y est point rachetée par des beautés de détail. Ces huit pièces réunies forment l'édition de son *Théâtre* qui parut en 1781, Paris, 2 vol. in-8°. Dans l'intervalle de ces publications, il s'était occupé d'un ouvrage utile, quoique pénible à lire, dans lequel il avait rappelé les bons principes sur l'art dramatique, et prouvé en même temps que la connaissance des règles ne donne ni le génie ni le talent. Cet ouvrage intitulé: *De l'art de la comédie, ou détail raisonné des diverses parties de la comédie et de ses différents genres*, suivi d'un *traité de l'imitation*, Paris, 1772, 4 vol. in-8°, fut corrigé par l'auteur, et réduit à 2 vol., Paris, 1786, réimprimés en 1795. Cailhava en avait extrait plusieurs chapitres dont il forma un autre livre: *les Causes de la décadence du théâtre, et les moyens de le faire revivre*, Paris, 1799, in-8°. Encouragé par ces vers de Cuihière-Palmesaux à Molière :

Tel n'est point Cailhava, ton plus savant élève,
Sa muse de ton art sonde tous les secrets,
Et pour te commenter Dieu le fit naître exprès.

Cailhava qui déjà s'était érigé en législateur de la scène, se crut appelé à commenter Molière; mais ce commentaire qu'il annonçait, et dont aucun libraire ne voulut faire, les frais, se borna à l'ouvrage suivant: *Études sur Molière, ou observations sur la vie, les mœurs et les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces*, Paris, 1802, in-8°. C'est encore un extrait paraphrasé de son grand ouvrage sur la comédie, et il l'a rendu ridicule par cette formule grotesque, répétée plus de trente fois en forme d'épigramme: Lisez LA PIÈCE DE MOLIERE. Cailhava conservait une dent qu'il disait être de Molière, et qu'il avait fait enchaîner. Il la montrait avec enthousiasme, comme si en héritant d'une dent de Molière il eût hérité de son génie. L'admiration de Cailhava pour le père de la comédie l'avait porté à lui rendre un hommage d'un autre genre. Ce fut de refaire le *Dépit amoureux*, mutilé maladroitement, et de remettre cette pièce

en cinq actes. Les comédiens français, avec lesquels il s'était briffé depuis sa pièce de *l'Egoïsme*, parcequ'ils avaient joué depuis *l'homme personnel* de Barthe qu'il accusait de plagiat, ayant résisté dix ans à ses sollicitations de recevoir le *Dépit amoureux*, il la fit imprimer, en 1801, in-8°, et elle fut enfin représentée sur le théâtre de la rue Louvois, le 13 mai 1803. Son *Hommage à Molière* n'obtint pas tout le succès qu'il avait espéré, et l'on ne vendit peut-être pas assez de justice à la peine qu'il s'était donnée. Il est vrai que le style de Cailhava est souvent incorrect, et sa poésie un peu prosaïque. On doit lui savoir gré néanmoins de ses efforts pour suivre et conserver la tradition et la gaieté de la bonne comédie, et pour arrêter les progrès du comique froid, fade et larmoyant. Ses autres ouvrages dramatiques sont: 1° les *Journalistes anglais*, comédie en prose et en trois actes, non représentée quoique reçue en 1778, et imprimée en 1783, in-8°, avec un titre qui porte: *Théâtre de Cailhava*, tom. III. C'est une satire contre les journalistes qui avaient critiqué *l'Egoïsme*; 2° les *Méneclumes grecs*, en quatre actes et en prose, joué au théâtre des Variétés du Palais-Royal, en 1791, et imprimée la même année, in-8°; 3° la *Maison à deux portes*, en 5 actes et en prose; 4° la *Fille supposée*, en 3 actes et en vers. Ces trois comédies sont imitées de Plaute. 5° *Athènes pacifique*, en trois actes et en prose, tirées des onze pièces d'Aristophane, non représentée, Paris, an 5 (1797), in-8°; 6° le *Ziste* et le *Zeste*, vaudeville en un acte, joué au théâtre de la rue de Chartres. Cailhava a publié aussi, sous le voile de l'anonyme: les *Contes en vers et en prose de feu l'abbé de Colibri, ou le Soupe*, Paris, 1797, 2 vol. in-18. Ils sont tous plus ou moins licencieux. Cailhava avait été membre de l'assemblée électorale de Paris, en 1792, et il fut élu membre de l'institut, en avril 1798, à la place de Fontanes, condamné à la déportation, le 18 fructidor. La perte d'un capital de 20,000 francs et de plusieurs pensions aurait rendu malheureuses les dernières années de sa vie sans les soins éclairés et constants de sa fille adoptive. Il mourut à Sceaux, près Paris, le 26 juin 1813, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et y fut enterré auprès de Florian. M. Picard prononça son éloge funèbre sur sa tombe. C'est à tort que la *Biographie* de M. Arnault, Joly, etc., lui attribue un ballet pantomime: la *Descente de Bonaparte en Egypte*. Cailhava lui seulement à l'institut, en 1801, une notice sur ce ballet en 4 actes, composé par Pascal Brunetti.

CAILLARD (ANTH.-BERN.), né à Aignay en Bourgogne, le 28 septembre 1737, avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais la protection de M. Turgot lui fit embrasser une autre carrière. Il devint (1769) secrétaire de légation à Parme, puis (1773) à Cassel. Il suivit M. de Verac à Copenhague, en 1774; et à Pétersbourg, en 1780. Pendant l'absence de l'ambassadeur, il resta souvent chargé du poids des affaires; mais il s'acquitta de ses devoirs avec une prudence qui lui concilia l'estime générale. Aussi reçut-il en passant à Berlin un accueil très distingué du grand Frédéric, et il ne reentra en France qu'entouré d'une haute considération. Avant la révolution il était chargé d'affaires de France en Hollande et comme les événements de 1789, et des années suivantes, ne lui parurent pas devoir le forcer à cesser de servir sa patrie, il fut, en 1792, ministre plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, puis à Berlin (1795). Après une conduite diplomatique généralement approuvée, il reentra en France pour y diriger les archives des relations extérieures; négocia avec la Bavière, en 1801, et sur la demande de M. de Talleyrand, tint le porte-feuille des affaires étrangères en l'absence de ce ministre. Profondément

instruit, il se livra à plusieurs travaux scientifiques et littéraires; il fut l'un des traducteurs de *Lavater*, enrichit le *Magasin encyclopédique* de morceaux estimés, et écrivit un *Mémoire sur la révolution de Hollande*, inséré dans le *Traité politique de l'Europe* de M. de *Ségur*. Il est mort le 6 mai 1807. Il a laissé une bibliothèque magnifique dont il donna lui-même le catalogue en 1805. Ce catalogue, qu'il n'avait fait tirer qu'à vingt-cinq exemplaires, fut réimprimé à 1200 pour la vente de cette belle collection.

CAILLAU ou CAILLEAU (JEAN-MARIE) né le 4 octobre 1765 à Gaillac (Tarn). Après avoir fait d'excellentes études à Albi et à Toulouse, il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne; et, en 1787, il quitta cette corporation religieuse, et alla se fixer à Bordeaux. Il y devint l'ami et l'associé de l'abbé Baurieu, auteur de *l'Elève de la nature*, et qui s'occupait de l'éducation des enfants. Caillau fit celle de M. Lebrun des Charmettes, connu par son *Histoire de Jeanne d'Arc*. En 1789, il se lia avec le docteur Lafon qui le détermina à étudier la médecine, se fit recevoir docteur à Paris, en 1803, et retourna à Bordeaux l'année suivante. Membre et secrétaire-général de la société de médecine, membre de l'académie des sciences et des autres sociétés littéraires de Bordeaux, depuis long-temps correspondant de plusieurs sociétés académiques, Caillau avait eu les occasions les plus favorables pour agrandir le cercle de ses connaissances et de ses relations scientifiques. Quoique ayant particulièrement tourné ses vues vers la médecine infantile, il composa successivement un grand nombre d'ouvrages relatifs à d'autres parties de l'art de guérir, qu'il publia lui-même par la voie de l'impression, ou qui ont été publiés ou analysés dans différents recueils périodiques. Son érudition et son mérite personnel lui donnèrent bientôt un nom dans la république des lettres; il entretenait une correspondance suivie avec des médecins célèbres, et avec plusieurs corps littéraires et scientifiques. Il était d'un caractère sérieux, bon, sensible, quoique entêté et même caustique. Il est mort à Bordeaux, dans la nuit du 8 au 9 février 1820. On a de lui : 1° *Mémoire sur la gale*, in-8°, 1795; 2° *Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale et les maladies des enfants*, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge de six ans, in-12, 1796; 3° *Mémoire à consulter, etc.*, sur une éruption venterne extraordinaire de la verge, 1796; 4° *Journal des mères de famille, consacré à celles qui se destinent à nourrir et à élever leurs enfants dans l'ordre de la nature*, 4 vol. in-8°, Bordeaux, 1797-1798; 5° *Examen d'un livre intitulé: Philosophie médicale, par le docteur Lafon*, Bordeaux, 1797, in-8°; 6° *Rapport sur la mortalité des enfants qui a eu lieu à Bordeaux, pendant les cinq premiers mois des années 1796 et 1797, etc.*, 1797; 7° *la Callipédie, ou l'Art de faire de beaux enfants*, traduction du poème latin de Claude Quillet, Bordeaux, 1799, in-12; 8° *Notice sur la vie et les écrits de P. Desault*, 1799, in-10; 9° *Avis aux mères de famille, aux pères, aux instituteurs de l'un et de l'autre sexe, à tous ceux qui s'occupent de l'éducation physique et morale, de l'instruction et de la santé des enfants*, Bordeaux, 1795, in-8°, 4 nos; 10° *Mémoire à consulter pour un malade dont l'affection très singulière, consistait à éprouver des sensations désagréables à l'approche des métaux*, 1799; 11° *Mémoire sur l'asphyxie produite par le charbon*, 1799, in-4°; 12° *Plan d'un cours de médecine infantile*, 1800; 13° *Discours prononcé à l'école élémentaire de médecine de Bordeaux*, 1801; 14° *Précis analytique des cours de médecine infantile fait à Bordeaux*, 1801, in-8°; 15° *Mémoire sur une prétendue pluie sulfureuse qui a eu lieu dans le mois de mai 1800, et qui doit*

être attribuée à la poussière des étamines de pins qui sont dans les environs de Bordeaux

, 1801; 16° *Eloge de J. C. Grossard*, in-8°, 1801; 17° et 18° 1er et 2e *Mémoire sur la dentition*, 1801-1802; 19° *Règlement de l'académie de Gradignan*, in-4° (Badinage et vers); 20° *Médecine infantilis brevis delineatio*, etc., 1803; thèse soutenue le 14 novembre 1803; 21° *Plan d'un ouvrage ayant pour titre: Mémoire pour servir à l'histoire de la médecine et de la chirurgie à Bordeaux*, 1800, 1804, in-8°; 22° *Notice sur l'emploi médical de l'écorce de pin*, etc., 1805, in-8°; 23° *Mémoire sur les différentes substances que le crime ou le hasard mettent à la portée de nuire aux hommes*, etc., 1805, in-4°; 24° *Mémoire sur la première dentition*, etc., 1805, in-8°; 25° *Essai et observations sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les enfants nouveaux-nés, couronné par la société de médecine de Nismes*, Bordeaux, 1805, in-8°; 26° *Eloge de M. A. S. Lucadou*, Bordeaux, 1806, in-8°; 27° *Mémoire sur les époques de la médecine*, 1806; 28° *Notes relatives à l'établissement en faveur des voyés, dans la ville de Bordeaux*, 1806, in-8°; 29° *Considérations sommaires sur les enfants à grosse tête*, etc., 1806, in-8°; 30° *Réflexions sur les dangers de retirer trop brusquement les enfants des mains de leurs nourrices*, Bordeaux, 1807, in-8°; 31° *Tableau de la médecine hippocratique*, 1806, in-12, 2e édition, Bordeaux, 1811, in-8°; 32° *Avis sur la vaccine*, 1807, in-8°; 33° *l'Antoniade*, poème en 3 chants, Bordeaux, 1808, in-8°; 34° *Les jeux de l'enfance*, ode, 1809, in-8°; 35° *Recueil d'apologues*, 1809; 36° *Mémoire philologique sur la mort d'Alexandre-le-Grand*, imprimé dans le tome 22 des *Annales cliniques de Montpellier*; 37° *A la gloire de nos armées*, dithyrambe; 38° *Lettre au docteur Stransforth, contenant l'examen d'un ouvrage de M. le professeur Richerand*, 1810, in-8°; 39° *Instructions sur le croup*, etc., Bordeaux, 1810, in-8°; 40° *Épître au docteur, Alfred sur l'espérance considérée dans l'exercice de la médecine*, 1811, in-4°; 41° *Hommage à la mémoire de Berquin*, 1811; 42° *Épître à un jeune docteur qui se destine au traitement des maladies des enfants*, 1811; 43° *Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques*, Bordeaux, 1811, in-8°; 44° *Manuel sur les eaux minérales factices*, Bordeaux, 1812, in-8°; 45° *Épître à mon fils sur les soins et les hommages respectueux dus à la vieillesse*, 1812; 46° *Mémoires sur le croup*, Bordeaux, 1812, in-8°; 47° *Réflexions morales sur les femmes considérées comme garde-malades dans les hôpitaux*, Bordeaux, 1813, in-8°; 48° *Examen critique des nosologies modernes*, Bordeaux, 1814, in-8°; 49° *Regret du vieillard élégie*, Bordeaux, 1814, in-4°; 50° *Rapport sur les myrtes de réprimer le charlatanisme*, 1816, in-8°; 51° *Exhortation aux élèves de l'école élémentaire de médecine de Bordeaux*, etc., Bordeaux, 1817; 52° *La journée d'un médecin, épître au docteur Alfred*, 1817; 53° *Eloge de Villaris*, Bordeaux, 1817, in-8°; 54° *La vue de l'Indostan* (imitation de Zadjig), 1817; 55° *Réflexions sur la mort prématurée de quelques enfants célèbres*, 1818; 56° *Réflexions sur l'art d'écouter, considéré relativement à la médecine*, 1818; 57° *Eloge d'Eusèbe Valli*, Bordeaux, 1818, in-8°; 58° *Réflexions sur les vécariats et sur quelques auteurs qui ont traité des affections mentales*, 1818; 59° *Eloge de Mangelouseux père et fils, médecins à Bordeaux*, 1818, in-8°; 60° *Mélanges de médecine et de chirurgie*, 1818; 61° *Réponse à un mémoire de M. Cazalet, sur la rage*, 1818, in-8°; 62° *Id. à un second mémoire du même*, 1819, in-8°; 63° *Réflexions médicales sur le penchant des hommes à la crédulité*, 1819, in-8°; 64° *Hymne à la Vierge*, 1819, in-10; 65° *Épître à un naturaliste sur le souvenir que l'étude de la nature fait naître*, 1819; 66° *les Vacances des écoliers*, ode, 1819, in-8°; 67° *Notice sur les glan-*

des surénales, 1819, in-8°; 68° *Almanach de la société royale de médecine de Bordeaux*, 1814, in-8°; 69° *Notice sur Gabriel Tarragou*, 1820; 70° *Plaines de la fièvre puerpérale contre les nosologistes modernes*, Montpellier, 1819, in-8°; 71° *Médecine infantile etc.*, Bordeaux, 1819, in-8°; 72° *L'Aigle et ses petits*, fable, 1819; 74° *Ma dernière élégie*, 1819, in-8°; 75° *les Derniers moments d'Hippocrate*, 1819, in-8°; 75° *Époques médicales, depuis Hippocrate jusqu'en 1811*, in-8°.

CAILLAUD (HARRI-FRANÇOIS), professeur suppléant à la faculté de droit de Paris, est né dans cette ville, le 3 mai 1759. Admis au barreau du cidevant parlement, vers la fin de 1780, il a été nommé, lors de l'organisation des écoles de droit, en 1815, à la place qu'il occupe aujourd'hui. Il a publié : 1° *Analyse du décret du 20 septembre 1792 sur le nouveau mode de l'état civil*, 1793; 2° *Traduction du Florilegium de Godefroy, suivie de celle du titre du Digeste de verborum significatione*, 1809.

CAILLE (LOUIS), né à Caen vers 1764, suivit la carrière du barreau, et se montra zélé partisan de la révolution. Nommé, en 1799, procureur-syndic du département du Calvados, à la place du malheureux Bayeux, contre lequel on l'a soupçonné, sans motif, d'avoir amenté la populace, il embrassa avec chaleur la cause des girondins, et s'enrolla des premiers dans l'armée qui se formait à Evreux sous les ordres de Vimpfen pour marcher contre la convention nationale. Cette armée ayant été dissipée, M. Caille sut échapper à la proscription, vint à Paris vers 1796, et y reprit la profession d'avocat, qu'il exerce encore devant la cour royale. Il était, en 1802, membre de la commission de l'institut de jurisprudence. Il plaida pour le général Delaborde, contumace, en septembre 1816, devant le conseil de guerre de Paris, et fit annuler la procédure, parcequ'elle avait été commencée contre Laborde, dont le nom n'était pas celui du général Delaborde. En 1817, il publia son plaidoyer pour J. B. Charvay, fourrier au 3e régiment d'infanterie de la garde royale, accusé de complicité contre les princes du sang, Paris in-8°. Il a aussi cultivé la poésie lyrique; mais ses vers, que nous lui avons entendu débiter avec tout le prestige d'un organe sonore et d'une brillante élocution, n'ont pas eu le même succès à l'impression. Il a publié quatre *Odes*, trois en l'honneur de Bonaparte, sur la bataille de Marengo, Paris 1802, sur la paix de Lunéville, 1802, sur la campagne de l'empereur des Français et roi d'Italie, en 1805, Paris, 1805, et la troisième au *Moi*, à l'occasion de la rentrée de Sa Majesté dans Paris, le 3 mai 1814, ibid., 1814. — Son frère aîné, le docteur A. F. CAILLE, membre du cercle médical, fut l'ami et le médecin du duc de Nivernois; il a publié quelques ouvrages sur la science qu'il pratique, à Paris, depuis une trentaine d'années, et quelques articles dans les journaux, sur divers ouvrages de médecine.

CAILLEAU (ANDRÉ-CHARLES), libraire de Paris, né dans cette ville, le 17 juin 1731, mort le 12 juin 1798, a publié des pièces de théâtre, des almanachs, des éphémères, et un grand nombre d'ouvrages, entre autres : 1° *Le spectacle historique*, 1764, 2 vol. in-12; 2° *Les soirées de la campagne*, 1766, in-12; 3° la collection des *Lettres et Épîtres amoureuses d'Illoïse et d'Abelard*, 1774, 2 vol. in-8°; 4° *Principes philosophiques de consolation*, trad. de l'allemand, 1778, 2 vol. in-12; 5° *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*, attribué aussi à l'abbé Ducloux, 1790, 3 vol. in-8°; 6° *Brunet fils y a ajouté un Supplément* en 1802; 7° *Vie de Lesage*, en tête du *Bachelier de Salamanque* de 1799; 8° *Élémens historiques*, 2 vol. in-12; 8° *Théâtre satyrique et bouffon*, 1766; 9° *Chefs-d'œuvre*

de poésies philosophiques et descriptives du dix-huitième siècle, 3 vol. petit in-12, 1792.

CAILLEMER (CA.-F.), né en Normandie en 1757, avocat avant la révolution, juré à la haute cour nationale d'Orléans en 1792, puis administrateur du département de la Manche. Il entra au conseil des cinq-cents en 1799, fut tribun à la suite du 18 brumaire, et compta au nombre des ennemis du directoire; il a été nommé commissaire-général de police à Toulon, sous l'empire, et lieutenant extraordinaire de police pendant les cent jours. Quoiqu'il eût comme tribun, repoussé le Code civil et voté les tribunaux spéciaux, il se montra très modéré dans l'exercice de ses dernières fonctions.

CAILLER (LOUIS-JOSÉPHINE), femme intéressante par sa jeunesse, sa beauté et son courage. En 1793 et 1794, elle était détenue dans la prison de Saint-Lazare, à Paris, avec son amant, M. Boyer. Au moment où ce dernier fut cité au tribunal révolutionnaire, persuadée qu'elle ne le reverrait plus, elle affecta néanmoins beaucoup de calme. Un de ses amis, prisonnier, craignant que cette tranquillité apparente ne cachât un projet sinistre, épia ses démarches, et intercepta une lettre qu'elle avait écrite à l'accusateur public, lettre dans laquelle Mme Cailier faisait des vœux pour le retour de la royauté; c'était demander la mort. Ne recevant point de nouvelles, et craignant que sa lettre ne fût point parvenue, elle en écrivit une autre, et prit ses mesures pour qu'elle arrivât. Elle reçut la nouvelle de la mort de M. Boyer avec la plus grande fermeté, relit toutes les lettres de son amant, s'en fit une ceinture, et passa le reste de la nuit à le pleurer. Le lendemain elle s'habilla avec soin; et, à l'heure du déjeuner, comme elle était à table avec les autres prisonniers, elle entend la cloche. « C'est moi que l'on vient chercher, s'écria-t-elle avec joie; adieu, mes amis, je suis heureuse, je vais le suivre! » A ces mots elle coupe ses beaux cheveux, les partage entre ses amis, donne ensuite à l'un une bague, à l'autre un collier, les quitte, et vole au tribunal. On lui demande si elle est l'auteur de la lettre qui l'y faisait appeler : « Oui, cruels, c'est moi qui vous l'ai adressée; vous avez assassiné mon amant, frappez-moi à mon tour, je vous apporte ma tête. » Arrivée sur l'échafaud, elle s'écria : « C'est ici qu'il a péri hier, à la même heure, je vois son sang; bourreau viens y mêler celui de son amante. » Après avoir prononcé ces mots, elle se livra au fer assassin.

CAILLEUX (M. F.), marchand rubanier, né, en 1761, adopta avec fureur les doctrines populaires, se fit affilier aux jacobins, et devint bientôt après officier municipal. Chargé en cette qualité de veiller sur les prisonniers du Temple, il sut aggraver leur position déjà si fâcheuse, et fit élever un mur d'enceinte qui intercepta la vue qu'ils avaient sur le quartier. Il fut ensuite envoyé dans le département de l'Eure, signala son zèle contre les fédéralistes; revint à Paris, fut nommé à l'administration de la police, où il siégea jusqu'à la chute de Robespierre. Il partagea la disgrâce de ce sanglant tribun, fut jeté dans les cachots, et cependant relâché au bout de quelques mois; mais il resta fidèle à ses maximes, s'associa à toutes les tentatives du parti montagnard, fut impliqué dans la conspiration du camp de Grenelle, et condamné à mort le 19 septembre 1796. Il était alors âgé de 35 ans.

CAILLAUD (FRANÇOIS), savant voyageur, né à Nantes, en 1789. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra du goût pour la minéralogie, et vint en 1809, à Paris, se perfectionner dans l'étude de cette science. Après avoir parcouru la Hollande, l'Italie, la Sicile et une partie de la Grèce, des

côtes de l'Asie mineure et de la Turquie d'Europe, il partit de Constantinople en 1815, et arriva en Egypte, au mois de mai de la même année. Il visita, avec M. Drovetti, toute la Haute-Egypte, et arriva jusqu'à la cataracte de Ouâdy-Halfah en Nubie. Au retour des deux voyageurs, Mohamed-Ali-Pacha, à qui M. Drovetti avait recommandé M. Caillaud, confia, à ce dernier, la mission de parcourir les déserts, situés à l'orient et à l'occident du fleuve, afin d'y découvrir des mines. Il partit de la hauteur d'Edfou, dans la Haute-Egypte, pour se rendre à la mer Rouge, et trouva, dans le désert, un petit temple égyptien, riche en peintures et en sculptures hiéroglyphiques; il découvrit aussi, à sept heures de la mer, d'immenses carrières qui avaient été anciennement exploitées pour la recherche des émeraude; sa surprise fut extrême en remarquant, dans les excavations, creusées jusqu'à quatre cents pieds dans la montagne, des instruments d'exploitation antiques, tels que lampes, leviers, paniers et cordages en feuilles de palmier. Près de ces carrières étaient les restes d'une petite ville dont les temples portaient des inscriptions grecques, et que M. Caillaud croit avoir été la résidence des ouvriers préposés à l'exploitation. Il rapporta au pacha des échantillons d'émeraude. Le Muséum de Paris possédait un beau cristal dans sa gangue, dont il lui a fait don, à son retour en France. Continuant son voyage dans les déserts, il retrouva l'ancienne route de Coptos à Bérénice pour le commerce de l'Inde. Ces succès le déterminèrent, au mois de juin 1818, malgré la rigueur de la saison, où le thermomètre centigrade montait à 38°, à prendre le désert à Esné pour se rendre à la grande oasis, îles de verdure placées au milieu d'un océan de sables. Après avoir parcouru environ cinquante lieues, dans ce désert aride et brûlant, il aperçut quelques palmiers, et retrouva de l'eau, des champs labourés, des maisons et des êtres animés. Browne et Hornemann, voyageurs anglais, avaient déjà parcouru l'étendue de cette oasis, sans faire mention dans leur récit, de l'existence d'aucun monument ancien. M. Caillaud cependant y vit les débris de sept temples de style greco-égyptien. Des voûtes en pierre de taille, les premières que l'on ait encore rencontrées, dans ces édifices antiques et sacrés, s'offrirent à lui au milieu de ces ruines. L'un de ces temples, enrichi de colonnes et de sculptures colorées, présente une longueur de cent quatre-vingt-onze pieds, non compris un triple portail. M. Caillaud copia différentes inscriptions grecques très curieuses, et autres deux décrets romains remplis de faits neufs relatifs à l'administration de l'Egypte; l'un d'eux contient neuf mille lettres. De retour en France, il publia ses découvertes, résultat de quatre années de séjour en Egypte. L'accueil qu'il reçut à la fois du gouvernement et de l'institut le détermina à tenter des découvertes plus importantes, il repartit pour l'Egypte, le 7 septembre 1819. Escorté d'un petit nombre de personnes armées, il s'avança dans le désert de la Lybie, et parvint à l'oasis de Syouah et au temple de Jupiter Ammon; il en détermina la latitude et leva le plan du monument. Prenant une autre route, à travers le désert, il alla à El-Ouâh, visita les restes d'un temple romain, d'un château-fort et d'un bain antique, et parcourut l'oasis de Falafré, que n'avait encore exploré aucun voyageur européen. Après en avoir déterminé la latitude, il se dirigea sur l'oasis de Dakel, ou M. Drovetti s'était seul rendu, et enfin, marchant toujours à travers le désert, il arriva à Khargh, chef-lieu de l'oasis de Thèbes. Il en observa avec soin la position géographique, et entra sur le sol égyptien, chargé d'objets d'histoire naturelle, d'an-

tiquités et de documents exacts sur les lieux qu'il avait traversés. En 1821, Mohamed-Aly, vice-roi d'Egypte, voulant soumettre à son empire les peuples les plus reculés de la Nubie, confia le commandement de l'expédition à son fils Ismâyl-Pacha. M. Caillaud, sur les connaissances duquel on comptait pour la découverte des mines d'or, fut le seul Européen qui obtint la faveur de faire partie de l'expédition. Il dépassa de beaucoup les traces de l'ancienne civilisation, et pénétra jusqu'au dixième degré de latitude, où il ne trouva plus que des peuples idolâtres et féroces, dans un pays inaccessible par ses hautes montagnes et les bois dont elles sont couvertes. Les circonstances qui ont permis à M. Caillaud de faire cette excursion lointaine, sont de nature à ne pouvoir se renouveler de longtemps. Il a eu toutes les facilités nécessaires pour faire des observations astronomiques, noter la direction des routes, tenir compte des distances, prendre des vues, dessiner des monuments, lever des plans, copier des inscriptions; et, comme il s'était préparé par des études spéciales à ce second voyage, les résultats qu'il en a tirés sont du plus haut intérêt pour la géographie, les arts et la connaissance de l'antiquité. Pour apprécier l'importance de ses matériaux géographiques, il faut se rappeler que M. Gau (*Voyez ce nom*) s'est arrêté sur le Nil à Ouâdi-Halfa, à la hauteur de la seconde cataracte; que Kobbé dans le Darfour, à seize degrés de latitude nord, est le lieu le plus méridional où le voyageur anglais Brown ait pu pénétrer, en 1793, et que Bruce ne s'est pas élevé au-delà du treizième degré et demi. Or M. Caillaud est parvenu jusqu'au dixième. De retour en France, le 10 décembre 1822, après quatre années d'absence, il s'est fixé à Paris, et a mis en ordre une collection de plus de cinq cents pièces, qui font aujourd'hui (1826), partie de la collection du Roi. Une des momies de cette collection présente des signes hiéroglyphiques avec la traduction grecque à côté; ces signes furent remis à M. Champollion jeune (*Voyez ce nom*), qui, d'après son système, parvint à les traduire exactement et trouva ainsi un témoignage incontestable de l'exactitude de son alphabet en caractères phonétiques. M. Caillaud a reçu, en 1824, la croix de la légion d'honneur. Il a publié : *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc au-delà de Fazogl dans le midi du royaume de Sennâr à Syouh et dans cinq autres oasis, fait pendant les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, imprimé aux frais du gouvernement (imprimerie royale), Paris, 1823 et années suivantes, 4 vol. in-fol.; comme voyageur et comme écrivain, cet ouvrage lui a mérité le beau titre de *continuateur de l'expédition d'Egypte*.

CAILLIER (CLAUDE-IGNACE), naquit à Ville-neuve (Jura), le 6 août 1736, et professa pendant trente-deux ans les belles-lettres au collège de Dôle. Cet homme estimable, qui réunissait à des connaissances positives dans les langues anciennes, les mœurs les plus douces et une gaieté de caractère que ne purent altérer les infirmités de la vieillesse, se fit chérir de tous ceux qui le connaissaient. Il est auteur d'un poème latin publié en 1823 : *Dola a Condao obsessa*, in-4°; *le Siège de Dôle en 1736*. Il mourut dans cette ville le 26 décembre 1816.

CAILLOT (JUSTIN), le plus célèbre acteur de la Comédie italienne et de l'Opéra-comique, naquit à Paris en 1732. Fils d'un orfèvre, qui fut arrêté pour dettes, il se vit, à l'âge de cinq ans, recueilli et nourri par des porteurs d'eau, jusqu'à ce que son père fût sorti de prison. Celui-ci, ayant obtenu une place subalterne dans la maison du roi, le suivit en Flandre, et y mena son fils, dont l'esprit, la gentillesse, et la jolie figure intéressaient tous les officiers-généraux : le duc de Villeroi le prit en

affection, et le présenta à Louis XV. *Comment l'appel es-tu*, lui dit ce prince? *Sire, je suis le protecteur du duc de Villeroi*, répondit l'enfant, en voulant dire tout le contraire. Le roi rit de cette naïveté, et attacha le petit Caillot au spectacle des petits appartements pour jouer les amours et les jeunes pâtres. L'âge de puberté ayant privé Caillot de sa voix et de sa place, il fut réduit, par l'inconduite de son père, à s'engager comme musicien au théâtre de La Rochelle, où la maladie d'un acteur lui fournit bientôt l'occasion de remonter sur la scène. Après avoir joué, avec succès, l'opéra-comique à Lyon, et dans d'autres villes de province, il fut attaché, quelques années, au spectacle de l'Infant, duc de Parme, et rappelé enfin à Paris. Il débuta, le 26 juillet 1760, à la Comédie-italienne, et fut si applaudi dans tous ses rôles, surtout dans celui de *Colas*, de *Ninette à la Cour*, qu'il fut reçu la même année. Une figure expressive, une taille avantageuse, un débit gracieux et simple, un jeu plein d'enjouement et de vérité, une voix de basse-taille ronde et forte, mais en même temps si étendue et si flexible, qu'il chantait sans effort la haute-contre, telles furent les qualités qui méritèrent à Caillot la faveur constante du public. Dès qu'il paraissait sur la scène, sa physionomie ouverte, ses manières franches intéressaient le spectateur; et son jeu, dit Labarpe, *achevait l'entrainement*. Son talent, suivant le baron de Grimm, était plus flexible et plus rare peut être que celui de Lekain; mais il l'ignorait lui-même, et ce fut Garrick qui, pendant son séjour en France, lui apprit qu'il serait pathétique, quand il voudrait. Ses succès, dans ce genre, furent aussi étonnants que rapides, et il porta depuis, dans plusieurs rôles, cette profonde sensibilité, dont il était pénétré. Il créa ceux du *Sorcier*, de *Mathurin*, dans *Rose et Colas*; du *Déserteur*, du *Huron*, de *Sylvain*, etc. Mais il était surtout inimitable dans les rôles de *Lubin* dans *Annette et Lubin*; de *Blaise*, dans *Lucile*, et de *Richard* dans *le Roi et le Fermier*. A mesure que son jeu s'était perfectionné, sa voix était devenue capricieuse, et sujette à des enrouements subits, mais passagers. Cet accident et ses efforts, pour maîtriser une mémoire naturellement ingrate, lui servirent de prétexte pour demander sa retraite, en avril 1772, quoiqu'il fut encore dans la force de l'âge, et que son jeu seul eût su faire encore long-temps les délices du public. Il quitta le théâtre au mois de septembre, avec une pension de 1,000 fr. Engagé aux spectacles de la cour, depuis 1763, il y parut jusqu'en 1776, continua d'y être attaché quelques années, en qualité de répétiteur, et retourna vivre avec sa mère et une de ses trois sœurs qui exerçait le commerce de la bijouterie. Il se retira ensuite à Saint-Germain-en-Laye, dans une petite maison qu'il tenait des bontés du comte d'Artois, dont il était capitaine des chasses. En 1800, l'institut de France l'admit au nombre de ses correspondants pour la classe des beaux-arts. En 1810, les acteurs du théâtre Feydeau qui le vénéraient comme leur maître, lui décernèrent une pension annuelle de 1200 francs. En 1814, le Roi lui en accorda une de 1000 francs. La mort de deux de ses sœurs l'avait rendu co-propriétaire d'une maison sur le quai Conti; mais il ne jouit pas long-temps de cette honnête aisance. Caillot était veuf depuis long-temps. Sa femme était morte à Saint-Germain, de consommation ou du poison qu'elle avait pris, pour ne pas succomber à une passion malheureuse. Il lui en était resté deux enfants: son fils, major d'un régiment, périt, à vingt-huit ans, dans la campagne de Moscou, en 1812. La douleur de cette perte causa au vieillard, la même année, une attaque de paralysie qui le força de revenir à Paris avec sa fille. Il parut avoir recou-

vré la santé; mais une seconde attaque l'emporta, le 30 septembre 1816, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Sa fille, qui lui a survécu, est tombée en démence. On a prétendu que Mainville, qui débuta au théâtre Italien, en 1765, et qui se retira, en 1777, était fils naturel de Caillot dont il jouait l'emploi, et avec lequel il avait des rapports frappants pour la figure, la voix et le talent.

CAILLOT (ANTOINE), né à Lyon, vers 1757, suivit la carrière de l'église jusqu'à la révolution. La constitution civile du clergé, à laquelle il refusa de prêter serment, l'obligea d'émigrer. Rentré en France, et arrêté à Paris, en 1794, un guichetier et le 9 thermidor le sauvèrent de l'échafaud. Depuis, il a été maître de langues, employé dans une administration, et libraire. On a de lui: 10 *Le Retour de la paix*, poème dialogué, 1801, in-8°; 20 *Épître de Neptune aux Français*, 1804, in-8°; 30 *Stances sur le couronnement de Napoléon*, 1805, in-8°; 40 *Élreènes à la grande armée*, 1807, in-8°; 50 *Voyage sentimental aux quatre cimetières de Paris*, 1808, in-8°; 60 *Le Voltaire de la jeunesse*, 1808, in-12; 70 *le J.-J. Rousseau de la jeunesse*, 1808, in-12; 80 *le Rollin de la jeunesse*, 1809, 2 vol. in-8°; 90 *Histoire d'un pensionnat de demoiselles*, 1809, 2 vol. in-12; 100 *Voyage autour de ma bibliothèque*, 1809, 3 vol in-12; 110 *Morceaux choisis des Lettres édifiantes*, 1810, 2 vol. in-12; 120 *Morceaux d'éloquence des orateurs protestants français*, 1810, in-8°; 130 *Dictionnaire portatif de littérature française*, 1810, in-8°; 140 *Morceaux choisis de Fleury*, 1811, 2 vol. in-12; 150 *Précis de l'histoire de France, depuis 1789*, 1812, in-12; 160 *Les jours de congé*, 1812, 2 vol. in-12; 170 *Crévier de la jeunesse*, 1813, in-12; 180 *Nouvelles leçons élémentaires d'histoire ancienne*, 1813, in-12; 190 *Id. d'histoire romaine*, 1813, in-12; 200 *Précis de l'histoire de Russie*, 1813, in-12; 210 *Histoire de la ruine de Troie, attribuée à Dares*, 1814, in-12; 220 *Précis de la campagne de Russie*, 1814, in-12, 2^e édition; 230 *Abregé de l'histoire ancienne de Rollin*, 1815, in-12; 240 *Recherches sur les assemblées du champ de mars et du champ de mai*, 1815, in-8°; 250 une *Élégie latine sur la mort de Louis XVI*, 1815, in-8°; 260 *La Prière des royalistes*, 1815, in-12; 270 *Nouvelles leçons élémentaires de l'histoire de France*, 1817, in-12; 280 *Curiosités de la Chine*, 1818, 2 vol. in-12; 290 *Nouveau Dictionnaire géographique de Vogien*, 1819, in-8°; 300 *le Gibbon de la jeunesse*, 1821, 2 vol. in-12; 310 *Les enfants insoumis et corrigés*, etc., 1824, in-8°. Il faudrait allonger encore cette nomenclature, si l'on voulait mentionner tous les ouvrages dont cet infatigable maître-ès-arts s'empresse, chaque année, de gratifier le public.

CAILLY DU CALVADOS (CHARLES), naquit à Vire, en Normandie, en 1752. Il devint commissaire du directoire, en 1796, dans le département du Calvados, où déjà il avait rempli diverses fonctions, fut soupçonné de jacobinisme et destitué un peu avant le 18 fructidor. Porté au conseil des cinq-cents en l'an 6, et secrétaire de ce conseil, en l'an 7, il fut chargé d'un rapport sur le notariat, rapport dans lequel il établit les droits de l'état sur les successions des émigrés. Éloigné à cause de ses opinions politiques, des fonctions législatives, pendant le consulat, Napoléon lui confia cependant, en 1811, la présidence de la cour d'appel de Caen, fonctions qu'il conserva jusqu'au 8 janvier 1821, époque de sa mort. Il est l'auteur d'une *Dissertation sur un préjugé qui attribue aux Égyptiens l'honneur des premières découvertes dans les sciences ou dans les arts*, lue à la séance publique de l'académie de Caen, in-8°, 1802.

CAIRE (ESPRIT), négociant de Marseille, fut pendant long-temps chargé à Paris de la police se-

crète des agents royalistes. Arrêté en 1804, il dut sa mise en liberté à certaines révélations. Il déclara, dit-on, entre autres choses, à la police impériale, que l'amiral Hood avait dans le temps traité au nom de l'Angleterre, avec les meneurs des sections de Marseille, pour l'occupation de cette ville au nom de Louis XVII. On ajoute que ce traité, resté caché à Marseille, fut ensuite remis au duc d'Ortrante. A l'époque de la deuxième restauration, M. Caire se mit en évidence comme l'un des partisans les plus dévoués des Bourbons, et fut l'un des principaux fondateurs de l'espèce de chambre ardente à Marseille, connue sous le nom de *cercle de la fidélité*, devenue depuis cette époque le *cercle religieux*, et dans lequel l' inexpérience, l'entraînement ou la peur avaient, à la première époque, jeté beaucoup d'honnêtes gens à côté d'hommes qui venaient d'acquiescer une *famélie* locale bien fâcheuse. Lorsque le voyage de monseigneur le duc d'Angoulême, en 1816, fut annoncé, M. Caire, qui semblait, à raison de son dévouement si ancien et si connu, devoir être un des *fidèles* les premiers présentés, et qui venait d'être proposé pour le consulat de Smyrne, s'empoisonna et mourut dans d'horribles douleurs après avoir avalé une dose considérable d'arsenic. Il voulut revenir sur cette résolution désespérée, et avala du lait pour neutraliser le poison, mais ce fut inutilement. Ce suicide fut généralement expliqué par des remords qui auraient été la suite de l'usage que M. Caire avait fait de la confiance et de l'argent des grands personnages qui s'étaient servis de lui, et auprès de qui il craignait, non sans raison, d'avoir été desservi par ses amis de la *fidélité*.

CARE-DU-LAUZET (ALEXIS, comte de), gentilhomme provençal, est né d'une famille qui s'offrit en otage à l'assemblée constituante, lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Les progrès de la révolution, funestes aux défenseurs de la cause royale, le forcèrent de chercher un asile à l'étranger, d'où il revint, en 1794, pour s'associer aux efforts de l'aristocratie bretonne, et à la guerre de la Vendée. Le comte du Caire servit d'abord pendant une année, en qualité de capitaine dans l'état-major de M. de Puisaye. Il passa ensuite dans un escadron d'élite, destiné à la garde des princes, et désigné sous le nom de *cavalerie noble des chevaliers catholiques*. Ce corps, que l'éloignement des personnages augustes confiés à son dévouement, empêcha de remplir le but principal de son institution, ayant été licencié, à la pacification de 1796, opérée par le génie de Hoche, le comte du Caire ne quitta les drapeaux royalistes, qu'après la soumission complète de la Vendée. Il se retira alors à la Martinique, où il vécut dans l'obscurité, durant le premier règne de Napoléon. Il revint, en 1815, pour soulever encore une fois les départements de l'ouest, à l'époque des cent jours; mais l'issue de la bataille de Waterloo rendit son empressément inutile.

CAISERGUES (N.), avocat à Montpellier, fut nommé membre de la chambre des députés, en 1820, par le grand collège électoral du département de l'Hérault. Il a été réélu en 1824, et fait ainsi partie de la chambre septennale, dans laquelle il a constamment voté avec le ministère. C'est à tort que certains biographes ont prétendu que les électeurs libéraux de Montpellier avaient contribué à la nomination de M. Caisergues; son assiduité au centre de l'assemblée a pu trahir les espérances de quelques *ultra-royalistes*, mais non celles des *constitutionnels*.

CAJOT (DON CHARLES), frère cadet de dom Jean-Joseph, né le 17 août 1731, à Verdun, fut bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes. On a de lui : *Recherches historiques sur l'esprit primitif et*

les anciens collèges de l'ordre de Saint-Benoit, d'où résultent les droits de la société sur les biens qu'il possède, 1787, 2 vol. in-8^o; et quelques autres ouvrages moins importants. Dom Cajot est mort à Verdun, le 6 décembre 1807.

CALÁTRAVA (DON JOSE MARIA), l'un des hommes les plus remarquables du parti constitutionnel espagnol, naquit dans l'Estramadure, où il exerça la profession d'avocat près l'audience royale de Cacerès, jusqu'en 1812, époque de sa nomination aux cortès extraordinaires, réunies à Cadix. Il justifia, dans cette assemblée, la haute réputation que ses talents oratoires lui avaient obtenue au barreau, quoique le caractère mâle et concis de son style l'ait fait accuser quelquefois de sécheresse; il se distingua en outre par la chaleur de son patriotisme, et son attachement aux doctrines libérales. Compris, en 1814, dans la proscription qui enveloppa les plus énergiques soutiens de l'indépendance nationale, il fut condamné à huit années d'emprisonnement, qu'il subissait à Milla, sur les côtes d'Afrique, lorsque les événements de l'île de Léon le ramenèrent au sein de sa patrie et sur la scène politique. Porté en effet, une seconde fois à la députation, il siégea aux cortès extraordinaires de 1820, parmi les constitutionnels les plus ardents; s'opposa, dans la séance du 2 février 1822, à ce que l'on discutât trois projets de lois concernant le droit de pétition, les abus de la liberté de la presse et les sociétés patriotiques; sa motion fut rejetée, et les projets de loi qu'il représentait comme insuffisants, furent adoptés le lendemain. Quoiqu'il fit partie de la minorité modérée des cortès, il fut nommé ministre de l'intérieur, à la suite des événements des 6 et 7 juillet, où les gardes du corps et les partisans du gouvernement absolu avaient succombé. A la chute de Martínez de la Rosa, il fut désigné par les *comenaros*, comme leur candidat au ministère de grâce et de justice. A la fin d'avril 1823, lorsque les Français, commandés par le duc d'Angoulême, furent entrés en Espagne, Ferdinand VII voulut rendre à M. Calatrava le portefeuille de l'intérieur, que celui-ci refusa; mais le 5 mai, il écrivit que si Sa Majesté était décidée à maintenir sa nomination, bien que ses talents fussent au-dessous de la tâche qu'il avait à remplir, il était prêt à se sacrifier pour son pays, afin qu'on n'attribuât pas à l'intérêt personnel, ou à la crainte, son désir de se soustraire à des fonctions pénibles. Le roi n'insista pas, et M. Calatrava ayant suivi le roi et les cortès à Séville et à Cadix, bâta le dénouement de la révolution opérée par l'intervention française. Ce fut lui qui, dans la dernière séance de septembre 1823, proposa aux cortès de se dissoudre et de se remettre en tout à la volonté du roi, en reconnaissant en lui toute la plénitude de pouvoirs, dont la couronne avait été investie jusqu'à l'établissement du gouvernement constitutionnel. La proposition ayant été adoptée à une assez forte majorité, les cortès se séparèrent, et le roi pu revenir à Madrid. Un tel service méritait une récompense. M. Calatrava perdit son ministère, et n'exerce aujourd'hui aucunes fonctions publiques.

CALCRAFT (JOHN). Propriétaire du bourg de Wvareham, des 1796, fut envoyé au parlement par ce bourg. Il a généralement marché dans les voies de l'opposition; mais il fut quelque temps attaché au prince de Galles (aujourd'hui Georges IV), dont il épousa chaudement la cause en 1803; il provoqua la nomination d'un comité pour faire une enquête au sujet des embarras financiers où se trouvait ce grand personnage, et pour le mettre en état de reprendre la splendeur et la dignité attachées à son rang élevé. Depuis que le prince s'est séparé de ceux qu'autrefois il se plaisait d'ap-

peler les amis de sa jeunesse, M. Calcraft s'est constamment maintenu dans le parti de l'opposition. Il prit une part active dans les débats qui eurent lieu, en 1815, au sujet du bill pour l'importation du blé, et demanda que cette importation fût permise, lorsque le prix excéderait 75 shillings (96 fr.) le quarter; mais sa motion fut rejetée. En 1816, lors de la discussion sur l'établissement militaire proposé par le ministère, il en demanda la réduction à 76,000 hommes, ce qui devait produire une économie de 1,300,000 livres sterling; il provoqua la même réduction dans les garnisons des petites îles des Indes-Occidentales, dont la sûreté aurait alors été confiée à une station navale, et ajouta qu'il était absurde d'entretenir une garnison considérable au cap de Bonne-Espérance, où l'Angleterre n'avait à se défendre que contre les Hotentots. Mais il échoua également dans ces diverses propositions. Au surplus, M. Calcraft est un des membres des plus utiles et des plus actifs du sénat de la Grande-Bretagne. Aux dernières élections, il a été réélu par le bourg de Wareham.

CALDAGUES (RAYMOND, comte de), né le 3 août 1752, embrassa fort jeune la profession des armes, et entra comme sous-lieutenant dans le régiment de Soissonnais. Il fit, en cette qualité, les campagnes de 1768 et 1769 en Corse, et concourut à la défense de Borgo, sous les ordres du comte de Narbonne-Fritular. Nommé lieutenant en 1776, il passa aux États-Unis en 1780, et fit la guerre de l'indépendance sous le comte de Rochambeau. Il se conduisit avec distinction dans les quatre campagnes qu'il y fit, notamment au siège d'York-Town qui se rendit après dix-neuf jours de tranchée ouverte. Le roi lui accorda une pension de 400 livres, pour le récompenser de sa bonne conduite à ce siège. Il revint en France lors de la conclusion de la paix en 1783, fut créé capitaine au régiment de Soissonnais en 1784, et chevalier de Saint-Louis l'année suivante. En 1786, il passa dans le régiment d'Angoumois en qualité de major, et en fut nommé lieutenant-colonel en 1791. Il quitta la France en 1792, se retira en Espagne, où il obtint de lever un régiment, auquel il donna le nom de *Royal-Roussillon*, et avec lequel il fit les campagnes de Catalogne pendant les années 1793, 1794 et 1795, contre les armées républicaines; il devint ensuite colonel-commandant, puis colonel-propriétaire du régiment de Bourbon. En 1802, le roi d'Espagne lui conféra le titre de brigadier de ses armées. En 1808, lors de l'invasion de la péninsule, il se distingua en Catalogne, où il commandait en second l'armée espagnole, fit lever le siège de Gironne aux Français, et s'empara de toute leur artillerie; cette action lui valut le grade de maréchal-de-camp qu'il obtint sur le champ de bataille. Ayant été pris par les Français, le 22 décembre de la même année, au moment où il venait d'être fait général en chef de l'armée de Catalogne, il fut conduit en France et retenu prisonnier jusqu'à la restauration. Il rentra au service d'Espagne quelque temps après, et fut employé, en 1815, en Catalogne, sous le duc d'Angoulême, qui lui donna le commandement de la Cerdagne française et du département de l'Arriège. Le comte de Caldagues ne négligea rien pour opérer dans ce département, un mouvement en faveur des Bourbons, et contribua, par ses nombreuses intelligences, à bien disposer les esprits pour la cause royale. Le prince le créa lieutenant-général, le 12 juillet, et lui donna, en même temps, l'ordre de pénétrer dans le département de l'Arriège; ce qu'il fit sans rencontrer d'opposition. Le duc d'Angoulême récompensa de nouveau ses services, le 26 juillet, par la croix de commandeur de Saint-Louis, et le nomma, le 27 du même mois, commandant de la 10^e divi-

sion militaire; mais l'ordonnance royale qui fixait l'âge auquel les officiers doivent cesser tout service actif, le força à renoncer à ce commandement, le mois d'août suivant, et à prendre sa retraite. Le 12 mai 1816, il fut nommé prévôt de la cour prévôtale du Cantal, reçut, la même année, du roi Ferdinand, auquel il avait envoyé sa démission de maréchal-de-camp, le brevet de lieutenant-général et, peu de temps après, la croix de Saint-Herménégilde d'Espagne. Le comte de Caldagues, est aussi chevalier de 3^e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne.

CALDER (JOHN), naquit à Aberdeen, et fit ses études à l'université de cette ville. Il fut quelque temps pasteur d'une congrégation de dissidents, près de la Tour de Londres, et quitta les fonctions ecclésiastiques plusieurs années avant sa mort. Il fut nommé secrétaire particulier du dernier duc de Northumberland, dont il se concilia l'amitié. Il a publié, en société avec John Nichols, *le Labillard*, avec des notes, 6 vol. in-8^{vo}, 1786. Cet ouvrage fut réimprimé depuis dans la huitième édition du *Spectateur* et du *Gardien*, avec des notes de l'évêque Percy et de Nichols; *Les derniers sentiments sur la religion de Pierre-François le Courayer*, in-12, 1787. Outre ces ouvrages, il a beaucoup contribué à l'édition in-folio de l'*Encyclopédie de Rees*, et à la nouvelle édition de la *Biographie anglaise*. Calder mourut, le 10 juin 1815, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

CALDER (Sir ROBERT), entré fort jeune dans la marine anglaise, fit de nombreuses campagnes, et était capitaine au combat livré, le 27 juillet 1797, par le comte de Saint-Vincent. Devenu amiral, il commandait, en 1805, la croisière du Ferrol, quand il rencontra les flottes réunies de France et d'Espagne. Après un combat très vif, il était parvenu à enlever, à l'espagnol Gravina, deux de ses vaisseaux, quand la nuit vint arrêter ses succès; il espérait néanmoins être plus heureux le lendemain, mais l'amiral français Villeneuve, profitant d'un vent favorable, opéra habilement sa retraite, et Calder vit toute l'Angleterre l'accuser d'avoir lâchement laissé chapper son ennemi. Il demanda alors à comparaître devant un conseil de guerre: purgé de l'accusation de lâcheté, ses manœuvres ne furent pas exemptes de blâme: il fut donc réprimandé, et, en continuant à servir, il chercha à effacer cette tache. Il est aujourd'hui l'un des amiraux de pavillon blanc de la marine anglaise.

CALDERARI (le comte OTTON), né à Vicence, vers 1730, mort le 26 octobre 1803. Membre des principales sociétés savantes de l'Italie, et associé de l'institut de France, fut littérateur aimable et architecte du premier ordre. Il a peuplé le Vicentin de palais admirables, et Vérone lui doit son séminaire qui passe pour un chef-d'œuvre. Il avait étudié les principes de son art dans les ouvrages de Palladio, et il a lui-même écrit sur l'architecture des choses estimées.

CALDERON DE LA BARCA (VINCENT), peintre et paysagiste, probablement de la famille du célèbre poète de ce nom, naquit à Guadalaxara, en 1762. Il fut élève de François Gioja, et peignit dans la manière de ce maître; mais, enlevé aux arts à l'âge de trente-deux ans, il n'eut que le temps de donner de brillantes espérances. Son ouvrage le plus capital est un tableau d'église qu'il fit pour les prémontrés d'Avila. On a de lui de bons portraits.

CALEMART-LAFAYETTE (N.), procureur du roi au Puy, député de la Haute-Loire, à la chambre septennale, a fait partie de la commission chargée de l'examen du projet de loi sur l'indemnité à accorder aux émigrés. On prétend qu'il signe

Calemart tout court, pour éviter de fâcheuses méprises à ceux qui pourraient confondre le compagnon d'armes de Washington avec le procureur du roi du Puy. L'illustre homonyme de M. Calemart doit lui savoir gré de cette précaution, lors même qu'elle appartiendrait moins à la modestie qu'à un miniserialisme outré.

CALES (G. M.), avocat à Toulouse, embrassa avec chaleur les principes qui ont amené la régénération de la France, et représenta le département de la Haute-Garonne à l'assemblée législative et à la convention, qui l'envoya, en 1793, près l'armée des Ardennes. Membre du conseil des cinq-cents jusqu'en 1798, il fut étranger aux affaires politiques pendant le consulat et l'empire, mais crut devoir accepter le mandat de représentant en mai 1815. Il vota la mort de Louis XVI, sans surseoir ni appel; mais il fut trop bonhôte homme pour être employé par Robespierre. Après la mort de celui-ci, sa sagesse et sa modération contribuèrent à rétablir l'ordre dans le département de la Côte-d'Or. Il marcha personnellement contre les sections lors du 13 vendémiaire; et, au 18 fructidor, il obtint une mission de confiance. La loi d'amnistie du 12 janvier 1816, l'a forcé à chercher en Suisse un asile que la France pacifiée lui offre aujourd'hui.

CALKOEN (J.-F. VAN-BRUCK), savant Hollandais, enseigna d'abord l'astronomie à La Haye, dans un observatoire plus que modeste, où son mérite attirait cependant un assez grand nombre d'auditeurs; il fut appelé ensuite à la chaire de professeur de mathématiques transcendentes, et nommé directeur de l'observatoire à l'université de Leyde. Depuis, des raisons de santé lui firent demander et obtenir la même chaire à l'université d'Utrecht. Calkoen était un homme simple dans ses manières, essentiellement bon, très religieux et d'une morale austère. Il était fort estimé de Lalande qui faisait un grand cas de ses observations astronomiques. Il a publié différents mémoires relatifs aux sciences qu'il professait, entre autres : *Dissertatio mathematico-anthropica de horologii veterum sciothericis, cui accedit theoria solariorum horam, azimuthum et altitudinis solis una exhibitum*, un vol in-8o, avec fig., Amsterdam, 1797; *Guide des marins, dans l'usage du sextant ou de l'octant, sans qu'on ait besoin d'en chercher les corrections par des observations particulières*, brochure in-8o, écrite en français, Amsterdam, 1806. Ce savant, zélé défenseur de la Genèse, écrivit, en astronomie, contre les observations rapportées par Dupuis, en faveur de son système. Nous n'avons pu voir cet ouvrage, très rare en France, pour en citer fidèlement le titre. Le professeur Calkoen est mort, encore jeune, vers 1814. Il était membre de l'ordre de l'union.

CALLAMARD (CHARLES-ANTOINE), sculpteur, mort jeune vers 1821, est auteur de diverses figures qui annonçaient beaucoup de talent, telles que celle d'Hyacinthe blessé, statue en marbre commandée par l'empereur; l'Innocence réchauffant un serpent, aussi en marbre, et plusieurs bustes et bas-reliefs.

CALLANDER (JAMES), né en Ecosse, et mort le 7 mai 1805, en Virginie. Cet auteur a laissé deux ouvrages qui sont justement estimés : 1o *Essai politique sur les progrès de l'Angleterre*, ou *Histoire impartiale des abus du gouvernement de l'empire britannique en Europe, en Asie et en Amérique, depuis la révolution de 1688 jusqu'à nos jours*; 2o *Recherches sur l'histoire d'Amérique*, Philadelphie, 1798, in-8o.

CALLANT (ETIENNE), artiste dramatique et premier comique de la troupe française de l'empereur de toutes les Russies, a composé : *le Prix de Rhétorique*, ou *le Triomphe de l'amitié*, pièce morale

en un acte et en prose, destinée à être jouée le jour des distributions de prix dans les maisons d'éducation, Eprenay et Paris, 1804.

CALLEJA (et non pas CALLEJAS), comte de CALBERON (don FELIX-MARI), général espagnol, n'était que brigadier des armées de terre, et commandait, dans le Mexique, un corps de troupes, à San-Luis-de-Potosi, à plus de quatre-vingt lieues de Mexico, lorsqu'en septembre 1810, éclata l'insurrection des peuples de ces contrées, excitée par don Miguel Hidalgo. Calleja, d'après les ordres du vice-roi don Fr. Xav. Venegas, ayant concentré les forces royales pour la défense de la capitale, et se trouvant à la tête d'une armée créée de dix mille hommes, avec un train d'artillerie, la divisa en cinq colonnes, attaqua, le 7 novembre dans leur camp d'Ocalco, les insurgés dont les forces montaient à soixante-dix mille hommes, et les mit en déroute, après en avoir tué, blessé ou fait prisonniers plus de dix mille. Il les poursuivit dans leur retraite, s'empara d'un défilé qu'ils avaient fortifié, leur prit vingt-cinq pièces de canon, et entra en même temps qu'eux dans Guanaxuato; il saccagea la ville pendant deux heures, fit fusiller une foule de prisonniers et de citoyens, entraînait le célèbre minéralogiste Chovel, et publia un décret de mort contre tous les individus qui se rassembleraient plus de trois, ou qui ne rendraient pas leurs armes sous vingt-quatre heures. Ces mesures cruelles, qui souillèrent les triomphes de Calleja, loin d'atteindre le but qu'il s'était proposé, fortifièrent le parti de l'indépendance. Hidalgo, malgré ses pertes, se vit bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes, et prit possession de la grande et populeuse ville de Guadalajara, à cent trente-sept lieues de Mexico. Calleja, pour-uvant le cours de ses succès, rencontra l'arrière-garde ennemie, aux ordres du capitaine don Ignace Alende, et l'attaqua, le 17 janvier 1811, près du pont de Calderon. Les indépendants rompirent d'abord les lignes royales; mais attaqués par un régiment de réserve, ils prirent la fuite, abandonnant quatre-vingt-dix pièces de canon. Calleja détacha alors le général Cruz, qui battit un corps d'insurgés et s'empara de Valladolid où il exécuta les ordres sanguinaires du général en chef. Celui-ci se porta en même temps sur Guadalajara, enleva à l'arme blanche, les batteries formidables qui la défendaient; entra de vive force dans la place, et y fit un carnage épouvantable. Ce ne fut point devant Guadalajara que périt Hidalgo, comme on l'a dit dans la *Biographie Annuale*; il se dirigea, avec le reste de ses troupes, vers les provinces orientales du Mexique, et il se proposait de se retirer au Texas, pour y organiser son armée, lorsqu'il fut trahi par quelques uns de ses officiers, le 21 mars, et livré aux Espagnols qui le fusillèrent, le 27 juillet; mais la cause de l'indépendance ne fut pas perdue; elle trouva de nouveaux défenseurs. Don Julien Villagran, don Ignace Rayon, et surtout don Jose Maria Morelos parcoururent les provinces, et levèrent des corps nombreux de créoles et d'Indiens. Les royalistes harcelés dans les provinces centrales du Mexique, éprouvèrent quelques échecs. Une junte s'établit à Zitacuaro, et publia des décrets au nom de Ferdinand VII. Calleja, envoyé pour la détruire, la force de se retirer à El-Real-de-Zultepec, à trente lieues de Mexico. La forteresse de Zitacuaro, attaquée, fut bientôt prise d'assaut, et ses défenseurs furent tous passés au fil de l'épée. Calleja acheva de soulever la nation entière par un décret dont voici les principales dispositions : « Les Indiens de Zitacuaro et de son département seront privés de leurs propriétés, ainsi que les Américains méridionaux qui ont pris part à l'insurrection, qui ont

« accompagné les rebelles dans leur fuite, ou qui
 « ont quitté la ville à l'entrée des troupes du roi...
 « Si ceux qui sont compris dans ce décret veulent
 « se présenter devant moi, donner des preuves de
 « leur repentir, et travailler à la réparation des
 « routes, ils recevront leur pardon, mais leurs pro-
 « priétés ne leur seront point rendues, attendu que
 « les habitants de cette ville criminelle détestent
 « le gouvernement monarchique; qu'ils ont soutenu
 « trois engagements contre les troupes du roi; qu'ils
 « ont planté sur des poteaux, à l'entrée de leurs murs,
 « les têtes de plusieurs de nos chefs, morts pour le
 « bien public. Tous les bâtiments de Zitacuaro se-
 « ront rasés ou détruits par le feu. Il est expressé-
 « ment défendu de rétablir la ville de Zitacuaro ou
 « toute autre qui pourra être détruite à l'avenir,
 « pour avoir participé à la rébellion. » Morelos,
 « devenu le premier chef militaire de la république,
 « rassembla un congrès à Apasimang, dans la pro-
 « vince de Valladolid, où l'on rédigea un mani-
 « feste et un projet de constitution. Les généraux
 « sous les ordres de Calleja, qui avait été nom-
 « mé successivement maréchal-de-camp et lieu-
 « tenant-général, éprouvèrent plusieurs échecs. Lui-
 « même assiégée inutilement la ville de Quantla-
 « Amilpa, à laquelle il livra, le 19 février 1812, un
 « assaut de six heures: des renforts qu'il reçut, et la
 « famine, obligèrent enfin Morelos avec ses troupes et
 « une grande partie des habitants, d'évacuer la place,
 « le 2 mai, après soixante-cinq jours de la plus vigou-
 « reuse résistance. « L'enthousiasme des rebelles,
 « écrivait le général espagnol au vice-roi Venegas;
 « est sans exemple: nous les entendons continuel-
 « lement jurer de s'envelopper sous les murs de la
 « place, plutôt que de la livrer. Ils dansent autour
 « des bombes qui viennent de tomber... Morelos
 « donne ses ordres, d'un ton prophétique, et ils
 « sont toujours exécutés; mais quelque peine qu'il
 « nous en coûte, nous précipitons cette ville et ses
 « habitants dans les enfers. » Calleja se mit, en ef-
 « fet à la poursuite des fugitifs, dont il louait la
 « vaillance, et il en tua en pièces plus de quatre
 « mille: ce fut le dernier de ses faits d'armes mémo-
 « rables. Nommé, en 1813, successeur de Venegas,
 « dans la vice-royauté du Mexique, il soutint la guerre
 « contre les insurgés, par ses lieutenants, avec
 « des succès variés, et quoiqu'il fut parvenu à
 « se rendre maître de la personne de Morelos, qu'il
 « fit conduire à San-Christoval, et fusiller le 22 dé-
 « cembre 1815, le parti de l'indépendance ne fut
 « point abattu. « Ces bandes d'insurgés, disait-il dans
 « un rapport, ne sont pas assez fortes pour défaire
 « des troupes régulières, prendre des villes ou in-
 « tercepter des convois; cependant, nous n'avons
 « pas assez de forces pour les détruire, quoiqu'elles
 « soient fréquemment battues, fatiguées, et que
 « tous les individus qui les composent, et qui tom-
 « bent entre nos mains soient sévèrement punis. »
 « En 1816, Calleja, profitant de la méintelligence
 « des chefs insurgés, fit investir Tehuacan, et força
 « le principal d'entre eux, don Manuel Mier y Ter-
 « ran, de capituler. Une amnistie qu'il publia, loin
 « de mettre fin aux horreurs de la guerre civile, ne
 « servit qu'à fortifier le parti des indépendants. Au
 « mois de septembre de cette année, arriva au Mexi-
 « que le nouveau vice-roi, don Ruiz de Apodaca,
 « qui, suivant le système de modération que la cour
 « de Madrid s'était enfin déterminée à adopter, réus-
 « sit par ses mesures conciliatrices, à ramener un
 « assez grand nombre de partisans à la cause royale.
 « Calleja s'embarqua, en 1817, pour revenir en Es-
 « pagne. Au mois de juin 1818, le roi le créa comte
 « de Calderon, en mémoire de la victoire qu'il avait
 « remportée près du pont de ce nom. Au mois d'août
 « 1819, il fut nommé pour remplacer le comte de l'A-

bisbal dans le commandement des troupes rassem-
 blées à Cadix et dans l'île de Léon, et destinées à
 aller soumettre les indépendants du Paraguay. Mais
 le manque d'argent et la fièvre jaune qui désolait
 les côtes de l'Andalousie, retardèrent le départ de
 cette expédition, pour laquelle l'Espagne avait
 fait les plus grands sacrifices. Calderon, muni
 d'amples instructions et de pouvoirs très étendus
 pour négocier la paix ou pour pousser la guerre
 avec vigueur, arriva, vers la fin d'août à Cadix, et
 adressa, le 8 septembre, à son armée, une procla-
 mation remarquable par des principes modérés
 bien différents de ceux qui avaient précédemment
 dirigé sa conduite. « Vous allez, disait-il à ses
 « soldats, corriger, et non punir; délivrer des fré-
 « res, plus dignes de votre compassion que de votre
 « courroux, et non combattre des ennemis, etc. »
 Ce fut le dernier acte de ce général; forcé, peu de
 jours après, par les ravages de l'épidémie, de se
 retirer à Arcos-de-la-Froutera, et n'ayant pu obte-
 nir, à Xeres où était le cordon sanitaire, le pas-
 sage pour porter son quartier-général dans l'in-
 térieur de l'Andalousie, il fut obligé de l'établir
 à Arcos, où il demeura plus de trois mois. Dans
 cet intervalle se préparait la révolution qui deve-
 nait momentanément changer la face de l'Espagne. Les
 dix-huit mille hommes rassemblés dans l'île de
 Léon, étaient tourmentés par le spectacle de la
 contagion, par l'arriéré continuel de leur solde,
 par le souvenir du supplice de Porlier-de-Lascy et
 des autres victimes du pouvoir absolu, et par une ré-
 pugnance invincible pour les expéditions d'outre-
 mer. Le mécontentement devint général; le pre-
 mier janvier 1820, l'armée s'insurgea, et déclara
 la constitution de 1812. Le 2, une colonne, aux
 ordres du colonel Riego, se dirigea sur Arcos, y
 arrêta le général en chef avec tout son état-major,
 et les conduisit prisonniers dans l'île de Léon, où
 ils furent détenus plusieurs mois; mais traités avec
 beaucoup d'égards. Calleja, comte de Calderon, a
 disparu depuis de la scène politique. Il est probable
 qu'éloigné des affaires, pendant les trois ou quatre
 ans qu'a duré le régime constitutionnel en Es-
 pagne, il est mort dans cet intervalle, car sans cela,
 Ferdinand VII, depuis le rétablissement du gouverne-
 ment absolu, n'aurait pas manqué de récompenser
 ce général des services qu'il avait rendus à
 la cause royale.

CALLENBERG (GEORGE-ALEXANDRE-HENRI-
 HERMAN, comte de), conseiller intime de l'élec-
 teur de Saxe, naquit le 8 février 1744, dans sa
 terre de Muskau (Haute-Lusace.) Il montra de
 bonne heure les plus heureuses dispositions, qu'il
 développa dans la société des Bonnet, des Saussure,
 des Tronchin, pendant un assez long séjour
 qu'il fit à Genève pour perfectionner son éduca-
 tion. Il visita l'Italie, la France, la Suède et l'An-
 gleterre, et se retira ensuite dans ses terres où
 il ne s'occupa plus que des lettres et de faire le
 bonheur de ses vassaux. Callenberg fut un des plus
 zélés protecteurs de la Société patriotique de la
 Haute-Lusace, traduisit en Allemand quelques
 ouvrages suédois ou français, et en français la *Ligue*
des princes du célèbre Muller. Il mourut le 4 mai
 1795.

CALLET (ANTOINE-FRANÇOIS), naquit en 1741,
 et se destina à la peinture. Il remporta le grand
 prix à dix-huit ans, ce qui lui permit d'aller à
 Rome aux frais du gouvernement. Son talent tenait
 de l'ancienne école; il manquait de style et de coloris,
 mais toutefois ses tableaux sont encore appréciés par
 quelques amateurs. On lui doit entre autres un por-
 trait de Louis XVI, gravé par Bervic; le Lever de
 l'Aurore, au plafond de la galerie du Luxembourg;
 les Saturnales, Ajax, Louis XVIII, le comte d'Ar-

tois, une allégorie représentant le retour du Roi, Marcus Curtius se dévouant pour sa patrie, Vénus blessée par Diomède, Achille traînant le corps d'Hector devant les murs de Troie, Zéphyr et Flore couronnant Cybèle de fleurs, au plafond de la galerie d'Apollon. Callet a terminé sa carrière en 1823.

CALLET (JEAN-FRANÇOIS), savant mathématicien, naquit à Verailles, le 25 octobre 1744. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale, et prit de bonne heure le goût le plus vif pour les mathématiques. En 1768, il vint à Paris où il travailla beaucoup à son instruction. Il forma pour l'école du génie un grand nombre d'élèves distingués. Il remporta, en 1779, le prix sur les échappements que la société des arts de Genève avait proposé, et, en 1783, il termina son édition des *Tables de Gardiner*, in-8°, dans laquelle on trouve les logarithmes des nombres jusqu'à 102,050. Callet fut nommé professeur d'hydrographie à Vannes, en 1788, et peu de temps après il passa à Dunkerque en la même qualité. Revenu à Paris, il fut professeur des ingénieurs-géographes au dépôt de la guerre pendant environ quatre ans, et à la suppression de cette place, il donna des leçons particulières dans Paris, où il a toujours joui de la réputation d'un excellent maître de mathématiques. Il publia, en 1795, la nouvelle édition stéréotypée des *Tables de logarithmes*, considérablement augmentée (jusqu'à : 80,000), avec des tables de logarithmes des sinus pour la division décimale du cercle. Il présenta à l'institut vers la fin de 1797, l'idée d'un nouveau télégraphe et d'une langue télégraphique dont les signes s'adaptaient, par une combinaison mathématique, à douze mille mots français dont il proposait de faire un dictionnaire. Sa santé était depuis long-temps altérée par l'excès du travail : il souffrait beaucoup d'un asthme. Cependant il publia encore cette année un mémoire sur les longitudes en mer, intitulé : *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*. Callet est mort à Paris, le 14 novembre 1798, n'étant encore âgé que de cinquante ans.

CALLISEN (HENRI), médecin-chirurgien danois, naquit en 1740 à Preetz en Holstein, où son père était pasteur. A l'âge de quinze ans, il vint à Copenhague pour étudier la chirurgie, alors peu estimée, et se trouva dans une situation assez pénible. Pour devenir élève d'un chirurgien de régiment, il fut obligé de se faire inscrire dans la jurande des barbiers, d'abord comme apprenti, puis en qualité de garçon-compagnon. Le directeur-général pour la chirurgie, M. Krüger, le prit chez lui, et lui accorda l'usage de sa bibliothèque ; il le fit nommer ensuite chirurgien de compagnie dans un régiment de la garnison de Copenhague. Ces chirurgiens étaient traités comme les caporaux, et avaient six écus de paie par mois. Ayant osé se couvrir pendant un grand froid, en présence d'un lieutenant, il fut accusé d'insubordination, et menacé de coups de bâton et de prison. Dégoûté de cette position humiliante, il prit son congé dès le lendemain ; et, sur la protection de Krüger, il fut nommé chirurgien en chef d'une frégate royale. Depuis lors sa situation s'améliora. Après deux ans de service sur mer, il fut nommé, en 1762, pensionnaire royal, à l'amphithéâtre de chirurgie, et chirurgien de réserve à l'hôpital Frédéric. Après un examen où il donna l'auditoire, et une thèse latine sur les obstacles qu'éprouvent les étudiants dans leur carrière, et qu'il avait été à même de reconnaître, il obtint, en 1766, la permission de voyager, aux frais du roi, en France et en Angleterre ; il y séjourna quatre ans, se lia avec plusieurs savants célèbres, surtout avec Lecat et Hun-

ter. Rappelé, en 1771, à Copenhague, en qualité de chirurgien en chef de la flotte et du lazaret, il y ouvrit des cours de chirurgie ; et, l'année suivante, il se fit recevoir docteur en médecine, en choisissant, pour sujet de sa thèse, la recherche des moyens les plus convenables pour entretenir la santé des équipages de vaisseaux. En 1773, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Copenhague, membre du collège médical du royaume, et examinateur de l'amphithéâtre d'anatomie. Dans la même année il fonda, avec plusieurs médecins distingués, la société médicale de Copenhague, qui depuis reçut le titre de *royale* ; il enrichit les recueils des mémoires de cette société d'un grand nombre d'articles importants. En 1774, il fonda aussi, à Saxtorph, une société de discussion pour exercer les étudiants en médecine. Ce fut en 1777, qu'il publia ses *Institutions de chirurgie*, qu'il refit ensuite sous le titre de : *Système de la chirurgie moderne*, ouvrage qui a eu quatre éditions, qui a été traduit en plusieurs langues, et choisi pour servir de guide dans les cours publics. Ayant été reçu en 1780, membre de la société danoise des sciences, il fournit, à cette compagnie savante, trois mémoires. Une triste querelle troubla son repos : on l'accusa, nous ignorons pourquoi, d'être l'ennemi de la chirurgie, depuis qu'il était docteur en médecine ; et l'académie de chirurgie fut érigée sans qu'on eût égard à Callisen, quoiqu'il fût un des plus habiles chirurgiens du temps, et qu'il eût l'expectative de la place de directeur de chirurgie pour tout le royaume. Les efforts qu'on fit en Prusse, pour y attirer un savant aussi distingué, ouvrirent les yeux au gouvernement danois. En 1791, il eut la chaire qui lui était due à l'académie de chirurgie ; et, trois ans après, à la mort de Hennings, il obtint la place de directeur-général. Ayant alors l'hôpital Frédéric à surveiller, et étant obligé de travailler pour les comités sanitaires, il se démit de sa place de chirurgien en chef de la flotte. En 1805, il cessa aussi ses cours publics, en faisant de touchants adieux à ses nombreux élèves, qui firent frapper à cette occasion une médaille d'or à son effigie, et avec ces mots : *Senescenti doctori discipulorum pietas*. Sa vieillesse fut honorée des témoignages unanimes de l'estime publique. Il reçut le titre de conseiller-d'état, puis de conférences, et celui de commandant de l'ordre de Dannebrog. Il était médecin de la famille royale ; et, de toutes les provinces du royaume ; on venait le consulter verbalement ou par écrit. Callisen mourut dans la nuit du 4 au 5 février 1824, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Une foule immense suivit son convoi. Ochenschlager, et d'autres poètes, exprimèrent les regrets du Danemarck. Il avait été un promoteur zélé de la vaccine. Sa vie, écrite par le professeur Herholdt, se trouve dans le recueil biographique (dinois) de Lahden, chap. 2. Le portrait de Callisen a été gravé jusqu'à cinq fois ; celui qui a été exécuté par Lips sert de frontispice au dernier ouvrage de Callisen, qui parut, en 1807, sous le titre : *Observations physico-médicales sur la ville de Copenhague*, 1807.

CALOIGNE (N.), naquit à Bruges, et se livra de bonne heure à l'étude des beaux-arts, y fit des progrès rapides, et fut couronné, en 1802, au concours de l'académie de Gand. Arrivé à Paris pour y continuer des études commencées si heureusement, il remporta le grand prix de sculpture en 1806, et partit pour Rome en qualité de pensionnaire du gouvernement ; il resta plusieurs années dans cette capitale, et, inspiré par le beau ciel d'Italie non moins que par les chefs-d'œuvre qui l'entouraient, il exécuta sa Vénus Aphrodite qui fut la première production remarquable de son talent.

Son génie se révéla dans son Aphrodite; exécution parfaite, détails gracieux, pureté de formes, élégance, tout se trouve réuni dans cette charmante composition : ce morceau fut exposé au salon des arts à Gand. Cet artiste est considéré comme l'un des sculpteurs qui font le plus d'honneur à l'école moderne, et les amateurs regrettent que son ciseau facile autant qu'agréable ait été rarement chargé de travaux propres à fixer sur lui les regards du public; il est vrai de dire que son caractère modeste, indépendant, éloigné de toute espèce d'intrigue, nuisit essentiellement à sa fortune et à sa gloire. Retiré à Bruges, il y fut nommé inspecteur des travaux publics. La cession de la Belgique au royaume de Hollande a privé la France des productions de ce sculpteur si digne d'enrichir nos collections et nos musées.

CALOMARDE (N.), ministre espagnol, né dans la Galice, vers 1770, exerçait la profession d'avocat, et se fit connaître, dès les premiers temps de la guerre contre Bonaparte, par son intimité avec don Miguel de Lardizabal. Il fut nommé chef de division au ministère des affaires étrangères, et entretenait une correspondance suivie avec la cour du Brésil, de concert avec ce ministre dans le dessein de mettre à la tête de la régence d'Espagne, l'infante Charlotte-Joachim, fille de Charles IV (aujourd'hui reine douairière de Portugal); projet qui aurait peut-être évité de grands malheurs, s'il eût pu se réaliser, en ce qu'il aurait empêché les excès des deux partis extrêmes; mais les cortès de Cadix qui en furent instruits, poursuivirent Lardizabal et Calomarde, qui furent destitués et qui cessèrent de jouer un rôle dans les affaires de la péninsule, jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Lardizabal fut alors mis à la tête du ministère des Indes, qui fut rétabli, et Calomarde en fut nommé premier commis; mais ces deux apôtres du gouvernement absolu éprouvèrent bientôt l'ingratitude du monarque dont ils avaient défendu si chaudement les droits. Leurs liaisons avec don José Goyencilla, l'ex-général du Pérou, servit de prétexte à leur disgrâce. L'arrivée à Madrid de quatre officiers russe, prussien, autrichien et français en fut le signal. Le ministère des Indes fut supprimé, à la fin de septembre 1815, et Lardizabal relégué en Biscaye, où il est mort. Quant à Calomarde, le roi, en habit de chasse et accompagné de sept personnes, entra lui-même à l'improviste chez lui, saisit tous ses papiers, où il trouva, dirent les journaux du temps, les preuves des opérations les plus infâmes, l'exila d'abord à Guadalajara, d'où il devait être déporté à Porto-Ricco; mais il se contenta ensuite de l'exiler à Pampelune. M. Calomarde, oublié pendant quelques années, inquiété même pendant la durée du gouvernement constitutionnel de 1820, reparut sur la scène politique, après l'arrivée à Madrid, de l'armée française commandée par le duc d'Angoulême, en 1823. Il fut nommé, au mois de mai, secrétaire de la régence provisoire pendant le voyage forcé de Ferdinand à Seville et à Cadix. Ce prince, de retour à Madrid, le fit secrétaire du conseil de Castille; et, en janvier 1824, il le nomma ministre de grâce et justice. M. Calomarde acquit bientôt une grande influence; et dès le mois de mars, il fut un des deux seuls ministres qui accompagnèrent le roi à Aranjuez. Il la perdit pendant l'administration modérée de M. Zea-Bermúdez, et ne la reconvint même pas sous le ministère du duc de l'Infantado; mais depuis la retraite de ce dernier il a repris son ascendant, et il est aujourd'hui (décembre 1836), l'âme du parti apostolique qui domine en Espagne. Il est en quelque sorte le ministre unique; car ce n'est que par son intermédiaire que ses collègues peuvent faire

parvenir leurs rapports au roi, même lorsqu'ils suivent la cour à l'Escorial et dans les autres résidences royales. C'est lui qui, malgré le vœu unanime des conseils-d'état et de Castille, a fait obtenir aux jéuites deux décrets royaux, dont l'un les autorise à entrer dans toutes les écoles du royaume, les universités exceptées, et l'autre met leurs écoles hors de la surveillance de la direction générale des études. Tant que M. Calomarde conservera la faveur dont il jouit, tous les efforts pour tenter une amélioration quelconque en Espagne, seront infructueux. Mais il a contre lui tous les autres ministres et leurs partisans, qui ne cessent d'intriguer pour le supplanter, et qui, dans leurs moyens d'y réussir, comptent surtout sur la faiblesse et la versatilité de Ferdinand VII.

CALON (ENQUARD-NICOLAS), officier-général et chevalier de Saint-Louis. Il n'en adopta pas moins les principes de la révolution avec chaleur. Il devint administrateur du département de l'Oise, puis député à l'assemblée législative, et prit parti contre la cour, mais avec modération; il se plaignit même de la manière peu convenable dont ses collègues accueillaient ordinairement les rapports des ministres. Membre du comité des inspecteurs de la salle il conseilla au roi, déjà renfermé dans la loge du logographe, de renvoyer des courtisans devenus odieux, et lui promit à ce prix l'appui de la garde nationale. Il proposa ensuite d'envoyer des commissaires aux Tuileries, et de sauver cet édifice que les flammes allaient réduire en cendres. Réélu à la convention, il abjura les principes qu'il avait jusque là professés; il siégea à la montagne, vota la mort du roi, repoussa le surris et l'appel, arriva à la fin de la session, reprit son rang dans l'armée, et fut mis à la retraite sous le consulat.

CALONNE (CHARLES-ALEXANDRE), contrôleur-général des finances, né à Douai le 20 janvier 1734, était fils du premier président du parlement de sa province. Il montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses, et fit d'excellentes études à Paris. A sa sortie du collège, il embrassa la carrière du barreau, et devint successivement avocat-général au conseil principal d'Artois, procureur-général au parlement de Douai, et fut nommé ensuite maître des requêtes, ce qui lui donna entrée au conseil. Le jeune Calonne avait beaucoup d'ambition, et c'est à cette passion qui le dominait qu'il faut sans doute attribuer la manière peu honorable dont il marqua ses premiers pas dans la carrière de l'administration. Les querelles entre les parlements et le clergé, qui troublèrent pendant si long-temps le royaume, avaient eu, surtout en Bretagne, l'éclat le plus fâcheux. Les jéuites, soutenus par le gouverneur de cette province, le duc d'Aiguillon, avaient conjuré la perte du procureur-général La Chalotais. Pour arriver plus sûrement à leur but, ils accusèrent La Chalotais de vouloir détruire les antiques bases de la monarchie pour y substituer la démocratie. Des lettres anonymes, injurieuses à la majesté du trône, tombèrent entre les mains du roi, qui chargea Lavrillière de prendre des informations sur ces lettres. Ce secrétaire d'état, qui était parent du duc d'Aiguillon, les ayant montrées, comme par hasard, à Calonne, celui-ci s'écria aussitôt : « Voici l'écriture de M. de La Chalotais. » Cette scène, concertée entre eux, eut pour résultat l'arrestation de La Chalotais. Mais toute cette trame tourna à la confusion de ses auteurs; après bien des efforts pour réunir les éléments d'une accusation positive contre cet estimable magistrat, on fut obligé de le remettre en liberté, et Calonne n'y gagna que la réputation d'un audacieux intrigant. A son avènement au trône, Louis XVI, avait appelé Turgot et Necker au ministère. Mais les cour-

tisans alarmés des projets de réforme que préparaient ces deux ministres, les obligèrent, par leurs cabales, à donner leur démission. Dès lors tout fut perdu, et la révolution devint imminente. MM. Joly de Fleury et d'Ormesson, qui leur succéderont, ne purent rétablir l'ordre dans les finances. Calonne, protégé par le comte d'Artois et M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, fut nommé, en 1783, au contrôle général. Si les courtisans avaient eu à redouter la sévère économie de Turgot et de Necker, ils n'eurent qu'à se louer de la facile complaisance du nouveau contrôleur-général. Celui-ci, ne songea qu'à plaire à la cour, et il y réussit, du moins pendant quelque temps. Il donnait des fêtes, payait les dettes du comte d'Artois, prodiguait l'argent à la reine, donnait des pensions et des gratifications à ses protégés, payait l'arriéré, acquittait toutes les dettes, achetait Saint-Cloud et Rambouillet. Lorsque le roi l'interrogeait quelquefois sur les ressources du trésor, le ministre, lui faisait le tableau le plus réjouissant de la situation de la France. Il ajoutait qu'il avait des plans tout prêts qu'il mettrait au jour quand il serait temps, et dont l'effet serait d'effacer jusqu'aux moindres traces du déficit. Les moyens qu'employait Calonne pour acquitter tant de profusions étaient simples : il empruntait, anticipait, rendait les édits burxaux, prolongeait les vingtièmes, imposait des sous additionnels avec une facilité que n'avait jamais montrée aucun de ses prédécesseurs. Le parlement, qui le haïssait, faisait des remontrances toutes les fois qu'on lui présentait des nouveaux édits ; mais le roi ordonnait d'enregistrer, et on était contraint d'obéir. La détresse du peuple parvint à un point qui ne permit plus de lever de nouveaux impôts ; et, quant au crédit, les nombreux emprunts du ministre l'avaient épuisé. Au milieu d'une situation aussi embarrassante, il ne se laissa point décourager, et trouva de l'argent pour payer son luxe et ses énormes dépenses. Enfin, en 1786, il se prépara à mettre à exécution la grande mesure dont il parlait depuis si long-temps. Il provoqua une assemblée des notables. Son intention était de demander à cette assemblée l'égalité répartition des impôts, l'abolissement des privilèges d'état, l'abolition des corvées et de la gabelle. Cette mesure ne satisfait aucun parti. La nation, éclairée sur ses propres intérêts, demandait la convocation des états-généraux ; et, quant à la noblesse, outre qu'il comptait parmi elle beaucoup d'ennemis qui conjuraient sa ruine avec les parlements, elle était trop prévenue contre ses premières opérations pour lui accorder les sacrifices qu'il réclamait d'elle. Ce qui nuisait surtout au projet de Calonne, ce fut la mort de Vergennes arrivée quelques jours avant la convocation des notables. Néanmoins, il se présenta avec assurance devant l'assemblée dont l'ouverture eut lieu le 2 février 1787. Il y prononça un discours où il eut occasion de faire briller une élocution facile et brillante. Il y présenta le commerce et l'industrie florissant en France ; mais, il ne put cacher le terrible aveu que le déficit était de 112 millions. Au lieu d'accueillir les moyens qu'il proposait pour rétablir l'ordre dans les finances, les notables lui demandèrent des comptes, et voulurent tout voir par eux-mêmes. Ceux-là mêmes qui avaient intrigué autrefois contre Necker vantaient aujourd'hui son intégrité et la sagesse de son administration. En butte à toutes les attaques, obligé de se défendre, il déclara que l'arriéré remontait au temps de l'abbé Terray ; qu'il était alors de 40 millions ; que l'administration de Necker en avait joint 40 autres, et qu'il n'avait pu lui-même éviter qu'il ne s'accrût sous la sienne de 35 millions. Necker attaqué par Calonne, répondit : on se battit avec des chiffres. Necker soutint comme il l'avait fait dans son *compte rendu*, que sous

son administration les recettes excédaient les dépenses de 10 millions. Cette assertion n'était point exacte. Mais oubliant les dépenses qu'avait dû entraîner la guerre d'Amérique, les notables ajoutèrent foi à tout, afin de consommer plus sûrement la ruine du ministre qu'ils voulaient perdre. Des lors l'opposition devint impitoyable contre lui. La cour, qui voyait bien qu'il ne pourrait plus fournir à ses prodigalités, s'unit aux parlements, dont le gardes-sceaux, Huc de Miromesnil, excitait la haine. La reine et le comte d'Artois, qui l'avaient soutenu long-temps et avec chaleur, entraînés par l'archevêque de Toulouse, qui briguaient la place de contrôleur-général, l'abandonnèrent aussi. Néanmoins Calonne résista encore quelque temps. Il réussit même à faire disgracier Miromesnil ; mais le lendemain même du jour où il obtint cet avantage, le roi, pressé par les représentations des notables, qui tous à l'envi accusaient son ministre, envoya M. de Breuille lui demander sa démission. La haine de ses ennemis n'en resta pas là. Le roi fut obligé de lui retirer le cordon du Saint-Esprit et de l'exiler en Lorraine. Calonne passa ensuite en Angleterre, et engagea de là une polémique avec Necker et les parlements, dans laquelle il mit beaucoup d'esprit et de grâce, mais il ne put jamais, malgré tous ses efforts, convaincre personne de l'intégrité de son administration. Il épousa à Londres la veuve de M. d'Harvelay qui lui apporta en dot une grande fortune. Lorsqu'en 1789 les états-généraux s'assemblèrent, Calonne se rendit en Flandre dans le dessein de s'y faire élire ; mais la nation était animée alors de sentiments trop purs du bien public pour faire choix d'un tel mandataire. Le refus qu'elle fit de ses services l'engagea à écrire contre la révolution. Il devint l'agent du parti de Coblenz qu'il servit avec beaucoup d'activité, et auquel il sacrifia sa fortune. Après que les événements de la guerre eurent été aux Bourbons tout espoir de rentrer alors en France, il alla en Angleterre où il composa quelques ouvrages politiques. Calonne ayant à se plaindre du parti qu'il avait servi avec tant de zèle, et dont il s'était attiré la défaveur par la publication de son *Tableau de l'Europe en novembre 1795*, sollicita, en 1802, la permission de revenir dans sa patrie : Bonaparte la lui accorda ; mais la mort vint l'y frapper, un mois après son arrivée, le 30 octobre 1802. Sa veuve, dont toute la fortune avait été consacrée à soutenir la cause de l'émigration, vécut encore, quelque temps à Paris, dans un état voisin de la misère. On a de Calonne plusieurs mémoires, sur les finances et sur diverses questions politiques qui sont écrits avec beaucoup d'éléance, mais dans lesquels se retrouvent tous les défauts de son caractère. Il a publié : 10 *Correspondance de Necker et de Calonne*, 1787, in-40 ; 20 *Requête au roi*, in-80, Londres, 1787 ; 30 *Réponse de Calonne à l'éclair de Necker*, in-40, Londres, 1788 ; 40 *Lettre de Calonne au roi*, 9 février 1789 ; 50 *Seconde Lettre de Calonne au roi*, 5 avril 1789 ; 60 *Note sur le mémoire remis par Necker au comité de subsistances*, Londres, 1789 ; 70 *De l'état de la France tel qu'il peut et tel qu'il doit être*, Londres, 1790 ; 80 *Observations sur les finances*, in-40, Londres, 1790 ; 100 *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste de l'Allemagne*, 1791 ; 110 *Esquisse de l'état de la France*, in-80, 1791 ; 120 *Tableau de l'Europe en novembre 1795*, Londres, in-80 ; 130 *Des finances publiques de la France*, in-80, 1797 ; 140 *Lettre à l'auteur des considérations sur les affaires publiques*, in-80, 1798. On attribue, en outre, à Calonne un *Traité de la police pour l'Angleterre*, une *Réponse à Montyon*, et enfin des *Remarques sur l'histoire de la révolution de Russie par Rulhière*.

CALONNE (l'abbé de), frère du précédent,

émigra au commencement de la révolution, et alla rééliger, en Angleterre, le *Courrier de l'Europe*. Plus tard, il fonda au Canada une petite colonie, au sein de laquelle il exerça les fonctions pastorales jusqu'en 1822, époque de sa mort.

CALUSO (THOMAS VALPERGO), des comtes de MASINO, littérateur et orientaliste piémontais, naquit à Turin le 20 décembre en 1737, et fit ses études au collège Nazareno à Rome. Nommé sous-lieutenant des galères du roi de Sardaigne, il trouva à Nice des jésuites qui voulurent l'attirer dans leur société; mais ayant connu un oratorien à Palerme, il préféra entrer dans la congrégation de Saint-Philippe-Neri, dont il prit l'habit à Naples. Il y resta jusqu'en 1768, qu'un ordre du gouvernement napolitain, excluant des ordres religieux tous les étrangers, il fut obligé de retourner à Turin; il y fonda une société littéraire, fut associé à l'académie de peinture et sculpture, et y remplit dix-huit ans les fonctions de secrétaire. Il apprit les langues hébraïque et égyptienne, surmonta les difficultés de la philologie grecque et latine, et se rendit capable d'apprécier les beautés des littératures française, espagnole et anglaise. Au mérite d'une vaste érudition, l'abbé Caluso joignait la pratique de toutes les vertus privées. Il fut l'ami du célèbre Alfieri, qui se plaisait à le nommer le nouveau Montaigne, et qui, le premier, mit en réputation le savant ecclésiastique. Caluso fut successivement à l'université de Turin, membre du grand conseil, directeur de l'observatoire astronomique, professeur de grec et de langues orientales. Depuis 1800, jusqu'en 1814, il consacra une partie de ses services à enseigner la littérature orientale et grecque, qu'il avait rétablies et professées à l'université de Turin, où il fut successivement membre du grand conseil et directeur de l'observatoire pour la partie astronomique. En 1814, il fut président et directeur d'une des classes de l'académie des sciences et des lettres qu'il a illustrées et soutenues par ses nombreux travaux. La bibliothèque publique de Turin, où son buste en marbre avait été placé en février 1814, et à laquelle il avait donné une riche collection de manuscrits hébraïques et arabes, et de livres précieux du quinzième siècle, ou en langues orientales, avait voulu perpétuer la reconnaissance de ce bienfait en consacrant une inscription au bienfaiteur, mais l'envie a fait disparaître ce monument. Privé de sa place de professeur de grec et de langues orientales, la même année, depuis le retour du roi de Sardaigne dans sa capitale, il supporta philosophiquement sa disgrâce, et mourut le 1er avril 1815. Caluso était membre de la légion d'honneur, de l'académie de Turin, de la société italienne de Vérone, correspondant de l'institut de France, et d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe. On a de lui trente-six ouvrages que l'on peut diviser en trois classes : Poésies, mathématiques et langues orientales. Il publia ceux de la seconde sous son nom, ceux de la troisième sous celui de Didymi Taurinensis, et ses poésies italiennes, grecques et latines sous le nom d'Euforbo Melusigenio, que l'académie des Arcades de Rome lui avait donné. Parmi ses œuvres poétiques, on distingue *Masino*, poème épique badin, Turin, 1791, in-12, et *Brescia*, 1808, in-12. Le goût classique y perce au milieu du persiflage et des plaisanteries.

CALVEL (ETIENNE), directeur de la pépinière du Luxembourg, est auteur de plusieurs ouvrages sur l'agriculture, entre autres : *Des Arbres fruitiers pyramidaux, vulgairement appelés quinquilles*, 1803, in-12, et 1814, in-12; *Traité complet sur les pépinières*, 1803, in-8o, 1805, 3 vol. in-12; *Manuel pratique pour les plantations*, 1804, in-12; *Notice*

historique sur la pépinière nationale des Chartreux, au Luxembourg, 1804, in-12; *Considérations sur le glanage, pour servir de réponse à la question faite sur cet objet par la ci-devant commission d'agriculture*, 1804, in-8o; *Du Malon et de sa culture sans châtis*, sur couche et en pleine terre, 1805, in-12, 1810, in-8o; *Mémoire sur l'orme, sur sa diminution et sur les moyens d'y remédier*, 1807, in-8o; *Mémoire sur l'ajonc ou gené épineux*, 1808, in-8o; *Principes pratiques sur la plantation et la culture des chassalats et autres vignes précoces*, 1811, in-8o; *De la Betterave et de sa culture*, 1811, in-8o; *Recherches et expériences sur les moyens pratiqués d'accélérer la fructification des arbres*, 1811, in-8o; *Recherches expérimentales sur l'éducation et la culture du murier blanc*, 1812, in-8o; *Réponse à la lettre de M. Bose, insérée dans le Moniteur du 25 décembre 1812*, 1813, in-8o.

CALVERT (HENRI), officier-général de l'armée anglaise. Entré de bonne heure au service, il alla combattre en Amérique, se distingua sous les yeux du général Clinton, et faisait partie du corps aux ordres de Cornwallis qui mit bas les armes. Echangé à la paix, il entra sous le drapeau, assista au siège de Valenciennes, dont il alla annoncer l'issue à Londres. Le roi Georges, charmé de cette nouvelle, le fit major, et, quelques années plus tard, adjudant-général. Il suivit, en cette qualité, l'armée anglaise en Espagne, fit les campagnes de la péninsule, devint lieutenant-général-baronnet, puis gouverneur d'une institution militaire, à l'établissement de laquelle il avait beaucoup contribué.

CALVET (JEAN-JACQUES), ancien garde-du-corps du roi. Elu, par le département de l'Arriège, député à l'assemblée législative, il se fit remarquer par la modération de ses principes et par son attachement à la constitution de 1791. Dès les premières séances, on le vit se prononcer avec force contre les jacobins, repousser, de quelque part qu'elles vissent, les attaques faites aux libertés publiques, et se refuser courageusement, le 20 juin 1794, à l'admission des habitants des faubourgs à la barre de l'assemblée. Devenu successivement membre des comités militaire et de surveillance, Calvet s'opposa au décret d'accusation lancé contre Lafayette, ce qui faillit le faire tomber sous les coups des factieux et des ennemis de ce général. Il quitta l'assemblée législative après la journée du 10 août, et échappa, grâce à la retraite où il vécut, à la hache révolutionnaire. Calvet resta entièrement étranger aux affaires politiques, jusqu'en 1813, époque à laquelle il fut compris dans la députation du département de l'Arriège au corps législatif, et désigné, en 1814, comme candidat pour la place de secrétaire rédacteur de la chambre des députés. Quoique un peu ministériel, il se montra l'un des plus chauds défenseurs de la liberté de la presse et de la liberté individuelle. Il persévéra dans les mêmes principes pendant toute sa carrière législative, qu'il termina à sa mort arrivée en 1820.

CALVET (ESPRIT-CLAUDE-FRANÇOIS), médecin et antiquaire, naquit à Avignon, le 14 novembre 1728, d'une famille ancienne et distinguée, originaire de Toulouse. Il fit de brillantes études chez les jésuites d'Avignon, les termina dans leurs collèges de Lyon, et revint au bout d'un an dans sa patrie, après la mort de son père. Les jésuites voulaient l'attirer dans leur société; mais sa mère s'y opposa; il étudia la médecine, fut reçu docteur agrégé, en 1745, passa un an à l'école de Montpellier, et se rendit, en 1750, à Paris pour continuer ses études médicales. Réglé de bonne heure dans ses mœurs, il ne fréquentait que des hommes de mérite, Astruc, Petit, Capperonnier, et les abbés Barthélemy Poulle et la Bletterie, etc. Son seul amusement était

de passer ses soirées dans les ventes de livres ou d'objets d'antiquité et d'histoire naturelle. De retour à Avignon, il y fut nommé professeur d'anatomie. Ses cours furent très suivis, et étendirent au loin sa réputation. La peinture remplissait ses moments de loisir ; mais bientôt, chargé de deux hôpitaux, il fut obligé de renoncer à ce délassement. Son assiduité pour l'exercice de sa profession ne l'empêchait pas de se livrer à son goût pour les monuments d'histoire naturelle et d'antiquité, dont il forma une précieuse collection qui, à diverses époques, lui procura les visites des étrangers les plus illustres, et le mit en relation avec plusieurs savants de l'Europe. Les fonctions pénibles de son état, ses travaux littéraires et scientifiques, la mort de sa mère, le souci des affaires domestiques, etc. avaient déjà affaibli sa santé, lorsque la révolution éclata. Il en vit les premières effluves à Toulon, et crut y échapper, en revenant à Avignon. Il reconnut bientôt son erreur ; mais, dans le tableau qu'il fait lui-même de la situation où il trouva sa patrie, il commet des anachronismes, et confond les événements. Il y parle d'assassins, d'emprunts forcés, de logements de troupes, etc. : tout ce qui eut lieu, mais dans le courant des années suivantes ; et il est certain que, jusqu'au mois de juin 1790, il n'y eut dans Avignon que de l'exaltation, de l'effervescence et l'organisation de la garde nationale et du corps municipal. Ces changements suffirent sans doute pour effrayer Calvet, qui tomba de Carybde en Scylla, en se retirant à Marseille. Les pendeurs arbitraires l'obligèrent de fuir. Il erra assez long-temps, sans doute, de village en village, puisque, ne trouvant le calme nulle part, et croyant être plus en sûreté au milieu de ses antiques, il retourna dans sa patrie, assez tard pour avoir pu ne pas être victime ou témoin des massacres de la Glacière, mais trop tôt pour échapper à la tyrannie conventionnelle qui s'étendit sur Avignon, nouvellement réunie à la France. Calvet fut incarcéré pendant le régime de la terreur, et ne dut la vie et la liberté qu'à une maladie contagieuse qui désolait les hôpitaux militaires : on employa utilement ses talents, mais il acheva de ruiner sa santé. Forcé, avant soixante et dix ans, de renoncer à visiter des malades, il mena une assez triste existence jusqu'à sa mort, arrivée le 25 juillet 1810, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, et non pas en 1806, comme le dit la Biographie Arnault. Calvet avait cependant conservé l'usage de toutes ses facultés morales. Trois ou quatre ans auparavant, il avait composé sa propre biographie, et le 10 janvier 1810, six mois avant sa mort, il écrivit son dernier testament olographe, qui annulait tous ceux que les divers changements de législation l'avaient obligé de faire depuis la révolution. Ce dernier acte de Calvet est à la fois un monument de sa reconnaissance envers sa patrie, de ses sentiments religieux, de sa modestie, de sa bienfaisance et de l'originalité de son caractère. Comme il avait toujours vécu dans le célibat, et qu'il n'avait que des collatéraux éloignés, il légua à la ville d'Avignon, pour être mis à la disposition du public, sa bibliothèque, sa collection d'histoire naturelle, et surtout son riche cabinet d'antiquités, un des plus précieux et des plus complets qui existent en Europe, après celui du roi de France, puisqu'il contient plus de douze mille médailles, sans compter les statues, bustes, vases et autres objets précieux. Pour subvenir à l'entretien, à l'accroissement de sa bibliothèque et du musée, ainsi qu'aux traitements des fonctionnaires chargés de leur conservation, Calvet donna à la ville qui l'a vu naître, tous ses biens fonds, rentes et capitaux ; il laissa à l'église cathédrale, un bas-relief en argent et un christ en ivoire ;

une pension perpétuelle de 60 francs par mois au vieillard le plus âgé d'Avignon, sans distinction d'état ni de sexe ; une rente de 200 francs, au paysan qui aura le plus d'enfants vivants ; 240 francs par an au jardin botanique d'Avignon ; 100 francs pour un prix annuel de dessin, etc., etc. Il demande à être enterré sans cérémonie, même sans cercueil, à être seulement mis dans un sac, et porté par quatre pauvres cultivateurs, vêtus de leurs habits de travail, etc., etc. Calvet, ayant témoigné de la répugnance à être inhumé dans celui des cimetières qui est près du Rhône, tant par la crainte des inondations fréquentes du local, que des maladies que sa position peut occasionner tôt ou tard, on a déposé son corps dans le cimetière situé sur le rocher qui domine Avignon, et, malgré sa défense expresse, on y a posé cette inscription : *A Esprit Claude-François CALVET, docteur et professeur en médecine, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, de la société de médecine de Paris, membre de l'athénée de Vaucluse, bienfaiteur des pauvres et son leur cur du musée, la ville d'Avignon reconnaissante.* Calvet a laissé 6 vol. in fol., manuscrits, renfermant divers ouvrages de sa composition sur la médecine, les antiquités, et spécialement sur celles d'Avignon et de ses environs, sur l'histoire naturelle, la physique, la chimie, la géométrie, la religion, la philosophie, etc. ; des poésies et des lettres, écrites par lui à divers savants, avec leurs réponses, et il a publié : 1° *Questions et dissertations médicales*, 1761, à 1762, in-4° ; 2° *Dissertations sur un monument singulier des utérinaires du Cavaillon*, où l'on éclaircit un point important de la navigation des anciens, in-8°, fig. Ce mémoire lui valut l'association des académies de Lyon, Marseille, Grenoble, Nîmes, de la société royale de médecine, de celle de Volterra en Toscane ; 3° *Dernier Testament olographe d'Esprit-Claude-François Calvet*, Avignon, 1817, in-8° ; 4° *Vie d'Esprit Calvet*, suivie d'une notice sur ses ouvrages et sur les objets les plus curieux, que renferme le musée dont il est fondateur, Avignon, 1825, in-18 : c'est un extrait de sa vie, qu'il a écrite lui-même.

CALVIERES (le baron JULES de), né à Nîmes, vers 1775, resta ignoré sous la double période de la république et de l'empire. Le retour de Napoléon, en 1815, le tira de son obscurité. Il fit d'abord partie, au mois de mars, de l'armée du duc d'Angoulême, dont les généraux Grouchy, Piré et Gilles arrêtaient concurremment les progrès, et contribua, au commencement de juillet, après les désastres de Waterloo, avec le comte Charles de Vogue, à soulever la population des environs de Beaucaire et de Nîmes, en faveur de la cause royale. Entré dans cette dernière ville à la tête de quelques milliers de paysans, il y prit le titre de préfet provisoire, tandis que son noble compagnon d'armes exerçait les fonctions de commissaire extraordinaire. Ce fut sous l'administration de M. de Calvires qu'éclata l'horrible réaction populaire qui se perpétua d'une manière si affligeante sous son successeur d'Arbaud Jouques, et dont les traces s'effacent à peine dans le département du Gard. L'histoire a pris acte des proclamations qui furent publiées en ces temps affreux ; M. Madier de Montjau les a rappelées dans ses courageuses dénonciations : c'est à la postérité impartiale qu'il appartiendra de juger la conduite des dépositaires du pouvoir, au milieu de tant de crimes sans cesse renaissants et toujours impunis : c'est à elle de dire si le langage de l'exagération était bien fait pour apaiser des passions homicide et désarmer les assassins. M. de Calvires fut au reste nommé membre de la chambre des députés, par le collège électoral du Gard, résant à Nîmes, deux jours après que cette ville avait été ensanglan-

lée par le massacre de seize personnes, qui furent portées en plein jour à la voirie, sur le fatal tombeau qu'escortaient Traistailons et Truphémus. Non moins ardent dans ses fonctions législatives, que dans son début administratif, M. le baron ne le cède, pour l'exaltation de son royalisme, à aucun de ses collègues de la chambre introuvable. Il siégea dans cette majorité qui étouffa la voix de M. d'Argenson, rappelant aux députés de la France qu'on égorgeait les protestants dans le midi, et applaudit à la proposition de son compatriote et son ami, M. de Trinquelague, réclamant une amnistie pour les *assassins politiques*, qui avaient pu être commis dans les départements méridionaux ou dans quelques contrées de l'ouest. L'ordonnance du 5 septembre, qui devait écarter, du temple national, les hommes dont le rôle avait paru *trop ardent* au Roi lui-même, ne fut pas assez étendue dans le département du Gard, pour empêcher la réélection de ses anciens députés. M. de Calvières vint reprendre sa place au côté droit, dont il partagea les défaites jusques aux élections de 1818, qui le rendirent à la vie privée. Les pétitions de M. Madier de Montjau ne l'y laissent pas long-temps en repos. Il écrivit dans les journaux contre ce magistrat, dont l'indignation avait retracé des scènes atroces, que pûd'un fonctionnaire aurait voulu condamner à l'oubli, et ensevelir, selon l'expression de M. Lalné, dans des entrailles de la terre. M. Madier répondit avec sa franchise et son courage ordinaire aux attaques de M. de Calvières, que la nouvelle loi électorale ramena bientôt à la chambre des députés, pour le faire passer ensuite successivement sous le ministère de MM. de Villèle et Corbière, à la préfecture de Vaucluse et à celle de l'Isère : c'est assez dire que le député du Gard a fait le sacrifice d'une partie de son exagération, et qu'il a déserté l'extrême droite; il se montre d'ailleurs fort dévot.

CALVIÈRES VEZENOBRE (le marquis de), parent du précédent, fit partie de la maison du Roi, en 1814, devint, en 1815, colonel des dragons de l'Hérault, et se démit bientôt de cet emploi. Il a été nommé député, en 1824, par les électeurs du Gard, et ne paraît que rarement aux séances de la chambre, ou il vote d'ailleurs avec la majorité, lorsqu'il prend part aux délibérations. Il est officier d'ordonnance du ministre de la guerre.

CALVO Y JULIAN (don VINCENT), chanoine de l'église cathédrale de Tarazona, et membre émérite de la société royale économique de Madrid, a publié un *Discours politico-rustico-légal sur le labour des terres, les troupeaux et les plantations*, Madrid, 1770. L'auteur y parcourt diverses questions d'économie rurale, et s'y déclare partisan du labourage par les mules de préférence aux bœufs, question qui a divisé les plus savants agronomes espagnols. Pour stimuler l'indolence et la fainéantise des paysans, et encourager l'industrie, il émet la singulière idée d'établir dans chaque village un surintendant d'agriculture qui fixerait les heures de travail, surveillerait la fabrication des instruments aratoires, punirait les paresseux, les négligents, les maladroits, etc. La société économique de Madrid ayant proposé, en 1776, cette question : *Quels sont les meilleurs moyens d'encourager l'agriculture sans faire tort à la production du bétail, et quelle serait la manière de lever les obstacles qui peuvent s'y opposer?* le chanoine Calvo présenta un mémoire qui fut publié par extrait dans le tome 1^{er} de cette société. Il est mort vers la fin du 18^e siècle.

CALZADA (don BERNARD-MARIE de), littérateur espagnol, né vers l'an 1750, entra dans la carrière militaire, fut employé au ministère de la guerre, et parvint au grade de colonel d'infanterie. Ses appointements ne suffisant pas à l'entretien de

sa nombreuse famille, il entreprit la traduction de plusieurs ouvrages français, et composa un écrit satirique qui amena contre lui les moines et les fanatiques. Dénoncé à l'inquisition, vers 1790, il fut arrêté par le duc de Medina-Celi, grand prévôt du saint-office, malgré l'illustration de la famille de sa femme. Après avoir passé quelque temps en prison, il se soumit à une abjuration de levi, qui équivalait presque à une absolution, pour des articles qui concernaient la foi. Il fut ensuite banni de Madrid, après avoir renoncé à son emploi, à tout espoir d'avancement, et réduit à l'indigence. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Montezuma*, tragédie en 5 actes et en vers endécasyllabes, Madrid, 1784, in-8^o; 2^o *La Subordination*, comédie, traduite du français, ibid., 1785, in-8^o; 3^o *Le Fils naturel*, comédie en cinq actes, traduit du français, en vers; 4^o *la Religion*, poème de Louis Racine, en six chants, traduit en vers endécasyllabes, ibid., 1786; 5^o *Adèle et Théodore*, traduction de l'ouvrage de M^{me} de Genlis, ibid., 1786; 6^o *Discours sur le respect qu'on doit avoir pour les coutumes des états*, ibid., 1786; 7^o *Calon d'Utique*, tragédie en trois actes, en prose, traduite de l'anglais, ibid., 1787; 8^o *L'Art d'être heureux*, divisé en quatre lettres, traduit de l'allemand, ibid., 1787; 9^o *Morceaux choisis de la vie de Frédéric II*, traduit du français, ibid., 1787; 10^o *Desengano de malos desengañadores*, ibid., 1787, in-8^o; 11^o *Épître*, en vers, sur les mauvaises apologies; 12^o les *Fables de la Fontaine*, traduites en vers libres, ibid., 1788, 2 vol. in-4^o; 13^o *Alzire, ou les Américains*, tragédie, traduite en vers endécasyllabes, ibid., 1788; 14^o *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, traduit du français, ibid., 1788, 4 vol. in-4^o; 15^o *la Logique de Condillac*, ibid., 1784, réimprimée en 1789. Il a composé aussi plusieurs romans.

CALZADA (SEBASTIEN de la), commandant une des divisions de l'armée royale d'Espagne, dans la province de Carracas, en 1814. Il rendit des services à la cause royale jusqu'au moment où l'impossibilité de s'entendre avec le général Morillo le décida à se ranger sous les drapeaux des indépendants. Le Calzada accomplit cette résolution avec d'autant plus de sécurité de conscience que les républicains, alors victorieux, pouvaient, avec quelque apparence de raison, se vanter de défendre la bonne cause. On cite, comme les faits militaires les plus remarquables de sa carrière, sa retraite après la défaite du général en chef Cagigal à Carabolo, et l'envahissement des provinces de Turja et de Pamplona, en 1816.

CAMAILLE-SAINT-AUBIN, acteur et auteur des théâtres forains de Paris, né vers 1750, a joué au théâtre des Variétés amusantes, en 1780; il était, en 1791, à celui des Associés, boulevard du Temple. En 1808, il faisait partie de la troupe des Variétés étrangères qui jouait au théâtre Molière, rue Saint-Martin. Cet acteur avait du feu, de l'aisance, de l'esprit, de l'aplomb, quoiqu'il fut boiteux, et une grande habitude de la scène. Sa diction était généralement pure et correcte, et il aurait eu tous les moyens d'être un excellent comédien s'il avait pu oublier entièrement le ton du mélodrame, s'il n'avait pas trop souvent cherché à donner à ses rôles trop d'importance. On se souvient de l'enthousiasme (peut-être un peu forcé) qu'il montrait dans le rôle de peintre du *Père de famille allemand*, et de l'originalité naturelle avec laquelle il jouait le capitaine de vaisseau dans *l'Épigramme*. Camaille, Saint-Aubin est mort depuis quelques années. Il a composé un assez grand nombre de pièces, comédies, vaudevilles, parades, etc, dont plusieurs, revêtues manuscrites, et tombées entre des mains infidèles, ont peut-être valu de l'argent et de la réputation.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06701 8179

BOUND

20-1954

**UNIV. OF MICH.
LIBRARY**



